HISTOIRE

DE

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(BERBÉRIE)

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'À LA CONQUÊTE FRANÇAISE (1830)

PAR

Ernest MERCIER

TOME PREMIER

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1888

.

PRÉFACE

Arrivé en Algérie il y a trente-quatre ans ; lancé alors au milieu d'une population que tout le monde considérait comme arabe, ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus les éléments divers la composant : Berbères, Arabes et Berbères arabisés. Frappé du problème ethnographique et historique qui s'offrait à ma vue, je commençai, tout en étudiant la langue du pays, à réunir les éléments du travail que j'offre aujourd'hui au public.

Si l'on se reporte à l'époque dont je parle, on reconnaîtra que les moyens d'étude, les ouvrages spéciaux se réduisaient à bien peu de chose. Cependant M. de Slane commençait alors la publication du texte et de la traduction d'Ibn-Khaldoun et de divers autres écrivains arabes. La Société archéologique de Constantine, la Société historique d'Alger venaient d'être fondées, et elles devaient rendre les plus grands services aux travailleurs locaux, tout en conservant et vulgarisant les découvertes. Enfin, la maison Didot publiait, dans sa collection de l'*Univers pittoresque*, deux gros volumes descriptifs et historiques sur l'Afrique, dus à la collaboration (le MM. d'Avezac, Dureau de la Malle, Yanosky, Carette, Marcel.

Un des premiers résultats de mes études, portant sur les ouvrages des auteurs arabes, me permit de séparer deux grands faits distincts qui dominent l'histoire et l'ethnographie del'Afri-

que septentrionale et que l'on avait à peu près confondus, en attribuant au premier les effets du second. Je veux parler de la conquête arabe du VIIe siècle, qui ne fut qu'une conquête militaire, suivie d'une occupation de plus en plus restreinte et précaire, laissant, au Xe siècle, le champ libre à la race berbère, affranchie et retrempée dans son propre sang, et de l'immigration hilalienne du XIe siècle, qui ne fut pas une conquête, mais dont le résultat, obtenu par une action lente qui se continue encore de nos jours, a été l'arabisation de l'Afrique et la destruction de la nationalité berbère.

Je publiai alors l'*Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale* (I, vol. in-8, avec deux cartes, Marle-Challamel, 1875), ouvrage dans lequel je m'efforçai de démontrer ce que je demanderai la permission d'appeler cette découverte historique.

Mais je n'avais traité qu'un point, important, il est vrai, de l'histoire africaine, et il me restait à présenter un travail d'ensemble. Dans ces trente-quatre années, que de documents, que d'ouvrages précieux avaient été mis au jour ! En France, la conquête de l'Algérie avait naturellement appelé l'attention des savants sur ce pays. Nos membres de l'Institut, orientalistes, historiens, archéologues, trouvaient en Afrique une mine inépuisable, et il suffit, pour s'en convaincre, de citer les noms de MM. de Slane, Reynaud, Quatremère, Hase, Walcknaer, d'Avezac, Dureau de la Malle, Marcel, Carette, Yanoskv, Fournel, de Mas-Latrie, Vivien de Saint-Martin, Léon Rénier, Tissot, H. de Villefosse.

En Hollande, le regretté Dozy publiait ses beaux travaux sur l'Espagne musulmane. En Italie, M. Michèle Amari nous donnait l'histoire des Musulmans de Sicile, travail complet on le sujet a été entièrement épuisé. Enfin l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne fournissaient aussi leur contingent.

Pendant ce temps, l'Algérie ne restait pas inactive. Un nombre considérable de travaux originaux était produit par un groupe d'érudits qui ont formé ici une véritable école histori-

que. Je citerai parmi eux : MM. Berbrugger, F. Lacroix enlevé par la mort avant d'avoir achevé son œuvre. Poulle, le savant président de la Société archéologique de Constantine, Reboud, Cherbonneau, général Creuly, Mac-Carthy, l'abbé Godard, l'abbé Barges, Brosselard. A. Rousseau, Féraud, de Voulx, Gorguos Vayssettes , Tauxier, Aucapitaine, Guin, Robin, Moll, Fagot, Elle de la Primaudaie, de Grammont, président actuel de la Société d'Alger, et bien d'autres, auxquels sont venus s'ajouter plus récemment MM, Boissière, Masqueray, de la Blanchère, Basset, Houdas, Pallu de Lessert, Poinssot. Cagnat…

Grâce aux efforts de ces érudits dont nous citerons souvent les ouvragés, un grand nombre de points, autrefois obscurs, dans l'histoire de l'Afrique, ont été éclairés, et s'il reste encore des lacunes, particulièrement pour l'époque byzantine, le XVe siècle et les siècles suivants, surtout en ce qui a trait au Maroc, elles se comblent peu à peu, Je ne parle pas de l'époque phénicienne : là, il n'y a à peu près rien à espérer.

Comme sources, notre bibliothèque des auteurs anciens est aussi complète qu'elle peut l'être. Quant aux écrivains arabes, elle est également à peu près complète, mais il faudrait, pour le public, que deux traductions importantes fussent entreprises, — et elles ne peuvent l'être qu'avec l'appui de l'État. — Je veux parler du grand ouvragé d'Ibn-el-Athir[1], qui renferme beaucoup de documents relatifs à l'Occident, et du Baïane, d'lbn-Adhari, dont Dozy a publié le texte arabe, enrichi de notes.

Il est donc possible, maintenant, d'entreprendre une histoire d'ensemble. Je l'ai essayé, voulant d'abord me borner aux annales de l'Algérie ; mais il est bien difficile de séparer l'histoire du peuple indigène qui couvre le nord de l'Afrique, en nous conformant à nos divisions arbitraires, et j'ai été amené à m'occuper en même temps du Maroc, à l'ouest, et de la Tunisie et de

1. *Kamil-el-Touarikh.*

la Tripolitaine, à l'est. Cette fatalité s'imposera à quiconque voudra faire ici des travaux de ce genre, car l'histoire d'un pays, c'est celle de son peuple, et ce peuple, dans l'Afrique du Nord, c'est le Berbère, dont l'aire s'étend de l'Égypte à l'Océan, de la Méditerranée au Soudan.

Fournel, qui a passé une partie de sa longue carrière à amasser des matériaux sur cette question, a subi la fatalité dont je parle, et lorsqu'il a publié le résultat de ses recherches, monument d'érudition qui s'arrête malheureusement au XIe siècle, il n'a pu lui donner d'autre titre que celui d'histoire des « *Berbers* ».

Mes intentions sont beaucoup plus modestes, car je n'ai pas écrit uniquement pour les érudits, mais pour la masse des lecteurs français et algériens. Je me suis appliqué à donner à mon livre la forme d'un manuel pratique ; mais, ne voulant pas étendre outre mesure ses proportions, je me suis heurté à une difficulté inévitable, celle de suivre en même temps l'histoire de divers pays, Histoire qui est quelquefois confondue, mais le plus souvent distincte.

Dans ces conditions, je me suis vu forcé de renoncer à la forme suivie et coulante de la grande histoire, pour adopter celle du manuel, divisé par paragraphes distincts, dont chacun est indépendant de celui qui le précède. Ce procédé s'oppose naturellement à tout développement d'ordre littéraire : la sécheresse est sa condition d'être ; mais il permet de mener de front, sans interrompre l'ordre chronologique, l'exposé des faits qui se sont produits simultanément dans divers lieux. De plus, il facilite les recherches dans un fouillis de lieux et de noms, fait pour rebuter le lecteur le plus résolu.

Écartant toutes les traditions douteuses transmises par les auteurs anciens et les Musulmans, car elles auraient allongé inutilement le récit ou nécessité des dissertations oiseuses, je n'ai retenti que les faits certains ou présentant les plus grands caractères de probabilité. Je me suis attaché surtout à suivre, le plus exactement possible, le mouvement ethnographique qui a

fait de la population de la Berbérie ce qu'elle est maintenant.

Deux cartes de l'Afrique septentrionale à différentes époques, et une de l'Espagne, faciliteront les recherches. Enfin une table géographique complète terminera l'ouvrage et chaque volume aura son index des noms propres.

Constantine, le 1er Janvier 1888.

Ernest MERCIER.

SYSTÈME ADOPTÉ

POUR LA TRANSCRIPTION DES NOMS ARABES

Dans un ouvrage comme celui-ci, ne s'adressant pas particulièrement aux orientalistes, le système de transcription du nombre considérable de vocables arabes et berbères qu'il contient doit être, autant que possible, simple et pratique.

La difficulté, l'impossibilité même, de reproduire, avec nos caractères, certaines articulations sémitiques, a eu pour conséquence de donner lieu à un grand nombre de systèmes plus ou moins ingénieux. Divers signes conventionnels, ajoutés à nos lettres, ont eu pour but de les modifier théoriquement, en leur donnant une prononciation qu'elles n'ont pas ; pour d'autres, on a formé des groupes où l'*h,* cette lettre sans valeur phonétique en français, joue un grand rôle. Chaque pays, chaque académie a, pour ainsi dire, son système de transcription. Mais, pour le public en général, tout cela ne signifie rien, et si l'on a, par exemple, surmonté ou souscrit un a d'un point, d'un esprit ou de tout autre signe f(a à â), l'immense majorité des lecteurs ne le prononcera pas autrement que le plus ordinaire de nos a.

De même, ajoutez un *h* à un t, à un *g* ou à un *k*, vous aurez augmenté, pour le profane, la difficulté matérielle de lecture, mais sans donner la moindre idée de ce que peut être la prononciation arabe des lettres que l'on veut reproduire.

Enfin, en se bornant à rendre, d'une manière absolue, une lettre arabe par celle que l'on a adoptée en français comme équivalente, on arrive souvent à former de ces syllabes qui, dans notre langue, se prononcent d'une manière sourde (*ein, in, an, on*) et ne

répondent nullement à l'articulation arabe. C'est ainsi qu'un Français prononcera toujours les mots Amin, Mengoub, Hassein, comme s'ils étaient écrits : *Amain, Maingoub, Hassain*.
En présence de ces difficultés, je n'ai pas adopté de système absolu, ne souffrant pas d'exception, m'efforçant au contraire, même aux dépens de l'orthographe arabe, de retrancher toute lettre inutile et de rendre, sous sa forme la plus simple pour des Français, les sons, tels qu'ils frappent notre oreille en Algérie. N'oublions pas, en effet, qu'il s'agit des hommes et des choses de ce pays, et non de ceux d'Égypte, de Damas ou de Djedda.

Quiconque a entendu prononcer ici le nom مسعود ne s'avisera jamais de le transcrire par Masoud, ainsi que l'exigeraient nos professeurs, mais bien par Meçaoud. Il en est de même de سعد , qui vient de la même racine. La meilleure reproduction consistera à le rendre par Saad, en ajoutant un a, et non par Sad, quels que soient les signes dont on affectera ce seul a.

J'ajouterai souvent un e muet aux noms terminés par *in, eïn, an, on*, et j'écrirai *Slimane* au lieu de *Souleïman* (ou *Soliman*), *Houcéïne, Yar'moracene*, etc.

Quant aux articulations qui manquent dans notre langue, voici comment je les rendrai :

Le ث , par *th, t* ou *ts*.

Le ح par un *h* ; ce qui, du reste, ne reproduit nullement la prononciation de cette consonne forte, et comme je ne figurerai jamais le ة par un *h*, le lecteur saura qu'il doit toujours s'efforcer de prononcer cette lettre par une expiration s'appuyant sur la voyelle suivante.

Le خ , par le *kh*, groupe bizarre encore plus imparfait que l'*h* seul pour la précédente lettre.

Le ع généralement par un a lié à une des voyelles *a, i, o* ; quelquefois par une de ces lettres seules ou par la diphtongue *eu* ou par l'*ë*. Cette lettre, dont la prononciation est impossible à reproduire en français, conserve presque toujours, dans la

pratique, un premier son rapprochant de l'*a* et provenant de la contraction du gosier ; ce son s'appuie ensuite sur la voyelle dont cette consonne, car c'en est une, est affectée. C'est pourquoi j'écrirai *Chiaïte* au lieu de *Chiïte*, Saad au lieu de Sad, etc.

Le غ, généralement par un *r'*. Si tout le monde grasseyait l'*r,* il n'y aurait pas de meilleure manière de rendre cette lettre arabe ; malheureusement, il y a en arabe l'r non grasseyé, et il faut bien les différencier. Dans le cas où ces deux lettres se rencontrent, la prononciation de chacune s'accentue en sens inverse, et alors je rends le غ par un *g'*. Exemples : *Mag'reb, Berg'ouata*.

Le ق, par un *k*, comme dans Kassem, ou par un *g*, comme dans Gabès. Cette lettre possède encore une intonation gutturale que l'on ne peut figurer en français.

Le ه, par un *h*. Quant au ة (*ta* lié), dont la prononciation est celle de notre syllabe muette *at* dans contrat, je le rends par un simple *a* et j'écris : *Louata, Djerba, Médéa*.

Je ne parle que pour mémoire des lettres ط ظ ص ض. dont il est impossible de reproduire, en français, le son emphatique, et je les rends simplement par *d, s, d, t.*

INTRODUCTION

DESCRIPTION PHYSIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

DESCRIPTION ET LIMITES[1]. Le pays dont nous allons retracer l'histoire est la partie du continent africain qui s'étend depuis la limite occidentale de l'Égypte jusqu'à l'Océan Atlantique, et depuis la rive méridionale de la Méditerranée jusqu'au Soudan. Cette vaste contrée est désignée généralement sous le nom d'*Afrique* septentrionale, sans y comprendre l'Égypte, qui a, pour ainsi dire, une situation à part. Les Grecs l'ont appelée *Libye*; les Romains ont donné le nom d'*Afrique* à la Tunisie actuelle, et ce vocable s'est étendu à tout le continent. Les Arabes ont appliqué à cette région la dénomination de *Mag'reb*, c'est-à-dire Occident, par rapport à leur pays. Nous emploierons successivement ces appellations, auxquelles nous ajouterons celle de *Berbérie*, ou pays des Berbères.

Nous avons indiqué les grandes limites de l'Afrique septentrionale. Sa situation géographique est comprise entre les 24° et 37° de latitude nord et les 25° de longitude orientale et 19° de longitude occidentale; ainsi le méridien de Paris, qui passe à quelques lieues à l'ouest d'Alger, en marque à peu près le centre.

Les côtes de l'Afrique septentrionale se projettent d'une façon irrégulière sur la Méditerranée. Du 31° de latitude, en

1. Suivre sur la carte de l'Afrique septentrionale au XVe siècle (vol II).

partant de l'Égypte, elles atteignent, ausommet de la Cyrénaïque, le 33°, puis s'infléchissent brusquement, au fond de la grande Syrte, jusqu'au 30°.

De là, la côte se prolonge assez régulièrement, en s'élevant vers le nord-ouest jusqu'au fond de la petite Syrte (34°). Puis elle s'élève perpendiculairement au nord et dépasse, au sommet de la Tunisie, le 37°. Elle suit alors une direction ouest-sud-ouest assez régulière, en s'abaissant jusqu'à la limite de la province d'Oran, pour, de là, se relever encore et atteindre le 36°, au détroit de Gibraltar.

Le littoral de l'Océan se prolonge au sud-sud-ouest, en s'abaissant du 8° de longitude occidentale jusqu'au 19°.

La partie septentrionale de la Berbérie se rapproche en deux endroits de l'Europe. C'est, au nord-est de la Tunisie, la Sicile, distante de cent cinquante kilomètres environ, et, à l'ouest, l'Espagne, séparée de la pointe du Mag'reb par le détroit de Gibraltar. Cette partie de l'Afrique offre, du reste, beaucoup d'analogie avec les dites régions européennes, tant sous le rapport de l'aspect. et des productions que sous celui du climat.

Les écarts considérables de latitude que nous avons signalés en décrivant les côtes influent suie les conditions physiques et climatériques ; aussi le littoral des Syrtes diffère-t-il sensiblement, de la région occidentale.

OROGRAPHIE. — La région comprise entre la petite Syrte et l'Océan est couverte d'un réseau montagneux se reliant au gland Atlas marocain, qui pénètre dans le sud jusqu'au 30° et dont les plus hauts sommets atteignent 3,500 mètres d'altitude. Toute cette contrée montagneuse jouit d'un climat tempéré et d'une fertilité proverbiale. Les indigènes, peut-être d'après les Romains, lui ont donné le nom de *Tel*. Ce Tel, en Algérie et en Tunisie, ne dépasse guère, au midi, le 35° de latitude.

Dans la partie moyenne de la Barbarie, c'est-à-dire ce qui forme actuellement l'Afrique française, la région tellienne

aboutit au sud à une ligne de *hauts plateaux*, dont l'altitude varie entre 600 et 1,200 mètres. Le Djebel-Amour en marque le sommet; au delà, le pays s'abaisse graduellement vers le sud et rapidement vers l'est, ce qui donne lieu, dans cette dernière direction, à une série de bas-fonds reliés par des cours d'eau aboutissant aux lacs Melr'ir et du Djerid, près du golfe de la petite Syrte. Cette ligne de bas-fonds est parsemée d'oasis produisant le palmier; c'est la région *dactylifère*.

Des montagnes dont nous venons de parler descendent des cours d'eau, au nord dans la Méditerranée, à l'ouest dans l'Océan. Ceux du versant nord sont généralement peu importants, en raison du peu d'étendue de leur cours : ce sont des torrents en hiver, presque à sec en été. Les rivières du versant océanien, venant de montagnes plus élevées et avant un cours moins bref, ont en général une importance plus grande.

Au delà des hauts plateaux et de la première ligne des oasis, s'étend le *grand désert* ou *Sahara* jusqu'au Soudan. C'est une vaste contrée généralement aride, entrecoupée de chaînes montagneuses, de vallées, de plateaux desséchés et pierreux et de dunes de sable. Des régions d'oasis s'y rencontrent. Le tout est traversé par des dépressions formant vallées, dont les unes s'abaissent vers le Soudan et les autres se dirigent vers le nord pour rejoindre les lacs Melr'ir et du Djerid. Les vallées, les oasis et certaines parties montagneuses sont seules habitées.

Dans la Tripolitaine, la région tellienne est moins élevée et a moins de profondeur ; en un mot, le désert est plus près. Cependant, derrière Tripoli se trouve un massif montagneux assez étendu, donnant accès au Hammada (plateau) tripolitain.

Le littoral de la Cyrénaïque est bordé de collines qui forment les pentes d'un plateau semblable à celui de Tripoli, mais moins étendu. Quelques oasis se trouvent au sud de ce plateau. Au delà commence le grand désert de Libye.

MONTAGNES PRINCIPALES

De l'est à l'ouest, les principales montagnes de l'Afrique septentrionale sont :

CYRÉNAÏQUE. — Le *Djebel-el-Akhdar*, dans la partie supérieure.

TRIPOLITAINE. — Le *Djebel-R'arïane* et le *Djebel-Nefouça,* au sud de Tripoli.

ALGÉRIE. — Le *Djebel-Aourès*, s'élevant jusqu'à 2,300 mètres au midi de Constantine et s'abaissant au sud, brusquement, sur la région des oasis.

Le *Djebel-Amour* (2,000 mètres), au midi de la province d'Alger formant le sommet des hauts plateaux.

Le *Djebel-Ouarensenis* (2,000 mètres), au nord du Djebel-Amour, près de la ligne du méridien de Paris.

Le *Djebel-Djerdjera* ou *grande Kabylie* (2,300 mètres), près du littoral, entre l'Ouad-Sahel et l'Isser.

MAROC. — Les montagnes du *Grand Atlas* ou *Deren*, notamment le *Djebel-Hentata*, d'une altitude de 3,500 mètres et dont les sommets sont couverts de neiges éternelles.

PRINCIPALES RIVIÈRES

VERSANT MÉDITERRANÉEN. — L' *Ouad-Souf-Djine* et 1'Ouad-Zemzem, descendant du Djebel-R'ar'ïane et du plateau de Hammada et venant former le marais situé au-dessous de Mesrata, sur le littoral de la grande Syrte.

L'*Ouad-Medjerda*, qui recueille les eaux du versant nord-est de l'Aourès et du plateau tunisien et vient déboucher dans

le golfe de Karthage, au sommet de la Tunisie.

L'*Ouad-Seybous,* recueillant les eaux de la partie orientale de la province de Constantine et débouchant à Bône.

L'*Ouad-el-Kebir,* formé de l'Ouad-Remel et de l'Ouad-Bou-Merzoug, dont le confluent est à Constantine et l'embouchure au nord de cette ville.

L'*Ouad-Sahel*, venant, d'un côté, du Djebel-Dira, près d'Aumale, et, de l'autre, des plateaux situés à l'ouest de Sétif, et débouchant, sous le nom de Soumam, dans le golfe de Bougie, à l'est du Djerdjera.

L'*Ouad-Isser,* à l'ouest du Djerdjera, et avant son embouchure près de Dellis.

Le *Chelif*, descendant du versant nord du Djebel-Amour et du Ouarensenis, recevant le Nehar-Ouacel, venu du plateau de Seressou, an sud de cette montagne, et après avoir décrit un coude à la hauteur de Miliana, courant parallèlement à la côte de l'est à l'ouest, pour se jeter dans la mer à l'extrémité orientale du golfe d'Arzeu.

L'*Habra* et le *Sig*, appelé dans son cours supérieur Mekerra, se réunissant pour former le marais de la *Makta*, au fond du golfe d'Arzeu. La plus grande partie des eaux de la province d'Oran est recueillie par ces deux rivières.

La *Tafna*, descendant des montagnes situées au midi de Tlemcen et qui se jette dans la mer au nord de cette ville, après avoir recueilli l'Isli, venant de la région d'Oudjda (Maroc).

La *Moulouïa*, qui recueille les eaux du versant oriental et septentrional de l'Atlas marocain et dont l'embouchure se trouve à l'ouest de la limite algérienne.

VERSANT OCÉANIEN. — L'*Ouad-el-Kous*, qui se jette dans la mer prés d'El-Araïche, au sommet du Maroc.

Le *Sebou*, descendant du versant nord-ouest de l'Atlas.

Le *Bou-Regreg*, au midi du précédent et ayant son embouchure non loin de lui, à Salé.

L'*Ouad-Oum-er-Rebïa,* grande rivière recueillant les eaux du versant occidental de l'Atlas et traversant de vastes plaines avant de déboucher ii Azemmor.

Le *Tensift*, voisin du précédent, au midi.

L'*Ouad-Sous*, qui coule entre les deux chaînes principales du grand Atlas méridional et traverse la province de ce nom.

L'*Ouad-Noun*, débouchant près du cap du même nom.

Et enfin l'*Ouad-Deraa*, descendant du grand Atlas au midi et formant, dans la direction de l'ouest, une large vallée. Ce fleuve se jette dans l'Océan vis-à-vis l'archipel des Canaries.

VERS L'INTÉIEUR. — L'*Ouad-Djedi*, qui prend naissance au midi du Djebel-Amour, court ensuite vers l'est, parallèlement au Tel, et va se perdre aux environs du lac Melr'ir.

L'*Ouad-Mïa* et l'*Ouad-Ir'ar'ar*, venant tous deux de l'extrême sud et concourant à former la vallée de l'*Ouad-Rir'*, qui se termine au chott (lac) Melr'ir.

L'*Ouad-Guir,* descendant des hauts plateaux, pour se perdre au sud non loin de l'oasis de Touat.

Enfin l'*Ouad-Ziz*, qui vient de l'Atlas marocain et disparaît aux environs de l'oasis de Tafilala.

LACS

Les lacs de l'Afrique septentrionale sont peu nombreux. Voici les principaux :

Le chott du *Djerid*, au sud de la Tunisie.

Le *Melr'ir*, à l'ouest du précédent entre eux se trouve la dépression de *R'arça*.

La sebkha du *Gourara*, à l'est du cours inférieur de l'Ouad-Guir.

La sebkka de *Daoura*, près de Tafilala.

On compte, en outre, un certain nombre de marais, parmi lesquels nous citerons la sebkha de Zar'ez, dans le Hodna, et

les chott *Chergui* (oriental) et *R'arbi* occidental), dans les hauts plateaux. Ce sont souvent de vastes dépressions, avec des berges à pie, et dont le fond est plus ou moins marécageux, selon l'époque de l'année.

CAPS

Voici les principaux caps de l'Afrique, en suivant le littoral (le l'est à l'ouest.

Ras-Tourba et cap *Rozat*, au sommet de la Cyrénaïque.

Cap *Mesurata*, près de la ville de Mesrata. à l'angle occidental du golfe de la grande Syrte.

Ras-Capoudia (l'ancien *Caput Vada*), au sommet de la petite Syrte.

Ras-Dimas (l'antique *Thapsus*), à l'angle méridional du golfe de Hammamet.

Ras-Adar, ou cap *Bon*, au sommet de la presqu'île de Cherik, angle nord-est de la Tunisie.

Promontoire d'*Apollon* ou cap *Farina*, à l'angle occidental du golfe de Tunis.

Ras-el-Abiod, cap *Blanc*, à l'angle occidental du golfe de Bizerte.

Cap de *Garde*, à l'angle occidental du golfe de Bône.

Cap de *Fer*, à l'angle oriental du golfe de Philippeville.

Cap *Bougarone* ou *Sebâ-Rous* (les sept caps), à l'angle occidental du même golfe.

Cap *Cavallo*, à l'angle oriental du golfe de Bougie.

Cap *Sigli*, à l'angle opposé, c'est-à-dire au pied occidental de la grande Kabylie (Djerdjera).

Cap *Matifou* (régulièrement *Thaman'tafoust*), à l'angle oriental du golfe d'Alger.

Cap *Tenès*, à l'est et auprès de la ville de ce nom.

Cap *Carbon*, à l'angle occidental du golfe d'Arzeu, entre cette ville et Oran.

Cap *Falcon*, à l'angle occidental du golfe d'Oran.

Cap *Tres-Forcas*, à l'ouest du golfe formé par l'embouchure de la Moulouïa, dominant Melila, qui est bâtie sur le versant oriental de ce cap.

Cap de *Ceuta*, à la pointe orientale du détroit de Gibraltar.

Cap *Spartel*, sur l'Océan, à l'ouest de cette pointe.

Cap *Blanc*, au sud de l'embouchure de l'Oum-el-Rebïa et d'Azemmor.

Cap *Cantin*, un peu plus bas, au-dessus du Tensift.

Cap *Guir*, au-dessus de l'embouchure du Sebou et d'Agadir.

Cap *Noun*, à l'embouchure de la rivière de ce nom.

Cap *Bojador*, au-dessous de l'embouchure de l'Ouad-Deraa.

Cap *Blanc*, un peu au-dessus du 20° de longitude.

DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES ADOPTÉES PAR LES ANCIENS

L'Algérie septentrionale, Libye des Grecs, a formé les divisions suivantes :

Région littorale

Cyrénaïque (comprenant la Marmarique) ; depuis la frontière occidentale de l'Égypte jusqu'au golfe de la grande Syrte.

Tripolitaine ; de cette limite jusqu'au golfe de la petite Syrte. *Byzacène*, région au-dessus du lac Triton. *Zeugitane*, littoral oriental de la Tunisie actuelle, et *Afrique propre*, comprenant d'abord le territoire de Kharthage (nord de la Tunisie), puis toute la région entre la Numidie à l'ouest et la Tripolitaine à l'est. La Tripolitaine, la Byzacène, la Zeugitane et l'Afrique propre ont été réunis, à l'époque romaine, sous le nom de *province proconsulaire d'Afrique*.

Numidie; depuis la limite occidentale de l'Afrique propre, qui a été formée généralement par le cours supérieur de la Medjerda, avec une ligne partant du coude de cette rivière pour rejoindre le littoral, et de là jusqu'au golfe de Bougie, c'est-à-dire environ le 3° de longitude est. La Numidie a été elle-même

divisée en orientale et occidentale, avec l'Amsaga (Ouad-Remel) comme limite séparative.

Maurétanie orientale ; depuis la Numidie jusqu'au Molochat. (Moulouïa). A la fin du IIIe siècle de l'ère chrétienne, elle a été divisée en *Sétifienne*, comprenant la partie orientale avec Sétif, et *Césarienne*, formée de la partie occidentale, avec *Yol-Cesarée* (Cherchel) comme capitales.

Maurétanie occidentale ou *Tingitane*, comprenant le reste de l'Afrique jusqu'à l'Océan.

Région intérieure

Libye déserte, comprenant, la *Phazanie* (Fezzan), au sud de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque.

Gétulie, au sud de la Numidie et des Maurétanies, sur les hauts plateaux et dans le désert.

Éthiopie, comprenant la *Troglodytique*, au sud des deux précédents.

Populations anciennes

CYRÉNAÏQUE et TRIPOLITAINE. — *Libyens*, nom générique se transformant en *Lebataï* dans Procope. *Ilanguanten* dans Corippus, et que l'on peut identifier aux Berbères Louata des auteurs arabes.

Barcites, Asbystes, Adyrmakhides, Ghiligammes, etc., occupant le nord de la Cyrénaïque.

Nasammons, dans l'intérieur, sur la ligne des oasis et le golfe de la grande Syrte, dont ils occupent en partie les rivages.

Psylles, habitant en premier lieu la grande Syrte et refoulés ensuite vers l'est.

Makes, sur le littoral occidental de la grande Syrte.

Zaouekes (Arzugues de Corrippus), établis sur le littoral, entre les deux Syrtes. Ils ont donné leur nom plus tard à la Zeugitane. On les identifie aux Zouar'a.

Troglodytes, dans les montagnes voisines de Tripoli.

Lotophages, dans file de Djerba et sur le littoral voisin.

AFRIQUE PROPRE. — Les *Maxyes* et les *Ghyzantes* ou *Byzantes*. Ces tribus, sous ces noms divers, y compris les Zaouèkes, paraissent être un seul et même peuple, qui a donné son nom à la Byzacène.

Libo-Phéniciens, peuplademixtedelaprovincedeKarthage.

NUMIDIE. — *Numides*, nom générique.

Nabathres, dans la région du nord-est.

Massessyliens, puis *Massyles*; occupaient le centre de la province. Ont été remplacés par les peuplades suivantes, qu'ils ont peut-être contribué à former :

Kedamousiens, sur la rive gauche de l'Amsaga (Ouad-Remel) et, de là, jusqu'à l'Aourès.

Babares ou *Sababares*, dans les montagnes, au nord des précédents, jusqu'à la mer.

MAURÉTANIE ORIENTALE. — *Maures*, nom générique, auquel on a associé plus tard celui de Maziques.

Quinquegentiens, divisés en *Isaflenses, Massinissenses* et *Nababes*, occupant le massif du Mons-Ferratus (Djerdjera).

Massessyliens, puis *Massyles*, au sud-est du Mons-Ferratus. Remplacés de bonne heure par d'autres populations.

Makhourébes et *Banioures*, à l'ouest du Mons-Ferratus.

Makhrusiens, sur le littoral montagneux, à l'ouest des précédents.

Nacmusïï, dans la région des hauts plateaux, au midi des précédents.

Massessyliens, sur la rive droite du Molochath.

MAURÉTANIE OCCIDENTALE. — *Maures*, nom générique.

Masséssyliens, établis dans le bassin de la Moulouïa.

Maziques, sur le littoral nord et ouest.

Bacuates, établis dans le bassin du Sebou et étendant leur domination vers l'est (identifiés aux Berg'ouata).

Makenites, cours supérieur du Sebou (identifiés aux Meknaça).

Autotoles, Banuires, etc., dans le bassin de l'Oum-er-Rebïa.

Daradæ, bassin du Derâa.

Région intérieure

LIBYTE DÉSERTE. — *Garamantes*, appelés aussi *Gamphazantes*, oasis de Garama (Djerma) et Phazanie (Fezzan).

Blemyes, au sud-est des précédents, vers le désert de Libye (peuplade donnant lieu à des récits fabuleux).

GÉTULIE. — *Gétules*, nom générique. Sur toute la ligne des hauts plateaux et dans la partie septentrionale du désert.

Mélano-Gétules (Gélules noirs), au midi des précédents.

Perorses, Pharusiens, sur la rive gauche du Darat (Ouad-Derâa).

ÉTHIOPIE. — *Éthiopiens*, terme générique, divisés en *Éthiopiens blancs* et *Éthiopiens noirs*.

Quant aux *Éthiopiens rouges* ou *Ganges*, que les auteurs placent au midi de la Gétulie, sur les bords de l'Océan, nous ne pouvons nous empêcher de les rapprocher des Iznagen (Sanhaga des Arabes), qui ont donné leur nom au Sénégal. Nous trouverons du reste, dans l'histoire des *Sanhaga au voile* (*Mouletthemine*), le nom de Ouaggag, porté encore par des chefs de ces peuplades.

DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES ADOPTÉES PAR LES ARABES

Les Arabes, arrivant d'Orient au VIIe siècle, donnèrent, ainsi que nous l'avons dit, à l'Afrique le nom générique de Mag'reb, qui s'étendit même à l'Espagne musulmane. Mais, dans la pratique, une désignation ne pouvait demeurer aussi

vague, et les conquérants divisèrent le pays comme suit :

Pays de Barka, la Cyrénaïque (moins la Marmarique).

Ifrikiya, la Tunisie proprement dite, à laquelle on a ajouté la Tripolitaine à l'est, et la province de Constantine, jusqu'au méridien de Bougie, à l'ouest.

El-Mag'reb el-Aouçot (ou Mag'reb central), depuis le méridien de Bougie jusqu'à la rivière Moulouïa.

El-Mag'reb-el-Akça (ou Mag'reb extrême). Tout le reste de l'Afrique, jusqu'à l'Océan à l'ouest et à l'Ouad-Derâa au sud.

Sahara, toute la région désertique.

Population

Là où les anciens n'avaient vu qu'une série de peuplades indigènes, sans lien entre elles, les Arabes ont reconnu un peuple, une même race qui a couvert tout le nord de l'Afrique. Ils lui ont donné le nom de Berbère, que nous lui conserverons dans ce livre. Cette race se subdivisait en plusieurs grandes familles, dont nous présentons les tableaux complets au chapitre I de la deuxième partie.

ETHNOGRAPHIE

ORIGINE ET FORMATION DU PEUPLE BERBÈRE

La question de l'origine et de la formation du peuple berbère n'a pas fait un grand pas depuis une vingtaine d'années. Nous avons donc peu de chose à ajouter au mémoire publié par nous en 1871, sous le titre : *Notes sur l'origine du peuple berbère*[1]. De nouvelles hypothèses ont été émises, mais, on peut l'affirmer, le fond solide, sur lequel doivent s'appuyer les données véritablement historiques, ne s'est augmenté en rien, malgré les découvertes de l'anthropologie.

En résumé, que possédons-nous, comme traditions historiques, sur ce sujet ? Diodore, Hérodote, Strabon, Pline, Ptolémée, ne disent rien sur l'origine des peuplades dont ils parlent ; ils voient là des agglomérations de sauvages, dont ils nous transmettent les noms altérés et dont ils retracent les meurs primitives, sinon fantastiques.

Un seul, Salluste, s'inquiète de la formation des peuples africains et il reproduit, à cet égard, les traditions qu'il prétend avoir recueillies dans les livres du roi Hiemsal, « écrits en langue punique ». On connaît son système : L'Hercule tyrien aurait entraîné jusqu'au détroit qui a reçu son nom[2] des guerriers mèdes, perses et arméniens. Ces étrangers, restés dans le pays,

---

1. Revue africaine, 1871. Ce mémoire a été donné en appendice à la fin de notre *Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale.*

2. Colonnes d'Hercule.

auraient formé la souche des Maures et des Numides. Ces nouveaux noms *leur auraient été donnés par les Libyens* dans leur jargon barbare[1]. Les colonies phéniciennes établies sur le littoral auraient achevé de constituer la population de l'Afrique, en lui ajoutant un élément nouveau.

Voilà, en quelques mots, le système de Salluste.

Procope, reproduisant à cet égard les données de l'historien Josèphe, dit que l'Afrique a été peuplée par des nations chassées de la Palestine par les Hébreux[2]. Le rabbin Maïmounide, un des plus célèbres commentateurs du Talmud, nous apprend que les Gergéséens, expulsés du pays de Canaan par Josué, émigrèrent en Afrique.

Enfin, l'historien arabe Ibn-Khaldoun, après avoir examiné diverses hypothèses sur la question, s'exprime comme suit : « Les Berbères sont les enfants de Canaan, fils de Cham, fils de Noé ; leur aïeul se nommait Mazir' ; ils avaient pour frères les Gergéséens et étaient parents des Philistins. Le roi, chez eux, portait le titre de Goliath (Galout). Il y eut en Syrie, entre les Philistins et les Israélites, des guerres, etc. Vers ce temps-là, les Berbères passèrent en Afrique[3]. »

Ainsi, voilà toute une série de traditions d'origines diverses, rappelant le souvenir d'invasions de peuples asiatiques dans le nord de l'Afrique.

Nous n'avons pas parlé des Hycsos, ces conquérants sémites, plus ou moins mélangés de Mongols, qui, après avoir conquis l'Égypte, renversé la XIIIe dynastie et occupé en maîtres le pays durant plusieurs siècles, furent chassés par le Pharaon Ahmés I, de la XVIIIe dynastie.

En effet, l'histoire de l'Égypte nous démontre péremptoirement qu'autrefois sa vie a été intimement mêlée à celle de la

1. « ... barbara lingua Mauros, pro Medis appellantes » (Salluste).
2. Procope. *De bello Vandalico.*
3. *Histoire des Berbères* (trad de Slane), t. I, p. 184.

Berbérie, et c'est ce qui a été très bien caractérisé par M. Zaborowski[1] dans les termes suivants : « L'action réciproque de l'Égypte et de l'Afrique l'une sur l'autre est si ancienne, elle a été si longue et si profonde, qu'il est impossible de démêler ce que la première a emprunté à la seconde, et réciproquement. »

Il est donc possible que les Hycsos, vaincus, soient passés en partie dans le Mag'reb. Mais, en revanche, cette même histoire nous apprend que, vers le XVe siècle avant J.-C., sous la XIXe dynastie, une invasion de nomades, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, vint de l'ouest s'abattre sur l'Égypte.

Ces populations, que les Égyptiens confondaient avec les Libyens et qu'ils nommaient *Tamahou* (hommes blonds), d'où venaient-elles ? Arrivaient-elles d'Europe ou étaient-elles depuis longtemps établies dans la Berbérie ? Cette question est insoluble ; mais, quand on examine la quantité innombrable de dolmens qui couvrent l'Afrique septentrionale, on ne peut s'empêcher d'y voir les sépultures de ces hommes blonds ou un usage laissé par eux. Il faut, en outre, reconnaître la parenté étroite qui existe entre les dolmens de l'Afrique et ceux de l'Espagne, de l'ouest de la France et du Danemarck.

Berbères, Ibères, Celtibères, voilà des peuples frères et dont l'action réciproque des uns sur les autres est incontestable, sans même qu'il soit besoin d'appeler à son aide l'identité de conformation physique ou les rapprochements linguistiques, car ce sont des arguments d'une valeur relative et dont il est facile de tirer parti en sens divers.

A quelle époque, par quels moyens se sont établies ces relations de races entre le midi de l'Europe et l'Afrique septentrionale ? Les invasions ont-elles eu lieu de celle-ci en celui-là, ou de celui-là en celle-ci ? Autant de questions sur lesquelles les érudits ne parviendront jamais à s'entendre, en l'absence de tout document précis. Pourquoi, du reste, les deux faits ne se seraient-ils pas produits à des époques différentes ?

---

1. *Peuples primitifs de l'Afrique*. (Nouvelle revue, 1er mars 1883.)

Mais ne nous arrêtons pas à ces détails.

Du rapide exposé qui précède résultent deux faits que l'on peut admettre comme incontestables :

1° Des invasions importantes de peuples asiatiques ont eu lieu, à différentes époques, dans l'Afrique septentrionale ;

2° Cette région a été habitée anciennement par une race blonde, ayant de grands traits de ressemblance, comme caractères physiologiques et comme mœurs, avec certaines peuplades européennes.

Quelle conclusion tirerons-nous maintenant de cette constatation ?

Dirons-nous, comme certains, que la race berbère est d'origine purement sémitique, ou, comme d'autres, purement aryenne ?

Nullement. La race berbère, en effet, peut avoir subi, à différents degrés, cette double influence, et il peut exister parmi elle des branches qu'il est possible de rattacher à l'une et à l'autre de ces origines. Mais il n'en est pas moins vrai que, comme ensemble, elle a persisté avec son type spécial de race africaine, type bien connu en Égypte dans les temps anciens, et que l'on retrouve encore maintenant dans toute l'Afrique septentrionale.

Sans vouloir discuter la question de l'unité ou de la pluralité de la famille humaine, il est certain qu'à une époque très reculée, la race libyenne ou berbère s'est trouvée formée et a occupé l'aire qui lui est propre, toute l'Afrique du nord.

Sur ce substratum sont venues, à des époques relativement récentes, s'étendre des invasions dont l'histoire a conservé de vagues souvenirs, et ce contact a laissé son empreinte dans la langue, dans les mœurs et dans les caractères physiologiques. Les peuples cananéens, les Phéniciens ont eu une action indiscutable sur la langue berbère; et les *blonds*, qui, peut-être, étaient en grande minorité, ont imposé pendant un certain temps leur mode de sépulture aux Libyens du Tell. Malgré l'adoption

de la religion musulmane et la modification profonde subie par les populations du nord de l'Afrique, du fait de l'introduction de l'élément arabe, il existe encore en Algérie, notamment aux environs de la Kalâa des Beni-Hammad, dans les montagnes au nord de Mecila, des tribus qui construisent de véritables dolmens.

Mais cette action des étrangers, que nous reconnaissons, a eu des effets plus apparents que profonds, et il s'est passé en Afrique ce qui a eu lieu presque partout et toujours, avec une régularité qui permettrait de faire une loi de ce phénomène : la race vaincue, dominée, asservie, a, peu à peu, par une action lente, imperceptible, absorbé son vainqueur en l'incorporant dans son sein. Le même fait s'est produit au moyen âge à l'occasion de l'invasion hilalienne, et cependant le nombre des Arabes était relativement considérable et leur mélange avec la race indigène avait été favorisé d'une manière toute particulière, par l'anarchie qui divisait les Berbères et annihilait leurs forces. L'élément arabe a néanmoins été absorbé ; mais, en se fondant au milieu de la race autochtone disjointe, il lui a fait adopter, en beaucoup d'endroits, sa langue et ses mœurs.

N'est-ce pas, du reste, ce qui s'est passé en Gaule : l'occupation romaine a romanisé pour de longs siècles les provinces méridionales, sans modifier, d'une manière sensible, l'ensemble de la race. Dans le nord, les conquérants francs se sont rapidement fondus dans la race conquise, sans laisser d'autre souvenir que leur nom substitué à celui des vaincus. Ces effets différents s'expliquent par le degré de civilisation des conquérants, supérieur aux vaincus dans le premier cas, inférieur dans le second. En résumé, ces conquêtes, ces changements dans les dénominations, les lois et les mœurs, n'ont pas empêché la race gauloise de rester, comme fond, celtique.

De même, malgré les influences étrangères qu'elle a subies, la race autochtone du nord de l'Afrique est restée libyque, c'est-à-dire berbère.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(BERBÉRIE)

PREMIÈRE PARTIE
PÉRIODE ANTIQUE
JUSQU'À 642 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE

CHAPITRE Ier

PÉRIODE PHÉNICIENNE.
1100 - 268 AVANT J.-C.

Temps primitifs. — Les Phéniciens s'établissent en Afrique. — Fondation de Cyrène par les Grecs. — Données géographiques d'Hérodote. — Prépondérance de Karthage. — Découvertes de l'amiral Hannon. — Organisation politique de Karthage. — Conquêtes de Karthage dans les îles et sur le littoral de la Méditerranée. — Guerres de Sicile. — Révolte des Berbères. — Suite des guerres de Sicile. — Agathocle, tyran de Syracuse. — Il porte la guerre en Afrique. — Agathocle évacue l'Afrique. — Pyrrhus, roi de Sicile. — Nouvelles guerres dans cette île. — Anarchie en Sicile.

TEMPS PRIMITIFS. — L'incertitude la plus grande règne sur les temps primitifs de l'histoire de la Berbérie. Le nom de l'Afrique est à peine prononcé dans la Bible, et si, dans les récits légendaires tels que ceux d'Homère, la notion de ce pays se trouve plusieurs fois répétée, les détails qui l'accompagnent sont trop vagues pour que l'histoire positive puisse s'en servir. Sur la façon dont s'est formée la race aborigène de l'Afrique septentrionale, on ne peut émettre que des conjectures, et l'hypothèse la plus généralement admise est qu'à un peuple véritablement autochtone que l'on peut appeler chamitique, s'est adjoint un double élément arian (blond) et sémitique (brun), dont le mélange intime a formé la race berbère, déjà constituée bien avant les temps historiques.

L'antiquité grecque n'a commencé à avoir de détails précis sur la partie occidentale de l'Afrique du nord que par ses navigateurs, lors de ses tentatives de colonisation en Égypte et sur les rivages de la Méditer-

ranée. Hérodote est le premier auteur ancien qui ait écrit sérieusement sur ce pays (Ve siècle av. J.-C.) ; nous examinerons plus loin son système géographique.

Selon cet historien, les Libyens étaient des nomades se nourrissant de la chair et du lait de leurs brebis. « Leurs habitations sont des cabanes tressées d'asphodèles et de joncs, qu'ils transportent à volonté. » Plus tard, Diodore les représentera comme « menant une existence abrutie, couchant en plein air, n'ayant qu'une nourriture sauvage ; sans maisons, sans habits, se couvrant seulement le corps de peaux de chèvres. » Ils obéissent à des rois qui n'ont aucune notion de la justice et ne vivent que de brigandage. « Ils vont au combat, dit-il encore, avec trois javelots et des pierres dans un sac de cuir…. N'ayant pour but que de gagner de vitesse l'ennemi, dans la poursuite comme dans la retraite… En général, ils n'observent, à l'égard des étrangers, ni foi ni loi. » Ce tableau de Diodore s'applique évidemment aux Africains nomades. Dans les pays de montagne et de petite culture, les mœurs devaient se modifier suivant les lieux.

LES PHÉNICIENS S'ÉTABLISSENT EN AFRIQUE. — Dès le XIIe siècle avant notre ère, les Phéniciens qui, selon Diodore, avaient déjà des colonies, non seulement sur le littoral européen de la Méditerranée, mais encore sur la rive océanienne de l'Ibérie, explorèrent les côtes de l'Afrique et les reconnurent, sans doute, jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Les relations commerciales avec les indigènes étaient le but de ces courses aventureuses et, pour assurer la régularité des échanges, des comptoirs ne tardèrent pas à se former. Les Berbères ne firent probablement aucune opposition à l'établissement de ces étrangers, qui, sous l'égide du commerce, venaient les initier à une civilisation supérieure, et dans lesquels ils ne pouvaient entrevoir de futurs dominateurs. Il résulte même de divers passages des auteurs anciens que les indigènes étaient très empressés à retenir chez eux les Tyriens. Quant à ceux-ci, ils se présentaient humblement, se reconnaissaient sans peine les hôtes des aborigènes et se soumettaient à l'obligation de leur payer un tribut[1].

Ainsi les colonies de *Leptis* (Lebida), *Hadrumet* (Souça), *Utique*, Tunès (Tunis), *Karthage*[2], *Hippo-Zarytos* (Benzert), etc., furent

1. Mommsen, *Histoire romaine*, trad. de Guerle, t. II, p. 206 et suiv. Voir la tradition recueillie par Trogue-Pompée et Virgile, sur la fondation de Karthage par Didon.

2. En phénicien « la ville neuves (*Kart-hadatch*) par opposition à Utique (Outik) « la vieille ».

successivement établies sur le continent africain, et le littoral sud de la Méditerranée fut ouvert au commerce par les Phéniciens, comme le rivage nord et les îles l'avaient été par les Grecs.

FONDATION DE CYRÈNE PAR LES GRECS. — Les rivaux des Phéniciens dans la colonisation du littoral méditerranéen furent les Grecs. Depuis longtemps, ils tournaient leurs regards vers l'Afrique, lorsque Psammetik Ier combla leurs vœux en leur ouvrant les ports de l'Égypte. Après avoir exploré cette contrée jusqu'à l'extrême sud, ils firent un pas vers l'Occident, et dans le VIIe siècle[1], une colonie de Grecs de l'île de Théra vint, sous la conduite de son chef Aristée, surnommé Battos, s'établir à Cyrène. Les peuplades indigènes que les Théréens y rencontrèrent leur ayant dit qu'elles s'appelaient *Loub* ou *Loubim*, ils donnèrent à leur pays le nom de Libye, que l'antiquité conserva à l'Afrique. La tradition a gardé le souvenir des luttes qui éclatèrent entre les Grecs de Cyrène et leurs voisins de l'Ouest, les Phéniciens, au sujet de la limite commune de leurs possessions, et l'histoire retrace le dévouement des deux frères Karthaginois qui consentirent à se laisser enterrer vivants pour étendre le territoire de leur patrie jusqu'à l'endroit que l'on a appelé en leur honneur « Autel des Philènes »[2].

DONNÉES GÉOGRAPHIQUES D'HÉRODOTE. — Vers 420, Hérodote, qui avait lui-même visité l'Égypte, écrivit sur l'Afrique des détails précis que ses successeurs ont répétés à l'envi. Ses données, très étendues sur l'Égypte, sont assez exactes relativement à la Libye, jusqu'au territoire de Karthage ; pour le pays situé au delà, il reproduit les récits plus ou moins vagues des voyageurs grecs.

Pour Hérodote, la Libye comprend le « territoire situé entre l'Égypte et le promontoire de Soleïs (sans doute le cap Cantin). Elle est habitée par les Libyens et un grand nombre de peuples libyques et aussi par des colonies grecques et phéniciennes établies sur le littoral. Ce qui s'étend au-dessus de la côte est rempli de bêtes féroces; puis, après cette région sauvage, ce n'est plus qu'un désert de sable prodigieusement aride et tout à fait désert »[3].

---

1. On n'est pas d'accord sur la date de la fondation de Cyrène. Selon Théophraste et Pline, il faudrait adopter 611. Solin donne une date antérieure qui varie entre 758 et 631.

2. A l'est de Leptis, au fond de la Grande Syrte. Salluste, *Bell. Jug.*, XIX, LXXVIII.

3. Lib. IV.

Après avoir décrit le littoral de la Cyrénaïque et des Syrtes, Hérodote s'arrête au lac Triton (le Chot du Djerid). Il ne sait rien, ou du moins ne parle pas spécialement de Karthage. « Au delà du lac Triton, — dit-il, — on rencontre des montagnes boisées, habitées par des populations de cultivateurs nommés *Maxyes*. » Enfin, il a entendu dire que, bien loin, dans la même direction, était une montagne fabuleuse nommée Atlas et dont les habitants se nommaient *Atlantes* ou *Atarantes*. Au midi de ces régions, au delà des déserts, se trouve la noire Éthiopie.

Parmi les principaux noms de peuplades donnés par Hérodote, nous citerons :

Les *Adyrmakhides*, les *Ghiligammes*, les *Asbystes*, les *Auskhises*, etc., habitant la Cyrénaïque.

Les *Nasamons* et les *Psylles* établis sur le littoral de la Grande Syrte.

Les *Garamantes* divisés en *Garamantes du nord*, habitant les montagnes de Tripoli, et Garamantes du sud, établis dans l'oasis de *Garama* (actuellement Djerma dans le Fezzan), dont ils ont pris le nom.

Les *Troglodytes*, voisins des précédents et en guerre avec eux. Les Lotophages, établis dans l'île de Méninx (Djerba) et sur le littoral voisin.

Les *Makhlyes*, habitant le littoral jusqu'au lac Triton.

Les *Maxyes*, les *Aæses*, les *Zaouekès* et les *Ghyzantes* au nord du lac Triton et sur le littoral en face des îles Cercina (Kerkinna)[1].

Tels sont les traits principaux de la Libye d'Hérodote. Comme détail des mœurs de ces indigènes, il cite la vie nomade, l'absence de toute loi, la promiscuité des femmes, etc. Il parle encore de peuplades fabuleuses habitant l'extrême sud[2].

PRÉPONDÉRANCE DE KARTHAGE. — La prospérité des comptoirs phéniciens, augmentant de jour en jour, attira de nouveaux immigrants, et Kharthage, dont la fondation date du commencement du Xe siècle (av. J.-C.), devint la principale des colonies de Tyr et de Sidon en Afrique. Ces métropoles envoyaient à leurs possessions de la Méditerranée des troupes qui, chargées d'abord de les protéger contre les indigènes, servirent ensuite à dompter ceux-ci. Bientôt les villages agricoles avoisinant les colonies phéniciennes furent soumis, et les cultivateurs berbères durent donner à leurs anciens locataires, devenus leurs maîtres,

1. Hérodote, 1. IV, ch. 143.

2. Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité,* passim.

le quart du revenu de leurs terres, tant il est vrai que deux peuples ne peuvent vivre côte à côte sans que le plus civilisé, fût-il de beaucoup le moins nombreux, arrive à imposer sa domination à l'autre.

La puissance de Karthage devint donc plus grande et s'étendit sur les tribus du tel de la Tunisie et de la Tripolitaine. Les Berbères du sud, maintenus dans une sorte de vasselage, servaient d'intermédiaires pour le commerce de l'intérieur de l'Afrique[1]. Non seulement Karthage, après avoir cessé de payer tribut aux indigènes, en exigea un de ceux-ci, mais elle devint la capitale des autres colonies phéniciennes, qui durent lui servir une redevance. De plus, elle s'était peu à peu débarrassée des liens qui l'unissaient à la mère patrie et avait conquis son autonomie à mesure que la puissance du royaume phénicien déclinait[2].

En même temps les navigateurs puniques fondaient à l'ouest de nouvelles colonies : *Djidjel*, (Djidjeli), *Salde* (Bougie), *Kartenna* (Ténès), *Yol* (Cherchel), *Tingis* (Tanger), etc. Les Karthaginois conclurent avec les rois ou chefs de tribus de ces contrées éloignées, des traités de commerce et d'alliance.

DÉCOUVERTES DE L'AMIRAL HANNON. — Mais cette extension ne suffisait pas à l'ambition des Phéniciens; il leur fallait de nouvelles conquêtes. Entre le VIe et le Ve siècle, le gouvernement de Karthage chargea l'amiral Hannon de reconnaître le littoral de l'Atlantique et d'y établir des colonies. Le hardi marin partit avec une flotte de soixante navires portant trente mille colons phéniciens et libyens, et les provisions nécessaires pour le voyage et les premiers temps de l'établissement. Il franchit le détroit de Gadès, répartit son monde sur la côte africaine de l'Océan et s'avança jusqu'au golfe formé par la pointe qu'il appelle *Corne du Midi* et que M. Vivien de Saint-Martin identifie à la pointe du golfe de Guinée. Seule, la crainte de manquer de vivres l'obligea à s'arrêter. Il retourna sur ses pas après avoir accompli un voyage qui ne devait être renouvelé que deux mille ans plus tard[3].

Le succès de l'entreprise de Hannon frappa tellement ses concitoyens que les principales circonstances de son voyage furent relatées en une inscription qu'on plaça dans le temple de Karthage. Cette inscription, traduite plus tard par un voyageur grec, nous est parvenue sous

---

1. Ragot. Sahara, de la province de Constantine, IIe partie, p. 147 (*Recueil des notices de la Société arch. de Constantine*, 1875).

2. Justin, X1X, 1,2.

3. Par les Portugais en 1462.

le nom de *Périple de Hannon* ; malheureusement la date manque. L'on sait seulement, d'après Pline, que c'était à l'époque de la plus grande puissance de Karthage, alors que, selon Ératosthène, cité par Strabon, on comptait plus de trois cents colonies phéniciennes au delà du détroit[1].

ORGANISATION POLITIQUE DE KARTHAGE. — La puissance acquise par Karthage au milieu des populations berbères était le fruit de l'esprit d'initiative, du courage et de l'adresse dont les Phéniciens avaient sans cesse donné des preuves pendant de longs siècles. Chacun avait coopéré à cette conquête; le gouvernement avait donc été d'abord une république où le rang de chacun était égal. Puis, les fortunes commerciales et militaires s'étant faites, les grandes familles avaient conservé le pouvoir entre leurs mains, et il en était résulté une oligarchie assez compliquée. Le pouvoir exécutif était dévolu à deux rois[2], assistés d'un conseil dit des anciens, composé de vingt-huit membres, tous paraissant avoir été élus par le peuple et pour un temps assez court. L'exécutif nommait les généraux en chef, mais leur déléguait une partie de ses pouvoirs, ce qui tendait à en faire de véritables dictateurs, tout en offrant l'avantage de rétablir une unité nécessaire dans le commandement. Pour compléter la machine gouvernementale, un autre conseil, dit des Cent-Quatre, composé de l'aristocratie, exerçait les fonctions judiciaires et contrôlait les actes de tous[3]. Ce gouvernement impersonnel n'avait pas les avantages d'une démocratie et en avait tous les inconvénients ; il manquait d'unité et, par suite, de force, et ouvrait la porte à toutes les intrigues et à toutes les compétitions.

CONQUÊTE DE. KARTHAGE DANS LES ÎLES ET SUR LE LITTORAL DE LA MÉDITERRANÉE. — Dès le sixième siècle avant notre ère, les Karthaginois firent des expéditions guerrières dans les îles et sur le rivage continental de la Méditerranée. En 543, à la suite d'une guerre contre les Phocéens, ils restèrent maîtres de l'île de Corse. Quelques années plus tard, eut lieu leur premier débarquement en Sicile (536).

---

1. Vivien de Saint-Martin. — Voir également : « *Navigation d'Hanno capitaine carthaginois aux parties d'Afrique, delà les colonnes d'Hercule* » par Léon l'Africain (trad. Temporal), t. I, p. XXV et suiv.

2. Suffètes (*Chofetim*) ou juges. Les auteurs anciens leur donnent le nom de rois. Tite-Live les compare aux consuls (XXX).

3. Mommsen, *Histoire romaine,* t. II, p. 217 et suiv. — Aristote, Polit., t. II. — Polybe, VI et pass.

Les relations amicales de Karthage avec l'Italie remontent à cette époque; déjà les Étrusques l'avaient aidée dans sa guerre contre les Phocéens ; en 509 fut conclu son premier traité d'alliance avec les Romains[1].

Sous l'habile direction de Magon, la puissance punique s'étendit sur la Méditerranée, dont tous les rivages reçurent la visite des vaisseaux de Karthage se présentant, non plus comme de simples trafiquants, mais comme les maîtres de la mer. Les Berbères de l'Afrique propre sont ses vassaux ; ceux du sud et de l'ouest ses alliés : tous lui fournissent des mercenaires pour ses campagnes lointaines. La civilisation Karthaginoise se répandit au loin et exerça la plus grande influence, particulièrement sur la Grèce et le midi de l'Italie.

GUERRES DE SICILE. — Mais ce fut contre la Sicile que Karthage concentra ses plus grands efforts : elle était attirée vers cette conquête par la richesse et la proximité de l'île, et aussi par le désir d'abattre la puissance des Grecs en Occident. Alors commença ce duel séculaire, qui devait avoir pour résultat d'arrêter la colonisation grecque dans la Méditerranée, mais dont Rome devait recueillir tous les fruits.

Alliés à Xerxès par un traité fait dans le but d'opérer simultanément contre les Grecs, les Karthaginois firent passer en Sicile une armée considérable sous la conduite d'Amilcar[2] fils de Magon ; mais cette alliance ne leur fut pas favorable et, tandis que les Perses étaient écrasés à Salamine, les Phéniciens éprouvaient un véritable désastre en Sicile (vers 480).

La guerre continua pendant de longues années en Sicile, sans que les Karthaginois y obtinssent de grands succès : les revers, la peste, les calamités de toute sorte semblaient stimuler leur ardeur. Néanmoins, vers la fin du Ve siècle, Hannibal et Himilcon, de la famille de Hannon, remportèrent de grandes victoires et conquirent aux Karthaginois près d'un tiers de l'île, avec des villes telles que Selinonte, Hymère, Agrigente, etc.[3].

Denys, tyran de Syracuse, les arrêta dans leurs succès et les força à signer un traité, ou plutôt une trêve, pendant laquelle les deux adversaires se préparèrent à une lutte plus sérieuse (404).

En 399 Denys envahit les possessions Karthaginoises ; Himilcon,

---

1. Polybe.

2. C'est à tort que M. Mommsen et les Allemands orthographient ce nom par un H. La première lettre est un Aïn (ע) et non un Heth (ה).

3. Diodore.

nommé suffète, arrive avec une flotte nombreuse devant Syracuse, force l'entrée du port et coule les vaisseaux ennemis (396). L'année suivante, il revient en force, s'empare de Motya, de Messine, de Catane, de presque toute l'île, vient mettre le siège devant Syracuse et porte le ravage dans la contrée environnante. Au moment où il est sur le point de triompher de son ennemi, la peste éclate dans son armée. Denys profite de cette circonstance pour attaquer les Karthaginois démoralisés, les bat sur terre et sur mer et force le suffète à souscrire à une capitulation qui consacre la perte de toutes ses conquêtes. Ainsi finit cette campagne si brillamment commencée[1].

RÉVOLTE DES BERBÈRES. — A la nouvelle de ce désastre, les indigènes de l'Afrique croient que le moment est tenu de reconquérir leur indépendance. Ils se réunissent en grandes masses et viennent tumultueusement attaquer Karthage (395). Tunis tombe en leur pouvoir et la métropole punique se trouve exposée au plus grand danger. Mais bientôt la discorde se met parmi ces hordes sans chefs, qui ne veulent obéir à aucune règle, et ce rassemblement se fond et se désagrège. Ainsi nous verrons constamment les Berbères profiter des malheurs dont leurs dominateurs sont victimes pour se lever coutre eux : la révolte éclate comme la foudre; mais bientôt la désunion et l'indiscipline font leur œuvre, la réunion se dissout en quelques jours et les indigènes retombent sous le joug de l'étranger[2].

SUITE DES GUERRES DE SICILE. — A peine Karthage avait-elle triomphé des Berbères qu'elle envoya Magon en Sicile avec de nouvelles forces. La guerre recommença aussitôt entre Denys et les Karthaginois, et se prolongea avec des chances diverses pendant plusieurs années. Magon, ayant péri dans une bataille, fut remplacé par son fils portant le même nom. En 368, Denys cessa de vivre et eut pour successeur son fils Denys le jeune. Malgré ces changements, la guerre continuait avec acharnement de part et d'autre : c'était comme un héritage que les pères transmettaient en mourant à leurs enfants.

Mais si les Grecs de Sicile avaient recouvré une certaine puissance sous la ferme main de Denys, le règne de son successeur ne leur procura pas les mêmes avantages. Poussés à bout par les vices de Denys le jeune, les Syracusains l'expulsèrent de leur ville ; mais comme un tyran a tou-

1. Diodore, 1. XXIV.
2. Diodore, 1. XIV, ch. LXXII.

jours des partisans, la guerre civile divisa les Grecs. Karthage saisit avec empressement cette occasion pour envoyer de nouvelles troupes en Sicile avec Magon, en chargeant ce général de reprendre avec vigueur les opérations militaires. Vers le même temps elle concluait avec Rome un nouveau traité d'alliance tout en sa faveur, car elle imposait à celle-ci de ne pas naviguer au delà du détroit de Gadès, à l'Ouest, et du cap Bon, à l'Est, et lui interdisait même de faire du commerce en Afrique (348).

A l'arrivée de Magon en Sicile, un groupe de citoyens de Syracuse, car la ville elle-même était divisée en plusieurs camps, fit appel aux Corinthiens fondateurs de leur cité, en implorant leur secours. Ceux-ci envoyèrent Timoléon avec une petite armée d'un millier d'hommes. Syracuse était alors sur le point de tomber : un parti avait livré le port aux Karthaginois ; Denys occupait le château ; Icetas le reste de la ville. Timoléon obtint la soumission de Denys et la remise de la citadelle et força les Karthaginois à une trêve pendant laquelle il détacha de Magon ses auxiliaires grecs. Celui-ci, se croyant perdu, s'embarqua précipitamment et vint chercher un refuge à Karthage, où, pour échapper à un supplice ignominieux, il se donna la mort.

Karthage, brûlant du désir de tirer vengeance de ces échecs, fit passer, en 340, de nouvelles troupes en Sicile sous le commandement de Hannibal et de Amilcar ; mais ce ne fut que pour essuyer un nouveau et plus complet désastre. Timoléon, bien qu'il disposât d'un nombre beaucoup moins grand de soldats, réussit, après une lutte acharnée dans laquelle les Karthaginois déployèrent le plus grand courage, à triompher d'eux. En 338 un traité fut conclu entre les Syracusains et les Karthaginois. Timoléon fit ainsi reconnaître l'Intégrité de Syracuse et de son territoire et recula les bornes des possessions puniques, en imposant aux Karthaginois la défense de soutenir à l'avenir les tyrans.

AGATHOCLE, TYRAN DE SYRACUSE. — IL PORTE LA GUERRE EN AFRIQUE. — Quelques années plus tard, un homme de la plus basse extraction, sans mœurs, mais d'un caractère énergique et ambitieux, parvint, avec l'appui d'Amilcar, à s'emparer par un coup de force de l'autorité à Syracuse ; il mit à mort les citoyens les plus honorables et se proclama roi des Grecs (319). Bien qu'il eût juré à Amilcar, pour obtenir son appui, une fidélité éternelle à Karthage, il se considéra comme dégagé de son serment par la mort de son ancien protecteur e t envahit les possessions puniques. Aussitôt, Karthage fit passer en Sicile

une armée nombreuse sous la conduite de Amilcar, fils de Giscon, et ses troupes remportèrent sur Agathocle une victoire décisive et vinrent mettre le siège devant Syracuse.

Agathocle, réduit à la dernière extrémité, ne possédant plus que la ville dans laquelle il est bloqué, repoussé par les Grecs auxquels il s'est rendu odieux par sa tyrannie, conçoit le dessein hardi de se débarrasser de ses ennemis en allant porter la guerre chez eux. Il supplie les Syracusains de résister encore quelques jours, parvient, au moyen d'un stratagème. à attirer les vaisseaux Karthaginois en dehors du port, profite de ce moment pour en sortir lui-même avec quelques navires, et fait voile vers l'Afrique. Poursuivi par la flotte de ses ennemis, il parvient à lui échapper et, après six jours d'une traversée des plus périlleuses, aborde dans le golfe même de Tunis et se retranche dans les carrières, après avoir brûlé ses vaisseaux afin d'enlever à ses troupes toute pensée de retour (310).

Revenus de la stupeur que leur a causée cette attaque imprévue, les Karthaginois appellent tous les hommes aux armes et chargent les généraux Hannon et Bomilcar de repousser l'usurpateur qui s'est déjà emparé de plusieurs villes. Mais le sort des armes est funeste aux Phéniciens; leurs troupes sont écrasées par Agathocle qui vient mettre le siège devant Karthage (309).

Pendant que les Phéniciens démoralisés multiplient les offrandes à leurs dieux pour apaiser leur courroux, en sacrifiant même leurs propres enfants, la renommée porte de tous côtés, en Berbérie, la nouvelle des succès de l'envahisseur et de la destruction de l'armée Karthaginoise. Les indigènes, tributaires ou alliés, accourent en foule au camp d'Agathocle pour l'aider à écraser leurs maîtres ou leurs amis.

En Sicile, Amilcar a continué le siège de Syracuse : mais bientôt le bruit des victoires des Grecs parvient aux assiégés et, par un puissant effort, ils obligent les Karthaginois à lever le blocus (309). L'année suivante, Amilcar essaie en vain d'enlever Syracuse ; il est vaincu, fait prisonnier et expire dans les supplices.

Cependant Agathocle, solidement établi à Tunis, continuait de menacer Karthage et en même temps parcourait en vainqueur le pays, au sud et à l'est, faisant reconnaître son autorité par les Berbères ; dans une seule campagne, plus de cieux cents villes lui ont fait leur soumission. Après avoir, avec une audacieuse habileté, réprimé une révolte qui avait éclaté contre lui au milieu de ses soldats, Agathocle entra en pourparlers avec Ophellas, roi de la Cyrénaïque, ancien lieutenant d'Alexandre, et lui demanda son alliance. Séduit par ses promesses. Ophellas n'hésita pas à

amener son armée au tyran ; mais Agathocle le fit assassiner et s'attacha ses troupes. Karthage se trouvait alors dans une situation des plus critiques, et pour comble de malheur, la trahison et la guerre civile paralysaient ses forces.

Agathocle, après avoir enlevé Utique et Hippo-Zarytos[1], laissa le commandement de son armée à son fils Archagate, et rentra en Sicile, où il tenait aussi à assurer son autorité (306) ; aussitôt après son départ, les Karthaginois reprirent vigoureusement l'offensive et réduisirent les Grecs à l'état d'assiégés. Agathocle s'empressa de venir au secours de son fils ; mais la victoire n'est pas toujours fidèle aux conquérants et il éprouva à son tour les revers de la fortune.

AGATHOCLE ÉVACUE L'AFRIQUE. — Trahi par ses alliés berbères, n'ayant plus autour de lui que quelques soldats épuisés et démoralisés, Agathocle se décida à évacuer sa conquête ; il retourna suivi de quelques officiers en Sicile, laissant à Tunis ses enfants, avec l'armée; mais les soldats, se voyant abandonnés, mirent à mort la famille de leur prince et traitèrent avec les Karthaginois auxquels ils abandonnèrent toutes les villes conquises par Agathocle.

Ainsi cette guerre qui avait mis Karthage à deux doigts de sa perte se terminait subitement au grand avantage de la métropole punique (306). Un traité de pais ayant été conclu entre les deux puissances, les Karthaginois purent s'appliquer à réparer leurs désastres et à reprendre de nouvelles forces, tandis qu'Agathocle établissait solidement son autorité à Syracuse, devenait un véritable roi, et s'unissait à Pyrrhus d'Épire en lui donnant sa fille en mariage.

PYRRHUS, ROI DE SICILE. — NOUVELLES GUERRES DANS CETTE CONTRÉE. — Mais la paix entre la Sicile et Karthage ne pouvait être de longue durée. Après la mort d'Agathocle, survenue en 289, l'île devint de nouveau la proie des factions et durant près de dix années l'anarchie y régna seule. Enfin, en 279, les Syracusains menacés de l'attaque imminente de Karthage appelèrent à leur secours Pyrrhus, auquel ils avaient déjà fourni leur appui dans ses guerres contre Rome. Malgré les victoires d'Héraclée et d'Asculum si chèrement achetées, le roi d'Épire se trouvait dans la plus grande indécision, car il avait dû, pour vaincre les Romains, mettre en ligne toutes ses forces et il jugeait qu'avec les éléments hétérogènes composant son armée il ne pourrait obtenir une

1. Benzert

seconde fois ce résultat. La discorde avait éclaté parmi ses alliés et les Tarentins, mêmes, qui l'avaient appelé, étaient sur le point de se tourner contre lui. La proposition des Syracusains lui ouvrit de nouvelles perspectives : la royauté de la Sicile était, à défaut de Rome, une riche proie ; Pyrrhus passa donc le détroit et arriva à Syracuse, où il fut accueilli avec le plus grand empressement.

Les Karthaginois avaient, deux ans auparavant, renouvelé leur alliance avec les Romains et fourni à ceux-ci l'appui de leur flotte dans la dernière guerre, car c'était un véritable traité d'alliance offensive et défensive qu'ils avaient conclu ensemble contre Pyrrhus. Pendant ce temps ils avaient redoublé d'efforts pour s'emparer de la Sicile et recommencé le blocus de Syracuse. L'arrivée de Pyrrhus, amenant des troupes nombreuses et aguerries, arrêta net leurs progrès; bientôt même ils se virent assiégés dans leur quartier général de Lilybée. Mais le temps des succès de Pyrrhus était passé ; ses troupes furent vaincues dans plusieurs rencontres et le roi, voyant la fidélité des populations chanceler autour de lui, voulut se la conserver par la violence ; il fit gémir l'île sous le poids de sa tyrannie, ce qui acheva de détacher de lui les Grecs. Dans cette conjoncture Pyrrhus, qui, du reste, était rappelé sur le continent par les Tarentins, se décida à laisser le champ libre aux karthaginois et, passant de nouveau la mer, rentra en Italie (276), où le sort ne devait pas lui être plus favorable.

ANARCHIE EN SICILE. — Le départ du roi laissait la Sicile en proie aux factions. Un grand nombre de mercenaires de toutes races avaient été appelés dans l'île par Agathocle ou y avaient été amenés par Pyrrhus. Abandonnés par leurs chefs, ils s'étaient d'abord livrés au brigandage, puis avaient formé de petites colonies indépendantes. La principale était celle des Mamertins ou soldats de Mars, nom que s'était donné un groupe d'aventuriers campaniens établis à Messine. Les Syracusains, après le départ de Pyrrhus, avaient élu comme chef un officier de fortune nommé Hiéron qui avait pris en main la direction de la résistance contre les Karthaginois et, pendant sept années, avait lutté contre eux, non sans succès. Pendant ce temps les Mamertins, alliés à des brigands de leur espèce établis à Rhige, sur la côte italienne, en face de Messine, avaient vu leur puissance s'accroître et étaient devenus un véritable danger pour les Grecs de Sicile, pour les Karthaginois et même pour les Romains. Cette situation allait donner naissance aux plus graves événements et déterminer une rupture, depuis quelque temps imminente, entre Rome et Karthage.

CHAPITRE II

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE

268 - 220

Causes de la première guerre punique. — Rupture de Rome avec Karthage. — Première guerre punique. — Succès des Romains en Sicile. — Les Romains portent la guerre en Afrique. — Victoire des Karthaginois à Tunis ; les Romains évacuent l'Afrique. — Reprise de la guerre en Sicile. — Grand siège de Lilybée. — Bataille des îles Egates ; fin de la première guerre punique. — Divisions géographiques adoptées par les Romains. Guerre des mercenaires. — Karthage, après avoir établi son autorité en Afrique, porte la guerre en Espagne. — Succès des Karthaginois en Espagne.

CAUSES DE LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. — Les échecs éprouvés par Pyrrhus dans l'Italie méridionale, son retour en Épire, sa mort (272), avaient délivré Rome d'un des plus grands dangers qu'elle eût courus. Sa puissance s'était augmentée d'autant, car elle avait hérité de presque toutes les conquêtes du roi d'Épire. Si donc les Romains avaient, dans le moment du danger, recherché l'alliance des Karthaginois contre l'ennemi commun, cette union momentanée de deux peuples ayant des intérêts absolument opposés ne pouvait subsister après la disparition des causes spéciales qui l'avaient amenée. Maîtresse de l'Italie méridionale, Rome jetait les veux sur la Sicile, que Karthage considérait comme sa conquête, car depuis plusieurs siècles elle se consumait en efforts pour achever de s'en approprier la possession ; c'est sur ce champ que la lutte de la race sémitique contre la race ariane allait commencer.

Un des premiers actes des Romains, après le départ de Pyrrhus, avait été de détruire le nid de brigands campaniens établis à Rhige. Les Mamertins de Messine, réduits ainsi à leurs seules forces, avaient alors été en butte aux attaques des Syracusains, habilement dirigés par Hiéron. Vers 268, leur situation n'étant plus tenable, ils se virent dans la nécessité de se rendre soit aux Grecs, leurs plus grands ennemis, soit aux Karthaginois. Un certain nombre d'entre eux entrèrent en pourparlers avec ceux-ci ; mais les autres se décidèrent à faire hommage de leur cité aux Romains. Le Sénat de Rome, après quelque hésitation, admit les brigands campaniens dans la confédération italique et, dès lors, la rupture avec Karthage ne fut plus qu'une question de jours. Les prétextes, comme cela

arrive dans de tels cas, ne manquaient pas; les Romains, notamment, reprochaient à Karthage d'avoir violé plus d'une clause de leurs précédents traités et d'avoir profité des embarras que leur causait la guerre de Pyrrhus, pour tenter de s'emparer de Tarente et de prendre pied sur le continent.

RUPTURE DE ROME AVEC KARTHAGE. — Tandis que Rome adressait à Hiéron l'ordre de cesser toute agression contre ses alliés les Mamertins, et se préparait à faire passer des troupes à Messine (265), elle envoyait à Karthage une députation chargée de demander des explications sur l'affaire de Tarente survenue sept ans auparavant[1]. C'était, en réalité, un ultimatum, et Karthage parut essayer d'éviter la guerre en désavouant les actes de son amiral. En même temps elle entrait en pourparlers avec Hiéron ; le groupe de Mamertins dissidents amenait un rapprochement entre ces ennemis et obtenait que Messine fût livrée aux Syracusains, leurs nouveaux alliés. Au moment donc où les troupes romaines réunies à Rhège se disposaient à traverser le détroit, on apprit que la flotte phénicienne commandée par Hiéron se trouvait dans le port de Messine et que la forteresse de cette ville était occupée par les Karthaginois (264). Sans se laisser arrêter par cette surprise, les Romains mirent à la voile et parvinrent à s'emparer, plutôt par la ruse que par la force, de Messine, car les chefs Karthaginois, liés par des instructions leur recommandant la plus grande prudence afin d'éviter une rupture, n'osèrent pas repousser les Italiens par l'emploi de toutes leurs forces. Maintenant la rupture était consommée et la guerre allait commencer avec la plus grande énergie de part et d'autre.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. — Dès qu'on eut appris à Karthage l'occupation de Messine par les Italiens; la guerre fut décidée. Une flotte nombreuse vint, sous la conduite d'Hannon, bloquer la ville par mer, tandis que les troupes puniques, d'un côté, et Hiéron, avec les Syracusains, de l'autre, l'assiégeaient par terre. Mais les Romains n'étaient pas disposés à se laisser enlever leur nouvelle colonie. Le consul Appius Claudius étant parvenu à passer le détroit contraignit bientôt les alliés à

1. En vertu da traité d'alliance les unissant aux Romains, les Karthaginois avaient envoyé à ceux-ci pour les aider dans leur guerre contre Pyrrhus une flotte de 120 navires. Mais on avait pris ombrage à Rome de cet empressement et l'amiral punique avait dît reprendre la mer. C'est alors qu'il était allé à Tarente offrir sa médiation ou peut-être ses services à Pyrrhus. (Justin, XVIII).

lever le siège et vint même faire une démonstration contre Syracuse. L'année suivante les Romains remportèrent de grands succès, dont la conséquence fut de détacher Hiéron du parti des Karthaginois et d'obtenir son alliance contre ceux-ci (263)[1] ; les colonies grecques de l'île suivirent son exemple et dès lors Karthage se trouva isolée, sur un sol étranger, et obligée de faire face à des ennemis s'appuyant sur des forteresses telles que Messine et Syracuse. Bientôt les Phéniciens en furent, réduits à se retrancher derrière leurs places fortes.

Dans ces conjonctures, les Karthaginois ,jugèrent qu'il y avait lieu de tenter un grand effort ; ils réunirent une armée imposante de mercenaires liguriens, espagnols et gaulois et, l'ayant fait passer en Sicile, la répartirent dans leurs places fortes et s'établirent solidement à Agrigente (Akragas), afin de faire de cette ville le nœud de leur résistance. Bientôt les consuls vinrent attaquer ce camp retranché, mais, n'ayant pu l'enlever d'un coup de main, ils durent en faire le siège régulier. Hannibal, fils de Giscon, défendait avec habileté la ville et était aidé par Hiéron qui avait contracté une nouvelle alliance avec les Karthaginois. Quant aux Romains, ils recevaient constamment d'Italie des vivres et des renforts et resserraient chaque jour le blocus.

SUCCÈS DES ROMAINS EN SICILE. — Sur ces entrefaites, le général Hannon, envoyé de Karthage avec une nouvelle et puissante armée, débarque en Sicile et vient attaquer les Romains dans leur camp. Mais le sort des armes est favorable à ceux-ci ; les Karthaginois, écrasés, laissent leur camp aux mains des vainqueurs ; Hannon parvient, non sans peine, à se réfugier dans Héraclée avec une poignée de soldats. Cette bataille décida du sort d'Agrigente : Hannibal s'ouvrit un passage à la pointe de l'épée, au milieu des ennemis, et abandonna la ville aux Romains (262). Les habitants de la cité furent vendus comme esclaves[2].

Malgré les succès des Italiens, la situation en Sicile n'était pas désespérée pour les Karthaginois, car ils tenaient encore une grande partie de l'île et avaient souvent l'appui des colonies grecques. Une guerre incessante, guerre d'escarmouches et de surprises, sur mer et sur terre, remplaça les grandes batailles. La flotte punique, beaucoup plus puissante que celle des Romains, causa de grands dommages sur les côtes italiennes et fit un tort considérable au commerce. Force fut aux latins de se construire

1. Diodore, XXIII. — Polybe, 1. I.
2. Polybe, 1. I, ch. 19, 20.

des navires et de remplacer leurs barques par des quinquérèmes[1], en état de lutter avec celles de leurs ennemis. Après avoir créé les vaisseaux, il fallut improviser les marins, mais l'ardeur des Italiens pourvut à tout, et, en 260, une flotte imposante était prête à tenir la mer. Le début ne fut pas heureux ; une partie des navires, avec le consul, tomba aux mains des Karthaginois, dans le port de Lipari ; mais bientôt les marins italiens prirent leur revanche dans plusieurs combats et enfin le consul Duilius remporta la grande victoire navale de Miloe, dans laquelle la flotte karthaginoise fut capturée ou détruite. Duilius ayant débarqué en Sicile obtint sur les ennemis de nouveaux et importants avantages (260).

Encouragés par les succès de leur flotte, les Romains exécutèrent, pendant les années suivantes, des descentes en Sardaigne et en Corse et réussirent à arracher aux Karthaginois une partie des postes qu'ils occupaient dans ces deux îles. En même temps la guerre de Sicile suivait son cours avec des chances diverses, mais sans amener de résultat décisif. Néanmoins, dans la campagne de 258, les consuls A. Calatinus et S. Paterculus s'emparèrent de villes importantes; Hippane, Canarine, Enna, Erbesse, etc.

LES ROMAINS PORTENT LA GUERRE EN AFRIQUE. — La guerre durait depuis huit ans, absorbant toutes les forces des Italiens et menaçant de s'éterniser. Le plus sûr moyen de la terminer était d'attaquer les ennemis chez eux, et de transporter le théâtre de la lutte dans leur propre pays. En 256, les Romains résolurent d'exécuter ce hardi projet. Ils réunirent une flotte de trois cents galères et firent voile vers l'Afrique sous la conduite des consuls Manlius et Régulus. Ils rencontrèrent à Eknome les vaisseaux Karthaginois et leur livrèrent une mémorable bataille navale qui se termina par la victoire des Romains. Dès lors l'Afrique était ouverte. Les consuls abordèrent à l'est de Karthage et allèrent s'établir solidement à Clypée (Iclibïa), pour y grouper toutes les forces, hors de la portée de leurs ennemis. De là ils lancèrent dans l'intérieur des expéditions qui portèrent au loin le ravage et la terreur, et ramenèrent un grand nombre de prisonniers. Sur ces entrefaites arriva l'ordre du Sénat de Rome, rappelant en Italie le consul Manlius avec une grande partie des troupes et prescrivant è Régulus de presser les opérations, au moyen de son armée réduite à 15,000 hommes d'infanterie et 500 cavaliers.

Après le premier moment de stupeur qui avait suivi à Karthage la

1. La quinquérème avait jusqu'à 300 rameurs et portait le même nombre de soldats.

nouvelle du désastre d'Eknome, on s'était préparé avec ardeur à la résistance; des mercenaires avaient été enrôlés et Amilcar, rappelé de Sicile, avait ramené des forces importantes. Mais le sort des armes fut encore défavorable aux Karthaginois : vaincus à Adis (Radès), ils ne purent empêcher Régulus d'occuper Tunès (Tunis) (255).

Menacée d'un siège immédiat, Karthage proposa la paix aux envahisseurs ; mais les conditions qui lui furent faites étaient si dures qu'elle renonça à toute pensée de transaction et se prépara à lutter avec la dernière énergie, préférant mourir en combattant que consommer elle-même sa ruine. Sur ces entrefaites arrivèrent des vaisseaux chargés de mercenaires grecs, parmi lesquels se trouvait le lacédémonien Xanthippe, officier de mérite, formé à l'école des grands capitaines de son pays. Les Karthaginois ayant eu l'heureuse inspiration de lui confier la direction de la défense, le nouveau général changea complètement le système qui avait été suivi jusque-là. Au lieu de tenir les troupes derrière les murailles ou sur des hauteurs inaccessibles, il les fit sortir dans la plaine et les tint constamment en haleine, les exerçant à l'art de la guerre et leur donnant confiance en elles-mêmes et en leurs chefs, ce qui est le gage de la victoire. Pendant cc temps Régulus restait inactif à Tunès, n'ayant pas assez de monde pour entreprendre le siège de Karthage et ne pouvant se résoudre à abandonner sa conquête pour se replier derrière ses retranchements de Clypée.

VICTOIRE DES KARTHAGINOIS A TUNIS. — LES ROMAINS ÉVACUENT L'AFRIQUE. — Bientôt les Karthaginois sont en état de marcher contre leurs agresseurs ; ils les attaquent en avant de Tunis et, grâce aux habiles dispositions prises par Xanthippe, remportent sur eux une victoire décisive. Régulus est fait prisonnier avec ses meilleurs soldats, tandis que les débris de son armée, deux mille hommes à peine, se réfugient à Clypée.

C'était la perte de la campagne ; en vain les Romains envoyèrent contre l'Afrique une nouvelle flotte qui remporta une nouvelle victoire ; la situation n'était plus tenable ; on embarqua sur les vaisseaux la garnison de Clypée et l'on fit voile vers la Sicile en abandonnant à la vengeance des Karthaginois, non seulement les prisonniers, mais les alliés indigènes qui avaient soutenu Régulus dans sa campagne. Cette vengeance fut terrible : les tribus durent payer des contributions écrasantes; quant aux chefs, ils périrent dans les tortures. Xanthippe avait sauvé Karthage. Il fut largement récompensé et put quitter l'Afrique avant d'avoir

éprouvé les effets de l'ingratitude et de l'envie des Karthaginois[1].

REPRISE DE LA GUERRE EN SICILE. — Après ce succès, Karthage se trouvait en état de reprendre l'offensive en Sicile: elle le fit avec énergie. Agrigente et plusieurs autres places tombèrent tout d'abord en son pouvoir. Mais la puissance de Rome et surtout son ardeur étaient loin d'être abattues ; de nouveaux vaisseaux furent construits et, l'année suivante (254), la flotte romaine se réunit à Messine. De là, les consuls allèrent attaquer par mer Panorme (Palerme et s'en rendirent maîtres, après un siège vigoureusement mené. Ils s'emparèrent en outre de presque tout le littoral septentrional de l'île, mais n'osèrent se mesurer avec l'armée karthaginoise qui tenait le pays s à l'intérieur. L'année suivante, les Romains, ayant voulu tenter une nouvelle descente en Afrique, virent la tempête disperser leur flotte, ce qui les força à renoncer à ce projet.

Pendant plusieurs années la guerre continua avec des chances diverses, mais sans aucun résultat décisif; les ressources, de part et et autre, s'épuisaient et l'on pouvait prévoir, sinon la fin de ce grand duel, au moins l'imminence d'une trêve. Les Karthaginois, voulant tenter un effort décisif, s'adressèrent même, pour obtenir de l'argent, à leur allié Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, qui leur refusa tout secours. Les Romains, non moins gênés, se virent contraints de réduire le nombre de vaisseaux qu'ils avaient créés et de renoncer à la guerre maritime.

Cependant en 250, Metellus s'étant trouvé assez fort pour lutter contre l'armée karthaginoise, que les Romains n'avaient plus voulu affronter depuis la défaite de Tunis, remporta une importante victoire sur Asdrubal[2], qui s'était audacieusement avancé jusqu'aux portes de Palerme. Les éléphants, qui avaient puissamment contribué aux succès de Xanthippe, tombèrent aux mains des vainqueurs.

A la suite de ce nouvel échec, Karthage, après avoir mis en croix son général, se décida à faire encore une tentative pour obtenir la paix, et c'est à cette occasion que l'histoire a placé le récit du dévouement de Régulus. De même que la première fois, les conditions faites par les Romains furent jugées inacceptables, et la guerre recommença (249).

---

1. Polybe, I.

2. C'est encore une erreur d'écrire Asdrubal, en phénicien Azrou-Baâ1 « le secours de Baal », par un H.

GRAND SIÉGE DE LILYBÉE. — Les Romains, qui avaient achevé la conquête du littoral nord de la Sicile, voulurent profiter de leur succès pour expulser définitivement leurs ennemis de l'île. Ils vinrent en conséquence les attaquer dans leur place forte de Lilybée et commencèrent le siège de cette ville, siège aussi mémorable par l'ardeur et le génie des assiégeants que par le courage et l'obstination des assiégés, commandés par le général Himilcon. Pendant plusieurs mois les machines de guerre battirent les remparts, tandis que la flotte romaine bloquait étroitement le port ; mais Himilcon triompha par son habileté de tous les efforts des assiégeants, renversant par des sorties soudaines les travaux par eux faits au prix des plus grandes difficultés, incendiant leurs machines, déjouant tous leurs plans ; en même temps, de hardis marins parvenaient à faire entrer dans la ville, en passant au milieu des vaisseaux ennemis, des vivres et même des renforts. Sur ces entrefaites le consul P. Claudius Pulcher, désespérant d'enlever la ville de vive force, se contenta de la bloquer et partit subitement avec une flotte nombreuse pour écraser les navires karthaginois à l'ancre dans le port de Drépane. Cette fois la victoire fut pour les karthaginois qui prirent leur revanche de leurs précédentes défaites maritimes en infligeant aux Romains un véritable désastre. Une tempête, qui suivit de près cette bataille, coûta encore aux Italiens un grand nombre de vaisseaux.

Ces nouvelles portèrent à Rome le découragement; si Karthage avait profité de ce moment pour pousser vigoureusement les opérations, nul doute que la guerre n'eût été promptement terminée à son avantage. Mais, soit par l'effet de la vicieuse organisation gouvernementale, soit en raison du caractère propre aux races sémitiques, qui ne s'inclinent que devant la nécessité immédiate, on ne voit Karthage tenter d'efforts décisifs que quand l'ennemi est aux portes et le danger imminent. On resta donc sur cette victoire et la guerre continua pendant plusieurs années, consistant en de petits combats sur terre et des courses de piraterie sur mer. En 217, Amilcar-Barka avait pris le commandement des troupes de Karthage en Sicile, troupes assez peu dévouées et composées en partie de mercenaires de tous les pays. Mais Amilcar était un général de grande valeur ; il sut tirer parti de ces éléments mauvais et, sans remporter de succès décisifs, empêcher tout progrès de la part des Romains. Pour contenter ses soldats, il leur fit exécuter une razzia dans le Bruttium, puis il vint occuper le mont Ercté[1] qui domine Palerme, et de là, surveillant les routes, ne

1. Monte Pellegrino.

manqua aucune occasion de tomber sur ses ennemis et de couper les convois[1]. De leur côté les Romains déployaient la plus grande ténacité, si bien que les deux armées rivales en arrivèrent à reconnaître mutuellement l'impossibilité de se vaincre.

BATAILLE DES ÎLES ÉGATES. — FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. — La guerre durait depuis vingt-deux ans et les deux puissances rivales donnaient des signes non équivoques de lassitude, quand Rome, décidée à en finir, eut l'heureuse inspiration de se refaire une marine et d'essayer encore des luttes navales. Au commencement de l'année 242, trois cents galères, plus un grand nombre de bâtiments de transport, firent voile vers la Sicile. Le consul Lutatius Catulus, qui commandait, s'empara sans difficulté de Drépane et de Lilybée, car les vaisseaux karthaginois étaient absents, soit qu'ils fussent rentrés en Afrique, soit qu'ils se trouvassent retenus dans de lointains voyages. A cette nouvelle, Karthage se prépara à envoyer des troupes en Sicile à son général, dont la situation devenait critique. Quatre cents vaisseaux chargés de vivres, de munitions et d'argent partirent bientôt d'Afrique sous la conduite de Hannon, avec mission d'éviter à tout prix le combat et de débarquer subrepticement les secours dans l'île ; mais la vigilance de Lutatius ne put être déjouée. Avec autant d'audace que de courage, il attaqua la flotte punique en face d'Egusa (Favignano), une des Égates, et remporta sur les ennemis une victoire décisive. Cinquante galères karthaginoises furent coulées, soixante-dix capturées, et le reste se dispersa. Ce beau succès allait mettre fin à la campagne.

Démoralisée par sa défaite, Karthage autorisa Amilcar à traiter comme il l'entendrait avec l'ennemi ; mais un traité dans ces conditions ne pouvait être que désastreux, c'est-à-dire entraîner la perte de la Sicile, pour la possession de laquelle les Phéniciens luttaient depuis si longtemps. Voici quelles furent les principales conditions imposées à Karthage :

Restitution de tous les prisonniers romains et des transfuges, sans rançon.

Abandon définitif de la Sicile, avec engagement de ne pas attaquer Hiéron ni ses alliés.

Et paiement d'une contribution considérable, dont partie sur-le-champ, et partie en dix annuités[2].

1. Polybe, 1. I, p. 57.

2. En tout 3200 talents euboïques d'argent.

De son côté, Rome reconnaissait l'intégrité du territoire de Karthage.

Les conséquences de la première guerre punique furent considérables, et permirent de mesurer la puissance acquise par Rome depuis un demi-siècle. Suzeraine de l'Italie méridionale et de la Sicile et maîtresse de la mer, voilà dans quelles conditions la laissait la conclusion de la paix, ou plutôt de la trêve. Quant à Karthage, sa situation était tout autre: son prestige maritime compromis, ses finances ruinées, son autorité sur les Berbères ébranlée, tels étaient pour elle les fruits de cette fatale guerre, Certes, elle était encore capable de grands efforts et devait le prouver avant peu ; néanmoins ses jours de grandeur étaient passés et son déclin approchait.

DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE L'AFRIQUE ADOPTÉES PAR LES ROMAINS. — La guerre des Romains contre Karthage et surtout leur descente en Afrique leur donnèrent des connaissances précises sur le continent que les Grecs avaient nommé Libye. Ils donnèrent, les premiers, le nom d'Afrique au territoire de Karthage, en conservant celui de Libye pour l'ensemble du pays, mais, peu à peu, l'appellation d'Afrique devint générale. Ils surent dès lors que cette vaste contrée était habitée par un grand nombre de peuplades indigènes, dont les Phéniciens n'étaient pas partout les maîtres, mais souvent les alliés ou les hôtes.

Voici quelles furent les divisions adoptées par les Romains pour la géographie africaine ;

1° *Cyrénaïque ou Libye pentapole*, bornée à l'est par la Marmarique et, à l'ouest, par la Grande-Syrte, et habitée par différentes peuplades parmi lesquelles les *Nasamons* et les *Psylles*.

2° *Région Syrtique*, comprenant les deux Syrtes, et habitée par les *Troglodytes, Lothophages, Makes*, etc.

3° *Afrique propre ou Territoire de Karthage*, correspondant à peu près à la Tunisie actuelle, sous la domination directe des Karthaginois. Dans la partie méridionale se trouve la grande tribu des Musulames et, près du Triton, celle des Zouèkes.

4° *Numidie*, s'étendant de l'Afrique propre à la Molochath ou Mouloeuia. Elle est divisée en deux royaumes : celui des *Massiliens* à l'est avec Hippo-Regius (Bône), ou Zama, pour capitale, et celui des *Massessyliens* à l'ouest, capitale Siga[1]. La ville de Kirta (ou Cirta) sur

1. Auprès de l'embouchure de la Tana. Il est à remarquer, du reste, que le Massœssylie, c'est à dire le pays situé à l'ouest de l'Amsaga, constituait en réalité la partie orientale de la Maurétanie. Nous lui verrons prendre ce nom, aussitôt que

l'Amsaga était, en quelque sorte, la capitale de la Numidie occidentale.

5° *Maurétanie* ou *Maurusie*, s'étendant à l'ouest de la Numidie jusqu'à l'Océan. Elle est habitée par un grand nombre de peuplades maures.

6° *Gétulie*, région située au sud de la Numidie et de la Maurétanie, et formant la ligne du Sahara qui rejoint les Hauts-Plateaux. Elle est habitée par les Gétules nomades.

7° *Libye intérieure*, comprenant les déserts africains. Habitée par les *Garamantes*, *Mélano-Gétules, Leucœthiopiens* et des peuplades fantastiques, telles que les *Blemmyes*, ayant le visage au milieu de la poitrine, et les *Egypans* aux jambes de bouc. Strabon et Pline ne tarderont pas à reproduire ces fables.

Les peuplades berbères obéissent à des chefs, véritables rois, dont le pouvoir se transmet à leurs enfants par hérédité et que nous allons voir entrer en scène.

GUERRE DES MERCENAIRES. — Au moment de la conclusion de la paix, vingt mille mercenaires se trouvaient en Sicile, et il fallut, tout d'abord, évacuer cette armée composée des éléments les plus divers : Gaulois, Ligures, Baléares, Macédoniens et surtout Libyens. Giscon, successeur de Amilcar, les expédia par fractions à Karthage, où ils ne tardèrent pas à créer une situation périlleuse, car non seulement il fallut les nourrir, mais encore payer leur solde arriérée. Les désordres commis par cette soldatesque devinrent si intolérables que le gouvernement de Karthage se décida à donner à chaque homme une pièce d'or à lu condition qu'il irait s'établir à Sicca[1], sur la frontière de la Numidie. Les Phéniciens, qui avaient espéré s'en débarrasser par ce moyen, jugèrent le moment favorable pour proposer aux mercenaires une réduction considérable sur leur solde. Aussitôt la révolte éclate : en vain Karthage essaie de parlementer et dépêche aux stipendiés plusieurs parlementaires, et enfin le général Giscon avec lequel ceux-ci avaient demandé à traiter ; les soldats redoublent d'exigences. Au milieu d'un tumulte effroyable, ils élisent pour chefs deux des leurs, le campanien Spendius et le berbère Mathos. Giscon, abreuvé d'outrages, est arrêté par les rebelles qui adressent un appel aux indigènes. Aussitôt la révolte se propage et l'armée des mercenaires devient formidable[2] ; elle se divise en deux troupes dont

---

les conquêtes des Romains leur auront mieux fait connaitre le pays.

1. Actuellement le Kef.

2. Polybe, LI, eh. LXVII et suiv.

l'une vient attaquer Hippo-Zarytos (Benzert) et l'autre met le siège devant Utique (239).

Dans cette circonstance critique Karthage, au lieu de remettre la direction de la guerre à Amilcar, le seul homme capable de la mener à bien, préféra donner le commandement de ses troupes à Hannon, qui avait déjà fourni la mesure de son incapacité en Sicile. De grands efforts furent faits pour résister à l'attaque des rebelles ; mais deux échecs successifs essuyés par le général décidèrent les Karthaginois à le remplacer par Amilcar. Il était temps, car la levée de boucliers des Berbères était générale et les jours de Karthage semblaient comptés. L'histoire de l'Afrique fournit de nombreux exemples de ces tumultes des indigènes, feux de paille qui semblent devoir tout embraser et qui s'éteignent d'eux-mêmes, si la résistance est entre des mains fermes et expérimentées.

En 238, Amilcar avait pris la direction des affaires; bientôt les rebelles furent contraints de lever le siège d'Utique; le général karthaginois, continuant une vigoureuse offensive, infligea aux mercenaires une défaite sérieuse près du fleuve Bagradas Medjerda) et s'empara d'un certain nombre de villes. Cependant d'unes était toujours aux mains des stipendiés et Machos continuait le siège de Hippo-Zarytos. Spendius et Antarite, chefs des Gaulois, se détachèrent de ce blocus pour marcher contre les Karthaginois et les mirent en grand péril ; mais l'habile Amilcar, qui connaissait les indigènes, était parvenu à détacher de la cause des rebelles un Berbère nommé Naravase. Soutenu parles forces de son nouvel allié, il attaqua résolument les mercenaires et, grâce à sa stratégie et au courage de ses soldats, parvint encore à les vaincre; ils laissèrent un grand nombre de morts sur le champ de bataille et quatre mille prisonniers entre les mains des vainqueurs.

Une des premières conséquences de cette défaite fut la mise à mort de Giscon et de sept cents prisonniers karthaginois que les mercenaires firent périr dans les tortures. Dès lors, la lutte fut, de part et d'autre, suivie de cruautés atroces, ce qui lui valut dans l'histoire le nom de *guerre inexpiable*. En même temps, Karthage perdait la Sardaigne qu'elle avait laissée à la garde d'une troupe de mercenaires ; ceux-ci, suivant l'exemple de leurs collègues d'Afrique, massacrèrent les Phéniciens qui se trouvaient dans l'ile et, après avoir commis mille excès, l'offrirent aux Romains. Pour comble de malheur, Utique et Hippo-Zarytos, las de résister, ouvrirent leurs portes aux rebelles. Mathos et Spendius, encouragés par ces succès, vinrent alors, à la tête d'une grande multitude, mettre le siège devant Karthage. La métropole punique réduite de

nouveau à la dernière extrémité se vit contrainte d'implorer le secours de Hiéron de Syracuse et des Romains, qui s'empressèrent de l'aider à résister à l'attaque des mercenaires ; en même temps Amilcar, soutenu par Naravase, inquiétait les rebelles sur leurs derrières et les attirait à des combats en plaine, où il avait presque toujours l'avantage (237). Contraints de lever le siège de Karthage, les stipendiés se laissèrent pousser par Amilcar dans une sorte de défilé que les historiens appellent *défilé de la hache*, où ils se trouvèrent étroitement bloqués, et, comme ils ne voulaient pas se rendre, ils furent bientôt en proie à la plus affreuse famine et contraints, dit l'histoire, de s'entre-dévorer. Ne pouvant plus résister à leurs souffrances, les chefs Spendius, Antarite, un Berbère du nom de Zarzas et quelques autres, se présentèrent, pour traiter, à Amilcar, qui stipula que dix rebelles à son choix seraient laissés à sa disposition et les retint prisonniers. Puis il fit avancer ses troupes et ses éléphants contre les rebelles et les extermina sans faire de quartier. Il en périt, dit-on, quarante mille.

La révolte semblait domptée ; mais Tunès tenait encore. Mathos s'y était retranché avec des forces importantes. Amilcar, étant venu l'y assiéger, fut défait, ce qui ajourna pour quelque temps encore l'issue de la campagne. Enfin Karthage, s'étant résolue à un suprême effort, adjoignit Hannon à Amilcar en chargeant les deux généraux d'en finir. Bientôt, en effet, les Karthaginois amenèrent Mathos à tenter le sort d'une bataille en rase campagne et parvinrent à l'écraser. Celte fois, c'en était fait des mercenaires ; la révolte était domptée et Karthage échappait à un des plus grands dangers qu'elle eût courus. L'attitude des Berbères pendant cette guerre put lui prouver combien sa domination en Afrique était précaire, car, sans leur appui et leur coopération, les mercenaires n'auraient jamais pu tenir la campagne pendant si longtemps et avec tant de succès[1].

KARTHAGE, APRÈS AVOIR RÉTABLI SON AUTORITÉ EN AFRIQUE, PORTE LA GUERRE EN ESPAGNE. — Après avoir fait rentrer sous leur obéissance les villes compromises par l'appui donné aux rebelles, et notamment Utique et Hippo-Zarytos, qui opposèrent une résistance désespérée, les Karthaginois firent plusieurs expéditions dans l'intérieur, tant pour châtier les Berbères que pour garantir la limite

1. V. pour la guerre des mercenaires: Polybe, L I, Corn. Nepos, *Amilcar*, Tite-Live I. XX, Justin, XXVII.

méridionale par une ligue de postes. Ils occupèrent notamment, alors, la ville de Theveste (Tébessa).

Dès qu'elle ne fut plus absorbée par le soin de son salut, Karthage songea aussi à réoccuper la Sardaigne ; mais Rome, apprenant qu'elle préparait une flotte expéditionnaire, imposa son veto absolu et, comme on ne tenait pas compte de sa défense, elle se disposa à recommencer la guerre contre sa rivale. Mais la métropole punique était encore trop meurtrie de la lutte qu'elle venait de soutenir pour se résoudre à entreprendre une nouvelle guerre. Force lui fut de plier devant les exigences romaines et de renoncer à toute prétention sur la Sardaigne (237).

Karthage tourna alors ses regards vers l'Espagne où il semblait que Rome devait lui laisser le champ libre. Amilcar, autant pour échapper à l'envie de ses concitoyens qui, comme récompense de ses services, l'avaient décrété d'accusation, que pour continuer à servir sa patrie, accepta le commandement de l'expédition dont le prétexte était de secourir Gadès (Cadix), colonie punique alors attaquée par ses voisins. Pour mieux surprendre ses ennemis, il quitta Karthage en simulant une expédition contre les Maures. Il emmenait avec lui ses fils, parmi lesquels le jeune Hannibal[1], auquel il fit jurer, sur l'autel du Dieu suprême, la haine du nom romain. Il marcha le long de la côte en emmenant un grand nombre d'éléphants; la flotte le suivait, au large, à sa hauteur. Parvenu à Tanger, il traversa le détroit. La victoire couronna les efforts d'Amilcar; pendant neuf ans, il ne cessa de conquérir des provinces à Karthage ; mais en 228 il trouva la mort du guerrier dans un combat contre les Lusitaniens[2].

SUCCÈS DES KARTHAGINOIS EN ESPAGNE. — Asdrubal, gendre d'Amilcar, remplaça celui-ci dans la direction des affaires d'Espagne. Doué d'un esprit politique supérieur, il consolida, par des alliances et des traités avec les populations indigènes, les succès de son beau-père, fonda la cité de Karthagène et réalisa en Espagne de grands progrès. Tout le pays jusqu'à l'Ebre fut administré au nom du gouvernement karthaginois, par Asdrubal, chef de la famille des Barcides (3), dont le pouvoir fut, en réalité, celui d'un vice-roi à peu, prés indépendant. Karthage, recevant de riches tributs et voyant dans les conquêtes de son général une compensation à ses pertes dans la Méditerranée, lui laissa le champ libre.

---

1. Henn-baal, ou Baal Henna, *don de Dieu*, en punique.
2. Cornelius Nepos, *Amilcar*, III.
3. De Barka ou Barca (surnom de Amilcar).

Cependant les Romains, qui avaient cru leurs ennemis écrasés, ne virent pas sans la plus grande jalousie les progrès des Karthaginois en Espagne. Ils jugèrent bientôt qu'il était de la dernière importance de les arrêter, et, à cet effet, ils conclurent un traité d'alliance avec deux colonies grecques d'Espagne, Sagonte[1] et Amporia (Ampurias). Après s'être assuré ces points d'appui, ils forcèrent Asdrubal à signer un traité par lequel il s'obligeait à respecter ces colonies et à ne pas franchir l'Èbre. Malgré l'engagement auquel Asdrubal avait été forcé de souscrire, la puissance punique avait continué à s'étendre dans la péninsule ; mais le poignard d'un esclave gaulois vint arrêter l'exécution des projets de ce grand homme (220). Le jeune Hannibal, qui s'était fait remarquer à l'armée par ses brillantes et solides qualités et qui avait en outre hérité de la popularité du nom de son père, fut appelé, par le vœu de tous les officiers, à remplacer son beau-frère Asdrubal, et, bien qu'il ne fût âgé que de vingt-neuf[2] ans, reçut le commandement des possessions et de l'armée d'Espagne. Le Sénat de Karthage se vit forcé de ratifier ce choix, malgré l'opposition de la famille d'Hannon opposée à celle des Barcides. Hannon voyait dans cette nomination la certitude de la reprise de la guerre avec les Romains. L'événement n'allait pas tarder à lui donner raison.

1. Actuellement Murviedes dans la province de Valence.
2. Vingt-six selon Cliton (Fasti).

CHAPITRE III

DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE

220 - 201

Hannibal commence la guerre, d'Espagne. Prise de Sagonte. — Hannibal marche sur l'Italie. — Combat du Tessin ; batailles de le Trébie et de Trasimène. — Hannibal au centre et dans le midi de l'Italie ; bataille de Cannes. — La guerre en Sicile. — Les Berbères prennent part à la lutte. — Syphax et Massinissa. Guerre d'Espagne. — Campagne d'Hannibal en Italie. — Succès des Romains en Espagne et en Italie; bataille du Métaure. — Événements d'Afrique ; rivalité de Syphax et de Massinissa. — Massinissa, roi de Numidie. — Massinissa est vaincu par Syphax. — Événements d'Italie ; l'invasion de l'Afrique est résolue. — Campagne de Scipion en Afrique. — Syphax est fait prisonnier par Massinissa. — Bataille de Zama. — Fin de la deuxième guerre punique; traité avec Rome.

HANNIBAL COMMENCE LA GUERRE D'ESPAGNE. PRISE DE SAGONTE. — A peine Hannibal fut-il revêtu du pouvoir qu'il se prépara à la guerre contre les Romains. A cet effet, il vint en Afrique faire des levées et réunit une armée considérable formée presque en entier de Berbères: Numides, Maures, Libyens et même Gétules et Éthiopiens[1], tous attirés par l'espoir du butin. Ayant fait passer ses mercenaires en Espagne, il commença le siège de Sagonte, malgré l'opposition des Romains ; pendant huit mois, les assiégés se défendirent avec un courage indomptable, mais, abandonnés à eux-mêmes, écrasés par le grand nombre de leurs ennemis, ils succombèrent en s'ensevelissant sous les ruines de leur cité que les derniers survivants incendièrent eux-mêmes (219).

Dès lors, Rome se disposa à la lutte ; néanmoins, une nouvelle ambassade fut envoyée à Karthage pour obtenir réparation : tentative inutile dans un moment où la victoire surexcitait l'orgueil national. La guerre, proposée par Fabius pour trancher le différend, fut acceptée avec acclamation par les karthaginois. Les Romains, croyant avoir facilement raison de leurs ennemis, chargèrent le consul Sempronius de se rendre en Sicile pour y préparer une armée destinée à envahir l'Afrique ; mais c'est sur un autre théâtre que la guerre allait éclater.

1. Tite-Live, XII.

HANNIBAL MARCHE SUR L'ITALIE. — Le but de Hannibal était atteint : la guerre allait recommencer, et il ne lui restait qu'à appliquer un plan de campagne depuis longtemps préparé par son père et par Asdrubal. Il ne s'agissait rien moins que de l'envahissement de l'Italie par la voie de terre; la route avait été soigneusement étudiée par des émissaires, et les Barcides avaient eu soin de nouer des relations d'amitié avec les peuplades dont on devait traverser le territoire, et de faire briller à leurs veux l'or de Karthage[1]. Ce ne fut donc pas une inspiration soudaine, mais un plan parfaitement mûri que Hannibal mit à exécution. Il commença par envoyer en Afrique une vingtaine de mille hommes, dont la plus grande partie fut chargée de garder le détroit pour assurer les communications, le reste allant coopérer à la défense de Karthage ; il laissa en Espagne douze mille fantassins, deux mille cinq cents cavaliers, une trentaine d'éléphants, le tout sous le commandement de son frère Asdrubal. La flotte reçut la mission de croiser dans le détroit. Des otages espagnols furent gardés en Afrique, tandis que des Libyens des meilleures familles étaient répartis en Espagne ou emmenés à l'armée. En même temps, on préparait à Karthage une flotte de guerre destinée à attaquer les côtes d'Italie et de Sicile.

Au printemps de l'année 218, Hannibal quitta Karthagène à la tête d'une armée d'une centaine de mille hommes, et se dirigea vers le nord. Dans sa marche, il se débarrassa des éléments faibles et douteux, culbuta les peuplades indigènes qui voulurent lui résister, laissa son frère Magon entre l'Èbre et les Pyrénées et, ayant franchi cette chaîne de montagnes, entra en Gaule avec cinquante mille fantassins et neuf mille cavaliers, tous soldats éprouvés, les deux tiers berbères ; à sa suite marchaient trente-sept éléphants. L'inertie inexplicable des Romains semblait laisser le champ libre à l'audacieux Karthaginois.

Dans sa marche à travers la Gaule, Hannibal rencontra des populations diverses dont les unes se joignirent à lui comme alliées ; il gagna les autres par ses présents, et passa sur le corps de celles qui refusèrent de traiter. Il atteignit ainsi sans grandes difficultés le Rhône. Non loin de Marseille, les cavaliers numides, envoyés en éclaireurs, soutinrent un combat contre les soldats du consul P. Scipion, parti par mer pour l'Espagne, mais qui, apprenant les progrès de l'ennemi, s'était arrêté dans la cité phocéenne. En vain, les Volks essayèrent de disputer aux envahisseurs le passage du Rhône ; Hannibal les trompa, franchit le fleuve et se lança

1. Polybe.

hardiment dans les Alpes. Par quel défilé passa l'armée karthaginoise ? c'est un point sur lequel on discutera sans doute pendant longtemps. Peu importe, du reste ! Ce qui est certain, c'est qu'à force d'énergie, et au prix des plus grandes fatigues et des souffrances les plus pénibles, car on était au mois d'octobre, Hannibal parvint, malgré la neige et les précipices, à traverser la terrible montagne. Il déboucha dans le pays des Insubres avec vingt mille fantassins et six mille cavaliers. Il avait donc perdu en route la moitié de son armée, et c'est avec ces débris qu'il fallait conquérir l'Italie.

COMBAT DU TESSIN ; BATAILLES DE LA TRÉBIE ET DE TRASIMÈNE. — D'immenses difficultés avaient été surmontées par Hannibal, mais celles qu'il lui restait à vaincre étaient plus grandes encore. Les Gaulois cisalpins, qui lui avaient promis leur appui, se tenaient dans l'expectative, et il ne pouvait décidément compter que sur ses soldats exténués par leur marche et démoralisés par leurs pertes. Publius Scipion arrivait sur son flanc droit. Dans ces conditions, le seul espoir de salut était dans l'énergie de la lutte, et Hannibal qui avait, comme tous les grands hommes de guerre, l'art d'enflammer les courages, sut le persuader à ses troupes. Les Romains étaient venus se placer en avant du Tessin pour garder le passage. Hannibal les fit attaquer par sa cavalerie numide. Scipion vaincu, blessé dans le combat, se vit contraint de repasser le fleuve, d'aller se retrancher derrière la ligne du Pô et d'y attendre des secours.

Rome, renonçant pour le moment à la campagne d'Afrique, s'empressa de rappeler le consul Sempronius, qui venait de s'emparer de l'île de Malte, et lui donna l'ordre de rejoindre au plus vite son collègue Scipion. Quelque temps auparavant, la flotte karthaginoise, ayant fait une démonstration contre Lilybée, avait été écrasée par le préteur Æmilius (218).

En Espagne, où Cneius Scipion avait été envoyé par son frère, ce général réussissait à intercepter les communications des Karthaginois avec l'Italie. Hannibal ne pouvait donc compter sur aucun secours, ni par mer, ni par terre. Heureusement pour lui, son succès du Tessin avait décidé les Gaulois, Insubres et Boïens, à lui fournir leur appui ; ses troupes, reluises de leurs fatigues, bien approvisionnées par leurs alliés et par leurs fourrageurs, et pleines de confiance, ne demandaient qu'à combattre.

Le consul Sempronius ayant, par une marche de quarante jours, au milieu d'un pays insurgé, rejoint P. Scipion[1], les forces romaines réunies

1. Pour les probabilités des itinéraires suivis tant par Sempronius que par

présentèrent un effectif considérable que les consuls jugèrent suffisant pour triompher de l'armée karthaginoise. Après quelques combats sans importance, Hannibal amena Sempronius à lui livrer une bataille décisive sur les bords de la Trébie. L'armée romaine était forte de quarante mille hommes, dont quatre mille cavaliers seulement. Les karthaginois étaient moins nombreux, mais possédaient une plus forte cavalerie ; de plus, ils occupaient un terrain choisi et dont Hannibal tira très habilement parti ; enfin, les Romains étaient exténués par les combats des jours précédents, mouillés par la pluie et la grêle, et sans vivres.

La bataille fut néanmoins des plus acharnées, et l'infanterie romaine y montra une grande solidité ; mais un mouvement tournant, opéré par un corps d'élite karthaginois commandé par Hannon, frère d'Hannibal, décida de la victoire. Les Romains écrasés laissèrent trente mille hommes sur le champ de bataille ; un corps de dix mille hommes, commandé par Sempronius, parvint seul à se réfugier à Plaisance en culbutant les Gaulois insurgés.

Cette brillante victoire assurait à Hannibal la conquête de toute l'Italie du nord. Elle ne lui coûtait, en outre de ses derniers éléphants, qu'un nombre relativement peu considérable de guerriers, car les principales pertes avaient été supportées par les Gaulois. Mais ces pertes furent bientôt compensées par l'arrivée d'auxiliaires accourant de toutes parts, et il ne tarda pas à se trouver à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes. Au printemps suivant, Hannibal laissant Plaisance, avec Sempronius sur ses derrières, se jeta résolument dans l'Apennin, et, l`ayant traversé au prix des plus grandes fatigues, envahit l'Étrurie. Le consul Flaminius attendait, dans son camp retranché d'Arrétium, l'attaque de l'ennemi. Hannibal ne commit pas la faute d'aller l'y chercher ; il le dépassa, et comme le général romain s'était mis à sa poursuite, il manœuvra assez habilement pour l'attirer dans une véritable souricière, sur les bords du lac de Trasimène. L'armée romaine, surprise par les karthaginois cachés dans les collines entourant le lac, fut entièrement détruite le consul y trouva la mort, ainsi que quinze mille de ses soldats; un nombre égal fut fait prisonnier[1] ; maïs Hannibal suivant une politique constante, renvoya sans rançon les confédérés italiens, ne conservant que les Romains (218).

Hannibal, consulter le bel ouvrage du commandant Hennebert, *Hist. d'Annibal.*

1. Tite-Live, 1. XXII, ch. 4. Polybe, 1. III; 85,

HANNIBAL AU CENTRE ET DANS LE MIDI DE L'ITALIE. BATAILLE DE CANNES. — Le sort de la guerre semblait favorable aux Karthaginois : l'Étrurie était ouverte et Rome, s'attendant à voir paraître l'ennemi, coupait ses ponts et se préparait à la résistance. Q. Fabius Maximus, nommé dictateur, fut chargé de la périlleuse mission de repousser les Karthaginois. Cependant Hannibal, ne se jugeant pas assez fort pour tenter un effort décisif et ne voulant rien livrer au hasard, était passé en Ombrie et dans le Picénum et s'occupait à refaire son armée et à former ses auxiliaires à la tactique romaine. Jusqu'alors, il avait dû ses succès à sa brillante cavalerie berbère, niais pour triompher de la solide infanterie ennemie, il lui fallait avant tout des fantassins. Du Picénum, Hannibal descendit, en suivant l'Adriatique, vers l'Italie méridionale, ravageant tout sur son passage. Fabius le suivait, couvrant Rome, harcelant sans cesse l'ennemi et l'affaiblissant, mais en ayant soin d'éviter une grande bataille, ce qui lui valut le nom de « temporiseur ». Mais l'impatience populaire, habilement exploitée par les ennemis du dictateur, ne s'accommodait pas de cette prudence; les armées romaines avaient remporté des succès en Espagne et dans le nord de l'Italie ; quant à Hannibal, qui avait compté sur le soulèvement des populations de la Grande-Grèce, il n'avait rencontré partout qu'hostilité et défiance; abandonné à lui-même, il se trouvait dans une situation en somme assez critique. C'est pourquoi l'on réclamait à Rome une action décisive. Fabius ayant résigné le pouvoir, le parti populaire nomma consul T. Varron, tandis que la noblesse élisait Paul-Émile.

Au printemps de l'année 216, Hannibal avait repris l'offensive en Apulie et était venu s'emparer de la place forte de Cannes. Ce fut là que les nouveaux consuls vinrent l'attaquer, avec une armée forte de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux. Paul-Émile, élève de Fabius, ne voulait pas encore attaquer, mais Varron, héros populaire sans aucun talent, tenait avant tout à plaire à l'opinion de la masse, et comme les deux consuls avaient, tour à tour, le commandement pendant un jour, il donna le signal du combat. Dix mille hommes furent laissés à la garde du camp ; le reste s'avança dans la plaine en masses profondes, disposition qui avait été adoptée par Varron pour donner plus de solidité à la résistance, mais qui lui enlevait son principal avantage en laissant dans l'inaction une partie de ses forces.

Hannibal n'avait à mettre en ligne que cinquante mille hommes, mais sur ce nombre il possédait dix mille cavaliers berbères, et il sut, avec son génie habituel, disposer son armée pour envelopper celle de l'ennemi. Après une lutte acharnée, dans laquelle la cavalerie numide,

commandée par Asdrubal, se couvrit de gloire, la défaite des Romains fut consommée; un très petit nombre parvint à s'échapper. Paul-Émile et presque tous les chevaliers romains restèrent sur le champ de bataille ; les dix mille hommes laissés à la garde du camp furent faits prisonniers. Les pertes de Hannibal étaient, cette fois encore, peu considérables et portaient principalement sur les auxiliaires gaulois.

CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE DE CANNES. — ÉNERGIQUE RÉSISTANCE DE ROME. — Après la victoire de Cannes, Hannibal ne voulut pas encore marcher directement sur Rome ; son armée, composée en partie de mercenaires, ne lui offrait pas une confiance assez grande pour se lancer dans les périls d'une longue route au milieu de nations hostiles, avec cette perspective de trouver comme but une ville puissamment fortifiée et défendue par une population résolue. Il préféra continuer méthodiquement la guerre qui lui avait si bien réussi jusqu'alors. En certain nombre de villes, parmi lesquelles Capoue, la seconde cité de l'Italie, lui offrirent leur soumission. Les populations grecques résistèrent généralement ; Hannibal se vit donc contraint d'entreprendre une série d'opérations de détail, afin de réduire par la force les opposants. En même temps il envoyait à Karthage son frère Magon pour demander instamment des secours ; il ne pouvait en attendre d'Espagne, car les Scipions avaient continué à y remporter des avantages et, soutenus par la puissante confédération des Celtibériens, ils empêchaient absolument le passage des Pyrénées.

Les échecs éprouvés par les Romains, loin d'abattre leur courage, n'avaient eu pour conséquence que de surexciter leur énergie et de leur inspirer de mâles résolutions. Le Sénat, par sa fermeté, rendit à tous la confiance. Les forces furent réorganisées ; on appela aux armes tous les hommes valides, même les esclaves, même les criminels. Le préteur Marcus Claudius Marcellus reçut la mission de sauver la patrie ; les voix qui osèrent parler de traiter furent bientôt réduites au silence.

A Karthage, tout autre était l'attitude. Là, nul enthousiasme ; l'annonce des victoires d'Hannibal ne suscitait que la jalousie du parti de Hannon et la défiance de tous. Alors que l'envoi d'importants renforts en Italie eût été nécessaire pour terminer promptement la campagne, le frère d'Hannibal obtint avec beaucoup de difficulté le départ de quatre mille Berbères et de quarante éléphants. On autorisa, il est vrai, Magon, à lever des troupes en Espagne, mais ce projet ne se réalisa pas (216).

Hannibal demeurait donc, pour ainsi dire, abandonné à lui-même,

car ces secours étaient insuffisants et le temps s'écoulait, permettant chaque jour aux Romains de reprendre de nouvelles forces sous l'habile direction de Marcellus. La confédération italique était brisée, mais la résistance était partout, chacun combattant pour son compte. Dans cette conjoncture, Hannibal, qui était en relations avec Philippe, roi de Macédoine, signa avec lui un traité d'alliance offensive et défensive, d'après lequel le roi devait arriver en Italie avec deux cents vaisseaux (215).

En attendant, la position d'Hannibal, entouré par trois armées romaines, devenait de jour en jour plus critique; pour éviter d'être cerné, le général karthaginois se décida même à se porter vers le nord-est, espérant que le roi de Macédoine le rejoindrait sur les côtes de l'Adriatique. En Sicile, Hiéronyme, roi de Syracuse, qui avait contracté alliance avec les Karthaginois, était vaincu par les légions échappées à Cannes et périssait assassiné.

L'année 214 se passa en opérations militaires dans lesquelles les généraux déployèrent de part et d'autre un véritable génie. Les succès des Romains furent positifs : presque toute l'Apulie était reconquise et Capoue étroitement bloquée. Enfin, en Espagne, les Romains n'avaient cessé de remporter des avantages décisifs : la plus grande partie de la Péninsule avait été conquise par eux. Cependant les Karthaginois tenaient encore fermement dans les provinces du sud-est.

LA GUERRE EN SICILE. — Après la mort de Hiéronyme, Karthage tenta de recueillir l'héritage de son allié. Un parti avait proclamé à Syracuse une sorte de république; mais cette ville ne pouvait rester neutre entre les deux grandes rivales ; d'habiles émissaires, envoyés, dit-on, par Hannibal, la décidèrent à appeler les Karthaginois. A cette nouvelle, Rome chargea Marcellus de prendre la direction des affaires en Sicile; le brave général commença aussitôt le siège de Syracuse ; mais cette ville avait été fortifiée avec soin par Hiéron, durant son long règne, et elle était défendue par une population énergique, avec le génie d'Archimède pour auxiliaire ; aussi les Romains, après six mois d'efforts infructueux, durent-ils renoncer aux opérations actives et se contenter d'un blocus. En même temps, des troupes nombreuses, dont le chiffre atteignait, dit-on, trente mille hommes, avaient été envoyées par Karthage, en Sicile. Bientôt la plus grande partie de l'île fut arrachée aux Romains. Quant à Marcellus, il concentrait tous ses efforts contre Syracuse.

Hannibal avait compté sur le secours que Philippe s'était engagé

à lui fournir par son traité, et il est certain que, si le roi de Macédoine avait envoyé en Sicile ou en Italie des secours importants aux Karthaginois, la situation des Romains serait devenue fort critique. Son indécision, ses retards, sa mollesse compromirent tout, et Rome en profita habilement pour attaquer Philippe chez lui et semer la défiance et l'esprit d'opposition parmi les confédérés grecs ; le secours du roi de Macédoine fut donc annulé.

En 212, Syracuse se rendit à Marcellus, qui livra la ville au pillage. La guerre, transformée en lutte de guérillas, devint dès lors funeste aux Karthaginois. Le consul Lævinus leur enleva toutes leurs conquêtes.

LES BERBÈRES PRENNENT PART A LA LUTTE. SYPHAX ET MASSINISSA. — Les Berbères étaient depuis trop d'années mêlés, par leurs mercenaires, à la lutte de Rome et de Karthage, pour qu'il leur fût possible d'en demeurer plus longtemps les spectateurs désintéressés. Gula, fils de ce Naravase qui avait aidé Amilcar à triompher des Mercenaires, était chef des Massyliens. Syphax[1] régnait sur les Massessyliens, c'est-à-dire, sur la Numidie occidentale. Par ses traditions, par sa situation, Gula devait s'allier aux Karthaginois qui, du reste, lui prodiguaient leurs bons offices ; c'est ce qu'il fit. Quant à Syphax, il accueillit, dit-on, les propositions et les promesses que les Scipions lui envoyèrent d'Espagne et se prononça pour Rome (213). Il s'occupa d'abord à organiser son armée sous la direction de centurions romains, et, quand il se crut assez fort, il se mit en marche contre les Massyliens.

Mais Gula, prévenu de ces dispositions, n'était pas resté inactif. Son fils Massinissa, jeune homme de dix-sept ans, doué des plus belles qualités[2], marcha. à la tête de troupes massyliennes et karthaginoises, à la rencontre de Syphax, le vainquit dans une grande bataille, où celui-ci perdit, dit-on, plus de trente mille hommes, et le contraignit à abandonner Siga, sa capitale, pour se réfugier dans les montagnes de la Maurétanie. Syphax ayant voulu se reformer avec l'appui des Maures fut de nouveau vaincu (212). Toute la Numidie se trouva alors réunie sous le sceptre de Gula, dont le royaume s'étendit de la Molochat à l'Afrique propre.

GUERRE D'ESPAGNE. — Ces victoires éloignaient, pour le moment, un danger qui avait menacé directement Karthage. Celle-ci songea

---

1. Il serait beaucoup plus simple d'adopter pour ce nom l'orthographe *Sifax*, car rien ne nous oblige d'employer l'y et ph, sinon la traduction.

2. Tite-Live,

alors à tenter un grand effort en Espagne pour arrêter les succès des Scipions. Asdrubal, qui était venu lui-même coopérer à la campagne contre Syphax, s'empressa de retourner dans la péninsule, emmenant avec lui des renforts considérables fournis en grande partie par les Numides, et avec eux Massinissa, dont il avait pu apprécier la valeur.

Les Scipions appelèrent aux armes les populations espagnoles nouvellement soumises et, comme les Karthaginois avaient divisé leurs troupes en trois corps, ils formèrent aussi trois armées pour les leur opposer. Le résultat fut désastreux pour eux. Publius Scipion, abandonné par ses auxiliaires, fut d'abord défait, puis ce fut le tour de Cnéius. Enfin les débris de l'armée furent sauvés par Caius Marcius qui se retira derrière l'Èbre. Toute la ligne située au sud de ce fleuve rentra ainsi en la possession des Karthaginois. Massinissa et les Numides avaient puissamment contribué à ces importants succès (212).

Les deux Scipions étaient morts en combattant et il semblait qu'il restait peu d'efforts à faire aux Karthaginois pour débloquer le nord de l'Espagne et porter secours à Hannibal; mais la désunion qui régnait parmi les chefs phéniciens, d'autre part, l'habile tactique de C. Marcius et la promptitude de Rome à envoyer des secours arrêtèrent les conséquences d'une campagne si bien commencée. La guerre, avec ses péripéties, reprit son cours régulier. Massinissa d'un côté, le jeune Publius Scipion, de l'autre, se rencontrèrent sur ces champs de bataille.

CAMPAGNES D'HANNIBAL EN ITALIE. — Pendant que la Sicile, l'Afrique et l'Espagne étaient le théâtre de ces événements, Hannibal abandonné, enfermé en Italie, déployait les ressources inépuisables de son génie pour tenir ses ennemis en échec. Un moment, en 213, il s'était trouvé dans une situation si critique que le Sénat, jugeant sa chute prochaine, avait cru pouvoir rappeler deux légions et les envoyer contre Capoue. Aussitôt, le général Karthaginois avait repris l'offensive, reconquis une partie du terrain perdu dans la Lucanie et le Bruttium et s'était même fort approché de Rome. Peu après, Tarente lui ouvrait ses portes (212). Mais comme les Romains s'étaient réfugiés dans la citadelle de cette ville, les Karthaginois furent contraints d'en entreprendre régulièrement le siège.

En 211, pendant qu'une partie des troupes karthaginoises étaient retenues devant la citadelle de Tarente, Hannibal se porta par une marche rapide sur Rome, qu'il espérait surprendre par la soudaineté de son attaque. Mais la ténacité des Romains déjouait toutes les surprises ; il

trouva tous les postes gardés et dut se contenter de ravager la campagne environnante. Vers le même temps, Capoue était réduite à capituler (211). L'année suivante se passa en opérations dans lesquelles Hannibal obtint quelques succès ; mais cette situation ne pouvait se prolonger, s'il ne recevait promptement de puissants renforts. En 209, tandis que les troupes karthaginoises étaient retenues dans le centre, le vieux consul Fabius parvenait à rentrer en possession de Tarente ; quelque temps après le brave Marcellus, écrasé par Hannibal, trouvait sur le champ de bataille la mort du guerrier (208).

SUCCÈS DES ROMAINS EN ESPAGNE ET EN ITALIE. BATAILLE DU MÉTAURE. — Cette terrible guerre se poursuivait en Italie avec un acharnement égal de part et d'autre, et il était difficile d'en prévoir le dénouement, quand les événements d'Espagne vinrent changer la face des choses. En 209, Publius Scipion, profitant de ce que les troupes karthaginoises étaient disséminées à l'intérieur, alla surprendre et enlever Karthagène, quartier général des Phéniciens, où il trouva des approvisionnements considérables, un nombreux matériel de guerre, des vaisseaux, de l'argent, des otages. Le tout lui fut livré par le général Magon, après une résistance qui aurait pu être plus héroïque. Pour assurer les conséquences de cet important succès, Scipion marcha contre Asdrubal et le défit, mais il ne put empêcher le hardi Karthaginois de prendre, avec des forces importantes, des éléphants et de l'argent, le chemin du Nord. En route, Asdrubal reforma son armée, traversa les Pyrénées et fit invasion en Gaule (208).

Bientôt on apprit à Rome que les Karthaginois menaçaient le nord de l'Italie. La consternation fut grande, mais comme toujours les viriles résolutions triomphèrent. L'argent manquait : on fit appel au patriotisme des citoyens et des alliés ; les légions étaient disséminées, on les fit rentrer d'Espagne et de Sicile et l'on appela tous les hommes valides aux armes. Les consuls Marcus Livius et Caius Néron reçurent la mission d'empêcher la jonction des Karthaginois.

Hannibal, qui voyait enfin son plan sur le point d'être réalisé, s'empressa de marcher vers le nord pour y tendre la main à son frère, mais les consuls lui barrèrent le passage, et après plusieurs actions dans lesquelles il n'eut pas l'avantage, il se trouva arrêté à Canusium, en Apulie, ayant en face de lui C. Néron, tandis que Marcus gardait la frontière du Nord, Sur ces entrefaites, un courrier, envoyé par Asdrubal à son frère, étant tombé entre les mains des Romains, les mit au courant du plan et

de la situation de l'ennemi. Néron laissa alors son camp à la garde d'une faible partie de son armée et se porta, par marches forcées, avec le reste de ses troupes, contre les Karthaginois dont il connaissait la position et l'itinéraire. En combinant ses forces avec celles de son collègue, il put surprendre les ennemis au moment on ils franchissaient le Métaure. En vain Asdrubal essaya de se dérober par la retraite à l'attaque des Romains, il fallut combattre, et on le fit de part et d'autre avec un grand courage. La journée se termina par la défaite des Karthaginois, dont le chef se fit bravement tuer. Quatorze jours après son départ, Néron rentrait dans son camp et faisait lancer dans les lignes ennemies la tête d'Asdrubal. Ce fut ainsi que Hannibal apprit qu'il ne lui restait plus d'espoir d'être secouru et qu'il ne pouvait plus compter que sur lui-même (207). Il se mit en retraite, atteignit le Bruttium, s'y retrancha et y résista pendant plusieurs années encore aux attaques des troupes romaines.

ÉVÉNEMENTS D'AFRIQUE. RIVALITÉ DE MASSINISSA ET DE SYPHAX. — Pendant que l'Italie était le théâtre de ces événements, Scipion poursuivait en Espagne le cours de ses succès. Vainqueur des généraux Karthaginois Hannon, Magon et Asdrubal, fils de Giscon, les Romains conquirent toute l'Espagne méridionale, de telle sorte que les Phéniciens ne conservèrent plus que Gadès et son territoire. Scipion sut en outre détacher Massinissa de la cause de ses ennemis. On dit que ce dernier se laissa séduire par la générosité du général romain qui avait laissé la liberté à son neveu Massiva[1] ; il accepta une entrevue avec Silanus, lieutenant de Scipion, et s'attacha pour toujours aux Romains. C'était une nouvelle conquête, et l'on n'allait pas tarder à en avoir la preuve en Afrique (207).

Scipion, cela n'est pas douteux, avait déjà l'intention bien arrêtée d'attaquer Karthage chez elle. Une condition de réussite était d'avoir l'appui des Berbères. Il renoua donc les relations avec Syphax qui, après avoir reconquis son royaume, avait recouvré une grande puissance en Massessylie et alla même audacieusement lui rendre visite en Afrique. Asdrubal, fils de Giscon, l'avait devancé auprès du prince numide ; mais, malgré tous ses efforts, il ne put empêcher Syphax de conclure avec Scipion un traité d'alliance contre Karthage. Rentré en Espagne après une fort courte absence, Scipion eut une entrevue avec Massinissa et le décida à se prononcer ouvertement contre les Phéniciens, dont il sut habilement faire ressortir l'ingratitude vis-à-vis de lui, en lui rappelant

1. Tite-Live, l. XXVII.

qu'il leur avait rendu les plus grands services avec ses cavaliers numides, dans la péninsule (206).

Mais Asdrubal, resté auprès de Syphax, n'eut pas de peine à tirer parti de cette circonstance pour susciter la jalousie de ce prince berbère et le détacher des Romains. La main de sa fille, la célèbre Sophonisbe qui, dit-on, avait autrefois été promise à Massinissa[1], scella la nouvelle alliance.

MASSINISSA, ROI DE NUMIDIE. — Ce n'était pas sans motif que Massinissa s'était prononcé contre les Karthaginois ; en effet, tandis qu'il luttait pour eux en Espagne, ils assistaient impassibles à sa spoliation. Gula étant mort, le pouvoir passa, selon la coutume du pays, dans les mains de son frère Desalcès, vieillard fatigué, qui ne tarda pas à le suivre au tombeau. Il laissait deux jeunes fils, Capusa et Lucumacès. Le premier hérita du pouvoir ; mais un intrigant Massylien, nommé Mézétule, profita de sa faiblesse pour le renverser et faire proclamer à sa place son jeune frère Lucumacès, en se réservent pour lui la direction des affaires.

Il était temps, pour Massinissa, de venir prendre une part active à la lutte. En 206, il passa en Maurétanie et se rendit auprès de Bokkar, roi de cette contrée, duquel il obtint, non sans difficulté, une escorte pour se rendre à Massylie. Arrivé dans son pays, il vit accourir un grand nombre de Berbères las de la tyrannie de l'usurpateur, et ne tarda pas, avec leur appui, à entrer en lutte ouverte contre son cousin. Lucumacès, réduit à la fuite, parvint à se réfugier auprès de Syphax et obtint de lui un corps de troupe considérable avec lequel il vint offrir la bataille à Massinissa ; mais le sort des armes fut favorable à celui-ci et cette victoire lui rendit son royaume. Il entra alors en pourparlers avec Lucumacès, lui offrant de partager le pouvoir avec lui, ce qui fut accepté. Le jeune prince rentra ainsi en Massylie avec Mezétule.

MASSINISSA EST VAINCU PAR SYPHAX. — Le but de Massinissa, par cette transaction, avait été de ne pas diviser ses forces, dans la prévision de l'attaque imminente de Syphax. Bientôt, en effet, les Massessyliens envahirent, avec des forces nombreuses, son territoire. En vain Massinissa essaya de tenir tête à ses ennemis : vaincu dans un grand combat, il perdit en un jour sa couronne et se vit réduit à fuir avec quelques cavaliers (205). Il chercha un refuge dans le mont Balbus, non loin de Clypée[2]

1 Ce fait, attesté par Appien, est passé sous silence par Tite-Live.

2. Près de la côte orientale de la Tunisie.

et, ayant été rejoint par un certain nombre d'aventuriers, y vécut pendant quelque temps de brigandage et du produit de ses incursions sur les terres karthaginoises. Mais un corps d'armée envoyé par Syphax, sous la conduite de sou lieutenant Bokkar, vint l'y relancer, le vainquit en deux rencontres et dispersa ses adhérents.

Blessé dangereusement, Massinissa fut transporté dans une caverne et échappa à la mort grâce au dévouement de quelques hommes restés avec lui. Aussitôt qu'il fut en état de monter à cheval, Massinissa rentra dans la Numidie où il fut bien accueilli par les Berbères qui, avec leur inconstance habituelle, vinrent en masse se ranger sous sa bannière. Syphax le croyait mort, lorsqu'il apprit qu'il était campé avec un énorme rassemblement entre Cirta et Hippone. Le roi des Massessyliens marcha contre lui et le défit dans une sanglante bataille, dont le gain fut en grande partie dû à un habile mouvement tournant exécuté par Vermina, fils de Syphax. Cette fois il ne resta à Massinissa d'autre ressource que de gagner le pays des Garamantes et de se tenir sur la limite du désert en attendant les événements. Nous verrons, dans tous les temps, les agitateurs aux abois suivre cette tactique. Quant à Syphax, il demeura maître de toute la Numidie (204). Il vint alors s'établir à Cirta, ville qui, par son importance et sa situation centrale, était la réelle capitale du royaume.

ÉVÉNEMENTS D'ITALIE. L'INVASION DE L'AFRIQUE EST RÉSOLUE. — Tandis que l'Afrique était le théâtre de ces événements, Magon, qui avait enfin reçu de Karthage quelques secours, quittait l'Espagne et allait débarquer à Gènes dans l'espérance de pouvoir débloquer son frère Hannibal, avec l'appui des Gaulois et des Liguriens. Il obtint en effet quelques secours de ces peuplades ; mais ce n'était pas avec de telles forces qu'il pouvait traverser l'Italie, et il n'avait pas le prestige qui donne la confiance et supplée à la faiblesse : après quelques tentatives infructueuses, il fut à peu près réduit à l'inaction (205).

Pendant ce temps, Scipion qui, lui aussi, avait quitté l'Espagne, s'efforçait de faire adopter à Rome son plan d'invasion de l'Afrique, mais il se heurtait à une résistance invincible : les vieux sénateurs n'avaient pas confiance dans ce jeune homme qui affectait d'adopter les mœurs étrangères ; ils oubliaient qu'il venait de conquérir l'Espagne et disaient, pour expliquer leur refus, qu'il ne fallait pas songer à une guerre lointaine tant que Hannibal n'aurait pas quitté l'Italie. A force d'insistance, Scipion finit cependant par arracher au Sénat l'autorisation d'attaquer Karthage chez elle, mais il n'obtint pas les forces matérielles nécessaires ;

on l'envoya en Sicile organiser la flotte et former son armée des restes des légions de Cannes et des aventuriers et des mercenaires qu'il pourrait réunir, mais sans lui donner d'argent pour cela. L'activité et le génie du général suppléèrent à tout : il se fit remettre des subsides par les villes, mit en état la flotte, organisa l'armée et, au printemps de l'année 204, fit voile pour l'Afrique en emmenant trente mille hommes.

CAMPAGNE DE SCIPION EN AFRIQUE. — Débarqué heureusement au Beau-Promontoire, près d'Utique, Scipion fut rejoint par Massinissa accouru avec quelques cavaliers[1]. Après divers engagements heureux contre les troupes karthaginoises, le général romain vint mettre le siège devant Utique. Mais Syphax, étant accouru avec une puissante armée au secours de ses alliés, força Scipion à lever le siège d'Utique et à aller prendre ses quartiers d'hiver dans un camp retranché, entre cette ville et Karthage.

Les troupes phéniciennes et berbères se contentèrent de 1'y bloquer étroitement. Au printemps suivant, Scipion profita de la sécurité dans laquelle il avait entretenu Syphax, en lui adressant des propositions de paix, comme s'il jugeait la campagne perdue ; simulant un mouvement vers Utique, il se porta par une marche rapide sur les campements de ses ennemis divisés en deux groupes les Karthaginois sous le commandement d'Asdrubal et les Berbères sous celui de Syphax, les surprit de nuit dans leur camp, et fit incendier celui des Numides par Lélius, son lieutenant, et par Massinissa; quant à lui, il se réserva l'attaque de celui des Phéniciens. Le succès de ce coup de main fut inespéré : quarante mille ennemis périrent, dit-on, dans cette nuit funeste, car ceux qui essayaient d'échapper aux flammes et au tumulte tombaient dans les embuscades des Romains (203).

Sans se laisser abattre par ce désastre, Karthage s'occupa avec activité de se refaire une armée. Quatre mille mercenaires celtihériens furent enrôlés, et bientôt une armée nombreuse de Berbères, envoyés par Syphax, arriva à Karthage. Asdrubal, à la tête d'une trentaine de mille hommes, marcha alors contre Scipion qui s'avança à sa rencontre et lui livra bataille en un lieu que les historiens appellent « les grandes plaines ». Cette fois encore, la fortune se prononça pour les Romains. Scipion remporta une victoire décisive, puis il marcha directement sur Karthage et vint se rendre maître de Tunis.

1. Tite-Live, XXIX, 29.

SYPHAX EST FAIT PRISONNIER PAR MASSINISSA. — Mais avant de porter les derniers coups à la métropole punique, Scipion jugea qu'il fallait la priver de ses alliés ; Massinissa brûlait trop du désir de tirer vengeance de son rival pour ne pas le pousser dans cette voie. Ce fut Massinissa lui-même que Scipion chargea de ce soin, en lui adjoignant Lélius. Syphax marcha bravement à la rencontre de ses ennemis et leur livra bataille ; mais dans l'action, son cheval s'étant abattu, il se blessa et fut fait prisonnier. Après ce premier succès, Massinissa, dépassant sans doute les instructions reçues, marche directement avec Lélius sur Cirta, la place forte de la Numidie. Il trouve la population disposée à la lutte à outrance ; mais il montre Syphax enchaîné et profite de la stupeur des Berbères pour se faire ouvrir les portes. Il pénètre dans la ville, court au château et en retire Sophonisbe[1]. Puis on reprend le chemin de Tunis, et Massinissa se présente à Scipion, en traînant à sa suite Syphax captif ; Sophonisbe suivait aussi, mais dans un tout autre équipage. Scipion, ayant appris que Massinissa se disposait à en faire sa femme, craignit que l'influence de la belle karthaginoise ne détachât de lui le prince numide, et exigea, malgré les supplications de celui-ci, qu'elle lui fût livrée, sous le prétexte que tout le butin appartenait à Rome. Mais Sophonisbe évita, par le poison, la honte d'orner son triomphe ; on ne remit qu'un cadavre au général romain.

BATAILLE DE ZAMA. — La chute de Syphax acheva de démoraliser Karthage. On s'empressa d'abord de rappeler d'Italie Magon et Hannibal ; puis, la flotte fut envoyée au secours d'Utique ; mais cette diversion, bien qu'ayant forcé Scipion à quitter son camp de Tunis, n'eut aucune conséquence décisive. Les Karthaginois proposèrent alors des ouvertures de paix que Scipion accueillit ; il fit connaître ses conditions, et, comme elles étaient acceptables, les bases de la paix furent arrêtées et des envoyés partirent pour Rome, afin de soumettre le traité à la ratification du Sénat.

Pendant ce temps, Magon et Hannibal quittaient l'Italie. Le premier, grièvement blessé quelque temps auparavant, ne devait jamais revoir son pays ; quant à Hannibal, qui avait depuis longtemps pris ses dispositions pour la retraite, il s'embarqua sans être inquiété, à Crotone, après avoir massacré ses alliés italiens qui ne voulaient pas suivre sa fortune, et débarqua heureusement à Leptis[2]. Pour la première fois depuis trente-six ans,

1. Tite-Live, XXX, 13.
2. Actuellement Lamta.

il se retrouvait dans sa patrie. De Leptis, il gagna Hadrumète, puis, se lançant dans l'intérieur des terres, vint prendre position au midi de Karthage (202). Il sut attirer à lui un certain nombre de chefs indigènes parmi lesquels Mezétule, et fut rejoint par Vermina, lui amenant les derniers soldats et alliés de son père, de sorte que son armée présenta bientôt un effectif imposant.

Le retour d'Hannibal et des troupes d'Italie rendit l'espoir aux Karthaginois, et au mépris de la trêve, ils recommencèrent les hostilités en attaquant une flotte romaine de transport et même un vaisseau portant les ambassadeurs de Rome. Justement irrité de ce manque de foi, Scipion se remit en campagne, saccageant et massacrant tout sur son passage. Il remonta le cours de la Medjerda et se trouva bientôt en présence d'Hannibal, au lieu dit Zama, que l'on place dans les environs de Souk-Ahras[1]. Après une entrevue entre les deux généraux, entrevue dans laquelle ils ne purent réussir à s'entendre, on en vint aux mains.

Hannibal couvrit son front de ses éléphants, au nombre de quatre-vingts, et rangea son infanterie en trois lignes, en mettant en réserve ses vétérans d'Italie, et disposant sa cavalerie sur les ailes. Scipion prit des dispositions analogues, mais en ayant soin de laisser dans ses lignes des espaces pour que les éléphants pussent les traverser sans les rompre. Massinissa avait joint sa cavalerie à celle de Scipion. Dès le commencement de l'action, le désordre fut mis dans l'armée d'Hannibal par ses éléphants qui se jetèrent sur ses ailes, puis des mercenaires karthaginois, se croyant trahis, entrèrent en lutte contre la milice punique. Cependant l'ordre se rétablit ; les vétérans se formèrent en ligne, et l'on combattit de part et d'autre avec le plus grand courage. Mais la cavalerie romaine, qui s'était un peu écartée à la poursuite de celle de l'ennemi, étant revenue vers la fin de la journée, enveloppa l'armée d'Hannibal et décida la victoire. Elle fut complète. Le général karthaginois parvint, non sans peine, à se réfugier à Hadrumète, avec une poignée d'hommes. Les Romains avaient acheté leur victoire par de cruelles pertes (202).

FIN DE LA IIe GUERRE PUNIQUE. TRAITÉ AVEC ROME. — Après ce dernier échec, Karthage ne pouvait plus songer à combattre encore. Scipion, ayant écrasé Vermina, était venu reprendre ses positions à Tunis et à Utique. Quant à Hannibal il s'efforçait, à Hadrumète, de recons-

1. A Naraggara. Voir « *Naraggara* » par M. Goyt. *Recueil de la soc. arch. de Constantine*, 20e vol. et *Recherches sur le champ de bataille de Zama*, par M. Lewal, Revue afr., t. II, p. 111.

tituer une armée, mais sans aucun espoir sur l'issue de la lutte. Rappelé à Karthage, il conseilla énergiquement à ses concitoyens de traiter. Une ambassade fut envoyée à Scipion pour lui proposer la paix. Le vainqueur de Zama était maître absolu de la situation ; mais, soit qu'il eût hâte de terminer cette guerre, parce que la fin de son consulat approchait, soit qu'il craignît les revers de la fortune, en poussant les Karthaginois au désespoir, il s'empressa de traiter en dictant des conditions fort dures pour Karthage, mais qui auraient pu encore être plus désastreuses. Un armistice de trois mois fut conclu, à la condition que le gouvernement punique paierait une première indemnité de vingt-cinq mille livres d'argent, et fournirait à l'armée romaine tout ce dont elle aurait besoin pour vivre.

Peu après, dix commissaires furent envoyés de Rome et adjoints à Scipion pour la conclusion du traité, qui fut arrêté sur les bases suivantes :

Karthage livrera tous les prisonniers, les transfuges, ses vaisseaux, excepté dix, et tous ses éléphants.

Elle conservera ses lois et ses possessions en Afrique.

Elle renoncera à tous droits sur ses anciennes colonies de la Méditerranée.

Elle paiera à Rome dix mille talents en cinquante ans et lui livrera cent otages.

Massinissa, reconnu roide Massessylie, avec Cirta comme capitale, recevra une indemnité de Karthage et sera respecté comme allié.

Enfin Karthage ne pourra lever de mercenaires ni entreprendre de guerre sans l'autorisation de Rome.

Ce traité fut aussitôt ratifié et mis à exécution: Scipion se fit remettre cinq cents vaisseaux qu'on incendia, par son ordre, dans la rade de Karthage. Il reçut quatre mille prisonniers et un certain nombre de transfuges qui périrent dans les supplices, puis il partit pour Rome, où l'attendaient les honneurs du triomphe. Quant à Syphax, envoyé précédemment en Italie avec le butin, il était mort de misère et de chagrin à Albe[1] (201).

La deuxième guerre punique se terminait par la ruine effective de Karthage; dépouillée de toutes ses forces et de ses ressources, passée à l'état de vassale, elle a cessé d'exercer aucune prépondérance sur l'Afrique. Les Berbères vont bientôt connaître de nouveaux maîtres.

---

1. Pour la fin de la 2e guerre punique, voir Tite-Live, Polybe et Appien. Voir aussi l' « *Afrique ancienne* » dans l' « *Univers pittoresque* », édition Didot, t. II et VII.

CHAPITRE IV

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE

201 - 146

Situation des Berbères en l'an 201. — Hannibal, dictateur de Karthage; il est contraint de fuir. Sa mort. — Empiètements de Massinissa. — Prépondérance de Massinissa. — Situation de Karthage. — Karthage se prépare à la guerre contre Massinissa. — Défaite des Karthaginois par Massinissa. Troisième guerre punique. — Héroïque résistance de Karthage. — Mort de Massinissa. — Suite du siège de Karthage. — Scipion prend le commandement des opérations. — Chute de Karthage. — L'Afrique province romaine.

SITUATION DES BERBÈRES EN L'AN 201. — Jusqu'à présent, l'histoire de l'Afrique s'est concentrée, pour ainsi dire, dans celle de Karthage. A mesure que la puissance phénicienne penche vers son déclin, nous allons voir s'élever celle des princes indigènes, et les Berbères, qui n'ont paru jusqu'ici que comme comparses, vont occuper la scène. Il est donc utile d'examiner quelle est la situation respective des royaumes indigènes.

Dans la Massylie, agrandie de Cirta et de son territoire, règne Massinissa, sous la tutelle de Rome. Le prince numide jette des regards avides sur le territoire de Karthage, sur la Byzacène et la Tripolitaine. En attendant, il s'applique à discipliner les Berbères, à les fixer au sol et à les initier à des procédés plus perfectionnés de culture.

La Massessylie occidentale, depuis l'Amsaga jusqu'à la Molochath, obéit à Vermina, qui a fait sa soumission à Rome, et a été laissé sur le flanc de Massinissa pour assurer sa fidélité.

La Maurétanie ou Maurusie est soumise, au moins en grande partie, à une famille princière dont le chef porte le nom de Bokkar. Ce pays est encore peu connu des Romains ; mais les Maures (Berbères de l'Ouest) ne vont pas tarder à prendre part aux affaires de l'Afrique.

Quant aux tribus désignées sous le nom de Gétules (Zenètes et Sanhadja) elles continuent à errer dans les hauts plateaux et le désert, ne perdant aucune occasion de faire des incursions dans le Tel et de chercher à s'y établir au détriment des anciennes populations. Mais

leurs efforts sont isolés et les Gétules ne forment pas, à proprement parler, un royaume.

De même, dans l'est, les tribus des Nasamons, Psylles, Troglodytes, etc. (Berbères de l'est), obéissant à des chefs distincts, continuent à occuper la Tripolitaine, où l'influence phénicienne est en pleine décadence.

HANNIBAL DICTATEUR DE KARTHAGE. IL EST CONTRAINT DE FUIR ; SA MORT. — Après la conclusion d'une paix aussi désastreuse, les dissensions, les vengeances, les récriminations stériles, occupèrent les Karthaginois. Hannibal essaya en vain de rétablir la concorde parmi ses concitoyens, en leur représentant combien il était peu patriotique de consumer ses forces dans des divisions intestines, sous l'œil de l'ennemi héréditaire, au lieu de s'appliquer à réparer les désastres et à se prémunir contre les attaques imminentes de Massinissa. Mais le parti aristocratique, ayant à sa tête Hannon, ennemi irréconciliable des Barcides, voulait avant tout la ruine de cette famille, dût elle entraîner celle de Karthage. Hannibal, décrété d'accusation, sous le prétexte qu'il avait trahi en ne marchant pas sur Rome après la bataille de Cannes, échappa à une condamnation trop certaine, par une sorte de coup d'état qu'il exécuta avec l'appui du parti populaire. Resté maître du pouvoir, il exerça sa dictature pour le plus grand bien de la république, rétablissant les finances, réorganisant les forces, se créant des alliances et s'efforçant de cicatriser les maux de la dernière guerre (195).

Mais les Romains suivaient d'un œil jaloux le relèvement de Karthage, et étaient tenus par le parti aristocratique au courant de tous les progrès accomplis. Déjà, ils avaient adressé plusieurs fois des représentations aux Karthaginois, au sujet de prétendus préparatifs militaires ; car ils craignaient toujours de voir paraître Hannibal en Italie pendant que la plupart des légions étaient occupées en Asie. Il fallait à tout prix se débarrasser du vainqueur de Cannes. Une ambassade fut donc envoyée, sous divers prétextes, à Karthage, dans le but réel de se saisir de Hannibal avec l'appui du parti aristocratique. Mais le héros karthaginois, qui avait pénétré le dessein de ses ennemis, sut leur échapper. Il partit de nuit et gagna rapidement, au moyen de relais, la côte près de Thapsus, où il s'embarqua sur une galère qu'il avait fait préparer, fuyant ainsi une ingrate patrie qui le récompensait si mal de son héroïque dévouement. Il se rendit d'abord à Tyr et de là à la cour du roi Antiochus, et décida ce prince à entrer en lutte contre les Romains. Il espérait que les succès des rois de Syrie auraient en Occident un contrecoup qui permettrait à

Karthage de reprendre avec fruit l'offensive. Mais de nouveaux dégoûts l'y attendaient. Après avoir en vain poussé le monarque oriental à adopter ses plans, il dut assister à ses défaites, et quand la paix eut été conclue, se vit contraint de fuir. Il chercha un asile auprès de Prusias, roi do Bythinie ; mais la haine de Rome l'y poursuivit, et ne sachant où reposer sa tête, il échappa par le poison aux coups de la fortune adverse (183).

EMPIÈTEMENTS DE MASSINISSA. — Cependant Massinissa avait, depuis longtemps, commencé ses incursions sur le territoire soumis à Karthage, et c'est en vain que la métropole punique avait fait parvenir ses réclamations à Rome contre le prince berbère. Les Romains avaient éludé toute mesure réparatrice et, passant au rôle d'accusateurs, avaient reproché aux Karthaginois d'entretenir des relations avec Antiochus, leur ennemi. Un parti puissant, dont Caton n'allait pas tarder à se faire l'écho, réclamait déjà la destruction de Karthage.

Massinissa, encouragé par cette approbation tacite, fit, en 193, une expédition sur le territoire des Emporia, au fond du golfe de Gabès, et ravagea cette riche contrée sans pouvoir toutefois s'emparer d'aucune ville. Mais il renouvela bientôt ses attaques et, après quelques années de luttes, resta maître de toute cette province[1] (183).

Karthage, à force de plaintes, obtint de Rome que des commissaires viendraient enfin en Afrique juger le différend entre elle et le prince numide. Publius Scipion et deux autres sénateurs arrivèrent à cet effet à Karthage ; mais, obéissant aux instructions reçues, ils s'arrangèrent pour ne donner aucune décision, de sorte que l'usurpation de Massinissa fut consacrée par une apparence de légalité[2].

PRÉPONDÉRANCE DE MASSINISSA. — Le prince numide avait donc le champ libre ; bien mieux, il avait pu se convaincre qu'il ne pouvait être plus agréable aux Romains qu'en harcelant sans trêve Karthage. Il ne cessa dès lors de multiplier ses attaques. En vain les Karthaginois renouvelèrent leurs plaintes à Rome et leurs protestations contre la violation des traités à eux consentis. En vain ils s'humilièrent ; en vain ils envoyèrent des vaisseaux et du blé pour aider leurs ennemis dans leurs guerres d'Asie et de Macédoine. Ils n'obtinrent que des satisfactions

1. Polybe.
2. Tite-Live.

dérisoires. Massinissa, lui aussi, en fidèle vassal, envoyait à Rome ses enfants pour offrir en son nom des secours de toute sorte, hommes, chevaux, grains et même des éléphants.

Peu à peu le prince de Numidie conquit toute la Tripolitaine et soumit à son autorité les nombreuses tribus indigènes établies entre la Cyrénaïque et l'Amsaga, resserrant chaque jour le cercle dans lequel il restreignait le territoire de Karthage. Les Berbères de l'est purent enfin se grouper sous la main ferme de ce prince et commencer à former une véritable nation. Il sut en outre les discipliner et s'efforça de les attacher au sol et de les initier, comme nous l'avons déjà dit, à des procédés de culture plus perfectionnés[1]. Établi à Cirta, sa capitale, il vivait entouré de tous les raffinements de la civilisation romaine et grecque. Mais, tout en adoptant ces mœurs nouvelles, il avait conservé ses qualités guerrières et était resté le premier cavalier de son royaume. Son luxe semblait un hommage rendu au progrès et sa magnificence un moyen de frapper ses sujets ; car, pour lui, il se plaisait à n'en pas profiter et se faisait un devoir de vivre de la manière la plus simple et la plus rude[2].

SITUATION DE KARTHAGE. — Pendant que la puissance du prince berbère s'élevait, celle de Karthage penchait rapidement vers son déclin. Trois partis s'y disputaient le pouvoir : l'aristocratie, qu'on appelait le parti romain, était toujours prête aux plus grandes bassesses pour conserver la paix; le parti barcéen, ou parti national, formé du peuple et chez lequel se conservaient les dernières traditions du patriotisme qui avait fait la grandeur de Karthage ; et enfin le parti de Massinissa, tout disposé à ouvrir les portes de la ville au prince numide ; malgré ces dissensions intestines, le génie commercial des Phéniciens n'avait pas tardé à ramener dans la ville une certaine prospérité matérielle.

Les dernières spoliations de Massinissa poussèrent les Karthaginois à tenter auprès de Rome un suprême effort pour obtenir justice. La violation du droit était trop flagrante pour qu'on ne fût pas obligé de sauver au moins les apparences. De nouveaux commissaires furent envoyés en Afrique. Parmi eux était Marcus Caton, vétéran des guerres contre Hannibal. Lorsqu'il vit Karthage florissante, ses craintes patriotiques redoublèrent

---

1. Les auteurs anciens s'accordent à dire qu'il introduisit l'agriculture en Numidie; nous pensons qu'il est plus juste de dire qu'il s'attacha à la perfectionner.

2. Polybe.

et il ne songea qu'à décider sa ruine. Massinissa, sûr des bonnes dispositions des commissaires, se soumit à leur décision ; mais les Karthaginois, non moins sûrs de leur mauvais vouloir, refusèrent de les laisser prononcer en dernier ressort. Ils rentrèrent donc sans avoir rien fait et les choses demeurèrent en l'état (157). De retour à Rome, Caton commença sa campagne contre la métropole punique, en prononçant le célèbre *delenda Carthago*.

KARTHAGE SE PRÉPARE A LA GUERRE CONTRE MASSINISSA. — Dans cette conjoncture, Karthage était bien forcée de pourvoir à sa sécurité, et comme le parti populaire était revenu au pouvoir, il réunit une forte armée de Berbères, en donna le commandement à Ariobarzane, petit-fils de Syphax, et lui confia la garde de la frontière numide. Aussitôt que cette nouvelle fut connue à Rome, Caton et son parti en profitèrent pour recommencer la campagne contre Karthage. Des commissaires furent encore chargés d'aller en Afrique pour s'assurer du fait. Il était indéniable ; cependant les envoyés tentèrent d'amener une transaction en proposant à Massinissa d'abandonner ses conquêtes. Mais Giscon, chef du parti populaire et revêtu de la magistrature suprême, exigea des satisfactions plus effectives et des garanties pour l'avenir. Les commissaires durent se retirer au plus vile, car un tumulte s'éleva à Karthage, les partisans de Massinissa furent recherchés et expulsés de la ville (152).

Massinissa envoya ses fils Micipsa et Gulussa à Karthage pour obtenir que l'on rapportait le décret d'expulsion de ses adhérents, mais les princes furent fort mal reçus et eurent même quelque peine à se retirer sains et saufs. Il fit alors partir pour Rome Gulussa qui avait déjà fait de nombreux séjours en Italie. Les intrigues du Berbère, complétées par la fougue de Caton, décidèrent l'envoi de nouveaux commissaires en Afrique. L'existence d'une armée et d'une flotte ayant été constatée, sommation fut adressée à Karthage d'avoir à se conformer aux stipulations du traité, sous peine de voir recommencer la guerre.

DÉFAITE DES KARTHAGINOIS PAR MASSINISSA. — Sur ces entrefaites, Massinissa brusqua le dénouement en venant attaquer une ville punique, nommée par les auteurs Oroscopa. Aussitôt, les troupes karthaginoises, fortes de 25,000 fantassins et de 4,000 cavaliers, se mirent en campagne sous le commandement d'Asdrubal, de la famille de Barka. Le sort des armes parut d'abord lui être favorable : il remporta quelques succès et détacha de son ennemi un fort groupe de cavaliers berbères. Mais Massinissa, par d'habiles manœuvres, attira les

Karthaginois dans un terrain choisi et leur livra une grande bataille. L'action fut longtemps indécise ; le vieux chef berbère, alors âgé de quatre-vingt-huit ans, chargea lui-même à la tête de ses troupes et combattit avec une grande bravoure[1]. L'issue du combat ne fut pas décisive ; néanmoins Asdrubal entra en pourparlers avec Massinissa et lui fit proposer la paix par le jeune Scipion-Émilien qui se trouvait en Afrique, où il était venu chercher des renforts. Asdrubal ayant refusé de rendre les transfuges, les négociations furent rompues. Massinissa parvint alors à entourer ses ennemis et à les bloquer si étroitement qu'ils ne tardèrent pas à être en proie à la famine. Après avoir supporté d'horribles souffrances et perdu plus de la moitié de son effectif, le général karthaginois se décida à se soumettre aux exigences du vainqueur. Il dut livrer les transfuges, s'obliger à payer cinq cents talents d'argent en cinquante ans et s'engager à rappeler les exilés. De plus, tous ses soldats devaient être désarmés. Pendant que les débris de cette armée rentraient à Karthage, Gulussa fondit sur eux à l'improviste et les tailla en pièces. Ainsi finit cette campagne qui coûtait près de soixante mille hommes aux Karthaginois, car des renforts incessants avaient été envoyés à Asdrubal (150).

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE. — Cette fois, Rome avait le prétexte depuis longtemps cherché : le traité était violé, puisque Karthage avait fait la guerre à un prince allié ; elle était battue et démoralisée ; il fallait saisir cette occasion d'en finir avec la rivale. Le parti de la guerre n'eut donc aucune peine à entraîner le Sénat à décider une expédition en Afrique. A cette nouvelle, les Karthaginois condamnèrent à mort Asdrubal et les autres chefs du parti populaire et envoyèrent à Rome une ambassade pour implorer la paix. Mais, en même temps, arrivait une députation des gens d'Utique offrant leur soumission aux Romains. Tout semblait conjuré contre la malheureuse Karthage. Les envoyés puniques n'obtinrent qu'un silence dédaigneux. De nouveaux ambassadeurs arrivés en Italie avec de pleins pouvoirs, car les karthaginois étaient prêts à toutes les concessions, supplièrent les Romains de leur faire connaître ce qu'ils voulaient, promettant qu'ils recevraient satisfaction. « Ce que nous voulons, répondit-on, vous devez le savoir. »

En effet, les consuls Lucius Censorinus et Marcus Nepos étaient déjà en Sicile, et l'armée allait être embarquée (149). On daigna cependant dire aux ambassadeurs qu'ils devaient, avant tout, envoyer aux consuls

1. Appien, 1. 69 et suiv.

trois cents otages pris dans les premières familles. Les Karthaginois, dans leur affolement, s'empressèrent de se soumettre à cette exigence, espérant encore empêcher le départ de l'armée ; mais les consuls, après avoir expédié les otages à Rome, ordonnèrent de mettre à la voile, en faisant connaître aux envoyés que les autres conditions leur seraient dictées à Utique.

Les Karthaginois, ne pouvant croire à tant de duplicité, laissèrent les Romains débarquer tranquillement, au nombre de quatre-vingt mille, et s'établir à Utique. Le sénat de Karthage vint humblement se mettre aux ordres du consul. On exigea de lui la remise de toutes les armes et de tout le matériel de guerre, et aussitôt les Karthaginois livrèrent à leurs ennemis tout ce qui pouvait servir à lutter contre eux : des armes de toute nature, deux cent mille armures, trois mille catapultes, des vaisseaux, etc.[1].

Le consul Censorinus leur fit connaître alors qu'ils devaient évacuer leur ville, car ses instructions portaient destruction de Karthage.

HÉROÏQUE RÉSISTANCE DE KARTHAGE. — Lorsque cette exigence fut connue à Karthage, l'indignation populaire fit explosion et se traduisit par une formidable insurrection. Tous ceux qui avaient pris part à la remise des armes, tous les partisans de la paix, tous les amis des Romains furent massacrés et l'on jura de lutter jusqu'à la mort. On se mit en relation avec Asdrubal, qui avait réussi à s'échapper et se tenait à quelque distance, à la tête d'une vingtaine de mille hommes, presque tous proscrits. Un autre Asdrubal, petit-fils de Massinissa, par sa mère, prit le commandement de la ville. Mais il fallait avant tout des armes et, pour gagner du temps, les Karthaginois demandèrent une trêve de trente jours aux consuls qui la leur accordèrent, persuadés que ce temps suffirait à les décider à la soumission. On vit alors ce spectacle admirable de toute une population, hommes, femmes, enfants, vieillards travaillant sans relâche, nuit et jour, en secret et sans bruit, dans les temples, dans les caves, à remplacer les armes et le matériel livrés par la lâcheté à l'ennemi, sacrifiant tout au salut de la patrie, transformant chaque objet en arme et remédiant, à force de génie et d'énergie, à l'absence de moyens matériels. Bel exemple donné par une nation qui va périr, mais qui sauve son honneur !

A l'expiration du délai, les consuls quittèrent leur camp d'Utique

1. Strabon, 1. XVII, ch. 833. Appien, 74 et suiv. Nous suivons pas à pas le texte de ces auteurs pour la 3e guerre punique.

et marchèrent sur Karthage, pensant que les portes de la ville allaient tomber devant eux. Quel ne fut par leur étonnement de trouver toutes les entrées soigneusement fermées et les murailles garnies de défenseurs en armes. Une tentative d'assaut fut repoussée et les consuls purent se convaincre qu'il fallait entreprendre des opérations régulières de siège. Les Romains s'appuyaient sur Utique et sur une partie des places du littoral oriental ; mais Asdrubal, avec une nombreuse cavalerie, tenait l'intérieur et était en communication avec Karthage, qu'il ravitaillait régulièrement. Enfin une population de 700,000 âmes occupait la ville et était décidée à une résistance héroïque. Quant à Massinissa, qui ne voyait pas sans jalousie les Romains attaquer une ville qu'il considérait comme sa proie, il se tenait dans une réserve absolue.

Le consul Censorinus avait donc à lutter contre des difficultés aussi grandes qu'inattendues ; néanmoins il commença avec activité le siège. Asdrubal vint établir son camp à Néphéris, de l'autre côté du lac, et ne cessa d'inquiéter les assiégeants qui, d'autre part, avaient à résister aux sorties des assiégés. Censorinus avait concentré ses efforts contre le mur, plus faible, établi sur la langue de terre (*la tænia*), séparant le lac de Tunis de la mer; ayant réussi à y faire une brèche, il ordonna l'assaut ; mais les Phéniciens repoussèrent facilement leurs ennemis.

Quelque temps après, le consul Manilius, à qui était resté le commandement, par suite du départ de Censorinus, tenta contre le camp d'Asdrubal, à Néphéris, une attaque qui se serait terminée par un véritable désastre pour lui, sans l'habileté et le dévouement de Scipion.

Ainsi se passèrent les premiers mois du siège, sans que les Romains pussent obtenir un seul avantage sérieux.

MORT DE MASSINISSA. — Sur ces entrefaites, le vieux Massinissa, sentant sa mort prochaine, fit venir auprès de lui le jeune Scipion Émilien, tribun dans l'armée romaine, car il le désignait comme son exécuteur testamentaire. Scipion se mit en route pour Cirta, mais, à son arrivée, le prince numide venait de mourir (fin de 149). Cet homme remarquable laissait un grand nombre d'enfants, dont trois seulement furent désignés comme devant hériter du pouvoir. Ils se nommaient Micipsa, Gulussa et Manastabal. Le premier avait reçu de Massinissa l'anneau, signe du commandement. Une des dernières recommandations de leur père avait été de conserver la fidélité aux Romains.

Scipion, pour éviter tout froissement entre les frères, leur laissa le pouvoir, en conservant à tous trois le titre de roi. Micipsa eut cependant

l'autorité principale avec Cirta comme résidence ; Gulussa reçut le commandement des troupes et la direction des choses relatives â la guerre ; enfin Manastabal fut chargé des affaires judiciaires. Tous les trésors restèrent en commun.

Après avoir pris ces sages dispositions, Scipion revint au camp, amenant avec lui Gulussa et une troupe de guerriers numides[1].

SUITE DU SIÈGE DE KARTHAGE. — La situation des Romains devant Karthage, sans être critique, commençait à devenir difficile. Les maladies, conséquence de l'agglomération, de la chaleur et des privations, s'étaient mises dans le camp ; les approvisionnements arrivaient mal et étaient souvent interceptés par l'ennemi : enfin les sorties des assiégés et les attaques d'Asdrubal tenaient les assiégeants sans cesse en éveil et. paralysaient toutes leurs entreprises. Dans ces conjonctures, le jeune Scipion avait su par son activité et ses talents militaires rendre les plus grands services ; plusieurs fois il avait sauvé l'armée, aussi son nom était-il devenu très populaire parmi les soldats. Enfin sa connaissance du pays et des indigènes le désignait pour le commandement suprême, dans ce pays qui semblait être le patrimoine des Scipions.

Sur ces entrefaites, les consuls Calpurnius Pison et L. Mancinus vinrent prendre la direction du siège, tandis que Scipion allait à Rome préparer son élection à l'édilité (148). Les nouveaux généraux trouvèrent des troupes fatiguées et démoralisées à ce point qu'ils renoncèrent, pour le moment, à pousser les opérations contre Karthage. Pison entreprit une expédition vers l'ouest et, après avoir pillé quelques places sans importance, vint mettre le siège devant Hippone ; mais il échoua misérablement dans cette entreprise et dut opérer une retraite désastreuse. La situation commençait à devenir inquiétante; la discipline était complètement relâchée ; on ne pouvait plus compter sur les soldats ; enfin les frères de Gulussa ne lui envoyaient aucun renfort.

Quant aux Karthaginois, ils reprenaient confiance et redoublaient d'activité pour se créer des ressources et des alliés. Malheureusement les divisions intestines, qui avaient été si fatales à Karthage et qui disparaissaient quand le danger était pressant, avaient recommencé leur jeu. Le parti numide continuait ses intrigues et, comme on lui donnait pour chef Asdrubal, petit-fils de Massinissa, les patriotes le mirent à mort.

SCIPION PREND LE COMMANDEMENT DES OPÉRATIONS.

1, Appien, *Pun*., 185. Salluste, *Jug*., 5.

— Les nouvelles d'Afrique ne cessaient de porter à Rome le trouble et l'inquiétude. La voix publique désignait Scipion pour la direction de cette campagne ; cependant, le jeune tribun, qui briguait alors l'édilité, ne pouvait encore recevoir le consulat. On fit fléchir la loi; d'une voix unanime, le peuple le nomma consul (147).

A peine arrivé à Utique, Scipion alla porter secours au consul Mancinus qui se trouvait bloqué, dans une situation très critique, à Karthage même, puis il vint s'établir avec toute son armée dans un camp fortifié, non loin de cette ville, et appliqua ses premiers soins au rétablissement de la discipline. Asdrubal le Barkide, laissant son armée à Néphéris, alla, accompagné d'un chef berbère nommé Bithya, prendre position en face du camp romain. Mais l'on put bientôt s'apercevoir que la direction du siège était passée dans d'autres mains. Une attaque de nuit, vigoureusement conduite, rendit Scipion maître du faubourg de Meggara, compris dans l'enceinte de la ville, mais séparé d'elle par des jardins coupés de murs et de clôtures faciles à défendre.

Cette perte causa une vive douleur aux assiégés qui, sous l'impulsion de leur chef Asdrubal, massacrèrent tous leurs prisonniers romains. Le camp karthaginois avait dû être abandonné et tous les défenseurs se trouvaient maintenant retranchés dans la ville. Scipion coupa toute communication entre Karthage et la terre, en fermant par un mur le large isthme qui donne accès à la presqu'île sur laquelle la ville est bâtie. Une double ligne de circonvallation, formée de fossés et de palissades, complétait le blocus. La mer restait libre et, bien que les navires romains croisassent constamment devant le port, de hardis marins réussissaient à passer et à apporter des vivres aux assiégés. Scipion entreprit de fermer aussi cette voie : il fit construire un môle de pierre ayant 92 ou 96 pieds à la base[1], et allant de la tœnia jusqu'au môle, travail gigantesque renouvelé par Louis XIII au siège de La Rochelle.

Mais les assiégés, de leur côté, ne restaient pas inactifs : pendant que les Romains leur fermaient cette entrée, ils s'en taillaient une autre dans le roc. En même temps on travaillait à Karthage à faire une flotte en utilisant les bois de construction. Ainsi, au moment où les Romains croyaient avoir achevé leur blocus, ils virent paraître les navires puniques. Ceux-ci ne surent pas profiter de la surprise de leurs ennemis et, quand ils se représentèrent trois jours après, les Romains, prêts à combattre, forcèrent la flotte à rentrer dans le port après lui avoir infligé de grandes pertes. Scipion profita de ce succès pour s'établir dans une position

1. Le pied romain était de 0 m. 296 mill.

avantageuse, lui permettant d'attaquer les ouvrages qui couvraient le second port (*le Cothôn*). Mais des hommes déterminés sortirent dans la nuit de Karthage, s'approchèrent à la nage des lignes romaines et incendièrent les machines des assiégeants.

Les succès des Romains se réduisaient encore à peu de chose et avaient été chèrement achetés. Cependant Scipion avait atteint un grand résultat, celui de compléter le blocus de la ville. Déjà la famine s'y faisait sentir. En attendant l'action de ce puissant auxiliaire, Scipion alla avec Lélius et Gulussa attaquer le camp de Néphéris, où se trouvait une puissante armée Karthaginoise dont on ne s'explique pas l'inaction. Cette expédition réussit à merveille: le camp fut pris et enlevé et toute l'armée ennemie taillée en pièces. Les cantons environnants ne tardèrent pas à offrir leur soumission aux Romains (147).

CHUTE DE KARTHAGE. — Depuis près d'un an Scipion avait pris la direction des affaires et, bien qu'il eût obtenu de grand succès, la ville assiégée ne semblait pas encore disposée à se rendre, malgré la famine à laquelle elle était en proie. Au printemps de l'année 146, le général romain se décida à frapper un grand coup en tentant une attaque de nuit sur le Cothôn. Asdrubal, pour déjouer son plan, incendia la partie sur laquelle il semblait que l'effort des assiégeants allait se porter. Mais pendant ce temps Lélius parvenait à escalader la porte ronde du Cothôn et à l'ouvrir à l'armée qui se précipitait dans la ville. Scipion attendit sur le forum le lever du soleil: puis il donna l'ordre de marcher sur Byrsa, la colline où se trouvaient le grand temple de Baal et la citadelle. Trois rues bordées de hautes maisons y conduisaient ; mais à peine les soldais commencèrent-ils à s'y engager qu'ils furent écrasés sous une grêle de traits et de projectiles de toute sorte : l'ennemi était partout: en face, sur les côtés et en haut, car des plates-formes tendues sur les terrasses des maisons les reliaient entre elles. Il ne fallut pas moins de six jours de luttes acharnées pour que l'armée romaine pût atteindre le pied du roc sur lequel s'élevait la citadelle et où étaient réfugiés Asdrubal et ses derniers adhérents. Scipion fit alors incendier et démolir les quartiers qui venaient d'être conquis, et cette opération barbare coûta la vie à un grand nombre de Karthaginois, spécialement des vieillards, des femmes et des enfants qui se tenaient cachés dans ces constructions. «... Le mouvement et l'agitation, — dit Appien, — la voix des hérauts, les sons éclatants de la trompette, les commandements des tribuns et des centurions qui dirigeaient le travail des cohortes ; tous ces bruits enfin d'une ville prise et

saccagée, inspiraient aux soldats une sorte d'enivrement et de fureur qui les empêchaient de voir ce qu'il y avait d'horrible dans un pareil spectacle. »

Depuis sept jours Scipion était maître de la ville, lorsque des Karthaginois vinrent lui dire qu'un grand nombre d'assiégés, se trouvant dans la citadelle, demandaient à se rendre à la condition qu'on leur laissât la vie sauve. Le général leur accorda cette demande, ne refusant de quartier qu'aux transfuges. Cinquante mille personnes sortirent ainsi de Byrsa, où il ne resta que Asdrubal, sa famille et les transfuges au nombre de neuf cents environ. Tous se réfugièrent dans le temple et s'y défendirent d'abord avec vigueur ; mais peu à peu, le manque de vivres, la discorde et l'impossibilité d'espérer le salut poussèrent ces malheureux au désespoir. Asdrubal eut alors la lâcheté de se présenter en suppliant à Scipion pour obtenir la vie, pendant que ses adhérents incendiaient leur dernier refuge et que sa femme se précipitait dans les flammes avec ses deux enfants pour ne pas survivre à sa honte[1] (146).

L'AFRIQUE PROVINCE ROMAINE. — Cette fois Karthage, la métropole de la Méditerranée, la rivale de Rome, n'existait plus ; le vœu de Caton était exaucé. La colonisation phénicienne en Afrique avait vécu et allait faire place à la colonisation latine. Scipion laissa son armée piller les ruines fumantes de la ville, pendant que Rome célébrait par des offrandes aux dieux le succès de ses armes. Bientôt dix commissaires, choisis parmi les patriciens, arrivèrent en Afrique pour régler avec Scipion le sort de la nouvelle conquête. Ils commencèrent par achever la destruction des pans de murs qui restaient encore debout, notamment dans les quartiers de Meggara et de Byrsa ; puis ils prononcèrent, au milieu de cérémonies religieuses, les imprécations les plus terribles contre ceux qui seraient tentés de venir habiter ces lieux maudits voués par eux aux dieux infernaux.

Utique, pour prix de sa trahison, reçut le pays compris entre Karthage et Hippo-Zarytos ; les villes qui avaient soutenu les Phéniciens furent, au contraire, privées de leur territoire et de leurs libertés municipales et durent payer une taxe fixe. Les princes numides conservèrent les régions usurpées par eux dans l'Afrique propre. La limite de la province romaine s'étendit depuis le fleuve Tusca (O. Z'aïn ou O. Berber), en face de la Sicile, jusqu'à la ville de Thenæ (Tina) en face des îles Kerkinna,

1. Appien, *Pun*.

au nord du golfe de Gabès[1]. Cette mince bande de terre reçut le nom de *Province romaine d'Afrique*. Un gouverneur, résidant à Utique, fut chargé de l'administration de ce territoire.

Aussitôt après sa victoire, Scipion chargea Polybe de reconnaître les établissements phéniciens du littoral, à l'ouest de Karthage. Le récit de ce voyage, qui a été écrit par Polybe, manque dans son ouvrage, et nous n'en connaissons que l'analyse incomplète donnée par Pline. Cette perte est regrettable à tous les points de vue, car nous ignorons quelle était l'action des Karthaginois sur la-civilisation berbère. Cette action est incontestable et il est à supposer qu'elle s'exerçait par des colonies de marchands établis dans les principales villes. C'est ce qui explique qu'à Cirta, par exemple, existait un temple dédié à Tanit. On en a retrouvé les vestiges à un kilomètre de la ville, ainsi qu'un grand nombre d'inscriptions votives qui se trouvent maintenant au musée du Louvre[2].

---

1. Pline, H. N., V, 3, 22.

2. V. *Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de Constantine*, années 1877, 1878.

CHAPITRE V

LES ROIS BERBÈRES VASSAUX DE ROME

146 - 89

L'élément latin s'établit en Afrique. — Règne de Micipsa. — Première usurpation de Jugurtha. — Défaite et mort d'Adherbal. — Guerre de Jugurtha contre les Romains. — Première campagne de Metellus contre Jugurtha. — Deuxième campagne de Metellus. — Marius prend la direction des opérations. — Chute de Jugurtha. — Partage de la Numidie. — Coup d'œil sur l'histoire de la Cyrénaïque; cette province est léguée à Rome.

L'ÉLÉMENT LATIN S'ÉTABLIT EN AFRIQUE. — A peine Scipion Émilien avait-il quitté l'Afrique que l'on vit e affluer la troupe avide des négociants de toute sorte, des chevaliers romains commerçants ou fermiers de l'État, qui envahissent bientôt tout le trafic de la nouvelle province, aussi bien que des pays Numides et Gétules, fermés jusqu'alors à leurs entreprises[1] ». Les Berbères, qui n'avaient subi que l'influence de la civilisation punique, allaient connaître les mœurs et le génie romains. Malgré les imprécations officielles lancées contre Karthage, cette ville, dans toute la partie avoisinant les ports, ne tarda pas à se relever de ses ruines.

Enfin, vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis la chute de Karthage, lorsque Caïus Gracchus, désigné pour exécuter la loi Rubria qui en ordonnait le rétablissement, débarqua en Afrique avec six mille colons latins, et les établit sur l'emplacement de la vieille cité punique à laquelle il donna le nom nouveau de *Junonia*[2]. De là, les Italiens allaient rayonner dans tout le pays et s'établir, comme artisans ou comme commerçants, dans les villes de la Numidie. L'année suivante la loi Rubria fut rapportée; mais Karthage, quoique déchue de son titre, n'en continua pas moins à se relever de ses ruines et à reprendre son importance politique et commerciales[3].

---

1. G. Boissière, *Esquisse d'une histoire de la conquête romaine*, p.183.

2. En plaçant la nouvelle colonie sous la protection de Junon, Gracchus rendait hommage à la divinité protectrice de Karthage, *la maîtresse Tanit, reflet de Baal*, que les Romains assimilèrent à *Junon céleste*.

3. Voire « *Le Capitole de Carthage* », par M. Castan (*Comptes rendus de l'Académie des Inscr. et B. Lettres*, 1885, p. 112).

RÈGNE DE MICIPSA. — Pendant que l'Afrique propre était le théâtre de ces graves événements, Micipsa continuait à régner paisiblement à Cirta. C'était un homme d'un caractère tranquille et studieux, tout occupé de la philosophie grecque, et ne manifestant aucune ambition. Son royaume s'étendait alors du Molochath aux Syrtes, avec la petite enclave formée par la province romaine. Micipsa vit successivement mourir ses deux frères et continua à exercer seul le pouvoir, avec l'aide de ses deux fils, Adherbal et Hiemsal, et de son neveu Jugurtha, fils naturel de Manastabal, s'appliquant, particulièrement, à conserver l'amitié des Romains, en remplissant ses devoirs de roi vassal. Lors du siège de Numance (133), il avait envoyé à ses maîtres une armée auxiliaire, sous la conduite de Jugurtha. Peut-être espérait-il se débarrasser ainsi de ce neveu dont l'ambition l'effrayait, non pour lui, mais pour ses enfants. Or, il arriva que le prince berbère sut échapper à tous les dangers, bien qu'il les affronta avec le plus grand courage ; ses talents lui valurent l'estime de tous et il rapporta en Afrique la renommée d'un guerrier accompli, ce qui ne contribua pas peu à augmenter son influence sur les Berbères. Ainsi tout réussissait à ce jeune homme que Micipsa avait dû adopter en lui accordant un rang égal à ses fils.

En 119, Micipsa, sur le point de mourir, recommanda à ses deux fils et à son neveu de vivre en paix et unis et de s'entraider pour la défense de leur royaume numide. Il s'éteignit ensuite après un paisible règne de trente années[1] pendant lequel il s'était appliqué à continuer l'œuvre de civilisation commencée par Massinissa, appelant à lui les artistes et les savants étrangers, pour orner la capitale de la Numidie. Il léguait à ses successeurs un vaste royaume paisible et prospère.

PREMIÈRE USURPATION DE JUGURTHA. — A peine Micipsa avait-il fermé les yeux que des discussions s'élevèrent entre ses deux fils et son neveu, à l'occasion du partage du royaume et des trésors. Ce conflit se termina par une transaction dans laquelle chaque partie se crut lésée et qu'elle n'accepta qu'avec le secret espoir d'en violer les clauses, à la première occasion. Jugurtha dut se contenter de la Numidie occidentale, s'étendant du Molochath à une ligne voisine du méridien de Saldæ (Bougie). Adherbal et Hiemsal se partagèrent le reste, conservant ainsi

1. Salluste, *Bell. Jug.*, VIII et suiv. Nous suivons pour, l'usurpation et la guerre de Jugurtha, les détails précis donnés par cet auteur et l'appendice de M. Marcus à la fin de sa traduction de Mannert.

tout le pays riche et civilisé, la Numidie proprement dite, avec Cirta et toutes les conquêtes de l'est.

Jugurtha n'était pas homme à s'accommoder d'une situation inférieure; il lui fallait l'autorité suprême et, du reste, il devait songer à prévenir les mauvaises dispositions de ses cousins à son égard. Sans différer l'exécution de son plan, il fit, la même année, assassiner à Thermida[1] Hiemsal, celui des deux frères qui, par son énergie, était à craindre. Puis il envahit à la tête d'un grand nombre de partisans la Numidie propre. Adherbal, déconcerté par une attaque si soudaine, s'empressa de demander des secours à Rome, et essaya, néanmoins, de tenir tête aux envahisseurs ; mais il fut vaincu en un seul combat, et contraint de chercher un refuge dans la province romaine. En une seule campagne, Jugurtha se rendit maître de la Numidie et s'assit sur le trône de Cirta.

Cependant Adherbal, qui n'avait rien pu obtenir du gouverneur de la province d'Afrique, se rendit à Rome où il réclama à haute voix justice contre la spoliation dont il était victime. Mais Jugurtha, qui connaissait parfaitement son terrain, envoyait en même temps, en Italie, des émissaires chargés de répandre l'or en son nom et de lui gagner des partisans parmi les principaux citoyens. En vain Adherbal retraça en termes éloquents les malheurs de sa famille et la perfidie de Jugurtha ; il ne put rencontrer aucun appui effectif, car chacun était favorable à la cause de son ennemi. Néanmoins, comme la contestation était soumise au Sénat, ce corps ne put violer ouvertement toutes les règles de la justice. Il décida qu'une commission de dix membres serait chargée d'opérer entre les deux princes numides le partage de leurs états[2]. Les commissaires, sous la présidence de Lucius Opimius, favorable à Jugurtha, rendirent à celui-ci toute la Numidie occidentale et replacèrent Adherbal à la tête de la Numidie propre, décision qui n'avait pour elle que l'apparence de l'équité, en admettant que Jugurtha, par son crime et son usurpation, n'eût pas perdu ses droits, car il était certain qu'Adherbal, laissé à ses propres forces, ne tarderait pas à devenir la victime de son cousin (114).

DÉFAITE ET MORT D'ADHERBAL. — Après cette première tentative qui n'avait réussi qu'à demi, Jugurtha s'appliqua à se mettre en mesure de recommencer, dans de meilleures conditions. Comme il avait vu que, malgré tout, Rome soutiendrait son cousin, il jugea qu'il fallait se créer un point d'appui sur ses derrières et, à cet effet, il entra en

1. Ville de la Proconsulaire.
2. Salluste, Bell, Jug., XVI,

relation avec son voisin de l'ouest, Bokkus, roi des Maures, et scella son alliance avec lui, en épousant sa fille. Puis, il recommença ses incursions sur les terres d'Adherbal, espérant le pousser à entamer la lutte contre lui, de façon à lui donner tous les torts aux yeux des Romains. Mais ce prince était bien résolu à tout supporter, et ce fut Jugurtha lui-même qui, perdant patience, ouvrit les hostilités, en envahissant le territoire de Cirta, à la tête d'une armée nombreuse.

Adherbal se porta à sa rencontre, avec toutes les troupes dont il pouvait disposer. Arrivé en présence de ses ennemis, il avait pris ses dispositions pour les attaquer le lendemain, lorsque, pendant la nuit, les troupes de Jugurtha se jetèrent sur son camp et l'enlevèrent par surprise. Adherbal put, avec beaucoup de peine, se réfugier derrière les remparts de Cirta. Jugurtha l'y suivit et commença le siège de cette place fortifiée par l'art et la nature, et dans laquelle se trouvaient un grand nombre d'artisans et marchands italiens, décidés à défendre la cause du prince légitime. Tandis qu'il pressait ces opérations, il reçut trois députés envoyés de Rome pour le sommer de mettre bas les armes ; il les congédia avec force démonstrations de respect et assurances de fidélité, mais ne tint aucun compte de leurs remontrances. Mandé, peu après, à Utique, par de nouveaux envoyés du Sénat, il se rendit dans cette ville, y accepta avec déférence les ordres à lui adressés ; puis il revint à Cirta, dont le blocus avait été rigoureusement maintenu. Cette ville était alors réduite à la dernière extrémité par la famine. La nouvelle de l'échec des négociateurs romains y porta le découragement et le désespoir. Adherbal, voyant la fidélité de ses adhérents fléchir, se décida à traiter avec son cousin. Jugurtha lui promit la vie sauve; mais, dès qu'il eut entre les mains les clés de la ville, il ordonna le massacre général des habitants, sans épargner les Italiens, et fit périr Adherbal dans les tourments[1].

GUERRE DE JUGURTHA CONTRE LES ROMAINS. — Cette fois Jugurtha restait maître incontesté du pouvoir ; il est possible que les Romains eussent fermé les yeux sur l'origine criminelle de sa royauté : mais des citoyens latins avaient été lâchement massacrés et il était impossible de tolérer cette insulte. Le parti du peuple accusa à bon droit la noblesse d'avoir encouragé ces crimes. En vain Jugurtha envoya à Rome son fils et deux de ses confidents : l'entrée du Sénat leur fut interdite et l'expédition d'Afrique résolue. Calpurnius Bestia, en ayant reçu le commandement, partit bientôt de Sicile à la tête des troupes, débarqua

1. Salluste, *Bell. Jug.*, XXVI.

en Afrique, s'avança jusqu'à Badja et remporta de grands succès. Bokkus, lui-même, envoya aux Romains l'hommage de sa soumission. Jugurtha, se voyant perdu, eut alors recours à un moyen qui lui avait toujours réussi, la corruption. Bestia, gagné par son or, consentit à signer avec lui un traité après s'être fait livrer par le prince numide des éléphants, des chevaux, des bestiaux et une contribution de guerre (111).

Mais, à Rome, cette compensation ne fut pas jugée suffisante et, quand les infamies commises en Afrique curent été dénoncées par la voix indignée de C. Memmius, tribun du peuple, on exigea la comparution immédiate de Jugurtha, afin de connaître la vérité sur ce honteux traité. Lucius Cassius, envoyé en Afrique, ramena sous son égide le prince berbère à Rome. Dans ce milieu, Jugurtha se trouva entouré des intrigues les plus basses. C'était son véritable terrain. Il parvint à gagner à sa cause le tribun du peuple C. Bebius et, lors de sa comparution devant le sénat, non seulement il fut protégé par lui contre les violences de l'assemblée indignée, mais encore, le tribun, usant de son droit de véto, lui défendit de répondre aux accusations dont il était l'objet, lui permettant ainsi d'échapper à la nécessité d'une justification impossible.

Dès lors, l'audace de Jugurtha ne connaît plus de bornes : un fils de Gulussa nommé Massiva se trouvait à Rome. Il le fait assassiner par Bomilcar son favori, afin de couper court aux projets d'ambition qu'il aurait pu avoir. En vain la voix publique crie vengeance ; on facilite la fuite de Bomilcar et l'on se contente d'ordonner à Jugurtha de sortir de l'Italie. C'est alors que le prince numide, quittant Rome, prononce ces célèbres paroles, au moins étranges dans sa bouche : « *O ville vénale et près de périr, si elle trouve un acheteur*[1] ! »

Cependant le propréteur AuIus, qui était resté en Afrique avec l'armée, se disposa à prendre l'offensive, car le sénat avait annulé le traité fait par Bestia; mais la rigueur de la saison et l'adresse de Jugurtha triomphèrent bientôt de ce chef inhabile. Les troupes romaines démoralisées, peut-être même gagnées par l'or numide, se laissèrent surprendre dans leur camp, après avoir en vain essayé d'enlever Suthul[2] où se trouvaient les trésors et les approvisionnements du roi. Aulus, pour sauver sa vie, accepta une humiliante capitulation qui l'obligeait à quitter sous dix jours la Numidie et condamnait l'armée à passer sous le joug (109). Le Sénat ne ratifia pas ce traité. Il envoya le consul Albinus, frère d'Aulus, prendre

1. Salluste, *Bell. Jug*., XXXV.
2. Actuellement Guelma.

la direction des opérations ; mais ce chef ne sut, ne put ou ne voulut rien entreprendre.

PREMIÈRE CAMPAGNE DE METELLUS CONTRE JUGURTHA. — Ces succès devaient être les derniers du prince numide. Metellus, homme d'une intégrité reconnue, ce qui avait motivé sa nomination, bien qu'il appartint au parti de la noblesse, arriva en Afrique, avec mission de venger les affronts faits à l'honneur de Rome. Débarqué à Utique, il s'occupa d'abord, avec activité, à rétablir la discipline dans l'armée qui avait perdu, sous ses derniers chefs, ses anciennes vertus de courage, d'obéissance et de fermeté. Jugurtha, connaissait Metellus et le savait incorruptible; il essaya en vain de conjurer l'orage en offrant les plus grands témoignages de soumission. L'heure des transactions honteuses était passée, celle de l'expiation allait commencer.

Au printemps de l'année 108[1], Metellus se met en marche, occupe Vacca (Badja) et attaque Jugurtha qui l'attend de pied ferme dans une position par lui choisie près du Muthul[2]. L'armée berbère est divisée en deux corps : l'infanterie avec les éléphants, sous le commandement de Bomilcar, est retranchée derrière la rivière ; la cavalerie, avec le roi, est dissimulée dans les gorges environnantes. Metellus charge son lieutenant Rufus d'aller prendre position en face de Bomilcar. Aussitôt, la cavalerie ennemie se précipite sur les flancs de la troupe romaine, mais ne peut parvenir à l'ébranler. Pendant ce temps, Metellus, aidé de Marius, marche vers les collines afin d'en déloger les Berbères et de tourner Bomilcar. On se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement, mais, à la fin de la journée, la victoire se décida pour les Romains. Jugurtha leur abandonna le champ de bataille et presque tous ses éléphants.

Cette journée suffit pour prouver à Jugurtha qu'il ne pouvait se mesurer en ligne contre les Romains ; changeant donc de tactique, il répartit ses adhérents dans toutes les directions, et les chargea d'inquiéter sans cesse l'ennemi, en se gardant de lui offrir l'occasion de lutter en bataille rangée. Ainsi, au moment où Metellus voulut recueillir les fruits de sa victoire, en achevant d'écraser l'ennemi, il ne trouva plus personne devant lui et force lui fut de changer de tactique et, de se contenter

1. Nous adoptons la date acceptée par M. Mommsen (t. IV, p. 261 note), tout en reconnaissant que la date de 109 est possible.

2. Sans doute vers Tifech, au nord de Tébessa. M. Marcus identifie le Muthul au Hamiz. Peut-être faut-il placer cette rivière plus près de Badja.

de la guerre d'escarmouches, sans toutefois se laisser entraîner dans les lieux déserts et n'offrant aucune ressource où. Jugurtha prétendait l'attirer. L'armée romaine, divisée en deux principaux corps, l'un sous les ordres de Métellus, et l'autre commandé par Marius, opérèrent quelque temps dans cette région, ruinant les cultures des indigènes ennemis, et enlevant par la force les villes qui ne voulaient pas se soumettre. Zama, attaquée par eux, se défendit avec énergie, ce qui permit à Jugurtha d'accourir à son secours et de forcer les Romains à lever le siège.

Ainsi finit cette première campagne. De grands résultats avaient été obtenus, puisque l'armée romaine avait vu fuir devant elle le roi numide, et cependant aucune conquête n'était conservée. Rentré dans la province d'Afrique pour prendre ses quartiers d'hiver, Metellus songea à obtenir le succès par d'autres moyens. Il parvint à détacher secrètement Bomilcar du parti de Jugurtha, en lui promettant sa succession s'il parvenait à le livrer entre ses mains. Bomilcar poussa donc le roi à abandonner une lutte dont l'issue ne pouvait que lui être fatale et l'amena à entrer en pourparlers avec Metellus. Les bases d'un traité furent arrêtées; déjà une partie des clauses était exécutée par le versement d'une somme considérable et la remise d'éléphants, de transfuges, d'armes, etc., lorsque Jugurtha, mis en défiance par l'insistance avec laquelle on l'invitait à se rendre au camp romain, éventa le piège dans lequel il avait failli tomber et s'éloigna au plus vite[1].

DEUXIÈME CAMPAGNE DE METELLUS. — Il fallait donc recourir de nouveau au sort des armes. Metellus alla d'abord s'emparer de Vacca (Badja), qui s'était révoltée après son départ, et avait massacré sa garnison romaine ; il fit subir à cette ville un châtiment exemplaire. Sur ces entrefaites, Jugurtha, ayant découvert la trahison de Bomilcar, le condamna à expirer dans les tourments.

Au printemps de l'année 107, Metellus reprit méthodiquement la campagne et envahit la Numidie. Jugurtha, après avoir sans cesse reculé devant lui, se décide à lui offrir le combat, mais les Berbères ne tiennent pas et, fuient lâchement devant les légionnaires. Cirta ouvre alors ses portes à Metellus, tandis que Jugurtha se réfugie dans le sud ; de là, le prince berbère revient dans le Tel et va se retrancher, avec sa famille et ses trésors, dans une localité fortifiée nommée Thala[2]. Metellus l'y poursuit,

1. Salluste, *Bell, Jug*., LXVIII,

2. Ce nom veut dire *source* en berbère; il est commun à une foule de loca-

mais Jugurtha s'échappe et va chercher la sécurité chez les Gétules, pendant que les Romains font le siège régulier de la place. Après quarante jours d'efforts, Thala est forcée, mais les défenseurs ne livrent aux Romains que des ruines fumantes.

Pendant que Métellus était devant Thala, il reçut une députation de la colonie phénicienne de Leptis (parva)[1], venant lui demander protection contre les attaques des Berbères. Quatre cohortes de Liguriens allèrent prendre possession de cette localité au nom de Rome.

Quant à Jugurtha, il mit à profit son séjour parmi les Gétules pour les gagner à sa cause, en faisant luire à leurs yeux l'appât du butin. Tout en s'appliquant à former ces sauvages à la discipline, il envoya à son beau-père, Bokkus, des émissaires, pour l'amener à lui fournir son appui. Le roi de Maurétanie avait, dès le début de la guerre, adressé des protestations de dévouement aux Romains, et était peu disposé â entrer en lutte contre eux ; mais Jugurtha, ayant obtenu de lui une entrevue, agit avec tant d'habileté sur son esprit, en lui représentant que les Romains n'avaient d'autre but que de conquérir la Maurétanie, après avoir pris la Numidie, qu'il lui arracha son adhésion. Bientôt les alliés se mirent en marelle directement sur Cirta.

Prévenu de la ligue des deux rois, Metellus vint se placer dans un camp solidement retranché, en avant de la capitale de la Numidie, afin de couvrir cette contrée. Sur ces entrefaites, on apprit que Marius, alors à Rome, venait d'être élevé au consulat par le peuple ; que la mission de terminer la guerre de Jugurtha lui avait été confiée et qu'il allait arriver avec des renforts et de l'argent. Sans attendre son ancien lieutenant, Metellus rentra en Italie (107).

MARIUS PREND LA DIRECTION DES OPÉRATIONS. — Débarqué à Utique, Marius fut bientôt sur le théâtre de la guerre. Il amenait avec lui des renforts qui, ajoutés aux troupes déjà en campagne, devaient porter l'effectif des forces romaines à environ 50,000 hommes[2]. Le mouvement offensif des rois berbères avait été arrêté par les mesures de Metellus. Bokkus avait en outre été travaillé par lui, de sorte que Jugurtha

---

lités et ii est bien difficile, malgré toutes les recherches de MM. Marcus, Dureau de la Malle, Guérin, etc., d'indiquer d'une manière précise la situation de cette ville, qui devait se trouver soit dans l'Aourès, soit vers la limite actuelle de la Tunisie.

1 Actuellement Lamta, près de Monastir, en Tunisie.

2, Poulle, *Étude sur la Maurétanie Sétifienne* (*Recueil de la Soc. arch. de Constantine*, 1863, p. 54).

savait bien qu'il ne pouvait pas compter sur son beau-père pour une action sérieuse. Le roi numide ne se hasardait plus aux batailles rangées ; à la tête des cavaliers gétules, il poussait des pointes hardies, jusqu'aux portes du camp de ses ennemis, pillait les populations soumises et regagnait les régions éloignées avant qu'on ait eu le temps de le combattre. Il avait déposé ses trésors à Capsa[1] et tenait toute la ligne du désert. Quant à Bokkus, il restait dans une prudente expectative.

Marius, voulant à tout prix sortir de cette situation, dans laquelle il ne faisait, pour ainsi dire, aucun progrès, se porta, par une marche audacieuse, sur Capsa, quartier général de son ennemi, enleva cette place, brûla et dévasta les villes voisines qui soutenaient Jugurtha et força ce prince à évacuer le pays et à se jeter dans l'Ouest. C'était ce qu'il cherchait car son plan était de reporter la campagne à l'Occident, en conservant Cirta comme base d'opérations. Marius vint donc relancer son ennemi dans les contrées de l'Ouest, et mena avec habileté et succès cette campagne dans le Zab et le Hodna, et les montagnes qui bordent ces plaines au nord et à l'ouest[2]. Il réussit même à s'emparer d'une forteresse établie sur un rocher presque inaccessible, une de ces kalâa que les Berbères savaient placer sur des pitons escarpés, où le prince numide avait caché ses derniers trésors.

Cette habile tactique du général romain enlevait à Jugurtha tous ses avantages. Le prince numide adressa alors un appel désespéré à Bokkus, lui promit le tiers de la Numidie en récompense de ses services et le décida enfin à agir. Les deux rois, ayant opéré en secret leur jonction, fondirent à l'improviste à la tête de masses considérables[3] sur les troupes romaines. Surpris par l'impétuosité de l'attaque, Marius, secondé par Sylla, qui lui a amené un corps de cavalerie, prend d'habiles dispositions lui permettant de résister ; on combat jusqu'au soir sans résultat. Les Berbères entourent les Romains et passent toute la nuit à chanter et à danser devant leurs feux, se croyant sûrs de la victoire. Mais, au point

1. Gafsa, dans le Djerid tunisien.

2. D'après Salluste, il se serait avancé jusqu'au Molochath ; mais nous considérons cette marche comme impossible et nous nous rangeons à l'opinion de M. Poulle qui a discuté avec autorité cette question dans son excellent travail sur la Maurétanie sétifienne (*Annuaire de la Société archéologique,* 1863, pp. 40 et suiv). Quant à l'opinion de M. Rinn (*Revue Africaine*, n° 171), tendant à placer le Molochath à l'est de Cirta, il nous est impossible de l'admettre. M. Tauxier *Revue Africaine*, n° 174), propose d'identifier la Macta au Mulucha (ou Molochath).

3. 60,000 hommes, selon Paul Orose.

du jour, les Romains se jettent sur les Gétules et sur les Maures, qui viennent de céder à la fatigue, en font un carnage horrible et mettent en fuite les survivants[1].

Après cette victoire, Marius conduisit habilement son armée Vers Cirta pour lui faire prendre ses quartiers d'hiver, à l'abri de cette place. En chemin, il fut de nouveau attaqué par les rois indigènes, qui avaient rallié les fuyards et divisé leurs troupes en quatre corps. Le courage de Marius et de Sylla, la prudence et l'habileté du général dans son ordre de marche, sauvèrent encore l'armée romaine, qui dut, selon Paul Orose, lutter pendant trois jours avec acharnement[2].

CHUTE DE JUGURTHA. — Ces défaites successives avaient suffi pour dégoûter Bokkus de la guerre. Cinq jours après le dernier combat arrivèrent à Cirta les envoyés du roi de Maurétanie, chargés de proposer la paix. Les malheureux parlementaires, qui avaient suivi la route du désert, sans doute pour éviter les partisans de Jugurtha, avaient été entièrement dépouillés par des pillards Gétules, et se présentèrent nus et pleins de terreur[3]. Néanmoins, leurs propositions ayant été acceptées en principe, on les fit partir pour Rome, afin qu'ils fournissent devant le sénat les justifications de leur maître.

A la suite de ces négociations, Sylla fut envoyé vers Bokkus avec une escorte de guerriers choisis et armés à la légère. Après cinq jours de marche, il rencontra Volux, fils du roi de Maurétanie, venu à sa rencontre pour lui faire escorte. Le même soir il faillit se jeter sur le camp de Jugurtha et n'échappa à ce danger que par son audace et son énergie. Enfin, la petite troupe atteignit le campement de Bokkus. Sylla fut fort surpris d'y trouver un envoyé de Jugurtha, qui l'y avait précédé et devant lequel il lui était difficile de traiter de l'extradition du prince numide. Néanmoins Sylla agit avec une telle habileté qu'il finit par triompher des irrésolutions de Bokkus et le décider à livrer son gendre. Un message fut envoyé à Jugurtha pour l'engager à venir traiter de la paix ; mais le Numide était trop fin pour consentir à se livrer ainsi aux mains de ses ennemis et il exigea tout d'abord que Sylla lui fût remis en otage.

---

1. Salluste, *Bell. Jug.*, XCV, XCVI. M. Poulle, dans l'article précité, place le théâtre de ces combats aux environs d'El Anasser et de l'Ouad Gaamour, à l'O. de Sétif.

2. *Hist.*, 1. V, cap. 15.

3. *Bell. Jug.*, XCIX, C.

Pendant plusieurs jours Bokkus hésita encore pour savoir s'il livrerait Sylla à Jugurtha, ou Jugurtha à Sylla. Enfin, il se prononça pour le dernier parti. Après bien des négociations, il fut convenu que chacun se rendrait, sans armes, à un endroit désigné, afin d'arrêter les conditions de la paix. Jugurtha, vaincu par les assurances que lui prodigua son beau-père, se décida à venir au rendez-vous; mais, à peine était-on réuni, que des gardes, cachés aux environs, se jetèrent sur le prince numide et le livrèrent garrotté à Sylla[1]. Ainsi la trahison mit fin à cette guerre que le génie de Jugurtha aurait peut-être prolongée encore. Le premier janvier 104, Marius fit son entrée triomphale à Rome, précédé de Jugurtha en costume royal et couvert de chaînes ; puis le vaincu fut jeté dans le cachot du Capitole, où il mourut misérablement.

La guerre de Jugurtha fut en résumé l'acte de résistance le plus sérieux des Berbères contre les Romains. Sans approuver les crimes du prince numide, on ne saurait trop admirer les ressources de son esprit et son indomptable énergie; et il faut reconnaître qu'avec lui tomba l'indépendance de son pays. Cette guerre nous montre le caractère des indigènes tel que nous le retrouverons à toutes les époques, qu'il s'agisse de soutenir Jugurtha, Tacfarinas, Firmus, Abou Yezid, Ibn R'ania ou Abd-el-Kader, c'est toujours chez eux la même ardeur à l'attaque, le même découragement après la défaite et la même ténacité à recommencer la lutte jusqu'à ce que la trahison vienne y mettre fin.

PARTAGE DE LA NUMIDIE. — Après la chute de Jugurtha, les Romains n'osèrent encore prendre possession de toute la Numidie. Ils attribuèrent à Bokkus, pour le récompenser de ses services, la Numidie occidentale, l'ancienne Massessylie, s'étendant depuis la Molochath jusque vers le méridien de Saldæ. Le reste, la Numidie proprement dite, fut donné à Gauda, frère de Jugurtha, depuis longtemps au service de Rome, sauf toutefois une petite partie que l'on adjoignit à la province d'Afrique. Gauda, vieillard chargé d'années et faible de caractère, mourut peu de temps après son élévation au pouvoir. Les documents historiques font absolument défaut pour ce qui se rapporte à cette période. On sait seulement que la Numidie propre fut de nouveau partagée entre Hiemsal II, fils de Gauda, et Yarbas ou Hiertas, prince de la famille royale, peut-être également fils de ce dernier. Il est probable que Hiemsal II eut pour sa part la région orientale de la Numidie confinant à la province romaine et

1. Salluste, *Bell. Jug.*, CX.

l'entourant au sud, et que Yarbas reçut la partie occidentale, s'étendant jusqu'à Saldæ, limite des possessions du roi de Maurétanie. Peut-être, comme le pense M. Poulle[1], un autre prince, du nom de Masintha, régnait-il déjà sur la province sitifienne.

Ces rois vassaux gouvernèrent sous la tutelle directe de Rome, exerçant un pouvoir qui n'avait en réalité d'autre but que de préparer, par une transition, l'asservissement du pays au peuple-roi.

Des traités furent conclus avec les tribus Gétules indépendantes, qui furent comptées au nombre des alliés libres de Rome[2], premier pas vers la soumission.

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA CYRÉNAÏQUE. — CETTE PROVINCE EST LÉGUÉE A ROME. — Nous avons jusqu'à présent négligé les faits de l'histoire de la Cyrénaïque, car ils ne se rattachaient pas directement à celle de la Berbérie. Nous avons dit[3] que Cyrène fut fondée par une colonie de Grecs Théréens, vers le VIIe siècle avant notre ère. Après avoir vécu plus d'un siècle heureuse et prospère sous l'autorité de ses rois de la famille de Battos, la colonie fut vaincue et soumise par les Perses (525). A la bataille de Platée, les Berbères libyens figurent parmi les troupes de Xerxès. Dans le cours du Ve siècle une vaste révolte des indigènes rend la liberté à la Cyrénaïque. Le régime républicain y est proclamé[4]. Cyrène atteint alors une grande prospérité. Elle se rencontre à l'ouest avec Karthage, sa rivale ; une guerre sanglante éclate entre les Grecs et les Karthaginois au sujet de la limite commune. La lutte se termine par un traité consacré par le dévouement des Philènes, deux frères Karthaginois, qui, selon la tradition, consentirent à être enterrés vivants pour agrandir, vers l'est, le domaine de leur patrie (350).

Lors du voyage d'Alexandre le Grand à l'oasis d'Ammon, les Cyrénéens lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de lui offrir l'hommage de leur soumission et de lui remettre des présents consistant en chevaux et en chars. Sans se détourner de sa route, le grand conquérant accueillit cette démarche et admit les Cyrénéens parmi ses tributaires, ou peut-être simplement ses alliés, car le pays conserva son indépendance, jusqu'au jour où les Égyptiens, appelés par une faction vaincue à la suite d'une longue guerre

1. Maurétanie sétifienne (*Annuaire de la Soc. arch, de Constantine*, 1863).
2. Mommsen, *Hist. Rom*., t. IV, p. 272.
3. Voir *Fondation de Kyrène par les Grecs,* ch. I.
4. Diodore, Thucydide, Héraclide de Pont.

civile, vinrent s'emparer du pays. Ptolémée le Lagide laissa à Cyrène un gouverneur et une garnison (322).

Quelque temps après, le Macédonien Oppellas, qui gouvernait la Cyrénaïque pour le compte du souverain d'Égypte, se déclara roi indépendant et, soutenu par ses amis de Grèce, acquit une grande puissance. C'est alors que, cédant aux instances d'Agathocle qui était venu porter la guerre en Afrique, il alla se joindre à lui pour combattre les Karthaginois. Nous avons vu[1] que le roi de Sicile le fit assassiner. A la suite de ces événements, Ptolémée voulut ressaisir la Cyrénaïque, mais il dut se porter au plus vite vers l'est, pour combattre ses mortels ennemis, Antigone et Démétrius, fils de celui-ci, qui avait épousé la veuve d'Oppellas. Ce ne fut qu'après avoir triomphé d'eux à la bataille d'Ipsus (301), qu'il put s'occuper de la soumission de la Cyrénaïque. Son beau-fils Magas accomplit cette mission et resta gouverneur du pays.

Ptolémée avait ramené de ses expéditions en Syrie un grand nombre de Juifs ; il les expédia en Cyrénaïque et dans les autres villes de la Libye[2]. C'est ainsi que nous verrons, au XIe siècle de notre ère, le kalife Fâtimide El Mostancer, lancer sur le Mag'reb les Arabes hilaliens qu'il a également ramenés de ses guerres de Syrie et dont il ne sait que faire.

A la mort de Ptolémée (285), Magas se déclara indépendant et, après avoir tenté de renverser du trône d'Égypte son frère utérin Ptolémée Philadelphe, conclut avec lui un traité d'alliance et donna à la Cyrénaïque des jours de calme et de prospérité. A sa mort, sa fille, la célèbre Bérénice, épousa le beau Démétrius, fils du Polyorcète, et partagea avec lui le trône de Cyrène. On connaît la fin tragique de Démétrius et le second mariage de Bérénice, avec Ptolémée Evergète[3]. Ainsi la Cyrénaïque fut encore une fois réunie à la couronne d'Égypte (247). Mais Bérénice n'oublia pas sa patrie : elle y fit exécuter de grands travaux et orna certaines villes avec magnificence. Son nom fut donné à la ville d'Hespéride (Ben-Ghazi).

A l'occasion de la querelle survenue entre les deux frères Ptolémée Philométor et Ptolémée Evergète, surnommé Physcon, qui avaient partagé pendant quelque temps le trône de l'Égypte, Rome, sollicitée par le premier (164), envoya des commissaires qui opérèrent le partage du royaume entre les deux frères. Physcon obtint, pour sa part; la Cyrénaïque

---

1. Chapitre I, p. 10.
2. Josèphe.
3. Justin, *Hist*., XXVI.

avec la partie de la Libye y attenant[1]. Mécontent de son lot, il essaya en vain de décider son frère ou Rome à réformer le partage. En 147, Philométor étant mort, Physcon alla s'emparer du trône d'Égypte et fit gémir le pays sous sa tyrannie, pendant un long règne qui ne se termina qu'en l'année 117. Par son testament il léguait la Cyrénaïque à son fils naturel Apion.

Pour la dernière fois la Cyrénaïque formait un royaume indépendant. Apion régna paisiblement, obscurément même, pendant vingt années, entretenant avec Rome des rapports fréquents, et, à sa mort survenue en l'an 96, il légua son royaume au peuple-roi. Cette nouvelle province s'étendait de l'Égypte à la grande Syrte. Rome laissa à la Cyrénaïque ses institutions, aux villes leurs franchises, et se contenta de prendre possession des biens de la couronne, dont les produits vinrent grossir les revenus du trésor public. En réalité, le pays demeura livré à l'anarchie des factions jusqu'au moment où Lucullus, au retour de la guerre contre Mithridate, vint prendre possession de la Cyrénaïque et la réduire en province romaine (86).

1. Polybe.

CHAPITRE VI

L'AFRIQUE PENDANT LES GUERRES CIVILES
89 - 46

Guerre entre Hiemsal et Yarbas. — Défaite des partisans de Marius en Afrique; mort de Yarbas. — Expéditions de Sertorius en Maurétanie. — Les pirates africains châtiés par Pompée. — Juba I successeur de Hiemsal. — Il se prononce pour le parti de Pompée. — Défaite de Curion et des Césariens par Juba. — Les Pompéiens se concentrent en Afrique après la bataille de Pharsale. — César débarque en Afrique. — Diversion de Sittius et des rois de Maurétanie. — Bataille de Thapsus, défaite des Pompiens. — Mort de Juba. — La Numidie orientale est réduite en province Romaine. — Chronologie des rois de Numidie.

GUERRE ENTRE HIEMSAL II ET YARBAS. — Dans la situation de vassalité où se trouvaient les rois numides vis-à-vis de Rome, il leur était difficile de ne pas prendre une part, plus ou moins directe, aux troubles qui l'agitaient. Marius, forcé de fuir, se réfugia en Afrique, comptant sur le secours du roi Hiemsal II, auprès duquel il avait envoyé son fils. Mais le Berbère voyait poindre la fortune de Sylla. Il se prononça pour celui-ci, et le fils de Marius, qu'il avait retenu comme prisonnier et qui n'était parvenu à s'échapper, — s'il faut en croire Plutarque, — que grâce à l'intérêt que lui portait une concubine de son hôte, ayant rejoint son père, lui apprit qu'il ne lui restait qu'à fuir. Marius qui avait été repoussé de Karthage par le proconsul Sextus, errait sur le rivage près de la limite de la Numidie; il put cependant prendre la mer, gagner les îles Kerkinna, échappant ainsi aux sicaires de Hiemsal. Il trouva ensuite un refuge chez Yarbas, qui s'était déclaré pour lui, et y passa sans doute l'hiver de l'année 88.

Bientôt Yarbas marcha contre son parent, le défit, et s'empara de son royaume. Ainsi le parti de Marius triomphait en Afrique, tandis qu'en Europe il n'éprouvait que des revers.

DÉFAITE DES PARTISANS DE MARIUS EN AFRIQUE. MORT DE YARBAS. — La province africaine devint le refuge des partisans de Marius. Le préteur Hadrianus en avait expulsé Metellus et Crassus, qui essayaient en vain de rallier ce pays au parti des Optimales. Pour augmenter ses forces, Hadrianus voulut affranchir les esclaves ; mais les marchands d'Utique se révoltèrent en masse et brûlèrent le préteur

dans sa maison. Cependant l'Afrique resta fidèle au parti Marianien. Domitius Ahénobarbus, gendre de Cinna, y organisa la résistance. Un camp fut formé près d'Utique et bientôt, grâce aux renforts fournis par Yarbas, une vingtaine de mille hommes s'y trouvèrent réunis.

Mais Sylla, sans laisser à ses ennemis le temps de se reformer, chargea Cnéius Pompée d'une expédition en Afrique. Il lui confia à cet effet six légions qui partirent sur une flotte de cent vingt galères, suivies d'un grand nombre de bateaux de transport.

Débarqué heureusement en Afrique, le général romain marcha contre ses ennemis, qui l'attendaient dans une forte position, les attaqua en profitant du désordre causé par un orage, les défit, et enleva leur camp, avec leurs bagages et les éléphants du roi Numide. D. Ahénobarbus tomba en combattant ; quant à ses soldats, il en fut fait un grand carnage, puisque trois mille, seulement, d'entre eux purent s'échapper.

Yarbas avait pris la fuite avec les débris de ses Numides et tâchait de gagner sa retraite, lorsqu'il se heurta contre un corps de cavaliers maures, envoyés par le roi Bogud, fils de Bokkus, au secours de Pompée. Gauda fils de Bogud, commandant de cette colonne, contraignit Yarbas à se réfugier derrière les remparts de Bulla-Regia[1], sa capitale.

Pompée, qui avait envahi la Numidie, empêcha les Berbères de porter secours à leur roi. Forcé de se rendre à Gauda, Yarbas fut mis à mort. Hiemsal rentra ainsi en possession de son royaume et reçut, comme récompense de sa fidélité à Sylla, le territoire du vaincu[2] (81). Ces luttes avaient duré sept ans. Vers la même époque Bonus, roi de Maurétanie, ayant cessé de vivre, son empire avait été partagé entre ses deux fils : Bokkus II, qui obtint la partie orientale, avec Yol pour capitale, et Bogud, à qui échut la partie occidentale, avec Tingis. Ce dernier avait fourni son appui à Pompée pour écraser Yarbas.

EXPÉDITIONS DE SERTORIUS EN MAURÉTANIE. — Tandis que la Numidie était le théâtre de ces guerres, Sertorius était chassé de l'Espagne par Annius, lieutenant de Sylla. Forcé de prendre la mer, il s'adjoignit à des pirates ciliciens et vint tenter un débarquement sur les côtes de la Maurétanie. Mais il fut reçu les armes à la main par les farouches montagnards de l'ouest et parvint, non sans peine, à se rembarquer.

---

1. Sur un affluent de la Medjerda, en Tunisie,
2. Florus, *Hist. Rom.*

Il alla chercher un refuge dans les îles Fortunées (Canaries) et, de là, attendit une occasion plus favorable d'intervenir. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Un certain Ascalis, soutenu par une partie des corsaires ciliciens dont nous avons parlé, s'était mis en état de révolte contre le souverain maurétanien et s'était emparé de Tanger.

Sertorius débarqua de nouveau en Afrique avec ses soldats, et vint mettre le siège devant Tanger. Un corps de troupes romaines, sous le commandement de Paccianus (ou Pacciæcus), ayant été envoyé par Sylla au secours d'Ascalis, Sertorius lui offrit le combat, avant qu'il eût opéré sa jonction avec ce dernier, le défit et tua Paccianus ; puis il enleva d'assaut Tanger et fit prisonnier le prétendant et sa famille (82). Encouragé par ce succès et appelé par les Lusitaniens, Sertorius réunit ses guerriers au nombre d'environ deux mille hommes, auxquels s'adjoignirent sept cents Berbères. Étant passé en Espagne, il reçut dans son armée le contingent des Lusitaniens et marcha contre les Romains. On sait qu'il se rendit bientôt maître de toute l'Espagne (78) et que sa puissance fut assez grande pour que Mithridate lui proposât une alliance ; on sait aussi qu'il fallut toute la science et les efforts combinés de Metellus et de Pompée pour triompher de ce chef de partisans (72). Ce fait prouve que les incursions des Berbères de l'ouest en Espagne datent de loin.

LES PIRATES AFRICAINS CHÂTIÉS PAR POMPÉE. — Nous avons vu plus haut des pirates s'associer à Sertorius pour faire une expédition en Maurusie. La Méditerranée était alors infestée par ces écumeurs de mer, précurseurs des corsaires barbaresques, à l'industrie desquels la conquête de l'Algérie par la France a mis fin. Le littoral des Syrtes et de la Cyrénaïque était un des repaires de ces brigands qui enlevaient toute sécurité à la navigation. Les Nasamons se faisaient remarquer parmi eux par leur hardiesse. Des mercenaires et des officiers licenciés, des proscrits, épaves de toutes les guerres civiles, des brigands de toutes les nations complétaient les équipages. Plusieurs expéditions avaient déjà été entreprises contre eux ; mais les leçons qu'on leur avait infligées n'avaient eu, pour ainsi dire, aucun résultat. Leur audace ne connaissait pas de bornes : « l'or, la pourpre, les tapis précieux décoraient leurs navires ; quelques-uns avaient des rames argentées, et chaque prise était suivie de longues orgies au son des instruments de musique[1] ». Ils possédaient, dit-on, plus de trois mille navires avec lesquels ils entreprenaient

1. Duruy, *Hist. des Romains*, t. II, p. 779.

de véritables expéditions et interceptaient souvent les convois de grains venant non seulement de l'Afrique, mais de la Sicile et de la Sardaigne. Les corsaires formaient un véritable état qui avait déclaré la guerre au reste du monde. Ils avaient établi des règles d'obéissance et de hiérarchie auxquelles tous se soumettaient; quant à leurs prises, ils les considéraient comme du butin légitimement conquis par la guerre.

En 67 Pompée, chargé par décret de mettre fin à cette situation insupportable, et ayant reçu à cet effet des forces considérables, divisa sa flotte en treize escadres, nettoya en quarante jours les rivages de l'Espagne et de l'Italie, accula les pirates dans la Méditerranée orientale, détruisit tous leurs navires, et força à la soumission ceux qui n'avaient pas péri.

En 59, lors du premier triumvirat, Pompée obtint dans son lot l'Afrique ; il fit administrer cette province par des lieutenants et conserva des relations amicales avec le prince de Numidie, qui lui devait tout[1].

JUBA I, SUCCESSEUR DE HIEMSAL II. IL SE PRONONCE POUR LE PARTI DE POMPÉE. — Après les événements qui avaient rendu à Hiemsal II son royaume, augmenté de celui de Yarbas, ce prince régna tranquillement pendant de longues années, aidé dans l'exercice du pouvoir, par son fils Juba, sous le protectorat de Rome. A la suite d'une contestation survenue avec un chef berbère du nom de Masintha, le même qui, ainsi que nous l'avons dit[2], gouvernait sans doute la Numidie occidentale, voisine de la Maurétanie, les princes africains vinrent soumettre leur procès au Sénat. Juba, représentant son père, obtint gain de cause malgré l'opposition de César qui, d'après Suétone, serait allé, dans son ardeur à défendre Masintha, jusqu'à saisir par la barbe son adversaire. Juba garda un âpre ressentiment de cette violence et profita de son séjour à Rome pour resserrer les liens qui unissaient son père au parti pompéien.

En l'an 50 Hiemsal cessa de vivre. Son fils Juba lui succéda. C'était un homme d'un courage et d'une hardiesse remarquables; ses rapports avec les Romains l'avaient initié aux raffinements de la civilisation ; mais son goût pour les choses de la guerre l'avait empêché de tomber dans la mollesse. Persuadé qu'il était appelé à jouer un grand rôle dans la querelle qui divisait alors le peuple romain, son premier soin, en prenant le pouvoir, fut d'organiser ses forces, non seulement au moyen de ses guerriers

1. Boissière, p. 1.69.
2. D'après M. Poulle, *loc. cit.*

numides, mais encore en attirant à lui des aventuriers de toute race, qui, profitant de l'anarchie générale, s'étaient réunis en bandes et guerroyaient pour leur compte sur divers points. Ainsi préparé, il attendit, au cœur de son royaume, que le moment d'agir fût arrivé.

DÉFAITE DE CURION ET DES CÉSARIENS PAR JUBA. — L'Occasion ne tarda pas à se présenter. Après que César eut enlevé l'Italie aux Pompéiens, Attius Varus, lieutenant de Pompée, se réfugia avec quelques forces en Afrique, y proclama l'autorité de son maître et se mit en relations avec Juba. Curion, ennemi personnel de ce dernier, dont il avait proposé au Sénat la dépossession, fut dépêché par César pour réduire le rebelle et son allié numide, déclaré ennemi public. Après quelques opérations dans lesquelles il eut l'avantage, il contraignit Varus à se réfugier à Utique et commença le siège de cette ville. La situation des Pompéiens devenait critique, lorsque Juba accourut à leur secours, à la tête d'une puissante armée, ce qui contraignit Curion à lever le siège et à chercher lui-même un refuge derrière les retranchements du camp Cornélien[1], où rien ne lui manquait. Il aurait pu résister avec succès aux forces combinées de ses ennemis : mais ceux-ci employèrent la ruse pour l'en faire sortir et leur stratagème réussit. Ils répandirent le bruit que Juba, rappelé dans son royaume par une révolte subite, avait emmené la plus grande partie de ses forces, en laissant le reste sous le commandement de son général Sabura. Pour donner plus de sérieux à cette feinte, le roi numide se tint en arrière avec le gros de son armée et ses éléphants et fit avancer Sabura suivi de peu de monde.

Aussitôt Curion sortit du camp avec une partie de ses gens et se porta sur la Medjerda (Bagradas), où il ne tarda pas à rencontrer l'avant-garde numide. Les prisonniers confirmant les précédents rapports, à savoir qu'il n'avait devant lui que Sabura, le général romain se lança imprudemment à la poursuite des guerriers indigènes qui, tantôt combattant, tantôt fuyant, l'attirèrent dans un terrain choisi, à portée des renforts de Juba. Les Césariens, harassés de fatigue, débandés, négligeant leurs précautions habituelles, car ils se croyaient sûrs de la victoire, se virent tout à coup entourés par de nouveaux et innombrables ennemis, parmi lesquels deux mille cavaliers espagnols et gaulois de la garde de Juba. Il ne leur restait qu'à vendre chèrement leur vie. Enflammés par l'exemple de Curion, qui refusa de fuir, ils combattirent avec la plus grande

1. Les vestiges de ce camp se voient encore à Porto Farina.

bravoure et furent tous exterminés. La tête du général romain fut apportée au prince berbère.

Dès que la nouvelle de cette défaite parvint au camp cornélien, les soldats furent pris d'une véritable panique, que le préteur M. Rufus fut impuissant à calmer. Tous se précipitèrent vers le rivage afin de s'embarquer sur des navires marchands ancrés dans le port ; mais la plupart de ces barques sombrèrent, étant surchargées ; dans certains navires, les marins jetèrent à l'eau les soldats, et il en résulta que, de toute cette armée, bien peu de Césariens purent gagner la côte de Sicile, où ils arrivèrent isolés et démoralisés. Ceux qui n'avaient pu s'embarquer se rendirent à Juba qui les fit tous massacrer sans pitié[1].

Rempli d'orgueil par ce succès, Juba entra solennellement à Utique et commença à faire rudement sentir son arrogance aux Pompéiens.

LES POMPÉIENS SE CONCENTRENT EN AFRIQUE APRÈS LA BATAILLE DE PHARSALE. — Mais, tandis que l'Afrique était le théâtre de ces événements, le grand duel de César et de Pompée se terminait à Pharsale par la défaite de celui-ci, suivie bientôt de sa mort misérable (août-juin 48). Les débris des Pompéiens vinrent en Afrique se réfugier auprès de Varus et tenter de se reformer sous la protection de Juba.

Metellus Scipion, beau-père de Pompée, Labiénus et autres chefs du parti pompéien, et enfin Caton, arrivé le dernier, après avoir mis la Cyrénaïque en état de défense, se trouvèrent réunis et ne tardèrent pas à grouper des forces respectables, tant comme effectif que comme matériel et vaisseaux. Ils enrôlèrent aussi un grand nombre d'indigènes et renforcèrent leurs légions au moyen d'éléments divers. L'éloignement de César, retenu en Égypte, favorisait cette réorganisation de leurs forces. Malheureusement la concorde était loin de régner parmi les Pompéiens : Scipion et Varus s'y disputaient le commandement, et Juba faisait avec insolence sentir le poids de son autorité à tous. Il fallait l'énergie de Caton pour éteindre ces discordes et rappeler chacun à son devoir. Grâce à lui, Scipion fut reconnu général en chef des forces pompéiennes ; ce fut lui également qui sauva Utique de la destruction, car Juba voulait raser cette cité comme étant attachée au parti césarien. Il s'appliqua particulièrement à la fortifier et laissa aux autres chefs le soin de diriger les opérations actives. Le roi berbère, rempli d'orgueil par l'importance que lui

1. Appien, *passim*.

donnaient les événements, s'entoura des insignes de la royauté et fit frapper des monnaies à son effigie. Il avait imposé aux Pompéiens cette condition, qu'en cas de succès, la province d'Afrique lui serait donnée, et il se voyait déjà souverain d'un puissant empire[1].

CÉSAR DÉBARQUE EN AFRIQUE. — Ainsi, il ne suffisait pas à César d'avoir vaincu son rival à la suite d'une brillante campagne. Il fallait recommencer une nouvelle guerre contre son parti, sur un autre continent et avec des forces bien inférieures à celles de ses ennemis. César accepta les nécessités de la situation avec sa décision ordinaire, Retenu à Alexandrie par les vents contraires, il prit toutes les dispositions pour assurer la réussite de sa téméraire entreprise. Dans le but d'entraver le secours que Juba allait offrir aux Pompéiens, il le proclama, ainsi que nous l'avons dit, ennemi public, et accorda ses états aux deux rois de Maurétanie Bokkus et Bogud, comptant bien qu'ils attaqueraient la frontière occidentale de la Numidie et feraient ainsi une salutaire diversion. Au commencement de l'an 46, César débarqua non loin d'Hadrumète (Sousa), après une périlleuse traversée dans laquelle sa flotte avait été dispersée. Il n'avait alors avec lui qu'environ cinq mille fantassins et cent cinquante cavaliers gaulois. C'est avec cette faible armée qu'il allait affronter, loin de tout secours, des forces combinées montant à soixante mille hommes, avec une nombreuse cavalerie et des éléphants. Heureusement pour le dictateur, ses ennemis ne surent pas tirer parti de leurs avantages. Leurs nombreux navires restèrent à l'ancre, au lieu d'aller intercepter ses communications et empêcher l'arrivée de renforts. Scipion soumis aux caprices de Juba, se montra d'une faiblesse extrême et, pour plaire à ce prince, laissa ses soldats ravager la province d'Afrique, ce qui détacha de lui la population coloniale qui ne voulait à aucun prix subir la domination d'un Berbère. Enfin les opérations de guerre furent menées sans énergie ni cohésion.

Cependant César, après avoir en vain essayé de se rendre maître d'Hadrumète, soit par la force, soit en achetant Considius qui défendait cette place, se vit bientôt forcé de battre en retraite, poursuivi dans sa marche par un grand nombre de Numides, contre lesquels la cavalerie gauloise était obligée de faire tête à chaque instant. Bien accueilli par les habitants de Ruspina[2], il se retrancha dans cette localité et reçut également

1. Mommsen, *Hist. Rom.*, t. VII, p. 128.
2. Monastir, selon M. Guérin.

la soumission de Leptis parva[1], ce qui lui procura l'avantage d'un bon port où il ne tarda pas à recevoir des renforts et des provisions.

Bientôt arriva Labiénus à la tête d'une armée de huit mille hommes, comprenant un grand nombre de cavaliers numides. César leur offrit aussitôt le combat, et, grâce à une habile tactique, parvint à repousser ses ennemis. Malgré ce succès, sa situation était des plus critiques : Scipion arrivait avec huit légions et de nombreux cavaliers ; il n'était plus qu'à trois journées, et derrière lui s'avançait le gros de l'armée de Juba, commandée par le prince berbère en personne. Bloqué, manquant de tout, César déploya, dans cette conjoncture critique, les ressources de son génie: construisant des machines de guerre, démolissant des galères pour avoir le bois nécessaire aux palissades, enfin nourrissant ses chevaux au moyen d'algues marines lavées dans l'eau douce. Heureusement Salluste, alors préteur, parvint à surprendre l'île de Kerkinna, où avaient été entassées de nombreuses provisions qui assurèrent le salut des Césariens.

DIVERSION DE SITTIUS ET DES ROIS DE MAURÉTANIE. — Sur ces entrefaites, un certain P. Sittius, chef d'une bande d'aventuriers, avec lequel César était en pourparlers depuis quelque temps, se joignit aux troupes de Bogud, roi de la Maurétanie orientale, et envahit la Numidie par l'ouest. Ce Sittius, Italien d'origine, compromis dans la conspiration de Catilina, et qui déjà, en 48, avait aidé Cassius, lieutenant de César, à écraser Marcellus eu Espagne, avait réuni en Afrique une véritable armée de malandrins de tous les pays avec lesquels il se mettait au service de quiconque le payait convenablement[2]. Homme énergique et d'une grande audace, son appui, surtout après sa jonction avec les troupes de Maurétanie, allait être d'un grand prix pour César.

Marchant résolument sur Cirta, Sittius parvint sans empêchement sous les remparts de cette ville, l'enleva après un siège de peu de jours[3] et se rendit maître d'une autre place forte dont on ignore le nom, où se trouvaient les magasins d'armes et de vivres de Juba. Appuyé sur cette forteresse, il rayonna dans tous les sens, menaçant les villes et les campagnes de la Numidie.

A la réception de ces graves nouvelles, Juba dut faire rétrograder une partie de son armée pour s'opposer aux entreprises des envahisseurs et couvrir sa capitale. Mais bientôt un autre sujet d'inquiétude le força à

1. Lemta, au sud du golfe de Hammamet, selon le même.
2. Appien, *De Bell. civ.*, lib. IV, cap. 54. Salluste, *Catil.*, c. 21.
3. Hirtius, *De bell. afr.*

porter ses regards vers le sud. Les Gétules, travaillés par les émissaires de César, s'étaient lancés sur sa frontière méridionale. Il fallut donc distraire encore de nouveaux soldats pour contenir les nomades sahariens. Ainsi Juba, menacé sur ses derrières et sur son flanc, fut contraint de suspendre son mouvement et de changer ses plans. Il n'est pas douteux que ces diversions assurèrent le salut de César.

BATAILLE DE THAPSUS, DÉFAITE DES POMPÉIENS. — Cependant César, après s'être solidement établi dans ses retranchements, avait cherché à s'étendre sur le littoral, ayant en face de lui Scipion, appuyé sur Hadrumète, Thapsus[1] et Thysdrus[2]. Ce général restait, depuis deux mois, dans une inaction incompréhensible, appelant sans cesse Juba à son secours ; mais le prince berbère avait d'autres soucis, ainsi qu'on l'a vu. Peut-être aussi ne se souciait-il pas trop de débarrasser les Pompéiens de leur ennemi et n'était-il pas fâché de les laisser à la merci de César, pour arriver ensuite, écraser celui-ci et rester maître du pays[3].

Cédant enfin à des instances de plus en plus pressantes ou peut-être à des promesses précises, Juba laissa le commandement des opérations contre Sittius à son lieutenant Sabura, se porta vers l'est et établit son camp en arrière de celui de Scipion. Les soldats de César, effrayés de l'approche du prince numide dont la renommée avait considérablement exagéré les forces, furent surpris de constater que son armée n'était pas aussi puissante qu'on l'annonçait. Le dictateur, qui venait de recevoir du renfort, profita habilement de cette impression pour prendre l'offensive et attaquer Thapsus, ville construite sur une sorte de presqu'île. Par son ordre, l'isthme qui reliait cette ville à la terre fut coupé et toute communication se trouva interrompue entre les assiégés et les Pompéiens.

Déjà les Césariens avaient remporté quelques avantages sur terre et sur mer et repris confiance, d'autant plus que les rangs de leurs ennemis s'éclaircissaient par la désertion. La désaffection des populations s'accentuait chaque jour, et Juba, pour faire un exemple, était allé détruire la ville de Vacca (Badja), dont les habitants avaient offert leur soumission à César. Scipion ne pouvant plus persister dans son inaction, se porta au secours de Thapsus où il fut rejoint par Juba. Bientôt César, qui avait pris

1. Ras Dimas, au sud du golfe de Hammamet.
2. El Djem.
3. Cf. Hirtius.

toutes ses dispositions pour l'offensive, fit attaquer ses ennemis coalisés. Les Césariens déployèrent la plus grande bravoure et forcèrent les Pompéiens à reculer. Les éléphants affolés contribuèrent au désordre et empêchèrent la cavalerie numide de donner. Le camp des Pompéiens et celui de Juba tombèrent successivement aux mains des vainqueurs. Quant à l'armée coalisée, naguère si nombreuse et si puissante, elle fuyait en désordre dans toutes les directions. Les Césariens firent des vaincus un carnage horrible : dix mille cadavres restèrent sur le champ de bataille.

Cette-belle victoire assurait le succès de César. Les villes environnantes, Hadrumète, Thysdrus, qui étaient déjà pour lui, s'empressèrent de se rendre à ses officiers pendant que sa cavalerie marchait sur Utique. Caton essaya d'y organiser la résistance, mais, on l'a vu, les habitants de cette ville étaient pour César ; aussi n'eut-il bientôt d'autre ressource pour échapper au vainqueur que de se donner la mort (avril 46).

MORT DE JUBA ; LA NUMIDIE ORIENTALE EST RÉDUITE EN PROVINCE ROMAINE. — Après la bataille de Thapsus, les chefs pompéiens qui échappèrent au fer du vainqueur prirent la route de l'ouest pour tâcher d'atteindre l'Espagne. Mais Sittius, qui les attendait au passage, en arrêta un grand nombre et coula leurs vaisseaux dans le port d'Hippone[1]. Scipion, repoussé en Afrique par la tempête, se perça de son épée.

Quant à Juba, échappé de la mêlée, il évita la poursuite des vainqueurs ; en se cachant le jour et ne marchant que la nuit, il parvint à atteindre sa capitale Zama regia, où il avait laissé sa famille et où il espérait trouver un refuge. Mais les habitants, effrayés par les préparatifs de destruction générale qu'il avait faits avant son départ, en prévision d'une défaite possible, refusèrent de lui ouvrir les portes de leur cité : ni les prières ni les menaces ne purent les fléchir, et ils ne voulurent même pas laisser sortir la famille de leur roi. Il fallait, pour agir ainsi, qu'ils jugeassent sa cause bien compromise. Elle l'était en effet, car Sittius avait vaincu et tué Sabura ; le roi berbère n'avait plus un asile.

Juba se décida alors à se retirer à sa maison de campagne avec le pompéien Pétréius et quelques serviteurs fidèles. Les Césariens, appelés par les gens de Zama, accouraient, et il ne restait au prince vaincu qu'a mourir. Il fit préparer un festin qu'il partagea avec Pétréius, puis tous deux engagèrent un combat singulier où ils devaient périr l'un et l'autre. Mais là encore la fortune fut contraire au prince numide : il

1. Florus, Hist. Rom.

triompha de Pétréius, sans avoir reçu de blessure mortelle et en fut réduit à se plonger lui-même son glaive dans le corps ; enfin, comme la mort n'arrivait pas, il se fit achever par un esclave.

Ainsi finit le dernier roi de Numidie.

La partie orientale de ce royaume fut réduite en province romaine (46) sous le nom de Nouvelle Numidie ou d'Africa nova. César plaça Salluste à sa tête, avec le titre de proconsul. S'il faut s'en rapporter au témoignage de Dion Cassius et de Florus, l'historien de la guerre de Jugurtha, dans son court passage en Numidie, s'y rendit coupable de telles exactions qu'il fut traduit en justice et couvert de honte et d'infamie (Dion).

Les habitants de Zama, qui avaient si hardiment résisté à leur roi, furent affranchis d'impôts.

Il restait quelqu'un à récompenser : Sittius, dont la coopération avait été si décisive. César lui donna, ainsi qu'il ses compagnons, les territoires environnant Cirta qu'ils avaient conquis. Ces territoires, selon Appien, appartenaient à un certain Masanassès, ami et allié de Juba, et père d'Arabion, qui se réfugia en Espagne. Ainsi s'établit la colonie des Sittiens dont les tombes sont si nombreuses à Constantine[1].

Juba laissait un fils. Le vainqueur l'épargna et l'envoya à Rome, où il reçut une brillante éducation. Nous le verrons plus tard jouer un rôle important dans l'histoire de l'Afrique...

Enfin Bogud I reçut, pour prix de son alliance, la partie occidentale de la Numidie.

CHRONOLOGIE DES ROIS DE NUMIDIE.

Sifax, (ou Syphax), roi des Massésyliens….....vers 225
Gula, roi des Massyliens.....vers 225
Massinissa, roi des Massésyliens.....201
Vermina, roi des Massyliens.....201
Massinissa seul.....(?)
Micipsa.....149
Gulussa….....149
Manastabal.....149
Micipsa seul….....vers 145

1. Selon M. Poulle (*Maurétanie Sétifienne*, p. 86), la colonie des Sittiens ou Cirtésiens s'étendit assez loin au sud-est et se prolongea au nord, jusque vers Chullu (Collo). Elle comprit les colonies de Milevum (Mila), Rusicada (Philippeville) et un grand nombre de bourgs.

CHRONOLOGIE DES ROIS DE NUMIDIE (Suite).

Adherbal.....vers 118
Hiemsal.....vers 118
Jugurtha.....vers 118
Adherbal.....vers 117
Jugurtha.....vers 117
Jugurtha seul.....vers 112
Gauda, Numidie propre.....vers 104
Bokkus Numidie occid.....vers 104
Hiemsal Il, Numidie orientale.....(?)
Yarbas Numidie centrale.....(?)
Masintha Numidie sétifienne.....(?)
Yarbas, Numidie orientale et centrale.....vers 88
Masintha (?) sétifienne.....vers 88
Hiemsal, Numidie orientale et centrale.....vers 81
Masintha (?) sétifienne.....vers 81
Juba I, Numidie orientale et centrale.....vers 50
Masanassès, sétifienne.....vers 50

En 46, la Numidie orientale et centrale est réduite en province romaine. La sétifienne est réunie à la Maurétanie orientale.

CHAPITRE VII
LES DERNIERS ROIS BERBÈRES

46 avant J.-C. — 43 après J.-C.

Les rois maurétaniens prennent parti dans les guerres civiles. — Arabion rentre en possession de la Sétifienne. — Lutte entre les partisans d'Antoine et ceux d'Octave. — Arabion se prononce pour Octave. — Arabion s'allie à Lélius lieutenant d'Antoine ; sa mort. L'Afrique sous Lépide. — Bogud II est dépossédé de la Tingitane. Bokkus III réunit toute la Maurétanie sous son autorité. — La Berbérie rentre sous l'autorité d'Octave. — Organisation de l'Afrique par Auguste. — Juba II roi de Numidie. — Juba roi de Maurétanie. — Révolte des Berbères. — Mort de Juba ; Ptolémée lui succède. — Révolte des Tacfarinas. — Assassinat de Ptolémée. — Révolte d'Ædémon. La Maurétanie est réduite en province Romaine. — Division et organisation administrative de l'Afrique romaine. — CHRONOLOGIE DES ROIS DE MAURÉTANIE.

LES ROIS MAURÉTANIENS PRENNENT PARTI DANS LES GUERRES CIVILES. — Après tant de secousses, la Berbérie ne recouvra pas encore la tranquillité qui lui aurait été si nécessaire pour panser ses plaies. Liée désormais au sort de Rome, elle devait ressentir le contrecoup de toutes les luttes que s'y livraient les partis. Le meurtre de César, les compétitions qui en furent la conséquence fournirent aux Africains de nouvelles occasions d'y participer.

Bogud I, fidèle à César, avait aidé le dictateur à écraser en Espagne les restes du parti pompéien (45). Il était logique, ou au moins conforme à l'usage, que Bokkus II se prononçât dans un sens opposé ; aussi ses deux fils combattirent-ils à Munda pour Sextus et Cnéus Pompée.

ARABION RENTRE EN POSSESSION DE LA SÉTIFIENNE. — Nous avons vu que le prince berbère Arabion, fils de Masanassès, après avoir été dépossédé du royaume de son père (la Numidie sétifienne), avait rejoint, en Espagne, les fils de Pompée. A la tête d'une bande d'aventuriers, il vécut d'abord de brigandages ; puis, sa troupe grossissant, il devint redoutable et lutta, non sans succès, contre les cohortes du dictateur. Après la mort de César (15 mai 44) Arabion jugea le moment favorable pour reconquérir l'héritage de son père. Il passa en Afrique et s'appliqua à former une armée. On dit même qu'il envoya des Numides au jeune Pompée, pour qu'ils apprissent, sous sa direction, à combattre à la

romaine[1]. Bientôt il fut en mesure d'entrer en campagne et, par son courage et son habileté, ne tarda pas à triompher de Bokkus III qui avait succédé à son père Bogud I, et à rentrer en possession du royaume paternel. En vain Bokkus, s'appuyant sur les services passés, réclama le secours d'Octave. Le jeune triumvir avait alors d'autres occupations et ainsi toute la contrée comprise entre Saldæ et l'Amsaga, la Numidie sétifienne, échappa au prince maure pour rentrer en la possession de son ancien chef.

« Arabion était actif, entreprenant, astucieux comme un Numide, doué de qualités guerrières, avide de pouvoirs. » Il n'est pas douteux qu'il n'ait nourri l'espoir d'expulser les Romains de la Numidie. Son premier acte d'hostilité fut d'attirer Sittius, le spoliateur de son père, dans une embuscade, et de le tuer. Puis il attendit pour voir comment ce nouvel attentat serait jugé à Rome. Mais l'attention était absorbée dans la métropole par des choses autrement graves que les usurpations d'un Numide.

LUTTES ENTRE LES PARTISANS D'OCTAVE ET CEUX D'ANTOINE. — A la suite du partage effectué entre les triumvirs, l'Afrique était échue à Octave. La Numidie était alors gouvernée par Titus Sextius, tandis que l'ancienne province d'Afrique obéissait à Cornificius. Octave donna à Sextius le commandement des deux provinces réunies, et cet officier voulut prendre possession de la Proconsulaire, mais Cornificius refusa d'évacuer l'Afrique, en déclarant qu'il tenait son poste du sénat et qu'il n'avait cure de ce qui pouvait avoir été fait par les dictateurs. Bientôt la guerre éclata entre eux.

Cornificius, qui disposait des forces les plus considérables, envahit la Numidie nouvelle, tandis que Sextius, pour forcer l'ennemi à la retraite, allait hardiment s'emparer d'Hadrumète et des localités voisines. Cornificius, séparant ses forces, chargea son lieutenant Décimus Lélius d'assiéger Cirta, avec une partie de son armée, et confia le reste à P. Ventidius avec mission de repousser Sextius. Cette tactique parut devoir être couronnée de succès, car Sextius, s'étant laissé surprendre, fut battu et réduit à la fuite.

ARAMON SE PRONONCE. POUR OCTAVE. — Cependant Arabion, qui était sollicité par les deux gouverneurs de se prononcer pour chacun d'eux, gardait une attitude expectante afin de saisir le moment d'intervenir avec profit. Craignant, s'il laissait écraser Sextius, que

1. Poulle, *Maurétanie Sétifienne*, p. 94 et passim.

2. Poulle *loc. cit.* Nous suivons entièrement son récit, car il est impossible de mieux résumer cet épisode de l'histoire de la Berbérie.

son adversaire ne devînt trop redoutable, ou, peut-être, prévoyant le triomphe d'Octave, le prince berbère se déclara alors pour ce dernier, et entraîna avec lui les Sittiens. Cette nouvelle rendit la confiance à Sextius alors assiégé par ses ennemis : ayant enflammé le courage de ses soldats, il opéra une sortie heureuse et parvint à triompher de Venti, qui resta sur le champ de bataille.

La conséquence de ces événements fut la levée immédiate du siège de Cirta et la retraite de Lélius sur Utique, où se trouvait le camp de Cornificius. Arabion l'y poursuivit, tandis que Sextius arrivait de l'autre côté. Ainsi le partisan d'Antoine se trouvait pris entre deux ennemis ; mais il disposait de forces considérables et aurait été en mesure de résister avec fruit, si la fortune ne s'était tournée si manifestement contre lui.

Lélius envoyé en reconnaissance se heurta contre le corps de Sextius, qui l'attaqua avec violence. Secondé par un habile mouvement d'Arabion, celui-ci parvint à le séparer du camp et à le contraindre à la retraite. La cavalerie du prince numide le força de chercher un refuge sur une montagne escarpée. Cornificius, voyant la position critique de son lieutenant, sort du camp pour aller à son secours. Pendant ce temps Arabion a détaché de son armée un corps d'hommes déterminés qui escaladent par surprise les retranchements du camp, et massacrent les soldats laissés à sa garde.

Cornificius, dans cette conjoncture critique, continue à pousser hardiment sa marche pour opérer sa jonction avec Lélius ; mais celui-ci ne fait rien pour le seconder, de sorte qu'il reste seul exposé à l'attaque combinée de Sextius et d'Arabion. Bientôt, tous ses soldats tombent autour de lui, et lui-même trouve la mort du guerrier. Pendant ce temps, Lélius désespéré se perçait de son épée et ses soldats démoralisés n'essayaient pas de résister à leurs ennemis.

« La journée avait été bonne pour Arabion ; il avait donné une province à Sextius et conquis le pardon de son ancienne hostilité contre César ; il rentra dans ses États chargés de dépouilles et peut-être y annexa-t-il quelques cantons de la Nouvelle Numidie. Cette heureuse campagne eut encore pour résultat de raffermir la couronne sur sa tête et de consacrer son titre de roi[1] ».

Toute l'Afrique romaine resta ainsi soumise à l'autorité de Sextius. En 43, après la réconciliation d'Octave et d'Antoine et la formation d'un nouveau triumvirat, Sextius fut sacrifié et remplacé par C. F. Fango.

---

1. Poulle, *Maurétanie*, p. 99. Appien, de *bell. civ*, lib. IV. Dion Cassius, lib. XLVII.

L'Afrique avait été conservée par Octave. Mais, à la suite de la bataille de Philippes, en 42, un nouveau partage intervint entre les triumvirs : Antoine reçut l'Orient et dans son lot se trouvèrent la Cyrénaïque et l'Afrique propre, tandis que la Numidie seule restait à César-Octavien, avec les régions de l'Occident.

ARABION S'ALLIE A SEXTIUS LIEUTENANT D'ANTOINE. SA MORT. — La femme d'Antoine, Fulvie, qui selon l'expression de V. Paterculus n'avait de féminin que le corps, chargea Sextius resté en Afrique de s'emparer de la province échue à son mari. Fango, ne cédant qu'à la force, alla prendre le gouvernement de la Nouvelle Numidie ; mais son administration ne l'avait pas rendu sympathique. Il trouva la population en armes, et bientôt une révolte générale éclata contre lui. Arabion et les Sittiens soutenaient les rebelles. Cependant Fango parvint à rétablir son autorité et Arabion, vaincu par lui, alla chercher un refuge auprès de Sextius.

Fango somma ce dernier de lui livrer le roi berbère et, sur son refus, envahit des cantons de l'ancienne province et y porta le ravage. Mais Sextius, secondé par Arabion et un grand nombre de Numides, ayant marché contre lui, le força à une prompte retraite. Sur ces entrefaites, Sextius fit assassiner perfidement Arabion. Les détails fournis par Dion Cassius et Appien, sur ce fait, sont contradictoires, et il est assez difficile de se rendre compte du motif de ce meurtre. Selon ces auteurs, Sextius aurait redouté la grande influence exercée sur les Berbères par Arabion et aurait agi sous la double impulsion de la jalousie et de la crainte.

Quoi qu'il en fût, ce meurtre détacha de Sextius tous les cavaliers numides, qui allèrent offrir leurs services à Fango et le poussèrent à attaquer de nouveau son rival. Mais, encore une fois, la victoire se prononça pour Sextius : Fango vaincu et mis en déroute se donna la mort. Zama, qui résistait encore, ne tarda pas à être réduite à la soumission. Ainsi Sextius resta maître de toute l'Afrique. Il ajouta sans doute à ses provinces l'ancien royaume d'Arabion, la Numidie sétifienne.

L'AFRIQUE SOUS LÉPIDE. — En l'an 40, Lépide, qui avait reçu l'Afrique pour son lot, vint, avec six légions détachées de l'armée d'Antoine, en prendre possession. Sextius lui remit sans opposition ses provinces, et durant quatre années, les deux Afriques obéirent à son administration. Les auteurs donnent fort peu de renseignements sur cette période. On sait seulement que Lépide retira à Karthage, la Junonia de Gracchus, ses privilèges de colonie romaine, et lui enleva même une

partie de ses habitants qu'il déporta au loin. Quelle fut la cause de cette sévérité ? Peut-être les colons de Karthage témoignèrent-ils des sentiments peu favorables au triumvir, peut-être celui-ci céda-t-il aux conseils des habitants d'Utique, dont la rivalité contre la colonie voisine était un héritage des siècles. La nouvelle Karthage était en effet devenue très florissante sous le consulat de Marc-Antoine. On est réduit à cet égard à des conjectures.

BOGUD II EST DEPOSSÉDÉ DE LA TINGITANE. BOKKUS III RÉUNIT TOUTE LA MAURÉTANIE SOUS SON AUTORITÉ. — L'année 40 avait vu la mort de Bokkus II, roi de la Tingitane, qui avait été remplacé par Bogud II, son fils. Héritier de la haine de son père contre Octave, Bogud céda aux instances de Lucius Antonius, alors proconsul en Espagne, et en 38, il passa dans la péninsule avec une armée, afin d'arracher cette province aux lieutenants d'Octave. Mais à peine avait-il quitté l'Afrique qu'une révolte éclatait dans sa capitale, à Tingis même.

En même temps, Bokkus III, roi de la Numidie orientale, profitait de son absence et des mauvaises dispositions de ses sujets pour envahir son royaume et occuper les principales villes.

Rappelé en Afrique par ces graves événements, Bogud trouva tous les ports fermés et fut repoussé partout où il se présenta. Son absence lui coûtait sa couronne. Il alla chercher un refuge à Alexandrie, auprès d'Antoine, qui lui donna un commandement important. Il devait périr plus tard à Methone[1].

Bokkus III réunit ainsi sous son autorité deux les Maurétanies et vit son usurpation ratifiée par Octave. Établi à Yol (Cherchel), ce Berbère, vassal de Rome, régna assez paisiblement, ou plutôt obscurément, pendant plusieurs années. Il mourut en 33.

LA BERBÉRIE RENTRE SOUS L'AUTORITÉ D'OCTAVE. — En 36, Lépide appelé par Octave en Sicile pour coopérer à la guerre contre Sextus Pompée, quitta l'Afrique à la tête de douze légions. Mais bientôt des discussions s'élevèrent entre les deux triumvirs, et Lépide fut dépouillé de son autorité par Octave qui envoya en Afrique, pour le remplacer, Statilius Taurus. Les historiens parlent, mais sans donner de détails précis, des incursions des Musulames et des Gétules, populations établies sur la limite du désert, et des razzias qu'ils opéraient alors dans le Tel. Le nouveau gouverneur dut faire plusieurs expéditions contre ces

1. Agrippa, entre les mains de qui il était tombé, lui fit trancher la tête (31).

pillards pour les forcer à rentrer, dans leurs limites.

En l'an 33, Octave vint lui-même en Afrique et réunit les possessions de Bokkus au domaine du peuple romain.

Karthage avait été privée par Lépide de ses privilèges de colonie romaine et même dépeuplée en partie. Octave s'attacha à rendre à la colonie de Caius Gracchus toute sa splendeur et lui envoya trois mille citoyens romains. Nous avons vu que les Romains avaient essayé de donner à la colonie de Gracchus le nom de Junonia. Octave la consacra à Vénus, déesse protectrice de la famille Julia, mais ce dernier vocable fut aussi éphémère que le précédent[1].

Vers le même temps, Antoine, entièrement subjugué par les charmes de Cléopâtre, lui rendait la Cyrénaïque, et pour la dernière fois cette province était rattachée à l'empire d'Égypte. Mais trois ans plus tard (en 33), il se déclarait publiquement son époux et partageait ses provinces entre les enfants de sa femme. C'est ainsi que la jeune Cléopâtre Séléné, dont nous aurons bientôt à parler, reçut en dot la Cyrénaïque.

La longue rivalité d'Antoine et d'Octave se terminait, le 2 septembre 31, par la bataille d'Actium. Après sa défaite, le triumvir songea à s'appuyer sur les quatre légions qu'il avait laissées en Cyrénaïque à son lieutenant. Scaurus ; mais celui-ci les avait livrées, ainsi que le pays qu'il était chargé de défendre, à Gallus, officier d'Octavien. En vain Antoine essaya-t-il, à Parœtonium, de rappeler ses soldats à la fidélité ; sa voix ne fut pas écoutée et, perdant tout espoir, il alla chercher auprès de Cléopâtre un trépas misérable.

Ainsi toute l'Afrique se trouva soumise à l'autorité d'Octave.

ORGANISATION DE L'AFRIQUE PAR AUGUSTE. — Octave avait conservé sous son autorité directe les Maurétanies depuis la mort de Bokkus et tenté d'y implanter une colonisation latine, pour amener insensiblement les indigènes à se façonner aux lois et aux usages des Romains et les préparer à accepter sans mécontentement leur réunion définitive à l'empire[2]. Après la mort d'Antoine et de Cléopâtre, leurs enfants furent recueillis par Octave qui les traita avec les plus grands égards. Parmi eux se trouvait la jeune Cléopâtre Séléné ; il la donna en mariage au fils de Juba, qui venait de combattre pour lui à Actium, et confia à celui-ci le gouvernement de l'Égypte[3].

---

1. Appien, *Punic*. 136. Suétone, Aug. 47
2. Poulle, *Maurétanie*, p. 102.
3. La date de cette nomination est incertaine.

Resté maître incontesté du pouvoir, Octave s'était sérieusement occupé de l'organisation des provinces. Dans les dernières années de la république, elles étaient au nombre de quatorze, gouvernées soit par des préteurs, soit par des consulaires. Le 13 janvier de l'an 27, au moment où il constituait le régime impérial, Auguste maintint cette division : les provinces paisibles et depuis longtemps conquises, où peu de forces étaient nécessaires, furent appelées sénatoriales ou proconsulaires ; les autres, où stationnèrent particulièrement les légions, furent dites prétoriennes ou de l'empereur, général en chef des armées[1]. L'Afrique, avec la Numidie, la Cyrénaïque avec la Crète, furent classées parmi les provinces sénatoriales ; mais ces divisions changèrent selon les circonstances.

La IIIe légion (Augusta) fut chargée de tenir garnison en Afrique. Auguste plaça son quartier permanent à Theveste (Tebessa), au pied oriental de l'Aourès, à cheval sur les routes de la province de Karthage, de la Numidie et de la région des oasis et de la Tripolitaine. Elle protégeait aussi le pays colonisé contre les invasions des Gétules.

JUBA II, ROI DE NUMIDIE. — Vers le même temps, c'est-à-dire entre l'an 29 et l'an 25, Auguste plaça Juba Il à la tête de la Numidie, non comme un simple gouverneur, mais comme roi vassal[2]. C'était une nouvelle application de son système qui consistait à chercher à se rallier les indigènes en les amenant à l'assimilation ; il pensait ne pouvoir trouver un meilleur intermédiaire qu'un compatriote parfaitement romanisé.

Nous avons vu qu'après la mort de son père, le jeune Juba avait été élevé à Rome avec le plus grand soin, sous l'œil de César. Les maîtres les plus célèbres de la Grèce et de l'Italie l'initièrent à toutes les connaissances de l'époque et firent de ce jeune Berbère un savant et un raffiné[3]. C'était, au dire de Plutarque, un homme beau et gracieux[4]. Ces dons naturels, rehaussés par la culture, lui gagnèrent l'amitié d'Auguste et d'Octavie et firent sa fortune. Hâtons-nous de dire qu'il ne trompa pas l'espoir qu'on avait placé en lui et que, s'il n'amena pas, comme ses protecteurs avaient pu l'espérer, les indigènes à l'assimilation, c'est que la tâche était beaucoup trop difficile et ne pouvait être l'œuvre d'un homme.

Il est assez difficile de dire quelle fut l'action du roi indigène sur

1. *Hist. des Romains* par Duruy, t. IV, p. 2.
2. De la Blanchère : *De rege Juba, regis Jubæ filio*, Paris 1883.
3. Dion Cassius, 1. LI, ch. xv.
4. *Auton*, c. VII.

le territoire de la colonie des Sittiens. Il est probable que, tout en exerçant sur lui son autorité gouvernementale, il lui laissa ses franchises communales et n'administra, à proprement parler, que la partie orientale de la Numidie, cette *Africa nova* que César avait érigée en province après sa victoire.

Que se passa-t-il en Numidie pendant les années qui suivirent l'élévation de Juba ? Les auteurs sont muets sur ce point, et nous en sommes réduits à supposer que son règne, fut tranquille. La nouvelle fonction qu'Auguste va confier au prince numide semble indiquer que son administration avait été paisible et heureuse.

JUBA, ROI DE MAURÉTANIE. — Nous avons vu qu'après la mort de Bokkus le trône de Maurétanie était demeuré vacant. En l'an 17[1] Auguste, renonçant à l'administration directe qu'il exerçait sur cette vaste contrée, retira Juba II de la Numidie et lui confia la souveraineté des deux Maurétanies. Le prince numide vint régner, non sans éclat, à Yol sur un vaste territoire s'étendant de Sitifis, ou peut-être de Saldæ[2] jusqu'à l'Atlantique, et de la mer jusqu'au désert, c'est-à-dire en englobant une partie des tribus gétules.

Les deux Afriques ne formèrent qu'une seule province sous les ordres d'un gouverneur nommé par le Sénat. La IIIe légion (*Augusta*.) y fut maintenue comme corps permanent d'occupation.

Dans sa nouvelle capitale, à laquelle il donna le nom de Césarée, pour complaire à son protecteur, Juba put s'adonner tout entier à ses chères études. On le comparait aux Grecs les plus instruits et sa renommée s'étendit jusqu'en Grèce : Athènes, selon le dire de Pausanias, lui aurait élevé une statue[3]. Il composa un grand nombre d'ouvrages d'histoire, de géographie, de botanique, etc. Mais ses travaux scientifiques ne le détournaient pas des soins de son gouvernement. Il aurait, paraît-il, fait explorer les îles Fortunées (Canaries) et la découverte des îles Purpurariæ (Madère), lui serait due[4]. Enfin il aurait entretenu des relations commerciales assidues avec l'Espagne, aurait été nommé consul de Cadix Gadès par Auguste et était magistrat municipal de Carthagène.

RÉVOLTE DES BERBÈRES. — Nous avons vu que les Gétules

1. Ou 25, selon Dion, LIII, 26.

2. M. Poulle, *loc. cit*., penche pour la première de ces localités et nous croyons qu'il a raison.

3. Berbrugger, *Dernière dynastie mauritanienne*, (*Revue africaine,* N° 26, p. 82 et suiv.}.

4. Pline, cité par Berbrugger.

et les Musulames du désert ne cessaient de faire des incursions dans le Tel et que Taurus avait dé les repousser plusieurs fois par les armes. En l'an 29, L. A. Petus, et en 21, L. S. Atratinus, avaient poursuivi, jusque dans le désert, ces turbulents indigènes. Les succès de ces généraux leur avaient valu les honneurs du triomphe ; mais bientôt de nouvelles razzias avaient été opérées par ces incorrigibles pillards,

Dans la Tripolitaine, le rivage des Syrtes était infesté par les pirates Nasamons, qui oubliaient la sévère leçon donnée à leurs pères par Pompée. L'intérieur était livré aux Garamantes dont Tacite a dit : *gens indomita et inter accolas latrociniis fecunda*. En l'an 19, L. Cornélius Balbus, nommé proconsul, fut chargé de conduire une expédition dans ces contrées ; il s'enfonça au sud de Tripoli et, s'avançant sur la voie fréquentée par les anciens marchands karthaginois, traversa le pays des Troglodytes (les monts R'arian), seuls intermédiaires du commerce de la pierre précieuse qui vient d'Éthiopie[1], et atteignit Garama (Djerma) dans la Phazanie (Fezzan). Cette belle campagne étendit la domination romaine jusqu'au désert. Comme récompense, le triomphe fut accordé à Balbus, bien que n'étant pas citoyen romain. Pline nous a transmis les noms fort altérés des tribus qui y figuraient[2].

Cependant les Gétules étaient toujours en état de révolte, et de nouvelles incursions avant coïncidé avec l'élévation de Juba au trône de Numidie, les historiens en ont inféré, généralement, qu'ils s'étaient soulevés contre lui ; mais, en considérant que l'état normal des tribus sahariennes a toujours été, jusqu'à ces derniers temps, l'anarchie, la guerre et le pillage, nous ne voyons pas pourquoi on rattache ces faits l'un à l'autre. La révolte, il est vrai, s'étendit à l'est, gagna les Musulames et se signala comme toujours par des dévastations et le massacre de tout ce qui portait le nom de romain. Les armées de Juba furent plusieurs fois battues et il fallut que l'empereur envoyât de nouvelles forces en Afrique. Cn. Corn. Cossus, chargé de réduire ces Berbères, lutta contre eux durant de longues années et finit par en triompher et les forcer à la soumission, en l'an 6 de notre ère. Il reçut à cette occasion le surnom de Gétulicus. Les Garamantes et les Nasamons s'étaient joints aux Gétules. Carinius fut spécialement chargé de les en châtier. Ce général les poursuivit jusqu'à la Marmarique. Une partie de la IIIe légion reçut la mission de garder la frontière méridionale[3].

---

1. Pline.

2. Ibid., *Hist. nat.*, V, 3.

3. Florus, 1. IV, c. 12. Tacite, *Aun*, passim. D. Cassius, lib. LV et suiv. P. Orose, lib. VI. V. Paterculus, II.

MORT DE JUBA II; PTOLÉMÉE LUI SUCCÈDE. — Après cette secousse qui, peut-être, se fit sentir principalement vers l'est, le règne de Juba s'acheva paisiblement. En l'an 4, il prit part à l'expédition d'Arabie, et d'après M. Ch. Müller[1], il aurait dans cette campagne épousé ou pris pour concubine Glaphyra, fille d'Archélaüs, roi de Cappadoce. Les renseignements à ce sujet sont contradictoires, mais il paraît certain qu'il ne ramena pas cette femme à Césarée.

Cléopâtre Séléné mourut vers l'an 6 (de J.-C.) et fut enterrée dans le magnifique mausolée que Juba avait fait élever à l'est de sa capitale[2] et qui est connu maintenant sous le nom de *tombeau de la Chrétienne*.

Vers l'an 22 ou 23 (de J.-C.), Juba lui-même cessa de vivre et fut placé auprès de son épouse dans le mausolée. Il laissait un fils, Ptolémée, qui lui succéda. L'histoire nous représente ce prince comme adonné entièrement à ses plaisirs et à ses études, abandonnant à ses affranchis la direction des affaires. Juba avait reçu d'Auguste ou de Tibère le titre de citoyen romain; il était en outre citoyen d'Athènes, duumvir de Gadès et quinquennal de Karthagène[3].

RÉVOLTE DE TACFARINAS. — Depuis quelques années, un Berbère du nom de Tacfarinas avait relevé l'étendard de la révolte dans la Gétulie. Déserteur de la légion romaine, il avait d'abord réuni une bande d'aventuriers et vécu de pillage et de vols. Vers l'an 17, les Musulames, alors établis dans les environs de l'Aourès[4], s'étant laissés entraîner par lui, vinrent attaquer les soldats romains dans leurs cantonnements. La révolte s'étendit à l'est jusqu'aux Syrtes et à l'ouest jusqu'au Hodna. Un certain Mazippa, chef des Maures, lui fournit son appui consistant particulièrement en cavalerie. Le proconsul M. F. Camillus rassembla aussitôt ses troupes et les auxiliaires et, ayant marché résolument à l'ennemi, le mit en complète déroute. Tacfarinas, avec ses Gétules, se jeta dans les profondeurs du désert.

L'année suivante, Tacfarinas, après avoir mis à profit son temps pour former ses guerriers à la discipliné en les habituant à combattre à la romaine, les uns à pied, les autres à cheval, se porte de nouveau contre les établissements romains, pille les bourgades et les fermes, fait un

---

1. *Num. de l'Afr. anc*.

2. *Monumentum commune regiæ gentis Mauritaniæ*, d'après Pomponius Mela.

3. Masqueray, *Compte rendu de la thèse de M. de la Blanchère*. Voir aussi cette thèse intitulée *De rege Juba, regis Jubæ filio*. Thorin, 1883.

4. C'est ce qui est établi par Ragot *Sahara*, 2e partie, p. 74.

butin considérable et met en déroute une cohorte romaine qui lui abandonne un poste fortifié sur le fleuve Pagyda[1]. Plein de confiance, il entreprend le siège de Thala.

Mais le nouveau proconsul L. Apronius, ayant pris la direction des opérations, l'attaque avec vigueur, le bat dans toutes les rencontres et le force à prendre encore la route du sud (20).

Bien que les honneurs du triomphe eussent été accordés à Apronius, il faut croire que ses succès n'avaient pas été bien décisifs, puisque, peu de temps après, Tacfarinas poussa l'audace jusqu'à proposer à Tibère un traité de paix, à la condition qu'on lui donnât des terres. Pour toute réponse, l'empereur nomma en l'an 21 Blæsus, proconsul d'Afrique, et, lui ayant fourni d'importants renforts (une partie de la IXe légion), le chargea d'anéantir la puissance du chef indigène. Ce fut, avec la plus grande habileté et une parfaite notion de cette sorte de guerre, que le général romain mena la campagne : ses forces, s'appuyant sur des postes fortifiés, furent divisées en plusieurs corps qui, durant un an, poursuivirent les rebelles sans relâche ni trêve. Battu chaque fois qu'il était rejoint, Tacfarinas dut encore s'enfoncer dans les profondeurs du désert, son refuge habituel. Il ne lui restait ni adhérents ni ressources d'aucune sorte, et l'on put à bon droit considérer la guerre comme finie. Tibère s'empressa de faire rentrer en Italie une partie des troupes (22). Blæsus reçut le titre d'*imperator*.

Mais Tacfarinas n'était pas homme à se laisser abattre ainsi. La mort du roi Juba lui fournit, sur ces entrefaites, un nouveau motif pour intriguer chez les indigènes et soulever les tribus de l'ouest. Soutenu par les Garamantes et par une foule d'aventuriers, encouragé par le départ de la IXe légion, il se lança de nouveau sur le Tel, et se heurta au proconsul Dolabella, successeur de Blæsus. Profitant du petit nombre de ses ennemis, il glissa entre leurs cohortes et vint audacieusement mettre le siège devant Tubusuptus (Tiklat) dans la vallée du Sahel.

Dolabella, dans cette conjoncture, voulant éviter que les tribus de l'ouest et du sud (Musulames et Gétules) ne vinssent se joindre au rebelle, les terrifia en mettant à mort leurs chefs ; puis il fit garder la ligne du sud par des postes et réclama au roi Ptolémée une armée de secours afin de cerner Tacfarinas. Lorsqu'il sait que les divisions maurétaniennes sont en marche, il se jette sur Tacfarinas et le force à lever le siège de Tubusuptus. Le Berbère veut fuir vers le sud, mais les issues sont gardées ; il se porte vers l'ouest poursuivi l'épée dans les reins par Dolabella qui l'atteint à

1. Près de Lambèse, selon le même auteur.

Auzia (Aumale), surprend son camp par une attaque de nuit et le tue, ainsi que tous ses adhérents (24).

Telle fut la fin de ce remarquable chef de partisans dont l'activité, l'audace et la ténacité causèrent tant de soucis aux Romains. Cette révolte avait duré huit ans[1].

ASSASSINAT DE PTOLÉMÉE. — A la suite de cette guerre, dans laquelle Ptolémée avait coopéré si efficacement à réduire le rebelle, un sénateur fut désigné pour porter au roi de Maurétanie le bâton d'ivoire et la toge brodée, présents du Sénat, et de le saluer du titre de roi, d'allié et d'ami. La révolte qui venait de causer de si grandes difficultés aux Romains décida l'empereur à fortifier la Numidie en la détachant de la province d'Afrique pour la placer sous l'autorité d'un commandant militaire, légat de rang sénatorial, qui lui obéissait directement. Quant à 1a province d'Afrique, s'étendant à l'est d'Hippone jusqu'aux limites de la Cyrénaïque, elle resta sous l'autorité du Sénat, représentée par un proconsul (37)[2].

Le règne de Ptolémée se continua sans que rien de saillant se produisît, lorsqu'en l'an 39, il fut pour son malheur appelé à Rome, par son cousin l'empereur Caligula[3]. Le tyran l'accabla d'abord de prévenances ; puis, soit qu'il fût jaloux de la magnificence du roi maurétanien et de l'attention qu'il attirait sur sa personne, soit qu'il voulût s'emparer de ses immenses richesses, soit enfin qu'il cédât à un de ses caprices sanguinaires dont il a donné tant d'exemples, il le fit assassiner. On ignore si Ptolémée fut tué à la sortie du cirque, ou s'il fut envoyé en exil et mis à mort secrètement, car les auteurs diffèrent dans leurs versions.

RÉVOLTE D'ÆDÉMON. LA MAURÉTANIE EST RÉDUITE EN PROVINCE ROMAINE. — La nouvelle de l'assassinat du roi Ptolémée causa la plus grande émotion en Afrique. L'affranchi Ædemon saisit ce prétexte pour lever l'étendard de la révolte. Les Maures et même les Gétules le soutinrent, et il fallut plusieurs expéditions pour le réduire. L'empereur Claude se laissa décerner le triomphe pour les victoires de ses lieutenants.

Cependant la révolte n'était pas éteinte. En l'an 41, le préteur Suétonius Paullinus poursuivit les rebelles jusque dans l'ouest, pénétra au cœur de la Tingitane, traversa les chaînes neigeuses du Grand-Atlas et,

---

1. Tacite, *Annales*, 1. II, ch. LII.

2 Mommsen, *Hist. Rom*.

3. Ils étaient tous deux petits-fils d'Antonia, fille de Marc-Antoine.

enfin, atteignit une rivière nommé le Ger (Guir), « à travers des solitudes couvertes d'une poussière noire d'où surgissent çà et là des rochers qui semblent noircis par le feu[1] ».

Hasidius Géta termina la conquête de la Maurétanie occidentale en rejetant dans le désert les débris des troupes d'un certain Salabus, roi des Maures, dernier adhérent d'Ædémon.La Maurétanie fut réduite en province romaine vers l'an 42, ou peut-être un peu plus tard, lorsque la dernière résistance eut été écrasée. Quant à l'ère provinciale de Maurétanie, son point de départ doit être fixé à l'année 40, date de l'assassinat de Ptolémée[2]. Yol-Césarée reçut le titre de colonie.

DIVISION ET ORGANISATION ADMINISTRATIVE DE L'AFRIQUE ROMAINE. — En l'an 42, il fut procédé, par ordre de Claude, à une nouvelle division des provinces africaines. Les anciennes demeurèrent placées sous l'autorité du Sénat. Voici quelle fut la répartition :

1° *Cyrénaïque* avec la Crète, régies par un proconsul. .

2° *Province proconsulaire d'Afrique*, subdivisée en Byzacène et Zeugitane, formée de la Tripolitaine et de la Tunisie actuelles, régie par un proconsul résidant à Karthage.

3° *Numidie*, régie par un légat impérial ou par le proconsul de la province d'Afrique.

4° *Maurétanie césarienne*, s'étendant de Sétif à la Moulouia.

5° Et *Maurétanie Tingitane*, de la Moulouia à l'Océan.

Ces deux dernières provinces, faisant partie du domaine de l'empereur, furent régies par de simples chevaliers, avec le titre de procurateurs (*procuratores augusti*), ne relevant que de l'empereur et ayant des pouvoirs très étendus. Elles reçurent comme garnison des troupes de second ordre.

Jusqu'au règne de Caligula, le proconsul qui gouvernait la province ou les provinces d'Afrique était en même temps le chef des troupes : la nécessité obligeait de réunir les deux pouvoirs entre les mains du même chef, afin de donner plus d'unité à la direction des affaires. Mais cet empereur, craignant la grande influence exercée par le proconsul L. Pison, qui disposait d'un effectif de troupes considérable, donna le commandement de l'armée et des « nomades » à un lieutenant ou légat du prince, et ne laissa à Pison que l'administration propre du pays, ce qui engendra de

1. Pline, 1. V, 14, Dieu Cass., LX, 9.

2. Ce fait a été péremptoirement démontré par MM. Berbrugger Rev. afr. t. p. 30 ; Général Creuly *Ann. de la soc. arch. de Constantine*, 1857, p. 1, et Poulle, id., 1862, p. 261.

nombreux conflits[1]. Les empereurs craignaient toujours de laisser trop de troupes à leurs représentants en Afrique, et nous avons vu, lors de la révolte de Tacfarinas, Tibère s'empresser de rappeler la IXe légion, alors que le rebelle n'était pas encore vaincu. C'est, qu'après des victoires, le proconsul sénatorial qui, déjà, était un personnage considérable, pouvait être proclamé *imperator* par ses troupes. Cette séparation des pouvoirs fut maintenue.

Le pouvoir des proconsuls dans leurs provinces était, pour ainsi dire, illimité. Le pays, réduit en province romaine, perdait ses anciennes institutions, et le personnage chargé d'appliquer le sénatus-consulte qui ordonnait cette incorporation élaborait un ensemble de lois spéciales à la nouvelle province. Il était, généralement, tenu grand compte des institutions locales. Quelquefois une commission de sénateurs l'assistait dans ce travail. Chaque proconsul, en arrivant dans son commandement — et l'on sait que la durée de ses pouvoirs n'était que d'un an. — publiait un nouvel édit par lequel il pouvait modifier, selon son caprice, la loi fondamentale. Il réunissait dans ses mains tous les pouvoirs militaire, administratif et judiciaire. A. Thierry a dit à ce sujet : « un arbitraire presque illimité pesait sur la vie comme sur la fortune des provinciaux. »

Les provinces étaient donc regardées comme les domaines et les propriétés du peuple romain[2]. Les publicains et les banquiers qui accompagnaient le proconsul complétaient son œuvre.

Sous l'empire, cette situation se modifia. Nous avons vu Auguste placer Juba II, comme roi, à la tète de la Numidie qui venait d'être pressurée par ses gouverneurs. Enfin Caligula décapita la puissance des proconsuls en leur retirant le commandement militaire. L'action de l'empereur se fit dès lors sentir directement dans les provinces, qui cessèrent d'être pressurées aussi violemment par la métropole. Nous n'allons pas tarder à voir celle d'Afrique exercer à son tour une grande influence sur la capitale.

A côté des proconsuls étaient des légats impériaux, officiers chargés de diverses fonctions militaires et administratives et qui, bien que soumis aux ordres généraux du gouverneur, étaient directement sous l'autorité du prince, notamment pour le commandement des troupes. Un questeur était attaché au proconsul et ajoutait à son titre celui de propréteur; il était chargé de le suppléer par délégation. « Il n'y avait de questeurs que dans les provinces du Sénat[3] ». Un intendant (*procurator*)

1. V. Dion, LX, 9, et Tacite, *Ann*.

2. Boissière, *loc. cit*., p. 217. C'est à cet ouvrage que nous renvoyons pour une partie de ces détails.

3. Boissière, p. 258.

était chargé de l'établissement et de la rentrée des impôts, ainsi que de l'administration des domaines impériaux.

Ces fonctionnaires principaux avaient sous leurs ordres un grand nombre d'agents de toute sorte.

L'autorité religieuse de la province était confiée à un *sacerdos provinciæ africæ*. « Élu parmi les personnes les plus considérées et les plus riches, choisi parmi celles qui avaient occupé tous les emplois dans leurs cités ou qui avaient obtenu le rang de chevalier romain, il présidait l'assemblée religieuse réunie, tous les ans, à Karthage. Son emploi était annuel et, au moment de sortir de charge, il organisait à ses frais des jeux qui étaient appelés *ludi sacerdotales*[1] ».

Dans certaines provinces, l'assemblée (*concilium*) était annuelle: c'était le cas de celle d'Afrique. Des délégués des cités y prenaient part et, après la célébration des rites du culte de l'empereur, le concilium s'occupait de questions administratives et de vœux à présenter dans l'intérêt de la province. Ses membres exerçaient un contrôle sur l'administration de leur gouverneur et avaient le droit de le mettre en accusation.

La confédération des quatre colonies cirtéennes (Cirta, Mileu, Rusicade et Chullu), ancien domaine de Sittius, jouissait, pour toute chose, d'une véritable autonomie ; « elle formait, dit M. Duruy, un véritable État, où l'édile municipal était investi des pouvoirs attribués au questeur romain, dans les provinces proconsulaires[2] » ; elle avait un concilium particulier, dont les attributions étaient beaucoup plus étendues que dans les provinces. Son clergé et son culte avaient une physionomie spéciale ; ses prêtres, des deux sexes, portaient le titre de *flamines*. Chaque colonie était administrée, pour ses affaires particulières, par un ordo, sorte de conseil municipal[3].

Les provinces, comme les cités, se choisissaient des patrons, personnages influents, chargés de défendre leurs droits dans la métropole.

Les villes étaient divisées en plusieurs catégories :

1° *Les colonies romaines,* dont les citoyens jouissaient de tous les droits et privilèges du citoyen romain, notamment de l'exemption du tribut.

---

1. Héron de Villefosse, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, IVe série, t. XI, p. 216, 217.

2. *Hist. des Romains*, t. V, p. 360.

3. Voir l'intéressant travail de M. Pallu de Lessert, dans le *Bulletin des Antiquités africaines* de M. Poinssot, année 1884. Voir également Duruy, *Histoire des Romains*, t. IV, p. 42 et suiv.

2° Les *municipes*, dont les habitants, tout en profitant de la plupart des privilèges du citoyen romain, n'avaient pas le droit de suffrage.

3° Les *colonies latines*, dont les habitants avaient le droit d'acquérir et de transmettre la propriété quiritaire (jus commercii), mais qui ne possédaient pas le *jus connubii,* conférant la puissance paternelle sur les enfants. Leurs magistrats, à l'expiration de leur charge, étaient capables du droit de cité romain.

Il y avait encore les villes alliées, les villes libres et les villes exemptes d'impôts.

Les cités avaient, en général, la libre disposition de leurs revenus, sous la direction d'une assemblée de magistrats municipaux : la curie ou *ordo decurionum,* composée de notables qui conféraient, à l'élection, les honneurs ou fonctions dont ils disposaient. Le candidat, pour s'assurer leurs suffrages, était obligé de verser des sommes considérables dans la caisse municipale, et de promettre des fêtes et des travaux. Une fois élu, il supportait une partie des dépenses de la cité et était pécuniairement responsable de la rentrée de l'impôt. Il arriva un temps on ces honneurs, autrefois si recherchés, furent refusés et fuis par les citoyens, qui les considéraient, à bon droit, comme une cause de ruine.

Les terres ayant appartenu aux princes indigènes et celles qui provenaient de séquestre, avaient été incorporées au domaine du peuple romain. Le reste des terres était généralement laissé aux indigènes, mais à Litre de simple occupation et à charge de payer une redevance représentative du fermage.

Les obligations des provinciaux étaient de quatre sortes : l'impôt personnel, l'impôt foncier, les douanes et droits régaliens, et les réquisitions.

L'impôt foncier, payable en nature ou en argent, devait représenter en général le dixième de la récolte[1]. L'Afrique rachetait en général cet impôt par une indemnité fixe en argent.

La province devait fournir le blé nécessaire à la nourriture des armées et des matelots employés à sa garde, procurer les logements nécessaires pour les soldats et même équiper parfois des auxiliaires.

Ces charges étaient du reste assez variables selon les localités. Ainsi, la plupart des villes de l'Afrique karthaginoise payaient la capitation, même pour les femmes[2].

---

1. Cet impôt se perçoit encore sur les indigènes d'Afrique sous le nom d'Achour (Dîme).

2. Duruy, *Hist. des Romains*, t. II, p. 177 et suiv.

Quant à la condition des personnes, elle était la même que dans le reste des conquêtes romaines. Le citoyen romain, qu'il provînt, soit des municipes d'Italie, soit des *colonies* romaines, était au sommet de l'échelle. Il recevait des concessions de terres qu'il faisait cultiver par l'esclave ou par le paysan. Les soldats étaient également pourvus de concessions, mais ils formaient des colonies purement militaires, où les civils ne pénétraient pas.

Le colon ou paysan, bien qu'il ne fût pas esclave, était généralement attaché à la glèbe. « Un certain nombre de gens du peuple était assigné sur chaque propriété (*affixus, assignatus*) ; leur personne suivait la condition de la terre. Les propriétaires s'appelaient leurs maîtres »[(1)]. Plus tard, ils recevront le nom de serfs.

La condition de l'esclave était particulièrement dure ; ceux nés sur le domaine étaient un peu moins maltraités que ceux achetés.

CHRONOLOGIE DES ROIS DE MAIIRIiTANIE. — Bokkus Ier règne sur les deux Maurétanies vers l'an 106 av. J.-C.

Vers l'an 80, ses deux fils lui succèdent et se partagent son royaume.

Bokkus II reçoit la Maurétanie orientale.

Bogud Ier, la Maurétanie occidentale, augmentée de la Sétifienne, en 46.

En 44, Bokkus III succède à son père Bogud Ier. La même année il perd la Sétifienne, qui est reprise par Arabion.

En 40, Bogud II succède à son père, Bokkus II.

En 38, Bokkus III reste seul maître des deux Maurétanies. Il meurt en 33.

La Maurétanie reste jusqu'en 25 sans roi.

Juba Il est nommé roi de Maurétanie en 25, et règne jusqu'en 23 ap. J.-C.

Ptolémée règne de 23 à 40.

---

1. Lacroix, Revue africaine, N° 79, p. 23.

CHAPITRE VIII

L'AFRIQUE SOUS L'AUTORITÉ ROMAINE
43 - 297

État de l'Afrique au Ier siècle ; productions, commerce, relations. — État des populations. — Les gouverneurs d'Afrique prennent part aux guerres civiles. — L'Afrique sous Vespasien. — Insurrection des Juifs de la Cyrénaïque. — Expéditions en Tripolitaine et dans l'extrême sud. — L'Afrique sous Trajan. — Nouvelle révolte des Juifs. — L'Afrique sous Hadrien ; insurrection des Maures. — Nouvelles révoltes sous Antonin, Marc-Aurèle et Commode, 138-190. — Les empereurs africains : Septime Sévère. — Progrès de la religion chrétienne en Afrique; premières persécutions. — Caracalla, son édit d'émancipation. — Macrin et Elagabal. — Alexandre Sévère. — Les Gordiens ; révolte de Capellien et de Sabianus. — Période d'anarchie; révoltes en Afrique. — Persécutions contre les chrétiens. — Période des trente tyrans. — Dioclétien; révolte des Quinquégentiens. — Nouvelles divisions géographiques de l'Afrique.

ÉTAT DE L'AFRIQUE AU Ier SIÈCLE ; PRODUCTIONS, COMMERCE, RELATIONS. — Ainsi l'autorité romaine régnait sans conteste sur toute l'Afrique du nord, la Berbérie, de l'Égypte à l'Océan. Il avait fallu près de deux siècles et demi (232 ans) au peuple-roi pour effectuer cette conquête ; mais nous avons vu avec quelle prudence, par quelle suite de transitions habilement ménagées, il y était arrivé.

Au moment où la Berbérie entre dans une ère nouvelle, il convient de se rendre bien compte de sa situation matérielle et de l'état de ses populations.

L'Afrique propre, la première occupée, est couverte de colonies latines ; « les notables des villes recevaient avec reconnaissance le droit de cité ; leurs enfants prirent des noms romains, reçurent une éducation romaine ; la carrière des emplois et des honneurs s'ouvrit devant eux[1] ». Dans les campagnes de celte fertile province, les patriciens s'étaient taillé de beaux domaines et le pays n'avait pas échappé à la formation des *latifundia* qui avaient eu, en Italie, des conséquences si funestes. Mais, si « l'on y trouvait, selon Aggenus Urbicus, des domaines privés plus vastes que ceux de l'État, ils étaient occupés par un grand nombre de cultivateurs; la maison du maître était entourée de villages qui lui faisaient une

1. Hase, *Sur l'établissement Romain* (*Rev. afr.*, p. 301).

ceinture de fortifications[1] ». Du reste, la petite propriété était constituée aussi par les concessions aux vétérans, ou par la vente ou la location à des émigrants. Ainsi les progrès de la culture[2] loin d'avoir été arrêtés par la conquête, lui durent, au contraire, une plus grande extension. Leptis Magna, Hadrumète, Utique et surtout Karthage, étaient les principaux ports où les céréales venaient s'entasser. Là les flottes de toute l'Italie chargeaient les grains, et c'est particulièrement de l'Afrique que Rome tirait ses approvisionnements. Les blés d'Égypte allaient dans les autres parties de l'Italie. Sous Auguste, sous Tibère, sous Claude, la population romaine attendait sans cesse les arrivages d'Afrique et faisait entendre ses murmures, ou se mettait en rébellion, au moindre retard, car la conséquence immédiate était la famine. On l'avait bien vu, lors de la lutte entre César et Pompée, quand celui-ci avait arrêté les convois d'Afrique.

Tous les empereurs prirent des mesures afin d'assurer les arrivages d'Afrique, Claude accorda des immunités particulières pour encourager les importations de blé, Néron exempta de tout impôt les navires servant au transport du blé. Commode créa la flotte d'Afrique, affectée spécialement à cet usage, et ses successeurs perfectionnèrent cette institution. Un préfet de l'*Annone*, résidant en Afrique, fut chargé d'assurer les approvisionnements.

Après le blé, l'huile était une des principales branches d'exportation, mais, de même que l'huile faite actuellement par nos Kabyles, elle était de qualité inférieure, et sa mauvaise odeur la dépréciait beaucoup, de sorte qu'on ne l'employait guère que dans les gymnases.

Les fruits, surtout le raisin, les dattes et les figues, les oignons, le sylphium, la thapsie, diverses sortes de jonc, les bois de l'Atlas, les marbres, tels étaient ensuite les principaux articles d'exportation[3]. A ces productions, il faut ajouter les bêtes féroces servant aux combats du cirque, les chevaux et les gazelles. Quant aux éléphants, il est à peu près démontré qu'ils n'existaient plus en Berbérie à l'état sauvage, quoi qu'en disent Strabon, Pline, Solin et autres auteurs. Ils étaient sans doute amenés de l'intérieur par les caravanes.

Au premier rang des villes de commerce brillait Karthage, la métropole punique, relevée de ses ruines et toujours la reine de l'Afrique par sa

---

1. F. Lacroix, *Afrique ancienne* (*Rev. afr.*, N° 73, p. 18).

2. Ou sait que les Karthaginois avaient perfectionné la culture en Afrique et que l'ouvrage de Magon servit ensuite de guide aux cultivateurs italiens.

3. Cf. Hirtius, *Bell. afr.*, Pline, Hérodote, Strabon, Appien, *Bell. civ.*, Suétone, Varron, Dion Cassius, Spartien, Tacite.

magnificence et sa civilisation. Dans son port, les vaisseaux venus de tous les points de la Méditerranée se pressaient pour charger les grains, les bois précieux, la poudre d'or, l'ivoire, les marbres, les bêtes féroces, les chevaux numides, les nègres. Une population punique importante dominait dans cette ville, elle y avait conservé ses mœurs, sa langue et sa religion. Le temple d'Astarté (*Tanit*), divinité phénicienne admise par les Romains dans leur Panthéon, sous le nom de Juno Cœlestis, avait été reconstruit avec une nouvelle splendeur ; nous verrons plus tard un empereur donner une consécration officielle à ce culte barbare dont les divinités exigeaient des sacrifices humains.

La Cyrénaïque fournissait en quantité les blés, l'huile et les vins. « Derrière cette province passait la route commerciale qui unissait l'est, le sud et l'ouest de l'Afrique. La grande caravane, partie de la haute Égypte, traversait les oasis d'Ammon, d'Oudjela et des Garamantes, on elle trouvait les marchands de Leptis, puis descendait au sud par le pays des Atarantes et des Atlantes, pour rencontrer ceux de la Nigritie[1] ».

Dans la Numidie et la Maurétanie, les principaux ports de commerce étaient Igilgilis (Djidjelli) Saldœ, Yol-Césarée, Siga (à l'embouchure de la Tafna) et Tingis. Il existait, entre les ports de l'ouest et l'Espagne, et même jusqu'en Gaule, des relations suivies qui avaient amené des alliances de famille. Nous avons vu que Juba II était magistrat municipal de Carthagène.

ÉTAT DES POPULATIONS. — Examinons maintenant ce que devenait le peuple indigène en présence de la colonisation romaine. La vieille race berbère commençait à subir une transformation ; diminuée par les guerres incessantes où elle prodiguait son sang avec tant de générosité, elle était refoulée par la colonisation romaine et commençait à s'assimiler ou à disparaître dans la province d'Afrique ou la Numidie. Mais dans toute la Maurétanie et certains massifs montagneux, comme le Mons Ferratus (la grande Kabylie), elle se conservait intacte et se préparait à de nouvelles luttes. Sur la ligne des hauts plateaux, se pressaient les tribus Gétules, toujours prêtes à envahir le Tel pour le piller et autant que possible s'y fixer. On a pu constater cette tendance des tribus du désert, par la demande de terres faite par Tacfarinas à Tibère. Nous les verrons s'avancer continuellement, par un mouvement lent et irrésistible, pour s'étendre sur les restes des vieilles tribus berbères et les remplacer à mesure que la puissance romaine s'affaiblira.

1. Duruy, *Hist. des Romains*, t. IV, p. 88.

Ces Berbères, établis au delà de la limite de l'occupation romaine, reconnaissaient en général la suzeraineté du peuple-roi, particulièrement dans le Tel et le pays ouvert ; ils fournissaient, en temps de paix, certains tributs, et devaient des services de guerre. « On utilisait ainsi les Berbères soumis dans l'intérêt de Rome, mais on ne les organisait pas à la manière romaine, comme aussi on ne les employait pas dans l'armée. En dehors de leur propre province, les irréguliers de Maurétanie furent aussi utilisés, plus tard, en grand nombre, surtout comme cavaliers, tandis qu'on ne procédait pas ainsi pour les Numides[1] ».

En Cyrénaïque, la population n'avait pas subi de grandes modifications. Les Juifs, déportés autrefois de Palestine dans cette province[2], y avaient prospéré malgré les mauvais traitements auxquels ils étaient en butte de la part des Grecs et la jalousie qu'ils inspiraient. Ayant eu recours à la justice d'Auguste pour être protégés, ce prince envoya des ordres à Flavius, préteur de Lybie, pour qu'il veillât à ce qu'ils ne fussent pas troublés dans leurs biens et l'exercice de leur culte. En l'an 14 av. J.-C., un rescrit de Marcus Agrippa ordonna « qu'ils seraient maintenus dans l'exercice de leurs droits et que si, dans quelque ville, on avait diverti de l'argent sacré, il serait restitué aux Juifs par des commissaires nommés à cet effet[3] ». Nous verrons avant peu l'esprit d'indiscipline de ces Juifs, surexcité par les événements de Judée, leur attirer de terribles répressions.

LES GOUVERNEURS D'AFRIQUE PRENNENT PART AUX GUERRES CIVILES. — Après quelques années de tranquillité, l'Afrique ressentit le contrecoup de l'anarchie qui termina et suivit le règne de Néron. Pendant que Vindex levait l'étendard de la révolte en Gaule, Clodius Macer, légat d'Afrique, retenait les convois de blé et prenait le titre de propréteur, pour bien montrer qu'il avait abandonné le service de l'empereur. Bientôt il se proclama indépendant et leva de nouvelles troupes parmi les indigènes qu'il forma en légion[4].

Le 9 juin 68, Néron terminait sa triste carrière et était remplacé par Galba, ancien proconsul d'Afrique[5]. Un de ses premiers soins fut de se débarrasser de Macer, par l'assassinat, et de licencier la légion

---

1. Mommsen, *Histoire Romaine,* L V, trad. par M. Pallu de Lessert.

2. A la suite de la prise de Jérusalem par Ptolémée Soter, vers 320 av. J.-C. V. Josèphe, *contra Appio*, II, 4, cité par M. Cahen dans son travail sur les Juifs (*Soc. arch*., 1867).

3. Passage reproduit par d'Avezac dans l'*Afrique ancienne*, p. 124.

4. Tacite, *Ann*., lib. II, cap. XCVII.

5. Il avait reçu cette fonction de Claude et la garda deux ans.

Macrienne. Il fut alors reconnu par toutes les troupes d'Afrique et obtint l'appui du procurateur Lucceius Albinus qui commandait les Maurétanies et disposait de troupes nombreuses. Mais bientôt Galba est assassiné (juin 68)[1]. Othon et Vitellius lui succèdent. Ces trois règnes avaient duré dix-huit mois, triste période remplie par les meurtres, les révoltes et l'anarchie.

A la nouvelle de la mort d'Othon, L. Albinus essaya de se déclarer indépendant à son tour. Il avait sous ses ordres dix cohortes et cinq ailes de cavalerie, sans compter les auxiliaires. C'étaient des forces imposantes, avec l'appui desquelles il pouvait espérer le succès; mais au moment où il se préparait à passer dans la Tingitane, pour, de là, envahir l'Espagne, le gouverneur de cette province le fit assassiner, et ses troupes se prononcèrent pour Vitellius, qui ne jouit pas longtemps du pouvoir et succomba à son tour en décembre 69.

L'AFRIQUE SOUS VESPASIEN. — Enfin Vespasien resta seul maître du pouvoir. C'était aussi un ancien proconsul d'Afrique, et il s'était fait remarquer dans son commandement par une honnêteté bien rare pour l'époque. On raconte même que les habitants d'Hadrumète, irrités de sa parcimonie dans les fêtes, l'assaillirent un jour en lui lançant des raves à la tête.

Lucius Pison était alors proconsul d'Afrique ; il se tenait sagement à l'écart des factions et cependant on le soupçonnait d'être partisan de Vitellius, parce que beaucoup de Vitelliens s'étaient réfugiés dans sa province. Ce parti avait encore de nombreux adhérents en Gaule et l'on craignait que Pison ne fit alliance avec eux, ce qui aurait eu pour conséquence immédiate la famine. Le légat qui commandait les troupes, Valérius Festus, cédant à son ambition, exploita perfidement cette situation en peignant, dans ses rapports, la révolte comme imminente. Un certain Papirius, qui avait déjà pris part au meurtre de Macer, arrive en Afrique dans le but de tuer le proconsul. Pison prévenu le fait mettre à mort et adresse une proclamation au peuple. Mais bientôt les soldats auxiliaires dépêchés par Festus pénètrent dans sa demeure et demandent le proconsul. Un esclave déclare qu'il est Pison et tombe sous leurs coups. Ce dévouement ne sauve pas son maître, qui est reconnu par le procurateur B. Massa et mis à mort.

Ainsi délivré de son rival, Festus alla au camp, fit mettre à mort les soldats sur la fidélité desquels il avait des doutes et récompensa les autres.

---

1. Il tomba sous les coups du procurateur de la Maurétanie tingitane, Trébonius Garucianus.

Puis il se rendit dans l'est afin de faire cesser les luttes qui divisaient les colons de Leptis et d'Oea (Tripoli). Ceux-ci, appuyés par les Garamantes, avaient mis au pillage Leptis et ses environs (70).

Pour châtier les Garamantes, Festus les poursuivit jusque dans leur pays, et afin de mieux les surprendre il passa par les défilés des montagnes, chemin difficile et peu usité, mais plus court. La Phazanie qui n'avait pas revu les aigles romaines depuis l'expédition de Balbus, fut de nouveau contrainte à la soumission et au paiement d'un tribut.

INSURRECTION DES JUIFS DE LA CYRÉNAÏQUE. — Un certain Jonathas ayant fait partie de ces zélateurs, ou sicaires, dont les excès avaient attiré de si grands malheurs à leur nation, vint se réfugier à Cyrène. Ayant réuni autour de lui environ deux mille misérables de son espèce, il alla camper au désert en proclamant son intention de réformer la religion juive. Catullus prêteur de Libye, appelé par les orthodoxes juifs, arriva à la tête de ses troupes et, ayant cerné les rebelles, les massacra presque tous. Jonathas, le promoteur du mouvement, avait pu s'échapper, mais il fut arrêté et comme le préteur voulait le faire périr il prétendit qu'il avait des révélations importantes à lui faire sur l'origine de la conspiration. Catullus qui, au dire de l'historien Flavien Josèphe, était un homme corrompu, comprit le parti qu'il pouvait tirer de son prisonnier ; se faisant désigner par lui les juifs les plus riches, il les mit à mort et s'empara de leur fortune. La plus grande terreur pesa sur cette population qui vit périr en peu de temps trois mille de ses principaux citoyens.

Après cette exécution, Catullus se rendit à Rome en emmenant le délateur et un certain nombre d'israélites notables d'Alexandrie, parmi lesquels Josèphe lui-même, désignés comme chefs du complot. Mais Vespasien, éclairé par son fils Titus, ne s'y trompa point. Il rendit aussitôt la liberté aux prisonniers à l'exception de Jonathas qu'il fit brûler vif.

EXPÉDITIONS EN TRIPOLITAINE ET DANS L'EXTRÊME SUD. — Après la mort de Vespasien et le court règne de Titus, l'empire échut à Domitien. Sous son règne, de nouvelles expéditions furent faites au sud de la Tripolitaine. Septimius Flaccus, chef des troupes de cette province, se rendit à Garama, puis à Audjela, et de là jusqu'en Éthiopie.

Quelque temps après les Nasamons s'étant révoltés et ayant massacré les collecteurs d'impôts, le même général marcha contre eux et après différentes péripéties en fit un massacre horrible.

Domitien annonça au Sénat que ces incorrigibles pillards étaient détruits[1]. Vers la même époque, Marsys, roi de cette peuplade, s'étant rendu auprès de Domitien, alors dans les Gaules, le décida à faire une expédition en Éthiopie où, disait-il, existaient de grandes quantités d'or.

Julius Maternus, chargé du commandement de cette expédition, arriva dans le pays des Garamantes où le roi de cette contrée se joignit à lui avec des contingents. Ainsi guidées par les Garamantes, les troupes romaines atteignirent, après sept mois de marche, le pays d'*Agisymba*[2] « patrie des rhinocéros » (de 81 à 96).

La réussite de cette aventureuse entreprise, dans un pays inconnu, est vraiment surprenante, et nous sommes en droit de nous demander avec M. Ragot[3] si, malgré nos connaissances et les moyens dont nous disposons actuellement, nous serions à même d'en faire autant. Malheureusement les détails que nous possédons sur cette expédition se réduisent à quelques lignes. L'Afrique proprement dite paraît avoir été assez calme pendant cette période.

L'AFRIQUE SOUS TRAJAN. — Après le court règne de Nerva, Trajan fut investi du pouvoir suprême (28 janvier 98).

Ce prince guerrier employa largement l'élément berbère dans ses campagnes lointaines. En Afrique, il reporta l'occupation militaire, qui n'avait guère dépassé la ligne de Theveste-Lambèse, jusqu'au Djerid. Il fonda notamment un établissement militaire au lieu appelé ad-Majores (au nord de Negrin) point stratégique qui commandait les routes du sud et de l'est[4]. Thamugas, voisine et rivale de Lambèse, date également de cette époque. C'est là probablement que furent établis les vétérans de la XXXe légion. Une autre colonie de vétérans était fondée vers la même époque à Sitifis, sous la dénomination de Nerviana Augusta Martialis.

Pendant que l'empereur guerroyait au loin, l'Afrique demeurait livrée aux exactions de ses gouverneurs. Le proconsul Marius Priscus, secondé par son lieutenant Hostilius Firminus, avait mis le pays en coupe réglée, vendant la justice et étendant à tout ses prévarications. Poussés à bout par tant d'injustices, les habitants portèrent leurs doléances au Sénat[5]. Ils

---

1. Zouare, *Ann*., L XI.

2. Probablement l'oasis actuelle d'Asben. V. Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique*, p. 231.

3. *Sahara*, p. 191.

4. Ibid., p. 192.

5. Déjà en l'an 63 (av. J.-C.) la Cyrénaïque avait été défendue devant le Sénat et c'est la grande voix de Cicéron qui avait plaidé sa cause.

trouvèrent comme défenseurs Tacite et Pline le jeune et, grâce aux efforts de ces hommes. illustres, obtinrent gain de cause… en principe, car le proconsul, déclaré coupable, fut simplement exilé sans qu'on le dépouillât de ses richesses mal acquises.

NOUVELLE RÉVOLTE DES JUIFS. — A la fin du règne de Trajan (en l'an 115), les Juifs de la Cyrénaïque, devenus très nombreux depuis la destruction du temple par Titus, fanatisés par leurs malheurs et irrités par les mauvais traitements auxquels ils étaient soumis, se mirent, en état de révolte. Le général Lupus ayant marché contre eux, fut vaincu et contraint de se jeter dans Alexandrie. Un juif nommé Andréas (ou Lucus), était à la tête de ce mouvement qui fut caractérisé par des cruautés épouvantables. Tout ce qui était romain et grec tomba sous les coups des rebelles ; ce fut une orgie de sang. Les juifs allèrent, dit-on, jusqu'à manger la chair de leurs victimes et à se couvrir de leur sang. Par représailles, ils les forcèrent, à leur tour, à combattre dans le cirque, ou les firent déchirer par les bêtes féroces. Dans la seule Cyrénaïque, deux cent vingt mille personnes auraient ainsi trouvé la mort

Trajan était alors retenu en Orient par la guerre contre les Parthes, qui nécessitait l'emploi de toutes ses forces. Ainsi les populations de la Cyrénaïque abandonnées à elles-mêmes, étaient sans force pour résister aux rebelles, dont le nombre était considérable. Alliés aux révoltés d'Égypte, les juifs se livrèrent à tous les excès. Cependant Martius Turbo, ayant reçu de l'empereur l'ordre de marcher contre les rebelles, arriva de Libye avec des forces importantes, tant en infanterie qu'en cavalerie et même une division navale. Mais c'était une véritable guerre à entreprendre et il fallut toute l'habileté de ce général pour triompher de cette révolte qui se prolongea jusqu'à l'avènement d'Hadrien. La répression que les juifs s'étaient ainsi attirée fut sévère, et il est probable qu'à cette occasion un grand nombre d'entre eux émigrèrent dans l'ouest et se mêlèrent à la population indigène de la Berbérie.

L'AFRIQUE SOUS HADRIEN. INSURRECTIONS DES MAURES. — En 117, commença le beau règne d'Hadrien. Un soulèvement général des Maures concorde avec son élévation. C'est à la voix d'un Berbère latinisé du nom de Lusius Quiétus que les indigènes prennent les armes. Ce chef avait été chargé de conduire à Trajan un corps de troupes maures, et il s'était tellement distingué, dans la guerre contre les Parthes et

1. Dion Cassius,

dans celle de Judée, que l'empereur lui avait donné le gouvernement de la Palestine. Rappelé en Afrique, il renia la fidélité dont il avait donné des preuves si éclatantes, pour entraîner ses compatriotes à la révolte.

Marcius Turbo appelé de la Cyrénaïque, et nommé proconsul d'Afrique, reçut la difficile mission de réduire cette révolte qui avait pris des proportions générales. Quiétus fut mis à mort ; mais Turbo ne triompha des rebelles qu'avec beaucoup de peine. Pour le récompenser de ses services, il reçut des honneurs particuliers et fut ensuite nommé gouverneur de la Dacie.

En 122 une nouvelle insurrection de la Maurétanie décida l'empereur à passer en Afrique[1]. Après avoir apaisé la révolte, Hadrien visita la contrée et, au dire de Spartien, la combla de bienfaits. Ayant vu par lui-même ce qui était nécessaire, il prescrivit l'ouverture de routes et fit établir toute une ligne de postes avancés, pour préserver les colonies contre les incursions des Maures. Vers la fin de 123, ou au commencement de 124, le quartier général de la IIIe légion fut transféré à Lambèse. L'achèvement de la route de Karthage à Théveste, venait d'avoir lieu, et, en assurant la facilité des communications, permettait de reporter les lignes plus à l'ouest.

En 125, l'empereur voyageur visita la Proconsulaire. Un certain nombre de villes furent élevées par lui au rang de colonies et il concéda des terres à ses vétérans. Il imprima une puissante impulsion à la colonisation du pays, le dotant de monuments et de routes, si bien qu'il reçut sur des monnaies le titre de « restaurateur de l'Afrique. » Les villes imitèrent son exemple et une inscription nous apprend que Cirta construisit à ses frais les ponts de la route de Rusicade[2]. C'est sans doute dans ce voyage qu'il parcourut la Cyrénaïque. Ce pays était ruiné et en partie dépeuplé depuis la révolte des juifs. Il y amena des colons et fonda de nouveaux établissements, notamment une ville à laquelle il donna son nom, Adrianopolis.

Hadrien vint sans doute une troisième fois en Afrique (vers 129). Les documents à cet égard manquent de précision. Dans tous les cas, il s'occupa avec sollicitude du développement de la colonisation et le pays garda un souvenir durable de ce prince ainsi que de sa belle-mère Matidie. A ce souvenir se joignit une circonstance particulière qui prouve bien que les

---

1. Une inscription récemment découverte à *Rapidi*, Sour Djouâb, confirme ce fait. Voir *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, IVe série, t. IX., pp. 198 et suiv.

2. Duruy, *Hist. des Romains*, t. V, p. 54 et suiv,

conditions physiques du pays n'ont pas changé : il n'avait pas plu depuis cinq ans en Afrique et sa venue coïncida avec le retour des pluies[1].

NOUVELLES RÉVOLTES SOUS ANTONIN, MARC-AURÈLE ET COMMODE (138-190). — Antonin succéda à Hadrien en 138. Les Maures en profitèrent pour envahir de nouveau les contrées colonisées et porter partout le feu et la révolte. Il est probable que les Gétules se joignirent à cette levée de boucliers. La situation devint si grave que l'empereur dut venir en personne combattre les rebelles. Il les vainquit, dit Pausanias, et les contraignit à se réfugier « aux extrémités de la Libye, vers la chaîne du Mont-Atlas et les peuples qui y habitent ». Les documents fournis par l'histoire sont si pauvres qu'il est impossible de se rendre compte de cette campagne et de conjecturer dans quelle direction les Berbères furent repoussés. M. Ragot[2] pense que l'empereur se décida à reporter alors la ligne d'occupation et de fortification jusqu'au delà de l'Aourès, précaution qui devait, hélas, être bien insuffisante.

Sous le règne de Marc-Aurèle, nouvelle insurrection des Maures Maziques et Baquates, du Rif, qui vont porter le ravage jusqu'en Espagne. « Ni les garnisons romaines, ni le détroit de Gadès, n'empêchèrent les hordes de l'Atlas de prendre l'offensive, de pénétrer en Europe et de ravager une grande partie de l'Espagne[3]. » Peut-être, comme le fait remarquer Lacroix[4], ne s'agit-il ici que d'expéditions maritimes. Il est certain d'autre part, que les proconsuls d'Afrique luttèrent pour ainsi dire sans relâche contre les invasions des indigènes maures et gélules. « Rome, dit encore Capitolin, loin d'envahir, se trouva heureuse de préserver ses frontières. » Marc-Aurèle dut envoyer de nouvelles troupes. L'Afrique cessa d'être une province sénatoriale, et le gouverneur de la Maurétanie ne fut qu'un légat propréteur.

En 188, les Maures étaient de nouveau en état de révolte. L'empereur Commode parla d'aller les combattre en personne; mais après avoir obtenu du Sénat l'argent nécessaire, il préféra l'employer à ses débauches et se contenta d'envoyer en Afrique des lieutenants[5]. Pertinax dont le règne éphémère devait faire suite au sien, opéra la pacification de l'Afrique (190).

---

1. Spartien, *Hadrian*. XXII.
2. Loc. cit., p. 194.
3. Jul. Capitolin.
4. *Numidie* et *Maurétanie*, p. 180.
5. Lampride, *Commode*, ch. IX et suiv.

LES EMPEREURS AFRICAINS. SEPTIME SÉVÈRE. — Septime Sévère, natif de Leptis magna, dans la Tripolitaine, fut, en 193, proclamé empereur par les légions de Pannonie. Ce prince fit largement profiter l'Afrique de la puissance dont il disposait. Il s'attacha surtout à punir, et à repousser dans le sud, les tribus de la Tripolitaine, ayant pu apprécier par lui-même le tort que les incursions des nomades faisaient à la colonisation. Les troupes romaines pénétrèrent encore dans la Phazanie et établirent une ligne de postes fortifiés de Tripoli à Garama[1] Karthage et Leptis reçurent de lui le droit italique.

Sévère montra constamment pour l'Afrique une grande prédilection. Il y fit exécuter des travaux considérables dont de nombreuses inscriptions ont conservé le souvenir. A Rome il s'entoura d'Africains et composa sa garde personnelle, en grande partie, de ses compatriotes. Les Africains; en Italie, se distinguèrent particulièrement dans le barreau et à l'armée. La langue punique, ou peut-être berbère, car les historiens de l'époque ne paraissent pas soupçonner qu'il en existât une, était parlée dans l'entourage de l'empereur. L'impératrice Julia Domna, syrienne d'origine, était très favorable aux orientaux. L'Afrique rendait à Sévère l'affection qu'il lui témoignait ; l'on dit qu'après sa mort les Berbères le mirent au rang des dieux[2] ; dans tous les cas, aucune révolte n'est signalée sous son règne, dans cette Afrique, depuis si longtemps en proie à l'insurrection.

On est porté à supposer que ce prince sépara la Numidie de la proconsulaire, et envoya à celle-ci un légat impérial, tandis que l'ancienne Afrique restait sous l'autorité administrative du proconsul.

PROGRÈS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE EN AFRIQUE ; PREMIÈRES PERSÉCUTIONS. — La religion chrétienne s'était introduite dans les villes de I'Afrique à peu près en même temps qu'en Italie. La Cyrénaïque fut une des premières contrées où les apôtres allèrent prêcher la nouvelle doctrine. Dès l'an 40, saint Marc qui était juif cyrénéen, vint dans son pays faire des prosélytes, jusque vers 61, époque où il alla à Alexandrie, fonder diverses paroisses. Devenu chef de cette église, il n'oublia pas sa patrie, y revint plusieurs fois et y institua, dit-on, les premiers évêques.

Dans le reste de l'Afrique, le christianisme pénétra avec moins d'éclat ; néanmoins le nombre des adeptes de la nouvelle religion ne tarda

1 Le Docteur Barth en a retrouvé les traces.

2. Hérodien.

pas à devenir considérable. On sait quel était l'esprit de ces premiers chrétiens : la vieille société devait disparaître pour faire place au règne du Christ. Ce n'était rien moins qu'une profonde révolution sociale qui se préparait et, si les Romains s'étaient montrés très tolérants pour les dieux des peuples qu'ils avaient conquis, ils ne pouvaient recevoir dans leur panthéon celui qui disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde », et qui prêchait l'égalité absolue de tous les hommes. L'empereur, souverain pontife, divinisé après sa mort, était directement attaqué, de même que l'état social reposant sur l'esclavage. Enfin les chrétiens refusaient le service militaire. Il n'est donc pas surprenant que le pouvoir cherchât à s'opposer aux progrès de pareils adversaires. Les empereurs le firent d'abord avec la plus grande modération. Domitien, se servant de la loi qui avait été édictée au sujet des druides, prit les premières mesures contre ceux qui *christianisaient* ou *judaïsaient*, car, dans le principe, on confondit les adeptes des deux religions. Ses successeurs, ne voyant pas le danger d'une secte qui ne faisait de prosélytes que parmi les petites gens, ne furent pas plus sévères. Mais la population des villes, moins tolérante, commença à faire des exécutions sommaires sur lesquelles on ferma les yeux.

Trajan inscrivit dans le code le crime de christianiser. « S'ils sont accusés et convaincus, — écrivit-il à ses gouverneurs, — punissez-les. » Les chrétiens furent rendus responsables des troubles qui se produisaient dans les cités. Quand un chrétien manifestait publiquement sa foi, on le conduisait au forum et s'il maintenait sa déclaration, on l'incarcérait. Lorsque le gouverneur arrivait, il interrogeait les chrétiens du haut de son tribunal, en présence du peuple, que les soldats avaient peine à contenir. S'ils persistaient, on les condamnait à mort[1].

Sous les règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle, la religion chrétienne fit de grands progrès. Les néophytes, loin d'être terrifiés par les mauvais traitements, recherchaient le martyre. La crédulité publique, les révélations arrachées aux esclaves par la torture, étaient cause qu'on les chargeait de tous les crimes et jusqu'alors c'était plutôt la vindicte publique que le représentant de la loi qui les châtiait.

Septime Sévère fit poursuivre avec rigueur les chrétiens d'Afrique. Quiconque refusait de sacrifier aux dieux et de rendre hommage au génie de l'empereur, était puni de mort. En l'an 200, douze chrétiens, sept hommes et cinq femmes, ayant été amenés à Saturnin, proconsul de

1. Duruy, *Hist. des Romains*.

la province d'Afrique, subirent le martyre. On les considère comme les douze premiers confesseurs de l'église d'Afrique. Peu après avait lieu à Karthage le supplice de sainte Perpétue et de sainte Félicité. Les chrétiens, dès lors, se mirent à chercher le martyre avec avidité et l'on vit des épouses résister aux larmes de leur famille, repousser leurs enfants, répondre aux exhortations, aux conseils du représentant de l'autorité par des provocations, et ne chercher qu'à apaiser leur soif de souffrance et de tourments.

Tertullien avait vu le jour à Karthage en 160. Il était, à l'époque de la mort de Sévère, dans toute la force de son talent. Comme tant d'autres, c'est la vue de la constance des martyrs au milieu des supplices qui l'avait attiré vers la religion chrétienne. Ainsi les persécutions allaient directement contre leur but.

CARACALLA. SON ÉDIT D'ÉMANCIPATION. — Caracalla continua les travaux commencés en Afrique par son père ; aussi ce prince fut-il cher aux Africains, qui ont inscrit sur la pierre le témoignage de leur reconnaissance. Le pays continua alors de jouir d'une tranquillité dont il avait si grand besoin.

Par son édit de 216, l'empereur accorda le titre de citoyen à tous les habitants libres des provinces romaines; il ne resta donc plus en principe que deux catégories, le citoyen et l'esclave. Mais, dans la pratique, on ne voit pas que la condition des personnes en ait subi un réel changement. « Si cet édit[1] proclamait une émancipation générale, pourquoi les désignations de villes libres, ou municipales, ou coloniales, de droit italique, de droit latin, etc., ont-elles continué à subsister ? A-t-il empêché les nouveaux citoyens d'être décapités par le bourreau ou cloués au gibet ? »

En réalité cette mesure n'avait de libérale que l'apparence: son but était de se procurer de l'argent et des hommes, en étendant l'impôt à tous et en supprimant les exemptions.

MACRIN ET ÉLAGABAL. — Macrin, le troisième empereur africain, était né à Yol-Césarée. C'était un avocat que son audace et son succès portèrent au poste de préfet du prétoire. Le meurtrier de Caracalla fut d'abord bien accueilli par le sénat (217), mais bientôt on apprit qu'Élagabal, grand-prêtre du soleil à Édesse, âgé seulement de 17 ans, avait été proclamé par les soldats à l'instigation de Julia Mœsa, sœur de l'impératrice Julia Domna. Ayant essayé de lutter contre son compétiteur, Macrin périt avec son fils Diadumène à Chalcédoine (avril 218). Dans

1, Poulle, loc. cit., p. 115.

son règne aussi court qu'agité, il avait trouvé le temps de réduire sensiblement les impôts.

Bassien-Elagabal était fils de Socuzis, ancien légat de la IIIe légion, et gouverneur de Numidie ; aussi avait-il beaucoup de partisans en Afrique[1]. Dans le cours de son règne, ce prince, qui avait importé à Rome les rites et coutumes de l'Orient, procéda en grande pompe à une ridicule cérémonie par laquelle il maria la déesse *Tanit* de Karthage, représentée par une pierre triangulaire, avec le Dieu *Gabal* (Alah-Gabal), un aérolithe rapporté (le Syrie[2].

En prenant le pouvoir, le nouvel empereur s'était attribué les noms de Marc-Aurèle Antonin. Après un court règne de cinq ans, il fut à son tour mis à mort par les soldats. Une révolte avait eu lieu dans la Césarienne peu de temps auparavant (222).

ALEXANDRE SÉVÈRE. — L'arrivée au pouvoir d'Alexandre Sévère mit fin à l'anarchie que venait de traverser l'empire et qui n'était que le prélude de nouvelles convulsions. Sous la main ferme de ce prince les affaires reprirent leur marche régulière et chacun dut revenir à l'obéissance. L'Afrique eut beaucoup à se louer de son administration. Il fit ouvrir de nouvelles routes et reporta très loin au sud les frontières de l'occupation[3]. La Tingitane aurait, parait-il, été alors le théâtre d'une révolte, mais Lampride, qui cite ce fait, ne fournit aucun détail.

En 229, Marcus Antonius Gordianus avait été nommé par le sénat proconsul d'Afrique, avec son fils comme légat. Pendant sept années, ses pouvoirs lui furent prorogés, et l'Afrique vécut tranquille sous son autorité.

LES GORDIENS. RÉVOLTE DE CAPELLIEN ET DE SABINIANUS. — Mais en 235, Sévère tomba sous le poignard du Goth Maximin, et aussitôt l'anarchie reparut dans le monde romain. L'Afrique saisit cette occasion de produire un empereur. Des citoyens de Karthage, irrités par la dureté et les violences d'un intendant du fisc, le mirent à mort et, pour s'assurer l'impunité, soulevèrent la province et proclamèrent empereur le vieux Gordien, leur gouverneur, alors âgé de quatre-vingts ans.

Les soldats de la IIIe légion ratifièrent ce choix et, malgré la résis-

---

1. Voir l'intéressante communication de M. L. Rénier à l'Académie des Inscr. et Belles-Lettres, séance du 21 juin 1878.

2. Voir les *Comptes-rendus* de cette Académie.

3. Ragot, p. 200.

tance du proconsul, lui conférèrent le pouvoir, à Thysdrus, en lui laissant son fils comme lieutenant. Des députés furent alors envoyés au Sénat qui approuva l'élection et déclara Maximin ennemi public (237). A cette nouvelle, le sénateur Capellien qui gouvernait la Maurétanie et, disposant de forces importantes, était chargé de garder les limites, se déclara pour Maximin. En même temps Gordien, avec lequel il avait eu des démêlés, prononçait sa destitution.

Bientôt Capellien envahit la Numidie à la tête de troupes aguerries depuis longtemps par les luttes incessantes qu'elles soutenaient contre les Maures. Pendant ce temps, les Gordiens réunissaient et armaient à la hâte des adhérents nombreux, mais indisciplinés, et se portaient bravement à la rencontre de l'ennemi. La bataille eut lieu en avant de Karthage, elle se termina bientôt par le triomphe de Capellien et la mort du jeune Gordien. Pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, le vieil empereur se donna la mort en s'étranglant avec sa ceinture, six semaines après son élévation.

Capellien s'empara de Karthage, mit cette ville au pillage et commit en Afrique les plus grandes cruautés[1]. Il suivait en cela les ordres de son maître qui, furieux contre l'Afrique, avait promis à ses soldats les biens des habitants de cette province, de même qu'il leur avait octroyé les propriétés des sénateurs. Il voulait ainsi assouvir sa vengeance contre ceux qui s'étaient prononcés contre lui. Il est probable que, pour punir la IIIe légion, il la licencia[2].

Sur ces entrefaites, Maximin fut: assassiné par les soldats lassés de ses cruautés (238). Le sénat, malgré la mort des Gordiens, avait persisté dans son refus de reconnaître Maximin : deux sénateurs avaient été élus empereurs et on leur avait adjoint, comme césar, un petit-fils de Gordien Ier, âgé de 13 ans. Après s'être défaits de Maximin, les prétoriens mirent à mort les deux fantômes d'empereurs et proclamèrent à leur place le jeune Gordien, sous le nom de Gordien III.

Que devint l'Afrique pendant ces guerres civiles ? L'histoire ne nous le dit pas, et nous en sommes réduits aux conjectures. Il est probable

---

1. Hérodien, *Hist.*, 1. VIII.

2. Ragot, p. 205. Cela est constaté par une inscription trouvée à Gemellæ, et d'où il résulte que cette légion fut rétablie en 253. — Voir l'article de M. Pallu de Lessert dans le *Bulletin des Antiquités africaines*, fasc. XII, p. 73, et la communication de M. Cat à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 26 mars 1886.

que la restauration de la famille de Gordien fut bien accueillie dans la Proconsulaire. On ignore le sort de Capellien, mais il n'est pas téméraire de conjecturer qu'il fut mis à mort. En 210 un certain Sabinianus, proconsul d'Afrique, suivant son exemple, se proclama empereur et voulut soulever sa province. Le præses de la Maurétanie restait fidèle à Gordien. L'usurpateur marcha contre lui et obtint d'abord quelques succès ; mais, l'empereur ayant envoyé du renfort en Maurétanie, le præses reprit l'offensive, chassa devant lui les envahisseurs, et vint, à son tour, mettre le siège devant Karthage. Les habitants de cette ville, pour obtenir leur pardon, livrèrent Sabinianus aux troupes fidèles.

PÉRIODE D'ANARCHIE. RÉVOLTES EN AFRIQUE. — A l'époque que nous avons atteinte, les empereurs se succèdent au pouvoir avec une rapidité qui démontre à quel état d'anarchie l'empire est tombé.

L'arabe Philippe, brigand de grands chemins, parvenu à l'emploi de préfet du prétoire, tue Gordien III et se fait proclamer à sa place (244) ; Decius (249), Gallus (251), le maure Émilien (253), passent successivement au pouvoir et périssent tous sous les coups des soldats. En 253, Valérien ancien chef de la IIIe légion, s'empare de l'autorité et la conserve pendant quelques années, mais en 260, il est fait prisonnier par Sapor, roi des Perses.

Que pouvait faire l'Afrique pendant cette anarchie ? Le silence de l'histoire est suppléé ici par les inscriptions relevées en Algérie. Les tribus indigènes, particulièrement celles qui occupaient la région montagneuse comprise entre Cirta, Sétif, Rusucurru (Dellis) et la mer en profitèrent pour attaquer les colonisations latines. Les maures du sud-ouest paraissent les avoir soutenues. En 260 un officier du nom de Q. Gargilius, chef de la cohorte des cavaliers auxiliaires maures cantonnés à Auzia (Aumale), prend et met à mort un rebelle du nom de Faraxen, chef des Fraxiniens. Après ce succès, Gargilius se met en marche vers l'est pour rejoindre le légat de la Numidie qui accourt avec les troupes disponibles, mais il tombe dans une embuscade dressée par les Babares et périt en combattant.

Vers le même temps, ou peu après, les Babares habitant le massif du Babor, soutenus par quatre chefs berbères, envahirent les environs de Mileu (Mila) et de là, portèrent le ravage jusque sur la limite de la Numidie. Le légat C. M. Decianus propréteur de Numidie et de Norique, les mit en pièces ; puis il dut réduire les Quinquegentiens, réunion de cinq peuplades,

établies dans le territoire de la grande et de la petite Kabylie[1]. Ces succès partiels ne furent pas suivis de pacifications bien solides.

PERSÉCUTIONS CONTRE LES CHRÉTIENS. — Malgré les persécutions, la religion chrétienne faisait de rapides progrès en Afrique. Dans la Cyrénaïque surtout, un clergé organisé relevait directement du pape. L'édit de Decius, rendu en 250, organisa d'une manière régulière la persécution contre ceux qui refusaient de sacrifier aux Dieux. C'est à la suite de cette mesure que saint Denis d'Alexandrie fut exilé dans une petite bourgade de la Cyrénaïque. Valérien prescrivit de nouvelles rigueurs contre les chrétiens et, comme un certain nombre de tribus de la Proconsulaire avait embrassé le nouveau culte, ce fut une cause de plus de troubles en Afrique et de résistance au pouvoir central. Les pasteurs, décorés du nom d'évêques, se réunirent plus d'une fois en conciles pour traiter des points de doctrine, car déjà des hérésies se produisaient et souvent le clergé africain était en lutte avec ses chefs spirituels. Saint Cyprien qui, à Karthage, avait recueilli l'héritage de Tertullien, était en butte aux haines de la populace.

En 254 à Lambèse, et en 255 à Karthage, se réunirent deux conciles d'évêques de la Numidie et de la Maurétanie, auxquels assistèrent, pour le premier, soixante et onze, et, pour le second, quatre-vingt-cinq membres. Plusieurs fois saint Cyprien avait failli être jeté aux bêtes ; sous Valérien il trouva le martyre ainsi qu'un certain nombre d'évêques.

PÉRIODE DES TRENTE TYRANS. — Après la chute de Valérien, avait commencé le règne de Gallien et la période dite des trente tyrans. L'Afrique ne pouvait se dispenser d'avoir le sien. En 265 le proconsul Vibius Passienus et F. Pomponianus « duc de la frontière libyque, » allèrent chercher dans ses terres un ancien tribun, nommé Celsus, et l'ayant revêtu du manteau de pourpre de la déesse Tanit à Karthage, le proclamèrent Auguste. Quelques jours après, le tyran était mis à mort par la populace, qui l'avait élevé, et son cadavre livré en pâture aux chiens. Vers la même époque, un parti de Franks, après avoir ravagé la Gaule et l'Espagne, fit une descente en Maurétanie: c'était un prélude à l'invasion Vandale.

En 268, Claude II succède à Gallien, et est à son tour remplacé par Aurélien (270). On devine ce que pouvaient faire les indigènes de

1. Poulle, *Maurétanie*, p. 119-120. Berbrugger, *Époques militaires de la grande Kabylie*, p. 212.

l'Afrique pendant une telle anarchie, quand on les a vu tenir tête à la puissance romaine sous Hadrien et sous Sévère : la révolte fut l'état permanent. « Le débordement général des barbares fut comme une tempête qui brise tout[1] ». L'évêque de Karthage sollicitait la charité des fidèles pour racheter les captifs faits par les « barbares » qui avaient envahi la Numidie. C'est du massif de la Grande-Kabylie (Mons-ferratus) habité par les cinq nations (quinquegentiens), que l'étincelle était partie. De là, la révolte s'était répandue, pendant le règne de Gallien (265), sur la Maurétanie orientale et la Numidie occidentale.

Le général Probus, après avoir rétabli la paix dans la Marmarique insurgée, arriva dans la Proconsulaire, vers 270, avec le titre de chef des troupes. Un Berbère, du nom d'Aradion, avait soulevé les populations de la Numidie. Tout était en révolte jusqu'aux portes de Karthage. Probus attaqua vigoureusement les rebelles, les mit en déroute et tua Aradion en combat singulier. Pour honorer le courage de ce chef, il lui fit élever par ses troupes un tombeau de deux cents pieds de largeur[2]. II est assez difficile de se rendre compte du théâtre de cette campagne ; mais les probabilités semblent indiquer que c'est vers Sicca Veneria (le Kef) que le chef berbère trouva la mort[3].

Vers 275, des Franks, faits prisonniers par Probus, et transportés par lui en Asie-Mineure, parvinrent à s'échapper sur quelques navires. En passant devant les côtes de la Maurétanie césarienne, ils y firent une descente et mirent tout au pillage. Il fallut un envoi de troupes de Karthage pour les forcer à reprendre la mer. Ils traversèrent le détroit et rentrèrent chez eux par l'embouchure du Rhin.

Lorsque Probus eut été proclamé empereur, l'Afrique, au lieu de se souvenir de ses services, soutint son compétiteur Florien. Sous le règne de son successeur Carus (282), eut lieu le premier partage du monde romain. L'Afrique, avec le reste de l'occident, fut donnée à Carus.

DIOCLÉTIEN. RÉVOLTE DES QUINQUEGENTIENS. — Dioclétien parvenu au trône en 284, essaya en vain de gouverner seul : deux années plus tard, il s'associa Maximien Hercule, auquel il donna en apanage l'Italie, l'Afrique et l'Hispanie. Mais ce n'était pas encore assez de deux maîtres pour gouverner le monde romain dans l'état de désagrégation

1. Aurélius Victor.
2. Vopiscus, *Hist. de Probus*, cap. IX.
3. V. *Recueil de la Soc. arch. de Constantine*, 1854-1855.

où il se trouvait, et sous la pression générale des barbares qui l'entouraient, Afin d'arrêter le débordement, les deux augustes s'adjoignirent deux césars, Galère et Constance Chlore. Il fallut partager l'empire en quatre parties. Maximien conserva l'Afrique, moins peut-être la Tingitane. La Cyrénaïque et la Libye échurent à Dioclétien qui avait l'Orient pour lot.

Le moment était trop opportun pour que l'Afrique le laissât échapper, et du reste la révolte était pour ainsi dire à l'état permanent dans la Maurétanie. Dès 288, la grande confédération des Quinquégentiens était en pleine insurrection. Le præses de la Césarienne, Aurélius Litua, obtint contre eux quelques avantages et les contraignit à une soumission éphémère.

Mais bientôt les Quinquégentiens reprennent les armes et portent le ravage dans la Numidie. Le mouvement se propage à l'est. Un certain Julien, sur lequel on n'a que des renseignements vagues, est proclamé à Karthage. La situation devient si grave que Maximien passe lui-même en Afrique pour prendre la direction des opérations. Il combat les farouches Quinquégentiens, les repousse chez eux et les poursuit jusque sur les sommets de leurs montagnes inaccessibles. Cette fois la répression est sérieuse et la soumission réelle. Pour en assurer les effets, Maximien juge nécessaire de transporter une partie de ces tribus indomptées[1] (297).

Vers le même temps, l'usurpateur Julien cessait de vivre ; cependant la révolte persista encore dans les Syrtes, et ce fut en vain que l'empereur essaya de la réduire.

NOUVELLES DIVISIONS GÉOGRAPHIQUES DE L'AFRIQUE. — Sous le règne de Dioclétien, les divisions administratives de l'empire furent modifiées et il en fut ainsi notamment en Afrique. On suppose que ces remaniements ont été effectués par Maximien, après sa victoire sur les Quinquégentiens (297). Morcelli les place en 297, à la même date que la reconstitution générale de l'empire. Il est probable que la confédération des *cinq* républiques cirtéennes, *Cuicul* (Djemila) avait été ajoutée aux quatre précédentes), fut dissoute un peu auparavant, car il n'en est plus fait mention depuis l'époque d'Alexandre Sévère. La séparation de la Numidie en territoire militaire et territoire civil, fournit

1. Eutrope, 1. VIII, 5, 6. Mammertia. III, 17. P. Orose, 1. IX, 14. Aurel. Victor, ch. XXXIX. On ignore l'endroit où ces tribus ont été transportées, M. Fournel penche pour le désert, mais cette conjecture nous semble peu justifiée.

naturellement l'occasion de faire cesser une anomalie qui ne pouvait être que préjudiciable au bon ordre, dans une époque aussi troublée.

La Maurétanie orientale fut divisée en deux parties : celle de l'est avec Sitifis pour chef-lieu, reçut le nom de Sitifienne ; celle de l'ouest conservant Césarée, comme siège du gouverneur, continua à être appelée Césarienne.

Dès lors, l'Afrique fut divisée de la manière suivante :

1° Cyrénaïque, ayant un gouverneur particulier, rattachée au diocèse d'Orient.

2° Diocèse d'Afrique comprenant :

La Tripolitaine depuis la Cyrénaïque jusqu'au Triton.

La Bysacène ou Valérie, du Triton jusqu'à Horréa.

L'Afrique propre, d'Horréa à Tabarka.

La Numidie divisée elle-même en Numidie cirtéenne (avec Cirta), et Numidie militaire avec Lambèse, comme chef-lieu, de Tabarka à l'Amsaga.

La Maurétanie sétifienne, de l'Amsaga à Saldæ.

Et la Maurétanie césarienne de Saldæ à la Malua (Moulouïa).

Ces provinces étaient administrées civilement par des *præses* relevant du *vicaire d'Afrique.* Le commandement militaire était confié au *comte d'Afrique*, ayant sous ses ordres des *præpositi limitum*[1].

3° Et la Maurétanie Tingitane, rattachée au diocèse d'Espagne, et commandée par un comes *Tingitanæ*, relevant directement du *magister peditum* (sorte de ministre de la guerre) de Rome. Son administration civile était confiée à un præses obéissant au vicaire d'Espagne. Le manque de communication terrestre entre la Tingitane et la Césarienne, ses relations constantes avec l'Hispanie, si proches, expliquent ce rattachement à l'Europe.

---

1. Pallu de Lessert, loc. cit., p. 81.

CHAPITRE IX

L'AFRIQUE SOUS L'AUTORITÉ ROMAINE (Suite).
297 - 415.

État de l'Afrique à la fin du IIIe siècle. — Grandes persécutions contre les chrétiens. — Tyrannie de Galère en Afrique. — Constantin et Maxence, usurpation d'Alexandre. — Triomphe de Maxence en Afrique ; ses dévastations. — Triomphe de Constantin. — Cessation des persécutions contre les chrétiens ; les Donatistes ; schisme d'Arius. — Organisation administrative et militaire de l'Afrique par Constantin. — Puissance des Donatistes. Les Circoncellions. — Les fils de Constantin ; persécution des Donatistes par Constant. — Constance et Julien ; excès des Donatistes. — Exactions du comte Romanes. — Révolte de Firmus. — Pacification générale. L'Afrique sous Gratien, Valentinien II et Théodose. — Révolte de Gildon. — Chute de Gildon. — L'Afrique sous Honorius.

ÉTAT DE L'AFRIQUE A LA FIN DU IIIe SIÈCLE. — Nous avons vu dans le chapitre qui précède, combien les révoltes des indigènes rendaient précaire la situation de la colonisation africaine. Quatre siècles et demi s'étaient écoulés depuis la chute de Karthage, et les Romains avaient effectué leur conquête avec la plus grande prudence, ménageant les transitions et n'avançant que méthodiquement. Ils avaient fait des efforts considérables pour coloniser l'Afrique et avaient pu croire un instant au succès ; mais sous les règnes les plus brillants, les révoltes des Berbères avaient démontré la précarité de cette occupation et, malgré le déploiement d'un appareil militaire formidable pour l'époque, la puissance de l'empereur avait été insultée par les sauvages africains.

Cette situation, dont le danger déjà pressenti allait se démontrer par des faits, était la conséquence d'une erreur ou d'un oubli des maîtres du monde, dans leur tentative de colonisation. Ils n'avaient pas assez tenu compte de la race indigène et, se contentant de la refouler dans les plaines livrées aux colons, ils l'avaient laissée se concentrer, se renforcer au milieu d'eux, dans de vastes contrées comme le pays des Quinquégentiens et le massif de l'Aourès. Ils voyaient bien aussi les tribus nomades du sud se masser sur la ligne du désert, mais ils se contentaient de renforcer leurs postes ou de les reporter plus au sud.

Certes, dans les plaines et le Tel de l'Afrique propre et de l'ancienne

Numidie, la vieille race indigène avait disparu ou s'était assimilée. La langue, la littérature et les institutions de Rome avaient été adoptées par ces Berbères. Ceux-là n'étaient pas à craindre ; mais, tout autour d'eux, la race africaine se reconstituait et était prête à entrer en lutte. L'anarchie, prélude du démembrement de l'empire, les luttes religieuses, dont l'Afrique était sur le point de devenir le théâtre, allaient servir merveilleusement la reconstitution de la nationalité africaine et permettre aux nouvelles tribus berbères de s'étendre en couche épaisse sur les restes des anciennes. Il y a là un enseignement que les colonisateurs actuels de l'Afrique feront bien de ne pas perdre de vue, car ce fait prouve une fois de plus que, si la conquête est facile, il n'en est pas de même de la colonisation et que, tant que la race autochtone reste à peu près intacte, l'établissement des étrangers au milieu d'elle est précaire.

GRANDES PERSÉCUTIONS CONTRE LES CHRÉTIENS. — Les persécutions exercées contre les chrétiens semblaient n'avoir d'autre résultat que de fortifier la religion nouvelle. Les prosélytes étaient très nombreux en Afrique, non-seulement chez les colons latins, mais chez les indigènes romanisés et même dans les tribus berbères. « Il est impossible de ne pas être frappé de ce fait concluant que ce fut le sang indigène qui coula ici le premier pour la foi chrétienne, car les victimes inscrites en tête du martyrologe africain sont bien des berbères : Namphanio, Miggis, Lucita, Sanaes et d'autres encore dont le nom seul révélerait la nationalité, si l'histoire n'avait eu soin de la constater expressément[1]. »

Des bas-fonds populaires où le christianisme avait d'abord pris racine, il s'élevait et pénétrait l'administration et l'armée. Un jour c'était un gardien de prison qui demandait à partager le sort des condamnés ; une autre fois c'était un centurion qui, jetant au loin le sarment, insigne de commandement, se dépouillant de sa cuirasse et de ses insignes, refusait de continuer à servir César pour entrer dans la milice du Christ[2] ; ailleurs des hommes enrôlés n'acceptaient pas leur incorporation[3]. Pour tous c'était la mort, mais ils supportaient avec joie les affres du supplice.

Le triomphe de la nouvelle religion était proche. Le trône des empereurs en était ébranlé sur sa base, car le christianisme, à son début, était

1. Berbrugger, *Revue africaine*, N°. 51, p. 193.

2. Voir les *Actes da centurion saint Marcellus, martyr à Tanger*, 30 Oct. 298. Acta prim. martyr. p. 311.

3. V. *Actes de saint Maximilien de Théveste* (12 mars 295).

la négation de tout pouvoir temporel. Depuis l'exécution des édits de Décius et de Valérien, la persécution, tout en continuant, avait subi une certaine modération. Dioclétien n'était pas porté aux mesures extrêmes contre les chrétiens ; mais Galère ne voyait le salut de l'empire que dans l'extinction de la religion nouvelle et il suppliait l'empereur de prendre les mesures les plus énergiques. Enfin, en 303. Dioclétien, cédant aux instances de son césar, promulgua l'édit de persécution connu sous le nom d'édit de Nicomédie. Les mesures prescrites étaient terribles : destruction des églises et des livres et ustensiles du culte ; mise hors la loi de tous les chrétiens dont les biens devaient être saisis et qui devaient, eux-mêmes, être jetés en prison ou livrés au bourreau.

Cet édit fut immédiatement exécuté, sauf dans la partie du diocèse d'Occident qui était soumise au césar Constance Chlore, c'est-à-dire la Gaule, la Bretagne, l'Espagne et la Tingitane. Dans tout le reste de l'empire, les persécuteurs se mirent à l'œuvre. En Afrique, ils déployèrent un grand zèle. A Cirta, un certain Munatius Felix, flamine perpétuel, se fit remarquer par son ardeur et sa violence. Généralement les chrétiens restèrent fermes dans leur foi et des prêtres subirent le martyre plutôt que de remettre aux persécuteurs leurs vases et leurs livres qu'ils avaient cachés ; mais un grand nombre faiblirent, renièrent leur foi et livrèrent leur dépôt sacré. L'église de Cirta se signala par sa faiblesse : son évêque Paulus se soumit à tout ce qu'on exigea de lui.

Cette persécution n'était que le prélude de violences plus grandes encore. Il ne suffisait pas d'avoir détruit les églises et les objets extérieurs du culte ; on allait s'en prendre aux consciences. A la fin de l'année 303, un édit adressé au gouverneur de la Palestine fixait certains jours pendant lesquels tout homme devait sacrifier aux dieux. Ces jours déterminés furent appelés dies thurificationis et l'on avouera que c'était un excellent moyen de reconnaître les chrétiens. Valérius Florus, præses de la Numidie miliciana, et Anulinus, proconsul de la Proconsulaire, se firent les exécuteurs de ces mesures. Le sang des chrétiens coula à flots en Afrique pendant cette période qui fut appelée l'ère des martyrs[1].

TYRANNIE DE GALÈRE EN AFRIQUE. — En 305, Dioclétien et Maximien Hercule abdiquèrent au profit des deux césars Constance Chlore et Galère, lesquels s'adjoignirent comme césars Sévère et Maximin. Bien que Constance Chlore eût l'Afrique dans son lot, il en aban-

1. Voir l'intéressante dissertation de M. Poulle à ce sujet dans l'*Annuaire de la Société arch. de Constantine.* 1876-77, pp. 484 et suiv.

donna l'administration à Galère qui en confia le commandement au césar Sévère. On sait qu'un des premiers actes de Galère, en prenant le pouvoir, fut de prescrire un recensement général des personnes et des biens de l'empire afin d'augmenter les revenus du fisc. « On procéda à l'exécution de celte mesure avec une rigueur qui répandit partout la terreur et la désolation : les gens du peuple, les enfants, les serviteurs étaient réunis et comptés sur les places qui regorgeaient de monde. On excitait à la délation le fils contre le père, l'esclave contre le maître, l'épouse contre le mari. On obtenait par les tourments des déclarations de biens que l'on ne possédait pas[1]. » Il est probable que l'Afrique, qui avait déjà tant à se plaindre de Galère, souffrit beaucoup de ces mesures et de la façon cruelle dont elles furent appliquées. Les troupes seules, qui profitaient des largesses de ce prince, avaient pour lui quelque fidélité.

CONSTANTIN ET MAXENCE. USURPATION D'ALEXANDRE. — A la mort de Constance Chlore, survenue le 25 juillet 306, les troupes proclamèrent auguste son fils Constantin. De son côté, Galère donna le titre d'auguste à Sévère.

Peu de temps après, Maxence, fils de Maximien Hercule et gendre de Galère, ayant gagné l'appui du préfet du prétoire Anulinus, prit aussi la pourpre et fut acclamé par les soldats (28 octobre 306).

En Afrique, Anulinus avait comme lieutenant un certain Alexandre, qui avait d'abord reçu le titre de comte et, après le départ du proconsul, avait été élevé aux fonctions de vicaire d'Afrique (mars 306). Il reçut probablement la mission de proclamer l'autorité de Maxence, dans les provinces africaines ; mais, nous l'avons dit, les troupes tenaient pour Galère. Elles refusèrent de reconnaître l'usurpateur et prirent le chemin de l'Orient, afin de rejoindre, à Alexandrie, le lieutenant de leur maître. On ne sait au juste quel obstacle elles rencontrèrent sur leur route, toujours est-il qu'elles furent forcées de rentrer à Karthage, où elles retrouvèrent leur chef Alexandre. A quel prince obéissait alors l'Afrique, nul ne peut le dire et il est fort probable qu'elle était dans un état voisin de l'anarchie. Cependant Maxence devait y avoir des partisans.

Sur ces entrefaites, Galère étant mort, les troupes exploitèrent habilement un bruit, vrai ou faux, d'après lequel Maxence, doutant de la fidélité d'Alexandre, aurait envoyé des émissaires pour le tuer.

1. Poulle, *loc. cit.*, p. 481.

Bon gré mal gré, elles le proclamèrent empereur. Alexandre dont l'origine est incertaine, mais qu'on désigne généralement comme un paysan pannonien, était alors un vieillard affaibli par l'âge au moral et au physique, incapable de résistance autant que d'initiative. Il se laissa ainsi porter au pouvoir, mais il ne sut rien faire pour l'affermir et le conserver (308).

TRIOMPHE DE MAXENCE EN AFRIQUE. SES DÉVASTATIONS. — Cependant Maxence, après avoir défait et mis à mort Sévère, s'était emparé de Rome et de toute d'Italie. Absorbé par le soin d'asseoir sa puissance, il ne pouvait s'occuper de l'Afrique. Alexandre régnait tranquillement à Karthage ; toutes les provinces avaient fini par reconnaître son autorité, mais il ne paraît pas qu'il ait su gagner l'affection des populations.

En 311, Maxence pouvant détacher quelques troupes, les plaça sous le commandement du préfet du prétoire, Rufus Volusianus, et du général Zénas, et les envoya en Afrique. Karthage emportée d'assaut fut mise à feu et à sang. Quant à Alexandre, il avait pu se réfugier derrière les remparts de Cirta. Les généraux de Maxence l'y poursuivirent et s'étant rendus maîtres de cette ville, s'emparèrent de l'usurpateur qui fut étranglé[1].

Cirta, comme Karthage, fut entièrement saccagée, puis brûlée par les vainqueurs. Maxence fit cruellement expier à l'Afrique ce qu'il appelait son manque de fidélité : un grand nombre de cités furent livrées aux flammes ; les principaux citoyens se virent poursuivis, dépouillés de leurs biens ; beaucoup d'entre eux périrent dans les tortures, car toutes les haines, toutes les rivalités purent exercer librement leurs vengeances, et le pays gémit sous la plus épouvantable terreur. Les campagnes, même, n'échappèrent pas à la fureur du vainqueur qui se fit livrer les réserves de grain et porta la dévastation partout.

TRIOMPHE DE CONSTANTIN. — Après avoir ainsi assouvi sa vengeance, Maxence s'appliqua à retirer de l'Afrique tout ce que la contrée pouvait lui fournir en hommes et en argent, afin d'être en mesure de résister à son compétiteur Constantin. En 312, la lutte commença entre les deux empereurs et se termina bientôt par la défaite de Maxence devant

1. Voir, pour la révolte d'Alexandre: Aur. Victor, Epitome, Eutrope, Epit.; Zosime. Tillemont, *Hist. des empereurs,* etc. Nous avons adopté en grande partie les opinions de M. Poulle (*Soc. arch. de Constantine*), 1876-77.

Rome. Malgré la supériorité de son armée, où les Berbères étaient en grand nombre, il fut entièrement vaincu par son compétiteur et se noya dans le Tibre (28 octobre).

La chute de Maxence fut accueillie en Afrique avec la plus grande joie ; on dit que Constantin envoya la tête du tyran à Karthage qui avait tant eu à se plaindre de lui. Le vainqueur s'appliqua de toutes ses forces à panser les plaies de la Berbérie : il envoya des secours en argent, diminua les impôts, rendit les biens confisqués à leurs propriétaires, et fit relever les cités détruites.

Cirta, reconstruite pas ses ordres, reçut son nom et nous l'appellerons à l'avenir Constantine. Par ces mesures il mérita la reconnaissance de ce pays si maltraité par ses prédécesseurs.

CESSATION DES PERSÉCUTIONS CONTRE LES CHRÉTIENS. LES DONATISTES. SCHISME D'ARIUS. — A partir de l'année 305, les persécutions s'étaient ralenties ; selon le témoignage d'Eusèbe et de saint Optat, Maxence les fit immédiatement cesser, dès son avènement. Le triomphe de la religion nouvelle était proche, mais, avant même qu'il fût assuré, des divisions se produisaient dans son sein et il allait en résulter de bien graves événements.

Au mois de mars 305, l'évêque de Cirta, Paulus, étant mort, un concile se réunit dans cette ville, chez un particulier, car les églises étaient détruites, pour lui donner un successeur. Dix évêques de Numidie y prirent part. A peine la séance était-elle ouverte, que des discussions s'élevèrent entre les membres : on reprocha à un certain nombre d'entre eux d'avoir faibli pendant les persécutions et d'avoir remis les livres et vases sacrés. Pour la première fois l'épithète de « *traditeurs* » fut lancée. Un certain Purpurius, que nous retrouverons plus tard, montra dans l'assemblée une grande violence. Sylvain avait été proposé pour le siège épiscopal, mais il était traditeur ; grâce à l'appui de la populace il fut élu, tandis que les hommes les plus pieux et les plus éminents étaient enfermés dans le « cimetière des martyrs. » Ce fait qui semblerait de peu d'importance, fut le point de départ de la déplorable scission qui se produisit dans l'église d'Afrique.

Quelque temps après, en 311, mourait l'évêque de Karthage Mensurius, qui avait su résister avec autant de fermeté que de prudence aux violences des persécuteurs et conserver les vases de son église. Les fidèles s'assemblèrent pour procéder à son remplacement et élurent le diacre Cécilien. Il avait de nombreux adversaires, et bientôt l'opposition contre lui se

manifesta par le refus de lui remettre les vases sacrés que son prédécesseur avait cachés fidèles. Une véritable conspiration ayant à sa tête Donat, évêque des Cases-Noires[1], en Numidie, s'ourdit contre lui ; les prêtres de l'intérieur ne lui pardonnaient pas de s'être fait élire sans leur participation. Ils formèrent un groupe de soixante-dix prélats à la tête desquels était Secundus, évêque de Ticisi[2]. Réunis en concile, ils citèrent Cécilien à comparaître devant eux ; mais, comme il s'y refusait, disant qu'il avait été régulièrement sacré et ajoutant qu'il était prêt à recevoir de nouveau l'imposition des mains, Purpurius, dont la violence s'était fait remarquer à Cirta, s'écria : « Qu'il vienne la recevoir et on lui cassera la tête pour pénitence. »

Le concile rendit alors une sentence de condamnation contre Cécilien, fondée sur les trois points suivants : 1° il avait refusé de se rendre à leur réunion ; 2° il avait été sacré par des traditeurs ; 3° il aurait, lors des persécutions, empêché des fidèles de secourir les martyrs. Or ces deux derniers chefs n'étaient rien moins que prouvés et, dans le groupe des évêques qui s'érigeaient ainsi en juges, plusieurs s'étaient reconnus eux-mêmes traditeurs. Pour compléter leur œuvre, ils déclarèrent le siège de Karthage vacant et y élevèrent un certain Majorin, simple lecteur. Une intrigante, du nom de Lucilla, ennemie personnelle de Cécilien, avait, par ses instances et son argent, contribué à ce résultat.

Ainsi fut consommée la scission de l'église d'Afrique, au moment même où sa cause triomphait. L'irritation réciproque des deux partis devint extrême et amena des conflits journaliers.

Constantin tenait essentiellement à la pacification de l'Afrique ; bien qu'inclinant vers le christianisme, il ménagea les adhérents de l'ancien culte et fit même ériger un temple en l'honneur de la famille flavienne. Il apprit donc avec peine les divisions de l'église d'Afrique et écrivit au proconsul Anulinus, pour qu'il tâchât de les faire cesser. Dans ces instructions il semble pencher pour le parti de Cécilien. Mais les Donatistes, ainsi les appelait-on déjà, n'étaient pas gens à s'incliner devant des conseils ou même des menaces ; ils adressèrent à l'empereur une supplique dans laquelle ils entassèrent toutes les accusations contre leur ennemi.

En présence de cette réclamation, Constantin ordonna la comparution des deux parties devant un conseil d'évêques, et convoqua à ce concile un grand nombre de prélats de la Gaule et de l'Italie. Tous se réunirent à Rome, en octobre 313, sous la présidence du pape Miltiade.

---

1. Emplacement inconnu au nord de l'Aourès.
2. Actuellement Tidjist (Aïn-el-Bordj), près de Sigus, au sud de Constantine.

Cécilien et Majorin, accompagnés de clercs et de témoins, se présentèrent à ce concile qui est dit de Latran, et fournirent leurs explications tant sur les griefs reprochés par eux à leur adversaire, que sur ce qui leur était imputé.

On devine ce que purent être de tels débats. Après bien des jours d'audience, le concile rendit une sentence par laquelle il reconnaissait Cécilien innocent et validait son ordination. Il disposait en outre que les prêtres ordonnés par Majorin continueraient à exercer leur ministère et que si, dans une localité, il se trouvait deux prêtres ordonnés l'un par Cécilien, l'autre par Majorin, le plus ancien serait conservé et l'autre placé ailleurs. Quant à Donat, on le condamnait comme « auteur de tout le mal et coupable de grands crimes ».

A la suite de cette décision, Cécilien fut retenu provisoirement en Italie, et Donat obtint la permission de rentrer en Numidie, sous la promesse qu'il ne reparaîtrait plus à Karthage. Des commissaires ecclésiastiques furent envoyés en Afrique pour notifier cette décision au clergé et faire une enquête qui confirma l'innocence de Cécilien. Celui-ci rentra peu après à Karthage. Donat, de son côté, ne tarda pas à y paraître, au mépris de son serment. Les luttes recommencèrent alors avec une nouvelle violence. Élien, proconsul, chargé d'informer par l'empereur, conclut encore contre les Donatistes.

Mais ceux-ci ayant réclamé le jugement d'un nouveau concile, l'empereur voulut bien faire convoquer les évêques à Arles, pour le mois d'août 314. Ce fut encore un triomphe pour Cécilien ; seulement le concile crut devoir donner son avis sur le grand différend qui divisait l'église d'Afrique et il opina « que ceux qui seraient reconnus coupables d'avoir livré les écritures ou les vases sacrés ou dénoncé leurs frères, devraient être déposés de l'ordre du clergé[1]. » C'était donner aux Donatistes de nouvelles armes. Cependant ceux-ci ne furent pas encore satisfaits et en appelèrent à l'empereur qui confirma à Milan, en 315, les décisions des conciles de Rome et d'Arles.

Constantin avait montré dans toute cette affaire une très grande modération; mais, quand tous les degrés de juridiction eurent été épuisés, il prescrivit à Celsus, son vicaire en Afrique, de traiter avec sévérité toute tentative de rébellion de la part des Donatistes. Ceux-ci se virent donc bientôt l'objet d'une nouvelle persécution dans laquelle les plus

1. L'*Afrique chrétienne* par Yanoski, pp. 20 et suiv. C'est à cet ouvrage que nous avons emprunté 1a plus grande partie des documents qui précèdent.

marquants d'entre eux furent bannis. Mais leurs partisans étaient très nombreux, surtout dans l'intérieur, et ils gardèrent souvent par la force leurs positions.

Tandis que cette scission se produisait en Numidie, un schisme dont le succès devait être encore plus grand prenait naissance en Cyrénaïque. Vers 320, le Libyen Arius se séparait de l'église orthodoxe, par suite de divergences sur des points d'appréciation relativement à la trinité. Là encore, l'empereur intervenait et essayait de faire entendre sa voix pour ramener la pacification dans l'Église; mais le schisme arien était fait.

ORGANISATION ADMINISTRATIVE ET MILITAIRE DE L'AFRIQUE PAR CONSTANTIN. — En 323, Constantin attaqua brusquement son rival, l'empereur d'Orient Licinius, le vainquit, et le fit mettre à mort. Resté ainsi seul maître de l'empire, il s'appliqua à rétablir l'unité de commandement et à régulariser l'administration des provinces. L'empire fut divisé en quatre grandes préfectures.

L'Afrique, contenant la Tripolitaine, la Byzacène, la Numidie et les Maurétanies, sétifienne et césarienne, fit partie de la préfecture d'Italie, et fut placée, pour l'administration civile, sous l'autorité du préfet du prétoire de cette préfecture.

La Tingitane, rattachée à la préfecture des Gaules, était sous l'autorité du préfet du prétoire des Gaules.

La Cyrénaïque dépendit de la préfecture d'Orient.

Le préfet du prétoire d'Italie était représenté en Afrique :

1° Par un proconsul d'Afrique, qui administrait par deux légats la proconsulaire ;

2° Par le vicaire d'Afrique, qui administrait par deux consulaires la Byzacène et la Numidie, et par trois præses la Tripolitaine, la Sétifienne et la Césarienne.

Le préfet des Gaules était représenté dans la Tingitane par un præses.

Le Comte des largesses sacrées avait la direction de tout ce qui se rapporte aux finances; et le *Comte des choses privées* était le directeur et administrateur des domaines. Ces deux personnages, qui portaient le titre d'*illustres*, avaient un certain nombre de délégués en Afrique.

« L'armée et les choses militaires relevaient du *magister peditum*, sorte de ministre de la guerre, résidant aussi à Rome, et représenté en Afrique par deux dues et deux comtes : les ducs de Maurétanie césarienne et de Tripolitaine et les comtes d'Afrique et de Tingitane.

« Le comte d'Afrique avait sous ses ordres seize préposés des li-

mites, qui commandaient les troupes placées sur la frontière, plus les corps mobiles.

« Le comte de la Tingitane avait sous son commandement un préfet de cavalerie et cinq tribuns de cohortes, plus des corps mobiles.

« Le duc de la Césarienne avait huit préposés des limites. Il était aussi præses et, pour cette partie de ses fonctions, devait dépendre du vicaire d'Afrique.

« Le duc de la Tripolitaine avait douze préposés et deux camps où étaient, sans doute, les troupes destinées à tenir la campagne.

« Les troupes, on le voit, étaient divisées en deux classes : les troupes mobiles et celles qui gardaient en permanence la frontière[1]. »

Sous le Bas-Empire, l'organisation des assemblées provinciales fut modifiée ; le culte de l'empereur ayant disparu, leurs attributions religieuses cessèrent et le concilium devint une assemblée purement administrative, chargée d'éclairer les préfets et de leur fournir un appui moral, car il n'avait aucun droit exécutif. La centralisation établie par Constantin fit cesser l'autonomie des provinces. L'empereur voulut tout diriger du fond de son palais et c'est dans ce but que les fonctions furent multipliées. Des *curiosi*, inspecteurs plus ou moins occultes, furent chargés de surveiller les fonctionnaires et de rendre compte de leurs moindres actes au chef suprême ; en même temps les cités reçurent des *defensores*, dont la mission était de protéger les citoyens contre l'injustice et la tyrannie des agents du prince.

Le concilium provinciæ conserva le droit de présenter des vœux et des doléances à l'empereur ; sa réunion était l'occasion de fêtes et de réjouissances publiques; la convocation était faite par le préfet. Le sacerdos provinciæ, dont la fonction paraît avoir été conservée pendant quelque temps encore, dut céder la présidence du concile au préfet ou à son vicaire. Le corps des sacerdotes, ou prêtres devenus chrétiens, fut entouré d'honneurs et d'immunités ; mais il perdit toute occasion de s'immiscer légalement dans les affaires administratives[2].

PUISSANCE DES DONATISTES. — LES CIRCONCELLIONS. — Vers 321, les Donatistes avaient obtenu le rappel de leurs exilés, et il se produisit une sorte d'apaisement. En 326, Cécilien étant mort fut

1. *L'Afrique septentrionale après le partage du monde romain,* par Berbrugger, travail extrait de la Notice des dignités, de Bocking.

2. *Les Assemblées provinciales et le culte provincial,* par M. Pallu de Lessert, passim.

remplacé par Rufus : de leur côté, les Donatistes élirent Donat, homonyme de l'évêque des Cases-Noires, comme successeur de Majorin. Peu après, les nouveaux élus réunissaient à Karthage un concile auquel deux cent soixante-dix évêques prirent part et où, grâce à des concessions mutuelles, on put consolider la trêve.

On sera peut-être étonné du grand nombre d'évêques se trouvant alors en Afrique, mais il faut considérer ces prélats comme de simples curés. « La création des sièges épiscopaux en Afrique n'a pas toujours été motivée par l'importance des localités et le chiffre de la population. L'on observe en effet dans l'histoire des Donatistes que ces habiles sectaires, afin d'augmenter leur influence, multipliaient le nombre des évêques et les préposaient à de simples hameaux… Or, on conçoit parfaitement que l'Église, pour tenir tête aux Donatistes, ait imité cette conduite et multiplié les évêchés… Au surplus, il était dans l'esprit de l'Église d'Afrique de multiplier les diocèses afin que leur peu d'étendue en facilitât l'administration[1]. »

Ainsi les deux églises vivaient côte à côte et essayaient de se tolérer, mais, comme nous l'avons dit, les Donatistes tenaient en maints endroits les temples et nous voyons, en 330, l'empereur, cédant à la demande de Zezius, évêque de Constantine, ordonner la construction d'une basilique pour les orthodoxes, attendu que « tout ce qui appartenait à l'Église catholique était tombé au pouvoir des Donatistes » et que les orthodoxes n'avaient aucun local pour tenir leurs assemblées[2].

A côté des Donatistes modérés, qui essayaient de chercher un modus vivendi avec les autres chrétiens, se trouvaient les zélés, les purs. Réunis en bandes obéissant à un chef, ils se mirent à parcourir le pays dans le but, disaient-ils, de faire reconnaître la sainteté de leur foi. Leur cri de ralliement était Laudes Deo (Louanges à Dieu !), et il fut bientôt redouté comme un signal de pillage et de mort. Faisant profession de mépriser les biens de la terre et de vivre dans la continence, ils ne tardèrent pas à ériger la destruction en principe. Ils n'ont du reste rien à perdre, car la plupart sont des esclaves fugitifs, des malheureux ruinés par les guerres civiles ou les exactions du fisc. Ils prétendent établir l'égalité en détruisant les biens et faire le salut des riches en les ruinant.

---

1. *Observations sur la formation des diocèses dans l'ancienne Église d'Afrique*, par l'abbé Léon Godart (*Revue africaine*, 2e année, pp. 399 et suiv.)

2, V. L'*Africa christiana* de Morcelli, t. II, p. 234. Cette église se trouvait dans l'emplacement occupé actuellement par l'hôpital militaire.

Ces bandes, qui rappellent celles de la Jacquerie, s'attaquèrent d'abord aux fermes isolées; c'est pourquoi les gens qui en faisaient partie furent stigmatisés du nom de Circoncellions[1]. Nous verrons avant peu à quels excès ces fanatiques se portèrent. Leur quartier général était Thamugas (aujourd'hui Timgad), au pied de l'Aourès, entre Lambèse et Theveste[2].

LES FILS DE CONSTANTIN. — PERSÉCUTION DES DONATISTES PAR CONSTANT. — A la mort de Constantin (337), l'empire se trouva fractionné en cinq parties ; mais bientôt ses trois fils Constantin II, Constant et Constance, restèrent, par suite du meurtre de leurs deux cousins, seuls maîtres du pouvoir. Un nouveau partage fut alors opéré entre eux (338). L'Afrique demeura pendant plusieurs années un sujet de contestation entre Constant et Constantin, et les deux frères en vinrent plusieurs fois aux mains. La mort de Constantin (340) mit fin à la lutte en assurant le triomphe de Constant.

Ce prince fanatique tyrannisa d'abord les païens, puis, des dissensions nouvelles s'étant produites en Afrique entre les Donatistes et les orthodoxes, il envoya deux officiers, Paul et Macaire, pour mettre fin à ces troubles. A peine étaient-ils arrivés à Karthage que les Donatistes se soulevèrent de toutes parts. Aidés par les Circoncellions, ils osèrent tenir tête aux armées de l'empereur. Mais bientôt ils furent vaincus et réduits à la fuite, et la persécution commença ; les évêques compromis furent exilés ou mis à mort. Le principal résultat de ces violences fut d'augmenter le nombre des Circoncellions et de redoubler leur fureur, au grand préjudice de la colonisation.

CONSTANCE ET JULIEN. — EXCÈS DES DONATISTES. — En 350, Constant fut mis à mort par Magnence, comte des Gaules, qui s'empara de son trône et étendit son autorité sur l'Afrique. Deux ans plus tard les troupes de Constance prenaient possession de l'Afrique au nom de leur maître. Elles passèrent ensuite en Espagne, de là en Gaule et vinrent à Lyon écraser l'armée de Magnence, qui périt dans la bataille. Ainsi Constance resta seul maître de l'empire. On sait qu'il s'érigea en protecteur de l'arianisme.

En 360, Julien, ayant été proclamé à Lutèce et reconnu par l'Italie, chercha à gagner l'Afrique à sa cause, mais ne put parvenir à la détacher

1. De *Circumiens cellas* (rôdant autour des fermes).

2. Voir sur les Donatistes les textes de saint Augustin et de saint Optat.

de sa fidélité au fils de Constantin. Du reste, Constance avait pris des précautions sérieuses pour conserver sa province, et, bien qu'il fût menacé par son compétiteur d'un côté, et par les Perses de l'autre, il envoya en Afrique son secrétaire d'état Gaudentius avec ordre de lever des troupes et de s'opposer à tout débarquement. « Gaudentius remplit sa mission avec fidélité, il invita le comte Cretion et les gouverneurs (rectores) à faire des levées, et il tira des deux Maurétanies une cavalerie légère excellente avec laquelle il protégea efficacement tout le littoral contre les troupes stationnées en Sicile et qui n'attendaient qu'une occasion pour faire une descente en Afrique[1]. »

L'année suivante, la mort de Constance laissa Julien seul au pouvoir. Il se vengea alors de l'Afrique en accordant ses faveurs aux Donatistes, fort affaiblis par la persécution macarienne. Leurs évêques leur furent rendus et une violente réaction contre les orthodoxes se produisit. Les Donatistes se vengèrent d'eux par les mêmes armes: les spoliations, les dévastations, les meurtres. Un exemple donnera une idée du caractère de ces luttes : « Félix et Januarius, deux Donatistes, se jettent sur Lemelli[2], à la tête d'une troupe de Circoncellions. Ayant trouvé la porte de la basilique fermée, ils en firent le siège ; les Circoncellions montèrent sur le toit et, de là, accablèrent les fidèles sous un monceau de tuiles. Un grand nombre fut cruellement blessé; deux diacres qui défendaient l'autel furent tués et les fastes de l'église inscrivent deux martyrs de plus[3]. » Ailleurs, à Typaza, en présence du gouverneur, ils maltraitent et expulsent les catholiques ; « les hommes sont torturés, les femmes traînées ; les enfants mis à mort ou étouffés dans les entrailles de leurs mères. »

Du reste les Donatistes ne tardèrent pas à voir des schismes se produire dans leur sein. Le plus important fut celui de Rogatus, évêque de Cartenna[4], qui imposait un nouveau baptême à tous les anciens traditeurs.

EXACTIONS DU COMTE ROMANUS. — A la fin de 363, sous Jovien, et ensuite, dans les premiers temps du règne de Valentinien, une tribu indigène de la Tripolitaine, les Asturiens, ainsi appelés par les auteurs[5], causèrent les plus grands ravages dans cette contrée et

1. Poulle (*Soc. arch.*), 1878, pp. 414, 415. — Voir aussi *Rev. afr*. t. IV, pp. 137, 138, et Ammien Marcellin, 1. XXI, parag. 7.

2. Zembia, dans la Medjana.

3. Poulle, *Maurétanie*, p. 129.

4. Tenès.

5. Ammien Marcellin, 1. XXVII et suiv.

vinrent même attaquer les colonies de Leptis et de Tripoli. Les colons appelèrent à leur secours le comte Romanus, nommé depuis peu maître des milices d'Afrique ; mais ce général ne voulut entrer en campagne que si on lui fournissait quatre mille chevaux et une grande quantité de vivres, conditions que les Tripolitains ruinés ne pouvaient remplir ; de sorte que les Berbères continuèrent leurs déprédations. A l'avènement de Valentinien, les gens de Leptis envoyèrent des députés à l'empereur pour lui exposer leurs doléances ; mais les partisans de Romanus en atténuèrent en partie l'effet. Cependant l'empereur chargea un administrateur de l'ordre civil, auquel on confia des pouvoirs militaires extraordinaires, de rétablir la paix.

En 366, nouvelle incursion des Asturiens. L'empereur envoya un tribun nommé Pallade pour faire une enquête sur les lieux, mais cet agent se laissa corrompre et déclara que les plaintes n'étaient pas fondées. Pour Romanus, c'était le triomphe, l'impunité assurée ; aussi se livra-t-il, sans retenue, à une prévarication effrénée. Une nouvelle plainte des victimes ayant eu le même résultat que la précédente, l'empereur ordonna la mise à mort des réclamants, *convaincus* de calomnie. Un ancien præses de la Tripolitaine, nommé Rurice, qui avait cherché à faire triompher la vérité, fut englobé dans l'accusation et exécuté à Sitifis.

RÉVOLTE DE FIRMUS. — Sur ces entrefaites, un des plus puissants chefs des Quinquégentiens vint à mourir en laissant plusieurs fils, Firmus, Gildon, Mascizel, Dius (ou Duis), Salmacès et Zamma. Ce dernier était fort lié avec Romanus, et, comme son frère aîné, Firmus, craignait d'être victime d'une spoliation, il fit assassiner Zamma. C'était s'exposer à la vengeance certaine du comte ; aussi, après avoir essayé en vain de se disculper auprès du pouvoir central, Firmus comprit-il qu'il ne lui restait de salut que dans la révolte. Ces fils de Nubel étaient tous empreints de civilisation latine, plusieurs d'entre eux étaient chrétiens.

En 372, Firmus lève l'étendard de l'insurrection dans les montagnes du Djerdjera. Les Maurétanies le soutiennent ; les Donatistes lui fournissent leur appui ; les aventuriers, les gens ruinés, tous ceux qui recherchent le désordre, des soldats, on dit même une légion entière, viennent se joindre à lui. Firmus disposant d'une vingtaine de mille hommes se met aussitôt en campagne ; un évêque de Rusagus, bourgade sur la frontière de la Césarienne, lui ouvre les portes de la ville. Les Firmianiens, continuant leur marche vers l'ouest, assiègent Césarée, s'en rendent maîtres et réduisent en cendres cette belle ville. Romanus essaie en vain de

lutter ; il est défait et la révolte gagne la Numidie. Les soldats proclamèrent alors Firmus roi ; un tribun lui posa le diadème.

A la réception de ces graves nouvelles, l'empereur d'occident envoya en toute hâte des troupes en Afrique sous le commandement du comte Théodose, maître de la cavalerie. Débarqué à Igilgili (Djidjelli), cet habile général gagna Sitifis et convoqua toutes ses troupes dans un poste des environs nommé Panchariana, d'où il devait commencer les opérations (373). Il avait été rejoint, tout en arrivant, par un corps d'auxiliaires indigènes, commandé par Gildon, frère de Firmus.

Le prince indigène, comprenant que la situation était changée, essaya de traiter avec Théodose, et lui fit offrir sa soumission; mais le général ne voulut rien entendre avant d'avoir reçu des otages, et les choses en restèrent là. Bientôt, du reste, Théodose entra en campagne, et porta son camp à Tubusuptus[1], Ayant repoussé un nouveau message du rebelle, il attaqua les Tyndenses et Massissenses, commandés par Mascizel et Duis, les mit en déroute, et porta le ravage dans toute la contrée, sans cependant se départir d'une grande prudence et en s'appuyant sur une place nommée Lamforte. De là, s'avançant vers l'ouest, Théodose défit de nouveau Mascizel, qui avait osé l'attaquer.

Encore une fois, Firmus fit implorer la paix par l'intermédiaire de prêtres chrétiens, et Théodose la lui accorda. Le prince berbère remit au vainqueur Icosium[2] et lui livra, dans cette ville, ses enseignes, sa couronne, son butin et des otages, mais il ne paraît pas qu'il soit venu en personne signer le traité.

Après avoir obtenu ce résultat, Théodose se rendit à Césarée et employa ses légions à relever cette ville de ses ruines. Dans cette localité, il fit mourir sous les verges ou décapiter les soldats qui étaient passés au service du rebelle.

Sur ces entrefaites, ayant appris que Firmus cherchait de nouveau à soulever les tribus, il se remit en campagne et battit les Maziques et les Muzones. La tribu des Isaflenses, établie sur le versant sud du Djerdjera, soutint Firmus et se battit bravement sous les ordres de son chef Mazuca, mais elle fut encore défaite et son chef, fait prisonnier, hâta sa mort en déchirant ses blessures. Firmus, réduit encore à la fuite, se jette au cœur des montagnes, puis prend la direction de l'est, suivi par les Romains. Au moment où ceux-ci vont l'atteindre, il leur échappe encore et revient sur ses pas. Il entraîne de nouveau les Isaflenses, avec leur chef Igmacen

1. Tiklat en Kabylie.
2. Alger.

et réunit un grand nombre d'adhérents. Théodose, qui s'est avancé contre lui et le croit sans forces, est subitement attaqué par vingt mille indigènes ; il a la douleur de voir ses soldats lâcher pied et ne s'échappe lui-même qu'à la faveur de la nuit[1].

Ayant pu, dans sa déroute, gagner le fort de Castellum Audiense[2], il y rallia son armée et s'y retrancha. Il punit ses soldats avec la dernière sévérité, brûlant les uns, mutilant les antres ; et grâce à son énergie, il rétablit promptement la discipline et put résister aux attaques tumultueuses des indigènes. Il opéra ensuite sa retraite vers Sitifis[3]. L'année suivante (375), il s'avança, à la tête de forces considérables, contre les Isaflenses, toujours fidèles à Firmus, et leur fit essuyer une nouvelle défaite. Igmacen, leur roi, se laissa alors gagner par les promesses de Théodose. Il cessa toute résistance et arrêta Firmus au moment où celui-ci, devinant sa trahison, se disposait à fuir. Prévoyant le sort qui l'attendait, le prince berbère se pendit dans sa prison et le traître Igmacen ne put livrer à ses ennemis qu'un cadavre qui fut apporté à leur camp, chargé sur un chameau.

Ainsi finit cette révolte qui avait duré trois ans.

PACIFICATION GÉNÉRALE. — Après avoir obtenu la pacification générale des tribus soulevées, Théodose s'appliqua, par une série de sages mesures, à rétablir la marche de l'administration et à faire oublier les maux causés par Romanus. Les complices des exactions de ce dernier furent sévèrement punis.

Mais le comte Théodose avait de nombreux ennemis qui le dénoncèrent à l'empereur Gratien, presque un enfant, successeur de son père, Valentinien (375). On le présenta comme étant sur le point de se déclarer indépendant et de lui disputer le pouvoir. Gratien prêtant l'oreille à ces calomnies expédia l'ordre de le mettre à mort[4]. Le vainqueur de Firmus, celui qui avait conservé l'Afrique à l'empire, fut décapité à Karthage.

La révolte de Firmus permit aux Romains de mesurer tout le terrain qu'ils avaient perdu en Afrique. En laissant autour de leurs colonies, si romanisées qu'elles fussent, des tribus indigènes intactes, non assimilées, ils avaient en quelque sorte préparé pour l'avenir la ruine de leur colonisation. La levée de boucliers à laquelle la rébellion de Firmus

---

1. Berbrugger, *Époques militaires de la grande Kabylie*.

2. Aïoun Bessem, au nord d'Aumale.

3. Les auteurs disent qu'il se retira à Typaza, mais cela semble bien improbable et nous nous rallions à l'opinion de MM. Boulle et Berbrugger, qui démontrent que c'est à Sétif que Théodose s'est reformé.

4. Orose, *Hist*. 1. VII, ch. XXXIII.

avait servi de prétexte, était le premier acte du drame. Les Donatistes y avaient joué un rôle trop actif pour ne pas porter la peine de la défaite. En 378, les édits qui les condamnaient furent remis en vigueur et exécutés strictement.

L'AFRIQUE SOUS GRATIEN, VALENTINIEN II ET THÉODOSE. — Le monde romain, assailli de tous côtés par les barbares, était dans une situation des plus critiques, et Gratien n'avait ni l'énergie ni les talents qui auraient été nécessaires dans un tel moment. Son frère, Valentinien II, empereur d'Orient, était un enfant en bas âge. Pour soulager ses épaules d'un tel fardeau, Gratien s'associa le général Théodose, fils du comte Théodose, qui avait été mis à mort par ses ordres, et l'envoya défendre les frontières de l'empire. Peu après, Maxime était proclamé par ses soldats dans les Gaules (383). Gratien, ayant marché contre lui, fut vaincu et tué par l'usurpateur, près de Lyon. On dit que sa défaite fut due à la défection de sa cavalerie maure.

Théodose, forcé de reconnaître l'usurpateur, obtint cependant que l'Italie et l'Afrique fussent attribuées à Valentinien II. Mais Maxime ne pouvait se contenter d'une position si secondaire. En 387, il attaqua Valentinien et l'expulsa de l'Afrique. L'année suivante, il était à son tour vaincu par Théodose qui, après l'avoir tué, remit Valentinien II en possession de l'Afrique. Enfin, en 392, Valentinien ayant été assassiné, le trône impérial resta à Théodose.

Mais à cette époque, les empereurs ne vivaient pas longtemps. Théodose mourut en 395 et l'empire échut à ses deux fils Arcadius et Honorius. Ce dernier, âgé de onze ans, eut l'Occident avec l'Afrique.

RÉVOLTE DE GILDON. — Pendant ces compétitions, que pouvait faire l'Afrique, sinon se lancer de nouveau dans la révolte ? Nous avons vu qu'à l'arrivée du comte Théodose en Maurétanie, Gildon, frère de Firmus, s'était mis à sa disposition et lui avait amené des renforts. On avait été content de ses services et il était resté sans doute en relations intimes avec la famille de ce général. Aussi, lorsque le fils du comte Théodose eut été associé à l'empire, il songea à être utile à Gildon et lui fit donner, en 387, le commandement des troupes d'Afrique avec le titre de *grand maître des deux milices*. Résidant à Karthage auprès du proconsul Probinus, il joignit à la puissance dont il était revêtu l'honneur de s'allier à la famille de Théodose, en donnant sa fille à un des neveux de celui-ci.

Dès lors, l'orgueil du prince indigène ne connut plus de bornes, et le pays commença à sentir le poids de sa tyrannie, car l'autorité du proconsul était effacée par la sienne. Cependant, lors de la révolte d'Eugène dans les Gaules, il refusa les propositions qui lui furent faites par cet usurpateur (394) ; mais, d'autre part, il ne montra pas grand zèle pour l'empereur et se dispensa d'envoyer les secours qu'il lui réclamait.

La mort de Théodose le décida à lever le masque, et, pour déclarer ses intentions, il retint dans le port de Karthage les blés destinés à l'alimentation de Rome (395). Cette fois, la guerre est inévitable, car la disette ne permet plus de faiblesses. Gildon est déclaré ennemi public, et Stilicon, ministre d'Honorius, se disposa à le combattre.

Dans cette conjoncture, Gildon appelle à lui le peuple indigène en se déclarant restaurateur de son indépendance. Il comble les Donatistes de ses faveurs et persécute les catholiques. Mascizel, son frère, s'étant rendu à Milan pour un motif inconnu, Gildon le soupçonne d'être allé intriguer contre lui, et, pour l'intimider, il fait mettre à mort ses deux fils[1] ; puis il adresse, pour la forme, sa soumission à l'empereur.

CHUTE DE GILDON. — C'est à Mascizel, brûlant du désir de la vengeance, que Stilicon donna le commandement de l'expédition. En 398, ce chef débarqua en Afrique avec cinq mille légionnaires (Gaulois, Germains et auxiliaires) et marcha contre son frère qui l'attendait à la tête d'un rassemblement de soixante-dix mille guerriers, mal armés et demi-nus. Parvenu auprès de Theveste, il se trouva isolé au milieu de montagnes escarpées et entouré de ses innombrables ennemis.

Gildon est au milieu de ses cavaliers Maures et Gétules et de ses montagnards berbères ; en voyant les faibles forces que son frère ose lui opposer, il donne le signal du combat comme celui d'une exécution en masse. L'action s'engage, et Mascizel, désespéré, s'avance pour parlementer. Alors un certain tumulte se produit aux premières lignes : un porte-enseigne tombe devant le chef des troupes romaines, et les Berbères croient à une trahison ; ce mot se propage parmi eux comme un éclair, et bientôt cette immense armée, prise d'une terreur inexplicable, tourne le dos à l'ennemi. En même temps, les légionnaires, revenus de leur étonnement, chargent les indigènes et changent leur retraite en déroute[2].

1. Orose, 1. VII, ch. XXXIII.

2. Zosime, *Hist*., 1. V. Orose, 1, VII.

Après cette inexplicable défaite, Gildon, abandonné de tous, parvint à atteindre le littoral et à prendre la mer ; il voulait gagner Constantinople ; mais les vents contraires le rejetèrent sur la cote d'Afrique. Arrêté à Tabarka, il fut conduit à son frère qui l'accabla de reproches et le jeta en prison en attendant l'heure de son supplice. Gildon l'évita en s'étranglant de ses propres mains. Il avait gouverné l'Afrique pendant douze ans.

Mascizel, qui venait de rétablir si heureusement la paix en Afrique, et d'assurer la subsistance de l'Italie, se rendit à Milan, afin d'obtenir la récompense de ses services, c'est-à-dire sans doute la position de son frère. Mais Stilicon venait de se convaincre par la révolte de Gildon du peu de confiance que l'on pouvait accorder aux Africains ; il se débarrassa du solliciteur en le faisant noyer sous ses yeux.

L'AFRIQUE SOUS HONORIUS. — L'Afrique, qui depuis un an relevait de l'empire d'Orient, fut rattachée à celui d'Occident ; puis on envoya à Karthage un proconsul qui réunit au fisc tous les domaines de la succession de Nubel et de Gildon. Ces biens étaient considérables et l'on dut nommer un fonctionnaire spécial pour les administrer.

La chute de Gildon fut suivie de persécutions contre ceux qui avaient pris part à sa révolte, et, comme ils étaient presque tous donatistes, ces représailles prirent la forme d'une nouvelle persécution attisée par les évêques orthodoxes. Quiconque était soupçonné d'avoir eu de la sympathie pour les rebelles se voyait dépouillé de ses biens et chassé du pays, trop heureux s'il échappait au supplice. L'évêque Optatus de Thamugas, qui avait été un des principaux auxiliaires de Gildon, fut jeté en prison et y périt. Cette terreur dura dix ans. Ce fut pour les Circoncellions une occasion de recommencer leurs désordres.

En 399, Honorius promulgua un édit par lequel il prohibait d'une façon absolue le culte des idoles. L'exécution de cette mesure rencontra en Afrique une vive opposition, car les païens y étaient encore nombreux. Le temple de Tanit à Karthage, qui avait été fermé par ordre de Théodose, fut affecté au culte chrétien, mais comme les idolâtres continuaient à y faire leurs sacrifices, on se décida à le démolir.

Cependant l'invasion des peuples du Nord achevait de se répandre sur l'Europe. Dans les premières années du Ve siècle, les Vandales, les Alains et les Suèves, poussés par les Huns, partis de la Pannonie, traversent la Germanie, culbutent les Franks, pénètrent en Gaule et, continuant leur marche à travers les Pyrénées, s'arrêtent en Espagne. En 409, ils

opèrent entre eux un premier partage du pays. Dans le cours de la même année, les Goths, conduits par Alaric, s'emparaient de Rome. Assiégé par eux dans Ravenne, Honorius était obligé d'appeler à son secours l'empereur d'Orient, son neveu Théodose II.

Dans cette conjoncture, l'Afrique resta fidèle à l'empereur et continua à assurer la subsistance de l'Italie. Les Goths firent plusieurs tentatives infructueuses pour s'en emparer[1]. Le gouverneur, Héraclien, défendit avec habileté sa province et la conserva à l'empire ; le chef des Goths abandonnant ses projets se contenta de la cession d'un territoire dans la Novempopulanie. Alaric, de son côté, avait des vues sur l'Afrique ; il se disposait à se mettre en personne à la tête d'une expédition et préparait une flotte à cet effet ; mais la tempête détruisit ses navires, et il dut y renoncer.

Pendant ce temps, les Austrusiens et les Maxyes mettaient la Tripolitaine au pillage ; le commandant militaire qui avait licencié une partie de ses troupes pour s'approprier leur solde, s'empressa de prendre la mer en laissant les populations se défendre comme elles le pourraient.

En 413, Héraclien qui s'était emparé des biens des émigrants réfugiés en Afrique pour fuir les Goths, se déclara indépendant et commença sa révolte en retenant les blés. Bientôt il passa en Italie à la tête d'une armée considérable, mais il fut entièrement défait près d'Orticoli ; après quoi il chercha un refuge à Karthage où il ne trouva que la mort.

1. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, 1. XXVIII.

CHAPITRE X

PÉRIODE VANDALE

415 - 531

Le christianisme en Afrique au commencement du Ve siècle. — Boniface gouverneur d'Afrique ; il traite avec les Vandales. — Les Vandales envahissent l'Afrique. — Lutte de Boniface contre les Vandales. — Fondation de l'empire vandale. — Nouveau traité de Genséric avec l'empire; organisation de l'Afrique Vandale. — Mort de Valenthinien III ; pillage de Rome par Genséric. — Suite des guerres des Vandales. — Apogée de la puissance de Genséric ; sa mort. — Règne de Hunéric ; persécutions contre les catholiques. — Révolte des Berbères. — Cruautés de Hunéric. — Concile de Karthage ; mort de Hunéric. — Règne de Goudamond. — Règne de Trasamond. — Règne de Hildéric. — Révoltes des Berbères ; usurpation de Gélimer.

LE CHRISTIANISME EN AFRIQUE AU COMMENCEMENT DU Ve SIÈCLE. — Avant d'entreprendre le récit des événements qui vont faire entrer l'histoire de la Berbérie dans une nouvelle phase, il convient de jeter un coup d'œil sur la situation du christianisme en Afrique au commencement du Ve siècle. Si nous sommes entrés dans des détails un peu plus complets que ne semble le comporter le cadre de ce récit, sur cette question, c'est que l'établissement de la religion chrétienne fut une des principales causes du désastre de l'Afrique[1]. Les premières persécutions commencèrent à porter un grand trouble dans la population coloniale et à diminuer sa force en présence de l'élément berbère en reconstitution. Et cependant cette période est la plus belle, car les chrétiens unis dans un malheur commun donnent l'exemple de l'union et de la concorde. Aussitôt que la cause pour laquelle ils ont tant souffert vient à triompher, une scission radicale, irrémédiable, se produit dans leur sein et ils se traitent avec la haine la plus féroce. « Il n'y a pas de bêtes si

1. C'est l'opinion d'un homme dont ou ne contestera ni la compétence ni le catholicisme, M. Lacroix. (Il ne faut pas se dissimuler, dit-il dans sou ouvrage inédit, que le christianisme eut une large part à revendiquer dans le désastre de l'Afrique… Nul doute que les déplorables dissensions dont la population créole offrit alors le triste spectacle n'ait hâté la chute du colosse. » (*Revue africaine*, n° 72 et suivants.)

cruelles aux hommes que la plupart des chrétiens le sont les uns aux autres. » Ainsi s'exprime Ammien Marcellin[1], qui les a vus de près. Mais ce n'est pas tout : avec le succès, leurs mœurs deviennent moins pures et leurs assemblées servent de prétexte aux orgies, si bien que saint Augustin, qui avait failli être lapidé à Karthage pour avoir prêché contre l'ivrognerie, s'écrie : « Les martyrs ont horreur de vos bouteilles, de vos poêles à frire et de vos ivrogneries ![2]. » Il faut ajouter à cela les schismes qui divisent l'église orthodoxe, en outre du donatisme et de l'arianisme, car tous les jours il paraît quelque novateur : Pélage fonde l'hérésie qui porte son nom ; Célestius, son compagnon, la propage en Afrique ; les nouveaux sectaires se subdivisent eux-mêmes en Pélagiens et semi-Pélagiens. En Cyrénaïque et dans l'est de la Berbérie, c'est l'hérésie de Nestorius qui est en faveur; ailleurs les Manichéens ont la majorité.

Nous avons vu à quels excès s'étaient portés les Donatistes et les orthodoxes les uns contre les autres, suivant leurs alternatives de succès ou de revers. La rage des Circoncellions fut surtout funeste à la colonisation romaine, car elle détruisit cette forte occupation des campagnes qui était le plus grand obstacle à l'expansion des indigènes ; les fermes étant brûlées et les colons assassinés, les campagnes furent toutes prêtes à recevoir de nouveaux occupants. L'histoire n'offre peut-être pas d'autre exemple de l'esprit de destruction animant ces sectaires, véritables nihilistes qui se tuaient les uns les autres, quand ils avaient fait le vide autour d'eux et qu'il ne restait personne à frapper.

Quelques nobles figures nous reposent dans ce sombre tableau. La plus belle est celle de saint Augustin, né à Thagaste[3] ; il étudia d'abord à Madaure[4], puis à Karthage. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de ce grand moraliste. Disons seulement qu'après un long séjour en Italie, il revint en Afrique en 388 et y écrivit un certain nombre de ses ouvrages. Il s'appliqua alors, de toutes ses forces, à combattre, par sa parole et par ses écrits, les Manichéens, et surtout les Donatistes. Il fut secondé dans cette tâche par saint Optat, évêque de Mileu, qui a laissé des écrits estimés et notamment une histoire des Donatistes.

En 410, Honorius, cédant à la pression des prêtres qui l'entouraient, rendit un nouvel édit contre les Donatistes. Mais leur nombre était trop grand en Afrique et l'empereur n'avait pas la force matérielle

1. Lib. XXII, cap. V.
2. *Sermon* 273.
3. Actuellement Souk-Ahras.
4. Medaourouch.

nécessaire pour faire exécuter ses ordres. Il voulut alors essayer de la conviction et réunit le 16 mai 411, à Karthage, un concile auquel prirent part deux cent quatre-vingt-six évêques dont la moitié étaient schismatiques, sous la présidence du tribun et notaire Flavius Marcellin. Les Donatistes furent encore vaincus dans ce combat. Ils en appelèrent de la sentence, mais l'empereur leur répondit par un nouvel édit leur retirant toutes les faveurs qu'ils avaient pu obtenir précédemment, et prescrivant contre eux les mesures les plus sévères. Contraints encore une fois de rentrer dans l'ombre, ils attendirent l'occasion de se venger.

BONIFACE GOUVERNEUR D'AFRIQUE. IL TRAITE AVEC LES VANDALES. — Le 14 août 423, Honorius cessait de vivre, en laissant comme héritier au trône un jeune neveu, alors en exil à Constantinople, avec sa mère la docte Placidie. Aussitôt, celle-ci le fit reconnaître comme empereur d'Occident par les troupes ; mais ce ne fut qu'après bien des vicissitudes qu'il fut proclamé à Ravenne sous le nom de Valentinien III. Comme il n'était âgé que de six ans, Placidie s'attribua, avec la régence, le titre d'Augusta et prit en main la direction des affaires.

Le général Boniface, qui s'était distingué dans une longue carrière militaire, dont une partie passée en Maurétanie comme préposé des limites à Tubuna[1], avait été nommé en 422, par Honorius, comte d'Afrique. II avait su, par une administration habile et une juste sévérité, ramener ou maintenir dans le devoir les populations latines, depuis si longtemps divisées par l'anarchie, et repousser les indigènes qui, de toutes parts, envahissaient le pays colonisé. Nommé gouverneur de toute l'Afrique par Placidie, il l'aida puissamment, grâce à ses conseils et à l'envoi de secours de toute nature, à triompher de l'usurpateur Jean. Ces éminents services avaient donné à Boniface un des premiers rangs dans l'empire.

Mais la cour de Valentinien, dirigée par une femme partageant son temps entre les lettres et la religion, était un terrain propice aux intrigues de toute sorte. Aétius, autre général, jaloux des faveurs dont jouissait Boniface, prétendit que le comte d'Afrique visait à l'indépendance et, comme l'impératrice refusait de le croire, il l'engagea pour l'éprouver à lui donner l'ordre de venir immédiatement se justifier en personne. Ce conseil ayant été suivi, il fit dire indirectement à Boniface qu'on voulait attenter à ses jours. Cette odieuse machination réussit à merveille. Boniface refusa de venir se justifier. Dès lors sa rébellion fut certaine pour Placidie et comme on apprit, sur ces entrefaites, que le comte d'Afrique

1. Tobna, dans le Hodna.

venait d'épouser une princesse arienne de la famille du roi des Vandales d'Espagne[1], on ne douta plus de sa trahison.

Aussitôt l'impératrice nomma à sa place Sigiswulde, et fit marcher contre lui trois corps d'armée (427) ; mais Boniface les repoussa sans peine. Pour cela, il avait été obligé de rappeler toutes les garnisons de l'intérieur et les Berbères en avaient profité pour se lancer dans la révolte. L'année suivante Placidie envoya en Afrique une nouvelle armée qui ne tarda pas à s'emparer de Karthage. La situation devenait critique pour Boniface ; attaqué par les forces de sa souveraine, menacé sur ses derrières par les indigènes, le comte prit un parti désespéré qui allait avoir pour l'Afrique les plus graves conséquences. Il s'adressa au roi des Vandales et conclut avec lui un traité, aux termes duquel il lui cédait les trois Maurétanies, jusqu'à l'Amsaga, à la condition qu'il conserverait pour lui la souveraineté du reste de l'Afrique[2].

LES VANDALES ENVAHISSENT L'AFRIQUE. — Les Vandales, après avoir été écrasés par les Goths et rejetés dans les montagnes de la Galice (416-8), avaient, à la suite du départ de leurs ennemis, reconquis l'Andalousie, battu les Alains, et établi leur prépondérance sur l'Espagne, malgré les efforts des Romains, aidés des Goths (422). Au moyen de vaisseaux, trouvés, dit-on, à Carthagène, ils n'avaient pas tardé à sillonner la Méditerranée et ils avaient pu jeter des regards sur cette Afrique, objet de convoitise pour les Barbares. C'est ce qui explique la facilité avec laquelle la proposition de Boniface avait été acceptée.

Dans le mois de mai 429[3], les Vandales avec leurs alliés Alains, Suèves, Goths et autres barbares, au nombre de quatre-vingt mille personnes, dont cinquante mille combattants[4] traversèrent le détroit et débarquèrent dans la Tingitane. Boniface leur fournit ses vaisseaux et l'on dit que les Espagnols, heureux de se débarrasser d'eux, leur facilitèrent de tout leur pouvoir ce passage.

Aussitôt débarqués, les envahisseurs se mirent en marche vers

---

1. Selon M. Creuly (*Annuaire de la Soc. arch. de Constantine*, 1858-59, pp. 16, 17), la personne épousée par Boniface, nommée Pélagie, aurait été bien plus probablement une dame romaine ayant des propriétés en Afrique.

2. Procope, *Bell. Vand.*, l. I, ch. III, Lebeau, Hist. du Bas-Empire, t. IV, p. 24. Marcus, *Hist. des Vandales*, p. 143. Dureau de la Malle, *Recherches*, etc., p. 36.

3. Cette date varie, selon les auteurs, entre 427 et 429. Nous adoptons celle de l'*Art de vérifier les dates*, t. I, p. 403.

4. Ces chiffres donnent également lieu à des divergences. V. Victor de Vite, *Hist. pers. Vand.*, p. 3, et Procope, 1. I, ch. V.

l'est, s'avançant en masse comme une trombe qui détruit tout sur son passage. Ils étaient conduits par Genseric (ou Gizeric) leur roi, qui venait d'usurper le pouvoir en faisant assassiner son frère Gunderic, souverain légitime. Les Vandales étaient ariens et grands ennemis des orthodoxes. Les Donatistes les accueillirent comme des libérateurs et facilitèrent leur marche. Il est très probable que les Maures, s'ils ne s'allièrent pas à eux, s'avancèrent à leur suite pour profiter de leurs conquêtes.

Sur ces entrefaites, Placidie, ayant reconnu les calomnies dont Boniface avait été victime, se réconcilia avec lui et lui rendit ses faveurs. Saint Augustin, ami du comte d'Afrique et qui avait fait tous ses efforts pour l'amener à abandonner son dessein, servit de médiateur entre le rebelle et sa souveraine. Boniface, qui avait enfin mesuré les conséquences de la faute par lui commise en appelant les Vandales en Afrique, essaya d'obtenir la rupture du traité conclu avec eux et leur rentrée en Espagne ; mais il était trop tard, car il est souvent plus facile de déchaîner certaines calamités que de les arrêter. Encouragés par leurs succès et par l'appui qu'ils rencontraient dans la population, les Vandales repoussèrent dédaigneusement ses propositions, et, pour braver ses menaces, franchirent l'Amsaga et envahirent la Numidie.

LUTTE DE BONIFACE CONTRE LES VANDALES. — Le comte d'Afrique ayant marché à la tête de ses troupes contre les envahisseurs, leur livra bataille en avant de Calama[1] ; mais il fut entièrement défait et se vit contraint de chercher un refuge derrière les murailles d'Hippone[2]. Les Barbares l'y suivirent (430) et, ayant employé une partie de leurs forces pour investir cette ville, lancèrent le reste dans le cœur de la Numidie, où ils mirent tout à feu et à sang. Guidés sans doute par les Donatistes, ils s'acharnèrent particulièrement à détruire les églises des orthodoxes. Constantine résista à leurs efforts[3]. Le siège d'Hippone durait depuis longtemps et l'on dit que les Vandales, pour démoraliser les assiégés et leur rendre le séjour de la ville intolérable, amassaient les cadavres dans les fossés et au pied des murs et mettaient à mort leurs prisonniers sur ces charniers qu'ils laissaient se décomposer en plein air. Saint Augustin, qui aurait pu fuir, avait préféré rester dans son évêché et soutenir l'honneur de cette église d'Afrique pour laquelle il

1. Guelma.

2. Bône.

3. Lebeau, t. IV, p. 49. L. Marcus, pp. 130 et suiv. Yanoski, *Hist. de la domination vandale en Afrique*, p. 12.

avait tant lutté. Mais il ne put résister aux souffrances et à la fatigue du siège et mourut le 28 août 430.

Enfin, dans l'été de 431, des secours commandés par Aspar, général de l'empereur d'Orient, furent envoyés par Placidie à Hippone. Boniface crut alors pouvoir prendre l'offensive et chasser ses ennemis qui avaient, à peu près, levé le siège. Il leur livra bataille dans les plaines voisines ; mais le sort des armes lui fut encore funeste. Aspar se réfugia sur ses vaisseaux avec les débris de ses troupes, et Hippone ne fut plus en état de résister. Les Vandales mirent cette ville au pillage et l'incendièrent.

Boniface se décida alors à abandonner l'Afrique. Il alla se présenter devant sa souveraine qui l'accueillit avec honneur et évita les récriminations inutiles : tous deux, en effet, étaient également responsables de la perte de l'Afrique.

FONDATION DE L'EMPIRE VANDALE. — Ainsi la Numidie et les Maurétanies restaient aux mains des Vandales. L'empereur, absorbé par d'autres guerres, ne pouvait songer pour le moment à reconquérir ces provinces ; il pensa, dans l'espoir de conserver ce qui lui restait, qu'il était préférable de traiter avec Genséric et lui envoya un négociateur du nom de Trigétius. Le 11 février 435, un traité de paix fut signé entre eux à Hippone. Bien que les conditions particulières de cet acte ne soient pas connues, on sait que Genséric consentit à payer un tribut annuel à l'empereur, lui livra son fils Hunéric en otage, et s'engagea par serment à ne pas franchir la limite orientale de la contrée qu'il occupait en Afrique[1].

C'était la consécration du fait accompli. Genséric donna d'abord de grands témoignages d'amitié aux Romains, et ceux-ci en furent tellement touchés, qu'ils lui renvoyèrent son fils. Mais l'ambitieux barbare sut employer ce répit pour préparer de nouvelles conquêtes. Il avait, du reste, à assurer sa propre sécurité menacée par lès partisans de son frère Gundéric. Dans ce but il fit massacrer la veuve et les enfants de celui-ci qu'il détenait dans une étroite captivité et réduisit à néant les derniers adhérents de son frère. Il s'était depuis longtemps déclaré le protecteur des Donatistes et des Ariens ; les orthodoxes furent cruellement persécutés. En 437, les évêques catholiques avaient été sommés par lui de se convertir à l'arianisme ; ceux qui s'y refusèrent furent poursuivis et exilés et leurs églises fermées. Enfin, il tâcha de s'assurer le concours des Berbères et il est plus que probable qu'il leur abandonna sans conteste les frontières de l'ouest et du sud, que les Romains défendaient depuis

1. Fournel, Berbers, p 79.

si longtemps contre leurs invasions.

En même temps, Genséric suivait avec attention les événements d'Europe, car il avait comme auxiliaires contre l'empire, à l'est les Huns, avec Attila, dont l'attaque était imminente, et à l'ouest et au nord, les Vizigoths et les Suèves. Dans l'automne de l'année 439, le roi vandale, profitant de l'éloignement d'Aétius retenu dans les Gaules par la guerre contre les Vizigoths, marcha inopinément sur Karthage et se rendit facilement maître de cette belle cité, alors métropole de l'Afrique (19 oct.). Les Vandales y trouvèrent de grandes richesses, notamment dans les églises catholiques qu'ils mirent au pillage. L'évêque Quodvultdéus ayant été arrêté avec un certain nombre de prêtres, on les accabla de mauvais traitements, puis on les dépouilla de leurs vêtements et on les plaça sur des vaisseaux à moitié brisés qu'on abandonna au gré des flots. Ils échappèrent néanmoins au trépas et abordèrent sur le rivage de Naples. La conquête de la Byzacène suivit celle de Karthage. Ainsi cette province échappa aux Romains qui l'occupaient depuis près de six siècles.

Après ce succès, Genséric, qui avait des visées plus hautes, donna tous ses soins à l'organisation d'une flotte, et bientôt les corsaires vandales sillonnèrent la Méditerranée ; ils poussèrent même l'audace jusqu'à attaquer Palerme (440). Se voyant menacé chez lui, Valentinien envoya des troupes pour garder les côtes, autorisa les habitants à s'armer et leur abandonna d'avance tout le butin qu'ils pourraient faire sur les Vandales. En 442, l'empereur Théodose envoya à son secours une flotte ; mais les navires furent rappelés avant d'avoir pu combattre, par suite d'une invasion des Huns.

NOUVEAU TRAITÉ DE GENSÉRIC AVEC L'EMPIRE. — ORGANISATION DE L'AFRIQUE VANDALE. — Valentinien, dans l'espoir de préserver son trône, se décida à traiter, de nouveau, avec le roi des Vandales. Il céda à Genséric la Byzacène jusqu'aux Syrtes et la partie orientale de la Numidie, la limite passant à l'ouest de Theveste, Sicca-Veneria et Vacca[1]. De son côté, le roi abandonna à l'empereur le reste de la Numidie et les Maurétanies. Le traité fut signé à Karthage en 442[2]. Ainsi les Vandales s'emparaient du territoire le plus riche, le mieux colonisé et le moins dévasté, et ils rendaient aux Romains des pays ruinés,

1. Tebessa, le Kef et Badja.

2. V. de Vite, l. I, ch. IV. Marcus, p. 166. Yanoski, p. 17.

livrés à eux-mêmes, et où ils n'avaient plus aucune action. En 445, Valentinien promulguait une loi par laquelle il faisait remise aux habitants de la Numidie et de la Maurétanie des sept huitièmes de leurs impôts. Cela donne la mesure de la destruction de la richesse publique. Quelque temps après, il prescrivait d'attribuer dans ces provinces des emplois aux fonctionnaires destitués par les Vandales.

Genséric divisa son empire en cinq provinces : la *Byzacène*, la *Numidie*, l'*Abaritane* (territoire situé sur le haut Bagrada, à l'est de Tebessa), la *Gétulie*, comprenant le Djerid et les pays méridionaux, et la *Zeugitane* ou *Consulaire*. Il fit raser les fortifications de toutes les villes, à l'exception de Karthage, et se forma avec l'aide des indigènes une armée de quatre-vingts cohortes. « Il partagea les terres en trois lots. Les biens meubles et immeubles des plus nobles et des plus riches, ainsi que leurs personnes, furent attribués à ses deux fils Hunéric et Genson[1]. Le deuxième, se composant particulièrement des terres de la Byzacène et de la Zeugitane, fut donné aux soldats, en leur imposant l'obligation du service militaire. Enfin le troisième lot, le rebut, fut laissé aux colons. » De sévères persécutions contre les catholiques achevèrent de consommer la ruine d'un grand nombre de cités et de colonies latines.

En même temps, Genséric donna une nouvelle impulsion à la course, et les indigènes y prirent une part active. Le butin était partagé entre le prince et les corsaires[2], absolument comme nous le verrons plus tard sous le gouvernement turc. Enfin il entretint des relations d'alliance, quelquefois troublées il est vrai, avec les Huns, les Vizigoths et autres barbares, qu'il s'efforçait d'exciter contre l'empire.

MORT DE VALENTINIEN III. PILLAGE DE ROME PAR GENSÉRIC. — Genséric se préparait à retirer tout le fruit des attaques incessantes des barbares, et l'occasion n'allait pas tarder à se présenter, pour lui, d'exercer ses talents sur un autre théâtre. En 450, Théodose II mourut et fut remplacé par Marcien ; quelques mois après (27 novembre 450), Placidie cessait de vivre, et Valentinien III, débarrassé de sa tutelle, prenait en main un pouvoir pour lequel il avait été si mal préparé par son éducation. Après avoir commis de nombreuses folies, il tua, dans un acte de rage, Aétius son dernier soutien (454) ; mais peu après il fut à son tour massacré par les sicaires du sénateur Petrone Maxime, qui avait à venger

1. Poulle, *Maurétanie*, p. 146, 147.
2. V. de Vite, l. I, ch. VII.

son honneur: sa femme, objet des violences de Valentinien, s'était donné la mort. Maxime prit ensuite la pourpre et contraignit Eudoxie, veuve de l'empereur, à devenir son épouse[1].

Le roi des Vandales ne laissa pas échapper cette occasion, patiemment attendue, et il est inutile de savoir si, comme les auteurs du temps l'affirment, il répondit à l'appel d'Eudoxie. Après avoir équipé de nombreux vaisseaux, il débarqua en Italie une armée dans laquelle les Berbères avaient fourni un nombreux contingent. A son approche, Maxime se disposait à fuir, lorsqu'il fut massacré par ses troupes et par le peuple (12 juin 455).

Trois jours après, Genséric se présenta devant Rome et, bien qu'il n'eût éprouvé aucune résistance, la ville éternelle demeura livrée pendant quatorze jours à la fureur des Vandales et des Maures. Le vainqueur fit, charger sur ses vaisseaux toutes les richesses enlevées aux monuments publics et aux habitations privées, et un grand nombre de prisonniers, membres des principales familles, qui furent réduits à l'état d'esclaves. Le tout fut amené à Karthage et partagé entre le prince et les soldats. Genséric eut notamment pour sa part le trésor de Jérusalem qui avait été rapporté de Rome par Titus. Il ramena en outre à Karthage Eudoxie et ses deux filles, et donna l'une de celles-ci en mariage à son fils Hunéric[2].

SUITE DES GUERRES DES VANDALES. — La conquête de Rome avait non seulement donné aux Vandales de grandes richesses, elle leur avait acquis la souveraineté de toute l'Afrique. Il y a lieu de remarquer à cette occasion combien le roi barbare fut prudent en ne restant pas en Italie, après sa victoire. Rentré dans sa capitale, il compléta l'organisation de son empire et s'appliqua à entretenir chez ses sujets le goût des courses sur mer, qui avaient ce double résultat de tenir les guerriers en haleine et de remplir le trésor. Les rivages baignés par la Méditerranée furent alors en butte aux incursions continuelles des corsaires vandales. Malte et les petites îles voisines du littoral africain durent reconnaître leur autorité ; ils occupèrent même une partie de la Corse. Mais Récimer, général de l'empire d'Occident, ayant été chargé de purger la Méditerranée de ces corsaires, fit subir aux Vandales de sérieuses défaites navales et les expulsa de la Corse.

En avril 457, l'empereur Majorien monta sur le trône. C'était un homme actif et énergique, et les Vandales ne tardèrent pas à s'en aper-

1. Procope, l. I, ch. IV.
2. *Ibid.*, l. I, ch. V.

cevoir, car il s'attacha à les combattre. Après leur avoir infligé de sérieux échecs, il se crut assez fort pour leur arracher l'Afrique. A cet effet, il réunit à Carthagène une flotte de trois cents galères et dirigea sur cette ville une armée considérable destinée à l'expédition (458).

A l'annonce de ces préparatifs, Genséric, qui avait en vain essayé, par des propositions de paix, de conjurer l'orage, se crut perdu. Pour retarder ou rendre impossible la marche de l'armée romaine, il donna l'ordre de ravager les Maurétanies. Mais ces dévastations étaient bien inutiles, et la trahison allait faire triompher sans danger l'heureux chef des Vandales. Des divisions habilement fomentées par ses émissaires dans le camp romain, amenèrent les auxiliaires Goths à lui livrer la flotte qui fut entièrement détruite. Majorien se vit forcé d'ajourner ses projets ; mais en 462 il périt assassiné et, dès lors, Genséric put recommencer ses courses.

Il se rendit maître de la Corse et de la Sardaigne et poussa même l'audace jusqu'à porter le ravage sur les côtes de la Grèce. Pour venger cet affront, l'empereur d'Orient, qui se considérait encore comme suzerain de l'Afrique, fit marcher par l'Égypte une armée contre les Vandales, tandis qu'il envoyait d'autres forces par mer sous le commandement de Basiliscus.

L'armée de terre, conduite par Héraclius, ayant traversé la Cyrénaïque, tomba à l'improviste sur Tripoli et s'en empara, puis elle marcha sur Karthage. Pendant ce temps, Basiliscus avait expulsé les Vandales de Sardaigne, puis était venu débarquer non loin de Karthage. La situation de Genséric devenait critique, mais son esprit était assez fertile en intrigues pour lui permettre encore de se tirer de ce mauvais pas : profitant habilement des tergiversations de ses ennemis, semant parmi eux la défiance, corrompant ceux qu'il pouvait acheter, il parvint à annuler leurs efforts, et, les ayant attaqués en détail, à les mettre en déroute. Basiliscus se sauva avec quelques navires en Sicile, tandis qu'Héraclius gagnait par terre l'Égypte[1] (470).

APOGÉE DE LA PUISSANCE DE GENSÉRIC ; SA MORT. — Ainsi, tous les efforts tentés pour abattre la puissance vandale n'amenaient d'autre résultat que de l'affermir. Après ses récentes victoires, Genséric, plus audacieux que jamais, avait de nouveau lancé ses corsaires dans la Méditerranée et reconquis la Sardaigne et la Sicile. Allié avec les Ostrogoths, il les poussait à attaquer l'empereur d'Orient, ce qui forçait celui-ci à lui laisser le champ libre. Au mois d'août 476, il

1. Procope, l. I, ch. VI.

eut la satisfaction de voir la chute de l'empire d'Occident, qui tomba avec Romulus Augustule. Odoacre, roi des Hérules, recueillit son héritage.

Cependant, soit que sentant sa fin prochaine, il voulût assurer à ses enfants l'empire qu'il avait fondé, soit qu'il fût las de guerres et de combats, Genséric signa des traités de paix perpétuelle avec Zénon, empereur d'Orient, et avec Odoacre. Il céda même au roi des Hérules une partie de la Sicile, à charge par celui-ci de lui servir un tribut annuel. Ces souverains consacraient les succès de Genséric en lui reconnaissant la souveraineté de l'Afrique et des Îles de la Méditerranée occidentale (476).

Peu de temps après, c'est-à-dire au mois de janvier 477, Genséric mourut, dans toute sa gloire, après une longue vie qui n'avait été qu'une suite non interrompue de succès. Ce prince est une des grandes figures de l'histoire d'Afrique et, s'il est permis de ne pas admirer la nature de son génie, on ne peut en méconnaître la puissance. Si nous nous en rapportons au portrait qui nous a été laissé de lui par Jornandès[1], « Genséric était de taille moyenne, et une chute de cheval l'avait rendu boiteux. Profond dans ses desseins, parlant peu, méprisant le luxe, colère à en perdre la raison, avide de richesses, plein d'art et de prévoyance pour solliciter les peuples, il était infatigable à semer les germes de division ». Les historiens catholiques se sont plu à entasser les accusations contre le roi des Vandales, et il est certain qu'il ne fut pas doux pour eux ; mais en faisant la part de la dureté des mœurs de l'époque, il ne paraît pas que l'Afrique eût été malheureuse sous son autorité. Après l'anarchie des périodes précédentes, c'était presque le repos.

Les conséquences de la conquête vandale furent considérables pour la colonisation latine qui reçut un coup dont elle ne se releva pas ; mais sa ruine profita immédiatement à la population indigène ; elle fit un pas énorme vers la reconstitution de sa nationalité, et si une main comme celle de Genséric était capable de contenir les Berbères en les maintenant au rôle de sujets, il était facile de prévoir qu'au premier acte de faiblesse ils se présenteraient en maîtres[2].

RÈGNE DE HUNÉRIC. — PERSÉCUTION CONTRE LES CATHOLIQUES. — La succession du roi des Vandales échut à son fils Hunéric. Ce prince n'avait aucune des qualités qui distinguaient son père, et

1. *Histoire des Goths*, ch. XXXIII.

2. Fournel, *Berbers*, p. 86.

l'on n'allait pas tarder à s'en apercevoir. A peine était-il monté sur le trône que des difficultés s'élevèrent 'entre lui et la cour de Byzance au sujet de diverses réclamations dont Genséric avait toujours su ajourner l'examen. Hunéric céda sur tous les points, car il voulait la paix, pour s'occuper des affaires religieuses et surtout de l'intérêt de l'arianisme.

Il avait paru, d'abord, vouloir diminuer les rigueurs édictées par son père contre les catholiques ; mais les persécutions auxquelles les Ariens étaient en butte dans d'autres contrées l'irritèrent profondément et lui servirent de prétexte pour se lancer dans la voie opposée. Il prescrivit des mesures d'une cruauté jusqu'alors inconnue ; quiconque persista dans la foi catholique fut mis hors la loi, spolié, martyrisé ; les femmes de la plus noble naissance ne trouvèrent pas grâce devant lui : on les suspendait nues et on les frappait de verges ou on les brûlait par tout le corps au fer rouge. Les hommes étaient soumis à des mutilations horribles et conduits ensuite au bûcher[1]. En 483, des évêques, prêtres et diacres catholiques au nombre de quatre mille neuf cent soixante-seize furent réunis à Sicca[2] et de là conduits au désert, dans le pays des Maures, c'est-à-dire au trépas.

RÉVOLTE DES BERBÈRES. — Le résultat d'une telle politique fut une insurrection générale des Berbères. Des déserts de la Tripolitaine, de la frontière méridionale de la Byzacène, des montagnes de l'Aourès et des hauts plateaux qui s'étendent de ce massif au Djebel-Amour, les indigènes se précipitèrent sur les pays colonisés. Ce fut une suite ininterrompue de courses et de razias. Après quelques tentatives pour s'opposer à ce mouvement, Hunéric se convainquit de son impuissance. Tout le massif de l'Aourès échappa dès lors à l'autorité vandale, et les tribus indépendantes se donnèrent la main depuis cette montagne jusqu'au Djerdjera, de sorte que l'empire vandale se trouva réduit aux régions littorales de la Numidie et de la Proconsulaire et à quelques parties de l'intérieur de ces provinces. Dressés à la guerre par Genséric, les indigènes étaient devenus des adversaires redoutables et, du reste, il ne manquait pas, parmi les colons ruinés ou les officiers persécutés pour leur religion, de chefs habiles capables de les conduire.

CRUAUTÉS DE HUNÉRIC. — Mais Hunéric se préoccupait peu de faire respecter les limites de son empire : le soin de satisfaire ses pas-

1. Victor de Vite, l. 1, ch, XVII. Procope, l. I, p. 8.
2. Le Kef.

sions sanguinaires l'absorbait uniquement et, après avoir persécuté les catholiques, il persécutait ses proches et ses amis. Genséric avait institué comme règle pour la succession au trône vandale, que le pouvoir appartiendrait toujours à l'homme le plus âgé de la famille, au décès du prince régnant, même au détriment de ses fils. Soit pour modifier les effets de cette clause, soit par crainte des compétitions, Hunéric s'attacha à diminuer le nombre des membres de sa famille. La femme et le fils aîné de son frère Théodoric, accusés d'un crime imaginaire, furent décapités par son ordre. Un autre fils et deux filles de Théodoric furent livrés aux bêtes. Ce n'était pas assez ; Théodoric, lui-même, Genzon, autre frère du roi, et un de ses neveux, furent exilés et maltraités avec une dureté inouïe. Si les proches parents du prince étaient traités de cette façon, on peut deviner comment il agissait envers ses serviteurs ou ses officiers : pour un soupçon, pour un caprice, il les faisait périr dans les tourments. Jocundus, évêque arien de Karthage, ayant essayé de rappeler le roi à des sentiments d'humanité fut, par son ordre, brûlé en présence de la population[1].

CONCILE DE KARTHAGE. MORT DE HUNÉRIC. — Zénon, empereur d'Orient, ayant adressé à Hunéric des représentations au sujet des souffrances de la religion catholique, le roi convoqua, en 584, à Karthage, un concile où tous les évêques orthodoxes, donatistes et ariens de l'Afrique furent appelés. Il est inutile de dire qu'ils ne purent s'entendre, et comme les Ariens étaient en majorité, les catholiques furent condamnés. Hunéric, s'appuyant sur cette décision, rendit alors un édit longuement motivé, où la main des prêtres se reconnaît, car il contient comme préambule une longue controverse sur des questions de dogme et la condamnation officielle du principe de la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Comme sanction, il édicte de nouvelles mesures de coercition contre les catholiques. Cet édit fut exécuté avec la plus grande rigueur. Les églises catholiques furent remises aux prêtres ariens.

Enfin, le 13 décembre 484, le régime de terreur, qui durait depuis huit années, prit fin par la mort de Hunéric. Les écrivains catholiques prétendent qu'il mourut rongé par les vers.

RÉGNE DE GONDAMOND. — Gondamond ou Gunthamund, fils de Genzon, succéda à son oncle Hunéric, en vertu des règles posées par Genséric. Il se trouva aussitôt aux prises avec les révoltes des

1. Yanoski, *Vandales*, p. 34.

Berbères et ne put empêcher les indigènes de recouvrer entièrement leur indépendance sur toute la ligne des frontières du Sud et de l'Ouest. Les Gétules s'avancèrent même jusqu'auprès de Kapça[1].

Après avoir continué, pendant quelque temps, les persécutions contre les catholiques, Gondamond se départit de sa rigueur et finit, vers 487, par les laisser entièrement libres. Les orthodoxes rentrèrent d'exil et reprirent peu à peu possession de leurs biens et de leurs églises. La lutte contre les Berbères absorbait presque tout son temps et ses forces; aussi, pour être tranquille du côté de l'Europe, se décida-t-il à conclure avec Théodoric, souverain de l'Italie, un traité par lequel il lui abandonna le reste de la Sicile.

Au mois de septembre 496, la mort termina brusquement sa carrière.

RÈGNE DE TRASAMOND. — Après la mort de Gondamond, son frère Trasamond hérita de la royauté vandale. Ce prince continua l'œuvre d'apaisement commencée par son prédécesseur, et, bien qu'il fût ennemi du catholicisme, il ne persécuta plus les sectateurs de cette religion par la violence, et se borna à chercher à les en détacher en offrant des avantages matériels à ceux qui étaient disposés à entrer dans le giron de l'arianisme et en refusant tout emploi aux autres. Mais il ne permit pas la réorganisation de l'église orthodoxe et il exila en Sardaigne des évêques qui s'étaient permis de faire des nominations.

Il resserra, dans le cours de son règne assez paisible, les liens qui unissaient la cour vandale à celle des Ostrogoths, et leurs bonnes relations furent scellées par son mariage avec Amalafrid, propre sœur de Théodoric. Cela ne l'empêcha pas en 510 de prêter son appui à Gesalic. Cependant l'attitude des Berbères devenait de plus en plus menaçante : ce n'étaient plus des sujets rebelles, c'étaient des ennemis de la domination vandale qu'il fallait combattre. Dans la Tripolitaine, la situation était devenue fort critique. Vers 520, un indigène de cette contrée, nommé Gabaon, s'était mis à la tête des Berbères et attaquait incessamment la frontière méridionale de la Byzacène.

Trasamond fit marcher contre eux un corps de troupes composé en grande partie de cavalerie, et la l'encontre eut lieu en avant de Tripoli ; mais Gabaon employa contre eux une stratégie dont nous verrons les tribus arabes se servir fréquemment plus tard. Il couvrit son front,

1. Gafsa.

auquel il donna la forme d'un demi-cercle, d'une décuple rangée de chameaux et fit placer ses archers entre les jambes de ces animaux, tandis que le gros de ses guerriers et ses bagages étaient abrités au milieu de cette forteresse vivante. Lorsque les Vandales voulurent charger l'ennemi, ils ne surent où frapper, et leurs chevaux, effrayés par l'odeur des chameaux, portèrent le désordre dans leurs propres lignes. Pendant ce temps, les archers les criblaient de traits. Les guerriers de Gabaon, sortant de leur retraite, achevèrent de mettre en déroute leurs ennemis. De toute l'armée vandale, il ne rentra à Karthage que quelques fuyards isolés[1].

En 523, Trasamond cessa de vivre. On dit que, sur le point de mourir, il recommanda à son successeur Hildéric d'user de tolérance envers les catholiques.

RÈGNE DE HILDÉRIC. — Hildéric, fils d'Hunéric, succéda à Trasamond. Son premier soin fut de rendre aux catholiques les faveurs du pouvoir et de s'attacher à les réconcilier avec les ariens. Dans ce but, il convoqua, en 524, à Karthage, un nouveau concile ; mais, comme dans les précédents, il fut impossible aux évêques d'arriver à une entente, et la controverse à laquelle ils se livrèrent démontra une fois de plus l'impossibilité dune réconciliation.

Amalafrid, veuve de Trasamond, était l'ennemie du roi ; avec l'appui des Goths qui se trouvaient à la cour, elle tenta de susciter une révolte qui fut promptement apaisée. Arrêtée, tandis qu'elle cherchait, avec ses adhérents, un refuge chez les Maures, elle fut jetée en prison ; les Goths furent exécutés, et elle-même périt quelque temps après de la main du bourreau. Il en résulta une rupture avec les Ostrogoths d'Italie ; mais ceux-ci étaient trop occupés chez eux pour qu'on eût lieu de les craindre.

Hildéric se rapprocha alors de la cour d'Orient. Justinien, avec lequel il s'était lié pendant son séjour à Constantinople, venait de monter sur le trône. Il sollicita son appui et ne craignit pas de faire envers lui hommage de vassalité. Pour lui prouver son zèle, il voulut que ses propres monnaies portassent l'effigie de l'empereur.

RÉVOLTES DES BERBÈRES. USURPATION DE GÉLIMER. — Hildéric, doué d'un caractère timide, était ennemi de la guerre et laissait d'une manière absolue la direction des affaires militaires à son général Oamer, appelé l'Achille vandale. Les indigènes de la Byzacène

1. Procope, l. 1, ch. IX.

s'étant mis en état de révolte, Oamer marcha contre eux, mais il fut défait en bataille rangée par ces Berbères commandés par leur chef Antallas. Toute la Byzacène recouvra son indépendance, et les villes du nord, menacées par les rebelles, durent improviser des retranchements pour résister à leurs attaques imminentes.

Cet échec acheva de porter à son comble le mécontentement général, déjà provoqué par la protection accordée aux catholiques, par la rupture avec les Ostrogoths et par l'hommage de soumission fait à l'empire : Gélimer, petit-fils de Genzon, profitait de ces circonstances pour se créer un parti. Chargé de combattre les Maures, il remporta sur eux quelques avantages qui augmentèrent son ascendant sur l'armée. Il saisit cette occasion pour faire proclamer par les soldats la déchéance d'Hildéric et obtenir la royauté à sa place. Ayant marché sur Karthage, il s'en empara. Hildéric fut jeté en prison (531).

Lorsque Justinien apprit cette nouvelle, il était absorbé par sa guerre contre les Perses et ne pouvait s'occuper efficacement de porter secours à son ami et vassal. Il dut se contenter d'envoyer une ambassade à Gélimer pour l'engager à restituer la liberté et le trône au prince captif. Le seul résultat qu'obtinrent les envoyés fut de rendre plus dure la captivité d'Hildéric. Puis, par une sorte de bravade, Gélimer fit crever les yeux à Oamer.

L'empereur d'Orient écrivit alors à Gélimer une lettre dans laquelle ii l'invitait à laisser Hildéric et ses parents se réfugier en Orient, à sa cour, le menaçant d'intervenir par les armes, s'il refusait de le faire. Gélimer lui répondit dans des termes hautains que Procope nous a transmis : « Je ne dois point ma royauté à la violence… Hildéric complotait contre sa propre famille : c'est la haine de tous les Vandales qui l'a renversé. Le trône était vacant ; je m'y suis assis en vertu de mon âge et de la loi de succession. » Après cette déclaration, il ajoutait comme réponse aux menaces : « Un prince agit sagement lorsque, livré tout entier à l'administration de son royaume, il ne porte pas ses regards au dehors et ne cherche pas à s'immiscer dans les affaires des autres états. Si tu romps les traités qui nous unissent, j'opposerai la force à la Force… ».

Cette fière déclaration allait avoir pour conséquence la chute de la royauté vandale et la soumission de l'Afrique à de nouveaux maîtres.

CHAPITRE XI

PÉRIODE BYZANTINE

531 - 642

Justinien prépare l'expédition d'Afrique. — Départ de l'expédition. Bélisaire débarque à Caput-Vada. — Première phase de la campagne. — Défaite des Vandales conduits par Ammatas et Gibamond. — Succès de Bélisaire. Il arrive à Karthage. — Bélisaire à Karthage. — Retour des Vandales de Sardaigne. Gélimer marche sur Karthage. — Bataille de Tricamara. — Fuite de Gélimer. — Conquêtes de Bélisaire. — Gélimer se rend aux Grecs. — Disparition des Vandales d'Afrique. — Organisation de l'Afrique byzantine ; état des Berbères. — Luttes de Salomon contre les Berbères. — Révolte de Stozas. — Expéditions de Salomon. — Révolte des Levathes ; mort de Salomon. — Période d'anarchie. — Jean Troglita gouverneur d'Afrique ; il rétablit la paix. — État de l'Afrique au milieu du VIe siècle. — L'Afrique pendant la deuxième moitié du VIe siècle. — Derniers jours de la domination byzantine. — Appendice : Chronologie des rois Vandales.

JUSTINIEN PRÉPARE L'EXPÉDITION D'AFRIQUE. — Seul héritier de l'empire romain, Justinien nourrissait l'ambition de le rétablir dans son intégrité et d'arracher aux barbares leurs conquêtes de l'Occident. C'est pourquoi l'hommage d'Hildéric avait été accueilli à la cour de Byzance avec la plus grande faveur : la chute du royaume vandale, en livrant à l'empereur la belle et fertile Afrique, était aussi une première étape vers la reconstitution de l'empire. La nouvelle de l'usurpation de Gélimer, arrivant sur ces entrefaites, émut Justinien « comme si on lui avait arraché une de ses provinces »[1]. Renonçant à poursuivre la guerre dispendieuse qu'il soutenait contre les Perses depuis cinq ans, il leur acheta la paix moyennant un tribut évalué à onze millions de francs, et s'appliqua à préparer l'expédition d'Afrique malgré l'opposition qu'il rencontra chez ses ministres, effrayés de la grandeur de l'entreprise. On dit même qu'il fut un instant sur le point d'y renoncer et que c'est la prédiction d'un évêque d'Orient, saint Salsas, lui promettant le succès, qui le décida à réaliser son projet. Il apprit alors qu'un Africain, du nom de Pudentius, venait de s'emparer de Tripoli et lui offrait d'entreprendre pour lui des conquêtes, s'il recevait l'appui de quelques troupes. En

1. Yanoski, *Vandales*, p. 41.

même temps un certain Godas, chef goth, qui commandait en Sardaigne pour les Vandales, se mettait en état de révolte et offrait aussi son concours à l'empire.

Tous ces symptômes indiquaient que le moment d'agir était arrivé. Justinien le comprit et organisa immédiatement l'expédition dont le commandement fut confié à Bélisaire, habile général, jouissant d'une grande autorité sur les troupes et d'une réelle influence à la cour par sa femme Antonina, amie de l'impératrice. Des soldats réguliers, des volontaires de divers pays, et même des barbares, Hérules et Huns, accoururent avec enthousiasme au camp du général, où bientôt une quinzaine de mille hommes, dont un tiers de cavaliers, se trouvèrent réunis. On s'arrêta à ce chiffre, jugeant, avec raison, qu'une petite armée solide et bien dirigée était préférable à un grand rassemblement sans cohésion. Les officiers furent choisis avec soin par le général, parmi eux se trouvaient Jean l'Arménien, préfet du prétoire, et Salomon, dont les noms reviendront sous notre plume ; presque tous les autres officiers étaient originaires de la Thrace. Le patrice Archelas fut adjoint à l'expédition comme questeur ou trésorier. Cinq cents vaisseaux de toute grandeur furent rassemblés pour le transport de l'expédition ; vingt mille marins les montaient.

DÉPART DE L'EXPÉDITION. BÉLISAIRE DÉBARQUE A CAPUT-VADA. — En 533, « vers le solstice d'été »[1], on donna l'ordre de l'embarquement et ce fut l'occasion d'une imposante cérémonie à laquelle présida l'empereur. L'archevêque Epiphanius, en présence du peuple et de l'armée bénit le vaisseau où s'embarqua Bélisaire, accompagné de sa femme et de Procope, son secrétaire, qui nous a retracé l'histoire si complète de cette expédition. L'immense flotte se mit en roule et voyagea lentement, troublée quelquefois dans sa marche par la tempête, et faisant souvent escale dans les ports situés sur son chemin, pour se remettre de ces secousses, ou se ravitailler. Bélisaire montra dans ce voyage autant d'habileté que de fermeté; comme tous les hommes de guerre, il savait qu'il n'y a pas d'armée sans discipline et réprimait avec la dernière rigueur toute infraction aux règles, sans s'arrêter aux murmures ou aux menaces des auxiliaires.

Enfin on atteignit le port de Zacinthe en Sicile, où l'armée, qui souffrait cruellement de la mauvaise qualité des vivres et de l'eau, put se refaire. Bélisaire manquait de nouvelles sur la situation et les dispositions des Vandales et était fort incertain sur le choix du point de

1. Procope, Bell. Vand., lib. I, cap. II.

débarquement. Il chargea Procope de se rendre à Syracuse pour tâcher d'obtenir des renseignements et en même temps passer un marché avec les Ostrogoths pour l'approvisionnement de la flotte et de l'armée. L'envoyé fut assez heureux pour apprendre d'une manière sûre que les Vandales, ne s'attendant nullement à une attaque de l'empire, avaient envoyé presque toutes leurs forces en Sardaigne à l'effet de réduire Godas. Quant à Gélimer, il s'était retiré à Hermione, ville de la Byzacène, et ne songeait nullement à défendre Karthage.

Ainsi renseigné, Bélisaire donna l'ordre de mettre à la voile en se dirigeant à l'ouest de Malte. Parvenue à la hauteur de cette île, la flotte fut poussée par le vent vers la côte d'Afrique, en face du sommet du golfe de Gabès ; elle était partie depuis trois mois. Avant de procéder au débarquement, le général en chef fit mettre en panne et convoqua un conseil de guerre des principaux officiers à son bord. Archélaüs, effrayé de l'éloignement de la localité et du manque de ports pour abriter les navires, voulait que l'on remît à la voile et qu'on allât directement à Karthage. Mais Bélisaire n'était pas de cet avis ; il redoutait la rencontre de la flotte vandale, et craignait que son armée ne perdît ses avantages dans un combat naval. Son opinion ayant prévalu, il ordonna aussitôt le débarquement, qui s'opéra sans encombre au lieu dit Caput-Vada[1].

Des soldats furent laissés à la garde des navires qui furent en outre disposés dans un ordre permettant la résistance à une attaque de l'ennemi. A terre, le général s'attacha à couvrir son camp de retranchements et à se garder soigneusement par des avant-postes ; toute tentative de pillage ou de maraudage fut sévèrement réprimée. Cette prudence, cette observation constante des règles de la guerre, allaient assurer le succès de l'expédition.

PREMIÈRE PHASE DE LA CAMPAGNE. — Cependant Gélimer, toujours à Hermione, ignorait encore le danger qui le menaçait. Les nouvelles données par Procope étaient exactes. Après la double perte de la Tripolitaine et de la Sardaigne, le prince vandale, remettant à plus tard le soin de faire rentrer sous son autorité la province orientale, réunit cinq mille soldats et les envoya en Sardaigne sous le commandement de son frère Tzazon, un des meilleurs officiers vandales. Une flotte de cent vingt vaisseaux les conduisit dans cette île, et aussitôt les opérations commencèrent contre Godas.

Le roi vandale suivait attentivement les phases de l'expédition

1. Actuellement Capoudia.

de Sicile, lorsqu'il apprit enfin le débarquement de l'armée byzantine en Afrique, et sa marche sur ses derrières. Bélisaire, en effet, après s'être emparé sans coup férir de la petite place de Sylectum[1], avait marché, dans un bel ordre, vers le nord, accompagné au large par la flotte, et avait pris successivement possession de Leptis parva et d'Hadrumète[2], accueilli comme un libérateur par les populations. Il paraît même que les Berbères de la Numidie et de la Maurétanie lui envoyèrent des députations, offrant leur soumission à l'empereur et donnant comme otages les enfants de leurs chefs. En même temps, le général byzantin adressait aux principales familles vandales un manifeste de Justinien protestant qu'il ne faisait pas la guerre à leur nation, mais qu'il combattait seulement l'usurpateur Gélimer.

Bientôt l'on apprit que l'armée envahissante n'était plus qu'à quatre journées de Karthage. Gélimer écrivit à son frère Ammatas, resté dans cette ville, en lui donnant l'ordre de mettre à mort Hildéric et ses partisans, et d'appeler aux armes tous les hommes valides. Oamer était mort. Hildéric fut massacré avec tous les gens soupçonnés d'être ses amis. Puis Ammatas conduisit ses troupes en avant de Karthage, dans les gorges de Décimum, à une quinzaine de kilomètres de cette ville. Gélimer, qui opérait sur son flanc avec une autre armée, devait tenter de tourner l'ennemi, tandis que Gibamund, neveu du roi, avait pour mission d'attaquer le flanc gauche des envahisseurs à la tête de deux mille Vandales. Ce plan était assez bien combiné et aurait pu avoir des suites fâcheuses pour l'armée de Bélisaire, si l'on avait su le réaliser.

DÉFAITES DES VANDALES CONDUITS PAR AMMATAS ET GIBAMUND. — Ammatas avait donné à ses troupes l'ordre du départ, mais, comme il était d'un caractère ardent et téméraire, il se porta à l'avant-garde et hâta la marche de la tête de colonne, sans s'inquiéter s'il était suivi par le reste de l'armée. Il arriva vers midi à Décimum, à la tête de peu de monde et y rencontra l'avant-garde des Byzantins, commandée par Jean l'Arménien. Aussitôt, on en vint aux mains : malgré le courage d'Ammatas, qui combattit comme un lion et tomba percé de coups, les Vandales ne tardèrent pas à tourner le dos. Jean les poursuivit l'épée dans les reins et rencontra bientôt le reste des soldats, qui arrivaient par groupes isolés. Il en fit un grand carnage et s'avança jusqu'aux portes de Karthage.

1. Sclecta, au nord du golfe de Gabès.
2. Lemta et Souça.

Pendant ce temps, Gibamund s'approchait avec ses deux mille hommes pour attaquer le flanc gauche, lorsqu'il rencontra, dans la plaine qui avoisine la Saline (Sebkha de Soukkara), le corps des Huns envoyé en reconnaissance. A la vue de ces farouches guerriers, les Vandales sentirent leur courage faiblir ; ils rompirent leurs rangs et furent bientôt en déroute, en laissant la plupart des leurs sur le champ de bataille.

SUCCÈS DE BÉLISAIRE. IL ARRIVE A KARTHAGE. — Bélisaire, ignorant le double succès de son avant-garde et de ses flanqueurs, s'arrêta en arrière de Décimum et plaça son camp dans une position avantageuse où il se fortifia. Le lendemain, laissant dans le camp son infanterie, ses impedimenta et sa femme Antonina, il se mit à la tête d'une forte colonne de cavalerie et alla pousser une reconnaissance sur Décimum. Les cadavres des Vandales lui firent deviner la victoire de son avant-garde et les informations qu'il prit sur place confirmèrent cette présomption, mais il ne put avoir aucune nouvelle précise de Jean l'Arménien.

Au même moment Gélimer débouchait dans la plaine où il espérait retrouver son frère. Il était à la tête d'un corps nombreux de cavalerie. Ayant rencontré les coureurs de Bélisaire, disséminés par petits groupes, il les attaqua avec vigueur et les mit en déroute. Puis, parvenu à Décimum, il trouva, lui aussi, les preuves de la défaite de son frère et le corps de celui-ci. Rempli de douleur, ne sachant ce qui se passait à Karthage, il demeura dans l'inaction, au lieu de compléter son succès en écrasant les ennemis peu nombreux qu'il avait devant lui et qui étaient démoralisés par leur premier échec.

Tandis que Gélimer s'occupait des funérailles de son frère, le général byzantin, voyant le grand danger auquel il était exposé, ralliait ses fuyards, relevait leur courage en leur annonçant les succès déjà remportés sur lesquels il était enfin renseigné, et, tentant un effort désespéré, les entraînait dans une charge furieuse contre les Vandales. Gélimer, surpris par cette attaque imprévue, n'eut pas le temps de former ses lignes et vit bientôt toute son armée en déroute. Il alla se réfugier à Dalla. Le lendemain, toute l'armée byzantine campa à Décimum, y compris l'avant-garde et le corps des Huns. Le manque de décision de Gélimer avait consommé sa perte au moment où il tenait la victoire[1]. Bélisaire marcha aussitôt sur Karthage.

---

1. M. Marcus (*Hist. des Vandales*, p. 378), cherche à excuser Gélimer de la grande faute par lui commise en laissant à Bélisaire le temps de rallier ses

BÉLISAIRE A KARTHAGE. — L'arrivée des fuyards de Décimum avait apporté à Karthage la nouvelle des succès de l'armée d'Orient. Aussitôt le vieux parti romain avait relevé la tête et, aidé des ennemis de Gélimer, s'était emparé du pouvoir en forçant à la fuite les adhérents de l'usurpateur. Sur ces entrefaites la flotte grecque, doublant le cap de Mercure, parut au large. Le questeur Archélaüs, ignorant les succès du général et les dispositions bienveillantes de la population de Karthage, fit entrer tous ses navires dans le golfe de Tunis. Un seul vaisseau, commandé par Calonyme, s'écarta, au mépris des ordres donnés, du gros de la flotte, et alla se présenter devant le Mandracium, premier port de Karthage, qu'il trouva ouvert. Le capitaine y ayant pénétré mit ses hommes à terre et employa toute la nuit au pillage des marchands, étrangers pour la plupart, établis aux alentours du port.

Le lendemain, Bélisaire, averti de l'arrivée de sa flotte, entra dans Karthage sans rencontrer de résistance et, ayant traversé la ville, monta sur la colline de Byrsa où se trouvait le palais royal. « Comme représentant de Justinien, il s'assit sur le trône de Gélimer[1] » et prononça sa déchéance. Fidèle au principe suivi dans cette remarquable campagne, Bélisaire veilla avec le plus grand soin à ce qu'aucun pillage ne fût commis, et il fit restituer aux marchands ce qui leur avait été pris par Calonyme et ses hommes (septembre 533). Un grand nombre de Vandales avaient cherché un refuge dans les églises. Le général leur permit de sortir sans être inquiétés ; puis il s'appliqua à relever les fortifications de Karthage, qui étaient fort délabrées et à mettre cette ville en état de défense.

Bien que les Vandales tinssent encore la campagne et qu'il y eût lieu de craindre le retour de Tzazon avec l'armée de Sardaigne, on pouvait, dès lors, considérer le succès de l'expédition comme assuré. La province d'Afrique rentrait dans le giron de l'empire et sa belle capitale allait refleurir sous la protection de Justinien, dont elle devait prendre le nom. Les églises catholiques que les Ariens occupaient rentrèrent aussitôt en la possession des orthodoxes, qui célébrèrent avec éclat les victoires de Bélisaire « si manifestement secondé par la protection divine. » Les chefs indigènes qui, nous l'avons vu, avaient d'abord envoyé leur hommage au représentant de l'empereur, s'étaient ensuite tenus dans l'expectative

---

fuyards, au lieu de l'écraser et de rentrer ensuite à Karthage. Il estime que le roi vandale était trop peu sûr de la population de cette ville pour venir ainsi se mettre à sa discrétion ; et cependant il était certain qu'en l'abandonnant, il la livrait à ses ennemis.

1. Yanoski, *Vandales*, p. 56.

afin de ne pas se compromettre. Après l'entrée de Bélisaire à Karthage, ils ouvrirent auprès de lui de nouvelles négociations, à l'effet d'obtenir une investiture officielle. Le général accueillit avec faveur ces ouvertures et envoya pour chacun d'eux ; « une baguette d'argent doré, un bonnet d'argent en forme de couronne, un manteau blanc qu'une agrafe d'or attachait sur l'épaule droite, une tunique qui, sur un fond blanc, offrait des dessins variés, et des chaussures travaillées avec un tissu d'or. Il joignit à ces ornements de grosses sommes d'argent[1]. »

RETOUR DES VANDALES DE SARDAIGNE. GÉLIMER MARCHE SUR KARTHAGE. — Cependant Gélimer ne restait pas inactif, bien qu'il continuât à se tenir à distance. Il reformait son armée et encourageait les pillards indigènes à harceler sans cesse les environs de Karthage ; il alla même jusqu'à leur payer chaque tête de soldat grec qui lui serait apportée.

En même temps, il adressait à son frère Tzazon une lettre pressante, dans laquelle il lui rendait compte des événements survenus en Afrique et l'invitait à revenir au plus vite. Ce général, avec ses cinq mille guerriers choisis, avait obtenu de brillants succès en Sardaigne, vaincu et mis à mort Godas et replacé l'île sous l'autorité vandale. Il avait bien entendu dire qu'une flotte grecque avait tenté une expédition en Afrique, mais il était persuadé que cette attaque avait été facilement repoussée. Aussi avait-il envoyé à Karthage même, au « roi des Vandales et des Alains », un député chargé de rendre compte de ses victoires, et c'est Bélisaire qui avait reçu sa lettre !

Sans se laisser abattre par la nouvelle des prodigieux événements qui avaient mis Karthage aux mains des Grecs, ni rien cacher à ses soldats, Tzazon fit embarquer aussitôt son armée et vint prendre terre sur un point de la côte « où se rencontrent les frontières de la Numidie et de la Maurétanie[2] », puis il se porta rapidement sur Bulla, où les deux frères opérèrent leur jonction.

Les forces vandales, grâce à ce renfort, devenaient respectables. Peu après Gélimer fit un mouvement en avant, coupa l'aqueduc de Karthage et opéra diverses reconnaissances offensives dans le but d'attirer Bélisaire sur un terrain choisi. En même temps, il chercha à fomenter des trahisons à Tunis et entra en pourparlers avec les Huns, afin de les détacher de leurs alliés.

---

1. Yanoski, *Vandales*, p. 62.
2. Sans doute entre Djidjeli et Collo.

Mais Bélisaire était au courant de tout, et ne se laissait pas prendre aux feintes des Vandales. Il tâcha de ramener à lui les Huns, mais ne put obtenir d'eux que la promesse de rester neutres.

BATAILLE DE TRICAMARA. — Vers le milieu de décembre, Bélisaire se décida à marcher à l'ennemi. Les deux armées se trouvèrent en présence au lieu dit Tricamara, à environ sept lieues de Karthage, et prirent position, chacune sur une des rives d'un petit ruisseau. Bélisaire plaça au centre de son front Jean l'Arménien avec les cavaliers délite et le drapeau. Les Huns se tenaient à l'écart, afin de voir quelle tournure allait prendre la bataille, pour se joindre au vainqueur. Les Vandales, de leur côté, présentaient un front au centre duquel étaient le roi, Trama et les soldats d'élite. En arrière se tenait un corps de cavaliers maures dans les mêmes dispositions que les Huns. Les femmes, les impédimentas et toutes les richesses avaient été laissées dans le camp par les Vandales.

Les ennemis s'observèrent pendant un certain temps; puis Jean l'Arménien entama l'action en faisant passer le ruisseau à sa division : deux fois il fut contraint à la retraite, mais ayant enflammé le courage de ses troupes, il les ramena à l'assaut une troisième fois et on lutta de part et d'autre avec le plus grand courage, jusqu'au moment où, Tzazon ayant été tué, les Vandales commencèrent à faiblir. Bélisaire saisit avec habileté cet avantage pour faire donner sa cavalerie. Alors les ailes se replièrent en désordre; ce que voyant, les Huns chargèrent à leur tour et déterminèrent la retraite de l'armée vandale, qui se réfugia dans son camp, en laissant huit cents cadavres sur le terrain.

Sur ces entrefaites, comme l'infanterie grecque était arrivée, Bélisaire donna l'ordre de marcher sur le camp vandale. Gélimer occupant une position fortifiée et ayant encore un grand nombre d'adhérents était en état de résister. Mais les malheurs qu'il venait d'éprouver l'avaient complètement démoralisé, car son âme n'était pas de la trempe de celles dont l'énergie est doublée par les revers ; à l'approche de l'ennemi, il abandonna lâchement ses adhérents et s'enfuit à cheval, comme un malfaiteur, suivi à peine de quelques serviteurs dévoués. Lorsque cette nouvelle fut connue dans son camp, ce fut une explosion d'imprécations et de cris de désespoir ; les femmes, les enfants se répandirent en tous sens en pleurant, et bientôt chacun chercha son salut dans la fuite, sans s'occuper de son voisin.

L'armée grecque, survenant alors, s'empara, sans coup férir, du camp et fit un massacre horrible des fuyards. Les vainqueurs se portèrent

aux plus grands excès que Bélisaire ne put absolument empêcher (15 décembre 533). Le camp vandale renfermait un butin considérable : c'était le produit de cinquante années de pillage. L'armée victorieuse resta débandée toute la nuit et ce ne fut qu'au jour que le général put commencer à rallier ses soldats. Si un homme courageux, réunissant les Vandales, avait tenté un retour offensif, c'en était fait de l'armée de l'empire.

FUITE DE GÉLIMER. — Quand Bélisaire fut parvenu à calmer l'effervescence de ses troupes, il montra une grande bienveillance aux vaincus, et empêcha qu'on n'exerçât des représailles inutiles.

Jean l'Arménien avait été lancé, à la tête d'une troupe de deux cents cavaliers, à la poursuite de Gélimer. Pendant cinq jours il suivit ses traces et était sur le point de l'atteindre, lorsqu'un événement imprévu permit au roi détrôné d'échapper à ses ennemis. Un officier grec du nom d'Uliaris, qui, pendant la station à l'étape, avait trouvé le loisir de s'enivrer, voulut, au moment de partir, tirer une flèche sur un oiseau ; mais le projectile, mal dirigé, alla frapper à la tête Jean l'Arménien et causa sa mort. La poursuite fut suspendue. Les cavaliers, qui aimaient beaucoup leur chef, s'arrêtèrent pour lui rendre les devoirs funéraires et firent porter la triste nouvelle au général en chef. Bélisaire arriva bientôt et témoigna, au nom de l'armée, les plus vifs regrets de la perte de son lieutenant. Il voulait faire périr Uliaris, mais les cavaliers l'assurèrent que les dernières paroles de Jean avaient été pour implorer le pardon de son meurtrier, et il se décida à lui accorder sa grâce.

CONQUÊTES DE BÉLISAIRE. — Le roi s'était réfugié dans le mont Pappua, montagne escarpée, située sur les confins de la Numidie et de la Maurétanie[1]. Il avait obtenu l'appui des indigènes de cette contrée qui lui avaient ouvert leur ville principale, nommée Midènos. Bélisaire renonça pour le moment à le poursuivre. Il marcha sur Hippone et s'empara de cette ville. Un grand nombre de Vandales s'y trouvaient et, pour échapper au trépas qu'ils redoutaient, s'étaient réfugiés dans les églises.

1. La situation du Pappua a donné lieu à de nombreuses controverses, La commission de l'Académie avait d'abord identifié cette montagne à l'Edough, près de Bône. Berbrugger (*Rev. afr.*, vol. 6, p. 475), puis M. Papier (*Recueil de la Soc. arch. de Constantine,* 1879-80, pp. 83 et suiv.), ont démontré l'impossibilité de cette synonymie. Il est, plus difficile de dire où était réellement le Pappua. M. Papier, se fondant sur une inscription, penche pour le Nador ; mais, en vérité, nous ne sommes pas là sur les confins de la Numidie et de la Maurétanie.

Bélisaire les fit conduire à Karthage où ils furent réunis aux autres prisonniers. Au moment où les affaires semblaient prendre une mauvaise tournure pour lui, Gélimer avait envoyé à Hippone tous ses trésors, en les confiant à un serviteur fidèle du nom de Boniface. Celui-ci voulut les soustraire au vainqueur en fuyant sur mer, mais les vents contraires le rejetèrent à Hippone et tout ce qu'il portait devint la proie des Grecs.

Après ces succès, Bélisaire, rentré à Karthage, envoya par mer des officiers prendre possession de Césarée et de Ceuta, points importants sous le double rapport politique et commercial. Un autre s'empara des Baléares; enfin des secours furent envoyés à Pudentius qui, à Tripoli, était pressé par les indigènes en révolte. Une forte division alla, sous les ordres de Cyrille, reconquérir la Sardaigne. Enfin une autre expédition partit pour la Sicile, afin de revendiquer par les armes la partie de cette île qui avait appartenu aux Vandales ; mais les Goths la repoussèrent et ne laissèrent pas entamer le domaine d'Atalaric.

GÉLIMER SE REND AUX GRECS. — Bélisaire ayant appris le lieu où s'était réfugié Gélimer, de la bouche de son serviteur Boniface, envoya pour le réduire un Hérule, du nom de Fara, avec une troupe de cavaliers de sa nation. Après avoir en vain essayé d'enlever Midènos de vive force, Fara dut se borner à entourer cette ville d'un blocus rigoureux. Gélimer, qui avait avec lui quelques membres de sa famille et ses derniers adhérents fidèles, manquait de tout et ne pouvait se faire à la dure vie des indigènes dans un pays élevé, où le froid se faisait cruellement sentir. Néanmoins, il résista durant trois mois à toutes les privations, et ce ne fut qu'à la fin de l'hiver qu'il se décida à se rendre, à la condition que Bélisaire lui garantit la vie sauve.

Cette proposition, transmise par Fara au général, fut accueillie avec empressement. Bélisaire dépêcha à Midènos des officiers chargés de lui donner sa promesse et de le ramener sain et sauf. Gélimer fut reçu à l'entrée de Karthage par son vainqueur (534). Peu après, Bélisaire s'embarquait pour Byzance, afin de remettre lui-même son prisonnier à l'empereur. Son but était non seulement de recevoir des honneurs bien mérités, mais encore de se justifier des accusations que les envieux avaient produites contre lui. En quittant l'Afrique, il laissa le commandement suprême à Salomon avec une partie de ses vétérans.

Justinien, plein de reconnaissance pour celui qui avait rendu l'Afrique à l'empire, lui décerna le triomphe, honneur qui n'avait été donné à aucun général depuis cinq siècles. Gélimer, revêtu d'un manteau

de pourpre, fut placé dans le cortège et dut, arrivé devant l'empereur, se dépouiller de cet insigne, se prosterner et adorer son maître. Bélisaire reçut le titre de consul. Quant à Gélimer, on lui assigna un riche domaine en Galatie, dans l'Asie Mineure, et le dernier roi vandale y finit tranquillement et obscurément sa vie.

DISPARITION DES VANDALES D'AFRIQUE. — En moins de six mois l'Afrique avait cessé d'être vandale, cc qui prouve combien peu de racines cette occupation avait poussées dans le pays. Après la brillante conquête qui leur avait livré la Berbérie, les Vandales s'étaient concentrés dans le nord de l'Afrique propre et de là s'étaient lancés dans des courses aventureuses qui les avaient conduits en Italie et dans toutes les îles de la Méditerranée.

Ainsi, malgré le partage des terres qu'ils avaient opéré, ils n'avaient pas fait, en réalité, de colonisation. Ils s'étaient prodigués dans des guerres qui n'avaient d'autre but que le pillage et, tandis qu'ils augmentaient leurs richesses et leur puissance d'un jour, ils diminuaient, en réalité, leur force comme nation. Aucune assimilation ne s'était faite entre eux et les colons romains; quant aux indigènes, ils continuaient à se reformer et l'on peut dire qu'il n'y avait plus rien de commun entre eux et les étrangers établis sur leur sol.

Cela explique comment, après une occupation qui avait duré un siècle, l'élément vandale disparut subitement de l'Afrique. Un assez grand nombre de guerriers étaient morts dans la dernière guerre ; d'autres avaient été emmenés comme prisonniers en Orient par Bélisaire et entrèrent au service de l'empire[1]. Or, les Vandales étaient essentiellement un peuple militaire et ainsi l'élément actif se trouva absorbé, car, nous le répétons, il s'était trop prodigué pour avoir augmenté en nombre, quoi qu'en aient dit certains auteurs. Quant au reste de la nation, une partie demeura en Afrique et se fondit bientôt dans la population coloniale ou s'unit aux Byzantins, tandis que les autres, émigrant isolément, allèrent chercher un asile ailleurs.

Les Vandales d'Afrique ne laissèrent d'autre souvenir dans le pays que celui de leurs dévastations. Cela démontre une fois de plus combien est fragile une conquête qui ne se complète pas par une forte colonisation et se borne à une simple occupation, quelque solide qu'elle paraisse.

1. Gibbon, *Hist. de la décadence de l'empire romain*.

ORGANISATION DE L'AFRIQUE BYZANTINE. ÉTAT DES BERBÈRES. — Salomon[1], premier gouverneur de l'Afrique, avait reçu la lourde charge d'achever la conquête et d'organiser l'administration du pays. Par l'ordre de l'empereur on forma sept provinces : la Consulaire, la Byzacène, la Tripolitaine, la Tingitane gouvernées par des consuls, et la Numidie, la Maurétanie et la Sardaigne commandées par des *præses*. Mais cette organisation était plus théorique que réelle. Sur bien des points le pays restait absolument livré à lui-même. Ainsi, dans la Tingitane et même dans la plus grande partie de la Césarienne, l'occupation se réduisait à quelques points du littoral. Des garnisons furent envoyées dans l'intérieur de la Numidie. Elles trouvèrent les villes en ruines et s'appliquèrent à élever des retranchements, au moyen des pierres éparses provenant des anciens édifices[2]. Quelques colons se hasardèrent à la suite des soldats. « Que nos officiers s'efforcent avant tout de préserver nos sujets des incursions de l'ennemi et d'étendre nos provinces jusqu'au point où la république romaine, *avant les invasions des Maures* et des Vandales, avait fixé ses frontières… » telles étaient les instructions données par l'empereur[3].

En même temps, la religion catholique fut rétablie dans tous ses privilèges; par un édit de 535 les Ariens furent mis hors la loi, dépouillés de leurs biens et exclus de toute fonction. La pratique de leur culte fut sévèrement interdite. Les Donatistes et autres dissidents et les Juifs furent également l'objet de mesures de proscription. C'était encore semer des germes de mécontentement et de haine qui ne devaient pas contribuer à asseoir solidement l'autorité byzantine.

Justinien voulait rendre aux provinces d'Afrique leurs anciennes limites ; mais la situation du pays était profondément modifiée et, si les Vandales avaient disparu, il restait la population berbère qui avait reconquis peu à peu une partie des territoires abandonnés par les colons, à la suite de longs siècles de guerres et d'anarchie, et qui, réunie maintenant en corps de nation, n'était nullement disposée à laisser la colonisation reprendre son domaine. Bien au contraire, l'élément indigène se resserrait de toute part, autour de l'occupation étrangère.

---

1. Sur les inscriptions d'Afrique où le nom de ce général est cité, il est toujours écrit Solomon. Nous adoptons l'orthographe des historiens byzantins.

2. Poulle, *Ruines de Bechilga* (*Revue africaine*, n° 27, p. 199).

3. Voir, dans l'*Afrique ancienne* de D'Avezac, le texte curieux des deux rescrits adressés, le 13 avril 534, par l'empereur à Archélaüs pour l'organisation militaire et administrative de l'Afrique.

Les Berbères, groupés par confédérations de tribus, avaient maintenant des rois prêts à les conduire au combat et au pillage. *Antalas* était chef des Maures de la Byzacène. *Yabdas* était roi indépendant du massif de l'Aourès, ayant à l'est *Cutzinas* et à l'ouest *Orthaïas*, dont l'autorité s'étendait jusqu'au Hodna. Enfin les tribus de la Maurétanie obéissaient à *Massinas*. Voilà les chefs de la nation indigène contre lesquels les troupes de l'empereur allaient avoir à lutter.

Cette reconstitution de la nationalité berbère a été très bien caractérisée par M. Lacroix auteur que nous ne saurions trop citer : « Les Romains, dit-il, ce peuple si puissant, si habile, si formidable par sa civilisation et sa force conquérante ne s'étaient jamais assimilé les indigènes, dans le sens qu'on attache à ce mot. Le Berbère des villes, des plaines et des vallées voisines des centres de population, fut absorbé par les conquérants, cela va sans dire; mais l'indigène du Sahara et des montagnes ne fut jamais pénétré par l'influence romaine. Après sept siècles de domination italienne, je retrouve la race autochtone ce qu'elle était avant l'occupation. Les insurgés qui, au VIe siècle, se firent châtier par Salomon et Jean, dans l'Aurès, dans l'Edough et dans la Byzacène, étaient les mêmes hommes qui combattaient six cents ans auparavant sous la bannière de Jugurtha. Mêmes mœurs, mêmes usages, même haine de l'étranger, même amour de l'indépendance, même manière de combattre… Cette population était restée intacte, imperméable à toute action extérieure… Le nombre immense des insurgés qui tinrent en échec la puissance de Justinien, après l'expulsion des Vandales, et l'impossibilité, pour les Romains, de rétablir leur autorité dans les parties occidentales de leurs anciennes possessions, prouvent clairement que ce fut, non point une faible partie, mais la grande masse des indigènes qui resta impénétrable[1]. »

LUTTES DE SALOMON CONTRE LES BERBÈRES. — Ce fut la Byzacène qui donna le signal de la révolte. Deux officiers grecs Rufin et Aigan furent envoyés contre les rebelles. Ils avaient obtenu quelques succès partiels, lorsqu'ils se virent entourés par des masses de guerriers berbères commandés par Cutzinas. Les Byzantins se mirent en retraite jusque sur un massif rocheux, d'où ils se défendirent avec la plus grande opiniâtreté ; mais leurs flèches étant épuisées, ils finirent par être tous massacrés.

Salomon, ayant reçu des renforts, marcha en personne contre les

1. *Revue africaine*, n° 72 et suiv. Voilà des enseignements qui ne doivent pas être perdus pour nous, conquérants du XIXe siècle.

rebelles et leur infligea une sanglante défaite, dans la plaine de Mamma (535), où les indigènes l'avaient attendu derrière leurs chameaux, forteresse vivante de douze rangs d'épaisseur. Il fit un butin considérable et croyait avoir triomphé de la révolte ; mais à peine était-il rentré à Karthage qu'il apprenait que les Berbères avaient de nouveau envahi et pillé la Byzacène. C'était une campagne à recommencer. Cette fois le gouverneur s'avança vers le sud jusqu'à une montagne appelée par Procope le mont Burgaon[1], où les ennemis s'étaient retranchés, et obtint sur eux un nouveau et décisif succès, dans lequel il fut fait un grand carnage de Maures[2].

Pendant ce temps, Yabdas, roi de l'Aourès, allié à Massinas, portait le ravage dans la Numidie. L'histoire rapporte que Yabdas, revenant d'une razzia et poussant devant lui un butin considérable, s'arrêta devant la petite place de Ticisi[3] où s'était porté un officier byzantin du nom d'Athias, qui commandait le poste de Centuria, à la tête de soixante-dix cavaliers huns, pour lui disputer l'accès de l'eau. Yabdas lui offrit, dit-on, le tiers de son butin; mais Athias refusa et proposa au roi berbère un combat singulier qui fut accepté et eut lieu en présence des troupes. Yabdas vaincu abandonna tout son butin et regagna ses montagnes[4].

Après la défaite du mont Burgaon, les fuyards et les tribus compromises vinrent chercher asile auprès d'Yabdas, et lui offrirent leurs services. Vers le même temps, Orthaias, qui avait à se plaindre du roi de l'Aourès, et d'autres chefs indigènes mécontents offraient à Salomon leur appui contre Yabdas, et lui proposaient de le guider dans l'expédition qu'il préparait. Le général byzantin s'avança jusque sur l'Abigas[5] et ayant pénétré dans les montagnes parvint jusqu'au mont Aspidis[6], sans rencontrer l'ennemi qui s'était retranché au cœur du pays. Manquant de vivres et voyant l'hiver approcher, Salomon n'osa pas s'engager davantage et rentra à Karthage sans avoir obtenu le moindre succès.

RÉVOLTE DE STOZAS. — Au printemps de l'année 536, Salomon préparait une grande expédition contre l'Aourès, lorsqu'il faillit tomber sous le poignard de ses soldats révoltés. La sévérité des

1. Sans doute le Djebel-Bou-Ghauem, à l'est de Tébessa.

2. Procope, *De bell. vand*. l. II, cap. XII.

3. Au sud de *Constantine*, à Aïn-el-Bordj, non loin du village de Sigus.

4. Cet épisode a été rappelé par M. Poulle dans le *Recueil de la Soc. arch. de Constantine*, 1878, p. 375.

5. La rivière de Khenchela, selon Ragot (*loc. cit.*, p. 301).

6. Le Djebel-Chelia.

mesures prises contre les Ariens paraît avoir été la cause de cette rébellion à la tête de laquelle était un simple garde nommé Stozas.

Salomon, après avoir échappé aux révoltés, parvint à s'embarquer et à passer en Sicile, où Bélisaire avait été envoyé depuis l'année précédente par l'empereur. La soldatesque, qui s'était livrée à tous les excès, fut réunie par Stozas dans un camp, non loin de Karthage. Les Vandales, des aventuriers de toute origine y accoururent et bientôt Stozas se trouva à la tête de huit mille hommes, avec lesquels il marcha sur Karthage. Mais en même temps, Bélisaire débarquait en Afrique, avec un corps de cent hommes choisis. La présence du grand général ranima le courage de tous et fit rentrer les hésitants dans le devoir. Ayant formé un corps de deux mille hommes, il marcha contre les rebelles qui rétrogradèrent jusqu'à Membresa, sur la Medjerda[1], et leur livra bataille. Mais les soldats de Stozas se dispersèrent dans toutes les directions, après un simulacre de résistance.

Bélisaire voulait s'appliquer à tout remettre en ordre dans sa conquête, lorsqu'il apprit que son armée venait de se révolter en Sicile. Contraint de retourner dans cette île, il laissa le commandement de l'Afrique à deux officiers : Ildiger et Théodore. Aussitôt Stozas qui se tenait à Gazauphyla, à deux journées de Constantine, dans la Numidie, où les fuyards l'avaient rejoint, releva la tête. Le gouverneur de cette province marcha contre lui, à la tête de forces importantes, mais Stozas sut entraîner sous ses étendards la plus grande partie des soldats byzantins. Les officiers furent massacrés et le pays demeura livré à l'anarchie (536).

Germain, neveu de l'empereur, fut chargé de rétablir son autorité en Afrique. Étant arrivé, il s'appliqua à relever la discipline et à reconstituer son armée. Il en était temps, car Stozas marchait sur Karthage et ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de kilomètres. Germain sortit bravement à sa rencontre et, comme Stozas avait en vain essayé de débaucher ses soldats, il n'osa pas soutenir leur choc et se mit en retraite poursuivi par Germain jusqu'au lieu dit Cellas-Vatari[2]. Là, se tenaient Yabdas et Orthaias avec leurs contingents, et, comme Stozas croyait pouvoir compter sur leur appui, il offrit la bataille à Germain ; mais ses soldats, sans cohésion, ne tardèrent pas à plier, ce que voyant, les deux rois maures

1. A Medjez-el-Bab, à 75 kil. de Karthage.

2. M. D'Avezac place cette localité vers Tifech (*Afrique ancienne*, p. 250). M. Ragot, qui appelle cette localité *Scales Veteres*, pense, en raison de la présence d'Orthaias, roi du Hodna, qu'elle devait se trouver au sud de Constantine (loc. cit., p. 303).

se jetèrent sur son camp pour le livrer au pillage et achevèrent la déroute de son armée. Stozas se réfugia dans la Maurétanie et Germain put s'appliquer à rétablir l'ordre en Afrique.

EXPÉDITIONS DE SALOMON. — En 539 Germain fut rappelé par l'empereur et remplacé par Salomon élevé, pour la seconde fois, aux fonctions de gouverneur. Son premier soin, dès son arrivée en Afrique, fut de reprendre l'organisation de l'expédition de l'Aourès, que la révolte avait interrompue trois ans auparavant. Pour s'assurer la neutralité des Maures de la Byzacène, il aurait, paraît-il[1], attribué à Antalas, le commandement de tous les Berbères de l'est, en lui assignant une solde et le titre de fédéré. Au printemps de l'année suivante, il se mit en marche. La campagne débuta mal. Un officier du nom de Gontharis, ayant poussé une reconnaissance jusque sur l'Ouad-Abigas, se heurta à un fort rassemblement et fut contraint de chercher un refuge derrière les murailles de la ville déserte de Baghaï. Les indigènes, se servant des canaux d'irrigation, purent inonder son camp et rendre sa situation intolérable. Il fallut que Salomon lui-même vint le délivrer. Puis les troupes byzantines, pénétrant dans la montagne, mirent en déroute Yabdas et ses Berbères, malgré leur grand nombre et la force des positions qu'ils occupaient.

Le roi maure s'était réfugié à Zerbula. Salomon vint l'y bloquer, après avoir ravagé Thamugas. Forcé de fuir encore, Yabdas gagna Thumar, « position défendue de tous côtés par des précipices et des rochers taillés à pic ». Le général byzantin l'y relança et, ne pouvant songer à l'escalade, dut se contenter de bloquer étroitement l'ennemi. Ce siège se prolongea et les troupes souffraient beaucoup du manque d'eau et de provisions, lorsque des soldats réussirent à s emparer d'un passage mal gardé par les Maures : secondés par un assaut de l'armée, ils parvinrent à enlever la position. Yabdas blessé put néanmoins s'échapper et se réfugier en Maurétanie.

Cette fois les Byzantins étaient maîtres de l'Aourès ; ils y trouvèrent les trésors du prince berbère. Après avoir fait occuper deux points stratégiques dans ces montagnes, Salomon se porta dans le Zab et de là dans le Hodna et la région de Sitifis, forçant partout les indigènes à la soumission et relevant les ruines des cités et des forteresses. Le souvenir de ses travaux dans la région sitifienne a été conservé par les inscriptions. Zabi[2], la métropole du Hodna, fut réédifiée par lui et reçut

1. Tauxier, *Notice sur la Johannide* (*Rev. afr.*, n° 118, p. 293).
2. Actuellement Mecila.

le nom de Justiniana[1]. De là, Salomon s'avança sans doute, vers l'ouest, jusque dans la région du haut Mina, car le récit de cette expédition se trouve retracé sur une pierre, dont l'inscription est relatée par les auteurs arabes[2] et a été retrouvée près de Frenda.

Ainsi Salomon acheva la conquête de l'Afrique que Bélisaire avait enlevée aux Vandales, mais qu'il fallait reprendre aux indigènes. Une tradition berbère qui annonçait la conquête de l'Afrique par un homme sans barbe se trouva réalisée, car on sait que Salomon était eunuque et avait le visage glabre. Après avoir terminé les opérations militaires, le gouverneur s'appliqua à régulariser la marche de l'administration et mérita par sa justice la reconnaissance des populations depuis si longtemps opprimées.

RÉVOLTE DES LEVATHES. MORT DE SALOMON. — En 543, l'empereur détacha la Pentapole et la Tripolitaine de l'Afrique ; il, s'était appliqué à relever les villes de la Cyrénaïque de leurs ruines et plaça à la tête de cette province, comme gouverneur de la Pentapole, Cyrus, neveu de Salomon. Sergius, autre neveu de Salomon, reçut le commandement de la Tripolitaine, où se trouvait toujours Pudentius.

Peu de temps après, quatre-vingts cheikhs de la grande tribu des Levathes[3] étant venus à Leptis magna, où se trouvait Sergius, pour recevoir selon l'usage l'investiture de leur commandement et présenter leurs doléances, ces malheureux furent massacrés dans la salle où ils étaient réunis, parce que, dit-on, ils étaient soupçonnés d'un complot. Un seul d'entre eux s'échappa et appela aux armes les guerriers de la tribu qui s'étaient rapprochés. Sergius marcha contre eux, les mit en déroute et s'empara de tout leur butin, ainsi que de leurs femmes et de leurs enfants. Pudentius avait trouvé la mort dans le combat.

Ce fut l'occasion d'une levée générale de boucliers chez les Berbères de la Tripolitaine. Antalas, auquel, selon M. Tauxier, Salomon avait retiré sa solde et ses avantages, se joignit à eux, avec ses guerriers, et tous marchèrent vers le nord. Salomon se rendit à Tébessa pour les arrêter dans leur marche. Il devait s'y rencontrer avec Coutzinas et les Maures alliés et Pelagius, duc de Tripolitaine. Mais ces deux chefs furent vaincus isolément ; le dernier périt même dans la bataille et il en résulta

1. Poulle, *Rev. afr.*, n° 27, pp. 190 et suiv.
2. Ibn-Khaldoun, trad. de Slane, t. I, p. 234, II, p. 540.
3. Les Louola des auteurs arabes.

que Salomon se trouva seul avec un faible corps de troupes. Il proposa aux rebelles de traiter, mais les Berbères, qui se sentaient en forces, entamèrent le combat et ne tardèrent pas à mettre en fuite les Byzantins. Salomon entraîné dans la déroute, ayant été désarçonné, fut massacré par les indigènes.

Les Levathes et leurs alliés s'avancèrent alors jusqu'à Laribus ; mais ils se retirèrent après avoir reçu des habitants de cette ville une rançon de trois mille écus d'or (545).

PÉRIODE D'ANARCHIE. — Sergius, l'auteur de ces désastres, fut nommé par Justinien gouverneur de l'Afrique. On ne pouvait faire un plus mauvais choix. Bientôt il sut tourner tout le monde contre lui et l'anarchie devint générale.

Stozas, qui avait quitté la Maurétanie et s'était joint à Antalas portait le ravage et la désolation dans les malheureuses campagnes de la Byzacène et de la Numidie, sans que Sergius prît les moindres mesures pour protéger les colons. Il en résulta une véritable émigration : les populations quittèrent non seulement les campagnes, mais l'Afrique, et allèrent se réfugier dans les îles de la Méditerranée et même en Orient. Ce fut une des périodes les plus funestes à la colonisation africaine. Stozas poussa l'audace jusqu'à proposer à Justinien de rétablir la paix, si Sergius était rappelé. L'empereur, sans daigner répondre à cette proposition, envoya en Afrique un sénateur du nom d'Aréobinde, absolument étranger au métier des armes, en le chargeant de combattre les Maures de la Numidie, tandis que Sergius réduirait ceux de la Byzacène.

Stozas, qui avait augmenté son armée d'un grand nombre d'aventuriers et de transfuges, se tenait, avec Antalas et les Maures, aux environs de Sicca-veneria[1]. Aréobinde fit marcher contre lui un de ses meilleurs officiers, du nom de Jean. Les deux troupes en vinrent aux mains et, dans le combat, Jean et Stozas trouvèrent la mort. Les Byzantins se retirèrent en désordre, tandis que les rebelles élisaient un autre chef.

Ce nouvel échec décida Justinien à rappeler Sergius (546). Aréobinde restait seul et il n'était pas de taille à tenir tête aux difficultés du moment, car l'anarchie était à son comble et la révolte partout. Gontharis, ancien officier de Salomon, entra alors en pourparlers avec les principaux chefs berbères : Yabdas, Cutzinas et Antalas, et les poussa à exécuter une attaque générale, de concert avec les bandes de Stozas. A l'approche de l'ennemi, Aréobinde fit rentrer toutes ses garnisons et

1. Le Kef.

confia le commandement des troupes à Gontharis lui-même. Peu de jours après, le traître, ayant fomenté une sédition parmi les soldats, en profita pour assassiner le gouverneur et s'emparer du pouvoir.

Gontharis avait promis à Antalas la moitié de l'Afrique, mais, une fois maître de l'autorité, il refusa de tenir ses promesses, et il en résulta une rupture entre lui et le chef maure. Par haine de celui-ci, Cutzinas vint se joindre à Gontharis en lui amenant les soldats de Stozas, Vandales, Romains et Massagètes. Antalas fut battu par un officier arménien du nom d'Artabane qui, peu après, assassina Gontharis dans tin festin (546) ; trente-six jours s'étaient écoulés depuis le meurtre d'Aréobinde.

JEAN TROGLITA GOUVERNEUR D'AFRIQUE, IL RÉTABLIT LA PAIX. — Justinien voulut récompenser Artabane eu le nommant gouverneur de l'Afrique, mais cet officier, ayant d'autres projets, déclina l'honneur qui lui était offert[1]. L'empereur choisit alors un autre officier du nom de Jean Troglita, qui se trouvait à la guerre de Mésopotamie et auquel il donna le commandement de toute l'Afrique. Jean avait servi avec distinction en Berbérie, sous les ordres de Bélisaire et de Germain; il connaissait donc les hommes et les choses du pays et, comme il était doué de remarquables qualités militaires, le choix de l'empereur était fort heureux ; l'on n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

Débarqué à Caput-Vada, avec une très faible armée, Jean se porta en trois jours jusqu'auprès de Karthage et recueillit dans son camp tous les soldats dispersés, capables de rendre quelques services. Puis il alla attaquer Antalas et ses bandes qui bloquaient la ville. « Les Berbères s'étaient rangés en bataille et, de plus, selon une tactique qui leur était familière, ils s'étaient, en cas d'insuccès, ménagé un réduit dans une enceinte carrée formée de plusieurs rangs de chameaux et de -bêtes de somme. Ces précautions, pourtant, ne les sauvèrent pas d'une défaite complète. Jerna, grand-prêtre de Louata, en essayant de sauver du pillage l'idole adorée par ces peuples, s'attarda dans la déroute et fut tué par un cavalier romain[2]. » Antalas chercha un refuge dans le désert.

Karthage était débloquée et la Byzacène reconquise ; mais les Berbères étaient loin d'avoir été abattus. Bientôt Jean apprit que les Louata (Levathes), alliés aux Nasamons et aux Garamantes, accouraient vers le nord sous le commandement d'un nouveau et terrible chef, dont Corrippus

1. Fournel, *Berbers*, p. 101.

2. Tauxier, *Johannide*, (*loc. cit.*), p. 296.

nous a transmis le nom sous la forme de Carcasan[1]. On était alors au cœur de l'été de l'année 547. Jean se porta contre les envahisseurs, mais il essuya une défaite et dut se réfugier derrière les remparts de Laribus. La situation était critique. Jean n'hésita pas à faire appel aux indigènes, en tirant parti de l'esprit de rivalité qui a toujours été si fatal aux Berbères. Cutzinas, Ifisdias, chefs d'une partie de l'Aourès, et Yabdas lui-même lui promirent leur appui.

Cependant les hordes d'Antalas dévastaient la Byzacène et arrivaient jusqu'aux portes de Karthage. Troglita, assuré sur ses derrières et ayant reçu d'importants renforts, quitta sa position fortifiée et alla chercher Antalas dans la plaine. Les deux armées se rencontrèrent au lieu dit le champ de Caton, et la victoire des Byzantins fut complète. Un grand nombre d'indigènes restèrent sur le champ de bataille. Dix-sept chefs de tribus, parmi lesquels le terrible Carcasan, furent tués et l'on promena leurs dépouilles dans les rues de Karthage. Antalas fit sa soumission (548).

ÉTAT DE L'AFRIQUE AU MILIEU DU VIe SIÈCLE. — La nation berbère se trouvait encore une fois vaincue et, grâce aux succès de Troglita, l'empire conservait sa province d'Afrique ; mais combien était précaire la situation de cette colonie, réduite à une partie de la Tunisie et de la province de Constantine actuelles. Partout l'élément indigène avait repris son indépendance et ce n'était que grâce à l'appui des principicules berbères, véritables rois tributaires, que les Byzantins se maintenaient en Afrique. Les campagnes étaient absolument ruinées: « Lorsque Procope débarqua en Afrique pour la première fois, il admira la population des villes et des campagnes et l'activité du commerce et de l'agriculture. En moins de vingt ans, ce pays n'offrit plus qu'une immense solitude ; les citoyens opulents se réfugièrent en Sicile et à Constantinople et Procope assure que les guerres et le gouvernement de Justinien coûtèrent cinq millions d'hommes à l'Afrique[2]. »

Selon Procope, les Maures, après les victoires de Troglita, semblaient de véritables esclaves[3], et l'on vit un grand nombre d'entre eux, qui étaient redevenus païens, se convertir au christianisme. Mais nous pensons qu'il parle d'une manière trop générale, et que ces faits ne peuvent s'appliquer qu'aux indigènes voisins des postes de l'Afrique propre et de la Numidie. La race berbère prise dans son ensemble avait trop bien

1. *Johannide*, poème en l'honneur de Jean Troglita, par Fl. Cres. Corippus, Iib. V.
2. Gibbon, *Hist. de la décadence de l'Empire romain*, t. II, ch. XLIII.
3. *Anecdotes*, ch. XVIII.

reconquis son indépendance pour qu'on puisse croire que l'action du gouverneur byzantin s'exerçât à ce point sur elle, et ce serait une grave erreur de ranger dans cette catégorie les Louata de la Tripolitaine, les Berbères de l'Aourès et les Maures de l'Ouest.

Troglita fit tous ses efforts pour assurer son occupation et se garantir des incursions indigènes par des postes fortifiés : avec les ruines des cités détruites, on construisit des retranchements et des forteresses derrière lesquels les garnisons byzantines s'abritèrent, et quelques colons cherchèrent sous leur protection à rentrer en possession de leurs champs dévastés.

L'AFRIQUE PENDANT LA DEUXIÈME MOITIÉ DU VIe SIÈCLE. — Privés des documents si précis laissés par Procope, nous ne possédons, sur la phase de l'histoire africaine par nous atteinte, que des détails épars et sans suite. C'est ainsi qu'on ignore l'époque du départ de Jean Troglita.

En 563, Rogathinus, préfet du prétoire d'Afrique, fit traîtreusement assassiner Cutzinas, chef de la région orientale de l'Aourés, qui était venu à Karthage réclamer au sujet d'immunités dont on l'avait frustré. Les services rendus par ce chef eussent dû lui épargner un semblable traitement; aussi la nouvelle de sa mort fut-elle le signal d'une levée de boucliers des Berbères, appelés aux armes par ses fils. Justinien dut envoyer en Afrique son neveu Marcien, maître de la milice[1], qui contraignit les rebelles à la soumission.

Justinien termina sa longue carrière le 14 novembre 565, sans avoir pu réaliser le vaste projet qu'il avait conçu. Sa mort paraît avoir été le signal de nouvelles révoltes en Berbérie. Un certain Gasmul, roi des Maures, entre en scène et se fait remarquer par son ardeur à combattre l'étranger. Dans ces luttes périssent successivement : Théodore, préfet d'Afrique (569), Théoctiste, maître de la milice (559), et Amabilis, successeur du précédent (570).

C'est Gasmul qui obtient ces succès. « Devenu tout puissant par ses victoires, Gasmul, en 574, *donne à ses tribus errantes des établissements fixes*, et s'empare peut-être de Césarée. L'année suivante (575), il marche contre les Francs et tente l'invasion des Gaules, mais il échoue dans cette entreprise[2]. » Si ces faits sont exacts, on ne saurait trop regret-

1. D'Avezac, *Afrique ancienne*, p. 256.

2. Morcelli et Travaux de l'Académie des Inscriptions, apud Ragot, *(loc. cit*., p. 317).

ter l'absence de documents historiques précis à cet égard.

Cet état de rébellion permanente durait toujours lorsque l'empereur Tibère II, qui venait de succéder à Justin II, nomma comme exarque de l'Afrique un officier du nom de Gennadius, militaire d'une réelle valeur. Dès lors la situation changea. En 580, ce général attaqua Gasmul, le tua de sa propre main, massacra un grand nombre de Maures, et leur reprit toutes les conquêtes qu'ils avaient faites.

Gennadius fut nommé préfet du prétoire d'Afrique, et il est probable que, sous sa main ferme, le pays retrouva quelques jours de tranquillité. Cependant, selon le rapport de Théophane, un soulèvement général des Berbères aurait eu lieu en 588 ; mais nous ne possédons aucun détail sur ce fait. Il est probable, en raison de l'état d'affaiblissement où était tombé l'empire, que les gouverneurs byzantins de l'Afrique étaient à peu près abandonnés à eux-mêmes, et que les Berbères, réellement maîtres du pays, continuaient leur mouvement d'expansion et de reconstitution.

En 597, nouvelle révolte des Berbères : ils viennent tumultueusement assiéger Karthage, ce qui indique suffisamment qu'ils sont à peu près maîtres du reste du pays. Gennadius, manquant de soldats pour entreprendre une lutte ouverte, feint d'être disposé à traiter avec les indigènes, et à accepter leurs exigences. Il leur envoie des vivres et du vin et, profitant du moment où les Berbères se livrent à la joie et font bombance, il les attaque à l'improviste et les massacre sans peine[1].

Voilà quelle était la situation de l'Afrique à la fin du VIe siècle.

DERNIERS JOURS DE LA DOMINATION BYZANTINE. — Le 16 novembre 602, le centurion Phocas avait assassiné l'empereur Maurice et s'était emparé du pouvoir. Il en résulta des révoltes et de longues luttes dans les provinces.

L'exarque Héraclius, qui commandait en Afrique avec le patrice Grégoire, comme légat, se mit eu état de révolte (608) et retint les blés destinés à l'Orient. Deux ans plus tard, le fils d'Héraclius, portant le même nom que son père, partait par mer pour Constantinople, en même temps que le fils de Grégoire s'y rendait par terre, en passant par l'Égypte et la Syrie. Arrivé le premier, Héraclius mettait fin à la tyrannie de Phocas et s'emparait de l'autorité souveraine. En 618, il fut sur le point d'abandonner son empire, alors ravagé par la famine et par la peste, et de retourner

1. Fournel, *Berbers*, p. 107.

dans cette Afrique qu'il regrettait et que la conquête arabe allait bientôt arracher de sa couronne. On dit qu'il ne se décida à rester qu'en cédant aux supplications et aux larmes de ses sujets.

Héraclius ne tarda pas à entreprendre une longue série de guerres dans lesquelles les Africains lui fournirent des contingents importants. En 641, l'empereur mourait après avoir eu la douleur de voir la Syrie et la Palestine, et enfin l'Égypte, tomber aux mains des conquérants arabes.

Les premières courses des Arabes en Afrique datent de cette époque. L'histoire de la Berbérie va entrer dans une autre phase.

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES ROIS VANDALES

Gensséric.....du 11 février 435 à janvier 477.
Hunéric .....de Janvier 477 au 13 décembre 484.
Gondamond.....du 13 décembre 484 à septembre 496.
Trasamond.....de Septembre 496 à 523.
Hildéric.....de 523 à 531.
Gélimer.....de 531 à 534.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

PÉRIODE ARABE ET BERBÈRE
641 — 1045

CHAPITRE Ier

LES BERBÈRES ET LES ARABES

Le peuple berbère ; mœurs et religion. — Organisation politique. — Groupement des familles de la race. — Division des tribus berbères. — Position de ces tribus. — Les Arabes; notice sur ce peuple. — Mœurs et religions des Arabes antéislamiques. — Mahomet ; fondation de l'islamisme. — Abou Beker, deuxième khalife; ses conquêtes. — Khalifat d'Omar conquête de l'Égypte.

LE PEUPLE BERBÈRE. MŒURS ET RELIGION. — Nous nous sommes efforcé, dans la première partie, de suivre les vicissitudes traversées par la race indigène et d'indiquer les transformations survenues dans ses éléments constitutifs, de façon à relier la chaîne de son histoire, si négligée par les historiens de l'antiquité, avec la période qui va suivre. Grâce aux auteurs arabes, tout ce qui se rapporte à la nation qu'ils ont nommée eux-mêmes Berbère, en lui restituant son unité, va devenir précis, et il convient, avant de reprendre le récit des faits, d'entrer dans quelques détails sur ce peuple et d'indiquer sa division en tribus, et les positions respectives occupées par les groupes. Ainsi, aux désignations vagues de Numides, de Maures et de Gétules, vont succéder des appellations précises. Les noms appliqués aux localités vont changer également et c'est bien dans une nouvelle phase qu'entre l'histoire de l'Afrique septentrionale.

Les Berbères formaient un grand nombre de groupes que les Arabes appelèrent tribus, par analogie avec les peuplades de l'Orient. Ils avaient des mœurs et des habitudes diverses, selon les lieux que les vicissitudes de leur histoire leur avaient assignés comme demeure : cultivateurs

1. Voir, au commencement du livre, la notice géographique.

sur le littoral et dans les montagnes, ils vivaient attachés au sol, habitant des cabanes de branchages ou de pierres couvertes en chaume ; pasteurs dans l'intérieur, ils menaient la vie semi-nomade, couchant sous la tente et parcourant avec leurs troupeaux les hauts plateaux du Tel jusqu'à la limite du désert, selon la saison enfin, dans le Sahara, leurs conditions normales d'existence étaient, en outre de l'accompagnement des caravanes, la guerre et le pillage, tant aux dépens de leurs frères les Berbères pasteurs du nord que des populations nègres du sud. « La classe des Berbères qui vit en nomade, dit Ibn-Khaldoun[1] parcourt le pays avec ses chameaux et, toujours la lance en main, elle s'occupe également à multiplier ses troupeaux et à dévaliser les voyageurs. » Telle est encore, de nos jours, la manière d'être des habitants du désert.

Le costume des Berbères se composait d'un vêtement de dessous rayé, dont ils rejetaient un pan sur l'épaule gauche, et d'un burnous noir mis par-dessus. Ils se faisaient raser la tête et ne portaient souvent aucune coiffure[2]. Dans le Sahara, ils se cachaient la figure au moyen d'un voile, le *litham*, encore usité par les Touareg et autres Berbères de l'extrême sud. Quant à leur langue, elle se composait de plusieurs dialectes aux racines non sémitiques, se rattachant à la même souche. C'est celle qui se parle de nos jours dans le désert sous le nom de *Tamacher't* et dont les différents idiomes, plus ou moins arabisés, s'appellent en Algérie, en Tunisie, au Maroc et jusqu'au Sénégal: *Chelha, Zenatïya, Chaouïa, Kebaïlïya, Zenaga, Tifinar'*, etc.

Comme religion, ils professaient généralement l'idolâtrie et le culte du feu ; cependant dans les plaines avoisinant les pays autrefois romanisés, et où la religion chrétienne avait régné, deux siècles auparavant, sans conteste, il restait encore un grand nombre d'indigènes chrétiens. Ailleurs, des tribus entières étaient juives. Enfin des peuplades avaient conservé le souvenir des rites importés par les Phéniciens, et s'il faut en croire Corippus, elles offraient encore, au sixième sicle, des sacrifices humains à Gurzil, Mastiman et autres divinités barbares. Nous avons vu que certaines tribus avaient une idole spéciale confiée au soin d'un grand-prêtre.

ORGANISATION POLITIQUE. — Chaque tribu nommait un roi, ou chef, et souvent plusieurs tribus formaient une confédération soumise au commandement suprême du même prince. Ce droit de commandement

1. *Hist. des Berbères*, trad. de Slane, t. I, p. 166.
2. *Ibid.*, p. 167.

était spécial à certaines tribus qui exerçaient une sorte de suprématie sur les autres. Il est probable que chaque groupe de la nation possédait, à défaut de lois fixes, des coutumes dont le souvenir s'est perpétué en Algérie dans les *Kanouns* de nos Kabyles[1]. Au septième siècle, n'ayant pas encore profité de la civilisation arabe, les Berbères étaient, en maints endroits, fort sauvages, mais leurs qualités ne devaient pas tarder à se développer et c'est avec raison qu'Ibn-Khaldoun a pu dire d'eux : « Les Berbères ont toujours été un peuple puissant, redoutable, brave et nombreux ; un vrai peuple comme tant d'autres, dans ce monde, tels que les Arabes, les Persans, les Grecs et les Romains[2]… » « On a vu, des Berbères, des choses tellement hors du commun, des faits tellement admirables — ajoute-t-il — qu'il est impossible de méconnaître le grand soin que Dieu a eu de cette nation. »

GROUPEMENT ET SITUATION DES FAMILLES DE LA RACE. — Les auteurs arabes ont divisé les Berbères en deux familles principales: les *Botr*, descendants de Madghis-El-Abter, et les *Branès*, descendants de Bernes. Les *Zenata*, qui sont quelquefois placés à part, sont compris en général dans les Botr. Mais ces distinctions, qui ont pu avoir leur raison d'être à une époque reculée, sont devenues bien arbitraires, par suite du mélange intime des divers éléments et de la constitution d'une race unique. A peine peut-on placer à part les tribus de race Zénète, qui semblent présenter des différences de traits et de mœurs avec les vieux Berbères, et paraissent d'origine plus récente. Nous admettrions volontiers qu'elles sont le produit d'une invasion venue de l'Orient, car elles se sont insinuées comme un coin au milieu de la vieille race, et se tiennent sur la limite du désert, prêtes à pénétrer dans le Tel, comme le feront les Arabes Hilaliens quatre siècles plus tard.

Renonçant à reproduire les généalogies plus ou moins ingénieuses des auteurs arabes, nous ne tiendrons compte que de la situation générale de la race au moment que nous avons atteint, et, à défaut d'autre classification, nous proposerons de diviser les Berbères en trois groupes principaux de la manière suivante :

1° Berbères de l'est ou *Race de Loua*[3], représentant les anciens

1. Voir l'ouvrage sur la Kabylie, de MM. Letourneux et Hanoteau. Voir aussi: Coutumes kabyles, par M. Féraud (Revue africaine, Nos 34, 36, 37, 38).

2. T. I, p. 199 et suiv.

3. Selon les auteurs arabes Loua est l'ancêtre des Louata, des Nefzaoua, des Ourfeddjouma, etc. Voir Ibn-Khaldonn, t. I, p.171, citant Ibn-Hazm et Ibn-el-Kelbi.

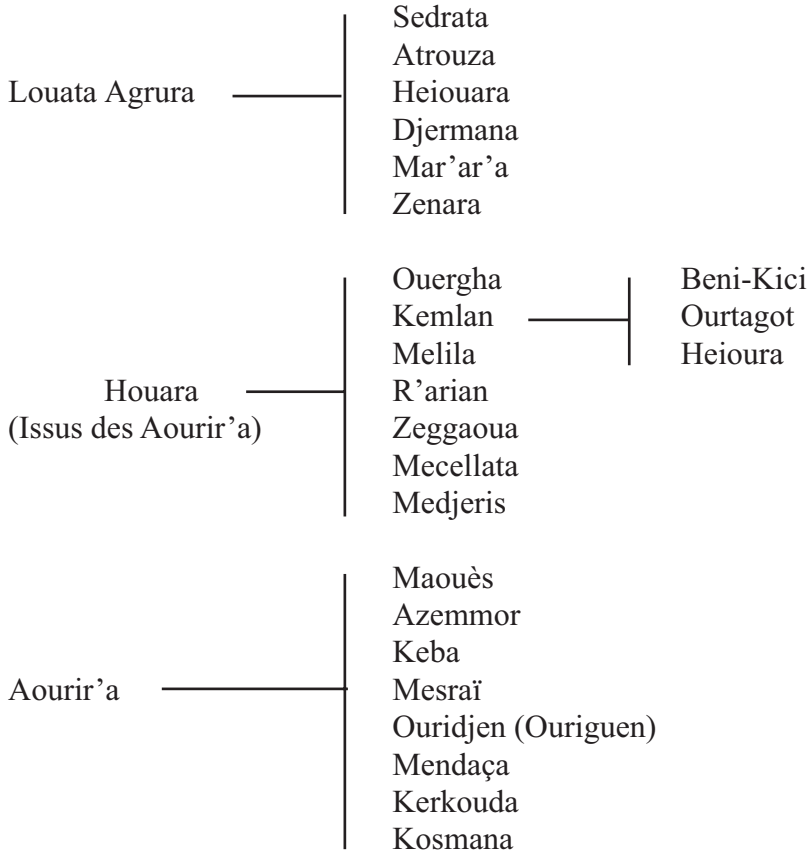
Libyens, les *Ilasguas* et *Ilanguanten* de Procope et de Corippus. Elle couvre le pays de Barka, la Tripolitaine et ses déserts, et le midi de la Tunisie.

2° Berbères de l'ouest ou *Race Sanhaga*[1], répondant aux Gétules et aux Maures. Elle s'étend sur les deux Mag'reb, et leur désert jusqu'au Soudan.

3° *Race Zénète*. Elle est établie dans le désert, depuis l'ouest de la Tripolitaine jusque vers le méridien d'Alger, en couvrant partie de 1'Aourès, l'Ouad Rir', le Zab méridional et les hauts plateaux du Rached (Djebel Amour)[2].

DIVISIONS DES TRIBUS BERBÈRES. — Voici comment se divisaient les tribus berbères. Nous en donnons le tableau complet, bien qu'au VIIe siècle la plupart des subdivisions n'existassent pas encore, mais afin de ne pas avoir revenir et pour que le lecteur, dans ses recherches, les trouve toutes groupées.

1. — Berbères de l'Est.



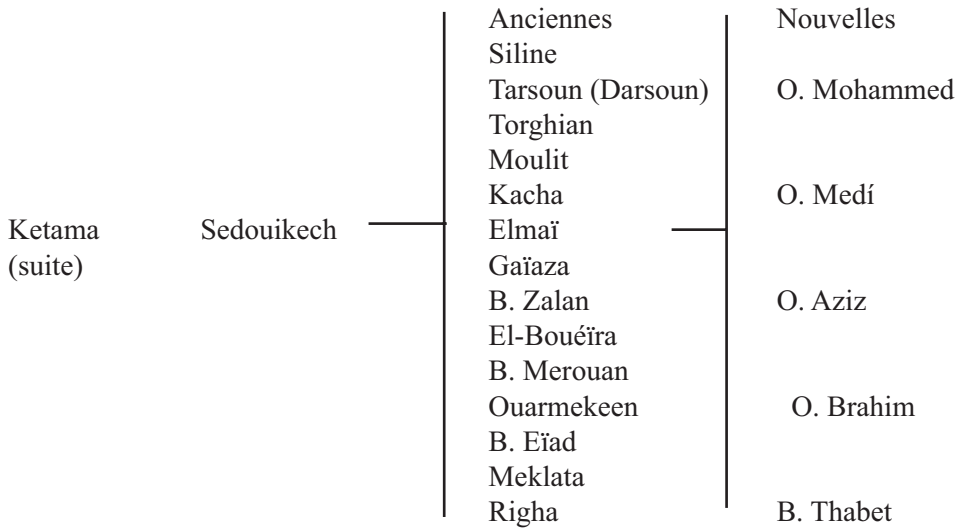
1. Telle est l'orthographe la plus régulière de ce nom.

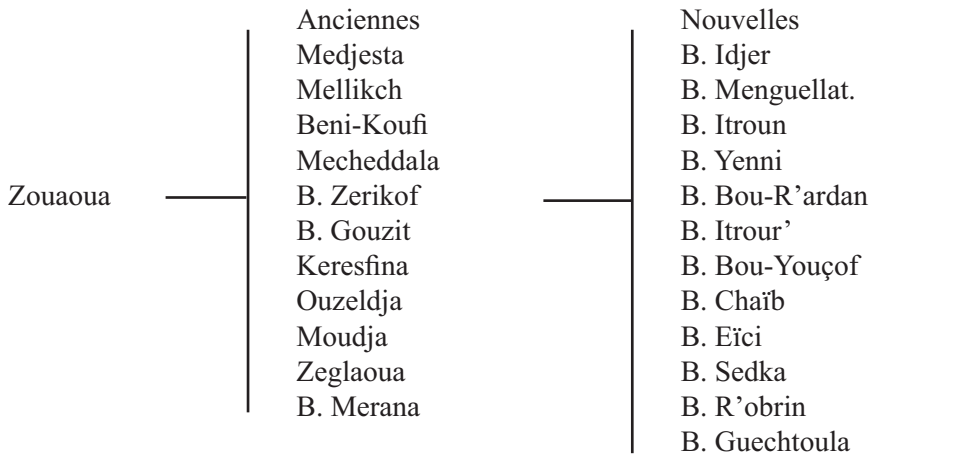
2. Jean Léon l'Africain, qui avait des notions très précises sûr les populations africaines, divise les « blancs d'Afrique » en cinq peuples: *Sanhagia, Masmuda, Zénéta, Haoara et Gumera* (t. I, p. 36 et suiv.).

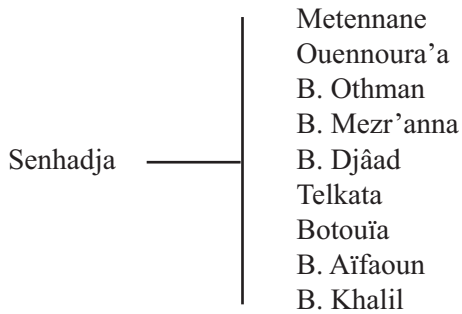
- Aourir'a (suite)
  - Ourstif
  - Biata
  - Bel
  - Melila
  - Satate
  - Ourfel
  - Ouacil
  - Mesrata
- Nefouça
  - Beni-Azemmor
  - Beni-Meskour
  - Metouça
- Nefzaoua
  - R'assaça
  - Meklata
    - Beni-Ouriagol
    - Gueznaïa
    - Beni-Isliten
    - Beni-Dinar ou Rihoun
    - B. Seraïne
  - Merniça
  - Zehila
  - Soumata
  - Zatima
  - Oulhaça
    - Ourtedin
      - Zeggoula ou Zeddjala
    - Ourfedjouma
  - Medjera
  - Ourcif
- Aoureba
  - Ledjaïa (ou Legaïa)
  - Anfaça
  - Nidja
  - Zehkoudja
  - Meziata
  - Reghioua
  - Dikouça

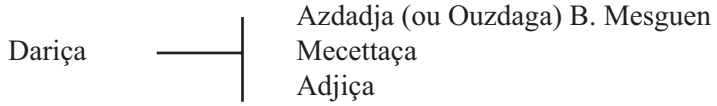
II. — Berbères de l'Ouest.

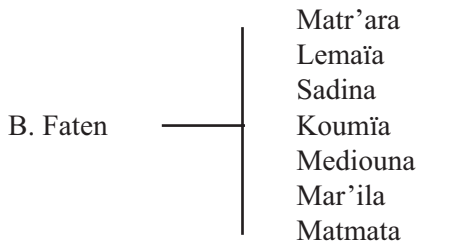
- Ketama
  - Felaça
  - Denhadja
  - Matouça
  - Latana
  - Ouricen
  - Messala
  - Kalden
  - Maad
  - Lehiça
    - Inaou
    - Intacen
    - Aïan
  - Djemila
  - R'asman
  - Messalta
  - Iddjana (Oudjana ou Addjana)
  - Beni-Zeldoui
  - Hechtioua
  - Beni-Istiten
  - Beni-Kancila

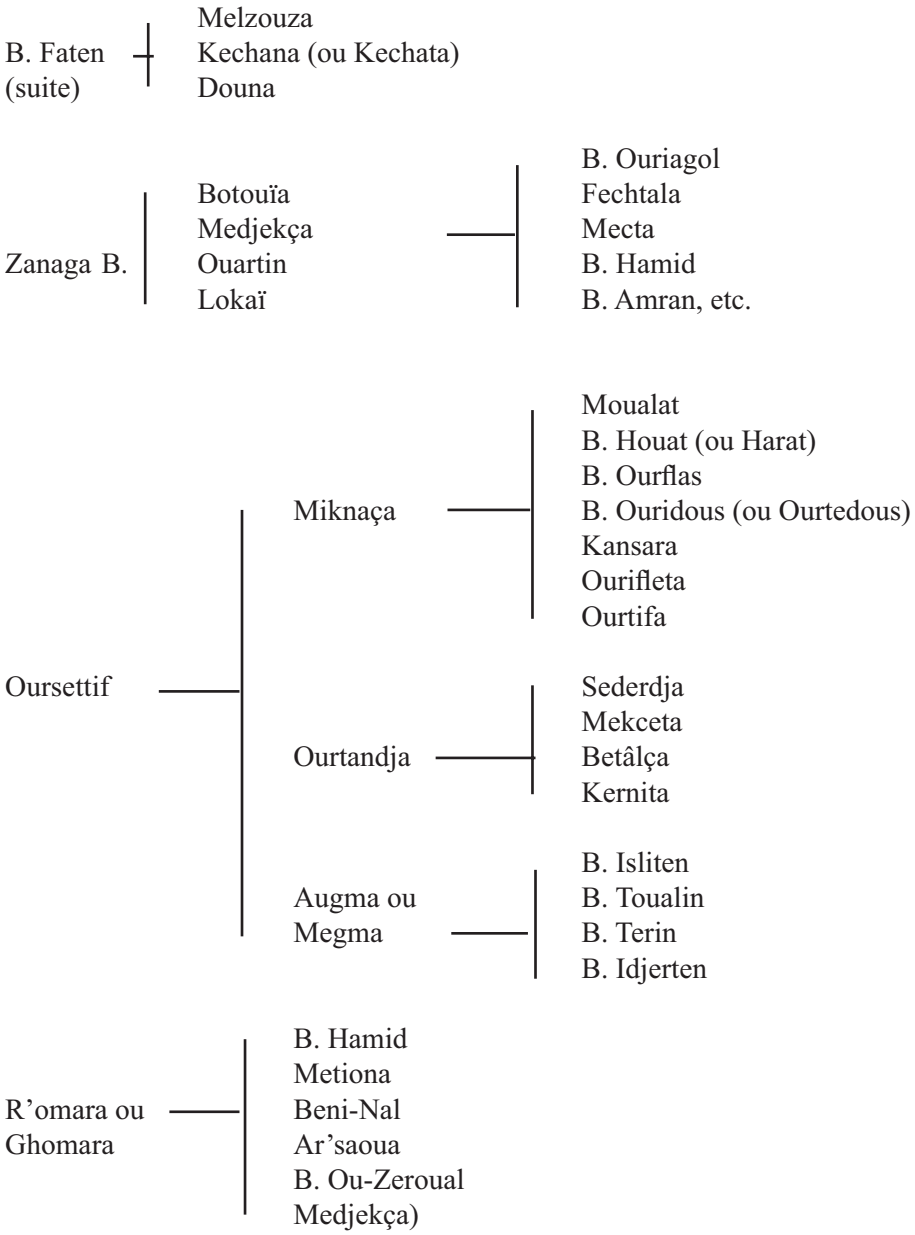

Ketama
(suite)
Sedouikech
Anciennes
Siline
Tarsoun (Darsoun)
Torghian
Moulit
Kacha
Elmaï
Gaïaza
B. Zalan
El-Bouéïra
B. Merouan
Ouarmekeen
B. Eïad
Meklata
Righa
Nouvelles
O. Mohammed
O. Medí
O. Aziz
O. Brahim
B. Thabet


Zouaoua
Anciennes
Medjesta
Mellikch
Beni-Koufi
Mecheddala
B. Zerikof
B. Gouzit
Keresfina
Ouzeldja
Moudja
Zeglaoua
B. Merana
Nouvelles
B. Idjer
B. Menguellat.
B. Itroun
B. Yenni
B. Bou-R'ardan
B. Itrour'
B. Bou-Youçof
B. Chaïb
B. Eïci
B. Sedka
B. R'obrin
B. Guechtoula

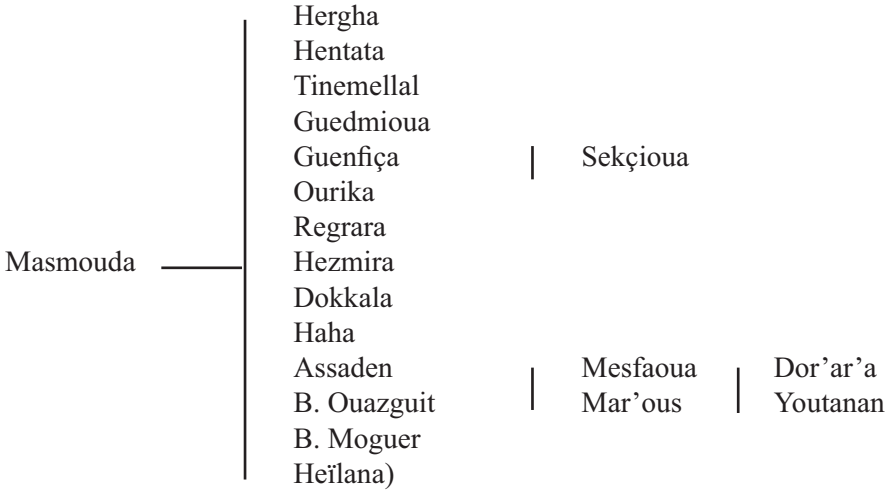

Senhadja
Metennane
Ouennoura'a
B. Othman
B. Mezr'anna
B. Djâad
Telkata
Botouïa
B. Aïfaoun
B. Khalil


Dariça
Azdadja (ou Ouzdaga) B. Mesguen
Mecettaça
Adjiça


B. Faten
Matr'ara
Lemaïa
Sadina
Koumïa
Mediouna
Mar'ila
Matmata



Berg'ouata. — Formant diverses fractions qui ont toutes disparu de bonne heure.



Heskoura
- Mestaoua
- R'odjdama
- Fetouaka
- Zemraoua
- Aïntift
- Aïnoultal
- B. Sekour

Guezoula (Forme de nombreuses branches)

Lamta
- Zegguen
- Lakhès

Sanhadja au Litham (Voile)
- Guedala
- Lemtouna
- Messoufa
- Outzila
- Targa (Touareg)
- Zegaoua
- Lamta
- Telkata
- Mesrata
- B. Aoureth
- B. Mecheli
- B. Dekhir
- B. Ziyad
- B. Moussa
- B. Lamas
- B. Fechtal

III. - Race Zenète.

Ifrene
- Merendjiça
- Ouarghou

Demmer
- B. Ournid
- B. Ourtantine
  - B. Berzal
  - B. Isdourine
  - B. Sar'mar
  - B. Itoueft
- B. R'arzoul
- B. Toufourt
- Ourgma
- Zouar'a

Mag'raoua (anciens)
- B. Ilent
- B. Zeddjak ou Zendak
- B. Ourak
- Ourtezmar
- B. Bou-Saïd
- B. Ourcifen
- Lar'ouate
- B. Righa

Mag'raoua (anciens) (suite)
- Sindjas
- B. Ouerra
- B. Ourtadjen

Irnïane

Djeraoua

Ouagdignen (Ouadjidjen

Ouar'mert ou R'omert (Ghomra)

Ouargla — B. Zendak

Onemannou

Iloumene (ou Iloumi)

Ouacine (Magr'aoua)
- B. Badine
  - Abd-El-Ouad
  - Toudjine
  - B. Mezab
  - B. Azerdane ou Zerdal
- B. Rached
- B. Merine
  - B. Ourtadjen
  - B. Ouattas

B. Meden
- B. Idleten
- B. Nemzi
- B. Madoun
- B. Zendak
- B. Oucil
- B. Kadi
- B. Mamet

B. Rour'enç
- B. Tigherine
- B. Irnaten
- B. Mengouch

POSITION DE CES TRIBUS. — Voici maintenant, la situation générale de ces tribus, par provinces, au VIIe siècle.

Barka et Tripolitaine.

Houara et Aourir'a. — Pays de Barka, midi de la Tripolitaine, Fezzan : s'avancent jusque vers le Djerid.

Louata. — Région syrtique, environs de Tripoli et de là jusque vers Gabès.

Nefouça. — Région montagneuse de ce nom, au midi de Tripoli.

Zouar'a et Ourgma (Zenètes Demmer), à l'ouest de Tripoli.

Ifrikiya proprement dite.

(Tunisie.)

Nefzaoua. — Djerid et intérieur de la Tunisie.
Merendjica et *Ouargou* (Ifrene), régions méridionales.

Ifrikya occidentale.

(Province de Constantine.)

Nefzaoua. — Plaines de l'est de la province.
Djeraoua. — Djebel-Aourès.
Aoureba. — Région au nord du Zab.
Ifrene. Magraoua. — Hodna, Zab et région méridionale de l'Aourès.
Ouargla, Ouacine. — Ouad-Rir' et Sahara.
Ketâma. — Cette grande tribu occupe toute la région littorale, depuis Bône jusqu'à l'embouchure de 1'Ouad-Sahel et s'avance dans l'intérieur, jusqu'à Constantine et Sétif.

Mag'reb central.

Zouaoua. — Massif de la grande Kabylie.
Sanhadja. — Se rencontrent à l'ouest et au nord avec les Zouaoua et s'étendent jusqu'à l'embouchure du Chelif, occupant ainsi le littoral et une partie du centre.
B. Faten. — Font suite aux Sanhadja, à l'ouest, jusqu'à la Moulouïa, couvrant le littoral et le centre de la province d'Oran.
Lemaïa et *Matmata*, aux environs du Guezoul et du Ouarensenis.
Mar'ila, sur la rive droite du Chelif.
Azdadja (des Dariça), aux environs d'Oran.
Koumïa et *Mediouna*, au nord et à l'ouest de Tlemcen.
Adjiça (Dariça), au sud des Zouaoua.
Les tribus Zénètes anciennes couvrent les hauts plateaux.
Ouemannou et *Iloumi*, à l'ouest du Hodna.
Ouar'mert, dans le Rached (Djebel-Amour).
Ournid, à l'ouest de cette montagne.
Irniane, au sud de Tlemcen.

Mag'reb extrême.

R'omara. — Occupent la région littorale du Rif, de l'embouchure de la Moula'ia à Tanger.

Miknaça, Ourtandja et *Augma*, région centrale.

Zanaga. — Se rencontrent avec les précédents et occupent les premiers contreforts de l'Atlas.

Matr'ara. — Vers la limite du Mag'reb central, où ils se rejoignent aux autres Fatene.

Berghouata. — Sur le littoral de l'Océan, depuis Tanger jusqu'à l'embouchure du Sebou.

Masmouda. — Tout le versant occidental de l'Atlas, les plaines et le littoral de l'Océan, du Sebou à l'Ouad-Sous.

Heskoura. — Les montagnes du Grand-Atlas.

Guezoula et *Lamta*. — La rive gauche de l'Ouad-Sous jusqu'à l'Oued-Deraa.

Aucune tribu Zénète n'a encore pénétré dans le Mag'reb extrême.

Grand-Désert.

Sanhadja au Litham (*Messoufa Guedala, Lemtouna, Lamta*, etc.), occupant toute la région saharienne jusqu'au Niger.

Ainsi était répartie la race berbère dans l'Afrique septentrionale. Il restait en outre quelques débris de la population coloniale dans le nord de l'Ifrikiya et aux alentours des postes occupés par les Byzantins.

LES ARABES. NOTICE SUR CE PEUPLE. — Le peuple arabe devant désormais mêler son histoire à celle de la Berbérie, il convient encore, avant de reprendre notre récit, d'entrer dans quelques détails sur cette nation.

La population de l'Arabie était divisée en deux groupes distincts :

1° Les Arabes de race pure ou ancienne, descendant, selon les généalogistes, de *Kahtan*, le Yectan de la Bible. Établis depuis une haute antiquité dans la partie méridionale du pays, l'*Arabie heureuse,* l'Iémen,

ils formèrent deux grandes tribus, celles de Kehlan et de Himyrer. On les désignait sous le terme général d'Iéménites ;

2° Et les Arabes de race mélangée, descendants de *Adnan*, et beaucoup plus nombreux que les précédents. Ils ont formé les tribus de Moder, Rebïa, Maad, etc. Nous les désignerons sous le nom de Maadites. Ils occupaient les vastes solitudes qui s'étendent de la Palestine à l'Iémen, ayant au centre le plateau du Nedjd et le Hedjaz sur le littoral[1].

Une rivalité implacable divisait ces deux races et nous verrons ces traditions de haine les suivre en Afrique et en Espagne. C'est que la première, habitant des régions fertiles, établie en partie dans des villes, se livrait à la culture et au commerce et vivait dans l'abondance ; tandis que l'autre, réduite à l'existence précaire du nomade, dans des régions désertes, n'avait d'autre ressource, en dehors du produit de maigres troupeaux, que la guerre et le brigandage.

Cette rivalité n'avait au fond d'autre mobile que le combat pour la vie.

En outre de ces deux grandes divisions, chaque groupe se partage en citadins et gens des steppes (*bédouins*).

MŒURS ET RELIGION DES ARABES ANTÉISLAMIQUES. — La condition propre de l'Arabe, c'est la vie en tribu, la famille agrandie, à la tête de laquelle est le cheikh, vieillard renommé par sa sagesse dans le conseil, sa bravoure dans le combat. Une grande solidarité règne entre les gens d'une même tribu, mais aucun lien ne réunit les tribus entre elles. Bien au contraire, elles ont toutes des sujets de haine particulière les unes contre les autres, car la vengeance est un culte pour ces âmes ardentes. « Une infinité de tribus, les unes sédentaires, le plus grand nombre constamment nomades, sans communauté d'intérêts, sans centre commun, ordinairement en guerre les unes contre les autres, voilà l'Arabie au temps de Mahomet[2]. » Les Arabes ne vivent que pour la guerre, car sans cela « pas de butin, et c'est le butin surtout qui fait vivre les Bédouins. » Aussi la bravoure est-elle estimée au-dessus de tout. Les femmes suivent les guerriers dans les combats pour les encourager, faire honte aux fuyards et même les marquer d'un signe d'ignominie.

---

1. Voir Abou-l-feda, *Rois des Arabes avant l'Islamisme.* — Hamza d'Ispahan, *Annales des Himyérites*. — En-Nouéïri, *Histoire des rois de Kahtan*. — Messaoudi, *Les prairies d'or*. — Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères* et *Prolégomènes*. — Ibn-El-Athir, *Histoire*, passim.

2. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 16.

« Les braves qui font face à l'ennemi, disent-elles, nous les pressons dans nos bras ; les lâches qui fuient nous les délaissons et nous leur refusons notre amour[1] » L'éloquence et la poésie sont honorées après la bravoure.

Les habitants des villes du littoral, ainsi que nous l'avons dit, s'adonnaient avec succès au commerce, et conservaient des relations avec les Bédouins, leurs parents ou leurs alliés.

La Mekke, ville située près du littoral du golfe arabique, était un grand centre commercial et religieux. Les Koréichites, famille de la race d'Adnan, y dominaient. C'étaient des marchands fort entendus aux affaires. Ils gouvernaient la cité par un conseil dit des Sadate (pluriel de Sid) qui avait entre ses mains tous les pouvoirs[2].

Les Arabes pratiquaient différents cultes : certaines tribus adoraient les astres, d'autres se faisaient des idoles de pierre ou de bois. Les Juifs avaient, en Arabie, de très nombreux sectateurs; enfin, le chiffre des chrétiens établis, surtout dans les villes, était assez considérable. Mais la religion nationale était une sorte d'idolâtrie. La Mekke était déjà la ville sainte : on y conservait, dans le temple de la Kaaba, une pierre noire, sans doute un aérolithe, et la construction du temple était attribuée à Abraham par une ancienne tradition. Un grand nombre d'idoles y étaient en outre enfermées. La tribu de Koréich avait le privilège de fournir le grand-prêtre.

« Le naturel farouche des Arabes — a dit Ibn-Khaldoun[3], — en a fait une race de pillards et de brigands. Toutes les fois qu'ils peuvent enlever un butin, sans courir un danger ou soutenir une lutte, ils n'hésitent pas à s'en emparer et à rentrer au plus vite dans le Désert. » C'est la *razzia*, le mode de combattre particulier à l'Arabe. « Les habitudes et les usages de la vie nomade, — ajoute notre auteur, — ont fait des Arabes un peuple rude et farouche. La grossièreté des mœurs est devenue pour eux une seconde nature… Si les Arabes ont besoin de pierres pour servir d'appuis à leurs marmites, ils dégradent les bâtiments afin de se les procurer ; s'il leur faut du bois pour en faire des piquets ou des soutiens de tente, ils détruisent les toits des maisons pour en avoir. Par la nature même de leur vie, ils sont hostiles à tout ce qui est édifice… Ajoutons que, par leur disposition naturelle, ils sont toujours prête à enlever de

1. Poésie citée par Caussin de Perceval dans son bel *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. III, p. 99.

2. Michele Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t I, p. 47 et suiv.

3. *Prolégomènes*, t. I, de la trad., p. 309 et suiv.

force le bien d'autrui, à chercher les richesses les armes à la main, et à piller sans mesure et sans retenue. »

Tels sont, dépeints par un de leurs compatriotes, les hommes qui vont prendre une part prépondérante à l'histoire de l'Afrique.

MAHOMET. — FONDATION DE L'ISLAMISME. — En 570 naquit Mahomet (Mohammed), de la tribu de Koreich. Resté orphelin de bonne heure, il fut élevé par son oncle, Abou-Taleb, et envoyé par lui dans une tribu bédouine selon l'usage. C'était un jeune homme faible de corps, sujet à des attaques nerveuses, parlant peu et restant de longues heures plongé dans la méditation. A l'inverse de ses compatriotes, il avait peu de goût pour la poésie, bien qu'il eût l'imagination assez développée. Il se vantait de ne pas savoir écrire.

Mahomet avait quarante ans lorsqu'il commença à prophétiser et à prétendre qu'il recevait des révélations de Dieu, par l'intermédiaire de l'ange Gabriel : ses concitoyens l'accueillirent par des moqueries et tournèrent en dérision ses prédications. Rien ne l'arrêta, ni les injures, ni les violences, et il finit par gagner à sa cause quelques prosélytes. Mais si, après onze années d'apostolat, Mahomet avait obtenu un si mince succès chez ses concitoyens, il avait rencontré à Yatrib, ville rivale, habitée par des gens de race yéménite, des esprits mieux disposés à accueillir la nouvelle religion, et s'y était créé des adhérents dévoués. Menacé dans son existence par les Mekkois, le prophète se décida à fuir et alla, en 622, chercher un refuge chez ses amis les Aous et les Khazradj, de Yatrib, qui reçut le nom de *Médine* (la ville par excellence). De cette fuite (*Hégire*) date l'ère musulmane. Les adhérents de Mahomet lui prêtèrent à Médine un solennel serment et furent appelés ses *défenseurs* (Ansar). On nommait émigrés les Mekkois qui l'avaient suivi dans sa fuite. Aussitôt la lutte commença entre eux et les Mekkois, et après différentes péripéties, Mahomet entra en vainqueur à la Mekke. Cette fois, c'était le triomphe. Par la persuasion ou par la force, les Arabes durent adopter le nouveau culte. L'islamisme était fondé. Nous croyons inutile d'analyser ici cette religion dont chacun connaît les dogmes et qui a pour code le Koran. L'Iman, chef de la religion, était en même temps souverain politique de tous les musulmans. La *Guerre sainte* imposée aux *vrais croyants,* comme une obligation étroite, allait ouvrir la voie aux conquêtes[1].

1. Voir le Koran et les *Hadith* ou traditions sur Mahomet.

ABOU-BEKER, DEUXIÈME KHALIFE. — SES CONQUÊTES. — En 632, Mahomet cessa de vivre. Les Arabes n'avaient pas attendu sa mort pour apostasier et se lancer dans la révolte. Le Nedjd, l'Iémen, même, étaient au pouvoir d'un rival Aïhala le Noir ; l'insurrection devint alors générale.

Mahomet, peut-être à dessein, n'avait pas fixé les règles de la succession au khalifat[1]. Son oncle Abou-Beker qui, par son dévouement à toute épreuve, avait été le plus ferme soutien du prophète, fut appelé à lui succéder. C'était un homme d'une rare énergie et dont la violence se traduisait par d'implacables cruautés. Faisant énergiquement tête aux ennemis, il sut ramener la confiance parmi les siens et put ainsi battre les insurgés les uns après les autres. Ses victoires furent suivies d'horribles massacres. Quiconque apostasiait ou refusait de se convertir était aussitôt mis à mort. Les nouveaux musulmans trouvaient au contraire toutes les satisfactions de leurs passions : la guerre et le pillage. Il n'est donc pas surprenant que sous la direction d'Abou-Beker l'islamisme eût fait de si grands progrès. Les *compagnons* de Mahomet, les défenseurs et les *émigrés* étaient comblés d'honneurs et investis de commandements; ils formaient en quelque sorte une nouvelle noblesse. Tout en luttant contre les révoltés, Abou-Beker entreprenait la guerre de conquête ; dès la fin de 633, ses généraux enlevaient l'Irak aux Perses et une partie de la Syrie aux Byzantins.

KHALIFAT D'OMAR. CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE. — Dans le mois d'août 634, Abou-Beker mourut au milieu de toute sa gloire. Il désigna pour son successeur Omar-ben-el-Khattab, qui prit le titre d'*Émir-el-Moumenin* (Prince des croyants). Peu après, Damas et le reste de la Syrie tombaient au pouvoir des Arabes. La Mésopotamie et la Palestine subissaient bientôt le même sort (638-40).

En 640, le général Amer-ben-el-Aci enleva l'Égypte au représentant d'Héraclius. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie éclaira les vertigineux succès des Arabes. En quelques années une peuplade à peine connue avait fondé un vaste royaume. Nous allons voir les Arabes transporter au Mag'reb, le théâtre de leurs exploits.

---

1. Ses successeurs reçurent le titre de Khalifes (*successeurs*), d'où l'on a formé le mot de Khalifat pour désigner leur trône.194

CHAPITRE II.
CONQUÊTE ARABE

641 - 709

Campagnes de Amer en Cyrénaïque et en Tripolitaine. — Le Khalife Othman prépare l'expédition de l'Ifrikiya. — Usurpation du patrice Grégoire. Il se prépare à la lutte. Défaite et mort de Grégoire. — Les Arabes traitent avec les Grecs et évacuent l'Ifrikiya. — Guerres civiles en Arabie. — Les Kharedjites ; origine de ce schisme. — Mort d'Ali ; triomphe des Oméïades. — État de la Berbérie ; nouvelles courses des Arabes. — Suite des expéditions arabes en Mag'reb. — Okba gouverneur de Ifrikiya ; fondation de Kaïrouan. — Gouvernement de Dinar Abou-el-Mohadjer. — 2e gouvernement d'Okba ; sa grande expédition en Mag'reb. — Défaite de Tehouda ; mort d'Okba. — La Berbérie sous l'autorité de Koçéïla. — Nouvelles guerres civiles en Arabie. — Les Kharedjites et les Chïaïtes. — Victoire de Zohéïr sur les Berbères ; mort de Koçéïla. — Zobéïr évacue l'Ifrikiya. — Mort du fils de Zobéïr ; triomphe d'Abd-el-Malek. — Situation de l'Afrique ; la Kahéna. — La Kahéna reine des Berbères ; ses destructions. — Défaite et mort de la Kahéna. — Conquête et organisation de l'Ifrikiya par Haçane. — Mouça-ben-Nocéïr achève la conquête de la Berbérie.

CAMPAGNES DE AMER EN CYRÉNAÏQUE, ET EN TRIPOLITAINE. — Aussitôt après avoir effectué la conquête de l'Égypte, Amer poussa une pointe vers l'Ouest, jusqu'au pays de Barka. Les Rouera et Louata de cette contrée furent contraints de se soumettre et, afin d'éviter l'esclavage, durent se racheter au prix d'une contribution de treize mille pièces d'or. Ils vendirent, dit-on, tout ce qu'ils possédaient, et même, en certains endroits, leurs enfants pour s'acquitter[1]. Après cette fructueuse razzia, Amer rentra en Égypte (614. Pendant ce temps, un de ses lieutenants, Okkba-ben-Nafa, parcourait les régions méridionales et s'avançait en vainqueur jusqu'à Zouila dans le Fezzan.

Les campagnes dans l'Ouest étaient trop fructueuses pour que les guerriers de l'Islam ne fussent pas tentés d'y effectuer de nouvelles courses. En 642, Amer ayant organisé une expédition vint mettre le siège devant Tripoli et s'empara de cette ville, qui fut livrée au pillage. On y trouva un riche butin qui fut réparti entre les soldats. Les habitants qui purent se réfugier sur les vaisseaux et gagner le large furent épargnés ; quant

1. Ibn-Abd-el-Hakem (apud Ibn-Khaldoun, t. I, p. 302 et suiv.). En-Nouéïri, id., p. 313. El-Kaïrouani, p. 36 et suiv.

aux autres, ils n'obtinrent aucun quartier. De cette place, le général arabe envoya une reconnaissance de cavalerie sur Sabra, tandis qu'un corps de troupes allait de nouveau vers le Fezzan, et s'avançait jusqu'à Ouaddan.

En vain, Amer sollicita de son maître l'autorisation d'envahir l'Ifrikiya mais ces opérations dans l'Ouest étaient faites contre le gré du khalife qui n'avait aucune confiance dans ce « lointain perfide », comme il se plaisait, par un jeu de mots, à appeler le Mag'reb ; de plus il craignait un retour offensif des Byzantins en Égypte. Ces prévisions n'étaient que trop justifiées ; on apprit tout à coup qu'une flotte grecque venait de s'emparer d'Alexandrie. Aussitôt Amer se porta contre l'ennemi à la tête de forces imposantes et força les chrétiens à la retraite.

LE KHALIFE OTHMAN PRÉPARE L'EXPÉDITION D'IFRIKIYA. — Le 31 octobre 644, Omar fut poignardé par un esclave ou artisan de Koufa. Avant de mourir, il désigna, comme candidats à sa succession, six des plus anciens compagnons de Mahomet. Ceux-ci, après trois jours de discussion, finirent par charger l'un deux, qui s'était désisté, de prononcer entre eux. Le Mekkois Othman-ben-Offan fut proclamé khalife, au grand désappointement des trois autres candidats. Ali, gendre du prophète, qui se considérait déjà comme ayant été frustré par les précédents khalifes, fut surtout très irrité de ce nouvel échec. Deux autres candidats, Zobéir et Talha devaient également faire parler d'eux.

Othman appartenait à la famille des Beni-Oméïa qui s'était montrée l'adversaire acharnée de Mahomet ; son triomphe était celui du parti mekkois. C'était un vieillard affaibli par l'âge qui se laissait entièrement diriger par ses parents. Un des premiers actes du nouveau kalife fut de rappeler Amer et de confier le commandement de l'Égypte à son frère de lait Abd-Allah-ben-Abou-Sarh. Vers 646[1] ce général envoya des reconnaissances qui lui rapportèrent des renseignements précis sur la situation de l'Ifrikiya, et, lorsqu'il eut réuni tous les documents, il pressa le khalife d'entreprendre cette conquête qui, disait-il, devait donner aux Musulmans une nouvelle gloire et un abondant butin. Mais, en Orient, on ne voyait pas l'entreprise sous un jour aussi favorable ; le conseil réuni plusieurs fois hésita à l'autoriser et ce ne fut qu'à force d'insistance que le khalife finit par rallier les esprits et faire décider l'expédition.

La guerre sainte fut alors proclamée et, un camp ayant été dressé à El-Djorf, prés de Médine, la fleur des guerriers de l'Islam vint s'y

1. On sait que ces premières dates sont incertaines.

réunir[1]. Les tribus yéménites et maadites y envoyèrent leur contingent. Othman contribua de ses deniers à l'organisation de l'armée, qui se trouva prête dans l'automne de l'année 647. Au mois d'octobre le khalife vint la haranguer, puis ces troupes, pleines d'ardeur, se mirent en route sous la direction d'El-Harith. De son côté, le gouverneur de l'Égypte avait réuni toutes les forces dont il pouvait disposer. Lorsque les troupes d'Orient furent arrivées, il leur adjoignit les siennes et forma ainsi une armée d'environ cent vingt mille hommes, composée d'autant de cavaliers que de fantassins. Laissant le commandement de l'Égypte à Okba, il entraîna ses guerriers à la conquête des pays de l'Ouest, depuis si longtemps convoités par les Musulmans.

USURPATION DU PATRICE GRÉGOIRE. IL SE PRÉPARE A LA LUTTE. — En présence des préparatifs des Arabes, que faisaient les Byzantins d'Afrique ? Nous avons vu, à la fin de la première partie, que l'empereur Héraclius était mort après avoir eu la douleur de voir l'Égypte lui échapper. A cette nouvelle, le patrice Grégoire, fils du Grégoire dont il a été également parlé, qui gouvernait l'Afrique au nom de l'empire, jugea le moment favorable pour se déclarer indépendant. Il prit la pourpre, s'entoura des insignes de la royauté et choisit Sbéïtla[2], comme siège de son empire.

Karthage abandonnée fut occupée par un nouvel exarque, venu de Constantinople, et autour duquel se groupèrent les chrétiens restés fidèles. Bien que les détails fassent complètement défaut sur les conditions dans lesquelles l'usurpation de Grégoire s'est effectuée, il est probable que ce chef a été appuyé par les indigènes ; le choix de Sbéïtla comme capitale semble l'indiquer. Ainsi, au moment où les Byzantins auraient dû grouper toutes leurs forces pour résister à l'étranger, ils étaient divisés par la guerre civile. C'est ce qui explique que, lors des premières razzias des Arabes, ils abandonnèrent la Tripolitaine à elle-même.

Cependant, Grégoire, averti de la prochaine attaque des Arabes, n'était pas resté inactif : il avait adressé un appel pressant aux débris de la population coloniale et aux Berbères. Les tribus indigènes de cette région, qui savaient, par ouï-dire, ce qu'était la rapacité des Arabes et se voyaient menacés dans leur existence et dans leurs biens, accoururent en foule sous ses étendards. Le patrice se trouva bientôt entouré d'un rassemblement

1. En-Nouéïri donne les noms des principaux guerriers, presque tous compagnons de Mahomet (p. 314, 315).

2. L'antique Suffétula, au sud de Kaïrouan.

considérable dont les auteurs arabes portent le chiffre à plus cent mille combattants, ce qui est évidemment exagéré. A la tête de cette armée il se porta en avant de Sbéïtla et attendit, dans une position retranchée, le choc de l'ennemi[1].

DÉFAITE ET MORT DE GRÉGOIRE. - Les guerriers arabes ne tardèrent pas à paraître ; conduits par Abd-Allah, ils vinrent prendre position au lieu dit Akouba, en face du camp de ceux qu'ils appelaient les infidèles. Dans leur marche, ils avaient laissé de côté les villes du littoral où des sièges longs et difficiles les auraient retenus, et étaient venus attaquer leurs ennemis au centre de leur puissance. Quelques jours se passèrent d'abord en pourparlers. Abd-Allah proposait à Grégoire de se convertir à l'islamisme, de reconnaître la suzeraineté du khalifat et de payer tribut. Mais le prince grec refusa péremptoirement, et il fallut en venir aux mains. Les premières rencontres n'eurent rien de décisif ; chaque matin, dit En-Nouéïri[2], on combattait entre les deux camps, jusqu'au milieu du jour, puis on rentrait de part et d'autre dans ses lignes pour prendre du repos et recommencer le lendemain. Les Grecs réparaient leurs pertes par des renforts qu'ils recevaient chaque jour, et les Arabes commençaient à douter du succès lorsqu'un événement imprévu vint à leur aide.

Le khalife Othman, ne recevant pas de nouvelles de ses guerriers, avait dépêché vers ceux-ci un de ses officiers nommé Abd-Allah-ben-Zobéïr. Ce chef parvint au camp à la tête de quelques cavaliers seulement ; mais le bruit causé par sa réception fit croire aux Grecs que leurs ennemis avaient reçu de puissants renforts, ce qui leur causa un certain découragement. Les Arabes, tenus au courant par leurs espions, en profitèrent avec une grande habileté. Il fut convenu entre Abd-Allah et ben-Zobéïr que, le lendemain, on n'enverrait au combat que peu de monde, que les meilleurs guerriers se tiendraient sous les tentes et qu'ils profiteraient de la trêve journalière suivant la bataille, pour attaquer le camp des infidèles, tandis qu'ils seraient plongés dans une fausse sécurité.

Il fut fait ainsi qu'il avait été convenu. Les chrétiens, s'attendant à une attaque sérieuse, sortirent en foule et fondirent sur les Musulmans, qui étaient conduits par Abd-Allah en personne. On combattit avec un grand acharnement. Grégoire, le diadème en tête et avant auprès

---

1. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. II, p. 319 et suiv. Ibn-Khald, Hist. des Berbères, t. I, p. 208, 209. En-Nouéïri, p. 317 et suiv. El-Kaïrouani, p. 39.

2. *Loc. cit.*

de lui l'étendard surmonté de la croix, dirigeait en personne ses troupes. Les chefs arabes surent faire durer la bataille plus longtemps que d'habitude et, enfin, les combattants, fatigués par l'excessive chaleur du jour, rentrèrent dans leur camp. Ce fut alors que, profitant du moment où les chrétiens avaient retiré leurs armures pour se reposer, Abd-Allah et Ben-Zobéïr firent sortir leurs guerriers et, à la tête de ces troupes fraîches, se précipitèrent sur le camp ennemi aux cris de : « *Dieu est grand ! Il n'y a d'autre Dieu que lui !* » Les chrétiens, surpris à l'improviste, sans avoir le temps de s'armer ni de se mettre en selle, sont renversés par les cavaliers arabes, et bientôt l'armée, prise d'une terreur panique, fuit en désordre dans toutes -les directions. Les Musulmans, las de tuer, mettent le camp au pillage.

Ainsi fut détruite cette armée qui était bien supérieure en nombre à celle des assaillants. Le patrice Grégoire périt dans l'action, frappé par une main inconnue[1].

LES ARABES TRAITENT AVEC LES GRECS ET ÉVACUENT L'IFRIKIYA. — Les Arabes, après leur victoire, poursuivirent les infidèles qui s'étaient réfugiés à Sbéïtla et s'emparèrent de cette capitale éphémère. Elle était remplie de richesses entassées tant par Grégoire que par la population coloniale. Après le pillage et le massacre, conséquence habituelle des victoires arabes, on réunit l'immense butin qui avait été fait, et le général en chef en préleva le quint, selon la règle musulmane ; puis le reste fut partagé entre les guerriers, la part du cavalier étant triple de celle d'un fantassin. De Sbéïtla où il s'était établi, Abd-Allah lança ses bandes vers l'intérieur de l'Ifrikiya. Les Arabes portèrent ainsi la dévastation jusqu'aux bourgades de Gafça et au Djerid, et de là, revenant vers le nord, ils s'avancèrent jusqu'à Mermadjenna[2].

Les Grecs, après la défaite de Sbéïtla, s'étaient réfugiés dans les places fortes de la Byzacène et particulièrement autour de Karthage, où s'étaient groupés les derniers restes de la population coloniale. Or, les Arabes ne tenaient nullement à entreprendre de nouveaux sièges ; ils songeaient encore moins à s'établir dans le pays, la plupart brûlant au contraire du désir de retourner en Orient pour montrer leur butin et raconter leurs prouesses. Dans de telles dispositions, des propositions d'arrangement

1. Nous croyons inutile de reproduire les traditions qui le font mourir de la main de Ben-Zobeïr, ainsi que l'histoire trop romanesque de sa fille.

2. A une dizaine de lieues au N.-E. de Tébessa.

que leur firent les chrétiens furent accueillies avec empressement. Ils conclurent avec eux une convention par laquelle ils s'obligeaient à se retirer contre le versement d'une contribution de trois cents kintars d'or, selon les auteurs arabes. Peut-être ce tribut énorme ne fut-il pas versé par les Grecs seuls ; il est fort possible que les Arabes aient traité aussi avec les chefs de tribus berbères ou des régions qu'ils avaient parcourues, comme le Djerid par exemple. Ibn-Khaldoun dit positivement que les cheikhs berbères furent bien traités par Abd-Allah et que l'un d'eux, Soulat-ben-Ouazmar, qui avait été fait prisonnier, fut entouré d'honneurs et retourna librement dans sa tribu (les Mag'raoua), après s'être converti à l'islamisme[1].

Pendant que le général en chef réglait ces questions, Ben-Zobéïr partait en hâte pour Médine afin d'y porter la nouvelle des succès de l'Islam. Il fit le trajet en vingt-quatre ou vingt-sept jours et, par l'ordre d'Othman, il raconta en pleine chaire, au peuple, les détails, quelque peu embellis, de la conquête de l'Ifrikiya[2].

Enfin les Musulmans évacuèrent la Berbérie. Abd-Allah laissa à Sbéïtla un certain Djenaha[3], comme représentant du khalifat, mais sans forces militaires, ni autorité réelle, car aucune idée d'occupation permanente ne paraît avoir été le mobile de ces premières guerres : c'étaient de véritables razzias[4].

GUERRES CIVILES EN ARABIE. — Les événements d'Orient vinrent distraire les Arabes de leurs entreprises contre l'Ifrikiya, et la conséquence fut de laisser quelques années de répit à la Berbérie. La partialité du khalife, qui n'était guidé dans le choix des gouverneurs que par des intérêts de famille, avait suscité d'ardentes haines que les candidats au trône surent habilement exploiter. Bientôt Othman fut assiégé dans son propre palais, à Médine, et, comme il résistait avec une grande fermeté aux sommations qui lui étaient adressées, les sicaires pénétrèrent chez lui par une maison voisine et le mirent à mort (juin 656). Ali, l'un des promoteurs du meurtre, fut élevé au khalifat par les *Défenseurs*.

---

1. *Hist. des Berbères*, t. I, p. 120, t. II, p. 228.

2. Amari (Storia, t. I, p, 110, 111), donne une partie du texte du discours.

3. Habahia, selon le Baïan.

4. Nous avons suivi dans le récit qui précède le texte d'En-Nouéïri, (p. 314 et suiv.), complété par les documents fournis par Ibn-Abd-El-Hakem, Ibn-Khaldoun, El-Kaïrouani, le Beïan. Pour les dates, nous avons adopté celles données par M. Fournel, *Histoire des Berbers*, p. 110 et suiv.

C'était le triomphe du parti des orthodoxes, des gens de Médine contre les nobles et les Mekkois, triomphe bien précaire et qui allait donner lieu à de sanglantes représailles.

Ali avait destitué tous les gouverneurs en les remplaçant par des *Défenseurs* et des hommes d'un dévouement à toute épreuve ; mais l'un d'eux, Moaouïa-ben-Abou-Sofiane, surnommé le *Fils de la mangeuse de foie*[1], gouverneur de la Syrie, qui avait acquis une grande puissance sous les précédents khalifes, refusa péremptoirement de le reconnaître. D'autre part, ses complices Zobéïr et Talha, qui avaient compté obtenir le khalifat, se retirèrent à La Mekke et, excités par Aïcha, la veuve du prophète, femme perfide et ambitieuse, se mirent en état de révolte. Ils appelèrent à eux les partisans d'Othman, avides de venger le meurtre de ce vieillard, et exploitant les rivalités qui divisaient les tribus, réunirent bientôt un nombre considérable de guerriers. Ali n'était soutenu que par les Défenseurs et les meurtriers d'Othman ; mais il parvint à gagner l'appui des Arabes de Koufa. Il marcha alors contre les rebelles et remporta contre eux la bataille dite du Chameau, qui coûta la vie à Talha (8 décembre 656). Zobéïr périt assassiné dans sa fuite. Aicha, échappée à la mort, était restée sur le champ de bataille auprès de son chameau criblé de traits ; elle implora son pardon du vainqueur, qui le lui accorda.

Ali était maître de l'Arabie et de l'Égypte, mais la Syrie refusait toujours de le reconnaître, et Moaouïa aspirait ouvertement au khalifat. De Koufa, où il avait transporté le siège de l'empire, Ali marcha à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes contre le rebelle et, après une campagne longue et meurtrière, il fut décidé qu'un arbitrage trancherait la question entre les deux compétiteurs. En vain Ali avait fait tous ses efforts pour éviter de verser le sang musulman, il avait même proposé à Moaouïa de vider leur querelle en combat singulier; mais celui-ci préféra l'emploi d'une diplomatie tortueuse, aboutissant à l'arbitrage qui devait, sans danger, lui conférer le pouvoir. Ali, trahi par une partie de ses adhérents, s'était retiré à Koufa : il refusa, non sans raison, de reconnaître la légalité de la sentence qui le déposait.

LES KHAREDJITES ; ORIGINE DE CE SCHISME. — Lorsqu'Ali s'était décidé à accepter l'arbitrage, douze mille de ses soldats, après avoir en vain essayé de l'en détourner, avaient déserté sa cause et

1. Sa mère, la féroce Hind, avait, dit-on, ouvert le ventre de Hamza, oncle du prophète, à la suite de la bataille d'Ohod, et, en ayant retiré le foie, l'avait déchiré avec ses dents.

s'étaient eux-mêmes séparés de la religion officielle. Le nom de Kharedjites (non-conformistes) leur fut appliqué à cette occasion. C'étaient des puritains austères, fidèles aux premières prédications de Mahomet et considérant tous les nouveaux convertis comme de purs infidèles. Le caractère propre de leur doctrine était l'égalité absolue du croyant. « Tous les Musulmans sont frères, répétaient-ils, d'après le Koran. Ne nous demandez pas si nous descendons de Kaïs ou bien de Temim nous sommes tous fils de l'islamisme, tous nous rendons hommage à l'unité de Dieu, et celui que Dieu préfère aux autres, c'est celui qui lui montre le mieux sa gratitude[1] ». Ces principes ne plaisaient guère aux Arabes, si partisans des castes et des droits de la naissance, et qui prenaient des doctrines de l'islamisme ce qui leur plaisait, en s'arrogeant le droit de juger les paroles du prophète. Les Kharedjites ne l'entendaient pas ainsi : pour eux, le demi-croyant était pire que l'infidèle, et comme ils se recrutaient parmi les plus basses classes de la société, le dissentiment religieux se complétait d'une rivalité sociale.

Ces dissidents en arrivèrent bientôt à contester aux Koréïchites le droit exclusif au khalifat. Ils prétendaient que le chef des Musulmans pouvait être pris dans tout le corps des fidèles, sans distinction d'origine ni de race, même parmi les esclaves. Du reste, le rôle du khalife, selon eux, devait se borner à contenir les méchants ; quant aux hommes vertueux, ils n'avaient pas besoin de chef. Tels étaient les principes de ces schismatiques que nous verrons jouer un si grand rôle dans l'histoire de l'Afrique.

MORT D'ALI, TRIOMPHE DES OMÉÏADES. — Les fidèles adhérents d'Ali étaient devenus ses ennemis. Il marcha contre eux et en fit un carnage épouvantable à la bataille de Nehrouan (659). Pendant ce temps, les lieutenants de Moaouïa s'emparaient de l'Égypte et de la Mésopotamie, et le Hedjaz était envahi. Ali se multiplia pour repousser les attaques des Syriens, mais il avait d'autres ennemis. Les Kharedjites, qu'il avait cru exterminer, se reformaient dans l'ombre ; ne pouvant entrer en lutte ouverte, ils employaient pour se venger une autre arme. Dans le mois de janvier 661, Ali tomba sous le poignard d'un de ces sectaires. Son fils El-Haçane recueillit son héritage ; mais cette charge était trop lourde pour lui, et peu après il abdiquait en faveur de Moaouïa et allait se retirer à Médine, avec son frère El-Houcéïne. C'était la défaite des Défenseurs et le triomphe définitif des Oméïades et du parti mekkois.

Les Syriens, qui avaient tant contribué au succès de Moaouïa,

1. Moubarred, p. 588. (Cité par Dozy, t, I, p. 142.)

acquirent dès lors une influence incontestée. Un grand nombre de tribus yéménites s'étaient fixées dans cette province quelques années auparavant. Elles s'y trouvèrent en rivalité avec celles de race maadite et déterminèrent l'émigration d'une partie de celles-ci en Irak. Cependant les Kaïsistes restèrent dans le pays, et entrèrent en lutte avec les Kelbites, une des principales tribus yéménites. Leur rivalité prit bientôt un caractère d'acuité extrême qui se traduisit par des luttes acharnées[1].

Cependant, l'Égypte demeurait livrée à la fureur des factions. Les vengeurs d'Othman s'y étaient mis en état de révolte ouverte, puis Ali s'y était créé un parti. Vers la fin de 659, Moaouïa envoya en Égypte Amer-ben-El-Aci, avec des forces imposantes, et ce général parvint à placer toute la contrée sous l'autorité des Oméïades.

ÉTAT DE LA BERBÉRIE. NOUVELLES COURSES DES ARABES. — Les vingt années de guerre civile qui venaient de désoler l'Orient avaient eu pour conséquence de laisser à la Berbérie un moment de répit que les Grecs et les indigènes auraient dû employer pour organiser sérieusement leur résistance. Un rapprochement semblait s'être opéré entre les Berbères et les Byzantins après le départ des Arabes, mais il fallait rentrer dans les sommes versées aux envahisseurs, et bientôt l'avidité des agents du fisc impérial, les exactions des gouverneurs avaient entièrement détaché d'eux les indigènes.

Depuis longtemps les Arabes avaient fait des courses sur mer et s'étaient avancés jusque dans la Méditerranée antérieure. En 618, la flotte de Moaouïa, envoyée de Syrie, avait opéré une descente à Chypre; deux ans plus tard, son armée navale s'emparait de Rhodes, puis venait faire une expédition en Sicile et rentrait en Orient chargée de butin et de captives[2].

Le gouverneur de l'Égypte, Amer, qui avait toujours conservé l'espoir d'effectuer la conquête du Mag'reb, envoya de nouvelles expéditions, tant par terre que par mer, contre ce pays et les îles, mais les détails font absolument défaut relativement à ces entreprises que sa mort vint arrêter (663).

SUITE DES EXPÉDITIONS ARABES EN MAG'REB. — Vers l'an 665. Djenaha, cet agent qui avait été laissé par les Arabes à Sbéïtla, s'étant rendu en Orient auprès de Moaouïa, le décida à tenter une nouvelle expédition en Mag'reb. Le khalife confia le commandement à

1. Dozy, *Hist. des Mus. d'Espagne*, t. I, p. 114 et suiv.
2. Amari, *Storia*, t. I, p. 79 et suiv.

Moaouïa-ben-Hodaïdj (ou Khodaïdj) ; et ce général partit pour l'Ouest, à la tête d'une armée de dix mille hommes[1], composée de guerriers choisis. L'empereur, averti de cette expédition, envoya en Afrique des renforts sous le commandement du patrice Nicéphore.

Parvenus en Ifrikiya, les Arabes vinrent prendre position en un lieu appelé depuis Mamtour, non loin de l'emplacement que devait occuper Kaïrouan. Les grecs, arrivés sans doute avant eux, avaient débarqué à Souça et s'étaient établis en avant de cette ville. Une forte colonne, envoyée contre eux par Moaouïa, les attaqua avec l'impétuosité habituelle des Arabes ; les Byzantins cédèrent sur toute la ligne, et, ayant regagné en hâte le littoral, se rembarquèrent sur leurs vaisseaux et rentrèrent en Orient. Après ce succès, les Musulmans s'emparèrent de Djeloula, qu'ils mirent au pillage et où ils trouvèrent un butin considérable. Des discussions s'élevèrent alors entre les vainqueurs au sujet du partage des prises, et il fallut en référer au khalife pour trancher ces différends.

D'autres expéditions furent effectuées simultanément, ou, dans tous les cas, suivirent immédiatement celle de Moaouïa. Le général Okba-ben-Nafa, qui avait déjà joué un rôle dans les premières guerres d'Afrique, parcourut de nouveau le Fezzan, imposa aux vaincus l'obligation d'embrasser l'islamisme, leva des tributs considérables sur toutes les populations du sud, et revint vers Barka après une campagne de cinq mois, dans laquelle les plus grandes cruautés avaient été commises par les Arabes. Vers le même temps, un défenseur du nom de Rouaïfi, après avoir réduit les localités du littoral de la Tripolitaine, s'emparait de l'île de Djerba. Enfin, eu 668, Abd-Allah-ben-Kaïs, de la tribu de Fezara (Kaïs), partait d'Alexandrie avec deux cents navires, abordait en Sicile, mettait au pillage Syracuse, et rapportait en Orient des richesses immenses. On dit que le khalife fit revendre dans l'Inde les statues d'or et d'argent apportées de Sicile, dans l'espoir d'en obtenir un meilleur prix, et que ce commerce d'idoles causa un grand scandale aux Musulmans[2].

OKBA, GOUVERNEUR DE L'IFRIRIYA, FONDATION DE KAÏROUAN. — Le khalife nomma alors Okba-ben-Nafa gouverneur de l'Ifrikiya, en formant de cette contrée une nouvelle province de l'empire (669). Ce général, qui était resté sans doute dans les environs de Barka,

1. Selon El-Kaïrouani, p. 40.
2. Amari, *Storia*, t, I, p. 99.

reçut d'Orient des renforts, et, à la tête d'une armée d'une dizaine de mille hommes, dans laquelle figuraient pour la première fois des Berbères convertis, se mit en route vers l'ouest. Il parcourut d'abord le Djerid, et s'empara de Gafsa et de quelques places du pays de Kastiliya où les chrétiens tenaient encore. Selon son habitude, il montra une rigueur extrême contre les infidèles et répandit en Afrique la terreur de son nom.

Du Djerid, Okba vint s'établir à l'endroit où son prédécesseur Moaouïa avait campé, et y posa les fondations d'une ville destinée à servir de centre religieux et politique dans le Mag'reb. Il traça lui-même le plan des édifices publics de la nouvelle métropole qu'il établit dans des proportions grandioses. Il lui donna le nom de Kaïrouan, sur le sens duquel on n'est pas d'accord. L'emplacement était aride et désert et il fallut d'abord en expulser les bêtes sauvages et les serpents. Les ruines des cités romaines environnantes, et particulièrement celles d'une ville appelée Kamounia ou Kamouda, lui fournirent des matériaux en abondance. Tout en apportant ses soins à l'édification de Kaïrouan, Okba étendait son influence en Ifrikiya et envoyait ses guerriers en reconnaissance vers l'ouest. Des habitants ne tardèrent pas à venir se grouper autour de la nouvelle cité.

GOUVERNEMENT DE DINAR-ABOU-EL-MOHADJER. — Sur ces entrefaites, le khalife ayant replacé l'Ifrikiya sous l'autorité du défenseur Meslama-ben-Mokhalled, gouverneur de l'Égypte, celui-ci envoya dans le Mag'reb un de ses affranchis, nommé Dinar, et surnommé Abou-el-Mohadjer, pour en prendre le commandement (vers 675). C'est ainsi que l'on récompensait Okba des importants services rendus, et cette manière d'agir paraîtrait inexplicable, si l'on n'y retrouvait l'effet d'une de ces rivalités de race et d'opinion qui divisaient si profondément les Arabes.

Dès son arrivée, Dinar fit, dit-on, arrêter Okba et l'accabla d'humiliations, exécutant ainsi les instructions qui lui avaient été données par son maître. Mais la vengeance n'aurait pas été complète si l'on ne s'était pas attaché à détruire l'œuvre du rival. Par l'ordre de Dinar, les constructions de Kairouan furent renversées et la ville nouvelle rasée. Okba ayant pu, peu après, se rendre en Orient, exposa ses doléances au khalife, mais ne put obtenir de lui aucune réparation et dut dévorer en silence son humiliation.

Une levée de boucliers des Berbères coïncida avec le départ d'Okba. A leur tête était Koçéïla, chef de la grande tribu des Aoureba. Il est certain que ces indigènes avaient été en relations avec Okba, peut-être même avaient-ils déjà accepté l'islamisme. Dinar-Abou-el-Mohadjer

marcha contre eux et les poussa devant lui jusqu'aux environs de l'emplacement de Tlemcen. Les ayant forcés d'accepter le combat dans ce lieu, il leur infligea une défaite dans laquelle leur chef fut fait prisonnier. Pour éviter la mort, Koçéïla dut se convertir à la religion de Mahomet ; il fut traité alors avec bienveillance, mais conservé par le vainqueur dans une demi-captivité. Après avoir apaisé tous les germes de sédition, Dinar rentra en Ifrikiya et organisa quelques expéditions contre les Grecs, retranchés dans les places du nord. On dit qu'il la suite de ces opérations, les adversaires conclurent un traité aux termes duquel la presqu'île de Cherik fut abandonnée aux chrétiens[1].

DEUXIÈME GOUVERNEMENT D'OKBA. SA GRANDE EXPÉDITION EN MAG'REB. — Moaouïa étant mort le 7 avril 680, son fils Yézid, qu'il avait déjà désigné comme héritier présomptif, lui succéda. Peu après, Okba obtenait la réparation de l'injustice qu'il avait éprouvée et était nommé, pour la seconde fois, gouverneur de l'Ifrikiya. A la fin de l'année 681, Okba arriva à Kaïrouan et, à son tour, il jeta Dinar dans les fers, renversa les constructions qu'il avait élevées et entreprit la réédification de Kaïrouan, où il établit de nouveau une population. Koçéïla partagea la mauvaise fortune de Dinar, avec lequel il avait fini par se lier d'amitié.

Après avoir savouré la volupté de la vengeance, Okba, dont, le fanatisme ardent ne pouvait s'accommoder du repos, décida une grande expédition dans le Mag'reb, afin de soumettre à son autorité tous les Berbères de l'Afrique septentrionale. Il réunit en conséquence ses meilleurs guerriers et, ayant laissé Zohéïr-ben-Kaïs, avec quelques troupes, à Kaïrouan, il donna le signal du départ. Avant de se mettre en route, il adressa à ceux qu'il laissait derrière lui, et notamment à ses fils, une allocution dans laquelle il déclara qu'il s'engageait à ne s'arrêter que lorsqu'il ne rencontrerait plus d'infidèles devant lui.

Le général conduisit les troupes vers l'Aourès, afin de réduire les populations Zenètes qui, alliées aux Grecs, restaient dans l'indépendance. Il vint d'abord prendre position auprès de Bar'aï et livra aux indigènes un combat sanglant dans lequel ils eurent le désavantage ; mais ceux-ci s'étant réfugiés dans la citadelle, Okba n'osa en entreprendre le siège. Il se dirigea vers Lambèse et eut à supporter une vigoureuse sortie des Berbères et des chrétiens, qui vinrent attaquer son camp et faillirent s'en rendre maîtres. Les Arabes parvinrent cependant à repousser l'ennemi ; mais

1. Fournel, Berbers, p, 163. Amari, Storia, t. I, p. 611.

Okba renonça à courir les hasards de nouvelles luttes avec de tels adversaires. Il se dirigea vers le Zab, alors habité par de nombreuses tribus zenètes; dans les oasis se trouvaient aussi des populations chrétiennes et quelques soldats grecs. Après plusieurs combats, la victoire resta aux Musulmans, mais ces succès, chèrement achetés, n'avaient pas pour conséquence cette soumission générale qui était le but de l'expédition.

Okba, continuant néanmoins sa route, arriva devant Tiharet[1], où il trouva les Berbères réunis en grand nombre. Avec eux étaient quelques troupes grecques. Il les attaqua et les défit dans une sanglante bataille. De là, le général musulman conduisit son armée dans le Mag'reb extrême et, avant traversé, sans rencontrer une grande opposition, la région maritime occupée par les Romara, parvint à Ceuta, le seul point qui, dans ces régions éloignées, reconnut encore l'autorité de Byzance. Le comte Julien, qui y commandait, entretenait des relations beaucoup plus fréquentes avec les Wisigoths d'Espagne qu'avec l'empereur. Il vint au devant d'Okba, lui fit bon accueil et lui donna des renseignements précis sur l'intérieur de la contrée. Il lui apprit qu'il ne trouverait plus de pays soumis aux chrétiens, mais que, dans les montagnes et les plaines du Mag'reb, vivaient de nombreuses populations berbères ne reconnaissant aucune autorité.

Muni de ces renseignements, Okba s'enfonça dans le cœur des montagnes marocaines, en passant par Oulili (l'emplacement de Fès). Les Berbères Masmouda et Zanaga qui habitaient ces localités lui opposèrent une vive résistance et il se trouva un moment cerné au milieu d'elles. Un secours qui lui fut envoyé par les Mag'raoua lui permit de se dégager. Reprenant l'offensive, il s'empara de Nefis, métropole des Masmouda, où il trouva un riche butin. Selon El-Bekri, il y construisit une mosquée. De là, il descendit vers le Sous, défit les Heskoura, Guezoula et Lamta de ces régions, et atteignit enfin le rivage de l'Océan. On rapporte qu'avant fait entrer son cheval dans la mer, il prit Dieu à témoin qu'il avait accompli son serment, puisqu'il ne trouvait plus devant lui d'ennemi de sa religion à combattre[2].

DÉFAITE DE TEHOUDA. MORT D'OKBA. — Les Musulmans

1. C'est de l'ancienne ville de ce nom qu'il est question.

2. Pour toute cette campagne nous avons suivi Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. I, p. 212 et suiv., 287 et suiv. En-Nouéïri (*Loc. cit.*, p. 332 et suiv.). El-Bekri, passim. El-Kaïrouani, p. 44 et suiv. Le Baïan, t. I, p. 211 et suiv. Ibn-El-Athir, t. IV, passim.

reprirent alors le chemin de l'est, traînant à leur suite de nombreux esclaves et rapportant le butin fait dans cette belle campagne. Okba avait amené avec lui, dans le Mag'reb, Koçéïla et Dinar, et n'avait négligé aucune occasion de les mortifier. Un jour, il ordonna au prince berbère d'écorcher un mouton en sa présence ; contraint de remplir ainsi le rôle d'un esclave, Koçéïla passait de temps en temps sa main ensanglantée sur sa barbe en regardant Okba d'une étrange façon. « Que signifie ce geste ? », demanda le gouverneur. « Rien, répondit le Berbère, c'est que le sang fortifie la barbe ! »

Les assistants expliquèrent à Okba qu'il fallait y voir une menace, et Dinar lui reprocha de traiter avec autant d'injustice un homme d'un rang élevé parmi les siens, lui prédisant qu'il pourrait bien s'en repentir. Mais Okba, gonflé d'orgueil par ses succès, voyant les populations indigènes s'ouvrir devant lui avec crainte, ne pouvait se croire menacé d'un danger immédiat ; et cependant une vaste conspiration s'ourdissait autour de lui. Koçéïla avait pu envoyer des émissaires aux gens de sa tribu et à ses alliés, et tout était préparé pour la révolte.

Parvenu dans le Zab, Okba, qui considérait tout le Mag'reb comme soumis, renvoya son armée par détachements vers sa capitale. Quant à lui, ne conservant qu'un petit corps de cavalerie, il voulut reconnaître ces forteresses des environs de l'Aourés où il avait éprouvé une résistance inattendue, afin d'étudier les moyens de ses réduire. Mais il avait compté sans la vengeance de Koçéïla.

Parvenu à Tehouda, au nord-est de Biskra, le général qui, depuis quelque temps, était suivi par les Berbères, se trouva tout a coup face à face avec d'autres ennemis, commandés par des chefs chrétiens. La victoire, comme la fuite, était impossible, il ne restait aux Arabes qu'à mourir en braves. Ils s'y résolurent sans faiblesse et, ayant brisé les fourreaux de leurs épées, attendirent le choc de l'ennemi. Dinar, auquel la liberté avait été rendue et qui pouvait fuir, voulut partager le sort de ses compatriotes. Le combat ne fut pas long ; enveloppés de toute part, les guerriers arabes furent bientôt anéantis ; un très petit nombre fut fait prisonnier (683).

Ainsi périt au milieu de sa gloire Okba-ben-Nafa, le chef qui a le plus contribué à la conquête de l'Afrique par les Arabes, l'apôtre farouche de l'islamisme chez les Berbères. D'un caractère vindicatif, fanatique à l'excès, sanguinaire sans nécessité, il faisait suivre ses victoires de massacres inutiles. Son tombeau est encore un objet de vénération pour les fidèles et a donné son nom à l'oasis qui le renferme.

LA BERBÉRIE LIBRE SOUS L'AUTORITÉ DE KOÇÉÏLA. — Un seul cri de guerre poussé par les indigènes accueillit, la nouvelle du massacre de Tehouda. En un instant, tous les Berbères furent en armes, prêts à se ranger sous la bannière de Koçéïla, pour expulser leurs oppresseurs. Les débris des populations coloniales firent cause commune avec eux.

Zohéïr-ben-Kaïs essaya d'organiser la résistance, mais ses guerriers avaient perdu toute confiance et n'aspiraient qu'à rentrer en Orient. Force lui fut d'évacuer Kaïrouan ; il alla, suivi d'une partie des habitants de cette ville, se réfugier à Barka. Bientôt Koçéïla, à la tête d'une foule immense, se présenta devant Kaïrouan dont les portes lui furent ouvertes par les habitants. Grâce aux ordres sévères donnés par le roi indigène, aucun pillage, aucun excès ne fut commis, rare exemple de modération que les Musulmans n'avaient pas donné et qu'ils se garderont bien d'imiter.

La Berbérie avait, en un jour, recouvré son indépendance. Koçéïla, reconnu par tous comme roi, établit le siège de son gouvernement dans ce Kaïrouan que les envahisseurs avaient construit pour une tout autre destination. Une alliance étroite fut cimentée entre lui et les chrétiens, qui reconnurent même son autorité. Quant aux Berbères, en reprenant leur liberté, ils s'étaient empressés de répudier le mahométisme, devenu pour eux le symbole de l'asservissement.

Pendant cinq années (de 683 à 688), Koçéïla régna sur le Mag'reb, avec une justice que ses ennemis mêmes durent reconnaître[1]. La paix et la tranquillité étendirent pendant quelque temps leurs bienfaits dans ce pays désolé par la guerre ; mais ce répit devait être de courte durée.

NOUVELLES GUERRES CIVILES EN ARABIE. — La guerre civile, qui avait de nouveau éclaté en Orient, ne laissait pas aux Arabes le loisir de s'occuper de la Berbérie. Le khalife Yézid était entouré d'ennemis, ou plutôt de compétiteurs. Le premier qui leva l'étendard de la révolte fut El-Houcéïn, deuxième fils d'Ali. Il comptait sur l'appui des Arabes de l'Irak, mais il périt dans le combat de Kerbela (le 10 octobre 680). Abd-Allah, fils de Zobéïr, dont il a été déjà plusieurs fois question, avait été le promoteur de la révolte d'El-Houcéïn ; il recueillit son héritage et sut gagner à sa cause un grand nombre d'*Émigrés* et de parents ou d'amis du prophète. La Mekke devint le centre de cette révolte; bientôt

1. Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. I, p. 208 et suiv. En-Nouéïri, p. 334 et suiv. El-Kaïrouani, p. 44 et suiv.

Médine fut entraînée dans la conjuration, et les Oméïades se virent expulsés de cette ville. Après avoir en vain essayé de traiter avec les rebelles, le khalife envoya dans le sud une armée qui rentra en possession de Médine ; cette ville fut livrée au pillage et les habitants emmenés comme esclaves. Ainsi les Syriens trouvaient l'occasion d'assouvir leur haine contre les Défenseurs.

La Mekke, assiégée par l'armée du khalife, résistait avec vigueur, lorsque, le 10 novembre 683, Yezid cessa de vivre. A cette nouvelle, les assiégeants démoralisés levèrent le siège, le fils de Zobéïr prit alors le titre de khalife, reçut le serment des provinces méridionales, rentra en possession de Médine et envoya des gouverneurs en Irak et en Égypte. Pendant ce temps, l'anarchie était à son comble en Syrie. Moaouïa, fils aîné de Yezid, semblait désigné pour être son successeur ; mais aucune précaution n'avait été prise, et, conformément aux principes posés par Omar, le khalifat devait se transmettre par élection et non par hérédité. Une autre cause venait augmenter le trouble : Moaouïa étant petit-fils d'un kelbite, les kaïsites refusaient de le reconnaître, et ils ne tardèrent pas à se prononcer pour Abd-Allah-ben-Zobéïr.

Sur ces entrefaites, Moaouïa vint à mourir, et l'on vit les prétendants surgir de toute part et trouver toujours une tribu prête à les appuyer. Dahhak-ben-Kaïs avait été élu par les kaïsites, l'oméïade Merouan-ben-el-Hakem fut proclamé par les kelbites (juillet 684). Peu après, kelbites et kaïsites en vinrent aux mains dans la bataille dite de la Prairie, oit Dahhak trouva la mort. Merouan était maître de la Syrie, et les kelbites triomphaient ; la soumission de l'Égypte fut obtenue par lui peu après, mais, dans le Hedjaz, le fils de Zobéïr continuait à résister. Une armée de quatre mille hommes envoyée pour surprendre Médine fut taillée en pièces en avant de cette ville par Abd-Allah.

Merouan étant mort subitement, son fils Abd-el-Malek lui succéda. Il prenait le pouvoir dans des conditions particulièrement difficiles, car, en outre du puissant compétiteur contre lequel il avait à lutter, et de l'anarchie qui s'étendait partout, il avait à réduire deux redoutables ennemis, deux sectes religieuses sur lesquelles nous devons entrer dans quelques détails, en raison du rôle qu'elles sont appelées à jouer en Afrique.

LES KHAREDJITES ET LES CHIAÏTES. — Nous avons indiqué précédemment dans quelles conditions le schisme des Kharedjites s'était formé. Se posant en réformateurs puritains, ne tenant aucun compte des motifs de rivalité qui divisaient les Arabes, ils considéraient ceux

qui n'étaient pas de leur secte comme des infidèles, et étaient ainsi les ennemis de tous. On a vu avec quelle rigueur ils furent traités. Retirés dans l'Ahouaz, ils rompirent toutes relations avec les autres Arabes et, s'appuyant sur ce passage du Koran : « Seigneur, ne laisse subsister sur la terre aucune famille infidèle, car si tu en laissais, ils séduiraient tes serviteurs et n'enfanteraient que des impies et des incrédules ! », ils décidèrent bientôt le massacre de tous les *infidèles*. Ils vinrent, en répandant des torrents de sang sur leur passage, assiéger Basra ; la terreur que ces *têtes rasées*[1] inspiraient était si grande que les gens de Basra envoyèrent leur hommage au fils de Zobéïr, en implorant son secours.

L'autre secte, celle des *Chiaïtes*, avait été formée par les partisans d'Ali et de ses fils. Ils prétendaient que le khalife ne pouvait être pris que dans la descendance de Mahomet par sa fille Fatima (épouse d'Ali). Ils accordaient, du reste, au fondateur de l'islamisme des attributs divins et prêchaient la soumission absolue à ses paroles. C'était une secte essentiellement persane, se recrutant de préférence parmi les affranchis originaires de cette nation[2]. « Nulle autre secte — dit encore l'auteur que nous citons — n'était aussi simple et crédule, nulle autre n'avait ce caractère d'obéissance passive ». Leur chef Mohhtar arracha, par un hardi coup de main, Koufa au lieutenant de Ben-Zobé'ir (686), puis il marcha contre les Syriens qui s'avançaient et les mit en déroute. Peu après, les Chiaïtes étaient défaits à leur tour par les troupes du fils de Zobéïr; c'était un grand service rendu à son compétiteur Abd-el-Malek. Celui-ci, ayant repris l'offensive contre les Chiaïtes, obtint sur eux quelques succès qui les décidèrent à traiter avec lui, et bientôt l'Irak reconnut son autorité.

VICTOIRE DE ZOHÉÏR SUR LES BERBÈRES. MORT DE KOCÉÏLA. — Malgré les difficultés auxquelles Abd-El-Malek avait à faire face, il ne cessait de tourner ses regards vers la Berbérie. Il recevait du reste des appels pressants du gouverneur de l'Égypte, auquel Zohéïr demandait des renforts pour reprendre l'offensive. Vers 688, un corps de plusieurs milliers d'Arabes lui fut envoyé, ainsi que des secours en argent. Zohéïr se mit alors en marche vers l'Ifrikiya. Kocéïla jugeant la position de Kaïrouan peu favorable pour la défense, s'était retiré à Mems, à l'est de Sebiba, près de la branche orientale de la Medjerda et y

1. Conformément à une prescription de leur secte.
2. Dozy, *Hist. des Mus. d'Espagne,* t. I, p. 158.

attendait, dans une position retranchée, l'attaque de l'ennemi: des contingents grecs et des colons latins étaient venus l'y rejoindre.

Zohéïr rentra, sans coup férir, en possession de Kaïrouan, puis, après avoir donné trois jours de repos à ses troupes, il marcha contre l'ennemi. La bataille fut longue et acharnée ; mais les indigènes, ayant vu tomber Kocéïla et les principaux chefs chrétiens, commencèrent à plier. Les Musulmans redoublèrent alors d'ardeur et la victoire se décida pour eux. La déroute fut désastreuse. Poursuivis l'épée dans les reins, les Berbères se jetèrent en partie dans l'Aourés; les autres gagnèrent le Zab, où les Arabes les relancèrent. La tribu des Aoureba fut à peu près détruite; ses débris cherchèrent un refuge dans le Mag'reb central et se fixèrent dans les montagnes qui environnent Fès, où ils se fondirent parmi les autres Berbères. C'est un nom que nous n'aurons plus l'occasion de prononcer.

ZOHÉÏR ÉVACUE L'IFRIKIYA. — Zohéïr rétablit ainsi l'autorité arabe en Mag'reb ; mais cette victoire était précaire, car le peuple indigène, malgré ses pertes, restait à peu près intact, et son hostilité n'attendait qu'une occasion pour se manifester. Le général arabe manquait de troupes pour compléter sa conquête et le khalife n'était certes pas en mesure de lui en envoyer. Il n'est donc pas surprenant que Zohéïr ait songé à la retraite ; de plus, les auteurs nous le représentent comme un musulman fervent, n'ayant pas les qualités administratives nécessaires dans sa situation. Et puis, il était bien loin pour suivre les événements d'Orient ; or, tous ces premiers conquérants avaient les yeux tournés vers l'est. El-Kaïrouani prétend que « Zohéïr ne tarda pas à reconnaître combien était lourd le fardeau dont il était chargé et craignit que son cœur ne se corrompît au sein de la puissance et de l'abondance dont il jouissait en Ifrikiya[1] ». Quoi qu'il en soit, il quitta Kaïrouan avec ses principaux guerriers. Parvenu à Barka, il se heurta contre une troupe de Grecs qui venaient de faire une descente et de ravager le pays. Il les attaqua aussitôt, malgré la supériorité de leur nombre, et périt avec toute son escorte (690).

MORT DU FILS DE ZOHÉÏR. TRIOMPHE D'ABD-EL-MALEK. — Abd-el-Malek reçut la nouvelle du désastre d'Afrique alors qu'il était occupé à réduire les Chiaïtes. Après avoir traité avec eux et soumis l'Irak à son autorité, il ne pouvait encore se tourner vers l'Afrique, car il fallait, avant tout, vaincre son compétiteur Abd-Allah. Celuici se

1. P. 51

flattait que le khalife n'oserait pas assiéger La Mekke. Il se trompait. Bientôt l'armée syrienne, commandée par El-Hadjadj, parut sous les murs de la ville sainte et en commença l'investissement (692). Durant de longs mois, les assiégés résistèrent avec énergie à toutes les attaques et supportèrent les tourments de la famine. Le courage d'Abd-Allah était soutenu par sa mère, âgée de prés de cent ans; lorsque tout moyen de résister fut épuisé, elle répondit stoïquement à son fils qui lui demandait ce qu'il lui restait à faire : « mourir ! ». Peu d'instants après, Abd-Allah, s'étant armé de pied en cap, vint dire un dernier adieu à sa mère ; mais celle-ci, apercevant qu'il portait une cotte de maille, la lui fit enlever en disant : « Quand on est décidé à mourir, on n'a pas besoin de cela. » Le fils de Zohéïr, après avoir combattu bravement, tomba percé de coups; sa tête fut envoyée au khalife (oct. 692). Ainsi finit cette révolte qui durait depuis de longues années. Abd-el-Malek restait maître incontesté du khalifat, mais de quelles difficultés n'était-il pas environné ? Les Kharedjites étaient toujours en insurrection et l'Irak sans cesse menacé. Plusieurs armées envoyées contre eux avaient subi de honteuses défaites, suivies de cruautés épouvantables, car la férocité de ces sectaires contre les *païens* s'accroissait avec les difficultés qu'ils rencontraient. Enfin El-Hadjadj, le vainqueur du fils de Zobéïr, fut chargé de réduire les rebelles et, après deux années de luttes, il parvint, grâce à son énergie, à les forcer de mettre bas les armes (696). Les Kelbites avaient contribué pour beaucoup au triomphe du khalife et faisaient valoir avec arrogance leurs services. Abd-el-Malek, irrité de leurs exigences, accorda toutes ses faveurs aux Kaïsites, et accabla d'humiliations leurs rivaux.

SITUATION DE L'AFRIQUE. LA KAHÉNA. — Libre enfin, le khalife tourna ses regards vers l'Afrique et se disposa à tirer vengeance de la défaite et de la mort de son lieutenant.

Après la fuite des Arabes, la révolte s'était répandue de nouveau chez les Berbères : les Aoureba étaient détruits, et chaque tribu prétendait imposer son chef aux autres ; de là des luttes interminables. Dans les derniers temps une sorte d'apaisement s'était produit et les indigènes de l'Ifrikiya avaient reconnu l'autorité d'une femme Dihia ou Damïa, fille de Tabeta, fils d'Enfak, reine des Djeraoua (Zenètes) de l'Aourès. Cette femme remarquable appartenait, dit El-Kaïrouani, à une des plus nobles familles berbères ayant régné en Afrique. « Elle avait trois fils, héritiers du commandement de la tribu et, comme elle les avait élevés sous ses yeux, elle les dirigeait à sa fantaisie et gouvernait, par leur intermédiaire,

toute la tribu. Sachant par divination la tournure que chaque affaire importante devait prendre, elle avait fini par obtenir, pour elle-même, le commandement.[1] » Cette prétendue faculté de divination fit donner à Dihia, par les arabes, le surnom d'El-Kahéna, (la devineresse). Sa tribu était juive, ainsi que l'affirme Ibn-Khaldoun[2], et il est possible que ce nom de Kahéna, que les Musulmans lui appliquaient, avec un certain mépris, ait été, au contraire, parmi les siens, une qualité quasi-sacerdotale.

Les relations de la Kahéna avec Kocéïla et la part active qu'elle prit à la conspiration qui se dénoua à Tehouda, sont affirmées par les auteurs. Après la mort de Kocéïla, un grand nombre de Berbères se joignirent à elle, dans ses retraites fortifiées de l'Aourès. Ainsi le drapeau de l'indépendance berbère avait été relevé par une femme qui avait su rallier les forces éparses de ce peuple, calmer les rivalités et imposer son autorité même aux Grecs. La situation avait donc changé de face en Berbérie et les Arabes allaient en faire l'épreuve.

EXPÉDITION DE HAÇANE EN MAG'REB. VICTOIRE DE LA KAHÉNA. — En 696, le khalife ayant réuni une armée de quarante mille hommes en confia le commandement à Haçane-ben-Nomane, le Ghassanide, et l'envoya en Égypte, où son autorité était encore méconnue en maints endroits. L'année suivante, il lui expédia l'ordre de marcher sur le Mag'reb. « Je te laisse les mains libres, lui écrivit-il, puise dans les trésors de l'Égypte et distribue des gratifications à tes compagnons et à ceux qui se joindront à toi. Ensuite, va faire la guerre sainte en Ifrikiya et que la bénédiction de Dieu soit avec toi[3]. »

Parvenu en Mag'reb avec son immense armée, Haçane entra à Kaïrouan, dont la possession ne lui fut pas disputée puis il alla attaquer et enlever Karthage. Les habitants eurent en partie le temps de se réfugier sur leurs navires et de gagner les îles de la Méditerranée. Quant aux troupes grecques, elles essayèrent de se rallier à Satfoura, près de Benzert, mais ce fut pour essuyer un véritable désastre. Sur ces entrefaites, une flotte byzantine, envoyée de Constantinople, sous le commandement du patrice Jean, aborda à Karthage. Appuyés par les indigènes et des aventuriers de toute race, les Grecs rentrèrent facilement en possession de cette ville.

---

1. El-Kaïrouani, p. 53. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 213 t. III, p. 193. En-Nouéiri, p. 338 et suiv.

2. T. I, p. 208.

3. En-Nouéïri, p. 338.

Mais aussitôt le khalife équipa et expédia une flotte considérable qui ne tarda pas à arriver en Afrique; en même temps Haçane revenait mettre le siège devant Karthage. Ces deux forces combinées eurent facilement raison des chrétiens, dont les débris se rembarquèrent et regagnèrent l'Orient (69S). Ce fut la dernière tentative de l'empire pour conserver sa colonie africaine. Dès lors les chrétiens restés en Ifrikiya se virent forcés d'unir intimement leur sort à celui des indigènes. Après ces campagnes, Haçane dut se retirer à Kaïrouan, pour donner quelque repos à ses troupes et se reformer avant d'entreprendre l'expédition de l'Aourès.

Pendant ce temps, la Kahéna se préparait activement à la lutte en appelant aux armes les Berbères et en enflammant leur courage. Avant appris que Haçane s'était mis en marche, elle descendit de ses montagnes et alla détruire les remparts de Bar'aï, soit pour que le général arabe ne s'attardât pas à en faire le siège et vint directement attaquer les Berbères dans le terrain qu'elle avait choisi, soit pour qu'il ne pût s'appuyer sur aucun retranchement, s'il était parvenu à l'enlever.

Haçane marchant directement contre son ennemi lui livra bataille sur les bords de l'Ouad-Nini, près de Bar'aï[1]. Au point du jour on en vint aux mains. L'avant-garde berbère, commandée par un ancien général de Kocéïla, obtint les premiers succès et, après une lutte acharnée, les Arabes furent enfoncés de toutes parts et mis en pleine déroute. Haçane, avec les débris de ses troupes, prit la fuite vers l'est, poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Gabès : il ne s'arrêta que dans la province de Barka, on il s'établit dans des postes retranchés qui reçurent son nom: *Koçour Haçane*.

LA KAHÉNA REINE DES BERBÈRES. SES DESTRUCTIONS. — Les Arabes avaient laissé sur le champ de bataille un grand nombre d'entre eux ; de plus, quatre-vingts prisonniers, presque tous nobles, étaient aux mains des vainqueurs. La Kahéna les traita avec bonté et les mit en liberté, à l'exception d'un seul, Khaled, fils de Yézid, de la tribu de Kaïs, jeune homme d'une grande beauté, qu'elle combla de présents et qu'elle adopta en faisant le simulacre de l'allaiter, coutume qui, selon le Baïan, consacrait l'adoption chez les Berbères. Nous verrons plus loin de quelle façon Khaled reconnut ces procédés. Ainsi, pour la deuxième fois, les sauvages Berbères donnaient une leçon d'humanité à ceux qui

1. Ibn-Khaldoun donne la Meskiana comme le théâtre de cette bataille; mais nous adoptons l'indication d'En-Nouéïri qui est la plus plausible.

se présentaient comme les apôtres du vrai Dieu et qui n'employaient d'autres moyens que la violence, le meurtre et la dévastation.

L'Ifrikiya et même, s'il faut en croire les auteurs arabes, tout le Mag'reb, reconnurent alors l'autorité de la Kahéna. De quelle façon exerça-t-elle le pouvoir suprême ? D'après un passage d'En-Nouéïri, la Kahéna aurait tyrannisé les Berbères. Il est certain que, prévoyant le retour des Arabes, elle chercha à les éloigner en faisant le vide devant eux. « Les Arabes veulent s'emparer des villes, de l'or et de l'argent, tandis que nous, nous ne désirons posséder que des champs pour la culture et le pâturage. Je pense donc qu'il n'y a qu'un plan à suivre: c'est de ruiner le pays pour les décourager[1]. » Tel fut son raisonnement et, passant aussitôt à l'exécution, elle envoya des agents dans toutes les directions, ruiner les villes, renverser les édifices, détruire et incendier les jardins. De Tunis à Tanger, le pays qui, au dire des auteurs, n'était qu'une succession de bosquets, fut transformé en désert. Ce sacrifice était héroïque. Il a été pratiqué plus d'une fois par des patriotes préférant leur propre ruine à la servitude ; mais les Berbères n'ont jamais su sacrifier au salut de la patrie leurs intérêts immédiats. Et puis, il y avait, dans la rigueur de cette mesure, comme une sorte de vengeance du nomade habitant des hauts plateaux dénudés, contre les gens du littoral établis dans les campagnes ombragées et fraîches. Bien ne pouvait être plus sensible à ces petits cultivateurs que de voir disparaître en un jour, avec leur fortune, le fruit d'efforts séculaires. Aussi furent-ils profondément irrités et se détachèrent-ils de la Kahéna.

DÉFAITE ET MORT DE LA KAHÉNA. — Après sa retraite, Haçane était resté à Barka, où il avait reçu du khalife l'ordre d'attendre des renforts. Mais le Khoraçan venait de se mettre en révolte (700) ; un Kaïsite du nom de Abd-er-Rahman s'était fait proclamer khalife et bientôt Basra et Koufa étaient tombées aux mains des rebelles. En 703, Abd-er-Rahman ayant été tué, la révolte ne tarda pas à être apaisée et le khalife put s'occuper du Mag'reb.

Haçane, après avoir reçu des renforts et de l'argent, se mit en marche, parfaitement renseigné sur la situation en Berbérie par les nouvelles que lui faisait parvenir l'Arabe Khaled, fils adoptif de la Kahéna, au moyen d'émissaires secrets.

A l'approche de l'ennemi, la Kahéna ne se fit pas d'illusion sur le sort qui l'attendait, et l'on ne manqua pas d'attribuer à des pratiques divinatoires ce que sa perspicacité lui faisait entrevoir. Ayant réuni

1. En-Nouéïri, p. 340.

ses fils, elle leur dit : « Je sais que ma fin approche ; lorsque je regarde l'Orient, j'éprouve à la tête des battements qui m'en avertissent[1] » ; elle leur ordonna de faire leur soumission au général arabe et de se mettre à son service, ce qui semble indiquer une intention de se venger des Berbères, dont la lâcheté allait causer sa perte. On insistait autour d'elle pour qu'elle prît la fuite, mais elle repoussa avec indignation ce conseil. « Celle qui a commandé aux chrétiens, aux Arabes et aux Berbères, dit-elle, doit savoir mourir en reine ! »

Dans quelle localité la Kahéna attendit-elle le choc des Arabes ? S'il faut en croire El-Bekri, elle se serait retranchée dans le château d'El-Djem, qui aurait été appelé pour cela Kasr-el-Kahena ; mais il est plus probable qu'elle se retira dans l'Aourès, car il résulte de l'étude comparée des auteurs que Haçane marcha directement vers cette montagne, en passant par Gabès, Gafça et le pays de Kastiliya. Quand il fut proche du campement de la reine berbère, il vit venir au devant de lui les deux fils de celle-ci, accompagnés de l'Arabe Khaled. Les deux chefs indigènes furent conduits par son ordre à l`arrière-garde ; quant à Khaled, il reçut le commandement d'un corps d'attaque.

La bataille fut longue et acharnée et, pendant un instant, le succès parut se prononcer pour les Berbères ; mais, dit En-Nouéïri, Dieu vint au secours des Musulmans, qui finirent par remporter la victoire. La Kahéna y périt glorieusement. Selon une autre version, elle aurait été entraînée dans la déroute et atteinte par les Arabes dans une localité qui fut appelée en commémoration Bir-el-Kahéna. Sa tête fut envoyée à Abd-el-Malek[2]. Telle fut la fin de cette femme remarquable, et l'on peut dire qu'avec elle tomba l'indépendance berbère[3].

CONQUÊTE ET ORGANISATION DE L'IFRIKIYA PAR HAÇANE. — Après la défaite de leur reine, les Berbères de cette région se soumirent en masse au vainqueur et acceptèrent l'islamisme. Ils fournirent à Haçane un corps de douze mille auxiliaires à la tête desquels les fils de la Kahéna furent placés. Grâce à ce renfort, le général arabe put compléter sa victoire en réduisant les autres centres de résistance où les Grecs; aidés des indigènes, tenaient encore ; puis il rentra à Kaïrouan. Il s'occupa alors de régler les détails de l'administration, et notamment

1. El-Kaïrouani, p. 54.

2. *Ibid.*

3. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 207 et suiv., t. III, p. 193 et suiv. En-Nouéïri, p. 339 et suiv. El-Bekri, trad. de Slane, p. 76, 77.

de la fixation de l'impôt foncier (*kharadj*), auquel il soumit les populations berbères et celles d'origine chrétienne[1].

Ce fut, sans doute, vers cette époque qu'il établit à Tunis une colonie de mille familles coptes venues d'Égypte[2]. Mais c'est en vain que Haçane s'était mérité le surnom de « *vieillard intègre* ». Les grandes richesses rapportées de ses expéditions, et conservées par lui pour le khalife, faisaient des envieux et bientôt il se vit dépossédé de son commandement par le gouverneur de l'Égypte et reçut l'ordre de se rendre en Orient. Il partit en emportant tout ce butin qui avait servi de prétexte à sa révocation et dont on le dépouilla à son passage en Égypte. Mais il avait su conserver ce qu'il possédait de plus précieux et put enfin le remettre au khalife, en se justifiant de toute inculpation. On voulut lui restituer son commandement, mais il protesta qu'il ne servirait plus la dynastie oméïade.

MOUÇA-BEN-NOCÉÏR ACHÈVE LA CONQUÊTE DE LA BERBÉRIE. — En 705, Mouça-ben-Nocéïr arriva à Kaïrouan avec le titre de gouverneur de l'Ifrikiya. Cette province releva directement du khalifat et fut dès lors indépendante de l'Égypte. Il trouva un commencement d'organisation en Ifrikiya, mais dans les deux Mag'reb l'anarchie était à son comble : les tribus berbères étaient toutes en lutte les unes contre les autres. Les Mag'raoua en profitaient pour s'étendre au nord et à l'ouest, au détriment des Sanhadja. « Conquérir l'Afrique est chose impossible, avait écrit le précédent gouverneur au khalife ; à peine une tribu berbère est-elle exterminée, qu'une autre vient prendre sa place[3]. » Le Mag'reb était couvert de ruines et changé en solitude.

Les détails fournis par les auteurs arabes sur les premiers actes du gouvernement de Mouça sont contradictoires. Il parait probable qu'il commença par rétablir la tranquillité dans l'Ifrikiya et le Mag'reb central, au moyen d'expéditions dans lesquelles il déploya la plus grande rigueur. En même temps il s'appliquait à former de bonnes troupes indigènes et à organiser une flotte au moyen de laquelle il pût piller les îles de la Méditerranée. Cela fait, il entreprit une campagne dans l'ouest, où les Berbères n'avaient pas revu d'Arabes depuis Okba ; aussi avaient-ils repris leur liberté et répudié le culte musulman. Il infligea d'abord une

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 215.
2. El-Kaïrouani, p. 55.
3. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 229.

défaite aux R'omara, mais, parvenu à Ceuta, il trouva cette ville en état de défense, sous le commandement du comte Julien, et essaya en vain de la réduire. Il fit des razzias aux environs, espérant affamer la place ; mais Julien recevait par mer des vivres d'Espagne, et chaque fois qu'il se mesurait avec les Musulmans leur faisait éprouver de rudes échecs[1]. Abandonnant ce siège, Mouça pénétra au cœur de l'Atlas et attaqua et réduisit les tribus masmoudiennes. Après s'être avancé jusqu'au Sous, il traversa le pays de Derâ et porta ses armes victorieuses jusqu'aux oasis de Sidjilmassa[2].

Ayant soumis toutes ces contrées et exigé des otages de chaque tribu, il revint vers Tanger et s'empara de cette ville.

Le gouverneur plaça à Tanger un berbère converti du nom de Tarik, auquel il laissa un corps nombreux de cavaliers indigènes. Vingt-sept Arabes restèrent également dans la contrée pour instruire les Berbères dans la religion musulmane. Vers 708, le gouverneur rentra à Kaïrouan en rapportant un butin considérable dont le quint fut envoyé au khalife. Il s'occupa avec activité des intérêts de la religion. « Toutes les anciennes églises des chrétiens furent transformées en mosquées », dit l'auteur du Baïan. La conquête de l'Afrique septentrionale était terminée ; mais ce théâtre n'était déjà plus assez vaste pour les Arabes ; ils talaient reporter sur l'Europe leur ardeur et l'aire trembler la chrétienté dans ses fondements. Déjà, depuis quelques années, ils exécutaient d'audacieuses courses sur mer et portaient la dévastation sur les rivages de la Sicile, de la Sardaigne et des Baléares.

Ainsi, en un peu plus de cinquante ans, fut consommé l'asservissement du peuple berbère aux Arabes, et l'Afrique devint musulmane. Mais, si la Berbérie avait changé de maîtres, aucun élément nouveau de population n'y avait été introduit. Le gouverneur arabe de Kaïrouan remplaçait le patrice byzantin de Karthage. De petites garnisons laissées dans les postes importants, des missionnaires parcourant les tribus pour répandre l'islamisme, ce fut à quoi se borna l'occupation. Le Mag'reb, tout en se laissant extérieurement arabiser, demeura purement berbère. La faiblesse de l'occupation, qui ne fut pas complétée par une immigration coloniale, devait permettre aux indigènes de se débarrasser bientôt de la domination du khalifat.

---

1. *Akhbar Madjoiuua*, apud Dozy, *Recherches sur l'histoire de l'Espagne*, t. I, p. 45.

2. Tafilala.

CHAPITRE III

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE. — RÉVOLTE KHAREDJITE

709 - 750

Le comte Julien pousse les Arabes à la conquête de l'Espagne. — Conquête de l'Espagne par Tarik et Mouça. Destitution de Mouça. — Situation de l'Afrique et de l'Espagne. — Gouvernment de Mohanuned-ben-Yezid. — Gouvernement d'Ismaïl-ben-Abd-Allah. — Gouvernement de Yezid-ben-Abou-Moslem ; il est assassiné. — Gouvernement d'Obéïda-ben-Abd-Er-Rahman. — Gouvernement de Bichr-ben-Safouane. — Incursions des Musulmans en Gaule ; bataille de Poitiers. — Despotisme et exactions des Arabes. — Révolte de Meicera, soulèvement général des Berbères. — Défaite de Koltoum à l'Oued-Sebou. — Victoires de Hendhala sur les Kharedjites de l'Ifrikiya. — Révolte de l'Espagne ; les Syriens y sont transportés. — Abd-er-Rahman-ben-Habib usurpe le gouvernement de Ifrikiya. — Chute de la dynastie oméïade : établissement de la dynastie abbasside.

LE COMTE JULIEN POUSSE LES ARABES A LA CONQUÊTE DE L'ESPAGNE. — Si toute résistance ouverte avait cessé en Afrique, le pays ne pouvait cependant pas être considéré comme soumis d'une façon définitive. Les Berbères étaient plutôt épuisés que domptés, et l'on devait s'attendre à de nouvelles révoltes, aussitôt qu'ils auraient eu le temps de reprendre haleine. Un événement inattendu vint en ajourner l'explosion, en fournissant un aliment aux forces actives berbères.

En 709, Wittiza, roi des Goths d'Espagne, étant mort, un de ses guerriers, nommé Roderik, s'empara du pouvoir, ou peut-être y fut porté par acclamation, au détriment des fils de son prédécesseur, nommés Sisebert et Oppas[1]. Ceux-ci vinrent à Ceuta demander asile au comte Julien et furent rejoints en Afrique par les partisans de la famille spoliée. Peut-être faut-il ajouter à cela la tradition d'après laquelle une fille de Julien, qui se trouvait à la cour des rois goths, aurait été outragée par Roderik. Toujours est-il que Julien devint l'ennemi le plus acharné de cette dynastie et ne songea qu'à tirer de son chef la plus éclatante vengeance. Entré en relations avec Tarik, gouverneur de Tanger, il ouvrit à ce Berbère son petit royaume et le poussa à envahir l'Espagne, lui offrant de lui

1. *Akhbar Madjouma,* loc. cit., p. 46.

servir de guide et lui donnant des renseignements précieux sur l'intérieur du pays.

Le khalife Abd-el-Malek était mort et avait été remplacé par son fils El-Oualid, en 705. Mouça ne pouvait se lancer dans une entreprise telle que la conquête de l'Espagne, sans lui demander son assentiment ; mais le khalife voulut avant tout qu'on reconnût bien les lieux. « Faites explorer l'Espagne par des troupes légères, mais gardez-vous d'exposer les Musulmans aux périls d'une mer orageuse, » telles furent ses instructions. En conséquence, Mouça chargea un de ses clients nommé Tarif d'aller faire une reconnaissance, et lui confia dans ce but quatre cents hommes et cent chevaux[1]. Ayant abordé à l'île qui reçut son nom (Tarifa), ce général occupa Algésiras et reconnut que sa baie était fort propice à un débarquement. Il rentra en Afrique avec un riche butin et de belles captives (710).

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR TARIK ET MOUÇA. — Le khalife ayant alors autorisé l'expédition, on établit un camp près de Tanger et bientôt une armée de sept ou huit mille Berbères convertis, avec trois cents Arabes[2] comme chefs, s'y trouva concentrée. En mai 711, l'armée traversa le détroit, au moyen de quatre navires fournis sans doute par Julien, et aborda au pied du mont Calpé, qui fut appelé du nom du chef de l'expédition *Djebel Tarik*. Ce général reçut encore un renfort de cinq mille Berbères, puis, ayant brûlé ses vaisseaux, il pénétra dans l'intérieur du pays, guidé par le comte Julien.

Roderik était occupé à combattre les Basques, dans le nord de son royaume. En apprenant l'invasion des Arabes, il réunit des forces s'élevant, dit-on, à cent mille hommes, et marcha contre les ennemis. La rencontre eut lieu en un endroit appelé par certains auteurs arabes Ouad-Bekka[3], et les ennemis en vinrent aux mains le 17 juillet. Pendant huit ou neuf jours consécutifs, il y eut une suite de combats, mais les ailes de

1. *Akhbar Madjouma*, loc. cit., p. 47.

2. On a beaucoup discuté sur le chiffre et la composition de celte armée expéditionnaire. Nous adoptons les renseignements fournis à cet égard par En-Nouéïri, p. 344 et suiv., Ibn-Khaldoun, t. I, p. 245, et El-Kaïrouani, p.58. L'*Akhbar Madjouma* donne le chiffre de 7,000 Berbères.

3. D'autres ont écrit oued Leka, et cette rivière a été assimilée au Guadalete. Mais Dozy a établi qu'il faut adopter Ouad-Bekka, contrée qui se trouve « à une lieue au nord de l'embouchure du Barbate, non loin du cap Trafalgar, entre Vejer de la Frontera et Cornil. » (*Recherches sur l'histoire de l'Espagne*, t. I, p. 314 et suiv.)

l'armée des Visigoths ayant lâché pied, le centre, où se trouvait le roi, eut à supporter tout l'effort des Musulmans. Roderik mourut en combattant et son armée se débanda. D'après la chronique que nous avons plusieurs fois citée, le roi goth aurait confié le commandement des deux ailes de son armée aux fils de Wittiza, réconciliés avec lui ; mais ceux-ci, pour se venger de l'usurpateur, l'auraient trahi en entraînant les troupes confiées à leurs ordres[1].

Les chrétiens, s'étant ralliés auprès d'Ejiça, y essuyèrent une nouvelle défaite. Ce double succès mit fin à l'empire des Goths et ouvrit l'Espagne aux Musulmans.

Tarik, sans tenir compte des ordres de Mouça qui lui avait fait dire de l'attendre, continua sa marche victorieuse sur Tolède, alors capitale de l'Espagne, tandis que trois corps détachés allaient prendre possession de Grenade, de Malaga et d'Elvira. S'étant rendu maître de Tolède, il y réunit toutes ses prises, qui étaient considérables, pour les remettre au gouverneur de l'Afrique. Lorsqu'une ville était enlevée, les Musulmans armaient les Juifs s'y trouvant et les chargeaient de la défendre; puis ils continuaient leur route[2].

Mouça avait appris avec une vive jalousie les succès de son lieutenant, et il s'était décidé aussitôt, malgré son grand âge, à se rendre en Espagne. C'était un homme de très basse extraction, dominé par la soif de l'or, et cette passion n'avait pas été sans lui attirer de graves affaires. Ayant réuni une armée de quinze à dix-huit mille guerriers, tant arabes que berbères, il partit pour l'Espagne, en laissant l'Ifrikiya sous le commandement de son fils Abd-Allah et débarqua à Algésiras pendant le mois de ramadan 93 (juin-juillet 712). Au lieu de traverser les pays conquis par Tarik, Mouça voulut suivre une nouvelle voie et conquérir aussi des lauriers ; des chrétiens lui servirent, dit-on, de guides. Carmona et Séville tombèrent en son pouvoir, mais il fut arrêté par Mérida[3] ville somptueuse qui contenait un nombre considérable d'habitants, et dont il dut entreprendre un siège régulier. Ce ne fut qu'en juin 713 qu'il parvint à se rendre maître de Mérida, après une résistance héroïque des assiégés.

Sur ces entrefaites, Mouça, s'étant rendu à Tolède, se rencontra auprès de cette ville avec Tarik. Il avait conçu contre celui-ci une violente jalousie qui s'était transformée en haine ardente ; aussi, bien que son lieutenant se présentât avec l'attitude la plus respectueuse, il l'accabla

1. *Akbar Madjouma*.
2. *Ibid*., p. 55.
3. L'antique Emerita-Augusta.

d'injures et de reproches et, dans sa violence, alla jusqu'à le frapper au visage ; puis il le fit jeter dans les fers et aurait ordonné sa mort, si des officiers ne s'étaient interposés. Cette conduite souleva contre lui une véritable réprobation, dont l'expression fut portée au khalife[1].

DESTITUTION DE MOUÇA. — Tandis que les Berbères, conduits par les Arabes, conquéraient l'Espagne au khalifat, les armées musulmanes s'emparaient de Samarkand, et s'avançaient victorieuses vers l'est, à travers l'Inde, jusqu'à l'Himalaya. L'histoire n'offre peut-être pas d'autre exemple de succès aussi grands dans un règne aussi court que celui d'El-Oualid. Mais ce prince n'entendait pas partager sa puissance avec ses généraux, et il trouvait que les contrées sur lesquelles s'étendait l'autorité de Mouça étaient bien grandes. Aussi, saisit-il avec empressement l'occasion fournie par l'odieuse conduite de son lieutenant, pour lui intimer l'ordre de se présenter devant lui.

Mouça, qui venait de s'avancer en vainqueur jusqu'aux Pyrénées, ne voulut pas croire qu'on le rappelait et il fallut qu'un nouvel émissaire vint prendre par la bride sa monture, pour le décider à s'arrêter. Le gouverneur, laissant, en Espagne, le commandement à son fils Abd-el-Aziz, rentra à Kairouan pour se préparer au départ. Son troisième fils, Abd-el-Malek, fut placé à Ceuta, afin de commander le détroit. En 715, Mouça partit pour l'Orient, emportant un butin considérable, enlevé aux palais et aux églises de la péninsule. A sa suite marchaient enchaînées trente mille esclaves chrétiennes[2]. Ces riches présents ne purent désarmer la colère du khalife qui l'accabla de reproches et le frappa d'une forte amende. Peu de jours après, El-Oualid cessait de vivre et était remplacé par son frère Soléïman. C'était la chute des kaïsites ; mais Mouça, bien que kelbite, n'en profita pas et resta dans l'ombre jusqu'à sa mort.

SITUATION DE L'AFRIQUE ET DE L'ESPAGNE. — Cependant, en Afrique, les Berbères continuaient à se jeter en foule sur l'Espagne. La vue des prises rapportées par Mouça avait enflammé leur cupidité et redoublé l'ardeur des néophytes. Aussitôt qu'un groupe était prêt, on l'envoyait à la *guerre sainte*, et ce courant ininterrompu permettait

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 216, 348. En-Nouéïri, p. 345. El-Kaïrouani, p. 57 et suiv. El-Marrakchi (*Hist. des Almohades*, édit. arabe de Dozy, Leyde, 1847, p. 6 et suiv.).

2. Il est inutile de faire ressortir l'exagération de ce chiffre.

de se porter en avant, car les premiers arrivés s'étaient établis dans le territoire conquis. Les Arabes, profitant de la conquête faite par les Berbères, avaient commencé par garder pour eux la fertile Andalousie. Quant aux Africains, on les avait relégués dans les plaines arides de la Manche et de l'Estramadure, dans les âpres montagnes de Léon, de Galice, d'Asturie, où il fallait escarmoucher sans cesse contre les chrétiens mal domptés[1]. Les Musulmans, poussés par derrière par les arrivées incessantes, n'allaient pas tarder à franchir les Pyrénées. Des chefs arabes les conduisaient au pillage de la chrétienté.

Mouça avait partagé entre ses guerriers les terres et le butin conquis par les armes, en réservant toutefois le cinquième pour le prince. Les terres ainsi réservées formèrent le domaine public et furent cultivées par des indigènes, chrétiens ou convertis, qui reçurent comme salaire le cinquième des récoltes, en raison de quoi ils furent appelés *khemmas*. Dans les localités où les populations s'étaient soumises en vertu de traités, les chrétiens conservèrent leurs terres et leurs arbres, à charge de payer un impôt foncier. Du reste, un grand nombre de chrétiens embrassèrent l'islamisme, soit pour conserver leurs biens, soit pour échapper aux mauvais traitements. Selon une chronique latine, ces apostats répondaient aux reproches de leurs prêtres : « Si le catholicisme était la vraie religion, pourquoi Dieu aurait-il livré notre pays, qui pourtant était chrétien, aux sectateurs d'un faux prophète ? Pourquoi les miracles que vous nous racontez ne se sont-ils pas renouvelés, alors qu'ils auraient pu sauver notre patrie ? »[2].

Abd-el-Aziz, en Espagne, avait continué à étendre les conquêtes des Musulmans. Séduit par les charmes de la belle Egilone, veuve de Roderik, il l'avait épousée, bien qu'elle fût chrétienne. Il vivait en roi à Séville, nouvelle capitale du pays, et traitait les populations chrétiennes avec une grande douceur. Cette bienveillance irritait le fanatisme

---

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 255.

2. Dozy, *Recherches sur l'hist. de l'Espagne,* t. I, p. 19 et passim.
La loi musulmane dispose que tous les biens mobiliers ou immobiliers conquis les armes à la main appartiennent aux vainqueurs, déduction faite du cinquième revenant au prince. Les terres appartiennent au prince seul, lorsqu'elles sont acquises par traité ou échange. Les Infidèles peuvent acheter la faveur de continuer à les exploiter, en payant la Djazia (tribut). Ceux qui occupent les terres conquises sont frappés d'un cens déterminé, appelé *Kharadj*. L'infidèle se débarrasse de ces charges en devenant musulman. Le cinquième prélevé sur les dépouilles doit être employé par le prince en dépenses d'intérêt général. Voir *Institutions du droit musulman relatives à la guerre sainte*, par Reland, trad. Solvet (Alger, 1838), et Koran, sour. 8, v. 42.

des Musulmans, qui l'attribuaient à l'influence d'Egilone, et les ennemis du gouverneur répétaient qu'il était sur le point d'abandonner l'islamisme et de se déclarer roi indépendant.

GOUVERNEMENT DE MOHAMMED-BEN-YEZID. — Cependant le khalife Soléïman, après avoir cherché un homme digne de sa confiance, nomma comme gouverneur de l'Ifrikiya Mohammed-ben-Yezid, et le chargea de réclamer aux fils de Mouça des sommes considérables, sous le prétexte que leur père ne s'était pas acquitté des amendes à lui imposées. Dès son arrivée en Afrique, le nouveau gouverneur fit arrêter Abd-Allah et Abd-el-Malek et les tint dans une étroite captivité; El-Kaïrouani prétend même qu'ils furent mis à mort.

Ces procédés n'étaient pas faits pour rattacher Abd-el-Aziz au khalife. On dit qu'il rompit entièrement avec lui. Ne pouvant songer à l'attaquer ouvertement, Soléïman écrivit secrètement à El-Habib-ben-Abou-Obéïda, petit-fils du grand Okba, qui se trouvait en Espagne, et le chargea de le débarrasser de ce compétiteur par l'assassinat. Une conspiration s'ourdit autour d'Abd-el-Aziz et les conjurés le mirent à mort en pleine mosquée, pendant qu'il prononçait la prière du vendredi. Sa tête fut envoyée au khalife[1] (août-septembre 715). Le commandement de l'Espagne resta quelque temps entre les mains d'un neveu de Mouça-ben-Nocéïr, nommé Ayoub peu après, Mohammed-ben-Yezid, qui avait pris en mains l'administration de toutes les conquêtes de l'ouest, envoya comme lieutenant dans la péninsule, El-Horr-ben-Abd-er-Rahman.

GOUVERNEMENT D'ISMAÏL-BEN-ABD-ALLAH. — En octobre 717, le khalife Soléïman, étant mort, fut remplacé par Omar II. Peu après, Mohammed-ben-Yezid était rappelé et Ismaïl-ben-Abd-Allah, petit fils d'Abou-el-Mehadjer, venait prendre le commandement du Mag'reb. Il arriva avec l'ordre d'appliquer tous ses soins à achever la conversion des Berbères. Il paraît même que le khalife adressa aux indigènes du Mag'reb un manifeste qui fut répandu dans toute la contrée et qui eut pour conséquence d'entraîner un grand nombre de conversions[2]. Des missionnaires envoyés dans les régions reculées furent chargés d'éclairer les néophytes sur la pratique et les obligations de leur nouveau culte, car ils étaient fort ignorants sur ces matières ; on obtint des résultats réels.

1. En-Nouéïri, p. 379.
2. Fotouh-El-Boldane, cité par Fournel, *Berbers*, p. 270.

Jusqu'alors un certain nombre de Grecs et d'indigènes chrétiens avaient pu, ainsi que nous l'avons dit, continuer à résider dans leurs territoires et à pratiquer leur culte, en payant la capitation. Mais, soit que les ordres du khalife n'aient plus autorisé cette tolérance, soit que les prêtres jacobites d'Alexandrie aient entretenu des intrigues parmi ces populations, en les poussant à la révolte, ainsi que l'affirme El-Kaïrouani[1], les privilèges accordés aux chrétiens leur furent retirés, et ils durent se convertir ou émigrer. Ces mesures de coercition commencèrent à amener de la fermentation chez les Berbères qui étaient travaillés depuis quelque temps par des réfugiés kharedjites.

En Espagne, où Es-Samah avait remplacé El-Horr, les Musulmans avaient achevé la conquête des pays et commentaient à se lancer dans les défilés des Pyrénées.

GOUVERNEMENT DE YEZID-BEN-ABOU-MOSLEM. IL EST ASSASSINÉ. — Le règne d'Omar II ne fut pas plus long que celui de son prédécesseur. En février 720, ce prince mourait et Yezid II lui succédait. Avec ce khalife, le parti kaïsite revenait au pouvoir. Yezid-ben-Abou-Moslem, affranchi d'El-Hadjadj, fut retiré de la prison où il avait été détenu pendant les règnes précédents, et nommé au gouvernement du Mag'reb. Ce chef, qui, étant vizir de Syrie, avait traité avec une grande rigueur les populations de cette contrée, pensa qu'il pourrait agir de même à l'égard des Berbères. Il commença à mettre en pratique tout un système de vexations contre eux et voulut leur imposer, en outre des autres charges, la capitation. Les indigènes protestèrent, déclarant qu'ils étaient Musulmans et, par conséquent, affranchis de cette charge ; mais leurs doléances furent brutalement repoussées. Le gouverneur s'était entouré d'une garde berbère et il comptait s'assurer, par des faveurs, sa fidélité. Ayant voulu imposer à ses soldats l'obligation de porter des inscriptions tatouées sur les mains[2], selon l'usage des Grecs, les gardes, irrités de ce qu'ils considéraient comme une humiliation, assassinèrent le gouverneur pendant qu'il faisait la prière du soir, dans la mosquée. Les Berbères écrivirent alors au khalife pour protester de leur dévouement et demander qu'on leur rendit leur ancien gouverneur Mohammed-ben-Yezid. Peut-être celui exerça-t-il, durant quelques jours, le pouvoir.

Pendant ce temps, les Musulmans d'Espagne, sous la conduite

1. P. 63.

2. Sur la main droite le nom de l'individu ; sur la gauche le mot « garde » (*Berbers*, p. 272).

de leur gouverneur Es-Samah[1], avaient fait une expédition dans les Gaules. Parvenus sous les murs de Toulouse, ils se heurtèrent contre Eude, duc d'Aquitaine, et essuyèrent une défaite dans laquelle presque tous les guerriers restèrent sur le champ de bataille. Abd-er-Rahman-ben-Abd-Allah ramena en Espagne les restes de l'armée (721). Dans la Galice, un noyau de résistance nationale s'était formé, à la voix de Pélage, qui avait été proclamé roi par ses compatriotes.

GOUVERNEMENT DE BICHR-BEN-SAFOUANE. — Sur ces entrefaites, le khalife ayant nommé au gouvernement de l'Afrique Bichr-ben-Safouane de la tribu de Kelb, ce général arriva à Kaïrouan et un de ses premiers actes fut d'envoyer en Espagne Anbaça le kelbite, avec mission de relever les armes musulmanes, et surtout d'augmenter le tribut fourni au khalifat par cette province (721). Pour obtenir ce résultat, le gouverneur ne trouva rien de mieux que de faire payer aux chrétiens un double impôt[2].

Après avoir apaisé les séditions qui s'étaient produites sur différents points de la Berbérie, Bichr alla en Orient présenter ses hommages et ses présents au nouveau khalife Hicham, qui avait remplacé son frère Yezid II, mort en 724. Confirmé dans ses fonctions, le gouverneur revint à Kaïrouan. Peu après, Anbaça étant mort, il nomma à sa place Yahïa-ben-Selama le kelbite. Cet officier s'attacha à faire restituer aux chrétiens les biens qui leur avaient été enlevés par son prédécesseur.

En 727, Bichr fit une expédition en Sicile et revint chargé de butin. Quelques mois après, le gouverneur cessait de vivre ; avant de mourir, il avait désigné pour lui succéder un de ses compatriotes, espérant que le khalife ratifierait son choix ; mais il n'en fut pas ainsi et le kelbite se disposa à résister, même par les armes, au nouveau chef.

GOUVERNEMENT DE OBEÏDA-BEN-ABD-ER-RAHMAN. — Hicham, qui depuis le commencement de son règne avait favorisé les Yéménites, sembla, à partir de ce moment, faire pencher la balance pour leurs rivaux. Ce fut ainsi qu'il nomma au gouvernement de l'Afrique un kaïsite nommé Obeïda-ben-Abd-er-Rahman. Cet officier, prévenu des dispositions hostiles de la population de Kaïrouan, arriva à

1. Ce chef avait dû être nommé en Espagne, ainsi que nous l'avons dit, en remplacement d'El-Horr ; cependant En-Nouéïri attribue à celui-ci les faits que nous retraçons (p. 357).

2. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 227.

l'improviste devant cette ville, à la tête d'une troupe de gens de sa tribu, et s'en empara par surprise. « Il sévit contre les kelbites, avec une cruauté sans égale. Après les avoir fait jeter dans les cachots, il les mit à la torture et, afin de contenter la cupidité de son souverain, il leur extorqua des sommes énormes[1]. »

L'influence des kelbites avait, jusqu'alors, régné à peu près sans conteste en Espagne. Obéïda envoya dans la péninsule plusieurs officiers qui ne purent parvenir à se faire accepter. Enfin, en 729, le kaïsite Haïtham-ben-Obéïd arriva en Espagne avec des forces suffisantes et se fit l'exécuteur de toutes les haines de sa tribu : quiconque avait un nom ou une fortune fut livré au supplice, et le pays gémit pendant près d'un an sous la tyrannie la plus affreuse. Enfin, les plaintes des opprimés parvinrent à la cour d'Orient, et, en présence de tels excès, le khalife n'hésita pas à destituer Haïtham. Abd-er-Rahman-ben-Abd-Allah, yéménite de race, fut nommé gouverneur à sa place. Quant à Haïtham, il fut accablé d'opprobres et renvoyé, chargé de fers, à Obéïda, qui se contenta de le tenir en prison, malgré les ordres du khalife. Les Kelbites attendaient sa mort comme réparation à eux légitimement due ; voyant qu'il allait échapper à leur vengeance, ils adressèrent à Hicham une pièce de vers dans laquelle ils lui exposèrent éloquemment leurs doléances, en lui laissant entendre qu'un tel déni de justice aurait pour conséquence de les pousser à la révolte.

Le khalife tenait avant tout à conserver l'Espagne ; il destitua Obéïda et lui envoya l'ordre d'avoir à se présenter devant lui[2].

INCURSIONS DES MUSULMANS EN GAULE. BATAILLE DE POITIERS. — Le premier soin d'Abd-er-Rahman, nommé au commandement de l'Espagne, avait été de préparer une grande expédition contre les Gaules. Il tenait à venger les désastres de Toulouse, et il était attiré par la richesse de ces campagnes, qu'il avait parcourues avec Samah. Un certain Othman, officier berbère qui commandait la limite septentrionale, était entré en relations avec Eude et avait obtenu sa fille en mariage. Abd-er-Rahman, considérant ce fait comme une trahison, vint, en 731, attaquer Othman, le défit et envoya au khalife la tête du traître et sa femme. Le duc d'Aquitaine, occupé alors à repousser une invasion de Karl, duc des Franks, n'avait pu venir en aide à son gendre[3].

---

1. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 220.
2. Voir pour l'hist. des gouv. d'Esp. *El Marrakchi* (Ed. or. de Dozy, p. 6 à 11).
3. Henri Martin, *Histoire de France*, t. II, p. 190 et suiv.

En 732, Abd-er-Rahman, ayant reçu de puissants renforts d'Afrique et réuni une armée considérable, traverse les Pyrénées et inonde l'Aquitaine. Marchant droit devant lui, il arrive sous les murs de Bordeaux. Eude l'y attend avec toutes ses forces, mais la fortune est infidèle au prince chrétien : son armée est écrasée et, s'il échappe au désastre, c'est pour voir, dans sa fuite, les flammes dévorant sa métropole. Après avoir saccagé l'Aquitaine, les Musulmans passent la Loire, enlèvent et pillent Poitiers et marchent sur Tours, où, leur a-t-on dit, se trouve la plus riche basilique de la Gaule.

Cependant, Karl n'est pas resté inactif ; il a publié le ban de guerre et tout le monde a répondu à son appel. « Les plus impraticables marécages de la mer du Nord, les plus sauvages profondeurs de la Forêt-Noire vomirent des flots de combattants demi-nus qui se précipitèrent vers la Loire, à la suite des lourds escadrons austrasiens tout chargés de fer[1]. » Eude s'est joint à Karl en lui faisant hommage de vassalité et lui a amené les débris de ses troupes.

Dans le mois d'octobre, les deux armées se trouvèrent en présence en avant de Poitiers. On passa plusieurs jours à s'observer et, enfin, les Musulmans se développèrent dans la plaine et attaquèrent les Franks avec leur impétuosité habituelle. Mais les guerriers austrasiens, tenus en haleine par vingt années de guerres incessantes, essuyèrent, sans broncher, cet assaut tumultueux, et, pendant toute la journée, restèrent inébranlables sous la grêle de traits de leurs ennemis. Vers le soir, Eude et les Aquitains, ayant attaqué de flanc le camp des Musulmans, ceux-ci se retournèrent pour voler à la défense du butin amoncelé dans les tentes. Aussitôt les escadrons austrasiens s'ébranlent et fondent comme la foudre sur leurs ennemis, dont ils font un carnage horrible. En vain Abd-er-Rahman essaye de rallier ses guerriers ; il tombe avec eux sous les coups du vainqueur.

La nuit avait interrompu la lutte, de sorte que les Chrétiens n'avaient pas pu juger de l'importance de leur victoire. Mais le lendemain, alors qu'ils se disposaient à attaquer le camp, ils s'aperçurent qu'il était vide. Les Musulmans avaient fui pendant la nuit, en abandonnant tout leur butin aux mains des guerriers du Nord.

Cette belle victoire sauvait, pour le moment, la chrétienté, mais il est probable que les Mulsulmans n'auraient pas tardé à reparaître plus nombreux en Gaule, si l'émigration berbère n'avait pas été arrêtée par les événements dont l'Afrique va être le théâtre.

---

1. Henri Martin, *Histoire de France*, t. II, p. 202.

GOUVERNEMENT D'OBÉÏD-ALLAH-BEN-EL-HABBAB. — Nous avons vu que le gouverneur Obéïda avait été rappelé en Orient par le khalife. Après son départ l'autorité fut exercée d'une façon temporaire par Okba-ben-Kodama. Cette situation se prolongea pendant dix-huit mois, et ce ne fut qu'à la fin du printemps de l'année 734 que le titulaire fut nommé. C'était un kaïsite du nom d'Obéïd-Allah-ben-el-Habhab, très dévoué à sa tribu et à son souverain, mais méprisant profondément les populations vaincues. Il arriva en Afrique pénétré de ces idées et traita les Berbères avec la plus grande injustice.

Sur ces entrefaites, un certain Abd-el-Malek, qui avait succédé à Abd-er-Rahman dans le commandement de l'Espagne, essuya une nouvelle défaite dans les Pyrénées. Le gouverneur en profita pour le remplacer par Okba-ben-el-Hadjadj et, sous l'impulsion de ce chef, les Musulmans opérèrent de nouvelles razzias en Gaule. Alliés au comte de Provence, Mauronte, ils pénétrèrent dans la vallée du Rhône et vinrent prendre et saccager la ville de Lyon. Remontant le cours de la Saône, ils dépouillèrent les cités et les monastères sans que les populations terrifiées songeassent à leur résister. Mais bientôt Karl et ses Franks parurent, et les Musulmans regagnèrent en hâte les régions du midi. Après avoir tenté une faible résistance à Avignon, ce fut derrière les remparts de Narbonne qu'ils concentrèrent toutes leurs forces, et Karl essaya en vain de prendre cette ville.

DESPOTISME ET EXACTIONS DES ARABES. — A Kaïrouan, Obéïd-Allah continuait à faire peser son despotisme sur les Berbères. Non content de leur enlever leurs filles pour en peupler les sérails de Syrie, il s'amusait à décimer leurs troupeaux pour chercher dans les entrailles des brebis des agneaux à duvet fin couleur de miel[1]. Le peuple frémissait sous cette tyrannie et sa colère contenue n'allait pas tarder à faire explosion. Le gouverneur avait nommé son fils Ismaïl au commandement du Mag'reb extrême. De Tanger, Ismaïl avait fait plusieurs expéditions dans l'intérieur et notamment dans le Sous, où il avait frappé de lourdes contributions. Obéïd-Allah, alléché par le succès de cette campagne, nomma commandant de Tanger un certain Omar-el-Moradi et envoya son fils Ismaïl dans le Sous, en lui adjoignant le général El-Habib-ben-Abou-Obéïda et en le chargeant d'exécuter une grande reconnaissance dans l'extrême sud. Les Arabes parcoururent alors tout le désert, contraignirent les Sanhadja-au-voile à recevoir l'islamisme, et

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, p. 234. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 337.

s'avancèrent jusqu'au Soudan. Ils rentrèrent dans le Mag'reb en ramenant un nombre considérable d'esclaves et en rapportant un riche butin.

Ces succès avaient porté l'audace des Arabes à son comble ; les excès que nous avons retracés n'étaient pas suffisants : Ismaïl, de concert avec Omar-el-Moradi, prétendit prélever, en outre des impôts réguliers, le quint sur les populations soumises. Cette fois la mesure était comble. En 740, Obéïd-Allah rappela du Mag'reb une partie des troupes et les envoya contre la Sicile, sous le commandement d'El-Habib. L'occasion attendue par les Berbères se présentait enfin ; ils ne la laissèrent pas échapper.

RÉVOLTE DE MÉÏCERA. — SOULÈVEMENT GÉNÉRAL DES BERBÈRES. — Un chef de la tribu des Matr'ara (Faten), nommé Méïcera, se fit le promoteur de la révolte. Les Berbères du Mag'reb, Matr'ara, Miknaça, Berg'ouata et autres, accoururent à sa voix. Tous avaient adopté dans les dernières années les doctrines kharedjites et s'étaient affiliés principalement à la secte sofrite, de sorte que le soulèvement national se doublait d'une révolte religieuse.

Ce grand rassemblement, s'étant porté sur Tanger, se rendit facilement maître de celle ville. Omar-el-Moradi y fut mis à mort. De là, les rebelles marchèrent vers le Sous et, s'étant emparés d'Ismaïl, lui infligèrent le même sort. Ces événements eurent un retentissement énorme en Afrique. Les Kharedjites de l'Ifrikiya, appartenant en général à la secte éïbadite, répondirent à l'appel de leurs frères du Mag'reb, et le feu de la révolte se répandit partout. Méïcera proclama l'indépendance berbère et l'obligation du culte Kharedjite, seul orthodoxe.

Dès qu'il eut reçu ces importantes nouvelles, Obéïd-Allah s'empressa de rappeler les troupes de l'expédition de Sicile et de donner l'ordre à Okba, gouverneur de l'Espagne, d'aller en Mag'reb combattre les rebelles. En même temps, il réunit tous ses soldats de race arabe et les fit partir pour l'Ouest, sous le commandement de Khaled-ben-el-Habib. Méïcera offrit le combat aux Arabes en avant de Tanger ; mais, après une lutte longue et meurtrière, les Berbères durent chercher un refuge dans la ville. Méïcera, accusé d'impéritie ou de vue, ambitieuses, fut tué dans une sédition. Bientôt la lutte contre les Arabes recommença et, comme les Berbères reçurent, pendant le combat, un renfort de Zenètes, commandé par Khaled-ben-Hamid, la victoire ne tarda pas à se prononcer pour eux. Tous les Arabes y périrent et cette bataille fut appelée par eux « *la journée des nobles* ». Khaled-ben-Hamid, qui avait si

heureusement déterminé la victoire, fut élu chef des rebelles[1].

La nouvelle de ce succès eut un effet immense et la révolte se propagea aussitôt en Espagne. Okba avait essayé, sans succès, de combattre les rebelles du Mag'reb; il fut déposé par un mouvement populaire et remplacé par son prédécesseur Abd-el-Melek, et alla mourir à Narbonne (fin décembre 740).

DÉFAITE DE KOLTOUM A L'OUAD-SEBOU. — Lorsque ces événements furent connus en Orient, le khalife Hicham entra dans une violente colère : « Par Dieu! dit-il, je ferai sentir à ces rebelles le poids de la colère d'un Arabe ! Je leur enverrai une armée telle qu'ils n'en virent jamais dans leur pays : la tête de colonne sera chez eux, pendant que la queue en sera encore chez moi. J'établirai un camp de guerriers arabes à côté de chaque château berbère[2] ! » Il rappela sur-le-champ Obéïd-Allah et s'occupa de la formation d'une armée expéditionnaire. A cet effet il tira des milices de Syrie un corps considérable de cavalerie et en confia le commandement au kaïsite Koltoun-ben-Aïad. Dans le courant de l'été 741, ce général arriva en Ifrikiya, après avoir rallié les contingents de l'Égypte, de Barka et de la Tripolitaine. L'effectif de son armée s'élevait à une trentaine de mille hommes. Le khalife avait recommandé à ces troupes de commettre en Afrique les plus grandes dévastations.

Parvenu à Kaïrouan, Koltoum y fut très mal reçu par la colonie arabe qui détestait les Syriens. Quand El-Habib avait reçu, en Sicile, l'ordre de rentrer, il venait de s'emparer de Syracuse et de remporter de grands succès qui pouvaient faire présager la conquête de toute l'île[3]. Dès son retour il s'était porté avec toutes ses forces jusqu'à la hauteur de Tiharet pour contenir les Berbères et couvrir Kaïrouan; lorsque l'armée d'Orient l'eut rejoint, les deux troupes faillirent en venir aux mains. Baleg, qui commandait l'avant-garde des Syriens avait donné le signal du combat, mais des officiers s'interposant parvinrent à empêcher la lutte. L'armée continua sa marche vers l'ouest sans rencontrer aucun ennemi; elle pénétra dans le Mag'reb extrême, et enfin trouva les Kharedjites sur les bords du Sebou, dans une position qu'ils avaient choisie, à

1. Nous adoptons ici une opinion qui s'écarte de celle de M. Dozy (t. I, p. 242) et de M. Fournel (p. 228) ; mais il est peu probable que Khaled eut été élu chef de la révolte avant d'avoir déterminé la victoire de la journée des nobles.

2. En Nouéïri, p. 360, 361.

3. Michele Amari, *Storia*, t. I, p. 173 et suiv.

Bakdoura, Ils étaient là en nombre considérable, presque nus, la tête rasée, remplis d'enthousiasme. El-Habib voulut faire entendre quelques conseils que sa longue pratique des Berbères lui donnait le droit de présenter. Mais l'impétueux Baleg repoussa dédaigneusement son offre. Koltoum confia à Baleg le commandement de la cavalerie syrienne, se réserva celui de l'infanterie du centre et mit deux autres chefs à la tête des troupes d'Afrique, de sorte qu'El-Habib ne dut combattre que comme un simple guerrier.

La brillante cavalerie syrienne, ayant entamé l'action, fut accueillie par le cri de guerre des Kharedjites. Selon Ibn-Khaldoun, les Berbères portèrent le désordre dans le camp des Syriens en lançant au milieu d'eux des chevaux affolés, à la queue desquels ils avaient attaché des outres remplies de pierres. Malgré les pertes qu'il avait éprouvées, Baleg ramena au combat environ sept mille de ses cavaliers et, les ayant entraînés dans une charge furieuse, parvint à traverser toutes les lignes des Berbères ; mais ceux-ci étaient si nombreux qu'une partie des leurs, faisant volte-face, lui tinrent tête pendant que le reste luttait corps à corps avec les fantassins de Koltoum et les troupes d'Afrique. El-Habib et les principaux chefs étant morts, ces troupes se mirent en retraite, abandonnant les Syriens abhorrés à leur malheureux sort. Koltoum lutta avec la plus grande vaillance, en récitant des versets du Koran jusqu'au moment où il tomba percé de coups. La bataille était perdue. Les Kharedjites poursuivirent les fuyards et en firent un grand massacre. Quant aux cavaliers syriens de Baleg, ils furent bientôt forcés, malgré tout leur courage, de se mettre en retraite vers le nord-ouest, puisque le chemin opposé leur était coupé. Ils gagnèrent avec beaucoup de peine Tanger où ils ne purent pénétrer et de là se réfugièrent à Ceuta (742)[1].

VICTOIRES DE HANDHALA SUR LES KHAREDJITES DE L'IFRIKIYA. — Dès que la nouvelle de ce succès parvint dans l'est, les tribus de l'Ifrikiya se mirent en état de révolte. Un certain Okacha-ben-Aïoub, de la tribu des Houara, essaya même de soulever Gabès. Mais le général Abd-er-Ralman-ben-Okba, qui commandait à Kaïrouan où il avait rallié les fuyards de l'Ouad-Sebou, marcha contre les rebelles et les contraignit à chercher un refuge dans le sud. Okacha y rejoignit Abd-el-Ouahad-ben-Yezid, qui était à la tête des autres tribus houarides, et

1. Ibn-Kbaldoun, t. I, p. 216, 235 et suiv. En-Nouéïri, p. 360. El-Kaïrouani, p. 69.

tous deux s'appliquèrent à soulever les tribus du sud de l'Ifrikiya, jusqu'au Zab.

Cependant le khalife avait expédié au kelbite Handhala-ben-Safouan, gouverneur de l'Égypte, l'ordre de se porter au plus vite en Ifrikyia, avec toutes les forces disponibles. Ce général parvint à Kaïrouan dans le courant du printemps et s'occupa aussitôt de l'organisation de son armée. Mais bientôt il apprit que les Kharedjites, divisés en deux corps, s'avançaient contre lui et que l'un d'eux, commandé par Okacha, avait pénétré dans la plaine et était venu prendre position à El-Karn, entre Djeloula et Kaïrouan. Le seul espoir de succès consistait à attaquer séparément les rebelles ; Handhala le comprit et, sans perdre un instant, il marcha sur El-Kara, attaqua ses ennemis avec la plus grande vigueur, les mit en déroute, s'empara de leur camp et fit prisonnier Okacha. Mais ce n'était là que la partie la plus facile de la tâche. Abd-el-Ouahad était descendu du Zab à la tête d'un rassemblement considérable et avait déjà atteint Badja, où les fuyards d'El-Karn l'avaient rallié.

Handhala lança contre lui sa cavalerie pour le contenir, tandis qu'à Kaïrouan on armait tous les hommes valides. Les Kharedjites repoussèrent facilement les troupes envoyées contre eux, puis ils s'avancèrent jusqu'à Tunis, où Abd-el-Ouahad se fit, dit-on, proclamer khalife. De là, les rebelles vinrent prendre position à El-Asnam, dans le canton de Djeloula ; leur armée présentait, si l'on en croit les auteurs arabes, un effectif de 300,000 combattants, mais ce chiffre est évidemment exagéré.

La situation était fort critique pour les Arabes. Handhala enrôlait tous les hommes valides, en offrant même une prime à ceux dont le patriotisme n'était pas assez ardent; il put réunir ainsi dix mille recrues qui, jointes à ses vieilles troupes, lui constituèrent une armée assez nombreuse. On passa la nuit à armer les volontaires, à la lueur des flambeaux, et le lendemain, ces soldats pleins d'ardeur, ayant brisé les fourreaux de leurs épées, marchèrent à l'ennemi. Dès le premier choc, l'aile gauche des Kharedjites fléchit ; la gauche des Arabes, qui avait perdu du terrain, revint alors à la charge et bientôt toute la ligne des Berbères fut enfoncée. Ce fut alors une mêlée affreuse qui se termina par la victoire des Arabes. Selon En-Nouéïri, cent quatre-vingt mille Kharedjites restèrent sur le champ de bataille. Abd-el-Ouahad y trouva la mort, Okacha, moins heureux fut livré au bourreau (mai 742).

Ce beau succès permettait aux Arabes de se maintenir à Kaïrouan et de se préparer à de nouvelles luttes contre les Kharedjites du Mag'reb, demeurés dans l'indépendance absolue.

RÉVOLTE DE L'ESPAGNE. LES SYRIENS Y SONT TRANSPORTÉS. — Les Syriens qui, avec Baleg, s'étaient réfugiés à Ceuta, après la défaite du Sebou, ne tardèrent pas à se trouver dans une situation très critique. Bloqués de tous côtés par les Berbères, et manquant de vivres, ils s'adressèrent au gouverneur de l'Espagne en le suppliant de venir à leur aide, ou de leur fournir le moyen de traverser le détroit. Mais Abd-el-Malek était Médinois ; il avait lutté autrefois contre les Syriens et, vaincu par eux, avait assisté aux excès dont ils avaient souillé leur victoire. Il repoussa avec hauteur les demandes de Baleg et défendit, sous les peines les plus sévères, qu'on envoyât des secours aux Syriens. Un Arabe de la tribu de Lakhm, leur ayant fait passer deux barques chargées de blé, périt dans les tortures[1]. Ainsi les Syriens restaient à Ceuta, en proie aux souffrances de la faim; ils avaient mangé leurs chevaux et semblaient voués à un trépas certain, lorsque des circonstances imprévues vinrent changer la face des choses.

Nous avons vu que les Berbères, en Espagne, n'avaient pas été favorisés lors du partage des terres, bien qu'ils eussent été les véritables conquérants. Il en était résulté chez eux une grande irritation contre les Arabes et, comme ils avaient adopté, de même que leurs frères du Mag'reb, les doctrines Kharedjites, la révolte de Meïcera fut saluée chez eux par un seul cri d'enthousiasme, suivi d'une levée de boucliers. L'insurrection, partie de la Galice, devint bientôt générale. Partout les Arabes furent expulsés et durent chercher un refuge dans l'Andalousie. Les Berbères élurent alors un chef, ou imam, et divisèrent leurs forces en trois corps qui devaient marcher simultanément sur Tolède, Cordoue et Algésiras. De cette dernière ville, on se trouvait la flotte, on serait allé en Mag'reb chercher des renforts berbères.

Les Arabes étaient peu nombreux en Espagne et tiraient toutes leurs forces des Africains. La situation devenait critique et, dans cette conjoncture, Abd-el-Malek ne vit son salut que dans l'appui de ces Syriens qu'il avait juré de laisser mourir de faim. Il entra de nouveau en pourparlers avec eux et conclut un traité par lequel il fut stipulé que les Syriens lui fourniraient leur aide pour combattre la révolte des Berbères ; qu'après l'avoir domptée, ils évacueraient l'Espagne et qu'un certain nombre d'otages, choisis parmi les chefs, seraient gardés dans une île pour assurer l'exécution de ces conventions. De son côté, Baleg exigea que, lorsque ses hommes seraient rapatriés, ils fussent emmenés tous ensemble et déposés dans une contrée d'Afrique soumise à l'autorité arabe.

---

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 254.

Les Syriens débarquèrent en Espagne dans le plus triste état et il fallut d'abord les habiller et leur donner à manger ; mais ils furent bientôt refaits et, comme la colonne berbère marchant sur Algésiras était déjà à Médina-Sidonia, ils se portèrent contre elle avec toutes les forces arabes et la mirent en déroute. Ils attaquèrent ensuite celle qui avait Cordoue pour objectif, et lui infligèrent le même sort. La troisième armée berbère assiégeait Tolède depuis près d'un mois ; les Syriens la forcèrent à lever le siège de cette ville et, malgré le grand nombre des rebelles, parvinrent encore à en triompher[1].

Ainsi la domination arabe en Espagne était sauvée ; mais de nouvelles difficultés allaient naître du succès même des Syriens. Baleg, invité par Abd-el-Malek à se retirer, conformément aux clauses du traite, éluda l'exécution de sa promesse; il se sentait maître de la position, était gorgé de butin et ne se souciait nullement de courir de nouveaux hasards. Des contestations s'élevèrent, on s'aigrit, on se menaça de part et d'autre, et enfin Baleg, levant le masque, chassa Abd-el-Malek de son palais et se fit proclamer gouverneur à Cordoue. Les Syriens, méconnaissant la voix de leur chef, se saisirent d'Abd-el-Malek, alors nonagénaire, et lui firent endurer un supplice aussi ignominieux que celui infligé par lui à l'homme qui leur avait envoyé des vivres à Ceuta (742).

Le meurtre d'Abd-el-Malek eut un grand retentissement en Espagne. Tous les Arabes, même ceux qui étaient en France, accoururent en Andalousie. Abd-er-Rahman, gouverneur de Narbonne, ayant réuni ses forces à celles d'Abd-er-Rahman-ben-Habib, marcha contre les Syriens et tua Baleg de sa propre main. Néanmoins la victoire resta à ces étrangers. Taâleba, qui avait pris le commandement, surprit les Arabes pendant qu'ils célébraient une fête[2], en fit un grand massacre et réduisit en esclavage dix mille prisonniers.

Les Arabes d'Espagne ayant appris que les Syriens se disposaient à massacrer tous leurs prisonniers adressèrent, à Hendhala un pressant appel, et cet émir envoya en Espagne un officier du nom d'Abou-el-Khattar, avec quelques troupes. Il arriva à Cordoue au moment où les Syriens, avant de préluder au massacre de leurs esclaves, les vendaient au rabais, pour un chien ou pour un bouc. Malgré l'opposition de Taâleba il fit mettre en liberté tous ces Musulmans ; puis il éloigna successivement les chefs turbulents, tels que Taâleba et Abd-er-Rahman-ben-Habib,

---

1 Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. I, p. 257 et suiv.

2. Dans les guerres entre musulmans, les jours de fête étaient toujours des très strictement observées.

et enfin, il distribua aux Syriens des terres et les répartit dans les districts d'Ocsonoba, de Béja, de Murcie, de Niébla, de Séville, de Sidona, d'Algesiras, de Regio, d'Elvira et de Jaën. Les tenanciers établis sur ces terres reçurent l'ordre de donner à ces nouveaux maîtres le tiers de leurs récoltes, qu'ils versaient précédemment à l'État[1]. L'obligation de fournir le service militaire fut imposée aux Syriens et on les forma en milices ou *Djond*.

L'introduction de ce nouvel élément en Espagne mit fin à la suprématie des fils des Défenseurs. La fusion de ces diverses races : berbère, arabe et syrienne, devait former plus tard cette belle et intelligente nation maure d'Espagne ; mais avant d'arriver à cette cohésion elle avait à traverser encore de longues années de guerres civiles et d'anarchie.

Les nouvelles conditions dans lesquelles se trouvaient l'Espagne et l'Afrique depuis la révolte kharedjite font comprendre pourquoi la belle victoire de Karl à Poitiers suffit à délivrer la Gaule de l'invasion musulmane. La marche des Berbères vers le sud ayant dégarni les provinces du nord de l'Espagne, les chrétiens en profitèrent pour reconquérir de vastes régions dans la direction du midi.

ABD-ER-RAHMAN-BEN-HABIB USURPE LE GOUVERNEMENT DE L'IFRIKIYA. — Nous avons dit qu'Abd-er-Rahman-ben-Habib, petit-fils d'Okba, avait quitté l'Espagne ; peut-être avait-il été éloigné par le nouveau gouverneur, peut-être aussi, comme l'affirment certains auteurs, avait-il pris la fuite. Il se réfugia en Tunisie et se tint dans l'expectative, entouré d'un certain nombre d'adhérents. Sur ces entrefaites, le khalife Hicham étant mort (février 743), l'Orient devint le théâtre de nouveaux troubles sous les règnes éphémères de ses successeurs Oualid II, Yezid III et Ibrahim.

Abd-er-Rahman profita de cette anarchie pour lever le masque et revendiquer le gouvernement de l'Ifrikiya. Il écrivit à Hendhala en le sommant avec hauteur de lui céder le pouvoir. Ce dernier était parfaitement en mesure de résister à de pareilles prétentions, mais, soit qu'il lui répugnât de verser le sang musulman, ainsi que l'affirme En-Nouéïri, et de donner aux schismatiques le spectacle d'une guerre entre orthodoxes, soit qu'il ne fût pas sûr de ses troupes, il préféra tenter les moyens de conciliation et envoya à Abd-er-Rahman une députation de notables, chargés de lui faire entendre la voix de la raison. Cet acte de faiblesse ne

1. Dozy, *loc. cit*., p. 268. El-Kaïrouani, p. 70.

servit qu'à augmenter l'arrogance du rebelle : il fit mettre les envoyés aux fers et adressa à Hendhala une nouvelle et pressante sommation. Ce chef préféra alors se démettre du pouvoir. Il convoqua le cadi et les notables de Kaïrouan, ouvrit en leur présence le trésor public, en retira la somme nécessaire à son voyage et, étant sorti de la ville, prit la route de l'Orient. Abd-er-Rahman fit alors son entrée à Kaïrouan et prit possession du gouvernement de l'Ifrikiya.

Les populations arabes établies sur le littoral de la Tripolitaine et de la Tunisie se déclarèrent contre l'usurpateur, et, ayant fait alliance avec les Berbères, se mirent bientôt en révolte ouverte. Deux chefs des Houara, Abd-el-Djebbar et El-Hareth, s'avancèrent avec leurs bandes jusqu'aux portes de Tripoli. Mais Abd-er-Rahman ne se laissa point intimider; il attaqua en détail tous ses ennemis, les défit et les contraignit de rentrer dans l'obéissance[1].

CHUTE DE LA DYNASTIE OMEÏADE. ÉTABLISSEMENT DE LA DYNASTIE ABBASSIDE. — L'anarchie continuait à désoler l'Orient. Un nouveau khalife oméïade, du nom de Merouan, avait renversé l'infâme Ibrahim et pris le pouvoir ; mais il avait à lutter contre les kharedjites et les chiaïtes et, en outre, contre les descendants d'El-Abbas, oncle du prophète, qui s'étaient transmis, de père en fils, le titre d'imam. Après plusieurs années de luttes acharnées, Abou-l'Abbas-es-Saffah fut proclamé khalife par les abbassides (30 octobre 749). Merouan, ayant marché contre ses troupes, essuya plusieurs défaites et trouva la mort dans un dernier combat (août 750). Avec lui finit la dynastie des oméïades, Abou-el-Abbas-es-Saffah s'assit alors sur le trône de Damas et ainsi la dynastie des abbassides succéda à celle qui avait été fondée quatre-vingt-dix ans auparavant par le Mekkois Moaouïa.

Abd-er-Rahman fit aussitôt reconnaître en Ifrikiya l'autorité abbasside et fut confirmé par le nouveau khalife dans les fonctions qu'il avait usurpées.

---

1. Ibn-Kbaldoun, t. I, p. 219, 276. En-Nouéïri, p. 364 et suiv.

CHAPITRE IV

RÉVOLTE KHAREDJITE. FONDATIONS DE ROYAUMES INDÉPENDANTS
750 - 772

Situation des Berbères du Mag'reb au milieu du VIIIe siècle. — Victoire de Abd-er-Rahman ; il se déclare indépendant. — Assassinat de Abd-er-Rahman. — Lutte entre El-Yas et El-Habib. — Prise et pillage de Kaïrouan par les Ourfeddjouma. — Les Miknaca fondent un royaume à Sidjilmassa. — Guerres civiles en Espagne. — L'Oméiade Abd-er-Rahman débarque en Espagne. — Fondation de l'empire oméïade d'Espagne. — Les Ourfeddjouma sont vaincus par les Eïbadites de l'Ifrikiya. — Défaites des Kharedjites par Ibn Achath. — Ibn-Achath rétablit à Kaïrouan le siège du gouvernement. — Fondation de la dynastie rostemide à Tiharet. — Convernement d'El-Ar'leb-ben-Salem. — Gouvernement d'Omar-ben-Hafs dit Hazarmed. — Mort d'Omar. — Prise de Kaïrouan par les kharedjites.

SITUATION DES BERBÈRES DU MAG'REB AU MILIEU DU VIIIe SIÈCLE. — Après la mort de Khaled, chef des Zenata, le commandement de ces tribus était échu à Abou-Korra, des Beni-Ifrene. Ces schismatiques, toujours en révolte contre le khalifat, s'étaient établis à Tlemcen et exerçaient leur suprématie sur la partie méridionale et occidentale du Mag'reb central[1].

Le Mag'reb extrême était également indépendant. Dans la vallée de la Moulouia, dominait la tribu des Miknaça, dont l'influence s'étendait jusque sur les oasis du désert marocain

Enfin, sur le littoral de l'Atlantique, les Berg'ouata avaient acquis une grande puissance. Un certain Salah, fils de Tarif, venait s'y créer un nouveau schisme. Il se faisait passer pour prophète et avait composé en *langue berbère* un nouveau Koran. Un certain nombre de pratiques du culte avaient été modifiées par lui. Nous verrons, sous les descendants de ce prophète, ce schisme devenir un sujet de guerres implacables entre les Berbères[3].

Ainsi, de toutes parts, des tribus se disposent à entrer en scène et à jouer un rôle prépondérant, jusqu'à ce qu'elles soient remplacées par d'autres, après s'être usées dans les luttes politiques.

---

1. Ibn-Khaldoun, t. III, p. 199.
2. *Ibid.*, t. I, p. 259.
3. *Ibid.*, t. II, p. 125 et suiv. El Bekri, passim.

VICTOIRES DE ABD-ER-RAHMAN ; IL SE DÉCLARE INDÉPENDANT. — L'Ifrikiya avait été sinon pacifiée, du moins réduite au silence ; mais tout le Mag'reb était encore en pleine insurrection. Abd-er-Rahman se décida à y faire une expédition et, vers 752, il alla attaquer Abou-Korra auprès de Tlemcen, ville fondée depuis peu par les Beni-Ifrene. Abou-Korra, soutenu par les tribus zenètes, essaya en vain de résister ; il fut vaincu et contraint d'abandonner sa capitale aux Arabes. Poursuivant ses succès, Abd-er-Rahman pénétra dans le Mag'reb extrême et obtint une soumission à peu près générale des Berbères. Il est probable cependant que les Berg'ouata ne reconnurent pas son autorité, car ils étaient devenus fort puissants. Salah, qui avait succédé à son père Tarif, dans le commandement de la tribu, s'était arrogé le titre de prophète et avait obtenu beaucoup d'adhésions à la nouvelle doctrine[1].

De retour en Ifrikiya, après avoir laissé son fils El-Habib pour le représenter dans le Mag'reb, Abd-er-Rahman lança ses troupes contre la Sicile et la Sardaigne. Les rivages de ces îles furent livrés au pillage et les populations soumises, dit-on, à la capitation.

Cependant, en Orient, le khalife Abou-Djâfer-el-Mansour II avait succédé à son frère Abou-l'Abbas, décédé le 9 juin 754. Le nouveau khalife s'empressa de confirmer Abd-er-Rahman dans son commandement ; mais les grands succès remportés par le gouverneur, son éloignement du siège du khalifat, avaient sans doute réveillé en lui des idées d'indépendance. Il envoya à son souverain des cadeaux sans valeur et s'excusa de ne pas lui offrir d'esclaves, sous le prétexte que la Berbérie n'en fournissait pas, puisque les populations étaient musulmanes. Le khalife fut très irrité de ce procédé et, après un échange d'observations, il adressa à son lieutenant une lettre conçue dans des termes injurieux et menaçants. Le petit-fils d'Okba résolut alors de rompre toute relation avec son suzerain : s'étant rendu en grande pompe à la mosquée, il y prononça la prière publique; puis il se répandit en invectives contre le khalife abbasside, se déclara délié de tout serment envers lui et déchira les vêtements d'investiture qu'il avait reçus d'Orient. Lançant au loin ses sandales, il s'écria : « Je rejette aujourd'hui son autorité comme je rejette ces sandales. » Il adressa ensuite, dans toutes ses provinces, un manifeste annonçant sa déclaration d'indépendance.

ASSASSINAT D'ABD-ER-RAHMAN. — Abd-er-Rahman avait

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 126 et suiv.

pacifié la Berbérie et secoué le joug du khalifat ; il semblait au comble de la puissance, mais un complot se tramait autour de lui et ses propres frères préparaient son assassinat. Une première conjuration, dont les auteurs étaient des réfugiés oméïades, fut découverte et sévèrement réprimée. El-Yas, frère de l'émir, avait épousé la sœur d'un des conjurés et cette femme le poussait à la vengeance et excitait les sentiments de jalousie qu'il éprouvait en voyant son frère tout disposer pour léguer le pouvoir à son fils El-Habib. El-Yas prêta l'oreille à ces incitations : il s'assura l'appui d'un certain nombre d'habitants de Kaïrouan, fit entrer dans le complot son frère Abd-el-Ouareth, et il ne resta qu'à attendre le moment opportun pour frapper.

Un soir, El-Yas, qui n'avait voulu confier à personne le soin de tuer son frère, demanda à être introduit dans ses appartements. Abd-er-Rahman était à moitié déshabillé, tenant sur ses genoux un de ses jeunes enfants, lorsqu'El-Yas pénétra auprès de lui. Les deux frères causèrent pendant un certain temps, sans que l'assassin osât perpétrer son meurtre ; enfin, cédant aux encouragements muets d'Abd-el-Ouareth qui se tenait derrière une portière, El-Yas se leva, puis, se penchant comme pour embrasser son frère, enfonça entre ses épaules un poignard qui lui traversa la poitrine; Abd-er-Rahman, bien que frappé à mort, essaya de lutter contre son meurtrier, mais il eut la main abattue en voulant parer les coups et ne tarda pas à expirer couvert de blessures. Après cette horrible scène, El-Yas s'enfuyait égaré, lorsque son frère et les conjurés le rappelèrent à la réalité en lui demandant la tête de la victime, afin que le peuple ne doutât pas de sa mort. Le meurtrier et Abd-el-Ouareth rentrèrent alors dans la chambre et décapitèrent le cadavre (755).

Ainsi périt cet homme remarquable qui dit sans doute affermi l'empire indépendant de la Berbérie, si le poignard fraternel n'avait arrêté sa carrière. Son fils EI-Habib alla à Tunis se réfugier auprès de son oncle Amran[1].

LUTTE ENTRE EL-YAS ET EL-HABIB. — Dès que la nouvelle de la mort d'Abd-Er-Rahman fut connue, le peuple se porta en foule au palais et El-Yas se fit facilement reconnaître pour son successeur ; pendant ce temps, les partisans d'El-Habib se réunissaient autour de lui à Tunis. Bientôt El-Yas marcha sur cette ville, et, El-Habib se porta à

1. Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Afr. et de la Sicile*, p. 47 de la trad. En-Nouéïri, p. 368, 369.

sa rencontre jusqu'au lieu dit. Semindja[1]. Les armées se trouvaient en présence et l'on allait en venir aux mains, lorsque les deux parties acceptèrent un arrangement aux termes duquel l'autorité serait partagée de la manière suivante entre les contractants : El-Habib rentrerait à Kaïrouan et aurait la possession de la région s'étendant au midi de cette ville, en y comprenant le Djerid et le pays de Kastiliya. Sou oncle Amran garderait Tunis et les régions environnantes, et El-Yas aurait le commandement du reste de l'Ifrikiva et du Mag'reb.

Mais celte pacification froissait trop d'ambitions pour être durable. El-Yas commença par attaquer Amran à l'improviste ; s'étant emparé de lui, il le fit mettre à mort, ainsi que ses principaux partisans[2]. Selon le Baïan, il se serait contenté de les embarquer pour l'Espagne ; mais nous pensons qu'il en fit courir la nouvelle, afin de pousser El-Habib à fuir pour rejoindre son oncle dans la péninsule. Celui-ci, soit qu'il fût tombé dans le piège, soit qu'il craignît pour sa sécurité, s'il restait dans le pays, se décida à prendre la mer ; mais les vents contraires le forcèrent de descendre à Tabarka. Aidé par des partisans de son père, il s'empara de cette ville, et y fut rejoint par un grand nombre d'adhérents qui le poussèrent à tenter le sort des armes contre l'usurpateur.

El-Habib commença les hostilités en s'emparant d'El-Orbos (Laribus). El-Yas accourut au plus vite pour lui livrer bataille (décembre 755-janvier 756). Lorsque les deux partis se trouvèrent de nouveau en présence et au moment où l'action allait s'engager, El-Habib s'avança vers son oncle El-Yas, et lui proposa de vider leur querelle toute personnelle par un combat singulier : « Si tu me tues, lui dit-il, tu n'auras fait que m'envoyer rejoindre mon père, et si je te tue, j'aurai vengé sa mort[3]. »

El-Yas essaya d'abord de repousser cette proposition, mais, comme les yeux de tous étaient fixés sur lui et que chacun l'accusait hautement de lâcheté, il dut, bon gré mal gré, accepter le duel. Les deux adversaires s'étant donc précipités l'un sur l'autre, El-Yas porta à El-Habib un coup d'épée qui s'engagea dans sa cotte de mailles ; mais ce dernier, par une prompte riposte, désarçonna son oncle et, se jetant sur lui avant qu'il eût eu le temps de se relever, lui coupa la tête. Abd-er-Rahman était vengé.

El-Habib, resté ainsi seul maître du pouvoir, fit exécuter les parti-

1. A une dizaine de lieues au sud de Tunis, dans la direction de Zaghouan.
2. En-Nouéïri, p. 370.
3. *Ibid.*, p. 371.

sans les plus compromis de son oncle, et rentra à Kaïrouan rapportant comme trophées les têtes de ses ennemis, presque tous ses proches parents. Quant à Abd-el-Ouareth, il put se réfugier avec quelques partisans chez les Ourfeddjouma.

PRISE ET PILLAGE DE KAÏROUAN PAR LES OURFEDDJOUMA. — C'est en vain qu'El-Habib avait pu compter, après son succès, sur un peu de tranquillité ; les haines qui divisaient sa famille devaient poursuivre jusqu'au bout leur œuvre destructive ; aussi les Musulmans y voyaient-ils un effet de la malédiction lancée par le pieux Handhala, après avoir été déposé par Abd-er-Rahman.

Abd-el-Ouareth, bien accueilli par Acem-ben-Djemil, chef des Ourfeddjouma, proclama l'autorité du khalife El-Mansour, et appela aux armes les Musulmans. El-Habib somma inutilement Acem de livrer son hôte ; il n'essuya que de dédaigneux refus et se décida à marcher en personne contre les rebelles. Ayant laissé le commandement de Kaïrouan au cadi Abou-Koréïb, il partit, en 757, à la tête de ses troupes pour combattre les Ourfeddjouma, qui marchaient directement sur sa capitale. Le sort des armes lui fut funeste : après avoir vu son armée mise en déroute, il dut chercher un refuge à Gabès. De nouvelles troupes furent envoyées à son secours par Abou-Koréïb, mais elles passèrent sans coup férir dans les rangs des rebelles, afin de faire acte d'adhésion au khalife abbasside.

Acem, laissant de côté Gabès, se porta rapidement sur Kaïrouan. Abou-Koréïb, à la tête d'une poignée de braves, sortit pour les repousser, tandis que les habitants de la ville se réfugiaient dans leurs maisons. Les Ourfeddjouma passèrent sur le corps de la petite troupe d'Abou-Koréïb, et l'on vit ces Berbères-kharedjites, portant la bannière du khalife abbasside, se ruer dans la ville sainte d'Okba, la profaner et se livrer à tous les excès. Acem, qui avait gardé le commandement pendant toute cette campagne, car les annales ne parlent plus d'Abd-el-Ouareth, marcha alors contre El-Habib. Celui-ci l'attira dans l'Aourès, où il avait cherché un refuge, le défit et le mit à mort. Prenant ensuite l'offensive, El-Habib se porta sur Kaïrouan, mais il fut à son tour défait et tué par les Ourfeddjouma (mai-juin 757).

Restés maîtres de Kaïrouan, les sauvages hérétiques s'attachèrent à profaner les lieux consacrés par les orthodoxes : ils transformèrent leurs mosquées en écuries, soumirent les Arabes aux plus épouvantables traitements et firent régner une terreur si grande qu'une partie de la population se décida à émigrer. Abd-el-Malek-ben-Abou-el-Djaâda,

qui avait remplacé Acem comme chef de la tribu, encourageait ces excès[1].

LES MIKNAÇA FONDENT UN ROYAUME A SIDJILMASSA. — Pendant que l'Ifrikiya était le théâtre de ces luttes, le Mag'reb demeurait livré à lui-même. Les Berg'ouata hérétiques continuaient à étendre leur autorité sur les rives de l'Atlantique et jusqu'au versant occidental de l'Atlas. Plus à l'est, les Miknaça occupaient, de plus en plus fortement. la vallée de la Moulouïa, et une partie de cette tribu dominait dans les oasis de l'Ouad-Ziz. Ils avaient adopté depuis longtemps les doctrines kharedjites et, sous l'impulsion d'un de leurs contribules, nommé Bel-Kassem-Semgou, ils formèrent à Sidjilmassa une communauté d'adeptes de la secte sofrite. Vers 758, ils se donnèrent comme chef un certain Aïça-ben-Yezid, le Noir, et construisirent la ville de Sidjilmassa, capitale de cette petite royauté indépendante[2].

GUERRES CIVILES EN ESPAGNE. — Nous avons vu dans le chapitre précédent qu'Abou-l'Khattar avait rétabli en Espagne la paix entre les Musulmans ; mais les rivalités étaient trop violentes pour que cette pacification fût de longue durée. Un kaïsite du nom de Soumaïl-ben-Hatem, allié à Touaba-ben-Selama, chef des Djodham, tribu yéménite, leva l'étendard de la révolte dans le district de Sidona. Abou-l'Khattar, ayant marché contre eux, fut vaincu et fait prisonnier (mai 745). Touaba exerça alors le commandement avec l'assistance de Soumaïl ; l'année suivante il mourut et la lutte entre Kelbites et Kaïsites recommença. Un descendant d'Okba, nommé Youçof, ayant été proclamé gouverneur à l'instigation de Soumaïl, les Kelbites replacèrent à leur tête Abou-l'Khattar ; mais, en 747, celui-ci fut fait prisonnier et mis à mort, après un combat acharné. Youçof resta ainsi en possession d'un pouvoir précaire, tandis que les luttes fratricides, les vengeances et les meurtres continuaient à décimer la race arabe en Espagne, au profit de l'élément berbère, qui prenait part à ces guerres comme allié de l'un ou de l'autre parti. Les chrétiens, de leur côté, n'étaient pas sans tirer avantage de cette situation. En 751, Pélage mourut et fut remplacé par Alphonse, fils de Pédro, qui forma la souche des rois de Galice[3].

---

1. En-Nouéïri, p. 372, 373. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 219.

2. El-Bekri, passim. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 261.

3. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, p. 273 et suiv. et *Recherches sur l'hist. de l'Espagne*, p. 100. Rosseuw Saint-HiIaire, *Histoire d'Espagne*, t. 1 et II.

L'OMÉÏADE ABD-ER-RAHMAN DÉBARQUE EN ESPAGNE. — Mais la face des choses allait changer profondément en Espagne, par l'établissement d'une nouvelle dynastie. Après le triomphe des Abbassides en Orient, les membres et les partisans de la famille oméïade qui avaient échappé à la mort dans les combats furent recherchés avec le plus grand soin et impitoyablement massacrés. L'un d'eux, nommé Abd-er-Rahman, fils de Moaouïa-ben-Hecham, parvint cependant à échapper à ses ennemis[1] et à passer en Afrique, accompagné d'un affranchi du nom de Bedr (750). Après avoir séjourné quelque temps, caché dans une localité du pays de Barka, il profita de la déclaration d'indépendance d'Abd-er-Rahman-ben-Habib pour se rendre en Ifrikiya, puisque l'autorité abbasside n'y était pas reconnue. Il fut probablement reçu à la cour de ce prince, mais la conspiration des réfugiés oméïades avant alors provoqué des mesures de rigueur contre les partisans de cette dynastie, Abd-er-Rahman fut encore obligé de fuir. Il gagna les régions de l'ouest et séjourna à Tiharet, puis chez les Mar'ila ; il erra ainsi pendant cinq années et se fit des amis parmi les tribus zenètes. Ces Berbères étaient en relation avec leurs compatriotes d'Espagne et, par eux, Abd-er-Rahman fut mis au courant des événements dont cette contrée était le théâtre. La dynastie oméïade y avait de nombreux partisans qui s'empressèrent d'appeler chez eux le descendant de leurs princes. Après avoir fait sonder le terrain et même envoyé à Youçof des propositions qui furent repoussées par Soumaïl, Abd-en-Rahman se décida à passer en Espagne. Il s'embarqua avec un certain nombre de guerriers zenètes, sur un bateau envoyé par ses partisans de la péninsule. Ce fut d'un point du littoral de la province d'Oran, occupé par la tribu des Mar'ila, qu'il mit à la voile[2].

Dans le mois de septembre 755, Abd-er-Rahman débarqua à Almuñecar, à égale distance de Grenade et de Malaga. Youçof revenait alors d'une expédition à Saragosse, expédition dans laquelle il avait commis de grandes cruautés, à l'instigation de Soumaïl, et soulevé la réprobation générale.

FONDATION DE L'EMPIRE OMÉÏADE D'ESPAGNE. — Cependant Abd-er-Rahman se préparait à la lutte, en enrôlant des guerriers et en se ménageant des intelligences dans le pays. Au printemps de l'année 756, il se mit en marche et reçut la soumission de Malaga, de

1. Voir les détails romanesques de sa fuite, dans l'*Hist. des Musulmans d'Espagne*, p. 229 et suiv. et El Marrakchi, édit. Dozy, p. 11 et suiv.

2. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 249.

Xérès, de Ronda et enfin de Séville. De là, il marcha sur Cordoue.

Youçof, de son côté, se préparait à la lutte ; il était appuyé par la grande majorité des kaïsites et une partie des Berbères. Tous les Yéménites, quelques kaïsites et le reste des Berbères étaient avec Abd-er-Rahman.

Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du Guadalquivir et, séparées par ce fleuve grossi par les pluies, tâchèrent l'une et l'autre de gagner Cordoue; enfin, le 14 mai, les eaux ayant baissé, Abd-er-Rahman fit passer le fleuve à ses troupes sans être inquiété par Youçof, avec lequel il avait entamé des négociations. Le lendemain, le prétendant disposa ses troupes pour la bataille, et Youçof essaya bravement de lui tenir tête mais la victoire se décida bientôt pour Abd-er-Rahman. Youçof et Soumaïl échappèrent par la fuite, tandis que le prétendant entrait en triomphateur à Cordoue. Il montra une grande modération dans le succès.

Ainsi se trouva fondée la dynastie des Oméïades d'Espagne qui devait briller d'un grand éclat dans le moyen âge barbare. Cette province était à jamais perdue pour le khalifat.

Youçof et Soumaïl tenaient encore la campagne ; ils réussirent même à mettre en ligne une armée sérieuse et obtinrent quelques avantages. Mais la victoire demeura au prince oméïade. En 758, Youçof fut tué dans une déroute, et Soumaïl, ayant été fait prisonnier, mourut dans un cachot[1]. Ainsi, Abd-er-Rahman resta seul maître du pouvoir et s'appliqua à faire cesser l'anarchie, rude tâche dans un pays où les Musulmans étaient divisés par des haines traditionnelles et des rivalités de race et d'intérêt. Les Yéménites, auxquels il devait son succès, essayèrent alors de reprendre la suprématie, et il dut résister à leurs exigences, en attendant qu'il eût à combattre leurs révoltes.

Les courses des Musulmans en Gaule avaient à peu près cessé ; cependant ils occupaient encore la Septimanie, avec Narbonne comme capitale. En 739 et 740, Karl les avait expulsés de la Provence, après avoir défait et tué leur allié le comte Mauronte. Peppin le Bref, ne leur laissant aucune trêve, les chassa du pays ouvert et vint les assiéger dans Narbonne. Ils y résistèrent pendant sept années ; enfin, en 759, cette ville tomba au pouvoir des Franks, et les dernières bandes musulmanes rejoignirent, au delà des Pyrénées, leurs coreligionnaires.

LES OURFEDDJOUMA SONT VAINCUS PAR LES ÉÏBADITES

1. Makkari, t. II, p. 24.

DE L'IFRIKIYA. — Nous avons laissé les Ourfeddjouma maîtres de Kaïrouan et se livrant à toutes les violences, dans l'ivresse de leur succès. L'excès du mal, ou peut-être la jalousie des autres Berbères, allait amener une réaction. Les Houara, soulevés à la voix d'un Arabe nommé Abou-l'Khattab-el-Moafri, firent alliance avec des tribus zenètes voisines et vinrent s'emparer de Tripoli. Ces tribus étaient kharedjites-éïbadites. Abou-l'Khattab ayant marché sur Kaïrouan, rencontra Abd-el-Malek qui s'était avancé au devant de lui, le défit et le tua dans une sanglante bataille et s'empara de Kaïrouan. Les Ourfeddjouma et Nefzaoua, restés dans le pays, furent tous massacrés ; ils occupaient la capitale depuis quatorze mois (758-59)[1].

Abou-l'Khattab nomma Abd-er-Rahman-ben-Rostem gouverneur de Kaïrouan ; puis il rentra à Tripoli et, de là, établit son autorité sur toute la partie orientale de l'Ifrikiya. C'était le triomphe de la race berbère et du culte kharedjite-éïbadite ; après le Mag'reb, après l'Espagne, l'Ifrikiya secouait le joug des Arabes, et l'on ne comprendrait pas pourquoi le khalifat abandonnait ainsi les provinces de l'Ouest, si l'on ne savait que l'Orient était encore le théâtre de troubles provoqués par des sectaires.

DÉFAITE DES KHAREDJITES IBN-ACHATH. — En 760, Mohammed-ben-Achath, gouverneur de l'Égypte, fit marcher contre les rebelles de l'Ifrikiya une armée commandée par le général Abou-l'Haouas ; mais Abou-l'Khattab, chef des éïbadites, sortit à sa rencontre et lui infligea une défaite complète, au lieu dit Mikdas, au fond de la grande Syrte.

A la nouvelle de ce désastre, le khalife El-Mansour résolut d'en finir avec les rebelles d'Occident. Il nomma Ibn-Achath lui-même au gouvernement de l'Afrique et lui envoya une armée de quarante mille hommes[2] fournie par les colonies militaires de Syrie, et plusieurs officiers distingués, parmi lesquels El-Ar'beb-ben-Salem qui devait prendre le commandement dans le cas où la campagne serait fatale au gouverneur. En 761, l'armée partit pour le Mag'reb.

Abou-l'Khattab, au courant de ces préparatifs, avait appelé les Berbères aux armes, et un grand nombre de contingents houarides et zenètes étaient accourus sous ses étendards. Il vint alors prendre position à Sort, pour barrer le passage à l'ennemi, et y fut rejoint par Ibn-Rostem, lui amenant les guerriers de la Tunisie. Un immense rassemblement, que

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p, 220 et suiv. En-Nouéïri, p. 373. El-Kaïrouani, p. 77.
2. 20.000, selon El-Adhari.

les auteurs arabes portent à deux cent mille hommes, se trouva ainsi formé. Ibn-Achath n'osa pas se mesurer contre de pareilles forces et se contenta de rester en observation, attendant une occasion favorable. La désunion, si fatale aux Berbères, vint alors à son secours. A la suite d'un crime commis sur un Zenète, la discorde éclata entre ses contribules et les Houara. Les Zenètes crièrent à la trahison et parlèrent de se retirer, et l'armée berbère désunie perdit la confiance en elle-même.

Ibn-Achath profita habilement de la situation : après avoir laissé croire qu'il allait attaquer les Berbères, il fit courir le bruit qu'il était rappelé en Orient, leva précipitamment son camp et se mit en retraite. A cette vue, un grand nombre de Berbères reprirent la route de leur pays, tandis que les autres suivaient l'armée arabe. Pendant trois jours, Ibn-Achath continua son mouvement de retraite, suivi à distance par les Kharedjites, dont le nombre diminuait constamment, et qui négligeaient les précautions usitées en guerre. Mais le quatrième jour, au matin, Ibn-Achath, qui était revenu sur ses pas pendant la nuit, à la tête de ses meilleurs guerriers, fondit sur le camp berbère plongé dans la sécurité. En vain Abou-l'Khattab essaya de rallier ses soldats, qui, surpris dans leur sommeil et n'ayant pas eu le temps de s'armer, fuyaient dans tous les sens. En un instant le camp fut pillé et l'armée mise en déroute. Les Arabes passèrent au fil de l'épée tous les Kharedjites qu'ils purent atteindre. Abou-l'Khattab et, dit-on, quarante mille Berbères restèrent sur le champ de bataille.

IBN-ACHATH RÉTABLIT A KAÏROUAN LE SIÈGE DU GOUVERNEMENT. — Sans perdre un instant, Ibn-Achath se mit en marche sur Tripoli, tandis qu'il envoyait un de ses lieutenants poursuivre les Houara jusqu'au Fezzan. Les contingents zenètes s'étant ralliés et ayant voulu faire tête furent mis en déroute, et rien ne s'opposa plus à la marche des Arabes. Après s'être emparé de Tripoli sans coup férir, Ibn-Achath s'avança vers Kaïrouan. Abd-er-Rahman-ben-Rostem avait essayé d'y rentrer après la défaite des Kharedjites, mais la population de la ville l'ayant repoussé, il avait dû continuer sa route vers l'ouest.

Ibn-Achath fut reçu à Kaïrouan comme un libérateur (fin janvier 762). Il compléta la pacification, de l'Ifrikiya, extermina les Kharedjites et les força à la fuite ou à l'abjuration. Le général El-Ar'leb, envoyé par lui dans le Zab, fut chargé de faire rentrer les populations zenètes dans l'obéissance.

Le siège du gouvernement rétabli à Kaïrouan, l'autorité abbasside régna de nouveau sur l'Ifrikiya. Ibn-Achath s'appliqua à faire disparaître

les traces des dévastations commises par les Kharedjites à Kaïrouan ; il entoura la ville d'une muraille en terre épaisse de dix coudées[1] et compléta cette fortification d'un large fossé. Les habitants rentrèrent dans la capitale, qui brilla d'une nouvelle splendeur.

FONDATION DE LA DYNASTIE ROSTEMIDE A TIHARET. — Cependant Abd-er-Rahman-ben-Rostem, ayant continué sa route vers l'ouest, atteignit Tiharet, où il fut rejoint par un grand nombre de kharedjites des tribus de Nefzaoua, Loueta, Houara et Lemaïa. Il se fit reconnaître par eux comme chef, et avec leur aide jeta les fondements d'une nouvelle cité sur le versant du Djebel-Guezoul. Cette ville, qui fut nommée Tiharet la neuve, reçut sa famille et ses trésors et devint la capitale de sa dynastie et le centre du kharedjisme éïbadite (761). Ainsi un nouveau royaume berbère indépendant était formé dans le Mag'reb central[2].

Dans le Rif marocain, la ville de Nokour avait été fondée quelques années auparavant par un chef arabe, Salah-ben-Mansour, qui en avait fait un centre religieux orthodoxe. Les tribus r'omariennes des environs, après avoir accepté sa foi, lui avaient constitué une population de sujets dévoués qui avaient conservé le culte orthodoxe, entre les hérétiques Berg'ouata et les kharedjites[3].

GOUVERNEMENT D'EL-ARLEB-BEN-SALEM. — Ibn-Achath gouvernait depuis près de quatre ans l'Ifrikiya, appliqué à rétablir la bonne marche de l'administration et à faire disparaître les traces de la guerre, lorsqu'une révolte de sa propre milice, composée en majorité de modhérites, tandis qu'il était yéménite, le força à descendre du pouvoir (mai 765). Un certain Aïssa-ben-Moussa, milicien khoraçanite, fut élu à sa place par les soldats ; mais le khalife El-Mansour, tout en ratifiant la déposition d'Ibn-Achath, envoya le diplôme de gouverneur à El-Ar'leb-ben-Salem, qui était resté à Tobna, afin de garder la frontière méridionale contre les entreprises des tribus zenètes. Il lui traça des instructions fort sages, lui recommandant de ménager la milice, sa seule force au milieu des Berbères, et de combattre ceux-ci sans relâche. El-Ar'leb chassa du palais le gouverneur d'un jour et, s'étant emparé du pouvoir, donna tous ses soins à la mise en pratique des instructions du khalife ; mais il avait à lutter contre une double difficulté : l'indiscipline de la milice, qui

1. El-Kaïrouani, p. 78. El-Bekri, p. 24 du texte arabe.
2. Ibn-Khaldoun, L. I, p. 341 et suiv.
3. *Ibid.*, t. II, p. 137 et suiv.

se sentait toute-puissante, et l'esprit de révolte des Berbères surexcité par le fanatisme religieux.

Nous avons vu précédemment que les Beni-Ifrene, sous l'impulsion de leur chef Abou-Korra, avaient fondé une sorte de royaume indépendant à Tlemcen. Les guerres civiles, qui depuis longtemps absorbaient les forces des Arabes, avaient favorisé le développement de la puissance des Beni-Ifrene. La présence d'El-Ar'leb dans le Zab avait contenu les Zenètes, mais, en 767, Abou-Korra leva l'étendard de la révolte et, après avoir forcé ses voisins à accepter la doctrine sofrite (kharedjite), il les entraîna vers l'est par les chemins des hauts plateaux à la conquête de l'Ifrikiya.

El-Arleb marcha contre lui, à la tête de ses meilleurs soldats, mais les Berbères ne l'attendirent pas et cherchèrent un refuge vers l'ouest. Le général arabe était parvenu dans le Zab et voulait poursuivre les rebelles jusqu'au fond du Mag'reb, lorsque ses troupes se mutinèrent et refusèrent péremptoirement de le suivre ; puis elles rentrèrent en débandade à Kairouan, le laissant seul avec quelques officiers dévoués.

Dans l'est, la situation était grave : à peine le gouverneur avait-il quitté l'Ifrikiya, que le commandant de Tunis, El-Hassan-ben-Harb, s'était mis en état de révolte et avait chassé de Kaïrouan le représentant du gouverneur. El-Ar'leb, accouru en toute hâte, réunit à Gabès tous ses adhérents et se mit en marche sur Kaïrouan. On en vint aux mains non loin de la ville et la bataille se termina par la défaite et la fuite d'El-Hassan. Le gouverneur rentra ainsi en possession de sa capitale ; mais bientôt son compétiteur, qui avait formé une nouvelle armée à Tunis, revint lui livrer bataille sous les murs mêmes de Kaïrouan. Après une lutte acharnée, dans laquelle El-Ar'leb trouva la mort, les rebelles furent complètement écrasés. El-Mokharek, qui avait pris le commandement après la mort du gouverneur, poursuivit les fuyards dans toutes les directions : peu après El-Hassan, qui avait d'abord trouvé un asile chez les Ketama, fut mis à mort (sept. 767)[1].

GOUVERNEMENT D'OMAR-BEN-HAFS, DIT HAZARMED. — En mars 768, Omar-ben-Hafs, surnommé Hezarmed[2] désigné par le khalife comme gouverneur de l'Ifrikiya, arriva à Kaïrouan à la tête de cinq cents cavaliers et fut reçu par les notables de la ville, sortis à sa rencontre. Quelque temps après, il se rendit dans le Zab, afin d'y maintenir la tranquillité et de relever les murs de Tobna, selon les ordres du khalife.

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 220. En-Nouéïri, p. 377 et suiv.

2. Ce mot signifie *mille hommes* en persan.

Cette position couvrait le sud contre les entreprises des Zenètes.

A peine le gouverneur se fut-il éloigné de la Tunisie, que les tribus de la Tripolitaine se révoltèrent, en prenant comme chef Abou-Hatem-Yakoub.

Un corps de cavalerie, envoyé contre eux par le commandant de Tripoli, fut défait, et un renfort arrivé de Zab éprouva le même sort. En même temps le gouverneur avait à tenir tête à une attaque générale des Berbères du Mag'reb central, entraînés par Abou-Korra. Il détacha cependant son général Soléïman et l'envoya contre les rebelles de l'est ; mais Abou-Hatem le vainquit près de Gabès et vint mettre le siège devant Kaïrouan, dont les fortifications l'arrêtèrent (771).

Dans le Zab, la situation d'Omar devenait fort critique ; il s'était retranché à Tobna avec sa petite armée de cinq ou six mille cavaliers[1], et y était bloqué par des nuées de Kharedjites. Abou-Korra avait amené quarante mille sofrites fournis par les Beni-Ifrene. Ibn-Rostem, seigneur de Tiharet, était là avec six mille éïbadites ; dix mille Zenètes éïbadites étaient commandés par El-Miçouer ; enfin les Sanhadja, Ketama, Mediouna, etc., avaient donné des contingents. Omar, jugeant que le sort des armes ne lui offrait aucune chance de salut, employa la division et la corruption pour se débarrasser de ses ennemis. Il fit offrir à Abou-Korra un cadeau de 40,000 dinars (pièces d'or), à titre de rançon et, grâce à l'intervention du fils de celui-ci, que son envoyé sut intéresser par des cadeaux, il réussit à se débarrasser des Beni-Ifrene, qui formaient à eux seuls la moitié des assaillants[2].

Tandis que l'armée kharedjite était démoralisée par la nouvelle de cette trahison, Omar envoya un corps de 1,500 hommes attaquer Ibn-Rostem, qui occupait Tehouda. Mis en déroute, le seigneur de Tiharet regagna comme il put sa capitale, avec les débris de ses troupes. Les autres contingents se retirèrent et, ainsi, se fondit ce grand rassemblement. Omar, ayant enfin le passage libre, sortit de Tobna, où il laissa un corps de troupes, et se porta, à marches forcées, au secours de Kaïrouan. Depuis huit mois, cette ville, étroitement bloquée, avait supporté les fatigues d'un siège et était livrée aux horreurs de la famine. La garnison, épuisée et décimée, soutenait chaque jour des combats pour repousser les assiégeants. Déjà un certain nombre d'habitants, considérant la

1. D'après le Baïan, il aurait eu avec lui un effectif de 15,500 hommes ; mais les chiffres précédents, donnés par En-Nouéïri, paraissent plus probables.

2. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 223, t. III, p. 200. En-Nouéïri, p. 379 et suiv.

situation comme désespérée, étaient allés rejoindre le camp des assiégeants.

A l'approche du gouverneur, Abou-Hatem, abandonnant le siège, se porta à sa rencontre, mais Omar, après avoir feint d'être disposé à lui offrir le combat près de Tunis ; parvint à l'éviter et put opérer sa jonction avec son frère utérin Djemil-ben-Saker, sorti de Kaïrouan. Tous deux rentrèrent dans la ville et l'arrivée du gouverneur, bien qu'il n'amenât qu'un faible renfort, ranima le courage des Arabes.

MORT D'OMAR. PRISE DE KAÏROUAN PAR LES KHAREDJITES. — Abou-Hatem revint bientôt à Kaïrouan à la tête d'une nombreuse armée renforcée des contingents d'Abou-Korra qui, après avoir inutilement essayé d'enlever Tobna, était venu rejoindre les Éïbadites de la Tunisie. Les Arabes tentèrent en vain de tenir la campagne ; ils furent forcés de se réfugier derrière les murailles de Kaïrouan, dont la force et la solidité préserva la ville d'une chute immédiate. Un grand nombre de Berbères accoururent de toutes parts pour se joindre aux assiégeants et, selon les chroniques, 350,000 Karedjites se trouvèrent réunis à Kaïrouan[1]. Le courage des assiégés fut inébranlable, mais la famine vint augmenter les chances de leurs ennemis. Lorsque les bêtes de somme et même les animaux immondes furent dévorés, et qu'il fut reconnu que la position n'était plus tenable, Omar voulut tenter une sortie pour se procurer des vivres, mais ses soldats refusèrent de le laisser partir, prétendant qu'il se disposait à les abandonner et ne voulurent pas tenter eux-mêmes l'aventure. « Eh bien ! leur dit Omar, enflammé de colère, je vous enverrai tous à l'abreuvoir de la mort ! »

Sur ces entrefaites, un messager, ayant pu pénétrer dans la ville, apporta la nouvelle que le khalife, irrité contre Omar, se préparait à envoyer un nouveau général avec des troupes fraîches, en Ifrikiya. Le gouverneur résolut aussitôt d'éviter par la mort l'amertume d'une telle injustice. Avant pris ses dernières dispositions, il se jeta comme « un chameau enragé » sur les assiégeants, et après en avoir abattu un grand nombre, il trouva la mort qu'il cherchait (novembre 771).

Djemil-ben-Saker, auquel le commandement avait été dévolu, entra alors en pourparlers avec Abou-Hâtem et signa une capitulation par laquelle il lui livrait la ville. Les assiégés avaient la liberté de se retirer avec leurs armes et leurs insignes, et le respect des personnes et des biens était garanti. Djemil se dirigea vers l'Orient, tandis qu'une partie

1. Tous ces chiffres paraissent fortement exagérés.

de la milice prenait la route de Tobna et que quelques officiers passaient au service d'Abou-Hatem.

Pour la deuxième fois, en quelques années, les Karedjites berbères entraient en vainqueurs dans la ville sainte d'Okba. Cette fois, il n'y eut pas de pillage ; Abou-Hatem se contenta de démanteler les fortifications de Kaïrouan. Du reste, il n'eut pas le loisir de jouir longtemps de ses succès.

CHAPITRE V

DERNIERS GOUVERNEURS ARABES

772 - 800

Yezid-ben-Hatem rétablit l'autorité arabe en Ifrikiya. — Gouvernement de Yezid-ben-Hatem. — Les petits royaumes berbères indépendants. — L'Espagne sous le premier khalife oméïade ; expédition de Charlemagne. — Intérim de Daoud-ban-Yezid ; gouvernement de Rouh-ben-Hatem. — Edris-ben-Abd-Allah fonde à Oulili la dynastie édricide. — Conquêtes d'Edris ; sa mort. — Gouvernements d'En-Nasr-ben-el-Habib et d'El-Fadel-ben-Rouh. — Anarchie en Ifrikiya. — Gouvernement de Hertema-ben-Aïan. — Gouvernement de Mohammed-ben-Mokatel. — Ibrahim-ben-el-Ar'leb apaise la révolte de la milice. Ibrahim-ben-el-Ar'leb, nommé gouverneur indépendant, fonde la dynastie ar'lebite. — Naissance d'Edris II. — L'Espagne sous Hicham et El-Hakem. — Chronologie des gouverneurs de l'Afrique.

YEZID-BEN-HATEM RÉTABLIT L'AUTORITÉ ARABE EN IFRIKIYA. — Lorsque la nouvelle des désastres dont l'Ifrikiya avait été le théâtre parvint en Orient, elle y excita la plus violente indignation. Le khalife El-Mansour réunit aussitôt une armée considérable, formée de troupes prises dans les colonies militaires du Khorassan, de l'Irak et de Syrie, en donna le commandement à Yezid-ben-Hatem et le fit partir pour l'Occident (772).

Abou-Hatem, de son côté, réunit ses contingents et, laissant le commandement de Kaïrouan à Abd-el-Aziz-el-Moafri, il se mit en marche sur Tripoli. Mais, à peine avait-il quitté sa capitale, que les miliciens se révoltèrent, chassèrent Abd-el-Aziz et placèrent à leur tête Omar-ben-Othman. Abou-Hatem revint sur ses pas, défit les rebelles et lança à leur poursuite un de ses lieutenants nommé Djerid. Omar, avec une partie de ses miliciens, avait cherché un refuge près de Djidjel, dans le pays des Ketama. Djerid voulut l'y poursuivre, mais il tomba dans une embuscade et fut défait et tué. Quant aux autres miliciens, ils avaient rejoint l'armée arabe à Sort.

Cependant Abou-Hatem s'était avancé jusque vers Tripoli, mais, lorsqu'il connut la force de l'armée de Yezid, il renonça à lutter contre elle en bataille rangée et alla se retrancher dans les montagnes de Nefouça. Il occupait une position très forte et ne craignit pas d'attaquer l'avant-garde des Arabes. Les Kharedjites la rejetèrent sur le corps

principal, puis ils regagnèrent leurs montagnes. Yezid marcha alors contre les rebelles avec toutes ses troupes, attaqua de front leurs retranchements et les enleva l'un après l'autre. Une dernière et sanglante bataille dans laquelle Abou-Hatem trouva la mort, consacra le triomphe des Arabes (mars 772). Les débris des contingents berbères tâchèrent de regagner leurs tribus, mais la cavalerie arabe, lancée à leur poursuite dans toutes les directions, fit un grand carnage des karedjites. Abou-Korra put cependant rentrer à Tlemcen. En même temps, Abd-er-Rahman, fils d'El-Habib, le seul officier arabe resté fidèle à la cause d'Abou-Hatem, se réfugia avec un certain nombre d'adhérents dans les montagnes de Ketama[1].

GOUVERNEMENT DE YEZID-BEN-HATEM. — Vers la fin de mai, Yezid, qui avait assuré la pacification des provinces méridionales en noyant la révolte dans le sang, fit son entrée à Kaïrouan. Il s'appliqua à rendre à la ville toute sa splendeur et à faire oublier la domination des Kharedjites.

Abd-er-Rahman tint encore la campagne pendant huit mois, dans le pays des Ketama ; mais il finit par succomber avec ses partisans, sous les efforts combinés des généraux arabes. La révolte kharedjite qui, en réalité, était le réveil de l'esprit national berbère, semblait domptée ; plus de trois cents combats avaient été livrés et les indigènes avaient toujours supporté le poids de la défaite et la sanglante vengeance de leurs vainqueurs. Cependant, les Houara se soulevèrent encore, à la voix d'un de leurs chefs, nommé Abou-Yahïa-ben-Afounas. Le commandant de Tripoli, ayant marché contre eux, les défit non loin de cette ville. L'année suivante (773), un certain Abou-Zerhouna parvint à entraîner les turbulents Ourfeddjouma à la révolte contre l'autorité arabe. Une armée envoyée contre eux par Yezid fut d'abord défaite. Alors Mohelleb, fils du gouverneur qui commandait le poste de Tobna, sollicita l'honneur de réduire les rebelles. Ayant reçu de son père un important renfort, il attaqua vigoureusement les Ourfeddjouma, les délogea de toutes leurs positions et en fit « un massacre épouvantable. »

Cette fois, les révoltés kharedjites étaient, sinon domptés, du moins réduits à l'impuissance. L'Ifrikiya put profiter de quelques années de paix que le gouverneur employa aux embellissements de Kaïrouan. En 774, dit En-Nouéïri, il fit rebâtir la grande mosquée de Kaïrouan et

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 222, t. III, p. 200. En-Nouéïri, p. 384.

construire des bazars pour chaque métier. Ainsi, on pourra dire, sans trop s'écarter de la vérité, qu'il en fut le fondateur. » En même temps il rétablissait, par son esprit de justice, la sécurité des transactions. El-Kaïrouani rapporte, d'après l'historien Sahnoun, que Yezid se plaisait à dire : « Je ne crains rien tant sur la terre que d'avoir été injuste envers quelqu'un de mes administrés, quoique je sache cependant que Dieu seul est infaillible[1]. »

LES PETITS ROYAUMES BERBÈRES INDÉPENDANTS. — Nous n'avons pas voulu interrompre le cours des événements importants dont l'Ifrikiya était le théâtre ; mais il convient de retourner de quelques années en arrière, pour reprendre l'historique des petites royautés du Mag'reb.

A Sidjilmassa, le premier roi que la communauté des Miknaça s'était donné, Aïca-ben-Yezid, fut déposé, en 772, après quinze années de règne, et mis à mort par la populace. Abou-l'Kassem-Semgou-ben-Ouaçoul, véritable fondateur du royaume, fut élu à sa place. Il forma la souche des Beni-Ouaçoul, souverains de Sidjilmassa. Cette oasis continua à être le centre d'une secte kharedjite tenant de l'éïbadisme et du sofrisme. Ces hérétiques prononçaient la prière au nom du khalife abbasside, dont ils se déclaraient les vassaux[2].

Les Berg'ouata, dirigés par leur prophète, le mehdi[3] Salah, continuaient à vivre indépendants, dans le Mag'reb extrême, et à propager leurs doctrines hérétiques. Après un long règne de près d'un demi-siècle, Salah mourut (vers 792), en laissant le pouvoir à son fils El-Yas[4].

Dans le Rif marocain, à Nokour, Saïd, petit-fils d'un autre Salah, était en possession de l'autorité et maintenait l'exercice du culte orthodoxe sur le littoral de la Méditerranée[5].

A Tlemcen et dans le sud du Mag'reb central, les Beni-Ifrene régnaient en maîtres et étendaient chaque jour leur influence. Leurs cousins, les Mag'raoua, commençaient à envahir les plaines de cette région et à devenir redoutables par leur nombre et leur puissance.

Enfin, Abd-er-Rahman-ben-Rostem, à Tiharet, avait continué à

1. El-Kaïrouani, p. 79. En-Nouéïri, p, 385.

2. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 262. El-Bekri, p. 149 du texte arabe.

3. Ce titre, que nous reverrons souvent apparaître, a été pris par un grand nombre d'agitateurs musulmans: on peut le rendre par; *Messie*.

4. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 125 et suiv. El-Bekri, passim.

5. *Ibid.*, t. II, p. 138, 139.

recueillir les réfugiés de toutes les tribus appartenant à la secte éïbadite, dont il était le chef reconnu.

Partout ailleurs, dans les deux Mag'reb, les tribus berbères vivaient dans l'indépendance la plus complète. Mais on voit, par ce qui précède, que cette race tendait à abandonner l'état démocratique pour grouper ses forces en formant de petites royautés autonomes.

L'ESPAGNE SOUS LE PREMIER KHALIFE OMIÉAIDE. EXPÉDITION DE CHARLEMAGNE. — Nous avons laissé l'oméïade Abd-er-Rahman seul maître du pouvoir à Cordoue, après avoir triomphé de Youçof. Il n'eut pas le loisir de jouir longtemps de son succès, car l'anarchie était devenue un état normal pour les Musulmans d'Espagne et ils avaient perdu l'habitude d'obéir à un seul maître. Ce ne fut, durant des années, qu'une suite de révoltes : Yéménites, Berbères, Fihrites (descendants d'Okba), s'évertuèrent à renverser le trône oméïade à peine assis.

En 763, El-Ala-ben-Moghit, nommé gouverneur de l'Espagne par le khalife El-Mansour, débarqua dans la province de Béja et arbora le drapeau noir des abbassides. Aussitôt, yéménites et fihrites accourent se ranger autour du représentant de l'autorité légitime, et tous viennent assiéger Abd-er-Rahman qui s'était retranché dans la place forte de Carmona. Le siège durait depuis deux mois et la situation des assiégés était des plus critiques, lorsque le prince oméïade, prenant une résolution désespérée, se mit à la tête de ses meilleurs guerriers, sortit de la ville et, se jetant avec impétuosité sur le camp des assiégeants, s'en rendit maître et tailla en pièces ses ennemis. On dit qu'avant coupé les têtes des principaux chefs, parmi lesquels El-Ala, il les fit saler, après avoir attaché à l'oreille une étiquette indiquant le nom de chacun, et expédia le tout, roulé dans les débris du drapeau noir et enveloppé d'un sac, au khalife abbasside. En recevant le funèbre envoi, El-Mansour se serait écrié : « Je rends grâce à Dieu de ce qu'il y a une mer entre moi et un tel ennemi ![1] » Abd-er-Rahman triompha ensuite de celle révolte et traita avec la dernière rigueur ceux qui s'y étaient compromis.

En 766, une grande insurrection éclata parmi les Berbères à la voix d'un illuminé du nom de Chakia, qui se faisait passer pour un descendant du prophète et avait pris le nom de Abd-Allah-ben-Mohammed. Il était originaire d'une fraction des Miknaça, passée en Espagne lors de la première invasion et devenue très puissante. Il proclama l'autorité

1. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, p. 367.

abbasside, obtint de grands succès et, durant neuf années, tint en échec la puissance d'Abd-er-Rahman. Ce prince parvint enfin à écraser ses adhérents et à le faire assassiner.

Sur ces entrefaites, trois chefs arabes formèrent un nouveau complot, c'étaient : le kelbite el-Arbi, gouverneur de Barcelone, le fihrite Abd-er-Rahman-ben-Habib, surnommé le Slave, gendre de Youçof, et un fils de Youçof, appelé Abou-el-Asouad. La gloire de Charlemagne étant parvenue jusqu'à eux, ils résolurent de solliciter son concours et, à cet effet, se rendirent, en 777, à Paderborn et proposèrent au grand conquérant de lui ouvrir l'Espagne. Charles accueillit leurs ouvertures et leur promit de conduire une armée dans la péninsule. El-Arbi devait l'appuyer avec tous ses adhérents, au nord de l'Èbre, et le faire reconnaître comme souverain de cette région, tandis que le Slave irait chercher des Berbères en Afrique et occuperait avec eux la province de Murcie.

Ce plan, si bien combiné, pécha dans l'exécution : le Slave arriva le premier, avec un certain nombre de Berbères, et demanda des secours à El-Arbi; niais celui-ci lui objecta que, selon leur traité, il ne devait pas franchir l'Èbre. Irrité de ce qu'il appelait une trahison, le Slave marcha contre El-Arbi, fut battu et forcé de rentrer dans la province de Murcie. où il périt assassiné.

Lorsque Charlemagne eut franchi les Pyrénées, il ne trouva, pour l'appuyer, qu'El-Arbi et quelques officiers, tels qu'Abou-Thaur, Abou-l'Asouad et le comte de Cerdagne. Au lieu de voir, comme on le lui avait promis, toutes les places lui ouvrir leurs portes, il dut commencer par entreprendre le siège de Saragosse, où commandait un fanatique, ne voulant aucune alliance avec les chrétiens. Tandis qu'il était devant cette place, il reçut la nouvelle que Wifekind et les Saxons avaient repris les armes et menaçaient Cologne. Force lui fut de lever le siège et de reprendre au plus vite la route du Nord il passa par la vallée de Roncevaux, où son arrière-garde tomba dans une embuscade tendue par les Basques.

Ainsi Abd-er-Rahman avait échappé au plus grave danger qu'il eût encore couru, et cela sans faire aucun effort personnel. Après le départ des Franks, il s'appliqua à combattre isolément tous ses adversaires et, par sa persévérance et son implacable cruauté, arriva enfin à briser toutes les résistances. Ne pouvant compter sur les Musulmans d'Espagne, il appela d'Afrique un grand nombre de Berbères et même de nègres et en forma une armée dévouée, sans aucun lien avec les gens du pays[1].

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. I p. 370 et suiv.

Pendant que le khalife oméïade était absorbé par ces luttes, Alphonse, roi des Asturies, étendait les limites de ses provinces et arrachait la Galice aux Musulmans. Ce prince termina son glorieux règne en 759, et fut remplacé par son fils Froïla. Lugo, Porto, Zamora, Salamanque et une partie de la Castille étaient en son pouvoir. Il mourut en 769, léguant la couronne à son fils Aurélio[1].

INTÉRIM DE DAOUD-BEN-YEZID. — GOUVERNEMENT DE ROUH-BEN-HATEM. — En 787, Yezid-Ben-Hatem cessa de vivre, après avoir exercé le pouvoir durant près de quinze années. L'Afrique avait joui d'une période de tranquillité bien nécessaire après tant de luttes. Aussitôt après la mort du gouverneur, les Nefzaoua se révoltèrent et, conduits par l'un des leurs, nommé Salah-ben-Nacir, attaquèrent leurs voisins et les contraignirent à adopter la doctrine éïbadite, puis ils envahirent le Tel et s'avancèrent jusqu'à Badja. Le commandant de Tobna ayant marché contre eux fut défait près de cette ville.

Daoud, fils de Yezid, qui avait pris la direction des affaires après la mort de son père, envoya alors contre les insurgés le général Soléïman avec dix mille cavaliers. Les Kharedjites, vaincus dans une première rencontre, se reformèrent à Sikka (le Kef); mais Soléïrnan les y poursuivit et les dispersa, après en avoir tué un grand nombre. Ainsi la révolte se trouva encore une fois apaisée. Daoud administrait depuis plus de neuf mois l'Ifrikiya, lorsque le khalife Haroun-er-Rachid le remplaça par son oncle Rouh-ben-Hatem, et, pour le récompenser de ses services, lui conféra le gouvernement de l'Égypte.

Au commencement de l'année 788, Rouh arriva à Naïrouan et prit en main l'autorité. C'était un homme prudent et expérimenté qui, au lieu de pousser les indigènes à la révolte par de durs traitements, jugea préférable de composer avec eux. Abd-er-Rahman-ben-Rostem était mort à Tiharet, quelque temps auparavant, et avait été remplacé par sou fils Abd-el-Ouahab. Ce chef adressa au gouverneur de Kaïrouan des propositions d'alliance qui furent acceptées, et un traité de paix fut signé entre le représentant du khalife et le chef du kharedjisme éïbadite[2].

EDRIS-BEN-ABDALLAH FONDE A OULILI LA DYNASTIE EDRISIDE. — Ainsi l'autorité arabe s'affaiblissait chaque jour en

1. Dozy, *Recherches sur l'hist. de l'Espagne*, p. 101.
2. Ihn-Khaldoun, t. I, p. 224. En-Nouéïri, p. 387, 388.

Afrique ; une nouvelle dynastie allait s'établir dans le Mag'reb et consacrer la perte définitive de cette contrée pour le khalifat.

Nous avons vu précédemment qu'après l'assassinat du khalife Ali, gendre de Mahomet, ses partisans avaient en vain essayé de faire obtenir le trône à ses enfants. Vaincus, les Alides n'avaient pu empêcher l'établissement de la dynastie oméïade ; mais ils avaient formé une vaste société secrète et s'étaient donné le nom de *Chiaïtes* (*co-ayants-droit*). Ils avaient continué à compter en secret le règne des descendants d'Ali, seuls khalifes légitimes, et n'avaient cessé d'attendre le moment de reconquérir le pouvoir. Sous le règne de l'abbasside El-Mansour, deux des descendants d'Ali, croyant l'heure arrivée, avaient levé les armes ; mais la victoire s'était prononcée pour leur adversaire et la révolte avait été étouffée dans le sang. Après la mort d'El-Mansour, un alide du nom de Hocéïne, petit-fils de Haçan II, se mit en révolte contre le khalife El-Mehdi ; mais Il fut vaincu et tué à la bataille de Fekh, près de La Mekke, et presque tous ses adhérents périrent massacrés (787).

Un oncle de Hocéïn, nommé Edris-ben-Abd-Allah, avait échappé au désastre de Fekh ; il se tint soigneusement caché et put se soustraire aux minutieuses recherches ordonnées par le khalife. Son signalement avait été envoyé à tous les commandants militaires, et des postes furent établis sur les routes afin de l'arrêter s'il tentait de sortir de l'Arabie. En dépit de ces précautions, Edris parvint, grâce au dévouement de son affranchi Rached, à gagner l'Égypte de là, il partit pour l'ouest, vêtu d'une robe de laine et coiffé d'un turban grossier. Pour mieux tromper les agents du khalife, Rached lui donnait des ordres comme à un domestique, et il put sous ce déguisement atteindre le fond du Mag'reb. Après avoir séjourné à Tanger, il gagna Oulili[1], près d'une des sources du Sebou, dans les montagnes des Aoureba, et fut bien accueilli par ces Berbères, dont le chef Abou-Léïla-Ishak lui jura fidélité. Ainsi, c'était loin de sa patrie, et au milieu de populations sauvages, que le descendant de Mahomet trouvait la sécurité et pouvait faire reconnaître ses droits. Vers la fin de l'année 788, Edris se proclama indépendant et obtint l'appui des Zouar'a, Louata, Seddrata, Riatha, Nefza, Mar'ila, Miknaca et même dune partie des R'omara[2].

Ayant reçu des contingents de ces tribus, Edris étendit son autorité

1. L'antique Volubilis, où fut ensuite construite la ville de Fès.

2. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 209, 239, 290, t. II. p. 559 et suiv. *Roudh-El-Kartas,* trad. Beaumier, p. 12 et suiv. El-Bekri, trad. de Slane, art. *Idricides*.

sur les régions du Mag'reb. Quelques populations d'origine ancienne, débris de vieilles tribus, les Fendelaoua, Behloula, Fazaz, etc., avaient trouvé un refuge dans ces montagnes reculées, et y avaient conservé le culte israélite ou chrétien. Le descendant du prophète les força à professer l'islamisme. Il alla ensuite réduire les populations de Mediouna, au delà de la Moulouïa, puis passa dans le Temesna et en fit la conquête, ainsi que de Tedla et de la ville de Chella, régions dans lesquelles le paganisme avait encore des adeptes.

CONQUÊTES D'EDRIS ; SA MORT. — Devenu ainsi maître d'un vaste territoire, Edris s'y fit proclamer khalife, et imam ou chef de la religion orthodoxe. L'année suivante, il marcha vers l'est, contre les Beni-Ifren et Mag'raoua hérétiques et, par conséquent, ennemis. Parvenu auprès de Tlemcen, il reçut la soumission du chef de ces Zenètes, Mohammed-ben-Khazer, qui avait, remplacé Abou-Korra. Edris entra dans Tlemcen sans coup férir et séjourna un certain nombre de mois dans cette ville, où il construisit la mosquée qui porta son nom. Après avoir fait une tentative infructueuse pour abattre la puissance des Rostemides de Tiharet, il reprit le chemin d'Oulili, laissant à Tlemcen, pour le représenter, son frère Soleïman (790).

Mais, tandis que le nouveau souverain de Mag'reb se disposait à poursuivre ses conquêtes, sa perte se tramait en Orient. Le khalife Haroun-er-Rachid ne pouvant le combattre par les armes, dans ce pays éloigné, résolut de s'en débarrasser par un moyen qui lui était familier, l'assassinat. Un certain Soléïman ben-Horéïz, surnommé Ech-Chemmakh, affilié à la secte des Zaïdiya, fut envoyé par lui, dans ce but, en Mag'reb. Il se présenta à la cour d'Edris comme médecin et comme déserteur du parti abbasside ; ayant, au moyen de ce double titre, capté la confiance d'Edris, il parvint un jour à éloigner le fidèle Rached, et en profita pour empoisonner son maître. Lorsqu'il fut certain de sa mort, il monta à cheval et reprit en toute hâte la route de l'est ; mais Rached fut bientôt sur ses traces et, l'ayant atteint près de la Moulouïa, engagea avec lui un combat dans lequel chacun des adversaires reçut plusieurs blessures. Ech-Chemmakh put néanmoins traverser la rivière et, tout sanglant, continuer sa route.

Edris fut enterré à Oulili (793). Il ne laissait pas d'enfants, et le khalife pouvait croire cette dynastie éteinte. Mais nous verrons plus tard qu'une de ses concubines, la Berbère Kenza, était enceinte et que, grâce à l'adresse et à la prudence de Rached, le royaume edricide fut conservé à l'enfant posthume de son fondateur.

GOUVERNEMENTS D'EN NASR-BEN-EL-HABIB ET D'EL-FADEL-BEN-ROUH. — En Ifrikiya, le vieux gouverneur Rouh-ben-Hatem était mort (791), et avait désigné pour lui succéder son fils Kabiça. Mais Haroun-er-Rachid n'entendait pas que la fonction de gouverneur se transmît par hérédité dans son empire ; prévenu de la fin prochaine de Rouh, il envoya, pour le remplacer en Ifrikiya, Nasr-ben-el-Habib. Cet officier arriva à Kaïrouan au moment où Kabiça venait de se faire reconnaître comme émir ; ayant montré son diplôme, il reçut le serment de la population et des troupes. Il exerça, pendant deux ans, le pouvoir avec équité ; mais, en 793, El-Fadel, autre fils de Rouh, obtint du khalife sa nomination au poste qui avait été occupé par son père, et vint prendre possession du commandement à Kaïrouan (mai 793).

Peu de temps après, la milice syrienne en garnison à Tunis se révolta contre le gouverneur de cette ville, El-Moréïra-ben-Bachir, neveu d'El-Fadel, dont la conduite imprudente et les exactions avaient soulevé l'opinion publique. Le chef de cette sédition, Abd-Allah-ben-Djaroud, écrivit à El-Fadel pour faire connaître les griefs de la population, et aussitôt un autre commandant fut envoyé à Tunis ; mais les gens qui s'étaient portés à sa rencontre le mirent à mort et cette sédition se changea en révolte ouverte. Les commandants des places voisines, gagnés par les promesses ou par l'argent, liront cause commune avec les rebelles. El-Fadel, ayant marché avec ses troupes contre Abd-Allah, fut défait par celui-ci et ne put l'empêcher de s'emparer de Kaïrouan. Ayant été lui-même fait prisonnier, il fut massacré par les soldats, malgré l'opposition d'Ibn-el-Djaroud (794).

ANARCHIE EN IFRIKIYA. — Cependant le commandant d'El-Orbos, nommé Chemdoun, se déclara hautement contre les rebelles, fit alliance avec plusieurs autres chefs, parmi lesquels son collègue de Mila, et recueillit Moréïra et tous les adhérents de la cause légitime. Ayant marché contre l'usurpateur, il éprouva une première défaite ; mais, bientôt, El-Ala-ben-Saïd, gouverneur du Zab, vint le rejoindre avec de nouveaux contingents, et tous marchèrent sur Kaïrouan.

Sur ces entrefaites, Ibn-Djaroud, ayant appris que le khalife avait nommé comme gouverneur de l'Ifrikiya Hertema-ben-Aïan, et qu'en attendant son arrivée, un officier du nom de Yaktin allait venir avec la mission de pacifier la milice, se porta au devant de l'envoyé pour tâcher de transiger avec lui ou de détourner le coup qui le menaçait. En vain, Yaktin pressa le rebelle de déposer les armes : Ibn-Djaroud refusa sous le prétexte

que, s'il abandonnait Kaïrouan, cette ville serait livrée au pillage par les Berbères au service de ses ennemis. Ne pouvant rien obtenir de lui, Yaktin s'appliqua à détacher de sa cause un certain nombre d'adhérents.

Peu après, Yahia-ben-Moussa, lieutenant de Hertema, se mit en marche vers l'ouest à la tête d'un corps d'armée et s'empara de Tripoli. Quant au gouverneur, il était resté en observation à Barka. En même temps, El-Ala, gouverneur du Zab, revint, avec ses Berbères, mettre le siège devant Kaïrouan. Ibn-Djaroud, se voyant perdu, écrivit en hâte à Yahïa pour lui offrir sa soumission ; puis il sortit de la capitale, où il avait commandé pendant sept mois, et vint se remettre entre ses mains. Aussitôt El-Ala fit son entrée à Kaïrouan et massacra tous les partisans du chef révolté. Yahia-ben-Moussa arriva à son tour (mars-avril 795) et obtint, non sans peine, qu'El-Ala renvoyât ses troupes, dont les excès allaient croissant. Le chef qui se prétendait le sauveur de l'autorité du khalife se retira à Tripoli et, de là, écrivit à Hertema pour réclamer le prix de ses services. Il est à supposer que sa puissance était fort à craindre, car le khalife Er-Rachid lui écrivit lui-même, en le félicitant, et en lui envoyant une forte gratification. On put ainsi le décider à partir pour l'Orient[1].

GOUVERNEMENT DE HERTEMA-BEN-AÏAN. — Dans le mois de juin 795, Hertema fit son entrée à Kaïrouan. Il proclama une amnistie générale et s'occupa de mettre en état de défense les fortifications de plusieurs villes de la côte, notamment Monastir et Tripoli. Mais l'esprit de révolte agitait partout les populations indigènes et le gouverneur ne pouvait compter sur sa milice, pour laquelle l'indiscipline était devenue une habitude. Se sentant trop faible et trop isolé pour mener à bien la rude tâche qu'on lui avait confiée, il sollicita lui-même du khalife son rappel. Haroun-ers Rachid désigna alors son propre frère de lait Mohammed-ben-Mokatel pour occuper le poste important de gouverneur de l'Ifrikiya. L'on s'explique difficilement pourquoi le choix du khalife tomba sur un homme aussi incapable, dans un moment où la situation réclamait un esprit particulièrement habile et expérimenté.

GOUVERNEMENT DE MOHAMMED-BEN-MOKATEL. — Arrivé à Kaïrouan dans le mois de ramadan 181 (octobre 797), le gouverneur donna aussitôt la mesure de son incapacité, ne comprenant rien à la situation, et se livrant à toutes les fantaisies d'un despote grisé par son pouvoir. Un an s'était à peine écoulé depuis son arrivée, que les

1. En-Nouéïri, p. 389 et suiv.

miliciens syriens et khoraçanites se mettaient en état de révolte et plaçaient à leur tête Morra-ben-Makhled. Un corps de troupes envoyé contre les rebelles les réduisit au silence; leur chef fut mis à mort.

Peu de temps après, Temmam-ben-Temim, commandant de Tunis, releva l'étendard de la révolte et, ayant réuni tous les mécontents, marcha sur Kaïrouan (octobre 799).

Ibn-Mokatel sortit à sa rencontre et lui livra bataille à Moniat-el-Kheïl ; mais il fut complètement défait et n'obtint la vie sauve qu'en promettant de quitter la place. Il se réfugia en effet avec sa famille à Tripoli, tandis que Temmam faisait son entrée à Kaïrouan.

IBRAHIM-BEN-EL-AR'LEB APAISE LA RÉVOLTE DE LA MILICE. — A ce moment, le commandement du Zab était confié à un fils de l'ancien gouverneur El-Ar'leb, nommé Ibrahim, qui avait acquis une grande autorité dans cette situation. Dès qu'il eut appris les événements d'Ifrikiya, Ibrahim se mit en marche, à la tête de ses contingents, pour combattre l'usurpateur. Mais Temmam ne l'attendit pas ; il évacua la ville, et le fils d'El-Ar'leb, ayant pris possession de Kaïrouan, annonça en chaire qu'Ibn-Mokatel était toujours le seul gouverneur de l'Ifrikiya. Ce dernier rentra en toute hâte dans sa capitale.

Quant à Temmam, qui s'était réfugié à Tunis, il tenta de semer la désunion parmi les troupes fidèles et même d'indisposer le gouverneur contre Ibrahim ; mais toutes ses manœuvres échouèrent et il apprit bientôt que celui-ci marchait contre lui.

Au commencement de février 800, Ibn-el-Ar'leb infligea à Temmam une défaite qui le força à rentrer à Tunis ; il se disposait à entreprendre le siège de cette ville, lorsque Temmam lui offrit sa soumission, à condition que lui et ses frères auraient la vie sauve. Cette demande lui ayant été accordée, il se rendit à discrétion et fut conduit à Kaïrouan, d'où on l'expédia en Orient comme prisonnier d'état avec les chefs les plus compromis[1].

IBRAHIM-BEN-EL-AR'LEB, NOMMÉ GOUVERNEUR INDÉPENDANT, FONDE LA DYNASTIE AR'LÉBITE. — Cependant, le khalife Haroun-er-Rachid, ayant appris les tristes exploits de son frère de lait, se convainquit de la nécessité de le remplacer en Ifrikiya. Dans l'état des choses, Ibrahim était l'homme de la situation et son choix s'imposait. Le khalife ayant consulté à ce sujet Hertema-ben-Aïan, dont il

1. En-Nouéïri, p. 397.

appréciait fort l'expérience, obtint cette réponse : « Vous n'avez personne de plus aimé, de plus dévoué et de plus digne d'exercer le pouvoir qu'Ibrahim-ben-el-Ar'leb, dont la conduite passée est garante de l'avenir. » Ces paroles achevèrent de décider le khalife qui avait reçu d'Ibn-el-Ar'leb une lettre par laquelle il sollicitait pour lui le gouvernement de l'Ifrikiya, offrant non seulement de renoncer à la subvention de cent mille dinars fournie par le gouvernement de l'Égypte, mais encore de payer au souverain un tribut de quarante mille dinars.

Cette solution, qui allait débarrasser le khalifat d'ennuis toujours renaissants et retarder de plus d'un siècle la chute de l'autorité arabe en Afrique, permettait néanmoins de mesurer tout le terrain perdu dans le Mag'reb. Dès lors, en effet, le gouvernement central n'aurait plus à intervenir dans l'administration du pays qu'il consentait à abandonner, moyennant fermage, à des vice-rois formant une dynastie vassale, et chez lesquels le pouvoir se transmettrait par voie d'hérédité. Ainsi, cette brillante conquête qui avait coûté si cher aux Arabes s'était détachée d'eux, province par province, dans l'espace de moins d'un siècle, et il ne restait au khalifat qu'une suzeraineté presque nominale sur l'Ifrikiya.

Ibrahim apprit officieusement sa nomination ; mais, lorsque le courrier porteur des brevets arriva en Afrique, Ibn-Mokatel, qui se trouvait à Tripoli, les intercepta au passage et fit parvenir à Kaïrouan une fausse lettre le maintenant au poste de gouverneur. En recevant cette missive, l'Ar'lebite devina la supercherie ; néanmoins il céda la place et reprit avec ses troupes le chemin du Zab. Mais le khalife, à l'annonce de cette incartade de son frère de lait, entra dans une violente colère et intima à Ibn-Mokatel, qui se disposait à revenir à Kaïrouan, l'ordre formel de résigner ses fonctions entre les mains d'Ibrahim. Celui-ci revint aussitôt du Zab et, dans les premiers jours de juillet 800, il prit définitivement la direction des affaires[1].

NAISSANCE D'EDRIS II. — Pendant que l'Ifrikiya était le théâtre de ces événements importants, la dynastie edricide, que le khalife Haroun avait cru écraser dans son germe, renaissait pour ainsi dire de ses cendres.

Nous avons vu qu'Edris, en mourant, avait laissé une de ses concubines, nommée Kenza, enceinte. Après les funérailles du prince, le fidèle Rached réunit les principaux chefs des tribus berbères et leur dit :

1. En-Nouéïri, p. 395 et suiv.

« L'imam Edris est mort sans enfants, mais Kenza, sa femme, est enceinte de sept mois, et, si vous le voulez bien, nous attendrons jusqu'au jour de son accouchement pour prendre un parti : s'il naît un garçon, nous l'élèverons, et quand il sera homme, nous le proclamerons souverain ; car, descendant du prophète de Dieu, il apportera avec lui la bénédiction de la famille sacrée[1]. »

Cette proposition fut acceptée avec acclamation par les Berbères, et en septembre 793, Kenza donna le jour à un enfant mâle « d'une ressemblance frappante avec son père ». Rached le présenta aux cheiks indigènes qui s'écrièrent en le voyant : « C'est Edris lui-même, l'imam n'a pas cessé de vivre ! »

On laissa à Rached le soin de l'élever et de gouverner en son nom, jusqu'à sa majorité, et les chroniques rapportent que ce tuteur ne négligea rien pour donner à Edris II une brillante instruction et faire de lui un redoutable guerrier.

L'ESPAGNE SOUS HICHAM ET EL-HAKEM. — En Espagne, le khalife oméïde Abd-er-Rahman était mort en septembre 788, après un règne de plus de trente-trois années employées presque entièrement à l'affermissement de son pouvoir. Il laissa trois fils : Soleïman, Abd-Allah et Hicham. Ce dernier, bien que le plus jeune, lui succéda après une courte lutte avec son aîné Soleïman. Pour assurer sa tranquillité, il acheta à ses deux frères leur renonciation au trône et, en vertu de leur convention, ceux-ci se retirèrent au Mag'reb.

Après un règne de près de huit années, Hicham cessa de vivre et fut remplacé par son fils El-Hakem (avril 796). Soleïman et Abd-Allah, ses oncles, ne tardèrent pas à quitter le Mag'reb en amenant une armée de Berbères pour lui disputer le pouvoir. Après deux années de luttes, Soleïman ayant été tué, la victoire resta définitivement à El-Hakem (800).

Pendant le règne de Hicham, des expéditions heureuses avaient été faites par les Musulmans en Galice, et les chrétiens avaient été humiliés par des défaites qui leur avaient arraché une partie de leurs conquêtes[2]. Plusieurs souverains avaient succédé à Alphonse Ier. A la fin du VIIIe siècle, Alphonse II, dit le Chaste, roi des Asturies, ne put empêcher les Musulmans de pénétrer jusque dans les montagnes de son royaume.

---

1. Kartas, p. 23. Ibn-Khaldoun, Berbères, p. 561. El-Bekri, *Idricides*.

2. Dozy, *Recherches sur l'hist. de l'Espagne*, p. 101-139 et suiv. El Marrakchi (Dozy), p. 17 et suiv.

CHRONOLOGIE DES GOUVERNEURS DE L'AFRIQUE.

Date de la nomination.

Okba-ben-Nafa.....vers 669
Dinar-Abou-el-Mohadjer.....vers 675
Okba-ben-Nafa.....681
Zoheïr-ben-Kais.....vers 688
Haçane-ben-Nomane.....vers 697
Mouça-ben-Noceïr.....705
Mohammed-ben-Yezid.....715
Ismaïl-ben-Abd-Allah.....718
Yezid-ben-Abou-Moslem.....720
Bichr-ben-Safouane.....721
Obeïda-ben-Abd-er-Rahman.....728
Okba-ben-Kodama.....732
Obeïd-Allah-ben-el-Habhab.....734
Koltoum-ben-Aïad.....741
Hendhala-ben-Sofiane.....742
Abd-er-Rahman-ben-Habib.....744
El-Yas-ben-Habib.....755
El-Habib-ben-Abd-er-Rahman.....756
Mohammed-ben-Achath.....761
El-Ar'leb-ben-Salem.....765
Omar-ben-Hafs-Hazarmed.....768
Yezid-ben-Hatem.....772
Daoud-ben-Yezid.....787
Rouh-ben-Hatem.....788
En-Nasr-ben-el-Habib.....791
El-Fadel-ben-Rouh.....793
Hertema-ben-Aïan.....795
Mohammed-ben-Mokatel.....797
Ibrahim-ben-el-Ar'leb.....800

CHAPITRE VI

L'IFRIKIYA SOUS LES AR'LEBITES. CONQUÊTE DE LA SICILE

800 - 838

Ibrahim établit solidement son autorité en Ifrikiya. — Edris II est proclamé par les Berbères. — Fondation de Fez par Edris II. — Révoltes en Ifrikiya. Mort d'Ibrahim. — Abou-l'Abbas-Abd-Allah succède à son père Ibrahim. — Comquêtes d'Edris II. — Mort de Abd-Allah ; son frère Ziadet-Allah le remplace. — Espagne : Révolte du faubourg. Mort d'El-Hakem. — Luttes de Ziadet-Allah contre les révoltes. — Mort d'Edris II partage de son empire. — État de la Sicile au commencement du IXe siècle. — Euphémius appelle les Arabes en Sicile ; expédition du cadi Aced. — Conquête de la Sicile. — Mort de Ziadet-Allah ; son frère, Abou-Eïkal-el-Ar'leb, lui succède. — Guerres entre les descendants d'Edris II. — Les Midrarides à Sidjilmassa. — L'Espagne sous Abd-er-Rahman II.

IBRAHIIM ÉTABLIT SOLIDEMENT SON AUTORITÉ EN IFRIKIYA. — Le choix d'Ibrahim-ben-el-Ar'leb, comme vice-roi de l'Ifrikiya, était le meilleur que le khalife pût faire : lui seul, par son habileté et la pratique qu'il possédait des affaires du pays, était capable d'étouffer les germes de révolte, et de contenir les Berbères sans se soumettre aux caprices de la milice. L'anarchie des dernières années provenait surtout de ce que le gouverneur n'avait aucune force sur laquelle il put compter, en dehors des miliciens d'Orient. Ceux-ci, se sentant nécessaires, devenaient intraitables. Pour remédier à cet inconvénient, il ne fallait pas penser à former des corps berbères ; ce fut aux nègres qu'il eut recours pour contrebalancer la force des Syriens. Ayant acheté un grand nombre d'esclaves noirs, il les habitua à porter les armes, en laissant croire aux miliciens qu'il destinait ces nègres à être employés dans les postes les plus périlleux.

En même temps, pour s'assurer une retraite sûre, en cas de révolte, il fit construire, à trois milles de Kaïrouan, la place forte d'El-Abbassïa où il déposa ses trésors et une grande quantité d'armes. Puis il se disposa à aller s'établir dans cette résidence, qu'on appela; plus tard, El-Kasr-el-Kedim (le vieux. château). Ce l'ut là qu'il reçut les envoyés de Charlemagne qui avaient été chargés de prendre à Karthage, à leur retour d'Orient,

les reliques de plusieurs martyrs chrétiens. En même temps, Ibrahim envoyait une ambassade à l'empereur, alors à Pavie (801)[1].

L'année suivante (802), Ibrahim eut à lutter contre son représentant à Tunis, Hamdis-ben-Abd-er-Rahman-el-Kindi, qui se révolta en appelant à lui les mécontents arabes et berbères. Amran-ben-Mokhaled, général du gouverneur ar'lebite, ayant marché contre les rebelles, leur livra une sanglante bataille, dans laquelle leur chef fut tué, et les mit en déroute. Ibrahim s'appliqua alors à rétablir la paix en Ifrikiya, puis il tourna ses regards vers le Mag'reb, où le souvenir de l'autorité arabe disparaissait de jour en jour.

EDRIS II EST PROCLAMÉ PAR LES BERBÈRES. — A Oulili, le fils d'Edris I grandissait sous la tutelle éclairée de Rached et la protection des Aoureba, tandis qu'à Tlemcen, son oncle Soleïman exerçait le pouvoir en son nom. Ibrahim, considérant avec raison que l'empire edricide était le plus grand obstacle à la réalisation de ses vues ambitieuses sur le Mag'reb, espéra l'anéantir en faisant assassiner Rached. Mais ce crime tardif fut inutile et eut pour conséquence de resserrer les Berbères autour du jeune prince (802) ; l'un d'eux, Abou-Khaled-Yezid, se chargea de remplacer Rached, comme tuteur d'Edris, alors âgé de neuf ans. En mars 803, les Aoureba et les représentants des tribus voisines, réunis à Oulili, dans la mosquée de cette ville, prêtèrent serment solennel de fidélité à Edris II.

Ce prince, qui avait alors onze ans et montrait une intelligence très précoce, commença à gouverner sous la tutelle d'Abou-Khaled. Ainsi se consolidait l'empire edricide, malgré les intrigues entretenues en Mag'reb par le vice-roi ar'lebite. L'attitude énergique et dévouée des Berbères, plus que la supplique adressée par Edris à Ibrahim, décida ce dernier à ajourner la réalisation de ses plans sur l'Occident[2]. Du reste, Ibn-el-Ar'leb fut bientôt absorbé par d'autres soins. En 805, la garnison de Tripoli se révolta, chassa son commandant et se donna comme chef Ibrahim-ben-Sofian, Arabe de la tribu de Temin. Ibrahim dut employer toutes ses forces pour apaiser cette sédition qui ne fut domptée qu'au commencement de 806.

FONDATION DE FÈS PAR EDRIS II. — A Oulili, le jeune Edris

1. Fournel, *Berbers*, p. 453.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 563. En-Nouéïri, p. 401. Kartas, p. 18. El-Bekri, *Idricides*.

grandissait au milieu des intrigues encouragées par son jeune âge et son inexpérience. Un certain nombre d'Arabes étaient venus, tant de l'Espagne que de l'Ifrikiya,lui offrir leurs services et avaient été bien accueillis par lui; l'un d'eux, Omaïr-ben-Moçaab, avait même reçu le titre de vizir en remplacement d'Abou-Yezid[1].

Ainsi l'influence arabe dominait à Oulili et allait pousser Edris à un acte autrement grave. En 808, il fit mourir Abou-Leïla-Ishak, chef des Aoureba, qui avait été le protecteur de son père et le sien. Il est probable que ce chef avait laissé entrevoir son ressentiment de la protection accordée aux Arabes. Ibn-Khaldoun, pour excuser l'ingratitude d'Edris, prétend qu'il avait découvert que ce chef entretenait des intelligences avec l'ar'lebite Ibrahim[2]. Les Berbères, froissés dans leurs sentiments les plus intimes, supportèrent cependant ces injustices sans protestation.

Edris II, voyant chaque jour sa puissance s'accroître, jugea que sa résidence d'Oulili ne lui suffisait plus et résolut de construire une capitale digne de son empire. Après avoir cherché longtemps, il se décida pour un emplacement traversé par un des affluents du Sebou, et occupé par des Berbères de la tribu de Zouar'a. La nouvelle ville se trouvait ainsi divisée naturellement en deux quartiers. Edris jeta en 808 les fondements de celui qui devait être appelé « *des Andalous* », et, l'année suivante, il fit construire l'autre, nommé plus tard « *des Kaïrouanites* ». Il dota sa capitale de nombreux édifices et notamment de la mosquée dite « *des Cherifs* ».

Lorsqu'Edris eut atteint sa majorité, c'est-à-dire vers 810, les tribus berbères lui renouvelèrent leur serment de fidélité, et il reçut la soumission des principales contrées du Mag'reb[3].

RÉVOLTES EN IFRIKIYA. MORT D'IBRAHIM. — Pendant ce temps, Ibrahim-ben-el-Ar'leb était encore aux prises avec la révolte. Les miliciens arabes avaient vu, avec beaucoup de jalousie, les précautions prises contre eux par le vice-roi ; lorsqu'il se fut établi définitivement à El-Abbassïa, sous la protection de sa garde noire, leur irritation ne connut plus de bornes, et bientôt le général Amrane donna le signal de la révolte (811). Maître de Kaïrouan, il appela à lui tous les mécontents et vint assiéger Ibrahim dans sa forteresse.

Pendant un an, on combattit sans grand avantage de part et d'autre. Enfin Ibrahim, ayant appris qu'on lui envoyait d'Égypte un secours en

1. Kartas, p. 30.
2. *Berbères*, t. III, p. 561.
3. Bekri, *Idricides*.

argent, dépêcha son fils, Abd-Allah, vers Tripoli pour arrêter la somme au passage. Puis il fit répandre la nouvelle de la prochaine arrivée des fonds. Aussitôt la milice, qui n'avait pas touché de solde depuis qu'elle avait embrassé la cause de la révolte, commença à s'agiter dans Kaïrouan, et Amrane, dépourvu de ressources, se convainquit qu'il ne pouvait plus lutter contre ce nouvel ennemi. Il sortit nuitamment de la ville et courut se réfugier dans le Zab.

Ibrahim venait de triompher de cette longue révolte et était occupé à démanteler les fortifications de Kaïrouan, lorsqu'il apprit que son fils Abd-Allah avait été chassé de Tripoli par les troupes occupant cette place. Il lui envoya des fonds au moyen desquels Abd-Allah put enrôler un grand nombre de Berbères et rentrer en possession de Tripoli. Ce furent alors ces mêmes indigènes, appartenant à la tribu des Houara, qui se lancèrent dans la révolte. Conduits par leur chef, Aïad-ben-Ouahb, ils vinrent attaquer Tripoli qui était défendu par le général Sofiane, se rendirent maîtres de cette ville et la renversèrent presque entièrement. Abd-Allah, envoyé en toute hâte par son père, à la tête d'une armée de treize mille hommes, défit les Berbères et, étant rentré à Tripoli, s'occupa à relever les fortifications de cette ville (811)[1].

Sur ces entrefaites, Abd-el-Ouahab-ben-Hostem, roi de Tiharet, arrivé de l'Ouest avec de nombreux contingents, rallia les Houara et Nefouça et vint mettre le siège devant Tripoli. Il fit, avec soin, garder une des issues de la place et pressa l'autre avec la plus grande vigueur. Abd-Allah était sur le point de succomber, lorsqu'on reçut la nouvelle de la mort d'Ibrahim qui était décédé à l'âge de 56 ans (juillet 812), dans son château d'El-Abbassïa.

ABOU-L'ABBAS-ABD-ALLAH SUCCÈDE À SON PÈRE IBRAHIM. — Aussitôt que la mort d'Ibrahim fut connue, Abd-Allah, qui avait cité désigné par lui pour lui succéder, se hâta de proposer à Ibn-Rostem de conclure la paix. Il fut convenu entre eux que le prince de Tiharet se retirerait dans les montagnes des Nefouça et que Tripoli resterait aux Ar'lebites ; mais toutes les plaines de la Tripolitaine furent abandonnées aux Kharedjites. Pendant que cette paix boiteuse se signait à Tripoli, Ziadet-Allah, second fils d'Ibrahim, recevait, selon les dispositions prises par son père, le serment des principaux citoyens de Kaïrouan.

1. Les détails donnés par les auteurs arabes sur les différentes phases de cette révolte sont assez embrouillés, et il est possible qu'Abd-Allah n'ait repris qu'une seule fois Tripoli.

Dans le mois d'octobre 812, Abou-l'Abbas-Abd-Allah arriva dans sa capitale. Son frère, Ziadet-Allah, s'était porté au devant de lui pour le saluer comme souverain, mais il fut reçu avec la plus grande dureté. Pour la première fois, le fils d'un gouverneur de l'Ifrikiya succédait à son père sans l'intervention du khalifat[1].

Haroun-er-Rachid était mort en 809, laissant le trône à son fils El-Mamoun. Le nouveau khalife se borna à ratifier l'élévation du vice-roi de Kaïrouan.

CONQUÊTES D'EDRIS II. — Dans le Mag'reb, Edris II continuait à affermir son trône. Voulant sans doute faire oublier aux Aoureba l'ingratitude qu'il avait montrée à leur chef, il leur confia des commandements importants ; puis, s'enfonçant dans les montagnes du sud-ouest, il attaqua les tribus masmoudiennes, les vainquit et soumit l'Atlas à son autorité. Après s'être avancé en vainqueur jusqu'à Nefis, près de la montagne de Tine-Mellal dans le Sous, il rentra à Fès (812). C'est sans doute vers cette époque qu'Edris commença à combattre le kharedjisme, dont il décréta l'abolition dans ses états ; mais ce schisme avait pénétré trop profondément la nation berbère, pour pouvoir être supprimé d'un trait de plume ; aussi ne devait-il disparaître de l'Afrique, où il avait déjà fait couler tant de sang, qu'après de longues et nouvelles convulsions.

Quelque temps après[2] Edris marcha sur Tlemcen, qui s'était affranchie de son autorité. Il y entra en vainqueur et reçut l'hommage des Beni-Ifrene et Mag'raoua qui y dominaient. Il séjourna quelque temps à Tlemcen et de là dirigea quelques expéditions heureuses contre les peuplades zenatiennes et autres berbères. Ses troupes s'avancèrent ainsi jusqu'au Chélif. Cependant, il ne paraît pas qu'il eût osé se mesurer contre les Rostemides de Tiharet. Selon Ibn-Khaldoun, il passa à Tlemcen trois années, pendant lesquelles il s'appliqua à embellir cette ville et à orner la mosquée construite par son père. En partant, il laissa le commandement de la province, avec suprématie sur les tribus des Beni-Ifrene et Mag'raoua, à son cousin Mohammed, fils de Soleïman, qu'Edris I avait préposé au commandement de Tlemcen.

Rentré à Fès, il recueillit huit mille Musulmans d'Espagne, expulsés de Cordoue par El-Hakem à la suite de la révolte dite du faubourg (*Ribad'*), et les établit dans sa capitale, où ils formèrent le quartier des Andalous. Les émigrés de Cordoue étaient presque tous des gens

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 243, 277. En-Nouéïri, p. 403.

2. Soit dans la même année, soit en 814, les auteurs n'étant pas d'accord sur cette date.

d'origine celto-romaine, qui avaient été contraints d'embrasser l'islamisme après la conquête de l'Espagne par les Arabes. L'arrivée de cette population très civilisée fut une bonne fortune pour la nouvelle capitale, et contribua à la faire briller d'une réelle splendeur dans les arts, les lettres et les sciences[1].

MORT D'ABD-ALLAH. — SON FRÈRE ZIADET-ALLAH LE REMPLACE. — A Kaïrouan, Aboul'-Abbas-Abd-Allah, fils d'Ibrahim, loin d'imiter la prudence de son pitre et de chercher à arrêter les progrès du prince de Fès, n'avait réussi qu'à indisposer les esprits contre lui. Violent et cruel, même envers les membres de sa famille, sacrifiant tout à la milice, accablant le peuple de charges, il combla la mesure des fautes en frappant la culture faite par chaque charrue d'une taxe uniforme de huit dinars (pièces d'or). Cet impôt, énorme pour l'époque, remplaça la dime (achour), qui précédemment se payait en nature et était proportionnée à l'abondance de la récolte. De toutes parts s'élevèrent des réclamations ; mais le prince resta sourd aux prières et le peuple continua à gémir sous son oppression.

Enfin, par un bonheur inespéré, Abd-Allah mourut presque subitement, d'une affection charbonneuse (juin 817). Ce prince, « le plus bel homme de son temps », avait exercé le pouvoir pendant un peu plus de cinq ans,

Abou-Mohammed-Ziadet-Allah succéda à son frère, et, employant des procédés de gouvernement tout différents, s'attacha à réduire les prérogatives de la milice et à maltraiter et abaisser de toutes les façons les miliciens[2].

ESPAGNE : — RÉVOLTE DU FAUBOURG. MORT D'EL-HAKEM. — En Espagne, le khalife El-Hakem, avait entrepris, avec des chances diverses, plusieurs campagnes au delà des Pyrénées. L'alliance de ses oncles avec Charlemagne et Alphonse II, roi des Asturies, l'avait contraint à déployer toutes ses forces contre la coalition. Quelques-unes de ses razzias furent couronnées de succès. Alphonse, de son côté, poussa une pointe jusqu'à Lisbonne et mit cette ville au pillage. Pour rendre compte à son allié Charlemagne du succès de cette expédition, il lui envoya « sept Musulmans de distinction, avec leurs armes et leurs mulets[3] ».

---

1. Dozy, *Hist. des Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 20 et suiv. El-Bekri, *Idricides*. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 560, t. III, p. 229.

2. En-Nouéïri, p. 404, 405.

3. Dozy, *Recherches sur l'hist. de l'Espagne*, p. 149.

Après avoir conclu un traité de paix avec les princes chrétiens, El-Hakem se renferma dans Cordoue et vécut de la vie des despotes musulmans de celte époque, jusqu'à la grande révolte dite du faubourg (*Ribad'*), qui mit sa vie en danger et dont il triompha par son indomptable énergie. Sa victoire fut suivie de trois jours de massacres, et quand ses soldats furent las de tuer, sa vengeance n'était pas encore satisfaite ; il ordonna aux survivants de quitter l'Espagne sans délai. On vit alors cette malheureuse population, décimée, ruinée, se diriger à pied, par groupes, vers les ports du littoral. Quinze mille Cordouans firent voile pour l'Égypte ; ils abordèrent à Alexandrie et s'y maintinrent, avec l'appui d'une tribu arabe, jusqu'en 826. Le khalife El-Mamoun les ayant alors forcés à capituler, leur chef les conduisit à la conquête de l'île de Crète, qu'ils arrachèrent aux Byzantins et où ils fondèrent une république indépendante. Les autres réfugiés, au nombre de huit mille, passèrent au Mag'reb et furent bien accueillis par Edris II, qui les établit, ainsi que nous l'avons vu, dans sa nouvelle capitale. A Fès, ils furent groupés dans le quartier des Andalous[1]. El-Hakem mourut le 22 mai 822 et fut remplacé par son fils Abd-er-Rahman II.

LUTTES DE ZIADET-ALLAH CONTRE LES RÉVOLTES. — Pendant que l'Espagne était le théâtre de ces événements, l'ar'lebite Ziadet-Allah se livrait à Kaïrouan à tous les caprices de son caractère bizarre et cruel. Adonné au vin, comme le furent presque tous les princes de sa famille, il prescrivait dans ses moments d'ivresse les mesures les plus sanguinaires, qui retombaient presque toujours sur la milice. Dès le début de son règne il avait failli rompre, sans raison plausible, avec le khalife El-Mamoun et avait même poussé l'insolence jusqu'à adresser à son suzerain des dinars edrisides, pour lui faire entendre qu'il était disposé à se rallier à cette dynastie.

De tels procédés de gouvernement ne pouvaient aboutir qu'à des révoltes. En 822, une première sédition fut assez facilement apaisée ; l'année suivante, le commandant de Kasreïne[2] place forte du Sud, nommé Omar-ben-Moaouïa, de la tribu de Kaïs, leva de nouveau l'étendard de la révolte. Ayant été fait prisonnier après une courte campagne, il fut mis il mort ainsi que ses deux fils par ordre du vice-roi : on fit endurer

1. Dozy, Hist. *des Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 76 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 562. El-Bekri, *Idricides*. Nous n'indiquons aucune date pour la révolte du faubourg, en raison de l'incertitude à laquelle les chroniques donnent lieu à ce sujet. Il faut la placer entre 814 et 817.

2. Au sud-ouest de Sebaïtla.

à ces malheureux les plus atroces souffrances. Cette cruauté envers un personnage des plus respectés par la colonie arabe excita la colère de la milice.

Mançour-ben-Nacer-et-Tonbodi, gouverneur de Tripoli, ayant laissé publiquement éclater son indignation et manifesté devant ses troupes l'intention de se révolter, fut bientôt arrêté et conduit à Kaïrouan. Mis en liberté, grâce à l'intercession de son ami R'alboun, cousin de Ziadet-Allah, Mansour se réfugia dans son château de Tonboda, non loin de Tunis, et une fois à l'abri de ses murailles, il renoua les intrigues qu'il avait entretenues avec les officiers de la milice et ne cessa de les pousser à la révolte, en leur retraçant tous leurs griefs contre le prince. Mais Ziadet-Allah, ayant encore une fois mis la main sur la trame, dépêcha vers Tunis son général Mohammed-ben-Hamza, à la tête de cinq cents cavaliers, avec l'ordre d'arrêter inopinément Mansour.

De Tunis, le général envoya au rebelle une députation conduite par le cadi de la ville pour l'engager à venir se remettre entre ses mains. Mansour reçut la députation avec honneur, se montra disposé à obéir aux ordres du vice-roi et, en attendant, fit porter aux soldats de Mohammed-ben-Hamza des vivres et du vin. Lorsque la nuit fut venue, il garrotta le cadi et ses compagnons, s'empara de leurs chevaux, et, réunissant tous ses cavaliers, se porta rapidement sur Tunis. Les soldats de Mohammed étaient occupés à faire bonne chère avec les vivres de Mansour ; plusieurs même étaient déjà plongés dans l'ivresse. Attaqués à l'improviste par les rebelles, ils furent bientôt massacrés ou dispersés.

A l'annonce de ces événements, tous les miliciens se trouvant dans cette région accoururent se ranger sous la bannière de Mansour. Le rebelle fit mettre à mort le gouverneur de Tunis et s'installa dans cette ville. Presque aussitôt Ziadet-Allah envoya contre les rebelles l'élite de ses troupes, sous la conduite de son cousin R'alboun, le chef le plus aimé des miliciens. A leur départ, le vice-roi leur adressa des menaces humiliantes et intempestives, annonçant que quiconque oserait fuir serait puni de mort. R'alboun eut beaucoup de peine à calmer l'irritation de ses hommes ; mais les paroles imprudentes du maître avaient produit leur effet et il ne put empêcher les miliciens d'entrer secrètement en relation avec le rebelle. Lorsque, dans le mois de juillet 824, les deux troupes furent en présence, près de la Sebkha de Tunis, R'alboun vit ses soldats prendre la fuite et se trouva bientôt seul avec ses officiers. Ceux-ci étaient restés fidèles, mais on ne put les décider à rentrer à Kaïrouan, car ils connaissaient trop bien la violence de Ziadet-Allah pour aller s'exposer à

ses coups. Ils se retirèrent dans diverses localités, semant l'anarchie et l'indécision, tandis que l'armée d'El-Mansour recevait sans cesse des transfuges.

Ziadet-Allah, mis au courant de la gravité de la situation, envoya partout des courriers pour annoncer qu'il ne songeait pas à punir les miliciens : mais il était trop tard ; l'impulsion était donnée et la défection de la milice devint générale. Retranché dans son palais d'El-Abbassia, tandis que les rebelles marchaient sur Kaïrouan, le gouverneur put encore former une troupe nombreuse, composée de sa garde nègre et des gens de sa maison ; il en confia le commandement à son neveu Mohammed et la lança contre l'armée d'El-Mansour. Mais la fortune le trahit encore : son armée fut anéantie, après avoir perdu ses principaux chefs. Cette victoire fit entrer dans le parti de Mansour les habitants de Kaïrouan, qui lui ouvrirent leur ville et lui envoyèrent des secours de toute sorte.

Ne pouvant plus compter que sur lui seul, Ziadet-Allah réunit ses derniers soldats fidèles et, s'étant mis bravement à leur tête, vint prendre position entre son château et Kaïrouan. Durant une quarantaine de jours, ce ne fut qu'une série de combats qui se terminèrent, en général, à l'avantage du vice-roi. L'armée de Mansour se débanda après une dernière défaite, et Ziadet-Allah put rentrer en possession de Kaïrouan. Contre son habitude, il accorda l'amnistie aux habitants et se contenta de raser les fortifications de la ville (septembre-octobre 824).

El-Mansour avait gagné le sud ; il rallia ses partisans et infligea, auprès de Sebiba, une nouvelle défaite aux troupes du gouverneur. La route du nord lui étant ouverte, il se rapprocha de Kaïrouan afin de faciliter la sortie de celte ville aux familles des miliciens révoltés; puis il retourna à Tunis et s'y installa en maître (825).

Ziadet-Allah se trouvait dans une position très critique, car tout son royaume était en insurrection ; fort abattu, il se disposait même à capituler, lorsque la désunion éclata entre les rebelles et vint à son aide. Ameur-ben-Nafa, le meilleur officier de Mansour, ayant rompu avec lui, accourut l'assiéger dans son château de Tonboda. Mansour n'avait pas le moyen de résister ; il prit la fuite vers El-Orbos ; mais, ayant été rejoint par ses ennemis, il fut forcé de se rendre. Ameur, au mépris de sa promesse de lui laisser la vie sauve et de lui faciliter le moyen de se retirer en Orient, lui fit trancher la tête. En même temps, une troupe de cavalerie envoyée dans le sud par Ziadet-Allah obtenait, avec l'appui des populations, quelques succès contre les rebelles et rétablissait son autorité dans le pays de Kastiliya.

La cause de la révolte perdit dès lors, de jour en jour, des partisans et Ameur eut à lutter, à son tour, contre son lieutenant Abd-es-Selam-ben-Feredj, qui le força à se réfugier à Karna, dans le voisinage de Badja. Ameur étant mort sur ces entrefaites, ses fils et ses derniers adhérents allèrent, selon sa recommandation, faire leur soumission à Ziadet-Allah, qui les accueillit avec bonté (828). Abd-es-Selam continua à tenir la campagne, mais il cessa bientôt d'être dangereux, et Ziadet-Allah put s'occuper de l'expédition de Sicile, dont nous allons parler plus loin[1].

MORT D'EDRIS II ; PARTAGE DE SON EMPIRE. — En 828, Edris II mourut subitement à Fès. Il s'étouffa, dit-on, en avalant un grain de raisin. Ce prince n'avait que trente-trois ans, et si la mort n'était venue prématurément arrêter sa carrière, on ne peut prévoir où se seraient arrêtées ses conquêtes. Son royaume comprenait alors tout le Mag'reb extrême et s'étendait, dans le Mag'reb central, jusqu'à la Mina. Il avait combattu avec ardeur le kharedjisme, dans les dernières années de sa vie, et abattu l'orgueil des Beni-Ifrene et Mag'raoua. Mais, dans la vallée du haut Moulouïa, les Miknaça régnaient toujours en maîtres, et la dynastie des Beni-Ouaçoul à Sidjilmassa protégeait ouvertement le schisme. Fès était devenue une brillante capitale où les savants et les artistes étaient certains de rencontrer un accueil empressé.

Ainsi, au fond de la Berbérie, florissait un centre de pure civilisation arabe, tout entouré de sauvages indigènes.

Edris laissa douze fils. L'aîné d'entre eux, Mohammed, lui succéda à Fès. Peu après, ce prince, suivant le conseil de son aïeule Kenza, partagea son empire avec sept de ses frères, en âge de régner. Ayant conservé pour lui Fès et son territoire, il donna :

A El-Kassem : les villes de Tanger, Basra, Ceuta, Tétouane et les contrées maritimes qui en dépendaient;

A Omar : la région maritime du Rif, avec Tikiça et Tergha, contrée habitée par les R'omara ;

A Daoud : Taza, Teçoul, Meknas et toutes les possessions edrisides de l'est, jusqu'à la Mina, pays comprenant les Riatha, Houara, etc. ;

A Abdallah: les régions du sud, comprenant le Sous et les montagnes de l'Atlas, avec les villes d'Ar'mat et d'Anfis, pays habité par les Masmouda et Lamta ;

---

1. Ibn-Khaldoun, *Hist. de l'Ifrikiya et de la Sicile,* 1. 11, 12 et 13. En-Nouéïri, p. 406 et suiv. El-Kaïrouani, p. 83. Baïan, t. I, passim.

A Yahïa : les villes d'Azila et d'El-Araïch, avec la région maritime environnant ces ports, sur l'Océan, et habitée par les Ouergha;

A Aïça : les villes de Salé et Azemmor, sur l'Océan, et le pays de Tamesna, avec les tribus qui en dépendaient

Enfin Hamza eut Oulili et la contrée environnante.

Tlemcen, avec son territoire, fut placée sous l'autorité de Aïça, fils de Soleïman, son oncle.

Ainsi l'empire edriside se trouvait fractionné en neuf commandements ; ce démembrement ne pouvait que lui être fatal, car c'est en vain que Mohammed avait espéré conserver une suprématie sur le royaume et prévenir toute tentative d'usurpation de la part de ses frères. La jalousie et l'ambition de ces princes allaient bientôt être fatales à la dynastie edriside[1].

ÉTAT DE LA SICILE AU COMMENCEMENT DU IXe SIÈCLE. — Nous allons quitter un instant la terre d'Afrique pour nous transporter en Sicile, ou les armes musulmanes vont cueillir de nouveaux lauriers ; mais il convient, avant de commencer ce récit, d'examiner quelle était la situation de cette île au IXe siècle.

Depuis longtemps, nous l'avons vu, les Musulmans convoitaient la Sicile et avaient exécuté contre cette grande île diverses expéditions ; l'une d'elles se serait certainement terminée par la conquête du pays, si la révolte kharedjite n'avait forcé le gouverneur arabe à rappeler toutes ses forces pour les conduire en Mag'reb[2]. En présence de cette menace, les empereurs byzantins s'étaient efforcés de mettre la Sicile en état de défense et d'y envoyer des troupes, car ils tenaient à conserver ce boulevard de leur puissance en Occident. Mais la période d'anarchie que traversa l'empire d'Orient pendant le VIIIe siècle, les guerres qu'il eut à soutenir, les révoltes qu'il dut réprimer, son déplorable système administratif qui consistait à pressurer les populations et à les livrer à la rapacité de leurs patrices, les persécutions religieuses, à la suite des hérésies des *Monothélites* et des *Iconoclastes*, et enfin les conséquences de l'hostilité du pape, qui s'était déclaré en quelque sorte souverain indépendant, en posant les bases de son pouvoir temporel : toutes ces conditions avaient eu pour résultat de rendra la situation de la Sicile très critique, au commencement du IXe siècle. La haine des populations contre l'Empire était portée

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 563. El-Bekri, *Idricides*. Kartas, p. 61 et suiv.
2. V. ci-devant, ch. III (Révolte de Meïcera).

à son comble et, comme les souverains de Byzance avaient pris l'habitude d'exiler en Sicile les personnages disgraciés, il en résultait des rébellions continuelles, affaiblissant de jour en jour l'autorité byzantine[1]. Plusieurs fois, les rebelles avaient, cherché un appui ou un refuge auprès des princes arabes de Kaïrouan. Du reste, les courses des Musulmans d'Afrique et d'Espagne contre les îles de la Méditerranée étaient pour ainsi dire incessantes, et répandaient la terreur parmi les populations de ces rivages, au mépris des traités particuliers, souscrits de temps à autre, dans l'intérêt du commerce, entre les gouvernements oméïade, edriside ou ar'lebite et le patrice de Sicile, le pape ou les républiques maritimes.

EUPHÉMIUS APPELLE LES ARABES EN SICILE. — EXPÉDITION DU CADI ACED. — A la fin de l'année 820, Michel le Bègue, qui allait être livré au bourreau, est porté par une révolution de palais au trône de l'empire. A cette nouvelle, les Syracusains, ayant à leur tête un certain Euphémius, mettent à mort le patrice Grégoire qui gouvernait l'île et se déclarent indépendants ; mais l'empereur envoie en Sicile une armée qui défait les Syracusains et écrase cette révolte. Euphémius se réfugie en Afrique, avec sa famille, et offre à Ziadet-Allah la suzeraineté de la Sicile, s'il veut l'aider à y reprendre le pouvoir, assurant qu'il a de nombreux partisans dans l'armée et la population et que la conquête sera facile (826).

Ziadet-Allah était alors absorbé par ses luttes contre les rebelles. Cependant, après la mort d'El-Mansour, sa sécurité étant assurée, il s'occupa des propositions d'Euphémius et, comme il avait reçu de Matha, gouverneur de Sicile, des Communications destinées à le détourner de cette entreprise, il convoqua une assemblée de notables et lui soumit la question. Plusieurs membres répugnaient à cette expédition, ne voulant pas rompre une trêve conclue en 813 ; mais Euphémius fit ressortir que ce traité était détruit, *ipso facto*, puisque des Musulmans étaient détenus en Sicile, et le cadi Aced, prenant la parole, insista avec tant de force pour que l'aventure fût tentée, qu'il finit par décider l'assemblée à autoriser l'expédition, comme une opération isolée, et non dans un but de conquête. Aced, s'étant proposé pour diriger cette entreprise, fut nommé, par Ziadet-Allah, cadi-émir chef de l'expédition.

La guerre sainte fut proclamée et l'expédition se prépara à Souça, sous les yeux d'Euphémius et d'Aecd. Un grand nombre de Berbères,

1. Amari, *Storia. dei Musulmani di Sicile*, t. I, p. 76 et suiv., 178 et suiv., 194 et suiv.

particulièrement de la tribu de Houara, des réfugiés espagnols, des miliciens, accoururent à Souça, et bientôt une armée de mille cavaliers et de cinq cents fantassins s'y trouva réunie[1]. On ne saurait trop remarquer l'analogie de cette expédition avec celle qui livra, un peu plus d'un siècle auparavant, l'Espagne aux Musulmans : ce sont les mêmes causes et les mêmes procédés d'exécution ; jusqu'à l'effectif de l'armée qui est sensiblement le même ; enfin, la guerre de Sicile va absorber les forces actives des Musulmans de l'Ifrikiya et consolider la puissance des Ar'lebites en arrêtant l'ère des révoltes.

CONQUÊTE DE LA SICILE. — Le 13 juin 827, selon En-Nouéïri, la flotte, composée d'une centaine de barques portant l'armée expéditionnaire, leva l'ancre et le lendemain aborda à Mazara. Dès lors, Aced écarta Euphémius et se réserva pour lui seul la direction des opérations ; un rameau placé sur le heaume des Musulmans leur servit de signe de ralliement.

Bientôt Platha s'avança contre les envahisseurs à la tête de toutes les forces chrétiennes, que les auteurs arabes portent, avec leur exagération habituelle, à cent cinquante mille hommes. Le 15 juillet, l'action fut engagée par Aced, qui attaqua bravement les Grecs en avant de Mazara. Entraînés par l'exemple de leurs chefs, les Musulmans traversent les lignes ennemies, culbutent partout les chrétiens et remportent une grande victoire. La Sicile était ouverte.

Tandis que Platha cherchait un refuge en Calabre, Aced, après avoir assuré sa base d'opérations, marcha contre la capitale, en recevant sur sa route l'hommage des populations. A la fin du mois de juillet, il commença le siège de Syracuse ; mais cette ville se défendit avec vigueur et reçut des secours d'Orient et de Venise. Dans l'été de 828, Syracuse était sur le point de tomber aux mains des Musulmans et avait déjà fait des offres de reddition, d'ailleurs repoussées, lorsque Aced mourut. Dès lors la fortune abandonna les Musulmans. Mohammed-ben-el-Djouari, successeur d'Aced, eut à lutter contre des séditions et vit partout la résistance s'organiser. En même temps, le comte de Lucques faisait une descente sur les côtes de Tunisie et empêchait le gouverneur ar'lebite d'envoyer des secours à l'expédition. Forcés de lever le siège de Syracuse, les Musulmans tentèrent d'abord de fuir par mer ; mais, la flotte ennemie leur ayant coupé le chemin, ils descendirent à terre, incendièrent leurs vaisseaux et se réfugièrent dans des montagnes escarpées, avec

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 277. Amati, Storia, t. I, p. 258 et suiv.

Euphémius qui avait pris le titre d'empereur. Reprenant ensuite l'offensive, ils s'emparèrent de Minée, de Girgenti et de Castro-Giovanni (Enna), où ils mirent à mort Euphémius, soupçonné d'être entré en pourparlers avec l'ennemi. Mohammed-el-Djouari fit alors battre monnaie à son nom ; il mourut en 829 et fut remplacé par Zoheïr-ben-R'aouth.

La situation des Musulmans, réduits à la possession de Mazara et de Minée, était assez précaire, lorsque, dans l'été de 830, une flotte arriva d'Afrique avec trente mille hommes : Berbères, Arabes, aventuriers espagnols et autres, envoyés par Ziadet-Allah, pour reconquérir le terrain perdu. Les Musulmans reprirent une vigoureuse offensive et vinrent assiéger Palerme. Après une héroïque résistance de plus d'un an, cette ville capitula dans l'automne de 831[1], et les habitants qui avaient échappé aux dangers et aux privations du siège furent réduits en esclavage. Ainsi les Musulmans étaient maîtres d'une grande partie de la Sicile. Ils s'établirent solidement à Palerme et fondèrent une colonie où accoururent Africains et Espagnols. Ziadet-Allah nomma de ses parents comme gouverneurs de l'île, et la guerre, suivit son cours entre les musulmans et les chrétiens, avec les alternatives ordinaires de succès et de revers[2].

MORT DE ZIADET-ALLAH. — SON FRÈRE ABOU-EÏKAL-EL-AR'LEB LUI SUCCÈDE. — Pendant que la Sicile était le théâtre de ces événements, le rebelle Abd-es-Selam continuait à tenir la campagne en Ifrikiya. Un certain Fadel ayant, en 833, levé l'étendard de la révolte, dans la péninsule de Cherik, Abd-es-Selam opéra avec lui sa jonction ; mais les troupes du gouverneur les mirent en déroute, et la paix se trouva enfla rétablie d'une manière définitive (836).

Le vice-roi put alors se consacrer entièrement à la direction de la guerre sainte et aux travaux d'embellissement qu'il avait entrepris à Kaïrouan. Selon En-Nouéïri, il rebâtit la mosquée qui avait été construite par Yezid-ben-Hatem, fit établir un pont à la porte d'Abou-Rebia et compléta les fortifications de Souça. Le 10 juin 838, la mort vint le surprendre au milieu de ces travaux. Il était âgé de cinquante et un ans et avait exercé le pouvoir pendant vingt et un ans, sept mois et huit jours. Malgré les difficultés toujours renaissantes contre lesquelles il avait eu à lutter, son règne, illustré par la conquête de la Sicile, fut un des plus glorieux de

1. Ibn-el-Athir donne à cet événement la date de 832. En-Nouéïri et Elle de la Primaudaie, (*Arabes et Normands en Sicile et en Italie*), 835. Nous adoptons la date donnée par M. Amari, t. I, p. 290.

2. Amari, t. I, p. 294 et suiv.

sa dynastie. Ce prince, après s'être montré cruel et injuste, donna, sur la fin de son règne, de beaux exemples de générosité et de grandeur de caractère ; seule, la milice ne pouvait trouver grâce devant lui. Il était doué d'un esprit cultivé et faisait assez bien les vers, mais sa passion pour le vin le poussait trop souvent à commettre des excentricités. C'est ainsi que, se trouvant un jour en état d'ivresse, il adressa au khalife El-Mamoun des vers inconvenants et menaçants qu'il s'empressa de désavouer quand il eut repris son bon sens. Son frère Abou-Eïkal-el-Ar'leb, surnommé Khazer, lui succéda[1]. Il était depuis longtemps son premier ministre.

GUERRES ENTRE LES DESCENDANTS D'EDRIS II. — Dans le Mag'reb, la guerre n'avait pas tardé à éclater entre les fils d'Edris II. Aïça, à Azemmor, s'était d'abord mis en état de révolte. Mohammed, usant de son droit de suzeraineté, chargea alors ses frères El-Kassem et Omar de le combattre ; mais ce dernier seul y consentit. Ayant marché contre le rebelle, il le mit en déroule, le força à se réfugier à Salé et s'empara de ses états. Il reçut ensuite de Mohammed l'ordre de réduire son autre frère El-Kassem qui persistait dans sa désobéissance et, lui ayant fait subir le même sort, adjoignit encore sa province à la sienne, de sorte qu'il se trouva en possession de toutes les régions maritimes de l'Océan. El-Kassem se réfugia dans un couvent auprès d'Azila et se consacra entièrement à la dévotion.

Omar, qui paraissait avoir hérité des qualités guerrières de son père, mourut prématurément en 835. Ce prince est l'aïeul de la dynastie des Idrisides-Hammoudites, dont nous aurons à parler plus tard ; son fils Ali lui succéda.

L'année suivante (836), Mohammed cessa de vivre, à Fès, laissant un fils nommé Ali, âgé seulement de onze ans, auquel les Aoureba prêtèrent serment de fidélité[2]. Ainsi disparaissaient, l'un après l'autre, les chefs de cette brillante famille et se fractionnait l'empire fondé par Edrisi. Les survivants régnèrent obscurément dans leurs provinces, et comme les événements de leur histoire ne présentèrent rien de saillant pendant quelques années, nous cesserons pour le moment de nous occuper des Edrisides.

LES MIDRARIDES A SIDJILMASSA. A Sidjilmassa, les Beni-

1. En-Nouéïri, p. 412. El-Kaïrouani, p. 84. Ibn-Khaldoun, *Histoire de l'Afr. et de la Sic*., p. 110.

2. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. II, p. 564, El-Bekri, *Idricides*.

Ouaçoul continuaient à exercer le pouvoir ; El-Montaçar-el-Yaçâa, surnommé Midrar, qui avait succédé à Abou-l'Kacem, subjugua les Berbères du Sahara, rebelles à son autorité, et conduit les mines de Deraa, dont il se fit attribuer le cinquième. Ce prince donna un véritable lustre à sa dynastie qui fut désignée sous le nom de Beni-Midrar. Il rechercha l'alliance des Rostemides de Tiharet et obtint une de leurs filles en mariage. Les Kharedjites persécutés par les Edrisides trouvèrent, à Sidjilmassa, un refuge assuré. El-Montaçar était occupé à entourer sa capitale de retranchements, lorsqu'il mourut (824). Son fils, nommé aussi El-Montaçar, lui succéda et vit son règne troublé par la révolte de ses fils. L'un d'eux, nommé Meïmoun, s'empara du pouvoir ou l'exerça simultanément avec son père[1].

L'ESPAGNE SOUS ABD-ER-RAHMAN II. — En Espagne, Abd-er-Rahman II continuait à régner. Il avait rétabli la paix dans son royaume et vivait somptueusement dans sa capitale. « Jamais — dit Dozy[2] —, la cour des sultans d'Espagne n'avait été aussi brillante qu'elle le devint sous le règne d'Abd-er-Rahman II. Amoureux de la superbe prodigalité des khalifes de Bagdad, de leur vie de pompe et d'apparat, ce monarque s'entoura d'une nombreuse domesticité, embellit sa capitale, fit construire à grands frais des ponts, des mosquées, des palais et créa de vastes et magnifiques jardins, sur lesquels des canaux répartissaient les torrents des montagnes. Il aimait la poésie, et si les vers qu'il faisait passer pour les siens n'étaient pas toujours de lui, du moins il récompensait généreusement les poètes qui lui venaient en aide. Au reste, il était doux, facile et bon jusqu'à la faiblesse. »

En 828, les habitants de Mérida s'étant révoltés, le khalife fit marcher contre eux une armée. Ils se soumirent alors et livrèrent des otages ; mais quand ils virent qu'on démolissait les remparts de leur cité, ils se soulevèrent de nouveau et restèrent indépendants jusqu'en 833 (3).

---

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 262. El-Bekri, passim.

2. *Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 87.

3. Dozy, *Recherches sur l'histoire de l'Espagne*, p. 158. El-Marrakchi (Dozy), p. 14 et suiv.

CHAPITRE VII

LES DERNIERS AR'LEBITES

838 - 902

Gouvernement d'Abou-Eikal. — Gouvernement d'Abou-l'Abbas-Mohammed. — Gouvernement d'Abou-Ibrahim-Ahmed. — Événements d'Espagne. — Gouvernements de Ziadet-Allah le jeune et d'Abou-el-R'aranik. — Guerre de Sicile. — Mort d'Abou-el-R'aranik. — Gouvernement d'Ibrahim-ben-Ahmed. — Les souverains edrisides de Fès. — Succès des Musulmans en Sicile. — Ibrahim repousse l'invasion d'El-Abbas-ben-Touloun. — Révoltes en Ifrikiya ; cruautés d'Ibrahim. — Progrès de la secte chiche en Berberie ; arrivée d'Abou-Abd-Allah. — Nouvelles luttes d'Ibrahim contre les révoltés. — Expédition d'Ibrahim contre les Toulounides. — Abdication d'Ibrahim. — Événements de Sicile. — Événements d'Espagne.

GOUVERNEMENT D'ABOU-EÏKAL. — Le règne d'Abou-Eïkal, frère et successeur de Ziadet-Allah, fut fort court. Ce prince, que les historiens comparent à son aïeul El-Ar'leb, s'attacha à faire fleurir dans son gouvernement la paix et la justice. Il abolit les impôts qui n'étaient pas conformes à la loi religieuse et une foule de taxes particulières établies, dans diverses localités, par les gouverneurs, qui reçurent, alors un traitement fixe, et auxquels il fut défendu sévèrement de se créer aucune autre source de revenus. Il proscrivit à Kaïrouan l'usage du vin, afin d'éviter les abus dont son frère avait donné de si tristes exemples. Il aurait également, selon Cardonne, assigné une paie régulière à la milice qui, jusque-là, avait vécu surtout des ressources qu'elle se procurait en campagne. La milice, bien traitée par lui, se tint tranquille et oublia pour quelque temps ses traditions d'indiscipline[1].

Abou-Eïkal ne négligea pas la guerre de Sicile et, grâce aux renforts qu'il expédia dans cette île, les Musulmans reprirent activement la campagne et s'emparèrent d'un grand nombre de places. Sur ces entrefaites, le prince longobard de Bénévent ayant attaqué la république de Naples, le consul de cette ville, Sicard, demanda des secours aux Arabes de cette ville, qui lui envoyèrent une petite armée, avec laquelle

1. En-Nouéïri, p. 414, 415.

il repoussa les agresseurs. Il en résulta une ligue entre Naples et les émirs de Sicile, ligue qui dura cinquante ans[1].

Après un règne paisible de deux ans et neuf mois, Abou-Eïkal cessa de vivre (février 841).

GOUVERNEMENT D'ABOU-L'ABBAS-MOHAMMED. — Abou-l'Abbas-Mohammed succéda à Abou-Eïkal, son père, sans hériter de sa sagesse. Négligeant le soin des affaires publiques pour se livrer à ses plaisirs, il choisit comme ministres les deux frères Abou-Abd-Allah et Abou-Homéïd, et les laissa diriger le gouvernement selon leur bon plaisir. Abou-Djafer, frère du vice-roi, fut profondément blessé de cette préférence qui le reléguait au second plan, et résolut de s'emparer du pouvoir. Lorsque le complot, ourdi en secret, eut été préparé, les conjurés montèrent à cheval à midi, au moment où tout le monde se reposait, et pénétrèrent dans le palais du gouvernement, après avoir culbuté la garde. Ils se saisirent d'abord du vizir Abou-Abdallah et le mirent à mort.

Cependant quelques serviteurs, étant revenus de leur surprise, se jetèrent au devant des agresseurs et leur tinrent tête un moment, ce qui permit à Abou-l'Abbas de se retrancher dans le réduit. Le chef des révoltés protesta alors qu'il n'en voulait qu'aux ministres, et, devant ces assurances, le gouverneur consentit à se rendre dans la salle d'audience. S'étant assis sur son trône, il donna l'ordre d'introduire le peuple, en feignant d'ignorer ce qui s'était passé. Abou-Djafer entra le premier à la tête des mutins et reprocha à son frère, en termes assez violents, de se laisser conduire par les fils d'Homéïd, et de fermer les veux sur leurs actes. Abou-l'Abbas était dans une situation trop critique pour se montrer arrogant. Il consentit à livrer Abou-Homéïd à son frère, après avoir reçu de lui la promesse qu'on n'attenterait pas à sa vie.

Moyennant cette concession, Abou-Djafer jura de ne faire aucune tentative pour renverser son frère, mais il profita de cette occasion pour s'emparer de la direction des affaires de l'état ; il devint donc le véritable gouverneur, tandis que Mohammed n'en conservait que le titre. Durant quelque temps, Abou-Djafer tint d'une main ferme les rênes du gouvernement ; puis, lorsqu'il fut rassasié du pouvoir, il commença à se relâcher de son active surveillance pour se lancer dans les mêmes écarts que son frère et s'adonner particulièrement au vin. Par une bizarre coïncidence, Abou-l'Abbas, faisant alors un retour sur lui-même, se trouva las

1. Amari, t. I, p. 309 et suiv.

du rôle secondaire auquel il était réduit et prit la virile résolution de ressaisir l'autorité.

Après avoir noué des relations avec quelques chefs mécontents, Mohammed fit entrer dans son parti un certain Ahmed-ben-Sofiane, cheikh très influent à Kaïrouan, qui devint son principal agent. Bientôt la conjuration fut organisée. Abou-Djafer, en ayant été prévenu par un traître, refusa d'y croire, car Abou-l'Abbas paraissait de plus en plus absorbé par ses débauches. Au jour fixé pour l'exécution du complot, un grand nombre de conjurés déguisés en esclaves s'introduisirent dans la forteresse. Ahmed-ben-Sofiane leur distribua des armes, ainsi qu'aux esclaves et aux affranchis dont il était sûr, et les fit cacher. Averti une deuxième et une troisième fois, Abou-Djafer envoya une patrouille faire une reconnaissance au dehors ; mais les soldats n'ayant rien trouvé d'extraordinaire, il reprit sa tranquillité.

Au coucher du soleil, un groupe de conjurés se précipita sur les gardes de la porte qu'on avait pris le soin d'enivrer et les massacra. Ayant ensuite placé sur le toit du réduit un feu devant servir de signal aux gens de la ville, les partisans du gouverneur légitime attaquèrent ceux d'Abou-Djafer. On se battit pendant une partie de la nuit, jusqu'à l'arrivée des habitants de Kaïrouan, dont le grand nombre assura la victoire. Abou-Djafer, réfugié dans son palais, fit demander sa grâce à Abou-l'Abbas qui lui pardonna généreusement. Il se contenta de lui reprocher en public sa conduite et de l'exiler du pays, après lui avoir confisqué ses trésors (846). Abou-Djafer se réfugia en Orient, où il mourut.

Délivré de la tyrannie de son frère, le gouverneur Mohammed eut bientôt à lutter contre d'autres révoltes. En 848, Amer, fils de Selim-ben-R'alboun, voulant venger son père qui avait été mis à mort par l'ordre du prince, à la suite d'une tentative de révolte, répudia l'autorité de son maître et se proclama indépendant à Tunis. Durant deux ans, le gouverneur essaya en vain de le réduire ; enfin, le 20 septembre 850, Tunis fut enlevée d'assaut, et Amer ayant été pris fut décapité. La révolte était domptée[1].

Abou-l'Abbas paraît ensuite avoir tourné ses regards vers l'ouest et essayé de s'opposer aux empiètements des Rostemides de Tiharet, en faisant construire non loin de cette ville une place forte qu'il nomma El-Abbassïa, s'appuyant sur une ligne de postes avancés ; mais il était trop tard pour pouvoir ressaisir une autorité à jamais perdue; avant peu la nouvelle ville devait être brûlée par Afia, fils d'Abri-el-Ouahab-

1. En-Nouéïri, p. 417.

ben-Rostem, poussé à cela par le khalife d'Espagne[1].

Le 11 mai 856, Abou-l'Abbas mourut à Kaïrouan[2]. Quelque temps auparavant, avait eu lieu le décès de Sahnoun, un des plus grands docteurs selon le rite malekite.

GOUVERNEMENT D'ABOU-IBRAHIM-AHMED. — Abou-Ibrahim-Ahmed succéda à son frère Abou-l'Abbas. Il régna paisiblement pendant trois ans. Vers 859, les Berbères des environs de Tripoli s'étant refusés d'acquitter l'impôt, Abd-Allah, gouverneur de cette ville, marcha contre eux. Mais, après avoir essuyé plusieurs défaites, il dut se renfermer derrière les remparts de Tripoli et demander du secours au gouverneur de Kaïrouan. Ziadet-Allah, frère d'Abou-Ibrahim, accouru en toute hâte à la tête d'une armée, fit rentrer les rebelles dans le devoir, après leur avoir infligé une sévère punition.

Abou-Ibrahim continua à s'occuper de travaux d'utilité publique pour lesquels il avait un grand goût, et en fit profiter non seulement sa capitale, mais encore Souça et plusieurs autres localités. Il s'attacha surtout aux travaux hydrauliques et dota Kaïrouan de plusieurs citernes, notamment de celle appelée El-Madjel-el-Kebir établie près de la porte de Tunis[3].

Ces soins ne l'empêchèrent pas de continuer la guerre de Sicile. Abou-l'Abbas-Ibn-Abou-Fezara avait succédé comme commandant militaire à Abou-l'Ar'leb, mort en 851. Ce général poussa activement les opérations militaires et remporta de réels succès qui furent accompagnés des plus grandes cruautés.

En 858, il s'empara de Céfalu. Le 24 janvier de l'année suivante, il se rendit maître de la forteresse de Castrogiovanni, qui résistait depuis trente ans et où les Siciliens avaient réuni de grandes richesses. Cette perte causa dans l'île une véritable stupeur, dont profitèrent les Musulmans.

Vers 860, l'empereur Michel III, l'ivrogne, envoya une nouvelle expédition en Sicile. A l'approche des Byzantins, plusieurs cantons se soulevèrent, mais Abbas, ayant écrasé l'armée impériale et forcé ses débris à reprendre la mer, ne tarda pas, grâce à son énergie, à rétablir la paix dans son territoire. Il mourut le 18 août 861[4].

---

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 419. Ibn-El-Athir, passim.
2. El-Kaïrouani donne la date de 854.
3. En-Nouéïri, p. 420.
4. Michele Amari, *Storia*, t. I, p. 320 et suiv.

En décembre 863, Abou-Ibrahim, qui avait su par sa justice et sa bonté, s'attirer l'affection de ses sujets, tomba malade et mourut le 28 dudit mois, après avoir régné huit ans. On rapporte que, pendant sa maladie, on achevait la citerne du vieux château et qu'il s'informait chaque jour, avec intérêt, de l'état des travaux. Enfin on lui apporta une coupe pleine de l'eau de la citerne : il la but avec empressement et mourut presque aussitôt. Il n'était âgé que de vingt-neuf ans.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — En Espagne, Abd-er-Rahman II était mort subitement le 22 septembre 852. Il laissait deux fils : Mohammed et Abdallah qui aspiraient l'un et l'autre à lui succéder, car leur père n'avait pris aucune disposition précise à cc sujet. Appuyé par les eunuques, Mohammed parvint à s'emparer du pouvoir. C'était un homme médiocre, entièrement livré à la débauche. Il ne tarda pas à éloigner de lui la masse de ses sujets et ne sut plaire qu'à la caste des clercs, ou fakihs, dont il flatta le fanatisme en persécutant les chrétiens.

Les habitants de Tolède s'étant mis en état de révolte appelèrent à leur secours les chrétiens du royaume de Léon, et Ordoño Ier envoya une armée pour les soutenir. Mais Mohammed ayant, en personne, marché contre eux, attira les confédérés dans une embuscade, les vainquit et en fit un carnage épouvantable : huit mille têtes furent coupées et envoyées dans les principales villes d'Espagne et même d'Afrique. Cependant Tolède continua à rester en état de révolte, et, comme les Musulmans accusaient les chrétiens d'être les fauteurs de cette rébellion, les persécutions redoublèrent contre eux. Bientôt, du reste, une levée de boucliers des chrétiens et des renégats se produisit dans les montagnes de Regio.

Sur ces entrefaites, un chef d'origine wisigothe, Moussa II, qui avait formé dans le nord un état indépendant, appelé la frontière supérieure, et dont la puissance avait contrebalancé celle de l'émir de Cordoue, vint à mourir (862). Mohammed rentra alors en possession de Todèle et de Sarragosse, ainsi que d'une partie de la frontière supérieure ; mais le reste, de même que Tolède, demeura dans l'indépendance sous la protection du roi de Léon[1].

Vers cette époque, les Normands, qui avaient déjà pillé et brûlé Séville, en 844, firent de nouvelles incursions dans la péninsule en remontant les fleuves. Le fameux Hasting parcourut, avec une flotte de cent voiles, la Méditerranée et ravagea le littoral de la Maurétanie,

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 158 et suiv.

de l'Espagne et des îles, vers 860. La ville de Nokour eut particulièrement à souffrir de leurs excès[1].

GOUVERNEMENT DE ZIADET-ALLAH, DIT LE JEUNE, ET D'ABOU-EL-R'ARANIK. — A Kaïrouan, Abou-Mohammed-Ziadet-Allah, le jeune, avait succédé à son frère Ahmed (décembre 863) Ce prince paraissait bien doué, mais la mort le surprit le 22 décembre 864, après un an de règne. Son neveu Abou-Abd-Allah-Mohammed, surnommé Abou-el-R'aranik (l'homme aux grues) lui succéda. Le goût de ce prince pour la chasse aux grues lui avait valu ce surnom.

Une révolte des Berbères signala les premiers jours de son règne. Biskra, Tehouda, les Houara, voisins da territoire, des Rostemides, toutes les populations du Zab et du Hodna, régions qui formaient alors la limite du sud-ouest, se lancèrent dans la rébellion. Le général Abou-Khafadja-ben-Ahmed, envoyé par le prince contre les révoltés, leur infligea de nombreuses défaites et les contraignit à la soumission. Seuls, les Houara résistaient encore. Abou-Khafadja ayant opéré sa jonction avec le général Haï-ben-Malek, qui commandait un autre corps d'armée, pénétra dans le Hodna et atteignit les Houara. Les indigènes essayèrent en vain d'obtenir leur pardon en se soumettant aux conditions qu'on voudrait leur imposer, Abou-Khafadja, inflexible, donna le signal de l'attaque. Les Houara, sans espoir de salut, combattirent avec le dernier acharnement et, contre toute attente, les guerriers arabes commencèrent à plier ; bientôt, Haï-ben-Malek prit la fuite, en entraînant la cavalerie. Abou-Khafadja, voyant la victoire lui échapper, se fit bravement tuer avec presque toute son escorte. Les débris de ses troupes se refugièrent à Tobna. Il ne paraît pas qu'Abou-l'R'aranik ait cherché à tirer vengeance de cet échec[2].

GUERRE DE SICILE. — Pendant que l'Afrique était le théâtre de ces événements, les armes arabes obtenaient de nouveaux succès en Sicile. En 867, Basile le Macédonien, étant monté sur le trône impérial, s'appliqua à réorganiser l'armée et, dans la même année, envoya une expédition en Sicile. Une certaine anarchie divisait, les Musulmans, depuis la mort de Abbas ; les Berbères étaient jaloux des Arabes, et ceux-ci étaient toujours divisés par les rivalités des Yéménites et des Modhérites. Les troupes impériales obtinrent quelques succès et paraissent

1, El-Bekri, p. 92 du texte arabe. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 159. Baïan, t. II, p. 44. Dozy, *Recherches sur l'histoire de l'Espagne*, t. I et II, passim.

2. En-Nouéïri, p. 422.

s'être emparées de Castrogiovanni ; mais bientôt les Musulmans reprirent l'avantage et portèrent le ravage dans les environs de Syracuse. En 868, Khafadja-ben-Sofian qui avait pris le commandement, défit une nouvelle armée byzantine envoyée par Basile ; mais il tomba peu après sous le poignard d'un Berbère houari.

L'année suivante (869), Ahmed-ben-Omar-ben-El-Ar'leb s'empara de Vile de Malte. Les Byzantins, accourus en toute hâte, arrachèrent aux Ar'lebites leur nouvelle conquête. Mais, au mois de juin 870, la flotte musulmane envoyée de Sicile débarqua à Malte une nouvelle armée qui reprit l'île aux chrétiens[1].

MORT D'ABOU-EL-R'ARANIK. — GOUVERNEMENT D'IBRAHIM-BEN-AHMED. — Abou-El-R'aranik mourut le 16 février 875, après avoir régné une dizaine d'années. Il n'était âgé que de vingt-quatre ans, et avait une si mauvaise santé qu'il avait passé plusieurs fois pour mort, ce qui lui avait valu le surnom d'El-Mïït. Comme la plupart des membres de la famille ar'lebite, ce prince se distinguait par la bonté et la générosité ; mais aussi il avait les défauts de ses devanciers, qui tous mouraient si jeunes ; esclave de ses passions, il était dominé par le goût des plaisirs, de la chasse et surtout de la débauche et du vin. Sa prodigalité était si grande qu'il laissa le trésor complètement à sec. Son frère, Abou-Ishak-Ibrahim, qui dirigeait les affaires comme premier ministre, était impuissant à le modérer dans ses dépenses.

Avant- de mourir, Abou-el-R'aranik avait désigné, pour lui succéder, son fils Ahmed-Abou-L'Eïkal, et, comme il redoutait l'influence de son frère Ibrahim et ses visées ambitieuses, il l'avait contraint à jurer solennellement, *cinquante fois* de suite, dans la grande mosquée, qu'il ne tenterait pas de s'emparer du pouvoir. Mais cette précaution fut absolument inutile : aussitôt que la mort du gouverneur fut connue, le peuple se porta en foule auprès d'Ibrahim et le força à se rendre au château et à prendre en main les rênes du gouvernement.

Ibrahim essaya de résister en représentant qu'il était lié envers son frère par un engagement solennel. Mais, quand il vit le peuple décidé à n'accepter en aucune manière le règne d'un enfant, il se décida à prendre le pouvoir. Étant monté à cheval, il pénétra de force dans le vieux château et y reçut l'hommage des principaux citoyens.

Le nouveau gouverneur s'occupa ensuite de l'édification d'un vaste

1. Amari, *Storia*, p. 341 et suiv.

château au lieu dit Rakkada, à quatre milles de Kaïrouan, dans une localité privilégiée comme climat. Son but était d'en faire sa demeure et d'abandonner le vieux château. Il employa les premières années de son règne à diverses autres constructions, tout en dirigeant la guerre de Sicile et d'Italie, sur laquelle nous allons entrer plus loin dans des détails. En 878, les affranchis, descendants des troupes nègres formées par El-Ar'leb, se révoltèrent dans le vieux château et osèrent même interrompre les communications avec Rakkada ; mais ils furent bientôt forcés de se rendre, et Ibrahim les fit périr sous le fouet, ou crucifier, donnant ainsi le premier exemple de l'incroyable férocité qu'il devait montrer plus tard. Il fit ensuite acheter d'autres esclaves au Soudan et forma une nouvelle garde nègre qui se distingua, plus tard, par sa bravoure et son aveugle fidélité[1].

LES SOUVERAINS EDRISIDES LE FEZ. — C'est sans doute vers cette époque que l'edriside Yahïa mourut à Fès et fut remplacé par son fils nommé, comme lui, Yahïa. Ce prince, par sa conduite dissolue, indisposa contre lui la population de la capitale ; à la suite d'un dernier scandale, la révolte éclata, à la voix d'un nommé Abder-Rahman-el-Djadami. Expulsé du quartier des Kaïrouanides, Yahïa se réfugia dans celui des Andalous, où il mourut la même nuit. Ali, fils d'Edris-ben-Omar, souverain du Rif, cédant aux sollicitations des partisans de sa famille qui étaient venus lui porter une adresse, se rendit à Fès, y prit en main le pouvoir et reçut le serment de fidélité des chefs du Mag'reb extrême.

Mais, peu de temps après, un Kharedjite sofrite nommé Abd-er-Rezzak, natif d'Espagne, parvint à soulever les indigènes des montagnes de Mediouna, au sud de Fès. Après plusieurs combats, il remporta sur Ali une victoire décisive qui lui donna la possession du quartier des Andalous ; il força ensuite Ali à se réfugier dans le territoire des Aoureba, ces fidèles amis de sa famille. Les habitants du quartier des Kaïrouanides ayant alors proclamé roi Yahïa, fils de Kacem-ben-Edris, ce prince réunit une armée et, étant parvenu à renverser l'usurpateur, conserva seul le pouvoir[2].

SUCCÈS DES MUSULMANS EN SICILE. — Tandis que le Mag'reb était le théâtre de ces événements, le gouverneur Ibrahim se trouvait absorbé par d'autres soins et surtout par la guerre de Sicile.

1. En-Nouéïri, p. 424 et suiv.

2. El-Bekri, trad. art. *Idricides*. Ibn-Khaldoun, t. II, p.566-567. Le Kartas, p. 103 et suiv.

Aussitôt après son avènement, il y avait envoyé de nouvelles troupes et les Musulmans avaient repris, contre les Grecs, une vigoureuse offensive. Sous le commandement de Djafer-ben-Mohammed, ils vinrent, dans l'été 877, mettre le siège devant Syracuse, et déployèrent pour réduire cette place autant d'habileté stratégique que d'ardeur. La flotte grecque, ayant été envoyée au secours de la ville, fut vaincue par celle des Ar'lebites qui purent ensuite compléter le blocus par mer. Syracuse endura avec la plus grande fermeté les tortures d'une épouvantable famine et pendant ce temps Basile, occupé à construire une église à Constantinople, restait impassible. Étant enfin sorti de son inertie, il envoya une nouvelle flotte qui fut retenue par son chef dans un port du Péloponnèse pour y attendre le vent. Le 2 mai 878, Syracuse fut emportée d'assaut, malgré l'héroïque défense des assiégés. Les chrétiens furent massacrés ou réduits en esclavage, et la ville subit le plus complet pillage. Après quoi, les Musulmans l'incendièrent et se retirèrent, ne laissant à la place de cette riche cité qu'un monceau de ruines fumantes. Peu après les Grecs reprirent l'offensive et obtinrent un succès près de Taormina (879)[1].

Mais en 881, les Musulmans furent vainqueurs à leur tour et en 882 ils s'emparèrent de Polizzi « la ville du roi ». Il ne resta alors aux chrétiens en Sicile que les monts Peloriade, l'Etna et la vallée intermédiaire.

IBRAHIM REPOUSSE L'INVASION D'EL-ABBAS-BEN-TOULOUN. — Les événements dont l'Afrique, l'Espagne et la Sicile étaient le théâtre, nous ont depuis longtemps fait perdre de vue l'Orient. Cela prouve, entre autres choses, que l'influence du khalifat disparaissait de plus en plus en Occident. La dynastie abbasside penchait déjà vers son déclin, et son vaste empire était en proie à l'anarchie. Pendant que les khalifes se succédaient après de courts règnes terminés par l'assassinat, pendant que leur capitale demeurait abandonnée aux factions, leurs provinces se détachaient. Depuis quelques années, l'Égypte, un des plus beaux fleurons de la couronne, était aux mains d'un chef indépendant de fait, Ahmed-ben-Touloun. — En 878, Ibn-Touloun entreprit la conquête de la Syrie et laissa l'Égypte sous le commandement de son fils El-Abbas. Mais celui-ci profita de son absence pour se mettre en état de révolte et s'approprier les réserves du trésor. Puis il réunit une armée et partit vers l'ouest, à la conquête de l'Ifrikiya. A cette nouvelle, le gouverneur ar'lebite fit marcher contre lui un corps de troupes sous la conduite de

1. Amari, *Storia*, t. I, p. 393 et suiv.

son général Ibn-Korhob (879). Les deux armées en vinrent aux mains près de l'Ouad-Ourdaça, non loin de Lebida, et la journée se termina par la déroute d'Ibn-Korhob. El-Abbas, soutenu sans doute par les indigènes, poursuivit ses ennemis jusqu'à Lebida, s'empara de cette ville, puis vint entreprendre le siège de Tripoli. Il était urgent d'arrêter les succès de ce conquérant. Ibrahim se mit aussitôt en marche contre lui ; mais, parvenu à Gabès, il apprit qu'El-Abbas avait été entièrement défait et réduit à la fuite. Voici ce qui s'était passé : les gens de Lebida, irrités des excès commis par les vainqueurs, avaient appelé à leur aide El-Yasben-Mansour, chef des Kharedjites des monts Nefouça, et ce cheikh était descendu de ses montagnes à la tête de 12,000 Berbères. El-Abbas avait essayé en vain de leur tenir tête; il avait dû prendre la fuite et avait été poursuivi par Ibn-Korhob. Réfugié à Barka, El-Abbas fut arrêté par les troupes de son père et ramené en Égypte (881).

RÉVOLTES EN IFRIKIYA. — CRUAUTÉS D'IBRAHIM. — Diverses révoltes partielles des Berbères suivirent cette échauffourée. Ce furent d'abord les Ouzdadja de l'Aourès qui chassèrent leur gouverneur et refusèrent l'impôt. Ibn-Korhob, envoyé contre eux par le gouverneur, les força à la soumission après plusieurs combats. De là, le général ar'lebite se porta contre les Houara qui s'étaient aussi lancés dans la rébellion. Après les avoir en vain sommés de se rendre, il se mit à ravager et à incendier leur pays et les contraignit par ce moyen à demander la paix.

C'est à partir de cette époque que le caractère d'Ibrahim changea. Naturellement soupçonneux, irrité par les résistances qu'il rencontrait autour de lui, ou peut-être perverti par l'exercice du pouvoir, il devint d'une cruauté inouïe et se mit à verser le sang comme par plaisir, disposition qui le porta plus tard à commettre tant de crimes, même sur ses proches. En même temps, son amour des richesses se manifesta, et, par une étrange contradiction, après avoir, dans le commencement de son règne, cherché à alléger les impôts, il devait avant peu employer tous les moyens pour s'approprier le bien d'autrui.

En 882, les Louata se lancèrent à leur tour dans la révolte, s'emparèrent de la ville de Karna, la mirent au pillage et vinrent attaquer Badja et Ksar-el-Ifriki, près de Tifech. Le général Ibn-Korhob ayant marché contre eux essuya une défaite, et, dans sa fuite, tomba au pouvoir des rebelles, qui le mirent à mort (juillet). Irrité au plus haut point de cet échec, Ibrahim chargea son fils, Abou-l'Abbas, de châtier les rebelles et lui confia à cet effet sa milice, la garde nègre et des contingents de tribus

alliées. Mais les Louata ne l'attendirent pas; Abou-l'Abbas les poursuivit jusque dans le sud, en leur tuant du monde et les forçant d'abandonner leurs prises. Dans le cours de cette année, 882, une affreuse disette désola l'Afrique. Le blé avait atteint des prix excessifs, et les malheureuses populations s'étaient vues, en maints endroits, réduites à manger de la chair humaine[1].

A la suite des sanglantes luttes que nous avons retracées, une tranquillité apparente, sinon réelle, régna durant quelques années, et Ibrahim put donner libre carrière à ses cruels instincts. En-Noueïri retrace longuement les cruautés raffinées qu'il savait inventer et qu'il exerçait autour de lui au moindre Sonpçon[2].

PROGRÈS DE LA SECTE CHIAÏTE EN BERBÉRIE. — ARRIVÉE D'ABOU-ABD-ALLAH. — Tandis qu'Ibrahim se livrait aux écarts de son étrange caractère, donnant tour à tour l'exemple dune certaine grandeur d'âme ou d'une basse cruauté, un nouvel élément de discorde s'introduisait en Afrique. Nous avons indiqué ci-devant[3] de quelle façon se forma la secte des chiaïtes, après la mort d'Ali. Écrasés en 787 à la bataille de Fekh, ils durent rentrer dans l'ombre. Ils se formèrent alors en société secrète et envoyèrent des émissaires dans toutes les directions, même en Berbérie, malgré la surveillance exercée par les Abbassides.
Le schisme chiaïte se divisait en plusieurs sectes, parmi lesquelles nous ne nous occuperons que des Imamïa, formant les Ethna-Acheria (Duodécémains) et les Ismaïlia (Ismaïliens).

Les Duodécémains comptaient douze imam ayant régné après Ali, et enseignaient que le douzième, ayant disparu mystérieusement, devait reparaître plus tard pour faire renaître la justice sur la terre et qu'il serait le *Mehdi*, ou être dirigé, prédit par Mahomet[4]. Les Ismaïliens ne comptaient que six imam ; le septième, Ismaïl, désigné pour succéder à son père, était, selon eux, mort avant lui. A partir de ce septième, leurs imam étaient dits cachés (Mektoum), ne transmettant leurs ordres au monde que par l'intermédiaire des *daï* (missionnaires)[5].

---

1. Comme dans un récent exemple dont nous avons été témoins, la famine de 1867-1868.

2. En-Nouéïri, p. 427, 436.

3. Chapitre II, *Mort d'Ali, et Kharedjites et Chiaïtes*.

4. Telle est la tradition sur laquelle s'appuient tous les *Mehdi* que nous verrons paraître dans l'histoire et qui se produisent encore de nos jours.

5. Ibn-Khaldoun, t. II, append. II.

Le troisième imam caché, nommé Mohammed-el-Habib, vivait à Salemïa, ville du territoire d'Emesse, en Syrie, dans les premières années du règne d'Ibrahim. De là il lançait des daï, dont les uns s'avancèrent en guerriers jusque dans l'Inde, d'autres gagnèrent l'Afrique. L'un d'eux s'établit à Mermadjenna, au nord-est de Tebessa; un autre dans le pays des Ketama, non loin de l'Oued-Remel, appelé alors, en langue indigène, *Souf Djimar*. Ils firent de nombreux prosélytes et décidèrent plusieurs de leurs adeptes à effectuer le pèlerinage de Salemïa.

En présence de ces résultats, Mohammed-el-Habib résolut d'envoyer en Mag'reb un de ses plus fidèles adhérents, nommé Abou-Abd-Allah-el-Hocéin. Cet homme de mérite, qui devait rendre de si grands services à la cause fatemide, avait été d'abord *mohtacib* ou receveur d'impôts à Basra, puis il avait enseigné publiquement les doctrines des Imamiens, ce qui lui avait valu le surnom d'*El-Maallem* (le maître)[1]. Il partit pour le Mag'reb, en compagnie des chefs ketamiens ; pour éviter les postes placés par les Abbassides sur toutes les routes, ils passèrent par les déserts et, grâce à leur prudence, parvinrent à atteindre les chaînes des Ketama, et s'établirent à Guédjal, dans le territoire occupé actuellement par les Djimela, près de Sétif. Le chef de ces indigènes, Mouça-ben-Horeïth, un de ceux qui revenaient d'Orient, protégea l'établissement du missionnaire dans cette localité qui fut appelée par lui : *Le col des gens de bien. (Fedj-el-Akhiar)*. Ce nom n'avait pas été pris au hasard ; Abou-Abd-Allah annonça, en effet, que le Mehdi lui avait révélé qu'il serait forcé de fuir son pays et, de même que le prophète, d'avoir une hégire, et qu'il serait soutenu par des gens de bien (ses Ansars), dont le nom serait un dérivé du verbe katama (cacher).

Ces moyens, habilement choisis, devaient réussir auprès de gens ignorants tels que les montagnards du Mag'reb. Aussi les Ketama, flattés d'être choisis pour le rôle d'Ansars du nouveau prophète, vinrent-ils en foule se ranger sous la bannière du daï chiaïte. Ces faits se passèrent sans doute entre les années 890 et 893, car la date de l'arrivée d'Abou-Abel-Allah en Afrique est incertaine.

NOUVELLES LUTTES D'IBRAHIM CONTRE LES RÉVOLTES. — Vers le même temps, le gouverneur ar'lebite Ibrahim, qui venait de faire périr ses propres filles, ses favorites et un grand nombre de ser-

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 509, et Ibn-Hammad, trad. Cherbonneau, Rev. afr., nos 72-78.

viteurs, attira par ses promesses les principaux chefs du Zab et de Bellezma, à Rakkada ; puis il les fit massacrer et s'empara de leurs richesses. Un millier d'indigènes périrent, dit-on, dans ce guet-apens, qui eut pour effet de jeter un grand nombre de Berbères, et particulièrement des Ketama, dans les bras du chiaïte, car les gens de Bellezma étaient leurs suzerains[1].

Cependant Ibrahim, apprenant la propagande que faisait Abou-Abd-Allah, lui écrivit pour lui enjoindre d'avoir à cesser toute prédication. Le chiaïte répondit par une lettre injurieuse. Le prince ar'lebite donna aussitôt aux commandants des contrées voisines l'ordre de marcher contre les rebelles. A l'approche du danger, les Ketama commencèrent à se repentir de leur audace, et plusieurs chefs émirent l'avis d'expulser le chiaïte; mais les Djimela prirent sa défense, et, soutenu par eux, Abou-Abd-Allah vint se retrancher à Tazrout, non loin de Vila où habitait la tribu ketamienne de R'asman[2].

Tandis que ces événements s'accomplissaient dans les montagnes des Ketama, une révolte importante éclatait aux environs de Tunis. La péninsule de Cherik, la ville de Tunis, celles de Badja et d'El-Orbos, enfin la ville et la montagne de Gammouda, au sud de Kaïrouan, s'étaient lancés dans la rébellion. Inquiet des proportions que prenait ce soulèvement, Ibrahim fit renforcer d'abord les retranchements de Rakkada, afin d'y trouver un refuge contre toute éventualité, puis il envoya dans la péninsule de Cherik une armée qui dispersa les insurgés ; leur chef fut mis en croix. En même temps, deux généraux, l'eunuque Meïmoun et le général Ibn-Naked commençaient le siège de Tunis, pendant que l'eunuque Salah allait faire rentrer dans le devoir la province de Gammouda.

Bientôt, les troupes ar'lebites entrèrent victorieuses à Tunis et mirent cette ville au pillage. Douze cents des principaux citoyens furent réduits en esclavage et envoyés à Kaïrouan. Quand, à Tunis, on fut las de tuer, les cadavres furent, par l'ordre d'Ibrahim, chargés sur des charrettes pour être promenés dans les rues de la capitale, aux yeux des habitants (mars 894)[3].

EXPÉDITION D'IBRAHIM CONTRE LES TOULOUNIDES D'ÉGYPTE. — Peu de temps après, Ibrahim transporta le siège de son

1. Selon le Baïan, les habitants de Bellezma étaient de race arabe et descendaient des miliciens qui y avaient été placés en garnison.

2. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 512 et suiv.

3. En-Nouéïri, p. 429.

gouvernement à Tunis et construisit, à cette occasion, plusieurs châteaux dans cette ville. Deux ans plus tard, il résolut de mettre à exécution un projet qu'il méditait depuis longtemps et qui n'était rien moins que l'invasion de l'Égypte. Cette province était alors gouvernée par Djaïch, petit-fils d'Ahmed-ben-Touloun, et l'on se demande si le prince ar'lebite voulait tirer une vengeance tardive de l'agression d'El-Abbas, ou s'il avait réellement la pensée de conquérir l'Égypte.

Ayant rassemblé une armée nombreuse, il se mit à sa tête et prit la route de l'est (896). Parvenu dans la province de Tripoli, il se heurta contre les Nefouça en armes et disposés à lui barrer le passage. Un combat sanglant s'ensuivit, et, comme les hérétiques berbères avaient l'avantage de la position, les troupes ar'lebites plièrent, après avoir vu tomber leur chef Meïmoun. Mais Ibrahim, ayant lui-même rallié ses soldats, attaqua les rebelles avec impétuosité et les mit en déroute. Le plus grand carnage suivit cette victoire; le gouverneur se fit amener les principaux chefs prisonniers et s'amusa à les percer lui-même de son javelot ; il ne s'arrêta, dit-on, qu'au chiffre de cinq cents selon En-Noueïri[1], et de trois cents d'après le Baïan.

Ibrahim fit alors son entrée à Tripoli. Cette. ville était commandée par son cousin Abou-l'Abbas-Mohammed, fils de Ziadet-Allah II, homme instruit, d'un esprit élevé et qui jouissait d'une certaine influence. Sans aucun autre motif que la jalousie, Ibrahim le fit mettre en croix. On dit cependant qu'il avait reçu du khalife El-Motadhed une missive lui reprochant ses cruautés et lui ordonnant de remettre le pouvoir à son cousin et qu'il aurait répondu à cette injonction par le meurtre du malheureux Abou-l'Abbas et de sa famille. Mais ces faits, rapportés par le Baïan, seul, ne semblent pas probables et l'on doit croire plutôt que le prince ar'lebite a cédé, une fois de plus, à un de ses caprices sanguinaires.

Continuant sa route vers l'est, Ibrahim parvint jusqu'a Aïn-Taourgha, au fond du golfe de la grande Syrie. Son armée irritée et effrayée des cruautés qu'elle lui avait vu commettre à Tripoli ne le suivait qu'à contrecœur. De nouvelles violences achevèrent de détacher de lui ses soldats et il se vit abandonné par la plus grande partie de l'armée. Force lui fut alors de rebrousser chemin et de rentrer à Tunis. Son fils, Abou-l'Abbas-Abd-Allah resta en Tripolitaine pour achever la soumission des Nefouça.

ABDICATION D'IBRAHIM. — En l'année 901, les habitants de

1. En-Nouéïri, p. 430.

Tunis, qui avaient tant souffert de la tyrannie d'Ibrahim, réussirent à faire entendre leurs légitimes réclamations par le khalife. La supplique qu'ils lui adressèrent à cette occasion était si éloquente qu'El-Motadhed envoya aussitôt un officier en Ifrikiya, pour enjoindre à Ibrahim de déposer le pouvoir et le transmettre à son fils Abou-l'Abbas, après quoi il aurait à se rendre à Bagdad pour expliquer sa conduite. Le gouverneur ar'lebite reçut ces ordres à Tunis, vers la fin de l'année 901 ; il fit au délégué le plus brillant accueil et rappela de Sicile son fils pour lui remettre le pouvoir. Il prétendit alors avoir été touché de la grâce divine, se revêtit de vêtements grossiers, fit mettre en liberté les malheureux qui remplissaient les prisons, et se prépara à effectuer le pèlerinage imposé à tout musulman. Ayant abdiqué au profit d'Abou-l'Abbas (février-mars 902), il prit la route de l'Orient ; mais, parvenu à Souça, il suspendit sa marche, séjourna dans une petite localité voisine, nommée Nouba, incertain sans doute sur le parti qu'il prendrait ; puis, dans le mois de juin, il s'embarqua pour la Sicile et aborda heureusement à Trapani[1].

ÉVÉNEMENTS DE SICILE. — Les révoltes dont l'Ifrikiya était le théâtre avaient entravé, dans les dernières années, les succès des Musulmans en Sicile, et les rivalités qui divisaient les Berbères et les Arabes avaient causé le salut des chrétiens, car, sans cela, ils se seraient vus expulsés de leurs derniers refuges. Vers l'an 895, une sorte de trêve fut conclue entre eux et les Musulmans, puis, tous unis dans le même sentiment, se mirent en révolte contre l'autorité ar'lebite. Ibrahim était alors trop occupé en Afrique pour avoir le loisir de combattre les rebelles de Sicile ; aussi, durant trois années, restèrent-ils dans l'indépendance. Mais, en 898, des discussions s'élevèrent entre eux et eurent pour résultat de les pousser à livrer leurs chefs au gouverneur ar'lebite qui les fit périr. Ibrahim envoya comme gouverneur, en Sicile, un de ses parents, nommé Abou-Malek, homme de nulle valeur ; aussitôt la guerre civile recommença et désola l'île pendant toute l'année 599. Abou-l'Abbas, fils d'Ibrahim, nommé gouverneur, arriva en Sicile, dans le courant de l'été 900, à la tête d'une puissante armée. Au mois de septembre suivant, il entrait en triomphateur à Palerme, après une campagne brillamment conduite.

Pour occuper les Musulmans, Abbou-l'Abbas attaque les chrétiens de Taormina et assiège Catane, mais sans suces. En 901, il porte son camp à Demona, d'où il est bientôt délogé par une armée byzantine

1. En-Nouéïri, p. 431 et suiv. Amari, *Storia*, t. II, p. 76 et suiv.

arrivée d'Orient. Il va alors surprendre et enlever Messine, où il fait 17,000 prisonniers, et s'empare d'un butin considérable. Au mois de juillet suivant, il fait une expédition en Italie et revient à la fin de l'année dans l'île. Sous la main ferme de ce prince, la Sicile avait recouvré un peu de tranquillité, lorsqu'en 902, il, fut appelé en Afrique pour prendre le fardeau de l'autorité suprême[1].

ÉVÉNEMENT D'ESPAGNE. — En Espagne, le sultan Mohammed avait continué à régner sans gloire, occupé à lutter contre les chefs indépendants qui, de tous côtés, profitaient de l'affaiblissement de l'autorité centrale, pour se créer de petites royautés, le plus souvent avec l'appui des chrétiens. Le midi restait soumis à l'autorité des oméïades, lorsque, vers 881, un certain Omar-ben-Hafçoun, d'une famille d'origine wisigothe, réunit une armée de partisans presque tous renégats, las du joug musulman, et tint la campagne contre le sultan. Dans le courant de l'été 886, Moundhir, héritier présomptif du trône oméïade, dirigea une expédition heureuse contre ces aventuriers et était sur le point de les forcer dans leur dernière retraite, lorsqu'il apprit la mort de son père (4 août). Forcé de lever le siège pour aller prendre possession du trône, il dut laisser le champ libre à Omar, qui se fit reconnaître comme souverain par la plus grande partie des populations du midi. Une guerre acharnée contre ce compétiteur occupa tout le règne de Moundhir, qui mourut le 29 juin 888, pendant qu'il assiégeait encore Omar. Aussitôt, l'armée prit, en désordre, la route de Cordoue.

Abd-Allah succéda à son frère Moundhir. Il prenait le pouvoir dans des circonstances très critiques, car, non seulement les provinces, les cantons, les villes tendaient à se déclarer indépendants, mais encore l'aristocratie arabe relevait la tête dans la capitale même.

Pour être entièrement à l'abri des entreprises d'Ibn-Hafçoun, le sultan lui offrit le gouvernement de Regio, à la condition qu'il reconnaîtrait le prince oméïade comme son suzerain. Cette tendance au fractionnement, qui devait être si préjudiciable à la domination musulmane, n'était que l'effet de la réaction des indigènes, devenus sectateurs de l'Islam, et des Berbères, contre la domination des Arabes d'Orient.

A chaque instant, des massacres, comme ceux d'Elvira et de Séville[2], manifestaient le sentiment général et la persistance de la rivalité

1. Amari, *Storia dei Mus*., t. II, p. 52. et suiv.

2. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 210 et suiv., 243 et suiv.

des maadites et des yéménites empêchait les Arabes de s'unir pour résister à l'ennemi commun. Bientôt la lutte prit un caractère d'extermination féroce ; Espagnols et Arabes s'entretuèrent et Ibn-Hafçoun, comme on peut le deviner, prit une part active à la guerre civile. « A cette époque — (891) dit Dozy[1] — presque toute l'Espagne musulmane (moins Séville), s'était affranchie de la sujétion. Chaque seigneur arabe, berbère ou espagnol, s'était approprié sa part de l'héritage des Oméïades. Celle des Arabes avait été la plus petite. Ils n'étaient puissants qu'à Séville, partout ailleurs ils avaient beaucoup de peine à se maintenir contre les deux autres races ». Telle était la situation de l'Espagne à la fin du IXe siècle.

En 870, Ibn-Hafçoun, après être entré en pourparlers avec le gouverneur ar'lebite et le khalife lui-même, leur offrant de rétablir l'autorité abbasside en Espagne, attaqua le prince oméïade, mais il fut vaincu dans une sanglante bataille (avril 891). Cette victoire avait rendu à Abd-Allah quelques places. Cependant Ibn Hafçoun, qui avait en vain réclamé des secours des ar'lebites, ne tarda pas à reprendre l'offensive et le succès couronna de nouveau ses armes. Pendant de longues années on lutta de part et d'autre avec des chances diverses et enfin, dans les premières années du Xe siècle, le prince oméïade finit par triompher de ses ennemis et raffermir son trônes.

---

1. Dozy, *l. c.*, p. 259.

2. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 311 et suiv. El-Marrakchi, Dozy, p. 17 et suiv.

CHAPITRE VIII

ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE OBÉIDITE ; CHUTE DE L'AUTORITÉ ARABE EN IFRIKIYA

902 - 909

Coup d'œil sur les événements antérieurs et la situation de l'Italie méridionale. — Ibrahim porte la guerre en Italie. — Progrès des Chiaïtes. — Victoire d`Abou-Abd-Allah chez les Ketama. — Court règne d'Abou-l'Abbas ; son fils Ziadet-Allah lui succède. — Le mehdi Obeïd-Allah passe en Mag'reb. — Campagnes d'Abou-Abd-Allah contre les Ar'lebites, ses succès. — Les Chiaïtes marchent sur la Tunisie. Fuite de Ziadet-Allah III. — Abou-Abd-Allah prend possession de la Tunisie. — Les Chiaïtes vont délivrer le mehdi à Sidjilmassa. — Retour du mehdi Obeïd-Allah en Tunisie ; fondation de l'empire obéïdite.

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES GOUVERNEURS AR'LEBITES

COUP D'ŒIL SUR LES ÉVÉNEMENTS ANTÉRIEURS ET LA SITUATION DE L'ITALIE MÉRIDIONALE. Au moment ou l'enchaînement des faits va nous amener en Italie, il est nécessaire de jeter un rapide coup d'œil sur les événements survenus depuis un demi-siècle dans cette péninsule, afin de bien préciser les conditions dans lesquelles elle se trouvait. Nous avons vu précédemment que la situation de l'empire, dans le midi de l'Italie, était devenue fort précaire ; un grand nombre de principautés composées le plus souvent d'un canton ou de républiques constituées par une ville et sa banlieue, s'étaient formées dans la région centrale.

Attaqués au nord par les Longobards, au midi par les Byzantins, exposés à l'ouest aux incursions des Musulmans de Sicile, en guerre les uns contre les autres, ces petits états se trouvaient souvent dans une situation critique qui les forçait à se jeter dans les bras de leurs ennemis. C'est ainsi qu'en 830 les Musulmans de Sicile portèrent secours à Naples contre les Longobards. Appelés de nouveau en Italie, à la suite de la guerre entre Bénévent d'une part, et Salerne et Capoue de l'autre, les Arabes

conquirent des places dans la Calabre, s'emparèrent de Tarente et, remontant l'Adriatique, firent des incursions jusqu'aux bouches du Pô[1].

Après plusieurs années de luttes, avec des péripéties diverses, les Musulmans, alliés au duc de Bénévent, conservent Bari, sur la terre ferme, et y fondent une colonie. Appuyés sur cette place, les Arabes de Sicile font de nombreuses incursions sur le continent ; vers 846, ils osent attaquer Rome, mais sont repoussés sans avoir obtenu d'autre satisfaction que de saccager la basilique de Saint-Pierre-et-Saint-Paul-hors-les-Murs. Une seconde fois, en 849, ils préparent une nouvelle et formidable expédition contre la ville éternelle, mais la tempête disperse et détruit leur flotte, et leur entreprise se termine par un véritable désastre[2].

En 851 les guerres intestines qui divisaient les chrétiens prennent fin. L'ancien état de Bénévent est divisé en deux principautés, Salerne et Bénévent, et il est décidé qu'on ne recourra plus au secours des Musulmans. Le gouverneur de Sicile accourt pour protéger les Arabes d'Italie ; il obtient de grands succès et ne rentre dans l'île qu'après avoir assuré la sécurité de Bari. Le chef de cette colonie, Mouferredj-ben-Salem, prend alors le titre de sultan et s'adresse au khalife abbasside pour être reconnu indépendant. Bari devient le refuge de tous les aventuriers, de tous les brigands musulmans ; de ce repaire, partent des bandes qui portent sans cesse le ravage dans l'Italie et, pendant ce temps, Bénévent lutte contre Salerne, Naples contre Capoue, Capoue contre Salerne, les Capouans, les uns contre les autres.

L'empereur Lodewig appelé comme un libérateur arrive en 867 en Italie, à la tête d'une armée nombreuse, met le siège devant Bari et presse en vain, pendant deux ans, cette ville sans cesse ravitaillée par mer. Il s'allie, dans l'espoir d'en triompher, avec l'empereur d'Orient et avec Venise, afin de pouvoir agir sur mer. Mais les Napolitains envoient secrètement des secours à Bari ; en même temps, la discorde ayant éclaté parmi les alliés, les Byzantins se retirent. Lodewig, qui n'a plus avec lui qu'une poignée d'hommes, se jette en désespéré à l'assaut de Bari, enlève cette ville et fait le sultan prisonnier. Pour assurer les effets de sa victoire, il se dispose à poursuivre les Musulmans dans leurs repaires et à punir Naples de sa trahison ; mais une nouvelle ligue est conclue contre lui entre Bénévent, Salerne et Naples. Abandonné de tous, Lodewig est, à son tour, vaincu et fait prisonnier.

---

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. I, p. 358 et suiv.
2. Muratori, *Vie de Léon* IV, t. III.

En 871, les Ar'lebites de Sicile effectuèrent une grande expédition en Italie, dans l'espoir de récupérer leur conquête ; mais le résultat fut peu favorable et ils eurent encore à lutter contre les troupes envoyées par Lodewig au secours des Capouans et des Salernitains.

Vers 875, les Byzantins tenaient une partie de la Calabre et le territoire d'Otrante, le reste de cette province était aux Musulmans. De là, jusqu'aux confins de l'État de l'Église, le prince de Bénévent occupait le versant, oriental de l'Apennin. Le versant occidental était tenu, au midi, par la principauté de Salerne, au nord par celle de Capoue, et au milieu d'elles vivaient indépendantes les républiques de Naples, Amalfi, Gaëte, soit six États en guerre les uns contre les autres[1].

De 876 à 880, les Musulmans, soutenus par Naples, Amalfi et Gaëte, luttent avec acharnement contre les Byzantins; mais ceux-ci, habilement commandés par Nicéphore Phocas, les chassent successivement de la Calabre et d'une partie de la Pouille. Dans le même temps, les gens de Capoue, soutenus par les Musulmans, luttent contre le pape et ravagent la campagne de Rome. Amalfi, Gaëte, Naples, Spolète, Bénévent, se battent ensemble avec rage. Les Arabes, dont l'alliance est fort recherchée, en profitent pour établir une nouvelle colonie à Carigliano, et de là, porter le ravage dans la Terre de labour. L'abbaye du Mont-Cassin, qui avait toujours été respectée, est mise à sac et brûlée. Le Mont-Cassin est bientôt relevé de ses ruines et devient un monastère fortifié dont l'abbé a un petit état confinant à celui du Saint-Siège.

A la fin du IXe siècle, des groupes de condottieres musulmans, venus d'Afrique ou de Sicile, restent établis dans le pays, vivant de rapines et offrant leurs bras aux tyrans[2].

IBRAHIM PORTE LA GUERRE EN ITALIE. — SA MORT. — Débarqué à Trapani, à la fin de mai 902, Ibrahim-ben-el-Ar'leb commença par réorganiser l'armée. Dans le mois de juillet, il marcha sur Taormina, qui était alors la capitale byzantine, et l'enleva d'assaut, le 1er août, malgré l'héroïque défense des chrétiens. Il fit faire un massacre horrible de la population et incendia la ville. Après ce succès, Ibrahim divisa ses forces en quatre corps, de façon à envelopper les dernières possessions chrétiennes ; mais il fut alors appelé en Italie et, le 3 septembre, traversa le détroit. Débarqué en Calabre avec son armée, il

1. Amari, *Musulmans de Sicile* ; t. I, p. 434 et suiv.

2. *Ibid.*, t. I, p. 458 et suiv.

arriva devant Cosenza. Des envoyés chrétiens étant venus humblement solliciter la paix, il leur dit : « Retournez auprès des vôtres, et dites-leur que je vais m'occuper de toute l'Italie et disposer de ses habitants comme il me plaira. Les princes, Grecs ou Francs, espèrent peut-être me résister et m'attendent, à cet effet, avec toutes leurs troupes. Restez donc dans vos villes. Rome aussi, la cité du vieux Pierre, m'attend avec ses soldats germains ; j'y passerai également, puis ce sera le tour de Constantinople. »

Tout le monde s'enfuit devant lui, et la terreur s'étendit jusqu'à Naples. Le 1er octobre, Ibrahim commença le siège de Cosenza ; mais la maladie était dans l'armée et, malgré toute son ardeur, le vieux gouverneur ne put se rendre maître de la place. Atteint lui-même par l'épidémie, il mourut le 23 octobre, dans sa cinquante-quatrième année « après vingt-six ans de tyrannie et six mois de pénitence », dit M. Amari[1].

Aussitôt après sa mort, les capitaines se mutinèrent et élurent son petit-fils, Ziadet-Allah, en le chargeant de les ramener en Afrique. Ce prince qui avait, parait-il, été désigné par son aïeul, n'accepta le pouvoir qu'avec une grande répugnance : il s'empressa d'accorder la paix aux gens de Cosenza, puis il passa en Sicile et rentra en Ifrikiya[2]. Le corps d'Ibrahim fut rapporté en Afrique et enterré à Kaïrouan.

PROGRÈS DES CHIAÏTES. — VICTOIRES D'ABOU-ABD-ALLAH CHEZ LES KETAMA. — Pendant que ces faits se passaient en Europe, l'Afrique était le théâtre d'événements non moins graves. Après le mouvement hostile qui s'était prononcé parmi les Ketama contre Abou-Abd-Allah, sous l'empire de la terreur causée par l'annonce de l'attaque prochaine des Ar'lebites, plusieurs combats avaient été livrés entre les tribus fidèles et les partisans du chiaïte. L'avantage était resté à ce dernier ; il avait vu le noyau de ses adhérents se grossir de ces masses qui suivent toujours le vainqueur. Les gens de Bellezma, les Lehiça, les Addjana, fractions ketamiennes, quelques groupes de Sanhadja, tribu restée jusqu'alors fidèle aux Ar'lebites, et enfin une partie des Zouaoua, montagnards du Djerdjera, se déclarèrent pour Abou-Abd-Allah.

Pendant que le chiaïte recueillait ces soumissions, un chef de la fraction ketamienne des Latana, nommé Ftah-ben-Yahïa, qui s'était montré l'adversaire déclaré du novateur, se rendit à Rakkada, dans l'es-

1. Amari, l. c., t. II, p. 93.

2. En-Nouéïri, p. 431 et suiv.

poir de déterminer le gouverneur à entreprendre une campagne sérieuse contre les rebelles. Au même moment, Abou-Abd-Allah s'emparait par trahison de Mila et mettait à mort le commandant de ce poste. Le fils de ce chef, qui avait par la fuite évité le sort de son père, vint à Kaïrouan, ou il retrouva Ftah, et tous deux redoublèrent d'efforts pour obtenir vengeance. Cédant à leurs instances, Abou-l'Abbas se décida à envoyer contre les Ketama un corps de troupes, sous la conduite de son fils Abou l'Kaoual (902).

Abou-Abd-Allah fit marcher à la rencontre de l'ennemi un groupe de ses adhérents, mais les troupes régulières les ayant dispersés sans peine, il dut évacuer précipitamment la place forte de Tazrout pour se réfugier dans son quartier-général de Guédjal, situé au milieu d'un pays coupé et d'accès difficile[1].

Abou-l'Kaoual, après avoir démantelé Tazrout. essaya de relancer son ennemi dans sa retraite, mais en s'avançant au milieu du dédale des montagnes ketamiennes, il reconnut bientôt qu'il ne pourrait, sans s'exposer à une perte certaine, continuer la campagne dans un tel terrain. Les Berbères surent profiter habilement de son indécision et du découragement qui gagnait son armée pour le harceler, surprendre les corps isolés, et enfin le forcer à évacuer le pays. Débarrassé de ses ennemis, le daï chiaïte s'établit, d'une façon définitive, à Guédjal, dont il fit sa ville sainte et qu'il appela *Dar-el-Hidjera* (la maison du refuge).

COURT RÈGNE D'ABOU-L'ABBAS. — SON FILS ZIADET-ALLAH LUI SUCCÈDE. — La défaite des troupes ar'lebites coïncida avec le décès d'Ibrahim.

Le prince Abou-l'Abbas ne prit officiellement le titre de gouverneur qu'après la mort de son père. Il gouverna avec une grande modération, et l'on put croire qu'une ère de justice allait succéder à la terreur du règne précédent. Malheureusement il fut bientôt obligé de sévir contre son propre fils, Ziadet-Allah, qui, se fondant sur les dispositions prises devant Cosenza, lors du décès de son aïeul, aspirait directement au trône. Il fut jeté dans les fers, avec un grand nombre de ses partisans, pour prévenir un attentat qui ne devait que trop bien se réaliser plus tard[2].

Malgré les embarras qui l'assaillirent au début de son règne, Abou-l'Abbas, comprenant toute la gravité des progrès des Chiaïtes, envoya

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 513 et suiv.
2. En-Nouéïri, p. 439.

contre eux, pour la seconde fois, son autre fils Abou-l'Kaoual ; mais le jeune prince n'eut pas plus de succès dans cette campagne que dans la précédente, et dut se contenter de s'établir dans un poste d'observation près de Sétif[1].

Peu de temps après, c'est-à-dire le 27 juillet 903, le gouverneur arlebite tomba, à Tunis, sous les poignards de trois de ses eunuques, poussés à ce crime par son fils Ziadet-Allah, du fond de sa prison. Après avoir accompli leur forfait, les assassins vinrent annoncer à celui qui les avait gagnés que son père n'existait plus, mais le parricide, craignant quelque piège, ne voulut pas se laisser mettre en liberté avant d'avoir la certitude du meurtre. Les eunuques, étant donc retournés auprès du cadavre, lui coupèrent la tête et l'apportèrent à Ziadet-Allah, qui, devant cette preuve irrécusable, consentit à ce qu'on brisât ses fers. Abou-l'Abbas avait montré, pendant son court séjour aux affaires, des qualités remarquables. C'était un prince instruit et d'un esprit élevé, digne en tout point du nom ar'lebite.

Quant à Ziadet-Allah, qui n'avait pas craint de parvenir au trône par le meurtre de son père, il était facile de prévoir ce que serait son règne. Un de ses premiers actes fut d'ordonner le supplice des eunuques qui avaient assassiné Abou-l'Abbas. Il fit proclamer son avènement dans les mosquées de Tunis et envoya aux gouverneurs des provinces l'ordre de l'annoncer officiellement. Il se livra ensuite à tous les déportements de son caractère, qui avait la férocité de celui d'Ibrahim, sans en avoir le courage. Vingt-neuf de ses frères et cousins furent, par son ordre, déportés dans l'île de Korrath[2], puis mis à mort. Cela fait, il envoya à son frère Abou-l'Kaoual, qui opérait dans le pays des Ketama, une lettre écrite au nom de leur père, lui enjoignant de rentrer. Le malheureux prince, ayant obtempéré à cet ordre, subit le sort de ses parents[3].

LE MEHDI OBÉÏD-ALLAH PASSE EN MAG'REB. — Quelque temps avant les événements que nous venons de rapporter, Mohammed-el-Habib, troisième *imam-caché*, était mort en Orient, laissant son héritage à son fils Obeïd-Allah. Se sentant près de sa fin, il lui avait adressé ces paroles : « C'est toi qui es le *Mehdi*; après ma mort, tu dois te réfugier dans un pays lointain où tu auras à subir de rudes épreuves[4] ! »

---

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 514.

2. Vis-à-vis l'extrémité occidentale du golfe de Tunis.

3. En-Nouéïri, p. 440 et suiv.

4. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. 1I, p. 515. Il est à remarquer que la fin des siècles de l'hégire est toujours favorable à l'apparition des Medhi.

Pour se conformer à sa destinée, Obéïd-Allah, qui était alors âgé de dix-neuf ans, quitta, après le décès de son père, la ville de Salemïa et voulut d'abord se diriger vers l'Iémen. Il était accompagné de son jeune fils, Abou-l'Kacem et de quelques serviteurs. En chemin, il apprit que les partisans de son père en Arabie avaient presque abandonné sa doctrine, et ne paraissaient nullement disposés à le recevoir. Il était donc fort indécis, lorsqu'il reçut un message d'Abou-Abd-Allah, apporté de Mag'reb par Abou-l'Abbas, frère de celui-ci, accompagné de quelques chefs ketamiens. Le fidèle missionnaire le félicitait de son avènement, comme imam, et l'engageait à venir le rejoindre en Afrique, où son parti devenait de jour en jour plus puissant.

Ces bonnes nouvelles décidèrent Obeïd-Allah à gagner l'Occident. Mais l'annonce de l'apparition du Mehdi attendu par les Chiaïtes s'était répandue. Le khalife, El-Moktefi, ordonna de le rechercher avec le plus grand soin ; son nom et son signalement furent adressés aux gouverneurs des provinces les plus reculées, et ordre fut donné de le saisir partout où on le découvrirait.

Obéïd-Allah parvint cependant à passer en Égypte, sous l'habit d'un marchand, car, selon l'énergique expression arabe, « les yeux étaient aiguisés sur lui[1] ». Arrêtés au Caire par le gouverneur de cette ville, les voyageurs ne recouvrèrent leur liberté que grâce à l'habileté de leurs réponses ; ils purent alors continuer leur route, mais en redoublant de prudence. Lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de Tripoli, le mehdi garda avec lui son fils, et envoya en avant ses compagnons et sa mère, sous la conduite d'Abou-l'Abbas, frère d'Abou-Abd-Allah, afin d'annoncer son arrivée aux Ketama.

La petite caravane, grossie de quelques marchands, négligea toute précaution, et au lieu de prendre la route du sud, vint passer à Kaïrouan. Mais les ordres donnés étaient tellement sévères, que personne ne pouvait demeurer inaperçu. Abou-l'Abbas fut arrêté avec tout son monde et conduit à Ziadet-Allah. Devant ce prince le daï fut impénétrable : ni menaces, ni promesses, ne purent lui arracher son secret. Quelqu'un de la suite ayant déclaré qu'il venait de Tripoli, le gouverneur ar'lebite devina sans doute que le mehdi devait être dans cette région, car il donna l'ordre de l'arrêter[2].

Cette fois encore, Obéïd-Allah, prévenu à temps, put échapper par

---

1. Ibn-Hammad, dont Cherbonneau a donné une traduction dans le *Journal asiatique* et dans la *Revue africaine*, n° 72.

2. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 516.

une prompte fuite. Il gagna probablement l'intérieur et, reprenant sa marche vers l'ouest, traversa le pays de Kastiliya, et vint passer près de Constantine. De là il aurait pu, sans doute, se rendre chez les Ketama, et cependant il continua sa fuite, ne voulant pas, s'il se découvrait, sacrifier Abou-l'Abbas qui était resté entre les mains de Ziadet-Allah[1]. Ne devait-il pas, du reste, accomplir la prophétie de son père : « ...Tu dois te réfugier dans un pays lointain, où tu subiras de rudes épreuves ! » Il fallait au mehdi des aventures extraordinaires, et, opérer sa jonction avec Abou-Abd-Allah, c'eût été le triomphe sans les épreuves. Il continua donc à errer en proscrit.

CAMPAGNES D'ABOU-ABD-ALLAH CONTRE LES AR'LEBITES. SES SUCCÈS. — Pendant ce temps, Abou-Allah-Allah achevait de conquérir au mehdi un empire. — Après le départ d'Abou-l'Kaoual, seul obstacle qui s'opposât à sa marche, il réunit tous ses adhérents et vint audacieusement mettre le siège devant Sétif. Le gouverneur de cette ville, soutenu, dit-on, par quelques chefs ketaniens demeurés fidèles, essaya une résistance désespérée; mais lorsque tous furent morts en combattant, la place capitula et fut rasée par les Chiaïtes vainqueurs.

A cette nouvelle, le prince ar'lebite envoya, contre les rebelles, un de ses parents, nommé Ibn-Hobaïch, avec une très nombreuse armée. Ces troupes vinrent se masser près de Constantine, où elles perdirent un temps précieux ; puis, elles s'avancèrent jusqu'à Bellezma, et, près de cette localité, offrirent la bataille aux Ketama, qui avaient marché en masse à leur rencontre. La victoire se déclara pour les Chiaïtes. Ibn-Hobaïch se replia en désordre, avec les débris de son armée, à Bar'aï, d'où il gagna ensuite Kaïrouan.

Profitant de ses avantages, Abou-Abd-Allah se porta sur Tobna avec une partie de son armée et divisa le reste en deux corps, qu'il envoya opérer sur ses flancs. Tobna, puis Bellezma, tombèrent en son pouvoir. En même temps, un de ses généraux s'emparait de la place de Tidjist[2], et accordait à la garnison une capitulation honorable. En revanche, le général Haroun-et-Tobni, avant poussé une pointe audacieuse sur les derrières des Chiaïtes, vint surprendre et brûler la place de Dar-Melloul, près de Tobna.

En somme, la cause des Chiaïtes obtenait de constants avantages, et les populations, attirées autant par l'appât de la nouveauté, que par

1. C'est du moins l'opinion d'Ibn-el-Athir.

2. L'antique Tigisis (ou Ticisis), à une douzaine de lieues au sud de Constantine.

la clémence et la justice d'Abou-Abd-Allah, accouraient se ranger autour de lui. Le gouverneur ar'lebite voyait le danger approcher, mais ses prédécesseurs avaient négligé d'écraser l'ennemi quand il m'avait aucune force, et maintenant il était trop tard. Les rebelles tenaient déjà les principales places de l'ouest, et Ziadet-Allah pouvait s'attendre à les voir paraître d'un jour à l'autre et mettre le siège devant sa capitale. Dans cette prévision, il fit réparer les fortifications de Kaïrouan et des places environnantes ; en même temps, il vidait le trésor public pour lever des troupes et les opposer à l'ennemi.

En 907, le gouverneur ar'lebite se porta, avec une armée, contre les Chiaïtes, qui opéraient sur les versants de l'Asialies. Mais, parvenu à El-Orbos, il ne jugea pas prudent de s'avancer davantage et rentra à Rokkada, laissant le général Ibrahim-ben-el-Ar'leb en observation avec un corps de troupes. Ziadet-Allah fit renforcer les fortifications de son château et, sans se préoccuper davantage du danger qui le menaçait, il se plongea de plus en plus dans la débauche.

Sur ces entrefaites, Abou-Abd-Allah s'empara successivement de Bar'aï et de Mermadjenna ; puis il réduisit les tribus nefzaouiennes et s'avança jusqu'à Tifech[1], dont il reçut la soumission. Il rentra alors dans son centre d'opérations, afin de préparer une nouvelle campagne ; mais aussitôt, le général Ibrahim, arrivant à sa suite, reprit une partie du territoire conquis, avec Tifech.

Bientôt, le daï chiaïte reparut dans l'est ; laissant derrière lui Constantine, qu'il n'osa attaquer, en raison de sa position inexpugnable, il vint enlever la Meskiana et Tebessa. Pénétrant ensuite en Tunisie, il réduisit la ville et le canton de Gammouda et s'avança sur Rokkada. Mais il avait trop présumé de ses forces. Bientôt, en effet, le général Ibrahim, accouru avec toutes ses troupes disponibles, lui livra bataille et le mit en déroute ; les Chiaïtes s'enfuirent en désordre par tous les défilés. Abou-Abd-Allah, lui-même, ne s'arrêta qu'à Guédjal. Cette victoire des Ar'lebites eut pour résultat de faire rentrer momentanément sous leur domination la plupart des places conquises par les rebelles, y compris Bar'aï.

Mais l'échec des Chiaïtes, qui aurait pu avoir les suites les plus graves, si leurs adversaires avaient su profiter du succès en reprenant vigoureusement l'offensive, ne devait retarder que de bien peu de jours la chute définitive du trône ar'lebite. Sitôt, en effet, qu'Abou-Abd-Allah eut appris qu'Ibrahim, au lieu de le poursuivre, était rentré dans son poste d'observation à El-Orbos, il vint mettre le siège devant

---

1, L'antique Tipaza de l'est, près de Souk-Ahras.

Constantine et s'empara de cette ville et du pays environnant puis il alla reprendre Bar'aï, et après y avoir laissé un commandant, rentra dans son quartier de Guédjal. Ibrahim marcha alors sur Bar'aï, mais il se heurta à un corps de douze mille Chiaïtes qui le repoussa[1].

LES CHIAÏTES MARCHENT SUR LA TUNISIE. — FUITE DE ZIADET-ALLAH III. — Cependant, Abou-Abd-Allah, comprenant que le moment décisif était arrivé, ne restait pas inactif à Guédjal. Il avait adressé un appel à tous ses adhérents ou alliés, et s'occupait de réunir une armée formidable. De tous côtés arrivaient les contingents : Zouaoua du Djerdjera, Sanhadja du Mag'reb-Central, Zenata du Zab, Nefzaoua de l'Aourès, venaient se joindre aux vieilles bandes ketamiennes.

Au mois de mars 909[2] Abou-Abd-Allah se mit en marche, à la tête d'une armée dont le chiffre est porté par les chroniques à deux cent mille hommes, divisés en sept corps. Avec de telles forces, il se porta en droite ligne sur la capitale de son ennemi.

En vain le général Ibrahim essaya de faire tête aux Chiaïtes; vaincu dans plusieurs rencontres ; il dut abandonner son camp et se replier sur Kaïrouan, on se trouvait le gouverneur ar'lebite. L'armée d'Abou-Abd-Allah s'arrêta à El-Orbos le temps nécessaire pour mettre cette ville au pillage[3], puis pénétra comme un torrent en Tunisie.

Dans cette circonstance solennelle, Ziadet-Allah se montra ce qu'il avait toujours été : lâche, cruel et incapable. Lorsqu'il eut appris la défaite de son général et qu'il fut convaincu qu'il ne pouvait résister à la tourbe de ses ennemis, il fit courir, à Rokkada, le bruit que ses troupes avaient remporté la victoire ; puis il ordonna de mettre à mort toutes les personnes qu'il détenait dans les cachots, et de promener leurs têtes à Kaïrouan, au vieux château et à Rokkada, en annonçant qu'elles provenaient des cadavres des ennemis. En même temps, il s'empressa de réunir tous les objets précieux et les trésors qu'il possédait, et se prépara à fuir avec ses courtisans et ses favorites.

En vain, un de ses meilleurs officiers, nominé Ibn-es-Saïr', s'efforça de le retenir et de l'exhorter à la résistance, en lui rappelant les exploits de ses aïeux. Le dernier des Ar'lebites ne répondit à ces généreux

---

1. En-Nouéïri, p. 440-441. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 515 et suiv. El-Kaïrouani, p. 88. Ibn-Hammad, *loc. cit*.

2. C'est par erreur qu'Ibn-Hammad donne 907.

3. Selon El-Bekri, les habitants réfugiés dans la mosquée auraient été impitoyablement massacrés.

efforts que par des paroles de défiance et de menace.

Bientôt, tout fut prêt pour le départ ; les plus fidèles serviteurs esclavons reçurent chacun une ceinture contenant mille pièces d'or ; on plaça les autres objets précieux et les femmes sur des mulets, et à la nuit close, Ziadet-Allah sortit de Rokkada et prit la route de l'Égypte : « A l'heure du coucher du soleil, — dit En-Noueïri, — il avait appris la défaite de ses troupes ; à celle de la prière d'*El-Acha* (de huit à neuf heures du soir) il était parti ». — « Il prit la nuit pour monture » dit, de son côté, Ibn-Hammad.

Ce fut ainsi que le dernier des Ar'lebites descendit du pouvoir, La population de Rokkada l'accompagna pendant quelque temps, à la lueur des flambeaux ; un certain nombre d'habitants suivit même sa fortune.

ABOU-ABD-ALLAH PREND POSSESSION DE LA TUNISIE. — Aussitôt que la nouvelle de la fuite du gouverneur fut connue à Kaïrouan, le peuple se porta en foule à Rokkada et mit le palais au pillage. En même temps arrivait le général Ibrahim, ramenant les débris de ses troupes qui achevèrent de se débander, en apprenant la fuite de Ziadet-Allah. Malgré l'état désespéré des affaires, Ibrahim voulut tenter un dernier effort. S'étant rendu au Divan, à la tête de partisans dévoués, il se fit proclamer gouverneur et adressa à la population des paroles pleines de cœur pour l'engager à la résistance. Mais la terreur des règnes précédents avaient éteint tout sentiment d'honneur chez ce peuple opprimé ; après avoir d'abord obtenu l'adhésion de la foule, le général la vit bientôt se tourner contre lui et dut, pour sauver sa vie, s'ouvrir un passage à la pointe de son épée. Il partit alors avec ses compagnons sur les traces de Ziadet-Allah.

Sur ces entrefaites, l'avant-garde des Chiaïtes, commandée par Arouba-ben-Youçof et El-Haçen-ben-bou-Khanzir, chefs ketamiens, apparut sous les murs de Rokkada. Il ne fallut rien moins que la terreur inspirée par les farouches berbères, pour faire cesser le pillage qui durait depuis huit jours.

Peu après, dans le mois d'avril 909, Abou-Abd-Allah fit son entrée triomphale dans cette place. Il était précédé d'un crieur psalmodiant ces versets du Koran[1] : « C'est lui qui a chassé les infidèles de sa maison… Combien de jardins et de fontaines abandonnées ! » etc.

Les gens de Kaïrouan lui avaient envoyé une députation des ci-

1. Sourate de la fumée.

toyens les plus honorables, pour lui offrir leur soumission et lui demander l'aman ; l'avant-garde des Chiaïtes entra donc sans coup férir dans cette ville, mais, comme un grand nombre d'habitants s'étaient enfuis, Abou-Abd-Allah proclama une amnistie générale, qui rassura les esprits et fit rentrer les émigrés. Un de ses premiers soins fut de mettre en liberté son frère Abou-l'Abbas et la mère du mehdi qui, jusqu'alors, étaient restés en prison. S'il continua à se montrer modéré dans sa victoire, sa clémence n'alla pas jusqu'à faire grâce aux soldats de la garde noire ar'lebite. Tous ceux qu'on put arrêter furent impitoyablement mis à mort.

Les adhérents du gouverneur déchu étaient venus se grouper autour de lui à Tripoli. Ibrahim, qui l'avait également rejoint, dut aussitôt prendre la fuite pour éviter le supplice que Ziadet-Allah voulait lui infliger, comme coupable de tentative d'usurpation du pouvoir. Après avoir passé à Tripoli dix-sept jours, pendant lesquels il fit trancher la tête d'Ibn-es-Saïr, le ministre qui avait commis le crime de tenter d'arrêter sa fuite, le gouverneur se remit en route. Parvenu au Caire, il écrivit au khalife El-Moktader-b'Illah, en sollicitant une entrevue. Pour toute réponse, il reçut l'ordre de se rendre à Rakka, en Syrie, et d'y attendre ses instructions. Quelque temps après, il obtint l'autorisation de rentrer en Égypte, et il y acheva misérablement sa vie dans les plus honteuses débauches.

Ainsi finit la dynastie ar'lebite, qui avait donné à l'Afrique des princes si remarquables. Avec elle disparaissait le dernier reste de l'autorité arabe, imposée aux Berbères deux siècles et demi auparavant. Le Mag'reb avait déjà repris possession de lui-même ; l'Ifrikiya, à son tour, était délivrée de la domination du khalifat, et les indigènes allaient former maintenant de puissants empires autonomes. Ce succès était particulièrement le triomphe de la tribu des Ketama, dont la suprématie s'établissait sur les autres groupes de la race et sur les restes des colonies arabes.

Après sa rapide victoire, Abou-Abd-Allah s'occupa de l'organisation de l'empire par lui conquis. A cet effet, il envoya dans toutes les provinces des gouverneurs fournis par la tribu des Ketama. Il congédia les auxiliaires, qui retournèrent chez eux chargés de butin, puis il s'appliqua à rappeler à Kairouan et à Rokkada même les populations émigrées. Établi dans le palais des princes ar'lebites, il s'entoura des insignes du pouvoir, fit frapper des monnaies nouvelles[1] et s'occupa de l'organisation des

1. Ces monnaies portaient les inscriptions suivantes : d'un côté حُجة الله

troupes régulières, auxquelles il donna des étendards portant des inscriptions à la louange des Fatemides.

Après avoir, avec autant de prudence que d'habileté, établi sur des bases solides le gouvernement, il songea à faire profiter de ses conquêtes celui pour lequel il avait travaillé, son maître, le mehdi Obéïd-Allah.

LES CHIAÏTES VONT DÉLIVRER LE MEHDI A SIDJILMASSA. — Tandis que le nom du nouveau souverain de l'Afrique était proclamé dans toutes les mosquées, celui-ci gémissait au fond d'une prison dans une oasis saharienne.

Nous l'avons laissé près de Constantine, continuant son chemin vers le sud-ouest, au lieu de donner la main tt son dal. Il ne cessa d'errer en proscrit, toujours accompagné de son jeune fils, et tenu, dit-on, au courant des succès de ses partisans par des émissaires secrets. Il arriva enfin à l'oasis de Sidjilmassa, au fond du Mag'reb. Nous savons que ce territoire était le siège de la petite royauté des Beni-Midrar, exerçant leur autorité sur les tribus miknaciennes du haut Moulouïa.

Bien que ces Berbères fussent des Kharedjites-sofrites, très fervents, ils reconnaissaient la souveraineté du khalife abbasside. Le prince régnant, El-Içâa, avait reçu de Bagdad l'ordre de saisir le mehdi, s'il pénétrait dans ses états. Les deux voyageurs lui ayant été signalés, il devina leur caractère et les fit arrêter. Ainsi, après avoir échappé pendant sept années, à travers deux continents, aux poursuites de ses ennemis, Obeïd-Allah trouvait la captivité dans une oasis de l'extrême sud du Mag'reb, à plus de douze cents lieues de son point de départ ; c'était la continuation des épreuves annoncées par son père[1].

Aussitôt qu'Abou-Abd-Allah eut affermi l'organisation du nouvel empire, il se prépara à aller délivrer son maître. Ayant réuni une armée « dont le nombre inondait la terre » selon l'expression d'Ibn-Hammad, il laissa à Kaïrouan son frère Abou-l'Abbas, assisté du chef ketamien Abou-Zaki-Temmam, puis il se mit en route vers l'ouest (juin 909). Les populations zenètes que les Chiaïtes rencontrèrent sur leur passage se retirèrent devant eux ou offrirent leur soumission et, enfin, l'armée parvint sous les murs de Sidjilmassa. Abou-Abd-Allah ayant envoyé à El-Içâa un message pour l'engager à éviter les chances d'un combat, en rendant les

---

(*la preuve de Dieu*) et de l'autre تفرّق اعداءُ الله (*que les ennemis de Dieu soient dispersés* !)

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 263, t. II, p. 520. Ibn-Hammad, loc. cit. El-Kaïrouani, p. 89 et suivantes.

prisonniers, le prince midraride, pour toute réponse, fit mettre à mort les parlementaires.

Après cette infructueuse tentative, on en vint aux mains, non loin de la ville, car les Miknaça, sous la conduite de leur roi, avaient bravement marché à la rencontre de leurs ennemis. Dès les premiers engagements, le succès se déclara pour les Chiaïtes; les troupes d'El-Içâa furent taillées en pièces, et ce prince dut prendre la fuite, suivi seulement de quelques serviteurs. Le lendemain de la bataille, les principaux habitants de la ville vinrent au camp des assiégeants implorer leur clémence et leur offrir de les mener à la prison où était détenu le mehdi.

Abou-Abd-Allah se réserva le soin de mettre en liberté les prisonniers. Il les revêtit d'habits somptueux, les fit monter sur des chevaux de parade et salua Obéïd-Allah du titre d'imam. Puis il le conduisit au camp, en marchant à pied devant lui, et pendant le chemin il s'écriait, en versant des larmes de joie : « *Voici votre imam, voici votre seigneur !* » C'était, pour le mehdi, le triomphe après les épreuves.

Les troupes ketamiennes ne tardèrent pas à se saisir d'El-Içâa qui fut mis à mort. Sidjilmassa avait été livrée au pillage et incendiée[1].

RETOUR DU MEHDI OBEÏD-ALLAH EN TUNISIE. — FONDATION DE L'EMPIRE OBÉÏDITE. — Après un repos de quarante jours, à Sidjilmassa, l'armée reçut l'ordre du retour. En quittant la ville, le mehdi y laissa, comme gouverneur, le ketamien Ibrahim-ben-R'âleb, avec un corps de Chiaïtes. A son retour, l'armée passa par Guédjal. Le fidèle Abou-Abd-Allah remit alors à son maître les trésors qu'il avait amassés dans cette place, et qui provenaient du butin des précédentes campagnes. Tout avait été religieusement conservé, pour que le mehdi en opérât lui-même le partage.

Dans le mois de décembre 909, ou au commencement de janvier 910, Obéïd-Allah, suivi de son fils Abou-l'Kacem, fit son entrée à Rokkada. Quelques jours après, il reçut, dans une séance d'inauguration solennelle, le serment des habitants de Kaïrouan. En attendant qu'il eût bâti une ville pour lui servir de résidence royale[1], Obéïd-Allah s'établit dans le palais du Rokkada. Il prit alors officiellement le titre den Mehdi

1. Notre récit, dans les pages qui précèdent, s'éloigne, sur un grand nombre de points, de celui de Fournel (*Berbers*, t. II, de la page 30 à la page 98) qui s'appuie, pour ainsi dire exclusivement, sur le texte du Baïan. Les données d'Ibn-Khaldoun et d'En-Nouéïri sont presque toujours écartées par cet auteur, qui, en outre, paraît ne pas avoir connu le texte si intéressant d'Ibn-Hammad.

et fit frapper des monnaies où ce nom était inscrit.

Son empire se composait de la plus grande partie du Mag'reb central, de toute l'Ifrikiya et de la Sicile. Vingt années à peine avaient suffi pour arracher aux Ar'lebites cet immense territoire mais, en raison même de la rapidité de cette conquête, la fidélité des populations n'était rien moins que bien établie et, en mains endroits, l'autorité chiaïte n'était pas officiellement reconnue. C'est pourquoi le mehdi envoya, dans toutes les provinces, des agents ketamiens chargés de sommer les populations de faire acte d'adhésion au nouveau souverain. Grâce à ces mesures et à la sévérité déployée dans leur application, car tout opposant était mis à mort, l'ordre fut rétabli et le fonctionnement de l'administration assuré. Ainsi se trouva accomplie une prédiction colportée par les Fatemides et annonçant, pour la fin du IIIe siècle de l'hégire, la chute de la domination arabe dans l'Ouest: « Le soleil se lèvera à l'Occident », tel était le texte ambigu de cette prédiction, qu'on faisait remonter à Mahomet[1].

Pour trancher complètement avec le régime tombé, les anciennes places fortes, sièges des commandants ar'lebites, furent rasées, et les préfets fatemides s'établirent dans d'autres localités, élevées au rang de chefs-lieux.

La tribu des Ketama fut comblée de faveurs ; elle fournit les premiers officiers du gouvernement et les généraux pour les postes importants. C'est en s'appuyant sur un mouvement religieux que la cause d'Obéïd-Allah avait réussi. Les Berbères, adoptant la nouvelle secte, en avaient fait un signe de ralliement pour chasser l'étranger.

C'est ce qui s'était passé, deux siècles auparavant, à l'égard du kharedjisme. Malgré la persécution dont il avait été l'objet, ce schisme possédait encore beaucoup d'adhérents, et nous n'allons pas tarder à voir s'engager une lutte suprême entre la doctrine fatemide et l'hérésie Kharedjite, au grand détriment de la vieille race berbère.

---

1. Carette, *Migrations des tribus algériennes*, p. 386, citant d'Herbelot.

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES GOUVERNEURS AR'LEBITES

Ibrahim-ben-El-Ar'leb.....800
Abou-l'Abbas-Abd-Allah.....813
Ziadet-Allah I.....817
Abou-Eikal-el-Ar'leb.....838
Abou-l'Abbas-Mohammed.....841
Abou-Ibrahim-Ahmed.....856
Ziadet-Allah II.....863
Abou-el-R'aranik.....861
Ibrahim II ben-Ahmed.....875
Abou-Abd-Allah.....902
Ziadet-Allah III.....903
Chute de Ziadet-Allah III.....909

CHAPITRE IX

L'AFRIQUE SOUS LES FATEMIDES

910 - 934

Situation du Mag'reb en 910. — Conquêtes des Fatemides dans le Mag'reb central ; chute des Rostemides. — Le mehdi fait périr Abou-Abd-Allah et écrase les germes de rébellion. — Événements de Sicile. — Événements d'Espagne. — Révoltes contre Obeïd-Allah. — Fondation d'El-Mehdia par Obeïd-Allah. — Expédition des Fatemides en Égypte, son insuccès. — L'autorité du Mehdi est rétablie en Sicile. — Première campagne de Messala en Mag'reb pour les Fatemides. — Nouvelle expédition fatemide contre l'Égypte. — Conquêtes de Messala en Mag'reb. — Expéditions fatemides en Sicile, en Tripolitaine et en Égypte. — Succès des Mag'raoua ; mort de Messala. — El-Hassan relève à Fès le trône edriside ; sa mort. — Expédition d'Abou-l'Kacem dans le Mag'reb central. — Succès d'Ibn-Abou-l'Afia. — Mouça se prononce pour les Oméïades ; il est vaincu par les troupes fatemides. — Mort d'Obeïd-Allah, le mehdi. — Expéditions Fatemides en Italie.

SITUATION DU MAG'REB EN 910. — Au moment où le triomphe des Fatemides va faire entrer l'histoire de l'Afrique dans une nouvelle phase, il est opportun de jeter un coup d'œil général sur l'état du pays et de passer en revue les événements survenus en Mag'reb ; car le récit des révolutions dont l'Ifrikiya a été le théâtre nous en a forcément détournés.

A Fès, Yahïa-ben-Kacem-ben-Edris continua de régner paisiblement jusqu'en l'année 904. La guerre ayant alors éclaté entre lui et son neveu Yahïa-ben-Edris-ben-Omar, souverain du Rif, il périt dans un combat livré contre lui par Rebïa-ben-Sliman, général de son adversaire. A la suite de cette victoire, Yahïa-ben-Edris s'empara de l'autorité dans le Mag'reb et fit briller d'un dernier éclat le trône de Fès[1].

La grande tribu des Miknaça avait profité, dans ces dernières années, de l'affaiblissement de la dynastie edriside et se préparait à s'élever sur ses débris. Sous la conduite de leur chef, Messala-ben-Habbous, ces Berbères avaient soumis à leur autorité tout le territoire compris entre

1. Ibn-Khaldoun, t. II. p. 566, 567. Le Kartas, p. 106. El-Bekri, trad. article *Idricides*.

Teçoul, Taza et Lokaï, c'est-à-dire, la frontière orientale du Mag'reb extrême. Le reste de la tribu était à Sidjilmassa, où la royauté qu'elle y avait fondée venait d'être renversée par les Chiaïtes[1].

Dans le Mag'reb central, les Beni-Ifrene conservaient encore l'autorité sur Tlemcen et les plaines situées à l'est de cette ville. Auprès d'eux étaient leurs frères les Mag'raoua, dont la puissance avait grandement augmenté et qui étendaient leur autorité dans les régions sahariennes et sur les plaines du nord. Leur chef, Mohammed-ben-Khazer était un guerrier redoutable que nous allons voir entrer en scène[2].

Les souverains oméïades d'Espagne cherchaient à établir leur influence sur le littoral du Mag'reb central. Vers 902, ils y envoyèrent une expédition. Les généraux Mohammed-ben-Bou-Aoun et Ibn-Abdoun, qui la commandaient, conclurent avec les Beni-Mesguen, fraction des Azdadja, un traité par lequel ceux-ci livrèrent un territoire, où ils fondèrent la ville d'Oran[3]. Ce fut la première colonie oméïade en Mag'reb.

Enfin, à Tiharet, régnait encore la dynastie des Rostemides, mais fort affaiblie et cherchant, dans l'alliance des souverains espagnols, un secours capable de la protéger contre les ennemis qui l'entouraient[4].

CONQUÊTE DES FATEMIDES DANS LE MAG'REB CENTRAL. — CHUTE DES ROSTEMIDES. — Lors du retour de l'armée chiaïte, après la délivrance du mehdi, un corps d'armée avait été laissé dans le Mag'reb central, sous le commandement du ketamien Aroubaben-Youçof. Ce général ayant attaqué Yakthan, souverain de Tiharet, s'empara de cette ville et fit mettre à mort le prince Rostemide. Ainsi s'éteignait cette petite dynastie. En même temps, Tiharet cessa d'être le centre du kharedjisme eïbadite ; les sectaires de ce schisme, poursuivis sans relâche par les Fatemides, durent émigrer vers le sud et chercher un refuge dans la vallée de l'Oued-Rir', en plein désert (910). Ils paraissent avoir été accueillis par les Beni-Mezab qui adoptèrent leurs doctrines.

Arouba combattit ensuite les tribus voisines, et les força à la soumission et à la conversion ; puis il alla réduire une révolte qui avait éclaté dans le pays des Ketama, sous l'inspiration de quelques mécontents.

---

1. Ibn-Khaldoun t. I, p. 263.
2. *Ibid*, t. III, p. 198, 229.
3. *Ibid.*, t. I, p. 283.
4. *Ibid.*, t. I, p. 243.

Douas-ben-Soulat, officier ketamien, laissé comme gouverneur à Tiharet, entra alors en relations avec les Beni-Mesguen, des environs d'Oran. Ceux-ci, ayant rompu avec les Oméïades, lui offrirent de lui livrer cette ville. Leurs propositions furent accueillies avec faveur et, peu après, les troupes fatemides s'emparaient d'Oran. Mohammed-ben-bou-Aoun, qui avait contribué à leur succès, en fut nommé gouverneur (910).

Il est assez difficile, au milieu de la confusion qui règne à ce sujet dans les chroniques arabes, de dire si cette expédition fut conduite par Douas ou par Arouba. Toujours est-il que le général du mehdi étendit l'autorité de son maître sur les tribus des Matmata, Louata, Lemaia et Azdadja de la province d'Oran. Peut-être même entrait-il, dès lors, en relations avec Messala-ben-Habbous, chef des Miknaça, qui devait être avant peu un des principaux auxiliaires des Fatemides dans le Mag'reb. Vers le même temps, les habitants de Sidjilmassa se révoltaient contre les Fatemides et massacraient leur gouverneur, Ibrahim, ainsi que toute sa garde de Ketama.

LE MEHDI FAIT PÉRIR ABOU-ABD-ALLAH ET ÉCRASE LES GERMES DE RÉBELLION. — Cependant un grave dissentiment s'était élevé entre le mehdi et son fidèle serviteur Abou-Abd-Allah. Ce dernier, cédant, dit-on, à l'influence de son frère, Abou-l'Abbas, avait voulu s'appuyer sur les services rendus, pour conserver une grande influence dans la direction des affaires. Mais Obéïd-Allah n'entendait nullement partager son autorité avec qui que ce fût. Irrité de voir ses avis brutalement repoussés, Abou-Abd-Allah montra d'abord une grande froideur vis-à-vis de son maître puis il se mit, avec plusieurs de ses chefs, à conspirer sourdement contre lui. Ces mécontents répandirent le bruit que le mehdi n'était pas l'instrument de la volonté divine, l'être surnaturel, dont le caractère devait se révéler aux humains par des miracles. « Nous nous sommes trompés à son sujet, — disaient-ils, — car, il devrait avoir des *signes* pour se faire reconnaître ; le vrai Imam doit faire des miracles et imprimer son sceau dans la pierre, comme d'autres le feraient dans la cire[1] ».

Ils l'accusaient en outre d'avoir gardé pour lui seul les trésors de Guédjal. La plupart des chefs ketamiens, qui avaient toute confiance en Abou-Abd-Allah, prêtèrent l'oreille à ces discours et chargèrent leur grand cheikh de faire des remontrances à Obéïd-Allah lui-même.

1 Ibn-Hammad, loc. cit.

Le danger était pressant pour le mehdi, puisque ses adhérents commençaient à s'apercevoir que celui qu'ils avaient soutenu comme un être surnaturel n'était qu'un homme comme eux. Obeïd-Allah comprit que sa seule porte de salut était l'énergie, qui impose toujours aux masses, et, pour toute réponse, il fit mettre à mort le grand cheikh des Ketama. Afin d'achever d'anéantir la conspiration, il envoya les principaux chefs occuper des commandements éloignés, de sorte qu'ils se trouvèrent dispersés et sans force, avant d'avoir eu le temps d'agir. Les plus compromis furent tués au loin et sans bruit par des émissaires dévoués. L'auteur de la conspiration restait à punir ; le medhi, étouffant tout sentiment de reconnaissance, n'hésita pas à sacrifier à sa sécurité l'homme auquel il devait le pouvoir.

Dans le mois de janvier 911, Abou-Abd-Allah se promenait avec son frère Abou-l'Abbas, dans le jardin du palais, lorsque deux autres frères, Arouba et Hobacha, enfants de Youçof, sortirent des massifs et se précipitèrent sur eux. Abou-l'Abbas fut frappé le premier. En vain Abou-Abd-Allah essaya d'imposer son autorité aux deux chefs qui avaient été autrefois ses lieutenants : « Celui auquel tu nous a ordonné d'obéir nous commande de te tuer[1] », répondirent-ils, et Abou-Abd-Allah tomba percé de coups sur le cadavre de son frère.

Obéïd-Allah fit enterrer avec honneur les deux frères : il présida lui-même au lavage de leurs corps ; puis, après la récitation des prières, il dit à haute voix en s'adressant au cadavre d'Abou-Abd-Allah : « Que Dieu te pardonne et qu'il te récompense dans l'autre vie, car tu as travaillé pour moi avec un grand zèle ! » — Se tournant ensuite vers Abou-l'Abbas : « Quant à toi, — dit-il, — qu'il ne t'accorde aucune pitié, car tu es cause des égarements de ton frère ; c'est toi qui l'as conduit aux abreuvoirs du trépas ! »

Les deux victimes furent enterrées au lieu même on elles étaient tombées sous le poignard des assassins Quant à ceux-ci, l'un d'eux, Hobacha, fut nommé gouverneur de Barka et de la région de l'est ; l'autre, Arouba, reçut le commandement de Bar'aï et de la frontière sud-ouest. Des troubles partiels chez les Ketama suivirent ces exécutions, mais ils furent promptement étouffés dans le sang de leurs promoteurs. Grâce à ces mesures énergiques, le pouvoir d'Obéïd-Allah, loin de ressentir

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 522.
2. Ibn-Hammad, loc. cit.

aucune atteinte, se renforça de tout l'effet produit par l'écrasement de ceux qui avaient voulu le renverser.

ÉVÉNEMENTS DE SICILE. — Pendant le cours des luttes qui avaient amené la chute de la dynastie ar'lebite, l'anarchie, ainsi qu'on peut le prévoir, avait divisé les Musulman de Sicile. Les chrétiens en profitèrent pour se fortifier au Val-Demone. Un certain nombre d'Arabes nobles, émigrés d'Afrique, relevèrent un peu la situation de la colonie, et cherchèrent à proclamer l'indépendance de la Sicile, au nom des Ar'lebites. Mais, aussitôt que le mehdi eût assuré son pouvoir, il envoya dans l'île un de ses principaux officiers, le ketamien Hassan-ben-Koléïb, surnommé Ben-bou-Khanzir.

Débarqué en 910, le nouveau gouverneur fit proclamer partout le nom du mehdi, et imposa aux Cadis l'obligation d'abandonner le rite sonnite, pour rendre la justice selon la doctrine fatemide. Puis, il fit une heureuse expédition au Val-Demone et répandit partout la terreur de son nom. Mais bientôt son extrême cruauté indisposa contre lui ses plus fidèles adhérents, qui l'arrêtèrent par surprise et l'expédièrent au mehdi. Il fut remplacé par Ali-ben-Omar-el-Beloui (912)[1].

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — Nous avons vu précédemment que le khalife Abd-Allah était arrivé, au commencement du Xe siècle, après de longues années de lutte, à rétablir l'autorité oméïade en Espagne et à tenir en respect les petites royautés, qui se formaient de toute part. Le succès continua à couronner ses efforts, surtout dans le midi : « En 903, son armée prit Jaën ; en 905, elle gagna la bataille du Guadalballou, sur Ibn-Hafçoun et Ibn-Mastana ; en 906, elle enleva Cañete, aux Beni-el-Khali ; en 907, elle força Archidona à payer tribut ; en 910, elle prit Baeza, et l'année suivante, les habitants d'Iznajar se révoltèrent contre leur seigneur et envoyèrent sa tête au sultan. Même dans le nord il y avait une amélioration notable[2]. »

Sur ces entrefaites, Abd-Allah cessa de vivre (15 octobre 912), après un règne de vingt-quatre ans.

Abd-er-Rahman III, son petit-fils, lui succéda. C'était un jeune homme de vingt-deux ans et, si l'on put craindre d'abord, qu'en raison de sa jeunesse, il ne fût pas à la hauteur de sa mission, il ne tarda pas à

1. Ibn-Khaldoun, t, II, p. 521. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 141 et suiv.
2. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 318, citant Ibn-Haïan,

à démontrer lui-même, que pour le courage et l'habileté politique, il ne le cédait à personne.

Attaquant résolument ce qui restait de chefs rebelles, il en contraignit une partie à la soumission. Mais Ibn-Hafçoun, qui se faisait appeler Samuel, depuis sa conversion, maintenait ferme à Bobastro le drapeau de l'indépendance nationale et du christianisme.

Les Berbères de Magr'eb, particulièrement de la province de Tanger, prenaient part à ces luttes comme mercenaires. S'étant mis à la tête de l'armée, Abd-er-Rahman parcourut en maître les provinces d'Elvira et de Jaën, recevant partout des soumissions, et brisant les résistances qu'il rencontrait. Il se présenta enfin devant Séville, dont les notables lui ouvrirent les portes (décembre 913)[1].

Les années suivantes furent non moins favorables, et, en 917, Ibn-Hafçoun rendait le dernier soupir. L'unité de l'empire oméïade se trouvait rétablie et un grand règne allait commencer.

RÉVOLTES CONTRE OBÉÏD-ALLAH. — En Ifrikiya, le nouvel empire, à peine assis, était ébranlé par les révoltes indigènes; mais l'énergie du mehdi suffisait à tout. Ce fut d'abord dans la région de Tripoli, que les Houara et Louata prirent les armes. Les généraux obéïdites étouffèrent dans le sang cette sédition ; on dit que les têtes des promoteurs furent expédiées à Kaïrouan et exposées sur les remparts.

Dans l'ouest, Mohammed-ben-Khazer avait entraîné ses Zenètes à l'attaque de Tiharet, s'était emparé de cette ville et avait contraint le gouverneur, Douas, à chercher un refuge dans le vieux Tiharet. Une armée nombreuse, envoyée par le mehdi, délogea les Zenètes de leur nouvelle conquête, les poursuivit et en fit un grand carnage. Il est probable que Messala-ben-Habbous, chef des Miknaça, qui, nous l'avons vu, avait déjà contracté alliance avec les Obéïdites, les aida à écraser les Zenètes, car Messala reçut, comme récompense, le commandement de Tiharet et la mission de protéger la frontière occidentale.

Les Ketama avaient été douloureusement frappés par la mise à mort d'Abou-Abd-Allah ; de son côté, le mehdi, craignant les effets de leur rancune, leur avait retiré sa confiance. Les habitants de Kaïrouan détestaient ces sauvages étrangers, dont l'insolence était sans bornes.

La situation devenait critique pour eux. Dans le mois d'avril 912, la population de Kaïrouan, saisissant un prétexte, se jeta sur eux et en fit un véritable massacre. Plus de mille cadavres de Ketama jonchèrent,

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 325 et suiv.

paraît-il, les rues et l'on s'empressa de les faire disparaître en les jetant dans les égouts.

En apprenant la façon dont leurs contribules étaient traités en Ifrikya, les Ketama se mirent en révolte ouverte, placèrent à leur tête un des leurs, auquel ils donnèrent le titre de mehdi, et envahirent le Zab. La situation était grave. Obéïd-Allah fit marcher contre les rebelles son fils Abou-l'Kassem, avec les meilleures troupes ; mais il fallut une campagne de près d'un an pour les réduire. Le faux mehdi, ayant été pris, fut ramené à Kaïrouan et exécuté à Rokkada, après avoir été promené, revêtu d'un accoutrement ridicule, sur un chameau[1].

Pendant que le Mag'reb était le théâtre de la révolte ketamienne, les gens de Tripoli, imitant ceux de Kairouan, massacraient les Ketama, chassaient leur gouverneur et se déclaraient indépendants. Le mehdi envoya d'abord sa flotte qui réussit à surprendre, dans le port de Tripoli, les navires des révoltés et les détruisit. On investit ensuite la ville par terre, et, après quelques mois de blocus, les Tripolitains, qui avaient souffert les horreurs de la famine, se décidèrent à se rendre à Abou-l'Kassem. Selon Ibn-Khaldoun, les habitants furent massacrés et la ville livrée au pillage ; une forte contribution de guerre fut frappée sur les survivants[2].

FONDATION D'EL-MEHDIA PAR OBEÏD-ALLAH. — C'est probablement vers cette époque qu'Obeïd-Allah, après avoir visité le littoral, depuis Tunis et Karthage jusqu'à la petite Syrte, arrêta son choix sur une petite presqu'île, située à soixante milles de Kaïrouan, et nommée par les indigènes El-Hamma, ou Djeziret-el-Far. Une mince langue de terre la reliait au rivage, du côté de l'ouest. Les ruines de l'antique Africa couvraient cet emplacement, que le mehdi choisit pour y construire sa capitale.

La presqu'île avait, disent les auteurs arabes, « la forme d'une main avec son poignet. » De solides fortifications établies sur l'isthme ne laissaient qu'une seule entrée, qu'on ferma au moyen d'une porte de fer. Dans ce vaste enclos, Obeïd-Allah fit construire des palais pour lui et des logements pour ses soldats. Des citernes et des silos y furent creusés, et des travaux exécutés afin de rendre plus sûr le port naturel ; il pouvait, dit-on, contenir cent galères. En face, sur la terre ferme, se fonda le

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 523-524. *Arib*, in Nicholson, apud Fournel, *Berbers*, t. II, p. 111.

2. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 524.

faubourg de Zouïla, où le peuple et les marchands vinrent s'établir[1].

EXPÉDITION DES FATEMIDES EN ÉGYPTE, SON INSUCCÈS. — Si Obeïd-Allah cherchait à se faire un refuge inexpugnable en Ifrikiya, c'est qu'il sentait son trône encore bien vacillant ; de tous côtés, les têtes fermentaient. En Sicile, après quelque temps d'anarchie, l'esprit de résistance s'était réveillé, et les Musulmans avaient placé à leur tête le chef ar'lebite Ahmed-ben-Korhob, dont le premier acte avait été de retrancher de la khotba (prône) le nom du mehdi et de proclamer l'autorité du khalife abasside, El-Moktader; sa soumission fut accueillie, en Orient, avec faveur et il reçut les emblèmes du commandement : « Drapeaux et robes noirs, colliers et bracelets[2]. »

Obeïd-Allah, du reste, considérait son séjour en Ifrikiya comme une simple station. C'est vers l'Orient qu'il tournait ses regards et il n'aspirait qu'à se transporter sur un autre théâtre. La première étape devait être l'Égypte et il en décida audacieusement la conquête. Ayant réuni une armée nombreuse de Ketama, il en donna le commandement à son fils Abou-l'Kassem et le lança vers l'est. Le jeune prince traversa facilement la Tripolitaine et fit rentrer dans l'obéissance le pays de Barka. De là, il marcha directement sur Alexandrie et commença le siège de cette ville. En même temps, une flotte de deux cents navires, sous le commandement de Hobacha, venait la bloquer par mer (914). Après s'être emparés d'Alexandrie, Abou-l'Kassem et Hobacha s'avancèrent dans l'intérieur, envahirent la province de Faïoum et marchèrent sur le vieux Caire.

Mais le gouverneur de l'Égypte, Tikine-el-Khezari, ayant reçu du khalife un renfort important, commandé par l'eunuque Mounês, qu'on appelait *le maître de la victoire*, marcha contre les envahisseurs, les battit dans plusieurs combats et les força à la retraite. Abou-l'Kassem dut abandonner tout le pays conquis dans sa brillante campagne et se réfugier à Barka.

La flotte du mehdi venait à peine de rentrer d'Orient et se trouvait dans le port de Lamta[3], lorsque les vaisseaux siciliens, lancés par Ibn-Korhob, vinrent audacieusement l'attaquer. Mohammed, fils d'Ibn-Korhob, qui commandait l'expédition, dispersa ou coula les navires chiaïtes ;

---

1. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. II, p. 325. El-Bekri, passim. El-Kaïrouani, p. 95.
2. Amari, Musulm., t. II, p. 149.
3. L'antique Leptis parva, dans le golfe de Monastir.

puis, ayant opéré son débarquement, mit en déroute les troupes envoyées contre lui de Rakkada. Marchant ensuite sur Sfaks, il mit cette ville au pillage et, enfin, se présenta devant Tripoli, où il trouva Abou-l'Kassem, revenant d'Égypte avec les débris de ses troupes. Il se décida alors à se rembarquer et rentra en Sicile chargé de butin.

Les insuccès militaires ont toujours pour résultat de provoquer la suspicion contre les généraux malheureux. A son retour, Hobacha fut jeté en prison ; son frère, craignant le même sort, prit la fuite et essaya de gagner le pays des Ketama, pour le soulever à son profit ; mais il fut arrêté et livré à Obéïd-Allah, qui fit trancher la tête aux deux frères[1].

L'AUTORITÉ DU MEHDI EST RÉTABLIE EN SICILE. — En Sicile, Ibn-Korhob avait à combattre l'indiscipline des Berbères, des Arabes, des légistes, des nobles et des intrigants de toute sorte, qui ne cessaient de lutter les uns contre les autres. Le succès de l'expédition de son fils Mohammed n'avait fait qu'exciter la cupidité des Musulmans ; aussi Ibn-Korhob dut-il céder à leurs instances et organiser une razzia sur la terre ferme. Débarquée en Calabre, l'armée expéditionnaire ravagea une partie de cette province. Mais une tempête détruisit la flotte, et les Musulmans qui échappèrent au naufrage regagnèrent comme ils purent l'île. Ne possédant plus de navires, Ibn-Korhob ne put résister aux attaques constantes des vaisseaux du Mehdi.

Sur ces entrefaites, l'impératrice Zoé, régente pendant la minorité de son fils, prescrivait à son lieutenant, en Calabre, de faire la paix avec les Musulmans, car elle craignait l'attaque des Bulgares et avait besoin de toutes ses forces. Un traité fut alors conclu, par lequel les Byzantins s'engagèrent à verser à l'émir de Sicile un tribut annuel de vingt-deux mille pièces d'or (fin 915)[2].

Bientôt, une nouvelle révolte ayant éclaté en Sicile, Ibn-Korhob se démit du pouvoir et voulut se réfugier en Espagne (juillet 916) ; mais les révoltés assaillirent son vaisseau et, s'étant emparés de l'émir, l'envoyèrent au Mehdi : « Qui t'a poussé, — lui dit ce prince, — à méconnaître les droits sacrés de la maison d'Ali, en te révoltant contre nous ? » — « Les Siciliens, — répondit le prisonnier, — m'ont élevé au pouvoir malgré moi et, malgré moi, m'en ont fait descendre. » Le souverain fatemide

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 524 et suiv. El-Kaïrouani, p. 95-96. Ibn-Hammad, passim.

2. Amari, t. II, p. 153.

l'envoya au supplice[1].

Abou-Saïd-Moussa, dit Ed-D'aïf, fut chargé par le Mehdi de prendre le commandement en Sicile. Ce général éteignit dans leur germe toutes les révoltes et déploya une grande sévérité : s'étant rendu maître de Palerme, le 12 mars 917, il fit un massacre général de la population. Enfin, une amnistie fut proclamée, au nom du chef de l'empire obéïdite, et Abou-Saïd rentra à Kaïrouan, en laissant dans l'île, comme gouverneur, Saïd-ben-Aced avec des forces ketamiennes[2].

PREMIÈRE CAMPAGNE DE MESSALA DANS LE MAG'REB POUR LES FATEMIDES. — Les difficultés auxquelles le Mehdi avait à faire face dans l'Est ne l'empêchaient pas de tourner ses regards vers l'Occident. Messala-ben-Habbous, préposé par lui à la garde de Tiharet, le poussait à entreprendre des campagnes dans le Mag'reb. Sur ces entrefaites, Saïd, le descendant de la petite royauté des Beni-Salah à Nokour, s'étant allié aux. Edrisides, et ayant refusé obéissance aux Fatemides, Obéïd-Allah jugea que le moment d'agir était arrivé, et il donna à Messala l'ordre de se mettre en marche.

Le chef des Miknaça partit de Tiharet au printemps de l'année 917. Saïd l'attendait, en avant de Nokour, dans un camp retranché, mais la clef de la position ayant été livrée par un traître, Saïd fit transporter sa famille et ses objets précieux dans une île voisine du port, puis, se jetant en désespéré sur les ennemis, il tomba percé de coups. Messala livra le camp et la ville au pillage et envoya au Mehdi la tète de l'infortuné Saïd. Sa famille parvint à gagner l'Espagne et fut reçue avec honneur par Abd-er-Rahman III[3].

Pour affermir sa conquête, Messala guerroya encore pendant plusieurs mois dans le territoire de Nokour, puis il reprit le chemin de l'est en laissant une garnison dans cette ville.

Peu de temps après, les fils de Saïd, soutenus par les Berbères, rentrèrent en possession de leur petit royaume, et l'un d'eux, nommé Salah, fut reconnu comme prince régnant. Un de ses premiers actes consista à proclamer l'autorité du khalife oméïade d'Espagne, dans cette partie du Mag'reb. Le mehdi ne se sentit pas assez fort pour entrer en lutte contre Abd-er-Rahman.

---

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 526.

2. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 157.

3. El-Bekri, passim. Ibn-Khaldoun, Berbères, t.p. 141. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 37 et suiv.

NOUVELLE EXPÉDITION FATEMIDE CONTRE L'ÉGYPTE. — Obeïd-Allah reprit alors ses plans de campagne en Orient. Ayant réuni une armée formidable, dont les auteurs arabes, avec leur exagération habituelle, portent le chiffre à cinq cent mille hommes, il en confia le commandement à son fils Abou-l'Kassem et la lança contre l'Égypte. Au printemps de l'année 919, cet immense rassemblement, dont les Ketama formaient l'élite, se mit en marche. L'Égypte était alors dégarnie de troupes ; aussi les Chiaïtes se rendirent-ils facilement maîtres d'Alexandrie qu'ils livrèrent au pillage, puis ils envahirent le Faïoum et une partie du Saïd. Le gouverneur n'avait pas osé lutter en rase campagne; retranché à Djiza, il ne cessait de demander des secours au khalife. Mais le but du Mehdi n'était pas seulement de conquérir cette riche contrée : c'était l'Orient, sa patrie, qu'il convoitait, et il voulait reparaître en vainqueur là où il avait été persécuté. Abou-l'Kassem écrivit aux habitants de la Mekke pour les sommer de se rendre à lui.

Cependant, la situation des Chiaïtes ne laissait pas d'être critique : coupés de leur base d'opérations, décimés par la peste, ils attendaient avec impatience des secours d'Ifrikiya. Le gouverneur abbasside étant mort avait été remplacé par Takin qui avait déjà eu la gloire de repousser la première invasion ; des troupes lui avaient été envoyées et enfin, l'eunuque nègre Marinés, rentré en grâce près de son souverain, se préparait à accourir pour jeter son épée dans la balance.

Sur ces entrefaites, une flotte de 80 vaisseaux, envoyée par le Mehdi au secours de son fils, arriva en Égypte ; mais les navires abbassides lancés contre elle par Mounès réussirent à l'incendier à Rosette. En 920, Mounès arriva avec les troupes de l'Irak et, dès lors, la face des choses changea ; Abou-l'Kassem se vit enlever une à une toutes ses conquêtes et, en 921, il dut reprendre la route de l'Ifrikiya. Cette retraite, bien qu'effectuée en assez hon ordre, fut désastreuse; dans le mois de novembre; le prince obéïdite rentra à Kaïrouan, ne ramenant, dit-on, qu'une quinzaine de mille hommes, le reste avait péri par le fer ou la maladie, était prisonnier ou s'était dispersé[1].

CONQUÊTES DE MESSALA EN MAG'REB. — Pendant que l'Orient était le théâtre de ces événements, Messala recevait du Mehdi l'ordre d'entreprendre une nouvelle campagne dans le Mag'reb. En 920, le chef des Miknaça, soutenu par un corps de Ketamiens, marcha

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 526. Ibn-Hammad, passim. El-Kaïrouani, p. 96.

directement contre la capitale des Edrisides. Yahïa-ben-Edris ayant réuni ses guerriers arabes ; son corps d'affranchis et tous les contingents berbères dont il disposait et parmi lesquels les Aoureba tenaient toujours le premier rang, s'avança contre l'ennemi. Mais il essuya une défaite et dut rentrer dans Fès, sa capitale, pour s'y retrancher. Messala, arrivé sur ses traces, commença le siège de la ville, et bientôt le descendant d'Edris se vit forcé de traiter avec son ennemi. Il reconnut la suzeraineté du sultan fatemide et consentit à accepter la position secondaire de lieutenant du Mehdi à Fès. Avant de rentrer à Tiharet, Messala confia à son cousin Mouça-ben-Abou-l'Afia, le commandement des régions du Mag'reb, jusqu'auprès de Fès.

L'année suivante, des contestations survenues entre Mouça et le prince edriside, soutenu par les Beni-khazer et autres tribus magraouiennes, ne tardèrent pas à amener une rupture. Aussitôt Messala accourut avec ses troupes dans le Mag'reb. Étant entré à Fès, il destitua Yahïa-ben-Edris, l'interna dans la ville d'Azila (près de Tanger), et s'empara de ses trésors (921). De là il se porta sur Sidjilmassa, on les descendants des Beni-Midrar avaient, depuis longtemps, repris en main l'autorité. Ahmed-ben-Meïmoun, le souverain midraride, essaya en vain de lui résister, il fut pris et mis à mort. Messala, ayant rétabli dans le sud l'autorité fatemide, laissa comme gouverneur El-Moatez, neveu du précédent roi, et rentra à Tiharet d'où il se rendit à El-Mehdïa pour recevoir les félicitations de son maître[1].

EXPÉDITIONS FATEMIDES EN SICILE EN TRIPOLITAINE ET EN ÉGYPTE. — En Ifrikiya, le souverain fatemide, établi dans sa capitale d'El-Mehdïa, continuait à diriger des expéditions contre les chrétiens de Sicile, pendant que son lieutenant lui conquérait le Mag'reb. Selon M. Amari[2] Siméon, roi des Bulgares, aurait recherché l'alliance du Mehdi, en l'invitant à l'aider dans ses entreprises contre Byzance. La générosité de l'impératrice Zoé, qui mit en liberté ses ambassadeurs tombés entre les mains de ses troupes, désarma Siméon et fit échouer le projet.

Sur ces entrefaites, une révolte des Nefouça, toujours impatients du joug, tint en échec pendant de longs mois les armées fatemides, et ce ne fut qu'à la fin de 923 que leur dernier retranchement fut enlevé et qu'ils se virent forcés à la soumission.

---

1. Ibn-Kkaldoun, *Berbères*, t. I, p. 264, t. II, p. 526 et suiv., t. III, p. 230. Fartas, p. 106 et suiv. El-Bekri, *Idricides*.

2. *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 173.

Selon le Baïan, une nouvelle expédition aurait été effectuée en Égypte, sous le commandement du général fatemide Mesrour, en l'année 924, mais les détails précis manquent sur cette campagne qui, dans tous les cas, n'eut pour la cause du Mehdi aucun résultat effectif.

SUCCÈS DES MAG'RAOUA. — MORT DE MESSALA. — Nous avons vu que les Mag'raoua, sous le commandement d'Ibn-Khazer, ne cessaient de se poser en ennemis de la dynastie fatemide et saisissaient toutes les occasions d'attaquer ses frontières ou de s'allier à ses ennemis. Selon Ibn-Khaldoun[1], Messala aurait péri en les combattant dans le cours de l'année 921, mais nous avons vu plus haut qu'après être rentré de son expédition de Sidjilmassa, ce général était allé saluer son suzerain à El-Mehdïa. L'étude comparative des auteurs nous conduit à reporter cet événement à l'année 924. Les Beni-Khazer et autres tribus zenètes s'étant lancées dans la révolte, Messala marcha contre elles et après plusieurs combats, il se laissa surprendre par Ibn-Khazer qui le tua de sa propre main (novembre 924). Cette perte fut vivement ressentie par le Mehdi.

Une nouvelle armée ketamienne, sous le commandement de Bou-Arous et Ben-Khalifa[2], arrivée de l'est, fut complètement détruite par les Zenètes. Grâce à ces succès, Ibn-Khazer acquit l'adhésion de presque toutes les tribus des hauts plateaux du Mag'reb central ; mais au delà de la Moulouïa, Mouça-ben-Bou-l'Afia continuait à exercer le pouvoir au nom des Fatemides jusqu'à la limite extrême du territoire de Fès.

EL-HAÇAN RELÈVE, A FÈS, LE TRÔNE EDRISIDE. — SA MORT. — Le contrecoup des échecs éprouvés par les armes du Mehdi se fit aussitôt sentir en Mag'reb. Un membre de la famille edriside, nommé El-Haçan, dit El-Hadjam[3], prince d'une grande bravoure, releva, dans la montagne des Djeraoua, l'étendard de sa dynastie. Marchant sur Fès, il s'empara par surprise de cette ville et en chassa le gouverneur Rihan, le ketamien.

Aussitôt Mouca-ben-Abou-l'Afia se porta contre Fès à la tête de toutes ses forces disponibles. El-Haçan s'avança bravement au devant de lui et la rencontre eut lieu entre Fès et Taza, près d'un ruisseau

1. *Histoire des Berbères*, t. II, p. 527 et t. III, p. 230.

2. Selon Ibn-Hammad.

3, Le phlébotomiste, parce qu'il avait, dit-on, l'habitude de frapper son ennemi à la veine du bras.

appelé Ouad-el-Metahen. La lutte fut acharnée et la victoire se prononça pour l'edriside qui contraignit Mouça à fuir, en abandonnant sur le champ de bataille deux mille Miknaça, parmi lesquels son propre fils. El-Haçan soumit alors à son autorité les régions de Safraoua, Mediouna, Meknès, Basra, etc., c'est-à-dire la partie centrale du Mag'reb[1] (926).

En même temps, El-Moatez répudiait la suzeraineté fatemide à Sidjilmassa, et se déclarait indépendant. C'est également vers cette époque qu'il faut placer l'occupation de Melila par les Oméïades d'Espagne. Ainsi Abd-er-Rahman prenait pied sur cette terre d'Afrique où il cherchait depuis longtemps à exercer son influence. Ses agents entrèrent en pourparlers avec Ibn-Khazer et un traité d'alliance fut conclu entre le chef des Mag'raoua et le khalife d'Espagne.

Sur ces entrefaites, l'edriside El-Haçan, victime d'une sédition, fut arrêté et jeté en prison. Aussitôt Mouça-ben-Abou-l'Afia accourut à Fès et entreprit le siège du quartier des Andalous, resté fidèle aux Edrisides. Après une lutte acharnée, la victoire resta aux Miknaça. Mouça voulait qu'El-Haçan lui fut livré, mais on facilita sa fuite en essayant de lui faire escalader le rempart. Dans sa chute, El-Haçan se brisa la cuisse et mourut misérablement.

EXPÉDITION D'ABOU-L'KASSEM DANS LE MAG'REB CENTRAL. — Les succès d'Ibn-Khazer dans le Mag'reb central, l'alliance de ce chef avec les Oméïades, décidèrent le Mehdi à y faire une nouvelle campagne et à en confier la direction à son fils. Au printemps de l'année 927, le prince Abou-l'Kassem se mit en route à la tête d'une puissante armée. Il passa par les montagnes des Ketama et se heurta contre la tribu des Beni-Berzal, qui essaya de lui barrer le passage et contre laquelle il dut entreprendre toute une série d'opérations gênées par le mauvais temps. Ayant contraint les rebelles à la soumission, il continua sa route vers l'ouest et dut réduire diverses tribus telles que les Houara, et les Lemaïa, chez lesquelles le schisme Kharedjite-sofrite s'était conservé. Il est assez difficile de dire jusqu'à quel point il s'avança dans le Mag'reb ; ce qui paraît certain, c'est que les Mag'raoua se retirèrent dans le sud pour éviter son attaque.

Après avoir confirmé Mouça-ben-Abou-l'Afia dans son commandement, Abou-l'Kassem revint sur ses pas et s'arrêta à Mecila, dans le

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 267, t. II, p. 527, 568. El-Bekri, art. *Idricides*. Le Kartas, p. 110 et suiv. Ibn-Hammad.

Hodna. Les Beni-Kemlan, tribu voisine, lui ayant manifesté de l'hostilité, il les réduisit à la soumission et, pour les punir, les déporta à Kaïrouan. De même que les généraux byzantins avaient songé à établir dans cette localité une place forte qu'ils appelèrent Justiniana-Zabi, Abou-l'Kassem traça sur les bords de l'Oued-Sehar une ville destinée à couvrir la frontière du sud-ouest contre les incursions des Zenètes. Il lui donna le nom de Mohammedia, mais l'ancienne appellation de Mecila prévalut. Le commandement de cette place forte fut donné par lui à l'andalousien Ali-ben-Hamdoun, qui avait été, dit-on, un des premiers partisans du Mehdi et aurait même partagé sa captivité à Sidjilmassa. Tout le Zab fut placé sous les ordres de cet officier et l'on accumula dans la nouvelle place forte des approvisionnements et des armes[1].

Abou-l'Kassem rentra ensuite en Ifrikiya où l'appelait le soin de conserver ses droits d'héritier présomptif (928).

Vers le même temps (927), vingt pirates maures, d'Espagne, jetés par la tempête sur les côtes de Provence, s'établissaient. au Fraxinet et, ayant été rejoints par des aventuriers de toute race, fondaient une petite république qui ne tarda pas à devenir un objet de terreur pour les régions environnantes ; ces brigands parcoururent en maîtres les Alpes, l'Italie septentrionale, la Suisse, et poussèrent l'audace jusqu'à venir assiéger Milan.

SUCCÈS D'IBN-ABOU-L'AFIA. — Nous avons laissé dans le Mag'reb Mouça-ben-Abou-l'Afia maître de Fès. Après avoir reçu la soumission des régions environnantes, Mouça, plaçant à Fès son fils Medin, s'attacha à poursuivre les descendants de la famille edriside et leurs partisans dans les retraites où ils s'étaient réfugiés. Les montagnes du Rif et le pays des R'omara étaient le dernier rempart de cette dynastie déchue. Une forteresse élevée sur un piton, au milieu de montagnes escarpées, était maintenant leur capitale. On l'appelait *Hadjar-en-Necer* (le rocher de l'aigle). A la mort d'El-Hadjam, la royauté était échue à Ibrahim, fils de Mohammed-ben-Kassem. Après avoir essayé en vain de réduire ses adversaires dans une retraite aussi difficile d'accès, Mouça se décida à laisser en observation son général Ibn-Abou-et-Fetah[2] ; quant à lui, il alla enlever Nokour où régnait un descendant de Salah, nommé El-Mouaïed. Les vainqueurs mirent cette malheureuse ville au pillage et achevèrent l'œuvre de destruction commencée, quelques années

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 527-553. Ibn-Hammad, passim. El-Kaïrouani, p. 96.
2. Abou-Komah, selon El-Bekri.

auparavant, par Messala. Le chef des Miknaça envahit ensuite la province de Tlemcen, où se trouvait un prince edriside du nom d'El-Hacen, descendant de Soleïman, qui prit la fuite à son approche et alla se réfugier à Melila (931). Mouça entra vainqueur à Tlemcen.

Ce n'était pas sans motif que Mouça avait abandonné le Mag'reb. Nous avons vu plus haut qu'Ibn-Khazer avait conclu une alliance avec Abd-er-Rhaman III, khalife d'Espagne, surnommé En-Nacer (le victorieux), en raison de ses grands succès sur les princes de Léon[1]. Stimulé par les agents de ce prince, il avait reparu dans le Mag'reb central, après le départ d'Abou-l'Kassem, et soumis poulies Omeïades tout le pays compris entre Ténès et Oran. Il est probable que l'arrivée du chef victorieux des Miknaça, maître d'une grande partie du Mag'reb, força Ibn-Khazer à regagner les solitudes du désert, son refuge habituel.

Pendant ce temps, le khalife d'Espagne, ne dissimulant plus ses plans de conquête en Mag'reb, enlevait Ceuta par un coup de main. Cette ville tenait encore pour les Edrisides et sa perte fut vivement ressentie par les derniers représentants de cette dynastie (931).

MOUÇA SE PRONONCE POUR LES OMÉÏADES. IL EST VAINCU PAR LES TROUPES FATEMIDES. — Une fois maîtres de Ceuta, les généraux oméïades entrèrent en pourparlers avec Mouça-ben-Abou-l'Afia qui se disposait à marcher contre eux, et lui transmirent de la part de leur maître des offres très séduisantes, s'il consentait à l'accepter pour suzerain. Le chef des Miknaça avait-il à se plaindre du Mehdi, ou jugea-t-il simplement qu'il était préférable pour lui de s'attacher, à la fortune du brillant En-Nacer ? Nous l'ignorons; dans tous les cas, il accueillit les ouvertures à lui faites et se décida à répudier la suzeraineté fatemide pour laquelle il avait combattu jusqu'alors. S'étant déclaré le vassal du khalife d'Espagne, il fit proclamer l'autorité oméïade dans le Mag'reb.

Dès que ces graves nouvelles furent parvenues en Ifrikiya, le Mehdi expédia au gouverneur de Tiharet l'ordre de marcher contre ses ennemis du Mag'reb; mais les descendants de Messala, qui y commandaient, ne possédaient pas de forces suffisantes pour entreprendre une campagne sérieuse, et l'année 932 se passa en escarmouches sans importance. L'année suivante (933), une armée fatemide se mit en route vers l'ouest, sous le commandement de Homeïd-ben-Isliten, neveu de Messala, traversa

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 49 et suiv.

sans peine le Mag'reb central et pénétra dans le Mag'reb extrême. Mouça attendait ses ennemis en avant de Taza, sur la rive gauche de la Moulouïa, au lieu dit Messoun. Après plusieurs jours de lutte, les troupes fatemides parvinrent à se rendre maîtresses du camp ennemi, ce qui contraignit Mouça à se jeter dans Teçoul, et à appeler à son aide le général Ibn-Abou-l'Fetah, resté en observation devant Hadjar-en-Necer. Aussitôt l'edriside Ibrahim et ses partisans reprirent l'offensive et vinrent attaquer les derrières de Mouça. Au profit de cette diversion, qui immobilisait le chef miknacien, Homeïd continua sa marche sur Fès, où il entra sans coup férir, car Medin, fils de Mouça, avait abandonné la ville à son approche. Après avoir rétabli l'autorité fatemide en Mag'reb, Homeïd reprit la route de l'Ifrikiya en laissant comme gouverneur à Fès Hâmed-ben-Hamdoun[1].

MORT D'OBÉÏD-ALLAH, LE MEHDI. — Peu de temps après le retour de l'armée, Obéïd-Allah mourut à El-Mehdïa (3 mars 934). Il était âgé de soixante-trois ans et avait régné près de vingt-cinq ans. Il laissait sept fils et huit filles. Les astrologues de la cour prétendirent qu'au moment de sa mort la lune avait subi une éclipse totale.

Ce prince laissait à son fils un immense empire qui s'étendait de la grande Syrte au cœur du Mag'reb. Il faut reconnaître qu'une rare fortune avait secondé l'ambition de ce messie (mehdi), qui, après avoir erré en proscrit, durant de longues années, était venu s'asseoir en triomphateur sur le trône préparé par un disciple dont l'abnégation égalait le dévouement. Grâce à son énergie invincible, Obéïd-Allah sut conserver, étendre et établir sur des bases durables un pouvoir assez précaire au début. Nul doute que, sans les mesures rigoureuses qu'il prit et dont les premières conséquences furent de sacrifier ceux auxquels il devait tout, il eût été renversé après un court règne.

Et cependant l'ambition constante du Mehdi, le désir de toute sa vie n'était pas réalisé. C'est vers l'Orient qu'il avait les yeux tournés et c'est sur le trône des khalifes, où son ancêtre Ali n'avait pu se maintenir, qu'il voulait s'asseoir. Après l'insuccès de ses tentatives militaires en Égypte, il dut se borner à employer l'intrigue, et ce fut, dit-on, par un de ses émissaires que le khalife El-Moktader fut tué pendant les guerres qui suivirent la révolte de Mounès. Suivant l'historien Es-Saouli, cité par

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 268, t. II, p. 528, 569, t. III, p. 231. Kartas, p. 111 et suiv. Bekri, passim.

Ibn-Hammad, il aurait même annoncé officiellement cette nouvelle dans une assemblée politique où il reçut les félicitations du peuple.

Le Mehdi établit quelques modifications de rite dans la pratique de la religion musulmane. La révolte des Karmates, qui ensanglanta l'Orient pendant la fin de son règne, favorisa ces innovations. Le pèlerinage, une des bases de la religion islamique, était devenu impossible depuis que les farouches sectaires avaient mis la ville sainte au pillage et enlevé la pierre noire de la Kaaba[1].

EXPÉDITIONS DES FATEMIDES EN ITALIE. — Avant de terminer ce chapitre, nous devons passer une rapide revue des expéditions faites en Europe pendant les dernières années du règne du Mehdi. A la suite d'une alliance conclue avec les ambassadeurs slaves venus de Dalmatie en Afrique, une expédition fut faite, vers 923, de concert avec eux, dans le midi de l'Italie. Les alliés s'emparèrent d'un certain nombre de villes détachées de l'obéissance de l'empire, et notamment d'Otrante. Saïn, chef des Slaves, força Naples et Salerne à lui verser une rançon, puis il fit payer tribut à la Calabre et retourna à Palerme avec un riche butin. Les Slaves avaient en effet pris l'habitude d'hiverner dans cette ville, dont un quartier conserva leur nom. Beaucoup d'entre eux passèrent en Espagne et entrèrent au service des princes oméïades.

Malgré l'appui prêté par les Fatemides à Saïn dans son expédition d'Italie, le tribut stipulé par les précédents traités fut régulièrement servi à Obéïd-Allah jusqu'à sa mort, par les Byzantins.

En 933, une flotte envoyée contre Gênes par le Mehdi porta le ravage dans les environs de cette ville[2].

---

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 529 et suiv. Ibn-Hammad, passim. El-Kaïrouani, p. 96,

2. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 976 et suiv. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 61.

CHAPITRE X

SUITE DES FATEMIDES. RÉVOLTE DE L'HOMME A L'ÂNE

934 - 947.

Règne d'El-kaïm ; premières révoltes. — Succès de Meïçour, général fatemide, en Mag'reb ; Mouça, vaincu, se réfugie dans le désert. — Expéditions fatemides en Italie et en Égypte. — Puissance des Sanhadja ; Ziri-ben-Menad. — Succès des Edrisides ; mort de Mouça-ben-bou-l'Afia. — Révolte d'Abou-Yezid, l'homme à l'âne. — Succès d'Abou-Yezid ; il marche sur l'Ifrikiya. — Prise de Kaïrouan par Abou-Yezid. — Nouvelle victoire d'Abou-Yezid, suivie d'inaction. — Siège d'El-Medtiia par Abou-Yezid. — Levée du siège d'El-Mehdïa. — Mort d'El-Kaïm ; règne d'Ismaïl-el-Mançour. — Délaites d'Abou Yezid. — Poursuite d'Abou-Yezid par Ismaïl. — Chute d'Abou-Yezid.

RÈGNE D'EL-KAÏM ; PREMIÈRES RÉVOLTES. — Le prince Abou l'Kassem avait pris, depuis longtemps, en main la direction des affaires de l'empire fatemide ; il lui fut donc possible de tenir secrète la mort de son père pendant un certain temps[1]. Il envoya dans l'est et dans l'ouest des forces suffisantes pour étouffer dans leur germe les rébellions qui auraient pu se produire à la nouvelle du décès du Mehdi. Après avoir pris ces habiles dispositions, il annonça le fatal événement et se fit proclamer sous le nom d'El-Kaïm-bi-Amr-Allah (celui qui exécute les ordres de Dieu). Il ordonna alors un deuil public en l'honneur du Mehdi et manifesta le plus grand chagrin de sa mort, s'abstenant de passer à cheval dans les rues d'El-Mehdïa.

El-Kaïm, c'est ainsi que nous le désignerons maintenant, était alors un homme de quarante-deux à quarante-trois ans. Il avait, quelque temps auparavant, institué à El-Mehdïa un véritable cérémonial de cour et pris l'habitude de ne sortir qu'avec le parasol, qui devint l'emblème de la dynastie fatemide. Selon Ibn-Hammad, ce parasol, semblable à un bouclier fiché au bout d'une lance, était porté au-dessus de sa tête par un cavalier.

A peine la nouvelle de la mort du souverain fatemide se fut-elle répandue qu'une révolte éclata dans la province de Tripoli, à la voix d'un aventurier, Ibn-Talout, qui se faisait passer pour le fils du Mehdi. Entouré

1. Les auteurs varient entre un mois et un an.

d'un grand nombre de partisans, cet agitateur poussa l'audace jusqu'à attaquer Tripoli, mais son ardeur s'usa contre les remparts de cette place et bientôt ses adeptes se tournèrent contre lui, le mirent à mort et envoyèrent, sa tête à El-Kaïm.

Dans la province de Kastiliya, un agitateur religieux du nom d'Abou-Yezid commençait ses prédications. Ce marabout allait, avant peu, mettre l'empire fatemide à deux doigts de sa perte[1].

SUCCÈS DE MEÏÇOUR, GÉNÉRAL FATIMIDE, EN MAG'REB. — MOUÇA, VAINCU, SE RÉFUGIE DANS LE DÉSERT. — Lorsque, dans le Mag'reb, Mouça-benAbou-l'Afia apprit la mort du Mehdi, il sortit de sa retraite, et, avec l'appui des forces oméïades, se rendit maître de Fès. Après avoir fait mourir Hâmed-ben-Hamdoun, il se porta dans le Rif avec l'espoir de tirer une éclatante vengeance de ses ennemis les Edrisides, qu'il rendait responsables de ses dernières défaites.

Cependant, l'armée fatemide, envoyée dans l'ouest, sous le commandement de l'eunuque Meïçour, avait commencé par réduire à la soumission les populations des environs de Tiharet qui, après avoir mis à mort leur gouverneur, s'étaient placées sous la protection de Mohamed-ben-Abou-Aoun, commandant d'Oran pour les Oméïades. Ce dernier, attaqué à son tour, avait dû également se soumettre au vainqueur. Ayant ainsi assuré ses derrières, Meïçour n'hésita pas à marcher directement sur Fès. Il mit le siège devant cette ville, mais il y rencontra une résistance désespérée et fut retenu sous ses murailles pendant de longs mois. El-Kaïm, ne recevant plus de nouvelles de son armée, lui expédia du renfort sous le commandement de son nègre Sandal. Cet officier, parvenu dans le Mag'reb, commença par se rendre maître de Nokour, que les descendants des Beni-Salah avaient relevée de ses ruines; puis, il opéra sa jonction à Meïçour. Les princes edrisides entrèrent alors en pourparlers avec ce dernier et lui proposèrent de le soutenir s'il voulait attaquer leur ennemi mortel, Mouça. Cette démarche devait consacrer une rupture définitive entre eux et les Oméïades. Mais, que pouvaient-ils attendre d'Abd-er-Rahman, représenté en Mag'reb par Ben-Abou-l'Afia ?

Meïçour, qui, depuis sept mois, assiégeait inutilement Fès, accepta les propositions des Edrisides et se décida à traiter avec les assiégés. Ceux-ci reconnurent, pour la forme, l'autorité fatemide. Meïçour,

1. Ibn-Hammad, passim. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p 328 et suiv. et t. III, p. 201 et suiv.

ayant alors réuni toutes ses forces et reçu dans ses rangs le contingent edriside, se mit à la poursuite de Mouça, le vainquit dans toutes les rencontres, le chassa de toutes ses retraites et le contraignit à chercher un refuge dans le désert.

Après avoir obtenu ce résultat, Meïçour donna à El-Kacem-ben-Edris, surnommé Kennoun, alors chef de la famille edriside, le commandement de tout le pays conquis sur Mouça. Cependant Fès fut réservé et les Edrisides ne rentrèrent pas encore dans la métropole fondée par leur aïeul. Ils continuèrent à faire de Hadjar-en-Nacer leur capitale provisoire.

Meïçour rentra à El-Mehdia en 936[1].

EXPÉDITIONS FATEMIDES EN ITALIE ET EN ÉGYPTE. — Pendant que ces événements se passaient dans le Mag'reb, El-Kaïm obtenait de brillants résultats sur un autre théâtre. Une nouvelle expédition maritime envoyée d'El-Mehdia contre Gènes remportait un grand succès. Les soldats fatemides, après avoir enlevé d'assaut cette ville, la mirent au pillage et ramenèrent des captifs nombreux. A leur retour, ils portèrent le ravage sur les côtes de Sardaigne et peut-être de Corse, et rentrèrent à El-Mehdia avec un riche butin et un millier de femmes chrétiennes captives (935)[2].

En Sicile, où quelques troubles avaient éclaté, le khalife fatemide envoya comme gouverneur un certain Khalil-ben-Ouerd, homme d'une rare énergie, qui ne tarda pas à rétablir la paix et put s'appliquer tout entier à l'embellissement de Palerme.

Mais El-Ka'ïm avait, comme son père, les yeux tournés vers l'Orient, et il faut avouer que le moment semblait favorable pour y exécuter de nouvelles tentatives. Après la mort du khalife El-Moktader, on avait proclamé El-Kaher-b'Illah à Bagdad; mais son règne avait été fort troublé et de courte durée. Déposé en 934, il fut remplacé par son neveu Er-Rach, fils d'El-Moktader. Ce prince nomma alors au gouvernement de l'Égypte un officier d'origine turque[3] nommé Abou-Beker-ben-Bordj et qui prit le titre *d'Ikhchid* (roi des rois). En réalité, l'Égypte devenait une vice-royauté presque indépendante, et, comme elle était très divisée par la guerre civile, il était naturel qu'El-Kaïm songeât à y intervenir.

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 142, 145, 529. Kartas, p. 417. El-Bekri, Idricides.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 529. Amari, Musulmans de Sicile, t. III, p. 180 et suiv.

3. Il ne faut pas perdre de vue que les Turcs habitaient alors le centre de l'Asie.

L'affranchi Zeïdane, général fatemide, partit pour l'Égypte à la tête d'une armée et entra en vainqueur à Alexandrie, mais, Ikhchid étant accouru avec des forces imposantes, Zeïdane ne jugea pas prudent de se mesurer avec lui ; il s'empressa d'évacuer le pays conquis et de rentrer en Ifrikiya.

PUISSANCE DES SANHADJA. — ZIRI-BEN-MENAD. — La grande tribu des Sanhadja, qui occupait la majeure partie du Tell du Mag'reb central, n'a, jusqu'à présent, joué aucun rôle actif dans l'histoire. Son territoire confrontait à l'est aux Ketama, au nord aux Zouaoua du Djerdjera, et s'étendait à l'ouest jusque vers le méridien de Ténès ; il renfermait des localités importantes telles que Hamza, Djezaïr-Beni-Mez'ranna (Alger), Médéa et Miliana. La race des Sanhadja constituait une des plus anciennes souches berbères. La tribu des Telkata[1] avait la prééminence sur les autres. Les Mag'raoua, qui confrontaient au sud et à l'ouest aux Sanhadja, étaient en luttes constantes avec eux.

Vers le commencement du Xe siècle, vivait chez les Sanhadja un certain Menad, sorte de *marabout* dont la famille était venue quelque temps auparavant s'établir dans la tribu et y avait fondé une mosquée. Il avait un fils nommé Ziri, dont les auteurs disent : « ...Qu'on n'avait jamais vu un si bel enfant… à l'âge de dix ans, il paraissait en avoir vingt pour la force et la vigueur[2] ». Ses instincts belliqueux s'étaient révélés de bonne heure ; aussi, dès qu'il eut atteint l'âge d'homme, il rassembla une bande de jeunes gens déterminés et alla faire des expéditions et des razzias chez les Mag'raoua. Son audace et son courage, que le succès favorisa, lui procurèrent bientôt une grande influence parmi les Sanhadja. Il put alors exécuter une razzia très fructueuse sur les Mar'ila, établis dans le bas Chelif, non loin de Mazouna. Retranché dans la montagne de Titeri, au sud de Médéa, il y emmagasina son butin et y logea ses chevaux. Malgré l'opposition de quelques rivaux, il ne tarda pas à devenir le chef incontesté des Sanhadja. Ayant envoyé sa soumission à El-Kaïm, il reçut de ce prince l'investiture du commandement de sa tribu.

Ziri songea alors à se construire une capitale digne de lui et reçut à cette occasion les conseils et les secours du souverain fatemide, trop heureux de voir s'établir une puissance rivale de celle des Mag'raoua et destinée à servir de rempart contre eux.

Le fils de Menad choisit l'emplacement de sa capitale dans le

1 Voir au chap. I, 2e partie, les subdivisions de cette tribu.

2. En-Nouéïri, *apud* Ibn-Khaldoun, t. II, p. 487.

Djebel-el-Akhdar (Titeri), près de Médéa, et lui donna le nom d'Achir. Lorsqu'elle fut achevée, il fit appel aux habitants de Tobna, de Mecila et de Hamza pour la peupler[1].

SUCCÈS DES EDRISIDES ; MORT DE MOUÇA-BEN-ABOU-L'AFIA. — Dans le Mag'reb, les Edrisides consolidaient le pouvoir qu'ils avaient recouvré et l'autorité qu'ils tenaient du général fatemide. En 936, Kacem-Kennoun, chef de cette dynastie, s'emparait d'Azila et, pendant ce temps, son cousin El-Hassen rentrait en vainqueur à Tlemcen. Mouça, réduit à l'impuissance, suivait de loin ces événements, en guettant l'occasion de reprendre l'offensive. Abd-er-Rahman-en-Nacer était alors retenu par ses guerres contre les rois de Galice et de Léon. La fortune, jusqu'alors fidèle, l'avait trahi, et il avait essuyé de sérieux échecs qu'il brûlait du désir de venger. C'est ce qui explique que ses partisans du Mag'-reb restaient abandonnes à eux-mêmes[2].

En 938, eut lieu la mort de Mouça, « pendant qu'il travaillait, dit Ibn-Khaldoun, de concert avec son puissant voisin (Ibn-Khazer), à fortifier la cause des Oméïades ». On ignore s'il fut tué dans un combat ou s'il mourut de maladie. Son fils Medine recueillit sa succession et reçut du khalife oméïade le titre platonique de gouverneur du Mag'reb. Il contracta avec El-kheir, fils de Mohammed-ben-Khazer, une alliance semblable à celle qui avait existé entre leurs pères, d'où il y a lieu de conjecturer que ce dernier était mort vers la même époque.

RÉVOLTE D'ABOU-YEZID, L'HOMME A L'ÂNE. — Abou-Yezid, fils de Makhled-ben-Keïdad, zenète de la tribu des Beni-Ifrene, fraction des Ouargou, avait été élevé à Takious, dans le pays de Kastiliya. Il était né, dit-on, au Soudan, du commerce de son père avec une négresse, dans un voyage effectué par Makhled pour ses affaires. Il avait fait ses études à Takious et à Touzer, où il avait reçu les leçons du Mokaddem (évêque) des eïbadites Abou-Ammar, l'aveugle. Il s'était ainsi pénétré, dès son jeune âge, des principes de ces sectaires et particulièrement de la fraction qui était désignée sous le nom de Nekkariens. C'étaient des puritains militants qui permettaient le meurtre, le viol et la spoliation sur tous ceux qui n'appartenaient pas à leur secte.

Abou-Yezid était contrefait, boiteux de naissance et fort laid, mais,

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 4 et suiv. En-Nouéïri, loc. cit. El-Bekri, art. Achir.

2. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 64 et suiv.

dans cette enveloppe frêle et disgracieuse, brûlait une âme ardente et d'une énergie invincible. Il possédait à un haut degré l'éloquence qui entraîne les masses. Dès qu'il eut atteint l'âge d'homme, il s'adonna à l'enseignement, c'est-à-dire qu'il s'appliqua à répandre les doctrines de sa secte, et ses prédications enflammées n'avaient qu'un but : pousser à la révolte contre l'autorité constituée. Il parcourut les tribus kharedjites en pratiquant le métier d'apôtre, et se trouvait à Tiharet au moment du triomphe du Mehdi. Il se posa, dès lors, en adversaire résolu de la dynastie fatemide. Forcé de fuir de Tiharet, il rentra dans le pays de Kastiliya et ne tarda pas à se faire mettre hors la loi par les magistrats de cette province. Il tenta alors d'effectuer le pèlerinage, mais il ne paraît pas qu'il eût réalisé ce projet, qui n'était peut-être qu'une ruse de sa part pour détourner l'attention.

Vers 928, il était de retour à Takious et, dès l'année suivante, commençait grouper autour de lui des partisans prêts à le soutenir dans la lutte ouverte qu'il allait entamer. En 934, il se crut assez fort pour lever l'étendard de la révolte à Takious, mais le souverain fatemide s'étant décidé à agir sérieusement contre lui, Abou-Yezid dut encore prendre la fuite. Il renouvela sa tactique et simula ou effectua un voyage en Orient. Après quelques années de silence, il rentrait à la faveur d'un déguisement à Touzer (938) mais avant été reconnu, il fut arrêté par le gouverneur et jeté en prison. A cette nouvelle, son ancien précepteur Abou-Ammar, l'aveugle, mokaddem des Nekkariens, cédant aux instances de deux des fils d'Abou-Yezid, nommés Fadel et Yezid, réunit un groupe de ses adeptes et alla délivrer le prisonnier.

Cette fois, il n'y avait plus à tergiverser et il ne restait à Abou-Yezid qu'à combattre ouvertement. Il se réfugia dans le sud chez les Beni-Zendak, tribu zenète, et, de là, essaya d'agir sur les populations zenètes de l'Aourès et du Zab et notamment sur les Beni-Berzal. Il avait soixante ans, mais son ardeur n'était nullement diminuée, malgré l'âge et les infirmités. Après plusieurs années d'efforts persévérants, il parvint à décider ces populations à la lutte. Vers 912, il réunit ses principaux adhérents dans l'Aourès, se fit proclamer par eux *cheikh des vrais croyants*, leur fit jurer haine à mort aux Fatemides et les invita à reconnaître la suprématie des Oméïades d'Espagne. Il leur promit en outre qu'après la victoire, le peuple berbère serait administré, sous la l'orme républicaine, par un conseil de douze cheiks. L'homicide et la spoliation étaient déclarés licites à l'encontre des prétendus orthodoxes, dont les familles devaient être réduites en esclavage[1].

1 Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 530 et suiv., t. III, p. 201 et suiv. Ibn-

SUCCÈS D'ABOU-YEZID. IL MARCHE SUR L'IFRIKIYA. — En 942, Abou-Yezid profita de l'absence du gouverneur de Bar'aï pour venir, à la tête de ses partisans, ravager les environs de cette place forte. Une nouvelle course dans la même direction fut moins heureuse, car le gouverneur, qui, cette fois, était sur ses gardes, repoussa les Nekkariens et les poursuivit dans la montagne; mais, s'étant engagé dans des défilés escarpés, il se vit entouré de kharedjites et forcé de chercher un refuge derrière les remparts de sa citadelle.

Abou-Yezid essaya en vain de le réduire ; manquant de moyens pour faire, avec succès, le siège de Bar'aï, il changea de tactique. Des ordres, expédiés par lui aux Beni-Ouacin, ses serviteurs spirituels, établis dans la partie méridionale du pays de Kastiliya, leur prescrivirent d'entreprendre le siège de Touzer et des principales villes du Djerid. Cette feinte réussit à merveille, et, tandis que toutes les troupes des postes du sud se portaient vers les points menacés, Abou-Yezid venait s'emparer sans coup férir de Tebessa et de Medjana. La place de Mermadjenna éprouva bientôt le même sort ; dans cette localité, le chef de la révolte reçut en présent un âne gris dont il fit sa monture. C'est pourquoi on le désigna ensuite sous le sobriquet de l'*homme à l'âne.*

De là, Abou-Yezid se porta sur El-Orbos, et, après avoir mis en déroute le corps de troupes ketamiennes qui protégeait cette place, il s'en empara et la livra au pillage : toute la population réfugiée dans la grande mosquée fut massacrée par ses troupes, qui se livrèrent aux plus grands excès. Ainsi, un succès inespéré couronnait les efforts de l'apôtre. L'homme à l'âne prit alors le titre de *Cheikh des Croyants* : vêtu de la grossière chemise de laine à manches courtes usitée dans le sud, il affectait une grande humilité, n'avait comme arme qu'un bâton et comme monture qu'un âne.

En présence du danger qui le menaçait, El-Kaïm, sans s'émouvoir, réunit des troupes et les envoya renforcer les garnisons des places fortes. Avec le reste de ses soldats, il forma trois corps dont il donna le commandement en chef à Meïçour. L'esclavon Bochra partit à la tête d'une de ces divisions pour couvrir Badja, menacée par les Nekkariens. Le général Khalil-ben-Ishak alla occuper Kaïrouan et Rakkada, avec le second corps. Enfin Meïçour demeura avec le dernier è la garde d'El-Mehdïa.

Hammad, passim. El-Bekri, art. Abou-Yezid. El-Kaïrouani, p. 98 et suiv. Voir aussi l'étude publiée par Cherbonneau dans la *Revue africaine*, sous le titre *Documents inédits sur l'hérétique Abou-Yezid*, n° 78 et dans le Journal asiatique, passim.

Abou-Yezid marcha directement sur Badja et fit attaquer de front l'armée de Bochra par un de ses lieutenants nommé Aïoub. Celui-ci n'ayant pu soutenir le choc des troupes régulières, l'Homme à l'âne effectua en personne un mouvement tournant qui livra aux Kharedjites le camp ennemi et changea la défaite en victoire. La ville de Badja fut mise à feu et à sang par les vainqueurs. Les hommes, les enfants mêmes furent passés au fil de l'épée, les femmes réduites en esclavage. Cette nouvelle victoire eut le plus grand retentissement dans le pays et, de partout, accoururent, sous la bannière d'Abou-Yezid, de nouveaux adhérents, autant pour échapper à ses coups que dans l'espoir de participer au butin.

Les Beni-Ifrene et autres tribus zenètes formaient l'élite de son armée. L'Homme à l'âne s'efforça de donner une organisation è ces hordes indisciplinées qui reçurent des officiers, des étendards, du matériel et des tentes ; quant à lui, il conserva encore la simplicité de son accoutrement.

PRISE DE KAÏROUAN PAR ABOU-YEZID. — De Tunis, où il s'était réfugié, Bochra envoya contre les Nekkariens de nouvelles troupes, mais elles essuyèrent encore une défaite à la suite de laquelle ce général, contraint d'évacuer Tunis, alla se réfugier à Souça.

L'Homme à l'âne, après avoir fait une entrée triomphale à Tunis, alla établir son camp sur les bords de la Medjerda, pour y attendre de nouveaux renforts, afin d'attaquer le souverain fatemide au cœur de sa puissance. Les populations restées fidèles à cette dynastie se réfugièrent sous les murs de Kaïrouan. Le moment décisif approchait. En attendant qu'il pût investir El-Medhïa, Abou-Yezid, pour tenir ses troupes en haleine, les envoya par petits corps faire des incursions sur les territoires non soumis. Ces partis répandirent la dévastation dans les contrées environnantes et rapportèrent un butin considérable.

Enfin l'Homme à l'âne donna le signal de la marche sur la capitale. En avant de Souça, l'avant-garde, commandée par Aïoub, se heurta contre Bochra et ses guerriers brûlant de prendre une revanche. Les Kharedjites furent entièrement défaits : quatre mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille et un grand nombre de prisonniers furent conduits à El-Medhïa, où le prince ordonna leur supplice.

Cet échec, tout sensible qu'il fût, n'était pas suffisant pour arrêter l'ardeur des Nekkariens avides de pillage. Bientôt, en effet, renforcés de nouveaux volontaires, ils reprirent leur marche vers le sud et arrivèrent sous les murs de Rakkada. A leur approche, les troupes abandonnèrent cette place et allèrent se renfermer dans Kaïrouan. Après être entré sans

coup férir dans Rakkada, Abou-Yezid se porta sur Kairouan, qu'il investit avec les cent mille hommes dont il était suivi.

Khalil-ben-Ishak, qui n'avait rien fait pour empêcher l'investissement de la ville dont il avait le commandement, ne sut pas mieux la défendre pendant le siège. Dans l'espoir de sauver sa vie, il entra en pourparlers avec Abou-Yezid et poussa l'imprudence jusqu'à venir à son camp. L'homme à l'orne le jeta dans les fers et bientôt le fit mettre à mort, malgré les représentations que lui adressa Abou-Ammar contre cet acte de lâcheté. Pressée de toutes parts et privée de chef, la ville ne tarda pas à ouvrir ses portes aux assiégeants (milieu d'octobre 944). Suivant leur habitude, les Kharedjites livrèrent Kaïrouan au pillage ; les principaux citoyens, les savants, les légistes étant venus implorer la clémence du vainqueur, n'obtinrent que d'humiliants refus; ils auraient même, selon Ibn-Khaldoun[1], reçu l'ordre de se joindre aux Kharedjites et de les aider à massacrer les habitants de la ville et les troupes fatemides.

On dit qu'en faisant son entrée dans la ville, Abou-Yezid criait au peuple: « Vous hésitez à combattre les Obéïdites ? Voyez cependant mon maître Abou-Ammar et moi ; l'un est aveugle, l'autre boiteux : Dieu nous a donc, l'un et l'autre, dispensés de verser notre sang dans les combats, mais nous ne nous en dispensons pas ! »[2].

NOUVELLE VICTOIRE D'ABOU-YEZID SUIVIE D'INACTION. — Dans toute cette première partie de la campagne, les généraux fatemides semblent avoir lutté d'incapacité, en se laissant successivement écraser sans se prêter aucun appui. Après la chute de Kaïrouan, Meïçour, sortant de son inaction, vint, à la tête d'une nombreuse armée, attaquer le camp des Kharedjites. La bataille eût lieu au col d'El-Akouïne, en avant de la ville sainte, et elle parut, d'abord, devoir être favorable aux Fatemides, lorsque le contingent de la tribu houaride des Beni-Kemlane de l'Aourès, transportée quelques années auparavant dans l'Ifrikyia, passa dans les rangs kharedjites et, se retournant contre les troupes fatemides, y jeta le désordre, suivi bientôt de la défaite. Meïçour reçut la mort de la main des Beni-Kemlane qui portèrent sa tête au chef de la révolte. Les tentes et les étendards obeïdites tombèrent aux mains des Nekkariens. La tête de Meïçour, après avoir été traînée dans les rues de Kaïrouan, fut. envoyée en Mag'reb avec la nouvelle de la victoire.

---

1. *Berbères*, t. III, p, 206.
2. Ibn-Hammad, *loc. cit*.

Abou-Yezid s'installa dans le camp de Meïçour, et, suivant son plan de campagne, au lieu de profiter de la terreur répandue par sa dernière victoire pour marcher sur El-Mehdïa, il lança ses guerriers par groupes sur les provinces de l'Ifrikiya. Les farouches sectaires portèrent alors le ravage et la mort dans tout le pays, qu'ils couvrirent de sang et de ruines. Parmi les plus acharnés à commettre ces excès, se distinguèrent les Beni-Kemlane. L'autorité d'Abou-Yezid s'étendit au loin. Plusieurs places fortes tombèrent en son pouvoir et notamment Souça, où les plus épouvantables cruautés furent commises(1).

Ce fut sans doute vers ce moment qu'Abou-Yezid envoya à l'oméïade En-Nacer, khalife de Cordoue, une ambassade pour lui offrir son hommage de fidélité. Cette démarche, il est inutile de le dire, fut fort bien accueillie par la cour d'Espagne. La municipalité de Kaïrouan avait, dit-on, insisté, pour qu'il la fit. Afin de lui plaire, Abou-Yezid avait rétabli dans cette ville le culte orthodoxe(2).

L'Homme à l'âne, sur le point de réussir, agissait déjà en souverain. Enivré par ses succès, il ne tarda pas à rejeter sa robe de mendiant pour se vêtir d'habillements princiers et s'entourer des attributs de la royauté. Il allait au combat monté sur un cheval de race. Ce n'était plus l'homme à l'âne. Pendant ce temps, El-Kaïm occupait ses troupes à couvrir sa capitale de solides retranchements, car il s'attendait tous les jours à voir paraître l'ennemi sous ses murs. En même temps, il put faire passer un message aux Ketamiens, toujours fidèles, et à leurs voisins les Sanhadja. Ces derniers accueillirent favorablement sa demande de secours. Leur chef Ziri-ben-Menad, que des généalogistes complaisants rattachèrent à la filiation du prophète, s'était, ainsi qu'on l'a vu, déclaré l'ami des Fatemides ; la rivalité de sa tribu avec celle des Zenètes-Mag'raoua était une raison de plus pour combattre la révolte des Zenètes-Kharedjites. Des contingents fournis par les Ketama et les Sanhadja vinrent harceler les derrières de l'armée nekkarienne, tandis que des forces plus considérables se concentraient à Constantine.

SIÈGE D'EL-MEHDÏA PAR ABOU-YEZID. — Après être resté pendant 70 jours dans une inaction inexplicable. Abou-Yezid vint mettre le siège devant El-Mehdïa. Le faubourg de Zouïla tomba en sa

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 532, t. III, p. 207. El-Kaïrouani, p. 100.

2. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 200 et suiv. Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 67.

possession, à la suite d'une série de combats qui durèrent plusieurs jours, et il s'avança jusqu'à la Meçolla, à une portée de flèche de la ville (janvier 945). Ainsi se trouva réalisée une prédiction attribuée au Mehdi. Abou-Yezid, dans son ardeur, avait failli se faire prendre, il reconnut que la ville ne pouvait être enlevée par un coup de main et, ayant établi un vaste camp retranché ans dessus de Zouïla, au lieu dit Fehas-Terennout, il entreprit le siège régulier d'El-Mehdïa.

Ce fut alors que les Ketama et Sanhadja, pour opérer une diversion, sortirent de leur camp de Constantine et vinrent attaquer, à revers, l'armée kharedjite. Mais, Abou-Yezid lança contre eux les Ourfeddjouma, sous la conduite de Zeggou-el-Mezati, et ces troupes parvinrent à les repousser. Ainsi, El-Kaïm demeura abandonné à lui-même, n'ayant d'autre espoir de salut que dans son courage et sa ténacité. Abou-Yezid pressa le siège, livrant de nombreux assauts à la ville ; les Fatemides, de leur côté, firent de continuelles sorties. L'issue de ces engagements était généralement indécise, car les assiégeants, en raison de la configuration du terrain, ne pouvaient mettre en ligne toutes leurs forces et perdaient l'avantage du nombre. L'Homme à l'âne se multipliait, conduisant lui-même ses guerriers au combat et il faillit trouver la mort dans une de ces luttes, ou l'acharnement était égal de part et d'autre.

Il fallut dès lors renoncer à enlever la place de vive force et se contenter de maintenir un blocus rigoureux. Pour employer une partie de ses troupes et se procurer des approvisionnements, Abou-Yezid les envoyait fourrager dans l'intérieur. Bientôt la famine vint ajouter à la détresse des assiégés, entassés dans El-Mehdia, et El-Kaïm dut se décider à expulser les non-combattants qui étaient venus s'y réfugier lors de l'approche des Kharedjites. Ces malheureux, femmes, vieillards et enfants furent impitoyablement massacrés par les Nekkariens, qui leur ouvraient le ventre pour chercher, dans leurs entrailles; les bijoux et monnaies qu'ils supposaient avoir été avalés par les fuyards[1]. Abou-Yezid donnait lui-même l'exemple de la cruauté : tout prisonnier était torturé. Les Obéïdites, de leur côté, ne faisaient aucun quartier.

Le siège traînait en longueur ; les Fatemides avaient trouvé de nouvelles ressources, soit dans les magasins d'approvisionnement, soit par suite d'un ravitaillement exécuté par Ziri-ben-Menad, selon Ibn-Khaldoun[2], ce qui semble peu probable, à moins qu'il n'ait été opéré

1. Ibn-Hammad, Ibn-Khaldoun, El-Kaïrouani rapportent ce trait.
2. *Berbères*, t. II, p. 56.

par mer. Dans les premiers jours, des rassemblements considérables de Berbères arrivant du Djebel-Nefouça, du Zab, ou même du Mag'reb, venaient sans cesse grossir l'armée des Nekkariens. Mais cette armée, par sa composition hétérogène, ne pouvait subsister qu'à la condition d'agir et surtout de piller. L'inaction, les privations ne pouvaient convenir à ces montagnards accourus à la curée. L'Homme à l'âne essayait de les lancer sur les contrées de l'intérieur ; mais à une grande distance, il ne restait plus rien ; tout avait été pillé. Les guerriers nekkariens commencèrent à murmurer ; bientôt des bandes entières reprirent le chemin de leur pays et, une fois cette impulsion donnée, l'immense rassemblement ne tarda pas à se fondre. Promptement, Abou-Yezid n'eut plus autour de lui que les contingents des Houara de l'Aourès et des Beni-Kemlane et quelques Beni-Ifrene. El-Kaïm profita de l'affaiblissement de son ennemi pour effectuer une sortie énergique qui rejeta l'assiégeant dans son camp. En même temps, des émissaires habiles suscitèrent le mécontentement parmi les derniers adhérents d'Abou-Yezid, en faisant ressortir combien son luxe et sa conduite déréglée étaient indignes de son caractère.

LEVÉE DU SIÈGE D'EL-MEHDIA. — Incapable de résister à une nouvelle sortie et ne pouvant même plus compter sur ses derniers soldats, Abou-Yezid se vit forcé de lever le siège au plus vite et d'opérer sa retraite sur Kaïrouan, en abandonnant son camp aux assiégés. Selon El-Kaïrouani, trente hommes seulement l'accompagnaient dans sa fuite[1] (août 945).

El-Mehdia se trouva ainsi délivrée au moment ou les rigueurs du blocus l'avaient réduite à la dernière extrémité. Depuis longtemps, les vivres étaient épuisées ; on avait dû manger la chair des animaux domestiques et même celle des cadavres. Les assiégés trouvèrent dans le camp kharedjite des vivres en abondance et des approvisionnements de toute sorte. Aussitôt, le khalife El-Kaïm reprit l'offensive. Tunis, Souça et autres places rentrèrent eu sa possession, car la retraite des nekkariens avait été le signal d'un tollé général de la part des populations victimes de leurs excès.

Quant à Abou-Yezid, il avait été reçu avec le dernier mépris par les habitants de Kaïrouan, lorsqu'ils avaient vu sa faiblesse. L'Homnze à l'âne, en éprouvant la rigueur de la mauvaise fortune, changea complètement de genre de vie, il revint à la simplicité des premiers jours et reprit la chemise de laine et le bâton, simple livrée sous laquelle il avait obtenu tous

1. Page 102

ses succès. En même temps, des officiers dévoués lui amenèrent des troupes fidèles qui occupaient différents postes. Il se mit à leur tête et porta le ravage et la désolation dans les campagnes environnantes.

Sur ces entrefaites, Ali-ben-Hamdoun, gouverneur de Mecila, ayant réuni un corps de troupe, opéra sa jonction avec les contingents des Ketama et Sanhadja et s'avança à marches forcées au secours des Fatemides. Les garnisons de Constantine et de Sicca Veneria (le Kef) se joignirent à eux. Mais Aïoub, fils d'Abou-Yezid, suivait depuis Badja tous leurs mouvements, et, une nuit, il attaqua à l'improviste Ibn-Hamdoun dans son camp. Les confédérés, surpris avant d'avoir pu se mettre en état de défense, se trouvèrent bientôt en déroute et les Nekkariens en firent un grand carnage. Ali-ben-Hamdoun, lui-même, tomba, en fuyant, dans un précipice où il trouva la mort[1]. Les débris de l'armée, sans penser à se rallier, rentrèrent dans leur cantonnement.

Tunis était tombée, quelques jours auparavant, au pouvoir de Hacen-ben-Ali, général d'El-Kaïm, qui avait fait un grand massacre des Kharedjites et de leurs partisans.

Aussitôt après sa victoire, Aïoub se porta sur Tunis, mais le gouverneur Hacen étant sorti à sa rencontre, plusieurs engagements eurent lieu avec des chances diverses. Aïoub finit cependant par écraser les forces de son ennemi et le couper de Tunis, où les Nekkariens entrèrent de nouveau en vainqueurs. Hacen, qui s'était réfugié sous la protection de Constantine, toujours fidèle, entreprit de là plusieurs expéditions contre tes tribus de l'Aourès.

Encouragé par ce regain de succès, Abou-Yezid voulut tenter un grand coup. Dans le mois de janvier 946, il alla, à la tête d'un rassemblement considérable, attaquer Souça, et, pendant plusieurs mois, pressa cette place avec un acharnement qui n'eut d'égal que la résistance des assiégés.

MORT D'EL-KAÏM. RÈGNE D'ISMAÏL-El-MANSOUR. — Sur ces entrefaites, un dimanche, le 18 mai 946, le khalife Abou-l'Kacem-el-Kaïm cessa de vivre à El-Mehdïa. Il était figé de 55 ans. Avant sa mort, il désigna comme successeur son fils Abou-Tahar-Ismaïl qui devait plus tard recevoir le surnom d'El-Mansour (le victorieux). Selon El-Kaïrouani, El-Kaïm aurait, un mois avant sa mort, abdiqué en faveur de son fils[2].

---

1. Histoire des Beni-Hamdoun (Appendice III au t. II de l'*Histoire des Berbères*, p. 554.)

2. Page 103.

Ismaïl, le nouveau khalife fatemide, était âgé de 32 ans. C'était un homme courageux, instruit et distingué.

Il s'élevait, dit Ibn-Hammad, au-dessus de tous les princes de la famille obéïdite par la bravoure, le savoir et l'éloquence. Dans les circonstances où il prenait le pouvoir, il lui fallait autant de prudence que de décision ; aussi, pour éviter de fournir un nouveau sujet de perturbation, commença-t-il par tenir secrète la mort de son père. Rien, à l'extérieur, ne laissa supposer le changement de règne.

Souça était, alors réduite à la dernière extrémité. Le premier acte d'Ismail fut d'envoyer une flotte porter des provisions et un puissant renfort aux assiégés. Les généraux Rachik et Yakoub-ben-Ishak, qui commandaient cette expédition, abordèrent heureusement et, secondés par les troupes de la garnison, vinrent avec impétuosité attaquer le camp des Nekkariens, au moment où ceux-ci se croyaient sûrs de la victoire. Après une courte lutte, les kharedjites furent mis en déroute et leur camp demeura aux mains des Fatemides. Souça était sauvée.

Abou-Yezid chercha un refuge à Kaïrouan, où se trouvaient ses femmes et le fidèle Abou-Ammar. Mais les habitants de la ville, indisposés contre lui à cause de ses cruautés, et voyant son étoile sur le point d'être éclipsée, fermèrent les portes à son approche et refusèrent de le recevoir. Il se retira à Sebiba, suivi seulement de quelques partisans. En même temps, le khalife Ismaïl, après avoir passé par Sousa, faisait son entrée à Kaïrouan (fin mai 946). Il accorda une amnistie générale aux habitants de cette ville. Les femmes et les enfants d'Abou-Yezid furent respectés, et le prince fit pourvoir à leurs besoins.

DEFAITES D'ABOU-YEZID. — Cependant, l'Homme à l'âne, qui avait obtenu quelques succès sur des corps isolés, réunit encore une armée et vint, avec confiance, se présenter devant Kaïrouan ; il attaqua même le camp d'Ismail qui se trouvait en dehors de la ville. On combattit pendant plusieurs jours avec des alternatives diverses ; enfin le khalife, ayant reçu des renforts et pris une vigoureuse offensive, repoussa les kharedjites dans le sud.

Abou-Yezid envoya alors des corps isolés inquiéter les environs de Kaïrouan et couper la roule de cette ville à El-Mehdïa et à Souça. Le chef de la révolte semblait néanmoins à bout de forces ; Ibrahim crut, pouvoir entrer en pourparlers avec lui et lui offrir de lui rendre ses femmes e condition qu'il s'éloignerait pour toujours. L'homme à l'âne accepta et reçut le pardon pour lui et ses partisans.

Mais c'est en vain que le prince fatemide avait espéré obtenir la paix en traitant le rebelle avec cette générosité. A peine Abou-Yezid fut-il rentré en possession de son harem qu'il revint attaquer les Fatemides plongés dans une trompeuse sécurité (août 916). Le khalife résolut alors d'en finir par la force avec ce lâche ennemi. Ayant réuni un corps nombreux de troupes régulières et d'auxiliaires Ketama et Berbères et de l'est, il se mit à leur tête et vint attaquer les Kharedjites qui, en masses tumultueuses, se préparaient à renouveler leurs agressions. Lorsqu'on fut en présence, Ismaïl disposa sa ligne de bataille en se plaçant au centre avec les troupes régulières et en formant son aile droite avec les contingents de l'Ifrikiya et son aile gauche avec les Ketama. Il attendit dans cet ordre le choc de ses ennemis.

Abou-Yezid vint attaquer impétueusement les Berbères de l'aile droite et, les avant mis en déroule, se heurta contre le centre qui l'attendit de pied ferme sans se laisser entamer. Après avoir laissé aux Karedjites le temps d'épuiser leur ardeur, Ismaïl charge à la tête de sa réserve et force l'ennemi à la retraite. Bientôt les adhérents d'Abou-Yezid sont en déroute; ils fuient dans tous les sens en abandonnant leur camp et les vainqueurs en font le plus grand carnage. Dix mille têtes de ces partisans furent, dit-on, envoyées à Kaïrouan, où elles servirent d'amusement à la lie du peuple.

Ce fut alors qu'Ismaïl traça le plan de la ville de Sabra à un mille au sud-ouest de Kaïrouan. Cette place, qui devait être la capitale de l'empire obéïdite, reçut le nom de son fondateur : Mansouria (la ville de Mansour). Après sa défaite, Abou-Yezid avait en vain essayé de se jeter dans Sebiba. De là, il prit la route de l'ouest et se présenta devant Bar'aï; cette forteresse, qu'il n'avait pu enlever au début de la campagne, lui ferma de nouveau ses portes et il dut en commencer le siège.

Mais il avait affaire à un ennemi dont les qualités militaires se développaient avec les difficultés de la campagne. Sans lui laisser aucun répit, Ismaïl confia le commandement de Kaïrouan à l'esclavon Merah, et, se mettant à la tête des troupes, alla établir son camp à Saguïet-Mems, où il reçut les contingents des Ketama et ceux des cavaliers nomades du sud et de l'est (octobre 946).

POURSUITE D'ABOU-YEZID PAR ISMAÏL — Alors commença cette chasse mémorable qui devait se terminer par la chute de l'agitateur. Ismaïl marcha d'abord sur Bar'aï. A son approche, Abou-Yezid prit la fuite à travers les montagnes, vers l'ouest, en passant par Bellezma et Negaous ; il pensait pouvoir résister dans la place forte de Tobna, mais

le khalife arriva sur ses talons et il fallut fuir encore.

Dans cette localité, Djafer-ben-Hamdoun, gouverneur de Mecila et du Zab, vint apporter des présents à son souverain et lui présenter ses hommages. Il lui amenait aussi un jeune chef de partisans qui se disait le Mehdi et qu'on avait fait prisonnier dans l'Aourès, à la tête d'une bande. Le khalife ordonna de l'écorcher vif. « Ainsi faisait-il de tous ceux qu'il prenait », dit Ibn-Hammad, ce qui lui valut le surnom de *l'écorcheur*. D'autres prisonniers eurent les mains et les pieds coupés.

Ismaïl reçut également de Mohammed, fils d'El-Kheir-ben-Khazer, chef des Mag'raoua, un message amical. Ce prince, allié des Oméïades d'Espagne, avait, au profit de l'anarchie, étendu son autorité jusqu'à Tiharet et exerçait sa prépondérance sur tout le Mag'reb central. Jusqu'alors il avait soutenu l'Homme à l'âne, mais la cause de l'agitateur devenait par trop mauvaise, et le chef des Mag'raoua se hâtait de l'abandonner avant qu'elle fût tout à fait perdue.

Abou-Yezid, ne sachant où trouver un appui, dépêcha son fils Aïoub en Espagne pour tâcher d'obtenir une diversion des Oméïades. En attendant leur secours, il se jeta dans les montagnes de Salat, sur les confins occidentaux du Hodna. Ce pays était occupé par les Beni-Berzal, fraction des Demmer, qui professaient ses doctrines. Grâce à l'appui de ces indigènes, il put atteindre la montagne abrupte de Kiana[1]. Mais le khalife l'y poursuivit, força les Beni-Berzal à la soumission et mit en déroute les adhérents de l'agitateur.

Abou-Yezid, qui avait gagné le désert, y resta peu de temps et reparut dans le pays des R'omert, au sud du Hodna. Ismaïl vint l'y relancer, et l'Homme à l'âne chercha en vain à rentrer dans le pâté montagneux de Salat. Rejeté vers le sud, il entraîna à sa poursuite les troupes fatemides, qui reçurent, des mains des Houara de Redir, Abou-Ammar l'aveugle et un autre partisan qu'ils avaient arrêtés[2]. L'armée du khalife éprouva les plus grandes privations dans cette marche, tant par le fait des intempéries que par le manque de vivres, et elle perdit beaucoup d'hommes et de matériel.

Ismaïl pénétra alors dans le pays des Sanhadja, où il fut reçu par Ziri-ben-Menad avec les honneurs dus à un suzerain. Pour reconnaître sa fidélité, le khalife le nomma gouverneur de toute la région, au nom des Fatemides, et lui accorda l'autorisation d'achever la ville d'Achir, dont

1. Actuellement le Djebel-Mezita « à 12 milles de Mecila », dit Ibn-Hammad.
2. Ce fait, avancé par Ibn-Hammad, est contredit par Ibn-Khaldoun.

il avait commencé la construction dans le Djebel-el-Akhdar[1], pour en faire sa capitale.

Après être arrivé à Hamza, Ismaïl tomba malade et dut séjourner quelque temps dans le pays des Sanhadja. On avait complètement perdu la trace d'Abou-Yezid, lorsque tout à coup on apprit qu'il était venu, à la tête d'un rassemblement de Houara et de Beni-Kemlane, mettre le siège devant Mecila. Ismaïl, qui se disposait à pousser jusqu'à Tiharet, se hâta d'accourir au secours d'Ibn-Hamdoun (fin janvier 947). Bientôt Abou-Yezid fut délogé de ses positions : ayant été abandonné par ses partisans, las de partager sa mauvaise fortune, il n'eut d'autre ressource que de se jeter encore dans les montagnes de Kiana.

CHUTE D'ABOU-YEZID. — Après s'être ravitaillé à Mecila, Ismaïl, en attendant des renforts, alla bloquer la montagne où s'était réfugié son ennemi. Mais celui-ci recevait des vivres de Bantious et autres oasis du Zab, et ne souffrait nullement du blocus. Les contingents des tribus alliées étant enfin arrivés, l'armée fatemide attaqua la montagne ; le combat fut rude ; mais à force d'énergie, les défilés gardés par les kharedjites furent tous enlevés et les rebelles se dispersèrent en désordre.

Abou-Yezid, entraîné dans la déroute, reçut un coup de lance qui le jeta en bas de son cheval. Ceux, qui le poursuivaient, et en tête desquels étaient, dit-on, Ziri-ben-Menad, se précipitèrent sur lui pour le prendre vivant ; mais son fils Younès et ses partisans accoururent à son secours, et un nouveau combat acharné s'engagea sur son corps. Les Nekkariens purent enfin emporter leur chef blessé. Un grand nombre de kharedjites avaient été tués. On décapita tous les cadavres, ce qui valut à cette bataille le nom de *journée des têtes*[2].

L'Homme à l'âne avait pu gagner le sommet de la montagne de Kiana et se renfermer dans une citadelle établie sur un piton appelé Tagarboucet (l'arçon). Ismaïl l'y poursuivit, mais le refuge du rebelle était dans une position tellement escarpée qu'il dut renoncer à l'enlever sur-le-champ. Il planta ses tentes au lieu dit En-Nador (l'observatoire), sur un des contreforts de la montagne, et y commença le Ramadan le vendredi 26 mars 947. Le lendemain, il ordonna l'assaut, mais Abou-Yezid, entouré de ses fils s'y défendit avec le courage du désespoir.

---

1. Voir *Revue africaine*, n° 74.
2. Ibn-Hammad.
3. Selon Ibn-Khaldoun, Abou-Ammar était aussi avec lui.

En vain les assiégeants s'avancèrent, en traversant des ravins escarpés et en escaladant les roches, jusqu'au pied du dernier escarpement, malgré la grêle de pierres et de projectiles que leur lançaient les assiégés, ils ne purent arriver au sommet, et la nuit les surprit avant qu'ils eussent achevé d'assurer leur victoire. Pendant la nuit, Ibrahim fit incendier les broussailles qui environnaient le fort, afin qu'elles ne pussent favoriser la fuite de son ennemi. Les Houara, dont les habitations avaient été brulées et les bestiaux enlevés, vinrent le soir même faire leur soumission.

Ismaïl avait pu se convaincre, dans ces journées de luttes, qu'il n'avait pas assez de troupes pour réduire son ennemi. Il demanda des soldats réguliers à Kaïrouan et, en attendant leur arrivée, s'installa à son camp du Nador. « Tant que je n'aurai pas triomphé de mon ennemi, disait-il[1], mon trône sera où je campe. » Le khalife passa ainsi de longs mois, pendant lesquels il employa les troupes que le blocus laissait disponibles à pacifier la contrée.

Enfin les renforts arrivés par mer parvinrent au camp du Nador et l'on donna l'assaut. Cette fois, la forteresse fut enlevée. Abou-Yezid, ses fils et quelques serviteurs dévoués, s'étaient réfugiés dans une sorte de réduit où ils tenaient encore. On finit par y pénétrer, mais l'agitateur n'y était plus ; il était sorti par un passage secret et fuyait au milieu des roches, porté par trois hommes, car il était couvert de blessures. Peut-être aurait-il échappé encore si ceux qui le portaient ne l'avaient laissé rouler dans un ravin profond, d'où il fut impossible de le retirer.

Les vainqueurs finirent par le trouver à demi-mort. Ils l'apportèrent au khalife, qui l'accabla de reproches sur son manque de foi et sa conduite envers lui ; néanmoins, comme il le réservait pour son triomphe, il fit soigner ses blessures ; mais, quelques jours après, l'Homme à l'âne rendait le dernier soupir (août 947). Son corps fut écorché et sa peau bourrée de paille pour être rapportée à El-Mehdïa. Sa chair et les têtes de ses principaux adhérents ayant été salées, furent expédiées à El-Mehdïa. Du haut de la chaire, on y annonça la victoire du khalife, et les preuves sanglantes en furent livrées à la populace.

La chute d'Abou-Yezid fut le dernier coup porté aux Nekkariens. Aïoub et Fadel, fils de l'homme à l'âne, qui avaient pu échapper, tentèrent de rallier les débris des adhérents de leur père. S'étant associés à un ambitieux de la famille d'Ibn-Khazer, nommé Mâbed, ils parvinrent

1. Selon Ibn-Hammad,

à réunir une armée et allèrent attaquer Tobna et même Biskra. Mais le khalife ayant envoyé contre eux ses généraux Chafa et Kaïcer, soutenus par les contingents des Sanhadja avec Ziri-ben-Menad, les agitateurs furent défaits et durent se réfugier dans les profondeurs du désert.

Ainsi se termina la révolte de l'Homme à l'âne, sous les coups de laquelle l'empire fatemide avait failli s'écrouler. Abou-Yezid, dont on ne saurait trop admirer la ténacité, l'indomptable énergie et même les talents militaires, se laissa, comme beaucoup d'autres, griser par le succès. Par la seule faute qu'il commit, en ne marchant pas sur El-Mehdïa après la prise de Kaïrouan, il perdit à jamais sa cause. Doit-on le regretter ? Nous n'osons affirmer que son succès aurait été bien avantageux pour l'Afrique[1].

---

1. Nous avons suivi, pour tout le récit de la révolte d'Abou-Yezid, les auteurs suivants: Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 530-542, t. III, p. 201-213. El-Bekri, passim. Ibn-Hammad, passim. El-Kaïrouani, p. 98 et suivantes. *Documents sur l'hérétique Abou-Yézid*, par Cherbonneau. *Revue africaine*, n° 78, et collection du *Journal asiatique.*

CHAPITRE XI

FIN DE LA DOMINATION FATEMIDE

947 - 973

État du Mag'reb et de l'Espagne. — Expédition d'El-Mansour à Tiharet. — Retour d'El-Mansour en Ifrikiya. — Situation de la Sicile ; victoires de l'Ouali Hassan-ben-Ali en Italie. — Mort d'El-Mansour, avènement d'El-Moëzz. — Les deux Mag'reb reconnaissent la suprématie oméïade. — Les Mag'raoua appellent à leur aide le khalife fatemide. — Rupture entre les Oméïades et les Fatemides. — Campagne de Djouher dans le Mag'reb ; il soumet ce pays à l'autorité fatemide. — Guerre d'Italie et de Sicile. — Événements d'Espagne : mort d'Abd-er-Rahman-en-Nacer ; son fils El-Hakem II lui succède. — Succès des Musulmans en Italie et en Sicile. — Progrès de l'influence oméïade en Mag'reb. — État de l'Orient ; El-Moëzz prépare son expédition. — Conquête de l'Égypte par Djouher. — Révoltes en Afrique ; Ziri-ben-Menad écrase les Zenètes. — Mort de Ziri-ben-Menad ; succès de son fils Bologguine dans le Mag'reb. — El-Moëzz se dispose à quitter I'Ifrikiya. — El-Moëzz transporte le siège de la dynastie fatemide en Égypte. — Appendice. Chronologie des Fatemides d'Afrique.

ÉTAT DU MAG'REB ET DE L'ESPAGNE. — Il n'avait pas fallu à Ismaïl moins de deux années de luttes incessantes pour triompher de la terrible révolte de l'Homme à l'âne. C'était un grand résultat, obtenu grâce à l'énergie du khalife, et le surnom d'El-Mansour qui lui fut donné, il faut le reconnaître, était mérité. Mais, si le principal ennemi était abattu, il restait bien des plaies à fermer. Pendant cette crise, l'autorité fatemide avait perdu tout son prestige dans l'ouest, au profit des Oméïades d'Espagne. Le Mag'reb et Akça, en entier, leur obéissait déjà. Les fils de Ben-Abou-l'Afia, nommés El-Bouri, Medien et. Abou-el-Monkad, y gouvernaient en leur nom. Les Edricides, toujours cantonnés dans le pays des R'omara et obéissant à leur chef Kennoun, se tenaient seuls éloignés du khalife espagnol, mais en se gardant bien de témoigner contre lui la moindre hostilité.

Auprès de Tlemcen, les Beni-Ifrene avaient peu à peu étendu leur domination sur leurs voisins ; ayant pris une part active à la révolte d'Abou-Yezid, ils avaient profité de la période de succès de cet agitateur pour augmenter leur empire. Le khalife En-Nacer, par une habile politique, avait nommé leur chef, Yala-ben-Mohammed, gouverneur du Mag'reb central. Enfin, à Tiharet, commandait Hamid-ben-Habbous pour les Oméïades.

En Espagne, Abd-er-Rahman-en-Nacer avait obtenu, dans le nord, de non moins grands succès, en profitant de la discorde qui paralysait les forces des chrétiens ; Castille et Léon étaient en guerre. Les Castillans, sous le commandement de Ferdinand Gonzalez, surnommé l'excellent Comte, avaient cherché à s'affranchir du joug un peu lourd de Ramire II, prince de Léon ; mais la fortune avait trahi Ferdinand : fait prisonnier par son ennemi, il avait été tenu dans une dure captivité et n'avait, obtenu la liberté qu'en renonçant à exercer aucun commandement. Les Musulmans, pendant ces luttes fratricides, avaient reporté leur frontière jusqu'au delà de Medina-Céli[1].

EXPÉDITION D'EL-MANSOUR A TIHARET. — Le khalife Ismaïl voulut profiter de son séjour dans l'ouest pour tâcher d'y rétablir son autorité. Ayant convoqué ses alliés à Souk-Hamza[2], il fut rejoint dans cette localité par Ziri-ben-Menad avec ses Sanhadja. Dans le mois de septembre 947, l'armée s'ébranla et marcha directement sur Tiharet ; Hâmid prit la fuite à son approche et gagna Ténès, d'où il s'embarqua pour l'Espagne.

Une fois maître de Tiharet, le souverain fatemide ne jugea pas à propos de s'enfoncer davantage dans l'ouest, il préféra entrer en pourparlers avec Yala, le puissant chef des Beni-Ifren. Afin de le détacher de la cause oméïade, il lui offrit de le reconnaître comme son représentant dans le Mag'reb central, avec la suprématie sur toutes les tribus zenètes. Yala accueillit ces ouvertures et adressa à El-Mansour un hommage plus ou moins sincère de soumission. Tranquille de ce côté, le khalife alla châtier les tribus louatiennes de la vallée de la Mina, lesquelles étaient infectées de kharedjisme. Après les avoir contraintes à la soumission, il se disposa à rentrer en Ifrikiya ; mais, auparavant, il renouvela l'octroi de ses faveurs à Ziri-ben-Menad, dont le secours lui avait été si utile, et lui confirma l'investiture de chef des tribus sanhadjiennes et de tout le territoire occupé par elles jusqu'à Tiharet. Cette vaste région comprenait, en outre des villes d'Achir et de Hamza, celles de Lemdia (Médéa), Miliana, et enfin une bourgade à peine connue auparavant, mais qui avait pris, depuis peu, un grand développement et était destinée au plus brillant avenir, nous avons nommé *Djezaïr-beni-Mezr'anna* (Alger). Bologguine, fils de

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 64 et suiv. Kartas, p. 417. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 270, t. II, p. 148-569, t. III, p. 213 et suiv. El Bekri, trad., art. *Idricides*. Ibn-Hammad, loc. cit. El Marracki, éd. Dozy, p. 27 et suiv.

2. Actuellement Bouïra, au N.-E. d'Aumale.

Ziri, fut investi par son père du commandement de ces trois dernières places[1].

RETOUR D'EL-MANSOUR EN IFRIKIYA. — Avant de reprendre le chemin de l'est, le khalife adressa en Ifrikiya des lettres par lesquelles il annonçait la mort de son père et son avènement sous le titre d'*El-Mansour-bi-Amer-Allah* (le vainqueur par l'ordre de Dieu). Le 18 janvier 948, il faisait son entrée triomphale à Kaïrouan, précédé par un chameau sur lequel était placé le mannequin d'Abou-Yezid, soutenu par un homme. De chaque côté, deux singes, qui avaient été dressés à cet office, lui donnaient des soufflets et le tiraient par la barbe[2]. Les plus grands honneurs furent prodigués au souverain victorieux.

Peu de temps après, on reçut la nouvelle que Fadel, fils d'Abou-Yezid, était sorti du Sahara à la tête d'une bande de pillards, qu'il ravageait l'Aourès et était venu mettre le siège devant Bar'aï. Mais bientôt il fut mis à mort par un chef zenatien, qui envoya sa tête au khalife. Celui-ci fit expédier en Sicile la peau d'Abou-Yezid et la tête de son fils, mais le vaisseau qui portait ces tristes restes fit naufrage et tout le monde périt. Seul le mannequin de l'Homme à l'âne fut rejeté sur le rivage ; on l'attacha à une potence, où il resta jusqu'à ce qu'il eût été mis en lambeaux par les éléments. Aioub, l'autre fils de l'apôtre nekkarien, fut également assassiné par un chef zenète, et ainsi la famille de l'agitateur se trouva entièrement détruite; ses cendres mêmes furent dispersées.

SITUATION DE LA SICILE ; VICTOIRES DE L'OUALI HASSAN-EL-KELBI EN ITALIE. — Pendant les années d'anarchie qui avaient été la conséquence de la révolte d'Abou-Yezid, la Sicile était demeurée abandonnée aux aventuriers berbères amenés par Khalil. Personne n'y exerçait effectivement l'autorité, et les chrétiens en avaient profité pour cesser de payer le tribut. Ceux-ci tenaient, en réalité, la partie méridionale de l'île, mais ils étaient misérables et vivaient dans un état de luttes permanentes, incertains du lendemain. Beaucoup de villes, tributaires des Musulmans, avaient rompu tout lien avec l'empire. A Palerme, la famille des Beni-Tabari, d'origine persane, avait usurpé peu à peu l'autorité.

Un des premiers soins d'El-Mansour fut de placer à la tête de l'île

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 6.
2. Ibn-Hammad, *loc. cit.*

un de ses plus fidèles soutiens, dont la famille s'était distinguée en Mag'reb et en Espagne, l'arabe kelbite Hassan-ben-Ali. Il lui conféra le titre d'Ouali (gouverneur), qui devint ensuite héréditaire dans sa famille (948). Hassan trouva Palerme en état de révolte, mais il parvint à y pénétrer par ruse, et, s'étant saisi des Tabari, les fit mettre à mort.

Hassan entreprit alors de châtier les chrétiens qui avaient secoué le joug. Sur ces entrefaites, Constantin Porphyrogénète, qui occupait le trône de l'empire, las de payer un tribut aux Musulmans, envoya des troupes en Calabre pour reconquérir l'indépendance. Hassan, de son côté, ayant reçu des renforts d'El-Mansour, alla attaquer Reggio avec une armée nombreuse (950), puis mettre le siège devant Gerace. Les Grecs étant arrivés, l'ouali les battit et les força de se réfugier à Otrante et à Bari ; puis il rentra à Palerme. Deux ans plus tard, Hassan passa de nouveau en Italie, où des troupes nombreuses avaient été amenées, et y remporta de grandes victoires. Les têtes des vaincus furent expédiées dans les villes de Sicile et d'Afrique (mai 952).

Dans l'été de la même année, l'ouali de Sicile signa avec l'envoyé de l'empereur une trêve reconnaissant aux Musulmans le droit de percevoir le tribut. Hassan établit une mosquée à Reggio[1].

MORT D'El-MANSOUR. AVÈNEMENT D'EL-MOËZZ. — Le khalife avait transporté sa demeure à Sabra, vaste château situé près de Kaïrouan, qu'on appelait El-Mansouria, du nom de son fondateur. De là, il dirigeait la guerre d'Italie et suivait les événements de Mag'reb, où l'influence fatemide avait entièrement cessé pour faire place à la suprématie oméïade.

Au commencement de l'année 953, El-Mansour tomba malade, à la suite d'une partie de plaisir où il avait pris un refroidissement. Dans le mois de mars[2] il rendait le dernier soupir. Il n'était âgé que de trente-neuf ans, sur lesquels il en avait régné sept.

Son fils Maâd (Abou-Temim), qui avait été désigné par lui comme héritier présomptif parmi ses dix enfants, lui succéda et prit le nom d'*El-Moëzz li dine Allah* (celui qui exalte la religion de Dieu). C'était un jeune homme de vingt-deux ans, doué d'un esprit mûr et ferme. Le 25 avril, il reçut le serment de ses officiers, et s'appliqua immédiatement à

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 203-248. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 540-541.

2. Le 27 janvier, selon Ibn-Khaldoun, en désaccord sur ce point avec tous les autres auteurs.

la direction des affaires de l'état. Il alla ensuite faire une tournée dans ses provinces, afin de s'assurer de la fidélité de ses gouverneurs et de l'état de défense des frontières[1].

LES DEUX MAG'REB RECONNAISSENT LA SUPRÉMATIE OMÉÏADE. — De graves événements s'étaient accomplis en Mag'reb, ainsi que nous l'avons dit.

Le chef de la famille edricide, Kacem-Kennoun, étant mort en 949, avait été remplacé par son fils Abou-l'Aïch-Ahmed, sur-nommé *El-Fâdel* (l'homme de mérite).

Ce prince, qui entretenait des relations avec la cour oméïade, s'empressa de faire hommage de vassalité à En-Nacer et de rompre avec les fatemides. Les autres branches de la famille edricide envoyèrent également des députations au souverain de l'Espagne musulmane, et ainsi toute la région septentrionale du Mag'reb extrême se trouva placée sous sa suzeraineté. Mais il ne suffisait pas à En-Nacer que l'on y prononçât la prière en son nom ; il lui fallait des gages plus sérieux et il demanda bientôt à l'imprudent El-Fâdel de lui céder les places de Tanger et de Ceuta[2].

Dans le Mag'reb central, Yâla-ben-Mohammed, chef des Beni-Ifrene, et Mohammed-ben-Khazer, émir des Mag'raoua, avaient été complètement détachés, par les agents d'En-Nacer, de la cause fatemide, et avaient reçu l'investiture du gouvernement oméïade. Ils s'étaient alors partagé le pays : Ibn-Khazer avait eu pour son lot la région orientale ; il était venu s'installer à Tiharet, et, sur cette frontière, s'était rencontré avec les Sanhadja, ennemis héréditaires des Mag'raoua. Aussi, les luttes n'avaient pas tardé à recommencer entre ces deux tribus. Quant à Yâla, il avait conservé la région de l'ouest et étendu sa suprématie sur les populations du nord jusqu'à Oran ; pour se créer un refuge et un point d'appui, il se construisit, dans les hauts plateaux, à une journée à l'ouest de Maskara, une capitale qui reçut le nom d'Ifgane ; les villes environnantes en fournirent les premiers habitants[3].

Ainsi, les deux Mag'reb reconnaissaient la suprématie oméïade. Fès, même, avait reçu un gouverneur envoyé au nom du khalife. Seuls, l'oasis de Sidjilmassa, oû régnait un descendant de la famille mikna-

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 142.

2. Kartas, p. 117, 118. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 569. El-Bekri, *Idricides*.

3. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 148, t. III, p. 213, t. IV, p. 2. El-Bekri, passim.

cienne des Beni-Ouaçoul, nommé Mohammed-ben-el-Fetah, refusa de suivre l'exemple du reste du pays. Ce prince répudia même les doctrines kharedjites et se déclara indépendant en prenant le nom d'*Ech-Chaker-l'Illah* (le reconnaissant envers Dieu)[1].

La grande tribu des Miknaça, qui avait toujours à sa tête des descendants de Ben-Abou-l'Afia, était restée fidèle à la cause oméïade, malgré les revers qu'elle avait éprouvés.

LES MAG'RAOUA APPELLENT A LEUR AIDE LE KHALIFE FATEMIDE. — Nous avons vu qu'En-Nacer avait réclamé aux Edricides la possession de Tanger et de Ceuta, les clefs du détroit. Ayant essuyé un refus, il profita des dissensions survenues parmi les membres de cette famille pour intervenir en Mag'reb. Un corps d'armée envoyé dans le Rif, sous le commandement de cet Homeïd qui avait été précédemment expulsé de Tiharet par les Fatemides, remporta de grandes victoires, s'empara de Tanger et força El-Fâdel à la soumission (951). Chassé de Hadjar-en-Nacer, il ne resta à celui-ci que la ville d'Azila sur le littoral.

Homeïd reçut ensuite le commandement de Tlemcen et le khalife omeïade envoya à Yâla, chef des Beni-Ifrene, de nouveaux témoignages de son amitié. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la jalousie d'Ibn-Khazer, auquel le gouvernement fatemide venait de donner un gage en faisant mettre à mort ce Mâbed qui avait soutenu autrefois les fils d'Abou-Yezid, et qui visait ouvertement à l'usurpation de l'autorité sur les Mag'raoua. Bientôt Yâla poussa l'audace jusqu'à venir enlever Tiharet aux Mag'raoua, puis Oran, à Ben-Abou-Aoun. Mohammed-ben-Khazer, rompant alors d'une manière définitive avec les Oméïades, alla, de sa personne, en Ifrikiya porter ses doléances. Le khalife El-Moëzz le reçut avec les plus grands honneurs, accepta son hommage de vassalité et se fit donner par lui les renseignements les plus précis sur l'état du Mag'reb (954).

Dans le cours de la même année, El-Moëzz appela à Kaïrouan le chef des Sanhadja, et renouvela avec lui les traités d'alliance qui le liaient à son père. De grandes réjouissances furent données en l'honneur de ce chef qui rentra, comblé de présents, dans sou pays, avec l'ordre de se tenir prêt à accompagner et soutenir les troupes qui seraient envoyées dans le Mag'reb.

1. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. I, p. 264.

RUPTURE ENTRE LES OMÉÏADES ET LES FATEMIDES. — En 955, le khalife oméïade, ayant conclu une trêve avec Ordoño III, fils et successeur de Ramire, et une autre avec Gonzalez, pour la Castille, se décida à intervenir plus activement en Afrique et commença les hostilités contre la dynastie fatemide, en faisant, sans aucun autre préambule, saisir un courrier allant de Sicile en Ifrikiya. Comme représailles, El-Moëzz donna à El-Hacen-le-Kelbi, gouverneur de Sicile, l'ordre de tenter, avec la flotte, une descente en Espagne. Ce chef, ayant pu aborder auprès d'Alméria, porta le ravage dans la contrée et rentra chargé de butin.

Pour tirer, il son tour, vengeance de cet affront, En-Nacer lança, peu après, sa flotte commandée par son affranchi R'aleb, contre l'Ifrikya. Mais, des mauvais temps et l'inhospitalité des côtes africaines ne lui ayant pas permis de débarquer, il dut rentrer dans les ports d'Espagne. L'année suivante, il revint avec une flotte de soixante-dix navires, opéra son débarquement à Merça-El-Kharez (La Calle), et, de ce point, alla ravager le pays jusqu'aux environs de Tabarka. Cela fait, il rentra en Espagne.

Mais ces escarmouches n'étaient que des préludes d'actions plus sérieuses. Le khalife En-Nacer voulait attaquer l'empire fatemide au cœur de sa puissance et préparait une grande expédition, lorsqu'il apprit la mort d'Ordoño III (957) et son remplacement par son frère Sancho, dont le premier acte avait été la rupture du traité conclu avec les Oméiades. Forcé de voler au secours de la frontière septentrionale, En-Nacer dut ajourner ses projets sur l'Afrique[1].

CAMPAGNE DE DJOUHER DANS LE MAG'REB ; IL SOUMET CE PAYS A L'AUTORITÉ, FATEMIDE. — El-Moëzz jugea alors le moment opportun pour réaliser l'expédition en Mag'reb qu'il méditait depuis longtemps. Ayant donc réuni une armée imposante, il en confia le commandement à son secrétaire (kateb), l'affranchi chrétien Djouher dont la renommée, comme général, n'était pas à faire. En 958, Djouher partit à la tête des troupes. Parvenu à Mecila, il y prit un contingent commandé par Djâfer, fils de Ali-ben-Hamdoun, et fut rejoint par Ziri-ben-Menad, amenant ses guerriers. Mohammed-ben-Khazer se joignit également à la colonne, avec quelques Mag'raoua.

C'est à la tête de ces forces considérables que Djouher pénétra dans le Mag'reb. Yâla s'avança à sa rencontre avec les Beni-Ifrene et il est possible, comme le dit Ibn-Khaldoun, que les deux chefs entrèrent en

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 73 et suiv. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 249. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 542.

pourparlers et qu'Ibn-Khazer essaya encore de se sauver par une soumission plus ou moins sincère. Selon la version du Kartas, il y eut de sanglants combats livrés auprès de Tiharet. Quoi qu'il en soit, Yâla fut tué par les Ketama et Sanhadja, qui voulaient gagner la prime promise par le général fatemide. Sa tête fut expédiée au khalife en Ifrikiya.

Djouher s'attacha ensuite à poursuivre les Beni-Ifrene il écrasa leur puissance et dévasta Ifgane leur capitale. De là, il marcha sur Fès où commandait Ahmed-ben-Beker el-Djodami, pour les Oméïades. Il dut entreprendre le siège de cette ville qui était bien fortifiée et pourvue d'un grand nombre de défenseurs. Après quelques efforts, voyant que les assiégés tenaient avec avantage, il se décida à décamper et à marcher sur Sidjilmassa, où le prince Mohammed-Chaker-l'-Illah s'était déclaré indépendant, sous la suprématie abasside et avait frappé des monnaies à son nom. Ce roitelet lui ayant été livré, Djouher le chargea de chaînes ; puis, après avoir rétabli dans ces contrées lointaines l'autorité fatemide, il conduisit son armée vers l'ouest et s'avança jusqu'a l'Océan, en soumettant sur son passage les populations sahariennes. On dit que, des bords de l'Océan, il envoya à son maître des plantes marines et des poissons de mer dans des urnes.

De là, Djouher revint devant Fès et, à force de persévérance et de courage, réussit à enlever d'assaut cette ville, où Ziri-ben-Menad pénétra un des premiers par la brèche. Ahmed-ben-Beker fut fait prisonnier et la ville livrée au pillage. Après y avoir passé quelques jours, Djouher y laissa un gouverneur, et partit pour le Rif afin de soumettre les Edrisides. Abou-l'A'ïch-el-Fadel était mort et c'était El-Hassan-ben-Kennoun qui l'avait remplacé. Pour conjurer le danger, ce prince se réfugia dans le château de Hadjar-en-Necer et, de là, envoya sa soumission au général fatemide, en protestant que l'alliance de sa famille avec les Oméïades avait été une nécessité de circonstance. Djouher accepta cette soumission et confirma Hassan dans son commandement du Rif et du pays des R'omara, en lui assignant comme capitale la ville de Basra.

Après avoir soumis toute cette partie du Mag'reb et expulsé, ou réduit au silence, les partisans des Oméïades, Djouher laissa, comme représentant de son maître dans cette région, les affranchis Kaïcer et Modaffer, puis il reprit la route de l'est. En passant à Tiharet, il donna cette ville comme limite de ses états à Ziri-ben-Menad, en récompense de sa fidélité.

A son arrivée à Kaïrouan, le général fatemide fit une entrée triomphale et recut les plus grands honneurs. Il traînait à sa suite, enfermés dans des cages de fer, Mohammed-ben-Ouaçoul, le souverain détrôné

Sidjilmassa et Ahmed-ben-Beker, l'ancien gouverneur de Fès (959)[1].

GUERRE D'ITALIE ET DE SICILE. — Pendant que l'autorité fatemide obtenait en Mag'reb ces succès inespérés, la guerre avait recommencé en Italie entre les Byzantins et les Arabes. L'empereur Constantin ayant rompu la trêve en 956, avait envoyé, contre les Musulmans d'Italie, des troupes thraces et macédoniennes. Le patrice Argirius était alors venu mettre le siège devant Naples, pour punir cette ville de son alliance avec les infidèles. Ammar, frère de Hassan, opéra une diversion en Calabre.

Mais, l'année suivante, Reggio est surpris par un capitaine byzantin nommé Basile, la colonie anéantie et la mosquée détruite. De là, Basile va attaquer Mazara en Sicile et défait Hassan qui était accouru avec ses troupes, puis il se retire.

En 955, Hassan, ayant rejoint Ammar en Calabre, alla, avec toutes ses forces navales, attaquer à Otrante la flotte byzantine. Un coup de vent favorisa la fuite des navires impériaux et poussa ceux des Musulmans sur les côtes de Sicile, où plusieurs firent naufrage. En 960, une trêve fut conclue avec l'empire et dura jusqu'à l'élévation de Nicéphore Phocas[2].

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. MORT D'ABD-ER-RAHMAN III (EN NACER). SON FILS EL-HAKEM II LUI SUCCÈDE. — En Espagne le roi Sancho avait été détrôné et remplacé par Ordoño IV, qui devait être surnommé le Mauvais (958). La grand-mère de Sancho, Tota, reine de Navarre, se rendit elle-même à Cordoue, pour déterminer le khalife oméïade à rétablir son fils sur le trône. En-Nacer accepta, à la condition que dix forteresses lui fussent livrées, et bientôt l'armée musulmane marcha contre le royaume de Léon. Au mois d'avril 959, Sancho était maître de la plus grande partie de son royaume l'année suivante, le comte Ferdinand tombait aux mains des Navarrais ; la révolte était vaincue et Ordoño IV cherchait un refuge à Burgos.

Les avantages obtenus dans le nord étaient pour le khalife une bien faible compensation de ses pertes en Afrique. Il avait vu en quelques mois disparaître les résultats de longues années d'efforts persévérants. Dominé par le chagrin qu'il en ressentit, affaibli par l'âge,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I. p. 265, t. II, p. 8, 543, 555. t. III. p. 233 et suiv. Le Kartas, p. 121, 122. El-Bekri, passim. El-Kaïrouani, p. 106, 107.

2. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 250 et suiv.

Abd-er-Rahman-en-Nacer tomba malade et rendit le dernier soupir le 16 octobre 961, à l'âge de soixante-dix ans. Ce prince avait régné pendant quarante-neuf ans et, sauf en Mag'reb, la fortune lui avait presque toujours été favorable. Après avoir pris un pouvoir disputé, un royaume réduit presque à rien, il laissait l'empire musulman d'Espagne dans l'état le plus florissant, le trésor rempli, les frontières respectées. « Cordoue, sa brillante capitale, avait alors un demi-million d'habitants, trois mille mosquées, de superbes palais, cent treize mille maisons, trois cents maisons de bain, vingt-huit faubourgs[1] ».

El-Hakem II, fils d'Abd-er-Rahman, lui succéda. Aussitôt, le roi de Léon, qui était humilié de la protection des Musulmans, commença à relever la tête et il fut facile de prévoir que la paix ne serait plus de longue durée[2].

SUCCÈS DES MUSULMANS EN SICILE ET EN ITALIE. — En Sicile, le gouverneur kelbite avait entrepris d'arracher aux chrétiens les places qu'ils tenaient encore. Vers la fin de 962, son fils Ahmed se rendit maître de Taormina, qui avait opposé une héroïque résistance de six mois. Un grand nombre de captifs furent envoyés en Afrique et la ville reçut le nom d'El-Moëzzïa en l'honneur du khalife. Dans toute l'île, la seule place de Ramena restait aux chrétiens. En 963, Hassan-ben-Ammar vint l'assiéger et la pressa en vain, pendant de longs mois. Sur le point de succomber, les chrétiens purent faire parvenir un appel désespéré à Byzance.

De graves événements venaient de se produire dans la métropole chrétienne de l'Orient. L'empereur Romain II, faible souverain, qui ne régnait que de nom, était mort, le 15 mars 963, et avait été remplacé par deux enfants en bas âge, sous la tutelle de leur mère et d'un eunuque. Quelques mois après, le général Nicéphore Phocas, qui avait acquis un grand renom par la conquête de l'île de Crète (en mai 961), et qui disposait de l'armée, s'empara du pouvoir.

Le nouvel empereur répondit à l'appel des Siciliens en leur envoyant une armée de 40,000 hommes, tous vétérans de la campagne de Crète, sous le commandement de Nicétas et de son neveu Manuel Phocas. De son côté, El-Moëzz renvoya Hassan en Sicile avec des renforts berbères (septembre-octobre 964). La flotte byzantine ayant occupé Messine, l'armée s'y retrancha, et de cette base les généraux rayonnèrent dans l'intérieur. Manuel Phocas alla lui-même au secours de Rametta

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 91, 92.
2. *Ibid*. p. 95. El-Marrakchi (éd. Dozy), p. 28 et suiv.

et livra, près de cette ville, une grande bataille aux Musulmans (24 octobre). L'action fut longtemps indécise, mais la victoire se décida enfin pour ces derniers. Manuel Phocas et dix mille de ses guerriers y trouvèrent la mort. Le butin fait dans cette journée fut considérable. Hassan mourut dans le mois de novembre suivant.

Rametta continua à se défendre avec héroïsme pendant une année entière. Enfin, en novembre 965, les assiégés, réduits à la dernière extrémité, ne purent empêcher les Musulmans de pénétrer par la brèche. Les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage, et la ville pillée. Vers le même temps, Ahmed atteignait la flotte byzantine à Reggio, l'incendiait et faisait prisonnier l'amiral Nicétas et un grand nombre de personnages de marque qui furent, envoyés à El-Mehdïa.

Ahmed attaqua ensuite les villes grecques de la Calabre, les soumit au tribut et les contraignit à signer une trêve[1].

PROGRÈS DE L'INFLUENCE OMÉÏADE EN MAG'REB. — Pendant que le khalife fatemide était absorbé par la guerre de Sicile et d'Italie, le Mag'reb, à peine reconquis, demeurait livré à lui-même, et les Oméïades cherchaient par tous les moyens à y reprendre de l'influence. Les généraux Kaïcer et Modaffer, qui, nous l'avons vu, avaient été laissés comme représentants du khalife dans ces régions, prêtèrent-ils l'oreille aux émissaires d'Espagne, ou furent-ils victimes de calomnies ? Nous l'ignorons. Toujours est-il qu'El-Moëzz les fit mettre à mort comme traîtres (961).

Peu après, Sidjilmassa répudiait encore une lois la suprématie fatemide et ouvrait ses portes à un fils d'Ech-Chaker, qui se faisait reconnaître sous le nom d'El-Mostancer-l'Illah. Ainsi la dynastie des Beni-Ouaçoul reprenait le commandement des régions du sud. En 964, le nouveau souverain était mis à mort par son frère Abou-Mohammed. Ce prince, qui s'était donné le titre d'El-Moâtezz-Illah, proclama de nouveau l'autorité oméïade, dans le sud du Mag'reb, et la fit reconnaître par les tribus du haut Moulouïa.

Dans le Rif, les Edrisides étaient comblés de cadeaux par le souverain d'Espagne, qui ne négligeait rien pour les rattacher à sa cause. En même temps, El-Hakem faisait réparer et compléter les fortifications de Ceuta, où il entretenait une forte garnison[2].

---

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 259 et suiv.

2. El-Bekri, passim. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 265, t. II, p. 544, 569. Kartas, p. 125, 126.

ÉTAT DE L'ORIENT. EL-MOËZZ PRÉPARE SON EXPÉDITION. — Les Souverains de la dynastie fatemide, suivant l'exemple donné par son fondateur, n'avaient cessé d'avoir les yeux tournés vers l'Orient ; c'est sur l'Arabie qu'ils devaient régner, et il avait fallu des motifs aussi graves que la révolte d'Abou-Yezid et la nécessité de défendre le Mag'reb contre les entreprises des Oméïades, pour faire ajourner ces projets. El-Moëzz les avait à cœur, au moins autant que ses devanciers, et il faut reconnaître que, depuis longtemps, le moment d'agir n'avait paru aussi favorable.

L'empereur d'Orient, dégoûté par l'insuccès de ses tentatives en Sicile et en Italie, menacé dans la péninsule par Othon de Saxe et occupé, du reste, par ses conquêtes en Asie, tendait à se rapprocher d'El-Moëzz, et même à s'unir avec lui dans un intérêt commun. Le khalife abbasside, ayant perdu presque toutes ses provinces, était réduit à la possession de Bagdad et d'un faible rayon alentour. Les Bouïdes tenaient la Perse: les Byzantins étaient maîtres de l'Asie Mineure. Enfin, les Karmates, ces terribles sectaires[1] qui avaient ravagé la Mekke, parcouraient les provinces de l'Arabie et commençaient à en déborder. La Syrie et l'Égypte obéissaient aux Ikhchidites.

Rapprochés par un intérêt commun, El-Moëzz et Phocas conclurent, en 967, une paix qu'ils estimaient devoir être avantageuse pour chacun d'eux. Le khalife fatemide intima alors à l'émir de Sicile l'ordre de cesser toute hostilité et d'appliquer ses soins à la colonisation et à l'administration de l'île.

Libre de ce côté, l'empereur envoya toutes ses troupes en Asie. Il enleva aux Ikhchidites les places du nord de la Syrie, tandis que les Karmates envahissaient cette province par le midi. Sur ces entrefaites, Ikhchid vint à mourir (968), en laissant comme successeur un enfant de onze ans, sous la tutelle de l'affranchi Kafour. La révolte, cette compagne des défaites, éclatait partout. Les événements, on le voit, favorisaient à souhait les projets d'El-Moëzz.

Le khalife, voulant à tout prix éviter les échecs que ses aïeux avaient éprouvés dans l'est, résolut de ne se mettre en route qu'après avoir assuré, par ses précautions, la réussite de l'entreprise. Par son ordre, des puits furent creusés et des approvisionnements amassés sur le trajet que devait suivre l'armée. En même temps, comme il voulait assurer

1. Les Karrnates admettaient l'usage du vin, réduisaient les jours de jeûne à deux par an, prescrivaient cinquante prières par jour au lieu de cinq, et enfin avaient modifié à leur guise presque toutes les prescriptions de la religion musulmane.

ses derrières, Djouher fut envoyé avec une armée dans le Mag'reb. En outre des intrigues oméïades dont nous avons parlé, et qu'il fallait réduire à néant, le général fatemide avait pour mission de rétablir la paix entre les Sanhadja et les Mag'raoua, toujours rivaux. Mohammed-ben-Khazer était mort depuis quelques années, et le système des razzias avait recommencé. Djouher passa, dit-on, deux ans dans le Mag'reb et ne revint en Ifrikiya qu'après avoir tout rétabli dans l'ordre, fait rentrer les impôts et recruté une nombreuse et solide armée[1] (968).

CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR DJOUHER. — Au moment où tout était prêt pour le départ, un événement imprévu vint encore favoriser les projets d'El-Moëzz. Kafour, qui, en réalité, gouvernait depuis deux ans l'empire ikhchidite, mourut (968), et le pays demeura en proie aux factions et à l'anarchie. De pressants appels furent adressés d'Égypte au khalife. Au commencement de février 969, l'immense armée, qui ne comptait, dit-on, pas moins de cent mille cavaliers, partit pour l'Orient sous le commandement de Djouher. Le khalife, entouré de sa maison et de ses principaux officiers, vint à Rakkada faire ses adieux à l'armée et à son brave chef.

Parvenu sans encombre en Égypte, Djouher reçut, auprès d'Alexandrie, une députation de notables venus du vieux Caire pour lui offrir la soumission de la ville. Les troupes restées fidèles se trouvaient alors en Syrie (juin 967). Mais, après le départ des envoyés, un mouvement populaire s'était produit au Caire et chacun se prétendait prêt à combattre. Djouher reprit donc sa marche et, ayant rencontré l'ennemi en avant de la capitale, il le culbuta sans peine et fit son entrée au Caire le 6 juillet 969. La souveraineté des fatemides fut alors proclamée dans toute l'Égypte, en même temps que la déchéance des Ikhchidites. Ce fut en très peu de temps, et pour ainsi dire sans combattre, que le descendant du Mehdi devint maître de ce beau royaume, depuis si longtemps convoité, et pour lequel ses ancêtres avaient fait tant d'efforts stériles.

Après avoir tracé, à son camp de Fostat, le plan d'une vaste citadelle qu'il appela El-Kahera (*la Triomphante*)[2], Djouher jugea indispensable d'agir en Syrie, où les partisans de la dynastie déchue s'étaient réunis en forces assez considérables. Il y envoya un de ses généraux, le ketamien Djafer-ben-Falah, avec une partie de l'armée. Ramla, puis Damas tombèrent au pouvoir de l'armée fatemide (novembre-décembre 969).

---

1. Amari, *Musulmans de Sicile,* t. II, p. 274 et suiv. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. II, p. 344 et suiv., t. III, p, 233 et suiv., El-Kaïrouani, p. 107 et suiv.

2. C'est de ce nom qu'on a fait *Le Caire*.

Djouher s'était présenté en Égypte comme un pacificateur. Il continua ce rôle après la victoire, rétablit la marche régulière de l'administration, en plaçant partout des fonctionnaires pris parmi les Ketama et Sanhadja, et s'appliqua surtout à ne pas froisser les convictions religieuses et à maintenir les usages qui n'étaient pas contraires à la Sonna et au Koran. Il jeta, dit-on, les fondations de la fameuse mosquée El-Azhar[1].

RÉVOLTES EN AFRIQUE. ZIRI-BEN-MENAD ÉCRASE LES ZENÈTES. — Dans le Mag'reb, la cause fatemide était loin d'obtenir d'aussi brillants succès. Aussitôt après le départ de Djouher, le feu de la révolte y avait de nouveau éclaté. La rivalité qui existait entre les Mag'raoua, commandés par Mohammed-ben-el-Kheïr, petit-fils d'Ibn-Khazer, et Ziri-ben-Menad, avait été habilement exploitée par le khalife El-Hakem. Les agents oméïades avaient également réussi à exciter Djâfer-ben-Hamdoun contre Ziri, en lui faisant remarquer combien il était humiliant pour lui de voir les faveurs du souverain fatemide être toutes pour le chef des Sanhadja. Bientôt la révolte éclatait sur un autre point et, tandis que Djouher partait pour l'Égypte, un certain Abou-Djâfer se jetait dans l'Aourès, en appelant à lui les mécontents et en ralliant les débris des Nekkariens. El-Moëzz, en personne, marcha contre le rebelle, mais, à son approche, les Nekkariens se débandèrent, et Abou-Djâfer n'eut d'autre salut que dans la fuite. Le khalife, qui s'était avancé jusqu'à Bar'aï, chargea Bologguine, fils de Ziri, de poursuivre les révoltés et rentra dans sa capitale. Peu après, Abou-Djâfer faisait sa soumission.

La rivalité entre les Sanhadja et les Mag'raoua s'était transformée en un état d'hostilité permanente. Sur ces entrefaites, Mohammed-ben el-Kheïr, chef de ces derniers, contracta alliance avec les autres tribus zenètes, toutes dévouées aux Oméïades, et leva l'étendard de la révolte.

Les partisans avérés des Fatemides furent massacrés et on proclama, dans tout le Mag'reb, l'autorité d'El-Hakem. Tandis que les Mag'raoua et Zenata se préparaient à prendre l'offensive, Ziri-ben-Menad fondit sur eux à l'improviste à la tête de ses meilleurs guerriers sanhadja. Son fils Bologguine commandait l'avant-garde. Le premier moment de surprise passé, les Zenètes confédérés essayèrent de reformer leurs lignes, et un combat acharné s'engagea. Enfin les Beni-Ifrene lâchèrent pied en abandonnant les Mag'raoua. Ceux-ci, enflammés par l'exemple de leur chef, se

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 284 et suiv.

firent tuer jusqu'au dernier. Mohammed-ben-el-Kheïr, après avoir vu tomber tous ses guerriers, se perça lui-même de son épée. Les pertes des Zenètes, et surtout des Mag'raoua, lurent considérables. On expédia à Kaïrouan les têtes des principaux chefs (970). Le résultat de cette victoire fut de rétablir, pour un instant, l'autorité fatemide dans le Mag'reb[1].

MORT DE ZIRI-BEN-MENAD. SUCCÈS DE SON FILS BOLOGGUINE DANS LE MAG'REB. — El-Moëzz n'était pas sans inquiétude sur les intentions de Djâfer-ben-Hamdoun, dont la jalousie venait d'être excitée par les derniers succès de Ziri. Il le manda amicalement à sa cour ; mais le gouverneur de Mecila, craignant quelque piège, leva le masque et alla rejoindre les Zenètes, qui avaient été ralliés par El-Kheïr, fils de Mohammed-ben-Khazer[2], brûlant du désir de tirer vengeance de la mort de son père. Bientôt ces deux chefs envahirent le pays des Sanhadja, à la tête d'une armée considérable. Ziri-ben-Menad, pris à son tour au dépourvu et séparé de son fils Bologguine, rassembla à la hâte ses guerriers et marcha contre l'ennemi avec sa bravoure habituelle. Cette fois la victoire se déclara contre lui. Après un engagement sanglant, les Sanhadja commencèrent à prendre la fuite. En vain Ziri tenta de les rallier : son cheval s'étant abattu, il fut aussitôt percé de coups par ses adversaires, qui se précipitèrent sur son corps et le décapitèrent (juillet 971). Yahïa, frère de Djâfer-ben-Hamdoun, fut chargé de porter à Cordoue la tête de Ziri. On l'exposa sur le marché de la ville.

A la nouvelle de ce désastre, Bologguine accourut pour venger son père et préserver ses provinces. Il atteignit bientôt les Zenètes et leur infligea une entière défaite. Il reçut alors du khalife le diplôme d'investiture, en remplacement de son père, et l'ordre de continuer la campagne si bien commencée. A la tête d'une armée composée de guerriers choisis, Bologguine se porta d'abord dans le Zab, pour en expulser les partisans d'Ibn-Hamdoun, et s'avança jusqu'à Tobna et Biskra; puis, reprenant la direction de l'ouest, il chassa devant lui tous les Zenètes dissidents. Après un séjour à Tiharet, il se lança résolument dans le désert, où El-Kheïr et ses Zenètes avaient cherché un refuge, et les poursuivit jusqu'auprès de Sidjilmassa. Les ayant atteints, il les mit de nouveau en déroute; El-Kheïr, fait prisonnier, fut mis à mort. Quant à Djâfer, il

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 7, 149, 549, t. III, p. 234 et suiv. El-Kaïrouani, p. 125. El-Bekri, passim.

2. Nous suivons ici l'usage indigène consistant à donner le nom de l'aïeul, devenu patronymique, en supprimant celui du père.

alla demander un asile en Espagne, auprès d'El-Hakem.

Traversant alors le Mag'reb extrême, Bologguine revint vers le Rif, on les Edrisides s'étaient de nouveau déclarés les champions de la cause oméïade. El-Hacen-ben-Kennoun dut, encore une fois, changer de drapeau et jurer fidélité au khalife fatemide. Après cette courte et brillante campagne, dans laquelle les Mag'raoua et Beni-Ifrene avaient été en partie dispersés, au point qu'un certain nombre d'entre eux étaient allés chercher un refuge en Espagne, Bologguine se disposa à revenir vers l'est ; auparavant, il défendit aux Berbères du Mag'reb de se livrer à l'élève des chevaux, et, pour compléter l'effet de cette mesure, ramena avec lui toutes les montures qu'on put saisir[1].

En passant à Tlemcen, il déporta une partie de la population de cette ville et la fit conduire à Achir[2].

EL-MOËZZ SE PRÉPARE À QUITTER L'IFRIKIYA. — Pendant que la cause fatemide obtenait ces succès en Mag'reb, ses armées, habilement conduites, achevaient de détruire en Syrie la résistance des derniers partisans de la dynastie ikhchidite. Le fils de Djouher conduisit lui-même à Kaïrouan les membres de cette famille faits prisonniers. Le khalife les reçut avec une grande pompe, couronne en tête, et leur rendit la liberté.

Mais les Fatemides trouvèrent bientôt devant eux, en Syrie, des adversaires autrement redoutables ; les Karmates, sous le commandement d'El-Hassan-ben-Ahmed, avaient conquis une partie de ce pays et s'avançaient menaçants. Le général ketamien Djâfer-ben-Felah, envoyé contre eux, fut entièrement défait et perdit la vie dans la rencontre. Damas tomba aux mains des Karmates, qui marchèrent ensuite contre l'Égypte.

Les brillantes victoires remportées par les Fatemides risquaient d'être annihilées, comme effet, si une main puissante ne venait prendre le commandement dans la nouvelle conquête. Djouher pressait depuis longtemps le khalife de transporter en Égypte le siège de l'empire; mais El-Moëzz, au moment de réaliser le rêve de sa famille, hésitait à quitter cette Ifrikiya, berceau de la puissance fondée par le Mehdi. En présence des complications survenues en Syrie Djouher redoubla d'instances, et comme, en même temps, arriva à Kaïrouan la nouvelle de la pacification du

1. El-Kaïrouani, p. 127.

2. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 8, 150, 548, t. III, p. 234, 235, 255. Kartas, p. 125. El-Bekri, *Idricides*, passim.

Mag'reb par Bologguine, El-Moëzz se décida à partir pour l'Orient. Il établit son camp à Sardenia, entre Kaïrouan et Djeloula, y réunit les troupes qu'il devait emmener, et s'occupa de prendre toutes les dispositions nécessaires en vue de l'abandon définitif du pays.

La grande difficulté était de pouvoir laisser l'Ifrikiya dans des mains sûres. Afin de ne pas donner trop de puissance à son représentant, il divisa le pouvoir entre plusieurs fonctionnaires. Le Ketamien Abd-Allah-ben-Ikhelef fut nommé gouverneur de la province de Tripoli. En Sicile, la famille des Ben-el-Kelbi avait conservé le commandement ; El-Moëzz craignit que l'influence énorme dont elle jouissait la poussât à se déclarer indépendante. Il rappela de l'île le gouverneur Ahmed-ben-el-Kelbi, et chargea un affranchi, du nom d'Iaïch, de la direction des affaires. Mais, à peine celui-ci était-il arrivé, que la révolte éclatait et que le prince s'empressait d'envoyer dans l'île, comme gouverneur, Bel-Kassem-el-Kelbi. Quant au poste quasi-royal de gouverneur de l'Ifrikiya et du Mag'reb résidant à Kaïrouan, le khalife le réserva à Bologguine, fils de Ziri, dont l'intelligence et le dévouement lui étaient connus. La perception de l'impôt fut confiée à deux fonctionnaires, sous les ordres directs du khalife; le cadi et quelques chefs de la milice furent également réservés à sa nomination ; enfin, un conseil de grands officiers fut chargé d'assister Bologguine[1].

EL-MOËZZ TRANSPORTE LE SIÈGE DE LA DYNASTIE FATEMIDE EN ÉGYPTE. — Au commencement de l'automne de l'année 972, Bologguine rentra de son heureuse expédition. Le khalife l'accueillit avec les plus grands honneurs et lui accorda les titres honorifiques de Sif ed-Daoula l'épée de l'empire, et d'*Abou-el-Fetouh* (l'homme aux victoires) ; il voulut en outre qu'il prît le nom de Youçof. Lui ayant annoncé son intention de le nommer gouverneur de l'Afrique, il lui traça sa ligne de conduite, et lui recommanda surtout de ne cesser de faire sentir aux Berbères une main ferme, de ne pas exempter les nomades d'impôts, et de ne jamais donner de commandement important à une personne de sa famille, qui serait amenée à vouloir partager l'autorité avec lui. Il lui prescrivit encore de combattre sans cesse l'influence des Oméïades dans le Mag'reb et de faire son possible pour expulser définitivement leurs adhérents du pays.

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 9, 10, 549, 550. El-Kaïrouani, p. 140. Ibn-El-Athir, passim. De Quatremère, *Vie d'El-Moez*. Amari, *Musulmans de Sicile*, p. 287 et suiv.

Dans le mois de novembre 972, El-Moëzz se mit en route et fut accompagné jusqu'à Sfaks par Bologguine. Le khalife emportait, avec lui les cendres de ses ancêtres et, tous ses trésors fondus en lingots. C'était bien l'abandon définitif d'un pays que les Fatemides avaient toujours considéré comme lieu de séjour temporaire.

El-Moëzz arriva à Alexandrie dans le mois de mai 973. Le 10 juin suivant, il fit son entrée triomphale au vieux Caire (Misr) et alla fixer sa résidence au nouveau Caire (El-Kahera-el-Moëzzïa). Nous perdrons de vue, maintenant, les faits particuliers à sa dynastie en Égypte, pour ne suivre que le cours des événements accomplis en Mag'reb[1].

Ainsi les derniers souverains de race arabe ont quitté la Berbérie, car nous ne comptons plus les Edrisides dispersés et sans forces et dont la dynastie est sur le point de disparaître de l'Afrique. Partout le peuple berbère a repris son autonomie ; il n'obéit plus à des étrangers ; il va fonder de puissants empires et avoir ses jours de grandeur.

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES FATEMIDES D'AFRIQUE

Obéïd-Allah-el-Mehdi.....Janvier 910.
Abou-l'-Kacem-el-Kaïm.....3 mars 934.
Ismaïl-el-Mansour.....18 mai 946.
Maa d-el-Moëzz.....Mars 953.
Son départ pour l'Égypte.....Décembre 972.

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 10, 550. 551. El-Kaïrouani, p. 111, 124. El-Bekri, passim. Amari, *Musulmans de Sicile*, p. 287 et suiv.

CHAPITRE XII

L'IFRIKIYA SOUS LES ZIRIDES (SANHADJA). — LE MAG'REB SOUS LES OMÉÏADES

973 - 997

Modifications ethnographiques dans le Mag'reb central. — Succès des Oméïades dans le Mag'reb ; chute des Edrisides; mort d'El-Hakem. — Expéditions des Mag'raoua contre Sidjilmassa et contre les Berg'ouata. — Expédition de Bologguine dans le Mag'reb ; ses succès. Bologguine, arrêté à Ceuta par les Oméïades, envahit le pays des Barg'ouata. — Mort de Bologguine ; son fils El-Mansour lui succède. — Guerre d'Italie. Les Oméïades d'Espagne étendent de nouveau leur autorité sur le Mag'reb. Révoltes des Ketama réprimées par El-Mansour. — Les deux Mag'reb soumis à l'autorité oméïade ; luttes entre les Mag'raoua et, les Beni-Ifrene. — Puissance de Ziri-ben-Atiya ; abaissement des Beni-Ifrene. — Mort du gouverneur El-Mansour ; avènement de son fils Badis. — Puissance des gouverneurs kelbiles en Sicile. — Rupture de Ziri-ben-Atiya avec les Oméïades d'Espagne.

MODIFICATIONS ETHNOGRAPHIQUES DANS LE MAG'REB CENTRAL. — Les résultats des dernières campagnes de Djouher et de Bologguine en Mag'reb avaient été très importants pour l'ethnographie de cette contrée. Les Mag'raoua et Beni-Ifrene vaincus, dispersés, rejetés vers l'ouest, durent céder la place, dans les plaines du Mag'reb central, à leurs cousins les Ouemannou et Iloumi, qui, jusque-là, n'avaient guère fait parler d'eux. Sur les Zenétes expulsés, un grand nombre, et, parmi eux, les Beni-Berzal, allèrent se réfugier en Espagne et fournirent d'excellents soldats au khalife oméïade. D'autres se placèrent sous les remparts de Ceuta[1].

Les Sanhadja, au comble de la puissance, étendirent leurs limites et leur influence jusque dans la province d'Oran.

Un autre mouvement s'était produit dans les régions sahariennes. La grande tribu zenète des Beni-Ouacine s'avança dans le désert de la province d'Oran et se massa entre le mont Rached[2], ainsi nommé d'une de ses fractions, et le haut Moulouïa jusqu'à Sidjilmassa, prête à pénétrer, à son tour, dans le Tell[3].

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 236, 294.
2. Actuellement Djebel-Amour.
3. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 327, t. IV, p. 2, 5, 25.

Les débris des Mag'raoua, ralliés autour de la famille d'Ibn-Khazer, passèrent le Moulouïa et s'avancèrent du côté de Fès, en usurpant peu à peu les conquêtes des Miknaça[1].

SUCCÈ DES OMÉÏADES EN MAG'REB ; CHUTE DES EDRISIDES ; MORT D'EL-HAKEM. — El-Hakem voulut profiter du départ d'El-Moëzz pour regagner le terrain perdu en Mag'reb, et, tandis que le khalife fatemide s'éloignait vers l'est, une armée oméïade, commandée par le vizir Mohammed-ben-Tamlès, débarquait à Ceuta, avec la mission de châtier le prince edriside pour sa défection. Cette fois, El-Hassan, décidé à combattre, s'avança à la rencontre de ses ennemis et les défit complètement en avant de Tanger. Les débris de ces troupes, Africains et Maures d'Espagne, se réfugièrent à Ceuta et demandèrent du secours à El-Hakem. Le khalife, plein du désir de tirer une éclatante vengeance de cet affront, réunit une nouvelle et formidable armée, en confia le commandement à son célèbre général R'aleb et l'envoya en Mag'reb. Il lui recommanda, s'il ne pouvait vaincre, de savoir mourir en combattant, et lui déclara qu'il ne voulait le revoir que victorieux. Des sommes d'argent considérables furent mises à sa disposition. La campagne devait commencer par la destruction du royaume edriside.

Cependant l'edriside El-Hassan, tenu au courant de ces préparatifs, s'empressa de renfermer ce qu'il possédait de plus précieux dans sa forteresse imprenable de Hadjar-en-Necer, puis il évacua Basra, sa capitale, et se retrancha à Kçar-Masmouda, place forte située entre Ceuta et Tanger. R'aleb ne tarda pas à venir l'attaquer et, durant plusieurs jours, on escarmoucha sans grand avantage de part ni d'autre. Le général oméïade parvint alors à corrompre, à force d'or, les principaux adhérents d'El-Hassan, et celui-ci se vit tout à coup abandonné par ses meilleurs officiers et contraint de se réfugier à Hadjar-en-Necer.

R'aleb l'y suivit et entreprit le siège du *nid d'aigle*. La position défiait toute attaque et ce n'était que par un blocus rigoureux qu'on pouvait la réduire. Pour cela, du reste, des renforts étaient nécessaires, et bientôt arriva dalla le Rif une nouvelle armée oméïade, commandée par Yahïa-ben-Mohammed-et-Todjibi, général qui était investi précédemment du commandement de la frontière supérieure en Espagne. Avec de telles forces, le siège fut mené vigoureusement et il ne resta à El-Hassan d'autre parti que de se rendre à la condition d'avoir la vie sauve (octobre 973). Ainsi disparut ce qui restait du royaume edriside.

1. *Loc, cit*., t. I, p. 265, t, III, p 235.

Après la chute de Hadjar-en-Necer, R'aleb rechercha partout les derniers descendants et partisans de la dynastie d'Edris, dans le Rif et le pays des R'omara. De là, il pénétra dans l'intérieur du Mag'reb. Arrivé à Fès, il y rétablit l'autorité oméiade et laissa deux gouverneurs : l'un dans le quartier des Kaïrouanides et l'autre dans celui des Andalous. R'aleb parcourut ainsi le Mag'reb septentrional et laissa partout des représentants de l'autorité oméïade.

Après avoir rempli si bien son mandat, R'aleb nomma gouverneur général du Mag'reb Yahïa-et-Todjibi, et rentra en Espagne, traînant à sa suite les membres de la famille edriside, des prisonniers de distinction et une foule de Berbères qui avaient suivi ses drapeaux. Le khalife El-Hakem, suivi de tous les notables de Cordoue, vint au devant du général victorieux, le combla d'honneurs, et reçut avec distinction El-Hassan-ben-Kennoun et ses parents. Il fit des cadeaux à ces princes et leur assigna des pensions (septembre 971).

Peu de jours après, El-Hakem, atteint d'une grave maladie, remettait la direction des affaires de l'état à son vizir, Moushafi. Presque aussitôt, ce ministre se débarrassa des Edrisides, dont l'entretien était ruineux pour le trésor, en les expédiant vers l'Orient. On les débarqua à Alexandrie, où ils furent bien accueillis par le souverain fatemide. La maladie d'El-Hakem avait eu, en outre, pour conséquence, de redonner de l'espoir aux chrétiens du nord, et, comme la frontière avait été dégarnie de troupes, ils l'attaquèrent en différents endroits. Dans cette conjecture, le vizir n'hésita pas à rappeler d'Afrique le brave Yahïa-et-Todjibi pour l'envoyer reprendre son commandement dans le nord. Djâfer-ben-Hamdoun, chargé de le remplacer en Mag'reb, emmena avec lui pour l'assister son frère Yahïa.

El-Hakem, sentant sa fin prochaine, réunit, le 5 février 976, tous les grands du royaume et leur fit signer un acte par lequel son jeune fils Hicham était reconnu pour son successeur. Le premier octobre suivant, le khalife mourait et l'empire passait aux mains d'un mineur : c'était la porte ouverte à toutes les compétitions et, par voie de conséquence, le salut du Mag'reb[1].

Vers la même époque (975), Guillaume de Provence mettait fin à la petite république musulmane du Fraxinet. Depuis cinquante ans ces

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne,* t. III, p. 124 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 151, 556, 559. 570. Kartas, p. 125 et suiv., 140 et suiv. El-Bekri, passim. El-Marrakchi (éd. Dozy), p. 29 et suiv.

brigands répandaient la terreur en Provence, dans le Dauphiné, en Suisse, dans le nord de l'Italie et sur mer[1].

EXPÉDITIONS DES MAG'RAOUA CONTRE SIDJILMASSA ET CONTRE LES BERG'OUATA. — Arrivé en Mag'reb, à la fin de l'année 975, Djafer-ben-Hamdoun s'appliqua à apaiser les discussions qui avaient éclaté entre les Mag'raoua, Beni-Ifrene et Miknaca, et qui étaient la conséquence de la récente immigration des tribus zenétes. Pour les occuper, il permit aux Mag'raoua de tenter une expédition contre Sidjilmassa, où régnait toujours le Midraride Abou-Mohammed-el-Moatezz.

L'année suivante, un grand nombre de Mag'raoua et de Beni-Ifrene, sous la conduite d'un prince de la famille de Khazer, nommé Khazroun-ben-Felfoul ; se portèrent sur Sidjilmassa, et, après avoir défait lus troupes d'El-Moatezz, qui s'était avancé en personne contre ses ennemis, s'emparèrent de l'oasis ; El-Moatezz ayant été mis à mort, sa tête fut envoyée à Cordoue. Khazroun, qui s'était emparé de tous ses trésors, fut nommé chef du pays pour le compte du khalife d'Espagne, dont la suprématie fut proclamée dans ces contrées éloignées. Ainsi à Sidjilmassa, comme sur le cours du bas-Moulouïa, les Miknaça durent céder la place aux Zenètes-Mag'raoua, qui s'installèrent définitivement dans le Mag'reb extrême.

Quelque temps après, une querelle s'éleva entre Djafer-ben-Hamdoun et son frère Yahïa. Ce dernier vint alors, avec un certain nombre de Zenètes, se retrancher dans la ville de Basra, non loin de Ceuta, où résidait un commandant oméïade. Djafer voulait marcher contre lui ; mais, voyant ses groupes peu disposées à entreprendre une campagne dans le Rif et, en partie sur le point de l'abandonner, il les entraîna vers l'ouest, contre les Berg'ouata. Cette grande tribu masmoudienne, cantonnée au pied des versants occidentaux de l'Atlas et sur les bords de l'Océan, était devenue le centre d'un schisme religieux, qui y avait pris naissance environ un siècle et demi auparavant, à la voix d'un réformateur nommé El-Yas. Après la mort de ce *marabout*, son fils Younos avait réuni tous ses adhérents et contraint par la force ses compatriotes à accepter la nouvelle doctrine[2]. De grandes guerres avaient désolé alors le sud du Mag'reb ; deux cent quatre-vingt-sept villes avaient été ruinées. La puissance des Berg'ouata était devenue redoutable, et, plusieurs

1. Voir Raynaud. *Expéditions des Sarrasins dans le midi de la France,* pass. et Elie de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, passim.

2. Voir ci-devant. p. 238, 255.

fois, les Edrisides et les descendants de Ben-Abou-l'Afia avaient tenté, mais en vain, de réduire ces hérétiques[1].

Ce fut du nom de guerre sainte que Djâfer colora son expédition contre les Berg'ouata. Il s'avança jusqu'au cœur de leur pays, mais alors, ces indigènes, s'étant rassemblés en grand nombre, écrasèrent son armée composée de Mag'raoua et autres Zenètes ; les débris de ces troupes se refugièrent à Basra, et Djâfer rentra en Espagne. Le Vizir, qui craignait l'influence de ce général en Mag'reb, confirma, pour l'affaiblir, son frère Yahïa dans le commandement de la ville de Basra et du Rif, et n'inquiéta pas celui-ci, au sujet de sa défection qui avait été si préjudiciable à Djâfer[2].

EXPÉDITION DE BOLOGGUINE DANS LE MAG'REB ; SES SUCCÈS. — Bologguine, en Ifrikiya, suivait avec attention les événements dont le Mag'reb) était le théâtre et attendait le moment favorable pour intervenir ; mais il devait au préalable assurer sa position à Kaïrouan, et l'on ne saurait trop admirer la prudence et l'esprit politique dont le chef berbère fit preuve en cette circonstance. Son protecteur, le khalife El-Moëzz, était mort peu de temps après sou arrivée au Caire (975) et avait été remplacé par son fils El-Aziz-Nizar. Bologguine obtint de lui, en 977, la suppression du gouvernement isolé de la Tripolitaine, tel qu'il avait été établi par El-Moëzz, lors de son départ. Ainsi, le prince berbère étendit son autorité jusqu'à l'Égypte et, tranquille du côté de l'est, il put se préparer à intervenir activement en Mag'reb.

En 979, Bologguine, à la tête d'une armée considérable, partit pour les régions de l'Occident. Il traversa sans difficulté le Mag'reb central, et, ayant franchi la Moulouïa, trouva déserts les pays occupés alors par les tribus zenètes, celles-ci s'étant refugiées, à son approche, soit dans le sud, soit sous les murs de Ceuta. Il s'avança ainsi, sans coup férir jusqu'à Fès, entra en maître dans cette ville et, de là, se porta vers le sud. Ayant remonté le cours de la Moulouïa, il parvint, en chassant devant lui les Mag'raoua, jusqu'à Sidjilmassa. Cette oasis lui ouvrit ses portes. El-Kheïr-ben-Khazer, ayant été pris, fut mis à mort. Les familles de Yâla l'ifremide, d'Atiya-ben-Khazer et des Beni-Khazroun trouvèrent un refuge à Ceuta. Bologguine, laissant des officiers dans les provinces qu'il venait de conquérir, reprit la route du nord, pour y relancer les Zenètes,

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 125 et suiv. El-Bekri, *Berghouata*. Ibn-Haukal, passim.

2. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 265, t. II, p. 156, 556, 557, t. III, p. 218, 235 et suiv. Kartas, p. 140. El-Bekri, passim.

ses ennemis et les soutiens de la cause oméïade. La province de Hebet étant tombée en son pouvoir, il se disposa à marcher sur Ceuta.

BOLOGGUINE, ARRÊTÉ À CEUTA PAR LES OMÉÏADES, ENVAHIT LE PAYS DES BERG'OUATA. — Mais, pendant que ces succès couronnaient les armes du lieutenant des Fatemides, les Oméïades d'Espagne ne restaient pas inactifs. Le vizir El-Mansour-ben-Abou-Amer, qui avait supplanté, quelque temps auparavant El-Meshafi, dirigeait habilement les affaires du royaume et tenait dans une tutelle absolue le souverain Hicham II. Décidé il disputer à Bologguine la domination du Mag'reb, El-Mansour ne vit, autour de lui, aucun chef plus digne de lui être opposé que Djâfer-ben-Hamdoun, son mortel ennemi. L'ayant placé à la tête d'une armée considérable, il mit dit-on à sa disposition cent charges d'or et l'envoya en Afrique. Aussitôt après son débarquement, ce général rallia autour de lui les principaux chefs zenètes avec leurs contingents, et les fit camper aux environs de Ceuta. Bientôt, d'autres renforts, arrivés d'Espagne, portèrent l'effectif de l'armée oméïade à un chiffre considérable.

Pendant ce temps, Bologguine continuait sa marche sur Ceuta. Il s'était jeté dans les montagnes de Tétouan et y avait rencontré les plus grandes difficultés pour la marche de ses troupes. Enfin, à force de courage et de persévérance, la dernière montagne fut gravie et le gouverneur sanhadjien put voir à ses pieds la ville de Ceuta. Cet aspect, loin de le récompenser de ses peines par l'espoir d'un facile succès, le jeta dans le découragement. Un immense rassemblement était concentré sous la ville, et des convois arrivaient de toutes les directions pour ravitailler ces camps.

Attaquer à ce moment eût été insensé. Bologguine y renonça sur-le-champ ; ramenant son armée sur ses pas, il alla détruire la ville de Basra et, de là, envahit le pars des Berg'ouata, qu'il avait déjà rencontrés dans sa précédente campagne. Ces schismatiques s'avancèrent bravement à sa rencontre, sous la conduite de leur roi Abou-Mansour-Aïça. Mais les Sanhadja se lancèrent contre eux avec tant d'impétuosité qu'ils les mirent en pleine déroute après avoir tué leur chef[1].

MORT DE BOLOGGUINE. SON FILS EL-MANSOUR LUI SUCCÈDE. — L'éloignement de Bologguine avait renversé tous les

1. Ibn-Kbaldonn, *Berbères*, t. II, p. 12. 131. 557, t. III, p. 218, 236. 237. El-Bekri, *Breghouata*. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p.183.

plans de Djâfer. Bientôt les Berbères, entassés à Ceuta, manquèrent de vivres et, avec la disette, la mésintelligence entra dans le camp. Le vizir El-Mansour, qui avait besoin, en Espagne, de troupes déterminées afin d'écraser les factions adverses, en profita pour attirer dans la péninsule un grand nombre d'Africains.

Pendant ce temps, Bologguine continuait ses expéditions dans le pays des Berg'ouata. Ces farouches sectaires qui, depuis des siècles, vivaient indépendants, avaient dû se soumettre et leurs principaux chefs, chargés de fers, avaient été expédiés en Ifrikiya. Dans le cours de l'année 983, Bologguine se décida à rentrer à Kaïrouan, mais comme Ouanoudine, de la famille mag'raouienne des Beni-Khazroun, avait réussi à s'emparer de l'autorité à Sidjilmassa, il résolut de pousser d'abord une pointe dans le sud. A son approche, Ouanoudine prit la fuite. Peut-être Bologguine n'alla-t-il pas jusqu'à Sidjilmassa; sentant sans doute les atteintes du mal qui allait l'emporter, il ordonna le retour vers le nord, par la route de Tlemcen. Mais, parvenu au lieu dit Ouarekcen, au sud de cette ville, Bologguine, fils de Ziri, cessa de vivre (mai 984). Son affranchi Abou-Yor'bel envoya aussitôt la nouvelle de cette mort à El-Mansour, fils de Bologguine et son héritier présomptif, qui commandait et résidait à Achir, puis l'armée continua sa route vers l'est.

El-Mansour se rendit à Kaïrouan et reçut en route une députation des habitants de cette ville, venus pour le saluer. Il leur donna l'assurance qu'il continuerait à employer pour gouverner la voie de la douceur et de la justice. A Sabra il reçut le diplôme du khalife El-Aziz lui conférant le commandement exercé avec tant de fidélité par son père. El-Mansour répondit par l'envoi d'un million de dinars (pièces d'or) à son suzerain. Il confia le commandement de Tiharet à son oncle Abou-l'Behar et celui d'Achir à son frère Itoueft[1].

GUERRE D'ITALIE. — Pendant que le Mag'reb était le théâtre des luttes que nous venons de retracer, les émirs kelbites de Sicile, maîtres incontestés de l'île, avaient reporté tous leurs efforts sur la terre ferme. L'empereur Othon I était mort, en 973, et avait été remplacé par son fils Othon II. Ce prince, guerrier et sanguinaire, profita de l'affaiblissement de l'autorité de ses deux cousins de Constantinople, pour envahir l'Italie méridionale. Benevent et Salerne tombèrent en son pouvoir, et les

1. El-Kaïrouani, p. 131, 132. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 11, 12, 130, t. III, p. 218, 235, Kartas, p. 140. El-Bekri, passim.

empereurs ne virent d'autre chance de salut, dans cette conjoncture, que d'appeler les Musulmans.

Au printemps de l'année 982, Othon, avant reçu de nombreux renforts, entra dans les possessions byzantines à la tête d'une armée composée de Saxons, Bavarois et autres Allemands, d'Italiens des provinces supérieures el de Longobards; conduits par les grands vassaux de l'empire. Tarente, mal défendue par les Grecs, fut enlevée, ainsi que Brindes. Mais le gouverneur kelbite Abou-l'Kacem, accouru avec son armée, vient offrir le combat aux envahisseurs. Après une rude bataille dans laquelle Abou-l'Kacem trouve la mort du guerrier, l'armée allemande est en pleine déroute, laissant quatre mille morts sur le terrain. Othon, presque seul, peut à grand-peine s'enfuir sur une galère grecque. Il regagne le nord de l'Italie et meurt à Rome le 7 décembre 983.

Djaber, fils d'Abou-l'Kacem, rentra en Sicile avec un riche butin, sans poursuivre la campagne. Son élévation fut ratifiée par le khalife El-Aziz[1].

LES OMÉÏADES D'ESPAGNE ÉTENDENT DE NOUVEAU LEUR AUTORITÉ SUR LE MAG'REB. — Revenons en Mag'reb. A peine Bologguine avait-il quitté les régions du sud, que Ouanoudine, chef des Mag'raoua du sud, était rentré en maître à Sidjilmassa.

En Espagne, la révolte qui se préparait depuis longtemps contre l'omnipotence du vizir El-Mansour-ben-Abou-Amer, avait éclaté. Le célèbre général R'aleb se mit à la tête de ceux qui voulaient rendre au souverain ses prérogatives, mais il succomba dans une émeute et Ibn-Abou-Amer resta seul maître de l'autorité (981). Djâfer-ben-Hamdoun le gênait encore par son influence : il le fit assassiner (janvier 983).

Pendant ce temps, l'edriside El-Hassan-ben-Kennoun quittait l'Égypte et rentrait en Ifrikiya, avec une recommandation du khalife pour son lieutenant. Celui-ci lui donna une escorte de guerriers sanhadjiens avec lesquels il atteignit le Mag'reb (mai 984). Il entra aussitôt en relations avec les chefs des Beni-Ifrene, dont Yeddou-ben-Yâla était le prince, et conclut avec eux un traité d'alliance contre les Oméïades. Dès lors, la guerre de partisans recommença dans le Mag'reb.

Le vizir Ibn-Abou-Amer, qui venait de remporter de grands avantages dans le nord de l'Espagne, voulut mettre un terme aux succès des

1. Ibn-El-Athir, passim. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 322 et suiv. Elle de la Primaudaie, *Arabes et Normands en Sicile et en Italie*, p. 154 et suiv.

Edrisides, et, à cet effet, envoya en Afrique un certain nombre de troupes sous le commandement de son cousin Abou-el-Hakem, surnommé Azkeladja. Ce général, après avoir reçu le contingent des Magr'aoua, s'avança contre l'edriside. Aussitôt les Beni-Ifrene abandonnèrent El-Hassan, qui n'eut d'autre parti à prendre que de s'en remettre à la générosité de son vainqueur. Azkeladja promit la vie au prince edriside et l'envoya au vizir en Espagne ; mais celui-ci, au mépris de la promesse donnée, le fit mettre aussitôt à mort, et, comme il avait appris que son cousin Azkeladja avait ouvertement blâmé cet acte, il le rappela de Mag'reb et lui fit subir le même sort (oct.-nov. 985). Une sentence d'exil frappa en outre les derniers descendants de la famille d'Edris[1].

Dans la même année, Itoueft, frère d'El-Mansour, fut envoyé en expédition par celui-ci dans le Mag'reb. Il se heurta contre Ziri-ben-Atiya, chef des Mag'raoua, qui le défit complètement et le força à rétrograder au plus vite.

Le vizir Ibn-Abou-Amer nomma au gouvernement du Mag'reb Hassen-ben-Ahmed-es-Selmi, et l'envoya à Fès avec ordre de protéger les princes mag'raouiens de la famille d'Ibn-Khazer, et de les opposer aux Ifrenides qui manifestaient de plus en plus d'éloignement à l'égard de la dynastie oméïade. Le nouveau gouverneur arriva à Fès en 986 et, par son habileté et sa fermeté dans l'exécution des instructions reçues, ne tarda pas à rétablir la paix dans le Mag'reb. Ziri-ben-Atiya fut comblé d'honneurs, ce qui acheva d'indisposer Yeddou-ben-Yâla, chef des Beni-Ifrene, et le décida à lever le masque dès qu'une occasion favorable se présenterait.

RÉVOLTES DES KETAMA RÉPRIMÉES PAR EL-MANSOUR. — Tandis que l'influence fatemide s'affaiblissait de plus en plus dans le Mag'reb, les séditions intestines retenaient El-Mansour à Kaïrouan et absorbaient toutes ses forces. La grande tribu des Ketama, si honorée sous le gouvernement fatemide, en raison des immenses services par elle rendus à cette dynastie, voyait, avec la plus vive jalousie, celle des Sanhadja se substituer à elle et absorber successivement tous les emplois. Déjà un grand nombre de Ketamiens étaient partis pour l'Égypte avec El-Moëzz et s'y étaient fixés; des rapports constants s'établirent entre ces émigrés et leurs frères du Mag'reb, et ils se firent les intermédiaires de ces derniers pour présenter leurs doléances au khalife. Fatigué de leurs récriminations, El-Aziz-Nizar envoya à Kaïrouan un agent secret du nom d'Abou-l'Fahm-ben-Nasrouïa, avec mission de tout étudier par

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 201 et suiv.

lui-même. Cet émissaire fut adressé par le khalife à Youçof, fils d'Abd-Allah-el-Kateb, ancien officier de Bologguine, personnage très influent, qui avait acquis, dans ses divers emplois, une fortune scandaleuse, et dont El-Mansour n'avait osé se défaire à cause de sa puissance.

Ainsi protégé dans l'entourage même du gouverneur, Abou l'Fahm, après avoir séjourné quelque temps à Kaïrouan, gagna le pays des Ketama, ou il commença à prêcher la révolte à ces Berbères. Cependant El-Mansour, ayant été instruit de toutes ces intrigues, fit tomber Abd-Allah-el-Kateb et son fils Youçof dans un guet-apens où ils trouvèrent la mort (987). Il les frappa, dit-on, de sa propre main. Débarrassé de ces dangereux ennemis, il se disposa à combattre l'agitateur, qui avait pleinement réussi à soulever les Ketama et déjà battait monnaie en son nom.

Sur ces entrefaites, arrivèrent d'Égypte deux envoyés, apportant, de la part du khalife El-Aziz, un message par lequel il défendait à El-Mansour de s'opposer aux actes d'Abou-l'Fahm et le menaçait du poids de sa colère s'il transgressait cet ordre ; les messagers déclarèrent même que, dans ce cas, ils devraient le conduire, la corde au cou, à leur maître. Ces menaces causèrent au fils de Bologguine la plus violente indignation et curent un effet tout opposé à celui qu'on en attendait. Au lieu de se conformer aux ordres d'un suzerain qui reconnaissait si mal les services de sa famille, El-Mansour commença par séquestrer les deux officiers, puis il pressa de toutes ses forces les préparatifs de la campagne. Bientôt, il se mit en marche et vint directement enlever Mila, qu'il livra au pillage. Les Ketama avaient fui : il porta la destruction dans tous leurs villages, atteignit Abou-l'Fahm non loin de Sétif et le mit en déroute. L'agitateur chercha un refuge dans une montagne escarpée, mais il fut pris et conduit au gouverneur. El-Mansour ordonna de le mettre en pièces devant les envoyés du khalife El-Aziz, qu'il avait traînés à sa suite dans la campagne ; des esclaves nègres, après avoir dépecé le corps d'Abou-l'Fahm, le firent cuire et en mangèrent les morceaux en leur présence. Les envoyés reçurent alors licence de retourner au Caire ; ils y arrivèrent terrifiés et racontèrent à leur maître ce dont ils avaient été témoins, déclarant qu' « *ils revenaient de chez des démons mangeurs d'hommes et non d'un pays habité par des humains*[1] ».

Au mois de mai 988, El-Mansour rentra à Kairouan.

L'année suivante, un Juif, du nom d'Abou-l'Feredj, réussit encore, en se faisant passer pour un petit-fils d'El-Kaïm, à soulever les Ketama.

1. En-Nuuéïri, apud Ibn-Khaldoun, t. II, p. 14, 15.

Mais cette révolte fut bientôt étouffée par El-Mansour lui-même, qui fit mettre à mort l'imposteur et infligea de nouvelles punitions à la tribu où ce dernier avait trouvé asile. De là, il se porta à Tiharet en poursuivant son oncle Abou-l'Behar, qui venait de se déclarer contre lui ; celui-ci n'eut alors d'autre ressource que de se jeter dans les bras des Mag'raoua. El-Mansour, après être resté quelque temps à Tiharet, y laissa comme gouverneur son frère Itoueft, puis il alla à Achir recevoir la soumission de Saïd-ben-Khazroun, auquel il donna le commandement de Tobna. Il rentra ensuite à Kaïrouan (989)[1].

LES DEUX MAG'REB SOUMIS À L'AUTORITÉ OMÉÏADE ; LUTTES ENTRE LES MAG'RAOUA ET LES BENI-IFRENE. — Dans le Mag'reb, Ziri-ben-Atiya, resté seul chef des Mag'raoua, avait vu s'accroître son autorité et son influence aux dépens de Yeddou-ben-Yâla. En 987, il fut appelé à Cordoue par le vizir Ibn-Abou-Amer, qui venait de remporter sur les chrétiens de grandes victoires. Bermude, roi de Léon, avait vu jusqu'à sa capitale tomber aux mains des Musulmans et n'avait conservé que quelques cantons voisins de la mer. Le vizir fit à Ziri une réception princière.

Yeddou aurait, parait-il, été également invité à se rendre en Espagne, mais il ne jugea plus prudent d'aller se livrer aux mains de ses rivaux. Selon Ibn-khaldoun. il se serait même écrié : « *Le Vizir croit-il que l'onagre se laisse mener chez le dompteur de chevaux ?* » C'était la rupture définitive. Il leva l'étendard de la révolte (991) et débuta en attaquant et dépouillant les tribus fidèles aux Oméïades. Le gouverneur, Hassen-ben-Ahmed, réunit alors une armée à laquelle se joignirent les contingents de Ziri, rentré d'Espagne, puis il marcha contre le rebelle ; mais ce dernier avait eu le temps de rassembler un grand nombre d'adhérents, avec lesquels il vint courageusement à la rencontre de l'armée oméïade. L'ayant attaquée, il la mit en déroute. Hassen et une masse de guerriers mag'raoua restèrent sur le champ de bataille. Yeddou, marchant alors sur Fès, enleva cette ville d'assaut et étendit son autorité sur une partie des deux Mag'reb.

A l'annonce de la défaite et de la mort de son lieutenant, le vizir Ibn-Abou-Amer nomma Ziri-ben-Atiya gouverneur du Mag'reb, avec ordre de reprendre Fès et d'en faire sa capitale. Ziri s'occupa d'abord de rallier les débris de la milice oméïade, puis il appela de nouveau ses Mag'raoua à la guerre. Sur ces entrefaites, Abou-l'Behar, oncle d'El-Mansour,

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 15, t. III, p. 238, 259. El-Kaïrouani.

qui, nous l'avons vu, avait échappé à la poursuite de son neveu, vint avec un assez grand nombre d'adhérents se joindre à Ziri. Ces deux chefs attaquèrent aussitôt Yeddou-ben-Yâla et, après une campagne sanglante, dans laquelle ils prirent et perdirent deux fois Fès, ils finirent par rester maîtres du terrain, après avoir réduit Yeddou au silence.

Pendant cette guerre, Khalouf-ben-Abou-Beker, ancien gouverneur de Tiharet pour les Fatemides, et son frère Atiya, avaient achevé de détacher de l'autorité d'El-Mansour la région comprise entre les monts Ouarensenis et Oran, et y avaient fait prononcer la prière au nom du khalife oméïade. Comme ils avaient agi sous l'impulsion d'Abou-l'Behar, le vizir espagnol, pour récompenser celui-ci de ces importants résultats, dont il lui attribuait le mérite, le nomma chef des contrées du Mag'reb central et laissa à Ziri le commandement du Mag'reb extrême.

Mais, peu de temps après, Khalouf, irrité de voir que la récompense qu'il avait méritée avait été recueillie par un autre, abandonna le parti des Oméïades pour rentrer dans celui d'El-Mansour. Ziri-ben-Atiya pressa en vain Aboul-l'Behar de marcher contre le transfuge. N'ayant pu l'y décider, il se mit lui-même à sa poursuite, l'atteignit, mit ses adhérents en déroute et le tua ; Atiya put s'échapper et se réfugier, suivi de quelques cavaliers, dans le désert (novembre 991)[1].

PUISSANCE DE ZIRI-BEN-ATIYA ; ABAISSEMENT DES BENI-IFRENE. — Débarrassé de cet ennemi, Ziri, qui avait reçu à sa solde une partie de ses adhérents, expulsa tous les Beni-Ifrene de ses provinces et s'installa fortement à Fès avec ses Mag'raoua, auxquels il donna les contrées environnantes. Le refus d'Abou-l'Behar de concourir à la dernière campagne amena entre les deux chefs une mésintelligence qui se transforma bientôt en conflit. Ils en vinrent aux mains, et Abou-l'Behar, battu, se vit contraint de chercher un refuge auprès de la garnison oméïade de Ceuta. Il écrivit, de là, à la cour d'Espagne, pour demander réparation; en même temps, il envoyait un émissaire à Kaïrouan afin d'offrir sa soumission à son neveu El-Mansour. Aussi, lorsque le vizir oméïade, qui considérait ce personnage comme un homme très influent qu'il tenait à ménager, lui eut envoyé à Ceuta son propre secrétaire pour recevoir ses explications et ses plaintes, Abou-l'Behar évita de le rencontrer et, peu après, gagna le chemin de l'est.

---

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 15 et suiv., t. III, p. 220, 221, 240, 241. Kartas, p. 141, 142. El-Bekri, passim.

Aussitôt, le vizir Ibn-Abou-Amer accorda à Ziri le gouvernement des deux Mag'reb, avec ordre de combattre cet ennemi. Ziri vint alors attaquer Abou-l'Behar, lui prit Tlemcen et toute la contrée jusqu'a Tiharet, et le contraignit à la fuite. Ce chef, s'étant rendu à Kaïrouan, fut bien accueilli par son neveu El-Mansour, qui lui confia de nouveau le commandement de Tiharet.

Maître enfin, sans conteste, des deux Mag'reb, Ziri-ben-Atiya y régna plutôt en prince indépendant, qu'en représentant des khalifes de Cordoue. Après la mort de Yeddou, les Beni-Ifrene s'étaient ralliés autour de son neveu Habbous, mais bientôt ce chef avait été, à son tour, assassiné, et le commandement avait été pris par Hammama, petit-fils de Yâla, qui avait emmené les débris de la tribu dans le territoire de Salé et était venu s'implanter entre cette ville et Tedla.

En l'an 994, Ziri, qui avait pu juger par lui-même de l'inconvénient qu'offrait la ville de Fès, comme capitale, en cas d'attaque, fonda, près de l'Oued-Isli, la ville d'Oudjda, où il s'établit avec sa famille et ses trésors. En outre de la force de la position, il comptait sur les montagnes voisines pour lui servir de refuge, s'il était vaincu.

MORT DU GOUVERNEUR EL-MANSOUR. AVÈNEMENT DE SON FILS BADIS. — Quelque temps après, El Mansour mourut à Kaïrouan (fin mars 996), et fut inhumé dans le grand château de Sabra ; il avait régné treize ans. Son fils Badis, qu'il avait précédemment désigné comme héritier présomptif, lui succéda en prenant le nom d'*Abou-Menaa-Nacir-ed-Daoula*. Il confia à ses deux oncles, Hammad et Itoueft, les charges et les commandements les plus importants. Ayant reçu du Caire un diplôme confirmant son élévation, Badis se serait écrié : « Je tiens ce royaume de mon père et de mon grand-père : un diplôme ne peut me le donner, ni un rescrit me le retirer[1] ». Six mois après la mort d'El-Mansour, eut lieu celle du khalife fatemide El-Aziz. Son fils El-Hakem-bi-Amer Allah lui succéda. C'était un enfant en bas âge, que les Ketama proclamèrent sous la tutelle de l'un des leurs, Hassan-ben-Ammar, qui prit le titre d'*Ouacita ou de Amin-ed-Daoula (intermédiaire ou intendant de l'empire).*

Dans les dernières années, la cour du Caire, loin de tenir rigueur au vassal de Kairouan, avait tout fait pour resserrer les liens l'unissant à elle et empêcher une rupture trop facile à prévoir. Parmi les présents envoyés du Caire en 983 par le khalife à El-Mansour, se trouvait un éléphant

1. Baïan, t. I.

qui excita, à Kaïrouan, la curiosité publique au plus haut degré et que le gouverneur eut soin de faire figurer dans les fêtes[1].

PUISSANCE DES GOUVERNEURS KELBITES EN SICILE. — Pendant que l'Afrique était le théâtre de tous ces événements, la Sicile devenait florissante sous le commandement des émirs kelbiles. Djaber, se livrant à la débauche et ayant laissé péricliter l'état, avait été bientôt déposé par le khalife du Caire et remplacé par Djâfer-ben-Abd-Allah. Celui-ci, après avoir gouverné avec intelligence et équité, mourut en 986. Son frère et successeur, Abd-Allah, qui suivit sa voie, eut également un règne très court. Après sa mort, survenue en décembre 989, il fut remplacé par son fils Abou-l'Fetouh-Youssof. Sous l'égide de ce prince, la Sicile, soumise et tranquille, fleurit et devint le séjour favori des poètes et des lettrés.

Vers la fin du Xe siècle, les Byzantins reconquirent sans peine la Calabre et la Pouille, et placèrent le siège de leur commandement à Bari le gouverneur prit le titre de Katapan. Mais bientôt, les exactions des Grecs indisposèrent les populations qui appelèrent souvent à leur aide les Musulmans. Ainsi, les gouverneurs de Sicile se trouvaient ramenés, pour ainsi dire, malgré eux, sur cette terre d'Italie, où ils avaient combattu depuis près de deux siècles sans conserver de leurs victoires de réels avantages matériels[2].

RUPTURE DE ZIRI AVEC LES OMÉÏADES D'ESPAGNE. — Dans ces dernières années, l'Espagne avait vu une tentative du souverain légitime Hicham II, agissant sous l'impulsion de sa mère Aurore, pour reprendre le pouvoir des mains du vizir Ibn-Abou-Amer. Cette femme ambitieuse et énergique avait compté sur l'émir des Mag'raoua, le berbère Ziri-ben-Atiya, pour l'appuyer dans son dessein, au milieu d'une cour efféminée et courbée sous le despotisme. Ziri avait, en effet, soutenu les revendications du prince légitime dont il avait proclamé le nom en Afrique en même temps que la déchéance du Vizir.

Mais le chef berbère avait compté sans la hardiesse d'Ibn-Abou-Amer et l'influence qu'il exerçait sur son souverain. Celui-ci n'avait pas tardé à regretter son éclair d'énergie, et, de lui-même, s'était replacé sous le joug. Le Vizir était sorti de cette épreuve plus fort que jamais ;

1. El-Kaïrouani, p. 115, 133, 134, 135. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 15 et suiv.

2. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 330 et suiv. Elie de la Primaudaie, *Arabes et Normands de Sicile*, p. 158.

pour en donner la preuve, il commença par supprimer à Ziri tous ses subsides, puis il appela aux armes les Berbères dépossédés : Beni-Khazer, Miknaça, Azdadja, Beni-Berzal, etc. ; il en forma une armée, destinée à opérer en Mag'reb, et en confia le commandement à l'affranchi Ouadah. En même temps, il prépara une expédition contre Bermude et tous ses ennemis de la Péninsule. Cette fois, c'était la basilique de saint Jacques de Compostelle, célèbre dans toute la chrétienté, qui devait lui servir d'objectif (fin 996)[1].

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 222 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. III, p. 243, 244. El-Bekri, passim.

CHAPITRE XIII.

AFFAIBLISSEMENT DES EMPIRES MUSULMANS EN AFRIQUE, EN ESPAGNE ET EN SICILE

997 – 1045

Ziri-ben-Atiya est défait par l'oméïade El-Modaffer. — Victoires de Ziri-ben-Atiya dans le Mag'reb central. — Guerres de Badis contre ses oncles et contre Felfoul-ben-Khazroun. — Mort de Ziri-ben-Atiya; fondation de la Kalaa par Hammad. — Espagne : Mort du vizir Ben-Abou-Amer. El-Moëzz, fils le Ziri, est nommé gouverneur du Mag'reb. — Guerres civiles en Espagne ; les Berbères et les chrétiens y prennent part. Triomphe des Berbères et d'El-Mostaïn en Espagne. — Luttes de Badis contre les Beni-Khazroun ; Hammad se déclare indépendant à la Kalaa. — Guerre entre Badis et Hammad. — Mort de Badis, avènement d'El-Moëzz. — Conclusion de la paix entre El-Moëzz et Hammad. — Espagne : Chute des oméïades ; l'edriside Ali-ben-Hammoud monte sur le trône. — Anarchie en Espagne ; fractionnement de l'empire musulman. — Guerres entre les Mag'raoua et les Beni-Ifrene. — Luttes du sanhadjen El-Moëzz contre les Beni-Khazroun de Tripoli : préludes de sa rupture avec les Fatemides. — Guerres entre les Mag'raoua et les Beni-Ifrene. — Événements de Sicile et d'Italie ; chute des Kelbites. — Exploits des Normands en Italie et en Sicile ; Robert Wiscard. — Rupture entre El-Moëzz et le hammadite El-Kaïd.

ZIRI-BEN-ATIYA EST DÉFAIT PAR L'OMÉÏADE El-MODAFFER. — En rompant courageusement avec le vizir oméïade, Ziri avait peut-être beaucoup présumé de ses forces ; il se prépara néanmoins, de son mieux, à lutter contre lui. Débarqué à Tanger, le général Ouadah entra aussitôt en campagne (997). Pendant trois ou quatre mois ce fut une série d'escarmouches sans action décisive ; Ouadah parvint alors à surprendre de nuit le camp de Ziri, près d'Azila, et à s'en emparer. Le chef berbère dut opérer sa retraite vers l'intérieur, tandis que Nokour et Azila tombaient au pouvoir des troupes oméïades.

Ces succès étaient bien insignifiants aux yeux d'Ibn-Abou-Amer, et, comme Ziri avait repris l'offensive et forcé Ouadah à la retraite, le vizir se décida à envoyer dans le Mag'reb de nouvelles troupes, sous le commandement de son fils Abd-el-Malek-el-Modaffer, et vint lui-même s'établir à Algésiras, afin de surveiller de plus près le départ des renforts. L'arrivée du fils du puissant vizir en Afrique produisit le plus grand effet sur l'esprit si versatile des Berbères. De toutes parts, les chefs des tribus

entraînant une partie de leurs gens, désertèrent la cause de Ziri, pour se ranger sous les étendards oméïades.

Malgré ces défections, Ziri, dont l'âme ne se laissait pas facilement abattre, attendit l'ennemi dans la province de Tanger et se prépara, avec une armée fort nombreuse, à soutenir son choc. Quand El-Modaffer eut réuni toutes les ressources dont il pouvait disposer, il se mit en marche pour attaquer son adversaire. Celui-ci s'avança bravement à sa rencontre, et en octobre 998, les deux armées se heurtèrent au sud de Tanger. La bataille s'engagea aussitôt, acharnée et meurtrière ; longtemps, l'issue en demeura indécise ; enfin les troupes oméïades commençaient à plier, lorsque Ziri, qui se trouvait au plus fort de l'action, fut frappé de trois coups de lance par un de ses propres serviteurs, un nègre dont il avait fait tuer le frère. Le meurtrier accourut aussitôt dans les rangs ennemis porter la nouvelle de la mort de l'émir des Mag'raoua. Cependant Ziri, bien que grièvement blessé au cou, n'était pas tombé et son étendard tenait encore debout, de sorte qu'El-Modaffer ne savait ce qu'il devait croire des rapports du transfuge ou du témoignage de ses yeux. Avant alors remarqué un certain désordre parmi les Mag'raoua, il entraîna une dernière fois ses guerriers dans une charge furieuse, et parvint à mettre en déroute l'ennemi.

Les Mag'raoua et leurs alliés se dispersèrent dans tous les sens ; quant à Ziri, on le transporta tout sanglant à Fès, où se trouvait alors sa famille ; mais les habitants refusèrent de le recevoir, et ce fut avec beaucoup de peine qu'on put obtenir d'eux la remise de son harem. Ziri ne trouva de sécurité pour lui et les siens qu'en se réfugiant dans les profondeurs du désert.

Cette seule victoire rendit le Mag'reb aux Oméïades. Aussi, lorsque la nouvelle en parvint à Cordoue, le Vizir ordonna-t-il des réjouissances publiques. Il envoya ensuite à son fils El-Modaffer le diplôme de gouverneur du Mag'reb. Ce prince confia le commandement des provinces à ses principaux officiers, puis il s'occupa de faire rentrer les contributions qu'il avait frappées sur les populations rebelles. Sidjilmassa avait été évacuée par les Beni-Khazroun ; le gouverneur oméïade y envoya, pour le représenter, un officier du nom de Hamid-ben-Yezel[1].

VICTOIRES DE ZIRI-BEN-ATIYA DANS LE MAG'REB

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 244 et suiv. 257. Kartas, p. 147 et suiv. Dozy. *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 235 et suiv. El-Bekri, passim.

CENTRAL. — Lorsque Ziri-ben-Atiya fut à peu près guéri de ses blessures, il rallia autour de lui les Beni-Khazroun et autres tribus dépossédées et repartit en guerre ; mais, n'osant s'attaquer aux Oméïades, ce fut contre les Sanhadja qu'il tourna ses armes. Il envahit leur pays et mit en déroute Itoueft et Hammad, qui avaient voulu lui barrer le passage. Il vint alors assiéger Tiharet, où Itoueft s'était réfugié.

Sur ces entrefaites, les oncles de Badis, ayant à leur tête Makcen et Zaoui, deux d'entre eux, se mirent en état de révolte, et leur exemple fut suivi par leur parent Felfoul-ben-Khazroun, fils et successeur du commandant de Tobna. Itoueft, Hammad et Abou-l'Behar restèrent fidèles au gouverneur. Ces graves événements décidèrent Badis à marcher en personne contre les ennemis. En 999, il se porta sur Tiharet, débloqua cette ville et força Ziri à la retraite ; mais, en même temps, Felfoul-ben-Khazroun s'avançait vers l'est et entrait en Ifrikiya. Force fut à Badis de revenir sur ses pas pour garantir le siège de son commandement, sans avoir pu compléter sa victoire. Ziri reprit alors l'offensive, et après avoir de nouveau défait Itoueft et Hammad, s'empara de Tiharet et de Mecila, puis, se portant vers le nord, il conquit Chélif, Ténès et Oran. Dans toutes ces villes, de même qu'à Tlemcen qu'il avait conservée, il fit célébrer la prière au nom de Hicham II et de son vizir.

Encouragé par ses succès, Ziri pénétra au cœur du pays des Sanhadja et vint mettre le siège devant Achir. En même temps, il écrivit au vizir de Cordoue pour lui rendre compte de ses victoires et lui demander pardon de sa rébellion. Ceux des oncles de Badis que Ziri avait recueillis furent chargés de porter le message en Espagne. Ils y arrivèrent en l'an 1000 et furent bien reçus par Ibn-Abou-Amer ; le vizir parut oublier les fautes de Ziri ; il rappela son fils El-Modaffer, permit aux Beni-Ouanoudine de rentrer à Sidjilmassa et nomma le général Ouadah gouverneur résidant à Fès. Quant à Ziri, il lui abandonna le commandement des provinces conquises dans le Mag'reb central

GUERRES DE BADIS CONTRE SES ONCLES ET CONTRE FELFOUL-BEN-KHAZROUN. — En Ifrikiya, Felfoul-ben-Khazroun était venu mettre le siège devant Bar'aï. De là il avait, dit-on, demandé des secours en Orient au khalife fatemide, alors en froid avec le gouverneur de Kaïrouan. Celui-ci lui aurait expédié Yah'ïa-ben-Hamdoun,

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 16, 17, t. III, p. 246, 247, 260, 261. Kartas, p. 147, 148. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 237. Baïane, passim.

réfugié en Égypte depuis l'assassinat de son frère ; mais ce chef, accompagné de quelques troupes, n'aurait pu traverser le pays de Barka, occupé par la tribu hilalienne des Beni-Korra, récemment transportée de Syrie, et ainsi Felfoul serait demeuré réduit à ses propres forces.

Cependant, la panique était grande à Kaïrouan, et déjà l'on barricadait les rues pour se défendre, mais Badis, arrivant à marches forcées, obligea Felfoul à lever le siège de Bar'aï et à rétrograder vers l'ouest.

Makcen, oncle de Badis, et ses adhérents, se joignirent alors à Felfoul, et les confédérés firent une nouvelle expédition contre Tebessa, mais ils furent repoussés. Makcen resta seul avec Felfoul, ses autres frères étant allés rejoindre Ziri-ben-Atiya.

En 1001, Hammad marcha contre les rebelles, les attaqua vigoureusement et les mit en pleine déroute. Makcen et ses enfants, étant tombés aux mains du vainqueur, furent livrés par lui à des chiens affamés qui les mirent en pièces. Hammad poursuivit les fuyards jusque dans le mont Chenoua, près de Cherchel, où ils s'étaient réfugiés, et les obligea à se rendre, à la condition qu'on leur permît de passer en Espagne.

MORT DE ZIRI-BEN-ATIYA. FONDATION DE LA KALÂA PAR HAMMAD. — Au moment où Hammad obtenait ces succès, Ziri-ben-Atiya rendait le dernier soupir sous les murs de la ville d'Achir, qu'il assiégeait depuis longtemps sans succès. On dit que sa mort fut causée par les blessures que lui avait faites le nègre et qui s'étaient incomplètement guéries. Son fils El-Moëzz prit alors le commandement et offrit au gouvernement de Cordoue une forte somme d'argent, avec son fils Moannecer comme otage, pour se faire nommer gouverneur du Mag'reb.

Mais Hammad s'avançait à marches forcées, et El-Moëzz ne jugea pas prudent de l'attendre, car son ennemi culbutait tout devant lui et semblait précédé par la victoire. Achir délivrée, Hamza et Mecila rentrèrent aussi au pouvoir du général sanhadjien, qui rendit à l'empire ses anciennes limites. Il rasa un grand nombre de villes infidèles ou difficiles à défendre et vint fonder, dans les montagnes abruptes de Kiana, au nord de Mecila[1], une ville forte qu'il appela la Kalâa (le château), et qu'il peupla avec les habitants des cités détruites.

1. Les ruines de le Kalâa (Galâa, selon la prononciation locale) se voient encore dans le Djebel-Nechar, qui ferme, au nord, le bassin du Hodna.

Badis, de son côté, n'était pas resté inactif ; sans laisser de répit à Felfoul, il l'avait contraint à se jeter dans le désert. Voyant sa route coupée, le chef mag'raouien chercha un refuge dans la province de Tripoli, alors en proie à l'anarchie, car le khalife du Caire y envoyait des gouverneurs que son représentant de Kaïrouan refusait de reconnaître. Il entra en maître à Tripoli dont les habitants l'accueillirent en libérateur. Un certain nombre de Mag'raoua le rejoignirent dans cette localité[1].

La peste et la famine ravageaient alors l'Afrique et faisaient des milliers de victimes[2].

ESPAGNE: MORT DU VIZIR IBN-ABOU-AMER. EL-MOËZZ, FILS DE ZIRI, EST NOMMÉ GOUVERNEUR DU MAG'REB. — Dans le mois d'août 1002, le vizir El-Mansour-ben-Abou-Amer, qui venait de rentrer d'une dernière expédition en Castille, mourut à Medina-Céli. Le rôle qu'il a joué dans l'histoire des Musulmans d'Espagne est considérable ; par son indomptable énergie, il a retardé le démembrement de l'empire oméïade, et, par son audacieuse activité, étendu ses frontières jusqu'au cœur des pays chrétiens. Les Musulmans avaient maintenant trois capitales : Léon, Pampelune et Barcelone ; les basiliques les plus célèbres avaient été pillées ou défruites, le culte du Christ aboli. Aussi les populations chrétiennes accueillirent-elles avec un soupir de soulagement la nouvelle de la mort du terrible vizir.

Avant de mourir, Ibn-Abou-Amer avait fait venir son fils, Abdel-Malek, et lui avait fait les plus minutieuses recommandations, car il sentait bien que, malgré l'apparence de la force, son pouvoir était précaire et résultait surtout de la manière dont il l'exerçait. A son arrivée à Cordoue, El-Modaffer trouva le peuple soulevé el réclamant à grands cris son souverain. Or, Hicham II ne tenait nullement à se charger des soucis du gouvernement, et, grâce à ces dispositions, le vizir parvint assez rapidement à faire reconnaître son autorité. Suivant alors l'exemple de son père, il donna tous ses soins à la *guerre sainte*[3].

El-Modaffer avait trouvé dans sa capitale l'ambassade envoyée du Mag'reb par El-Moëzz, fils de Ziri. Il accueillit avec empressement ses propositions, qui lui laissaient plus de liberté d'action pour ses entreprises contre les chrétiens. Le général Ouadah fut rappelé par lui de Fès,

---

1. Ibn-khaldoun, L II, p. 16, 17, t. III, p. 248, 268. Kartas, p. 148. El-Bekri, passim. Ibn-el-Athir, année 386.

2, Ibn-er-Rakik, cité par les auteurs musulmans.

3. Dozv, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 238 et suiv.

et il envoya à El-Moëzz un diplôme daté d'août 1006, lui conférant le titre de gouverneur du Mag'reb pour la dynastie oméïade[1]. Sidjilmassa resta sous l'autorité particulière de Ouanoudine-ben-Kazroun.

El-Moëzz, fils de Ziri-ben-Atiya, s'établit alors à Fès et prit en main la direction des affaires.

GUERRES CIVILES EN ESPAGNE. LES BERBÈRES ET LES CHRÉTIENS Y PRENNENT PART. — El-Modaffer était parvenu à rétablir la paix en Espagne, et, sous sa direction, les affaires de l'empire musulman continuaient à être florissantes, lorsqu'il mourut subitement (octobre 1008). Il laissait un frère du nom d'Abd-er-Rahman, issu de l'union de son père avec une chrétienne, fille d'un Sancho de Navarre ou de Castille. Ce jeune homme était détesté, et on lui donnait par dérision le nom de Sanchol (le petit Sancho). Plein de présomption, il prétendait néanmoins se faire décerner le titre d'héritier présomptif, que son père et son frère n'avaient osé prendre ; aussitôt la guerre civile éclata dans la péninsule. Des ambitieux firent passer pour mort le khalife Hicham II, proclamèrent, comme son successeur ; un arrière-petit-fils d'Abd-er-Rahman III, nommé Mohammed, et ayant réuni une bande d'hommes déterminés, vinrent attaquer le palais du khalife. Ils arrachèrent facilement à ce prince son acte d'abdication ; le château de Zahira tomba ensuite au pouvoir de Mohammed, qui se fit proclamer khalife sous le nom d'*El-Mehdi-b'Illah* (le dirigé par Dieu).

Sanchol (Abd-er-Rahman), qui se trouvait à Tolède, voulut marcher à la tête de ses troupes, composées en grande partie de Berbères, contre celui qu'il appelait l'usurpateur ; mais ses soldats l'abandonnèrent. Peu après, il tombait aux mains de ses ennemis et était massacré. Son cadavre fut mis en croix à Cordoue (1009).

On croyait qu'après cette crise la tranquillité allait renaître ; malheureusement, le nouveau khalife n'avait pas les qualités nécessaires pour conserver le pouvoir dans un tel moment. Bientôt une nouvelle révolte éclata ; un petit-fils d'Abd-er-Rahman III, nommé Hicham, se fil proclamer khalife, et, soutenu principalement par les Berbères, vint attaquer El-Mehdi ; mais celui-ci, avec l'aide de la population de Cordoue, triompha de son compétiteur et le fit décapiter. En grand massacre des familles berbères suivit cette victoire.

Zaoui, oncle du gouverneur sanhadjien de Kairouan, qui s'était

1. Voir le texte de ce diplôme. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. III, p. 248, 249, 250.

précédemment réfugié en Espagne, rallia les Berbères, brûlant du désir de tirer vengeance des Cordouans, et leur fit proclamer un nouveau khalife, Soleïman, neveu du malheureux Hicham, sous le nom d'*El-Mostaïn-l'Illah* (qui implore le secours de Dieu).

Puis les Africains; conduits par ces chefs, allèrent s'emparer de Medina-Céli ; mais bientôt ils y furent bloqués et se virent réduits à implorer l'assistance de Sancho, comte de Castille. Une ambassade lui avait été envoyée par El-Mehdi dans le même but, avec l'offre de lui abandonner de nombreuses places s'il l'aidait à écraser son compétiteur. Ainsi, il avait suffi de quelques années de guerre civile pour faire perdre aux Musulmans tous les avantages qu'ils avaient obtenus sur les chrétiens par de longues années de luttes.

Le comte de Castille se prononça pour les Berbères, leur envoya un ravitaillement et vint, en personne, se joindre à eux avec ses guerriers. Les confédérés marchèrent alors sur Cordoue (juillet 1009), défirent le général Ouadah, qui avait voulu les prendre à revers, et furent bientôt en vue de la capitale. El-Mehdi sortit bravement à leur rencontre et leur offrit le combat. Il fut entièrement défait ; ses soldats furent massacrés par milliers, tandis que Ouadah regagnait la frontière du nord et que le khalife cherchait un refuge dans son palais. Voyant sa situation désespérée, El-Medhi se décida à rendre le trône à Hicham II, qu'il avait fait passer pour mort quelque temps auparavant. Mais les Berbères, victorieux, n'étaient pas gens à tomber dans ce piège; ils entrèrent en vainqueurs à Cordoue et, aidés des Castillans, mirent cette ville au pillage. Zaoui put alors enlever le crâne de son père Ziri-ben-Menad du crochet où il avait été ignominieusement suspendu, le long de la muraille du château.

El-Mehdi avait pu fuir et gagner Tolède ; ses partisans étaient encore nombreux ; Ouadah, dans le nord, était en pourparlers avec les comtes de Barcelone et d'Urgel. El-Mostaïn, ne pouvant retenir les Castillans en les récompensant, comme il s'y était engagé, par des cessions de territoire, ceux-ci regagnèrent, chargés de butin, leur province. Sur ces entrefaites, Ouadah, accompagné d'une armée catalane, commandée par les comtes Raymond et Ermengaud, opéra sa jonction avec le Mehdi à Tolède. Puis, le khalife, à la tête de toutes ses forces, marcha sur Cordoue, défit l'armée d'El-Mostaïn et rentra en maître dans sa capitale, qui fut de nouveau livrée au pillage par les Catalans (juin 1010).

Les Berbères s'étaient mis en retraite vers le sud. El-Mehdi les poursuivit, et, les ayant atteints près du confluent du Guadaira avec le Guadalquivir, leur offrit le combat. Cette fois, les Africains prirent une éclatante revanche. L'armée d'El-Mehdi fut mise en déroute et

plus de trois mille Catalans restèrent sur le champ de bataille. Les survivants de l'armée chrétienne, rentrés à Cordoue, s'v conduisirent avec une cruauté inouïe. Enfin les Catalans s'éloignèrent ; peu après, El-Mehdi tombait sous les coups des officiers slaves à son service, qui rétablirent sur le trône Hicham II, ce fantôme de khalife. Ouadah, un des chefs de la conspiration, s'adjugea le poste de premier ministre[1].

TRIOMPHE DES BERBÈRES ET D'EL-MOSTAÏN EN ESPAGNE. — Cette révolution à Cordoue ne résolvait rien, car les Berbères, victorieux, restaient dans le midi avec El-Mostaïn, et n'étaient nullement disposés à se soumettre au slave Ouadah. Celui-ci, dans cette conjoncture, se tourna de nouveau vers le comte de Castille, en implorant son secours ; mais Sancho voulut au préalable des gages, c'est-à-dire la remise entre ses mains des places conquises par Ibn-Abou-Amer, menaçant, en cas de refus, de se joindre aux Berbères. Ces conditions étaient dures ; cependant Ouadah, ayant perdu tout autre espoir de salut, se décida à les accepter. Dans le mois de septembre 1010, fut signé le traité qui rendait aux chrétiens presque toutes les conquêtes des règnes précédents.

Cependant les Berbères avaient repris la campagne ; durant l'automne et l'hiver suivants, ils répandirent dans toutes les provinces musulmanes la dévastation et la mort. Cordoue fut bloquée, et la peste vint bientôt joindre ses ravages à ceux de la guerre. Dans le mois d'octobre 1011, Ouadah fut mis à mort par les soldats révoltés. Cependant Cordoue resta encore aux mains des soldats slaves jusqu'au mois d'avril 1013. Quant aux Castillans, ils étaient rentrés, sans coup férir, en possession de leurs provinces, et ne paraissent pas s'être souciés de tenir strictement leurs promesses.

Le 29 avril, Cordoue tomba aux mains des Berbères : la plus horrible boucherie, le viol, le pillage et enfin l'incendie furent les conséquences de leur succès. Soleïman-el-Mostaïn restait enfin maître du pouvoir et obtenait du malheureux. Hicham II une nouvelle abdication. « Le triomphe des Berbères, dit M. Dozy, porta le dernier coup à l'unité de l'empire. Les généraux slaves s'emparèrent des grandes villes de l'est ; les chefs berbères, auxquels les Antirides (vizirs) avaient donné des fiefs et des provinces à gouverner, jouissaient aussi d'une indépendance complète,

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 268 et suiv. Le même, *Recherches sur l'hist. de l'Espagne*, t. I, p. 205 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 60 et suiv. 153 et suiv. El-Marrakchi (éd. Dozy), p. 29 et suiv.

et le peu de familles arabes qui étaient encore assez puissantes pour se faire valoir n'obéissaient pas davantage au nouveau khalife[1].

En Espagne comme en Afrique, l'élément berbère reprenait la prépondérance, au détriment des petits-fils des conquérants arabes.

LUTTES DE BADIS CONTRE LES BENI-KHAZROUN. HAMMAD SE DÉCLARE INDÉPENDANT A LA KALÂA. — Pendant que l'Espagne était le théâtre de ces événements, sur lesquels nous nous sommes étendus en raison de leur importance pour l'histoire de la domination musulmane dans la Péninsule, les Berbères d'Afrique votaient leur puissance s'affaiblir par l'anarchie, au moment où l'union leur aurait été si nécessaire pour résister à l'invasion hilalienne près de s'abattre sur eux.

Badis avait lutté en vain pour anéantir le royaume mag'raouien fondé à Tripoli par Felfoul-ben-Kazroun. Ce chef avait résisté avec avantage et était parvenu à conserver le pays conquis. Abandonné par le khalife fatemide du Caire, il avait proclamé la suzeraineté des Oméïades et était mort en l'an 1010. Son frère Ouerrou avait recueilli son héritage et offert sa soumission à Badis, mais bientôt la guerre avait recommencé dans la Tripolitaine et le Djerid entre lui, plusieurs de ses parents et les officiers sanhadjiens. En vain le gouverneur essaya de s'interposer et de rétablir la paix, Ouerrou conserva Tripoli et y commanda en chef indépendant.

Dans le Mag'reb central, la situation était autrement grave. Hammad, après avoir soumis la partie occidentale de l'empire sanhadjien, s'était occupé activement de la construction de sa capitale ; bientôt la Kalâa, peuplée des meilleurs artisans et ornée des richesses enlevées aux villes voisines, était devenue une cité de premier ordre. Son fondateur y commandait en roi, exerçant une autorité indépendante sur le Zab, Constantine et le pays propre des Sanhadja, avec Achir, l'ancienne capitale. D'après M. de Mas-Latrie[2], un groupe important de Berbères chrétiens contribua à former la population de la Kalâa. Des privilèges leur furent accordés pour le libre exercice de leur culte et un évêque leur fut donné plus tard par le pape Grégoire VII. Les historiens musulmans sont muets star ce point.

La jalousie de Badis, excitée par les ennemis de son oncle, qui présentaient le fondateur de la Kalâa comme visant à l'indépendance, ne tarda pas à amener entre eux une rupture. El-Moëzz, fils de Badis,

1. *Musulmans d'Espagne*, t. III, p, 212.

2. *Traités de paix et de commerce concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen âge*. T, 1, p, 52 et suiv.

venait d'être reconnu par le khalife comme héritier présomptif de son père; celui-ci invita alors son oncle Hammad à remettre au jeune prince le commandement de la région de Constantine.

Cette décision, qui cachait peu les sentiments de défiance de Badis, fut très mal accueillie par Hammad. Il y répondit par un refus formel. En même temps, il se déclara indépendant, répudia hautement la suzeraineté des Fatemides, massacra leurs partisans et fit proclamer dans les mosquées la suprématie des Abbassides. La doctrine chiaïte fut proscrite de ses états et le culte sonnite déclaré seul orthodoxe (1014)[1]. La réaction des Sonnites contre les Chiaïtes commença à se manifester dans les villes habitées par des populations d'origine arabe. L'entourage même du jeune El-Moëzz ressentit les effets de ce mouvement des esprits, le précepteur du prince étant orthodoxe. Bientôt un massacre général des Chiaïtes eut lieu en Ifrikiya[2].

GUERRE ENTRE BADIS ET HAMMAD. MORT DE BADIS. AVÈNEMENT D'EL-MOËZZ. — Prenant alors l'offensive, Hammad fit irruption en Ifrikiya, à la tête de nombreux contingents des tribus sanhadjiennes et de quelques Zenètes Ouadjidjen, Ouar'mert), et vint enlever la ville de Badja, à l'ouest de Tunis. Badis envoya contre lui son oncle Brahim ; mais celui-ci passa du côté de son frère, et le gouverneur n'eut d'autre ressource que de se mettre lui-même à la tête de ses troupes. A son approche, l'armée envahissante se débanda et Hammad se vit contraint de fuir. Il se réfugia d'une traite derrière le Chelif.

Badis le poursuivit l'épée dans les reins, entra en vainqueur à Achir, pénétra dans les hauts plateaux, reçut la soumission des tribus zenètes, telles que les Beni-Toudjine, et s'avança jusqu'au plateau de Seressou. Renforcé par un contingent de trois mille Beni-Toudjne, commandés par Yedder, fils de leur chef Lokmane, le gouverneur descendit dans la plaine, passa le Chélif et attaqua son oncle Hammad qui l'attendait dans une position retranchée.

Cette fois encore, la victoire se prononça pour Badis, une partie des adhérents de son compétiteur l'ayant abandonné et le reste avant été facilement dispersé.

Hammad se réfugia, non sans peine, dans sa Kalâa, mais Badis

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 18, 44, t. III, p. 263, 264. El-Kaïrouani, p. 136, 137.
2. Ibn-el-Athir, année 407.

ne tarda pas à venir camper dans la plaine de Mecila, et, de là, fit commencer le blocus de la capitale de son oncle. Pendant les opérations de ce siège, Badis mourut subitement dans sa tente (juin 1016). Comme la peste avait reparu en Afrique, il est possible qu'il succomba au fléau. Cet événement porta le désordre dans l'armée assiégeante composée d'éléments hétérogènes; les auxiliaires s'étant débandés, la Kalâa fut débloquée.

Les officiers proclamèrent le jeune El-Moëzz, fils de Badis, âgé seulement de huit ans, et le conduisirent à Kaïrouan pendant que son oncle Kerama essayait de couvrir Achir. Les restes de Badis furent rapportés à Kaïrouan, puis on procéda à l'inauguration de son successeur dont l'extrême jeunesse allait favoriser si bien les projets ambitieux de son grand-oncle. El-Moëzz reçut d'Orient un diplôme où le titre de *Cherf-ed-Daoula* (noblesse de l'empire) lui était donné[1].

CONCLUSION DE LA PAIX ENTRE EL-MOËZZ ET HAMMAD. — Hammad avait repris vigoureusement l'offensive ; après être rentré en possession de son ancien territoire, il vint mettre le siège devant Bar'aï. Mais il avait trop présumé de ses forces ; son neveu ayant marché contre lui le mit en déroute et le réduisit encore à la dernière extrémité (1017). Hammad s'était réfugié derrière les remparts de sa Kalâa, tandis que le vainqueur s'avançait jusqu'à Sétif ; il fit proposer à celui-ci un arrangement que le jeune El-Moëzz, bien conseillé, refusa.

Le gouverneur était rentré à Kaïrouan, mais la situation de son grand-oncle ne restait pas moins critique : abandonné de tous, sans argent, il se décida à faire une nouvelle démarche auprès de son petit-neveu et lui dépêcha en Ifrikiya son propre fils El-Kaïd, porteur de riches présents. L'ambassade fut accueillie avec de grands honneurs et, enfin, on arriva à conclure un traité de paix par lequel Hammad reçut le gouvernement du Zab et du pays des Sanhadja, avec les villes de Tobna, Mecila, Achir, Tiharet et tout ce qu'il pourrait conquérir à l'ouest. C'était la consécration du démembrement de l'empire fondé par Bologguine. El-Kaïd reçut aussi un commandement et revint à la Kalâa avec des cadeaux somptueux pour son père (1017).

ESPAGNE, CHUTE DES OMÉÏADES : L'ÉDRISIDE ALI-BEN-HAMMOUD MONTE SUR LE TRÔNE. — Pendant que ces événements

1. Ibn-el-Athir, année 403.

se passaient en Afrique, l'Espagne était le théâtre d'une nouvelle révolution. El-Mostaïn, parvenu au trône avec l'appui des Berbères et des chrétiens, n'avait aucune sympathie parmi la population musulmane espagnole ; quant aux Berbères, ils ne lui accordaient qu'une confiance relative et ne reconnaissaient, en réalité, que leurs propres chefs, parmi lesquels le sanhadjien Zaoui, gouverneur de Grenade, et l'edriside Ali-ben-Hammoud, commandant de Tanger, avaient la plus grande influence. Les Slaves, qui constituaient un élément important dans l'armée, conservaient toute leur fidélité à Hicham II, bien qu'en réalité personne ne sût s'il était encore vivant.

Khéïrane, chef des Slaves, ayant conclu une alliance avec Ali-ben-Hammoud, celui-ci traversa le détroit, à la tête de ses partisans, avec l'aide de son frère Kacem, gouverneur d'Algésiras ; après avoir rejoint les Slaves, il marcha directement sur la capitale. Zaoui se prononça aussitôt pour lui. Le 1er juillet 1016, Ali-ben-Hammoud entra en maître à Cordoue. El-Mostaïn et ses parents furent mis à mort, et, quand on eut acquis la certitude que Hicham n'existait plus, tout le monde se rallia à Ali, qui fut proclamé khalife, sous le nom d'*El-Metaoukkel-li-Dïne-Allah* (celui qui s'appuie sur la religion de Dieu). Ainsi finit la dynastie oméïade, qui régnait sur l'Espagne depuis près de trois siècles et qui avait donné à l'empire musulman de si beaux jours de gloire. Un Arabe de race, dont la famille, bien que d'origine chérifienne, était devenue berbère, et qui lui-même ne parlait que très mal l'arabe, monta sur le trône de Cordoue.

Ali avait espéré, parait-il, rendre à l'Espagne la paix et le bonheur, mais il comptait sans les factions. Kheïrane, le chef des Slaves, voulut jouer le rôle de premier ministre tout-puissant ; mais le prince edriside n'entendait nullement partager son autorité. Déçu dans ses espérances, le chef des Slaves se mit à conspirer et entraîna dans son parti ses compatriotes et les Andalous. Il fallait un khalife : on trouva un petit-fils d'Abd-er-Rhaman III, que l'on para de ce titre. Moundir, ouali de Saragosse, soutenu par son allié Raymond, comte de Barcelone, se joignit aux rebelles et, au printemps de l'année 1017, tous marchèrent contre le souverain. Ali, qui jusque là avait écarté les Berbères et résisté à leurs prétentions, se jeta dans leurs bras et, avec leur appui, triompha sans peine de ses ennemis. Dès lors, il renonça à faire le bonheur des Andalous, qui reconnaissaient si mal ses bonnes intentions ; le pays fut livré de nouveau à la tyrannie des Berbères, et le khalife donna lui-même l'exemple de l'avidité et de la cruauté, Peu de temps après, il fut assassiné

par trois Slaves, au moment où il préparait une grande expédition (17 avril 1018)[1].

ANARCHIE EN ESPAGNE; FRACTIONNEMENT DE L'EMPIRE MUSULMAN. — Ali laissa deux fils, dont l'aîné, Yahïa, était gouverneur de Ceuta, mais Kacem, frère d'Ali, avait une plus grande notoriété et ce fut lui que les Berbères proclamèrent. De leur côté, Khéïrane et Moundir élirent le petit-fils d'En-Nacer, sous le nom d'Abd-er-Rahman IV, avec le titre d'*El-Mortada* (l'agréé de Dieu). Zaoui, le sanhadjien, dont la puissance était grande, restait dans l'expectative. Les adhérents du prétendant oméïade essayèrent de 1'entraîner dans leur parti et, n'ayant pu y parvenir, marchèrent contre lui, mais ils furent défaits et, peu après, El-Mortada était assassine par ses partisans. Kacem, resté ainsi seul maître du pouvoir, essaya de rendre un peu de tranquillité à la malheureuse Espagne. Pour cela, il fit la paix avec Kheïrane et les principaux chefs slaves et andalous et leur donna le commandement de villes ou de provinces, où ils s'établirent en maîtres. Ainsi la paix ne s'obtenait que par le morcellement de l'empire musulman.

Vers cette époque (1020), Zaoui abandonna le commandement de la province de Grenade à son fils et rentra à Kaïrouan, après une absence de vingt années ; il y fut reçu avec de grands honneurs par son neveu El-Moëzz[2].

Mais bientôt, Yahïa, fils d'Ali, leva l'étendard de la révolte et, soutenu par les Berbères et les Slaves, marcha sur la capitale. Abandonné de tous, Kacem dut céder la place (août 1021). Yahïa ne tarda pas à éprouver à son tour le même revers de fortune, et Kacem remonta sur le trône (février 1023). Dès lors, la guerre devint incessante entre les Edrisides, et s'étendit jusqu'au Magr'eb où un de leurs parents, du nom d'Edris, allié à Yahïa, parvint à s'emparer de Tanger. L'Espagne se trouva encore livrée aux fureurs de la guerre civile. Yahïa, ayant triomphé une dernière fois de son oncle, le tint dans une étroite captivité; mais alors, les Cordouans, profitant de ce que Yahïa avait choisi Malaga comme résidence, proclamèrent un prince oméïade, Abd-er-Rahman V, sous le nom d'El-Mostad'hir : c'était la réaction de la noblesse arabe contre l'élément berbère. Mais cette société caduque et corrompue était

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 313 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 61, 153, 154. El-Bekri, trad. art. *Idricides*. El-Marrakchi (éd. Dozy), p. 42 et suiv.

2. Ibn-Khaldoun, t.II, p. 61, 62.

incapable de se gouverner ; bientôt une nouvelle sédition renversa El-Mostad'hir et le remplaça par El-Moktafa, sans pour cela ramener la paix, si bien que les Cordouans se décidèrent à appeler chez eux Yahïa, afin de mettre un terme à cette anarchie. Yahïa leur envoya un de ses généraux (novembrc 1025). Quelques mois après, une nouvelle émeute plaçait sur le trône de Cordoue un souverain éphémère du nom de Hicham III, appartenant à la famille oméïade[1].

GUERRES ENTRE LES MAG'RAOUA ET LES BENI-IFRENE. — Dans le Mag'reb, El-Moëzz, fils de Ziri-ben Atiya, chef des Mag'raoua, ayant voulu arracher Sidjilmassa des mains des Beni-Khazroun, qui s'étaient déclarés indépendants, avait été entièrement défait et contraint de rentrer dans Fès, après avoir perdu presque toute son armée (1026). Dès lors la puissance des Mag'raoua de Fès fut contrebalancée par celle de leurs cousins du sud. Ils se firent une guerre incessante, dont le résultat fut préjudiciable à El-Moëzz. Son adversaire, Ouanoudine, s'empara de la vallée de la Moulouïa, mit des officiers dans toutes les places fortes et vint même enlever Sofraoua, une des dépendances de Fès. En 1026, El-Moëzz cessa de vivre et fut remplacé par son cousin Hammama. Sous l'énergique direction de ce chef, les Mag'raoua se relevèrent de leurs humiliations en faisant subir de nombreuses défaites aux Beni-Khazroun de Sidjilmassa.

Les Beni-Ifrene étaient, en partie, passés en Espagne ; mais un groupe important, resté dans le Mag'reb, se réunit à Tlemcen, autour des descendants de Yeddou-ben-Yâla. Après avoir étendu de nouveau leur autorité sur le Mag'reb central, ils attaquèrent les Mag'raoua de Fès, mais sans réussir à les vaincre ; conduits par leur chef Temim, petit-fils de Yâla, ils se portèrent alors sur Salé, enlevèrent cette ville et, de là, allèrent guerroyer contre les Berg'ouata hérétiques[2].

LUTTES DU SANHADJIEN EL-MOËZZ CONTRE LES BENI-KHAZROUN DE TRIPOLI. PRÉLUDES DE SA RUPTURE AVEC LES FATEMIDES. — En Ifrikiya , la puissance du gouverneur sanhadjien continuait à décliner. Renonçant, pour ainsi dire, aux régions de l'ouest, abandonnées de fait à Hammad, El-Moëzz ne s'occupait guère que des

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 19, 62. 154. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. III, p. 351 et suiv. El-Bekri. *Idricides*.

2. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 131, t. III, p. 215, 224, 235, 257, 271. El-Bekri, passim.

Beni-Khazroun de la province de Tripoli. L'anarchie y était en permanence. Ouerrou, frère de Felfoul, étant mort en 1015, son fils Khalifa voulut prendre le commandement des Zenètes, mais ces Berbères se divisèrent, et une partie suivit les étendards de Khazroun, frère d'Ouerrou.

Après une courte lutte, celui-ci resta maître de l'autorité et entraîna ses adhérents à des incursions sur les territoires de Gabès et de Tripoli, où un gouverneur, du nom d'Abd-Allah-ben-Hacen, commandait pour El-Moëzz. En 1026, cet Abd-Allah, dont le frère venait d'être mis à mort à Kaïrouan, par l'ordre du gouverneur, livra, pour se venger, Tripoli à Khalifa, chef des Zenètes, et celui-ci, étant ainsi devenu maître de cette place, en expulsa Abd-Allah et fit massacrer tous les Sanhadja qui s'y trouvaient.

El-Moëzz, bien qu'avant été élevé dans les principes de la doctrine chiaïte, s'était rattaché è la secte de Malek et n'avait pas tardé à persécuter ses anciens coreligionnaires. A El-Mehdia, à Kaïrouan, les Chiaïtes étaient poursuivis, molestés, torturés même. Leur sang avait coulé à flots et ces mauvais traitements les avaient forcés, en maints endroits, à l'exil volontaire.

La Sicile et l'Orient avaient vu arriver ces malheureux dans le plus triste état. Cette attitude n'était rien moins que la révolte contre les khalifes d'Égypte. En vain El-Hakem, qui régnait alors, essaya de ramener à l'obéissance son représentant de Kaïrouan, en le comblant de cadeaux ; il ne réussit qu'à retarder une rupture inévitable.

Le Khalifa, de Tripoli, exploitant la situation, entra en rapports avec la cour du Caire et reçut du khalife un diplôme lui conférant le commandement de la Tripolitaine. C'était, entre les deux cours, un échange d'hostilités indirectes, prélude d'actes plus décisifs.

En 1028, Halmmad mourut à la Kalâa, et fut remplacé par son fils El-Kaïd, qui confia à ses frères les grands commandements de son empire. Les bons rapports continuèrent pendant quelque temps entre lui et son cousin de Kaïrouan, mais, de ce côté aussi, une rupture était imminente.

GUERRE ENTRE LES MAG'RAOUA ET LES BENI-IFRENE.

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 30, t. II, p. 20, 21, 45, 131, t. III, p. 266, 267. El-Kaïrouani, p. 140, 141. El-Bekri, passim. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 357 et suiv.

— A Fès, Hammama, roi des Mag'raoua, continuait à régner au milieu d'une cour brillante, et., pendant ce temps, les Beni-Ifrene, commandés par Temim, guerroyaient contre les Berg'ouata et devenaient redoutables. En 1033, ils vinrent, avec l'aide d'autres tribus zenètes, mettre le siège devant. Fès. Le chef des Mag'raoua leur livra une grande bataille sous les murs de la ville ; mais, après une lutte acharnée où tombèrent ses meilleurs guerriers, il fut entièrement défait. Les Beni-Ifrene entrèrent victorieux à Fès, qu'ils mirent au pillage. Le quartier des juifs, surtout, attira leur convoitise, car il était rempli de richesses ; les vainqueurs massacrèrent les hommes et réduisirent les femmes en esclavage.

Temim s'installa en souverain dans Fès, tandis que Hammama se réfugiait à Oudjda et s'occupait avec activité à réunir ses adhérents, afin de prendre sa revanche. Peu de temps après, il fut en mesure de commencer les hostilités et, en 1038, il arrachait sa capitale des mains des Beni-Ifrene. Ceux-ci rentrèrent dans leurs anciens territoires; Temim se retrancha à Chella[1].

Après cette victoire, Hammama se crut assez fort pour entreprendre d'autres conquêtes. A la tête d'une armée zenatienne, il se mit en marche vers l'est et envahit le territoire sanhadjien. El-Kaïd, seigneur de la Kalâa, s'avança à sa rencontre ; mais, se sentant moins fort, il n'osa pas engager le combat, et préféra employer l'intrigue et la corruption pour détourner les adhérents de son adversaire. Abandonné par son armée, Hammama n'eut bientôt d'autre parti à prendre que d'accepter la paix et de rentrer chez lui. Il mourut l'année suivante (1040), laissant le pouvoir à son fils ; mais la guerre civile divisa alors les Mag'raoua; et Fès fut, pendant de longues années, le théâtre de luttes et de compétitions dans lesquelles les forces des Mag'raoua s'épuisèrent.

ÉVÉNEMENTS DE SICILE ET D'ITALIE. CHUTE DES KELBITES. — Absorbés par l'histoire de l'Afrique et de l'Espagne, nous avons perdu de vue la Sicile et l'Italie, et il convient de revenir sur nos pas afin de passer une rapide revue des événements survenus dans ces contrées.

La Sicile, indépendante de fait sous les émirs kelbites, qui reconnaissaient pour la forme l'autorité des khalifes fatemides, profita d'une période de paix, pendant laquelle fleurirent les lettres et les arts.

1. Le Kartas donne pour date à cet événement l'année 1041. Nous adoptons la date et la leçon d'Ibn-Khaldoun qui paraissent plus probables.

Toutes les forces vives des Musulmans s'étaient reportées sur l'Italie. Les villes de Cagliari et de Pise avaient été pillées par les Sarrasins (1002). En 1004, le doge de Venise, P. Orseolo, vint au secours de Bari, assiégée par le renégat Safi, et força les Musulmans à la retraite. En 1005, les Pisans remportèrent l'importante bataille navale de Reggio. En 1009, les Musulmans, prenant leur revanche, s'emparèrent de Cosenza.

En 1015, une expédition musulmane assiégeait Salerne, et cette ville, pour éviter de plus grands maux, se disposait à accepter les exigences des Arabes, lorsque quarante chevaliers normands revenant de Terre sainte, qui se trouvaient de passage dans la localité, scandalisés de voir des chrétiens ainsi malmenés par des infidèles, entraînèrent à leur suite quelques hommes de cœur el forcèrent les Musulmans à se rembarquer, après avoir pillé leur camp. Refusant ensuite toutes les offres qui leur étaient faites, ils continuèrent leur chemin. Mais le prince de Salerne les fit accompagner par un envoyé chargé de ramener des champions de leur pays, en les attirant par les promesses les plus séduisantes.

Le caïd de Sicile, Youssof-el-Kelbi, ayant été frappé d'hémiplégie, avait résigné quelque temps auparavant le pouvoir entre les mains de son fils Djâfer, qui avait reçu d'El-Hakem l'investiture, avec le titre de *Seïf-ed-Daoula*. En 1015, Ali, frère de Djâfer, appuyé par les Berbères, se mit en état de révolte, mais il fui vaincu et tué par son frère, qui expulsa une masse de Berbères de l'île. Djâfer, vivant dans le luxe, abandonna la direction des affaires à l'Africain Hassan, de Bar'aï, et ce ministre, pour subvenir aux dépenses de son maître, ne trouva rien de mieux que d'augmenter les impôts, en percevant le cinquième sur les fruits, alors que les terres étaient déjà grevées d'une taxe foncière. Il en résulta une révolte générale (mai 1019). Djâfer fut déposé, transporté en Égypte et remplacé par son frère Ahmed-ben-el-Akehal.

Le nouveau gouverneur, après avoir rétabli la paix en Sicile, entreprit des expéditions en Italie. L'empereur Basile, qui avait tenu sous le joug les Musulmans d'Orient, les Russes et les Bulgares, se prépara, malgré ses soixante-huit ans, à faire une descente en Sicile. Son aide de camp Oreste le précéda avec une nombreuse armée et, chassa de Calabre tous les Musulmans ; il attendait l'empereur pour passer en Sicile lorsque celui-ci mourut (décembre 1025).

Averti du péril qui menaçait la Sicile, El-Moëzz offrit son aide à El-Akehal, qui l'accepta. Mais la flotte envoyée d'Afrique fut détruite par une tempête (1026). Oreste, débarqué en Sicile, ne sut pas tirer parti des circonstances ; il laissa affaiblir son armée par la maladie et,

lorsque les Musulmans attaquèrent, il se trouva hors d'état de leur résister.

Toutes les tentatives tournaient au profit des Musulmans. Les flottes combinées d'El-Moëzz et d'El-Akehal sillonnèrent alors les mers du Levant et allèrent porter le ravage sur les côtes d'Illyrie, des îles de la Grèce, des Cyclades et de la Thrace. Mais, dans la Méditerranée, les chrétiens, oubliant leurs dissensions particulières, s'unissaient partout pour combattre l'influence musulmane. C'est ainsi que les Pisans, aidés sans doute des Génois, armèrent en 1034 une flotte imposante et effectuèrent une descente en Afrique. Bône, objectif de l'expédition, fut prise et pillée par les chrétiens. En 1035, la cour de Byzance envoya des ambassadeurs à El-Moëzz pour traiter de la paix. Sur ces entrefaites, une révolte éclata en Sicile contre El-Akehal, qui avait voulu encore augmenter les impôts pour subvenir aux frais de la guerre. La situation devenant périlleuse, ce prince se hâta de faire la paix avec l'empire et d'accepter le titre de *maître*, qui impliquait une sorte de vasselage; il demanda alors des secours aux Byzantins, tandis que les rebelles appelaient à leur aide El-Moëzz.

Le gouverneur de Kaïrouan leur envoya son propre fils Abd-Allah, avec trois mille cavaliers et autant de fantassins. En 1036, Léon Opus, qui commandait en Calabre, passa en Sicile pour secourir le nouveau vassal de l'empire et défit l'armée berbère ; mais, craignant des embûches, il ne profita pas de sa victoire et rentra en Italie, accompagné de quinze mille chrétiens qui avaient suivi sa fortune. Bientôt. El-Akehal fut assassiné, et Abd-Allah resta seul maître de l'autorité[1].

EXPLOITS DES NORMANDS EN ITALIE ET EN SICILE. ROBERT WISCARD. — Nous avons vu que le prince de Salerne, enthousiasmé des exploits des Normands, avait député une ambassade pour décider leurs compatriotes à lui prêter l'appui de leurs bras. Son appel fut entendu, et bientôt une petite compagnie d'aventuriers normands arriva en Italie, sous la conduite d'un certain Drengot (1017). Présentés au pape Benoît VIII, ils furent encouragés parle pontife à lutter contre les Byzantins, qui se rendaient odieux par leur tyrannie et dont l'ambition portait ombrage à tous les souverains de l'Italie centrale. Après avoir, tout d'abord, infligé aux Grecs des pertes sensibles, les Normands ressentirent à leur tour les effets de la fortune adverse et furent cruellement

1. Amari, *Musulmans de Sicile,* t. II, p. 341 et suiv. Elie de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, p. 159 et suiv.

éprouvés par le fer de l'ennemi. Le katapan Boïannès les expulsa de toutes leurs conquêtes et rétablit l'autorité de l'empire jusque sur l'Apulie. Le pape Benoît VIII appela alors à son aide l'empereur Henri II, qui envahit l'Italie à la tête d'une nombreuse armée ; les Normands se joignirent à lui et l'aidèrent à triompher des Grecs. Mais bientôt l'armée allemande reprit la route de son pays, et les Normands demeurèrent livrés à eux-mêmes sans ressources, et se virent forcés de vivre de brigandage et d'offrir leurs bras aux princes ou aux républiques qui voudraient bien les employer.

Sur ces entrefaites, arriva de Normandie une nouvelle troupe commandée par de braves chevaliers, fils d un homme noble des environs de Coutances, nommé Tancrède de Hauteville, qui, à défaut d'autre patrimoine, avait donné à ses douze fils l'éducation militaire de son temps. C'était un puissant renfort que de tels hommes, et, comme la guerre venait d'éclater entre le prince de Salerne et celui de Capoue, ils trouvèrent immédiatement à s'employer. Plus tard, ils s'attachèrent aux uns et aux autres avec des chances diverses.

Vers 1036, le général Georges Maniakès débarqua en Italie à la tête d'une armée byzantine considérable ; il réussit à s'adjoindre les Normands du comté de Salerne et passa en Sicile (1038). Débarqués à Messine, les chrétiens ne tardèrent pas à rencontrer les Musulmans ; ils les mirent en déroute, après un rude combat, dans lequel Guillaume *Bras de fer*, un des fils de Tancrède, fit des prodiges de valeur il la tête des Normands. Messine capitule; puis on assiège Rameuta, où les Musulmans ont concentré leurs forces. Maniakès triomphe sur tous les points. Les chrétiens mettent alors le siège devant Syracuse mais cette ville résiste avec énergie. Abd-Allah reçoit des renforts d'Afrique et porte son camp sur les plateaux de Traïana, au nord de l'Etna. Mais l'habile Maniakès, secondé par les Normands, met encore une fois en déroute les Musulmans.

Sur ces entrefaites, une brouille étant survenue entre Maniakès et le Lombard Ardoin, qui avait le commandement de la compagnie normande, ce chef ramena ses hommes en Italie et appela le peuple aux armes contre les Byzantins. Cependant Syracuse était tombée aux mains du général grec, et bientôt il allait achever la conquête de toute l'île, lorsque, par suite d'intrigues, il fut rappelé en Orient et jeté dans les fers. La révolte éclata dans la Pouille sous l'impulsion des Normands ; une partie des troupes impériales furent rappelées de Sicile et les Musulmans respirèrent.

En 1040, les Musulmans se lancent également dans la rébellion, et Abd-Allah, après avoir vu tomber la plupart de ses adhérents, est contraint de rentrer à Kairouan, en abandonnant la Sicile à son compétiteur Simsam, frère d'El-Akehal. Les Byzantins sont bientôt expulsés de l'île (1042). Mais la Sicile se divise en un grand nombre de principautés indépendantes, obéissant à des officiers d'origine diverse, souvent obscure.

En Italie, les Normands avaient obtenu de grands succès et conquis un vaste territoire dont ils s'étaient partagé les villes. Amalfi, neutralisée, devint la capitale de ce petit royaume, et Guillaume en fut nommé chef, sous le nom de comte de la Pouille. Mais en 1042, Maniakès, qui avait recouvré la liberté, reparut en Italie, et, comme toujours, la victoire couronna ses armes. Par bonheur pour les Normands, il se fit proclamer empereur et passa en Grèce, où il fut tué par surprise. La ligue normande acquit dès lors une grande puissance. A la mort de Guillaume, survenue en 1046, les frères de Hauteville se disputèrent sa succession, et la ligue fut rompue. Le plus jeune d'entre eux, nommé Robert, arrivé depuis peu en Italie, avant trouvé tous les bons postes occupés, se distingua par sa hardiesse et les ressources de son esprit; il reçut pour cela le surnom de *Wiscard* ou Guiscard (fort et prudent). Après avoir guerroyé avec succès en Calabre, il se forma un groupe de compagnons dévoués et courageux. Nous verrons avant peu quel parti il en tira.

Quelques années plus tard, les forces combinées de Gènes, de Pise et du Saint-Siège parviennent à expulser les Musulmans de la Sardaigne (1050). Cette île obéissait aux émirs espagnols et la lutte avait duré de longues armées

RUPTURE ENTRE EL-MOËZZ ET LE HAMMADITE EL-KAÏD. — Pendant que l'Italie et la Sicile étaient le théâtre de ces événements, une rupture, depuis longtemps imminente, éclatait entre El-Moëzz et son parent El-Kaïd, de la Kalâa, qui s'était rendu entièrement indépendant du gouverneur de Kaïrouan. Par esprit d'opposition, El-Kaïd refusait en outre de suivre El-Moëzz dans son hostilité contre les khalifes du Caire.

Le gouverneur, s'étant mis à la tête de ses troupes, vint lui-même assiéger la Kalâa ; mais cette place, par sa forte position, défiait toute

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 367 et suiv. Elie de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, p. 166 et suiv. De Mas Latrie, *Traités de paix*, etc., p. 21 et suiv.

surprise. Aussi, après l'avoir tenue longtemps bloquée, El-Moëzz se décida-t-il il signer avec El-Kaïd une sorte de trêve. Il leva le siège, mais au lieu de rentrer en Ifrikiya, il alla guerroyer du côté d'Achir (1042-43).

Comme en Sicile, comme en Espagne, la désunion des Musulmans d'Afrique, en paralysant leurs forces, allait avoir les conséquences les plus graves et favoriser l'arrivée d'un nouvel élément ethnographique[1].

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 20 et 46.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

Préface…….....III

Système adopté pour la transcription des noms arabes…….....VI

Introduction : description physique et géographique de l'Afrique septentrionale….....IX

Divisions géographiques adoptées par les anciens….....XVI

Divisions géographiques adoptées par les Arabes….....XIX

Ethnographie. — Origine et formation du peuple berbère….....XXI

PREMIÈRE PARTIE

PÉRIODE ANTIQUE

Jusqu'à 642 de l'ère chrétienne

CHAPITRE Ier. — *Période Phénicienne* (1100 - 268 av. J.-C)….....1

Temps primitifs….....1
Les Phéniciens s'établissent en Afrique….....2
Fondation de Cyrène par les Grecs.....…3
Données géographiques d'Hérodote.....…3
Prépondérance de Karthage….....4
Découvertes de l'amiral Hannon.....…5
Organisation politique de Karthage.....6
Conquêtes de Karthage dans les îles et sur le littoral de la Méditerranée….....6
Guerres de Sicile….....7
Révolte des Berbères….....8
Suite des guerres de Sicile.....…8
Agathocle, tyran de Syracuse. — Il porte la guerre en Afrique….....9
Agathocle évacue l'Afrique….....11
Pyrrhus, roi de Sicile. — Nouvelles guerres dans cette île…11
Anarchie en Sicile….....12

CHAPITRE II. — *Première guerre punique* (268 - 220)….....13

Causes de la première guerre punique….....13
Rupture de Rome avec Karthage….....14
Première guerre punique….....14
Succès des Romains en Sicile….....15
Les Romains portent la guerre en Afrique….....16
Victoire des Karthaginois à Tunis ; les Romains évacuent l'Afrique…....17
Reprise de la guerre en Sicile….....18
Grand siège de Lilybée….....19
Bataille des îles Egates ; fin de la première guerre punique….....20
Divisions géographiques adoptées par les Romains….....21
Guerre des mercenaires….....22
Karthage, après avoir établi son autorité en Afrique, porte la guerre en Espagne….....24
Succès des Karthaginois en Espagne….....25

CHAPITRE III. — *Deuxième guerre punique* (220 – 201)….....27

Hannibal commence la guerre, d'Espagne. Prise de Sagonte.....27
Hannibal marche sur l'Italie….....28
Combat du Tessin ; batailles de le Trébie et de Trasimène….....29
Hannibal au centre et dans le midi de l'Italie ; bataille de Cannes….....31
Conséquences de la bataille de Cannes. — Énergique résistance de Rome….....32
La guerre en Sicile….....33
Les Berbères prennent part à la lutte. Syphax et Massinissa.....….34
Guerre d'Espagne….....34
Campagne d'Hannibal en Italie….....35
Succès des Romains en Espagne et en Italie; bataille du Métaure….....36
Événements d'Afrique ; rivalité de Syphax et de Massinissa….....37
Massinissa, roi de Numidie….....38
Massinissa est vaincu par Syphax….....38
Événements d'Italie ; l'invasion de l'Afrique est résolue….....39
Campagne de Scipion en Afrique….....40
Syphax est fait prisonnier par Massinissa….....41
Bataille de Zama….....41
Fin de la deuxième guerre punique; traité avec Rome….....42

CHAPITRE IV. — *Troisième guerre punique* (201 - 146).....…44

Situation des Berbères en l'an 201.....…44

Hannibal, dictateur de Karthage; il est contraint de fuir. Sa mort.....45
Empiètements de Massinissa….....46
Prépondérance de Massinissa….....46
Situation de Karthage….....47
Karthage se prépare à la guerre contre Massinissa.....48
Défaite des Karthaginois par Massinissa….....48
Troisième guerre punique….....49
Héroïque résistance de Karthage….....50
Mort de Massinissa….....51
Suite du siège de Karthage….....52
Scipion prend le commandement des opérations….....52
Chute de Karthage….....54
L'Afrique province romaine….....55

CHAPITRE V. — *Les rois Berbères vassaux de Rome* (146 - 89)….....57

L'élément latin s'établit en Afrique….....57
Règne de Micipsa….....58
Première usurpation de Jugurtha….....58
Défaite et mort d'Adherbal….....59
Guerre de Jugurtha contre les Romains….....60
Première campagne de Metellus contre Jugurtha….....62
Deuxième campagne de Metellus….....63
Marius prend la direction des opérations….....64
Chute de Jugurtha….....66
Partage de la Numidie.....67
Coup d'œil sur l'histoire de la Cyrénaïque; cette province est léguée à Rome….....68

CHAPITRE VI. — *L'Afrique pendant les guerres civiles* (89 - 46)….....71

Guerre entre Hiemsal et Yarbas….....71
Défaite des partisans de Marius en Afrique; mort de Yarbas….....71
Expéditions de Sertorius en Maurétanie….....72
Les pirates africains châtiés par Pompée.....73
Juba I successeur de Hiemsal. — Il se prononce pour le parti de Pompée.....74
Défaite de Curion et des Césariens par Juba….....75
Les Pompéiens se concentrent en Afrique après la bataille de Pharsale….....76
César débarque en Afrique….....77
Diversion de Sittius et des rois de Maurétanie….....78
Bataille de Thapsus, défaite des Pompiens….....79

Mort de Juba. — La Numidie orientale est réduite en province Romaine….....80
Chronologie des rois de Numidie….....81

CHAPITRE VII. — *Les derniers rois Berbères* (46 avant J.-C. — 43 après J.-C.)….....83

Les rois maurétaniens prennent parti dans les guerres civiles….....83
Arabion rentre en possession de la Sétifienne….....83
Lutte entre les partisans d'Antoine et ceux d'Octave….....84
Arabion se prononce pour Octave….....84
Arabion s'allie à Lélius lieutenant d'Antoine ; sa mort….....86
L'Afrique sous Lépide….....86
Bogud II est dépossédé de la Tingitane. Bokkus III réunit toute la Maurétanie sous son autorité….....87
La Berbérie rentre sous l'autorité d'Octave….....87
Organisation de l'Afrique par Auguste….....88
Juba II roi de Numidie….....89
Juba roi de Maurétanie….....90
Révolte des Berbères….....90
Mort de Juba ; Ptolémée lui succède….....92
Révolte des Tacfarinas….....92
Assassinat de Ptolémée….....94
Révolte d'Ædémon. La Maurétanie est réduite en province Romaine…..94
Division et organisation administrative de l'Afrique romaine….....95
Chronologie des rois de Maurétanie….....99

CHAPITRE VIII. — *L'Afrique sous l'autorité Romaine* (43 - 297)….....100

État de l'Afrique au Ier siècle ; productions, commerce, relations….....100
État des populations.....102
Les gouverneurs d'Afrique prennent part aux guerres civiles….....103
L'Afrique sous Vespasien….....104
Insurrection des Juifs de la Cyrénaïque….....105
Expéditions en Tripolitaine et dans l'extrême sud….....105
L'Afrique sous Trajan….....106
Nouvelle révolte des Juifs….....107
L'Afrique sous Hadrien ; insurrection des Maures….....107
Nouvelles révoltes sous Antonin, Marc-Aurèle et Commode, 138-190….....109
Les empereurs africains : Septime Sévère….....110
Progrès de la religion chrétienne en Afrique; premières persécutions….110
Caracalla, son édit d'émancipation….....112

Macrin et Elagabal….....112
Alexandre Sévère….....113
Les Gordiens ; révolte de Capellien et de Sabianus….....113
Période d'anarchie; révoltes en Afrique….....115
Persécutions contre les chrétiens….....116
Période des trente tyrans….....116
Dioclétien; révolte des Quinquégentiens….....117
Nouvelles divisions géographiques de l'Afrique….....118

CHAPITRE IX. — *L'Afrique sous l'autorité Romaine (Suite)*. (297 - 415)…..120

État de l'Afrique à la fin du IIIe siècle….....120
Grandes persécutions contre les chrétiens….....121
Tyrannie de Galère en Afrique….....122
Constantin et Maxence, usurpation d'Alexandre….....123
Triomphe de Maxence en Afrique ; ses dévastations.....….124
Triomphe de Constantin….....124
Cessation des persécutions contre les chrétiens ; les Donatistes ; schisme d'Arius….....125
Organisation administrative et militaire de l'Afrique par Constantin….128
Puissance des Donatistes. Les Circoncellions….....129
Les fils de Constantin ; persécution des Donatistes par Constant….....131
Constance et Julien ; excès des Donatistes.....….131
Exactions du comte Romanes….....132
Révolte de Firmus….....133
Pacification générale….....135
L'Afrique sous Gratien, Valentinien II et Théodose….....136
Révolte de Gildon….....136
Chute de Gildon….....137
L'Afrique sous Honorius….....138

CHAPITRE X. — *Période Vandale* (415-531)….....140

Le christianisme en Afrique au commencement du Ve siècle….....140
Boniface gouverneur d'Afrique ; il traite avec les Vandales.....….142
Les Vandales envahissent l'Afrique….....143
Lutte de Boniface contre les Vandales….....144
Fondation de l'empire vandale….....145
Nouveau traité de Genséric avec l'empire; organisation de l'Afrique Vandale….....146
Mort de Valenthinien III ; pillage de Rome par Genséric.....….147
Suite des guerres des Vandales….....148
Apogée de la puissance de Genséric ; sa mort.....149

Règne de Hunéric ; persécutions contre les catholiques….....150
Révolte des Berbères….....151
Cruautés de Hunéric….....151
Concile de Karthage ; mort de Hunéric….....152
Règne de Goudamond.....…152
Règne de Trasamond.....…153
Règne de Hildéric…….....154
Révoltes des Berbères ; usurpation de Gélimer….....154

CHAPITRE XI. — *Période Byzantine* (531 - 642)…156

Justinien prépare l'expédition d'Afrique.156
Départ de l'expédition. Bélisaire débarque à Caput-Vada……157
Première phase de la campagne.158
Défaite des Vandales conduits par Ammatas et Gibamond….159
Succès de Bélisaire. Il arrive à Karthage…..160
Bélisaire à Karthage……161
Retour des Vandales de Sardaigne. Gélimer marche sur Karthage…..162
Bataille de Tricamara…..163
Fuite de Gélimer……164
Conquêtes de Bélisaire…..164
Gélimer se rend aux Grecs…..165
Disparition des Vandales d'Afrique……166
Organisation de l'Afrique byzantine ; état des Berbères…..167
Luttes de Salomon contre les Berbères…..168
Révolte de Stozas…..169
Expéditions de Salomon……171
Révolte des Levathes ; mort de Salomon……172
Période d'anarchie……173
Jean Troglita gouverneur d'Afrique ; il rétablit la paix……174
État de l'Afrique au milieu du VIe siècle……175
L'Afrique pendant la deuxième moitié du VIe siècle…..176
Derniers jours de la domination byzantine…..177
Appendice : Chronologie des rois Vandales…..178

DEUXIÈME PARTIE

PÉRIODE ARABE ET BERBÈRE

641 — 1045

CHAPITRE I. — *Les Berbères et les Arabes*….....179

Le peuple berbère ; mœurs et religion….....179
Organisation politique….....180
Groupement des familles de la race…….....181
Division des tribus berbères….....182
Position de ces tribus…….....187
Les Arabes; notice sur ce peuple….....189
Mœurs et religions des Arabes antéislamiques….....190
Mahomet ; fondation de l'islamisme….....192
Abou Beker, deuxième khalife; ses conquêtes….....193
Khalifat d'Omar conquête de l'Égypte….....193

CHAPITRE II. — *Conquête Arabe* (641-709)….....194

Campagnes de Amer en Cyrénaïque et en Tripolitaine.....194
Le Khalife Othman prépare l'expédition de l'Ifrikiya….....195
Usurpation du patrice Grégoire. Il se prépare à la lutte….....196
Défaite et mort de Grégoire….....197
Les Arabes traitent avec les Grecs et évacuent l'Ifrikiya….....198
Guerres civiles en Arabie….....199
Les Kharedjites ; origine de ce schisme.....200
Mort d'Ali ; triomphe des Oméïades….....201
État de la Berbérie ; nouvelles courses des Arabes….....202
Suite des expéditions arabes en Mag'reb….....202
Okba gouverneur de Ifrikiya ; fondation de Kaïrouan….....203
Gouvernement de Dinar Abou-el-Mohadjer….....204
2e gouvernement d'Okba ; sa grande expédition en Mag'reb….....205
Défaite de Tehouda ; mort d'Okba….....206
La Berbérie sous l'autorité de Koçéïla….....208
Nouvelles guerres civiles en Arabie….....208
Les Kharedjites et les Chïaïtes….....209
Victoire de Zohéïr sur les Berbères ; mort de Koçéïla….....210
Zobéïr évacue l'Ifrikiya….....211
Mort du fils de Zobéïr ; triomphe d'Abd-el-Malek.....211
Situation de l'Afrique ; la Kahéna….....212

Expédition de Haçane en Mag'reb. Victoire de la Kahéna….....213
La Kahéna reine des Berbères ; ses destructions.....….214
Défaite et mort de la Kahéna….....215
Conquête et organisation de l'Ifrikiya par Haçane….....216
Mouça-ben-Nocéïr achève la conquête de la Berbérie….....217

CHAPITRE III. — *Conquête de l'Espagne. Révolte : Kharedjite* (709 - 750)….....219

Le comte Julien pousse les Arabes à la conquête de l'Espagne.....….219
Conquête de l'Espagne par Tarik et Mouça….....220
Destitution de Mouça….....222
Situation de l'Afrique et de l'Espagne….....222
Gouvernment de Mohanuned-ben-Yezid….....224
Gouvernement d'Ismaïl-ben-Abd-Allah….....224
Gouvernement de Yezid-ben-Abou-Moslem ; il est assassiné….....225
Gouvernement de Bichr-ben-Safouane….....226
Gouvernement d'Obéïda-ben-Abd-Er-Rahman….....226
Incursions des Musulmans en Gaule ; bataille de Poitiers….....227
Despotisme et exactions des Arabes….....229
Révolte de Meicera, soulèvement général des Berbères….....230
Défaite de Koltoum à l'Oued-Sebou.....….231
Victoires de Hendhala sur les Kharedjites de l'Ifrikiya….....232
Révolte de l'Espagne ; les Syriens y sont transportés.....….234
Abd-er-Rahman-ben-Habib usurpe le gouvernement de Ifrikiya….....236
Chute de la dynastie oméïade : établissement de la dynastie abbasside….....237

CHAPITRE IV. — *Révolte Kharedjite. Fondations de royaumes indépendants* (750 - 772)….....238

Situation des Berbères du Mag'reb au milieu du VIIIe siècle….....238
Victoire de Abd-er-Rahman ; il se déclare indépendant.....….239
Assassinat de Abd-er-Rahman….....239
Lutte entre El-Yas et El-Habib….....240
Prise et pillage de Kaïrouan par les Ourfeddjouma….....242
Les Miknaca fondent un royaume à Sidjilmassa….....243
Guerres civiles en Espagne….....243
L'Oméiade Abd-er-Rahman débarque en Espagne….....244
Fondation de l'empire oméïade d'Espagne….....244
Les Ourfeddjouma sont vaincus par les Eïbadites de l'Ifrikiya….....245
Défaites des Kharedjites par Ibn Achath….....246
Ibn-Achath rétablit à Kaïrouan le siège du gouvernement….....247

Fondation de la dynastie rostemide à Tiharet….....248
Convernement d'El-Ar'leb-ben-Salem….....248
Gouvernement d'Omar-ben-Hafs dit Hazarmed….....249
Mort d'Omar. Prise de Kaïrouan par les kharedjites.....251

CHAPITRE V. — *Derniers Gouverneurs Arabes* (772 - 800)….....253

Yezid-ben-Hatem rétablit l'autorité arabe en Ifrikiya….....253
Gouvernement de Yezid-ben-Hatem.....….254
Les petits royaumes berbères indépendants….....…255
L'Espagne sous le premier khalife oméïade ; expédition de Charlemagne….....256
Intérim de Daoud-ban-Yezid ; gouvernement de Rouh-ben-Hatem…....258
Edris-ben-Abd-Allah fonde à Oulili la dynastie édricide.....….258
Conquêtes d'Edris ; sa mort….....260
Gouvernements d'En-Nasr-ben-el-Habib et d'El-Fadel-ben-Rouh….....261
Anarchie en Ifrikiya….....…261
Gouvernement de Hertema-ben-Aïan….....262
Gouvernement de Mohammed-ben-Mokatel….....262
Ibrahim-ben-el-Ar'leb apaise la révolte de la milice.....….263
Ibrahim-ben-el-Ar'leb, nommé gouverneur indépendant, fonde la dynastie ar'lebite….....263
Naissance d'Edris II….....264
L'Espagne sous Hicham et El-Hakem.....….265
Chronologie des gouverneurs de l'Afrique.....….266

CHAPITRE VI. — *L'Ifrikiya Sous Les Ar'lebites. Conquête de la Sicile* (800 - 838).....….267

Ibrahim établit solidement son autorité en Ifrikiya….....267
Edris II est proclamé par les Berbères….....268
Fondation de Fez par Edris II….....268
Révoltes en Ifrikiya. Mort d'Ibrahim ….....269
Abou-l'Abbas-Abd-Allah succède à son père Ibrahim….....270
Comquêtes d'Edris II….....271
Mort de Abd-Allah ; son frère Ziadet-Allah le remplace….....272
Espagne : Révolte du faubourg. Mort d'El-Hakem….....272
Luttes de Ziadet-Allah contre les révoltes….....273
Mort d'Edris II partage de son empire….....276
État de la Sicile au commencement du IXe siècle….....277
Euphémius appelle les Arabes en Sicile ; expédition du cadi Aced…....278
Conquête de la Sicile.....….279
Mort de Ziadet-Allah ; son frère, Abou-Eïkal-el-Ar'leb, lui succède.....280

Guerres entre les descendants d'Edris II….....281
Les Midrarides à Sidjilmassa….....281
L'Espagne sous Abd-er-Rahman II….....282

CHAPITRE VII. — *Les Derniers Ar'lebites* (838 - 902)….....283

Gouvernement d'Abou-Eikal….....283
Gouvernement d'Abou-l'Abbas-Mohammed.....….284
Gouvernement d'Abou-Ibrahim-Ahmed.....….286
Événements d'Espagne….....287
Gouvernements de Ziadet-Allah le jeune et d'Abou-el-R'aranik….....288
Guerre de Sicile….....288
Mort d'Abou-el-R'aranik. — Gouvernement d'Ibrahim-ben-Ahmed….289
Les souverains edrisides de Fès….....290
Succès des Musulmans en Sicile….....290
Ibrahim repousse l'invasion d'El-Abbas-ben-Touloun.....291
Révoltes en Ifrikiya ; cruautés d'Ibrahim….....292
Progrès de la secte chiche en Berberie ; arrivée d'Abou-Abd-Allah…...293
Nouvelles luttes d'Ibrahim contre les révoltés….....294
Expédition d'Ibrahim contre les Toulounides.....…295
Abdication d'Ibrahim.....…296
Événements de Sicile….....297
Événements d'Espagne.....298

CHAPITRE VIII. — *Établissement de l'empire Obéidite ; chute de l'autorité Arabe en Ifrikiya* (902 - 909)….....300

Coup d'œil sur les événements antérieurs et la situation de l'Italie méridionale….....300
Ibrahim porte la guerre en Italie. Sa mort….....302
Progrès des Chiaïtes. Victoire d`Abou-Abd-Allah chez les Ketama…...303
Court règne d'Abou-l'Abbas ; son fils Ziadet-Allah lui succède….....304
Le mehdi Obeïd-Allah passe en Mag'reb….....305
Campagnes d'Abou-Abd-Allah contre les Ar'lebites, ses succès….....307
Les Chiaïtes marchent sur la Tunisie. Fuite de Ziadet-Allah III….....309
Abou-Abd-Allah prend possession de la Tunisie….....310
Les Chiaïtes vont délivrer le mehdi à Sidjilmassa.....…….312
Retour du mehdi Obeïd-Allah en Tunisie ; fondation de l'empire obéïdite….....313
Chronologie des gouverneurs Ar'lebites….....315

CHAPITRE IX. — *L'Afrique sous les Fatemides* (910 - 934)…….....316

Situation du Mag'reb en 910….....316
Conquêtes des Fatemides dans le Mag'reb central ; chute des Rostemides….....317
Le Mehdi fait périr Abou-Abd-Allah et écrase les germes de rébellion.....319
Événements de Sicile….....320
Événements d'Espagne….....320
Révoltes contre Obeïd-Allah.....321
Fondation d'El-Mehdia par Obeïd-Allah….....322
Expédition des Fatemides en Égypte, son insuccès….....323
L'autorité du Mehdi est rétablie en Sicile….....324
Première campagne de Messala en Mag'reb pour les Fatemides.....325
Nouvelle expédition fatemide contre l'Égypte….....326
Conquêtes de Messala en Mag'reb.....326
Expéditions fatemides en Sicile, en Tripolitaine et en Égypte.....327
Succès des Mag'raoua ; mort de Messala.....328
El-Hassan relève à Fès le trône edriside ; sa mort.....328
Expédition d'Abou-l'Kacem dans le Mag'reb central….....329
Succès d'Ibn-Abou-l'Afia.....330
Mouça se prononce pour les Oméïades ; il est vaincu par les troupes fatemides….....331
Mort d'Obeïd-Allah, le mehdi….....332
Expéditions Fatemides en Italie….....333

CHAPITRE X. — *Suite des Fatemides. Révolte de l'homme à l'âne* (934 - 947)….....334

Règne d'El-kaïm ; premières révoltes.....334
Succès de Meïçour, général fatemide, en Mag'reb ; Mouça, vaincu, se réfugie dans le désert.....335
Expéditions fatemides en Italie et en Égypte.....336
Puissance des Sanhadja ; Ziri-ben-Menad….....337
Succès des Edrisides ; mort de Mouça-ben-bou-l'Afia.....338
Révolte d'Abou-Yezid, l'homme à l'âne.....338
Succès d'Abou-Yezid ; il marche sur l'Ifrikiya.....340
Prise de Kaïrouan par Abou-Yezid….....341
Nouvelle victoire d'Abou-Yezid, suivie d'inaction.....342
Siège d'El-Medtiia par Abou-Yezid.....343
Levée du siège d'El-Mehdïa….....345
Mort d'El-Kaïm ; règne d'Ismaïl-el-Mançour.....346
Délaites d'Abou Yezid…….....347
Poursuite d'Abou-Yezid par Ismaïl….....348
Chute d'Abou-Yezid….....350

CHAPITRE XI. — *Fin de la domination Fatemide* (947 - 973)….....353

État du Mag'reb et de l'Espagne….....353
Expédition d'El-Mansour à Tiharet….....354
Retour d'El-Mansour en Ifrikiya….....355
Situation de la Sicile ; victoires de l'Ouali Hassan-ben-Ali en Italie….....355
Mort d'El-Mansour, avènement d'El-Moëzz….....356
Les deux Mag'reb reconnaissent la suprématie oméïade….....357
Les Mag'raoua appellent à leur aide le khalife fatemide….....358
Rupture entre les Oméïades et les Fatemides.....359
Campagne de Djouher dans le Mag'reb ; il soumet ce pays à l'autorité fatemide….....359
Guerre d'Italie et de Sicile.....…..361
Événements d'Espagne : mort d'Abd-er-Rahman-en-Nacer ; son fils El-Hakem II lui succède.....….361
Succès des Musulmans en Italie et en Sicile….....362
Progrès de l'influence oméïade en Mag'reb….....363
État de l'Orient ; El-Moëzz prépare son expédition.....364
Conquête de l'Égypte par Djouher.....….365
Révoltes en Afrique ; Ziri-ben-Menad écrase les Zenètes….....366
Mort de Ziri-ben-Menad ; succès de son fils Bologguine dans le Mag'reb….....367
El-Moëzz se dispose à quitter I'Ifrikiya.....…..368
El-Moëzz transporte le siège de la dynastie fatemide en Égypte….....369
Appendice. Chronologie des Fatemides d'Afrique….....370

CHAPITRE XII. — *L'Ifrikiya sous les Zirides (Sanhadja). Le Mag'reb sous les Oméïades* (973 - 997)….....371

Modifications ethnographiques dans le Mag'reb central….....371
Succès des Oméïades dans le Mag'reb ; chute des Edrisides ; mort d'El-Hakem….....….372
Expéditions des Mag'raoua contre Sidjilmassa et contre les Berg'ouata….....374
Expédition de Bologguine dans le Mag'reb ; ses succès….....375
Bologguine, arrêté à Ceuta par les Oméïades, envahit le pays des Barg'ouata.....….376
Mort de Bologguine ; son fils El-Mansour lui succède….....376
Guerre d'Italie….....….377
Les Oméïades d'Espagne étendent de nouveau leur autorité sur le Mag'reb….....378
Révolte des Ketama réprimées par El-Mansour.....379
Les deux Mag'reb soumis à l'autorité oméïade ; luttes entre les Mag'raoua et, les Beni-Ifrene….....….381

Puissance de Ziri-ben-Atiya ; abaissement des Beni-Ifrene…….....382
Mort du gouverneur El-Mansour ; avènement de son fils Badis…....…383
Puissance des gouverneurs kelbiles en Sicile….....…384
Rupture de Ziri-ben-Atiya avec les Oméïades d'Espagne….....384

CHAPITRE XIII. — *Affaiblissement des empires Musulmans en Afrique, en Espagne et en Sicile* (997 - 1045)….....…386

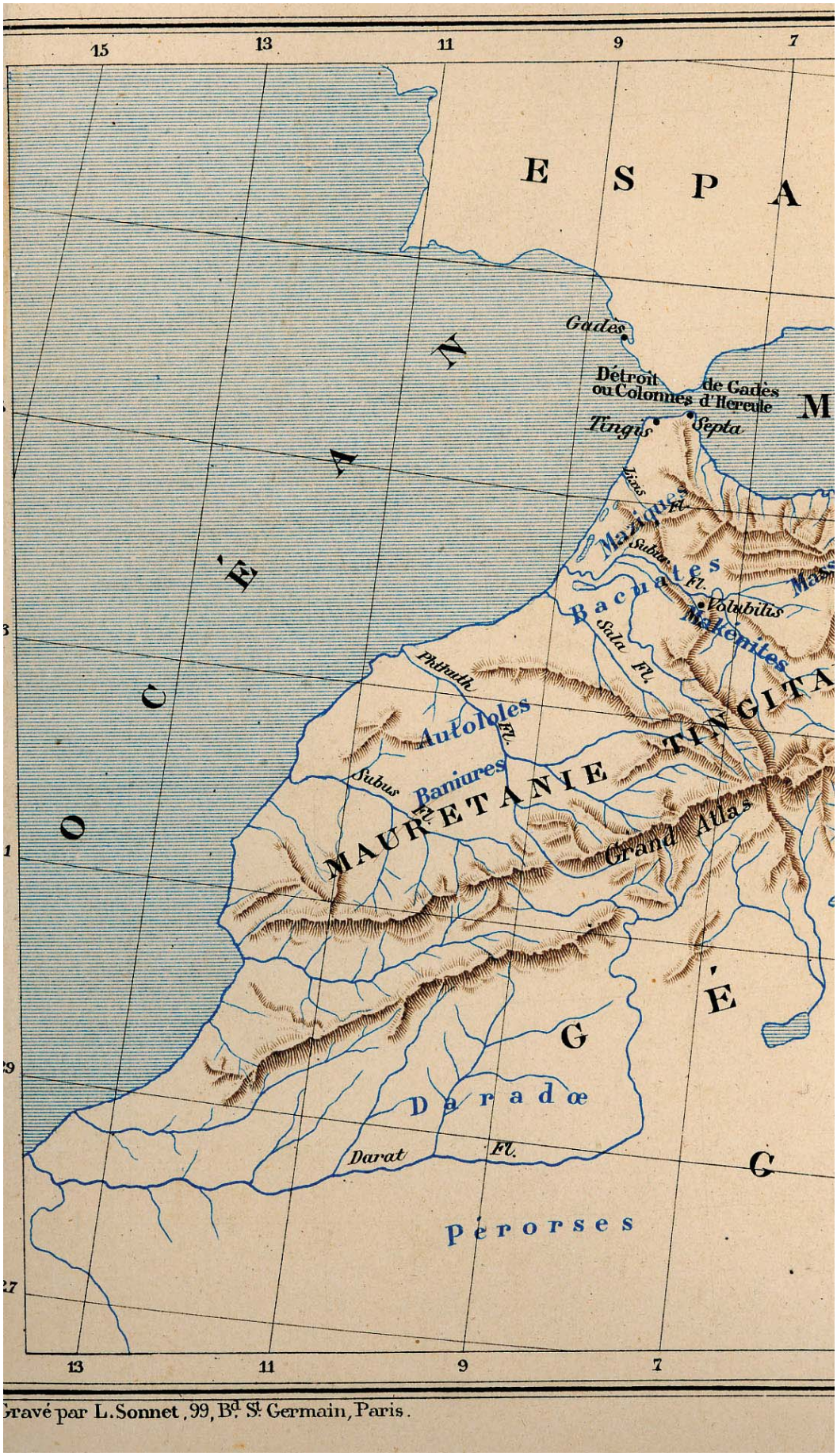
Ziri-ben-Atiya est défait par l'oméïade El-Modaffer.....……386
Victoires de Ziri-ben-Atiya dans le Mag'reb central….....387
Guerres de Badis contre ses oncles et contre Felfoul-ben-Khazroun….....388
Mort de Ziri-ben-Atiya; fondation de la Kalaa par Hammad….....389
Espagne : Mort du vizir Ben-Abou-Amer. El-Moëzz, fils le Ziri, est nommé gouverneur du Mag'reb….....390
Guerres civiles en Espagne ; les Berbères et les chrétiens y prennent part….....391
Triomphe des Berbères et d'El-Mostaïn en Espagne….....…393
Luttes de Badis contre les Beni-Khazroun ; Hammad se déclare indépendant à la Kalâa….....…394
Guerre entre Badis et Hammad. Mort de Badis, avènement d'El-Moëzz.....…..395
Conclusion de la paix entre El-Moëzz et Hammad.....…..396
Espagne : Chute des oméïades ; l'edriside Ali-ben-Hammoud monte sur le trône….....…396
Anarchie en Espagne ; fractionnement de l'empire musulman….....397
Guerres entre les Mag'raoua et les Beni-Ifrene….....399
Luttes du sanhadjen El-Moëzz contre les Beni-Khazroun de Tripoli : préludes de sa rupture avec les Fatemides….....…399
Guerres entre les Mag'raoua et les Beni-Ifrene….....…400
Événements de Sicile et d'Italie ; chute des Kelbites….....…401
Exploits des Normands en Italie et en Sicile ; Robert Wiscard….....…403
Rupture entre El-Moëzz et le hammadite El-Kaïd….....…405

Table des matières.....407

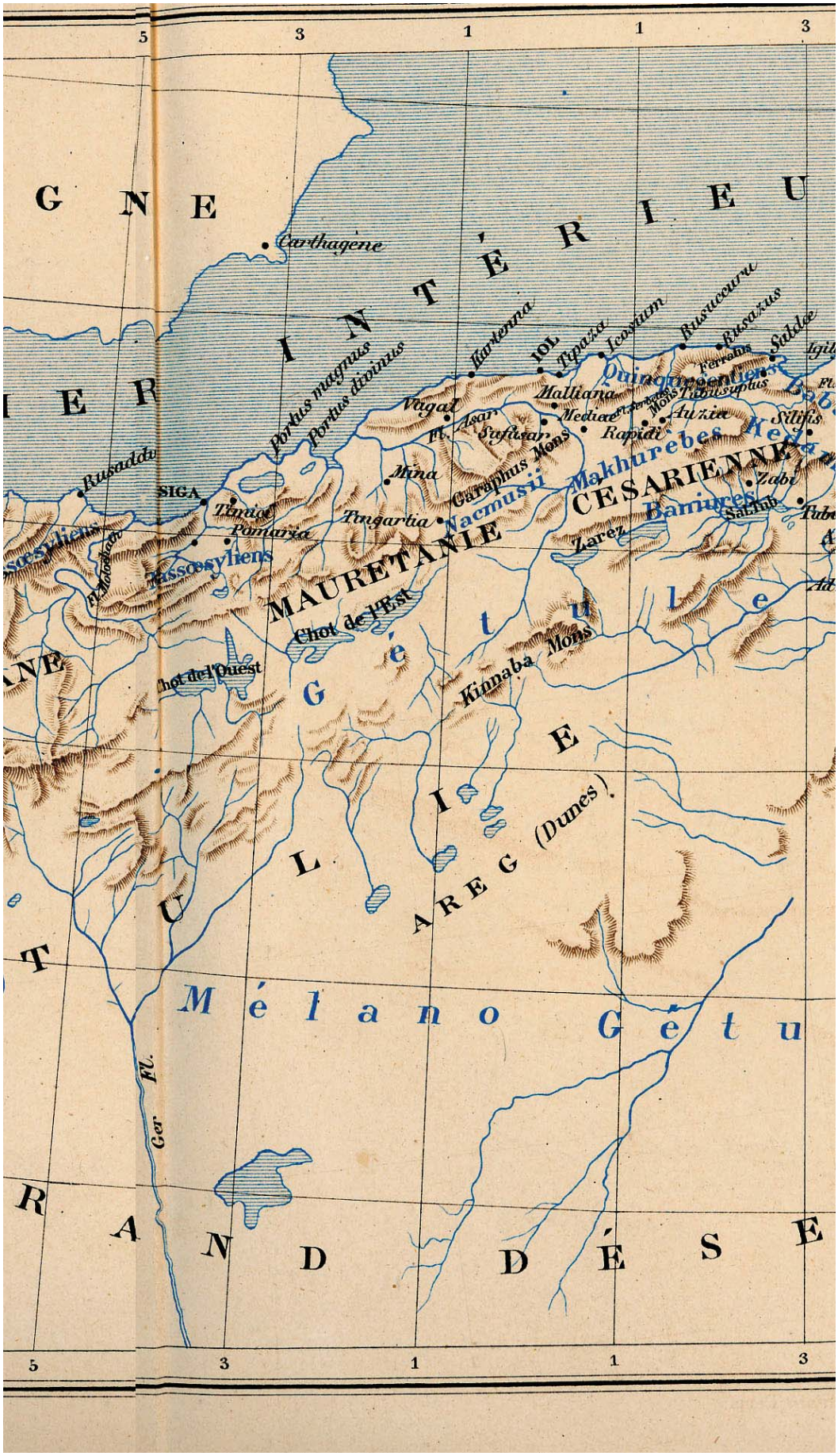
FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

FIN DU PREMIER VOLUME

MAG'REB CARTE 1/4



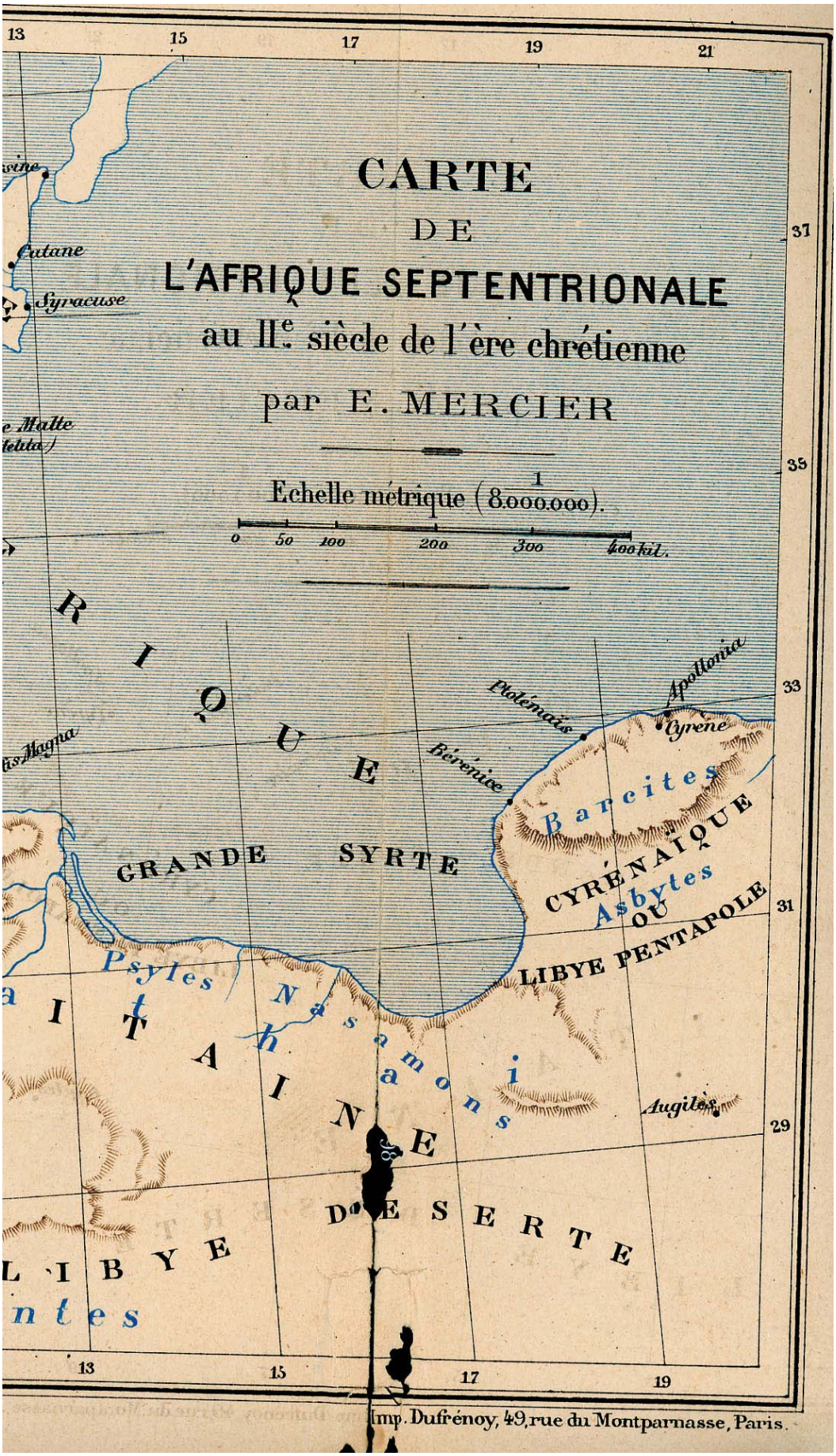
MAG’REB CARTE 2/4



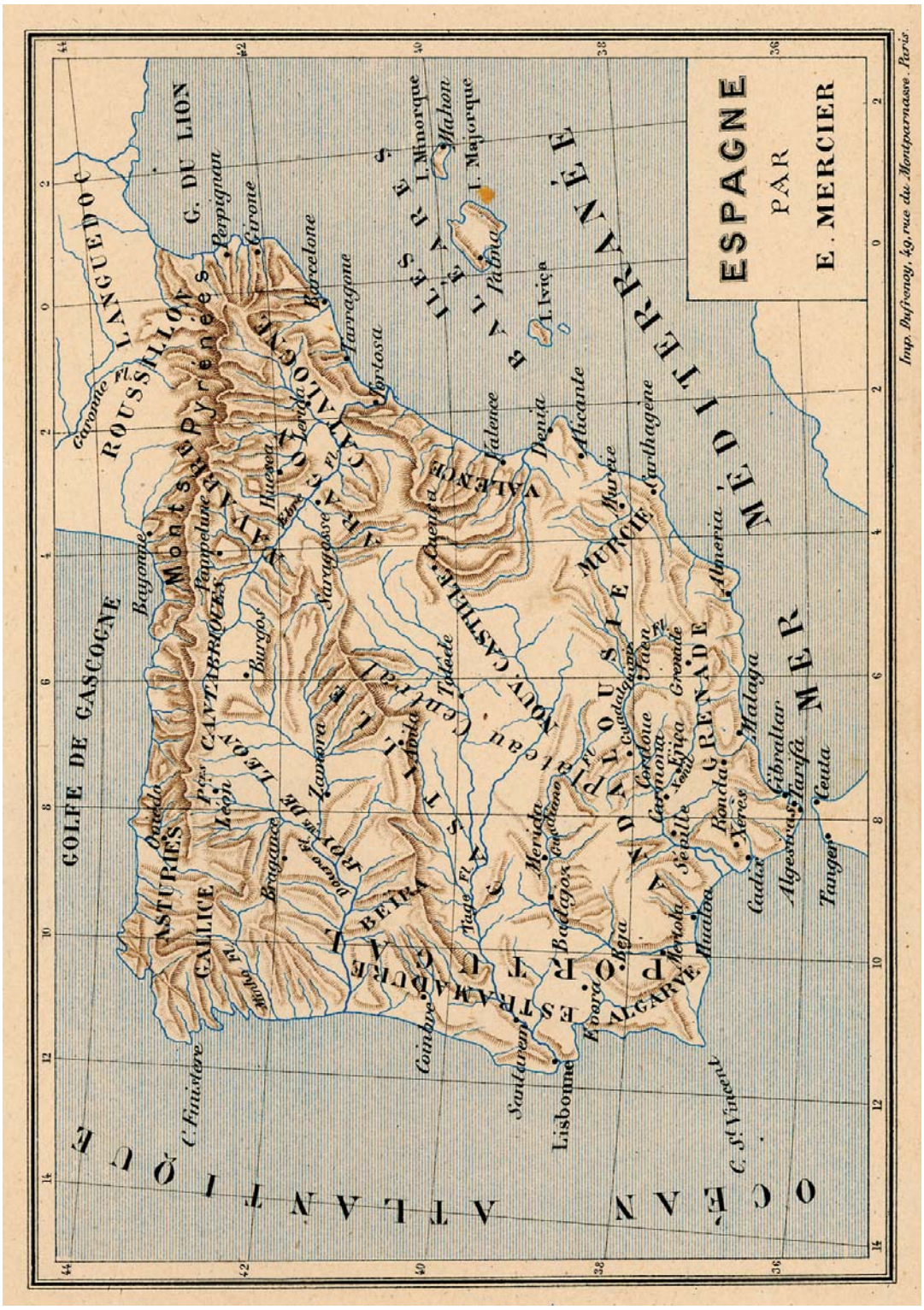
MAG'REB CARTE 3/4



MAG'REB CARTE 4/4



ESPAGNE


ESPAGNE
PAR
E. MERCIER
Imp. Dufrenoy, 4g. rue du Montparnasse. Paris.
MER MEDITERRANÉE
OCEAN ATLANTIQUE
GOLFE DE GASCOGNE
LANGUEDOC
ROUSSILLON
G. DU LION
Pyrénées
ASTURIES
GALLICE
LEON
VIEILLE CASTILLE
NOUV. CASTILLE
ESTRAMADURE
BEIRA
ALGARVE
PORTUGAL
CATALOGNE
ARAGON
VALENCE
MURCIE
ANDALOUSIE
GRENADE
ILES BALEARES
I. Minorque
I. Majorque
I. Ivica
Mahon
Palma
Perpignan
Gironne
Barcelone
Tarragone
Tortosa
Valence
Denia
Alicante
Murcie
Carthagene
Almeria
Malaga
Gibraltar
Algesiras
Tarifa
Ceuta
Tanger
Cadix
Xeres
Seville
Cordoue
Grenade
Jaen
Badajoz
Merida
Tolede
Madrid
Lisbonne
Santarem
Evora
Coimbre
Oporto
Braga
Zamora
Burgos
Leon
Oviedo
Bayonne
C. Finisterre
C. St. Vincent

HISTOIRE

DE

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(BERBÉRIE)

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'À LA CONQUÊTE FRANÇAISE (1830)

PAR

Ernest MERCIER

TOME SECOND

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1868

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(BERBÉRIE)

TROISIÈME PARTIE PÉRIODE BERBÈRE ET ARABE-HILALIENNE

1045-1515

CHAPITRE, Ier

L'AFRIQUE. SICILE ET L'ESPAGNE VERS 1045. - LES ARABES HILALIENS.

Coup d'œil d'ensemble sur les modifications survenues dans les populations de la Berbérie. Barka et tripolitaine. — Tunisie. — Province de Constantine. - Mag'reb central. — Mag'reb extrême. — Grand désert. - Situation de la Sicile. — Situation de l'Espagne. — Relations commerciales et politiques des puissances chrétiennes de la Méditerranée avec les musulmans d'Afrique et d'Espagne. — Notice sur les tribus de Hilal et de Soléïm. - Composition et fractions des tribus hilaliennes et soléïmides. — Athbedj, Djochem, Riah, Zorba. — Makil, Adi. — Soleïm-ben-Mansour. — Troud, Nacera, Azza, Korra.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LES MODIFICATIONS SURVENUES DANS LES POPULATIONS DE LA BERBÉRIE. — Au moment où l'invasion arabe hilalienne va se répandre sur l'Afrique et modifier si profondément l'ethnographie de la Berbérie, tandis que la fondation de l'empire almoravide, qui doit redonner un peu de force à la race autochtone, se prépare, il convient de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'état du pays et d'examiner en détail les modifications qui se sont produites dans les tribus indigènes. Nous touchons, en effet à une époque capitale dans l'histoire d'un peuple et, avant de commencer une nouvelle étape, il convient de bien préciser les conditions où nous nous trouvons.

Depuis près d'un siècle et demi, la Berbérie s'est débarrassée de

la domination du khalifat ; les derniers gouverneurs arabes sont tombés sous les coups des Ketama, et cette vieille tribu berbère à pris la Prépondérance sur toutes leu autres. Mais bientôt, ses meilleurs éléments ayant été absorbés dans les guerres ou entraînés en Égypte, à la suite des khalifes fatemides, c'est sa sœur, la tribu des Sanhadja, qui prend le pouvoir et l'exerce d'une manière tout à fait indépendante.

Pendant ce temps, le, tribus zenètes des Mag'raoua et Beni-Ifrene connaissent aussi des jours de gloire; elles contrebalancent quelquefois la puissance des Ketama et des Sanhadja et, après avoir régné successivement sur les deux Mag'reb, finissent par se fondre dans les populations du Mag'reb extrême, où la dynastie arabe des Edrisides n'a laissé qu'un souvenir presque effacé. En se fractionnant, elles envoient des essaims à Sidjilmassa, à Tripoli et en Espagne.

D'autres Zenètes, les Ouemannou et Houmène les remplacent dans le Mag'reb central, tandis que les Beni-Badine, autres Zenètes, se massent sur la lisière des hauts plateaux et se préparent à entrer en scène et à jouer le grand rôle qui leur est réservé.

Enfin, à l'extrémité du désert, près du cours du Niger, d'autres autochtones, les Sanhadja-au-Litham (voile), véritables sauvages, se groupent autour de missionnaires, et se préparent à la conquête du Mag'reb.

On le voit, les anciennes populations berbères que nous avons trouvées occupant le pays, au VIIe siècle, lors de la conquête arabe, ont vu leur puissance décroître ; beaucoup d'entre elles ont disparu ou se sont fondues et partout elles ont dû ou vont céder l'occupation et le commandement à de nouvelles tribus indigènes venues presque toutes du Sud. Examinons maintenant en détail la situation de chaque province.

BARKA ET TRIPOLITAINE. — Il ne s'est pas produit de grandes modifications dans l'ethnographie de ces provinces. Les *Louata et Houara* en occupent toujours la plus grande partie. Cependant, une tribu arabe, celle des *Beni-Korra*, a déjà fait irruption sur le territoire de Barka. Toute la région qui s'étend de l'Égypte à Tripoli vit dans la plus complète indépendance.

Tripoli est au pouvoir des *Beni-Khazroun* ; mais ces Mag'raoua n'exercent leur autorité que sur un territoire restreint; ils sont entourés d'une colonie de Zenètes.

Au sud, le massif du Djebel-Nefouça, avec ses mêmes populations, ne reconnaît aucun maître. Le kharedjisme y compte de nombreux adhérents, de même que dans l'île de Djerba.

TUNISIE. — Le nord-est de cette province obéit aux Zirides de Kaïrouan. Le Djerid est, en partie sous l'influence des *Beni-Khazroun* de Tripoli.

Les Nefzaoua quelques restes des *Ifrene* occupent l'intérieur du pays. A ces tribus il faut joindre des *Laouta et Houra*. Ces berbères sont fractionnés et appauvris par suite des guerres incessantes qu'ils ont supportées.

A Kaïrouan, se trouve toujours une colonie arabe, d'une certaine importance. Des groupes de Ketama et de Sanhadja sont établis aux environs de Tunis, et de Kaïrouan.

PROVINCE DE CONSTANTINE - Cette vaste région obéit presque en entier aux Hammadites de la Kalâa

Des *Nefzaouz* sont répandus dans l'est de la province; une de leurs fractions, celle des Oulhaça, est établie non loin de Bône.

Des *Houara et Louata* sont cantonnés sur les versants septentrionaux de l'Aourès, jusque vers Tebessa.

Les *Aoureba et Djeraoua* ont disparu; les *Ifrene* se sont fondus dans les autres populations.

Les *Rir'a*, fraction des *Mag'raoua*, occupent la région située au midi de l'Aourès avec les *Ouargla*.

Les *Ouacine* (Zenètes) se sont avancés vers le nord-ouest; les *Abd-el-Ouad,* une de leurs fractions, commencent à descendre de l'Aourès.

Les *Ketama* ont vu leur périmètre se resserrer ; ils occupent cependant encore la vaste région comprise entre Constantine, Collo, Bougie et Sétif. Une de leurs fractions, celle des Sedouikch, occupe les environs de Constantine et la plaine qui s'étend de cette ville à Sétif.

MAG'REB CENTRAL. — Les Hammadites de la Kalâa y exercent encore leur autorité jusque vers le méridien d'Oran.

Les *Zouaoua* et *Sanhadja* occupent tout le Tell compris entre Bougie, Tenès et les hauts plateaux.

Un groupe de *Mag'raoua* (*Beni-bou-Saïd*, etc.) est établi dans les montagnes des environs de Tenès.

Les *Ouemannou* et *Iloumene* se sont étendus sur les deux rives du Chélif et jusqu'auprès d'Oran, en refoulant devant eux les *Beni-Falene* (*Mediouna, Koumïa, Mar'ila*, etc.), qui se sont groupés au nord et à l'ouest de Tlemcen.

Les *Houara* et *Louata*, venus avec les Rostemides, occupent les environs de Tiharet avec les débris des *Lemaï* et *Malmala* (Beni-Falene). Tous professent, plus ou moins ouvertement, le kharedjisme.

Les *Ouadjeidjene* et *Ouar'mert* sont toujours dans les montagnes des environs du Hodna; auprès d'eux les Demmer.

Les *Sindjas* et *Lar'ouate (Mag'raoua)* occupent les régions méridionales des hauts plateaux; les *Rached* sont établis sur la montagne à laquelle ils ont donné leur nom, le Djebel-Rached, appelé maintenant Djebel-Amour.

Les *Toudjine* touchent le mont ouarsenis ; les *beni-Merine* s'étendent vers l'ouest dans le Sahara, jusqu'auprès des sources de la Moulouïa. Les *Mezab* sont au midi des *Lar'ouate*.

Les *Ournid*, très réduits en nombre, ont été repoussés jusqu'auprès de Tlemcen.

Les *Ifrene*, sous le commandement des Beni-Yala, leurs chef, régnent Tlemcen et dans les environs.

Les Irnïane ont été refoulés jusque vers Sidjilmassa.

MAGR'EB EXTRÊME. — Une anarchie complète règne dans le Mag'reb extrême. *Les Mag'roua, Ifrene et Miknaça* s'y disputent le pouvoir. L'influence de l'Espagne a disparu par suite de la chute de la dynastie oméïade. A Tanger, commandent les *Edrisides-Hammoudites* et, à Sidjilmassa, règnent les Beni-ouanoudine-ben-Khazroun, dont l'autorité s'étend sur toute le vallée de la Moulouïa.

Sauf l'établissement des *Mag'roua* à Fès et à Sidjilmassa, celui des *Beni-Ifrene* à Salé, et le refoulement des *Miknaça*, la population du Mag'reb extrême n'a pas subi de grandes modifications.

Les *Masmouda* de l'Atlas acquièrent chaque jour de la puissance. Les *Hentata* les avoisinent, ayant eux-mêmes, au sud, dans les provinces du Sous et du Deraa, les *Guezoula et lamta.*

Les *Berg'ouata*, chez lequels domine toujours le schisme de Younos, vivent dans l'indépendance.

LE GRAND DÉSERT.— les *Sanhadja-au-Litham* (voile) et spécialement les fractions de *Lemtouna, Messoufa, Guedala et Targa,* semblent se préparer à un mouvement d'expansion les poussant vers le nord[1].

SITUATION DE LA SICILE. — Nous avons vu qu'a lit suite du départ d'Abd-Allah, fils du Ziride El-Moêzz, et de l'expulsion des Byzantins, un démembrement se produisit dans l'empire musulman de Sicile.

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, passim.

Au centre de l'île, Castrogiovanni, pays de culture, depuis longtemps converti à l'islamisme, obéissait à la noblesse militaire arabe; mais un esclave affranchi, du nom d'El-Haouachi, venait d'en prendre le commandement.

La pointe occidentale, pays maritime, obéissait à un autre plébéien nommé Ibn-Menkout.

Palerme vivait à part, de sa vie propre, gouvernée par une oligarchie de personnages importants par leur fortune ou les fonctions remplies par leurs familles.

La côte orientale, occupée en grande partie par des vassaux chrétiens, était sous l'autorité de Simsam.

Enfin Catane tenait pour l'aventurier berbère Ibn-Meklati.

Avec la chute des Kelbites, le royaume musulman de Sicile, voyant disparaître l'unité de commandement, avait perdu toute force propre et n'avait pu résister à l'attaque combinée des Chrétiens que grâce aux secours venus d'Afrique. Or, El-Moëzz allait avoir chez lui d'autres affaires lui interdisant toute expédition extérieure; aussi la perte de la Sicile était-elle proche[1].

SITUATION EN ESPAGNE. — L'empire musulman d'Espagne avait également achevé de se décomposer. Hicham III ayant été détrôné par une sédition populaire, les Cordouans avaient essayé de le remplacer par un autre prince; mais, forcés bientôt de renoncer à établir un gouvernement ayant quelques chances de durée, ils se constituèrent en république, administrée par un conseil de notables et une sorte de consulat, dont l'emploi fut confié à la famille des Ben-Djahouar.

Cette capitale était entièrement déchue de sa splendeur et, non loin d'elle, Séville aspirait à la remplacer. Vivant, elle aussi, sous un régime oligarchique, elle obéissait de fait à la famille des Ben-Abbad, dont un membre, le cadi Abou-l'Kacem-Mohammed, s'était mis à la tête d'un mouvement populaire qui, en 1023, avait débarrassé la ville de la garnison berbère laissée par Kassem le Hammoudite. Par son habileté politique, secondant une ambition sans bornes, Mohammed-ben-Abbad était arrivé il obtenir une grande autorité, en se posant comme le chef du parti arabe espagnol, opposé au parti berbère. Après plusieurs années de luttes, il finit par triompher de l'edriside Yahïa qui périt en combattant (octobre 1035). Mais la guerre ne cessa pas pour cela, elle continua entre les Arabes

1. Amari, *Musulmani di Sicilia*, t. II, p. 417 et suiv.

alternatives diverses. En 1042, Abou-l'Kassem-Mohammed cessa de vivre et fut remplacé par non fils Abbad, surnommé *El-Motadhed* C'était un homme érudit, mais soupçonneux, violent et cruel.

Le midi de l'Espagne était aux mains du parti berbère. Les Edrisides-hammoudites régnaient à Malaga et à Tanger et avaient comme vassaux les zirides sanhadjiens de Grenade, les Ben-el-Aftas, berbères arabisés, seigneurs de Badajoz, et les chefs de Carmona, de Moron et de Ronda, tous indépendants.

Après la mort de Yahïa, son frère Edris avait été proclamé à Malaga, mais ce prince avait abandonné la direction des affaires à ses vizirs et, bientôt, son autorité s'était affaiblie au profit des Zirides de Grenade, Après un court règne, interrompu par sa mort, la guerre civile avait éclaté. Son cousin Hassan, soutenu par un officier slave du nom de Nadja, était parvenu à monter sur le trône ; mais il n'avait pas tardé à mourir, empoisonné peut-être par Nadja lui-même, qui voulut le remplacer et fut tué à son tour par ses propres soldats (1043). Edris, frère de Hassan, fut alors proclamé.

A Grenade, les Zirides étaient devenus, malgré leur qualité de vassaux des Hammoudites, de véritables souverains indépendants. Ils étaient entourés de sauvages berbères ; aussi, leur cour ne ressemblait-elle en rien à celles des princes arabes de l'Espagne. Grenade renfermait alors un grand nombre d'israélites, ce qui lui valait le surnom quelque peu dédaigneux de «*Ville des Juifs*». Un de ces Sémites, le savant rabbin Samuel-Halévy était parvenu, par son habileté et sa supériorité sur les Africains, au poste de premier ministre des Zirides. Durant de longues années, il exerça à Grenade une autorité sans bornes.

Habbous, fils de Zaoui, était mort en 1038, en laissant deux fils, Bologguine et Badis, qui, appuyés sur un nombre à peu près égal de partisans, se disputèrent le pouvoir. Badin, bien que le cadet, finit par triompher et faire reconnaître son autorité par son frère. C'était un homme d'une grande énergie, guerrier redoutable, toujours en lutte rentre ses voisins et même contre son suzerain. Il était l'ennemi né, le rival des Beni-Abbad de Séville.

Dans l'est de l'Espagne, dominaient les Slaves. A Alméria, Zoheïr, successeur du Slave Kheïrane, s'était posé en adversaire déclaré des Berbères, mais, en 1038, Badis ayant marché contre lui, l'avait vaincu et tué. Alméria était alors tombé aux mains de l'oméïadc Abd-el-Aziz, seigneur de Valence.

Le Slave El-Medjahed était maître des Baléares et commandait à Denia, sur la terre ferme. C'était un célèbre corsaire, dont les

vaisseaux sillonnaient lu Méditerranée et portaient le ravage sur le littoral chrétien[1].

Valence obéissait, ainsi que noua l'avons vu, à l'oméïade Abd-el-Aziz.

A Tolède dominait une famille berbère arabisée, les Ben-Dhi-en-Noun, que nous allons voir entrer en scène. Enfin Ibn-Houd, Arabes d'origine, commandaient à Saragosse.

Tels étaient les principaux chefs qui se disputaient alors les lambeaux de l'empire musulman d'Espagne ; nous ne les avons pas tous nommés, car, à côté de ces «princes», gravitaient une foule de petits seigneurs visant à l'indépendance ou en jouissant ; chaque ville avait pour ainsi dire le sien. C'étaient de petites royautés dont quelques-unes n'avaient pas plus de deux ou trois lieues carrées. Les prétentions de ces roitelets ont arraché à l'auteur Ibn-Bachik la boutade suivante…… «Tous ces prétendants me font l'effet d'un chat qui se gonfle, miaule et se croit un lion[2]».

Les princes chrétiens étaient alors trop occupés chez eux pour pouvoir tirer parti de celle situation; mais il était à prévoir qu'aussitôt qu'ils seraient débarrassés des affaires les retenant, ils envahiraient le territoire musulman[3].

RELATIONS COMMERCIALES ET POLITIQUES DES PUISSANCES CHRÉTIENNES DE LA MÉDITERRANÉE AVEC LES MUSULMANS D'AFRIQUE ET D'ESPAGNE. — La fin du Xe siècle ayant coïncidé avec l'affaiblissement des empires musulmans d'Afrique et d'Espagne, leurs flottes cessèrent d'être maîtresses de la mer, en même temps que la Sardaigne et la Sicile étaient en butte aux expéditions heureuses des Chrétiens. Les républiques ou principautés italiennes saisirent habilement cette occasion de rétablir leur influence dans la Méditerranée et d'assurer la sécurité de leurs relations commerciales en Mag'reb. Gênes, Pise, le Saint-Siège, Venise firent de grands efforts dans ce sens, et nous avons relaté à la fin du premier volume les expédition, des Pisans et des Génois dans les îles, à El-Mehdïa et à Bône. Leurs succès, quelquefois chèrement achetés ou expiés par de dures représailles, ne tardèrent pas à les faire respecter par des gens qui ne s'inclinent que devant la force. Nous verrons bientôt de véritables traités de

1. Amari. *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 7 et suiv.

2. Cité par El-Kaïrounai, p. 168. 169.

3. Dozy, *Musulmans d'Espagne,* t. IV, p. 1 à 68. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 62, 154. El-Marrakchi, p. 48 et suiv.

commerce et de navigation conclus entre les Musulmans et les Chrétiens.

El-Bekri, l'Edrisi parlent des échanges qui se faisaient à cette époque dans les ports de Tunis, de Bougie, de Mellila, de Ceuta, de Tanger, de Salé, etc. Les laines, les peaux, le corail, les fruits secs, le miel, la cire, les bestiaux, les esclaves, les grains étaient les principales marchandises d'exportation qui s'échangeaient contre les étoffes, la quincaillerie, les armes d'Europe. Les Génois et les Pisans, successeurs des Amalfitains, leurs anciens rivaux, avaient presque partout le monopole de ce trafic.

Le souverain hammadite En-Nacer, lorsqu'il fonda Bougie, ainsi que nous le verrons plus loin, chercha à attirer dans sa nouvelle capitale des commerçants européens, et, il cet effet, entra en relations avec le Saint-Siège. Nous avons dit qu'au groupe important de chrétiens avait contribué à former la population de la Kalâa. Les souverains musulmans, au moins dans l'Ifrikiya toléraient alors leur présence en nombre assez considérable pour que cinq évêques africains fussent en fonctions au milieu du XIe siècle. Celui de Karthage était en quelque sorte, leur primat, et nous savons, par des lettres du pape Léon IX, qu'en 1033 un certain Gummi, titulaire de cette dignité, voulait s'arroger le droit de consacrer les autres évêques d'Afrique. Ces chrétiens soumettaient leurs difficultés inférieures aux princes musulmans ou il leurs représentants, qui agissaient en présence de ces controverses un peu comme Pilate à l'égard des Juifs.

Plus tard nous verrons En-Nacer, consulté par Grégoire VII sur la nomination du prêtre Servand à l'évêché de Bône, répondre au Saint-Père par l'envoi de riches présents et la mise en liberté de tous les captifs chrétiens, rachetés à cet effet par lui dans tous ses états. Des patriciens saisirent cette occasion pour entrer en relations avec le souverain hammadite et lui adressèrent, de même que le Pape, les lettres les plus flatteuses (1).

NOTICE SUR LES TRIBUS ARABES DE HILAL ET DE SOLEÏM. — Après cette rapide revue de l'état des empires musulmans du Mag'reb, au milieu du XIe siècle, il convient d'entrer dans quelques détails sur les tribus arabes qui vont faire invasion en Afrique et avoir une si grande influence sur l'histoire de la Berbérie.

Deux grandes tribus arabes, celles des Beni-Hilal et des Beni-

1. Élie de la Primaudaie, Villes maritimes du Maroc (*Revue africaine*, n° 92 et suiv. - De Mas-Latrie (*Traités de paix*, etc.). p. 22 et suiv. (de l'intr.) 3 et suiv. (de l'ouvr.) - *El-Bekri, l'Edrisi*, passim.

Seleïm appartenant à la famille des Moder[1], s'étaient établies vers l'époque de l'avènement des Abbassides dans les Hedjaz, touchant à la province du Nedjd. Durant de longues années, ils avaient parcouru en nomades ces solitudes, s'avançant parfois jusqu'aux limites de l'Irak et de la Syrie et descendant d'autres fois jusqu'aux environs de Médine. Leur état normal était le brigandage, complément de la vie nomade ; elles ne manquaient, du reste, aucune occasion de se lancer dans le désordre, prêtant leur appui à tous les agitateurs et rançonnant les caravanes, sans même respecter celle que le khalife de Bagdad envoyait chaque année porter ses présents à la Mecque. Les Karmates avaient trouvé, dans ces nomades, des adhérents dévoués qui s'étaient associés à toutes leurs dévastations et les avaient suivis en Syrie.

Lorsque les armées fatemides passèrent en Asie, pour combattre les dernier. partisans des Ikhehidites, elles en triomphèrent facilement ; mais bientôt elles se trouvèrent en présence des Karmates, soutenus par les Hilaliens et Suleïmides et se virent arracher une à une toutes leurs conquêtes[2]. Il fallut recommencer la campagne, et ce ne fut qu'au prix de luttes acharnées que les Fatemides parvinrent à vaincre leurs ennemis. Le khalife El Aziz, voulant prévenir de nouvelles insurrections de ce genre, se décida alors à transporter au loin les turbulents nomades qui lui avaient causé tant d'ennuis. Par son ordre, le; tribus de Hilal et de Soleïm furent, vers la tin du Xe siècle, transportées en masse dans le Saïd, ou Haute-Égypte, et cantonnées sur la rive droite du Nil.

Mais si, par cette mesure, le danger résultant de leur présence en Arabie était écarté, leur concentration sur un espace restreint, au cœur de l'Égypte, ne tarda pas à devenir une cause d'embarras nouveaux. Habitués aux vastes solitudes de l'Arabie, n'ayant, du reste, aucune ressource pour subsister, ces Arabes firent du brigandage un état permanent, de sorte que le pays devint bientôt inhabitable, tandis qu'eux-mêmes souffraient de toutes les privations. Cette situation durait depuis plus de cinquante ans et le gouvernement égyptien avait, en vain, essayé d'y porter remède, lorsque, par suite des événements que nous allons retracer dans le chapitre suivant, le khalife fatemide trouva l'occasion de se débarrasser de ces hôtes incommodes en les lançant sur la Berbérie.

---

1. Voir, pour la classification des races arabes, le ch. 1 de la IIe partie.

2. Voir ci-devant, ch. XI. *Conquête de l'Égypte par Djouher, et El-Moëzz se prépare à quitter l'Ifrikiya.*

COMPOSITION ET FRACTIONS DES TRIBUS ARABES HILALIENNES ET SOLEÏMIDES. - Les tribus arabes qui passèrent en Afrique se composaient de trois groupes principaux, savoir:

1° Tribus de 1a famille de *Hilal-ben-Amer* :

Athbedj,
Djochem,
Riah,
Zor'ba.

2° Tribus formées d'éléments divers se rattachant aux *Hilal* :

Makil,
Adi.

3° Tribu de *Soleïm-ben-Mansour* :

4° Tribus d'origine indécise, mais alliées aux Soleïm :

Troud,
Nacera,
Azzu,
Korra.

Telles furent les tribus qui immigrèrent en Berbérie au XIe siècle et achevèrent l'arabisation de cette contrée.

Il est impossible d'évaluer, même approximativement, le chiffre des personnes qui composèrent cette immigration, mais, en tenant compte du peu d'espace sur lequel les Arabes venaient d'être cantonnés et des années de misère qu'ils avaient traversées en Égypte, après avoir subi les causes d'affaiblissement résultant de leurs longues guerres en Arabie et en Syrie, on est amené à réduire dans des proportions considérables le chiffre d'un million donné par certains auteurs[1]. Dans la situation où se trouvait alors la Berbérie, un tel nombre aurait tout renversé devant lui, tandis que nous verrons les envahisseurs arrêtés au sud de la Tunisie et forcés de contourner le Tel, en se répandant duos les hauts plateaux ; de la, ils saisiront toutes les occasions de pénétrer, pour ainsi dire subrepticement, dans les vallées du nord, et il ne leur faudra pas moins de trois siècles pour arriver à s'y établir en partie.

Nous verrons, lors du premier combat sérieux livré aux envahisseurs, à Haïderane, l'effectif des tribus Riah, Zorba, Adi et

Djochem réunies, formant au moins le tiers de l'immigration, ne monter qu'à trois mille combattants ; or il est de règle, pour

1. Notamment M. Carette, d'après Marmol (*Notice sur les Migrations,* etc., p. 199). Ce dernier n'a été, du reste, que le plagiaire de Léon l'Africain. Voir dans l'ouvrage de cet auteur (trad. J. Temporal). *Divisions des Arabes*, t. I, p. 36 et suiv.

trouver approximativement le chiffre d'une population arabe, de tripler le nombre des combattants qu'elle met en ligne. Nous savons que ce chiffre de trois mille a dû être réduit à dessein afin d'augmenter la gloire des vainqueurs, mais, qu'on le multiplie par cinq, si l'on veut, on n'arrivera qu'à 45,000 personnes pour la population réunie de ces tribus. Pour toutes ces raisons, il est impossible d'admettre que l'invasion arabe hilalienne ait dépassé le chiffre maximum de deux cent mille personnes.

A leur arrivée en Berbérie, les Arabes trouvèrent des conditions d'existence bien supérieures à celles qu'ils venaient de traverser ; aussi leur nombre s'accrut-il rapidement, ce qui eut pour résultat de subdiviser les tribus mères en un grand nombre de fractions. Pour faciliter les recherches, nous donnons, dès à présent, le tableau des subdivisions qui se formèrent après un séjour plus ou moins long dans le pays.

TRIBUS HILAL-BEN-AMER
1° HATHBEDJ

Doreïd (ou Dreïd.).	Oulad-'Atïa.
	Oulad-Serour.
	Djar-Allah.
	Touba.
Kerfa (ou Garfa).	Beni-Moh'ammed.
	Beni-Merouane (ou Meraounïa).
	H'adjelate (Kleïb, Chebib, Sabah', Serh'ane.
	Nabele.
'Amour.	Morra.
	Abd-Allah (Mihia, Oulad-Zekrir, Oulad-Farès, Oulad-Abd-es-Selam).
	Beni-Korra.
Dahhak et Aïad.	Mehaïa.
	Oulad-Difel.
	Beni-Zobeïr.
	Mortafa.
	Kharadj.
	Oulad-Sakher.
	Rah'ma.

2° DJOCHEM.

Acem.	
Kokaddem.	
Djochem	Kholt.
	Sollane (H'areth, Oulad Mota, Klabia).
	Beni-Djâber.
Mirdas.	Daouaouïda (Meçaoud-ben-Soltane, Acer-ben-Solatane).
	Sinber.
	Amer (Moussa, Moh'ammed, Djâber).
	Meslem
Ali.	Fader'.
	Dahmane (Menàkcha).
Amer	El-Akhdar (Khadr).
S'aïd	Oulad-Youçof (Mekhàdma, R'oïout, Bohour).

4° ZOR'HA

Malek.	Souéïd (Chebaba , H'assasna, Flitta, S'béïh', Modjaher, Djoutha, Oulad-Meïmoun).
	Bakhis.
	'Attaf.
	Dïalem.
Yezid.	Oulad-Lahek.
	S'àad (Beni-Madi, Beni-Mansour, Zor'li).
	Khachna.
	Beni-Moussa.
	Moafâa.
	Djouab.
	Herz.
	Marbâa.
	Haméïane.

Hocéine.	Djendel.
	Kharrach (Oulad-Meçaoud, Oulad-Feredj, Oulad-Taref).
‘Amer (‘Amour).	Yakoub.
	H’amid (Beni-Obeïd, Beni-Hidjaz, Meharez).
	Chafaï (Chekara, Metarref).
‘Oroua.	En-Nadr (Oulad-Khelifa, Hamakaa, Cherifa, Sahari, Douï-Ziane, Oulad-Slimane).
	Homeïs (Obéïd-Allah, Fedar’, Yak’dane).

5° MAKIL ET ‘ADI

Sakil.	Thâaleba.
	Douï-Obéïd-Allah (Heladj, Kharaj).
Moh’ammed.	Beni-Mokhtar (Doui-Hassane, Chebânate, Rokaïtate).
	Douï-Mansour (Oulad-bou-l-Hocéïne, Hocéïne, Amrâne, Monebbate).

TRIBU DES SOLÉIM-BEN-MANSOUR

Debbab.	Oulad-Ah’med.
	Beni-Yezid.
	Sobh’a.
	H’amarna.
	Khardja.
	Oulad-Ouchah’ (Mehamid, Djouari, Hariz).
	Oulad-Sinane.
	Nouaïl.
	Slimane.
Heïb.	Chemmakh.
	Sâlem (Ah’amed, Amaïm, Alaouna, Oulad-Merzoug).
	Beni-Lebid.
Zir’b	

Aouf.	Mirdas.	
	Allak.	Kaoub (Beni-'All, Beni-Abou-el-Leill).
		Dellab (Troud).
		Hisn. (Beni-Ali, H'akim).
		Mohelhel.
		Riah'-ben-Yah'ïa et H'abih.

DÉTAILS DES HISN

Hisn.	Beni-Ali.	Oulad-Mrai.
		Oulad-Soura.
		Oulad-Nemi.
		Bedrâna.
		Oulad-Oum-Ah'med.
		Hâdra.
		Redjelane.
		Djoméïate.
		H'omr.
		Meçanïa.
		Ahl-Hocéïne.
		H'edji.
	H'akim.	Oulad-Djaber.
		Chr'aba.
		Naïr
		Djouïne.
		Zéïad.
		Noua.
		Makâd.
		Molâb.
		Ah'med.

Tribus d'une origine indécise, mais alliés aux Soléïm.

Troud et Adouane.	
Nacera	
Azza	Chemal.
	Mehareb
Korra.	

CHAPITRE II

INVASION ARABE HILALIENNE. LES ALMORAVIDES. 1045 — 1062

El-Moêzz répudie la suzeraineté fatemide. El-Mostancer lance les arabes hilaliens sur la Berbérie. — Les Hilaliens envahissent la Berbérie et traitent avec El-Moëzz. — El-Moëzz essaie de repousser les Arabes, il est vaincu à Haïderane. — Pillage de la Tunisie par les Hilaliens. — Premier partage entre les arabes. — Bologguine, souverain hammadite; ses succès. — Progrès des Athbedj et Makil. - Succès des Normands en Italie ; arrivée de Roger. — Evénements de Sicile. — Fondation de la secte Almoravide par Ibn-Iacine. — Conquêtes des Almoravides dans le Sahara et le Mag'reb. Luttes des Almoravides contre les Berg'ouates. — Mort d'Ibn-Iacine. — Ioussof ben Tachefine. — Expédition du Hammadite Bologguine dans le Mag'reb ; sa mort. — Règne d'En-Nacer. - Mort d'El-Moëzz ; Temmim lui succède. — Evénement d'Espagne. Succès de Ferdinand I. — conquêtes des Normands en Sicile.

EL-MOËZZ RÉPUDIE LA SUZERAINETÉ FATEMIDE. — Le différend qui, depuis plusieurs années, existait entre la cour du Caire et ses vassaux de Kaïrouan était causée par des raisons trop sérieuses, trop profondes, pour que l'irritation réciproque n'allât pas en augmentant. La rupture était imminente et dépendait d'une occasion qui ne tarda pas à se présenter.

En l'année l045, le berbère El-Djerdjeraï, premier ministre du khalife fatemide El-Mostancer, étant mort, fut remplacé par un certain El-Hacen-ben-Ali, dit El-Yazouri et, à peine le nouveau vizir eut-il pris en main la direction des affaires, qu'un grave dissentiment éclata entre lui et El-Moëzz. Le gouverneur Ziride refusa péremptoirement d'exécuter ses ordres, sous le prétexte qu'on ne lui avait pas notifié sa nomination. Des mots blessants furent échangés, à la suite desquels El-Yazouri adressa au gouverneur de Kaïrouan une lettre de reproches violents.

A la réception de cette missive, la colère d'El-Moëzz ne connut plus de bornes. Il jura aussitôt de répudier l'autorité fatemide et, passant de la menace à l'exécution, se rendit à la grande mosquée et fit arracher de ses étendards et des robes d'investiture les noms de ses suzerains ; puis, du haut de la chaire, il proclama l'autorité d'Abou-Djafer-El-Kaïm, khalife abbasside, et le rétablissement du

rite sonnite ou de Malek, seul orthodoxe. Cette déclaration fut faite en même temps dans toutes les mosquées de Tunisie.

Le khalife abbasside accueillit avec la plus grande faveur cette soumission inattendue et s'empressa d'envoyer au prince Ziride une députation chargée de lui remettre des présents et le diplôme le nommant gouverneur de l'Afrique. L'ambassade arriva à Kaïrouan vers 1048 et fut l'occasion d'une nouvelle cérémonie; on déploya en grande pompe les drapeaux noirs du khalifat. El-Moëzz se revêtit de la livrée de cette dynastie, et tout ce qui avait appartenu aux Fatemides fut brûlé en public. On alla ensuite démolir l'école appelée : *Maison des Ismaïliens*, où s'enseignaient les doctrines de cette secte[1].

EL-MOSTANCER LANCE LES ARABES HILALIENS SUR LA BERBÉRIE. — Lorsque le khalife El-Mostancer eut acquis la certitude que son représentant El-Moëzz, avait définitivement répudié son autorité ; lorsqu'il apprit que la suprématie abbasside avait été solennellement proclamée à Kaïrouan, il chercha longtemps de quelle manière il pourrait tirer une éclatante vengeance de son vassal. La puissance de l'empire était trop affaiblie pour songer à agir par les armes. Ce fut le vizir El-Yazouri qui trouva le moyen cherché, en proposant à son maître de lancer sur la Berbérie les tribus de Hilal et de Soleïm, ce qui offrait le double avantage de se débarrasser d'hôtes incommodes et de créer de sérieux embarras à El-Moëzz. «*S'ils réussissent à vaincre, dit El-Yazouri, ils seront nos représentants et gouverneront en notre nom ; si, au contraire, l'entreprise ne réussit pas, peu nous importe! Dans tous les cas il vaut mieux avoir affaire à des Arabes nomades qu'à une dynastie sanhadjenne.*» Cet avis fut goûté par le khalife fatemide qui, tout entier au désir d'assouvir son ressentiment, ne prévit pas quelles seraient pour l'Afrique les conséquences de l'invasion hilalienne.

Déjà une tribu arabe, celle des Korra, était établie sur la limite du pays de Barka. Cet exemple et le besoin absolu de sortir du territoire restreint où ils étaient parqués, rendaient les Arabes très disposes à accueillir l'idée d'un changement. Aussi El-Yazouri, qui c'était porté, de sa personne, au milieu d'eux, n'éprouva-t-il aucune difficulté à organiser un premier départ pour le Mag'reb quelques pièces d'or, des pelisses d'honneur distribuées aux chefs et la concession des pays a conquérir décidèrent l'expédition. «Je vous fais cadeau du Mag'reb, leur dit-il, et du royaume d'El-Moëz

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 29 et suiv., t. II, p. 19 et suiv., 46.

le Sanhadjien, esclave qui s'est soustrait à l'autorité de son Maître».

Mounès-ben-Yahïa, chef des Riah, fut désigné comme gouverneur de Kaïrouan et de Badja. Hassenbecn-Serbane, autre chef des Riah, reçut l'investiture de Constantine. Le territoire de Tripoli et de Gabès fut concédé à la tribu des Zorba[1].

LES HILALIENS ENVAHISSENT LA BERBÉRIE ET TRAITENT AVEC EL-MOËZZ. — Vers l'an 1049, une première troupe de guerriers arabes envahit le pays de Barka sans rencontrer de résistance. La renommée apporta la nouvelle des succès aux Arabes restés en Égypte. Aussitôt, tout ce peuple se disposa à l'émigration en masse, et cela, avec une telle ardeur que le khalife put exiger de chaque émigrant le paiement d'un droit, de sorte qu'il rentra et au delà dans les premières dépenses qu'il avait faites pour déterminer le mouvement. Une population, dont le chiffre devait varier entre 150 et 200,000 personnes[2], se précipita alors vers l'Ouest. Ces émigrants, quittant l'Égypte sans esprit de retour, entraînaient avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux.

Le Nil franchi, les Arabes se jetèrent «*comme des loups affamés*» sur la province de Barka, déjà mise à contribution par les premiers arrivés. Toutes les villes de cette contrée, parmi lesquelles Adjebadïa et Sort, furent ruinées de fond en comble. Continuant leur marche vers l'Ouest, les envahisseurs pénétrèrent. en 1051, dans la Tripolitaine. Les Riah, sous la conduite de leur chef Mounès-ben-Yahïa, ouvraient la marche : «*Semblables à une nuée de sauterelles,* dit Ibn-Khaldoun *ils détruisaient tout sur leur passage*». Les tribus berbères des Houara et Louata, abandonnées à elles-mêmes et divisées par des rivalités séculaires, ne tentèrent pas une résistance inutile : elles s'ouvrirent devant le flot envahisseur qui atteignit bientôt le sud de l'Ifrikiya.

Cependant le Ziride El-Moëzz, qui n'avait rien fait pour conjurer le danger avant qu'il fût imminent, ne se disposa nullement à combattre lorsque les Arabes furent sur la limite de sa province. Bien au contraire, il vit dans leur appui un moyen se se venger de son cousin, le Hammadite El-Kaïd, qui, loin d'approuver sa rupture avec les Fatemides et de l'imiter, avait envoyé à ces princes un nouvel hommage de vassalité, et reçu d'eux le litre de *Cherf-ed-Daoula* (noblesse de l'empire).

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 33, 34, t. II, p. 21. El-Kaïrouani, p. 143. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 507 et suiv.

2. Voir la discussion de ce chiffre dans le chapitre précédent.

Ayant donc appelé auprès de lui Mounès, chef des Riah, El-Moëzz lui prodigua les plus grands honneurs et eut la bassesse de signer avec lui un traité par lequel il permettait aux Arabes d'entrer dans la Tunisie, à la condition qu'ils lui fournissent leurs guerriers dans une campagne qu'il voulait entreprendre contre les Hammadites. Une princesse, accordée en mariage au chef des envahisseurs, scella l'accord. Mounès souscrivit à tout et appela vers lui ses compagnons restés sur la limite du désert. Les Riah, suivis bientôt des Zor'ba et des Djochem envahirent alors le sud de la Tunisie, qu'ils mirent à feu et à sang.

Les Makil et Athbedj, qui venaient ensuite, dépassèrent les précédents et continuièrent leur route vers l'occident, en contournant par le sud le massif de l'Aourès. Quant aux Soleïm, formant l'arrière-garde, ils s'établirent d'une façon définitive, dans la Tripolitaine et la province de Barka. La ville de Tripoli, avec ses environs, restait encore El-Montaçar, prince régnant, de la famille des Beni-Khazroun[1].

EL-MOËZZ ESSAIE DE REPOUSSER LES ARABES. IL EST VAINCU À HAÏDERANE. — El-Moëzz essaya en vain d'empêcher les excès des envahisseurs et d'exiger d'eux l'exécution du traité consenti par leur chef. Voyant enfin qu'il ne pouvait rien obtenir de ces nomades indisciplinés, il se décida à les combattre. Mais il était trop tard, son fatal calcul se trouva déjoué, car ses auxiliaires devenaient ses pires ennemis. Celle invasion, que les Berbères auraient évidemment repoussée, s'ils avaient su s'entendre au début, était à jamais implantée chez eux. Un premier corps de Sanhadjiens, envoyé contre les Arabes, fut entièrement défait par eux. Le prince ziride comprit enfin que la gravité des événements exigeait des mesures décisives. Résolu à prendre en personne la direction des opérations, il forma un camp auprès de Kaïrouan et adressa un appel désespéré à ses deux adversaires, le Hammadite El-Kaïd, et le Zenète El-Montaçar, les conjurant d'oublier leurs anciens différends et de s'unir contre l'ennemi commun. Tous deux répondirent à sa requête, le premier en envoyant mille cavaliers, le second en accourant lui-même de Tripoli à la tête de toutes ses troupes.

Vers 1053, lorsque toutes les forces Berbères furent concentrées, El-Moëzz en prit le commandement et marcha contre les Arabes,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 34 à 135, t. II, p. 21, 47 et suiv., t. III, p: 267, 268.

avec une armée dont l'effectif s'élevait, dit-on, à trente mille combattants.

Les Arabes de leur côté, comprenant que le moment décisif était arrivé, s'étaient réunis sur le plateau de Haïderane, non loin de Gabès. Les tribus de Riah, Zor'ba, Adi et Djochem avaient fourni tous leurs contingents et néanmoins, s'il faut en croire un de leurs poètes[1], ils n'avaient pas, en ligne, plus de trois mille guerriers.

Aussitôt que les deux armées furent en présence, El-Moëzz donna le signal du combat. Les Arabes furent, attaqués avec vigueur, mais ils avaient l'avantage de la position, ce qui doublait leur courage. Devant cette résistance inattendue, le désordre se met dans les rangs des assaillants et, à ce moment, un fait imprévu vient augmenter la confusion : le contingent de la colonie arabe de Kaïrouan, reconnaissant dans les Hilaliens des compatriotes, passe de leur côté et abandonne les Berbères abhorrés. A cette vue, les Zenètes de Tripoli lâchent pied et les Sanhadja, qui soutiennent tout l'effort du combat, sont contraints de battre en retraite, après avoir vu tomber leurs meilleurs guerriers.

El-Moëzz, resté seul, entouré de sa garde noire et des gens de sa maison, combattit avec la plus grande valeur et ne se retira du champ de bataille que lorsque toute résistance fut absolument inutile.

PILLAGE DE LA TUNISIE PAR LES HILALIENS. PREMIER PARTAGE ENTRE LES ARABES. — Le résultat de la victoire de Haïderane fut décisif pour les Arabes.

Après avoir pillé le camp d'El-Moëzz, ils firent irruption dans la Tunisie septentrionale et portèrent la dévastation dans tout le pays ouvert : rien n'échappa à leur rapacité. Les populations berbères durent se retirer dans les montagnes ou chercher un refuge derrière les remparts de villes fortifiées. Après avoir ruiné les places d'Obba et d'El-Orbos, les Arabes vinrent mettre le siège devant Kaïrouan. L'émir des Riah, Mounes, dirigeait lui-même l'attaque, car il tenait à prendre possession de cette ville dont le khalife fatemide lui avait conféré le commandement. El-Moëzz essaya, pendant quelque temps, de défendre sa capitale; mais ayant reconnu toute résistance inutile, il se décida à l'évacuer. En 1056, il se réfugia, *grâce à la protection de Mounès,* à El-Mehdïa. Le lendemain de son départ, son fils El-Mansour, auquel il avait laissé le commandement, évacua la ville, suivi des troupe et des principaux habitants.

1, Ali-ben-Rizk, qui a célébré la victoire des Arabes en ces termes : «trois mille des nôtres ont vaincu trente mille d'entre eux.»

A peine avait-il quitté Kaïrouan que les Arabes s'y précipitèrent et mirent la ville sainte d'Okba au pillage. En quelques jours, les palais que les souverains arabes et berbères s'étaient plu à embellir, les travaux d'utilité publique qu'ils avaient effectués à grands frais, furent détruits par les nomades.

Vers le même temps, El-Montaçar-ben-Khazroun, souverain de Tripoli, après avoir lutté en vain contre les Arabes, souscrivait avec eux une trêve par laquelle il les reconnaissait possesseurs du pays occupé par eux et ne réservait pour lui que sa capitale et ses environs.

A la suite de ces succès, un premier partage intervint entre les Arabes : Les Riah et Djochem conservèrent l'intérieur de la Tunisie avec Badja comme centre. Les Zor'ba eurent, pour leur part, Gabès et la région comprise entre cette ville et Tripoli. Les Athbedj se massèrent sur les versants de l'Aourés et envahirent le Zab. Les Makil continuèrent à s'avancer vers l'ouest. Quant aux Soleïm, ils conservèrent l'est de la Tripolitaine et la province de Barka.

Au profit de l'anarchie des dernières années, une petite dynastie berbère, celle des Beni-er-Rend, s'établit à Gafça; son fondateur Abd-Allah-ben-er-Rend étendit, *avec l'appui des Arabes Athbedj,* son autorité sur le pays de Kastiliya. D'autres chefs se déclarèrent indépendants, ce furent : à Gabès, un Sanhadjien appelé Ibrahim ; à Benzert, un aventurier arabe du nom d'El-Ouerd ; et à Tebourba, un Kaïsite nommé Modafa. On voit combien cette anarchie était favorable à l'établissement des Arabes; ils offraient leurs bras à tous les ambitieux et obtenaient en récompense des territoires[1].

En même temps, les puissances chrétiennes relevaient la tête et s'attachaient à purger la mer des pirates. Vers 1057, une flotte italienne vint faire une démonstration devant El-Mehdïa (2).

BOLOGGUINE, SOUVERAIN HAMMADITE ; SES SUCCÈS. PROGRÈS DES ATHBEDJ ET MAKIL. — Cependant l'empire hammadite n'était pas encore sérieusement entamé. Le Zab, avec Biskra comme chef-lieu, les villes de Tobna, Mecila, Constantine, Alger et les contrées maritimes, jusqu'au méridien de Tiharet, reconnaissaient l'autorité des descendants de Hammad. Dans le Mag'reb central, les Ouemannou et Houmene, alors prépondérants, leur fournirent leur appui.Vers 1054, El-Kaïd mourut,

1. El-Kaïrouani, p.144. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 36, 37, t. II, p. 21 et suiv., 33, 35, 42, t. III, p. 268.

2. De Mas-Latrie. *Traités de paix*, etc., p. 27.

laissant le pouvoir à son fils Mohcen, mais ce prince, d'un caractère violent et cruel, indisposa contre lui les propres membres de sa famille, de sorte que son oncle Youssef se jeta dans la révolte. Mohcen fit alors mourir tous les descendants de Hammad qu'il put saisir, à l'exception de son cousin Bologguine, chargé par lui d'étouffer l'insurrection. Bientôt celui-ci ayant appris que le chef de sa famille en voulait aussi à sa vie, se tourna contre lui et, l'ayant atteint, le mit à mort après un court règne de neuf mois. Bologuine prit alors en main l'autorité et, bien qu'il signalât son gouvernement par de grandes cruautés, il sut donner un véritable lustre à l'empire hammadite.

En 1058, Djafer-ben-Abou-Rommane, chef d'une ancienne famille locale, d'origine latine sans doute, qui commandait à Biskra pour les Hammadites, se mit en état de révolte contre Bologguine et fit alliance avec les Athbedj; mais bientôt une armée sanhadjienne arriva devant cette oasis, s'en rendit maître et expédia ceux qui s'étaient compromis à Bologguine, qui les fit tous périr.

Malgré les efforts des Hammadites, les Arabes continuaient à avancer vers l'ouest. Les Athbedj envahissaient le Zab et les Makil s'étendaient dans les hauts plateaux, au détriment des Zenètes Ouacine. Ceux-ci firent alors appel à leurs cousins les Beni-Yala (B. Ifrene), de Tlemcen, qui commandaient aux Zenètes de cette région. Le chef de cette dynastie, nommé El-Bakhti, envoya contre les Arabes son vizir Abou-Soda avec des contingents de toutes les tribus alliées. Ce général livra plusieurs batailles aux Arabes Athbedj et Zor'ba, dans le Zab et le Sahara, mais après une série d'échecs, ses troupes finirent par être dispersées, et lui-même périt dans un combat. Cette campagne n'eut donc d'autre résultat que de consolider l'établissement des Arabes dans les steppes de la province de Constantine, en dépit des efforts du prince hammadite, secondé indirectement par les Zenètes, et d'accentuer le refoulement de ceux-ci vers l'ouest[1].

SUCCÈS DES NORMANDS EN ITALIE. — ARRIVÉE DE ROGER. - ÉVÉNEMENTS DE SICILE. — Détournons un instant les yeux de l'Afrique pour les reporter sur l'Italie et la Sicile. Nous avons laissé les Normands dans la Pouille expulsant les Byzantins de leurs conquêtes. Leurs succès excitèrent encore la jalousie des princes italiens et bientôt il se forma contre eux une vaste conspiration, qui se termina par le massacre de ceux qui se trouvaient alors

1. Ibn-Khaldoun. *Berbères*, t. I, p. 36 et suiv., t. II, p. 22, 46, 47, t. III, p. 125, 271. 294.

dans la Pouille et de leur chef, Dragon, dont la confiance fut surprise (août 1051). Les noires Normands se réunirent à Melfi et, ayant groupé toutes leurs forces, tirèrent bientôt vengeance de cette trahison. En 1053, le pape Léon organisa la guerre sainte contre les Normands, et se rendit à Worms, pour y entraîner l'empereur Henri III, mais il ne put réussir, et, étant rentré en Italie, se mit en personne à la tête de ses adhérents. Les Normand, firent tout leur possible pour éviter une lutte sacrilège avec le chef de la religion, mais ils s'humilièrent en vain et durent se décider à la guerre. Robert Wiscard accourut du fond de la Calabre avec ses compagnons et, grâce à son renfort, les Normands purent mettre en ligne trois mille guerriers éprouvés, avec lesquels ils défirent l'armée du Saint-Siège (juin 1053). Le pape ayant été fait prisonnier fut traité avec honneur, mais, retenu à Bénévent jusqu'à ce qu'il eût signé un traité ; par lequel il reconnut les Normands propriétaires de ce qu'ils avaient conduis et de ce qu'ils pourraient conquérir dans la Pouille.

Ces succès des Normands attirèrent en foule leurs compatriotes dans l'Italie. Robert Wiscard avait été élu comte de Pouille. Son plus jeune frère, Roger, ayant réussi à échapper à la tutelle paternelle, vint le rejoindre. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une remarquable beauté, d'une taille haute et riche, éloquent dans le conseil, prudent dans l'exécution, aimable et accessible à tous, plein de libéralité, mais, ajoute l'auteur, trop accessible à la louange. Robert lui donna une troupe d'une soixantaine d'hommes avec laquelle il l'envoya en Calabre, où le jeune Roger obtint les plus grands succès (1058).

Pendant que l'Italie était le théâtre de ces événement, les guerres intestines continuaient à paralyser les forces des Musulmans en Sicile ; ils avaient cessé d'être en mesure d'intervenir sur la terre ferme et bientôt ils allaient avoir à se défendre chez eux contre les Chrétiens.

Quelques temps auparavant, un homme de noble race, appelé Mohammed-ben-Ibrahim-ben-Thimna, s'étant emparé du pouvoir à Syracuse, avait ensuite défait et tué : Ibn-Menkout, caïd de Catane, époux de Meïmouna, sœur d'Ibn-Haouachi. Il était bientôt devenu maître de presque toute l'île, avait pris le titre d'El-Kader-b'Illah, et avait fait prononcer la Khotba en son nom, à Palerme. Il avait épousé Meïmouna, veuve d'lbn-Menkout, et, bien qu'une rupture fût imminente, il entretenait, pour la forme, de bonnes relations avec Ibn-Haouachi[1].

1. Amati, *Musulmans de Sicile*, t. II, p. 545 et suiv., t. III, p. 42 et

FONDATION DE LA SECTE ALMORAVIDE PAR IBN-YACINE. - Transportons-nous maintenant dans l'extrême sud du Mag'reb cher les farouches Sanhadja au voile, dont les Touaregs actuels sont les descendants. La tribu des Lemtouna, cantonnée dans les steppes qui avoisinent le haut Niger[1], exerçait la prépondérance sur les autres. Ces nomades sahariens, vivant principalement du brigandage et de la guerre sur leurs voisins, les nègres du Soudan, avaient reçu, deux siècles auparavant, des missionnaires qui les avaient catéchisés. Ils avaient alors abandonné l'idolâtrie et accepté l'islamisme, mais étaient demeurés dans l'ignorance absolue de leur nouveau culte : ils n'étaient, en réalité, musulmans que de nom.

Vers l'an 1049, un cheikh des Lemtouna, nommé Yahïa-ben-Ibrahim, fut amené par les circonstances à effectuer le pèlerinage de La Mekke. A son retour, s'étant arrêté à Kaïrouan, il fut mis en relation avec un savant docteur, Abou-Amrane-el-Fassi, qui y professait les doctrines malekites depuis que ce rite avait repris la faveur des habitants de l'Ifrikiya. Il reçut de lui une: lettre pour un de ses disciples nommé Ou-Aggag, le Lamti, établi à Sidjilmassa, d'après Ibn-Khaldoun, à Nefis, dans le Sous, selon le kartas. Ce dernier lui procura un de ses élèves nommé Abd-Allah-ben-Meggou, dit Ben-Yacine, originaire des Guezoula. Cet homme, plein de l'ardeur de l'apôtre, accepta la mission d'instruire dans la religion les sauvages porteurs de litham (voile), et partit avec Yahïa.

Parvenu à l'extrémité du désert, Ibn-Yacine se mit courageusement à l'œuvre, mais son rigorisme et les obligations qu'il imposait a ses élèves irritèrent contre lui l'opinion. Avant son arrivée, chacun épousait autant de femmes qu'il voulait, Ibn-Yacine réduisit ce nombre à quatre, selon les préceptes de la Sonna. Ses élèves ignoraient la prière et les obligations étroites (*fard'*) de la religion. Il fallut tout leur apprendre.

Sur ces entrefaites, le cheikh Yahïa, son protecteur, étant mort, l'apôtre se vit en butte aux persécutions des Lemtouna, et dut prendre la fuite pour éviter la mort. Il se réfugia sur un îlot. du haut-Niger et y fut rejoint par quelques néophytes dévoués. Il y fonda un couvent (*Ribat*), où de nombreux fidèles ne tardèrent pas à solliciter leur admission. Ibn-Yacine forma de ses adeptes une confrérie, professant le rite maleki et soumise aux obligations d'un puritanisme

---

suiv. E. de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, p. 222 et suiv. A*rt de vérifier les dates*. T. III, p. 608 à 818.

1. Cc sont ces Sanhadja ou mieux *Sanhaga* qui ont donné leur nom au Sénégal.

très sévère ; il fallait, pour être admis, subir un châtiment destiné à laver les souillures passées, et, celui qui, ensuite, manquait à l'accomplissement d'un de ses devoirs, encourait des peines corporelles. Chaque péché, chaque manquement aux prescriptions de la religion était puni d'un certain nombre de coups de fouet. Ces puritains furent appelés, en raison de leur séjour dans le Ribat, Merabot (pluriel : El-Merabtine), d'où nous avons tiré le nom de Marabout et les Espagnols, celui d'Almoravides

Cette doctrine se répandit de proche en proche dans les tribus de Lemtouna, Guedala et Messoufa. Ibn-Yacine, se voyant entouré d'un grand nombre de disciples, engagea les Marabouts à faire la guerre, les autorisant à percevoir la dîme sur ceux qui ne reconnaîtraient pas leur secte, et le tiers sur toute propriété dont l'origine ne serait pas pure. C'était la meilleure sanction à donner à la conversion de ces pirates de terre. Bientôt ils soumirent leurs voisins, les Sanhadja du désert[1].

CONQUÊTES DES ALMORAVIDES DANS LE SAHARA ET DANS LE MAG'REB. — Vers 1053, les Almoravides, grossis des Lamta, vinrent au nord, faire la couquête du pays de Derâa, et, après avoir perçu leur dîme, regagnèrent le désert. Ibn-Yacine avait. créé un bit-el-mal (trésor public), où étaient déposés les produits de la dîme et de l'aumône destinés à acheter des armes, le surplus du butin était régulièrement partagé entre les guerriers. Ces premiers succès, grossis par la renommée, leur attirèrent un grand nombre de partisans. Bientôt, trente mille combattants quittèrent le Sahara et prirent la roule du nord. C'était pour la plupart des fantassins très bien disciplinés, accompagnés de cavaliers montés, soit sur des chameaux de course (méhari), soit sur des chevaux. Les Lemtouna avaient conservé la prépondérance, ils avaient alors pour cheikh Yahïa-ben-Omar ; mais le commandement réel était exercé par Ibn-Yacine, qui se réservait le droit de corriger corporellement le cheikh.

Yahïa-ben-Omar étendit ses conquêtes sur tout le Sahara. Il venait de faire une expédition heureuse dans le Soudan, lorsqu'il reçut une missive des lettrés et des légistes du Sidjilmassa; implorant son appui et celui d'Ibn-Yacine contre les Beni-Ouanoudine dont la tyrannie ne respectait pas les savants. Bientôt l'expédition fut résolue et les Marabouts marchèrent en grand nombre vers le Tel. Ils commencèrent par enlever au roi de Sidjilmassa quinze cents chameaux qui étaient au pâturage dans le pays de Derâa. Le

1. Ibn-Khaldoun, p. 46, 67 et suiv. El-Kaïrouani, p. 173 et suiv. Kartas, p. 162 et suiv. El-Bekri, trad. de Slane, p. 262 et suiv.

Magraouien Messaoud-ben-Ouanoudine s'avança alors contre ses ennemis ; mais un seul combat vit sa défaite et sa mort. Un immense butin tomba aux mains des Almoravirdes, qui entrèrent bientôt à Sidjilmassa et mirent à mort tous les Mag'raoua qui s'y trouvaient. Ibn-Yacine s'attacha à détruire, avec une sauvagerie de Saharien, tout ce qu'il jugeait capable de détourner les musulmans de leur salut ; on brisa les instruments de musique, on incendia les lieux de plaisir, où l'on vendait du vin ; enfin il supprima toutes les taxes et impôts. Après avoir, laissé des gouverneurs almoravides à Sidjilmassa et dans la province de Derâa, Ibn-Yacine ramena ses compagnons dans le désert.

Les Almoravides allèrent ensuite ravager les pays de l'extrême sud où habitaient de riches et paisibles populations nègres ; la religion servit de prétexte à tous leurs excès. Ils soumirent à leur autorité une partie de la Nigritie, ayant pour capitale une grande ville, nomme Aoudaghast, et implantèrent la race berbère dans le haut Sénégal.

En 1056, Yahïa-ben-Omar ayant été tué, Ibn-Yacine nomma pour le remplacer son frère Abou-Beker. Peu de temps après, le nouveau chef entraîna les Marabouts à une campagne contre le Sous et le pays des Masmouda de l'Atlas. Les Almoravides étaient alors parfaitement organisés pour la guerre. Un grand nombre d'entre eux combattaient à cheval ou sur des chameaux de race, mais la masse se composait de fantassins qui, dans l'ordre de bataille, se plaçaient sur plusieurs rangs. Le premier était armé de longues piques et les autres de javelots avec lesquels ils étaient fort adroits. Un homme portant un drapeau se plaçait devant eux et leur faisait des signaux[1]. Le Sous, avec les villes de Massa et de Taroudent, tombèrent d'abord en leur pouvoir.

Ar'mate obéissait à un prince zenatien du nom de Leghout. Les Marabouts marchèrent contre lui, le vainquirent, le tuèrent et entrèrent en maîtres dans sa capitale. Abou-Beker épousa sa veuve, la belle Zeïneb, originaire des Nefzaoua, femme d'une rare intelligence, qu'on surnommait la *magicienne* (1059).

Après avoir laissé, dans ces parages, des fonctionnaires chargés de les administrer selon les préceptes de la Sonna, Ibn-Yacine et Abou-Beker pénétrèrent au cœur du grand Atlas (*Deren*), et soumirent à leur joug la puissante tribu des Masmouda. Descendant ensuite des montagnes, ils conquirent la province de Tedla, entre les deux branches supérieures de l'Oum-er-Rebia, qui obéissait à

1. El-Bekri, trad. de Slane, p. 262. et suiv.

une fraction des Beni-Ifrene. Enfin le Tamesna fut occupé par eux.

LUTTES DES ALMORAVIDES CONTRE LES BERG'OUATA. MORT D'IBN-YACINE YOUSSEF-BEN-TACHEFINE. — Les Almoravides se trouvèrent alors en présence des Berg'ouata. Jusqu'alors, ils n'avaient combattu que des nègres idolâtres ou des musulmans se rattachant à la doctrine chiaïte. Ils allaient maintenant avoir affaire il des schismatiques, sectateurs du faux prophète Salah-ben-Tarif, qui leur avait composé un Koran en langue berbère et avait modifié à son gré les prescriptions de la religion islamique. Un descendant de Salah, nommé Abou-Hafs-Omar, commandait la tribu qui, bien qu'affaiblie par les luttes soutenues dans les dernières années, était encore fort puissante.

Les Sanhadja marabouts se ruèrent contre les hérétiques. Mais ceux-ci les attendaient en forces et, comme les guerres incessantes qu'ils soutenaient depuis longtemps les avaient rendus redoutables, la lutte fut sérieuse, acharnée. Après plusieurs combats dont l'issue était restée indécise, Ibn-Yacine, qui se lançait toujours au plus fort de la mêlée, fut criblé de blessures dans une rencontre. Rapporté mourant au camp, il adressa aux cheikhs des Sanhadja les recommandations les plus précises pour le maintien de l'œuvre qu'il avait fondée, et mourut le soir même (1059). On l'enterra au lieu dit Kerifla, et une mosquée fut construite sur son tombeau[1].

Grâce aux précautions prises par Ibn-Yacine et à la forte organisation de la secte, son oeuvre ne périt pas avec lui. Abou-Beker-ben-Omar, demeuré seul chef temporel des Almoravides, les entraîna de nouveau contre les hérétiques pour achever de les dompter et venger leur apôtre. Cette fois, les Berg'ouata furent vaincus ; leur chef périt en combattant et, bientôt; ils s'enfuirent dans tous les sens. Leur puissance fut à jamais défruite et le nom de cette tribu disparut de l'histoire de l'Afrique[2]. Abou-Beker réunit leurs dépouilles à Ar'mate où était restée son épouse Zeïneb. Puis, ayant vu son armée se grossir d'une foule de Masmouda, il conquit le pays de Fazaz et les villes du Mekença, puis la place forte de Louata. Dans toutes ces localités, les Marabouts massacrèrent les Beni-Ifrene, qui les avaient conquises quelques années auparavant[3].

1. Kartas, p. 182-183.
2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 131, 132. El-Bekri, passim.
3. Kartas, p. 185, 186.

Abou-Beker, étant rentré à Ar'mate, reçut la nouvelle qu'une révolte avait éclaté parmi les Sanhadja, au fond du désert, à la suite d'un meurtre commis par le chef des Messoufa sur un lemtounien. Il résolut aussitôt de retourner dans ses steppes et choisit, pour commander ses conquêtes du Mag'reb, son cousin Youssof-ben-Tachefine. Nous verrons plus loin combien son choix avait été éclairé. Ne voulant pas entraîner à sa suite, pour vivre de la rude existence du désert, sa chère Zeïneb, craignant, du reste, le sort qui lui serait fait dans ces contrées éloignées, s'il venait à périr, il la répudia en décidant, qu'après l'expiration du délai légal, elle épouserait Youssof-ben-Tachefine. Il partit ensuite pour le sud, accompagné par son cousin, jusqu'à Sidjilmassa. Dans cette ville il fit officiellement reconnaître Youssef comme son représentant en Mag'reb ; puis l'on se sépara ; la moitié de l'armée partit pour le désert et l'autre moitié rentra dans le Tel (1061)[1].

EXPÉDITION DU HAMMADITE BOLOGGUINE DANS LE MAG'REB. SA MORT. RÈGNE D'EN-NACER. — La nouvelle des succès des Marabouts dans le Mag'reb étant parvenue à la Kalâa, suscita la jalousie du Hammadite Bologguine. Ce prince, énergique et cruel, avait affermi son autorité et, depuis l'anéantissement de fait de l'empire ziride, par l'invasion arabe, était devenu le plus puissant souverain de l'Afrique septentrionale. Il jugea le moment favorable pour étendre ses états vers l'occident. En 1062, il marcha contre le Mag'reb à la tête d'une puissante armée et renversa tout sur son passage. Peut-être les Almoravides essayèrent-ils de le repousser et furent-ils défaits. Les auteurs sont muets à cet égard et nous représentent Youssof-ben-Tachefine se tenant avec eux sur la limite du désert, et laissant le champ libre au souverain hammadite.

Après avoir parcouru en vainqueur les contrées du Mag'reb, Bologguine vint mettre le siège devant Fès, où les descendants de Ziri-ben-Atiya achevaient d'user leurs forces dans des luttes intestine. Cette ville tomba bientôt en son pouvoir et sa chute termina brillamment la campagne. Bologguine, s'étant fait remettre des otages par les principaux du pays, reprit alors la route de l'est, mais Il ne devait plus revoir sa capitale. Parvenu au Tessala, non loin de Tlemcen, il fut assassiné par son cousin En-Nacer-ben-Alennas, qui avait à venger des cruautés dont sa famille avait été victime de la part du souverain (1063).

En-Nacer prit alors le commandement et ramena les troupes à

1. El-Bekri, p. 187. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 71, 72.

la Kalâa, où il se fit proclamer souverain. Ses frères et ses fils reçurent de lui le commandement de places importantes, telles que Miliana, Hamza, Constantine, Negaous, Achir, Alger, tandis qu'il s'appliquait en personne à combattre les soulèvements qui grondaient autour du lui[1].

MORT D'EL-MOËZZ. TEMIM LUI SUCCÈDE. - Quelques mois auparavant El-Moëzz terminait sa triste carrière à El-Mehdia (août, 1062). Son fils Temim prit le commandement du mince territoire qui restait encore à la dynastie ziride et se réduisait à quelques villes fermées avec leur banlieue. Aussitôt, la province de Kastiliya, où régnaient déjà, en princes indépendants, les Bei-er-Rend, se déclara pour l'autorité hammadite. La ville de Tunis, devenue très florissante, en raison de la masse d'émigrés qu'elle avait recueillis, imita cet exemple. Elle envoya à En-Nacer une députation chargée de lui offrir sa soumission. Le prince hammdite accueillit avec empressement l'hommage des gens de Tunis, et leur donna, pour gouverneur, un sanhadjien nommé Abd-el-Hak-ben-Khoraçan, qui devait être le chef d'une nouvelle principauté.

Réduit à la possession d'El-Mehdia et de quelques places du littoral oriental de la Tunisie, entouré de toutes parts par les Arabes, Temim s'attacha à exciter les haines qui commençaient à se produire parmi les Hilaliens, maintenant qu'il ne restait rien à piller. Les Athbedj, jaloux des Riah et des Zor'ba, étaient sur le point d'en venir aux mains avec eux ; mais, comme ils se sentaient les moins forts, ils adressèrent à En-Nacer une députation pour réclamer son appui[2].

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. SUCCÈS DE FERDINAND Ier. — En Espagne la puissance des Ibn-Abbad de Séville avait continué à s'accroître. El-Motaded entreprit une série de conquêtes, et le succès couronna ses armes. Après avoir vaincu El-Modaffar de Badajoz, il enleva Niebla à Ibn-Yahïa. Abd-el-Aziz, seigneur de Huelva et de Saltès, évita le même sort par une prompte soumission. Silves et Santa-Maria furent ensuite conquises (1052).

Moron, Arcos, Xérès et Ronda étaient en la possession des Berbères. El-Motaded attira chez lui leurs cheiks et les fit mourir. En même temps, l'élément arabe s'étant soulevé contre les Africains, le roi de Séville en profita pour se rendre maître des localités ci-dessus désignées.

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 47, 72, t. III, p. 253.
2. El-Kaïrouani, p. 145. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 22, 29, 33.

En apprenant ce nouvel empiètement, Badis, seigneur de Grenade, réunit tous ses adhérents berbères, et envahit le territoire de Séville, mais il fut défait par l'heureux Motaded. Ce dernier détrôna ensuite l'edriside Kassem, roi d'Algésiras, auquel il assigna Cordoue comme résidence (1058). El-Motaded afficha alors la prétention d'exercer le commandement sur toute l'Espagne musulmane et prétendit que le dernier khalife lui avait légué, par testament, ses droits. Son objectif était Cordoue, et il ne cessait d'envoyer des expéditions sur son territoire afin d'amener les Cordouans à une rupture.

Dans le nord, Ferdinand I, roi de Castille et de Léon, débarrassé des difficultés qui l'avaient retenu chez lui, commença, vers 1055, ses courses sur le territoire musulman. En 1057, il enleva Viseu et Lamego et El-Modaffer de Badajoz, et les forteresses au sud de Duero, au roi de Saragosse. Enfin, il envahit le territoire d'El-Mamoun de Tolède. Trop faible pour résister seul, ce prince acheta, la paix en offrant, au roi chrétien une riche rançon et en se déclarant son vassal, comme les rois de Saragosse et de Badajoz l'avaient déjà fait. Ces succès n'étaient que le prélude de victoires plus décisives encore, facilitées et préparées par la désunion des Musulmans[1].

CONQUÊTES DES NORMANDS EN SICILE. - Revenons en Italie où nous avons laissé Robert Wiscard et son frère Roger guerroyant avec succès et chassant les Grecs de la Calabre. En 1060, ils étaient maîtres de toute cette région ; aussitôt ils jetèrent, les yeux sur la Sicile dans le double but d'augmenter leur royaume et de préserver la terre ferme des attaques des musulmans. Le moment était, du reste, on ne peut mieux choisi. Une rupture avait éclaté entre Ibn-Thimna et son beau-frère Ali-ben-el-Haouachi[2] ; ils en étaient venus aux mains et ce dernier, ayant obtenu la victoire, avait enlevé Syracuse à son compétiteur et était resté maître d'une grande partie de l'île, sans cependant empêcher Ibn-Thimna de tenir la campagne.

En 1061, Robert, accompagné d'une soixantaine de chevaliers, traversa le détroit dans quelques barques, et aborda heureusement auprès de Messine. Les musulman, étant sortis pour anéantir cette poignée d'aventuriers, furent attirés dans une embuscade et mas-

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 57 et suiv. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 62. 154.

2. Ibn-Thimna étant ivre avait fait ouvrir les veines de sa femme Meïmouna, sœur d'El-Haouachi.

sacrés. Les Normands, chargés de butin, se rembarquèrent. Sur ces entrefaites, Ibn-Thimma vint en Calabre et, s'étant rendu auprès de Roger, alors à Reggio, le décida à entreprendre la conquête de la Sicile, offrant de lui servir de guide, et lui affirmant qu'il triompherait d'Ibn-Haouachi. Roger promit d'agir. Robert étant arrivé, sur ces entrefaites, approuva les desseins de son frère, et bientôt Roger, accompagné d'Ibn-Thimna, passa, avec 160 chevaliers, en Sicile.

Après avoir obtenu quelques succès, grâce à son audace et à son courage, Roger, qui s'était approché de Messine, comptait se rembarquer avec ses prises, lorsqu'il apprit que les musulmans étaient sortis de la ville pour l'écraser. Il leur tendit une nouvelle embuscade et en fit un grand massacre. La consternation fut immense parmi les musulmans, et Messine faillit tomber aux mains de Roger, qui rentra à Reggio avec un riche butin. Ibn-Haouachi envoya aussitôt toute sa flotte bloquer les abords de cette ville ; malgré le grand nombre de navires ennemis, Roger ne tarda pas à passer en Sicile, suivi d'une troupe plus forte, composée de guerriers choisis, pendant que Robert, resté sur le confinent, détournait l'attention de la flotte. Roger, cette fois, s'empara de Messine, où les Normands firent un grand carnage des musulmans. A cette nouvelle, Ibn-Haouachi rappela sa flotte à Palerme, ce qui permit à Robert d'aller rejoindre Roger. Les deux frères, guidés par Ibn-Thimna, marchèrent sur Rameta, dont le commandant leur livra les clefs sans oser combattre, tant les succès des Normands causaient de terreur. Ils envahirent alors le Val-Demone; puis ayant appris qu'Ibn-Haouachi marchait contre eux, ils vinrent audacieusement l'attendre auprès d'Enna. Quelques jours après, les musulmans parurent au nombre de 15,000 ; bien que les deux chefs normands ne pussent leur opposer qu'à peine le tiers de cet effectif, ils engagèrent le combat et, grâce à leur valeur personnelle, remportèrent une victoire décisive. Peu après, Robert rentra dans la Pouille, laissant son frère Roger, secondé par Ibn-Thimna, battre le pays, recevoir les soumissions, et réorganiser les communautés chrétiennes.

Sur entrefaites, Roger, lui-même, fut rappelé sur la terre ferme pour une raison d'un tout autre ordre ; sa fiancée, Judith de Giroie, qu'il avait abandonnée en Normandie, venait d'arriver et lui réclamait l'exécution de son serment. Le comte Roger s'exécuta de bonne grâce, et les noces se firent dans la petite ville de Melito. Peu de temps après, Ibn-Thimna, qui avait conservé le commandement en Sicile, périt assassiné dans une entrevue, où il s'était rendu sans défiance (mars 1062). Une réaction se produisit alors

en Sicile contre les Chrétiens et il était urgent que Roger retourna dans l'île, lorsqu'une rupture éclata entre lui et son frère Robert, au sujet d'une partie de la Pouille que ce dernier avait promise au comte et qu'il refusait de lui donner. Ils en vinrent aux mains ; Robert assiégea même son frère dans Melito et était sur le point de réduire cette place, lorsqu'une révolte, éclatée sur ses derrières, le força il se porter lui-même contre les rebelles. S'étant, avec sa témérité habituelle, lancé au milieu des ennemis, il allait être mis à mort par eux, lorsque Roger, aussi généreux que brave, vint à son secours.

Cette fois, la paix était faite entre les deux frère et Roger pouvait passer en Sicile (août l062)[1].

---

1. Amari, *Musulmans de Sicile,* t. III, p. 55 et suiv. Elie de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, p. 247 et suiv.

CHAPITRE III

EMPIRE ALMORAVIDE. LES NORMANDS EN SICILE

Fin 1062-1088.

Youssof-ben-achefine, seul chef des Almoravides. — Fondation de Maroc par Tachefine ; il conquiert tout le Mag'reb. — Progrès des Arabes ; leurs luttes contre les Hammadites. - En-Nacer fonde la ville de Bougie : apogée de sa puissance. — Les Zor'ba se fixent dans le Zab et le Hodan. Fractionnement des Athbedj et des Makil. — Événements de Sicile ; succès du comte Roger. — Prise de palerme par les Normands. — Le comte Roger achève la conquête de la Sicile. — Descente des Pisans et des Genois à El-Mehdia. — Événements d'Espagne ; affaiblissement de la puissance musulmane. — Succès d'Alphonse VI ; les musulmans appellent les Almoravides en Espagne. — Youssof-ben-Tachefine s'empare de Tanger, du Rif, de Tlemcen et de Ceuta. — Les Almoravides passent en Espagne ; victoire de Zellaka.

YOUSSOF-BEN-TACHEFINE, SEUL CHEF DES ALMORAVIDES. — Nous avons laissé les Almoravides dans le Mag'reb attendant, sur la limite du désert, que le Hammadite Bolloguine Se fût retiré. Aussitôt après son départ, ils rentrèrent dans le Tel, sous la conduite de Youssof-ben-Tachefine qui avait épousé la belle Zeïneb, et recommencèrent la guerre de conquête.

Le jeune chef des Marabouts était un Saharien de la tribu des Lemtouna. Voici le portrait que le Kartas nous a laissé de cet homme remarquable : «Teint brun, taille moyenne, maigre, peu de barbe, voix douce, yeux noirs, nez aquilin, mèche de Mahomet retombant sur le bout de l'oreille, sourcils joints l'un à l'autre, cheveux crépus. Il était courageux, résolu, imposant, actif, généreux, bienfaisant; il dédaignait les plaisirs du monde; austère, juste et saint, il fut modeste jusque dans ses vêtements, il ne porta jamais que de la laine à l'exclusion de toute autre étoffe ; il se nourrissait d'orge, de viande et de lait de chameau, et se tint strictement à cette nourriture jusqu'à sa mort[1].»

Tel était l'homme qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire de la Berbérie et de l'Espagne.

La nouvelle des succès d'Ibn-Tachefine étant parvenue if Abou-Beker, dans le Sahara,, ce chef, qui avait rétabli la paix chez les

1. Kartas, p. 190,191.

Sanhadja, revint vers le nord pour reprendre le Commandement, qu'il avait, selon lui, délégué simplement à son cousin.

Mais, celui-ci n'était nullement disposé à lui abandonner une puissance qu'il avait su conserver et affermir. Cédant, dit-on, aux conseils de son épouse Zeïneb, Youssof reçut son ancien Cheikh avec une grande froideur ; étonné de cette attitude, l'émir Abou-Beker, voyant en outre un grand nombre de soldats rangés, demanda à son cousin ce qu'il faisait de tout ce monde. «Je m'en sers, répondit Ibn-Tachefine, contre quiconque est mal intentionné à mon égard».

L'allusion était très claire, et l'émir, sans insister, préféra recevoir de riches cadeaux consistant en chameaux, vêtements, provisions et ustensiles manquant dans le Sahara et retourner au désert, laissant le champ libre à son cousin (1062). Il passa le reste de sa vie occupé uniquement à combattre les infidèles, et mourut en 1087, d'une blessure causée par une flèche empoisonnée[1].

FONDATION DE MAROC PAR BEN-TACHEFINE. IL CONQUIERT TOUT LE MAG'REB EXTRÊME. — Resté seul maître du pouvoir, Ibn-Tachefine songea à se construire une capitale digne de son empire et qui fût en même temps une solide base en vue des opérations qu'il allait entreprendre. Ce fut au pied du versant occidental de l'Atlas, sur le cours supérieur de l'Ouad-Tensift, dans une situation admirable, véritable oasis, au commencement des montagnes, qu'il arrêta son choix. Non loin, se trouvait l'emplacement d'une bourgade nommée Daï. Il acheta, dit-on, le terrain nécessaire, à un homme des Masmouda, et tint à honneur de travailler, comme un simple maçon, à la construction de sa métropole. On y éleva une forteresse destinée à recevoir ses richesses et ses armes. La nouvelle ville fut appelée Marrakch (Maroc).

En même temps, il organisait une nombreuse armée composée, en outre de ses Almoravides, de Guezoula, de Masmouda et même de Zenètes. Ayant ainsi tout dispoé, il entra en campagne et se dirigea sur Fès, où un descendant de Ziri-ben-Atiya, nommé

Moennecer, exerçait le commandement. Sur son chemin, un grand nombre de tribus, les Zouar'a, Lemaï, Louata, Sadina, Sedrata, Mar'ila, Behloula, Medionna et autres, se disposèrent à lui barrer le passage, mais il les culbuta, dispersa et poursuivit dans tous les sens. Il alla ensuite mettre le siège devant Fès. dont il ne tarda pas

1. Kartas, p. 188, 189. Ibu-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 172, 173.

à s'emparer (l063). Moannecer put se réfugier dans une tribu voisine. Ibn-Tachefine, laissant une garnison à Fès, alla enlever les places fortes de la vallée de la Moulouïa des mains des partisans des Beni-Ouanoudine, anciens rois de Sidjilmassa. De là, le chef des Almoravides envahit le pays des R'omara, qui obéissait aux Édrisides-hammoudites, représentés à Tanger par le général Seggout-el-Berg'ouati. Mais il n'osa entreprendre le siège de cette place forte et fut, du reste, rappelé dans l'intérieur par une grave nouvelle : Moannecer, ou peut-être son fils Temim, avait profité de son cloisonnement pour s'emparer par surprise de Fès et menacer la garnison almoravide. Mehdi-ben-Youssof, chef de la province de Mekença, allié d'Ibn-Tachefine, ayant marché contre les Mag'raoua, avait été défait et tué par eux.

Youssof envoya alors un corps d'armée contre Fia, lundis qu'il allait lui-même réduire la province de Fazzaz[1]. Moannecer, bloqué dans sa capitale, ayant essayé de se dégager par une sortie, périt dans l'action. Les débris des Mag'raoua se donnèrent alors pour chef un descendant d'Ibn-Abou-l'Afia, nommé El-Kacem, qui, ayant adjoint à eux ses guerriers, marcha contre les Marabouts et leur infligea une défaite à l'Ouad-Safir, près de Fès. Ainsi le siège de cette ville était levé; El-Kacem en prit le commandement.

Pendant ce temps, Youssof-ben-Tachefine pressait en vain la place forte de Kalâat-Mehdi, dans la province de Fazaz. Cette forteresse ayant offert une résistance inattendue, il y laissa un corps de troupes chargé de continuer le blocus et, avec le reste de ses soldats, entreprit d'autres conquêtes (1064). Fendelaoua, le pays des Beni-Meracen et le territoire de Herga tombèrent successivement en son pouvoir.

En 1068, le chef des Almoravides envahit de nouveau le pays. des R'omara (Rift). Peu après, il vint mettre le siège devant Fès. El-Kacem étant sorti à sa rencontre, à la tête des Mag'raoua et autres Zenètes et des Miknaça, fut mis en déroute, et, quelques jours plus tard, Youssof emporta d'assaut la ville. Tous les hommes valides qui s'y trouvaient furent massacrés ; on en tua trois mille, rien que dans deux mosquées.

Après avoir obtenu cette vengeance de la défaite de l'Ouad-Safir, Youssof dut s'occuper à faire déblayer la ville des cadavres qui l'encombraient : on les enterra dans d'immenses tranchées que l'on couvrit de chaux.

1. Contrée cotre Tedla et Safraoua, à deux journées de Fès.

Le chef des Almoravides s'appliqua ensuite à effacer les traces des maux de la guerre. Les années suivantes furent employées par lui à réduire les régions qui n'étaient pas encore soumises et bientôt tout le Mag'reb, à l'exception de Tanger et de Ceuta, reconnut son autorité.

En une dizaine d'années de luttes acharnées, les Almoravides avaient conduis cette immense contrée s'étendant du désert, à la Méditerranée et de la Moulouïa à l'Océan, détruit des tribus puissantes telles que les Berg'ouata, les Mag'raoua, les Beni-Ifrene et les Miknaça, et fait disparaître la royauté des Beni-Ouanoudine à Sirdjilmassa, celle des Beni-Atiya à Fès, et un grand nombre d'autres principautés secondaires. Ils avaient beaucoup déblayé en Mag'reb : nous verrons comment ces places seront prises[1].

PROGRÈS DES ARABES. LEURS LUTTES CONTRE LES HAMMADITES. — Pendant que le Mag'reb était le théâtre de ces événements importants, les Arabes, dans l'est, continuaient à s'étendre. Presque tout le Zab était en leur pouvoir, et la tribu des Amer (Athbedj) s'était avancée jusqu'au pied du mont Rached, auquel elle devait donner soit nom (Djebel-Amour).

Nous avons vu que les autres tribus athbedj, en luttes avec les Riah et Zor'ba de la Tunisie, étaient venues demander assistance au souverain hammadite de la Kalâa. En-Nacer, voyant une occasion de s'agrandir vers l'est, leur promit son appui et vint bientôt. avec une armée de Sanhadja et de Zenata, prendre position à Orbos (Laribus). Il se disposait à attaquer les Arabes prés de Sebiba, lorsque Temim, fidèle à ses habitudes, parvint à semer la désunion dans l'armée de son cousin. Bientôt les Mag'raoua lâchèrent pied, et les Sanhadja furent mis en déroute avec leurs alliés. Le désastre d'En-Nacer fut complet. Ce prince, qui avait perdu dans l'action un de ses frères et son secrétaire, courut se réfugier à Constantine, suivi seulement de deux cents hommes, et de là regagna sa capitale (1065).

Temim profita de la défaite de son cousin pour reprendre Souça et Sfaks, qui s'étaient déclarées pour les Hammadites. L'année suivante il vint, avec l'appui de Zor'ba, attaquer Ibn-Khorassan, qui gouvernait à Tunis comme représentant d'En-Nacer. Après quatre mois de siège, cette ville, sur le point de succomber, n'échappa au pillage que par une soumission entière à Temim.

Cette guerre finie, les Arabes hilaliens firent irruption dans

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 271, t. II, p. 74, 154, t. III, p. 253, 254. Fartas, p. 190 et suiv.

l'empire hammadite et donnèrent un aliment à leur activité en ravageant d'une manière affreuse le pays ouvert. Mais bientôt la guerre éclata entre les Arabes eux-mêmes. Les Beni-Adi, repoussés de l'Ifrikaya par les Athbedj et les Riah, vinrent à Tripoli implorer secours d'El-Montacer-ben-Khazroun, chef des Mag'raoua. Ce prince se mit à leur tête et, suivi sans doute par une partie des Arabes Soleïm, fondit sur les régions méridionales du Mag'reb. Une partie du Zab et la riche province du Hodna, avec les villes de Mecila et Tobna, furent livrées au pillage. Les Arabes poussèrent même l'audace jusqu'à venir fourrager auprès de la Kalâa. Mais En-Nacer étant sorti contre eux à la tête de quelques troupes, les fit reculer jusqu'à la limite du Zab. Le souverain hammadite n'osa cependant engager l'action, il préféra entrer en pourparlers avec l'ennemi et acheter la paix par l'abandon d'une partie des provinces conquises. Il se vengea de cette humiliation en attirant El-Montacer dans un guet-apens et le faisant assassiner par Ali-ben-Sindi, gouverneur de Biskra. Sa tête fut envoyée à En-Nacer et son corps mis en croix à la Kalâa[1].

Une paix qui consacrait l'établissement, au cœur du pays, de gens aussi remuants que les Arabes, ne pouvait être de longue durée, d'autant plus que la situation générale favorisait leurs désordres : les guerres intestines absorbaient les forcer hammadites, car, en outre de la vieille querelle qui divisait toujours Temim et son cousin En-Nacer, celui-ci se trouvait entouré de séditions auxquelles il avait à faire face. Les tribus berbères, qui n'échappaient aux uns que pour tomber sous les coups des autres, renonçaient à tout espoir de paix et se joignaient aux Arabes pour dévaster, préférant profiter du pillage que de le subir.

En vain En-Nacer essayait de lutter contre ses ennemis et de réprimer, avec la plus grande rigueur, les révoltes des Berbères ou des Arabes, ceux-ci ne tardèrent pas a reparaître dans le Hodna et à y recommencer leurs dévastations ; ils étaient appuyés, cette fois, par les contingents des tribus zenètes des Mag'raoua et R'omert. El-Mansour, fils d'En-Nacer, ayant marché contre eux, les força à la retraite et les poursuivit jusqu'au delà de l'oasis de Biskra. Il parcourut ensuite le pays, châtiant les rebelles, et s'avança jusqu'à Ouargla, d'où il reprit le chemin de la Kalâa, en ramenant de nombreux otages de la tribu d'Athbedj. A peine était-il de retour de cette campagne, qu'il se vit contraint de marcher vers l'ouest pour

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 45, 46, t. II, p. 49, 50, 86, t. III, p. 127, 128.

combattre les Arabes de la tribu d'Adi, qui avaient fait alliance avec les Zenètes Toudjine. Les principaux chefs de ces tribus furent conduits à En-Nacer, qui ordonna de leur couper les pieds et les mains et de les laisser mourir en cet état.

EN-NACER FONDE LA VILLE DE BOUGIE. APOGÉE DE SA PUISSANCE. — Le Hammadite En-Nacer ayant vu ses provinces méridionales envahies par les Arabes et se trouvant dans l'impuissance absolue de réprimer les excès de ces nomades, auxquels les Berbères du sud ne s'associaient que trop, prit la résolution d'abandonner une capitale qui n'était plus au centre de ses provinces et dont les environs étaient devenus inhabitables. Vers 1067, il alla s'emparer de la montagne de Bedjaïa (ou Begaïa), où était campée une population berbère de ce nom. A peu de distance de cette montagne (le Gouraya), dont le pied baigne dans la mer, débouche une large rivière[1], arrosant une vallée fertile. Ce fut entre la rivière et la montagne, sur les ruines de l'ancien établissement romain du Saldæ, qu'En-Nacer construisit sa nouvelle capitole. Il lui donna son nom, Nâceria, mais celui de Bedjaïa (Bougie) a prévalu. Il y fit bâtir de magnifiques palais dans le but d'y transporter sa famille et ses trésors, certain d'être à l'abri des incursions des Arabes, grâce à l'abri naturel formé de tous côtés par des montagnes élevées. Pour attirer des habitants à Bougie, le prince les exempta de tout impôt ; aussi la nouvelle capitale se peupla-t-elle rapidement et ne tarda-t-elle pas à acquérir une réelle splendeur.

Les tribus berbères montagnardes, et notamment les Zouaoua du Djerdjera, qui jusqu'alors avaient vécu dans l'indépendance la plus complète, subirent l'influence directe du gouvernement hammradite[2].

LES ZOR'BA SE FIXENT DANS LE ZAB ET LE HODNA. FRACTIONNEMENT DES ATHBEDJ ET DES ARABES MAKIL. — Pendant que les Athbedj et Makil luttaient contre les Hammadiles pour gagner du terrain vers l'ouest, la guerre, depuis longtemps imminente, avait éclaté entre les Riah et les Zor'ba en Tunisie. Après plusieurs années de combats, les Zor'ba furent chassés successivement de tous leurs territoires et refoulés vers le sud-ouest. Abandonnant alors, et sans retour, la Tunisie aux Riah et aux Djochem, les Zor'ba émigrèrent. Pendant quelque temps, ils refoulèrent devant eux les Athbedj et Makil, puis ils forcèrent les premiers à se

1. La Soumam, nommée plus haut Ouad-Sahel.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 51.

diviser pour leur livrer passage et s'installèrent à leur place dans le Hodna et les hauts plateaux du Mag'reb central, venant aboutir à cette plaine.

Les Athbedj se divisèrent en plusieurs groupes, dont l'un, Kerfa (ou Garfa) et Latif, occupa les oasis du Zab ; un autre (Dreïd) les versants inférieurs de l'Aourès ; un autre (Dahhak et Aïad) prit possession des montagnes bordant au nord le Hodna ; enfin un quatrième, formé particulièrement des Amour, s'établit sur les plateaux attenant au mont Rached, qui prit son nom (Djebel-Amour).

Quant aux Makil, assez peu nombreux du reste, ils se massèrent aux environs du mont Rached. Une de leur tribus, celle des Thaaleba, fit irruption dans le Tell, au sud de Médéa.

Ainsi les provinces du Zab et du Hodna se trouvèrent entièrement aux mains des Arabes, et furent changées en solitudes par ce peuple dévastateur, qui laissait le vide après lui[1].

ÉVÉNEMENT DE SICILE. SUCCÈS DU COMTE ROGER. — Revenons maintenant en Sicile, où des événements importants s'étaient produits pendant ces dernières années.

Dans le mois de septembre 1062, le comte Roger retourna en Sicile avec un Corps de soldats slavons qu'il avait enrôlés ; il emmenait aussi une femme, la courageuse comtesse Judith. La désunion des Musulmans les avait empêchés de profiter de leurs succès, après la mort d'Ibn-Thimna. Roger, appelé par les habitants de Trajana, déposa sa femme dans cette ville et recommença ses courses dans l'île, tombant à l'improviste sur les Musulmans et les mettant presque toujours en déroute. Sur ces entrefaites, arrivèrent à Palerme des secours envoyés d'Afrique par le prince ziride Temin, sous le commandement de ses deux fils Aïoub et Ali.

Un incident bien imprévu faillit mettre un terme à la brillante carrière de Roger. A la suite d'excès commis par les Normands, les habitants de Trajana appelèrent les Musulmans et leur livrèrent la ville. Le comte parvint cependant à se retrancher dans un quartier, où il fut bloqué étroitement pendant de longs mois et en proie à toutes les misères. On dit qu'il possédait un seul manteau pour lui et sa femme et qu'ils le prenaient alternativement lorsque l'un d'eux avait à sortir. Mais Roger n'était pas homme à se laisser ainsi mourir de faim : il inquiétait sans cesse l'ennemi par ses

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 46, 52 et suivi., 57, 70, 122, 123.

attaques, ou il combattait toujours à la tête de ses guerriers. Un jour, dans une sortie, s'étant laissé emporter par son ardeur habituelle, il se vit tout à coup entouré de Musulmans, et, son cheval ayant été percé d'un coup de lance, il roula à terre. Les ennemis se jetaient sur lui pour le tuer, lorsque, parvenant à se dégager par des efforts surhumains, il fit, avec sa lourde épée, un tel moulinet autour de lui qu'il les éloigna à une distance respectueuse. Prenant alors la selle de son cheval sur sa tête, il rentra dans la villa sans être inquiété. Peu de temps après, les Normands forçaient leurs adversaires à lever le siège.

Le Ziride Aïoub avait pris le commandement et commencé avec entrain les hostilités. Roger marcha contre lui et lui infligea défaite sur défaite. Cependant, malgré ces succès, la situation des Normands était assez précaire en Sicile, car leurs troupes supportaient des pertes incessantes. Robert promettait bien de venir au secours de son frère, mais il était retenu par ses guerres contre les Byzantins.

Sur ces entrefaites, une flotte, envoyée par la république de Pise, arriva devant Messine et vint audacieusement enlever, dans le port, les galères musulmanes. Malgré les instances des Normands pour les retenir, les Pisans rentrèrent chez eux emportant un riche butin, qui leur servit à rebâtir le dôme de leur cathédrale[1].

PRISE DE PALERME PAR LES NORMANDS. — Roger était passé sur le continent pour faire de nouvelles levées et tâcher de décider son frère à le suivre. Au printemps de l'année 1064[2], les deux frères passèrent en Sicile avec des renforts et vinrent essayer d'enlever Palerme. Mais ils ne purent y réussit, manquant de flotte, et les hostilités continuèrent sans succès de part ni d'autre, grâce à l'habileté guerrière d'Aïoub. Ibn-Haouachi avait fait son possible pour se rapprocher de ce prince. Mais bientôt la rupture éclata, et Aïoub resta seul maître de la Sicile musulmane. Ce fut alors la population de Palerme qui se souleva contre lui. Dégoûté de voir si peu de patriotisme parmi ses coreligionnaires dans un tel moment, Aïoub rentra en Afrique suivi de tous ses partisans.

Robert était retourné en Italie. Ainsi Roger se trouva seul, au moment où la discorde des Musulmans avait pour conséquence le départ du plus dangereux adversaire des Normands. Il redoubla

1. Élie de la Primaudaie. *Arabes et Normands*, p. 268 et suiv. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 89 et suiv.

2. Élie de la Primaudaie donne à tort la date de 1067.

d'audace et d'activité et terrifia les sectateurs de l'Islam par la rapidité de ses courses : il semblait qu'il fût partout à la fois. Pendant trois années, il ne cessa de combattre de cette façon, écrasant partout les centres de résistance et préparant, la conquête définitive.

Pendant, ce temps, Robert, sur la terre ferme, avait entrepris le siège de la place forte de Bari, dernier rempart des Byzantins. Le 16 avril 1071, il s'en rendit maître avec l'aide de son frère Roger. Celui-ci retourna en Sicile après avoir obtenu la promesse que toutes les troupes disponibles lui seraient envoyées pour achever la conquête. Bientôt en effet, Robert arriva dans l'île et aida son frère à s'emparer de Catane.

Pendant ce temps, ou préparait la flotte dans les ports de la Pouille, et on chargeait, tout le matériel qui avait servi au siège de Bari. Dans le mois de juillet, les deux frères vinrent la chercher et mirent à la voile avec cinquante-huit navires. Ils firent mine d'abord de se diriger sur Malte, puis ayant opéré une volte-face, ils cinglèrent sur Palerme et investirent cette ville par terre et par mer. «Le duc (Robert) s'établit au couchant… et Roger dressa ses tentes au midi, sur les bord. du fleuve Oreto. La flotte vint se ranger devant le port[1].»

Les Musulmans, résolus à une défense désespérée, et confiants dans la solidité de leur, remparts, résistèrent d'abord à toutes les attaques. Temim ayant envoyé sa flotte au secours de Palerme, il se livra, en vue de la ville, une bataille navale qui se termina par la défaite et la dispersion des navires musulmans.

Le siège durait depuis quatre mois, sans que de grands progrès eussent été réalisés, lorsque, par suite de la trahison des mercenaires chrétiens qui gardaient la forteresse d'El-Khaleça, les Normands s'en emparèrent et y arborèrent leur gonfalon rouge. Dans cette affaire, le duc Robert, acculé au fond d'une rue étroite, avait failli périr et, n'avait dû son salut qu'au secours apporté a point par son frère. Les Musulmans s'étaient réfugiés dans la vieille ville (El K'çar), et paraissaient disposé à résister jusqu'à la mort. Cependant, comme ils manquaient de vivres, ils se décidèrent à accepter une capitulation honorable que leur offrit le duc Robert (10 janvier 1072).

LE COMTE ROGER ACHÈVE LA CONQUÊTE DE LA SICILE. — Ainsi la capitale de la Sicile rentra, après deux cent quarante ans, en la possession des Chrétiens. Les princes normands se

1. Élie de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, p. 284.

partagèrent alors leurs conquêtes : Robert conserva Palerme et le Val Demone ainsi que Messine. Le reste des possessions chrétiennes de l'île échut à Roger qui prit le titre de comte de Sicile ; il retint tous les soldais qui voulurent bien accepter ses offres, et il fut convenu que ce qu'il pourrait conquérir encore lui appartiendrait. Ainsi le duc de Pouille restait suzerain, avec le comte de Sicile comme vassal, et un certain nombre de barons comme feudataires.

Après avoir laissé à Palerme un «Émir» pour le représenter, Robert rentra chargé de butin dons la Pouille ; la plus grande partie de l'armée le suivit. Le duc trouvant ses feudataires et ses alliés du continent peu disposés à reconnaître son autorité, les réduisit alors par les armes et fit disparaître quelques petites principautés. La fortune lui était toujours fidèle et l'on dit que le pape Grégoire VII, après avoir lutté contre lui et l'avoir excommunié, finit par lui donner le titre de chevalier de Saint-Pierre et lui promettre l'empire d'Occident. En 1081, Robert passe en Grèce et combat l'empereur Alexis Comnène avec des chances diverses ; il rentre en Italie et bientôt est appelé par le pape assiégé dans le château Saint-Ange par l'empereur Henri IV, le vaincu de Canossa, maître de presque tous les quartiers de Rome. Le duc livre aux flammes une partie de la ville éternelle, car l'empereur n'a osé l'y attendre, rend la liberté au Saint-Père et lui offre, à Salerne, un refuge ressemblant assez à une prison. Peu après, étant retourné en Orient, il y obtient de grands succès et meurt d'un accès de fièvre à Céphalonie (17 juillet 1085). Il laissait deux fils : Boëmond et Roger qui se disputèrent son héritage. Pendant que Robert essayait de réaliser en Orient ses visées ambitieuses, Roger étendait, pas à pas, son autorité en Sicile. Malheureusement, son sort était intimement lié à celui de son frère, et il arrivait souvent que Robert le requérait de lui fournir l'appui de son bras, pour ses guerres de terre ferme. Syracuse et le Val di Nota étaient le centre de résistance des Musulmans et Roger trouva parmi eux quelques adversaires dignes de lui. En 1076, il s'empare de Trapani, après un rude siège. Au mois d'août 1078, Taormina subit le même sort. Pour récompenser son frère des services par lui rendus lors de la première expédition de Grèce, Robert lui abandonna le Val Demone.

Un Musulman, dont les auteurs arabes ne parlent pas et que les chroniques appellent du nom altéré de Benavert, avait pris en main la direction de la résistance contre les chrétiens dans l'île. C'était un homme vaillant et plein de ressources, et comme le comte Roger envoyait ses meilleures troupes à son frère ou passait lui-même sur le continent afin de l'aider, Benavert en profitait pour

attaquer ses avant-postes ou piller ses alliés. En 1085, après la mort de Robert, le comte Roger traversa encore le détroit et s'employa à faire réussir l'élévation de son neveu Roger, au détriment de Boëmond. La moitié de la Calabre lui était promise, fallait aussi en prendre possession. Benavert poussa alors l'audace jusqu'à faire une descente en Calabre. Il pilla la villa de Nicotra, et, étant rentré en Sicile, saccagea, Reggioles églises de saint- Nicolas et de Saint-Georges et enleva tout un couvent de femmes, qu'il emmena pour renforcer son harem. Roger ne tarda pas à tirer une éclatante vengeance de cette insulte. Il vint audacieusement attaquer Syracuse, où Benavert s'était réfugié, et se rendit, maître de cette ville après avoir tué son défenseur (mai 1086). Peu après, les Normands s'emparaient de Girgenti, où régnait une colonie d'Edrisides hammoudites (1087). Enfin, en 1091, la chute de Butera fut le dernier épisode de la conquête : toute l'île appartint dès lors à Roger[1].

DESCENTE DES PISANS ET DES GÉNOIS À EL-MEHDIA. — En l'année 1087, les Pisans, alliés aux Génois et aux Amalfitains, effectuèrent une expédition contre El-Mehdia, dont le port était devenu le repaire de pirates audacieux, qui répandaient la terreur dans la Méditerranée et sur les côtes. Roger de Sicile avait refusé de prendre part à cette croisade, en raison des traités sui l'unissaient aux Zirides de l'Ifrikiya. Les flottes alliées se rallièrent à l'île Pantellaria. Prévenu du danger par des pigeons envoyés de l'île, Temim ne sut pas organiser la défense, et bientôt la rade se couvrit de trois cents voiles italiennes. Les alliés débarquèrent à Zouila au nombre de 30,000, dit-on, s'emparèrent de vive force de la ville qu'ils mirent au pillage, et incendièrent la flotte musulmane sous le port. Temim s'était réfugié dans la citadelle, et sa situation devenait critique, lorsqu'il se décida à traiter. Il versa une rançon de cent mille pièces d'or, mit en liberté les prisonniers chrétiens, s'obligea à faire respecter par ses corsaires les vaisseaux de ses ennemis, et enfin accorda, aux Génois et aux Pisans, des avantages commerciaux. Les alliés rentrèrent alors, chargés de dépouilles, dans leurs ports respectifs. On dit qu'ils avaient voulu d'abord faire hommage de leur conquête à Roger, mais que ce prince, ne se trouvant pas assez fort pour se lancer dans une nouvelle entreprise, déclina leurs offres sous le prétexte qu'il était en paix avec Temim[2].

---

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 134 et suiv. Élie de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, p. 276 et suiv. Zeller, *Histoire d'Italie*, passim.

2. Amari, Musulmans de Sicile, t. III, p. 169, 170. Ibn-Khaldoun,

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. AFFAIBLISSEMENT DE LA PUISSANCE MUSULMANE. - Nous avons dit, à la fin du chapitre précédent, que le roi de Castille et de Léon, Ferdinand Ier, avait remporté de grands succès sur les Musulmans d'Espagne. Après avoir obtenu la soumission d'un certain nombre de petits rois, il s'attaqua au puissant maître de Séville, El-Motaded-ben-Abbad, et vint ravager le territoire de cette capitale. Le prince musulmans, ne se sentant pas assez fort, dans ce moment, pour résister à son ennemi, plia devant l'orage et vint au camp du roi de Castille faire hommage de soumission. Il fut convenu qu'il paierait tribut au prince chrétien et, peu de temps après, des évêques arrivèrent à Séville pour fixer le montant de la redevance et recevoir les reliques d'un martyr (1063).

L'année suivante fut encore plus fatale aux Musulmans. Le roi Ferdinand s'empara de Coïmbre et expulsa les sectateurs de l'ls-lam du pays compris entre le Duero et le Mondego. Il alla ensuite attaquer Abd-el-Malek-el-Modaffer à Valence et lui infligea une grande défaite. Pendant ce temps, une armée normande au service du pape, opérant dans le nord-est, s'emparait de la forteresse de Babastro ; un grand massacre des Musulmans suivit cette victoire. Peu après, les Normands ayant repassé les Pyrénées pour mettre leur butin eu sécurité, El-Moktader, roi de Saragosse, se rendit maître de Babastro (1065).

La mort de Ferdinand délivra l'Espagne musulmane du plus grand danger qui l'eût encore menacée (fin décembre 1068). Presque en même temps, El-Motaded rendait le dernier soupir à Séville (février 1069). El-Motamed, son fils, lui succéda. C'était un prince éclairé, ami du plaisir et des poètes, aussi sa cour brilla-t-elle d'un grand éclat. Il eu était ainsi dans presque toute l'Espagne musulmane : les principicules vivaient mollement dans de véritables cours d'amour, plus occupés de musique, de poésie et de fêtes où le vin et les belles se partageaient leurs faveurs, que de luttes et de combats. Les légistes (fakihs) déploraient cette décadence et la violation flagrante des règles de l'islamisme, en présence du chrétien prêt à infliger de nouvelles humiliations au croissant.

En 1070, El-Motamed incorpora Cordoue à son royaume. El-Mamoun, de Tolède, appuyé par son allié Alphonse VI, voulut essayer d'enlever Cordoue, dont le commandement avait été laissé à Abbad, fils d'El-Motamed. Il s'en empara, en effet, par surprise, et

---

t. II. p. 24. El-Kaïrouani, p. 146. De Mas-Latrie. *Traités de paix et de commerce*, p. 29 à 33.

mit à mort le jeune prince (1075), Peu après, El-Mamoun mourait empoisonné. Dans le mois de septembre 1078, El-Motamed enleva d'assaut Cordoue et vengea les mânes de son fils ; il conquit ensuite le pays tolédain compris entre le Guadalquivir et le Guadiana.

Cependant la dynastie de Ben-Abbad continuait à servir un tribut aux rois de Castille. Or, Alphonse VI, qui avait réuni à son royaume les provinces de ses frères Sancho et Garcia, était suzerain exigeant et ayant sans cesse la menace à la bouche. Aussi les Musulmans vivaient-ils dans les transes perpétuelles, car à chaque instant le roi chrétien préparait ou annonçait, une nouvelle invasion, et ce n'était qu'à force de sacrifices de toute nature parvenait à écarter le danger.

El-Motamed avait, comme premier ministre, un Certain Ibn-Ammar, homme de basse extraction mais poète consommé, qui avait été le meilleur ami de sa jeunesse. Ce vizir avait rendu à son maître les plus grands services, et, en dernier lieu, venait de conquérir la province de Murcie, arrachée par lui à Ibn-Tahar, lorsqu'une rupture éclata entre lui et le prince, que ses visées à l'indépendance avaient irrité. Forcé de fuir, Ibn-Ammar se réfugia d'abord auprès d'Alphonse, espérant de décider à servir ses projets de vengeance. N'y ayant pas réussi, il alla à Saragosse demander asile à El-Moutamen, qui venait de succéder à son père El-Moktader. Tombé entre les mains d'ennemis, il fut vendu à El-Motamed qui le tua de ses propres mains[1].

SUCCÈS D'ALPONSE VI. LES MUSULMANS APPELLENT LES ALMORAVIDES EN ESPAGNE. — Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, qui avait pris le titre d'empereur, se préparait ostensiblement à conquérir toute l'Espagne musulmane; il avait défit un grand nombre de vassaux parmi les roitelets arabes, et, pour obtenir le maintien de leur existence précaire, ceux-ci étaient obligés de lui verser sans cesse du- nouveaux tributs. El-Kader, roi de Tolède, était un des plus faibles et des plus exploités parmi ces tributaires : chassé de sa capitale par ses sujets révoltés, qui se donnèrent à El-Metaoukkel de Badajoz, il vint chercher asile près de son protecteur Alphonse, et celui-ci envoya son armée contre les Tolédains (1080).

En 1082, l'ambassade qu'Alphonse envoyait chaque année à Séville, et dans laquelle figurait un juif du nom d'Ibn-Chelbib, souleva, par son arrogance, la colère d'El-Motamed. Le juif fut ci-fié et les envoyés chrétien jetés en prison. Alphonse jura de tirer

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 134 et suiv.

vengeance de cette injure. Après avoir obtenu la mise en liberté des chevaliers chrétiens, il envahit l'Espagne musulmane et s'avança, en détruisant tout devant lui, jusqn'à Tarifa. Il revint par le royaume de Tolède et y rétablit l'autorité d'El-Kader, auquel il extorqua des sommes considérables (1084). Mais ce n'était pas encore assez : il se fit livrer un grand nombre de forteresses.

Alphonse fit, son entrée solennelle à Tolède, le 25 mai 1085, et se proclama le *souverain des hommes des deux religions*. El-Kader, relégué à Valence, n'y restait que grâce à l'appui des soldats castillans, dont les excès n'avaient pas de bornes. Pendant ce temps, Alphonse assiégeait Saragosse, et ses capitaines faisaient des incursions incessantes dans les provinces d'Alméria et de Grenade. La terreur du nom chrétien régnait sur l'Espagne. Depuis longtemps les Musulmans tournaient leurs regards vers le Mag'reb, où les Almoravides obtenaient de si grandes victoires. Mais leurs princes hésitaient à appeler à leur secours le puissant Ben-Tachefine, comprenant bien que, s'ils le faisaient venir, ils n'échapperaient à un danger quepour tomber dans un autre.

Cependant El-Motamed, poussé par son fils Rached, se décida à se jeter dans les bras des Almoravides. «Je ne veux pas, dit-il, que la postérité puisse m'accuser d'avoir été la cause que l'Andalousie est devenue la proie des mécréants… et, s'il me faut choisir, j'aime encore mieux être chamelier en Afrique que porcher en Castille !» Ayant convoqué à Séville les envoyés des rois de Badajoz et de Grenade, ceux-ci dépêchèrent leurs cadis, lesquels se joignirent à ceux de Séville et de Cordoue et au vizir Ibn-Zaïdoun ; puis tous passèrent en Afrique[1]

YOUSSOF-BEN-TACHEFINE S'EMPARE DE TANGER, DU RIF, DE TLEMCEN ET DE CEUTA. — Youssof-ben-Tachefine discuta d'abord, avec les envoyés, les avantages qui lui seraient faits en échange du serment qu'on lui demandait de ne pas enlever aux princes andalous leurs royaumes ; il exigea qu'Algésiras lui fût cédé, et comme on fit des difficultés, il se tint dans une prudente indécision; sans refuser absolument d'intervenir, il fit remarquer que son pouvoir n'était pas encore bien consolidé en Mag'reb, et qu'il devait, avant tout, abattre les derniers remparts de ses ennemis les Hammondites, Ceuta et Tanger. Selon Ibn-Khaldoun, El-Motamed promit son appui et envoya sa flotte bloquer Tanger, tandis qu'lbn-

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, 1. IV, p.156 et suiv. Id., *Recherches sur l'Hist. de l'Espagne,* passim. Kartas, p. 202. 203. El-Marrakchi (éd. Dozy), p. 42 et suiv.

Tachefine chargeait sou général Salah-ben-Amrane de l'attaquer par terre. Le vieux chambellan Seggout-el-Berg'ouati, qui commandait dans cette ville, marcha bravement contre lui et lui offrit le combat. La bataille, acharnée et meurtrière, se termina pur la victoire des Almoravides et la mort de Seggout, qui se fit tuer pour ne pas survivre à sa défaite. Tanger tomba alors au pouvoir des vainqueurs, qui allèrent mettre le siège devant Ceuta. Le fils de Seggout, nommé Dïa-ed-Daoula, défendait cette place.

En attendant sa chute, Youssof s'occupa à réduire les régions maritimes du Rif. Guercif, Melita tombèrent en son pouvoir, puis ce fut Nokour, qu'il détruisit de fond en comble. De là, il se porta dans le cœur du pays et soumit les populations belliqueuses des Beni-Iznacen et leur capitale Oudjda. Continuant sa marche victorieuse, le chef des Almoravides vint mettre le siège devant Tlemcen, où s'étaient réfugiés les derniers débris des Mag'raoua et Beni-Ifrene, sous le commandement d'El-Abbas, rejeton de la famille d'Ibn-Khazer. Un assaut lui ayant livré la ville, les Zenètes furent massacrés.

Ibn-Tachefine séjourna un certain temps à Tlemcen, occupe à relever les fortifications de cette ville, dont il voulait faire le boulevard de son empire à l'est. Il fonda même, sur l'emplacement de son camp, un quartier qui fut appelé Tagraret. Après avoir laissé, comme gouvernent de la nouvelle conquête, son lieutenant, Mohammed-ben-Tinâmer, le chef des Almoravides rentra à Maroc et envoya les troupes disponibles, sous la conduite de son fils El-Moëzz, contre Ceuta. Pressée de tous les côtés, cette place ne tarda pas à tomber au pouvoir des assiégeants. Dïa-ed-Daoula, amené devant le jeune vainqueur, provoqua sa colère et périt, par son ordre, dans les tourments (1084). Ainsi tomba l'autorité des Edrisides hammondites en Mag'reb (1).

LES ALMORAVIDES PASSENT EN ESPAGNE. VICTOIRE DE ZELLAKA — Toutle Mag'reb obéissait alors à Ben-Tachefine, et rien ne s'opposait plus à ce qu'il passât en Espagne, où la situation des Musulmans était de plus en plus critique. El-Motamed continuait ses instances. Tout à coup il apprit qu'un premier corps d'Africains était en face d'Algésiras, et il dut, bon gré mal gré, ordonner à son fils Er-Radi d'abandonner la ville à ses auxiliaires. Peu après, le 30 juin l086, Ibn-Tachefine débarqua dans cette ville, où il s'installa en maître et où il fut rejoint par des forces considérables.

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 77, 154, 155, t. III, p. 272. Kartas, p. 200 et suiv.

Bientôt, il se mit en route vers Séville et fut reçu par El-Motamed, qui lui apporta les plus riches présents ; l'armée almoravide profila de ces dons, qui furent partagés entre tous, conformément à l'usage. Abd-Allah, de Grenade, et Temim, de Malaga, petit-fils de Badis, lui amenèrent dans cette localité leurs contingents. El-Motacem, le roitelet d'Almeria, lui envoya un régiment de cavalerie. Après un repos de huit jours, l'armée se remit en route, rejoignit à Badajoz El-Metaoukkel et ses troupes et, de la, marcha sur Tolède.

A l'annonce du débarquement de ses nouveaux. ennemis, Alphonse n'était pas resté inactif. Il avait levé le siège de Saragosse et étant rentré à Tolède, avait appelé aux armes tous ses vassaux et alliés. Bientôt, à la tête de soixante mille guerriers environ, il s'avança sur la roule de Badajoz. Les deux armées se rencontrèrent à Zellaka, entre cettee ville et Tolède : l'effectif des Musulmans ne s'élevait guère qu'à vingt mille hommes, et comme les Andalous avaient souvent éprouvé la valeur des guerriers castillans, ils n'étaient nullement rassurés. Ibn-Tachefine envoya à Alphonse une sommation hautaine d'avoir à embrasser l'islamisme ou à payer tribut, ou à lui faire la guerre. Le roi Chrétien répondit en invitant son ennemi à se préparer au combat. Le vendredi 23 octobre 1086, l'action s'engagea entre les Chrétiens et les Musulmans andalous qui formaient l'avant-garde. En vain, El-Motamed supplia qu'on lui envoyât des secours ; le rude Saharien, qui avait son plan et dont l'âme de puritain avait été scandalisée par le luxe de ses coreligionnaires d'Espagne, ne tint aucun compte de leurs réclamations. On dit même qu'il prononça cette parole peu rassurante pour l'avenir : «Peu m'importe le sort de ces gens, ce sont tous des ennemis !»

Cependant Youssof-ben-Tachefine, avec ses Almoravides, avait fait un détour et s'était jeté sur le camp mal défendu des Chrétiens. A cette nouvelle, ceux-ci, qui avaient déjà mis en déroute les Andalous, firent volte-face et coururent à la défense de leurs derrières. Un combat acharné s'engagea dans le camp même. Le chef des Almoravides y déploya la plus grande bravoure personnelle. En même temps, les Andalous, ralliés et appuyés par un corps d'Africains sous le commandement du général Sir-ben-Abou-Beker, fondirent sur l'autre front, et bientôt l'armée chrétienne se trouva coupée en plusieurs tronçons. La garde noire almoravide fit des prodiges de valeur et faillit s'emparer d'Alphonse, qui fut blessé à la cuisse par un nègre. La victoire des Musulmans était complète, et ce fut à grand peine que le roi chrétien put se sauver suivi de quatre et cinq cents cavaliers, blessés comme lui, et se réfugier à Tolède.

Toute la nuit, les Marabouts poursuivirent les fuyards et firent un véritable carnage. Youssof envoya une grande quantité de têtes dans les Principales Villes d'Espagne et de Mag'reb. Des réjouissances publiques saluèrent, des deux côtés de la Méditerranée, la victoire des Almoravides.

Les Berbères avaient sauvé, une fois de plus, l'Espagne islamique ; mais la puissance des Chrétiens était encore fort grande. Alphonse s'était jeté sur j'Espagne orientale, et Youssof ne se jugeait pas assez fort pour tenter de nouveau le sort des armes contre lui. Comme il venait, en outre, d'apprendre la mort de son fils à Ceuta, il se décida à rentrer en Mag'reb et laissa ses troupes sous le commandement du général Mohammed-ou-Medjoun.

Le succès des Almoravides fournissait au parti des fakihs (lettrés) l'occasion de relever la tête. Partout le nom d'Ibn-Tachefine était prôné dans les mosquées comme celui d'un sauveur, destiné non seulement à venger les Croyants de l'humiliante domination des infidèles, mais encore à rétablir la pratique de la religion dans toute sa pureté. Les principicules musulmans voyaient bien le danger qui résultait pour eux de leur délivrance même ; aussi commencèrent-ils à montrer de la méfiance et de l'éloignement pour le chef des Almoravides[1].

---

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 198 et suiv. Id., *Recherches mir l'Hist. de l'Espagne*, passim. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 78 Kartas, p. 206 et suiv.

CHAPITRE IV

LES ALMORAVIDES
1088-1132

Situation de l'Espagne depuis la bataille de Zellaka. — Youssof-ben-Tachefine passe de nouveau en Espagne. — Condamnation des émirs musulmans d'Espagne par las fakihs. — Les Almoravides détrônent les émirs andalous et restent seuls maîtres de l'Espagne musulmane. —Mort du Hammadite En-Nacer. Règne d'El-Mansour. — Luttes entre les Hammadites et les Almoravides soutenus par les Ouemannou. Youssof-ben-Tachefine Prince des Croyants. — Campagne d'El-Mansour contre Tlemcen. Apogée de l'empire hammadite. Mort d'El-Mansour. - Mort de Youssof-ben-Tachefine. Son fils Ali lui succède. Mort de Ziride Temim. Règne de son fils Yahïa. — Règne du Hammadite El-Aziz. — Guerres du Ziride Ali contre les rebelles de l'Ifrikiya, les Hammadites et les Normands. — Apogée de la puisssance almoravide. - Situation des Arabes en Afrique au commencement de XIIe siècle. — Les Normands en Sicile. Roger II.

SITUATION DE L'ESPAGNE DEPUIS LA BATAILLE DE ZELLAKA. — La victoire des Almoravides à Zellaka avait, eu pour conséquence, ainsi que nous l'avons dit, de relever le parti des fakihs ou légistes, sorte de clergé laïque qui gémissait de la tiédeur religieuse, de l'hétérodoxie même, dont les princes musulmans donnaient l'exemple. Le sentiment du peuple était, en cela, conforme à celui des fakihs, et l'on entendait le nom de Ben-Tachefine invoqué par tous les humbles comme celui d'un libérateur qui, non seulement débarrassait les Musulmans de l'odieuse domination des infidèles, mais encore supprimait les impôts irréguliers et contraires aux prescriptions du Koran. Cette coalition, qui avait pour elle le nombre, ne cessait d'adresser des appels aux Almoravides. Les fakihs y joignaient des consultations (fetoua), dans lesquelles ils démontraient que, depuis la chute de la dynastie oméïade, les princes andalousiens s'étaient mis hors la loi par leur soumission aux infidèles et leur violation journalière des règles de la religion.

En face de ce parti se trouvaient les princes andalous avec leurs clients et les lettrés, qu'il ne faut pas confondre avec les fakihs. C'étaient d'aimables épicuriens sacrifiant tout au plaisir et à la poésie. Un vers bien tourné ouvrait la porte à foules les positions. Dans cette existence amollie, les vertus guerrières et le sentiment de la justice s'étaient également atténués. Les principicules étaient

fort heureux d'avoir échappé au joug d'Alphonse ; mais ils ne tenaient nullement à voir revenir au milieu d'eux le sauvage Africain qui les avait sauvés. Ils affectaient, à son endroit, le plus profond mépris et criblaient d'épigrammes ce puissant souverain, qui pouvait à peine parler l'arabe et ne comprenait rien aux raffinements de la civilisation.

Quant aux Chrétiens, bien qu'ayant été durement éprouvés par le désastre de Zellaka, ils étaient encore très redoutables et menaçaient sans cesse Valence, Almeria, Murcie, Lorca. Fortement établis dans la citadelle d'Alédo, entre ces deux dernières villes, ils lançaient de là des bandes de hardis guerriers qui répandaient partout le pillage et la dévastation. A Valence, Rodrigue le Campéador (le Cid) exerçait un pouvoir tyrannique, en se parant du titre de protecteur d'El-Kader[1].

YOUSSOF-BEN-TACHEFINE PASSE DE NOUVEAU EN ESPAGNE. - El-Motamed, qui visait toujours à la suprématie de l'empire musulman d'Espagne, était fort inquiet de l'audace des Chrétiens. Il considérait particulièrement Lorca et Murcie connue les dépendances de son royaume, et tremblait de voir tomber ces villes aux mains de ses ennemis. Toutes les tentatives qu'il avait pu faire pour les repousser n'avaient abouti qu'à des désastres. Rassuré sur les intentions du chef des Almoravides par la loyauté avec laquelle il était retourné en Mag'reb, sans retenir, d'autre place qu'Algésiras, il se décida à requérir encore son appui, et vint même à Maroc pour achever de le décider. Youssof céda enfin à ses instances et promit de retourner dans la péninsule.

Au printemps de l'année 1090, en 1088 selon le Kartas et Ibn-Khaldoun, il débarqua à Algésiras, et ayant rejoint l'armée d'El-Motamed, vint mettre le siège devant Alédo. Les rois de Grenade, de Malaga, de Murcie, d'Almeria et d'autres chefs arrivèrent à son camp avec leurs contingents. Mais, la place forte d'Alédo était bien garnie de défenseurs et, grâce à sa situation, défiait un coup de main. Il fallut passer de longs mois sous ses murailles et se contenter de maintenir un blocus rigoureux. Dans cette période d'inaction forcée, les rivalités et les intrigues se donnèrent libre cours. Les princes andalous cherchèrent, par toute sorte de machinations, à se perdre mutuellement dans l'esprit du maître. C'est à la suite de telles manœuvres que Youssof livra Ibn-Rachik à El-Motamed, sous la réserve que la vie sauve lui serait laissée.

---

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne,* t. IV, p. 209 et suiv. Id., *Recherches sur l'Hist. de l'Espagne*, t. I et II, passim.

Les Murciens, prenant parti pour leur chef, se mutinèrent et rentrèrent chez eux.

Mais, dans l'atmosphère où vivait Ibn-Tachefine, il y avait une autre source d'excitation à laquelle il lui était difficile de résister. C'était cet encens grossier, mais bien approprié à sa nature primitive, que brûlaient autour de lui les fakihs et les gens du peuple, avec cette invitation perpétuelle de prendre en main les intérêts de la religion. Il avait conservé strictement les pratiques d'un puritanisme sévère et ne faisait rien sans consulter les représentants officiels de la religion. Les raisonnements subtils de certains légistes eurent sur son esprit un grand effet, car ces gens surent lui persuader que les fakihs avaient le pouvoir de le délier du serment prêté à El-Motamed.

En même temps, El-Motacem, roi d'Alméria, ennemi personnel d'Ibn-Abbad, agissait sur le chef des Almoravides, en lui affirmant qu'El-Motamed le considérait comme un homme sans conséquence, dont il saurait se débarrasser quand il n'aurait plus besoin de lui. Rien ne pouvait être plus sensible à Youssof. Après avoir tenu Alédo assiégé durant quatre longs mois, les Musulmans se décidèrent à la retraite en apprenant qu'Alphonse arrivait avec une armée de secours[1].

CONDAMNATION DES ÉMIRS MUSULMANS D'ESPAGNE PAR LES FAKIHS. — Cédant aux instances des fakihs, Youssof-ben-Tchefine ordonna alors à tous les princes espagnols de supprimer les impôts et corvées en contradiction avec les principes du Koran. Aussitôt il marcha sur Grenade, dont le faible Abd-Allah lui ouvrit les portes. Le chef des Almoravides le chargea de chaînes; puis il proclama la suppression des taxes et impôts et fit une entrée triomphale dans la ville. Il y trouva des richesses considérables, qu'il partagea entre ses officiers.

Les émirs El-Motamed et El-Metaoukkel et le fils d'El-Motacem vinrent à Grenade féliciter le chef des Almoravides, dans l'espoir d'écarter l'orage prêt à fondre sur eux ; mais ils furent très froidement accueillis, et le fils d'El-Motacem se vit brutalement arrêté. Les émirs se convainquirent alors qu'ils n'avaient plus rien à espérer. Ayant obtenu, non sans peine, de rentrer chez eux, ils conclurent ensemble une trêve et s'engagèrent, à ne fournir ni vivres ni secours aux Almoravides. Puis ils entrèrent, en pourparlers avec

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II p. 79. Kartas, p. 216 et suiv. Dozy, .*Musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 217 et suiv.

Alphonse et sollicitèrent son appui contre celui qu'ils avaient appelé pour le vaincre.

Quant à Youssof, après avoir enlevé Malaga il Temim, il se rendit à Algésiras et lit savoir aux fakihs qu'il attendait d'eux une décision catégorique. Les légistes rendirent alors une fetoua qui condamnait, sur tous les chefs, les émirs andalous comme ennemis de la religion et alliés des infidèles. Cette consultation fut envoyée dans les principales villes du Mag'reb et de l'Orient et reçut l'approbation de tous les docteurs, y compris celle du grand El-R'azali. S'étant mis en règle avec sa conscience religieuse, Ibn-Tachefine rentra en Mag'reb et laissa, à son fidèle général Sir, le soin d'anéantir les petites royautés musulmanes de la péninsule.

LES ALMORAVIDES DÉTRÔNENT LES ÉMIRS ANDALOUS ET RESTENT SEULS MAÎTRES DE L'ESPAGNE MUSULMANE. — Dans le mois de décembre 1090, Tarifa tomba aux mains des Almoravides. Peu aptes, ceux-ci entraient en vainqueurs à Cordoue, après avoir tué un fils d'El-Motamed qui défendait cette ville (mars 1091). Carmona éprouva bientôt le même sort (mai). Les puritains vinrent alors assiéger El-Motamed à Séville. Ce prince se prépara à une résistance désespérée et adressa un nouvel appel à Alphonse, qui envoya des troupes à son secours ; mais elles furent défaites, et bientôt la situation de Séville devint des plus critiques. Sir étant arrivé avec des troupes fraîches, on donna l'assaut le dimanche 7 septembre et, malgré lu défense héroïque des assiégés, la ville fut enlevée et livrée au pillage par les Almoravides. Retranché dans son château, El-Motamed voulait s'ôter la vie ; mais, cédant aux instances de sa famille, il consentit à se livrer sans condition, à ses ennemis. Son fils Er-Rad'i tenait encore à Ronda et pouvait y résister longtemps. Néanmoins, pour sauver la vie de son père, il se rendit au général qui l'assiégeait et qui, au mépris de sa parole, le fit lâchement assassiner.

Alméria tomba peu après, et El-Motacem, sur son lit de mort, put entendre les tambours almoravides. Son fils Azz-ed-Doula s'était réfugié à Bougie, à la cour des princes hammadites.

Murcie, Denia et Xativa subirent ensuite le sort d'Alméria. Enfin, en 1094, une armée nombreuse marcha contre El-Metaoukkel, qui avait espéré obtenir l'appui d'Alphonse en lui livrant les places de Lisbonne, Cintra et Santarem. La ville de Badajoz ayant été enlevée d'assaut, El-Metaoukkel fut pris et mis à mort avec son fils.

Ainsi, presque toute l'Espagne musulmane se trouva soumise aux Almoravides et les petites principautés disparurent. Une terreur

religieuse dirigée par les fakihs, ayant comme bras séculier celui des puritains d'Afrique, régna dans la belle Andalousie, si aimable et si policée quelques années auparavant. Les poètes furent réduits il la mendicité. Quant aux philosophes et aux libres penseurs, ils expièrent souvent, dans les tortures, le crime d'irréligion.

Il nous reste il faire connaître le sort des princes dépossédés qui n'avaient pas péri. Ahd-Allah et Temim, petits-fils de Badis, obtinrent la liberté, mais sous la réserve de l'internement à Maroc. El-Motamed fut envoyé, chargé de chaînes, à Tanger. De là, on le transféra à Meknés, puis à Ar'mat, où il fut détenu dans une dure captivité. Pour le nourrir, sa femme, la fidèle Romaïkia, et ses filles, étaient contraintes de travailler de leurs mains. Quant à lui, il avait conservé son goût pour la poésie et passait tout son temps à composer des vers, où il rappelait sa grandeur passée. Parfois, un rayon d'espérance pénétrait dans la sombre prison : c'était un barde d'Andalousie qui lui récitait, du dehors, un poème dont les mots à double entente lui donnaient des nouvelles de son pays. El-Motamed, toujours captif, mourut en 1095[1].

MORT DU HAMMADITE EN-NACER. RÈGNE D'EL-MANSOUR. — En 1089, En-Nacer cessa de vivre à Bougie. Les dernières années de son règne lui avaient laissé une tranquillité relative, car il avait abandonné aux Arabes les contrées du sud et avait pu donner tous ses soins à sa nouvelle capitale. Ce prince avait su lier et entretenir de bonnes relations avec plusieurs républiques italiennes ; il fut particulièrement l'ami du Saint-Siège, et, par l'intermédiaire d'un prêtre, nommé Servand, qui fut plus tard évêque de Bône, il entretint avec Grégoire VII une correspondance dont l'intérêt des Chrétiens d'Afrique fit, généralement, le fond.

El-Mansour, fils d'En-Nacer, succéda à son père et s'appliqua comme lui, à faire de Bougie une métropole de premier ordre. Il y transporta le siège de sa royauté en 1090. Selon le géographe Edrisi, Bougie s'était rapidement élevée au premier rang comme ville commerciale et entrepôt[2]. Malheureusement il fut distrait de ces soins par la révolte de son oncle Belbar gouverneur de Constantine. Abou-Yekni, cousin d'El-Mansour, ayant marché contre

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 271 et suiv. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 80, 81. Kartas, p. 221 et suiv. El-Kaïrouani, p. 183. El-Marrakchi (éd. Dozy), p. 66 et suiv.

2 De Mas-Latrie, *Traités de paix et de commerce*, p. 18 et suiv. Edrisi. t. I, p. 237 et suiv.

le rebelle, le mit en déroute et reçut, à sa place, le commandement de Constantine. Son frère Ouir'lane fut envoyé à Bône.

En 1093, l'Ifrikiya fut désolée par la famine et la peste. L'année suivante, Abou-Yekni leva l'étendard de la révolte à Constantine et intima à son frère Ouir'lane l'ordre d'aller à El-Mehdïa offrir leur soumission à Temim, en lui donnant comme garantie la possession de Bône. En même temps, il s'entendit avec les Arabes qui lui promirent leur appui, et entra même en pourparler avec les Almoravides, sans doute par l'intermédiaire du gouverneur, de Tlemcen, les engageant à entreprendre la conquête du royaume hammadite.

Le prince d'El-Mehdïa accepta avec empressement la soumission inattendue que lui apportait Ouir'lane, et envoya avec ce dernier son fils Abou-el-Fetouh occuper Bône. Mais bientôt une armée, envoyée de Bougie par El-Mansour, vint les y assiéger, et, après sept mois de lutte, s'empara de la ville. Les deux chefs furent expédiés, chargés de chaînes, à Bougie. El-Mansour entreprit alors le siège de Constantine. A son approche, Abou-Yekni abandonna la ville, en confiant sa défense à un Arabe de la tribu d'Athbedj, nommé Soleïsel-ben-el-Ahmar ; quant à lui, il alla se retrancher dans l'Aourès. Presque aussitôt, Soleïsel livra Constantine aux Hammadites pour une somme d'argent.

Bien qu'étant, ainsi rentré en possession de ces deux villes importantes, El-Mansour n'obtint pas encore la paix, car Abou-Yekni, appuyé par les Arabes, ne cessa de faire des incursions sur le territoire hammadite, et il fallut entreprendre une campagne en règle pour s'emparer de lui[1].

LUTTES ENTRE LES HAMMADITES ET LES ALMORAVIDES SOUTENUS PAR LES BENI-OUEMANNOU. — Pendant que le khalife El-Mansour était absorbé par ces révoltes, il avait dû négliger la surveillance de sa frontière occidentale. Il était gardé de ce côté par les Beni-Ouemannou, qui avaient toujours donné des preuves d'attachement aux Hammadites ; aussi les princes de cette dynastie n'avaient-ils pas dédaigné de s'allier à leurs chefs par des mariages. Ces Berbères prêtèrent alors l'oreille aux suggestions de Mohammed-ben-Tinâmer, gouverneur de Tlemcen, et lui laissèrent franchir les limites de l'empire des Beni-Hammad. Ibn-Tinâmer s'avança victorieusement vers l'est, conquit Oran et Ténès, dépassa les monts Ouarensenis et vint mettre le siège devant Alger. El-Mansour marcha aussitôt contre les Almoravides.

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 52, 53.

En traversant le territoire des Ouemannou, dont le chef, Makhoukh, était son beau-frère, il fut très surpris de voir l'attitude hostile de ses anciens alliés. Ravageant alors sans pitié leurs cultures, il poursuivit les Almoravides l'épée dans les reins et aurait, à soit tour, franchi leurs limites, si Youssof-ben-Tachefine ne s'était empressé d'intervenir et d'obtenir la paix, en désavouant son officier.

A peine le souverain hammadite était-il de retour à Bougie que les hostilités recommencèrent de la part des Beni-Ouemannou et des Almoravides. El-Mansour ayant envoyé contre eux son fils Abd-Allah, celui-ci remporta quelques succès et leur enleva la ville d'El-Djabate, située sur la rive gauche de la Mina, non loin de Tiharet ; puis il entra à Bougie. Mais après son départ, les Beni-Ouemannou recommencèrent les hostilités. El-Mansour marcha en personne contre eux et essuya la défaite la plus complète ; il dut rentrer à Bougie, ne ramenant avec lui que quelques hommes. Ce fut à la suite de cet échec que, plein de fureur, il fit mettre à mort sa propre femme, dont le crime était d'être la sœur de Makhoukh[1].

YOUSSOF-BEN-TACHEFINE, PRINCE DES CROYANTS. — Vers 1097, Youssof-ben-Tachefine passa, pour la troisième fois, en Espagne et fit essuyer, dit-on, de nouvelles défaites au roi chrétien. De tous les principicules musulmans, Ibn-Houd restait seul indépendant à Saragosse. Valence, il est vrai, n'obéissait pas encore aux marabouts, mais son asservissement était proche. Maître d'un vaste empire, s'étendant sur les deux rives de la Méditerranée, le chef des Almoravides céda aux incitations qui, de toutes parts, le poussaient à prendre le titre de prince des Croyants (Émir-el-Moumenine). En même temps, il envoya à Bagdad, auprès du khalife abbasside El-Mostadher, une ambassade charge de lui offrir son hommage. Ses envoyés, deux habiles légistes d'Andalousie, surent arracher au khalife d'Orient un diplôme conférant à Ibn-Tachefine le titre de «souverain de l'Espagne et du Mag'reb». Cette concession, il est vrai, ne coûtait pas gland sacrifice à El-Mostadher, dont l'amour-propre avait été satisfait par l'hommage inattendu de ce lointain vassal.

Youssof s'entoura alors des insignes de la royauté et fit frapper des dinars (pièces d'or) qui portaient d'un côté l'inscription suivante : «*Il n'y a d'autre Dieu que lui ; Mohammed est son prophète*.» Et plus bas : «Le prince des Croyants, Youssof-ben-Tachefine.» De l'autre côté : «*Celui qui prêchera une religion autre que*

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 54, t. III, p. 294.

l'Islamisme ne sera pas écouté; il sera au nombre des réprouvés au jour du jugement» (Koran). Et plus bas : L'Émir Abd-Allah, prince des Croyants abbasside[1].»

CAMPAGNE D'EL-MANSOUR CONTRE TLEMCEN. —Après la défaite d'El-Mansour par les Beni-Onemannou, le gouverneur de Tlemcen, Tachefine-ben-Tinâmer, qui avait succédé à son frère Mohammed, vint, avec l'appui de cette tribu zenéte, dévaster de fond en comble la ville d'Achir.

A cette nouvelle, la colère d'El-Mansour ne connut plus de bornes. Il jura de tirer de cette insulte une éclatante vengeance, et, à cet effet, réunit toutes ses forces et adressa un appel aux tribus arabes et même zenites. Les .Athbedj, Zorba et Rebiâ-Makil lui envoyèrent leurs contingents et, en 1102 il se mit en marche à la tête d'une armée de vingt mille hommes. Rien ne résista à cette tourbe, qui parvint, tout d'une traite, dans les murs de Tlemcen.

Tachcline-ben-Tinâmer étant sorti à la rencontre de ses ennemis, essuya, auprès du Tessala, une entière défaite, et put, à grand' peine, se réfugier dans les montagnes abruptes du Djebel-es-Sakhera. à la suite de cette victoire, l'armée hammadite pénétra dans Tlemcen. Le pillage avait déjà commencé lorsqu'une femme de Tachefine, n'écoutant que son courage, vint se jeter aux pieds d'El-Mansour et le supplier d'épargner la ville, en lui rappelant les liens qui les unissaient. puisqu'ils appartenaient tous deux à la grande famille des Sanhadja. Touché par ses paroles, El-Mansour fit grâce à Tlemcen. Par son ordre, le pillage cessa, et bientôt l'armée reprit la route de l'est.

El-Mansour passa par la Kalâa, qui était toujours restée une place de guerre importante, et, après y avoir séjourné quelque temps, alla réduire les populations berbères qui, en plusieurs endroits, s'étaient encore lancées dans la révolte. A force d'activité et de talent, il parvint enfin à rétablir la paix dans l'empire hammadite, dont il porta la puissance à son apogée. La mort vint. surprendre ce grand prince dans toute sa gloire, en 1104. Son fils Badis lui succéda [2].

MORT DE YOUSSOF-BEN-TACHEFINE. SONFILS ALI LUI SUCCÈDE. — De nouveaux succès avaient été obtenus en Espagne par les Almo-

1. El-Kaïrouani, p. 183.

2. Ibn-Kbaldoun, *Berbères*, t. I, p. 46, 50, t. II. p. 54, 55. 82, t. III. p. 295.

ravides. Le Cid étant mort en 1099, sa veuve Chimène (Jimena) se maintint encore à Valence pendant plus de deux années, mais en 1102, les Castillans, ne pouvant plus résister, se décidèrent, sur le conseil d'Alphonse, à évacuer la ville ; toutefois, ils l'incendièrent en partant et ne laissèrent aux Musulmans qu'un amas de décombres.

Ce fut sur ces entrefaites que le chef des Almoravides apprit, l'expédition d'El-Mansour contre Tlemcen. Il s'empressa, pour donner satisfaction au souverain hammadite, de destituer l'imprudent Tachefine, qui fut remplacé par le général Mezdeli. Laissant ensuite le commandement de l'Espagne à son fils Ali, qu'il fit reconnaître comme héritier présomptif, il rentra en Mag'reb. Les Almoravides remportèrent alors de nouveaux succès sur les Chrétiens en Espagne.

Dans le mois de Septembre 1106, correspondant au commencement du VIe siècle de l'hégire, Youssof-ben-Tachefine, qui était malade depuis quelque temps, termina sa glorieuse carrière ; il était âgé, dit-on, de pris de cent ans. L'immense empire qu'il avait fondé, par son courage et son habileté, s'étendait sur les deux rives de la Méditerranée, et comprenait l'Espagne musulmane et tout le Mag'reb extrême, avec les solitudes du désert jusqu'au Soudan. On faisait la prière en son nom dans dix-neuf cents chaires. Le rôle d'Ibn-Tachefine, dans l'histoire de la Berbérie, a été considérable : en détruisant les petites royautés qui se disputaient le Mag'reb, en faisant disparaître les restes de vieilles tribus, usées et sans force, et en les remplaçant par du nouveau sang indigène, il redonna la vie à la nation berbère, et lui prépara les jours de gloire qu'elle allait connaître sous la dynastie almohâde. Au point de vue de l'ethnographie du pays, cette révolution eut des conséquences très sérieuses que nous indiquerons plus loin[1].

Le nouveau souverain était un homme d'un caractère mystique, entièrement dominé par la dévotion. «Il passa sa vie à prier et à jeûner.» Ce fut le triomphe des fakihs, qui entourèrent complètement son trône et guidèrent toutes ses déterminations[2].

MORT DE ZIRIDE TEMIM. RÈGNE DE SON FILS YAHÏA. — Dans l'est, les luttes continuaient entre les tribus hilaliennes. Vers la fin du XIe siècle, les Riah repoussèrent définitivement les Zor'ba de l'lfrikiya, et l'une de leurs tribus, celle des Akhdar, s'empara de Badja.

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 82, 83. Kartas, p. 223, 224. El-Kaïrouani, p. 181.

2. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 248.

Temim, ne se trouvant pas assez fort pour imposer sa volonté, dut rester spectateur de ces luttes. Il employa les forces dont il disposait à faire la guerre aux principicules qui s'étaient déclarés indépendants autour de lui. Nous avons déjà vus que Tunis, où commandaient les Ben-Khoraçan reconnu sa suzeraineté : il obtint ensuite la soumission de Sfaks et des îles Djerba et Kerkinna. La mort le surprit au milieu de ces occupations (février 1108). Il était âgé de quatre-vingt-neuf ans, et son triste règne avait duré plus de quarante-six années. Il laissait un grand nombre d'enfants.

Yahïa, l'un des fils de Temim, succéda à son père. Un de ses premiers actes fut l'envoi de sa soumission aux khalifes fatemides d'Égypte. Il reçut d'eux, avec un riche cadeau, le titre presque dérisoire de représentant du gouvernement fatemide, que son grand-père avait répudié. Après être rentré en possession de Klibia (Clypée), Yahïa s'appliqua à reconstruire et compléter sa flotte, et donna tous ses soins à la direction de la course. Bientôt, ses navires sillonnèrent la Méditerranée et vinrent commettre des déprédations sur les côtes d'Italie, de France et des îles[1].

RÈGNE DU HAMMADITE EL-AZIZ. — A Bougie, le nouveau souverain n'avait pas tardé à se livrer aux écarts d'un caractère fantasque et cruel. Une terreur sanglante pesait sur cette ville depuis qu'il était monté sur le trône, lorsqu'une mort subite débarrassa de lui ses sujets. Il n'avait pas régné un an (1105). Son frère, El-Aziz, prit alors en mains les rênes du pouvoir, et, par une sage administration, ne tarda pas à faire oublier les désordres de Badis. La paix, renouvelée avec les Beni-Ouemannou, avait été de nouveau cimentée par le mariage du souverain avec une fille de Makhoukh.

L'empire hammadite goûta alors quelques années de paix, pendant lesquelles El-Axiz appliqua tous ses soins à l'embellissement de sa capitale. Sa cour brilla du plus vif éclat, car ce prince éclairé y attira les savants de l'Espagne et de l'Afrique.

Les incursions des Arabes, dans les provinces méridionales, et leurs déprédations jusque sous les murs de la Kalâa, le forcèrent cependant à reprendre le harnais du guerrier. Après leur avoir infligé quelques défaites, il obtint d'eux une fragile soumission, comme celles que les nomades s'empressent d'offrir en de telles circonstances.

GUERRES DU ZIRIDE ALI CONTRE LES REBELLES DE

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 24, 25, 30. El-Kaïrouani, p. 151.

L'IFRIKIYA, LES HAMMADITES ET LES NORMANDS. — Dans le mois d'avril 1116, le Ziride Yahïa mourut à El-Mehdia; il fut, dit-on, assassiné par ses frères. Son fils Ali lui succéda, et, comme Almed-ben-Khoraçan, gouverneur de Tunis, venait de répudier l'autorité ziride et d'envoyer son hommage de vassalité au prince de Bougie, il réunit un effectif important avec lequel il vint mettre le siège devant cette ville. S'étant bientôt rendu maître de Tunis, Ali contraignit Ibn-Khoraçan à la soumission.

Un autre rebelle restait à réduire. C'était Rafâ-ben-kâmel, de la famille des Ben-Djama, à Gabès, chef qui avait acquis une grande puissance et était entré en relations avec les Normands de Sicile. Le prince ziride réunit les troupes dont il pouvait disposer et enrôla sous ses drapeaux les contingents de toutes les tribus arabes de la plaine de Kaïrouan et des environs, à titre de mercenaires.

Il se disposait il se rendre par mer à Gabès lorsque les vaisseaux de Roger II de Sicile, venus au secours de Rafâ, parurent dans le golfe (1117). On dit que la flotte musulmane lui offrit le combat et fut en partie capturée et détruite ; selon d'autres versions, le succès des chrétiens aurait été moins décisif. Dans tous les cas, cet événement inattendu renversa tous les plans d'Ali, qui dut en remettre à plus tard la réalisation[1]. Les bonnes relations entre le prince ziride et les Normands de Sicile furent rompues, et Ali chercha à tirer vengeance des chrétiens en poussant les Almoravides à une expédition contre leur île.

L'appui qu'il avait trouvé porta à son comble l'audace de Rafa. Soutenu par les Arabes, il marcha sur Kaïrouan et s'en empara. Le prince ziride s'avança aussitôt contre lui, à la tête d'autres contingents arabes; mais, tandis qu'il était occupé à cette guerre, les troupes d'El-Aziz, roi de Bougie, vinrent assiéger Tunis, firent rentrer cette ville sous l'autorité de leur prince, et y laissèrent les Ben-Khoraçan comme gouverneurs (1120). Dans le cours de sa guerre contre Rafa, Ali cessa de vivre (juillet 1121), laissant un fils, El-Hassan, âgé de douze ans, qui hérita de son autorité. Un traité de paix fut alors conclu avec Rafa, qui rentra à Gabès.

Dans la même année 1121, El-Aziz mourait à Bougie, et l'empire hammadite tombait aux mains de son fils Yahïa, prince incapable et efféminé[2].

Deux ans plus tard, la flotte de Sicile, forte de trois cents voiles. se présentait devant El-Mehdia. Mais, par suite de diverses cir-

1. Amari, *Musulmans* de Sicile, t. III, p. 369 et suiv.

2. Ibn-khaldoun, t. II, p. 26, 30, 35, 36, 56. E1-Kaïrouani, p. 152

constances, cette tentative échoua et les chrétiens y perdirent beaucoup de monde. Les débris de la flotte se réfugièrent aux îles Pantellaria (juillet 1122). L'année suivante, les gens restés à Pantellaria firent une descente sur la terre ferme, à dix milles d'El-Mehdia, et marchèrent sur cette ville ; mais ils furent contraints de se rembarquer après avoir éprouvé de grandes pertes. Cent navires seulement rentrèrent en Sicile[1].

APOGÉE DE L'EMPIRE ALMORAVIDE - En Mag'reb, le souverain almoravide continuait à régner assez paisiblement, partageant son temps entre la dévotion et la surveillance des travaux d'embellissement qu'il faisait exécuter à Maroc. Les affaires de l'état étaient abandonnées à la direction des fakihs, et un puritanisme étroit pesait sur le Mag'reb et sur l'Espagne. La tolérance qui avait favorisé, jusqu'alors, les chrétiens tributaires (Mozarabes) et les .juifs, avait fuit place à des vexations continuelles et même à la persécution. Cependant, l'autorité almoravide s'étendait chaque jour en Espagne. Les Chrétiens avaient essuyé de nouveaux désastres et Alphonse était mort.

En 1109, le khalife Ali, voulant venger quelques échecs éprouvés par ses lieutenants dans le nord de l'Espagne, traversa le détroit et prit la direction de la guerre sainte. Il remporta des succès en avant de Tolède, et l'année suivante, son général Sir s'empara de Santarem, Badajoz, Oporto, Lisbonne et des régions occidentales. Dans l'année 1110, El-Mostaïn-ben-Houd étant mort, les habitants de Saragosse refusèrent de reconnaître son fils et firent hommage de leur ville au khalife Ali. En 1113, le général Mozdeli fit une razzia heureuse à Tolède et rentra, chargé de butin, à Cordoue.

Déjà presque toute l'Espagne musulmane appartenait aux Marabouts. Cependant les Chrétiens luttaient avec courage, et souvent ils obtenaient des succès. C'est ainsi qu'en 1118, le roi chrétien rentra en possession de Saragosse, après une glorieuse campagne.

Les Baléares vivaient dans une sorte d'indépendance et leurs ports servaient de refuge à d'audacieux corsaires. Pour mettre un terme à leurs excès, les Pisans, alliés au comte de Barcelone, à celui de Montpellier, au vicomte de Narbonne et autres chefs chrétiens, organisèrent, en 1113, une expédition qui s'empara de ces îles. L'eunuque Mobacher, affranchi des Ben-Modjahed, qui commandait la résistance, fut pris et envoyé en captivité a Pise, avec les derniers descendants de cette famille (1115). Les Almoravides occupèrent alors les Baléares. Une famille de corsaires de Denia,

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 385 et suiv.

les Beni-Meïmoun, jouèrent un rôle actif dans cette affaire et obtinrent des commandements du souverain berbère[1]. En 1119, Ali revint en Espagne et y resta deux années. Il laissa, en partant, le commandement de l'Espagne à son frère Temim.

La puissance de l'empire almoravide était alors à son apogée. Toutes les résistances avaient été brisées et, si le souverain, absorbé par sa dévotion, avait eu plus d'activité et d'initiative, il est certain que le royaume hammadite n'aurait pas tardé à disparaître et que l'empire des Marabouts se serait étendu jusqu'au golfe de la Syrte. Le prince ziride d'El-Mehdia ne cessait d'appeler Ali-ben-Youssof dans ces régions, afin de se venger de son cousin de Bougie et de Roger de Sicile.

Cependant la chute de cet immense empire était proche, une nouvelle et importante révolution se préparait au cœur de la race berbère et allait faire passer le commandement des mains des Sanhadja à celles des Masmouda[2].

SITUATION DES ARABES EN AFRIQUE AU COMMENCEMENT DU XIIe SIÈCLE. — Vers le commencement du XIIe sicle, le flot arabe cesse de progresser en Afrique ; l'invasion est, on peut le dire, terminée, car les éléments qui la constituaient ont provisoirement trouvé leur place, et elle a refoulé, dans la limite du possible, la race autochtone. Pour conquérir leur domaine définitif et écouler leur trop plein, les Arabes devront, maintenant, se mettre au service des dynasties berbères, soutenir les révoltes locales, en un mot, lier étroitement leur sort à celui de leur patrie d'adoption. Toujours au guet pour se précipiter sur les emplacements disponibles, toujours prêts à louer leurs bras à la condition que des terres leur .soient données, ils vont être constamment sur la brèche et exercer une influence considérable sur l'histoire de la Berbérie.

Voici quelle était, au commencement du XIIe siècle, la situation générale des Arabes :

La province de Barka est occupée par les Heïb, fraction des Soléïm ; le reste de cette grande tribu habite les plaines de la province de Tripoli. Les Beni-Khazroun, avec leur colonie de Mag'raoua, conservent encore la souveraineté de la ville de Tripoli et de ses environs immédiats[3].

Les Riah' sont établis dans l'intérieur de la Tunisie; une de leurs fractions, les Akhdar (Khadr), viennent de s'emparer de Badja ;

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 375, 376.

2. Kartas, p. 228 et suiv. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 83.

3. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 136 et suiv., t. III, p. 268.

une autre fraction, les *Dahmane*, des *Beni-Ali*, occupent les plaines aux environs de Benzert, concurremment avec les *Mok'addem*, des *Djochem*. Dans le sud de la Tunisie, touchant partout au territoire des Riah est cantonné le reste des *Djochem*[1].

Les *Kerfa* (Garfa), fraction des *Athbedj*, occupent les bourgades du Zab, jusqu'à la vallée de l'uad-Rir. D'autres branches de cette tribu-mère, les *Dreïd*, se rapprochent de Constantine et occupent le versant oriental de l'Aourès ; les *Aïad'* habitent les montagnes voisines de la K'alâa des Beni-Hammad (la chaîne de Kiana) auxquelles ils ont donné leur nom (Djebel-Aïad'). Enfin, le reste de la tribu, c'est-à-dire les '*Amour*, se sont avancés jusqu'au mont Rached (*Djebej-Amour*) ; ils habitent le versant est de cette montagne et les plateaux voisins[2].

Les *Zor'ba* parcourent en nomades les plaines du Zab occidental et du Hod'na[3].

Quant aux *Makil*, ils occupent, au sud du Mag'reb central, les territoires voisins des Amour ; une de leurs tribus, celle des Thâaleba, s'est avancée au nord, dans le Tell, et habite les environs de Médéa[4].

Ainsi, les pays possédés alors par les Arabes étaient : la Tripolitaine, moins les régions montagneuses et le sud ; les plaines de la Tunisie ; les versants de l'Aourès ; le Zab; le Hod'na, et les hauts-plateaux de la province actuelle d'Alger. Les populations berbères déjà refoulées par les Arabes étaient : les Houara, Louata et Nefzaoua, de la Tripolitaine et de la Tunisie, qui avaient cherché asile dans les montagnes ou avaient émigré vers le sud, et les Zenètes-Ouacine, complètement expulsés du Zab, et dont une partie, les Mezab et les Ouargla, s'étaient enfoncés au sud, tandis que les Toudjine se jetaient dans l'Ouarensenis, et que le reste de la tribu, Rached, Abd-el-Ouad et Beni-Merine, se reportait vers l'ouest, dans les contrées sahariennes comprises entre le Djebel-Amour et le méridien de Tlemcen, et de là, jusqu'aux sources de la Moulouïa et du Za[5].

LES NORMANDS EN SICILE. ROGER II. — Revenons en Sicile et passons rapidement en revue les événements dont cette île a été le théâtre sous l'autorité des Normands.

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 36, 37, 45, 46, 70, t. II, p. 24, 35, 39.
2. *Ibid*., t. I, p. 36, 52, 53, 54 et suiv.
3. *Ibid*., t. I, p. 87 et suiv.
4. *Ibid*., t. 1, p. 115 et suiv., et 253.
5. *Ibid*., t. I, p. 50, 230, 231, t. III, p. 202 et suiv., t. IV, p. 25 et suiv.

En 1091, Roger fit une expédition à Malte, s'empara de l'île, délivra les chrétiens prisonniers et rentra en Sicile avec un riche butin. Le prince normand eut d'abord à lutter dans l'île contre de nombreuses séditions. La résistance contre toute autorité était tellement passée dans les habitudes, que le peuple ne pouvait s'en désaccoutumer immédiatement. La rigueur de Roger, secondée par un grande habileté, rompit toutes les résistances, et le prince put s'occuper de l'organisation administrative de l'île et s'appliquer à faire régner partout la justice, dont le souvenir était à peu près perdu. Arabes, Berbères, Grecs, Siciliens, étrangers, feront traités également avec bonté et obtinrent la sécurité pour leurs personnes et leurs propriétés et le libre exercice de leur culte, à la condition de reconnaître l'autorité du comte.Les Musulmans de l'île entrèrent, en grand nombre, sous ses étendards. Depuis la mort de Robert, il était le plus puissant chef de l'Italie méridionale et tous les regards se tournaient vers lui. Les papes, tenant à avoir pour allié et soutien un prince aussi puissant, ne lui ménageaient pas les cajoleries de toute sorte. Il était absorbé, sur la terre ferme, par ses luttes contre Boëmond, les autres barons et le peuple de la Pouille et de la Calabre.

Le comte fit alors monter sur le trône ducal son autre neveu Roger et reçut, en vertu d'un arrangement, de nombreuses places en Calabre. Néanmoins, la guerre continua en Italie, et Roger y amena beaucoup de Musulmans de Sicile. Ainsi l'élément actif était occupé, et son absence était un gage de tranquillité.

Le 22 juin 1101 eut lieu la mort de Roger; il était âgé de soixante-dix ans et se trouvait au comble de la gloire, car, dans sa longue carrière, la fortune lui avait toujours été fidèle. Il laissait plusieurs filles, mariées à des princes ou à des feudataires, et deux très jeunes fils, Simon et Roger, le premier âgé de huit ans et le second de six. Leur mère Adélaïde, dernière femme du comte, fut investie de la régence.

Le royaume laissé par le comte était dans la situation la plus prospère, et, grâce aux sages mesures prises par le prince normand, les populations si diverses qui l'habitaient pouvaient maintenant vivre côte a côte, avec la sécurité du présent et du lendemain. Un grand nombre de seigneurs et de prêtres français vinrent chercher, en Sicile, des positions honorables et avantageuses.

La comtesse Adélaïde gouverna l'île, au nom de son fils Simon, jusqu'en 1105, et, de cette date jusqu'en 1112, au nom de son autre fils Loger. L'année suivante (1113), ce dernier qui, dès son jeune âge, montrait le courage et la maturité d'esprit de son père, prit en main la direction du royaume, au détriment de son frère

aîné Simon, auquel manquaient les vertus nécessaires au commandement. Adélaïde alla épouser Beaudoin I, roi du Jérusalem, et fut répudiée par lui quelques années après. Elle mourut en 1118.

La guerre contre les Zirides d'El-Mehdia occupa les premières années du règne de Roger II. Le désastre de l'expédition de 1122-23 fut vivement ressenti par lui, et il se promit d'en tirer vengeance. Les Ben-Meïmoun, de Denia, firent, vers cette époque, une expédition en Sicile et portèrent le ravage près de Syracuse. La mort de Guillaume, duc de Pouille, força alors Roger II à passer en Italie, où l'anarchie était à son comble[1].

---

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 200 et suiv. Élie de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, p. 289 et suiv.

CHAPITRE V.

RENVERSEMENT DE LA DYNASTIE ALMORAVIDE PAR LA DYNASTIE ALMOHÂDE 1105-1147

Commencements d'Ibn-Toumert le mehdi. Son séjour en Orient. — Ibn-Toumert rentre en Afrique. Ses prédications à Tripoli, El-Mehdia et Bougie. — Abd-el-Moumene va chercher Ibn-Toumert et le conduit en Mag'reb.- Ibn-Toumert arrive à Maroc et brave le khalife almoravide. — Ibn-Toumert se réfugie dans l'Atlas. — Ibn-Toumer organis les Almohâdes et prend le titre de Mehdi. — Le mehdi à Tine-Meltel. — Le Mehdi entre en campagne. Sa défaite et sa mort. — Suite du règne d'Ali-ben-Youssof. Il partage l'Espagne en trois commandements. — Abd-el-Moumene, chef des Almoravides. Ses succès. — Abd-el-Moumene entreprend sa grande campagne. Mort d'Ali-ben-Youssof. Tachefine lui succède. — Campagne d'Abd-el-Moumene dans le Rif et le Mag'reb central. — Succès d'abd-el-moumene auprès de Tlemcen. - Mort du khalife Tachefine à Oran. — Soumission de Tlemcen, de Fès, de Ceuta et de Salé à Abd-el-Moumene. — Siège de Maroc par Abd-el-Moumene. — Chute de Maroc par Abd-el-Moumene. — Chute de Maroc et de la dynastie almoravide. — Appendice. Chronologie des souverains almoravides.

COMMENCEMENTS D'IBN-TOUMERT LE MEHDI. SON SÉJOUR EN ORIENT. - Vers l'an 1105, un jeune Berbère, au caractère ardent, Mohammed-ben-abd-Allah, connu plus généralement sous le nom d'Ibn-Toumert, originaire de la tribu de Herg'a, fraction de celle des Masmouda, du grand Atlas, quitta ses montagnes pour entreprendre un long voyage, dans le but de perfectionner son instruction religieuse et de visiter les lieux saints. Jamais âme plus énergique n'avait habité un corps plus disgracieux. C'était un petit homme avant le teint cuivré, les yeux enfoncés et la barbe rare. Il boitait et avait les jambes presque soudées, de sorte qu'il ne pouvait se tenir sur un cheval autrement qu'assis. Ce jeune homme s'était fait déjà remarquer par son ardeur pour l'étude, à ce point que ses condisciples l'avaient surnommé dans leur langage *Açafou* (l'éclaireur). Après avoir séjourné dans les principales villes du Mag'reb, il se rendit alors à Cordoue, alors le foyer des lumières. En Occident, il profita des leçons des premiers docteurs de l'époque, puis il partit pour l'Orient et débarqua à Alexandrie au moment où Youssof-ben-Tachefine cessait de vivre à Maroc. En Orient, Ibn-Toumert se trouva bientôt dans le milieu de fanatisme mystique qui lui convenait. Les écoles de l'Occident, tout éclairées qu'elles

étaient, subissaient trop l'influence de la haute culture et de l'esprit philosophique qui avaient fleuri en Espagne dans le siècle précédent ; il lui fallait la soumission absolue, l'exaltation aveugle des sectes de l'Orient. Il effectua le pèlerinage, et, durant son séjour dans les villes saintes, la Mekke et Médine, suivit les leçons des docteurs de la secte d'El-Achâri et devint partisan zélé de sa doctrine, qui, tout en prétendant ramener la religion musulmane à sa pureté primitive, admettait la prédestination et l'influence des signes extérieurs sur les événements du monde. Il séjourna ensuite à Bagdad, et partout l'ardeur du jeune Mag'rebin fut remarquée par ses maîtres, qui lui accordèrent leur confiance et leur amitié.

A cette époque où l'astrologie était en grande faveur, les devins prédirent l'avènement prochain d'une nouvelle dynastie en Mag'reb. L'imagination d'Ibn-Toumert s'enflammant alors, il se persuada qu'il était destiné à fonder cette dynastie, et qu'à ses compatriotes, les Berbères-Masmouda, était réservée la gloire de le soutenir. Les docteurs, ses amis, consultés à ce sujet, le confirmèrent dans son opinion[1].

IBN-TOUMERT RENTRE EN AFRIQUE. SES PRÉDICATIONS À TRIPOLI, EL-MEHDIA ET BOUGIE. — Le futur fondateur d'empire reprit la route de l'Occident, vers l'année 1111 ; il était seul, à pied, sons ressources, mais plein de confiance dans sa destinée. Parvenu à Tripoli, il commença ses prédications, en exposant avec fougue les principes tracés par lui dans deux principaux ouvrages, la *Mourchida* (directrice) et le *Touhid* (profession de l'unité de Dieu). Il déclara que les seule vrais Imam (pères de l'Église), étaient ceux de la secte sonnite achârite, et lança une foule de propositions qui parurent à beaucoup hétérodoxes. Enfin, il ne se contenta pas de rester dans le domaine de la théorie, il attaqua les meurs et les usages du pays comme empreints d'hérésie.

Mais une révolution religieuse, et surtout sociale, ne s'opère pas sans difficultés, par la simple persuasion. Un tollé général s'éleva contre le réformateur, qui dut prendre la fuite, après avoir été fort maltraité par la populace.

Ibn-Toumert arriva a El-Mehdïa ayant, pour tout bagage, une outre à eau et un bâton. S'étant logé dans une mosquée, il commença aussitôt ses leçons et, plus heureux, ou peut-être moins

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 252, t. II, p. 161 et suiv. Kartas, p. 242 et suiv. El-Kaïrouani, p. 185 et suiv. El-Marrakchi, *Histoire des Almohâdes* (éd. Dozy), p. 128 et suiv.

violent qu'à Tripoli, sut attirer à lui un grand nombre de néophytes. Le souverain ziride, lui-même, fit comparaître le réformateur, écouta avec bienveillance l'exposé de ses doctrines et lui demanda sa bénédiction. Après un séjour de plusieurs années à I'El-Mehdïa ou dans les environs, Ibn-Toumert, dont le renom commençait à se propager et qu'on appelait *El-Fakih-es-Sousi* (le légiste du Sous), se transporta à Bougie (1117).

Dans la brillante capitale des Hammadites, il recommença les violences de Tripoli. Accompagné de quelques exaltés comme lui, il parcourait les rues de la ville, brisant sur son passage les vases destinés à recevoir le vin et mettant en pièces les instruments de musique. Mais ce fut surtout contre les mœurs qu'il s'éleva, les accusant d'être entachées d'idôlatrie ; il osa même critiquer hautement les actes du khalife El-Aziz.

A ce dernier trait d'audace, le souverain hammadite, déjà fatigué de l'agitation que produisait le fanatique *légiste du Sous*, ordonna qu'il fût arrêté, en dépit de son caractère religieux. Avant de décider cette mesure, El-Aziz avait cru devoir prendre l'avis de son conseil, tant l'influence du réformateur était déjà grande. Mais Ibn-Toumert, prévenu à temps, échappa par la fuite au sort qui lui était réservé. Ce fut à Mellala, petite ville appartenant à la tribu sanhadjienne des Beni-Ouriagol, à quelque distance de Bougie, qu'il courut se réfugier. Il y fut bien accueilli, et ces indigènes, malgré les menaces du khalife, refusèrent de lui livrer le fugitif.

ABD-EL-MOUMENE VA CHERCHER IBN-TOUMERT ET LE CONDUIT EN MAG'REB. — Cependant la renommée du légiste du Sous était parvenue jusqu'à Tlemcen, alors un des principaux centres d'étude du Mag'reb. Les étudiants de cette ville, désireux de l'entendre exposer ses doctrines, dépêchèrent vers lui un des leurs, charge de l'inviter à se rentre au milieu d'eux. Le jeune envoyé était Abd-el-Moumene-ben-Ali-el-Koumi, originaire de la tribu des Koumïa (Fatene), établie dans le pâté montagneux situé entre le port de Rachgoun et Tlemcen. Selon les uns, il appartenait à une famille de notables ; selon d'autres, ses parents étaient d'humbles artisans. Il avait été choisi par ses compagnons comme le plus digne de les représenter, tant par son instruction que par son éloquence.

Parvenu à Mellala, Abd-el-Moumene se mit à la recherche d'Ibn-Toumert et le trouva, à quelque distance de la bourgade, assis sur une large pierre, où il avait coutume de se reposer après avoir fini sa prédication. Il lui remit la lettre de compliments qu'on lui adressait de Tlemcen et échangea avec lui quelques paroles.

Dès cette première entrevue, une sympathie mutuelle unit ces deux hommes, et, bien que le réformateur eût décliné d'abord l'invitation, Abd-el-Moumene resta auprès de lui comme disciple et lui jura une amitié que rien ne devait ébranler.

Après avoir passé un certain temps avec lui en suivant ses leçons et avoir gagné entièrement sa confiance, Abd-el-Moumene se décida à se mettre en route vers l'Ouest. Ils partirent ensemble, suivie d'un faible noyau d'adhérents, et s'avancèrent à petites journées, s'arrêtant dans chaque localité importante pour y prêcher.

En passant au sud de Médéa (Lemdia), chez les Arabes Thâaleba, fraction des Makil, Ibn-Toumert reçut en cadeau, de ces Hilaliens, un âne fort et vigoureux pour lui servir de monture; il le donna à Abd-el-Moumene, qu'il adopta pour son élève favori, destiné à lui succéder, et auquel il prédit, par des paroles mystiques, un avenir brillant. En traversant les monts Oaurensenis, il gagna à sa cause un certain El-Bachir, qui devint un de ses plus fermes adhérents et auquel était réservé un rôle actif dans l'exécution des plans du maître.

Ils arrivèrent enfin à Tlemcen, et là le *légiste du Sous* soutint une célèbre controverse contre les docteurs de cette ville, lesquels furent tous d'accord pour condamner ce qu'ils appelaient son hérésie. Mais, sans s'inquiéter de leurs remontrances, il continua son chemin, passa à Fès, puis à Meknès, où il s'éleva avec violence, selon son habitude, contre les usages du pays. Mais les gens de cette ville, irrités de ses sermons, s'ameutèrent contre lui et le chassèrent à coups de bâton.

IBN-TOUMERT ARRIVE A MAROC ET BRAVE LE KHALIFE ALMORAVIDE. — Loin d'être découragé par ces épreuves, Ibn-Toumert se rendit à Maroc même, et son premier acte fut d'aller à la mosquée où le khalife almoravide présidait, en personne, à la prière, et de lui adresser de sévères reproches sur sa manière de vivre. Quelle ne dut pas être la stupeur de ce dévot, en s'entendant traiter d'hérétique ?

L'audace du réformateur augmentant avec l'impunité, il osa, quelques jours après, accabler d'injures, en pleine rue, Soura, la propre sœur du khalife, qu'il avait rencontrée le visage découvert, selon l'usage du pays. Il serait même allé, d'après Ibn-el-Athir, jusqu'à frapper la monture de la princesse avec une telle force que celle-ci fut jetée à terre. Il continuait, dans ses prédications, à montrer la plus grande intolérance, déclarant, selon l'opinion achârite, infidèle quiconque aurait seulement une tendance vers une fausse doctrine.

Cette conduite ne, pouvait manquer de soulever l'opinion. Cédant aux conseils de son entourage et à son propre ressentiment, le khalife se décida à agir contre l'audacieux réformateur. Cependant, par une modération qui surprendrait chez tout autre, il voulut, au préalable, le faire condamner par les docteurs de la religion. Assigné à comparaître devant une assemblée composée des principaux fakihs du pays, Ibn-Toumert fut sommé du s'expliquer et de se justifier. C'était tout ce que le réformateur demandait. Au lieu de répondre en accusé, il commença à interroger ses juges, leur posa des quesions, et, tout rempli de la casuistique et de le métaphysique nouvellement professées en Orient, il n'eut pas de peine à réduire *à quia* ceux qui étaient là pour le confondre. A bout d'arguments, les légistes de Maroc lui répliquèrent par des injures ; mais lui, sans s'émouvoir, s'adressa au khalife lui-même et lui dit : «Oui, je suis un pauvre homme, et cependant je marroge vos droits, car ce serait à vous, chef du pays, qu'il appartiendrait d'extirper les vices !»

IBN-TOUMERT SE RÉFUGIE DANS L'ATLAS. — A la suite de ce dernier scandale, Ibn-Toumert reçut l'ordre de quitter la ville. Il alla s'établir dans un cimetière voisin, où bientôt une foule d'adeptes vinrent le rejoindre. Prévenu que le khalife avait ordonné sa mort, il se réfugia à Ar'mate. Mais la population de cette ville fut peu disposée à l'écouter et, afin d'éviter un sort funeste, il dut prendre encore la fuite. Il atteignit, sous la protection d'un chef de la contrée, le canton dit Mesfioua, au cœur du grand Atlas, pays habité par les Masmouda, ses compatriotes. De la, il passa chez les Hentata (Masmouda), et se lia étroitement avec leur chef, Abou-Hafs-Omar, grand cheikh des tribus masmoudiennes. Après avoir séjourné quelque tentes chez lui, il atteignit, vers 1121 son pays même, dans la tribu de Herg'a, qu'il avait quitté seize ans auparavant. Il s'y bâti un petit couvent, où il professa ses traités du Touhid et de la Mourchida, qu'il avait traduits en langue berbère et divisés en versets, sections et chapitres, pour en faciliter l'étude. Le Touhid se répandit ainsi dans les tribus du grand Atlas, et ses adhérents reçurent une appellation formée de la même racine : *El-Mouahedoun* (Almohâdes), c'est-à-dire *disciples de la doctrine de l'unité de Dieu*. Vers la même époque, Ibn-Toumert prit le litre *d'imam* ou chef de la religion.

IBN-TOUMERT ORGANIS LES ALMOHADES ET PREND LE TITRE DE MEHDI. - Cependant le khalife almoravide commençait a être sérieusement inquiet de la tournure que prenait l'apostolat de l'Imam.

Mais ce qui acheva de le démoraliser, ce fut la prédiction d'un astrologue, annonçant l'avènement d'une nouvelle dynastie berbère, dont le chef serait désigné par le titre de : *«l'homme au dirhem carré*[1]*»*. Il envoya alors une troupe de cavaliers, avec ordre de se saisir du réformateur ; mais il avait négligé de l'écraser lorsqu'il la tenait entre ses mains, et maintenant, l'imam était à l'abri de sa vengeance. Grâce à la protection de ses adeptes, Ibn-Toumert put encore s'échapper. Le gouverneur du Sous, Abou-Beker, le Lemtounien, tenta alors de le faire assassiner par des gens des Herg'a, ses compatriotes ; mais le complot ayant été découvert, les traîtres furent mis à mort.

Ces tentatives infructueuses n'eurent d'autre effet que d'augmenter le renom de l'Imam et, par suite, le nombre de ses partisans. En 1122, il convia les tribus masmoudiennes à une grande réunion, devant marquer le point de départ de l'ère nouvelle. Toute la tribu des Herg'a, une grande partie de celles des Hentata, conduite pur son chef Abou-Hafs, des Tine-Mellel, Guedmioua et Guenfiça, vinrent solennellement jurer fidélité à l'Imam et s'engager à combattre les hérétiques, c'est-à-dire tous ceux dont la croyance n'était pas pure et qui donnaient à Dieu un corps. Pour frapper davantage les esprits, Ibn-Toumert déclara qu'il était le douzième Imam, désigné comme le mehdi, être dirigé, dont Mahomet avait prédit la venue[2].

Après s'être ainsi appliqué le titre de *mehdi et d'imam impeccable*, il donna à ceux qui, les premiers, avaient accepté sa doctrine et qu'on appelait la bande des cinquante (Aïth-Khamsine), le nom de *Tolba* (étudiants). A leur tête étaient ses dix premiers compagnons, destinés à jouer un grand rôle, et dont voici les principaux:

Abd-el-Moumene-ben-Ali ;
Abou-Mohammed-el-Bachir (du Uuarensenis) ;
Abou-Hafs-Omar ;
Ibrahim-ben-Ismaïl ;
Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahad ;
Abou-Amrane-Moussa.

Quant aux membres de la secte tout entière, on les appela Almohâdes (unitaires), par opposition au nom d'Almoravides, qui avait eu un si grand succès[3].

---

1. On sait que les monnaies almohâde. affectèrent la forme carrée.

2. Nous avons vu le fondateur de la dynastie fatemide prendre ce titre dont les agitateurs en pays musulman se servent encore, malgré l'abus qui en a été fait.

3. Pour le rituel de la secte almohâde, voir Et-Marrakchi. *Histoire des Almohâdes* (éd. Dozy), p. 249 et suiv.

LE MEHDI À TINE-MELLEL. — Cependant le gouverneur du Sous, ayant réuni une armée lemtounienne, marcha contre la tribu des Herg'a. Mais le Mehdi s'avança bravement à sa rencontre à la tête d'un grand rassemblement d'Almohâde, dont il avait enflammé le courage par la promesse de, la victoire, et lui infligea une défaite qui eut le plus grand retentissement. De toute part, les guerriers accoururent à la défense de leur prophète; aussi les débris de l'armée almoravide durent-ils rentrer au plus vite dans leurs cantonnements pour ne pas être entièrement détruits.

Durant plusieurs années, le Mehdi continua à étendre son influence et, acquit à sa cause, dans chaque tribu, des partisans dévoués prêts à le soutenir, sans parler de ceux qui abandonnèrent tout pour venir se fixer auprès de lui et former sa garde. Leur chef songea alors à leur donner une capitale, qui leur servit en même temps de lieu de retraite et de ville sainte.

Ce fut dans les montagnes escarpées de Tine-Mellel[1], à la naissance des eaux de l'Oued-Nefis, droit au sud de Maroc, qu'il alla s'établir vers 1124. Il se construisit, à proximité de la ville, une maison et une mosquée dans une riche vallée, couverte de jardins. Ses partisans restaient à loger ; pour cela il ne trouva rien de mieux que d'appeler un jour tous les habitants de la ville a la prière et de les faire massacrer par ses adhérents, qui se partagèrent ensuite les maisons des morts. Il s'appliqua aussi a élever de solides fortifications sur le sommet de la montagne, afin de rendre sa retraite imprenable.

Sur ces entrefaites, une armée almoravide s'avança au cœur de l'Atlas ; ne pouvant enlever le nid d'aigle de Tine-Mellel, les troupes du khalife se bornèrent à bloquer la contrée et lui firent subir la plus cruelle famine. Les résultats de cette campagne n'eurent cependant rien de décisif, car l'armée fut, à la fin, forcée de lever le blocus et de rentrer dans ses cantonnements. La seule conséquence de cette démonstration fut d'ébranler les dispositions d'un certain nombre de nouveaux convertis qui avaient eu a souffrir de la guerre. Prévenu de cette défaillance, le Mehdi, qui voulait avoir des adhérents dévoués jusqu'à la mort, fit prendre, par ses émissaires, les noms de ceux dont la foi était chancelante. Il convoqua ensuite les tribus, et le fidèle El-Bachir de l'Ouarensenis, jouant le rôle d'un illuminé, désigna et fit lier à part tous ceux qui avaient été dénoncés. Sur un signe, les Almohâdes se ruèrent sur eux et les massacrèrent comme hérétiques (1125-6).

1. Le puits blanc, en berbère.

Cette trahison fut appelée «*le jour du triage*» ; malgré son caractère particulièrement odieux, elle ne souleva pas l'indignation générale. Elle frappa, au contraire, les habitants grossiers de ces montagnes, d'une terreur salutaire, car ils y virent une manifestation de la volonté divine. Ce fin alors à qui donnerait au Mehdi des preuves de dévouement[1].

LE MEHDI ENTRE EN CAMPAGNE. SA DÉFAITE. SA MORT. — Une fois sûr de ses partisans, le Mehdi combattit les tribus masmoudiennes qui ne reconnaissaient pas encore sa doctrine et après les avoir converties, se crut assez fort pour attaquer de front, les Almoravides. Vers 1127 ou 1128, ayant réuni une armée considérable, il marcha sur Maroc. Parvenue au lieu dit Guig, entre Tine-Mellel et Ar'mat, cette tourbe se heurta contre une armée almoravide envoyée à sa rencontre, la culbuta et poursuivit les *Djichem*[2] jusqu'à Ar'mat.

Là, de nouvelles troupes lemtouniennes essayèrent encore de s'opposer au passage des almohâdes ; mais l'élan était donné, rien ne résista aux masmoudiens qui, après avoir vaincu leurs ennemis et tué leur chef, s'avancèrent Jusqu'auprès de Maroc et prirent position à El-Bahira. Leur armée montait, dit-on, à 40,000 hommes, avec 100 cavaliers seulement.

Le Mehdi avait trop présumé de ses forces: il était à El-Bahira depuis quarante jours, lorsque le khalife Ali-ben-Youssof sortit par la porte d'Aïlane et vint attaquer les almohâdes à la tête d'un corps de troupes considérable. On combattit, de part et d'autre, avec un véritable acharnement, mais les Almohâdes n'avaient pas dans leur armée les éléments nécessaires pour résister à des soldats bien disciplinés. Après avoir vu tomber leurs principaux chefs, parmi lesquels El-Bachir, les Masmouda lâchèrent pied et furent bientôt en déroute, malgré les prodiges de valeur d'Abd-el-Moumene. En un jour, se fondit ce grand rassemblement qui paraissait devoir loin absorber. Les débris des soldats almohâdes regagnèrent comme ils purent leurs cantonnements.

Quant au Mehdi qui avait vu, devant Maroc, la ruine des espérances de toute sa vie, il ne put supporter un tel revers. Quatre mois après sa défaite, il mourut à Tine-Mellel, après avoir donné les plus minutieuses recommandations à Abd-el-Moumene, et fut

1. Ibn-el-Athir, apud Ibn-Khaldoun, t. II, append. V, p. 573 et suiv.

2. Terme de mépris qu'ils appliquaient aux Almoravides, et qui parait avoir eu le sens de *maris trompés*.

enterré dans sa mosquée (1128)[1]. Moins heureux qu'Ibn-Yacine, avec lequel son histoire a tant de points de ressemblance, il ne put assurer le triomphe le sa doctrine avant de mourir. Et cependant le temps est proche où la dynastie almohâde va, sous la direction d'un homme de génie, s'élever sur les ruines de l'empire almoravide[2].

SUITE DU RÈGNE D'ALI-BEN-YOUSSOF. IL PARTAGE L'ESPAGNE EN TROIS COMMANDEMENTS. — A ce moment, l'empire fondé par Ibn-Tachefine n'avait pas encore subi le moindre ébranlement du fait de l'attaque tumultueuse des Almohâdes. Partout, au contraire, régnait l'autorité du nom almoravide, en Espagne, en Mag'reb et jusqu'à El-Mehdia. Le prince de cette ville, pour se garantir de l'attaque imminente de Roger, ne cessait de presser le khalife de venir a son secours, Nous avons vu qu'en 1122, la flotte almoravide, commandée par l'amiral Ibn-Meïmoun, alla ravager la côte sicilienne.

Si donc le khalife Ali, au lieu de rester plongé dans son impassible quiétude, avait déployé un peu d'énergie pour détruire l'œuvre d'lbn-Toumert, il aurait très probablement réussi, et l'empire almohâde n'eut peut-être jamais existé.

En Espagne, Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, appelé par les Mozarabes de Grenade, duc les persécutions des fakihs avaient poussés à bout, car ils étaient allés jusqu'à détruire leurs églises, se mit en marche à la tête d'une armée nombreuse et envahit le territoire musulman. Dans le cours de l'hiver 1125-26, il ravagea l'Andalousie et remporta plusieurs victoires, mais il ne put s'emparer de Grenade, qui était le but de l'expédition, et les Mozarabes demeurèrent abandonnés à la vengeance de leurs ennemis. Un grand nombre d'entre eux, dix mille environ, émigrèrent vers le nord à la suite du roi d'Aragon. Quant à ceux qui étaient restés, ils subirent les plus cruels traitements, et ceux qui avaient échappé à tant de maux furent transportés en Mag'reb et établis entre Salé et Meknès, par l'ordre du khalife Ali (3).

---

1. Le Khartas. El-Kaïrouani et El-Marrakchi, se fondant sur des autorités respectables, donnent, pour la mort du Medhi, la date de 1130: nous adoptons la date d'Ibn-Khaldoun, parce qu'il est dit plus loin que la mort de l'Imam fut tenue secrète pendant deux ans, ce qui explique cette différence.

2. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 264. 1. II, p. 83. 166 et suiv. Kartas, p. 243 et suiv. El-Kaïrouani, p. 186 et suiv. El-Marrakchi (ed. Dozy), p. 128 à 139.

3. Dozy. *Recherches sur l'hist. de l'Espagne*, t. I, p. 343 et suiv. 360. Le même, *Musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 256, 257.

En 1131, ce prince, voulant se décharger d'une partie des soucis du pouvoir, ou mieux assurer l'administration de son immense empire, divisa l'Espagne en plusieurs grands commandements. Il donna :

A son fils Tachefine, le gouvernement de l'Espagne occidentale, avec Séville et Cordoue ;

Au général Abou-Beker-el-Messouli, celui de la partie orientale de la péninsule, avec Valence comme chef-lieu ;

Et à son parent par alliance, Mohammed-ben-R'anïa[1], les Baléares, plus la ville de Denia sur le continent.

Quant à lui, il se réserva exclusivement le Mag'reb. Son épouse Kamar, dont il subissait de plus en plus l'influence, dirigeait tous ses actes.

La division des pouvoirs en Espagne eut pour effet de diminuer la force qui résultait de l'unité du commandement. Les chefs almoravides ne tardèrent pas à s'amollir au sein d'une civilisation dont ils n'avaient pas jusque-là, avoir aucune idée ; en voulant imiter gauchement leurs brillants hôtes, ils perdirent, avec leur rudesse, leurs vertus militaires, tout en ne réussissant qu'à se rendre ridicules[2].

ABD-EL-MOUMENE, CHEF DES ALMOHADES. SES SUCCÈS. - Revenons à Tine-Mellel, où nous avons laissé Abd-e1-Moumene enterrant le Mehdi en secret. Bien qu'ayant été expressément désigné pour lui succéder, le jeune disciple, qui avait à ménager les premiers compagnons et les cinquante Tolba, sans compter la masse des adhérents que la mort du prophète, suivant de près sa défaite, aurait consternés, proposa aux principaux Almohâdes de tenir, pendant un certain temps, cette nouvelle secrète[3]. On prétexta un état passager de maladie empêchant l'apôtre de se montrer, ou les soins de ses devoirs religieux, et les membres de la secte s'habituèrent à apprendre ses prétendues décisions de la bouche de son disciple préféré. Abd-el-Moumene montra, dans la conduite de cette affaire, comme plus tard dans les importants événements de sa vie, une habileté et une prudence qui ne se démenti-

1. Ce Mohammed et son frère Yahia étaient fils du Messoufien Ali-Ben-Youssof auquel Ibn-Tachefine avait donné en mariage une de ses parentes *R'ania.*

2. Ibn-Khaldoun. *Berbères*, t. II, p. 83, 84: Kartas, p. 235 et suiv. El-Marrakchi (éd. Dozy), p. 71 et suiv.

3. C'est ce qui explique les divergences de dates des auteurs, dont certains font reculer la mort da Mehdi jusqu'au moment où Abd-El-Moumene se fit reconnaître pour son successeur.

rent pas un instant. Le cheikh Abou-Hafs, homme sage et de bon conseil, dont il avait épousé la fille, l'aida, du reste, de toute la force de son autorité et de son expérience. C'était autour du tombeau du Mehdi et en présence de sa soeur Zeïneb, qu'ils se réunissaient pour conférer sur les mesures à prendre.

En 1130, lorsque les esprits furent bien préparés, les chefs almohâdes convoquèrent toutes les tribus. Alors Abou-Hafs annonça la mort du Mehdi et présenta Abd-el-Moumene comme celui qu'il avait choisi pour lui succéder. Plusieurs cheikhs certifièrent par leur témoignage cette déclaration, et aussitôt les tribus masmoudiennes présentes jurèrent fidélité à leur nouveau chef.

Après avoir été ainsi reconnu, Abd-el-Moumene entraîna ses partisans à la guerre. Plusieurs expéditions heureuses donnèrent à son élévation la sanction de la victoire. En 1132, il soumit la riche contrée de Derâa. Se lançant ensuite vers le nord, il envahit la province de Tedla et y remporta de sérieux avantages. Ces succès et l'inaction inconcevable du gouvernement almoravide lui amenèrent un grand nombre d'adhérents. Dès lors, l'impulsion était donnée. Abd-el-Moumene avait l'auréole du succès, et son nom était accepté par tous comme celui du maître de l'avenir.

Pendant ce temps, le khalife Ali était passé en Espagne et avait pris la direction de la guerre sainte, abandonnant à ses pires ennemis le champ libre dans le Mag'reb. Rentré en 1137, il constata la gravité de la situation et se décida à appeler d'Espagne son fils pour lui faire prendre le commandement des opérations. Ce prince arriva en 1138 et réunit une armée imposante, renforcée par les contingents des tribus voisines de Maroc. Puis il marcha contre les Almohâdes, qui avaient reculé et l'attendaient au cœur de leurs montagnes. Après avoir traversé le Sous et rallié le contingent des Guezzoula, Tachefine pénétra dans la chaîne du grand Atlas et arriva au pied des contreforts de Tine-Mellel. Aussitôt les Almohâdes, descendant comme une avalanche de toules les pentes, se précipitèrent sur leurs ennemis et les taillèrent en pièces. Les débris de l'armée almoravide gagnèrent en désordre la plaine. Quant aux Guezzoula, ils offrirent leur soumission à Abd-el-Moumene, qui étendit son autorité sur toutes les régions situées au midi de la grande chaîne de l'Atlas. Cet échec força les Almoravides à se tenir sur la défensive, et ils se bornèrent à surveiller de loin leurs ennemis et à protéger les villes de la plaine[1].

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 254, t. II, p. 84, 174, 175. Kartas, p. 224et suiv. El-Kaïrouani, p. 192 et suiv. El-Marrakchi (Dozy), p. 139 et suiv.

ABD-EL-MOUMENE ENTREPREND SA GRANDE CAMPAGNE. MORT D'ALI-BEN-YOUSSOF. TACHEFINE LUI SUCCÈDE. — En 1139, Abd-el-Moumene entreprit une mémorable campagne qui devait assurer le triomphe de sa cause après une lutte de sept années. Il s'avança pas à pas, en tenant toujours les régions montagneuses et en soumettant les populations jusqu'à la chaîne du Rif, habitée par les tribus r'omariennes, qui se prononcèrent sur-le-champ en sa faveur. Les Almohâdes trouvèrent dans ces montagnes de l'eau, des fruits, des ressources de toute nature, tandis que les Almoravides, qui les avaient suivis, sous le commandement de Tachefine, demeuraient exposés à toutes les privations.

Cette campagne durait depuis plus de deux ans, lorsque l'armée almoravide se trouva coupée de sa base par les Almohâdes. Aussitôt la discorde éclata parmi les officiers de Tachefine, et un grand nombre d'entre eux passèrent au service d'Abd-el-Moumene, en entraînant leurs contingents. Sur ces entrefaites, ou apprit que le khalife Ali-ben-Youssof venait de mourir (1142). Son fils Tachefine, désigné depuis plusieurs années par lui comme successeur, fut alors proclamé par les soldats de l'empire almoravide. En Espagne, bien que l'anarchie fut grande, le nouveau khalife fut généralement reconnu.

Alphonse VII, de Castille, qui avait pris le titre d'empereur, comme son aïeul, avait profité de l'affaiblissement de l'autorité almoravide pour envahir, en 1133, l'Andalousie et porter le ravage aux environs de Cordoue, de Séville, de Carmona. Il avait pris Xérès et s'était avancé en vainqueur jusqu'au détroit. En 1138, après le départ du khalife, il avait renouvelé l'invasion de 1133 et pillé les alentours de Jaën, de Baëza, d'Ubéda, d'Andujar[1].

CAMPAGNE D'ABD-EL-MOUMENE DANS LE RIF ET LE MAG'REB CENTRAL. — Abd-el-Moumene, ayant laisse libre au nouveau khalife la route de sa capitale, se porta sur Ceuta et entreprit le siège de cette place, avec l'aide des tribus r'omariennes. Mais le cadi Aced, qui défendait cette clef du détroit, lui opposa la plus énergique résistance ; si bien que le chef des Almohâdes, renonçant pour le moment à son projet, revint sur ses pas et se dirigea vers l'est, recevant sur sa route la soumission des territoires des Botouïa, Betalça, Beni-Iznacene, et enfin Koumïa, ses compatriotes.

Il reçut alors une députation des Beni-Ouemannou, venant réclamer son appui contre leurs cousins les Houmene, qui, soutenus par des tribus de 1a famille d'Ouatine, envahissaient leur pays.

1. Dozy, *Musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 265.

Ces tribus ouaciniennes : Abd-el-Ouad, Toudjine, Beni-Merine, après avoir été repoussées du Zab méridional par les Arabes[1], s'étaient, nous l'avons vu, tenues pendant quelque temps dans les contrées sahariennes du méridien de Tlemcen ; mais bientôt elles s'étaient avancées vers le nord et avaient commencé à se glisser dans le Tell ; puis la guerre avait éclaté contre elles. Les Toudjine el Abd-el-Ouad, appelés par les Houmi, s'étaient cantonnés au sud du Zab et parcouraient le pays jusqu'à Figuig.

Abd-el-Moumene accueillit avec faveur les chefs des Ouemannou et leur donna un corps de troupes commandé par les généraux Ibn-Yar'mor et Ibn-Ouanoudine, avec lesquels ils partirent pour le Mag'reb central. En passant près de Tlemcen, ils défirent le gouverneur de cette ville, qui était sorti à leur rencontre : puis, ayant attaqué les Abd-el-Ouad et Houmi, ils leur enlevèrent un butin considérable.

Mais un renfort de troupes almoravides, avec le général de la milice chrétienne, Ibn-Zobertir[2], étant accouru au secours des Houmi, les rallia, et cette armée vint prendre position à Mindas, sur la rive droite de la Mina, où elle fut rejointe par les contingents des Beni-Igmacene, Ourcifene et Toudjine. Ces forces considérables une fois réunies, leurs chefs les entraînèrent à l'attaque

des Ouemannou et des Almohades, leurs alliés, et remportèrent sur ceux-ci une victoire complète, à la suite de laquelle ils reprirent tout leur butin. Les Ouemannou perdirent six cents de leurs guerriers, avec leur chef Ibn-Makhoukh. Quant aux Almohâdes, ils se réfugièrent dans la montagne de Sirat, sur la rive droite de l'Habra, et, de la, adressèrent un appel désespéré à leur chef.

Abd-el-Moumene, qui venait d'établir solidement son autorité sur les contrées situées au nord de Tlemcen, se porta vers les plaines de la province d'Oran, aussitôt qu'il eut appris la défaite de ses troupes. Il attaqua les Lemtouna et leurs alliés dans leur camp, les défit et s'empara de tout leur matériel. Les Abd-el-Ouad offrirent alors leur soumission au vainqueur et lui jurèrent une fidélité qu'ils devaient observer. Aprés avoir ainsi dégagé ses troupes et

1. Leurs autres fractions, les Mezab et Ouargla, coupées d'elles, étaient restées dans le sud ; et les Rached avaient occupé le Djebel-Amour. Les Ouacine étaient des Zenites de la deuxième race.

2. Les Almoravides avaient formé, depuis quelques années, une milice chrétienne composée dans le principe de captifs que l'amiral Ibn-Meimoum allait enlever sur les rivages de la Méditerranée. Les Mozarabes concouraient aussi à former cette milice.

vengé leur échec, le chef des almohâdes revint vers Tlemcen et prit position à Es-Sakheratine, au-dessus de la ville[1].

SUCCÈS D'ABD-EL-MOUMENE AUPRÈS DE TLEMCEN. — En même temps, le khalife Tachefine, qui était accouru avec une armée, vint s'établir auprès de l'Ouad-Saf-Saf, afin de protéger Tlemcen. Il fut rejoint en ce lieu par un puisant renfort de troupes régulières, expédiées de Bougie par le souverain hammadite Yahïa, auquel il avait demandé du secours. Ce prince, effrayé, non sans raison, par les succès des Almohâdes, n'avait pas hésité à lui envoyer ses meilleurs guerriers. A peine arrivé le général Tahar-ben-Kebbab, qui commandait les troupes sanhadjiennes de Bougie, demanda avec arrogance la permission d'attaquer les Almohâdes et montra aux Almoravides le plus grand dédain de leur prudence, «Je suis venu, dit-il, pour vous livrer prisonnier cet Abd-el-Moumene, qui est maintenant votre maître, et, cela fait, je dois rentrer cher moi.» Irrité de ses bravades, Tachefine l'autorisa à marcher contre l'ennemi. Les Sanhadja s'avancèrent alors, pleins de confiance, vers le campement des Almohâdes, mais, quand ils furent à bonne distance, ceux-ci se précipiteront sur eux avec leur impétuosité habituelle et les mirent en déroute ; les débris de cette armée reprirent en désordre la route de Bougie.

Sur ces entrefaites, le général Ibn-Zobertir, qui venait de remporter quelques succès sur les tribus zenatiennes des Beni-Snous et accourait à la défense de Tlemcen, fut attaqué et défait par un corps almohâde. Tout le butin qu'il rapportait devint la proie des vainqueurs. Quant à Ibn-Zobertir, qui avait été pris, il fut mis en croix. Vers le même temps, une troupe almoravide, qui avait continué à opérer dans la province d'Oran, fut mise en déroute par les Beni-Ouemannou, commandés par Tachefine, second fils de Makhoukh. A la suite de ce succès, les vainqueurs, ayant rencontré l'armée sanhadjienne en retraite sur Bougie, l'attaquèrent et achevèrent de la débander.

MORT DU KHALIFE TACHEFINE À ORAN. — Ainsi, tout se réunissait pour accabler le petit-fils du grand Youssof. Désespéré de tant de revers, Tachefine renonça à la lutte. Fès, Maroc et quelques autres places tenaient encore pour l'autorité almoravide; il y envoya son fils Ibrahim, en le désignant pour son successeur, puis, abandonnant la défense de Tlemcen, il alla se réfugier à Oran, d'où il écrivit à son amiral Ibn-Meïmoun de venir le rejoindre (1144).

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 176, 177, t. III, p. 295. 296, 308, 309, t. IV, p. 27.

Après le départ de Tachefine, Abd-el-Moumene continua, pendant quelque temps, le siège de Tlemcen, et, tandis qu'il en poussait les opérations, il envoya le cheikh Abou-Hafis, avec une armée, contre les Zenata encore insoumis. Ce général remporta une nouvelle victoire, qui eut pour résultat de forcer les Houmi, les Toudjine et les Rached à la soumission et du repousser définitivement les Beni-Merine dans le désert.

Pendant ce temps, Abd-el-Moumene avait, marché sur Oran à la tête d'une armée considérable. Il fut rejoint sous les murs de cette place par le cheikh Abou-Hafs, lui amenant une députation des principaux chefs des tribus zenatiennes, dont il reçut le serment de fidélité.

Tachefine, depuis un mois à Oran, avait mis ce temps à profit pour se préparer à la résistance. Ses troupes s'étaient retranchées dans un camp près de la ville, et son amiral, étant enfin arrivé d'Espagne, avait mouillé à peu de distance. Mais toutes ces dispositions ne devaient pas retarder la chute de ce malheureux prince; son camp ayant été surpris et enlevé par les troupes almohâdes, ceux de ses soldats qui purent échapper rentrèrent à Oran. Quant à Tachefine, il n'en eut pas le loisir et dut se réfugier dans un ribat (couvent fortifié), où ses ennemis ne tardèrent pas à venir l'assiéger. Une longue résistance était impossible. Tachefine, n'ayant plus d'espoir de salut que dans la fuite, sortit, par une nuit noire, du ribat, monta à cheval et, prenant en croupe sa femme favorite Azira, s'éloigna rapidement en suivant les collines qui bordent la mer. Reconnu bientôt par les postes almohâdes, il fut poursuivi, et, dans sa course nocturne, roula au fond d'un précipice escarpé. Le lendemain, on vint relever les cadavres; celui de Tachefine fut décapité et sa tête envoyée par Abd-el-Moumene à Tine-Mellel (mars 1145 [1].

Trois jours après, Oran capitula. On trouva dans cette ville un butin considérable, que Tachefine y avait sans doute envoyé pour le transporter en Espagne. Ces richesses furent expédiées a Tine-Mellel ; mais les Beni-Merine, prévenus, attaquèrent en route le convoi et s'en emparèrent.

SOUMISSION DE TLEMCEN, DE FÈS, DE CEUTA ET DE SALÉ À ABD-EL-MOUMENE. — Une bande de soldats almoravidcs, qui avaient pu s'échapper d'Oran, se réfugièrent à Tlemcen,

1. L'emplacement de la mort de Tachefine se trouve auprès du village de Sainte-Clotilde, sur la route d'Oran à Mers-el-Kebir. Voir *Chronique de Mequinez*, par M. Houdas (*Journal Asiatique* 1885, n° 2, p. 1279).

où ils apportèrent la nouvelle de la défaite et de la mort du khalife. abd-el-Moumene arriva à leur suite et s'empara du faubourg de Tagraret, dont les habitants, tous Almoravides, furent passés au fil de l'épée. Il reprit alors le siège de Tlemcen ; mais cette ville lui opposa une résistance sérieuse. Pendant qu'il était sous ses murs, il envoya les troupes disponibles dans différentes directions, et ses lieutenants obtinrent de grands avantages. Il reçut alors l'hommage des habitants de Sidjilmassa.

Le siège durait depuis sept mois, et la solution approchait, lorsque les troupes almoravides, jugeant qu'elles ne pouvaient plus tenir, évacuèrent la ville et, sous la conduite du général Yahïa-es-Sahraoui, coururent se réfugier à Fès. Abd-el-Moumene, laissant à son lieutenant Ibn-Djama le soin d'achever de réduire Tlemcen, suivit les Almoravides à Fès et commença le siège de cette ville. Il y fut bientôt rejoint par Ibn-Djema, qui s'était emparé de Tlemcen (1146).

Abd-el-Moumene envoya comme gouverneur à Tlemcen Youssof-ben-Ouanoudine, avec l'ordre de fournir un corps de troupes à Abd-el-Hak-ben-Menar'fad, émir des Abd-el-Ouad, pour qu'il allât châtier les Beni-Merine du pillage du convoi venant d'Oran. Ce chef, ainsi soutenu, infligea une cruelle défaite à ses cousins les Beni-Merine et tua leur émir El-Mokhaddeb.

Tandis qu'Abd-el-Moumene était devant Fès, il reçut la visite de l'amiral Ibn-Meïmoun, venant lui offrir sa soumission. Après avoir été bien accueilli par le chef des Almohâdes, l'amiral se rendit à Cadix, où il fit célébrer la prière publique au nom du souverain de la nouvelle dynastie.

Le siège de Fès durait depuis de longs mois et, comme il menaçait de se prolonger encore, Abd-el-Moumene laissa ses lieutenants Abou-Hafs et Abou-Ibrahim en continuer le blocus. Quant à lui, il se rendit a Meknès, et y était à peine arrivé, qu'on lui annonça la chute de Fès ; le prévôt l'avait livrée par trahison à ses lieutenants. Yahïa-ben-Sahraoui put se réfugier à Majorque auprès d'Ibn-R'ania.

Ainsi tombaient un à un les derniers remparts des Almoravides. Il ne restait pour ainsi dire plus que Maroc, où s'étaient réunis les serviteurs encore fidèles à cette dynastie. Ibrahim, fils de Tachefine, après avoir donné la mesure de sa mollesse et de son incapacité, avait été déposé par les habitants de sa capitale, et l'on avait élu à sa place son oncle Ishak, fils d'Ali-ben-Youssof. Ce prince, encore enfant, était entouré de sages conseillers qui avaient pris en main la direction des affaires, et tout le monde, à Maroc, était décidé à mourir plutôt que de se rendre.

A la nouvelle de la chute de Fès, Abd-el-Moumene revint dans cette ville, en laissant à son lieutenant Yahïa-ben-Yar'mor la direction du siège de Meknès. Il se diaposa alors à marcher sur la capitale et s'occupa activement de concentrer ses forces à Fès. Effrayés de ces préparatif, les habitants de Ceuta lui adressèrent leur soumission. Il leur envoya comme gouverneur un chef heutatien nommé Youssof-ben-Mahlouf, puis il donna à son armée le signal du départ. Il passa par Salé, qu'il enleva après un léger combat. Divisant ensuite son armée en deux groupes, il confia un de ces corps au cheikh Abou-Hafs et lui donna rendez-vous à Maroc, en le chargeant de parcourir le pays des Bergouata, à l'effet d'en assurer le pacification.

SIÈGE DE MAROC PAR ABD-EL-MOUMENE- Au commencement de l'année 1146, les deux armées arrivèrent à Maroc et prirent position à l'ouest de la ville. Les opérations commencèrent par le massacre d'un grand nombre de Lamta, cousins des Lemtouna, qui étaient venus se réfugier sous les murs de la ville avec leurs familles et leurrs troupeaux. Mais Maroc avait été fortifié avec soin par les souverains almoravides, spécialement par Ali-ben-Youssof, et ses murailles étaient garnies de défenseurs résolus à une lutte désespérée. Aussi ne pouvait-on espérer de s'en rendre maître que pur un siège régulier, avec la famine pour auxiliaire.

Abd-el-Moumene, résolu à réduire la place, établit son camp d'une façon permanente, avec retranchements, logements pour les soldats, mosquée pour la prière et autres établissements nécessaires à une armée. Il fit aussi construire une tour très élevée destinée à lui servir d'observatoire. Puis, il intercepta rigoureusement toutes les communications avec la ville. Pendant onze mois, les assiégés firent de fréquentes sorties, toujours suivies de combats meurtriers. Les machines de guerre des assiégeants avaient il à peine endommagé les murs, et le siège aurait pu se prolonger longtemps encore, car les assiégés réparaient les brèches à mesure qu'elles étaient faites : mais la famine commençait à sévir dans la place, et les Almoravides, en présence de ce nouveau fléau, dont les conséquences étaient fatales, se décidèrent à tenter un suprême effort.

S'étant précipités à l'improviste sur les Almohades, ils les repoussent devant eux et pénètrent dans leur camp en renversan tous les obstacles; sûrs déjà de la victoire, ils commencent le pillage, lorsque Abd-el-Moumene, du haut de son observatoire, donne à une troupe de réserve l'ordre de charger. Ces soldats, tout

frais, attaquent les Almoravides sur leurs derrières ; à cette vue, les fuyards du camp reprennent courage, se reforment et chargent les assiégés, dont les lignes Sont rompues et qui ont, en grand nombre, quitté leurs armes pour piller. En un instant, les Almoravides sont en déroute et fuient vers la ville, poursuivis, l'épée dans les reins, par les Almohades.

Cette fois, tout espoir était perdu. Les assiégeants firent un carnage horrible de leurs ennemis, tant dans le camp que sous les murs mêmes de la ville, où un grand nombre d'entre eux périront en se ruant sur la porte. Cette fatale journée décida de l'issue du siège. Un des principaux chefs almoravides, Abd-Allah-ben-Abou-Beker, vint offrir sa soumission à Abd-el-Moumene et obtint la vie sauve pour lui et sa famille. On dit qu'il indiqua aux assiégeants les points faibles des fortifications.

Maroc présentait, à ce moment, un spectacle affreux. Cent mille personnes avaient déjà péri, par le fer ou la famine. Les cadavres, sans sépulture, remplissaient les rues, répandant des émanations putrides. Malgré tout lu courage des assiégés, la situation n'était plus tenable.

CHUTE DE MAROC ET DE LA DYNASTIE ALMORAVIDE. — Au mois d'avril 1147, un corps de cavaliers chrétiens, servant dans l'armée almoravide, mit fin à ces horreurs en ouvrant aux assiégeants une des portes de la ville, celle dite d'Ar'mat. Les Almohades se précipitèrent par cette entrée et commencèrent un massacre général des habitants. Le jeune khalife Ishak, saisi dans son palais, fut traîné, ainsi que les principaux chefs almoravides, devant le vainqueur. Abd-el-Moumene ordonna froidement leur supplice. Pendant qu'on décapitait ses officiers, l'enfant suppliait en pleurant qu'on lui laissât la vie ; mais son heureux rival fut inflexible, et la tête d'Ishak roula sur celle de ses adhérents. Un de ses conseillers qui, un instant auparavant, l'avait exhorté à supporter courageusement son infortune, fut assommé à coups de bâton. Pendant sept jours, la belle capitale d'Ibn-Tachefine fut livrée à toutes les fureurs de la soldatesque. Lorsqu'on fut enfin las de tuer, Abd-el-Moumene proclama une amnistie, et les derniers survivants, presque tous artisans et marchands inoffensifs, sortirent des refuges où la peur les tenait cachés.

Ainsi tomba la puissance almoravide, fondée moins d'un siècle auparavant par les sauvages du désert sous la conduite d'un homme de génie. On a vu au prix de quelles luttes leurs frères, les montagnards de l'Atlas, sont parvenus à les supplanter. La dynastie d'Abd-el-Moumene succède à celle de Youssof-ben-Tachefine.

Nous verrons que sa durée ne doit, pas être sensiblement plus longue[1].

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES SOUVERAINS ALMORAVIDES

Abou-Beker-ben-Omar…….....vers 1055
Youssof-ben-Tachefine…….....1061
Ali-ben-Youssof…….....1106
Tachefine-ben-Ali…….....1142
Ibrahim-ben-Tachefine…….....1146
Ishak-ben-Ali…….....1147

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 253 et suiv., t. II, p. 56, 85, 87, 176 et suiv. t. III, p. 296, 307, et suiv., t. IV, p. 27, Kartas, p. 236 et suiv., 282 et suiv. El-Marrakchi, éd. Arabe de Dozy, passim.

CHAPITRE VI

EMPIRE ALMOHÂDE. CHUTE DES DYNASTIES ZIRIDE ET HAMMADITE 1427-1157

Roger II, roi de Sicile. Ces succès en Afrique. — Prise de Tripoli par les siciliens. — L'amiral George s'empare d'El-Mehdia. Chute de la dynastie ziride. — Le Ziride El-Hassan se réfugie chez le roi de Bougie. — Révoltes en Mag'reb. Abd-el-Moumene les dompte. — Événements d'Espagne de 1144 à 1150. Anarchie générale. — Expédition d'Abd-el-Moumene contre les Almohâdes. Prise de Bougie. Chute de la dynastie hammadite. — Défaite des Arabes à Sétif par les Almohâdes. — Prise de Bône par les Siciliens. Mort de Roger II. Son fils Guillaume I lui succède. Abd-el-Moumene donne de grands commandements à ses fils. — Succès des Almohâdes en Espagne. — Anarchie en Ifrikiya. Abd-el-Moumene est appelé par les Musulmans. — Appendice : Chronologie des souverains zirides. Chronologie des souverains hammadites.

ROGER II, ROI DE SICILE. SES SUCCÈS EN AFRIQUE. — Ayant consacré le chapitre précédent au récit de l'établissement de la dynastie almohâde et de sa substitution à l'empire almoravide, nous n'avons pas voulu interrompre ce grand drame par le mélange d'autres faits historiques, et il convient de nous reporter de quelques années en arrière pour passer en revue les événements dont la Sicile et l'Ifrikiya ont été le théâtre.

Roger II, étant passé en Italie au mois d'août 1127, y combattit avec succès les barons et le pape Honorius II. Celui-ci, qui l'avait excommunié avec ses partisans, était contraint, l'année suivante, de lui accorder l'investiture du duché. Le 25 décembre 1130, Roger prenait le titre de roi et se faisait sacrer, en grande pompe, dans la cathédrale de Palerme. C'était un défi jeté à tous les princes italiens, aussi la guerre reprit-elle de plus belle sur mer et sur terre; elle dura neuf années.

Malgré. ses nombreuses occupations en Italie, Roger II ne perdait pas de vue l'Afrique. Nous avons dit. qu'il avait fait la paix avec le Ziride El-Hassan. En 1135, le roi de Bougie ayant envoyé une flotte contre El-Mehdïa, tandis qu'une armée envahissait les états zirides par terre, El-Hassan appela a son secours le roi de Sicile, qui lui envoya ses navires. La flotte hammadite, après avoir couru un grand danger, put s'échapper, mais les vaisseaux chrétiens, en se retirant, allèrent s'emparer de l'île de Djerba, nid de

pirates ne reconnaissant l'autorité de personne ; les habitants, qui avaient lutté avec courage contre les chrétiens, furent réduits en servitude et expédiés, pour la plus grande partie, en Sicile. L'année suivante, une flotte génoise de douze galères vint audacieusement attaquer et surprendre Bougie dont les vaisseaux étaient en course: elle put reprendre le large en emportant un riche butin et de nombreux esclaves[1].

La paix qui unissait les deux souverains fut alors rompue. L'Afrique traversait une période de mauvaises récoltes et le pays était en proie à la disette; il en résulta que les créances des commerçants siciliens ne rentraient pas, et comme, par suite de divers traités, le prince ziride s'était en quelque sorte porté caution, Roger prétendit que les conventions n'étaient pas exécutées. En vain El-Hassan se soumit à toutes les exigences du puissant roi de Sicile, se reconnaissant, en quelque sorte, son vassal et lui abandonnant le produit de ses douanes, George d'Antioche. amiral et premier ministre du roi Roger, vint en 1141, avec sa flotte, devant la ville et exigea du prince berbère une véritable soumission qui, du reste, ne devait pas sauver son royaume.

En 1143, la flotte de Roger débarqua à Tripoli une puissante armée. Les Siciliens entreprirent le siège de cette ville, mais une vigoureuse sortie des assiégés força les chrétiens à se rembarquer, non sans laisser sur le rivage un grand nombre des leurs.

Tournant ses efforts d'un autre côté, le roi de Sicile lança ses vaisseaux contre Djidjeli. Les Siciliens. débarqués inopinément, détruisirent cette ville de fond en comble, ainsi que le château de plaisance que le souverain hammadite y avait construit.

En 1144, Brechk[2] et Cherchel subirent le mémo sort. La flotte ramena de ces expéditions un grand nombre d'esclaves musulmans. Enfin, en 1145, les îles Kerkinna tombèrent au pouvoir des Siciliens[3].

PRISE DE TRIPOLI PAR LES SICILIENS. — Roger II, on le voit, ne cessait d'inquiéter l'Afrique. Les régions orientales continuaient à être désolées par une épouvantable famine, durant depuis cinq années. Les populations décimées abandonnaient les campagnes, mouraient sur les chemins, et l'on vit durant celte calamité,

1. Caffaro, cité par Muratori, t. VI, col. 259.

2. Petit port entre Cherchel et Tenès.

3. lbn-Khaldoun, t. II, p. 26. 57. Ibn-el-Athir, loc. cit., p. 578, 579. El-Kaïrouani, p. 154, 155. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 406, 407.

comme dans un récent, exemple[1], de nombreux cas d'anthropologie. C'était, pour le roi de Sicile, une occasion unique le mettre à exécution ces projets ambitieux.

Au mois de juin 1146, tandis que le grand duel des Almoravides et des Almohâdes se terminait devant Maroc, une flotte de deux cents voiles, sous le commandement de l'amiral George, jetait l'ancre devant Tripoli. La dynastie des Mag'raoua-Beni-Khazroun s'était éteinte quelques années auparavant et avait été remplacée par une famille arabe, celle des Beni-Matrouh. Sous la direction de ces chefs, les Tripolitains tentèrent d'abord de résister comme la première fois, mais bientôt la dissension éclata parmi eux : les Beni-Matrouh furent chassés et remplacés par un chef alomravide, arrêté au passage alors qu'il se rendait en pèlerinage.

Profitant habilement de ces troubles, le général sicilien redoubla d'énergie et se rendit maître de lu ville. Après le pillage et les excès inévitables à cette époque dans une ville enlevée de vive force, George proclama une amnistie générale, releva les fortifications de la cité, et y installa une administration régulière, avec une garnison de soldats chrétiens et musulmans de Sicile. Puis il revint auprès de son maître, laissant le titre de gouverneur à Abou-Yahïa-ben-Matrouh. Grâce aux mesures par lui prises. Tripoli ne tarda pas à être repeuplée et à recouvrer toute sa splendeur[2].

L'AMIRAL GEORGE S'EMPARE D'EL-MEHDÏA. CHUTE DE LE DYNASTIE ZIRIDE. — Sur ces entrefaites, une révolte éclata à Gabès, ville qui obéissait toujours à la famille Ibn-Djama, Rachid, son chef, étant mort en ne laissant que de jeunes enfants, son affranchi Youssof y usurpa le pouvoir, au détriment de ceux-ci. Les princes détrônés vinrent alors demander justice à El-Hassan d'El-Mehdïa, qui leur promit de rétablir leur autorité. A cette nouvelle, Youssof s'adressa au roi de Sicile et offrit la suzeraineté de Gabès à Roger II, à la condition que lui, Youssof, en conserverait le commandement, comme Ibn-Matrouh à Tripoli.

Le roi de Sicile accueillit avec empressement cette soumission et envoya à Youssof son diplôme d'investiture ; mais la population de Gabès, mécontente d'être ainsi livrée aux Chrétiens sans son consentement, se révolta et ouvrit la ville à El-Hassan, Youssof, qui avait pu, non sans peine, s'échapper, tomba dans les mains de Maammar, fils de son maître Rachid, qui était aux environs avec

1. La famine de 1867-68.

2. Amari. *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 408, 409.

les contingents des Arabes Beni-Korra. Il périt dans les tourments. Un fils de Youssof passa alors en Sicile et supplia Roger de tirer vengeance de la mort de son représentant. Le roi avait enfin le prétexte qu'il cherchait depuis longtemps de rompre la trêve avec les Zirides et d'occuper El-Mehdïa. Au commencement de l'été 1148, l'amiral George sortit des ports de Sicile à la tête de deux cent soixante-dix navires chargés de troupes. A la hauteur de l'île de Cossura, la flotte s'empara d'un bateau d'El-Mehdïa dans lequel se trouvait une cage de pigeons courriers George leur mit au cou un message annonçant que la flotte des chrétiens avait fait voile pour l'Orient ; puis on les lâcha, et ils allèrent porter cette fausse nouvelle au prince ziride. Peu de jours après, c'est-à-dire le 22 juin, la flotte sicilienne parut en vue d'El-Mehdïa. L'amiral ayant jeté l'ancre à une certaine distance, fit dire par un petit bateau à El-Hassan de n'avoir rien à craindre, car le traité serait rigoureusement respecté ; mais il lui déclara qu'il réclamait seulement les meurtriers de Youssof et que, s'il ne pouvait les lui livrer, il eût à lui fournir des troupes pour l'aider à arracher Gabès des mains des usurpateurs.

Ne pouvant se tromper sur les projets des chrétiens, El-Hassan avait réuni les principaux citoyens à l'effet de prendre une décision. Plusieurs assistants opinaient pour la résistance ; mais le souverain ziride, les interrompant, déclara que pour conserver son pouvoir précaire et ses palais, il n'était nullement disposé à faire verser le pur sang musulman, d'autant plus qu'assiégée par mer et par terre, n'ayant qu'un petit nombre de défenseurs et manquant d'approvisionnements, la ville ne pourrait résister longtemps. Il annonça qu'il allait monter à cheval et se réfugier où il pourrait: et aussitôt, ayant réuni une partie de sa famille et ses amis, et chargé sur des mulets ses objets les plus précieux, il partit, suivi de quelques personnes qui ne voulurent pas abandonner sa fortune. Les autres habitants cherchèrent un refuge chez les chrétiens établis dans la ville ou dans leurs églises, car ceux-ci avaient obtenu depuis longtemps le droit de célébrer leur culte ouvertement.

Vers le soir, l'amiral George, ayant opéré son débarquement, entra sans coup férir dans El-Mehdïa. Il se rendit au palais et y trouva d'immenses richesses, qu'il fit séquestrer. Le pillage de la ville durait depuis deux heures ; il y mit fin, proclama l'amnistie et, pour rappeler les habitants, leur offrit même de l'argent. Quelques parents du prince ziride, qui étaient restés dans la ville, furent traités honorablement. En apprenant avec quelle modération agissaient

les vainqueurs, les Musulmans qui avaient émigré s'empressèrentde rentrer en ville et y trouvèrent leurs demeures intactes.

Aprés sa victoire, George envoya une partie de ses navires contre Sfaks et l'autre contre Souça. Le gouverneur de Sfaks, soutenu par les tribus arabes, essaya de résister avec énergie, mais il fut vaincu, et la ville, ayant été enlevée de vive force, fut mise à sac (juillet). Enfin les vainqueurs proclamèrent l'aman, et la population put rentrer librement chez elle. Un gouverneur musulman fut laissé. Pendant ce temps Souça, abandonné par son chef Ali, fils d'El-Hassan, tombait sans résistance aux mains des Chrétiens.

Ainsi, tout le territoire compris entre Tunis et Tripoli se trouva soumis à l'autorité du roi de Sicile et, sous la ferme direction de ce prince, recouvra un peu de tranquillité. La dynastie ziride qui, depuis longtemps, n'existait plus que de nom, disparut tout à fait : les chefs arabes reçurent leur investiture du gouvernement sicilien ; quant au peuple, sa situation fut fort peu modifiée. Il dut, il est vrai, payer la djezia (capitation) aux Chrétiens, mais il fut débarrassé pour quelque temps de la tyrannie de ses principicules, appuyés sur les arabes[1].

LE ZIRIDE EL-HASSAN SE RÉFUGIE CHEZ LE ROI DE BOUGIE. — El-Hassan, le souverain détrôné, se réfugia d'abord à la Malleka, près de Tunis, chez Mahrez-ben-Ziad, émir des Riah. De là il se disposait à passer en Égypte pour implorer le secours de son suzerain, le khalife fatemide ; mais, ayant appris que 1e général chrétien voulait lui barrer le passage, il se rendit à Constantine auprès du commandant hammadite.

A Bougie, Yahïa, insouciant de l'avenir, continuait son triste règne, partageant son temps entre la débauche et la chasse. Un des acte. les plus importants de son règne fut celui par lequel il répudia définitivement la suzeraineté fatemide et fit frapper des monnaies d'or à son nom, avec la reconnaissance nominale de la suprématie du khalifat abbasside[2].

Après avoir séjourné quelque temps à Constantine, El-Hassan, le prince ziride. vint à Bougie demander humblement asile à son

1. Ibn-el-Athir, *loc. cit*., p. 583 et suiv. El-Kaïrouani, p. 155 et suiv. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 27, 36. 37. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 418 et suiv.

2. Voir. pour la légende de ces monnaies, Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 57.

cousin. Celui-ci le reçut assez courtoisement et Vifflerna il Alger, auprès de son frère El-Kaïd, gouverneur de cette ville.

RÉVOLTES EN MAG'REB. ABD-EL-MOUMENE LES DOMPTE. — Dans le Mag'reb, Abd-el-Moumene avait continué à asseoir et à étendre son autorité et reçu la soumission de nombreuses tribus. Il se disposait à s'occuper sérieusement de l'Espagne où il avait envoyé un corps de troupes, lorsqu'une révolte sérieuse éclata dans le Sous à la voix d'un agitateur natif de Salé et appelé Ibn-Houd, qui avait pris le litre d'*El-Hadi* (le directeur), sans doute par analogie avec le fondateur de la secte almohâde, dont le nom (Mehdi) a la même racine en arabe.

Ayant réussi à grouper retour de lui un certain nombre de partisans, il se retrancha dans le Ribat de Massa. Bientôt le pays de Sidjilmassa et de Derâa, les tribus de Dokkala, Regraga, Temesna, Houara, se soumirent à sa doctrine et se disposèrent à attaquer leurs voisins.

Un premier corps almohâde, envoyé contre les rebelles, dut rétrograder en désordre jusqu'à Maroc, après avoir été complètement défait. Abd-el-Moumene fit alors marcher contre eux son meilleur général, Abou-Hafs-Omar, à la tête de forces imposantes, et il réunit aussitôt d'autres troupes qu'il comptait conduire lui-même à son lieutenant.

A l'approche des Almohâdes, Ibn-Houd s'avança au devant d'eux, entraînant à sa suite une armée de soixante mille fantassins, avec quelques cavaliers. Le choc eut lieu, au mois de mai 1147 delà de Temesna, et la victoire resta aux Almohâdes, après une lutte acharnée dans laquelle les rebelles perdirent leurs principaux chefs. Ibn-Houd fut tué, dit-on, de 1a main du cheikh Abou-Hafs.

Après la victoire, le lieutenant d'Abn-el-Moumene alla châtier, d'une manière exemplaire, toutes les populations qui avaient soutenu l'agitateur. Il s'avança ainsi jusqu'à Sidjilmassa et, ayant partout rétabli l'ordre, rentra à Maroc. A peine y était-il arrivé qu'il dut partir de nouveau pour le pays des Berg'ouata, où une révolte générale venait d'éclater. Cette fois, la campagne ne fut pas favorable aux Almohâdes : après avoir essuyé plusieurs défaites, ils furent contraints à la retraite. Le feu de la rébellion s'étendit alors dans le Mag'reb. Les habitants de Ceuta massacrèrent leur gouverneur, ainsi que ses adhérents. Salé imita son exemple. Le cadi Aïad, qui avait été le promoteur de ce mouvement, se rendit en Espagne et offrit les deux villes rebelles à Yahïa-Ibn-R'anïa. Ce chef envoya aussitôt avec lui en Mag'reb le général almoravide Yahïa-es-Sahraoui, que nous avons vu précédemment s'échapper

lors de la prise de Fès. Le cadi Aïad el Yahïa, à peine arrivés, entrèrent en relations avec les Berg'ouata et Dokkala, afin d'organiser la résistance.

Mais Abd-el-Moumene en personne envahit le pays des Berg'ouata et contraignit les rebelles à la soumission, après leur avoir infligé de sévères châtiments. Privée de ses alliés, Ceuta dut aussi, rentrer dans l'obéissance. Le vainqueur pardonna à ses habitants, ainsi qu'à Yahïa-es-Sahraoui, qui reçut des lettres de grâce (1148)[1].

Peu de temps après, Meknès, qui était assiégée depuis sept ans, fut enlevée d'assaut par Abd-el-Moumène. On fit un grand massacre des habitants, et les environs, qui étaient couverts de jardins et d'oliviers, furent dévastés[2].

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE DE 1144 À 1150. ANARCHIE GÉNÉRALE. — Pendant que le souverain almohâde obtenait ces succès en l'Espagne, livrée à elle-même, était désolée par la guerre civile et l'invasion étrangère. Un ambitieux, du nom d'Ibn-Kaci, avait voulu y jouer le rôle du Mehdi et n'avait pas tardé à réunir un grand nombre d'adhérents, presque tous Musulmans andalous, heureux de trouver une occasion de protester contre le joug des Almoravides. En 1144, Ibn-Kaci s'empara de Mertola. Mérida lui ouvre ensuite ses portes, et les insurgés, franchissant le Guadiana. s'emparent de Huelva, et de Niébla et s'avancent jusqu'à la banlieue de Séville. Ibn-R'anïa, qui commandait à Cordoue, se décida alors à marcher contre les rebelles et les poursuivit, l'épée dans les reins, jusqu'à Niébla. Il avait commencé le siège de cette place lorsqu'il fut rappelé par des révoltes éclatées derrière lui : Cordoue. Valence, Murcie, Alméria, Malaga avaient répudié l'autorité almoravide.

C'était un vassal du roi chrétien, un descendant des Ben-Houd de Saragosse, nommé Seïf-ed-Daoula, que les Cordouans avaient proclamé. Ce chef avait, au préalable, obtenu l'appui d'Alphonse et reçu de lui un corps de troupes chrétiennes, avec lesquelles il ne tarda pas à se rendre maître de presque toute l'Espagne orientale, au détriment d'un compétiteur nommé Hamdane. Ayant voulu ensuite congédier ses auxiliaires castillans, ceux-ci se révoltèrent contre lui et le tuèrent dans un combat (1146). Ce fut alors

1. Kartas, p. 270, 271. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 181, 182.

2. On appelait cette ville Meknès des Olivier, pour la distinguer de l'autre qui se nommait Meknès de Taza. Voir *Chronique de Meknès* par M. Houdas, *loc. cit.*

qu'Ibn-Kaci, ayant appris les succès d'Abd-el-Moumene, lui adressa l'hommage de sa soumission et reçut de lui un diplôme de gouverneur desprovinces de l'ouest.

Sur ces entrefaites, Ibin-R'ania, réduit, sur la terre ferme, à la possession de quelques places dans le midi, implora l'assistance de l'empereur chrétien. Il en reçut des troupes, avec lesquelles il vint assiéger, à Cordoue, Hamdane, que les habitants de cette ville avaient proclamé émir.

Nous avons vu précédemment qu'Abd-el-Moumene, dont l'autorité avait été proclamée en Espagne par l'amiral Ibn-Meïmoun, envoya dans la péninsule une armée, dont le chiffre, évidemment exagéré, est porté par les auteurs à trente mille hommes. Le général Abou-Amran, qui la commandait, reçut d'abord la soumission de Xérès, dont les habitants furent gratifiés du titre bizarre de «premiers de la soumission» et obtinrent divers privilèges. Tarifa, Algésiras et enfin Séville lui ouvrirent aussi leurs portes. Vers le même temps, Ibn-R'ania se rendait maître de Cordoue et ne pouvait empêcher ses auxiliaires chrétiens de profaner la ville des Khalifes (1147). A cette époque, les Génois, soutenu: par les forces de Barcelone et de Montpellier, s'emparaient d'Alméria et essayaient de s'y établir solidement. Mais bientôt les almohâdes arrivèrent et Ibn-R'anïa dut prendre la fuite. Il se réfugia à Grenade et fut tué dans un combat près de cette ville. Les Almoravides n'eurent alors d'autre ressource que de se jeter dans les bras de l'empereur (1148).

Les Almohâdes triomphaient, mais bientôt la conduite imprudente de leurs chefs et surtout les déportements de parents du Mehdi, qui avaient été pourvus de commandements, amena une réaction contre les nouveaux venus. Les musulmans espagnols si policés, et si avancés dans les arts et la civilisation, ne pouvaient se faire à la rudesse des sauvages montagnards du Mag'reb, et il se produisit pour eux ce qui avait eu lieu, près d'un siècle auparavant, à l'égard des Almoravides : un tollé général s'éleva contre les Mag'rebins. En même temps, l'empereur chrétien, soutenu par Garcia, roi de Navarre et un grand nombre de barons, envahit le territoire musulman, y porta le ravage et s'empara de Jaën. Une nombreuse députation de musulmans se rendit alors en Mag'reb pour demander l'intervention d'Abd-el-Moumene et obtint de lui une entrevue à Salé (1150)[1].

1. Kartas, p. 272 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 181 et suiv. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. III, p., 414 et suiv.

EXPÉDITION D'ABD-EL-MOUMENE CONTRE BOUGIE. CHUTE DE LA DYNASTIE HAMMADITE. — Abd-el-Moumene avait accueilli avec bienveillance les Espagnols et leur avait promis d'intervenir. Bientôt. on effet, il se rendit à Ceuta et y réunit une armée considérable. On était persuadé qu'il allait, passer en Espagne, car le souverain était venu, dans le mois de mars 1152, s'assurer par lui-même que tout était prêt. Enfin, au mois de mai, il arriva et se plaça à la tête des troupes, mais au lieu de s'embarquer avec elles, il leur fit prendre le chemin de l'est et, ayant dépassé Tlemcen, s'avança à marches forcées vers les provinces hammadites.

Après avoir traversé, comme un ouragan, le Mag'reb central. Abd-el-Moumene parut devant Alger. Aussitôt El-Kaïd prit la fuite et alla prévenir son frère Yahïa, à Bougie, de l'arrivée des ennemis. Pendant ce temps, la population d'Alger, conduite par le prince ziride El-Hassan, faisait sa soumission aux Almohâdes. Deux chefs arabes, l'un des Djochem, l'autre des Athbedj, vinrent dans cette localité offrir leur hommage il Abd-el-Moumene.

De là, l'armée envahissante marcha sur Bougie. Instruit par son frère de l'approche de ses ennemis, Yahïa envoya contre eux son général Meïmoun-ben-Hamdane, avec les troupes disponibles rassemblées à la hâte. Les deux armées se trouvèrent en présence au lieu dit Oum-el-Alou, sur le versant méridional du Djerdjera[1]; mais, à la vue de leurs ennemis, les miliciens hammadites, pris de terreur, abandonnèrent le vizir qui fut forcé de rentrer, derrière eux, à Bougie. Le lendemain, l'avant-garde almohâde, forte de vingt mille hommes, paraissait devant cette ville qui lui ouvrait ses portes sans combat. Le souverain hammadite avait eu le. temps de s'embarquer avec ses richesses sur deux navires, qu'il avait fait tenir à sa disposition, et de prendre le large.

Deux jours après, Abd-el-Moumene fit son entrée solennelle dans la capitale hammadite dont il s'était rendu maître à si peu de frais. Quant à Yahïa, il alla débarquer à Bône, où il fut très mal reçu par son frère El-Hareth, qui lui reprocha amèrement sa lâche conduite et le chassa même de la ville. Le souverain détrôné se réfugia auprès de son autre frère, El-Hassan, à Constantine.

De Bougie, Abd-el-Moumene envoya son fils Abd-Allah, avec une armée, soumettre les régions de l'intérieur. La Kalâa, commandée par Djouchen, fils d'El-Aziz, offrit une résistance sérieuse; cependant, elle fut emportée d'assaut par les Almohâdes, qui la détruisirent, de fond en comble. Djouchen, et un chef des Athbedj qui étaient avec lui, furent mis à mort, ainsi que tous les soldats

1. Sans doute dans la vallée de l'Ouad-Sahel.

tombés vivants aux mains des vainqueurs, L'incendie acheva la destruction de la première capitale hammadite dont la population qui échappa à la mort fut dispersée. La colonie chrétienne disparut sans doute à cette époque. En apprenant cette nouvelle, Yahïa fut tellement terrifié qu'il écrivit à Abd-el-Moumene pour lui offrir sa soumission et la remise de Constantine. Le chef des Almohâdes accueillit avec empressement cette ouverture et, ayant fait venir Yahïa, le traita avec honneur et l'interna à Maroc, après lui avoir assigné une pension.

Ainsi, le royaume hammndite, si puissant encore quelques années auparavant, s'était effondré avec la même facilité que celui des Zirides. Il avait suffi, pour l'un et pour l'autre, qu'un homme énergique se présentât pour faire tomber ces dynasties caduques.

«Ainsi, dit philosophiquement Ibn-el-Athir, le roi Yahïa, qui s'était réjoui publiquement, en apprenant que Roger s'était emparé des états de son cousin El-Hassan, ne se doutait pas qu'un sort semblable lui fût réservé à si brève échéance[1]».

DÉFAITE DES ARABES À SÉTIF PAR LES ALMOHÂDES. — Satisfait des immenses résultats obtenus, Abd-el-Moumene ne jugea pas prudent de pousser plus loin, vers l'est , avec les forces dont il disposait. Il nomma à Bougie un gouverneur almohâde, auquel il adjoignit l'ancien roi d'El-Mehdïa, El-Hassan, amené par lui d'Alger ; puis, il se mit en route vers le Mag'reb.

Mais les Arabes du Zab et de l'Ifrikiya, qui voyaient instinctivement, dans les Almohâdes, des adversaires redoutables, s'étaient réunis, sous le prétexte de venger Yahïa, qu'il leur plaisait alors d'appeler leur roi, et avaient décidé la guerre. Oubliant leurs querelles intestines, les Athbedj, R'iah et Zor'ba se concentrèrent sur les versants de l'Aourès et, de la, marchèrent vers Sétif, où guerroyait le prince Abd-Allah. Prévénu de leur approche, le fils d'Abd-el-Moumene demanda des renforts à son père et se prépara à recevoir de son mieux les Hilaliens.

Mahrez-ben-Zïyad, émir des R'iah, commandait les Arabes. Il excita, à un haut degré, leur enthousiasme en leur rappelant les exploits de leurs ancêtres et, pour leur enlever tout moyen de fuite, leur ordonna de couper les jarrets de leurs chevaux.

Enfin leurs femmes les avaient suivis, selon leur coutume, pour exciter les combattants du geste et de la voix et insulter les fuyards. L'émir des R'iah les entraîna alors à l'attaque des Almohâdes.

1. Ibn-el-Athir, *loc. cit*., p. 585, 586. El-Kaïrouani, p. 157, 195. Kartas, p. 574, 575. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 28, 58, 188, 189.

Pendant trois jours, on combattit, de part et d'autre, avec le plus grand acharnement, sans que le succès se décidât pour l'un ou pour l'autre parti. Enfin, le quatrième jour, les Arabes commencèrent à plier ; ce que voyant, les Almohâdes redoublèrent d'efforts et les mirent en déroute. Ils les poursuivirent jusqu'à Tébessa et, dans cette course, s'emparèrent de leurs campements. Le prince Abd-Allah revint alors vers l'ouest ramenant un butin considérable, comprenant, non seulement les troupeaux et les richesses des vaincus, mais encore leurs femmes et leurs enfants[1].

Vers la fin de l'année 1152, Abd-el-Moumene rentra à Maroc après avoir ajouté à ses états tout le territoire compris entre Oran, Sétif, Constantine et la mer. Des députations des tribus arabes vinrent le trouver dans sa capitale, pour lui offrir leur soumission.

Reçus avec bienveillance par le chef des Almohâdes, les Hilaliens rentrèrent dans leurs douars chargés de présents et ramenant à leur suite les prisonniers de Sétif.

PRISE DE BÔNE PAR LES SICILIENS. — MORT DE ROGER II ; SON FILS GUILLAUME Ier LUI SUCCÈDE. — Connaissant les dispositions de Roger II et ses vues ambitieuses sur l'Afrique, on doit être surpris qu'il eût laissé le souverain almohâde effectuer paisiblement ses conquêtes dans la province de Constantine. C'est que, depuis deux ans, le roi de Sicile était absorbé par sa guerre contre l'empereur de Constantinople. Tous ses navires étaient en Grèce et l'amiral George ajoutait à sa gloire de nouveaux fleurons. Malheureusement, cet homme remarquable mourut en 1150, et Roger n'eut plus de lieutenant digne de sa confiance. Il chercha néanmoins à étendre son influence en Ifrikiya et il est possible que l'expédition malheureuse des Arabes à Sétif ait été entreprise a son instigation, ainsi que le pense M. Amari. Peu après il donna à son représentant en Afrique, le général Philippe, l'ordre d'aller s'emparer de Bône. Vers la fin de l'année 1153, Philippe partit d'El-Mehdïa avec la flotte, et vint se présenter devant Bône, tandis que les Arabes attaquaient par terre. Bientôt la ville fut enlevée de vive force ; après y être resté dix jours, Philippe rentra en Sicile rapportant des prises de valeur et un grand nombre de captifs réduits en esclavage. Un Hammadite représenta à Bône le roi de Sicile. Peu après son retour, Philippe, accusé du crime d'hérésie fut condamné au bûcher par un tribunal religieux, et exécuté à Palerme en même temps que ceux qu'on lui donna pour complices.

Roger, atteint par la maladie, ayant perdu plusieurs enfants et

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 46, 47, t. II, p. 58, 188 et suiv.

deux femmes en quelques années, voyant son étoile pâlir, partagé entre les croyances orthodoxes chrétiennes, la philosophie musulmane et les pratiques de l'astrologie[1], ordonna une persécution religieuse, dans laquelle les musulmans et les juifs eurent beaucoup à souffrir.

Le 27 février 1154, le roi Roger cessa de vivre, à l'âge de cinquante-huit ans. Ce grand prince s'était montré le digne successeur de son père, et c'est grâce à son courage. et à son génie que le royaume de Sicile avait pu achever de se constituer et de s'étendre, et devenir un des plus puissants de l'Europe méridionale. Respecté, aimé, même en Sicile, Roger avait su se faire craindre de l'Italie entière, et son nom était prononcé non sans terreur dans l'Archipel, à Constantinople, sur tout le littoral de l'Afrique et jusque dans les déserts de lu Berbéric. Il avait institué dans ses états une organisation judiciaire très complète et un système administratif fort compliqué, où les fonctions étaient nombreuses mais bien définies[2]. Les beaux résultats obtenus pendant deux règnes, longs et fructueux, allaient être perclus en quelques années, car Guillaume Ier, fils et successeur de Roger II, était un prince indolent, féroce et cupide.

ABD-EL-MOUMENE DONNE DE GRANDS COMMANDEMENTS A SES FILS. — Peu après son retour de Bougie, Abd-el-Moumene divisa son empire en plusieurs grands commandements. Le Sid[3] Abou-l'Hassan fut nommé à Fès ; le Sid Abou-Hafs, là Tlemcen; le Sid Abou-Saïd, à Ceuta ; et le Sid Abou-Mohammed à Bougie. Chacun d'eux eut, auprès de lui un conseiller sûr, pris parmi les fidèles Masmouda. Abou-Abd-Allah-Mohammed, son autre fils, fut désigné comme héritier présomptif.

Ces dispositions, qui n'étaient rien moins que l'établissement d'une dynastie héréditaire, blessèrent les parents du Mehdi, qui prétendaient avoir des droits directs au trône. Ils profitèrent de ce prétexte, au moment où le khalife était absent, pour s'emparer de la citadelle et soulever la populace à Maroc. Pendant tout un jour, on combattit dans la ville, mais à la fin la victoire resta aux troupes almohâdes. Les fauteurs de cette révolte furent tous mis à mort. L'influence du cheikh Abou-Hafs, rappelé d'Espagne, où il avait été

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 439.

2. Voir, Élie de la Primaudaie, *Arabes et Normands*, dernière partie. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 442 et suiv.

3. Les princes du sang portaient le titre de Sid (seigneur).

envoyé, fut employée pour faire accepter au peuple la désignation du futur souverain.

SUCCÈS DES ALMOHÂDES EN ESPAGNE. — Quelque temps avant de partir pour Bougie, Abd-el-Moumene, ayant appris que les Chrétiens s'étaient emparés d'Alméria[1], avait envoyé en Espagne son fils Abou-Saïd avec des renforts. Ce prince commença aussitôt le siège d'Alméria et ce fut en vain que les Chrétiens et leurs alliés essayèrent de le repousser. Réduits il eux-mêmes, les assiégés se défendirent avec le courage du désespoir et le tinrent en échec pendant six longues années.

Mohamlned-ben-Merdenich, seigneur de Murcie et vassal d'Alphonse, s'étant emparé de Grenade, Abou-Saïd alla enlever cette ville et massacra toute sa garnison, en partie chrétienne. Ibn-Merdenich put s'échapper (1156). Ali-ben-R'ania, fils de Yahïa, qui commandait le parti almoravide, fut, vers le même temps, chassé des derniers postes qu'il occupait en Espagne. Il mourut à Almuñecar, et ses partisans allèrent rejoindre ses parents dans les Baléares.

Peu après, Alméria tomba aux mains des assiégeants, et dès lors, presque toute l'Espagne musulmane reconnut l'autorité almohâde (1154).

Dans le cours de cette même année, 1157, l'empereur Alphonse VII trouva la mort en combattant les infidèles.

ANARCHIE EN IFRIKIYA. ABD-EL-MOUMENE EST APPELÉ PAR LES MUSULMANS. — La population de l'Espagne ne cessait d'appeler Abd-el-Moumene, mais ce prince avait toujours ses regards tournés vers l'Est. Avec une très grande prudence et cette logique qui dirigeait tous ses actes, il ne voulait pas mettre le pied hors de l'Afrique avant de l'avoir entièrement soumise il son autorité. Or, les Chrétiens étaient maîtres de la Tunisie, il fallait les en chasser, et sa première expédition dans l'est avait trop bien réussi pour qu'il n'eût pas l'idée d'eu exécuter une seconde. Les nouvelles qu'il recevait de l'Ifrikiya le confirmaient de plus eu plus dans sa résolution. Cette province était, en effet, livrée à l'anarchie : les Arabes ne cessaient de piller et de dévaster le pays ouvert, tandis que, sur le littoral, les gouverneurs siciliens, livrés à eux-mêmes depuis la mort de Roger, avaient poussé les populations à l'exaspération, par leur tyrannie. Plusieurs d'entre eux se mettaient, au contraire, résolument à la tête du mouvement contre les Chrétiens.

1. Voir ci-devant p. 91.

L'un d'eux, Aboul'-Hacen, de Sfaks, emmené à Palerme comme otage, donna à son fils Omar l'ordre de se révolter et se livra ainsi, de lui-mime, au bourreau.

Les îles Djerba et Kerkinna s'étaient d'abord insurgées et avaient été sévèrement châtiées. Sfaks, Gabès s'étaient ensuite lancées dans la révolte et leur exemple avait été suivi par Zouila. Les habitants de ce faubourg. soutenus par les gens de Sfaks et des localités environnantes, ainsi que par des contingents arabe. mirent le siège devant El-Mehdïa et interceptèrent toute communication entre cette ville et l'intérieur. Mais une flotte envoyée de Sicile vint la débloquer. Les assiégeants furent écrasés et les malheureux habitants de Zouila réduits à la fuite.

Une députation des leurs se rendit à Maroc pour supplier le souverain almohâde d'intervenir et de mettre fin à leurs maux, en chassant l'infidèle du territoire musulman. Abd-el-Moumene était trop profond politique pour ne pas comprendre que le moment d'air était arrivé, et trop habile pour laisser échapper l'occasion[1].

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES SOUVERAINS ZIRIDES

Bologguine, fils de Ziri.....972
El-Mansour 984
Radis…….....996
El-Moëzz.....1016
Temim.....1062
Yahiya.....1107
Ali.....1116
El-Hassan.....1121
Sa chute.....1148

1. Amari, *Musulmans de Sicile*. p. 468 et suiv. Ibn-Khaldoun, p. 39. Ibn-el-Athir, p. 287. El-Kaïrouani p. 195.

CHRONOLOGIE DES SOUVERAINS HAMMADITES

Hammad, fils de Bologguine.....1014
El-Kaïd.....1028
Mahcene.....1054
Bologguine, fils de Mohammed.....1055
En-Nacer.....1062
El-Mansour.....1088
Badis.....1104
Yahiya.....1121
Sa chute.....1152

CHAPITRE VII

APOGÉE DE L'EMPIRE ALMOHÂDE
1157-1184

Abd-el-Moumene entreprend la conquête de l'Ifrikiya. Marche de l'armée. — Prise de Tunis. — Siège d'el-Mehdïa. — Bataille navale. Défaite de la flotte sicilienne. — Chute d'El-Mehdïa. Toute l'Ifrikiya obéit aux Almohâdes. — Abd-el-Moumene dans le Mag'reb. Il diraige la guerre d'Espagne. — Mort d'Abd-el-Moumene. Appréciation du caractère et des actes d'Abd-el-Moumene. Avénément d'Abou-Yakoub-Youssof, fils d'Abd-el-Moumene. — État de l'Espagne. Succès des Almohâdes. — Fin du règne de Guillaume Ier de Sicile.- Abou-Yakoub, prince des croyants. — Succès des Almohâdes en Espagne. — Saladin en Égypte. Chute des Fatemides. — Abou-Yakoub en Mag'reb. Suite de son règne. — Abou-Yakoub passe en Espagne. Siège de Santarem. Mort su Khalife.

ABD-EL-MOUMENE ENTREPREND LA CONQUÊTE DE L'IFRIKIYA. MARCHE DE L'ARMÉE. — Abd-el-Moumene était décidé à conquérir l'Ifrikiya, mais il n'avait pas pour habitude de se lancer dans une entreprise sans avoir assuré d'avance toutes les conditions possibles de réussite. Durant plusieurs années, il fit amasser des vivres et même creuser des citernes sur le parcours qu'il devait suivre. En exécution de ses ordres, les gouverneurs des provinces orientales réunirent d'immenses tas de grain qu'on recouvrit de gazon et préparèrent tout ce qui pouvait être nécessaire aux troupes.

Au commencement de l'année 1159, le souverain almohâde nomma son fils Abou-Yakoub gouverneur de Séville et de l'Andalousie orientale, et son autre fils Abou-Saïd, gouverneur de Grenade et de ses dépendances. Il confia ensuite le commandement de Maroc à son fidèle Abou-Hafs-Omar, auquel il adjoignit son fils Abou-el-Hassen ; puis, dans le mois de mars, il donna à l'immense armée qu'il avait réunie dans le Mag'reb l'ordre du départ pour l'Est. Cette armée, dont l'effectif atteignait, dit-on, cent mille hommes, sur quoi 70,000 fantassins et 30,000 cavaliers, sans compter les valets et goujats, était composée d'Almohâdes, de Zénètes, (Abd-el-Ouad, Merine, etc.,) et d'archers Ghozz. En même temps, une flotte de soixante navires, commandée par Mohammed-ben-Meïmoun, sortait des ports et suivait, au large, la marche de l'armée. Celle-ci était divisée en quatre corps, marchant à une journée

de distance l'un de l'autre, pour éviter l'encombrement, et ne pas épuiser tout d'un coup les sources. On partait à l'aube du jour, l'on s'arrêtait à midi et l'on campait depuis ce moment jusqu'au lendemain malin. Le signal du départ se donnait en frappant trois coups d'un immense tambour de quinze coudées de large qu'on entendait à une journée de distance. Chaque tribu avait sa bannière ; celle de l'avant-garde, la seule déployée dans la marche, était blanche et azur avec des croissants d'or. Venaient ensuite les tentes et les provisions portées à dos de chameaux et de mulets, outre un immense troupeau, provision vivante, gardée par une armée de bergers[1].

Au moment du départ et de l'arrivée, l'imam faisait la prière, et, de toutes ces poitrines, partait en même temps le cri de «*Dieu est grand* !» Abd-el-Moumene chevauchait entouré d'un brillant état-major, devant lequel on portait en grande pompe le Koran du khalife Othmane, apporté de Cordoue.

Les dispositions ordonnées par le khalife étaient si bien prises que, pendant le voyage de cette puissante armée, non seulement les soldats ne manquèrent de rien, mais ils ne commirent aucun excès. Cet admirable spectacle causa une impression profonde aux populations du Mag'reb et de l'Ifrikiya, qui s'empressèrent d'offrir partout l'hommage de leur soumission.

PRISE DE TUNIS. — En passant à Bougie, Abd-el-Moumene prit avec lui le Ziride El-Hassan, qu'il plaça à l'avant-garde. Partout, sur son passage, il mit fin à la tyrannie des chefs qui se décoraient du nom de princes, et ne maintenaient une autorité contestée qu'au profit de l'anarchie générale.

Le 11 juillet 1159, l'armée et la flotte arrivèrent ensemble devant Tunis. Cette ville, sous l'influence directe de Mahrez-ben-Ziyad, chef des Riah, obéissait alors à Ali-ben-Ahmed de la famille Ben-Khoraçane, qui avait reconnu jusqu'alors l'autorité du roi de Sicile. Dirigés par ce chef, les habitants essayèrent d'abord de résister, mais, convaincus bientôt de l'inutilité de leurs efforts, ils vinrent avec lui offrir leur soumission à Abd-el-Moumene. Ce prince leur accorda la vie sauve à la condition qu'ils se rachetassent par l'abandon de la moitié de leurs biens, et que la famille Ben-Khorassan quittât le pays ; ces clauses ayant été acceptées, le souverain almohâde fit empêcher le pillage. Les juifs et les chrétiens, habitant la ville, durent choisir entre la profession de l'islamisme et

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire de l'Espagne*, t. III, p. 454.

la mort et c'est vraisemblablement à partir de cette époque que l'évêché de Karthage cessa, en fait, d'être occupé. Quant à Mahrez et aux Riah, ils se retirèrent à l'intérieur du pays.

SIÈGE D'EL-MEHDÏA. — Quelques jours après, Abd-el-Moumene se mit en marche vers le sud. Après s'être emparé de Souça, il arriva sous les murs d'El-Mehdïa et s'établit dans le faubourg de Zouila, abandonné depuis sa révolte. En même temps, la flotte prit position de manière à bloquer la presqu'île, du côté de la mer ; mais El-Mehdïa, admirablement fortifiée du côté de la terre, comme sur le front de mer, renfermait de nombreux défenseurs, la fleur de la chevalerie sicilienne, commandés par le terrible Maïo, de Bari. Chaque jour, ils opéraient une sortie, suivie de combats, dont l'issue était favorable, tantôt aux uns, tantôt aux autres.

Afin du mettre un terme à une situation qui, en se prolongeant, aurait pu démoraliser ses troupes, Abd-el-Moumene fit élever un grand mur, barrant complètement les communications de la presqu'île avec la terre ferme, et, convaincu qu'il ne pourrait enlever d'assaut la place, il se contenta de maintenir strictement le blocus, et attendit, en évitant tout combat, l'effet certain de la famine.

Zouila, quartier général des assiégeants, était devenu, en peu de jours, une grande ville munie de tout ce qui pouvait être nécessaire à la cour et à l'armée. D'immenses tas de grains avertissaient les assiégés que rien ne manquerait de longtemps à leurs ennemis.

BATAILLE NAVALE. DÉFAITE DE LA FLOTTE SICILIENNE. — Le siège d'El-Mehdïa durait depuis deux mois, sans qu'aucun secours fût encore venu de Sicile. La flotte chrétienne qui, dans les années précédentes, avait remporté de si grands succès contre les Byzantins, était alors en croisière du côté des Baléares. Enfin l'eunuque pierre, qui la commandait, reçut l'ordre d'aller au secours d'El-Mehdïa et, le 10 septembre, elle parut en rade de cette ville, au nombre de cinquante galères et d'une grande quantité de bateaux plus petits. A cette vue, les Musulmans, qui n'étaient nullement préparés à une bataille navale, furent terrifiés. Mais l'amiral Ibn-Meïmoun réclama audacieusement l'autorisation de combattre et, interprétant à son profit le silence d'Abn-el-Moumene, il arma rapidement ses galères et se mit en mouvement. Il n'était que temps, car les navires chrétiens, ayant cargué les voiles, se préparaient à entrer dans le port.

L'impétuosité de l'attaque d'Ibn-Meïmoun jeta le trouble parmi la flotte chrétienne, qui s'avançait pleine de confiance, et bientôt

la bataille s'engagea sur tous les points. Les chevaliers chrétiens, du haut de leurs murailles, et les guerriers Almohâdes, accourus sur le rivage pour s'opposer au débarquement, suivaient avec anxiété, dans un sens différent, les péripéties de la lutte. Abd-el-Moumene, le front dans la poussière, ne cessait d'implorer le Dieu de l'Islam pour le triomphe des armées musulmanes. Après un combat assez long, on vit peu à peu les vaisseaux siciliens reprendre le large poursuivis par la flotte almohâde. La victoire restait encore une fois à Abd-el-Moumene, et cependant, les Chrétiens avaient pour eux le nombre ; hélas ! Roger II était mort et George ne les commandait plus ! En Sicile, on cessa de s'occuper d'El-Mehdïa sous le prétexte qu'au arrangement avait dû intervenir contre ses défenseurs et les musulmans.

CHUTE D'EL-MEHDÏA. TOUTE L'IFRIKIYA OBÉIT AUX ALMOHÂDES. — Abd-el-Moumene combla de faveurs et de gratifications les marins qui avaient pris part au combat. Le blocus continua comme par le passé et, pour occuper ses troupes disponibles, le chef des Almohâdes les envoya réduire les places de l'intérieur. Sfaks, Gabès, Tripoli, les montagnes de Nefouça, les oasis, Sicca-Vénéria et Laribus reconnurent l'autorité almohâde. Parlout les petites royautés furent anéanties. Gafsa restait encore et l'armée avait reçu l'ordre de marcher contre cette ville, lorsqu'une députation de ses habitants vint remettre sa soumission au khalife.

Vers la fin de l'année, El-Mehdia tenait toujours, mais la famine commençait à se faire sentir; tous les chevaux et animaux domestiques avaient été mangés, et les Chrétiens attendaient en vain un secours de Sicile. Des pourparlers s'engagèrent alors entre les assiégés et les Almohâdes, sur la base d'une capitulation honorable. Abd-el-Moumene exigeait d'abord la conversion des chrétiens assiégés ; mais, réfléchissant que le roi de Sicile, qui avait tant de musulmans parmi ses sujets, pourrait venger sur eux la rigueur dont les défenseurs d'El-Mehdia seraient victimes, il finit par accepter leurs propositions. Les Siciliens sortirent de la ville avec les honneurs de la guerre et montèrent sur des vaisseaux almohâdes qui les reconduisirent en Sicile.

Le 22 janvier 1160, Abd-el-Moumene fit une entrée triomphale à El-Mehdia et s'occupa aussitôt de réparer ses remparts et faire disparaître les traces du siège. Ainsi, toute l'Ifrikiya était soumise à l'autorité almohâde. C'en était fait de ces petites royautés, appuyées sur les Arabes, et dont les chefs, véritables tyrans, écrasaient les populations et détruisaient toute force gouvernementale

dans le pays. C'en émit fait également de la conquête normande l'œuvre du roi Roger était morte avec lui.

Abd-el-Moumene nomma à El-Mehdia un gouverneur, auquel il adjoignit El-Hassan, le prince ziride, qu'il avait doté d'apanages importants dans son ancien royaume. Les principales villes de l'Ifrikiya furent également pourvues de commandants almohâdes[1].

ABD-EL-MOUMENE DANS LE MAG'REB. IL DIRIGE LA GUERRE D'ESPAGNE. — Abd-el-Moumene reprit alors la route du Mag'reb. Mais, si des gens n'étaient pas contents du nouvel état de choses en Tunisie, c'étaient certainement les Arabes. Mahrez, qui s'était réfugié vers le sud, avec les Riah, rentra dans le Tel aussitôt qu'il sut le souverain almohâde en route. Prévenu de ce mouvement, Abd-el-Moumene donna l'ordre d'attaquer les Arabes, et son représentant parvint à les disperser et à s'emparer de leur chef, qui périt du dernier supplice. Parvenu dans la province d'Oran, Abd-el-Moumene renvoya un certain nombre d'Arabes de l'Ifrikiya, qui l'avaient accompagné.

C'est à ce moment, s'il faut en croire le Kartas[2], que quelque, soldats, ayant formé l'intention d'assassiner le khalife, un cheikh almohâde, au courant de la conjuration, sollicita l'honneur de passer la nuit dans sa tente et fut tué à sa place. Abd-el-Moumene le fit enterrer avec pompe au lieu dit El-Batcha, sur la rive droite de la Mina, et fonda une ville dans cette localité.

A son arrivée à Maroc, le souverain Almohâde apprit que des revers importants avaient été essuyés en Espagne par ses armes. Son fils, le Sid Abou-Yakoub avait été défait, sous les murs de Séville, par le roi chrétien, assisté d'Ibn-Merdenich. Jaen et Carmona étaient ensuite tombés au pouvoir de ce dernier, qui avait poussé l'audace jusqu'à mettre le siège devant Cordoue.

Le souverain almohâde munit au plus vite, son armée et se transporta lui-même à Gibraltar, pour organiser la campagne. Il savait, en effet, qu'il ne laissait en Afrique aucun royaume rival et qu'il pouvait enfin s'éloigner, en toute sécurité, de ce pays. Cependant, il ne s'engagea pas dans l'intérieur de l'Espagne et, ayant expédié ses troupes, il rentra à Maroc, après deux mois d'absence. Le cheikh Abou-Mohammed-ben-Abou-Hafs, conduisit les troupes

---

1. Ibn-el-Athir, p. 592. 593. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 29, 31. 37, 192, t. III, p. 142, 158, 171. El-Kaïrouani, p.196. 197. Kartas, p. 281. Cheikh Bou Ras (*Revue africaine*, n° 162), p. 465 et suiv. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III. p. 477 et suiv.

2. P. 282.

troupes almohâdes jusqu'aux environs de Badajoz et remporta de grands succès. Alphonse, roi de Portugal, accouru en toute hâte, essuya une défaite, dans laquelle il perdit, dit-on, six mille hommes. L'année suivante, Badajoz et plusieurs places importantes tombèrent au pouvoir des Musulmans.

Abd-el-Moumene, qui, vers cette époque, avait pris définitivement le titre de *Prince des Croyants*, s'occupa activement de faire construire des navires et de préparer des armes et du matériel. pour pousser avec activité la guerre contre les Chrétiens (1162). Ce fut alors qu'il fit venir, à Maroc, un corps de ses compatriotes les Koumïa, dont il s'entoura comme d'une garde particulière, car il n'avait plus de confiance dans les Masmouda, depuis la tentative d'assassinat dont il avait failli être victime.

MORT D'ABD-EL-MOUMENE. — En l'année 1163, Abd-el-Moumene se rendit à Salé, où il avait convoqué des contingents de toutes les tribus pour la guerre sainte, et expédia en Espagne une première armée, dans laquelle figuraient quelques escadrons formés par les Riah et les Zorb'a de l'Ifrikiya, sous la conduite de ses deux fils, Abou-Saïd et Abou-Yakoub.

Tandis qu'il était encore dans cette localité, le souverain almohâde ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. En devinant tout de suite la gravité, il manda auprès de lui son fils Abou-Yakoub, alors en Espagne, et le désigna officiellement pour son successeur, en remplacement de Sid Abou-Abd-Allah-Mohammed qui, par sa conduite, se rendait indigne de régner.

La maladie empirant, Abd-el-Moumene, qui sentait sa fin prochaine, réunit ses enfants et leur donna les conseils suivants: «De tous les disciples de l'Imam-el-Mehdi, il ne reste qu'Abou-Hafs-Omar et Youssof-ben-Slimane. Le premier est votre ami: quant à celui-ci, il faut s'en débarrasser en le chargeant d'une expédition en Espagne. *Faites de même avec tous les Masmouda, dont vous aurez à vous méfier*. Laissez Ibn-Merdenich tranquille, et guettez le moment où il sera sans défiance pour l'écraser. *Éloignez de l'Ifrikiya les Arabes, transportez-les en Mag'reb et en Espagne, et employez-les comme corps de réserve dans toutes vos guerres*.» Tel fut le testament politique du fondateur de la dynastie almohâde. On ne saurait trop admirer sa sagesse surtout en ce qui avait trait au danger causé, pour la Berbérie, par l'arrivée des arabes: tant que ses successeurs suivirent la voie qu'il leur avait tracée, ils virent leur puissance grandir, mais du jour où ils s'en écartèrent, commença pour eux la décadence.

Au commencement de l'été (mai-juin) 1163. Abd-el-Moumene

rendit le dernier soupir; son corps fut transporté à Tine-Mellel, et enterré auprès de celui du Mehdi.

APPRÉCIATION DU CARACTÈRE ET DES ACTES D'ABD-EL-MOUMENE. — Abd-el-Moumene est une des plus grandes figures de l'histoire de l'Afrique septentrionale. Ce fut lui qui porta la puissance berbère à son apogée. Des rivages de l'Atlantique à l'Égypte, du désert à la frontière de la Castille et de la Navarre, les peuples si divers qui habitaient ces contrées, où l'arrivée des Arabes Hilaliens avait créé du nouveaux sujets de trouble, obéirent à une seule volonté. Les gouverneurs de provinces furent tenus à une soumission absolue envers le chef de l'empire almohâde, qui s'appliqua à conserver intacte l'unité de direction.

La sécurité bien établie partout, les caravanes pouvant circuler librement et effectuer sans danger leurs échanges, la, discipline sous laquelle les troupes étaient tenues, même en compagne, firent goûter à l'Afrique, depuis si longtemps désolée par l'anarchie, un véritable bonheur dont le souvenir était perdu.

Parmi les créations attribuées à Abd-el-Moumene, on cite l'établissement de l'impôt foncier en remplacement de la *kebala* ou gabelle, frappant les objets de consommation. Il avait, dit El-Kaïrouani, fait arpenter tout le sol de l'Afrique, de Barka au Sous. Ou mesura à la parasange, puis on divisa en milles carrés, et, du chiffre obtenu, on retrancha un tiers pour les montagnes, rivières etc.; chaque tribu fut alors taxée sur ces bases, d'après le terrain occupé par elle, et dut payer son impôt en argent.

Il adopta la forme carrée pour sa monnaie, afin de la distinguer de celle des Almoravides, qui était ronde. Les pièces almohâdes portent cette légende : *Allah est notre Dieu, Mohammed notre prophète et le Mehdi notre Imam*.

Comme relations extérieures, il accorda ses faveurs aux Génois, au détriment des Pisans et de leurs associés les Provençaux ou les Vénitiens, car Pise avait reçu une protection spéciale des Almoravides. Dès 1153 ou 1154, un traité fut signé par le khalife almohâde avec la république de Gènes et les conventions qui suivirent eurent pour conséquence de réunir entre ses mains le monopole du commerce de la Berbérie.

De même que la vie du Medhi offre beaucoup de rapports avec celle d'Ibn-Yacine, il exista une certaine analogie entre le rôle historique d'Abd-el-Moumene et celui d'Ibn-Tachefine. Mais ce dernier n'était qu'un sauvage sans instruction, chez lequel l'audace courageuse tenait lieu de génie. Le fondateur de la dynastie almohâde, au contraire, était un lettré doublé d'un profond politique,

calculant la portée de tous ses actes, les soumettant il une logique inflexible et montrant en toute circonstance une prudence qu'on ne saurait trop admirer. Plus cauteleux qu'Ibn-Tachefine, il ne fut peut-être guerre moins cruel ; dans tous les cas, il s'attacha à ne pas l'être sans nécessité, et, en bien des circonstances, il sut, avec politique, éviter des massacres inutiles.

Au physique, voici le portrait que le Kartas nous donne de lui; son teint était blanc, ses joues colorées, ses yeux noirs, sa taille haute, ses sourcils longs et fins, sa barbe épaisse. Il possédait une réelle éloquence et était un cavalier consommé.

Il n'aimait ni les plaisirs ni les distractions et ne se reposait jamais. Doux dans le commandement, dit El-Kaïrouani, il était généreux et affable. «Que Dieu accorde sa miséricorde à ces créatures d'élite, ajoute l'auteur, elles périssent, mais leur mémoire ne périt pas[1]»

AVÈNEMENT D'ABOU-YAKOUB-YOUSSOF, FILS D'ABD-EL-MOUMENE. — Aussitôt après la mort d'Abd-el-Moumene, son fils Abou-Youssof fut reconnu souverain, conformément aux dispoitions prises par son père, et reçut à Salé, où il se trouvait encore, le serment des troupes et de la population. Seul, le cheikh Abou-Hafs se tint à l'écart, on ne sait au juste pour quelle raison, et refusa péremptoirement de reconnaître le nouveau khalife. Peut-être cédait-il à la pression de ses contribules, les Masmouda, pour lesquels Abd-el-Moumene avait, en dernier lieu, montré de la défiance. Vous avons vu, en effet, qu'après le complot ourdi contre lui par les Masmouda, il avait reporté toutes ses faveurs sur les gens de son pays, les Koumïa, dont il s'était entouré. Peut-être aussi avait-il eu à subir quelques froissements d'amour-propre de la part du jeune prince.

Quel qu'en fut le motif, le cheikh Abou-Hafs resta sous sa tente, et son appui fit grand défaut à Abou-Yakoub, que des embarras de toute sorte assaillirent, dès le commencement de son règne. Heureusement pour les Almohâdes, le nouveau khalife avait hérité d'une partie des qualités d'homme de gouvernement qui distinguaient son père, auquel il ressemblait physiquement avec cette différence qu'il avait la barbe blonde. «Il était plein de jugement, dit

1. Kartas, p. 288. El-Kaïrouani, p. 197, 198., Ibn-Khaldoun, t. II, p. 193 et suiv. El-Marrakehi (Duzy). p. 139 il 169. Élie de la Primaudaie (*Villes maritimes du Maroc*) Rev. Afr., n° 92 et suiv. De Mas-Latrie, *Traités de paix et de commerce*, p. 47 et s.

le Kartas, n'aimait point à verser le sang ; était agréable, capable et bon conseiller[1].»

Avec l'aide de son frère, Abou-Hafs, qu'il s'attacha en qualité du vizir, il se disposa résolument à faire face à toutes les difficultés. S'étant rendu à Maroc, le nouveau souverain fut assez bien accueilli par les habitants. Il prit possession du trône, mais sans s'arroger le titre de *Prince des Croyants*, de crainte de soulever l'opposition du cheikh Abou-Hafs. Peu de temps après, deux frères du khalife moururent, le sid Abou-l'Hassan, à Fès et le sid Abou-Mohammed, à Bougie.

ÉTAT DE L'ESPAGNE ; SUCCÈS DES ALMOHADES. — Il est temps de jeter un coup d'œil sur la situation de l'Espagne, où le khalife almohâde, passionné pour la guerre sainte, va reporter toutes ses forces.

Après la mort de l'empereur Alphonse VII, ses états furent partagés, selon les dispositions par lui prises, entre ses deux fils, Sancho, qui eut la Castille, et Ferdinand, qui fut roi de Léon. Il en résulta un réel affaiblissement de la puissance chrétienne, augmenté bientôt par la mont de Sancho (1158), qui ne laissa qu'un enfant de dix ans, Alphonse VIII, exposé à de bien grands dangers, car son oncle fit son possible pour rétablir l'unité de l'empire... à son profit. Mais, grâce au dévouement de ses partisans, *le petit roi,* comme on l'appelait, put échapper à tous les dangers.

Alphonse Enriquez, roi de Portugal, en lutte contre Ferdinand de Léon, avait été vaincu par lui et forcé de reconnaître sa suzeraineté. Dans le nord, Sancho V, roi de Navarre, avait remporté de grands succès, et était rentré en possession de tous les territoires qu'Alphonse VII lui avait enlevés autrefois (1160).

Enfin, l'Aragon, sous la direction de son régent, Raymond-Bérenger IV, était devenu un royaume dont la puissance contre-balançait celle des autres princes chrétiens. En 1162, Raymond-Bérenger IV, âgé seulement de 11 ans, s'était trouvé, par la mort de son père, chargé du fardeau du pouvoir[2].

Telle était la situation de l'Espagne chrétienne. Tous ces princes rivaux savaient au besoin s'unir pour tomber sur les possessions musulmanes, et il était urgent que le khalife almohâde envoyât sans cesse des secours, s'il voulait que ses frontières fussent respectées.

1. Karlas, p. 200.

2. Rosseuw Saint-Hilaire, *histoire de l'Espagne*, t. IV, p. 1 et suiv.

En 1164, les princes Abou-Hafs et Abou-Saïd passèrent dans la péninsule, à la tête de bandes considérables d'Arabes fournies par les tribus des Riah, Athbedj et Zor'ba. Le khalife leur avait donné pour mission Spéciale de combattre Ibn-Merdenich qui, soutenu par les rois d'Aragon et de Castille, avait recommencé ses courses. A l'approche des Africaine, l'Émir de Murcie marcha contre eux avec une armée de treize mille Soldats chrétiens ; mais il fut entièrement défait par les Almolhâdes. Les derniers cheikhs andalous qui tenaient encore pour lui abandonnèrent sa fortune et ne soumirent aux frères du khalife (l165). Après avoir obtenu ces succès, les princes rentrèrent en Mag'reb, et il est probable que les Arabes revinrent à leur suite[1].

FIN DU RÈGNE DE GUILLAUME I DE SICILE. — Pendant que le Mag'reb et l'Espagne étaient le théâtre des événements qui précèdent, les Siliciens, reprenant courage après la mort d'Abd-el-Moumene, faisaient une expédition contre l'Ifrikiya. Dans l'automne 1163, une flotte parut inopinément devant El-Mehdïa, et un corps de débarquement vint porter le ravage dans le vaste faubourg de Zouila. Puis, l'expédition alla à Sousa et mit cette ville au pillage. Son gouverneur et les principaux citoyens furent emmenés en captivité ; quant à la ville, elle ne se releva de ses ruines que deux siècles plus tard.

Peu après, Guillaume I, surnommé le Mauvais, mourut à Palerme (15 mai 1166). Il fut remplacé par son jeune fils nommé aussi Guillaume, qui devait mériter le surnom de lion, par opposition à son père, et qui régna sous la tutelle de sa mère Marguerite de Navarre. De grands troubles se produisirent dans l'île pendant sa minorité[2].

ABOU-YAKOUB, PRINCE DES CROYANTS. - Vers cette époque, le khalife almohâde, Abou-Yalcoub, confia à ses frères les principaux commandements de l'Afrique et de l'Espagne.

Ces contrées goûtaient un moment de répit bien appréciable après tant de secousses lorsque la paix fut rompue par une révolte des R'omara, insurgés dans leurs montagnes à la voix de leur chef Sebâ-ben-Menar'fad. Une première armée, envoyée contre eux, sous les ordres du cheikh Abou-Hafs, qui s'était déjà rapproché de son souverain, n'obtint aucun avantage. Le khalife se décida alors à combattre en personne la révolte et son arrivée fut suivie d'une

1. Ibn-Khaldoun. t. I. p. 47. t. II, p. 197 et suiv. El-Kaïrouani, p. 197.
2. *Amari, Musulmans de Sicile*, t. III, p. 490 et suiv.

victoire complète, dans laquelle Ben-Menar'fad trouva la mort. Les fauteurs de sédition furent sévèrement châtiés et la paix se trouva bientôt rétablie. Pour surveiller le Rif, Abou-Yakoub créa à Ceuta un commandement important qu'il confia à son frère Abou-Ali-el-Hassen.

A la suite de ces événements, le cheikh Abou-Hafs-Omar, qui, en voyant, la sage administration du souverain, avait abandonné son attitude hostile, jura fidélité à Abou-Yakoub et déclara publiquement le reconnaître comme successeur légal d'Abd-el-Moumene. Cet acquiescement entraîna la soumission effective de tous les mécontents, et spécialement de la tribu des Masmouda. Le khalife prit alors le titre officiel de *Prince des croyants* (1167-8).

SUCCÈS DES ALMOHÂDES EN ESPAGNE. - Peu de temps après, de gaves nouvelles arrivèrent d'Espagne. Le roi de Léon, Ferdinand, avait repris l'offensive et enlevé, encore une fois, Badajoz aux musulmans ; de son côté, le roi de Portugal avait étendu ses frontières à leur détriment. Le khalife s'occupa aussitôt du soin de réunir une armée et adressa aux Arabes de l'Ifrikiya une invitation de concourir à la guerre sainte. Cette épître en vers est restée comme un modèle de poésie et de versification. Avec une noble émulation, les contingents accoururent de toutes parts et, lorsqu'un effectif, s'élevant, dit-on, à vingt mille cavaliers, fut réuni, il l'envoya en Espagne sous le commandement du Cheikh Abou-Hafs (1170).

Les troupes almohâdes remportèrent aussitôt des avantages signalés. Badajoz fut repris, et, de nouveaux renforts de guerriers arabes étant arrivés, sous la conduite de deux frères du khalife, les Musulmans prirent une vigoureuse offensive. L'année suivante, Abou-Yakoub, laissant le Maroc sous le commandement de son frère Abou-Amrane, passa lui-même en Espagne, avec de nouvelles troupes, et vint s'établir à Séville, pour diriger la guerre sainte. Ce fut contre Ibn-Merdenich qu'il s'attacha à porter les plus rudes coups. Valence fut d'abord livrée aux Almohâdes, et ce fut en vain que l'émir de Murcie, arrivé sur les vaisseaux du prince d'Aragon, essaya de reprendre cette ville.

Sur ces entrefaites, Ibn-Merdenich, étant allé entreprendre la conquête des Baléares, y mourut. Son fils et ses parents, que le roi d'Aragon essaya en vain de retenir, vinrent offrir leur soumission au khalife qui les accueillit avec bienveillance (1172). C'était un immense résultat. Pour le compléter, Abou-Yakoub se mit à la tête d'un corps de troupes, et, ayant pénétré sur le territoire chrétien,

s'empara de la ville d'Alcantara et revint ensuite à Séville, avec de riches dépouilles[1].

SALADIN EN ÉGYPTE. CHUTE DES FATEMIDES, — Pendant que ces événements se passaient en Espagne, les Turcs, appelés en Égypte par le khalife fatemide Aded, afin de résister à l'attaque du roi de Jérusalem et des Croisés, se fixient dans la pays. En 1171, Aded étant mort, Saladin, général de Nour-ed-Dine, prit un main l'autorité, sous la suzeraineté nominale du khalife abbasside. Ainsi finit la dynastie fatemide. «La couleur noire des Abbassides remplaça la couleur blanche des enfants d'Ali, et le nom du khalife de Bagdad fut seul prononcé dans les mosquées[2]».

Peu après, Guillaume II de Sicile envoyait, ou conduisait lui-même, une puissante expédition coutre l'Égypte, 260 galères portant 30,000 fantassins, 1,000 hommes d'armes, et 500 cavaliers, en outre une masse de valets et d'auxiliaires, jetaient l'ancre dans le port d'Alexandrie et le siège de cette ville commençait. Mais Saladin, prévenu par des pigeons messagers, de sa situation critique, accourut du sud et força les Chrétiens à lever le siège et à se rembarquer après avoir subi les plus grandes pertes[3].

ABOU-YAKOUB EN MAG'REB ; SUITE DE SON RÈGNE. - Après avoir passé cinq années en Espagne, Abou-Yacoub rentra à Maroc (1175). Il laissait les affaires dans la péninsule sous la direction de ses deux frères. Le Mag'reb était alors ravagé par une peste affreuse, à laquelle succombèrent trois des frères du khalife. Sur ces entrefaites, le cheikh Abou-Hafs, étant rentré d'Espagne, fut sans doute atteint par le fléau, à son arrivée à Salé, car il mourut dans cette ville et y fut enterré. Ce chef, qui avait, après Abd-el-Moumene, le plus contribué à l'établissement de la puissance almohâde, devait être l'ancêtre d'une nouvelle dynastie, celle des *Hafsides*. Il laissa plusieurs fils, qui jouirent, après sa mort, de la considération qui lui était attribuée (1176).

Pour combler les vides faits dans sa famille, Abou-Yakoub rappela d'Espagne ses deux frères et confia à ses deux neveux le commandement de la guerre sainte. Les hostilités avaient recommencé sur toutes les frontières. En 1179, un fils d'Ibn-Merdenich, nommé R'anem, fut chargé par le khalife, son beau-frère[4], d'aller

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 198 et suiv. Kartas, p. 293 et suiv.
2. Michaud, *Hist. des Croisades*, t. II, p. 24. El-Kaïrouani, p. 122.
3. Amnri, *Musulmans de Sicile*, t. III, p 506 et suiv.
4. Abou-Yakoub avait épousé une fille d'Ibn-Merdenich. Kartas p. 299.

ravager les côtes du Portugal et cette expédition fut très fructueuse pour les Musulmans. Peu après mourait le Sid Abou-Hafs, prince du plus grand mérite ; ainsi, tous les fils laissés par Abd-el-Moumene s'éteignaient les uns après les autres, laissant le khalife Presque seul.

Vers 1177-78, la flotte sicilienne vint faire une descente à Tunis et se rendit, pour quelques jours, maîtresse de cette ville. A peu près a la même époque, les Génois et les Pisans se présentaient inopinément devant El-Mehdia, attirés sans douta par la nécessité de réprimer l'audace des pirates. Ils mirent au pillage l'ancienne capitale des Fatemides et se rembarquèrent.

En 1180, une révolte éclata à Gafça à l'instigation d'Ali-ben-Motazz, de la famille Ben-Djama, qui espérait, avec l'appui des Arabes, recouvrer l'indépendance dont les siens avaient joui sous les derniers souverains zirides. Mais les temps étaient bien changés. Abou-Yakoub jugea l'affaire assez importante pour se mettre, en personne, à la tête d'une colonne expéditionnaire et marcher sur l'Ifrikiya. Les chefs arabes de la tribu de Riah, sur lesquels le rebelle comptait, l'abandonnèrent et vinrent au devant du khalife almohâde protester de leur fidélité. Bientôt, Ali-ben-Motazz fut livré à Abou-Yakoub qui lui pardonna, et se contenta de l'interner en Mag'reb, avec sa famille.

Après être rentré en possession de Gafça, le khalife se rendit à El-Mehdia où il trouva un ambassadeur de Guillaume II de Sicile, venant lui proposer la paix. Une trêve de dix années fut alors conclue antre les deux princes et les relations commerciales reprirent[1]. Ayant ainsi tout fait rentrer dans l'ordre, il reprit le chemin de l'Ouest, suivi d'un grand nombre de guerriers arabes.

ABOU-YAKOUB PASSE EN ESPAGNE. SIÈGE ET DÉFAITE DE SANTAREM. MORT DU KHALIFE. - Cependant, en Espagne, la guerre entre chrétiens et musulmans continuait, avec ses alternatives de succès et de revers. En 1181, le roi de Castille vint insulter les environs de Séville. Celui de Portugal se vengea, sur mer, de l'échec que le fils de Merdenich lui avait fait éprouver. En résumé, les chrétiens gagnaient du terrain, tandis que les musulmans ne se maintenaient que grâce aux renforts envoyés sans cesse d'Afrique. Abou-Yakouh se décida alors à passer, encore une fois, dans la Péninsule, pour donner une nouvelle impulsion à la guerre

1. El-Marrakehi, *Histoire des Almohâdes*, apud Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 516, 517.

des forces imposantes et, en 1183, se transporta à Fès, d'où il expédia un premier corps, composé de troupes masmoudiennes, fournies par les tribus de Hentata et Tine-Mellel ; puis il partit lui-même, avec les contingents arabes, qu'il venait de recevoir de l'Ifrikiya, et débarqua à Gibraltar, à la fin du printemps de l'année 1184. La flotte resta à sa disposition pour assurer le ravitaillement.

Après ravoir concentré ses troupes à Séville, Abou-Yakoub se porta vers l'ouest, et, arrivé devant la place-forte de Santarem, en commença le siège, pendant qu'une partie de la flotte allait bloquer l'embouchure du Tage et du Duero. Mais il éprouva à Santarem une résistance inattendue ; enfin, au prix des plus grands efforts, il était parvenu à réduire cette citadelle à la dernière extrémité, lorsqu'un ordre mal compris lui fit perdre le fruit de ses travaux. Son fils, Abou-Ishak, ayant reçu l'invitation de marcher sur Lisbonne, l'armée, fort démoralisée par la longueur du siège, se laissa, comme le dit l'auteur du Kartas, envahir par l'esprit de Satan et crut qu'on se disposait à décamper. Chacun alors se prépara à fuir pendant la nuit, et, lorsque le jour se leva, le khalife s'aperçut qu'il ne restait autour de lui que sa garde noire ; car son fils même, en exécution de ses ordres, était parti.

En même temps les assiégés, au fait de ce qui s'était passé, sortirent en masse de la ville pour attaquer le camp. Abou-Yakoub, entouré de quelques serviteur, se disposa à vendre chèrement sa vie. Quand la garde nègre eut été détruite, et que ses derniers officiers furent morts, le khalife combattit comme un lion, et abattit, dit-on, ses ennemis de sa main : enfin il succomba sous le nombre et fut atteint de plusieurs blessures. Sur ces entrefaites, des soldats, qui avaient été ralliés par leurs chefs, revinrent en grand nombre sur le théâtre du combat, en apprenant le danger couru par le prince. Ils parvinrent, après une lutte acharnée, à dégager le khalife et à forcer les Chrétiens a rentrer derrière leurs remparts.

Abou-Yakoub, placé sur un cheval, fut emmené, tandis que son fils, Abou-Youssof-Yakoub, ralliait cette immense armée, débandée sans savoir pourquoi. Le khalife mourut des suites de ses blessures le 13 juillet 1184, avant d'avoir atteint Algésiras. Son corps fut transporté à Tine-Mellel et enterré auprès de celui de son père.

La défaite de Santarem marque le commencement de la décadence de l'empire almohâde. Le règne d'El-Mansour, qui va suivre, lui donnera cependant encore de beaux jours de gloire. Mais l'ère

des révoltes est proche ; celle d'Ibn-R'anïa, soutenu par les Arabes, portera le premier coup au vaste empire fondé par Abd-el-Moumene[1].

1. Ibn-Khaldoun, 1. II, p. 203 et suiv. Kartas, p. 301 et suiv. El-Kaïrouani, p. 198. 199. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire de l'Espagne*, t. IV, p. 17 et suiv. El-Marrakchi (Dozy), p. 169 à 189.

CHAPITRE VIII

EMPIRE ALMOHÂDE. RÉVOLTES DES IBN-R'ANIA. 1184-1210

Règne d'Abou-Youssof-Yakoub, dit El-Mansour. — Révolte d'Ali-ben-R'anïa. Ibn-R'anïa s'empare de Bougie et dévaste le Mag'reb central. — Les Almohâdes reprennent le Mag'reb central à Ibn-R'anïa, allié à Karakoch, s'établit à Tripoli et proclame la restauration de l'empire almoravide. — Expédition d'Abou-Youssof en Ifrikiya : il y rétablit son autorité. — Abou-Youssof transporte les tribus arabes en Mag'reb. Mort d'Ali-ben-R'anïa. — Relations des puissances chrétiennes avec le gouvernement almohâde. — Mort de Guillaume II de Sicile. — Guerre d'Espagne ; ambassade de Saladin au khalife almohâde. — Yhïa-ben-R'anïa, chef de la révolte en Ifrikiya ; ses succès. — Abou-Youssof-el-Mansour rentre en Mag'reb ; sa mort. — Affaiblissement du royaume normand de Sicile. — Règne d'En-Nacer ; prise des baléares par les Almohâdes. — Révolte d'Er-Regragui en Ifrikiya. — Expédition d'En-Nacer en Ifrikiya ; il y rétablit son autorité. — Le Hafside Abou-Mohammed gouverneur de l'Ifrikiya. Ibn-R'anïa reparait. — Succès du Hfside Abou-Mohammed ; il est maintenu à la tête de cette province.

RÈGNE D'ABOU-YOUSSOF-YAKOUB, DIT EL-MANSOUR. — Après le désastre de Santarem, l'armée musulmane rentra à Séville et, lorsque la mort du khalife fut connue, on proclama, dans cette métropole, Abou-Youssof-Yakoub, auquel ses victoires devaient mériter le surnom d'El-Mansour. Il était l'un des dix-huit fils laissés par Abou-Yakoub. Issu d'une négresse, et c'est sans doute pour cela qu'il avait le teint brun, à l'opposé de ses ascendants, le Kartas le représente comme de taille moyenne avec les yeux noirs, les épaules larges, le nez aquilin, les dents écartées, le visage ovale, la barbe rare, les sourcils épais et longs, se rejoignant[1]. Ce portrait nous indique que le type d'Abd-el-Moumene est sensiblement modifié dans son petit-fils. Il était, du reste, instruit, libéral et brave. Le Kartas lui attribue l'usage, conservé depuis, de mettre en tête de ses lettres la formule : «Louanges à Dieu seul».

Le nouveau khalife reprit aussitôt l'offensive, car il ne voulait pas rentrer en Mag'reb sans avoir vengé la mort de son père. Après avoir, avec l'aide d'Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahad, petit-fils du

1. P. 304.

cheikh Abou-Hafs, repris quelques places fortes et remporté divers succès, il repassa la mer et vint à Maroc, ou il s'appliqua à régulariser la marche des affaires quelque peu en désarroi par suite de l'absence et de la mort du souverain. Mais, des complications inattendues vinrent le détourner des reformes qu'il projetait et, surtout, de la reprise de la guerre d'Espagne.

RÉVOLTE D'ALI-BEN-R'ANÏA. — A cette époque, les îles Baléares étaient soumises à la famille des Ibn-R'anïa, allié aux souverains almoravides et fermement attachée à leur dynastie. Nous avons vu les Ibn-R'anïa combattre avec acharnement l'établissement de l'autorité almohâde en Espagne. Après la mort de son chef, cette famille offrit enfin sa soumission nominale il la nouvelle dynastie, mais les Baléares continuèrent à être un centre d'opposition. Quelque temps avant le désastre de Santarem, Ishak, chef des Ibn-R'anïa, mourut en laissant un grand nombre de fils dont l'aîné, Mohammed, lui succéda et envoya au khalife son hommage de vassalité. Mais Abou-Yakoub, soupçonnant, non sans raison, la .sincérité de celle conversion, envoya à Majorque le général Ibn-Zoberteïr, comme résident, chargé de surveiller ce qui se passait clans les Baléares. Cette mesure acheva d'indisposer les fils d'Ibn-R'anïa, dont le premier acte, en apprenant la défaite et la mort du khalife almohâde, fut de se mettre en état de révolte. Ils jetèrent en prison Ibn-Zoberteïr ; quant à Mohammed, considéré par ses frères comme trop peu énergique, il fut déposé et remplace par Ali, le second des fils de Yahia.

Doué d'une énergie et d'une ambition égales, Ali résolut d'entreprendre la restauration de l'empire almoravide. Ayant équipé une flotte de trente-deux navires, il laissa le commandement des Baléares à son oncle El-R'azi, et fit voile pour l'Afrique, emmenant avec lui ses frères Yahia, Abd-Allah, et El-R'azi, et une troupe d'aventuriers.

IBN-R'ANIA S'EMPARE DE BOUGIE ET DÉVASTE LE MAG'REB CENTRAL. — En mai 1185, les vaisseaux almoravides se présentèrent inopinément devant Bougie et jetèrent l'ancre dans le port de cette ville. Les habitants étaient loin de s'attendre à une pareille agression ; le gouverneur lui-même, Abou-Rebïa, petit-fils d'Abd-el-Moumene, se trouvait en excursion dans l'intérieur. Bougie tomba donc sans coup férir au pouvoir d'Ibn-R'ania qui livra cette ville au pillage. Sur ces entrefaites, le Sid Abou-Mouça, gouverneur de l'Ifrikiya, se rendant en Mag'reb pour y porter les impôts de sa province, vint se jeter entre les mains des Almoravides,

pouvait soupçonner la présence dans l'ancienne capitale hammadite.

Cependant, le commandant de la Kalâa et le Sid Abou-Rebïa, qui avaient opéré leur jonction, se mirent en marche sur Bougie avec les forces dont ils pouvaient disposer. Mais Ibn-R'anïa se porta immédiatement au devant d'eux, les défit, et s'empara de leur camp. Les deux chefs almohâdes furent tellement terrifiés de leur défaite, qu'ils coururent se réfugier à Tlemcen et s'empressèrent de réparer les fortifications de cette ville, croyant avoir les Almoravides à leurs trousses.

Après ces premiers succès, qui mirent en sa possession un immense butin, Ibn-R'anïa commença à porter le ravage dans l'intérieur et appela à la curée les Arabes. Aussitôt les tribus de Djochem, Riah et Athbedj, oubliant les serments qui les liaient aux Almohâdes, vinrent se ranger sous sa bannière. Seuls, les Z'orba demeurèrent fidèles aux souverains de Maroc et s'unirent avec les Zenètes-Badine (Toudjine, Rached et Abd-el-Ouad) pour défendre le territoire méridional du Mag'reb du milieu.

Le chef almoravide, laissant le commandement de Bougie à son frère Yahia, se mit en marche vers l'Ouest, à la tête de ses aventuriers et d'un grand nombre d'Arabes. Alger, la première grande ville qu'il rencontra sur sa route, était hors d'état de résilier. Ibn-R'anïa y entra sans difficulté, et, après y avoir laissé son neveu Yahia comme gouverneur, alla enlever Mouzaïa, puis Miliana. Son plan avait été d'abord d'aller attaquer les Almohâdes dans le Mag'reb, au centre de leur puissance, mais il craignit, en s'avançant davantage, d'être coupé de sa base d'opérations, car il avait derrière lui des places fortes, telles que la Kalâa et Constantine, obéissant encore à ses ennemis. Revenant donc sur ses pas, il assiégea la Kalâa et s'en rendit maître.

Dans le cours de cette campagne, les plus grands excès furent commis ; aucune discipline, en effet, ne réfrénait les hordes almoravides, pour lesquelles le pillage et la dévastation semblaient être un droit. De la Kalâa, Ibn-R'anïa se porta sur Constantine, en suivant les plaines de Sétif, et fut rejoint, en chemin, par des nuées d'Arabes accourant à sa suite avec leurs familles et leurs troupeaux. Constantine, par sa forte position, arrêta l'essor des succès du chef almoravide et il fallut qu'il se résignât à en commencer le blocus[1].

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 48, 71, 87, 136, t. II, p. 89, 208, t. III, p. 330. Kartas, p. 305, 306. El-Kaïrouani, p. 200, 201.

LES ALMOHÂDES REPRENNENT LE MAG'REB CENTRAL À IBN-R'ANIA. — Aussitôt qu'Abou-Youssof eut appris ces graves événements, il nomma son cousin Abou-Zeïd gouverneur du Mag'reb Central et l'envoya sur le théâtre de la guerre, tandis qu'il faisait partir sa flotte pour l'appuyer par mer. Abou-Zeïd rentra d'abord en possession du Miliana, dont le commandant almoravide prit la fuite ; il s'avança ensuite vers Alger, et, comme il avait répondu d'avance l'annonce d'une amnistie générale, les habitants s'insurgèrent contre les chefs qu'Ibn-R'anïa leur avait laissés, et vinrent les lui livrer en protestant de leur dévouement. Sur ces entrefaites, l'ancien commandant de Miliana, ayant été rejoint et pris, fut mis à mort, avec les autres prisonniers, sur les bords du Chélif.

Vers le même moment, la flotte almohâde paraissait devant Bougie. A cette vue, les habitants expulsèrent Yahia-beii-R'anïa et ouvrirent les portes de la ville e leurs anciens maures. Ahou-Zeïd survint alors et fut reçu pur sou cousin Abou-Monça, auquel le peuple avait rendu la liberté, puis tous deux marchèrent au secours de Constantine, qui se trouvait réduite à la dernière extrémité, car les assiégeants avaient arrêté l'eau du Remel qui contourne la ville, et cela au moyen d'un grand barrage[1]. A l'approche de ses ennemis, Ibn-R'anïa leva prudemment le singe et prit la route du Sud. Les Ahlmohâdes le poursuivirent jusqu'à Negaous, mais n'osèrent s'aventurer au delà.

Après avoir obtenu ces rapides succès, qui replaçaient sous l'autorité almohâde les provinces conquise par Ibn-Ranïa, les lieutenants du khalife rentrèrent à Bougie, puis ils envoyèrent leurs troupes contre un certain R'azi le Sanhadjien, qui avait profité de leur éloignement pour enlever la ville d'Achir, au nom de l'Almoravide. Les troupes almohades eurent bientôt raison de cet agitateur qui fut mis à mort.

IBN-R'ANIA ALLIÉ À KARAKOCH, S'ÉTABLIT À TRIPOLI ET PROCLAME LA RESTAURATION DE L'EMPIRE ALMORAVIDE. — Pendant ce temps, l'aventurier se portait, par le Sahara, vers le midi de la Tunisie et entreprenait le siège de Touzer, dans le Djerid. Mais cette ville lui opposa une si vive résistance qu'il dut renoncer à la réduire. Il se jeta alors sur Gafsa et s'en rendit maître par un coup de main. De sa nouvelle conquête, il adressa un appel aux débris des Lemtonna et Messoufa, et bientôt,

1. Ce fait est rapporté par l'auteur de la Faresïade, poème en l'honneur de la dynastie hafside, publié par Cherbonneau dans le *Journal asiatique*.

de partisans de la dynastie almoravide. Après avoir reçu ces renforts, il contracta alliance avec des fractions de la tribu arabe de Soleïm, qui avaient déjà refoulé les Riah vers le nord de la Tunisie et occupaient les territoires situés entre Gabès et Tripoli.

Mais il fallait à Ibn-R'anïa une capitale digne de sa nouvelle puissance. Ce fut vers Tripoli qu'il tourna ses regards. S'y étant transporté, il y rencontra deux aventuriers de son espèce qui avaient été envoyés en Tripolitaine par Saladin, avec son neveu Taki-ed-Dine, pour s'y emparer de places fortes sur lesquelles il eût pu s'appuyer, car il s'attendait à être attaqué en Égypte par son maître Nour-ed-Dine(1).

L'un de ces effets, Karakoch-el-R'ozzi(2), était kurde d'origine, l'autre se nommait Ibrahim-ben-Kariatine-el-Moaddemi. Restés dans la Tripolitaine, malgré l'ordre de retour que leur avait expédié Saladin, ils venaient de conquérir les contrées du Fezzan, où ils avaient mis à néant la petite royauté berbère houaride des Beni-el-Khattab. Dans ces contrées éloignées, ils avaient proclamé l'autorité de Saladin. Soutenus par un grand nombre de brigands de la pire espèce et par les Arabes Debbab, fraction des Soleïm, ils s'étaient attachés à combattre les tribus berbères établies dans les montagnes, telles que les Nefouça, chez lesquelles se trouvaient encore quelques richesses. Après avoir ainsi répandu la terreur et la dévastation, ils avaient vu s'accroître le nombre de leurs adhérents et étaient venus s'établir à Tripoli.

Ibn-R'anïa trouva dans ces chefs de bande des hommes capables de le comprendre. Une alliance, qu'un désir commun de pillage et de désordre cimenta, fut conclue entre eux. Aussitôt les tribus arabes de l'Est : Riah, Djochem et Soleïm, vinrent offrir leurs services aux nouveaux alliés, qui purent s'emparer de Nefta, de Gabès, de Touzer et autres villes du Djerid, qu'ils saccagèrent. Ces succès donnèrent à Ibn-R'anïa un territoire assez étendu ; ce fut l'apogée de sa gloire. Il s'entoura d'une pompe royale, proclama la restauration de l'empire almoravide et écrivit au khalife abbasside pour lui offrir sa soumission(3).

---

1. Après la mort de Nour-ed-dine, Saladin (Salah-ed-dine) avait usurpé le commandement des Turcs. Maître de l'Égypte et de la Syrie, il avait attaqué et réduit à la dernière extrémité les chrétiens de Palestine.

2. Le nom de Karakoch signifia en langue arménienne *oiseau noir* ; par altération les Algériens en ont fait *Garagous*, une sorte de polichinelle vieux et bossu.

3. Il lui aurait même, parait-il, envoyé son fils en ambassade.

Le khalife s'empressa de lui adresser un diplôme la reconnaissant comme son représentant dans les contrées de l'Ouest ; il donna, en même temps, à Saladin, l'ordre de lui fournir son appui au besoin. L'aventurier put donc espérer que les beaux jours de l'empire almoravide allaient renaître, mais son illusion fut de courte durée.

EXPÉDITION D'ABOU-YOUSSOF EN IFRIKIYA. IL Y RÉTABLIT SON AUTORITÉ. — Tandis que la Tripolitaine était le théâtre de ces événements, une nouvelle révolte se produisait dans les Baléares. Au profil de ces troubles, Ibn-Zoberteïr sortit de sa prison et parvint à fuir avec Mohammed, l'aîné des fils d'Ibn-R'anïa. Ils arrivèrent ensemble à Maroc, en même temps que l'annonce des nouveaux. succès d'Ali dans l'Est. Aussitôt, le khalife almohade résolut de se porter lui-même en Ifrikiya. L'Almoravide, de son côté, fit partir de Tripoli son frère Abl-Allah, avec la flotte, pour Majorque. Peut-être, comme le dit Ibn-Khaldoun, obtint-il, à cette occasion, quelques navires du roi de Sicile : dans tous les cas, le chef de l'expédition disposait de forces importantes avec lesquelles il réussit à rentrer en possession des Baléares.

Après avoir concentré ses troupes expéditionnaires à Fès et à Taza, le khalife almohâde se mit à leur tête et, en 1187, donna l'ordre du départ. Ayant pris la route de l'Est, il rallia en chemin les contingents des Arabes Zor'ba et la majeure partie des Athbedj, demeurés fidèles. Il arriva à Tunis avec des forces imposantes et fit de cette ville son quartier général. De là, il lança une première colonne contre les rebelles. Mais Ibn-R'an'ia et ses alliés arabes qui, eux aussi, s'étaient préparés à la lutte, vinrent à la rencontre des Almohâdes et les mirent en déroute au lieu dit R'omert. Les troupes du khalife, après avoir perdu leurs principaux chefs, se replièrent en désordre sur Tunis, poursuivis de près par les Almoravides.

Prenant alors en personne la direction des opérations, Abou-Youssof sortit de Tunis, avec toutes ses forces, et se porta rapidement jusqu'à Kaïrouan, en balayant devant lui les insurgés ; de là, il vint prendre position à El-Hamma, dans le Djerid, à peu de distance de l'endroit où était campée l'armée d'Ibn-R'anïa. Les deux troupes s'attaquèrent avec une ardeur, égale et, après un combat acharné, la victoire se prononça pour les Almohâdes. Ibn-R'anïa et son allié Karakoch ne purent, qu'avec la plus grande difficulté, sauver leur vie par la fuite. Le lendemain de sa victoire, le khalife s'empara de Gabès où se trouvaient les trésors et le *harem* de son ennemi. Touzer lui ouvrit ensuite ses portes et, peu après, les troupes

almohâdes enlevèrent d'assaut Gafsa ou s'étaient réfugiées les troupes kurdes avec Ibn-Kariatine. Ce chef périt du dernier supplice et les fortifications de la ville furent rasées. Enfin, Tripoli, qui tenait encore pour l'Almoravide, ne tarda pas à retomber sous l'autorité du khalife.

Cette même année 1187 voyait la chute du royaume des Croisés de Jérusalem. Le terrible Saladin avait chassé les chrétiens de presque toutes les places de la Palestine et était resté maître d'un vaste royaume[1].

ABOU-YOUSSOF TRANSPORTE DES TRIBUS ARABES EN MAG'REB. MORT D'ALI-BEN-R'ANIA. — Après avoir ainsi réduit les villes qui tenaient pour l'usurpateur et être rentré en possession de son territoire, Abou-Youssof s'attacha à combattre les Arabes qui avaient soutenu son ennemi. Les tribus de Djochem, Acem et Riah, qui s'étaient le plus compromises, eurent à supporter tout le poids de sa colère. Lorsqu'il eût châtié ces Arabes avec la dernière sévérité, il chercha le moyen de les mettre dans l'impossibilité de nuire encore et, comme il ne se finit pas à leurs serments, il se décida a les exporter en Mag'reb.

En 1188, il se mit en route vers l'Ouest en poussant devant lui ce flot de population. Pour éviter toute collision avec les gens du Tel, il passa par le désert, guidé par un émir des Toudjine, rentra dans le Tel par le Djebel-Amour, et enfin gagna le Mag'reb. Les Djochem et Acem, avec leur fraction des Mokaddem furent cantonnés dans le Tamesna, vaste plaine entre Salé et Maroc. Quant aux Riah, moins leur fraction des Daouaouïda, restée en Tunisie, ils furent établis dans le Hebet, canton au sud de Tetouan, entre El-kçar-el-Kebir et le pays d'Azghar.

Ainsi, par la force des événements, l'élément arabe se fixait au cœur de la race berbère. Son établissement sur les bords de l'Atlantique allait devenir un sujet de troubles incessants et une cause d'affaiblissement pour l'empire almohâde.

Après le départ d'Abou-Youssof, les fractions soleïmides prirent, dans la Tunisie, la place des tribus qu'il emmenait. En même temps, Ibn-R'anïa et Karahoch, son acolyte, reparurent dans le Djerid et y recommencèrent leurs dévastations. Ce fut alors que, dans un engagement contre les Nefzaoua, Ali-ben-R'anïa trouva la mort. Il fut, dit-on, enterré dans une localité du Djerid ; cependant

1. Michaud, *Hist. des Croisades*, t. II, p. 39 et suiv. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 525 et suiv.

certains auteurs prétendent que son corps fut transporté à Majorque et inhumé dans celte île[1].

Cet événement n'eut malheureusement pas pour effet d'éteindre la révolte, car Yahia, frère d'Ali-ben-R'anïa, en prit la direction et renouvela alliance avec Karakoch.

RELATIONS DES PUISSANCES CHRÉTIENNES AVEC LE GOUVERNEMENT ALMOHADE. — Nous avons dit qu'Abd-el-Moumene avait spécialement protégé les Génois, au détriment des autres navigateurs de la Méditerranée. C'était, en quelque sorte, une revanche prise par ces habiles commerçants contre leurs rivaux, les Pisans, qui avaient su, naguère, obtenir les faveurs des princes zirides et hammndites. La chute de ces dynasties entraîna la perte de leurs privilèges. En 1161, ou 1162, le consul génois Ottobone vint à Maroc avec une ambassade des siens pour féliciter le fondateur de la dynastie amohâde sur les succès qui lui avaient donné la possession de toute l'Afrique du nord. Ce souverain consentit alors aux Génois un traité leur accordant le monopole du commerce du Mag'reb, avec fixation d'un droit d'entrée de 8 pour cent sur leurs marchandises, sauf à Bougie, où le chiffre fut maintenu à dix, en vertu de dispositions antérieures stipulant que le quart de cette perception ferait retour à la république de Gênes. Il se forma alors, dans cette ville, des compagnies de particuliers qui s'associèrent pour l'exploitation commerciale de l'Afrique et de l'Espagne. Les bénéfices étaient partagés au prorata des avances de chacun.

Cependant les Pisans ne tardèrent pas à rentrer en faveur auprès du gouvernement almohâde, et très peu de temps après la mort d'Abd-el-Moumene, ils obtinrent de son fils, Abou-Yakoub-Youssof, une décision leur rendant une partie de leurs privilèges, particulièrement en Ifrikiya. Ils recouvrèrent ainsi le *droit de Fondouk*, monopole qu'ils exerçaient à Zouila, faubourg d'El-Mehdïa, pour le magasinage de toutes les marchandises d'importation. Enfin, le 18 novembre 1186, El-Mansour signait avec eux un véritable traité de paix et de commerce pour une durée de 25 ans. Toutes les dépendances de la république de Pise, avec les îles de Sardaigne, de Corse, d'Elbe et autres, sont comprises dans ce traité qui stipule l'obligation réciproque d'empêcher la course sur les vaisseaux des contractants et fixe le droit de perception du gouvernement almohâde sur toutes les ventes faites par les trafiquants de

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 55, 60, 69 et 71, t. II, p. 95, 132.

Pise, à ses sujets musulmans, au chiffre de 10 pour cent. Quant aux transactions entre chrétiens, elles étaient libres de toute charge.

En 1181, Guillaume le Bon, de Sicile, signa également un traité de paix pour dix années avec le gouvernement almohâde et obtint, pour ses sujets, le rétablissement de leurs comptoirs à Zouila et E1-Mehdïa[1].

MORT DE GUILLAUME II DE SICILE. - Sur ces entrefaites eut lieu la mort de Guillaume II de Sicile, dit le Bon (11 novembre 1189). Ce prince, qui, depuis plusieurs années, employait toutes ses forces à soutenir les croisés, se disposait à se transporter en personne en Orient, avec Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Lorsque cette nouvelle parvint un Orient, l'amiral sicilien sicilien qui avait remporté de grands succès sur mer et était arrivé à bloquer entièrement Saint-Jean-d'Acre et autres places occupées par les musulmans, s'empressa de rentrer en Sicile.

Guillaume, si malheureux dans ses expéditions lointaines, avait donné à la Sicile, dans la seconde partie de son règne, la paix, la tranquillité et la justice. Sous son égide, musulmans et chrétiens avaient vécu libres et en bonne intelligence et le surnom de Bon, à lui accordé, est le témoignage de la reconnaissance de ses contemporains. Les persécutions religieuses n'étaient pas son fuit. «Que chacun adore tel Dieu qui lui plaira», avait-il coutume de dire, avec un esprit de tolérance qui n'est guère de son époque. Mais malgré lui, le clergé et la population chrétienne cherchaient sans cesse à convertir les musulmans, si bien que ceux qui le pouvaient, parmi ceux-ci, envoyaient leurs enfants en Afrique ou en Andalousie.

Le prince normand, ne laissant pas d'enfant, avait stipulé par testament que la reine Constance, fille posthume de Roger II, épouse de Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, roi des Romains, lui succéderait. Mais les barons ne se souciaient pas de donner le pouvoir au parti allemand et la révolte éclata à Palerme. Ce furent les musulmans qui en portèrent tout le poids ; ils durent même, pour échapper à la mort, se réfugier dans les montagnes de l'ouest de l'île, au nombre de près de cent mille, avec leurs femmes et leurs enfants. Puis ils se mirent à opprimer les populations chrétiennes. Enfin, Tancrède, frère naturel de Constance, ayant été élu, obtint, à force d'argent, l'appui de Richard Cœur-de-Lion, établi à Messine

1. De Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., p. 48 et suiv. (de l'introd.). 22, 27, 88, 106 108 (du texte). Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (Rev. afr., nos 92 et suiv.). Amari, *Diplomi arabi,* passim.

pour réclamer de prétendus droits, et dès lors les révoltes cessèrent[1].

GUERRE D'ESPAGNE. AMBASSADE DE SALADIN AU KHALIFE ALMOHÂDE. — Abou-Youssof, à son arrivée on Mag'reb, crut devoir sévir contre plusieurs de ses parents qui, profitant de son absence, avaient tramé un complot dans le but de s'approprier le pouvoir. Par son ordre, ses deux frères, Abou-Yahia et Omar et son oncle Abou-Rebïa furent mis à mort.

De graves nouvelles étaient arrivées d'Espagne ; les Chrétiens, profitant des embarras dont le khalife était assiégé en Mag'reb, avaient repris partout l'offensive. En Europe, les malheurs de Terre-Sainte avaient provoqué une nouvelle croisade (la troisième). De toules parts, les chrétiens volaient au secours de leurs frères; le roi de Portugal profita du passage de Croisés anglais et danois, pour reprendre la ville de Silves dans laquelle soixante mille musulmans furent, dit-on, massacrés. Un certain nombre de Croisés restèrent dans le pays. Beja et Evora étaient également tombés au pouvoir du roi chrétien.

Abou-Youssof se décida aussitôt à préparer une grande expédition qu'il voulait conduire lui-même en Espagne. En attendant, il envoya des renforts au gouverneur de Cordoue, qui remporta quelques succès sur les chrétiens (1191).

C'est sans doute vers cette époque que le khalife almohâdc reçut de Saladin une ambassade dont le but était de solliciter l'appui de sa flotte, pour l'aider à réduire les dernières places de Syrie et à résister à la troisième croisade. Le chef de cette ambassade Ibn-Monkad, dernier représentant d'une famille princière, apporta au khalife de Maroc de riches présents, parmi lesquels deux korans en caractère monsoub, 600 mithcals de musc et d'ambre gris, des selles brodées, du baume, etc.. Abou-Youssof reçut ces présents et ajourna, dit-on, l'envoi de son secours. Ce n'est que plus tard qu'il aurait expédié une flotte de 180 navires, dont l'aide fut fort utile à Saladin[2].

YAHIA-BEN-R'ANÏA CHEF DE LA RÉVOLTE EN IFRIKIYA. SE SUCCÈS. — Ainsi que nous l'avons dit, Yahia, frère d'Ali-ben-R'anïa, prit le commandement des Almoravides après la mort de celui-ci. Allié Karakoch, et avec l'appui des Arabes de la

1. Amari, *Musalmans de Sicile*, t. III, p. 543 et suiv. Zeller, *Histoire d'ltalie*. L'Italie Guelfe et Gibeline.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 212, 213, 215.

tribu de Soleïm, il entreprit de nouvelles courses dans les régions méridionales. Mais, en 1190, une mésintelligence ayant éclaté entre les deux aventuriers, Karakoch vint faire sa soumission au gouverneur de Tunis ; peu de temps après, il s'échappa de cette ville et alla s'emparer par surprise de Gabès. Il livra cette cité au pillage, puis, étant entré en relations avec la fraction soleïmide des Kaoub, il réussit à attirer auprès de lui quatre-vingts des principaux cheikhs de ces Arabes, et les fit mettre à mort pour les dépouiller. Cet événement décida l'émigration des Kaoub vers le pays de Barka, afin d'y chercher l'appui des autres tribus soleïmides, pour tirer vengeance de la perfidie du Kurde.

Karakoch, avec l'aide des bandits qui l'accompagnaient, parvint alors à s'emparer de Tripoli. Cette malheureuse ville dut lui verser une contribution de 60,000 pièces d'or. Ayant ensuite fuit la paix avec Yahia-ben-R'anïa, tous deux se portèrent contre le Djerid, qui retomba en leur pouvoir. Mais une nouvelle rupture au sujet du partage du butin et de l'autorité éclata entre eux.

Ibn-R'anïa appela à lui les Debbab, tribu comprenant la fraction des Kaoub, et, soutenu par ces Arabes qui brûlaient du désir de venger l'assassinat de leurs cheikhs, il vint attaquer avec vigueur son ancien allié. Karakoch gagna au plus vite le désert, mais il fut poursuivi à outrance par les Arabes jusqu'à Oueddane, au sud de Morzouk dans le Fezzan. Cette ville ayant été enlevée d'assaut, Karakoch fut pris et mis à mort.

Débarrassé de son rival, Ibn-R'anïa alla attaquer Tripoli où s'étaient réfugiés les derniers partisans de Karakoch. Il dut, pour réduire celle ville, demander des secours à Majorque, et son frère lui envoya deux navires, avec l'aide desquels il s'en rendit maître. De là, il vint enlever Gabès et frappa les habitants d'une lourde contribution[1].

ABOU-YOUSSOF PASSE EN ESPAGNE. VICTOIRE D'ALARCOS. — A l'annonce des premiers succès d'Ibn-R'anïa et de Karakoch, Abou-Youssof résolut de se porter une seconde fois, en personne, sur le théâtre de la révolte. Ayant adressé des appels à toutes les tribus alliées, il se mit en route vers l'Est. Mais, parvenu à Meknès, il reçut d'Espagne les plus mauvaises nouvelles, et même une véritable provocation du roi de Castille ; il se décida alors il passer dans la péninsule (1195).

L'année précédente, Alphonse VIII roi de Castille, qui marchait sur les traces de son aïeul, avait envahi le territoire de Séville et

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 93 et suiv., 210 et suiv.

s'était avancé jusqu'à Algésiras. C'est de là qu'il écrivit au khalife almohâde pour le provoquer et le prier de lui envoyer des vaisseaux afin d'obtenir à passer le détroit, pour aller le combattre chez lui, puisqu'il n'osait venir.

Au mois de juin 1196, le khalife conduisit en Espagne une immense armée, dans laquelle figuraient les contingents de toutes les tribus berbères du Mag'reb, y compris les Abd-el-Ouad, Toudjine et Beni-Merine, et les guerriers arabes, tant des Z'orba que des tribus récemment transportées dans l'Ouest. La concentration me fit à Séville et l'on dit que jamais armée musulmane aussi nombreuse ne s'était trouvée réunie en Espagne. Dans les premiers jours de juillet, Abou-Youssof donna le signal du départ.

Le roi de Castille, de son côté, n'était pas resté inactif. Selon les auteurs musulmans, les rois de Lyon et de Portugal lui auraient fourni leur appui, mais il paraît plus probable que ces princes, occupés, ainsi que ceux de Navarre et d'Aragon, à vider leurs querelles particulières, laissèrent, Alphonse à peu près seul soutenir le choc de l'ennemi. Avec un courage chevaleresque, le roi de Castille s'avança au devant de l'ennemi et prit position près de la forteresse d'Alarcos, entre Cordoue et Calatrava.

Les musulmans s'avançaient par la vallée du Guadalquivir, et, le 19 juillet, les deux armées se trouvèrent en présence. Guidé par un cheikh andalou de beaucoup d'expérience, nommé Ibn-Senani, le khalife almohâde disposa très habilement son armée en trois corps; le premier, composé de milices andalouses, des archers Ghozz et des troupes almohâdes proprement dites, devait soutenir l'attaque des Chrétiens. Abou-Yahia, petit-fils d'Abou-Hafs, et Ibn-Senani commandaient cette ligne. En arrière, étaient massés les auxiliaires arabes et berbères. Enfin le prince, avec sa garde noire, formait la dernière réserve.

A la vue de l'ennemi, les chevaliers chrétiens ne purent rester dans leurs positions : les plus vaillants, au nombre de six à sept mille, se précipitèrent sur le premier corps musulman comme une avalanche. Mais l'impétuosité de leur attaque se brisa contre la solidité des lignes de fantassins armés de piques. Ils durent revenir plusieurs fois à la charge et quand, enfin, ils parvinrent à rompre la ligne ennemie, Abou-Yahia ayant été tué, ils étaient épuisés par les efforts surhumains qu'ils avaient du faire. Alors la cavalerie de la deuxième ligne les enveloppa dans un immense demi-cercle et en fit un carnage horrible. Ceux qu'Alphonse envoya à leur secours subirent le même sort. Le roi se disposait à se lancer enfin dans la mêlée avec sa réserve, lorsqu'on vit s'avancer, en belle ordonnance,

au son des tambours, le prince des croyants entouré de sa garde noire. Ce fut, pour les Chrétiens, le coup de grâce : ils s'enfuirent en désordre dans toutes les directions, entraînant le roi dans la déroute. Bien peu d'entre eux échappèrent aux sabres et aux lances des cavaliers musulmans.

Abou-Youssof, pour compléter sa victoire, vint aussitôt assiéger la forteresse d'Alarcos, où il croyait que le roi s'était réfugié; mais Alphonse, entré par une porte, était sorti par l'autre et avait pu ainsi échapper à son ennemi. Alarcos ne tarda pas à tomber aux mains des Musulmans qui y firent vingt mille captifs auxquels le khalife rendit la liberté : quant à la ville, elle fut rasée. Ce fut à partir de ce moment qu'Abou-Youssof fut désigné nous le nom d'El-Mansour (le victorieux)[1].

ABOU-YOUSSOF-EL-MANSOUR RENTRE EN MAG'REB. SA MORT. — La victoire d'Alarcos aurait pu avoir, pour les musulmans, un résultat bien plus décisif si le khalife avait su en profiler en poursuivant son ennemi, sans lui laisser le temps de se reconnaître. Il se contenta d'envoyer sa cavalerie ravager les environs de Tolède, où Alphonse s'était réfugié avec les débris de son armée. Puis, en 1197, il vint lui-même mettre le siège devant la ville ; mais il reconnut bientôt qu'il fallait renoncer à l'enlever de vive force, et, levant le siège, alla brûler Salamanque. Les Almohâdes commirent, dans cette campagne, les plus grands excès.

De retour à Séville, El-Mansour, qui avait déjà obtenu des rois de Navarre et de Léon des traités où ils se reconnaissaient presque ses vassaux, reçut des ouvertures de Ferdinand de Castille et conclut avec lui une trêve (1197). Seul, le roi de Portugal persistait dans son attitude hostile. Rappelé en Mag'reb par la gravité des événements de l'Ifrikiya, le souverain almohâde laissa le commandement des possessions musulmanes dans la péninsule à ses fils, et repassa la mer.

Dès son arrivée en Afrique, le khalife ressentit les atteintes du mal qui devait l'emporter. Il renouvela la désignation qu'il avait déjà faite de son fils Abou-Abd-Allah-Mohammed qui prit le titre d'En-Nacer-li-Dine-Allah, comme héritier présomptif, et lui abandonna la direction des affaires. Le 23 janvier 1199, ce grand prince rendit le dernier soupir. On dit qu'avant de mourir, il tint à son fils le discours suivant: «De toutes les actions de ma vie et de mon règne, je n'en regrette que trois : la première, *c'est d'avoir introduit*

1. Kartas, p. 309 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 213 et suiv. EI-Kaïrouani, p. 203 et suiv. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire de l'Espagne*, t. IV, p.24 et suiv. El-Marrakchi (Dozy), p. 189 à 225.

dans Mag'reb les Arabes de l'Ifrikiya, parce que je me suis aperçu qu'ils sont la source de toutes les séditions ; la deuxième, c'est d'avoir bâti la ville de Rabat, pour laquelle j'ai épuisé le trésor public, et la troisième, c'est d'avoir rendu la liberté aux prisonniers d'Alarcos, car ils ne manqueront pas de recommencer la guerre»[1].

El-Mansour fut un grand bâtisseur ; Séville fut ornée par lui de beaux monuments ; la Kasba, la mosquée sacrée et son beau minaret et la mosquée d'El-Ketoubiïne furent construites par son ordre à Maroc. Enfin, comme nous venons de le voir par l'expression de ses regrets, il fonda la ville de Rabat, appelée aussi Rabat-el-Fetah (de la victoire), en face de Salé. Il léguait à son fils le souvenir d'un glorieux règne, dans lequel la fortune lui avait toujours été fidèle.

Comme ses prédécesseurs, il avait entretenu de bonnes relations avec le Saint-Siège. On possède une lettre d'Innocent III, du 8 mars 1198, lui recommandant des religieux de l'ordre de la rédemption des captifs, allant en Mag'reb remplir leur généreuse mission. Le ton en est amical, malgré une certaine hauteur de la part du chef de l'Église chrétienne, à l'égard du souverain «païen»[2].

AFFAIBLISSEMENT DU ROYAUME NORMAND DE SICILE. - Avant de retracer le règne d'En-Nacer, il convient de jeter un coup d'œil en Sicile afin de suivre l'histoire de la dynastie normande dont nous avons vu la fondation.

Tancrède, en prenant le pouvoir, avait trouvé le royaume à l'apogée de sa splendeur. La richesse, la sécurité de la Sicile en faisaient un objet d'envie pour toute la chrétienté. Malheureusement, Tancrède mourut après quelques mois de règne, ne laissant qu'un enfant en bas âge (10 février 1194) et, dès lors, le bonheur et la paix quittèrent la Sicile. Henri VI avait envoyé une armée dans la Pouille pour soutenir les droits de sa femme. Bientôt, l'empereur, qui avait assis son autorité sur toute l'Italie méridionale, passa dans l'île et se fit reconnaître comme souverain à Palerme (nov. 1194). Les Allemands furent agréablement surpris des richesses qu'ils trouvèrent en Sicile ; ils enlevèrent tout ce qu'ils purent et envoyèrent trophées et butin dans leur pays.

Revenu dans l'île en 1196, Henri s'appliqua à organiser l'admi-

1. Kartas, p. 325, 326.

2. De Mas Latrie, *Traités de paix*, p. 70 de l'intr., 8 du texte.

nistration. De toutes parts, la réaction se produisait contre l'étranger : les guet-apens des Siciliens contre ceux qui les pressuraient amenèrent de terribles représailles, et le meurtre, les supplices, les conjurations, les persécutions, remplacèrent la paix de l'époque de Guillaume le Bon. Au retour d'une expédition contre les révoltés, Henri mourut d'une attaque de dysenterie (38 sept. 1197) et fut enterré à Palerme.

Constance, déchirant le testament de son mari, qui la dépouillait de la régence, fit proclamer à Palerme son fils Frédéric, âgé de quatre ans (11 mai 1198). Quelques mois après (le 27 novembre) elle cessait de vivre et dès lors commençait une longue minorité, pendant laquelle divers ambitieux se disputaient la régence. La révolte, les luttes entre musulmans et chrétiens, les compétitions étrangères désolèrent, pendant plusieurs années la Sicile et achevèrent de détruire la puissance du royaume normand[1].

RÈGNE D'EN-NACER. PRISE DES BALÉARES PAR LES ALMOHÂDES. - Le nouveau Khalife, En-Nacer, dont la destinée devait être moins heureuse que celle de son père, rappelait, comme physique, le type d'Abd-el-Moumene. Il était blanc, haut de taille, teint pâle, yeux doux et noirs, grande barbe et sourcils épais. Il était très attentif en toutes choses et dirigeait seul son gouvernement[2]. Il s'adjoignit comme premier ministre Abou-Mohammed, petit-fils du cheikh Abou-Hafs, homme dont la sagesse et le dévouement aux Almohâdes étaient éprouvés. Il nomma ensuite le Sid Abou-Zeïd, gouverneur de l'Ifrikiya, et le Sid Abou-l'Hassen, à Bougie.

Ses premiers soins furent pour l'Ifrikiya où le feu de la révolte continuait de ravager les régions du sud. Pour atteindre plus sûrement Ibn-R'anïa, qui avait trouvé dans les Baléares un secours si efficace, et lui enlever son repaire, le khalife envoya contre Majorque une flotte sous le commandement de son oncle le Sid Abou-el-Ola et d'un petit-fils du cheikh Abou-Hafs, nommé Abou-Said. Ces généraux réussirent promptement à arracher les îles Baléares des mains de l'Almoravide Abd-Allah-ben-R'anïa qui, néanmoins, put s'échapper. Selon El-Kaïrouani[3] et le Kartas [4], En-Nacer aurait conduit lui-même l'expédition de Majorque, mais nous préférons la version d'Ibn-Khaldoun et pensons que, s'il alla dans ces îles, ce fut plus tard.

---

1. Amati, *Musulmans, de Sicile*, t. III, p. 548 et suiv.
2. Fartas, p. 327.
3. p. 205.
4. p. 327, 328.

RÉVOLTE D'ER-REGRAGUI EN IFRIKIYA. — En Ifrikiya, les affaires étaient loin de tourner à l'avantage des Almohâdes. Tandis que Yahïa-ben-R'anïa continuait à ravager le sud, une nouvelle révolte éclata à Tunis même, à la voix d'un certain Mohammed-Er-Ragragui, chef d'un corps franc qui avait combattu avec succès Ibn-R'an'ia et les Arabes. Cet officier avait, rendu les plus grands services à la cause de la paix ; il fut indisposé par les exigences du gouverneur alors en fonctions, Abou-Saïd, le Hafside, au sujet du partage du butin. Poussé à bout par ses procédés, Er-Regragui se jeta dans la révolte et enleva El-Mehdïa où commandait Younos, frère d'Abou-Saïd. Après s'être établi dans l'ancienne capitale des Obéidites, il se fit proclamer khalife, sous le nom d'*El-Melaoukkel-âla-Allah* (celui qui met sa confiance en Dieu). Ce fut sur ces entrefaites, c'est-à-dire en l'année 1199, que le Sid Abou-Zeïd arriva comme gouverneur à Tunis.

Presque aussitôt Er-Regragui vint l'y assiéger. Ayant établi son camp à Halk-el-Ouad (La Goulette), il serra la ville de près, tandis qu'il envoyait des corps de troupes fourrager dans les environs. Cependant, après avoir passé quelques semaines devant Tunis il leva tout à coup le siège, car le Sid Abou-l'Hassen arrivait de Bougie, avec Abou-el-Ola et la flotte, au secours du gouverneur de l'Ifrikiya. Ces deux princes allèrent tenter une attaque contre El-Mehdïa, où s'était réfugié El-Regragui, mais, s'étant convaincus de la résistance que cette ville pouvait opposer, ils renoncèrent bientôt à leur entreprise et rentrèrent à Bougie.

Aussitôt après leur départ, Er-Regragui se porta sur Gabès, où se prouvait Ibn-R'anïa, qu'il n'avait cessé de combattre, suivi des contingents des Riah de l'Ifrikiya, commandés par Mohammed-ben-Mesaaoud, surnommé el *Bolt*, (le pavé), dont le père s'était échappé du Mag'reb. La présence de son ennemi, ces Arabes, sur lesquels Er-Regragui comptait, l'abandonnèrent pour aller grossir l'armée d'Ibn-R'anïa. Réduit à la retraite après avoir été défait, Er-Regragui courut s'enfermer dans El-Mehdïa.

Prenant à son tour l'offensive, Ibn-R'anïa l'y suivit, et, chose étrange, reçut, du gouverneur almohâde de Tunis, une flottille avec laquelle il força son ennemi à capituler. Er-Regragui sortit de la ville avec la promesse de la vie sauve, mais, une fois hors de l'abri de ses murailles, il fut lâchement assassiné par ordre de l'Almoravide (1200-1).

SUCCÈS DE YAHIA-BEN-R'ANÏA EN IFRIKIYA. — Abou-Zeïd, gouverneur de Tunis, avait commis la plus grande faute, quand, aveuglé par son ressentiment, il avait aidé Ibn-R'anïa à écraser Er-

Regragui. Après cette victoire, en effet, l'audace d'Ibn-R'anïa ne connu plus de bornes. Maître de Tripoli, du Djerid et d'El-Mehdïa, il marcha vers le nord-ouest et, s'étant emparé de Badja, détruisit cette ville de fond en comble. Il se disposait à attaquer Chekbénaria[1], lorsqu'il apprit que le gouverneur almohâde de Bougie marchait contre lui. Se portant audacieusement à sa rencontre, il le délit pès de Constantine.

Après ce succès, Ibn-R'anïa se rendit à Biskra et enleva d'assaut l'oasis. Tous les habitants mâles eurent, par son ordre, la main droite coupée, pour les punir de s'être défendus. Revenant ensuite vers la Tunisie, il se rendit maître de Tébessa, puis de Kaïrouan. Il réunit alors un grand nombre d'Arabes et, plein de confiance, marcha sur Tunis (1202-3). Après avoir soutenu deux mois de siège, Abou-Zeïd dut capituler et fut jeté dans les fers avec ses deux fils. Le vainqueur, selon son habitude, imposa aux habitants de Tunis une énorme contribution, payable en pièces d'or. Son vizir, Ibn-Asfour, chargé de percevoir cette taxe, déploya une telle rigueur en accomplissant sa mission, que plusieurs membres des principales familles périrent dans les tourments auxquels on les soumettait pour leur extorquer de l'argent ; d'autres se donnèrent volontairement la mort.

La chute du Chekbenaria, de Benzert et de Bône, suivit de près celle de Tunis. Des contributions énormes furent frappées sur toutes les villes et l'Ifrikiya gémit de nouveau sous la tyrannie d'Ibn-R'anïa et des Arabes. A l'imitation de son frère, ce prince proclama la suprématie des Abbassides[2].

EXPÉDITION D'EN-NACER EN IFRIKIYA. IL Y RÉTABLIT SON AUTORITÉ. — La nouvelle de ces événements répandit la consternation à Maroc. Le khalife En-Nacer, qui venait d'étouffer dans le pays des Guezzoula, une révolte succitée par un certain Abou-Ferès, agitateur religieux, se parant du titre de prophète, réunit son conseil afin d'être éclairé sur le parti à prendre dans cette conjoncture. Tous ses conseillers, moins un, opinèrent pour qu'on traitât avec le Majorquin, en lui abandonnant la possession du pays conquis. Seul Abou-Mohammed, petit-fils du cheikh Abou-Hafs, s'éleva avec violence contre une pareille lâcheté. Il conseilla, au contraire, de lutter à outrance contre l'usurpateur, et, comme En-Nacer était de son avis, une expédition dans l'est fut résolue. En 1204,

1. Sicca Vénéria.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 97, 98, 219, 284 et suiv., t. III, p. 158. El-Kaïrouani, p. 205, 206. El-Marrakchi, p. 234.

le khalife quitta le Mag'reb à la tête de l'armée, tandis que la flotte almohâde sortait des ports et cinglait vers l'est.

A l'annonce de l'approche de ses ennemis, Ibn-R'anïa évacua Tunis et alla renfermer sa famille et ses trésors derrière les remparts d'El-Mehdia, puis il se rendit à Gafça et se fit remettre par ses partisans arabes des otages devant servir de garants à leur fidélité. Il alla ensuite concentrer ses forces à El-Hamma des Matmata, près de Gabès, et, comme Tripoli venait de se révolter, il y poussa une pointe et détruisit cette ville de fond en comble.

Sur ces entrefaites, la flotte almohâde arriva à Tunis à peu prés en même temps que l'armée. En-Nacer y entra en vainqueur et fit mettre à mort tous ceux qui s'étaient compromis avec le Majorquin. Le khalife se porta ensuite sur El-Mehdia et, pendant qu'il en commençait le siège, détacha un corps de 4,000 Almohâdes, dont il confia le commandement à Abou-Mohammed le Hafside, avec mission de combattre les Arabes qui tenaient la campagne. Les ayant rencontré au Djebel-Tadjera, non loin de Gabès, le général Ibn-Naccr les attaqua avec vigueur et leur infligea une défaite dans laquelle périrent, Djebara, frère de Yahïa, et plusieurs autres chefs. Abou-Mohammed rentra à El-Mehdia, en traînant à sa suite un gros butin et ramenant le prince Abou-Zeïd qu'il avait délivré.

La nouvelle de cette défaite démoralisa tellement les assiégés d'El-Mehdia que le gouverneur Ibn-R'azi, parent du chef almoravide, conclut aussitôt la reddition de la place. En-Nacer envoya alors son frère Abou-Ishak, avec Abou-Mohammed et les troupes disponibles, à la poursuite d'lbn-R'anïa. Quant à lui, il rentra à Tunis et s'y appliqua à la réorganisation de l'Ifrikiya.

Les troupes almohâdes délogèrent successivement Ibn-R'anïa de tous ses refuges et firent rentrer sous l'autorité d'Ibn-Nacer le pays que l'aventurier avait conquis. Les populations qui l'avaient soutenu, et notamment les Beni-Demmer et Matmata, habitant les monts Nefouça, furent sévèrement châtiées. Les lieutenants du khalife s'avancèrent ainsi jusqu'à Sort et à Barka, après avoir contraint Ibn-R'anïa à se réfugier dans les profondeurs du désert.

LE HAFSIDE ABOU-MOHAMMED GOUVERNEUR DE L'IFRIKIYA. IBN-R'ANÏA REPARAIT. — Lorsque cette expédition, qui semblait assurer la pacification complice du pays fut terminée (1207), En-Nacer se disposa à rentrer en Mag'reb où l'appelaient d'autres soins. Mais les derniers événements l'avaient averti qu'il fallait laisser à Tunis un représentant aussi habile qu'énergique, s'il ne voulait perdre en un jour le fruit de ses sacrifices.

Personne, autour de lui, n'était plus digne de recevoir cette mission que le Hafside Abou-Mohammed. Mais ce chef refusa, d'une manière absolue, de l'accepter; les instances du khalife furent inutiles et ce ne fut qu'à la suite d'une dernière démarche faite par le jeune fils d'En-Nacer, qu'il se décida à recevoir le titre de gouverneur, à la condition, toutefois, qu'on ne le laisserait pas en Ifrikiya plus de trois ans, durée qui lui paraissait suffisante pour assurer la pacification de cette province. Il stipula aussi que le commandement direct des troupes lui serait laissé, avec une initiative complète dans la direction des affaires et le choix de ses auxiliaires. En-Nacer souscrivit à toutes ces conditions et, plein de confiance dans les talents et le dévouement de son lieutenant, reprit la route de Maroc où il arriva dans le milieu de l'automne 1207. Ni le khalife ni le nouveau gouverneur ne se doutaient que les fondements d'une nouvelle et glorieuse dynastie venaient d'être posés.

Abou-Mohammed avait accompagné le prince jusqu'à Badja. A son retour, il tint dans la citadelle de Tunis une séance solennelle d'inauguration. Mais, à peine les troupes almohades avaient-elles quitté le sol de l'Ifrikiya, que l'infatigable Majorquin y reparaissait à la tête d'une bande d'Arabes et spécialement de Daouaouida (Riah), dont l'émir, Mohammed-el-Bolt, lui était toujours fidèle. Ibn-R'anïa avait compte ; se rendre maître de Tunis par un coup de main, mais Abou-Mohammed, qui s'attendait à son attaque, s'était assuré le concours des tribus soléïmides de Merdas et d'Allak en leur concédant des terres dans la Tunisie. Soutenu par les contingents de ces tribus, il se porta contre l'Almoravide, qui s'était mis en retraite, l'atteignit à Chebrou, pris de Tébessa et, après avoir lutté contre lui tout un jour, le mit en déroute. Ibn-R'anïa, blessé dans la bataille, n'échappa qu'à grand peine et en laissant son camp aux mains des vainqueurs.

SUCCÈS DU HAFSIDE ABOU-MOHAMMED EN IFRIKIYA. IL EST MAINTENU À LA TÊTE DE CETTE PROVINCE. — Après cette sévère leçon, qui était pour lui un avertissement de ne plus s'attaquer au gouverneur de l'Ifrikiya, le Majorquin rallia ses partisans, et, changeant de direction, les entraîna vers l'ouest. Il parvint ainsi, en traversant le désert et passant sur le corps des Zenétes Ouacine et des Arabes Athbedj et Makil, jusqu'à l'oasis de Sidjilmassa, qu'il livra au pillage. Il rapporta de cette expédition audacieuse un butin considérable. Cédant ensuite à l'invitation de chefs d'une tribu zenète, alors en guerre avec les Abd-el-Ouad, il se porta-rapidement sur Tiharet, où se trouvait le gouverneur almohâde de Tlemcen, Abou-Amrane, occupé à faire rentrer les contributions

du pays. Ce chef essaya de repousser l'agitateur, mais il fut tué et Tiharet tomba au pouvoir d'Ibn-R'anïa, qui mit cette ville à sac. Après avoir porté le ravage dans les plaines du Mag'reb central, l'almoravide revenait vers l'est, chargé de dépouilles lorsqu'il se heurta contre Abou-Mohammed, accouru de la Tunisie avec son armée. Cette fois encore, Ibn-R'anïa essuya un désastre ; le Riah furent dispersée et lui-même dut, au plus vite, chercher un refuge dans la Sahara, en laissant ses prises aux mains des Almohâdes. Cet échec décida Sir, un des frères d'Ibn-R'anïa, à l'abandonner. Il vint offrir sa soumission au khalife de Maroc qui l'accueillit avec bonté.

Mais Ibn-Y'anïa n'était pas homme à se laisser abattre par les revers. Avant gagné le sud de la Tripolitaine, il y forma une nouvelle armée arabe, composée, non seulement des Mali, avec leur chef Mohnmmed-el-Bolt, mais encore des tribus Soléïmides, telles que les Zirb, Debbab, Aouf (Merdas), Nefath et Gherid, jalouses de la faveur dont jouissaient les Allak en Tunisie. Lorsqu'il se vit entouré de tant de guerriers, Ibn-R'anïa conçut l'espoir d'effectuer une seconde fois la conquête de l'Ifrikiya et, en l'an 1209, il entraîna ses partisans vers le nord.

Abou-Mobammed, non moins infatigable que lui, se porta rapidement à sa rencontre. Les deux troupes en vinrent aux mains auprès du Djebel-Nefouça, non loin de Tripoli, et combattirent l'une et l'autre avec un acharnement extrême ; enfin une fraction des Aouf étant passe du côté des Allak leurs cousins, qui combattaient dans les rangs Almohâdes, ceux-ci redoublèrent d'efforts, et, vers la fin du jour, restèrent maîtres du champ de bataille. Le camp des Arabes, où se trouvaient leurs femmes qu'ils avaient amenées pour qu'elles les excitassent au combat, tomba au pouvoir des Almohâdes, avec tout leur butin. Il fut fait un grand carnage des Hilaliens et surtout des Riah, qui avaient supporté tout l'effort de la bataille et dont les principaux chefs avaient été tués.

Quant à Ibn-R'anïa, il put encore gagner le désert, son refuge habituel ; mais cette défaite le réduisit pour quelque temps à l'inaction. Les Berbères Nefouça se révoltèrent alors contre lui et massacrèrent ses deux fils restés au milieu d'eux.

Pour compléter sa victoire, Abou-Mohammed alla châtier sévèrement les tribus soléïmides qui avaient soutenu l'agitateur. Celles qui, au contraire, étaient restées fidèles à l'autorité almohâde, furent comblées, d'honneurs et reçurent en fief une partie de la plaine de Kaïrouan, où elles s'établirent, au détriment des Daouaouida, expulsés pour toujours de la Tunisie. Le gouverneur rentra à Tunis en rapportant un immense butin; fait sur les Arabes,

et en poussant devant lui 18,000 bêtes de somme enlevées dans cette campagne.

Considérant alors sa mission comme terminée, puisque l'Ifrikiya semblait pacifiée pour longtemps, le Hafside écrivit au khalife En-Nacer pour lui demander l'autorisation de rentrer eu Mag'reb, ainsi que cela avait été convenu entre eux. Mais le souverain almohâde, qui se disposait à passer en Espagne, lui répondit en le suppliant de conserver un emploi dont il s'acquittait si bien ; de riches présents accompagnaient sa lettre. Ainsi, Abou-Mohammed le Hafside se vit, pour ainsi dire, contraint de rester à Tunis. On dit qu'il écrivit au khalife pour le dissuader de quitter le Mag'reb[1] (1210).

---

1. Ibn Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 50, 71, 130, 140, t. II, p. 99, 100, 221, 287, 291, t. III, p. 330, 331, t. 1V, p. 6. El-Kaïrouani, p. 217 et suiv. Kartas, p. 328 et suiv. El-Marrakchi, p. 236.

CHAPITRE IX

DÉMEMBREMENT DE L'EMPIRE ALMOHÂDE
1210-1232

En-Nacer porte la guerre en Espagne ; long siège de Salvatierra. — L'armée chrétienne s'empare de Calatrava ; les croisés se retirent. — Défaite des musulmans à Las Navas de Tolosa ; ses conséquences. — Mort du khalife En-Nacer ; son fils El-Mostancer lui succède. — Les ennemis de l'empire Almohäde ; puissance des Abd-el-Ouad et Beni-Merine. — Succès des Beni-Merine dans le Mag'reb extrême. - Frédéric de Sicile empereur d'Allemagne. — Mort du hafside Abou-Mohammed; nouvelles incursions d'Ibn-R'anïa. — Mort d'El-Mostancer ; court règne d'Abd-el-Ouhad-el-Makhlouâ. — Situation de l'Espagne. - Règne d'El-Adel ; il est mis à mort. — Dernières dévastations d'Ibn-R'anïa dans le Mag'reb central. — Règnes simultanés de Yahïa et d'El-Mammoun. — El-Mammoun obtient la soumission de l'Ifrikiya ; il passe en Mag'reb. — Victoires d'el-Mammoun ; ses rigueurs contre les Almohâdes. — Révolte de Tlemcen ; El-Mammoun confie cette ville aux Abd-el-Ouâd. — Abou-Zakaria, le hafside, répudie à Tunis l'autorité d'El-Mammoun. — Nouvelles révoltes contre El-Mammoun ; sa mort. — Les chrétiens en Mag'reb sous les Almohâdes. -

EN-NACER PORTE LA GUERRE EN ESPAGNE. LONG SIÈGE DE SALVATIERRA. — Pendant qu'Abou-Mohammed établissait solidement son autorité en Ifrikiya, le khalife En-Nacer s'appliquait à embellir et à orner la ville de Fès, destinée à s'élever avant peu au rang de capitale. Il reçut, vers cette époque (1210), une ambassade de Jean-sans-Terre, lui demandant du l'aider à conquérir le Plantagenet, et lui promettant, en cas de réussite, de se convertir à l'Islamisme et de reconnaître la suzeraineté des Almohâdes. Le khalife refusa d'accéder à toute proposition.

Sur ces entrefaites, de graves nouvelles arrivèrent d'Espagne: Alphonse VIII avait rompu la trêve et envahi, en 1209, les possessions musulmanes. L'année suivante, son fils Ferdinand portait le ravage jusqu'à Jaën. En-Nacer appela aussitôt les musulmans à la guerre sainte et, durant près d'un an, ne cessa de faire passer des contingents en Espagne. Au printemps de l'année 1211, il traversa la mer et établit son quartier général à Séville. On dit que son armée forma un effectif de 450,000 hommes, mais nous savons qu'il faut grandement réduire ces chiffres. Selon El-Kaïrouani, le roi de Castille, effrayé de ce déploiement de forces, serait venu en personne

auprès du khalife pour faire une tentative de conciliation, ce qui semble peu probable[1].

Alphonse, de son côté, n'était pas resté inactif : sur ses instances, le pape Innocent III, dont l'ardeur guerrière remuait la chrétienté, fit prêcher une véritable croisade contre les musulmans d'Espagne, et bientôt les chevaliers chrétiens accoururent de toute part sous la bannière du roi de Castille.

Après avoir divisé son immense armée en cinq corps, En-Nacer marcha directement sur Tolède. Une place forte, nommée Salvatierra, entre Ubéda et Jaën l'arrêta, car il ne voulait laisser aucun ennemi sur ses derrières. Malheureusement pour les Almohâdes, cette place située au sommet de montagnes escarpées était pour ainsi dire imprenable. En-Nacer, néanmoins, cédant aux conseils de son vizir Ibn-Djama, s'entêta à la réduire et, après y avoir passé de longs mois, lorsque l'hiver, toujours rigoureux dans ces régions, arriva, il n'était guère plus avancé qu'au commencement du siège. Les troupes, mal nourries et souffrant du froid, ne tardèrent pas à se démoraliser. Enfin, après huit mois de blocus, Salvatierra capitula, mais l'Espagne était sauvée[2].

L'ARMÉE CHRÉTIENNE S'EMPARE DE CALATRAVA. LES CROISÉS SE RETIRENT. — Alphonse, qui avait perdu son fils Ferdinand, enlevé par une fièvre maligne, au retour d'une de ses courses sur le territoire musulman, brûlait du désir de le venger. Les guerriers chrétiens de toute condition étaient arrivés en grand nombre de France, d'Allemagne et d'Italie. Invités par le pape à se joindre à la croisade, les princes espagnols s'étaient conformés à ses ordres. Le roi de Léon avait envoyé ses meilleurs guerriers ; ceux d'Aragon et de Navarre étaient venus en personne avec toutes leurs forces ; enfin, don Pedro, infant de Portugal, avait amené l'élite de ses chevaliers. Les évêques marchaient en tête des armées. Tolède avait été fixée pour le lieu de rassemblement ; le chiffre des croisés qui s'y trouvèrent, réunis fut considérable.

Au mois de juin 1212, l'armée chrétienne se mit en marche et éprouva de grandes privations, en traversant les plateaux dénudés de la Manche. Les croisés faillirent même se débander, et il fallut toutes les instances du roi de Castille pour les retenir. Enfin ils parvinrent devant la forteresse de Calatrava, sur le Guadiana, et ne tardèrent pas à l'enlever, malgré la défense du général Youssof-hen-Kadès,

1. Le Kartas dit la même chose (p. 333), mais en l'attribuant au «roi de Bayonne».

2. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire de l'Espagne*, L. IV, p. 58 et suiv.

qui avait on vain imploré le secours du khalife En-Nacer. Mais le vizir Ibn-Djama interceptait ses lettres et, lorsque, après avoir obtenu une capitulation honorable, il se présenta à la cour, on le fit mettre à mort. Cette cruelle injustice acheva d'indisposer l'armée musulmane.

Pendant ce temps, les croisés, que le roi de Castille avait déjà eu tant de peine à retenir, se décidaient à partir et reprenaient, évêques en tête, le chemin du nord, pillant sur la route ceux qu'ils étaient venus défendre. Tolède faillit même être surprise par eux et ne dut son salut qu'à la hauteur et à la force du ses murailles.

DÉFAITE DES MUSULMANS À LAS NAVAS DE TOLOSA. SES CONSÉQUENCES. — Ainsi les Espagnols demeuraient livrés à eux-mêmes. Ils acceptèrent bravement la situation et ses conséquences, et s'emparèrent de plusieurs places fortes dans les environs d'Alarcos, endroit célèbre par la défaite qu'El-Mansour avait infligée aux Castillans, dix-sept ans auparavant. Les trois rois conduisirent leur armée à travers les ravins escarpés de la Sierra-Morena et vinrent, non sans peine, prendre position en avant d'une place fortifiée appelée par les auteurs musulmans Hisn-el-Ougab (le château de l'Aigle). Devant eux s'étendait le plateau dit Las Novas de Tolosa.

En-Nacer, sortant enfin de son inexplicable inaction, marcha contre l'armée chrétienne et vint poser son camp en face d'elle. Le samedi 14 juillet, les guerriers s'avancèrent de part et d'autre pour s'adresser des provocations dans l'espace qui s'étendait entre les deux camps; mais il ne s'engagea aucune action. En-Nacer, croyant tenir la victoire, se figurait que les chrétiens n'osaient pas tenter le sort des armes. Mais, pendant la nuit, ceux-ci entendirent la messe, et, au point du jour, le dimanche 15, ils étaient prêts à combattre et à mourir pour sauver leurs croyances et leurs foyers.

La tente du khalife, en étoffe de soie rouge, était dressée sur une hauteur ; elle était entourée de chaînes de fer et défendue par la fidèle garde nègre. En avant se déployaient les lignes de fantassins et, sur les deux ailes, étaient les cavaliers auxiliaires presque tous arabes. En arrière, la cavalerie andalouse formait la réserve. Dans les ligues de soldats les plus proches de la tente du khalife, les hommes s'étaient attachés ensemble, coutume berbère pratiquée par les guerriers voués à la mort, puisqu'ils ne peuvent fuir, et qu'on appelle les fiancés[1].

Les Biscayens engagèrent la lutte et, comme ils ne pouvaient

1. Imesselebene. Voir à ce sujet l'art. de M. Robin (*Revue africaine*).

enfoncer les lignes ennemies, les contingents de Castille et d'Aragon arrivèrent à leur secours et bientôt on combattit sur toute la ligne, les ailes même de chaque armée luttant les unes contre les autres. Un instant, les miliciens de Castille plièrent ; ce que voyant, Alphonse crut la bataille perdue et voulut chercher la mort au plus fort de la mêlée ; on tâcha en vain de retenir son cheval par la bride. L'ardeur du roi l'emporta et, comme il arriva sur le front de bataille suivi de sa réserve, il relava bientôt le courage de tous et ce fut au tour des musulmans de plier. Ils se firent bravement tuer et, quand on donna à la cavalerie andalouse l'ordre d'aller à leur secours, on la vit tourner bride et se retirer de la bataille. C'était la vengeance des Andalous coutre le vizir.

Les Almohâdes, supportant seuls les efforts des chrétiens et démoralisés par la défection des Andalous, commencèrent à leur, tour à lâcher pied et ne tardèrent pas à être en déroute. Les chrétiens en firent un grand carnage. En-Nacer, vêtu d'une vieille robe noire ayant appartenu à Abd-el-Moumene, regardait, impassible, assis sur un bouclier, le désastre de son armée, et semblait attendre la mort.

Bientôt, les chrétiens arrivèrent contre le rempart de lances qui entourait la tente du khalife. La tourbe des musulmans fuyait en désordre et le dernier retranchement allait être forcé, lorsqu'un Arabe dévoué amena une monture à En-Nacer et le décida à partir. Il gagna, au milieu de la foule des fuyards, la ville de Baëza, puis celle de Jaën.

La plus grande armée que les musulmans eussent conduite en Espagne avait été détruite en une journée. Les chrétiens ne firent aucun quartier et, conformément aux ordres qui leur avaient été donnés, ne commencèrent à piller que lorsque tous les ennemis eurent disparu ou furent morts. Ils firent un butin considérable ; la tente et l'étendard d'En-Nacer furent envoyés au pape. La victoire de Las Navas de Tolosa eût des conséquences décisives. Dès lors, la domination musulmane en Espagne est frappée au cœur et ne fera que décroître, malgré les efforts qui seront encore tentés par les souverains du Mag'reb. Grand jour pour l'Espagne qui va pouvoir enfin reconstituer sa nationalité[1].

MORT DU KHALIFE EN-NACER. SON FILS EL-MOSTANCER LUI SUCCÈDE. — Après être rentré à Séville, En-Nacer envoya le général Abou-Zakaria, petit-fils d'Abd-el-Moumene, rallier

1. Ibn-Kbaldoun, *Berbères*, t. II, p. 224 et suiv. Kartas, p. 330 et suiv. El-Kaïrouani, p. 207, 208. Reusseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 68 et suiv. El-Marrakchi, p. 225 à 237.

et contenir les chrétiens qui avaient envahi l'Andalousie. Quant à lui, il rentra à Maroc, où son premier acte fut de désigner pour lui succéder son jeune fils Abou-Yakoub-Youssof et d'abandonner absolument la direction des affaires au vizir Ibn-Djama, dont l'influence lui avait déjà été si fatale. Le désastre éprouvé en Espagne semblait avoir brisé chez le khalife tous les ressorts de la volonté et de l'intelligence. Il se plongea entièrement dans la débauche, et le 22 décembre 1213, cessa de vivre. Sa mort assez mystérieuse donna lieu à des soupçons ; ou croit généralement qu'il fut empoisonné par une de ses favorites, peut-être succomba-t-il simplement à une maladie inflammatoire.

Le fils d'En-Nacer fut alors proclamé sous le nom d'*El-Mostancer-b'Illah* (qui attend tout du secours de Dieu). C'était un jeune enfant, à la taille élancée, ayant le teint clair, le nez fin et de longs cheveux ; un caractère doux et faible semblait le destiner aux tristes effets de la débauche précoce des cours d'Orient.

Et c'était au moment où l'empire almohâde venait d'être frappé au cœur, que la direction des affaires tombait dans de telles mains ! Le vizir Ibn-Djama, assisté pour la forme d'un conseil de cheikhs, s'attribua le rôle et les prérogatives du khalife et s'appliqua à tenir le prince à l'écart, de façon à n'être gêné en rien.

LES ENNEMIS DE L'EMPIREN ALMOHÂDE. PUISSANCES DES ABD-EL-OUAD ET BENI-MERINE. — De tous côtés, les nuages menaçants s'amoncelaient autour du trône almohâde, en Afrique comme en Espagne. La défaite d'El-Ougab (Las Navas de Tolosa) avait eu dans la péninsule les conséquences qu'on pouvait prévoir : les chrétiens, après avoir ravagé le territoire musulman, avaient imposé aux Almohâdes une trêve humiliante.

En Ifrîkiya, le hafside Abou-Mohammed, voyant à quels abîmes l'empire d'Abd-el Moumene était entraîné par l'incapacité de ceux qui avaient la charge de diriger, refusait de reconnaître le nouveau souverain, et, déjà indépendant de fait, semblait sur le point de rompre tout lien avec le gouvernement central. Ce ne fut que par esprit de dévouement à la dynastie que son grand-père avait si puissamment contribué à fonder, et pour ne pas augmenter les embarras auxquels le nouveau prince avait à faire face, qu'il se décida enfin à se rallier à lui.

Mais le danger le plus sérieux était dans le Mag'reb central. Nous avons suivi la marche des tribus Zenètes-Ouaciniennes repoussées des déserts de la province de Constantine à l'époque de l'arrivée des Arabes et venant se cantonner d'abord dans les régions sahariennes de la province d'Oran. Elles se sont ensuite fractionnées en

trois groupes principaux. Entre le mont Ouarensenis et Tiharet, s'étaient cantonnés les Toudjine au détriment des Mag'raoua refoulés vers le nord et ayant à l'ouest le Rached. Les Abd-el-Ouad, alliés aux Arabes Zor'ba qui s'avançaient dans ils la plaine du Chélif, s'étaient étendus jusque vers Tlemcen et dominaient sur les hauts plateaux de cette région, Enfin, les Beni-Merine avaient quitté le désert, et, pénétrant dans la vallée de la Moulouïa, s'étaient avancés jusque du côté de Taza, où ils avaient fait alliance avec les débris des Miknaça cl des Beni-Irnïane.

Commandées par des hommes hardis, ces tribus, surtout celles des Abd-el-Ouad et des. Beni-Merine, pleines de sève, avaient hâte d'arriver au pouvoir et s'y préparaient en se tenant en haleine par un état de guerre permanent. La rivalité qui divisait depuis longtemps ces frères ennemis S'accentuait à mesure que la puissance de chacun d'eux augmentait.

Les Abd-el-Ouad avaient, ainsi que nous l'avons vu, donné des preuves non équivoques de fidélité au gouvernement almohâde qui les en récompensa en facilitant leur expansion aux environs de Tlemcen et en leur concédant les territoires des Houmi et Oueman-nou dans le Mag'reb central. La famille des Aïth-Kacem exerçait depuis longtemps le commandement sur les Abd-el-Ouad, mais, comme elle s'était multipliée, des rivalités avaient éclaté dans les différents groupes la composant ; on en était venu aux mains et il en était résulté une série de meurtres et de vendettas.

Les Beni-Merine, qui avaient également rendu de grands services aux Almohâdes, surtout dans la guerre d'Espagne, avaient obtenu de ce gouvernement la ratification de leurs usurpations dans la vallée de la Moulouïa. Ils étaient alors commandés par Abd-el-Hak-ben-Mahiou, guerrier intrépide, dont l'ambition égalait le courage[1].

SUCCÈS DES BENI-MERINE DANS LE MAG'REB EXTRÊME. — L'affaiblissement de l'autorité almohâde dans la dernière année du règne d'En-Nacer et durant la période qui suivit l'élévation de son successeur, la cessation de toute guerre, furent pour les Beni-Merine l'occasion de se livrer à leurs instincts conquérants. Leur audace devint extrême; c'étaient, à chaque instant, de nouveaux et hardis coups de mains et la rupture avec le gouvernement s'accentua de jour en jour. En 1216, s'étant avancés jusque dans la campagne de Fès, et de là dans le Rif et le pays des Botouïa, on envoya contre eux le général Ibn-Ouanoudine avec un corps de troupes

1. Ibn-Khaldoun, t. III, p. 326 et suivi., t. IV, p. 6 et suivi., 27 et suiv.

Almohâdes, parti de Maroc, qui devait opérer sa jonction avec le Sid Abou-Ibrahim gouverneur de Fès, puis couper la retraite aux Beni-Merine et les écraser jusqu'au dernier. Mais ceux-ci, à l'approche des Almohâdes, allèrent, se retrancher dans la position fortifiée de Tazouta, d'où ils fondirent à l'improviste sur leurs ennemis. Les deux armées se heurtèrent auprès de la rivière Nokour ; le combat fut acharné, mais la victoire finit pur rester aux Beni-Merine qui poursuivirent leurs ennemis fuyant dans toutes les directions. Leurs bagages et un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels le Sid Abou-Ibrahim lui-même, restèrent aux moins des vainqueurs qui se contentèrent de les dépouiller et les renvoyèrent chez eux entièrement nus.

Après ce succès, les Beni-Merine enlevèrent Taza, amis une mésintelligence s'étant produite entre eux, une partie des leurs allèrent demander asile à une tribu riahide du Hebet, et, avec l'appui de ces Arabes, revinrent attaquer leurs frères. Un grand combat fut livré dans lequel périrent Abd-el-Hak, émir des Merinides et son fils Edris. Ralliés alors par quelques-uns de leurs cheikhs, et enflammés du désir de venger Abd-el-Hak, ces Zenètes se jetèrent furieux sur les Arabes et finirent par les repousser. Un autre fils de l'émir nommé Othmane *Aderg'al* (le borgne en langue berbère) fut proclame chef de la tribu. Ce prince, jugeant que la mort de son père n'avait pas été suffisamment vengée, vint encore attaquer les Riah dans leurs cantonnements et les obligea à implorer la paix et à lui payer un tribut annuel (1217-18).

La puissance des Beni-Merine augmenta alors avec une surprenante rapidité. Un grand nombre d'aventuriers se joignirent à eux et ils se mirent à répandre la désolation et l'anarchie dans les provinces orientales du Mag'reb extrême, forçant les villes mêmes à leur payer tribut. Le gouvernement de Maroc, en laissant par son inertie s'établir l'autorité des Beni-Merine, préparait sa propre choix.

FRÉDÉRIC DE SICILE, EMPEREUR D'ALLEMAGNE. — Pendant que le Mag'reb était le théâtre de ces événements, la dynastie de Sicile atteignait au rang suprême. Le jeune Frédéric, marié, à l'âge de 14 ans, avec Constance d'Aragon, avait été émancipé (1208). Avec l'aide du comte de Provence, allié de sa femme, il se fit reconnaître l'année suivante. Sur ces entrefaites, l'empereur Othon avait envahi le midi de l'Italie et jetait des regards pleins d'envie sur la Sicile. Mais le pape l'avait excommunié et cherchait à lui opposer un compétiteur sérieux. Il jeta les yeux sur Frédéric, jeune homme dans toute l'ardeur de ses dix-huit ans, et l'appela

en Italie. Dans le courant, de l'année 1212, Frédéric laissant à Palerme sa femme et son fils, passa sur la terre ferme et se porta aussitôt vers le nord. La lutte prit alors d'immenses proportions, Othon étant soutenu par l'Angleterre ; le pape et son champion par Philippe-Auguste. La bataille de Bouvines (27 juillet 1214) termina le différend par la défaite d'Othon. Frédéric, ayant rétabli ses affaires en Allemagne et assuré le triomphe du parti gibelin, vint, avec sa femme Constance, se faire couronner empereur à Rome (22 novembre 1220).

Après avoir séjourné dans le midi de l'Italie, il passa en Sicile. La situation dans l'île était devenue fort critique ; les musulmans, toujours en état de révolte, tenaient les régions de l'intérieur et étaient retranchés dans des montagnes d'où il aurait été difficile de les déloger. L'anarchie et la guerre civile avaient remplacé la paix et la tranquillité d'autrefois. Frédéric rétablit son autorité sur les chrétiens, puis, abandonnant à lui-même le berceau de sa puissance, il repassa sur le continent et alla résider dans la capitale de son vaste empire. Les musulmans se livrèrent alors à tous les excès de rebelles encouragés par l'impunité[1].

MORT DU HAFSIDE ABOU-MOHAMMED. NOUVELLES EXCURSIONS D'IBN-R'ANÏA. — Dans le mois de février 1221, le cheikh Abou-Mohammed-ben-Abou-Hafs, mourut à Tunis. Le gouvernement almohâde fut indécis sur le choix du successeur qu'il lui donnerait, et enfin, il se décida à nommer pour le remplacer son fils Abder-Rahmnne. A peine ce prince avait-il pris la direction des affaires, qu'il reçut l'ordre de résigner ses fonctions et de transmettre l'autorité à Sid-Abou-l'Ola-Edris. Ce dernier était accouru d'Espagne à la nouvelle de la mort d'Abou-Mohammed et avait arraché au faible El-Mostancer sa nomination comme gouverneur de l'Ifrikiya.

Dès sort arrivée en Tunisie, Abou-l'Ola commença par persécuter les anciens serviteurs des Hafsides et bouleverser tout ce que son prédécesseur avait institué. Mais presque aussitôt, Ibn-R'anïa, qui n'avait pas osé bouger tant qu'Abou-Mohammed avait été vivant, recommença ses déprédations dans le sud du Djerid, et, à la tête de quelques aventuriers, s'avança vers le nord. Pour le repousser, Abou-l'Ola, qui s'était transporté à Gabès, lança contre lui son fils Abou-Zéid avec des troupes régulières. Les Almohâdes, divisés en deux corps, forcèrent l'Almoravide à rentrer dans les profondeurs du désert et la poursuivirent jusqu'à R'adamès et Oueddan, sans pouvoir l'atteindre. En traversant les steppes du désert, ils

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 586 et suiv.

eurent à supporter des fatigues et des privations inouïes et, lorsqu'il fallut renoncer il la poursuite du Majorquin et opérer la retraite, l'armée almohâde se vit assaillie pendant tout le trajet par les Arabes et l'Almoravide lui-même, revenu à sa suite.

Ibn-R'anïa, qui avait grossi sa troupe d'un ramassis d'Arabes et de Berbères pillards, alla s'emparer de Biskra et d'une partie du Zab, mais une nouvelle armée almohâde ayant marché contre lui, il s'empressa de rentrer dans le désert. Le général Abou-Zeïd, qui commandait cette colonne, châtia d'une manière exemplaire les habitants de Biskra, pour l'appui qu'ils avaient prêté au rebelle. A peine était-il parti que le Majorquin reparut, à la tête d'un rassemblement d'Arabes, et se remit à piller le Djerid.

Le gouverneur de l'Ifrikiya, voulant à tout prix en finir avec l'aventurier, donna à son fils Abou-Zéid le commandement des forces disponibles, en le chargeant de le poursuivre à outrance. Mais, par une fausse manœuvre, le prince almohâde découvrit la route Je Tunis, et lbn-R'anïa marcha audacieusement sur cette ville. Revenant aussitôt sur ses derrières, Abou-Zéid finit par l'atteindre à Medjdoul, non loin de Tunis, et l'obligea à accepter la bataille. Longtemps, le combat demeura indécis; enfin le chef des Houara, allié des Almohâdes, ayant fait dresser ses toutes pour prouver à ses gens qu'il ne voulait pas reculer, ces Berbères firent un suprême effort qui décida de la victoire. Ibn-R'anïa, après avoir vu tomber ses meilleurs guerriers, dut encore prendre la tuile vers le sud en abandonnant son camp et ses bagages. Le prince Abou-Zéid avait pris ses mesures pour le poursuivre, lorsqu'il reçut la nouvelle que son père venait de mourir à Tunis. Il rentra alors dans cette ville et prit en main l'autorité (1224)[1].

MORT D'EL-MOSTANCER. COURT RÈGNE D'ABD-EL-MAKHLOUA. — Quelque temps auparavant (le 6 janvier 1224), le khalife El-Mostanccr termina à Maroc sa triste carrière. Il était, dit le Kartas, grand amateur de taureaux et de chevaux, et il se faisait envoyer des taureaux de l'Andalousie même, pour les lâcher dans son grand jardin de Maroc. Un soir, étant sorti pour les voir, il était à cheval au milieu d'eux, lorsqu'une vache furieuse, se faisant jour à travers les autres, vint le frapper. Atteint au cœur par les cornes de l'animal, il expira sur-le-champ. Il avait régné plus de dix ans et n'était pas sorti de Maroc depuis son élévation, le soin de ses affaires étant entièrement abandonné à ses officiers.

El-Mostancer n'ayant laisse aucun héritier direct, le vizir Ibn-

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 101 et suiv., 228, 293 et suiv.

Djama et les cheikhs almohâdes firent proclamer Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahad, frère d'El-Mansour. C'était un bon vieillard, paisible et vertueux ; l'histoire le désigne sous le nom d'*El-Makhlouâ* (le déposé), car son règne devait être de courte durée.

En même temps, un fils d'El-Mansour, nommé Abou-Mohammed-Abd-Allah, se faisait proclamer à Murcie sous le titre d'El-Adel (le juste), et bientôt reconnu dans la Péninsule. Cette nouvelle fut, apportée en Mag'reb par des émissaires chargés de répandre de l'argent en son nom pour lui créer des partisans parmi les cheikhs almohâdes et la milice.

Le nouveau souverain régnait depuis huit mois lorsqu'une sédition, provoquée par les partisans d'El-Adel, éclata dans la ville. Les cheikhs almohâdcs et les principaux officiers s'étant rendus au palais obtinrent facilement l'abdication du khalife, que cet acte de faiblesse ne sauva pas. Treize jours après, on l'étrangla, son harem fut pillé et son palais livré aux flammes (21 septembre 1221). Quant au vizir Ibn-Djama, il fut aussi mis à mort dans le pays des Hentata, où il avait cherché un refuge[1].

SITUATION DE L'ESPAGNE. — Au moment où l'Espagne va fournir les khalifes almohâdes et où la lutte entre les chrétiens et les musulmans, dans la Péninsule, doit avoir les plus graves conséquences, il est utile de passer une rapide revue des événements survenus et de constater la situation du pays.

Deux ans après la bataille de Las Navas, Alphonse VIII mourut en campagne (6 octobre 1214). Il était âgé de cinquante-huit ans et en avait régné cinquante-cinq. Il ne laissa, comme enfant mâle, qu'un fils de onze ans, Enrique 1er qui lui succéda, mais qui ne tarda pas à périr des suites d'un coup reçu à la tête. Sa sœur Bérengère, femme divorcée du roi Alphonse de Léon, était appelée à lui succéder. Elle se démit de la royauté en faveur de son fils, qui fut couronné en août 1217 sous le nom de Ferdinand III.

Le roi de Léon, revendiquant pour lui la Castille, envahit les provinces de son fils, tandis que la révolte suscitée par l'ambitieuse famille de Lara se propageait d'un autre côté. Cependant Alphonse de Léon ne tarda pas à se dégoûter de cette guerre où il n'obtint que de faibles avantages. En même temps, les Lara, vaincus, rendaient à leur souverain les territoires usurpés, tandis que leur chef Fernand allait en Afrique offrir son bras aux souverains almohâdes. .

1. Kartas, p. 348 et suiv. El-Kaïrouani, p. 209, 210. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 229 et suiv. El-Marrakchi (Dozy), p. 237 et suiv.

En 1230, Alphonse de Léon cessait de vivre sans laisser d'autre enfant mâle que le roi de Castille, et, malgré ses tentatives pour le déshériter, celui-ci recueillit la succession paternelle et réunit enfin sur sa tête les deux couronnes de Castille et de Léon. Cet événement, en groupant dans les mêmes mains toutes les forces de la majeure partie de l'Espagne, devait avoir des conséquences funestes pour la domination musulmane, car le roi Ferdinand III était un guerrier hardi, ambitieux et actif. La Navarre, bien que conservant son autonomie, ne pouvait plus porter ombrage à la Castille. Quant, à l'Aragon, il avait traversé une longue période d'anarchie pendant la minorité de Jayme ; mais ce prince atteignait l'âge de 18 ans et allait bientôt faire parler de lui (1225)[1].

RÈGNE D'EL-ADEL. IL EST MIS À MORT. - El-Adel avant appris la déposition et la mort d'El-Makhlouâ, se disposait à passer en Mag'reb, lorsqu'on lui annonça que plusieurs émirs de l'Espagne s'étaient révoltés contre lui. L'un des plus puissants, Mohnmmed-el-Baïaci, émir de Jaën, suivant son exemple, se fit proclamer khalife sous le nom d'Ed-Dafer (le triomphant) et offrit son alliance au jeune roi de Castille, empressé à saisir toutes les occasions d'intervenir en Andalousie. El-Adel envoya contre lui son frère Abou-el-Ola, mais aucun résultat ne fut obtenu ; bien au contraire, les chrétiens infligèrent aux Almohâdes une défaite à Tejada.

El-Adel se décida alors à se rendre à Maroc. Laissant à son frère Abou-l-Ola le soin de pacifier les provinces musulmanes d'Europe, il traversa le détroit et fut reçu à Kçar-el-\Medjaz, forteresse entre Ceuta et Tanger, par Abbou, fils du Hafside Abou-Mohammed, qui sut obtenir de lui sa nomination au poste de gouverneur de l'Ifrikiya, occupé naguère par son père avec tant de dévouement. Cette province était alors tyrannisée par Abou-Zeïd.

Le nouveau gouverneur chargea son cousin Abou-Amrane-Mouça, resté à Tunis, de prendre en main la direction des affaires.

En arrivant à Maroc, le nouveau khalife se trouva entouré des intrigues des grands personnages de la cour et surtout des cheikhs des Masmouda, dont l'esprit d'indiscipline devait être si funeste aux derniers jours de la dynastie almohâde. Pour augmenter encore l'anarchie générale, les tribus arabes implantées en Mag'reb par El-Mansour et principalement les Sofiane et les Kholt, des Djochem se mirent de la partie, et, après avoir contracté alliance avec leurs voisins les Berbères Heskoura, vinrent insulter jusqu'à la campagne de Maroc.

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire de l'Espagne*, t. IV, p. 80 et suiv.

Menacé dans sa propre sécurité, le khalife envoya contre les rebelles deux chefs des Hentata et Tine-Mellel, nommés Ibn-Ech-Chehid et Youssof-ben-Ali, qu'il était bien aise d'éloigner. Puis, comme ces généraux n'avaient obtenu aucun succès et que la révolte s'étendait, il fit partir un descendant du cheikh Abou-Hafs, du nom d'Ibrahim, à la tête d'une nouvelle armée. Cette fois, on en vint aux mains sérieusement ; mais le sort des armées ne fut pas favorable au khalife ; ses troupes furent mises en déroute et leur chef périt dans l'action.

Ibn-Ech-Chehid et Youssof-ben-Ali, qui étaient allés lever des troupes dans leurs tribus (Hentata et Tine-Mellel), ne tarderont pas à ramener de nouveaux guerriers ; mais, au lieu de marcher contre l'ennemi, ils se porteront sur Maroc, pénétrèrent à l'improviste dans le palais et, s'étant saisis d'El-Adel, le mirent à mort après avoir en vain cherché il obtenir son abdication (septembre 1227).

DERNIÈRES DÉVASTATIONS D'IBN-R'ANÏA DANS LE MAG'REB CENTRAL. — Pendant que ces événements se passaient en Mag'reb Abbou[1] était allé en Ifrikiya prendre possession de son commandement et y avait été reçu par son frère Abou-Zakaria et son cousin Abou-Amrane qui exerçaient l'autorité en son nom. Il s'efforça aussitôt, en sage administrateur, de faire oublier les excès d'Abou-Zeïd.

Mais Ibn-R'ania avait profité du trouble résultant de tous ces changements pour relever la tête et réunir des partisans. Il se disposait même à recommencer ses courses en Ifrikiya lorsque le retour de la famille hafside au gouvernement de cette contrée le décida à changer de direction. Ce fut vers le Mag'reb central qu'il tourna ses efforts. Les Beni-Toudjine eurent d'abord à supporter ses attaques; puis, après les avoir mis à contribution, l'almoravide pénétra dans la vallée du Chélif. Une petite royauté berbère magraonienne, ayant à sa tête les débris de celle des Beni-Khazroun de Tripoli, s'était formée dans cette localité ; son chef, Mendil-ben-Abd-er-Rahmane rassembla un corps de troupes assez considérable et vint livrer combat à l'aventurier au lieu dit Ouédjer[2] ; mais les Mag'raoua ne purent résister aux hordes d'lbn-R'ania et prirent la fuite en abandonnant leur chef entre ses mains. Mendil fut aussitôt mis à mort.

Après cette victoire, le Majorquin se porta sur Alger et, pour

1. Contraction pour Abou-Mohammed, usitée en Berbérie, comme Hammou, Haddou, etc.

2. Appelé improprement Oued-Djer, entre Blida et Miliana.

terrifier les habitants, il fit exposer devant les murs de cette ville le cadavre de Mendil, ignominieusement attaché à une croix. Maître d'Alger, Ibn-R'ania s'avança vers l'est en dévastant tout sur son passage, enleva Tedellès (Dellis) et, ayant traversé les montagnes des Zouaoua (le Djerdjera), fondit sur Bougie dont il se rendit maître. Les plus grands excès signalèrent, comme toujours, le passage des Almoravides.

Cependant Abbou, ayant réuni au plus vite un corps d'armée, marcha en personne contre le Majorquin et lui arracha successivement Bougie, Alger, Miliana, car Ibn-R'ania fuyait devant lui sans l'attendre ; il le poursuivit ainsi jusque sur la route de Sidjilmassa, puis rentra à Tunis (1227).

Quant à Ibn-R'ania il poussa une pointe audacieuse jusqu'à Sidjilmassa et regagna, par le sud, les contrées sahariennes de la Tripolitaine. Mais, ses dernières défaites lui avaient enlevé tout prestige. Réduit au rôle d'obscur chef de brigands, il continua d'errer dans les solitudes du Sahara, détroussant les voyageurs et les caravanes au nom de l'autorité almoravide[1].

RÈGNES SIMULTANÉS DE YAHÏA ET D'EL-MAMOUN. — La dernière défaite d'Ibn-R'ania coïncida avec la mort d'El-Adel à Maroc. Après la fin tragique du khalife, les Almohâdes portèrent au pouvoir un fils d'En-Nacer nommé Yahïa qui prit le titre d'El-Moatacem-l'illah (celui qui s'appuie sur Dieu). C'était un jeune homme de seize ans, au teint frais, à la barbe claire, aux cheveux blonds.

Pendant ce temps, Abou-l'Ola, frère d'El-Adel, qui s'était déjà fait reconnaître comme khalife en Espagne, sous le nom d'El-Mamoun (qui inspire la confiance) luttait contre son dernier compétiteur El-Baiaci. L'histoire accuse El-Mamoun d'avoir été le promoteur du meurtre de son frère à Maroc. Mais ce que nous connaissons de son caractère, et surtout ce fait, que les conjurés proclamèrent Yahïa, après le meurtre, semblent démentir cette présomption.

Les Kholt et les Sofiane avaient reconnu El-Mamoun. Yahïa fit marcher contre eux une armée composée d'Almohâdes réguliers et irréguliers, mais les Arabes en triomphèrent et s'avancèrent en maîtres jusqu'à Maroc. Bientôt les partisans d'El-Mamoun augmentèrent en Mag'reb grâce à l'or habilement répandu en son nom et à la faiblesse du jeune khalife. La situation devenait tellement critique à Maroc même que Yahïa se décida à évacuer sa capitale

1. Ibn-KHaldoun, t. II. p. 102, 103, 296, 297 et t. III, p. 8, 313.

et à chercher un refuge dans les montagnes de Tine-Mellel, au milieu des Berbères qui l'avaient élu.

A peine eut-il quitté Maroc que son compétiteur y fut reconnu, mais bientôt Yahïa, descendant de ses montagnes, pénétra de vive force dans la capitale et fit un grand carnage de ses ennemis (1228).

Cependant El-Mamoun continuait à faire agir en Mag'reb, et comme Yahïa s'était de nouveau retiré dans l'Atlas, il détacha successivement de son parti les gouverneurs des villes et des provinces du nord. Le fils d'En-Nacer ne conserva bientôt plus que les montagnes du grand Atlas, la province de Maroc et la région de Sidjilmassa. L'Ifrikiya lui restait fidèle, car Abbou refusait de reconnaître l'autorité d'El-Mamoun.

EL-MAMOUN OBTIENT LA SOUMISSION DE L'IFRIKIYA. IL PASSE EN MAG'REB. — Sur ces entrefaites, El-Mamoun, ayant envoyé à Abou-Zakaria, commandant de Gabès pour le compte de son frère Abbou, le diplôme de gouverneur de l'lfrikiya, à la place de celui-ci, les deux frères marchèrent l'un contre l'autre Mais victime d'une rébellion de ses troupes, Abbou fut livré à son frère qui le chargea de chaînes.

Abou Zakaria fit alors son entrée solennelle à Tunis et y proclama l'autorité d'El-Mamoun auquel il expédia le malheureux Abbou. Il fit ensuite périr dans les tourments Ibn-Amer, secrétaire de son frère, qui l'avait desservi auprès de celui-ci.

Toujours en Espagne, El-Mamoun était obligé de repousser sans cesse les attaques d'El-Baïaci qui, allié du roi de Castille, était venu lui offrir le combat jusque sous les murs de Séville. Vaincu dans cette rencontre, El-Baïaci s'était jeté sur Cordoue, mais il en avait été repoussé par les habitants. Ces défaites l'avaient réduit à l'état le plus misérable, lorsqu'il périt assassiné par un de ses adhérents.

A peine El-Mamoun fut-il débarrassé de cet ennemi qu'il en surgit un autre plus redoutable encore. Mohammed-ben-Youssof-ben-Houd se fit proclamer khalife à Murcie et s'empara en peu de temps d'une grande partie de l'Espagne orientale. En vain El-Mamoun chercha à le réduire : vaincu par lui à Tarifa, il dut y renoncer et, comme les affaires de Mag'reb nécessitaient sa présence, il se décida à entrer en pourparlers avec le roi de Castille et à conclure la paix avec lui. L'abandon de dix places fortes aux chrétiens scella la trêve. En revanche, El-Mamoun reçut une troupe de douze mille cavaliers chrétiens, que Ferdinand mit à sa disposition moyennant certaines conditions que nous indiquerons plus loin.

VICTOIRE D'EL-MAMOUN. SES RIGUEURS CONTRE LES ALMOHÂDES. — Arrivée en Mag'reb, El-Mamoun vit s'avancer contre lui son compétiteur Yahïa à la tête d'un rassemblement considérable de Berbères, des tribus de Hentata et Tine-Mellel, et d'Arabes de la tribu de Soliane qui avaient changé de bannière. Une grande bataille fut livrée, et, grâce à la valeur de la milice chrétienne, El-Mamoun resta maître du champ de bataille et entra en vainqueur à Maroc (11 février 1230).

El-Mamoun monta alors en chaire et maudit publiquement la mémoire du Mehdi qui avait eu l'audace de s'appliquer le titre d'impeccable. «*Il n'y a d'autre Mehdi (Messie), dit-il, que Jésus, fils de Marie, et j'affirme que toute l'histoire de votre Mehdi n'est qu'imposture!*»

Ces déclarations imprudentes de la part du chef des Almohâdes devaient avoir les plus graves conséquences, au moment même où l'empire du Mehdi tombait en décomposition. El-Mamoun était un homme fort instruit, éclairé et détestant le fanatisme. Époux d'une chrétienne, il avait, dans son long séjour en Espagne, appris à estimer les infidèles. Il voulait en outre annihiler l'influence des cheikhs almohâdes, qui avait pesé si lourdement sur les derniers khaifes. Dans ce but, il défendit de prononcer en priant le nom du Mehdi leur parent, et abolit un certain nombre de fondations qui avaient pour but de rappeler son souvenir. Il rendit même à la monnaie la forme ronde.

Mais tout cela n'était qu'un prélude. Ayant réuni, dans son palais, les principaux cheikhs almohâdes, dont plusieurs étaient ses parents ou alliés, il leur adressa les plus vifs reproches au sujet de leur esprit d'indiscipline qui les avait poussés à assassiner plusieurs khalifes. Après avoir consulté le grand Cadi, il leur appliqua la peine du talion. Tous furent mis là mort ainsi que leurs parents mâles et leurs têtes furent plantées sur les murs de la ville. «Il y en eut assez, dit le Kartas, pour garnir toute l'enceinte» et, comme les habitants ne tardèrent pas à se plaindre de la putréfaction qui en résulta, le khalife leur adressa cette apostrophe, variante d'une phrase célèbre: «Tout cela n'est qu'une excuse de ceux qui portent le deuil de ces têtes, dont la pourriture doit, au contraire, leur faire beaucoup de bien. *L'odeur des cadavres de ceux que l'on aime est douce comme un. Parfum ; les cadavres des ennemis, seuls, sentent mauvais*»[1].

Une telle rigueur, après l'imprudence d'avoir froissé, en

1. Kartas, p. 361, 362.

Afrique, les sentiments religieux de la masse, ne pouvait être profitable au khalife.

RÉVOLTE DE TLEMCEN. EL-MAMOUN CONFIE CETTE VILLE AUX ABD-EL-OUAD. — Quelque temps auparavant, il s'était produit à Tlemcen un fait qui eut les plus graves conséquences. Le Sid Abou-Saïd, frère d'El-Mamoun, qui commandait dans cette ville, se laissait entièrement diriger par un cheikh des Koumïa du nom d'Ibn-Habboun. Cédant aux conseils de cet homme qui était l'ennemi déclaré des Abd-el-Ouad, ces partisans si dévoués des Almohâdes, il fit emprisonner plusieurs de leurs cheikhs, venus en députation. Un chef almoravide, du nom d'Ibn-Allane, qui était employé au service du gouvernement almohâde, se mit à la tête d'un mouvement populaire, tua Ibn-Habboun, jeta en prison le Sid Abou-Saïd, délivra les Abd-el-Ouadites et répudia l'autorité d'El-Mamoun. En même temps, il adressa un appel pressant à Ibn-R'ania.

Mais, un des principaux cheikhs des Abd-el-Ouad, nommé Djaber-ben-Youssof, de la branche des Aïth-Kacem, résolut de conserver la ville aux Almohâdes. Il tua Ibn-Allane, rétablit à Tlemcen l'autorité d'El-Mamoun et écrivit à ce prince pour le mettre au courant de ces faits. Le khalife lui répondit par une lettre de félicitations et l'envoi d'un diplôme lui confiant le gouvernement de Tlemcen. Ainsi s'établit, dans cette ville, la famille princière des Abd-el-Ouad qui devait y fonder bientôt une dynastie. Les nomades Zenètes allaient, à leur tour, connaître l'ivresse du pouvoir.

ABOU-ZAKARIA LE HAFSIDE RÉPUDIE À TUNIS L'AUTORITÉ D'EL-MAMOUN. — A Tunis, les choses étaient encore plus avancées. Abou-Zakaria, qui, avec l'appui d'El-Mamoun, avait usurpé le litre de gouverneur de l'Ifrikiya, tendait ouvertement à l'indépendance. Prenant pour prétexte les actes du khalife à Maroc, c'est-à-dire le massacre des cheikhs almohâdes, et surtout les réformes édictées, il répudia l'autorité d'El-Mamoun et se déclara fort platoniquement le vassal de Yahïa.

A cette nouvelle, le khalife envoya à Bougie son cousin le Sid Abou-Amrane, avec mission de réduire le rebelle de l'Ifrikiya. Mais Abou-Zakaria, qui s'était préparé à la guerre, marcha sur Constantine et, après avoir bloqué cette ville, pendant quelques jours, y pénétra par la trahison d'un habitant. De la, il alla s'emparer de Bougie qui ne paraît pas lui avoir opposé une grande résistance.

Ces victoires consacraient l'indépendance de l'Ifrikiya et, bien qu'Abou-Zakaria ne paraisse avoir proclamé officiellement la séparation, il est certain que, dès lors, l'empire hafside était fondé.

NOUVELLES RÉVOLTES CONTRE EL-MAMOUN. SA MORT. - Tandis que l'importante province de l'Ifrikiya se détachait ainsi de la couronne almohâde, les affaires de cette dynastie n'étaient guère plus heureuses en Espagne. Ibn-Houd voyait chaque jour sa puissance augmenter au détriment de celle d'El-Mamoun, Vers la même temps, les îles Baléares retombaient pour toujours au pouvoir des chrétiens. C'était le roi d'Aragon Jayme I, surnommé le conquérant, qui s'en emparait, à la suite d'une glorieuse campagne dans laquelle le courage des musulmans fut à la hauteur de l'audace et de la ténacité de leurs agresseurs (1229). A l'ouest, Sancho II, de Portugal, enlevait aux musulmans un grand nombre de places[1].

Quant à El-Mamoun, il était entièrement absorbé par ses luttes contre son compétiteur, Yahïa. Après lui avoir infligé une série de défaites, il le contraignit enfin fit Se cantonner dans tex provinces de Dernn et Sidjilmasxa. A peine était-il de retour de cette expédition qu'il lui fallut marcher contre un de ses frères, Abou-Moussa, qui venait de se faire proclamer à Ceuta sous le nom d'El-Mouaïed (soutenu par Dieu). Il alla d'abord combattre les populations berbères de Fazaz et Meklata qui, alliées aux Zenètes Beni-Merine, pressaient de leurs attaques la ville de Meknès. Après avoir dégagé cette place, il vint mettre le siège devant Ceuta. Mais son frère, qui avait fait alliance avec Ibn-Houd et avait reçu de lui des renforts, lui opposa une résistance énergique.

Pendant ce temps, Yahïa, toujours soutenu par les Hentata et les Sofiane, profitait de l'éloignement du khalife pour pénétrer par surprise dans Maroc et mettre cette ville à feu et à sang. La tâche d'El-Mamoun, il faut en convenir, était bien difficile. Dès qu'il eut reçu cette nouvelle, il leva le siège de Ceuta et se porta à marches forcées vers le sud ; mais, parvenu à l'Ouad-el-Abid, branche Supérieure de l'Oum-er-Rebïa, il mourut subitement le 17 octobre 1232.

Dans le court règne de ce prince, les malheurs prévus depuis quelque temps s'étaient acharnés sur la dynastie fondée par Abd-el-Moumene. Cc vaste empire se démembrait naturellement: il n'existait pour ainsi dire plus, et sa chute définitive était proche[2].

LES CHRÉTIENS EN MAG'REB SOUS LES ALMOHÂDES. — Nous avons vu qu'El-Mamoun avait obtenu du roi de

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne,* t. IV, p. 107 et suiv.

2. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 235 et suiv., 315 et suiv. Kartas, p. 359 et suiv.

Castille un corps important de cavaliers chrétiens ; voici à quelles conditions, en outre de la remise des dix places fortes qui avaient été la rançon de la paix :

«Vous ferez bâtir, dit le roi au khalife, une église chrétienne à Maroc, où les soldats qui vous auront accompagné pourront pratiquer leur culte et où les cloches sonneront l'heure des prières. Si un chrétien veut se faire musulman, vous ne l'accepterez pas et le livrerez à ses frères qui le jugeront, d'après leurs lois, mais si quelque musulman veut. embrasser le christianisme, personne n'aura à s'y opposer»[1].

Il fallait toute la tolérance d'El-Mamoun pour que de semblables conditions fussent acceptées en pays musulman. Depuis longtemps, du reste, les chrétiens servaient en Afrique les souverains almohâdes et almoravides et il est probable qu'ils jouissaient d'une entière liberté de conscience. Les conditions imposées par le roi de Castille furent rigoureusement observées c'est-à-dire que la chapelle fut construite et que les religieux franciscains furent autorisés à la desservir. Il est vrai que le zèle des missionnaires leur attirait quelquefois de mauvais traitements et même la mort[2].

La chapelle Chrétienne construite à Maroc dans les conditions qui précèdent fut détruite lors du sac de la ville par Yahia. Les chrétiens et les juifs se trouvant dans la capitale furent presque tous massacrés par les fanatiques almohâdes. Sous l'égide d'El-Mamoun un siège épiscopal fut créé à Maroc ou à Fès et l'on sait que le premier titulaire de ce poste périlleux fut l'évêque Agnellus, nommé par le pape Grégoire IX. Une correspondance, pour ainsi dire régulière, s'établit entre le Saint-Siège et le khalifat almohâde.

Les trafiquants de Gènes, de Pise et de Venise fréquentaient assidûment les ports du Mag'reb. Les derniers, surtout, entretenaient des relations constantes et avaient à Ceuta, un établissement important. Les Catalans et les Marseillais avaient évidement un comptoir dans cette ville[3].

---

1. Kartas, p. 357, 358.

2. Léon Godart, *Les évêques du Maroc* (Revue africaine, t. II, p. 124, 242, 433).

3. Élie de la Primaudaie. *Villes maritimes du Maroc* (Revue africaine, n° 93). - De Mas-Latrie, *Traités de paix*, p. 71 de l'intr., 10 et suiv. du texte.

CHAPITRE X

DERNIERS JOURS DE L'EMPIRE ALMOHÂDE
1232-1248

Règne d'Er-Rachid ; il rentre en possession de Maroc. Révoltes. — Mort d'Ibn-R'ania ; conquêtes d'Abou-Zakaria : con quêtes d'Abou-Zakaria le hafside. — Succès d'Er-Rachid, mort de Yahïa. — Puissance des Abd-el-Ouadites ; Yar'moracène-ben-Ziane devient leur chef. — Puissance des Merinides. — Prise de Cordoue par Ferdinand III ; mort d'Ibn-Houd : fondation du royaume de Grenade. - Puissance de Hafside Abou-Zakaria ; il reçoit la soumission de l'Espagne orientale. — Tlemcen s'élève au rang de métropole. — Expédition d'Abou-Zakaria contre Tlemcen ; Yar'moracène reconnaît son autorité. — Mort d'Er-Rachid; règne d'Es-Saïd. — Luttes d'Es-Saïd contre les révoltes. — Es-Saïd entreprend la restauration de l'empire almohâde. — Es-Saïd marche sur Tlemcen ; il est tué. — L'armée almohâde se débande ; succès d'Abou-Yahïa, chef des Merinides. — Espagne ; succès des rois de Castille et d'Aragon. Chute de Séville ; consolidation du royaume de Grenade. — Sicile : alliance de Frédéric II avec les princes africains.

RÈGNE D'ER-RACHID. IL RENTRE EN POSSESSION DE MAROC. RÉVOLTES. — Après la mort d`El-Mamoun, sa veuve et ses partisans s'efforcèrent de cacher cet événement pour ne par compliquer une situation déjà fort critique. On élut, en secret, pour remplacer le khalife, son fils Abd-el-Ouahad, âgé de quatorze ans, qui prit le nom d'Er-Rachid. La mère de ce prince, captive chrétienne du nom de Habbab, femme d'une réelle intelligence, agit, en cette occasion, avec beaucoup d'adresse pour conserver le trône de son fils. Ayant mandé auprès d'elle les trois principaux chefs de l'armée: Kanoun-ben-Djermoun, des Arabes Sofiane ; Omar-ben-Aoukarit, des Heskoura, et Francil, général chrétien, elle leur annonça le fatal événement et leur promit de leur abandonner la ville de Maroc comme rançon, s'ils parvenaient à faire reconnaître son fils. Grâce au zèle des trois chefs, l'armée accepta le nouveau souverain et l'on continua la marche avec confiance.

Yahïa sortit alors à sa rencontre avec toutes ses forces, mais il fut complètement vaincu. Maroc ne pouvait plus tenir ; on imposa aux habitants une très forte contribution qui fut partagée entre les principaux chefs de l'armée victorieuse et les soldats. Er-Rachid fit alors son entrée solennelle dans sa capitale. En même temps, on

apprit que le Sid Abou-Moussa avait offert la ville de Ceuta à son allié Ibn-Houd, qu'il était allé rejoindre en Espagne où une place honorable lui avait été assignée, et que des troupes andalouses étaient venues occuper la ville rebelle.

Les premiers actes d'Er-Rachid furent très habiles : il commença par proclamer une amnistie générale, réhabilita la mémoire du Mehdi et rétablit les usages qu'il avait institués et dont la suppression avait été si funeste à El-Mamoun. Puis, laissant à Son parent Abou-l'Ola-Edris le commandement de la capitale, il marcha contre Yahïa, l'atteignit dans la montagne des Hezerdja et le força à se jeter dans le sud. La plupart des cheikhs almohâdes des Hentata et Tine-Mellel vinrent alors lui offrir leur soumission et rentrèrent avec lui à Maroc.

Mais l'esprit de révolte était tellement entré dans les habitudes des Almohâdes qu'il eût été imprudent de compter sur une paix sérieuse. Bientôt, en effet, Omar-ben-Aoukarit, cheikh des Heskoura, fit alliance avec les cheikhs des Kholt (Djochem), tribu qui pouvait alors mettre en ligne un grand nombre de cavaliers, et choisit l'occasion de l'arrivée des cheikhs almohâdes à Maroc pour recommencer les hostilités. Leur ayant dressé une embuscade, il alla, avec ses alliés arabes, les y attendre et les assassina lâchement. La vengeance de ce guet-apens ne se fit pas attendre : peu après, Er-Rachid, ayant éloigné une partie de ses troupes pour détourner tout soupçon, réussit à attirer chez lui Messaoud-ben-Hamidane, émir des Kholt, avec les principaux cheikhs de sa tribu, et Moaouïa, oncle de Ben-Ouakarit, et les fit tous massacrer dans la salle où ils étaient réunis et où ils opposèrent une résistance acharnée. Ces sanglantes représailles décidèrent les Kholt à mettre en révolte ouverte contre l'autorité du khalife.

En 1234, Er-Rachid signa un traité d'alliance avec la république de Gênes qui s'engagea à lui fournir le secours de ses vaisseaux pour repousser les attaques imminentes des Croisés d'Espagne. Une flotte de 28 navires, commandée par un certain Lanfranco Spinola, ne tarda pas à paraître dans le détroit, mais elle ne trouva aucun ennemi à combattre. Des difficultés s'élevèrent ensuite pour le paiement des frais de l'expédition; une nouvelle flotte de 70 vaisseaux génois vint attaquer sans succès Ceuta, alors aux mains d'Ibn-Houd. L'année suivante, le khalife almohâde traita de nouveau avec Gênes, moyennant l'obligation de payer 40,000 dinars (pièces d'or)[1].

1. Kartas, p. 394. Élie de la Primaudaie. *Villes maritimes du Maroc* (loc. cit.)

MORT D'IBN-R'ANIA. CONQUÊTES D'ABOU-ZAKARIA, LE HAFSIDE. — Vers cette époque, Yahïa-ben-R'ania, le Majorquin, qui depuis cinquante ans tenait la campagne avec une constance digne d'une meilleure cause, mourait obscurément (1233). Il ne laissa aucune postérité. masculine et, dit Ibn-Khaldoun, «Dieu effaça de la terre les traces de sa révolte»[1].

Ses filles furent recueillies par Abou-Zakaria qui leur assigna une habitation convenable. Les autres frères d'Ibn-R'ania étaient morts ou avaient été dispersés. Avec Yahïa s'éteignit définitivement le nom almoravide.

A Tunis, Abou-Zakaria continuait à établir solidement sa puissance. En l'an 632, de l'hégire (1234-35) il sortit de Tunis à la tête de ses troupes et s'avança jusqu'à Bougie. Après être entré en vainqueur dans cette ville, il continua sa soute vers l'ouest et vint recevoir l'hommage d'Alger et du pays habité, par les Sanhadja. Puis, il alla réduire la petite royauté des Oulad-Mendil, établie au sud de Tenès et s'étendant jusqu'à Mazouna, ville qui avait été fondée par ces Zenètes Mag'raoua.

Les Beni-Toudjine dominaient alors sur le Mag'reb central et, par de récents succès, avaient soumis à leur autorité les peuplades de cette région. Ils commandaient en maîtres dans le Djebel-Ouarensenis, sur le pays de Médéa et jusqu'à la Mitidja. Abou-Zakaria leur infligea plusieurs défaites dans l'une desquelles il s'empara de leur chef Abd-el-Kaoui, et les contraignit à reconnaître sa suzeraineté. Cette brillante campagne terminée, Abou-Zakaria séjourna quelque temps il Bougie, et, après y avoir laissé son fils Abou-Yahïa comme gouverneur, il rentra à Tunis.

SUCCÈS D'ER-RACHID. MORT DE YAHÏA. — Pendant que la dynastie hafside se consolidait en Tunisie, le feu de la guerre civile désolait le Mag'reb. Les Kholt, après s'être mis en révolte ouverte, avaient sur le conseil d'Omar-ben-Aoukarit appelé à eux le compétiteur Yahïa, puis ils étaient venu mettre le siège devant Maroc. Les assiégés, ayant tenté une grande sortie, essuyèrent une défaite complète dans laquelle périt une partie de la milice chrétienne.

Néanmoins Er-Rachid, espérant frapper au cœur son ennemi en l'attaquant dans son refuge et le forcer à rétrograder, laissa à Maroc une garnison qu'il jugeait suffisante et se porta rapidement sur Sidjilmassa dont il se rendit maître, mais, en même temps, Yahïa pénétrait pour la seconde fois dans Maroc et s'établissait dans le palais du khalifat, entouré de ses vizirs comme le seul prince

1. *Berbères*, 1. II, p. 301.

légitime, pendant que ses soldats mettaient la ville au pillage. Ainsi, les deux compétiteurs avaient changé de capitale (1235-1236). Mais bientôt, Er-Rachid, qui avait sévèrement châtié les adhérents et était, parvenu à s'attacher définitivement, les Arabes de la tribu de Soliane, sœur et ennemie de celle des Kholt, marcha sur Maroc. Yabïa, à son approche, s'avança contre lui et vint lui offrir le combat non loin de l'Oum-er-Rebia, champ de bataille qui, déjà, lui avait été fatal. Er-Rachid écrasa encore ses ennemis et en fit un carnage épouvantable. Cette victoire lui rouvrit les portes du Maroc.

Découragés par leur insuccès, les Kholt, qui ne se piquaient pas de constance, repoussèrent de leur sein Yahïa et offrirent leur soumission à Ibn-Houd le prince andalou, indépendant. Yahïa chercha alors un refuge chez les Arabes de la tribu de Makil établis non loin de Taza, mais il fut très mal accueilli par eux et, après avoir subi toute sorte de mauvais traitements, fut mis à mort. Ces Arabes envoyèrent sa tête il Er-Rachid qui la fit expose sur les murs de Maroc. Le khalife était enfin débarrassé de son compétiteur. Il s'appliqua alors il châtier les Kholt de l'appui qu'ils lui avaient prêté. Les chassant de leurs cantonnements, il les repoussa devant lui jusqu'à Fès, entra en vainqueur dans cette ville qui obéissait aux Beni-Merine, ou plutôt était livrée à l'anarchie, et, après un séjour dans cette localité, envoya son vizir Abou-Mohammed faire rentrer les contributions dans les provinces de Fazaz et des R'omara. Sidjilmassa, qui s'était, révoltée après le départ du khalife, rentra dans le devoir et l'empire almohâde sembla enfin avoir recouvré quelque tranquillité[1].

PUISSANCE DES ABD-EL-OUADITES. YAR'MORACÈNE-BEN-ZIANE DEVIENT LEUR CHEF. — A Tlemcen, la puissance des Abd-el-Ouadites se fortifiait de jour en jour. Nous avons vu que Djaber, fidèle aux almohâdes, avait obtenu le commandement de cette ville ; peu après, étant allé en expédition à Nedroma, il fut blessé d'un coup de flèche et mourut (1231-1232).

Son fils El-Hassen lui succéda et reçut du gouvernement almohâde la confirmation de son élection, mais c'était un homme d'un caractère faible et il dut, au bout de six mois, se résigner à laisser l'autorité à son oncle Othmane. On tomba alors dans un autre inconvénient, car le nouveau chef, par sa dureté et sa violence,

1. Ibn-Klaldoun, t. I, p. 62 et suivi., t. II, p. 238 et suiv., 302 et suivi., t. III, p. 314, 332 et suiv., t. IV, p. 8 et suiv., 31 et suivi. Kartas, p. 365 et suiv. El-Kaïrouani, p. 212 et suivi., 219 et suiv.

indisposa contre lui la population et fut expulsé par elle. Zegdane, fils de Zeyane-ben-Thabet son cousin, fut chargé du commandement.

A la suite des discordes survenues dans la tribu, un groupe important, les Beni-Ghommi, s'était, réfugié en Ifrikiya auprès du souverain hafside. Aux environs de Tlemcen, les Beni-Mathar, jaloux de la prépondérance exercée par les Abd-el-Ouad, ces Zenètes nouveaux venus, obtinrent, l'alliance des Rached et tâchèrent d'expulser les intrus, mais Zegdane, après plusieurs combats, finit par triompher d'eux. Dans une de ces rencontres, il trouva la mort (1235-1236).

Son frère, Yar'moracène-ben-Zeyane, prit alors le Commandement et fut reconnu par les tribus Abd-el-ouadites, par les villes du Mag'reb central, et par le gouvernement almohâde. Ce prince, qui devait être le véritable fondateur de la dynastie abd-el-ouadite, était un rude guerrier, entièrement dépourvu d'instruction et absolument étranger aux belles manières. Ibn-Khaldoun raconte que, les meurtriers du père de Yarmoracène ayant été pris et tués, leurs têtes furent envoyées à celui-ci, et, comme sa soif de vengeance n'était pas encore assouvie, il remplaça les pierres servant à soutenir sur le feu la marmite de sa tente, par les têtes de ses cousins. Mais, quels qu'aient été sa rudesse et son manque d'éducation, son intelligence et son énergie suffisaient pour faire de lui une des figures les plus remarquables de l'histoire de l'Afrique. «C'était, dit lbn-Khaldoun, l'homme le plus brave, le plus redouté, le plus honoré de la famille des Abd-el-Ouad. Personne, mieux que lui, ne savait soigner les intérêts d'un peuple, soutenir le poids d'un royaume et diriger l'administration de l'État. Sa conduite, tant avant qu'après son avènement, au trône, atteste chez lui une habileté extraordinaire[1].»

PUISSANCE DES MERINIDES. — En 1236, Omar-ben-Aoukarit parut devant la ville de Salé avec un certain nombre de navires fournis par Ibn-Houd et faillit s'en emparer; mais une nouvelle flotte envoyée par la ville de Gênes, au secours du khalife, le contraignit à la fuite.

A la suite de cet insuccès, Ceuta se révolta contre l'autorité d'Ibn-Houd et, presque en même temps, arriva en Mag'reb une députation des habitants de Séville qui avaient également répudié le commandement de ce chef et venaient offrir leur soumission au khalife. Enfin, en 1237, Omar-ben-Aoukarit, arrêté en Espagne, fut amené à Maroc et livré au khalife. Er-Rachid profita de cette occasion

1. T. III. p. 340.

pour faire exécuter publiquement les principaux chefs des Kholt qu'il avait fait incarcérer. Omar fut mis en croix le même jour après avoir été promené, par dérision, sur un chameau.

Les Merinides reparurent alors dans les plaines du Mag'reb et mirent en déroute les Arabes Riah qui voulaient s'opposer à leur passage. Le général Abou-Mohammed-ben-Ouanoudine, gouverneur de Meknès, envoyé contre eux, fut également défait. Il rallia néanmoins les troupes et essaya de lutter encore, mais, dans chaque rencontre, le succès se tourna contre lui. A la suite de ces victoires, la puissance des Beni-Merine devint formidable. Leur chef Othmane le borgne, fils d'Abd-el-Kak soumit à son autorité les Chaouïa, Houara, Fechtala, Behloula, Mediouna et autres tribus du Mag'reb central, auxquelles il imposa le kharadj (impôt foncier), en sus des impôts ordinaires. Fès, Taza, Meknès, Kçar-Ketama, durent lui payer tribut. Après avoir écrasé les Riah d'Azr'ar et d'El-Hebet, il fut assassiné par un esclave d'origine chrétienne (1239-1240). Son frère Mohammed lui succéda et s'appliqua à continuer son œuvre[1].

PRISE DE CORDOUE PAR FERDINAND III ; MORT S'IBN-HOUD. FONDATION DU ROYAUME DE GRENADE. — Dès que, par la mort de son père, Ferdinand III fut resté seul maître du royaume uni de Castille et de Léon, il donna carrière à ses projets ambitieux. Un traité, il est vrai, le liait à Er-Rachid ; mais, comme ce prince n'avait plus aucune autorité en Espagne, il était bien libre de combattre ses compétiteurs à la condition de garder pour lui ce qu'il parviendrait à leur enlever. Ibn-Houd, qui s'était déclaré le vassal des Abbassides, tenait tout le pays compris entre Murcie et Malaga. Un autre chef indépendant commandait dans le midi. Il se nommait Mohammed-ben-el-Ahmar et dominait à Grenade, Jaën, Cadix et Baëza. Ces deux rivaux employaient toutes leurs forces à lutter l'un contre l'autre et, pendant ce temps, les chrétiens envahissaient le territoire musulman.

En 1233, l'infant don Alphonse et Alvar Péris s'avancèrent jusque sur les rives du Guadalete et, devant le péril commun, les musulmans firent trêve à leurs querelles et parvinrent à les repousser. Peu de temps après, quelques aventuriers, conduits par Alvar Pérès, pénétrèrent par surprise dans un faubourg de Cordoue (janvier 1236), et des troupes de renfort, envoyées par le roi de Castille, leur permirent d'en achever la conquête après un long siège. Ferdinand fit aussitôt placer une croix sur la plus haute tour de la mosquée des khalifes. Les habitants musulmans qui n'avaient pas péri,

1. Ibn-Khaldoun, t. 11, p. 241, t. IV, p. 31 et suiv.

émigrèrent pour la plupart, et l'ancienne capitale des Oméïades devint une des grandes métropoles chrétiennes de l'Espagne. Pendant un temps, Ibn-Houd était allé au secours de l'émir de Valence attaqué par le roi d'Aragon. Mais en passant à Alméria, il fut noyé par le prince de cette ville qui l'avait enivré. Son armée se dispersa et et ce fut son rival Ibn-el-Ahmar qui recueillit son héritage et s'établit en souverain à Grenade (1238).

La mort d'Ibn-Houd qui, depuis de longues années luttait avec courage contre les chrétiens, fut un coup terrible porté aux musulmans d'Espagne. La chute de Cordoue et des principales places de l'ouest, conquises par le roi de Portugal, achevèrent de les démoraliser.

Ceux qui n'obéissaient pas au roi de Grenade se tournèrent du côté du nouveau sultan hafside, Abou-Zakaria de Tunis, dont le renom était parvenu jusqu'à eux et lui envoyèrent une ambassade pour reconnaître sa suzeraineté et solliciter son appui. Quant à Ibn-el-Ahmar, il essaya de s'appuyer sur le gouvernement almohâde et envoya à Er-Rachid sa soumission[1].

PUISSANCE DU HAFSIDE ABOU-ZAKARIA. IL REÇOIT LA SOUMISSION DE L'ESPAGNE ORIENTALE. - En Ifrikiya, le prince hafside eut à sévir contre les Houara, travaillés par l'esprit de révolte. Ces Berbères, séparés de leurs frères de la Tripolitaine, avaient été refoulé par les Arabes envahisseurs, et s'étaient concentrés sur le versant sud-est de l'Aourès, où ils s'étaient laissé arabiser par leurs voisins. Abou-Zakaria ne trouva d'autre moyen, pour les réduire au silence, que d'appeler auprès de lui leurs principaux guerriers sous le prétexte de leur faire prendre partit une expédition; il ordonna alors de les massacrer. Cette tribu, dont le chef portait le nom de Ben-Hannach, forma le groupe important appelé maintenant les Hananecha (1238-1239).

Vers cette époque arriva à Tunis la députation des habitants de Valence et de l'Espagne orientale offrant leur soumission à Abou-Zakaria et réclamant son appui. Cette dernière ville était alors près de succomber sous les efforts du roi d'Aragon. Le prince hafside accepta leur hommage et envoya au secours de Valence une flotte chargée de vivres, d'armes et de munitions de toute socle; mais l'officier qui la commandait ne put aborder dans le port de cette ville, qui était gardé, ni même s'en approcher en raison de l'inhospitalité du rivage. Il alla déposer ses vivres et ses secours à Denia,

1. lbn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 242, 319 et suiv. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 123 et suiv.

et, comme personne ne venait les réclamer, les vendit et en rapporta le prix à son maître. Pendant ce temps, la famine exerçait ses ravages à Valence. Enfin, en octobre 1238, la garnison capitula et Ziane-ben-Merdenich, qui avait obtenu la vie sauve, alla dans l'île de Zucar proclamer la suzeraineté d'Abou-Zakaria. Cinquante mille musulmans quittèrent Valence pour n'y plus rentrer. Quant à Ibn-Merdenich, étant venu à Denia, il entra en rotation avec Murcie et obtint des habitants de cette ville qu'ils se soumissent au sultan de l'Ifrikiya (1239-1240)[1].

TLEMCEN S'ÉLÈVE AU RANG DE MÉTROPOLE. — Pendant ce temps, Er-Rachid employait toutes ses forces pour repousser les attaques des Beni-Merine et était secondé à l'est par le gouverneur abd-el-ouadite de Tlemcen, Yar'moracène-ben-Zeyane: sous l'autorité de ce prince, Tlemcen s'élevait au rang de capitale. C'est grâce à la sécurité qu'il sut faire régner dans sa province que le commerce de Tlemcen commença à prendre le développement qui devait en faire le rendez-vous des marchands du bassin de la Méditerranée. En même temps, les savants, encouragés, se pressaient dans les écoles de Tlemcen et à la cour du prince abd-el-ouadite. Les désastres d'Espagne furent pour beaucoup dans la prospérité rapide de Tlemcen qui recueillit avec empressement les émigrés de la Péninsule. Yar'moracène, en même temps, prenait à sa solde un corps de mercenaires chrétiens et établissait dans la ville toute une colonie chrétienne couverte de sa protection.

Sur ces entrefaites, une rupture éclata entre les Abd-el-Ouadites et le sultan de l'Ifrikiya qui saisit un prétexte, l'interception d'un présent envoyé par lui à la cour du Maroc, pour essayer de détruire une puissance qu'il voyait, non sans jalousie, s'élever contre son empire et le Mag'reb[2].

EXPÉDITION D'ABOU-ZAKARIA CONTRE TLEMCEN. YAR'MORACÈNE RECONNAÎT SON AUTORITÉ. — Avant de mettre ses plans à exécution, Abou-Zakaria dut s'occuper d'écraser la révolte d'un officier du nom d'El-Herghi, son représentant à Tripoli. Ce chef s'était soulevé en apprenant la mise à mort de son ami El-Djouheri qui, après avoir été longtemps ministre tout-puissant à la cour de Tunis, avait éprouvé les rigueurs de la fortune et expié par une chute mémorable ses jours de grandeur passagère. La révolte

1. El-Kaïrouani, p. 219 et suiv.

2. *Histoire des Beni-Zeyane* par l'Imam Abou-Abd-Allah et Tensi, traduction de l'abbé Bargès, p. 12.

de Tripoli une fois comprimée et son chef exécuté, Abou-Zakaria disposa tout pour son expédition dans l'ouest. A cet effet, il manda auprès de lui les émirs des Toudjine et des Beni-Mendil et les convia à la guerre, ce qui fut accepté par eux avec empressement en raison de leur rivalité avec les Abd-el-Ouad. Ces chefs retournèrent dans leurs cantonnements pour lever les *goum*, tandis que le sultan hafside adressait aux Arabes de l'Ifrikiya un appel auquel ces nomades répondirent.

En 1241, Abou-Zakaria quitta Tunis et se dirigea vers l'ouest, suivi d'une armée nombreuse composée en grande partie de troupes régulières hafsides et de contingents fournis par les Riah et Soleïm de l'Ifrikiya. traînant à leur suite femmes et enfants. Parvenu dans le Mag'reb central, il dressa son camp dans les contrées méridionales de cette région et y rallia les goum des Toudjine et Oulad-Mendil. De Miliana, où il se rendit ensuite, il adressa à Tlemcen une députation pour engager Yar'morncène à éviter, par une prompte soumission, les conséquences probables d'une défaite. Mais ce prince, qui était très attaché au khalife Er-Rachid, ne daigna pas seulement donner audience aux envoyés.

Abou-Zakaria ayant repris sa marche, en passant par le Djebel-Amour, faillit être abandonné par ses alliés arabes qui trouvaient son allure trop lente. Il parvint cependant à les retenir et même à entraîner sous ses étendards les Soueïd et les Amer, tribus Zor'biennes, jusque-là fidèles aux Almohâdes. Ce grand rassemblement arriva enfin sous les murs de Tlemcen. Aussitôt, Yar'moracène sort bravement à la tête de ses troupes pour livrer le combat, mais, assailli pur une grêle de traits, il est forcé de rentrer dans la ville. En même temps, les assiégeants se ruent de tous côtés sur Tlemcen qui ne peut résister à de tels efforts. Voyant sa capitale sur le point de succomber, l'émir abd-el-ouadite réunit autour de lui les gens de sa maison et se précipite «*comme un lion furieux*» sur ses ennemis. Tout recule devant lui, et grâce à ce passage qu'il s'est ouvert à la pointe de son épée, il peut trouver un refuge dans le sud.

Les vainqueurs, ayant alors pénétré dans la ville, la mirent à sac. Le jour suivant, lorsque les troupes furent lasses de tuer et de détruire, Abou-Zakaria ordonna de cesser le pillage. Au lendemain de sa victoire, le sultan hafside se trouva quelque peu embarrassé de sa lointaine conquête, car personne n'osait se flatter de la conserver après le départ de l'armée. En même temps, Yar'moracène, qui avait rallié ses partisans, reparut sur les hauteurs qui couronnent Tlemcen et, par une série d'escarmouches, inquiéta fort l'armée hafside dont les contingents arabes et berbères ne songeaient qu'au

retour. Dans ces conditions, Abou-Zakaria accueillit facilement les propositions de paix que son ennemi, vaincu et humilié, lui fit porter par sa mère. Yar'moracène, rentré à Tlemcen, jura fidélité au prince hafside dont il se reconnut le vassal.

Dix-sept jours après son arrivée, Abou-Zakaria reprit la route de l'est, avec des troupes chargées de butin (1242)[1].

MORT D'ER-RACHID. RÈGNE D'ER-SAÏD. — Peu de temps après, Er-Rachid mourut subitement. Il fut, dit-on, trouvé noyé dans une des citernes du palais (1 décembre 1242). Son règne, entièrement rempli par les révoltes et les guerres, avait duré dix ans cinq mois et neuf jours.

Son frère, Abou-l'Hassen-Ali-es-Saïd fut proclamé khalife sous le nom d'El-Motaded-l'Illah (soutenu par la faveur de Dieu), que l'histoire ne lui a pas conservé. Ce prince, doué d'un caractère hardi et audacieux, nullement effrayé par la lourde tâche qu'il assumait, entreprit avec courage la restauration de l'empire almohâde.

De tous côtés, cependant, l'horizon était sombre : les Beni-Merine, se reconnaissant les vassaux du sultan hafside, occupaient Meknès et le cœur du pays. Au sud, un cheikh des Hezerdja venait de proclamer la souveraineté hafside à Sidjilmassa. Les dernières possessions musulmanes d'Espagne étaient dans la situation la plus critique ; attaquées à l'est par Jayme d'Aragon, au nord par Ferdinand de Castille et à l'ouest par Sancho II de Portugal. Les musulmans, ne pouvant être secourus par les Almohâdes, adressaient des appels désespérés au sultan hafside. Seule, Séville, commandée par un prince de la famille d'Abn-el-Moumene, tenait encore pour sa dynastie. Assiégée par le roi de Castille, elle réclamait des secours et n'obtenait que l'envoi de quelques navires qui ne parvenaient même pas à aborder.

Mais, ce qui rendait la situation particulièrement grave, c'est que les Abd-el-Ouadites, depuis leur soumission à Abou-Zakaria, étaient devenus presque des ennemis, eux jusqu'alors si fidèles. Les rapports étaient très tendus et l'on doit supposer que la tiédeur manifestée par Yar'moracène pour ses anciens maîtres était causée, au moins en partie, par le ressentiment éprouvé contre les Almohâdes de ce qu'ils l'avaient abandonné à lui-même lors de l'attaque des hafsides[2].

LUTTES D'ES-SAÏD CONTRE LES RÉVOLTÉS. — Faisant,

1. El-Kaïrouani, p. 220 et suiv. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 315 et suiv., t. IV, p. 8.

2. Kartas, p. 366, 367. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 242, 243.

tête à l'orage, Es-Saïd commença par jeter en prison plusieurs chefs almohâdes dont les intrigues l'inquiétaient. Il s'attacha les Arabes Sofiane en donnant à leur chef, Kanoun-ben-Djermoun, la présidence du conseil, puis il se prépara à combattre ses ennemis. Ayant d'abord marché contre Sidjilmassa, il se rendit maître de cette ville après un court siège. Le rebelle qui y commandait fut envoyé à la mort, tandis que l'oasis était sévèrement punie

De retour des contrées méridionales, Es-Saïd réunit une armée de vingt mille combattants : Almohâdes, contingents arabes et milice chrétienne. Puis il sortit de Maroc et vint se retrancher à l'Oued-Yabache entre Fès et Taza. Les Beni-Merine l'ayant attaqué dans cette position essuyèrent une grande défaite dans laquelle leur émir Mohammed-ben-Abd-el-Hak qui envoya à Tunis l'hommage de sa soumission. En même temps, Kanoun-ben-Djermoun chef des Sofiane, se mettait en état de révolte et faisait alliance avec les Merinides (1244-45)

Es-Saïd se disposa de nouveau à marcher contre les rebelles et écrivit à Yar'moracène pour solliciter son appui. Le prince abd-el-ouadite, qui n'avait cédé qu'à la force en se soumettant aux Hafsides, et qui, du reste, était très froissé des honneurs prodigués par Abou-Zakaria aux chefs des Oulad-Mendil et des Toudjine considérés par lui comme des vassaux, accéda à la requête de son ancien suzerain et se mit lui-même à la tête d'un corps de troupes qu'il conduisit vers l'Ouest. Ayant opéré sa jonction avec le gouverneur almohâde de Fès, il agit pendant quelques temps sous son autorité et faillit en venir aux mains avec les Merinides auprès du Sebou. Mais, une dissension s'était produite entre les alliés, par suite de leurs défiances réciproques, les Abd-el-ouadites crurent qu'on voulait les attirer dans un guet-apens et reprirent au plus vite la route de Tlemcen. Cette décision ranima chez le khalife almohâde les sentiments de haine contre les Abd-el-Ouadites que leur soumission aux hafsides avait fait naître.

Pendant ce temps, le khalife almohâde avait opéré, d'un autre côté, contre ses ennemis. Il était même sur le point de rejoindre les Merinides lorsqu'on lui apprit que Kanoun, émir des Sofiane, lui avait enlevé, sur ses derrières, la ville d'Azemmor, place forte à l'embouchure de l'Ouade Oum-er-Rabia. Revenant alors sur ses pas, il poursuivit, avec la plus grande vigueur, les Sofiane et, les ayant atteints, leur tua beaucoup de ce monde et leur reprit le butin qu'ils avaient fait.

La Campagne contre les Merinides était manquée. Aussi, l'audace de ces Berbères ne connut-elle plus de bornes. Sous leur pression Meknès se déclara pour les Hafsides et fut imitée par Tanger et Ceuta.

ES-SAÏD ENTREPREND LA RESTAURATION DE L'EMPIRE ALMOHADE. — Loin de se laisser abattre par ces revers, Es-Saïd songea à tenter un suprême et dernier effort pour sauver la monarchie almohâde.

Ayant donc réuni ses conseillers et ses généraux, il tâcha de relever leur confiance et leur parla en ces termes : «Le fils d'Abou-Hafs nous enlevé l'Ifrikiya ; Yar'moracène se détache de nous pour s'allier avec lui en entraînant tout le Mag'reb central Ibn-Houd nous a déjà arraché une partie de l'Espagne où ses fils commandent au nom des Abbassides, tandis qu'Ibn-el-Ahmar et d'autres prétendants tiennent pour les Hafsides dans une autre partie de la Péninsule. Enfin, voici les Beni-Merine qui attaquent le Mag'reb d'un autre côté et leur émir Abou-Yahïa vient de proclamer à Meknès la suprématie d'Abou-Zakaria. Si nous souffrons encore de tels opprobres, c'en est fait de notre puissance et de notre vie[1] ! ...»

Ces généreuses paroles relevèrent le courage des Almohâdes et, d'une seule voix, ils demandèrent à marcher au combat.

Es-Saïd réunit alors toutes les forces dont, il pouvait disposer et, dans le mois d'avril 1248, il sortit de Maroc à la tête d'une armée composée de troupes almohâdes et chrétiennes. Les tribus arabes auxquelles il avait adressé un appel lui amenèrent aussi leurs contingents et, parmi eux, arriva Kanoun-ben-Djermoun réconcilié avec le khalife et suivi des guerriers des Sofiane.

Le plan de Saïd était très hardi. Il Consistait à réduire d'abord les Beni-Merine, puis attaquer Yar'moracène et, après l'avoir vaincu, tâcher d'arracher l'Ifrikiya au sultan afside. Maître ainsi de tout le Mag'reb, il aurait pu s'occuper de l'Espagne et arriver à rétablir l'empire d'Abn-el-Moumène dans son intégrité. Mais, l'état de désorganisation était alors trop avancé pour que ce plan eût pu avoir des chances réelles de réussite ; il fallait un grand mouvement d'opinion pour le soutenir et cela fit absolument défaut.

ES-SAÏD OBTIENT LA SOUMISSION DE MEKNÈS ET DES BENI-MERINE. — Avec les forces sérieuses dont il disposait, le Khalife almohâde obtint bientôt la soumission des villes récemmentdétachées de son empire. Meknès, même, n'attendit pas son

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, 1. IV, p. 35.

arrivée pour lui adresser ses protestations de fidélité ; à son approche, les enfants des gens de cette ville s'avancèrent au devant de lui portant chacun un Koran ou leur planchette sur la tête et suivis des femmes, en suppliantes, pour obtenir leur grâce.

Es-Saïd, ayant pardonné, rentra en possession de Meknès sans coup férir, puis il se prépara à combattre les Beni-Merine et, à cet effet, vint dresser son camp auprès de la rivière Beht. Mais Abou-Yahïa, émir des Merinides, renseigné sur l'effectif de l'armée almohâde, qu'il vint, dit-on, visiter incognito, opéra une retraite prudente vers le sud. De là, il envoya au khalife, alors à Taza, une députation des principaux chefs de sa tribu pour entrer en pourparlers. Ils lui offrirent, au nom des leurs, une soumission absolue et s'engagèrent même à lui fournir leur appui pour vaincre les abd-el-Ouadites. Es-Saïd, sans trop se laisser séduire par leurs protestations, préféra cependant accepter cette soumission que de courir les hasards d'une bataille ou de subir les lenteurs d'une campagne qui, en l'entraînant dans le sud, le détournait de son chemin. Se réservant le droit de régler plus tard les conditions de la soumission des Merinides, il choisit parmi eux cinq cents guerriers dont il confia le commandement à un de ses cousins, puis il marcha sur Tlemcen.

ES-SAÏD MARCHE SUR TLEMCEN. IL EST TUÉ. — Pour la seconde fois, l'empire naissant d'Yar'moracène était exposé au plus grand danger. A l'approche de ses ennemis, ce prince sortit de Tlemcen et vint, avec tous les gens capables de porter les armes, se renfermer dans la citadelle de Tamzezdekt, position fortifiée au milieu des montagnes abruptes voisines d'Oudjda. De la il dépêcha son vizir Abdoun au camp du khalife pour lui proposer un arrangement. Ce ministre offrit au nom de son maître la promesse de l'obéissance et de la fidélité la plus absolue et essaya de démontrer que le différend n'était que la conséquence d'un malentendu et qu'on n'avait aucun reproche sérieux à adresser aux abd-el-Ouadites.

Mais, Es-Saïd se méprit sur le sens de ces protestations ; il se sentait fort, voyait successivement chacun s'incliner devant sa puissance et avait une entière confiance dans le succès. Il refusa de traiter avec le messager, exigeant que Yar'moracène vint, tout d'abord, se présenter en personne au camp. Kanoun, chef des Sofiane, appuya avec force cette fatale résolution.

Après avoir attendu en vain l'arrivée de l'émir des Abd-el-Ouadites, qui, sans doute, se souciait peu de venir se livrer entre les mains de ses ennemis, Es-Saïd s'avança pour faire le siège de

la montagne de Tamzezdekt. Il resserra, peu à peu, ses lignes d'investissement, et, le quatrième jour, ordonna l'assaut. Une querelle qui s'éleva, à ce moment, entre les Kholt et Joli Sofiane, paralysa la vigueur de l'attaque. Es-Saïd, voyant ses troupes faiblir, se porta aux premiers rangs, mais, dans son ardeur, il oublia les règles de la prudence et se prouva tout à coup isolé des siens, au milieu des ennemis. Après une courte lutte, dans laquelle on déploya de part et d'autre une grande vaillance, le khalife fut percé d'un coup de lance par un certain Youssof-bou-Abd-el-Moumene, surnommé Ech-Cheïtane (Satan.)

Un des fils d'Es-Saïd, l'affranchi Nasah, l'eunuque Auber, le chef de la milice chrétienne et plusieurs autres officiers, se firent tuer sur son corps.

Yar'moracène lui-même, arrivé sur ces entrefaites, mit pied à terre et offrit au khalife les témoignages les plus vifs d'amitié et de regret ; il le fit transporter à son camp où Es-Saïd ne tarda pas à expirer (mai-juin 1248).

L'ARMÉE ALMOHÂDE SE DÉBANDE. SUCCÈS D'ABOU-YAHÏA, CHEF DES BENI-MERINE. - Cependant la nouvelle de la mort du sultan s'était répandue dans l'armée assiégeante. Aussitôt, les éléments hétérogènes qui la composaient se disjoignent, les haines se réveillent et l'amour du pillage achève de mettre le désordre dans le camp : les plus sages se disposent à rentrer chez eux; les autres, méconnaissant la voix de leurs chefs, en viennent aux mains. En même temps les assiégés font une sortie furieuse et mettent leurs ennemis on déroute. Tout le camp almohâde, renfermant de grandes richesses, avec la tente du khalife, tomba aux mains des Abd-el-Ouad réduits, quelques instants auparavant, à la dernière extrémité. Le Koran d'Othman, que les Almohâdes avaient conservé et que leurs princes emportaient en grande pompe dans leurs expéditions, se trouva dans le butin.

Yar'moracène fit de belles funérailles au khalife dont il plaça le corps dans le cimetière d'El-Obbad (actuellement Sidi-bou-Medine). Il traita de la manière la plus honorable les femmes et la mère d'Es-Saïd tombées en son pouvoir. Peu de temps après, il les renvoya en les faisant accompagner jusqu'à la province de Deraa, la seule qui fût encore en paix.

Après la défaite de Tamzezdekt, l'armée régulière almohâde s'était mise en retraite sur Maroc et avait élu comme khalife le jeune Abd-Allah, fils d'Es-Saïd. Les contingents arabes avaient regagné en désordre leurs cantonnements. Quant aux cavaliers Merinides, ils étaient allés rejoindre leur émir Abou-Yahïa qui se

trouvait dans les montagnes des Beni-Iznacène où il s'était tenu prudemment. Voyant une occasion de se venger des humiliations souffertes, Abou-Yahïa vint, par une marche détournée se transporter à Guercif et, au moment où l'armée almohâde, rentrant vers l'ouest, se présenta, il fondit sur elle à l'improviste. La lutte ne fut pas de longue durée, car les Almohâdes n'eurent pas le temps de se mettre en ligne. Tout ce qui avait échappé au désastre de Tamzezdekt tomba au pouvoir des Merinides. Le jeune prince Abd-Allah trouva la mort dans ce combat. La milice chrétienne et le corps d'archers R'ozz passèrent au service des Merinides.

Cette dernière défaite porta le coup de grâce à la puissance almohâde. Aussitôt en effet, les Beni-Merine reprirent la campagne et se lancèrent à la conquête de la vallée de la Moulouïa, tandis que les Abd-el-Ouadites se disposaient à leur disputer les contrées voisines de leur territoire[1].

ESPAGNE. SUCCÈS DES ROIS DE CASTILLE ET D'ARAGON. CHUTE DE SÉVILLE. CONSOLIDATION DU ROYAUME DE GRENADE. — Pendant que le Mag'reb était le théâtre de ces événements, l'Espagne continuait à voir les succès des chrétiens sur les musulmans.

Après la chute de Valence le roi d'Aragon n'avait pas tardé à violer le traité conclu avec les musulmans et à envahir de nouveau leur territoire. Il s'était rendu maître de Denia, après un long siège. Xativa lui résista davantage et Jayme n'y entra qu'en accordant une capitulation honorable à ses défenseurs (1248).

Dans l'Andalousie, les succès de Ferdinand étaient plus décisifs encore. En 1243, les villes de Murcie, Alicante et autres avaient reconnu sa suzeraineté plutôt que d'obéir à Ibn-el-Ahmar de Grenade. Celui-ci, réduit à la province de ce nom, y régnait non sans éclat, était le protecteur éclairé des lettres et des arts et faisait de sa métropole une capitale digne des derniers jours de la domination musulmane en Espagne. Il avait conclu, avec le roi de Castille, un traité par lequel il se reconnaissait son vassal et s'obligeait à lui payer un tribut annuel important. De son côte le roi s'engageait il lui laisser la libre possession de la province de Grenade et de le protéger contre ses ennemis. La remise de Jaën au prince de Castille avait scellé la convention (1246).

---

1. Ibn Khaldoun, t. II, p. 244 et suiv., t. III, p. 347 et suiv., t. IV, p. 34 et suiv. Kartas, p. 68 et suiv. El-Kaïrouani, p. 213 et suiv. L'Imam Et-Tensi, p. 16 et suiv.

Ce fut alors que Ferdinand, auquel ses vertus avaient mérité le nom de saint, vint mettre le siège devant Séville. Les Sévilliens

S'adressèrent encore au souverain almohâde pour obtenir du secours, mais le khalife était trop occupé du soin de sa propre sécurité pour pouvoir leur venir en aide. Ils se tournèrent alors, ainsi que nous l'avons dit, vers le hafside Abou-Zakaria, sans plus de succès. La résistance de Séville abandonnée il elle-même fut héroïque. Il fallut que le roi de Castille adressât un appel à tous les chrétiens d'Espagne afin de pouvoir terminer ce grand siège. Ibn-el-Ahmar lui-même, en fidèle vassal, dut venir y coopérer.

Enfin, dans l'été de l'année 1248, les défenseurs commencèrent à souffrir du manque de vivres; bientôt, ayant perdu tout, espoir d'être secourus, les Sévilliens consentiront à se rendre. Abou-l'Hassen, prince de la famille almohâde, qui avait défendu la ville avec tant de courage, obtint une capitulation honorable. Il fut stipulé que les musulmans qui voudraient continuer à résider à Séville conserveraient leurs biens avec le droit d'exercer leur culte et que le roi fournirait des vaisseaux à ceux sui préféreraient émigrer en Afrique (23 nov. 1248).

Ferdinand s'établit dans l'Alcazar, tandis que la plupart des Sévilliens allaient demander un asile au prince de Grenade, ou passaient en Afrique. Ainsi la belle capitale des musulmans d'Espagne rentra pour toujours en la possession des Chrétiens.

L'Andalousie avait été arrachée pièce à pièce aux conquérants africains. Il ne resta à ceux-ci que le petit royaume de Grenade et, sans l'habileté de son fondateur, Ibn-el-Ahmar, sa soumission et son dévouement à Alphonse, il est certain que, dès lors, le roi de Castille eût pu achever de chasser l'étranger de l'Espagne. En laissant échapper cette occasion, il prolongeait de deux siècles la libération complète du territoire. Peu de temps après, le 30 mai 1252, eut lieu la mort de Ferdinand qu'on appelait le Grand et le Saint. Il fut enterré dans la grande mosquée de Séville convertie en église métropolitaine[1].

SICILE. ALLIANCE DE FRÉDÉRIC II AVEC LES PRINCES AFRICAINS. — Nous avons perdu de vue, depuis longtemps, la colonie musulmane de Sicile ; c'est qu'en réalité, son histoire est à peu près terminée, et le jour est proche où les descendants des anciens conquérants vont abandonner pour toujours leur domaine. En attendant, l'empereur Frédéric, qui avait des vues sur la Terre Sainte

1. Rosseuw Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 134 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 320 et suiv.

et voulait être tranquille sur ses derrières, pendant qu'il effectuerait sa croisade, entretenait de bonnes relations avec les souverains almohâdes de Maroc et les hafsides de Tunis. Les musulmans de Sicile et d'Italie ayant été vaincus et, sévèrement châtiés, avaient obtenu des avantages et la sécurité pour leurs personnes et leurs biens. Ceux de Siile avaient, été particulièrement cantonnés à Lucera (1226) ; puis leurs guerriers étaient. entrés au service de Frédéric et avaient, formé un corps de hardis mercenaires. L'empereur conclut des traités de commerce et d'alliance avec les princes africains.

Le mariage de Frédéric avec Yolande, héritière du roi de Jérusalem, le poussait à entreprendre la conquête des pays d'Orient, c'est-à-dire à faire une nouvelle croisade. On sait qu'après être parti en grande pompe pour l'Orient (1227), il fut assailli par une, tempête et atteint de maladie, de sorte qu'il renonça il son entreprise et se borna à se faire débarquer à Otrante. Excommunié par le pape Grégoire, il entra en guerre avec lui et le chassa de Rome. Pendant ce temps, l'Orient était le théâtre de luttes entre les héritiers de Saladin. L'un d'eux, Malek-Kamel, souverain d'Égypte, offrit à l'empereur Frédéric de le mettre en possession de Jérusalem s'il voulait lui fournir son appui. Reprenant alors son projet de croisade, Frédéric II partit pour l'Orient accompagné par les malédictions du Saint-Père. En Palestine, l'empereur chrétien et l'émir musulman de l'Égypte se lièrent d'amitié et finirent par conclure un traité de paix et d'alliance. Jérusalem et les principales villes de la Palestine étaient rendues aux Chrétiens, à la condition de laisser subsister dans la ville sainte la mosquée d'Omar et de permettre aux musulmans le libre exercice de leur culte. Mais le fanatisme dans les deux camps ne ratifia pas cette sage tolérance et Frédéric entra à Jérusalem au milieu d'un morne silence : personne ne se trouvait dans le temple pour le recevoir et il dut placer lui-même la couronne de Godefroy de Bouillon sur sa tête (1229). Pendant ce temps, le pape avait envahi les états de son ennemi, aussi l'empereur s'empressa-t-il de rentrer en Europe. Une paix boiteuse mit fin à cette triste guerre.

Ces luttes, on le comprend, détournaient de l'Afrique, presque de la Sicile, les regards de l'empereur. En 1231, il conclut avec Abou-Zakaria une trêve de dix ans, stipulant la restitution des prisonniers de part et d'autre et la protection des voyageurs et des marchands. Un article disposait que l'île de Pantellaria jouirait du bénéfice d'un régime mixte sans que les musulmans fussent soumis à l'autorité des chrétiens. Le prince de Tunis s'était en outre obligé envers le maure de la Sicile à lui fournir un tribut en numéraire

afin d'être à l'abri des attaques des corsaires siciliens et de commercer librement.

Quant à Frédéric, débarrassé enfin de son ennemi Grégoire IX (1241), il n'avait pu s'entendre mieux avec son successeur Innocent IV, autrefois son ami. Déposé par celui-ci, en plein concile, comme ennemi de la religion (1245), il avait vu l'Italie se soulever contre lui, deux anti-Césars lui disputer le trône et, bien que luttant toujours avec courage et habileté, il avait connu les revers de la fortune[1].

1. Amari, *Musulmans* de Sicile, t. III, p. 621 et suiv. Michaud, Croisades, t. III, p. 1 et suiv. De Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., passim.

CHAPITRE XI

CHUTE DE L'EMPIRE ALMOHÂDE. DYNASTIES HAFSIDES, ZEYANITE ET MERINIDE 1248-1269

Règne de l'Almohâde El-Morteda ; les Merinides s'établissent à Fès. — Mort du Hafside Abou-Zakaria ; règne d'El-Mostancer. — Yar'moracène est défait par les Merinides à Isli. — Campagne des Abd-el-Ouadites dans le Mag'reb central ; El-Mostancer écrase la révolte de son frère. — Succès des Beni-Merine contre les Almohâdes et les Abd-el-Ouad. — El-Mostancer reçoit du Cherif de la Mekke le titre de khalife. — Abou-Youssof-Yakoub, chef des Merinides, repousse l'invasion Abd-el-Ouadite et établit solidement son autorité. Luttes d'El-Morteda contre Ibn-Yedder et contre les Merinides ; il traite avec ces derniers. — Guerres dans le Mag'reb central ; extension de la puissance Abd-el-Ouadite. — Abou-Debbous, soutenu par les Merinides, s'empare de Maroc ; fuite et mort d'El-Morteda. — Règne d'Abou-Debbous ; il réduit le rebelle Abou-Yedder. - Révolte des Daouadouïda ; ils sont châtiés par El-Mostancer. — Attaque de Maroc par les Merinides. Diversion des Abd-el-Ouadites, leur défaite à Telar. — Défaite et mort d'Abou-Debbous ; prise de Maroc par les Merinides ; chute de la dynastie almohâde.

APPENDICE I. — Chronologie des almohâdes.

APPENDICE II. — État de l'Afrique septentrionale à la chute de la dynastie almohâde. Situation des tribus berbères et arabes.

RÈGNE DE L'ALMOHÂDE EL-MORTEDA. LES MERINIDES S'ÉTABLISSENT À FÈS. — Après la mort d'El-Saïd et de son fils, les cheiks almohâdes, à Maroc, élurent comme khalife un neveu d'El-Mansour nommé Abou-Ibrahim-Ishak qui se trouvait alors à Salé. Ce prince se transporta aussitôt dans sa capitale, où il fut proclamé sous le litre d'El-Morteda (l'agréé). Son premier acte fut de renouveler alliance avec les tribus arabes, devenues pour ainsi dire le seul soutien de l'empire almohâde. Il confirma Yakoub-ben-Djermoun dans le commandement des Sofiane qu'il avait pris à la mort de son frère Kanoun et plaça Yakoub, fils de ce dernier, à la tête des Beni-Djaber. Le Sid Abou-Ishak, parent du khalife, nommé vizir, exerça la plus grande influence sur l'esprit d'El-Morteda dont le caractère faible et indécis n'était nullement à la hauteur de la situation.

Sur ces entrefaites, deux mois seulement après la mort d'Es-Saïd, Fès, qui était pressée depuis quelque temps par les Merinides et avait perdu l'espoir d'être secourue, capitula (août-septembre

1248). Les habitants prêtèrent serment à Abou-Yahïa et ce prince s'établit dans cette ville qui devint le quartier général, en attendant d'être la capitale des Beni-Merine. Bientôt Taza, Meknès, Salé, Rabat et tout le pays jusqu'à l'Oum-er-Rebïa, reconnut l'autorité d'Abou-Yahïa sous la suzeraineté hafside. L'empire des Merinides était fondé, de même qu'à Tlemcen, les Abd-el-Ouad, leurs cousins, avaient fondé le leur. Arrivés ainsi à la plus grande puissance, ces Zenètes virent leur rivalité séculaire se transformer en une haine ardente que la Concurrence et les difficultés de voisinage devaient aviver sans cesse durant plus de deux siècles[1].

MORT DU HAFSIDE ABOU-ZAKARIA. RÈGNE D'EL-MOSTANCER. — Le 2 octobre 1249, Abou-Zakaria cessa de vivre à Bône, où il s'était rendu à la suite d'une tournée faite dans ses provinces. Il fut enterré dans la grande mosquée et, quelque temps après, son corps fut transporté à Constantine. Ce prince remarquable, qui continua si bien l'œuvre commencée par Abou-Mohammed et fut le véritable fondateur de la dynastie hafside, laissa les caisses publiques pleines d'argent et toutes les contrées de l'est pacifiées et heureuses. Ce fut grâce à lui que l'Ifrikiya dut de ne pas tomber dans la plus affreuse anarchie. Il dota Tunis de nombreuses fondations et y réunit une bibliothèque de trente-six mille volumes.

Son fils Abd-Allah, âgé de vingt ans, lui succéda, et, dans une séance solennelle d'inauguration à Tunis, prit le nom d'*El-Mostancer-b'illah* (qui recherche le secours de Dieu).

Ce prince, qui n'était parvenu au trône que par suite de la mort d'un frère aîné, élevé avec le plus grand soin par Abou-Zakaria, pour lui succéder, se trouva bientôt en butte aux intrigues de son entourage et surtout des cheikhs almohâdes qui voulaient confier l'autorité à son cousin, fils de Mohammed-el-Lihiani. Bientôt la révolte éclata, mais le jeune khalife, averti à temps, put sans trop de peine étouffer celle sédition dans le sang de ceux qui en avaient été les promoteur; (août 1250). L'énergie déployée à cette occasion par le fils d'Abou-Zakaria inspira une crainte salutaire à ses ennemis, et ce prince, dont le règne devait être si glorieux, put s'occuper en paix des constructions dont il se plut à embellir Tunis.

Le changement de souverain avait eu pour première conséquence de détacher des hafsides leur derniers clients d'Espagne : Tanger et Ceuta firent de même et se soumirent à El-Morteda. La

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 247 et suiv., t. III, p. 450 et suivi., t. IV, p. 37 et suiv. Kartas, p. 370 et suiv., 416 et suiv.

seconde fut la rupture des traités par Frédéric Il qui acheva de déporter de Sicile les musulmans qui y restaient encore et les établit dans la Pouille. Ce fut ensuite le tour de Malte qui subit la même sort; mais, sur ses entrefaites, l'empereur termina en longue carrière (1250)[1].

YAR'MORACÈNE EST DÉFAIT PAR LES MERINIDES À ILSLI. — En Mag'reb, les Beni-Merine continuaient il asseoir leur autorité sur les contrées précédemment soumises aux almohâdes. L'émir Abou-Yahïa s'était même porté en personne à Fazaz dont il avait entrepris le siège. Le khalife El-Mortada ayant alors voulu marcher contre lui s'était vu abandonné par ses troupes et avait dû rentrer à Maroc sans combat. Sur ces entrefaites, les habitants de Fès profitèrent de l'éloignement de l'émir merinide pour se soulever à la voix d'un chrétien nommé Chana, mettre à mort leur gouverneur et proclamer l'autorité d'El-Morteda. Le khalife almohâde, dans l'impuissance absolue d'agir pour soutenir ces partisans, écrivit là Yar'moracène en l'invitant, au nom de leur alliance, à porter secours aux gens de Fès (1250).

Yar'moracène adressa aussitôt un appel aux tribus zenatiennes, et, ayant obtenu leur coopération, y compris celle des Beni-Toudjine, dont le chef, Abd-el-Kaoui, amena le contingent, il se mit en marche vers l'ouest. Mais Abou-Yahïa, qui était venu mettre le siège devant Fès, y laissa une partie de ses troupes et accourut avec le reste de ses forces à la rencontre des Abd-el-Ouadites. Les deux armées se heurtèrent à Isli, dans la plaine d'Oudjda. Après une lutte acharnée dans laquelle périrent un grand nombre de chefs, des deux côtés, les soldats de Yarmoracène commencèrent à plier ; bientôt ils furent en déroute et coururent se réfugier à Tlemcen.

C'était la chute de Fès dont le blocus durait depuis neuf mois. Les habitants, ayant perdu tout espoir, se décidèrent à capituler moyennant une contribution de cent mille pièces d'or. Dans le courant du mois de septembre 1250, l'émir fit sou entrée triomphale a Fès ; les têtes des personnages les plus compromis dans la révolte furent plantées sur les remparts.

CAMPAGNES DES ABD-EL-OUADITES DANS LE MAG'REB CENTRAL. EL-MOSTANCER ÉCRASE LA RÉVOLTE DE SON FRÈRE. — A Tlemcen, après la défaite d'Isli, la discorde avait éclaté entre les Abd-el-Ouadites et les autres tribus zenatiennes, leurs alliés d'un jour, et une rupture violente en avait

1. Ibn-Khaldoun, t. IV, p. 335 et suiv. El-Kaïrouani, p. 223 et suiv. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 651 et suiv.

été la conséquence. Dans les années 1251 et 1252 Yar'moracène fit deux expéditions dans le Mag'reb central coutre les Toudjine ; mais il n'obtint aucun succès décisif et dût rentrer à Tlemccn, après avoir signé avec ces Berbères un traité qui devait être aussi fragile que les précédents. A peine Yar'moracène était-il, rentré dans la capitale qu'il faillit tomber sous le poignard d'un assassin, Ce fut le chef de la milice chrétienne qui tenta de le tuer pendant qu'il passait une revue à Bab-el-Karmadi, quartier de la ville affecté aux chrétiens. Cet attentat fut suivi d'un massacre général des chrétiens et, à partir de cette époque, les Abd-el-Ouadites cessèrent durant quelque temps d'employer des auxiliaires de cette religion.

Vers la même époque, les troupes almohâdes parvinrent à arracher Salé des mains des Merinides. El-Morteda s'occupa ensuite de réunir tous les contingents des tribus qui tenaient encore pour lui, afin de tenter un dernier et suprême effort. Mais l'exécution de ses plans fut arrêtée par les révoltes qui grondaient autour de lui. Un certain Ali-ben-Yedder s'étant jeté dans le Sous, s'y déclara indépendant et rallia autour de lui les Arabes des Beni-Hassane et Chebanate (Makil). Les Kholt ayant alors donné quelques signes d'agitation, le khalife attira leurs chefs à sa cour et les fit mettre à mort.

L'émir des Merinides, au courant des préparatifs que faisait El-Morteda pour le combattre, envoya au sultan El-Mostancer à Tunis une ambassade pour l'assurer de nouveau de sa fidélité et lui demander son appui contre le khalife de Maroc. Alors le prince hafside était alors absorbé par la révolte de son frère Abou-Ishak, soutenu par les Arabes Soleïmides et Daouaouïda. Le prétendant s'était porté sur Biskra, y avait reçu la soumission de Fadol-ben-Mozni, chef de la famille princière qui exerçait le commandement dans cette oasis, et y avait été rejoint par le général Dafer, affranchi d'Abou-Zakaria. Comme l'armée hafside venait de partir pour le sud, le sultan ne put envoyer aucun secours aux Merinides. Biskra rentra alors sous l'autorité d'El-Mostancer. Quant à Abou-Ishak, il put se réfugier en Mag'reb et de là passer en Espagne, où il fut rejoint par Dafer et Ibn-Mozni. L'ordre une fois rétabli, le sultan hafside châtier avec sévérité les tribus arabes qui avaient soutenu la rébellion de son frère (1254-5).

SUCCÈS DES BENI-MERINE. CONTRE LES ALMOHÂDES ET LES ADD-EL-OUADITES. — En Mag'reb, El-Morteda ayant fini par réunir une armée imposante, quitta Maroc à la tête de troupes masmoudiennes almohâdes et arabes et alla prendre position

à Behloula, montagne proche de Fès (1255). Les Beni-Merine, sous la conduite de leur émir Abou-Yahïa, vinrent lui offrir bataille en ce lieu. Après un combat long et acharné, la victoire, jusque-là indécise, finit par rester aux Merinides. Réduit à la fuite, El-Morteda, accompagné seulement de quelques serviteurs, abandonna à ses ennemis tout son bagage et son matériel. Cette défaite fut le dernier coup porté à la puissance almohâde.

Après leur victoire, les Beni-Merine s'avancèrent vers le sud. Abou-Yahïa reçut alors la soumission de Sidjilmassa qui lui fut livrée par la trahison d'un certain Mohammed-el-Kitrani, officier du gouverneur almohâde de cette ville. Une garnison merinide y fut laissée sous le commandement d'El-Kitrani. La province de Deraa, ayant suivi cet exemple, Ahou-Yahïa y envoya son fils Abou-Hadid comme gouverneur. El Morteda fit marcher aussitôt contre Sidjilmassa son général Ibn-Hattouch, mais ce chef, ayant appris que ses adversaires se disposaient à l'attaquer avec des forces bien supérieures aux siennes, dut rétrograder sans combattre.

Le khalife almohâde, espérant être plus heureux avec Ali-ben-Yedder, qui tenait toujours la campagne dans le Sous, expédia contre lui une autre armée qui eut moins de succès encore, car il était dit que, jusqu'à leur chute définitive, les Almohâdes n'éprouveraient que des revers. Le rebelle mit en déroute et dispersa les troupes envoyées contre lui.

En 1257, les Abd-el-Ouadites, conduits par leur émir Yar'moracène, vinrent de nouveau attaquer leurs cousins les Merinides. La rencontre se fit à l'Oued-Selit et eut encore pour résultat la défaite totale des Abd-el-Ouadites. Abou-Yahïa se disposait à les poursuivre pour achever leur déroute, mais il en fut détourné par son frère Abou-Yakoub qui avait des liens d'amitié et de parenté avec le prince de Tlemcen.

Yar'moracène, ayant eu ainsi le temps de rallier ses troupes, se porta sur Sidjilmassa où il s'était ménagé des influences et qu'il espérait enlever. A cette nouvelle Abou-Yahïa partit à marches forcées pour le sud, et, après plusieurs nouveaux combats contre les Abd-el-Ouadites, les força à opérer leur retraite sur Tlemcen. L'émir profita de son nouveau séjour dans le sud pour y régulariser la marche de l'administration, puis il rentra à Fès où il mourut dans le mois de juillet 1258[1].

EL-MOSTANCER REÇOIT DU CHÉRIF DE LA MEKKE

1. Kartas, p. 423 et suiv.

LE TITRE DE KHALIFE. — Vers la même époque, l'Orient voyait la chute de la dynastie abbasside qui, depuis longtemps, ne régnait plus que de nom. Une nouvelle invasion, celle des Tatars, s'était jetée sur le nord de l'Arabie. Bag'dad étant tombée aux mains de leur chef Holaghou, frère du Khakan mongol Manghou, avait été mise au pillage et, dans le désordre, le trente-septième khalife, El-Môtacem, avait trouvé la mort. Les Tatars avaient alors envahi la Palestine.

Précédemment, la suprématie avait été exercée sur les villes saintes par Saladin, mais depuis la mort du ce prince, la guerre n'avait cessé de diviser ses descendants et ses affranchis et de paralyser leurs forces. Dans cette conjoncture, le grand chérif (chef de la religion) de la Mekke, menacé de tous côtés et ne sachant sur quelle puissance temporelle s'appuyer, céda aux conseils d'un Andalousien nommé Abou-Mohammed-ben-Sebaïne qui était allé s'établir en Orient, et se décida à reconnaître l'autorité du sultan hafsidc El-Mostancer. Il lui envoya à Tunis une ambassade chargée de lui remettre le diplôme le reconnaissant comme l'héritier des khalifes. Sa réception fut l'occasion d'une solennité qui, au dire d'Ibn-Khaldoun, fut un des plus beaux jours de l'empire.

La cour de Tunis brilla d'un véritable éclat et sa renommée s'étendit au nord et au sud ; de toutes parts, on rechercha l'alliance et l'appui du successeur des khalifes. C'est ainsi que les envoyés de la Mekke trouvèrent à Tunis une ambassade merinide et une mission arrivée du centre de I'Afrique et chargée par le souverain nègre de Kanem et de Bornou de remettre au prince hafside de magnifiques présents. A cette occasion, El-Mostancer prit le titre de prince des Croyants et le surnom d'El-Mostancer-b'illah. Cette gloire allait attirer à celui qui en était l'objet de graves difficultés avec les chrétiens (1259)[1].

ABOU-YOUSSOF-YAKOUB, CHEF DES MARINIDES, REPOUSSE L'INVASION ABD-EL-OUADITE ET ÉTABLIT SOLIDEMENT SON AUTORITÉ. — Après la mort de l'émir Abou-Yahïa, son fils Omar voulut prendre le commandement des Merinides, mais il se vit disputer le pouvoir par son oncle Abou-Youssof-Yakoub-ben-Abd-el-Hak et, après avoir essayé, sans succès, de lutter contre lui, il fut contraint d'abdiquer et de lui laisser le champ libre (1259). L'autorité des Beni-Merine s'étendait alors de la Moulouïa à l'Ouad Oum-er-Rebia et de Sidjilmassa à Kçar-Kelama. Leurs princes tenaient à Fès une cour dont l'éclat

1. El-Kaïrouani, p. 224 et suiv. Ibn-Khaldoun, t. II. p. 344 et suiv.

ne le cédait en rien à celles du Tlemcen et de Maroc car les réfugiés espagnols y apportaient aussi la civilisation de la Péninsule.

Profilant du montent de confusion qui suivit la mort du sultan de Fès, Yar'moracène crut l'occasion venue de venger les défaites que les Merinides lui avaient infligées. Il appela de nouveau à la guerre ses alliés, et ayant reçu des contingents des Oulad-Mendil et des Tuudjine, ainsi que des Arabes Zor'ba, il envahit les contrées de l'ouest. Parvenu à Keldemane, non loin de Taza, il rencontra l'armée de Yakoub et lui livra bataille. Cette fois encore, la fortune se tourna contre lui, car il semblait écrit qu'il ne remporterait jamais d'avantages contre les Merinides. Mis en déroute, il se vit forcé de reprendre le chemin de Tlemcen et se contenta de dévaster en passant la ville de Tafercite.

Yakoub, qui avait trop souffert pour songer à poursuivre ses ennemis, se hâta de proposer une trêve à son rival. La ville de Salé venait de se révolter à l'instigation d'un de ses neveux qui en était gouverneur. Ce chef, nommé Yakoub-ben-Abd-Allah, pour assurer la réussite de ses projets, n'avait pas craint d'appeler à son aide les chrétiens, sans doute les Génois ou les Pisans qui entretenaient des relations commerciales suivies avec la port de Salé ; mais sa trahison ne lui fut pas profitable. Les chrétiens, en effet, réunis en grand nombre dans le port, profitèrent du moment où les indigènes célébraient la fête de la rupture du jeûne pour pénétrer par une brèche dans la cité, la mettre au pillage, massacrer les habitants et s'emparer des femmes et des richesses. Le gouverneur, assiégé dans la citadelle, se hâta de demander à son prince pardon de sa conduite et d'implorer son secours. L'émir Abou-Youssof-Yakoub accourut aussitôt à la tête des forces dont il pouvait disposer et, après quatorze jours de siège, parvint à se rendre maître de la place. Il s'appliqua ensuite il réparer les dévastations commises par les chrétiens et donna lui-même l'exemple en travaillant de ses mains aux fortifications.

Quant à Yacoub, le gouverneur qui par sa conduite avait suscité ces difficultés à l'émir, il n'osa pas affronter sa colère. Espérant éviter un changement mérité, il se jeta dans les montagnes des R'omara et y arbora l'étendard de sa révolte. L'émir chargea son fils Abou-Malek de le réduire, puis il rentra il Fès. Peu de temps après, Yacoub était contraint d'implorer son pardon. Abou-Malek étant de retour, son père l'envoya en ambassade auprès du prince Abd-el-Ouadite auquel il était uni par des alliances, ainsi qu'il a été dit, afin de lui proposer la paix. Ces ouvertures furent bien accueillies et un traité d'alliance et d'amitié fut signé entre le prince

Merinide et Ya'moracène au lieu dit Zaher, près des montagnes des Beni-Iznacene (1260-61)[1].

LUTTES D'EL-MORTEDA CONTRE IBN-YEDDER ET CONTRE LES MERINIDES. IL TRAITE AVEC CES DERNIERS. — Au milieu de ces luttes, le rôle du khalife almohâde de Maroc est complètement effacé. La dynastie d'Abd-el-Moumene a perdu tout son prestige et le moment approche où son trône va être définitivement renversé. La guerre contre le rebelle Ibn-Yedder, dans le Sous, occupait les quelques troupes almohâdes dont pouvait encore disposer El-Morteda. Les intrigues des Arabes Sofiane, derniers adhérents des almohâdes, leurs guerres contre leurs cousins les Kholt, si toutefois on peut donner le nom de guerres à une série ininterrompue de meurtres, de trahisons et d'attentats de toute sorte, appelaient aussi l'attention du khalife qui essayait, mais eu vain, d'employer à son profit l'activité de ces nomades et ne réussissait qu'à augmenter l'anarchie.

En 1260, d'après lbn-Khaldoun, 1263, selon Marmol, le roi de Castille, Alphonse X, vint s'emparer, par un coup de main, de la ville de Salé : mais bientôt l'émir merinide accourut avec des forces et contraignit les Espagnols à se rembarquer. Salé fut entièrement bouleversé dans ces crises.

Sur ces entrefaites, les troupes almohâdes qui opéraient dans le Sous essuyèrent une défaite dans laquelle leur général trouva la mort. El-Morteda y envoya alors une nouvelle colonne sous la conduite d'Abou-Zeïd-ben-Iguite, auquel il adjoignit des troupes chrétiennes commandées par don Lopez. Mais une mésintelligence qui survint entre ces deux chefs paralysa entièrement leur action et El-Morteda, auquel Abou-Zeïd porta plainte, trancha le différend en faisant assassiner l'officier chrétien.

Vers le même temps, les débris de deux tribus kurdes, les Louine et les Taber qui avaient émigré d'Orient, chassés par l'invasion des Tatars, arrivèrent à la cour de Maroc où le khalife les accueillit avec empressement car ces Kurdes étaient des archers renommés.

Cependant à Fès, le prince merinide, resté définitivement maître du pouvoir que ses parents avaient encore voulu lui disputer, songea à tenter un dernier effort pour renverser le trône almohâde (1261-62). Il rassembla tous les contingents dont il pouvait disposer et, s'étant mis en marche sur Maroc, vint prendre position au

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 248 et suiv., t. III, p. 351 et suiv., t. IV, p. 45 et suiv. Kartas, p. 425 et suiv.

lieu dit Igliz, non loin de la ville. Il en commença aussitôt le blocus; mais à la vue de leurs ennemis, le courage des assiégés se réveilla. Un descendant d'Abd-el-Moumene nommé Abou-l'Ola-Edris, dit Abou-Debbous (l'homme à la masse d'armes), appela les guerriers almohâdes au combat et chacun accourut se ranger à sa suite. Cette troupe, pleine d'ardeur, sortit alors de la ville et se rua sur les assiégeants. Le combat fut long et acharné, jusqu'à ce qu'un propre fils de l'émir Abou-Youssof, nommé Atadjoub, eût mordu la poussière. A cette nouvelle, l'armée merinide, prise de panique, abandonna ses positions et s'enfuit en désordre.

Après cet échec, l'émir de Fès accepta les ouvertures de paix qu'El-Morteda lui fit parler en même temps que ces compliments de condoléances sur la mort de son fils, Yakoub, ayant en outre reçu du souverain almohâde l'engagement de lui servir un tribut annuel, leva le siège et reprit la route de l'ouest; mais, parvenu à l'Oum-er-Rebïa, il se heurta contre une armée almohâde commandée par le général Yahïa-ben-Ouanoudine qui accourait à la défense de Maroc. On en vint aux mains dans le lit de la rivière[1], et après un combat acharné, la victoire resta aux Merinides qui forcèrent leurs ennemis à rentrer en désordre à Maroc.

Cette bataille reçut le nom d'Oum-er-Ridjeleïn (1261-2)[2].

GUERRES DANS LE MAG'REB CENTRAL. EXTENSION DU LA PUISSANCE ABD-EL-OUADITE. — Pendant que ces événements se passaient dans l'extrême ouest, le feu de la guerre ensanglantait encore le Mag'reb central. De nouvelles discussions s'étaient produites entre les Mag'raoua et les Abd-el-Oaudites au sujet de leur défaite commune par les Merinides, chacun d'eux voulant en faire porter la responsabilité sur l'autre. Yar'moracène s'étant porté dans la région du bas Chélif, avait forcé les Oulad-Mendil, chefs des Mag'raoua à une soumission nominale.

Vers le même temps, un certain Abou-Ali-el-Miliani, fils d'un célèbre jurisconsulte que le gouvernement hafside avait établi comme son représentant à Miliana, levait, dans cette ville, l'étendard de la révolte et se déclarait. indépendant. Aussitôt que cette nouvelle fut connue à Tunis, El-Mostancer plaça son frère Abou-Hafs à la tête d'une armée, en le chargeant de réduire le rebelle. Don Henri de Hernandez, frère du roi de Castille, qui était venu,

1. On sait que les rivières d'Afrique ont un lit beaucoup plus large que le volume d'eau qui y coule habituellement ne le rendrait nécessaire.

2. *La mère aux deux pieds* à cause de deux îlots ayant cette forme qui émergeaient dans le lit de l'Oum-Er-Rebia.

quelque temps auparavant, se réfugier à la cour de Tunis, prit part à cette expédition.

Arrivé à Miliana, Abou-Hafs mit le siège devant cette ville et ne tarda pas à s'en emparer. Mais El-Miliani, ayant pu s'échapper, trouva un refuge chez les Beni-Yakoub, Arabes Zor'biens de la tribu des Attaf, qui l'aidèrent à passer en Mag'reb et il se rendra à la cour des princes merinides Quant à Abou-Hafs, qui avait sans doute été soutenu par les Mag'raoua dans cette campagne, il laissa le commandement de Miliana à Mohammed-ben-Mendil et rentra à Tunis. Ainsi la puissance des Mag'rouna s'étendait tous les jours et leurs princes dominaient, sur la vallée du bas Chélif et, de là, jusqu'à la mer (1262).

Toujours vers la même époque, des Arabes Makiliens de la tribu de Monebbate parvenaient à s'emparer de Sidjilmassa. Après avoir mis à mort le chef merinide qui y commandait, ils offrirent ce groupe d'oasis il Yar'moracène avec lequel ils avaient toujours conservé des intelligences. Ce prince étant arrivé pour prendre possession de sa nouvelle province reçut le serment des habitants et leur donna comme gouverneur son propre fils Yahïa[1].

ABOU-DEBBOUS, SOUTENU PAR LES MERINIDES, S'EMPARE DE MAROC. FUITE ET MORT D'EL-MORTEDA. — Pendant que l'autorité abd-el-ouadite s'implantait Ainsi dans le sud, le gouvernement almohâde achevait son agonie au milieu des intrigues suscitées par de misérables compétitions. Le brave Abou-Debbous, calomnié auprès d'El-Morteda, se vit réduit à prendre la fuite pour éviter le sort trop certain qui l'attendait. Ainsi, à sa dernière heure, l'empire almohâde se privait du seul homme qui, par son énergie, eût pu, sinon le conserver encore intact, au moins retarder sa chute.

Abou-Debbous se réfugia d'abord chez Messaoud-ben-Gueldoum, cheikh des Heskoura, puis, cédant sans doute aux conseils de ce chef, il vint directement à la cour de Fès, proposer une alliance au sultan merinide contre le prince de Maroc. Abou-Youssof, comme bien on pense, accueillit avec empressement le transfuge et lui promit des secours en argent et en hommes, à la condition que la moitié du territoire conquis serait pour lui. Abou-Debbous ayant reçu du prince de Fès un subside de cinq mille pièces d'or (dinars) passa chez le, Kholt, et, de là, chez les Heskoura, tous partisans des Merinides, afin de réunir son armée. De toutes parts,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*. t. I, p. 66, 119, 128, t. II, p. 248 et suiv., 276 et suiv., t. III, p. 351 et suiv., t. IV, p. 49 et suiv. Kartas, p. 372, 431 et suiv.

les contingents vinrent se grouper autour de lui ; il arriva même des transfuges almohâdes et une partie de la milice chrétienne, désertant la cause impopulaire du khalife de Maroc. El-Morteda qui ne savait, dans le danger, employer d'autre moyen que la cruauté, fit mettre à mort quelques chefs des sofiane dont il suspectait la fidélité, ce qui eut pour résultat de détacher de lui ses adhérents arabes.

Vers la fin de l'été 1266, Abou-Debbous se trouva prêt à prendre l'offensive. Il se porta sur Maroc à la tête de ses adhérents, appuyés d'un corps de cinq mille Merinides réguliers, et vint, au mois d'octobre se heurter à Ar'mate contre le vizir almohâde Abou-Zeïd-ben-Iguite qui commandait ce poste. En vain, ce général essaya-t-il de résister sérieusement à l'ennemi ; après avoir perdu ses meilleurs guerriers, il fut mis en déroute et poursuivi l'épée dans les reins, jusque sous les murs de Maroc. Ainsi, l'armée d'Abou-Debbous avait déblayé sa route en un seul combat.

Loin de s'attendre à une attaque si subite, El-Mortecla, qui se fiait sur ses postes avancés, célébrait en paix la prière du vendredi, tandis que les rempart étaient vides de défenseurs. Abou-Debbous pénétra sans sous coup férir dans Maroc par la porte d'Ar'mat et marcha droit sur la citadelle dans laquelle il fit son entrée. En même temps, le khalife, averti enfin du danger, prenait la fuite suivi de quelques vizirs, par la porte opposée. Le vainqueur s'installa en maître dans la capitale almohâde.

Quant à El-Morteda, réduit à l'état de fugitif, il tenta d'abord d'aller chercher asile chez les Hentata, mais, ayant appris qu'ils étaient les champions de son ennemi, il passa dans le pays des Guedmioua où il appela à son aide se, deux généraux Ibn-Ouanoudine et Ibn-Attouch qui opéraient avec quelques troupes, le premier dans le Haha et le second à Regraga. Mais bientôt, le malheureux prince, qui était de toule part entouré d'embûches, dut encore prendre la fuite. Il courut se réfugier à Azemmor auprès de son gendre Ibn-Attouch qui était parvenu à se jeter avec ses troupes dans cette place. C'était marcher de lui-même à la mort, car l'or d'Abou-Debbous avait gagné tout le monde. El-Morteda fut tout d'abord jeté dans les fers puis, sans tenir compte de ses prières, ni de l'alliance qui l'unissait à lui, Ibn-Attouch l'envoya, chargé de chaînes, à Maroc, c'est-à-dire au supplice. Mozahem, affranchi de l'usurpateur, vint en effet à la rencontre du khalife et le mit à mort. La tête d'El-Morteda fut seule apportée à Maroc (novembre 1266). Son triste règne avait duré prés de dix-neuf ans[1].

1. Kartas, p. 373 et suiv. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, passim.

RÈGNE D'ABOU-DEBBOUS. IL RÉDUIT LE REBELLE IBN-YEDDER. — resté ainsi seul maître de l'autorité suprême, Abou-Debbous se fit décerner le titre d'El-Ouathek-b'illah et d'El-Motamed-Ala-Alah (1), puis il entreprit courageusement la rude tâche de relever la dynastie almohâde. Sa première pensée fut pour le rebelle Ibn-Yedder qui tenait toujours dans le Sous ; il se préparait même à marcher en personne contre lui lorsqu'il apprit que Yakoub, le sultan merinide, s'avançait avec une armée et était déjà dans le Tamesna. Il venait réclamer l'exécution des conventions acceptées par Abou-Debbous et qu'El-Ouathek ou El-Motamed semblait avoir oubliées. Ne se trouvant pas assez fort pour résister ouvertement, le prince almohâde tâcha de gagner du tempset, dans ce but, envoya un riche présent au sultan merinide, en lui promettant de nouveaux cadeaux avant peu.

Yakoub s'étant contenté de ces promesses, Abou-Debbous se mit en marche vers le Sous. Il avait envoyé en avant le général Yahïa-ben-Ouanoudine avec mission de rallier et de réunir les contingents des Guezoula, Lamia, Guentiça, Zenaga et autres populations berbères des hauts plateaux, sur lesquelles Ibn-Yedder étendait précédemment son autorité. Abou-Debbous opéra sa jonction avec son lieutenant qui avait exécuté ponctuellement ses ordres, puis il marcha avec toutes les forces contre Taroudent. A son approche, les rebelles évacuèrent cette place pour se réfugier dans la forteresse de Tisekht, dont le commandement fut confié à Hamidi, cousin d'Ibn-Yedder. Rien ne résista à l'armée almohâde et bientôt Ibn-Yedder, ne sachant où fuir, se décida à se livrer à la discrétion de son ennemi. Ainsi, en une campagne, Abou-Debbous anéantit cette révolte qui, durant dix années, avait tenu en échec son prédécesseur (1266-7).

RÉVOLTE DES DAOUAOUÏDA. ILS SONT CHÂTIÉ PAR EL-MOSTANCER. — Pendant, que le Mag'reb était désolé par cette suite ininterrompue de guerres, la puissance hafside se consolidait, dans l'est et brillait d'un réel éclat. Jouissant de la paix, fruit de sa vigilance et de son habileté, le khalife El-Mostancer s'appliquait à doter Tunis de monuments somptueux, de façon à en faire une capitale digne de son royaume. Sur ces entrefaites, sa quiétude fut troublée par la révolte d'un de ses cousins nommé Abou-l'-Kacem-ben-Abou-Zeïd. Ce prince se rendit chez les Daouaouïda-Riah, toujours disposés à la révolte, et obtint d'eux et de leur chef Chibl, le serment de fidélité. Il entraîna ensuite ces Arabes à la guerre

1. *Celui qui place sa confiance en Dieu et Celui qui s'appuie sur*

contre les tribus Soleïmides qui avaient fini par usurper entièrement leur place en Tunisie et les rejeter vers le Zab.

A l'annonce de ces événements, le khalife El-Mostancer réunit ses troupes et se disposa à marcher contre les rebelles, mais les Daouaouïda ne l'attendirent pas ils s'enfoncèrent devant lui vers le sud-ouest Jusqu'au delà de Mecila, sans se laisser atteindre. Quant au rebelle Abou-l'-Kacem, il se réfugia à Tlemcen et, de là, passa en Espagne.

Le sultan hafside séjourna quelque temps à Mecila dans l'espoir de prouver une occasion favorable pour écraser les Daouaouïda; mais ceux-ci se tinrent constamment à distance. Pendant son séjour dans cette ville, El-Mostancer reçut la visite de Mohammed-ben-Abd-el-Kaoui, émir des Toudjine, venant l'assurer de sa fidélité pour lui et de sa haine contre les Abd-el-ouadites.

El-Mostancer dut cependant rentrer à Tunis sans avoir assouvi sa vengeance (1266-7). Les Daouaouïda lui adressèrent alors l'offre de leur soumission et le khalife, voyant que, pour châtier ces nomades, l'arme la plus sûre était la ruse, accepta leur hommage assez ironique et les engagea à rentrer en paix dans leurs cantonnements. En même temps, il expédia au gouverneur de Bougie des instructions pour qu'il tâchât, par tous les moyens, de les attirer vers le nord. Les Arabes ne se laissèrent prendre qu'à demi à ces assurances et s'avancèrent avec les plus grandes précautions. Aussitôt, le sultan, sortant, de Tunis à la tête des contingents fournis par les Arabes soléïmides de Kaoub et de Debbab, se porta rapidement vers le sud-ouest ; une fraction des Daouaouïda, les Beni Açaker-ben-Soltan, vinrent à sa rencontre lui offrir leur soumission et demander à combattre avec lui contre leurs frères les Beni Messaoud-ben-Soltane, formant le reste des Daouaouïda, qui avaient décampé au plus vite et se disposaient à défendre les défilés du Zab. Parvenu à Negaous, El-Mostancer dut encore s'arrêter, n'osant pas s'aventurer dans un pays inconnu et désolé.

Sur ces entrefaites, Abou-Hilal, gouverneur de Bougie, qui était, entré en relations avec les Riah et avait su leur inspirer plus de confiance que son rouverain, leur donna le conseil d'envoyer au khalife une députation de leurs principaux chefs, leur garantissant la clémence d'El-Mostancer. Les nomades finirent par se rendre à ces conseils, et, oubliant leur prudence habituelle, les cheikhs de la tribu, ayant à leur tête l'émir Chibl, vinrent au camp du khalife, alors à Zeraïa, non loin de Tobna.A peine furent-ils arrivés qu'El-Mostancer donna l'ordre de les faire périr. Ils furent tous décapités et leurs corps demeurèrent sur place, plantés sur des pieux, tandis

que leurs têtes étaient envoyées à Biskra pour être exposées.

Profitant de l'effet de terreur produit par cette exécution, El-Mostancer attaqua avec vigueur les campements des Riahs, força ces Arabes à la fuite et les Poursuivit Jusqu'au dalà de l'Oued-Djedi, sur le plateau aride de Hammada où ces malheureux cherchèrent un refuge après avoir perdu une grande quantité des leurs et tous leurs biens tombés aux mains de l'armée hafside, les débris des Daouaouïda se sauvèrent, ensuite vers l'ouest et demandèrent un abri aux princes Abd-el-Ouadites, pendant qu'El-Mostancer rentrait chargé de trophées à Tunis (1267-68.)[1]

ATTAQUE DE MAROC PAR LES MERINIDES. DIVERSION DES ABD-EL-OUADITES. LEUR DÉFAITE À TELAR. —Pendant ce temps, les événements se précipitaient en Mag'reb. A peine, en, effet, Abou-Debbous fut-il rentré à Maroc, au retour de son expédition du Sous, qu'il reçut du sultan merinide un message impératif lui enjoignant d'exécuter leur traité, c'est-à-dire de lui livrer sur-le-champ la moitié du pays conquis. Mais, Abou-Debbous, enivré sans doute par les succès qu'il venait de remporter, accueillit fort mal les injonctions du prince merinide et répondit avec hauteur à son envoyé : «Dites à Abou-Youssof-Yakoub-ben-Abd-el-Hak de se contenter de ce qu'il a maintenant, car, s'il en demande davantage, j'irai le châtier avec une armée assez nombreuse pour l'écraser.»

Ce n'était rien moins qu'une déclaration de guerre. En effet, Abou-Youssof, aussitôt qu'il connut cette réponse à laquelle il s'attendait sans doute, lança ses troupes sur le territoire almohâde et se mit lui-même en marche vers Maroc. Abou-Debbous, qui avait beaucoup trop présumé de ses forces, chercha, à l'approche du danger, quel appui il pourrait trouver. Il songea aussitôt aux Abd-el-Ouadites, ennemis irréconciliables de, Merinides, et expédia un riche présent à Yahïa, fils de Yar'moracène, gouverneur de Sidjilmassa, en le priant d'écrire à son père pour qu'il vint attaquer l'émir de Fès sur ses derrières.

Yahïa donna aux envoyés une escorte d'Arabes makiliens chargés de les conduire auprès de son père Yar'moracène , alors occupé à guerroyer dans les environs de Miliana. Le chef abd-el-ouadite, qui brûlait toujours de prendre sa revanche contre son rival, termina par une trêve ses affaires avec les Oulad-Mendil, puis il accourut à Tlemcen, réunit ses troupes et fit irruption sur le

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 73, 139, 1. II, p. 354 et suiv. EI-Kaïrouani, p. 222 et suiv.

territoire merinide. Mais, malgré sa diligence, tout cela avait pris du temps, et Abou-Youssof avait commencé le siège de Maroc après avoir ravagé les contrées environnantes. Tandis qu'il pressait la capitale, on lui apprit que Yar'moracène avait fait invasion sur soit territoire et qu'il s'avançait en semant sur son passage la dévastation.

A cette nouvelle, Abou-Youssof leva le siège de Maroc et se rendit à Fès où il s'occupa de réunir de nouvelles troupes, puis, dans l'automne de l'année 1267, il marcha vers l'est, et chassa devant lui les Abd-el-Ouadites. Ceux-ci continuèrent leur retraite jusqu'à Telar, au sud-est de Tlemcen et prirent possession auprès de cette rivière. Les Merinides, après avoir traversé Guercif et la plaine de Trafrata, trouvèrent enfin leurs ennemis rangés en ligne et disposés à la bataille. Abou-Youssof ayant pris les plus habiles dispositions, on en vint aux mains. Le combat, long et acharné, ne se termina que le soir par la défaite totale des Abd-el-Ouadites dont le camp tomba au pouvoir des Merinides. Yar'moracène, après avoir perdu son fils Abou-Hafs-Omar, héritier présomptif, et plusieurs de ses parents, eut encore la douleur de laisser son harem aux mains des ennemis. Il rallia, cependant, les débris de son armée et les ramena en bon ordre à Tlemcen, tandis que son heureux adversaire rentrait triomphant à Fès (mars 1268).

DÉFAITE ET MORT D'ABOU-DEBBOUS. PRISE DE MAROC PAR LES MERINIDES. CHUTE DE LA DYNASTIE ALMOHÂDE. — Débarrassé des Abd-el-Ouadites, le sultan merinide se disposa à en finir avec les Almohâdes. Sans perdre de temps dans une inaction qui eût pu devenir funeste, il quitta Fès le mois suivant (avril), et alla d'abord attaquer isolément les populations qui tenaient encore pour le khalife de Maroc. Les Kholt, dont il avait, si souvent éprouvé le manque de foi, eurent à supporter tout le poids de sa colère. Il entra ensuite dans l'Atlas et réduisit les Berbères Zanhaga à la soumission.

Partout, des soldats répandirent la dévastation, brûlant les récoltes et les approvisionnements, afin d'inspirer une terreur salutaire à ceux qui auraient pu avoir encore l'intention de résister.

Abou-Youssof continua cette tactique pendant tout le reste de l'année, certain d'avance que c'était. le moyen le plus sûr d'attirer son ennemi en rase campagne. Les Sofiane et une partie des Kholt s'étaient réfugiés sous la protection de Maroc, laissant les Merinides ravager leurs terres. Ces Arabes ne cessaient de supplier Abou-Debbous de les mener au combat ; de leur côté, les troupes

almohâdes frémissaient d'impatience en apprenant Chaque jour les succès de leurs ennemis. Mais le dernier souverain enfermé derrière ses remparts, résistait à toutes les sollicitations. Néanmoins, la pression de l'opinion publique eut raison de son entêtement et il se décida à courir les hasards d'une lutte en rase campagne ; c'était se jeter de lui-même dans le piège. Les Almohâdes, pleins d'ardeur, sortirent de Maroc en nombre imposant. Avec une rare habileté, Abou-Youssof se replia devant eux comme s'il craignait, d'engager la lutte, et, par cette retraite simulée, attira ses ennemis jusque sur les rives de l'Ouad-Ar'fou. Changeant alors subitement de tactique, les Merinides font volte-face et se rangent en bataille dans une position avantageuse. En vain, les chef, almohâdes; veulent rétablir l'ordre dans leurs rangs, car le plus grand tumulte règne dans l'armée qui, voyant fuir l'ennemi devant elle, se croit sûre du succès et a négligé toutes les règles de la tactique. En même temps, les Merinides chargent avec ardeur les hordes almohâdes rompues et bientôt coupées dans tous les sens. Leurs chefs essaient vainement de les rallier : ils sont entrainés dans la fuite. Abou-Debbous lui-même doit abandonner le champ de bataille et reprendre la route de Maroc. Mais, poursuivi de près, il reçoit d'un soldat, merinide un coup de lance qui le jette à bas de son cheval et les quelques officiers qui l'accompagnent se font tuer autour de lui sans pouvoir le sauver. La tête d'Abou-Debbous fut portée au sultan merinide.

Les débris de l'armée almohâde rentrèrent en désordre à Maroc où ils apportèrent la nouvelle du désastre d'Arfou et de l'approche imminente de l'ennemi. Aussitôt, tous les adhérents de la dynastie d'Abd-el-Moumene évacuèrent la ville et allèrent se réfugier dans la montagne de Tine-Mellel, et y proclamèrent comme khalife un frère d'El-Morteda, nommé Ishak. Abd-el-Ouahad, fils d'Abou-Debbous, reconnu d'abord, n'avait conservé l'autorité que cinq jours. Ainsi la localité qui avait été le berceau de la puissance almohâde allait être le témoin de sa chute. Quant aux habitants de Maroc et à quelques hauts fonctionnaires, ils envoyèrent au sultan merinide une députation afin d'implorer leur pardon et de protester de leur dévouement à la nouvelle cause. Les Kurdes passèrent alors en grande partie au service du souverain merinide, quelques-uns des leurs allèrent cependant se réfugier auprès du prince de Tlemcen. Un petit groupe se rendit en Ifrikiya et fut bien accueilli par le khalife hafside.

Sept jours après la bataille d'Ar'fou, le 8 septembre 1269, Abou-Youssof-Yakoub-ben-Abd-el-Hak fit, en grande pompe, son entrée à Maroc, au milieu d'un concours immense de peuple.

Il envoya ensuite les troupes rayonner dans les environs, afin d'achever la conquête de toutes les provinces.

Ainsi finit l'empire almohâde qui avait étendu Sa puissance sur toute l'Afrique septentrionale et l'Espagne. Cette dynastie s'éteignit après un siècle d'existence, mais elle n'avait brillé de son tout éclat que pendant le long régne de soit fondateur. A partir de la mort d'Abd-el-Moumene, la puissance almolhâde n'avait de décroître ; l'immense empire s'était fractionné, désagrégé, et, de même que les Sanhadja avaient dû céder la place aux Masmouda, ceux-ci s'effaçaient devant les Zenètes de la troisième race. Ainsi, chaque grande famille berbère arrivait successivement à régner sur le pays. Mais, cette élévation de la race autochtone devait être la dernière, l'influence lentement dissolvante de l'élément arabe allait détruire pour toujours la force et l'unité du peuple berbère, livrer le pays à l'anarchie et préparer son asservissement aux Turcs[1].

APPENDICE I

CHRONOLOGIE DES KHALIFES ALMOHADES

Abd-el-Moumene….....1130
Abou-Yakoub-Youssof.....1163
Abou-Youssof-Yakoub-el-Mansour….....1184
En-Nacer.....1199
Youssof-el-Mostancer….....1214
Abd-el-Ouahad-el-Makhlouâ….....1224
El-Adel…….....1227
El-Mamoun….....1228-29
Er-Rachid….....….1232
Es-Saïd.....1242
El-Morteda.....1248
Abou-Debbous.....1266
Chute de la dynastie….....1269

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 73. 121, 139, t. II. p. 257, t, IV, p. 56. El-Kaïrouani, p. 224. Kartas, p. 376, 377, 431 et suiv. Imam-Et-Tensi, passim.

APPENDICE II

ÉTAT DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE À LA CHUTE DE LA DYNASTIE ALMOHÂDE. SITUATION DES TRIBUS BERBÈRES ET ARABES

DYNASTIES

Au moment où la dynastie almohâde disparaît, l'Afrique septentrionale est divisée en trois principaux empires berbères :

Les Almohâdes-Hafsides à Tunis, étendant leur autorité sur l'Ifrikiya et sur le Mag'reb central, jusque vers le méridien de Miliana.

Les Abd-el-Ouadites, qui vont être appelés Beni-Zeyane, ou Zeïanites, du nom du père de Yar'moracène (Zeyane). De Tlemcen leur capitale, ils règnent sur le reste du Mag'reb central, à l'est ; et à l'ouest jusque dans la vallée de la Moulouïa dont la possession, il est vrai, leur est fort disputée.

Et les Beni-Merine (ou Merinides) établis à Fès, et ayant sous leur autorité tout le Mag'reb extrême.

En outre, sur la rive droite du Chélif, près de l'embouchure de cette rivière, dans les montagnes des Beni-ben-Saïd, se trouve la petite royauté des Oulad-Mendil qui a réuni sous son autorité les débris des Mag'raoua ; elle est sous la dépendance nominale des Abd-el-Ouadites.

Dans le Ouarensenis, vivent les Zenètes-Toudjine dans un état d'indépendance presque complète.

RACE BERBÈRE

La race berbère est groupée de la manière suivante

Tripolitaine

Les *Louata* et *Houara* ont abandonné le pays ouvert aux Arabes pour se réfugier dans les montagnes ou se cantonner dans l'extrême sud[1].

1. Les descendants des Houara se trouvent toujours dans les déserts de la Tripolitaine, où on les désigne sous le nom plus exact de Hoggar.

Les *Nefouça* sont toujours dans les montagnes auxquelles ils ont donné leur nom, au sud de Tripoli.

Les *Zouar'a* et *Demmer*, fort diminués en nombre, forment la population sédentaire des oasis, se rapprochant de l'Ifrikiya.

Tunisie el Djerid

Les *Nefzaoua* se sont retirés dans les oasis et dans les régions montagneuses. Les oasis sont habitées par des populations mélangées de *Nefzaoua, Houara, Demmer et Ouacine*.

A Tunis s'est formée une colonie d'*Almohâdes-Hafsides (Masmouda)*.

Province de Constantine

Les montagnes de l'Aourès et les chaînes environnantes sont occupées par des fractions de *Nefzaoua* et *Louata* et des groupes d'origine Zenète (Ouacine, etc.).

Les *Houara* s'étendent sur les plateaux situés au nord-est de l'Aourès jusqu'au sud de Bône ; ils commencent à se laisser arabiser par le contact et ne tardèrent pas à prendre de nouveaux noms (*Henanecha, Nemamcha, Harakta*).

Les Ketama sont toujours compacts dans les contrées montagneuses comprises entre Collo et Bougie. Une de leurs fractions les plus importantes, celle des Sedouikech, s'étend à l'ouest de Constantine jusqu'à Sétif.

Mag'reb central

Les *Zouaoua* sont intacts dans les montagnes du Djerdjera.

Les *Sanhadja* ont dû abandonner une partie de leurs plaines aux Arabes, ils n'occupent plus que la Mitidja et les montagnes environnantes. Une de leurs principales fractions est celle des *Beni-Mellikch.*

Entre Tenès et l'embouchure du Chélif habitent les *Mag'raoua* O'Mendil.

Les Toudjine dominent dans le Ouarensenis, étendant leur autorité jusqu'à Médéa et Miliana, à l'est, et jusqu'au Seressou à l'ouest.

Les *Abd-el-Ouad* et *Rached* occupent Tlemcen et se rencontrent dans les environs de cette ville avec les débris des anciennes tribus : *Ournid, Ifrene*, etc. …

Au nord de Tlemcen, jusqu'à la mer, les montagnes sont habitées par les *Beni-Fatene* (*Koumïa*, *Oulhaça*, etc. ...)

Mag'reb extrême

Le Tel de cette contrée est resté entièrement berbère, sauf dans le Tamesna et le Hebet, où ont été implantées les tribus arabes éloignées de l'est par El-Mansour.

Les *Beni-Fatene* et *Zenaga* occupent les montagnes voisines de l'embouchure de la Moulouïa, et les *R'omara*, le Rif, jusqu'à Ceuta.

Dans la vallée de la Moulouïa, les Miknaça et autres tribus berbères ont cédé la place aux *Beni-Merine* et se sont jetés dans les montagnes.

Les *Berg'ouata* ont à peu près disparu.

L'Atlas est habité par les *Masmouda, Zenaga,* etc.

Dans les contrées méridionales et le Sous, l'élément berbère s'est laissé pénétrer par les Arabes venus du sud-ouest.

Grand désert

Toujours habité par les Sanhadja-au-litham (voile).

Dans le Sahara du Mag'reb central, les Beni-Ouargla occupent l'Ouad-Rir ; les Sindjas, *Lar'ouate, Mezab,* les contrées au midi du Djebel-Amour.

TRIBUS ARABES

Les Soleïm occupent la plus grande partie de la Tripolitaine et de la Tunisie.

Voici comment se répartissent leurs fractions :

Les *Debdab* s'étendent sur la région littorale entre Barka et Tripoli.

Les *Mirdas* occupent les contrées méridionales de la Tunisie, le pays de Kastiliya, les villes de Touzer et de Nefta leur servent de séjour d'été.

Les *Allak*. ayant pour chefs les Kaoub, sont établis dans la plaine de Kaïrouane et le pays au midi de cette ville où ils ont remplacé les *Daouaouïda* (*Riah*).

Les *Hakim* sont entre Souça et El-Djem.

Les tribus Athbedj sont cantonnées comme suit :

Les *Dreïd* et *Garfa* (Kerfa) sur le versant de l'Aourés et jusqu'aux environs de Tebessa.

Les *Latif* dans le Zab, et à Biskra, où ils ont formé la petite dynastie des Beni-Mozni.

Les *Dahhak*, dans les steppes du Sahara au midi des précédents.

Enfin, les *Aïad, Korra* et *Amer* dans les montagnes entre le Hodna oriental et le pays de Hamza.

Les *Daouaouïda* (Riah) occupent le Hodna et s'avancent jusqu'au versant sud du Djebel-Dira. Ils dominent à Mecila, bien que leur puissance ait été très affaiblie par le châtiment qu'El-Mostancer leur a infligé.

Les *Zor'ba* sont répartis de la manière suivante dans le Mag'reb central.

Les *Yezid*, depuis Djebel-Dira jusqu'à Dehous et à la vallée de l'Ouad-Sahel, touchant à l'est aux tribus Athbedj et au sud aux Daouaouïda, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

Les plateaux à l'ouest du Hodna sont occupes par les *Hoseïn*, jusque vers le Djebel-el-Akhdar. Ils ont été placés dans ces localités de même que les Yezid pour Abou-Zakaria vers 1235.

Les *Amer* (pluriel, Amour), tribu d'origine Athbedj, passée aux Zor'ba, s'étendent à l'est des précédents jusqu'au Djebel-Rached qui va recevoir leur nom. Les *Oroua* sont avec eux.

Les *Malek*, formant le reste de la tribu, occupent les plaines du Mag'reb central, dans la partie comprise entre Miliana et la Mina, les *Attaf* étant près, de Miliana et les *Soueïd* et *Dialem* dons les plaines du Chélif et de la Mina.

Les *Makil* se sont fractionnés : une de leurs tribus, les *Thaaleba* sont fixés aux environs de la montagne de Titeri, ayant pour voisins les Sanhadja *Mellikch*, au nord, et les Toudjine à l'ouest. Les autres tribus Makiliennes se sont avancées vers l'ouest par les régions sahariennes.

Au midi de Tlemcen sont les *Douï-Obeïd-allah* ;

Près de Sidjilmassa, les *Monebbate* ;

Dans le Sous-el-Akça, les *Douï-Hassane et Chebanate*.

Les Djochem, comprenant les *Kholt* et *Sofiane*, occupent le Tamesna, mais ils sont très affaiblis par les dernières guerres.

Une fraction des Riah est toujours cantonnée dans le Hebet où elle a été transportée, en même temps que la précédente, par le khalife El-Mansour.

Les plaines, on le voit, deviennent peu à peu le domaine des Arabes. Plusieurs de ces tribus, qui se sont mises au service des souverains berbères, ont obtenu, en récompense de leurs services, soit des territoires à titre de fiefs (*Ikta*), soit d'autres faveurs telles que la *Djebaïa*, part de moitié sans la produit des impôts qu elles faisaient rentrer.

En outre, les tribus arabes puissantes imposent à leurs voisins

sédentaires, les habitants des oasis, diverses charges, notamment le droit de *Khefara* ou protection dont le but est surtout de les exempter des incursions de leurs «protecteurs». Ce droit consiste en jeunes chameaux.

Enfin, certaines tribus sahariennes, à la suite de services rendus à leurs sœurs du Tel, dans les guerres, exigent d'elles le droit de *R'erara* (sac), dont ces dernières s'affranchissent par le versement d'un certain nombre da *R'rara* de grain[1].

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 52 et suivi., 75, 88 et suiv» 113, 125, 132 et suiv. 159, 241 et suiv., 278 et suiv., t. II, p. 4 et suiv., 257 et suivi., 345 et suivi., t. 111, p. 126 et suivi., 247 et suivi., 286, 340, et t. IV, p. 3, 8 et suivi., 28 et suivi., 262.

CHAPITRE XII

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE
CROISADE DE SAINT LOUIS CONTRE TUNIS

1269-1277

Événements d'Espagne. — Sicile : chute des descendants de Frédéric II ; Charles d'Anjou, roi des deux-Siciles. — Expédition de saint Louis contre Tunis : motifs qui l'ont déterminée. — Débarquement des Croisés, ils se retranchent à Khartage. — Le sultan merinide assoit son autorité et écrase les révoltes ; les Volontaires de la foi. — Abou-Youssof marche contre les Abd-el-Ouadites, les défait à Isli et arrive sous les murs de Tlemcen. — Abou-Youssof réduit successivement Tanger et Sidjilmassa. — Expéditions des Abd-el-ouadites et des Hafsides dans le Mag'reb central. — Événements d'Espagne ; le prince de Grenade appelle les Merinides. — Abou-Youssof passe en Espagne ; succès des musulmans. — Abou-Youssof rentre en Mag'reb ; apogée de sa puissance. — mort du hafside El-Mostancer ; son fils El-Ouathek lui succède. — Relations commerciales des puissances chrétiennes en Afrique au XIIIe siècle. Politique des nouvelles dynasties à leur égard.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. — Avant de continuer l'histoire des dynasties de Mag'reb, il convient de passer une rapide revue des événements dont l'Espagne a été le théâtre pendant la longue agonie de l'empire almohâde.

Le successeur de Ferdinand III, son fils Alphonse X, n'avait pas hérité des qualités politiques de son père. D'autre part, Jayme d'Aragon, dont il avait épousé la fille, avait à lutter contre les révoltes suscitées par ses propres enfants. La succession du trône de Navarre, devenue vacante sur ces entrefaites (1253), appela et retint ces princes dans le nord. Les musulmans de Valence en ayant profité pour se révolter, Jayme résolut de les expulser de ses états et de les remplacer par des populations chrétiennes, ainsi qu'il l'avait fait, pour les Baléares. Lorsque le délai qui leur avait été assigné fut expiré, un grand nombre d'entre eux, deux cent mille. dit-on, émigrèrent dans la province de Grenade ou eu Afrique, d'autres se mirent en rébellion ouverte et furent traqués, massacrés, dispersés.

Jayme avait en outre des difficultés avec les rois de France qui prenaient encore le titre de comte de Barcelone, tandis que les souverains de Navarre avaient des possessions dans le Languedoc et des droits sur la Provence.

Un traité, conclu avec saint Louis, fit cesser ces anomalies; Montpellier resta seul au roi de Navarre, mais sous la suzeraineté de celui de France. Le mariage d'Isabelle, fille de Jayme, avec Philippe, fils de saint Louis, scella le traité ; en même temps, le roi d'Aragon concluait l'union de son fils Pedro avec Constance, fille de Manfred, roi de Sicile. Son autre fils, Jayme, reçut, en l262, la souveraineté du royaume de Majorque. Murcie, qui avait recueilli tous les rebelles musulmans, s'était détachée du roi de Castille. En 1266, Jayme vint enlever cette place et la faire rentrer sous l'autorité chrétienne.

A peine de retour de cette expédition, le belliqueux vieillard, sollicité par l'empereur de Constantinople, prépara une croisade coutre les Turcs ; il mit à la voile au mois de septembre 1269, mais la tempête dispersa sa flotte et le força à chercher un refuge à Aigues-Mortes, tandis que quelques navires, avec son fils Herman-Sanchez, continuaient leur route vers l'Orient.

Pendant que le roi d'Aragon achevait ainsi sa glorieuse carrière, celui de Castille, Alphonse X, voyait sa puissance décroître et avait à lutter contre une révolte générale de ses sujets musulmans, soutenus en secret par son vassal Ibn-el-Ahmar, roi de Grenade (1261). Cette guerre civile se prolongea avec des chances diverses durant huit années et, au moment où le roi chrétien semblait avoir triomphé de ses ennemis et abaissé l'orgueil d'Ibn-el-Ahmar, il lui fallai lutter contre la révolte de ses nobles[1]. C'est à ce prince que l'on doit l'institution des Alfaqueques, ou Rescatadores, laïques dont la mission était d'aider les religieux des divers ordres de rédemption, chargé. de racheter le, captif. chrétiens chez les Musulmans.

SICILE : CHUTE DES DESCENDANTS DE FRÉDÉRIC II. CHARLES D'ANJOU, ROI DES DEUX-SICILES. — Nous avons laissé l'empereur Frédéric II, en 1248, luttant contre la mauvaise fortune, sans que les revers eussent la moindre prise sur son âme d'acier. En vain, saint Louis essaya de fléchir, par les conseils ou la menace, l'irritation du pape et d'amener une transaction entre lui et l'empereur. Cantonné dans le midi de l'Italie, Frédéric espérait triompher encore, même en appelant les Sarrazins d'Afrique, lorsqu'il mourut à Fiorentino, dans la Pouille (1250). Il laissait un fils légitime, Conrad IV, qui essaya de reconquérir l'empire, aidé par Manfred, fils naturel de Frédéric. Mais le pape voulait achever son œuvre contre la maison de Souabe; se basant sur la déchéance dont le concile de Lyon

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 151 et suiv.

avait frappé Frédéric, il contesta les droits de son fils à l'hérédité et offrit les Deux-Siciles à Charles d'Anjou, frère du roi de France.

Manfred avait été nommé par Conrad, ou par une clause du testament de leur père, régent du royaume de Naples et de Sicile, mais la terre ferme ne lui obéissait pas et il avait dû rester confiné dans l'île. En 1253, Conrad avait entrepris la conquête du royaume de Naples, et la succès semblait devoir couronner ses efforts, lorsqu'il mourut subitement, empoisonné, dit-on, par son frère naturel. Il laissait un fils en bas âge, Conrad V, plus connu sous le nom de Conradin.

Resté seul maître du pouvoir, Manfred continua à porter le titre de régent jusqu'en 1258. Alors, sur la fausse nouvelle de la mort de Conradin, il se fit proclamer roi. Pendant tout le temps de sa régence et de son règne, il ne cessa de lutter contre le Saint-Siège et, pour augmenter sa force, il s'allia à l'Aragon, en mariant sa fille au fils de Jayme. Le pape Urbain IV, qui s'était en vain opposé à cette union, offrit la couronne de Sicile au roi de France; mais saint Louis ayant refusé, le pape me tourna vers Charles d'Anjou qui se décida à accepter sous diverses charges qui faisaient de lui le protégé et le serviteur du Saint-Siège (1263). Enfin, en 1265, Clément IV, successeur d'Urbain, désespérant de réduire sou ennemi, appela Charles d'Anjou. Manfred périt dans le combat de Bénévent (1266). Le frère du roi de France restait ainsi maître du royaume des Deux-Siciles, mais bientôt, Conradin, devenu homme, voulut lui disputer le pouvoir et parut d'abord devoir réussir à vaincre le pape et les Français ; mais, avant été battu et fait prisonnier à la bataille de TagliAgozzo, son vainqueur le fit périr sur l'échafaud (1268). Ainsi, Charles d'Anjou recueillit l'héritage de la maison de Souabe et des princes normands. Arbitre de l'Italie, sénateur de Rome, son orgueil ne connut plus de bornes ; et nous allons voir à quelle entreprise désastreuse il poussera le roi de France.

Que devinrent, pendant toutes ces luttes, les rapports des souverains berbères avec la Sicile ? Selon M. Amari, El-Mostancer cessa de servir le tribut à partir de l'année 1265, c'est-à-dire vers l'époque de la mort de Manfred. Il prétendit, en effet, ne pas reconnaître ce qu'il appelait l'usurpation de Charles d'Anjou et fournit à Conradin et à ses partisans un appui effectif. Henri et Frédéric de Castille, passés au service d'El-Mostancer, furent placés à la tête de troupes musulmanes, et, après la défaite, cherchèrent un refuge à Tunis. la victoire du prince français fut suivie de sanglantes

représailles ; le roi de Tunis ne pouvait échapper à la vengeance[1].

EXPÉDITION DE SAINT LOUIS CONTRE TUNIS. MOTIFS QUI L'ONT DÉTERMINÉE. — L'invasion des Tatars en Orient avait achevé de rendre des plus critiques la situation des colonies chrétiennes de Palestine, attaquées avec rage, d'un autre côté, par les souverains d'Égypte, successeurs de Saladin. En mai 1268, Antioche étant tombée aux mains de ces derniers, 17,000 habitants furent passés au fil de l'épée.

Personne ne ressentait les malheurs de Terre-Sainte aussi vivement que le pieux roi de France. Porter secours à ses coreligionnaires d'Orient fut bientôt sa seule pensée et rien ne put le détourner de son généreux dessein : ni l'état précaire de sa santé, ni le dénuement des caisses publiques, ni l'absence de flotte, ni les complications pouvant résulter de la situation de Charles d'Anjou en Italie.

Dans le mois de mars 1270, Louis IX se rendit à Aigues-Mortes, lieu de rassemblement des croisés. C'est là que les navires génois devaient venir les prendre. Mais la flotte se fit attendre, le découragement et la maladie se mirent dans le camp et ce ne fut que le ler juillet que l'expédition prit la mer.

Après avoir essuyé une tempête qui les dispersa, les navires se réunirent le 8 dans la baie de Cagliari. Là, dans un dernier conseil de guerre, tenu en rade, il fut décidé que Tunis serait définitivement le but de l'expédition. En vain plusieurs seigneurs s'opposèrent-ils «à ce qu'on allât porter la guerre sur les terres d'un prince qui n'avait jamais fait de mal aux chrétiens, et opinèrent-ils pour qu'on se dirigeât vers la Terre-Sainte qui avait si grand besoin de leur secours», l'influence de Charles d'Anjou l'emporta et la fatale décision fut prise.

Les motifs qui la déterminèrent étaient, du reste, de diverse sorte. L'influence du frère de Saint Louis fut prépondérante, car il tenait avant tout à ne pas trop s'éloigner des Deux-Siciles ; de plus, héritier des princes normands, il espérait reconquérir leur prépondérance en Afrique et imposer son autorité au sultan hafside dont il avait, ainsi que nous l'avons dit, à tirer vengeance, et qui avait cessé de servir le tribut pris en charge par ses prédécesseurs. Il insinua alors que la Tunisie infestait les mers de ses pirates, qu'El-Mostancer,

1. Amari, *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 631. Michaud, *Histoire des Croisades*, t. III, p. 269. Zeller, *Histoire d'Italie* (L'Itali*e monarchique et républicaine*). - De Mas Latrie, *Tratés de pai*x, etc., p. 134 et s.

devenu *prince des Croyants*, était l'auxiliaire de l'Égypte (ce qui était faux), et qu'il pourrait bien couper la retraite aux croisés.

Saisit Louis, de son coté, avait d'autres idées, qui lui tenaient fort au cœur : il espérait obtenir la conversion du sultan hafside avec lequel il vivait en bonne intelligence et qui, dans ses messages, ne cessait de l'assurer de son dévouement et même de sa sympathie pour la religion chrétienne, déclarant qu'il n'aurait aucune répugnance il la pratiquer. «Je consentirais volontiers, disait le roi, à passer le reste de mes jours enchaîné dans une prison, si je pouvais obtenir ce résultat, de convertir le roi de Tunis et son peuple à la religion chrétienne».

Enfin, un autre fait, dont les auteurs musulmans parlent seuls, eut peut-être une influence quelconque sur la décision prise. Dans les années précédentes, un certain Abou-l'Abbas-el-Luliani, originaire du bourg de Luliana, près d'El-Mehdïa, avait acquis à Tunis une haute position commerciale. Il était en relations avec les gouverneurs de province, auxquels il avançait parfois des sommes considérables, garanties par le produit des impôts; il faisait aussi des affaires importantes avec les commerçants français et italiens. L'immense fortune et la grande influence qu'El-Luliani avait ainsi acquises ne tardèrent pas à exciter la jalousie des officiers de la cour, que le luxe de ce marchand offusquait. Ils ne négligeront aucune occasion de le desservir auprès du maître et finirent par lui attribuer l'intention de soulever la ville d'El-Mehdïa. Une enquête ordonnée contre lui fut confiée à ses ennemis qui l'accablèrent d'humiliations et lui arrachèrent, par la torture, à défaut d'aveux, des sommes considérables. Mais cela ne suffisait pas encore : on fit répandre le bruit qu'il allait passer en Sicile, de prétendus complices avouèrent le fait et sa sentence fut prononcée : livré Hilal, chef du corps des affranchis européens, il périt sous le bâton et son cadavre, abandonné à la populace, fut mis en pièces. La famille et les amis de ce malheureux, entraînés dans sa chute, furent mis à mort par l'ordre du sultan.

Après le trépas d'El-Luliani, chacun se partagea ses dépouilles. Or, il se trouvait, parait-il, débiteur de sommes importantes envers des marchands francs, notamment des Provençaux. Ces créanciers présentèrent au sultan hafside des réclamations dont le montant ne s'élevait pas à moins de trois cent mille dinars, soit environ trois millions de francs de notre monnaie. «Mais, dit Ibn-Khaldoun, comme ils ne fournirent aucune preuve à l'appui de leur demande, El-Mostancer repoussa leurs prétentions. Alors, ils allèrent se plaindre à leur roi (Louis IX). Ceprince prit parti pour eux

et se laissa pousser à entreprendre une expédition contre Tunis, *ville très facile à prendre*, disaient-ils, vu la famine et la grande mortalité qui la désolent».

Ainsi, de même que pour une foule d'autres expéditions lointaines, l'intérêt privé eut sa part dans les motifs déterminants. La croisade de saint Louis, préparée dans l'intérêt des chrétiens d'Orient, était détournée de son but, par l'ambition de Charles d'Anjou, le fol espoir du roi de France de contraindre son ami le sultan de Tunis à la conversion, et les réclamations des créanciers d'El-Luliani. Saint Louis allait commettre une véritable iniquité en attaquant sans motifs sérieux un allié, et se lancer dans une aventure qu'il devait payer de sa vie et du désastre de son armée[1].

DÉBARQUEMENT DES CROISÉS ; ILS SE RETRANCHENT À KHARTAGE. — Après avoir en vain essayé d'arrêter l'orage qui se préparait contre lui, El-Mostancer n'était pas resté inactif en Afrique. Il fit d'abord approvisionner les ports de mer sur lesquels il pensait que se porterait l'effort de l'ennemi et réparer les fortifications. En même temps, il adressait un appel à toutes les tribus de l'Ifrikiya et même du Mag'reb central, leur représentant que, comme sujets et comme musulmans, il était de leur devoir d'accourir en Tunisie pour l'aider à repousser les chrétiens.

De partout, on répondit à son appel et Mohammed-ben-Abd-el-Kaoui lui-même, émir des Toudjine, amena ses contingents et ceux des Zenètes, ses tributaires. Des Maures andalous émigrés, dont on forma un corps de quatre mille combattants, constituèrent une des meilleures forces du Khalife. Quant aux volontaires, leur nombre était grand, mais ils manquaient d'organisation et avaient plus de bonne volonté que de valeur au point de vue militaire.

Le 15 juillet, la flotte des croisés, composée de trois cents navires de toute grandeur, quitta la rade de Cagliari et parut le 17 devant Tunis.

El-Mostancer, se rendant bien compte du peu de solidité de la masse de ses auxiliaires, voulut tenter un dernier moyen de conciliation. Il envoya au roi de France une députation pour lui rappeler leur bonne amitié et lui offrir une rançon de 80,000 pièces d'or; mais saint Louis fut inflexible et, du reste, les choses en étaient

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*,, t. II, p. 319 et suiv. Michaud, *Histoire des Croisades*, t. III, p. 260 et suiv. El-Kaïrouani, p: 224 et suiv. *Examen des causes de la Croisade de saint Louis contre Tunis*, par l'auteur (*Revue africaine*, juillet, août 1872).

arrivées à ce point que toute solution pacifique était impossible. S'il faut en croire les historiens musulmans, Ibn-Khaldoun, El-Kaïrouani et El-Makrisi, le roi de France aurait néanmoins gardé la somme offerte, à titre de présent, mais cela ne s'accorde guère avec ce que nous savons du caractère Chevaleresque de saint Louis.

Le lendemain, les croisés abordèrent en face des anciens ports de Karthge et débarquèrent sans peine après avoir fait fuir des nuées d'infidèles occupant le rivage. Les forces des Croisés se montaient à six mille cavaliers et trente mille gens de pied. A cette époque, les ruines de Karthage étaient encore debout et il fut facile aux chrétiens de s'y installer et de s'y retrancher, au moyen de quelques fortifications faites il la hâte : on ferma les brèches des murailles avec des planches, on y pratiqua des créneaux, et ce vaste camp fut entouré d'un fossé profond. Louis IX, qui comptait sur la conversion du roi de Tunis, reçut alors de ce prince un message dans lequel il lui annonçait qu'il viendrait lui demander le baptême à la tête de cent mille hommes.

INACTION DES CROISÉS. MORT DE SAINT LOUIS. — En dépit de leurs bravades, les Musulmans n'étaient nullement rassurés et il est probable que si les Croisés, au lieu de se retrancher si solidement à Karthage, avaient marché sans retard sur Tunis, ils n'auraient pus tardé à en obtenir la reddition. Ils se contentèrent de bloquer le golfe et les indigènes s'habituèrent à eux en venant tous les jours insulter leurs avant-postes.

Dans celle situation critique, El-Mostancer adressa de nouveaux et pressants appels aux musulmans et ceux-ci accoururent, avec une véritable émulation, à la guerre sainte. Abou-Hilai gouverneur de Bougie, amena un effectif imposant composé de Berbères, Sedouikech, Oulhaça et Houara et d'Arabes nomades. Un immense camp avait été établi pris de la ville et le khalife y avait fait dresser sa lente, où il se tenait sans cesse, dirigeant lui-même les opérations de la défense. Le prince Frédéric de Castille, qui était resté à sa cour, l'aidait de ses conseils ; il était en outre assisté d'un comité formé des principaux habitants de la ville.

Cependant le roi de France restait dans l'inaction, car il avait résolu d'attendre, pour agir, l'arrivée de son frère, le roi de Sicile ; mais celui-ci, véritable promoteur de l'expédition, avait trouvé des raisons pour rester en arrière. Les musulmans, enhardis, devenaient de jour en jour plus arrogants. Le sultan du Caire, qui avait craint que la croisade ne fut dirigée contre lui, annonça au roi de Tunis qu'il allait lui envoyer des renforts et, en effet, les troupes qu'il

entretenait dans la province de Barka reçurent l'ordre de partir pour l'Ifrikiya.

Les Croisés étaient complètement découragés; sans cesse en alerte tout en restant dans l'inaction, brûlés par une chaleur accablante, manquant de vivres et surtout de bonne eau, ils virent la maladie faire les plus grands ravages parmi eux. Le roi, son fils, de Nevers, un grand nombre de princes de sa famille, des officiers et des dignitaires religieux furent atteints par le mal. Le lundi 5 août, saint Louis cessa de vivre.

Cette nouvelle, qui portait la consternation dans le camp des Croisé, fut accueillie par des cris de joie du côté fies musulmans qui, eux aussi, souffraient cruellement et avaient vu partir un grand nombre de leurs auxiliaires. Le même jour arriva enfin Charles d'Anjou. Philippe, héritier du trône de France, était très malade et ce fut le roi de Sicile qui prit le commandement de l'armée. Il fit sortir les troupes de leur funeste camp, les mena au combat et obtint de réels succès.

EL-MOSTANCER TRAITE AVEC LES CROISÉS QUI SE RETIRENT. DESTRUCTION DE KARTHAGE. — El-Mostancer renouvela alors ses propositions de paix. Les principaux chefs musulmans, parmi lesquels Ibn-Abd-el-Kaoui, émir des Toudjine, vinrent au camp des chrétiens pour discuter les bases du traité. Cependant, quelques chefs croisés étaient d'avis de ne pas abandonner une entreprise qui leur avait coûté si cher ; on leur avait promis le pillage de Tunis et il fallait tenir sa parole. Mais Philippe avait hâte de rentrer en France et Charles d'Anjou était non moins pressé de se retrouver en Sicile. Leur avis prévalut. Les bases du traité furent rédigées par le cadi Ibn-Zeïtoun. On stipula une trêve de quinze ans et il fut convenu que les Croisés se retireraient sans retard ; que le khalife El-Mostancer leur paierait, à titre d'indemnité de guerre, une somme de 210,000 onces d'or (dix charges de mulet d'argent, dit Ibn-Khaldoun), dont moitié comptant ; que les prisonniers seraient rendus de part et d'autre et que les prêtres chrétien pourraient s'établir dans les états du prince des Croyants et y exercer librement leur culte. Enfin, le sultan hafside promit de payer au roi de Sicile l'arriéré de son tribut et de le servir régulièrement à l'avenir. Charles d'Anjou avait satisfaction et, dès lors, il pressa le départ avec une hâte qui scandalisa ses compagnons.

Le traité fut signé le 22 novembre 1270. Presque aussitôt, les chrétiens se rembarquèrent, dans un grand désordre et en abandonnant un matériel considérable. Mais leurs infortunes n'étaient pas terminées ; ils furent assaillis par la tempête, plusieurs navires

furent coulés, parmi lesquels celui qui portait l'argent, S'il faut en croire la tradition ; enfin, les débris de l'armés débarquèrent dans le plus piteux état en Sicile, où ils furent accueillis et secourus par Charles d'Anjou. Ainsi se termina cette croisade entreprise en dépit du bon sens et de la justice et conduite avec la dernière incapacité.

A peine les chrétiens eurent-ils quitté Karthage que les indigènes s'y précipitèrent, faisant main basse sur tout ce qui avait été laissé dans le camp par leurs ennemis. El-Mostancer donna ensuite l'ordre de renverser tous les monuments et pans de mur encore debout à Karthage et de les raser jusqu'aux fondations, afin que ces ruines ne pussent servir une autre fois de retranchements à des envahisseurs. C'est ainsi que l'emplacement de cette grande ville fut changée en solitude. Le khalife envoya, en même temps, à toutes les cours du Mag'reb et de l'intérieur des ambassades pour rendre compte du péril qu'avait encouru l'Islam et annoncer la victoire remportée par les vrais croyants sur les infidèles[1].

LE SULTAN MERINIDE ASSOIT SON AUTORITÉ ET ÉCRASE LES RÉVOLTES. LES VOLONTAIRES DE LA FOI. - Nous avons laissé, clans le chapitre précédent, le sultan merinide à Maroc, s'appliquant à substituer son administration à celle des Almohades qu'il avait renversés. Son fils, Abou-Malek, avait, été envoyé par lui dans le Sous et les régions méridionales pour soumettre les rebelles et faire disparaître les bandits ; lorsqu'il fut de retour, après avoir accompli sa mission, vers la fin de l'année 1270, Abou-Youssof-Yakoub se porta lui-même dans la province de Derâa, où les tribus arabes vivaient absolument indépendantes. Il fallut une campagne en règle pour les réduire. Dans le cours de cette même année 1270, les chrétiens d'Andalousie firent une descente à El-Araïche, mirent cette ville à sac, massacrèrent les hommes et emmenèrent les femmes en captivité. Au printemps de l'année 1271, le sultan rentra à Maroc et, peu après, il quitta cette ville, descendue au rang de chef-lieu de province, en la confiant au commandement du général Mohammed-ben-Ali.

Quelque temps auparavant, Abou-Youssof avait reçu du khalife hafside une ambassade chargée de lui remettre des présents et de

1. Ibn-Khaldoun. *Berbères*, t. II, p. 350. 364 et suiv. El-Kaïrouani, p. 226 et soir. Henri Martin. *Histoire de France*, t. IV, p. 327. Michaud, *Croisades*, t. III. p. 279 et suiv. Amari. *Musulmans de Sicile*, t. III, p. 631.

le remercier de l'hommage de vassalité qu'il lui avait adressé. Ainsi, les meilleurs rapports continuaient à unir les deux cours.

Sur ces entrefaites, la sultan merinide s'étant conclu à Rabat, y proclama son fils Abou-Malek comme héritier présomptif. Cette mesure eut pour résultat de pousser à la révolte ses neveux, les enfants d'Abd-Allah et d'Edris, petits-fils d'Abd-el-Hak qui prétendaient avoir des droits à l'empire comme appartenant à des branches aînées. Les chefs de la sédition nommés Moussa et Mohammed se jetèrent dans les montagnes des R'omara, à la tête de quelques partisans, et se retranchèrent dans la position fortifiée d'Aloudane. Abou-Youssof envoya d'abord contre eux. un corps de cinq mille cavaliers sous le commandement de son fils Abou-Yakoub, puis une seconde colonne de même force, conduite par son autre fils Abou-Malek, afin de cerner les rebelles ; il se porta alors, de sa personne, sur le théâtre des opérations et ne tarda pas à contraindre les révoltés à se rendre. Usant de clémence envers ses neveux, le sultan se contenta de les exiler. Ils allèrent chercher un refuge à la cour de Tlemcen. D'autres princes compromis passèrent le détroit avec un corps de troupes merinides que leur donna le sultan pour combattre les chrétiens qui, depuis quelques années, avaient rendu la situation des musulmans d'Espagne si précaire. Ces Merinides formèrent le noyau d'un corps qui se fit un renom mérité de bravoure et qu'on appela les «Volontaires de la foi (1)».

ABOU-YOUSSOF MARCHE CONTRE LES ABD-EL-OUADITES, LES DÉFAIT A ISLI ET ARRIVE SOUS LES MURS DE TLEMCEN. — Débarrassé des Almohades et après avoir écrasé, comme nous venons de le dire, la révolte de ses parents, Abou-Youssof-Yakoub songea à tirer vengeance de la diversion opérée par les Abd-el-Ouadites en envahissant ses terres pendant qu'il était occupé au siège de Maroc. Dans ce but, il fit appel à tous les contingents de son empire et, ayant dressé son camp près de Fès, y concentra ses troupes. A la fin de cette même année 1271, il se mit en marche vers l'est à la tête d'une armée considérable composée, en outre des Merinides, des contingents des Masmouda et Sanhaga, de toutes les tribus arabes du Mag'reb, des débris de l'armée almohâde, de la milice chrétienne et du corps des archers Kurdes.

Yar'moracéne, de son côté, n'était pas resté inactif. A peine de retour d'une expédition dans le Mag'reb central, il avait adressé

1. Khaldoun, t. IV, p. 56 et suiv., 460 et suiv. Kartas, p. 439 et suiv.

un appel pressant à ses alliés et tributaires. Comme d'ordinaire les Arabes zor'ba, les Beni-Rached et les Berbères Mag'raoua du Chélif étaient accourus à Tlemcen où un grand camp avait été formé.

Cependant Abou-Youssof avait continué sa marche, lorsque, parvenu dans la plaine d'Angad, il reçut une députation envoyée d'Espagne par Ibn-el-Ahmar, roi de Grenade, pour lui peindre la triste situation des musulmans et le prier d'intervenir en personne afin du changer la face des choses. Les malheurs de l'Islamisme touchèrent profondément le prince merinide et il songea aussitôt à aller prendre la direction de la «guerre sainte». Ses officiers, consultés, furent généralement de son avis ; Abou-Youssof tenta alors une démarche auprès de Yar'moracéne et lui fit proposer la paix. Les envoyés trouvèrent le sultan abd-el-ouadite dans son camp disposant tout pour la guerre. Loin d'écouler la voix de la conciliation, il refusa d'entrer en pourparlers avec son ennemi, pensant que la crainte dictait sa démarche. «Il n'y a pas de paix possible entre l'émir et moi, depuis qu'il a tué mon fils» dit-il ; de sorte que les envoyés rentrèrent au camp sans avoir obtenu le moindre succès. La parole était dès lors aux armes.

En même temps, Yar'moracéne se porta en avant et vint prendre position à Isli, localité qui avait été déjà le témoin d'une de ses défaites. Les Merinides ne tardèrent pas à paraître et on en vint aux mains. Abou-Youssof avait donné à chacun de ses fils, Abou-Malek et Abou-Farès, le commandement d'une des ailes de son armée, tandis qu'il se réservait pour lui le centre. La bataille fut longue et acharnée. Cependant, le nombre des Merinides était supérieur à celui des Abd-el-Ouadites et, peu à peu, ceux-ci commencèrent à plier, après avoir vu tomber plusieurs de leurs chefs parmi lesquels Farès, fils de l'émir. Yar'moracéne, soutenu bravement par la milice chrétienne qui, ce jour-là, racheta sa trahison passée, se battit comme un lion. Mais le nombre triompha de son courage et il dut suivre ses soldats qui fuyaient vers Tlemcen. Aidé de ses meilleurs guerriers, il soutint la retraite qui s'effectua en assez bon ordre. En arrivant à Tlemcen, l'émir, prévoyant l'arrivée prochaine de ses ennemis, incendia son camp pour qu'il ne tombât pas en leur pouvoir.

Le sultan merinide, après avoir détruit Oudjda de fond on comble, s'avança vers Tlemcen en dévastant tout sur son passage. Dans le mois de mai 1272, il arriva sous les murs de cette capitale et en commença le siège. Mais la ville, solidement fortifiée et bien pourvue de défenseurs, promettait une résistance sérieuse. Sur ces entrefaites, arriva Mohammed-ben-Abd-el-Kaoui, émir des Toudjine,

à la tête de son contingent. Ce chef, à peine de retour de Tunis, avait appris le nouveau conflit survenu entre les Merinides et les Abd-el-Ouadites et, comme il avait à se venger de Yar'moracéne qui, dernièrement encore, avait parcouru en vainqueur son pays, sans tenir compte de sa qualité de vassal des Hafsides, il était venu se joindre aux Merinides pour écraser l'ennemi commun. Le sultan Abou-Youssof prodigua au chef des Toudjine les plus grands honneurs et le combla de présents. Mais comme il était déjà disposé à lever le siège dont il avait prévu les difficultés, il engagea les Toudjine à rentrer chez eux et attendit qu'ils fussent parvenus dans leurs cantonnements pour se retirer[1].

ABOU-YOUSSOF RÉDUIT SUCCESSIVEMENT TANGER, CEUTA ET SIDJILMASSA. — Au mois d'août 1272, Abou-Youssof-Yakoub leva le siège de Tlemcen et rentra à Fès. Peu de temps après, une maladie enleva son fils Abou-Malek, héritier présomptif. Sans se laisser abattre par cette perte qu'il ressentit profondément, le sultan continua, avec l'habileté et l'activité dont il avait déjà donné tant de preuves, d'affermir sa puissance et de soumettre le Mag'reb à son autorité. Tanger et Ceuta étaient alors au pouvoir d'un certain El-Azefi qui y régnait d'une façon à peu près indépendante. En vain, le fils du souverain merinide avait essayé, quelques années auparavant, de le réduire, ces efforts avaient échoué. Dans le courant de l'été de l'année 1273, Abou-Youssof arriva à la tête de forces imposantes et recommença le siège de Tanger. Il y rencontra d'abord une résistance opiniâtre et il songeait même à renoncer à son entreprise, lorsque, par suite d'une dissension qui s'était élevée dans la ville, et dont il sut habilement profiter, il parvint à s'en rendre maître. Mais ce n'était que le prélude de la campagne. El-Azefi était retranché dans Ceuta et on le savait disposé a se défendre à outrance. Cependant, le sultan merinide y envoya son fils Abou-Yakoub avec ses meilleures troupes. Après quelques jours d'un siège poussé avec vigueur, El-Azefi, commençant à perdre courage, proposa une trêve que les assiégeants acceptèrent. Il fut convenu qu'il resterait maître de la ville, mais à la condition de payer un tribut annuel aux Merinides.

Ainsi, peu à peu, tout le Mag'reb courbait la tête sous le joug de la nouvelle dynastie. Restait encore Sidjilmassa, la métropole du sud, dont la possession avait été conservée par les Abd-el-Ouadites. Ce fut vers cette ville qu'Abou-Youssof se dirigea en quittant Ceuta.

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 355 et suiv., t. IV, p. 10, 60 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim. Kartas, p. 442 et suiv.

Il emmenait avec lui un matériel considérable et des machines de guerre de toute sorte, parmi lesquelles un engin nouveau «lançant de son âme, au moyen d'une poudre inflammable, du gravier, du fer et de l'acier.»

Parvenu dans l'oasis, il commença le siège de la ville on employant son arsenal de machines. Un grand nombre d'Abri-el-Ouadites de distinction et d'arabes Monebbate défendaient la place sous la direction des gouverneurs Abd-el-Malek-ben-Hanina et Yar'moracéne-ben-Hammama. Pendant un an entier, les catapultes battirent les murailles, et de nombreux assauts, toujours repoussés, furent tentés par les assiégeants. Enfin, dans le mois de septembre 1274, un suprême effort livra la ville aux Merinides. Tous les chefs abd-el-ouadites et monebbate qui avaient échappé à la mort furent passés au fil de l'épée. Cette conquête achevait de placer le Mag'reb extréme sous la domination d'Abou-Youssof[1].

EXPÉDITIONS DES ABD-EL-OUADITES ET DES HAFSIDES DANS LE MAG'REB CENTRAL . — Pendant que le sultan merinide enlevait Sidjilmassa aux abd-el-Ouadites, Yar'moracéne s'était porté dans le Mag'reb central et avait attaqué ses irréconciliables ennemis, les Toudjine. Ceux-ci n'avaient pas tardé à payer chèrement leur alliance avec les Merinides. Descendant ensuite dans la vallée du Chélif, l'émir abd-el-ouadite avait attaqué les Oulad-Mendil qui s'étaient révoltés contre lui. Thabet, un des chefs de cette dynastie mag'raouienne, avait dit lui abandonner la possession de Tenès. Ainsi, tandis qu'il perdait la grande oasis du sud, il acquérait une nouvelle ville à l'est et, si l'on songe que, depuis de longues années, il semblait n'avoir d'autre but que d'étendre son autorité dans le Mag'reb contral, il est à supposer que la compensation obtenue lui fit supporter, sans trop de regret, la perte de Sidjilmassa. Les populations de la région voisine de la limite des possessions hafsides ne savaient trop à qui elles devaient obéir. Dans les montagnes de l'intérieur, les Beni-Toudjine s'appliquaient de toutes leurs forces à faire. régner l'autorité du khalife de Tunis, mais les populations du littoral semblaient viser de plus en plus à l'indépendance.

C'est sous l'empire de ces sentiments que, quelques années auparavant, les habitants d'Alger avaient hautement répudié ce qui

1. Ibn-Khaldoun. *Berbères*, t. III, p. 354 et suiv., et t. IV, p. 62 et suiv. Kartas, p. 445 et suiv. Aux termes d'un traité conclu par le souverain merinide avec le prince d'Aragon, à Barcelone, le 18 novembre 1274, ce dernier s'engagea à fournir à Abou-Youssof des navires et 500 cavaliers pour l'aider à réduire Ceuta. Nous ignorons si cette convention fut exécutée.

restait chez eux de la domination hafside. En vain, Abou-Hilal, gouverneur de Bougie, qui avait reçu l'ordre de marcher contre cette ville, essaya-t-il de la réduire : il échoua dans toutes ses tentatives et y perdit même la vie. En 1275, El-Mostancer expédia par terre une armée imposante qui devait, en passant à Bougie, s'adjoindre les contingents de cette contrée. En même temps, la flotte hafside prenait la mer. C'est sous les murs d'Alger que toutes ces forces avaient reçu l'ordre de se concentrer. Cette fois, les rebelles ne purent résister : la ville, enlevée d'assaut, fut livrée au pillage et les principaux citoyens se virent chargés de fers et expédiés à Tunis, où on les enferma dans la citadelle.

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. LE PRINCE DE GRENADE APPELLE LES MERINIDES. — Revenons en Espagne où nous avons laissé Alphonse X en lutte contre ses barons, après avoir triomphé de la révolte de ses sujets musulmans, poussés en secret par soit vassal Ibn-el-Ahmar. Pour se venger de lui, 1e prince de Castille soutint des Oualis musulmans qui méconnaissaient l'autorité du prince de Grenade. C'est alors qu'Ibn-el-Ahmar commença à solliciter l'appui des rouverains du Mag'reb pour l'aider à écraser du même coup les mauvais Musulmans, alliés des infidèles, et le roi chrétien lui-même. Celui-ci, depuis l'extinction de la maison de Souabe, n'avait qu'un rêve, ceindre la couronne impériale à laquelle il prétendait avoir des droits. Voulant saisir celle occasion favorable, lbn-el-Ahmar réunit toutes les forces dont il pouvait disposer et se mit à leur tête. Mais à peine était-il sorti de Grenade qu'il fut atteint d'un mal subit auquel il succomba en quelques heures (1273). Ainsi finit ce prince qui, en fondant le royaume de Grenade, avait assuré quelques années de gloire aux derniers représentants de la domination musulmane en Espagne. Son fils, Mohammed, surnommé El-Fakih (le légiste), lui succéda.

Le nouveau roi de Grenade, que les chroniques nous représentent comme un homme très remarquable, joignant la haute culture de l'époque .aux plus beaux dons naturels, parlant le castillan comme sa langue maternelle, jugea prudent, en montant sur le trône, de se présenter à la cour d'Alphonse et de l'assurer de sa fidélité. Les deux princes signèrent un nouveau traité par lequel Ibn-el-Ahmar s'obligeait à servir à son suzerain un tribut de 300 mille maravédis par an. Se croyant tranquille du côté du midi, le roi de Castille put .c'occuper tout entier de ses revendications, tandis que le prince de Grenade redoublait d'instances auprès du sultan merinide pour l'attirer en Espagne. Une ambassade d'Andalous envoyée par lui dans le Mag'reb rencontra Abou-Youssof à son

retour de l'expédition heureuse de Sidjilmassa. Aucun moment ne pouvait être plus favorable. Le sultan avait toujours caressé la pensée du prendre la direction de la guerre sainte et, dans sa jeunesse, son frère, alors chef des Merinides, avait dû interposer son autorité pour l'empêcher de passer le détroit. Ce fut donc avec les plus grands honneurs qu'il reçut la députation et un véritable empressement qu'il promit son concours. Mais tout cela ne lui fit pas oublier son intérêt, et il posa comme condition que les principales places fortes du détroit seraient remises entre ses mains.

ABOU-YOUSSOF PASSE EN ESPAGNE. SUCCÈS DES MUSULMANS. — Après avoir appelé aux armes les volontaires dans les provinces, Abou-Youssof se transporta, au mois d'avril 1275, à Tanger, dont il expédia un premier corps d'armée sous les ordres de son fils Mendil. A peine arrivés en Espagne, ces Africains remportèrent une première victoire que les musulmans, dans leur enthousiasme, considérèrent comme la revanche de la défaite d'El-Ougab.

Ce succès ne fit que confirmer Abou-Youssof dans son désir de passer en Espagne. Pour mettre ce projet à exécution, il oublia un instant ses rancunes personnelles et fit proposer, par son fils, une trêve à Yar'moracéne, l'adjurant d'oublier leurs anciennes querelles et de venir se joindre à lui pour combattre les ennemis de l'Islam. L'émir abd-el-ouadite avait eu trop à souffrir de la guerre pour refuser ces avances, il accepta même la clause que lui imposait son voisin et qui consistait à laisser en paix les Toudjine. Ces Berbères étaient en effet restés dans les meilleurs termes avec les Merinides depuis leur rencontre sous les murs de Tlemcen.

Aussitôt après cette réconciliation passagère, Abou-Youssof appela à la guerre sainte toutes les tribus du Mag'reb. Des quatre points cardinaux accoururent les guerriers : Zenata, Almohâdes, Sanhadja, R'omara, Arabes, Abd-el-Ouadites, Mag'raoua du Chélif venant se ranger sous sa bannière. Ce fut une véritable croisade dont on n'avait pas vu d'exemple depuis les expéditions des princes almohâdes. L'armée se concentra à Tanger et, au mois de juillet 1275, traversa le détroit et aborda heureusement à Tarifa.

Abou-Youssof, qui s'était mis à la tête de l'armée, prit possession d'Algésiras et de Tarifa que lui codait le roi de Grenade Mohammed-el-Fakih-ben-l'Ahmar. Ce prince vint au devant de lui et lui proposa un plan de campagne, mais la bonne harmonie ne dura pas longtemps entre eux : des envieux représentèrent le roi de Grenade comme un traître, allié secret des chrétiens; d'autre part, le sultan merinide entendait agir en maître absolu et repousser au

second rang ce roitelet d'Espagne dont les airs d'autorité l'offusquaient. Une rupture était inévitable et les mêmes causes avaient produit le même effet, chaque fois que les musulmans espagnols avaient appelé il leur aide les Africains.

Le sultan merinide marcha directement sur le territoire de Séville et, ayant rencontré les Castillans commandés par don Nuño de Lara, duc de la frontière, leur infligea une défaite complète dans laquelle périt leur chef. Au commencement de septembre, Abou-Youssof rentra à Algésiras, traînant à sa suite un butin dont il opéra le partage dans cette ville. Il rapportait, selon le Kartas, 124,000 bœufs, des moutons en nombre immense, 7,830 prisonniers et 14,000 têtes coupées. Il alla ensuite assiéger Eviça, mais ne put réduire cette place.

Pendant ce temps Mohammed-el-Fakih envahissait le territoire de Jaën, dont l'émir était son plus mortel ennemi, et mettait en déroute l'armée chrétienne accourue à son secours. L'archevêque de Tolède qui la commandait fut pris et massacré par les vainqueurs.

Ainsi, le succès couronnait de nouveau les efforts des musulmans. Dès qu'il eut appris ces graves nouvelles, Alphonse X envoya son fils Ferdinand à la défense de ses provinces, mais la mort le surprit en route. Sancho, second fils du roi, homme énergique s'il en fut, vint prendre la direction de la guerre et infligea de rudes défaites aux musulmans[1].

ABOU-YOUSSOF RENTRE EN MAG'REB. APOGÉE DE SA PUISSANCE. -Sans chercher à tirer parti de l'anarchie qui, en Castille avait suivi la mort du roi, Abou-Youssof prêta l'oreille aux propositions de paix que lui envoya Sancho. Il s'était sans doute attendu à un plus grand enthousiasme de la part des populations qu'il croyait venir délivrer et il n'avait pas été peu surpris de voir que la Castille était, en si peu de temps, redevenue chrétienne et espagnole. A la fin de l'année, une trêve de deux ans fut signée entre les deux princes. Quant à Ibn-el-Ahmar, il n'y fut nullement compris. Dans le mois de janvier 1276, Abou-Youssof rentra à Mag'reb, après une absence de six mois.

A son arrivée à Fès, il apprit que les derniers Almohâdes venaient d'être anéantis par ses troupes a Tine-Mellal. Sous le commandement d'Abou-Ali-el-Miliani, ce chef qui, après sa révolte

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*. t. III, p. 326 et suiv., t. IV, p. 11, 71 et suiv. Kartas, p. 448 et suiv. Russeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV. p. 202 et suiv.

contre les Hafsides, s'était réfugié à Fès et avait été placé à Ar'mat, les Merinides avaient pris d'assaut la position fortifiée si bien choisie par le Mehdi, et s'étaient emparés des derniers cheikhs almohâdes et de leur fantôme de khalife. Tous ces chefs avaient eu la tête tranchée à Maroc. Mais pour El-Miliani, cette victoire ne suffisait pas : il avait ouvert les tombeaux des princes almohâdes et les cendres de ces souverains avaient été profanées par la soldatesque. La vengeance d'El-Miliani contre les Hafsides était satisfaite.

Ainsi disparurent jusqu'aux vestiges de la dynastie almohâde si puissante quelques années auparavant. Maître incontesté du Mag'reb, Ahou-Youssof s'occupa des embellissements de sa capitale. Par son ordre on construisit à côté de la ville, sur le bord de la rivière, d'immenses palais qui furent appelés «la ville neuve». Le sultan lui-même en traça le plan et, comme on y avait travaillé avec la plus grande activité, il put, dans la même année, s'y établir avec sa famille.

Ses rapports avec la cour de Tlemcen continuaient à être suivis et amicaux et se caractérisaient par des échanges de cadeaux de prix. De même, Mohammed-ben-Abd-el-Kaouï, émir des Toudjine, apportait tous ses soins au maintien d'une alliance qui lui était si profitable.

MORT DU HAFSIDE EL-MOSTANCER ; SON FILS EL-OUATHEK LUI SUCCÈDE. — Pendant que ces soins absorbaient le sultan de Fès, la mort frappait, à Tunis, le souverain hafside El-Mostancer au milieu de sa puissance. Ce fut le jour de la fête du Sacrifice de l'année 675, (16 mai 1277), qu'il expira après une courte maladie. Ce prince avait, dans son long règne, complété l'œuvre de son père Abou-Zakaria, c'est-à-dire l'affermissement de l'empire hafside. Par son habileté politique, il avait su porter son royaume à un haut degré de puissance, puisqu'il étendait son autorité sur toute l'Ifrikiya, partie du Mag'reb central et les régions du sud, sans parler de la suzeraineté qu'il exerçait sur les villes saintes. Un grand nombre de réfugiés andalous, arrivés dans le pays à la suite des conquêtes des rois de Castille et d'Aragon, avaient trouvé asile à Tunis, dont ils avaient bientôt rehaussé l'éclat en y important les arts et la civilisation de l'Europe. Sous l'impulsion d'El-Mostancer, la capitale avait été dotée des plus beaux édifices, tandis que sa cour était le rendez-vous des illustrations scientifiques et littéraires.

Yahïa, son fils, fut proclamé khalife sous le nom d'El-Ouathek. Un des premiers actes de ce prince fut de disgracier son ministre

Ibn-Abou-l'Haoussin, puis de le faire périr dans les tourments. Il s'attacha ensuite, pour le remplacer, un certain Ibn-el-Habbeber, intrigant de bas étage qui profitait de l'influence par lui exercée sur le khalife pour le pousser dans la voie des folies[1]. Quelque temps auparavant (le 7 juillet l276), Jayme I, roi d'Aragon, était mort à Valence après un glorieux règne de 68 années.

RELATIONS COMMERCIALES DES PUISSANCES CHRÉTIENNES EN AFRIQUE AU XIIIE SIÈCLE. POLITIQUE DES NOUVELLES DYNASTIES À LEUR ÉGARD. — Les profondes modifications survenues en Afrique au milieu du XIII° siècle, par suite de la fondation de nouvelles dynasties berbères remplaçant l'empire almohâde, ne paraissent pas avoir entraîné de notables changements dans les relations commerciales avec les puissances chrétiennes de la Méditerranée. Les traités précédemment consentis furent en général renouvelés dans des conditions analogues, stipulant la fixation d'un droit, de douane de 10 pour cent ; indiquant les villes pourvues d'un bureau de douanes où les transactions devaient avoir lieu ; déterminant, avec une réelle libéralité, les droits de chacun, en cas de naufrage, de faillite, etc., ainsi que les juridictions d'où les parties devaient relever, le défendeur entraînant presque toujours le demandeur devant les juges de sa nation ; posant les règles de l'exercice des fonctions de consul et les droits des chrétiens dans leur fondouk ; et, enfin, s'appliquant à supprimer, de part et d'autre, la course, cette ennemie irréconciliable du commerce.

Dès le commencement du XIII° siècle, les Génois, puis les Pisans, les Vénitiens et les Provençaux eurent des consuls a Ceuta et à Bougie, d'abord, ensuite à Tunis, à El-Mehdïa et dans d'autres villes. Les consuls de Pise, de Gênes et de Venise recevaient leur investiture officielle à Marseille. La durée de la fonction ne dépassait pas en général deux années. Le consul représentant sa nation et souvent d'autres puissances amies, exerçait un droit de juridiction sur ses nationaux et d'administration sur le fondouk qui leur était affecté. Chaque nation ayant un traité possédait, dans les villes ouvertes au commerce, un fondouk où se trouvaient réunis les industries et les comptoirs de ses nationaux et protégés, une chapelle et un cimetière. Le consul y avait son logement avec des locaux disposés pour les audiences, des drogmans, des secrétaires, une force publique. C'était un terrain neutre ou plutôt une parcelle de la patrie, abritée par le pavillon et où devaient se passer tous les actes de la vie politique et religieuse des nationaux.

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 373 et suiv.

Les Génois, les Pisans, les Marseillais, les Vénitiens, les Florentins, les Catalans, les Majorquins, let; Aragonais, et les habitants du Roussillon et du comité de Montpellier avaient alors des relations régulières en Afrique. Dans le cours de loin le XIIIe siècle, ces trafiquants obtinrent des traités particuliers, des nouvelles dynasties berbères, aux conditions générales ci-dessus indiquées[1].

1, De Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., t. I, p. 65 et suiv. de l'intr., 30 et suiv, du texte. Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (*Revue africaine*, n° 92 cl suiv.) Léon l'Africain, pass.

CHAPITRE XIII

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
1277-1289

Nouvelle campagne du sultan merinide en Espagne. — Intrigues du roi de Grenade. siège d'Algésiras par les chrétiens. Le prince Abou-Yacoub débloque cette place. — Le Hafside Abou-Ishak est reconnu khalife par les bougiotes ; El-Ouathek-el-Makhoua abdique en sa faveur. — Abou-Youssof marche contre les Abd-el-Ouadites, les défait et assiège inutilement Tlemcen. Règne du Hafside Abou-Ishak I ; révolte d'Ibn-Ouézir à Constantine ; il appelle le roi d'Aragon ; sa mort. - Expédition de Pierre III à Collo ; il s'empare de la Sicile. Révolte d'Ibn-Abou-Amara en Ifrikiya ; ses succès ; il se fait proclamer à Tunis après la fuite d'Abou-Ishak I. — Abou-Farès, fils d'abou-Ishak est défait et tué par Ibn-Abou-Amara. — Mort de Yar'moracène-ben-Zeyane ; son fils Othmane I lui succède. — Alphonse X appelle Abou-Youssof en Espagne. Campagnes dans la Péninsule ; mort d'Alphons. Abou-Hafs renverse l'usurpateur Ibn-Abou-Amara et monte sur le trône de Tunis. — Le prétendant hafside Abou-Zakaria s'empare de Constantine, de Bougie et d'Alger. — Expéditions merinides en Espagne ; conclusion de la paix entre Abou-Youssof et Sancho IV. — Mort d'Abou-Youssof-Yakoub ; règne de son fils Abou-Yakoub-Youssof. — Puissance des Toudjine dans le Mag'reb central ; Othmane, fils de Yar'moricène marche contre eux. — Abou-Zakaria marche sur Tunis ; une diversion d'Othmane le force à rentrer à Bougie. — Abou-Yakoub-Youssof rentre en Mag'reb et rétablit la paix. — Othmane dompte les Beni-Toudjine et écrase leur puissance. — Expéditions espagnoles en Afrique.

NOUVELLE CAMPAGNE DU SULTAN MERINIDE EN ESPAGNE. — Le traité conclu entre Abou-Youssof et le roi chrétien avait stipulé une trêve de deux ans qui touchait à sa fin, et le sultan merinide s'occupait activement de préparer une seconde expédition à laquelle toutes les tribus du Mag'reb étaient conviées. Comme ces indigènes tardaient à lui envoyer leurs contingents, il se rendit à Kçar-el-Medjaz près de Tanger, pour les attendre. Mais l'empressement des champions de la guerre sainte fut plus que tiède, de sorte que le sultan, las d'attendre, passa le détroit avec les troupes dont il disposait. Débarqué à Tarifa, au commencement de l'été (juin-juillet 1277), il envahit le territoire chrétien et porta le ravage jusque dans la Castille. Le roi, qui, pour récompenser son fils Sancho, l'avait désigné comme héritier présomptif au détriment de ses petits-fils, connus dans l'histoire sous le nom d'infants de la Cerda, s'était vu attaquer par Philippe, roi de France, défenseur de la cause de ces victimes, et avait dû reporter toutes ses forces vers le

nord. L'intervention du pape amena les deux rois à conclure la paix et, dès lors, Alphonse put marcher contre les musulmans. Dans le mois de novembre, Abou-Youssof rentra à Algésiras, traînant à sa suite de nombreuses prises.

Le sultan merinide envoya ensuite son fils Abou-Zeyane prendre possession de Malaga qui lui avait été cédé par Ibn-Chekilola, chef de cette ville, puis il rentra on Mag'reb (1278). A peine arrivé, il alla faire une expédition contre les Arabes Sofiane établis dans le Tamesna, qui avaient profité de son éloignement pour se livrer à toute sorte d'excés.

INTRIGUES DU ROI DE GRENADE. SIÈGE D'ALGÉSIRAS PAR LES CHRÉTIENS. LE PRINCE ABOU-YAKOUB DÉBLOQUE CETTE PLACE. — Cependant, Mohammed-ben-l'Ahmar, prince de Grenade, voyait avec la plus grande jalousie l'influence que le souverain merinide acquérait sur le continent. Déjà plusieurs contestations s'étaient élevées entre les deux rois et la correspondance fort aigre qu'ils entretenaient pouvait faire prévoir une rupture. La prise de possession de Malaga par l'Africain acheva d'indisposer Ibn-el-Ahmar; il craignit que son rival, une fois maître d'un territoire important, ne le détrônât pour rester seul chef de l'empire musulman d'Espagne. Sous l'influence de ces idées, le roi de Grenade proposa une trêve au roi chrétien, s'engageant à lui faciliter le moyen de prendre sa revanche sur les Merinides. En même temps, il écrivit avec beaucoup d'adresse à Yar'moracène et parvint à réveiller sa vieille haine contre le sultan de Fès. Le prince abd-el-ouadite promit d'inquiéter incessamment les frontières merinides afin de créer des embarras à Abou-Youssof et de l'empêcher de passer en Espagne.

Peu de temps après, les troupes de Grenade marchèrent sur Malaga et cette place leur fut remise par le gouverneur qui avait été gagné. Simultanément, l'armée de Castille, commandée par l'infant Don Pedro, venait attaquer Algésiras pendant que la flotte chrétienne la bloquait par mer et interceptait tout secours d'Afrique (1278).

Le sultan merinide reçut ces nouvelles au retour de son expédition contre les Sofiane. Il se disposa aussitôt passer en Espagne, mais une nouvelle révolte des Sofiane, suscitée par leur chef Messaoud-ben-Kanoun, éclata à Nefis et il fallut marcher encore contre les Arabes. Cette fois, un châtiment exemplaire fut le gage de leur soumission ; les Hareth, fraction des Sofiane, furent presque entièrement détruits (mars 1279).

Pendant ce temps, Algésiras, en proie à la famine, était sur le

point de succomber, malgré sa résistance héroïque contre les assiégeants. Abou-Youssof, néanmoins, ne pouvait s'éloigner de l'Afrique, car les Abd-el-Ouadites commençaient à insulter ses frontières et il dut se contenter d'envoyer son fils à Tanger pour y concentrer la flotte et les troupes. De toute part, en Mag'reb, on pressa les enrôlements de mercenaires et bientôt l'armée se trouve prête à partir. Sur ces entrefaites, Ibn-el-Ahmar, touché, disent les histoires musulmanes, par les souffrances de ses coreligionnaires, mais bien plutôt dans le but de se faire pardonner sa trahison par les Merinides, envoya des vaisseaux au secours d'Algésiras. Ces navires arrivèrent devant la ville en même temps que ceux du Mag'reb, le 19 juillet 1279. La flotte chrétienne était en partie abandonnée par les marins, découragés par la longueur du siège, mal payés et atteints par la maladie. Le combat ne fut pas long ; les navires qui échappèrent à l'incendie mirent à la voile et gagnèrent le large, ce que voyant, l'infant don Pedro leva précipitamment le siège, au moment où il allait recueillir le fruit de ses efforts.

Abou-Yakoub, qui avait commandé en personne l'expédition, rentre en possession d'Algésiras, au nom de son père. Son premier soin fut de chercher à se venger de la trahison du roi de Grenade et, à cet effet, il entra en négociation avec Alphonse, également fort irrité contre son vassal. Ainsi, Ibn-el-Ahmar, qui avait trahi tout le monde, pouvait mesurer les inconvénients d'un semblable rôle. Une députation d'évêques venue au camp merinide pour traiter au nom du roi de Castille fut envoyée par Abou-Yakoub à son père, en Mag'reb. Mais le sultan désapprouva hautement la conduite de son fils et congédia les envoyés, car il repoussait toute idée d'alliance avec les infidèles. Disgracié, Abou-Yakoub fut remplacé par ion frère Abou-Zeyane, en attendant que le khalife, occupé à pacifier les provinces du Sous et du sud, pût se transporter dans la péninsule[1].

LE HAFSIDE ADOU-ISHAK EST RECONNU KHALIFE PAR LES BOUGIOTES. ET-OUATHEK-EL-MAKILOUA ABDIQUE EN SA FAVEUR. — Quelque temps auparavant le prince hafside Abou-Ishak, qui, après sa révolte contre El-Mostancer, s'était réfugié, ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre précédent, à la cour abd-el-ouadite, puis en Espagne auprès du roi d'Aragon, pensa que le moment était venu

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 63. t. III, p. 362 et suiv. et t. IV, p. 85 et suiv. Kartas, p. 466 et suiv. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. III, p. 205 et suiv.

de monter sur le trône de Tunis. Ayant passé la mer, il se rendit à Tlemcen où il fut reçu avec les plus grands honneurs par Yar'moracène qui alla Jusqu'à lui promettre de le reconnaître comme suzerain, Une circonstance imprévue vint alors favoriser l'ambition du prétendant : la garnison de Bougie massacra son gouverneur, un frère de cet Ibn-el-Habbeber, que nous avons vu devenir premier ministre à Tunis, et, dans la crainte de sa vengeance, les Bougiotes envoyèrent une députation à Tlemcen pour offrir leur soumission à Abou-Ishak. Ce prince, ayant accepté leur hommage avec empressement, alla prendre possession de Bougie (mars 1279). Il se revêtit des insignes de la royauté et, peu après, marcha sur Constantine, mais il essaya en vain de réduire cette place forte.

Aussitôt que ces nouvelles furent parvenues à Tunis, le khalife El-Ouathek lança, contre son compétiteur, son oncle Abou-Hafs, avec un corps d'armée. Ces troupes étaient en marche, lorsque le khalife, cédant aux conseils perfides de son ministre Ibn-Habbeber, qui lui représentait Abou-Hafs comme disposé à usurper le pouvoir, envoya à un officier du nom d'Ibn-Djama l'ordre d'assassiner son chef : en même temps, il invitait son oncle à se défaire d'lbn-Djama. Le résultat de cette basse et odieuse machination fut tout autre que celui qu'on en espérait ; les deux chefs, mis en défiance et éventant le piège, se communiquèrent les lettres reçues et, entraînant avec eux les soldats se prononcèrent pour Abou-Ishak. Grâce à ce puissant renfort, là la tête duquel il se mit, le prétendant put reprendre l'offensive et bientôt il marcha sur Tunis, recevant sur son passage l'adhésion des populations.

Écrasé sous la réprobation générale et n'ayant pas, dans son caractère, l'énergie nécessaire pour lutter contre les événements et organiser la résistance, El-Ouathek se décida immédiatement à résigner le pouvoir. Le 13 juillet 1279[1] il abdiqua en faveur de son cousin Abou-Ishak et reçut à cette occasion le surnom d'El-Makhlouâ (le déposé), que l'histoire lui a conservé. Selon le chroniqueur Ramon Montaner, une flotte, envoyée par le roi d'Aragon, vint sur les côtes de la Tunisie appuyer les efforts d'Abou-Ishak, qui serait devenu, en quelque sorte, le protègé de Pierre III et se serait engagé à lui servir un tribut. Les auteurs musulmans sont muets à cet égard.

A peine El-Makhlouâ eut-il quitté le palais pour se retirer dans

1. 11 août, d'après «*l'Histoire des Beni-Haffs*» d'Ez-Zerkchi, dont M. A. Rousseau a publié un extrait dans le *Journal asiatique* (Avril-Mai 1849), p. 272 et suiv.). El-R'aruati donne la date du 15 juillet.

une maison particulière, que le nouveau khalife parut sous les murs de la ville. Les habitants, rangés par corps de métier, allèrent au devant de lui pour lui jurer obéissance. Après avoir reçu leurs hommages, Abou-Ishak fit son entrée solennelle dans la capitale. Un de ses premiers actes fut d'ordonner le supplice d'Ibn-el-Habbeber. Puis il s'occupa d'affermir son autorité et nomma, comme gouverneurs des provinces éloignées, des chefs qu'il savait lui être tout dévoués[1].

ABOU-YOUSSOF MARCHE CONTRE LES ABD-EL-OUADITES, LES DÉFAIT ET ASSIÈGE INUTILEMENT TLEMCEN. — Dans le Mag'reb, le sultan merinide, après avoir pacifié les révoltes berbères, au sud de ses états, rentra à Maroc, et, de là, se transporta à Tanger où il avait convié les musulmans à se réunir pour la guerre sainte (novembre-décembre 1279). Il apprit, dans cette ville, que le roi chrétien, pour se venger d'Ibn-el-Ahmar, avait lancé contre lui son fils Sancho, qui ravageait la campagne de Grenade. Des pourparlers furent alors échangés entre Abou-Youssof et Alphonse, mais il est assez difficile de savoir, en présence de la contradiction des chroniques, s'ils arrivèrent à conclure la paix.

Il est certain que le sultan de Mag'reb hésitait à quitter l'Afrique sans être bien fixé sur les intentions de son voisin Yar'moracène. Dans ce but, il envoya à la cour abd-el-ouadite une ambassade chargée de proposer à ce prince un nouveau traité d'alliance, et il défaut, de l'inviter à déclarer nettement ce qu'il comptait faire. L'émir abd-el-ouadite répondit franchement à celle mise en demeure par un aveu formel des conventions qui l'unissaient à Ibn-el-Ahmar et l'annonce de son intention d'envahir sous peu les provinces merinides.

En présence de ces dispositions hostiles, Abou-Youssof rentra à Fès et, tout en préparant ses forces, adressa à Yar'moracène un nouveau message par lequel il le sommait de cesser ses hostilités contre les Toudjine : c'était sa déclaration de guerre. Peu de temps après, dans le mois d'avril 1281, le sultan merinide fit partir de Fès son fils Abou-Yakoub avec un corps d'avant-garde. Il ne tarda pas à le rejoindre lui-même à Thaza où avait lieu la concentration, puis toute l'armée se mit en marche sur Tlemcen.

Yar'moracène se porta à sa rencontre à la tête de bandes considérables de Zenètes et d'auxiliaires arabes de la tribu de Zor'ba, ces derniers, accourus avec leurs tentes et leurs troupeaux dans

1. Ibn-Khaldoun. *Berbères*, t. II, p. 376 et suiv. El-Kaïrouani, p. 229, 230.

l'espoir de conquérir de nouveaux territoires. Les deux armées se heurtèrent, à Kharzouza, sur les bords de la Tafna, au nord-est de Tlemcen. On se battit toute la journée avec acharnement ; un instant, l'armée de l'ouest plia et le sultan merinide dut se lancer dans la mêlée, drapeaux déployés, à la tête de sa garde ; mais, lorsque la nuit fut venue, les Abd-el-Ouadites, jugeant qu'il leur était impossible du lutter encore, décampèrent en abandonnant leurs bagages. Aussitôt que les lueurs du jour éclairèrent cette retraite, les Merinides se mirent à la poursuite de leurs ennemis et purent enlever les troupeaux et les tentes des Arabes.

Le sultan merinide, dévastant tout sur son passage, s'avança vers l'est. A Kaçabat, il fut rejoint par Mohammed-ben-Abd-el-Kaoui, émir des Toudjine, accouru pour prendre part à la campagne. Merinides et Toudjinites vinrent alors prendre position devant Tlemcen, mais leurs efforts pour réduire cette ville furent inutiles et ils durent se contenter de porter le ravage dans les campagnes environnantes; après quoi, les Toudjine rentrèrent dans leurs retraites du Ouarensenis. Au commencement de l'année 1282, Abou-Youssof était de retour à Fès après ravoir abaissé encore une fois l'orgueil de son rival[1].

RÈGNE DU HAFSIDE ABOU-ISHAK I. RÉVOLTE D'IBN-OUEZIR A CONSTANTINE. IL APPELLE LE ROI D'ARAGON. SA MORT. — Pendant ce temps, à Tunis, le nouveau khalife, Abou-Ishak I, avait à lutter contre l'opposition et les révoltes, conséquence inévitable d'une usurpation, et, comme El-Ouathek semblait s'occuper de fomenter des complots, il le fit mettre à mort avec ses trois fils (juin 1280). Peu après, ce fut contre deux amis et compagnons de ses propres fils qu'il crut devoir sévir. A cette occasion, son fils aîné, Abou-Farès, qu'il avait désigné comme héritier présomptif, faillit rompre ouvertement avec lui. D'après l'historien Ez-Zerkchi[2], le khalife avait fait exécuter sous ses yeux un des amis dévoués de son fils, personnage important, qu'il accusait de conspirer. Il ne calma sa colère qu'en lui confiant le gouvernement de Bougie (1281).

A peine ces dissensions intestines étaient-elles apaisées, qu'un certain Abou-Beker-ben-Moussa, dit Ibn-Ouezir, qui avait été laissé comme gouverneur à Constantine, fonction qu'il occupait sous le prédécesseur du khalife, leva l'étendard de la révolte et prit le titre de sultan dont il s'arrogeait, depuis quelque temps déjà, les

1. Ibn-Khaldoun, t. III, p. 363 et suiv., t. IV, p. 11, 104 et suiv. Kartas, p. 482 cl auiv., L'Imam Et-Tensi, passim.

2. *Histoire des Beni-Haffs (loc. cit.1.)*

prérogatives. Un grand nombre de mercenaires, chrétiens et autres, accoururent se ranger sous ses étendards.

Apprenant qu'Abou-Ishak se préparait à marcher contra lui, ne sachant sur qui s'appuyer, Ibn-Ouézir écrivit au roi d'Aragon, Pierre III, en lui offrant la suzeraineté de la province de Constantine. Il n'avait qu'à débarquer à Collo, où l'usurpateur l'attendrait avec deux ou trois mille hommes et, de là, on se rendrait à Constantine, dont les portes lui seraient ouvertes. Appuyé sur cette place forte, il ne tarderait pas à conquérir toute l'Afrique, car il serait accueilli comme un libérateur.

Cette proposition fut reçue par le fils de Jayme, au moment où, cédant aux suggestions d'un patriote sicilien du nom de Procida, il préparait de vastes plans de conquête. Charles d'Anjou, dont le caractère impérieux avait voulu tout plier sous son autorité en Italie, en attendant qu'il pût s'asseoir sur le trône de Constantinople qu'il convoitait, n'avait pas tardé à rompre avec le Saint-Siège. Déclaré ennemi public par le pape, il s'était bientôt trouvé dans une situation très fausse, entouré d'ennemis et abhorré par ses sujets des Deux-Siciles, sur lesquels il avait fait peser une tyrannie fort lourde, au double point de vue militaire et fiscal.

Allié secrètement avec le, pape, bien que le saint-père eût refusé d'attribuer à son expédition les caractères d'une croisade, le roi d'Aragon, qui voulait débuter par un coup de maître en enlevant à Charles d'Anjou le royaume des Deux-Siciles, vit, dans la proposition du révolté de Constantine, le moyen de dissimuler son projet et d'en assurer la réalisation. Il réunit ses chevaliers, prépara des vaisseaux, et enrôla sous ses bannières un grand nombre de Maures restés dans ses états au prix d'une conversion plus ou moins franche (Almugares ou Almogavares), sorte de mercenaires toujours prêts à louer leurs bras pour n'importe quelle cause.

Mais, tout cela demandait du temps et, des les premiers jours du printemps de l'année 1282, le prince Abou-Farès quittait Bougie à la tête d'une armée composée des contingents berbères et arabes de cette province et marchait directement sur Constantine.

L'usurpateur, qui n'était nullement en mesure de résister, envoya vers le prince hafside, campé à Mila, une députation des cheikhs de Constantine, chargés de l'assurer des sentiments de fidélité de la population et de son chef. Mais sans s'arrêter à ces protestations imposées par les circonstances, Abou-Farès continua sa marche et, étant arrivé sous les murs de la ville, l'enleva le même jour (9 juin). Ibn-Ouézir mourut les armes à la main en essayant, avec le plus grand courage, de repousser ses ennemis. Sa tête et celles de ses

partisans furent plantées sur les remparts. Abou-Farès, ayant fait son entrée à Constantine, proclama une amnistie pour ses habitants qu'il savait innocents de la trahison de leur chef, puis il remit en état les défenses et les ponts de la ville[1].

EXPÉDITION DE PIERRE III À COLLO. IL S'EMPARE DE LA SICILE. — Le 3 juin 1282, la flotte aragonaise quitta la Catalogne. Elle était forte de 150 navires portant 15,000 fantassins et archers et un millier de chevaliers, la fleur de la noblesse. Assaillis pur la tempête, les navires se rallièrent dans les îles Baléares où l'armée se ravitailla. Quelques jours après, on remit à la voile et, le 28 juin, toute la flotte était réunie dans le golfe de Collo. La population indigène, prévenue, s'était enfuie dans les montagnes. On débarqua sans difficulté et le roi apprit alors les événements de Constantine et la mort d'Ibn-Ouézir. Bientôt, par l'intermédiaire de marchands de Pise qui fréquentaient le port, Pierre III entra en pourparlers avec les indigènes de la ville et, trouvant chez ceux-ci un grand désir d'éviter toute lutte, il traita avec eux.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des Almugavares, avides de pillage, et de quelques chevaliers désireux de combattre. Une expédition fut donc faite du coté de la plaine; on ne combattit pas en bataille rangée, mais les Aragonais ramenèrent au camp de grandes quantités de bestiaux. Ce succès était trop alléchant pour qu'on ne recommençât pas et ainsi, tous les jours, quelque troupe parlait pour la plaine et, de là, se laissait attirer dans la montagne par les indigènes avec lesquels on échangeait des coups d'estoc et de taille.

Ainsi, le roi d'Aragon occupait son armée et, pendantes temps, envoyait deux galères au pape pour le prévenir de sa présence. Or, les événements avaient marché dans le royaume des Deux-Siciles. Le 30 mars 1282, avait eu lieu la révolution connue sous le nom de : Vêpres siciliennes ; quatre mille Français avaient été égorgés dans cette sinistre journée et cet exemple avait produit une levée de boucliers générale dans toute l'île. Les Français échappés à la mort s'étaient empressés de passer sur le continent. Accouru en Sicile, Charles d'Anjou trouva toutes les villes fermées et dut entreprendre le siège de Messine.

Charles avait promis de venger dans le sang la mort de ses nationaux et on le savait homme à tenir sa promesse. Cc fut alors que, cédant sans doute aux conseils du pape, les Siciliens envoyèrent

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 380 et suiv. Féraud. *Expédition de Pierre d'Aragon à Collo* (Revue africaine, n° 94). — Chronique de Ramon Montaner: Version française par Buchon (Ch. 44 et suiv.).

au roi d'Aragon, à Collo, une députation pour obtenir son intervention. C'était le dernier acte de la comédie. Aussitôt, l'armée se prépare à partir ; on charge le matériel et les malades sur les navires, les soldats se rembarquent et, quand il ne reste pour ainsi dire plus personne à terre, on incendie la ville, et c'est à ces sinistres lueurs que la flotte met à la voile. Le 3 août, elle aborde heureusement à Trapani : Pierre d'Aragon est accueilli comme un libérateur; il marche au secours de Messine réduite alors à la dernière extrémité et bientôt Charles évacue la Sicile Les Français essaient encore de lutter contre l'envahisseur, mais la Sicile est perdue à jamais pour la maison d'Anjou.

Du continent, où il se tient dans une inaction incompréhensible, Charles assiste, impassible, à la perte du plus beau joyau de sa couronne et se contente, pour calmer sa colère, de provoquer son rival en champ clos[1].

RÉVOLTE D'IBN-ABOU-AMARA EN IFRIKIYA, SES SUCCÈS. IL SE FAIT PROCLAMER À TUNIS, APRÈS LA FUITE D'ABOU-ISHAK I. — Pendant que la province de Constantine était le théâtre de ces événements, Yar'moracène avait reparu dans le Mag'reb central, où Thabet, chef de lit famille mag'raouienne des Oulad-Mendil, lui avait enlevé Miliana et Tenès. Après avoir infligé une sévère leçon à ces Mag'raoua et recouvre la possession de tout le territoire soumis à son autorité, il rentra glorieusement à Tlemcen. Il envoya alors à la cour de Tunis, avec laquelle il entretenait les meilleures relations, son fils Abou-Amer-Ibrahim (Berhoum, selon la forme berbère), afin d'y arrêter un mariage projeté entre son fils aîné, Othmane, et une jeune princesse hafside, qui devait, dit Ibn-Khaldoun, être l'illustration de la famille abd-el-ouadite. Des fêtes splendides furent offertes, à Tunis, au prince Zenatien, qui ramena en grande pompe la fiancée de son frère à Tlemcen.

Sur ces entrefaites, un fils du khalife hafside du nom d'Abou-Mohammed Abd-el-Ouahad, étant allé en expédition dans l'intérieur, rentra précipitamment parce qu'il avait appris qu'un prétendant soutenu par les tribus soleïmides de la province de Tripoli avait réussi à provoquer une révolte dont les proportions devenaient inquiétantes. Cet agitateur, né à Mecila, d'une famille obscure, se nommait Ahmed-ben-Merzoug-ben-Bou-Amara. C'était, dit El-Kaïrouani, un méchant tailleur, esprit léger, qui avait été élevé à

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire dEspagne*, t. IV, p. 265 et suiv. Féraud, *Expédition de Pierre d'Aragon* (loc. cit.). Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 385, 386.

Bougie où il avait fréquenté les gens s'adonnant à la magie.

Poussé par l'ambition, il s'était d'abord rendu chez les Arabes makiliens des environs de Sidjilmassa et avait tenté de les séduire en se faisant passer pour le Mehdi, personnage au nom duquel les indigènes de l'Afrique ont si souvent pris les armes. Comme toujours, l'aventurier essayait de frapper les esprits par des tours de jonglerie ; il prétendait notamment opérer la transmutation des métaux. Après avoir obtenu quelques succès, il avait vu la confiance des Arabes diminuer et bientôt, couvert de honte et de mépris, il avait quitté la tribu. Revenant vers l'est, il erra pendant quelque temps et arriva chez les Arabes Debbab, fraction des Soleïm, établis dans la province du Tripoli. Là le hasard le mit en rapport avec un ancien page d'El-Ouathek, qui s'était réfugié chez ces nomades après la mort de son maître. Ce page, nommé Nacir, lui trouva une certaine ressemblance avec un des fils d'El-Ouathek nommé El-Fadel, qui avait été égorgé avec son père.

Ibn-Abou-Amara, malgré ses échecs, nourrissait toujours de hautes espérances. Aussi, lorsqu'il eut connu cette particularité, proposa-t-il à son compagnon de l'exploiter pour soulever les Arabes. Aussitôt, Nacir annonça qu'il venait de retrouver le fils de son maître, échappé par miracle au massacre, et tous les Debbab, leur chef Morg'em-ben-Sâber en tête, lui jurèrent fidélité comme au fils d'El-Ouathek. Les rebelles marchèrent alors sur Tripoli qu'ils essayèrent en vain de réduire, puis ils allèrent imposer leur autorité aux tribus houarides des montagnes. Dans le mois d'octobre 1282, le prétendant, dont les rangs grossissaient chaque jour, se présenta devant Gabès et le gouverneur de cette ville, Abd-el-Malek-ben-Mekki, la lui livra sans combat. Pour compléter sa trahison, cet officier proclama solennellement le faux El-Fadel comme khalife et lui procura l'adhésion de la grande tribu soleïmide des Ivaoub. Bientôt, El-Hamma, le territoire de Nefzaoua, Touzer, le pays de Kastiliya et l'île de Djerba reconnurent l'autorité de l'usurpateur.

Pour conjurer le danger, Abou-Ishak réunit au plus vite une armée, la plaça sous les ordres de son fils, Abou-Zakaria, et l'envoya contre les insurgés. Mais le jeune prince s'arrêta à Kaïrouan et y perdit un temps précieux, occupé uniquement à commettre des exactions contre les habitants. Quand il n'y eut plus rien à prendre et que l'armée se fut complètement amollie dans le repos, il quitta Kairouane et s'avança jusqu'à Kammouda. La nouvelle de la prise de Gafsa par le prétendant se répandit alors dans l'armée et fut le signal de défection. Les soldats se débandèrent dans tous les sens

et le prince rentra presque seul à Tunis (janvier 1283).

Presque en même temps, Ibn-Abou-Amara, renforcé des déserteurs de l'armée régulière, occupait Kairouane et recevait l'adhésion d'El-Mehdia, de Sfaks, de Souça. En voyant l'ennemi à ses portes, Abou-Ishak secoua enfin son inertie. Une levée générale fut ordonnée, puis il sortit de la ville et se transporta dans le canton d'El-Mohammedïa, afin d'y concentrer ses forces. Bientôt son compétiteur s'avança contre lui et, à son approche, l'armée d'Abou-Ishak fit défection, ses officiers en tête, tant était grande l'amitié conservée aux descendants d'El-Mostancer.

Cette dernière défection enlevait à Abou-Ishak tout espoir de résister. Renonçant donc à la lutte, il quitta Tunis le 31 janvier 1283 (le 19 octobre 1282 selon Ez-Zerkchi), et prit le chemin de l'ouest suivi de sa famille et de quelques serviteurs fidèles emportant ses trésors. Son voyage ne ressembla guère à la promenade triomphale qu'il avait faite quelques années auparavant dans les mêmes contrées. Obligé de traverser des populations hostiles, il dut acheter partout le passage à force d'or, sans pouvoir, trop souvent, obtenir un abri, malgré un froid des plus rigoureux. Constantine, où il comptait se reposer, lui ferma ses portes, et c'est à peine s'il put y obtenir quelques vivres.

Après son départ, le prétendant entra à Tunis avec une grande pompe et y prit le titre de khalife. Abd-el-Melek-ben-Meckki, qui avait tant contribué à son succès, fut élevé au rang de premier ministre[1].

ABOU-FARÈS, FILS D'ABOU-ISHAK, EST DÉFAIT ET TUÉ PAR IBN-ABOU-AMARA. — A son arrivée à Bougie le khalife déchu fut accueilli de la manière la plus dure par son fils Abou-Farès qui le relégua dans le château de l'étoile. Peu après, le 2 mars, Abou-Farès se proclama khalife sous le nom d'El-Motamed-Ala-Allah. Il adressa ensuite un appel à ses sujets fidèles, les Ketama-Sedouikech, et les Arabes R'iah et, ayant reçu leurs contingents, se mit à leur tête et marcha vers l'est, accompagné de ses frères et de son oncle Abou-Hafs afin d'expulser l'intrus.

De son côté, Ibn-Aou-Amara n'était pas resté inactif. Après avoir fait un massacre général des partisans d'Abou-Ishak, il avait réuni toutes les troupes disponibles. Dans le mois de mai, il se porta,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. 1, p. 143, t. II, p. 388 et suiv. El-Kaïrouani, p. 231 et suiv. Ez-Zerkchi, *Histoire des Beni-Haffs* (loc. cit.), p. 290 et suiv.

suivi de nombreux contingents, à la rencontre de ses ennemis, Les cieux armées se heurtèrent à Mermadjenna[1], et, après un combat acharné, les troupes d'Abou-Farès furent mises en déroute. Ce prince périt dans l'action et ses frères, tombés aux mains d'lbn-Abou-Amara, furent tous mis à mort. Les têtes de ces princes seront envoyées à Tunis et promenées dans les rues au bout des lances. Presque seul, à pied, Abou-Hafs, oncle d'Abou-Farès, avait pu s'échapper et gagner les montagnes habitées par des Houara.

Aussitôt que la nouvelle du désastre de l'armée parvint à Bougie, une violente agitation d'y déclara et la populace triompha du parti de l'ordre. Pour échapper à un sort trop certain, Abou-Ishak quitta la ville et prit le chemin de Tlemcen, afin de se mettre sous la protection de son gendre. Son dernier fils, Abou-Zakaria, l'accompagnait. Après son déport, ou reconnut à Bougie l'autorité d'Ibn-Abou-Amara, puis, des forcenés s'étant lancés à la poursuite du malheureux Abou-Ishak, parvinrent à le rejoindre dans la montagne des Beni-R'obrine, et, ayant pu d'emparer de lui au moment où il venait de se blesser en tombant de cheval, le ramenèrent à Bougie. Il fut exécuté dans la ville même où il avait été appelé, quelques années auparavant, comme un libérateur et élevé sur le trône (juin 1283). Quant il Abou-Zakaria, il parvint à se soustraire à des ennemis.

MORT DE YAR'MORACENE-BEN-ZEYANE. SON FILS OTHMANE I LUI SUCCÈDE. — Quelque temps auparavant, l'émir abd-el-ouadite Yar'moracène avait reparu dons le Mag'reb central à la suite d'une révolte suscitée, à Mostaganem, par un de ses parents soutenu par les Mag'raoua du Chélif. La révolte étouffée il reprit le chemin de l'ouest, mais il fut atteint, en route, d'un mal subit et rendit l'âme (mars 1283). La date exacte comme le lieu de son décès ont donné lieu à des divergences. Ibn-Khaldoun fournit date que nous avons adoptée et dit que la mort de l'émir eut lieu sur les bords du Chedioua, affluent du Chélif ; mais son frère et l'imam El-Tensi placent cet événement sur les bords du Rihou, rivière peu éloignée de la précédente.

Enfin, les mêmes auteurs prétendent que Yar'moracène attendait en ce lieu la princesse hafside destinée à son fils. Or, l'ambassade de Tunis et l'arrivée de la fiancée à Tlemcen sont évidemment antérieures puisque le khalife Abou-Ishak avait dû abandonner sa

1. Près de Kalaat Senane, selon Ez-Zerkchi, qui donne à cette bataille la date du 31 mai 1383, loc. cit.

capitale dans le mois de janvier. Il ressort donc, de l'étude des textes, qu'après le mariage de son fils, l'émir abd-el-ouadite fit dans le Mag'reb central une nouvelle expédition à la suite de laquelle il mourut.

Le corps du puissant fondateur de la dynastie Zeyanite fut rapporté à Tlemcen dans sa litière, car on eut soin de cacher son décès à l'armée. Une fois arrivé, on annonça la triste nouvelle et Othmane, héritier présomptif, fut proclamé et reçut le serment des troupes et de la population.

Yar'moracéne eut une des figures les plus remarquables de l'histoire de l'Afrique. Ce rude berbère, chef d'une tribu zenète nomade, sans instruction ni éducation, arrivé par ses seules qualités au rôle de fondateur et de chef d'empire, montra, durant son long règne, quelles ressources peuvent se trouver dans le caractère de la race africaine. S'il n'avait pas rencontré un rival aussi redoutable que son voisin Abou-Youssof-Yakoub, on ne sait où se seraient arrêtés ses succès.

On dit que, quelque temps avant sa mort, il aurait donné à son fils le conseil de ne plus attaquer les Merinides devenus trop puissants : «Quant à moi, ajouta-t-il, j'ai dû les combattre afin d'éviter le déshonneur auquel s'expose l'homme qui fut son adversaire, déshonneur qui, du reste, ne saurait t'atteindre. Tiens-toi derrière tes remparts s'ils viennent t'attaquer et dirige Les efforts à la conquête des provinces hafsides qui touchent aux nôtres[1]». Tel aurait été son testament politique.

Presque on même temps que le corps de l'émir, arriva à Tlemcen le prince hafside Ahou-Zakaria, qui, plus heureux que son père, avait pu échapper à la poursuite de ses ennemis. Il fut accueilli par son beau-frère Othmane avec les plus grands honneurs[2].

ALPHONSE X APPELLE ABOU-YOUSSOF EN ESPAGNE. CAMPAGNES DANS LA PÉNINSULE. MORT D'ALPHONSE X. — Il convient de revenir dans le Mag'reb extrême et de reprendre le récit des faits historiques survenus dans cette contrée, pendant que l'Ifrikiya et le Mag'reb central étaient le théâtre des événements importants que nous venons de retracer.

Vers le commencement de l'année 1382, Abou-Youssof reçut à Fès une députation d'Alphonse X de Castille lui proposant une alliance afin de l'aider à réduire son fils don Sancho, qui s'était mis en état de révolte contre lui. Cette rupture avait été motivée par la

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 369.

2. Ibid., t. II, p, 395, t. III, p. 364 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

disposition prise par Alphonse, cédant à la pression du roi de France, disposition par laquelle il accordait à son petit fils, l'aîné des La Cerda, la ville de Jaën en fief. Sancho avait violemment protesté contre ce qu'il nommait une spoliation, puis il avait appelé ses partisans aux armes, fait alliance avec les rois de Grenade et de Portugal et envahi la Castille. Dans cette conjoncture, le vieux monarque n'avait vu d'autre voie de salut que de se jeter dans les bras de son ennemi le sultan merinide.

Abou-Youssof saisit avec empressement cette nouvelle occasion d'intervenir en Espagne. Il débarqua dans la péninsule avec un corps de cavalerie, en août, 1282, et opéra sa jonction avec le roi chrétien. Il apportait à celui-ci cent mille pièces d'or qu'il lui remit à titre de prêt et, en garantie, il reçut la couronne du royaume. Les alliés marchèrent ensuite sur Cordoue, où se trouvait la famille de don Sancho. Mais ce prince accourut pour défendre sa capitale et les confédérés durent en entreprendre le siège. Bientôt, ils apprirent qu'Ibn-el-Ahmar arrivait avec une armée de secours et ils se décidèrent à lever le siège de Cordoue. Abou-Youssof rentra-t-il en Mag'reb, comme le prétendent certains auteurs, et revint-il au printemps de l'année suivante, ou bien, comme on doit l'induire du texte d'Ibn-Khaldoun, resta-t-il il guerroyer dans les provinces de l'ouest ? Nous ne pouvons nous prononcer à cet égard.

Il résulte de deux pièces se trouvant aux Archives de France[1], que le prince merinide aurait écrit, en octobre 1282, de Xerès, au roi de France, pour l'engager à intervenir personnellement dans la querelle sacrilège suscitée par un fils à son père. Ces missives sont écrites sur un ton noble et amical.

En avril 1283, Abou-Youssof vint mettre le siège devant Malaga, possession d'Ibn-el-Ahmar. Ce prince, se voyant ainsi pris à partie, ne songea qu'à apaiser le puissant chef des Merinides afin d'éviter un sort trop facile à prévoir. Il employa, à cet effet, l'intervention du prince Abou-Yakoub qui obtint de son père le pardon du roi de Grenade. Les musulmans, enfin réconciliés, rompirent toute relation avec les chrétiens leurs anciens alliés, et, ayant envahi leurs territoires, y répandirent la dévastation et la mort.

Après cette campagne, Abou-Youssof rentra à Algésiras et, peu après, il passa la mer et revint à Fès, laissant à son petit-fils Aïssa la direction des affaires d'Espagne (octobre 1283.)

Pendant ce temps, le roi de Castille continuait à lutter contre son fils. Celui-ci fut alors atteint d'une grave maladie et condamné

1. La traduction en a été publiée par S. de Sacy (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, N. S. T. IX).

par les médecins ; mais son énergique tempérament triompha du mal et ce fut son vieux père qui mourut sur ces entrefaites après avoir pardonné à don Sancho (4 avril 1284). L'histoire à donné à Alphonse X le surnom de Sage, qu'il faut prendre dans le sens de savant ou philosophe, car la direction de sa politique manqua trop souvent de sagesse et il perdit, dans le cours de son long règne, une partie des avantages conquis par son glorieux père. Sancho, resté seul maître du pouvoir, prit officiellement le titre de roi. Les révoltes cessèrent et le nouveau souverain reçut du prince de Grenade et du sultan merinide des ambassades chargées de le complimenter et de lui offrir la paix.

Mais Sancho, gardait aux musulmans un vif ressentiment de leurs dernières incursions et il répondit à leurs avances par des menaces[1].

ABOU-HAFS RENVERSE L'USURPATEUR IBN-ABOU-AMARA ET MONTE SUR LE TRÔNE DE TUNIS. — Tandis que l'Espagne était le théâtre de ces événements, l'usurpateur, qui s'était, avec tant d'audace, amputé du trône hafside, détachait de lui tous ses adhérents par des cruautés inutiles et des caprices sanguinaires. Les Arabes soleïmides de la tribu d'Allak, qui, les premiers, l'avaient soutenu, se virent en butte à une véritable persécution. A Tunis, le meurtre, sur les personnes de l'entourage même du khalife, devint l'état normal. Une telle conduite, après les règnes d'Abou-Zakaria et d'El-Mostancer, ne pouvait être longtemps tolérée.

Nous avons vu que le prince hafside, Abou-Hafs, échappe non sans peine au désastre de Mermadjenna, avait pu gagner, à pied, un pays montagneux habité par une tribu houaride. Dans cette localité, appelée Kalaât Simane, sise une dizaine de lieues au nord-est de Tébessa, il se vit comblé d'honneurs par ces Berbères. Plusieurs personnes attachées à la famille tombée vinrent l'y rejoindre et Kalaât Sinane forma bientôt le centre d'une petite cour. Ce fut alors que les Arabes, exaspérés par la tyrannie de l'usurpateur, se rendirent auprès d'Abou-Hafs et le reconnurent pour leur maître. Abou-l'Leïl (Bellil) Mohammed, émir des tribus de la famille d'Allak, se mit à la tête de ce mouvement qui prit bientôt de vastes proportions.

A cette nouvelle, Ibn-Abou-Amara, dont l'esprit soupçonneux ne voyait qu'ennemis autour de lui, fit mourir ses principaux

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 106 et suiv. Kartas, p. 485 et suiv. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 215 et suiv., 307 et suiv.

officiers et conseillers, achevant ainsi de détacher de sa cause ses derniers adhérents. Bientôt on apprend qu'Abou-Hafs, soutenu par toutes les tribus soleïmides, marcha sur Tunis (juin 1284) et Ibn-Abou-Amara veut se porter à la rencontre de son ennemi ; mais il peina a-t-il quitté sa capitule, qu'il se voit forcé d'y rentrer en présence de l'insubordination qu'il rencontre chez ses soldats (31 mai). Il se contenta alors de former un camp retranché sous les murs de la ville et y attendit l'ennemi qui ne tarda pas à paraître. Après quelques engagements, Ibn-Abou-Amara dut renoncer à tout espoir de continuer la lutte. Forcé d'abandonner gon camp, il rentra à Tunis et essaya de s'y cacher parmi la population.

Dans le mois de juillet 1284, Abou-Hafs fit son entrée dans la capitale. Aussitôt, on se mit à la recherche de l'imposteur, auquel la fortune avait, un instant, confié un royaume. Découvert dans une maison où il s'était caché, il fut traîné devant le khalife et subit l'humiliation d'être obligé de confesser sa fraude. On le fit ensuite périr dans les tourments et son corps, mis en lambeaux, servit de jouet à la populace (16 juillet).

Abou-Hafs reçut alors l'adhésion de toutes les provinces et se fit proclamer sous le nom d'El-Mostancer-b'illah. Les tribus arabes qui l'avaient soutenu se virent comblées de faveurs et obtinrent la possession de fiefs dans le sud de la Tunisie. Le gouvernement hafside ne prévoyait pas les embarras que lui susciteraient avant peu ces inconstants nomades[1].

LE PRÉTENDANT HAFSIDE ABOU-ZAKARIA S'EMPARE DE CONSTANTINE, DE BOUGIE ET D'ALGER. — Lorsque la nouvelle du triomphe d'Abou-Hafs parvint à Tlemcen, l'émir Othmane lui envoya son adhésion. Mais le prince hafside Abou-Zakaria, qui avait été rejoint dans la capitale abd-el-ouadite par quelques amis, sentit renaître son ambition en apprenant la mort de l'imposteur qui avait renversé son père. Cédant aux conseils de son entourage, il s'ouvrit à Othmane qui refusa, d'une façon absolue, de le soutenir dans ses prétentions.

Sans se laisser décourager, Abou-Zakaria saisit un jour, le prétexte d'une chasse pour s'échapper et prendre la route de l'est. Il gagna, par une marche rapide la tribu Zor'bienne des Beni-Amer alors établie dans les hauts plateaux du Mag'reb central et fut bien accueilli par leur cheikh Daoud-ben-Hilal. En vain, le prince

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 143, 144, t. II, p. 383 et suiv. El-Kaïrouani, p. 231 et suiv. Ez-Zerkchi, *Histoire des Beni-Haffs* (loc. cit.), p. 299 et suiv.

abd-el-ouadite somma ce chef de lui laisser son hôte ; l'émir arabe préféra s'exposer à la colère de son suzerain que de trahir les lois de l'hospitalité. Et puis, n'avait-il pas tout à gagner dans de nouveaux troubles ?

Les Amer protégèrent leur hôte et le conduisirent jusqu'à la limite de leur territoire, c'est-à-dire jusqu'au Hodna. Les Daouaouïda habitant cette contrée saisirent avec empressement le prétexte qui s'offrait à eux pour sortir de leur inaction ; ayant reconnu le fugitif comme khalife, ils obtinrent l'adhésion des Berbères Sedouikech, établis dans les plaines à l'est de Sétif. Soutenu par les contingents de ces tribus coalisées, Abou-Zakaria se présenta inopinément sous les murs de Constantine que le gouverneur Ibn-Youkiane lui remit sans résister, se contentant de la promesse d'un haut emploi de l'empire (1284).

Encouragé par ce succès, le prétendant marcha sur Bougie et fut accueilli comme un libérateur pur les habitants de cette ville, depuis longtemps déchirée par les factions. Bientôt Dellis et Alger lui envoyèrent leur soumission et Abou-Zakaria se trouva, sans pour ainsi dire avoir combattu, maître de toute la partie occidentale de l'empire hafsidc. Il s'entoura des insignes de la royauté et prit le titre d'*El-Montakheb-li-Yahïai-Dine-Allah* (choisi pour faire revivre la religion de Dieu).

Cette réussite était trop encourageante pour que le prince hafside ne rèvât pas la conquête de tout le royaume de son père ; aussi, allons-nous le voir l'entreprendre avant peu[1].

EXPÉDITIONS MERINIDES EN ESPAGNE. CONCLUSION DE LA PAIX ENTRE ABOU-YOUSSOF ET SANCHO IV. MORT D'ABOU-YOUSSOF-YACOUB. RÈGNE DE SON FILS ABOU-YACOUB-YOUSSOF. — Revenons en Espagne où nous avons laissé Sancho IV recueillir la succession de son père, Alphonse de Castille, dont il avait hâté la mort par sa rébellion. Le sultan de Maroc, qui avait soutenu le parti du père contre le fils, proposa à celui-ci un traité de paix et d'alliance et se heurta à un dédaigneux refus. C'était la guerre à bref délai et, de part et d'autre, on s'y prépara avec activité. Abou-Youssof, prêt avant son ennemi, débarqua à Tarifa le 7 avril 1285. Les territoires de Séville, Xeres, Carmona, furent de nouveau envahis et dévastés par les musulmans. Des renforts constants de Berbères et d'Arabes, arrivant du Mag'reb, permettaient de pousser activement la campagne. Bientôt,

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 75, 76, t. II, p. 399 et suiv., t. III, p. 370 et suiv. *La Farsïade* d'Abou-l'Abbas-el-Khatib, traduction Cherbonneau, (*Journal asiatique*, Mars 1849, p. 186 et suiv.)

débarqua dans la péninsule le prince Abou-Yalcoub, héritier présomptif, amenant avec lui une armée de vingt mille Berbères, dont moitié de Masmouda, qui furent immédiatement envoyés sur le théâtre de la guerre; et la belle Andalousie eut encore à supporter les maux de l'invasion musulmane.

Vers la même époque, le prince abd-el-ouadite Mohammed, envoyé par son père Othmane, arriva en Espagne avec mission d'obtenir la paix du sultan merinide. Ainsi les sages conseils de Yar'moracéne étaient ponctuellement suivis par son fils. Abou-Youssof accueillit avec distinction l'envoyé et, comme il était fort désireux d'avoir sa liberté d'action assurée en Espagne, il signa volontiers une trêve qui permettait à Othmane de reporter tous ses efforts sur le Mag'reb central.

Cependant, le roi de Castille avait pu réunir des troupes et s'était jeté, avec son impétuosité habituelle, contre les envahisseurs, tandis qu'une flotte qu'il avait nolisée aux Génois venait bloquer l'embouchure du Guadalquivir. Abou-Youssof, craignant de voir sa retraite coupée, se hâta de lever le siège de Xérès qui le retenait depuis longtemps et de rentrer à Algésiras, après une compagne plus brillante que fructueuse et dans laquelle le cheïkh des Djochem, Aïad-el-Acem et l'émir des Kurdes, Khidr, s'étaient particulièrement distingués (novembre 1285).

Sancho, qui avait en vain essayé d'entraîner ses principaux officiers à la poursuite des musulmans, se décida alors à traiter avec ceux-ci. La paix fut conclue dans une entrevue entre les deux souverains, à quelque distance d'Algésiras. Le plus grand éclat présida à cette cérémonie, qui se termina par un échange de cadeaux. Il fut convenu que toute hostilité cesserait et que les musulmans pourraient habiter les territoires chrétiens et y exercer leurs industries sous la protection des lois. Enfin, Abou-Youssof obtint la remise d'une quantité énorme d'ouvrages arabes tombés entre les mains des chrétiens après la chute de Séville, de Cordoue, et autres métropoles musulmane. De son côté le sultan merinide avança à don Sancho un subside de deux millions de maravédis.

Peu de temps après, le sultan Abou-Youssof, qui était retourné à Algésiras, tomba malade et rendit l'âme dans cette ville (fin mars 1286). Ce grand prince, véritable fondateur de la dynastie merinide, avait régné 29 ans. Depuis la chute de l'empire almohâde, dix-sept ans s'étaient écoulés pendant lesquels sa gloire et sa puissance n'avaient cessé de s'accroître. Après El-Mostancer et Yar'moracéne, ses contemporains, disparaissait la troisième grande figure du XIII° siècle en Afrique. L'Islam entier en prit le deuil, dit le Kartas.

Abou-Yakoub-Youssof, héritier présomptif, qui se trouvait alors en Mag'reb, accourut dans la Péninsule, aussitôt que la mort de son père lui fut connue, et se fit proclamer par les troupes et la population sous le nom d'En-Nacer-li-dine-Allah[1].

PUISSANCE DES TOUDJINE DANS LE MAG'REB CENTRAL. OTHMANE, FILS DE YAR'MORACÉNE, MARCHE CONTRE EUX. — Nous avons vu qu'Othmane, fils de Yar'moracéne, avait, suivant les instructions de son père, sollicité et obtenu la paix du sultan merinide. Il réunit alors une armée imposante et se mit en marche vers l'est dans le but de combattre les Toudjine qui, depuis quelques années, étendaient chaque jour la rayon de leur puissance. Les Thaaleba, Arabes makiliens, occupant depuis près de deux siècles la montagne de Titeri et les environs de Médéa, avaient été chassés de leurs cantonnements par les Toudjine et contraints de se réfugier dans la Mitidja, en offrant leurs bras aux Berbères Mellikech, Sanhadjiens, ennemis des Toudjine. La ville même de Médéa, où dominaient encore les débris des Lemdïa, autres Sanhadjiens, tomba au pouvoir de Mohammed-ben-Abd-el-Kaouï, émir des Toudjine, qui y installa une fraction de sa tribu : les Oulad-Aziz-ben-Yakoub. Ces Zenètes se fixèrent à Mahnoun, non loin de la ville.

Vers le même temps, les Beni-Idleltene, outre fraction toudjinite, s'emparaient d'El-Djabate et de Taour'zoute, sur le cours supérieur de la Mina. Ainsi, lorsque le souverain zeyanite marcha contre Abd-el-Kaouï, cet émir étendait son autorité sur la région comprise entre Médéa, le Hodna et le Seressou. Dans son voyage, Othmane traversa le pays des Magr'aoua et se fit livrer par les Oulad-Mendil la ville de Tenés, qui avait secoua son autorité. Puis il pénétra dans les monts Ouarensenis et porta le ravage au cœur même du pays de ses adversaires[2].

ADOU-ZAKARIA MARCHE SUR TUNIS. UNE DIVERSION D'OTHMANE LE FORCE À RENTRER À BOUGIE. - Pendant que le souverain abd-el-ouadite poussait avec vigueur cette campagne, le hafside Abou-Zakaria, mettant à exécution ses projets ambitieux, sortait de Bougie [3] à la tête de ses auxiliaires et marchait directement sur Tunis (1286). Il se heurta, non loin de cette ville,

1. Kartas, p. 490 à 528. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 370, t. IV. p. 110 et suiv. Rosaeuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 307 et suiv.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 370 et suiv., t. IV, p. 17 et suiv.

3. De Constantine, d'après la *Farsïade*, ce qui parait plus probable loc. cit., p. 199).

aux troupes commandées pur la général El-Fazazi et fut repoussé par elles. Il alla ensuite mettre la siège devant Gabès et s'empara de cette ville, ainsi que des contrées environnantes. Aussitôt les Arabes soleïmides de la Tripolitaine accoururent lui jurer obéissance.

Ces nouvelles parvinrent d'Othmane, dans la Ouarensenis, on même temps qu'une supplique d'Abou-Hafs, à la cause duquel il continuait à rester fidèle, l'adjurant d'accourir à son aide. L'émir descendit aussitôt dans la Mitidja, remettant à plus tard l'exécution de ses plans contre les Toudjine, et se porta à marches forcées sur Bougie, où il arriva en 1287. Après avoir en vain essayé de réduire cette place, alors très bien fortifiée, force lui fut de rentrer vers la centre de ses opérations, le pays des Mag'raoua (Tenès). Peut-être, comme il semble ressortir de certains passages, n'avait-il fait, devant Bougie, qu'une simple démonstration destinée à y rappeler son beau-frère.

Si tel avait été son but, il fut atteint, car Abou-Hafs, accouru au secours de sa capitale menacée, y rentra aussitôt après le départ du prince abd-el-ouadite[1].

ABOU-YAKOUB-YOUSSOF RENTRE EN MAG'REB ET Y RÉTABLIT LA PAIX. — Pendant que ces événements se passaient dans l'Est, le nouveau sultan merinide Abou-Yakoub, après avoir renouvelé les traités de paix avec le roi de Castille et Ibn-el-Ahmar, était rentré en Mag'reb, appelé par la nécessité de réprimer diverses révoltes. Ce fut d'abord contre ses propres cousins, qui s'étaient jetés dans le Derâa en appelant aux armes, qu'il dut sévir. Il réduisit ensuite un certain Omar-el-Askri qui s'était retrsnché à Fendelaoua. De là, étant passé dans la province de Maroc, en proie à l'effervescence, il vit un autre de ses parents, nommé Talha, lever l'étendard de la révolte avec l'appui des Beni-Hassane, tribu makilienne. Ce chef perdit la vie dans une rencontre (juillet 1287) : peu après, le sultan parvint, par une autre marche rapide, à surprendre les Arabes. Il leur infligea le plus sévère châtiment: leurs biens furent confisqués et les têtes d'un grand nombre des leurs envoyées à Maroc, à Sidjilmassa et à Fès.

L'année suivante (1288), dans le mois de mai, Abou-Yakoub qui, avait, grâce à son énergie, obtenu une pacification générale, rentra à Fès. Il trouva dans cette ville une ambassade de Grenade, chargée par le prince de ce royaume de lui conduire une de ses parentes, qui lui était fiancée, et d'entamer des négociations à l'effet d'obtenir la remise de la ville de Cadix, restée en la possession

1. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 400 et suiv., t. III, p. 370 et suiv.

des Merinides. Abou-Yakoub accéda sans difficulté à la demande d'Ibn-el-Ahmar et ainsi, ce prince recouvrit, sans coup férir, une des principales villes de son royaume.

OTHMANE DOMPTE LES BENI-TOUDJINE ; ET ÉCRASE LEUR PUISSANCE, — Quant à Othmane, resté dans le Mag'reb central, il avait recommencé ses courses sur la territoire des Toudjine. Ayant ensuite enlevé la ville de Mazouna aux Mag'raoua, il en fit le lieu de dépôt de ses approvisionnements et de son butin. De là, il revint dans le Ouarensenis et assiégea la forteresse de Taferguinte qui lui fut livrée par son gouverneur. Après avoir obtenu ces grands succès, l'émir zeyanite rentra à Tlemcen pour y préparer de nouvelles expéditions.

Au commencement de l'été de l'année 1288, Othmane sortit de sa capitale et reprit le chemin du pays des Toudjine. Mohammed-ben-Abd-el-Kaou, cheïkh de ces Berbères, était mort depuis quelque temps et, après son décès, la plus grande anarchie avait divisé les tribus toudjinites : à peine un chef était-il élu que ses rivaux s'en débarrassient par l'assassinat. L'émir de Tlemcen profita habilement de cet état de choses qui paralysait les forces de ses ennemis. pour les attaquer en détail. Il réduisit d'abord à la soumission la principale fraction, celle des Beni-Idleltene qui occupait la partie occidentale du territoire toudjinite. Pénétrant ensuite dans le Ouarensenis, il en expulsa les partisans de la famille Abd-el-Kaoui; puis il s'avança jusqu'à Médéa dont il se rendit maître avec l'appui des Beni-Lemdïa. Il anéantit ainsi la puissance de cette tribu berbère, la contraignit à lui payer tribut et confia le commandement de la région à une famille toudjinite, celle des Hâchem[1] sur la fidélité de laquelle il croyait devoir compter.

Mais ces brillants succès allaient attirer de nouveaux malheurs à la dynastie zeyanite. Othmane, ayant appris que le sultan merinide prenait fait et cause pour les Toudjine et se préparait si envahir la province de Tlemcen, se hâta de rentrer dans sa capitale[2].

EXPÉDITION ESPAGNOLES EN AFRIQUE. — Nous avons laissé le roi d'Aragon, Pierre III, après son audacieuse conquête de la Sicile, en lutte avec Charles d'Anjou. Ce prince décida son neveu Philippe, roi de France, à envahir l'Aragon, à la tête d'une armée considé-

1. Ancêtres du moderne Abd-el-Kader. Voir *Notice sur les Hâchem de Mascara* par M. Lespinasse (*Revue africaine*, n° 132, p. 140 et suiv.)

2. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. III, p. 371, 372, t. IV, p. 13. Abbé Bargès, *Histoire des Beni-Zeyane*, passim.

rable ; mais grâce aux ressources de mon esprit et à l'énergie de ses sujets et alliés, Pierre parvint à repousser l'envahisseur. Ce fut pour l'armée française un véritable désastre. Philippe en mourut de chagrin à Perpignan (5 octobre 1285). Peu après, Pierre III cessait de vivre et ne tardait pas à être suivi dans le tombeau par Charles d'Anjou. Alphonse III succéda à son père, comme roi d'Aragon, de Catalogne, de Valence et suzerain de Majorque et du Roussillon. Jayme, second fils de Pierre III, eut en partage la Sicile et les possessions d'Italie.

Un des principaux officiers des rois d'Aragon et de Sicile était l'amiral Roger dell'Oria (ou de Loria), qui rendit pendant cette période troublée les plus grands services à ses maîtres. Pour occuper ses loisirs, ce hardi marin fit de nombreuses tentatives contre l'Afrique. Dans l'automne de l'année 1284, selon Ibn-Khaldoun et l'auteur de la Farsïade, en 1289, selon le cheïkh Bou-Ras, il vint prendre possession de l'île de Djerba, toujours en état de révolte contre l'autorité hafside et qu'il enleva au cheïkh des Nekkariens Ikhelef-ben-Moghar. Il fit de cette île une petite principauté dont il fut le chef, sous la suzeraineté du Saint-siége, et y bâtit un château fortifié où il laissa garnison. Le butin fait par les chrétiens dans cette expédition fut immense.

Pendant que Pierre d'Aragon se trouvait dans les Pyrénées (1285), un envoyé hafside avait signé avec lui un traité de renouvellement d'alliance, par lequel Abou-Hafs s'était engagé à servir à l'Aragon un tribut annuel de 33,000 besants d'or et à lui payer une indemnité de 100,000 besants pour l'arriéré. La mort du roi, survenue sur ces entrefaites, le partage de son empire furent autant de prétextes saisis par le sultan hafside pour ne pus exécuter ses engagements et, dès lors, les hostilités recommencèrent. En 1287, les hottes d'Aragon et de Sicile firent une descente à Merça-el-Kharez. (La Calle), brûlèrent la forteresse et emmenèrent les habitants de la ville en captivité.

Enfin, en 1289, le roi d'Aragon fournit à un fils de 1'Almohâde Abou Debbous, nommé Othmane, qui s'était réfugié à sa cour, l'aide de ses navires, afin de lui permettre de relever son trône, en s'appuyant sur les Arabes Debbab de la Tripolitaine dont il croyait avoir le concours assuré. La flotte vint attaquer Tripoli, mais, ne pouvant réduire cette place, elle débarqua l'aventurier sur un point du rivage et revint vers l'ouest, en suivant les côtes d'Afrique. Parvenus en face d'El-Mehdia, les chrétiens y firent une descente et

se rembarquèrent, en emportant un riche butin, l'annonce de l'arrivée de renforts musulmans[1].

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. 11, p. 397, 398, 403, 404. Cheïkh-Bou-Ras, *Revue africaine*, n° 16:, p. 473, 474. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 280 et suiv. *La Farsïade* loc, cit.), p. 200 et suiv. — De Mas-Latrie, *Traités de paix, etc.*, p. 155 de l'intr., 286 du texte.

CHAPITRE XIV

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (*Suite*)
GRAND SIÈGE DE TLEMCEN

1259-1308

Rupture antre les Abd-el-Ouadites et les Merinides. Abou-Yakoub envahit le Mag'reb central. — Espagne : prise de tarifa par Sancho. Perte des possessions merinides. — Mort du Hafside Abou-Hafs. Abou-Acida le remplace à Tunis. — Othmane I châtie les Mag'raoua. Les Merinides font des expéditions sur le territoire zeyanite. — Othmane I châtie les Toudjine. Le sultan merinide commence le siège de Tlemcen. Luttes entre les princes hafsides ; campagnes des Merinides dans le Mag'reb central et jusqu'à Bougie. — Grand siège de tlemcen ; mort d'Othmane I ; son fils Abou-Zeyane lui succède. — Rupture entre le roi de Grenade et le sultan merinide. Le prétendant Othmane soulève les R'omara. — Tlemcen est réduit à la dernière extrémité. — Mort du sultan Abou-Yakoub. Abou-Thabet monte sur le trône merinide. Levée du siège de Tlemcen. — Rupture entre les rois hafsides. Révolte de Saâda dans le Hodna. - Révolte d'Alger. Conclusion de la paix entre les rois hafsides. Révoltes des tribus soleïmides en Ifrikiya. — Abou-Zeyane I soumet le Mag'reb central ; sa mort. — Le sultan merinide Abou-Thabet réduit les rebelles du sud et châtie les Arabes. — Campagne d'Abou-Thabet contre les rebelles du Rif ; sa mort. Il est remplacé par son frère Abou-Rebïa.

RUPTURE ENTRE LES MERINIDES ET LES ABD-EL-OUADITES. ABOU-YAKOUB ENVAHIT LE MAG'REB CENTRAL. — Le sultan merinide Abou-Yakoub, après son retour à Fès, eut à lutter contre une nouvelle révolte suscitée, cette fois, par son propre fils Abou-Amer qui s'était fait proclamer khalife à Maroc. Le souverain marcha lui-même contre ce fils rebelle et celui-ci, jugeant toute résistance inutile, s'enfuit de Maroc, en emportant ses trésors. Il se réfugia d'abord chez les Masmouda et, de là, gagna Tlemcen, accompagné du vizir Ibn-Ottou. Cette révolte maîtrisée, Abou-Yakoub revint à Fès; peu après, cédant aux sollicitations de sa famille, il accorda le pardon à son fils et lui permit de rentrer. Une difficulté s'éleva alors entre Abou-Yakoub et le gouvernement abd-el-ouadite au sujet de l'émir Ibn-Ottou sur lequel le sultan voulait faire peser tout le poids de sa colère et qu'Othmane refusa de livrer.

Ce différend se termina par une rupture, depuis quelque temps imminente. Le souverain merinide voyait, en effet, avec la plus grande jalousie, les succès des Abd-el-Ouadites dans le Mag'reb

central ; il reprochait aussi à Othmane d'entretenir de bonnes relations avec Ibn-el-Ahmar et le roi chrétien d'Espagne. Toutes ces causes, jointes à la vieille haine qui divisait les deux dynasties, sont suffisantes pour expliquer la déclaration de guerre dont le refus de livrer Ibn-Ottou ne fut que le prétexte. C'est à la réception de ces graves nouvelles que nous avons vu, dans le chapitre précédent, l'émir Othmane s'arrêter brusquement au milieu de sa campagne contre les Toudjine, et rentrer à Tlemcen.

Au commencement de mai 1290, Abou-Yakoub sortit de Fès à la tête d'une armée imposante composée des troupes régulières, des milices (chrétienne et kurde), et des contingents berbères et arabes. Il marcha directement sur Tlemcen. Arrivé devant cette place forte, il en entreprit le siège et battit durant quarante jours ses murailles, sans succès. Voyant la ville trop bien gardée et fortifiée, il renonça à la réduire et alla porter le ravage et la dévastation dans les territoires environnants, aidé par les Mag'raoua du Chélif qui étaient accourus, leurs chefs, les Oulad-Mendil, en tête, pour coopérer à l'anéantissement des Abd-el-Ouadites. Les efforts du sultan merinide se portèrent alors contre une ville nommée Imama, voisine de Tlemcen, mais il ne put davantage s'en rendre maître et reprit le chemin de l'ouest, n'ayant obtenu aucun avantage dans cette campagne qui n'avait été caractérisée que par des dévastations stériles[1].

ESPAGNE : PRISE DE TARIFA PAR SANCHO. PERTE DES POSSESSIONS MERINIDES. — A son retour à Fès, Abou-Yakoub apprit que le prince de Grenade avait renouvelé son traité avec la Castille et, comme Ibn-el-Ahmar lui avait repris Malaga par surprise, il considéra l'alliance de Sancho, avec son ennemi comme une trahison. Un premier corps de troupes, sous le commandement du général Ibn-Irgacène, fut d'abord envoyé dans la péninsule ; puis, au commencement de l'été 1290, le sultan se porta en personne à Kçar-Masmouda pour diriger le départ des renforts et les suivre. Mais Sancho avait obtenu du nouveau roi d'Aragon, Jayme II, un secours de onze galères qui bloquaient le détroit, et ce ne fut qu'à la fin de septembre qu'Abou-Yakoub trouva l'occasion de passer en Espagne. Il prit aussitôt la direction des opérations, sans pouvoir obtenir de succès dans le cours de cette campagne contrariée par le froid et le mauvais temps. Rentré à Algésiras, il repassa la mer, à la fin du mois de décembre.

1. Ibn-Khaldoun, t. 11I, p. 373 et suiv., t. IV, p. 110 et suiv. Kartas, p. 535 et suiv.

A peine était-il parti que le roi chrétien se présentait devant Tarifa et entreprenait la siège de celle place importante, véritable clé du détroit. lbn-el-Ahmar seconda, dit-on, le prince chrétien dans son entreprise, sous la promesse que Tarifa lui serait abandonnée. En 1292, elle capitula, mais don Sancho en conserva la possession et donna comme compensation, au prince de Grenade, quelques forteresses d'une importance recondaire.

Sur ces entrefaites, don Juan, frère de Sancho, toujours en état de rébellion, vint se réfugier à la cour de Fès et offrir son bras au sultan merinide. En même temps, Ibn-el-Ahmar, irrité de ce qu'il appelait la perfidie du roi chrétien, faisait la même démarche. Abou-YaKoub leur donna des troupes et des vaisseaux en les chargeant de reprendre Tarifa aux chrétiens. Mais ils usèrent leur ardeur et leurs forces contre cette ville, défendue avec la plus grande énergie par don Pérez de Guzman, et se virent forcés de lever le siège. Don Juan resta à la cour de Grenade ; quant au sultan merinide, il dut, pour récompenser Ibn-el-Ahmar, lui abandonner Algésiras, sa dernière possession. Peu de temps après, Sancho cessait de vivre, laissant la couronne de Castille à son fils Ferdinand IV, âgé de neuf ans (25 avril 1295)[1].

MORT DU HAFSIDE ABOU-HAFS. MOHAMMED-ABOU-ACIDA LE REMPLACE À TUNIS. — Tandis que ces événements se passaient dans l'ouest, le hafside Abou-Hafs continuait de régner paisiblement à Tunis, comme son cousin Abou-Zakaria à Bougie. En 1293, arriva, dans cette dernière ville, un jeune homme de la famille princière des Ibn-Mozni, de Biskra, nommé Mansour-ben-Fadel. Le père de ce chef avait été assassiné par la famille rivale des Beni-Rommane qui avait pris le pouvoir dans l'oasis et commandait au nom du khalife de Tunis. Le jeune Mansour offrit à Abou-Zakaria de lui assurer la possession de Biskra et de tout le Zab, s'il voulait l'appuyer d'un corps de troupes. Le souverain de Bougie accéda à sa demande et bientôt, Mansour-ben-Mozni parut devant l'oasis. Il ne tarda pas de s'en rendre maître et reçut d'Abou-Zakaria le commandement de tout le pays conquis. L'Ouad-Rir', qui, de tout temps, a formé une dépendance de Biskra, se trouva ainsi sous la suzeraineté du roi de Bougie.

Sur ces entrefaites (octobre l295), le sultan Abou-Hafs tomba gravement malade. Sentant sa fin approcher, il désigna comme successeur son fils Abd-Allah. Mais, ayant appris que ce choix était

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 130 et suiv. Kartas, p. 540 et suiv. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 316 et suiv.

peu sympathique aux officiers de l'empire, il prit l'avis d'un certain Abou-Mohammed-el-Merdjani, saint personnage, qui avait une grande influence dans la ville. Ce marabout lui conseilla alors de nommer comme héritier présomptif un fils d'El-Ouathek, qui était né chez lui, et avait été élevé pur ses soins. Ce jeune homme, appelé Mohammed-Abou-Acida[1], était fils d'une concubine d'El-Ouathek qui se trouvait enceinte au moment de la mort de ce prince. Abou-Hafs suivit ce conseil et mourut peu après (novembre 1295). Il était âgé de cinquante-deux ans et avait régné environ douze années.

Après sa mort, les troupes et les grands officiers, c'est-à-dire le corps des cheïkhs almohâdes, proclamèrent khalife Abou-Abd-Allah-Mohammed-Abou-Acida, fils d'El-Ouathek. Un des premiers soins du nouveau souverain fut de faire mourir Abd-Allah, fils d'Abou-Hafs, qui avait failli monter sur le trône[2].

OTHMANE I CHATIE LES MAG'RAOUA. LES MERINIDES FONT DES EXPÉDITIONS SUR LE TERRITOIRE ZEYANITE. — Après la retraite de l'armée merinide, la première pensée de l'émir Othmane, à Tlemcen, avait été de tirer vengeance de la trahison des Mag'raoua. S'étant transporté dans leur pays, il les châtia d'une manière exemplaire et les rejeta dans les montagnes reculées. Thabet-ben-Mendil, leur chef, se réfugia à Brecht, petite ville maritime, entre Tenès et Cherchell. Assiégé par les Abd-el-Ouadites, et réduit bientôt à la dernière extrémité, il parvint à s'embarquer et put gagner le Mag'reb (1295).

Abou-Yakoub, qui venait de combattre une nouvelle révolte dans le pays des R'omara et qui avait vu son fils, Abou-Amer, se détacher définitivement de lui, accueillit avec bienveillance cet hôte. Cédant à ses prières, il voulut, par son influence, amener Othmane à lui accorder son pardon ; plusieurs envoyés merinides se rendirent à cet effet à la cour de Tlemcen. Mais ils furent reçus avec la plus grande hauteur et ne rapportèrent que d'humiliants refus.

Cette conduite acheva de porter l'exaspération du sultan merinide à son comble et il jura d'écraser pour toujours la puissance zeyanite. Dans les derniers mois de l'année 1295, il entreprit une première expédition, mais ne parvint qu'à Taourirt, petit poste sur le Za, qui, se trouvant à cheval sur la frontière, avait été occupé jusque-là, moitié par les Merinides, moitié par les Abd-el-Ouadites.

---

1. D'après M. de Slane, ce surnom *Abou-Acida*, l'homme à la soupe, lui aurait été donné par allusion à une distribution faite huit jours après sa naissance.

2: Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 406 et suiv., t. III, p. 129 et suiv. El-Kaïrouani, p. 233 et suiv. *La Farsïade* (loc. cit.), p. 201.

Abou-Yakoub, en ayant chassé les Zeyanites, s'appliqua à fortifier cette place, de façon à la rendre imprenable. Il se borna, pour la moment, à cette démonstration.

L'année suivante (1296) il quitta de nouveau Fès, s'avança jusqu'à Oudjda, dont il rusa les fortifications, puis il se porta sur Nedrôma et ne put s'en rendre maître malgré un siège de quarante jours. La 5 août, renonçant à réduire cette place, il reprit la route de Fès. A peine était-il parti, que l'émir Othmane vint fondre sur les populations qui avaient soutenu son ennemi et spécialement les habitants du mont Guedara, dont il ruina la principale bourgade, Tasekdelt.

Vers la fin de la même année, Abou-Yakoub fit une courte incursion sur le territoire abd-el-ouadite, mais sans obtenir de résultat. Il rentra à Fès pour célébrer son mariage avec une petite-fille de Thabet-ben-Mendil. Ce prince, qui était resté à sa cour, fut assassiné sur ces entrefaites dans des circonstances qui sont restées peu précises.

Au printemps suivant, le sultan merinide entreprit la campagne annuelle contre l'ennemi héréditaire, mais, cette fois, au lieu de se contenter de porter le ravage dans les environs de la capitale, il vint dresser son camp sous les murs mêmes de Tlemcen, y fit élever des logements pour ses troupes, et, durant trois mois, essaya, par des efforts constants, de s'en rendre maître. Les Oulad-Selama, les Beni-Idleltène et autres Toudjinites, accoururent au camp merinide pour prêter leur concours au sultan de Fès. Mais Tlemcen était si bien fortifié et défendu avec tant de courage, que les assiégeants durent, cette fois encore, renoncer à s'en rendre maîtres. Abou-Youssof rentra à Fès en passant par Oudjda, dont il releva les fortifications et où il laissa une garnison[1].

OTHMANE I CHÂTIE LES TOUDJINE. LE SULTAN MERINIDE COMMENCE LE SIÈGE DE TLEMCEN. — Aussitôt après le départ des Merinides, Othmane se porta rapidement chez les Toudjine, ces sujets rebelles qui ne manquaient aucune occasion de faire cause commune avec ses ennemis. Il mit leur pays au pillage; puis, pénétrant dans la Mitidja, contraignit à la soumission les Beni-Mellikch (Sanhadja) et les Arabes Thaaleba (Makil). Il revint ensuite vers l'Ouarensenis et s'attacha à poursuivre les Oulad Selama (Zenétes), jusque dans leurs derniers refuges.

Pendant ce temps, les troupes merinides, profitant de l'absence

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 374 et suiv., t. IV, p. 138 et suiv. Kartas, p. 640 et suiv.

de l'émir Zeyanite, parvenaient à s'emparer de Nedrôma, grâce à la trahison de l'officier qui y commandait. La forteresse de Taount suivit cet exemple et les habitants de ces régions envoyèrent à Fès une députation des leurs pour protester de leur dévouement aux Merinides et pousser le sultan à venir s'emparer de Tlemcen.

Abou-Yakoub, qui se disposait à recommencer la guerre au printemps, fut confirmé dans sa résolution par ces événements, mais, ne voulant pas, cette fois, se borner à une démonstration stérile, il s'appliqua à réunir, tant en matériel qu'en hommes, des éléments assez complets pour assurer la réussite du siège de Tlemcen. Dans le mois d'avril 1299, tout se trouvant préparé, il se mit en marche vers l'est, à la tête de forces considérables.

Othmane continuait ses opérations contre les Oulad Selama lorsqu'il reçut cette nouvelle. Il revint aussitôt, en toute hâte, vers en capitale et parvint à y rentrer avant l'arrivée de ses ennemis. Le soir même de son retour, les coureurs merinides parurent devant la place (mai).

Abou-Yakoub, renonçant à enlever la ville par surprise, l'investit entièrement et commença un siège en règle, bien décidé à rester sous ses murs jusqu'à sa chute, que la famine devait amener fatalement. Par ses ordre, un fossé profond et continu fut creusé autour de Tlemcen et adossé à une fortification garnie d'assiégeants. A peu de distance, il l'ouest de la ville, le sultan merinide fit construire une vaste enceinte fortifiée qui lui servit de camp. Il s'y installa, dans un palais élevé au centre et entouré de toutes les commodités nécessaires au fastueux souverain du Mag'reb. Les Abd-el-Ouadites, de leur côté, bien pourvus d'armes et de vivres, se disposèrent à la résistance la plus énergique. Ainsi commença le siège le plus mémorable dont les annales de l'Afrique septentrionale aient gardé le souvenir[1].

LUTTE ENTRE LES PRINCES HAFSIDES. CAMPAGNES DES MERINIDES DANS LE MAG'REB CENTRAL ET JUSQU'À BOUGIE. — Pendant que le Mag'reb central était le théâtre de ce grand duel, la guerre avait éclaté, à l'est, entre les deux princes hafsides. En même temps, Alger se soulevait contre Abou-Zaharia, de Bougie. Abou-Acida, voulant tirer parti de cette circonstance, vint faire une démonstration devant Constantine et s'avança jusqu'à Mila ; mais il n'obtint aucun résultat. Se voyant ainsi menacé, Abou-Zakaria écrivit à son beau-frére, l'émir Othmane, de Tlemcen,

1. Ibn-Khaldoun, t. III, p. 375 et suiv., t. IV, p. 14, 20, 141 et suiv. Kartas, p. 546.

pour implorer son secours. Le grand siège n'était pas encore commencé, mais les attaques incessantes des Merinides ne laissaient pas au souverain zeyanite la faculté de venir en aide au roi de Bougie et il dut remettre à des temps meilleurs la promesse de son intervention. Abou-Acida, ayant appris ces négociations, envoya de Tunis, au sultan merinide, une ambassade chargée de lui rappeler les bons rapports qui unissaient leurs maisons et de le prier d'intervenir à son profit contre Abou-Zakaria, l'allié des Abd-el-Ouadites.

Abou-Yakoub reçut la mission tunisienne sous les murs de Tlemcen, et, comme il se trouvait justement qu'une partie des troupes merinides était réduite à l'inaction, le blocus ne réclamant pas l'emploi de toutes les forces, le sultan put détacher un corps important qu'il envoya vers l'est. Les Merinides reçurent en passant l'hommage des Toudjine, alors en proie à l'anarchie ; puis, s'étant avancés jusqu'au Djebel-ez-Zane, non loin de Dellis, ils se heurtèrent contre une armée envoyée de Bougie par Abou-Zakaria, pour protéger sa frontière. Les Bougiotes furent entièrement défaits et leurs débris rentrèrent en désordre dans la capitale.

Peu après, le sultan merinide expédie son propre fils Abou-Yahïa, avec un autre corps d'armée, pour achever la conquête du Mag'reb central. Cc prince investit Omar-ben-Ouir'ern, de la famille de Mendil, du commandement de la vallée du Chélif et, avec son concours, s'empara de Mazouna, de Tenès, de Miliana, et de Médéa. La Mitidja et ses populations berbères et arabes (Mellikech et Thaaleba) reconnurent aussi son autorité. Continuant sa marche vers l'est, le prince merinide parvint dans la vallée de l'Oued-Sahel, au sud de Bougie, où il fut rejoint par Othmane-ben-Sebâ, chef des tribus Arabes-Daouaouida, venant lui offrir son appui pour combattre Abou-Zakaria, son ancien maître. Ainsi renforcée, l'armée de l'ouest alla bloquer Bougie, mais ce siège fut de courte durée, car les moyens matériels, nécessaires pour réduire cette place forte, manquaient totalement. Abou-Zakaria venait de mourir (1300), et ce fut son fils, Abou-l'Baka, qui prit en main la défense. Quant à Abou-Yahia, après avoir levé le siège, il alla ravager le territoire de Tagraret[1] et le pays des Sedouikch, puis, l'armée rentra à Tlemcen.

Sur ces entrefaites, le chef mag'raouna Rached, petit-fils de Thabet-ben-Mendil, qui avait été fort irrité de la faveur accordée à son cousin Omar-ben-Ouïr'ern et avait dirigé la défense de Miliana contre les Merinides, parvint à soulever la ville de Mazouna ; soutenu

1. Actuellement Akbou.

par les Berbères de cette région, il attaqua à l'improviste Omar et le tua (fin 1300). Les troupes merinides, renforcées des contingents des tribus fidèles, envahirent alors les montagnes des Beni-bou-Saïd et entreprirent le siège de Mazouna. La campagne se prolongea avec des chances diverses, tandis que le prince Abou-Yahïa opérait chez les Toudjine, dont les principales tribus s'étaient mises en état de révolte. En 1303, il obtint une pacification du pays, après l'avoir entièrement ravagé, et avoir chassé dans le désert les descendants de Abd-el-Kaoui. En même temps, Mazouna tombait, et les têtes de ses principaux défenseurs étaient envoyées à Tlemcen et lancées dans les remparts. Rached, suivi d'une masse de mécontents, se réfugia dans la ville de Metidja et se vit entouré par un grand nombre de Mellikch et de Thaaleba. Mohammed-ben-Omar-eon-Mendil son parent, reçut des Merinides le commandement des Mag'raoua. Quant à Rachel, après avoir été encore une fois vaincu, il fut recueilli pur le souverain hafside de Bougie, ainsi que nous le verrons plus loin (1305)[1].

GRAND SIÈGE DE TLEMCEN. MORT D'OTHMANE I. SON FILS ABOU-ZEYANE LUI SUCCÈDE. — Le siège de Tlemcen durait toujours et rien ne pouvait encore faire prévoir la chute de cette ville. Cependant, les murs de circonvallation l'entouraient d'une barrière infranchissable, à ce point que, selon l'expression d'Ibn-Khaldoun, un esprit, un être invisible n'aurait pu y pénétrer et, cette situation se prolongeant devait, avec la famine comme auxiliaire, contraindre à coup sûr les assiégés à la reddition. Peu à peu, le camp des assiégeants s'était changé en une véritable ville qui avait reçu le nom d'El-Mansoura (la victorieuse). Une vaste enceinte de murailles en pisé, reliées par des tours de distance en distance l'entourait, et au centre s'élevaient les logements du sultan, véritables palais, et une mosquée dont le minaret montait vers le ciel à une grande hauteur[2]. Non loin, se trouvaient les édifices publics, tels que bains, caravansérails, hôpital, les souks, où les commerçants offraient des marchandises de toute sorte, et enfin les logements des officiers et des soldats. La plus grande activité régnait à Mansoura devenue momentanément le séjour de la cour merinide. Tous les jours, des attaques étaient dirigées contre Tlemcen, dont les remparts étaient battus par un grand nombre de machines.

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, ,t. II, p. 413 et suiv., t. III, p. 320, 375, t. IV, p. 145 et suiv. Kartas, p. 447 et suiv.

2. Les ruines de ce minaret et de l'enceinte du camp sont encore un sujet d'étonnement et d'admiration.

En 1304, dans le cours de la cinquième année du siège, Othmane mourut subitement, tandis qu'il prenait un bain. Son épouse, la princesse hafside, ayant fait fermer les portes du palais, appela auprès d'elle ses deux fils Abou-Zeyane-Mohammed et Abou-Hammou-Moussa ; puis, on convoqua les principaux chefs abd-el-ouadites. Mis au courant de la fatale nouvelle, ils élirent, aussitôt Abou-Zeyane, comme étant l'aîné, et lui prêtèrent serment. Abou-Hammou lui jura également fidélité. Pendant ce temps, on se battait aux remparts avec plus d'ardeur que de coutume, si bien que la sultan merinide à qui on avait annoncé la mort d'Othmane, hésitait à le croire.

Vers cette époque, arriva et Mansoura une double ambassade envoyée par les deux rois hafsides, réconciliés depuis peu. Cette démarche avait pour but d'assurer le sultan Abou-Yakoub de leur dévouement à sa cause. Les envoyés furent reçus avec les plus grands honneurs, puis, le sultan les invita à se rendre en Mag'reb afin de visiter ses états et de pouvoir rendre compte à leurs maîtres des splendeurs des métropoles de l'ouest. Mais la gloire des Merinides était parvenue plus loin encore. En 1305, Abou-Yakoub eut l'honneur de recevoir un fils du grand chérif de La Mekke, venu pour solliciter son amitié. Peu après, ce fut le souverain d'Égypte qui envoya à Mansoura une ambassade chargée de présents. Tous ces députés, reçus avec honneur, allèrent visiter le Mag'reb et repartirent comblés de dons. Malheureusement, la caravane égyptienne fut attaquée à son retour par des Arabes nomades du Mag'reb central et entièrement dépouillée[1].

RUPTURE ENTRE LE ROI DE GRENADE ET LE SULTAN MERINIDE. LE PRÉTENDANT OTHMANE SOULÈVE LES R'OMARA. — Quelque temps auparavant, Mohammed II ben-l'Ahmar, roi de Grenade, était mort et avait été remplacé par son fils Mohammed III (avril 1302). Ce prince renouvela l'alliance avec le sultan merinide et lui fournit même un corps de fantassins andalous et d'archers, troupes habituées à la guerre de siège qui lui furent d'un grand secours à Tlemcen. Quelque temps après, le roi de Grenade, qui avait essayé, sans succès, de continuer la guerre contre la Castille, se décida à traiter et signa un acte par lequel il se reconnut le vassal de Ferdinand.

Cette nouvelle irrita violemment le sultan merinide. Il s'empressa de renvoyer à Grenade le corps d'archers qui lui avait été

1. lbn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 415, t. III, p. 376 et suiv., t. IV, p. 143 et suiv. Kartas, p. 547 et suiv.

fourni et annonça à Ibn-el-Ahmar qu'après la chute prochaine de Tlemcen, il lui ferait supporter tout le poids de sa colère. C'était une rupture, et le prince de Grenade jugea que l'intérêt lui commandait d'agir pendant que son ennemi était retenu au loin. Ayant équipé une flotte, il en confia le commandement à un officier du nom d'Abou-Saïd et ce général parvint à gagner à sa cause le caïd Ibn-Mokhlès, qui exerçait à Ceuta un commandement important, sous l'autorité du gouverneur Ibn-Azeli. Grâce à son aide, il se rendit facilement, maître de Ceuta et en expulsa la famille du gouverneur.

Cet événement eut en Espagne un grand retentissement. Le chef des volontaires de la foi, Othmane-bou-Abou-l'Ola, parent de la famille royale merinide, sentit alors naître en lui l'ambition d'usurper le trône de Fès. S'étant transporté à Ceuta, il se lança dans les montagnes du Rif et réunit autour de lui un grand nombre d'insurgés de la tribu des R'omara. A l'annonce de celte nouvelle, le sultan merinide envoya son fils Abou-Salem avec un corps d'armée contre le prétendant, mais après une courte campagne, la victoire resta à Ben-Abou-l'Ola. Abou-Salem dut rentrer à Mansoura, après avoir perdu la plus grande partie de son monde et, pendant ce temps, le compétiteur de son père étendait son autorité sur toute la contrée maritime comprise entre Taza et Ceuta. Cet échec porta à son paroxysme la colère du sultan : mais, comme Tlemcen était sur le point de succomber, il préféra attendre, afin de combattre en personne son ennemi.

TLEMCEN EST RÉDUIT À LA DERNIÈRE EXTRÉMITÉ. — Cependant le siège de Tlemcen continuait à suivre son cours. La ville était réduite à la dernière extrémité par la famine : les animaux immondes avaient, depuis longtemps, été dévorés et tout ce qui pouvait encore servir d'aliment était vendu au poids de l'or. Aussi la masse de la population avait-elle commencé à se repaître de la chair des morts. Et cependant. les assiégés supportaient avec constance ces épreuves et opposaient aux assaillants une résistance désespérée. Tous étaient résolus à mourir les armes à la main, dans une dernière sortie, quand ils ne pourraient plus tenir.

Le mercredi 13 mai 1307, l'émir Abou-Zeyane ayant fait venir son intendant, apprit de lui qu'il ne restait de vivres que pour deux jours. Son frère, Abou-Hammou, entra dans la chambre royale, sur ces entrefaites, reçut la fatale confidence et les deux princes restaient plongés dans la douleur, lorsqu'une esclave, Dâd, que leur père avait épousée et qui remplissait dans le palais une mission de confiance, demanda à être introduite et leur parla en ces termes :

«Toutes les dames de la famille Zeyanite, toutes les femmes de votre maison m'ont chargée de vous délivrer ce message :

Quel plaisir pourrons-nous avoir à vivre plus longtemps ? vous êtes réduits aux abois ; l'ennemi s'apprête à vous dévorer ; encore quelques instants de répit et vous allez succomber. Donc, épargnez-nous la honte de la captivité; ménagez en nous votre propre honneur et envoyez-noua à la mort. Vivre dans la dégradation serait un tourment. horrible, vous survivre serait pire que le trépas !»

Abou-Hammou, dont le caractère était très énergique, approuva hautement cette proposition, mais Abou-Zeyane réclama, avant de passer à l'exécution, un répit de trois jours. «Ce terme écoulé, dit-il, à son frère, ne me demandez pas de conseil au sujet de ces femmes, mais faites-les égorger par les juifs et les chrétiens; vous viendrez ensuite me trouver et nous ferons une sortie à la tête de nos gens, nous combattrons ensuite jusqu'à ce que Dieu ait accompli sa volonté» «Par Dieu, s'écria Abou-Hammou enflammé de colère, vous allez attendre si bien que vous les laisserez déshonorer ainsi que nous !» Et il sortit tandis que l'émir fondait en larmes.

Dans l'après-midi du même jour, un messager venant du camp merinide demanda à être immédiatement introduit : il apportait la nouvelle de la mort du sultan merinide et un message de son petit-fils Abou-Thabet. Tlemcen était sauvée. «C'était, dit Ibn-Khaldoun, auquel nous avons emprunté ce dramatique récit, une de ces faveurs extraordinaires que Dieu accorde quelquefois aux mortels»[1] !

MORT DU SULTAN ABOU-YAKOUB. ABOU-THABET MONTE SUR LE TRÔNE MERINIDE. LEVÉE DU SIÈGE DE TLEMCEN. — Voici ce qui avait eu lieu au camp merinide. Abou-Yakoub, dont la jeunesse s'était passée dans les débauches et qui avait conservé, dans l'âge mûr, des passions désordonnées et un goût prononcé pour le vin, s'était toujours entouré de misérables servant d'instruments ou de complices à ses débauches. Le juif Khelifa-ben-Rokaça qui, en récompense de ses services, avait reçu du sultan les plus grands honneurs et joui, pendant longtemps, d'une réelle influence, avait fini par périr ainsi que toute sa famille, victime d'un caprice sanguinaire de son souverain. Des eunuques musulmans l'avaient remplacé dans son service personnel, comme

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 379 et suiv., t. IV, p. 163. L'Imam Et-Tensi passim. Kartas, p. 348 et suiv.

dans l'affection d'Abou-Yakoub. Ce fut un de ces eunuques nommé Saâda, qui, irrité d'une boutade de son maître, résolut de s'en venger par l'assassinat. Le 13 mai, il pénétra dans la tente du sultan, tandis qu'il était livré au sommeil et lui porta plusieurs coups de couteau qui lui ouvrirent le ventre. Profitant de la confusion qui suivit l'assassinat, le meurtrier put prendre la fuite, mais, ayant été rejoint le jour même et ramené au camp, il fut déchiré en mille pièces.

Quelques heures après avoir été frappé, Abou-Yakoub expirait sans avoir eu-le temps de désigner son successeur. Son fils inné, Abou-Amer, qui s'était précédemment mis en révolte contre lui, était mort, quelques années auparavant en laissant deux fils qui avaient été élevés à la cour merinide, sous les yeux de leur grand-père. Le sultan les chérissait et ce fut vers l'aîné de ces jeunes gens, nommé Amer-Abou-Thabet, que se dirigèrent les regards d'une fraction importante des Merinides, les Beni-Ourtadjene. Pendant ce temps, Mansour-Abou-Salem, fils cadet du sultan, se faisait reconnaître pour son successeur.

Ce fut alors qu'Abou-Thabet, voyant les difficultés contre lesquelles il avait à lutter, expédia un envoyé à Tlemccn pour demander à l'émir abd-el-ouadite de le soutenir dans son entreprise et de lui réserver un refuge en cas d'échec, lui offrant, en retour, non-seulement de lever le siège, mais de lui restituer tout le territoire conquis par les Merinides sur les Abd-el-Ouadites. Abou-Zeyane I accepta, on le comprend, sans hésiter, cette offre et envoya son frère, Ahou-Hammou, au camp des Merinides Ourtadjene, pour ratifier le traité.

La majorité des Beni-Merine s'était ralliée autour d'Abou-Thabet ; son oncle Abou-Salem était maître de Mansoura, il en sortit pour le combattre, mais il vit alors la plupart de ses adhérents se détacher de lui pour aller renforcer l'armée du prétendant et dut se renfermer au plus vite derrière ses murailles. Ce fut alors au tour d'Abou-Thabet de prendre l'offensive en marchant sur Mansoura. Abou-Salem, jugeant la résistance impossible prit aussitôt la fuite et le lendemain, Abou-Thabet fit son entrée dans Mansoura.Un de ses premiers soins fut d'envoyer un corps de cavalerie à la poursuite de son oncle Abou-Salem. Ce prince ayant été rejoint, prés de Nedrômua, fut massacré avec toute son escorte. Une fois maître de Mansoura, Abou-Thabet présida aux funérailles de son grand-pire, puis il reçut le serment de toute la population. Deux jours après, il fit mettre à mort un de ses parents Abou-Yahïa, dont il craignait l'influence. Ces exécutions répandirent la terreur parmi les membres de la famille royale qui prirent aussitôt la fuite, et allèrent

rejoindre Othmane-ben-Abou-l'Ola, dans le pays des R'omara.

Abou-Thabet, ayant ainsi écarté ses compétiteurs, se disposa à évacuer Mansoura, en exécution de ses promesses aux Zeyanites. Le vizir Ibn-Abd-el-Djelil présida à cette opération. Elle se fit dans le plus grand ordre. Pendant ce temps, le nouveau souverain expédiait, dans le pays des R'omara, une première armée sous les ordres d'El-Hacen-Atadjoub avec mission de réduire le rebelle Othmane ; quant au sultan, il attendit à Mansoura l'arrivée de tous les corps merinides qui occupaient auparavant les places abd-el-ouadites, et enfin, dans les premiers jours de juin 1307, il se mit en marche vers l'ouest, laissant l'émir de Tlemcen dans les meilleurs termes avec lui.

Ainsi l'empire abd-el-ouadite échappa au plus grand danger qu'il eût couru jusqu'alors, et les résultats immenses obtenus au prix de tant de sacrifices par les Merinides dans le Mag'reb central, furent entièrement perdus. Aussitôt après le départ des assiégeants, les habitants de Tlemcen se jetèrent sur Mansoura et s'acharnèrent à détruire les constructions somptueuses de cette ville, si riche et si animée quelques jours auparavant et qui fut transformée en solitude. Le coup de poignard d'un vil esclave avait suffi pour produire ces résultats[1].

RUPTURE ENTRE LES ROIS HAFSIDES. RÉVOLTE DE CONSTANTINE. RÉVOLTE DE SAADA DANS LE HODNA. — Pendant que ces événements s'accomplissaient dans l'ouest, le roi de Bougie, Abou-l'Baka, successeur de son père Abou-Zakaria, concluait une trêve avec son parent, le khalife de Tunis. Nous avons vu précédemment une ambassade des deux princes hafsides venir à Mansoura pour offrir leurs hommages au sultan merinide. Mais en 1305, une rupture avait éclaté de nouveau entre Tunis et Bougie, à la suite d'une révolte suscitée à Constantine par le gouverneur de cette ville, Ibn-el-Emir, qui avait proclamé la suprématie d'Abou-Acida. Les troupes de Bougie s'emparèrent de Constantine qu'elles mirent au pillage, malgré l'intervention des principales familles de la localité, les Ben-Guenfoud, et Ben-Badis. Le gouverneur Ibn-el-Emir qui, pour empêcher l'ennemi de pénétrer, avait coupé les ponts unissant la presqu'île de Constantine là la terre, fut pris et subit l'humiliation d'une promenade dans la ville, moulé à rebours sur une rosse. Il fut ensuite mis à mort, et son corps demeura exposé aux injures de la populace.

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 381 et suiv., t. IV, p. 167 et suivi. Kartas, p. 549 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

Vers le même temps, un réformateur religieux surgissait dans la tribu des Riah et provoquait des troubles dans le Hodna. Ce marabout, nommé Saâda, prêchait la doctrine des Sonnites. Il parvint à réunir un nombre considérable d'adhérents dans les diverses fractions des Daouaouida et même des Zor'ba et poussa l'audace jusqu'à venir attaquer Biskra. Mais, Ibn-Mozni, gouverneur de cette ville et du Zab, pour le roi de Bougie, repoussa l'agitateur avec l'aide de troupes hafsides et d'autres fractions des Daouaouida. Saâda dut se retirer sans avoir obtenu d'autre satisfaction que de dévaster les jardins de l'oasis. Vers 1306, il reparut devant Biskra, mais, voyant l'inutilité de ses efforts, il se porta contre Melili, autre oasis du Zab. Tandis qu'il était sous cette ville, un corps de cavalerie envoyé par Ibn-Mozni parvint à s'emparer du marabout dont la tête fut envoyée à Biskra. Mais le parti du réformateur ne fut pas détruit par la mort de son chef et nous verrons plus loin les nouvelles luttes suscitées par ces agitateurs.

Dans le cours de cette même année 1306, le prince Abou-Yah'ia-Zakaria fit une expédition contre l'île de Djerba ; mais il ne put, malgré ses efforts, l'arracher aux Chrétiens. Roger Doria vint, en personne, défendre sa principauté[1].

RÉVOLTE D'ALGER. CONCLUSION DE LA PAIX ENTRE LES ROIS HAFSIDES. RÉVOLTES DES TRIBUS SOLEÏMIDES EN IFRIKIYA. — Pendant que les troupes merinidos étaient venues attaquer Bougie, la ville d'Alger, cédant au mouvement provoqué par un de ses cheikhs, du nom d'lbn-Allane, s'était déclarée indépendante. En 1307, Abou-l'Baka résolut de rétablir son autorité dans les régions occidentales de son empire. Ayant réuni une armée, il se mit il sa tête et, parvenu dans la Mitidja, reçut la soumission des Mellikch. Il prit sous sa protection et s'attacha l'ancien émir des Mag'raoua, Rached-ben-Mendil qu'il trouva chez ces Berbères. Puis il essaya de réduire Alger. Mais cette ville, énergiquement défendue par Ibn-Allane, résista à tout; ses efforts.

De retour à Bougie, Abou-l'Baka entra en pourparlers avec la cour de Tunis dans le but de renouer les relations. Ces ouvertures furent bien accueillies par Abou-Acida qui envoya à Bougie une députation de cheïhhs chargés de conclure le traité. Cette convention

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t., I, p. 81 et suiv., t. II, p. 423 et suiv., t. III, p. 131. El-Kaïrouani, p. 236. *La Farsïade*, loc. cit., p. 205 et suiv. — Tidjani, *Voyage d'El-Lihyani à l'île de Djerba* (trad. Rousseau, p. 3 et s.).

stipulait que les princes hafsides devraient vivre en paix et, qu'après la mort de l'un d'eux, la survivant hériterait de ses états de façon à rétablir, dans son intégrité l'ancien empire hafside. Ce traité fut ratifié dans les deux capitales.

Cette heureuse pacification permit au souverain de Tunis de s'occuper sérieusement d'une révolte qui avait éclaté parmi les tribus soleïmides de la province de Tripoli. Ces Arabes, non contents de se livrer à toute sorte d'excès, venaient de reconnaître comme khalife Othmane, fils d'Abou-Debbous, qui, nous l'avons vu, avait été amené au Mag'reb par la flotte Espagnole. Les Kaoub se montrèrent les plus indisciplinés. Ils avaient soutenu entre aux une guerre acharnée, à propos d'un réformateur sonnite nommé Kacem-bou-Mera qui s'était élevé parmi eux et avait été adopté par certaines fractions des Kaoub. L'apôtre- avait succombé dans un guet-apens ; puis, son fils, Rafa, avait pris le commandement du parti. Mais, en 1306, ce jeune homme avait péri à son tour dans un combat et les Kaoub, n'ayant, plus de sujet de guerre intestine, avaient levé l'étendard du la rébellion contre l'autorité hafside. Ces Arabes poussèrent l'audace jusqu'à venir mettre le siège devant Tunis. Mais le vizir, Abou-Abd-Allah, étant sorti à la tête de ses troupes, mit les révoltés en déroute complète et les rejeta dans leurs cantonnements où ils continuèrent à vivre dans l'anarchie. En 1308, le vizir sortit de nouveau contre ces rebelles et parvint, dans une campagne qui ne dura pas moins d'un an, à las réduire au silence après avoir fait prisonniers leurs principaux chefs[1].

ABOU-ZEYANE 1er SOUMET LE MAG'REB CENTRAL. SA MORT. — Après la levée du siège de Tlemcen, le souverain abd-el-ouadite, Abou-Zeyane 1er, se mit en campagne vers l'est. Parvenu, dans le courant de l'été 1307, au milieu des montagnes des Mag'raoua, il reçut de ces irréconciliables ennemi, une nouvelle et fragile soumission et, ayant expulsé du pays tous les fauteurs de désordre, envahit les régions habitées par les Toudjine. Ces Berbères vinrent aussitôt à sa rencontre pour protester de leur dévouement; mais l'émir Zeyanite exigea d'eux, tout d'abord, le renvoi de la famille d'lbn-el-Kaoui. Ces Zenètes, ne sachant où reposer leur tête, allèrent à Tunis et trouvèrent un asile à la cour Hafside.

Laissant ensuite son affranchi Meçamah comme gouverneur de la contrée, Abou-Zeyane Ier alla châtier les tribus zor'biennes de Soueïd et Dialem qui, par une suite d'incursions heureuses, avaient

1. Ibn-Khaldoun, 1. II, p. 145. 153 et suiv., t. II, p. 430 et suiv. El-Kaïrouani, p. 234.

pénétré dans le Seressou. Ces Arabes s'enfuiront à son approche, mais ils ne purent se soustraire à une razzia qui les contraignit à la soumission. Après neuf mois de séjour dans le Mag'reb central, Abou-Zeyane Ier rentra à Tlemcen et s'appliqua à faire disparaître les traces du grand siège. Mais, peu de temps après, la mort le frappa (avril 1308). Son frère Abou-Hammou Il, lui succéda[1].

LE SULTAN MERINIDE ABOU-THABET RÉDUIT LES REBELLES DU SUD ET CHÂTIE LES ARABES. — Nous avons laissé le sultan merinide Abou-Thabet en marche vers l'ouest afin d'aller prendre possession de son royaume. A peine arrivé à Fès, il se disposait a pousser activement la campagne contre les rebelles du Rif, lorsqu'une nouvelle révolte, Suscitée par Youssof-ben-bou-Aïad, son cousin et son représentant à Maroc, éclata dans cette ville et les provinces qui en dépendaient. Le sultan envoya aussitôt contre lui un corps de cinq mille hommes, sous les ordres de ses vizirs Ibn-Aznag et Youssof-el-Djochemi. Le rebelle, soutenu par un nombre considérable d'insurgés, marcha à la rencontre des troupes impériales, mais, à la suite d'un combat livré; près de l'Oumer-Rebïa, et dans lequel l'avantage se tourna contre lui, il dût se réfugier à Ar'mat, puis dans le pays des Heskoura.

Après ce succès, les troupes de Fès entrèrent à Maroc d'où elles partirent à la poursuite du chef de l'insurrection. Dans le vois de janvier 1308, Abou-Thabet arrêta, à Maroc, et fit mettre à mort toutes les personnes compromises dans la révolte. Cette rigueur eut assez de retentissement pour que le chef des Heskoura, craignant pour lui la vengeance du sultan, fit saisir le chef des rebelles et l'envoyât à Maroc en compagnie de ses principaux adhérents. Abou-Thabet les fit tous périr après leur avoir infligé le supplice du fouet.

Le sultan alla ensuite parcourir les provinces du sud afin de châtier les fauteurs de troubles, et, comme les tribus les plus compromises s'étaient réfugiées dans le désert, il lança à leur poursuite son général Ibn-Aznag. Après avoir obtenu ces succès, Abou-Thabet reprit la route de Fès où il arriva à la fin de février. Il ne tarda pas à en sortir de nouveau, afin de lever des troupes pour combattre les rebelles du Rif et châtier les tribus arabes qui, de toutes parts, se livraient au brigandage et ne reconnaissaient aucune autorité. Les Riah, établis dans les provinces d'Azr'ar et d'E1-Hebet, eurent

1. L'Imam Et-Tensi affirme qu'Abou-Zeyane I mourut a la fin du siège, mais la version d'Ibn-Khaldoun parait plus probable et nous l'adoptons.

surtout à porter le poids de sa colère et subirent un châtiment si dur qu'ils achevèrent de perdre toute influence en Mag'reb.

CAMPAGNE D'ABOU-THABET CONTRE LES REBELLES DU RIF. SA MORT. IL EST REMPLACÉ PAR SON FRÈRE ABOU-REBÏA. — Cependant Othmane-ben-Abou-l'Ola avait profité des embarras auxquels le sultan avait à faire face pour étendre son influence dans le Rif. Soutenu par les populations turbulentes de cette contrée et renforcé de tous les mécontents de la famille royale merinide, il avait vu sa puissance s'accroître, de jour en jour. Le général merinide chargé de le combattre, ayant essuyé plusieurs défaites, fut remplacé par Abd-el-Hak-ben-Othmane qui arriva de Fès avec un puissant renfort formé, en majeure partie, de la milice chrétienne (juin). Une grande bataille fut livrée, mais la victoire resta aux rebelles, l'armée du sultan ayant été entièrement défaite. Kçar-Ketama tomba alors aux mains d'Ibn-Abou-l'Ola.

Lorsque la nouvelle de ce désastre parvint à Fès, Abou-Thabet venait de rentrer de ses expéditions. Comme il avait toutes ses troupes réunies, sachant qu'il laissait derrière lui un pays pacifié, il se porta sans perdre un instant dans-les montagnes des R'omara. A son approche, le chef des rebelles évacua Kçar et alla se renfermer dans la place forte d'Aloudane. Mais le sultan merinide ayant attaqué Cette forteresse avec impétuosité, l'enleva de vive force. Demna eut le même sort et les deux villes furent livrées au pillage. Quant à Othmane il put se réfugier derrière les remparts de Ceuta, ville qui, ainsi qu'on l'a vu, avait été enlevée précédemment par le coup de main audacieux du général d'Ibn-el-Ahmar.

Bientôt le sultan fit son entrée à Tanger, et, de là, marcha sur Ceuta ; mais comme cette ville semblait devoir offrir une résistance sérieuse, il en commença le blocus et fit bâtir à quelque distance, pour servir de logements et de magasins à son armée, une nouvelle ville qui reçut le nom de Tetouan[1]. Ces dispositions annonçaient une intention bien arrêtée de la part d'Abou-Thabet d'en finir avec les rebelles, lorsque, le 23 juillet 1308, ce prince cessa de vivre après une courte indisposition. Il fut enterré à Salé, dans le tombeau de la famille royale.

Cette mort imprévue arrêta net les opérations du siège. Aussitôt, en effet, deux prétendants au trône surgirent : d'abord l'oncle du sultan, nommé Ibn-Reziga, et ensuite son propre frère, Abou-Rebïa-Slimane. Ce dernier resta assez promptement maître du

1. Titaouine (les sources, en berbère).

pouvoir et assura sa tranquillité en jetant son compétiteur dans les fers. Puis il leva le siège de Ceuta et reprit la route de Fès afin de se faire reconnaître dans la capitale. Mais, en même temps, Othmane-ben-Abou-l'Ola sortait audacieusement de Ceuta et essayait de surprendre le camp merinide. Le nouveau sultan échappa à ce danger en cherchant un refuge derrière les murailles d'Aloudane. De là il fondit sur les rebelles et les écrasa complètement. Othmane, qui avait perdu son fils et ses principaux officiers dans la bataille, se décida alors à rentrer en Espagne suivi de ses adhérents les plus fidèles.

Dans le mois de septembre 1308, Abou-Rebïa fit son entrée à Fès et reçut le serment des grands de l'empire et de la population[1].

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 174 et suiv. Kartas, p. 551 et suiv.

CHAPITRE XV

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
1308-1320

Règne d'Abou-Hammou I, émir zeyanite. — Abou-Rebïa rentre en possession de Ceuta et envoie des secours en Espagne. — Abou-Rebïa écrase la révolte d'Abd-el-Hak ; sa mort. Abou-Saïd-Othmane le remplace. — Mort d'Abou-Acida. Abou-l'Haka, seul khalife hafside. Révolte d'Abou-Yahïa à Constantine. Il s'uempare de Bougie. Abou-Yahïa-el-lihyani renverse Abou-l'Haka et monte sur le trône de Tunis. — Abou-Hammou I étend son autorité sur le Mag'reb central jusqu'à Dellis. — Les Zeyanites font une expédition infructueuse contre Bougie. — Expédition du sultan Abou-Saïd contre Tlemcen. — Révolte d'Abou-Ali contre le Sultan merinide, son père ; il s'établit à Sidjilmassa et Abou-Saïd rentre en possession de Fès. — Expéditions des Abd-el-Ouadites contre Bougie. Révolte de Mohammed-ben-Youssof. — Le hafside Abou-Yahïa-Abou-Beker marche sur Tunis. Fuite d'El-Lihyani. Abou-Dorba se fait proclamer khalife. — Abou-Yahïa-Abou-Beker s'empare de Tunis, défait Abou-Dorba et reste seul maître de l'Ifrikiya. — Assassinat d'Abou-Hammou I à Tlemcen ; son fils Abou-Tachefine I lui succède. — Abou-Tachefine met à mort le rebelle Ben-Youssof, châtie ses adhérents et s'avance jusqu'à Bougie. - Mort d'Ibn-Ramer ; Abou-Yahïa, seul maître de l'empire hafside. — Espagne : luttes entre le roi de Castille et celui de Grenade, mort de Ferdinand IV. Minorité de son fils.

RÈGNE D'ABOU-HAMMOU I, ÉMIR ZEYANITE. - Abou-Hammou I, la nouvel émir zeyanite, un des princes les plus remarquables de la famille Abd-el-Ouadite, joignait à une rare intelligence politique une énergie indomptable. Il s'appliqua, tout d'abord à réorganiser la marche des services et de l'administration et à abaisser la puissance des grands du royaume, après quoi, il se transporta dans le Mag'reb central où régnait une hostilité sourde contre la suprématie des princes de Tlemcen. Il mit d'abord à néant l'autorité d'un certain Zirem-ben-Hammad qui, a Brechk, entretenait un foyer d'agitation. Il reçut ensuite la soumission de Médéa et celle de Miliana et, après avoir laissé des gouverneurs dans ces localités, ainsi qu'à Tenès, et confirmé dans le commandement général du pays l'affranchi Meçamah, il rentra à Tlemcen (octobre 1308).

A son arrivée dans sa capitale, l'émir reçut de la cour merinide un message lui annonçant le changement de souverain. Il s'empressa d'envoyer à Abou-Rebïa une ambassade chargée de renouveler les traités de paix conclus avec son prédécesseur. Les

officiers zeyanites furent bien reçus à Fès et rapportèrent à leur maître le traité signé et ratifié par Abou-Rebïa.

Ce prince d'un naturel paisible, appliquait toutes ses facultés à un but : procurer à ses sujets des jours de paix et de bonheur. Sous son impulsion, les constructions les plus belles s'élevaient dans la ville, et les transactions protégées par la sécurité, se multipliaient entre les citoyens[1].

ABOU-RABÏA RENTRE EN POSSESSION DE CEUTA ET ENVOIE DES SECOURS EN ESPAGNE. — Sur ces entrefaites, le sultan merinide ayant appris que les habitants de Ceuta ôtaient tout disposés à secouer le joug de leurs coreligionnaires espagnols pour rentrer sous son autorité, conclut avec le roi d'Aragon, Jayme, un traité d'alliance aux termes duquel celui-ci s'engagea, à titre de bonne amitié, à lui fournir 50 navires et 1,000 cavaliers. Ces promesses ayant été exécutées, Abou-Rebïa envoya un corps de troupes, qui le rendit maître de la ville, grâce à l'appui des Aragonais et à la connivence des citadins (juillet 1309). Les Andalous rentrèrent en Espagne et les cavaliers espagnols restèrent au service des Merinides. Peu de temps après arriva à Fès une ambassade du prince de Grenade Mohammed III, surnommé par les auteurs musulmans Abou-l'Djoiouch, requérant l'assistance des musulmans contre les ennemis héréditaires, les chrétiens.

Voici, en effet, ce qui s'était passé en Espagne : Ferdinand IV, s'étant réconcilié avec le roi d'Aragon, les deux princes scellèrent la paix par un double mariage de leurs enfants, puis, on décida une nouvelle croisade dont le but était d'occuper les turbulents vassaux et les Templiers qui, dans la Péninsule, avaient échappé à la condamnation générale des membres de leur ordre, à la condition qu'ils combattissent l'infidèle. Dans l'été de l'année 1309, Ferdinand envahit les états d'Ibn-el-Ahmar tandis que les vaisseaux du roi d'Aragon allaient faire devant Ceuta la démonstration dont il a été parlé et qui fut une des causes déterminantes de la soumission des gens de cette ville au sultan de Fès. Après avoir occupé Gibraltar, le roi chrétien vint assiéger Algésiras. Ce fut alors qu'Ibn-el-Ahmar se tourna de nouveau vers le sultan du Mag'reb pour implorer son secours. Abou-Rebïa accepta l'offre qui était faite par le prince de Grenade de renouveler alliance avec lui. Mais il se contenta d'envoyer en Espagne un corps d'armée et une forte somme d'argent.

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 384 et suiv., t. IV, p. 180. L'Imam Et-Tensi, passim.

Malheureusement, les secours n'arrivèrent pas à temps et, comme Algésiras allait succomber, Ibn-l'Ahmar se décida à traiter avec le roi chrétien et racheta la ville assiégée par la cession de deux autres places. Le roi d'Aragon, Jayme, abandonné par son allié, se décidu à se retirer en exigeant la mise on liberté des captifs chrétiens.

Les musulmans d'Espagne, blessés dans leur orgueil, déposèrent alors Mohammed III et le remplacèrent par son frère En-Nacer, (fin 1309[1].)

ABOU-REDÏA ÉCRASE LA RÉVOLTE D'ABD-EL-HAK. SA MORT. ABOU-SAÏD-OTHMANE LE REMPLACE. — Peu de temps après, une nouvelle révolte éclatait, à Fès, contre le sultan merinide. Plusieurs des principaux officiers de l'empire, parmi lesquels Gonzalve, chef de la milice chrétienne, étaient les promoteurs de cette sédition dont le but était de remplacer Abou-Rebïa par un petit-fils de Mohammed-ben-Abd-el-Hak, nommé Abd-el-Hak-ben-Othmane. Dans le mois d'octobre, les conjurés, réunis à Remka, prêtèrent serment de fidélité à cet émir. Ils se transportèrent ensuite à Taza, où ils furent rejoints par un certain nombre de partisans. Mais le sultan fit marcher contre eux un corps de troupes qu'il rejoignit bientôt lui-même. Les rebelles n'ayant pas eu le temps d'organiser la défense, s'empressèrent de décamper et les chefs les plus compromis vinrent à Tlemcen chercher un asile que l'émir abd-el-ouadite leur refusa afin d'éviter tout conflit avec les Merinides. Il ne pouvait oublier les malheurs attirés à son père par Ibn-Ottou, et se contenta de faciliter aux réfugiés le moyen de passer en Espagne.

Parvenu à Taza, le sultan s'appliqua à rechercher et à punir sévèrement tous ceux qui avaient aidé le prince rebelle et, après avoir anéanti tout sujet de trouble, il se disposait à rentrer à Fès, lorsque la mort le surprit (novembre 1310). II fut enterré à Taza.

Aussitôt après la mort d'Abou-Rebïa, son oncle, Othmane, surnommé Ibn-Kadib, fils du sultan Abou-Yakoub, essaya de s'emparer du pouvoir; mais un de ses parents, Abou-Saïd-Othmane, gagna le cœur des soldats au moyen de largesses et se fit proclamer par eux.

Dès le lendemain, les troupes assemblées et les tribus voisines prêtèrent au nouveau sultan serment de fidélité. Abou-Saïd envoya alors son fils à Fès pour prendre possession du gouvernement en

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. IV, p. 335 et suiv., 378. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. IV, p. 183, l84. Kartas, p. 551 et suiv.

son nom ; bientôt, il quitta lui-même Taza et, le 14 décembre, fit son entrée dans la capitale, aux acclamations du peuple[1].

MORT D'ABOU-ACIDA. ABOU-L'HAKA, SEUL KHALIFE HAFSIDE. — Pendant que le Mag'reb était le théâtre de ces événements, l'Ifrikiya voyait aussi un changement de règne. Le khalife hafside, Abou-Acida, étant mort dans le mois de septembre 1300, Abou-l'Baka-Khaled, roi de Bougie, se mit en marche vers l'est, afin de prendre possession de Tunis, en exécution du traité qu'il avait conclu avec le souverain défunt. Mais, à son approche, les chefs almohâdes de Tunis cherchèrent à donner un autre successeur à leur sultan et, comme il n'avait pas laissé d'enfant, ils proclamèrent un prince de la famille d'Abou-Zakaria, nomme Abou-Beker, et se préparèrent à la résistance.

Bientôt le souverain de Bougie, soutenu par les Arabes-Soleïmides de la tribu des Oulad-Abou-l'Leïl (Bellil), parut devant Tunis. Les cheikhs almohâdes sortiront alors de la ville à la tête des troupes et, avec l'appui des Oulad-Mohelbel, autre tribu soleïmide, essayèrent de repousser l'ennemi. mais, attaqués avec la plus grande vigueur par les contingents d'Abou-l'Baka, les Tunisiens ne tardèrent pas à plier et à fuir en désordre. Les Arabes gagnèrent le désert tandis que les soldais passaient du côté- des Bougiotes. A cette nouvelle, Abou-Beker, voyant tout perdu, alla chercher un refuge dans une maison de campagne. Abou-l'Baka fit alors son entrée dans la ville; son infortuné compétiteur arraché de sa retraite et traîné devant le vainqueur, périt du dernier supplice. Ses partisans le désignèrent sous le nom d'Ech-Chehid (le martyr).

Resté seul maître de l'empire hafside, Abou-l'Baka s'entoura des pompes du pouvoir et prit le titre d'*En-Nacer-li-dine-Allah-el-Mansour* (le champion de la religion de Dieu, le victorieux). Ce prince, qui avait jusqu'alors montré un réel esprit politique, se livra, une fois maître de l'autorité, aux plus grands excès. Aussi l'unité de la puissance hafside ne devait-elle pas être rétablie pour longtemps.

A Bougie, Takoub-ben-Khalouf, chef de la milice sanhadjienne, surnommé El-Mezouar, titre qui, chez les Berbères, a le même sens que cheïkh en arabe, fut chargé de représenter le gouvernement central[2].

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 384,et. IV, p. 188 et suiv. Kartas, p. 556.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 146, t. II, p. 425 et suiv. El-Kaïrouani, p. 235, 236.

RÉVOLTE D'ABOU-YAHIA À CONSTANTINE. IL S'EMPARE DE BOUGIE. ABOU-YAHIA-EL-LIHYANI RENVERSE ABOU-L'HAKA ET MONTE SUR LE TRÔNE DE TUNIS. — Une conspiration ne tarda pas à s'ourdir à Tunis contre Abou-l'Baka qui profanait le trône par ses débauches et dont les cruautés inutiles détachaient de lui les plus fermes partisans.

Le vizir Ibn-R'amer, qui était l'âme de cette conjuration, ayant obtenu du souverain que le jeune prince Abou-Yahïa-Abou-Beker, frère de ce dernier, fût envoyé à Constantine, comme gouverneur, quitta subitement Tunis, rejoignit le prince et la fit reconnaître comme sultan dans la vieille Cirta. Le prétendant fut désigné sous le litre d'El-Metaoukkel (1311-1312). Ibn-R'amer écrivit alors au nom de son nouveau maître à Ibn-Khalouf, le Mezouar, chef des Sanhadja, qui commandait à Bougie, en l'invitant à reconnaître l'autorité d'Abou-Yahïa. Mais ce chef, plutôt en raison de la haine qu'il portait au vizir que par fidélité réelle, refusa de faire acte d'adhésion à l'usurpateur. C'est pourquoi Abou-Yahïa se mit en marche sur Bougie et arriva rapidement auprès de cette ville. Ayant dressé son camp à peu de distance, il entra en pourparlers avec le Mezouar, mais celui-ci, bien que disposés la soumission, exigea au préalable l'éloignement du vizir lbn-R'amer. C'était la rupture de toute négociation et les Bougiotes se préparèrent à une résistance énergique.

Le désordre se mit alors dans l'armée d'Abou-Yahïa composée en grande partie d'aventuriers arabes et berbères qui avaient pensé courir à un facile et fructueux pillage, et n'avaient nulle envie de se mesurer avec les troupes régulières sanhadjiennes et mag'raouiennes. Bientôt chacun s'en alla de son côté, et le prétendant, resté presque seul, dut prendre également la fuite en abandonnant son camp et son matériel aux mains des Bougiotes. Ceux-ci poursuivirent leurs ennemis jusqu'auprès de Constantine et, après avoir enlevé d'assaut Mila, rentrèrent à Bougie chargés de butin.

La position d'Abou-Yahïa devenait critique car les troupes de Tunis, commandées par l'affranchi Dafer, s'avançaient contre lui et étaient déjà arrivées à Badja, lorsqu'un événement imprévu vint détourner le danger qui le menaçait. Un petit-fils d'Abou-Hafs, nommé Abou-Zakaria-ben-el-Lihyani, à son retour du pèlerinage, s'arrêta à Tripoli, et, comme cette ville, éloignée de l'action du gouvernement central, était en réalité indépendante, il acquit la conviction qu'il pourrait facilement y usurper l'autorité. Un groupe d'aventuriers et d'Arabes dont il fut bientôt entouré, le confirma dans cette opinion. A la tête de cette bande il se mit en marche vers Tunis. C'est pourquoi Abou-l'Baka s'empressa de rappeler Dafer

et son armée, alors à Badja, en lui donnant l'ordre de couvrir la capitale.

Mais, en même temps, Ibn-R'amer quittait secrètement Constantine et se rendait à Tripoli afin de proposer, au nom de son maître, une alliance à Ibn-el-Lihyani. Après son départ, Abou-Yahïa donna à entendre que le vizir avait déserté sa cause. Il mit au pillage son habitation et le remplaça par le chef de la tribu ketamienne des Beni-Telilane qui habitait les montagnes situées au nord de Constantine. Puis il se porta sur Bougie en ayant soin de se faire précéder par la nouvelle de la défection d'Ibn-R'amer. Cette supercherie réussit parfaitement, car Ibn-Khalouf le Mezouar, apprenant la disparition de son ennemi, conçut aussitôt la pensée d'obtenir son emploi. Il sortit de Bougie suivi de quelques officiers, vint au camp d'Abou-Yahïa dans le Ferdjioua et lui offrit sa soumission. Le prétendant l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié ; il le convia à un banquet où il lui versa du vin outre mesure, et, lorsque le Mezouar fut alourdi par l'ivresse, il le fit assassiner. Après s'être ainsi débarrassé de son ennemi, Abou-Yahïa alla prendre possession de Bougie où il s'entoura des insignes de la royauté.

Pendant ce temps, Abou-Yahïa-Zakaria-el-Lihyani battait les troupes de Tunis commandées par Dafer et paraissait sous les murs de cette ville. Aussitôt, la révolte éclatait dons la capitale. Abou-l'Baka, manquant de forces pour résister et voyant le sentiment public se déclarer contre lui, se décida à abdiquer dans l'espoir de sauver sa vie. Le 14 novembre 1311, Abou-Yahïa-Zakaria fit son entrée solennelle à Tunis et reçut l'hommage de la population et des troupes. Quant à Abou-l'Baka, il fut mis à mort. Ainsi l'empire hafside se trouva de nouveau divisé en deux gouvernements.

Le vizir Ibn-R'amer, étant retourné à Bougie, poussa son maître à des persécutions contre les serviteurs du gouvernement précédent ; ceux d'entre eux qui purent échapper à la mort allèrent se réfugier à Tunis.

Vers la même époque, les descendants de la famille Doria, ne pouvant réduire les révoltes continuelles de leurs sujets de Djerba, ni repousser les agressions des Hafsides, cédèrent leurs droits sur cette île et sur celles de Kerkinna au roi de Sicile, qui y envoya comme gouverneur Ramon Montaner (1311)[1].

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 438 et suiv. El-Kaïrouani, 236, 237. De Mas-Latrie, *Traités de paix,* de., p. 159 et suiv.

ABOU-HAMMOU 1er ÉTEND SON AUTORITÉ DANS LE MAG'REB CENTRAL JUSQU'À DELLIS. — A Tlemcen, l'émir Abou-Hammou 1er, continuait à suivre la politique de ses ancêtres, c'est-à-dire à se désintéresser des événements dont le Mag'reb extréme était le théâtre pour reporter toutes ses forces vers le Mag'reb central. Il revint donc en 1311 dans cette région et fit une campagne chez les Mag'raoua établis dans les montagnes situées nu nord du Chélif, puis chez les Toudjine, au midi de cette rivière. De là, il revint dans la ville de Chélif et y prit position pour surveiller les deux rives du fleuve de ce nom. Dans cette localité il reçut un message d'Abou-Yahïa, alors à Constantine, qui lui demandait son appui pour l'aider à s'emparer de Bougie. Abou-Hammou accepta avec empressement ces ouvertures, y voyant une occasion d'étendre son influence vers l'est et promit son concours, qui fut inutile, puisque Bougie tomba aux mains du prétendant sans coup férir.

De son camp du Chélif, l'émir zeyanite envoya, en 1312, son affranchi Meçamah dans la Mitidja afin de soumettre cette contrée et de réduire Alger, toujours en état d'indépendance avec Ibn-Allane comme chef. Après un court siège, Meçamah obtint la reddition de celte ville. La prise de Dellis suivit de près celle d'Alger. Quant à Ibn-Allane, qui avait obtenu une capitulation honorable, il fut interné à Tlemcen. Ces succès dans le Mag'reb central étendirent l'autorité zeyanite non seulement sur les Mag'raoua et Toudjine, mais jusqu'à Alger et Dellis. C'est sans doute à partir de cette époque que les Mellikch commencèrent à abandonner la Mitidja aux arabes Thaaleba et il se retirer dans les montagnes qui bordent cette plaine à l'est.

LES ZEYANITES FONT UNE EXPÉDITION INFRUCTUEUSE CONTRE BOUGIE. — Tandis qu'il était le Chélif, Abou-Hammou fit mander à Abou-Yahïa, souverain de Bougie, qu'il lui réclamait cette ville en exécution d'une prétendue clause du traité conclu précédemment entre eux. Il avait été poussé à cette démarche, d'une honnêteté douteuse, par une députation des Sanhadja irrités de l'assassinat de leur chef, le Mezouar, et venus à Chelif pour offrir à l'émir zeyanite de l'aider à s'emparer de Bougie. Un puissant chef d'une tribu arabe Riahide les accompagnait.

Ne recevant pas de réponse, Abou-Hammou envoya contre Bougie une armée commandée par Meçamah et ses cousins Mohammed-ben-Youssof et Messaoud-ben-Brahim. Les soldats zeyanites traversèrent le pâté montagneux du Djerdjera et, arrivés devant Bougie, essayèrent de s'emparer de cette place. Mais tous leurs efforts se brisèrent contre une résistance opiniâtre à laquelle

ils étaient loin de s'attendre. Découragés, les Abd-el-Ouadites levèrent le siège et se répandirent dans les montagnes situées au sud-est du golfe et habitées par les Beni-Thabet. Ces Berbères, après les avoir laissés s'engager dans les défilés escarpés de leur pays, les écrasèrent en détail et les forcèrent à su retirer. Les débris de l'armée Zeyanite se concentrèrent alors à Zeffoun, petit port entre Bougie et Dellis et y construisirent une redoute dans laquelle une garnison fut laissée, puis, ils rentrèrent à Chélif sans avoir obtenu de résultat sérieux (1313-14). A peine s'étaient-ils éloignés que le prince de Bougie venait attaquer Zeffoun par terre et par mer et s'en rendait maître, avec l'appui des flottes d'Aragon et de Castille, fournies à Yahïa, en vertu d'un traité.

Dans cette même année 1314, un vieillard de 80 ans, Raymond Lulle, originaire des Baléares, théologien de grand mérite, qui avait passé une partie de sa vie en Orient, vint à Bougie, pour y prêcher le christianisme. Poursuivi à coups de pierres par la populace, il fut laissé pour mort, et pendant la nuit, des marchands génois vinrent le recueillir et tentèrent de le ramener à Majorque ; mais il expira pendant la traversée[1]

EXPÉDITION DU SULTAN ABOU-SAÏD CONTRE TLEMCEN. — Fort mécontent de son dernier échec, Abou-Hammou reprit la route deTlemcen, laissant Meçamah comme chef des Magraoua et Youssof-ben-Habboun el Houari comme gouverneur du pays des Toudjine, avec le titre d'émir et la droit de prendra les insignes de la royauté. A peine l'émir était-il de retour dans sa capitale qu'il reçut la nouvelle de la prochaine attaque du souverain merinide Abou-Saïd. Ce prince venait de réduire une révolte qui s'était produite dans les montagnes des Heskoura. Il avait précédemment manifesté l'intention de passer le détroit et de reprendre la direction de la guerre sainte en Espagne ; mais à son retour des provinces méridionales il changea subitement d'avis et, cédant aux sentiments de haine qu'il professait contre les Abd-el-Ouadites, tourna contre eux ses efforts. Le prétexte donné à cette rupture fut l'appui qu'Abou-Hammou avait prêté à Abd-el-Hak lorsqu'il avait favorisé sa fuite en Espagne. En 1314, Abou-Saïd se mit en marche sur Tlemcen précédé par son fils Abou-Ali qui commandait l'avant-garde.

Parvenus à Oudjda, les Merinides essayèrent en vain de réduire cette place. Après y avoir renoncé, ils firent invasion sur le

---

l. Vie de Raymond Lulle citée par M. Féraud (*Hist. de Bougie*), p. 185. - De Mas-Latrie, *Traités de paix* etc., p. 179 et s.

territoire de Tlemcen et le ravagèrent. Abou-Hammou, ne se sentant pas assez fort pour tenter le sort d'une bataille en rase campagne se renferma derrière ses solides murailles en abandonnant les environs à la fureur de ses ennemis. Les dégâts commis par cette soldatesque furent considérables. Abou-Hammou employa alors la ruse pour se débarrasser des Merinides : s'étant procuré ou ayant fait fabriquer une pièce par laquelle les grands officiers de l'empire donnaient leur adhésion à Yaïch, frère du sultan, réfugié à Tlemcen, il envoya l'acte à Abou-Saïd. Ce prince, qui n'avait que trop de raisons de craindre une révolte, leva précipitamment le siège et rentra en Mag'reb.

RÉVOLTE D'ABOU-ALI CONTRE LE SULTAN MERINIDE, SON PÈRE. IL S'ÉTABLIT À SIDJILMASSA ET ABOU-SAÏD RENTRE EN POSSESSION DE FÈS. — Parvenu à Taza, le sultan envoya en avant, à Fès, ses deux fils Abou-l'Hacen et Abou-Ali, ce dernier, héritier présomptif. Mais, à son arrivée dans la capitale, Abou-Ali, cédant aux conseils de son entourage, leva l'étendard de la révolte, se fit proclamer souverain et poussa l'audace jusqu'à prononcer la déchéance de son père. Réunissant ensuite ses troupes, il se mit en marche sur Taza. Abou-Saïd, enflammé de colère, marcha à sa rencontre et les deux troupes se rencontrèrent à Makarmeda. L'armée du sultan fut mise en déroute, et lui-même, grièvement blessé, eut beaucoup de peine à regagner Taza et il s'y retrancher. Il fut rejoint dans cette ville par son fils aîné, Abou-l'Hacen, qui avait abandonné la cause de son frère et se présentait humble et repentant, devant Abou-Saïd.

Bientôt Abou-Ali, ce fils dénaturé, se montra sous les murs de Taza et en commença le siège avec la plus grande vigueur. La place paraissait devoir succomber prochainement lorsque l'intervention de quelques cheikhs fit cesser cette lutte criminelle. Il fut convenu que le sultan Abou-Saïd abdiquerait en faveur de son fils, mais qu'il conserverait le commandement de la ville et de la province de Taza. Ce traité, si humiliant pour le souverain légitime, ayant été ratifié de part et d'autre, Abou-Ali rentra à Fès où il reçut de nouveau le serment des troupes et de la population : mais, peu après, il tomba malade et, lorsque ceux qui l'avaient soutenu le virent en danger de mort ils craignirent le retour du vrai sultan et s'empressèrent, de quitter Fès et de retourner à Taza afin d'offrir à celui-ci l'hommage de leurs sentiments de fidélité.

Renforcé de tous ces transfuges, Abou-Saïd sentit le désir de reprendre l'autorité dont il avait été si traîtreusement dépouillé. Il désigna son fils aîné Ahou-l'Hacen, comme héritier présomptif et

se mit en marche sur Fès, à la tête de toutes ses troupes. Renfermé dans la ville, Abou-Ali n'avait plus autour de lui que le corps de milice chrétienne. Il comprit qu'avec si peu de combattants il ne pourrait résister à l'effort de tout le reste de l'empire et fit solliciter de son père le pardon, lui promettant de restituer tout ce que le traité lui avait accordé à la condition qu'on lui donnât, comme apanage, la ville et la province de Sidjilmassa. Le sultan s'empressa d'accepter ces offres et rentra à Fès tandis qu'Abou-Ali gagnait Sidjilmassa où il s'installait en roi (1315-16)[1].

EXPÉDITION DES ABD-EL-OUADITES CONTRE BOUGIE. RÉVOLTE DE MAHAMMED-BE-YOUSSOF. — Cependant l'émir Abd-el-Ouadite, aussitôt qu'il avait été débarrassé do ses ennemis les Merinides, avait laissé à Tlemcen son fils Abou-Tachefine et s'était rendu de nouveau à Chelif, afin de reprendre ses projets de conquête vers l'est. Il reçut dans cette ville des députations de chefs arabes des tribus, Riahides et même Zor'biennes, venus pour le pousser à la guerre. Abou-Hammou envoya alors une première troupe sous les ordres de son cousin Messaoud-ben-Ibrahim, surnommé Berhoum, avec mission de reprendra le siège de Bougie. Deux autres colonnes suivirent bientôt celle-ci, et enfin une quatrième, commandée par le général Moussa le Kurde, partit pour le sud afin de rallier les contingents des Arabes Zor'ba et Daouaouida et d'envahir ensuite les provinces hafsides méridionales. Les premiers corps d'armée portèrent le ravage dans la région de Bougie et de Constantine et s'avancèrent même jusqu'aux environs de Bône, pendant que Berhoum pressait le siège de Bougie. C'est sans doute à cette époque que les Abd-el-Ouadites construisirent sur la rivière, à deux journées de cette ville, le fort de Tagraret ou Tagger (Akbou).

La situation d'Abou-Yahïa à Bougie devenait critique, lorsque la discorde, toujours si fatale aux Berbères, commença là faire son œuvre dans l'armée zeyanite. Profitant de l'éloignement de Mohammed-ben-Youssof, gouverneur de Miliana, qui commandait un des corps d'armée, ses ennemis le desservirent auprès du souverain abd-el-ouadite et lui arrachèrent sa destitution, avec l'ordre de se constituer prisonnier à Tlemcen. Rempli d'indignation par une pareille injustice, le général se rendit néanmoins dans cette ville où le prince Abou-Tachefine n'osa pas le mettre en état d'arrestation, malgré les instructions reçues. Mohammed, profilant de sa liberté,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 191 et suiv. Kartas, p. 561 et suiv.

se transporta alors à Médéa chez le gouverneur Youssof, chef des Toudjine, et ne tarda pas à se lancer dans la révolte, poussé, dit-on, par le fils de l'émir qui avait reçu naguère de son père l'ordre de l'incarcérer. Les Oulad-Aziz lui jurèrent fidélité et bientôt les Beni-Tig'rine, du Ouarensenis, suivirent son exemple. Le rebelle songea alors à reprendre l'offensive, d'autant plus qu'il voyait chaque jour grossir le nombre de ses adhérents.

Abou-Hammou, de son côté, se prépara à la lutte et sortit au devant des insurgés. Les deux armées se heurtèrent sur les bords d'une petite rivière dite Ouad-Nehel, entre Mazouna et le Chelif. L'émir abd-el-ouadite essuya dans cette rencontre une telle défaite qu'il n'eut d'autre ressource que de se réfugier au plus vite derrière les murs de Tlemcen. Mohammed-ben-Youssof étendit alors son autorité sur le pays des Mag'raoua et desToudjine.

Tandis qu'Abou-Hammou S'occupait à réunir une nouvelle armée, Messaoud-ben-Ibrahim, ayant levé le Siège de Bougie, conformément aux ordres qu'il avait reçu, vint attaquer les insurgés sur leurs derrières. Il leur infligea d'abord une Sanglante défaite prés de Mouzaïa ; puis, Abou-Hammou arrivé avec une nouvelle armée, opéra sa jonction avec lui et vint s'emparer de Médéa. Après avoir obtenu la satisfaction de forcer à la soumission les principales places-fortes et de rejeter l'agitateur dans le sud, l'émir rentra à Tlemcen. Lorsqu'il se fut éloigné, Mohammed-ben-Youssof rétablit peu à peu son autorité dans le Mag'reb central et envoya sa soumission au roi de Bougie, Abou-Yahïa[1].

LE HAFSIDE ABOU-YAHIA-ABOU-BEKER MARCHE SUR TUNIS. FUITE D'IBN-EL-LHIYANI, ABOU-DORBA SE FAIT PROCLAMER KHALIFE. — Abou-Yahïa-Abou-Beker venait d'atteindre sa majorité et montrait déjà un caractère remarquablement énergique, souvent sanguinaire. A l'instigation de son vizir Ibn-R'amer, qui voulait se débarrasser de lui, il avait commencé une série d'opérations dans l'Est afin d'arriver à rester seul maître de l'empire hafside et obtenu de réels succès (1315-16). L'année suivante, il quitta Constantine à la tête d'une armée considérable. Bientôt, tout le versant oriental de l'Aourès, habité par des tribus houarides, tomba en son pouvoir.

Pour parer au danger qui le menaçait, le souverain de Tunis, Ibn-el-Lihyani, ne crut pouvoir mieux faire que d'accroître l'autorité de l'Arabe Hamza-ben-Abou-l'Leil en lui donnant le commandement de toutes les tribus soleïmides et de le charger de repousser

1. Ibn-Khaldoun *Berbères*, t. II, p. 443 et suiv., t. III, p. 395 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

l'usurpateur. Cette mesure n'eut d'autre conséquence que d'augmenter l'insolence des Arabes, de multiplier leurs désordres et de répandre partout l'anarchie, Dans ces Conjonctures, Ibn-el-Lihyani, qui était très âgé, renonça à toute résistance sérieuse et ne s'occupa qu'à réaliser les valeurs qu'il possédait ; il elle même jusqu'à vendre les livres de la bibliothèque fondée par Abou-Zakaria. Vers la fin de mars 1317, il partit pour Gabès, emportant tous ses trésors, qui formaient, selon El-Kaïrouani, vingt quintaux d'or, sans compter l'argent et les pierres précieuses. Il laissait comme gouverneur à Tunis, Abou-l'Hacen-ben-Ouanoudine.

Pendant ce temps, Abou-Yahïa-Abou-Beker, de retour de son expédition, activait à Constantine la formation d'une nouvelle armée, dans le but, de marcher sur Tunis, et, à Bougie, le vizir Ibn-R'amer dirigeait les affaires en maître, repoussant les attaques des Abd-el-Ouadites et envoyant des renforts et de l'argent à son roi. Dans le courant de juillet, Abou-Yahïa quitta Constantine à la tête de forces imposantes et s'avança sur Badja. La garnison de cette ville l'évacua à son approche et courut se réfugier à Tunis. Aussitôt, le gouverneur expédia un courrier à Gabès pour inviter, dans les termes les plus pressants, son souverain à venir prendre la défense de la capitale. Mais, Ibn-el-Lihyani ne répondit que par un envoi d'argent destiné à lever des troupes et l'autorisation de retirer de prison son fils Mohammed-Abou-D'orba (le balafré), pour lui confier la direction de la résistance.

Sur ces entrefaites, Abou-Yahïa, étant arrivé avec son armée, prit position à Raoud-es-Senadjera, non loin de la ville. Durant sept jours, il essaya en vain de réduire Tunis où la défense s'organisait sous la direction d'Abou-D'orba. En présence de ces difficultés auxquelles il était loin de s'attendre, craignant, en outre, la défection d'un chef arabe Moulahem, de la famille Abou-l'Leïl, qui lui avait d'abord offert son concours, Abou-Yahïa se décida à lever le siège et à regagner Constantine, harcelé dans sa retraite par les troupes d'Abou-D'orha. Ce dernier rentra ensuite à Tunis où il se fit proclamer khalife sous le nom d'El-Mostancer IV. De grandes discussions s'élevèrent alors entre lui et les Arabes qui réclamaient des sommes exorbitantes pour le concours qu'ils lui avaient prêté. Il s'appliqua à entourer de remparts les faubourgs de Tunis[1].

ABOU-YAHÏA-ABOU-BEKER S'EMPARE DE TUNIS,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 146, t. II, p. 446 et suiv. El-Kaïrouani, p. 237 et suiv. *La Farsïade, loc. cit*., janvier 1851, p. 64, 65.

DÉFAIT ABOU-D'ORBA ET RESTE SEUL MAÎTRE DE L'IFRIKIYA. — Nous avons vu qu'Abou-Yahïa, pour ne pas entrer en lutte avec le vizir Ibn-R'amer, lui avait abandonné la libre possession de Bougie et avait fait de Constantine le siège de sa cour. Il considérait sa station dans cette ville comme une étape et continuait à tourner ses regards vers Tunis. Au printemps de l'année 1318, ayant reçu de Bougie sept corps de troupes envoyés par le vizir, il se mit en marche vers l'est et rallia à El-Orbos les contingents fournis pur les Houara. Abou-D'orba, de son côté n'était pas resté inactif ; il avait réuni des forces imposantes et était venu placer son camp près de Badja pour couvrir la capitale ; mais, à l'approche de l'ennemi, ses troupes, presque uniquement composées de contingents arabes, mécontents de la façon dont leurs services avaient été rémunérés la fois précédente, prirent la fuite, entraînant le prince dans leur déroute. Abou-Yahïa s'étant mis à sa poursuite, arriva sous les murs de Kairouan et reçut la soumission de cette ville. De là, il marcha sur Tunis, y entra de vive force et livra cette capitale au pillage. Sans perdre de temps, il laissa Tunis à la garde d'un de ses officiers et se lança dans le sud à la poursuite d'Abou-D'orba, l'atteignit dans le pays des Houara et lui infligea une défaite dans laquelle périrent ses meilleurs guerriers, les Almohâdes hafsides. Abou-D'orba parvint, non sans peine, à se sauver et à gagner Tripoli où se trouvait son père.

Abou-Yahïa entra alors à Tunis et s'y installa en khalife. Pendant ce temps, Ibn-el-Lihyani parvenait, à force d'or, à lever une nouvelle armée arabe dont il confiait le commandement à son fils. Avec ces forces, Abou-D'orba put se rendre maître de Kaïrouan. Mais, à la fin d'octobre, Abou-Yahïa, véritablement infatigable, marcha contre lui à la tête de son armée. A l'approche du khalife, les Arabes évacuent en désordre Kaïrouan, malgré les efforts d'Abou-D'orba : ce n'est qu'à une certaine distance que ce prince parvient à leur faire comprendre la lâcheté de leur conduite et les décide à combattre. Saisis d'une belle ardeur, les Soleïm se disposent en bataille et entravent les pieds de leurs chameaux afin de s'enlever tout espoir de fuite. Tandi, qu'ils prennent ces dispositions guerrières, l'armée de Tunis débouche par le col de Feddj-en-Naam. Aussitôt, les Arabes, pris de panique, coupent les liens de leurs chameaux et fuient en désordre, poursuivis à outrance par les soldais d'Abou-Yahïa qui en font un grand carnage. Cette fois encore, Abou-D'orba échappa au désastre et alla se réfugier derrière les remparts d'El-Mehdia.

En apprenant cette dernière défaite, Ibn-el-Lihyani qui ne pouvait même pas compter sur son entourage, fréta des navires aux

chrétiens de l'île de Djerba et, y ayant déposé ses richesses, gagna Alexandrie où il finit paisiblement ses jours. Ainsi Abou-Yahïa-Abou-Beker restait maître de l'Ifrikiya et du trône hafside de Tunis. Il s'établit dans le palais du gouvernement et prit en main la direction des affaires avec: le titre d'El-Metaoukket-Ala-Allah. (Novembre-decembre). Ibn-R'amer conserva néanmoins le commandement de Bougie et reçut en outre celui de Constantine où il envoya son cousin Ali-ben-Mohammed[1].

ASSASSINAT D'ABOU-HAMMOU I À TLEMCEN. SON FILS ABOU-TACHEFINE LUI SUCCÈDE. — En 1317, l'émir abd-el-ouadite Abou-Hammou était revenu dans le Mag'reb central et avait de nouveau occupé Médéa que le rebelle Mohammed-ben-Youçof avait évacué en se jetant dans le Sud. L'émir de Tlemcen avait alors exigé, de toutes les tribus berbères et arabes du Mag'reb central, des otages choisis parmi les principales familles. Ayant emmené avec lui ces prisonniers volontaires, il les logera tous dans la citadelle de Tlemcen.

Après son retour, Abou-Hammou témoigna à son cousin Messaoud (ben-Berhoum) la plus grande amitié, le comblant d'honneurs, célébrant à tout instant ses talents militaires et ne manquant aucune occasion d'établir, entre lui et son fils Abou-Tachefine, des parallèles désavantageux pour ce dernier. Il alla même, cédant à son engouement, jusqu'à designer Messaoud comme héritier présomptif, au détriment de son fils. Cette dernière injustice combla la mesure. Abou-Tachefine, assuré de l'appui de serviteurs chrétiens avec lesquels il avait été élevé, résolut de se défaire de Messaoud par l'assassinat et de s'emparer du pouvoir en emprisonnant son père. Il fit entrer dans la conjuration des membres. d'une famille andalousienne, celle des Ben-Melah, qui remplissaient à la cour l'office de chambellan, et, au jour fixe, après que la séance de réception publique fut terminée, Abou-Tachefine suivi des Ben-Melah et d'autres conjurés, parmi lesquels plusieurs affranchis, entra dans la salle de réception où se tenait l'émir, ayant à ses côtés Messaoud. Aussitôt les conjurés, lui avaient écarté les officiers de service, se jetèrent sur Messaoud et sur Abou-Hammou lui-même, et les tuèrent à coups de sabre. Abou-Tachefine présent à cette scène, essaya, dit-on, mais en vain, de s'opposer au meurtre de son père (fin juillet 1318).

Aussitôt après cet assassinat, un héraut, envoyé par les conjurés,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. 1, p. 146, t. II, p. 151 et suiv. El-Kaïrouani, p. 239. *La Farsïade, loc. cit.*

alla proclamer dans la ville que l'émir Abou-Hammou venait d'être assassiné par Messaoud-ben-Ibrahim et que ce dernier avait été, à son tour, tué par Abou-Tachefine pour venger son père. Les troupes se portèrent alors au palais. Leur chef, Moussa le Kurde, ayant été mis au courant des faits, releva le courage d'Abou-Tachefine, fort abattu par l'émotion causée par ce drame, et, l'ayant placé sur le trône, le fit reconnaître par l'armée et le peuple.

Après avoir présidé aux funérailles de son père, qui fut enterré dans le cimetière de la famille Yar'moracéne, au vieux palais[1], Abou-Tachefine I s'occupa activement d'affermir son autorité. Dans ce but, il déporta en Espagne les principaux membres de la famille royale qui auraient pu élever des prétentions au trône. Son affranchi Hilal, sans doute d'origine chrétienne, revêtu du Litre de chambellan (Hadjeb), acquit sur l'esprit du prince la plus grande influence[2].

ABOU-TACHEFINE MET À MORT LE REBELLE BEN-YOUSSOF, CHÂTIE SES ADHÉRENTS ET S'AVANCE JUSQU'À BOUGIE. — En 1319, Abou-Tachefine partit pour le Mag'reb central afin d'y combattre Mohammed-ben-Youssof. A son approche, le chef rebelle réunit ses adhérents, Mag'raoua et Toudjine et se retrancha dans l'Ouarensenis où Abou-Tachefine ne tarda pas à venir le bloquer ; mais le rebelle, à l'abri derrière les remparts de Toukal, aurait pu le braver longtemps si la trahison n'était venue au secours de ses ennemis. Ce fut le chef des Tig'rine, jaloux de la préférence que Mohammed témoignait aux Oulad-Aziz, qui s'en fit l'agent. Étant venu au camp de l'émir, il lui offrit de l'introduire dans la place par une entrée de lui connue. Mohammed, victime d'un guet-apens, fut traîné devant Abou-Tachefine qui le fit tuer à coups de lance, sous ses yeux, après l'avoir frappé de sa main le premier. Sa tête fut expédiée à Tlemcen.

L'émir Zeyanite, ayant donné le commandement de l'Ouarensenis à Omar-ben-Othmane, chef des Tig'rine, pour le récompenser de sa trahison, et celui de Médéa à l'un des ses affranchis, se porta rapidement vers l'est et vint surprendre les tribus Riahides

1. M. Brosselard a retrouve les sépultures des émirs zeyanites, entre les rues Haëdo et Sidi-Brahim et la musquée de ce nom à Tlemcen. Quant au vieux Château, il a été transformé par nous en caserne du train (Mémoire sur les tombeaux des émirs Beni-Zeiyan, imp. nat. 1876, p. 10 et suiv.).

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 397 et suiv. L'Imam-Et-Tensi, passim.

campées à l'Ouad-Djenane, près du mont Dira. Il leur enleva tous leurs troupeaux pour les punir d'avoir soutenu l'agitateur. Pénétrant ensuite dans le pays de Hamza, l'émir s'avança par la vallée de l'Ouad-Sahel jusqu'à Bougie. Après être resté trois jours devant cette place et avoir acquis la conviction qu'il ne pouvait la réduire avec les moyens dont il disposait, il reprit la route de Tlemcen, bien résolu à recommencer l'année suivante la campagne contre Bougie[1].

MORT D'IBN-RAMER. ABOU-YAHÏA, SEUL MAÎTRE DE L'EMPIRE HAFSIDE. — Vers la fin de la même année 1319, le vizir Ibn-R'amer tomba malade à Bougie et rendit le dernier soupir. Ainsi Abou-Yahïa demeura seul maître de l'empire hafside et se trouve débarrassé d'un ministre qui, après lui ravoir rendu de grands services, s'était taillé un véritable royaume indépendant et avait imposé toutes ses volontés à son souverain. Un officier, envoyé en toute hâte à Bougie par le khalife, s'empara des richesses laissées par Ibn-R'amer et reprit possession du pouvoir au nom d'Abou-Yahïa.

Deux jeunes princes de la famille royale, Abou-Abd-Allahet Abou-Zakaria, reçurent, le premier, le commandement de Constantine et le second, celui de Bougie. Le chambellan, Ibn-Kaloum fut chargé de les guider dans la direction des affaires. Dans le mois de mars 1320, ces princes étaient à leurs postes.

La Tripolitaine restait livrée à elle-même, c'est-à-dire en proie à la tyrannie des Arabes et, dans la Tunisie, Abou-D'orba conservait toujours El-Mehdïa, où il vivait indépendant : la piraterie et le brigandage lui fournissaient des moyens d'existence.

ESPAGNE : LUTTES ENTRE LE ROI DE CASTILLE ET CELUI DE GRENADE. MORT DE FERDINAND IV. MINORITÉ DE SON FILS. — Nous avons vu qu'en 1309, le roi de Grenade avait perdu sa couronne pour avoir traité avec le roi de Castille, afin d'éviter la perte d'Algésiras et qu'il avait été remplacé par son frère En-Nacer. Ferdinand saisit le prétexte de la déposition du souverain avec lequel il avait traité pour envahir de nouveau les possessions musulmanes. Le sultan merinide avait enfin envoyé des renforts avec lesquels le prince de Grenade put opposer à ses ennemis une résistance sérieuse. Othman-ben-Abou-l'Ola se couvrit de gloire dans cette campagne mais ne put empêcher la reddition d'Alcaudete. Le roi de Grenade se décida alors à faire la, paix. Peu de jours après,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 454, t. III, p. 402 et suiv., t. IV, p. 17.

Ferdinand IV était trouvé mort dans son lit (7 septembre 1312). II n'était âgé que de vingt-six ans et laissait pour héritier un enfant d'un un an peine. C'était, encore une fois, le salut des musulmans d'Espagne, car la seule discussion des droits à la tutelle absorba toutes les forces vives de la Castille durant de longs mois.

Pendant ce temps, la royaume de Grenade était déchiré pur la guerre civile. En-Nacer, las de lutter et ayant en vain appelé à son aide don Pedro, régent de Castille, se décida à abdiquer (1344). Le nouveau roi Ismaïl-ben-el-Ahmar, homme ardent et fanatique, inaugura son règne par des persécutions contre les juifs, puis il tenta, mais en vain, de reprendre Gibraltar aux chrétiens (1316). C'était la rupture des traités antérieurs, et bientôt, don Pedro, régent de Castille, envahit la territoire grenadin. Dans cette Conjoncture, Ismaïl se tourna vers le sultan du Mag'reb et implora son aide en le suppliant de venir prendra part à la guerre sainte. Mais Abou-Saïd exigea tout d'abord l'éloignement de son ancien compétiteur Othman-ben-Abou-l'Ola, et, comme le roi de Grenade ne voulut pas se priver des services de cet excellent général, il demeura livré à ses propres forces et eut la gloire de repousser seul l'attaque de ses ennemis et de leur infliger une défaite dans laquelle don Pedro et son frère trouvèrent la mort (1319). La tutelle du roi de Castille passa alors à sa grand-mère, la reine Maria[1].

---

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. IV, p. 387, 399 et suiv. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 204, 205.

CHAPITRE XVI

DYNASTIE HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
PRÉPONDÉRANCE MERINIDE
1320-1342

Nouvelle révolte d'Abou-Ali contre le sultan merinide. — Révoltes de Ben-Abou-Amrane et des Kaoub contre Abou-Yahïa. — Les Abd-el-Ouadites, soutenant Abou-Dorba, viennent attaquer Abou-Yahïa : ils sont défaits. — Nouvelles défaites des Arabes ; ils appellent les Abd-el-Ouadites et s'emparent de Tunis ; Abou-Yahïa rentre en possession de cette ville. — Nouvelles campagnes des Abd-el-Ouadites contre les Hafsides. — Abou-Yahïa vaincu se réfugie à Bougie. Diversion des Merinides. Abou Yahïa rentre en possession de Tunis. — Mort du sultan merinide Abou-Saïd ; Avènement de son fils Abou-l'Hacène. — Les Hafsides, alliés aux Merinides expulsent les Zeyanites de la vallée de Bougie. — Révolte d'Abou-Ali à Sidjilmassa ; il est vaincu et mis à mort par Abou-l'Hacène. Événements d'Espagne : le roi de Grenade obtient l'intervention des Merinides. — Siège de Tlemcen par Abou-l'Hacène ; conquêtes des Merinides dans le Mag'reb central. — Prise de Tlemcen par Abou-l'Hacène ; conquêtes des Merinides dans le Mag'reb central. — Prise de Tlemcen par les Merinides, mort d'Abou-Tachefine I. — Le sultan Abou-l'Hacène, seul maître du Mag'reb central. — Le Hafside Abou-Yahïa rétablit son autorité en Afrikiya. — Le sultan Abou-l'Hacène passe en Espagne ; siège de Tarifa. Défaite des Musulmans à Rio-Salado. Abou-l'Hacène rentre en Mag'reb.

NOUVELLE RÉVOLTE D'ABOU-ALI CONTRE LE SULTAN MERINIDE. — Pendant les quatre années précédentes, le sultan merinide avait régné assez paisiblement à Fès, n'ayant eu à combattre que la rébellion des habitants de Ceuta qui, à la voix d'un membre de la famille d'Azefi avaient rétabli le gouvernement des cheikhs ; mais ils n'avaient pas tardé à être contraints de reconnaître l'autorité du souverain.

En 1320, Abou-Ali, fils d'Abou-Saïd, leva de nouveau l'étendard de la révolte à Sidjilmaasa. Il venait de réduire les bourgades de l'extrême sud et d'étendre son autorité sur les populations berbères et arabes de l'Ouad-Derâa, du Sous et du désert et avait formé une armée nombreuse et disciplinée, avec laquelle il se crut assez fort pour disputer de nouveau le pouvoir à son père. Comme le rebelle semblait menacer Maroc, Abou-Saïd se porta dans cette ville avec son fils Abou-l'Hacéne et y organisa la défense ; puis il rentra à Fès, laissant à Guendouz-ben-Othmane le soin de la commander. Abou-Ali, voyant ces précautions, annonça qu'il avait

renoncé à son projet, puis, lorsque la surveillance de Guendouz se fin relâchée, il fondit à l'improviste sur Maroc, enleva cette ville, la mit au pillage et massacra la garnison. La tête du gouverneur fut placée sur les remparts (1322).

Aussitôt Abou-Saïd réunit une nouvelle armée qu'il confia à son fils Abou-l'Hacène. Lui-même prit le commandement d'un autre corps et tous deux marchèrent de conserve sur Maroc. Parvenus à l'Oum-er-Rebïa, ils apprirent qu'Abou-Ali s'était porté à leur rencontre et devait tenter de surprendre le camp pendant la nuit. Ils se tinrent donc sur leurs gardes et, lorsque le rebelle vint les attaquer, il fut repoussé avec la plus grande vigueur, Son armée, démoralisée par cette résistance inattendue, fut bientôt en déroute, poursuivie à outrance par les troupes du sultan qui parvinrent à lui couper la retraite sur Maroc et à le contraindre de se jeter dans les défilés de l'Atlas, où elles continuèrent la poursuite malgré la difficulté du terrain. Cette déroute fut désastreuse pour le prétendant qui put néanmoins atteindre Sidjilmassa; il y arriva presque seul et à pied.

Après avoir rétabli la tranquillité dans la province du Maroc, Abou-Saïd marcha sur Sidjilmassa et entreprit le siège de cette oasis. Le fils rebelle, incapable de résister, sollicita pour la seconde fois le pardon de son père et, comme celui-ci professait pour Abou-Ali une tendresse aveugle, il consentit encore à oublier son indigne conduite et se retira en lui laissant le gouvernement de Sidjilmassa. Abou-Tachefine, secrètement d'accord avec le prince révolté, avait tâché de le soutenir en ravageant les provinces méridionales limitrophes[1].

Le royaume d'Aragon avait conservé de bons rapports avec les sultans de Fès, bien que ses princes n'eussent pas servi régulièrement le tribut stipulé. Une lettre de Jayme II, en date du 1er mai 1323, réclame ces arrérages et prie Abou-Saïd de renvoyer la cavalerie chrétienne dont il a besoin pour la guerre de Sardaigne, ou tout au moins, une centaine d'hommes avec le chef J. Seguin[2].

RÉVOLTES DE BEN-ABOU-AMRANE ET DES KOUB CONTRE ABOU-YAHÏA. — En Ifrikiya, le souverain hafside était également absorbé par la lutte contre les révoltes. Dans le cours de l'année 1321, un chef Almohâde de Tunis nommé Mohammed-ben

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 408, t. IV, p. 194 et suiv. Kartas, p. 564.

2. De Mas-Latrie, *Traités de paix, etc.*, p. 135 des documents.

Abou-Amrane, céda aux sollicitations du cheikh des Kaoub, Hamza-ben-Omar et alla le rejoindre en Tripolitaine. Entourés bientôt de bandes nombreuses d'adhérents, ces deux chefs se mirent en marche sur Tunis.

A leur approche, Abou-Yahïa, qui n'était pas préparé, se rendit en toute hâte à Constantine pour y lever des troupes (septembre, octobre). A peine avait-il quitté Tunis, que le vizir Ibn-Kaloum, qui avait été injustement destitué de ses fonctions de ministre près les princes de Bougie et Constantine, alla rejoindre le rebelle Ibn-Abou-Amrane et lui facilita l'entrée de la capilale. Ce chef reçut alors l'adhésion de toutes les populations de la Tripolitaine et d'une partie de celles de l'Ifrikiya, y compris Biskra dont le cheikh, Ibn-Mozni, avait rompu depuis quelque temps avec les Hafsides.

Cependant, à Constantine, Abou-Yahïa ne restait pas inactif. Dans le mois de mars 1322, il sortit de cette ville à la tête d'un affectif imposant et prit la route de Tunis. Ibn-Abou-Amrane, s'étant porté à sa rencontre, lui livra bataille au lieu dit Er-Redjela[1], mais il fut complètement défait et réduit à se réfugier dans le sud après avoir perdu ses meilleurs guerriers parmi lesquels Mohammed-ben-Mozni de Biskra. Cette victoire rouvrit à Abou-Yahïa les portes de Tunis. Un de ses premiers actes fut d'ordonner supplice de Moulahem-ben-Omar, ce cheikh des Kaoub qui le trahissait depuis longtemps et entretenait des relations avec son frère Hamza. Plusieurs autres émirs arabes furent mis a mort en même temps et le khalife envoya leurs cadavres à Hamza. Cette exécution porta à son comble l'exaspération des Arabes ; ils jurèrent de venger leurs frères, et Hamza, ayant rejoint Ibn-Abou-Amrane, tous deux se mirent de nouveau en marche sur Tunis. Abou-Yahïa avait licencié ses troupes et, plein de sécurité, s'occupait des détails de l'administration, lorsque, tout-à-coup, on vint le prévenir que l'ennemi était proche. Il lui fallut de nouveau évacuer la ville, où il n'était resté que quarante jours, et regagner Constantine (septembre). Ibn-Abou-Amarane et les Arabes rentrèrent une seconde fois à Tunis.

Ce ne fut qu'au printemps suivant que Abou-Yahïa se trouva en mesure d'entreprendre la campagne. Il s'avança sur Tunis et, comme la première fois, ayant rencontré ses ennemis, les défit et rentra dans sa capitale (mars 1323)[2].

1. Localité inconnue.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 146, t. II, p. 457 et suiv. El-Kaïrouani, p. 239 et suiv.

LES ABD-EL-OUADITES, SOUTENANT ABOU-D'ORBA VIENNENT ATTAQUER ABOU-YAHÏA. ILS SONT BDÉFAITS. — Pendant ces deux années 1321 et l322, Abou-Tachefine, émir de Tlemcen, avait continué ses entreprises contre les provinces de l'Est. In 1321, son général Mouça le Kurde était venu faire une démonstration jusque devant Constantine, puis il s'était avancé du côté de Bougie et enfin était rentré sans avoir obtenu de résultat bien sérieux. L'année suivante, le même général conduisit une nouvelle expédition contre Bougie et bloqua cette ville pendant plusieurs jours. Dans le cours de cette campagne, les Abd-el-Ouadites construisirent à une journée de Bougie, au lieu dit Tiklat, un fort qu'ils nommèrent, Tamzezdekt, en souvenir de la place du même nom, située près d'Oudjda, dans laquelle Yar'moracène avait autrefois soutenu l'attaque du khalife Almohâde Es-Saïd. Cette forteresse marqua alors la limite orientale des provinces zeyanites.

Au printemps de l'année suivante, alors que le souverain hafside était rentré dans sa capitale après avoir infligé une dernière défaite aux Arabes, Ibn-Abou-Amrane se réfugia à Tripoli, ville qui continuait à rester indépendante. L'Arabe Hamza-ben-Omar fit alors proposer à Abou-D'orba, toujours à El-Mehdïa, de l'accompagner auprès de l'émir Abd-el-ouadite afin d'essayer d'obtenir de lui un corps d'armée en exploitant sa haine contre les Hafsides. Abou-D'orba ayant accepté, les deux chefs se rendirent à Tlemcen et furent reçus avec distinction par Abou-Tachefine qui leur promit son intervention. Ainsi les Zeyanites, après avoir été entraînés par leur ambition jusqu'à Bougie et Constantine, allaient menacer Tunis même. C'était, en vérité, trop de présomption et cette entreprise devait leur coûter cher.

Bientôt, le général Mouça quitta Tlemcen avec un corps de troupes et, étant arrivé dans le Mag'reb central, rallia les contingents des Toudjine et des Rached. Les forces des Arabes de l'Ifrikiya le rejoignirent un peu plus loin, et cet immense rassemblement s'avança sur Tunis. Le sultan hafside sortit de sa capitale à la tète de toutes ses forces et marcha bravement contre ses ennemis.

Dans le mois d'Août 1324, les deux armées se trouvèrent en présence à R'eris pros de Mermadjenna. Effrayées par le grand nombre des ennemis, les deux ailes de l'Armée de Tunis lâchèrent pied, mais le centre tint ferme, supportant avec courage l'effort des Arabes et des Zenètes et, après un combat des plus acharnés, la victoire resta au khalife de Tunis. Le camp des Zenètes, leurs femmes et un immense butin restèrent aux mains des vainqueurs. Hamza alla retrouver ses Arabes de l'Ifrikiya tandis que Mouça le Kurde

rentrait à Tlemcen avec les débris de l'armée. Abou-D'orba, qui l'avait suivi, mourut peu après son arrivée dans cette ville[1].

NOUVELLE DÉFAITE DES ARABES. ILS APPELLENT LES ABD-EL-OUADITES ET S'EMPARÈRENT DE TUNIS. ABOU-YAHÏA RENTRE EN POSSESSION DE CETTE VILLE. — Avant de rentrer à Tunis, Abou-Yahïa ayant appris qu'Ibn-Abou-Omara était accouru à la tête de nouvelles bandes, dans l'espoir d'opérer sa jonction avec l'armée Abd-el-ouadite, se porta contre lui, l'atteignit, à Chekka et le mit, en déroute. Rentré à Tunis, il licencia l'armée selon son habitude (sept. - oct.). Aussitôt Hamza, espérant réussir comme précedemment à surprendre la ville, réunit à la hâte les contingents soleïmides et s'avança à marches forcées sur Tunis. Mais, cette fois, Abou-Yahïa ne lui laissa pas le Champ libre : il fit. appeler son affranchi Abd-Allah, qui se tenait à Badja avec quelques troupes et, en attendant son arrivée, sortit au devant des ennemis à la tête de compagnies de milice formées à la hâte. Dés le lendemain, il fut attaqué par les Arabes, et, bien que se trouvant en nombre inférieur, il put conserver ses positions jusqu'à l'arrivée d'Abd-Allah. Cette fois encore, les Arabes furent mis en fuite et Abou-Yahïa rentra à Tunis.

Ces défaites constantes n'eurent d'autre résultat que de ranimer la haine et l'ardeur des Arabes. Vers la fin de la même année 1324, une députation des principaux chefs des tribus soleïmides, ayant Hamza à sa tête et accompagné de l'ancien chambellan Ibn-Kaloum, se rendit à la cour de Tlemcen pour implorer l'appui de l'émir. Ce prince reçut avec honneur les envoyés, leur promit de nouveau son concours et, comme il leur fallait un chef pour remplacer Abou-D'orba, il les chargea de soutenir un fils d'Ech-Chehid, nommé Ibrahim, qui s'était réfugié à la cour abd-el-ouadite après la mort tragique de son père.

Après avoir reçu ces nouvelles, le khalife hafside se rendit à Constantine, centre de ses enrôlements, afin d'y faire des levées pour résister à l'attaque imminente de ses ennemis. Au printemps de l'année suivante (1325) les troupes abd-el-ouadites, commandées par le général Mouça et appuyées par les chefs arabes et leurs contingents, parurent devant Constantine et en commencèrent l'attaque. Laissant ensuite à ce général le soin de continuer le siège de la ville et d'y retenir Abou-Yahïa, Hamza s'avança vers l'est avec, le prétendant. Ils parvinrent sans encombre à Tunis après avoir

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 148, t. II, p. 460 et suiv. l., III, p. 404.

semé la dévastation sur leur passage. Dans le mois de juillet, Ibrahim y fit son entrée Solennelle et monta sur le trône hafside.

Pendant ce temps, Mouça rencontrait à Constantine la résistance la plus opiniâtre. Découragé par la position formidable de cette ville, si bien défendue par la nature et Par les assiégés, il abondonna l'entreprise et reprit la route de Tlemcen. Aussitôt Abou-Yahïa sortit de Constantine, rassembla tous ses contingents et fondit Sur Tunis. Le prétendant et, les chefs arabes ne l'attendaient pas, de sorte qu'Abou-Yahïa rentra encore une fois en maître dans sa capitale (septembre-octobre).

NOUVELLES CAMPAGNES DES ABD-EL-OUADITES CONTRE LES HAFSIDES. ABOU-YAHÏA, VAINCU, SE RÉFUGIE À BOUGIE. — En 1326, les Abd-el-Ouadites, commandés par Mouça, firent leur campagne annuelle dans les provinces hafsides. Après avoir ravagé les environs de Constantine, ils marchèrent sur Bougie et cherchèrent en vain à se rendre maîtres de cette ville. Ils s'appuyèrent, en cette occasion sur le fort de Tamzezdekt, qui était toujours garni de provisions fournies par les tribus voisines. Comme cette forteresse était une menace Permanente pour Bougie, le khalife hafside, en 1321, chargea son chambellan Ibn-Seïd-en-Nas, de s'en emparer par surprise. Mais, le vigilant Mouça, prévenu à temps, put rassembler des forces imposantes et, s'étant porté à la rencontre de ses ennemis, leur infliger une défaite dans laquelle prirent les principaux officiers et, parmi eux, Dafer-el-Kebir, chef des affranchis chrétiens de Tunis. Mais, Peu après, les Hafsides prirent leur revanche et Mouça dut rentrer à Tlemcen avec les débris de son armée sans avoir obtenu d'autre avantage que de conserver Tamzezdekt. A son arrivée, il se vit en butte aux persécutions de l'affranchi Hilal, qui avait la plus grande influence sur l'émir et, pour éviter les effets de cette haine, il dut prendre la fuite, et alla chercher un refuge chez les Arabes Daouaouida.

Yahïa-ben-Mouça, originaire des Béni-Snous, chargé alors d'un commandement dans le Mag'reb central, recueillit la succession de Mouça le Kurde, comme chef de l'armée et, en cette qualité, prit la direction de la campagne d'été contre les Hafsides. Il s'avança jusqu'à Bône en répandant sur sa route le ravage et la dévastation.

Peu de temps après, arriva à Tlemcen le chef soleïmide Hamza-ben-Omar, accompagné d'autres cheikhs, dans le but de décider l'émir abd-el-ouadite à une nouvelle et sérieuse guerre contre le prince de Tunis. Abou-Tachefine céda encore à leurs sollicitations

et leur fit reconnaître comme khalife hafside Mohammed-ben-Abou-Amrane qui vivait à sa cour depuis plusieurs années. En 1329, les troupes abd-el-ouadites, le prétendant et ses adhérents se mirent en marche vers l'est. Abou-Yahïa, qui avait eu le temps de se préparer, sortit à leur rencontre, mais ses ennemis ayant réussi, par une retraite simulée, à l'attirer dans le pays coupé et montagneux des Houara, au lieu dit Rias, près de Mermadjenna, l'écrasèrent dans une rencontre où ils surent prendre l'avantage de la position. Les contingents des Arabes Kaoub, qui les avaient rejoints, contribuèrent à leur victoire. Abou-Yahïa, resté presque seul, blessé, put à grand peine échapper et se réfugier à Bône suivi de quelques serviteurs fidèles. Ses fils, étant tombés aux mains des troupes Abd-el-ouadites, furent, expédiés à Tlemcen, mais, Abou-Tachefine, usant de générosité, les renvoya il leur père.

Après la victoire de Rias, le fils d'Abou-Amrane marcha sur Tunis où il entra en maître (novembre-décembre 1329). Il y exerça le pouvoir collectivement avec le général Yahïa-ben-Mouça. Quant au khalife Abou-Yahïa, dés que ses blessures le lui permirent, il s'embarqua à Bône et alla se réfugier à Bougie, son dernier rempart. L'ennemi, installé en maître dans sa capitale, était occupé au pillage de la ville et de ses environs, mais il était facile de prévoir qu'il ne larderait pas il venir le relancer dans sa retraite. Abou-Yahïa, dans cette conjoncture, ne vit d'autre espoir de salut qu'en une puissante diversion du sultan merinide et il dépêcha vers lui son fils Abou-Zakaria, chargé de rappeler au puissant souverain du Mag'reb les bons rapports qui avaient uni leurs deux dynasties et d'implorer son secours. Cette démarche devait avoir, pour l'empire Zeyanite et pour son chef en particulier, les plus graves conséquences[1].

DIVERSION DES MERINIDES. ABOU-YAHÏA RENTRE EN POSSESSION DE TUNIS. — Débarqué à R'assaça, Abou-Zakaria se rendit à Fès où il fut reçu avec les plus grands honneurs par le sultan Abou-Saïd. Ce prince avait, quelque temps auparavant, achevé de détruire à Ceuta, l'influence de la famille Azefi. Puis, il avait ordonné de construire, sur le point culminant de la presqu'île, une forteresse, nommée Afrag, destinée à tenir en respect les turbulents habitants de Ceuta et de Tanger. Le souverain merinide promit de venir attaquer Tlemcen, et Abou-Zakaria, au nom de son père, s'engagea à fournir un corps, d'armée pour le siège.

Dès qu'il eut appris les dispositions hostiles des Merinides,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 463 et suiv., t. III, p. 406 et suiv.

Abou-Tachefine fit rappeler ses troupes de l'Ifrikiya. En même temps Abou-Saïd s'avançait avec une armée jusqu'auprès de la Moulouïa. Après le départ des soldats Zeyanites, Abou-Yahïa sortit de Bougie, gagna Constantine et, ayant levé des troupes, marcha sur Tunis, qu'Abou-Amrane s'empressa d'écacuer sans combat. Encore une fois, le khalife hafside était rentré en possession de sa capitale (avril-mai 1330). Cette nouvelle étant parvenue dans l'Ouest Abou-Saïd suspendit sa marche sur Tlemcen, puis il congédia le prince Abou-Zakaria en le comblant. de présents et le faisant accompagnerd'ambassadeurs chargés de négocier un mariage entre une princesse hafside et son fils Abou-l'Hacen.

Au printemps de l'année suivante (1331) l'émir abd-el-ouadite se porta rapidement sur Bougie et essaya d'enlever cette place par surprise ; mais le vizir Ibn-Seïd-en-Nas, qui était en tournée, put rentrer à temps et repousser les ennemis. Dans cette campagne, Abou-Tachefine, voulant assurer la chute de Bougie, fit construire au-delà de l'embouchure de la Soummam, à El-Yakouta, un fort destiné à surveiller et à inquiéter constamment la place qui se trouva ainsi bloquée par terre. Après avoir renforcé la garnison de Tamzezdekt, et en avoir confié le commandement à Aïca-ben-Mezrouâ, il revint à Tlemcen.

MORT DU SULTAN MERINIDE ABOU-SAÏD. AVÈNEMENT DE SON FILS ABOU-L'HACEN. — Sur ces entrefaies, le sultan Abou-Saïd cessa de vivre au milieu des réjouissances données à l'occasion de l'arrivée de la princesse hafside, fiancée d'Abou-l'Hacen (septembre-octobre 1331). Les principaux officiers de l'empire reconnurent alors comme souverain Abou-l'Hacen et ce prince eut à s'occuper en même temps des funérailles de son père, des cérémonies de son inauguration et de la célébration de son mariage.

Le nouveau sultan voulait se porter tout de suite sur Tlemcen afin de forcer les Abd-el-Ouadites à lever le siège de Bougie ; mais, comme il craignait les entreprises de son frère Abou-Ali, qui n'avait donné que trop de preuves de ses mauvaises dispositions, et se dirigea d'abord sur Sidjilmassa afin de juger par lui-même de l'état, des choses. Abou-Ali s'empressa d'envoyer au-devant de son frère une députation chargée de protester de ses, sentiment, de soumission et d'amitié : «il priait Dieu, dirent les envoyés, afin qu'il conservât son frère dans la haute position de sultan merinide et ne demandait pour lui que d'être maintenu dans son gouvernement de Sidjilmassa et des provinces du sud». Abou-l'Hacen, se contentant de ces protestations, accorda à son frère qu'il demandait

et rentra à Fès. Aussitôt après son retour, il envoya une ambassade à Tlemcen pour sommer l'émir abd-el-ouadite d'avoir à lever le siège de Bougie et à rendre au khalife de Tunis la province de Dellis qu'il lui avait enlevée. Les envoyés merinides furent reçus avec le plus grand mépris à la cour de Tlemcen et repartirent après avoir eu à supporter de mauvais traitements.

LES HAFSIDES, ALLIÉS AUX MERINIDES, EXPULSENT LES ZEYANITES DE LA VALLÉE DE BOUGIE. — Ce dernier outrage porta à son comble la colère du prince merinide. Ayant réuni des forces considérables, il partit pour Tlemcen on 1332, mais ne put surprendre cette ville, toujours bien gardée ; il alla ensuite s'établir au Tessala tandis qu'il envoyait, par mer, une armée pour dégager Bougie. Lorsque la flotte merinide parut devant cette ville, des troupes hafsides, expédiées de Tunis par Abou-Yahïa, venaient d'arriver. Ces forces combinées prirent alors l'offensive et Contraignirent les Abd-el-Ouadites à se réfugier sous les murailles de Tamzezdekt. Mais, Aïça-ben-Mezrouâ ne put s'y maintenir car ses ennemis l'avaient suivi. Il évacua cette place et se replia vers l'Ouest. Les troupes hafsides et merinide détruisirent alors tous les ouvrages que les abd-el-Ouadites avaient élevés dans leur; dernières campagnes. On trouva Tamzezdekt garni d'approvisionnements considérables.

Abou-Yahïa se porta ensuite sur Mecila afin de châtier les Oulad-Sebâ, fraction des Daouaouida, maîtres de cette région, qui, dans toutes les dernières expéditions, avaient soutenu ouvertement les Zeyanites. Tandis que le prince hafside était occupé à détruire les palmiers de Mecila, il apprit que, profitant de son éloignement, l'infatigable Hamza-ben-Omar, allié à un fils d'El-Lihyani, nommé Abd-el-Ouahad, avait réuni une bande d'aventuriers et marchait sur Tunis. La malheureuse ville, dégarnie de troupes, était encore une fois tombée aux mains des rebelles et le nouveau prétendant s'y était installé. Abou-Yahïa partit aussitôt vers l'est à marches forcées. Bientôt, son avant-garde fut devant Tunis et, à cette vue, les rebelles évacuèrent la capitale. Au Commencement de juillet 1332, le khalife y fit son entrée (1).

RÉVOLTE D'ABOU-ALI À SIDJILMASSA. IL EST VAINCU ET MIS À MORT PAR ABOU-L'HACEN. — Cependant, Abou-l'Hacen était toujours à Tessala, attendant la retour de

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 85, 147, t. II, p. 474 et suiv., t. III, p. 409 et suiv., t. IV, p. 213, 214.

l'armée qu'il avait envoyée à Bougie et le secours que le khalife hafside lui avait promis, lorsqu'il reçut la nouvelle que son frère, Abou-Ali, venait de se révolter dans le sud. Fidèle à la politique zeyanite, Abou-Tachefine avait conclu alliance avec lui et l'avait poussé à la rébellion. Abou-Ali s'était alors revêtu des insignes de la royauté et, après s'être emparé de la province de Derâa, venait, de lancer un corps d'année sur Maroc.

Aussitôt, Abou-l'Hacen leva le camp ; il envoya un corps d'armée, sous le commandement du son fils Tachefine, occuper Taourirt sur le Za, afin de couvrir, de ce côté, la frontière merinide; quant à lui, il marcha rapidement sur Sidjilmassa, l'investit et prit, ses dispositions pour réduire cette ville, dût le siège traîner en longueur. Une seconde cité, celle des assiégeants, s'éleva ainsi sous ses remparts que les machines de guerre merinides ne cessèrent de battre durant un an entier.

Abou-Tachefine I, voulut alors profiter de l'éloignement du sultan pour envahir ses états, mais il se heurta, à Taourirt, contre les troupes merinides et essuya une défaite. Après cet échec, l'émir abd-el-ouadite expédia à Sidjilmassa un corps d'armée, au secours de son allié Abou-Ali. Malgré ce renfort, qui ne put s'introduire dans la place que par petits groupes, Sidjilmassa finit par succomber sous l'effort des assiégeants. La ville fut pillée et ses défenseurs passés au fil de l'épée. Quant à Abou-Ali, il fut étranglé peu après, sur l'ordre de son frère (1332-33.)

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. LE ROI DE GRENADE OBTIENT L'INTERVENTION DES MERINIDES. — Dans le cours des années précédentes, des événements important, avaient eu lieu en Espagne. La reine régente, la sage doña Maria, était, morte, laissant la Castille en proie aux factions et à l'anarchie (1332). Cependant, en 1325, le jeune Alphonse XI, âgé seulement de 14 ans, mais montrant une énergie au-dessus de son âge, réunit les cortes, prit en main l'autorité et peu à peu, triompha de presque toutes les résistances.

Vers 1a même époque, le prince de Grenade Ismaïl tombait sous le poignard d'un assassin et laissait le pouvoir à son jeune fils, Mohammed IV. Le nouvel émir, plein d'ardeur, voulut alors attaquer les chrétiens, mais il fut vaincu par l'infant don Manuel (1327). Pendant ce temps, une expédition merinide débarquait, en Espagne et faisait une puissante diversion, au profit de laquelle le roi de Grenade reprenait l'offensive et battait les castillans. Se tournant ensuite vers les Merinides, il leur enleva toutes leurs places, y compris Algésiras (1329).

Alphonse était alors retenu chez lui par les révoltes de ses propres parents unis aux sectateurs de l'islam. Vers 1330, il parvint enfin à triompher de ses ennemis et s'appliqua aussitôt ià tirer vengeance du roi du Grenade. Après l'avoir battu dans toutes les rencontres, il le força à se reconnaître son vassal et l'obligea à lui survir un tribut. En 1331, Alphonse se fit couronner solennellement et armer chevalier.

Dans cotte conjoncture, Mohammed IV s'adressa au sultan merinide pour l'engager à intervenir; peut-être même se présenta-t-il en suppliant à la cour de Fès au moment où Abou-l'Hacen rentrait de son expédition dans le sud. Ce prince, qui brûlait du désir d'envahir sans retard les provinces abd-el-ouadites, se décida cependant à envoyer en Espagne un corps de cinq mille hommes sous le commandement de son fils Abou-Malek.

Alphonse, prévenu trop tard, ne pût empêcher les Africains de traverser le délroit et de venir mettre le siège devant Gibraltar. Le gouverneur de cette forteresse la rendit à l'ennemi au montent où le roi de Castille arrivait à son secours. Ce prince en commença aussitôt le siège, tandis que sa flotte la bloquait par mer. La résistance des musulmans fut héroïque et l'attaque des chrétiens opiniâtre. Au moment où la famine allait rendre Alphonse maître de Gibraltar, il perdit son fils Ferdinand, ce qui, joint à d'autres complications, le décida à traiter avec les musulmans. Une trêve de quatre ans fut acceptée par le prince de Grenade, qui se reconnut de nouveau vassal de la Castille et s'obligea à servir le tribut.

Peu après, Mohammed IV périssait dans une embuscade tendue par les Merinides Volontaires de la foi ; son frère Youssof lui succéda (1133)[1].

SIÈGE DE TLEMCEN PAR ABOU-L'HACEN. CONQUÊTES DES MERINIDES DANS LE MAG'REB CENTRAL. — Debarassé de la révolte de son frère et des soins de la guerre d'Espagne, Abou-l'Hacen put s'occuper de la préparation d'une nouvelle campagne contre les Abd-el-Ouadites. Il y employa toute l'année 1334. Un grand camp fut dressé près de Fès et les vizirs partirent, dans toutes les directions pour lever des troupes qui, une fois organisées, étaient dirigées sur la capitale. Au mois de mars 1335, tout étant préparé, Abou-l'Hacen se mit en marche vers l'est à la tête d'une armée considérable. En passant à Oudjda, il laissa un corps du troupes chargé de faire le siège de cette place, puis il s'avança jusqu'à Nedroma,

1. Rosseuw Saint-Hilairc, *Hist. D'Espagne* t. IV, P. 403 et suiv. Ibn-Khaldoun, *Berbères* t. IV, p. 216 et suiv., 478.

l'enleva le même jour et fit passer la population au fil de l'épée.

Ce ne fut qu'au mois d'août que le sultan parut devant Tlemcen. Il fit alors entourer cette capitale d'une ligne de circonvallation formée par une profonde tranchée adossée à une muraille, afin de n'y laisser pénétrer personne, Puis il attaqua les remparts avec ses machines. Sur ces entrefaites, Oudjda ayant succombé, il lança à la conquête des provinces abd-el-ouadites les troupes disponibles. Oran, Miliana, Tenès, avec le territoire dépendant de ces villes, tombèrent au pouvoir des Merinides. Yahïa-ben-Moussa, gouverneur du Mag'reb central pour les Abd-el-Ouadites, passa, à cette occasion, au côté de leurs ennemis. Après avoir soumis les régions maritimes, du général merinide Yahïa-ben-Slimane, chef des Beni-Asker, qui commandait l'expédition, se porta dans l'intérieur, entra en maître à Médéa et étendit la puissance du Sultan de l'ouest sur le Ouarensenis et le pays entier des Toudjine.

PRISE DE TLEMCEN PAR LES MERINIDES. MORT D'ABOU-TACHEFINE. — Abou-l'Hacen, qui avait installé son camp dans la ville à moitié détruite de Mansoura, dirigeait, de là, les opérations de ses lieutenants et envoyait des gouverneurs prendre le commandement des provinces nouvellement conquises. En même temps, il poussait avec activité le siège de Tlemcen ; chaque jour, de nouvelles tours étaient construites plus près de la ville, si bien qu'il arriva un moment où assiégeants et assiégés purent combattre à l'arme blanche, Chacun derrière ses retranchements. Une sortie, tentée par les Abd-el-Ouadites, faillit fournir l'occasion de s'emparer du sultan, pendant qu'il visitait les avant-postes. Il s'ensuivit une grande bataille, car, de tous les points du camp, les guerriers merinides se précipitèrent au secours de leur maître. Ses fils, Abou-Abd-er-Rahmane et Abou-Malek, «les plus intrépides des cavaliers de l'armée» se couvrirent de gloire dans cette journée qui se termina par la défaite des assiégés. Plusieurs grands chefs, parmi lesquels ceux des Toudjine, accourus au secours de Tlemcen, y périrent.

Le siège durait depuis plus de deux ans et la ville était réduite à la dernière extrémité lorsque, le 1er mai 1337, un dernier assaut livré par les Merinides leur en ouvrit l'entrée. En vain Abou-Tachefine, soutenu par ses deux fils Othmane et Messaoud et entouré de ses neveux et de ses principaux officiers, tenta, avec un courage héroïque, de repousser les assaillants : il dut reculer pied à pied jusqu'à la porte du palais. Il vit alors tomber, mortellement frappés, tous ceux qui l'entouraient et enfin, blessé lui-même, il fut fait

prisonnier par les soldats merinides. Ceux-ci le conduisaient au sultan lorsqu'ils rencontrèrent la prince Abou-Abd-er-Rahmane, qui ordonna de trancher la tête de l'émir.

La ville de Tlemcen fut livrée au plus affreux pillage. La tourbe des assiégeants s'y était précipitée dans un tel désordre que beaucoup d'entre eux périrent étouffés ou foulés sous les pieds des chevaux. Enfin, le sultan ayant fait son entrée solennelle dans la capitule zeyanite, se rendit à la grande mosquée où il reçut le corps des Oulama. Ceux-ci le supplièrent de faire cesser le pillage et il céda à leurs sollicitations. Étant monté à cheval, Abou-l'Hacen parcourut les rues de la ville pour rétablir l'ordre. Il prescrivit aux troupes de rentrer au camp et leur donna l'exemple en retournant lui-même à Mansoura. Ainsi se trouvèrent en partie préservés les beaux monuments dont Abou-Tachefine et ses prédécesseurs avaient doté leur capitale[1].

LE SULTAN AB0U-L'HACEN SEUL MAÎTRE DU MAG'REB CENTRAL. — Le trône zeyanite était renversé, l'émir mort, la famille dispersée, la capitale aux mains de l'ennemi. Cependant le sultan merinide, usant d'une grande modération, conserva aux différentes tribus leurs franchises et enrôla leurs soldats dans son armée. Ses victoires lui avaient donné le commandement sur toutes les tribus sorties de la souche d'Ouacine (Merine, Abd-el-Ouad, Toudjine, Rached), sur les Magraoua du Chélif et les Arabes du Mag'reb central.

Abou-l'Hacen s'avança alors vers l'est, non seulement afin de visiter ses nouvelles provinces, mais encore dans le but de S'y rencontrer avec son beau-frère, le souverain hafside Abou-Yahïa, dont le vizir Ibn-Tafraguine, lui avait fait espérer la visite. Il lui devait bien en effet, un remerciement pour l'immense service que lui avait rendu le sultan on le débarrassant des Abd-el-Ouadites. Mais Ahou-Yahïa, qui avait profité de ce répit pour rétablir son autorité d'une façon durable en Ifrikiya, fut d'avis qu'il pouvait se passer à l'avenir du secours des Merinides. Suivant donc le conseil de son général, Molammed-ben-el-Hakim, il n'alla pas au rendez-vous.

Tandis qu'Abou-l'Hacen, campé dans la Mitidja, attendait inutilement son royal beau-frère, il tomba malade et ses jours furent en danger. Aussitôt, ses fils, Abou-Abd-er-Rahman et Abou-Malek, écoutant les conseils d'hommes pervers, se résolurent à lever l'étendard de la révolte. Mais leur père, mis au courant du complot, put le déjouer en faisant charger de fers tous ceux qui y

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 410 et suiv., t. IV, p. 219 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

avaient pris part y compris ses deux fils. Un des serviteurs de ces princes, nommé Ibn-Heïdour, étant parvenu à s'échapper, trouva un refuge chez les Beni-Amer, tribu zor'biennc, et se fit passer à leurs yeux pour le prince Abou-Abd-er-Rahman lui-même. Les Amer entrèrent aussitôt en révolte, saisissant ainsi l'occasion de faire la guerre à leurs cousins et rivaux les Soueïd ; ils parvinrent même à s'emparer de Médéa. mais Ouenzemmar-ben-Arif, chef zor'bien, chargé de commander à tous les nomades du sud, l'attaqua et le contraignit à la fuite. Ibn-Heïdour se réfugia chez les Beni-Iratene du Djerdjera, tandis que le sultan rentrait à Fès (1338)[1].

LE HAFSIDE ABOU-YAHÏA RÉTABLIT SON AUTORITÉ EN IFRIKIYA. — Cependant le khalife Abou-Yahïa continuait l'œuvre de pacification de l'Ifrikiya. Après avoir fait rentrer Gafsa dans l'obéissance, il lança Mohammed-ben-el-Hakim vers les provinces du sud, et ce général alla percevoir les contributions des villes du Djerid et du Zab qui, depuis longtemps, vivaient dans une sorte d'indépendance. Il s'avança ensuite dans la vallée de l'Oued-Rir' et s'empara de Touggourt, chef-lieu de celle contrée.

L'agitateur Hamza-ben-Omar, ayant perdu tout espoir de susciter au gouvernement hafside de nouveaux embarras, vint offrir sa soumission au souverain qui l'accepta avec empressement. Ce chef arabe montra dès lors une grande fidélité au prince qu'il avait combattu avec tant d'acharnement.

Quelque temps auparavant, les habitants de l'île de Djerba, poussés à bout par les exactions de leurs gouverneurs chrétiens, et ayant en vain imploré la justice du roi de Sicile, se mirent en état de révolte et appelèrent à leur aide les Hafsides. Le khalife ne laissa pas échapper cette occasion et confia a Makhlouf-ben-el-Kemmad, une armée que ce général réussit à faire débarquer dans l'île. Soutenus par les flottes combinées de Gènes et de Naples, qui empêchèrent les Siciliens de porter secours aux assiégés, les musulmans finirent par se rendre maîtres de 1a forteresse. Le gouverneur fut lapidé. et les soldats réduits en esclavage. Il est hors de doute que la dynastie hafside cessa dés lors de payer le tribut à la Sicile, si toutefois elle avait continué à le servir (1338 - 1339)[2].

---

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 99, t. IV, p. 224 et suiv,

2. Cheikh Bou-Ras, *Revue africaine*, n° 162, p. 473. 474. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 147, t. III, p. 2 et Suiv. El-Kaïrouani, p. 240. — De Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., p. 162 et suiv.

LE SULTAN ABOU-L'HACEN PASSE EN ESPAGNE. SIÈGE DE TARIFA. DÉFAITE DES MUSULMANS À RIO-SALADO. ABOU-L'HACEN RENTRE EN MAG'REB. — A son arrivée à Fès, le sultan merinide apprit que la Castille avait toujours divisée par les factions. Il jugea l'occasion favorable pour reprendre la guerre sainte et, s'occupa à préparer une grande expédition, annonçant l'intention d'aller combattre lui-même en Espagne (1339). Devant l'imminence du péril qui les menaçait, les rois de Castille et d'Aragon envoyèrent leurs navires croiser dans le détroit. Sur ces entrefaites, le prince Abd-er-Rahman ayant pris la fuite et essayé une nouvelle tentative de révolte, fut arrêté et mis à mort par l'ordre de son père. Plus heureux, son frère Abou-Malek, qui était resté fidèle, obtint à cette occasion le pardon du sultan et fut envoyé par lui dans la péninsule. Plein d'ardeur, le jeune prince, ayant opéré sa jonction avec le bouillant roi de Grenade, tous deux firent une incursion sur le territoire chrétien. Mais Abou-Malek s'avança avec trop d'imprudence : son camp fut surpris pendant la nuit et il périt avec tous ses soldats (1340).

A la nouvelle de ce désastre, Abou-l'Hacen se transporta à Ceuta afin de presser le départ de son armée. Deux cent cinquante navires étaient réunis dans les ports du Mag'reb; le khalife hafside avait tenu à participer à ce grand effort par l'envoi d'une centaine de vaisseaux. La flotte chrétienne, fatiguée par une longue croisière et présentant du reste, un effectif bien inférieur, ne pût empêcher le passage des musulmans. L'amiral castillan, pour sauver son honneur, se jeta avec ses navires au milieu des vaisseaux ennemis et trouva la mort glorieuse qu'il cherchait. Néanmoins, la flotte chrétienne était détruite et une armée musulmane innombrable était en Espagne. Dans le mois de juin 1340, le sultan merinide débarqua à Algésiras où il fut reçu par le roi de Grenade, Abou-l'Hadjadj. Les deux princes allèrent mettre le siège devant Tarifa.

Sans se laisser abattre par les revers, Alphonse s'était efforcé de reconstituer une flotte en achetant des galères à Gênes et en suppliant le roi de Portugal de lui fournir des navires. En même temps, il pressait le roi d'Aragon de lui envoyer les troupes promises. Tarifa résistant avec un courage héroïque, retenait toutes les forces musulmanes, et ces troupes, en partie inoccupées, manquant de vivres, voyaient le découragement se substituer à leur ardeur. Les galères de Gênes vinrent croiser bravement devant la place et ranimer le courage des assiégés. Malheureusement, la tempête les dispersa en jetant plusieurs d'entre elles à la côte.

Cependant, Alphonse s'avançait à la tête d'une armée d'une

vingtaine de mille hommes. Le roi de Portugal l'accompagnait, et sa flotte, ainsi que celle d'Aragon devaient rejoindre l'armée près de Tarifa. La dernière arriva seule au rendez-vous

A l'approche de leurs ennemis, les rois musulmans se décidèrent à abandonner Tarifa, véritable impasse où ils avaient, perdu un temps précieux et osé inutilement leurs forces. Ils brûlèrent, leurs machines et leurs barques et vinrent s'établir sur un plateau nommé la montagne du Cerf, situé à l'ouest du la ville et au pied duquel coulait, un petit ruisseau, le Rio-Salado. Bientôt, les chrétiens partirent, et disposèrent bravement leurs lignes, Le roi de Portugal devait, lutter contre le prince de Grenade. Quant à Alphonse, il s'était réservé la gloire de combattre le Sultan de Mag'reb.

Le 30 août, les chrétiens attaquèrent les musulmans. L'infant, don Juan Manuel, conduisait l'avant-garde des Castillans. En même temps, la brave garnison de Tarifa faisait une sortie, et, s'étant jointe aux équipages de la flotte, prenait les Africains en queue. De son côté, le roi de Portugal chargeait les Grenadins. Grâce à l'habileté et il la vigueur de ces attaques combinées des chrétiens, les musulmans perdirent les avantages de leur nombre. Alphonse, qui S'était jeté au plus fort de la mêlée et était entouré par les Merinides, fit des prodiges de valeur. Sur toute la ligne, les musulmans ne tardèrent pas à être eu fuite. Les Grenadins se retirèrent, dit-on, on assez bon ordre, mais les Africains abandonnèrent le sultan qui, après avoir vu tomber autour de lui ses meilleurs guerriers, et un de ses fils être fait prisonnier, se décida il fuir à son tour, presque seul. Les chrétiens ayant pénétré dans sa tente, massacrèrent ses femmes et, parmi elles, Fatma, fille du khalife hafside, princesse remarquable à tous les point, de vue.

Après ce désastre, Abou-l'Hacen rentra en Mag'reb afin d'y lever des troupes pour prendre une éclatante revanche. Mais, tandis qu'il s'occupait de ces préparatifs, le roi chrétien enlevait Alcala aux Grenadins. Les vaisseaux merinides ayant alors voulu maître à la voile, rencontrèrent les flottes chrétiennes combinées et essuyèrent dans le Détroit une entière défaite, à la suite de laquelle le passage fut complètement intercepté (1342). Abou-l'Hacen, qui s'était rendu à Ceuta, en fut réduit à guetter les occasions où la vigilance des chrétiens se relâchait pour faire passer à son allié, le roi de Grenade, des renforts et de l'argent. Pendant ce temps, Alphonse commençait le siège d'Algésiras (fin juillet) et faisait appel à toute la Chrétienté pour l'aider à réduire cette place forte.

Désespéré par ses échecs en Espagne et la tournure fâcheuse que prenait la guerre sainte, Abou-l'Hacen rentra à Fès et reporta ses regards vers l'est. De ce côté les résultats obtenus étaient fort beaux, puisque l'ennemi héréditaire, l'Abd-el-Ouadite, était écrasé et que l'autorité merinide s'étendait jusqu'à Bougie.[1]

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t, IV, p. 229 et suiv., 478. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist, d'Espagne*, t. IV, p. 420 et suiv.

CHAPITRE XVII

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
PRÉPONDÉRANCE DES MERINIDES

1342-1352

Prépondérance des Merinides. — Le hafside Abou-Yahïa rétablit son autorité dans les régions du sud. — Nouveau mariage avec une princesse hafside : Mort du khalife Abou-Yahïa. — Usurpation d'Abou-Hafs : il fait périr ses frères. — Le sultan Abou-l'Hacen marche sur l'Ifrikiya et s'empare de Bougie et de Constantine. — Abou-Hafs est mis à mort. Abou-l'Hacen entre à Tunis et toute l'Afrique septentrionale se trouve soumise à son autorité. — Excès des Arabes en Tunisie. — Défaite d'Abou-l'Hacen à Kaïrouan par les Arabes. — Siège de Tunis par le prétendant. Les Abd-el-Ouadites et Mag'raoua élisent des chefs et se retirent. — Abou-l'Hacen rentre en possession de tunis. El-Fadel, proclamé khalife à Bône, s'empare de la province de Constantine. — Abou-Eïnane se fait reconnaître sultan à Tlemcen et prend possession du Mag'reb extrême. — Abou-Saïd-Othmane s'empare de Tlemcen et rétablit l'empire zeyanite. — Alliance d'Abou-Saïd avec Abou-Eïnane. Les princes hafsides s'emparent de Bougie et de Constantine. — En-Nacer, fils d'Abou l'Hacen, marche à le tête des Arabes contre Tlemcen. Il est défait par Abou-Thabet. — Abou-l'Hacen s'embarque pour le Mag'reb. El-Fadel relève, à Tunis, le trône hafside. — Abou-l'Hacen échappé au naufrage, se réfugie à Alger où il réunit de nouveaux adhérents. — Mort d'Alphonse XIII. — Abou-l'Hacen marche contre les Abd-el-Ouadites ; il est défait par Abou-Ishak II. — Abou-l'Hacen s'empare de Sidjilmassa, puis de Maroc. — Abou-Eïnane le défait. Abdication et mort d'Abou-l'Hacen. — Abou-Thabet rétablit l'autorité zeyanite dans le Mag'reb central et écrase les Mag'raoua. — Le Hafside Abou-Zeïd, appuyé par les populations du sud, cherche à s'emparer de Tunis.

PRÉPONDÉRANCE DES MERINIDES. — Rentré à Fès, le cœur plein d'amertume, à la suite des désastres d'Espagne, Abou-l'Hacen renonça, pour le moment, à la guerre sainte et se livra tout entier à l'administration de son royaume, parcourant lui-même ses provinces afin de juger des besoins de leurs populations. Vers le même temps, il envoya une ambassade au nouveau souverain d'Égypte, Abou-l'Fida, fils et successeur d'El-Malek, avec qui il avait entretenu les meilleurs relations, scellées par des présents réciproques. Cette bonne entente était nécessaire pour que les caravanes des pèlerins du Mag'reb pussent, en traversant le territoire égyptien, y trouver aide et protection.

Abou-l'Hacen reçut aussi une mission à lui adressée par Mença-Moussa, grand sultan des peuples nègres du Soudan et du désert. Ce prince, auquel le renom des victoires merinides était parvenu, expédiait, avec son hommage, un cadeau composé des produits de ses états. Le sultan de Fès lui répondit par l'envoi d'une ambassade qui parvint jusqu'à Melli, capitale du prince nègre. Là, elle remit à Mença-Moussa les compliments et les présents d'Abou-l'Hacen. Enfin, le souverain de Mag'reb fit porter jusqu'aux villes saintes des offrandes magnifiques, et notamment un Koran écrit de sa main.

Ainsi, la suprématie merinide s'étendait sur tout le Nord de l'Afrique et la gloire et la magnificence du sultan parvenaient jusqu'aux régions les plus éloignées[1].

LE HAFSIDE ABOU-YAHÏA RÉTABLIT SON AUTORITÉSUR LES RÉGIONS DU SUD. — Nous avons vu qu'en Ifrikiya le khalife hafside avait fait rentrer sous son autorité les provinces les plus reculées. Seule, celle de Tripoli restait indépendante, sous la domination de Mohammed-ben-Thabet, qu'elle s'était donné comme chef. Il en était de même de Gabès et de Gafsa, où commandaient des chefs particuliers. Le cheikh des Kaoub, Hamza-ben-Omar, demeuré fidèle, secondait de son mieux le souverain hafside dans sa tâche; malheureusement, il fut assassiné par le chef d'une autre fraction de sa tribu (1342), et ses fils, ayant soupçonné le gouvernement tunisien d'avoir provoqué ce meurtre, levèrent l'étendard de la révolte. Le général Ibn-el-Hakim marcha aussitôt contre eux, mais il fut défait et les Arabes vinrent camper sous les murs de Tunis. Durant plusieurs jours, les assiégeants multiplièrent leurs attaques sans obtenir de grands avantages. La discorde se mit alors parmi eux et le khalife en profita habilement pour opérer une sortie et rejeter les Arabes dans le désert.

Peu après, Abou-Yahïa, cédant à la pression de son vizir Ibn-Tafraguine, fit mettre à mort le général Ibn-el-Hakim, qui lui avait rendu de si grands services militaires et venait de conduire avec succès une nouvelle expédition dans la vallée de l'Ouad-Rir'. Le malheureux soldat n'expira qu'après avoir subi les tortures les plus atroces.

En 1344, le souverain hafside, appelé par son fils Abou-l'Abbas, héritier présomptif, qu'il avait pourvu du commandement de la province de Kastiliya, vint, à la tête d'une armée, se présenter devant Gafsa où régnait, d'une façon à peu pris indépendante un

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 239 et suiv.

certain Abou-Beker-ben-Yemloul. Ce chef, ne se trouvant pas assez fort pour résister ouvertement, vint au-devant du khalife offrir sa soumission ; puis, étant parvenu à s'échapper, il gagna le Zab où il vécut, en état d'hostilité permanente contre la gouvernement hafside. Par la chute de Gafsa et la soumission d'Ibn-Mekki, maître de Gabès, qui suivit du près la fuite d'Ibn-Yemloul, tout le sud de la Tunisie obéit enfin à l'autorité centrale et fut laissé sous la commandement du prince Abou-l'Abbas[1].

NOUVEAU MARIAGE D'ABOU-L'HACEN AVEC UNE PRINCESSE HAFSIDE. MORT DU KHALIFE ABOU-YAHÏA. —Cependant le siège de Gibraltar durait toujours. Alphonse, soutenu par les vœux et l'assistance de toute la Chrétienté, luttait avec ténacité coutre les hommes et les éléments. Le sultan merinide ayant reconstitué une flotte, avait tenté plusieurs fois d'envoyer des secours aux assiégés, mais les navires chrétiens coalisés : castillans, aragonais et portugais, faisaient, bonne; garde, et ces entreprises n'eurent aucun succès. Le roi de Grenade, de son côté, cherchait à inquiéter les chrétiens sur leurs derrières. Avec un courage et une activité indomptables, Alphonse faisait face à tout. Enfin, le 26 mars 1344, Algésiras capitula. Le traité signé à cette occasion, entra le sultan merinide et l'émir de Grenade, d'une part, et la roi de Castille, d'autre part, stipulait une trêve de 15 ans. L'émir de Grenade se reconnaissait en outre vassal de la Castille et s'obligeait à servir un tribut de 12,000 pièces d'or. Les filles du sultan de Fès, retenues prisonnières depuis la bataille de Rio-Salado furent rendues sans rançon.

Quelque temps après, la prince Abou-Zakaria, qui avait conservé le commandement de Bougie, cessa de vivre (juillet 1346). Les cheïkhs de cette ville obtinrent alors du souverain de Tunis la nomination d'Abou-Hafs, fils cadet d'Abou-Zakaria, comme gouverneur, au détriment du fils aîné, Abou-Abd-Allah. Mais à peine ce prince eut-il pris en main la direction des affaires, qu'il indisposa la population par ses caprices sanguinaires. Les habitants, soulevés contre lui, firent irruption dans son palais, l'en arrachèrent et le chassèrent de la ville, non sans l'avoir fortement maltraité. On alla ensuite chercher Abou-Abd-Allah et on le proclama gouverneur. Quant à Abou-Hafs, il se réfugia à Tunis (août).

Dans le cours de l'année précédente, une ambassade était arrivée à Tunis pour. demander, de la part du sultan merinide, la main d'une princesse hafside. Mais Abou-Yahïa, encore sous l'impression que lui avait causée le trépas de sa fille Fatma, massacrée en

1. Ibn-Haldoun, *Berbères*, t. III, p. 8 et suiv., 154, 155, 161,162.

Espagne par les chrétiens, avait accueilli avec la plus grande froideur cette démarche. Après avoir épuisé tous les prétextes d'atermoiement et résisté aux sollicitations de son entourage, il ne se décida à accéder à la demande du puissant sultan de Mag'reb que pour éviter la guerre dont il était menacé en cas de refus. Vers la fin de l'été 1346, le cortège qui conduisait la fiancée quitta Tunis sous la direction d'El-Fadel, fils d'Abou-Yahïa, gouverneur de la province de Bône.

Le 21 octobre suivant, Abou-Yahïa-Abou-Beker mourait subitement à Tunis après un règne de plus de trente années, fort troublé, ainsi qu'on l'a vu. Cet événement imprévu jeta la plus grande confusion dans la ville et, au profit de ce désordre, Abou-Hafs-Omar, un des fils du défunt, se rendit au palais et s'empara de l'autorité au détriment de son frère Abou-l'Abbas, héritier présomptif. Le lendemain, eut lieu son inauguration solennelle. Le vizir Ibn-Tafraguine conserva momentanément son poste[1].

USURPATION D'ABOU-HAFS. IL FAIT PÉRIR SES FRÈRES. — Dès qu'il apprit l'usurpation de son frère, Abou-l'Abbas appela aux armes les populations du Djerid et se disposa à marcher sur la capitale. Parvenu à Kaïrouan, il fut rejoint par son autre frère, Abou-Farès, gouverneur de Souça, à la tête d'un contingent. Abou-Hafs, de son côté, réunit toutes ses troupes et s'avança contre ses frères (milieu de novembre). A peine avait-il quitté Tunis, le vizir Ibn-Tafraguine, qui avait les plus sérieuses raisons de se méfier de son nouveau maître, profita de l'occasion pour s'enfuir et gagner le Mag'reb. Cette défection jeta l'indécision et le désordre dans l'armée, et Abou-Hafs, se voyant sur le point d'être trahi, courut se réfugier dans Badja, tandis que son armée passait du côté d'Abou-l'Abbas.

Le 25 décembre, le prince légitime fit son entrée à Tunis. Il prit en main les rênes du gouvernement et fit sortir de prison un autre de ses frères nommé Abou-l'Baka, qui avait été incarcéré par l'usurpateur. Mais à peine Abou-l'Abbas était-il à Tunis depuis cinq jours que son frère, Abou-Hafs, rentra incognito dans la ville et, ayant réuni quelques aventuriers, tendit un guet-apens dans lequel le souverain tomba. Après l'avoir mis à mort, il promena sa tête dans la ville ; aussitôt les habitants s'ameutèrent et massacrèrent les principaux chefs arabes venus du sud avec Abou-l'Abbas. Les princes Abou-Farès et Abou-l'Baka, ayant été faits prisonniers,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 15 et suiv. El-Kaïrouani, p. 241. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. IV, p. 430 et suiv.

furent mutilés par l'ordre de leur frère : on leur coupa les pieds et les mains et on les laissa mourir on cet état.

LE SULTAN ABOU-L'HACEN MARCHE SUR L'IFRIKAYA ET S'EMPARE DE BOUGIE ET DE CONSTANTINE. — La nouvelle de ces événements parvint en Mag'reb peu après l'arrivée du vizir Ibn-Tafraguine. Ahou-l'Hacen en ressentit la plus vive indignation et promit au prince El-Fadel, qui était venu conduire la royale fiancée, de l'aider de toutes ses forces à monter sur le trône de son père. Bientôt, un grand nombre de mécontents, parmi lesquels Khaled-ben-Hamza, cheïkh des Kaoub, et Abou-Abd-Allah, gouverneur de Bougie, accoururent à la cour des Fès, pour supplier le sultan d'intervenir en leur faveur contre le tyran. C'était plaider une cause gagnée.

Au mois de mars 1347, Abou-l'Hacen se rendit au camp de Mansoura près de Tlemcen, où il avait convoqué ses contingents. Dans cette localité, il reçut une ambassade envoyée de Tunis par Abou-Hafs pour lui offrir son hommage. Mais la sultan merinide refusa de recevoir la députation et se mit en marche peu de jours après, laissant son fils Abou-Eïnane à Fès pour le représenter (mai juin). Parvenu à Oran, il rencontra Ibn-Yemloul, Ibn-Mekki, chefs de Gafsa et de Gabès, et plusieurs autres cheïkhs du Djerid, car ces contrées s'étaient de nouveau révoltées contre l'autorité hafside après le départ du prince Abou-l'Abbas ; ils étaient accompagnés du mandataire de Mohammed-ben-Thabet, émir de Tripoli. Tous ces personnages, venus pour offrir leur soumission au sultan, furent bien accueillis par ce prince qui les renvoya chez eux en les chargeant de lever leurs contingents. Non loin de Bougie, il reçut l'hommage de Mansour-ben-Mozni, seigneur de Biskra, et du chef des Daouaouïda.

Un corps de troupes ayant été envoyé sur Bougie, Abou-Abd-Allah, qui y était rentré un peu auparavant, voulut tenter quelque résistance ; mais l'opinion publique était avec les Merinides ; les habitants refusèrent de le seconder et force lui fut de se présenter humblement au camp d'Abou-l'Hacen. Le sultan l'accueillit avec bonté et l'interna dans le Mag'reb, en lui assignant une pension avec un fief dans le pays maritime des Koumïa, au nord de Tlemcen.

Abou-l'Hacen fit son entrée solennelle à Bougie et s'appliqua à compléter et réparer les fortifications de cette ville; puis, laissant un de ses affranchis, Mohammed-ben-Thouar, pour la commander, il continua sa route par Constantine. Parvenu sous les murs de cette place forte, il reçut l'hommage des petits-fils du khalife Abou-Yahïa, qui y commandaient. Agissant avec eux comme il avait fait

à l'égard d'Abou-Abd-Allah, il les déporta on Magr'eb et tour assigna Oudjda comme résidence. Il entra en maître à Constantine et y installa une garnison merinide sous le commandement du gouverneur El-Abbas-ben-Omar.

ABOU-HAFS EST MIS À MORT. ABOU-L'HACEN RENTRE À TUNIS ET TOUTE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE SE TROUVE SOUMISE À SON AUTORITÉ. — Tandis que le sultan Abou-l'Hacen était à Constantine, il reçut la visite des fils de Hamza-ben-Omar et de plusieurs autres chefs de l'Ifrikiya, venant lui annoncer qu'Abou-Hafs avait abandonné Tunis et qu'il fuyait vers le sud dans le but de gagner le désert. Il n'était soutenu, disaient-ils, que par les Beni-Mohelhel. Abou-l'Hacen adjoignit aussitôt à ces chefs son général Hammou-ben-Yahïa avec mission de couper la retraite au fugitif. Ces guerriers, appuyés par les Oulad-Abou-l'Leïl (Bellil) réussirent à atteindre Abou-Hafs non loin de Gabès. Dans le combat qui fut livra, les Ouled-Mohelhel ayant abandonné leur maître, celui-ci, réduit à la fuite et serré de près par ses ennemis, roula à terre avec son cheval. Aussitôt il fut saisi et mis à mort ainsi que son affranchi Dafer. Les débris de ses adhérents qui avaient voulu chercher un refuge à Gabès, furent fait prisonniers et expédiés, chargés de chaînes, à Constantine.

Le sultan merinide envoya alors un corps d'armée prendre possession de Tunis, puis il y fit lui-même son entrée (15 sept. 1347). Quelques jours après, il passa en revue toute son armée à la tête d'un brillant cortège, où figuraient les seigneurs des différents fiefs hafsides et le vizir Ibn-Tafraguine, réintégra dans ses fonctions. Ainsi toute l'Afrique septentrionale se trouva, comme au beau temps de la dynastie almohâde, soumise à l'autorité du puissant roi de Mag'reb.

En réalité, Abou-l'Hacen avait entrepris cette campagne si heureuse, plutôt pour satisfaire son ambition personnelle que pour faire reconnaître les droits du prince El-Fadel. Aussi se contenta-t-il de restituer à ce dernier le commandement de Bône, qu'il exerçait autrefois. Quant à lui, il s'installa dans le palais du gouvernement et renvoya dans leurs fiefs les émirs du Djerid et de la Tripolitaine, confirmés dans leurs commandements. Abou-l'Hacen, au comble de la gloire, visitait les provinces et les anciennes villes de la Tunisie célébrer par leur histoire et qui avaient été témoins des hauts faits de Sidi-Okba et des premiers conquérants arabes, puis de la magnificence des Ar'lebites et des Fatemides. Ce moment d'enivrement devait être de courte durée, car l'immense empire merinide, composé d'éléments si divers, n'avait pas la cohésion qu'offrait

l'Afrique à l'époque almohâde; l'élément arabe avait opéré son œuvre de désorganisation profonde, et les moindres accidents allaient déterminer son démembrement[1].

EXCÈS DES ARABES EN TUNISIE. — Tandis que le sultan tenait à Tunis une cour des plus fastueuses, les Arabes de l'Ifrikiya continuaient à se livrer au pillage et au désordre, ce qui était pour eux, depuis longtemps, l'état normal. Non contents de recevoir du gouvernement le droit de Djehaïa, c'est-à-dire une part de moitié sur les impôts qu'ils percevaient dans les contrées méridionales, ils exigeaient des populations sédentaires le droit de Khefara ou de protection, ce qui ne les empêchait pas de les piller chaque fois que l'occasion s'en présentait. Le vol, le meurtre et la dévastation désolaient sans interruption les plaines de la Tunisie et de la Tripolitaine. Un jour, les Arabes poussèrent l'audace jusqu'à venir enlever les chevaux du sultan aux environs de Tunis.

Cette dernière insulte porta à son comble l'irritation d'Abou-l'Hacen qui avait déjà, mais en vain, essayé de mettre un terme à cet état de choses ruineux pour le pays. Les Arabes soleïmides, avertis de la colère du prince et de sa résolution de les châtier, envoyèrent vers lui une députation de leurs principaux cheikhs, les chefs des Kaoub, des Beni-Meskine et des Hakim. On était alors au commencement de janvier 1348. Ces députés, voyant l'irritation du sultan et désespérant de le fléchir, cédèrent à leur goût pour l'intrigue et entreprirent une négociation auprès d'Abd-el-Ouahad-el-Lihyani, qu'ils avaient déjà soutenu une première fois, l'engageant à se jeter dans la révolte. Mais ce prince, ne voulant pas trahir le souverain merinide, lui dévoila les menées des chefs arabes. Aussitôt, Abou-l'Hacen les fit jeter dans les fers et ordonna de dresser son camp en dehors de la ville et d'y recevoir les enrôlements pour une expédition contre les Hilaliens.

DÉFAITE D'ABOU-L'HACEN À KAÏROUAN, PAR LES ARABES. — A l'annonce de l'incarcération de leurs cheikhs, les Arabes résolurent de combattre tous ensemble pour les délivrer ou les venger. Oubliant leurs querelles particulières devant celle insulte générale, les différentes branches des Kaoub et des Hakim, y compris les O.Mohelhel, accourus du désert, jurèrent solennellement, à Touzer, de combattre le Merinide jusqu'à la mort. Et, comme il fallait un chef à la révolte, ils découvrirent un fils de

1. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 148, 149, III, p. 78 et suiv., 148, 162. El-Kaïrouani, p. 241 et suiv.

l'Almohâde Othman-ben-Abou-Debbous[1], nommé Ahmed, qui, pour gagner sa vie, exerçait dans l'oasis le métier de tailleur. Tout à coup, il se vit tiré de son échoppe et salué du titre de sultan ; puis, environné d'un cortège royal, il s'avança vers le nord.

De son coté, Abou-l'Hacen, ayant tout préparé pour la campagne, quitta Tunis dans le mois de mars. Il rencontra le rassemblement arabe au-delà du Theniya (ou col), qui sépare la plaine de Tunis de celle de Kaïrouan. L'armée du sultan était fort nombreuse, comprenant, en outre des troupes régulières merinides, des mercenaires de toute nationalité et les contingents des Abd-el-Ouad, Mag'raoua et Toudjine. Abou-l'Hacen, environné d'une pompe royale, se tenait au centre de l'armée.

A la vue du nombre de leurs ennemis, les Arabes commencèrent leur retraite, mais en bon ordre et en combattant. Ils reculèrent ainsi jusque auprès de Kairouan ; là, ils se trouvèrent enveloppés et comprirent qu'ils ne pouvaient continuer cette tactique. Ils se décidèrent alors, virilement, à tenter une lutte dont l'issue n'était que trop facile à prévoir. Sur ces entrefaites, les Abd-el-Ouadites, Mag'raoua et Toudjine, de l'armée d'Abou-l'Hacen, qui ne combattaient qu'avec répugnance pour leur ancien ennemi, entrèrent, en pourparlers avec les Arabes et leur promirent de passer de leur côté aussitôt que l'action serait engagée.

Le 10 avril 1348 au point du jour, les Arabes se précipitent il l'attaque du camp merinide. Le sultan, qui se croit sûr de la victoire, dispose ses troupes en lignes pour la bataille, mais il peine le combat est-il commencé qu'il voit tous les contingents du Mag'reb central passer à l'ennemi. Aussitôt, le désordre se propage dans son armée et les assaillants, redoublant d'efforts, la mettent en déroute. Quelques instants avaient suffi pour consommer cette défaite dont les suites allaient être considérables. Abou-l'Hacen fut obligé de prendre la fuite en abandonnant, comme à Tarifa, son camp, ses trésors et même une partie de son harem. Les rebelles virent alors grossir leurs rangs de nouveaux partisans accourus de tous les côtés. Ils portèrent le ravage et la dévastation là où le sultan venait de rétablir avec tant de peine la tranquillité[2].

SIÈGE DE TUNIS PAR LE PRÉTENDANT. LES ABD-EL-OUADITES ET MAGRAOUA ÉLISENT DES CHEFS ET SE

1. Othmane, envoyé d'Espagne, un demi-siècle auparavant. avait essayé en vain de débarquer en Ifrikiya et était mort obscurément à Djerba.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 99, 108. 149 et suiv., t. III, p. 32 et suiv., 323 et suiv., t. IV, 259 et suiv. El-Kaïrouani, p. 246.

RETIRENT. — Après la défaite et la fuite du sultan, les Arabes vinrent mettre le siège devant Kaïrouan. Le vizir Ibn-Tafraguine, qui n'avait pas pardonné à Ahou-l'Hacen son manque de foi à l'égard du prince El-Fadel, sortit alors de la ville et offrit ses services à Ahmed-ben-Othman. Celui-ci l'ayant bien accueilli, lui confia le commandement des troupes abd-el-ouadites et mag'raouiennes et l'envoya commencer le siège de Tunis. Dans cette ville, la nouvelle du désastre de Kaïrouan avait été suivie d'un soulèvement général contre l'autorité merinide, et les partisans de cette dynastie, ainsi que les membres de la famille royale s'étaient vus contraints de chercher un refuge dans la citadelle. Entré en maître dans la ville, Ibn-Tafraguine, soutenu par la population, entreprit le siège de cette forteresse ; peu après, le prétendant, qui était arrivé, joignit ses efforts aux siens, mais sans aucun succès. Sur ces entrefaites, on apprit que le sultan Abou-l'Hacen, profitant de la division qu'il avait su semer parmi les Arabes, était sorti de Kaïrouan, avait pu gagner Souça, grâce à la protection des O. Mohelhel, s'était embarqué dans cette ville et cinglait vers Tunis.

Aussitôt, Ibn-Tafraguine, cédant à sa terreur, abandonna son nouveau maître et s'embarqua pour Alexandrie (juillet). Cet événement jeta le désordre dans l'armée assiégeante et chaque groupe chercha à tirer parti de la situation.

Les Abd-el-Ouadites, qui songeaient depuis longtemps au retour, élurent comme émir le descendant d'un des fils de Yar'moracen, fondateur de leur dynastie, nommé Abou-Saïd. Ce prince reçut le serment de ses compatriotes avec le cérémonial d'usage : assis sur un bouclier lamtien, il vit les principaux chefs se ranger autour de lui et lui jurer fidélité, en lui touchant successivement la main.

En même temps, le contingent des Mag'raoua reconnaissait comme chef un fils de Rached-ben-Mendil, nommé Ali. Puis, les deux groupes zenètes, après avoir contracté une alliance offensive et défensive, reprenaient la route de l'ouest[1].

ABOU-L'HACEN RENTRE EN POSSESSION DE TUNLS. EL-FADEL, PROCLAMÉ KHALIFE À BÔNE, S'EMPARE DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE. - Bientôt, Abou-l'Hacen débarqua à Tunis et rentra en possession de cette malheureuse ville, alors désolée par la peste et la famine. Ahmed-ben-Othman, soutenu par les Oulad-Bellil, essaya encore, pendant quelque temps, d'en continuer le siège, mais il se vit abandonné par 1es Arabes dont

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 36, 37, 323, 423, t. IV, p. 266, 267. El-Kaïrouani, p. 247.

le chef, Hamza-ben-Omar, traita avec le sultan et, sur la foi de ses promesses, entra il Tunis,. Il fut aussitôt arrêté et n'obtint sa liberté que lorsque ses compatriotes amenèrent, en échange, le fils d'Abou-Debbous enchaîné (octobre-novembre).

Mais ce succès passager était bien insuffisant pour relever Abou-l'Hacen du coup mortel que la défaite de Kaïrouan avait porté à sa puissance. La nouvelle de ce désastre, en s'étendant, avait été le signal d'un démembrement. Bougie et Constantine, suivant l'exemple des Abd-el-Ouad et Magraoua, s'étaient insurgées et El-Fadel s'était fait reconnaître, à Bône, comme khalife. Cc prince ayant alors été appelé à Constantine par les habitants, força la garnison merinide à capituler et fit son entrée solennelle dans la ville après s'être emparé d'un convoi d'argent provenant des contributions, qu'on dirigeait sur Tunis. Il reçut ensuite l'hommage de Bougie, dont il alla prendre possession, en laissant Constantine sous le commandement d'officiers éprouvés (juin-juillet 1348).

ABOU-EÏNANE SE FAIT RECONNAÎTRE SULTAN À TLEMCEN ET PREND POSSESSION DU MAG'REB EXTRÊME. — La gravité de ces événements était encore peu de chose comparativement à ce qui s'était passé dans l'Ouest. En effet, après la défaite de Kaïrouan, un chef abd-el-ouadite nommé Othman-ben-Djerrar, qui vivait auparavant parmi les familiers du sultan, quitta ce prince et se rendit rapidement à Tlemcen, où commandait Abou-Eïanne, fils d'Abou-l'Hacen. Pour mieux dissimuler ses projets ambitieux, Othman se revêtit des dehors mystiques du marabout ; il avait, du reste, conduit plusieurs fois aux villes saintes la caravane sacrée et, par cela seul, inspirait le respect. Lorsqu'il eut, par ce moyen, gagné de l'influence sur les esprits, il laissa échapper des mots à double entente, faisant deviner que le sultan avait été frappé par un grand désastre. Conduit devant Abou-Eïnane, il répéta la nouvelle en style d'oracle et prédit au prince un avenir brillant.

Bientôt, arrivèrent à Tlemcen des fuyards de l'Ifrikiya, dont les récits amplifiés confirmèrent les paroles du marabout. Abou-Eïnane, ayant de nouveau fait appeler Othman, le pressa de s'expliquer, mais celui-ci s'enveloppa de mystère et le prince ne douta pas que son père ne fût mort. Par ce procédé, Othmane obtint une grande influence sur l'esprit d'Abou-Eïnane et ne cessa de l'exploiter pour le pousser à prendre en main l'autorité suprême. L'attitude de son neveu, l'émir Mansour, resté à Fès comme gouverneur, et dont les velléités d'indépendance n'étaient un secret pour personne, le décida à suivre les conseils du marabout.

Abou-Eïnane saisit l'occasion de l'arrivée d'un convoi de

troupes et d'argent venant du Mag'reb à destination de Tunis pour le retenir et se faire, en grande pompe, proclamer sultan (juin). Il se disposait à partir pour Fès, lorsqu'on reçut la nouvelle qu'Abou-l'Hacen n'était pas mort et qu'Ouenzemmar-ben-Arif, le Zor'bien, chef des nomades du sud, accourait à la tête des Arabes et Zenètes des hauts plateaux du Mag'reb central, pour faire respecter les droits du vrai sultan. Mais, Abou-Eïnane, qui venait de goûter à la coupe du pouvoir absolu, ne pouvait se résoudre si facilement à l'éloigner de ses lèvres. Il préféra organiser la résistance et, ayant placé son vizir El-Hacen-ben-Sliman à la tête des troupes régulières et des contingents des Arabes Amer, ennemis jurés des Soueïd, principale force d'Ouenzemmar, le chargea de les repousser.

Le chef Zor'bien ne tarda pus à paraître ; il attaqua résolument les partisans d'Abou-Eïnane dans la position forte de Tessala, mais le sort du combat ne lui fut pas favorable : réduit à la fuite, après avoir vu ses lignes enfoncées, il laissa son camp et ses troupeaux aux mains des troupes deTlemcen et des Beni-Amer. Tranquillisé sur ses derrières par ce succès, Abou-Eïnane fut en mesure de partir pour l'Ouest. Laissant donc Othman comme gouverneur de Tlemcen, il se mit en marche à la tête de son armée. A peine les Merinides avaient-ils évacué la ville, qu'Ibn-Djerrar, levant le masque, se revêtit des insignes de la royauté.

Parvenu a l'Ouad-bou-el-Adjeraf, près de Taza, Abou-Eïnane rencontra l'armée de Mansonr, sortie de la capitale pour le repousser, la culbuta et arriva sous les murs de la ville neuve de Fès où Mansour s'était réfugié (juillet). Après un court siège, il parvint, non sans peine, à s'en rendre maître et, s'étant emparé de Mansour, lui ôta la vie. Toutes les provinces du Mag'reb extrême reconnurent alors l'autorité du nouveau sultan[1].

ABOU-SAÏD-OTHMAN S'EMPARE DE TLEMCEN ET RÉTABLIT L'EMPIRE ZEYANITE. — Nous avons laissé les contingents mag'raouïens et abd-el-ouadites quittant Tunis pour rentrer dans leurs cantonnements. Ils traversèrent sans difficulté la province de Constantine, mais, parvenus au Djebel-ez-Zane, dans le Djerdjera, ils eurent à lutter contre les Zouaoua qui essayèrent de leur barrer le passage. Les ayant culbutés, ils descendirent dans la Mitidja, où ils rencontrèrent des députations des Mag'raoua, Rached et Toudjine, venues pour les complimenter. Ali-ben-Mendil reçut alors l'hommage

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 149, t. III, p. 420 et suiv., t. IV, p. 271 et suiv.,

de Tenès, de Mazouna, de la vallée du Chélif, ainsi que de Miliana, Brechk et Cherchell. Après un court séjour dans la plaine, les Abd-el-Ouadites continuèrent leur route sous la conduite de leur prince Abou-Saïd-Othmane et de son frère Abou-Thabet. Arrivés à El-Butehn, ils rencontreront Ouenzemmar qui s'y était réfugié avec les débris des Soueïd, après la défaite de Tessala, et les mirent en déroute.

En approchant de Tlemcen, le prétendant se heurta contre un corps formé par les Oulad-Djerrar, sous le commandement de Amran-ben-Moussa, que son cousin Othmane avait chargé de repousser le compétiteur. Lorsque ces troupes furent en présence, celles de Amran passèrent, sans combattre, du côté d'Abou-Saïd, abandonnant leur chef qui fut atteint et mis à mort. En même temps, une révolte éclatait à Tlemcen même contre Othmane et lui enlevait tout moyen de résister.

A la fin du mois de septembre, Abou-Saïd-Othman fit son entrée solennelle dans la capitale abd-el-ouadite et releva la trône de Yar'moracen, renversé depuis douze ans. Othmane fut jeté dans les fers et prit obscurément en prison. Après avoir restauré la dynastie zeyanite, Abou-Saïd confia l'expédition de toutes les affaires à son frère Abou-Thabet, ne conservant pour lui, de la souveraineté, que le nom. Mais, si l'empire abd-el-ouadite était rétabli, l'intégrité de son territoire n'était nullement reconquise et son autorité ne s'étendait pas loin des remparts de la capitale. Les Toudjine, sous le commandement d'un fils d'Abd-el-Kaoui, vivaient dans l'indépendance ; les Oulad-Mendil, chefs des Mag'raoua, avaient rétabli leur royaume, s'étendant depuis Cherchell et Miliana jusqu'à l'embouchure du Chélif. Alger, toutes les populations de la Mitidja et des montagnes environnantes ne reconnaissaient plus aucun maître. Enfin les nomades arabes, alliés ou ennemis des Abd-el-Ouadites dévastaient tout le territoire de la province d'Oran. Pour se créer de nouveaux auxiliaires, l'émir contracta alliance avec la tribu makilienne des Doui-Obeïd-Allah et chercha à l'attirer dans le voisinage de Tlemcen en lui concédant des fiefs.

Abou-Thabet entreprit résolument la tâche de reconstitution du territoire. Se mettant à la tête des troupes, il alla attaquer les Beni-Koumi, qui vivaient dans l'indépendance la plus complète, les força à la soumission, après avoir enlevé d'assaut Nedroma, et ramena à Tlemcen leur chef enchaîné. Encourage par ce succès, Abou-Thabet marcha sur Oran qui tenait toujours pour les Merinides, mais après avoir en vain pressé cette ville pendant plusieurs

mois, il fut vaincu dans une sortie des assiégés et dut leur abandonner son camp[1].

ALLIANCE D'ABOU-SAÏD AVEC ABOU-EÏNANE. LES PRINCES HAFSIDES S'EMPARENT DE BOUGIE ET DE CONSTANTINE. — Cet échec, dans la situation fort incertaine où se trouvait l'émir de Tlemcen, le décida à proposer, au prince Abou-Eïnane, une alliance qui ne pouvait qu'être profitable à tous deux. Son ouverture ayant, été bien accueillie, ils la scellèrent par un traité dans lequel ils s'engageaient à repousser toute tentative d'Abou-l'Hacen contre le Mag'reb.

Pour achever de se garantir du côté de l'est, Abou-Eïnane, qui avait recueilli à sa cour les deux princes hafsides Abou-Abd-Allah-Mohammed, ancien gouverneur de Bougie, et Abou-Zeïd-Abd-er-Rahman, ancien commandant de Constantine, précédemment internés par Abou-l'Hacen, l'un à Nedroma, l'autre il Oudjda et les renvoya tous deux vers l'est avec quelques troupes, en les chargeant de reprendre leurs anciens commandements.

Arrivé devant Bougie, Abou-Abd-Allah se vit accueilli par les acclamations du peuple de la ville et des environs qui se rappelait la sage administration de soit père. Il dut néanmoins en commencer le siège, mais ne tarda pas à y rentrer en maître, tandis qu'El-Fadel, abandonné de tous, cherchait son salut dans la fuite. Rejoint bientôt par les soldats lancés à sa poursuite, il fut amené: devant le vainqueur, qui lui pardonna et lui fournit les moyens de passer à Bône, son ancien gouvernement. En même temps, Abou-Zeïd rentrait à Constantine dont les habitants lui ouvraient les portes (novembre-décembre 1348.)

EN-NACER, FILS D'ABOU-L'HACEN, MARCHE À LA TÊTE DES ARABES CONTRE TLEMCEN. IL EST DÉFAIT PAR ABOU-THABET. — Cependant le sultan Abou-l'Hacen, toujours à Tunis, était trop occupé par les attaques continuelles des Arabes pour pouvoir intervenir dans les affaires des deux Mag'reb ; il n'avait, du reste, aucun moyen de le faire, bloqué: qu'il était, sans troupes et sans argent, dans la capitale hafside. Sur ces entrefaites, il reçut la visite d'Yakoub-ben-Ali, chef des Daouaouïda, venu pour lui offrir ses services. Ce cheikh arabe l'engagea à envoyer dans l'Ouest son fils En-Nacer, pour qu'il combattit les princes de Tlemcen et de Fès, lui promettant l'appui de ses guerriers. Arif-ben-Yahïa, émir

1. L'imam Et-Tensi, passim. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 99, 105, 108, 120, 150, t. III, p. 31 et suiv., 148 et suiv., 163, 323, 421 et suiv., t. IV, p. 17 et suiv, 246 et suiv.

des Soueïd, qui était resté fidèle à Abou-l'Hacen, appuya fortement ce conseil. Le sultan se laissa convaincre, et il fut décidé que l'armée suivrait la route du sud, traverserait les plaines occupées pur les Mali et les Zor'ba et irait opérer sa jonction avec Nacer-ben-Atiya, gouverneur d'Oran, après quoi, toutes les forces combines marcheraient vers l'ouest. Ainsi les luttes entre les souverains berbères allaient offrir aux Arabes de nouvelles occasions de pénétrer dans le Tel et notamment d'occuper la province d'Oran.

En-Nacer, étant parti avec les chefs arabes, séjourna quelque temps à Biskra, chez les Beni-Mozni ; puis, s'avançant ensemble vers l'ouest, ils traversèrent le Hodna, séjour des Riah, puis les hauts plateaux occupés par une partie des Zor'ba, et vinrent s'arrêter à Mindas, où ils furent rejoints par les contingents des Attaf, Dialem et Soueïd. Prévenu de ces préparatifs, l'émir de Tlemcen n'était pas resté inactif. Il avait, aussitôt, demandé des secours à son allié Abou-Eïnane et écrit aux Mag'raoua de préparer leurs contingents. A la fin de mars 1349, l'armée merinide étant arrivée, Abou-Thabet quitta Tlemcen et se porta dans le Mag'reb central, où il comptait rallier les Mag'raoua. Après avoir attendu en vain leur contingent, il se décida à attaquer En-Nacer dans le pays des Attaf, près de la rivière Oureg, affluent supérieur du Chélif, et la victoire couronna sa hardiesse. Les guerriers Zor'biens et Riahides furent réduits à la fuite. Quant à En-Nacer, il courut chercher un refuge à Biskra.

Après sa victoire, Abou-Thabet s'attacha à faire rentrer dans l'obéissance les Arabes qui avaient, dans le Mag'reb central, soutenu le prince merinide. Ce résultat obtenu. il se porta sur Oran et, avec leur appui, parvint à se rendre maître de cette ville (juillet-août[1]).

ABOU-L'HACEN S'EMBARQUE POUR LE MAG'REB. EL-FADEL RELÈVE A TUNIS LE TRÔNE HAFSIDE. — Pendant ce temps, le prince hafside El-Fadel recevait à Bône l'hommage des Arabes de l'Ifrikiya et l'invitation de marcher sur Tunis. S'étant mis à leur tête, il fit une première tentative infructueuse contre cette ville; mais, vers la fin de l'été, il recommença l'entreprise et parvint à établir le blocus de la, capitale. Elle était sur le point de succomber, lorsque le prince En-Nacer accourut de Biskra, avec les Oulad-Mohelhel restés fidèles aux merinides, et força, par cette diversion, les assiégeants à se tourner contre lui. El-Fadel, après avoir poursuivi En-Nacer et ses adhérents jusqu'à Biskra, alla dans le Djerid recevoir la

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 108, t. III, p. 37, 136 et suiv., 428, et t. IV, p. 277 et suiv.

soumission de toutes les villes de cette contrée ainsi que des tribus nomades de l'Ifrikiya. Le vizir Ibn-Ottou, grand chef des Almohâdes, qui avait été nommé gouverneur des contrées du sud par le sultan merinide, rentra à cette occasion au service des hafsides.

Abou-l'Hacen, se voyant ainsi abandonné de tous, comprit que le moment était venu de quitter une conquête qui coûtait si cher. A la fin de l'année 1349, tandis qu'El-Fadel marchait en vainqueur sur la capitale, le sultan merinide s'embarqua pour la Mag'reb, accompagné jusqu'au bateau par les imprécations et les injures de la populace. Que les temps étaient changés depuis deux ans, alors que, entouré du prestige de la victoire, il faisait son entrée triomphale à Tunis ! Il laissait néanmoins, dans le palais, soli fils Abou-l'Fadel, espérant qu'il pourrait se maintenir avec l'appui de ses alliés arabes, car il avait épousé la fille de Hamza-ben-Omar. Mais, à la fin de février 1350, Abou-l'Abbas-el-Fadel faisait son entrée à Tunis où il était reçu en libérateur. Ainsi le trône hafside était relevé à son tour et le nouveau souverain s'appliquait à rétablir et à régulariser la marche du gouvernement. Abou-l'Fadel obtint la permission de rejoindre son père.

ABOU-L'HACEN ÉCHAPPÉ AU NAUFRAGE SE RÉFUGIE À ALGER, OÙ IL RÉUNIT DE NOUVEAUX ADHÉRENTS. MORT D'ALPHONSE XIII. — Quant à Abou-l'Hacen auquel la fortune adverse réservait des malheurs plus grands encore, il voulut, en passant devant Bougie, s'arrêter et descendre à terre pour renouveler les provisions de la flottille. Mais le commandant de cette ville s'y opposa et le contraignit de prendre le large, après lui avoir fourni lui-même l'eau nécessaire. Les navires merinides, ayant continué leur route, furent alors assaillis par une tempête et vinrent faire naufrage sur un îlot escarpé du rivage inhospitalier des Zouaoua. Presque tous les équipages périrent, quant à Abou-l'Hacen, il put, avec quelques, hommes, se réfugier sur un rocher où il passa une nuit entière presque nu, sans abri et manquant de tout.

Le lendemain matin, les Berbères de la côte descendaient déjà de leurs montagnes pour s'emparer des naufragés, lorsqu un bateau, échappé au désastre, put aborder à l'îlot, recueillir le sultan et le transporter, à travers mille périls, à Alger. Dans cette ville, il fut bien accueilli par les habitants qui avaient conservé leur gouverneur merinide, et put réunir quelques adhérents, parmi lesquels les Thaâleba de la plaine et les Beni-Mellikech des premiers versants montagneux. Son fils En-Nacer ne tarda pas à l'y rejoindre.

Peu après arriva à Alger un membre de la famille toudjinite d'Abd-el-Kaoui nommé Adi-ben-Youssof qui, après le désastre de Kairouan, s'était emparé du commandement de la plus grande partie des Toudjine et avait établi sa résidence à Médéa. Ce chef venait protester de son dévouement et offrir ses services il Abou-l'Hacen. Imitant son exemple, Ouenzemmar-ben-Arif, ancien chef des nomades, arriva ensuite avec ses contingents Soueïd, Hareth, Hoseïn, pour se mettre à la disposition du sultan merinide. Il fut même suivi par Ali-ben-Rached, émir des Mag'raoua. Mais ce prince, ayant voulu exiger un trop grand prix de ses services, les négociations ne purent aboutir.

Pendant qu'Abou-l'Hacen était à Alger, son ennemi, Alphonse, qui avait profité de son éloignement pour rompre la trêve et mettre le siège devant Gibraltar, mourait de la peste sous les murs de cette place (mars 1350). Il n'était âgé que de trente-neuf ans, et il est plus que probable que sa mort prématurée préserva les musulmans d'Espagne de bien des revers. Il ne laissait qu'un fils de quinze ans, Pierre, qui devait mériter le surnom de *Cruel*[1].

ABOU-L'HACEN MARCHE CONTRE LES ABD-EL-OUADITES. IL EST DÉFAIT PAR ABOU-THABET. — Pendant qu'Abou-l'Hacen recevait ces hommages, l'émir zeyanite Abou-Thabet, soutenu par un corps merinide, bloquait les Mag'raoua dans leurs montagnes pour les punir de leur abstention lors de la campagne précédente. Ayant appris les démarches d'Ouenzemmar et du chef des Toudjine de Médéa, il se porta vers le sud et expulsa Ouenzemmar et ses Arabes du Seressou (mai juin 1350) ; puis, revenant à l'ouest, il enleva Médéa, y mit un représentant et s'avança jusque dans le pays de Hamza (2). Après s'être fait livrer des otages par les tribus de ces différentes localités, il rentra à Tlemcen.

Lorsque les troupes abd-el-ouadites se furent retirées, Abou-l'Hacen reprit courage ; rassemblant sous ses étendards tous les aventuriers sanhadjiens, zenètes et arabes, il parvint à enlever Miliana, puis Médéa, après avoir tué l'officier zeyanite qui commandait dans cette ville. Ces succès lui attirèrent de nombreux partisans et il continua il s'avancer vers l'ouest. Mais Abou-Thabet ne tarda pas à accourir avec ses Abd-el-Ouadites. Les deux armées se rencontrèrent à Tinr'amrine, dans la région du Chélif, près la rivière Chedioua. Après un combat des plus acharnés, dans lequel succombèrent les meilleure guerriers des-deux côtés et, parmi eux, le

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. IV, p. 440, 441.

2. Région d'Aumale.

prince En-Nacer, l'infortuné sultan vit encore la victoire rester aux mains de ses adversaires. Il fallut l'arracher de ce champ de bataille où il voulait mourir. On le conduisit dans la Ouarensenis ; son camp et tous ses bagages avaient été pris par l'ennemi. Abou-Thabet parcourut ensuite le puys des Toudjine et, après y avoir rétabli encore une fois son autorité, rentra à Tlemcen[1].

LE HAFSIDE ET-FADEL EST DÉPOSÉ ET REMPLACÉ PAR ABOU-ISHAK II. — Pendant que le Mag'reb central était le théâtre de ces événements, l'Ifrikiya se trouvait de nouveau en proie à l'anarchie, conséquence des luttes incessantes qui divisaient les Arabes. Ces étrangers tenaient, en effet, le sort du pays entre leurs mains, dans cette région où ils avaient établi peu à peu leur prépondérance. Deux fils de Hamza-ben-Omar, nommés l'un Abou-l'Leïl (Bellil) et l'autre, Khaled, chacun à la tête d'une des fractions des Kaoub, devenues rivales l'une de l'autre, se disposaient à s'attaquer. Le khalife El-Fadel, prince d'une grande faiblesse, se laissait conduire au gré des circonstances et des hommes qui, tour à tour, accaparaient sa confiance en laissant toute liberté aux Arabes. Sur ces entrefaites, arriva du pèlerinage un troisième fils de Hamza, nommé Omar, ramenant avec lui l'ancien vizir, Ibn-Tafraguine. Ces derniers parvinrent à arrêter le conflit imminent entre les deux frères et tous quatre complotèrent de s'unir pour renverser El-Fadel.

Passant aussitôt à l'exécution, ils firent sommer le khalife de remplacer son vizir Ibn-Ottou, chef des Almohâdes, par Ibn-Tafraguine, et, sur son refus, vinrent inopinément avec leurs contingents, camper sous les murs de Tunis. Ayant ensuite appelé El-Fadel à leur camp, sous le prétexte d'arranger le différend à l'amiable, ils le chargèrent de chaînes, et, pénétrant dans la ville, proclamèrent un jeune fils d'Abou-Yahïa-Abou-Beker, nommé Abou-Ishak-Ibrahim. Le soir même, El-Fadel était étranglé (juillet 1350).

Ibn-Tafraguine, après avoir fait périr le vizir lbn-Ottou dans les tourments, se décerna le titre de régent et, en cette qualité, reçut du peuple et des troupes le serment de fidélité au souverain mineur Abou-Ishak II. La plupart des provinces reconnurent le nouveau prince ; cependant il se forma, dans l'est, du Djerid, un noyau de résistance, plutôt contre Ibn-Tafraguine que contre le jeune khalife[2].

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 323 et suiv., 429 et suiv., t. IV, p. 18. 285 et suiv. El-Kaïrouani, p. 247 et suiv.

2. El-Kaïrouani, p. 248, 249.

ABOU-L'HACEN S'EMPARE DE SIDJILMASSA, PUIS DE MAROC. ABOU-EÏNANE DE DÉFAIT. ABDICATION ET MORT D'ABOU-L'HACEN. — Revenons au sultan Abou-l'Hacen. Ainsi que nous l'avons vu, il trouva, après sa défaite, un refuge dans le Ouarensenis. De là, il gagna le Djebel-Amour, puis, toujours accompagné par son fidèle Ouenzemmar et les Soueïd, il atteignit Sidjilmassa. La population de cette oasis l'accueillit avec des transports de joie ; «les jeunes filles même s'avancèrent à sa rencontre pour lui témoigner leur amour[1]».

Aussitôt que cette nouvelle fut connue à Fès, Bou-Eïnane se mit en marche vers le sud, à la tête d'une armée imposante. En même temps, il adressa à Ouenzemmar la sommation d'avoir à abandonner la cause d'Abou-l'Hacen, faute de quoi, on s'en prendrait à Arif-ben-Yahïa, son père, alors à la cour de Fès et à son fils Antar. Devant cette menace, Ouenzemmar quitta Sidjilmassa avec son contingent. Le sultan, se voyant abandonné de tous, sortit de la ville sans attendre son fils et se jeta dons le sud. Peu de temps après, Abou-Eïnane faisait son entrée à Sidjilmassa, y installait un gouverneur, et rentrait à Fès.

Quant à Abou-l'Hacen, il ne tarda pas à se rapprocher du Tel, puis il marcha directement sur Maroc et fut accueilli à bras ouverts par la population, comme il l'avait été dans l'oasis qu'il venait de quitter. Un certain nombre d'officiers merinides lui offrirent leurs services ; les Arabes Djochem, des environs, firent de même et le sultan sentit renaître l'espoir de ressaisir son autorité (1350-51).

Cependant, à Fès, Abou-Eïnane, après avoir sévi rigoureusement contre certains chefs qui semblaient disposés à agir au profit de leur ancien maître, réunit son armée et se mit en marche sur Maroc dans le mois de mai 1351. Parvenu à l'Oum-er-Rebïa, il rencontra l'armée d'Abou-l'Hacen qui l'attendait de l'autre côté du fleuve. Le fils et le père, établis sur chaque rive, s'observèrent pendant quelque temps, puis, celui-ci passa le fleuve et vint offrir la bataille à Abou-Eïnane. Le combat ne demeura pas longtemps indécis : en un instant les contingents d'Abou-l'Hacen furent enfoncés par les troupes de Fès, qui parvinrent jusqu à la lente de leur ancien sultan. Les soldats auraient pu facilement le saisir et le mettre à mort, mais le respect inspiré par ce vieux et malheureux prince le préserva. Abou-l'Hacen se décida enfin à fuir, mais à peine avait-il fait quelques pas que son cheval roula à terre. Aussitôt les cavaliers de son fils l'environnèrent et il ne dut son salut qu'au courage de

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, loc. cit.

deux chefs des Daouaouida qui se jetèrent entre lui et mes ennemis, le remirent en selle et enfin protégèrent sa fuite jusque dans les montagnes des Hentata, où il fut rejoint par ses derniers adhérents, Abou-Eïnane entra un vainqueur à Maroc, puis se dirigea vers le pays des Hentata et commença le Siège de ces montagnes. Une tentative de conciliation vint alors mettre fin à cette lutte sacrilège. Abou-Eïnane envoya un de ses officiers à son père pour le prier de lui pardonner et lui proposer de mettre fin à leurs discussions par une abdication en sa faveur. Abou-l'Hacen ayant accepté et signé l'acte. Abou-Eïnane envoya chercher des vêtements royaux et un équipage digne de son père ; mais, pendant ce temps, celui-ci tomba malade et succomba à la suite d'une saignée qui détermina une phlébite (21 juin 1351), fin bien vulgaire pour un homme qui luttait depuis si longtemps contre la destinée et avait échappé à tant de dangers. On apporta son corps sur une civière, au camp d'Abou-Eïnane. Ce prince alla à sa rencontre, la tête découverte, baisa le cadavre et manifesta les signes de la plus grande douleur. Tous ceux qui avaient accueilli et soutenu le vieux sultan se virent comblés de dons et de faveurs ; puis, Abou-Eïnane, resté enfin seul maître du pouvoir, rentra à Fès[1].

ABOU-THABET RÉTABLIT L'AUTORITÉ ZEYANITE DANS LE MAG'REB CENTRAL ET ÉCRASE LES MAG'ROUA. — Pendant que ces luttes intestines absorbaient les forces merinides, les Abd-el-Ouadites s'efforçaient de rétablir, dans le Mag'reb central, leur autorité et de rendre à leur empire les limites qu'il possédait avant leurs désastres. Comme Ali-ben-Rached, chef des Mag'raoua, continuait à montrer un esprit d'indépendance hostile au souverain de Tlemcen, Abou-Thabet entreprit, au mois de mars 1351, une expédition contre lui ; soutenu par les tribus zor'biennes des Amer et Soueïd, il pénétra dans le pâté montagneux du littoral, sur la rive droite du Chélif. Mais Ali-ben-Rached recula jusqu'à Tenès et l'émir abd-el-ouadite essaya en vain de le réduire.

Abou-Thabet se porta alors vers l'ouest et soumit successivement Miliana, Médéa, Brechk et Cherchell, puis Alger, où se trouvait encore une garnison merinide. Les Mellikch et Thâaleba, de la Mitidja, et les Hoseïnc, de Titeri, durent reconnaître la suzeraineté zeyanite. Après avoir laissé comme gouverneur à Alger le général Saïd, lits de Mouça le Kurde, et renvoyé dans leurs cantonnements les contingents arabes, Abou-Thabet revint, en octobre, avec ses

1. lbn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 287 et suiv.

troupes régulières, attaquer Ali-ben-Rached au cœur des montagnes des Mag'raoun. Celui-ci essaya vainement de résister et fut contraint de se jeter encore dans Tenès ; mais l'émir zeyanite l'y suivit et enleva d'assaut la ville après un court siège. Ali-ben-Rached, se voyant perdu, mit lui-même un terme à sa vie en se perçant le cœur. Tous les Mag'raoun prix les armes à la main furent passés au fil de l'épée. Le reste se dispersa et ainsi fut anéantie pour toujours la puissance des gens de cette tribu[1].

LE AFSIDE ABOU-ZEÏD, APPUYÉ PAR LES POPULATIONS DU SUD, CHERCHE À S'EMPARER DE TUNIS. — A Tunis, le prince hafside, Abou-Ishak II, continuait de régner sous la tutelle Ibn-Tafraguine, qui était le véritable souverain. Nous avons vu que plusieurs chefs du Djerid, notamment les Beni-Mekki de Gabès, lui avaient refusé leur adhésion ; bientôt, ces cheiks, passant de l'hostilité sourde à la révolte ouverte, réunirent sous leurs drapeaux les Arabes Mohelhel, fraction des Kaoub, et les Hakim, des Allak, et firent des incursions continuelles sur les provinces soumises au khalife de Tunis. Ils appelèrent à eux les Arabes qu'Ibn-Tafraguine avait dépossédés de leurs commandements et, s'étant rendus à Constantine, proposèrent au prince Abou-Zeïd, qui y commandait, de les aider à renverser le souverain hafside. Abou-Zeïd accueillit avec empressement leur proposition et mit à leur disposition un corps de troupes avec lequel Ibn-Mekki se mit en marche vers l'est (1351).

A cette, nouvelle, Ibn-Tafraguine envoya contre ses ennemis une armée, sous le commandement de l'Arabe Abou-l'Leïl. La rencontre eut lieu dans le pays accidenté des Houara et se termina par la défaite des troupes de Tunis et la mort de leur chef. Les vainqueurs se répandirent alors dans les contrées environnantes, arrachant partout des contributions sur habitants. Au printemps de l'année 1352, Ibn-Mekki revint à Constantine avec ses contingents arabes. Là, il reçut, du prince Abou-Zeïd, le titre de chambellan, puis, renforcé par les troupes de cette localité, il se mit en marche sur Tunis. Ibn-Tafraguine, qui, de son côté, avait eu tout le loisir de préparer son armée, plaça à sa tête le souverain Abou-Ishak: et l'envoya à la rencontre de l'ennemi. Les deux troupes se heurtèrent à Mermadjernna, et, après une courte lutte, l'avantage se décida encore au profit d'Abou-Zeïd. Il fut fait le plus grand carnage des soldats tunisiens : la nuit seule leur permit de se soustraire aux

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 324, 431 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

coups des vainqueurs. Abou-Ishak rentra à Tunis, nais il ne tarda pas à y être assiégé par ses ennemis.

Abou-Zeïd, qui était venu en personne prendre le commandement des opérations essaya en vain de se rendre maître de Tunis pur un coup de main, et, comme il manquait des moyens matériels nécessaires pour entreprendre un siège de cette importance, il se retira vers le sud. Parvenu à Gafsa, il apprit que le sultan merinide venait de remporter de grands succès contre les Zeyanites et que les Merinides menaçaient de nouveau l'Ifrikiya. Il s'empressa, en conséquence, de rentrer à Constantine, laissant à la tête de ses adhérents du Djerid, son frère Abou-l'Abbas[1].

1. Ibn-Khaldoun. *Berbères*, t. I, p, 150, t. III, p, 44 et suiv., 163, 164. El-Kaïrouani, p. 249.

CHAPITRE XVIII

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
PRÉPONDÉRANCE MERINIDE
1352-1360

Abou-Eïnane marche sur Tlemcen et défait les Abd-el-Ouadites à Angad. — Abou Eïnane renverse la dynastie Zeyanite. Mort d'Abou-Saïd. — Abou-Eïnane prend possession de Bougie. — Révolte à Bougie. Ibn-Abou-Amer en reçoit le commandement. — Guerre entre Ibn-Abou-Amer en reçoit le commandement. — Guerre entre Ibn-Abou-Amer et le hafside Abou Zeïd de Constantine. — Guerres en Ifrikiya ; prise et pillage de Tripoli par les Génois. — Le hafside Abou-l'Abbas usurpe l'autorité à Constantine ; ses luttes contre les Merinides. — Abou-Eïnane s'empare de Constantine, de Bône et de Tunis. Révolt des Daouaouïda. — Abou-Eïnane marche contre la Tunisie et est abandonné par son armée. — Abou-Ishak II rentre en possession de Tunis. Expédition merinide dans le Zab et dans de désert. — Mort d'Abou-Eïnane : avènement de son fils Es-Saïd. — Abou-Hammou II, soutenu par les Arabes, s'empare de Tlemcen et relève le trône zeyanite. — Mesures prises par le régent merinide Ibn-Hacen. Il rentre en possession de Tlremcen. — Révolte du prétendant El-Mansour. Il vient assiéger Fès. — Abou-salem, frère d'Abou-Eïnane, débarque en Mag'reb et dispute le pouvoir à El-Mansour. Abou-Salem monte sur le trône de Fès et fait mourir les princes merinides. — L'influence merinide diminue dans l'Est. —Abou-Hammou consolide son pouvoir. — Espagne : règne de Pierre le Cruel. État du royaume de Grenade.

ABOU-EÏNANE MARCHE SUR TLEMCEN ET DÉFAIT LES ABD-EL-OUADITES À ANGAD. — Abou-Eïnane, demeuré maître incontesté de l'empire merinide, sentit naître en lui le désir de lui rendre les vastes limites qu'il avait eues un instant. Il résolut alors d'attaquer son ancien allié, l'émir de Tlemcen, et forma, près de Fès, un camp immense où il convia tous ses guerriers. Dès que ces nouvelles furent parvenues à Tlemcen, Abou-Thabet, partit pour le Mag'reb central afin d'y lever des troupes. Il passa l'hiver à Chélif, où il avait placé le point de ralliement de ses soldats. Vers la fin d'avril 1352 il s'y trouvait encore et venait de recevoir l'hommage des habitants de Dellis, lorsqu'il apprit que l'armée merinide était en marche. Il rentra aussitôt à Tlemcen avec ses contingents.

Abou-Einane avait, en effet, quitté Fès et s'avançait à la tête d'une armée formidable composée des Beni-Merine, de Masmouda, d'Arabes makiliens, de la milice chrétienne et, enfin, d'aventuriers de toute origine. De leur côté, les Abd-el-Ouadites, ayant divisé

leurs forces en deux corps commandés, l'un par Abou-Saïd, l'autre pur Abou-Thabet, se portèrent en avant et vinrent prendre position dans la plaine d'Angad, non loin d'Oudjda. Bientôt, apparurent les Merinides. Sans leur donner le temps de se reconnaître, les Abd-el-Ouadites fondent sur eux, au moment où, dans le désordre de l'arrivée, ils S'occupent à dresser leurs tentes et il faire boire leurs chevaux, ne s'attendant au combat que pour le lendemain. Cet élan est sur le point de réussir aux assaillants, car les Merinides, surpris, fuient déjà de toutes parts et les Arabes makiliens commencent le pillage du camp. Mais le sultan Abou-Eïnane, sautant à cheval, se jette au devant des fuyards et, de gré ou de force, les ramène au combat. Bientôt, entraînés par son exemple, les cavaliers merinides chargent avec vigueur leurs adversaires qui, sûrs du succès, ont rompu leurs lignes. En un instant, la face des choses change et les vaincus deviennent les vainqueurs. Les Abd-el-Ouadites sont bientôt en complète déroute; leur camp et leur émir, Abou-Saïd, tombent aux mains des Merinides. Quant à Abou-Thabet, il parvient à échapper (juin 1352)[1].

ABOU-EÏNANE RENVERSE LA DYNASTIE ZEYANITE. MORT D'ABOU-SAÏD. — Après le désastre d'Angad, la résistance n'était plus possible pour les Abd-el-Ouadites. C'est pourquoi Ahou-Thabet, ayant rallié les fuyards. passa à Tlemcen, prit le trésor, et, emmenant avec lui tous les membres de la famille royale, alla prendre position dans le Mag'reb central.

Abou-Eïnane, après avoir puni les Arabes makiliens de leur défection, continua sa marche sur TIemcen où il fit son entrée vers le milieu de juin. Un de ses premiers soins fut de faire amener devant lui l'émir Abou-Saïd, son ancien allié et de l'accabler d'invectives, après quoi il ordonna son supplice. Ayant appris qu'Abou-Thabet s'était retranché derrière le Chélif et y avait formé un camp, il envoya le vizir Farès-ben-Oudrar avec un corps de troupes pour le combattre. Les deux armées prirent position chacune sur une rive du Chélif; Ouenzemmar et les Arabes y rejoignirent les Merinides. On en vint aux mains avec un acharnement extrême de part et d'autre, et l'avantage sembla se décider d'abord en faveur des Abd-el-Ouadites ; mais, à la suite d'une charge brillante faite par Ouenzemmar et les Arabes, la situation changea, et, malgré le courage des défenseurs du camp abd-el-ouadite, la victoire se décida pour leurs ennemis.

1. L'Imam-Et-Tensi, passim. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 433 et suiv., t. IV, p. 292 et suiv.

Abou-Thabet dut prendre la fuite, presque seul, et en abandonnant aux vainqueurs son camp et son harem.

Ce malheureux prince se dirigea d'abord sur Alger et voulut ensuite gagner Bougie, espérant trouver un refuge auprès du prince hafside ; mais, en traversant le pays des Zouaoua, il fut attaqué par ces montagnards qui le dépouillèrent complètement de ses bagages et même de ses habits. Il arriva presque nu, après avoir supporté les plus grandes privations, aux environs de Bougie où il comptait trouver le, salut. On lui apprit alors que le prince de cette ville avait reçu, du sultan merinide, l'ordre d'arrêter les fuyards et que plusieurs avaient déjà été pris. Il essaya en vain de se cacher dans les broussailles. Ayant été découvert, il fut arrêté et conduit à Abou-Eïnane, ainsi que les quelques personnes de sa suite. Deux ou trois officiers abd-el-ouadites et un prince de la famille royale, nommé Abou-Hammou, purent s'échapper et atteindre Tunis.

Ainsi, pour la deuxième fois, la dynastie fondée par Yar'moracen était renversée.

ABOU-EÏNANE PREND POSSESSION DE BOUGIE. — Le sultan merinide s'était, pendant ce temps, avancé jusqu'à Médéa, tandis que soit heureux lieutenant allait prendre possession d'Alger.

Des députations des Daouaouïda du Zab et du Hodna, et des Beni-Mozui vinrent dans cette ville lui offrir leur hommage de soumission et furent bien accueillis par lui. Ce fut à ce moment que, pour récompenser Ouenzemmar de ses services, il le plaça au-dessus de tous les chefs arabes et concéda à ses contribules (Zor'ba) le territoire du Seressou et une grande partie du pays occupé par les Toudjine. Ceux-ci durent alors se diviser et, tandis qu'une partie de leurs tribus restaient dans l'Ouarensenis, les autres s'avançaient au delà du Chélif et commençaient à occuper les terrains délaissés par les Mag'raoua dans la région de Tenès.

Sur ces entrefaites, Abou-Abd-Allah, seigneur de Bougie, envoya à Abou-Eïnane les prisonniers qu'il avait arrêtés, puis, peu après, il se rendit lui-même à Médéa (septembre-octobre 1352). Le sultan, tout en lui faisant une amicale réception, donna clairement à entendre qu'il fallait qu'il lui livrât Bougie, et lui offrit en compensation le gouvernement de Meknès. Obligé de s'incliner devant la nécessité, Abou-Abd-Allah déclara publiquement qu'il cédait, de son plein gré, sa province, au souverain merinide.

Un officier, nommé Omar-ben-el-Ouzir; alla prendre possession de Bougie pour les Merinides. Quant au sultan, il reprit le chemin de l'ouest, emmenant avec lui le prince Abou-l'Abbas, auquel

nulle compensation ne fut donnée en dépit des promesses faites. A son arrivée à Tlemcen, il fit une entrée triomphale dans la ville, suivi par les malheureux princes zeyanites montés par dérision sur des chameaux boiteux. Le lendemain, on les conduisit dans la plaine et on les tua à coups de lance[1].

RÉVOLTE A BOUGIE. IBN-ABOU-AMER EN REÇOIT LE COMMANDEMENT. — Peu après, éclatait à Bougie une révolte dans laquelle Ben-el-Ouzir, le gouverneur merinide, était mis à mort par l'affranchi Farah, instigateur de la rébellion avec l'appui du corps des Sanhadja. Les conjurés essayèrent ensuite de faire proclamer le prince Abou-Zeïd de Constantine, mais ils ne purent s'entendre et, à la suite d'un mouvement de réaction en faveur des Merinides, Farah périt du dernier supplice. Sa tête fut expédiée en Mag'reb avec une protestation des habitants de Bougie affirmant leur fidélité au sultan (milieu de janvier 1353). Les Sanhadja s'étaient opposés de toutes leurs forces il cette manifestation.

Abou-Eïnane envoya aussitôt à Bougie un corps de troupes commandé par son chambellan Mohammed-ben-Abou-Amer. Ce général rencontra, à Tiklat, les Sanhadja qui s'étaient préparés à l'arrêter en ce lieu. Mais, à la vue des troupes merinides, ils prirent la fuite vers l'est et allèrent offrir leurs services au souverain hafside. Dans le mois de février 1353, Ibn-Abou-Amer fit son entrée à Bougie. Un de ses premiers actes fut de rechercher les personnes qui s'étaient compromises dans l'insurrection et de les envoyer en Mag'reb. Puis il nomma son lieutenant Mouça-el-Irniani au commandement des Sedouikch, tribu qui devenait chaque jour plus puissante, et lui donna pour mission d'inquiéter sans cesse le prince régnant à Constantine. Il reçut ensuite, à Bougie, des députations des tribus arabes du sud ainsi que d'Ibn-Mozni de Biskra. Ceux-ci lui remirent leurs cadeaux dans une séance solennelle où ils furent confirmés dans leurs commandements. Au commencement de septembre, le vizir reprit la route de l'ouest[2].

GUERRE ENTRE IBN-ABOU-AMER ET LE HAFSIDE ABOU-ZEÏD DE CONSTANTINE. — A son arrivée en Mag'reb, Ibn-Abou-Amer fut accueilli très froidement par le sultan auprès duquel il avait été desservi. Il reçut même l'ordre de retourner sur-le-champ à Bougie. Abou-Eïnane était alors fort occupé par la rébellion de son

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 99, 1. III, p. 48 et suiv., 165 et suiv. El-Kaïrouani, p. 249.

2. Ibn-Khaldoun, t. IV, p. 295 et suiv.

frère, Abou-l'Fadel qui, dans le Sous, avait réuni autour de lui un certain nombre d'adhérents et s'était mis en état, d'insurrection ouverte.

De retour à Bougie, Ibn-Abou-Amer apprit qu'Abou-Zeïd, menacé à Constantine par les Sedouikch, avait fait proclamer comme souverain un fils d'Abou-l'Hacen, presque idiot, nommé Abou-Omar-Tachefine, qui y avait été retenu prisonnier après le départ de son père. 1'habileté d'Abou-Zeïd lui avait gagné la confiance d'un grand nombre de Merinides, parmi lesquels plusieurs chefs influents de Bougie, et il s'était trouvé bientôt à la tête d'un effectif important.

Ibn-Abou-Amer passa l'hiver, occupé aux préparatifs d'une, expédition contre Constantine. A cet effet, il convoqua les chefs des Daouaouïda et leur enjoignit de préparer leurs contingents pour le printemps. En attendant, les troupes de Constantine opéraient des razzias sur le territoire de Bougie. Vers la fin du mois d'avril 1354, le vizir sortit de cette ville à la tête d'une armée nombreuse, composée de Merinides, de Sedouikch et d'Arabes Daouaouïda. De son côté, Abou-Zeïd avait fait appel à toutes les tribus de la province de Bône et avait, en outre, reçu dans ses rangs une fraction des Daouadouïda, rivaux des précédents. Les deux armées en vinrent aux mains, mais les troupes de Constantine furent mises en déroute et contrainte, de se réfugier derrière les murailles de cette ville.

Après sa victoire. Ibn-Abou-Amer alla ravager les environs de Bône, puis il se porta sur Constantine et tint cette ville assiégée durant quelques jours. Mais il dut renoncer à la réduire de vive force, en raison de sa situation inexpugnable, et se mit en marche vers Mila en continuant ses dévastations. Abou-Zeïd, voulant à tout prix arrêter cette guerre qui lui causait le plus grand mal, en détachant de lui tous ses adhérents, proposa au vizir de lui livrer Abou-Omar-Tachefine, le fantôme de khalife. Ibn Abou-Amer ayant accepté cette offre, rentra à Bougie en emmenant Abou-Omar qu'il expédia, peu après, à son frère Abou-Eïnane. Celui-ci le reçut au moment où on venait de lui amener son autre frère Abou-l'Fadel, qui avait été livré aux troupes merinides par les Sekeioua chez lesquels il s'était réfugié. Ainsi, dans la même année, le sultan voyait cesser la double révolte de ses frères[1].

GUERRES EN IFRIKIA. PRISE ET PILLAGE DE TRIPOLI PAR LES GÉNOIS. — Pendant que ces luttes absorbaient les forces merinides, l'Ifrikiya était aussi en proie à la guerre. On se rappelle

1. Ibn-Khaldoun, t. III, p. 50, 51, 137 et t. IV, p. 301 et suiv.

que le hafside Abou-Zeïd avait laissé, dans le Djerid, son frère Abou-l'Abbas pour commander ses partisans. Ce prince, après avoir étendu son autorité sur les régions environnantes, se crut assez fort pour attaquer Tunis où régnait toujours Abou-Ishak II, sous la tutelle d'Ibn-Tarraguine. Dans cette même année 1354, il s'avança à la tête des Oulad-Mohelhel et vint mettre le siège devant Tunis ; mais, voyant la résistance que cette ville lui opposait, il décampa et alla conduire ses bandes dans le Djerid. En même temps, il fit porter, par son frère Abou-Yahïa, son Dommage au sultan merinide qui promit de l'appuyer (janvier 1354).

Dans le mois de juin 1355, sept galères génoises, commandées par Philippe Doria, entrèrent dans le port de Tripoli, sous un prétexte quelconque : vers le soir, elles firent la simulacre de lever I'ancre ; mais, dans la nuit, l'amiral, ayant mis son monde à terre, s'empara de la citadelle et massacra quiconque voulut résister. Ibn-Thabet, qui y commandait, courut chercher un refuge cher, les Djouari, de la tribu de Debbab, et n'y trouva que la mort, ces Arabes l'ayant assassiné.

Ibn-Mekki, seigneur de Gabès, entra alors en pourparlers avec les Génois, qui exigeaient pour se retirer, une rançon de 50,000 pièces d'or, et écrivit au sultan Abou-Eïnane pour le supplier de faire l'avance de cette somme ; mais, la réponse se faisant attendre, les Génois se disposèrent au départ et soumirent la ville à un pillage en règle ; ils incendièrent même la bibliothèque, qui était fort belle. Le butin par eux réuni fut considérable ; ils le chargèrent sur leurs vaisseaux, avec un grand nombre de prisonniers des deux sexes, réduits en esclavage, et d'otages, puis ils firent voile pour Gènes. Après leur départ, Ibn-Mekki prit possession de Tripoli et, bientôt, arriva de Mag'reb une somme importante fournie par le souverain merinide ; il put alors, en complétant le chiffre exigé au moyen de prêts contractés dans le pays, fournir la rançon de la ville et des otages.

La république de Gènes, craignant pour ses rapports commerciaux, l'effet de cet acte de piraterie, désavoua son amiral et le frappa même du bannissement, mais elle exigea et encaissa la rançon[1].

LE HAFSIDE ABOU-L'ABBAS USURPE L'AUTORITÉ À CONSTANTINE. SES LUTTES CONTRE LES MERINIDES. — Quelque temps auparavant, le hafside Abou-l'Abbas fut appelé par son

1. El-Kaïrouani, p. 248, 249. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 49, 51, 52, 164, 173. De Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., p. 224 et suiv.

père à Constantine, car les troupes et les auxiliaires de Bougie ne cessaient de presser cette place alors réduite à la dernière extrémité. Il s'y porta en hâte et la dégagea. Pendant ce temps, une discorde éclatait à Tunis entre les Oulad-Abou-l'Leïl et le vizir Ibn-Tafraguine, et celui-ci appelait à son aide leurs rivaux les O. Mohelhel. Aussitôt les Oulad-Abou-l'Leïl vinrent offrir leurs services aux princes de Constantine et Abou-Zeïd, se mettant à leur tête, marcha sur Tunis. Pendant qu'il faisait devant cette ville une nouvelle et infructueuse démonstration, son frère, Abou-l'Abbas, prenait à Constantine le titre de roi. lbn-Khaldoun qui s'attache à glorifier, en toute circonstance, ce prince, prétend qu'il céda à la pression de l'opinion publique et que ce fut la population qui, effrayée par les manifestations des Merinides, sous ses murs, le força en quelque sorte à usurper le pouvoir suprême. Mais l'attitude d'Abou-l'Abbas dans les dernières années, son ambassade au sultan merinide montrent clairement ses projets ambitieux (1354).

Au commencement de l'année 1355, Ibn-Abou-Amer cessa de vivre à Bougie. Abou-Eïnane en ressentit une profonde affliction et fit rapporter son corps en grande pompe au Mag'reb. Il le remplaça dans son commandement par Ahd-Allah-ben-Saïd, avec le titre de gouverneur de l'Ifrikiya. Dès son arrivée à Bougie, cet officier se disposa à reprendre le siège de Constantine. Il se rendit avec l'appui des contingents sedouikch et daouaouïda, mais ne put obtenir aucun avantage.

Pendant ce temps, le prince hafside Abou-Zeïd essayait en vain, avec l'aide des Kaoub, de réduire Tunis. Ne pouvant rentrer à Constantine puisque son frère y régnait en maître, il se rendit à Bône et, de la, écrivit au vizir Ibin-Tafraguine pour lui offrir sa soumission. Celui-ci l'accepta avec empressement, lui concéda une situation à Tunis et envoya un officier prendre le commandement de Bône. L'année suivante (1356) Abd-Allah, gouverneur de Bougie, revint, à la tête d'une armée nombreuse et bien pourvue de matériel, sous les murs de Constantine. Il profita habilement de tous les moyens dont il disposait et la ville était sur le point de succomber, lorsque la fausse nouvelle de la mort du sultan Abou-Eïnane se répandit dans le camp des assiégeants. Aussitôt les troupes se débandèrent; Abd-Allah, resté presque seul, dut rentrer à Bougie, après avoir incendié son matériel pour qu'il ne tombât pas aux mains des assiégés.

A la suite de cet événement, les Oulad-Youçof, fraction des Sedouikch, vinrent à Constantine offrir leur soumission à Abou-l'Abbas, dont l'infuence s'étendait chaque jour. Ces Berbères enga-

gèrent fortement le prince hafside à tenter un coup de main sur le camp bougiote de Mouça-ben-Ibrahim, établi à Beni-Baourar (Taourirt) entre Mila et le Ferdjioua. Abou-l'Abbas, ayant prêté l'oreille à cette proposition, envoya, avec les Sedouikch, un corps commandé par son frère Abou-Yahïa-Zakaria. Au point du jour, le camp bougiote fut surpris à l'improviste. En vain, Mouça fit des efforts pour rétablir les lignes de ses soldats merinides. Il fut enfoncé de toutes parts et dut prendre la fuite, criblé de blessures et après avoir vu tomber ses deux fils, mortellement frappés[1].

ABOU-EÏNANE S'EMPARE DE CONSTANTINE, DE BÔNE ET DE TUNIS. — La nouvelle de ces défaites porta à son comble l'exaspération d'Abou-Eïnane. Il résolut, sur-le-champ, d'envahir l'Ifrikya et fit dresser un camp en dehors de Fès pour recevoir les recrues, puis, il destitua le gouverneur de Bougie et le remplaça pur Yahïa-ben-Meïmoun.

Abou-l'Abbas, à l'annonce de la prochaine attaque du sultan merinide, envoya son frère Ahou-Yahïa à Tunis, pour implorer le secours d'Abou-Ishak II contre l'ennemi commun. Mais la réponse se fit attendre et bientôt on apprit que les Merinides étaient en marche. En effet, un premier corps, sous le commandement du vizir Farés, avait quitté Fès vers la fin de mars 1357. Ces troupes s'arrêtèrent à Bougie pour rallier les auxiliaires, puis elles s'avancèrent jusque sous les murs de Constantine et en commencèrent le siège. Peu après, arriva le sultan en personne, à la tête d'une armée «dont le poids ébranlait la terre». Lorsque les habitants virent contre quelles forces ils avaient à lutter, ils perdirent tout espoir et offrirent leur soumission à Abou-Eïnane. Abou-l'Abbas lui-même, qui avait en vain essayé de résister dans la Kasba, dut consentir à un traité par lequel il abandonnait la possession de sa capitale aux Merinides. Le sultan traita avec assez de bienveillance le vaincu et le fit partir pour le Mag'reb en ordonnant de l'interner à Ceuta (juillet-août). Bône subit le sort de Constantine.

Dès son arrivée sous les murs de cette ville, Abou-Eïnane avait reçu la soumission des Arabes Daouaouïda. Ibn-Mozni, seigneur de Biskra, qui les accompagnait, fut élevé au rang de vizir. Peu après, arriva au camp merinide l'hommage des chefs de Nefta et de Touzer. Enfin, Ibn-Mekki, seigneur de Tripoli, vint en personne avec une députation des Mohelhel pour se mettre au service du sultan et l'engager à marcher sur Tunis. Se voyant ainsi soutenu,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 150, t. III, P. 55 et suiv., t. IV, P. 309 et suiv.

Abou-Eïnane se décida il agir et adjoignit à ces chefs une armée sous le commandement de Yahïa-ben-Rahho, avec mission de marcher sur Tunis ; en même temps, il donna ordre à sa flotte d'attaquer cette ville par mer. Les vaisseaux, commandés pur l'amiral Mohammed-ben-Abkem, arrivèrent les premiers au rendez-vous. A cette vue, la population fut prise d'une terreur folle et ce fut inutilement que le souverain, Abou-Ishak II et son vizir lbn-Tafraguine, essayèrent d'organiser la résistance. Ils se virent contraints d'évacuer la capitule et coururent se réfugier derrière les murailles El-Mehdia. Bientôt, l'armée de terre entra à Tunis dont elle prit possession au nom du sultan (août-sept.). Encore une fois, l'autorité merinide s'étendait sur toutes les capitales de la Berbérie.

RÉVOLTE DES DAOUAOUÏDA. ABOU-EÏNANE MARCHE CONTRE LA TUNISIE ET EST ABANDONNÉ PAR SON ARMÉE. — Cependant, à Constantine, un grave dissentiment s'était élevé entre les Daouaouïda et Abou-Eïnane, qui, loin de souscrire à leurs exigences, avait voulu leur imposer la livraison d'otages et supprimer leurs excès, en leur interdisant d'exiger le prétendu droit de Khefara (protection) sur les populations sédentaires. Les turbulents Arabes se retirèrent et se mirent aussitôt en état de révolte. A cette nouvelle, Abou-Eïnane marcha en personne contre eux en faisant éclairer sa marche par Youçof-ben-Mozni. Il se rendit à Biskra et de la, se mit en route sur Tolga, quartier-général d'Yakoub-ben-Ali, chef des Daouaouïda; mais les Arabes ne l'attendirent pas et le sultan dut renoncer à les atteindre et rentrer à Constantine sans avoir obtenu d'autre satisfaction que de détruire les châteaux et les approvisionnements d'Yakoub. Ainsi, une poignée d'Arabes tenait en échec le puissant chef de l'Afrique septentrionale : triste signe des temps.

Abou-Eïnane se disposa alors à se porter en Tunisie, où Abou-Ishak II avait réuni un grand nombre d'adhérents arabes, avec lesquels il se préparait à attaquer Tunis. tandis que le sultan se mettait en marche vers l'est, son général de Tunis devait s'avancer de son côté afin de prendre l'ennemi à revers. Mais les troupes merinides déjà fatiguées par cette longue campagne, virent avec une grande répugnance l'intention du sultan de pénétrer dans l'intérieur du pays: le souvenir du désastre qui avait attendu Abou-l'Hacen dans la plaine de Kairouan était encore trop présent dans les esprits pour ne pas troubler le courage d'hommes superstitieux et ignorants. La défection allait être la conséquence immédiate de ces sentiments; aussi, l'armée avait-elle à peine fait deux étapes que,

le troisième jour au matin, on apprit au sultan que les soldats avaient décampé pendant la nuit et rentraient à marches forcées vers le Mag'reb. Les principaux chefs, Farès en tête, avaient trempé dans le complot, car c'était un véritable complot tramé dans le but de remplacer Abou-Eïnane par le prince Edris-ben-Abou-el-Ola[1].

ABOU-ISHAK II RENTRE EN POSSESSION DE TUNIS. — Abou-Eïnane, abandonné de tous, dut rentrer à Constantine, tandis que les Tunisiens, sous la conduite d'Abou-Zeïd, accouraient à sa poursuite ; ce prince vint même faire une démonstration sous les murs de Constantine, mais sans résultat.

Aussitôt que la nouvelle de la retraite de l'armée merinide fut connue, Ibn-Tafraguine quitta El-Mehdia, en y laissant comme gouverneur le prince Abou-Yahïa, qui était resté dans la Tunisie depuis le moment où il y avait été envoyé en ambassade par son frère Abou-l'Abbas. Puis il marcha sur Tunis et, secondé par les habitants, rentra en possession de la capitule. Le gouverneur merinide dut se rembarquer précipitamment, avec ses troupes, en abandonnant ses bagages. Abou-Ishak Il remonta ainsi sur le trône hafside.

Quelque temps après, Abou-Yahïa se mit en révolte à El-Mehdia et, ayant appelé Ibn-Mekki, contracta alliance avec lui. Ibn-Tafraguine s'apprêta alors à les combattre. Ne sachant à qui s'adresser pour avoir du secours, le rebelle envoya au sultan merinide l'hommage de sa soumission. Mais, pendant ce temps, les troupes tunisiennes étant venues l'assiéger, il se décida à évacuer une ville qu'il n'avait pas les moyens de défendre et alla chercher un refuge à Gabès, auprès d'Ibn-Mekki.

EXPÉDITION MERINIDE DANS LE ZAB ET LE DÉSERT. — Dans le mois de novembre 1357, Abou-Eïnane était rentré à Fès après avoir perdu tous les résultats d'une campagne si brillamment commencée. Son premier soin fut de faire emprisonner, puis mettre à mort son vizir Farès, qu'il accusait d'être le promoteur du complot. Il songea ensuite à tirer vengeance de ces Daouaouïda qui l'avaient bravé impunément. A cet effet, il rappela d'Espagne son représentant Slimane-ben-Daoud, le nomma vizir et le fit partir pour l'Est, au printemps de l'année 1358, à la tête d'une armée. En même temps,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 109. t. III, p. 46 et suiv., 137 et suiv., 149, 464 et suiv., 324, 343 et suiv. et t. IV, p. 18 et suiv., 295 et suiv. El-Kaïrouani, p. 250.

par une habile politique, le sultan nomma chef des Beni-Mohammed (Daouaouïda) et de tous les nomades de la province de Constantine, Meïmoun-ben-Ali, l'opposant ainsi à son frère Yakoub et au reste de la tribu.

Youçof-ben-Mozni vint au-devant au vizir et conduisit encore l'armée merinide dans les défilé des montagnes et les plaines du Zab. Plusieurs fractions des Daouadouïda offrirent alors leur soumission et le représentant du sultan de Mag'reb s'avança jusque dans les contrées du Sud (Ouad-R'ir), où il fit rentrer partout les contributions en retard. Après avoir si bien rempli sa mission, Slimane rentra à Fès, ramenant avec lui des députations de toutes les tribus du désert et accompagné d'Ahmed fils d'Youçof-ben-Mozni, chargé de remettre un riche cadeau au souverain, de la part de soit père. Ce chef fut reçu avec les plus grands honneurs par le sultan merinide.

MORT D'ABOU-EÏNANE. AVÈNEMENT DE SON FILS ES-SAÏD. — Abou-Eïnane, qui s'était transporté à Tlemcen pour mieux suivre les opérations, rentra vers le milieu de novembre à Fès. A peine de retour, il tomba gravement malade. Il désigna alors, comme héritier présomptif, soit fils Abou-Zeyane. Mais ce prince, violent et cruel, n'avait nullement la sympathie des cheikhs de l'empire, et ceux-ci résolurent de le remplacer par un autre fils du sultan, nommé Es-Saïd.

Cependant, la maladie d'Abou-Eïnane se prolongeait et ce prince, au courant des complots qui se tramaient autour de lui, avait résolu d'en châtier sévèrement les auteurs. Les cheikhs, prévenus de ces dispositions, se virent alors dans la nécessité de hâter le dénouement. Le mercredi 30 novembre 1358, ils pénètrent au point du jour dans le palais, massacrent deux vizirs qui veulent s'opposer à leur passage, puis, plaçant sur le trône le prince Es-Saïd, âgé seulement de cinq ans, ils lui prêtent serment de fidélité. Le prince Abou-Zeyane, ayant ensuite été trouvé, est traîné devant son jeune frère et forcé de lui rendre hommage, puis on l'emmène à quelques pas et on le met à mort.

L'avènement du nouveau sultan avait été assez bien accueilli dans la ville, mais le peuple attendait toujours l'enterrement du vieux souverain qu'on avait fait passer pour mort. Cependant, son agonie se prolongeait et le vizir El-Hacen-ben-Omar, pour calmer les sentiments de la populace, fit annoncer que l'inhumation du prince aurait lieu le samedi. Or, le vendredi au soir, Abou-Eïnane n'était pas mort ; terrassé par la maladie, mais au courant de ce qui se passait autour de lui, il pouvait faire de tristes retours sur son

passé et se rappeler le moment où son père, vieux et abandonné de tous, comme lui, expirait misérablement après avoir tenu toute la Berbérie sous son sceptre.

Il n'était plus permis d'attendre; le vizir, pénétrant donc dans la chambre royale, s'approcha du moribond, et, lui pressant le cou entre ses mains, détermina enfin cette mort si lente à venir (3 décembre 1358). Le lendemain, on enterra en grande pompe Abou-Eïnane. Le vizir El-Hacen, chargé de la régence, prit entre ses mains les rênes de l'empire merinide. Cet événement allait avoir les conséquences les plus graves.

ABOU-HAMMOU II SOUTENU PAR LES ARABES, S'EMPARE DE TLEMCEN ET RELÈVE LE TRÔNE ZEYANITE. — Tandis que Fès était le théâtre de ce drame, voici ce qui se passait dans le Mag'reb central.

On se rappelle qu'un prince zeyanite, nommé Abou-Hammou, échappé au désastre d'Abou-Thabet, et à son arrestation près de Bougie, avait pu gagner Tunis. Il avait été bien accueilli par Ibn-Tafraguine, et ce vizir avait constamment refusé de le livrer à Abou-Eïnane. C'était un jeune homme instruit et policé, ayant passé une partie de sa vie à la cour de Grenade et s'il manquait un peu de courage, il avait l'esprit souple et une grande ténacité. Ce fut vers lui que les fractions rebelles des Daouaouïda, appuyées par les Amer des Zor'ba, qui avaient conservé leur fidélité aux Abd-el-Ouadites, tournèrent leurs regards afin de créer de nouveaux embarras au gouvernement merinide. Les cheikhs de ces tribus arabes, étant venus à Tunis dans l'automne 1358, offrirent à Abou-Hammou de le soutenir dans la revendication de ses droits au trône abd-el-ouadite, en sa qualité de neveu d'Abou-Saïd.

Abou-Hammou accepta ces propositions et se rendit au milieu des Arabes qui lui fournirent de leur mieux un cortège royal. Puis, on se mit en route vers l'ouest, en passant par le désert. L'émir était accompagné de Sr'eïr-ben-Amer, chef des Amer, d'Othman-ben-Sebâ, commandant le contingent des Daouaouïda, et de Dar'rar-ben-Aïça, avec celui des Beni-Saïd, confédérés des précédents. Parvenu dans le désert, au sud de Tlemcen, un peu après la mort d'Abou-Eïnane, l'émir abd-el-ouadite reçut la soumission des tribus makiliennes de ces contrées, toujours fidèles à sa dynastie.

Cependant les Soueïd, alliés non moins fidèles des Merinides, s'avançaient sous les ordres d'Ouenzemmar, émir des nomades de l'Ouest, afin de combattre le prétendant. La rencontre eut lieu au sud de Tlemcen, dans la région saharienne; elle se termina par la

défaite des Soueïd. Le nouvelle de la mort du sultan merinide venait de se répandre dans l'empire et avait provoque une grande agitation. Abou-Hammou en profita pour s'avancer jusqu'aux environs deTlemcen. Un fils du sultan, nommé Mohammed-el-Mehdi, qui y commandait, s'empressa de demander des secours au vizir El-Hacen et, au mois de janvier 1359, arriva dans la ville une armée merinide commandée par Saïd-ben-Mouça.

Il était trop tard : Abou-Hammou avait déjà soumis tout le pays environnant et, comme la population de Tlemcen était de cœur avec lui, il put sans peine rentrer en possession de sa capitale (février). La garnison merinide fut passée au fil de l'épée ; quant au prince Mohammed-el-Mehdi et à Saïd-ben-Mouça, ils purent se réfugier dans la tente de Sr'eir qui leur accorda sa protection ; on les renvoya peu après, sous escorte, en Mag'reb.

Ainsi le trône abd-el-ouadite se trouva relevé pour la deuxième fois et Tlemcen reprit son titre de capitale dont elle était privée depuis sept ans. Le nouvel émir régna sous le soin d'Abou-Hammon II[1].

MESURES PRISES PAR LE RÉGENT MERINIDE IBN-HACENE. IL RENTRE EN POSSESSION DE TLEMCEN. - Un des premiers actes du vizir El-Hacène, régent de l'empire merinide, avait été de rappeler à Fès et d'enfermer dans la citadelle les fils d'Abou-l'Eïnane, la plupart encore très jeunes, qui avaient été nommés au gouvernement des provinces par leur père, peu de temps avant sa mort. El-Mehdi de Tlemcen fit exception ; deux autres, Abd-er-Rahmane et E1-Motacem furent mis ainsi dans l'impossibilité de nuire. Mais un autre, nommé E1-Mohamed, qui commandait à Maroc, sous la tutelle de Amer-ben-Mohammed, cheikh des Hentata, parvint à se réfugier dans le pays montagneux de son tuteur et refusa, non sans raison, de se rendre à Fès.

Le vizir lança contre les insurgés le général Slimane-ben-Daoud, lequel arriva à Maroc à la fin de 1358 et y rétablit l'autorité du gouvernement central, puis il pénétra dans les montagnes des Hentata et en commença le siège.

Sur ces entrefaites, on apprit à Fès les graves événements de Tlemcen. Le vizir convoqua aussitôt les cheikhs et leur fit part de sou intention de prendre lui-même le commandement d'une expédition contre Tlemcen. Mais les circonstances étaient trop critiques

1. Ibn-Khaldoun. *Berbères*, t. I, p. 120 et t. III, p. 457 et suiv., t. IV, p. 321 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim. Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des Beni-Zeiyne*, p. 60, 61.

pour que le régent pût songer à s'éloigner. Il se résigna donc à confier la direction de la campagne au général Meçaoud-ben-Rahho, auquel il adjoignit, pour l'éloigner, le prince merinide El-Mansour arrière-petit-fils de Yakoub-ben-Abd-el-Hak, qui avait quelques prétentions au pouvoir et était soutenu pur un certain nombre d'adhérents.

A l'approche de l'armée ennemie, Abou-Hammou évacua Tlemcen et alla s'établir dans le sud, avec ses alliés arabes, de la tribu des Douï-Obeïd-Allah (Djâouna, R'ocel, Metarfa, Othmane, Hedadj), auxquels il avait donné des terres au sud-ouest de sa capitale. Le général Ibn-Rahho entra sans difficulté à Tlemcen (mars); mais, lorsqu'il fut installé, Abou-Hammou s'approcha avec ses alliés par le désert d'Angad et vint s'établir dans la plaine d'Oudjda, interceptant ainsi les communications entre Tlemcen et Fès. Aussitôt, le général Meçaoud lança contre eux un corps de troupes sous le commandement de son cousin Amer. La bataille eut lieu non loin d'Oudjda et se termina par la défaite des Merinides, dont les cheikhs rentrèrent individuellement et tout dépouillés dans celle ville.

RÉVOLTE DU PRÉTENDANT MASSOUD. IL VIENT ASSIÉGER FÈS. — Ce revers amena, par contre-coup, une révolte de la population de Tlemcen, déjà fort irritée contre le régent. Les rebelles voulaient porter au pouvoir le prince merinide Yaïche-ben-Ali, mais le vizir Ibn-Rahho les devança, en proclamant El-Mansour, prince de la plus grande faiblesse. Peu après, ce prétendant se mit en route pour le Mag'reb, accompagné de son vizir et suivi de tous ses partisans, culbuta à Oudjda les Arabes qui voulurent s'opposer à son passage, et parvint sans encombre jusqu'au Sebou, où il établit son camp (mai).

A peine s'était-il éloigné, Abou-Hammou II revint vers Tlemcen, où l'on n'avait laissé aucun soldat, et rentra, sans coup férir, en possession de sa capitule et de son trône.

Pendant ce temps, à Fès, le régent El-Hacen réunissait toutes ses forces et se disposait à la résistance, mais ses troupes et les habitants semblaient peu désireux de le soutenir. Voyant ces dispositions, le régent alla se renfermer avec le jeune roi, dans la ville neuve de Fès qui se prêtait mieux à la défense. Peu après l'armée du prétendant parut devant la ville, prit position à Koudiat-el-Araïs, et commença le siège. Le véritable chef de la révolte, Ibn-Rahho, dirigeait les opérations et recevait les députations qui, de toutes parts, venaient apporter des adhésions au prince Mansour. Dès qu'il eut appris ces nouvelles, le général Slimane-ben-Daoud cessa de

poursuivre ses opérations dans les montagnes des Hentata et vint, avec son armée, se mettre à la disposition du nouveau sultan. Ce dernier tenait déjà une véritable cour où toutes les affaires du Mag'reb étaient expédiées ; c'est ainsi qu'il donna ordre de mettre en liberté, à Ceuta, le prince hafside Abou-l'Abbas et les autres personnes internées en Mag'reb par Abou-Eïnane, lors de sa conquête de l'Ifrikya.

ABOU-SALEM, FRÈRE D'ABOU-EÏNANE, DÉBARQUE EN MAG'REB ET DISPUTE LE POUVOIR À EL-MANSOUR. —Tandis que la ville neuve de Fès, pressée par les assaillants, était sur le point de succomber et que le triomphe d'El-Mansour paraissait certain, la face des choses changea tout à coup. Un frère d'Abou-Eïnane, nommé Abou-Salem, qui se trouvait en Espagne, conçut, après la mort du sultan, la pensée de s'emparer de sa succession ; mais il essaya en vain d'entraîner dans son parti l'affranchi Redouane qui dirigeait les affaires du prince de Grenade, Mohammed V. En désespoir de cause, Abou-Salem se rendit à la cour du roi de Castille, Pierre 1er, avec lequel Abou-Eïnane avait rompu peu de temps avant sa mort, et sut obtenir son appui. Bientôt, en effet, il s'embarqua sur un navire chrétien et se fit descendre sur le littoral de la province de Maroc, espérant opérer sa jonction avec son neveu dans les montagnes des Hentata, mais l'armée de Slimane bloquait encore tous les passages, ce qui força le prétendant à abandonner son projet. Reprenant la mer, il se fit ramener non loin de Tanger et débarqua auprès du mont Safiha, dans le pays des R'omara. Fès était alors sur le point de succomber et le prestige du régent El-Hacen s'était évanoui.

Abou-Salem fut accueilli avec enthousiasme par les populations du littoral et se vit bientôt entouré d'un grand nombre d'adhérents, avec lesquels il se rendit facilement maître de Tanger et de Ceuta. Une petite cour se forma autour de lui et il ne tarda pas à recevoir l'adhésion des Merinides d'Espagne, avec des renforts amenés par le gouverneur de Gibraltar. La nouvelle de ses succès jeta le trouble dans l'armée d'El-Mansour. Un certain nombre d'assiégeants se retirèrent pour attendre, chez eux, la suite des événements ; d'autres passèrent du côté d'El-Hacen, qui reprit un peu d'espoir. El-Mansour lança alors ses deux frères, Aïça et Talha, contre Abou-Salem. Celui-ci vint bravement leur offrir le combat à Kçar-Ketama ; mais il fut vaincu et contraint de se rejeter dans les montagnes du littoral.

Cet échec eût gravement compromis les affaires d'Abou-Salem si, à ce moment, El-Hacen ne lui avait fait parvenir sa soumission

en l'engageant à venir prendre possession de la ville neuve de Fès. Quant à El-Mansour, qui, au lieu de profiter de la victoire pour asseoir définitivement son autorité, avait laissé s'opérer la fusion des deux partis adverses, il s'en prit à Ibn-Rahho de cet événement et n'obtint d'autre résultat que de le détacher de lui. Ce vizir vint, avec ses partisans, grossir le nombre des adhérents d'Abou-Salem et, dès lors, la cause de ce prince fut gagnée.

ABOU-SALEM MONTE SUR LE TRÔNE ET FAIT MOURIR LES PRINCES MERINIDES. — Abou-Salem se mit alors en marche sur Fès, tandis qu'El-Mansour courait se réfugier dans le port de Badis, en abandonnant ses troupes qui passèrent du côté de son ennemi. Dans le milieu du mois de juillet 1359, le nouveau sultan arriva sous les murs de Fès. El-Hacen, après lui avoir envoyé le jeune sultan Es-Saïd, vint le recevoir et l'introduisit dans la forteresse. Peu après, eut lieu l'inauguration solennelle d'Abou-Salem. Il s'entoura des principaux officiers qui avaient servi ses prédécesseurs et s'attacha comme secrétaire particulier Ibn-Khaldoun, l'éminent auteur de l'histoire universelle, dont la partie relative aux Berbères nous a été, jusqu'à présent, d'un si grand secours. Quant au vizir El-Hacen, dont il craignait l'influence, il l'éloigna en lui confiant le gouvernement de la province de Maroc. Peu après, El-Mansour et son fils, ayant été arrêtés, furent conduits au sultan qui ordonna leur supplice. Puis, afin d'éviter tout sujet de révolte, Abou-Salem fit embarquer pour l'Espagne les princes de la famille royale merinide et les interna dans la forteresse de Ronda. Mais cette mesure n'était pas suffisante : on ne tarda pas à les retirer de leur prison, d'après les ordres du sultan, et on les embarqua sous le prétexte de les conduire en Orient, puis, lorsqu'on se trouva en pleine mer, on les jeta tous à l'eau. Un seul d'entre eux, nommé Abou-Zeyane-Mohammed, qui s'était auparavant échappé de Ronda, put se soustraire à ce sort funeste.

Vers la fin de la même almée 1359, arriva en Mag'reb le souverain de Grenade, Abou-Abd-Allah Mohammed IV, qui avait été déposé par son frère Ismaïl, après l'assassinat de son affranchi Redouane. Abou-Salem se rappelant qu'il avait été autrefois son hôte, lui fit une réception des plus distinguées et lui assigna pour résidence un palais à Fès.

Peu de temps après, le vizir El-Hacen, dont le sultan continuait à suspecter les intentions, et qui, de son côté, craignait les mauvaises dispositions de son maître, se lança dans la révolte. Il sortit de Maroc dans le mois de janvier 1360, et s'étant rendu à Tedla, appela aux armes les Beni-Djaber (Djochem) qui s'engagèrent

à le soutenir. Abou-Salem envoya contre les rebelles son vizir Ibn-Youçof qui parvint à se faire livrer El-Hacen par les Zunaga chez lesquels il s'était retiré. Le sultan le fit périr dans les tortures[1].

L'INFLUENCE MÉRINIDE DIMINUE DANS L'EST ABOU-HAMMOU CONSOLIDE SON POUVOIR. — La guerre intestine dont le mag'reb était le théâtre depuis la mort d'Abou-Eïnane avait eu pour effet de porter un rude coup à l'autorité merinide dans l'Est. Non seulement le trône, zeyanite avait été immédiatement relevé Tlemcen, mais, en Ifrikiya, la guerre qui divisait les tribus avait pris fin d'elle-même. La ville de Bougie conservait cependant son gouverneur merinide, au milieu d'une population hostile dont les sentiments faisaient prévoir qu'il ne pourrait y rester longtemps. Oran, Miliana et Alger étaient dans le même cas.

Quant à Abou-Hammou II, il consolidait à Tlemcen son autorité et attirait les Arabes de la tribu des Douï-Obeïd-Allah, qu'il fâchait de placer sur la frontière occidentale, entre ses états et ceux du sultan, afin qu'ils le préservassent de ses coups. Après le triomphe d'Abou-Salem, il accueillit les réfugiés du Mag'reb et, parmi eux, un certain Abou-Moslem qui avait été gouverneur de la province de Derâa sous Abou-Eïnane. Ce chef apporta à l'émir abd-el-ouadite le trésor de sa province et amena à sa suite les Arabes makiliens des Douï-Hocéine, qui entrèrent au service du roi de Tlemcen. Ces imprudences, considérées à Fès comme de véritables provocations, allaient coûter cher à Abou-Hammou[2].

ESPAGNE : RÈGNE DE PIERRE LE CRUEL. ÉTAT DU ROYAUME DE GRENADE. — Les événements si importants survenus en Afrique pendant ces dernières années nous ont fuit perdre de vue l'Espagne. Les royaumes chrétiens étaient, du reste, déchirés par les guerres intestines, ce qui procurait aux musulmans un peu de répit. Le règne de Pierre I, dit le Cruel, fut un des plus tristes de l'histoire de la Castille ; rarement, la férocité d'un despote atteignit un tel paroxysme. Après avoir fait tuer Léonor de Guzman qui avait été la maîtresse de son père, il poursuivit de sa haine les enfants qu'elle lui avait donnés et détermina la révolte de l'un d'eux, Enrique. Mais bientôt, de nouvelles complications surgissent :

Blanche de Bourbon, que Pierre a épousée, est traitée avec le plus grand dédain, délaissée et enfin emprisonnée; cette malheureuse

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 327 et suiv.
2. *Ibid*., t. I, p. 120, t. III, p. 440 et suiv.

princesse devait languir de cachot en cachot pour finir par le poison. Le peuple de Castille prend parti pour elle et se révolte. La France menace. Mais Pierre tient tête à tous et fuit périr quiconque lui résiste (1351). Le pape le met en interdit. Bientôt, la guerre s'allume entre lui et l'Aragon et, durant plusieurs années, absorbe toutes les forces des deux pays.

L'Aragon entretenait toujours de bons rapports avec les princes merinides; nous possédons le texte de divers traités, notamment celui du dix août 1357, par lequel Pierre IV s'engage à ne fournir aucun appui à la Castille dans ses guerres contre les musulmans de Mag'reb et d'Espagne. Des avantages commerciaux sont maintenus, en compensation,à ses sujets.

A Grenade, Abou-Abd-Allah-Mohammed V avait remplacé son père Abou-L'Hadjadj, mort assassiné en 1351. Le vizir Redouane, qui exerçait une grande influence sur le précédent émir, prit entièrement en main la direction des affaires sous son successeur. Ne pouvant compter sur le secours du sultan de Fès, il s'efforçait de rester en bonnes relations avec le roi de Castille, c'est pourquoi il dut dans l'été de l'année 1359 lui fournir des vaisseaux qui prirent part, avec les navires de Portugal et de Castille, à la bataille navale de Barcelone, gagnée pur les Aragonais[1].

Sur ces entrefaites, le 12 août 1359, une révolution déposa l'émir et le remplaça par son frère Ismaïl, instigateur du mouvement. Abou-Abd-Allah essaya d'abord d'obtenir l'appui du roi de Castille pour ressaisir le pouvoir, mais Pierre I avait alors d'autres occupations. C'est pourquoi le prince dépossédé se décida à passer en Mag'reb, dans l'espoir d'y intéresser à sa cause le sultan Abou-Salem, ainsi que nous l'avons vu plus haut[2].

---

1. Ce fait est contredit par M. de Mas-Latrie (loc. cit.), p. 230.

2. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist d'Espagne*, t. IV, p. 446 et suiv. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. IV, p. 332 et suiv. De Mas-Latrie, *Traitée de paix*, etc., p. 229 et suiv.

CHAPITRE XIX

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
1360-1370

Abou-Salem s'empare de Tlemcen. Abou-Hammou II y rentre en maître et soumet le Mag'reb central. — Abou-l'Abbas rentre en possession de constantine. Abou-Abd-Allah siège à Bougie. — Révolte conte Abou-Salem ; il est contraint de fuir et est mis à mort. — Anarchie en Mag'reb. Abd-el-Halim, nouveau prétendant, essaye de s'emparer du pouvoir. — Abd-el-Halim reste maître de Sidjilmassa et Abou-Zeyane de Fès. — Abd-el-Hallam est remplac é par son frère Abd-el-Moumene: la révolte est écrasée. — Abou-Hammou II repousse les tentatives du prétendant Abou-Zeyane. — Règen simultanés d'Abou-Ishak II à Tunis, d'Abou-l'Abbas à Constantine et d'Abou-Abd-Allah à Bougie. — Défaite et mort d'Abou-Abd-Allah. — Abou-l'Abbas s'empare de Bougie. — Campagne d'Abou-Hammou II contre Bougie. Il est entièrement défait. Abou-Zeyane s'empare de l'est du Mag'reb central. — Assassinat du sultan Abou-Zeyane par le vizir Omar. Règne d'Abd-el-Aziz ; Omar est mis à mort. — Campagne d'Abou-Hammou II dans le Mag'reb central. — Révolte d'Abou-l'Fadel à Maroc. Abd-el-Aziz le met à mort. — Luttes d'Abou Hammou II contre le prétendant Abou-Zeyane. — Chute d'Amer, chef des Hentata : pacification du Mag'reb par Abd-el-Aziz. — Mort du hafside Abou-Ishak II. Règne de son fils Abou-l'Haka. Abou-l'Abbas s'empare de Tunis et reste seul maître de l'empire hafside. — Événements d'Espagne : mort de Pierre le Cruel ; règne d'Enrique II

ABOU-SALEM S'EMPARE DE TLEMCEN. ABOU-HAMMOU II Y RENTRE EN MAÎTRE ET SOUMET LE MAGREB CENTRAL. — Débarrassé de toute cause d'agitation à l'intérieur, le sultan Abou-Salem songea à reconquérir la ville de Tlemcen que les Merinides considéraient comme une de leurs possessions. Il choisit, pour prétexte de la rupture, l'offense qu'Abou-Hammou lui avait faite et: recevant Ibn-Moslem et envoya à l'émir zeyanite un ultimatum lui enjoignant de livrer l'ancien gouverneur de Derâa. Mais Abou-Hammou refusa d'accéder à cette sommation, car Ibn-Moslem était devenu son vizir.

Aussitôt, Abou-Salem se prépara à la guerre et, au mois d'avril 1360, il se mit en marche à la tête de nombreux contingents fournis par toutes ses provinces. A son approche, Abou-Hammou évacua pour la seconde fois sa capitale et se jeta dans le sud où il rallia ses partisans arabes des tribus de Zor'ba et Makil. Le 21 mai, Abou-Salem entrait â Tlemcen sans avoir éprouvé de résistance,

mais pendant ce temps, l'émir zeyanite, par une tactique habile, se jetait sur les provinces méridionales du Mag'reb et portait le ravage dans les territoires d'Ouatat, de Moulouïa et de Guercif[1].

C'était le meilleur moyen de rappeler le sultan, et, en effet, Abou-Salem, laissant Tlemcen un gouverneur de la famille royale zeyanite, nommé Abou-Zeyane el-Gobbi (la grosse tête), avec une garnison de Mag'raoua et de Toudjine, se porta au plus vite vers les provinces menacées. Sans songer à l'attendre, Abou-Hammou revint vers l'est et prit possession de sa capitale qu'Abou-Zeyane lui abandonna pour se réfugier dans le Mag'reb central, où se trouvaient encore des garnisons merinides.

Sans perdre de temps, l'émir abd-el-ouadite, toujours soutenu par les Zor'ba et les Makil, se mit à sa poursuite et l'expulsa du Ouarensenis où il avait trouvé asile. Puis, il fit rentrer dans l'obéissance les populations de cette contrée et réduisit successivement Miliana, El-Bateha et Oran. Un grand nombre de soldats merinides furent massacrés dans ces localités. D'Oran, Abou-Hammou se dirigea de nouveau vers l'intérieur et reçut la soumission de Médéa, puis d'Alger[2].

ABOU-L'ABBAS RENTRE EN POSSESSION DE CONSTANTINE. ABOU-ADD-ALLAH ASSIÈGE BOUGIE. — Dans le même moment, le khalife hafside, Abou-Ishak II, venait s'emparer de Bougie et en chassait le gouverneur merinide. Ainsi, de toutes les conquêtes des souverains du Mag'reb dans l'Est, il ne resta que Constantine qui obéit encore à l'autorité du sultan de Fès.

Abou-Salem, voulant conserver ce dernier reste d'influence en Ifrikiya, fit partir pour Constantine le prince hafside Abou-l'Abbas, qui était resté à sa cour et avait su gagner sa confiance. Il le chargeait de prendre en main le gouvernement de cette ville, lui promettant de venir, avant peu, avec une armée, l'aider à conquérir Tunis. Il envoya également dans l'Est le prince Abou-Abd-Allah, avec mission de reprendre Bougie.

A son arrivée à Constantine, Abou-l'Abbas fut accueilli avec joie par la population que le gouverneur conduisit au-devant de lui. Il prit aussitôt en main la direction des affaires (juillet-août). Abou-Abd-Allah, de son côté, réunit un certain nombre d'aventuriers fournis par les Oulad Seba, des Daouaouïda, et les Oulad Aziz,

1. Sur le cours supérieur de la Moulouïa.

2. Ibn-Kbaldoun, t. I, p. 209, t. III, p. 324, 440 et suiv., t. IV, p. 18 et suiv., 345 et suiv.

des Sedouikch ; puis il alla mettre le siège devant Bougie; mais tous ses efforts furent infructueux et, après une dernière délaite, il dut se réfugier dans le Sud, chez les Daouaouïda. Là, il se lia intimement avec les Oulad Yahïa-ben-Seba, cantonnés près de Mecila, qui lui donnèrent cette ville pour résidence, et, pendant plusieurs années, le soutinrent dans les entreprises qu'il ne cessa de tenter contre Bougie[1].

RÉVOLTE CONTRE ABOU-SALEM. IL EST CONTRAINT DE FUIR ET MIS À MORT. — Le commencement de l'année 1361 se passa sans événements remarquables dans l'Ouest. Abou-Salem, qui avait conclu la paix avec Abou-Hammou, continuait à exercer le pouvoir avec fermeté ; sa puissance était alors dans tout son éclat; des pays les plus éloignés arrivaient des ambassades chargées de lui apporter des hommages de soumission et, cependant, l'heure de la chute était proche.

Un dévot fanatique, nommé Abou-Abd-Allah-ben-Merzoug, avait d'abord été le favori du sultan Abou-l'Hacène qui lui avait accordé la fructueuse gérance de la mosquée de Sidi-ben-Medine, près de Tlemcen, construite par ce prince sur l'emplacement du tombeau de ce saint ; puis, il avait éprouvé les rigueurs de la fortune après le désastre de son maître. Exilé en Espagne, lors de la première restauration abd-el-ouadite, il avait rencontré dans ce pays le prince Abou-Salem, déporté par son frère Abou-Eïnane, et une étroite amitié s'était établie entre les deux proscrits. Aussi, un des premiers soins d'Abou-Salem, après son élévation, avait-il été d'appeler auprès de lui son ancien compagnon d'exil. Une haute position lui avait été donnée à la cour et bientôt Ibn-Merzoug, exploitant son double caractère d'ami et d'homme de Dieu, avait exercé la plus grande influence sur l'esprit et les décisions du souverain merinide.

La toute-puissance du derwiche ne tarda pas à lui susciter de nombreux ennemis et sa perte fut résolue, en même temps que celle du sultan. Le vizir Omar-ben-Abd-Allah, chef de la conspiration, parvint à faire entrer dans son parti Garcia, chef de la milice chrétienne, et, au jour convenu, c'est-à-dire le 19 septembre 1361, les conjurés, réunis à la ville neuve de Fès, y proclamèrent khalife un frère d'Abou-Salem, cet Abou-Omar Tachefine, pauvre idiot qui avait déjà obtenu un honneur semblable à Constantine. Le chef de la révolte pénétra ensuite dans le palais du trésor, et, s'en étant

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 66 et suiv., t. IV, p. 346. El-Kaïrouani, p. 250.

emparé, distribua l'argent aux soldats qui se livrèrent aux plus grands excès, pillant la ville et ses environs.

Cependant Abou-Salem, qui se tenait dans la citadelle, rassembla, dès le lendemain, ses officiers et ses troupes fidèles et se rendit à la ville neuve de Fès, pensant avoir facilement raison de la révolte, mais il rencontra une résistance bien organisée et dut se retirer à Koudiat-el-Araïs, où il établit son camp. Dans la même journée, ses soldats commencèrent à déserter ; peu à peu, il les vit se retirer et s'enfuir par bandes vers la ville neuve, si bien que, vers le soir, il ne resta autour de lui que quelques cavaliers. Toute lutte était impossible dans ces conditions, et le sultan se vit forcé d'y renoncer. Il se retira, en compagnie des vizirs Messaoud-ben-Rahho et Slimane-ben-Daoud, ainsi que de quelques autres chefs; mais, lorsque la nuit fut tout à fait tombée, ces derniers adhérents se dispersèrent et le malheureux Abou-Salem, après s'être dépouillé de ses vêtements royaux, alla chercher asile dans une cabane de berger.

Pendant ce temps, à la ville neuve. Omar-ben-Abd-Allah et le général Garcia, chefs de la révolte, recevaient les transfuges et établissaient leur autorité. Quant à Abou-Salem, il ne tarda pas à être découvert et massacré. Sa tète fut apportée à Fès et présentée aux chefs merinides (fin septembre 1361)[1].

ANARCHIE EN MAG'REB. ABD-EL-HALIM, NOUVEAUN PRÉTENDANT, ESSAYE DE S'EMPARER DU POUVOIR. — Les conjurés, restés ainsi maîtres du pouvoir, laissèrent le vizir Omar exercer l'autorité comme ministre du sultan Tachefine. Mais bientôt, la discorde éclata entre le vizir et son complice Garcia ; celui-ci fut mis à mort et la milice chrétienne frappée de prescription. Après avoir perdu beaucoup de monde, le corps des chrétiens parvint à se rallier et à se retrancher dans le camp de Melah où il se disposa à une résistance acharnée. Ce fut à grand-peine que le vizir Omar parvint à faire cesser cette lutte.

A peine cette révolte était-elle conjurée qu'une grave mésintelligence s'éleva entre Omar et Yahïa-ben-Rahho, chef qui avait de nombreux partisans. Dans cette conjoncture, le vizir, sachant que ses ennemis avaient tramé sa perte, songea à se créer un appui sérieux et s'adresser à Amer-ben-Mohammed, chef des Hentata, auquel il offrit toutes les régions du sud, avec Maroc comme capitale. Cette proposition ayant été acceptée, il lui envoya le prince Abou-l'Fadel, fils d'Abou-Salem, afin de l'éloigner de la capitale.

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 347 et suiv.

A cette nouvelle, Ibn-Rahho et ses adhérents se montrèrent très irrités, mais le vizir, prévenant leurs desseins, les expulsa de la ville neuve et s'y retrancha. Aussitôt la révolte éclata : Ibn-Rahho vint avec les rebelles établir son camp en face de la ville.

Sur ces entrefaites, arriva en Mag'reb un neveu d'Allou-l'Hacène, nommé Abd-el-Halim, qui venait de quitter la cour de Tlemcen, où il avait été reconnu comme sultan merinide pur Abou-Hammou. C'était un prétendant tout trouvé pour les révoltés de Fès, qui s'empressèrent de se tourner vers lui. Abd-el-Halim avait déjà autour de lui un groupe d'adhérents, car les Oungacene, tribu merinide établie à Debdou, lui avaient fourni leurs contingents. Tandis que le jeune prince était à Taza, il reçut une députation des rebelles de Fès, l'appelant dans cette ville, et, ayant continué sa route, arriva au camp d'Ibn-Rahho le 8 novembre 1361.

Abd-el-Halim pressa, avec la plus grande ardeur, le siège de Fès et faillit s'en rendre maître. Mais une sortie, exécutée par le vizir et dans laquelle les archers et hallebardiers chrétiens déployèrent la plus grande bravoure, dégagea la place et força les ennemis à se retirer. Abd-el-Halim rentra à Taza, tandis que Yahïa-ben-Rahho courait se réfugier à Maroc, où il était rejoint par le chef des Kholt.

ADD-EL-HALIM RESTE MAÎTRE DE SIDJILMASSA ET ABOU-ZEYANE DE FÈS. — Après cette lutte, qui avait failli lui être fatale, le vizir Omar comprit qu'il fallait à la tête de l'empire merinide un autre chef que l'ombre de souverain qu'il prétendait servir. Il appela alors d'Espagne le prince Abou-Zeyane-Mohammed, fils de l'émir Abou-Abd-er-Rahmane qui, par sa fuite de Ronda, avait évité le sort tragique réservé au reste de sa famille par Abou-Salem L'opinion publique se prononçait pour lui ; aussi, à peine eut-il débarqué à Ceuta qu'il fut accueilli comme un libérateur (décembre).

Le vizir Omar, qui avait déposé Tachefine, envoya è son nouveau maître les insignes de la royauté et une escorte d'honneur avec laquelle il arriva à Fès. Son inauguration solennelle eut lieu alors et Omar fut assez habile pour conserver entre ses mains la direction des affaires.

Cependant, Abd-el-Halim, qui avait rallié à Taza tous ses adhérents, ne tarda pas à lancer une nouvelle armée contre Fès. Mais, le vizir Omar marcha en personne contre le prétendant et le défit à Meknès. Après ces échecs successifs, Abd-el-Halim s'adressa à l'émir de Tlemcen pour requérir son appui, puisqu'il l'avait poussé

dans la voie de la guerre. Abou-Hammou promit sa coopération mais exigea, au préalable, que le prince abd-el-ouadite Abou-Zeyane-Mohamned[1], fils d'Abou-Saïd-Othmane, qu'Abou-Salem avait fait venir d'Espagne pour le placer sur la trône de Tlemcen, fût mis dans l'impossibilité du nuire. Abd-el-Halim souscrivit aussitôt à cette condition en incarcérant Abou-Zeyane, puis, il se dirigea vers Sidjilmassa où Abou-Hammou avait envoyé ses alliés arabes, en les chargeant de se joindre à lui.

A peine arrivé dans cette oasis, Abou-Zeyane parvint à s'échapper et se fit reconnaître par quelques bandes arabes qu'il entraina au pillage sur le territoire de Tlemcen ; mais Abou-Hammou eut bientôt raison de cet agitateur qui chercha d'abord un asile chez les Beni-Yezid du Hamza. Forcé de déguerpir, il alla se réfugier à Tunis. Ces événements imprévus empêchèrent l'émir zeyanite de secourir, comme il l'avait promis, Abd-el-Halim et ce prince dut se contenter de la possession de Sidjilmassa.

Pendant ce temps, le sultan mérinide Abou-Zeyane-Mohammed étendait son autorité sur toutes les provinces du Mag'reb. Amer, chef des Hentata, fut confirmé dans son commandement et retourna à Maroc accompagné d'Abou-l'Fadel, fils d'Abou-Salem (mars-avril 1362). Quant à Abd-el-Halim, après avoir rallié les tribus makiliennes et recueilli Yahïa-ben-Rahho, il se décida, au printemps, à envahir de nouveau les provinces de son rival. Le vizir Omar, de son côté, marchant en personne contre les rebelles, sortit de Fès à la tête de ses troupes (mai-juin). Les deux armées se rencontrèrent sur la limite du Tel à Tazzoult; mais leurs chefs, au lieu d'en venir aux mains, entrèrent en pourparlers et finirent par s'entendre. Il fut convenu que Abd-el-Halim conserverait le gouvernement autonome de Sidjilmassa et qu'il n'inquiéterait plus le souverain de Fès. Cela fait, chacun rentra dans ses cantonnements (juin-juillet)[2].

ABD-EL-HALIM EST REMPLACÉ PAR SON FRÈRE ABD-EL-MOUMENE. LA RÉVOLTE EST ÉCRASÉE. — Peu de temps après le retour d'Abd-el-Halim à Sidjilmassa, une grave dissension s'éleva entre les deux branches de la tribu makilienne des Douï-Mansour, les Ahlaf et les Oulad-Hoceïne, cantonnés auprès de la ville. Le prince Abd-el-Moumene, envoyé par son frère contre ces derniers, fut accueilli par eux en libérateur et proclamé sultan.

1. Ne pas confondre avec Abou-Zeyane-el-Gobbi dont il a été question ci-devant.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 354 et suiv.

Abd-el-Halim ayant marché contre eux, à la tête des Ahlaf, fut vaincu et contraint d'abdiquer au profit de son frère (novembre-décembre 1362). Il partit pour l'Orient où il mourut peu de temps après. Cet événement lit renaître, à Fès, l'espoir de rétablir l'autorité de l'empire sur les régions du sud. Le général Meçaoud-ben-Maçaï, parti à la tête d'un corps d'armée au commencement de l'année 1363, rallia les Ahlaf, brûlant de prendre leur revanche coutre les O. Hoceïne, et avec leur appui, entra en maître à Sidjilmassa. Ainsi, cette province, qui était restée à peu près indépendante depuis la révolte d'Abou-Ali, rentra dans le giron de l'empire. Quant à Abd-el-Moumene, il avait pris la fuite et s'était réfugié auprès de Amer, chef des Hentata. Tous les partisans de la famille d'Abou-Ali, tous les mécontents accoururent se grouper autour d'eux, et Maroc devint le centre de la réaction coutre le vizir Omar, dont la puissance était sans borne et qui tenait le prince dans une humiliante servitude.

Cette fermentation ne tarda pas à s'étendre jusqu'à Fès, et, dans le mois de mai, le général Ibn-Maçaï se mit à la tête des opposants et les conduisit à Meknès. De là, il écrivit au prince Abd-er-Rhamane, frère d'Abd-el-Moumene, en l'invitant à venir se mettre à la tête de la révolte. Ce prince accourut aussitôt, et, ayant opéré sa jonction avec les rebelles, établit son camp à l'Ouad-en-Nadja, près de Meknès.

Cependant, à Fès, le vizir mobilisait des troupes. Il permit à son sultan d'en prendre le commandement et le lança contre les rebelles. Une grande bataille fut livrée près de l'Ouad-en-Nadja, elle se termina par la victoire du sultan. Le prétendant dut chercher un refuge cher, les Beni-Igmacene taudis qu'Abd-er-Rahmane se vit encore contraint de fuir. Il se rendit à Tlemcen où il trouva un honorable accueil. Pendant ce temps, le vizir Omar proclamait une amnistie, ce qui lui acquérait, de nouveau, des partisans parmi les chefs merinides.

ABOU-HAMMOU II REPOUSSE LES TENTATIVES DU PRÉTENDANT ABOU-ZEYANE. — Sur ces entrefaites, Ouenzemmar, chef des Soueïd et des nomades merinides, proposa au vizir Omar de faire une campagne contre les Abd-el-Ouadites, lui demandant son appui dans cette entreprise. Omar y ayant accédé, le chef des Soueïd proclama émir Abou-Zeyane-el-Gobbi, qui avait été, déjà une fois, gouverneur de Tlemcen, et marcha sur cette capitale, après avoir été rejoint par la tribu makilienne des Oulad-Hoceïne qui venait de rompre avec Abou-Hammou. L'émir zeyanite, apprenant que ses ennemis étaient campés sur la Moulouïa, craignit la

défection des Amer et fit emprisonner leur chef Khaled. Puis il lança contre le prétendant son fidèle vizir Ibn-Moslem, il la tête des troupes régulières abd-el-ouadites et des Arabes sur lesquels il pouvait compter. Ce général fut assez habile pour tourner le camp ennemi, forcer ses contingents à la retraite et les pousser devant lui jusqu'à Mecila, où les Daouaouïda vinrent à leur secours. Tandis qu'Ibn-Moslem les bloquait dans cette localité, il mourut de la peste.

Abou-Hammou II ressentit vivement la perte de son vizir qui était aussi bon conseiller que général habile. Mais il fallait, avant tout, ne pas perdre les résultats obtenus et l'émir dut se préparer à aller lui-même dans le Mag'reb central pour prendre le commandement de l'armée. Pendant ce temps, Abou-Zeyane, profitant du désordre causé dans l'armée par la mort de son chef, s'empressa de réunir ses partisans et de l'attaquer à la tête de bandes considérables. Les Abd-el-Ouadites, démoralisés et inférieurs en nombre, abandonnèrent leur camp et se mirent en retraite vers Tlemcen où ils parvinrent après diverses péripéties. Abou-Zeyane arriva à leur suite et commença le siège de cette place. Mais, bientôt, des dissensions intestines se produisirent parmi les Arabes Zor'biens accourus avec le prétendant, et Abou-Hammou sut habilement en profiter. Khaled, mis en liberté par lui, sous la promesse de détacher sa tribu (les Amer) de la cause d'Abou-Zeyane, réussit à jeter le découragement parmi les Arabes qui se retirèrent les uns après les autres. Abou-Zeyane, réduit à la fuite, dut rentrer en Mag'reb (1362)[1].

RÈGNES SIMULTANÉS D'ABOU-ISHAK II À TUNIS, D'ABOU-L'ABBAS À CONSTANTINE ET D'ABOU-ABD-ALLAH À BOUGIE. — Pendant que ces événements se passaient dans l'Ouest, Ibn-Tafraguine continuait à gouverner à Tunis, et son maître, Abou-Ishak II, défendait Bougie contre les entreprises incessantes d'Abou-Abd-Allah.

A Tripoli et dans les provinces du sud de l'Ifrikiya, l'autorité était aux mains de plusieurs chefs indépendants ayant à leur tête Ibn-Mekki.

Enfin, à Constantine, le prince Abou-l'Abbas guettait l'occasion de prendre, avec avantage, part aux événements. En 1363, ses troupes s'emparèrent de Bône. L'année suivante, l'île de Djerba était enlevée à Ibn-Mekki par un général d'Ibn-Tafraguine. En 1364, Abou-Ishak II ayant abandonné Bougie pour rentrer à Tunis,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 100, t. III, p. 447 et suiv. Brosselard. *Mémoire sur les tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 61 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

Abou-Abd-Allah qui, depuis cinq années, attendait patiemment cette occasion, se porta sur l'ancienne capitule hammadite et s'en rendit maître par un coup de main (juin-juillet). Deux mois après, il marchait sur Dellis et arrachait cette ville des mains de l'officier abd-el-ouadite qui y commandait. Ayant ainsi étendu les limites de son royaume, le prince hafside chercha à affermir son pouvoir en persécutant ses adversaires, mais il indisposa bientôt le peuple par ses cruautés.

Peu de temps après la rentrée d'Abou-Ishak II à Tunis, eut lieu la mort d'Ibn-Tafraguine. Bien que la perte de son vizir eût pour conséquence de rendre au khalife le libre exercice du pouvoir, ce prince la ressentit vivement ; on dit même qu'il versa d'abondantes larmes à son inhumation.

Abou-Abd-Allah, fils d'Ibn-Tafraguine, qui se trouvait alors en course dans l'intérieur, conçut des soupçons au sujet de la mort de son père coïncidant avec le retour du khalife. Il essaya même de provoquer une révolte en y entraînant les Hakim (Soleïm). Mais, étant revenu de son erreur, il se rendit à Tunis où il fut, reçu avec bienveillance par Abou-Ishak, qui lui conféra la haute fonction occupée avec tant d'éclat par son père. Malgré les témoignages d'amitié à lui prodigués, le fils d'Ibn-Tafraguine ne tarda pas à céder de nouveau à la méfiance : il s'enfuit de Tunis et alla chercher asile auprès d'Abou-l'Abbas à Constantine (1364-1365).

DÉFAITE ET MORT D'ABOU-ABD-ALLAH. ABOU-L'ABBAS S'EMPARE DE BOUGIE. - Abou-l'Abbas se disposait alors il combattre son cousin Abou-Abd-Allah de Bougie, prince d'un caractère intraitable avec lequel il avait rompu à propos des limites réciproques de leurs états. Deux fois, dans le cours de l'année 1365, les troupes du prince de Bougie furent défaites par celles d'Abou-l'Abbas qui prit ses dispositions pour attaquer, l'année suivante, cette ville. Vers le même temps, une armée abd-el-ouadite avait reparu dans l'Est pour essayer de reprendre Dellis, et Abou-Abd-Allah, occupé par la guerre contre son cousin, avait dû transiger et rendre la place au souverain de Tlemcen. Un mariage, entre Abou-Hammou II et une fille du souverain de Bougie, avait cimenté la nouvelle alliance.

Au printemps de l'année 1366, Abou-l'Abbas, après s'être assuré l'appui des Arabes Daouaouïda, se mit en marche sur Bougie. Abou-Abd-Allah s'avança à la rencontre de l'ennemi jusqu'à Lebzou[1]. A peine y était-il arrivé qu'il fut attaqué à l'improviste,

1. Montagne voisine d'Akbou.

dans son camp, par les troupes de son compétiteur. Contraint bientôt de fuir en abandonnant tout son matériel, il tenta inutilement de gagner Bougie, fut atteint par ses ennemis et mourut, criblé de coups de lance. Peu après, Abou-l'Abbas parut devant Bougie dont la population l'accueillit comme un libérateur. Il y fit son entrée le 3 mai[1].

CAMPAGNE D'ABOU-HAMMOU II CONTRE BOUGIE. IL EST ENTIÈREMENT DÉFAIT. ABOU-ZEYANE S'EMPARE DE L'EST DU MAG'REB CENTRAL. — Lorsque ces nouvelles parvinrent dans l'Ouest, Abou-Hammou Il manifesta une grande indignation de ce qu'il appelait le meurtre de son beau-père et, comme il avait obtenu, à la fin de l'année précédente, de grands succès, en ravageant le territoire merinide et les cantonnements d'Ouenzemmar à Guercif, ce qui avait porté le gouverneur de Fès à conclure un nouveau traité de paix avec lui, il résolut de marcher contre Bougie. Après avoir réuni une armée considérable, formée de Zenètes et d'Arabes, il se mit en route vers l'Est (fin juin). En passant à Hamza, il trouva la tribu zor'bienne de Yezid en armes et lui envoya des officiers pour la sommer de se rendre. Pour toute réponse, les chefs Yezidiens firent trancher la tête aux envoyés. L'émir passa outre sans tirer vengeance de cette provocation, soit qu'il jugeât ces adversaires indignes de lui, soit qu'il eût hâte d'arriver à Bougie. C'était un mauvais début dans une région qui avait toujours été si fatale aux Abd-el-Ouadites. Parvenu au terme de son voyage, il établit son vaste camp dans la plaine qui avoisine Bougie, au sud (août). Mais le mécontentement était déjà dans l'armée assiégeante et Abou-Hammou manquait de la décision et de l'énergie nécessaires dans un tel moment.

Sur ces entrefaites, Abou-l'Abbas, qui se tenait prudemment derrière les remparts de Constantine, mit en liberté le prince Abou-Zeyane qui, nous l'avons vu, s'était précédemment réfugié à Tunis. Rappelé à Tlemcen par des mécontents, il s'était mis en route, mais avait été arrêté au passage par le souverain hafside de Constantine. Lui donnant l'appui d'un corps de troupes, celui-ci le chargea d'inquiéter les assiégeants de Bougie.

Dans le camp d'Abou-Hammou, les germes de mésintelligence avaient amené les conséquences qu'on pouvait prévoir. Aussi ce prince, voyant les chefs arabes sur le point de l'abandonner, se décida-t-il à livrer l'assaut. Il ne pouvait prendre, dans cette

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 68 et suiv., 450. El-Kaïrouani, p. 250, 251.

conjoncture, un plus mauvais parti. A peine, en effet, les Abd-el-Ouadites, sans confiance, ont-ils commencé mollement l'attaque, que la garnison de Bougie fait une sortie furieuse, tandis qu'Abou-Zeyane les attaque de flanc. En un instant, le désordre est dans l'armée assiégeante : les Arabes prennent la fuite de toute la vitesse de leurs chevaux et, à cette vue, les Berbères qui, du haut des montagnes, épient l'issue de la lutte, se précipitent sur le camp abd-el-ouadite pour le piller.

Le désordre de cette armée en déroute fut inexprimable. Apeine Abou-Hammou eut-il le temps de luire charger quelques bagages et objets précieux : renversé avec son cheval par la cohue, il se vit bientôt contraint de tout abandonner et de prendre la fuite en laissant son harem aux mains des ennemis. Il atteignit Alger «presque mort de honte et de douleur» et, de là, gagna Tlemcen (fin août 1366).

Abou-Zeyane, qui avait puissamment contribué à la victoire des Hafsides, et avait reçu, dans sa part de butin, la femme favorite d'Abou-Hammou, rallia à sa cause une foule de tribus arabes. S'étant avancé vers l'ouest, jusqu'à la montagne de Titeri, il reçut la soumission des Hoseïne (Zor'ba). Puis il s'empara de Médéa et étendit bientôt son autorité sur Miliana, toute la Mitidja et Alger.

Quant à Abou-l'Abbas, après être allé occuper Dellis, il rentra à Constantine. Encouragé par ses récents succès, il céda alors aux conseils d'Abou-Abd Allah, fils d'Ibn-Tafraguine, et lança contre Tunis une armée commandée par son frère Abou-Yahïa-Zakaria. Mais ce prince n'obtint aucun résultat sérieux[1].

ASSASSINAT DU SULTAN ABOU-ZEYANE PAR LE VIZIR OMAR. RÈGNE D'ABD-EL-AZIZ. OMAR EST MIS À MORT. — Dans le Mag'reb, le vizir Omar, au commencement de cette année 1365, était entré en lutte contre Amer-ben-Mohammed, cheikh des Hentata, qui avait rompu avec lui en proclamant à Maroc les princes Abou-l'Fadel et Abd-el-Moumene. Il pénétra dans le pays des Hentata, où s'était retranché le rebelle, mais, aux prises avec des difficultés de toute sorte dans ces montagnes abruptes, il se décida à traiter avec lui. A peine était-il parti que Amer, reléguant les princes merinides au second plan, reprenait en maître absolu la direction des affaires de la province de Maroc.

De retour à Fès, le vizir continua à régner en maître absolu,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 110, t. III, p. 74 et suiv., 448 et suiv. Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 61 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

défendant même au sultan de s'ingérer en quoi que ce fût, dans les affaires. Cette position humiliante devenait intolérable à Abou-Zeyane, et ce prince résolut de se défaire de son ministre par l'assassinat. Mais, Omar, mis au courant de la conspiration, ne lui laissa pas le temps de l'exécuter ; ayant pénétré dans le palais à la tête de quelques satellites, il donna ordre de saisir Abou-Zeyane et le fit étrangler sous ses yeux, puis on jeta le corps dans une citerne du palais et le vizir fit répandre le bruit que le sultan, dans un moment d'ivresse, y était tombé (octobre novembre 1366).

Après ce crime audacieux, Omar retira d'une prison, où il le détenait, le jeune prince Abd-el-Aziz, fils d'Abou-l'Hacène; et le proclama sultan. Aussitôt, l'armée et les grands de l'empire, terrifiés par cette audace, vinrent prêter serment au nouveau souverain. Omar consigna le sultan dans ses appartements et continua, comme par le passé, à gérer seul les affaires de l'empire. Au printemps suivant (avril-mai 1367), le vizir se dirigea de nouveau à la tête de l'armée contre Maroc ; mais, comme la première fois, Amer se retrancha dans ses montagnes où son ennemi n'osa pas l'attaquer. Omar dut se retirer après avoir signé avec lui une nouvelle trêve.

Bientôt, l'audace du vizir, encouragé par le succès, ne connut plus de bornes ; non seulement il ne permit pas à son souverain de prendre la moindre part aux affaires, mais encore il lui défendit toute communication avec ses sujets. Cependant, sa méfiance n'était pas satisfaite et il résolut de le supprimer et de le remplacer par un fils d'Abou-Eïnane dont il avait épousé la sœur. Tant d'excès devaient enfin trouver leur châtiment. Abd-el-Aziz était, du reste, doué d'un caractère énergique et il se mit en mesure de prévenir les mauvais desseins de son ministre. Dans le courant du mois de juillet, comme il avait reçu du vizir l'invitation de quitter le palais pour aller habiter la citadelle, il devina le piège qui lui était tendu ; ayant fait cacher quelques hommes dévoués dans ses appartements, il y appela le tyran sous prétexte de régler avec lui diverses dispositions. A peine Omar fut-il entré, les sicaires se précipitèrent sur lui et le massacrèrent à coups de sabre.

Demeuré seul maître du pouvoir, Abd-el-Aziz reçut le serment de la population et des grands officiers. heureux d'être délivrés du tyran. Le sultan s'entoura alors de conseillers éclairés et prit en main la direction des affaires. Par son ordre, la famille et les partisans d'Omar furent mis à mort[1].

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 368 et suiv.

CAMPAGNES D'ABOU-HAMMOU II DANS LE MAG'REB CENTRAL. — Cependant, à Tlemcen, Abou-Hammou II n'aspirait qu'à tirer une éclatante revanche de son désastre à Bougie. Apprenant les succès de son compétiteur Abou-Zeyane, dans la région d'Alger et de Médéa, il se disposa à combattre celui qui lui avait, enlevé sa femme et, au commencement de l'année 1367, se mitan route à la tête de toutes ses forces, augmentées de celles des tribus alliées. Parvenu dans le pays des Toudjine, il assiégea d'abord les Soueïd dans le Taoug'zout[1]. Mais les revers des dernières années, et sans doute aussi, le peu de confiance qu'inspirait, le faible courage de l'émir, avaient semé parmi les auxiliaires des germes de désunion et, bientôt, Abou-Hammou se vit abandonné par les Amer, jusqu'alors si fidèles ; conduits par leur chef Khaled, ils allèrent renforcer l'armée du prétendant et l'émir zeyanite, victime encore une fois de la fortune adverse, dut abandonner son camp aux Arabes et rentrer à Tlemcen.

Son premier soin fut d'y lever une nouvelle armée et de la conduire vers l'est. Ce fut sur Miliana qu'il concentra ses efforts et il réussit à s'emparer de cette place. Tel fut le seul avantage qu'Abou-Hammou remporta dans la cours de cette année 1367. Il rentra à Tlemcen afin de tout préparer pour entreprendre, l'année suivante, une campagne sérieuse contre son compétiteur Abou-Zeyane[2].

RÉVOLTE D'ABOU L'FADEL A MAROC. ABD-EL-AZIZ LE MET A MORT. — La mort du vizir Omar, l'homme qui, dans le Mag'reb, avait tenu si longtemps le pays courbé sous un joug de fer, réveilla des idées ambitieuses au cœur de plus d'un prétendant. Abou-l'Fadel, qui régnait à Maroc sous la tutelle d'Amer-ben-Mohammed, résolut d'imiter l'exemple de son cousin de Fès en se défaisant de son vizir. Mais, Amer put se soustraire par la fuite à ses coups, et Abou-l'Fadel dut se contenter de faire mettre à mort Abd-el-Moumene, l'ancien souverain de Sidjilmassa. Débarrassé ainsi de ses rivaux, il se disposa à régner en souverain indépendant et s'entoura de quelques chefs puissants parmi lesquels Ibrahim-ben-Atiya, émir de Kholt.

Ces événements eurent lieu vers la fin de l'année 1367. Dès qu'ils furent connus à Fès, Abd-el-Aziz se prépara à combattre le rebelle et, au printemps suivant, il marcha sur Maroc. Amer lui écrivit alors des montagnes des Hentata et lui offrit son appui contre

1. Au sud de Tiaret.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 453 et suiv.

Abou-l'Fadel. Celui-ci, qui venait du sortir de Maroc dans le but de poursuivre à outrance Amer, dut changer son plan de campagne à l'approche d'Abd-el-Aziz. Il alla se retrancher dans la montagne des Beni-Djaber, cher les Arabes Sofiane, sur l'appui desquels il croyait pouvoir compter. Mais le sultan les détacha de lui en les faisant acheter et, lorsqu'on fut sur le point d'en venir aux mains, Abou-l'Fadel les vit passer du côté de son ennemi. Réduit à fuir, il alla demander asile chez les Zenaga de l'Atlas qui le livrèrent au sultan. Le soir même, Abou-l'Fadel fut étranglé (avril-mai 1368).

Ce premier compétiteur anéanti, Abd-el-Aziz songea à mettre Amer dans l'impuissance de nuire encore et la manda à son camp. Mais le rusé Berbère lui répondit en se lançant dans la révolte ouverte et, comme de nouvelles intrigues rappelaient à Fès le sultan, ce prince se décida à rentrer en laissant Maroc sous le commandement d'un certain Ali-ben-Addjana, qui reçut la mission de contenir et de réduire le rebelle[1].

LUTTES D'ABOU-HAMMOU II CONTRE LE PRÉTENDANT ABOU-ZEYANE. — Pendant ce temps, Ahou-11ammou II, après s'être assuré l'appui des Daouaouïda du Hodna, en échange de la promesse qu'il les soutiendrait ensuite contre le hafside Abou-l'Abbas, quittait Tlemcen et se portait dans le Mag'reb central (printemps 1368). A son approche, les Soueïd, avec une fraction insoumise des Amer et leur chef Khaled, se jetèrent dans le Sud. L'émir zeyanite se dirigea alors vers la montagne de Titeri où se tenait le prétendant Abou-Zeyane gardé par les Hoseïne. En même temps les Daouaouïda, sous la conduite de leurs chefs, Yakoub-ben-Ali et Othman-ben-Youssof, s'avancèrent de l'autre côté et vinrent prendre position à Guetfa, au sud de Titeri Mais aussitôt les Soueïd, avec Khaled, accoururent par le sud les prendre à revers et faillirent les mettre en déroute. Cependant les Riah, étant parvenus à se rallier, forcèrent les ennemis à la retraite. Cette diversion eut néanmoins pour résultat d'empêcher l'action combinée des Daouaouïda et de l'émir de Tlemcen. Les Zor'ba, au contraire, purent opérer leur jonction avec les Hoseïne et Abou-Zeyane. Avec toutes ces forces réunies, le prétendant attaqua résolument Abou-Hammou et celui-ci eut encore la douleur de voir ses auxiliaires l'abandonner et la victoire se tourner contre lui. Les Daouaouïda rentrèrent dans leurs cantonnements, tandis que l'émir reprenait

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 373 et suiv. ,

la route de Tlemcen, poursuivi jusqu'au Sirat par les vainqueurs.

Sans se décourager, Abou-Hammou reprit aussitôt la campagne et, avec l'aide de Khaled-ben-Amer et de la plus grande partie des Zor'ba, qu'il parvint à rattacher à sa cause, il força Abou-Zeyane à rentrer dans le Titeri, sous la protection des Hoseïne.

Au printemps suivant, Abou-Hammou entreprit une nouvelle campagne vers l'est. Au préalable, il emprisonna Mohammed-ben-Arif, chef des Soueïd, dont la conduite semblait suspecte. Il porta le ravage dans les cantonnements des Soueïd qui, à son approche, s'étaient jetés dans le Sud et ne rentra à Tlemcen qu'après avoir détruit le château de Kalaat-bon-Selama[1], quartier général de la famille d'Arif. Le chef des Soueïd, Abou-Beker, se rendit alors à la cour de Fès pour solliciter l'appui du sultan contre Abou-Hammou[2].

CHUTE DE AMER, CHEF DES HENTATA. PACIFICATION DU MAG'REB PAR ABD-EL-AZIZ. — Vers la fin de l'année 1368, Ibn-Addjana, gouverneur de Maroc, ayant marché contre Amer, était mis en déroute dans les montagnes des Hentata et restait prisonnier aux mains du rebelle. Ce succès eut beaucoup de retentissement dans le Mag'reb et, de toutes parts, des partisans accoururent se ranger sous les drapeaux du chef des Hentata.

Abd-el-Aziz, de son côté, dressa son camp en dehors de Fès et convia ses auxiliaires à la guerre, en leur offrant de fortes gratifications. Au printemps de l'année 1369, il partit pour le sud à la tête d'une armée considérable et, parvenu dans le pays des Hentata, entreprit méthodiquement l'occupation de chaque montagne. Il chassa ainsi les rebelles de tous leurs refuges et les força à se concentrer sur le mont Tamskroule, leur dernier rempart. La discorde se mit alors parmi eux, et plusieurs chefs, gagnés par les Merinides, provoquèrent une révolte dont le sultan profita pour donner l'assaut. Amer, se voyant perdu, envoya son fils à Abd-el-Aziz pour lui offrir sa soumission et s'en remettre à sa générosité. Quant à lui, il tenta de gagner le Sous, mais il ne put traverser l'Atlas couvert de neige et, après avoir perdu toutes ses montures et s'être vu contraint d'abandonner son harem, il se réfugia dans une caverne. Des bergers l'y trouvèrent manquant de tout et, l'ayant solidement garrotté, le conduisirent au sultan.

Après avoir achevé la pacification de la, contrée et livré au

1. Taoughzout. à une journée au S.-E. de Tiharet.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. 1, p. 100, t. III, p. 453 et suiv.

pillage les propriétés de Amer, Abd-el-Aziz nomma le général lettres au commandement du pays des Hentata et reprit la route de Fès où il fit son entrée triomphale dans le mois d'avril. Il traînait à sa suite les captifs, montés, par dérision, sur des chameaux. Amer périt sous le fouet. Quant à Tachefine, le pseudo-sultan qui avait été recueilli par le rebelle, il fut percé de coups de lance.

MORT DU HAFSIDE ABOU-ISHAK II. RÈGNE DE SON FILS ABOU-L'BAKA. ABOU-L'ABBAS S'EMPARE DE TUNIS ET RESTE SEUL MAÎTRE DE L'EMPIRE HAFSIDE. — Cette même année 1369 vit, à Tunis, la mort du khalifa hafside Abou-Ishak. II. Ce prince décéda subitement et fut remplacé par son fils. Abou-1'Baka II, enfant en bas âge, qui fut proclamé par les soins de l'affranchi Mansour-Sariha et du vizir Ahmed-ben-el-Baleki. Ces deux chefs, ayant pris en main lut direction des affaires, se livrèrent aussitôt à tous les excès. Mais leur tyrannie ne pouvait tarder à porter des fruits. Bientôt, en effet, une mésintelligence ayant éclaté entre eux et Mansour-ben-Hamza, chef des Kaoub, dont I'autorité était prépondérante en Ifrikiya, ce cheikh se rendit auprès d'Abou-l'Abbas à Constantine et le décida à mettre à exécution le projet qu'il nourrissait, depuis longtemps, et qui consistait à s'emparer de Tunis. Mais, trop prudent pour se lancer et l'aventure, il envoya d'abord son général Abd-Allah, fils de Tafraguine, dans la province de Kastiliya afin de recevoir la soumission des habitants de ces contrées, ainsi que des Arabes des plateaux. En même temps, il quitta Bougie où il s'était transporté et se rendit à Mecila, dan, le but de réduire à la soumission les Daouaouïda toujours menaçants. Ce résultat obtenu, il rentra Bougie, où il fut rejoint par le fils de Tafraguine qui avait parfaitement réussi dans sa mission. Puis, ayant réuni toutes ses forces, il marcha sur Tunis et reçut sur sa route l'hommage des populations. Arrivé sous les murs de la capitale, il en entreprit le siège.

Tunis était alors en proie à la plus grande anarchie, car les vizirs, du lieu de préparer tout pour la résistance, avaient indisposé coutre eux les troupes et la population. Aussi le siège ne fut-il puis de longue dure. Abou-l'Abbas, ayant donné l'assaut, se mit lui-même à la tête d'une des colonnes et pénétra dans la ville, suivi de quelques hommes intrépides. Aussitôt, les tyrans et leurs sicaires prirent la fuite dans toutes les directions, poursuivis par la population qui les accablait de mauvais traitements et de malédictions. Le 6 septembre 1370, Abou-l'Abbas fit son entrée dans le palais du gouvernement et prit possession du trône hafside. Peu après, le prince Abou-l'Baka lui fut amené et on lui apporta la tête d'Ibn-el-Baleki.

Quant à Mansour, il parvint à s'échapper. Pendant ce temps, les troupes mettaient la ville au pillage.

Resté seul maître du pouvoir, Abou-l'Abbas s'efforça de faire disparaître, par une sage administration, les traces des excès des règnes précédents. Il s'appliqua surtout à rétablir l'unité et l'autorité du gouvernement en abaissant la puissance des grands officiers et des chefs de tribus, surtout des Arabes, dont l'influence s'exerçant au détriment de celle du prince, avait été cause de la plupart des malheurs des règnes précédents. Il songea aussi aux populations rurales, opprimées depuis longtemps, et abolit l'usage de la difa (repas), qu'elles étaient tenues de fournir aux officiers en tournée.

L'émir Abou-l'Baka avait été embarqué avec son frère pour le Mag'reb, mais le bateau qui les portait ayant été assailli par une tempête périt corps et biens avec tous ceux qu'il portait[1].

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE. MORT DE PIERRE LE CRUEL. RÈGNE D'ENRIQUE II. - Nous avons vu, à la fin du chapitre précédent, Mohammed V, roi de Grenade, dépossédé par Ismaïl II, vassal de la Castille, venir à Fès réclamer l'appui du sultan merinide. L'ayant obtenu, il arriva en Espagne avec une armée, mais, à ce moment, Abou-Salem ayant été tué, Mohammed se vit abandonné par ses adhérents et alla se réfugier en Castille. Pierre l'accueillit avec faveur et, pour se venger de ce qu'il appelait la trahison d'Ismaïl, suscita contre lui une révolte dans laquelle ce dernier périt. Son frère, Abou-Abd-Allah, ayant pris le pouvoir, envoya son hommage au roi d'Aragon. Mohammed V, à la tête de troupes castillanes, marcha contre lui et, après diverses péripéties, le réduisit à une telle extrémité qu'il se décida à s'en remettre à la générosité de Pierre le Cruel. Ce prince le tua de sa propre main et Mohammed V rentra à Grenade (1362).

Pierre, allié au Prince Noir d'Angleterre, lutta alors contre l'Aragon, allié à la France, dont le roi voulait venger la malheureuse Blanche et avait fait reconnaître don Enrique comme roi de Castille. Ces guerres, dans lesquelles le souverain de Grenade dut prendre part en envoyant des secours à son suzerain, amenèrent en Espagne les grandes compagnies. Charles V trouva ainsi l'occasion de s'en débarrasser en les confiant à Duguesclin (1365).

Pierre, vaincu, fut obligé de fuir, et le roi de Grenade adressa son hommage à Enrique II; mais bientôt le tyran reparaît, toujours

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 85 et suiv. El-Kaïrouani, p. 251 et suiv.

soutenu par le Prince Noir, et défait ses ennemis à Najira (avril 1367). Duguesclin est fait prisonnier dans cette bataille par Chandos, Enrique ne tarde pas à revenir avec une armée française et la guerre recommence, acharnée, terrible. Le royaume de Grenade fournit tous ses guerriers à Pierre, mais il ne peut l'empêcher d'être défait et pris par Duguesclin qui le livre à Enrique. Celui-ci le tue et reste enfin maître du trône de Castille (23 mars 1369)[1].

Le roi de Grenade profita de ces guerres qui absorbaient les forces chrétiennes, pour rentrer ou possession d'Algésiras avec l'appui du sultan merinide[2].

---

1. Resseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. IV, p. 471 et suiv.
2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. 1V, p. 380,

CHAPITRE XX

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
1370-1384

Abd-el-Aziz marche sur Tlemcen, qui est abandonné par Abou-Hammou II. — Abou-Hammou est rejeté dans l'extrême sud ; les Merinides étendent leur autorité sur le Mag'reb central. — Révoltes contre les Merenides dans le Mag'reb central. — Pacification du mag'reb central par Ibn-R'Azi. — Mort d'Abd-el-Aziz ; Es-Saïd II lui succède. — Abou-Hammou II rentre en possession de Tlemcen et relève, pour la troisième fois, le trône abd-el-aouidite. — Abou-Hammou II traite avec Abou-Zeyane et rétablit son autorité sur le Mag'reb central. — Rupture entre la cour de Fès et le roi de Grenade. Celui-ci suscite deux prétendants : Abou-l'Abbas et Abd-er-Rhaman. — Abou-l'Abbas renverse Es-Saïd et s'empare du trône de Fès. — Abd-er-Rahman règne indépendant à Maroc. — Le hafside Abou-l'Abbas réduit l'influence des Arabes et assoit son autorité. Luttes d'Abou-Hammou contre les Zor'ba dans le Mag'reb central. — Abou-Hammou réduit les Thaaleba et étend son autorité sur Alger. — Le sultan merinide Abou-l'Abbas écrase la révolte d'Ibn-R'Azi. — Le hafside Abou-l'Abbas réduit à la soumission les principicules du Djerid. — Guerre entre les sultans merinides Abd-er-Rahman et Abou-l'Abbas ; siège de Maroc par ce dernier. — Abou-Hammou II envahit le territoire merinide et met le siège devant taza. — Abou l'Abbas s'empare de Maroc et met à mort Abd-er-Rahman. — Abou-l'Abbas prend et pille Tlemcen qu'Abou-Hammou lui abandonne.

ABD-EL-AZIZ MARCHE SUR TLEMCEN QUI EST ABANDONNÉ PAR ABOU-HAMMOU II. — Peu après le retour du sultan Abd-el-Aziz à Fès, arrivèrent dans cette ville Abou-Beker-ben-Malek, chef des Soueïd, son frère Ouenzemmar et les principaux de la tribu, dans le but de pousser le souverain merinide à entreprendre une expédition contre Tlemcen, lui promettent non seulement l'appui des Soueïd, mais encore celui des Makil, soumis depuis peu aux Abd-el-Ouadites. Ils lui présentèrent en même temps une lettre, envoyée par les habitants d'Alger, dans laquelle ceux-ci reconnaissaient la suzeraineté merinide. Comme l'empire du Mag'reb était enfin tranquille, le sultan accueillit favorablement l'idée d'une expédition contre Abou-Hammou, avec lequel les rapports étaient des plus tendus. Ayant, en conséquence, pressé les enrôlements, il put quitter Fès dans le mois de juillet 1370.

A l'approche de ses ennemis, Abou-Hammou appela aux armes tous ses alliés, Zenètes et Arabes Amer; puis il s'avança vers

l'ouest, comptant opérer en jonction avec les Makil, mais il apprit alors que ces derniers, Ahlaf et Obeïd-Allah, s'étaient laissé gagner par les promesses d'Ouenzemmar et marchaient. par le désert d'Angad à la rencontre du sultan, alors à Taza. Cette nouvelle démoralisa tellement son armée et lui-même qu'Abou-Hammou jugea toute résistance inutile. Abandonnant donc, pour la troisième fois, sa capitale, il se réfugia à El-Bateha chez ses fidèles alliés, les Amer[1].

ABOU-HAMMOU EST REJETÉ DANS L'EXTRÊME SUD. LES MERINIDES ÉTENDENT LEUR AUTORITÉ SUR LE MAG'REB CENTRAL. — Le sultan merinide envoya de Taza son lieutenant Abou-Beker-ben-R'azi, prendre possession de Tlemcen et il fit, lui-même son entrée solennelle dans cette ville le 7 août 1370. Dans le même mois, Ibn-R'azi sortit à la tête de l'année et se mit à la poursuite d'Abou-Hammou. Ce prince, toujours prudent, s'enfuit à son approche avec ses alliés les Amer et, ayant atteint le Hodan, vint demander asile à la fraction des Oulad-Yahïa-ben-Sebâa, des Daouaouïda. Son compétiteur Abou-Zeyane, qui s'intitulait. le sultan de Titeri, arriva, en même temps, chez les Oulad-Mohammed, cousins des précédents, où il fut bien accueilli. Mais c'est en vain qu'Abou-Hammou avait espéré trouver la sécurité chez les R'iah. Comme l'armée merinide approchait, ceux-ci craignirent la colère d'Ibn-R'azi et expulsèrent l'émir zeyanite.

Abou-Hammou se jeta alors dans le sud, toujours suivi par les Amer, mais les Merinides, guidés par les Daouaouïda, se mirent à sa poursuite, l'atteignirent à Ed-Doucène, dans le Zab, et lui firent essuyer une défaite dans laquelle il perdit tous ses bagages. L'émir courut, cette fois, jusque clans le pays du Mezab, où ses ennemis renoncèrent à le poursuivre. De là, il revint occuper les oasis de Rebâ et de Bou-Semr'oun que les Amer avaient conservées comme fiefs, au sud du Djebel-Rached.

Après avoir ainsi rejeté Abou-Hammou dans le Sud, le général Ibn-R'azi revint, vers les régions du Tel du Mag'reb central et les contraignit à la soumission. Des gouverneurs furent envoyés dans les villes principales et l'autorité merinide s'étendit de nouveau de l'Atlantique jusqu'à Alger. Ibn-R'azi rentra alors à Tlemcen (octobre-novembre)[2].

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, 1. II, p. 266, t. III. p. 457 et suiv,, t, IV, p. 381 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

2. Ibn-Khaldoun, t. I, p. 76, 92, 110, 127, t. III, p. 458 et suiv., t. IV, p: 383 et suiv.

RÉVOLTES CONTRE LES MERINIDES DANS LE MAG'REB CENTRAL. — Peu de temps après, un jeune homme de la famille mag'raouïenne de Mendil, nommé Hamza, fils d'Ali-ben-Rached, leva l'étendard de la révolte dans la montagne des Beni-Bou-Saïd[1] et fut soutenu par un grand nombre de partisans. Le vizir Omar-ben-Messaoud, envoyé contre lui par le sultan, dut entreprendre un siège en règle de cette région montagneuse, mais il n'obtint aucun succès effectif.

Sur ces entrefaites un désaccord se produisit entre les Arabes makiliens et le sultan qui refusait d'accéder à leurs exigences, consistant en octroi de terres et de privilèges excessifs, comme récompense de leurs services. Un chef de ces Arabes, nommé Rahho-ben-Mansour, qui commandait les Kharadj, branche des Obeïd-Allah, se rendit alors à Bou-Semr'oun, auprès d'Abou-Hammou, et offrit à ce prince sa soumission et l'appui de ses guerriers pour l'aider à reconquérir son empire. Avec ce renfort et le contingent des Amer, Abou-Hammou commença à insulter les frontières méridionales. Vers le même temps, le rebelle Hamza, ayant pu surprendre le camp merinide près du Chélif, força le vizir Omar à se réfugier à El-Bateha, et la révolte des Mag'raoun s'étendit à toutes les contrées maritimes avoisinantes.

A l'annonce de ces événements, l'esprit de révolte des Hoseïn du Titeri se réveilla. Ils rappelèrent au milieu d'eux Abou-Zeyane, qui était toujours chez les Daouaouïda, puis ils étendirent leur autorité sur le pays ouvert jusqu'à Médéa (1371).

PACIFICATION DU MAG'REB CENTRAL PAR IBN-R'AZI. — Encouragé par quelques minces succès, Abou-Hammou, qui s'était avancé jusqu'aux environs de Tlemcen, se vit trahi par Khaled, chef des Amer. Cet émir, qui avait donné tant de preuves de fidélité au prince zeyanite, se laissa gagner par une somme d'argent offerte par le sultan merinide, à moins qu'il eût cédé simplement à un sentiment de jalousie provoqué par les faveurs dont son maître comblait à d'autres cheikhs. Nommé par Abd-el Aziz à une haute position et ayant reçu le commandement d'un corps de troupes, il vint attaquer à l'improviste Abou-Hammou et ses alliés, les mit en déroute et put s'emparer des trésors et du harem de l'émir auquel cette mésaventure arrivait pour la deuxième fois. Tandis que toutes ses femmes et son affranchi étaient expédiés à Tlemcen, Abou-Hammou se réfugiait, presque seul, à Tigourarine, en plein désert (mai-juin 1372).

1. Le Dahra, entre Mostaganem et Ténès.

Pendant ce temps, le général Ibn-R'azi, qui avait pris le commandement dans la Mag'reb central, chassait Hamza de toutes ses positions, l'expulsait des montagnes des Mag'raoua et le rejetait vers le sud. Le rebelle chercha un refuge chez les Hoseïne du Titeri, mais Ibn-R'azi l'y poursuivit et, étant parvenu à surprendre son camp, s'empara de lui et le mit à mort. Sa tête et celles du ses principaux adhérents furent envoyées à Tlemcen, tandis que leurs corps restaient exposés sur les remparts du Miliana.

Après celte victoire, Ibn-R'azi alla bloquer la montagne de Titeri où se tenait Abou-Zeyane avec les Hoseïne. Mais la position occupée par les rebelles était très forte, de sorte que le général merinide se décida à faire appel aux Daouaouïda. Il obtint leur concours par l'intervention de l'historien Ibn-Khaldoun, qui amena leurs contingents par le sud afin de bloquer la montagne, de ce côté. Dans le mois de juillet 1372, les Hoseïne, réduits à la plus grande misère, se rendirent à discrétion. Mais Abou-Zeyane put s'échapper et gagner Ouargla. Après avoir ainsi pacifié le Mag'reb central et s'être fait livrer des otages par les tribus les plus turbulentes, telles que les Tâaleba, Hoseïne et Mag'raoua, Ibn-R'azi rentra à Tlemcen, accompagné des chefs des principales tribus arabes venant protester de leur dévouement au souverain merinide[1].

MORT D'ABD-EL-AZIZ. ES-SAÏD II LUI SUCCÈDE. — Au moment où Abd-el-Aziz voyait ainsi la fortune lui sourire et la suprématie merinide s'étendre de nouveau sur les deux Mag'reb, il ressentit les atteintes d'une affection chronique dont il était atteint. Son mal empira rapidement et, dans la soirée du 23 octobre 1372, il rendit le dernier soupir. Il ne laissait qu'un enfant en bas fige du nom d'Es-Saïd. Aussitôt après la mort du souverain, Ibn-R'azi, qui donnait de si grandes preuves d'attachement à la dynastie, prit le jeune enfant sur ses épaules et le présenta aux troupes et au peuple en annonçant la fatale nouvelle et en proclamant Es-Said comme sultan. Les acclamations de tous et les protestations de fidélité accueillirent le nouveau souverain. Mais, après un événement aussi grave, survenu loin de la capitale, il fallait au plus vite rentrer en Mag'reb et s'emparer du trône de Fès, sans laisser aux prétendants, qui ne manqueraient pas de surgir, le temps de prendre les devants. L'évacuation de Tlemcen fut donc résolue et, dès le surlendemain de la mort d'Abd-el-Aziz, l'armée merinide reprit, en bon ordre, la route de l'ouest.

Arrivé à Fès, Abou-Beker-ben-R'azi procéda à la cérémonie

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 324 et suiv., p. 461 et suiv., t. 1V, p. 386 et suiv.

d'inauguration du nouveau sultan qui fut proclamé sous le nom d'Es-Saïd II. Ibn-R'azi prit en main l'entière direction des affaires. La mort d'Abd-el-Aziz et la minorité de son fils allaient faire perdre aux Merinides le fruit de leurs derniers succès dans le Mag'reb central et permettre à Abou-Hammou de relever encore une fois son trône[1].

ABOU-HAMMOU II RENTRE EN POSSESSION DE TLEMCEN ET RELÈVE POUR LA TROISIÈME FOIS LE TRÔNE ABD-EL-OUADITE. — L'évacuation de Tlemcen par les Merinides avait été si inopinée qu'ils n'avaient pas songé à y laisser un représentant. Parvenu à Taza, Ibn-R'azi voulut remédier à cet oubli, et, comme il avait sous la main un fils de l'émir Abou-Tachefine, nommé Ibrahim, qui avait été élevé à Fès, et sur la fidélité duquel il croyait pouvoir compter, il lui confia le commandement de Tlemcen et l'envoya prendre possession de cette ville avec Rahho-ben-Mansour, cheikh des Obeïd-Allah (Makil) et un corps de troupes mag'raouïennes regagnant leur pays.

Mais, à Tlemcen, la face des choses avait déjà changé : le surlendemain du départ des Merinides, Atiya-ben-Mouça, affranchi d'Abou-Hammou, ayant pu s'échapper des mains de ses gardes, avait exhorté la population à rappeler son ancien maître et partout, dans la ville, le nom d'Abou-Hammou avait été acclamé. Ce fut sur ces entrefaites qu'Ibrahim arriva de Mag'reb pour prendre possession de son gouvernement. Il trouva les portes fermées et les habitants en armes sur les remparts. Ce fut en vain qu'il essaya de pénétrer de vive force à Tlemcen: ses tentatives furent repoussées et il dut retourner en Mag'reb, tandis que les Mag'raoua continuaient, leur route vers le Chélif. Pendant ce temps, Abou-Hammou II, accablé par les revers, était toujours à Tigourarine et se disposait à gagner le Soudan, menacé qu'il était d'une prochaine attaque des Zor'ba, lorsqu'un messager arabe, monté sur un mehari, arriva dans l'oasis. Il était harassé de fatigue, ayant forcé les étapes depuis Tlemcen, et se disait porteur d'un message important. Abou-Hammou s'attendait à un nouveau malheur ; aussi, quelle ne fut pas sa joie lorsqu'il apprit que la fortune lui rendait son royaume. Il fit aussitôt partir son fils, Abou-Tachefine, pour Tlemcen et, peu de jours après, se mit lui-même en route vers le nord et rentra triomphant dans sa capitale (nov.-déc. 1372). Son premier soin fut de rechercher et de mettre à mort toutes les personnes qui l'avaient trahi. Puis il prodigua ses faveurs

1. L'Imam Et-Tensi, passim. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p.462, t. IV, p. 387 et suiv.

aux chefs zor'biens de la famille d'Arif, préférant les avoir pour amis que les Amer, et comptant sur l'influence d'Ouenzemmar en Mag'reb pour détourner de lui toute agression de ce côté. Ainsi, Abou-Hammou releva, pour la troisième fois, le trône abd-el-ouadite.

ABOU-HAMMOU TRAITE AVEC ABOU-ZEYANE ET RÉTABLIT SON AUTORITÉ SUR LE MAG'REB CENTRAL. — De son côté, le prince Abou-Zeyane, dès qu'il apprit, à Ouargla, la mort du sultan, sentit renaître en lui l'ambition de s'emparer du pouvoir. Il se rendit dans le Tel du Mag'reb central et reçut l'adhésion des Thaaleba et des Hoseïne, ses anciens adhérents. A cette nouvelle, Abou-Hammou quitta Tlemcen à la tête d'une armée nombreuse, appuyée par le contingent des Soueïd, et s'avança vers l'est. Il dut, tout d'abord, combattre et réduire à la fuite un certain Ali-ben-Haroun de la famille de Mendil qui, dans la région du Chélif, avait réuni quelques Partisans et tenait la campagne pour le compte des Merinides.

Ayant fait ensuite irruption dans la région montagneuse de Médéa, Abou-Hammou, par une série d'opérations bien conduites, mit les rebelles dans une situation critique. Mohammed-ben-Arif se rendit alors, comme délégué de l'émir de Tlemcen, auprès d'Abou-Zeyane et conclut avec lui un traité par lequel celui-ci renonçait à toute prétention au trône, moyennant une indemnité pécuniaire, et consentait à se retirer chez les R'iah. Le vainqueur reçut ensuite la soumission des Hoseïne et celle des Thaaleba qui avaient définitivement établi leur suprématie sur la Mitidja, en rejetant les Sanhadja dans les montagnes de l'est, et dominaient en maîtres à Alger. Abou-Hammou II, ayant ainsi pacifié le Mag'reb central, laissa à Alger un de ses fils pour y commander avec le concours de Salem-ben-Brahim, cheikh des Thaaleba. Il confia à un autre de ses fils, le gouvernement de Médéa, puis il rentra dans sa capitale, pouvant, à bon droit, compter sur quelque tranquillité (juillet 1373)[1].

RUPTURE ENTRE LA COUR DE FÈS ET LE ROI DE GRENADE. CELUI-CI SUSCITE DEUX PRÉTENDANTS, ABD-ER-RAHMANE ET ABOU-L'ABBAS. — De graves événements, survenus dans le Mag'reb, absorbaient toutes les forces du gouvernement merinide et l'empêchaient de s'opposer à la restauration abd-el-ouadite. Plusieurs prétendants voulurent profiter de la minorité du souverain pour s'emparer du pouvoir, et une rupture,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 111, 124 et suiv. T. III, p. 463 et suiv. T. IV, p. 401 et suiv. — Brosselard, *Mémoire sur les tombeaux des Beni-Zeiyan*, p. 63. - L'Imam Et-Tensi, passim.

survenue entre la cour de Fès et celle de Grenade, vint aggraver cette situation. En effet, Mohammed V Ben-el-Ahmar, dont les récents succès avaient surexcité l'orgueil, voulut faire disparaître de l'Espagne l'influence merinide et ne trouva rien de mieux, pour réaliser ce projet, que de lancer en Afrique des prétendants. Le premier fut un certain Abd-er-Rahmane-ben-Ifelloucène, petit-fils du sultan Abou-Ali. Débarqué au printemps de l'année 1373, sur le rivage du pays des Botouïa, il se vit aussitôt soutenu par ces turbulents Berbères et fit, de leurs montagnes, son quartier général.

Le vizir Ibn-R'azi, voyant doit partait le coup, et craignant une expédition du prince de Grenade contre Ceuta, envoya son cousin Mohammed ben-Othmane occuper cette place, puis il alla assiéger le prétendant dans le pays des Botouïa. Mais il n'obtint aucun avantage et dut rentrer à Fès. A peine était-il de retour qu'une défection inattendue vint compliquer la situation. Mohammed, gouverneur de Ceuta, cédant aux instigations du prince de Grenade, retira de la prison de Tanger le prince Abou-l'Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Salem, qui y était étroitement détenu, et le proclama sultan. En même temps, arrivèrent d'Espagne des subsides en hommes et en argent, avec une partie des Merinides «volontaires de la foi» et, en retour de ce service, Ibn-el-Ahmar obtint la remise de Gibraltar qu'il assiégeait depuis quelque temps. C'était la dernière forteresse possédée par les Merinides en Espagne.

Ibn-R'azi essaya vainement de ramener son cousin à l'obéissance, il dut reconnaître que le sort des armes pouvait seul trancher le différend et se prépara activement à la lutte. Mais, avant de marcher sur Ceuta, il voulut essayer de réduire le rebelle Abd-er-Rahmane qui venait de s'emparer audacieusement de Taza, où il avait été rejoint par de nombreux partisans.

Ibn-R'azi alla mettre le siège devant cette place, mais il y rencontra une résistance inattendue et fut bientôt rappelé à Fès par l'annonce de l'arrivée prochaine de l'autre prétendant.

ABOU-L'ABBAS RENVERSE ES-SAÏD ET S'EMPARE DU TRÔNE DE FÈS. ABD-ER-RAHMANE RÈGNE INDÉPENDANT À MAROC. - Mohammed-ben-Othmane avait, en effet, quitté Ceuta avec le souverain Abou-l'Abbas, à la tête du corps des volontaires de la foi, de sept cents archers grenadins et de partisans berbères dont le nombre allait croissant chaque jour; il avait marché directement sur Fès. Bientôt Ibn-R'azi apprit que l'ennemi était à Zerhoum[1]

1. Montagne entre Fès, Meknès et le Sebou.

et il tenta d'enlever son camp par un coup de main. Mais le prétendant s'était placé dans une position très forte et ses troupes espagnoles, habituées à la guerre contre les chrétiens, repoussèrent facilement l'attaque tumultueuse des Mag'rebins. Prenant ensuite l'offensive, elles se jetèrent avec impétuosité sur l'armée du vizir, changèrent sa retraite en déroute et s'emparèrent de son camp. Ibn-R'azi n'eut d'autre ressource que de se jeter dans la ville neuve de Fès, en donnant, à la tribu makilienne de Hoceïne, l'ordre de venir s'établir maîtres de la capitale pour la couvrir du côté de l'intérieur.

Mais la prétendant Abd-er-Rahmane, qui avait reçu du roi de Grenade l'invitation de se rendreà Abou-l'Abbas et s'était vu renforcé de la tribu des Ahlaf (Makil), se porta au plus vite dans la direction de Fès et, ayant rencontré les Hoceïne qui accouraient au secours d'Ibn-R'azi, parvint à les rejeter dans le Sud. Il opéra alors en jonction avec Abou-l'Abbas, et les deux armées se mirent en marche sur Fès (avril-mai 1374). A leur approche, Ibn-R'azi, qui avait eu le temps de réunir un grand nombre de soldats, fit une sortie générale et attaqua avec une grande vigueur ses ennemis. Le combat fut long et acharné, mais les assiégés durent céder au nombre et se virent forcés de rentrer derrière leurs murailles.

A la suite de cette bataille, les deux prétendants prirent position chacun d'un côté de la capitale et en firent le siège. Au bout de deux mois, malgré les efforts des assiégés et leurs fréquentes sorties, la ville se trouva réduite à la dernière extrémité. Ibn-R'azi céda alors aux instances de son cousin et mit fin à une lutte inutile. S'étant rendu au camp d'Abou-l'Abbas, il fit sa soumission à ce prince et déclara le reconnaître pour souverain.

Le 20 juin 1374, Abou-l'Abbas fit son entrée solennelle à Fès et prit possession du trône merinide. Quant à l'émir Abd-er-Rahmane, dont la coopération avait été si efficace, il exigea pour lui le gouvernement indépendant de Maroc et de sa province, et Abou-l'Abbas se résigna à subir cette exigence en attendant que l'occasion se présentât de rompre le traité. Des discussions s'élevèrent aussitôt, relativement aux limites des deux états et, une première fois, on arriva à un arrangement : la ville d'Azemmor fut désignée comme point de séparation des deux royaumes.

Une fois maître du pouvoir, Abou-l'Abbas laissa l'entière direction des affaires à Mohammed-ben-Othman nommé par lui premier ministre. Le roi de Grenade, qui avait tant contribué au changement du souverain, exerça la plus grande influence sur les affaires du Mag'reb. Tous les princes de la famille impériale merinide et, parmi eux, le jeune Es-Saïd, lui avaient été envoyés et il

les détenait comme une menace, prêt à lancer un nouveau prétendant en Mag'reb si le sultan de Fès avait manifesté la moindre velléité de rupture[1].

LE HAFSIDE ABOU-L'ABBAS RÉDUIT L'INFLUENCE DES ARABES ET ASSEOIT SON AUTORITÉ. — Pendant que le Mag'reb était le théâtre de ces événements importants, le hafside Abou-l'Abbas s'appliquait à achever d'asseoir solidement son autorité dans l'Est. Comme son prédécesseur avait dit, pendant les dernières années, s'appuyer sur les Arabes pour pouvoir résister à ses rivaux de Constantine et de Bougie, ces nomades s'étaient arrogé une grande influence dans la direction des affaires. Cantonnés aux portes de Tunis, ils faisaient peser sur le pays la lourde tyrannie de leurs exigences. Abou-l'Abbas, resté seul maître du pouvoir, s'attacha à abaisser l'orgueil des Kaoub et de leurs chefs, les Ben-Hamza, car il voulait absolument ne partager le pouvoir avec personne. Il en résulta cher. ceux-ci une irritation qui ne pouvait tarder à se révéler par des faits. A cette époque, le Djerid et la Tripolitaine étaient divisés par les factions : dans chaque ville importante régnait un tyran prenant le titre de sultan et gouvernant d'une manière a peu près indépendante. A Tripoli, la famille d'Ibn-Thabet venait de renverser les Ibn-Mekki et d'y usurper le pouvoir. A Gafsa, dominaient les Ibn-Khalef, à El-Hamma les Ibn-Abou-Menïa, enfin à Touzer les Ibn-Yemloul, les plus puissants et les plus remuants de tous. Les Arabes, éloignés de Tunis par le peu de sympathie que leur portait le khalife, entrèrent en pourparlers avec ces chefs et offrirent de les appuyer dans leurs tentatives anarchiques.

Mais, Abbou-l'Abbas s'appliqua à les combattre tous successivement et fit rentrer sous son autorité El-Mehdia, Souça et l'île de Djerba. Les principicules du Djérid n'allaient pas tarder à le voir paraître dans leur pays; aussi, devant l'imminence du danger, oublièrent-ils leurs haines réciproques pour former entre eux une alliance offensive et défensive, avec l'appui des Arabes. Cette coalition n'était pas faite pour effrayer Abou-l'Abbas, mais il ne voulait entrer en lutte qu'après avoir mis de son côté toutes les chances de succès. L'Ouest de son empire était déjà dans la tranquillité la plus complète et obéissait à ses deux fils qu'il avait nommés, l'un, Abou-Abd-Allah, au gouvernement de Bougie, l'autre, Abou-Ishak, à celui de Constantine. L'Est allait bientôt se courber sous son joug[2].

1. Ibn-Khaldoun, t. IV, p. 405 et suiv., p. 487, 488.

2. Ibn-Khaldoun, t. III, p. 85 et suiv., 141 et suiv., 166, 174 et suiv. El-Kaïrouani, p. 252.

LUTTES D'ABOU-HAMMOU CONTRE LES ZOR'BA DANS LE MAG'REB CENTRAL. — Dans le Mag'reb central, Abou-Hammou II avait à lutter contre de nouvelles révoltes. Lorsque Khaled-ben-Amer, ancien chef des Amer (Zor'ba), eut été définitivement disgracié par l'émir de Tlemcen, il se rendit en Mag'reb, espérant faire épouser sa querelle par le sultan de Fès. Mais les Merinides étaient trop occupés chez eux pour songer à porter la guerre hors de leur empire. Khaled, n'ayant rien pu obtenir, se jeta, avec sa famille, dans les profondeurs du désert. Quelque temps après, son neveu, Abd-Allah, venait faire une razzia sur les populations du Djebel-Amour. Mais les Soueïd, s'étant ralliés, l'expulsèrent de leur pays. Sur ces entrefaites, ce même Abd-Allah, ayant rencontré un autre chef zor'bien nommé Abou-Beker-ben-Arif, qui venait de se détacher de la cause de l'émir Ibd-el-ouadite, contracta alliance avec lui et tous deux adressèrent une députation au prince Abou-Zeyane, resté chez les Daouaouïda, pour l'engager à venir au milieu d'eux afin de prendre la direction des affaires. Ces faits se passèrent dans l'hiver 1374 et au printemps de 1375.

Mais au mois de juin 1375, Abou-Hammou quitta Tlemcen à la tête de ses troupes et, soutenu par les contingents des Soueïd et des Makil, commandés par Mohammed-ben-Arif, il se porta contre les insurgés. Après une courte campagne, Abou-Hammou sut faire rentrer Abou-Beker dans son parti, et le prétendant, se voyant abandonné, rentra chez les Zor'ba.

Après cette nouvelle défaite, Abd-Allah rejoignit son oncle Khaled qui avait rallié un certain nombre de partisans. Ces deux chefs, pénétrant alors dans le Tel, vinrent dresser leurs tentes sur le haut Mina, d'où ils menacèrent les Soueid. Abou-Hammou, auquel ceux-ci demandèrent secours, envoya aussitôt contre les rebelles son propre fils, Abou-Tachefine, à la tête d'un corps de troupes. A son approche, Khaled se retrancha à Kalaat-Houara[1]. Les troupes de Tlemcen attaquèrent vigoureusement cette position et, après un combat des plus acharnés, s'en emparèrent. Les principaux chefs rebelles, parmi lesquels Abd-Allah, y laissèrent la vie. Quant à Khaled, bien que serré de prés par ses ennemis, il parvint à se jeter dans le Djebel-Amour[2].

ABOU-HAMMOU RÉDUIT LES THAALEBA ET ÉTEND SONAUTORITÉSURALGER.—Abou-Tachefineétaitrentréà Tlemcen et son père pouvait se croire, pour quelque temps, délivré des

1. Au nord-est de la position actuelle de Maskara.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 114, 125, t. III, p. 464 et suiv.

révoltes, lorsqu'il apprit que Khaled avait trouvé asile chez Salem-ben-Brahim, cheikh des Thaâleba de la Mitidja, et qu'ensuite ces deux chefs, ayant appelé le prétendant Abou-Zeyane, l'avaient proclamé sultan à Alger. L'émir de Tlemcen se préparait à les combattre, mais les rebelles le devancèrent en allant attaquer Miliana. La garnison abd-el-ouadite et le gouverneur de cette place se défendirent avec une grande vigueur et repoussèrent les assaillants (1376-77).

Abou-Hammou se porta au plus vite dans le Mag'reb central, mais les rebelles, au lieu de l'attendra dans le pays ouvert, se jetérent dans la pâté montagneux de Titeri habité parles Hoceïne. Il fallut entreprendre des opérations régulières pour réduire ces Arabes, toujours disposés à soutenir les agitateurs, et ce ne fut qu'au mois de juin 1377 que les rebelles épuisés sollicitèrent l'aman. L'émir exigea d'eux le renvoi immédiat d'Abou-Zeyane qui se réfugia à Touzer, auprès d'lbn-Yemloul. Quant à Salem, avec ses Thaâleba, il se retira dans les montagnes qui bordent la Mitidja où Abou-Hammou ne jugea pas devoir le poursuivre pour le moment. Il rentra donc à Tlemcen ; mais, vers le milieu de l'hiver suivant, tandis que les Arabes nomades avaient fui les neiges du Tel pour rechercher les pâturages du Sahara, Abou-Hammou sortit inopinément de sa capitale, à la tête d'un corps de Zenétes et se porta, par une marche rapide, dans la Mitidja.

Surpris par cette attaque, les Thaâleba, privés du secours de leurs alliés, se dispersèrent dans les montagnes des environs. Salem envoya son fils prendre le commandement d'Alger, tandis que lui-même se retranchait aux Beni-Khalil[1]. Mais, chassé bientôt de cette retraite, il gagna le territoire des Beni-Meïcera, tribu Sanhadjienne établie dans la chaîne située à l'est de la Mitidja. La plupart des Thaâleba, las de la guerre, offrirent alors leur soumission à l'émir qui leur permit de redescendre dans la plaine. Quant à Salem, abandonné de tous, il comprit qu'il n'avait d'espoir que dans la clémence du vainqueur et envoya son frère Khaled au camp d'Abou-Hammou pour offrir sa soumission. L'émir promit à Salem la vie sauve, à la condition qu'il vint se livrer entre ses mains. Le cheïkh des Thaâleba quitta alors son refuge et, après être passé à Alger, vint se présenter humblement à Abou-Hammou. Ce prince le fit aussitôt charger de fers et envoya ses troupes occuper Alger (janvier-février 1378). Puis il reprit la route de sa capitale, amenant avec lui les cheikhs d'Alger comme otages. Rentré à Tlemcen au mois d'avril, il fit périr Salem dans les tourments.

1. Derrière Blida.

Abou-Hammou donna alors à ses fils le commandement des principales villes de son empire, tout en réservant à l'aîné, Abou-Tachefine, qu'il avait désigné comme héritier présomptif, un rang supérieur aux autres. Ce prince était d'un caractère violent et tyrannique, aussi n'allait-il pas tarder de donner à sa famille des preuves de ses mauvais sentiments[1].

LE SULTAN MERINIDE ABOU-L'ABBAS ÉCRASE LA RÉVOLTE D'IBN-R'AZI. — Pendant que l'émir abd-el-ouadite obtenait ces succès, le nouveau souverain merinide, Abou-l'Abbas, avait non seulement à déjouer les complots des ambitieux qui l'entouraient, mais encore à lutter contre les prétentions de son rival Abd-er-Rahmane, sultan de Maroc. Les deux princes avaient déjà failli en venir aux mains et une rupture définitive ne pouvait tarder à éclater. Sur ces entrefaites, l'ancien vizir, Ibn-R'azi, qui avait été interné à R'assaça, petit port du Rif, leva l'étendard de la révolte et, étant passé chez les Ahlaf (tribu makilienne), obtint l'appui de ces Arabes et les décida à reconnaître comme sultan un aventurier qu'il fit passer pour un fils d'Abou-l'Hacéne (1377-78).

Mais, Abou-l'Abbas arriva bientôt à la tête de son armée et prit position à Taza.

A la vue des troupes régulières, les rebelles abandonnèrent leur sultan et son ministre pour s'enfuir dans toutes les directions. Ibn-R'azi, ayant été fait prisonnier, fut envoyé à Fès. Abou-l'Abbas profita de sa présence dans l'Est pour faire une promenade militaire et s'avancer jusqu'à la Moulouïa. Cette démonstration causa à Abou-Hammou une véritable terreur, aussi s'empressa-t-il d'envoyer au sultan de Fès une ambassade chargée de lui présenter son hommage de soumission. Après avoir rétabli l'ordre dans ses provinces, Abou-l'Abbas rentra à Fès et son premier soin fut d'ordonner le supplice d'Ibn-R'azi. Il signa ensuite un nouveau traité avec le sultan de Maroc et, pendant quelque temps, le Mag'reb put jouir de la paix[2].

LE HAFSIDE ABOU-L'ABBAS RÉDUIT À LA SOUMISSION LES PRINCIPICULES DU DJERID. — En Ifrikiya, le khalife hafside Abou-l'Abbas continuait, avec une patiente énergie, la mise en pratique de son plan d'unification. Après avoir combattu les Arabes Kaoub qui, nous l'avons vu, avaient fait alliance avec les principicules

1. Ibn Khaldoun, *Berbères*, t. I, p. 124, 125, t. III, p. 469 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 415 et suiv.

du Djerid, il détacha d'eux les Merendjiça, riche Tribu berbère devenue tributaire des Arabes depuis les grands troubles de la Tunisie. Les Kaoub, ayantà leur tête les Oulad-Abou-l'Leïl (Bellil), voulurent essayer de tirer vengeance de cet échec, en venant insulter jusqu'à la banlieue de Tunis ; mais, en l'année 1378, Abou-l'Abbas sortit de la capitale à la tête de son armée. Il passa d'abord à El-Mehdïa, à Souça et à Kairouan, percevant les contributions et levant des recrues, puis, ayant rallié à sa cause les Oulad-Mohelhel, il marcha directement sur le Djerid afin d'y combattre Ibn-Yemloul, dont les excès, encouragés par l'impunité, avaient porté la désolation dans la contrée.

S'étant présenté devant Gafsa, le khalife trouva cette oasis en état de défense et les habitants disposés à la lutte : il fit alors couper les dattiers, ce qui eut pour effet immédiat de forcer les rebelles à la soumission (février-mars 1379). De là, Abou-l'Abbas marcha sur Touzer, mais Ibn-Yemloul ne jugea pas prudent de l'attendre ; il prit la fuite, escorté par les Arabes Mirdas et put gagner Biskra, où il trouva un refuge chez son parent Ibn-Mozni. Les habitants de Touzer envoyèrent alors au devant du khalife une députation chargée de lui offrir leur soumission. La quantité de butin trouvée dans cette ville fut immense, car les Arabes y avaient entassé les richesses de l'Ifrikiya. Ibn-Khalef, seigneur de Nafta, s'empressa d'envoyer son hommage et fut confirmé dans son commandement. Après avoir laissé à Touzer son fils El-Mountaçar, et à Souça son autre fils Abou-Beker, le Khalife rentra à Tunis, non sans avoir fait essuyer un châtiment sévère aux Arabes qui avaient voulu lui barrer le passage. Leurs chefs se rendirent alors à Biskra, auprès d'Ibn-Yemloul, leur ancien patron. Celui-ci, ne sachant à qui s'adresser, se tourna vers Abou-Hammou II, avec lequel il était déjà entré en pourparlers et lui députa quelques chefs arabes, dans l'espoir de l'entraîner à une campagne vers l'est. Mais, l'émir de Tlemcen ne se souciait plus de hasarder sa couronne dans des entreprises lointaines : il se borna donc à congédier les Arabes avec de vagues promesses.

Peu de temps après, Abou-l'Abbas marcha sur Gabès, où Ibn-Mekki avait levé l'étendard de la révolte avec l'appui des Beni-Ali, tribu arabe devenue fort puissante. Après avoir soutenu pendant quelques jours le siège, lbn-Mekki fit présenter sa soumission au khalife; profitant ensuite du moment de répit que lui laissaient les négociations, il se réfugia chez les Debbab. Abou-l'Abbas fit alors son entrée solennelle dans la ville (février-mars 1380), et, peu après, il recevait d'Ibn-Thabet, seigneur de Tripoli ; une députation lui apportant son hommage de vassalité. Le khalife accueillit

avec distinction les envoyés du prince de Tripoli et conserva à ce dernier le titre de représentant de l'empire hafside.

Ainsi se trouva rétabli, à peu près dans son intégrité, l'empire fondé par Abou-Zakaria. Toutes les tribus arabes de l'Ifrikiya, voyant la fortune constante qui s'attachait aux entreprises d'Abou-l'Abbas, s'empressèrent l'envoyer à ce prince des assurances de leur fidélité et de leur dévouement. Ibn-Mozni, lui-même, après avoir fourni à Yahïa-ben-Yemloul, fils de son protégé, son assistance dans une entreprise pour reprendre Touzer, tentative qui échoua misérablement, s'empressa d'implorer son pardon du khalife Abou-l'Abbas, déjà en marche coutre lui[1].

GUERRES ENTRE LES SULTANS MERINIDES ABD-ER-RAHMAN ET ABOU-L'ABBAS. SIÈGE DE MAROC PAR CE DERNIER. — Sur ces entrefaites, la rupture, imminente depuis longtemps, entre les deux sultans du Mag'reb, se produisit et eut pour prétexte une incursion faite par le gouverneur d'Azemmor, sur le territoire soumis au prince de Maroc. Ce dernier vint aussitôt attaquer Azemmor. Abou-l'Abbas, de son côté, considérant cette agression comme une déclaration de guerre, marcha sur Maroc. Mais Abd-er-Rahman rentra à temps pour défendre sa capitale et repousser les agresseurs (1379-80). L'année suivante, Abou-l'Abaas reparut devant Maroc et tint cette ville bloquée durant plusieurs mois : il ne se retira qu'après avoir signé une sorte de trève avec son rival.

Quelques mois plus tard, Abd-el-Rahman réclama la ligne de l'Oum-er-Rebïa comme limite entre les deux empires. N'ayant pu l'obtenir du sultan de Fès, il prit l'offensive en venant s'emparer d'Azemmor : de là, il envoya son affranchi Mansour prendre possession d'Anfa. Aussitôt, Abou-l'Abbas se prépara sérieusement à la guerre; ayant réuni une armée nombreuse, il marcha contre son ennemi. Abd-er-Rahman fit évacuer Anfa et Azemmor et se retira derrière les murailles de Maroc. Arrivé à sa suite, Abou-l'Abbas s'établit à Kanterat-el-Ouad, à une portée de flèche de la ville, dont il commença le siège. Pendant cinq mois, il la tint étroitement bloquée et elle était sur le point de succomber, lorsque le roi de Grenade, qui avait conservé une grande influence en Mag'reb, s'interposa entre les, belligérants. Abou-l'Abbas dut, bon gré mal gré, rentrer à Fès. Néanmoins, le parti d'Abd-er-Rahman fut perdu: ses adhérents l'abandonnèrent en masse et il se vit contraint de renoncer à défendre la ville pour s'attacher uniquement à fortifier la

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 91 et suiv., 155, 167, 175. El-Kaïrouani, p. 253 et suiv.

citadelle. Ali-ben-Zakaria, chef dos Heskoura, jusqu'alors son plus ferme soutien, l'abandonna sur ces entrefaites pour rentrer sous l'autorité du sultan de Fès. Abd-er-Rahman essaya on vain de le rattacher à sa cause et lui envoya même son affranchi Mansour pour l'y décider; mais Ali fit trancher la tête à celui-ci et l'envoya à Fès.

Ce fut le signal de la reprise des hostilités. Au printemps de l'année 1382, Abou-l'Abbas marcha sur Maroc et y entra sans coup férir. Abd-er-Rahman, enfermé dans la citadelle qu'il avait retranchée en l'isolant de la ville, espérait y résister indéfiniment, car il y avait entassé des approvisionnements de toute sorte. Mais le sultan de Fès était bien décidé, cette fois, à en finir avec son rival et, pendant de longs mois, le siège suivit son cours régulier. Abd-er-Rahman, constatant chaque jour les progrès lents, mais sûrs, de son adversaire, se convainquit qu'il n'avait de chance de salut que par une puissante diversion, et, dans ce but, il parvint à faire sortir de la citadelle son cousin Abou-el-Achaïr on le chargeant de provoquer les attaques des ennemis de l'empire merinide.

ABOU-HAMMOU II ENVAHIT LE TERRITOIRE MERINIDE ET MET LE SIÈGE DEVANT TAZA. — Abou-el-Achaïr se rendit d'abord auprès des Oulad-Hoceïne, Arabes makiliens que le gouvernement de Fès avait été forcé de chasser des environs de Sidjilmassa, pour mettre fin à leurs désordres. Le chef de ces nomades, Youçof-ben-Ali, partit avec Abou-el-Achaïr pour Tlemcen, afin de solliciter l'appui d'Abou-Hammou pour envahir les provinces merinides. Aveuglé par L'ambition de tirer vengeance des humiliations passées, en profitant des embarras auxquels le sultan merinide avait à faire face, l'émir abd-el-ouadite accéda sans peine à ces propositions. Il envoya d'abord son fils Abou-Tachefine appuyé par un corps de troupes, en le chargeant d'opérer sa jonction avec les contingents arabes et de pénétrer sur le territoire merinide. Peu après, il partit lui-même avec le gros de l'armée. Les troupes abd-el-ouadites et arabes répandirent la dévastation dans la vallée de la Moulouïa et s'avancèrent jusqu'à Miknaça de Taza, à l'est de Fès, et en commencèrent le siège. Mais Ali-ben-Mehdi, gouverneur de Fès, réunit au plus vite un corps de troupes pour repousser l'ennemi, tandis que Ouenzemmar-ben-Arif, envoyé par lui, parvenait à détacher les Ahlaf et Amarna de la cause abd-el-ouadite.

A la suite de cette défection, Abou-Hammou leva le siège de Miknaça et vint entreprendre celui de Taza. Il commença par détruire de fond en comble le palais servant de résidence au sultan

dans cette localité ; puis il concentra tous ses efforts contre la ville, Mais Taza opposa une vive résistance, ce qui permit à Ali-ben-Mehdi de préparer une arme de secours.

ADOU-L'ABBAS S'EMPARE DE MAROC ET MET À MORT ABD-ER-RAHMAN. — Cependant, à Maroc, la position d'Abd-er-Rahman devenait de plus en plus critique. Le sultan Abou-l'Abbas recevait des renforts de toutes les parties de son empire et même d'Espagne, tandis que le prince de Maroc était chaque jour abandonné par ses derniers adhérents qui s'évadaient de la citadelle, voyant sa cause perdue. Il arriva enfin un jour où il se trouva seul avec ses deux fils. Ayant perdu tout espoir, ils résolurent tous les trois de mourir en braves. Le lendemain, Abou-l'Abbas, qui était au fait de la situation, ordonna l'assaut. Les remparts, dégarnis de défenseurs, furent facilement escaladés et on trouva, dans la cour du palais, l'émir Abd-er-Rahman entouré de ses deux fils. Tous trois se précipitèrent, tête baissée, contre les assaillants, et tombèrent percés de coups (11 sept. 1382). Resté seul maître de l'empire merinide, Abou-l'Abbas s'empressa de revenir vers le nord afin de combattre les Abd-el-Ouadites.

La nouvelle de la chute de Maroc et de la mort d'Abd-er-Rahman parvint à Abou-Hammou, alors qu'il était sous les murs de Taza depuis sept jours. Bien que le siège fût en bonne voie, il s'empressa de le lever et de reprendre la route de Tlemcen. Son fils Abou-Tachefine et le prince Abou-el-Achaïr se mirent à la tête des Arabes; quant à l'émir, il resta à l'arrière-garde pour dévaster, en passant à la Moulouïa, le kçar d'Ouenzemmar.

Mais les Ahlaf s'étant lancés à sa poursuite, il dut rentrer au plus vite à Tlemcen[1].

ABOU-L'ABBAS PREND ET PILLE TLEMCEN QU'ABOU-HAMMOU II LUI ABANDONNE. — Mais ce n'était pas en vain qu'Abou-Hammou avait si imprudemment réveillé la haine des Merinides : il allait expier par de nouveaux malheurs sa lâche agression. A peine, en elfet, Abou-l'Abbas, de retour à Fès, eut-il pris quelques jours de repos, qu'il se disposa à marcher contre son voisin pour tirer vengeance de sa trahison. En vain le roi de Grenade, alors en bonnes relations avec l'émir de Tlemcen, essaya d'empêcher celte expédition; bientôt, Abou-l'Abbas se mit en route à la tête d'une armée imposante.

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 476 et suiv., t. IV, p. 421 et suiv.

L'annonce de la prochaine arrivée des Merinides et la perspective d'un nouveau siège jetèrent le trouble et la désolation dans Tlemcen. Abou-Hammou, dont la population suspectait, non sans raison, le courage, manifesta d'abord l'intention de défendre la capitale et le promit, formellement à ses sujets ; mais il profita de la nuit pour s'évader et alla établir son camp auprès du Safsaf. La nouvelle de son départ s'étant répandue, les gens se portèrent en foule à son camp pour la supplier de rentrer : toutes leurs instances furent inutiles, et, pour la quatrième fois, Abou-Hammou II abandonna sa capitale à l'ennemi.

Bientôt, Abou-l'Abbas fit son entrée à Tlemcen et livra cette malheureuse ville au pillage. A l'instigation d'Ouenzemmar, qui avait à venger la dévastation de son kçar de la Moulouïa, les Merinides ruinèrent de fond en comble les palais que les souverains abd-el-ouadites avaient fait bâtir et décorer par des artistes andalous. Par ordre du sultan, les murailles mêmes de la ville furent renversées. Les auteurs ne donnant aucune date pour les événements qui précèdent, nous estimons qu'il y a lieu de les placer dans la seconde moitié de l'année 1383.

Pendant que la capitale de l'empire zeyanite était ainsi dévastée, son chef, Abou-Hammou, qui lui avait attiré tous ces maux, gagnait le Mag'reb central et allait se réfugier dans la forteresse de Tadjhammoumt, dans les montagnes des Beni-bou-Saïd, au nord du Chélif. De Miliana, son fils Abou-Zeyane, gouverneur de cette ville, lui envoya de l'argent et les provisions nécessaires pour soutenir un long siège[1].

1. Ibn-Khaldoun, t. III, p. 478 et suiv., t. IV, p. 427 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim.

CHAPITRE XXI

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
1384-1394

Le roi de Grenade suscite le prétendant Mouça, qui s'empare de Fès. — Abou-l'Abbas est envoyé en Espagne et Mouça reste seul maître de l'empire merinide. — Abou-Hammou II rentre pour la quatrième fois, en possession de Tlemcen. — Mort du Sultan merinide Mouça ; avénement d'El-Ouatek. — Succés du hafside Abou-l'Abbas dans le sud. Son expédition à Biskra. — Abou-Tachefine emprisonne son père Abou-Hammou et monte sur le trône zeyanite. — Abou-Hammou part pour l'Orient. — Rupture entre Ibn-Maçaï et le roi de Grenade. Celui-ci lance en Mag'reb l'ancien sultan Abou-l'Abbas. — Abou-l'Abbas remonte sur le trône de Fès et fait périr El-Ouatek et Ibn-Maçaï. — Abou-Hammou rentre en possession de Tlemcen pour la cinquième fois; Fuite d'Abou-Tachefine. — Abou-Tachefine soutenu par les Merinides, marche sur Tlemcen. Défaite et mort d'Abou-Hammou II. Abou-Tachefine, II règne comme vassal des Merinides. — Luttes d'Abou-l'Abbas le hafside contre les Arabes Daouaouïda. — expédition des flottes chrétiennes combinées contre les îles et El-Mehdïa. — révolte dans le Djérid. — Mort du hafside Abou-l'Abbas ; son fils Abou-Farès-Azzouz lui succède. — Mort d'Abou-Tachefine II.— Les Merinides marchent sur Tlemcen. Mort du Sultan Abou-l'Abbas. Règne de son fils Abou-Farès. Règne d'Abou-Zeyane à Tlemcen. — Événements d'Espagne ; mort de Mohammed V ben-L'Ahmar.

LE ROI DE GRENADE SUSCITE LE PRÉTENDANT MOUÇA QUI S'EMPARE DE FÈS. — Après la prise de Tlemcen, le sultan hafside, Abou-l'Abbas, résida quelque temps dans cette ville en attendant qu'il fût en mesure d'aller relancer son ennemi dans sa retraite. Tout en s'occupant des préparatifs de cette expédition, il adressa à Mohammed V ben-l'Ahmar une ambassade destinée à calmer la fâcheuse impression que la chute de Tlemcen avait dû lui causer. Mais le ressentiment du roi de Grenade, déjà irrité contre Abou-l'Abbas, en raison du mépris qu'il faisait de ses conseils, fut porté à son comble par la nouvelle de la déposition et de la fuite de son allié Abou-Hammou. Dès lors, il ne chercha que le moyen de tirer vengeance de ce qu'il appelait un dernier affront et, comme le meilleur moyen d'y arriver, et le moins gênant pour lui, consistait à susciter un compétiteur au trône de Fès ; ce fut à ce parti qu'il s'arrêta. Après avoir gagné la garnison de Ceuta, il fit passer

dans cette ville un fils du sultan Abou-Eïnane, nommé Mouça, sous la conduite du vizir Meçaoud-ben-Rahhoel-Maçaï. Dans le mois d'avril 1384, le nouveau souverain, débarqué à Ceuta, y fit proclamer la suzeraineté du roi de Grenade. Laissant ensuite cette ville aux agents d'Ibn-el Ahmar, il marche sur Fès.

Bientôt, la prétendant parut devant la capitale du Mag'reb; l'officier qui y commandait, Mohammed-ben-Hacène, essaya à peine d'opposer une résistance sérieuse : terrifié par le nombre et la force des assaillants, il se hâta de leur livrer la place. Le sultan Mouça fit son entrée dans la ville neuve le 14 mai 1384 et, de tous côtés, les populations du Mag'reb lui envoyèrent leur adhésion [1].

ABOU-L'ABBAS EST ENVOYÉ EN ESPAGNE ET MOUÇA RESTE MAÎTRE DE L'EMPIRE MERINIDE. — Ces événements s'étaient succédé avec une telle rapidité qu'Abou-l'Abbas, toujours à Tlemcen, n'avait pas eu le temps d'intervenir. Confiant, du reste, dans la prudence et l'énergie du lieutenant qu'il avait laissé à Fès, il s'était décidé à marcher contre Abou-Hammou et était à une journée de Tlemcen lorsqu'il reçut la nouvelle du débarquement de Mouça en Mag'reb. Aussitôt, il expédia un corps d'armée sous la conduite d'Ali-ben-Mansour, drogman de la milice chrétienne. Mais ces troupes n'étaient pas encore à Taza qu'elles apprenaient la chute de Fès. Abou-l'Abbas, rentré à Tlemcen pour faire ses préparatifs de départ, ne tarda pas à rejoindre son avant-garde. Parvenu à Taza, il y passa plusieurs jours, ne sachant s'il devait se jeter dans le Sud ou marcher directement sur Fès. Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta, résolu à tout tenter pour reprendre sa capitale, mais lorsqu'il fut arrivé à Er-Rokn[2], il se vit abandonné par ses adhérents qui passèrent du côté de Mouça : son camp fut livré au pillage et brûlé par les soldats rebelles.

Abou-l'Abbas parvint, non sans peine, à rentrer dans Taza, où il fut rejoint par quelques partisans fidèles. De là, il écrivit à son heureux rival, en lui rappelant les liens d'amitié qui les unissaient autrefois et en tâchant de l'intéresser à son sort. Mouça lui répondit par une invitation amicale de venir à Fès, et Abou-l'Abbas, s'étant laissé prendre à ses protestations, se livra entre ses mains. Il fut aussitôt chargé de chaînes et expédié à Grenade. Mohammed V le fit mettre en liberté, le traita honorablement et lui assigna un palais pour résidence, avec défense de sortir de la ville.

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 428 et suiv. ,
2. Localité à 7 ou 8 lieues à l'est de Fès.

Mouça, resté ainsi seul maître de l'empire, S'attacha comme premier ministre le vizir Messaoud-ben-Maçuaï, personnage qui exerça bientôt la plus grande autorité à Fès. Les partisans d'Abou-l'Abbas furent recherchés et persécutés, aussi prirent-ils la fuite dans toutes les directions. Moins heureux, le vizir Mohammed-ben-Othmane, ayant été arrêté par les Arabes Monebbate, chez lesquels il s'était réfugié, fut livré au bourreau et expira dans les tortures[1].

ABOU-HAMMOU II RENTRE POUR LA QUATRIÈME FOIS EN POSSESSION NE TLEMCEN. — A peine Abou-l'Abbas eut-il évacué Tlemcen, qu'Abou-Hammou II sortit de sa retraite et vint, pour la quatrième fois, reprendra possession de sa capitale. Combien dut-il alors regretter d'avoir cédé aux conseils de l'ambition en attaquant son redoutable voisin ! Tlemcen, en effet, n'était plus qu'un monceau de ruines et ces magnifiques palais qui, auparavant, faisaient l'orgueil des souverains zeyanites, étaient remplacés par des décombres et des ruines informes. Abou-Hammou se mit courageusement à l'œuvre pour panser toutes ces plaies, mais il fut bientôt détourné de ces soins par de nouvelles complications. Cette fois, ce fut contre les membres de sa propre famille qu'il eut à lutter. Nous avons vu qu'Abou-Tachefine, son fils aîné, avait été désigné par lui comme héritier présomptif. Ce prince, d'un caractère violent et soupçonneux, dévoré par l'ambition, trouvant que son père régnait trop longtemps et lui reprochant, avec quelque raison , son manque d'énergie, écouta les rapports des gens malveillants qui lui représentaient Abou-Hammou comme disposé à le frustrer de ses droits éventuels au profit de ses frères et se mit à conspirer presque ouvertement. Les choses en vinrent à ce point que l'émir résolut d'abandonner le gouvernement de Tlemcen à son fils aîné et d'aller, lui-même, rejoindre son second fils dans le Mag'reb central, pour transporter le siège de son gouvernement à Alger.

Il trouvait ainsi le moyen de se débarrasser de son fils et de mettre entre lui et les Merinides une respectable distance. Mais Abou-Tachefine, mis au courant de ce projet, y vit la confirmation de ses soupçons et, comme son père s'était déjà mis en route, il le rejoignit à El-Bateha et le força de rentrer à Tlemcen, après lui avoir fait promettre de renoncer à son dessein[2].

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 479 et suiv., t. IV, p. 431 et suiv.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 481. L'Imam Et-Tensi, passim. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane,* p. 64.

MORT DU SULTAN MERINIDE MOUÇA. AVÉNEMENT D'EL-OUATHEK. — Pendant ce temps, le nouveau sultan merinide avait à lutter contre la révolte d'un certain El-Hacene, petit-fils du sultan Abou-Ali, qui, de Tunis, où il était réfugié, était accouru en Mag'reb et s'était jeté dans la montagne du Rif, chez les R'omara, toujours disposés à soutenir les prétendants. Après l'envoi d'une première arme, qui n'obtint aucun succès, le vizir Messaoud-ben-Maçaï dut se porter en personne contre le rebelle (juillet-août 1384). Sur ces entrefaites, Mouça mourut à Fès après quelques jours de maladie. Aussitôt, Ibn-Maçaï, qui tenait à conserver le pouvoir, abandonna sa campagne dans le Rif pour accourir à Fès, où ses partisans avaient proclamé un fils d'Abou-l'Abbas, nommé El-Monaaçar. Depuis quelque temps, en effet, le vizir, en froid avec son sultan, avait écrit au roi de Grenade pour lui demander Abou-l'Abbas.

La mort inopinée de Mouça fit qu'Ibn-Maçaï changea son plan et qu'il écrivit à Mohammed V pour le prier de lui envoyer El-Ouathek, fils d'Abou-l'Fadel et petit-fils d'Abou-l'Hacène. Le roi de Grenade, qui n'avait rien à lui refuser, expédia El-Ouathek. Or, Ibn-Maçaï s'était fait, par son arrogance, un grand nombre d'ennemis, sans parler de la jalousie causée par son omnipotence. Trois d'entre ces adversaires allèrent attendre le nouveau sultan auquel ils se présentèrent d'abord comme des agents du vizir; après s'être approchés de lui par ce moyen, ils lui dépeignirent Ibn-Maçaï comme un tyran qui voulait garder pour lui l'autorité en ne laissant à son maître qu'un rôle subalterne, et finirent par décider El-Ouathek à se mettre en révolte contre cette humiliante tutelle. L'ayant entraîné dans les montagnes de Meknès, ils appelèrent à eux tous les mécontents et se virent bientôt entourés d'un grand nombre d'adhérents.

Le vizir ne tarda pas à arriver à la tête des troupes fidèles. Après une série d'opérations qui se terminèrent sans avantage sérieux pour aucun parti, Ibn-Maçaï entra en pourparlers avec El-Ouathek et finit par s'entendre avec lui. Il fut convenu qu'il le reconnaîtrait comme souverain et que le jeune El-Montaçar serait renvoyé à son père en Espagne. Peu après, El-Ouathek fit son entrée solennelle à Fès, où il fut proclamé sultan (octobre-novembre 1386).

Le vizir Ibn-Maçaï, qui avait, eu l'adresse de conserver sa position auprès de son nouveau maître, envoya dans les montagnes du Rif un agent, auprès du prétendant El-Hacène, afin de le décider à venir à la cour de Fès. Ce prince, s'étant fié aux assurances qui

lui furent prodiguées, consentit à se rendre, niais, à son arrivée, il fut chargé de chaînes et déporté en Espagne[1].

SUCCÈS DU HAFSIDE ABOU-L'ABBAS DANS LE SUD. SON EXPÉDITION À BISKRA. — Les événements dont les deux Mag'reb avaient été le théâtre dans ces dernières années nous ont fait perdre de vue l'Ifrikiya, et il est temps d'y revenir. Continuant la politique qui lui avait si bien réussi, Abou-l'Abbas s'appliquait patiemment à rétablir son autorité sur les régions méridionales, en abaissant l'orgueil des Arabes et en détruisant les petites principautés indépendantes. Plusieurs révoltes partielles, suscitées dans la région du Djerid, avaient été facilement réprimées par les fils du khalife laissés dans le sud comme gouverneurs. Vers 1382, Yahïa-ben-Yemloul étant parvenu à s'emparer par surprise de Touzer, ancienne capitale de son père, Abou-l'Abbas était sorti, en personne, de Tunis, et, dans une courte campagne, avait tout fait rentrer dans l'ordre. L'année suivante, le khalife eut, à déplorer la mort d'un de ses fils, Abou-Abd-Allah qui, depuis longtemps, gouvernait d'une façon sage et paisible à Bougie. La succession du prince défunt échut à son fils Abou-l'Abbas-Ahmed.

En 1384, Abou-l'Abbas marcha contre Ahmed-ben-Mozni, seigneur du Zab et de Biskra, dont la conduite avait depuis longtemps mécontenté le gouvernement hafside. Cette région était, en effet, le refuge de Yahïa-ben-Yemloul et le centre d'agitations toujours renouvelées. La plupart des tribus soleïmides accompagnaient le khalife dans son expédition, tandis que les Daouaouïda venaient se grouper à Biskra afin de défendre leurs domaines. Abou-l'Abbas arriva dans le Zab par le sud en contournant l'Aourès. Les deux armées, fort considérables l'une et l'autre, se trouvèrent en présence non loin de Biskra. Avant d'en venir aux mains, on entra en pourparlers et Abou-l'Abbas, qui, sans doute, ne se jugeait pas assez fort en présence du grand nombre de ses ennemis, accepta la soumission de circonstance offerte par Ibn-Mozni et ses adhérents. Puis il rentra à Tunis.

C'est vers cette époque que, pour ruiner l'influence des Arabes et notamment des Kaoub, Abou-l'Abbas acheva d'arracher à leur domination une vieille tribu berbère, celle des Merendjiça, à laquelle il rendit ses anciennes franchises, ainsi que nous l'avons dit plus haut[2].

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. IV, p. 435 et suiv.

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 91 et suiv., 140 et suiv., 167 et suis., 225 et suiv. El-Kaïrouani, p. 252.

ABOU-TACHEFINE EMPRISONNE SON PÈRE ABOU-HAMMOU II ET MONTE SUR LE TRÔNE ZEYANITE. ABOU-HAMMOU PAR POUR L'ORIENT. — Cependant, à Tlemcen, le différend entre Abou-Tachefine et son père, loin de s'apaiser, n'avait fait que s'accentuer et, comme Abou-Hammou craignait tout de la violence de son fils, il avait repris son idée de rejoindre son autre fils, El-Montaçar, dans le Mag'reb central. Il entretint à cet effet une correspondance secrète avec ce dernier et, pour préparer l'exécution de son projet, lui adressa en cachette plusieurs mulets chargés d'argent. Mais Abou-Tachefine avait, dans l'entourage de son père, des espions qui l'informaient de tout.

Aussitôt, son parti fut arrêté, et, dans le mois de janvier 1387, il se présenta au palais accompagné d'un certain nombre de partisans et d'amis dévoués auxquels il donna l'ordre d'arrêter son père. Abou-Hammou, dépouillé de son pouvoir, fut d'abord séquestré, sous bonne garde, dans une chambre du palais, puis, Abou-Tachefine, pour plus de sûreté, le fit enfermer dans la citadelle d'Oran.

A cette nouvelle, El-Montaçar, Abou-Zeyane et Omaïr, frères d'Abou-Tachefine, qui se trouvaient dans les villes du Mag'reb central, prirent la fuite et allèrent demander asile chez les Hoseïne de Titeri. Il n'était que temps, car l'usurpateur ne tarda pas à arriver à la tête des Soueïd et des Amer. Après avoir occupé Miliana, il se porta vers la montagne de Titeri où ses frères s'étaient retranchés, mais la nature de ce pays, très favorable à 1a défense, lui enleva bientôt tout espoir de succès. Craignant alors que quelque sédition n'éclatât à Tlemcen en son absence et qu'Abou-Hammou ne remontât sur le trône, Abou-Tachefine fit partir pour l'ouest son fils avec quelques sicaires, en les chargeant de mettre à mort le vieux roi et les autres membres de la famille royale. Ces envoyés passèrent d'abord à Tlemcen, où ils remplirent leur mission en égorgeant tous les parents d'Abou-Hammou, suspects d'attachement pour lui, et qui étaient déjà étroitement détenus. Un dernier forfait restait à perpétrer et ils partirent pour Oran dans ce but. Mais Abou-Hammou, prévenu des meurtres de Tlemcen et de l'intention des nouveaux venus, invoqua, de sa prison, l'assistance des habitants d'Oran et, par ses paroles, dut éveiller leur indignation contre l'usurpateur parricide. Conduits par leur prédicateur, les Oranais mettent Abou-Hammou en liberté et lui prêtent serment d'obéissance. Sans perdre de temps, l'émir se rend à Tlemcen où il pénètre facilement et où se groupent autour de lui quelques partisans (février-mars 1387).

Aussitôt qu'Abou-Tachefine eut appris de quelle façon ses

craintes avaient été réalisées et ses précautions rendues inutiles, il leva le siège de Titeri et revint, à marches forcées, vers Tlemcen. Abou-Hammou, dépourvu de troupes et manquant d'argent, n'était pas homme à tenter une résistance désespérée, dans une ville dont les remparts n'existaient plus : aussi, à l'approche de son fils, se borna-t-il à se réfugier dans le minaret de la grande mosquée. Abou-Tachefine entra donc, sans coup férir, à Tlemcen et reprit possession du palais. Sur ces entrefaites, la retraite d'Abou-Hammou ayant été découverte, ce malheureux prince fut amené devant son fils. A la vue de tant d'infortune, le cœur d'Abou-Tachefine s'amollit et, cédant à un mouvement de repentir, le fils rebelle se jeta en pleurant dans les bras de son père et le pria de lui donner son pardon. Mais sa générosité n'alla pas jusqu'à lui rendre le trône, il se borna à le faire entourer de soins et, après avoir obtenu son abdication, lui promit de lui fournir les moyens de gagner l'Orient et d'accomplir le pèlerinage imposé à tout musulman. Peu de temps après, Abou-Hammou II s'embarquait et faisait voile pour le Levant[1].

RUPTURE ENTRE IBN-MAÇAÏ ET LE ROI DE GRENADE. CELUI-CI LANCE EN MAG'REB L'ANCIEN SULTAN ABOU-L'ABBAS. — Pendant que le Mag'reb était le théâtre de ces événements, le sultan merinide El-Ouathek continuait de régner à Fès sous la tutelle de son vizir Messaoud-ben-Maçaï. Ce ministre, grisé par le pouvoir, adressa alors au roi de Grenade une requête l'invitant à restituer la place de Ceuta qu'il continuait à détenir, mais il ne reçut qu'un refus hautain. Aussitôt le vizir réunit une armée, marcha sur Ceuta, s'empara de la ville et força la garnison merinide à se réfugier dans la citadelle. Mohammed V ben-l'Ahmar, qui s'était rendu à Malaga, pour suivre de plus près les événements du Mag'reb, fut irrité au plus haut point de l'audace d'Ibn-Maçaï. Mais sa vengeance était toute prête : il appela sans retard, de Grenade, le prince Abou-l'Abbas et le fit passer en Afrique en lui rendant le trône merinide dont il l'avait dépossédé quelque temps auparavant, mais lui laissant, toutefois, le soin de s'en emparer.

Débarqué à Ceuta dans le mois de février 1387, Abou-l'Abbas fut bien accueilli par la population. Un grand nombre de-soldats d'Ibn-Maçaï désertèrent son camp pour se rendre à celui du nouveau sultan. Le vizir se vit alors forcé de rentrer à Fès en abandonnant son matériel au vainqueur. Maître de Ceuta, Abou-l'Abbas

1. Ibn-Khaldoun,, t. III, p. 481 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 64, 65.

s'y fit reconnaître comme souverain, mais se dispensa de restituer cette place au roi de Grenade, ainsi qu'il le lui avait promis. Mohammed V, qui venait de déjouer un complot tramé contre lui par les agents d'Ibn-Maçaï, se garda néanmoins de rompre avec Abou-l'Abbas, qu'il poussa au contraire à marcher sur Fès, lui promettant son appui.

Abou-l'Abbas, prenant l'offensive, alla mettre le siège devant Tanger, et, pendant que ses troupes en maintenaient 1e blocus, se rendit maître d'Asila. Aussitôt, le vizir, qui avait eu le temps du réunir une autre armée, s'avança à marches forcées sur Asila et fut rejoint en route par un corps d'archers espagnols qui put sortir de Tanger. Abou-l'Abbas, forcé de se réfugier dans la montagne de Safiha, au sud-ouest de Tetouan, se trouva bientôt dans une situation des plus critiques. Il fut sauvé par une puissante diversion de Youssof-ben-R'anem, chef des Arabes makiliens, qui, en apprenant son arrivée à Ceuta, marcha directement sur Fès, à la tête de ses contingents. Ayant pris position entre cette ville et Meknès, il ne cessa d'inquiéter les partisans d'El-Ouathek.

En même temps, Abou-Farès, fils d'Abou-l'Abbas, arrivait avec quelques cheïkhs chez Ouenzemmar-ben-Arif et le déterminait à porter secours à son père. Le chef arabe se transporta aussitôt à Taza avec Abou-Farès et y fit reconnaître la souveraineté d'Abou-l'Abbas. De là, les deux alliés se mirent en marche pour opérer leur jonction avec les Arabes makiliens. En même temps, un troisième noyau de révolte se formait à Ouerg'a, dans le Rif, à l'instigation d'un partisan d'Abou-l'Abbas, et enfin, dans la province de Maroc, Ali-ben-Zakaria, chef des Heskoura, proclamait la souveraineté d'Abou-l'Abbas.

ABOU-L'ABBAS REMONTE SUR LE TRÔNE MERINIDE ET FAIT PÉRIR EL-OUATHEK ET IBN-MAÇAÏ. — Le vizir Messaoud-ben-Maçaï était sur le point de triompher d'Abou-l'Abbas lorsque la nouvelle des révoltes éclatées de toute part, vint répandre la défiance et l'indécision dans son armée. Bientôt les soldats abandonnèrent, sur toute la ligne, leurs positions pour reprendre en désordre la route de Fès. Sortant alors de sa retraite, Abou-l'Abbas se mit à leur poursuite et entra en maître à Meknès. En même temps, le prince Abou-Farès, qui s'avançait au devant de son père, se heurtait à un corps d'armée commandé par le vizir lui-même. Celui-ci se vit encore une fois abandonné par ses troupes et contraint de rentrer, presque seul, dans Fès. Peu après, Abou-l'Abbas arrivait avec toutes ses troupes sous les murs de la capitale.

Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle que Maroc était tombé

aux mains d'Abou-Tahbet, petit-fils d'Ali-ben-Omar, et du chef des Meskoura, partisans d'Abou-l'Abbas. Ce prince leur écrivit, aussitôt en les priant de lui fournir leur aide pour réduire Fès et, en même temps, il envoya son fils El-Montaçar prendre le commandement de Maroc. Les partisans accoururent de tous les côtés sous les étendards d'Abou-l'Abbas, qui tint la capitule merinide rigoureusement bloquée durant trois mois. Alors; Ibn-Maçaï, dont la position n'était plus tenable, fit des ouvertures de soumission aux assiégeants et leur demanda la vie sauve pour lui et El-Ouathek, avec la permission de passer en Espagne. Abou-l'Abbas ayant souscrit, sous la foi du serment, à ces conditions, vit les portes de la capitale s'ouvrir devant lui et y lit son entrée le 21 septembre 1387. Au mépris de la parole solennelle par lui donnée, il chargea de fers El-Ouathek et l'expédia à la prison de Tanger, où il fut mis à mort. Quant au vizir, il le fit immédiatement périr dans les tortures, ainsi que ses frères et partisans.

Abou-l'Abbas remonta ainsi sur le trône d'où il avait été précipité trois ans auparavant. Il s'attacha comme vizir le général Mohammed-ben-Allal et, grâce à la fermeté du sultan et de son ministre, la paix ne tarda pas à être rétablie en Mag'reb[1].

ABOU-HAMMOU II RENTRE EN POSSESSION DE TLEMCEN POUR LA CINQUIÈME FOIS. FUITE D'ABOU-TACHEFINE. — Nous avons laissé le vieil émir zeyanite Abou-Hammou II faisant voile pour l'Orient sous bonne escorte. Parvenu à la hauteur de Bougie, il réussit à suborner les gens qui le gardaient et se fit descendre à terre (décembre 1387). Il fut très bien accueilli par le prince hafside gouverneur de cette ville, qui lui affecta un logement dans le palais de la Refia, en attendant les ordres du khalife de Tunis auquel il en avait référé. Abou-l'Abbas félicita son petit-fils de fit conduite en cette circonstance et l'invita à fournir au fugitif les moyens de rentrer dans son royaume.

Encouragé par cet accueil et les invitations qu'il recevait de l'Ouest, Abou-Hammou se transporta à Alger, où il reçut l'adhésion des cheïkhs et des Arabes de cette contre ; puis il s'avança avec eux vers l'occident. Mais il apprit bientôt qu'Abou-Tachefine se disposait à le recevoir avec des forces imposantes et il se décida à modifier ses plans. Laissant son fils Abou-Zeyane dans les montagnes situées au nord du Chélif, pour y commander ses partisans, il se dirigea lui-même vers le midi espérant entraîner à sa suite les Arabes

1. Ibn-Khaldoun, t. IV, p. 444 et suiv.

nomades. Contournant Tlemcen au sud, il s'arrêta près d'Oudjda et parvint à y rallier un certain nombre d'adhérents.

Abou-Tachefine sortit alors contre son père et la força à reculer jusqu'au Za. Mais les Ahlaf ayant fourni leur appui au souverain légitime, ce prince parvint à rentrer dans la place forte de Mama, non loin d'Oudjda.

Pendant ce temps, un corps de troupes qu'Abou-Tachefine avait envoyé vers le Chélif sous le commandement de son fils Abou-Zeyane et du vizir Ibn-Moslem, se faisait battre par Abou-Zeyane, fils d'Abou-Hammou, et ces deux chefs trouvaient la mort dans le combat. Cette nouvelle jeta la découragement parmi les partisans d'Abou-Tachefine. Laissant alors une partie de ses troupes dans le Sud, sous le commandement de son affranchi Saâda, ce prince rentra précipitamment à Tlemcen où il fut repu très froidement par les officiers et la population. Quelques jours plus tard on apprit qu'Abou-Hammou avait mis en déroute Saâda et son armée. La position n'était plus tenable pour Abou-Tachefine : il se décida à évacuer Tlemcen et gagna le désert en compagnie des Soueïd.

Bientôt, Abou-Hammou II arriva dans sa capitale et reprit, pour la cinquième fois, possession de la royauté (juillet-août 1388).

ABOU-TACHEFINE, SOUTENU PAR LES MERINIDES, MARCHE SUR TLEMCEN. DÉFAITE ET MORT D'ABOU-HAMMOU II. ABOU-TACEEFINE II RÈGNE COMME VASSAL DES MERINIDES. — Tandis qu'Abou-Hammou II s'appliquait à rétablir l'ordre dans son empire et rappelait autour de lui ses fils, sauf Abou-Zeyane, laissé dans la province d'Alger, Abou-Tachefine, brûlant du désir de la vengeance, se rendait â Fès, auprès d'Abou-l'Abbas, pour tâcher d'obtenir l'appui de ce prince contre son-malheureux père ; à force d'instances et de promesses, il arracha au sultan et à son fils Abou-Farés l'engagement de le soutenir, à la condition qu'en cas de succès, il se reconnaîtrait le vassal de l'empire merinide. Mais en même temps, Abou-Hammou sollicita l'intervention du roi de Grenade, qui lui avait donné de réelles preuves d'amitié, et obtint de lui l'envoi d'une ambassade à Abou-l'Abbas pour le détourner de soutenir Abou-Tachefine dans sa lutte sacrilège. Le sultan de Fès éluda, par de vagues réponses, les demandes de Mohammed V et, vers la fin de l'été 1389, Abou-Tachefine marcha sur Tlemcen avec l'appui d'une armée merinide, commandée par Abou-Farès et le vizir Ibn-Allal.

A l'approche de ses ennemis, Abou-Hammou, suivant son habitude, sortit de Tlemcen et se rendit dans les montagnes d'El-

R'irane[1], afin d'y rallier les Arabes makiliens, ses partisans. Il avait laissé sa capitale sous le commandement de Mouça-ben-Ikhelef, mais, à peine était-il parti, que ce général appelait Abou-Tachefine et lui livrait la ville. Aussitôt Abou-Hammou fit partir pour Tlemcen son fils Omaïr avec quelques troupes. Ce prince rentra en possession de la capitale de son père, en expulsa son frère Abou-Tachefine et s'empara du traître Ibn-Ikhelef qui périt dans les tourments.

Abou-Tachefine rejoignit le camp merinide à Taza ; sur son conseil, et d'après le rapport des espions, Abou-Farès se décida à attaquer Abou-Hammon en tournant ses positions par le sud. L'armée merinide, renforcée des Ahlaf et guidée par eux, s'avança vers l'est en suivant la ligne du désert. Lorsqu'elle se fut suffisamment approchée d'El-R'irane, les chefs donnèrent l'ordre d'attaquer les positions d'abou-Hammou, retranché dans la montagne et soutenu par les Kharadj (Obeïd-Allah). Grâce à leur nombre, les assaillants furent bientôt maîtres du terrain et forcèrent leurs ennemis à prendre la fuite dans tous les sens. L'infortuné Abou-Hammou, entraîné dans la déroute, roula à terre avec son cheval. Aussitôt, les cavaliers merinides qui le serraient de près, le tuèrent à coups de lance, et l'un d'eux lui trancha la tête et la porta à Abou-Tachefine. Cette fois, le duel sacrilège était bien terminé. On dit que ce fils dénaturé resta impassible devant le sanglant trophée; en même temps, son frère Omaïr lui ayant été amené, il voulut, dans un accès de rage, se jeter sur lui pour avoir la plaisir de le tuer de sa propre main. Mais les assistants, moins sauvages, l'en empêchèrent sur le moment, sans pouvoir sauver le prince qui fut envoyé au supplice trois jours après. Le règne, souvent interrompu, d'Abou-Hammou II avait duré trente ans et c'est à l'âge de 68 ans que ce souverain, qui avait trop vécu, tombait sous les coups de son fils.

Vers la fin de novembre 1389, Abou-Tachefine arriva à Tlemcen. Les troupes merinides prirent, en même temps, position auprès de la ville, afin d'y attendre l'exécution des promesses de l'émir qui s'était engagé, non seulement à se déclarer le vassal du sultan de Fès et à faire célébrer la prière en son nom, mais encore à lui servir une énorme contribution annuelle. Ainsi, pour arriver au trône, ce prince n'avait pas hésité à marcher sur le cadavre de son père; de plus, il avait livré sa patrie à l'ennemi héréditaire. Forcé de s'exécuter, il versa aux Merinides la première annuité du tribut, et alors, seulement, les troupes de Fès reprirent la route de l'Ouest.

1. Au sud des Beni-Ournid, sans doute vers Sebdou.

Lorsque la nouvelle de la mort d'Abou-Hammou parvint à son fils Abou-Zeyane, resté dans le Mag'reb central comme gouverneur d'Alger, ce prince s'enfuit et alla demander asile aux Hoseïne. Bien accueilli par ces Arabes, il se vit entouré d'un grand nombre d'adhérents qui le poussèrent à marcher contre Tlemcen et, plein du désir de la vengeance, il s'avança à leur tête vers l'ouest ; mais Abou-Tachefine parvint à soudoyer les principaux adhérents de son frère et à les détacher de lui. Réduit à la fuite, Abou-Zeyane chercha asile à la cour de Fès. Ainsi, Abou-Tachefine resta maître incontesté du royaume abd-el-ouadite ; nous avons vu à quel prix il avait obtenu ce résultat[1].

LUTTES D'ABOU-L'ABBAS LE HAFSIDE CONTRE LES ARABES DAOUAOUÏDA. — Pendant que ces guerres incessantes et ces meurtre ensanglantaient le Mag'reb, la souverain hafside Abou-l'Abbas continuait à régner en Ifrikiya d'une manière relativement paisible. Il s'appliqua, dit El-Kaïrouani, à doter Tunis de fondations utiles et fit construire un fort, près de Carthage. Ayant pu, dans ses voyages, se rendre compte des abus résultant de la *difa*, ou fourniture de vivres, charge imposée aux indigènes chez lesquels les fonctionnaires en tournée ou les troupes campent, il supprima cette obligation[2]. Seules, les villes du Djerid et du Zab et les Arabes Douaouïda, par leur esprit d'indiscipline et de révolte, étaient, pour Abou-l'Abbas, un sujet d'inquiétude permanente. En 1387, à la suite d'une révolte suscitée à Gabès par un certain Abd-el-Ouahab, descendant des Beni-Mekki, le khalife hafside dut faire le siège en règle de cette ville et n'obtint sa soumission qu'après avoir rasé les palmiers qui l'entouraient. Abou-l'Abbas revint alors à Tunis, laissant ses fils dans les principales villes du Djerid.

Peu de temps après, les Arabes Daouaouïda, sous l'impulsion de leur chef Yakoub-ben-Ali, irrités de n'avoir pu obtenir du prince

Abou-Ishak-Ibrahim, gouverneur de Constantine, les cadeaux annuels que ces nomades réclamaient comme un droit, se lancèrent dans la révolte. S'étant avancés jusqu'à Negaous, ils se livrèrent à tous les excès, pillant les voyageurs et les caravanes et ravageant les villages et les cultures. En 1388, Abou-Ishak, qui avait détaché quelques Arabes de la cause du désordre, marcha avec eux contre

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, ,t. III, p. 486 et suiv., t. IV, p. 455 et suiv. L'Imam Et-Tensi, passim. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 66, 67.

2. El-Kaïrouani, p. 253.

les autres ; mais, dans le combat qui fut livré, il vit ses adhérents plier et prendre la fuite et lui-même dut se réfugier en toute hâte à Constantine.

A cette nouvelle, la khalife Abou-l'Abbas réunit une armée et se rendit dans le Zab, mais on était alors en hiver et les Arabes, sans l'attendre, s'enfoncèrent vers le sud et y prirent leurs cantonnements habituels de la saison froide. Renonçant il les y poursuivre, le khalife se contenta de garder avec soin les défilés à l'entrée du Tel et, lorsqu'arriva l'été et que le désert fut brûlé par la chaleur, les Daouaouïda tentèrent en vain de revenir vers le nord. Durant tout l'été, Abou-l'Abbas les tint ainsi bloqués, en proie aux plus grandes privations ; il espérait les réduire par ce moyen, mais son attente fut trompée et, en automne, il se décida à rentrer à Tunis. Son fils Abou-Ishak-Ibrahim conserva la direction des opérations.

Les Daouaouïda, qui manquaient complètement de ressources, se mirent alors à piller les oasis du Zab. ce qui eut pour effet de détacher d'eux Ibn-Mozni, dont ils avaient conservé la protection plus ou moins occulte. La position des Riah devenait donc des plus critiques. lorsque, en 1390, le prince Ibrahim mourut des suites d'une maladie dont il était atteint depuis quelque temps. Aussitôt son armée se dispersa et Mohammed-ben-Yacoub, chef des Daouaouïda en profita pour prendre l'offensive et s'avancer sous les murs de Constantine. Là, contre toute attente, il manifesta des intentions pacifiques et envoya à Tunis une députation pour solliciter la paix. Elle lui fut accordée, avec amnistie complète, et les Arabes rentrèrent dans leurs cantonnements.

EXPÉDITIONS DES FLOTTES CHRÉTIENNES COMBINÉES CONTRE LES ÎLES ET EL-MEHDÏA.— Depuis un certain nombre d'années, les corsaires musulmans et chrétiens sillonnaient de nouveau la Méditerranée au détriment du commerce. Des ports de l'empire hafside et surtout de Bougie, d'El-Mehdïa, de Djerba partaient, sans cesse des pirates audacieux ; aussi la république de Gènes, qui en souffrait particulièrement, envoya-t-elle, en 1383, au sultan hafside, un ambassadeur chargé de mettre fin à cette situation par un traité. Abou-l'Abbas accepta l'engagement de faire cesser la course et renouvela aux Génois leurs privilèges ; mais dans la pratique il ne put exécuter sa promesse, d'autant plus que les pirates formaient des sociétés puissantes dans des villes où l'autorité du sultan était presque nominale.

Les Génois attribuant celle inexécution à une mauvaise volonté calculée, s'entendirent, en 1388, avec la reine de Sicile, pour la

punir : une expédition fut résolue et on y convia les Vénitiens et les Pisans. Ceux-ci, qui ne tenaient pas à augmenter les avantages de leurs rivaux, n'acceptèrent qu'à regret de participer à cette croisade, et se contentèrent d'envoyer quelques navires. Au mois de juillet l'expédition fit, voile vers l'Afrique et s'empara facilement des îles du golfe de Gabès, notamment de Djerba, où les Siciliens rétablirent leur occupation en laissant une garnison dans le château. Quant aux Génois, ils furent largement dédommagés et la flotte rentra chargée de butin.

Deux années plus tard une nouvelle croisade fut suscitée par les Génois. Cette fois, ils obtinrent la coopération des Français et des Aragonais. Le duc de Bourbon, envoyé par Charles VI lui-même, prit le commandement de l'expédition qui vint directement débarquer, en juillet 1390, à El-Mehdïa. Les Chrétiens commencèrent aussitôt le siège de cette ville et coupèrent toute communication entre la presqu'île sur laquelle elle est construite et la terre, au moyen d'une grande muraille en bois. Durant plus de deux mois, le blocus se prolongea, malgré les diversions tentées par les indigènes voisins. El-Mehdïa était réduite à la dernière extrémité par la famine, mais le général français ne sut pas profiter de cette situation et Abou-l'Abbas se décida enfin à envoyer une armée de secours aux assiégés, qu'il avait d'abord paru vouloir abandonner à leur sort. Dans ces conjonctures, les Génois, qui craignaient les mauvais temps de l'automne, se décidèrent à traiter isolément avec les Musulmans et force fut aux Français, qu'ils avaient entraînés avec eux, bien que n'ayant aucun grief précis, de les imiter. Les chevaliers français ressentirent vivement cette humiliation qu'on mit sur le compte de l'incapacité[1] du duc. De nouveaux traités avec les diverses puissances mirent fin à ces hostilités.

RÉVOLTE DANS LE DJERID. — Abou-l'Abbas eut ensuite à combattre une nouvelle révolte de Gafsa, le gouverneur de cette ville s'étant déclaré indépendant. Dans le mois de mai 1393, le khalife vint, encore une fois, faire le siège de la ville. Mais Gafsa résista à outrance, malgré la dévastation des jardins, moyen généralement infaillible pour réduire les oasis à la soumission. Bientôt même, les Oulad-Abou-l'Leïl (Bellil), profitant d'un moment où les auxiliaires du sultan s'étaient éloignés pour faire paître leurs bestiaux, fondirent à l'improviste sur son camp. Abou-l'Abbas réunit les gens de sa maison et combattit avec la plus grande vigueur; mais

1. Froissart, livre IV, ch. XIX, pass. apud de Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., p. 239 et suiv. Ibn-Khaldoun, Berbères, t. IV, p. 118.

il s'empressa de lever son camp et d'opérer sa retraite. Il parvint à rentrer à Tunis sans avoir éprouvé de pertes trop sérieuses.

Le chef des Oulad-Bellil, Saoula-ben-Khaled, comprit alors la faute qu'il avait faite en attaquant le khalife et, dans l'espoir d'éviter les effets de sa juste colère, il lui fit présenter sa demande de soumission ; mais Abou-l'Abbas repoussa dédaigneusement ses offres et il ne resta à Saoula d'autre parti à prendre que de se jeter dans la révolte ouverte. Il alla chercher à Biskra Yahïa-ben-Yemloul, toujours disposé à l'insurrection, et vint avec lui essayer du reprendre Touzer. El-Montaçar, fils du khalife, les y accueillit d'une façon qui leur enleva tout espoir de succès ; ils se portèrent alors dans le Tell et y tinrent la campagne.

MORT DU HAFSIDE ABOU-L'ABBAS. SON FILS ABOU-FARÈS-AZZOUZ. LUI SUCCÈDE. — Vers le milieu de l'année 1394, Abou-l'Abbas tomba gravement malade. Il avait, quelque temps auparavant, désigné comme héritier présomptif son frère Zakaria. Mais les fils du sultan virent, avec la plus grande jalousie, la faveur dont leur oncle était l'objet et ils résolurent de s'en défaire ; et comme la maladie du khalife ne laissait aucun espoir de le sauver, ils décidèrent de placer sur le trône l'un d'eux, Abou-Farés-Azzouz, second des fils du sultan. Quant à l'aîné, il avait pris, quelque temps auparavant, le commandement de Constantine et ne pouvait suivre ce qui se passait à Tunis. Un matin, au moment où Zakaria se rendait au palais, ses neveux se jetèrent sur lui et le firent conduire en lieu sûr. Trois jours après, le 6 juin 1394, Abou-l'Abbas cessa de vivre. Aussitôt, les princes et notables de la ville prêtèrent serment de fidélité à Abou-Farés-Azzouz.

Abou-l'Abbas, dans son long règne de près de 25 ans, avait rendu un véritable lustre à l'empire hafside dont il avait su rétablir l'unité. Il s'était attaché particulièrement, ainsi que nous l'avons vu, à abattre la puissance des Arabes et l'autorité des principicules du Djerid et du Zab, véritables foyers de désordre et d'anarchie. Sa mort et le changement de souverain, laissant en présence un grand nombre de prétendants, auraient pu avoir de graves conséquences et faire perdre, en partie, les résultats obtenus au prix de tant d'efforts, si le nouveau chef n'avait possédé des qualités de gouvernement qui devaient faire, de son règne, un des plus brillants de la dynastie hafside. La première manifestation fut une nouvelle révolte du Djerid qui força le gouverneur de cette province à se renfermer dans l'oasis d'El-Hamma[1].

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 116 et suiv., 152, 168. El-Kaïrouani, p. 254, 255.

Nous avons vu qu'après l'affaire d'El-Mehdïa, le souverain hafside avait conclu la paix avec les puissances chrétiennes. Des traités la consacrant furent signés avec Gênes, en 1391, et avec Venise, en 1392. Cependant, les hostilités continuèrent entre les musulmans et la Sicile. Djerba dut même être abandonnée par la garnison chrétienne (1392), mais cette île resta en état d'insurrection contre les Hafsides. En 1393, la flotte sicilienne vint attaquer Tripoli. D'après le rapport d'un juif, cette ville devait être livrée sans combat par Ibn-Mekki. Mais lit résistance que les chrétiens y rencontrèrent fut telle, qu'ils durent renoncer à leur projet. Ils réoccupèrent Djerba, et après quelques années de luttes incessantes, se virent encore forcés de l'abandonner, de sorte qu'il ne resta, à la Sicile, aucune possession dans le golfe de Gabès[1].

MORT D'ABOU-TACHEFINE II. LES MERINIDES MARCHENT SUR TLEMCEN. MORT DU SULTAN ABOU-L'ABBAS. RÈGNE DE SON FILS ABOU-FARÈS. RÈGNE D'ABOU-ZEYANE À TLEMCEN. — Pendant que l'Ifrilkya était le théâtre de ces événements, Abou-Tachefine II continuait de régner à Tlemcen en exécutant loyalement les humiliantes conditions imposées par le sultan de Fès. A part cette sujétion, l'émir zeyanite, dont l'énergie et la violence l'avaient fait redouter de tous, sut régner avec autorité et maintenir ses sujets dans une stricte obéissance pendant trois années. Mais, au commencement de 1393, une brouille, dont Ibn-Khaldoun ne donne pas le motif, éclata entre les princes de Tlemcen et de Fès, et aussitôt Abou-l'Abbas prépara une expédition, en annonçant qu'il allait placer sur le trône abd-el-ouadite le prince Abou-Zeyane, qui avait peut-être contribué à la rupture. Parvenu à Taza, cet émir reçut la nouvelle du décès de son frère. Abou-Tachefine venait, en effet, de mourir[2] ; il n'était âgé que de trente-trois ans.

Un jeune fils de l'émir de Tlemcen, Abou-Thabel-Youçof, avait été proclamé par des serviteurs fidèles. Mais bientôt, un autre fils d'Abou-Hammou, nommé Abou-l'Hadjadj-Youçof, qui gouvernait Alger, accourut à Tlemcen, s'empara du pouvoir et mit à mort les partisans de son neveu. Celui-ci fut envoyé en exil après avoir régné quarante jours, à moins que, ainsi que l'affirme Ibn-Khaldoun, il n'ait subi aussitôt le sort de ses partisans.

Ces événements inattendus modifièrent, complètement les plans du sultan Abou-l'Abbas. Il rejoignit l'armée à Taza, fit reconduire Abou-Zeyane à Fès sous bonne escorte et donna le commandement

1. De Mas-Latrie, *Traités de paix*, p. 247 et suiv.

2. En mai selon Et-Tensi, en juillet d'après Ibn-Khaldoun.

des troupes è son fils Abou-Farès, en le chargeant de faire rentrer Tlemcen dans l'obéissance. A l'approche des Merinides, l'émir Youssof abandonna Tlemcen, pour courir se réfugier dons la forteresse de Tadjhammoumt, près du Chélif. Abou-Farès entra donc sans difficulté dans la capitale abd-el-ouadite, puis, divisant son armée, il en confia une partie au général Salah-ben-Hammou en le chargeant de maintenir dans l'obéissance les régions limitrophes de l'empire merinide. Quant à lui, il se porta, avec le reste des troupes, dans le Mag'reb central et occupa successivement Alger, Miliana et Dellis, puis il revint vers le Chélif et mit le siège devant Tadjhammoumt.

Pendant ce temps, le sultan Abou-l'Abbas, qui était resté à Taza afin de mieux suivre les opérations, tomba malade et rendit bientôt le dernier soupir (novembre-décembre 1393). Son fils Abou-Farès accourut aussitôt à Tlemcen, où il fut proclamé sultan. Puis il prit la route de Fès et son premier soin fut de mettre en liberté le prince Abou-Zeyane et de l'envoyer à Tlemcen prendre le gouvernement, comme roi vassal.

Abou-Zeyane monta, dans ces conditions, sur le trône abd-el-ouadite et, peu après, son frère Youssef tombait aux mains des Arabes qui le mettaient à mort dans le Mag'reb central.

Ainsi, au commencement de l'année 1394, les trois empires du Mag'reb voyaient leur chef renouvelé[1].

ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE : MORT DE MOHAMMED V BEN-L'AHMAR. — Nous avons perdu de vue, depuis longtemps, les événements survenus en Espagne. C'est que, pendant la période que nous venons de traverser, ils sont à peu près indépendants de ceux de l'Afrique. Tandis que les rois chrétiens luttent entre eux et consument toutes leurs forces dans des guerres fratricides, le royaume de Grenade jouit de la paix sous la sage et habile direction de Mohammed V ben-l'Ahmar.

Enrique, roi de Castille, protégé et allié de la France, mourut en 1379, après un règne de dix ans, fort troublé par les guerres contre l'Aragon, le Portugal et la Navarre. Juan I, son fils et successeur, fut très malheureux dans ses guerres et vit le roi de Portugal, soutenu par les Anglais, envahir la Castille, malgré le secours que Charles VI, de France, lui avait envoyé. Il mourut en 1390, d'une chute de cheval, et fut remplacé par Enrique III, frêle enfant de

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 489 et suiv,. t. IV, p. 458. 459. L'Imam Et-Tensi, passim, Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 76, 77, 80 et suiv.

onze ans, auquel l'histoire a conservé le surnom de «l'infirme». Il est inutile d'ajouter que ce fut un triste règne, sans force et sans autorité, et durant lequel l'ambition des grands put se donner libre carrière.

Pendant ce temps, Mohammed V régnait paisiblement à Grenade, soucieux de renouveler les traités de paix avec ses voisins chrétiens pour pouvoir appliquer tous ses soins aux embellissements de sa capitale. Nous avons vu, en outre, avec quelle attention il suivait les affaires de Mag'reb et le procédé qu'il employait pour y intervenir. En 1391 ce prince mourut à son tour, laissant le trône à son fils Youssof II ; suivant la tradition de son père, le nouveau roi s'empressa de signer avec les chrétiens un traité de paix et d'amitié[1].

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. V, h. 114 et suiv.

CHAPITRE XXII

ÉTAT DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE À LA FIN DU XIVe SIÈCLE. SITUATION DES TRIBUS.

Prépondérance acquise par les arabes au détriment des populations berbères. Droits qu'ils se sont arrogés. Les excès des Arabes les font mettre hors la loi. — Tribus Arabes dominant les principales villes. — Transformation des tribus berbères arabisées par le contact. Influence des marabouts de l'Ouest. — Relations commerciales des puissances chrétiennes en Afrique pendant le XIVe siècle. — Organisation de la course dans les villes barbaresques. — Ethnographie de chaque province. — Darka et Tripolitaine. — Tunisie. — Province de Constantine. — Mag'reb central. — Mag'reb extrême.

PRÉPONDÉRANCE ACQUISE PAR LES ARABES AU DÉTRIMENT DES POPULATIONS BERBÈRES. DROITS QU'ILS SE SONT ARROGÉS. - AU moment où nous allons être privés des précieuses chroniques d'Ibn-Khaldoun, il convient, avant de poursuivre ce résumé historique, de constater la situation de l'Afrique septentrionale à la fin du XIVe siècle et de reconnaître la position réciproque des tribus berbères et arabes.

Nous avons vu de quelle manière les Arabes hilaliens se sont insinués au milieu de la race autochtone en servant tour à tour les dynasties rivales qui se partageaient le Mag'reb. Les souverains berbères, pour combattre leurs voisins ou les populations de leur race, emploient les Arabes, toujours disposés à la guerre; puis, pour les récompenser de leurs services, ou s'assurer leur fidélité, ils leur concèdent. les terres des vaincus, s'attachant sans cesse à abaisser le peuple aborigène, dont le caractère indépendant se soumet difficilement à l'obéissance. Ainsi, l'élément berbère est écrasé, abaissé, disjoint, au profit des étrangers, mais bientôt ces Arabes, devenus la seule force des dynasties indigènes, imposent leurs volontés, leurs caprices aux souverains berbères et, par leurs trahisons ou leurs révoltes, ne tardent pas à devenir un danger pour leurs maîtres.

La prépondérance que les rois berbères ont laissé prendre aux hilaliens, surtout en Ifrikiya et dans le Mag'reb central, a porté leur audace a son comble. Leurs exigences n'ont plus de bornes ; en

outre des droits de *Djebaïa* (part dans les impôts qu'ils faisaient rentrer), ils exigent, de l'état qu'ils servent, des fiefs choisis dans les meilleures terres et pour lesquels ils sont affranchis de toute prestation, en dehors du service militaire.

Sur les particuliers, ils prélèvent le droit de *Khefara* (protection) consistant en jeunes chameaux, et de *R'erara* (sacs de grains). Telles sont les charges ordinaires.

LES EXCÈS DES ARABES LES FONT METTRE HORS LA LOI. TRIBUS ARABES DOMINANT DANS LES PRINCIPALES VILLES DU TELL. — Ces exigences ont d'abord été pratiquées par les Arabes sur les tribus ou les oasis éloignées, mais, depuis quelque temps, ils les ont étendues aux villes du Tel : elles doivent leur fournir des dons en nature et en argent et, si le service de ces singulières pensions est en retard, les titulaires ont bientôt trouvé une compensation dans la révolte et le pillage.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, les Daouaouïda du Zab se lancer dans la rébellion parce que le gouverneur de Constantine leur avait refusé leur doit. «Aussitôt, dit Ibn-Khaldoun, l'esprit d'insoumission se réveilla dans ces tribus et les porta à des actes de rapine et de brigandage…. On pillait, on dévastait les moissons, et on revenait les mains pleines, les montures chargées de butin[1]».

Dès que la paix se rétablit entre les princes berbères, les Arabes sont contraints à plus de prudence : souvent même, de durs châtiments leur font expier leurs insolences, mais bientôt, la guerre renaissant permet aux Arabes de rentrer dans leur élément et, alors, le sultan qui vient de les châtier est quelquefois le premier à solliciter leur appui.

En Tunisie, la situation est devenue intolérable : le pays est aux mains des Arabes et nous avons vu le hafside Abou-l'Abbas chercher à réagir contre leur puissance en rendant à une vieille tribu berbère, celle des Merendjiça (Ifrene), son territoire et ses franchises. Efforts tardifs et que les successeurs de ce prince ne continueront pas. Le mal va empirer encore et la situation deviendra telle que les Arabes de la Tunisie seront mis hors la loi par leurs coreligionnaires. Ibn-Khaldoun, parlant de la fraction des Oulad Hamza-ben-Abou-l'Leïl (Bellil), dit : «qu'elle tenait en son pouvoir la majeure partie de l'Ifrikiya et que le sultan ne possédait qu'une faible partie de son propre empire….». «Les cultivateurs et les commerçants, ajoute-t-il, victimes de l'oppression des Arabes,

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 114 et suiv.

ne cessaient d'invoquer Dieu afin d'échapper au malheur qui les accablait[1]».

Ces Oulad-Bellil dominaient, ainsi que nous venons de le dire, à Tunis et dans les régions voisines. Derrière eux étaient d'autres Soléïmides, les Oulad-Saïd, qui n'allaient pas tarder, par leurs excès, à appeler sur eux les malédictions des auteurs musulmans et à se faire mettre en interdit. El-Nâdj proclamera que c'est un crime de leur vendre des armes et El-Berzali affirmera que ces Arabes doivent être traités comme des ennemis de la religion[2].

A Constantine, ce sont les Daouaouïda qui, du Zab, exercent leur domination. Une de leurs fractions, celle des Oulad-Saoula[3], va particulièrement tenir cette ville sous son joug jusqu'à l'établissement de la domination turque.

Bougie subit la prépondérance d'autres fractions des Daouaouïda du Hodna.

A Alger, commandent les Thaâleba, qui ont expulsé ou arabisé les populations berbères de la Mitidja.

Enfin, Tlemcen est, tour à tour, soumise à l'influence des Amer, des Soueïd ou des Makiliens (Douï-Obeid-Allah et Douï-Mansour).

Dans le Mag'reb extrême, les Arabes n'ont pu, noyés qu'ils sont au milieu d'une population berbère compacte, acquérir la moindre prépondérance.

TRANSFORMATION DES TRIBUS BERBÈRES ARABISÉES PAR LE CONTACT. INFLUENCE DES MARABOUTS DE L'OUEST. — Dans les plaines où les Arabes se sont trouvés en contact avec les Berbères, ceux-ci se sont assimilé les mœurs, les usages, la langue même de leurs hôtes, et bientôt ces vieilles tribus indigènes, rompues et disjointes, ont fait cause commune avec les envahisseurs et oublié, renié même leur origine. Ces faits sont encore constatés par Ibn-Khaldoun en maints endroits de son ouvrage. «Une fraction des Oulhaça (Nefzaoua), dit-il, habite la plaine de Bône. Elle a des chevaux pour montures, *ayant adopté, non seulement le langage et l'habillement des Arabes, mais encore tous leurs usages*[4]». Ailleurs, à propos des Houara, il est encore plus précis : «Il se trouve des Houara sur les plateaux depuis Tébessa jusqu à Badja.

---

1. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 83.
2. El-Kaïrouani, p. 264, 386 et autres.
3. Féraud, les Harar. *Revue africaine*, n° 104, p. 140.
4. *Hist. des Berbères*, t. I, p. 230.

Ils y vivent en nomades et sont comptés au nombre des Arabes pasteurs de la tribu des Soleïm, *auquels, du reste, ils se sont assimilés par leur le langage et l'habillement, de même que par l'habitude de vivre sous la tente*. Comme eux, aussi, ils se servent de chevaux pour montures, ils élèvent des chameaux, ils se livrent à la guerre et ils font régulièrement la station du Tel dans l'été et celle du désert dans l'hiver. *Ils ont oublié leur dialecte berbère pour apprendre la langue plus élégante des Arabes et à peine comprennent-ils une parole de leur ancien, langage*[1].»

Cette transformation remarquable, si bien caractérisée par Ibn-Khaldoun, a donné aux peuplades habitant les plaines et les vallées dans la Tunisie et le Mag'reb central, la physionomie qu'elles ont maintenant. Les tribus arabes pures se sont maintenues dans la Tripolitaine et sur la ligne des hauts plateaux et du désert, où elles nous sont représentées maintenant par les Mekhadma, O. Naïl, Sahari, Akkerma, Hameyane, et beaucoup d'autres. Quant à celles qui ont pénétré dans le Tel, elles se sont fondues au milieu des populations aborigènes, mais, en outre de leurs noms qui sont restés comme des témoins, elles ont arabisé leurs voisines par le contact. Celles-ci ont pris alors d'autres noms et c'est sous ces vocables que nous les trouvons de nos jours. Citons notamment dans la province de Constantine les Nemamcha, Henanecha, Harakta, trois tribus formées des Houara et qui dominent sur les plateaux entre Tebessa, Constantine et Badja. C'est d'elles que parle ci-dessus Ibn-Khaldoun. Elles ont au nord des Arabes Mirdas (Soleïm) et, à l'ouest, des Garfa et Dreïd (Athbedj), mais complètement fondus et dispersés, tandis que l'élément autochtone rénové reprend la prépondérance. Citons encore les Oulad-Abd-en-Nour entre Constantine et Sétif, formés en grande partie des Sedouikch (Ketama).

Dans la province d'Oran, les tribus arabes ont pénétré à une époque plus récente et se sont maintenues plus intactes en présence des populations berbères qui ont subi leur action, mais sans trouver en elles-mêmes la force nécessaire pour renaître sous une nouvelle forme comme dans le pays de Constantine.

Simultanément avec ces mouvements, nous devons signaler l'arrivée de marabouts, venus en général de l'Ouest, du pays de Saguiet-el-Hamra, dans la province de Derâa (Mag'reb). Tolérés par les populations chez lesquelles ils venaient s'établir sous le couvert de leur caractère religieux ; ils ont, en maints endroits, réuni des tronçons épars, d'origine diverse, et en ont formé des tribus

1. *Hist. des Berbères*, t. I, p. 278.

qui ont pris leurs noms. Les Koubba (tombeaux en forme de dôme) de ces marabouts se trouvent répandues dans tout le nord de l'Afrique et perpétuent le souvenir de leur action, qui a dû s'exercer surtout du XIVe au XVIIIe siècle.

RELATIONS COMMERCIALES DES PUISSANCES CHRÉTIENNES EN AFRIQUE PENDANT LE XIVe SIÈCLE. — La fin du XIIIe siècle marque le commencement de la décadence des bonnes relations des puissances chrétiennes de la Méditerranée avec les Musulmans d'Afrique. Les luttes incessantes entre les princes berbères qui occupent tout le siècle suivant, l'anarchie qui en résulte, la diminution d'autorité dans les villes éloignées telles que Tripoli, Bougie, etc., souvent objets de contestations entre les dynasties, sont autant de causes déterminantes de ce fait. L'Italie et les îles sont dans une situation presque analogue : la grande lutte entre Guelfes et Gibelins arme les uns contre les autres les marins ne luttant autrefois que sur le terrain commercial. L'occupation de Djerba, le sac de Tripoli, acte de piraterie inqualifiable, l'attaque d'El-Mehdïa et les représailles exercées par les princes hafsides, furent des motifs graves de trouble dans les relations internationales. La course que, par de persistants effforts réciproques, on cherchait depuis si longtemps à abolir, s'autorisait de ces exemples pour se relever au moyen de l'initiative particulière et au mépris des traités. Les captifs chrétiens devinrent très nombreux en Afrique.

Cependant les relations furent encore très suivies et, divers traités intervinrent dans le cours du XIVe siècle. Pise et Gènes sont toujours à la tête du commerce, surtout en Ifrikiya ; et cependant leur étoile commence â pâlir. Venise se prépare à leur faire une rude concurrence et Florence, sans marine et sans ports, tributaire des Pisans dont elle doit employer l'intermédiaire onéreux, va bientôt entrer en lice et prendre une place prépondérante.

Pise obtient le renouvellement de ses traités avec les Hafsides, en 1313, 1353 et 1366, et par conséquent le maintien de ses fondouks à Tunis, Bône, Gabès, Sfaks, Tripoli, Bougie, Djidjeli, Collo. En 1358, cette république signe un nouveau traité avec Abou-Eïnane, souverain merinide, pour le Mag'reb. Après l'affaire d'El-Mehdïa, Gênes et Venise renouvellent leurs traités avec les Hafsides (1391, 1392). Pise les imite en 1397.

Mais c'est surtout l'Aragon qui, en sa qualité d'héritier des rois de Sicile, prétend exercer une sorte de protectorat sur l'Ifrikiya. Les traités de 1309 et 1314 avec Bougie, et de 1333 avec Tunis, stipulent, l'obligation, pour la gouvernement hafside, de payer. le tribut, et afin de permettre à l'Aragon de rentrer dans l'arriéré, le

khalife lui cède (par le traité de 1323) la moitié des droits à percevoir à la douane de Tunis. Le roi chrétien, de son côté, devait fournir au sultan hafside des soldats et des galères pour ses guerres, en tant qu'elles ne seraient pas faites contre des puissances chrétiennes. Le royaume de Majorque, comprenant la principauté de Montpellier, traitait de son côté, en 1313, avec Tunis et, en 1339, avec les Merinides, pour assurer les bons rapports commerciaux et la répression de la course. Les affaires des Provençaux s'étendaient.

Voici quelles étaient au XIVe siècle les branches du commerce extérieur de la Berbérie :

Importations

Faucons et autres oiseaux de chasse.
Bois ouvrés, lances, ustensiles de boissellerie.
Cuivre, étain, fer, acier.
Or, argent, bijoux.
Armes, cottes de mailles, cuirasses, casques, etc.
Quincaillerie, mercerie, verroterie, papiers.
Laques, vernis, mastics, teintures.
Tissus et draps de Bourgogne, Languedoc, Florence, Angleterre ; soies et velours. Céréales. Épices, parfums, drogues, vins. Navires et accessoires.

Exportations :

Esclaves musulmans, dont Gênes était le principal marché.
Chevaux. Poissons salés.
Cuirs et peaux de toute nature.
Écorce à tan : substances tinctoriales.
Sel, sucre, cire, miel.
Huiles d'olive. Céréales.
Fruits secs.
Étoffes, tapis.
Laine, coton.
Sparterie.
Métaux, armes.
Coraux, Épiceries[1].

1. Rapprocher ce détail de celui du chapitre VIII du Ier volume (p. 101) donnant les exportations à l'époque romaine.

L'administration de la douane était un des principaux rouages des gouvernements berbères, Des princes dit Sang étaient souvent placés à sa tête et, en avaient la direction, qui comportait des attributions judiciaires et administratives. Il fallait pour maintenir les droits de l'état, sans opprimer les pratiquants, et, pour régler toutes les difficultés survenant entre les sujets musulmans et les différentes nations, ou entre les nations entre elles, autant d'expérience que de prudence[1].

ORGANISATION DE LA COURSE DANS LES VILLES BARBARESQUES. - Les empires berbères sont affaiblis par leurs rivalités et, leurs luttes intestines. Leurs princes, dégoûtés de toute action de l'intérieur, par l'indiscipline et les exigences des Arabes, forcés d'être toujours sur leurs gardes pour résister aux conspirations dont ils sont entourés, renoncent à exercer une action sérieuse sur les régions intérieures. Les villes, autres que les capitales, vivent à peu près indépendantes sous la direction de conseils, analogues à nos assemblées municipales. Toutes les cités maritimes s'adonnent spécialement à la coure sur mer et contre le littoral des pays chrétiens.

Ibn-Khaldoun nous raconte comment, dans ces localités, une société de corsaires s'organise et, «ayant choisi des hommes d'une bravoure éprouvée», va ravager les rivages chrétiens de la Méditerranée, «De cette manière, - ajoute-t-il, - Bougie et les autres ports Se remplissent de captifs ; les rues de ces villes retentissent du bruit de leurs chaînes et surtout quand ces malheureux, chargés de fers et de carcans, se répandent de tous les côtés pour travailler à leur Lâche journalière…. On fixe le prix de leur rachat à un taux si élevé, qu'il leur est, la plupart du temps, impossible de l'acquitter[2]».

Ainsi, toutes les précautions prises par les puissances maritimes chrétiennes ou musulmanes de la Méditerranée, pour empêcher cette pluie séculaire de la course, devenaient lettres mortes. Cette pratique reprise d'abord, en Berbérie, par les villes, ou des associations de particuliers, ne lardera pas à devenir une institution quasi-gouvernementale. Nous verrons quels abus en résulteront, quelles complications incessantes cet état ferait naître jusqu'à ce que la noble initiative de la France vienne y mettre fin.

---

1. De Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., p. 209 et suiv. de l'intr., 1 et suiv. des documents. Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (Revue africaine, n° 92 et suiv.)

2. Ibn-Khaldoun, *Berbères*, t. III, p. 117.

Mais ce serait, une grave erreur de croire que les musulmans d'Afrique dussent porter seuls la responsabilité en cette affaire. Les chrétiens leur donnèrent sous ce rapport de funestes exemples, particulièrement dans le cours du XIV° siècle. Sans rappeler cette lamentable entreprise, le sac de Tripoli par Philippe Doria, il faut dire que les pirates chrétiens établis surtout en Sardaigne, en Sicile, en Corse, à Malte, ne cessaient de courir sus aux vaisseaux africains et de faire des incursions sur les côtes. Lorsque les flottes de France, de Venise, de Florence, reprirent la prépondérance dans la Méditerranée, elles mirent fin à ces abus; mais l'impulsion était donnée, et, tandis que, dans le XV° siècle, la piraterie chrétienne diminuait ou cessait, elle augmentait et s'organisait en Afrique, favorisée par l'affaiblissement des empires berbères.

ETHNOGRAPHIE DE CHAQUE PROVINCE

Il importe de préciser maintenant la situation de chaque province, au point de vue ethnographique.

Barka et Tripolitaine

BERBÈRES. - Les *Houara* et *Louata*[1] ont été rejetés dans le Sud, où les premiers sont désignés, de nos jours, sous le nom de *Hoggar* (Touareg).

Les montagnes situées au sud et à l'ouest de Tripoli sont encore habitées par les *Nefouça*, *Demmer, Zouar'a* et autres, qui ont conservé, en général, la pratique de l'hérésie kharedjite, de même que les gens de l'île de Djerba.

ARABES: La tribu de *Soleïm*[2] est, en partie, établie dans cette région.

Les *Heïb* (*Chemakh et Lebib*), sont dans la province de Barka; les Salem, entre Lebida et Mesrata.

Les *Rouaha et Fezara*, au milieu des Heïb.

Les *Azza* (*Chemal-el-Mehareb*), dans le pays de Barka, à l'est des Heïb, avec les Korra.

Les *Debbab* (*O. Ahmed, Beni Yezid, Sobha, Djouari, M'hammed*), aux environs de Tripoli. et, de là, jusqu'à Gabès.

---

1. Voir les tableaux du chapitre I de la IIe- partie pour les subdivisions.

2. Voir les tableaux du chapitre I de la IIIe partie pour les subdivisions.

Enfin, les *Slimane et Nacera*, dans les déserts tripolitains, jusqu'au Fezzane.

Tunisie

BERBÈRES. - Les Berbères de la Tunisie sont retirés dans les villes du Djerid et du littoral et dans les montagnes. Ce sont les restes des *Nefzaoua, Houara, Louata, Ifrene*, etc.

ARABES. - Tout le pays ouvert est entre les mains des Arabes, particulièrement ceux de la tribu de Soléïm:

Les *Mohelhel* occupent la région méridionale.

Les *Kaoub, Oulad-Ali et Oulad-Belli*l, sont dans la plaine de Kaïrouan et s'avancent jusqu'à la frontière occidentale.

Les *Beni-Ali,* entre El-Djem et Mebarka, près de Gabès.

Les Mirdas, sur les plateaux, et auprès d'eux, les Troud.

En résumé, les subdivisions de la tribu d'*Aouf* s'étendent de Gabès à Bône.

Province de Constantine

BERBÈRES. - La race berbère est fortement établie dans cette province :

Les *Zenètes* (*Badine*, etc.) occupent le massif de l'Aourès et les oasis.

Les *Ketama* tiennent toutes les montagnes, de Constantine à Bougie.

Sur les plateaux de l'Est, s'étendent les nouvelles tribus berbères arabisées, dont nous avons parlé : *Henanecha, Nemamcha* (ou *Lemamcha*), *Harakta*, formées des Nefzaoua et Houara, et, à l'ouest, les *Abd-en-Nour*, formés des *Sedouikch* (Ketama).

ARABES. - Aux environs de Bône et sur les plateau, arrivent les tribus soléïmides, fractions des Aouf, venant de la Tunisie.

Les *Dreïd* et les *Garfa* (des Athbedj) se sont établis sur les versants de l'Aourès et dans les vallées, jusqu'aux environs de Constantine.

Les *Dahhak* et les *Eïad* (moins les Mehaïa), occupent quelques oasis du Zab et les plaines au nord de Mecila; ils s'avancent à l'ouest, jusque vers le pays de Hamza.

Les *Latif*, diminués de ce qui a été transporté dans le Mag'reb par l'Almohade El-Mansour, occupent une partie du Zab, où ils ont accaparé plusieurs oasis (Badis, Doucène, Raribou, Tennouna, etc.).

Les *Amour* s'étendent, sur les hauts-plateaux, depuis le Hod'na jusqu'au Djebel-Amour.

Les *Daouaouïda* (des Riab) occupent la Zab et le Hod'na, principalement les environs de Biskra, Negaous, Tolga et Mecila. Ils exercent leur suzeraineté sur Constantine et sur Bougie.

Le reste de la tribu : *Ali, Amer, Meslem, Saïd*, s'étend dans les régions sahariennes, au midi de l'Ouad-Rir (1).

Mag'reb central

BERBÈRES. - La race berbère occupe toutes les montagnes de la région moyenne et du littoral de cette province.

Les *Zouaoua* sont intacts dans le Djerdjera (Grande-Kabylie).

Les *Sanhadja*, un peu disjoints par les Arabes, sont au sud et à l'ouest des précédents, jusqu'à la Mitidja.

Les montagnes des environs de Miliana et de Tenès, jusqu'à l'embouchure du Chélif, sont habitées par les restes des *Mag'raoua* (*Beni-bou-Saïd,* etc.), et par une partie des Toudjine qui ont franchi le Chélif *(Madoun, Kadi, Tig'rine*, etc.).

Le reste de la tribu des Toudjine est dans l'Ouarensenis et dans les plateaux environnants, où il rencontre les débris des *Louata, Houara, Fatene*, etc., qui occupaient autrefois ces régions.

Au nord de Tlemcen, se trouve le groupe principal des Beni-Fatene.

A Tlemcen sont les *Abd-el-Ouad*, profondément modifiés par leur haute fortune.

Dans le Sahara se trouve le reste des Ouacine: *Mezab, Rached, et des Mag'raoua*: *L'ar'ouate, Zendak, Rir'a, Sindjas*, etc., qui occupent la vallée de l'Ouad-Rir', les oasis, au sud du Djebel-Amour et la Chebka du Mezab.

ARABES. - Les *Thaâleba* (*Makil*) règnent en maîtres dans la Mitidja et dominent à Alger.

Les *Aïad* et les *Dahhak* ont pénétré, ainsi que nous l'avons dit, jusqu'à la limite du Hamza[1] et les *Daouaouïda* s'avancent jusque derrière le mont Dira.

Mais les fractions de la tribu de Zor'ba sont particulièrement répandues dans cette province :

Les *Yezid* (moins les Hameïane) occupent les plaines du Hamza et s avancent par les vallées, jusque vers la Mitidja, en refoulant, à droite et à gauche, les *Sanhadja*.

1. Au nord-est d'Aumale.

Les *Hoseïne* sont à l'ouest des précédents, sur les plateaux et aux environs de la montagne de Titeri, près de Medéa.

Les *Attaf*, dans la plaine, à l'ouest de Miliana.

Les *Soueïd*, dans le Seressou, s'étendant de là jusqu'au Chélif, dans les plaines de Mindas, Mina et Sirate.

Les *Malek*, aux environs d'Oran.

Les *Dïalem*, au midi du Ouarensenis, près de, Saneg, à l'est du Chélif.

Les *Oroua*, dans les contrées sahariennes, au sud et, à l'est du Djebel-Amour.

Les Amer, partie au sud d'Oran, et partie au sud de Tlemcen.

Les *Doui-Obeïd-Allah*, des *Makil*, occupent les vallées à l'ouest de Tlemcen, jusqu'au Za et à la Moulouïa. Ils ont été placés dans ces régions pur Abou-Hammou II.

Dans les hauts-plateaux, au sud de Tlemcen, sont établis les *Mehaïa* (Athbedj) et les *Hameïane* (Zor'ba), qui y ont été transportés par Yar'moracen.

Mag'reg extrême

BERBÈRES. - La race berbère y règne en maîtresse, s'étant à peine laissé entamer, dans le sud, par les Arabes.

Les *Miknaça* ont à peu près disparu et ont été remplacés, en partie, par les *Beni-Merine*.

Les *Mag'raoua et Ifrene* ont également disparu sans laisser de traces apparentes, de même que les *Berg'ouata*.

Les autres peuplades indigènes sont demeurées intactes, dans leurs régions[1].

ARABES. - Dans le Hebet, se trouvent les restes des *Riah* transportés par le khalife almohade El-Mansour. Ils ont été entièrement absorbés par les populations berbères.

Quelques *Lâtif* sont, avec les *Djochem*, dans le Tamesna, où ils ont été également transportés par El-Mansour. Ils ont multiplié, tout en conservant leur nationalité et arabisé leurs voisins par le contact.

Les *Doui Mansour* (Makil) sont dans les contrées sahariennes depuis le cours supérieur de la Moulouïa, jusqu'au Derâa.

Enfin les *Beni-Mokhtar*, formant le reste des Makil, occupent le Sous, les *Douï-Hassane*, vers le littoral, et les *Chebanate* et *Rokaïtate*, vers l'intérieur.

1. Voir ci-devant, p. 4, et Ier, p. 189.

CHAPITRE XXIII

DYNASTIES HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE (suite)
PRÉPONDÉRANCE HAFSIDE
1394-1438

Puissance du sultan merinide; il fait empoisonner le roi de Grenade Youssof II. — Les fils d'Abou-Hammou se succèdent sur le trône de Tlemcen. — Prépondérance de l'empire hafside, sous le khalife Abou-Farès. — Espagne: prise de Tetouane par les Castillans ; guerres avec l'émirat de Grenade. — Les Portugais s'emparent de Ceuta ; luttes entre les princes merinides. — Règne d'Abou-Malek à Tlemcen; ses succès contre les Merinides. — Usurpation du trône de Tlemcen par Mohammed, fils d'Abou-Tachefine II, appuyé par les Hafsides. — Abou-Malek, soutenu par les Hafsides, reprend le pouvoir ; il est de nouveau renversé par son neveu Mohammed, qui le met à mort. — Le hafside Abou-Farés s'empare de Tlemcen et étend sa suprématie sur toute l'Afrique septentrionale. Règne d'Abou-l'Abbas à Tlemcen. — Mort du hafside Abou-Farès; règnes de Moulaï-abd-Allah et de son frère Abou-Omar-Othmane. — Révoltes contre Abou-l'Abbas de Tlemcen ; Abou-Zeyane forme une principauté indépendante à Alger, puis, son fils El-Metaoukkel, à Tenès. — Expéditions des Portugais contre Tanger ; elle se termine par un désastre. — Espagne : Luttes entre la Castille, l'Aragon, la Navarre et l'émirat de Grenade. Longs règnes de Jean II de Castille et d'Alphonse V d'Aragon. — Fondation de l'empire turc d'Europe.

PUISSANCE DU SULTAN MERINIDE. IL FAIT EMPRISONNER LE ROI DE GRENADE YOUSSOF II. — Les derniers succès des Merinides avaient rétabli, sans conteste, leur prépondérance sur les deux Mag'reb. Abou-Farés voulut alors reprendre en Espagne l'influence que ses prédécesseurs avaient perdue pendant le règne de Mohammed V ben-L'Ahmar. Le fils de celui-ci, Youssof II, s'appliquait à suivre la politique qui avait si bien réussi à son père ; cependant, en dépit de ses conseils et de ses ordres, des fanatiques rouvrirent les hostilités en faisant une expédition sur le territoire chrétien. La conséquence fut une provocation à lui adressée par le grand-maître d'Alcantara, agissant pour son compte, malgré l'opposition du roi de Castille. Pour toute réponse, Youssof se borna à jeter dans les fers les ambassadeurs chrétiens, et aussitôt une bande de 1,300 Castillans fanatisés envahirent ses états.

Le roi de Grenade marcha contre eux, à la tête de six mille hommes, et les extermina jusqu'au dernier. Enrique eut le bon

esprit de ne pas prendre fait et cause pour les fauteurs de cette algarade et consentit à renouveler les traités de paix l'unissant à Youssof II (1394-95). Peu de temps après, le roi de Grenade mourait, empoisonné dit-on, par un émissaire du sultan de Fès. Son fils aîné, d'accord, peut-être, avec Abou-Farés, devait lui succéder; mais Mohammed, second fils de Youssof, parvint, à force d'intrigues, à arracher le pouvoir à son frère qu'il jeta un prison. Il régna alors, sous le nom de Mohammed VI (1395)[1].

LES FILS D'ABOU-HAMMOU SE SUCCÈDENT SUR LE TRÔNE DE TLEMCEN. - A Tlemcen, Abou-Zeyane régnait paisiblement, entouré de poètes et de savants. Il composait même des traités sur les questions les plus ardues de la métaphysique. Du reste, vassal fidèle des Merinides, il put continuer cette existence tranquille jusqu'en 1399. A cette époque, une rupture, dont nous ignorons la cause, éclata entre la cour de Tlemcen et celle de Fès. Aussitôt, le sultan merinide suscita a son vassal un compétiteur, Abou-Mohammed Abd-Allah, autre fils d'Abou-Hammou, et l'appuya par les armes.

Chassé de la capitale, Abou-Zeyane erra en proscrit, ne sachant où reposer sa tête, et ne torda pas à tomber nous les coups des sicaires de son frère. Pendant ce temps, Abou-Mohammed montait sur le trône de Tlemcen et exerçait le pouvoir avec une réelle habileté. Peut-être ses succès comme administrateur excitèrent-ils la jalousie toujours en éveil du sultan de Fès ; peut-être, s'abusant sur sa puissance, se crut-il assez fort pour braver son suzerain. Toujours est-il qu'après trois ans à peine, il se brouilla, à son tour, avec les Merinides.

La conséquence était facile à prévoir. Abou-Abd-Allah, frère de l'émir, ne tarda pas à paraître à la tête d'une armée merinide et Abou-Mohammed subit le sort qu'il avait infligé à son autre frère Abou-Zeyane. «Il emporta, - dit Et-Tensi, - les regrets de tous ses sujets... et seul, triste et abandonné, alla mourir obscurément» (1401-2).

Abou-Abd-Allah était, paraît-il, un prince remarquable, qui fit tous ses efforts pour qu'on oubliât la tache de son avènement. «Il était, - dit Et-Tensi, - d'un accès facile, d'un caractère libéral, doux et clément.» Du reste, ce qui paraît justifier ce portrait, c'est qu'il sut conserver neuf ans le pouvoir. Il mourut tranquillement dans son lit, en 1410, chose peu ordinaire, à cette époque, dans la famille royale de Tlemcen. Il ne laissa qu'un enfant en bas âge,

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne,* t. V, p. 156 et suiv.

Abd-er-Rahmane, absolument incapable de conserver le pouvoir dans ces temps troublés.

Deux mois, en effet, après son avènement, il résignait l'autorité entre les mains de son oncle Moulaï-Saïd, encore un fils d'.Abou-Hammou, précédemment détenu à Fès, et qui avait, pu s'échapper en corrompant ses gardiens. Après avoir obtenu le serment des troupes et, de la population, Moulaï-Saïd se mit à puiser sans réserve dans le trésor royal, pour payer ses folles dépenses, comme s'il avait été persuade d'avance que son règne serait éphémère[1].

PRÉPONDÉRANCE DE L'EMPIRE HAFSIDE, SOUS LE KHALIFE ABOU-FARÈS. — Cependant, le khalife hafside, Abou-Farès, avait, par sa Vigueur et son intelligence, triomphé des oppositions rencontrées au début, et continuait à régler à Tunis avec fermeté et justice. «Ce fut, dit El-Kaïrouani, un des meilleurs princes qui aient, occupe le trône.» Il dota Tunis de nombreuses constructions et, notamment, du local de la bibliothèque. Ces soins ne l'empêchaient pas de continuer l'oeuvre entreprise par son père, C'est-à-dire l'abaissement des Arabes et, la soumission des villes du sud. Pour la première fois, depuis longtemps, les Hilaliens se virent contraints de payer les impôts Zekkat et Achour[2].

Abou-Farès visita plusieurs fois les villes de son empire et entra eu maître à Gabès, Tripoli, El-Hamma, Touzer, Nafta, Biskra. Il pénétra même dans le Sahara, jusqu'à une latitude très avancée.

L'empire hafside rayonnait alors d'un brillant éclat et sa prépondérance n'allait pas tarder à s'étendre sur toute l'Afrique septentrionale. Le khalife entretenait, avec les cours du Caire et de Fès, de bonnes relations caractérisées par l'échange de présents. Les Musulmans d'Espagne n'étaient pas oubliées et trouvaient, chez Abou-Farès, un appui matériel et moral. Enfin, des traités de commerce avaient, été conclus ou renouvelés, ainsi que nous l'avons dit, avec certaines nations chrétiennes; et quant aux infidèles ennemis, de hardis pirates donnaient la chasse à leurs navires. On dit qu'Abou-Farès, lui-même, ne dédaigna pas de prendre part à ces courses et, qu'il opéra notamment des razzias sur les côtes de la Sicile[3].

ESPAGNE. PRISE DE TÉTOUANE PAR LES CASTILLANS.

---

1. L'Imam Et-Tensi, p. 102 et suiv. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 22 et suiv., 80 et suiv.

2. Le premier (zekat) est l'impôt religieux, l'aumône prescrite par le Koran; le second, la dîme (*achour*) des produits de la terre.

3. El-Kaïrouani, p. 249 et suiv.

GUERRES AVEC DYNASTIE HAFSIDE, ZEYANITE ET MERINIDE L'ÉMIRA DE GRENADE. — L'intervention prochaine de l'Espagne dans les affaires de l'Afrique nous oblige à suivre de très près son histoire pendant le XVe siècle. Il est indispensable, en effet, de se rendre compte des conditions dans lesquelles se produira la chute du royaume de Grenade et des raisons qui pousseront les Espagnols à poursuivre l'ennemi héréditaire jusque dans sa patrie.

Nous avons vu que l'audace des corsaires africains devenait de plus en plus grande. Leurs incursions sur le littoral de l'Andalousie furent tellement insupportables que, vers la fin du XIV° siècle, le roi de Castille, Enrique III, se décida à les relancer dans leurs repaires. En 1399[1], une flotte armée par lui alla s'emparer de Tétouane et transporta en Espagne tous les habitants de celte ville qui demeura dépeuplée pendant un sicle et fut réoccupée, en grande partie, par les Grenadins expulsés d'Espagne.

Peu de temps après, la nouvelle des succès de Timour, et notamment de sa grande victoire sur les Turcs (1402), étant parvenue dans la péninsule, Enrique adressa au conquérant asiatique une ambassade pour le féliciter. Ce fut, pendant quelque temps, entre ces deux souverains, si différents à tous les points de vue, un échange de cadeaux et de compliments. Ces démarches s'expliquent par ce fait que la guerre avait recommencé entre la Castille et, l'émirat de Grenade et que Timour était regardé par les souverains chrétiens, comme l'ennemi, le destructeur des Musulmans.

Le 21 décembre 1406, Enrique mourait, laissant pour successeur un enfant de deux ans, Juan II, qui régna sous la tutelle de sa mère et de son oncle Ferdinand. Cet événement n'arrêta pas la guerre avec les Grenadins; il y eut, au contraire, en 1407, une véritable croisade, à laquelle prirent part des chevaliers chrétiens de divers pays.

Au commencement de l'année 1408, Mohammed-ben-L'Ahmar, se sentant atteint d'une maladie mortelle et voulant assurer le trône à son fils, envoya l'ordre de mettre à mort son frère Youssof, détenu dans un château. L'on raconte que ce prince, occupé à jouer aux échecs avec le gouverneur lorsque la fatale sentence lui fut communiquée, demanda la permission de finir sa partie avant de marcher à la mort. Cela fait, il allait se remettre entre les mains des exécuteurs, lorsque des cavaliers, accourant de Grenade à bride abattue, annoncèrent que l'émir était mort et que le peuple avait proclamé son frère Youssof. Ce prince accepta la bonne fortune avec autant de sang-froid qu'il avait reçu son arrêt de mort. Il alla prendre possession du trône et son premier soin fut du proposer une

1. 1400, selon Marmol.

trêve à la Castille ; mais le régent ayant imposé comme condition la reconnaissance de la vassalité de l'émirat, Youssef rompit toute négociation et la guerre recommença avec des chances diverses.

En 1410, Martin, roi d'Aragon, étant mort sans laisser de descendant direct, ni désigner da successeur, un certain nombre de prétendants, parmi lesquels Ferdinand, régent de Castille, se disputèrent le trône vacant. Une sentence arbitrale, rendue en 1412, par un concile, adjugea la couronne à Ferdinand[1].

LES PORTUGAIS S'EMPARENT DE CEUTA. LUTTES ENTRE LES PRINCES MÉRINIDES. — Vers la même époque, le Portugal, sous la direction du roi Jean I, commençait à sortir de son obscurité pour s'élever au rang de grand état. Les actes de piraterie des Berbères du Mag'reb nuisant à son commerce et à l'extension de sa marine, ce prince, hardi et guerrier, résolut de les poursuivre chez eux. En 1414, il organisa une expédition contre Ceuta, construisit, à cet effet, des navires et en fréta dans différents pays. Nous ne connaissons pas la cause de la rupture avec le sultan mérinide, car nous n'avons aucun renseignement précis sur l'histoire du Mag'reb pendant le XV° siècle. Nous savons seulement que le trône de Fès était alors occupé par Abou-Saïd, jeune homme n'ayant d'autre souci que celui de ses plaisirs. On ignore même s'il était fils d'Abou-Farés, s'il lui avait succédé directement et à quelle époque il avait, pris le pouvoir.

Le roi de Portugal, qui avait soigneusement caché le but de l'expédition, mit à la voile le 25 juillet 1415, et parut bientôt, avec une flotte de 130 navires portant 20,000 hommes, devant Ceuta. Cette ville était défendue par le caïd Salah, et une garnison assez nombreuse. La tempête dispersa d'abord la flotte portugaise, de sorte que Salah, se croyant sauvé, renvoya une partie de ses auxiliaires. Mais, le 14 août, les Portugais, qui s'étaient ralliés, forcèrent l'entrée du port et opérèrent leur débarquement. On se battit avec acharnement dans les rues et la ville resta aux chrétiens, qui firent des prodiges de valeur, entraînés par l'exemple des trois fils du roi. Salah, le gouverneur, parvint: fuir. Le brave capitaine Pedro de Menesés fut laissé à la garde de 1a nouvelle conquête avec une forte garnison, établie dans un camp retranché.

Abou-Saïd avait assisté à la perte de la clé du détroit, sans sortir de son indifférence. En 1418, il tenta, avec l'appui du roi de

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*. t. V, p. 157 et suiv.

Grenade, d'enlever Ceuta aux chrétiens, mais fut repousse; par l'infant, don Enrique, qui s'était jeté dans la place. Une rupture se produisit alors entre les deux princes musulmans, ce qui eut pour conséquence l'invasion des possessions merinides d'Espagne par l'émir de Grenade. Saïd, frère du sultan de Fès, partit pour Gibraltar, afin de tâcher de conserver cette dernière place. Mais une révolte éclata alors à Fès et le peuple irrité s'empara de son indigne souverain et le mit à mort, ainsi que plusieurs membres de sa famille. Yakoub, un des frères du sultan, essaya de s'emparer du pouvoir ; Saïd, de son côté, revint. d'Espagne et, durant quelque temps, les deux frères luttèrent l'un contre l'autre. Enfin, un troisième prétendant, Abd-Allah. fils d'Abou-Saïd, entra dans la lice et fut acclamé comme un libérateur (1432). Abandonnés de tous, ses deux oncles durent se soumettre à lui et reconnaître son autorité[1].

RÈGNE D'ABOU-MALEK À TLEMCEN. SES SUCCÈS CONTRE LES MERINIDES. — Nous avons laissé à Tlemcen le nouvel émir, Moulaï-Saïd, puisant à pleines mains dans le trésor pour satisfaire ses caprices. «Ces prodigalités, dit Et-Tensi, lui valurent force éloges et compliments de la part des écrivains affamés qui sont toujours prêts à vendre leur plume…..» Mais un tel système de gouvernement ne pouvait être accepté, ni par les sujets, ni surtout par le suzerain, qui suivait d'un oeil jaloux tous les actes de son vassal. Bientôt, en effet, le sultan de Fès lança sur Tlemcen le prince Abou-Malek-Abd-el-Ouahad, frère de Moulaï-Saïd, avec l'appui d'un corps de troupes. L'émir marcha à la rencontre du prétendant; mais celui-ci l'évita par une feinte habile et se porta rapidement sur Tlemcen, où il pénétra, avec l'aide d'amis qu'il s'était ménagés (1411).

Moulaï-Saïd, arrivé à sa suite, se vit bientôt contraint de chercher son salut dans la fuite. Abou-Malek resta, ainsi, seul maître du trône et ne tarda pas à montrer aux Merinides qu'il entendait se débarrasser de leur tutelle. C'était un homme hardi et énergique et, comme son avènement coïncidait avec l'abaissement de la puissance des sultans de Fès, il ne laissa pas échapper cette occasion et déclara la guerre aux Merinides. Ayant envahi leurs états, «il vengea sa dynastie des humiliations qu'elle avait subies de la part de ceux de l'Occident, attaqua leurs rois dans leurs propres foyers,

1. L'abbé Léon Godard, *Histoire de Maroc*, p. 394 et suiv. Marmol, Afrique, passim. Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc*, loc. cit.

envoya contre eux des armées qui fouillèrent l'intérieur de leurs palais et se reposèrent de leurs fatigues à l'ombre de leurs toits».

Ainsi s'exprime Et-Tensi et voilà à quoi se bornent tous les détails que nous possédons sur ces expéditions. Nous savons seulement qu'Abou-Malek s'empara de Fès et subjugua tout le Mag'reb extrême et qu'enfin il imposa à l'empire de l'Ouest un sultan de son choix, petit-fils d'Abou-Eïnane, nommé Mohammed. Mais on ne peut dire si ce prince régna avant ou après Abd-Allah, dont nous avons vu, ci-dessus, l'avènement en 1423[1].

USURPATION DU TRÔNE DE TLEMCEN PAR MOHAMMED, FILS D'ABOU-TACHEFINE II, APPUYÉ PAR LES HAFSIDES. — Mais le relèvement de la dynastie abd-el-ouadite ne pouvait être vu d'un bon mil par le khalife hafside Abou-Farès. Les provinces limitrophes entre les deux empires étaient, du reste, un sujet permanent de contestation. Abou-Farès accueillit donc, avec faveur, les réclamations d'un fils d'Abou-Tachefine II, nommé Abou-Abd-Allah, Moulaï-Mohammed, qui vint lui demander justice contre ce qu'il qualifiait de spoliation, étant donnés ses droits à la succession de son père. Il lui fournit des subsides et des soldats, et Mohammed marcha sur Tlemcen avec tant de célérité et de prudence qu'il arriva eu vue de la capitale zeyanite avant qu'Abou-Malek eût eu le temps d'organiser la défense. Dans ces conditions, toute résistance était inutile: l'émir se soumit à la destinée en abandonnant à son compétiteur cette métropole à laquelle il avait rendu la gloire et l'honneur. Mohammed entra à Tlemcen sens coup férir et se fit reconnaître par la population et l'armée (avril 1424).

Abou-Malek n'était pas homme à ne pas chercher les moyens de tirer une prompte vengeance de l'usurpation de son neveu. Il s'adressa d'abord au sultan de Fès, mais ne put rien obtenir de lui, soit qu'on le trouvât trop dangereux pour le replacer sûr le trône, sans que les embarras du moment ne permissent de distraire aucune force. Le prince détrôné se tourna alors vers le hafside Abou-Farés, l'auteur responsable de sa chute, et sollicita hardiment son secours, en lui adressant, comme fondé de pouvoirs, son fils El-Montaçar. Avec une indépendance digne d'un vrai politique, le souverain hafside accueillit ces ouvertures aussi favorablement qu'il l'avait fait pour Mohammed, et remit à l'intermédiaire une lettre pleine d'engagements formels. Mais, en traversant le Mag'reb, El-Montaçar

1. L'Imam Et-Tensi, p. 111 et suiv. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 84, 85.

tomba entre les mains d'émissaires de son cousin qui le livrèrent à celui-ci. Il fut mis à mort à Tlemcen et on lui donna, à Cette occasion, le nom de martyr, qui a été retrouvé sur son épitaphe.

ABOU-MALEK, APPUYÉ PAR LES HAFSIDES, REPREND LE POUVOIR. IL EST DE NOUVEAU RENVERSÉ PAR MOHAMMED QUI LE MET A MORT. — Moulaï-Mohammed avait non seulement atteint Abou-Malek dans ses plus chères affections, mais encore il avait, lui, l'ancien protégé d'Abou-Farès, blessé le khalife hafside dans son amour-propre, en arrêtant et envoyant au supplice un prince porteur de son message. Dans ces conditions, Abou-Malek n'éprouva pas de difficultés pour décider Abou-Farès à une action énergique. Il reçut de lui une armée nombreuse, se mit : sa tête, marcha Sur Tlemcen, sans rencontrer d'opposition, et entreprit le siège de cette ville. Mohammed, se voyant perdu, prit bientôt la fuite en abandonnant sa capitale (avril 1428)

Abou-Malek fut reçu en libérateur par ses anciens sujets, tandis que Moulaï-Mohammed se réfugiait dans les montagnes du Dahra, derrière le Chélif, pour y organiser la résistance. Deux ans après, il était de nouveau en mesure de tenir la campagne et Abou-Malek se voyait contraint de marcher contre lui ; mais le sort des armes fut fatal à ce malheureux prince : entouré par des forces supérieures, abandonné par ses adhérents, il dut accepter la dure nécessité de se rendre à son compétiteur. Cependant il n'y avait pas à compter sur la générosité de ce neveu qui avait toute la dureté de caractère de son père Abou-Tachefine, et, en effet, il fit trancher la tête à son oncle et rentra en maître à Tlemcen. Abou-Malek avait régné quatorze ans et, sous son autorité, la dynastie zeyanite avait brillé d'un dernier éclat[1].

LE KHALIFE ABOU-FARÈS S'EMPARE DE TLEMCEN ET ÉTEND SA SUPRÉMATIE SUR TOUTE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE. RÈGNE D'ABOU-L'ABBAS A TLEMCEN. — Cette fois le khalife hafside se décida à marcher en personne contre l'homme qui le bravait depuis trop longtemps, et ce fut à la tête d'une armée de cinquante mille combattants qu'il s'avança vers l'ouest. A son approche, Moulaï-Mohammed prit la fuite et alla chercher un asile dans les montagnes des Beni-Iznacene. Abou-Fares entra triomphalement à Tlemcen et reçut la soumission du

1. L'Imam Et-Tensi, p. 116 et suiv. El-Kaïrouani, p. 258 et suiv. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 35 et suiv., 85 et suiv. Anonyme *de l'histoire des Hafsides,* passim.

peuple de la capitale zeyanite. Peu après, ayant réussi à attirer auprès de lui, par des promesses, Moulaï-Mohammed, il le fit mettre à mort (1431).

S'il faut en croire El-Kaïrouani qui s'exprime, du reste, à ce sujet, en termes fort vagues, Abou-Farès aurait pénétré sur le territoire merinide ; mais le sultan de Fès, nommé Ahmed, serait parvenu à désarmer sa colère par une prompte soumission.

Ainsi, tout le nord de l'Afrique reconnaissait In suprématie du souverain hafside. Après cette glorieuse campagne, Abou-Farés, qui était depuis sept mois à Tlemcen, se disposa à rentrer à Tunis. Avant de partir, il plaça à la tête du gouvernement zeynnite Abou-l'Abbas-Ahmed, un des derniers fils d'Abou-Hammou. Ce prince devait avoir la rare bonne fortune de conserver le pouvoir durant trente-deux ans, en dépit des tentatives de ses frères pour le renverser.

MORT DU KHALIFE ABOU-FARÈS. RÈGNES DE MOULAÏ-ABD-ALLAH ET DE SON FRÈRE ABOU-OMAR-OTHMANE À TUNIS. — Le khalife Abou-Farès rentra, couvert de gloire, à Tunis. Trois ans plus tard, il cessait de vivre (1431). Pendant quarante et un ans, il avait conservé le pouvoir suprême et ce long règne, succédant à celui de son père, déjà si fructueux, avait élevé l'empire hafside à un degré de puissance qu'il n'avait pas encore atteint. Ce devait être, malheureusement, le dernier éclat jeté par cette dynastie.

Ses relations avec les puissances chrétiennes avaient été généralement bonnes. Les trêves conclues avec la Sicile et l'Aragon n'avaient été suivies d'aucun traité. En 1424, une expédition, envoyée de Sicile par le roi Alphonse, vint faire une tentative pour reprendre Djerba. Repoussés de l'île, les chrétiens se rabattirent sur Kerkinna et en ramenèrent prés de 3,000 prisonniers dont l'échange permit de libérer les Siciliens et Aragonais détenus à Tunis. Quelques années plus tard, le roi Alphonse dirigeait lui-même, sur Djerba, une nouvelle expédition qui ne fut guère plus heureuse que la précédente (1431).

En 1423, Abou-Farès avait conclu un traité de paix et de commerce avec Florence, devenue puissance maritime ; dix ans plus tard, il renouvela ceux qui le liaient à Gênes.

Moulaï-Abou-Abd-Allah succéda à son grand-père et fit son entrée à Tunis le 16 août 1434. «Il fut, dit El-Kaïrouani, vaillant, doux, affable et généreux.» Ce renseignement banal ne nous dit pas si le nouveau khalife continua la politique de ses deux prédécesseurs à l'égard des Arabes, et si, comme il est probable, ceux-ci relevèrent la tête et se livrèrent à des excès d'autant plus grands

qu'ils avaient été plus longtemps comprimés. Du reste, la brièveté de son règne ne permit pas à Abou-Abd-Allah de se lancer dans de grandes entreprises. Il mourut le 16 septembre 1435, un an, deux mois et quelques jours après son élévation.

Son frère Abou-Omar-Othmane fut salué khalife, le jour même de la mort d'Abou-Abd-Allah. «Ce prince vécut de longues années et fit beaucoup de bien» , dit El-Kaïrouani, qui nous donne l'énumération des constructions élevées pur lui à Tunis, et consistant surtout en mosquées, chapelles, écoles et autres établissements publics. Le nouveau souverain était destiné à avoir un long règne. «Il avait, - dit encore notre auteur, - l'habitude de faire, chaque année, une tournée dans ses États, pour maintenir l'ordre et punir les Arabes qui le troublaient.

Voici maintenant une anecdote rapportée par Ez-Zerchi, auteur que nous avons déjà cité, et qui prouve que le khalife appelait, sans hésiter, la fourberie à son aide, lorsqu'il s'agissait des Arabe. «Il parvint, un jour, à attirer par ruse plusieurs chefs arabes à son camp.... (suivent les noms qui paraissent s'appliquer à des Daouaouïda). Il fit à chacun d'eux un cadeau de mille dinars (pièces d'or) ; puis il les invita à aller passer la nuit chez ses officiers. Le lendemain, ils étaient morts. *Ainsi Omar punit les Arabes par où ils avaient péché. Les peuples peuvent être comparés aux scorpions qui ne cessent de piquer que lorsqu'on leur a coupé la queue. Aujourd'hui les Arabes sont pires que par le passé : Que Dieu les extermine !*[1]» C'est ainsi que s'exprime un auteur musulman à l'égard des Arabes de la Tunisie.

RÉVOLTES CONTRE ABOU-L'ABBAS A TLEMCEN. ABOU-ZEYANE, FORME UNE PRINCIPAUTÉ INDÉPENDANTE À ALGER, PUIS SON FILS EL-METAOUKKEL A TENÈS. — Nous avons dit qu'à Tlemcen le nouvel émir, Abou-l'Abbas, avait à lutter contre les compétitions de ses frères. L'un d'eux, Abou-Yahïa, ayant réuni un certain nombre d'adhérents arabes, et obtenu l'appui dit quelques cheikhs abd-el-ouadites, vint audacieusement l'attaquer dans sa capitale (1437). Repoussé des environs de Tlemcen, l'agitateur se jeta dans Oran, et, pendant plusieurs années, les deux frères luttèrent sans relâche, l'un contre l'autre, avec des chances diverses.

Tandis que ces guerres retenaient l'émir dans la province d'Oran, un prince abd-el-ouadite, nommé Abou-Zeyane-Mohammed, fils d'Abou-Thabet, quittait Tunis à la tête de quelques partisans.

---

1. EI-Kaïrouani, p. 260 et suiv. De Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., p. 255, 264 de l'intr., 344 et suiv. des documents.

Parvenu dans le pays de Hamza, il reçut la soumission des Oulad-Bellil (Zor'ba), des Mellikech (Sanhadja), des Beni-Amer-ben-Mouça, des Hoscïne (Zor'ba,), et enfin des Thaâleba. Puis il marcha sur Alger et, après un long siège, se rendit maître de cette ville, le 5 janvier 1438. Dans le cours de la même année, il imposa son autorité à toute la Mitidja, A Médéa, Miliana et Tenès. La puissance d'Abou-Zeyane devint alors fort grande ; il s'entoura des insignes de la royauté, en prenant le nom d'El-Mostaïne b'Illah, et reput même l'adhésion de quelques groupes abd-el-ouadites ; mais il se montra si injuste dans son administration que les habitants d'Alger se révoltèrent contre lui et le mirent à mort (décembre 1438). Son fils El-Metaoukkel qui se trouvait alors à Tenès, échappa au massacre et conserva dans cette ville une autorité indépendante.

Abou-l'Abbas, tenu en échec par Abou-Yahïa, ne pouvait rien faire pour s'opposer à ce démembrement. Les séditions éclataient contre lui, dans Tlemcen même. Après avoir étouffé dans le sang celle d'un de ses neveux, Ahmed, fils d'En-Nacer, il se décida à entourer son palais de la vaste enceinte crénelée qui existe encore maintenant et enveloppe le Mechouar[1].

EXPÉDITION DES PORTUGAIS CONTRE TANGER. ELLE SE TERMINE PAR UN DÉSASTRE. — Dans le Mag'reb, la plus grande anarchie paralysait les forces musulmanes. L'empire merinide penchait vers son déclin et était déjà fractionné en trois principautés indépendantes, celles de Fès, de Maroc et de Sidjilmassa.

Encouragés par leurs succès à Ceuta et profitant de cette situation troublée, les Portugais cherchaient l'occasion de s'emparer de Tanger. Le roi Édouard I, successeur de Jean, était pressé d'agir par les infants don Herri et don Ferdinand, grands maîtres des ordres du Christ et d'Avis, dont le but était de combattre sans relâche les Musulmans; il céda enfin à leurs instances et la conquête de Tanger fut résolue. Mais l'argent manquait et ce fut en couvrant l'expédition du titre de croisade que l'on obtint du pape l'autorisation de recueillir, par des quêtes, l'argent nécessaire. On put ainsi former une armée de 14,000 hommes environ et, le 12 août 1437, la flotte, qui n'avait pu prendre que la moitié de l'effectif des troupes, mit à la voile.

Le 26 août, débarquèrent à Ceuta les sept mille hommes que les navires avaient embarqués. Les tribus voisines s'empressèrent

1. L'Imam Et-Tensi, passim. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane,* p. 87 et suiv.

d'apporter l'hommage de leur soumission. L'armée fut alors divisée en deux : une moitié marcha sur Tanger par terre, sous la conduite de don Henri, tandis que le reste reprenait la mer pour s'y rendre. Le 28 septembre, les troupes se trouvaient réunies sous les murs de Tanger. C'était encore le Caïd Salah qui défendait cette ville avec une garnison de sept mille hommes, et bientôt, accoururent de l'intérieur des nuées d'indigènes à pied et à cheval. Cependant les Portugais multipliaient les assauts, jugeant avec raison qu'ils ne pourraient tenir longtemps, pris ainsi entre deux feux. Mais la ville résistait toujours et l'on ne tarda pas à apprendre que les rois de Fès, de Maroc et de Tafilala s'avançaient à la tête de forces innombrables : le Mag'reb répondait à la croisade par la guerre sainte.

Après avoir été attaqués huit fois dans leurs retranchements, la position n'était plus tenable, il fallut que les Portugais se résignassent à la retraite ; les conditions étaient déplorables et, malgré des prodiges de voleur, ils ne purent empêcher un désastre. Enfin, un traité intervint entre les combattants et il fut convenu que les chrétiens pourraient se rembarquer à la condition de livrer leurs armes et de restituer Ceuta. L'infant don Ferdinand fut laissé comme otage en garantie de l'exécution du traité. Mais les Cortés de Portugal ne ratifièrent pas cette déshonorante capitulation et Ceuta fut conservé. Don Ferdinand supporta les conséquences de ce manque de foi : soumis aux plus durs traitements, il succomba à ses souffrances, en 1413, et fut considéré comma un martyr par l'église[1].

ESPAGNE. LUTTES ENTRE LA CASTILLE, L'ARAGON, LA NAVARRE ET L'ÉMIRAT DE GRENADE. LONGS RÈGNES DE JUAN II DE CASTILLE ET D'ALPHONSE V D'ARAGON. — Revenons en Espagne et passons une rapide revue des événements survenus dans la péninsule, durant la période que nous venons de traverser.

Le roi de Castille, Juan II, devenu officiellement majeur en 1419, continuait un triste règne qui devait être déplorablement long. D'un caractère faible, livré à la direction de son entourage, il s'attacha particulièrement à un homme de naissance obscure qu'il nomma son connétable. Don Alvar fut le véritable roi de la Castille et tint son prince dans une humiliante servitude.

Ferdinand I, roi d'Aragon, était mort en 1416 et avait été remplacé par son fils Alphonse V, prince d'une grande valeur et qui, à peine monté sur le trône, se lança dans la guerre de revendication

1. L'abbé L. Godard, *Histoire du Maroc*, p. 398 et suiv.

du royaume des Deux-Siciles. Son long et laborieux règne devait se passer, presque en entier, loin de l'Aragon.

A Grenade, l'émir Youssof mourut en l'année 1423. Son fils, Moulai Mohammed lui succéda et s'appliqua à rechercher l'appui des princes africains. Mais il fut renversé par son cousin Mohammed-Sr'eïr, et se réfugia à Tunis. En même temps, ses amis agissaient pour lui auprès du roi de Castille et obtenaient son appui. Moulaï Mohammed rentra ainsi en possession de sa capitale et devint le vassal de Juan Il (1428.)

Peu de temps après, le roi de Castille réunit une armée formidable destinée à envahir la Navarre et l'Aragon, et cette menace suffit pour contraindre ses voisins du nord et de l'est à accepter les conditions qu'il leur imposa. Mais il fallait employer ces guerriers: Juan les lança sur le royaume de Grenade. Il vint prendre la direction de la campagne et, sous un autre chef, il est très probable que des succès décisifs eussent été remportés, d'autant plus qu'un prétendant, Youssef, s'était joint à lui en amenant un renfort important. Mais tout se borna à une algarade sans conséquence et dont Youssef, seul, profita : soutenu par quelques troupes chrétiennes, il renversa son parent et régna pendant six mois, après lesquels il mourut. Mohammed remonta alors sur le trône, en s'obligeant à payer tribut à la Castille (1432).

Le règne de Juan II, toujours soumis à la tutelle de don Alvar, se continua au milieu des troubles et des guerres contre le roi de Navarre. La reine Maria, sœur du roi d'Aragon, étant morte en 1445, Juan épousa, en secondes noces, Isabelle de Portugal, femme intelligente et énergique. Elle lui donna une fille, appelée aussi Isabelle, qui était destinée à jouer un grand rôle dans l'histoire de l'Espagne.

En 1446, l'émir de Grenade, Mohammed, fut renversé par son neveu Osmaïn. Un autre membre de la famille Ibn-l'Ahmar, nommé Ismaïl, réfugié à la cour de Castille, obtint de Juan II un corps de troupes chrétiennes pour l'aider à s'emparer, il son tour, du pouvoir. Mais Osmaïn, allié aux rois d'Aragon et de Navarre, envahit la Castille par le midi et, grâce à cette diversion, conserva le pouvoir jusqu'en 1454; Ismaïl parvint alors à se rendre maître du trône et se déclara le vassal de Juan II.

Le 21 juillet 1454, eut lieu la mort de Juan. Il avait régné quarante-huit ans, et s'était enfin débarrassé, un an auparavant, de la tutelle du connétable don Alvar qu'il avait fait exécuter pour crime de haute trahison. Juan ne laissait qu'un enfant mâle, Enrique, avec lequel il avait été plusieurs fois en lutte ouverte, triste être, faible de corps comme d'esprit, auquel l'histoire a conservé le surnom de

«l'impuissant». A peine monté sur le trône, Enrique entreprit une série d'expéditions sur le territoire de l'émirat ; mais ces opérations, mal conduites, n'eurent aucune conséquence sérieuse. Le roi passait le reste de son temps en fêtes fastueuses où s'engloutissaient les revenus du royaume. Cependant, en 1457, Enrique envahit encore lu province de Grenade, à la tête d'une brillante armée, et l'émir, ne pouvant résister, finit par obtenir la paix, qu'il sollicita à genoux, en s'engageant à servir à la Castille un tribut considérable.

Revenons à Alphonse d'Aragon. En 1431 ou 1432, ce prince, décidé à tenter un effort décisif afin de se rendre maître du royaume de Naples, équipe une flotte et, pour dissimuler ses desseins, va d'abord attaquer infructueusement, ainsi que nous l'avons dit, l'île de Djerba. Nous ne le suivrons pas dans ses luttes contre les ducs d'Anjou, le pape et les principautés italiennes, tour à tour ses alliés et ses ennemis. Fait prisonnier, en 1435, par les Génois, au moment où il va s'emparer de Gaëte, il sait bientôt recouvrer la liberté après avoir transformé en alliés ses ennemis.

En 1442, il assiège Naples, défendu par René d'Anjou, et s'en empare. Enfin, le 27 juin 1458, il meurt, laissant l'Aragon à son frère Jean, roi de Navarre, et les deux Siciles, à son fils Ferdinand.

Ces occupations retenant au loin le roi d'Aragon et, d'autre part, le long règne de Juan de Castille, ont prolongé les jours du royaume musulman de Grenade. Mais les détails dans lesquels nous sommes entrés permettent de prévoir qu'aussitôt que la Castille et l'Aragon, cesseront d'être en guerre et se trouveront entre les mains de princes fermes et hardis, les chrétiens expulseront les derniers restes des conquérants au VIII° siècle, demeurés étrangers au milieu de la population aborigène, malgré un séjour de sept cents ans dans la Péninsule[1].

FONDATION DE L'EMPIRE TURC D'EUROPE. — Nous avons suivi et indiqué de loin les invasions de peuples asiatiques dont l'Orient a été le théâtre depuis plusieurs siècles. La plus importante a été celle des Turcs, puissante famille de la race tartaro-finnoise, qui habitait primitivement le Turkestan. Othmane I, véritable fondateur de la dynastie qui a pris son nom, enleva aux Grecs presque

1. Rosseuw Saint-Hilaire. *Histoire d'Espagne*, t. V, p. 201 et suiv. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, t. III, passim. Marmol, *Description générale de l'Afrique*, t. I, passim. Conde, *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, édition Baudry, passim.

toutes les villes de la Bithynie (fin du XIII° siècle). Les sultans ottomans continuèrent à étendre leurs conquêtes, et, dans le XIV° siècle, Bajazet I (Ba-Yezid) réduisit les Byzantins à la possession de quelques ports sur la mer Noire et des quatre districts de Constantinople.

L'invasion du Timour arrêta, pour un instant, le cours des succès des Turcs, et nous avons vu le roi de Castille adresser au conquérant asiatique des félicitations pour la grande victoire qu'il venait de remporter ; - il avait vaincu et fait prisonnier Bajazet, à Aneyre (1402). - C'est que les progrès des envahisseurs donnaient à réfléchir aux puissances de l'Occident. On pressentait un grand danger qui ne devait que trop se réaliser.

Mais, bientôt, les Ottomans se relevèrent de cet échec passager. Amurat II (Mourad) reprit avec succès la guerre de conquête et enfin, en 1453, Mahomet II s'emparait de Constantinople et renversait le dernier empereur d'Orient. Le royaume Turc d'Europe était fondé ayant comme capitale Constantinople, devenue métropole musulmane. Nous allons voir les Turcs intervenir de plus en plus dans les affaires de l'Occident, et devenir les suzerains de la Berbérie.

CHAPITRE XXIV

CHUTE DU ROYAUME DE GRENADE. CONQUÊTES ESPAGNOLES ET PORTUGAISES EN AFRIQUE 1458 - 1515

Expéditions des Portugais en Afrique; ils s'emparent successivement d'El-Khçar-es-Sr'eïr, Anfa, Asila et Tanger. — Règne d'El-Metaoukkel à Tlemcen. — Fin du règne d'Abou-Omar à Tunis; son petit fils, Abou-Zakaria, puis Abou-Abd-Allah-Mohammed, lui succèdent. — Espagne : fin du règne d'Enrique. Règne de Ferdinand et Isabelle réunissant la Castille et l'Aragon. — Conquête du royaume de Grenade Par Ferdinand et Isabelle : Campagnes préliminaires. — Succès des Chrétiens ; guerre civile à Grenade; prise de Velez et de Malaga par les rois catholiques. — Mohammed traite avec les rois catholiques; ceux-ci s'emparent de Grenade ; chute du royaume musulman d'Espagne. — Expulsion des Juifs d'Espagne. - Révolte des Maures de Grenade; ils sont vaincus et contraints d'abjurer ou d'émigrer. — Campagnes des Portugais dans le Mag'reb; prise de Melila par les Espagnols. — Relations commerciales des chrétiens avec la Berbérie pendant le XV° siècle. Modifications et décadence. — Prise de Mers-el-Kebir par les Espagnols. — Les Espagnols à Mers-el-Kebir ; luttes avec les indigènes. Prise d'Oran par les Espagnols. — Prise de Bougie par les Espagnols. — Soumission d'Alger, de Dellis, de Tenès, de Tlemcen à l'Espagne ; Navarro s'empare de Tripoli. — Puissance des corsaires Barberousse ; ils attaquent Bougie et s'emparent de Djidjeli. — Conquêtes des Portugais dans le Mag'reb extrême.

EXPÉDITIONS DES PORTUGAIS EN AFRIQUE ; ILS S'EMPARENT SUCCESSIVEMENT DE EL-KÇAR-ES-SR'EÏR, ANFA, AZILA, TANGER. - Les Portugais brûlaient du désir de tirer une éclatante vengeance de leur désastre de Tanger. En 1458, ils disposaient d'une flotte nombreuse et d'une armée de 17,000 hommes, qu'ils avaient préparées en vue d'une croisade contre les Turcs. Cette entreprise ayant été abandonnée, Alphonse V, roi de Portugal, se décida à employer contre le Mag'reb les forces restées sans emploi. On choisit, comme but de l'expédition, El-Kçar-es-Sr'eïr (ou Kçar-Masmouda), port d'embarquement doit tant de guerriers maures et arabes étaient partis pour l'Espagne. Le débarquement se fit avec beaucoup de difficulté, et les Berbères défendirent la ville courageusement. Enfin, un coup de canon pointé, dit-on, par l'infant don Henri ayant ouvert la brèche, les assiégés capitulèrent et livrèrent la place qui fut occupée par les chrétiens, le 19 octobre. E. de Menesès,

nommé gouverneur, eut la gloire de repousser l'attaque dirigée par le sultan de Fès, Moulaï-Bou-Azzoun, «le plus brave chef de l'Afrique», au mois de décembre suivant, contre El-Kçar. Plusieurs autres tentatives des Berbères eurent le même sort.

Les navigateurs portugais sillonnaient alors les mers et. portaient au loin le nom et l'influence de leur patrie. En 1462, ils s'avancèrent jusqu'au golfe de Guinée, renouvelant, après deux mille années, le périple du Phénicien Hammon.

Cependant, Tanger était toujours l'objectif du roi de Portugal. En 1464, Alphonse V, s'étant transporté à El-Kçar-es-Sr'eïr, résolut d'attaquer le nouveau Tanger et fit marcher contre cette place une armée sous le commandement du prince Ferdinand, tandis que la flotte allait bloquer le port. Mais cette attaque échoua encore, Le roi tenta alors des opérations contre les Beni-Açafou, berbères cantonnés dans les montagnes voisines de Ceuta, et ne fut pas plus heureux ; la rigueur de la saison contribua à son insuccès.

Peu de temps après, don Ferdinand alla, avec une flotte de cinquante voiles, portant près de dix mille hommes, faire une descente à Anfa, ville maritime sur l'Océan, appelée aussi Dar-el-Beïda, ou Casablanca, à seize lieues maritimes au sud-ouest, de Salé. C'était le repaire de pirates dont la hardiesse sans égale portait la désolation sur les rivages européens de l'Océan. Don Ferdinand transforma cette ville en un monceau de ruines et força sa population à chercher un refuge dans les cités voisines.

Ces succès étaient trop encourageants pour que le Portugal s'en tint là. En 1471, le sultan merinide, Abd-Allah, fut assassiné par un chérif. Aussitôt, la guerre civile se trouva rallumée en Magr'eb, et un membre de la famille royale, nommé Moulaï-Saïd, marcha sur Fès et en entreprit le siège. Mais il fut entraîné par le prétendant vers la région de l'Oum-er-Rebïa, où l'usurpateur avait cherché un refuge ; et les Portugais saisirent très habilement cette occasion pour agir en Mag'reb et compléter leurs conquêtes de l'autre côté du détroit. Une flotte vint débarquer trente mille hommes[1] en Afrique (août) et, peu de jours après, Asila, ville maritime au sud-ouest de Tanger, tombait au pouvoir des chrétiens à la suite d'un brillant fait d'armes. Moulaï-Saïd, accouru pour protéger cette place, arriva trop tard et dut se résoudre à conclure avec les Portugais un traité qui lui permit de retourner au siège de Fès. Aux termes de cet acte, le sultan merinide reconnaissait la suzeraineté du Portugal sur les villes de Ceuta, El-Kçar-es-Sr'eïr, Asila et

1. 20,000, selon d'autres auteurs.

Tanger. Une trêve de vingt années était, en outre, stipulée. La chute d'Asila répandit la terreur à Tanger qui, par ce fait, se trouvait isolée au milieu des chrétiens. La population musulmane l'abandonna en partie et le roi Alphonse n'eut qu'il envoyer son fils Jean, duc de Bragance, qui en prit possession sans coup férir. Ainsi, toute la pointe septentrionale du Mag'reb me trouva aux mains des Portugais. Alphonse V reçut, en raison de ses conquêtes, le surnom d'Africain, *de roi d'en deçà et d'au delà de la mer et aussi de rédempteur des captifs*[1].

RÈGNE D'EL-METAOUKKEL A TLEMCEN. — Nous avons vu précédemment que le prince zeyanite Abou-Abd-Allah-Mohammed, petit-fils d'Abou-Thabet, avait fondé à Tenès une royauté indépendante et s'était paré, à cette occasion, du Litre d'El-Metaoukkel. Il s'était d'abord tenu assez tranquille dans son royaume, tout en s'attachant à en étendre les limites, tandis qu'Abou-l'Abbas gouvernait à Tlemcen, entièrement livré aux pratiques de la dévotion, les yeux tournés plutôt vers le ciel que sur la terre. En 1461, El-Metaoukkel, ayant réuni une armée imposante, partit de Miliana, conquit le pays des Beni-Rached, puis celui des Houara (vers Tiharet), et, de là, vint enlever Mostaganem et Mazagran. Peu de temps après, il s'emparait d'Oran et, ayant marché sur Tlemcen, se rendait maître de cette ville après trois jours de siège. Abou-l'Abbas fut exilé en Espagne.

El-Metaoukkel demeura ainsi seul maître de l'empire abd-el-ouadite : il était, du reste, le chef de la branche aînée de la famille royale zeyanite. Il eut à lutter contre plusieurs révoltes, dont la première fut suscitée par le dévot Abou-l'Abbas, revenu d'Espagne. Mais ce prince fut défait et tué ; peu après ses amis relevèrent l'étendard de la révolte et vinrent Tlemcen assiégé pendant quinze jours. Néanmoins El-Metaoukkel finit par triompher de tous ses adversaires et régna jusque vers 1475, époque où il mourut et fut remplacé par son fils Mohammed. Jean-Léon, dont nous possédons un ouvrage descriptif sur l'Afrique, avait passé un certain temps à la cour d'El-Metaoukkel, à Tlemcen, aussi les détails qu'il donne sur cette ville sont-ils très intéressants[2].

FIN DU RÈGNE D'ABOU-OMAR A TUNIS. SON PETIT-

1. Godard, *Histoire du Maroc*, p. 401 et suiv. Léon l'Africain, traduction J. Temporal, t. I, passim. Marmol, *Afrique*, lib. IV.

2. L'Imam EL-Tensi, in fine. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeiyan*, p. 100 et suiv. Léon l'Africain, t. I, passim.

FILS ABOU-ZAKA-RIA, PUIS ABOU-ABD-ALLAH-MOHAMMED, LUI SUCCÈDENT. — A Tunis, le souverain hafside, Abou-Omar, continuait à régner, toujours en lutte avec les Arabes. La punition qu'il avait infligée à leurs chefs n'avait eu d'autre effet que d'augmenter leur audace. Les Oulad-Bellil vinrent même, à une époque que nous ne saurions préciser, assiéger Tunis, et ce ne fut pas sens peine que le khalife parvint à les repousser.

En 1460, Tunis fut désolé par la peste. El-Kaïrouani écrit à ce sujet : «Il mourut, dit-on, jusqu'à 14,000 personnes par jour, et les pertes totales s'élevèrent à 500,000 personnes.» Ces chiffres paraissent fort exagérés, et nous n'insistons pas sur ce point.

Abou-Omar régna jusqu'en 1488, date de sa mort et, durant cette longue période, il témoigna sans cesse aux chrétiens une réelle sympathie, favorisant leur commerce et cherchant à les attirer dans ses états. Il fut remplacé par son petit-fils Abou-Zakaria-Yahïa dont l'élévation coïncida avec une défaite des troupes hafsides par les Arabes. Le khalife marcha contre eux et il faut croire qu'il ne fut pas très heureux dans cette campagne, car il passa pour mort. On promena, à Tunis, sa tète au bout d'une lance et l'on rapporta un corps qu'on dit être le sien. Mais, peu de jours après, il revint en personne confondre les imposteurs et ne tarda pas à partir de nouveau en expédition. «Il reçut, dit El-Kaïrouani, avec son laconisme ordinaire, la soumission de Bône, Gabès et Sfaks.» Tels sont les seuls détails que nous fournit cet auteur et il y a lieu d'en déduire que la révolte était devenue générale, au sud et à l'ouest. Après avoir régné pendant six années, Abou-Zakaria mourut de la peste qui ravageait de nouveau le pays. Son cousin, Abou-Abd-Allah-Mohammed, lui succéda[1]. Il est plus que probable que Constantine et Bougie continuaient à vivre dans une indépendance il peu près complète, sous l'autorité de princes de la famille hafside. Bougie était alors une sorte de port franc très fréquenté parles trafiquants d'Europe.

ESPAGNE : FIN DU RÈGNE D'ENRIQUE. RÈGNE DE FERDINAND ET ISABELLE RÉUNISSANT LA CASTILLE ET L'ARAGON. — Dans les années que nous venons de parcourir, les événements les plus importants s'étaient accomplis en Espagne ; nous allons les passer rapidement en revue

Le roi Enrique continua à régner sur la Castille, partageant son temps entre la lutte contre les révoltes et les algarades sur le territoire grenadin. Le roi de Grenade surexcité, comme tous les

1. El-Kaïrouani, p. 264 et suiv.

musulmans, par la chute de l'Empire et la prise de Constantinople par les Turcs, avait déchiré le traité qui le soumettait aux chrétiens et refusé de payer le tribut. Trois années de guerres peu heureuses le contraignirent à signer un nouveau traité qu'il n'observa guère mieux que le précédent (1457). En 1462, le gouverneur chrétien de Tarifa, profitant d'une insurrection qui avait éclaté à Grenade, alla s'emparer de Gibraltar. L'année suivante, Archidona tomba au pouvoir des chrétiens, et le roi de Grenade se décida enfin à payer le tribut.

En 1466 Ismaïl-ben-l'Ahmar mourut, laissant le pouvoir à son fils Abou-l'Hassène.

Pendant ce temps, la révolte désolait la Castille; le roi était déposé et le pays livré à une véritable jacquerie. Alphonse, frère d'Enrique, est proclamé par les rebelles ; il meurt et ceux-ci se tournent vers Isabelle sa sœur, déjà célèbre par sa sagesse et sa beauté ; mais elle refuse de lutter contre le roi. Cependant, la révolte s'apaise et Enrique remonte sur le trône, en acceptant comme condition qu'il reconnaîtra Isabelle comme héritière, au détriment de sa fille, dont la paternité lui est contestée (sept. 1468).

Sur ces entrefaites eut lieu le mariage d'Isabelle avec Ferdinand, fils de Jean II d'Aragon (oct. 1469). Cette union, qui ne put se réaliser qu'au prix de grandes difficultés, devait avoir pour l'Espagne les conséquences les plus heureuses.

L'émir de Grenade, Abou-l'Hassiène, ravageait toujours la frontière et les troubles continuaient en Castille, lorsque, en 1474, Enrique mourut et Isabelle monta sur le trône. Alphonse V de Portugal, dont nous avons vu les conquêtes en Afrique, prit alors le parti de la fille d'Enrique, avec laquelle il se fiança. Puis il envahit la Castille, dans l'intention de placer sa future femme sur le trône. Mais, après une campagne de deux années, il fut entièrement défait à la bataille de Toro, et renonça à toutes ses prétentions. La fille d'Enrique entra dans un couvent et la Castille fut évacuée (1476).

En 1478, Jean II, roi de Navarre et d'Aragon, mourut fort âgé. Son fils, Ferdinand, lui succéda et, par ce fait, la, triple couronne de l'Espagne chrétienne se trouva réunie sur le même couple. L'unité de ce vaste pays se préparait et le règne le plus glorieux et le plus fécond de son histoire allait commencer. Il devait tout réaliser : réformes intérieures, administration, législation, finances, organisation militaire, extension des limites de l'état, expulsion du musulman, ennemi héréditaire, conquêtes en Afrique et, enfin, découverte du nouveau monde.

CONQUÊTE DU ROYAUME DE GRENADE PAR FERDINAND ET ISABELLE. CAMPAGNES PRÉLIMINAIRES. — Après la mort d'Enrique, une trêve avait été signée par Abou-l'Hassêne, avec la Castille. Mais, on voyant les embarras auxquels les rois catholiques - c'est le titre adopté par Ferdinand et Isabelle - avaient à faire face, dans les premiers temps de leur règne, l'émir jugea qu'il pouvait se soustraire au paiement du tribut, et, comme la reine lui en avait fait réclamer le montant, il répondit à son envoyé : «*Dites que les émirs qui payaient impôt sont morts et que nous, au lieu de fabriquer des pièces d'or, dans ce but, nous préparons nos ruines*.» C'était une déclaration de guerre qui ne pouvait arriver dans un moment plus inopportun pour les musulmans, car la Castille venait de signer la paix avec le Portugal. Le prince de Grenade envahit néanmoins le territoire chrétien et mit au pillage la ville de Zahara.

Les Castillans, sous la conduite du bâtard de Léon, y répondirent par un coup de main hardi qui leur livra la forteresse d'El-Hamma, commandant le passage de la Sierra-Nevada. Abou-l'Hassêne accourut pour essayer de préserver sa frontière, mais il dut reculer devant Ferdinand, lui-même, qui arrivait à la tête de 20,000 hommes. Dès lors, la guerre cessa d'être une série d'algarades, pour prendre le caractère d'opérations méthodiquement conduites et l'émir, effrayé, appela les Merinides à son secours. Mais Isabelle envoya la flotte bloquer le détroit, de sorte que personne ne put arriver d'Afrique (1482).

Abou-l'Hassène, dans cette conjoncture, voit la révolte éclater autour de lui, il Grenade, à l'instigation d'une de ses femmes, chrétienne d'origine, qui veut faire proclamer son fils Abou Abd-Allah (le *Boahdil* des chroniques espagnoles). Ce jeune homme, incarcéré par son père, s'échappe de sa prison, appelle le peuple aux armes et on en vient aux mains. Abou-l'Hassène se retranche dans l'Alhambra; mais bientôt, il reconnaît toute résistance impossible, abandonne Grenade à son fils rebelle, et va se réfugier à Malaga, auprès de son frère Mohammed, surnommé le Brave, gouverneur de cette ville.

Ces discordes intestines entre musulmans étaient très favorables aux rois catholiques: mais ceux-ci manquaient d'argent et il fallait du temps et de l'industrie pour s'en procurer. De plus, ils étaient en contestation avec Louis XI de France, qui réclamait la Navarre. La mort de ce prince, survenue en 1483, leur rendit la liberté de s'occuper exclusivement de Grenade.

SUCCÈS CONSTANTS DES CHRÉTIENS. GUERRE CI-

VILE À GRENADE. PRISE DE VELEZ ET DE MALAGA PAR LES ROIS CATHOLIQUES. — Au printemps de l'année 1483, 1e gouverneur de Malaga, Mohammed, remporta une brillante victoire sur le marquis de Cadix, qui s'était imprudemment avancé. Ce succès contribua il donner au frère de l'émir une autorité que oit bravoure lui avait déjà en partie acquise. Pour contrebalancer son influence, Abou-Abd-Allah, agissant sous l'impulsion de sa mère, voulut aussi cueillir des lauriers. Mais il ne rencontra que la défaite et la captivité. Le retentissement de ce désastre fut énorme à Grenade Ferdinand en profita pour reprendre la direction de la campagne. La mère d'Abou-Abd-Allah proposa alors, pour la rançon de son fils, des sommes considérables, mais les rois catholiques préférèrent lui rendre la liberté, en faisant de lui un vassal entièrement soumis à la Castille, forcé de leur fournir ses guerriers et de leur ouvrir les portes de ses villes à première réquisition. Ainsi dégradé, Abou-Abd-Allah repartit pour Grenade, où il fut obligé de s'introduire furtivement, car son père occupait l'Alhambra.

La guerre civile fut rallumée; cependant Abou-l'Hassène ne tarda pas à abdiquer en faveur de son frère Mohammed le Brave. Celui-ci accourut en apportant comme trophées les listes des chrétiens tués par lui en route. S'étant emparé du pouvoir, il commença, pour plus de sûreté, par faire mourir son frère Abou-Hassène (1484). Mais il ne tenait que la ville haute, tandis que son neveu, Abou-Abd-Allah, était maître de la ville basse. Les luttes entre musulmans ensanglantèrent de nouveau la capitale.

Cependant les rois catholiques avaient repris la campagne. Ferdinand était infatigable et la reine admirable : les vœux de toute l'Espagne les soutenaient. L'année 1484, employée à des opérations secondaires, ne fut signalée par aucun succès décisif. En 1485, la ville de Ronda capitule ; ses habitants sont cantonnés en Andalousie et remplacés par des gens de Séville et de Cordoue. En 1486, les émirs s'étant réconciliés, Abou-Abd-Allah se jette dans la ville de Loja pour la défendre contre les chrétiens ; mais il était de ceux que le succès n'accompagne point : il se voit forcé de rendre cette place à Ferdinand, qui le fait prisonnier pour la deuxième fois et le laisse encore libre, en lui faisant prendre l'engagement de lui conserver Grenade et de la lui livrer, aussitôt que les autres places auront été forcées.

Tandis qui Abou-AbdAllah se déshonorait ainsi, Mohammed se multipliait, et, grâce à son activité et M son courage, les chrétiens étaient forcés de se tenir sur leurs gardes et de n'avancer que prudemment. S'il avait été secondé par son neveu, ou qu'il se fût

trouvé seul maître du pouvoir, peut-être la chute de Grenade eût-elle été retardée pour une période indéterminée.

Au mois d'avril 1487, Ferdinand, qui avait employé toute l'année précédente en préparatifs, traverse la Sierra-Nevada, à la tête d'une armée considérable et vient assiéger Velez, de façon à couper Malaga de Grenade. L'héroïque Mohammed essaye en vain de l'arrêter ; Velez est pris et le siège de Malaga commence. La flotte y coopère ; mais la résistance est acharnée. Isabelle arrive au camp et ranime le courage de tous. Cent mille chrétiens pressent la ville pendant trois mois. Enfin, le 18 août 1487, cette fière population, qui vient de prolonger la résistance jusqu'aux dernières limites, se rend à merci. On en fait trois parts : un tiers est affecté à l'échange des prisonniers chrétiens détenus en Mag'reb ; un tiers est vendu et le reste distribué entre les nobles. Cinquante jeunes filles, choisies entre les plus belles, sont offertes en cadeau à la reine Jeanne de Naples. Quelle revanche de la conquête musulmane et combien est éloignée cette époque où les captives chrétiennes enlevées à l'Espagne étaient poussées comme des troupeaux à travers le Mag'reb, pour aller renforcer les harems de l'Orient !

Malaga était désert ; on appela, pour repeupler cette ville, des habitants de tous les points de la Péninsule.

MOHAMMED TRAITE AVEC LES ROIS CATHOLIQUES. CEUX-CI S'EMPARENT DE GRENADE. CHUTE DU ROYAUME MUSULMAN D'ESPAGNE. — Après la chute de Malaga, l'occupation de Grenade n'était qu'une question de jours. En 1488, Ferdinand tenta infructueusement un coup de main sur Almeria. L'année suivante, Isabelle s'établit à Jaën et Ferdinand s'avança sur Baéza. Mohammed n'osait quitter Grenade, sachant bien que son neveu. ne l'y laisserait pas rentrer. Le siège de Baéza traîna en longueur et ce ne fut que le 4 décembre 1489 que les rois catholiques furent maîtres de la ville. Son gouverneur Sid-Yahïa, après l'avoir défendue avec le plus grand courage, se décida à la rendre et devint l'intermédiaire d'une transaction entre les chrétiens et Mohammed. Celui-ci, voyant l'inutilité de la résistance, se décida à leur abandonner Almeria, Cadix et les places fortes qui tenaient encore. En compensation, il reçut un domaine, au midi, dans les Alpujarras, non loin de la mer, avec le titre de roi vassal. Mais un tel abaissement ne pouvait être supporté par ce fier caractère, et bientôt, Mohammed se décida à émigrer en Mag'reb, après avoir vendu ses droits à ses suzerains, moyennant une somme d'argent. On dit, qu'en Afrique, il fut dépouillé par les Berbères de l'Atlas et qu'il finit misérablement sa vie.

Cependant, Abou-Abd-Allah détenait encore Grenade et refusait de livrer la capitale, malgré les engagements qu'il avait pris durant sa captivité. Une révolte éclata alors, contre les chrétiens, dans les contrées nouvellement soumises. Ferdinand rétablit la paix par des moyens énergiques : un grand nombre d'habitants musulmans de Cadix, d'Almeria et de Baéza, passèrent, à cette occasion, en Afrique où ils vinrent apporter leurs arts et leur civilisation, particulièrement dans les villes du littoral. Tétouan fut, en grande partie, repeuplée par eux. Ainsi l'Espagne se trouvait privée, par les dures conséquences de la guerre, d'un élément qui avait fait la richesse du royaume de Grenade.

Au printemps de l'année 1490, l'infatigable Ferdinand arriva avec une armée de cinquante mille hommes, pour s'emparer de Grenade. Le siège fut très laborieux et ce ne fut qu'après avoir lutté pendant six mois qu'Abou-Abd-Allah se décida à capituler. Une véritable ville, celle des assiégeants, appelée Santa-Fé, s'était élevée à côté de l'autre. Le traité fut signé le 25 novembre. L'émir s'engageait à livrer Grenade aux rois catholiques, si, dans un délai de deux mois, il n'avait reçu aucun secours extérieur. Le traité stipulait que les propriétés des Grenadins leur seraient laissées et que, durent trois ans, ceux-ci n'auraient à payer aucun impôt, après quoi on ne pouvait exiger d'eux plus que ce qu'ils payaient antérieurement. Les prisonniers chrétiens seraient mis en liberté ; enfin les Musulmans conserveraient la liberté de leur culte et de leurs usages. Quant à l'émir, il recevrait le titre de roi vassal et un territoire dans les Alpujarras. Cinq cents otages devaient servir de garantie au traité.

Lorsque les détails de cette capitulation se répandirent parmi les assiégés, ils soulevèrent l'indignation générale. En vain on poussa Abou-Abd-Allah à la résistance : tout fut inutile, et comme l'émir méprisé, honni, était dans une situation intolérable, il se décida à devancer l'époque de la reddition. Dans les premiers jours de janvier 1492, les rois catholiques furent prévenus qu'ils pouvaient, prendre possession de Grenade. Ils y firent alors leur entrée solennelle. Les étendards de Castille et de Léon flottèrent sur les monuments et la croix fut plantée au sommet des mosquées. Bientôt les *Te Deum* d'actions de grâces s'élevèrent dans les airs pour célébrer le triomphe définitif de la religion du Christ sur celle de Mahomet.

L'émir Abou-Abd-Allah était allé au devant des rois catholiques et, après les avoir salués, avait continué son chemin. On dit qu étant arrivé prés du Padul, d'où l'on découvre, pour la dernière fois, la ville de Grenade, il se serait arrêté pour voir encore son ancienne

capitale et aurait murmuré, les yeux pleins de larmes, cette formule de résignation que les Musulmans appellent à leur aide dans les circonstances critiques : «*Dieu est grand* !» Sa mère lui aurait alors répondu : «*Tu fais bien de pleurer comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme* !»

Abou-Abd-Allah fut suivi par quelques serviteurs fidèles. La plupart des Grenadins sollicitèrent la faveur d'entrer au service des rois catholiques. Peu de temps après, l'émir, suivant l'exemple de son oncle, vendit ses droits à son suzerain et se fit transporter à Oran (1493). De là, il se rendit à la cour du souverain de Tlemcen et mourut dans cette ville, au commencement de mai de l'année suivante. Son épitaphe a été retrouvée et publiée par M. Brosselard.

Ainsi finit, neuf siècles après la conquête vertigineuse des Arabes, le dernier royaume musulman d'Espagne. La nation espagnole, qui avait repris possession d'elle-même, allait, à son tour, s'épandre glorieusement au dehors[1].

EXPULSION DES JUIFS D'ESPAGNE. — Cette année 1493, qui voyait la chute de Grenade, était en outre témoin de la découverte du nouveau monde, événement d'une importance incalculable, et dont la gloire et le profit devaient être en entier pour l'Espagne et les rois catholiques. Mais, à côté de ces brillants résultats du règne de Ferdinand et Isabelle, quelle ombre au tableau ! L'intolérance religieuse élevée au rang d'institution d'état, avec ce moyen d'action qui se nomme la *sainte Inquisition*. Cette institution, qui va peser durant plusieurs siècles sur l'histoire de l'Espagne, a été acceptée et organisée par les «rois catholiques».

Ce fut d'abord contre les Juifs, si nombreux dans la Péninsule, qu'elle exerça sa puissance. Les tortures, le supplice, la confiscation des biens, tels furent les traitements infligés à cette population pendant de longues années, sans toutefois qu'on ait pu arriver à la convertir, ni à la faire disparaître. Deux mois après la chute de Grenade, les rois catholiques se décidèrent à édicter une mesure décisive : le bannissement des Juifs. C'était, pour les chrétiens de l'époque, la conséquence, le complément de la disparition du royaume musulman. L'Espagne reconstituée, unifiée n'aurait qu'un seul culte, celui du Christ. En même temps, cesserait la scandaleuse

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. V, p. 391 et suiv. Brosselard, *Tombeaux des Beni-Zeyane*, p. 151 et suiv. Voir en outre Cardonne, Conde et Marmol.

opulence de ces mécréants dont les richesses entreraient en partie dans les caisses du royaume, par la confiscation.

Les Juifs essuyèrent en vain de détourner l'orage en offrant une partie de leur avoir. Le 3 mars 1492, fut signé, à Grenade, l'édit d'expulsion. Quiconque, parmi les Juifs, refuserait d'entrer dans la religion chrétienne, devait, sous trois mois, quitter l'Espagne sans pouvoir jamais y revenir. Forcés de réaliser leur fortune dans ce court délai, les Juifs qui n'acceptèrent pas le baptême abandonnèrent leurs biens à vil prix aux spéculateurs et se préparèrent à l'émigration. Deux ou trois cent mille d'entre eux quittèrent l'Espagne, à l'expiration des trois mois. Le tiers, environ, de ces proscrits traversa le Portugal et, de là, émigra en Afrique. Le roi de Portugal, après avoir exigé d'eux un droit de passage, en retint un certain nombre comme esclaves. D'autres s'embarquèrent à Cadix. En Mag'reb, ces malheureux essayèrent de gagner, à pied, la ville de Fès, où se trouvaient déjà de leurs coreligionnaires ; mais ils eurent à supporter les plus grands maux ; beaucoup périrent et un petit nombre d'entre eux parvint au terme du voyage. Les villes du littoral africain et notamment Alger, Oran et Tunis, reçurent aussi des exilés juifs, mais en moins grand nombre que le Mag'reb, où ils se répandirent dans les principales villes[1].

RÉVOLTE DES MAURES DE GRENADE. ILS SONT CONTRAINTS D'ADJURER OU D'ÉMIGRER. — Nous avons vu que, dans le traité de reddition de Grenade, il avait été stipulé que les Musulmans conserveraient la libre pratique de leur culte et de leurs usages. Une telle disposition était en désaccord complet avec l'intolérance qui régnait en Espagne. Le cardinal Jimenès, devenu premier ministre des rois catholiques, se chargea de faire cesser une faveur qu'il jugeait opposée aux intérêts de la religion, et, par conséquent, de déchirer le traité, nul de droit, d'après lui. S'étant transporté à Grenade, il invita et poussa, par tous les moyens, les Maures à la conversion. Mais ce n'était qu'un prélude. Suivant le triste exemple d'Omar à Alexandrie, il fit réunir tous les livres et manuscrits arabes qui se trouvaient dans la ville et y mit le feu, de sa main. Ainsi disparurent des documents, sans doute fort précieux sur la conquête et l'occupation musulmanes.

Poussés à bout par ces excitations, les Musulmans se lèvent en masse et la révolte se propage. Jimenès se justifie auprès des rois

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. VI, p. 1 et suiv. Léon Godard, *Hist. du Maroc*, p. 406 et suiv.

catholiques et leur persuade qu'il a agi au mieux des intérêts du royaume. Devant la répression inexorable qui les menace, les Grenadins se soumettent en masse au baptême ; mais, dans les Alpujarras, on se prépare à une résistance acharnée. L'armée chrétienne marche contre les rebelles et enlève Huejar, dont les habitants sont passés au fil de l'épée (1499).

L'année suivante, Ferdinand vint diriger la campagne. La répression fut terrible. Des missionnaires accoururent à la suite des soldats pour recevoir la conversion des Maures échappés au massacre. La région montagneuse située entre Ronda, Gibraltar et Cadix restait intacte et servait de refuge à tous les Musulmans qui avaient refusé de se soumettre. Les insurgés s'y étaient retranchés, résolus à lutter jusqu'à la mort pour conserver leur liberté religieuse. Bientôt, prenant l'offensive, ils massacrèrent tous les chrétiens qu'ils purent atteindre, et répandirent la dévastation dans la contrée. Une véritable croisade s'organisa alors contre ces rebelles ; mais les chrétiens furent entièrement défaits à la bataille de Rio-Verde (1501).

Ferdinand arriva, en personne, pour tirer vengeance de ce désastre. Les insurgés avaient épuisé leurs dernières forces dans ces luttes ; ils se décidèrent à se rendre et obtinrent merci, à la condition d'accepter le baptême ou d'émigrer. Un grand nombre se soumirent; les autres cherchèrent un asile dans cette Afrique que leurs pères avaient abandonnée, à l'époque des succès, pour prendre possession de leurs conquêtes. Ils y arrivèrent ruinés, humiliés, sollicitant de leurs coreligionnaires la faveur de s'établir dans quelque coin.

Mais les Musulmans restés en Espagne ne devaient plus avoir un instant de repos. En 1502, un décret ordonna que tous les Maures non baptisés, au-dessous de 14 ans, se trouvant dans les royaumes de Castille et de Léon, seraient tenus de quitter le pays dans l'espace de deux mois. Ce fut l'occasion d'un nouvel exode, dont les villes du littoral de l'Afrique profitèrent encore : Juifs et Musulmans d'Espagne s'y rencontrèrent, réunis dans un malheur commun.

Ainsi disparaissait, peu à peu, de la Péninsule, cet élément qui y était resté si longtemps sans se fondre dans la population indigène ; exemple bien rare et dont il faut attribuer uniquement la cause à la différence de religion[1].

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. VI, p. 40 et suiv., 145 et suiv. Léon Godard, *Hist. du Maroc*, p. 406 et suiv.

CAMPAGNES DES PORTUGAIS DANS LE MAG'REB. PRISE DE MELILA PAR LES ESPAGNOLS. — Le mouvement qui avait poussé les Portugais à la conquête du Mag'reb sembla s'arrêter lorsqu'ils furent maîtres de Tanger. Les garnisons de ces places, presque toujours bloquées par les Berbères, en furent réduites à profiter des luttes divisant les indigènes, pour opérer sur eux des razzias plus ou moins fructueuses. En 1493, don E. de Menesés, gouverneur de Ceuta, ayant pu surprendre la petite ville de Targa, fit plus de 300 prisonniers et brûla, dans la rade, 25 navires, grands et petits[1]. Tétouan, aux mains d'un caïd, nommé El-Madani, qui y commandait d'une façon à peu près indépendante, devint le centre de la résistance contre les chrétiens et le magasin des pirates.

Les corsaires causaient toujours de grands ravages sur le littoral chrétien. En septembre 1496[2], Ferdinand et Isabelle chargèrent le duc de Medina-Sidonia de s'emparer de Melila, un de leurs repaires. Les habitants de cette ville appelèrent L leur secours le sultan de Fès ; mais ce prince ne put leur envoyer due cinq cents hommes, de sorte que les Berbères se décidèrent à abandonner Melila. Le duc occupa cette ville, pour ainsi dire, sans coup férir[3]. Les remparts étaient ruinés ; il les releva et s'y retrancha. Peu après, il se rendait maître de R'assaça, port voisin, et y installait une garnison.

Le Caïd de Tétouane essaya de gêner les nouveaux occupants et leur causa, en réalité, des ennuis incessants. Il alla aussi insulter les environs d'Asila, mais une sortie heureuse de la garnison de Tanger le contraignit il plus de circonspection.

En 1501, don Manuel, roi de Portugal, envoyant une flotte de secours aux Vénitiens, contre les Turcs, chargea l'amiral d'occuper, en passant, Mers-el-Kebir (port d'Oran) ; mais cette entreprise, mollement conduite, échoua.

Après l'expiration de la trêve d'Asila, en 1502, le sultan de Fès vint attaquer, sans succès, Tanger. L'année suivante, don J. de Menesés tâcha d'enlever, par surprise, El-Kçar-el-Kebir; mais il fut repoussé. Vers cette époque, le roi de Portugal fit abandonner Velez de Mag'reb et ordonna de rentrer à Ceuta la garnison et les munitions. En 1504, de Menesés alla, dans la rivière d'El-Arache, servant

1. Élie de la Primaudaie, loc. cit.

2. 1497, selon le général de Sandoval, *Revue africaine*, 1871, p. 177.

3. Selon Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc*. Revue Afr., n° 92, Melila aurait été abandonnée en vertu d'un accord conclu entre les rois de Tlemcen et de Fès.

de port à Tétouan, enlever les navires portugais qui avaient été pris par les corsaires[1].

RELATIONS COMMERCIALES DES CHRÉTIENS AVEC LA BERBÉRIE PENDANT LE XV° SIÈCLE. MODIFICATIONS ET DÉCADENCE. — Dans le cours du le cours du XV° siècle, Venise, profilant le l'affaiblissement des républiques de Pise et de Gênes, prit le premier rang pour le commerce de la Berbérie et obtint, avec Gênes, les derniers traités qui nous soient parvenus (Venise, 1456, Gênes, 1465).

Florence, par la conquête de Pise et l'achat de Porto-Venere à Gênes, devint, à son tour, puissance maritime et prit bientôt le second rang. Le traité du 1423 avec Tunis la plaça sur le pied de l'égalité avec les autres puissances, et, en 1415, un nouvel acte fondit les droits anciens des Pisans avec les siens.

L'Aragon entretint, dans la première partie du siècle, les bons rapports qui existaient sous les règnes précédents. Barcelone avait même obtenu des Hafsides le privilège de la pêche du corail.

Le commerce français fut relevé, à la même époque, par Jacques Cœur; cet homme, d'une rare intelligence, comprit tout l'avantage que son pays pouvait tirer des échanges avec l'Orient, et fit de Montpellier et de Narbonne le centre de ces affaires. Plus tard, Louis XI, ayant recueilli la Provence dans l'héritage de la maison d'Anjou, fit des efforts pour reprendre la tradition de Jacques Cœur et dans ce but entretint une correspondance amicale avec le souverain de Tunis et son fils, commandant de Bône. Marseille profila surtout de ces tentatives; elle plaça de bonne heure des consuls à Ceuta et à Bougie.

La Sicile, en pleine décadence, avait renoncé à toute initiative et employait ses dernières forces à se protéger chez elle contre les entreprises des corsaires. La course avait, en effet, pris une grande extension en Berbérie, et les navigateurs n'osaient plus s'aventurer, s'ils n'étaient en nombre.

Chaque année, la flotte vénitienne et la flotte florentine partaient, en été, et visitaient le littoral africain. Chacune d'elles avait ses escales indiquées et le nombre de jours fixé pour ses stations. La première séjournait à Tripoli, Djerba, Tunis, Bougie, Alger, Oran et Velez. Celle de Florence visitait plus en détail notre littoral, commençant par Tunis, où elle restait, comme l'autre, le plus longtemps, puis Bône, Collo, Bougie, Alger, Oran, Honéïn, Alméria,

1. L. Godard, *Histoire du Maroc*, p. 405 et suiv. Marmol. t. I. passim. L. Fey, *Histoire d'Oran*, p. 56. Saurez Montanès, trad. Berbrugger, *Revue africaine,* 1865, p. 259.

Archudia (escale de Fès), Malaga, Cadix et Sait Lucar, d'où elle revenait sur ses traces.

Les progrès de la course, les conquêtes des Portugais en Berbérie, bientôt suivies de celles des Espagnols, la guerre entre la France et l'Espagne devaient être funestes aux relations commerciales des chrétiens de la Méditerranée avec l'Afrique. Cependant, Léon l'Africain affirme qu'au commencement du XVI° siècle les marchands génois avaient toujours des agences importantes à Bône, Tunis, Tripoli, ainsi qu'à Ceuta et autres ports du Mag'reb. Ils chargeaient des cuirs et de la cire à Collo, des grains à Stora, des céréales et du beurre à Bône, importaient partout des draps et pêchaient du corail sur le littoral, de Bône à Tunis.

L'influence turque dans la Méditerranée et sa suzeraineté sur l'Ifrikiya et le Mag'reb central vont modifier complètement ces traditions séculaires(1).

PRISE DE MERS-EL-KEBIR, PAR LES ESPAGNOLS. —Nous avons vu qu'après avoir fait disparaître le royaume de Grenade, les Espagnols jetèrent leurs regards sur l'Afrique, où les Portugais les avaient devancés. Selon le général de Sandoval(2), un certain L. de Padilla reçut la mission de se rendre en Berbérie, pour recueillir des renseignements et, durant une année, parvint à voyager sous un déguisement, dans le royaume de Tlemcen. Après la prise de Melila, en 1497, le comte de Tendella proposa aux rois catholiques de conquérir pour eux tout le pays compris entre cette ville et Alger. Son plan ne fut pas accepté et les entreprises sur l'Afrique se trouvèrent suspendues par suite de la mort d'Isabelle, survenue en 1504. Cette reine avait embrassé avec ardeur les plans de conquête du cardinal Jimenès, qui voulait rétablir, sur le littoral africain, le règne de la croix. Son testament contenait sur ce point la phrase suivante : «Il ne faudra, ni interrompre la conquête de l'Afrique, ni cesser de combattre pour la foi, contre les infidèles.» Sa fille Jeanne avait hérite de la Castille, et une brouille avait éclaté entre le mari de celle-ci, Philippe de Bourgogne, et son frère Ferdinand. Ce dernier s'était, par dépit, tourné vers la France et avait conclu, avec Louis XII, un traité scellé par son mariage avec Germaine, lui apportant en dot le royaume de Naples.

---

1. De Mas-Latrie, *Traités de paix*, etc., p. 250 et suiv. de l'intr., I44, 151, 321, 357 des documents. Élie de la Primaudaie, *Villes marit. du Maroc* (Rev. afr., n° 92 et suiv.). Léon l'Africain, pass.

2. *Revue. africaine*, 1871, p. 176.

Pendant ce temps, le cardinal Jimenès se décidait à entreprendre la conquête de l'Afrique et le roi d'Aragon consentait à lui confier ses soldats, peut-être pour n'avoir pas à les employer contre la Castille. L'audace des corsaires barbaresques, qui infestaient la mer et venaient sans cesse enlever des prises sur les côtes de l'Espagne, contribua à lever toute indécision. Il s'agissait de choisir le point de débarquement et l'on hésita d'abord entre Honéïne et Dellis. Mais un certain Geronimo Vianelli, qui avait servi sous le *Grand capitaine* (Gonzalve de Cordoue), et avait visité le littoral berbère comme marchand, décida le roi à choisir comme but la baie de Mers-el-Kebir, près d'Oran, malgré l'échec récent des Portugais, et une tentative isolée, faite l'année précédente, par un navire flamand, qui faillit s'emparer, par surprise, du fort.

Le commandement de l'expédition fut confié il don Diego Fernandez do Cordoba, plus tard marquis de Comarès, et celui de l'escadre à don Ramon de Cardona. La flotte mit à la voile le 27 ou le 29 août selon les uns, le 3 septembre d'après d'autres[1]. Elle fut forcée par les vents contraires de relâcher à Almeria et, enfin, n'arriva à Mers-el-Kebir que le 11 septembre, alors que, par un bon vent, la traversée s'effectue en douze heures. Ce retard fit croire aux Musulmans que les Espagnols avaient renoncé il leur entreprise et, comme ils s'étaient réunis en grand nombre et manquaient de vivres, beaucoup de contingents étaient rentrés dans leurs tribus.

Le débarquement s'opéra au cap Falcon, de nuit et en silence; puis on en vint aux mains avec les indigènes. Ceux-ci ne purent empêcher les Espagnols de gagner une colline d'où l'on domine la place, et de couper toute communication, entre la presqu'île où est bâti le fort, et la terre. La garnison se défendit courageusement: mais, après trois jours de siège, l'officier qui commandait étant tué et l'assaut imminent, elle consentit à une capitulation honorable. le général fit alors son entrée dans la forteresse et arbora sur les tours les bannières de l'Espagne, pendant que la garnison se retirait avec armes et bagages. Aussitôt des nuées d'indigènes accoururent sur le rivage, mais il était trop tard. C'étaient les cavaliers des environs d'Oran et de Tlemcen, avec lesquels les Espagnols escarmouchèrent. Pendant ce temps, les Juifs et marchands étrangers étaient massacrés à Oran par le peuple exaspéré de la chute de Mers-el-Kebir.

Don Diego de Cordoba, constitué gouverneur de la place,

1. Enfin, selon Suarez, loc. cit., l'attaque de Mers-el-Kebir n'aurait eu lieu que le 13 juillet 1506, ce qui semble impossible.

répara les dégradations et les brèches causées par l'artillerie et s'appliqua à la munir convenablement en vivres et en eau. La grande mosquée fut transformée en église.

La prise de Mers-el-Kebir eut un grand retentissement en Espagne et encouragea la cardinal dans la voie des conquêtes en Afrique. Il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances dans la Péninsule, tandis que, sur l'autre rivage, la Berbérie était plongée dans lit stupeur[1].

LES ESPAGNOLS A MERS-EL-KEBIR ; LUTTES AVEC LES INDIGÈNES. — L'émir zeyanite, Abou-Abd-Allah-Mohammed, avait succédé, en 1505, à son père, portant le même nom. Il ressentit douloureusement la perte de Mers-el-Kebir, surtout en ne pouvant se dissimuler qu'Oran ne tarderait pas à être l'objet des entreprises des infidèles. Il s'appliqua, on conséquence, à renforcer la garnison et les défenses de cette place, de façon non seulement à assurer sa sécurité, mais encore pour profiter de la première occasion de reprendre Mers-el-Kebir. Il en résulta un état permanent d'hostilité entre ces deux places ; mais la garnison espagnole était trop faible numériquement (500 hommes) pour pouvoir lutter en plaine avec quelque avantage.

Pendant ce temps Philippe, roi de Castille, mourait inopinément, laissant sa femme Jeanne, à laquelle le surnom de «la Folle» est resté, dans l'incapacité absolue de diriger les affaires (1506) C'était un retour de fortune pour Ferdinand et l'Espagne échappait ainsi à la guerre civile et à de nouveaux déchirements. Représenté par Jimenès, - et il ne pouvait l'être par un mandataire plus fidèle et plus dévoué, - le roi, qui avait recouvré ses droits à la tutelle de la reine de Castille, arriva de Naples, en 1507, et reprit la direction des affaires. L'Afrique n'allait pas tarder à s'en apercevoir.

En cette année 1507, don Diego de Cordoba, laissant le commandement de Mers-el-Kebir à Martin de Argote, alla en Espagne, à l'effet de pousser la reine de Castille à entreprendre la conquête d'Oran. Il offrait de s'en charger et ne demandait que cinq mille

1. Général de Sandoval, *les inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kebir* (*Revue africaine*, 1871, p. 171 et suiv.). *Mémoires historiques et géographiques* (dans l'Exploration de l'Algérie), par Pellissier, p. 1 et suiv. Suarez Montanès, Revue africaine, 1865. p. 260, 339 et suiv. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne,* t. VI, p. 201 et suiv. *Documents inédits sur l'histoire de l'occupation espagnole*, par E. de la Primaudaie (Rev. afr., n° 109 et suiv.). Marmol, *Afrique, 2*. 194. Rapport du cardinal Ximénès, publié par le général de Sandoval (Rev. afric., 1869, p. 100 et suiv.). Mariana, *Hist. générale d'Espagne*, t. V, passim.

hommes pour réussir. Ses plans furent acceptés, et il ne tarda pus à recevoir un effectif important. Il résolut alors d'enlever Oran par escalade, au moyen d'une surprise de nuit ; mais, en attendant la moment favorable, il voulut employer son monde à une razzia dans la plaine.

Partis de nuit, les Espagnols surprirent, du côté de Misserghine, un douar important et firent un butin considérable. C'était la partie la plus facile de l'opération ; la difficulté était de rentrer avec les prises. En effet, à peine la retraite avait-elle commence, les indigènes accoururent par nuées autour des chrétiens et les forcèrent d'abord à abandonner leur butin, pour ne songer qu'il leur propre salut. Mais, bientôt, une troupe considérable, sortie d'Oran, leur barra la passage et l'armée espagnole fut entièrement écrasée dons le ravin de Fistel, où elle s'était engagée. Le général rentra presque seul, en ne marchant que de nuit, à Mers-el-Kebir. Tout l'effectif de l'expédition était mort ou prisonnier et les Espagnols faisaient là une dure expérience de la guerre d'Afrique (juin 1507). Martin de Argote était parmi les captifs.

Peu après, le gouverneur d'Oran, encouragé par ce succès, vint tenter une attaque tumultueuse contre Mers-el-Kebir ; mais les Espagnols étaient sur leurs gardes et ils repoussèrent facilement l'ennemi. On s'était empressé, du reste, d'envoyer d'Espagne des renforts et des vivres.

Le roi catholique et son ministre Jiménès se préparaient ouvertement à entreprendre de nouvelles conquêtes en Afrique. En attendant, ils avaient chargé l'amiral Pierre de Navarre (Navarro) de battre les côtes et de poursuivre les corsaires. En 1508, ce grand homme de guerre s'empara du Peñon de Velez abandonné, depuis quelque temps, par les Portugais et construisit sur cette pointe un fort destiné à tenir la côte en respect. Le commandant de Badis, ayant reçu des renforts du sultan avec de l'artillerie, essaya en vain de s'emparer de la forteresse, dont le canon balayait la rade et le port. Mais le courage et la ténacité des Espagnols triomphèrent de ces tentatives[1].

PRISE D'ORAN PAR LES ESPAGNOLS. - Au commencement de l'année 1509, l'armée expéditionnaire devant opérer contre Oran était prête. Jiménès en confia le commandement à Pierre de Navarre et se réserva d'y prendre part, avec la direction suprême. Le 16 mai 1509, la flotte mit à la voile et, dès le lendemain, jeta l'ancre dans la vaste baie de Mers-el-Kebir. La rapidité de la traversée

1. Marmol, loc. cit. Elie de la Primaudaie, loc. cit.

était une circonstance des plus favorables, car elle ne laissa pas aux indigènes le temps de se préparer. Aussitôt, la débarquement s'opéra et les troupes, enflammées par les paroles du Jimenès, se précipitèrent contre Oran. Tandis que leur impétuosité se heurtait contre de solides murailles, quelques soldats, favorisés, dit-on, par des traîtres, pénétrèrent dans la ville on escaladant les murs, d'un autre côté, et ouvrirent les portes aux assaillants, L'armée espagnole se rua dans Oran, massacra toutes les personnes qu'elle y trouva et mit la ville à sac.

Cette attaque, où chacun combattit sans ordre et pour son compte, livra la ville d'Oran aux Espagnols. A peine si l'on avait eu le temps de faire usage de l'artillerie, et cet exemple prouve, une fois de plus, combien l'audace et la rapidité réussissent dans la guerre contre les indigènes africains. Le lendemain, en effet, des renforts accoururent de toute part et, si l'on avait entrepris les opérations régulières d'un siège, on n'aurait peut-être abouti qu'à un désastre.

Après leur victoire inespérée, les deux chefs de l'expédition ne tardèrent pas à se trouver en contradiction sur bien des points et à entrer en conflit. Le cardinal comprit, alors, que sa place n'était pas à la tête de l'armée et, comme il avait appris que le roi catholique s'était félicité de son éloignement, qui le laissait maître de diriger les affaires à son gré, il prit le parti d'abandonner la politique pour aller vivre dans une sorte de retraite et s'y consacrer à l'enseignement. En novembre 1509, il quitta l'Afrique, laissant Pierre Navarro avec le titre de gouverneur des conquêtes espagnoles.

Peu après, Diego Fernandez de Cordoba fut nommé par la reine de Castille et le roi d'Aragon *capitaine-général de la ville d'Oran, de la place de Mers-el-Kebir et du royaume da Tlemcen*. Six cents familles furent envoyées d'Espagne pour occuper Oran ; elles devaient fournir tous leurs hommes pour le service militaire. Le gouverneur entra bientôt en relations avec diverses tribus de l'intérieur et contracta avec elles des traités d'alliance[1].

PRISE DE BOUGIE PAR LES ESPAGNOLS. - Navarre, ayant remis le commandement d'Oran à Diego de Cordoba, se trouva

1. Général de Sandoval, *Revue africaine*, 1871. p. 271 et suiv. L. Fey, *Histoire d'Oran*. Suarez Moutanès, *Revue africaine*, 1866, p. 34 et suiv. Marmol, Afrique, passim. Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. VI, p. 20 et suiv.

libre de voler à d'autres conquêtes. G. Vianelli lui amena alors d'Iviça des navires qu'il réunit aux siens ; il en forma une flotte sur laquelle, il chargea plus de cinq mille hommes, avec des munitions et du matériel. Le 1er janvier 1510, il leva l'ancre et fit voile sur Bougie, l'ancienne capitale hammadite, devenue un des centres les plus importants de la piraterie. Le 5 janvier, on mouilla dans la baie de cette ville et le débarquement s'opéra sous la protection de l'artillerie des vaisseaux. Les Berbères tentèrent en vain de s'y opposer. Un prince hafside, du nom de Abd-el-Aziz, alors maître de la province de Constantine[1], dirigeait la défense.

Navarro, se mettant à la tète des troupes, les entraîna audacieusement à l'assaut de la montagne qui domine la ville, et où s'étaient retranchés un grand nombre de défenseurs. Rien ne résista à l'impétuosité des Espagnols qui, après avoir délogé l'ennemi de ses positions, pénétrèrent dans Bougie comme une trombe. Abd-el-Aziz s'empressa d'évacuer cette ville et de se mettre en retraite vers la plaine.

Selon les chroniques indigènes, citées par M. Féraud, le sultan Abd-el-Aziz régnait alors à Constantine, s'étant emparé de cette ville, après avoir défait son frère Abou-Beker, qui y commandait ; il aurait envoyé ses deux fils pour diriger la défense de Bougie. Les chrétiens, au lieu d'enlever la ville peu après leur débarquement, se seraient établis sur la montagne et auraient dirigé, de lit, une série d'attaques contre les assiégés. Les deux fils du sultan ayant succombé dans ces combats, Abd-el-Aziz accourut lui-même à la tête de toutes ses forces et défendit Bougie avec la plus grande vigueur. Enfin, cette ville serait tombée au pouvoir des chrétiens le 25 mai 1510 (2). Il est certain, en outre, que l'inscription latine gravée par les Espagnols au-dessus de la porte de la Kasba donne la date de 1509; mais il est non moins certain que, si Navarro a pris Bougie en 1509, cela n'a pu avoir lieu dans le mois de mai; puisqu'à ce moment il était occupé à la conquête d'Oran. Mais, comme l'a très bien fait ressortir M. de Grammont, dans son *Histoire d'Alger* (p. 14), il était d'usage de faire commencer l'année à Pâques, ce qui explique tout.

---

1. Selon M. de Grammont (*Histoire d'Alger*, p. 14), Abd-Allah et Abd-er-Rahman étaient les seuls compétiteurs du pouvoir dans la province de Constantine.

2. C'est par erreur que M. Féraud donne pour correspondance de la date musulmane du 5 safar 915, le 25 mai 1510. La concordance exacte est le 24 avril 1509, ce qui détruit toute son argumentation.

Les Espagnols s'empressèrent de rétablir et de compléter les défenses de Bougie[1].

SOUMISSION D'ALGER, DE DELLIS, DE TENÈS, DE TLEMCEN AUX ESPAGNOLS. NAVARRO S'EMPARE DE TRIPOLI. — La chute d'Oran suivie, à si court intervalle, de celle de Bougie, eut un retentissement énorme dans les deux Mag'reb. Tandis qu'on Espagne on célébrait ces victoires par des réjouissances publiques, les villes maritimes de l'Afrique, craignant de voir, à toute heure, apparaître les Espagnols, s'empressèrent, en maints endroits, d'envoyer leur soumission. La ville d'Alger fit partir pour Bougie une députation chargée de remettre son hommage entre les mains de Navarre. Dellis fit de même. Le 31 janvier 1510, les Algériens signèrent un traité par lequel ils reconnaissaient la suzeraineté du roi catholique et s'obligeaient à donner la liberté à tous leurs esclaves chrétiens ; ils devaient, en outre, respecter ses alliés[2].

Tenès, obéissant alors à un cheikh paré du titre de roi, s'était rendu aux Espagnols, avant la prise d'Oran. Ainsi, les villes principales de l'empire zeyanite, ne pouvant attendre aucune protection de leurs princes, traitaient directement avec le chrétien, afin d'échapper aux rigueurs de la guerre. Des députations de toutes ces localités allèrent en Espagne pour porter des présents au roi catholique. En 1512, Tlemcen se décida à traiter également, et envoya au gouverneur d'Oran un ambassadeur, nommé Mohammed-el-Abdi, chargé de porter en Espagne son hommage de vassalité.

Un accord intervenu entre l'Espagne et le Portugal avait restreint le champ d'action de cette dernière puissance au Mag'reb extrême, tandis que le reste de la Berbérie était abandonné à l'autre. Le Peñon de Velez marqua la limite respective des possessions des deux états en Afrique.

En 1510, Navarre, exécutant les instructions de Ferdinand, laissa à Bougie une garnison suffisante, alla attaquer Tripoli et s'empara de cette ville, malgré la résistance opiniâtre des habitants. 6,000 musulmans périrent, dit-on, en défendant la métropole des Syrtes, qui fut rasée par le vainqueur. Navarro laissa le commandement de sa nouvelle conquête à Diégo de Véra. L'année suivante, Tripoli, cédée au vice-roi de Sicile, reçut comme gouverneur Guillem de Moncade.

---

1. Féraud, *Histoire de Bougie*. Société archéologique de Constantine, 1869, p. 225 et suiv. Voir aussi les auteurs précédemment cités.

2. Ferreras, *Histoire d'Espagne*. Mariana, *Histoire d'Espagne*, pass.

Nous avons vu que les Algériens avaient adressé leur soumission à Pierre Navarro. Ils se décidèrent ensuite à envoyer une ambassade au roi d'Aragon pour confirmer cet acte. Salem-et-Toumi, chef des Thâaleba, cheikh de cette ville, partit à cet effet, avec les principaux citoyens, pour offrir des présents à leur nouveau maître. Mais les Espagnols connaissaient trop bien le caractère musulman pour accepter sans réserve des protestations imposées par les circonstances. Navarro vint donc prendre possession d'un des principaux îlots du port d'Alger, et, de même qu'à Velez, on y construisit, à grands frais, une forteresse destinée à tenir en respect les habitants de la ville et à empêcher que le port ne servit de refuge aux corsaires. Une garnison suffisante occupa cette forteresse et reçut la mission d'assurer le paiement du tribut que les Algériens s'étaient engagés à fournir[1].

PUISSANCE DES CORSAIRES BARBEROUSSE. ILS ATTAQUENT BOUGIE ET S'EMPARENT DE DJIDELLL. — Vers Cette époque un corsaire turc, connu sous le nom de Baba-Aroudj ou *Barberousse*[2], commençait à acquérir un grand renom dans la Méditerranée. Fils d'un potier de l'île de Metiléne, il avait organisé, avec l'aide d'un de ses frères, nommé El-Yas, la course contre les chrétiens. Mais cette première tentative ne lui avait pas été favorable : vaincu dans un combat contre des galères de Rhodes, après avoir vu périr son frère et presque tous ses hommes, il avait été fait prisonnier. La captivité n'était pas faite pour décourager un caractère de la troupe d'Aroudj ; il ne tarda pas, en effet, à s'échapper, et, ayant gagné l'Égypte, se lança avec plus d'ardeur dans son aventureuse carrière. Après avoir remporté de grands succès dans la Méditerranée, il alla à Tunis et obtint du khalife Moulaï-Mohummed la permission de faire, de ce port, le centre de ses opérations, à la seule condition de respecter les alliés des Hafsides, et d'abandonner à ce prince le cinquième du butin. Son frère Kheïr-ed-Dine vint l'y rejoindre et les deux pirates terrifièrent par leur audace toute la Méditerranée et les rivages chrétiens. L'île de Djerba devint en

1. Berbrugger, Le *Pégnon* d'Alger. Le même, *Époques militaires de la Grande Kabylie*, passim. Russeuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VI, p. 207. Général de Sandoval, *Revue africaine*, 1871, p. 274 et suiv. Féraud, *Hist. de Bougie*, p. 237 et suiv. Le même, *Annales tripolitaines* (Revue africaine, n° 159.)

2. On a vu, dans le nom de *Barberousse*, une altération de Baba-Aroudj. M. de Grammont a contesté avec force cette étymologie (Rev. afr., n° 171, et, dans son *Histoire d'Alger*, il fait ressortir que Kheïr-ed-Dine avait aussi la barbe rousse.

quelque sorte leur repaire, soit que le commandement leur en eût été donné par le khalife, soit qu'ils l'eussent pris sans sa permission. Le prince hafside était du reste sans force, par suite des échecs que les Arabes lui avaient fait éprouver.

Cependant, à Bougie, les Espagnols étaient entrés en relation avec les indigènes, par l'intermédiaire d'un certain Moulaï-Abd-Allah, qu'ils avaient trouvé détenu dans la ville et auquel ils avaient rendu la liberté ; mais un autre prince hafside, Abou-Beker, frère du sultan de Constantine, Abd-el-Aziz, était venu soulever à son profit toutes les populations indigènes environnantes. Après avoir tué Abd-el-Aziz, qui avait eu l'imprudence de sortir de Constantine, il lutta contre son neveu El-Abbas, alors en pourparlers avec les Espagnols, et le força à se retrancher derrière les murailles de la Kalâa. Abou-Beker s'occupa ensuite à relever, dans la vallée de la Soumam, les retranchements qui avaient été construits autrefois par les Abd-el-Ouadites, et ne cessa d'inquiéter les chrétiens de Bougie. Il parvint, même, à pénétrer, une nuit, dans un quartier de la ville, d'où il ne fut délogé qu'après un combat acharné.

Sur ces entrefaites, Abou-Beker, qui était allé à Constantine, sollicita le concours d'Aroudj, pour qu'il l'aidât à reprendre Bougie et l'obtint facilement. En 1512, les deux corsaires (Aroudj et Kheïr-ed-Dine) vinrent débarquer auprès de cette ville, après avoir enlevé des navires chrétiens dans la rade. A la tête de quelques Turcs, Aroudj alla audacieusement escarmoucher contre la place; mais, dans une de ces rencontres, il eut un bras fracassé et son frère Kheïr-ed-Dine dut le ramener à Tunis, pour le faire soigner.

Les Génois, qui n'avaient pas vu sans dépit la ville de Bougie, avec laquelle ils entretenaient des relations séculaires, passer aux mains des Espagnols, armèrent une flotte sous le prétexte de donner la chasse aux corsaires. Le commandement en fut donné à André Doria et ce général fit d'abord subir des pertes sérieuses aux deux frères; puis il vint s emparer de Djidjeli et y laissa une garnison (1513).

Cependant Aroudj, aussitôt qu'il avait été guéri de sa blessure, s'était retiré dans l'île de Djerba afin d'y réparer ses pertes et de préparer une expédition. En 1514, il fit voile pour Djidjeli et, avec l'appui des Berbères du voisinage, arracha cette ville aux Génois et s'y établit solidement. Cette fois, les corsaires avaient un port bien à eux, un centre d'opérations d'où ils pourraient rayonner sur tous les pays voisins, sans être gênés par un hôte avec lequel il faudrait partager, le butin. L'année suivante, cédant aux sollicitations des Kabyles, et particulièrement d'un grand chef religieux,

nommé Ahmed-ben-el-Kadi, leur allié, les frères Barberousse vinrent, de nouveau, attaquer Bougie. Cette ville était défendue par don Ramon Carroz, qui sut, pendant trois mois, résister aux attaques des ennemis. Sur ces entrefaites, Martin de Renteria étant arrivé au secours de la ville avec cinq navires, Aroudj, découragé et manquant de poudre, se décida à rentrer à Djidjeli. Il dut, pour cela, prendre la route de terre, après avoir incendié ses vaisseaux qu'il n'avait pu faire sortir de l'embouchure de lu rivière[1].

CONQUÊTE DES PORTUGAIS DANS LE MAG'REB EXTRÊME. — Nous avons dit que les Portugais, dans le traité intervenu entre eux et les Espagnols, s'étaient réservé le Mag'reb extrême, où ils étaient déjà maures de la pointe septentrionale. En 1506, le roi Emmanuel de Portugal fonda Mazagran, entre Azemmor et Safi. L'année suivante, Safi reconnut l'autorité du Portugal. Un certain Yahïa-ben-Tafout, allié des Portugais, qui lui avaient donné le titre de général, entra en lutte contre le sultan de Fès et les chefs indépendants du Haha et du Sous, et rendit tributaire des chrétiens la province de Dokkala et une partie de celles de Maroc et de Hahn. En 1510, Safi, attaquée par des masses d'indignes, se défendit vaillamment et resta à la couronne du Portugal.. Vers la même époque, Santa-Cruz, au cap d'Aguer, fut occupé par les chrétiens. Le sultan Moulaï-Saïd était mort en 1508 et avait été remplacé par son fils Moulaï-Mohammed. Dans cette même année 1508, une expédition partie de Lisbonne, sous la direction de J. de Menesès, était venue assiéger Azemmor, qu'un prince merinide devait lui livrer; mais les habitants défendirent courageusement leur ville et les Portugais durent se retirer. Peu après, le nouveau sultan de Fès vint assiéger Asila, à la tète d'une armée formidable. Il s'empara de la ville et força la garnison, qui n'était que de 400 hommes, à se retirer dans la citadelle. Des secours envoyés par J. de Menesès permirent aux Portugais d'y résister; peu après apparus la flotte espagnole envoyée parle roi Ferdinand au secours d'A'sila. Navarro, qui la commandait, força les Merinidès à se retirer.

En 1513, le roi Emmanuel lança contre Azemmor une puissante expédition. 400 navires la composaient. Le duc de Bragance, qui commandait, débarqua 8,000 hommes de troupe et 400 chevaux à

1. *Algérie*, par Carette dans l'*Univers pittoresque*, p. 215. 216. Féraud, *Histoire de Bougie*, p. 243 et suiv. Sander Rang, *Fondation de la régence d'Alger*, t. 1, p. 2 et suiv. El-Kaïrouani, p. 208.

Mazagran ; puis il alla bloquer, avec ses navires, l'embouchure de l'Oum-er-Rebïa et débarquer l'artillerie et le matériel. Cette fois, les Portugais se rendirent facilement maîtres de la ville. En quelques années, la plus grande partie du littoral océanien du Mag'reb avait été conduise par le Portugal et cette puissance exerçait sa suzeraineté assez loin dans l'intérieur. Elle retirait de ces possessions des revenus considérables et imposait aux populations indigènes l'obligation de lui fournir des auxiliaires armés[1]. Mais, sans négliger le Mag'reb, les Portugais étaient alors absorbés par leurs navigations lointaines. Ainsi les puissances européennes étaient, malgré elles, détournées de l'Afrique, ce qui allait favoriser l'établissement de l'autorité turque en Berbérie.

Au commencement du XVIe siècle, quelques années à peine après la chute du royaume musulman de Grenade, la Berbérie est profondément entamée au nord et à l'ouest par les chrétiens. Les Portugais tiennent tout le littoral du Maroc et les Espagnols sont maîtres de la province d'Oran, car ils ont étendu leurs conquêtes dans les plaines de l'intérieur et se sont avancés en maîtres jusqu'au Djebel-Amour; de plus, ils tiennent Alger sous les canons du Peñon et occupent Bougie et Tripoli. Les vieilles dynasties berbères, épuisées et sans force, semblent renoncer à la lutte et l'on peut croire que les jours de l'indépendance de l'Afrique septentrionale sont comptés. Il n'en est rien cependant. L'initiative hardie de deux corsaires va arrêter l'essor des conquêtes chrétiennes et donner la plus grande partie de ce pays aux Turcs. L'Afrique, débarrassée bientôt des conquérants espagnols et portugais, va entrer dans une nouvelle phase historique : la période turque. Le triomphe de la civilisation dans ce pays sera retardé de trois siècles : c'est à la France qu'est réservée la gloire de mettre fin à la tyrannie des corsaires barbaresques et de fonder, sur cette terre si longtemps victime de l'anarchie et du despotisme, une colonie florissante, en y rétablissant la justice, le droit et la sécurité.

1. L. Godard, *Maroc*, p. 410 et suiv. Marmol, *Afrique* t. I et II, passim.

FIN DE LA IIIe PARTIE ET DU IIe VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

PÉRIODE BERBÈRE ET ARABE-BILALIENNE

1045-1515

CHAPITRE I - L'Afrique, la Sicile et l'Espagne vers 1045. Les Arabes hilaliens.....1

Sommaire :
Coup d'oeil d'ensemble sur les modifications survenues dans les populations de la Berbérie.....1
Barka et Tripolitaine.....2
Tunisie.....3
Province de Constantine.....3
Mag'reb central.....3
Mag'reb extrême.....4
Le Grand désert.....4
Situation de l'Espagne.....5
Relations commerciales et politiques des puissances chré tiennes de la Méditerranée avec les Musulmans d'Afrique et d'Espagne 7
Notice sur les tribus arabes de Hilal et de Soléïm.....9
Composition et fractions des tribus hilaliennes et soleïmi-des.....10
Tribus Hilah-ben-Amer.....11
Tribus Soléïm-ben-Mansour.....13
Tribus d'une origine indécise 14
CHAPITRE II. - Invasion arabe-hilalienne. Les Almoravides (1045-fin 1062).....15

Sommaire :
El-Moëzz répudie la suzeraineté fatemide.....5
El-Mostancer lance les Arabes hilaliens sur la Berbérie.....16
Les Hilaliens envahissent la Berbérie et traitent avec El-Moëzz.....17
El-Moëzz essaie de repousser les Arabes, il est vaincu à Haïderane.....18

Pages.
Pillage de la Tunisie par les Hilaliens. — Premier partage entre les Arabes....19
Bologguine, souverain hammadlte; ses succès. Progrès des Athbedj et Makil....20
Succès des Normands en Italie; arrivée de Roger. Evénements de Sicile...21
Fondation de la secte almoravide par Ibn-Yacine....23
Conquêtes des Almoravides dans le Sahara et le Mag'reb....24
Luttes des Almoravides contre les Berg'ouatn. Mort d'Ibn-Yacine. Joussof-ben-Tachetlne....26
Expédition du Hammadile Bologguine dans le Mag'reb; sa mort, Règne d'En-Nacer....27
Mort d'El-Moëzz; Temim lui succède....28
Evénements d'Espagne, Succès de Ferdinand Ier....28
Conquêtes des Normands en Sicile....29

CHAPITRE III. — *Empire almoravide. Les Normands en Sicile.* (fin 1062 à 1088)....32

Sommaire :
Youssof-ben-Tachefine, seul chef des Almoravides....32
Fondation de Maroc par Ben-Tachefine; il conquiert tout le Mag'reb extrême....33
Progrès des Arabes; leurs luttes contre les Hammadiles....35
En-Nacer fonde la ville de Bougie; apogée de sa puissance....37
Les Zor'ba se fixent dans le zab et le Hodnn. Fractionnement des Athbedj et des Makil....37
Evénements de Sicile; succès du comte Roger....38
Prise de Palerme par les Normands....39
Le comte Roger achève la conquête de la Sicile....40
Descente des Pisans et des Génois à El-Mehdia....42
Evénements d'Espagne; affaiblissement de la puissance musulmane....43
Succès d'Alphonse VI; les Musulmans appellent les Almoravides en Espagne....44
Youssof-ben-Tachefine s'empare de Tanger, du Rif, de Tiemcen et de Ceuta....45
Les Almoravides passent en Espagne; victoire de Zellaka....45

CHAPITRE IV. — *Les Almoravides* (1088-1122)....49

Sommaire :
Situation de l'Espagne depuis la bataille de Zellaka....49
Youssof-ben-Tachefine passe de nouveau en Espagne....50
Condamnation des émirs musulmans d'Espagne par les Fakihs....51
Les Almoravides détrônent les émirs andalous et restent seuls maîtres de l'Espagne musulmane....52
Mort du Hammadite En-Nacer. Règne d'El-Mansour....53
Luttes entre les Hammadites et les Almoravides tenus par les Beni-Ouemannou....54
Youssof-ben-Tachefine Prince des Croyants....55

Pages.
Campagne d'El-Mansour contre Tlemcen. Apogée de la puissance hammadite. Mort d'El-Mansour....56
Mort de Youssof-ben-Tachefine. Son fils Ali lui succède....56
Mort du Ziride Temim. Règne de son fils Yahïa....57
Règne du Hammadite El-Aziz....58
Guerres du Ziride All contre les rebelles de l'Ifrikiya, les Hammadites et les Normands....59
Apogée de la puissance nimoravide....60
Situation des Arabes en Afrique au commencement du XIIe siècle....61
Les Normands en Sicile. Roger II....62

CHAPITRE V. — *Renversement de la dynastie almoravide par la dynastie almohâde* (1105-1147)....65

Sommaire:
Commencements d'Ibn-Toumert le Mehdi. Son séjour en Orient....65
Hon-Tourmert rentre en Afrique. Ses prédications à Tripoli, El-Mehdïa et Bougie....66
Abd-el-Moumene va chercher Ibn-Toumert et le conduit en Mag'reb....67
Ibn-Toumert arrive à Maroc et brave le khalife almoravide....68
Ibn-Toumert se réfugie dans l'Atlas....69
Ibn-Toumert organise les Almohâdes et prend le titre de Mehdi 69
Le Mehdi à Tine-Mellel 71
Le Mehdi entre en campagne. Sa défaite et sa mort....72
Suite du règne d'Ali-ben-Youssof. Il partage l'Espagne en trois commandements....73
Abd-el-Moumene, chef des Almohâdes. Ses succès....74
Abd-el-Moumene entreprend sa grande campagne. Mort d'Ali-ben-Youssof. Tachefine lui succède....76
Campagne d'Abd-el-Moumene dans le Rif et le Mag'reb central....76
Succès d'Abd-el-Moumene auprès de Tlemcen....78
Mort du Khalife Tachefine à Oran 78
Soumission de Tlemcen, de Fès, de Ceuta et de Salé à Abd-el-Moumene....73
Siège de Maroc par Abd-el-Moumene....81
Chute de Maroc et de la dynastie almoravide....82
Appendice. Chronologie des souverains almoravides....83

CHAPITRE VI. — *Empire almohâde. Chute des dynasties ziride et hammadite* (1127-1157)....84

Sommaire:
Roger II, roi de Sicile. Ses succès en Afrique 84
Prise de Tripoli par les Siciliens....85
L'amiral George s'empare d'El-Mehdïa. Chute de la dynastie ziride....86
Le Ziride El-Hassan se réfugie chez le roi de Bougie....88
Révoltes en Mag'reb. Abd-el-Moumene les dompte....89
Événements d'Espagne de 1144 à 1150. Anarchie générale 90
Expédition d'Abd-el-Moumene contre Bougie. Chute de la dynastie hammadite....92

Pages.
Défaite des Arabes à Sétif par les Almohâdes....93
Prise de Bône par les Siciliens. Mort de Roger II. Son fils Guillaume I lui succède....94
Abd-el-Moumene donne de grands commandements à ses fils....95
Succès des Almohâdes en Espagne....96
Anarchie en Ifrikiya. Abd-el-Moumene est appelé par les Musulmans....96
Appendices: Chronologie des souverains zirides....97
Chronologie des souverains hammadites....98

CHAPITRE VII. — *Apogée de l'empire almohâde* (1157-1184)....99

Sommaire :
Abd-el-Moumene entreprend la conquète de l'Ifrikiya. Marche de l'armée....99
Prise de Tunis....100
Siège d'El-Mehdïa....101
Bataille navale. Défaite de la flotte sicilienne....101
Chute d'El-Mehdïa. Toute l'Ifrikiya obéit aux Almohâdes....102
Abd-el-Moumene dans le Mag'reb. Il dirige la guerre d'Espagne....103
Mort d'Abd-el-Moumene....104
Appréciation du caractère et des actes d'Abd-el-Moumene....105
Avènement d'Abou-Yakoub-Youssof, fils d'Abd-el-Moumene....106
Etat de l'Espagne. Succès des Almohâdes....107
Fin du règne de Guillaume 1er de Sicile....108
Yakoub, prince des Croyants....108
Succès des Almohâdes en Espagne....109
Saladin en Egypte. Chute des Fatemides....110
Abou-Yakoub en Mag'reb. Suite de son règne....110
Abou-Yakoub passe en Espagne. Siège et défaite de Santarem. Mort du khalife....111

CHAPITRE VIII. — *Empire almohâde. Révolte des Ibn-R'anïa* (1184-1210)....114

Sommaire:
Règne d'Abou-Youssof-Yakoub, dit El-Mansour....114
Révolte d'Ali-ben-R'anïa....115
Ibn-R'anïa s'empare de Bougie et dévaste le Mag'reb central....115
Les Almohâdes reprennent le Mag'reb central à Ibn-R'anïa....117
Ibn-R'anïa, allié à Karakoch, s'établit à Tripoli et proclame la restauration de l'empire almoravide....117
Expédition d'Abou-Youssof en Ifrikiya; il y rétablit son autorité....119
Abou-Youssof transporte les tribus arabes en Mag'reb. Mort d'Ali-ben-R'anïa....120
Relations des puissances chrétiennes avec le gouvernement almohâde....121
Mort de Guillaume I de Sicile....122
Guerre d'Espagne; ambassade de Saladin au khalife almohâde....123
Yahïa-ben-R'anïa, chef de la révolte en Ifrikiya; ses succès....123
Abou-Youssof passe en Espagne; victoire d'Alarcos....124
Abou-Youssof-el-Mansour rentre en Mag'reb; sa mort....126

Pages.
Affaiblissement du royaume normand de Sicile....127
Règne d'En-Nacer; prise des Baléares par les Almohâdes....128
Révolte d'Er-Regragui en Ifrikiya....129
Succès de Yahïa-ben-R'anïa en Ifrikiya....129
Expédition d'En-Nacer en Ifrikiya; il y rétablit son autorité....130
Le Hafside Abou-Mohammed gouverneur de l'Ifrikiya. Ibn-R'anïa reparaît....131
Succès du Hafside Abou-Mohammed en Ifrikiya; il est maintenu à la tête de cette province....132

CHAPITRE IX. — *Démembrement de l'empire almohâde* (1210-1232)....135

Sommaire :
En-Nacer porte la guerre en Espagne; long siège de Salvatierra....135
L'armée chrétienne s'empare de Calatrava; les croisés se retirent....136
Défaite des musulmans à les Navas de Tolosa; ses conséquences....137
Mort du khalife En-Nacer; son fils El-Mostancer lui succède....138
Les ennemis de l'empire almohâde: puissance des Abd-el-Ouad et Beni-Merine....139
Succès des Beni-Merine dans le Mag'reb extrême....140
Frédéric de Sicile empereur d'Allemagne....141
Mort du Hafside Abou-Mohammed; nouvelles incursions d'Ibn-R'anïa..142
Mort d'El-Mostancer; court règne d'Abd-el-Ouahad-el-Makhlouâ....143
Situation de l'Espagne....144
Règne d'El-Adel; il est mis à mort....145
Dernières dévastations d'Ibn-R'anïa dans le Mag'reb central....146
Règnes simultanés de Yahïa et d'El-Mamoun....147
El-Mamoun obtient la soumission de l'Ifrikiya; il passe en Mag'reb....148
Victoires d'El-Mamoun; ses rigueurs contre les Almohâdes....149
Révolte de Tlemcen; El-Mamoun confie cette ville aux Abd-el-Ouâd....150
Abou-Zakaria, le Hafside, répudie à Tunis l'autorité d'El-Mamoun....150
Nouvelles révoltes contre El-Mamoun; sa mort....151
Les chrétiens en Mag'reb sous les Almohâdes....151

CHAPITRE X. — *Derniers jours de l'empire almohâde* (1232-1248)....153

Sommaire :
Règne d'Er-Rachid; il rentre en possession de Maroc. Révoltes....153
Mort d'Ibn-R'anïa; conquêtes d'Abou-Zakaria le Hafside....155
Succès d'Er-Rachid. Mort de Yahïa....155
Puissance des Abd-el-Ouadites. Yar'moracène-ben-Ziane devient leur chef....156
Puissance des Merinides....157
Prise de Cordoue par Ferdinand III; mort d'Ibn-lioud. Fondation du royaume de Grenade....158
Puissance du Hafside Abou-Zakaria. Il reçoit la soumission de l'Espagne orientale....159
Tlemcen s'élève au rang de métropole....160

Pages.
Expédition d'Abou-Zakaria contre Tlemcen. Yar'moracène reconnaît son autorité....160
Mort d'Er-Rachid. Règne d'Es-Saïd....162
Luttes d'Es-Saïd contre les révoltes....163
Es-Saïd entreprend la restauration de l'empire almohâde....164
Es-Saïd obtient la soumission de Meknès et des Beni-Merine....164
Es-Saïd marche sur Tlemcen. Il est tué....165
L'armée almohâde se débande. Succès d'Abou-Yahïa, chef des Beni-Merine....166
Espagne. Succès des rois de Castille et d'Aragon. Chute de Séville. Conso lidation du royaume de Grenade....167
Sicile. Alliance de Frédéric II avec les princes africains....168

CHAPITRE XI. — *Chute de l'empire almohâde. Dynasties hafside, zeyanite et merinide* (1248-1269)....171

Sommaire :
Règne de l'Almohâde El-Morteda; les Merinides s'établissent à Fès....171
Mort du Hafside Abou-Zakaria; règne d'El-Mostancer....172
Yar'moracène est défait par les Merinides à Isti....173
Campagne des Abd-el-Ouadites dans le Mag'reb central; El-Mos-lancer écrase la révolte de son frère....173
Succès des Beni-Merine contre les Almohâdes et les Abd-el-Ouadites....174
El-Mostancer reçoit du Cherif de la Mekke le titre de khalife....175
Abou-Youssof-Yakoub, chef des Merinides, repousse l'invasion abd-el-ouadite et établit solidement son autorité....176
Luttes d'El-Morteda contre Ibn-Yedder et contre les Merinides ; il traite avec ces derniers....178
Guerres dans le Mag'reb central; extension de la puissance abd-el-ouadite....179
Abou-Debbous, soutenu par les Merinides, s'empare de Maroc ; fuite et mort l'El-Morteda....180
Règne d'Abou-Debbous; il réduit le rebelle Ibn-Yedder....182
Révolte des Daouaouïda; ils sont châtiés par El-Mostancer....182
Attaque de Maroc par les Merinides. Diversion des Abd-el-Ouadites, leur défaite à Telar'....184
Défaite et mort d'Abou-Debbous; prise de Maroc par les Merinides; chute de la dynastie almohâde....185

APPENDICE I. - Chronologie des khalifes almohâdes....187

APPENDICE II. - Etat de l'Afrique septentrionale à la chute de la dynastie almohâde. Situation des tribus berbères et arabes....188
Dynasties....188
RACE BERBÈRE....189
Tripolitaine....189
Tunisie et Djerid....189
Province de Constantine....180
Mag'reb extrême....189

Pages.
Grand désert....190
TRIBUS ARABES....190

CHAPITRE XII. — *Dynasties hafside, zéyanite et merinide; croisade de saint Louis contre Tunis* (1269-1277)....193

Sommaire:
Evénements d'Espagne....193
Sicile : chute des descendants de Frédéric II; Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles....194
Expédition de saint Louis contre Tunis; motifs qui l'ont déterminée....196
Débarquement des Croisés, ils se retranchent à Karthage....198
Inaction des Croisés; mort de saint Louis....190
El-Mostancer traite avec les Croisés qui se retirent. Destruction de Karthage....200
Le sultan merinide asseoit son autorité et écrase les révoltes; les Volontaires de la foi....201
Abou-Youssof marche contre les Abd-el-Ouadites, les défait à Isli et arrive sous les murs de Tlemcen....202
Abou-Youssof réduit successivement Tanger, Ceuta et Sidjilmassa....204
Expéditions des Abd-el-Ouadites et des Hafsides dans le Mag'reb central....205
Evénements d'Espagne; le prince de Grenade appelle les Musulmans....206
Abou-Youssof passe en Espagne; succès des Musulmans....207
Abou-Youssof rentre en Mag'reb; apogée de sa puissance....208
Mort du hafside El-Mostancer; son fils El-Ouathek lui succède....209
Relations commerciales des puissances chrétiennes en Afrique au XIIIe siècle. Politique des nouvelles dynasties à leur égard....210

CHAPITRE XIII. — *Dynasties hafside, zeyanite et merinide* (suite) de 1277 à 1289....212

Sommaire:
Nouvelle campagne du sultan merinide en Espagne....212
Intrigues du roi de Grenade. Siège d'Algésiras par les chrétiens. Le prince Abou-Yakoub débloque cette place....213
Le Hafside Abou-Ishak est reconnu khalife par les Bougiotes; El-Ouathek-el-Makhloua abdique en sa faveur....214
Abou-Youssof marche contre les Abd-el-Ouadites, les défait et assiège inutilement Tlemcen....216
Règne du Hafside Abou-Ishak I; révolte d'Ibn-Ouézir à Constantine; il appelle le roi d'Aragon ; sa mort....217
Expédition de Pierre III à Collo; il s'empare de la Sicile....219
Révolte d'Ibn-Abou-Amara en Ifrikiya; ses succès; il se fait proclamer à Tunis après la fuite d'Abou-Ishak I....220
Abou-Farès, fils d'Abou-Ishak, est défait et tué par Ibn-Abou-Amara....222
Mort de Yar'moracène-ben-Zeyane; son fils Othmane I lui succède....223
Alphonse X appelle Abou-Youssof en Espagne. Campagne dans la Péninsule ; mort d'Alphonse X....224

Pages.
Abou-Hafs renverse l'usurpateur Ibn-Abou-Amara et monte sur le trône de Tunis....226
Le prétendant hafside Abou-Zakaria s'empare de Constantine, de Bougie et d'Alger....227
Expéditions merinides en Espagne; conclusion de la paix entre Abou-Youssof et Sancho IV. Mort d'Abou-Youssof-Yakoub; règne de son fils Abou-Yakoub-Youssof....228
Puissance des Toudjine dans le Ma'greb central; Othmane, fils de Yar'moracène marche contre eux....230
Abou-Zakaria marche sur Tunis; une diversion d'Othmane le force à rentrer à Bougie....230
Abou-Yakoub-Youssof rentre en Mag'reb et rétablit la paix....231
Othmane dompte les Beni-Toudjine et écrase leur puissance....232
Expéditions espagnoles en Afrique....232

CHAPITRE XIV. — *Dynasties hafside, zeyanite et merinide* (suite). Grand siège de Tlemcen (1289-1308)....235

Sommaire:
Rupture entre les Merinides et les Abd-el-Ouadites. Abou-Yakoub envahit le Mag'reb central....235
Espagne: prise de Tarifa par Sancho. Perte des possessions merinides....236
Mort du Hafside Abou-Hafs. Mohammed-Abou-Acida le remplace à Tunis....237
Othmane I châtie des Mag'raoua. Les Merinides font des expéditions sur le territoire zeyanite....238
Othmane I châtie les Toudjine. Le sultan merinide commence le siège de Tlemcen....239
Lutte entre les princes hafsides; campagnes des Merinides dans le Mag'reb central et jusqu'à Bougie....240
Grand siège de Tlemcen; mort d'Othmane I; son fils Abou-Zeyane lui succède....242
Rupture entre le roi de Grenade et le sultan merinide. Le prétendant Othmane soulève les R'omara....243
Tlemcen est réduit à la dernière extrémité....244
Mort du sultan Abou-Yakoub. Abou-Thabet monte sur le trône merinide. Levée du siège de Tlemcen....245
Rupture entre les rois hafsides. Révolte de Constantine. Révolte de Saâda dans le Hodna....247
Révolte d'Alger. Conclusion de la paix entre les rois hafsides. Révoltes des tribus soleïmides en Ifrikiya....248
Abou-Zeyane I soumet le Mag'reb central ; sa mort....246
Le sultan merinide Abou-Thabet réduit les rebelles du sud et châtie les Arabes....250
Campagne d'Abou-Thabet contre les rebelles du Rif; sa mort. Il est remplacé par son frère Abou-Rebïa....251

CHAPITRE XV. — *Dynasties hafside, zeyanite et merinide* (suite). Prépondérance merinide (1308-1320)....253

Pages.

Sommaire :

Règne d'Abou-Hammou I, émir zeyanite.....253
Abou-Rebïa rentre en possession de Couta et envole des secours en Espagne.....254
Abou-Rebïa écrase la révolte d'Abd-el-Hak; sa mort. Abou-Saïd-Othmane le remplace.....255
Mort d'Abou-Acida. Abou-l'baka, seul Khalife hafside.....256
Révolte d'Abou-Yahïa à Constantine. Il s'empare de Bougie. Abou-Yahïn-et-Lihyani renverse Abou-l'Baka et monte sur le trône de Tunis..257
Abou-Hammou I étend son autorité sur le Mag'reb central jusqu'à Dellis.....259
Les Zeyanites font une expédition infructueuse contre Bougie.....259
Expédition du sultan Abou-Saïd contre Tlemcen.....260
Révolte d'Abou-Ali contre le sultan merinide, son père ; il s'établit à Sidjilmassa et Abou-Saïd rentre en possession de Fès.....261
Expédition des Abd-el-Ouadites contre Bougie. Révolte de Mohammed-ben-Youssof.....262
Le Hafside Abou-Yahïa-Abou-Beker marche sur Tunis. Fuite d'El-Lihyani. Abou-Dorba se fait proclamer khalife.....263
Abou-Yahïa-Abou-Beker s'empare de Tunis, défait Abou-Dorba et reste seule maître de l'Ifrikiya.....264
Assassinat d'Abou-Hammou I à Tlemcen; son fils Abou-Tachefine lui succède.....266
Abou-Tachefine met à mort le rebelle Ben-Youssof, châtie ses adhérents et s'avance jusqu'à Bougie.....267
Mort d'Ibn-R'amer; Abou-Yahïa, seul maître de l'empire hafside.....268
Espagne: luttes entre le roi de Castille et celui de Grenade. Mort de Ferdinand IV. Minorité de son fils.....268

CHAPITRE XVI. — *Dynasties hafside, zeyanite et merinide* (suite). Prépondérance merinide. (1320-1342).

Sommaire :

Nouvelle révolte d'Abou-Ali contre le sultan merinide.....270
Révoltes de Ben-Abou-Amrane et les Kaoub contre Abou-Yahïa.....271
Les Abd-el-Ouadites, soutenant Abou-Dorba, viennent attaquer Abou-Yahïa; ils sont défaits.....273
Nouvelle défaite des Arabes; ils appellent les Abd-el-Ouadites et s'emparent de Tunis; Abou-Yahïa rentre en possession de cette ville.....274
Nouvelles campagnes des Abd-el-Ouadites contre les Hafsides. Abou-Yahïa, vaincu, se réfugie à Bougie.....275
Diversion des Merinides. Abou-Yahïa rentre en possession de Tunis.....276
Mort du sultan merinide Abou-Saïd; avènement de son fils Abou-l'Hacen.....277
Les Hafsides, alliés aux Merinides, expulsent les Zeyanites de la vallée de Bougie.....278
Révolte d'Abou-Ali à Sidjilmassa; il est vaincu et mis à mort par Abou-l'Hacen.....278

Pages.
Evénements d'Espagne; le roi de Grenade obtient l'intervention des Merinides.....279
Siège de Tiemcen par Abou-l'Hacen; conquêtes des Merinides dans le Mag'reb central.....280
Prise de Tlemcen par les Merinides, mort d'Abou-Tacheline.....281
Le sultan Abou-l'Hacen, seul maître du Mag'reb central.....282
Le Hafside Abou-Yahin rétablit son autorité en Ifrikiyn.....283
Le sultan Abou-l'Hacen passe en Espagne; siège de Tarifa. Défaite des Musulmans à Rio-Salado. Abou-l'Hacen rentre en Mag-reb.....284

CHAPITRE XVII. — Dynasties hafside, zeyanite et merinide (suite). Prépondérance merinide (1342-1352).....287

Sommaire :
Prépondérance des Merinides.....287
Le Hafside Abou-Yahïa rétablit son autorité sur les régions du sud.....288
Nouveau mariage d'Abou-l'Hacen avec princesse hafside; mort du khalife Abou-Yahïa.....280
Usurpation d'Abou-Hals; il fait périr ses frères.....290
Le sultan Abou-l'Hacen marche sur l'Urklyn et s'empare de Bougie et de Constantine.....291
Abou-Hafs est mis à mort.. Abou-l'Hacen entre à Tunis et toute l'Afrique septentrionale se trouve soumise à son autorité.....292
Excès des Arabes en Tunisie.....293
Défaite d'Abou-l'Hacen à Kaïrouan par les Arabes.....293
Siège de Tunis par le prétendant. Les Abd-el-Ouadites et Mag'raoua élisent des chefs et se retirent.....294
Abou-l'Hacen rentre en possession de Tunis. El-Fadel, proclamé khalife à Bône, s'empare de la province de Constantine.....295
Abou-Eïnane se fait reconnaître sultan à Tlemcen et prend possession du Mag'reb extrême.....296
Abou-Saïd-Othmane s'empare de Tlemcen et rétablit l'empire zeyanite.297
Alliance d'Abou-Saïd avec Abou-Eïnane. Les princes hafsides s'emparent de Bougie et de Constantine.....299
En-Nacer, fils d'Abou-l'Hacen, marche à la tête des Arabes contre Tlemcen. Il est défait par Abou-Thabet.....209
Abou-l'Hacen s'embarque pour le Mag'reb. El-Fadel relève, à Tunis, le trône hafside.....300
Abou-l'Hacen échappé au naufrage, se réfugie à Alger où il réunit de nouveaux adhérents. Mort d'Alphonse XIII.....301
Abou-l'Hacen marche contre les Abd-el-Ouadites; il est défait par Abou-Thabet.....302
Le Hafside El-Fadel est déposé et remplacé par Abou-Ishak II.....303
About-l'Hancen s'empare de Sidjilmassa, puis de Maroc. Abou-Eïnane le défait. Adbication et mort d'Abou-l'Hacen.....304
Abou-Thabet rétablit l'autorité zeyanite dans le Mag'reb central et écrase les Mag'raoua.....305
Le Hafside Abou-Zeïd, appuyé par les populations du sud cherche à s'emparer de Tunis.....306

Pages.
CHAPITRE XVIII. — *Dynastie hafside, zeyanite et merinide* (Suite). Prépondérance merinide (1652-1360).....308

Sommaire :
Abou-Eïnane marche sur Tlemcen et défait les Abd-el-Ouadites à Angad.....308
Abou-Eïnane renverse la dynastie zeyanite. Mort d'Abou-Saïd.....309
Abou-Eïnane prend possession de Bougie.....310
Révolte à Bougie. Ibn-Abou-Amer en reçoit le commandement.....311
Guerre entre lbn-Abou-Amer et le Hafside Abou-Zeïd de Constantine....311
Guerres en Ifrikiya; prise et pillage de Tripoli par les Génois.....312
Le Hafside Abou-l'Abbas usurpe l'autorité à Constantine; ses luttes contre les Merinides.....313
Abou-Eïnane s'empare de Constantine, de Bône et de Tunis.....315
Révolte des Daouaouïda. Abou-Eïnane marche contre le Tunisie et est abandonné par son armée.....316
Abou-Ishak il rentre en possession de Tunis.....317
Expédition merinide dans le Zab et dans le désert.....317
Mort d'Abou-Eïnane; avènement de son fils Es-Saïd.....318
Abou-Hammou II, soutenu par les Arabes, s'empare de Tlemcen et relève le trône zeyanite.....319
Mesures prises par le régent merinide Ibn-Hacen. Il rentre en possession de Tlemcen.....320
Révolte du prétendant El-Mansour. Il vient assiéger Fès.....321
Abou-Salem, frère d'Abou-Eïnane, débarque en Mag'reb et dispute le pouvoir à El-Mansour.....322
Abou-Salem monte sur le trône de Fès et fait mourir les princes merinides.....323
L'influence merinide diminue dans l'Est. Abou-Hammou consolide son pouvoir.....324
Espagne: règne de Pierre le Cruel. Etat du royaume de Grenade.....324

CHAPITRE XIX. — *Dynasties hafside, zeyanite et merinide* (suite). de 1360 à 1370.....326

Sommaire :
Abou-Salem s'empare de Tlemcen. Abou-Hammou Il y rentre en maître et soumet le Mag'reb central.....326
Abou-l'Abbas rentre en possession de Constantine. Abou-Abd-Allah assiège Bougie.....327
Révolte centre Abou-Salem; il est contraint de fuir et est mis à mort.....328
Anarchie en Mag'reb. Abd-el-Halim, nouveau prétendant, essaye de s'empa rer du pouvoir.....329
Abd-el-Halim reste maître de Sidjilmassa et Abou-Zeyane de Fès.....330
Abd-el-Halim est remplacé par son frère Adb-el-Moumene ; la révolte est écrasée 331
Abou-Hammou Il repousse les tentatives du prétendant Abou-Zeyane....332
Règnes simultanés d'Abou-Ishak II à Tunis, d'Abou-l'Abbas à Constantine et d'Abou-Abd-Allah à Bougie.....333

Pages.
Défaite et mort d'Abou-Abd-Allah. Abou-l'Abbas s'empare de Bougie..334
Campagne d'Abou-Hammou II contre Bougie. Il est entièrement défait. Abou-Zeyane s'empare de l'est du Mag'reb central.....335
Assassinat du sultan Abou-Zeyane par le vizir Omar. Règne d'Abd-el-Aziz; Omar est mis à mort.....336
Campagnes d'Abou-Hammou II dans le Mag'reb central.....338
Révolte d'Abou-l'Fadel à Maroc. Abd-el-Aziz le met à mort.....338
Luttes d'Abou-Hammou II contre le prétendant Abou-Zeyane.....339
Chute d'Amer, chef des Hentata; pacification du mag'reb par Abd-el-Aziz.....340
Mort du Hafside Abou-Ishak II. Règne de son fils Abou-l'Baka. Abou-l'Abbas s'empare de Tunis et reste seul maître de l'empire hafside.....341
Evénements d'Espagne; mort de Pierre le Cruel; règne d'Enrique II.....342

CHAPITRE XX. — *Dynasties hafside, zeyanite et merinide (suite). De 1370 à 1384*.....344

Sommaire :
Abd-el-Aziz marche sur Tlemcen, qui est abandonné par Abou-Hammou II.....344
Abou-Hammou est rejeté dans l'extrême sud. Les Merinides étendent leur autorité sur le Mag'reb central.....345
Révoltes contre les Merinides dans le Magr'reb central.....346
Pacification du Mag'reb central par Ibn-R'azi.....346
Mort d'Abd-el-Aziz. Es-Saïd II lui succède.....347
Abou-Hammou II rentre en possession de Tlemcen et relève, pour la troisième fois, le trône abd-el-ouadite.....348
Abou-Hammou II traite avec Abou-Zeyane et rétablit son autorité dans le Mag'reb central.....340
Rupture entre la cour de Fès et le roi de Grenade. Celui-ci suscite deux prétendants : Abd-er-Rahmane et Abou-l'Abbas.....349
Abou-l'Abbas renverse Es-Saïd et s'empare du trône de Fès. Abd-er-Rahmane règne, indépendant, à Maroc.....350
Le Hafside Abou-l'Abbas réduit l'influence des Arabes et asseoit son autorité.....352
Luttes d'Abou-Hammou contre les Zor'ba dans le Mag'reb central.....353
Abou-Hammou réduit les Thâaleba et étend son autorité sur Alger.....353
Le sultan merinide écrase la révolte d'Ibn-R'azi.....355
Le Hafside Abou-l'Abbas réduit à la soumission les principicules du Djerid.....355
Guerre entre les sultans merinides Abd-er-Rhaman et Abou-l'Abbas. Siège de Maroc par ce dernier.....357
Abou-Hammou II envahit le territoire merinide et met le siège devant Taza.....358
Abou-l'Abbas s'empare de Maroc et met à mort Abd-er-Rahman.....359
Abou-l'Abbas prend et ville de Tlemcen qu'Abou-Hammou lui abandonne.....359

Pages.
CHAPITRE XXI. — *Dynasties hafside, zeyanite et merinide* (suite). De 1384 à 1394.....361

Sommaire :
Le roi de Grenade suscite le prétendant Mouça qui s'empare de Fès 361
Abou-l'Abbas est envoyé en Espagne et Mouça reste maître de l'empire merinide.....362
Abou-Hammou II rentre, pour la quatrième fois, en possession de Tlemcen.....363
Mort du sultan merinide Mouça. Avènement d'El-Ouathek.....364
Succès du hafside Abou-l'Abbas dans le sud. Son expédition à Biskra....365
Abou-Tachefine emprisonne son père Abou-Hammou II et monte sur le trône Zeyanite. Abou-Hammou part pour l'Orient.....366
Rupture entre Ibn-Maçaï et le roi de Grenade. Celui-ci lance en Mag'reb l'ancien sultan Abou-l'Abbas.....367
Abou-l'Abbas remonte sur le trône merinide et fait périr El-Ouathek- et Ibn-Maçaï.....368
Abou-Hammou II rentre en possession de Tlemcen pour la cinquième fois. Fuite d'Abou-Tachefine.....369
Abou-Tachefine, soutenu par les Merinides, marche sur Tlemcen. Défaite et mort d'Abou-Hammou II. Abou-Tachefine II règne comme vassal des Merinides.....370
Luttes d'Abou-l'Abbas le Hafside contre les Arabes Daouaouïda.....372
Expéditions des flottes chrétiennes combinées contre les îles et El-Mehdïa.....373
Révolte dans le Djerid.....374
Mort du Hafside Abou-l'Abbas. Son fils Abou-Farès-Azzouz lui succède.....375
Mort d'Abou-Tachefine II. Les Merinides marchent sur Tlemcen. Mort du Sultan Abou-L'Abbas. Règne de son fils Abou-Farès. Règne d'Abou-Zeyane à Tlemcen.....376
Evénements d'Espagne; mort de Mohammed V ben-L'Ahmar.....377

CHAPITRE XXII. — *Etat de l'Afrique septentrionale à la fin du XIVe siècle. Situation des tribus*.....379

Sommaire :
Prépondérance acquise par les Arabes au détriment des populations berbères. Droits qu'ils se sont arrogés.....379
Les excès des Arabes les font mettre hors la loi. Tribus arabes dominant dans les principes villes du Tel.....380
Transformation des tribus berbères arabisées par le contact. Influence des marabouts de l'Ouest.....381
Relations commerciales des puissances chrétiennes en Afrique pendant le XVIe siècle.....383
Importations. — Exportations.....384
Organisation de la course dans les villes barbaresques.....385
Ethnographie de chaque province.....386
Barka et Tripolitaine.....386

Pages.
Tunisie 387
Province de Constantine.....387
Mag'reb central.....388
Mag'reb extrême.....389

CHAPITRE XXIII. — *Dynasties hafside, zeyanite et merinide* (suite). Prépondérance hafside (1394-1458).....390

Sommaire :
Puissance du sultan merinide. Il fait empoisonner le roi de Grenade Youssof II.....390
Les fils d'Abou-Hammou se succèdent sur le trône de Tlemcen.....391
Prépondérance de l'empire hafside sous le Khalife Abou-Farès.....392
Espagne. Prise de Tétouane par les Castillans. Guerre avec l'émirat de Grenade.....393
Les Portugais s'emparent de Ceuta. Luttes entre les princes merinides....394
Règne d'Abou-Malek à Tlemcen. Ses succès contre les Merinides.....395
Usurpation du trône de Tlemcen par Mohammed, fils d'Abou-Tachefine II, appuyé par les Hafsides.....396
Abou-Malek, appuyé par les Hafsides, reprend le pouvoir. Il est, de nouveau, renversé par Mohammed, qui le met à mort.....397
Le khalife Abou-Farès s'empare de Tlemcen et étend sa suprématie sur toute l'Afrique septentrionale. Règne d'Abou-l'Abbas à Tlemcen.....397
Mort du Khalife Abou-Farès. Règnes de Moulaï-Abd-Allah et de son frère Abou-Omar-Othmane à Tunis.....398
Révoltes contre Abou-l'Abbas à Tlemcen. Abou-Zeyane forme une principauté indépendante à Alger; puis, son fils El-Metaoukkel à Tènes.....399
Expédition des Portugais contre Tanger. Elle se termine par un désastre..400
Espagne: Luttes entre la Castille, l'Aragon, la Navarre et l'émirat de Grenade. Longs règnes de Juan II de Castille et d'Alphonse V d'Aragon.....401
Fondation de l'empire turc d'Europe.....403

CHAPITRE XXIV. — *Chute du royaume de Grenade*. Conquêtes espagnoles et portugaises en Afrique (1485-1515).....405

Sommaire :
Expédition des Portugais en Afrique. Ils s'emparent successivement d'El-Kçar-er-Sr'eïr, Anfa, Asila, Tanger.....405
Règne d'El-Metaoukkel à Telmcen.....407
Fin de règne d'Abou-Omar à Tunis, Son petit-fils Abou-Zakaria, puis Abou-Abd-Allah-Mohamed lui succèdent.....408
Espagne: Fin du règne d'Enrique. Règne de Ferdinand et Isabelle réunissant la Castille et l'Aragon.....408
Conquête du royaume de Grenade par Ferdinand et Isabelle. Campagnes préliminaires.....410
Succès constants des chrétiens. Guerre civile Grenade. Prise de Velez et de Malaga par les rois catholiques.....411

Pages.
Mohammed traite avec les rois catholiques. Ceux-ci s'emparent de Grenade. Chute du royaume musulman d'Espagne.....412
Expulsion des Juifs d'Espagne.....414
Révolte des Maures de Grenade. Ils sont contraints d'abjurer ou d'émigrer.....415
Campagnes des Portugais dans le Mag'reb; prise de Melila par les Espagnols.....417
Relations commerciales des chrétiens avec la Berbérie, pendant le XVe siècle. Modifications et décadence.....418
Prise de Mers-el-Kebir par les Espagnols.....419
Les espagnols à Mers-el-Kebir; luttes avec les indigènes.....421
Prise d'Oran par les Espagnols.....422
Prise de Bougie pat les Espagnols.....423
Soumission d'Alger, de Dellis, de Tenès, de Tlemcen aux Espagnols. Navarre s'empare de Tripoli.....425
Puissance des corsaires Barberousse; ils attaquent Bougies et s'emparent de Djidjeli.....426
Conquêtes des Portugais dans Mag'reb extrême.....428

Fin du tome II

HISTOIRE

DE

L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(BERBÉRIE)

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'À LA CONQUÊTE FRANÇAISE (1830)

PAR

Ernest MERCIER

TOME TROISIÈME

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1868

HISTOIRE

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

(BERBÉRIE)

QUATRIÈME PARTIE

PÉRIODE TURQUE ET CHÉRIFIENNE

1515-1830

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AU COMMENCEMENT DU XVIe SIÉCLE

Affaiblissement des empires berbères. — Formation de nouvelles provinces et de petites royautés indépendantes ; féodalité indigène et marabouts, Puissance de l'empire turc. — Les chérifs marocains. État de l'Espagne. — État de l'Afrique Septentrionale. Cyrénaïque et Tripolitaine. Tunisie. Province de Constantine. Province d'Alger. — Province d'Oran.Mag'rab. Notice sur les chérifs hassani et saadiens. — Résumé de la situation. — Progrès de la science en Berbérie ; les grands docteurs ; le Soufisme ; les confréries de Khouan.

AFFAIBLISSEMENT DES EMPIRES BERBÈRES. — Avec le XVIe siècle, la Berbérie est entrée dans une phase nouvelle. Décors et acteurs, tout change, et, comme prélude, le chrétien abhorré s'empare d'Oran, de Bougie, de Tripoli, de presque tout le littoral marocain de la Méditerranée et de l'Océan; il s'y installe en maître, tient Alger sous le feu de ses canons, et a reçu la soumission de Dellis, de Tenés, de Mostaganem et de bien d'autres places. Ainsi, de ces puissants empires qui ont maintenu l'Afrique septentrionale courbée sous le joug de Berbères régénérés : les Almoravides, les Almohades, les Merinides, les Abd-el-Ouadites, les Hafsides, il ne reste que le souvenir, car les tristes descendants de ces trois dernières dynasties achèvent de mourir, non seulement sans gloire, mais trop souvent sans dignité : celui de Tlemcen est déjà venu à Burgos apporter humblement sa soumission au roi catholique et

implorer son appui, c'est-à-dire une honteuse tutelle ; celui de Tunis ne tardera pas à l'imiter. Quant à l'empire de Fès, il se dissout dans l'impuissance résultant des compétitions et de l'anarchie. A peine ces sultans ont-ils conservé quelque autorité dans les villes de l'intérieur; le reste de l'empire n'obéit plus à personne. En un mot, toutes ces dynasties sont caduques et se survivent.

C'est que l'unité de la race berbère, qui, malheureusement pour elle, n'a jamais été bien complète, s'est émiettée, et s'est fondue au cours des longues années de guerres intestines que nous avons retracées dans les volumes précédents. L'élément arabe-hilalien, par son introduction il y a cinq siècles, a rompu, modifié, dispersé, grâce à une action lente, l'élément indigène, qui cependant l'a absorbé, mais ne se retrouve ou ne se reconnaît que dans les montagnes élevées et dans l'extrême sud ; partout ailleurs, il n'y a plus ni Berbères, ni Hilaliens, mais seulement une population hybride, qui, en maints endroits, va prendre ou a déjà pris de nouveaux noms[1].

FORMATION DE NOUVELLES PROVINCES ET DE PETITES ROYAUTÉS INDÉPENDANTES. — FÉODALITÉ INDIGÈNE ET MARABOUTS. — Le pays lui-même tend au fractionnement, et de nouvelles provinces, de nouvelles capitales, de nouveaux chefs-lieux vont avoir leur vie propre. L'autorité de ces gouvernements, étant plus faible, ne pourra s'étendre aussi loin, et partout, au sein de celte anarchie, se formeront de petites royautés: à Touggourt, en plein Sahara, comme à Koukou dans la Grande-Kabylie, et les maîtres de ces démocraties prendront le titre de sultan ou de roi. Ailleurs, les chefs des grandes tribus rénovées, émirs, jouant au sultan, viendront dans les vieilles cités royales, comme Constantine, dont ils se sont érigés les protecteurs, exiger des descendants de leurs anciens maîtres le tribut du vasselage. C'est une véritable féodalité qui se fonde ; et cependant, dans ces villes, qu'elles se nomment Tunis, Kaïrouan, Constantine, Tlemcen ou Fès, fleurissent des écoles de savants remarquables ; mais, c'est là le seul reste de leur ancienne splendeur, et, dans un tel moment, ce genre de supériorité n'a guère d'utilité pratique. Les marabouts commencent A former, dans les campagnes, des centres religieux dont l'influence sera autrement importante.

L'islamisme est donc en péril dans l'Afrique du Nord. La chrétienté, entraînée par un puissant empereur, va sans doute reprendre

1. Nous nous sommes appliqué, dans le 2e volume, à suivre pas à pas cette transformation. (Voir ses tables.)

pied mur ces rivages, et la civilisation refleurira dans ce Tell où elle a brillé d'un si vif éclat, dix siécles auparavant, Hélas, pas encore! Les guerres acharnées, les rivalités des nations chérifiennes et aussi les découvertes et les conquêtes de l'Amérique défourneront, encore une fois, de l'Afrique l'attention de l'Europe et permettront à une puissance étrangère de recueillir sans peine le fruit des efforts réalisés, depuis cinquante ans, par les Espagnols et les Portugais.

PUISSANCE DE L'EMPIRE TURC. — Cette puissance nouvelle est celle des Turcs, dont nous avons suivi de loin le développement. Après avoir failli être détruits par Timour, ils n'ont pas tardé à relever la tête. Mohammed I a rendu à l'empire ottoman son éclat, et bientôt Mourad II s'est lancé dans les provinces danubiennes, a menacé la Hongrie et enveloppé Constantinople. En 1453, Mohammed II, son fils, prend d'assaut cette métropole et met fin à l'empire d'Orient. La conquête de la Grèce et de la Morée, de la Bosnie, de l'Illyrie, de la plupart des îles de l'archipel, suit cette victoire. L'Italie est menacée, mais Rhodes retient les Turcs par sa glorieuse résistance, et le grand conquérant meurt, en laissant une succession disputée par ses deux fils (1481). Cependant Selim I, qui parait avoir hérité des qualités guerrières de son grand-père, monte sur le trône en 1512, et l'ère des grandes conquêtes, interrompue depuis trente ans, venait. Il s'empare d'abord d'une partie de la Perse, du Diarbekir et du Kurdistan, et menace la Syrie, l'Arabie et l'Égypte. Lorsqu'il aura ainsi assuré ses frontières au Midi et à l'Est, il se tournera vers l'Occident. Ainsi le jeune empire turc est encore dans la période ascendante, et sa puissance n'a pas atteint tout son rayonnement[1].

LES CHÉRIFS MAROCAINS. — A l'opposé, dans la région saharienne du Maroc, d'où sont partis presque tous les marabouts qui se sont répandus depuis deux siècles dans la Berbérie, des Arabes, se disant Chérifs, descendants de Mahomet, ont acquis une grande autorité indépendante et lutté, pour leur compte, quelquefois avec succès, contre les Portugais établis sur le littoral océanien; ils se préparent à renverser les Merinides et à prendre en main le gouvernement de l'empire du Mag'reb. Nous résumons plus loin leur histoire[2].

---

1. EI-Kaïrouani, p. 305 et suiv. — Mallouf, *Précis de l'histoire ottomane*, p. 19 et suiv.

2. Mochet-el-Hadi, texte arabe de Mohammed-el-Oufrani, publié par M. Houdas (Leroux 1888), p. 3 et suiv. du texte arabe, 5 et suiv.

ÉTAT DE L'ESPAGNE. - La mort prématurée d'Isabelle, le règne de Jeanne, l'introduction des Flamands en Espagne, et, enfin, le second mariage de Ferdinand, avaient enrayé, presque détruit, l'œuvre d'unification commencée pur les « rois catholiques». Cependant, Philippe étant mort, et Jeanne incapable de régner, Ferdinand revint de Naples en Espagne et se fit décerner de nouveau la régence, qu'il exerça au nom de son petit-fils, Charles, prince régnant, élevé en Flandre sous la direction de Maximilien, tandis que Ferdinand, fils puîné de Philippe, restait en Espagne, jouissant de la tendresse et des préférences de son aïeul. Nous avons vu le grand rôle joué par Jiménez, cardinal d'Espagne, dans la direction des affaires de la Castille, durant l'absence du roi d'Aragon, et les conditions dans lesquelles il s'était résigné à la retraite. Ferdinand entendait, en effet, gouverner seul le double royaume.

En 1512, à la suite de la mort de Gaston de Foix, les Français furent chassés de l'Italie; Ferdinand arrachait ensuite la Navarre à Jean d'Albret, et celui-ci n'avait d'autre ressource que de réclamer le secours de la France. François, duc d'Angoulême, futur roi, ayant conduit une expédition dans le but de le rétablir sur son trône, entreprit une campagne, qui aboutit à un désastre dont la vallée de Roncevaux, déjà fatale à nos armes, fut le théâtre.

Peu de tempe après, Ferdinand, abreuvé d'ennuis et de chagrins domestiques, rempli de craintes pour l'avenir, rendait l'âme (22 janvier 1516). Il n'avait pu empêcher son petit-fils Charles de prendre la couronne de Castille, qu'il aurait tant désiré voir passer sur la tête de Ferdinand, frère de ce dernier, mais il chargeait de sa tutelle le vieux Jiménez, âgé alors de quatre-vingts ans. L'Aragon et Naples étaient légués par lui à sa fille, Jeanne la folle, avec retour, après elle, à la couronne de Castille. Le cardinal, malgré son grand âge, accepta courageusement cette nouvelle charge, qu'il dut se résoudre à partager avec Adrien d'Utrecht, précepteur de Charles, destiné à occuper le trône de Saint-Pierre. Quant à Charles V, alors âgé de seize ans, il tenait sa cour à Bruxelles, et rien ne pouvait faire deviner en lui le grand empereur qui devait dominer le seizième siècle, réunir sur sa tête neuf couronnes et essayer d'étendre la main sur la Berbérie.

Vers le même temps, la France voyait aussi un changement de souverain: François Ier, futur rival de Charles-Quint, montait sur le

---

traduction de M. Houdas (Leroux, 1889): excellent ouvrage qui éclaire complètement cette période de l'histoire du Maroc. — Abbé Godard. Histoire du Maroc, pass. — Diégo de Torrès, Histoire des Chérifs, p. 7 et s.

trône, et, comme prélude de leur rupture, ou plutôt comme gage de l'abandon des droits de la France sur les Deux-Siciles, on fiançait à ce dernier la jeune fille de celui qui devait être le vaincu de Pavie.

Enfin les Maures restés en Espagne (Morisques), en sacrifiant leur loi, commençaient à se révolter contre les tracasseries dont ils étaient l'objet; ils allaient traverser encore de dures épreuves, persécution aussi impolitique qu'imméritée, et, poussés à bout, causer de graves embarras au gouvernement espagnol[1].

ÉTAT DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE. — Examinons maintenant la situation de l'Afrique septentrionale, en passant en revue chaque région isolément.

Cyrénaïque et Tripolitaine. — De la Cyrénaïque nous ne dirons plus rien: c'est un pays qui nous échappe, en raison de son éloignement, et qui demeure livré à lui-même dans une indépendance pour ainsi dire absolue.

L'histoire de Tripoli nous est mieux connue, Vers la fin du XVe siècle, la population de cette ville, sur laquelle les souverains hafsides de Tunis ne peuvent plus exercer d'action, se déclare libre, et ses chefs, pour couvrir leur usurpation, se rattachent par une soumission nominale aux sultans merinides. En réalité, c'est le vieil esprit communaliste berbère qui s'y est réveillé, et, de 1460 à 1510, la capitale des Syrtes obéit à un conseil de notables, élus, sans doute, et présidés par un cheikh. Nous avons vu qu'en 1510, les Espagnols, sous le commandement de Navarro, s'en sont emparés, non sans lutte, et que Tripoli a été rasé par les vainqueurs, Remise, l'année suivante, au représentant du vice-roi de Sicile, cette vieille cité ne tardait pas à se relever de ses ruines.

Les tribus arabes hiluliennes de la famille de Soleïm dominaient toujours dans les régions environnantes, mais elles avaient subi la loi commune en se laissant absorber par la population indigène, tandis que, dans le Djebel Nefouça, au sud, et l'île de Djerba, au nord-ouest, le vieux sang berbère se maintenait intact, sous la garde de l'hérésie Kharedjite : tels étaient ces sectaires à l'époque d'Abou-Yezid, au XIIe siècle, tels ils se trouvaient su XVIe; tels nous les rencontrons de nos jours[2].

Tunisie. — Le sultan Abou-Abd-Allah-Mohammed occupait

1. Rosseuw Saint-Hilaire, Histoire d'Espagne, t. VII, pass.

2. *Annales Tripolitaines* (Féraud), Revue afric, n°159 p. 207 et suiv. El Kaïrouani, p. 269 et suiv. - Cheikh-Bou-Ras, pass.

toujours, à Tunis, le trône hafside. Mais sa puissance ne s'étendait guère au delà de cette ville et nous avons dit de quelle façon il chercha à se procurer de nouvelles ressources en fournissant son appui à Aroudj et à son frère.

Tout l'intérieur de la Tunisie était livré aux Arabes. C'étaient d'abord les Chabbïïn ou Chabbïa, chefs religieux d'une fraction des Mohelhel, qui avaient formé auprès de Kaïrouan, à Chabba, une, véritable royauté, et dominaient en maîtres jusqu'aux portes de Tunis et, vers l'ouest, jusqu'à la province de Constantine, dont les tribus limitrophes étaient leurs vassales. Des aventuriers de toute origine fournissaient leur appui aux Chabbïa, toujours hospitaliers pour les brigands, d'où qu'ils vinssent.

Derrière eux étaient les Oulad-Saïd, autres Arabes dont nous avons souvent parlé, pillards incorrigibles, mis hors la loi par le gouvernement hafside et exclus du corps des musulmans par les légistes, qui assimilaient à la guerre sainte toute campagne entreprise contre eux.

Les villes du littoral oriental, comme celles du Djerid, avaient repris leur autonomie et vivaient sous l'égide de leurs vieilles institutions municipales, à la condition de payer aux Arabes, leurs «protecteurs», les redevances et charges que ceux-ci leur imposaient[1].

Province de Constantine. - Bougie était aux mains des Espagnols depuis 1510, et Djidjeli occupée par les corsaires turcs. A Constantine, commandait un prince hafside, le plus souvent indépendant et dont l'autorité n'était guère reconnue qu'à Bône, à Collo, et dans la région intermédiaire. Toutes les plaines et les plateaux de l'est obéissaient à celle forte tribu berbère arabisée dont nous avons indiqué les transformations, les Houara, devenus les Henanecha, ayant à leur tête la famille féodale des Harar, reconnaissant alors la suzeraineté des Chabbïa de Tunisie. Les Nemamcha, dans la direction de Tebessa, et les Harakta, dans la région de la ville actuelle d'Aïn-Beïda, tribus analogues comme origine et formation à celle des Henanecha. appuyaient celle-ci au sud; tandis qu'à l'ouest, près de Constantine, se trouvaient les restes d'un groupe arabe hilalien, les Dréïd, fort affaiblis, et destinés à disparaître avant peu. Dans le Djebel-Aourés, l'élément berbère Zénète avait repris une indépendance presque complète, et ces

1. El-Kaïrouani, p. 267 et suiv. — *Annales Tunisiennes* (par Rousseau), p. 12 et suiv. — Féraud, *Les Harars* (Revue afric., n°103 à 107).

indigènes étaient désignés sous le nom générique de Chaouïa (pasteurs).

Le Zab, le Hodna et les parties montagneuses qui s'étendent au nord de ces régions, étaient matin la domination des Arabes Daouaouïda, commandés par la famille féodale des Bou-Aokkaz, dont un membre portait le titre de Cheikh des Arabes. Une de leurs principales fractions, celle des Oulad-Saoula, dominait particulièrement à Constantine, Les autres Daouaouïda venaient, à époques fixes, y chercher les redevances qu'ils exigeaient de toutes les villes de la région moyenne du Tel et des Oasis.

Dans la plaine, s'étendant à l'ouest de Constantine, les restes de la tribu des Sedouïkech s'étaient transformés en s'arabisant, et avaient pris ou allaient prendre de nouveaux noms (Abd-en-Nour, Telar'ma, etc.).

Toute la région montagneuse s'étendant au sud de Bougie et de Djidjeli, occupée par des populations kabyles, avait recouvré sa liberté. Mais, sur la lisière de la plaine de la Medjana, une famille féodale, ayant pour chef cet Abd-el-Aziz dont nous avons parlé dans le volume précédent, et qui devait être l'ancêtre des Mokrani, avait fondé une véritable royauté à la Kalâa des Beni-Abbés.

Enfin, dans l'extrême sud, à Touggourt, chef-lieu de le région d'oasis do l'Ouad-Rir', une dynastie, celle des Ben-Djellab, dont l'ancêtre parait avoir été un pèlerin venu de l'Ouest, ou peut-être un gouverneur merinide, s'était établie et tenait sous son autorité ces contrées sahariennes[1].

Province d'Alger. Nous savons que les Espagnols avaient occupé un îlot, le Peñon, dans le port même d'Alger, et qu'ils avaient reçu la soumission des autres villes maritimes de la province. Depuis l'affaiblissement de l'autorité zeyanite, Alger avait reconquis son indépendance municipale; mais les Thâaleba, ces Arabes mâkiliens dont nous avons indiqué pas à pas la marche, ayant fini par atteindre la Mitidja, y avaient établi leur domination en expulsant les Berbères Mellikch, leurs prédécesseurs. Ce résultat avait été obtenu en dépit des défaites et des répressions à eux infligées

1. Féraud, Les Harars (loc. cit.). — Le même, Aïn-Beïda (Revue africaine, n° 96). — Le même, Les Ben-Djellab (Revue afric., n° 136). Le même. Histoire de Bougie (Recueil de la Soc. archéol. de Constantine, vol. XII). — Le même. Histoire de Djidjeli (Ibid., vol. XIV). — Le même, Notice sur les Abd-en-Nour et sur les tribus de la province de Constantine (Ibid., 1864 et vol. XIII).

par les souverains zeyanites, notamment par Abou Hammou II, Maîtres de la Mitidja, ces Arabes devaient l'être d'Alger; il est probable qu'ils se contentèrent d'abord d'exiger des tributs et redevances ; mais, à l'époque par nous atteinte, leur cheikh, Salem-et-Toumi, avait quitté la vie de la tente pour s'installer an souverain dans la ville, fait bien digne de remarque et qui indique à quel degré de faiblesse la population locale était tombée.

Dans la Grande-Kabylie, une nouvelle dynastie, rivale de celle des seigneurs de la Kalâa des Beni-Abbés, s'était fondée à Koukou, au cœur même des montagnes du Djerdjera, et son chef, Ahmed-ben-el-Kadi, avait pris le titre de sultan et commandait aux populations belliqueuses de celte région.

A l'opposé, Ténés a un cheikh, Moulaï-Abd-Allah, descendant de Mendil, qui prend aussi la litre de roi et s'est reconnu tributaire de l'Espagne.

Le groupe des tribus zenètes de la famille des Toudjine, qui avait occupé le massif de l'Ouarensenis, et, de là, les montagnes situées au nord du Chelif, où ses rameaux s'étaient fondus ou mélangés avec les anciens Mag'raoua, vivait dans l'indépendance la plus complète[1].

Province d'Oran. - Nous avons vu dans quelles conditions les Espagnols se sont établis à Oran et ont commencé des courses dans l'intérieur, portant leurs armes victorieuses jusqu'au Djebel-Amour.

L'émir de Tlemcen, Abou-Abd-Allah-Mohammed, devenu le vassal du roi catholique, est contraint, par le traité qu'il a souscrit, de fournir aux garnisons d'Oran et de Mers-el-Kebir les vivres nécessaires. Déshonoré par cette humiliation, il est sans force dans sa propre capitale, honni et méprisé de tous, de plus, sans ressources, ce qui l'oblige à écraser d'impôts ses sujets ou à permettre le pillage des Juifs. Dans ces conditions, le commerce avec les étrangers et avec l'extrême sud, qui a rendu autrefois Tlemcen si prospère, cesse et les fondoucks se ferment, car ces transactions ne peuvent subsister qu'en s'appuyant sur la sécurité. Si ce n'était la protection des Espagnols d'Oran, dont le chef porte le titre de «*Capitaine général de la ville d'Oran, de Mers-el-Kebir et du*

1.Haédo, Rois d'Alger (traduction de Grammont), Revue afric., n°139, p. 53. — Sander-Rang, Fondation de la régence d'Alger, t I, p. 80 et suiv. — De Grammont, Hist. d'Alger, p. 22 et suiv. — Chronique des Barberousse, de F. Lopes Gomara. — Lettres arabes relatives à l'occupation espagnole (Revue afric., n° 100, p. 114 et suiv.)

royaume de Tlemcen», le triste règne du descendant da Yar'moracen ne tarderait pas à prendre fin. Du reste, ses jours, sont comptés et il doit mourir naturellement en 1516.

Les Espagnols, avons-nous dit, parcourent en maîtres la province d'Oran. Ils ont adopté le système de la r'azia, et sont assistés dans leurs expéditions par des indigènes déjà soumis et qu'ils appellent « moros de paz»; mais ces courses aventureuses ne sont pas toujours fructueuses et l'on n'a pas Oublié le terrible échec de la r'azia de Fistel[1].

Maroc (Mag'reb). - L'Espagne et le Portugal occupaient presque tous les ports de la Méditerranée et de l'Océan. Azemmor, le bassin inférieur de l'Oum-er-Rebïa et le littoral du Sous étaient tributaires du Portugal, qui en retirait des revenus importants. Cependant, à Fès, la souverain merinide (de la branche des Beni Ouattas) assistait, impuissant, à ces conquêtes du chrétien en Afrique. Sa capitale et les environs, voilà ce qui lui restait du vaste empire fondé par Abd-el-Hakk, et encore, y était-il à peine en sécurité, menacé sans cesse par des intrigues de palais et les compétitions de ses parents. La province de Maroc avait dû être cédée par lui à un tributaire, Moulaï-Nacer-ben-Gantouf, des Hentata, allié aux Merinides.

Mais, si son royaume était ainsi entamé au nord et à l'ouest par le chrétien, il avait cessé de lui appartenir dans le sud pour passer aux mains des chérifs.

NOTICE SUR LES CHÉRIFS HASSANI ET SAADIENS — Vers la fin du XIIIe siècle, des pèlerins du Mag'reb, conduits par un Emir-er-Rekeb, originaire de Sidjilmassa, se lièrent à Yenboue, port de l'Iémen, avec des chérifs descendants d'Ali, gendre du prophète. On sait, en effet, que Mahomet avait donné cette ville en fief à Ali et que les chérifs de Yenboue prétendent être de sa postérité. Ils leur vantèrent tellement la richesse de Sidjilmassa qu'ils en décidèrent plusieurs à les suivre. L'un d'eux, El-Hassan-ben-Kassem, se fixa à Sidjilmassa, que nous appellerons bientôt Tafilala, et ses enfants se multiplièrent en grand nombre dans la contrée. Il est l'ancêtre des chérifs Hassani, ou Filali, de Sidjilmassa, dont un descendant occupe encore le trône de Fès. Un autre se fixa dans la vallée de

1. Inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kebir, par le général de Sandoval (Rev. afric., n° 87 à 95). — Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan, par l'abbé Bargès, p. 418 et suiv. — Suarès, Mres-el-Kebir et Oran, par Berbrugger (Rev. afric., n° 52 à 61).

l'Ouad-Derâa et y forma la souche des chérifs Saadiens. Des généalogistes ont prétendu que son origine n'était pas absolument précise, en tant que chérif, descendant du prophète. Mais ses contemporains la tinrent pour tel et cela ne nous offre qu'un intérêt secondaire. Les chérifs saadiens vécurent dans la plus complète obscurité jusque vers le commencement du XVIe siècle. Ils eurent alors pour chef un certain Abou-Abd-Allah-Mohammed, qui se fit appeler *El-Kaïm-hi-Amr-Allah*, surnom significatif qui peut se traduire de deux manières: *celui qui exécute l'ordre de Dieu ou celui qui se lève par l'ordre de Dieu*. Or, se lever, dans celle acception, signifie : se révolter.

Il avait accompli le pèlerinage de la Mekke, s'était lié avec un grand nombre de savants et avait acquis un certain renom dans les contrées méridionales du Mag'reb jusqu'à Maroc. Les victoires .des Portugais sur le littoral océanien, leur occupation de postes dans le Sous, avaient eu un déplorable retentissement chez les fidèles, d'autant plus que la faiblesse du sultan merinide ne pourrait laisser aucun espoir de revanche. Ce prince cherchait, avant tout, à protéger le nord-ouest : Tanger, Acila, El-Araïch, Badis, et c'était plus que suffisant pour l'absorber. Quant au Sous, il demeurait abandonné à lui-même, bien que relevant nominalement du chef de Maroc. Les habitants de cette province, divisés et sans chef, se rendirent alors auprès d'un de leurs plus saints marabouts nommé Ben-Mebarek, pour le prier de se mettre à leur tête et de les conduire contre l'ennemi, Mais le santon s'y refusa et leur dit : «Il y a à Tagmadarète, dans le pays de Derâa, un chérif prédisant qu'une grande gloire est réservée à ses deux fils. Adressez-vous à lui, et vos désirs seront comblés !»

Vers la même époque, un personnage du Sous, nommé Sidi-Barkate, qui avait eu des relations avec les Portugais pour l'échange des prisonniers, proposa à ceux-ci une transaction, par laquelle on ne devait plus, de part et d'autre, faire des prisonniers ; mais les chrétiens ne pouvaient traiter avec un chef sans mandat. C'est pourquoi les gens du Sous allèrent à l'Oued-Derâa, et firent si bien qu ils ramenèrent les chérifs Abou-Abd-Allah-el-Kaïm et ses deux fils Abou-l'Abbas et Mohammed-el-Mehdi (vers 1509).

Abou-Abd-Allah rendit visite au marabout Ben-Mebarek à Agg, dans le Sous-el-Akça : peu après, il reçut les députations des tribus lui offrant leur soumission, et notamment des Masmouda du Grand Atlas. En 1511, à Tedci, près de Taroudent, les populations du Sous lui prêtèrent le serment de fidélité. Aussitôt, le chérif marche, suivi d'une foule nombreuse, contre les musulmans soumis aux Portugais ; puis il attaque les chrétiens et leur livre plusieurs

combats où il obtient l'avantage. Ces succès, après tant de défaites, eurent un retentissement considérable et lui attirèrent de nombreux partisans.

A la suite de discussions survenues avec des cheikhs locaux, Abou-Abd-Allah-el-Kaïm retourna dans le pays de Derâa, mais ses anciens compagnons étant venus l'y chercher, il les invita à reconnaître comme chef, son fils aîné, Abou-l'Abbas-Ahmed-el-Aradj, ce qu'ils firent (1512). Ce prince multiplia les attaques contre les Portugais d'Azemmor et de Safi. Mais Fernand d'Altaïde, gouverneur de Safi, et Pedro de Souça, gouverneur d'Azemmor, soutenus par les chefs indigènes Yahïa et Meïmoun, résistèrent, avec avantage aux efforts des Marabouts et leur firent éprouver des pertes sensibles. Sur ces entrefaites, les gens du Haha et du Chiadma députèrent leurs cheikhs à Abou-Abd-Allah-el-Kaïm pour l'appeler chez eux. Cédant encore à leurs instances, le chérif se rendit à Afour'al avec son fils aîné, en laissant dans le Sous son second fils, Mohammed-el-Mehdi, chargé de le représenter et d'y maintenir son autorité. Taroudent devint la capitale de celui-ci (1515)[1].

RÉSUMÉ DE LA SITUATION. — Le tableau que nous venons de présenter de la Berbérie, vers 1515, montre à quel degré d'anarchie est tombée la population musulmane, et combien l'autorité y est émiettée. C'est une période de transition, décisive pour l'histoire d'un peuple, car il n'en peut sortir que par une rénovation ou par l'asservissement. Or, la rénovation n'est possible que comme conséquence de deux puissants mobiles : un profond sentiment national ou une réforme religieuse, et ne se manifeste par conséquent que dans certaines conditions de temps ou de milieu. L'asservissement est donc fatal, et, au moment où le chrétien semble sur le point dé le réaliser à son profit, c'est le Turc qui va, sans peine et sans grands efforts, se rendre maître de la majeure partie du pays, tandis que les chérifs s'approprieront le Mag'reb.

Certes, on peut reprocher aux Turcs leurs principes et leurs procédés de gouvernement, mais personne ne méconnaîtra leur génie, dans cette circonstance, et chacun admirera avec quelle intelligence pratique ils ont compris la situation et tiré parti de leurs faibles moyens d'action, ce qui a eu comme conséquence de soustraire, pour trois siécles, la Berbérie à la domination des puissances chrétiennes.

Tel est le service qu'ils ont rendu à l'Islam. Il ne nous appar-

1. *Mozhzt-el-Hadi*, p. 4 et suiv. du texte arabe, 8 et suiv. de la traduction Houdas. — Abbé Godard, *Hist*. du .Maroc, p. 417 et suiv. Diégo de Torrés, *Hist. des Chérifs,* p. 25 et suiv.

tient pas de leur en savoir gré, mais l'impartialité forcera encore de reconnaître qu'en un nombre d'années relativement peu grand, ils ont, expulsé les Espagnols de leurs conquêtes, courbé sous leur joug tous les roitelets, les chefs de tribu et les fauteurs de discorde qui se disputaient le pouvoir, et rétabli, avec la sécurité, une administration quasi régulière.

PROGRÈS DE LA SCIENCE EN BERBÉRIE. LES GRANDS DOCTEURS. LE SOUFISME. LES CONFRÉRIES. — Nous avons, par système, laissé dans l'ombre la situation scientifique et littéraire dont le vaste champ d'étude ne serait pas en rapport avec le cadre de ce précis; mais nous ne pouvons nous dispenser de faire ressortir, avant de reprendre le récit purement historique, l'état de la Berbérie, par rapport au mouvement religieux qui s'est opéré dans les années précédentes.

Disons d'abord que la science musulmane, caractérisée par l'étude de 1a religion et du droit qui en dépend, s'est propagée jusque dans les plus petites bourgades et a fait pénétrer la pratique des doctrines et du rite de Malek dans l'extrême sud. Les grandes écoles du moyen âge, qui ont illustré certaines cités de l'Espagne et de l'Afrique, n'existent plus, mais il s'en est formé partout, même dans les villes secondaires, telles que Ceuta, Tenès, Mazouna, et tant d'autres petites écoles dont les légistes ne sont pas sans renom ni sans valeur ; de là celle unité si remarquable dans la pratique de la religion et de la loi musulmane en Berbérie. Tenboktou, la capitale du Soudan, avait aussi son école, et ce n'était pas la moins brillante : trois générations de légistes nègres, les Ben-Baba, l'illustrèrent. C'est donc avec raison que Cherbonneau a dit à ce sujet : «On peut conclure que, pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, la civilisation et les sciences florissaient au même degré sur presque tous les pointe du continent que nous étudions ; qu'il n'existe peut-être pas une ville, pas une oasis, qu'elles n'aient marquées de leur empreinte ineffaçable[1]».

Sans nous arrêter aux grands historiens du XIVe et du XVe siècles, Abd-er-Rahman Ibn-Khaldoun, l'auteur auquel nous avons tant emprunté, son frère Yahïa; historien des Beni-Zeyane ; l'imam Et-Tensi, d'une famille originaire de Tenès, comme son nom l'indique; Ibn-Konfoud, de Constantine, et tant d'autres, non plus qu'à Kalaçadi, qu'on a surnommé le dernier mathématicien de l'Espagne et qui vint finir ses jours en Tunisie, où il avait étudié et professé (1486),

1. Essai sur la littérature arabe au Soudan (Rec. de la Soc. archéol. de Constantine, 1854-55, p. 1 et suiv.)

nous parlerons particulièrement des légistes et auteurs d'ouvrages religieux qui ont été les fondateurs des sectes actuelles ou les modèles des marabouts dont le rôle va intervenir puissamment.

Citons d'abord Ibn-Merzoug, savant légiste du XIVe siècle, ayant résidé, pour la plus grande partie de sa vie, à Tlemcen, où sa famille a fourni des légistes remarquables pendant deux cents ans et qui a eu l'honneur de former le grand apôtre du Soufisme, le cheikh Mohammed-Es-Senoussi. Ce docteur naquit à Tlemcen vers 1427, d'une famille originaire des Beni Senous, et profita des leçons du fameux Ben-Zegri et du non moins illustre Abd-er-Rahmam-Et-Thâalebi, dont nous parlerons plus loin. Il mourut dans sa ville natale en 1490, et on ne doit pas le confondre avec le fondateur de la secte toute nouvelle des *Senoussiya*.

Le *Soufisme*, d'origine orientale, dérive de la doctrine du *Touhid*, ou unité absolue de Dieu absorbant tout. C'est la règle de la suppression volontaire de l'individualité pour se concentrer en Dieu et bannir toute pensée de joie, toute préoccupation terrestre. Le soufi doit être vêtu d'une laine grossière (*Souf*), mot qui parait être la véritable étymologie de cette appellation, et vivre en ascète dans la prière et l'extase, jusqu'au jour où il plaira à Dieu de le rappeler à lui. C'est la doctrine du fatalisme, opposée à celle du libre arbitre, que la secte des Kadrïa avait soutenue non sans éclat : «Cette doctrine (le Soufisme), - a dit excellemment Brosselard[1], — est-elle autre chose que le fatalisme mitigé, devant aboutir nécessairement, par l'abaissement des caractères et l'affaiblissement des volontés, au fatalisme sans mélange, c'est-à-dire à l'abdication de soi et à la dégradation de la raison humaine? Cette doctrine est rangée par les Sonnites au nombre des articles de foi, elle règne sans partage, depuis plusieurs siècles, au sein de l'Afrique musulmane, où elle est acceptée comme un des principes fondamentaux du dogme. Or, il s'agit d'une société où la religion est unie par des liens étroits à tous les actes de la vie civile et politique. Est-ce donc trop se hasarder que de voir dans cette répudiation volontaire du libre-arbitre humain, une des causes prépondérantes de l'affaiblissement social où en sont réduits les peuples qui en font profession ?»

Les Soufi formaient une confrérie dans laquelle, on n'était admis qu'après une initiation et des épreuves. Le cheikh Senoussi reçut l'ouerd, ou initiation, d'un des chefs de l'ordre, Sid Ibrahim-et-Tazi, qui lui cracha dans la bouche, selon le rituel, pour lui transmettre les vertus propres au soufi. Le nouvel adepte ne tarda pas à

1. *Revue africaine*, n° 28, p. 254, 255.

devenir la chef de la secte et l'apôtre du Soufisme en Berbérie. Il écrivit de nombreux ouvrages, parmi lesquels son Akida (ou article de foi), présenté sous diverses formes, a obtenu le plus grand succès et se trouve dans toutes les mains. Nul doute que l'action du Soufisme n'ait contribué, par le détachement des choses terrestres, répandu dans les esprits, à la réussite si surprenante des Turcs.

Un autre mystique de la même époque fut le docteur Abou-Zeïd-Abd-er-Rahmane-el-Thâalebi, né près d'Alger, en 1385, et se rattachant comme origine aux Arabes Thâaleba. Dans sa jeunesse, il visita les principales écoles du Mag'reb et de l'Orient pour acquérir la science aux meilleures sources; puis il professa longtemps à Tlemcen, composa un grand nombre d'ouvrages et mourut, en 1471, à l'âge de 70 ans. Les Algériens lui élevèrent un tombeau et une mosquée[1], et, d'après une tradition, son corps serait également dans un autre cercueil, dans la tribu des Guechtoula (Grande Kabylie), ce qui lui a valu le surnom de *Bou-Kabréïne* (l'homme aux deux tombeaux). Il est le fondateur de la secte des Khouan de Sidi-Abd-er-Rahmane, si répandue en Algérie, et qui a joué un certain rôle dans son histoire, notamment lors de la révolte de 1871.

Nous avons tenu à indiquer dans quelles conditions les confréries de Khouan se sont formées et propagées en Berbérie. Celle des adeptes de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani (ou Ghilani) existait déjà, depuis plus de trois siècles, mais elle se rattachait plus particulièrement aux Fatemides; les nouvelles confréries lui empruntèrent une partie de ses rites et de ses formules d'admission, tout en ayant des tendances différentes; mais le résultat direct de ces associations a été d'achever la destruction de tout lien national et de le remplacer par des affiliations purement religieuses exclusives de toute idée de patrie et soumises à l'impulsion du chef, qui réside souvent il l'étranger[2].

---

1. Au-dessus du jardin Marengo.

2. *Takmilet-Ed-Dibadj*, par Abmed-ben-Baba de Tenboktou, pass. —Cherbonneau, *Ecrivains de l'Algérie au moyen-âge* (Revue afric., n° 79). — Brosselard, *Inscriptions arabes de Tlemcem* (Revue afric., avril 1859, juillet 1861). — Cherbonneau, Essai sur la *littérature arabe au Soudan* (Annuaire de la Soc. archéol. De Constantine, 1854-55, p. 1 et suiv.), — Abbé Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeyane*, p. 360 et suiv. — Arnaud, *Études sur le Soufisme* (Revue afric.. n° 185, p. 350 et suiv. — E. Mercier. *Notice sur la confrérie des Khouan de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani* (1868).

CHAPITRE II

ÉTABLISSEMENT DE L'AUTORITÉ TURQUE EN BERBÉRIE 1515-1530

Les Algériens appellent Aroudj. - Aroudj s'empare de Cherchel et d'Alger, où il met à mort le cheikh Salem. — Expédition infructueuse du Diégo de Véra contre Alger. — Aroudj s'empare de Tenès et de tout la pays compris entre cette ville et Alger. — Usurpation d'Abou-Hammou III à Tlemcen. Aroudj est appelé par les habitants de cette ville. — Fuite d'Abou-Hammou. Aroudj est accueilli à Tlemcen comme un libérateur. — Aroudj fait périr Abou-Zeyane et ses parents à Tlemcen. Les Espagnols s'emparent de la Kalâa dos Beni-Rached. — Fuite et mort d'Aroudj. — Abou-Hammou est rétabli sur le trône de Tlemcen. — Khéïr-ed-Dine fait hommage du royaume d'Alger à Selim I et reçoit, de lui, des secours. Expédition de Hugo de Moncade contre Alger; son désastre devant cette ville. — Guerre entre Khéïr-ed-Dine et Ben-el-Kadi. Khéïr-ed-Dine défait, se réfugie à Djidjeli. — Les Kabyles et Ben-el-Kadi maîtres d'Alger. Khéïr-ed-Dine défait et tue Ben-el-Kadi, rentre en maître à Alger et rétablit son autorité dans la province. — Révolte dans la province de Constantine contre les Turcs. — Mort du Hafside Moulaï Mohammed. — Usurpation de son fils Hassen. — Khéïr-ed-Dine s'empare du Peñon et crée le port d'Alger.

LES ALGÉRIENS APPELLENT AROUDJ. — Nous avons laissé Aroudj, rentrant, «la rage dans le cœur», à Djidjeli, après sa tentative infructueuse, son nouveau désastre devant Bougie. Khéïr-ed-Dine, son frère, essaya de réparer leurs pertes en se lançant audacieusement sur mer, où il fit de nouvelles et importantes captures, tandis qu'Aroudj scellait définitivement son alliance avec Ahmed-bed-el-Kadi, cheikh ou roi de Koukou. Peut-être avait-il fait contre lui, dans le cours de l'hiver 1515-16, ainsi que l'affirme Haédo, une expédition dans laquelle les armes à feu avaient triomphé de la valeur des Kabyles mal armés. Mais cela n'est rien moins que prouvé; et dans tous les cas, cette alliance détacha de lui Abd-el-Aziz, chef des Beni-Abbés, qui l'avait soutenu jusqu'alors. Le 22 janvier 1516 eut lieu la mort du souverain catholique, et cet événement produisit en Berbérie une certaine agitation, les indignes se considérant, en général, comme déliés des engagements consentis vis-à-vis du défunt. A Alger surtout, l'effervescence fut grande, car la population n'était pas seulement blessée dans ses

sentiments par la présence des Espagnols sur l'îlot du Peñon, mais elle se trouvait, par ce fait même, empêchée de se livrer à la course et privée des ressources de celte industrie. Salem-el-Toumi, le cheikh arabe qui y commandait, se laissa alors entraîner par un mouvement populaire, à solliciter l'appui de ces corsaires turcs, dont les prouesses arrivaient à Alger sur les ailes de la renommée; une députation fut envoyée à Djidjeli et Aroudj la reçut avec autant de surprise que de joie, saisissant cette occasion comme un retour inespéré de la fortune.

AROUDJ S'EMPARE DE CHERCHEL ET D'ALGER OÙ IL MET À MORT LE CHEIKH SALEM. — Aussitôt, Aroudj se prépara avec son activité ordinaire à marcher sur Alger. Il réunit tous les navires dont il disposait, au nombre de 15 ou 16 voiles, qu'il chargea de matériel, de canons et d'une partie de ses compagnons levantins ; en même temps, Ben-el-Kadi recevait l'ordre de grouper ses contingents, puis toutes ces forces parlaient pour Alger. Quoi qu'en disent les chroniques algériennes, nous pensons, selon la version d'Haédo, qu'Aroudj prit la route de terre. Parvenu dans la Metidja, il se porta d'abord sur Cherchel, où l'un de ses anciens lieutenants, du nom de Kara-Hassen, s'était établi en maître quelque temps auparavant, avait obtenu l'appui de la population formée en majorité de Maures de Grenade et de Valence, et était parti de ce port pour faire d'heureuses courses sur mer. Or, Barberousse ne voulait pas de rival sur ses flancs. Kara-Hassen espéra le fléchir par une humble soumission; mais son ancien chef le fit mettre à mort, puis, laissant à Cherchel une petite garnison, se rendit à Alger.

La population de cette ville, ayant à sa tête le cheikh Salem, sortit au devant de lui et l'accueillit comme un libérateur. Sans perdre de temps, Aroudj fit placer ses canons en batterie contre le Peñon et, après une sommation fièrement repoussée par le commandant espagnol, donna l'ordre d'ouvrir le feu. Cette démonstration, qui n'était au fond qu'une fanfaronnade, ne fut suivie d'aucun résultat, et, chose inévitable, l'opinion publique changea d'orientation, d'autant plus que les Turcs se rendaient insupportables par leurs exigences et leurs insolences. Salem, qui avait été le premier à s'apercevoir de sa faute, car Aroudj le traitait avec le plus grand dédain, cherchait le moyen de la réparer en se débarrassant de son hôte.

Dans de telles conjonctures, la décision était indispensable. Cette qualité, qui manquait au cheikh, était la caractéristique de son adversaire; aussi eut-il bientôt dressé et exécuté son plan. Il pénétra dans le bain où Salem se rendait l'après-midi et l'étrangla de ses

propres mains. Revenant ensuite, avec un groupe d'hommes dévoués, il joua la surprise, appela tous les corsaires aux armes et, pendant que les habitants de la ville, terrifiés par une telle audace, se réfugiaient dans leurs demeures, Aroudj montait à cheval, suivi de la soldatesque, et se faisait proclamer roi d'Alger.

Les citadins entrèrent alors en pourparlers avec les Espagnols du Peñon et s'entendirent avec les Thâaleba de la plaine pour expulser les Turcs. Mais Aroudj découvrit le conspiration, arrêta les principaux chefs en pleine mosquée et les fit décapiter. De sévères exécutions, l'arrestation de quiconque essaya même un blâme indirect, consolidèrent son autorité en enlevant aux Algériens toute velléité de résistance.

Ainsi le premier Barberousse avait réalisé le projet par lui caressé depuis longtemps: il était maître d'un royaume important et disposait eo trois ports, Alger, Cherchel et Djidjeli, sans parler de Djerba[1].

EXPÉDITION INFRUCTUEUSE DE DIÉGO DE LA VERA CONTRE ALGER. — Le succès d'Aroudj, son audace causèrent aux principicules indigènes une terreur que l'avenir ne devait que trop justifier, et ce fut vers le chrétien que les musulmans se tournèrent afin d'obtenir assistance. Déjà, le fils de Toumi, réfugié d'abord à Oran, était passé en Espagne pour demander vengeance. Le cheikh de Ténès, celui de Mostaganem redoublèrent d'instances auprès du cardinal Jiménès et furent appuyés par le gouverneur d'Oran[2].

Enfin la garnison du Peñon se trouvait dans un état fort critique, contrainte de faire apporter jusqu'à son eau d'Espagne ou des îles ; il fallait à tout prix la secourir et écraser dans son berceau la nouvelle puissance qui venait de se former. A la fin de septembre 1516, une flotte de trente-cinq voiles portant près de 3,000 hommes de débarquement quitta l'Espagne sous le commandement de Diego de Vera. Le 30, elle aborda dans l'anse où se trouve le faubourg Bab-el-Oued et, le débarquement s'étant opéré sans

1. Haédo. *Rois d'Alger*, traduction de Grammont (Revue afric,. N° 139 et suivants). — Sander-Rang. *Fondation de la régence d'Alger*, t, I, p, 61 et suiv., — De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 21 et suiv. — Watbled. *Établissement de la domination turque en Algérie* (Revue afric., n° 101. p.352 et suiv. — Walsin Esterhazy, *Domination turque*, p. 122 et suiv. — E. d'Aranda. *Antiquités de la ville d'Alger*, Paris, 1667, p. 12 et suiv.

2. Voir *Lettres arabes de l'époque de l'occupation espagnole en Algérie* (Revue afric. N° 100, p 315 et suiv.).

peine, le général étendit ses lignes sur les pentes qui s'élèvent vers la Kaaba.

Les Arabes de la plaine, qui avaient promis leur concours, se tenaient à distance, dans l'expectative. Quelques jours se passèrent en escarmouches sans importance; puis, le vent ayant changé, la flotte se trouva fort exposée dune cette rade ouverte, avec des îlots à fleur d'eau, et le général ordonna la retraite. C'était le moment attendu par Aroudj; aussitôt, il sort de la ville à la tête de ses troupes et charge les Espagnols qui fuient est désordre et se voient attaquée de l'autre côté par les Arabes. Le désastre fut aussi rapide que complet. Quinze cents prisonniers, un grand nombre de tués, voilà, le bilan de cette expédition, que la tempête acheva en coulant plus de la moitié des vaisseaux.

AROUDJ S'EMPARE DE TENÈS ET DE TOUT LE PAYS COMPRIS ENTRE CETTE VILLE ET ALGER. — Ainsi, tout réussissait à Barberousse. Son frère, Khéïr-ed-Dine, venu le rejoindre avec la flotte et les prises, lui avait amené leur troisième frère, Ishak, et cette association d'hommes hardis et dévoués les uns aux autres allait permettre à Aroudj de tirer parti de son succès dont l'effet avait été considérable en Berbérie et en Espagne. La première victime devait être le cheikh de Tenès, dont on connaissait les relations avec les Espagnols. Laissant Alger sous le commandement de son frère et traînant à sa suite des otages garantissant la sécurité de cette ville, Aroudj s'avança en maître à travers la Mitidja, culbuta les Zenètes qui, en grand nombre, sous le commandement de Moulaï Abd-Allah, essayèrent de l'arrêter à Ouédjer, et entra à Tenès pendant que le cheikh se réfugiait dans le sud. Les arquebusiers turcs avaient porté la terreur partout et aucune population indigène ne paraissait disposée à leur résister (juin-juillet 1517).

A l'est, les vaisseaux de Khéïr-ed-Dine avaient pris possession de Dellis, de sorte que l'empire de Barberousse s'étendait jusqu'au delà de cette ville. Dans la plaine et les premières montagnes, les indigènes avaient offert leur soumission et s'étaient obligés à servir le tribut. Ces succès vertigineux étaient bien faits pour griser un homme tel qu'Aroudj ; son audace et son ambition allaient causer sa perte.

USURPATION D'ABOU-HAMMOU III À TLEMCEN. AROUDJ EST APPELÉ PAR. LES HABITANTS DE CETTE VILLE. — Cependant, à Tlemcen, Abou-Abdallah-Mohammed, fils de Thabeti, était mort (1516), sans laisser d'héritier en état de prendre la direction des affaires. C'était la porte ouverte aux compétitions.

Abou-Zeyane, frère cadet de l'émir défunt, essaya de recueillir l'héritage ; mais son oncle Abou-Hammou, soutenu par une partie des gens de la ville et les Arabes de l'extérieur, vint l'attaquer dans son propre palais et, s'étant rendu maître de sa personne, le jeta en prison.

Ce succès eût été sans conséquence dans l'état d'affaiblissement de l'empire zeyanite, si le nouvel émir n'avait compté sur un appui effectif : celui des chrétiens. Abou-Hammou III écrivit en conséquence au gouvernement de Castille et conclut avec lui un nouveau traité par lequel il s'obligea à servir au roi Charles V un tribut annuel de 12,000 ducats et à lui fournir, comme vassal, douze chevaux et six gerfauts mâles. Moyennant l'exécution de ces engagements, il serait protégé par l'Espagne. La gouverneur d'Oran reçut des ordres en conséquence.

Mais la situation était telle à Tlemcen, la population, comme la famille royale, si divisée, que la tranquillité y était impossible. Les partisans d'Abou-Zeyane, les légistes, outrés des complaisances d'Abou-Hammou pour les infidèles, songèrent à appeler à leur secours le champion de l'Islam, le fameux Baba Aroudj, dont les victoires transportaient de joie tous les vrais musulmans. Une députation lui fut adressée, alors qu'il se trouvait à Tenès, ou dans la Mitidja, et les délégués n'eurent pas de peine à obtenir de lui la promesse d'une intervention. C'était, pour le chef turc, l'occasion d'étendre ses conquêtes vers l'ouest, et il se mit en devoir d'organiser son expédition. Les Tlemcéniens, dans leur aveuglement, allaient attirer sur eux de nouveaux malheurs.

FUITE D'ABOU-HAMMOU ; AROUDJ EST ACCUEILLI À TLEMCEN COMME UN LIBÉRATEUR. — Ayant reçu à Tenès, des renforts et de l'artillerie envoyés par son frère Kheïr-ed-Dine, Aroudj se mit en route vers l'ouest, à la tête d'un corps expéditionnaire composé de quinze à seize cents arquebusiers et janissaires, levantins ou maures andalous, augmentés bientôt d'un certain nombre de volontaires indigènes (fin 1517). Sa marche fut probablement rapide; sinon on ne s'expliquerait guère l'inaction du gouverneur d'Oran «et de la province de Tlemcen».

Se tenant, du reste, à une distance raisonnable du littoral, Barberousse passa par la Kalaa des Beni-Rached, ville berbère, à une journée à l'est de Maskara, et fut si bien accueilli par les habitants de ce poste fortifié par la nature et par l'art qu'il se décida à l'occuper, afin d'assurer ses communications et pour enlever aux Espagnols d'Oran les ressources qu'ils tiraient de cette région, comme centre d'approvisionnement. Ishak, le frère aîné des

Barberousse, y fut laissé, avec trois cents soldats levantins; puis, Aroudj continua sa route, précédé par la renommée que ses succès lui avaient acquise.

Abou-Hammou jugea toute résistance inutile dans ces conditions ; il prit la fuite et alla demander asile et vengeance aux Espagnols d'Oran, Peut-être, ainsi que certains documents l'affirment, trouvant la route de cette ville déjà occupée, se réfugia-t-il à Fès ; cela n'a pas une grande importance, mais on y voit la preuve des contradictions qui se rencontrent à chaque pas dans les chroniques de cette époque.

Aussitôt après le départ d'Abou-Hammou, la population de Tlemcen mit en liberté sa victime Abou-Zeyane : puis elle se porta, avec ce dernier, à la rencontre du libérateur, des glorieux champions de l'islam. L'entrevue fut des plus cordiales. Cependant on fit jurer à Baba-Aroudj, sur le Koran, qu'aucun désordre ne serait commis et que les propriétés et les vies de tous seraient respectées; après quoi, on entra en grande pompe dans la ville, au bruit des acclamations du peuple.

AROUDJ FAIT PÉRIR ABOU-ZEYANE ET SES PARENTS À TLEMCEN. LES ESPAGNOLS S'EMPARENT DE LA KALAA DES BENI-RACHED. — Trop souvent, pour les peuples comme pour les individus, les jours de joie n'ont pas de lendemain. Les habitants de Tlemcen en firent l'expérience : les exigences, la brutalité des Turcs révoltèrent aussitôt les citadins qui les avaient accueillis comme des sauveurs. Cédant à leurs instances, Abou-Zeyane voulut faire entendre quelques timides observations aux oppresseurs. C'était, pour Aroudj, le prétexte cherché. Il pénétra dans le Mechouar à la tête de ses gardes, se saisit d'Abou-Zeyane et le fit aussitôt pendre aux traverses de la galerie du palais ; ses fils subirent le même sort et furent attachés autour de lui. Mais cette exécution ne lui suffisait pas. Il voulait détruire jusqu'au dernier, les membres de la famille royale de Tlemcen et, étant parvenu â arrêter soixante-dix d'entre eux, il les fit jeter dans le grand bassin dont on peut voir encore les vestiges dans cette ville, s'amusant de leurs angoisses et de leurs luttes contre la mort et aidant lui-même à rejeter, dans l'eau ceux qui essayaient d'en sortir. Le massacre d'un grand nombre de citoyens occupa ensuite ses sicaires et le pays gémit sous la plus affreuse tyrannie.

Cependant, Abou-Hammou, réfugié à Oran, pressait le marquis de Comarès d'agir contre l'envahisseur et, en présence des derniers événements, il n'y avait plus à hésiter. Charles V venait d'arriver en Espagne, amenant avec lui de bonnes troupes. Aussitôt,

le marquis alla lui présenter ses hommages et lui faire connaître la situation du pays, et obtint un renfort d'une dizaine de mille hommes. Avec son coup d'œil militaire, le gouverneur espagnol jugea fort bien la situation et résolut d'abord d'enlever la Kalaa des Beni-Rached, afin de couper la retraite aux Turcs et de les isoler. Abou-Hammou et les Arabes y bloquaient depuis quelque temps les janissaires. Martin d'Argote, le meilleur capitaine espagnol, fut envoyé vers lui avec un renfort. Mais la place était vaillamment défendue par Ishak, frère d'Aroudj, et ses yoldachs commandés par Iskander, rompue à tous les genres de guerre, à tous les dangers.

On se trouvait alors vers la fin de janvier 1518. L'arrivée des Espagnols exaspéra les Turcs qui tentèrent plusieurs sorties fort meurtrières de part et d'autre. Désespérant enfin de pouvoir tenir plus longtemps, ils demandèrent et obtinrent une capitulation honorable. Mais, à peine étaient-ils sortis de leurs remparts, que les; Arabes se jetèrent sur eux. Une lutte acharnée s'engagea, à laquelle l'armée assiégeante ne tarda pas à prendre part. Tous les Turcs, y compris Ishak et Iskander, périrent en luttant dix contre un[1].

LES ESPAGNOLS ATTAQUENT TLEMCEN. FUITE ET MORT D'AROUDJ. ABOU-HAMMOU EST RÉTABLI SUR LE TRÔNE DE TLEMCEN. — La nouvelle de la chute de la Kalaa, de la mort d'Ishak et des préparatifs des Espagnols parvint en même temps à Aroudj et, si son courage n'en fut pas ébranlé, la plus élémentaire prudence lui conseilla de chercher un appui, car il ne pouvait plus attendre de secours d'Alger. Il se tourna alors vers le souverain merinide de Fès et sollicita son alliance, en lui représentant le danger qui résulterait pour lui de l'occupation de Tlemcen par les Espagnols. On ignore exactement le résultat de cette démarche; mais il est probable, comme les historiens espagnols l'affirment, qu'il obtint de lui des promesses d'intervention.

Pendant ce temps, le marquis de Comarès, avec ses meilleures troupes et un grand nombre d'auxiliaires arabes commandés par

1. Sander-Rang, *Fondation de la régence d'Alger* t. I, p. 98 et suiv. — Documents sur l'occupation espagnole (E. de la Primaudaie, Revue afric., n° 110, p. 149 et suiv.). — Abbé Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyane*, p. 431. — Watbled, *Établissement de la domination turque en Algérie* (Revue afric., n° 101, p. 357 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 25, 26. — E. d'Aranda, *Antiquités de la ville d'Alger*, p. 24 et suiv. — Zohrat-en-Naïrat (trad. Rousseau) p. 16 et suiv.

Abou-Hammou, arrivait sous les murs de Tlemcen et en commençait le siège. Aroudj, dont l'effectif de Turcs et de renégats était peu considérable (cinq cents environ), et qui ne pouvait compter sur la fidélité des Tlemcéniens, n'osa pas sortir de la ville pour essayer d'arrêter la marche de l'ennemi. Mais il organisa la résistance derrière ses remparts, avec autant d'habileté que de courage. Pendant six mois, les assiégée n'avancèrent que par l'emploi de la poudre; néanmoins il arriva un moment où le premier Barberousse dut renoncer à défendre ses lignes, pour se retrancher dans les rues et enfin se renfermer dans le Mechouar. Il aurait pu y tenir longtemps encore, mais les habitants de Tlemcen, voyant l'occasion de se venger de lui et de ses suppôts, s'entendirent avec les Espagnols et, ayant obtenu des Turcs la permission d'entrer dans le Mechouar pour y visiter la mosquée à l'occasion de lu fête de la rupture du jeune, en ouvrirent la porte é leurs affidés et se mirent à massacrer Osmanlis et renégats. Aroudj avait pu se retrancher dans un réduit d'où on communiquait avec l'extérieur par une poterne. La nuit venue, il sortit de la ville par cette issue, suivi d'une poignée d'hommes portant toutes les valeurs qu'il avait pu enlever aux trésors des souverains zeyanites, et gagna le large.

On a beaucoup discuté sur la direction prise par Aroudj, dans sa fuite. Haëdo affirme qu'il se sauva sur la route d'Oran et fut rejoint par les Espagnols au Rio-Salado. Celle version a été reproduite par le Dr. Shaw et défendue dans ces derniers temps par M. de Grammont ; mais tous les historiens arabes indiquent la montagne des Beni-Zenassen. comme la direction de la fuite du corsaire et plusieurs historiens, parmi lesquels Berbrugger, ont démontré, à notre avis, que cette tradition est d'accord avec la logique des faits et même avec les indications des auteurs espagnols. Comment admettre, en effet, qu'Aroudj, attendant de jour en jour l'arrivée de l'armée du sultan de Fès, n'ait pas pris la direction de l'ouest et se soit lancé sur la route même d'Oran, centre de ses ennemis ?

Les Turcs fuyaient donc vers le couchant, sur le chemin d'Oudjda, lorsqu'on s'aperçut de leur départ. Aussitôt, Espagnols et Arabes se lancèrent â leur poursuite. On dit qu'Aroudj, se voyant serré de très près, employa un stratagème renouvelé des anciens et qui consistait à semer sur sa route des pièces d'or et des objets précieux pour attirer la cupidité de ses ennemis et ralentir l'ardeur de la poursuite. Quoi qu'il en soit, un groupe d'une quarantaine de cavaliers espagnols, conduits par l'enseigne Garcia Fernandez de la Plaza, était prés d'atteindre les fuyards. On avait franchi plus de

90 kilomètres et atteint la plaine de Debdou, lorsque Aroudj se décida à se lancer vers la montagne des Beni-Zenassen. Il se retrancha dans une ruine située sur un des premiers contreforts, près du Marabout de Sidi-Moussa et, avec la poignée de janissaires qui lui restait, opposa une résistance désespérée, combattant lui-même comme un lion. Mais l'ardeur de ses adversaires n'était pas moindre et, après une lutte héroïque, tous les Turcs furent tués. Aroudj périt de la main de l'enseigne, qui reçut plus tard de Charles V, un diplôme lui accordant le droit de reproduire dans ses armoiries la souvenir de ce glorieux fait d'armes[1].

La tête d'Aroudj fut apportée à Tlemcen, puis à Oran, quant à ses vêtements, qui étaient de velours rouge, brodés d'or, on les expédia en Espagne, où ils finirent par être déposés au monastère de Saint-Gérôme de Cordoue ; ils y furent transformés, paraît-il, en chape d'église. Baba-Aroudj avait, au dire d'Haëdo, 44 ans, lorsqu'il fut tué. «D'une taille moyenne, il était robuste, infatigable et très vaillant : il avait la barbe rousse, les yeux vifs et lançant des flammes, le nez aquilin, le tein basané.»

Les vainqueurs furent accueillis à Tlemcen par des acclamations de tous. Abou-Hammou reprit alors possession de sa capitale et s'engagea à servir chaque année au gouverneur «une redevance de 12,000 ducats d'or, plus 12 chevaux et six faucons femelles» (1518).

S'il faut croire Haëdo, le Sultan de Fès ne tarda pas à s'approcher de la frontière, à la tête de contingents importants ; mais, apprenant la défaite et la mort de son allié, il licencia ses troupes et rentra dans sa capitale[2].

KHEÏR-ED-DINE FAIT HOMMAGE DU ROYAUME

---

1. Voir le texte de ce diplôme donné en appendice par Gomara dans sa *Chronique des Barberousse.*

2. Abbé Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeyane*, p. 435 et suiv. - Berbrugger, *La mort du fondateur de la régence d'Alger* (Revue afric. 1859-60, p. 25 et suiv.). — Sander-Rang, *Fondation de la régence d'Alger,* t. 1, p. 103. — De Grammont, *Histoire d'Alger*, p. 26, 27 et Revue afric., 1878, p. 388. — Watbled. *Établissement de la domination turque* (Revue afric. 1873. p. 257 et suiv.). — Berbrugger, *La Pégnon d'Alger*, p. 58 et suiv. — Haëdo, *Epitome des rois d'Alger* (Revue afric., 1880. p. 77 et suiv.). — Gomara, *Chronique des Barberousse*, passim. — Nozhet-El-Hadi, p. 19-20. — *Dourdjet-en-Nacher*, diction. biogr. (article Abou-l'Abbas-ben-Melouka), — Cbeïkb-Bou-Ras (trad. Arnaud, Revue afric., nos 149, 150. - D'Aranda, loc, cit., p. 32.

À SELIM I ET REÇOIT DE LUI DES SECOURS. Le désastre d'Aroudj eut un profond retentissement dans toute l'Afrique septentrionale. Bientôt, ce fut à qui romprait tout lien avec les Turcs, d'autant plus qu'une nouvelle attaque des Espagnols contre Alger était imminente. La Kabylie, à la voix d'Ahmed-ben-el-Kadi, se mit en état de révolte. Tenès et Cherchell firent de même ; enfin le roi de Tunis somma Kheïr-ed-Dine de reconnaître sa suzeraineté. Voilà à quelles difficultés le frère d'Aroudj eut tout d'abord à faire face, sans parler de l'hostilité de plus en plus caractérisée des Algériens à son encontre. Tout autre aurait abandonné la partie ; mais Kheïr-ed-Dine avait l'âme aussi fermement trempée que son frère, avec un esprit politique beaucoup plus développé. Il comprit qu'il ne fallait plus compter sur l'appui des populations africaines et jugea qu'il ne lui restait qu'un seul espoir de conserver sa conquête; c'était d'en offrir la suzeraineté à la Porte.

Selim I, surnommé Youvouz (l'inflexible), sultan des Turcs, venait de se couvrir de gloire par la conquête de la Syrie et de l'Arabie; il était maître de la Mekke et de Médine et avait reçu, à Damas, le serment de fidélité des émirs de l'Arabie et des cheikhs de la Syrie et du Liban (1516) ; puis il était entré en souverain à Jérusalem, avait traversé la Palestine, envahi l'Égypte et défait les Mamlouks de Touman-Bey, souverain de ce pays (janvier 1517). Enfin il ne tardait pas à s'emparer du Caire. Touman-Bey, fait prisonnier, était pendu (15 avril 1517), et l'empire des Mamlouks-Tcherkès détruit. Ainsi la victoire restait constamment fidéle à ce prince, dont les succès portèrent la renommée à son comble. Après avoir organisé ses nouvelles conquêtes, préparé et complété sa flotte, Selim rentra à Constantinople et ajouta à ses titres celui de «serviteur des deux villes sacrées et nobles»[1].

C'est dans ces conjonctures que le sultan des Ottomans reçut l'hommage de Kheïr-ed-Dine ; saisissant avec empressement l'occasion d'étendre son autorité sur la Berbérie, Selim adressa au deuxième Barberousse le titre de Bey des Beys[2], ou de Pacha, avec le droit de battre monnaie, et lui expédia des troupes et des munitions. Quatre mille volontaires levantins, auxquels les privilèges des Yoldachs (janissaires) avaient été accordés, débarquèrent sur la plage de Bab-el-Oued. Il était temps que ce secours arrivât, car la population d'Alger, d'accord avec les Arabes de la plaine, allait se révolter et les Espagnols approchaient (1518-19)[3].

---

1. Mallouf, *Précis de l'histoire ottomane*, p. 23 et suiv.

2. Beglarbeg (ou Beylarbey).

3. Nous n'ignorons pas que, selon divers documents, tels que le

EXPÉDITION D'HUGO DE MONCADE CONTRE ALGER. SON DÉSASTRE DEVANT CETTE VILLE. — Le roi d'Espagne avait enfin compris la nécessité d'agir vigoureusement en Afrique, s'il ne voulait pas perdre le fruit des efforts de ses prédécesseurs[1]. Ainsi, pendant que le gouverneur d'Oran redoublait d'activité pour vaincre Aroudj à Tlemcen, le vice-roi de Sicile, Hugo de Moncade, un des meilleurs officiers de l'école du Grand-Capitaine, avait reçu l'ordre de réunir une flotte, portant un effectif imposant, et d'aller écraser dans l'œuf la royauté des corsaires. Malheureusement pour la chrétienté, l'expédition éprouva des retards et les Espagnols ne surent pas profiter de la stupeur causée chez les musulmans par la mort d'Aroudj pour marcher sur Alger et occuper la place.

S'ils eussent agi ainsi, il est plus que probable que les secours envoyés de Constantinople n'auraient même pu débarquer et que les Ottomans se seraient vus contraints de renoncer à la suzeraineté de l'Afrique. Les Espagnols devaient durement expier leur négligence.

Hugo de Moncade ayant enfin quitté la Sicile, vers la fin de 1518[2], aborda d'abord à Oran d'où ses troupes allèrent effectuer, dans l'intérieur, des razzias destinées à assurer leurs approvisionnements. Soit que les Espagnols eussent agi sans discernement et exercé leurs déprédations sur les amis comme sur les ennemis, soit pour toute autre cause, il parait hors de doute qu'ils tournèrent contre eux l'esprit des indigènes. Le roi de Tlemcen, Abou-Hammou, qui avait reçu l'ordre d'appuyer l'expédition en amenant par terre ses contingents sous les murs d'Alger, fut très froissé de ces procédés et éprouva de réelles difficultés à organiser sa colonne.

Enfin la flotte de quarante navires, portant 5,000 hommes de bonnes troupes, mit à la voile dans le courant de l'été 1519, et

---

Razaouate et le Zohrat-en-Naïrate, la démarche de Kheïr-ed-Dine auprès de La Porte n'aurait eu lieu qu'après l'attaque d'Alger par les Espagnols, dont nous allons parler. Contre MM. de Rotalier et Vayssettes, nous adoptons l'opinion de Haëdo à laquelle se sont rangés MM. Berbrugger et de Grammont.

1. Il se conformait, du reste, au testament politique de son aïeul qui lui recommandait «*de travailler à faire la guerre aux Maures, à la condition toutefois que ce ne serait pas pour ses sujets une cause de dommage et de ruine.*» Général de Sandoval (traduct. Monnereau). Les inscriptions d'Oran (Revue afric.), no 88, p. 276.

2. Nous rappelons que la plupart de ces dates sont incertaines et que les auteurs de l'époque se trouvent généralement en contradiction; nous nous bornons à indiquer celles qui nous semblent les plus probables, sans entrer, pour chacune, dans des dissertations oiseuses.

vint aborder au fond du golfe d'Alger, près de l'embouchure de l'Harrach. Le débarquement s'effectua sans trop de difficultés et, après quatre ou cinq jours de combat, l'armée couronna les hauteurs et s'établit sur le mamelon dit Koudiat-es-Sabonn, où s'élève maintenant le fort l'Empereur (18 août). La position conquise était importante, et Hugo de Moncade voulait poursuivre ses avantages en attaquant la ville ; mais d'autres officiers jugèrent qu'il était préférable d'attendre l'arrive d'Abou-Hammou et de ses contingents, fatale résolution dont Kheïr-ed-Dine profita avec une remarquable habileté. Ayant envoyé un petit corps faire le simulacre d'incendier le camp et les barques qui reliaient les assiégeants à la flotte, il entraina les Espagnols établis sur les hauteurs à quitter leurs lignes pour courir au secours du camp et, ce résultat obtenu, effectua une sortie de toutes ses forces, s'empara des batteries espagnoles, et chassa vers la mer, comme un troupeau débandé, ces braves soldats, vétérans des guerres d'Europe. Les Turcs en firent un grand carnage.

Il ne restait plus qu'à se rembarquer: mais une tempête s'était déchaînée dans le golfe et l'opération se fit dans les plus mauvaises conditions. Vingt-six navires furent jetés à la côte, et, pendant que les Algériens se livraient au pillage des vaisseaux, des bataillons entiers mettaient bas les armes et étaient massacrés par les Yoldachs.

GUERRE ENTRE KHEÏR-ED-DINE ET BEN-EL-KADI. KHEÏR-ED-DINE, DÉFAIT, SE RÉFUGIE À DJIDJELI. — Le succés de Kheïr-ed-Dine assurait définitivement le triomphe de l'autorité turque en Afrique. Cependant le vainqueur n'eut guère le loisir d'en profiter. La Kabylie, en effet, était menaçante et il fallait arrêter son effervescence avant que le roi de Tunis ait eu le temps de faire parvenir des secours à Ben-el-Kadi. Ainsi les ennemis des Turcs, au lieu d'unir leurs efforts pour les écraser, s'offraient successivement à leurs coups. Par l'ordre de Kheïr-ed-Dine, son lieutenant Kara Hassen pénétra dans la Kabylie à la tête d'un corps de troupes choisies, battit Ahmed-ben-el-Kadi, le chassa de ses montagnes et le poursuivit jusqu'à Collo dont il s'empara (1519). On dit que, de là, il marcha sur Constantine et força cette ville à reconnaître l'autorité turque; mais, de même que pour tous les faits relatifs à cette époque, les renseignements sont contradictoires et ne permettent pas de l'affirmer.

De Bône, où il était réfugié, Ben-el-Kadi adressa un appel désespéré au sultan de Tunis qui s'empressa de lui envoyer un secours de troupes régulières, à la tête desquelles il rentra en maître

dans le Djerdjera ; sans perdre de temps, il appela tous les Kabyles aux armes pour marcher sur Alger. Une masse de guerriers de toute race, porteurs d'armes de toutes sortes, répondit à son appel.

Le danger était pressant. Kheïr-ed-Dine ne porta sans hésiter contre l'ennemi à la tête de toutes ses forces ; mais Ben-el-Kadi commençait à connaître les Turcs ; les laissant, avec leur témérité habituelle, s'engager au milieu du pays, il les attendit dons le territoire des Flieset-Oum-el-Leïl. L'armée tunisienne y était retranchée et, à peine le combat avait-il commencé entre elle et les Turcs, que les Kabyles se jetèrent sur ces derniers, les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Cette fois le désastre était complet et Kheïr-ed-Dine ne pouvait même plus regagner Alger, dont la route lui était barrée. Ce fut au prix de grands dangers qu'il parvint à sauver sa vie et à atteindre Djidjeli, berceau de sa puissance. Son royaume, qu'il avait eu défendre contre les attaques des chrétiens et des indigènes, était perdu, mais la mer lui restait. Ses navires l'avaient rejoint à Djidjeli et il reprit avec ardeur et succès ses courses d'autrefois, en s'appuyant, comme par le passé, sur l'île de Djerba (1530).

LES KABYLES ET BEN-EL-KADI, MAÎTRES D'ALGER. — Après la défaite des Turcs, toute la Kabylie, descendue comme une avalanche dans la plaine de la Mitidja, l'avait mise au pillage. Cependant, Ahmed-ben-el-Kadi était entré à Alger, où il avait été bien accueilli, mais la malheureuse population de cette ville s'était bientôt aperçue qu'elle n'avait échappé à la tyrannie des Turcs que pour être victime de la rapacité des Kabyles, ces anciens serviteurs des beldis.

Cherchel et Tenès avaient, en même temps, secoué le joug des Turcs et, en vérité, on ne peut s'expliquer l'indolence des Espagnols dans cette conjoncture. Un corps de sept à huit mille hommes partant d'Oran par la voie de terre, aurait alors reçu et assuré la soumission de tout le pays. Il est vrai que Charles V était absorbé par ses luttes contre les révoltes de son propre pays, d'abord celle de Valence (1519), puis celle de la Castille (1520) et enfin la plus terrible, celle des Comunéros (1520-21). L'Espagne traversait une de ces crises de croissance par lesquelles passent les nationalités; elle devait en triompher, mais au prix de ses conquêtes de Berbérie.

KHEÏR-ED-DINE DÉFAIT ET TUE BEN-EL-KADI, RENTRE EN MAÎTRE À ALGER ET RÉTABLIT SON AUTORITÉ DANS LA PROVINCE. — Cependant Kheïr-ed-Dine, dans

l'intervalle de ses courses sur mer, avait trouvé le loisir de resserrer les liens d'amitié qui l'unissaient à Abd-el-Aziz, chef berbère de la Kalaa dos Beni-Abbès, rival de Ben-el-Kadi de Koukou, d'étendre son influence sur la région orientale jusqu'à Constantine et de renouer des relations avec Alger, dont la population, lasse de la domination des Kabyles, appelait, de cœur, son retour. On peut être surpris que les Ottomans eussent abandonné ainsi à lui-même l'homme qui leur avait donné la suzeraineté de l'Afrique. Mais il faut dire que le sultan Selim était mort le 15 septembre 1520 et que son fils, Soliman I, qui devait mériter les surnoms du «Magnifique» et du «Législateur», était retenu en Orient, avec toutes ses forces, par des entreprises telles que la conquête de Rhodes. Cette île, défendue par le grand maître des chevaliers de Jérusalem, Villiers de l'île-Adam, résista à tout l'effort des Ottomans, jusqu'au 15 septembre 1525, date de sa chute. Mais ce succès avait été acheté à un prix tel que Soliman devait employer plusieurs années à se refaire, à préparer sa grande campagne de Hongrie, tandis que les chevaliers de Jérusalem obtenaient de Charles V l'île de Malte et Tripoli. Ainsi, Kheir-ed-Dine demeurait abandonné à lui-même, mais la course était fructueuse, l'argent, les armes, les munitions abondaient.

Aussi, en 1525, jugea-t-il le moment venu de reconquérir, avec ses seules forces, son royaume. Soutenu par les contingents d'Abd-el-Aziz, il se mit en route vers l'ouest et défit son adversaire, Ben-el-Kadi, à l'Ouad-Bougdoura. Le roi de Koukou voulut cependant lutter encore et disputer au vainqueur le passage du col des Beni-Aicha (actuellement Ménerville), mais il fut mis en déroute et bientôt ses propres soldats, gagnés, dit-on, par l'or de Barberousse, l'assassinèrent et apportèrent sa tète à son ennemi. La route d'Alger était ouverte : Kheïr-ed-Dine y rentra en maître et rétablit son autorité sur toute la Mitidja et les montagnes environnantes (1527). Puis ce furent Cherchel et Tenès qui durent subir sa vengeance et dont les chefs furent empalés. El-Haoussine, frère d'Ahmed-ben-el-Kadi, avait pris le commandement de la révolte en Kabylie ; mais, après deux années d'efforts stériles, il se décida à se soumettre au Turc.

RÉVOLTE DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE CONTRE LES TURCS. MORT DU HAFSIDE MOULAÏ-MOHAMMED. USURPATION DE SON FILS HASSEN. — Dans l'Est, la situation n'était pas aussi favorable pour les 0ttomana. A peine Kheïr-ed-Dine s'était-il éloigné, que Constantine se mettait en état de révolte. Abd-el-Aziz lui-même, cheikh des Beni-Abbès,

qui avait sans doute été victime de la duplicité des Turcs, ne soulevait contre eux.

En 1526, Moulaï-Mohammed, souverain hafside de Tunis, était mort et avait été remplacé par son plus jeune fils, Moulaï-Hassen, au détriment de ses trois frères. La mère du nouveau sultan, qui avait été l'âme de l'intrigue, le poussa à se débarrasser par l'assassinat de ses compétiteurs évincés ; deux d'entre eux périrent, mais le troisième, Rached, étant parvenu à fuir, essaya en vain de soulever, à son profit, les Arabes de la Tunisie, chez lesquels il avait trouvé asile ; il se décida alors à se rendre auprès de Kheïr-ed-Dine pour réclamer justice et protection, sans s'apercevoir qu'il s'adressait au plus dangereux ennemi de sa dynastie.

Des révoltes avaient éclaté de tous côtés, en Tunisie, contre Moulaï-Hassen. A Souça, El-Koléï, un de ses parent, se déclara indépendant; à Kairouan, un marabout des Chabbïa, nommé Sidi Arfa, proclama la restauration almoravide, en reconnaissant comme khalife un certain Yahïa, comparse, qui se disait originaire des Lemtouna. Cet homme devait se faire prendre peu après, à Tunis. Les Oulad Saïd, avec cette vitalité particulière aux tribus arabes, s'étaient reconstitués et étaient devenus si puissants, que Moulaï-Hassen, pour avoir la paix, avait dû se résoudre à les laisser prélever 80,000 dinars (pièces d'or) sur le pays.

Tandis qu'il luttait, sans grand avantage, contre ses ennemis, réduit par eux à la possession de Tunis et de sa banlieue, le sultan hafside eut l'heureuse inspiration d'envoyer à Constantine, pour en prendre le commandement, un de ses officiers, nommé Ali-ben-Farah. Sous son habile et ferme direction, la paix, la sécurité ne tardèrent pas à être rétablies dans la province qui, depuis quelques années, était demeurée en proie aux bandes de brigands. Cette restauration d'une ferme autorité ne fut sans doute pas du goût d'Abd-el-Aziz, cheikh des Beni-Abbès, car il se décida à se rapprocher des Turcs et à faire la paix avec eux (1528).

KHEÏR-ED-DINE S'EMPARE DU PEÑON ET CRÉE LE PORT D'ALGER. — Kheïr-ed-Dine avait obtenu de nouveaux succès maritimes. Toute la région comprise entre Djidjeli et Mostaganem reconnaissait son autorité directe ou sa suzeraineté ; il était temps d'en finir avec les Espagnols du Peñon, établis, pour ainsi dire, au cœur de sa capitale ; c'était non seulement une gêne et une honte, mais encore, leur occupation empêchait d'entreprendre un travail urgent, l'appropriation du port, qui n'offrait à sa marine aucune sécurité, ni contre la tempête, ni contre les attaques de l'ennemi, de sorte qu'il fallait tirer à force de bras les vaisseaux sur le rivage.

En avril ou mai 1529, le pacha fit sommer le gouverneur du Peñon de se rendre. C'était un brave militaire du nom de Martin de Vargas et, bien qu'il n'eût avec lui qu'à peine deux cents hommes, mal nourris, mal payée, et qu'il manquât de tout, grâce à l'incurie incroyable de l'administration espagnole, il répondit par un énergique refus. Aussitôt les Turcs, qui avaient établi une batterie sur la rivage, ouvrirent le feu contre le fort ; lorsque les ouvrages furent détruits, ils donnèrent l'assaut et ne tardèrent pas à s'en rendra maîtres, malgré le courage des Espagnols qui luttèrent en désespérés. Presque tous furent tués; vingt-cinq seulement, couverts de blessures, eurent le malheur d'être faite prisonniers (27 mai 1529). Loin d'honorer leur courage, Kheir-ed-Dine les traita durement, et il périr sous le bâton la vieux et brave Vargas.

Aussitôt on se mit à l'ouvrage : les fortifications qui regardaient la ville furent rasées et les matériaux servirent à relier entre eux les îlots, de sorte que le môle actuel se trouva rattaché à la terre par une jetée. Les tours de l'îlot furent seules conservées et on y établit des signaux. Enfin, les Turcs étaient maîtres chez eux et ils avaient leur port:

Cet événement eut, en Afrique et en Europe, un retentissement qui, s'il n'était pas en rapport avec son importance réelle, se justifiait par ses conséquences morales. Abou-Hammou était mort à Tlemcen en 1528, son frère Abou-Mohammed-Abd-Allah, qui lui avait succédé, profita de cette circonstance pour rompre avec les Espagnols et envoyer à Kheïr-ed-Dine son hommage de vassalité. Le marquis de Comarès, gouverneur d'Oran, était alors en Espagne, où il avait dû se rendre pour se disculper des accusations de désordre et de prévarication, trop justifiées, qui avaient été portées contre lui[1].

---

1. El-Kairouani, p. 270 et suiv. — Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 12 et sui. - Vayssettes, *Histoire des beys de Constantine* (Rec. de la Soc. Archéol. de Constantine 1867). — Elie de la Primaudaie, Documents inédits (Revue afric., n° 111, p. 161 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 24 et suiv. — Haédo, *Rois d'Alger* (Rev. afric., n° 140, p. 118 et suiv.). — Général de Sandoval, *Inscript. d'Oran* (Revue afric., n° 88, p. 278 et suiv.). — Sander-Rang, *Fondation de la régence d'Alger*, t. I, p. 115 et suiv., t. II, p. 106. — *Complément de l'histoire des Beni-Zeyane*, p. 446 et suie. (abbé Bargés). — Rosseuw Saint, Hilaire, Histoire d'Espagne,. t. VI. passim. — Marmol, *Afrique*, passim. — *Nozhet-El-Hadi*, p. 174 du texte arabe. — Cheikh-Bou-Ras (Revue afric» n° 159, p. 472). — Zohrat-en-Naïra (trad. Rousseau), p. 65 et suiv.

L'autorité turque est, cette fois, établie en Afrique. En vain, l'élément indigène, représenté par Ben-el-Kadi et Abd-el-Aziz, a essayé de résister, la rivalité de ces Berbères, les a, comme toujours, perdue. Les derniers descendants des dynasties indigènes, Hafsides et Zeyanites ont contribué, par leurs divisions, au succès de l'étranger : Espagnol et Ottoman. C'en est fait de la nationalité Berbère. Mais, que dire de l'incapacité des Espagnols, si hardis, si vigoureux sous le règne des rois catholiques, si faibles, si nuls sous un homme de la valeur de Charles V. C'est que celui-ci n'est plus un simple roi d'Espagne ; il a été élevé à l'empire, et il doit lutter contre son plus rude ennemi, son rival, le roi de France. Cette guerre absorbe toutes ses forces, et, en même temps, il faut qu'il défende l'Autriche menacée par Soliman, qui a déjà envahi la Hongrie, qu'il lutte contre la Réforme, qu'il s'occupe de régler et d'organiser les conquêtes de ses généraux dans le nouveau monde. En vérité, c'est trop de soins, et, dans le partage qu'il doit faire, les affaires d'Afrique sont, sinon abandonnées, du moins ajournées; malheureusement, en politique, l'occasion manquée ne se représente plus à point nommé, et Charles V, l'ayant laissée échapper, devait s'en repentir cruellement.

CHAPITRE III

CONQUÊTES ESPAGNOLES EN BERBÉRIE. LUTTES CONTRE LES TURCS

1530-1541

Charles V en Italie et en Allemagne : situation des Espagnols en Berbérie; descente infructueuse de Doria à Cherchel. —Kheïr-ed-Dine, capitan-pacha, vient, avec une flotte turque, attaquer Tunis et s'en rend maîtrre. Fuite de Moulaï-Hassen. — Charles-Quint prépare l'expédition de Tunis; Kheïr-ed-Dine y organise la résistance. — Expédition de Charles V contre Tunis; il s'empare de cette ville et rétablit Moulaï-Hassen comme tributaire. - Tunis se repeuple ; occupation de Bône par les Espagnols. Kheï-ed-Dine saccage port-Mahon, puis retourne en Orient, laissant Alger sous le commandement de Hassan-Ag'a. — Situation de la province d'Oran; luttes des Espagnols centre les indigènes. — Campagnes de Moulaï-Hassen en Tunisie; affaire de Bône. — Apogée de l'influence espagnole en Afrique.

CHARLES V EN ITALIE ET EN ALLEMAGNE. SITUATION DES ESPAGNOLS EN BERBÉRIE. DESCENTE INFRUCTUEUSE DE DORIA À CHERCHEL.— Pendant que la Berbérie voit le succès définitif du deuxième Barberousse, Charles V est en Italie (1529) et prend, de gré ou de force, possession du pays que François Ier lui a abandonné comme rançon de sa liberté, En même temps, Soliman, après avoir ravagé la Hongrie, a entrepris une nouvelle expédition et assiégé Vienne, à la tête de 100,000 hommes; mais il a dû reculer devant la résistance acharnée des chrétiens qui ont oublié un instant les rivalités nées de la réforme pour repousser l'envahisseur. On sait que le roi de France a conclu une secrète alliance avec les Turcs et que Soliman prépare une nouvelle attaque contre Vienne. Cependant Charles est bien maître de l'Italie ; le 24 février 1530 il ceint, à Bologne, la couronne impériale, puis il part pour l'Allemagne, afin d'organiser la résistance contre son double ennemi, la réforme et le Turc.

Ainsi l'Espagne et l'Afrique demeurent livrées à elles-mêmes; toutes les forces actives sont en Italie ou en Allemagne. Quant aux petites garnisons des postes du littoral berbère, elles restent abandonnées, comme l'a été celle du Peñon, et c'est en vain que les braves soldats qui les commandent supportent la misère et,

ce qui est pire, l'indifférence du maître pour lequel ils souffrent. Forcés de vivre sur le pays, les gouverneurs espagnols se font détester des indigènes, aussi bien à Oran qu'à Bougie; en même temps, les chrétiens leur reprochent de les accabler d'exactions. Les troupes sont mal payées, les emplois ne sont occupés que par des prête-noms. A Oran, les Beni-Amer, seuls parmi les indigènes, restaient fidèles et sûrs, étant trop compromis vis-à-vis de leurs coreligionnaires pour rompre. Dans les relations entre Oran et Tlemcen il y a eu de graves désaccorde. L'émir zeyanite les attribue à la rapacité du gouverneur espagnol, mais nous en connaissons la vraie cause, qui est l'alliance secrète de Kheïr-ed-Dine avec ce prince.

En 1531, la rupture éclate. Mohammed, fils de l'Emir, en profite pour se révolter contre son père et le bloquer à Tlemcen. Il réclame des secours aux Espagnols d'Oran, mais c'est en vain que le docteur Lebrija, corrégidor de cette ville[1], supplie l'impératrice de lui envoyer des secours et de faire rentrer le marquis de Comarés. «Si dans les circonstances actuelles, il n'est pas ici, dit-il, je ne sais pour quelles circonstances il se réserve». Enfin au mois d'août, don A. de Bazan de Zagal vient, par surprise, s'emparer du port de Honeïne, d'où Tlemcen tirait ses approvisionnements.

Cependant, en Espagne, les derniers succès de Kheïr-ed-Dine ont eu un profond retentissement dont l'écho parvient à Charles, alors occupé à conclure avec les Luthériens la convention d'Augsbourg. De là, l'empereur adresse à Doria l'ordre de faire une nouvelle tentative contre les Barbaresques et, au mois de juillet 1531, l'amiral part de Gênes, avec vingt galères, portant 1500 hommes de débarquement. Il aborde inopinément à Cherchel, s'empare de cette ville et délivre un millier de captifs chrétiens qui y gémissaient. Mais les Turcs se sont réfugiés dans la citadelle pendant que les troupes se débandent pour se livrer au pillage. Profitant alors de ce désordre, les Yoldach font une sortie, massacrent isolément une partie des envahisseurs et forcent les autres à regagner en toute hâte les galères. C'est encore un échec.

L'année suivante, Soliman a, de nouveau, envahi l'Autriche et est venu mettre le siège devant Vienne. Charles marche contre lui, en personne, à la tête des catholiques et des luthériens réconciliés, pour la circonstance; mais le sultan, qui a épuisé ses forces

1. Le corrégidor (on surveillant) était placé auprès du gouverneur avec des fonctions civiles et une mission de surveillance (Revue afric., n° 112. p. 284 et suiv.).

afin de réduire une place sans importance, ne l'attend pas; il rentre dans ses limites après une retraite désastreuse[1].

KHEÏR-ED-DINE, NOMMÉ CAPITAN-PACHA, VIENT AVEC UNE FLOTTE TURQUE ATTAQUER TUNIS ET S'EN REND MAÎTRE. — FUITE DE MOULAÏ-HASSEN. — La dernière défaite essuyée par Soliman sous les murs de Vienne sembla l'avoir détourné pour toujours de la conquête de l'Autriche et ce fut vers la Méditerranée qu'il reporta ses yeux. Or, il lui fallait non Seulement une flotte, mais encore un amiral, afin de lutter contre Doria qui venait de lui enlever Coron et Patras. Il pensa à Kheïr-ed-Dine, dont il avait reçu tant de preuves de fidélité et de talent, et l'appela auprès de lui avec le titre de Capitan-Pacha. Le second Barberousse, laissant Alger sous le commandement de son meilleur lieutenant, l'eunuque Hassan-Ag'a, renégat sarde, se rendit à Constantinople en emmenant une flotte de dix galères avec autant de fustes (mai 1533). Il expliqua alors au grand seigneur son plan, qui consistait à bloquer les Espagnols chez eux, après les avoir chassés de l'Afrique; puis à attaquer simultanément les îles de la Méditerranée et les côtes de l'Italie, de façon à ne laisser à Doria aucun refuge, aucun point de ravitaillement. Mais, il était nécessaire, avant tout, de chasser de Tunis le faible descendant de la dynastie hafside, qu'on savait prêt à se jeter dans les bras des chrétiens, dès qu'il serait menacé. Soliman accepta avec empressement ces propositions et confia au Capitan-Pacha quatre-vingts galères, huit mille soldats et les sommes d'argent nécessaires.

Le prince hafside, Rached, était allé en Orient pour obtenir justice ; son rétablissement sur le trône servit de prétexte à l'expédition. Mais, au moment de partir, on le jeta dans une prison d'où il ne devait plus sortir. En août 1533, Kheïr-ed-Dine débarqua à Bône, sans doute pour opérer sa jonction avec les troupes venues d'Alger. Il parait même s'être avancé jusqu'à Constantine et avoir obtenu la paix dans cette province avec le rétablissement de l'autorité turque.

Le 13 juin 1534, la flotte turque mit à la voile et fit d'abord une station à Benzert, où elle fut bien accueillie. Puis des galéres furent

1. De Grammont, *Alger sous la domination turque*, p. 25, 26. Mallouf. *Histoire Ottomane*, p. 29. — Resseuw Saint-Hilaire, *Hist, d'Espagne*, t. VII, p. 94 et suiv. — Haédo, *Rois d'Alger* (Revue afric., n° 140, p. 127), — Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran* (Revue africaine), n° 88, — Élie de la Primandaie, *Documents inédits des archives de Simancas* (Revue afric., n° 110-111).

expédiées en avant, dans la direction de Tunis (15 août). Lorsque les habitants de cette ville aperçurent leurs voiles, ils crurent avoir affaire aux chrétiens: mais des émissaires, venus de Benzert, apprirent que ces navires étaient musulmans et qu'ils ramenaient dans la capitale «le fils de la négresse», nom donné au prince Rached. En vain, Moulai-Hassen essaya d'organiser la résistance ; il était détesté, tant à cause de ses cruautés que de ses débauches, et bientôt il ne lui resta d'autre parti à prendre pour sauver sa vie, que de fuir avec sa mère chez les Arabes de l'intérieur. Le 16 août Kheïr-ed-Dine étant débarqué à la Goulette, des députations de Tunis vinrent se présenter afin de saluer le souverain légitime, Rached. Mais le malheureux prince était, comme on l'a dit, resté en prison à Constantinople et la réponse faite aux Tunisiens ne leur laissa aucun espoir. Ils rentrèrent en toute hâte à la ville pour apporter la fatale nouvelle et aussitôt l'on fit courir après Moulaï-Hassen, afin de le ramener.

Le 18 au matin, Kheïr-ed-Dine était devant la porte d'El-Djezira avec 9,000 hommes de troupes; en même temps le sultan hafside arriva, suivi de 4,000 cavaliers arabes, qui, voyant la force de l'ennemi, ne voulurent pas s'approcher. Cependant les Tunisiens s'étaient armés à la hâte et luttaient contre les Turcs répandus dans la ville. On combattit ainsi sans grand avantage de part ni d'autre, main la résistance était épuisée et, le lendemain, les soldats de Kheïr-ed-Dine mettaient la ville au pillage, bien que les .Tunisiens se fussent rendus à merci. Moulaï-Hassen, qui avait rejoint les Arabes, faillit être livré par eux à son ennemi et ce ne fut pas sans peine ni sacrifices qu'il parvint à leur échapper.

Kheir-ed-Dine proclama alors la déchéance de la dynastie hafside et accorda une amnistie générale. Trois mille Tunisiens et, parmi eux, des femmes et des enfants, en grand nombre, avaient été massacrés, et la capitale se trouvait en proie à la soldatesque étrangère, prélude d'un pillage plus inhumain encore. Le vainqueur s'occupa sans retard de fortifier la ville, surtout du côté de la Goulette ; puis il s'appliqua à étendre son autorité sur l'intérieur et fit accepter une garnison turque à Kairouan. Moulaï-Hassen s'étant réfugié à Constantine, il envoya contre cette ville un corps de six cents Turcs; mais ceux-ci furent arrêtés par une résistance inattendue de la ville de Badja, à cheval sur la route, et durent se replier après avoir perdu du monde. Le pacha entra alors en pourparlers avec les tribus des Dreïd et Henanecha de la province de Constantine, tributaires des Chabbïa de Kairouan, leur renouvela les privilèges qu'ils tenaient des Hafsides et, grâce à leur concours, put reprendre possession de Constantine. Les principales villes maritimes

de Tunisie avaient envoyé leur soumission aux Turcs[1].

CHARLES-QUINT PRÉPARE L'EXPÉDITION DE TUNIS. - KHEÏR-ED-DINE Y ORGANISE LA RÉSISTANCE. — Le nouveau succès de Kheïr-ed-Dine acheva de décider l'empereur Charles V à entreprendre sans retard une grande expédition en Afrique. Moulaï-Hassen s'était réfugié auprès de lui pour implorer son concours et, de tous côtés, arrivaient des renseignements positifs sur Tunis et les forces dont les Turcs pouvaient disposer. Ce fut une véritable croisade que l'empereur prépara à Barcelone. Là se concentrèrent les envois en hommes, en argent, en vaisseaux expédiés de toute l'Italie espagnole, du Saint-Siège, de Malte, du Portugal, des Flandres, de l'Allemagne.

La situation de Kheïr-ed-Dine, tenu au courant de ces préparatifs, devenait critique. Le Capitan-Pacha s'empressa de demander des secours au sultan. Mais celui-ci, retenu en Asie par la nécessité de réprimer des révoltes survenues dans ses nouvelles conquêtes, ne put distraire, sur le moment, aucune force, et Barberousse demeura livré à lui-même. Il redoubla d'énergie pour tirer parti de ses ressources insuffisantes et s'appliqua surtout à fortifier le passage de la Goulette, en barrant l'isthme par une épaisse muraille, faite en partie de pierres, en partie de pieux contre lesquels on entassa des sacs de terre ; le tout fut garni de canons et l'on creusa un large fossé en avant. De l'autre côté du canal on éleva des retranchements de même nature qui furent reliés aux précédents par un pont. Quant aux galères, doute des meilleures furent laissées au mouillage de la Goulette et les autres abritées dans le canal du lac ou tirées à terre et désemparées pour l'armement des batteries.

Les forces dont Kheir-ed-Dine disposait ne se composaient que d'environ sept mille soldats, dont cinq mille Turcs, levantins et renégats, et deux mille Tunisiens; mais la population, surexcitée par les prédications faites dans les mosquées, était disposée à se conduire bravement pour repousser l'attaque de l'infidèle. Il avait comme lieutenants deux hommes hardis : Sinane le juif et Ali, dit Caccia-Diavolo (chasse-diable). Dans un faubourg, se trouvait établie une colonie de chrétiens ou de Maures Andalous (Morarabes),

1. *Annales Tunisiennes* (Rousseau), p. 13 et suiv. — Sandoval, t. II, p. 190. — Élie de la Primaudaie, *Documents inédits* (Rev. afr., n° 112, p. 267 et suiv., n° 113, p. 344). — Haédo (*Revue africaine*, n° 140, p. 128 et suiv.) — Rosseuw Saiut-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VII, p. 145 et suiv. — El-Kaïrouani, p. 271 et suiv.

qu'on désignait, pour cela, sous le nom do Rebadi (Rebatines). Dix mille captifs chrétiens étaient retenus dans les fers et le soin de leur garde devait paralyser en partie la défense ; aussi le Capitan voulut-il les faire massacrer, mais son ordre ne fut pas exécuté, soit qu'on n'en eût pas le temps, soit que ses soldats s'y fussent refusés. Enfin, il est probable que son lieutenant Hassan-Ag'a lui amena quelques forces d'Alger, puisque nous allons le retrouver avec lui.

EXPÉDITION DE CHARLES V CONTRE TUNIS. IL S'EMPARE DE CETTE VILLE ET RÉTABLIT MOULAÏ-HASSEN COMME TRIBUTAIRE. — Le 31 mai 1535, l'empereur Charles V quitta Barcelone, avec une flotte de 400 voiles, dont 90 galères, portant une armée d'une trentaine de mille hommes de débarquement. Les navires formaient trois divisions :

celle d'Espagne, de Gênes et de Flandre se composant de 124 gros navires et galères et de 21 bricks, le tout, sous le commandement d'André Doria ;

celle de Portugal, 27 voiles, commandée par A. de Saldanha; et celle d'Italie, 64 gros navires et galères, commandée par don Alvar de Bazan, dit El-Zagal.

Les vieilles troupes espagnoles d'Italie étaient sous les ordres du marquis de Guast. Celles d'Espagne avaient pour chef le duc d'Albe; Maximilien de Piétra-Buena commandait la division allemande (7,000 hommes) ; le prince de Salerne la division italienne (4,000 hommes) ; l'infant Luis, la division portugaise (2,000 hommes); enfin le marquis de Mondejar, la cavalerie (1,500 hommes).

L'immense armada avait comme objectif et lieu de concentration la baie de Cagliari. Vers le 15 juin elle y était entièrement réunie, mettait à la voile et, après une courte traversée, abordait â Carthage, le 16, au même emplacement que saint Louis, trois siècles auparavant. Le débarquement, opération toujours difficile, ne fut pas inquiété, ce qui étonnerait de la part de Kheïr-ed-Dine, si l'on ne savait quelle était la faiblesse de son effectif; cette tactique, du reste, avait fort bien réussi à Alger. Aussitôt, on commença les opérations du siège, c'est-à-dire l'attaque des défenses préparées à la Goulette. Les Turcs tentèrent diverses sorties de nuit et de jour et obtinrent quelques avantages ; mais ils furent bientôt contraints de rester derrière leurs murailles. Moulaï-Hassen, qui était parti d'avance pour réunir «ses nombreux partisans», ne tarda pas à paraître suivi seulement de 150 cavaliers.

Le 14 juillet, la Goulette tomba au pouvoir des Espagnols, après une courte et vigoureuse canonnade ; la garnison turque se replia alors sur la ville, en longeant le lac, après avoir perdu beaucoup de monde dans la défense et la retraite. Cent quarante canons, dont plusieurs portant la marque de France, furent trouvés dame la redoute[1] ; les vainqueurs s'emparèrent aussi de 87 vaisseaux turcs portant 300 canons. L'effet moral fut considérable et, dès lors, le succès assuré ; en effet, la résistance des Turcs avait été aussi acharnée à la Goulette, qu'elle devait être faible devant Tunis.

L'empereur en profita habilement et, au lieu de rester dans l'inaction comme son prédécesseur Louis IX, il se porta, dès le 17, sur Tunis. Kheir-ed-Dine sortit à sa rencontre avec ses meilleures troupes et un grand nombre d'auxiliaires arabes qui se tenaient à distance. Parvenu à environ six kilométras de la ville, au lieu dit Kherbet-el-Kelekh, il fit prendre position à ses troupes pour attendre l'ennemi qui s'avançait dans un grand désordre, souffrant de la chaleur et du manque d'eau. L'étroitesse de la route, bordée de fondrières, avait en outre causé un encombrement indescriptible, et il est probable que, si les Turcs les avaient attaqués plus tôt, au lieu de les attendre, la déroute des chrétiens eût été complète. Lorsqu'on fut en présence, dans la plaine qui permettait à l'armée de l'empereur de se déployer, les troupes espagnoles retrouvèrent leurs vertus guerrières avec leurs avantages tactiques et le combat s'engagea vigoureusement.

Pendant ce temps, les esclaves chrétiens se révoltaient à Tunis et, soutenus par les renégats, s'emparaient de la Kasba. Cet événement jeta le trouble parmi les Turcs ; néanmoins ils combattirent avec courage et se maintinrent à peu prés dans leurs positions. Mais, après la révolte de Tunis, la situation de Khelir-ed-Dine n'était plus tenable, car les chrétiens, maîtres de la ville, avaient tourné contre lui ses propres canons et les Arabes s'apprêtaient à l'attaquer. Il prit aussitôt son parti et décampa pendant la nuit, avec ses Turcs, en abandonnant ses femmes et ses richesses dans la Kasba. Il marcha d'abord vers le sud et ses soldats souffrirent beaucoup de la chaleur, du manque d'eau et de vivres, ainsi que des attaques incessantes des indigènes. Ayant alors obtenu la protection du cheikh Ahmed-ben-Merabot, maître du Djebel-el-Reças, il put,

1. On sait que François Ier., en haine de Charles V, avait fait alliance avec Soliman, et il n'est pas surprenant qu'il ait fourni des secours à son représentant à Tunis.

grâce à lui, échapper à un désastre certain et prendre la direction de l'ouest.

Le lendemain matin, une députation des gens de Tunis vint, avec les captifs chrétiens, au camp de l'empereur, lui remettre humblement les clefs de la cité et implorer sa clémence, en faisant ressortir qu'on ne pouvait les rendre responsables de la résistance d'un étranger, qui s'était établi chez eux par la force, moins d'un an auparavant. Mais la soldatesque, et surtout les nombreux aventuriers venus d'Allemagne et d'Italie, qui composaient une partie de l'armée, ne l'entendaient pas ainsi ; on leur avait promis trois jours de pillage; ils ne voulaient pas y renoncer. Moulaï-Hassen, dont le devoir était d'intercéder de toutes ses forces en faveur de sa capitale, ne parait pas avoir fait la moindre effort dans ce sens, si même il n'a pas insisté pour que le pillage eût lieu, ainsi que l'affirment plusieurs annalistes, afin de se venger du dédain que la population lui avait montré. Le 21 juillet, Charles V fit son entrée à Tunis et, pendant trois jours entiers, cette malheureuse ville demeura livrée à la fureur de la soldatesque et supporta un des pillages les plus affreux dont l'histoire ait conservé le souvenir : ni l'âge, ni le sexe, ne trouvèrent grâce devant la cupidité des vainqueurs. Beaucoup de gens furent massacrés dans les mosquées où ils avaient espéré trouver un refuge ; d'autres se sauvèrent dans la campagne, mais ce fut pour tomber entre les mains des Arabes qui les guettaient et exigeaient d'eux des rançons considérables, sinon ils les livraient aux chrétiens, par lesquels ils avaient été poursuivis jusqu'à Zar'ouane.

Les juifs furent massacrés en grand nombre et les survivants se virent, pour la plupart, réduits en esclavage. Enfin, après ces trois horribles journées, le pillage cessa: 70,000 indigènes y avaient péri, dit-on; le reste de la population de Tunis était en fuite, et ce fut dans de telles conditions que Moulaï-Hassen reprit possession de sa capitale. L'empereur conclut alors, avec le souverain hafside, un traité par lequel ce dernier se reconnut son vassal, s'engagea à rembourser les frais de la guerre et à servir à l'empereur une redevance de 12,000 ducats d'or payable en deux termes (juillet et janvier), plus six chevaux et douze faucons, lui abandonna le commerce du corail, s'obligea à mettre en liberté tous les captifs chrétiens détenus dans ses états et à ne pouvoir repousser ni gêner aucun sujet de l'Empire, à vivre en bonne Intelligence avec l'empereur, à ne pas secourir les corsaires, ni recevoir de Maures d'Espagne, nouveaux convertis [1]

1. Cette stipulation s'explique par ce fait que les Maures de Valence

et à reconnaître les conquêtes faites ou à faire en Afrique sur les Turcs par les Espagnols. En outre, il cédait à l'empereur la position de la Goulette et la plage de Carthage, avec le droit, pour ses flottes, d'y séjourner et de s'y ravitailler. Bône et Africa (El-Mehdïa) devaient rester aussi entre les mains des Espagnols.

L'empereur, de son côté, s'engagea à protéger les Tunisiens à ne pouvoir les retenir comme esclaves et à placer à Tunis un consul et un juge chargés de trancher les contestations entre chrétiens.

Charles V laissa à Moulaï-Hassen un corps de 200 hommes à sa disposition dans la Kasba, puis il retourna à son camp de Carthage, d'où il prépara la construction du fort de la Goulette, et surveilla l'embarquement de l'armée. Peu de jours après, ayant réglé minutieusement les conditions de la dislocation de l'armée expéditionnaire et les règles de la politique à suivre en Afrique, il s'embarqua lui-même et passa en Sicile, où il était appelé par d'autres soins[1].

TUNIS SE REPEUPLE. OCCUPATION DE BÔNE PAR LES ESPAGNOLS. — D. Bernardine de Mendoza. laissé au commandement de la Goulette par l'empereur, s'occupa aussitôt de la construction de la forteresse commandant le chenal. Il prit ses matériaux dans les ruines environnantes et, comme la quantité n'était pas suffisante, en fit venir de Sicile.

Pendant ce temps, Moulaï-Hassen essayait de rappeler dans sa capitale les débris de la population ; peu à peu ce qu'il en restait revint et les cultivateurs s'établirent de nouveau à Radés et à la Marsa. Le prince hafside, soutenu par le cheikh Abd-el-Malek, des Oulad-Bellil, effectua même une sortie jusqu'auprès de Kairouan,

---

et de Grenade, restés en Espagne, sous le couvert d'une conversion peu sincère, s'étaient mis en révolte peu de temps auparavant, avaient tenu le gouvernement en échec et été secourus par les Barberousse qui, ensuite, avaient favorisé le transport de 60,000 d'entre eux à Alger et autres villes de la région.

1. *Documents inédits des archives de Simancas*, publiée par Élie de la Primaudaie (Revue afric., n° 112, 114. 116. 117, 118, 119, 120. 122.) - Haëdo, *Rois d'Alger* (Revue afric., n° 141.) - Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 16 et suiv. - De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 38, 39. - El-Kaïrouani, p. 274 et suiv. - Rosseuw Saint-Hilaire. Hist. d'Espagne, t. VII, p. 150 et suiv., 268 et suiv. - Sander-Rang, *Régence d'Alger*, t. I, p. 265 et suiv. 313 et suiv. - Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique septentrionale*, (Rec. de la Soc. archéol. de Constantine. 1867, p. 267).

dans l'espoir d'arracher cette région à la domination des Chabbïa, mais il ne put obtenir aucun avantage.

Quant à Kheïr-ed-Dine, que nous avons laissé en retraite vers l'ouest, il fractionna son armée, après avoir passé la frontière de la Tunisie, et chargea son lieutenant Hassan-Ag'a, d'aller à Constantine, avec 1,200 Turcs, et d'y maintenir son autorité ; puis il se rendit à Bône où il retrouva ce qui restait de ses galères, s'embarqua avec son monde et fit voile pour Alger. Il était temps, car l'amiral André Doria apparaissait devant le golfe, au moment où Barberousse levait l'ancre.

Le 16 août, avant de quitter Tunis, l'empereur avait chargé le marquis de Mondejar de prendre possession de Bône, avec ordre d'y laisser 800 hommes de garnison, sous la commandement d'Alvar Gomez de Bazan El-Zagal. Peu de jours après, ce dernier, avec quelques galères, se présenta devant la ville, où il fut reçu à coups de canons. La flotte étant ensuite arrivée, sous le le commandement de Mondejar, cet officier prit, sans trop de difficultés, possession de la Kasba et de la cité (fin août). La ville était à peu près déserte. Quelques Turcs seulement en défendaient les remparts. ils prirent la fuite. Les soldats du marquis pillèrent les maisons vides, brisant jusqu'aux «marbres et choses qu'ils ne pouvaient emporter», et traînèrent le butin vers le rivage pour le charger sur les navires. Après une station de sept à huit jours, la flotte reprit le large ; selon les ordres de l'empereur, 600 hommes occupèrent la Kasba et 200 la ville, avec un peu d'artillerie mal approvisionnée. Cette garnison, surtout celle de la ville, était absolument insuffisante; de plus, les hommes étaient mécontents, malades et démoralisés.

Cependant les indigènes ne tardèrent pas à revenir et Don Alvar tenta d'entrer en relations avec les Arabes de la plaine (Beni-Merdas) ; mais ceux-ci, qui étaient venus, semble-t-il, en reconnaissance, reparurent bientôt accompagnés de deux ou trois cents Turcs de Constantine et les hostilités recommencèrent, de sorte que les Espagnols vécurent dans une situation fort précaire, livrés à eux-mêmes et contraints de se procurer, de gré ou de force, des ressources chez les indigènes du voisinage. Le gouverneur demandait instamment une augmentation de l'effectif de la garnison ; mais, par lettre de Messine, datée du 24 octobre 1535, l'empereur la réduisit à 600 hommes et ordonna de raser les murailles de la ville et de se borner à l'occupation de la Kasba et d'une tour.

A Bougie, la situation n'était pas meilleure ; Ben-el-Kadi entretenait des hostilités constantes contre les Espagnols ; cependant, comme il était peut-être davantage l'ennemi de Barberousse,

le commandant de cette place eut soin de le faire prévenir du désastre de Tunis, sachant que les Kabyles ne manqueraient pas de l'attendre au passage. Mais Kheïr-ed-Dine Se garda bien de passer par terre, et d'exposer ses soldats aux coups de Ben-el-Kadi.

Les documents espagnols parlent souvent d'un chef indigène, fils de Moulaï Abd-Allah, converti au christianisme sous le nom de Fernando, et ayant acquis, par ce fait, aux yeux des Espagnols le titre d'infant. Résidant à Bougie, il est pour eux une cause de dispenses et de complications de toute sorte, sans grand profil. On lui sert une pension fixe de 5,000 à 6,000 ducats, qui est loin de lui suffire[1].

KHEÏR-ED-DINE SACCAGE PORT-MAHON , PUIS RETOURNE EN ORIENT, LAISSANT ALGER SOUS LE COMMANDEMENT DE HASSAN-AGA. — Nous avons laissé Kheïr-ed-Dine cinglant vers Alger, où il semblait naturel qu'il restât quelque temps pour réparer ses désastres. Mais il était de ceux que les revers stimulent, au lieu de les abattre : loin de perdre son temps dans l'oisiveté, il fit activement construire des vaisseaux et réparer ceux qui lui restaient et, bientôt, reprit la mer avec trente-deux navires. S'étant présenté inopinément devant Mahon, en arborant les couleurs chrétiennes, il se vit accueilli avec joie par les habitants qui avaient appris les récents succès de l'empereur et croyaient que Barberousse avait péri; mais ils furent bientôt cruellement détrompés. Après avoir mis au pillage la ville et une partie de l'île, Kheïr-ed-Dine rentra à Alger, rapportant six mille captifs et un riche butin.

Les plaintes des Majorquins parvinrent à Rome au moment où l'empereur recevait les hommages et les compliments de la chrétienté pour avoir détruit le rempart des infidèles et, si leur écho était trop lointain pour troubler l'orgueil du vainqueur et le concert de louanges de ses courtisans, ceux qui connaissaient les affaires du pays purent se convaincre que la besogne n'était qu'à moitié faite.

Après avoir obtenu cette satisfaction, à défaut de revanche plus sérieuse, Kheïr-ed-Dine fit voile pour Constantinople, où il était appelé par le sultan qui voulait à tout prix l'opposer à Doria et aux Vénitiens. Il ne devait plus revoir cette Berbérie, berceau de sa gloire, où il avait espéré fonder un empire; car, sans parler des grands services qu'il était destiné à rendre dans le Levant, comme

1. *Documents des archives de Simancas* (Revue afric., n° 113, p. 849 et suiv., n° 122, p. 83 et suiv.).

Capitan-Pacha, ni Soliman, ni son allié le roi de France, n'étaient désireux de voir un tel homme disposer en Afrique d'une puissance qu'il n'aurait pas manqué de rendre indépendante dès que l'occasion le lui aurait permis. Il arriva sain et sauf à Constantinople, en dépit de la croisière active faite par Doria sur les côtes de Berbérie (fin 1535). Hassan-Ag'a, rappelé de Constantine, avait été laissé par lui à Alger comme bey ; cet eunuque renégat ne manquait ni de courage, ni d'habileté, et il sut se montrer à la hauteur de la position où la fortune l'appelait[1].

SITUATION DE LA PROVINCE D'ORAN. LUTTES DES ESPAGNOLS CONTRE LES INDIGÈNES. — Revenons dans la province d'Oran, d'où nous avons été tenus éloignés par l'importance des événements de Tunisie. La situation des Espagnols n'y était guère modifiée. Moulaï-Mohammed surnommé Abou-Serbane-el-Messaoudi, roi de Tlemcen, qui avait succédé, en 1528, à Abou-Hammou III, attendait la solution des événements de Tunisie afin de se prononcer, selon leur issue, pour les Turcs ou pour les chrétiens. Son fils Mohammed, toujours en état de révolte contre lui, avait la protection occulte des Espagnols, et la province était parcourue par des partis de condottieri travaillant pour leur compte et venant enlever du butin jusqu'aux portes d'Oran.

Un autre membre de la famille zeyanite, nommé Abd-er-Rahmane-ben-Redouane, aïeul du prince détrôné Moulaï Abd-Allah, qui paraissait avoir une certaine influence dans le pays, vint se réfugier à Oran et offrir ses services aux Espagnols pour lesquels il tint la campagne. Appuyé par un corps de troupes chrétiennes, il alla même, à la tête des contingents des Arabes soumis, attaquer le caïd des Beni-Rached, du côté de Tibda, sur l'Isser, où il devait être rejoint par des amis de Tlemcen (fin juin 1535). Mais ce renfort ne vint pas et, après quelques premiers succès obtenus par Ben-Redouane et dont il ne sut pas tirer parti, en ne voulant pas marcher sur Tlemcen, ses adhérents arabes l'abandonnèrent en partie et se joignirent aux lances des Beni-Rached et à leur goum d'auxiliaires. Chargés avec fureur, les Espagnols, aussi bien que les Arabes fidèles de Ben-Redouane, prirent la fuite dans tous les sens et l'expédition se termina par un véritable désastre. Un certain nombre de soldats chrétiens, qui s'étaient retranchés dans un petit fort, se

1. *Fondation de la régence d'Alger*, Sander-Rang (t. II, p 1 et suiv.). — De Grammont. *Hist. d'Alger,* p. 39, 40, 56. — Haédo, loc. cit., p. 227. - *Documents du archives de Simancas* (Revue afric., n° 12l).

trouvèrent forcés de se rendre et furent conduits à Tlemcen avec les trophées de la victoire, parmi lesquels quatre canons.

Telle était la situation dans la province d'Oran, lorsque la nouvelle des succès de l'empereur et de la prise de Tunis y parvint. Elle fit aussitôt changer la disposition générale des esprits. Ben-Redouane, qui tenait la campagne et brûlait de prendre sa revanche, en profita pour opérer une fructueuse razzia sur ses ennemis, avec le concours des Espagnols d'Oran. Il n'en fallut pas davantage pour amener Moulaï-Mohammed, roi de Tlemcen, à solliciter la paix. Il adressa donc, le 5 septembre, à l'empereur, un projet de traité, signé de sa main, et par lequel il se reconnaissait le vassal de l'Espagne, à la condition d'être protégé par elle, et s'obligeait à lui servir une redevance de 1,000 doublons. Il s'engageait en outre à lui remettre les prisonniers chrétiens qu'il détenait, mais stipulait que Ben-Redouane et ses adhérents ne pourraient pas être accueillis ni soutenus par les Espagnols et que, si l'empereur s'emparait des villes d'Alger, de Cherchel et de Tenès, il ne conserverait que ces ports et lui livrerait leur territoire. De son côté, Ben-Redouane cherchait à rester le protégé des Espagnols et recevait d'eux des secours et des encouragements.

Mais, en Espagne, on n'était nullement disposé à se lier avec un prince sans force réelle et dont on avait éprouvé la duplicité, ou au moins la versatilité. Le comte d'Alcaudète reçut donc la mission de traiter avec lui, pour la forme, en s'arrangeant de façon à réserver à l'empereur toute sa liberté. Le tribut de Tlemcen devait être affecté à l'amélioration des fortifications d'Oran et de Mers-el-Kebir. Il ne parait pas que ce traité ait alors reçu de sanction officielle, car Ben-Redouane continua à tenir la campagne et les captifs restèrent à Tlemcen[1].

GUERRES DE MOULAÏ-HASSEN EN TUNISIE. — AFFAIRE DE BÔNE. — En Tunisie, Moulaï-Hassen avait obtenu la soumission de la contrée voisine de sa capitale à l'est. Mais Monastir, Souça, Sfaks, El-Mehdïa étaient résolument contre lui. A Tunis, même, le parti turc avait de nombreux adhérents dans les faubourgs. Kairouan était également divisée en deux sofs d'égale force. A l'ouest, Benzert avait fait sa soumission, et MoulaÏ-Hassen était allé, en

1. *Documents des archives de Simancas* .(Revue afric., nos 114, 116, 117, 118. 119, 120, 121 passim). — Abbé Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeyane*, p. 449 et suiv.

personne, faire démanteler sous ses yeux les remparts de cette ville (fin 1535).

En 1536, la situation fut loin de s'améliorer, si l'on en juge par les instances de Moulaï-Hassen auprès de l'empereur, à l'effet d'obtenir des troupes régulières qui lui auraient permis de chasser les quelques Turcs restés dans le pays et leurs partisans, de réduire à la soumission les Chabbïa de Kairouan et enfin de soumettre les villes dissidentes. Si ces renforts ne pouvaient lui être donnés, le roi de Tunis déclarait que sa situation n'était plus tenable et demandait à être transporté en Espagne. Mendoza, de son côté, priait qu'on lui confiât des navires et 1,500 hommes avec lesquels il se faisait fort de se rendre mettre d'El-Mehdïa. Il confirmait que la position de Moulaï-Hassen était impossible à Tunis.

L'année suivante (1537), le marabout Sidi Arfa parvint à soulever Kairouan et sa région. Cédant alors aux instances da Moulaï-Hassen, l'empereur donna l'ordre au vice-roi de Sicile de lui fournir des troupes et d'envoyer des vaisseaux contre Souça. Avec ce renfort, le roi hafside marcha par terre pour seconder le débarquement. Mais cette double opération se termina par un pitoyable échec.

Cependant, en 1539, André Doria vint, avec des forces imposantes, obliger à la soumission les villes de Klibïa, Souça, Monastir et Sfaks, où des gouverneurs hafaides furent placée. Kairouan restait en état de révolte et Moulaï-Hassen brûlait de se venger des humiliations éprouvées par lui sous ses murs. Vers 1540, il emmena la garnison chrétienne de Monastir et, l'ayant adjointe à ses contingents, vint prendre position à Batn-el-Karn, non loin de la ville sainte d'Okba. Il y était à peine installé que les gens de Kairouan, qui avaient déjà travaillé ses adhérents, opérèrent une grande sortie pendant la nuit et surprirent son camp. Abandonné par les Arabes, Moulaï-Hassen dut s'ouvrir un passage à la pointe de son épée et, grâce au courage des soldats espagnols, parvint à rentrer à Tunis, en laissant tous ses bagages aux mains des rebelles. Monastir, Souça, Sfaks et Klibïa se lancèrent de nouveau dans la révolte et acceptèrent la protection du corsaire Dragut-Pacha.

Pendant que la Tunisie était le théâtre de ces événements, un fait déplorable se passait à Bône : Don Alvar Gomez, reniant tout un passé d'honneur, poignardait de sa propre main le payeur qui avait, sans doute, découvert de graves malversations, et tentait ensuite de se tuer, après une scène de violence inouïe. On constata qu'il avait détourné la plus grande partie dé l'argent mis à sa

disposition, de sorte que la garnison de Bône était dans la plus extrême misère[1] (sept. 1540).

APOGÉE DE L'INFLUENCE ESPAGNOLE EN AFRIQUE. — Nous voici parvenu à l'époque de la plus grande extension de l'autorité espagnole en Afrique. L'année 1541 va marquer le point de départ de sa décadence.

Actuellement, des garnisons espagnoles sont établies à Oran, La Goulette, Bône, Bougie, Honéïn. Les chevaliers de Malle détiennent Tripoli et Djerba et, partout où la flotte de Doria se montre, la drapeau de l'Islam s'incline devant celui du roi catholique. Ainsi, presque tous les ports du littoral algérien et tunisien sont, plus ou moins, tributaires de l'empire. Enfin, les représentants de deux puissantes dynasties indigènes, Moulaï-Hassen, à Tunis, et Moulaï-Mohammed à Tlemcen, sont les vassaux de l'empereur, dont ils ne cessent de réclamer l'appui.

Comment se figurer que cette domination va prendre fin au moment même où la conquête semble faite ? C'est que les succès des Espagnols sont demeurés isolés et sans lien les uns avec les autres, et que le grand effet obtenu par des victoires comme la prise de Tunis n'a pas été complété ; c'est que les princes indigènes sur lesquels les chrétiens s'appuient sont sans force morale ni matérielle, déconsidérés, honnis, au point que les musulmans préfèrent se livrer à la tyrannie des étrangers turcs, que de reconnaître leur autorité. Par quelle étrange erreur, Charles V, après avoir vu les choses par lui-même, a-t-il replacé Moulaï-Hassen sur le trône hafside, au lieu de conserver et d'occuper sa conquête ? Enfin, si le littoral est soumis en grande partie, l'intérieur demeure absolument libre et ses populations ne reconnaissent aucune autorité. Comment se fait-il aussi que, depuis six longues années, l'empereur n'ait pas tiré vengeance de l'affaire de Marjoque, en venant occuper Alger ? C'est qu'il est obligé de répartir ses forces et son attention partout, dans l'ancien et le nouveau monde, de lutter contre les révoltes de ses sujets, en Espagne, en Italie, dans les Flandres ; de réduire par la ruse ou par la force les protestants d'Allemagne ; de repousser les attaques incessantes des Turcs et, enfin, de soutenir un long duel contre son rival, le roi de France. Ici, nous sommes obligé de reconnaître que c'est grâce à l'alliance de François Ier et de Soliman que

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 21, 22.- El-Kaïrouani, p.278. - *Documents des archives de Simancas* (Revue afric., n° 1, 121, 123). - Féraud, *Les Harars* (Revue afric., n° 104, p. 141).

l'œuvre de l'empereur va être enrayée en Berbérie, et que le royaume turc pourra se fonder définitivement, comme si l'on prévoyait qu'il était réservé à nous seuls de le détruire et de lui succéder, trois siècles plus tard.

Mais une des causes de la faiblesse de l'occupation espagnole est l'abandon dans lequel ses malheureuses garnisons sont laissées. Sans solde, sans vivres, sans secours d'aucune sorte, les commandants espagnols, dans leurs lettres, répètent tous la même note, et cet état précaire, misérable, leur enlève toute force matérielle et tout prestige, quand il ne les pousse pas à des scandales comme celui de Bône.

Le comte d'Alcaudète se plaint que les approvisionnements d'Oran sont épuisés ; qu'on manque de blé, la récolte ayant été mauvaise ; que les soldats ne sont pas payés depuis plus d'un an et demandent à rentrer en Castille (mai 1536). Souvent, il ne peut pas faire partir les messagers, car le payeur répond invariablement qu'il n'a pas d'argent. Enfin des vivres sont débarqués et le gouverneur écrit le 5 juin 1536: «Il était temps, car nous n'avions plus de pain et les vivres commençaient à manquer. Je pensais que nous recevrions en même temps l'argent de la solde ; il n'en est rien, c'est très fâcheux, les soldats souffrent beaucoup et ne trouvent personne qui consente à leur faire crédit».

Après l'affaire de Bône, un inspecteur constate que les soldats étaient dans une telle misère, d'autant plus que beaucoup d'entre eux avaient femmes et enfants, qu'ils étaient sur le point de se faire maures. Aussi supplient-ils qu'on les ramène en Espagne. La situation affreuse de ces malheureux parait provenir de ce que le roi de Tunis avait été chargé de leur servir la paie. Mais le prince hafside le contestait absolument et rien ne l'établit d'une manière péremptoire.

La position n'est pas meilleure à Bougie. Perafan de Ribera, qui commande cette place, écrit à l'empereur, le 4 juin 1535, que tous les jours sa petite garnison de 600 hommes diminue parles départs clandestins de ses soldats, qui préfèrent aller tenter la fortune aux Indes : «La solde n'est pas entièrement payée, ajoute-t-il, puisqu'elle est en retard de 18 mois. Les soldats crient contre le payeur qui leur vend les vivres trop cher et protestent que leur solde s'en va par morceaux». Aussi demande-t-il également à être relevé de son commandement[1].

---

1. *Documents des archives de Simancas* (Revue afric., nos 111 à 123). — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VII, p. 186 et suiv. — Mallouf. Histoire Ottomane, p. 28 et suiv. - De Hammer, *Histoire de l'empire Ottoman*, t. V, passim.

Ce n'est pas avec de tels procédés qu'on pouvait compléter et assurer la conquête de la Berbérie. On se contentait de succès isolés avec une occupation restreinte et c'est en procédant ainsi que la France a perdu dix années, au début de sa conquête de l'Algérie. L'Espagne, si riche alors en hommes de guerre, manqua d'un Bugeaud, et Charles Quint, absorbé par tant de soins divers, laissa passer l'heure de la fortune.

CHAPITRE IV

DÉCLIN DE L'OCCUPATION ESPAGNOLE

1541-1550

Charles V décide l'expédition d'Alger. Débarquement dans la baie d'Alger, la sommation est repoussée. — L'armée enlève les hauteurs de Koudiate-es-Saboun; sortie des assiégés; horrible tempête. — Désastre de l'armée et de la flotte espagnoles. Départ de Charles V. — Hassan est nommé pacha. Il force Ben-el-Kadi à la soumission. — Le hafside Moulaï-Hassen passe en Europe pour chercher du secours; son fils Ahmed-Soultan s'empare de l'autorité. Défaite de Moulaï-Hassen à Tunis. — Expédition de Hassen Pacha à Tlemcen. Il y rétablit Moulaï-Abou-Zeyane. — Défaite des Espagnols au défilé de la chair. Le comte d'Alcaudète s'empare de Tlemcen et y rétablit Moulaï-Abd-Allah. — Echecs des Espagnols dans la province d'Oran. Moulaï-Abou-Zeyane s'empare de Tlemcen, Mort d'Abou-Abd-Allah. — Hassan Pacha est remplacé par El-Hadj-Bechir Pacha. Révolte de Bou-Trik. Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, pacha d'Alger. — Expédition du pacha Hassan-ben-Kheïr ed-Dine à Tlemcen. Attaque infructueuse de Mostaganem par Alcaudète. — Événements de Mag'reb. Régne du chérif Abou-l'Abbas; ses succès; il partage le Mag'reb avec les Merinides. Son frère, Mohammed-el-Mehdi, usurpe l'autorité. Ses luttes contre le sultan merinide. Il s'empare de Fès.

CHARLES V DÉCIDE L'EXPÉDITION D'ALGER. — Dès le lendemain de la prise de Tunis, Charles V avait résolu l'occupation d'Alger et il dut regretter, plus lard, de n'avoir pas mis aussitôt son projet à exécution en profitant du prestige immense de sa victoire sur Kheïr-ed-Dine. Le pillage de Port-Mahon ne fit que le confirmer dans sa résolution ; il commença dès lors à préparer l'expédition d'Alger; mais il voulait la conduire en personne et était, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, appelé et retenu de tous côtés par les affaires d'Europe, L'organisation de cette entreprise dura donc plus de cinq ans, ce qui, loin d'avoir été un avantage, permit aux Algériens de se faire â cette idée et de se préparer à la résistance.

Forcé d'ajourner l'action militaire, l'empereur essaya de faire pièce. au roi de France, qui avait conclu et resserré l'alliance turque, en détachant Kheïr-ed-Dine du service de Soliman. Au courant de son secret désir, il lui fit offrir de le reconnaître comme souverain

indépendant de la Berbérie, ne doutant pas qu'il en triompherait ensuite, lorsqu'il serait livré à lui-même. La négociation fut longuement et habilement menée ; elle parut sur le point de réussir (nous possédons à cet égard de curieux documents), mais, soit qu'elle ait été portée à la connaissance. du sultan, soit pour toute autre cause, Kheïr-ed-Dine préféra, au dernier moment, tout révéler à son maître et, en lui restant fidèle, obtenir de nouveaux avantages.

Le comte d'Alcaudète, de son côté, avait entamé une négociation du même genre avec Hassan-Ag'a, gouverneur d'Alger. Celui-ci semble avoir davantage prêté l'oreille aux propositions espagnoles; à moins que cette attitude n'ait été de sa part qu'une habileté de plus. Quoi qu'il en soit, il est établi qu'il promit au comte de livrer Alger à l'empereur, à la condition que la démonstration fût telle qu'on ne pût le soupçonner de trahison. Mais il nous semble que, dans tout cela, l'habileté chrétienne a, encore une fois, été victime de la finesse orientale, qu'il est difficile de surpasser en fait de duplicité.

L'expédition d'Alger avait enfin été fixée pour l'année 1841. Malheureusement, l'empereur fut retenu en Allemagne jusqu'au mois d'août, et à peine s'était-il mis en roule pour l'Italie, qu'il apprit les nouveaux succès remportés en Hongrie par Soliman avec la coopération de Kheïr-ed-Dine et de sa flotte sur les côtes ; la victoire de Bude a livré aux Turcs la Hongrie de Zapoly ; mais rien ne retint Charles, et, malgré les appels de ses sujets, malgré les conseils, les supplications de Doria et du duc d'Albe, lui faisant ressortir que la saison était trop avancée, il décida que l'expédition aurait lieu dans la deuxième quinzaine d'octobre, et s'embarqua lui-même, vers la fin de septembre, pour les îles Baléares, où elle devait être concentrée. Il est probable que les promesses de Hassan-Ag'a au comte d'Alcaudète ne furent pas sans influence sur cette fatale détermination[1].

DÉBARQUEMENT DANS LA BAIE D'ALGER. LA SOMMATION EST REPOUSSÉE. — Les forces devant prendre part à l'expédition se concentrèrent à Mahon. Elle se composait de 24,000 hommes de guerre, 12,000 marins et 2,000 chevaux, avec un

1. Lafuente, *Hist. d'Espagne*, t. XII passim. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 57, 58. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VII, p. 249 et suiv. — Sander-Rang, *Fondation de la régence d'Alger*, t. II, p. 46 et suiv. — *Négociations entre Hassan Ag'a et le Comte d'Alcaudète* (Revue afric. 1865, p. 379 et suiv.). — *Négociations entre Charles-Quint et Kheïr-Ed-Dine* (Revue afric.,1871, p.138 et suiv.).

immense matériel. Le tout fut chargé sur 65 galères et 450 transports. Les plus grands noms de l'Espagne y figuraient et, parmi ces chefs se trouvait Cortez, le brillant conquistador du Mexique. Les troupes étaient en partie formées des vieilles bandes justement célèbres et les chevaliers de Malte y avaient amené un corps de plus de 500 hommes commandés par leurs meilleurs officiers. Le 18 octobre, on leva l'ancre et le lendemain l'armada était en vue des côtes d'Afrique. Le 20 au matin, elle passa devant la ville et alla s'abriter au fond du golfe ; mais la mer était fort houleuse et ce ne fut que le 23 au matin que l'on put effectuer le débarquement. L'armée s'établit sur le rivage, à gauche de l'embouchure de l'Harrach. Il était temps que chacun quittât les calles des navires où l'on était entassé et ballotté depuis tant de jours et de nuits. De là, l'empereur adressa à Hassan-Ag'a une sommation d'avoir à lui livrer Alger. Il lui rappelait son récent succès à Tunis et lui annonçait, dans le cas où il n'enlèverait pas la ville de vive force, son intention de passer l'hiver, s'il le fallait, en Afrique.

Cependant, à Alger, chacun se préparait à la lutte et le chef surexcitait le courage de tous, en rappelant les échecs constants des chrétiens devant la ville et en promettant l'arrivée prochaine de Kheir-ed-Dine. Il fallait en effet compter beaucoup sur soi-même et sur le concours des éléments pour oser résister u puissant empereur, avec un effectif que nous pouvons évaluer tout au plus à 1,500 janissaires et 5,000 ou 6,000 Maures andalous, récemment amenés d'Espagne, plus les raïs et les gens de la ville, ces derniers mal armés et fort indisciplinés. Hassan répondit avec une fierté insolente à la sommation du roi, lui remémora les échecs honteux des chrétiens devant Alger et lui dit qu'il n'était même pas capable d'enlever le moindre des châteaux de Berbérie. C'est ainsi que les promesses faites au comte d'Alcaudète furent réalisées, à moins qu'il ne faille y voir une bravade destinée à masquer le vrai dessein.

L'ARMÉE ENLÈVE LES HAUTEURS DU KOUDIAT-ES-SABOUN. SORTIE DES ASSIÉGÉS. HORRIBLE TEMPÊTE. —Il ne restait qu'à combattre et, le 24, l'armée se mit en marche. L'avant-garde était formée par les Espagnols sous le commandement de Fernand de Gonzague. Au centre, se tenait le roi avec les troupes allemandes ; les Maltais et Siciliens, avec les chevaliers de Malte, composaient l'arrière-garde, sous le commandement de C. Colonna. Une nuée d'Arabes attaquant le flanc gauche, il fallut, pour s'en débarrasser, enlever les hauteurs et cette opération fut brillamment exécutée par les Siciliens et le corps de Bône, qui couronnèrent bientôt le mamelon dit Koudiat-es-Saboun, où s'élève

maintenant le fort l'Empereur. Charles y installe son quartier général, tandis que le reste de l'armée s'échelonnait sur les pentes jusqu'au rivage, où l'arrière-garde forma l'extrême droite.

Pourquoi, après ce beau succès, l'empereur, maître de la situation, ne marcha-t-il pas immédiatement sur Alger ? Cela ne peut s'expliquer que par la certitude qu'il avait du succès. Il voulut entrer dans la ville à son heure et fut confirmé dans sa sécurité par les renseignements qu'il reçut et par la démarche d'un émissaire de Hassan, venu dans la soirée pour le prier de laisser libre la porte Bab-el-Oued, afin de permettre la sortie de ceux qui voulaient fuir.

Fatal retard ! Vers neuf heures du soir, le vent s'éleva et bientôt une épouvantable tempête se déchaîna sur le golfe, trempant et glaçant les soldats à jeun, démoralisés et sans abri, mouillant les poudres, et, chose plus grave, jetant les uns contre les autres les nombreux navires et les poussant, désemparés, à la côte. Une chance inespérée se présentait. Hassan la saisit habilement en faisant sortir, au point du jour, ses janissaires les plus déterminés sous le commandement d'EI-Hadj-Bechir. Les Italiens, qui formaient l'avant-garde, surpris par cette attaque imprévue, dans de semblables conditions, se jetèrent en désordre sur le centre et ce fût grâce au courage des chevaliers de Malte que ce petit échec ne se changea pas en désastre. Leur attitude courageuse permit à Colonna de rallier ses hommes et bientôt ce fut au tour des janissaires de plier et de rentrer en désordre dans la ville.

A peine le bey eut-il le temps de faire fermer derrière eux la porte Bab-Azoun. Au milieu des balles et des flèches, Ponce de Balaguer, chevalier de Savignac, vint audacieusement : planter son poignard dans la porte.

Charles V, dont la constance avait été admirable pendant cette terrible nuit, était monté à cheval en apprenant l'audacieuse sortie des assiégés et s'était avancé avec les lansquenets, ce qui permit aux chevaliers de Malte survivants, de se mettre en retraite. Cette escarmouche n'avait pas eu une grande importance ; mais la tempête redoublait de violence et l'armée, de l'amphithéâtre où elle était établie, voyait successivement venir à la côte cent quarante navires. Les indigènes, rangés sur le rivage comme des bêtes de proie, saluaient chaque naufrage de cris horribles, et il fallut envoyer plusieurs compagnies pour protéger les naufragés.

Cependant, si les vivres avaient été débarqués, - et, véritablement, on ne peut comprendre par quelle négligence ils étaient restés sur la flotte, — rien n'était perdu, car les assiégés ne semblaient

nullement disposés à tenter de nouveau le sort d'un combat hors des murs. Mais cette immense agglomération d'hommes n'avait rien à manger, rien pour s'abriter. De plus, la tempête continuait et Doria avait envoyé au roi, par un habile nageur, un appel désespéré le suppliant de renoncer à son entreprise pour éviter un désastre plus complet ; il lui annonçait qu'il quittait ce funeste golfe et allait l'attendre derrière le cap Matifou. L'empereur, qui avait montré jusqu'alors tant de fermeté et même d'entêtement, oublia que Doria cédait peut-être à la prudence exagérée des vieilles gens et que, de plus, ayant toujours déconseillé l'expédition, il ne pouvait que s'exagérer la gravité de la situation ; il ne se rendit pas compte, qu'établi au Koudiat-es-Saboun, ayant à ses pieds une ville dépourvue de défenseurs, il en était le maître s'il pouvait attendre, jusqu'au premier moment, une de ces éclaircies qui suivent de près les tempêtes d'Afrique. Quant aux soldats, leur désespoir éclatait en voyant leurs derniers vaisseaux les abandonner et l'on ne pouvait les convaincre que cette mesure de prudence assurait leur salut. Dès le 25 au soir, Charles V avait décidé la retraite pour le lendemain et ordonné qu'on abattit tous les chevaux, à commencer par les siens, afin de fournir aux troupes quelque nourriture.

DÉSASTRE DE L'ARMÉE ET DE LA FLOTTE ESPAGNOLES. DÉPART DE CHARLES V. — Le 26 au matin, l'armée commença sa retraite et mit toute la journée pour s'établir derrière le ruisseau (O. Khenis). Le lendemain, 27, elle se forma en une véritable colonne de retraite, avec les Espagnols et les chevaliers de Malte à l'arrière-garde. Comme toujours, en pareil cas, des nuées d'assaillants, sortis on ne sait d'où, harcelèrent l'armée démoralisée et épuisée. Il fallut encore passer l'Harrach débordé, puis le Hamis et enfin, le samedi 29, on atteignit le cap Matifou, où les vaisseaux échappés au naufrage s'étaient réfugiés et où l'on trouva des vivres.

Il serait difficile de se représenter l'étonnement des défenseurs d'Alger à la vue de cette retraite, si l'on ne savait que ces gens ont pour principe de ne paraître surpris de rien. A Matifou, les chefs de l'armée tinrent un conseil de guerre et opinèrent pour le rembarquement et le départ, à l'exception de deux d'entre eux: F. Cortez, qui avait résisté à des revers autrement sérieux, et le comte d'Alcaudète, qui connaissait bien le pays et les gens ; il est inutile d'ajouter qu'on ne les écouta pas. Cortez alla même jusqu'à solliciter l'honneur de tenter l'entreprise à ses risques et périls avec quelques volontaires choisis. Mais Doria insista pour qu'on quittât le plus tôt possible ce rivage inhospitalier, et son avis prévalut. Dès

le 1er novembre, le rembarquement commença et, comme la mer devenait encore menaçante, on laissa partir isolément les bateaux chargés. Deux d'entre eux vinrent à la côte et l'on vit marins et soldats échappés aux flots tomber sous le couteau des indigènes. L'empereur, resté jusqu'à la fin, ne quitta le rivage que le 3, et fut forcé de fuir devant la tempête et de chercher un refuge à Bougie, où il se rendit compte de l'état de la place et ordonna d'en réparer et compléter les défenses. Mais c'était en vain qu'on avait espéré trouver des vivres dans ce poste où tout le monde souffrait de la faim. Enfin, le 18 novembre, Charles V quitta ce refuge et rentra en assez triste état le 2 décembre, à Carthagène, où ses sujets l'accueillirent avec joie, car le bruit de sa mort avait couru.

Ainsi finit celle expédition d'Alger à laquelle il n'avait manqué qu'un peu de persistance et de constance pour qu'elle réussît ; cet échec, le premier sérieux que Charles V eût éprouvé, apprit à l'empereur que la fortune sourit surtout aux jeunes et que le succès abandonne parfois les puissants de la terre au moment où ils croient l'avoir fixé pour toujours. Les pertes éprouvées par l'empereur devant Alger furent considérables : un grand nombre de navires échoués, tout son matériel, près de deux cents pièces de canon et enfin, si l'on s'en rapporte aux chiffres musulmans, 12,000 hommes, noyés, massacrés ou prisonniers, tel fut le bilan de cette malheureuse expédition[1].

HASSAN EST NOMMÉ PACHA : IL FORCE BEN-EL-KADI A LA SOUMISSION. — Si le désastre de Charles V devant Alger avait eu en Europe un douloureux retentissement, l'effet produit en Berbérie, dans un autre sens, fut peut-être plus considérable. Hassan en adressa un récit détaillé à la Sublime Porte par un envoyé spécial que Keïr-ed-Dine présenta lui-même au sultan. Soliman le combla de présents pour son maître, auquel il conféra le titre de pacha, gouverneur d'Alger. A son retour, une grande assemblée fut convoquée au diawan et on y lut les lettres du Grand Seigneur. Ce furent alors des réjouissances sans fin dans cette ville, que le vrai

1. De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 65, 66. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne,* t. VII, p. 254 et suiv. — *Archives de Simancas* (Revue afric., n° 122, 123). — Marmol, *Afrique*, 1. IV. Haédo, *Revue africaine,* n° 141, p. 221 et suiv., 228 et suiv. — Sander-Rang, *Fondation de la régence d'Alger*, t. II, p. 48 et suiv., 241 et suiv. — Walsin Estherhasy, *Domination Turque*, p. 145 et suiv. — Zohrat-en-Naïra (trad. Rousseau), p. 93 et suiv.

Dieu avait si manifestement protégée, «Alger, dit un auteur musulman de l'époque, ressembla alors à une jeune épouse, qui contemple avec complaisance sa beauté et ses ornements et jouit d'un bonheur ineffable.»

Parmi ceux qui faisaient éclater ces transports d'allégresse, les plus bruyants furent, peut-être, les Juifs qui, ayant trouvé à Alger un refuge contre les persécutions des Espagnols, avaient entrevu avec une véritable terreur l'éventualité de retomber sous le joug de leur marâtre. De même qu'à la suite du succès de 1518, les rabbins lechiche, Alasbi, Tasvah et Sarfati composèrent des poésies en actions de grâces, et l'anniversaire du désastre des Espagnols fut célébré jusqu'à ces derniers temps par les Juifs d'Alger[1].

Désirant tirer tout le parti possible de son succès, Hassan-Pacha prépara une grande expédition contre Ahmed-ben-el-Kadi, qui avait donné tant de preuves d'hostilité contre les Turcs et qui avait donné tant de preuves d'hostilité contre les Turcs et qui parait même être descendu de ses montagnes pour porter secours à Charles V, ce que la rapidité des événements ne lui permit pas d'accomplir. Au printemps de l'année 1542, il envahit la Kabylie, à la tête d'une armée de 6,000 hommes dont 3,000 Turcs, armée de mousquets, et le reste formé d'auxiliaires arabes et andalous, avec douze canons. Le roi de Koukou n'essaya pas de lutter contre de telles forces; il s'empressa d'offrir sa soumission, de payer les amendes, d'accepter toutes les chargea que le pacha lui imposa et de s'engager à lui être fidèle et à lui servir tribut. Comme garantie, il lui remit son fils Ahmed, âgé de 15 ans, en otage[2].

De la Kabylie, Hassan pénétra dans le Hodna, puis dans le Zab, et contraignit les Oulad-Saoula et Biskra à la soumission. D'après Féraud, citant un auteur musulman en vain cherché par nous, le pacha serait passé par Constantine, à son retour, et aurait remis dans cette ville, à Ali-Bou-Aokkaz, chef des Daouaouida, le titre De «Cheikh-el-Arab,» avec le commandement sur les tribus semi-sahariennes venant, chaque année, faire pacager leurs troupeaux dans les plaines situées au sud-ouest de Constantine. Le reste de la province obéissait à la famille des Harar, chefs des Henanecha, tributaires des Chabbïa de la Tunisie (1542)[3].

---

1. Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique septentrionale* (Rec. de la Soc. archéol. de Constantine, 1867, p. 167).

2. *Fondation de la régence d'Alger,* p. 68, 69. — Haédo, *Rois d'Alger* (loc. cit.), p. 280, 23l.

3. Féraud. *Les Ben-Djellab* (Revue afric., n° 135 et suiv.). — Le même, *Les Harars*, (Revue afric., n° 108 et suiv.)

LE HAFSIDE MOULAÏ-HASSEN PASSE EN EUROPE POUR CHERCHER DU SECOURS. SON FILS, AHMED-SOULTAN, S'EMPARE DE L'AUTORITÉ. DÉFAITE DE MOULAÏ-HASSEN À TUNIS. — Nous avons dit qu'un corsaire du nom de Dragut, renégat grec, avait, après la croisière de Doria sur les côtes de Tunisie, entraîné de nouveau ces régions à la révolte. El-Mehdïa était son quartier général où il vivait en souverain indépendant, allié et soutien des Chabbïa de Kairouan et de leur chef Sidi-Arfa. Son audace et ses succès portaient sa renommée jusque sous les murs de Tunis et rendaient de plus en plus illusoire l'autorité de Moulaï-Hassen. Ce prince se décida, en 1542, à se transporter en Italie, pour, de là, porter ses doléances à l'empereur, alors à Augsbourg ; mais, comme il n'avait confiance en personne parmi ses coreligionnaires, il déposa, en partant, son trésor et ses pierreries à la Goulette et les confia au gouverneur espagnol, Don Francisco de Tavar ; de plus, il chargea un navire de marchandises de toutes sortes qu'il devait vendre en Italie. Mais, à peine était-il arrivé en Europe, d'où, sans perdre de temps, il avait déjà envoyé des armes et des munitions, qu'il reçut du commandant de la Goulette les nouvelles les plus alarmantes : son fils Ahmed-Soultan, qui commandait à Bône, était accouru à Tunis, appelé par le cheikh de Bab-el-Djezira, Omar-el-Djebali, et, grâce à son appui, s'était emparé de l'autorité.

Aussitôt, Moulaï-Hassen pressa ses enrôlements et ne tarda pas à revenir à la tête d'environ 2,000 aventuriers recrutés dans le midi de l'Italie, et commandés par le Napolitain Lofredo. Mais son fils s'était préparé à la résistance ; grâce à la surexcitation du fanatisme irrité des complaisances du sultan pour les chrétiens et de la subordination qu'il avait acceptée, il avait réuni des forces considérables qui avaient pris position en avant de la ville, entre Kherbet-el-Kelekh et Sanïat-el-Annab. Moulaï-Hassen s'avança bravement contre l'ennemi ; mais ses soldats ne tinrent pas et se trouvèrent bientôt en déroute : 500 d'entre eux furent recueillis par les Espagnols de la Goulette et tous les autres, y compris leur chef, périrent par le fer des musulmans.

Quant à Moulaï-Hassen, il tomba, en fuyant, dans un bourbier d'où on le retira non sans peine. Revêtu d'un burnous qui cachait la fange dont il était couvert, il fut conduit devant son fils. Après l'avoir accablé de reproches, Ahmed-Soultan consulta ses amis sur le traitement qui devait lui être infligé et le résultat fut de le mettre en demeure de choisir entre la réclusion perpétuelle ou la perte de la vue. Le malheureux prince ayant opté pour ce dernier parti eut les yeux crevés par l'ordre de son fils, qui lui laissa alors une certaine liberté, le sachant tellement déconsidéré qu'il n'était

plus dangereux. Plus tard, le vieux roi parvint à s'échapper et chercha un refuge chez les chrétiens. Il accusa ensuite don F. de Tavar de lui avoir pris toutes ses richesses, ainsi qu'il résulte d'une curieuse déclaration conservée aux archives de Simancas.

Ahmed-Soultan paraît avoir eu à lutter tout d'abord contre son oncle Moulaï Abd-el-Malek, placé sur le trône par les Espagnols de la Goulette, qui avaient reçu des renforts. Mais ce prince, étant mort, trente-six jours après son élévation, fut remplacé par son fils Mohammed. Aussitôt Ahmed-Soultan, soutenu par Dragut, le parti turc et les Arabes, chassa Mohammed de Tunis et la força à se réfugier à la Goulette.

Resté définitivement maître de l'autorité à Tunis, Ahmed afficha sa sympathie pour les Turcs et sa haine contre les chrétiens. Chose curieuse, la petite troupe de mercenaires espagnols qui avait été laissée à son père par Charles V devint son plus solide appui, grâce au dévouement de son chef Juan, qui avait pris les mœurs et le costume musulmans. Cet homme fut le véritable maître à Tunis et y exerça sur tous une sanguinaire tyrannie. Ahmed forma aussi un corps de trois mille cavaliers appelés les Zemasnïa, bien armés et bien montés, qu'il employa surtout à combattre les Arabes rebelles, particulièrement les Oulad-Saïd ; on les traita comme de simples infidèles. Ils étaient restés dans l'abaissement depuis les sévères punitions que leur avait infligées le khalife Abou-Omar dans le siècle précédent[1].

EXPÉDITION DE HASSAN-PACHA À TLEMCEN. IL Y RÉTABLIT MOULAÏ ABOU-ZEYANE. — Dans l'Ouest, les affaires n'étaient pas plus favorables pour les Espagnols. Nous avons dit qu'Abou-Mohammed, roi de Tlemcen, menacé ou soutenu, tour à tour, par les Turcs d'Alger ou les chrétiens d'Oran, entretenait des relations avec les uns et avec les autres. Après la prise de Tunis, par Charles V, il se rapprocha de ces derniers et présenta même un projet d'alliance qui ne fut jamais ratifié ; mais l'échec de l'empereur devant Alger le ramena vers Hassan-Pacha : celui-ci, du reste, à peine de retour de son expédition dans la Kabylie et la province de Constantine, prépara une colonne dont la destination était Tlemcen (fin 1542).

Bientôt, on apprit dans l'Ouest que Hassan était sorti d'Alger à la tête d'une armée imposante composée de mousquetaires turcs,

1. El-Kaïrouani, p. 279 et suiv. — *Archives de Simancas* (Revue afric., n° 124, p. 265 et suiv.), — Marmot, *Afrique,* pass. — A. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 23, 24.

de cavaliers et de fantassins arabes et kabyles, avec 10 canons de campagne. La situation d'Abou-Mohammed était d'autant plus critique que ses deux fils, Abou-Abd-Allah-Mohammed et Abou-Zeyane-Ahmed, étaient en révolte contre lui. Ici, nous devons confesser qu'en présence de la pauvreté des documents indigènes et de la confusion faite par les auteurs chrétiens entre le père, Abou-Mohammed, son fils Abou-Abd-Allah-Mohammed et son frère Abd-Allah, il nous est difficile de savoir si le premier régnait encore à Tlemcen. Peut-être était-il mort en 1540, comme le pense M. l'abbé Bargès. Dans tous les cas, le second, que nous appellerons à l'avenir Abou-Abd-Allah, est maître de Tlemcen, lorsque les Turcs en approchent. Il sort à leur rencontre, accable le pacha de protestations de dévouement et lui ouvre les portes de la ville. Mais Abou-Zeyane-Ahmed s'est assuré la protection des Turcs et c'est lui qui est placé sur le trône, tandis qu'Abou-Abd-Allah, pour sauver sa vie, est contraint de se réfugier auprès des Espagnols d'Oran. Hassan-Pacha rentra à Alger, laissant à Tlemcen environ 400 Turcs, auprès du roi. Il s'arrêta, en passant, à Mostaganem, et y laissa un représentant de son autorité.

DÉFAITE DES ESPAGNOLS AU DÉFILÉ DE LA CHAIR. — LE COMTE D'ALCAUDÈTE S'EMPARE DE TLEMCEN ET Y RÉTABLIT MOULAÏ ABOU-ABD-ALLAH. — Ces résultats étaient trop préjudiciables à l'autorité espagnole pour que le gouverneur d'Oran ne cherchât pas à les atténuer. Réunissant un corps d'un millier de soldats réguliers, auquel il adjoignit 400 cavaliers arabes, il plaça cette colonne sous les ordres de Don Alonzo Martinez de Agulo et la lança contre Tlemcen. De nombreux contingents d'indigènes soumis devaient la renforcer en chemin. Au lieu de ce secours, les Espagnols se trouvèrent bientôt entourés par des masses de cavaliers commandés par Abou-Zeyane lui-même, dans un défilé où, ne pouvant se développer, ils perdirent tous leurs avantages et furent bientôt massacrés, pour ainsi dire jusqu'au dernier, y compris leur chef. Ce déplorable échec est appelé par les historiens espagnols: «*Défaite du défilé de la chair*» (Chaabet-el-Leham), janvier 1543.

Alcaudète, rendant compte de ce désastre, réclama, pour en tirer vengeance, des renforts qui lui furent envoyés sans retard. En février, le gouverneur, accompagné de ses trois fils et du prétendant Abou-Abd-Allah, quitta Oran à la tête d'une armée de 14,000 fantassins et 500 cavaliers. Les contingents des tribus du Tessala et les Beni-Moussa-ben-Abd-Allah vinrent se ranger sous ses drapeaux.

Abou-Zeyane essaya en vain d'arrêter l'orage qui le menaçait par l'offre d'une importante rançon. Tout était inutile et la parole ne restait qu'aux armes. Le caïd des Beni-Rached, El-Mansour, dont nous avons déjà parlé, conduisit bravement contre les chrétiens ses contingents, dont les écrivains espagnols évaluent la nombre à 20,000 cavaliers. La bataille fut livrée à l'occasion du passage do l'Isser. Cette fois, grâce aux bonnes dispositions prises par le comte et à l'importance de ses forces, il remporta une victoire décisive. Peu après, l'armée espagnole rencontrait, sous les murs de Tlemcen, le roi Abou-Zeyane lui-même, soutenu par ses 400 Turcs, et entouré d'une nuée de guerriers : il y eut un rude combat qui se termina de nouveau par la victoire du comte d'Alcaudète et la fuite d'Abou-Zeyane et des débris du corps turc vers la Kalâa, d'autres disent dans les plaines d'Angad, ce qui parait plus probable.

Abou-Abd-Allah reçut le serment de la population, mais, s'il faut en croire Marmol, les chrétiens renouvelèrent ce qui s'était passé à Tunis, en soumettant la ville au pillage le plus complet[1]. Les juifs, surtout, furent dépouillés ou réduits en esclavage. Après une expédition contre Abou-Zeyane, qui essuya une nouvelle défaite, dans la plaine d'Angad, le comte d'Alcaudète reprit la route d'Oran, traînant à sa suite un butin considérable, parmi lequel se trouvaient les canons perdus en 1535, à la défaite de Tibda. Mais la longueur de son convoi l'exposait, sur une file interminable, aux attaques des Arabes, qui étaient revenus en très grand nombre, et ce ne fut qu'après avoir couru de véritables dangers et abandonné presque tout son butin, que le comte put rentrer à Oran. C'était, en résumé, bien des dépenses et beaucoup de pertes pour un médiocre résultat (mars)[2].

---

1. D'après un curieux ouvrage du temps publié par M. Francisque Michel, dans le *Bulletin de Géographie et d'Archéologie d'Oran* (avril-juin 1889, p. 101 et suiv.). le comte, ne pouvant obtenir de secours en argent de l'empereur, avait entrepris l'expédition à ses frais, ce qui expliquerait, sans le justifier, le pillage.

2. Abbé Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeyane*, p. 449 et suiv. — L. Fey, Hist. d'Oran. p. 85 et suiv. — Marmol, Afrique, t. II, p. 345 et suiv. — De Grammont, Hist. d'Alger, p. 70, 71. Haédo, *Rois d'Alger* (Revue afric. N° 141). — *Archives de Simancas* (Rev. afric.. n° 123). — Général de Sandoval (Revue afric., n° 88. p. 280). — Gorguos, *Les Espagnols pendant l'occupation d'Oran* (Revue afric., t. II, p. 28 et suiv.). — Francisque Michel, *Dialogues sur les guerres d'Oran*, loc. cit., p. 118 et suiv.

ECHECS DES ESPAGNOLS DANS LA PROVINCE D'ORAN. - MOULAÏ-ABOU-ZEYANE S'EMPARE DE TLEMCEN. MORT D'ABOU-ABD-ALLAH. — Le Comte d'Alcaudète, ayant appris, dès son arrivée à Oran, que les Turcs s'étaient fortifiés à Mostaganem, y fit aussitôt une expédition; mais il constata que cette place était en état de défense, avec 1,500 Turcs et des canons garnissant les remparts, et dut renoncer à l'attaquer. Après avoir passé trois jours à Mazagran, il ordonna la retraite et se vit entouré, comme au retour de Tlemcen, par les Arabes, qui ne cessèrent de le harceler jusqu'aux portes d'Oran (commencement d'avril).

A Tlemcen, le roi tributaire n'avait pas joui longtemps de son succès. A peine, en effet, les Espagnols s'étaient-ils éloignés, que Moulaï Abou-Zeyane revenait l'attaquer chez lui. Abou-Abd-Allah sortit bravement à sa rencontre, le défit et s'acharna même un peu trop d sa poursuite. Il revint enfin vers Tlemcen, complant avoir quelques jours de tranquillité. Mais, quel ne fut pas son étonnement de trouver les portes de la ville fermées ! Les habitants, ne pouvant lui pardonner les malheurs qu'il leur avait attirés en amenant les chrétiens, s'étaient révoltés et avaient rappelé Moulaï Abou-Zeyane, qui ne tarda pas à accourir d'un autre côté.

Forcé de fuir devant celui-ci, Abou-Abd-Allah se réfugia à Oran et poussa le comte d'Alcaudète à entreprendre une expédition avec lui. Les Espagnols s'avancèrent, au nombre de deux mille, dans la direction de Maskara : mais la fortune était décidément contre eux, ils éprouvèrent une nouvelle défaite au combat d'Ez-Zeïtoun, et durent effectuer une retraite non moins désastreuse que les précédentes et dans laquelle le gouverneur faillit périr.

Abou-Abd-Allah, qui voulut tenir encore la campagne, ne tarda pas à tomber entre les mains des partisans de son frère. Ils le mirent à mort et envoyèrent sa tête à Tlemcen [1]. A la suite de tous ces échecs, le comte d'Alcaudète rentra en Espagne pour y chercher des renforts, (juin)[2].

HASSAN-PACHA EST REMPLACÉ PAR EL-HADJ-BACHIR-PACHA. — RÉVOLTE DE BOU-TRIK. HASSAN, FILS

1. Nous ne dissimulerons pas que nous ne sommes pas sûr que cet Abou-Abd-Allah ne fût pas le père, Abou-Mohammed-Abd-Allah, car la mort de ce dernier résulte de simples conjectures.

2. Guin, *Entreprises des Espagnols pendant la première occupation d'Oran* (Revue afric., u° 178, p. 312 et soir.). - *Mémoires de Suarez Montanez* (Revue afric.., n° 57, 61). - Haédo (loc. cit.). - Francisque Michel. *Dialogues sur les guerres d'Oran*, p.134.

DE KHEÏR-ED-DINE, PACHA D'ALGER. — Vers la fin de l'année 1543, Hassan-Pacha cessa d'exercer l'autorité suprême à Alger, soit qu'il eût été renversé par une de ces révolutions militaires dont nous verrons tant d'exemples, soit qu'il eût été atteint par une grave maladie, soit enfin que sa destitution fût venue de la Porte même, ce qui semble le plus probable. En effet, ses succès constants, ses aptitudes remarquables au gouvernement du pays, avaient dû susciter contre lui bien des jalousies, particulièrement de la part du Capitan-Pacha et de sa famille. Hassan rentra dans l'obscurité et mourut en 1545, ainsi que cela résulte de l'inscription de son tombeau. Si la reconnaissance avait été usitée chez les Turcs, Hassan avait certainement mérité une éclatante récompense, car ses services furent inappréciables. Mais cela n'entrait pas dans leur système ; et du rente dans tous les pays, la politique n'a rien de commun avec la justice.

Le pouvoir fut alors dévolu à El-Hadj-Bechir, officier turc qui s'était distingué lors de la défense de la ville contre Charles V ; il aurait même, s'il faut en croire Marmol, entraîné le conseil de défense à résister aux propositions de Hassan tendant à livrer la place à l'empereur. Dès que la nouvelle du changement de pacha fut connue, une révolte éclata dans la tribu des Rir'a, prés de Miliana, à la voix d'un chef que les chroniques appellent Bou-Trik. Le commandant turc de Miliana ayant eu l'imprudence de sortir de son poste, suivi d'une faible escorte, fut surpris par les rebelles et périt avec toute sa troupe. Mais El-Hadj-Bechir avait, à la nouvelle de ce soulèvement préparé une colonne expéditionnaire, et bientôt il sortit d'Alger à la tête de 5,000 hommes, comprenant 4,000 Turcs ou renégats, pourvus d'armes à feu, 600 spahis et le reste de Maures andalous. Les rebelles, qui avaient déjà envahi la plaine de la Mitidja, furent promptement rejetés vers la montagne; là, ayant voulu résister, ils furent défaits en plusieurs rencontres, et enfin dispersés. Bou-Trik, poursuivi, alla jusque dans le Maroc chercher un refuge auprès du roi de Fès (avril-mai 1544).

Kheïr-ed-Dine, qui a avait jamais renoncé à sa souveraineté d'Afrique, apprit en Orient la retraite de Hassan. Il venait de passer toute l'année 1543 sur les côtes de France, à la tête des flottes combinées de François 1er, et de Soliman, en vertu du traité unissant ces deux princes. Après avoir ravagé le littoral italien, il était venu à Marseille vendre son butin et ses esclaves et prendre le commandement des galères françaises. Puis il avait conduit ces forces vers l'Italie et s'était emparé de Nice. Le roi de France, comprenant

combien était grande l'ambition personnelle de Barberousse, l'avait alors abandonné à lui-même, en rappelant les navires français. Au commencement de 1544, le Capitan-Pacha cingla vers l'est, ravagea de nouveau les côtes d'Italie et rentra à Constantinople.

Le sultan ne put lui refuser la nomination de son fils Hassan au gouvernement d'Alger, et le nouveau pacha alla prendre possession de son poste (fin juin 1544)[1].

EXPÉDITION DU PACHA HASSAN BEN KHEÏR-ED-DINE À TLEMCEN. ATTAQUE INFRUCTUEUSE DE MOSTAGANEM PAR ALCAUDÈTE. — Le comte d'Alcaudète, ayant enfin obtenu 4,000 hommes de troupes, rentra à Oran vers 154-. Il y trouva le caïd El-Mansour qui l'attendait avec impatience pour l'entraîner encore sur la route de Tlemcen, lui promettant l'appui des tribus des Beni-Amer, Rached et autres. Dès les premiers beaux jours de l'année 1547, le comte se mit en campagne et s'avança jusque vers Aïn-Temouchent, où il attendit les contingents annoncés ; mais la nouvelle qu'il y trouva fut de toute autre nature.

Le pacha Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, qui avait déjà jeté ses vues sur les régions de l'ouest, reçut sans doute un appel de Moulaï Abou-Zeyane, lui annonçant les préparatifs des Espagnols. Il se mit en route, à la tête de 3,000 Turcs ou renégats armée de mousquets, avec 1,000 spahis et 10 canons, rallia, en passant, un contingent de 2,000 cavaliers amenés par, Hamid-el-Abdi, cheikh de Ténès et, faisant diligence, rejoignit les chrétiens sur la route de Tlemcen et les força à se retourner et à lui faire face. Les deux armées s'observaient, cherchant le moment favorable d'en venir aux mains, lorsque le pacha reçut, par un envoyé français, la nouvelle de la mort de son père. Il se décida aussitôt à rentrer à Alger, de crainte qu'en son absence on ne se servit de ce prétexte pour le renverser (août).

Le comte poursuivit les Turcs, qui avaient passé par Mostaganem, et s'empara de Mazagran. Il commença ensuite à canonner les remparts de la ville et ne tarda pas à lui donner l'assaut. Mais le pacha avait pu y faire entrer des renforts et, malgré le courage des Espagnols, qui multiplièrent leurs attaques et plantèrent plusieurs

1. Devoulx, *El-Hadj-Pacha* (Revue afric., n° 46, p. 290 et suiv.). Haédo, *Rois d'Alger* (Revue afric., n° 141, p. 233 et suiv.). — De Gramont, *Hist. d'Alger*, p. 72 et suiv. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VII, p. 306 et suiv. - Marmol, loc. cit. — Sander-Rang, *Fondation de la régence d'Alger*, t. II, p. 72 et suiv.

fois l'étendard de Castille sur les murailles, les assiégés purent les repousser jusqu'à l'arrivée des troupes de Tlemcen, soutenues par un nombre considérable de cavaliers auxiliaires.

La partie était encore perdue et il fallait se décider à la retraite. On leva le camp pendant la nuit; mais les assiégés, prévenus, se mirent à la poursuite des Espagnols et furent rejoints par des nuées d'Arabes. Toute la journée du lendemain se passa en combats, dans lesquels l'héroïsme des chefs chrétiens empêcha celle retraite de se changer on un épouvantable désastre. Deux jours après, les débris de la colonne rentraient à Oran (1er septembre 1547)[1].

A son retour à Alger, le pacha reçut la confirmation de la mort de son père, en même temps que sa nomination de Beylarbeg d'Afrique. Peu de temps après ces événements, don B. de Mendoza étant venu à Mers-el-Kebir avec sa flotte, le comte d'Alcaudète espéra, grâce à son appui, s'emparer enfin de Mostaganem. Il réunit, à cet effet, ses troupes et s'avança jusqu'à Arzéou. Mais, Mendoza ayant élu rappelé avec ses navires, il ne put donner suite à son projet et se borna à exécuter des r'azia sur les indigénes de cette région (nov.)[2].

ÉVÉNEMENTS DE MAG'REB. — RÈGNE DU CHÉRIF ABOU-L'ABBAS ; SES SUCCÈS ; IL PARTAGE LE MAG'REB AVEC LES MERINIDES ; SON FRÈRE MOHAMMED-EL-MEHDI USURPE L'AUTORITÉ. SES LUTTES CONTRE LE MERINIDE DE FÈS ; IL S'EMPARE DE CETTE VILLE. — Les événements importants survenus en Algérie et en Tunisie nous ont fait négliger le Mag'reb proprement dit. Ce pays, il est vrai, a continué à voir toutes ses forces absorbées par des luttes intestines sans intérêt et sur lesquelles, il faut le reconnaître, nous manquons de détails positifs. Les Portugais établis à Ceuta, à Tanger et dans différents

1. La date de ces événements n'est pas précise ; nous avons adopté, au milieu des variantes, la plus probable, qui est donnée dans les *Dialogues sur les guerres d'Oran*. Il y a, entre Haédo et Marmol, auteurs dont toutes les dates sont suspectes, des différences variant entre 1545 et 1548. Celle de la mort de Kheï-ed-Dine, si elle était exactement connue, trancherait le différend.

2. Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran* et de *Mers-el-Kébir* (Revue afric., n° 88, p. 281, 282.). — Haédo, Rois d'Alger (Revue afric., nos 141, 142). — Marmol, Afrique (loc. cit.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 78, 74. - Léon Fey, Hist. d'Oran, p. 88 et suiv. — Abbé Bargès. Complément à l'histoire des Beni-Zeyane, p. 453 et suiv. — Francisque Michel, *Dialogues sur la guerres d'Oran*, p. 145 et suiv.

ports de l'Océan, essayèrent encore d'affermir leur autorité par diverses entreprises durant les années 1515 à 1517. Parmi plusieurs héros portugais, un certain Lope Barriga se distingua dans ces guerres et devint la terreur des musulmans. Mais ensuite la face des choses changea: les Portugais éprouvèrent de véritables désastres dans lesquels leurs meilleurs guerriers furent tués ou faits prisonniers ; et, comme la puissance métropolitaine s'affaiblissait, ils demeurèrent livrés il eux-mêmes et ne purent protéger leurs tributaires.

Nous avons vu ci-devant que les chefs arabes appelés chérifs saadiens, avaient acquis un certain renom en combattant les chrétiens établis sur le littoral du Sous et s'étaient taillé, dans le Sous et le Derâa, un royaume indépendant des Beni-Merine. En 1516, le fondateur de la dynastie, Abd-Allah-el-Kaïm, mourut à Afour'al ; il laissa deux fils: Abou-l'Abbas-el-Aaradj, l'aîné. qui lui succéda, et Abou-Abd-Allah-Mohammed-Cheikh-el-Mehdi, qui garda le commandement du Sous méridional.

Les deux frères vécurent d'abord en bonne intelligence, appliqués surtout il la guerre contre les Portugais. Dans une course malheureuse, le brave N. Fernundez d'Altaïde fut tué, et Lope Barriga fait prisonnier. Peu après, les chérifs parvenaient à faire assassiner Yahïa-ben-Tafout : la cause des chrétiens perdit ainsi ses plus fermes soutiens, tandis que la puissance des deux chefs musulmans se renforçait et qu'ils étendaient leur autorité jusqu'au cœur des montagnes des Hentata. Les cheikhs des tribus de ces régions vinrent faire leur soumission à Abou-l'Abbas et, comme ils tenaient en réalité les clefs de la ville de Maroc, ils la lui ouvrirent (1520). D'après «l'Histoire des Chérifs» de Diego de Torres, les Chérifs se seraient rendus maîtres de Maroc en mettant à mort par trahison le prince Moulaï Nacer-Bou-Chantouf, qui y commandait, et cela en l'année 1519. Ils auraient ensuite envoyé leur soumission à Moulaï-Mohammed, roi de Fès, en s'engageant au paiement d'un tribut et s'obligeant à abandonner le quint des prises. Mais peu à peu ils évitèrent d'exécuter ces engagements et paraissent avoir contracté alliance avec les chefs dissidents et Moulaï-Edris.

Le sultan mérinide Moulaï-Mohammed sortit de Fès à la tête d'une armée considérable et marcha contre l'usurpateur. Trop faible pour lutter en rase campagne, Abou-l'Abbas se renferma dans Maroc, en répara les fortifications et les garnit d'archers et même de canons. Arrivé sous ses murs, le souverain en entreprit le siège qui se prolongea durant de longs mois. La population commençait il souffrir et à murmurer et la situation semblait compromise,

malgré l'arrivée de Mohammed-el-Mehdi, avec des renforts. Sur ces entrefaites, Moulaï-Mohammed reçut l'avis que ses parents s'étaient révoltés à Fès et avaient pris possession de l'autorité. Dès le lendemain il leva le siège et rentra à Fès, poursuivi par les Chérifs qui, au retour, tirent une expédition heureuse contre les Portugais, à Safi.

En 1528, le sultan merinide tenta une autre campagne contre le chérif qui avait soumis la région jusqu'à Tedla. Les deux rivaux se rencontrèrent à Enmal et se livrèrent une sanglante bataille qui demeura indécise et fut suivie d'une trêve. Peu après, avait lieu la mort du sultan merinide Mohammed, qui était remplacé par son fils Ahmed. Huit ans plus tard, en 1536, la guerre recommence ; au mois d'août, les adversaires se battent à Bou-Agba, sur un affluent de l'Ouad-el-Abid, et, cette fois, les Merinides sont défaits[1].

Mais les dévots musulmans, las de ces tueries et de ces luttes sans résultat, s'interposent alors et leurs légistes finissent par obtenir la conclusion d'une paix par laquelle le chérif Abou-l'Abbas est reconnu souverain de toute la région du sud, jusqu'à Tadla, et le sultan merinide conserve le reste de son royaume, depuis Tedla jusqu'au Magr'eb central.

Dans cette même année 1536, Mohammed-el-Mehdi, qui n'était pas seulement un guerrier, mais un véritable colonisateur et avait doté Taroudent de constructions magnifiques et propagé la culture de la canne à sucre dans le Sous, voulut à tout prix avoir un port d'expédition et vint mettre le siège devant Santa-Cruz du Cap-d'Aguer, occupé par les Portugais. S'en étant emparé, non sans peine, il put, grâce à l'industrie d'un juif converti, établir de nouveaux moulins à sucre sur l'Oued-Sous, et donner à cette production une grande extension.

La prise de Sainte-Croix fut un beau succès qui lui procura des armes et des munitions en quantité. Parmi les captifs se trouvait le gouverneur don Guttierez de Monroy avec ses deux enfants: D. Loys et Dlle. Mencia. Le vainqueur s'éprit de cette jeune fille et voulut lui faire partager sa couche, offrant même de l'épouser; mais ni menaces, ni prières, ni mauvais traitements, ne purent la décider à abandonner sa religion. Elle était durement détenue dans un cachot, lorsqu'un religieux arriva de Portugal pour racheter les captifs, particulièrement les femmes ; mais le chérif taxa à un tel

1. Diego de Torres place cette bataille, sur laquelle il fournit des détails paraissant circonstanciés, en 1526 ; il y fait mourir le fils du sultan merinide et Abou-Abd-Allah, dernier roi de Grenade, décédé depuis longtemps et dont l'épitaphe a été retrouvée à Tlemcen.

prix sa bien-aimée que le religieux dut y renoncer et répondre à ses réclamations qu'il ne pouvait abandonner cent personnes pour une. Mencia, désespérée, se livra alors au chérif qui l'épousa régulièrement et la laissa «*vivre à sa guise, porter le costume espagnol, avec épée et poignard, et dîner à table haute, comme aurait fait un roi chrétien*». Elle succomba, peu après, aux suites d'une couche avant terme et le chérif faillit en mourir de chagrin.

Mais ce roman ne fit qu'une courte diversion dans la carrière ambitieuse de Mohammed-el-Mehdi. Il avait expulsé les chrétiens du Sous et son renom s'était répandu en Berbérie comme celui d'un libérateur de l'Islam. Cette gloire excita au plus haut point la jalousie de son frère. En 1537, la rupture éclata entre eux à la suite d'une entrevue, dans laquelle Abou-l'Abbas avait voulu traîtreusement tuer son frère. Celui-ci vint assiéger Safi (1539). Les Portugais, bien que surpris, firent une résistance énergique; les femmes mêmes avaient été armées. Cependant la place allait succomber lorsque des secours leur arrivèrent d'Azemmor, sur des navires commandés par un brave capitaine juif, nommé Samuel. Une furieuse sortie, opérée grâce à ces renforts, contraignit le chérif à lever le siège qui durait depuis six mois. Don Juan de Portugal fit démanteler et évacuer ensuite cette place, trop difficile à défendre et ne présentant pas d'avantages en rapport avec les sacrifices ; le roi de Maroc put alors en prendre possession. Peu après, Abou-l'Abbas, ayant encore marché contre son frère, fut défait et pris. Mohammed-el-Mehdi, après lui avoir donné de grande témoignages de respect, le fit conduire à Taroudent, tandis que Moulaï-Zidane, fils aîné d'Abou-l'Abbas, courait s'enfermer à Maroc et, de là, tâchait d'obtenir l'appui des Portugais et des Merinides. Enfin les deux frères finirent par signer un traité aux termes duquel chacun d'eux fut reconnu roi indépendant d'une partie du Mag'reb. Mohammed conserva les provinces de Taroudent, Derâa et le pays des Zenaga, à l'ouest ; Abou-l'Abbas eut pour lui la souveraineté de Maroc, de Tafilala, des Heskoura et de Tedla. Il fut en outre décidé que l'héritier présomptif serait Mohammed-el-Harrane, fils aîné d'El-Mehdi, comme plus âgé et, après lui, Moulaï-Zidane, fils d'Abou-l'Abbas. Ce dernier retourna en grande pompe à Maroc.

Mais Abou-l'Abbas brûlait de tirer une éclatante vengeance de tant d'humiliations. Mohammed-el-Medhi, de son côté, n'était pas homme à se laisser surprendre. Mis au courant des intentions de son frère, il s'empressa de le devancer en marchant contre lui. Le 19 août 1543, ils en vinrent aux mains; après une longue lutte,

le roi de Maroc fut encore vaincu et réduit à la fuite. Le lendemain Moulaï Abd-el-Kader, autre fils de Mohammed-el-Mehdi, ayant marché rapidement sur Maroc, à la tête de 4,000 hommes, s'en rendit maître et s'installa dans le palais de son oncle ; peu après, celui-ci arrivait presque seul et, voulant se faire ouvrir la porte de la ville, apprenait la perte de sa capitale. Le lendemain Mohammed-el-Mehdi y fit son entrée ; un de ses premiers soins fut de rendre la liberté à Guttierez de Monroy, père de sa chère Mencia. Ce fut, dit D. de Torrés, «le premier, voire même le dernier acte vertueux qu'oncques fit ce tyran, tout le cours de sa vie.[1]»

Réfugié chez un cheikh, Abou-l'Abbas envoya ses deux fils à Fès pour solliciter l'assistance du sultan merinide. Mais tout fut inutile et, en 1514, les deux frères eurent une entrevue pathétique, après laquelle Abou-l'Abbas consentit à aller s'établir à Tafilala, en abandonnant Maroc. Dès que le chérif Mohammed-el-Mehdi se trouva seul maître du pouvoir, il rompit les traités qui liaient son prédécesseur au roi de Fès et se prépara à l'attaquer. Le sultan merinide, voulant le prévenir, s'avança avec toutes ses forces et les deux ennemis se rencontrèrent près de Fechtala, au delà de l'Ouad-el-Abid, qui formait la limite des deux royaumes. Le chérif y remporta une victoire complète dans laquelle son adversaire, Ahmed, fut blessé et fait prisonnier. Ayant obtenu de celui-ci la cession de Meknès, comme condition de sa mise en liberté, il se porta avec lui par la montagne, sur Fès, espérant s'en rendre maître. Mais, dans cette ville, Moulaï Abou-Hassoun, beau-frère ou frère du sultan, et qui, selon le Nozhet-el-Hadi, avait été précédemment renversé par Ahmed, avait pris le pouvoir et fait reconnaître l'autorité nominale de Nacer, fils aîné de son frère. Puis il avait organisé la résistance. Mohammed-el-Mehdi, ne pouvant rien obtenir. se décida à rentrer à Maroc avec son prisonnier (1547). La mère du sultan écrivit alors au khakan Soliman, pour se plaindre de l'agression du chérif au mépris des traités, et requérir son intervention ; s'il faut en croire Diego de Torres qui, présent à cette époque, mérite une attention spéciale, un ambassadeur de la Porte arriva, l'année suivante, à Maroc, pour sommer le chérif de mettre en liberté Ahmed. Mais l'effet obtenu fut tout autre : Mohammed réunit aussitôt une armée importante dont il confia le commandement à son fils Mohammed-el-Harran. Ce prince, soutenu par les Arabes d'Azr'ar, envahit cette région et vint escarmoucher jusque sous les murs de Fès. Au mois d'août 1549, le roi merinide obtint sa liberté en laissant au chérif la

1. Page 145.

ville de Meknès, que son fils se décida à lui abandonner. Une trêve de cinq ans fut signée entre eux à cette occasion.

Mais, sous le prétexte qu'on l'avait averti que le prince merinide, appuyé par les chrétiens, allait venir l'attaquer, le chérif prépara une nouvelle expédition, et à la fin du mois de septembre, sortit de Maroc, à la tête d'une armée de 30,000 hommes. Après une journée de repos à Meknès, il arriva à Fès et en commença le siège. Moulaï Abou-Hassoun dirigeait habilement la défense; après plusieurs combats, le roi de Maroc dut se borner à un blocus rigoureux. La disette ne tarda pas à se faire sentir et poussa les assiégés à proposer divers accommodements qui ne furent pas acceptés. Le sultan merinide alla même. Dit-on, jusqu'à offrir au chérif la villeneuve de Fès, de sorte que la rivière qui sépare les deux villes aurait formé la limite des deux royaumes ; plusieurs sorties furent tentées et une armée de secours arriva de Tafilala ; mais, mollement conduite, elle ne put débloquer la ville. Cependant Fès résistait encore et la situation des assiégeants n'était pas belle, en raison de l'âpreté de l'hiver et des masses d'eau qui envahissaient le camp. Le chérif fut même sur le point de lever le siège; puis, changeant d'avis, il fit construire de véritables maisons pour son armée, suivant le conseil d'un marchand espagnol de sa suite, qui lui rappelait la fondation de Sainte-Foi, par Ferdinand, lors du siège de Grenade. L'effet moral de cette résolution sur les assiégés fut décisif; décimés par la famine et la maladie, ils firent entendre des clameurs et, dans ces conjonctures, Abou-Hassoun essaya en vain de persuader au sultan Ahmed qu'il ne lui restait, pour sauver son honneur, qu'à vendre sa vie dans une sortie désespérée ; écœuré d'une telle lâcheté, il sortit nuitamment de la ville et gagna Velez, d'où il s'embarqua pour l'Espagne.

Avec lui disparurent toute énergie et tout sentiment d'honneur ; bientôt une députation vint offrir la reddition de la ville, sous certaines restrictions. Mais le chérif se sentait maître de la situation; il refusa tout accommodement, puis fit annoncer que quiconque viendrait à son camp la nuit suivante aurait la vie sauve; la plupart des défenseurs profitèrent de cette offre. Il ne restait plus au sultan qu'à se livrer au vainqueur, ce qu'il fit avec la plus grande lâcheté, à son camp où il se prosterna à ses pieds pour éviter la mort. Le 15 février 1550, le chérif fit son entrée dans la capitale merinide. Nous allons voir, maintenant, le sultan du Mag'reb relever l'autorité dans cette vaste région et intervenir activement dans les affaires d'Algérie.

Quelque temps auparavant, le gouverneur espagnol du Peñon

de Velez, s'étant laissé surprendre par les indigènes, fut massacré avec toute la garnison. Ainsi l'Espagne perdit cette place qui lui avait coûté déjà tant de sacrifices (décembre 1522). Puis ce fut au tour du port de R'assaça : les soldats chrétiens, après avoir assassiné leur commandant, livrèrent la place aux Rifins et se firent musulmans (1531)[1].

---

1. .*Nozhet-El-Hadi*, p. 17 et suiv. du teste arabe, 33 et suiv. de la traduction Boudas. — *Villes maritimes du Maroc*, (Élie de la Primaudaie), Revue africaine nos. 95 à 100. — Diego de Torres, *Hist. des Chérifs*, p. 38 et suiv. à 233. — Berbrugger, *La canne à sucre et les chérifs de Maroc au XVIe siècle* (Revue afric., n° 32, p. 116 et suiv.). — Abbé Godard, *Maroc*, p. 417 et suiv.

CHAPITRE V

LUTTES DES TURCS, DES CHÉRIFS ET DES ESPAGNOLS. EXTINCTION DES DYNASTIES MERINIDE ET ZEYANITE

1550-1557

Le chérif marocain s'empare de Tlemcen. Il est défait par les Turcs qui restent maîtres de Tlemcen. — Occupation d'El-Mehdïa par les Espagnols. Rappel du pacha Hassan; prise de Tripoli par Simane-Pacha. — Salah-Réïs, Beylarbeg d'Afrique : son expédition à Touggourt et dans l'ouad Rir'. Guerre contre Abd-el-Aziz, roi des Beni-Abbès. — Salah-Reïs, après une course aux Baléares, marche contre le chérif de Fès, pour rétablir le merinide Abou-Hassoun. — Succès de l'armée algérienne : le chérif abandonne Fès. Rétablissement du merinide Abou-Hassoun. — Les Turcs rentrent à Alger. Le chérif Mohammed-el-Medhi s'empare de Tafilala, défait et met à mort Abou-Hassoun et rentre en possession de Fès. — Salah-Reïs enlève Bougie aux Espagnols. - mort de salah-Reïs; Hassan-Corso conduit une expédition contre Oran, puis est rappelé par ordre de la Porte. Révolte de Hassan-Corso. Le pacha Mohammed-el-Takelerli s'empare d'Alger. Il est assassiné par les Yoldach. Hassan, fils de Keïr-ed-Dine, revient à Alger. — Le pacha Hassan fait assassiner Mohammed-el-Mehdi au Maroc. Règne du chérif Moulaï Abd-Allah. — Appréciation du caractère de Mohammed-el-Mehdi, fondateur de l'empire des chérifs saadiens. — Extinction des dynasties merinide et zeyanite. — Appendice : Chronologie des souverains merinides et zeyanites.

LE CHÉRIF MAROCAIN S'EMPARE DE TLEMCEN. IL EST DÉFAIT PAR L'ARMÉE ALGÉRIENNE, QUI OCCUPA TLEMCEN. — Les succès du chérif Mohammed-el-Mehdi eurent un tel retentissement que la population, si malheureuse et si inquiète de Tlemcen, conçut l'espoir d'être relevée par lui de ses humiliations et protégée contre les entreprises de ses deux ennemis : les Espagnols et les Turcs. Une députation, envoyée à Fès, trouva le conquérant tout disposé à entreprendre une campagne qui concordait si bien avec ses idées ambitieuses. Il se mit donc activement il préparer son expédition. Mais le pacha d'Alger n'était nullement curieux de laisser les Marocains conquérir pour eux une ville dont les Turcs se considéraient comme suzerains. Il fallait les détourner de leur projet en les entraînant d'un autre côté, au nom des intérêts généraux de l'Islam, et il parait qu'il fut convenu entre le beylarbeg et le

chérif, si même un traité précis n'exista pas entre eux, que les troupes d'Alger viendraient prendre position en avant de Mostaganem, et qu'après avoir opéré leur jonction avec celles de l'Ouest, elles attaqueraient de conserve les Espagnols d'Oran et les chasseraient de cette province (1550).

Après avoir nommé son fils, Mohammed-el-Harran, héritier présomptif, gouverneur de Taroudent et du Sud, et un autre de ses fils, Abd-el-Kader, à Maroc, le chérif s'occupa activement de réunir les forces nécessaires à l'expédition de Tlemcen. Pendant ce temps, une armée de 5,000 mousquetaires, commandée par le renégat Hassan-Corso, appuyée par 1,000 spahis et 8,000 kabyles, amenés par Abd-el-Aziz, chef des Beni-Abbès, qui s'était récemment rapproché des Turcs, quitta Alger et s'avança jusqu'à Mostaganem. Au commencement de l'année 1551, Mohammed-el-Harran amena de Taroudent et de Maroc 21,000 cavaliers à Fès. Son père lui adjoignit 10,000 fantassins, parmi lesquels 5,000 renégats armés de mousquets, et, au mois de mars, il se mit en marche vers l'est ; étant arrivé à Tlemcen, il entra sans coup férir dans cette ville que Moulaï Abou-Zeyane abandonna précipitamment pour se réfugier chez les Espagnols d'Oran (l0 juin). Le fils du chérif s'avança ensuite dans les plaines de la province d'Oran, imposant partout son autorité aux tribus, tout en se gardant de molester en rien les Espagnols ou leurs tributaires, puis il rentra à Fès où il mourut de maladie.

Mais les Turcs n'entendaient nullement se laisser jouer de cette façon. Un groupe des Beni-Amer, fuyant devant les «Marocains, était venu à leur camp en réclamant assistance. Hassan-Corso se porta résolument contre les envahisseurs, déjà dans la vallée du Chélif. Averti de l'approche de l'armée algérienne, le général chérifien qui commandait un corps de troupes dans cette région, commença sa retraite et voulut mettre en sûreté son butin. Mais il fut entièrement défait et périt en combattant. Le commandant de Tlemcen, pour le chérif, ayant demandé avec instance du renfort, le prince Abd-el-Kader fut appelé de Maroc et envoyé en toute hâte, accompagné de ses deux frères Moulaï Abd-Allah et Moulaï Abd-er-Rahman au secours de Tlemcen, avec une vingtaine de mille lances. Il y arriva en janvier 1552 et, le 15 du même mois, l'armée turque campa sous les murs de cette ville. Abd-el-Kader lança contre elle sa cavalerie, mais les Turcs, avec leurs mousquets, la reçurent par une fusillade nourrie qui porta le désordre dans les rangs de ces brillants cavaliers, armés encore de la lance et du bouclier. Abd-el-Kader, en voulant arrêter ce mouvement, s'avança aux premiers rangs et fut tué. Aussitôt, la panique se répandit dans son

armée et les Algériens en profitèrent pour redoubler d'efforts et assurer la victoire. Ils purent couper la tête du fils du chérif, mais n'osèrent pousser trop loin leur succès. Le lendemain, Moulaï Abd-Allah, qui avait pris le commandement, ordonna la retraite et fut poursuivi par l'ennemi jusqu'à la Moulouia. Le courage des Kabyles et de leur chef, Abd-el-Aziz, avait beaucoup contribué à la victoire.

Revenant alors sur ses pas, Hassan-Corso occupa sans difficulté Tlemcen, et la malheureuse ville eut encore à subir les fureurs de la soldatesque et les exigences de ses chefs. Puis il y laissa le caïd Saffah, avec 500 janissaires, et rentra à Alger, rapportant comme trophée la tête du fils du chérif. L'armée y fut accueillie par de grandes démonstrations de joie. Le pacha était alors occupé à faire construire, sur le Koudiat-es-Saboun, la forteresse à laquelle on donna son nom (Bordj Moulaï-Hassan) et que nous avons appelée : «Fort l'Empereur». Il commença aussi divers autres travaux d'utilité ou d'assainissement[1].

OCCUPATION D'EL-MEHDIA PAR LES ESPAGNOLS. RAPPEL DU PACHA HASSAN. — PRISE DE TRIPOLI PAR SINANE-PACHA. — Cependant, le reïs (capitaine) Dragut, continuait à infester la Méditerranée : partant de son port de refuge, ou si l'on veut de sa capitale, El-Mehdia, il ne cessait de courir sus aux navires espagnols que pour aller ravager les côtes de l'Italie ou des îles, encouragé, dit-on, par les présents et l'appui du roi de France, Henri II. Cette situation était intolérable et, en 1551, don Juan de Vega, vice-roi de Sicile, reçut l'ordre de s'emparer d'El-Mehdïa. Dans le mois d'août, la flotte espagnole parut inopinément devant cette ville et en commença le siège. Dragut était à Tripoli : il arriva au plus vite pour s opposer à l'attaque des chrétiens, mais se vit contraint de reprendre la mer, et, le 10 septembre 1551, D. Juan de Vega enleva la place de vive force, réduisant en esclavage les musulmans qui n'avaient pas péri. 1,500 hommes de garnison y furent laissés avec de bons approvisionnements, sous le commandement de D. Alvar, fils du vice-roi.

Cet échec, exploité en Orient par le parti français et notamment par M. d'Aramon, qui, envoyé à Alger, n'avait rencontré que hauteur et dédain chez le pacha, entraîna le rappel de Hassan. Le fils de Kheïr-ed-Dine quitta Alger, à la fin de septembre, laissant le commandement par intérim au caïd Saffah, avec le titre de Khalifa.

---

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 29 et suiv. du texte arabe, 53 et suiv. de la trad. - Abbé Godard, *Maroc*, p. 464 et suiv.

Dans le même mois d'août, la flotte ottomane, de 140 voiles, sous le commandement de Sinane-Pacha, était venue attaquer Tripoli. Cette ville se trouvait alors sous l'autorité du commandeur Gaspar de Vallier, n'ayant à sa disposition que 600 soldats calabrais et siciliens et 30 chevaliers de Malte. Dragut et un autre corsaire, nommé Mourad-Ag'a, vinrent coopérer à celle expédition. Sinane-Pacha attaqua Tripoli par mer et par terre. La position des assiégés était certainement critique, mais les troupes siciliennes manquèrent de courage et les braves chevaliers eurent la douleur de voir la ville tomber au pouvoir des musulmans, presque sans combat. Mourad-Ag'a en fut nommé gouverneur.

Peu après la reddition, apparut la flotte de Doria, venant au secours de Tripoli. Les vaisseaux turcs coururent alors le plus grand danger et ne furent sauvés que par l'habileté et l'audace de Dragut qui les mit à l'abri sous l'île de Djerba. Comme récompense, le corsaire reçut de la Porte le commandement de Lépante, et d'une flotte de 40 galères (1551)[1].

SALAH-REÏS, BEYLARBEG D'AFRIQUE. - SON EXPÉDITION À TOUGGOURT ET DANS L'OUAD RIR'. — GUERRE CONTRE ABD-EL-AZIZ, ROI DES BENI-ABBÈS. — Au mois d'avril 1552, arriva à Alger le nouveau beylarbeg d'Afrique; c'était un Égyptien, du nom de Salah-Reïs, qui avait été formé à l'école des deux Barberousse ; il en avait l'énergie et possédait l'expérience des hommes et des choses de l'Afrique; le sultan ne pouvait faire un meilleur choix, aussi n'avait-il pas hésité à l'enlever au commandement de la marine qu'il lui avait confié après la mort de Kheïr-ed-Dine. A peine arrivé à Alger, le nouveau pacha, ayant appris que le jeune prince de la famille Ben-Djellab, qui régnait dans l'oasis de Touggourt, s'était révolté contre son autorité et avait entraîné les oasis voisines dans sa rébellion, décida une grande expédition vers l'extrême Sud. Au mois d'octobre, il quitta Alger, à la tête de 3,000 arquebusiers turcs ou renégats, l,000 cavaliers et seulement deux pièces de canon, pour ne pas alourdir sa marche. Parvenu dans la Medjana, il reçoit le contingent des Beni-Abbés, se composant de 8,000 hommes commandés par leur roi Abd-el-Aziz; puis on pénètre dans le Hodna, de là dans le Zab et l'on se trouve bientôt

1. A. Rousseau. *Annales Tunisiennes*, p. 24. — Féraud, *Annales Tripolitaines* (Revue afric., n° 159, p. 209, 210). — Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran* (Revue afric., n° 88: p. 2821. — De Grammont, *Histoire d'Alger*, p. 76, 78. — Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 151.

sous les murs de Touggourt. Ben-Djellab, surpris, n'avait pas eu le temps de se préparer. Néanmoins il essaya de résister, espérant que ses alliés, les autres principicules du Sahara, viendraient, à son secoure. Mais il n'en fut rien et, après une canonnade de trois jours, la ville fut emportée d'assaut et, livrée au pillage ; les habitants survivants se virent réduits en esclavage. Le beylarbeg alla ensuite attaquer Ouargla, qui subit le même sort, mais dont le cheikh ne l'attendit pas et lui envoya de loin sa soumission.

Salah-Reïs rétablit, comme tributaires, les cheikhs d'Ouargla et de Touggourt dans leurs principautés ; puis, il reprit la route d'Alger, traînant à sa suite un butin immense. Sa première expédition avait été un coup de maître; malheureusement le partage des prises amena une rupture entre Abd-el-Aziz et, le pacha qui prêta sans doute l'oreille aux calomnies de Haesan-Corso, ennemi personnel du roi des Beni-Abbés, depuis l'expédition qu'ils avaient faite de concert il Tlemcen. Aussitôt les luttes commencèrent entre les Beni-Abbés et les Turcs et prirent un caractère d'acharnement extrême. Salah ayant, dans ce môme hiver, marché contre son ancien allié, pénétra dans les montagnes kabyles et livra, à Bouni, une bataille dans laquelle il défit les Beni-Abbès et où périt Fâdel, frère du roi. Mais ce succès avait été obtenu au prix de tels efforts que le pacha dut aussitôt se mettre en retraite, opération toujours dangereuse dans les guerres d'Afrique et qu'il n'exécuta qu'avec la plus grande difficulté. L'année suivante, une expédition commandée par Mohammed, propre fils du pacha, aboutit à un véritable désastre, au milieu de ces terribles montagnes des Beni-Abbès. Enfin, en 1554, Sinane-Reïs conduisit une autre expédition, qui parait avoir suivi la route de Sour-el-R'ozlane et du Hodna. Abd-el-Aziz y trouva l'occasion de remporter sur les Turcs une nouvelle victoire, à l'Ouad-el-Leham, près de Mecila[1].

SALAH-REÏS, APRÈS UNE COURSE AUX BALÉARES, MARCHE CONTRE LE CHÉRIF DE FÈS POUR RÉTABLIR LE SULTAN MERIDINE. — Au mois de juin 1533, Salah-Reïs, en exécution des conventions conclues entre lui et l'envoyé du roi de France, quitta Alger et cingla sur Majorque qu'il espérait surprendre. Dragut, récemment élevé au pachalik de Tripoli, devait concourir, avec les vaisseaux de M. de la Garde, à bloquer la flotte du

1. Féraud, *Les Ben-Djellab* (Revue afric., n° 136). — Haédo. *Revue africaine*, n° 142, p. 271 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 78, 79.

duc d'Albe pour la retenir au loin. Mais les chrétiens étaient sur leurs gardes, bien armés et décidés ; ce fut à peine si les Algériens purent piller quelques bourgades ; ils furent contraints, par la garnison de Mahon, de se rembarquer, non sans pertes sérieuses. Le beylarbeg alla ensuite croiser sur les côtes d'Espagne et finit par n'emparer d'une flotte portugaise qui cherchait à débarquer Abou-Hassoun le merinide, sur les côtes du Mag'reb, avec un corps de trois cents soldats portugais obtenus de don Juan. Il avait en vain sollicité l'appui de l'empereur Charles, et était allé pour cela jusqu'en Allemagne. Abou-Hassoun ne tarda pas à décider le pacha à faire une expédition contre le chérif : une incursion sur la frontière de Tlemcen par les Marocains en fournit le prétexte.

Le chérif Mohammed-el-Mehdi, après avoir encore vu mourir son fils Abd-er-Rahman, qu'on l'accusa d'avoir empoisonné, avait eu à lutter contre une révolte des Berbères de l'Atlas et, comme il supposait que le sultan merinide et ses parents en étaient les instigateurs, il les fit tous mettre à mort le même jour, dans les différentes localités où ils étaient détenus (août 1552). Puis, il marcha en personne contre les rebelles de l'Atlas et soumit à son autorité la région voisine de Taroudent. Bien malgré lui, étant donné l'état de révolte de l'Atlas, le chérif dut rentrer à Fès, car il avait reçu la nouvelle de la prochaine attaque des Turcs.

En effet, Salah-Reïs, ayant réuni une armée de 6,000 mousquetaires et 1,000 spahis, se mit en marche, vers la fin de septembre 1553, emmenant avec lui Abou-Hassoun. Un corps de 4,000 cavaliers auxiliaires, fournis par Ben-el-Kadi de Koukou, qui s'était rapproché de lui depuis sa rupture avec son rival Abd-el-Aziz, le rejoignit en route. L'artillerie était desservie par 80 chrétiens captifs, auxquels on avait promis la liberté s'ils se conduisaient avec bravoure et dévouement. En même temps, une flotte de 22 navires cingla vers le port de R'assaça en Mag'reb, afin que le pacha pût s'y réfugier et se faire ramener à Alger, en cas d'échec. Aucune précaution, on le voit, n'avait été négligée.

Mohammed-el-Mehdi, de son côté, n'était pas resté inactif. 30,000 chevaux et 10,000 hommes de pied se trouvaient concentrés près de Fès, avec une vingtaine de canons et, comme il avait appris que les Turcs s étaient arrêtés à Tlemcen, semblant hésiter à continuer une si aventureuse expédition, il résolut, malgré le conseil de ses officiers, de marcher contre eux. Laissant à Fès, pour le représenter, son fils Moulai Abd-Allah, il partit au commencement de novembre et se dirigea sur Taza, où il établit son quartier général.

Cependant les Turcs avaient franchi la frontière et s'avançaient en bon ordre. Vers le 5 décembre, ils prirent position à quelque distance de Taza, en vue du camp des Marocains, et s'y fortifièrent. On s'observa d'abord de part et d'autre, sans paraître désireux d'engager l'action. Puis, Salah-Reïs résolut de tenter une surprise de nuit sur le camp du chérif et en chargea un corps de 1,500 hommes choisis. Cette attaque réussit à merveille et ce fut en vain que les officiers marocains essayèrent de rallier les Arabes effrayés par les détonations de l'artillerie et fuyant dans tous les sens. Salah soutint habilement sa colonne d'attaque, et l'armée chérifienne fut bientôt contrainte de se replier derrière la forteresse, sur une hauteur. Le surlendemain, Mohammed-el-Mehdi fit commencer la retraite sur Fès en masquant le mouvement par un engagement de cavalerie.

Après avoir reçu un renfort de 600 lances, amenées de la province de Velez par les fils de Moulaï Abou-Hassoun, Salah-Reïs se mit en marche à son tour, dans la direction de Fès, où le chérif était rentra triomphalement le 16.

SUCCÈS DE L'ARMÉE ALGÉRIENNE. — LE CHÉRIF ABANDONNE FÈS. — RÉTABLISSEMENT DU MERINIDE ABOU-HASSOUN. — Le 3 janvier 1554, l'armée algérienne campa en arrière du Sebou, à environ six kilomètres de Fès. Dès le lendemain, le chérif, divisant sa nombreuse cavalerie en trois corps, s'avança pour livrer bataille. Moulaï Abd-el-Moumène, son fils, commença, à la tête du premier corps, le passage de la rivière; mais aussitôt, Abou-Hassoun, entouré de ses enfants, fondit sur eux suivi de ses deux mille lances, et l'on combattit de part et d'autre avec acharnement, pour le passage du gué. Les Turcs d'un côté, le chérif de l'autre, restèrent spectateurs de cet engagement, se réservant les uns pour les autres, et chacun se retira dans ses lignes, vers le soir. Moulaï Abou-Hassoun, qui avait combattu comme un lion et s'était multiplié, eut les honneurs de la journée ; il reçut même, en secret, des députations des gens de Fès venant le féliciter. Dans la nuit du 4 au 5, les Turcs, ayant levé leur camp, passèrent le Sebou et s'établirent auprès de la vieille ville, dans une position où ils se retranchèrent soigneusement, aidés, dit-on, par les habitants.

Le chérif, qui était dans la ville neuve, sortit le 5, à 8 heures du matin, en grande pompe. «Il montait un cheval aubère grand et beau, richement harnaché ; lui, était habillé d'écarlate et allait en priant et fort allègrement à voir. Il fut salué d'une grande salve et acclamations, selon leur coutume, par ceux qu'il avait apprêtés ce jour là pour combattre, qui pouvaient être environ 20,000 che-

vaux»[1]. Moulaï Abd-el-Moumène, chargé encore de l'attaque, se précipita avec furie sur les retranchements turcs et y pénétra, suivi des plus braves guerriers. Malheureusement il ne fut pas soutenu et les Algériens, revenus de leur stupeur, eurent le temps de se reformer et de leur couper la retraite, les mitraillant et massacrant ainsi à leur aise, de sorte que le jeune chérif se vit forcé de fuir vers la montagne, après avoir traversé les lignes ennemies. Quant à son père, qui s'était borné à faire, de loin, «certaines conjurations», et n'avait pu décider le reste de sa cavalerie à charger, il rentra à Fès «enseignes déployées» sur les deux heures de l'après-midi. Moulaï Abd-Allah envoyé par le chérif à la vieille ville, pour l'empêcher d'ouvrir ses portes aux Algériens, y fut très mal accueilli et, comme il ne brillait ni par le courage ni par la constance, il s'empressa de revenir auprès du sultan, son. père.

Le nuit suivante, Moulaï Abou-Hassoun et Salah-Reïs entrèrent dans la vieille ville, dont les habitants leur ouvrirent les portes et où ils furent reçus en libérateurs. A cette nouvelle, le chérif se décida à se retirer à Maroc pour y attendre le départ des Turcs et revenir en forces, lorsque le merinide serait abandonné à lui-même par ses alliés. Vers dix heures du soir, il sortit, avec toute sa famille et une escorte de 500 cavaliers choisis, par une poterne, dans la direction du Maroc, laissant son trésor et la ville aux soins du caïd Ali-ben-Bou-Beker, en lui ordonnant de ne donner avis de son départ qu'après minuit. Cette nouvelle fut accueillie par des imprécations et des cris de désespoir ; puis, beaucoup de gens se précipitèrent vers les portes pour fuir et rejoindre le chérif. Le caïd Ali partit vers trois heures; quant aux contingents arabes, il s'étaient dispersés.

Au point du jour, Salah-Reïs et Moulaï Abou-Hasaoun firent leur entrée dans la nouvelle-ville, au son de la musique, des détonations de l'artillerie et des cris d'allégresse. Les vainqueurs s'installèrent dans le palais que le chérif venait de quitter et s'emparèrent du trésor et d'une foule d'objets précieux ; en même temps, le pillage commença. Les Turcs et les renégats s'y distinguèrent, comme toujours, par leur rapacité. Cependant Abou-Hassoun avait pris en main les rênes du pouvoir, et son premier soin avait été de chercher à fournir aux Turcs l'indemnité promise de 400,000 mithkal, pour se débarrasser d'eux[2].

---

1. Nous citons les paroles si originales de Diego de Torres, présent à l'action (p. 357, 358).

2. Diego de Torres, *Hist. des chérifs*, p. 331. et suiv. — Haédo, Rois

LES TURCS RENTRENT À ALGER. LE CHÉRIF MOHAMMED-EL-MEHDI S'EMPARE DE TAFILALA, DÉFAIT ET MET À MORT ABOU-HASSOUN ET RENTRE EN POSSESSION DE FÈS. — En attendant le versement de la contribution merinide, Salah-Reïs envoya un corps de 500 Turcs et renégats prendre possession de Velez. Personne, plus que Moulaï Abou- Hassoun, ne désirait le départ de ces hôtes qui se faisaient abhorrer de tous par leur arrogance et agissaient en maîtres, au nom de la Porte. Plusieurs fois, les citadins avaient failli leur faire un mauvais parti. Enfin, la somme fut réunie et versée et l'armée algérienne prit la roule de l'Est : mais on se quitta, de part et, d'autre, fort mécontent, par suite de froissements inévitables dans ces conditions ; Salah-Reïs et ses compagnons rapportaient cependant un riche et important butin (mai 1554). Le pacha fit des stations à Mostaganem, Tlemcen et Ténès et, dès mon arrivée à Alger, S'empressa d'expédier en Orient une partie de ses prises.

La situation du souverain merinide. après le départ de ses protecteurs, n'était certainement pas brillante. Il tâcha néanmoins d'en tirer le meilleur parti possible, rappelant à lui tous les partisans de sa dynastie, toutes les victimes du chérif, et essayant d'employer l'industrie des captifs chrétiens pour fabriquer ce qui lui manquait en fait d'armes et de munitions. En même temps, il écrivit au chérif Abou-l'Abbas, toujours interné à Tafilala, et signa avec lui un traité, par lequel il s'obligeait à rendre à celui-ci le royaume de Maroc, s'il l'aidait à vaincre mon frère Mohammed-el-Medhi. Mais ce dernier ne restait pas inactif, d'autant plus que la convention conclue par son frère avec le merinide n'était pas ignorée de lui. A la fin de juin, il .marcha en personne sur Tafilala, envoya son fils Moulaï Abd-Allah sur la route de Fès, pour contenir Abou-Hassoun, et laissa Maroc sous le commandement de son autre fils, Abd-el-Moumène. Parvenu en face de Tafilala, Mohammed-el-Mehdi posa son camp dans un endroit propice et commença le siège. Pendant ce temps, Abou-Hassoun, sorti de Fès avec des forces importantes, surprenait Moulaï-Abd-Allah dans son camp, le mettait en déroute et poursuivait les fuyards pendant plus de six heures. Abou-Hassoun et ses fils se battirent avec le plus grand courage et furent pour beaucoup dans le succès, tandis que Moulaï Abd-Allah fuyait lâchemcnt, selon son habitude, en abandonnant sa tente au vainqueur.

---

d'Alger (Rev. afric., n° 142, p. 275 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 80. — Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 151, 152. — *Nozhet-El-Hadi*, p. 27 et suiv. du texte arabe, 52 et suiv. de la trad.

Aussitôt après ce succès, le Merinide envoya un courrier à Tafilala pour annoncer son arrivée ; mais sa missive étant tombée entre les mains du chérif, celui-ci, s'il faut en croire D. de Torrès, fit fabriquer des lettres dans lesquelles Abou-Hassoun prévenait le frère du chérif qu'il avait été entièrement battu par Abd-Allah et, qu'en conséquence, il ne pouvait le secourir; puis il envoya ces fausses nouvelles aux assiégés, par un serviteur qui se donna comme le courrier du roi de Fès. Victime de ce stratagème, Abou-l'Abbas rendit la ville, qu'il n'espérait plus pouvoir défendre. C'était un succès inespéré; le chérif envoya son frère, sous bonne escorte, à Maroc ; quant à lui, il se porta directement sur Fès, et rejoignit en route son fils Abd-Allah qui avait rallié les fuyards de son armée.

Abou-Hassoun marcha bravement contre son ennemi. Voyant le moment arrivé de la lutte décisive, le chérif, qui avait emmené avec lui les trois fils aînés de son frère, parmi lesquels il redoutait surtout Zidane, en raison de sa hardiesse et de son courage, les fit décapiter devant sa tente, au lieu dit Messellema et, le lundi Ier août, les deux rivaux en vinrent aux mains. Abou-Hassoun avait divisé son armée en quatre corps, le premier sous les ordres de son fils Nacer, le second, de son autre fils Messaoud et le troisième, du cheikh de Debdou ; il se réserva le commandement de la réserve. Le chérif, de son côté, avait formé trois corps. Moulaï Abd-Allah commandait le premier, où se trouvaient un certain nombre de renégats et de Turcs ; le caïd Ali-ben-bou-Beker, le second, et lui-même, le troisième.

La bataille s'engagea avec vigueur et déjà le succès semblait se prononcer pour Abou-Hassoun, lorsqu'un partisan dévoué du chérif, qui s'était introduit auprès du roi de Fès comme déserteur de la cause chérifienne, le tua traîtreusement d'un coup de lance dans le dos. Cette nouvelle, se propageant aussitôt dans les deux armées, fit changer la face des choses et assura le succès de Mohammed-el-Mehdi ; malgré le courage des fils du merinide, la journée fut perdue pour eux. Le lendemain, le chérif proclama une amnistie pour tous ceux qui viendraient vers lui et le reconnaîtraient ; ce moyen lui réussit aussi bien que précédemment. Les fils d'Abou-Hassoun se réfugièrent à Meknès et, de là, gagnèrent El-Araïche, où ils s'embarquèrent pour l'Espagne. Mais ils furent rencontrés par un navire chréfien qui s'empara de leur vaisseau après un combat dans lequel ils trouvèrent la mort. Ainsi s'éteignit la dynastie merinide.

Le 25 août, le chérif Mohammed-el-Mehdi fit son entrée à Fès, où il fut reçu avec solennité. Cette fois, il avait de nombreuses

vengeances à exercer et ne s'en fit pas faute. De plus, il exigea une rançon considérable de la malheureuse population qui avait eu tant de pillages et d'exactions à supporter dans ces dernières années. Mais aucune considération ne le toucha et ses vengeances eurent un caractère de froide et lâche cruauté ; en outre, il destitua Fès de son rang de capitale, lui laissa comme gouverneur son fils Moulaï Abd-Allah, et rentra à Maroc, pressé de s'occuper de la révolte des Berbéres de l'Atlas qui durait toujours[1].

SALAH-REÏS ENLÈVE BOUGIE AUX ESPAGNOLS. - A peine de retour à Alger, Salah-Reïs s'occupa activement d'organiser une expédition contre Bougie. Rien ne peut donner une idée de l'abandon dans lequel ce malheureux poste était laissé : à peine contenait-il 500 hommes de garnison, mal armés, manquant de tout ; ses canons n'étaient pas capables de faire feu et les fortifications, que l'empereur avait, en 1511, donné l'ordre de compléter, étaient encore dans un triste état. L'ingénieur Librano, chargé de les reconstruire, avait soulevé un conflit contre le gouverneur, Don Luis de Peralta, et l'un et l'autre ne cessaient d'adresser au gouvernement central plainte sur plainte. Mais, à ce moment, le puissant empereur, dompté par la maladie, aigri par les revers, préparait dans les Flandres son abdication, négligeant les principales affaires de l'état et s'intéressant fort peu à un petit poste d'Afrique.

Après avoir donné l'ordre d'expédier sur Bougie 22 galères chargées du gros matériel et de l'artillerie, Salah-Reïs quitta Alger, vers la fin du mois de juin 1555, il la tête de 3,000 Turcs et renégats. A son passage par la Kabylie, son allié, Ben-el-Kadi, lui amena les contingents de celle région formant un effectif considérable, et bientôt cette immense armée descendit dans la vallée de l'Ouad-Sahel, tandis que la flotte mouillait au fond du golfe. Par hasard, la barre de la Soummam n'existait pas, ce qui permit aux galères de pénétrer dans la rivière et de décharger leur cargaison sur les berges. Le débarquement de l'artillerie et du matériel, le transport du canon sur les collines prirent un temps considérable et, ce fut seulement le 15 septembre que les assiégeante se trouvèrent en état d'ouvrir le feu.

La garnison espagnole, répartie dans les forts par petits groupes, avait dû assister impassible à ces préparatifs ; en deux jours le château de l'empereur, appelé par les indigènes Bordj-Moussa

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 26, 27 du texte arabe, 56 et suiv. de la trad. —Diego de Torres, *Histoire des Chérifs*, p. 378 et suiv. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 465 et suiv.

(et par nous fort Barral), fut renversé par les feux convergents de deux batteries de siège de 6 à 8 pièces, ce qui s'explique par les déplorables conditions dans lesquelles cette construction avait été élevée : «chaque boulet y faisait une brèche». Don Pedro, qui y commandait avec 150 hommes, reçut l'ordre de l'évacuer et rentra à la Kasba par le souterrain la faisant communiquer avec cet ouvrage, après avoir fait sauter ce qui restait debout. Le fort de la mer (bordj Abd-el-Kader), résista pendant cinq jours. Sur les 60 hommes qui le défendaient, 43 encore vivants furent fait prisonniers. Le commandant et le reste de la garnison S'étaient réfugiés dans la Kasba, où la défense était énergique ; mais le canon des assiégeants y eut bientôt pratiqué des brèches. Le 27, les Turcs se lancèrent à l'assaut. Ils furent repoussés après une lutte acharnée; cependant Peralta jugea dès lors la résistance inutile et céda à la proposition du pacha lui offrant une capitulation honorable et la promesse de la liberté à tous ; il devait en outre leur fournir les vaisseaux nécessaires pour les rapatrier en Espagne (28 septembre).

Mais ces conditions ne furent pas exécutées. les Espagnols valides se virent réduits en esclavage, et tous entièrement dépouillés même de leurs vêtements. Seuls, le commandant et l'officier L. Gondinez furent chargés sur une mauvaise barque avec 120 compagnons, tous blessés ou hors d'âge, et on les abandonna au gré des flots. Après avoir supporté de grandes souffrances, ces malheureux abordèrent à Alicante. Peralta, arrêté, fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort en punition de sa faiblesse : car on ne peut admettre qu'il ait, comme on l'en a accusé, stipulé pour lui seul et quelques amis, en traitant avec Salah-Reïs. Le bourreau lui trancha la tête à Valladolid.

Ainsi la fortune favorisait toutes les entreprises du pacha. Il laissa à Bougie 400 hommes de garnison sous le commandement d'Ali-Sardou et rentra à Alger rapportant un riche butin. Des ordres furent laissés par lui pour que les fortifications de Bougie fussent remises en état et complétées. L'Espagne avait occupé Bougie pendant 45 ans[1].

MORT DE SALAH-REÏS. HASSAN-CORSO CONDUIT UNE EXPÉDITION CONTRE ORAN, PUIS EST RAPPELÉ PAR ORDRE DE LA PORTE. — Après ce facile succès, il n'est pas

1. *Documents des archives de Simancas* (*Lettres de l'ingénieur Librano et Mémoire de Peralta*). Revue afric., n° 124, p. 267, 280 et suiv. — Haédo. *Rois d'Alger* (loc. cil., p. 278 et suiv.). — Féraud, *Hist. de Bougie* Rec. da la Soc. archéol., de Constantine 1869, p. 257 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 81, 82.

surprenant que Salah-Reïs ait songé à expulser d'Oran les Espagnols. Jugeant, avec raison, qu'il ne fallait pas perdre de temps, il sollicita de la Porte de puissants renforts et prépara son expédition dans un vaste camp, dressé au cap Matifou. Mohammed, propre fils du Beylarbeg, chargé de porter en Orient les trophées de Bougie et d'obtenir les renforts demandée, réussit à merveille et amena bientôt à Matifou 40 galères portant 6,000 hommes. Le sultan ordonnait, qu'après avoir enlevé Oran aux infidèles, l'armée allât jusqu'au Maroc, châtier le chérif qui avait osé le braver et dont on connaissait les négociations avec les Espagnols d'Oran, Le gouverneur de cette ville s'était effectivement engagé à mettre à sa disposition une armée importante, à condition qu'il la payât, et à coopérer avec lui à une attaque contre Alger pour en chasser les Turcs. Mais il exigea la consignation de la somme d'avance par le chérif qui, de son côté. demandait la remise d'un des fils du comte d'Alcaudète en otage, et ces difficultés retardèrent la conclusion de la convention ; puis ce fut Philippe II, lui-même, qui ajourna l'autorisation nécessaire.

4,000 Turcs et 30 galères avaient déjà été groupées par Salah-Reïs, au moyen des forces dont il disposait, et il allait donner le signal du départ, lorsqu'il fut frappé par la peste qui régnait alors à Alger et expira dans l'espace de vingt-quatre heures, à l'âge de 70 ans (1556).

Bien que le beylarbeg eût atteint un âge qui ne permettait pas de compter sur de longs services, sa mort inopinée, dans un tel moment, fut pour la Porte un véritable malheur. Sans attendre les ordres du sultan, le Khalife, Hassan-Corso, se mit à la tête de l'armée et prit la route de l'ouest, tandis que la flotte cinglait vers Mostaganem où devait être le quartier-général. Après une station dans cette localité, les navires chargés de l'artillerie allèrent aborder à la plage de Aïn-Trouk, au pied du cap Falcon. Les canonniers escaladèrent alors, avec leur matériel, les hauteurs, contournèrent le plateau du Santon et vinrent descendre, non sans audace, en avant de Ras-el-Aïn.

L'armée étant arrivée par terre, le siège commença aussitôt. Deux batteries furent installées au sud et à l'ouest de la ville et, après une courte résistance, le château des Saints fut emporté et ses défenseurs périrent sous le fer des vainqueurs. Ce premier succès encouragea les assiégeants qui redoublaient d'ardeur, lorsqu'un ordre du sultan, apporté par le renégat Euldj-Ali, prescrivit le renvoi de toutes les galères dans l'archipel pour les opposer à André Doria. Dans ces conditions, il ne restait à Hassan-Corso qu'à lever

le siége et à se mettre en retraite, ce qu'il fit, inquiété par les Espagnols, qui lui enlevèrent même une partie de son artillerie[1].

RÉVOLTE DE HASSAN-CORSO. — LE PACHA MOHAMMED-TEKELERLI S'EMPARE D'ALGER. IL EST ASSASSINÉ PAR LES YOLDACHS. — HASSAN, FILS DE KHEÏR-EDDINE, REVIENT À ALGER. — La brusque entrave mise par la Porte aux succès de Hassan-Corso devant Oran, le retour de l'armée algérienne dans de pénibles conditions, au moment où elle semblait certaine du succès, avaient profondément blessé les Yoldachs. Celte irritation fut portée à son comble lorsqu'on apprit la nomination du turc Mohammed-Tekelerli pacha, comme beylarbeg d'Alger. Les janissaires, agissant sans doute sous la pression de leur général Hassan-Corso, jurèrent de ne pas recevoir le nouveau chef et des ordres furent expédiés aux commandants des ports pour qu'ils le repoussassent, s'il se présentait.

Dans le mois de septembre 1556, le nouveau beylarbeg, venant d'Orient avec une escadre de 8 galères, se présenta devant Bône, que les Turcs occupaient alors, et fut reçu à coups de canons; plus loin, à Bougie, il rencontra même accueil. Enfin il arriva au cap Matifou et salua par un coup de canon, selon l'usage, mais la garnison du fort, loin de lui répondre avec courtoisie, lui fit comprendre que ses intentions étaient hostiles. Le pacha se trouvait fort embarrassé, n'ayant pas avec lui de forces suffisantes pour attaquer Alger. Il était même sur le point de retourner en Orient, lorsqu'il reçut, de la corporation des reïs, ou corsaires d'Alger, la proposition de lui ouvrir l'entrée du port. Ces marins, en effet, qui enrichissaient la ville des produits de la course, étaient fort irrités des exigences et de la suprématie des Yoldachs. Grâce à eux, Mohammed-Tekelerli pénétra, de nuit, dans le port, débarqua son monde et se porta, au milieu de grandes acclamations et suivi par les Reïs et la foule, sur le palais. En vain Hassan-Corso, se voyant perdu, essaya de sauver sa vie par une soumission tardive. Le beylarbeg le fit charger de chaînes et, peu après, on le jetait contre les crochets de la porte Bab-Azoun, où il demeura suspendu par le flanc durant trois jours, avant de mourir. Ali-Sardo, commandant de Bougie, ayant été appelé à Alger, subit la torture et le supplice du pal. Ainsi l'autorité resta au représentant de la Porte et l'arrogance des

1. Général de Sandoval, *Les inscriptions d'Oran* (Revue afric., n° 88. p. 283, 284) — *Documents des archives de Simancas* (Revue afric., n° 124, p. 268 et suiv.). — Haédo. *Rois d'Alger* (Rev. afric., n° 142, p. 283 et suiv.). - Fey. *Hist. d'Oran*, p. 93, 94. — De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 83.

Yoldachs fut abaissée, tandis que celle des reïs devenait d'autant plus grande.

Cependant, le beylarbeg ne jouit pas longtemps de son succès. A la fin d'avril 1557, Mohammed-Tekelerli, ayant quitté Alger, soit pour fuir la peste qui désolait cette ville, soit pour aller aux bains des Rir'a. fut surpris dans son camp, près du cap Caxime, par un groupe de janissaires, conduits par le caïd Youssof, renégat calabrais, commandant de Tlemcen, qui était accouru pour venger la mort de son chef, Hassan-Corso. En même temps, d'autres Yoldachs conjurés s'emparaient des portes, car les reïs étaient presque tous partis en course. Le pacha eut le temps de sauter à cheval et de fuir à toute bride vers Alger ; mais il trouva les portes fermées et fut accueilli par des huées ; il se réfugia alors dans la petite koubba de Sidi-Yakoub, près du fort l'Empereur, où ses ennemis l'atteignirent et le tuèrent. Les janissaires se répondirent ensuite dans la ville, la mirent au pillage et exercèrent de sanglantes représailles contre leurs adversaires et tous les serviteurs du pacha. pour la plupart renégats. Youssof étant mort sur ces entrefaites, soit de la peste, soit dans quelque bagarre, les Yoldachs reconnurent provisoirement l'autorité du caïd Yahïa, vieillard qui avait déjà exercé divers commandements et qui sut faire rentrer la ville dans le calme.

Ces nouvelles causèrent en Orient une grande inquiétude. Aussi le sultan, connaissant la puissance des souvenirs laissés à Alger par les Barberousse et l'influence que Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, y avait conservée, se décida à l'y renvoyer comme beylarbeg, Dans le mois de juin, Hassan arriva avec une flotte de 20 navires, jeta l'ancre dans le port et prit, sans difficulté, possession du pouvoir[1].

LE PACHA HASSAN FAIT ASSASSINER MOHAMMED-EL-MEHDI AU MAROC. RÈGNE DU CHÉRIF MOULAÏ ABD-ALLAH. - Vers le mois de juin 1557, le chérif Mohammed-el-Mehdi, voulant profiter des troubles dont Alger était le théâtre et de l'affaiblissement de la garnison de Tlemcen, vint, il la tête d'une arme, attaquer cette ville, ou peut-être y envoya-t-il simplement un corps expéditionnaire, sous le commandement d'un de ses fils et du caïd Mansour. Les Espagnols d'Oran devaient l'aider dans cette

1. De Voulx, *Première révolte des Janissaires* (Revue afric., n° 85.)Watbled, Documents *inédits sur l'assassinat du pacha Mohammed Tekelerli* (Revue afric., n° 89, p. 335 et suiv.) : — Haédo, loc. cit., nos 143, 144. — De Grammont, loc. cit., — *Documents des archives de Simancas* (Revue afric., n° 124, p. 284 et suiv.).

entreprise ; mais il attendit en vain leurs contingents, soit que le comte d'Alcaudète fut alors en Europe pour solliciter l'envoi de troupes, soit que la faiblesse da la garnison ne permit pas de dégarnir ses remparts. Les assiégeants s'emparèrent de la ville, mais ne purent se rendre maîtres du Mechouar où les Turcs, au nombre de 100, se retranchèrent, sous la commandement du caïd Saffah. L'armée chérifienne se retira, laissant à Tlemcen le caïd Mansour avec quelques troupes sous le canon des Turcs du Mechouar.

Cependant Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, en apprenant, à son arrivée à Alger, ces nouvelles, se décida à se débarrasser de son dangereux voisin de l'Ouest par l'assassinat, puisqu'il ne pouvait l'attaquer en face. Le Khakan, effrayé de la puissance du chérif et de certaines rodomontades qui étaient venues jusqu'à lui[1], irrité de son alliance avec les Espagnols, avait donné au pacha l'ordre de lui envoyer sa tête. Hassan trouva alors un de ses officiers, homme résolu, nommé Salah-Kahïa, qui se chargea d'aller en plein Maroc tuer le chérif. Ayant choisi. à cet effet, un groupe de cavaliers déterminés, il arriva avec eux à Fès et se présenta à Moulaï Abd-Allah comme déserteur des étendards du beylarbeg. Le fils du chérif, sachant que son litre avait une haute estime pour un groupe de Turcs passés à son service, lors de la précédente expédition, leur fit bon accueil et les lui envoya à Maroc où ils furent incorporés dans cette garde. Au trois de septembre, Mohammed-el-Mehdi, malgré son grand âge, organisa une expédition contre les Berbères rebelles du Deren et y emmena ses Turcs. Un jour qu'il stationnait dans une localité appelée Aglaguel, il s'amusa à faire évoluer devant lui ses cavaliers turcs et ceux-ci en profitèrent pour s approcher de sa tente ; puis le kahïa Salah, étant descendu de cheval, s'approcha comme pour le saluer ; en se baissant, il porta la main à son cimeterre; à cette vue, un affranchi cria au chérif de fuir, mais celui-ci, s'embarrassant dans une corde, roula à terre, et les conjurés se jetèrent sur lui et lui coupèrent la tête ; après avoir tué le fidèle serviteur et enlevé de la tente les objets de valeur, ils remontèrent à cheval et prirent la roule du cap d'Aguer où ils espéraient trouver des vaisseaux qui les auraient ramenés à Alger. Ils atteignirent le littoral sans encombre, mais n'y trouvèrent aucun navire et, changeant de direction, se portèrent sur Taroudent que la garnison chérifienne leur abandonna.

1. Le chérif aurait manifesté l'intention d'aller s'emparer de la Mekke et de chasser le «sultan des poissons.» — ainsi appelait-il, le puissant chef des Turcs, — du trône du Khalifat.

L'assassinat du souverain avait jeté le plus grand trouble dans l'armée. La nouvelle en étant parvenue à Maroc, le prince Abd-el-Moumène laissa cette ville sous le commandement du caïd AliI-ben-Bou-Beker et rejoignit le camp. Il envoya d'abord à Maroc, le corps mutilé de son père, puis se mit à la poursuite des Turcs.

A l'approche des chérifiens, le kahïa Salah et ses compagnons sortirent de Taroudent et prirent la route de Sidjilmassa, mais ils furent atteints pur Abd-el-Moumène et, malgré une résistance acharnée, périrent en combattant. D'après une tradition rapportée par la Nozhet-el-Hadi, quelques Turcs, porteurs de la tête du chérif, seraient parvenus à s'échapper et à gagner Alger ; de là, le lugubre trophée aurait été envoyé en Orient et cette tête serait restée accrochée à une muraille de Constantinople, jusqu'à ce qu'elle tombât en poussière.

Après avoir ainsi vengé son père, Abd-el-Moumène rentra à Maroc, où il trouva son frère Abou-Mohammed-Abd-Allah, arrivé de Fès et ayant pris en main l'autorité. Il apprit alors, qu'après son départ de Maroc, le caïd Ali avait fait mettre à mort le vieux chérif Abou-l'Abbas-el-Aaradj et sept de ses enfants ou neveux, qui étaient détenus avec lui dans cette ville.

Peu après, Moulaï Abou-Mohammed-Abd-Allah était officiellement reconnu à Maroc comme successeur de son père. Il nomma son frère, Abd-el-Moumène, gouverneur de Fès et partagea les autres commandements entre ses frères et neveux. Abd-Allah était alors un homme de 40 ans, de taille moyenne, aux grands yeux noirs, à la figure ronde, au teint foncé, avec des traits vulgaires. Il prit le surnom d'El-R'aleb-b'Illah (le vainqueur par l'appui de Dieu) et ce que nous savons de son peu de courage donne un caractère particulier à ce surnom. Nous allons voir se manifester de plus tristes effets de sa mauvaise nature (1557)[1].

APPRÉCIATION DU CARACTÈRE DE MOHAMMED-EL-MEHDI, FONDATEUR DE L'EMPIRE DES CHÉRIFS SAADIENS. — Le rôle de Mohammed-el-Mehdi, dans la fondation de l'empire des chérifs saadiens du Mag'reb se substituant à celui des Merinides, a été trop important pour que nous ne lui consacrions pas un paragraphe spécial. Nous avons dit les premiers succès des deux frères, combattant pour la foi contre les chrétiens, dans la voie tracée par leur père. La supériorité de Mohammed-el-Mehdi sur son

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 36 et suiv. du texte arabe, 67 et suiv. de la trad. — Diego de Torres, *Hist. des Chérifs*, p. 39; et suiv. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 467 et suiv.

frère aîné, Abou-l'Abbas, était manifeste et ne tarda pas a le pousser à prendre la pouvoir; les maladresses de son frère lui en fourniront l'occasion, mais il y a lieu d'être surpris de sa longanimité pour lui ; car, selon les usages du temps, il ne manquait pas de prétextes pour le mettre à mort. Il fit, il est vrai, périr ses fils aînés, mais les circonstances étaient critiques, alors qu'il venait à peine de triompher d'eux à Tafilala, et qu'il avait en face de lui un adversaire aussi redoutable qu'Abou-Hassoun, avec lequel ils étaient alliés.

La souplesse d'esprit de Mohammed-el-Mhedi égalait son courage et sa ténacité. S'il n'était tombé victime d'un guet-apens réalisé dans les mêmes conditions que celui dans lequel il avait fait périr Abou-Hassoun, il est certain, qu'allié aux Espagnols, il aurait causé de terribles embarras à l'empire turc d'Alger. Ce fut, en outre, un administrateur ; et, comme il lui fallait de l'argent, il s'appliqua il refondre et il réorganiser le système des impôts que l'impuissance des derniers Merinides avait laissé tomber en désuétude, Supprima les exemptions et contraignit chacun au payement. Il se rappela que le cadastre avait été établi par Abd-el-Moumène sur les terres du Mag'reb, et frappa d'un impôt foncier les parties productives.

La plupart des contribuables payaient en nature, mais suivant des tarifs anciens qu'il revisa, leur laissant le choix de solder en espèces. Il put, ainsi, faire exécuter des travaux d'utilité publique tels que le port d'Agadir, sur l'Océan, et l'endiguement de l'Oum-Er-Rebïa. Ce fut il lui qu'on dut également l'extension de la fabrication du sucre dans le Sous, ce qui devint, pour l'empire, une source productive de revenus.

La suppression des faveurs accordées aux marabouts lui aliéna un grand nombre d'entre eux qui regrettaient le temps des Merinides. Mais il sut les surveiller et tenir en bride. Torres, qui le connaissait bien, nous le peint au physique de la manière suivante : «Il était de moyenne taille, fort en ses membres, le visage rond, les yeux grands et joyeux ; il était blanc, avec deux dents d'en haut fort grandes [1], la barbe longue et grise, faite en rond, portait les cheveux frisés». Il laissait six enfants : trois fils et trois filles. C'était un homme instruit et, malgré son origine, assez porté à se rapprocher des chrétiens. Il avait absolument abandonné les coutumes bédouines pour prendre les usages raffinés de ses prédécesseurs merinides[2].

---

1. On sait que les Arabes considèrent le développement des deux incisives supérieures médianes comme un caractère de la noblesse de race (chorf).

2. Diego de Torres, *Hist. des Chérifs*, p. 399, 400. — *Nozhet-El-Hadi*,

EXTINCTION DES DYNASTIES MERINIDE ET ZEYANITE. - Les événements relatés dans ce chapitre font connaître la disparition définitive des dynasties merinide et abd-el-ouadite qui régnaient depuis trois sièles Sur les deux Mag'reb, mais avaient depuis longtemps perdu toute force et toute indépendance.
Abou-Hassoun, le dernier des Merinides, lutta courageusement et, au lieu de la mort du guerrier qu'il filait en droit l'attendre, succomba sous les coups d'un traître ; sa figure ne manque pas d'intérêt, sinon de grandeur, et sa fin couronne honorablement les derniers jours de sa dynastie. Nous avons dit que ses fils périrent misérablement en cherchant à aborder en Espagne. Désormais cette dynastie n'a plus de représentants connus.

Quant au descendant du rude Yar'moracene, il ne sut pas tomber avec honneur. Humble serviteur des Espagnols, ce prince, que nous trouvons désigné sous le nom de Moulaï-Hassen, et qui, du reste, n'était peut-être qu'un des prétendants qui se sont arraché si honteusement le pouvoir pendant les derniers jours de leur dynastie, vint, avec sa famille, chercher un refuge auprès des chrétiens d'Oran (vers 1554). Il y mourut de la peste, trois ans plus tard; son fils, baptisé sous le nom de Carlos, ayant le puissant Charles V pour parrain, passa en Espagne et s'éteignit obscurément dans une province de Castille[1].

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES SOUVERAINS MERINIDES ET ZEYANITES

SULTANS MERINIDES	DATE DE L'AVÈNEMENT
Othman Aderg'al, fils d'Abd-el-filek….	1217
Mohammed, frère du précédent….	1239
Abou-Yah'ïa-Abou-Beker, frére des précédents….	1244
Omar, fils du précédent….	1258
Abou-Youssof-Yakoub, quatrième fils d'Abd-el-Hak….	1259
Abou-Yakoub-Youssof, dit En-Nacer-li-Dine-Allah….	fin mars 1286

p. 23 et suiv., 38 et suiv. du texte arabe, 70 et suiv. de la traduction.

1. Abbé Bargés, Complément de l'histoire des Beni-Zeyane, p. 464, 465.

SULTANS YMERINIDES (suite) DATE DE L'AVÈNEMENT

Abou-Thabet-Amer, petit-fils du précédent.....14 mai 1307
Abou -Rebïa-Slimane, frère du précédent. finjuillet1308
Abou-Saïd-Othmane, fils de Yacoub.....novembre 1310
Abou-Ali, son fils (à Sidjilmassa)….....1315
Abou l'Hassen-Ali, fils d'Abou-Saïd.....octobre 1331
Abou-Einane, fils du précédent.....juillet 1348
Es-Saïd, fils du précédent….....30 novembre 1358
Abou-Salem-Ibrahim, frère du précédent.....juillet 1359
Abou-Omar-Tachefine, frère du précédent…....19 septembre 1361
Abd-el-Halim, petit-fils d'Abou-Saïd.....novembre 1361
Abou-Zeyane-Mohammed, petit-fils d'Abou-l'Hacen…....fin 1361
Abd-el-Halim, susnommé, à Sidjilmassa.....fin 1361
Abd-el-Moumène, frère du précédent, le
remplace à Sidjilmassa….....nov. et déc. 1362
Abd-el-Aziz, fils d'Abou-l'Hacen.....novembre 1366
Es-Saïd II, fils du précédent….....23 octobre 1372
Abou-l'Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Salem.....juin 1374
Abd-er-Rahman-ben-Ifelloucen, à Maroc….....id.
Abou-l'Abbas, seul…….....septembre 1382
Mouça, fils d'Abou-Eïnane….....mai 1384
El-Montaçar, fils d Abou-l'Abbas….....août 1384
El-Ouathek fils d'Abou-l'Fâdel….....oct.-nov. 1386
Abou-l'Abbas, susdit, pour la 2e fois….....septembre 1387
Abou-Farés, fils du précédent….....fin 1393
Abou-Saïd (ou Moulaï-Saïd), régnait vers.....1411
Saïd et Yacoub, ses deux frères, régnaient vers.....1421
Abd-Allah, fils d'Abou-Saïd….....1423
Mohammed, fils d Abou-Eïnane…….....?
Ahmed…….....?
Lacune.
Moulaï Bou-Hassoun régnait vers….....1458
Abd-Allah régnait vers….....1470
Moulai-Saïd régnait vers…….....1471
Moulaï-Ahmed…….....?
Moulaï Nacer-Bou-Gantouf-el-Hentati, à Maroc.....1502
Moulaï-Mohammed, fils de Moulaï-Saïd.....1508
Moulaï-Ahmed, fils de Moulaï-Mohammed
à Fès….....de 1520 à 1550

SULTANS MERINIDES (suite) DATE DE L'AVÈNEMENT

Interruption par Mohammed-el-Mehdi, le chérif….....1550
Moulaï-Abou-Hassoun…….....6 janvier 1554
Sa mort…….....1 août 1554

EMIRS ABD-EL-OUADITES (OU ZEYANITES)

Yar'moracène-ben-Zeyane.....1235
Othmane I, fils du précédent.....mars 1283
Abou-Zeyane I, fils du précédent….....1304
Abou-Hammou I, frère du précédent….....avril 1308
Abou-Tachefine I, fils du précédent.....fin juillet 1318
Sa mort et l'occupation merinide.....1 mai 1337
Abou-Saïd-Othman.....septembre 1348
Abou-Thabet.....juin 1352
2e occupation merinide.....juillet 1352
Abou-Hammou II.....janvier 1359
Est renversé en 1360 et remonte sur
le trône la même année.....1360
Est renversé en 1370 et remonte sur le trône en.....1372
.....1383.....en 1384
.....1387.....en décembre 1387
Abou-Tachefine II, fils du précédent.....novembre 1380
Abou-Thabet_Youçof, fils du précédent.....1393 (Règne 40 j.)
Abou-l'Hadjadj, oncle du précédent.....1393 (Règne 10 m.)
Abou-Zeyane, frère du précédent.....novembre 1393
Abou-Mohammed-Abd-Allah, frère du précédent.....1398
Abou-Abd-Allah, dit El-Ouathek
et Ibn-Khou-la, frère du précédent.....1401-1402
Moulaï-Saïd, frère du précédent.....1411
Abou-Malek-Abd-el-Ouahad,
frère du précédent.....novembre 1411
Abou-Abd-Allah-Mohammed,
fils d'Abou-Tachefine Il.....1424
Abou-Malek susdit, 2e fois.....1428
Abou-Abd-Allah-Mohammed susdit, 2e fois.....1430
Abou-l'Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Hammou Il.....1431
Abou-Zeyane-Mohammed, fils d'Abou-Thabet, à Alger.....1438
El-Metaoukkel, fils du précédent, à Tenés.....1439

ÉMIRS ABD-EL-OUADITES OU ZEYANITES (Suite)	DATE DE L'AVÈNEMENT
El-Metaoukkel, seul roi à Tlemcen….	1461
Abou-Thabce-Mohammed, dit Thabeti….	1474
Abou-Abd-Allah_Mohammed, fils du précédent…….	1505
Il devient vassal de l'Espagne…….	1512
Abou-Zeyane, frère du précédent….	1516
Abou-Hammou III, oncle du précédent….	1516
Aroudj s'empare de Tlemcen et rétablit Abou-Zeyane…….	fin 1517
Abou-Hammou III, rétabli par les Espagnols…….	1518
Moulaï-Mohammed-Abd-Allah, frère du précédent…….	l528
Moulaï Abou-Zeyane-Ahmed, frère (ou fils) du précédent…….	fin 1542
Moulaï Abou-Abd-Allah.....	mars 1543
Moulaï Abou-Zeyane, susdit….	juin 1543
Occupation turque….	1550
Moulaï-Hassen se réfugie à Oran vers….	1554

CHAPITRE VI

DERNIÈRES LUTTES DE LA CHRÉTIENTÉ CONTRE LES TURCS POUR LA POSSESSION DE LA BERBÉRIE

1558-1570

Expédition infructueuse du beylarbeg Hassan contre le Maroc. — Attaque de Mostaganem par les Espagnols ; désastre de l'armée. — Luttes du beylarbeg Hassan contre les Beni-Abbés ; mort d'Abd-el-Aziz ; son frère Amokrane lui succède. — Le chérif Moulaï Abd-Allah, après avoir fait périr ses parents, propose une alliance à Philippe II. — Expédition du duc de Médina-Céli contre Tripoli : il est défait par Piali-Pacha; désastre de l'expédition. — Le beylarbeg Hassan prépare une expédition contre le Mag'reb; il est déposé par les Yoldach; puis revient, pour la troisième fois, à Alger. — Expédition du beylarbeg Hassan contre Oran. — Héroïque défense de Mers-el-Kebir par Martin de Cordova. — Arrivée de la flotte chréfienne; le Beylarbeg lève le siège. — Siège de Malte par les Turcs ; le beylarbeg Hassan est nommé capitan-pacha. — Gouvernement du pacha Mohammed, fils de Salah-Reïs. Révolte de Constantine ; le pacha y rétablit son autorité. — Euldj-Ali, beylarbeg d'Alger. Il marche contre le hafside Ahmed et s'empare de Tunis. — Révolte des Maures d'Espagne. Ils sont vaincus et dispersés.

EXPÉDITION INFRUCTUEUSE DU BEYLARBEG HASSAN CONTRE LE MAROC. — Dans le mois de février 1558, le beylarbeg Hassan, espérant profiter de l'effet produit par l'assassinat du chérif, se mit en marche vers l'ouest, à la tête d'une armée imposante et, en même temps, envoya sa flotte à R'assaça, pour l'y recevoir en cas d'échec. Le nouveau chérif, Moulaï Abd-Allah, ou peut-être son frère, Moulaï Abd-el-Mouméne, sortit à sa rencontre et lui offrit la bataille, prés de l'Ouad-el-Leben, dans le canton de Fès. Les Turcs paraissent y avoir été battus et contraints de se réfugier sur une montagne. Ayant alors appris que les Espagnols d'Oran et leurs alliés se disposaient à lui couper la retraite, Hassan congédia ses auxiliaires, se replia en bon ordre sur le littoral et gagna R'assaça où ses vaisseaux l'attendaient; puis il rentra à Alger et ses panégyristes passèrent sous silence ce grave échec qui consacrait la succession du nouveau chérif.

Haédo place l'expédition de Hassan en juin 1557, c'est-à-dire

aussitôt après son arrivée à Alger et avant l'assassinat du chérif. Le Nozhet-el-Hadi nous donne heureusement la date exacte de cette expédition. (Djoumada-el-Aoula, 905)[1].

ATTAQUE DE MOSTAGANEM PAR LES ESPAGNOLS. - DÉSASTRE DE L'ARMÉE. — Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que la comte d'Alcaudète n'avait pu soutenir le chérif dans sa tentative sur Tlemcen, de sorte que les Turcs étaient restés maîtres du Mechouar. Le gouverneur d'Oran se trouvait alors en Espagne, multipliant les démarches, les prières même, afin d'obtenir les renforts nécessaires pour une action décisive à exécuter de concert avec le chérif ; mais le roi Philippe II était retenu au loin et le grand conseil, comme toutes les réunions dans lesquelles la responsabilité de la décision se subdivise, n'aboutissait à rien ; fâcheux retard qui permettait au beylarbeg de se débarrasser par l'assassinat de son plus redoutable ennemi. Ce fut après cet événement, qui renversait toutes les combinaisons du comte, qu'on lui accorda enfin 6,500 hommes, alors qu'il eût mieux valu persister dans le refus, puisqu'il était trop tard, et attendre une autre occasion.

Au commencement de l'été 1558, ces troupes d'élite s'embarquèrent à Malaga et vinrent se concentrer à Oran. Le comte se décida alors à les employer à une expédition contre Mostaganem et s'entendit à cet effet avec le caïd Mansour, de Tlemcen, qui lui promit l'appui de nombreux contingents. Mostaganem enlevé, l'armée victorieuse pénétrerait dans la province d'Alger, et après avoir pris Miliana, qui commande la route du Magr'eb, viendrait bloquer la capitale des Turcs. Ce plan, qui aurait pu avoir de grandes chances de succès l'année précédente, avec le concours d'une puissante armée chérifienne, était bien hardi, maintenant qu'on avait laissé, à un homme aussi énergique que Hassan, le temps de préparer sa résistance.

Le 22 (ou le 26) août, l'armée espagnole, forte d'une dizaine de mille hommes, avec de l'artillerie et du matériel, quitta Oran et fut rejointe par le caïd Mansour amenant des goums. On arriva sans encombre à Arzéou; mais on commença alors à être inquiété par les Turcs de Tlemcen et leurs partisans qui attaquaient la queue de la colonne. Enfin, le quatrième jour, après avoir traversé les marais de la Makta, l'armée atteignit Mazagran. Cette place fut enlevée, à la suite d'un brillant combat.

Sur ces entrefaites, quatre galiotes chargées de munitions et de

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 60 du texte arabe, 91 et suiv. de la trad. — Haédo, loc. cit., p. 352.

vivres, qui avaient été expédiées d'Oran, furent prises dans le golfe d'Arzéou, sous les yeux de l'armée, par les galères des rois d'Alger. L'effet moral de ce contre-temps fut déplorable, car, non seulement l'armée commençait à souffrir de la faim, mais encore elle manquait de projectiles et on dut en fabriquer à la hâte avec les pierres du fort de Mazagran. Dans de telles conditions, un général plus hardi, ou plus jeune, aurait brusqué l'attaque en faisant comprendre à ses soldats qu'il n'y avait pas d'autre chance de salut. Les troupes, du reste, ne manquaient pas d'ardeur et, dès le lendemain, elles s'avancèrent contre Mostaganem et repoussèrent avec une telle vigueur une sortie des Turcs, que quelques Espagnols escaladèrent le mur d'enceinte et y plantèrent le drapeau de Castille. Peut-être, comme certains auteurs l'ont écrit, si cette initiative avait été soutenue, se fût-on rendu maître de la place ; mais le comte fit sonner la retraite et procéder à un siège régulier.

On apprit alors que le beylarbeg Hassan accourait d'Alger, avec 5 ou 6,000 hommes de troupes régulières, et que des goums nombreux l'avaient rejoint en route : les assiégés reprirent courage. Bientôt, l'armée de secours apparut. A cette vue, le comte d'Alcaudéte, comprenant sa faute. ordonna, la rage dans le cœur, un nouvel et furieux assaut qui fut repoussé, grâce au concours de l'armée algérienne. Il ne restait plus qu'à partir, et cette retraite qui, si elle avait été ordonnée dès l'approche de l'armée algérienne, aurait pu s'effectuer en bon ordre, commença la nuit même, dans un désordre inexprimable, au milieu des lamentations des blessés et des malades qu'on abandonnait à la fureur de l'ennemi. Heureux ceux qui étaient morts glorieusement dans les journées précédentes ! Le comte dAlcaudéte se jeta au devant des fuyards, pour les ramener au combat, et fut renversé de son cheval et foulé aux pieds par ses soldats qui le laissèrent dans les remparts de Mazagran. Son fils, don Martin, fit les plus louables efforts pour sauver l'honneur du nom castillan, mais tout demeura inutile. Les goums du caïd Mansour avaient fui ou s'étaient joints à l'ennemi, de sorte que les Espagnols, affolés, poursuivis l'épée dans les reins par les Turcs de Mostaganem, poussés vers la mer par des nuées de cavaliers, venaient se jeter éperdus contre le corps des Turcs de Tlemcen, commandés par le renégat Euldj-Ali, et étaient égorgés. Le désastre fut complet; à peine quelques hommes parvinrent-ils à Oran, tout le reste avait été massacré ou pris (9 septembre). Cette défaite fut le plus rude coup porté à l'occupation espagnole d'Oran ; la garnison se trouva, depuis lors, constamment bloquée et aucun indigène n'osa rester fidèle. Don Martin avait été fait prisonnier; on lui remit le cadavre de son père et il obtint de l'expédier à Oran, où il fut

inhumé ; sa perte fut vivement ressentie, car il avait rendu les plus grands services et connaissait bien les hommes et les choses du pays ; malheureusement, l'Espagne était trop occupée ailleurs, et le capitaine-général d'Oran demeurait abandonné, sans forces, malgré ses demandes pressantes. Peu après, le 19 septembre, avait lieu la mort de Charles V, auquel on cacha le désastre d'Oran[1].

LUTTES DU BEYLAREG HASSAN CONTRE LES BENI-ABBÈS. — MORT D'ABD-EL-AZIZ ; SON FRÈRE AMO-KRANE LUI SUCCÈDE. — Ainsi, toutes les tentatives faites pour détruire l'empire turc de Berbérie se retournaient contre leurs auteurs. Le fils de Kheïr-ed-Dine rentra glorieusement à Alger, et, tranquille sur la frontière occidentale, s'occupa de préparer une expédition contre Abd-el-Aziz, roi de la Kalâa des Beni-Abbès, dont la puissance avait augmenté et qui menaçait ouvertement Bougie. Uni à Ben-el-Kadi de Koukou, dont il avait épousé la fille, le beylarbeg cédait aussi aux instances de ce chef, qui lui promettait le concours des guerriers de la Kabilie du Djerdjera. Un grand nombre de renégats furent enrôlés et l'armée algérienne présenta bientôt un effectif imposant. Peut-être, ainsi que le prétendent certains auteurs, les Turcs tentèrent-ils d'abord, dans la région des Beni-Abbès, quelques expéditions qui n'aboutirent qu'à des échecs. Dans tous les cas, le beylarbeg résolut de marcher en personne contre son ennemi et, au mois de septembre 1559, il quitta Alger à la tête d'un corps important de mousquetaires turcs soutenus par des contingents kabiles et arabes; il s'avança jusque dans la plaine de la Medjana, où il construisit ou releva le fort du même nom, y plaça deux cents hommes de garnison et alla ensuite au lieu dit Zammora et y éleva un autre fort qui reçut une garde égale en nombre à celle de Medjana. Son but était, non seulement de contenir les turbulents Beni-Abbès, mais d'assurer les communications avec Constantine, dont la route était presque toujours interceptée.

Hassan rentra à Alger, laissant en outre de ces forces, un corps de 400 Turcs, appuyé par des goums arabes en observation. Mais, à peine était-il parti, qu'Abd-el-Aziz fondit sur le corps d'observation et le tailla en pièces. A cette nouvelle, la garnison de

1. Haédo, loc. cit., p. 354 et suiv. — Général de Sandoval, *Les inscriptions d'Oran* (Revue afric., n° 89, p. 353 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 89. — Valsin Esterhazy, *Domination turque*, p. 155 et sui. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VIII, p. 197 et suiv. — L. Fey, *Hist. d'Oran,* p. 98 et suiv.

Bordj-Medjana évacua le fort, que le chef des Beni-Abbés vint démanteler.

Le beylarbeg organisa aussitôt une nouvelle expédition et, soutenu pur les contingents de Ben-el-Kadi, marcha contre la Kalâa des Beni-Abbés. Abd-el-Aziz y avait réuni toutes ses forces ; il tenta d'opposer à ses ennemis une résistance sérieuse ; mais la tactique des Turcs et la discipline de leurs renégats triomphèrent du courage des Kabyles. Bientôt, Ben-el-Kadi fit flotter ses étendards sur le château de son rival. A cette vue, Abd-el-Aziz, enflammant le courage de ses guerriers, les ramène, par un mouvement tournant, contre les Turcs, qu'il parvient à couper et à isoler sur un mamelon couronné du cimetière de sa famille, où ils s'étaient retranchés. Il les assaille avec fureur et fit victoire semblait certaine, lorsqu'il tombe percé de coups de feu. Celle mort arrêta le mouvement des Beni-Abbés, tandis que les Turcs, reprenant courage, sortaient de leurs retranchements et les forçaient à la retraite. Le cadavre d'Abd-el-Aziz resta entre les mains des Yoldachs qui envoyèrent sa tête à Alger.

Les Beni-Abbés élurent alors comme chef le frère d'Abd-el-Aziz, nommé Amokrane[1] ; et celui-ci, moins chevaleresque peut-être que son prédécesseur, sut éviter les grandes batailles contre les Turcs, mais, en les inquiétant sans cesse, les força à évacuer un pays où ils éprouvaient des pertes continuelles et manquaient de tout. Dans cette campagne, le beylarbeg avait obtenu, comme succès, la mort de son ennemi. Mais il se trouvait que celui qui l'avait remplacé était peut-être plus dangereux et que la route de Constantine restait interceptée ; le résultat de tant d'efforts était donc négatif. Amokrane ne tarda pas à étendre son autorité vers l'est et vers le sud[2].

LE CHÉRIF MOULAÏ ABD-ALLAH, APRÈS AVOIR FAIT PÉRIR SES PARENTS, PROPOSE UNE ALLIANCE A PHILIPPE II. — Nous avons vu, au chapitre précédent, qu'après avoir pris le gouvernement de l'empire du Mag'reb, le chérif Abou

1. Ce nom, qui s'ajoute généralement à celui de Mohammed, signifie en berbère *l'aîné*, par opposition à Amziane, le *cadet*; sur le nom Amokrane les indigènes ont formé l'adjectif relatif *mokrani*, devenu le nom patronymique de la famille. Il y a un curieux rapprochement A faire entre les conditions de la mort du rebelle Mokrani. en 1871, et celle du fondateur de sa maison, Abd-el-Aziz.

2. Féraud, *Les Nokranis seigneurs de la Medjana* (Rec. de la Soc. archéol. de Constantine, l871-1872, p. 223 et suiv.). — De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 90, 91. — Haédo, loc. cit., p. 357 et suiv. — Marmol et Gramaye, passim.

Mohammed-Abd-Allah avait confié à ses frères le commandement des principales villes. C'est ce qui nous a amené à penser que le beylarbeg Hassan avait été repoussé, dans sa tentative sur Fès, par Moulaï Abd-el-Moumène, prince hardi et habile qui commandait cette place. Le nouveau sultan, peu aimé, en raison de sa cruauté et de son peu de courage, ne tarda pas à prendre ombrage de la popularité dont jouissaient ses frères et neveux ; de là à décider leur mort, il n'y avait pas loin. Ayant donc appelé trois d'entre eux, son frère qui commandait à Taroudent et ses deux neveux, gouverneurs de Derâa et de Meknès, il leur fit trancher la tête, ainsi qu'au caïd Ali-ben-Bou-Beker, à Maroc. Il manda ensuite auprès de lui son frère Moulaï Abd-el-Moumène, commandant de Fès ; mais celui-ci, après avoir répondu qu'il allait se rendre à Maroc, partit, au mois de février 1559, puis, changeant de direction, gagna rapidement la frontière passa à Tlemcen et, de là, vint à Alger demander aide et protection au beylarbeg. Bien accueilli par Hassan, auquel il donna de précieux renseignements sur le Mag'reb, il reçut, avec une des filles du pacha, le gouvernement de Tlemcen, où il alla s'installer.

Ces événements décidèrent le chérif Abd-Allah à reprendre les pourparlers avec le roi d'Espagne, afin de s'entendre pour une action commune contre les Turcs. S'il faut en croire l'historien marocain Ibn-el-Kadi, cité dans le Nozeth, le sultan de Maroc aurait abandonné aux chrétiens, comme gage de son bon vouloir, le port de Badis. Philippe II était alors fermement décidé à agir en Afrique ; mais il venait de donner des ordres pour une grande expédition contre Tripoli et, n'ayant pas de forces disponibles, il dut ajourner sa réponse aux propositions du chérif.[1]

EXPÉDITION DU DUC DE MÉDINA-CÉLI CONTRE TRIPOLI. IL EST DÉFAIT PAR PIALI-PACHA. DÉSASTRE DE L'EXPÉDITION. — Le roi d'Espagne, cédant aux plaintes qui lui arrivaient de la Méditerranée et aux représentations des Cortés, préparait effectivement une grande expédition. Afin qu'elle eût plus de force, il avait tenu à lui donner le caractère d'une croisade pour laquelle il avait obtenu l'appui de la parole du Saint-Père. Tripoli, quartier général du célèbre corsaire Dragut, avait été choisi comme but de l'entreprise. Ainsi, on voulait d'abord débarrasser la Méditerranée centrale et dégager les chevaliers de Malte que le corsaire

1. *Nozeth-el-Hadi*, p. 49 du texte arabe, 89 de la trad. — Diego de Torres, *Hist. des chérifs,* p. 412 et suiv. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 468 et suiv.

musulman, maître de Gozzo, gênait considérablement, au lieu de frapper la puissance turque d'Afrique au cœur, c'est-à-dire à Alger; et le roi d'Espagne abandonnait ainsi à eux-mêmes le Maroc, Alger et Oran, ses plus dangereux et plus proches voisins.

Juan de la Cerda, duc de Médina-Céli, vice-roi de Sicile, redut le commandement de l'expédition et réunit sous ses ordres 54 galères de combat et 60 vaisseaux de transport. Philippe II lui avait confié l4,000 hommes de bonnes troupes. De même que lors des précédentes entreprises, on perdit un temps précieux et ce ne fut qu'à la fin d'octobre 1560 que la flotte mit à la voile; la tempête la dispersa et les navires durent chercher un refuge à Malte et à Syracuse, où il fallut réparer ceux qui étaient endommagés. Le découragement, avec les maladies son cortège ordinaire, avaient fortement atteint l'armée lorsqu'on remit à la voile. Au mois de février 1560, la flotte abordait à Djerba et s'en emparait après une série de combats sans importance. Dragut n'avait pas perdu son temps ; non seulement il avait admirablement fortifié Tripoli, mais encore il avait pu faire prévenir le sultan du danger qu'il courait et demander des renforts. La temporisation inexplicable du duc de Médina-Céli assura la réussite de l'audacieux corsaire. Au lieu de brusquer l'attaque de Tripoli, le commandant de l'expédition voulut, en effet, se fortifier dans l'île pour y avoir un solide point d'appui et, quand il se décida à quitter son mouillage, la flotte turque (86 galères), ployant sous les voiles, fondit sur les navires chrétiens ; 19 galères et 14 transports qui n'avaient pas eu le temps d'appareiller furent coulés ou devinrent, en un instant, la proie de l'amiral turc, Piali-Pacha, dont l'audace et la décision venaient de sauver Tripoli. En outre, 5,000 soldats espagnols étaient prisonniers (15 mars).

Tel fut le bilan ce cette triste expédition; le général chrétien qui, dans le danger, n'avait su prendre aucune décision, se borna à rallier à Malte les débris de son expédition, afin de regagner la Sicile (mai). Cependant, à Djerba, un officier, nommé don Alvar de Sande, avait été laissé, avec une petite garnison, pour défendre la forteresse. Pressée par un ennemi nombreux et bien approvisionné, les Espagnols, manquant de tout, se défendirent avec un véritable héroïsme; et, quand tout moyen matériel de résister eut disparu, Sande, se mettant à la lite de ses derniers soldats, se jeta sur les lignes turques, y fit une trouée et parvint à gagner le rivage; mais, entouré par ses ennemis, couvert de blessures, il finit par être fait prisonnier après avoir vu tomber tous ses compagnons.

Les Turcs élevèrent en cet endroit, avec les cadavres chrétiens, un ossuaire qui n'a disparu qu'en 1846[1].

LE BEYLARBEG HASSAN PRÉPARE UNE EXPÉDITION CONTRE LE MAG'REB. IL EST DÉPOSÉ PAR LES YOLDACHS, PUIS REVIENT POUR LA TROISIÈME FOIS, À ALGER. — Cependant, à Alger, le beylarbeg, résolu à venger l'humiliation que le chérif lui avait fait éprouver, et se rendant compte du danger de son alliance avec les Espagnols, préparait activement une grande expédition. A cet effet, il avait conclu la paix avec Amokrane, chef des Beni-Abbés, en le reconnaissant comme roi tributaire : puis, ne voulant pas emmener ses renégats espagnols, dans la crainte que les janissaires ne s'emparassent du pouvoir en son absence, il s'appliqua à former un corps de Kabyles zouaoua. Mais ces mesures, en humiliant les Yoldachs et en déjouant leurs projets, portèrent leur irritation à son comble et bientôt ils conspirèrent contre le maître qui prétendait échapper à leurs caprices. Dans le mois de juin 1561, les conjurée pénétrèrent par surprise, de nuit, dans le palais et s'emparèrent du beylarbeg et de ses plus dévoués partisans. Ils n'osèrent cependant attenter à ses jours et se contentèrent de l'embarquer et de l'envoyer en Orient avec une députation d'officiers, chargée de l'accuser, devant le grand-seigneur, de viser à l'indépendance et de se plaindre des humiliations que ce *Koulour'li*[2] imposait aux vrais Turcs.

Hassan, agha des janissaires, qui avait été l'âme du complot, resta maître du pouvoir à Alger. Mais trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'une flotte entrait dans le port et débarquait le capidji Ahmed-Pacha, chargé de tout faire rentrer dans l'ordre. Les officiers compromis furent arrêtés et expédiés en Orient où ils eurent la tète tranchée. Au mois de mai de l'année suivante (1562), Ahmed-Pacha mourut subitement et l'on attribua son décès au poison, ce qui n'a rien d'impossible.

A cette nouvelle, Soliman se décida à renvoyer à Alger Hassan, fils de Kheîr-ed-Dine, qui n'avait pas eu de peine à se disculper des accusations portées contre lui. Dans le mois d'août, le beylarbeg vint, pour la troisième fois, prendre la direction des affaires à Alger. 18 galères avaient été mises à son service pour le cas où

1. *Annales Tunisiennes* (Rousseau), p. 25, 26. — El-Kaïrouani, p. 288, 289. — Rousseau Saint-Hilaire. *Hist. d'Espagne*, t. VIII, p. 367 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 91. 92. — Marmot, lib. VI, cap. XLI.

2. *Koulour'li* (ou Coulougli), enfant de Turc et de femme africaine.

il aurait rencontré de la résistance ; mais il n'en fut rien : les habitants de la ville et les reïs lui firent un accueil enthousiaste, car les uns et les autres étaient excédés de l'arrogance des Yoldachs A peine débarqué, Hassan reprit, avec activité, la préparation d'une grande expédition vers l'ouest, mais cette fois son objectif était Oran.

Quelque temps auparavant, le chérif Moulaï Abd-el-Moumène avait été assassiné, à Tlemcen, par un agent de son neveu, gouverneur de Fès, pour le sultan. L'assassin, après avoir gagné sa confiance en se présentant, selon l'usage, comme un mécontent, l'avait tué d'un coup de feu en pleine mosquée et avait pu, ensuite, gagner le Maroc[1].

EXPÉDITION DU BEYLARBEG HASSAN CONTRE ORAN. - Le roi d'Espagne, au courant de ces dispositions, ne demeurait pas inactif; comme il craignait une révolte des Morisques, secrètement travaillés par des agents turcs, il ordonna leur désarmement absolu. En même temps il réunissait à Malaga un corps de 4,000 hommes d'élite et des vaisseaux dont il donna le commandement à J. de Mendoza. Cette flotte, ayant mis il la voile le 19 octobre 1562, essuya une horrible tempête qui la jeta dans la baie de la Herrandura ; 22 galères y feront naufrage et la plus grande partie des soldats, y compris le général, trouvèrent la mort dans les flots. Ainsi, la ville d'Oran demeurait abandonnée à ses propres forces et ce fut seulement l'année suivante que huit petites galères, trompant, à la faveur du brouillard, les croiseurs turcs, purent apporter aux Espagnols quelques secours en hommes et en munitions. Mais, à Oran, les fortifications avaient été mises en état par des ingénieurs spéciaux et, ce qui valait mieux, la ville était défendue par deux hommes de cœur, fils de l'ancien gouverneur : don Martin de Cordova[2], qui commandait Mers El-kébir, et don Alonzo, comte d'Alcaudéte, à Oran.

Au commencement de février 1563, le beylarbeg Hassan, après avoir expédié son matériel et son artillerie sur une nombreuse flotte, commandée par le reïs Cochupari, se mit en route vers l'ouest, à la tête de l'armée expéditionnaire, laissant Alger sous l'autorité de son khalifa Ali-Chetli. Les forces du beylarbeg se

---

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 94, 95. - Haédo, Rois d'Alger, loc. cit., p. 360 et suiv. - Diégo de Torrés, *Hist.. des Chérifs*, p. 419 et suiv.

2. Le même qui avait été fait prisonnier au désastre de Mostaganem et avait été racheté quelque temps auparavant.

composaient de 15,000 mousquetaires (Turcs et renégats), un millier de spahis et environ 10,000 montagnards Zouaoua et Beni-Abbès. Le caïd turc de Constantine y figurait avec un contingent et toutes les tribus alliées avaient envoyé leurs goums ; ou rejoignirent la colonne en route.

Parvenu il Mostaganem, le Beylarbeg y retrouva sa flotte, fit loger ses approvisionnements à Arzéou et envoya les vaisseaux bloquer Mers-el-Kebir et Oran. Le commandant de Tlemcen, arrivé avec quelques forces, fut laissé à la Makta pour protéger Mostaganem et Arzéou. En quelques jours, toutes les tribus soumises aux Espagnols avaient fait le vide et envoyé leurs cavaliers aux Turcs. Trois d'entre elles seulement restèrent fidèles (avril 1563).

HÉROÏQUE DÉFENSE DE MERS-EL-KÉBIR PAR MARTIN DE CORDOVA. — Le 15 avril, Hassan quitte son campement d'Arzéou et marche sur Oran : après s'être emparé de la tour des Saints, il contourna la ville, escalada les hauteurs et se porta sur Mers El-kébir. Un petit fort, nous le vocable de San-Miguel, au point culminant, fut enlevé par les Turcs, malgré la résistance énergique de sa garnison qui fut entièrement massacrée. Mais les musulmans y avaient perdu beaucoup de monde et leur confiance avait reçu un premier ébranlement (4 mai). Retardés par le mauvais temps, les navires turcs arrivèrent enfin et débarquèrent du matériel. Disons, non sans regret, que trois caravelles françaises, chargées d'artillerie, s'y trouvaient. Aussitôt l'attaque de Mers El-kébir commença avec une violence extrême; les assiégeants y concentrant toutes leurs forces, la forteresse ne tarda pas à présenter l'aspect d'un monceau de ruines. Mais l'héroïque officier qui la commandait, soutenu par 450 soldats, non moins braves, ne se laissait ébranler par rien et résistait à cinq assauts, du 4 au 6 mai. Cette ténacité semblait à tous de la folie. A une dernière sommation du beylarbeg, représentant à don Martin l'inutilité de la résistance, celui-ci répondit fièrement : «Si le pacha juge la brèche tellement praticable, que ne tente-t-il l'assaut ?» (9 mai). Les remparts de la face ouest étaient rasés. Hassan, plein de fureur, lança 12,000 hommes à l'assaut et les appuya de ses meilleurs guerriers. Pendant quatre heures on combattit avec un acharnement extrême et les musulmans parvinrent à s'emparer du bastion des Génois et à y planter leur drapeau ; mais ils n'y restèrent pas et furent bientôt chassés de leur conquête. Le beylarbeg ne pouvait en croire ses yeux.

Cependant une lutte aussi inégale devait avoir un terme ; la petite garnison de Mers El-kébir était décimée et commençait

malgré tout, il se laisser aller au découragement, lorsqu'elle reçut d'Oran un message apporté par un hardi nageur : le marquis annonçait à son frère l'arrivée prochaine de la flotte qu'on réunissait à Malaga. C'était le salut, et dès lors les assiégés reprirent confiance. Depuis le grand assaut, les Turcs canonnaient, la forteresse sans interruption et, lorsqu'ils avaient constaté de nouveaux dégâts, ils se lançaient encore à l'escalade ; quatre fois, du 11 mai au 5 juin, ils furent repoussés. Quelques renforts avaient pu, il est vrai, être introduits dans la place. Enfin, le beylarbeg, ayant appris l'arrivée imminente de la flotte chrétienne, voulut, a tout prix, s'emparer de Mers El-kébir et se mit lui-même à la tête d'une colonne d'assaut. On dit, qu'après avoir en vain cherché à enflammer le courage de ses gens, en leur représentant combien il était honteux d'être ainsi tenu en échec par une poignée d'hommes derrière des ruines, il jeta son propre turban dans le rempart en criant : «*Je mourrai pour votre déshonneur !*» et que ses soldats durent employer la force pour l'empêcher d'aller le chercher au milieu de la mitraille. Ce jour encore, il fallut se résigner à la retraite, malgré de nouveaux efforts dans lesquels le caïd de Constantine trouva la trépas.

ARRIVÉE DE LA FLOTTE CHRÉTIENNE. LE BEYLARBEG LÈVE LE SIÈGE. — Le 7 juin, la flotte chrétienne, commandée par don F. de Mendoza, parut dans la rade. Son chef, se croyant plus près de terre qu'il ne l'était, réellement, fit carguer les voiles, dans l'espoir de demeurer inaperçu plus longtemps, mais il fut pris par le vent de terre, ce qui l'obligea à courir des bordées. L'amiral Cochupari en profita pour appareiller et faire prendre la fuite à la plupart de ses navires en serrant la terre. Il parvint ainsi à en sauver une grande partie après un engagement assez sérieux. La flotte espagnole ne put s'emparer que de cinq galiotes turques et quatre barques françaises dont les équipages furent traités comme *Maures blancs.*

Abandonné par sa flotte, le beylarbeg n'avait plus qu'une chose à faire : lever le siège et se mettre en retraite. Il s'y décida, la mort dans l'âme, et reprit, fort triste, le chemin qu'il avait parcouru plein de confiance quelques mois auparavant.

L'héroïque défense de Mers El-kébir avait sauvé l'occupation espagnole d'Oran. Ce succès, qui relevait l'honneur castillan de bien des défaillances, fut vivement applaudi en Espagne. Le comte d'Alcaudéte reçut le titre de vice-roi de Navarre. Quant à Don Martin, il fut fait commandeur et devait recueillir, avant peu, la succession de son frère. Lope de Vega illustra le souvenir de ce glorieux fait

d'armes par une pièce intitulée «Le siège d'Oran» malheureusement perdue. Sans retard, le roi ordonna la réparation des ouvragea défensifs de Mers El-kébir et d'Oran, et cette ville recouvre bientôt son ancienne prospérité.

Après son succès devant Oran, la flotte espagnole alla attaquer le Peñon du Velez dont elle s'empara assez facilement ; puis, continuant sa route, elle pénétra dans la rivière de Tétouane, qui servait de refuge aux pirates mag'rebiens, et coula, à son embouchure, des navires chargée de pierres, destinées à intercepter le passage. Ainsi l'Espagne, après tant d'échecs, obtenait enfin quelques succès en Berbérie[1].

SIÈGE DE MALTE PAR LES TURCS. LE BEYLARBEG HASSAN EST NOMMÉ CAPITAN-PACHA. - L'échec de l'armée turque fut douloureusement ressenti en Orient, et le vieux Soliman décida qu'il fallait débarrasser la Berbérie des chrétiens. On devait commencer par les chevaliers de Malte, contea l'avis de Dragut et du pacha Euldj-Ali, qui voulaient, au contraire, procéder de l'ouest à l'est. Les pachas d'Alger et de Tripoli reçurent l'ordre de coopérer à l'expédition dont le commandement fut donné à Moustafa-Piali pacha. 180 galères, 45,000 hommes et 63 pièces de siège furent confiés à l'amiral et, au printemps de l'année 1565, la puissante flotte mit à la voile. Le I8 mai, elle arrivait à Malle, et Piali ne tardait pas à y être rejoint par Dragut, amenant les forces du pachalik tripolitain et par le beylarbeg Hassan, avec les meilleure soldats d'Alger.

La défense était dirigée par le commandeur P. de la Valette, qui n'avait avec lui que 700 chevaliers et 8,500 hommes de troupes ; c'était avec des forces si minimes qu'il allait tenir en échec la puissance musulmane. Le premier effort des assaillants se porta sur le fort Saint-Elme, dont ils se rendirent maîtres, non sans peine. Le glorieux Dragut fut tué dans la tranchée, dès le début des opérations, et son corps, rapporté à Tripoli, y reçut la sépulture. Le premier succès des Turcs leur avait coûté trop cher; cependant La Valette demeurait livré à lui-même et c'est a peine s'il avait reçu un renfort de 7 à 800 hommes, alors qu'il attendait une armée. Le

1. Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran et de Mers El-Kébir* (loc. cit., p. 356 et suiv.). - Haédo, loc. cit., p. 364 et suiv. - Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VII, p. 371 et suiv. - L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 102 et suiv. - De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 97 et suiv. - Walsia Esterhazy, *Domination turque*, p. 159 et suiv. - Djoumani, cité par Gorguos, *Revue afric*., t. II, p. 30, 31.

beylarbeg Hassan, à la tête de ses Yoldachs, pressait le fort Saint-Michel ; il donna l'assaut le 15 juillet, mais, malgré leur ardeur, les Turcs furent repoussés sur toute la ligne et le siège continua avec les péripéties ordinaires. Les chrétiens, décimés, semblaient dans l'impossibilité de résister bien longtemps, mais l'énergie de La Valette suppléait à tout et inspirait aux plus découragés, à défaut de confiance, l'esprit d'abnégation et de sacrifice. Les Turcs, de leur côté, souffraient horriblement de la peste, entourés par les cadavres des leurs. Enfin, le 5 septembre, 28 galères portant 12,000 hommes de troupes, amenées par le vice-roi de Sicile, parvinrent à aborder sur le rivage occidental de l'Île et à débarquer cet important renfort.

L'entreprise était manquée et, sans attendre l'arrivée des chrétiens, le chef des Turcs ordonna la levée du siège et le rembarquement. Il se fit dans le plus grand désordre. Cependant, l'armée de secours ne parut que le 8 sous les murs de la ville. Moustafa pacha, qui avait cru son effectif plus considérable et qui redoutait surtout la colère du sultan, se décida à remettre son monde à terre pour tenter encore le sort des armes. Mais il n'y trouva qu'une nouvelle défaite où il perdit 3,000 hommes, après quoi il s'éloigna sans retour. Le beylarbeg Hassan et Euldj-Ali, qui s'étaient conduits dans toute cette campagne avec la plus grande bravoure et avaient perdu lu moitié de leur effectif, demandèrent en vain la permission de rester dans l'île et de continuer l'entreprise pour leur compte.

Soliman fut profondément irrité de l'échec de ses armes et promit de venir en personne se venger. Mais il mourut l'année suivante, dans le cours d'une nouvelle campagne contre la Hongrie (6 sept. 1566) à l'âge de 68 ans, après un glorieux régne de 48 années. Son fils, Selim II, lui succéda. Peu après, Piali-Pacha étant mort, le sultan se souvint des services du beylarbeg Hassan et, pour l'en récompenser, le nomma capitan-pacha. Le beylarbeg quitta définitivement Alger, au commencement de l'année 1567, afin d'aller occuper en Orient le haut emploi que son père avait illustré. Il fut remplacé par le pacha Mohammed, fils de Salah-Reïs[1].

GOUVERNEMENT DU PACHA MOHAMMED, FILS DE SALAH-RÉÏS. — RÉVOLTE DE CONSTANTINE. — LE PACHA

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VIII, p. 376 et suiv. Féraud, *Ann. tripolitaines* (loc. cit., p. 210). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 99. 100. — El-Kaïrouani, p. 288. — Haédo, *Rois d'Alger* (toc. cil.), p. 367 et suiv. — N. Mallouf, *Précis de l'hist. ottomane*, p. 30 et suiv.

Y RÉTABLIT SON AUTORITÉ. - Le nouveau pacha avait trouvé Alger en proie à l'anarchie, conséquence de l'absence prolongée du beylarbeg et ravagée par le double fléau de la famine et de la peste. Il s'appliqua d'abord à rétablir la paix et la sécurité dans la ville et les environs, et essaya d'amener une entente entre les Yoldachs et les réïs, en décidant ceux-ci à leur permettre de participer à la course. Mais les causes de l'hostilité qui les divisait étaient trop profondes pour qu'un rapprochement réel fût possible.

Sur ces entrefaites, vers la fin de l'été 1567, un aventurier valencien, du nom de Juan Gascon, tenta audacieusement de s'emparer d'Alger par surprise. S'étant introduit dans 1e port, par une nuit obscure, il chargea une partie de ses hommes d'incendier la flotte des réïs, qui y était entassée, au retour des courses d'été; quant à lui, il alla surprendre et massacrer le poste de la porte de la Marine. Si ses compagnons avaient eu une résolution égale, il est possible que cette folle tentative eût été couronnée de succès. Mais ils n'osèrent ou ne surent remplir le rôle qui leur était assigné et donnèrent aux Algériens le temps de revenir de leur surprise. Gascon voulait néanmoins conserver le poste qu'il avait conquis, mais ses hommes l'entraînèrent avec eux et le forcèrent à regagner son navire. Poursuivi par les réïs, il se vit bientôt entouré et eut le malheur d'être pris et amené à Alger, où il expira dans les tourments.

Dans la province de l'Est, l'anarchie était complète. Non seulement les tribus ne reconnaissaient, pour ainsi dire, aucune autorité, mais le chef-lieu lui-même était divisé en deux partis : celui des Hafsides, ayant à sa tête la famille religieuse des Abd-el-Moumène, maître de tout le quartier de Bab-el-Djabia, et celui des Turcs, reconnaissant comme chefs les membres d'une famille de légistes, les Ben-el-Feggoun, qui avaient déjà enlevé aux Abd-el-Moumène une partie de leurs prérogatives, notamment le titre et les avantages d'Émir-er-Rekeb, chargé de la conduite de la caravane des pèlerins de l'Ouest[1].

Le parti des vieux Constantinois venait de se révolter : ce qui restait de la garnison turque avait été chassé et les soutiens de leurs adversaires massacrés ou molestés. Abd-el-Kerim-ben-el-Feggoun, venu à Alger avec le mufti, pour exposer leurs doléances au. pacha Mohammed, le décida à intervenir.

Dans le courant de l'hiver 1567-1568, le représentant du sultan

1. Consulter à ce sujet notre travail «*Élévation de la famille el-Feggoun*.»

marcha sur Constantine où il entra en maître, les habitants n'ayant pas osé se défendre. Il punit de mort quiconque avait pris part à la sédition et réduisit en esclavage ceux qui s'étaient simplement compromis. S'il faut en croire Marmol qui, du reste, attribue cette expédition au successeur du pacha Mohammed, la ville aurait même été livrée au pillage. Après avoir frappé sur les habitants une contribution do 60,000 doblas (de six réaux et demi), il reprit la route d'Alger, laissant dans l'Est, comme gouverneur, Remdane-bey, dit Tchoulak[1].

EULDJ-ALI, BEYLARBEG D'ALGER. IL MARCHE CONTRE LE HAFSIDE AHMED ET S'EMPARE DE TUNIS. — A peine de retour de son expédition de Constantine, Mohammed-Pacha apprit qu'il était remplacé par Euldj-A1i et, au mois de mars 1568, le nouveau beylarbeg vint prendre possession de son poste. C'était un renégat, comme son surnom (Euldj) l'indique, originaire de l'Italie méridionale, pris fort jeune par les musulmans et qui avait ramé longtemps dans les chiourmes, refusant obstinément d'abandonner sa religion ; il avait reçu pendant celle partie de son existence le surnom d'El-Fartas (le teigneux ou le chauve) ; désespérant d'obtenir sa liberté, il avait fini par abjurer le christianisme, comme tant d'autres à cette époque, et pris la nom d'Ali. Son énergie et son intelligence lui avaient bientôt fait obtenir le commandement d'un navire et il était devenu un des meilleure lieutenants de Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, et de Dragut. Au siège de Malte, il se distingua, comme nous l'avons dit, et obtint la succession de Dragut à Tripoli.

Le nouveau beylarbeg arrivait avec l'intention bien arrêtée de porter à l'Espagne de grands coups, tant en Afrique que chez elle. Aussi, son premier soin fut-il de réunir une armée importante qu'il destinait à agir contre Oran, pendant qu'une révolte générale des Maures de Grenade, préparée de longue main, éclaterait et retiendrait chez eux les Espagnols. Il fit même partir pour Mazouna et Mostaganem une partie de son effectif et envoya des navires du côté d'Alméria, afin de coopérer au mouvement insurrectionnel; mais la conjuration ayant été découverte en Espagne, le mouvement fut ajourné, et il fallut renoncer à cette entreprise.

Euldj-Ali se tourna alors vers la Tunisie où régnait, sans aucune

1. Vayssettes, *Hist. de Constantine sous la domination turque (Soc. archéol*., 1867. p. 321 et suiv.).— De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 191 et suiv. - Haédo, *Rois d'Alger* (loc. cit., p. 371 et suiv.).

gloire, le hafside Hameïda, appelé aussi Ahmed-Soultan, son ennemi personnel, en état d'hostilité ouverte avec les Espagnols de la Goulette et en guerre contre ses sujets, particulièrement les O. Saïd et les Chabbïa. Ces derniers avaient vu Dragut, leur ancien protecteur, se tourner contre eux et mettre à mort Mohammed-Taïeb, fils de leur cheikh Sidi-Arfa. Abd-es-Semed, devenu chef de la famille, émigra alors chez les Dréïd de la province de Constantine, avec lesquels il était allié, et, grâce à leur appui, soumit à son autorité les tribus de la frontière (Q.- Saïd, Hemamma, O. Rezeg, O. Manâ) ; puis il forma une ligue dans laquelle entrèrent les Henanecha, Nemamecha et Harakta, c'est-à-dire toutes les populations de l'Est de la province de Constantine. Il put alors exercer, de nouveau, son autorité en Tunisie et dominer dans les plaines de Kairouan.

La croisade que les puissances chrétiennes préparaient contre le Turc était connue de tous ; le beylarbeg savait qu'il était appelé à jouer un grand rôle dans le duel maritime dont la Méditerranée allait être le théâtre et il jugeait nécessaire que Tunis fût en sa possession. En octobre 1569, il se mit en marche vers l'est, à la tête de 5,000 mousquetaires réguliers, et s'adjoignit en chemin les contingents des Kabyles, les goums des Amraoua et ceux des Garfa et autres tribus de la province de Constantine. A l'annonce de son approche, Ahmed-Soultan était sorti de Tunis, mais il n'avait avec lui que ses spahis, appelée Zemasnïa, au nombre de 3,000, plus 1,600 Arabes nomades. La rencontre eut lieu près de Badja et l'armée turque triompha sans difficulté des Tunisiens qui furent poussés, l'épée dans les reins, jusqu'à la Medjerda. Cette rivière, étant débordée, arrêta un instant l'armée d'Euldj-Ali : cependant il parvint à la franchir et, s'étant mis sur les traces du prince hafside, lui infligea une nouvelle défaite près de Sidi Ali-el-Hattab. Ahmed rentra alors à Tunis ; mais, jugeant toute résistance inutile, il réunit sa famille et les valeurs qu'il put emporter et partit dans la direction de R'adès. De là il put traverser le lac dans un endroit où la profondeur de l'eau était moindre et se réfugier chez les Espagnols du fort de Chekli. Après l'avoir reconnu, ceux-ci lui ouvrirent la porte et le recueillirent.

Euldj-Ali ne tarda pas à paraître ; il entra à Tunis sans coup férir, accueillit la soumission des Zemasnia et s'appliqua activement à rétablir la paix. Après un séjour de quatre mois dans sa nouvelle conquête, il reprit la route d'Alger, laissent Tunis sous le commandement de son caïd, Ramdane, avec un millier de Turcs, autant de Zouaoua et les forces de son prédécesseur (fin 1569). Quant à Ahmed, il passa en Espagne et s efforça de justifier auprès

de Philippe II, sa conduite antérieure, le suppliant de lui fournir le moyen de remonter Sur le trône[1].

RÉVOLTE DES MAURES D'ESPAGNE. ILS SONT VAINCUS ET DISPERSÉS. — Nous avons dit, dans le volume précédent, qu'après la conquête du royaume de Grenade, les Maures restés en Espagne, qui avaient d'abord obtenu l'autorisation de conserver leur culte et leurs mœurs, s'étaient vus mis en demeure d'accepter le christianisme ou d'émigrer. Beaucoup d'entre eu émigrèrent alors en Berbérie. Mais un grand nombre n'avait pu Se décider à abandonner patrie et fortune et s'était soumis à une conversion pour la forme. Le fanatisme espagnol, surexcité sous le règne de Philippe II, ne devait pas supporter la tiédeur de ces pseudo-chrétiens. Déjà, en 1526, des mesures restrictives prescrites par Charles V et appliquées au royaume de Valence avaient provoqué une insurrection des Maures de cette contrée, suivie d'une nouvelle émigration en Afrique ou dans la province de Grenade, dont les Morisques avaient acheté, à prix d'or, la liberté de conserver leur costume et une partie de leurs usages.

Mais en 1560, sur les instances des Cortés, les libertés des Grenadins furent considérablement réduites. et bientôt un décret royal leur retira, ainsi que nous l'avons vu, le droit de porter des armes ; enfin, en 1566, à la suite d'une enquête présidée par le Grand-Inquisiteur, on défendit aux Maures de parler l'arabe, *en public ou chez eux, de porter leur costume, de fréquenter les étuves* et de continuer 1a pratique d'autres usages traditionnels. On leur ordonna encore d'apporter sous leurs ouvrages arabes pour qu'on les brûlât ; mais cela ne suffisait pas, on leur prescrivit de renoncer il cette vie inférieure qui soustrait la famille à la curiosité publique, et ils durent tenir leurs portes grandes ouvertes pour que chacun pût les surveiller, principalement à l'occasion des fêtes, telles que mariages, baptêmes, etc. Des punitions très dures pour les moindres infractions sanctionnèrent ces lois.

Cette fois, les Maures se convainquirent que l'Espagne les rejetait et qu'il ne leur restait plus qu'à émigrer ou à mourir. La colère de ces opprimés fit explosion et se traduisit par une insurrection générale partie des Alpujarras. Un teinturier, du nom de Ben-Fredj, était à sa tête et nous avons vu que les Turcs d'Alger devaient

1. El-Kaïrouani, p. 290 et suiv. — Rousseau, *Ann. tunisiennes*, 26. 27. - De Grammont, *Hist. d'Alger*, p, 103 et suiv. - Haédo, *Rois d'Alger* (Revue afric. N° 144, p. 406 et suiv.). — Féraud, *Les Harars*, (Revue afric.. n° 104, p. 142 et suiv.).

y prendre une part active, au printemps de 1568 ; la révolte fut retardée jusqu'au commencement de janvier l569. En quelques jours, tout le pays se trouva sous les armes. Les insurgés proclamèrent, comme roi, un prétendu descendant des Oméyades, nommé Mohammed, dans une cérémonie d'investiture, rappelant les rites de la belle époque des khalifes espagnols. Puis, ils procédèrent au massacre de toutes les populations chrétiennes, isolées au milieu d'eux et se livrèrent aux plus odieuses cruautés.

Le comte de Tendilla, qui commandait la province, s'appliqua, avec autant d'habileté que de modération, à rétablir la paix et il y serait certainement arrivé, malgré le peu de moyens matériels dont il disposait; mais cela ne faisait pas l'affaire des fanatiques : il fallait du sang, des expiations terribles, implacables, et d'autres chefs furent chargés d'opérer coutre les rebelles. Ce fut alors une guerre de destruction, dans laquelle on massacra tout ce qui tomba sous la main, sans distinction d'âge ni de sexe ; on détruisit même les villes, les monuments, les travaux, et, comme la révolte s'était étendue dans le sud-ouest on changea en solitudes ces fertiles contrées, autrefois si prospères, au fur et à mesure qu'on les conquérait. Le roitelet (El-Reyezuelo), comme les Espagnols appelaient Mohammed, ayant été livré, s'étrangla de ses propres mains; mais un certain Ibn-Abbou, homme d'une énergie invincible, avait ramassé celte triste couronne et continuait à tenir la campagne dans les régions les plus abruptes des Alpujarras. Don Juan d'Autriche vint, au mois d'avril, prendre la direction de la campagne ; cependant ce ne fut que vers la fin de l'année qu'on lui laissa le champ libre. Cédant à la fougue de son tempérament, le fils de Charles V entraîna ses soldats à travers les neiges et les précipices, chassant les rebelles de tous leurs repaires et réduisant Ibn-Abbou â la dernière extrémité.

On pouvait considérer la révolte comme vaincue, bien que le roi maure eût encore, autour de lui, 400 ou 500 hommes. Il ne tarda, pas du reste, à être pris et tué. Mais le dernier acte du drame restait à jouer : un décret ordonna l'expulsion des Morisques du royaume de Grenade et la confiscation de tous leurs biens. L'on vit alors les derniers débris de celle malheureuse population, réunis en troupeaux, poussés vers les hauts plateaux de la nouvelle Castille, de l'Estramadure et de la Galice, où on les répartit au milieu des paysans demi-sauvages de ces régions, en les chargeant de les initier à lu pratique de leurs arts et de leur industrie agricole.

Ce fut comme la revanche de cette brillance conquête du VIIe siècle qui avait livré à la brutalité des premiers musulmans, Berbères et Arabes, la population romanisée et civilisée de l'Espagne.

Là encore, les descendants expièrent cruellement les fautes de leurs ancêtres. Cette fois, la race maure d'Espagne a définitivement quitté son berceau : son individualité, comme nation, a disparu, mais c'est à peine si une occupation de douze siècles a amené un mélange superficiel des deux éléments ethniques, tant la barrière morale que forment les mœurs, et particulièrement la religion, a de force pour diviser des hommes, que tout tendrait à rapprocher. Malgré les persécutions, la vitalité de cette race n'est pas éteinte; elle va s'affirmer encore dans les provinces reculées où on a espéré la noyer. Il faudra à l'Espagne de nouvelles luttes pour en triompher et elle n'y parviendra qu'on la rejetant de son sein[1].

---

1. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. VIII, p. 419 et suiv., t. IX, p. 268 et suiv. — D. H. de Mendoza, *Hist. de la rébellion des Maures de Grenade*, pass. — Marmol, *Rébellion et châtiment des Morisques*, passim.

CHAPITRE VII

LES TURCS ET LES CHÉRIFS DÉFINITIVEMENT MAÎTRES DE LA BERBÉRIE. - EXTINCTION DES HAFSIDES

1570-1578

Euldj-Ali organise la flotte algérienne et prend part à la bataille de Lépante. — Euldj-Ali, nommé copitan-pacha, est remplacé à Alger par Arab-Ahmed. — Révolte de Constantine; les Beni Abd-el-Moumène sont écrasés et l'autorité turque définitivement rétablie. — Don Juan d'Autriche s'empare de Tunis et place Moulaï-Mohammed sur le trône hafside. — Les Turcs, sous le commandement de Sinane-Pacha, viennent attaquer Tunis ; dispositions des Espagnols. — Siège et prise de la Goulette et de Tunis par les Turcs. — Maroc : Mort du chérif Moulaï Abd-Allah; son fils Mohammed lui succéde ; Abd-el-Malek, oncle de celui-ci, obtient contre lui l'appui des Turcs. — Abou-Merouane-Abd-el-Malek, soutenu par les Turcs, s'empare de Fès, puis il lutte contre son neveu Mohammed et le force à la fuite. — Bataille de l'Ouad-el-Mekhazen (el-Keçar-el-Kebir). Mort du chérif Abd-el-Malek. Défaite et mort de Don Sébastien. — Le chérif Abou-l'Abbas-Ahmed-el-Mansour souverain du Maroc. — L'Espagne renonce aux grandes luttes pour la possession de l'Afrique. Alger sous le pacha Hassan-Veneziano. —Appendice: Chronologie des souverains hafsides.

EULDJ-ALI ORGANISE LA FLOTTE ALGÉRIENNE ET PREND PART À LA BATAILLE DE LÉPANTE. — La campagne de Tunis n'avait pas empêché Euldj-Ali de donner tous ses soins à l'organisation d'une flotte, secondé fort habilement par un autre renégat, du nom de Mami-Corso, chef des réïs: A la fin de l'année 1569, il disposait de nombreux vaisseaux, bien armés et bien commandés, à la tête desquels il se mit lui-même, et sillonna en tout sens la Méditerranée, s'emparant des navires chrétiens, enlevant des captifs sur les côtes et luttant bravement contre la marine de guerre de ses ennemis. Alger regorgea de butin et les réïs, formant une corporation (*Taïffe*) puissante, acquirent décidément la prépondérance sur les Yoldachs. Le beylarbeg se préparait à attaquer les Espagnols de la Goulette, lorsqu'il reçut du sultan l'ordre d'amener toutes ses forces maritimes en Orient pour repousser la croisade chrétienne.

Le 25 mai 1570, un traité, solennellement proclamé dans l'église Saint-Pierre de Rome, consacra l'alliance des chrétiens d'Espagne,

d'Italie et d'Allemagne contre le Turc. Les navires vénitiens, génois et papalins se réunirent, à Messine, il ceux d'Espagne conduits par don Juan d'Autriche chargé du périlleux honneur de commander la flotte et de la mener à la victoire. Deux cent galères de combat et cent vaisseaux de charge, portant ensemble 80,000 hommes, constituèrent cette formidable armada, à laquelle Ali-Pacha, grand amiral turc, pouvait opposer 250 galères, montées par une centaine de mille hommes. Le beylarbeg d'Alger, Euldj-Ali, fournissait à ce contingent d'excellents navires admirablement commandés.

Le 9 octobre, eut lieu la rencontre des deux flottes, en face de Lépante. Dans ce duel mémorable dont les conséquences furent si importantes pour l'Europo entière, l'escadre algérienne, formant l'aile gauche, joua un rôle glorieux. Euldj-Ali ayant voulu tourner les galères génoises, commandées par Giov, Doria, comme les Égyptiens venaient de le faire pour les Vénitiens, amène ses adversaires à modifier la ligne de bataille pour lui résister et, aussitôt, il se précipite hardiment dans le vide produit entre les Génois et le centre. Après une lutte acharnée avec les capitans de Malte, il s'en empare. Mais nous ne reproduirons pas les détails de cette lutte homérique dans laquelle l'héroïsme fut égal de part et d'autre. La flotte d'Alger contrebalança le plus longtemps le succès et, lorsque le reste des navires turcs était détruit ou en fuite, Euldj-Ali combattait encore à la fin, entouré d'ennemie, il se vit forcé d'abandonner ses prises et de fuir à force de rames. Il sauva ainsi 40 galères; tout le reste de la flotte turque avait été coulé, pris ou brûlé.

Le désastre fut immense pour les Turcs : dès lors leur expansion se trouva arrêtée et ils durent se borner à conserver ce qu'ils occupaient. Le prestige de leurs grands conquérants avait disparu et Selim II n'était pas de taille à le relever. Ainsi, pour une fois qu'une partie des puissances chrétiennes unissaient leurs forces contre leurs audacieux ennemis, quel résultat couronnait ce moment d'abnégation, dans l'intérêt commun ! Combien, avec un peu d'entente, il leur eût été facile de mettre fin à l'empire des corsaires d'Afrique ! Mais le beau mouvement qui avait réuni à Lépante les rivaux de la veille ne devait pas avoir de lendemain, et la chrétienté, paralysée par ses jalousies, allait supporter encore, pendant deux -siècles et demi, la situation intolérable faite à la Méditerranée et à ses rivages par les Barbaresques. La victoire de Lépante, du reste, devait marquer, aussi bien la décadence de l'Espagne, que celle de la Turquie[1].

1. Rosseuw Saint-Hilaire. *Hist. d'Espagne*, t. IX, p. 295 et suiv. De

EULDJ-ALI EST NOMMÉ CAPITAN-PACHA ET REMPLACÉ À ALGER PAR ARAB-AHMED. - La mort du Capitan-Pacha, à Lépante, porta naturellement le sultan à jeter les yeux, pour le remplacer, sur celui qui s'était si bravement conduit dans cette bataille et avait su conserver à son maître le noyau d'une flotte. Comblé de faveurs, surnommé «*l'épée de l'empire*», Euldj-Ali reçut en outre l'héritage du grand-amiral, avec ordre de s'occuper de la reconstitution d'une flotte de guerre, tout en conservant le titre et les prérogatives de beylarbeg d'Afrique. Aidé de ses fidèles réïs, il se mit activement à la besogne et fit envoyer, pour le représenter à Alger, un de ses khalifa, Arab-Ahmed. C'était un mulâtre, originaire d'Alexandrie, qui sut, par son énergie, calmer les factions. Il travailla en outre à améliorer les fortifications de la ville, car il était averti que l'Espagne préparait une nouvelle expédition contre l'Afrique.

Ce fut alors que les citadins d'Alger, irrités de la subordination humiliante dans laquelle les tenaient les Turcs, n'échappant à la tyrannie des Yoldachs que pour tomber sous celle des réïs, écrivirent au roi de France, Charles IX, afin de lui demander un roi, espérant, par ce sacrifice, échapper à leurs oppresseurs ; cela prouve combien les Français avaient augmenté leurs relations avec Alger dans ces dernières années et quelle influence ils y possédaient ; on connaissait du reste leur alliance avec le sultan, et enfin ils étaient les ennemis de l'Espagnol abhorré. Malheureusement Charles IX était très peu au courant de la situation réelle du pays et, tout en paraissant disposé à envoyer son frère, le duc d'Anjou, à Alger, il crut devoir entamer, à ce sujet, une négociation avec le suzerain Selim II. Qu'on juge de la stupeur de notre ambassadeur à Constantinople lorsqu'il se vit chargé d'ouvrir des pourparlers à ce sujet avec le sultan ! C'était le meilleur moyen d'enterrer cette proposition, peu sérieuse peut-être, mais ne pouvant avoir quelque chance de réussite qu'en la traitant directement. Notre commerce y gagna que les instructions les plus sévères furent adressées d'Orient au pacha d'Alger pour que le pavillon français fût respecté (1572)[1].

RÉVOLTE DE CONSTANTINE. - LES BENI-ABD-EL-MOUMÈNE SONT ÉCRASÉS PAR L'AUTORITÉ TURQUE RÉTABLIE DÉFINITIVEMENT. — Vers cette époque (1572), une nouvelle révolte éclata à Constantine contre l'autorité turque. La

---

Grammont, *Hist. D'Alger*, p. 107. 108. - Haédo. *Rois d'Alger* (Revue afric., n° 144, p. 401 et suiv.).

1. Haédo, loc. cit., p. 419 et suiv. - De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 112 et suiv.

garnison de cette ville avait sans doute été fortement réduite, depuis le départ du caïd Ramdane pour Tunis et les factions avaient relevé la tête. On avait même vu les Arabes, probablement les Oulad-Saoula, qui y dominaient autrefois, venir faire des excursions jusqu'aux portes de Constantine, enlever des citadins importants et exiger de fortes rançons de leurs familles. Les Beni-Abd-el-Moumène, soutenus par les habitants de la basse ville, étaient il la tête de ce mouvement, tandis que le parti turc obéissait à Abd-el-Kerim-ben-el-Feggoun qui avait su obtenir l'adhésion de la majorité des membres de la Djemaa (conseil). Les rebelles, ayant triomphé, exercèrent d'implacables vengeances et ternirent leur succès par des cruautés inutiles.

Des renforts furent probablement expédiés d'Alger par le khalifa, et bientôt les Turcs rentrèrent en possession de Constantine. «Les maisons des particuliers, dit M. Vayssttes, furent livrées au pillage, les enfants furent impitoyablement massacrés, et les habitants vaincus durent plier sous le joug de l'étranger[1]». D'après une tradition recueillie sur place par Cherbonneau, «le chef de la famille des Abd-el-Moumène ayant été attiré au camp des Turcs, fut mis à mort en dépit de son caractère religieux ; on dit même que son cadavre aurait été écorché et que sa peau, bourrée de paille, aurait été envoyée à Alger en manière de trophée[2].»

Dès lors, le rôle politique de cette famille fut terminé et la domination des Oulad-Saoula prit fin. Le litre de cheikh-el-Islam se trouva définitivement dévolu aux Ben-el-Feggoun, avec celui d'Émir-er-Rekeb. Les Arabes Daouaouida se virent l'objet des faveurs de l'autorité, mais sans jamais obtenir la puissance de leurs prédécesseurs les Oulad-Saoula. Ils dominèrent sur les régions s'étendant au sud-ouest, tandis que les Dréid et les Harars, vassaux des Chabbïa, étaient maîtres à l'est et au sud-est. La révolte qui précéda fut le dernier acte de la résistance de la population indigène de Constantine contre l'autorité turque.

DON JUAN D'AUTRICHE S'EMPARE DE TUNIS ET PLACE MOULAÏ-MOHAMMED SUR LE TRÔNE HAFSIDE. - Nous avons dit que l'Espagne préparait une nouvelle expédition contre une des possessions turques de l'Afrique. Don Juan, le glorieux vainqueur de Lépante, reçut le commandement de ces forces qui se concentrèrent, dans l'été de l'année 1573, en Sicile. Euldj-Ali,

1. *Hist. de Constantine tous les beys* (Rec. de la Soc. archéol. de Constantine, 1867, p. 310 et suivantes.).

2. *Annuaire de la Soc. Archéol. de Constantine*, 1856-57.

de son côté, n'était pas resté inactif. La flotte turque était reconstituée et il avait reçu de son maître l'ordre de s'opposer aux tentatives des Espagnols. Deux fois, dans le cours de cette année 1573, le Capitan-Pacha prit la mer avec toutes ses forces; mais la tempête dispersa ses navires, en leur infligeant de graves avaries qui forcèrent Euldj-Ali à une inaction momentanée. Don Juan en profita habilement pour quitter le mouillage dans les premiers jours d'octobre et cingler sur Tunis, avec 138 navires de guerre, portant 27,500 hommes de débarquement. Favorisés par le temps, les Espagnols abordèrent à la Goulette sans rencontrer d'ennemis et s'avancèrent contre Tunis sous la protection de ce fort. Les quelques Turcs qui gardaient la ville, avec Ramdane-Pacha, ne tentèrent même pas une résistance inutile. Ils se retirèrent à Kairouan, où les Chabbïa les recueillirent, tandis que les Espagnols prenaient possession de Tunis.

Philippe II n'avait autorisé l'expédition de Tunis qu'en ordonnant à son frère naturel de détruire toutes ses fortifications, y compris le fort de la Goulette, élevé à si grands frais. Les idées alors en faveur dans la métropole consistaient à ruiner tous les retranchements pouvant servir aux Turcs sur le littoral, de façon à les exposer, sans résistance possible, aux attaques des indigènes de l'intérieur. Mais Don Juan rêvait alors une sorte de royauté africaine dont il aurait été le titulaire et, au lieu d'exécuter les instructions du roi d'Espagne, il s'appliqua à consolider sa conquête. Tout d'abord, il releva le trône hafside et y plaça, non Moulaï-Ahmed, qui prétendait avoir provoqué l'intervention espagnole et qui fit des difficultés pour accepter la position de roi tributaire, mais son frère, Moulaï-Mohammed, beaucoup plus coulant. Puis il confia le commandement de Tunis à un officier éprouvé, le comte de Serbelloni, en le chargeant de construire une vaste forteresse entre le lac et la ville. Il lui laissa 4,000 hommes de troupes espagnoles et à peu près autant d'Italiens qui furent occupés sans relâche à la construction de la forteresse, travaillant même le dimanche, grâce à un bref du pape les y autorisant.

Le fort de la Goulette, bien armé et approvisionné, fut laissé sous le commandement de Porto-Carrero. Ce fut seulement après avoir pris ces dispositions que don Juan se décida à exécuter les ordres pressants de Philippe II, en abandonnant sa conquête.

Les Tunisiens avaient évacué la ville à l'approche des chrétiens et s'étaient retirés au Djebel-Reças; ils rentrèrent peu à peu, mais leurs maisons avaient été dévastées, ou même étaient encore occupées par les chrétiens, et ils durent subir leur contact, surtout

dans le quartier de Bab-el-Djezira, tandis que celui de Bab-es-Souïka conservait sa physionomie musulmane. La forteresse de Bab-el-Bohar s'élevait rapidement, et Moulaï-Mohammed, fidèle aux stipulations qu'il avait acceptées, aidait de toutes ses forces le comte de Serbelloni, en partageant avec lui le pouvoir[1].

LES TURCS, SOUS LE COMMANDEMENT DE SINANE-PACHA, VIENNENT ATTAQUER TUNIS. DISPOSITIONS DES ESPAGNOLS. — La reprise de Tunis par le vainqueur de Lépante avait eu à Constantinople un retentissement fâcheux et peu s'en était fallu que le Capitan-Pacha perdit, pour ce fait, sa position et sa vie. Il fallait, à tout prix, se venger de cette surprise et personne ne s'y épargna. Les pachas d'Alger et de Tripoli réunirent toutes leurs forces, tandis que l'on préparait en Orient une expédition formidable en se donnant rendez-vous pour le mois de juillet 1574 devant Tunis. Les Espagnols que Don Juan y avait laissés, prévenus de ces dispositions, ne perdaient pas leur temps, mais ils n'étaient pas en nombre suffisant et n'avaient cependant rien à attendre de Philippe II, irrité au plus haut point d'une occupation faite malgré lui. Dès les premiers jours de l'été, le pacha de Tripoli amena un contingent de 4,000 hommes qu'il adjoignit aux Turcs de Kairouan, sous les ordres du caïd Heïder (ou Kheder) et aux goums de celle région, formant un effectif de près de 5,000 cavaliers; puis, arriva le contingent de Constantine et de Bône, fort de 2,000 hommes. Tous, alors, se portèrent sur Tunis afin de bloquer la ville au sud; mais le manque de ressources pour subsister força bientôt ce rassemblement à reculer vers la montagne.

Le 13 juillet, la flotte turque d'Orient parut en rade; elle ne tarda pas à aborder près du cap Karthage, et y débarqua, sans difficultés, ses troupes et son matériel. Sinane-Pacha commandait l'expédition, et Euldj-Ali la flotte; peu après, le khalife d'Alger, Arab-Ahmed, arriva par mer avec un corps de troupes important.

Les Espagnols avaient organisé la défense de la manière suivante : P. de Porto-Carrero commandait le fort de la Goulette, avec quatre compagnies de troupes espagnoles et cinq d'Italiens. Le fort et l'îlot de Chekli furent confiés au brave Don J. de Zamoguerra. Enfin, 2,000 hommes, Espagnols et Italiens, étaient dans la forteresse

1. El-Kaïrouani, p. 296 et suiv. - Haédo ; *Rois d'Alger,* loc. cit., p. 414. — E. de la Primaudaie, *Documents inédits* (Revue afric., n° 124, p. 293 et suiv.).— Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 28 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 114, 115.

de Bab-el-Behar, sous le commandement de Serbelloni ; le reste fut réparti dans la ville et les avant-postes. Les malades et toutes les bouches inutiles avaient été rigoureusement renvoyées au préalable. Moulaï-Mohammed se tenait à portée, attendant des contingents d'auxiliaires qui ne semblaient pas très décidés à venir.

SIÈGE ET PRISE DE LA GOULETTE ET DE TUNIS PAR LES TURCS. — Aussitôt après son débarquement, Sinane-Pacha, s'étant mis en rapport avec le caïd Heïder, de Kairouan, le chargea d'attaquer Tunis par les faubourgs, ce qu'il fit à la tête de 4,000 Turcs et, dès le 17, les Espagnols étaient réduits à évacuer tous les postes avancés pour se retrancher dans la forteresse. Cette retraite s'effectua en bon ordre. Pendant ce temps, le pacha d'Alger attaquait le fort de la Goulette, du côté de Karthage et, le 17, la tranchée était ouverte. Le 21, il commençait également le feu depuis le rivage de R'adès. Bientôt les murailles se trouvèrent fortement endommagées et les assiégeants arrivèrent jusqu'au pied des remparts, ce qui poussa Carrero à demander des renforts au commandant en chef (1er août).

Mais Serbelloni avait lui-même fort à faire pour réparer ses brèches et repousser l'ennemi par des sorties incessantes dont le nombre alla jusqu'à sept dans le même jour. Cependant il put, en dégarnissant le fort de Chekli, et avec le secours de volontaires, envoyer quelques renforts à la Goulette. Les assiégeants voulurent alors empêcher les communications entre ces trois forts par l'étang et, à cet effet, s'en approchèrent au moyen d'un ouvrage en terra et y lancèrent des bateaux plats.

Cependant des troupes turques étant encore arrivées d'Alger, accompagnées d'auxiliaires arabes, les attaques contre la forteresse de Bab-el-Behar redoublèrent d'énergie. En même temps, Serbelloni recevait une nouvelle demande de renforts de Carrero, plus pressants que la première, car elle semblait laisser entrevoir un découragement complet. La situation était fort grave: néanmoins, le gouverneur, qui avait offert d'aller lui-même prendre le commandement de la Goulette, parvint à y envoyer du monde en dégarnissant ses propres remparts. Il était temps ; le lendemain 20, les Turcs livrèrent un assaut furieux qui fut repoussé par Carrero, mais au prix de pertes très sérieuses. Le 22, ils recommencèrent, et, le 23, se rendirent maîtres du fort de la Goulette. Presque toute la garnison fut massacrée, à l'exception de deux ou trois cents hommes, parmi lesquels Carrero, réduits en esclavage. Les assiégeants purent alors reporter tous leurs efforts contre la ville.

Serbelloni ne possédait plus guère que 1,200 soldats valides,

mais fatigués et cependant résolus. Le 27, Sinane-Pacha et Euldj-Ali avaient établis leur camp sous la ville et ouvraient, contre la forteresse, le feu de puissants canons, tout en poussant la sape jusque sous ses murs et couronnant leurs tranchées de bons arquebusiers qui tiraient à courte distance sur quiconque paraissait.

Forcés de tenir tête à tant d'attaques diverses, les Espagnols perdaient chaque jour une quarantaine d'hommes : malgré cela, leur courage ne faiblissait pas, car on attendait à toute heure des secours réclamés instamment au roi de Sicile.

Le 6 septembre, les Turcs tentèrent un assaut général et firent sauter par la mine un des bastions, qui s'écroula en entraînant dans le même sort chrétiens et musulmans. Après une lutte acharnée durant depuis le matin, les Turcs se retirèrent vers midi, en abandonnant de nombreux morts et même leurs échelles.

Le 8, les mêmes faits se renouvelèrent ; les Espagnols restaient les maîtres, mais chacune de ces deux journées leur avait coûté 150 hommes et à peine restait-il dans le fort 600 combattants ; les murs n'existaient plus et les malheureux chrétiens étaient obligés de courir d'un endroit à un autre, selon que les points étaient plus ou moins menacés. Cependant le 11, une attaque générale fut encore repoussée.

Le 13, les assiégeants, ayant fait une nouvelle mine, se précipitèrent à l'assaut ; mais Serbelloni, à la tête de quelques soldats espagnols et italiens, les repoussa. Tout à coup, on crie que les Turcs pénètrent par une autre brèche ; il y court presque seul et est fait prisonnier. Cette fois la forteresse était prise et lu défense avait épuisé absolument tous les moyens en son pouvoir. Il est probable que, si Carrero avait déployé une énergie égale à celle de Serbelloni, la Goulette, dont les fortifications étaient autrement sérieuses que celles de Bab-el-Behar, n'aurait pas si promptement succombé.

Zamoguerra, qui tenait encore dans le fort de Saint-Jacques (Chekli), avec une cinquantaine de braves, se décida alors à capituler et fut envoyé en Orient avec Serbelloni.

Les Turcs étaient bien définitivement maîtres de Tunis, mais à quel prix leur victoire avait-elle été achetée : Néanmoins lorsque la nouvelle de ce succès parvint en Orient et qu'on vit débarquer les nombreux canons et les captifs des Turcs, parmi lesquels le hafside Moulaï-Mohammed et le gouverneur Serbelloni, la métropole de l'Orient retentit d'acclamations enthousiastes et l'on oublia les défaites passées et les pertes actuelles. Heider-Pacha, laissé à Tunis avec des forces sérieuses, fut chargé d'organiser l'administration turque; Arab-Ahmed, pacha d'Alger, dont l'ambassadeur de

France avait demandé le remplacement, rentra en Orient et ce fut le caïd Ramdane qui recueillit sa succession[1].

MORT DU CHÉRIF MOULAÏ ABD-ALLAH ; SON FILS MOHAMMED LUI SUCCÈDE. — ABD-EL-MALEK, ONCLE DE CELUI-CI, OBTIENT CONTRE LUI L'APPUI DES TURCS. — L'importance des événements dont le Mag'reb central et l'Ifrikiya ont été le théâtre nous a fait négliger l'histoire du Maroc et il convient de nous reporter de quelques années en arrière pour reprendre la suite du récit.

Nous avons laissé Moulaï Abd-Allah régnant au Maroc en vulgaire despote, après avoir tué ou éloigné presque tous ses frères et neveux, et s'efforçant, dans sa haine contre les Turcs, d'entretenir avec le roi d'Espagne de bonnes relations. Il s'occupait aussi d'embellir sa capitale, de la doter d'écoles, de mosquées et d'un hôpital et d'augmenter ses palais et ses jardins, enfin il cantonna les juifs dans un quartier (ou Mollah). Quant aux événements particuliers, les chroniques ne rappellent qu'un violent tremblement de terre en 1569, une grande invasion de sauterelles en 1570, et une explosion de poudrière en 1573. La terreur, plus peut-être qu'une soumission sincère, tenait le pays en repos et quiconque avait le malheur de provoquer la jalousie ou les soupçons du chérif était impitoyablement puni de mort, quel que fût son caractère ou sa notoriété. Les légistes l'accusaient tout bas de transgresser plus d'une prescription essentielle du Koran, notamment la défende de boire des boissons fermentées, et de se livrer aux pratiques de l'alchimie ; mais cela ne se répéta qu'après sa mort. En 1572, ayant été averti que le roi de Portugal, Don Sébastien, préparait une grande expédition contre le cap d'Aguer, il en fit activement réparer et compléter les fortifications.

Dans le courant de Ramadan de l'année 981, Moulaï Abd-Allah-el-Raleb devint fort malade d'une affection chronique dont il souffrait depuis longtemps et expira le 27 dudit mois (30 janvier 1573). Le lendemain, son fils Abou-Abd-Allah-Mohammed, qui était son khalifa à Fès, reçut le serment de la population et succéda à son père; c'était un demi-nègre, instruit, mais dur et sanguinaire; il prit le surnom d'El-Metouekkel, et on le désigna plus tard sous

1. *Documents des archives de Simansas : Rapports de Serbelloni et de Zamoguerra sur la perte de Tunis et de la Goulette* (Revue afric. nos 124, p. 294 et suiv., 125, p. 361 et suiv., 126. p. 461 et suiv.). El-Kaïrouani, p. 320 et suiv. — Hoédo. *Rois d'Alger*, loc. cit., p. 415. — Rousseau. *Annales Tunisiennes*, p. 31 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 118. 119. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. D'Espagne*, t. IX, p. 320 et suiv.

celui d'El-Mesloukh (l'écorché). Son premier soin fut de mettre à mort un de ses frères et de jeter en prison un autre que son jeune âge sauva. Deux oncles du nouveau sultan, Moulaï Abd-el-Malek et Abou l'Abbas-Ahmed, qui étaient à Sidjilmassa au moment où Moulaï Abd-Allah avait fait tuer plusieurs de leurs frères, prirent la fuite et se réfugièrent auprès des Turcs de Tlemcen, puis ils gagnèrent Alger ; de là Abd-el-Malek se rendit en Orient afin d'exposer ses doléances au nouveau sultan. Mais ce souverain accueillit assez mal le solliciteur. Sur ces entrefaites l'expédition de Tunis ayant quitté l'Orient, Abd-el-Malek s'y adjoignit et, après la prise de cette ville, il eut l'adresse de faire tenir rapidement la nouvelle du succès des musulmans à sa mère, demeurée à Constantinople. Celle-ci se présenta alors au Grand-Seigneur, lui annonça la bonne nouvelle et obtint de lui, comme récompense, l'engagement de soutenir son fils dans ses revendications. Pour cette raison, et cédant sans doute aux conseils du Capitan-Pacha, Euldj-Ali, le sultan ordonna à son représentent d'Alger de conduira dans le Mag'reb une expédition, afin de rétablir Abd-el-Malek sur le trône.

Le Khakan Mourad III succéda à son père, Selim, vers la fin de l'année 1574, et entre les contradictions des auteurs arabes, il nous a été impossible de reconnaître auquel des deux s'appliquent les faits ci-dessus.

En 1564, une expédition formée de navires d'Espagne, de Portugal, de Malte et de Gênes, sous le commandement de D. Garcia de Tolède, vint attaquer Velez et, malgré la résistance du commandant turc, Kara-Moustafa, s'en rendit maître. Depuis lors, cette place est restée à l'Espagne[1].

ABOU-MEROUANB ABD-EL-MALEK, SOUTENU PAR LES TURCS, S'EMPARE DE FÈS; PUIS IL LUTTE CONTRE SON NEVEU MOULAÏ-MOHAMMED ET LE FORCE A LA FUITE. — Déférant à l'ordre du sultan, le pacha Ramdane, dès son retour à Alger, s'occupa de préparer l'expédition au Maroc, de concert avec Abd-el-Malek. Il s'engagea à y conduire 4,000 arquebusiers turcs et des auxiliaires, mais à la condition qu'ils seraient payés, moyennant une somme déterminée par étape. Or, le prétendant ne possédait absolument rien et dut se borner à des promesses hypothéquées sur son succès futur. Au commencement de l'année 1575, l'armée expéditionnaire se mit en route et fut rejointe par un

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 50 et suiv. du texte arabe, 91 et suiv. de la trad. — Diego de Torres, *Hist. des Chérifs*, p. 423 et suiv. — Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kebir* (Revue afric., n° 89, p. 360). — Abbé Godard, *Maroc*, p. 469 et suiv.

grand nombre d'auxiliaires. Lorsqu'on fut arrivé sur la frontière, Abd-el-Malek demanda la faveur de prendre les devants avec une petite troupe de réguliers et d'auxiliaires, persuadé que les soldats de son neveu n'oseraient pas la combattre et passeraient de son côté.

Cependant, Moulaï-Mohammed n'était pas resté inactif; il avait formé un corps important de Maures andalous, pour renforcer ses troupes ordinaires et les retenir au besoin. Apprenant que son oncle avait pénétré avec peu de monde dans la région de Fès, il sortit à sa rencontre et lui offrit le combat à Er-Rokn, dans le canton des Beni-Ouarthine. Il pensait, en raison de la supériorité numérique de ses troupes, triompher sans peine : mais Abd-el-Malek, qui était resté populaire au Maroc, avait écrit aux principaux chefs et obtenu leur adhésion. Aussi, à peine Moulaï-Mohammed avait-il donné au corps andalou l'ordre d'attaquer, qu'il le vit, conduit par son chef, Saïd-ed-Dor'ali, passer sous la bannière du prétendant. Le chérif comprit alors qu'il ne pouvait plus compter sur ses soldats et, renonçant à la lutte, prit la fuite dans la direction de Maroc.

Vers la fin de mars 1576, Abou-Merouane-Abd-el-Malek fit son entrée à Fès et fut proclamé sous les noms d'*El-Moatacem et d'El-R'asi-fi-Sebil-Allah* (celui qui s'appuie en Dieu et celui qui combat dans la voie de Dieu), aux applaudissements du peuple. Il voulait aussitôt se mettre à la poursuite de son neveu. Mais il fallait au préalable régler les comptes avec les Turcs, dont l'appui avait été tout moral. A cet effet il se fit avancer des sommes importantes par les négociants et versa à chaque Turc 400 oukia (valant de 30 à 40 centimes) à titre de *bakchiche*. Il leur donna encore 10 canons, parmi lesquels cette fameuse pièce à dix bouches que le père Dan et le voyageur Shaw virent plus tard, sur la batterie des Andalouses à Alger[1]. Il ajouta une quantité de bijoux et d'objets en nature, ne parvenant qu'à grand-peine à satisfaire leur avidité. Enfin, il les décida à partir, chargés de butin, et les accompagna jusqu'au Sebou. Débarrassé de ces hôtes exigeants, il réunit ses soldats et les troupes de son neveu, passées à son service, et marcha sur Maroc. Moulaï Mohammed sortit à sa rencontre et lui offrit le combat au lieu dit Khandek-er-Rihane, près de Cherrate, dans la région de Salé; mais il fut entièrement défait et contraint de se réfugier à Maroc. Abd-el-Malek lança contre lui son frère Abou-l'Abbas-Ahmed ; à l'approche de celui-ci, Mohammed se jeta dans les montagnes de l'Atlas, de sorte que Maroc tomba sans coup férir aux mains des deux frères.

1. Ces auteurs, il est vrai, ne lui donnent que sept bouches.

Abd-el-Malek se mit ensuite à la recherche de son neveu qui l'entraîna à travers les montagnes, sans lui permettre de l'atteindre, et parvint à gagner le Sous, ce qui décida le sultan à rentrer à Maroc. Son frère, Abou-l'Abbas, avait reçu de lui le commandement de Fès. Réunissant alors une bande de malandrins et d'aventuriers, Mohammed se porta brusquement sur Maroc. Abd-el-Malek marcha contre lui, mais son neveu, prenant un chemin détourné, lui échappa et se présenta devant la capitale où il fut introduit grâce à la complicité de certains habitants. Cependant, Setti-Meriem, sœur d'Abd-el-Malek, enfermée dans la Kasba avec 3,000 arbalétriers, résista à tous les assauts de Mohammed, ce qui donna au sultan le loisir d'accourir en même temps que son frère Abou-l'Abbas qu'il avait appelé. Aussitôt, Mohammed évacua la ville et se réfugia, selon son habitude, dans le Sous, poursuivi par Abou-l'Abbas : le sultan parvint alors à pénétrer dans Maroc dont la population lui tenait toujours les portes fermées. Ce furent les principaux de Guerrara qui le firent entrer par une brèche.

Pendant ce temps, Abou-l'Abbas mettait en déroute son neveu Mohammed et le forçait à fuir dans l'Atlas. Do là, le prince détrôné parvint à gagner Tanger, ou Velez, puis passa en Espagne dans l'espoir d'obtenir l'appui des chrétiens. Cette fois, Abou-Merouane-Abd-el-Malek restait maître du royaume; il reçut la soumission de tous ses sujets, et envoya son frère Abou-l'Abbas occuper le commandement de Fès[1].

BATAILLE DE L'OUAD-EL-MEKHAZEN (EL-KÇAR-EL-KEBIR). MORT DU CHÉRIF ABD-EL-MALEK. — DÉFAITE ET MORT DE DON SÉBASTIEN. — Après avoir en vain essayé d'obtenir l'appui de Philippe II, Moulaï-Mohammed se rendit auprès de Don Sébastien, roi de Portugal, qui, nous l'avons vu, préparait depuis longtemps une expédition contre le Maroc. Ce prince accueillit favorablement ses ouvertures, mais en taxant son intervention à un haut prix : tout le littoral du Mag'reb devait être cédé aux Portugais et le chérif ne conserverait de pouvoir que sur l'intérieur, comme tributaire. Mohammed se soumit n tout. L'ardeur de Don Sébastien était extrême: il réunit ses forces, appela aux armes

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 62 et suiv. du texte arabe, 107 et suiv. de la trad. — Bou-Ras, *Djelal-Ed-Dine Sid-El-Hadj-Mohammed*, poèmes (pass.). — Général Dastugue, *La bataille d'Al-Kazar-El-Kébir* (Revue afric., n° 62, p. 130 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 117, 118. — Haédo. *Rois d'Alger*, loc. cit., p. 426 et suiv. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 471.

tous les chevaliers et reçut de Philippe II, qui n'était nullement fâché de voir son voisin se lancer dans une entreprise aussi hasardeuse, un corps de troupes espagnoles. En même temps, ce souverain lui envoya la couronne de son grand-père Charles V, pour surexciter son ardeur, tout en lui adressant des conseils de prudence qu'il savait bien ne pas devoir être suivis par ce jeune homme de vingt-trois ans, au caractère ardent.

Le chérif était repassé en Afrique pour réunir ses adhérents, nombreux à ce qu'il affirmait, et, en exécution du traité, il avait livré aux Portugais le havre d'Acila, où l'on n'avait cessé d'expédier du matériel. Enfin, au commencement de l'été 1578, l'armée expéditionnaire fut chargée sur une immense flotte qui aborda heureusement à Acila. Moulaï-Mohammed l'attendait avec quelques cavaliers seulement. Il conseillait de s'emparer tout d'abord de Tétouane, d'El-Kçar-el-Kebir et d'El-Araïche, afin d'avoir des points d'appui sérieux avant de se porter en avant ; mais cet avis si sage ne prévalut pas et l'armée alla s'établir au lieu dit Tahedarte. Quel était l'effectif de l'armée chrétienne ? Les auteurs musulmans l'évaluent fit plus de 100,000 hommes, avec 200 pièces de canon, sans parler de 25,000 marins, demeurés sur les navires ; mais les écrivains espagnols et portugais réduisent considérablement ce chiffre, qui ne dépassait sans doute pas celui de trente mille combattants.

Cependant à Maroc, Moulaï Abd-el-Melek se préparait activement à la lutte, tandis que son frère, Abou-l'Abbas-Ahmed, réunissait les contingents de l'Est, à Fès. En attendant, il écrivit à Don Sébastien: «Vous avez fait un grand acte de courage en passant la mer pour venir m'attaquer; mais si réellement vous êtes aussi brave que vous voulez le paraître, attendez-moi là où vous êtes et je ne tarderai pas à venir vous trouver; sinon vous êtes un chien, fils de chien.» Le piège était grossier; cependant le chevaleresque Sébastien s'y laissa prendre.

Lorsqu'ils furent prêts, les deux frères se portèrent chacun de leur côté vers le nord. Abd-el-Malek, très malade, voyageait en litière : mais, lorsqu'il se fut rendu compte de la forte position occupée par l'armée chrétienne, en arrière de l'Ouad-el-Mekhazen, il ne perdit pas se présence d'esprit et, s'adressant encore à l'amour-propre de son adversaire, lui écrivit : «J'ai fait seize étapes pour me rapprocher de vous, n'en ferez-vous pas une pour venir à ma rencontre ?»

Aussitôt le bouillant Sébastien ordonna de se porter en avant et même de franchir l'Oued-el-Mekhazen, large et profond en cet

endroit, au moyen du seul pont qui existât; puis il s'avança encore et établit non camp auprès de Kçar-Ketama (ou El-Kçar-el-Kebir). Abd-el-Malek rangea alors son armée en bataille, mais il eut soin d'envoyer un parti de cavaliers couper le pont sur les derrières des chrétiens. Les ennemis se jetèrent les uns contre les autres et l'action s'engagea avec une extrême vivacité ; pendant ce temps le chérif cessait de vivre dans sa litière. Le renégat Redouane, qui se trouvait prés du sultan, en eut seul connaissance et, montrant une rare présence d'esprit, il continua à transmettre les ordres à haute voix, comme venant de son maître, tout en faisant avancer la litière.

Moulaï Abou-l'Abbas se couvrit de gloire dans cette bataille et grâce à son ardeur communicative, ne tarda pas à faire plier les lignes chrétiennes. Une panique inexplicable entraîna alors l'armée portugaise dans une déroute insensée, et cette tourbe de gens effarés se trouva tout à coup sur les rives de l'Oued-el-Mekhazen, dont le pont n'existait plus ; en vain les premiers arrivés cherchèrent un gué : poussés par la cohue, ils furent jetés dans le fleuve et y périrent, sans en excepter Don Sébastien lui-même (4 août 1578). La bataille n'avait duré qu'un peu plus de quatre heures.

Quant à Moulaï-Mohammed, le nègre, ainsi que l'appellent les chroniques chrétiennes, il essaya de trouver un gué à l'écart, mais ne fut pas plus heureux, et se noya dans l'Oued-el-Kous, où son corps fut retrouvé ; on l'écorcha, et sa peau, bourrée de paille, fut envoyée à Maroc et promenée ignominieusement dans diverses localités. Le désastre des chrétiens fut complet ; à peine une soixantaine d'entre eux, selon le dire de Don S. de Calderon, parvint à se sauver; tout le reste avait péri dons le combat, s était noyé dans le fleuve ou était prisonnier. Le cardinal Don Henri, oncle de Don Sébastien, qui prit en main la direction des affaires de Portugal, après la mort de son neveu, se hâta de faire la paix avec le chérif et envoya au Maroc des sommes considérables pour racheter les prisonniers[1].

LE CHÉRIF ABOU-L'ABBAS-AHMED-EL-MANSOUR, SOUVERAIN DU MAROC. — La victoire de l'Oued-el-Mekhazen, connue dans notre histoire sous le nom de Bataille des Trois Rois, ou

1. *Nozhet-El-Badi*, p. 78 et suiv. du texte arabe, 131 et suiv. de la tend. — Général Dastugue, *La bataille d'AL-Kazar-El-Kebir,* loc. cit., p. 134 et suiv. — E. de la Primaudaie, *Villes maritimes da Maroc* (Revue afric., n° 95, p. 400). — Haédo, *Rois d'Alger*, loc. cit., p. 427 et suiv. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 471 et suiv.

d'Al-Kazar-el-Kebir,consolida l'avènement au trône d'Abou-l'Abbas-Ahmed, qui était pour une bonne part dans le succès et reçut à cette occasion le surnom d'El-Mansour (le victorieux).

En réalité, cette brillante victoire avait été préparée par Abdel-Malek, dont la prudence égala l'habileté ; son frère recueillit la fruit de ses efforts ; il sut se montrer à la hauteur de son rôle et porter il son apogée la gloire de la dynastie saadienne, ainsi que nous le verrons plus loin. Le nouveau sultan était alors âgé de trente ans; il avait la taille haute, les joues pleines, les épaules larges, le teint légèrement jaune, les traits réguliers, les yeux et les cheveux noirs. Il était né à Fès et avait reçu une solide éducation complétée par ses voyages ; comme son frère, il avait adopté le costume et divers usages des Turcs. Sa mère, la dame Messaouda, destinée à mourir en odeur de sainteté en 1590, était une femme remarquable. Lorsque son fils fut au pouvoir, elle s'appliqua à doter Maroc de constructions utiles.

A son arrivée à Fès, dans le mois de septembre, Abou-l'Abbas-Ahmed-el-Mansour fut accueilli avec enthousiasme par les troupes et la population qui lui préfèrent le serment de fidélité. Peu après, il reçut, s'il faut en croire le Nozhet-el-Hadi, des félicitations du sultan, du pacha d'Alger, du roi de France et de celui d'Espagne, ainsi que les ambassadeurs du régent de Portugal[1].

L'ESPAGNE RENONCE AUX GRANDES LUTTES POUR LA POSSESSION DE L'AFRIQUE. ALGER SOUS LE PACHA HASSAN VENEZIANO. — L'indifférence avec laquelle Philippe II apprit la nouvelle du désastre de l'Ouad-el-Mekhazen ne s'expliquerait pas si l'on ne savait qu'il était absolument dégoûté des campagnes d'Afrique et fort occupé par ses guerres du nord de l'Europe. Il avait même cherché à traiter avec la Porte et ses offres avaient été repoussées, grâce surtout à l'intervention de Euldj-Ali, qui exigeait au préalable l'évacuation d'Oran et de Mers-el-Kebir, mesure à laquelle la cour d'Espagne était presque ralliée, en raison des dépenses causées par cette occupation. Après avoir hésité et s'être fait remettre rapports sur rapports, le roi se prononça pour le maintien, et les pourparlers avec le sultan furent rompus. En 1577, Don Diégo de Cordova, troisième marquis de Comarés, nommé «capitaine général des royaumes de Tlemcen et de Tenès, gouverneur de la ville d'Oran et de la place de Mers-el-Kebir», vint prendre possession de son

1. *Nozhet-El-Hadi* p. 78 et suiv. du texte arabe, 140 et suiv. de la trad.

commandement et continuer la série des petites expéditions ordinaires, sans gloire, sinon sans danger.

A Alger, un renégat vénitien, du nom de Hassan-Vénéziano, était venu, au mois d'avril 1577, remplacer Ramdane-Pacha, envoyé à Tunis. C'était un homme d'une rare énergie, mais violent et cupide, qui sut maîtriser les Yoldachs et les réïs et faire obéir chacun à Alger. Cervantès, captif dans cette ville pendant qu'il la gouvernait, nous a laissé de lui un portrait peu flatteur ; il est vrai qu'il avait eu cruellement à souffrir de ses brutalités. En 1578, Hassan alla ravager, pendant l'été, les côtes des Baléares et les rivages de l'Espagne. Puis, craignant que l'armada qui s'organisait à Cadix ne fût destinée à une expédition en Afrique, il s'appliqua à compléter et réparer les fortifications d'Alger. Le pays, à peine débarrassé de la peste, souffrait de la disette causée par une sécheresse prolongée.

Les grandes luttes contre l'Espagne et le Portugal sont actuellement terminées, et les Turcs demeurent maîtres incontestés de l'Ifrikiya et du Mag'reb central, comme les chérifs saadiens du Mag'reb. L'histoire du pays est entrée dons une nouvelle phase[1].

CHRONOLOGIE DES SOUVERAINS HAFSIDES

Abou-Zakarïa, petit-fils d'Abou-Hafs….....1228
Abou-Abd-Allah, dit El-Mostancer, son fils.....1249
Abou-Zakarïa-Yahïa, dit El-Ouathek et 1:1-Makh-louâ.....1277
Abou-Ishak, fils d'Abou-Zakarïa I.....1279
Ahmed-ben-Abou-Amara (usurpateur).....fin 1282
Abou-Hafs, fils d'Abou-Zakarïa I.....1284
Abou-Zakarïa II, fils d'Abou-ishak I, à Bougie.....1284
Mohammed-Abou-Acida, fils d'El-Ouathek.....1295
Abou-I'Baka-Kahled I, fils d'Abou-Zakarïa II à Bougie.....1300
Abou-Beker, dit Ech-Chebid, petit-fils d'Abou-Zakarla I.....1309
Abou-l'Baka-Kaled I, seul Khalife.....1309

1. Général de Sondoval Inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kébir (Revue afric., n° 89, p. 360, 361 et n° 90, p. 434 et suiv.) - Haédo, Rois d'Alger, loc. cit., p. 430. - De Grammont, Hist. d'Alger, p. 121, 122.

Abou-Yahïa-Abou-Beker, dit El-Motaoukkel, à Constantine et à Bougie.....1311
Abou-Yahïa-Zakarïa-el-LihyAni.....1311
Abou-Dorba, dit El-Mostancer.....1317
Abou-Yahïa-Abou-Beker, seul Khalife.....1318
Abou-Hafs-Omar, fils du précédent.....1346
Abou-l'Abbas, fils du précédent.....1346
Ière. occupation merinide.....1347
El-Fadel, fils d'Abou-Yahïa-Abou-Beker, à Constantine et à Bougie.....1348
Abou-Zeïd-Abd-er-Rahmane à Constantine.....fin 1348
Abou-Abd-Allah-Mohammed à Bougie.....fin 1348
El-fadel, fils d'Abou-Yahïa, à Tunis.....1349
Abou-Ishak II, Ibrahim, à Tunis.....1350
Occupation merinide de Bougie.....1353
Abou-l'Abbas, frère d'Abou-Zeïd, à Constantine.....1354
2° occupation merinide de toute l'Ifrikiya.....1357
Abou-Ishak II, à Tunis (restauration).....1357
Abou-l'Abbas, à Constantine (restauration).....1380
Abou-Abd-Allah, à Bougie (restauration).....1364
Abou-l'Abbas, seul maître de la province de Constantine.....1366
Abou-Ishka II, fils d'Abou-Ishak II, à Tunis.....1389
Abou-l'Abbas, seul maître de l'empire.....1370
Abou-Farès-Azzouz, son fils.....1394
Moulaï Abou-Abd-Allah.....1434
Abou-Omar-Othmane, frère du précédent.....1435
Abou-Zakarïa-Yahïa, petit-fils du précédent.....1488
Abou-Abd-Allah-Mobammed.....1494
Abd-el-Aziz, à Constantine, vers.....1510
Abou-Beker, à Constantine, vers.....1511
Moulaï-Hassen, fils de Abou-Abd-Allah-Mohammed, à Tunis.....1526
Ière occupation turque.....1534
Moulaï-Hassan, à Tunis (restauration).....1535
Ahmed-Soultan, fils du précédent.....1542
2e. occupation turque.....fin 1569
Moulaï-Mohammed, tributaire de l'Espagne.....1573
Établissement de la domination turque.....1574

CHAPITRE VIII

ORGANISATION POLITIQUE DES TURCS. - SITUATION DE L'AFRIQUE

EN 1578

Examen des causes de la réussite des Turcs et de l'échec des Espagnols en Afrique. — Organisation et hiérarchie de la milice (ou des Yoldachs). — Las pachaliks d'Afrique. — Service de la milice. — Forces auxiliaires. — Algérie : le pacha, les Kraça, le Diwan, les Réïs. — Administration des villes : Hakem, Cheik-el-Riad, Moufti, Cadi. Cheikh-el-Islam; Beït-el-Maldji. — Ressources financières du pachalik d'Alger. — Beylik de l'Ouest ou d'Oran. — Beylik de Titeri ou du Sud. - Beylik de Constantine ou de l'Est. — Commandements relevant du pachalik d'Alger. — La marine du pachalik d'Alger; la course et le partage des prises maritimes. — Pachalik de Tunis. — Pachalik de Tripoli. — Relations commerciales des puissances chrétiennes et particulièrement de la France avec les Turcs de Berbérie; privilèges accordés. — L'esclavage en Berbérie; voies et moyens du rachat des captifs.

EXAMEN DES CAUSES DE LA RÉUSSITE DES TURCS ET DE L'ÉCHEC DES ESPAGNOLS EN AFRIQUE. — Après soixante années de luttes incessantes pour obtenir la suprématie dans l'Afrique du Nord, les Turcs sont restés définitivement maîtres du terrain que les Espagnols leur abandonnent, ne conservant de toutes leurs conquêtes que la précaire occupation d'Oran. Philippe II, absorbé par d'autres guerres, craignant de favoriser les vues ambitieuses de son frère Don Juan, renonce à la politique traditionnelle de ses ancêtres, essaie de se rapprocher de son ennemi héréditaire, le grand-seigneur (khakan), et ne veut plus entendre parler de cette Afrique où il n'a trouvé que déboires. A côté de lui, le Portugal, sans chef, sur le point de passer sous l'autorité de princes étrangers, terrifié outre mesure par le désastre de l'Ouad-el-Mekhazen, est près de renoncer à ses possessions du Maroc et va se les laisser successivement enlever par leu Chérifs.

Ainsi, l'islam triomphe encore du christianisme et, cependant, ce ne sont pas les populations du pays qui ont repoussé l'étranger ; au contraire, les représentants de leurs vieilles dynasties: hafsides, zeyanites et merinides, l'ont appelé bien des fois pour les aider à chasser le Turc et remonter sur le trône, même en se soumettant à l'humiliante condition de roi tributaire. L'Osmanli, on peut le

dire, n'a pas été appuyé sérieusement par la population indigène; les Kabyles lui ont au contraire opposé une vive résistance et, s'il a obtenu, par-ci par-là, le concours des cavaliers arabes ou des tribus berbères arabisées, c'est l'appât du pillage ou l'entraînement religieux qui lui a amené ces adhérents, la veille au service des princes berbères et passant, après un échec, dans le camp opposé, même s'il porte la bannière espagnole. En réalité, l'anarchie, qui depuis près de deux siècles avait détruit en Berbérie toute force gouvernementale, l'extinction de la nationalité indigène par l'effet lent de l'immigration hilalienne, avaient préparé l'asservissement de l'Afrique septentrionale à l'étranger. Les rois catholiques avaient brillamment commencé cette conquête ; mais leurs successeurs, absorbés par d'autres soins, laissèrent échapper le moment de la compléter et l'initiative hardie des Barberousse appela sur ce théâtre le Turc, dont les succès vertigineux et la puissance ébranlaient la chrétienté et menaçaient la vieille Europe. Les Ottomans trouvèrent d'abord en Berbérie ce qui leur manquait : des marins et des navires pour opposer aux flottes combinées des chrétiens, et Kheïr-ed-Dine leur permit de lutter contre Doria. Mais ils avaient obtenu d'autres appuis manifestes ou dissimulés, et ce n'est pas sans regret que nous prononçons ici le nom de notre pays. François Ier., l'allié de Soliman, Henri II, Charles IX, favorisèrent incontestablement la réussite des Turcs. La haine contre Charles V, le danger que sa puissance faisait courir à notre patrie, justifiaient à leurs yeux cette alliance, mais l'historien impartial jugera peut-être l'excuse insuffisante.

Enfin, il faut reconnaître que, si les Espagnols se montrèrent bien des fois, dans leurs expéditions d'Afrique, pleins de courage chevaleresque, ils furent, trop souvent, d'une maladresse et d'une impéritie impardonnable. L'échec de Charles V devant Alger en est un exemple frappant. On est étonné de l'absence de notions exactes sur le pays, du manque absolu de plan chez ces conquérante si voisins de l'Afrique, établis à Oran, à Bougie et à Tripoli, depuis le commencement du siècle, et en rapports séculaires avec ses habitants. Comment s'expliquer enfin l'abandon dans lequel ces postes d'occupation sont laissés, malgré les plaintes, les réclamations, les supplications parfois si éloquentes de leurs commandants ? Comment justifier l'impassibilité avec laquelle le vice-roi de Sicile laisse les Turcs reprendre, en dernier lieu, Tunis, presque en vue de son île, sans même chercher à les inquiéter par une banale démonstration ?

En résumé, le succès définitif des Turcs a tenu à des causes de diverse nature, concourant dans différents sens, à ce résultat, mais

la responsabilité en retombe de tout son poids sur Philippe II, qui, même avant la bataille de Lépante, avait renoncé aux conquêtes en Afrique et, après la transgression de ses ordres, par Don Juan à Tunis, mit une sorte d'amour-propre, ou tout au moins une incroyable obstination à abandonner à elle-même sa conquête. S'il avait envoyé quelques mille hommes au secours des héroïques défenseurs de la Goulette et de Tunis, la victoire des Turcs se serait probablement changée en un irréparable désastre : et peut-être les Ottomans se seraient-ils éloignés pour toujours de l'Afrique.

ORGANISATION ET HIÉRARCHIE DE LA MILICE DES YOLDACHS[1]. — Ces faits constatés, il nous reste à étudier l'organisation politique du gouvernement des Turcs en Berbérie ; il sera nécessaire d'entrer dans quelques détails sur leurs procédés d'administration, afin de se rendre compte des moyens qui ont permis aux pachas et aux beys ottomans de gouverner, pendant deux siècles et demi, la plus grande partie de l'Afrique septentrionale, sans rien coûter à la Porte et en lui fournissant, au contraire, des tributs plus ou moins importants. Certes les hommes qui ont résolu ce problème méritent plus de justice qu'ils n'en ont trouvé jusqu'à présent chez les historiens européens. Ils ont eu, en outre, le mérite de rétablir en Berbérie le respect de l'autorité, d'arrêter les empiètements des Arabes, en un mot, de faire cesser l'anarchie. Leur machine gouvernementale et leur système d'administration ont une physionomie particulière, absolument brutale, mais sont plus perfectionnés qu'on ne le croit généralement et, dans tous les cas, bien appropriés au but.

Nous allons prendre cette organisation de son point de départ, qui est le *janissaire*, et la suivre dans ses développements en Berbérie : mais nous prions de remarquer qu'à l'époque par nous atteinte, si la plupart des rouages fonctionnent, plusieurs cependant doivent être complétés ou modifiés plus tard ; cette organisation sera à peu près définitive dans le siècle suivant.

---

1. Les renseignements qui suivent sont pris particulièrement aux sources suivantes : Walsin Esterhazy, *Domination turque*, p. 162 et suiv., 233 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 47 et suiv., 125 et suiv., 228 et suiv. — Carette, *Algérie* (Univ. pittor.), p. 242 et suiv. — Vayssettes, *Hist. de Constantine sous les beys* (Soc. archéol. de Constantine, 1867-68-69). — Fédermann et Aucapitaine, *Organisation du Beylik de Titeri* (Revue afric., n° 52, 62 à 65). — Robin, *Organisation des Turcs dans la grande Kabylie* (Revue afric., n- 98, 99). Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 32 et suiv. — El-Kaïrouani, p. 427 et suiv. — Haédo. *Rois d'Alger,* loc. cit.

Le Janissaire (*Yenitcheri* ou *Yoldach*) devait être un Levantin musulman. Il était incorporé dans un bataillon ou *Ouria*, sous le titre d'*Ani-Yoldach* (jeune soldat) et recevait une solde de 3 fr. 60 par mois, payée généralement tous les quatre mois, et qui allait en augmentant chaque année jusqu'à un maximum de 130 fr. par an ; il avait droit, en outre, à des vivres en nature lorsqu'il était en garnison ou en colonne.

Au bout de trois ans, il devenait *Aski-Yoldach* (vieux soldat); puis *Bach-Yoldach* (sorte de chef d'escouade), commandant une tente (*khebha* ou *seffara*) de 16 à 20 hommes.

Dans le bataillon, les huit plus anciens soldats devenaient *Soldachi* ; puis ils passaient, à l'ancienneté, successivement ;

Oukilhardji (sorte de sergent-major) ;

Odobachi (lieutenants) ;

Bouloukbachi (capitaine) ;

Et *Agabachi* (commandant).

Le plus ancien, parmi ces derniers, était Kahïa (colonel) et, après un temps assez court, devenait Ag'a (général).

Mais il ne faudrait pas attacher à ces assimilations un caractère qu'elles n'ont pas. Ces grades étaient des fonctions temporaires, assurant des avantages spéciaux, sans changer la solde régulière qui était celle du vétéran. Ces fonctions avaient une durée très courte et, lorsque le yoldach les avait toutes remplies, il recevait le titre de Mansoulag'a, était mis à la retraite, et ne pouvait plus exercer de commandement militaire ; mais il était, de droit, membre du *Diwan* (conseil de gouvernement), et pouvait être nommé à des emplois civils.

Telle était cette organisation qui mettait le pouvoir entre les mains de la milice Turque, tout en maintenant entre ses membres une égalité destinée à contenir les ambitions ; dans le principe, les Levantins seuls étaient admis à en faire partie. Mais ces Turcs arrivaient en Berbérie comme célibataires et y épousaient des femmes du pays. Leurs enfants formèrent cette race croisée qui reçut le nom de *Koulour'li* ; ils obtinrent d'entrer dans la milice, sans pouvoir prétendre aux commandements supérieurs ni aux emplois civils.

Chaque groupe de yoldachs, en garnison dans un pays, formait ce qu'on appelait un *Oudjak* où *Odjac* (fourneau) et ce nom a servi, par extension, à désigner le gouvernement lui-même.

LES PACHALIKS D'AFRIQUE. — Les possessions turques d'Afrique formèrent trois pachaliks.

Celui d'Alger, comprenant les provinces d'Alger, d'Oran et de

Constantine. Il resta, jusqu'à la mari de Euldj-Ali (1587), sous l'autorité d'un beylarbeg (bey des beys), avait, en effet, sous ses ordres trois beys; ceux de Titeri, d'Oran et de Constantine, ainsi que nous l'expliquerons tout à l'heure. Après sa mort, l'Algérie fut administrée par des pachas, envoyés d'Orient, nommés pour trois ans, et centralisant le pouvoir à Alger. Leur autorité fut peu à peu annihilée et remplacée par celle des deys, élus par la milice.

Celui de Tunis, occupé par un pacha, qui partagea ensuite le pouvoir avec le dey ou les beys. Ce pachalik devint héréditaire dans la famille des beys, à partir de 1705.

Et celui do Tétouan, étendant son autorité jusque sur le Fezzan, au sud et la Cyrénaïque, à l'est.

Bien que se conformant aux règles générales du gouvernement turc, chaque pachalik eut, dans la pratique, une organisation particulière, ce qui nous forcera à l'étudier à part.

SERVICE De LA MILICE. - Le service du yoldach se divisait en trois catégories :

Celui de *nouba*, ou de garnison ;

Celui de *mahalla*, ou d'expédition ; l'un et l'autre d'un an environ.

Après quoi, sauf le cas de nécessité urgente, il lui était accordé une année de *khezour*, ou repos.

Chaque nouba se composait d'une ou .de plusieurs sellera (escouades), selon l'importance du poste à occuper. Elle était commandée par un ag'a, assisté d'un *kahya*, d'un *bouloukbachi*, d'un *odobachi* et d'un *oukilhardji* ; ces cinq officiers formaient le diwan, chargé de rendre la justice aux Turcs et aux Koulour'lis de la localité et de statuer sur toutes les affaires.

Les Nouba ou garnisons étaient renouvelées tous les ans ou tous les six mois ; quant aux expéditions, il y en avait généralement deux par an, celle d'été et celle d'automne. Elles avaient pour but principal la rentrée des impôts. Les autres expéditions, s'appliquant à des cas particuliers, n'avaient rien de fixe, ni comme composition, ni comme époque.

A chaque garnison était adjoint un groupe de bombardiers et canonniers.

L'effectif des Yoldachs dans la Berbérie a toujours été faible. Il a rarement atteint une vingtaine de mille hommes et se trouvait exactement, en 1830, de 19780 soldats pour toute l'Algérie, répartis en 86 seffara.

FORCES AUXILIAIRES. — Ce n'est pas, on le comprend,

avec un effectif de troupes aussi faible que les Turcs pouvaient maintenir dans l'obéissance toute la contrée. Aussi songèrent-ils, dès le principe, à tirer parti des forces indigènes. Nous avons vu Salah-Reïs et ses successeurs former des corps de fantassins réguliers au moyen des Kabyles Zouaoua ; nous en avons trouvé encore, en 1838, et ils nous ont donné les premiers éléments de nos Zouaves. A Tunis, ainsi qu'on l'a dit ci-devant, des Spahis avaient été formée nous le nom de Zemasnïa.

Mais, ce qui fut spécial aux Turcs et leur donna une force réelle, toujours disponible, ce fut l'organisation de colonies militaires, établies dans les domaines de l'État ou les régions conquises et dont les colons, en échange des terres et des exemptions d'impôt qu'on leur concéda, furent tenus d'entretenir un cheval et de fournir, en tout temps, le service militaire et les corvées de guerre.

Ces auxiliaires reçurent les noms d'*Abid*, lorsqu'ils étaient nègres, et, dans les autres cas, de *Douaïrs,* pluriel de *Daïra* (cavalier) et de *Zemoul*, gens de *Zemala* (ou de campement). Nous parlerons d'eux en détail. Ainsi se constituèrent de nouvelles tribus guerrières formées des éléments les plus disparates, sans aucun lien avec les populations locales et qui devinrent, pour les Turcs, des auxiliaires précieux et formèrent des avant-postes servant à protéger leurs établissements. On les désigna sous le titre de tribus *Makhezen* (ou de l'État) et leurs cavaliers sous celui de *Mekhaznis* ; elle ne payaient pour tout impôt qu'une faible redevance dite: droit de l'éperon (*Hak-ech-Chebir*).

Les Ottomans imposèrent en outre aux populations de toute race l'obligation de fournir, en sus des tributs réguliers, des contingents sous le nom de Goum et des moyens de transport et des vivres sous forme de réquisition. Des caïds, nommés par les pachas et les beys, furent placés à la tête de ces groupes qu'ils eurent la latitude d'administrer selon leur bon plaisir, la seule restriction imposée consistant dans le droit de révocation, suivi de mise à mort et de confiscation des biens, conservé par les Turcs. Enfin, certaine grands chefs, comme Ben-el-Kadi ou Ben-Amokrane en Kabylie, les Ben-Djellab à Touggourt, et tant d'autres véritables petite sultans, devinrent les tributaires du gouvernement turc.

Tels furent à grands traits les moyens employés en Berbérie par les représentants de la Porte pour administrer et maintenir dans l'obéissance les populations de l'Afrique. Ajoutons que les Turcs ne négligèrent pas une influence qui leur fut fort utile, celle des marabouts dont nous avons parlé dans le premier chapitre, leur accordant sans-cesse concessions et avantages de toutes sortes, de

façon à les opposer aux chefs indigènes et à être renseignés par eux sur tous leurs actes.

Examinons maintenant les conditions particulières de chaque pachalik.

ALGÉRIE. — LE PACHA, LES KRAÇA, LE DIWAN, LES RÉÏS. - L'Algérie, comprenant les Beylik de *Titeri*, de *Constantine* et *d'Oran* et les caïdats indépendants, de *Blida*, du *Sebaou*, du *pays nègre* et de *La Calle*, avait son administration centralisée à Alger, entre les mains du Beylarbeg ou du pacha et, plus tard, du dey.

Le pacha avait comme auxiliaires les membres du gouvernement local, formant autour de lui une sorte de conseil des ministres et désignés sous le nom de Kraça (de Kourci, trône). C'étaient :

1° L'*Oukil-el-Hardj*, sorte de ministre de la marine, chargé, en outre de l'approvisionnement, de la comptabilité du matériel et des munitions.

2° Le *Khaznadji*, ou *Khaznadar*, trésorier en chef, ministre des finances.

3° Le *Khodjel-el-Kheïl,* directeur des haras et administrateur du Domaine de l'État (makhezen).

4° L'*Ag'a,* ou *Bach-Ag'a*, chef des troupes régulières et des tribus makhezen.

5° Enfin, dans certains cas, le *Beït-el-Maldji*, dont nous parlerons plus loin.

Au-dessous de ces Kraça, citons encore :

Le *Khalifa*, ou lieutenant du pacha, son bras droit.

Le *Bach-Kâteb*, secrétaire en chef.

Le *Bach-Seïar*, courrier de cabinet.

Les *Drogmans*, turcs et arabes.

Les *Chaouch-el-Kourci*, chargés de transmettre les ordres du pacha, souvent de les exécuter de leurs mains et de protéger le maître.

Et, enfin, une foule d'autres agents plus infimes, formant la maison militaire et civile du pacha.

A coté de ces fonctionnaires, entièrement à la dévotion et au choix du pacha, on créa un pouvoir destiné à lui faire contrepoids et qui, trop souvent, escamota l'autorité à son profit, mais sans jamais pouvoir la garder. C'était le diwan, formé d'anciens militaires, presque tous *mansoulag'as*. Cette composition laisse présumer que le Diwan fut porté à s'occuper particulièrement des intérêts de la milice et à s'opposer sans cesse aux tentatives d'émancipation des pachas. Ainsi ce conseil qui, dans le principe, avait surtout pour mission de veiller au maintien de la suprématie de la Porte, ne

cesse-t-il d'empiéter sur les prérogatives du pacha et de lutter contre lui. Le diwan se réunissait trois fois par semaine et recevait les plaintes et les réclamations du public par l'intermédiaire d'un interprète turc, parlant l'arabe, car il rendait d'abord la justice et s'occupait ensuite de questions administratives et militaires et de politique internationale.

Mais, à Alger, il existait une autre force, celle des Reïs, formant une corporation (*Taïffe*) avec laquelle tout le monde dut compter, même les Yoldachs, car leur industrie si fructueuse, la course, les rendit populaires chez les citadins et leur donna la richesse avec la puissance. Aussi luttèrent-ils souvent contre les deux autres pouvoirs, et les miliciens turcs, qui les écrasaient sous leur fierté et les avaient exclus de toute ingestion dans le gouvernement, finirent-ils par solliciter d'eux la faveur de participer à la course et aux prises. Les rois formaient une corporation appelée la *Taïffe* des *Reïs*.

Qu'on juge de l'étonnement d'un pacha arrivé d'Orient et tombant au milieu de cette complication, sans même connaître la langue du pays ! On verra à. quelles anomalies cette confusion de pouvoirs se heurtant, s'annihilant les uns les autres, conduisit, et quelles erreurs d'appréciation elle provoqua chez les puissances chrétiennes.

ADMINISTRATION DES VILLES : HAKEM, CHEIKH-EL-BLAD, MOUFTI, CADI, CHEIKH-EL-ISLAM, BEÏT-EL-MALDJI. — L'administration de la ville d'Alger était confiée, comme dans toutes les cités importantes, à un *Cheikh-el-Blad*, sorte de maire, agent du Makhezen, et prenant souvent part au diwan. Ce fonctionnaire avait des attributions très étendues pour la police, la sécurité et la gestion des intérêts locaux. Il était secondé par un conseil de ville et un grand nombre d'employés nommés par lui. Dans certaines localités, il portait le nom de *Hakem*.

La justice proprement dite et le soin de faire respecter les prescriptions de la religion étaient confiés aux cadis et aux mouftis des deux rites (Maleki et Hanafi), et leur réunion formait le Medjelès, chargé de la révision des sentences des cadis. Quelquefois, on tenait un lit de justice présidé par le pacha ou, dans les beylik, par les beys avec l'assistance des légistes et hauts fonctionnaires. Dans certaines villes, le *cheikh-el-Islam* était au-dessus des moufti, comme chef de la religion.

Le *Beït-el-Maldji* administrait la caisse du *Beït-el-Mal* et était chargé, comme tel, de recouvrer les revenus des biens hobousés[1],

1. Le hobous, on ouakof, est une constitution immobilière, on même

d'entretenir ces biens, de fournir aux dépenses des établissements religieux, de venir en aide aux pauvres et particulièrement aux pèlerins, de faire enterrer les indigents, de représenter les droits des absents et de recueillir les successions en déshérence.

RESSOURCES FINANCIÈRES DU PACHA D'ALGER. — Voici quelles étaient les ressources diverses du gouvernement turc algérien.

1° L'achour (ou dîme) prélevé sur les produits du sol et légalement dû au prince, selon les règles mêmes du Koran. Sa conversion se faisait presque toujours en argent, et donnait prise à l'arbitraire des agents locaux. On peut y ajouter le Zekat, dans le principe aumône religieuse prescrite par le Koran, et que les Turcs ont transformé en impôt sur les troupeaux et bêtes de somme.

2° Le *Hokor* ou fermage des terres du Makhezen, servi par des tenanciers les occupant, à raison d'un prix fixe par charrue (Zouidja ou Djabda), plus des corvées et fournitures diverses en nature.

3° La *Gharama* ou *Lezma*, impôt de capitation frappant les nomades, les gens des oasis (ou leurs palmiers), et certaines régions de la Kabylie, où l'unité agricole n'est pas la charrue.

Dans les beyliks, ces impôts étaient recouvrés par les soins des beys qui les centralisaient entre leurs mains et envoyaient ou apportaient, deux fois par an, au printemps et à l'automne, la redevance à eux imposée, nous le nom de *Denouche*, dont nous donnerons la composition pour chacun d'eux. Les caïds de Blida, des nègres, du Sebaou et de La Calle servaient aussi, mais ces deux derniers assez irrégulièrement, des tributs de diverse nature.

A ces revenus, qu'on peut appeler ordinaires, il faut ajouter les ressources extraordinaires qui étaient peut-être les plus importantes et que nous classons comme suit :

1° La part du Pachalik sur le produit de la course, en général du cinquième, et dont nous parlerons dans un paragraphe spécial.

2° Les tributs imposés aux nations européennes, en paix avec la Régence, pour qu'elles fussent à l'abri des attaques des Corsaires.

---

mobilière, faite généralement au profit d'un établissement religieux, mais qui n'a son effet que lorsque toutes les substitutions prévues par le fondateur sont épuisées. C'est, proprement, le moyen de soustraire ses biens aux partages entre les héritiers et de les maintenir intacts dans la famille, par la descendance masculine.

3° Les Aouaïd ou cadeaux à la charge des même nations, à l'occasion de l'avènement d'un pacha, du renouvellement d'un traité ou d'autres circonstances moins rares, telles que les fêtes religieuses musulmanes, une victoire du sultan, la naissance d'un fils, etc.

4° Le produit des ventes de captifs et d'épaves.

5° Les redevances imposées aux concessionnaires de privilèges et les droits et taxes perçus, dans les ports, sur les navires et les marchandises importées et exportées.

6° Les droits d'investiture, amendes, confiscations revenant au Makhezen.

BEYLIK DE L'OUEST OU D'ORAN. — Lorsqu'il quitte la province d'Oran, en 1563, le beylarbeg Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, laissa le commandement de la région de l'Ouest au bey Bou-Khedidja, auquel il confia 80 tentes de Yoldachs (environ 1,600 hommes), en lui assignant, comme résidence, la petite ville de Mazouna, au nord du Chelif dans les montagnes du Dahra, où il était certain que les Espagnols ne viendraient pas la chercher. De là, le bey était prêt à porter secours à Mostaganem et à la Kalâa des Beni-Rached, d'où il donnait la main à la nouba de Tlemcen.

Tel fut l'embryon du beylik de l'Ouest. De Mazouna, les Turcs étendirent leur autorité jusqu'à Miliana et ensuite, dans toute la province d'Oran. La grande tribu des Beni-Amer resta, à peu près seule, fidèle aux Espagnols.

Plus tard, les beys de l'Ouest choisiront comme séjour Maskara d'où ils menaçaient plus directement Oran, et enfin cette ville, après en avoir chassé deux fois les Espagnols. De même que leurs collègues, ils s'appuyaient sur des tribus Makhezen qu'ils formèrent de divers éléments et qui reçurent les noms de *Douaïrs*, *Mehals* et *Zemala*, ainsi que sur des colonies, nègres dans l'origine, appelées pour cela *Abid*. Ces dernières prirent une grande extension et reçurent dans leur sein des indigènes blancs, tout en conservant le nom d'*Abid-Zemala*, divisés en *Cheraga* (de l'Est) et *R'araba* de l'Ouest.

Les autres tribus furent placées sous le commandement de caïds et d'ag'a, relevant du bey, et ainsi se formèrent, dans la province de l'Ouest, des familles féodales soumises à l'autorité turque, mais comme des feudataires maures chez eux à la condition de payer le tribut et de coopérer, avec leurs goums, aux colonnes et expéditions. Les Hachem de R'eris ancêtres d'El-Hadj-Abd-el-Kader ben Mahi-ed-Dine, Sidi-L'Aribi de la Mina, ben Ismaël et ben Kaddour, les O. Sidi Cheikh du sud, nous ont transmis le type de ces feudataires.

La fonction la plus importante du bey, celle qui réclamait tous ses soins, consistait à assurer la remise du Denouche au pacha. A cet effet, deux colonne, celle du printemps et celle de l'automne, parcouraient, chaque année, les tribus pour hâter les recouvrements; «puis, aux mêmes époques, le bey envoyait à Alger, par son Khalifat, 100,000 réaux boudjou[1] au pacha, plus une certaine quantité d'esclaves mâles et femelles, de haïks, de bernous blancs et noirs, de peau rouge dite *filali*, des chevaux de *gada* (hommage): des chevaux et des mulets de bât, etc., etc. Le bey devait se rendre en personne à Alger tous les trois ans pour porter le *denouche*, consistant en 40,000 réaux boudjou, indépendamment de la lezma ordinaire apportée par le Khalife, une quantité considérable d'esclaves, de haïks, etc., et une *sïrat* de quarante chevaux de premier choix, etc.[2].»

Les fonds du tribut (Denouche) étaient versés au pacha par les Seïar, courriers du bey. Ils comprenaient, en outre de ce qui précède, les redevances particulières payées par les fermiers de privilèges, les indemnités que les villes étaient tenues de verser pour le pacha, entre les mains de la Nouba, à chaque changement de garnison et les produits de vingt autres sources du même genre.

Mais le bey n'avait pas seulement à satisfaire la pacha ; sur toute sa route les mains se tendaient : chefs de poste, caïds, marabouts, simples yoldachs, tous devaient être gratifiés. Cela n'était rien encore. L'Aga, le Khaznadji et le Khodjet-el-Kheil venaient le recevoir à l'entrée de la ville et le conduisaient à la demeure qui lui était assignée comme séjour. Aussitôt, les visites commençaient et il fallait contenter tout le monde, proportionnellement à son rang, depuis les Kraça jusqu'au dernier chaouch ; la liste était interminable et malheur au bey qui trompait l'attente de ces avidités.

Les communications entre Alger et l'Ouest étaient assurées par les tribus Makhezen, établies sur la route et aux gîtes d'étapes (*Konak*), qui étaient au nombre de sept entre Oran et Miliana. Il en était de même sur la route de Mazouna à Mostaganem et de cette ville à Maskara et à Tlemcen.

Des *chouafs* (espions ou vigies), établis dans les endroits propices, tenaient les postes turcs au courant des nouvelles pouvant les intéresser.

BEYLIK DE TITERI, OU DU SUD. — Ce commandement fut

1. Valant 1 fr. 80.

2. Walsin Esterhazy, *Domination turque*, p. 239, 240.

par Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, qui nomma, on 1548, Redjeb premier bey de Titeri, résidant à Médéa[1].

Voici quelles étaient les limites de ce beylik :

Au nord, les montagnes des Beni-Salah, des Beni-Messaoud et des Mouzaïa.

A l'est, le Ouennour'a, en englobant la tribu de ce nom, la région de Sour-el-R'ozlane (Aumale), et les tribus des Arib et des Beni-Slimane.

A l'ouest, les Oulad-Khelil et le caïdat du Djendel, inclus.

Et au sud, le Djebel-Sahari et les Lar'ouate.

Il était divisé en quatre groupes :

Le *Tell septentrional*, situé au nord de Médéa.

Le *Tell méridional*, au sud de cette ville.

La circonscription du *Dira* à l'est, avec Sour-el-R'ozlane, comme chef-lieu.

Et la circonscription du *Sahara*, au sud de la précédente.

Ce beylik comprenait un certain nombre de tribus Abid, Zemoul et Douaïr, particulièrement Makhezen. Les autres étaient soumises et obéissaient à des caïds relevant du bey.

Enfin, il renfermait de nombreux azels, ou terres domaniales à la disposition du bey et même particulièrement du pacha, sur lesquelles vivaient des tenanciers payant un fermage (*Hokor*) et devant des corvées de travail pour le labourage et la moisson (Touiza), des fournitures de paille, orge et autres denrées, et enfin étant soumis aux réquisitions de bêtes de somme et convoyeurs pour les colonnes. Certaines tribus douaient donner, dans la même occasion, un cheval de guerre harnaché.

Les tribus makhezen formant, avec les descendants des Turcs et des Koulour'lis, les *Djouad*, classe militaire privilégiée, qu'on a appelée à tort une noblesse, ne payaient d'autre impôt que l'achour (dîme des produits de la terre). Les autres, et les nomades et semi-nomades étaient soumis, en outre de l'achour et du zekate, à la Gherama (formée de redevances diverses selon les populations auxquelles elle s'appliquaient) et à des livraisons de toute sorte, en nature, ainsi qu'à la *Difa* et à *l'Alfa*, fourniture de vivres pour les officiers, soldats et fonctionnaires de passage et pour leurs montures. Enfin des droits importants frappaient chaque objet sur les marchés.

---

1. Selon la liste donnée par Florian Pharaon (*Revue afric*., t. II, p. 302 et suiv.), ses successeurs furent Yahïa-Bey en 1568 et Ramdane Pacha en 1575; mais cela paraît contestable, au moine pour ce dernier.

L'investiture d'un nouveau bey ou un événement importent dans sa famille donnait lieu à la fourniture de cadeaux (Aouaïd) par les tribus.

Le bey, en principe, était nommé pour trois ans ; il était responsable de son beylik vis-à-vis du pacha, auquel il devait strictement rendre compte de son administration et fournir, sans retard, la redevance semestrielle et, tous les trois ans, le grand denouche. Il était reçu à Alger à peu près de la même manière que le bey d'Oran, et devait arriver avec ses chouchs, ses spahis, ses mekaheli (porte-fusils), ses étendards et sa musique; en entrant en ville, il jetait de la monnaie au peuple, sur son passage.

«Le bey avait avec lui 20 chevaux de Gada ; il apportait, pour être versé au trésor, 60,000 réaux boudjou (108,000 francs) ; de plus une pareille somme destinée à être distribuée à titre d'Aouaïd entre les grands dignitaires, les fonctionnaires de second ordre et toute la domesticité du pacha, y compris le barbier, qui n'était pas d'ailleurs le moindre personnage.

Le pacha recevait un cadeau particulier, 8,000 francs en or renfermés dans une bourse de soie. En échange de tous ces présents, le bey recevait, comme témoignage de sa nouvelle investiture, un yatagan d'or et un caftan brodé d'or, dont il restait revêtu pendant son séjour à Alger ; il restituait ce vêtement au moment du départ, et on lui donnait alors une belle gandoura, mais de moindre valeur.

Chaque matin, à la pointe du jour, le bey se rendait chez tous les membres du Diwan et au conseil du matin, chez le pacha : il était conduit au palais par le *Caïd-Ez-Zebel*[1]. Il demeurait sept jours à Alger. Le premier jour, il était traité et défrayé par le Khaznadji, le deuxième chez l'Aga, le troisième chez le Khoudjet-el-Kheil, et le quatrième chez l'Oukil-el-Hardj[2]».

Quant au Denouche ordinaire, de printemps et d'automne, il était apporté à Alger par le Khalife. Il se composait de vingt-quatre mille boudjou pour le pacha et les Kraça et autant pour le trésor, plus sept chevaux de Gada et un grand nombre d'objets et de denrées en nature. En outre tous les trois mois, un Seyar, ou courrier du bey, allait porter à Alger environ 2,000 boudjou. A cela s'ajoutaient

1. Littéralement le *Caïd du Fumier*, sorte de commissaire de police, chargé de la propreté des rues; il était armé d'un long bâton et muni d'une lanterne.

2. Fédermann et Aucapitaine, *Notice sur le Beylik de Titeri* (Revue afric., n° 64. p. 290, 291.)

encore les fermages et produits des azel ou terres domaniales.

Chaque année, trois colonnes parcouraient le beylik et, en vérité, ce n'était pas trop, pour faire rentrer tous les impôts qui pesaient lourdement sur le producteur.

La maison particulière du bey et les fonctionnaires dont il était entouré rappelaient, en plus petit, le palais du pacha. Il avait, comme force permanente, en outre de la nouba régulière, une troupe de yoldachs d'origine turque, qu'on appelait les *Zebantout* (célibataires), d'une centaine d'hommes, sur le contrôle desquels il était lui-même inscrit. Sa garde du corps était formée par une douzaine de *Mekahelis*, cavaliers armés de fusils et dont l'un portait sur sa tête le *Dhalila* (parasol), sept *Alalema* portaient ses étendards (Allama). Le surplus de ses forces était constitué par les cavaliers des tribus makhezen et les goum soumis.

Le bey résidait à Médéa et tenait, tous les vendredis, audience publique dans son palais de Djenane-el-Bey. Il y présidait, le même jour, un conseil, où les caïds assistaient et où étaient traitées les affaires administratives ; Médéa, comme toutes les villes importantes, était sous l'autorité d'un Hakem, sorte de maire, avec des pouvoirs très étendus.

Les principaux postes de ce beylik, occupés par une nouba turque, généralement établie dans un fort, étaient :
Médéa ;

Sour-el-R'ozlane (Aumale) ;

Bordj-Bouïra (ou Hamza) ;

Bordj-Sebaou (jusqu'en 1770) ;

Berouagouïa ;

Et Sour-Souari (chez les O. Souari).

D'autres points furent occupés plus ou moins temporairement.

BEYLIK DE CONSTANTINE OU DE L'EST.— Ce beylik comprenait toute la province de Constantine actuelle, jusqu'à l'Ouennour'a et le Djerdjera à l'ouest, et jusqu'au delà des oasis de l'Ouad-Rir', au sud. C'était le plus important des trois, pour la richesse, l'étendue et le nombre des habitants.

Comme ses collègues du Sud et de l'Ouest, le bey de Constantine était nommé par la pacha d'Alger, sans autre règle que son libre choix, et révocable de la même façon.

Il exerçait, dans son commandement, un pouvoir à peu prés illimité, à la condition d'assurer régulièrement le versement du

denouche ordinaire, deux fois par an, et de porter, lui-même, à Alger, le denouche triennal.

Chaque année, une colonne de 1,500 Turcs partait d'Alger, en passant soit par le col des Beni-Aicha (Ménerville), Bou-Haroun, Sour-el-R'ozlane, le Ouennour'a et la Medjana, soit par l'Ouad-Zitoun, Hamza, les portes de Fer et la Medjana, et arrivant au printemps dans les plaines situées entre Sétif et Constantine, où elle était rejointe par le cheikh-al-Arab qui la conduisait dans le sud, pour assurer la rentrée de l'impôt et maintenir la paix. A l'automne suivant, 1,250 Turcs rentraient à Alger et 250 restaient à Constantine, soit à le Kasba, soit campés sur le bord du Remel, pour former la colonne d'hiver.

Quant à la garnison proprement dite, elle était de trois cents yoldachs environ, servant à relever, tous les ans, les garnisons des petits postes dont les principaux étaient :

Bône ;
Bougie ;
Collo ;
Djidjeli ;
Mila ;
Zemmoura (dans la Medjana) ;
Biskra ;
Negaous ;
Tebassa.

Le denouche ordinaire, qui était apporté à Alger par le Khalifa, se composait en moyenne de :

100,000 réaux bacita (valant 2 fr. 50 la pièce)
50 juments ;
100 mulets ;
300 bœufs ;
3,000 moutons ;

Plus 20 outres de beurre fondu, 20 charges de Mahouer (couscous fin), du *Ferik* (blé vert concassé) à la saison, des dattes, des olives, des peaux de bêtes féroces, des *bernous* et des haïks du Djerid, des calottes de Tunis, etc.

Il fallait une véritable expédition pour transporter tout ce butin et, bien souvent, acheter le passage des portes de Fer ou échanger des coups de fusil avec les Kabyles de cette région auxquels les beys de Constantine finirent par servir une redevance fixe en moutons et en argent pour avoir la voie libre. A Alger, le khalifa

commençait par prélever et offrir les cadeaux d'usage au pacha, aux kraça et à tous les fonctionnaires ; le reste était versé dans les caisses de la Régence. Après être resté huit jours à Alger, le khalifa partait avec la colonne, rapportant au bey la confirmation de ses pouvoirs ou amenant son successeur.

Le bey et l'administration beylicale siégeaient à Constantine dans le vaste immeuble de Dar-el-Bey[1]. Les fonctionnaires étaient à peu près les mêmes qu'ailleurs, mais le beylik de l'Est était plus important que les autres et sa situation le rendait, en quelque sorte, indépendant. Le conseil de gouvernement formait donc une petite cour.

Ce qui lui donnait surtout un caractère particulier, c'était l'importance des feudataires relevant du bey et des caïds qu'il nommait au commandement des grandes tribus. Passons-les en revue.

Le *cheikh* des *Beni-Abbès*, dont l'un, Si-Ahmed-Amokrane, (fondateur de la famille Mokrani), avait étendu son autorité sur toute la plaine de la Medjana, sur celle du Hodna et les montagnes environnantes. Il avait même soumis le Zab, avec Biskra, à l'est, et les Oulad-Naïl du sud-ouest. Mais ses successeurs ne purent conserver ce vaste empire et durent se borner au titre de : «*Seigneurs de la Medjana, et des Beni-Abbés*.»

Le *cheikh-el-Arab*, commandant les tribus arabes du Zab et du Hodna, venant, un été, dans les montagnes qui bordent, au sud, la plaine des Abd-en-Nour. Ce commandement avait été confié, ainsi que nous l'avons dit, à la famille des Bou-Aokkaz, chefs des Daouaouida, dont un des derniers descendants a été notre khalife Ali-Bey.

Les *cheikhs des Henanecha*, grande tribu s'étendant entre Souk-Ahras, le littoral jusques et y compris La Calle, Guelma et Tebessa. Ces chefs étaient alors les Harar et les Ben-Chennouf ; ils s'appuyaient sur les Chabbïa, leurs suzerains, et étaient en rivalité avec les Daouaouida qu'ils rencontraient au sud de Constantine, leurs terrains de parcours étant séparée par l'O. Bou-Merzoug.

Enfin les *Ben-Djellab*, sultans de Touggourt.

A ces chefs, viendront dans quelques années, s'ajouter :

Les caïds des villes de Mila, Tebessa,. Zemmoura et Mecila;

Le *Caïd des Harakta*, Berbères arabisés de la région d'Aïn-Beida.

Celui des *Abd-en-Nour*, nouvelle tribu formée des restes des

1. Actuellement transformé en maisons par une Société immobilière et traversé par une rue carrossable.

Berbères-Sedouikech et de divers autres éléments; ceux de l'Aourès, du *Dir* (Tebessa), du *Bellezma* ;

Ceux des *Zardeza*, de *Skikda*, des *Oulad-Braham* ; ceux des *Telar'ma,* des *amer-Cheraga*, *Kçar-el-Tir, Oulad-Derradj* ;

Enfin, celui du *Ferdjioua*, dont la famille Ben-Achour est devenue titulaire; et celui du *Zouar'a*, fief des Ben-Azz-ed-Dine, d'origine beaucoup plus récente.

De même que ses collègues, le bey de Constantine forma des tribus makhezen de *Zemoul* et de *Daïra*.

Les Zemoul de Constantine étaient d'abord des palefreniers soignant les chevaux du bey et des bergers gardant ses troupeaux. Peu à peu, ils devinrent de véritables guerriers : leur nombre augmenta et ils formèrent la grande tribu composée d'éléments divers qui s'étendit au sud de Constantine dans la plaine d'Aïn-Melila.

Les *Daïra*, sous le commandement d'un ag'a, étaient répartis dans différents postes où ils formèrent de véritables petites tribus : au *Sera* (prés de Mila), à l'Oued-Bou-Slah (Ferdjioua), à l'Ouad-Zenati et près de Constantine.

En outre, les beys de l'Est eurent presque toujours à leur solde un corps de fantassins kabyles (‘Zouaoua).

Quant aux impôts et revenus, ils étaient de même nature que dans les autres beyliks : mais le nombre des Azels, ou terrains domaniaux, était beaucoup plus considérable et leurs revenus en proportion.

COMMANDEMENTS RELEVANT DU PACHALIK D'ALGER. — En outre des trois beyliks, existaient un certain nombre de districts ou de villes placées directement sous l'autorité du pacha ou obéissant à des chefs indépendants, n'ayant aucune relation avec les beys. Dans la première catégorie, il faut placer toute la plaine de la Mitidja avec les montagnes qui l'enserrent, jusqu'à Miliana, à l'ouest, et au col des Beni-Aïcha, à l'est.

Dellis, Blida, Cherchel, Tenès étaient commandée par des caïds, ou des Hakem, et recevaient d'Alger une garnison turque.

Comme chef tributaire indépendant, le plus puissant était le roi de Koukou, de la famille Ben-el-Kadi, maître de la Kabylie de Djerdjera, que nous avons vu successivement l'allié et l'adversaire des Barberousse et qui avait fini par accepter la domination turque. C'était un feudataire absolument maître chez lui et n'ayant d'autre obligation que de servir une redevance, dont nous ignorons le chiffre, au pachalik d'Alger et de lui fournir son concours militaire. Nous verrons les Turcs s'appliquer sans relâche à réduire son autorité et empiéter sur son territoire.

Ils formeront des Zemala, composées, dans le principe, de nègres affranchis, et mettront des garnisons turques aux Beni-Djennad (Titi-Ouzzou) et aux Guechtoula (Bordj-Bou-R'eni), se reliant à Bordj-Bouira (Hamza). Mais il restera toujours, au centre de la Grande-Kabylie, autour de ces Beni-Raten, chez lesquels nous avons construit le fort National, un groupe considérable de Kabyles indépendants.

LA MARINE DU PACHALIK D'ALGER. LA COURSE ET LE PARTAGE DES PRISES MARITIMES. — La régence d'Alger, fondée par des corsaires, tira une partie de sa force de la marine. Aussi les Barberousse et leurs successeurs appliquèrent-ils tous leurs soins à son organisation. Nous avons dit que le port d'Alger fut tracé et créé en grande partie par Kheïr-ed-Dine. Son fils, Hassan, et Salah-Reïs continuèrent ses travaux. Pour utiliser les talents de leurs esclaves et afin de n'être au besoin tributaires de personne, ils organisèrent de véritables chantiers de construction. A cet effet, ils firent d'abord exploiter les forêts des environs de Cherchel par les esclaves. Mais les bois, du reste assez médiocres, furent bientôt épuisés et il fallut chercher ailleurs. Le région de la Kabylie orientale, vers Djidjeli, particulièrement le territoire occupé par les Beni-Four'al, leur fournit des bois remplissant toutes les conditions voulues et, pour assurer l'alimentation, les pachas organisèrent le service qu'ils appelèrent la *Karrasta*.

Un caïd (ou *Ouzir-el-Karrasta*), sorte d'ingénieur, chef du service, résida à Bougie pour le diriger, avec l'aide d'un khoudja (secrétaire) ; quant aux bois, ils étaient préparés par ses soins dans la montagne et traînés jusqu'à trois anses sur le rivage : à l'embouchure de l'Oued-Zeïtoun, au petit port de Ziama, et à l'embouchure de l'Oued-Taza, où des navires venaient les prendre. Des marabouts des environs de Djidjeli, membres de la famille Amokrane (Mokrani), avaient le monopole de la direction des opérations dans la montagne.

Pour ce qui est de la course, elle était réglée d'une manière précise, soit que les vaisseaux appartinssent à la régence ou à un reïs particulier ou à une association de reïs.

Chaque navire de course comprenait un équipage déterminé, et était commandé par un *reïs* (capitaine), qui n'obtenait ce titre qu'en passant un examen devant une commission de reïs, présidée par le plus ancien d'entre eux, qui portait le titre de koptan ou amiral. Cet examen avait lieu dans le kiosque qui sert de logement à l'amiral, à Alger, où le koptan était installé et, comme les capitaines marins étaient généralement illettrés ou étrangers renégats, il ne

portait que sur des questions toutes pratiques. Un *reïs-et-trik*, chargé de prendre le commandement des prises pour les amener à Alger, lui était adjoint, ainsi qu'un capitaine on second et toute une hiérarchie de gradés. Un *khodja* tenait la comptabilité et le journal du bord et dressait l'inventaire des prises.

Pour être à l'abri de l'attaque des navires de guerre des nations avec lesquelles la régence était en paix, le reïs recevait du consulat, au départ, une pièce destinée à sa sauvegarde ; de même, les vaisseaux marchands de cette nation devaient être nantis d'une pièce semblable. Lorsque les corsaires les rencontraient, comme il arrivait fréquemment qu'ils n'eussent pas dans leur équipage de gens sachant lire l'écriture des chrétiens, ils se bornaient à rapprocher les deux textes et malheur aux pauvres marchanda si l'aspect des deux cartes n'était pas le même. Souvent, du reste, les ennemis voyageant sous un drapeau qui n'était pas le leur parvenaient à les tromper en présentant un papier quelconque.

Selon Haédo, les forces des corsaires algériens se composaient, en 1581, de :

35 galiotes, dont 2 de 24 bancs, 1 de 23 bancs, 11 de 22 bancs, 8 de 20 bancs, 10 de 18 bancs, 1 de 19 et 2 de 15 ;

Et d'environ 25 frégates (non pontées) de 8 à 13 bancs.

Ces forces aillèrent sans cesse en augmentant et, vers 1606, un corsaire flamand, du nom de Danser (ou Dansa), introduisit l'usage des vaisseaux ronds et contribua beaucoup au développement de la marine.

La régence, avons-nous dit, exerçait une action directe sur la course au moyen d'un service dit «des prises» à la tête duquel était le *khodjel-el-Bandjek* (secrétaire du cinquième) ou *El-R'enaim* (des prises). «Ce fonctionnaire, - dit de Voulx, - choisi parmi les khodja ou lettrés turcs, dirigeait toutes les opérations préalables au partage, faisait débarquer et vendre les marchandises, acquittait les frais, remettait aux ayants-droit les allocations que leur accordaient les règlements en usage, prélevait les droits de l'État, dont il était tenu de faire personnellement le versement au trésor, et procédait enfin à la répartition du produit net. Il tenait les écritures relatives à ces opérations, faites avec le concours de peseurs, de changeurs, de mesureurs et de crieurs publics et avait nous ses ordres un chaouch musulman, un chaouch juif et des hommes de peine.»

Le captureur n'avait droit qu'à sa part de la cargaison et des captifs. Quant à la coque, elle appartenait à l'odjak représenté par le pacha ou le dey, qui la faisait démolir et vendre, ou réparer et armer en course.

L'état percevait, sur le produit brut, le cinquième (bandjek en turc) accordé par le Koran au chef des guerriers comme représentant du prince et par suite de Dieu, quelquefois le huitième seulement.

Le directeur du port (*Caïd-el-Marsa*), le ministre de la marine (*oukil-el-Hardj*) et de nombreux fonctionnaires prélevaient ensuite des droits particuliers; certains marabouts ou les gardiens de leurs tombeaux y participaient également.

On retranchait ensuite le montant des frais de déchargement, transport, pesage, vente, change, etc.

Tous ces prélèvements opérés, le produit net était partagé en deux parts égales, dont l'une appartenait au propriétaire du navire qui était le plus souvent l'odjak lui-même. L'autre moitié était répartie entre les officiers et l'équipage, selon les règles fixées, en attribuant des primes spéciales à ceux qui s'étaient distingués dans l'affaire.

Grâce au «*registre des prises maritimes*» qui noua a été conservé, nous savons, au moins pour le dernier siècle et pour le commencement de celui-ci, d'une manière exacte, le chiffre et la valeur des prises faites par les Algériens sur la marine de guerre et de commerce des puissances chrétiennes. Ces chiffres sont d'une triste éloquence et la lecture de tels documents ramène toujours à la pensée cette réflexion : comment les puissances européennes ont-elles pu supporter si longtemps de telles pertes, de semblables humiliations?

Le père Dan estime à plus de 20 millions la valeur des biens capturés par les seuls pirates algériens, au commencement du XVIIe siècle, dans l'espace d'une vingtaine d'années.

Ainsi la course à Alger était une institution d'état, à laquelle peu à peu tout le monde fut associé: Reïs, Yoldachs, renégats et même citadins. «Tout Alger, dit M. de Grammont, se mêlait de la course: les grands étaient armateurs ; les petits marchands et les baldis se cotisaient pour acheter et équiper un navire à frais communs: les femmes elles-mêmes, nous apprend le vice-consul Chaix, vendaient leurs bijoux pour prendre part à ces fructueuses opérations.»

«Lorsqu'ils rentrent de course, dit à son tour Haédo, tout Alger est content parce que les négociants achètent des esclaves et des marchandises apportées par eux… On ne fait rien que boire, manger et se réjouir, etc.»

Le retour de chaque corsaire ramenant des prises était salué par des acclamations unanimes, auxquelles s'unissaient les salves de l'artillerie. Le pacha allait souvent en personne saluer les hardis

marins et choisir, parmi la file des esclaves, qui montaient tristement, chargés de fers, par la porte de la marine, ceux qu'il prenait pour sa part, puis les autres étaient poussés comme un vil troupeau vers le bagne et sur le marché.

Ne sachant s'unir pour se soustraire aux attaques des pirates d'Alger, les puissances chrétiennes et particulièrement Naples, le Portugal, la Hollande, le Danemark, la Suède se soumirent à l'obligation humiliante de payer un tribut, sous le litre de Lezma, afin d'être épargnés par les Reïs.

Ces redevances atteignirent jusqu'à une moyenne de 100,000 fr. pour chaque état, sans parler des objets en nature: mâts, cordages, canons, munitions, bijoux qu'on exigeait en sus; et encore les Reïs trouvèrent-ils des moyens fort ingénieux pour rançonner, quand même, leurs nationaux.

Les peuples qui étaient en paix avec l'odjak payaient presque autant par les cadeaux (Aouaïd) qu'ils devaient fournir et qui donnaient lieu à des difficultés sans nombre, dont les consuls étaient victimes si le moindre retard se produisait ou que la valeur des cadeaux fût jugée trop faible[1].

PACHALIK DE TUNIS. — L'organisation du pachalik de Tunis ressembla beaucoup, dans le principe, à celle de l'odjak d'Alger, et les détails dans lesquels nous sommes entrés dispensent de nous appesantir sur un grand nombre de points.

Comme à Alger, le pouvoir fut d'abord entre les mains des Yoldachs dont la hiérarchie était la même. Le gouvernement appartenait au pacha, représentant du beylarbeg, assisté d'un diwan, ou conseil, formé d'abord des *Odabachi* et des *Bouloukbachi*. Les troupes étaient exclusivement commandées par des ag'a, à peu près indépendants du pacha. Mais bientôt l'arrogance de ces soldats devint insupportable et provoqua une révolution contre eux : en 1590, les Bouloukbachi furent surpris et massacrés dans la Kasba. Sinane-Pacha avait laissé à Tunis 4,000 hommes de troupes, divisés en 40 sections, ayant chacune à sa tête un vétéran ou dey (littéralement: oncle maternel). Un de ces deys reçut le commandement en

1. De Voulx, *La marine de la régence d'Alger* (Revue afric., n° 77, p. 384 et suiv. — Le même, *Le registre des prises maritimes* (Revue afric., n° 85 à 94 inclus. — Mgr Pavy, *La piraterie musulmane* (Revue afric., t. II, p. 337 et suiv.). — Féraud, *Exploitation de la Karasta* (Revue afric., nos 71, 73, 74) et *Hist. de, Bougie*, p. 285 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 128 et suiv.— Haédo, Description d'Alger, pass. — Dan, *Hist. de Barbarie,* I. III. — E. d'Aranda, *Voyage et captivité d Alger*, pass.

chef de l'armée, ou le partagea avec l'*ag'a* ou le *bey*. Le pacha ne conserva qu'une autorité fort affaiblie; enfin le diwan n'eut plus le droit de disposer des troupes contre le vœu du *dey*.

Cette administration assez compliquée, et créant partout une sorte de dualisme, allait causer bien des difficultés jusqu'au jour où le pouvoir deviendrait héréditaire dans la famille du bey actuel.

Peu à peu, cependant, l'autorité turque s'étendit dans la Tunisie et triompha, non seulement de l'opposition armée des Chabbïa, des environs de Kairouan, et des Oulad-Saïd, ces abominables pillards, contre lesquels de véritables croisades furent organisées, mais encore des montagnards «presque tous insoumis» selon l'expression d'El-Kaïrouani et des villes indépendantes telles que Gabès, Sfaks, Gafsa et autres, où l'esprit municipal berbère s'était maintenu à peu près intact, malgré toutes les révolutions et dominations qu'elles avaient supportées. Mais, à la fin du XVIe siècle, la puissance des Chabbïa est encore prépondérante en Tunisie, dans l'est de la province de Constantine, et dans la Sahara, où ils ont comme auxiliaires des brigands désignés sous le nom de Troud, craints et détestés par tous.

La course constitua, de même qu'à Alger, un des revenus les plus fructueux ; le dey se rendait lui-même à la Goulette pour présider à la vente et au partage des prises[1].

PACHALIK DE TRIPOLI. — Nous ne pourrions que répéter ce que nous venons de dire à l'égard de Tunis, si nous voulions entrer dans les détails de l'organisation de ce pachalik. Adossée aux montagnes des Nefouça, occupées par des Zenètes kharedjites à peu près indépendants, voisins de l'île de Djerba habitée par une population semblable, la ville de Tripoli, chef-lieu d'une province peu fertile et peu productive, éloignée des grandes voies maritimes, fut le siège d'un commandement bien moins important que les autres.

C'est un pays que nous perdrons presque de vue, d'autant plus que les documents précis nous font défaut sur son histoire intérieure.

RELATIONS COMMERCIALES DES PUISSANCES CHRÉTIENNES ET PARTICULIÈREMENT DE LA FRANCE AVEC LES TURCS DE BERBÉRIE. — PRIVILÈGES ACCORDÉS.

---

1. El-Kaïrouani, p. 338. 381, 481 et suiv. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 32, 33. — Féraud, *Kitab-el-Adouani* (Rec. de la Soc. archéol. de Constantine 1868).

- L'alliance de François 1er avec Soliman, l'appui que ses successeurs prêtèrent, ouvertement ou d'une manière occulte, aux Turcs de Berbérie, dans leurs lutte contre les Espagnols, conférèrent à la France une situation privilégiée qui aurait pu, dans bien des occasions, se transformer en protectorat, mais l'ignorance absolue des conditions réelles où se trouvait le pays empêcha le gouvernement central d'en profiter. Trop souvent, aussi, les conventions signées par un pacha ou un dey n'étaient pas exécutées par ceux qui avaient arraché le pouvoir au signataire et se le disputaient.

En 1564, à la suite des réclamations faites à la Porte par notre ambassadeur, celui-ci obtint que nos intérêts seraient représentés à Alger par un consul. Le Marseillais Berthole, nomma à cette fonction, arriva le 15 septembre pour en prendre possession; mais les Algériens refusèrent péremptoirement de le recevoir ; en 1576, le capitaine Sauron, désigné comme consul à Alger, fut également repoussé, une première fois; mais, sur les représentations énergiques de notre ambassadeur à Constantinople, des ordres précis furent expédiés au pacha et, l'année suivante, il était installé dans sa charge. Dès lors, notre nation eut toujours un représentant à Alger, en vertu des capitulations, et ces premiers agents, qui étaient d'abord de simples délégués de la ville de Marseille, ne tardèrent pas à tenir leur charge du roi. Dans le principe, la chambre de commerce de Marseille subvenait aux dépenses de son délégué et lui fournissait les cadeaux nécessaires à l'entretien des bonnes relations ; elle continua, même lorsque la charge de consul fut devenue royale, à intervenir activement. D'autres nations, jalouses de cette faveur, s'empressèrent d'envoyer aussi des agents commerciaux ; mais celui de la France demeura le premier officiellement reconnu, et son influence resta prépondérante.

Les commerçants provençaux et languedociens avaient, à l'imitation des Pisans, des Génois, des Vénitiens et des Barcelonais, installa des comptoirs à Collo, à Bône, à Merça-el-Kharez (La Calle). En 1561, la Porte accorda, comme privilège, aux Français de s'y établir définitivement et d'y construire. Ce fut alors qu'une compagnie languedocienne dirigée par Didier et Linchès, négociants marseillais, construisit le fort connu sous le nom de Bastion de France, près de La Calle, et des magasins dans cette localité ainsi qu'auprès de Bône, de Collo ,et de Stora. De ces points, les concessionnaires accaparaient tout le commerce de la province de Constantine, échangeant les marchandises françaises contre les grains, les cuirs, la cire, le miel du pays; ils se livraient aussi à

la pêche du corail. Ces entreprises commerciales n'enrichirent pas ceux qui les avaient créées, car ils cédèrent leurs privilèges au sieur de Moissac, sous la direction duquel elles devinrent, parait-il, fructueuses, car en 1577, un certain Nicole fonda une compagnie rivale et vint faire concurrence à ses compatriotes. Mais les concessionnaires réclamèrent vigoureusement pour le maintien de leurs droits.

Quelques années auparavant, les Lomellini, de Gènes, avaient obtenu (en 1543) l'île de Tabarque, avec le privilège des pêcheries comme rançon de Dragut, dont ils s'étaient emparés[1].

L'ESCLAVAGE EN BERBÉRIE. VOIES ET MOYENS DU RACHAT DES CAPTIFS. — Par suite de l'extension donnée à la course en Berbérie, le nombre des captifs chrétiens réduits en esclavage augmenta considérablement; dans le premier tiers du XVIIe sicle, leur chiffre, pour Alger seulement, était de 20 à 30,000, la plupart espagnols, portugais, italiens et insulaires de la Méditerranée ; mais on y comptait en outre bon nombre de Hollandais, de Danois, de Moscovites et même d'Anglais et de Français pris sous pavillon ennemi. Le premier soin de ceux qui avaient le malheur de tomber aux mains des corsaires turcs consistait à se faire passer pour très pauvres et il dissimuler leur nom et leur identité. Aussitôt, en effet, qu'un captif était soupçonné d'appartenir à une bonne famille capable de faire un sacrifice important pour le racheter, ses maîtres devenaient intraitables sur le chapitre de la rançon et il lui était d'autant plus difficile d'obtenir au liberté.

Dès leur arrivée dans le port où les conduisait le captureur, ils étaient menés au marché (Badestan) où le Khodja les vendait à la criée. Au préalable le pacha ou le bey venait choisir lui-même sa part de prises et avait, après l'adjudication, un droit de préemption. Les uns étaient ensuite conduits au bagne et employés aux plus durs travaux; ou bien, on les rivait par leur chaîne au banc d'une galère. Rien de plus misérable que leur condition : aussi, pour échapper à leurs souffrances, un grand nombre d'entre eux se résignaient-ils à abandonner la foi de leurs pères et, comme renégats (Euldj), voyaient parfois s'ouvrir devant eux une carrière brillante. Tant que le captif était présumé en état de se faire racheter ou échanger et pendant les longues négociations nécessaires, il

1. Aperçu sur les consuls français (Revue afric., n° 91). — De Grammont. Hist. d'Alger, p. 53 et suiv. et Relations de la France avec la Régence (Revue afric., n° 164 a 171). — De Voulx, Les archives du consulat

jouissait d'une liberté relative, bien que comptant parmi les forçats. Mais si les pourparler échouaient ou qu'une circonstance irritait la populace contre les chrétiens, on lui coupait les moustaches et on le faisait travailler aux plus pénibles, aux plus humiliants métiers. Ainsi, perdre la barbe était considéré comme le prélude des plus mauvais traitements.

Quant à ceux que des particuliers achetaient, ils étaient le plus souvent conduits dans des jardins des environs, où ils menaient une existence relativement douce. Cependant, s'ils tombaient sur de mauvais maîtres, ou qu'ils se conduisissent mal, ils s'exposaient à de cruels châtiments et même à la mort. Le père Dan nous a longuement retracé les supplices des malheureux esclaves. Cervantès, qui était resté longtemps prisonnier, en parla avec éloquence, dans sa nouvelle intitulée « *le Captif*» (Don Quichotte). Mais, en général, le patron, qui avait intérêt à conserver son capital, voyait sa férocité naturelle tempérée par la cupidité. Certaine esclaves abusaient même de ce sentiment pour faire à leurs maîtres les plus vilains tours, témoin le flamand Caloen dont d'Aranda nous a retracé l'histoire picaresque[1].

Le captif pauvre, oublié, soumis a toutes les avanies, vivant dans le milieu le plus corrompu, ayant fini par perdre tout espoir de salut, souvent malade de corps, se laissait aller au chagrin ou au désespoir, ne voyant de délivrance que dans la mort ou l'abjuration; et s'il résistait à ces fatalités, il ne pouvait guère échapper à l'ivrognerie et à tous les vices et devenait menteur et voleur, infligeant à ses compagnons d'infortune les mauvais tours qu'on lui avait fait supporter à son entrée dans cet enfer. Les tentatives d'évasion étaient très fréquentes, surtout lorsque les esclaves voyaient, dans le port, des navires de leur nation. Mais leurs maîtres n'entendaient pas raillerie sur ce point et exigeaient la restitution des fugitifs qui avaient pu, en traversant des danger sans nombre, gagner le bord au moment de l'appareillage. Dans ce cas, les reïs ne mettaient à la poursuite du navire et c'est à coups de canon qu'ils appuyaient leurs réclamations. Ainsi le malheureux esclave n'y gagnait, en général, qu'un redoublement de tortures et de mauvais traitements.

La charité chrétienne, heureusement, s'était ingéniée pour apporter des remèdes à tant de maux. Les Trinitaires et les pères de *Notre-Dame-de-la-Merci* comme leur aînés les Rescatadores (Rédempteur), espagnols, s'employaient, avec un dévouement

1. *Captif et patronne* (Revue afric., n° 46, p. 802 et suiv.) et Emmanuel d'Aranda (*Captivité d'*) ouvrage déjà cité.

admirable, au rachat des malheureux captifs. Ces ordres avaient obtenu des privilèges des rois de France, depuis François Ier, les autorisant à faire des quêtes « dans les villes, bourgs, villages et paroisses du royaume». Ils avaient réalisé ainsi des sommes importantes au moyen desquelles le père Dan constate, en 1635, que son ordre seul avait pu racheter ou échanger 37,720 esclaves. Les Trinitaires devaient consacrer à cette oeuvre le tiers de leurs revenus et les autres s'obligeaient à y employer « leurs biens, leur liberté et leur existence même».

Les négociations de rachat, toujours très longues, donnaient aux religieux l'accès dans les bagnes. C'est alors que les captifs leur révélaient leur condition réelle et que les pères pouvaient retrouver ceux pour lesquels ils avaient reçu des commissions spéciales de leurs familles. Quelquefois, lorsque les fonds leur manquaient, ou pour garantir un échange, ils se transformaient en esclaves, remplissant ainsi à la lettre les obligations de leur ordre. Mais leur action ne se bornait pas à la délivrance matérielle des esclaves: il les assistaient, les soutenaient dans leurs épreuves, leur prodiguaient des soins dans la maladie et enterraient chrétiennement leurs restes. Ils fondèrent même des hôpitaux et des chapelles où les captifs trouvaient les secours du corps et do l'âme. Ces religieux, par leur abnégation, leur courage, leur patience surent bien souvent forcer la considération et l'amitié des musulmans ; on vit même ces derniers contraindre leurs esclaves à remplir leurs devoirs religieux, car il les trouvaient alors plus soumis et plus honnêtes[1].

1. Le P. Dan, les Illustres captifs (Revue afric., n° 157 à 163). Mgr Pavy, La piraterie musulmane (Revue afric., t. I, p. 887 et suiv.). — Berbrugger, Voies et moyens du rachat des captifs chrétiens (Revue afric., n° 64, p. 325 et suiv.). — Le même, Captif et patronne à Alger, loc. cit. — J. Marcel (Tunis) dans l'Univers pittor., p. 126 et suiv. De Grammont, Hist. d'Alger, p. 188 et suiv. — Haédo, Rois d'Alger et Topographie d'Alger, pass. — Cervantès, Don Quichotte, Hist. de l'Esclave, 1ère partie. — E. d'Aranda, Voyages et captivité à Alger, pass. — Charte des hôpitaux chrétiens d'Alger en 1694 (Revue afric., n° 44, p. 233 et suiv.)

CHAPITRE IX

PRÉPONDÉRANCE DE L'EMPIRE DES CHÉRIFS SAADIENS CONQUÊTE DU SOUDAN 1578-1598

Règne du chérif El-Mansour; il désigne son fils, El-Mamoun, comme héritier présomptif. — Haxxan-Vénéziano, pacha d'Alger. Ses cruautés. Révoltes générales. Il est remplacé par Djafer-Pacha. — Conflit entre le sultan Mourad et le chérif El-Mansour. Il se termine par une trêve et le rappel d'Euldj-Ali. - Le chérif El-Mansour soummet à son autorité le Touate et Tigourarine. Organisation de son armée. — Alger de 1582: à 1588. Mort d'Euldj-Ali, dernier beylarbeg ; les pachas triennaux.- Notice sur la dynastie des Sokya, rois du Soudan. El-Mansour nomma Ishak-Sokyn de lui payer tribut. — El-Mansour prépare l'expédition du Soudan. Elle quitte Maroc sous le commandement du pacha Djouder. — Défaite d'Ishak-Sokya par les Chérifiens; prise de Tenboktou. — Le pacha Mahmoud achève la conquête du Soudan. Mort d'Ishak-Sokya. — Conxtruction de la Badiaa par El-Mansour. Révolte et chute de son neveu En-Nacer. — Révolte de Tripoli. Expédition de Kheder, pacha d'Alger, contre les Beni-Abbès. — Modifications dans le gouvernement de Tunis ; les deys. Othmane-Dey rétablit l'autorité. — Les pachas triennaux à Alger ; anarchie dans cette ville. — État de l'Afrique Septentrionale à la fin du XVe siècle.

RÈGNE DU CHÉRIF EL-MANSOUR. IL DÉSIGNE SON FILS EL-MAMOUN COMME HÉRITIER PRÉSOMPTIF. — Nous avons laissé le chérif Abou1'Abbas, après la victoire d'El-Kçar-el-Kebir et la mort de son frère Abou-Merouane-Abd-el-Malek, entrant à Fès, au milieu du plus grand enthousiasme et prenant possession de l'autorité. Abou-l'Abbas-Ahmed, dit El-Mansour, et surnommé plus tard Ed-Dehbi (le doré) était alors un homme de trente ans, plein de vigueur et d'intelligence.

De retour à Maroc, il s'appliqua à organiser l'administration de son vaste royaume; mais il ne tarda pas à tomber gravement malade et faillit mourir après de longues souffrances (1579). Cependant il se remit et l'empire chérifien échappa ainsi à un grand danger ; dès que le sultan fut à peu prés rétabli, les grands de l'État se réunirent et décidèrent qu'il était urgent qu'El-Mansour désignât son héritier présomptif, afin d'éviter des luttes et des compétitions si la mort le surprenait, ainsi que cela avait failli arriver. La réunion

chargea de ce message délicat le caïd Moumen-ben-R'azi dont les longs services lui permettaient plus de familiarité. Loin de prendre en mauvaise part cette initiative, El-Mansour l'approuva, mais avant de se décider définitivement il voulut consulter Dieu par la prière et se donner le temps de la réflexion ; quelques jours après, dans une séance solennelle où assistaient les principaux du royaume, il proclama solennellement son fils Mohammed-Cheikh el-Mamoun, comme héritier présomptif, ce qui fut confirmé par la serment des assistants. Dans le mois de mars 1581, le sultan s'avança, en grande pompe, jusqu'au Tensift, pour y avoir une entrevue avec El-Mamoun, mandé de Fès, dont il l'avait nommé Khalifa, mais ce ne fut qu'à la fin de mai que ce prince arriva. En approchant de son père, il descendit de cheval et s'avança, pieds nus, vers lui entre les deux armées. Il se prosterna devant El-Mansour qui était resté en selle, puis lui baisa le pied, pendant que son père lui souhaitait la bienvenue et le félicitait de la belle tenue de ses troupes. Peu après, eut lieu la cérémonie officielle d'investiture d'El-Mamoun, héritier présomptif. Le sultan obligea ses autres fils à le reconnaître comme son futur successeur, et leur partagea les grands commandements de Mag'reb, après quoi il rentra à Maroc, tandis que son fils aîné reprenait la route de Fès (1583)[1].

HASSAN-VÉNÉZIANO, PACHA D'ALGER. SES CRUAUTÉS. RÉVOLTES GÉNÉRALES. IL EST REMPLACÉ PAR DJAFER-PACHA. - Pendant qua le Magr'eb était le théâtre de ces événements, Alger avait à supporter la tyrannie d'un maître violent et brutal, le renégat Hassan-Vénéziano, d'abord esclave de Dragut, puis élève d'Euldj-Ali. Chacun trembla sous sa dure main, particulièrement les esclaves chrétiens pour lesquels ce renégat était sans pitié. La milice, aussi bien que les Reïs, fut obligée de courber la tête, effrayée par les châtiments auxquels les uns et les autres se virent exposés. En 1578, Hassan, fit une course contre les Baléares et rapporta un riche butin. Comme on craignait un retour offensif des Espagnols, il s'appliqua à compléter les défenses d'Alger, notamment à reconstruire le bordj Moulaï-Hassan, chef de la position.

Durant les années 1579 et 1580, le pays fut en proie à la famine, conséquence de sécheresses prolongées, et bientôt la peste apparut et fit de nombreuses victimes. Mais ces calamités ne firent que surexciter l'avarice de Hassan : il imposa de nouvelles taxes à

1. Nozhet-Hadi, p. 78 et suiv., 98 et suiv. du texte arabe, 140 et suiv., de la trad. — Abbé Godard, Maroc, p. 474 et suiv.

cette malheureuse population ruinée et décimée, si bien que la patience finit par se lasser et que les citadins évacuèrent la ville et se joignirent aux indigènes de l'intérieur, Arabes et Berbères, déjà en état de révolte, pendant que les Yoldachs pillaient leurs maisons et que les Reïs, eux-mêmes, se soulevaient contre l'oppresseur. Une telle situation ne pouvait être maintenue : Hassan fut rappelé en Orient et un vieil eunuque, le pacha Djafer, vint prendre le commandement d'Alger et y rétablit assez promptement la paix. Les citadins purent alors rentrer chez eux, tandis que les janissaires étaient envoyés en expédition. Ce prétexte, dont le but n'échappa pas à la milice, irrita profondément ces hommes indisciplinés ; ils résolurent aussitôt de se défaire par l'assassinat d'un chef aussi gênant ; mais ils avaient compté sans leur hôte : informé du complot, Djafer surprit inopinément les conjurés et fit trancher la tête aux plus compromis (fin avril 1581).

Dans le mois suivant (mai), Euldj-Ali arriva à Alger, avec une flotte de 60 galères, dans le but d'organiser contre le Mag'reb une expédition. Il pressait, depuis longtemps, le sultan Mourad de l'y autoriser, en lui représentant, non sans raison, que les Chérifs fondaient un empire indépendant de sa puissance et émettaient la prétention de prendre le titre de sultan n'appartenant qu'au Grand-Seigneur[1].

CONFLIT ENTRE LE SULTAN MOURAD ET LE CHÉRIF EL-MANSOUR. IL SE TERMINE PAR UNE TRÊVE ET LE RAPPEL D'EULDJ-ALI. — Prévenu à temps des dispositions d'Euldj-Ali et des Ottomans à son égard, le chérif El-Mansour vint aussitôt à Fès pour organiser la défense, lever des troupes et approvisionner les places et les ports. En même temps, il voulut tenter encore de la voie de la conciliation et fit partir pour l'Orient une ambassade chargée de riches cadeaux et confiée au caïd Ahmed-ben-Oudda et au célèbre écrivain Abou-l'Abbas-el-Houzali. Partis de Tetouane, les envoyés rencontrèrent en route les vaisseaux d'Euldj-Ali, et furent amenés à ce puissant amiral qui s'appliqua, sous un air de fausse bonhomie, à les détourner de leur projet. «*Le trou est trop grand pour la pièce*», dit-il. Grâce à ces moyens, il parvint à détourner le caïd Ahmed de sa mission et à le retenir.

Mais il n'avait pas pris garde à El-Houzali qui continua sa route ; arrivé à Constantinople, cet envoyé s'exprima avec tant

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 119. 120. — Haédo, *Epitome des rois d'Alge*r (Revue afric.. n° 144, p. 429 et suiv.). — *Nozhet-el-Hadi*, p. 85 du texte arabe, 151 et suiv. de la trad.

d'éloquence devant le Khakan Mourad, qu'il le décida à accepter ses présents en même temps que ses propositions de paix, et, comme le sultan avait besoin d'Euldj-Ali pour réduire la révolte dont l'Arabie était alors le théâtre, il chargea le jeune ambassadeur du message qui rappelait Euldj-Ali et interdisait l'expédition de Mag'reb. Selon Haédo, les janissaires d'Alger auraient envoyé en Orient une députation, accompagnée du marabout Sidi-Betteka, pour protester contre l'expédition préparée et dénoncer au sultan les vues ambitieuses d'Euldj-Ali : si le fait est vrai, on s'explique d'autant mieux l'accueil fait à l'envoyé marocain par Mourad.

El-Hozali reprit «*en volant de joie*», dit l'auteur du Nozha, la route de l'Ouest, et se présenta au Capitan-Pacha, un mois après l'avoir quitté. Euldj-Ali, qui s'était vu sur le point de réaliser le rêve de sa vie, en devenant maître de la Barbarie, dut, plein de rage et de regret, obéir à son maître et quitter pour la dernière fois, Alger (commencement de 1582). Le pacha Djafer, nommé à un autre poste, l'accompagna en Orient[1].

LE CHÉRIF EL-MANSOUR SOUMET À SON AUTORITÉ LE TOUATE ET TIGOURARINE. ORGANISATION DE SON ARMÉE. — Ainsi El-Mansour échappa à un danger qui l'avait effrayé au point de le porter à requérir l'assistance du roi d'Espagne, Philippe II. Celui-ci avait même fait une démarcha auprès de la Porte, mais s'était heurté à cette condition préalable, toujours la même : l'évacuation des points occupés encore par l'Espagne en Barbarie, avant même d'entrer en pourparlers.

Peu de temps après, un prétendant, nommé El-Hadj-Karkouch, leva l'étendard de la révolte dans les montagnes des R'omara et le pays du Hebet, où il prit le titre de *Prince des Croyants* ; mais il ne tarda pas à être arrêté et mis à mort (1585). Le Chérif rentra en grande pompe à Maroc et, comme il était maintenant tranquille sur sa frontière orientale et qu'il disposait de forces importantes, préparées pour résister à l'attaque des Turcs, il songea à les employer à des conquêtes utiles. Depuis longtemps la vaste région d'oasis de Touate et Tigourarine (le Gourara), au centre du Sahara, avait secoué toute autorité, par suite de l'affaiblissement de la puissance merinide et cessé de servir aucun tribut au gouvernement de Magr'eb. Ce fut vers ces régions éloignées que le Chérif se décida à porter ses armes.

---

1. Nozhet-el-Hadi, p. 86-87 du texte arabe, 151 et suiv. de la trad. — Haédo, Rois d'Alger, (Revue afric., n° 145, p. 10 et suiv.).

Ayant formé un corps expéditionnaire, nombreux et bien pourvu d'armes à feu, il en confia le commandement à ses généraux Ahmed-ben-Barka et Ahmed-ben-Haddad, et le lança vers le sud. Partis du Maroc, les soldats chérifiens atteignirent la région d'oasis du Gourara et du Touat, en soixante-dix étapes, et sommèrent les habitants de rentrer dans le devoir; mais ce fut en vain. Après quelques jours d'attente les opérations commencèrent; il fallut prendre d'assaut chaque oasis, car les Sahariens les défendirent avec leur courage habituel ; la supériorité de la tactique et des armes donna enfin la victoire aux généraux d'El-Mansour, (fin 1581).

Ce succès causa au sultan de Maroc une vive satisfaction et le porta à jeter ses regards plus loin encore, vers le sud. En attendant, il s'appliqua à compléter l'organisation de son armée. Dans le principe, les chérifs n'avaient rien changé aux habitudes des Arabes pour le costume, la manière de combattre et la nourriture en campagne. Puis, sous le règne d'Abou-l'Abbas, qui avait résidé en Orient, on adopta les usages, règlements militaires et habillements des Turcs et levantins, mais cette imitation maladroite avait heurté toutes les traditions locales, sans donner de résultats bien satisfaisants ; El-Mansour, avec son esprit pratique, modifia toute l'organisation militaire, en appropriant les réformes aux moyens et au personnel dont il disposait, de façon à tirer le meilleur parti de chaque élément.

Les renégats et affranchis et les levantins, choisis avec soin, constituèrent ses meilleurs soldats, la pépinière de ses généraux et même de ses ministres. Ils formèrent un corps d'élite, coiffé d'un casque ou bonnet jaune doré, orné de plumes d'autruche de couleurs diverses ; ces soldats se tenaient sur deux rangs, en face de la tente du sultan; on les nommait les Bïak. D'autres formaient un corps armé à la turque et appelé Slag. Ils portaient un bonnet dont le bout leur retombait sur la poitrine, et étaient ornés de plumes d'autruche sur le front et à la ceinture. Puis venaient les hallebardiers et piquiers. D'autres furent organisés en gardes du corps (Kobdjia), chargés particulièrement de veiller sur la personne du sultan et son palais. Enfin les Chaouchs, sortes d'officiers d'état-major avaient pour mission de transmettre ses ordres aux chefs de corps et de faire marcher au combat.

Après ce premier élément, on doit placer celui des Maures andalous, excellents soldats, formés à la discipline espagnole, arquebusiers et archers de mérite, qui prétendaient avoir le même rang et les mêmes prérogatives que les renégats, affranchis et levantins.

Enfin, la cavalerie arabe continuait à être employée comme

auxiliaire des spahis réguliers et était chargée particulièrement d'éclairer et de flanquer les colonnes et d'accompagner les convois.

Voici quel était l'ordre de marche de l'armée.

En tête s'avançait le corps dit « armée du Sous», où figuraient en grand nombre, les contingents de cavalerie arabe ; il était suivi du corps des Cheraga , tribu privilégiée des environs de Fès, l'un et l'autre en colonne double, sous le commandement de l'affranchi Moustafa-Bey : l'armée du Sous obéissait au caïd Omar.

Puis venaient les affranchis, renégats et levantins, formant un corps, et les Maures andalous, un autre corps, marchant en colonnes parallèles. Les premiers étaient commandés par le caïd Mahmoud et les seconds par le caïd Djouder ; au-dessus de chacun d'eux flottaient des étendards au milieu d'un groupe de Boulouk-bachi.

L'état-major général, précédé par le grand tambour, dont le son s'entendait au loin, et les joueurs de clarinettes et de fifres, ayant au centre le sultan, suivait, entouré par les Bïak; les Slag et les hallebardiers, à droite et à gaucho. Le parasol, porté par des cavaliers Bïak, s'élevait sur la tête du prince ; à coté de lui un grand étendard blanc était déployé et, alentour, d'autres cavaliers dressaient leurs lances ; le tout était accompagné et précédé d'autres drapeaux et d'enseignes. Le son des tambours et des clarinettes « enflammait l'ardeur des braves et donnait du courage à ceux qui en manquaient.» L'ensemble de cet appareil inspirait le respect et la crainte.

Puis venait le corps des canonniers entouré par les Spahis réguliers en deux colonnes sous le commandement du Beylarbeg [1].

ALGER, DE 1582 À 1588. PROGRÈS DE LA COURSE. MORT D'EULD-ALI, DERNIER BEYLARBEG. LES PACHAS TRIENNAUX. — Après le départ d'Euldj-Ali pour l'Orient, avec le pacha Djafer, ce fut Ramdane qui vint encore une fois, à Alger, prendre la direction des affaires. Cette ville se trouvait toujours en proie à l'anarchie : les Reïs, irrités de la disgrâce d'Euldj-Ali, étaient en quelque sorte les maîtres et le nouveau pacha arrivait d'Orient avec des ordres formels pour faire cesser la course à l'égard des Français et donner réparation aux gens de ce pays dont les navires avaient été capturés, notamment par le corsaire Mourad. En tout temps cette mission eût été difficile à remplir pour un

1. Nozhet-el-Hadi, p. 115 et suiv., 162 et suiv. du texte arabe, 195 et suiv. de la trad., d'après le Menahel-et-Sefa.

homme énergique ; mais la confier, dans ces circonstances, à Ramdane était renoncer d'avance au succès. Mami-Arnaute, chef de la Taiffe, se mit à la tête de la résistance et le pacha s'empressa de lui laisser le champ libre, en se réfugiant dans la campagne (1582).

Dès que ces nouvelles furent connues, Hassan-Vénéziano, qui tenait la mer du côté de la Corse, revint à Alger et s'empara ipso facto de l'autorité. C'était la triomphe des Reïs ; car avec un tel maître, on était sûr que la course allait reprendre non essor. Quant à Ramdane, il reçut le commandement de Tripoli, alors en pleine révolte, et ne tarda pas il y mourir de mort violente.

Pendant les années qui suivirent, Mourad-Reïs, Mami-Arnaute et d'autres corsaires moins célèbres ne cessèrent de parcourir la Méditerranée, prenant de vive force les navires des puissances ennemies ou ceux qui leur paraissaient suspects, paraissant inopinément sur les côtes de l'Espagne, de la Corse, de la Sicile, de la Sardaigne, ravageant la banlieue de Barcelone, rançonnent les environs de Gènes, d'Amalfi, le rivage romain, pillant les îles Canaries, où Mourad enleva 300 personnes parmi lesquelles la propre famille du gouverneur, semant partout l'effroi et la désolation et apportant à Alger un butin considérable et des captifs sans nombre.

Ce fut, on peut le dire, le beau moment de la course et des Reïs. Le pacha Hassan ne dédaignait pas d'y prendre part en personne et il poussa même l'audace jusqu'à venir se cacher derrière les îles marseillaises pour y attendre, au passage, l'amiral Colonna. Mais celui-ci, prévenu à temps, put éviter l'embuscade tendue à sa flotte. Ce fut alors que Hassan, pour se dédommager, alla faire une descente auprès de Barcelone et délivrer 10,000 Morisques avec lesquels il entretenait des relations et qui purent, sur ses galères, se réfugier en Afrique. Un seul échec sérieux parait avoir troublé cette ère de succès. En août 1585, l'amiral Doria parvint à surprendre la flotte algérienne sur les cotes de la Corse, lui infligea une cruelle défaite et s'empara de 18 galères.

Dans le mois de juin 1587, eut lieu, en Orient, la mort du beylarbeg d'Afrique, Euldj-Ali et le sultan en profita pour supprimer cette importante fonction. Il délégua, depuis lors, dans ses possessions d'Afrique, des pachas, nommés par lui, pour trois ans seulement. Nous verrons plus loin le résultat de cette mesure au point de vue de l'administration de l'Afrique et de le suzeraineté ottomane. En 1587, le pacha Hassan quitta pour toujours le gouvernement d'Alger; il fut remplacé par Dali-Ahmed, premier pacha triennal, qui parait avoir été un simple corsaire, car toute la durée de son commandement se passa en expéditions maritimes, non moins

audacieuses que celles de ses prédécesseurs, et rien ne parut changé à Alger[1].

NOTICE SUR LA DYNASTIE DES SOKYA, ROIS DU SOUDAN. EL-MANSOUR SOMME ISHAK-SOKYA DE LUI PAYER TRIBUT. — Revenons à Maroc où nous avons laissé le sultan El-Mansour organisant son armée et préparant une nouvelle campagne vers l'extrême Sud. Il en fut détourné pendant quelque temps par les faits relatifs à l'occupation des postes chrétiens du Magr'eb par les Espagnols. Les troupes de cette nation avaient, en effet, remplacé celles de Portugal depuis l'annexion de ce royaume par Philippe II ; mais cette occupation était de plus en plus précaire et les Castillans ne paraissent pas avoir eu, avec les indigènes, les mêmes succès que leurs prédécesseurs, dans les rencontres pacifiques ou guerrières. En 1588, les Espagnols de Ceuta se laissèrent attirer dans une embuscade et cette ville faillit leur être enlevée par surprise. L'année suivante, ils se décidèrent à évacuer Acila, où la situation n'était plus tenable ; mais ils eurent soin de faire sauter la citadelle en se retirant. Ainsi la fortune était fidèle au Chérif qui gagnait chaque jour du terrain et rentrait en possession des points occupés depuis longtemps par les Portugais. Pour conserver ces avantagea, il fit construire deux forteresses auprès d'El-Araïch.

Jetons maintenant nos regards vers l'extrême Sud.

Le Soudan ou Nigritie obéissait alors, au moins dans la partie centrale et occidentale, à une famille de rois nègres, la dynastie des Sokya. Un de ses membres nommé El-Hadj-Mohammed, ayant, vers la fin du XVe siècle, effectué le pèlerinage de la Mekke, avait reçu du fantôme de khalife abbasside, résidant en Égypte, le titre de *lieutenant de prince des croyants* dans le Soudan, titre honorifique, mais qui le mettait en règle vis-à-vis de la religion et devait le préserver des attaques des souverains musulmans du Nord. Il s'obligeait du reste à régner selon les principes orthodoxes de la Sonna.

Ce prince remarquable fut, en quelque sorte, le civilisateur du Soudan. Tenboktou, une de ses capitales, brilla d'un vif éclat, non seulement comme métropole de la Nigritie, marché des transactions les plus importantes, mais, ce qui semblera plus curieux, comme foyer des lumières et centre d'une école de légistes dont le renom s'étendit sur toute l'Afrique septentrionale. Les principaux

1. De Grammont, Hist. d'Alger, p, 122 et suiv. — Haédo, *Rois d'Alger*, loc. cit., p. 21 et suiv. — Féraud, Annales Tripolitaines, loc. cit., p. 210. -

de ces docteurs furent les membres de la famille Ben-Baba, dont l'un, Ahmed-Baba, était alors à la tête de l'école; il a laissé de nombreux ouvrages parmi lesquels la Tekimilet-ed-Dibadj, sorte de dictionnaire biographique des savants du Mag'reb, formant, comme son titre l'indique, le complément du Dibadj (d'Ibn-Farhoun).

A El-Hadj-Mohammed Sokya, succéda son fils Daoud, lequel, après un long et paisible règne, fut remplacé par son fils Ishak, que nous trouvons Sur la trône à l' époque par nous atteinte. Il était difficile, à un orthodoxe comme le chérif de Maroc, de trouver un motif pour attaquer un souverain musulman aussi paisible qu'Ishak-Sokya ; mais El-Mansour le prit dans sa qualité d'Imam, seul successeur légal du souverain temporel et spirituel. En effet, le Koran dispose (sour. 33, verset 25) que l'Imam doit exiger la soumission, même par les armes, des autres princes musulmans indépendants et le service d'un tribut destiné, en principe, à l'entretien des armées pour la guerre sainte. Enfin, il découvrit et les légistes certifièrent, la loi en main, que les mines sont sous la direction absolue de l'imam. Or, l'oasis de Tar'azza, située à environ vingt-cinq journées au sud des Tafilala (Sidjilmassa), renfermait des mines de sel, servant à l'approvisionnement de toute cette partie du Sahara, et sur lesquelles les rois de Tenboktou percevaient un droit dont l'origine se perdait dans la nuit des temps.

El-Mansour écrivit à Ishak-Sokya pour le sommer de reconnaître son autorité comme Imam et de lui servir une redevance d'un mithkal (pièce d'or valant de 10 à 12 francs), par charge de sel enlevée de Tar'azza[1].

EL-MANSOUR PRÉPARE L'EXPÉDITION DU SOUDAN. ELLE QUITTE MAROC SOUS LE COMMANDEMENT DU PACHA DJOUDER. — Ishak-Sokya répondit à El-Mansour par un refus péremptoire, lui faisant remarquer qu'il ne s'occupait pas de ce qui se passait chez lui et revendiquant la droit d'administrer seul son royaume. Le Chérif réunit alors le grand conseil pour lui soumettre la question. « J'ai l'intention, dit-il, d'entreprendre une expédition contre le roi de la Nigritie, afin de placer sous son autorité cette région qui est très riche et peut me fournir de grandes ressources pour l'entretien de mes armées et me permettred'augmenter

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 88 et suiv. du texte arabe, 155 et suiv. de la trad. — De Slane, *Revue afric*., t. I, p. 287 et suiv.-Cherbonneau, *Essai sur la littérature arabe au Soudan* (Rec. de la Soc. archéol. de Constantine, 1854-55, p. 1 et suiv.). Abbé Godard, Maroc, p. 475 et suiv.

la gloire de l'islamisme. Quant au droit, il n'est pas contestable, puisque ce souverain n'appartient par à la tribu de Koreïch et, par conséquent, ne peut détenir le pouvoir au détriment d'un chérif.»

L'assemblée resta froide devant cette communication ; enfin comme le prince, impatienté, exigeait une réponse, quelques membres essayèrent timidement de présenter des observations :

«Le Soudan était bien éloigné, la traversée du désert périlleuse et peut-être vaudrait-il mieux suivre l'exemple des anciennes dynasties du Maroc, lesquelles s'étaient toujours abstenues de tentatives aussi hasardeuses. Or, — conclurent-ils, — nous n'avons pas la prétention d'être plus forts que les anciens.»

Mais El-Mansour leur répliqua avec véhémence: « Votre timidité ne fait que me confirmer dans ma résolution. Car, tous les jours, de simples particuliers traversent ce désert que vous déclarez impraticable, soit seuls, soit avec des caravanes. Et ce que des marchands, réduits à leurs propres ressources, accomplissent sans peine, je ne pourrais pas le taire ?» Il entra ensuite dans des considérations pour expliquer l'abstention des Almohâdes, des Merinides et des Zéyanites ; puis il fit remarquer que la Nigritie était un pays fort riche, plus productif que l'Ifrikiya et que ses habitants ignoraient la stratégie et ne se servaient encore que de flèches et de lancer. Enfin, il termina ainsi : « Vous avez parlé des anciens, mais croyez-vous qu'ils n'ont rien laissé à faire aux modernes ? Soyez persuadés au contraire, que nous pouvons maintenant nous lancer dans des voies qui leur étaient fermées !»

Dès lors, il ne restait aux membres de l'assemblée qu'a approuver et ils s'empressèrent de le faire en s'extasiant sur la justesse de coup d'œil du sultan et la puissance de sa dialectique. Aussitôt ce prince s'occupa de réunir une puissante armée qu'il plaça sous le commandement du pacha Djouder, dont nous avons déjà vu le nom, et, vers le milieu d'octobre 1590, cette immense colonne quitta Maroc et s'avança vers le sud[1].

DÉFAITE D'ISHAK-SOKYA PAR LES CHÉRIFIENS. PRISE DE TENBOUKTOU. — Ishak-sokya, de son côté, avait, selon El-Fichtali, réuni une armée do 140,000 combattants bien pourvus d'armes et accompagnée de magiciens (fabricante de fétiches)[2] et de jeteurs de sort.

---

1. *Nozhzt-E1-Hadi*, p. 90 et suiv. du texte arabe, 157 et suiv. de la trad. — De Slane, *Revue afric*., t. J, p. 291 et suiv.

2. Simadonna d'après le texte de M. Houdas et non Sitamna, comme l'indique de Slane.

Avec de telles forces, il s'établit solidement en avant de Tenboktou et attendit l'ennemi. Les troupes chérifiennes étaient en route depuis quatre mois et demi, lorsque, en mars 1591, elles se trouvèrent en présence des nègres de Sokya. Les aborder résolument et les mettre en déroute fut l'affaire d'un instant ; puis on poursuivit dans tous les sens ces malheureux qui, pour éviter la mort, s'efforçaient de protester qu'ils étaient musulmans, mais sans arrêter la férocité de leurs ennemis. Après cette grave défaite dont l'effet moral fut considérable, Ishak-Sokya s'empressa de passer le Niger et de chercher un refuge à Gar'ou (ou Gaou), son autre capitale, située à environ 400 kilomètres vers l'est, tandis que l'armée chérifienne faisait son entrée à Tenboktou et mettait au pillage cette ville, ainsi que les cités environnantes. La résistance des lettrés et notamment d'Ahmed-Baba, contre les envahisseurs, fut énergique. Ils ne cessèrent de protester contre la violence qui leur était faite *comme sujets des Khalifes hafsides de Tunis*, si bien, que le général se décida à les faire arrêter. Ben-Baba fut chargé de chaînes, après avoir eu la douleur de voir piller sa bibliothèque. « Elle contenait 1,600 volumes, a-t-il dit dans son autobiographie, et j'étais, de tous les membres de ma famille, celui qui en possédait le moins !» Une caravane chargée de dix mille mithkal (de 5 grammes) d'or et d'une grande quantité d'objets précieux, avec 200 esclaves, fut expédiée au sultan de Maroc.

Cependant Djouder se lança sans tarder à la poursuite de Sokya et vint mettre le siège devant Gar'ou. Le roi nègre, qui s'était fortifié avec soin, perdit bientôt tout espoir de résister avec succès et offrit à son adversaire d'accepter sans réserve les conditions que le Chérif lui avait imposées dans le principe, s'obligeant à se reconnaître son vassal et à lui servir un tribut annuel, en outre d'une forte indemnité de guerre. Le général transmit à Maroc ces propositions et essaya de maintenir le blocus; mais la réponse ne pouvait parvenir rapidement ; les troupes étaient fatiguées et malades ; aussi Djouder se décida-t-il à lever le siège et à rentrer à Tenboktou[1].

LE PACHA MAHMOUD ACHÈVE LA CONQUÊTE DU SOUDAN. MORT D'ISHAK-SOKYA. — A Maroc, la nouvelle des succès de l'armée expéditionnaire avait été accueillie avec enthousiasme ; mais ce fut bien autre chose lorsque le premier convoi

1. *Nozheb-El-Hadi*, p. 93 et suiv. du texte arabe, 163 et suiv. de la trad. — Cherbonneau, *Essai sur la littérature arabe au Soudan*, loc. cit. - Abbé Godard, Maroc, p. 476 et suiv.

arriva. El-Mansour, qui avait dû vaincre les préjugée de tous, triomphait. Quelques temps après, au lieu de l'avis de la capitulation du roi nègre qu'il attendait, il reçut l'annonce de la retraite des troupes et la proposition de paix. Sa colère fut terrible et, sur l'instant, le pacha Djouder perdit le fruit de l'habileté avec laquelle il avait conduit la campagne. Le conquérant de la Nigritie fut destitué, et le pacha Mahmoud alla prendre le commandement des troupes expéditionnaires.

Parvenu à Tenboktou, Mahmoud se porta aussitôt, avec toutes ses forces, sur Gar'ou et en recommença le siège qu'il poussa avec vigueur. La position d'Ishak-Sokya fut bientôt si critique qu'il se décida encore à fuir, en repassant le Niger et à chercher un refuge à Koukia. Mais les Chérifiens se mirent à sa poursuite et le serrèrent de si près que le malheureux prince finit par succomber à la fatigue et à l'inquiétude. Sa mort termina la campagne. Dès lors tout le Soudan, y compris le Sénégal actuel, jusqu'à la limite du Bornou, appartint au souverain de Maroc. El-Fechtali affirme que le sultan de Bornou se hâta d'envoyer sa soumission au général chérifien.

Le pacha Mahmoud organisa aussitôt sa conquête et commença à expédier à Maroc des caravanes de chameaux chargés de poudre d'or, des produits de toute nature et des esclaves. « Tous les jours, dit notre auteur, les marteaux étaient occupés à la frappe de la monnaie d'or, si bien que l'on put payer tous les fonctionnaires au moyen de cette monnaie pure de tout alliage. L'or devint si abondant au Maroc, sous le règne d'El-Mansour, que ce prince reçut le surnom de *Dehbi* (doré).» Après avoir achevé la pacification du Soudan, Mahmoud renvoya la majeure partie de l'armée avec de nouveaux présents et resta dans le pays comme gouverneur général. Ben-Baba, prisonnier de guerre, fut expédié par lui à Maroc (1593)[1].

CONSTRUCTION DE LA BADIAA PAR EL-MANSOUR. RÉVOLTE ET CHUTE DE SON NEVEU EN-NACER. — El-Mansour avait entrepris, depuis quelque temps, la construction d'un vaste palais à Maroc, cité toute remplie de monuments laissés par les dynasties berbères. Il voulait, lui aussi, élever un souvenir durable de son règne. Les richesses inépuisables envoyées du Soudan lui permirent d'étendre encore ses plans et d'orner de la manière la plus splendide la Badiaa (la merveille), nom qu'il donna à cet ensemble de palais et de jardins. Le Nozha entre à ce sujet dans

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 94 et suiv. du texte arabe, 165 et suiv. de la trad. - Abbé Godard, *Maroc*, p. 476 et suiv.

les détails les plus circonstanciés et nous n'en reproduirons que le trait suivant : El-Mansour faisait venir des pays étrangers les matériaux les plus rares et payait le marbre de Carare avec du sucre de ses fabriques du Haha, de Chefchaoua et de Maroc, poids pour poids[1].

Mais il fut distrait de ces occupations par une nouvelle révolte. Après la victoire de l'Ouad-el-Mekhazene et l'avènement d'El-Mansour, un fils d'El-R'aleb, nommé En-Nacer, commandant de Tedla, refusa de reconnaître le nouveau sultan et alla offrir ses services aux Portugais, puis aux Espagnols. Durant plusieurs années, il mena une existence errante, puis fut envoyé par le roi de Castille à Mellila, où il s'était ménagé des intelligences parmi les Berbères du Rif (1591). Avec l'appui de ces populations il marcha hardiment sur Taza, s'en rendit maître et frappa des contributions sur les régions environnantes. Surpris, non moins qu'effrayé des succès du prétendant, E1-Mansour lance contre lui une première armée qui est mise en déroute. L'héritier présomptif, El-Mamoun, à la tête des troupes, entre en campagne. Il chasse le prétendant de Taza, le force à chercher un refuge dans le Djebel-Zebib, l'y poursuit, l'atteint, le met de nouveau en déroute, le tue et envoie sa tête à Maroc (1596). El-Mansour ressentit la plus grande joie de cette victoire qu'il annonça il tous les souverains avec lesquels il était en relations[2].

RÉVOLTE DE TRIPOLI. EXPÉDITION DE KHEDER, PACHA D'ALGER, CONTRE LES BENI-ABBÈS. — Tandis que le Mag'reb était 1e théâtre de ces événements importants, dont nous n'avons pas voulu interrompre le récit, le pacha Dali-Ahmed quittait Alger, emportant de grandes richesses, et cinglait vers Tripoli, où la révolte, qui avait coûté la vie à Ramdane-pacha, durait toujours. Un marabout de la montagne, nommé Yahïa, en avait été l'instigateur. Quatre années plus tard, vers 1584, un autre chef arabe, appelé Nouar, s'était posé en compétiteur du précédent et l'avait vaincu et mis à mort. Les Turcs, bloqués dans la citadelle, se décidèrent à appeler à leur secours les chevaliers de Malte. Ce fut sur ces entrefaites et avant même que cette demande eût été suivie d'effet, en raison de l'indécision des chrétiens, que Dali-Ahmed reçut l'ordre de secourir Tripoli et d'y rétablir l'autorité ottomane.

1. Page 103.

2. Nozhet-El-Hadi, p. 100 et suiv. du texte arabe, 175 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, Maroc, p. 477 et suiv.

Arrivé dans le port, le pacha y trouva 50 galères amenées d'Orient par le Capitan Hassen. Avec de telles forces, les Turcs eurent bientôt débloqué la Kasba et repris possession de la ville. Mais les révoltés tenaient toujours la campagne et, après plusieurs rencontres sans résultat, Hassen dut rentrer en Orient, laissant à Dali-Ahmed le soin d'assurer la pacification. Peu après, le chef des rebelles, livré par ses anciens partisans, fut écorché vif et l'on envoya, à Constantinople, sa peau bourrée de paille (1589) ; quant à Dali-Ahmed, il fut tué dans le cours de celle campagne.

Kheder-pacha avait reçu le commandement d'Alger où il était arrivé en août 1589. De même que ses prédécesseurs, il donna tous ses soins à la course et encouragea les exploits des glorieux reïs que nous connaissons ; il se produisit même ce fait curieux que le Grand-Seigneur envoya à Alger des ordres pour autoriser la course contre les galères de Marseille, afin de punir cette ville qui était passée du côté de la ligue, contre son excellent ami, la roi de France.

Cependant, les populations kabiles, groupées avec les Beni-Abbés par leur chef Sidi-Mokrane, s'étaient mises, depuis quelque temps, en état de révolte et ne cessaient d'intercepter les communications avec Constantine. Une fraction des Hachem de la province d'Oran, étant venue offrir ses services aux maîtres de ce pays, avait été bien accueillie et établie par eux dans la plaine de la Medjana ; de sorte que le «roi» des Beni-Abbès tenait en même temps la route de la montagne et celle de la plaine.

Cette situation était intolérable et Kheder-pacha résolut d'y mettre fin. En 1580, ayant réuni une armée de 12,000 arquebusiers et 1,000 spahis réguliers avec un goum important, il marcha contre la Kalâa (des Beni-Abbés) où Mokrane l'attendait, soutenu par 30,000 cavaliers. Mais le pacha était trop prudent pour s'engager dans des vallées où il n'aurait pu déployer ses forces. Aussi dut-il se contenter d'établir le blocus de la montagne et d'occuper ses troupes à des dévastations stériles; tout se borna donc è des escarmouches et cette situation aurait pu se prolonger longtemps, si un marabout ne s était interposé afin d'amener une trêve entre les belligérants. Toutefois, les Beni-Abbés ne purent obtenir le départ de l'armée turque que par le versement d'une contribution de 30,000 écus (environ 150,000 francs)[1].

---

1. Féraud, *Annales Tripolitaines*, loc. cit., p. 211. — Le même, *Notice sur les Mokrani* (Rec. de la Soc. archéol. de Constantine 1871-72. p. 232 et suiv.). — Berbrugger, *Époques militaires de la grande Kabylie*, p. 101 et suiv. — Haédo, *Rois d'Alger*, loc. cit., p. 100 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 138 et 139.

MODIFICATION DANS LE GOUVERNEMENT DE TUNIS. LES DEYS. OTHMANE-DEY RÉTABLIT L'AUTORITÉ. - La suppression de la charge de Beylarbeg d'Afrique devait avoir son contre-coup à Tunis. Le pouvoir, ainsi que nous l'avons dit, était, en réalité, entre les mains des Boulouk-bachis, formant le diwan ; leur arrogance et leur tyrannie ne tardèrent pas à irriter contre eux les janissaires eux-mêmes, dont l'organisation était essentiellement égalitaire. Les Yoldachs résolurent de mettre un terme à cette situation et, un beau jour de la première quinzaine d'octobre 1591, ils envahirent la salle où le diwan était réuni, massacrèrent les Boulouk-bachis et s'emparèrent de l'autorité. L'oukil-el-Hardj, Toubal-Redjeb, d'accord avec les conjurés, avait caché la clef de la salle d'armes, de sorte que les membres du diwan furent égorgés sans même avoir pu se défendre.

Après ce succès, les Yoldachs se fractionnèrent en 300 groupes qui élurent chacun un des leurs, portant le titre de dey (oncle), et auquel ils déléguèrent le pouvoir. Cette nombreuse assemblée, réunie à la Kasba, forma le nouveau diwan, sous la présidence de l'un des deys, le Rhodien Ismaïl, homme énergique, qui sut conserver le pouvoir durant trois ans; après quoi, il réunit ses richesses et partit pour l'Orient, sous le prétexte d'effectuer le pèlerinage (1593). Son successeur, Moussa-Dey, se heurta aux difficultés qu'Ibrahim avait, sans doute, pressenties et ne tarda pas à se démettre de sa lourde charge.

Deux de ses collègues, Kara-Safar et Othmane, se disputèrent son héritage ; mais ce dernier, plus jeune et plus hardi, sut se rendre maître de la Kasba, par un coup de force, et obliger son compétiteur à se réfugier à Alger. Les autres deys ne tardèrent pas à s'incliner devant l'énergie d'Othmane et, enfin, Tunis eut un gouvernement; car le nouveau chef avait les qualités de l'administrateur. L'anarchie était partout, dans la ville, dans sa banlieue, dans l'intérieur. Il remit tout en ordre et sut déjouer les conspirations ourdies contre lui par les gens qui vivaient du trouble.

Il s'appuya sur deux fonctionnaires, par lui institués, et qui, dans le principe, devaient être les auxiliaires du dey. L'un, le bey, reçut le commandement des troupes, et l'autre, le Koptan, celui de la marine. Le développement et l'organisation de la course reçurent tous ses soins et il s'appliqua à réduire la puissance des reïs et à la subordonner à celle du dey. Le diwan, entièrement soumis à son influence, cessa d'être une entrave et devint au contraire le plus ferme appui du chef. Quant au pacha que la Turquie persista à envoyer à Tunis comme représentant officiel, il fut dépouillé de

toute autorité effective et ne conserva que quelques honneurs souvent contestés[1].

LES PACHAS TRIENNAUX À ALGER. ANARCHIE DANS CETTE VILLE. — A Alger, la pacha Châbane avait remplacé, en 1592, Kheder, contre lequel de nombreuses plaintes avaient été adressées au sultan. Mami-Arnaute fut délégué, avec quelques Boulouk-bachis, pour lui présenter les doléances du diwan. Mais on commençait à trouver en Orient que les janissaires d'Afrique étaient bien difficiles à gouverner. Aussi leur montra-t-on une intention fermement arrêtée de ne plus se prêter à leurs caprices.

Châbane administra avec une certaine douceur et s'appliqua, comme ses devanciers, à l'extension de la course. Mais le pays eut il traverser une de ces crises que nous retrouvons périodiquement et qui se caractérisent par les mots : famine et peste. Ces malheurs étaient promptement oubliés, lorsque Mourad-Reïs, Mami-Arnaute et autres corsaires, renégats de tous les pays, rentraient au port traînant à leur suite de riches prises. Le Saint-Siège, Florence, le vice-roi des deux Siciles, les chevaliers de Malte luttaient avec courage contre ces écumeurs de mer et leur faisaient quelquefois payer cher des succès médiocres, ou expier, à leur tour, par une dure captivité, les exploits passés ; mais l'Espagne semblait plongée dans la léthargie, depuis ses échecs sur les cotes de la Manche ; et la France demeurait neutre lorsqu'elle ne prêtait pas son aide aux pirates.

On attribue à Châbane l'établissement d'un poste turc sur les ruines d'Auzia, à Sour-el-R'ozlane, ce qui semble indiquer que les communications avec Constantine, par la Kabylie, étaient toujours interrompues. De Sour, les colonnes passaient, soit par l'Ouad-Okheris, soit par le Hodna, pour se rendre dans la province de l'Est.

En 1595, Châbane, ayant achevé sa période triennale, rentra en Orient laissant le commandement à un intérimaire du nom de Moustafa que nous retrouverons avant peu. Ce fut Kheder-pacha qui vint reprendre la direction des affaires, et il est inutile de dire qu'il en profita pour se venger de ses ennemis. Dans ce but, on affirme qu'il poussa les Koulour'lis à de sanglantes attaques contre les Yoldachs et les Reïs dont ils avaient tant à se plaindre. Les citadins paraissent avoir assisté impassibles à ces querelles; quant aux Kabyles, ils fournirent leur appui aux Koulour'lis. De tels procédés

1. El-Kaïrouani, p. 340 et suiv. — Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 35 et 36.

de gouvernement ne pouvaient être tolérés. Kheder fut rappelé après avoir exercé le pouvoir un an à peine et l'action de l'ambassadeur français semble avoir contribué grandement à sa destitution. Au mois de septembre 1596, Moustafa-Pacha vint, à son tour, le remplacer; mais il ne put, au milieu du déchaînement des passions, rétablir le calme. L'anarchie continua donc à braver toute autorité et les choses en vinrent à ce point que les gens de la Grande-Kabylie descendirent en armes de leurs montagnes et, après avoir pillé les campagnes, poussèrent l'audace jusqu'à attaquer Alger qu'ils tinrent bloquée durant onze jours[1].

ÉTAT DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE A LA FIN DU XVIe SIÈCLE. — Les Turc, délivrés des attaques des grandes puissances chrétiennes en Afrique, n'avaient pas encore su tirer parti de cette période de paix pour modifier leur première organisation intérieure et remédier aux inconvénients qu'elle portait en elle. A Alger, comme à Tunis, comme à Tripoli, on était arrivé promptement à l'anarchie et, si les nations chrétiennes s'étaient bien rendu compte de la situation, il est plus que probable qu'elles eussent renouvelé leurs entreprises contre les Barbaresques, d'autant plue que la puissance ottomane allait en s'affaiblissant. Mourad III était mort, en 1595, et avait été remplacé par son fils Mohammed III, sous le règne duquel la plupart des conquêtes turques en Hongrie et en Autriche devaient être perdues. Mais l'audace des corsaires masquait la faiblesse de l'Odjak de Berbérie.

Philippe II s'était, pour les causes que nous avons indiquées, absolument détourné de l'Afrique. il songea même à évacuer Oran, pour ne conserver que Mers-el-Kebir : mais le Grand-Conseil de Castille s'y oppose et le prince Vespasien Colonna vint, en 1515, à Oran, avec le titre de gouverneur-général et la mission de remettre cette place en état de défense ; du reste, la situation des Espagnols y était toujours aussi précaire. Constamment bloqués ils se vengeaient de cette humiliation en pratiquant le déplorable système de la r'azia. Depuis longtemps le roi d'Espagne était en proie à la maladie et ne sortait plus de son palais où il vivait muré comme un rouverain oriental. Enfin le 13 septembre 1598, il rendit l'âme après un long règne de quarante-deux ans, dans lequel il avait laissé perdre tous les résultats obtenus en Afrique r ces prédécesseurs.

---

1. Haédo. *Rois d'Alger*, loc. cit., p. 113 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 139 et suiv. — Berbrugger, *Époques militaires de la grande Kabylie,* p. 104. — Robin. *Organisation des Turcs dans la grande Kabylie* (Revue afric., n° 98, p. 134).

Ruinée par ses guerres, atteinte dans son commerce, son industrie et son agriculture par l'expulsion des Juifs et des Maures, l'Espagne était dans une décadence complète. Son successeur, le triste petit-fils de Charles V, Philippe III, n'avait rien de ce qui eût été nécessaire pour lui rendre sa grandeur.

En Berbérie, à la fin de ce siècle, la prépondérance appartient sans conteste au Maroc. La conquête du Soudan a porté à son apogée la gloire de la dynastie saadienne ; son renom s'est étendu au loin et cependant une famille rivale, à laquelle ses successeurs devront céder la place si brillamment occupée, ne va pas tarder a entrer en scène. El-Mansour, jugeant qu'il n'avait plus rien à craindre, a mis en liberté Ahmed-ben-Baba, le savant de Tenboktou, en 1596. Amené en présence du sultan, qui se tenait selon son habitude sur une estrade, caché aux yeux de tous par un rideau, le savant nègre, loin de se confondre en remerciements et en protestations, interpella fièrement le maître, en l'invitant à faire disparaître ce velum. Il lui rappela à ce sujet un verset du Coran où il est dit que « Dieu seul parle aux mortels par révélation ou derrière un voile[1]». Or, il n'avait sans doute pas la prétention de s'assimiler à Dieu.

L'argument était irrésistible et le tyran dut s'exécuter: «Pourquoi, lui dit alors le savant nègre, avez-vous laissé piller ma maison et ma bibliothèque par vos soldats ? Pourquoi m'a-t-on chargé de chaînes et conduit ici avec tant de brutalité que, dans une chute que j'ai faite, je me suis brisé la jambe ? Pourquoi enfin m'avez-vous détenu pendant quatre années ?» Ainsi le prisonnier devenait l'accusateur et nous avons tenu à rapporter ses fières paroles. El-Mansour se justifia comme il put en s'appuyant sur les nécessités politiques et sur l'opposition faite par Ben-Baba et son école contre la conquête du Soudan. Et, comme le savant nègre, serrant toujours son sujet, lui demandait pourquoi il n'avait pas cherché à conquérir Tlemcen, les régions du Mag'reb central et de l'Ifrikiya, beaucoup plus proches, le sultan répondit que, d'après une tradition, le prophète aurait dit : « Laissez les Turcs tranquilles, tant qu'ils vous laisseront tranquilles». Mais .Ahmed-Baba lui présenta à cet égard des objections prises dans le même ordre d'idées et qu'il serait trop long de reproduire ici.

A sa sortie du palais, il fut entouré par tous les hommes instruits de Maroc, le suppliant de les initier à ses connaissances et on le conduisit, en cortège, à la mosquée des chérifs, où il se décida, après quelque résistance, à commencer ses cours. Sa renommée se

1. Sourate, 42, v. 60.

répandit bientôt dans tout le nord de l'Afrique. La science était vengée du despotisme. Quelques années plus tard, il obtint du successeur d'El-Mansour l'autorisation de rentrer dans sa chère patrie[1].

---

1. Général de Sandoval, *Inscriptions inédites d'Oran et de Mers-el-Kébir* (Revue afric., n° 90, p. 435 et suiv.). — L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 111 et suiv. — Cherbonneau, *Littérature arabe au Soudan* (loc. cit.,. p. 32 et suiv.). — De Slane, *Conquête du Soudan* (Revue afric., t. I, p. 297 et suiv.). - Ben-Baba, *Tekmilet-ed-Dibadj*, pass. — Nozhet-el-Hadi, p. 97 et suiv. du texte arabe, 170 et suiv. de la trad.

CHAPITRE X

DOMINATION TURQUE. — DÉCADENCE DE LA DYNASTIE SAADIENNE

1598-1610

Alger nous les pachas Hassan-Bou-Richa et Slimane-Vénitien. Révoltes Kabyles. — Révolte d'El-Mamoun à Fès contre son père El-Mansour ; il est vaincu et mis on prison. — Mort du sultan El-Mansour. Luttes entre ses fils. El-Mammoun s'empare de Fès. — El-Mamoun-Cheikh défait ses frères Zidano et Abou-Farès et reste seul maître de l'autorité. — Khedar, pacha d'Alger pour la troisième fois. — Il est mis à mort par ordre da la porte. Mission de M. De Brèves à Tunis et à Alger. — La Tunisie sous l'administration du dey Othmane ; ses succès sur mer et dans la province; descente des Toscans à Bône. — Campagne infructueuse de Moustafa-Pacha contre les Espagnols d'Oran. — Expulsion dos derniers Maures d'Espagne. — Guerres entre les fils du chérif El-Mansour. Anarchie générale au Maroc. — El-Mamoun reste maître de Fès et Zidane de Maroc.

ALGER SOUS LES PACHAS HASSAN-BOU-RICHA ET SLIMANE-VÉNITIEN. RÉVOLTE KABYLE. — Le pacha Dali-Hassan-Bou-Richa avait remplacé Moustafa à Alger en 1599. Avant toute chose, il devait faire droit aux demandes de la France; appuyées par M. de Vias, consul royal, représentant Henri IV dans cette ville, et chargé d'instructions très précises. Notre nation avait obtenu en Orient une prépondérance garantie par les capitulations et l'ambassadeur français parlait haut à Constantinople ; malheureusement les reïs barbaresques ne tenaient pas grand compte des menaces de la Porte et se plaignaient sans cesse de ce qu'ils appelaient les fraudes faites sous notre pavillon. Dali-Hassan ne put rien obtenir de la Taïffe ; bien au contraire, les Reïs enlevèrent de nouveaux trafiquants du midi de la France et, comme M. de Vias insistait avec énergie pour obtenir réparation, il fut maltraité et finalement jeté en prison. Le pays, du reste, continuait à être livré à lui-même et les Kabyles venaient faire des incursions jusqu'aux portes d'Alger.

Sur la demande de notre ambassadeur à Constantinople, Dali-

Hassan fut remplacé par le renégat vénitien Slimane. Ce dernier, ayant, peu après son arrivée, entrepris une expédition contre les Kabyles, fut entièrement battu et contraint de rentrer au plus vite derrière ses remparts (1600). L'année suivante, il s'avança dans le but de prendre sa revanche jusqu'à Djamâ-es-Seharidj ; mais ce fut pour éprouver un nouveau désastre.

Vers le même temps, c'est-à-dire en l'année 1601, l'Espagne s'appropriant le projet d'un aventurier français nommé Roux, voulut surprendre Alger et chargea de l'expédition l'amiral Doria: 70 navires portant 10,000 hommes de débarquement lui furent confiés à cet effet, mais, au lieu de profiter, ainsi que le promoteur comptait le faire, des calmes du cœur de l'été, il ne mit à la voile qu'à la fin d'août et rencontra des vents contraires qui l'empêchèrent de s'approcher rapidement de la côte et par suite de débarquer, car les musulmans avaient eu le temps de se mettre en défense. En outre de l'action du temps, les jalousies et le manque d'union des chefs des divers éléments constitutifs de l'expédition furent pour beaucoup dans son échec.

En 1603, une nouvelle tentative fut faite à l'instigation d'un religieux, le P. Mathieu, qui avait été longtemps détenu à Koukou dans la grande Kabylie où il s'était créé des relations. Cc fut vers le port de Zeffoun qu'il mena l'expédition composée de quatre galères, sous le commandement du vice-roi de Majorque. Là, s'étant fait mettre à terre, il espérait retrouver ses amis et notamment Abd-Allah, neveu du roi de Koukou ; mais, trahi par ceux dont il avait reçu les promesses, il se vit bientôt entouré de gens hostiles et fut massacré, sans que ses compagnons, restés sur les galères, osassent lui porter secours. Abd-Allah se rendit alors à Alger et présenta au pacha Slimane la tête du P. Mathieu et celles de quelques chrétiens tués avec lui, à l'effet de réclamer une récompense. Mais le Turc ne lui donna rien, sous le prétexte qu'il aurait fallu lui remettre non les têtes, mais les prisonniers vivants. Le pacha Kheder vint ensuite, pour la troisième fois, prendre le commandement d'Alger (mai 1604)[1].

RÉVOLTE D'EL-MAMOUN À FÈS. IL EST VAINCU ET MIS EN PRISON. — Revenons au Maroc, où un grave dissentiment s'accentuait, de jour en jour, entre le sultan El-Mansour et son fils

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 141 et suiv. — Le P. Dan. *Hist. de Barbarie*, p. 114. 116. - De Grammont, *Relation de J. Conestaggio,* (Revue afric., n° 154, p. 290 et suiv.).

le cheikh El-Mamoun, héritier présomptif. Ce jeune homme qui, plus jeune, semblait doué de brillantes qualités, se laissait, à mesure qu'il prenait de l'âge, dominer par ses passions. De plus, il s'entourait particulièrement d'Arabes, contrairement aux instructions de son père, et les comblait de ses faveurs. Le Nozha contient la reproduction in-extenso des lettres fort prolixes qu'El-Mansour lui adresse à ce sujet, dans la but de l'amener à changer son genre de vie et ses procédés d'administration. Mais la situation ne fit qu'empirer et El-Mamoun, ne tenant aucun compte des observations qui lui étaient faites, se livra aux caprices sanguinaires; provoqués par les mignons dont il était entouré.

En vain ses conseillers et ses officiers essayèrent de l'arrêter sur cette pente : un tollé général s'éleva contre lui et il fallut qu'El-Mansour se décidât à agir, puisque ses réprimandes et ses menaces n'avaient d'autre résultat que d'augmenter le mal. Le sultan se disposa alors à se transporter à Fès pour mettre un terme à de tels scandales ; mais El-Mamoun, ayant appris son dessein, réunit ses soldats, leur distribua des gratifications et des vêtements et se prépara à se rendre à Tlemcen avec ses partisans, afin de ramener avec lui les Turcs. C'était ce que son père redoutait le plus; aussi El-Mansour s'empressa-t-il de renoncer ostensiblement à son projet; essayant de la douceur, il écrivit à son fils en lui offrant le pardon, à la condition qu'il allât occuper le gouvernement de Sidjilmassa et du Derâa qu'il lui conférait, avec la disposition du produit des impôts de ces deux provinces. Le cheikh El-Mamoun sembla d'abord accepter ces offres, qui ne manquaient pas d'avantages et, un jour, il sortit du Fès et prit la route du Sud ; mais, soit que ce fût une feinte, soit qu'il eût réellement changé d'avis, il tourna bientôt bride et rentra dans la ville.

Ces faits se passèrent, sans doute, dans le cours de l'année 1601 et la première moitié de 1602. La situation devenait fort embarrassante pour El-Mansour; il voulut tenter encore une fois de ta persuasion et dépêcha à son fils une députation de notables et de légistes de Maroc, qui s'efforcèrent, par le raisonnement ou la menace, de le ramener à la raison et à l'obéissance. El-Mamoun changea alors d'attitude et, comme il affectait de n'avoir de plus grand désir que de vivre en paix avec son père, les ambassadeurs crurent avoir réussi et rentrèrent, pleins de joie et d'espoir, à Maroc. Mais l'illusion fut de courte durée : le sultan n'en fut pas dupe et il se prépara à une action décisive: son fils, Zidane, qui commandait à Tedla, reçut de lui l'ordre de faire garder la route de Takbalet par cent cavaliers, l'affranchi Messaoud fut placé dans les mêmes

conditions, à cheval sur celle de Salé et, vers la fin de l'année 1602, El-Mansour, laissant Maroc sous le commandement de son autre fils Abou-Farès, sortit de cette ville à la tête de 12,000 cavaliers et marcha rapidement sur Fès.

La sultan était déjà campé à Daroudj, près de Meknès, que son fils ignorait encore sa sortie de Maroc. Cependant, surpris d'être sans nouvelles, El-Mamoun envoya des éclaireurs en reconnaissance et ceux-ci découvrirent l'armée et vinrent, en toute hâte, prévenir leur maître ; convaincu de l'inutilité de toute résistance, le rebelle monta aussitôt à cheval et se réfugia à Fechtala, dans la chapelle (Zaouïa) du saint Abou -Ech-Chita, auprès du fleuve Ouerg'a; ses compagnons de débauche et quelques adhérents dévoués l'accompagnèrent ou le rejoignirent et organisèrent la défense.

A cette nouvelle, El-Mansour envoya le pacha Djouder et le caïd Mansour-en-Nebili soutenus par des forces imposantes, avec ordre de lui amener le rebelle et la menace des plus terribles châtiments s'ils le laissaient fuir. Mais El-Mamoun se garda bien de se livrer aux officiers de son père, et ce ne fut qu'après un combat acharné que ceux-ci parvinrent à s'en rendre maîtres. El-Mansour le fit étroitement emprisonner à Meknès, puis il entra, en grande pompe, à Fès et reprit possession de l'autorité.

Il restait à statuer sur le sort du rebelle. Sa mère, Khizrane, ayant envoyé au sultan une députation de cheikhs de Maroc pour lui certifier qu'il était corrigé et disposé à se soumettre. El-Mansour dit à ces personnages d'aller à Meknès, afin d'interroger le prisonnier et de juger par eux-mêmes de son état ; mais ils ne tardèrent pas à revenir absolument découragés, l'ayant trouvé dans les dispositions d'esprit les plus déplorables, sans avoir pu obtenir de lui qu'il s'inquiétât d'autre chose que du sort de ses mignons. El-Mansour demanda alors aux légistes une consultation sur ce cas et tous conclurent qu'il ne restait qu'à le faire mourir, puisqu'il n'y avait aucun espoir de le ramener à de meilleurs sentiments; mais le sultan ne put s'y résoudre. Comment, leur dit-il, aurais-je la dureté d'ordonner le supplice de mon fils ?

Peu après, laissant, à Fès, Zidane comme Khalifa, il reprit la route de Maroc. La peste ravageait cette ville et nous trouvons dans le Nozha des lettres bien curieuses adressées par le sultan à son fils Abou-Farès et dans lesquelles il lui donne des instructions minutieuses à cette occasion, l'invitant à se rendre à Salé pour fuir le fléau, lui prescrivant l'emploi journalier de thériaques et autres remèdes ; indiquant les précautions à prendre, pensant à tous, grands et petits ; s'occupant en détail de ses affaires, comme

un bon propriétaire, et allant jusqu'à recommander de soigner de telle ou telle façon une jument baie…[1]

MORT DU SULTAN EL-MANSOUR. LUTTES ENTRE SES FILS. EL-MAMOUN S'EMPARE DE FÈS. — Tandis qu'El-Mansour s'occupait, avec sollicitude inquiète, du sort des siens, il ressentit les premières atteintes de la terrible maladie, le mercredi 3 octobre 1603. Comme il se trouvait à peu de distance de Fès, il se fit rapporter dans cette ville, où il expira le lundi suivant (8 oct.). On l'enterra le même jour à Fès supérieur, et, plus tard, son corps fut transporté à Maroc et placé dans le cimetière des chérifs. Ainsi disparut, après un règne de 25 années, le plus grand prince de la dynastie des chérifs saadiens. Grâce à son habileté, favorisée par les circonstances, il porta à son apogée l'empire des chérifs du Mag'reb, sut se débarrasser des Turcs et contrebalancer, dans l'ouest de l'Afrique, l'autorité politique et religieuse du khakan dus Ottomans. Il possédait, à un haut degré, le génie de l'organisation, ayant profité de son séjour en Orient pour retenir les innovations susceptibles d'être appliquées dans le Mag'reb, soit à l'armée, qu'il sut rendre redoutable, soit aux usages de la cour. La conquête du Soudan lui mit dans les mains des ressources pécuniaires qu'il employa non seulement à l'embellissement de sa capitale, mais encore au développement des industries locales et à la construction d'ouvrages de défense sur le littoral et sur les frontières.

Un grand nombre d'usages, ainsi que le cérémonial de cour introduits par El-Mansour, étaient calqués sur ceux de l'Orient. Cependant, il exerçait son autorité d'une façon assez paternelle et en réminiscence des premiers khalifes, tenait, tous les mercredis[2], un lit de justice, où chacun était admis à présenter ses réclamations. Comme tous les souverains dépensiers, il exigea de lourds impôts et fut très sévère pour leur perception. Sans être sanguinaire, il n'hésitait pas à rendre des sentences de mort, lorsqu'il le jugeait indispensable.

La révolte de l'héritier présomptif, suivie de si près par la mort du sultan, compliquait d'une manière fâcheuse la transmission du pouvoir. Aussitôt après la cérémonie des funérailles, les notables et les légistes de Fès se réunirent pour délibérer sur le choix du successeur et élurent son fils Zidane auquel ils prêtèrent serment. Puis ils envoyèrent une députation aux gens de Maroc

1. *Nozhet-el-Had*i, p. 177 et suiv. du texte arabe, 288 et suiv. de la trad.

2. Le mercredi fut appelé pour cela *Youm-ed-Diouane*.

pour les engager à faire comme eux ; mais ceux-ci refusèrent péremptoirement et proclamèrent, le vendredi suivant, leur gouverneur, autre fils d'El-Mansour, nommé Abd-Allah Abou-Farès, qui prit le titre d'El-Ouathek-b'Illah. Ainsi l'empire était déjà divisé en deux tronçons. De plus, Zidane craignait l'influence d'El-Mamoun que son père avait épargné et qui pouvait sortir de sa prison d'un instant à l'autre. Pour s'assurer de lui, ou, plus probablement, afin de le tuer, il voulut le faire amener de Meknès par le pacha Djoujer: mais celui-ci le conduisit à Maroc, et le livra à Abou-Farès qui le remit en prison.

Cependant les deux frères se préparaient, de part et d'autre, à entrer en lutte. et bientôt Zidane s'avança à la tête de ses troupes, sur la route de Maroc. De son côté, Abou-Farès envoya, à sa rencontre, des troupes disponibles sous le commandement de son fils Abdel-Malek;, assisté du pacha Djouder. Ses partisans, craignant l'habileté et le courage de son adversaire, lui conseillèrent alors de mettre en liberté El-Mamoun et de l'envoyer à l'armée. comptant. avec raison, sur l'influence qu'il aurait sur les troupes de Zidane, dont il était aimé. Cet avis était bon, mais il y avait un réel danger à placer à la tête de forces imposantes un homme tel qu'El-Mamoun, et son frère ne se décidu à briser ses fers qu'après lui avoir fait solennellement jurer qu'il lui demeurerait fidèle et ne chercherait pas à s'approprier le pouvoir.

El-Mamoun partit avec six cents cavaliers d'origine diverse, vétérans de l'expédition du Soudan, et rejoignit l'armée à l'Oum-er-Rebïa. Il fut accueilli avec enthousiasme et bientôt on en vint aux mains à Mouaïa, près de l'Oum-er-Rebïa. La bataille se termina par la défaite de Zidane, dont les soldats passèrent, en grande partie, sous les étendards de son frère. Abou-Farés avait recommandé à ses adhérents d'arrêter El-Mamoun, aussitôt après la victoire, si le succès se prononçait en sa faveur ; mais personne n'osa le faire et les partisans fidèles au prince de Maroc se bornèrent à le laisser seul.

Rentré précipitamment à Fès et prévenu que le cheikh El-Mamoun arrivait sur ses traces, Zidane voulut organiser la résistance et appeler aux armes les gens de la ville, mais il se heurta à un refus formel et bientôt la population se prononça pour son compétiteur. Il ne restait à Zidane qu'à abandonner la place. Il réunit sa famille, ses objets précieux et, entouré de ses partisans, prit la route de Tlemcen, harcelé par ses adversaires, ce qui. ne l'empêcha pas d'atteindre sans encombré Oudjda, où il séjourna ; après quoi il partit pour Sidjilmassa.

Pendant ce temps, le cheikh El-Mamoun faisait son entrée à

Fès accueilli par les acclamations enthousiastes de la population, dont la joie fut de courte durée (commencement 1601)[1].

EL-MAMOUN-CHEIKH DÉFAIT SES FRÈRES ZIDANE ET ABOU-FARÈS, ET RESTE SEUL MAÎTRE DE L'AUTORITÉ. — Une fois en possession de Fès, le cheikh El-Namoun, sans tenir compte de ses serments, se fit reconnaître comme sultan et renvoya à Maroc ceux du ses soldats qui voulaient rester fidèles à son frère : puis il commença à exercer des représailles sanglantes contre les légistes et autres personnages qui l'avaient abandonné lors de sa chute : mais il lui fallait de l'argent et, comme les confiscations dont il avait frappé ses adversaires ne lui suffisaient pas, il réunit les principaux commerçants et les contraignit il lui faire des avances considérables.

Tout en se livrant sans retenue à ses passions désordonnées, El-Mamoun se préparait à la lutte. Il ne tarda pas à faire marcher sur Maroc une armée de 3,000 hommes choisis, dont il confia le commandement à son fils Abd-Allah. Abou-Farès s'avança contre son neveu et lui livra bataille au lieu dit Aguelmin ou Mers-er-Remad : mais il fut mis en déroute, après un combat acharné, ne put opérer sa retraite sur Maroc et se vit contraint de chercher un refuge à Mesfioua.

Entré en vainqueur à Maroc, Abd-Allah abandonna cette malheureuse ville à la fureur et il la cupidité de la soldatesque. On dit qu'il donna lui-même l'exemple du désordre et du sacrilège, en pénétrant dans le harem de son aïeul El-Mansour et en violant ses concubines. A l'exemple de son père, il scandalisa les musulmans par ses débauches, buvant ouvertement des liqueurs fermentées, n'observant pas le jeûne du Ramadan et foulant aux pieds tout ce que son origine et ses traditions lui faisaient un devoir de respecter (1ers jours de février 1607)[2].

KHEDER-PACHA A ALGER. IL EST MIS A MORT PAR ORDRE DE LA PORTE. MISSION DE M. DE BRÈVES À TUNIS ET À ALGER. — Les conséquences du retour de Kheder-Pacha à Alger ne se firent pas attendre pour la France, car il avait voué à ce pays une haine aveugle. Il ne reconnaissait, du reste, aucune autorité, aucun droit ; c'est le type du parfait pirate. Son premier acte fut de s'emparer de six mille sequin envoyés par la Porte pour indemniser des négociants français, victimes des spoliations

1. Nozhet-el-Hadi, p. 145 et suiv., 188 et suiv. du texte arabe. 237 et suiv., 307 et suiv. de la trad.- Abbé Godard, Maroc, p. 478 et suiv.

2. Nozhet-el-Hadi, p.190 et suiv. du texte arabe, 308 et suiv. de la trad.

des corsaires, et, aux courageuses réclamations de notre représentant, M. de Vias, il répondit par des brutalités et des violences ; mais cela n'était pas assez : il arma une escadre qui vint inopinément surprendre l'établissement commercial du Bastion de France, le mit au pillage et massacra ou réduisit en captivité son personnel (1604).

Cette fois la mesure était comble. Henri IV exigea une réparation éclatante. Au mois de mai 1605, M'hammed-Kouça vint prendre le commandement d'Alger et, en exécution des ordres à lui donnés par le Khakan, il commença par mettre à mort Kheder. On l'étrangla ; il fut enterré près de la mosquée de Sidi Abder-Rahman, où son épitaphe a été retrouvée il y a quelques années. M. de Castellane, envoyé par la France, arriva sur ces entrefaites à Alger, pour obtenir la liberté des employés du Bastion et une juste réparation des dommages causés. Mais les yoldachs se mirent en rébellion contre l'autorité de leur suzerain et s'opposèrent par la force à ce qu'aucune satisfaction fût donnée.

Pendant qu'Alger était le théâtre de ces faits, M. Savary de Brèves, ambassadeur de France à Constantinople. arrivait à Tunis, accompagné de Kouça-Moustafa, envoyé de la Porte, afin d'exiger, en vertu du traité signé entre le sultan et Henri 1V, l'exécution d'un firman qui prescrivait la mise en liberté de tous les Français détenus en Berbérie et le règlement des indemnités dues pour actes de piraterie. Mahomet III était mort eu 1603, et avait été remplacé par son fils Ahmed I, âgé de 14 ans, et c'est de lui, ou de ses conseillers, que les ordres ci-dessus émanaient. Après une première station à Tripoli, où il exécuta ses instructions, M. de Brèves débarqua à la Goulette le 21 juin, et se rendit aussitôt à Tunis.

Le lendemain 25, il assista au diwan des yoldachs et y fit donner lecture des ordres dont il était porteur. L'Agha des janissaires était d'avis de se soumettre au firman, mais le dey Othman se leva, avec violence, et protesta que jamais il ne supporterait pareille humiliation. La situation devenait dangereuse pour le représentant de la France, lorsque, Mourad-Reïs, présent à la séance et qui, malgré ses 80 ans, exerçait encore le métier de corsaire et avait une grande influence sur tous, prit la défense de M. de Brèves et calma l'ardeur du dey. Notre envoyé essaya alors de lier partie avec ce défenseur d'autant plus inattendu qu'il avait été l'objet de nombreuses plaintes pour ses rapts sur les Français ; mais ses exigences étaient grandes et M. de Brèves hésitait à s'y soumettre, lorsqu'on apprit que deux vaisseaux français, richement chargés, venaient d'être capturés à Bizerte par les corsaires. Repoussant alors toute

compromission,l'ambassadeur ne craignit pas de menacer ; mais Othmane n'était pas homme à se laisser intimider, d'autant plus qu'il se sentait soutenu par l'opinion publique. Les rapports allèrent en s'aigrissant et la situation de l'envoyé français devint si critique qu'il se décida à se rembarquer. Sur ces entrefaites, arriva à Tunis un message de M. de la Guiche et des consuls de la ville de Marseille pressant M. de Brèves de conclure un traité indispensable aux intérêts du commerce.

Notre ambassadeur, faisant alors le sacrifice de sa vie, rentra fièrement à Tunis et, traversant une population hostile, étonnée de son courage, se fit jour, de gré ou de force, et se présenta aux yoldachs révoltés. Cette audace, au montent où tout, semblait perdu, fut couronnée se succès, car il obtint, du diwan et d'Othman dey, un traité stipulant l'échange des prisonniers et un accord pour les opérations commerciales.

M. de Brèves quitta la Goulette le 29 août et fit voile pour Alger, où il tomba au milieu de l'anarchie dont nous avons parlé Encouragé par son succès de Tunis, l'ambassadeur se rendit aussitôt au diwan et lui fit connaître les ordres de la Porte, prescrivant la mise en liberté des captifs français, la fixation d'indemnités et le rétablissement du Bastion. Mais ces prétentions. provoquèrent une véritable révolte. Kouça-Moustafa, envoyé du sultan, fut chassé et maltraité et M. de Brèves dut regagner son navire contre lequel les yoldachs braquèrent leurs canons. Pendant ce temps, le pacha, qui ne voulait pas se prêter aux caprices de la soldatesque, était maltraité et séquestré malgré son grand âge (il était octogénaire) et ne tardait pas à rendre l'âme. Ce fut encore Mourad-Reïs qui s'interposa et amena une transaction stipulant l'échange des prisonniers, mais réservant la question du rétablissement des comptoirs de La Calle et de Bône. M. de Brèves dut se contenter de cette demi-satisfaction. Moustafa prit, à Alger, la direction des affaires avec le titre de pacha[1].

LA TUNISIE SOUS L'ADMINISTRATION DU DEY OTHMANE. SES SUCCÈS SUR MER ET DANS LA PROVINCE. DESCENTE DES TOSCANS À BÔNE. — Sous la ferme autorité du dey Othmane, la Tunisie avait recouvré une certaine tranquillité. Malheureusement ce pays était, depuis 1601, ravagé par une épidémie qu'on appela la peste de la plume, accompagnée, comme à

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 143 et suiv. — De Voulx. *La tombe de Khedeur-Pacha* (Revue afric., n° 94, p. 272 et suiv.).— Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 38 et suiv. — Féraud, *Annales Tripolitaines* (Revue afric., n° 159, p. 211).

l'habitude, par la disette. Le dey s'appliqua au développement de la course et les marins tunisiens luttèrent plus d'une fois avec avantage contre les chevaliers de Malte, leurs audacieux et irréconciliables voisins. Dans le mois d'août 1605, pendant que M ; de Brève était encore à la Goulette, cinq galères de Malte se perdirent sur l'île de Zimbre, non loin du cap Bon. Les chevaliers retirèrent tout ce qu'ils purent de leurs vaisseaux et se retranchèrent dans l'île, où ils ne tardèrent pas à être assaillis par un grand nombre de Tunisiens. Ils repoussèrent d'abord leurs agresseurs après leur avoir infligé des pertes sérieuses. Mais leur résistance ne pouvait se prolonger et ils semblaient voués à une perte certaine lorsqu'un navire de commerce, forcé de chercher un abri auprès de l'île, entra en communication avec eux et parvint à les sauver presque tous. Il était temps, car les musulmans ne tardèrent pas à revenir en forces et à s'emparer des chrétiens qui restaient encore et de tout le matériel abandonné.

Mais, tandis que les Tunisiens obtenaient ce mince succès, dix galères, dont trois de Malte et sept de Sicile, abordaient inopinément à Hammamet, dans le golfe de ce nom, et s'emparaient de la ville. Peu après, les habitants, qui l'avaient évacué, revenaient avec l'appui de nombreux Arabes, et, étant parvenus à surprendre les chrétiens, les forçaient à se rembarquer, non sans en avoir massacré un grand nombre. Cet état permanent d'hostilités n'avait pas peu contribué à rendre difficile la tâche de M. de Brèves, d'autant plus que de nombreux Français se trouvaient parmi les chevaliers de Malte.

Selon El-Kaïrouani, Othmane aurait effectué plusieurs expéditions dans l'intérieur et se serait avancé, dans le Sahara, jusqu'au pays de Serdada (?) dont il aurait fait la conquête. Les Chabbïa paraissent avoir été chassés par lui de la Tunisie. Ce pays connut enfin quelques années de paix et de tranquillité. En 1608, il fit assassiner son bey, Mohammed. qui, parait-il, conspirait contre lui. Il s'était rendu célèbre par ses succès sur mer, mais le dey était fort jaloux de toutes les supériorités.

Vers celte époque (1607), le grand-duc de Toscane lança contre Bône une expédition confiée aux chevaliers de Saint-Étienne, sous le commandement du connétable Piccolomini. Cette attaque avait, parait-il, été préparée contre Alger, où les Toscans devaient venir incendier les galères des reïs dans le port. Un juif livournais, en rapport d'affaire avec ceux-ci, les aurait mis sur leurs gardes et, la surprise n'ayant pu avoir lieu, on se serait tourné d'un autre coté. Neuf galères et cinq transports ayant abordé dans le havre, débarquèrent 2,000 hommes de troupes, à la tête desquels le connétable

s'empara de la ville. Mais les Turcs eurent le temps de se retrancher dans la Kasba et d'appeler à leur secours le bey de Constantine. Bientôt, Mohammed-ben-Farhate, bey de l'Est, accourut à la tête de ses forces ; les chrétiens l'attendaient de pied ferme et lui infligèrent une défaite dans laquelle il trouva la mort, après avoir vu tomber la plupart de ses soldats. Les Toscans se rembarquèrent alors, en toute sécurité, emportant un butin considérable[1].

CAMPAGNE INFRUCTUEUSE DE MOUSTAFA-PACHA CONTRE LES ESPAGNOLS D'ORAN. — Mousta pacha, qui avait pris la direction des affaires à Alger après le décès de M'hammed, reçut un appel pressant des indigènes de la province d'Oran toujours en guerre contre les chrétiens. Le gouverneur espagnol, D. J. Ramirès de Guzman, homme de guerre actif et énergique, ne cessait de faire des razias dans lesquelles il enleva à ses adversaires une quantité considérable de bestiaux et de butin et 1,900 prisonniers en dix-sept expéditions. C'était dans l'espoir de tirer une éclatante vengeance de ces humiliations que les tribus indigènes s'étaient décidées à requérir le secours de Turcs. Moustafa marcha aussitôt vers l'ouest à la tête de ses forces disponibles, mais Don Guzman, appuyé par les contingents des Arabes fidèles et particulièrement des Beni-Amer, sortit à sa rencontre avec 180 fantassins réguliers, 120 cavaliers et quatre pièces de canon et le mit en déroute à deux lieues de la ville, après lui avoir tué une partie de son effectif. Quant aux Espagnols, ils rentrèrent à Oran sans ravoir éprouvé de pertes sérieuses (fin avril 1606). D. Ramirès de Guzman, qui sut donner un certain éclat à son commandement, avait fondé, en 1605, à Oran une école militaire pour les officiers ; il mourut prématurément, en 1608, et fut enterré dans cette ville.

Dégoûté de toute entreprise du côté d'Oran, Moustafa-Pacha se tourna alors vers la Kabilie et parvint à se faire concéder le droit de placer une garnison turque à Djamâ-Saharidj, afin de commander la route de l'Est. Certaines traditions indiquent que ce pacha aurait succombé à la peste qui s'était propagée et causait de grands ravages dans le pays, mais sa disparition avait une autre cause, car nous le retrouverons plus tard. Un certain Redouane parait avoir exercé l'autorité à Alger de 1607 à 1610.

---

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 40 et suiv. — El-Kaïrouani, p. 342 et suiv. — Féraud, *Les Harars* (Revue afric., n° 104, p. 144, 145. — Vayssettes, *Hist. des beys de Constantine* (Rec. de la Soc. archéol. de 1867, p. 329 et suiv.).

C'est encore en cette année 1607, que l'Agent de la compagnie anglaise appelée *Turkey-Company*, en résidence à Alger, obtint ou acheta l'autorisation d'établir des comptoirs à Stora et à Collo, en concurrence avec les négociants provençaux et languedociens qui avaient ce privilège. Il en résulta de nouvelles réclamations de la part du représentant de la France, mais sans plus de succès que précédemment[1].

EXPULSION DES DERNIERS MAURES D'ESPAGNE. — Nous avons suivi de loin les phases de la campagne poursuivie, depuis plus d'un Siècle, par l'Espagne contre la population maure établie dans cette contrée, qu'elle avait embellie et enrichie par son travail. En vain les Maures avaient émigré en grand nombre après la chute des royaumes de Valence et de Grenade, lorsqu'au mépris des traités on leur avait imposé le baptême : en vain les persécutions les avaient portés à des révoltes désespérées, suivies de massacres et de nouvelles déportations : en vain ces malheureux avaient été brutalement arrachés de leurs foyers et poussés comme des troupeaux vers les plateaux du centre, où ils s'étaient trouvés noyés au milieu de populations chrétiennes de mœurs différentes de celles du Midi et exposés à une surveillance, et une inquisition de tous les instants… Les Morisques — comme on les appelait — se relevaient toujours et, grâce à leur patience, à leur goût du travail, à leur industrie, ne tardaient pas à redevenir nombreux et puissants.

Le fanatisme religieux qui, en s'accentuant de part et d'autre, dans un sens différent, avait séparé, divisé les deux éléments de population un instant rapprochés, finit par crier entre eux une incompatibilité absolue. Dans ces conditions, le plus faible devait disparaître et, comme la haine religieuse n'était pas suffisante, puisque ces malheureux parias s'étaient inclinés devant les exigences de leurs maîtres, les Espagnols, qui avaient si mal profité de leurs travaux et de leur industrie, leur reprochèrent de ruiner le pays; ils produisaient à meilleur marché, ils fournissaient une main-d'oeuvre moins chère que celle des nationaux et, étant économes, ne concourant ni au service de l'armée, ni à celui des couvents, «*ils accaparaient la fortune publique*».

Victimes de ces passions aveugles, les Maures se sentirent définitivement perdus et nous les avons vus entrer en relations avec les Turc d'Alger et solliciter, plus d'une fois, leur appui. Au com-

1. Général de Sandoval. Les inscriptions d'Oran (Revue afric., n° 91. p. 439 et suiv.). — De Grammont, Hist. d'Alger, p. 147.

mencement du XVIIe siècle, la situation avait atteint sa phase la plus critique : le bannissement définitif était réclamé avec insistance, depuis dix ans, par une école ayant à sa tête Ribera, archevêque de Valence ; les Morisques, de leur côté, préparaient un soulèvement général ; mais il leur fallait un appui et ils pensèrent naturellement à l'ennemi séculaire de l'Espagne, à la France, après avoir en vain essayé d'amener le cherif de Maroc à entreprendre une nouvelle invasion. Entrés en relations avec Henri IV, par l'intermédiaire du duc de Caumont-La-Force, ils avaient offert, en 1602, de fournir un contingent de 100,000 hommes ; plusieurs envoyés vinrent conférer avec eux à ce sujet. Pendant les années 1603 et 1604, des Maures, ou leurs délégués, se rendirent en France et toutes les conditions de l'entente furent réglées en détail. Pendant que la flotte algérienne tiendrait la mer pour empêcher l'arrivée des secours d'Italie ou des îles, l'armée expéditionnaire débarquerait à Denia où 80,000 Morisques viendraient la rejoindre et recevraient des armes ; après quoi on se rendrait facilement maître du royaume de Grenade. Des sommes importantes devaient, au préalable, être versées par les Maures au château de Pau.

La révolte d'Espagne, appuyée par la France, entrait dans la vaste plan appelé le «Grand Dessein» d'Henri 1V et l'on sait que le poignard de Ravaillac vint le détruire. Mais de tels projets ne pouvaient être préparés de si longue main dans un pays comme l'Espagne et demeurer secrets. Mis au courant, le roi Philippe III ce décida à ordonner le bannissement et signa, le 22 septembre 1609, l'édit d'expulsion des Maures du royaume de Valence. Trois jours leur étaient donnés pour se mettre en route vers les ports d'embarquement qui leur étaient désigné. La brièveté de ce délai, la rigueur avec laquelle l'édit fut mis à exécution frappèrent les bannis de stupeur et leur enlevèrent jusqu'à l'idée de la résistance. Spoliés, maltraités, décimés, ils furent poussés vers la côte et entassés sur des navires. Ceux d'entre eux qui échappèrent aux souffrances de toute sorte, aux meurtres, aux naufrages, furent déposés, ou plutôt jetés sans discernement, sur divers points de la côte de Berbérie, 06 ils tombèrent plus d'une fois victimes de la rapacité des indigènes.

Cependant, ceux qui abordèrent en Tunisie furent bien accueillis par le dey Othmane qui leur fit distribuer les premiers secours et les établit dans les campagnes environnantes. C'est à ces proscrits que l'on doit, en grande partie, les plantations d'oliviers de cette région. D'autres furent reçus à Bône, dans les mêmes conditions. Enfin, tout le littoral en profita plus ou moins. Quelques Morisques

cherchèrent un refuge en France ; ils y trouvèrent une protection médiocrement généreuse. Cependant on leur facilita les moyens de passer en Afrique.

Le 2 décembre suivant les Maures d'Andalousie et de Murcie furent, à leur tour, frappés de l'ordre d'expulsion ; puis le 27 avril 1610, ceux d'Aragon et enfin ceux de Catalogne eurent le même sort. Cette fois l'Espagne était bien débarrassée des Morisques et son appauvrissement ne pourrait plus leur être imputé[1].

GUERRES ENTRE LES FILS DU CHÉRIF EL-MANSOUR. ANARCHIE GÉNÉRALE. EL-MAMOUN RESTE MAÎTRE DE FÈS ET ZIDANE DE MAROC. — Revenons au Mag'reb, où nous avons laissé Abd-Allah, fils d'El-Mamoun, maître de Maroc, se livrant aux plus odieux excès (fév. 1607). Les habitants de cette ville, las de la tyrannie de leurs vainqueurs, appelèrent alors Zidane qui, de Sidjilmassa avait imposé son autorité, avait parcouru en maître le Derâa et était entré dans le Sous. «Venez, même seul — lui écrivirent-ils, — nous vous recevrons». Se rendant à cet appel, Zidane s'approcha de la ville, à la faveur de la nuit, et des citoyens en armes le rejoignirent. Le général d'Abd-Allah, nommé Aaras, fut mis à mort par eux et l'usurpateur se vit bientôt assiégé par la population abritée derrière les murs des jardins. On combattit avec acharnement et il fut fait un véritable carnage des troupes de Fès. Après avoir perdu presque tous ses adhérents, Abd-Allah se décida à la fuite et alla rejoindre son père à Fès, où il parvint à peu près seul.

Le cheikh El-Mamoun fut consterné de ce revers. Il voulait, aussitôt, en tirer vengeance par l'envoi d'une nouvelle armée, mais l'argent manquait et on ne pouvait en demander encore aux commerçants, car il ne leur avait pas encore rendu les précédents emprunts. Il s'empara des richesses et des biens de ses généraux, et après avoir partagé ces valeurs entre ses créanciers et ses partisans, il parvint encore à enflammer l'ardeur des troupes. Et, comme les gens de brûlaient du désir de venger les leurs, massacrés à Maroc, Abd-Allah put se mettre en route a la tête d'un effectif puissant.

Zidane fit marcher contre lui le pacha Moustafa avec des forces considérables, recrutées à Maroc et dans les environs. La bataille eut lieu a l'Ouad-Tefelfet, sur la route de Salé, et se termina par la défaite de Moustafa, qui y perdit environ 9,000 hommes.

1. Rosseuw Saint-Hilaire. *Hist. d'Espagne*, t. X, p. 470 et suiv. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 144. — El-Kaïrouani, p. 344, 345.

Aussitôt, Abd-Allah marche sur Maroc ; mais les gens de cette ville, au nombre de 36,000 environ, se portent à sa rencontre, lui offrent le combat à Ras-el-Aïn et sont encore mis en déroute. Zidane évacue Maroc et cherche un refuge dans les montagnes les plus abruptes, tandis qu'Abd-Allah entre en vainqueur dans la capitale et la traite plus durement encore que la fois précédente.

Un groupe important des gens de Maroc, réfugié dans le Djebel-Djelz (ou Guilez), reconnut alors comme sultan un petit-fils du cheikh El-Mehdi, nommé Moulaï-Mohammed, fils d'Abd-el-Moumen, homme juste et estimé. Abd-Allah ayant marché contre eux, fut défait à son tour, et se vit, encore une fois, contraint d'évacuer Maroc, où Moulaï-Mohammed entra en maître (20 février 1608)

Mais la population versatile de cette ville ne tarda pas à rappeler Zidane. Moulaï-Mohammed, ayant voulu le repousser, fut mis en déroute et dans l'obligation de lui abandonner la capitale. On apprit alors que le cheikh El-Mamoun, après avoir rallié les fuyards de l'armée de son fils, avait formé un nouveau corps expéditionnaire qui s'avançait vers Maroc, sous le commandement d'Abd-Allah (avril). Zirdane marcha contre lui et, apriès diverses opérations, le mit en déroute, sur l'ouad-Bou-Regreg. Zidane pardonna aux troupes de Fès, et les prit à son service. Puis il lança contre cette ville le pacha Moustafa ; après avoir reçu la soumission de Fès, ce général chercha à s'emparer du cheikh, de son fils Abd-Allah, d'Abeu-Farès et de son fils Abd-el-Malek, qui s'étaient réfugiés à El-Kçar-el-Kebir.

Mais le cheikh, prévenu à temps, parvint à s'embarquer à El-Araïch,avec sa mère et ses caïds, tandis que Abd-Allah et Abou-Farès gagnaient Stah-beni-Ouarthene. Zidane vint les y relancer et prendre position à Arouararte, où il fut rejoint par les derniers adhérents de ses adversaires, ce qui força Abd-Allah et Abou-Farès à fuir encore. Sur ces entrefaites, Zidane, ayant appris qu'une révolte avait éclaté à Maroc, s'empressa d'y rentrer. Aussitôt, Abd-Allah et Abou-Farès se portèrent sur Fès. Moustafa sortit pour les repousser, mais ayant été, dans le combat, renversé de son cheval; il fut pris et tué et l'armée mise en déroute, après un grand carnage. Abd-Allah, accompagné de son oncle Abou-Farès, rentra alors en possession de Fès (24 août 1609). Malgré ce regain de succès, Abd-Allah avait perdu toute confiance et bientôt les Cheraga, qui avaient contribué grandement à la victoire, résolurent de le mettre à mort et d'élire son oncle Abou-Farès. Mais le fils du cheikh les prévint, en faisant étrangler Abou-Farès sous ses yeux (septembre).

Pendant ce temps le cheikh, que nous avons vu s'embarquer à El-Araïch, avait fait voile vers l'Espagne. S'étant présenté à Philippe III, il lui demanda des secours et de l'argent pour reconquérir le Mag'reb, où il régnerait comme vassal, lui offrant de laisser en otage sa famille. Mais le roi exigea, avant tout, la remisa d'El-Araïch et le chérif s'empressa d'y accéder (fin 1609). Débarqué à Badis, il y reçut une députation des légistes de Fès, venue pour lui annoncer les succès de son fils. Ceux-ci furent très étonnés de trouver leur sultan sous la protection des chrétiens, qui saluèrent la nouvelle par des salves d'allégresse. Le cheikh voulut alors procéder à la remise d'El-Araïch : mais il rencontra une vive opposition aussi bien de la part de l'armée que de la population et ce ne fut qu'après un combat sanglant qu'il put exécuter sa promesse. La population musulmane ayant été chassée de la ville, le caïd El-Djarni la livra au comte de Saint-Germain, délégué du roi d'Espagne (décembre 1610).

La lâcheté du fils d'El-Mansour, sa trahison au profit des *mécréants*, eurent un effet considérable et révoltèrent contre lui tous les bons musulmans. Le chérif .Hamed-Edris-el-Hassani parcourut le pays, en appelant les fidèles à lu guerre sainte, afin de reprendre El-Araïche. Mais le cheikh envoya contre ces fanatiques un de ses généraux qui les força à renoncer à leur projet. Il écrivit ensuite aux savants de Fès pour se disculper en leur exposant que les chrétiens le retenaient prisonnier et qu'il n'avait obtenu sa liberté qu'au prix de l'abandon d'El-Araïch. Il les invita, même, à reconnaître par une fetoua (consultation légale), qu'il avait, en cette circonstance, agi selon les règles de la loi. Mais les principaux docteurs prirent la fuite ou se cachèrent afin de ne pas approuver une semblable infamie, et il ne se trouva que de misérables faméliques pour y mettre leur signature.

Ainsi l'empire des chérifs, porté à un si haut degré de puissance par El-Mansour, dont le règne vient à peine de finir, est en pleine décomposition. C'est comme protestation contre les complaisances des derniers Merinides à l'égard des chrétiens qu'il a été fondé et, déjà, le petit-fils de celui dont la sainte indignation a armé le bras, fait pis encore et a moins d'excuse que le dernier descendant d'Abd-el-Hak. C'était pousser trop loin le mépris de la conscience musulmane et il aurait été inouï qu'on pût à ce point impunément violer ses propres principes, ses traditions, sa raison d'être[1].

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 194 et suiv. du lexte arabc, 314 et suiv. de la trad. — Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (Revue afric., n° 96, p. 464). - Abbé Godard, *Maroc*, p. 479.

CHAPITRE XI

LUTTES DES PUISSANCES CHRÉTIENNES CONTRE LES CORSAIRES. PUISSANCE DES MARABOUTS DU MAROC.

1610-1624

Affaire des canons du corsaire Dansa. Rupture des Turcs d'Alger et de Tunis. Mort du dey Othmane Maroc ; assassinat du cheikh El-Mamoun. — Le marabout Abou-Mahalli prépare une révolte ; il s'empare de Sidjilmassa ; sa participation au meurtre d'El-Mamoun. — Tentatives infructueuses de pour reprendre Fès. Abou-Mahalli entre en maître à Maroc, fuite de Zidane. — Le marabout Yahïn défait et tue Abou-Mahalli et remet Maroc à Zidane. — Anarchie à Fès. Abd-Allah reste maître du pouvoir. Les Espagnols occupent Mammoura. — Rapprochement des pachaliks d'Alger et de Tunis avec la France. Massacre des Turcs à Marseille. Nouvelle rupture ; représailles. — Croisières des Anglais et des Hollandais. — Ravages de la peste. — Guerre civile au Maroc. Révolte de Mohammed-Zerouda. Il s'empare de Fès. Abd-Allah lui reprend cette ville. Luttes intestines à Fès. Mort d'Abd-Allah. — Zidane à Maroc. Puissance des marabouts de Salé, de Dela et de Sidjilmassa.

AFFAIRE DES CANONS DU CORSAIRE DANSA. - RUPTURE DE TURCS D'ALGER ET DE TUNIS AVEC LA FRANCE. — MORT DU DEY OTHMANE. — Nous avons déjà parlé d'un corsaire flamand, nommé Simon Dansa (ou Danser), qui était venu, vers 1606, se mettre au rang des reïs et leur avait appris la manœuvre des vaisseaux ronds. Ses succès l'avaient, rendu populaire et plusieurs capitaines européens l'avaient rejoint et imité. Il jouissait d'une grande considération dans la Taïffe, mais toutes les sollicitations de ses compagnons n'avaient pu le décider à abjurer sa religion ; il avait, parait-il, des relations fréquentes avec Marseille, où résidait sa femme et, soit qu'il se trouvât assez riche, soit qu'il aspirât à une existence plus calme et plus honnête, il chercha, après trois ans de course, à obtenir son pardon et à rentrer dans le giron de la société chrétienne. Une circonstance imprévue lui en fournit les moyens. Le 14 décembre 1608 il captura un navire espagnol sur lequel se trouvaient dix jésuites qui furent vendus aux enchères. Or, le reïs Simon s'étant employé pour leur rachat, entra à cette occasion en relations

à eux ; Dansa promit leur liberté à nos frais, en échange de son pardon. Ces conventions acceptées et exécutées, il partit d'Alger, annonçant qu'il allait en course comme à son habitude, Mais il cingla directement sur Marseille, y fit sa soumission entière et complète, et donna au duc de Guise deux canons en bronze qui, parait-il, lui avaient été prêtés par le beylik d'Alger[1].

A la suite des traités obtenus par M. de Brèves, suivis de l'échange des prisonniers, une amélioration s'était produite dans les rapports des pachaliks de Tunis et d'Alger avec France. La fuite du reïs Simon causa une émotion considérable, hors de proportion avec le fait en lui-même ; et la conséquence fut une nouvelle explosion de mauvais sentiments à l'égard des Français: en un mot, l'œuvre si péniblement conclue par l'ambassadeur fut détruite. Mais il fallait un prétexte pour manifester l'hostilité et signifier la rupture. Les canons de Dansa le fournirent : sur l'ordre du divan, sommation fut adressée nu gouvernement français, non seulement d'avoir à restituer les canons, mais encore de punir le coupable, et, comme la Cour ne daigna pas répondre, les hostilités commencèrent, tant de la part des Algériens que des Tunisiens. En quelques mois, le commerce français éprouva des pertes considérables.

Moustafa-Kouça était revenu prendre, en 1610, le commandement d'Alger et avait trouvé les Kabyles ravageant la plaine de la Mitidja et menaçant la capitale. Il entreprit contre eux une série d'expéditions, les balaya de la plaine et les poursuivit jusqu'au coeur de leurs montagnes. On-dit qu'il entra en maître à Koukou, ce qui n'est pas prouvé; en tout cas, il força les Kabyles à la conclusion d'une trêve.

Dans le mois d'août de cette année 1610, les chevaliers de Saint-Étienne vinrent, avec les galères toscanes, croiser jusque devant le port d'Alger; puis ils surprirent et détruisirent de fond

1. Il est probable que l'oisiveté n'allait pas au caractère de Dansa, ou que la chambre de commerce de Marseille jugea, non sans raison. qu'elle pourrait tirer un bon parti de ses aptitudes et de ses connaissances spéciales. Nous possédons en effet, dans les archives de l'Amirauté de Marseille (1555 à 1621, f° 291), le texte d'une convention conclue avec lui et par laquelle il s'oblige à entretenir trois vaisseaux, montés de 420 hommes au maximum, et a les employer à la protection du commerce contre les corsaires de Barbarie; 2.200 livres lui sont affectées pour une campagne de six mois et le droit de statuer sur les prises est réservé au duc de Guise. Nous savons aussi que S. Dansa fut pris par les corsaires et qu'il se trouvait retenu en 1610 à Tunis, où il fut racheté plus tard.

en comble la petite ville de Brechk, port entre Cherchel et Tenès. Longeant ensuite la côte dans la direction de l'est, ils essayèrent de surprendre quelque autre port et, après avoir échangé des bordées avec les batteries de Djidjeli, rentrèrent à Livourne, chargés de butin.

La famine sévit sur le Mag'reb central, pendant les années 1611 et 1612, et la détresse fut telle que les Algériens se décidèrent à expulser les derniers réfugiés maures qui n'avaient pu trouver à se caser. Après leur avoir assigné un délai de trois jours, ils poussèrent la barbarie jusqu'à massacrer ceux qui étaient restés.

Le 30 septembre 1610, eut lieu à Tunis la mort du dey Othmane, véritable fondateur de la régence tunisienne. Son gendre, Youssof, soldat de fortune, qu'il avait désigné comme le plus digne de lui succéder, fut élu dey. C'était un homme actif et intelligent, qui sut compléter l'œuvre de son prédécesseur. Il s'appliqua au développement de la course et sut retenir deux corsaires chrétiens, les reïs Sanson et Ouardia, qui apportèrent à Tunis des prises nombreuses et finirent par accepter la foi musulmane. Les courses contre les indigènes de l'intérieur et la construction de nombreux édifices dans sa capitale occupèrent exclusivement le nouveau dey[1].

MAROC ; ASSASSINAT DU CHEIKH EL-MAMOUN. — Nous avons laissé, au Maroc, El-Mamoun parlementant avec les légistes de Fès pour les amener à se prononcer en sa faveur, afin de détruire le déplorable effet produit par la remise d'El-Araïch aux chrétiens. Ayant été rejoint par des aventuriers de la pire espèce, il parcourut le Fehas, que ses gens mirent au pillage, puis alla s'emparer de Tetouane; le mokaddem Ahmed-Nekcis s'enfuit de cette ville et ne cessa de circuler dans la région et d'exciter les cheikhs contre El-Mamoun, si bien qu'un groupe se décida à le tuer. Une embuscade lui fut tendue par le mokaddem Mohammed-ben-Bou-el-Lif, au lieu dit Fedj-el-Fers, et il périt, avec un de ses fils et son escorte (2 septembre 1612). Les meurtriers se rendirent aussitôt à Tetouane et s'emparèrent de ses richesses consistant surtout en espèces et pierres précieuses qu'El-Mamoun portait toujours avec lui. Selon le Nozha, les chrétiens de Tanger auraient, à la nouvelle de sa mort, fait main basse sur un navire chargé de valeurs de toute sorte, appartenant au défunt, qui le leur avait confié. Cependant

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 148 et suiv. — El-Kaïrouani, p. 345, 346. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 43 et suiv. — Le P. Dan, *Hist. de Barbarie*, p. 505. — De Grammont, *Documents Algériens* (Revue afric., n-174 et suiv.).

les cadavres étaient restés abandonnés sur place sans que personne osât y toucher et ce ne fut qu'après un certain nombre de jours que les gens de Tetouane vinrent les relouer et leur donner une sépulture décente.

Plus tard le corps du cheikh El-Mamoun et celui de son fils furent transférés et enterrés à Fès. Telle fut la fin de ce prince qui était destiné à continuer la grande oeuvre d'El-Mansour et que ses passions jetèrent hors de la voie tracée devant lui. C'était du reste un homme instruit et sans aucun préjugé[1].

LE MARABOUT ABOU-MAHALLI PRÉPARE UNE RÉVOLTE ; IL S'EMPARE DE SIDJILMASSA ; SA PARTICIPATION AU MEURTRE D'EL-MAMOUN. — L'assassinat d'El-Mamoun par les cheikhs et mokaddems de la province de Tetouane est la première manifestation importante des progrès des sectes religieuses en Berbérie et de leur action occulte. On devine, en effet, dans cette initiative, l'exécution aveugle d'un ordre venu de l'extérieur. Les renseignements qui suivent nous en donnent la confirmation.

En 1561, était né à Sidjilmassa un certain Abou-l'Abbas-Ahmed-ben-Abd-Allah, dit Abou-Mahalli, d'une bonne famille berbère arabisée, se rattachant aux Mag'raoua ou aux Lemtouna. Il se fit remarquer, dès sa jeunesse, par son assiduité pour l'étude et sa piété. Étant venu à Fès, il reçut les leçons d'excellents maures, notamment d'Ahmed-Baba, et fut pris en amitié par un saint, nommé Sidi Mohammed-ben-Mebarek-ez-Zaari, auprès duquel il demeura dix-huit années.

Abou-Mahalli s'était d'abord lancé à corps perdu dans le soufisme, puis il avait adopté les régles de la confrérie des Rahmaniens. Il avait écrit divers ouvrages et soutenu plus d'une controverse. Sa réputation de science et de sainteté s'étant répandue, il commença à recevoir des visites de divers points. Ses paroles étaient empreintes de mysticisme; mais, dans plusieurs occasions, il était sorti de sa réserve pour se déclarer le vrai mehdi et annoncer que la dignité de sultan lui était réservée. Une fois même un fakir, présent à l'assemblée, s'écria : «Oui, tu seras sultan pendant trois ans moins un quart !» Il prêchait surtout la nécessité de mettre fin aux abus et de rétablir la pratique des règles de la religion dans leur pureté. Depuis, le mehdi Ibn Toumert, les sujets d'excitation à la révolte contre le gouvernement établi sont, on le voit, toujours les mêmes;

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 199, 200 du texte arabe, 322 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 479.

ils n'ont pas changé jusqu'à nos jours et l'histoire des insurrections, dans la Berbérie musulmane, est identique il toutes les époques.

Abou-Mahalli essaya, sans succès, d'entraîner le peuple à sa suite; ce que voyant, son maître sidi-Mohammed-ez-Zaari lui donna le conseil de retourner vers Sidjilmassa, sa patrie. Il lui remit son bâton, son burnous et ses sandales, et le fit partir avec sa bénédiction. Parvenu dans la région de l'Ouad-Saoura, le réformateur se proclama ouvertement le *mehdi*, se dit chargé par Dieu de rétablir, sur ses vraies buses, la pratique de la religion, et réunit autour de lui de nombreux adhérents pour entreprendre la guerre sainte. Il écrivit alors aux chefs des tribus et aux notables des villes, les sommant de faire cesser les pratiques hétérodoxes et de se conformer strictement il la Sonna. Il proclama la déchéance des fils d'El-Mansour, comme coupables d'avoir perdu l'État par leurs compétitions et leurs rivalités personnelles, sans parler du scandale de leur conduite.

La nouvelle de l'expulsion des musulmans d'El-Araïch et de la remise de cette place aux infidèles pur El-Mamoun, le décida à entamer la lutte. A la tête de 400 ou 500 fanatiques, auxquels il avait persuadé que les balles ne perceraient pas leur peau et tomberaient mortes en les touchant, il marche sur Sidjilmassa, met en déroule le gouverneur de cette ville, El-Hadj-el-Mir, qui s'était avancé à sa rencontre, avec des forces imposantes, et entre dans l'oasis, au milieu des acclamations enthousiastes.(1611-12). Établi en maître dans cette oasis, il s'empressa d'appliquer ses principes de gouvernement et reçut des députations venues de tous les pointa du Mag'reb pour le féliciter. Nul doute que le meurtre d'El-Mamoun n'ait été préparé par lui, au moyen d'ordres secrets transmis par ses Khouane (confrères rahmaniens)[1].

TENTATIVES INFRUCTUEUSES DE ZIDANE POUR S'EMPARER DE FÈS. ABOU-MAHAALLI ENTRE EN MAÎTRE À MAROC. FUITE DE ZIDANE. — Quelque temps après la remise d'El-Araïch aux chrétiens, Zidane ayant appris qu'Abd-Allah se disposait à marcher sur cette ville pour la délivrer, s'avança contre Fès et mit en déroute son neveu qui était venu lui offrir le combat. Il envoya alors un héraut dans la ville pour proclamer son avènement. Mais cet officier ayant été maltraité, Zidane livra Fès il la brutalité de ses soldats ; puis, regrettant sa violence, fit cesser le pillage et alla s'établir à l'Ouad-Fas. Les notables vinrent humblement se

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 200 et suiv. du texte arabe, 354. et suiv. de la trad.

soumettre à luiet il leur pardonna. Abd-Allah, entouré de nombreux adhérents, ayant ensuite pris position à Ras-el-Ma, Zidane marcha contre lui ; mais ce fut pour éprouver un nouveau désastre, à la suite duquel il se décida à rentrer à Maroc. Dès lors il renonça, d'une manière définitive, à toute prétention sur Fès, se bornant à conserver les provinces méridionales, si toutefois cela était possible.

Dès que la nouvelle des succès d'Abou-Mahalli fut parvenue à Maroc, Zidane envoya contre lui une armée commandée par son frère Abd-Allah, dit Ez-Zebda. Le rebelle alla l'attendre dans la province de Derâa et lui infligea une de faite où périrent 3,000 de ses soldats. La renommée d'Abou-Mahalli s'en accrut considérablement et il demeura définitivement maître des provinces de Sidjilmassa et de Derâa. Sur ces entrefaites, le caïd Younos, abandonnant Zidane dont il avait à se plaindre, rejoignit le marabout et le mit au courant de la situation du sultan, puis il l'entraîna vers Maroc. Zidane s'empressa d'évacuer sa capitale et de chercher un refuge à Safi; on dit même qu'il fut sur le point de passer en Espagne pour requérir l'assistance du roi chrétien.

Pendant ce temps, Abou-Mahalli, entré en triomphateur à Maroc, s'était installé dans le palais du sultan. Là, entouré de l'appareil de la royauté, il oubliait très vite son humble origine, ne trouvant plus les abus aussi détestables depuis qu'il en profitait. Un jour, les fakirs, ses khouane, étant venus le voir, le félicitaient de leur mieux de son élévation, émettant l'espoir qu'elle profiterait au triomphe des bons principes ; et, comme l'un d'eux restait muet, Abou-Mahalli lui demanda la cause de son silence. « Je vous répondrai par un apologue, lui dit le fakir, si vous me promettez de ne pas le prendre en mal.» En ayant reçu l'assurance, il ajouta: «*Les gens qui jouent à la Koura*[1] *se précipitent en se bousculant pour prendre la pelote; cent, deux cents personnes la poursuivent en criant, en se renversant et se piétinant, sans prendre garde à ceux qui, dans cette lutte, ont quelque membre cassé ou même y laissent la vie. Eh bien, ouvrez la pelote et vous verrez qu'elle n'est faite qu'avec des guenilles et des rognures de drap usé !*» Abou-Mahalli saisit l'allusion, versa des larmes et dit : « Hélas, nous voulions rétablir la religion et nous l'avons perdue ![2]»

1. Grosse pelote que l'on jette en l'air et que les joueurs doivent prendre et lancer de nouveau sans qu'elle touche terre.

2. *Nozhet-el-Hadi*, p. 206 et suiv., 239 et suiv. du texte arabe, 325 et suiv. de la trad.

LE MARABOUT YAHIA DÉFAIT ET TUE ABOU-MAHALLI ET REMET MAROC À ZIDANE. - Cependant Zidane, après avoir cherché en vain le moyen de rentrer en possession de l'autorité, se décida à solliciter le concours d'un marabout très influent, nommé Yahïa ben-Abd-el-Moumam (Nâmoun) Daoudi, dont la Zaouïa, fondée par son aïeul, était dans le Djebel-Deren (Grand-Atlas) ; de là, son influence s'était étendue sur tout le Sous. Le succès d'Abou-Mahalli n'était pas sans avoir suscité la jalousie de ses collègues, race éminemment envieuse, aussi le marabout Yahïa accepta-t-il, avec empressement, la proposition. Il appela, sans retard, aux armes les guerriers de toutes les tribus reconnaissant son autorité religieuse et se mit en marche sur Maroc (octobre 1612). Parvenu à Foum-Tanoute, à deux étapes de cette ville, il reçut une provocation d'Abou-Mahalli, l'invitant à descendre dans la plaine pour vider leur différend. « Le chacal, lui dit-il, se cache pour attaquer ; mais le lion se jette ouvertement sur sa proie !» Sans relever ses fanfaronnades, Yahïa lui donna rendez-vous à la montagne de Djilez, qui domine Maroc. «C'est là, conclut-il, que Dieu punira le méchant et élèvera celui qui mérite la gloire !» puis il fit avancer l'armée et prit position au Djebel-Djilez.

Abou-Mahalli sortit bravement à sa rencontre et engagea l'action ; mais une des premières balles l'atteignit à la gorge et le tua sur place. Aussitôt son armée se débanda et le marabout entra en vainqueur dans la capitale ; la tête de son prédécesseur fut ignominieusement accrochée à la muraille[1]. Une fois établi dans le palais, Yahïa ne sembla pas pressé de retourner vers sa Zaouïa, au milieu des hautes montagnes. Zidane lui écrivit alors pour rappeler les conditions dans lesquelles il lui avait fourni son secours, et l'inviter à céder la place. Obéissant malgré lui à la pression de ses auxiliaires berbères, le marabout, finit par s'y décider et le sultan, rentra à Maroc, reprit la direction des affaires. Yahïa demeura son protecteur dans le Sous, ne lui ménageant pas les réprimandes et recherchant toute occasion d'étendre sa propre autorité[2].

ANARCHIE À FÈS. ABD-ALLAH RESTE MAÎTRE DU POUVOIR. LES ESPAGNOLS OCCUPENT MAMMOURA. Pendant que le sud et le nord du Mag'reb étaient le théâtre de ces événements, Fès, au centre, avait vu, en mars 1611, une révolte de la

1. Elle y resta une douzaine d'années et fut ensuite enterrée par ses partisans dans le jardin de la Zaouïa de Sidi-Bel-Abbas-Es-Sebti.

2. *Nozhet-el-Hadi*, p. 210 et suiv. du texte arabe, 342 et suiv. de la trad.

population causée par l'arrogance et l'inconduite des Cheraga. Abd-Allah se trouvait à Salé et ce fut un certain Sliman-ez-Zerhouni qui prit la direction de ce mouvement populaire, dans lequel un grand nombre de Cheraga et de gens de Tlemcen furent massacrés. Accouru en toute hâte, Abd-Allah trouva les portes fermées et, un jour, les habitants, dans une sortie, le firent prisonnier : cependant ils n'osèrent le tuer et ne tardèrent pas à le mettre en liberté : on l'accompagne même à sa demeure dans la ville-neuve, où il vécut sans bruit.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de la mort du cheikh El-Mamoun étant arrivée, Abd-Allah voulut se faire reconnaître à Fès et dans la province. Il obtint même l'appui de Slimane et du légiste El-Merboue, le Lamti. Mais les gens de Fès, qui le délestaient, se réunirent dans la mosquée d'El-Karouïne, décidèrent qu'ils n'accepteraient pas pour sultan le fils de celui qui avait vendu El-Araïch aux chrétiens, répudièrent leurs anciens favoris, Slimane et El-Merboue, et élurent de nouveaux chefs. La ville était alors désolée par une famine qui dura du printemps de l'année 1613 à l'été de 1614, et coûta la vie à un nombre considérable de personnes : ses environs et ses faubourgs en furent dépeuplés. Cette situation était aggravée par la plus triste anarchie. Enfin, au commencement de l'année 1617, Slimane, par un acte d'audace, ressaisit le pouvoir. Mais, le 12 février, il fut assassiné par El-Merboue, lui-même, pendant un enterrement. Ainsi, la vieille ville resta au pouvoir d'El-Merboue et de ses compatriotes du faubourg des Lamta. Mais bientôt les amis et patents do Slimane vinrent l'attaquer, et El-Merboue, étant tombé dans un piège, dut chercher son salut dans la fuite ; il revint l'année suivante avec un certain Abd-er-Rahmane-ben-el-Khennoud, de Zerhoun, qu'il prétendait faire reconnaître et le siège de la ville commença.

Cependant, Abd-Allah, toujours maître de Fès-la-Neuve, fit surprendre et tuer, par un de ses caïds, le prétendant. Les gens de la vieille-ville, las de cette situation, envoyèrent alors leur soumission à Abd-Allah qui leur accorda le pardon le plus complet. El-Merboue essaya de fuir, mais il fut arrêté par le cheikh des Beni-Hassan, qui le livra au prince; celui-ci le mit en liberté (mai 1617).

Cette anarchie offrait aux chrétiens d'excellentes occasions pour reprendre leur situation en Mag'reb. Malheureusement les idées en Espagne étaient tournées d'un autre côté. Cependant, au mois d'août 1614, une flotte espagnole, sous le commandement de Don Luis Fajardo, s empara de Mammoura (Mehedïa). «*Elle délogea de la rivière certains Anglais auxquels elle servait de retraite et*

de dépôt pour leur butin, avec grand profit pour eux et les marchands maures.»[1] Après avoir fortifié la ville, qui reçut le nom de San-Miguel de Ultramar, il y laissa une garnison et se retira. Dans la but de réagir contre l'impression causée par les événements, Abd-Allah envoya une partie de ses troupes entreprendre des opérations contra Tetouane, toujours aux mains des rebelles (1617)[2].

RAPPROCHEMENT DES PACHALIK D'ALGER ET DE TUNIS AVEC LA FRANCE. MASSACRE DES TURCS À MARSEILLE. NOUVELLE RUPTURE. REPRÉSAILLES. — Nous avons dit qu'après la rupture de la France avec Tunis et Alger, la course recommença de plus belle. En quelques années les pertes des seuls armateurs de Marseille s'élevèrent à plus de deux millions de livres. Tout en réclamant l'assistance de l'État, cette ville continua à organiser elle-même sa défense, comme elle l'avait déjà fait en 1610, en subventionnant Simon Dansa. Elle arma cinq gros navires et deux patâches, et en confia le commandement à des officiers éprouvés. En même temps, le chevalier do Vincheguerre (Vinciguerra), qui devint plus tard commandeur de l'ordre de Malte, et dont le père représentait, à Tunis, la communauté de Marseille, travaillait activement à la conclusion d'une paix durable entre Youssof-Dey et cette ville. Enfin, dans le courant de l'année 1617, étant parvenu à arrêter les bases de ce traité qui stipulait la mise en liberté immédiate et réciproque des captifs des deux pays, il eut la satisfaction de rentrer à Marseille, amenant les délégués tunisiens munis de pleins pouvoirs pour signer le traité. Youssof-Dey témoigna, en cette circonstance, la meilleure volonté pour nos nationaux. Aussi Vincheguerre, dans ses lettres, recommanda-t-il aux «Marseillais de traiter le plus doucement possible les prisonniers tunisiens.

La croisière de l'escadre de Marseille sur les côtes de Berbérie, fort habilement conduite, eut bientôt pour résultat de calmer les esprits à Alger, d'autant plus, qu'en même temps, les galères de Gênes et de Toscane ne cessaient de sillonner la Méditerranée et de donner la chasse aux corsaires. Le pacha, Housseïn-Cheikh, était disposé à un rapprochement avec la France ; malheureusement, son pouvoir, contesté sans cesse, manquait de sanction et les représailles exercées venaient à chaque instant tout remettre en

1. D'Avity. Le Monde, 1640.

2. *Nozhet-el-Hadi*, p. 233 et suiv. du texte arabe, 387 et suiv. de la trad. — Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (Revue afric., n° 971. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 479 et suiv.

question. En 1617, Kouça-Moustafa arriva à Alger, pour la troisième fois, mais il fut remplacé au bou de quelques mois par Slimane-Katanïa, qui eut beaucoup de peine à obtenir l'autorisation de débarquer, parce que les reïs le soupçonnaient d'être favorable à la France; la milice, de son côté, ne lui permit par d'assister au diwan.

Vers la fin de cette année 1617, des prisonniers turcs, rachetés par les échevins de Marseille, furent amenés à Alger où ils devaient être échangés contre nos nationaux. Mais, lorsqu'ils eurent été débarqués, la population se refusa de rendre les captifs chrétiens et, pour compléter la manifestation, les Yoldachs décidèrent, de nouveau, la destruction des établissements français de La Calle, que le duc de Guise avait chargé M. de Castellane de relever. L'expédition mit aussitôt à la voile, surprit les Français et, après; une courte lutte dans laquelle plusieurs d'entre eux trouvèrent la mort, les outres furent faits prisonniers et amenés à Alger. A la suite de ces événements, la Porte renvoya Houssein-cheikh, pour la représenter dans cette ville. Son action, habilement secondée par notre nouveau consul, M. Chaix, les ordres apportés d'Orient et surtout la menace d'une attaque prochaine du duc de Guise décidèrent les Algériens à demander la paix. Deux ambassadeurs partirent pour la France avec M. de Castellane et allèrent jusqu'à Tours afin de présenter leurs compliments au roi. Le 21 mars 1619, un traité, rappelant les stipulations précédentes et confirmant les capitulations, fut signé, et les envoyés, comblés de présents, reprirent la route du midi, accompagnés par M. de Moustiers, représentant le roi, pour l'achèvement de la négociation. L'ambassade séjourna à Marseille où tous les esclaves turcs détenus dans les chiourmes devaient leur être livrés : il fallu attendre qu'on les amenât des divers ports où ils furent débarqués ; de plus, les Algériens ne voulaient pas rentrer sans rapporter les fameux canons de Dansa : le tout causa des retards considérables.

Sur ces entrefaites, dans le mois de février 1620, un bateau de Marseille, portant une riche cargaison et se croyant en sécurité, grâce à la conclusion de la paix, se laissa accoster, dans le golfe du Lion, par le corsaire Redjeb-Reïs d'Alger. Abusant de la confiance trop grande des Français, les Algériens se jetèrent subitement sur eux, massacrèrent l'équipage composé de trente-six personnes, pillèrent le navire et le sabordèrent. Cependant deux jeunes gens avaient échappé à la mort, en se tenant cachés; ils purent boucher les trous, empêcher le navire de couler bas et finirent par échouer sur les côtes de Sardaigne, d'où on les ramena à Marseille. Le récit qu'ils firent de cet odieux attentat surexcita la fureur populaire,

d'autant plus que les victimes avaient beaucoup de parents et d'amis dans la ville : chacun s'arme et l'on se porte en foule vers l'hôtel où les échevins de Marseille avaient logé les ambassadeurs et où l'on réunissait les prisonniers algériens libérés. Les musulmans s'y barricadent et se défendent pendant un jour et une nuit, avec l'énergie du désespoir. En vain l'autorité essaye de les protéger et fait appel à la force armée. Les soldats pactisent avec l'émeute et, comme le peuple a mis le feu à une maison voisine, pour déloger les Turcs, ceux-ci sont forcés de sortir de leur refuge et la foule les massacra. Quarante-huit musulmans périront dans cette déplorable affaire, et l'on ne put sauver que douze de leurs compagnons.

Il est facile de se représenter l'effet que produisit à Alger la nouvelle de ce triste événement. En vain la répression fut-elle rapide et très dure, puisque le parlement d'Aix condamna, le 21 mai 1620, quatorze coupables à mort et d'autres aux galères. En vain les consuls de Marseille tentèrent-ils de justifier leurs nationaux, en faisant ressortir que le véritable promoteur était Redjab-Reïs par son odieuse violation du droit des gens. et en rappelant qu'ils avaient déployé tous leurs efforts, au péril même de leur vie, pour empêcher ces excès. Leur réponse, du reste, fut interceptée par une galère de Toscane qui s'était emparée du navire ramenant le commissaire turc auquel elle avait été remise. Ces retards ne faisaient qu'exciter la fureur de la population. Le 8 août, une véritable insurrection éclata. Tous les Français furent arrachés de leurs demeures, maltraités et jetés au bagne, après avoir failli être brûlés vifs. Puis, les Reïs se lancèrent à la poursuite des vaisseaux qui naviguaient sous la foi des traités et en capturèrent un grand nombre.

Selon les renseignements fournis le 18 octobre 1628, par M. de Guillermy à M. de Peyresc, voici le relevé des prises faites par les Algériens de 1613 à 1621 :

447 navires hollandais
193 navires français.
56 navires allemands.
60 navires anglais.
120 navires espagnols.

Plus un grand nombre de barques enlevées sur les côtes d'Espagne, de France et des îles. A ce chiffre, il faut ajouter toutes les prises coulées ou brûlées en mer, ou non amenées à Alger.

La flotte de France sortit alors, sous le commandement de

l'amiral de Gondi, et fit éprouver quelques pertes aux corsaires, faible dédommagement de tant de désastres. Le duc de Guise en profita pour relever le Bastion ; mais à peine s'était-il retiré, que le personnel était de nouveau massacré ou réduit en esclavage. Cette destruction se fit contre la volonté des indigènes du pays qui tenaient beaucoup au comptoir, en raison des avantages qu'ils en retiraient ; cela explique l'empressement de la compagnie à le relever[1].

CROISIÈRES DES ANGLAIS ET DES HOLLANDAIS DANS LA MÉDITERRANÉE. RAVAGES DE LA PESTE. — Cette recrudescence de la piraterie, cette fureur qui n'épargnait personne finirent cependant par secouer l'apathie des gouvernements du nord de l'Europe. Imitant la France et les puissances maritimes de l'Italie, l'Angleterre et la Hollande se décidèrent à agir vigoureusement dans la Méditerranée. En 1620, le roi Jacques Ier, cédant aux instances de l'ambassadeur d'Espagne, envoya dans la Méditerranée une escadre royale, composée de six navires portant 1,500 hommes et 230 canons : l'amiral Mansel, qui la commandait, se présenta inopinément devant Alger, à l'effet de traiter de la mise en liberté des captifs (décembre). Après avoir été berné par les Turcs, l'amiral se décida à lever l'ancre, non sans envoyer quelques boulets vers la ville. Il essaya aussi, mais sans succès, de s'emparer des navires se trouvant dans le port : puis, il alla faire une descente aux environs, et y commit quelques dégâts. Le pacha Kheder, qui était alors revêtu de l'autorité, refusa, malgré ces manifestations, de traiter avec les Anglais qui durent se retirer sans avoir rien obtenu.

Durant le cours des années suivantes, le capitaine Lambert effectua, pour les Hollandais, de nouvelles croisières dans lesquelles, employant les moyens usités par les pirates barbaresques, il captura un grand nombre de leurs vaisseaux. En 1624, ayant sur ses galères des prisonniers algériens retirés des navires qu'il leur avait enlevés, il se présenta devant Alger et somma le gouvernement local de lui livrer les esclaves hollandais qu'il détenait, faute de quoi il pendrait sen captifs à la vue même de la ville, et, comme on ne tint aucun compte de sa menace, il fit attacher à ses vergues tous les musulmans qu'il avait pris. Quelques jours après, il revint

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 151 et suiv. - Féraud, *La Calle* 1878, Alger. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 47. — De Grammont, *Relations entre la France et la régence d'Alger* (Revue afric., n° 184 p. 188 et suiv.

avec d'autres prisonniers et adressa à Alger une nouvelle sommation dans les mêmes termes. Aussitôt le peuple se souleva et, s'étant porté au diwan, força les Turcs à restituer les prisonniers et même ce qui restait des cargaisons enlevées aux Hollandais.

En 1622, les Tunisiens, sans doute pour se mettre à l'abri des attaques des croiseurs, avaient signé une unité de paix avec les Hautes-Puissances (Pays-Bas). Depuis 1621, la peste ravageait toute l'Afrique septentrionale. A Tunis on la nomma peste de Sidi-Belkris. Elle y fit de nombreuses victimes et s'étendit dans la province de Constantine. Le bey de l'Est, nommé Hansen, y succomba (oct. 1622). A Alger, l'épidémie ne fut pas moins meurtrière : elle enleva, parmi d'autres victimes, le consul de France, M. Chaix. Selon une lettre de M. de Guillermy, du 18 octobre 1623, la population d'Alger aurait perdu de la peste 50 à 60,000 personnes, chiffre évidemment exagéré[1].

GUERRE CIVILE AU MAROC. RÉVOLTE DE MOHAMMED-ZER'OUDA. IL S'EMPARE DE FÈS. ABD-ALLAH LUI REPREND CETTE VILLE. LUTTES INTESTINES A FÈS. MORT D'ABD-ALLAH. — Nous avons laissé à Fès Abd-Allah cherchant à étendre et à affermir son autorité. Les Lamia, établis dans le quartier qui portait leur nom, ne cessaient de lui susciter des difficultés dont El-Merboue, leur compatriote, était le promoteur. En 1619, ce chef ayant été tué, le chérif frappa le quartier des Lamia d'une amende de 80,000 pièces d'or, ce qui détermina l'émigration d'une partie d'entre eux.

Sur ces entrefaites, les gens de la province de Hebet se mirent en état de révolte et proclamèrent sultan un autre fils du cheikh, nommé Mohammed-Zer'ouda. Réunis par un certain El-Hassen-ben-Reisoun, autour du marabout de Sidi Abd-es-Selam-ben-Mechiche, ils lui prêtèrent serment de fidélité, en lui imposant l'obligation de rétablir les saines pratiques de la religion. A cette nouvelle, Abd-Allah sortit de Fès et marcha contre son frère: mais il fut défait, et Mohammed Zer'ouda entra en vainqueur dans la capitale (juillet 1619). Dans les premiers jours d'août les deux frères se mesurèrent de nouveau à Meknès et, cette fois, Abd-Allah obtint la victoire et rentra à Fès, où il proclama une amnistie générale. Néanmoins les luttes continuèrent entre les divers quartiers

1. De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 157 et suiv. - El-Kaïrouani, p. 349. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 48, 517. — Vayssettes, *Hist. de Constantine sous les Beys*, loc. cit., p. 131. — De Grammont. *Lettre de M. de Guillermy* (Revue afric., n° 134, p. 136). — Lieutenant-colonel Playfair, *Épisodes de l'État des relations de la Grande-Bretagne* (Revue afric., n° 130, p. 306.

de la ville, jusqu'en mars 1620, époque où l'on conclut enfin la paix. Abd-Allah reprit alors les opérations contre son frère Mohammed, qu'il défit une dernière fois à Beht, et réduisit à la fuite.

Ainsi délivré de ce compétiteur, Abd-Allah se laissa aller aux caprices de sa nature dépravée, et la capitale gémit sous la tyrannie de ses soudards. « Tous les jours, dit le Nozha, le caïd Mami allait piller les maisons et rapportait à son maître 10,000 pièces d'or.» En même temps, Tetouane se révoltait sous l'impulsion du Mokaddem Ahmed-Nekeis, ce qui donne lieu à supposer que cette ville s'était précédemment soumise ; un chef, nommé Cherif-Amr'ar, se déclara indépendant à Meknès ; d'autres rebelles se rendirent maîtres du Vieux-Fès, de sorte qu'Abd-Allah se trouva réduit à la possession de la nouvelle ville.

Ce dernier ne sortait pas de l'état d'ivresse, si bien qu'il finit par succomber à ses excès. Il fut remplacé par son frère Abd-el-Malek (mai 1624) ; mais rien ne se trouva changé à Fès, ou plutôt la situation ne fit qu'empirer, car le nouveau sultan avait les mêmes vices que son prédécesseur.

ZIDANE À MAROC. PUISSANCE DES MARABOUTS DE SALÉ, DE DELA ET SIDJILMASSA. — A Maroc, Zidane continuait à régner obscurément, luttant sans cesse contre l'influence toujours croissante des marabouts. «Il n'eut pas une année de tranquillité pendant son règne — dit le Nozha — et ses luttes contre les descendants d'El-Mansour causèrent la ruine du Mag'reb, particulièrement de Maroc.» Selon le même ouvrage, il aurait, à une époque qui n'est pas indiquée, requis l'assistance de la Porte, en adressant au sultan dix kintar d'or, par son secrétaire Abd-el-Aziz-Thâalebi. Le Khakan lui aurait alors envoyé 12,000 soldats turcs; mais une tempête aurait fait sombrer les vaisseaux les portant, à l'exception d'un seul, chargé de quelques hommes; il nous est impossible d'émettre une opinion sur ce fait, qui ne se trouve confirmé nulle part à notre connaissance.

L'empire des Cherifs saadiens est, on le voit, en pleine décomposition. Suivant l'exemple donné par les aïeux de ceux-ci, un siècle auparavant, des marabouts se disposent à leur arracher le pouvoir comme ils l'ont fait eux-mêmes à l'égard de la dynastie merinide. En outre de ceux dont nous avons parlé, le plus en vue de ces futurs prétendants est Sidi-Mohammed-el-Aïachi, de Salé, disciple du saint Sidi Abd-Allah-ben-Hassoun-es-Selassi. Désigné par ses succès dans la guerre sainte contre les chrétiens établis sur le littoral, il a été nommé, par Zidane, caïd d'Azemmor et du Fehas. Avec les nouveaux moyens dont il disposait, il redoubla d'activité

et finit par rendre la situation des Espagnols de la Mammoure intolérable, en les forçant à demeurer enfermés derrière leurs murailles. Les Andalous (Maures) de Salé, dont les contingents avaient déserté les drapeaux du sultan, furent l'objet de ses rigueurs, ce qui n'eut d'autre conséquence que de les pousser à la révolte. Le marabout El-Aïachi, qui se tenait à distance, se fit alors délivrer, par les chefs des tribus et les cadis de Tamesna et de Taza, un diplôme l'invitant à prendre la direction de la guerre sainte. Il recommença donc ses expéditions, s'attacha à presser les chrétiens établis à Merça-el-Halk (près d'El-Araïch), depuis 1614, et acquit un grand renom.

Un autre chef religieux dont l'influence commençait à s'étendre était Mohammed, fils d'Abou-Beker-ben-Amor, chef de la Zaouïa de Dela, dans les montagnes, et appartenant à une famille berbère, les Medjate, des Sanhaga. Sa Zaouïa était un centre d'études qui attirait tous les indigènes de la contrée et, comme Mohammed y professait depuis longtemps, ses élèves, restés en relations avec lui, venaient de loin le consulter et tenaient grand compte de ses avis. C'était un homme sage, demeurant à l'écart des choses de la politique ; mais ses fils, oubliant ses conseils, ne devaient pas imiter sa réserve. Enfin, dans le Sous, le marabout Yahïa s'était emparé de Teroudent et cherchait à réunir autour de lui un parti assez puissant pour lui permettre d'étendre son autorité. Il devait mourir en 1675, sans avoir pu réaliser le rêve de toute sa vie. Abou-Hassen-Semlali, auquel il avait enlevé Taroudent, ne cessa de lui faire de l'opposition et, lui ayant survécu, reprit dans le Sous la prépondérance qu'il avait eue autrefois.

A Sidjilmassa, les descendants du chérif El-Hassan-ben-Kassem, dont nous avons parlé au chapitre 7, s'étaient multipliés et avaient acquis une grande prospérité. L'un d'eux, Moulaï-Ali, avait pris part aux guerres contre les chrétiens, puis s'était emparé du pays d'Akdedj, dans le Soudan, vers la fin du XVe siècle. Il laissa deux fils, dont le premier laissa à son tour quatre fils, et le second, qui avait pris la direction de sa Zaouïa, neuf. L'un d'eux, nommé Ali, devint aussi le père de neuf enfants, parmi lesquels le plus remarquable fut Moulaï-Cherif, qui devait laisser quatorze enfants. A l'époque que nous avons atteinte, Moulaï-Cherif, chef de la Zaouïa, est le plus puissant marabout du pays ; il s'appuie sur Abou-l'Hassen-Ali, du Sous, et est bien secondé par ses fils, dont l'aîné, M'hammed, a été promis, selon diverses prédictions, à de hautes destinées[1].

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 282 et suiv.. 260 et suiv., 281 et suiv. — *El-Tordjeman* (trad. Houdas, p. 2 et 3).

CHAPITRE XII

LES GRANDS CHEFS INDIGÈNES DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE MISSION DE SANSON NAPOLLON

1624-1633

Les tribus de la province de Constantine. Formation des familles féodales. Extinction de la puissance des Cbabbïa. — Fractionnement des Hananecha; leurs chefs les Harar et las Ben-Chennouf. — Les Daouaouida et leurs chefs les Bou-Aokkaz. Les Oulad-Mokrane de la Kalâa et de la Medjana. — Expédition du pacha Khosrou contre Tlemcen et la Grande-Kabylie. Campagne contre les Tunisiens. Fixation de la frontière- Mission de Sanson Napollon à Alger. Il obtient la paix avec la France et le rétablissement des établissements de la Calle dont il est nommé directeur. — Luttes de Napollon contre ses rivaux. Violation de la paix par les Français. — Représailles des Algériens. Napollon triomphe de ses accusateurs. Sa mort à l'attaque de Tabarca. — Situation à Tunis. Insurrection des indigènes. Victoires de Hammouda-Bey. Disparition des Ben-Chennouf. Les O. Said sont anéantis.

LES TRIBUS DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE. FORMATION DES FAMILLES FÉODALES. EXTINCTION DE LA PUISSANCE DES CHABBÏA. — Nous venons d'indiquer l'importance prise au Maroc par les marabouts et leur participation à la politique. Dans la province de Constantine, la réaction de l'élément indigène s'est accentuée également, mais sous une autre forme, celle des chefs de tribus qui ont formé des familles féodales. Leurs membres vont également prendre une part active à la marche des affaires, et il convient d'examiner leur situation, afin d'apprécier les transformations opérées.

Les Henanecha, qui dominaient sur toute la partie orientale de la province de Constantine, à cheval sur la frontière tunisienne, des hauts plateaux à la mer, avaient pour suzerains les Chabbïa. Lorsque Abd-es-Samed, émir de ces derniers, avait dû quitter la Tunisie, il s'était avancé, avec l'appui des Dréïd, jusqu'au sud de Constantine, en refoulant les Oulad-Saoula, anciens maîtres du pays; abandonnant ensuite aux Daouaouida les régions situées à l'ouest du Bou-Merzoug, il avait soumis à son autorité les plateaux près d'Ain-Beïda et Tebessa et, de là, s'était avancé en vainqueur jusque dans le Sahara. Ain-Chabrou, près de Tebessa, était devenu

son centre, entre le Tel et le Sahara. Une famille religieuse, dont le chef, Abd-el-Hamid, s'était attiré un grand renom dans le pays, en rendant impartialement la justice aux nomades et aux telliens, provoqua par son indépendance la colère du puissant chef des Chabbïa, dont il n'avait pas voulu servir les caprices. Abd-es-Samed le fit périr ainsi que les mâles de sa famille. Un seul d'entre eux, nomme El-Mebarek, échappa au massacre et alla se réfugier à Khenguet-Sidi-Nadji, dans l'Aourès, où il fonda la Zaouïa si renommée qui y existe encore.

Cet audacieux attentat eut pour effet. de déterminer l'explosion d'une révolte générale contre les Chabbïa dont la tyrannie avait fini par excéder tout le monde. Leur surprise fut d'autant plus grande que leur pouvoir semblait moins contesté ; en un jour tout changea et, dès lors, ils n'eurent plus un instant de répit : traqués, poursuivis, trahis, ils n'évitèrent de tomber sous les coups des Henanecha ou des Daouaouïda que pour être pris par les Turcs. Après avoir vu périr son fils dans un rude combat contre ces derniers, au lieu dit Guiber, Abd-es-Samed se réfugia dans le Djebel-Chechar, montagne de l'Aourès méridional, où il fonda aussi une Zaouïa ; les autres membres de sa famille furent dispersés et la puissance de cette dynastie, un moment si grande, fut éteinte pour toujours.

Les conséquences de la chute des Chabbïa furent considérables. Les Dréïd, qui avaient été leurs plus fermes soutiens, se virent chassés des environs de Constantine, dispersés, et leurs débris se cantonnèrent à Ouks, auprès de Tebessa. Les Nehed et Khoumir, collecteurs d'impôts des Chabbïa dans le sud, furent réduits à se retrancher dans les montagnes situées à l'est de La Calle, d'où ils étaient peut-être originaires.

FRACTIONNEMENT DES HANANECHA ; LEURS CHEFS LES HAHAR ET LES BEN-CHENNOUF. — Le groupe de Berbères Houara et Nefzaoua, arabisés et transformés, qu'on avait désignés jusqu'alors sous le nom de Henanecha, vit se détacher de lui des fractions, véritables essaims qui vécurent d'une existence propre ; ce furent :

Les Nemamcha, obéissant à des chefs nommés les Oulad-Rechache et qui étaient cantonnée sur les plateaux, au sud de Tebessa, où ils vivaient de l'existence semi-nomade.

Les Harakta, tribu de mœurs semblables, mais peut-être plus sédentaire, occupant les environs d'Aïn-Beïda. Ils obéissaient à la famille du cheikh Aïssa.

Un autre groupe se forma aux Garfa, entre Aïn-Beïda et Guelma, autour de le famille Ben-Merad.

Enfin, dans l'Aourès, un certain Ammar-el-Amrani groupa d'autres Bedouins d'origine diverse, qui furent appelés Amamra, en souvenir de non nom.

Quant aux Henanecha proprement dits, ils formèrent deux groupes principaux, l'un, vers la Tunisie, sous l'autorité de la famille Ben-Chennouf, appuyé par un groupe des Oulad-Saoula et dominant la ville du Kef et la région qui s'étend à l'ouest; et l'autre à Kalâat-es-Senane, à l'est de Tebessa, forteresse naturelle, servant de capitale aux chefs, les Harar.

LES DAOUAOUÏDA ET LEURS CHEFS LES BOU-AOKKAZ. LES OULAD-MOKRANE DE LA KALAA ET DE LA MEDJANA. — Nous avons dit plus haut que les Oulad-Saoula, attirés, en partie, du côté du Kef par les Ben-Chennouf, affaiblis après leur longue suprématie, avaient vu leurs derniers débris repoussés dans l'extrême sud par les Chabbïa. Une autre branche des Daouaouïda, descendante des Yakoub-ben-Ali[1], ayant à sa tête la famille des Bou-Aokkaz, avait hérité, en partie, de leur suprématie sur Constantine, bien diminuée par l'établissement des Turcs. Ils avaient reçu de ceux-ci le litre de cheikh-des-Arabes et dominaient dans le Zab et le Sahara de Biskra et jusqu'aux montagnes qui bordent la plaine des Abd-en-Nour, au sud. Le cheikh des Henanecha, à l'est, celui des Arabes, au sud-ouest, se disputaient et se partageaient la prépondérance des plateaux de la province.

Plus à l'ouest, dans la plaine de la Medjana, étaient les Mokrani, étendant leur autorité sur les Beni-Abbés, au nord, et la région de Mecila, au sud. Lors des grandes conquêtes faites par Amokrane, à la fin du siècle précédent, le domaine des Douaouïda avait été fortement entamé et il en était résulté une ardente rivalité entre les deux familles; mais Sidi-Nacer, fils et successeur d'Amokrane, n'avait pas hérité de ses qualités guerrières. Il préférait l'élude à la gloire et s'était renfermé dans sa Zaouia de la Kalâa. Or, les tribus du sud, qui s'étaient compromises pour son père, n'entendaient pas être abandonnées ainsi. D'autre part, les Beni-Abbès étaient mécontents de sa timidité et de sa paresse. Ils s'entendirent avec les gens du sud et, étant parvenus a l'attirer hors de la Kalâa, le massacrèrent avec son escorte. Ainsi finit la royauté de la Kalâa des Beni-Abbés. Ces faits se passèrent, sans doute, dans les premières années du XVIIe siècle.

Cependant, deux fils de Sidi-Nacer avaient échappé au massacre. L'un d'eux, Sidi-Betteka fut recueilli par les Hachem, groupe

1. Voir ce nom à la table du IIe volume.

détaché des Hachem de la province d'Oran qui étaient venus se mettre au service de sera aïeul Amokrane, ainsi que nous l'avons dit. Ils étaient établis dans la Medjana et devinrent les plus fermes soutiens de la famille Mokrani, dont le jeune chef, Sidi-Betteka, sut relever la puissance et causer aux Turcs de graves embarras, en s'opposant au passage de leurs colonnes, s'ils ne composaient pas avec lui. Il tira vengeance de la trahison des Beni-Abbès et étendit son autorité sur la Medjana, le Hodna et les régions du sud-ouest. Malgré les prières des Beni-Abbès, il ne voulut jamais retourner à la Kalâa. Un autre fils de Sidi-Nacer, nommé Mohammed, alla vers le nord, dans les montagnes qui avoisinent Djidjeli, fonder une Zaouïa qui est restée en la possession de cette branche de la famille Mokrani, jusqu'à ce jour.

L'abaissement des Oulad-Mokrane avait favorisé l'extension de la puissance des Daouaouïda, dont le chef, Ahmed-ben-Ali (bou-Aokkaz), avait accordé sa fille en mariage à Sidi-Nacer ou à un de ses frères. Le cheikh daouadi avait sa deïra, son principal campement, dans le Zab, d'où il rayonnait sur divers points de son vaste territoire; mille cavaliers étaient toujours prêts à l'accompagner. Il mourut en 1602, et fut successivement remplacé par son fils Ali, puis par son petit-fils Ahmed, en 1616. Enfin celui-ci étant décédé en 1622, le commandement échut à son fils Sakheri, homme énergique que nous alloua voir entrer en scène[1].

EXPÉDITIONS DU PACHA KHOSROU CONTRE TLEMCEN ET LA GRANDE KABYLIE. CAMPAGNE CONTRE LES TUNISIENS. FIXATION DE LA FRONTIÈRE. — En 1624, le pacha Khosrou, qui commandait à Alger, employa le meilleur moyen pour mettre fin aux querelles et à l'anarchie : il fit expédition sur expédition et occupa ainsi l'activité de la milice. Il parait avoir d'abord visité la province d'Oran et s'être avancé en maître jusqu'à Tlemcen. La garnison de cette ville, en butte à l'hostilité de la population, se trouvait dans une situation assez précaire. Après y avoir rétabli le respect de l'autorité turque, il rentre à Alger et prépara une campagne contre la Kabylie. Le roi de Koukou, Ammar-ben-el-Kadi, était mort en 1618 ; son frère, qui l'avait remplacé, renouvela, parait-il, certains traités conclus précédemment

1. Féraud, *Les Harar, seigneurs des Henanecha* (Revue afric., n° 103, 104 et 105. — Le même, *Les Ben-Djellab, sultans de Touggourt* (Revue afric., n° 155, p. 360 et suiv.). — Le même. *Les Mokrani, seigneurs de la Medjana* (Rec. de la Soc. arahéol. de Constantine, 187l-72, p. 286 et suiv.). — El-Kaïrouani, pass.

entre sa famille et l'Espagne. Cette situation, exploitée auprès des Turcs par un fils du précédent roi, lui avait fait obtenir un appui au moyen duquel il put s'emparer du pouvoir après s'être défait de son oncle par l'assassinat. Mais, bientôt, une rupture se produisit entre lui et ses protecteurs ; les otages kabyles furent massacrés à Alger, et l'état de guerre recommença. Khosrou entra en maître à Koukou, dans cette même année 1624 ; mais nous ne possédons aucun détail précis sur sa campagne. Peu de temps après, une nouvelle révolte ayant éclaté à Tlemcen nécessita l'envoi d'un corps de 1,200 Turcs qui y rétablirent la paix. Une sévère répression fut jugée indispensable : les personnages les plus compromis furent écorchés vifs et l'on envoya à Alger leur peau, bourrée de paille.

Ces expéditions dans l'intérieur n'empêchaient pas le pacha de protéger la course. Ce fut encore une belle période pour les Reïs, dont l'audace ne connut plus de bornes et qui, guidés par des renégats ou volontaires de tous les pays, ne se contentèrent pas du champ restreint que leur offrait la Méditerranée: ils se lancèrent sur la vaste Océan. Mourad-Reïs alla, en l627, avec trois vaisseaux, faire une descente en Islande. Il en ramena 400 prisonniers, avec un riche butin. Khosrou mourut de la peste à la fin de cette année 1627.

Des difficultés, qui s'étaient déjà produites pour la délimitation de la frontière, entre la province de Constantine et la Tunisie. et avaient amené une sorte de traité, en 1614, se renouvelèrent alors, par suite des empiètements des Ben-Chennouf du Kef sur le beylik Constantinois. Le nouveau pacha, nommé Housseïn, adressa au gouvernement tunisien une véritable sommation d'avoir à ne pas franchir ses bornes. Mais le dey de Tunis n'était pas homme à se laisser morigéner par le pacha d'Alger. Il repoussa son message de la même façon et, des deux côtés, on se prépara à la guerre.

Au printemps de l'année 1628, l'agha d'Alger se mit en roule vers l'est, rallia, à Constantine, les forces régulières et les contingents des tribus arabes et continua sa marche sur le Kef à la tête de 300 tentes de janissaires, avec neuf canons. Le dey de Tunis avait aussi envoyé une armée, composée de 480 tentes, avec 55 pièces de canons, plus les contingents des tribus indigènes. Taleb-ben-Cbennouf, son allié, était sur la frontière ; il réussit, de concert avec le goum des Oulad-Saïd, à attirer les Algériens dans un terrain choisi, où ils leur firent éprouver de grandes pertes et les placèrent dans une situation tellement critique que ceux-ci étaient sur le point de s'en remettre à la générosité des Tunisiens. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Ben-Chennouf et des Oulad-Saïd, qui ne tenaient nullement à voir les Turcs tirer tout le profit de leur succès. Changeant

donc d'attitude, ils passèrent du côté de la colonne d'Alger et l'aidèrent à écraser entièrement l'armée de Tunis, au lieu dit Es-Settara (mai 1628). Le dey Youssof accepta alors les propositions de paix que ses officiers lui transmirent et ratifia le traité conclu avec les Algériens pour la délimitation de la frontière qui fut fixée comme suit:

Dans la région du sud: l'Oued-Serate ; puis, vers le nord, l'Oued-Mellag, en passant par El-Kirech, Koloub-et-Tirane jusqu'à Ras-Djebel-el-Hafa et, de là, jusqu'à la mer.

Le poste qui avait causé la rupture devait, en outre, être démoli, et il fut stipulé que, quiconque parmi les sujets de chaque pays passerait la frontière désignée ci-dessus, serait considéré, de fait, comme appartenant à l'autre et ne pourrait être réclamé[1].

MISSION DE SANSON DE NAPOLLON À ALGER. IL OBTIENT LA PAIX AVEC LA FRANCE ET LE RÉTABLISSEMENT DES COMPTOIRS DE LA CALLE DONT IL EST NOMMÉ DIRECTEUR. — Cependant, les pertes éprouvées par la France, depuis la rupture avec Alger, étaient si énormes qu'il fallait, à tout prix, y mettre un terme. Le gouvernement de Louis XIII songea enfin à conclure des arrangements avec les Algériens eux-mêmes, au lieu de continuer à présenter ses réclamations auprès de l'allié traditionnel, le Grand-Seigneur, et à rapporter de Constantinople des firmans conférant toutes sortes d'avantages, mais qui étaient protestés sur place, par ceux auxquels l'exécution incombait. Il jeta, avec beaucoup de bonheur, les yeux sur un gentilhomme ordinaire de sa chambre, chevalier de Saint-Michel, nommé Sanson de Napollon, corse d'origine, ancien consul à Alep, de 1614 à 1616, et qui, en 1623, avait rempli fort intelligemment une mission dans le Levant. De là, il était venu à Tunis avec deux Capidjis de la Porte, et avait trouvé le gouvernement et la population fort irrités contre les Français A la suite de nouveaux succès remportés par les chevaliers de Malte, dont un grand nombre appartenaient à notre nation en paix avec la régence. Il avait pu, néanmoins, accomplir heureusement sa mission, car il possédait la pratique de la diplomatie et des usages musulmans, bagage indispensable pour traiter avec eux.

Dans le mois de mai 1626, Napollon débarqua à Alger et entra aussitôt en relations avec les personnages influents, reïs, renégats membres du diwan ou de la milice, leur offrant des cadeaux et ne

1. Rousseau, *Annales Tanisiennes*, p. 45 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 158 et suiv.— El-KaÏrouani, p. 349. — Feraud, *Les Harars* (loc. cit., p. 167). — Le P. Dan, *Hist. de Barbarie,* pass.

craignent pas de les recevoir chez lui. C'était un excellent moyen et les affaires se trouvaient on bonne voie, lorsque des adversaires ou des jaloux insinuèrent au pacha et au diwan que cet envoyé était un imposteur et que ses pouvoirs et les firmans du Khakan étaient falsifiés. Le situation devenait critique pour l'ambassadeur; mais il avait l'esprit assez fertile et connaissait suffisamment son terrain pour s'en tirer. On expédia à Constantinople des délégués chargés d'éclaircir l'affaire; après de longs mois ils rapportèrent la justification éclatante du «capitaine Sanson». Enfin, dans l'automne 1627, les bases de la convention étaient arrêtées et, bientôt Napollon se rendait en France pour les soumettre au roi. Là, les difficultés recommencèrent, bien qu'il eût obtenu, en principe, l'approbation du souverain et un arrêt, en date du 6 novembre, «prescrivant à toute commune dont les natifs étaient détenus en esclavage de verser à l'ambassade 200 livres par tête.» En effet il fallait des sommes considérables pour ces rédemptions et l'achat des cadeaux d'usage; or, Napollon avait déjà un découvert résultant de ses précédentes missions et il ne pouvait en obtenir le paiement ; de plus, il fallait absolument rapporter les fameux canons de Dansa et celui qui les détenait n'était nullement disposé à les rendre. Abreuvé de dégoûts de toute sorte, l'habile et heureux négociateur allait renoncer à son oeuvre, lorsque les consuls et députés du commerce de Marseille se décidèrent, encore une fois, à prendre ces dépenses à leur compte.

Aussitôt qu'il eut réuni de l'argent en quantité suffisante, Napollon partit, bien que n'apportant pas les canons, et débarqua à Alger, le 17 septembre 1628. On l'attendait avec impatience et bien des mains se tendirent pour participer à ses largesses. Grâce à la clé d'or, il obtenait, deux jours après, le vote unanime de la paix perpétuelle par, le diwan et, comme sanction, la peine de mort frappant quiconque la violerait. Les contractants s'obligeaient à respecter leurs rivages et leurs navires respectifs et à ne prendre, les uns aux autres, ni captifs, ni marchandises. On devait, en un mot, se traiter en amis, en alliés, et la France avait le droit de commercer en Berbérie et d'y établir des consuls. Les Algériens devaient, en outre, déléguer à Marseille un de leurs principaux citoyens qui y resterait comme une sorte d'otage.

Mais ce n'était pas tout: le lendemain, un privilège particulier autorisait notre nation à relever et à administrer le Bastion de France, cette concession obtenue en Orient et dont les Algériens avaient toujours contesté le principe. Le commerce des cuirs et de la cire de toute la région était monopolisé entre les mains des concessionnaires, lesquels s'obligeaient à servir, au pacha d'Alger, une

redevance de 20,000 doblas par an, sur quoi, moitié serait affectée à la solde de la milice et moitié versée au trésor.

Par une clause spéciale, il était demandé que le capitaine Sanson Napollon fût chargé, pendant toute sa via, de l'administration du Bastion et dépendances, avec pleins pouvoirs. On pourrait croire que cet habile homme avait su, par les moyens dont il disposait, ne faire la part balle ; cela est possible, néanmoins on doit voir ici autre chose, c'est-à-dire le désir légitime des Algériens de continuer à avoir affaire avec un homme les comprenant et sachant s'entendre avec eux. Il faut avoir vu de près combien l'absence de certaines facultés rend difficiles les affaires avec les musulmans, pour comprendre le désir naïvement exprimé par les Algériens; et, après tout, personne n'avait à y perdre. Le diwan, le pacha, les principaux fonctionnaires écrivirent aux consuls de Marseille pour les remercier et leur exprimer tout le contentement qu'ils avaient éprouvé dans leurs relations avec le «capitaine Sanson».

Il y avait donc lieu d'espérer qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour les relations pacifiques entre les deux pays. Enfin, les deux canons de Dansa, rachetée au duc de Guise, par la ville de Marseille, moyennant 30,000 livres tournois, ainsi qu'il résulta d'une quittance encore aux archives de cette ville, avaient été restitués aux Algériens.

Après s'être occupé activement de la mise en liberté des captifs français et du règlement des questions pendantes, Napollon partit pour Bône et La Calle. Il releva les constructions du Bastion, rouvrit les comptoirs de Bône et de La Calle, et créa un grand marché d'achat et d'échange, au cap Rose. Il avait, avec lui, un personnel nombreux et choisi, bien armé, bien pourvu de vivres et de munitions; des prêtres, des médecins, des pharmaciens, tout ce qui était nécessaire pour les besoins de l'âme et du corps, et une petite flotte. En outre, des corailleurs exerçaient leur industrie sous la protection des établissements. Les indigènes accouraient en foule, trouvant dans nos comptoirs bon accueil et probité. Le commerce de Marseille en profita, aussitôt, dans la plus large mesure, de sorte que ses sacrifices se trouvaient largement couverts. Napollon offrit même de lui fournir tout le grain dont elle aurait besoin[1].

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 165 et suiv. — Le même, *La mission de Sanson Napollon* (Revue afric., n° 124 et suiv.). — Le même, *Les deux canons de Simon Dansa*. — On ne saurait trop féliciter M. de Grammont, de la publication de si riches documents inédits sur cette intéressante affaire.

LUTTES DE NAPOLLON CONTRE SES RIVAUX. VIOLATION DE LA PAIX PAR LES FRANÇAIS. — Mais il n'est pas toujours facile de faire le bien en se dévouant à son pays; la réussite provoque la jalousie et trop de gens vivent du trouble, pour qu'ils ne considèrent pas le rétablissement de l'ordre comme une atteinte directe à leurs droits. Napollon se vit d'abord l'objet des dénonciations de compatriotes, les frères Fréjus, qui, auparavant, avaient à Alger une certaine influence, et, chose profondément triste, ils parvinrent à former, à Marseille, un parti hostile à celui qui rendait de si inappréciables services à cette ville. Le capitaine Sanson eut alors cette amertume d'être obligé de se défendre contre des accusations ineptes, notamment de s'être fait musulman, ou perfides, comme celle de concussion, car on osa lui reprocher de s'être approprié les fonds à lui confiés pour le rachat des captifs ; or, ayant reçu 82,1901ivres à cet effet, il en avait dépensé 272,000, et eut beaucoup de peine à rentrer dans ses avances. A cette rivalité s'en joignit une autre, plus redoutable encore, celle des Lomellini, de Gênes, qui avaient obtenu précédemment la concession de l'île de Tabarca et de la pêche du corail dans cette région. Tous les moyens furent employés par eux pour faire échouer le directeur des établissements; après avoir essayé, en vain, de soulever contre lui les indigènes de La Calle, ils failliront, en exploitant les passions de ses rivaux de Marseille, obtenir qu'on l'invitât à résider à Alger !

Enfin, ce qui était plus naturel, les autres nations ne voyaient pas sans une vive jalousie la prépondérance française s'établir en Berbérie. C'est probablement ce qui décida la Hollande à envoyer à Alger Cornelis Pinacker, en 1623 et 1626, comme ambassadeur prés des «vice-rois d'Alger», pour essayer d'obtenir également des avantages particuliers[1].

Napollon était assez habile et assez sûr de lui-même pour triompher de cette guerre de petitesses ; sa philosophie lui permettait de s'élever au-dessus de ces misères, ainsi qu'on en jugera par ce passage de sa lettre du 4 février 1629 aux « consuls et gouverneurs de Marseille».

«*L'on m'écrit que tout le peuple de Marseille murmure contre moy, de quoi je suis bien marry et, dans un côté, content; car toujours s'est veu parmi le peuple que celui qui désire servir le public est le plus mal veu, parce que l'envie déchire et les personnes mal*

1. Archives de l'État à La Haye. Rapport de Cornélis Pinacker sur les missions de 1623 à 1626.

affectionnant désirent de couvrir le bienfait d'un homme de bien.»

Il continuait néanmoins à s'employer avec activité pour le bien de tous et avait lié d'excellentes relations avec Youssof, dey de Tunis, qui rencontrait à Marseille une véritable hostilité et avait éprouvé plus d'un déboire, sans cependant renoncer à ses bonnes dispositions pour nos nationaux. Malheureusement des faits autrement graves vinrent se mettre à la traverse de son oeuvre. Une chaloupe, montée par 16 Turcs d'Alger, ayant rencontré une barque de La Ciotat, lui demanda assistance sur la foi des traités ; mais, à peine les musulmans furent-ils à bord, qu'on les massacre jusqu'au dernier; peu après, une tartane d'Alger se laissait prendre et amariner de la même façon par un bateau d'Arles, et son équipage conduit à terre était vendu et envoyé aux galères. L'effet produit par ces deux violations du droit des gens fut considérable, surtout à Alger; aussi l'otage Hamza, en pressentant le contrecoup, s'empressa-t-il de prendre la fuite de Marseille, et pour se justifier auprès de ses compatriotes, il fit un tableau très inexact des dispositions des Marseillais à leur égard. C'est alors que les esprits étaient surexcités au plus haut degré par ces événements, qu'un troisième fait, non moins déplorable, se produisait. Vers la fin de novembre 1629, le chevalier de Razilly, qui ramenait de Maroc une ambassade envoyée par le roi de France, rencontra, non loin de Salé, un bateau corsaire, commande par un certain Mahmed-Khodja, qui avait entrepris cette course pour des Boulouk-bachis d'Alger. Il s'en empara sans résistance et les gens qui le montaient furent vendus comme des esclaves.

REPRÉSAILLES DES ALGÉRIENS. NAPOLLON TRIOMPHE DE SES ACCUSATEURS. SA MORT À L'ATTAQUE DE TABARCA. — A Alger, vers le même temps, le parti des yoldachs avait profité du coup porté à la puissance des reïs par leurs défaites et les pertes que l'amiral Ribera leur avait infligées au combat naval de Barcelone, pour arrêter une vingtaine des plus turbulents d'entre eux et les interner à Bougie, avec un certain nombre de Koulour'lis, leurs partisans, soit, en tout, plus de 150 personnes. Ainsi, l'élément levantin, comprenant les renégats, avait pris le dessus et c'était le parti de la paix qui triomphait.

Cédant aux conseils de Napollon, la ville de Marseille avait, dans cette même année 1629, envoyé à Alger comme consul, mais sans lui en donner le titre officiel, le capitaine Ricou. Il avait été bien accueilli par tous et paraissait devoir rendre d'excellents services; tout semblait pour le mieux, au point de vue des intérêts

français, lorsque les trois violations successives du traité que nous avons relatées vinrent détruira les résultats obtenus ou prix de tant d'efforts.

La colère des Algériens fut indescriptible : tous les Français présents dans la ville, y compris la capitaine Ricou, furent maltraités et traînés au bagne. De plus, les reïs armèrent leurs navires et coururent sus aux bateaux français, naviguant, à leur tour, sans défiance. A la première nouvelle de ces faits, Napollon s'empressa de venir à Alger, (janvier 1630), et d'employer son influence et son adresse pour en atténuer les conséquences; malheureusement le coup était porté et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et à force d'argent qu'il put obtenir la mise en liberté du consul et de ses compagnons. En même temps il écrivait lettre sur lettre à Marseille pour solliciter la réparation due aux Algériens et la mise en liberté de leurs compatriotes. Quant au consul Ricou, après avoir échappé à ces avanies, il ne songea qu'à rentrer en France et à résigner sa charge; il se répandit en plaintes, ne craignant pas d'accuser celui auquel il devait la liberté, Napollon, d'être l'auteur de tout ce qui arrivait de fâcheux, parce que, malgré tout, on le voyait conserver de bonnes relations avec les Turcs et, sans doute, aussi, parce quo Ricou se faisait inconsciemment l'organe de son chancelier, le sieur Blanchard. Cet étrange consul poussait les Marseillais à rendra Napollon responsable du maintien de la paix qu'il avait conclue, et disait aux Algériens de s'en prendre au même de tous les dommages qu'ils éprouveraient de la part des Français !

Ne pouvant obtenir son rappel, Ricou quitta Alger comme un fuyard, en mars 1631, et Blanchard prit enfin la direction des affaires; mais ce fut pour se voir insulter en plain diwan et jeter aux fers, où il fut détenu pendant vingt-quatre heures. Peu après, ayant eu le tort de faciliter l'évasion de captifs français, il fut de nouveau mis au bagne, couvert d'opprobre et soumis aux plus durs travaux. Ce fut pour lui une occasion de renouveler ses plaintes et ses dénonciations contre Napollon ; mais il n'en retira aucun profit personnel. Les bonnes relations de la France avec Alger étaient rompues et 2,000 de nos compatriotes, avec le consul, gémissaient dans les fers.

Quant à Napollon, il avait eu le plus grand bonheur qui puisse advenir aux victimes de la calomnie. Le cardinal de Richelieu, mis en défiance contre lui par les dénonciations de ses ennemis l'accusant de travailler pour lui et non pour la France, ainsi que cela semblait résulter de sa nomination à vie, décida qu'il y avait lieu à enquête sur place. Par commission royale, en date du 8 octobre 1631, M. de l'Isle, chargé de constater les faits en Berbérie, arriva

le 11 avril 1632 au Bastion, examina tout avec le plus grand soin, contrôla les comptes, entendit les gens et reconnut que la gestion de Napollon ne donnait prise à aucun reproche et qu'il n'avait cessé d'agir dans l'intérêt bien entendu de la France. Comme conséquence, il renouvela solennellement son investiture, le 28 avril, en présence des troupes et de la garnison, dont il reçut le serment. Ce fut un grand succès et une noble vengeance pour l'homme qui avait rendu de si grands services à son pays et cette éclatante justification dut le consoler de bien des amertumes.

Mais la haine de ses ennemis en fut encore avivée et ils redoublèrent d'efforts pour lui nuire ; ils persuadèrent enfin à la cour que des modifications devaient être apportées au traité de 1628 et Napollon fut mandé à cet effet en France. Depuis longtemps, le gouverneur du Bastion méditait un projet hardi pour mettre fin à la concurrence déloyale et aux intrigues des Génois de Tabarca. Il consistait à leur enlever cette île et Napollon se décida à brusquer l'opération avant de partir. Grâce à des intelligences qu'il entretenait dans la fort par l'intermédiaire d'un boulanger, il connut l'effectif de la garnison et, sur la promesse que lui fit cet homme de lui ouvrir la porte, il partit, le soir du 11 mai 1633, avec toutes les forces qu'il put réunir et aborda, de nuit, dans l'île. Mais le traître sur lequel il comptait avait prévenu ses compatriotes les Génois ; aussi, dès que les Français approchèrent du fort, ils furent reçus par une terrible fusillade et se virent attaqués corps à corps par leurs ennemis, sortis de l'embuscade. Napollon, après avoir abattu deux Génois, fut tué d'une balle dans le front : en vain ses compagnons encore valides voulurent-ils regagner les vaisseaux; ils périrent presque tous, et cette fatale expédition se termina par un désastre. La disparition prématurée de Sanson Napollon fut une perte irréparable pour les intérêts français en Afrique. Nul doute que, s'il avait pu conserver l'administration des établissements pondant un certain temps, il n'eût assuré la prépondérance de la France et la sécurité du commerce dans celle région. Nous allons voir quelle importance le Bastion avait acquise par les relations qu'il entretenait avec tous les indigènes de la province. Napollon représente pour nous le seul homme qui, jusqu'alors, se fût rendu un compte exact des affaires de Berbérie et de la façon de les traiter. C'est ce qui nous a décidé a donner à cet épisode un développement peut-être hors de proportion avec le cadre de ce précis[1].

1. De Grammont, *Hist. d Alger*, p. 170 et suiv. — Le même. *La mission de Sanson Napollon* (Revue afric., n° 136, 137).

SITUATION À TUNIS. INSURRECTION DES INDIGÈNES. VICTOIRES DE HAMMOUDA-BEY. DISPARITION DES BEN-CHENNOUF, LES OULAD SAÏD SONT ANÉANTIS. — A Tunis, la situation, sans être bonne, avait été bien moins tendue avec la France, en raison des dispositions bienveillantes de Youssof, dey dont l'autorité était plus effective qu'à Alger et, aussi, de l'action de son bey, Mourad, renégat d'origine corse, fait esclave dans sa jeunesse, et qui, par sa bienveillance pour les chrétiens prisonniers, avait mérité des remerciements du pape Urbain VIII. Sous sa protection, de nouveaux capucins s'établirent à Tunis, avec le titre de procureurs des esclaves, et furent les véritables fondateurs de l'église catholique de cette ville.

Les passions étaient moins violentes à Tunis qu'à Alger. Aussi diverses puissances purent-elles y entretenir des relations plus ou moins suivies. La Hollande y envoya des missions en 1619, 1620, 1621, et 1625, et y installa comme consul, de 1625 à 1629, ce Lambert Verhoer dont nous avons parlé, rude marin, connaissant toutes les ruses des Reïs et des Turcs.

Après la guerre de 1628, le pays était resté en état d'insurrection et, dans le cours de l'année suivante, les Arabes avaient défait une nouvelle armée turque envoyée contre eux. Le danger fut même assez pressant pour que le dey se décidât à solliciter l'appui du diwan d'Alger. Mais les Algériens avaient alors d'autres soins ; en outre la Kabylie était en révolte ; aussi la demande de Tunis fut-elle repoussée. Bientôt, même, une nouvelle rupture éclata entre les deux pachaliks, et eut pour conséquence quelques pirateries au préjudice de l'un et de l'autre.

En 1631, le principal officier du dey Youssof, nommé Ali-Thabet, qui avait le titre de pacha, bien mérité par d'importants services, mourut et fut remplacé par Mourad-Bey, que nous appellerons, à l'avenir, pacha. Le titre de bey échut alors à son fils Mohammed, connu plus généralement sous le nom de Hammouda. C'était un guerrier habile, qui s'appliqua à rétablir la paix dans la régence et sut tirer une éclatante vengeance des Ben-Chennouf et des Oulad-Saïd. Exploitant l'ambition de Ali-el-Hannachi, chef des Harar de Kalâat-Senane, il sut le brouiller avec Taleb-ben-Chennouf. Les hostilités commencèrent. Attaqué de deux côtés, poussé avec vigueur par le bey Hammouda bien secondé par ses collègues Ramdane et Redjeb, Ben-Chennouf périt les armes à la main, avec la plupart des siens; le reste de sa famille fut expulsé du Kef et perdit toute puissance. Ali-el-Hannachi, chef des Harar, resta ainsi le maître de ces tribus et de leur vaste territoire.

Mohammed-bey (Hammouda) se mit alors aux trousses des Ouled-Saïd, ces traîtres pour lesquels les auteurs musulmans n'ont pas assez d'expressions de haine et de malédictions, les poursuivit, les décima et les réduisit à un tel état de misère qu'ils durent se disperser dans les tribus et même cacher leur origine, préférant, pour employer les termes d'El-Kaïrouani, «se dire juifs, que d'avouer la vérité». Les principaux de cette tribu ayant été pris et conduits à Tunis furent empalés sur le marché aux bestiaux, la satisfaction de tous les bons citoyens.

Enfin, l'oasis d'El-Hamma se trouvait en état de révolte depuis sept années, ayant toujours su résister aux efforts des troupes turques. Hammouda en entreprit le siège et, la pressant jour et nuit, sans lui laisser un instant de répit, finit par l'enlever les armes à la main. L'oasis fut pillée par les vainqueurs; on massacra les hommes et les femmes furent réduites en servitude. Puis le bey rappela les habitants émigrés qui n'avaient pas pris part à la dernière lutte et leur permit de relever les murs de leurs habitations, à charge par eux de payer un tribut important[1] (1631-1634).

A Tripoli, les Turcs ayant adopté la même hiérarchie qu'à Tunis, les pachas n'y avaient ni force ni autorité. En 1624, un certain Mohammed-Cherif étant dey, Louis XIII chargea le sieur Bérenguer du rachat des captifs français dans cette localité. La mission de cet envoyé fut couronnée de succès et un sieur Du Molin fut nommé consul à Tripoli (1830). L'année suivante, le dey Mohammed-Cherif était massacré. Le levantin Mohammed, originaire de Chio, le remplaça. C'était un homme actif et guerrier ; à la suite d'une révolte des tribus de la Cyrénaïque, il alla à Ben-Ghazi, et y construisit un fort. Il fit en outre des courses dons le sud et soumit à son autorité l'oasis d'Audjela, depuis longtemps indépendante. Quelque temps auparavant, l'île de Djerba avait définitivement cessé de relever de Tripoli pour être rattachée au pachalik de Tunis[2].

---

1. El-Kaïrouani, p. 350 et suiv., 386 et suiv. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*. p. 46 et suiv. — Féraud, *Les Harars* (loc. cit., p. 197 et suiv.). — *Lettres de Thomas d Arcos à Peiresc* (Revue afric., n° 189, p. 169 et suiv.). — *Archives de l'État à la Haye* (section Tunisie, classée par M. H. H. Van der Burgh).

2. Féraud, *Annales Tripolilaines* (loc. cit., p. 211).

CHAPITRE XIII

ABAISSEMENT DE LA DYNASTIE SAADIENNE. - PUISSANCE DES MARABOUTS AU MAROC. RÉVOLTE DE BEN-SAKHERI DANS L'EST
1627-1641

Maroc : succès du marabout El-Aïachi. — Mort d'Abbd-el-Malek à Fès et de Zidane à Maroc. Règne d'Abd-el-Malek-ben-Zidane. — Règne d'El-oualid. Il est assassiné. Son frère Mohammed-Cheikh, le jeune lui succède. — Prépondérance des marabouts de Dala. La sultan de Maroc est défait par leur chef Mohammed-el-Hadj qui s'empare de Fès, de Meknès et de Teidia. La marabout El-Aïachi est vaincu par lui: sa mort. — Moulaï Cherif à Sidjilmassa. Il est fait prisonnier par Abou-Hassoun, marabout du Sous. Son fils, Moulaï-Mohammed, s'empare de l'autorité à Sidjilmassa. Ses conquêtes. — Anarchie à Alger. Révolte des Koulour'lis. Mission de M. Le Page pour la France. Son insuccès. — Démonstrations françaises devant Alger. Rupture définitive. Destruction des établissements de la Calle. Exécution du cheikh El-Arab à Constantine. Révolte générale de la province. Ben-Sakheri dévaste les environs de la ville. — Défaite des Turcs d'Alger par Ben-Sakheri à Guédjal. — Destruction de la flotte algérienne et tunisienne par les Vénitiens à Vélone. - Nouvelle défaite des Turcs en Kabylie. Ils sont sauvés par un marabout qui leur impose l'obligation de rétablir le Bastion. — Tunisie: mort du dey Youssef. Le pacha Osta-Mourad lui succéde ; sa mort. Il est remplacé par Ozan-Khoudja. Coup de main des chevaliers de Malte.

MAROC ; SUCCÈS DU MARABOUT EL-AÏACHI. MORT D ABD-EL-MALEK À FÈS ET DE ZIDANE À MAROC. RÈGNE D'ABD-EL-MALEK-BEN-ZIDANE.

Nous avons laissé au Maroc le marabout El-Aïachi se disposant à reprendre la direction de la guerre, après avoir obtenu des légistes une fetoua lui en reconnaissant le droit, à défaut de l'autorisation du prince. Il triompha sans difficulté de ses adversaires et s'appliqua, presque exclusivement; à harceler les chrétiens d'El-Araïch, leur tendant des embuscades, s'emparant de leurs convois et ne leur laissant pas un instant de repos. Tanger et El-Halk-el-Kobra furent aussi l'objet de ses attaques et de celles des gens de Fès. La garnison d'El-Halk ayant été attirée au dehors et massacrée en grande partie, El-Aïachi jugea qu'il pourrait surprendre ce poste; mais il lui fallait des échelles, il en fit demander aux Maures de Salé et comme ceux-ci avaient mis du retard à les expédier, les Espagnols finirent par être prévenus et on

accusa de cette trahison les Andalous.

Cependant, à Fès, Abd-el-Malek, qui avait succédé à son frère, mort en octobre 1624, ne régna, si toutefois on peut appeler régner la continuation de l'existence peu princière d'Abd-Allah, que jusqu'en 1627, année de son décès. Quelques jours plus tard, le 14 septembre 1627, Zidane terminait aussi, à Maroc, son long et triste règne. Il mourut, en laissant un grand nombre d'enfants, parmi lesquels nous citerons Abd-el-Malek, qui avait déjà été désigné par lui comme héritier présomptif, El-Oualid, Abou-l'Abbas-Ahmed et Mohammed-Cheikh, le jeune. Abd-el-Malek ne fit aussitôt reconnaître ; c'était un débauché, incapable et indigne du règner. Ses frères Mohammed-Cheikh et El-Oualid se mirent, sans plus tarder, en révolte contre lui et, après plusieurs combats, furent vaincus et dépouillés, mais parvinrent à mettre en sûreté leurs personnes.

Pendant ce temps, Abou-l'Abbas-Ahmed, autre fils de Zidane, se rendait maître de Fès (4 novembre), s'y faisait proclamer sultan, et frappait des monnaies à son nom. Peu après, s'étant emparé traîtreusement de son cousin Mohammed-Zer'ouda, il le fit mettre à mort dans la Kasba (fin mai 1628); mais, deux mois plus tard, il était arrêté à son tour, et incarcéré dans le château du Nouveau-Fès (fin juillet). C'est ici qu'il faut placer la deuxième ambassade envoyée au Maroc par le roi de France. M. de Razilly, chargé de pleins pouvoirs était débarqué à Safi en 1629, dans le but d'obtenir de Zidane le redressement de différents griefs ; mais, s'étant rendu à Maroc sur la foi des promesses du sultan, il fut incarcéré et n'obtint sa liberté qu'avec la caution des négociants de Safi. Il devait protester contre les avanies infligées à nos consuls et eut à en supporter de plus grandes encore. En 1629, M de Razilly revint au Maroc ; s'étant présenté à Salé il ne put y débarquer. Ce ne fut qu'en 1630 qu'il revint et obtint toutes les satisfactions et un traité favorable à la France.

Cependant Abd-el-Malek lui-même ne devait pas avoir un long règne. Le 10 mars 1631, il fut, étant ivre, assassiné par les renégats à Maroc[1].

RÈGNE D'EL-OUALID. IL EST ASSASSINÉ. SON FRÈRE MOHAMMED-CHEIKH, LE JEUNE LUI SUCCÈDE. — Le jour même de la mort d'Abd-el-Malek, son frère, El-Oualid, se fit reconnaître par la population à Maroc. «Il se distinguait, dit le Nozha,

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 248 et suiv. du texte arabe, 402 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 481 et suiv.

par sa douceur et sa vertu.» Cependant, ses premiers actes consistèrent à se débarrasser Successivement de ses parents : cousins, neveux et frères. qu'il fit mettre à mort sans bruit ; c'était l'application au Maroc du fameux kanoun du sultan Mahomet II. Peut-être, du reste, possédait-il, relativement aux derniers chérifs dont nous avons vu se succéder les tristes règnes, beaucoup de vertus et même de douceur. Un de ses frères, Mohammed-Cheikh, le jeune, trouva grâce devant lui, c'est-à-dire qu'il se contenta de le tenir en prison. El-Oualid était passionné pour la musique et en faisait exécuter jour et nuit ; du reste, il rappelait Ses parents par plus d'un défaut et n'avait rien de ce qui eût été nécessaire pour relever un empire entamé de toute part, sans force et sans honneur.

Le jeudi, 19 février 1636, El-Oualid fut assassiné par les renégats, à la suite d'une querelle misérable, si la version du Nozha est exacte. Ces auxiliaires ayant réclamé avec insistance leur solde, en faisant ressortir qu'ils n'avaient rien à manger, le chérif leur répondit par moquerie : «Eh bien, mangez des écorces d'oranges !» Profondément blessés par cette inepte plaisanterie, quatre renégats résolurent de s'en venger et tuèrent, par surprise, leur maître.

Après la mort du sultan, les gens de Maroc hésitèrent Sur le choix de son successeur, puis finirent par se prononcer pour son frère, Mohammed-Cheikh, le jeune. Les caïds le retirèrent de prison et, le 18 février, il fut solennellement proclamé à Maroc. C'était un homme doux et bienveillant; mais il lui manquait peut-être l'énergie indispensable dans un pareil moment et, à coup sur, les moyens matériels lui faisaient défaut. Il n'hérita guère que de la capitale et de sa banlieue ; le reste de l'empire était entre les mains des marabouts qui cherchaient à s'arracher les provinces les uns aux autres, sans même s'inquiéter du fantôme de sultan. Quant au trésor public, il était vide et l'armée n'existait pour ainsi dire plus[1].

PRÉPONDÉRANCE DES MARABOUTS DE DELA. LE SULTAN DE MAROC EST DÉFAIT PAR LEUR CHEF MOHAMMED-EL-HADJ QUI S'EMPARE DE FÈS, DE MEKNÈS ET DE TADELA. LE MARABOUT EL-AYACHI EST VAINCU PAR LUI. SA MORT. — Dans les dernières années, la notoriété de la Zaouïa de Dela et de son chef Mohammed, fils d'Abou-Beker-ben-Amor, s'était encore étendue : tous les Berbères du centre avaient les yeux fixés sur elle. A la fin de l'année 1636, le vieux Mohammed

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 245 et suiv. du texte arabe et 404 et suiv. de la trad.

mourait à l'âge de 80 ans et sa dernière recommandation, adressée à toute sa famille réunie, fut de l'engager à s'abstenir de toute participation aux affaires politiques. Mais ses nombreux enfants ne l'entendaient pas ainsi. Comment, du reste, résister à la pression extérieure qui semblait leur forcer la main ? Mohammed-el-Hadj, le fils aîné, devenu chef de la Zaouïa, était un homme instruit, énergique et ambitieux dont les visées ne tardèrent pas à se manifester.

La sultan, Mohammed-Cheikh II, voyant ses dispositions, lui envoya un message dans lequel il lui rappelait que son père avait reconnu l'autorité d'El-Oualid, et l'invitait à l'imiter. Après la prière il passa à la menace ; et rien n'est curieux à lire comme les lettres échangées à ce sujet entre le chérif et la Zaouïa, lettres reproduites in-extenso dans le Nozhet-el-Hadi ; après cela, la parole ne pouvait être qu'aux armes. Mohammed-el-Hadj se mit en devoir d'étendre ses conquêtes. Il s'empara successivement de Fès, de Meknès, ainsi que des campagnes environnantes et, enfin, de tout le territoire de Tedla, et reçut la soumission des Berbères de la Moulouïa. Le sultan de Maroc s'étant décidé à marcher contre lui, la rencontre eut lieu à Bou-Agba, sur l'Ouad el-Abid, et se termina par la défaite du chérif. Reconnaissant alors la popularité dont jouissait le marabout de Dela, parmi les indigènes du Mag'reb, Mohammed-Cheikh rentra à Maroc et renonça à s'occuper de ce qui se passait au delà de l'Ouad-el-Abid. Ainsi Mohammed-el-Hadj resta maître de la région septentrionale, avec Fès comme capitale (1640).

Nous avons vu plus haut que le marabout El-Aïachi, dans ses luttes contre les Espagnols, avait accusé les Maures de Salé de l'avoir trahi au profit des chrétiens. Il consulta les légistes les plus célèbres pour savoir quel genre de punition ces prévaricateurs de l'Islam méritaient, et obtint des fetoua proclamant qu'ils devaient être frappés de mort. Le marabout se rendit à Salé et livra, pendant trois jours, les Andalous à la fureur de ses fanatiques adhérents. Un grand nombre de Maures périrent dans cette boucherie. Salé avait en effet recueilli les derniers expulsés d'Espagne et ils y avaient formé une colonie de 5 à 6,000 réfugiés, gens industrieux, braves et marins hardis.

Cependant quelques groupes parvinrent à se réfugier chez les chrétiens; d'autres gagnèrent Alger, d'autres allèrent à Maroc; enfin, plusieurs d'entre eux purent atteindre Fès et demander justice au marabout de Dela. Mohammed-el-Hadj, comme tous les marabouts, n'aimait pas ses rivaux et, depuis longtemps, la notoriété dont jouissait El-Aïachi, sa renommée de vaillance, lui portaient ombrage. Mais il fallait un prétexte pour rompre ; il essaya

d'abord de s'interposer dans l'intérêt des Andalous. El-Aïachi repoussa dédaigneusement sa requête. C'était la rupture: aussitôt les marabouts de Dela, ayant réuni leurs contingents, marchèrent contre lui; mais El-Aïachi les mit en déroute ; puis il détacha des Espagnols, les Arabes à eux soumis, et alla faire une démonstration contre Tanger.

A son retour de cette campagne, El-Aïachi rencontra les marabouts de Dela, appuyés par leurs fidèles Berbères qui l'attendaient sur la limita du canton d'Azr'ar et dut accepter le combat. Cette fois, la victoire se tourna contre lui: un grand nombre de ses adhérents furent massacrés et lui-même, ayant eu son cheval tué, n'eut d'autre ressource que de se réfugier chez les Arabes Kholt. Mais ses hôtes, pour lesquels la perfidie était de tradition, l'assassinèrent et, lui ayant coupé la tête, l'envoyèrent à Salé (mai 1641). La mort d'El-Aïachi fut accueillie avec un soupir de soulagement par les Espagnols. Les chroniques rapportent même qu'ils en célébrèrent la nouvelle par trois jours de fêtes. Les Maures de Salé étaient vengés ; enfin, Mohammed-el-Hadj était débarrassé d'un dangereux compétiteur. Ainsi, dans cette époque troublée, il se trouva bien peu de musulmans pour rendre hommage à ce brave champion, qui avait tant de fois exposé sa vie en luttant contre «*l'infidèle dont la présence souillait le sol de l'Islam*»[1].

MOULAÏ-CHÉRIF À SIDJILMASSA. IL EST FAIT PRISONNIER PAR ABOU-HASSOUN, MARABOUT DU SOUS. SON FILS, MOULAÏ-M'HAMMED S'EMPARE DE L'AUTORITÉ À SIDJILMASSA. SES CONQUÊTES. — Revenons à Sidjilmassa où nous avons laissé un autre marabout, Moulaï-Chérif, étendant sa prépondérance dans ces; régions sahariennes. Seuls, les gens de Tabouaçamte, oasis fortifiée (Kçar), à environ 20 kilomètres au sud de Tafilala, s'étaient déclarés ses ennemis et avaient appelé à leur aide les marabouts de Dela, tandis que Cherif requérait l'assistance d'Abou-l'Hacen-Semlouli, dit Abou-Hassoun, son ami, maître du Sous. Les hommes d'armes de la Zaouïa et ceux d'Abou-Hassoun se trouvèrent réunis dans l'oasis et faillirent en venir aux mains. Cependant, grâce à une lettre de Mohammed-el-Hadj, conjurant les musulmans de ne pas détruire leurs forces dans des luttes fratricides, on finit, de part et d'autre, par terminer la querelle au moyen d'une transaction (1633).

Mais il est des cas où les réconciliations sont impossibles et

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 254 et suiv., 270 et suiv. du texte arabe, 449 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 485 et suiv.

deviennent caduques aussitôt qu'elles ont été acceptées ou imposées: ce n'est qu'un retard, plus ou moins long, apporté à la lutte. Les gens de Tabouaçamte se déclarèrent les serviteurs religieux (Khoddam) d'Abou-Hassoun et s'appliquèrent, par tous les moyens, à amener une brouille entre les deux marabouts. Sur ces entrefaites, Moulaï-M'hammed, fils aîné de Moulaï-Cherif, étant parvenu, par un stratagème, à pénétrer de nuit dans ledit Kçar, avec 200 guerriers, massacra tous les gens qu'il put saisir et s'empara de leurs biens. Son père, Cherif, s'empressa d'accourir pour profiter de cette victoire et jouir de la volupté de la vengeance ; mais les parents des victimes. échappés au massacre, coururent porter leurs doléances à Abou-Hassoun, véritable suzerain du pays, lequel fit aussitôt partir une colonne pour Sidjilmassa et écrivit aux gens de Tabouaçamte, sur lesquels il pouvait compter, de s'emparer par ruse de Cherif. On se saisit de lui, ou mépris des lois de l'hospitalité, après l'avoir attiré par une invitation ; puis on l'expédia à Abou-Hassoun, qui se contenta de l'enfermer dans une Kalâa (forteresse); il lui donna, comme servante, une esclave, qui devait être la mère de Maulaï-Ismaïl (1637-38).

Quelque temps après, Cherif obtint sa liberté, moyennant une forte rançon fournie par son fils, Moulaï-M'hammed. Celui-ci, exploitant l'irritation causée à Sidjilmassa par les exigences des agents d'Abou-Hassoun, lesquels, au dire des chroniqueurs, en étaient arrivés à tout taxer, l'ombre, en été, le soleil, en hiver, ne tarda pas à les chasser de l'oasis, dont il fut reconnu chef par les habitants. Il s'appliqua alors à former son armée; puis il fit la conquête des oasis sahariennes situées à l'est de Sidjilmassa (1640). Il était en outre constamment en guerre avec les gens de la Zaouïa de Dela et avec Abou-Hassoun du Sous[1].

Vers la même époque, une révolution nationale relevait le trône de Portugal. Le duc de Bragance était proclamé roi, à Lisbonne, sous le nom de Jean IV et ce mouvement se propageait jusque dans les postes d'occupations du Mag'reb, dont les garnisons espagnoles étaient expulsées et remplacées par des soldats portugais (1640-41)[2].

ANARCHIE À ALGER. RÉVOLTE DES KOULOUR'LIS. MISSION

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 281 et suiv., 299 et suiv. du texte arabe, 466 et suiv. de la trad. — *Et-Tordjeman*, trad. Houdas, p. 3 et suiv., texte arabe, p. 5 et suiv. de la trad.

2. Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne,* t. 11, p. 36 et suiv.

DE M. LEPAGE POUR LA FRANCE. SON SUCCÈS. — Revenons à Alger et reprenons le récit des événements à partir de la date de la mort de Napollon. En 1633, la ville était de nouveau en proie à l'anarchie. Le vieux pacha Houssein, qui y commandait de droit, n'avait aucune autorité effective ou morale. Les Yoldachs et le diwan étaient les vrais maîtres, surtout depuis l'expulsion des Koulour'lis. Cependant la Taïffe des reïs, dont la puissance avait éprouvé un moment de dépression, se relevait chaque jour sous la direction de son chef, le renégat Ali-Bitchinine (Piccinino). Ce corsaire, depuis longtemps à Alger, avait acquis des richesses considérables dont il employa une partie à la construction de vastes bagnes où séjournaient sans cesse 500 captifs lui appartenant, en outre de ceux qui ramaient sur ses galères, et une belle mosquée contiguë, qui sert actuellement d'église, sous le vocable de saint Augustin. Il avait contracté alliance avec le roi de Koukou, en épousant une de ses filles, ce qui lui donnait une grande influence sur les Kabyles, toujours nombreux.

Chaque jour, le pacha abandonnait une prérogative au diwan; il s'était vu enlever la disposition de presque toutes les ressources financières, mais on lui avait laissé la charge de payer la milice au moyen de quelques revenus domaniaux ; enfin les Yoldachs se présentèrent un jour, tumultueusement, en apportant leurs marmites renversées pour réclamer la solde en retard et, comme le pacha ne pouvait rien leur donner, il fut maltraité et mis en prison. Les Koulour'lis, depuis leur expulsion, s'étaient rapprochés peu à peu d'Alger, et se tenaient dans les environs ; ils jugèrent ce moment propice pour prendre leur revanche. Au commencement de juillet 1633, ils rentrèrent dans la ville, par petits groupes, sous des déguisements ; puis se jetèrent sur divers postes occupés par les Turcs et s'en emparèrent, non sans effusion de sang. Malheureusement pour eux, les Reïs, leurs amis, étaient presque tous en course, et les Yoldachs, voyant à qui ils avaient affaire, ne tardèrent pas à se grouper et à charger furieusement les Koulour'lis, après avoir fermé les portes de la ville. Ceux-ci firent bonne contenance et reculèrent pied à pied, jusqu'à l'ancienne Kasba où ils voulurent pénétrer par 1a force. Pendant qu'ils luttaient ainsi, les réserves de poudre emmagasinées dans cette forteresse prirent feu, on ne sait au juste de quelle manière, et déterminèrent une épouvantable explosion. La Kasba et 500 maisons s'écroulèrent, ensevelissant environ 6,000 personnes. Presque toue les Koulour'lis étaient morts; quant à ceux qui avaient échappé à ce désastre, ils furent facilement arrêtés et périrent dans les tortures. Quelques-uns parvinrent cependant à

gagner la Kabylie, où ils retrouvèrent d'autres des leurs, et se groupèrent.

Après bien des tergiversations le gouvernement français s'était décidé à donner un successeur à Napollon. Le 15 juillet 1634, débarque à Alger le sieur Sanson Le Page, nommé par le roi, directeur des établissements français ; il était accompagné d'un religieux trinitaire, venant opérer le rachat des captifs, le père Dan, auquel nous devons d'intéressants détails sur cette époque si pauvre en documents. Introduit au diwan, il fit part des intentions conciliantes de sa nation et, promettant la remise des captifs musulmans détenus en France, obtint un grand adoucissement au sort des esclaves français et de leur consul, mais non leur liberté. Peu de jours après, arriva d'Orient le nouveau pacha, nommé Youssof, homme intelligent, mais très cupide et qui tenait avant tout à rentrer dans les dépenses par lui faites pour obtenir sa nomination. Tout lui devint matière à trafic. Il fut impossible à Le Page d'achever la conclusion de la convention relative à l'échange des captifs ; parti d'Alger le 21 septembre, il alla visiter les établissements de Bône et de Le Calle et rentra à Marseille le 9 octobre. En somme, il avait échoué dans sa mission et l'on put déjà regretter la perte de Napollon qui, certainement, eût été plus habile et plus heureux.

Il ne restait qu'à essayer l'emploi de la force et le gouvernement français ordonna aussitôt la formation d'une escadre contre les pirates de la Méditerranée. Nos amiraux ne tardèrent pas à faire expier aux corsaires d'assez minces succès, si bien que ceux-ci se tinrent à distance raisonnable de nos côtes. La croisière de Sourdis et d'Harcourt, en 1636, causa aux Algériens la plus grande frayeur et ils s'empressèrent de réparer leurs fortifications, se croyant sous le coup d'une attaque imminente. Ils se dédommagèrent sur l'Italie, la Sardaigne et la Sicile, où la résistance n'était pas organisée. En août 1636, pendant la foire de Messine, les Algériens firent une descente auprès de cette ville et mirent tout au pillage ; puis ils enlevèrent 700 personnes eu Calabre. Le vice-roi ne s'en débarrassa qu'en appelant à son secours les chevaliers de Malte. L'année suivante, ils ravagèrent les côtes des îles de la Méditerranée et en rapportèrent de nombreux captifs. Youssof fut alors remplacé par Ali-Pacha, homme sans énergie, ignorant les conditions particulières du pays, et bien incapable de rétablir le respect de l'autorité turque. Quant à Youssof, il emporta en Orient des économies considérables[1].

1. De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 181 et suiv. — Le même, *Relations*

DÉMONSTRATION FRANÇAISE DEVANT ALGER. RUPTURE DÉFINITIVE. DESTRUCTION DES ÉTABLISSEMENTS DE LA CALLE. — Mais Le Page tenait absolument à obtenir la conclusion d'une paix lui permettant de prendre par lui-même la direction des Établissements. Grâce à ses démarches, le commandeur Mantin reçut ordre d'armer une escadre de douze gros vaisseaux pour le conduire à Alger, où il devait s'occuper de la mise en liberté d'un certain nombre de captifs et proposer la révision de quelques articles du traité de 1628. Retardée par diverses causes et notamment par le soin de charger les esclaves turcs destinés aux échanges, la flottille ne put appareiller de Toulon que le 7 novembre 1637. Mais elle fut prise par les mauvais temps qui la dispersèrent. Deux navires, *l'Intendant et l'Espérance*, arrivèrent seuls devant Alger, le 19. Ils saluèrent; on leur rendit le salut, mais le point de ralliement était le cap Matifou, où aucune voile ne se trouvait, et ils n'osèrent entrer dans la port, malgré l'invitation qui leur en fut faite. La Page se contenta d'adresser par une chaloupe un mémoire de réclamations auquel il attendit en vain, jusqu'au 29, qu'on fit réponse. Ces négociations n'étaient faites sous bannière blanche ; les Français arborèrent alors la bannière rouge, en signe do rupture, et se retirèrent. Trois jours plus tard, le commandeur de Chasteluz arriva dans la rade, traînant à sa suite deux navires algériens qu'il avait enlevés et dont il avait mis à la chiourme les équipages, en donnant la liberté aux esclaves chrétiens qu'ils portaient. Après être resté en panne 48 heures, sans rien obtenir, il mit à la voile et rentra à Marseille.

Ces manifestations avaient causé aux Algériens de vives craintes; mais, une fois le danger passé, ce sentiment fit place à la colère et le parti qui aurait été disposé à accepter les clauses du traité ne conserva que de rares partisans, réduits bientôt au silence. Il eût fallu, dans cette conjecture, un consul intelligent et ferme, pour calmer l'effervescence et faire entendre la voix de la raison. Par malheur M. Piou, notre représentant, n'avait aucune des qualités nécessaires et son intervention produisit un effet opposé au but. Piou faillit être brûlé vif et put s'estimer heureux d'être jeté au cachot. Mais cela n'était pas suffisant pour calmer le ressentiment des Yoldachs ; la paix avec la France fut définitivement rompue et la destruction immédiate et définitive des établissements de La Calle décidée, sans qu'on s'aperçût que le trésor allait y perdre la

---

avec la Régence (Revue afric., n° 188, p. 138 et suiv.) — *Gazette de France*, années 1635 et suiv. — E. Sue, *Correspondance de de Sourdis* (t. II, p. 360 et suiv.).

redevance de 26,000 doblas que les concessionnaires servaient si exactement. Ali-Bitchenine ayant été particulièrement chargé de cette mission, partit aussitôt pour l'est. Il débarqua inopinément au Bastion, arrêta tout le personnel, qui ne fit aucune résistance, chargea matériel et prisonniers sur ses navires, et reprit la route d'Alger, où il arrive à la fin du même mois de décembre. Trois cent dix-sept chrétiens, employés aux concessions, furent les uns vendus et les autres, placés sur les galères, rivés au banc des forçats.

EXÉCUTION DU CHEIKH EL-ARAB À CONSTANTINE. RÉVOLTE GÉNÉRALE DE LA PROVINCE. BEN-SAKHERI DÉVASTE LES ENVIRONS DE LA VILLE. Dans le mois de juillet de cette même année 1637, un grave événement s'était accompli à Constantine. M'hammed-ben-Sakheri-ben-Bou-Aokkaz, chef des Daouaouïda, étant venu selon la coutume à Constantine, fut retenu par le bey de cette ville, nommé Mourad, à son Konak (bivouac) de l'Ouad-Remel[1]. Nous ignorons au juste ce que le bey pouvait lui reprocher, sans doute quelque retard dans le service des redevances et cadeaux d'usage ; peut-être des actes d'indiscipline ou des tendances ambitieuses. Toujours est-il qu'il écrivit au pacha d'Alger, en lui demandant l'autorisation de punir le chef arabe d'une façon exemplaire. L'ayant obtenue, il lui fit trancher la tête, ainsi qu'à son fils Ahmed, et à six personnages influents qui l'accompagnaient, après les avoir ignominieusement exposés dans la tente des criminels. Les têtes de ces derniers furent envoyées à Constantine et accrochées au rempart. Celles du cheikh et de son fils purent être soustraites à cet opprobre.

Une telle violence, ou plutôt une semblable trahison produisit, chez les Arabes des hauts-plateaux de l'Est, une émotion considérable et l'on sut bientôt qu'Ahmed-ben-Sakheri, frère du cheikh M'hammed-Bou-Aokkaz, se préparait à en tirer vengeance. Sur ces entrefaites, eut lieu la destruction des établissements de la Calle, par les Turcs d'Alger. Or, les indigènes avaient noué des relations commerciales de plus en plus intimes avec le Bastion ; ils en retiraient des avantages sérieux pour l'écoulement de leurs produits et, comme les Harars, suzerains de la région, servaient d'intermédiaires à ces transactions, le chef de cette famille, Khaled-es-Sréïr, manifesta hautement son irritation contre les Turcs, dont il avait déjà eu à se plaindre. Ahmed-ben-Sakheri était un auxiliaire tout

1. En dessous de l'emplacement actuel des meules de l'administration.

trouvé; les deux chefs mirent leur haine en commun, s'assurèrent le concours de toutes les tribus sur lesquelles ils exerçaient une infience et, au printemps suivant, (1638), la révolte éclata comma une traînée de poudre, à l'ouest, au sud et à l'est de Constantine. Marchant sur cette ville à la tête d'une nuée de cavaliers, Ben-Sakheri, auquel s'était joint, sans doute, le contingent des Henanecha, défit les troupes régulières et les volontaires qui s'étaient portés au devant de lui et, après leur avoir tué 25 hommes, les força il se réfugier derrière leurs murailles. Passant alors sous les remparts, il descendit dans la vallée et porta le ravage et l'incendie dans toute la région comprise entre El-Menia (le pont d'Aumale) et le Hamma supérieur, coupant les arbres, crevant les canaux, brûlant les gourbis; durant trois jours, tout fut pillé ou en flammes, depuis Mila jusqu'au rocher de Constantine. «Partout où il apprenait qu'il existait un village où se trouvaient des céréales, dit une chronique indigène, il le faisait saccager ; il dévasta ainsi la contrée jusqu'à Mila et réduisit les populations à la dernière extrémité.»

DÉFAITE DES TURCS D'ALGER PAR BEN-SAKHERI À GUEDJAL. — Cependant, Mourad, bey de Constantine, avait réclamé instamment des secours au pacha d'Alger et bientôt le caïd Youssef partit de cette ville, avec deux cents tentes, soit environ 4,000 hommes. Le bey, de son coté, disposait de près de 2,000 soldats et d'auxiliaires indigènes assez nombreux. Il quitte Constantine à la tête de ces forces et s'avança vers l'ouest, en rétablissent la paix sur son passage. Ben-Sakheri s'était retiré dans la direction de Mila et retranché aux environs de Guédjal, entre la localité précédente et Sétif. Là, il avait appelé à lui les Arabes du sud et de l'ouest qui étaient accourus en nombre considérable.

Le 20 septembre, les Turcs d'Alger, ayant concerté leur mouvement avec la colonne de Constantine, attaquèrent bravement Ben-Sakheri, pleins de confiance dans l'effet ordinaire de leur discipline et des armes à feu sur des gens armés seulement de lances et de sabres, et combattant sans art, tandis que Mourad le chargeait sur ses derrières. Mais, soit que l'assaut du bey de Constantine eût été mollement conduit, ou que, ainsi que Youssef le lui reprocha, il eût abandonné les Turcs d'Alger à leur malheureux sors, ceux-ci, après avoir déchargé leurs armes dont l'effet fut en partie annulé par les lignes de chameaux servant d'abris à leur adversaires, ne tardèrent pas à être entourés et écrasés par des nuées d'Arabes qui en firent un grand carnage. Les débris de cette colonne rentrèrent en désordre à Alger et leur chef accusa Mourad-Bey de trahison.

Ainsi, la victoire restait aux rebelles. On ignore ce que fit, après le combat, le bey de Constantine, mais il est probable qu'il vint couvrir cette ville. S'il faut en croire le père Dan, il déclara, pour se justifier, que le caïd Youssef avait traité secrètement avec Ben-Sakheri, en offrant à celui-ci de lui livrer le meurtrier de son frère; mais les faits contredisent cotte tradition, puisque le cheikh des Arabes concentra toutes ses forces pour écraser celui avec lequel il aurait été d'accord[1].

DESTRUCTION DE LA FLOTTE ALGÉRIENNE ET TUNISIENNE PAR LES VÉNITIENS À VELONE. — Mais, comme le dit la sagesse des nations, un malheur n'arriva jamais seul. Quelque temps auparavant, la flotte des reïs avait été mise à réquisition par le Khakan pour soutenir la lutte maritime contre Venise. Le trône de Constantinople était enfin occupé par un homme énergique, Mourad IV, qui venait de conquérir la Perse et paraissait disposé à reprendre les traditions interrompues de ses glorieux ancêtres. Ce ne fut pas sans difficultés que la Taïffe se décida à répondre à l'appel du maître ; enfin, une vingtaine de galères, bien armées et bien pourvues, firent voile vers l'est, sous la conduite de l'amiral A1i-Bitchenine. Huit galères tunisiennes faisaient partie de cette flotte, qui ravagea d'abord les côtes de l'Adriatique ; ayant été assaillie par la tempête, elle chercha, pour son malheur, un refuge dans le petit port de Velone. Les Réïs, qui, sans doute, n'étaient pas pressés de se rendre auprès du Grand-Seigneur, y séjournèrent plus que de raison ; pendant ce temps, Capello, amiral de Venise, s'approche, de Velone et, tout à coup, attaqua les vaisseaux algériens, plongés dans la sécurité et dont une partie des équipages était à terre. Le désastre fut complet. Ali-Bitchenine parvint à fuir avec quelques galères, mais tout le reste fut pris ou coulé : 1,500 Algériens tués, 3,500 esclaves chrétiens mis en liberté, douze galères et deux brigantins capturés par les Vénitiens, quatre galères coulées, tel fut le bilan de cette journée. Alger supporta lourdement le poids de ces pertes. Le coup était rude et le sultan Mourad IV voulut en atténuer l'effet par la rigueur avec laquelle il sévit contre les Vénitiens

1. Féraud. *Les Ben-Djellab* (Revue afric.,n° 155, p. 365 et suiv.). — Le même. *Les Harars* (Revue afric., n° 105. p. 200. — De Grammont, *Relations de la France* (loc. cit., p. 433). — Berbrugger, *Révolte de Ben-Sakkeri* (Revue afric., t. X, p. 337 et suiv.). — Le P. Dan, *Hist. de Barbarie*, p. 132 et suiv.— Vayssettes, Constantine sous les Beys (cit., p. 333 et suiv.). — Féraud, *Révolte de Ben-Sakheri* (Revue afric., n° 57, p. 179 et suiv.).

et par les promesses de compensations importantes qu'il adressa aux Algériens.

Mais il est inutile d'ajouter que les Vénitiens arrangèrent l'affaire au moyen de gratifications données aux fonctionnaires influents de la Porte et d'une indemnité que le sultan garda en entier. Quant aux navires et aux sommes promises aux Algériens, ils ne devaient jamais les recevoir. Pour comble de malheur, la disette et la peste ravageaient le pays et, à ces deux calamités, vinrent s'ajouter les tremblements de terre.(1)

NOUVELLE DÉFAITE DES TURCS EN KABYLIE. ILS SONT SAUVÉS PAR UN MARABOUT QUI LEUR IMPOSE L'OBLIGATION DE RÉTABLIR LE BASTION. — Dans le courant de l'été 1639, une nouvelle colonne turque quitta Alger, avec la mission de venger le désastre de Guédjal. Mais elle se fit cerner dans les montagnes kabyles et là, manquant d'eau et de vivres, faillit périr; c'est alors qu'un marabout vint s'interposer et sauver les Turcs ; mais il leur imposa les conditions suivantes auxquelles le caïd dut souscrire :

1° Les Turcs ne réclameront pas aux rebelles les impôts échus.

2° Ils rentreront directement à Alger, sans se détourner, ni à droite ni à gauche.

3° Ils laisseront relever le Bastion et les établissements français, afin que les opérations commerciales reprennent et que l'argent, ainsi répandus dans le pays, permette aux indigènes de payer leurs impôts.

4° Enfin, une amnistie sera accordée aux Koulour'lis.

Il résulte de ce fait remarquable que l'influence des Harars s'étendait fort loin vers l'ouest, et que Ben-Sakheri se montra, dans cette circonstance, le défenseur des intérêts des populations de l'est qui avaient été particulièrement touchées par la suppression des établissements. Nous ignorons, du reste, la localité qui fut le théâtre de ce combat ainsi que le nom du marabout sauveur; nous serions assez porté à le placer dans les montagnes voisines de Sétif ; mais la stipulation relative aux Koulour'lis nous démontre aussi l'influence de leurs alliés du Djerdjera, et cela nous ramène près de la Grande Kabylie, sans doute dans la région des Bibans. Dès lors, car cette dernière condition fut exécutée, se forma, au confluent de l'Isser

1. De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 186 et suiv. — Le même, *Relations de la France* (loc. cit., p. 434 et suiv.).

et de l'Oued-Zitoun, près du Fondouk, une colonie de Koulour'lis, qui prit le nom de Zouïtna, et que nous retrouverons plus tard.

Ce nouvel échec, cette nouvelle humiliation, ajoutée à tant de malheurs et à la manifestation de l'ingratitude du Khakan, détermina l'explosion de la rage populaire. L'ag'a, Hamza-Khoudja, chef des troupes, fut massacré, et cette victime expiatoire calma les passions soulevées.

Cependant, la nouvelle du concours inespéré fourni par le marabout kabyle aux intérêts du Bastion ne tarda pas à parvenir en France, sans doute par les lettres des esclaves ayant appartenu aux Concessions. Dès la fin de 1639, du Coquiel, gentilhomme de la Chambre, chargé d'entreprendre des négociations avec le diwan, vint à Alger, où il trouva les esprits bien disposée à un arrangement, et bientôt les conventions furent arrêtées. Du Coquiel était autorisé à relever les établissements, et les Algériens, par l'art. 23, *s'obligeaient à les respecter même en cas de guerre avec la France*. Enfin, la redevance à servir au pachalik était fixée à 34.000 doblas, soit une augmentation de 8,000 doblas. Le nouveau directeur alla réinstaller le personnel des établissements, puis il rentra à Alger. Le consul Piou venait d'y mourir de la peste et était remplacé provisoirement par un négociant lyonnais Th. Picquet, dont l'action avait été fort utile pour la conclusion de l'arrangement.

Ali-pacha avait, quelque temps auparavant, été remplacé par un certain cheikh Houssein, qui succomba au fléau peu après son arrivée. Le pacha Youssof[1] vint alors prendre la direction des affaires et signa, le 7 juillet 1640, le traité préparé avec du Coquiel et que ce gentilhomme emporta en France pour le soumettre à la sanction royale. Mais le cardinal de Richelieu refusa de l'approuver, le jugeant moins favorable que celui de Napollon et estimant «qu'il met les sujets de sa majesté en état d'être pris et pillés» alors que nos capitulations «avec la Porte» nous accordaient des avantages plus considérables. Ainsi, l'état de guerre continua entre les Algériens et la France ; les malheureux captifs, qui avaient entrevu la liberté, durent ajourner la réalisation de leurs espérances ou se résoudre à l'apostasie. Le Bastion, heureusement, était relevé et les affaires avaient repris leurs cours en dépit de la sagesse des gouvernants[2].

---

1. Le titre d'Abou l'Djemal (le père des gracieusetés) qu'on ajoute quelquefois à son nom n'en fait pas partie et, si on l'exprime, il doit le précéder.

2. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 190 et suiv. — Le même, *Relations de la France* (loc. cit., p. 438 et suiv.). — *Correspondance de de Sourdis*, t. II, p: 414 et suiv. — Le P. Dan. *Hist. de Barbarie*, p. 51et suiv. — *Gazette de*

TUNISIE : MORT DU DEY YOUSSOF. LE PACHA OSTA-MOURAD LUI SUCCÈDE, SA MORT. IL EST REMPLACÉ PAR OZEN-KHOUDJA. COUP DE MAIN DES CHEVALIERS DE MALTE. - Le 30 novembre 1637, avait eu lieu à Tunis la mort du dey Youssof, après un règne de 27 ans. Dans cette longue période et grâce au concours d'excellents officiers tels que Ali-Thabet, Mourad-Pacha et Hammouda-Bey, il avait rétabli la paix dans l'intérieur, fait rayonner son autorité sur les oasis et les villes depuis longtemps indépendantes, et rattaché l'île de Djerba à la Tunisie. Tunis lui dut, en outre, de nombreuses constructions et fondations d'utilité publique.

Mourad-Pacha lui succéda, après s'être débarrassé d'un sérieux compétiteur, nommé Mani. Il s'occupa avec sollicitude de l'administration du pays et, pour fixer les Maures andalous, toujours nombreux aux environs de la ville, les établit à Rar-el-Melah (Porto-Farina), où ils formèrent une colonie qu'on protégea en construisant un fort. La course fut florissante sous son administration. Mais Tunis, ayant concouru à la formation de la flotte barbaresque envoyée en Orient, supporta comme Alger la désastre de Velone, où ses huit gelères furent perdues. Ce malheur causa une véritable consternation à Tunis ; cependant l'autorité de Mourad n'en fut pas ébranlée. «Il sut, dit El-Kaïrouani, se faire craindre des soldats; c'était au point que, sous son règne, les Juifs même n'étaient pas inquiétés et n'éprouvaient aucune injustice.»

En juin 1640, il cessa de vivre et fut remplacé par Ali-Khoudja, dit Ozen-Kboudja, que les Yoldachs portèrent au pouvoir d'une voix unanime. Le nouveau dey prenait le pouvoir dans des circonstances assez défavorables, car le pays était, encore une fois, en proie à la disette. Pour surcroît de malheur, les chevaliers de Malte, conduits par le landgrave d'Osia, exécutèrent, le 24 août 1640, un audacieux coup de main, en pénétrant à la Goulette en dépit des fortifications et des canons turcs et venant incendier ou enlever, dans le port même, plusieurs navires des reïs tunisiens. Pour prévenir le retour de ce fait, le dey ordonna la construction d'un nouveau fort à la Goulette.[1]

France, année 1640. — Berbrugger, *Époques militaires de la Grande Kabylie,* p. 110 et, suiv. — Le même, *Notes sur la révolte de Ben-Sakheri* (Revue afric., n° 59, p. 337 et suiv.).

1. El-Kaïrouani, p. 351 et suiv., 389 et suiv. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 48 et suiv.

CHAPITRE XIV

LUTTES DES CORSAIRES BARBARESQUES CONTRE LES PUISSANCES CHRÉTIENNES. - ANARCHIE AU MAROC

1641-1657

Extinction de la puissance de ben-el-Kadi de Koukou. Confédérations des tribus kabyles. - Expédition de Youssof-Pacha dans l'Est. Il est renversé. — Révoltes à Alger. Mort d'Ali-Bitchnine, grand amiral. — Le Consulat d'Alger entre les mains des Lazaristes. Défaites maritimes des Algériens. — Rétablissement de l'autorité turque à Constantine. — Puissance de Hammouda-Bey en Tunisie. Ses victoires sur les Indigènes. — Maroc: le chérif Moulaï-M'hammed est défait par les marabouts de Dela, puis il traite avec eux. — Moulaï-M'hammed, soutenu par les Arabes s'empare d'Oudjda et fait des expéditions fructueuses dans la province d'Oran; puis il conclut la paix avec les Turcs- Révolte de Fès Ses habitants appellent Moulaï-M'hammed. Il est défait par Mohammed-el-Hadj et se confine à Sidjilmassa. — Luttes des corsaires barbaresques contre les puissances chrétiennes. État de l'Europe vers 1649- Croisière de Robert Blake dans la Méditerranée. Les corsaires sont châtiés par les Vénitiens, les Français et les Hollandais.

EXTINCTION DE LA PUISSANCE DE BEN-EL-KADI DE KOKOU. CONFÉDÉRATIONS DES TRIBUS KABYLES. — Depuis l'établissement des Turcs en Berbérie, nous les avons vus tâchant sans cesse de s'assurer le concours des indigènes de la Grande-Kabylie, par des traités ou des alliances, ou cherchant à les réduire par la force. Malheureusement pour les uns, comme pour les autres, la puissance de Ben-el-Kadi, roi de Koukou, n'avait cessé de décroître et, depuis une trentaine d'années, les luttes intestines des descendants de cette famille achevaient de lui enlever son reste de force. Les Kabyles, cédant au: instincts et aux traditions de leur race, en profitèrent pour former de nouvelles confédérations, notamment celle des Guechtoula, composée des tribus établies aux environs de Bordj-Bou-R'eni, à l'extrémité occidentale de la grande chaîne du Djerdjera. Un chef indépendant, le cheikh Gassem, commandait cette confédération vers le milieu du XVIIe siècle et la tradition de ses luttes contre les Turcs et de la puissance qu'il avait acquise subsiste encore dans le pays, mais sans aucun détail historique précis.

Vers 1633, un fils posthume de cet Ammar (ou Amor), roi de

Koukou, dont nous avons relaté l'assassinat, arriva des régions de l'est, où sa mère, exilée, l'avait mis au monde. Il se nommait Ahmed-Tounsi et était appuyé par un groupe nombreux de partisans. Il parvint, selon la tradition, à reconquérir la puissance, mais renonça à la résidence de Koukou, pour s'établir à Aourir chez les Beni-R'obri. Cette famille ne tarda pas à se fractionner et on désigna généralement ses membres sous le nom d'Oulad-Bou-Khettouche[1]. Un de leurs groupes, établi dans la région d'Akbou, et qui, plus tard, émigra en partie à Batna, a conservé le vocable traditionnel de Ben-el-Kadi, jusqu'à nos jours. Tels sont les renseignements que les souvenirs conservés sur place fournissent. Quant aux documents chrétiens de l'époque, c'est-à-dire les livres du père Dan et les récits des esclaves, ils parlent toujours d'un «Ben-Ali» roi de Couque, adversaire des Turcs. Mais nous ne craignons pas d'avancer, qu'à partir de la période comprise entre 1630 et 1640, les rois de Koukou disparurent, et que les luttes incessantes des Kabyles contre les Turcs furent provoquées par des confédérations telles que les Guechtoula dont nous avons parlé. Enfin nous n'hésitons pas à reconnaître dans ce «Ben-Ali» le daouadi Ben-Sakheri, descendant de Ben-Ali, et dont la famille était appelée pour cela «Aloui» ou «Ahl-ben-Ali»[2].

EXPÉDITION DE YOUSSOF-PACHA, DANS L'EST. IL EST RENVERSÉ. — En 1641, la Kabylie étant de nouveau en état de révolte, le diwan décida qu'une expédition y serrait faite. Le pacha Youssof, s'excusant sur son grand âge et ses infirmités, essaya, mais en vain, de se soustraire au périlleux honneur de la conduire. Bon gré, mal gré, il dut partir et obtint seulement la faveur de faire le voyage par mer, suivi d'une galère chargée de le surveiller pour qu'il ne prit, pas la fuite, tandis que l'armée prenait la route de terre ; nous ignorons les détails de cette campagne ; mais il est probable qu'elle fut peu fructueuse, car, à son retour, l'année suivante, le malheureux pacha vit les Yoldachs se révolter contre lui et le jeter en prison au fort de Moulaï-Hassen.

Selon M. Vayssettes[2] l'expédition du pacha Youssof, en 1641,

---

1. Ils ont encore des descendants à Tamda, Djama-es-Sabridj et Souama.

2. Guin, Notice sur le cheikh *Gassem des Guechtoula* (Revue afric., n° 28, p. 308 et suiv.). - Robin, *Organisation militaire des Turcs dans la Grande Kabylie* (Revue afric., n° 78, p. 185 et suiv.).- Berbrugger, *Notes sur la révolte de Ben-Sakheri* (loc. cit., p. 347 et suiv.). Féraud, Les Ben-Djellab (loc. cit.).

3. Dans son *Hist. des beys de Constantine* (loc. cit., p. 339 et suiv.).

aurait été dirigée contre la ville de Constantine, où la famille Ben-Abd-el-Moumène avait repris l'autorité depuis près d'un an. D'après cet auteur, la pacha était entré en relations avec le marabout Ben-Sassi, de Bône, et sûr de son appui, avait cinglé vers cette ville, dans l'intention bien arrêtée de mettre fin aux troubles et à l'anarchie qui désolaient la province de l'Est, et avaient tari la source de ses revenus. Débarqué à Bône, Youssof marcha sur Constantine, où les troupes d'Alger, venues par terre, le rejoignirent. Il fit cesser l'anarchie dans cette ville, replaça les Ben-el-Feggoun au premier rang; puis, y laissant des forces suffisantes, se mit à la poursuite de Ben-Sakheri, qui, sans doute, ne l'attendit pas, s'avança en maître jusqu'à Biskra et, de là, rentra à Alger, vers le milieu de l'année 1642.

Nous avons tenu à reproduire les deux versions contradictoires relatives à l'expédition du pacha Youssof. Le première est fondée sur les récits des esclaves qui, à tout prendre, pouvaient être mal informés ; quant à la seconde, elle parait la bonne; nous possédons on effet les lettres du pacha à Ben-Sassi et leur texte ne laisse pas de doute sur ses intentions ; de plus, il est inadmissible qu'il eût pris la mer pour se rendre en Kabylie, à moins que ce ne fut à Dellis, car la campagne ne pouvait avoir pour théâtre le littoral, et cela est si vrai que les auteurs qui ont accepté cette version ont dû admettre comme corollaire l'hypothèse que la route de terre était interceptée. Cette opinion s'éclaire, du reste, par notre conjecture que le «Ben-Ali» des captifs est, en réalité, Ben-Sakheri. C'est après son retour de cette campagne qu'une révolte se produisit contre lui et qu'il fut incarcéré. Le pacha Mohammed-Boursali le remplaça[1].

RÉVOLTES À ALGER. MORT D'ALI-BITCHNINE, GRAND-AMIRAL. — Dans le mois de septembre 1644, les chevaliers de Malte s'emparèrent d'un navire ottoman sur lequel se trouvaient un officier du sérail et le cadi de la Mekke. Or, le sultan Ibrahim, qui avait, en 1640, succédé à son frère Mourad IV, était depuis longtemps excédé de l'audace de ces chevaliers et des pertes qu'ils lui faisaient supporter. Ce dernier affront fit déborder la coupe. Abandonnant la guerre qu'il soutenait, sans grand succès, contre les Cosaques de la mer Noire, il résolut d'en finir avec l'Ordre et Venise, et leur déclara la guerre (1645). Aussitôt il fit passer

1. Berbrugger (Revue afric., n° 59, p. 348). - De Grammont, Relations avec la France (loc. cit., p. 443 et suiv.). - Vayssettes, Hist. de Constantine sous les Beys (loc. cit.).

80,000 hommes dans l'île de Candie et donna aux pachas de Berbérie l'ordre de lui envoyer tous les navires de guerre, afin d'attaquer Malte. Le rendez-vous était fixé à Navarin.

Mais à Alger, comme à Tunis, le désastre de Velone était encore présent à tous les esprits et le dévouement des reïs avait été si mal récompensé par le sultan qu'on s'était juré, de part et d'autre, de ne plue répondre à ses réquisitions. A Alger surtout, la Taïffe, suivant l'impulsion de son chef, Ali-Bitchnine, n'avait pas caché sa colère et son dédain dont l'expression avait été transmise à Constantinople.

Forcé de renoncer à l'attaque de Malte, le Khakan, furieux de la désobéissance de ses sujets occidentaux, envoya à Alger deux chaouchs avec ordre de lui rapporter la tête d'Ali-Bitchnine et d'au moins quatre autres chefs de la Taïffe. Mais cette mission était plue facile à donner qu'à exécuter et, bien que le pacha Mohammed ne s'appliquât nullement à la faire réussir, le peuple en eut vent et une nouvelle révolte éclata. Le pacha, contre lequel la fureur populaire s'était tournée, parvint, non sans peine, à fuir et ne trouva de refuge que dans une mosquée où les rebelles le gardèrent à vue; quant aux deux chaouchs, ils n'échappèrent à la mort qu'on demandant asile à celui dont ils venaient chercher le tête et qui, pour prix de son intervention, obtint leur rembarquement. Il les avait en outre gagnés à son parti et décidés à la présenter comme le seul homme capable de rétablir la paix à Alger.

Une autre cause avait soulevé tee yoldachs contre le pacha en les poussant à se joindre aux reïs : la solde était en retard et, sur ces entrefaites, le diwan décida qu'Ali-Bitchnine devrait faire l'avance de la somme nécessaire. En vain, l'amiral essaya de protester et d'amener le diwan à revenir sur sa décision ; on ne l'écouta pas et il ne lui resta qu'à se mettre en mesure de se procurer les fonds. Il parut s'y résoudre et gagna encore du temps, sous le prétexte que la somme nécessaire n'était pas complète chez lui ; puis, lorsqu'il fut impossible d'atermoyer davantage, il partit, une belle nuit, emportant son numéraire et ses objets précieux et gagna rapidement la Kabylie, ou il avait des alliés et des amis.

Les rebelles étaient joués. Pour s'indemniser, ils mirent au pillage les magasins des Juifs et firent supporter des violences de toutes sortes aux Beldis. Tout à coup, on apprit que le Khakan, revenu de ses préventions contre Ali-Bitchnine, lui avait accordé ses faveurs, dans l'espoir évident d'obtenir le concours des reïs, et qu'un envoyé lui apportait le caftan d'honneur et des présents magnifiques. A cette nouvelle, le sentiment populaire changed'orientation:

Ali est rappelé et fait son entrée dans sa bonne ville, au milieu des acclamations de tous. Mais cette heure d'ivresse fut courte. Le pacha Ahmed vint remplacer Mohammed-Boursan et, par une coïncidence que le peuple ne trouva pas naturelle, Ali-Bitchnine mourut subitement peu après. Son enterrement ne fit avec une grande pompe au milieu d'un concours immense de population ; quant à sa fortune, qui était considérable, elle échut à son frère Ramdane. Avec lui disparut un des derniers et des plus intéressants reïs de la grande école du XVIe siècle[1].

LE CONSULAT D'ALGER ENTRE LES MAINS DES LAZARISTES. DÉFAITES MARITIMES DES ALGÉRIENS. — Les gouvernements turcs de la Berbérie, dont la course formait un des principaux rouages, avaient vu, depuis un demi-siècle, le nombre de leurs captifs chrétiens augmenter sans cesse ; ce qui avait eu, comme conséquence, de donner aux ordres religieux chargés de traiter des rachats une importance de plus en plus grande. Les relations qu'ils nouaient pendant leurs séjours, quelquefois longs, dans le pays, en faisaient des auxiliaires tout désignés pour les négociations politiques ou commerciales. Saint Vincent de Paul, qui avait été, dans sa jeunesse, captif à Tunis, et n'avait recouvré sa liberté que par une audacieuse évasion (le 18 juin 1607), en se lançant sur mer dans un esquif, avec quelques compagnons, ne cessa de travailler à soulager les misères dont il avait pu mesurer l'étendue et fonda, dans ce but, *l'Oeuvre des Esclaves*. En 1645, deux lazaristes, le père Guérin et le frère Francillon furent adjoints au consul français de Tunis, M. Martin. Quelque temps après, Saint Vincent obtenait du roi l'autorisation d'acheter la charge de consul à Alger, qui était restée en principe la propriété de la famille de Vias, de Marseille, et il désignait le frère Barreau, membre laïque de la congrégation, pour la remplir. Le nouveau consul arriva à Alger au mois de juillet 1646 et, par sa douceur et son amabilité, se concilia, tout d'abord, la bienveillance des membres du diwan ; mais, à coup sur, il ne sut pas leur imposer, car son extrême bonté, sa piété, constituaient un bagage insuffisant pour lui assurer de l'influence dans le milieu où il ne trouvait placé. Le vent était à la guerre et la course battait son plein avec des alternatives de succès et de revers.

Les chevaliers de Malte étaient toujours les adversaires les plus redoutables des corsaires. Le 16 février 1647, dans un combat

1. De Grammont, *Relations de la France* (loc. cit., p. 446 et suiv.). Piesse, *l'Odyssée de Chastelet des Boys* (Revue afric., n° 72, p. 448 et suiv.). — E. d'Aranda, *Voyage de captivité à Alger* ; pass.

acharné qui coûta la via à leur chef, ils s'emparèrent du vaisseau amiral des Algériens, leur tuèrent 250 hommes, en firent prisonniers 150 et délivrèrent 45 captifs. Quelques jours plus tard, la flotte algérienne, sous le commandement du Capitan-Pacha, ce qui prouve qu'on avait fini on Berbérie par se soumettre aux ordres du Khakan, faillit prendre sa revanche en attaquant, dans le canal de Négrepont, les navires vénitiens. L'amiral Morosini avait déjà été tué et les reïs croyaient tenir la victoire, lorsque les galères vénitiennes, ramenées vigoureusement au combat par leurs chefs, rompirent, coulèrent, dispersèrent les vaisseaux algériens et turcs et forcèrent le reste de leur flotte à chercher un refuge à Candie (commencement de mars).

Ces deux échecs portèrent l'irritation des Algériens à son comble. Un nouveau pacha, nommé Youssof, venait d'arriver, avec l'ordre d'envoyer encore la flotte en Orient, pour venger le désastre de Nègrepont; ce qui n'était nullement du goût des reïs. On oublia facilement les bénéfices réalisés par la course au détriment des côtes de la Méditerranée pour ne voir que l'ennui des nouvelles charges exigées et il en résulta des troubles sérieux. Dans l'espoir de calmer les esprits, le pacha n'hésita pas à faire jeter en prison le consul Barreau; cette incarcération fut, il est vrai, courte et relativement douce ; mais la violation flagrante du droit des gens n'en exista pas moins et ne fut pas relevée[1].

RÉTABLISSEMENT DE L'AUTORITÉ TURQUE À CONSTANTINE. LE DEY FARHATE. — Sur ces entrefaites, la population de Constantine qui, depuis plusieurs années, vivait dans une sorte d'indépendance et avait repoussé les beys qui lui avaient été envoyés, se décida à adresser au pacha d'Alger une demande tendant à la nomination d'un titulaire au poste de bey de l'Est, en présentant pour remplir cet emploi Farhate, fils de Mourad-Bey. Youssof s'empressa d'accepter cette soumission et de nommer Farhate. La période de luttes intestines que Constantine venait de traverser était le dernier effort de l'ancien parti local, ayant à sa tête les Ben-Abd-el-Moumène pour ressaisir l'autorité. A partir de ce moment la famille Ben-el-Feggoun et le parti turc ont pris définitivement le dessus dans cette ville, qui vient d'être décimée par la peste et ruinée par les mauvaises récoltes.

La sage et ferme administration de Farhate-Bey ne tarda pas à

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 199 et suiv. — Le même, *Relation de la France* (Revue afric, n° 165, p. 200 et suiv.). — *Lettres de saint Vincent de Paul*, pass. — Gazette de France, 1647.

rétablir la paix et, par suite, à ramener l'aisance dans le pays. Les grands chefs indigènes cessèrent toute hostilité et reprirent leurs relations de feudataires, soumis au moins dans la forme. C'est à partir de ce moment que l'on peut considérer la révolte de Ben-Sakheri comme définitivement éteinte ; car nous ne possédons aucun document qui l'établisse d'une manière positive.

PUISSANCE DE HAMMOUDA-BEY EN TUNISIE. SES VICTOIRES SUR LES INDIGÈNES. — En Tunisie, le dey Ozen-Khoudja continua à régner jusqu'en 1647, époque de sa mort. Il fut remplacé par un certain El-Hadj-Mohammod-Laz. Mais, à cette époque, les deys étaient absolument éclipsés par Hammouda-Bey, dont nous avons retracé les campagnes contre les rebelles de l'intérieur. Cet habile officier, qui reçut plus tard le titre de pacha, et est souvent désigné sous le nom de Mohammed-Pacha, parvint à courber sous le joug les Arabes de la plaine, les Berbères des montagnes et les citadins des bourgades, tous gens qui vivaient depuis longtemps dans l'indépendance, sans payer d'impôt, et tenaient le pays dans l'insécurité et la crainte. Aussi, les auteurs musulmans ne tarissent-ils pas d'éloges pour ce glorieux champion : «Que Dieu récompense Mohammed dans l'autre monde, pour avoir puni les Oulad-Saïd dans celui-ci, - s'écrie El-Kaïrouani, - car il les poursuivit sans relâche, leur arracha les richesses qu'ils avaient injustement acquises et les força à payer l'impôt. Ils furent réduits à nier leur origine, etc.» Et plue loin: «Il assiégea la montagne des Matmata et força les Berbères de cette région, qui se croyaient invincibles, à payer la capitation selon la taxe qu'il jugea convenable.» Les gens des montagnes d'Amdoun subirent le même sort. «Les Arabes, dit encore El-Kaïrouani, furent abattus sous ce chef redoutable. Les plus puissants furent, devant lui, comme des enfants sans force. Les Oulad-Bellil, qui avaient tant de puissance sous les Hafsides, les Oulad-Hamza, les Oulad-Saoula furent mis sous le joug. Ces Arabes sont de ceux dont Ibn-en-Naadj a dit que c'était un crime de leur vendre des armes [1]. El-Berzali a dit aussi que les Arabes d'Ifrikiya doivent être traités comme des ennemis de la religion.»

C'est à Hammouda-Bey que l'on doit l'organisation des Zemala en Tunisie. Il en eut le commandement direct. Les Dreïd et d'autres groupes isolés, recueillis par lui, en fournirent les éléments.

1. En même temps la bulle In *coena Domini* prononçait l'excommunication contre les chrétiens qui vendaient aux musulmans des armes et des munitions.

Le Kef, Badja, Kaïrouane furent les principaux points où il établit ces Zemalas ; nous avons vu, plus haut, qu'après avoir détruit les Ben-Chennouf, il avait confié le commandement des Hananecha au cheikh Khaled, de la famille des Harar. En 1644, ce chef se lança dans la révolte, nous ignorons pour quelle cause ; le pacha, ayant fait une campagne contre lui, le mit en déroute et l'obligea à demander la paix; mais le rebelle ne l'obtint qu'au prix des honneurs et de la puissance dont il avait été revêtu. Selon EI-Kairouani, le cheikh des Daouaouïda du Zab aurait même reconnu la suzeraineté du pacha Hammouda, ce qui est possible, si l'on place cette démarche avant le rétablissement de l'autorité turque à Constantine (1647)[1].

MAROC; LE CHERIF MOULAÏ-M'HAMMED EST DÉFAIT PAR LES MARABOUTS DE DELA, PUIS IL TRAITE AVEC EUX. - Nous avons laissé Moulaï-M'hammed à Sidjilmassa, luttant contre les marabouts de Dela, et Abou-Hassoun du Sous, après avoir étendu quelque peu son autorité vers l'est. Il parait s'être attaché spécialement à réduire la puissance d'Abou-Haasoun et lui avoir enlevé, non sans luttes, la province de Derâa, le forçant à se cantonner dans le Sous. Mais les marabouts de Dela ne pouvaient permettre une si grande extension d'autorité et bientôt la guerre éclata entre eux et le chérif. Nous n'en connaissons pas les péripéties. Nous savons seulement qu'en 1648, Mohammed-el-Hadj remporta une grande victoire au lieu dit El-Gara, sur Moulaï-M'hammed, et que, l'ayant poursuivi dans l'extrême-sud, il entra en maître à Sidjilmassa. Cette oasis fut livrée à la fureur des Berbères et, quand il ne resta rien à piller, leur cheikh consentit à traiter avec son adversaire et à partager avec lui les pays du Mag'reb, mais en se réservant, ce qui était assez naturel, la meilleure part. Les régions sahariennes et méridionales furent abandonnées au chérif, jusqu'au Djebel-Beni-Aïacha. Le reste constitua le domaine des marabouts de Dela, avec Fès, comme capitale. Il fut en outre stipulé que cinq groupes religieux se trouvant dans le territoire du chérif seraient neutralisés, ou plutôt continueraient à reconnaître l'autorité de la Zaouïa de Dela. Le chérif s'obligeait à n intervenir en rien dans les affaires de ces gens. Après la conclusion de la paix, Mohammed-

1. El-Kaïrouani, p. 355 et suiv., 390 et suiv.- Yayssettes, *Hist. des Beys de Constantine* (loc. cit., p. 350 et suiv.). — *Salah-el-Antri*, précis, pass. - Féraud, *Les Harars* (loc cit., p. 201 et suiv.). — Le même, les Ben-Djellab (loc, cit.; p. 359). — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 49 et suiv.

el-Hadj et ses bandes évacuèrent Sidjilmassa et rentrèrent dans leurs montagnes[1].

MOULAÏ-M'HAMMED, SOUTENU PAR LES ARABES, S'EMPARE D'OUDJDA ET FAIT DES EXPÉDITIONS FRUCTUEUSES DANS LA PROVINCE D'ORAN ; PUIS, CONCLUT LA PAIX AVEC LES TURCS. - L'échec éprouvé par le chérif M'hammed, tout sensible qu'il pût être à son amour-propre, vis-à-vis de ses rivaux de Dela, était presque un succès, puisqu'il consacrait ses conquêtes dans le Sud. Il ne parait pas du reste, avoir été, ne fût-ce qu'un instant, décidé à exécuter les conditions du traité et montra ses dispositions en cherchant chicane à Sidi-Mor'fer et autres marabouts qu'il devait respecter. Mais le moment n'était pas encore venu de jeter le masque et ce fut d'un autre côté qu'il se tourna.

S'étant mis en campagne, sans doute vers 1647, il pénétra dans les plaines du haut-Moulouïa, chez les Angad, et reçut la soumission des Ahlaf et Segouna (des Maakil). Avec leur appui, il entra en maître à Oudjda, qui reconnaissait encore l'autorité des Turcs, et fit, de cette ville, le centre de ses opérations. Il effectua ensuite une razzia fructueuse sur les Beni-Iznacene, également sujets nominaux des Turcs, ce qui enlevait aux marabouts de Dela tout prétexte à des observations; puis, il envahit le territoire propre de Tlemcen, battit et razzia les Ouled Zekri, les Oulad Ali-ben-Talcha et Beni-Mathar et les obligea à reconnaître son autorité. Après cela, ce fut au tour des Beni-Snous et des Douï-Yahïa de subir la puissance de ses armes. Il ramena, de ces expéditions, un grand nombre de prisonniers, et en rapporta un riche butin. Le tout fut déposé par lui à Oudjda.

Ces entreprises étaient trop fructueuses pour ne pas l'engager à pousser plus loin vers l'est. Bientôt, en effet, il tomba sur les R'ocel et Beni-Amer (Zor'ba), les razzia et les contraignit à chercher un refuge auprès des Espagnols d'Oran; puis, il revint jusque dans la campagne de Tlemcen, où il fit du butin. Les gens de cette ville, appuyés par les Turcs de la garnison, effectuèrent alors une sortie; mais, au lieu de reprendre leurs bestiaux, ils éprouvèrent une défaite qui augmenta le butin du chérif.

Moulaï-M'hammed et ses alliés arabes passèrent l'hiver à Oudjda et, dès que la saison du printemps fut venue, ils partirent de

1. *Nozhet-el-Hadi,* p. 281 et suiv., 286, 301 et suiv. du texte arabe, 466 et suiv. de la trad.

nouveau vers l'est et razzièrent les Ahar, sur les hauts plateaux, au sud-est de Saïda. Ces grands succès frappèrent l'imagination des tribus sahariennes en excitant leur cupidité, ou éveillant le désir de tirer vengeance d'anciennes querelles. Mahmoud, cheikh des Hameïane, vint apporter au chérif la soumission de cette grande tribu et ses voisins les Mehaïa et les Dakhila l'imitèrent. Disposant ainsi de nombreux contingents de cavaliers hardis, Moulaï-M'hammed envahit le Tel de la province d'Oran et chassa devant lui les Soueïd, Hoceïne, Houareth et Hâchem, qui se retranchèrent dans le Djebel-Rached. Puis, il s'avança jusqu'à L'Ar'ouate, et à Aïn-Madi, mettant toutes ces contrées au pillage, ou recevant des soumissions de circonstance.

Cependant, les Turcs de Maskara et le bey de l'Ouest, qui résidait sans doute encore à Mazouna, s'empressèrent d'organiser comme ils le purent la défense, tout en adressent à Alger de pressants appels. Le pacha fit partir, le plus promptement possible, des troupes et des canons vers l'ouest; mais le chérif rentra directement de Aïn-Madi à Oudjda ; puis, après avoir partagé le butin, il reprit le chemin de Sidjilmassa, donnant rendez-vous aux Arabes pour le printemps suivant dans les plaines des Angad. Quant à l'armée turque, elle traversa la province d'Oran sans rencontrer, pour ainsi dire, d'indigènes, car tous s'étaient réfugiés dans les montagnes du littoral, tant le chérif avait causé de terreur dans ces régions. Arrivée à Tlemcen, après avoir beaucoup souffert du manque de vivres, les Turcs furent très mal reçus par la population leur reprochant de l'avoir abandonnée aux attaques du chérif ; et bientôt l'armée reprit, fort mécontente, la route d'Alger, où elle arriva sans avoir pu recouvrer le moindre impôt. Elle ne s'était procuré sa nourriture, qu'au prix des plus grandes difficultés.

Le pacha d'Alger, que l'auteur d'*El-Tordjemane* appelle Othmane, nom dont la mention ne se trouve nulle part, jugea la situation assez grave pour décider, de concert avec le diwan, l'envoi à Moulaï-M'hammed de deux ambassadeurs chargés de lui présenter un message rédigé dans des termes aussi fermes qu'habiles, afin de l'amener à conclure la paix. Ces envoyés parvinrent sans encombre à Sidjilmassa et entamèrent les négociations qui furent très laborieuses. En effet, l'irritation du chérif en recevant cette communication fut d'abord extrême et il malmena rudement les porteurs du message; mais ceux-ci lui exposèrent, avec tant de patience, de si bonnes raisons, qu'il finit par se calmer et conclure la paix. Il s'engagea, par serment, à ne pas franchir la Tafna, formant, à partir de cette date, la limite du territoire ottoman «à moins que ce ne fut pour

une œuvre agréable à Dieu et à son prophète»[1].

RÉVOLTE DE FÈS. SES HABITANTS APPELLENT MOULAÏ-M'HAMMED. IL EST DÉFAIT PAR MOHAMMED-EL-HADJ ET SE CONFINE À SIDJILMASSA. — Cependant les succès du chérif avaient eu un grand retentissement au Mag'reb, particulièrement à Fès. Cette ville, en effet dont la population était assez inconstante, se trouvait humiliée d'obéir à un simple gouverneur, Abou-Beker-Et-Tameli, représentant les marabouts berbères. Au commencement de l'année 1649, une révolte éclata dans le Vieux-Fès ; mais le gouverneur, retranché dans la Nouvelle-Ville, résista avec avantage aux tentatives tumultueuses des rebelles, si bien que ceux-ci se décidèrent à appeler à leur secours le chérif. Moulaï-M'hammed s'empressa d'accourir. Il fut reçu dans le Vieux-Fès comme un libérateur et ne tarda pas à se rendre maître d'Abou-Beker qu'il jeta en prison. Mais, dès qu'il eut appris ces nouvelles, Mohammed-el-Hadj appela aux armes ses adhérents et marcha sur Fès. Le chérif sortit à sa rencontre et les deux troupes en vinrent aux mains sous les murs de la ville. Celle fois encore la victoire resta aux marabouts de Dela (1er, juillet 1649) ; quant à Moulaï-M'hammed, qui était rentré dans le Vieux-Fès, il se rendit bientôt compte que ses partisans de la veille n'avaient plus confiance on lui et s'empressa de reprendre la route de Sidjilmassa.

Les gens du Vieux-Fès, réunis autour de Abd-el-Kerim, chef des Andalous, luttèrent encore pendant quelque temps contre Abou-Beker, l'ancien gouverneur; néanmoins, ils finirent par se soumettre à Mohammed-el-Hadj, qui leur donna, pour le représenter, son fils Ahmed. C'est à cette époque que le chef des marabouts de Dela prescrivit au gardien des tombeaux des Edricides, Ali-ben-Edris-el-Djouthi, de retirer des sépulcres de cette famille les restes des chérifs d'origine récente qui y avaient été inhumés et, comme ledit Ali s'y refusait, il fit attaquer la mosquée par ses soldats, ce qui eut pour conséquence de déterminer l'émigration du représentant des Edricides.

La dernière défaite du chérif sembla lui avoir enlevé toute confiance en lui-même. Il se confina dès lors à Sidjilmassa, s'appliquant à conserver ce qu'il possédait et se bornant à adresser aux marabouts de Dela des messages insultants. Il cherchait à se consoler de sa déchéance en composant des vers satiriques sur ses rivaux, ou en leur écrivant de longues lettres, indigestes factums, où la

1. *Et-Tordjeman* (trad. Houdas, p. 6 et suiv.), texte arabe, p. 8 et suiv.

haine et la jalousie se cachent sous les fleurs d'une rhétorique de mauvais goût. En 1654, Mohammed-Cheikh, sultan de Maroc, termina obscurément sa vie et fut enterré auprès de son père, dans les sépulcres des chérifs. Son fils Moulaï Ahmad-el Abbas lui succéda; il parait avoir borné son ambition il assurer la conservation de son petit royaume ; mais ses parents par alliance, les chefs des Chebanate, ne tardèrent pas à le lui disputer[1].

LUTTES DES CORSAIRES BARBARESQUES CONTRE LES PUISSANCES CHRÉTIENNES. ÉTAT DE L'EUROPE VERS 1649. — Tandis que le Maroc était le théâtre de ces évènements, Alger se trouvait de nouveau ravagé par la peste. Cependant, les corsaires se livraient avec ardeur à leur industrie, encouragés par le pacha, et il serait fastidieux de rappeler leurs prouesses en mer et sur les côtes ; mais, ainsi que nous l'avons dit, le Khakan réclamait, depuis quelque temps, leurs services et, comme il n'y avait plus à douter de leur mauvaise volonté, il se décida à leur faire tenir une gratification de 60,000 soultanis (pièces d'or), moyennant quoi les reïs envoyèrent quelques navires. C'était un précédent qu'ils ne devaient pas laisser tomber en désuétude. Quant aux navires algériens, après avoir concouru au ravitaillement de La Canée et pillé sur les rivages amis et ennemis, ils prirent part au combat naval de Fochia, où l'amiral Riva remporta un beau succès sur les musulmans (1649).

La Méditerranée fut, à cette époque, le paradis des pirates barbaresques. La France avait eu toutes ses forces occupées par la guerre contre les Espagnols, pendant la fin du règne de Louis XIII et les premières années de la minorité de Louis XIV, puis la paix de 1648 avait été conclue non sans peine, car il fallait que tous les personnages ayant joué un rôle dans ce long duel profitassent matériellement de l'abaissement de l'Espagne. Mais la Fronde, en diminuant le pouvoir et en occupant généraux et hommes d'état, enlevait au gouvernement toute force et toute initiative extérieures. Naples avait vu un pécheur s'emparer de l'autorité pour neuf jours et le duc de Guise, héritier de la maison d'Anjou, arriver avec une escadre de 30 vaisseaux dans le but de ramasser cette couronne (1648). Mais, malgré son courage et son audace, il ne put triompher de la haine traditionnelle portée, dans le pays, au nom français, et

1. *El-Tordjeman*, p. 9 et suiv. de la traduction, 4 et suiv du texte arabe. — *Nozhet-el-Hadi*, p. 254, 282 et suiv., 301 et suiv. du texte arabe, 428 et suiv., 467 et suiv. de la trad.

n'aboutit qu'à se faire prendre par les Espagnols. Or les Guises n'avaient cessé de s'occuper de la Berbérie et l'on sait qu'ils étaient intéressés dans les affaires du Bastion.

Quant à l'Espagne, humiliée, démembrée, luttant depuis des années contre la révolte de Catalogne, sur son propre territoire, ayant vu le prestige de sa vieille infanterie s'évanouir définitivement à Rocroy et le Portugal se détacher et reprendre son indépendance; ruinée, en proie à la pauvreté et ne possédant plus sa puissante marine, elle avait, depuis longtemps, renoncé à ses conquêtes en Afrique, ne pouvant même plus protéger ses colonies et ses propres rivages. La guerre, du reste, avait recommencé en Flandre, dans les Pays-Bas, en Catalogne, en Portugal. Le dévot Philippe IV, dans cette conjoncture, allait bientôt prendre l'initiative de pourparlers avec le puritain Cromwell et solliciter l'alliance du lord-protecteur.

La situation de l'Europe fait comprendre pourquoi, en 1650, les corsaires ont le champ libre. Seuls, les chevaliers de Malte, sur les côtes d'Afrique, et les Vénitiens, dans l'Archipel, luttent avec un courage que rien n'abat contre les reïs et les Turcs. En 1521, le pacha Youssof fut remplacé à Alger par un certain Mohammed. Dans la même année, l'amiral vénitien Moncenigo battait la flotte turco-barbaresque devant Candie. Les Turcs accusèrent hautement les reïs d'Alger et de Tripoli d'avoir, par leur lâcheté, causé cet échec, et parlèrent même de leur couper la tête.

En 1652, Morosini, frère de l'amiral vénitien tué précédemment, enleva, près du cap Matapan, douze vaisseaux, que les reïs, dûment payés, conduisaient en Orient; mais à côté de ces mauvaises journées, inévitables à la guerre, que de compensations, ou, en jugeant les choses au point de vue algérien, que de gloire !

La Hollande, lasse d'être rançonnée, avait, en 1651 ou 1652, conclu un traité avec Alger. Mais, malgré les sacrifices faits et l'humiliation acceptée, c'est à peine si les reïs avaient tenu compte des privilèges accordés par le diwan. Les Anglais, aussi, par l'intermédiaire du sieur Caron, appuyé par un navire de guerre, avaient conclu une sorte d'arrangement avec les Algériens, en 1646 ; ces conventions ne tardèrent pas à devenir lettre morte et les corsaires poussèrent l'audace jusqu'à insulter le pavillon anglais en face de Plymouth.

CROISIÈRE DE ROBERT BLAKE DANS LA MÉDITERRANÉE. LES CORSAIRES SONT CHÂTIÉS PAR LES VÉNITIENS, LES FRANÇAIS ET LES HOLLANDAIS. — C'était pousser trop loin l'audace. A la fin de 1653, comme l'Angleterre

venait de rompre avec l'Espagne, l'amiral Robert Blake, le roi de la mer, reçut du Protecteur l'ordre de conduire une magnifique escadre dans la Méditerranée et d'obtenir des satisfactions de tous ceux qui, maures ou chrétiens, avaient molesté les nationaux ; il devait aussi employer une partie de ses vaisseaux à poursuivre et enlever les galions revenant des Indes.

Après différentes stations sur les côtes d'Italie, où il contraignit le grand-duc de Toscane et même le Pape à lui verser des indemnités importantes, Blake jeta l'ancre le 8 février 1654 à Porto-Farina. Le bey (sans doute Hammouda s'empressa d'accourir sur la côte, avec toutes ses forces disponibles, plein de confiance dans la solidité des fortifications de la Goulette. Ne jugeant pas devoir attaquer alors, l'amiral anglais leva l'ancre; mais, le 3 avril, il reparut en rade et, le lendemain matin 4, entra audacieusement dons le port, à une demi-portée de fusil des batteries turques, puis les neuf vaisseaux s'avancèrent sous le feu terrible des canons turcs, dont les artilleurs revenus de leur surprise faisaient rage. L'issue de cette entreprise paraissait encore indécise, bien que le feu des navires anglais, malgré les projectiles dont ils étaient criblée, produisît un effet considérable sur les fortifications turques, lorsque Blake, profitant de la fumée, fit mettre dans des chaloupes un certain nombre d'hommes déterminés, munis de torches, qui pénétrèrent au milieu de cinq gros vaisseaux Tunisiens abrités dans le port, et les incendièrent; les canons des navires avaient, pendant ce temps, à peu près éteint le feu des batteries de terre et l'amiral donna le signal de la retraite. Ce glorieux combat avait duré quatre heures.

Blake cingla ensuite vers Tripoli, mais le pacha de cette ville, instruit par l'exemple de Tunis, s'empressa d'éviter un sort semblable en allant au devant des Anglais et leur donnant toutes les satisfactions qu'ils pouvaient désirer: à son retour, l'amiral anglais se présenta de nouveau devant Tunis et trouva les esprits tout disposés à un arrangement. Il obtint même l'autorisation, pour son pays, d'avoir un consul dans cette ville.

L'orgueil des Algériens restait à abattre. Blake entra, sans hésitation ni pourparlers, dans le port avec son escadre et mit à terre un parlementaire chargé de son ultimatum. Alger ne songea même pas à la résistance; bien au contraire, le pacha offrit à la flotte un troupeau de bœufs pour sa consommation et s'obligea à restituer les captifs anglais, à la condition que le prix en serait versé aux propriétaires, ce qui fut accepté. Peu après, Blake levait l'ancre. Au moment de l'appareillage, il se passa un fait assez extraordinaire:

un grand nombre d'esclaves hollandais se jetèrent à la nage, malgréla poursuite de leurs patrons, et parvinrent, pour la plus grande partie, à se réfugier sur les bateaux anglais. L'amiral suspendit alors le départ et, au moyen de collectes faites dans les équipages, se procura les sommes nécessaires pour désintéresser les patrons. A la fin d'avril 1655, Blake avait terminé cette belle croisière.

Dans cette même année, Morosini enlevait encore sept vaisseaux algériens devant Ténédos, et la flotte française du Levant livrait, sur les côtes de France et dans le golfe du Lion, de glorieux combats aux corsaires, qui étaient expulsés avec pertes de ces régions. Les Hollandais ne voulurent pas rester en arrière. En 1656, le grand Ruyter, rencontrant à l'entrée du détroit de Gibraltar une flotte barbaresque, prenait ou coulait dix-huit navires de guerre. Enfin, en divers lieux, les Vénitiens, les Génois et les chevaliers de Malte infligeaient aux corsaires de dures leçons[1].

---

1. De Grammont, *Relations de la France* (loc. cit., p. 209 w suiv.). — R. L. Playfair, *Relations de la Grande Bretagne* (Revue afric.. n 130, p. 316 et suiv.). — *Gazette de France*, années 1651 0 1657. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. D'Espagne*, t. XI, pass.

CHAPITRE XV

LUTTES DES PUISSANCES CHRÉTIENNES CONTRE LES CORSAIRES EXTINCTION DE LA DYNASTIE DES CHÉRIFS SAADIENS

1654-1664

Farhate-Bey et son fils Mohammed à Constantine. — Abandon des Établissements par la directeur Picquot. Avanies faites au consul Barreau à Alger. — Révolte contre le pacha Ibrahim. Les Yoldachs reprennent le pouvoir. Abaissement de la Taille. Khalil-Ag'a. — Alger sous le gouvernement du diwan et des ag'as. Croisières des Français, des Anglais, des Hollandais et des Italiens contre les reïs. Ceux-ci résistent et font subir des pertes considérables. — Tranquillité de la Tunisie. Ses traités avec l'Angleterre et la Hollande. Hammouda-pacha, partage son commandement entre ses fils. — Les Anglais prennent possession de Tanger à eux cédé par le Portugal. — Moulaï Ahmed-el-Abbas est assassiné par les Chebanate. Extinction de la dynastie Saadienne. — Mort de Moulaï-Cherif à Sidjilmassa. Son fils Rached se réfugie à Dela. Anarchie dans le Mag'reb. Moulaï-Rachid se fait proclamer sultan à Oudjda. Son frère Moulaï-M'hammed est défait et tué par lui. Il s'empara de Tafilala. — Appendice : Chronologie des Cherifs saadiens ayant régné.

FARHATE-BEY ET SON FILS MOHAMMED À CONSTANTINE. - L'histoire de la Berbérie turque se concentre tellement, à cette époque, dans les luttes de ses corsaires, que nous avons été amenés à négliger les événements plus particulièrement locaux, sur lesquels nous allons rapidement revenir.

La pacification de la province de Constantine, sous l'habile direction de Farhate s'était complétée. « En 1653, dit M. Vayssettes, ce bey rassembla les produits des impôts Zekkat et Achour et se rendit à Alger pour offrir en personne le tribut au pacha. A son cortège s'étaient joints les chefs arabes de la province et les membres des familles les plus notables de la ville. Quand il arriva à Alger, les fonctionnaires du gouvernement (Kraça) allèrent à sa rencontre pour lui offrir leurs félicitations et leurs hommages.» Ainsi, les relations avec le beylik de l'Est étaient rétablies et la route avait cessé d'être interceptée. Après avoir séjourné, selon l'usage, huit jours dans la capitale, Farhate-Bey alla prendre congé du pacha et lui remit sa démission; rien ne put le faire revenir sur cette détermination et, conformément à ses désirs, on conféra, à son fils Mohammed,

le titre de bey de l'Est. Farhate reprit alors la route de Constantine. Ayant rencontré à Hamza (Bordj-Bouira) son fils Mohammed, venu à sa rencontre, il lui remit solennellement le caftan d'investiture et rentra avec lui au chef-lieu. Malgré ce désistement officiel, Farhate continua à diriger les affaires à Constantine, secondé par son fils, dont il avait assuré l'avenir. Ainsi, ces fonctions qui, dans l'origine, devaient être essentiellement temporaires, tendaient à devenir l'apanage de familles et à former de véritables dynasties de beys.(1)

ABANDON DES ÉTABLISSEMENTS PAR LE DIRECTEUR PICQUET. AVANIES FAITES AU CONSUL BAREAU À ALGER. — En 1654, une terrible peste ravagea tout la nord de l'Afrique et fut portée par les reïs jusqu'en Orient. Le pouvoir avait été exercé dans les dernières années, à Alger, par un pacha du nom de Mohammed, remplacé par Ahmed, puis successivement, en 1655, par Ibrahim et par le même Ahmed. L'anarchie était complète dans cette ville et le malheureux consul lazariste Barreau en supportait les conséquences. Il ne sortait de prison que pour entrer au bagne, ou être soumis à la bastonnade la plus inhumaine, et on avait pris l'habitude, en présence de sa facilité à se plier à toutes les exigences, de le rendre responsable des dettes et des faillites de ses compatriotes. Tout l'argent de la congrégation y passait, en outre de la fortune personnelle du consul, et cela ne faisait nullement l'affaire de ses commettants. Saint Vincent de Paul s'épuisait en démarches et les consuls de Marseille n'étaient pas contents.

Sur ces entrefaites, le sieur Picquet, qui avait continué de diriger les établissements de La Calle, ayant appris que l'ambassadeur de France avait été maltraité à Constantinople et qu'Ibrahim arrivait de nouveau, à Alger, comme pacha avec des instructions très malveillantes pour les Français, se figura qu'il allait être l'objet de violences et se décida à abandonner le Bastion. Ayant chargé sur des barques tout ce qu'il put emporter, en outre de 50 musulmans, emmenés de force, afin de s'indemniser de ses pertes, par leur vente, il mit le feu aux constructions, abandonna le blé et les canons, et fit voile pour Livourne, où il arriva le 25 octobre 1658. La nouvelle de cet événement produisit à Alger une émotion considérable et les conséquences en retombèrent sur notre malheureux consul. En même temps, une émeute éclatait à Marseille, car on avait acquis la certitude que les fonds, mis à la disposition de Barreau

1. Vayssettes, *Hist. des beys de Constantine* (Rec. de la Soc. archéol. de 1868, p. 255 et suiv.); — *Salah-el-Antri*, pass.

pour le rachat des captifs, avaient été versés par lui aux Turcs, sans profit. La foule se porta au siège de la congrégation et voulut l'envahir. Cependant, Saint Vincent de Paul faisait en France l'impossible pour obtenir la restitution des captifs et la mise en liberté de Barreau, qu'il fallait à tout prix remplacer. M. Rominhac vint à Alger, comme envoyé de Louis XIV, afin d'arranger les affaires et pour annoncer qua le souverain avait remplacé Picquet par le sieur L. Campon, comme directeur des établissements ; il y fut assez bien accueilli, mais une révolution, importante par ses conséquences, ayant éclaté à ce moment, empêcha que toute suite pût être donnée à ces propositions.

RÉVOLTE CONTRE LE PACHA IBRAHIM. LES YOLDACHS REPRENNENT LE POUVOIR. ABAISSEMENT DE LA TAÏFFE. KHALIL-AG'A. — En 1659, le pacha Ibrahim reçut d'Orient l'avis qu'il était remplacé par un certain Ali. Aussitôt, il envoya à Constantinople 200,000 piastres qui furent distribuées aux principaux fonctionnaires, dans le but d'obtenir son maintien à Alger. Mais notre pacha était particulièrement avare et ne se décidait à des sacrifices pécuniaires qu'à la condition de rentrer le plus tôt possible dans ses avances. Or, il ne trouva rien de mieux, à cet effet, que de prélever la dîme sur les indemnités envoyées par la Porte aux reïs comme salaire de leur concours, et, pour justifier cette prétention, fit valoir que la guerre nuisait à la course et lui enlevait une source importante de revenus. Mais les reïs ne goûtèrent pas ce raisonnement et se mirent en état de révolte contre son autorité ; ils se portèrent au palais, maltraitèrent le pacha et enfin le jetèrent en prison. Seulement ils ne profitèrent par de la révolution qu'ils avaient faite et, ainsi que cela arrive quelquefois, ce furent leurs adversaires qui en eurent tout le bénéfice. La milice avait vu en effet son autorité contrebalancée, annihilée même, par les reïs soutenus par las pachas. Aussi les Yoldachs jugèrent-ils le moment venu de prendre leur revanche et de rétablir les règles démocratiques de leur institution, à peu près tombées en désuétude.

Le Bouloukbachi Khalil, s'étant mis à la tête du mouvement, fit décider par le diwan que le pacha n'aurait plus à se mêler de la direction des affaires ; que, par déférence pour le Khakan, on ne le repousserait pas et qu'on lui laisserait même quelques honneurs et de petits profits; mais, que le diwan, seule source de l'autorité, serait présidé par l'Aga, ou chef de l'armée, dont la fonction ne pouvait durer plus de deux mois: Cette décision consacrait l'abaissement de la Taïffe et l'éloignement complet des reïs de toute par

ticipation au: affaires. Khalil, nommé Ag'a, prit en réalité la direction du gouvernement et commença par donner satisfaction aux plaintes du commerce en faisant voter une réduction des droite de douane. Le consul français jugea la situation sauvée et s'empressa d'en faire part à la chambre de Marseille. Mais le gouvernement, toujours disposé à ne pas tenir compte des renseignements locaux, estima qu'accepter cette transaction serait en quelque sorte ratifier une rébellion flagrante contre une puissance alliée et refusa de traiter avec Khalil. En même temps, le chevalier de Valbelle continuait à courir sus aux reïs ; ce qui amena de nouveaux troubles à Alger et détruisit toute l'autorité morale de Khalil, qu'une notion plus exacte des hommes et des choses du pays, ainsi que des vrais intérêts de la France, aurait dû faire soutenir par nos gouvernants (1660)[1].

ALGER SOUS LE GOUVERNEMENT DU DIWAN ET DES AG'AS. CROISIÈRES DES FRANÇAIS, DES ANGLAIS, DES HOLLANDAIS ET DES ITALIENS CONTRE LES REÏS. CEUX-CI RÉSISTENT ET FONT SUBIR DES PERTES CONSIDÉRABLES. — A la suite des nouvelles et sensibles pertes que les chevaliers de Malte firent éprouver aux Algériens, en enlevant leurs navires sur les côtes de France et d'Espagne, le consul Barreau avait encore été molesté : mais les reïs ne s'en étaient pas tenus là ; exploitant le mécontentement des Yoldachs contre Khalil qui conservait le pouvoir, bien que ses deux mois de commandement fussent depuis longtemps expirés, il les entraînèrent à le révolte et, tous ensemble, firent irruption dans le palais et massacrèrent Khalil; puis ils le remplacèrent par Ramdane-Ag'a. Un pacha, du nom d'Ismaïl, était arrivé, quelque temps auparavant, pour recueillir, comme représentant de la Porte, le triste héritage de ses devanciers.

Saint Vincent de Paul, mort en 1660, avait été remplacé par M. Alméras, dont un des premiers actes fut d'envoyer à Alger le frère Dubourdieu, désigné déjà par son prédécesseur pour relever Barreau. Il arriva à Alger dans le mois d'août 1661, juste au moment où l'aga Ramdane était assassiné à son tour. La question du règlement des prises et l'exagération de ses prétentions paraissant avoir été la cause de sa mort. Son cadavre, mis en pièces, servit de jouet à la populace et vingt-huit de ses partisans subirent le

1. De Grammont, *Relations avec la France*. *Lettres du consul Barreau* (Revue afric., p. 166, n° 281 et suiv.). — Le même, *Hist. d'Alger*, p. 207 et suiv. — *Gazette de France*, 1659-60. — Watbled, Pachas, *Pachas-deys* (Revue afric., n° 102, p. 439 et suiv.).

même sort. Il fut remplacé par un renégat, d'origine portugaise, qui se faisait appeler Châbane-Ag'a. Peu après, les Yoldachs retiraient de prison Ibrahim, l'ancien pacha ; A peine libre, celui-ci chercha à se débarrasser de Châbane par l'assassinat, mais son adversaire le prévint en le faisant maçonner entre quatre murs.

Ainsi, en quelques mois, trois agas s'étaient succédé au pouvoir et d'eux d'entre eux avaient péri de mort violente. Cela montre ce que pouvait être alors la vie sociale et politique à Alger. Pendant ce temps, les corsaires faisaient rage, car le nouvel ag'a avait déchiré les traités antérieurs et décidé qu'on n'en signerait plus avec les Français ; mais ils avaient à lutter contre de rudes adversaires dont les incessantes croisières rendaient le métier de plus en plus périlleux.

Le duc de Mercœur, le marquis de Créqui, le commandeur Paul, pour la France, ne cessaient de parcourir la mer et de fouiller les anses de la côte africaine, capturant les corsaires qu'ils rencontraient. Le chevalier de Valbelle et le comte de Verüe, à l'exemple des barbaresques, venaient audacieusement enlever des musulmans sur leurs propres terres (1660-6l). Décidé à agir plus efficacement encore, le gouvernement français envoyait secrètement le chevalier de Clerville pour reconnaître l'endroit le plus favorable à un débarquement et à une occupation, et, le 23 juin 1662, cet officier adressait à Colbert un rapport où il indique la baie de Stora, comme remplissant les meilleures conditions.

Dans le printemps de cette année 1662, le duc de Beaufort, enleva aux corsaires barbaresques une vingtaine de navires. L'année suivante, le hardi et habile commandeur Paul prit aux reïs un nombre égal de vaisseaux, et fut sur le point de s'emparer de Collo ; s'étant ensuite joint au duc de Beaufort, il essaya avec lui de surprendre et de brûler la flotte des reïs dans le port d'Alger; mais le coup manque par la trahison d'un pilote qui faillit mettre à la côte une partie des navires français et causa un retard permettant aux corsaires de se tenir sur leurs gardes.

L'Angleterre avait cherché à compléter les résultats obtenus par l'amiral Blake. En 1659 le comte de Winchelsea, spécialement envoyé, avait conclu avec les Algériens un nouveau traité. Cependant, en 1661, l'amiral Edw. Montague, comte de Sandwich, venu pour prendre possession de Tanger, comme nous le dirons plus loin, s'avança jusqu'à Alger et Tunis, dans le but d'effectuer le rachat des captifs anglais et de régler la question des prises. Mais, au lieu d'un pacha, représentant plus ou moins le gouvernement local, il n'y trouva qu'un divan insaisissable, composé de personnalités vulgaires et brouillonnes entre lesquelles toute responsabililé s'émiettait.

Il essaya alors de l'intimidation, en lançant quelques boulets qui lui furent rendus avec usure et dut se retirer en chargeant son vice-amiral, sir Lawson, de continuer la croisière (juillet 1661). Le duc de Tursi et Grimani agissaient aussi avec vigueur pour les gouvernements italiens.

En 1662, Ruyter vint, avec la flotte hollandaise, donner la chasse aux corsaires. Centurionne, commandant les navires de Gênes, s'était joint à l'escadre de Lawson et cette flotte combinée porta la terreur sur tous les points où elle se montra. Dans les premiers jours d'avril, elle canonna Bougie et, après avoir enlevé plusieurs navires aux reïs, poussa les autres devant elle de façon à les faire tomber dans les mains de Ruyter que l'on savait à Alger. Il y était effectivement, mais venait, avec une véritable inopportunité ; de conclure une trêve de huit mois, sans avantage sérieux, en profitant de la panique causée chez les Algériens par une violente tempête qui avait englouti plusieurs de leurs navires dans le port même, tandis qu'un tremblement de terre renversait une partie du môle. L'amiral anglais eut donc le dépit de voir passer successivement les fugitifs sous les canons de la flotte hollandaise qui sembla protéger leur rentrée. Sir Lawson se décida alors à conclure également, avec Alger, une paix sans honneur ni avantage (23 avril 1662).

De tels traités ne pouvaient offrir aucune garantie. Aussi, en 1663, la Hollande envoya-t-elle dans la Méditerranée une nouvelle escadre, sous le commandement du brave et hardi Cornil Tromp. Sir Lawson y revenait en même temps et les Algériens ne tardèrent pas à en pâtir ; pour s'en venger, la populace se porta en foule au consulat anglais, en arracha le consul et, après lui avoir fait supporter mille avanies, le traîna dans la campagne et l'attela à la charrue, comme une bête de somme, en attendant que son gouvernement eût versé un million d'écus d'or, réclamé comme indemnité par les Algériens.

On croit véritablement rêver, en voyant une poignée de corsaires, sans gouvernement proprement dit, sans organisation régulière, sans puissance réelle, braver ainsi des puissances comme la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Espagne, les royaumes italiens, toutes intéressées à faire cesser un tel état de choses et agissant simultanément, mais sans aucune entente, dans ce but. A ce déploiement de forces, à ces croisières incessantes, les reïs opposent un redoublement d'audace et, pour mieux résister, ne voyagent plus qu'en escadres, prêtes,, au besoin, à contenir un combat en ligne. Certes, les corsaires font tout pour éviter de se mesurer avec un Blake, un Ruyter, un Tramp, un commandeur Paul et, quand

ils sont forcés d'accepter la bataille, ils savent ce qui leur en coûte; mais ils n'ont pas toujours affaire à des ennemis aussi redoutables et aussi habiles. Dans le seul automne de 1661, l'escadre algérienne, forte de trente vaisseaux, s'emparait de douze navires anglais, d'autant de français et d'italiens et de neuf hollandais. L'Italie se plaignait d'une perte de deux millions de livres et de 500 hommes, enlevés par les seuls Algériens, dans une campagne. Marseille estimait ses pertes à plus de 14,000 écus. La sécurité avait disparu, le commerce était frappé au cœur.

Pendant ce temps, Alger était livré à 1a pire des tyrannies, celle de la populace. En:octobre 1662, les esclaves chrétiens, d'accord avec les Kabyles, organisèrent tout un plan de rébellion ; un dominicain devait leur ouvrir les portes de la Kasba ; malheureusement il fut dénoncé, torturé, pour qu'il dénonçât ses complices et enfin enterré vif dans un bloc de pisé. La conspiration avorta ainsi et les esclaves en éprouvèrent une aggravation fâcheuse dans leur situation. Pour comble de maux, la peste ravageait encore le pays et se propagea jusqu'à Toulon où elle fit de nombreuses victimes[1].

TRANQUILLITÉ DE LA TUNISIE. SES TRAITÉS AVEC L'ANGLETERRE ET LA HOLLANDE. HAMMOUDA-PACHA PARTAGE SON COMMANDEMENT AVEC SON FILS. — Tunis offrait alors un contraste frappant avec Alger. Certes, les ports de la Tunisie abritaient plus d'un corsaire ; mais la capitale avait un gouvernement avec lequel on pouvait traiter et qui était en mesure de donner les réparations légitimes. Quant aux deys, ils s'y succédèrent en voyant leur autorité éclipsée par celle de Hammouda-Bey. En 1660, le dey Hadj- Moustafa-Laz, qui avait remplacé, depuis plusieurs années, Hadj-Mohammed, envoya un de ses principaux officiers, nommé Sidi-Ramdane, au roi Louis XIV pour protester de son amitié et de son désir de maintenir de bonnes relations. Le 5 octobre 1662, la Tunisie signait avec l'Angleterre un traité de paix et de navigation. Le 30 septembre suivant, Ruyter s'arrangeait avec le dey dans des conditions analogues pour les Pays-Bas. Néanmoins, le gouvernement tunisien s'attachait à se montrer, en toute circonstance, le vassal dévoué et respectueux du sultan.

Ruyter et le commandeur Paul s'étaient successivement présentés devant Tripoli et, sous la menace d'un bombardement, avaient

1. De Grammont, *Relations de la France* (loc. cit., p. 291 et suiv.). — *Relation de la captivité d'Aranda* — (Paris, 1657). — *Gazette de France*, l661-62-63. - R. L. Payfair, *Relations de la Grande Bretagne* (Revue afric., n° 182, p. 402).

obtenu toutes les satisfactions demandées. L'intérieur de la Tripolitaine continuait à être en proie à des révoltes constantes.

Hammouda-Bey obtint de la Porte (en 1659) l'honneur de remplacer son titre de bey par celui de pacha ; ce fut, à Tunis, l'occasion de brillantes fêtes, car il y était très populaire ; néanmoins ses relations avec les deys ne furent pas troublées, ce qui indique de sa part une réelle modération et l'absence de toute ambition. Du reste, n'était-il pas le véritable souverain, sans avoir la responsabilité du pouvoir ! Toute l'administration intérieure du pays se trouvait entre ses mains, le dey se bornant, pour ainsi dira, à la direction des affaires extérieures. Hammouda faisait des tournées régulières dans les tribus, mais il ne parcourait plus ce pays en guerrier, car il l'avait si bien pacifié qu'il y voyageait en carrosse, accompagné d'un cadi pour l'éclairer sur les questions purement judiciaires. En rapports réguliers avec les notabilités de l'Orient, il recevait des cadeaux de Turquie, d'Égypte, de Syrie et même de l'Irak, et en expédiait partout.

Cependant le pacha, depuis si longtemps sur la brèche, jugea, en 1663, que le moment était venu pour lui de se retirer de la scène politique. Il partagea les fonctions et les honneurs dont il était revêtu entre ses trois fils: l'aîné, Mourad-Bey, reçut le commandement suprême de l'armée. Abou-Abd-Allah-Mohammed-Bey, le second, eut le sandjak ou gouvernement de Kairouan, avec Souça et Monastir: enfin, au troisième, Hassan-Bey, échut le gouvernement de l'Ifrikiya, proprement dite (le sud). Hammouda se consacra alors aux travaux qu'il avait entrepris, c'est-à-dire à l'achèvement de la mosquée située à côté de la Zaouïa du cheikh Bon-Arous et à l'embellissement du palais du Bardo[1].

LES ANGLAIS PRENNENT POSSESSION DE TANGER À EUX CÉDÉ PAR LE PORTUGAL. — La veuve de Jean IV de Portugal, régente du royaume pour son fils Alphonse VI, lasse des luttes qu'elle soutenait contre l'Espagne, et cédant aux conseils de Mazarin, contracta avec Charles II, qui venait de remonter sur le trône d'Angleterre, une alliance scellée par le don de Catherine de Bragance, sa fille, en mariage, avec une dot de 500,000 livres sterling (12,500,000 francs) et la cession de Tanger, en Afrique et de Bombay, dans l'Inde. La liberté commerciale, avec droit de résidence,

1. El-Kaïrouani, p. 136 et suiv., 395 et suiv. — Rousseau. Annales Tunisiennes, p. 50 et suiv. et textes des traités avec l'Angleterre et la Hollande, p. 430 et 517. — Féraud, Annales Tripolitaines (loc. cit.). p. 212.

était en outre saturée à tous les sujets anglais. Telles furent les bases du contrat signé en 1661. Aussitôt, l'amiral, comte de Sandwich, fut envoyé, avec une escadre, pour ramener l'infante, après avoir obtenu satisfaction des corsaires de la Méditerranée et pris possession de Tanger.

Nous avons vu le noble lord devant Alger en 1661, cherchant en vain à obtenir, par de bons procédés ou l'intimidation, les satisfactions cherchées. Après avoir laissé sir Lawson on croisière dans ces parages, il fit voile pour Tanger. On comprendra sans peine que l'abandon d'une colonie qui avait coûté au Portugal, aussi cher que Tanger, ne devait pas être très populaire chez les Portugais. Or, on connaissait le patriotisme du gouverneur de cette place et on s'empressa à Lisbonne de le remplacer par un homme beaucoup moins scrupuleux sur l'honneur national. Mais une fois arrivé en Afrique, soit que l'influence du milieu eût agi sur lui, soit pour toute autre cause, le nouveau gouverneur sembla autant que son prédécesseur, peu disposé à se soumettra aux conventions de la diplomatie. L'amiral anglais était donc fort embarrassé, non moins que le cabinet de Lisbonne, lorsque le gouverneur de Tanger ce laissa attirer, avec la majeure partie de la garnison, par les indigènes sous le commandement d'un Andalou, appelé le caïd R'aïlane, dans une embuscade où il périt ainsi que toute son escorte.

Au mois d'août 1661, le comte de Sandwich prit possession de ce poste, dégarni de troupes. Il y arbora le drapeau britannique et y laissa comme gouverneur le comte de Peterboroug, avec un effectif important en cavalerie et infanterie arrivé d'Angleterre. Quant aux débris de la garnison portugaise, ils faillirent être écharpés par le peuple, à leur arrivée à Lisbonne. La situation des Anglais à Tanger fut tout aussi précaire que celle de leurs prédécesseurs. Cependant, le roi d'Angleterre, en accordent à cette ville les avantages d'un port franc, y attira bientôt le commerce. En 1662, le comte de Teviot remplaça Peterboroug à Tanger; mais s'étant laissé entraîner au dehors par les indigènes dans l'espoir d'enlever des troupeaux de bœufs, il fut tué (mai 1664). On la remplaça par lord Bellasis, qui entreprit d'importants travaux dans le port. Quatre années plus tard, le Portugal cédait, par le traité de 1668, Ceuta à l'Espagne et le corregidor de Gibraltar venait officiellement en prendre possession[1].

1. Berbrugger, *Occupation anglaise de Tanger* (Revue afr., n° 29, p. 337 et suiv.). - E. de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (Revue afric., n° 98, p. 209; 94, p. 315 et suiv.). - R. L. Playfair, loc. cit., p. 402. - Abbé Godard, *Maroc*, p. 490 et suiv.

MOULAÏ AHMED-EL-ABBAS EST ASSASSINÉ PAR LES CHEBANATE. EXTINCTION DE LA DYNASTIE SAADIENNE. - Il est temps de revenir au Maroc et d'y suivre les dernières phases de la révolution depuis longtemps commencée.

Nous avons dit précédemment que le nouveau sultan de Maroc. Moulaï Ahmed-el-Abbas, qui devait être le dernier représentant de la dynastie dos chérifs saadiens, avait eu à lutter, en prenant le pouvoir, contre ses oncles maternels, les chefs des Chebanate. S'étant transporté au milieu d'eux dans l'espoir de les ramener à l'obéissance, il fut tué par surprise (1659). Les Chebanate élurent alors comme chef un des leurs, nommé Abd-el-Kerim (ou Kerroum) ben-Abou-Beker et s'empressèrent de prendre possession de Maroc.

Avec Moulaï Ahmed-el-Abbas s'éteignit la dynastie des chérifs saadiens, qui avait régné environ 140 ans, si l'on peut appeler régner les premières et les dernières années de cette période. Autant les fondateurs avaient montré d'énergie, d'esprit de conduite et d'aptitude au commandement, autant leurs successeurs furent dégradés et dénués d'esprit politique. L'ivrognerie et la débauche causèrent 1a perte de ces petits-fils de marabouts arabes que la rectitude de leur conduite et leur dévouement absolu à la religion avaient portés au pouvoir comme une protestation contre les dérèglements des Merinides. Il semblerait que toute la force de la famille avait été absorbée par une personnalité comme El-Mansour, et que ses descendants ne possédaient plus en eux-mêmes que des qualités négatives, en faisant des monstres, sans l'énergie nécessaire pour se maintenir par la tyrannie, ou de pâles débauchés jouets des passions les plus dégradantes. On ne peut s'empêcher de rapprocher ces types arabes dégénérés, de ces belles familles berbères qui ont fondé de si durables et de si vigoureuses dynasties, et la comparaison n'est pas à leur avantage.

MORT DE MOULAÏ-CHERIF À SIDJILMASSA. SON FILS RACHID SE RÉFUGIE À DELA. ANARCHIE DANS LE MAG'REB. — Cette même année 1659 voyait aussi la mort de Moulaï-Cherif, à Sidjilmassa (juin). Depuis sa captivité dans le Sous, il s'était tenu au deuxième plan; néanmoins sa mort causa dans le pays une grande émotion. Un de ses fils, nommé El-Rachid, connaissant les intentions de son frère Moulaï-M'hammed à son égard, s'empressa de fuir. Il alla d'abord à Tedra, puis à Demnate, localités peu éloignées de Tafilala ; là, s'étant convaincu qu'il ne pouvait compter sur l'appui des populations, il se rendit à la Zaouïa de Dela, et passa un certain temps chez les ennemis de son frère.

Un Maure andalou de Salé, nommé R'aïlane, avait dans ces dernières années acquis un certain renom en luttant contre les chrétiens. Mous l'avons vu, notamment, commander la troupe qui avait surpris et tué le gouverneur anglais de Tanger. Sur ces entrefaites Ahmed, fils du marabout de Dela, étant mort à Fès, R'aïlane vint faire une razzia sur les Cheraga, à l'est de cette ville, et leur enleva tout ce qu'ils possédaient (1559-60). L'année suivante, Mohammed-el-Hadj, voulant venger celle insulte, envahit la province du R'arb, à la tête de nombreux contingents berbères, chassant devant lui R'aïlane et ses adhérents, qui se réfugièrent dans le Fahs et purent se retrancher auprès de la koubba du cheikh Abou. Selham. Mohammod-el-Hadj rentra alors à Fès, puis à Dela (1662). Un certain Ed-Dreïdi, soutenu par les Dreïd, ses contribules, profita alors de son éloignement pour s'emparer de la ville de Fès. L'année suivante, Abd-Allah, fils de Mohammed-el-Hadj, accourut de Dela avec des forces imposantes et entreprit sans succès le siège du Vieux-Fès.

Le chérif Moulaï-M'hammed, de son côté, s'était préparé à reprendre la campagne. En 1663, il quitta Sidjilmassa, marcha sur Fès, vint s'établir chez les Hayaïna, au nord de cette ville, et fit manger et dévaster leurs cultures. Les gens de Fès ayant alors envoyé une députation il Dela, afin de requérir l'assistance des marabouts, l'un d'eux, Mohammed-ben-Ali, accourut avec le contingent des Hayaïna ; mais il ne put atteindre la chérif, qui alla camper à Azrou, faubourg de Fès. Les oulama et principaux citoyens vinrent alors lui présenter leurs hommages et le reconnaître comme souverain. Cependant Aloulaï-M'hammed continua de séjourner à Arzou et, aux premiers beaux jours de l'année 1664, reprit la route de Tafilala. Ed-Dreïdi reparut ensuite à Fès et y resta maître de l'autorité. Il entreprit une série d'expéditions contre Meknès et sut intéresser à ses razzias les gens de Fès.

Le Maure R'aïlane marcha, vers cette époque, sur El-Kçar et s'en empara de vive force. Resté maître de cette région, il ne cessa de lutter contre les chrétiens, et c'est à lui qu'il faut attribuer les surprises dont les Portugais et ensuite les Anglais de Tanger furent si souvent victimes.

MOULAÏ-RACHID SE FAIT PROCLAMER SULTAN À OUDJDA. SON FRÈRE MOULAÏ-M'HAMMED EST DÉFAIT ET TUÉ PAR LUI. IL S'EMPARE ENSUITE DE TAFILALA. - De son côté, le chérif Er-Rachid quitta la zaouïa de Dela, et se rendit à Arzou; puis à Fès et à Taza. Après avoir en vain essayé de s'y créer des partisans, il se transporta chez les Arabes de la plaine

des Angad et sut intéresser à sa cause lesMâakil et leurs alliés, les Beni-Iznacen. S'étant fait reconnaître par eux comme sultan, il entra en mettra à Oudjda, ville qui était sous leur dépendance. Ce fut sans doute vers cette époque, car l'indécision des chroniques permet de placer le fait plus tôt ou plus tard, que Moulaï-Rachid s'empara de la kasba dite de Ben-Mochaul et répartit entre ses adhérents le butin qu'il y trouva.

Aussitôt que ces nouvelles furent parvenues à Tafilala, Moulaï-M'hammed réunit ses adhérents arabes et berbères, et marcha contre son frère. La vendredi 3 août 1664 les deux adversaires furent en présence dans la plaine des Angad et la bataille s'engagea, Mais une des premières balles atteignit Moulaï-M'hammed à la gorge et le tua. Aussitôt, ses partisans se dispersèrent, poursuivis dans tous les sens par les adhérents de Moulaï-Rachid qui en firent un grand carnage. Ce dernier restait ainsi maître du pouvoir; il manifesta une profonde douleur de la mort de son frère et, ayant fait rechercher son corps, l'enterra avec honneur à Dar-ben-Mechaal. Son succès lui acquit un grand nombre de partisans, qui renouvelèrent, à Oudjda, la cérémonie d'investiture et la prestation du serment de fidélité.

Cependant, à Fès, ces nouvelles avaient produit une grande agitation. La ville obéissait clore à trois cheikhs principaux, «chaque quartier avait son chef et sur chaque éminence chantait un coq différent», dit le Nozha. Un certain Ben-Salah était maître du quartier des Andalous et de ses dépendances ; Ben-Sreïr, cheikh des Lamta et de leurs alliés, commandait leur quartier ; enfin la ville-neuve obéissait à Ed-Dreïdi. Tous ces groupes étaient hostiles les uns aux autres ; cependant le danger commun les rapprocha. Les Hayaïna et les gens du Houz se réuniront à eux et tous jurèrent de repousser Er-Rachid par les armes ; puis ils s'occupèrent d'acheter des chevaux et imposèrent à chaque maison l'obligation d'avoir (ou de fournir) un fusil.

Averti de ces préparatifs, Er-Rachid préféra d'abord réduire Sidjilmassa, où son neveu Mohammed, fils de Moulaï-M'hammed, s'était emparé du pouvoir. Il l'y assiégea pendant neuf mois, finit par s'emparer de l'oasis et s'appliqua ensuite à la restaurer et mettre en état de défense (1665)[1].

1. *Et-Tordjeman,* p, 10 et suiv. de la traduction, 6 et suiv. du texte ar. — *Nozhet-El-Hadi*, p. 284 et suiv., 302 et suiv. du texte ar., p. 479 et suiv., 499 et suiv. de la traduction. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 487 et suiv.

APPENDICE

CHRONOLOGIE DES CHÉRIFS SAADIENS AYANT RÉGNÉ

	DE	A
Abou-l'Abbas-el-aeradj, à Maroc	1520	août 1543
Abou-Abd-Allah-Mohammed Cheikh El-Mehdi, à Maroc		Août 1543
Le même, à Maroc et à Fès	1550	Janv. 1554
Le même, à Maroc et à Fès	Août 1554	Sept 1557
Moulaï Mohammed-Abd-Allah, dit El-R'aleb-b'Illah	Fin 1557	30 janv. 1573
Abou-Abd-Allah-Mohammed (fils du précédent), dit E1-Monatacem	31 jan. 1573	Avril 1573
Abou-Merouane-Abd-el-Malek, oncle du prééddent	mars 1573	4 août 1578
Abou-l'Abbas-Ahmed, dit El-Mansour et Ed-Dehbi, frère du précédent	Août 1578	8 oct. 1603
Ses fils se disputent le pouvoir.	8 oct. 1603	
Abd-Allah-Abou-Farès, dit El-Ouathek, à Maroc	Oct. 1603	Fév. 1607
El-Mamoun-Cheikh à Fès	Janv. 1604	Avril 1608
Le même, à Maroc	Février 1607	1608
Zidane, à Maroc	1608	19 sept. 1627
Abd-Allah, fils d'El-Mamoun, à Fès	Août 1609	Mai 1624
Abd-el-Malek, fils d'El-Mamoun, à Fès	Mai 1624	1627
Abd-el-Malek, fils de Zidane, à Maroc	Sept. 1627	28 janv. 1631
Abou-l'Abbas-Ahmed II, fils de Zidane, à Fès	4 nov 1627	Juillet 1628
El-Oualid, fils de Zidane, à Maroc	28 janv. 1631	17 fév. 1636
Mohammed-Cheikh II, fils de Zidane, à Maroc	18 fév. 1636	1654
Moulaï Ahmed-el-Abbas, fils du précédent, à Maroc	1654	1659

CHAPITRE XVI

LE MAG'REB SOUMIS À LA DYNASTIE DES CHÉRIFS HASSANI LUTTES DES PUISSANCES, CHRÉTIENNES CONTRE LES CORSAIRES

1664 1672

Préparatifs de l'expédition française contre Djidjeli. Le duc de Beaufort en reçoit le commandement. — L'expédition s'arrête devant Bougie, puis s'empare de Djidjeli. Inaction des Français. Arrivée de l'armée turque. — Les Turcs attaquent Djidjeli. Résistance des Français. Le duc de Beaufort se retire. — Abandon de Djidjeli par l'armée française. Désastre de l'expédition. — Nouvelles croisières du duc de Beaufort. Pertes des Algériens. Ils assassinent l'aga Châbane. — Traité de paix entre Tunis et la France (1666). Période de troubles. — Traité de paix entre Alger et la France (1666). Le chérif Er-Rachid s'empare de Fès et assoit ton autorité sur l'art et sur le nord du Maroc. — Er-Rachid marche sur la zouïa de Dela. Défaite des marabouts A Baten-er-Roumane. Destruction de la zaouïa. Dispersion des marabouts. — Er-Rachid s'empare de Maroc et soumet les régions du sud-ouest. Ses campagnes dans la Sous. Soumission de tout la Mag'reb. Mort d'Er-Rachid. Règne de Moulaï-Ismaïl. — Luttes des puissances chrétiennes contre les corsaires d'Alger. Révolte contre le pacha Ali ; Il est mis à mort Institution d'un dey nommé par les reïs. — État des provinces d'Oran et de Constantine. Événements de Tunis.

PRÉPARATIFS DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE CONTRE DJIDJELI. LE DUC DE BEAUFORT EN REÇOIT LE COMMANDEMENT. — Nous avons vu qu'à la suite des pertes éprouvées par le commerce et des réclamations présentées au roi, le gouvernement de Louis XIV, las de voir les traités, conclus à grand'peine, toujours violés, avait résolu d'occuper sur le littoral berbère un point permettant de surveiller les corsaires et d'entraver leurs entreprises. Le chevalier de Clerville proposa, dans son rapport à Colbert, la baie de Stora, mais le conseil royal, après avoir hésité entre ce point, Bône et Bougie, se prononça pour Djidjeli, que Beaufort parait avoir recommandé. Ce choix, à tout prendre, était le plus mauvais qu'on pût faire et il ne s'explique que par la position centrale de Djidjeli et parce que les rapports présentaient son havre comme excellent. De plus, il n'avait pas de garnison turque et on espérait obtenir l'appui des populations indigènes. Inutile d'ajouter que ces raisons étaient spécieuses. Cette fois encore, on écarta l'avis de ceux qui avaient étudié la question sur les lieux

mêmes et connaissaient bien le pays.

L'expédition de Djidjeli décidée, on s'occupa activement de la préparer. Le duc de Beaufort, l'ancien frondeur qu'on avait surnommé le «roi des Halles», devenu grand amiral de France à la mort de son père, en 1663, devait naturellement en être chargé. Nous avons vu, du reste, qu'il avait fait, dans ces parages, une croisière contre les Barbaresques ; mais le roi, qui n'accordait aux anciens frondeurs qu'une confiance médiocre, nomma le comte de Gadagne chef de l'armée expéditionnaire ; triste expédient, car ce partage de l'autorité et de la responsabilité devait créer des conflits inévitables et peser lourdement sur l'entreprise.

Dans le mois de mars 1664, l'armée et la flotte se concentrèrent à Toulon, où Beaufort, après une nouvelle croisière, vint la rejoindre. L'armée expéditionnaire se composait de :

6 compagnies des Gardes et 20 compagnies des régiments de Picardie, Navarre, Normandie et Royal, ensemble environ 4,850 hommes.

Un bataillon de Malte avec 120 chevaliers.

Un bataillon anglais.

Un bataillon hollandais.

Et quelques centaines de volontaires.

Ainsi l'effectif des troupes atteignait près de 8,000 hommes, plus les compagnies des vaisseaux, pouvant donner 800 hommes.

Le commandement en chef appartenait au comte de Gadagne, lieutenant général, assisté de M. de la Guillotière et du comte de Vivonne comme maréchaux de camp.

L'artillerie était commandée par M. de Bétancourt et le génie par le chevalier de Clerville.

La flotte se composait de 15 vaisseaux et frégates, 19 galères dont 7 de Malte, et de navires de transport ou de guerre, moins forts, en total 63 voiles, sous les ordres du commandeur Paul et de Duquesne.

Le duc de Beaufort avait, en quelque sorte, le commandement suprême de cette expédition, de laquelle on pouvait; à bon droit, attendre d'excellents résultats. Mais, nous l'avons dit, il n'avait pas la confiance absolue du roi, ce qui est toujours une mauvaise condition pour diriger une entreprise de ce genre ; de plus, le but était mal choisi. Le chevalier de Clerville, intéressé dans les affaires de Marseille et, très probablement; dans celles du Bastion, dont il avait l'espoir de devenir directeur, voulait entraîner l'expédition vers l'est. Dans ce but il avait indiqué Stora, port de Constantine où tous les produits de la région auraient facilement pu être attirés vers

les comptoirs existant déjà, et où l'on se trouvait près de Bône. Son influence allait s'exercer d'une manière occulte ou apparente et augmenter la désunion, alors qu'il aurait fallu voir tous les efforts converger vers le même but.

L'EXPÉDITION S'ARRÊTE DEVANT BOUGIE, PUIS S'EMPARE DE DJIDJELI. INACTION DES FRANÇAIS. ARRIVÉE DE L'ARMÉE TURQUE. — La flotte quitta Toulon le 2 juillet et fit voile, on ne sait pourquoi, vers les Baléares, où les galères de Malte la rejoignirent. De là, on partit enfin vers l'Afrique et, le 21 juillet, les navires entraient dans le golfe de Bougie et mouillaient à une petite portée de canon des batteries. La ville semblait déserte ou plutôt on n'y voyait que des gens s'empressant de charger des bêtes de somme et de prendre la fuite ; l'on sut plus tard que la garnison turque, abandonnée depuis longtemps, avait été en partie détruite par la peste. L'idée de s'emparer de Bougie vint naturellement se présenter aux chefs de l'expédition et il semble, en effet, qu'au profit de la surprise causée par cette agression on eût eu des chances sérieuses de réussite ; mais cela ne faisait pas l'affaire du chevalier de Clerville et il insista énergiquement pour qu'on abandonnât celte idée en représentant que la question avait été discutée en conseil, que l'occupation de Bougie avait été écartée et que l'on ne pouvait désobéir au roi. Le duc finit par se ranger à cet avis, que M. de Gadagne combattit de toutes ses forces.

On remit à la voile et, le lendemain 22, au soir, la flotte était ancrée dans le golfe de Djidjeli. Le 23, au matin, le débarquement s'opéra sur la petite pointe où existe maintenant le fort Duquesne. Les Kabyles, peu nombreux, qui se tenaient sur le rivage, avaient été écartés et furent tenus à distance par l'artillerie des vaisseaux. Les troupes françaises s'emparèrent alors de la ville, construits sur la presqu'île, à la suite d'un combat assez vif, et l'armée prit position dans la plaine occupée actuellement par la nouvelle ville et sur les hauteurs.

Ce succès obtenu à si bon compte donna du courage et de l'espoir à tous; mais le résultat n'avait pas de sanction, car les Kabyles continuaient à tirailler aux avant-postes et à inquiéter les Français de jour et de nuit; en vain essaya-t-on de traiter avec de prétendus chefs; ces trêves duraient quelques jours et étaient rompues par de nouvelles trahisons et des vols de plus en plus audacieux. Pendant ce temps, une armée turque, pourvue d'une bonne artillerie, quittait Alger et marchait par terre sur Djidjeli. Un marabout du nom de Sidi-Hammoud, avec lequel les Français auraient bien dû s'entendre, usa de son influence pour vaincre l'obstination

des Kabyles, qui refusaient de laisser passer l'armée turque. Bientôt on la vit paraître sur les hauteurs, puis prendre position et préparer ses batteries contre les médiocres retranchements des chrétiens.

LES TURCS ATTAQUENT DJIDJELI. RÉSISTANCE DES FRANÇAIS. LE DUC DE BEAUFORT SE RETIRE. — Le comte de Gadagne, toujours en désaccord avec le duc, s'était retiré sous sa tente et, en résumé, personne ne faisait rien, car dans l'armée chacun prenait parti pour l'un ou pour l'autre et les cabales achevaient l'œuvre de division commencée à Toulon et augmentée à Bougie. Cependant, lorsque l'ennemi fut là, on oublia vite ces froissements inévitables dans l'oisiveté des camps, pour courir au combat, et chacun fit bravement son devoir. Les Turcs, ayant tenté l'assaut contre le fortin de l'ouest de la ligne de défense, furent repoussés avec une perte de 500 hommes tués et 200 blessés. L'affaire avait débuté par la mort de M. de Cadillan, capitaine au régiment de Normandie, tué à un créneau. Son lieutenant Le Roux prit alors le commandement et défendit le poste avec un courage héroïque. Néanmoins Gadagne et Beaufort avaient dû s'y porter en personne (4 et 5 octobre). Les pertes des Français étaient faibles, mais portaient particulièrement sur les officiers. Cet échec fut sensible aux Turcs, d'autant plus que les Kabyles les abandonnèrent à eux-mêmes, non sans se moquer d'eux, pour aller faire leurs semailles. Le 22 octobre, arrivèrent de France deux navires sous le commandement de M. de Martel; ils débarquèrent quelques renforts. M. de Castellan, major du régiment de Provence, s'y trouvait aussi, avec mission du roi. Il était porteur d'un ordre bien malencontreux enjoignant au duc de Beaufort de reprendre la mer, pour continuer la chasse aux corsaires, en laissant le commandement de Djidjeli à Gadagne. Or, les Turcs venaient de recevoir de la grosse artillerie et le duc qui, peut -être, en était instruit, proposa une attaque générale du camp turc, en profitant des renforts arrivés, excellent conseil que Gadagne repoussa, sous le prétexte que ses instructions lui défendaient de sortir de ses lignes.

Beaufort se prépara donc à partir et mit à la voile, au grand désespoir de l'armée, qui vit s'éloigner avec lui tout son espoir. Trois jours après son départ, il fit annoncer à Djidjeli qu'il venait de prendre un navire chargé d'armes devant Bougie, et qu'il était certain que les Turcs avaient reçu leur artillerie de siège, ce qui, par parenthèse, semble démontrer qu'il ignorait ce fait, que Gadagne lui reprocha d'avoir tenu caché.

ABANDON DE DJIDJELI PAR L'ARMÉE FRANÇAISE. DÉSASTRE DE L'EXPÉDITION. — Le 29 octobre, les Turcs démasquèrent leurs batteries et, grâce à leurs pièces de 48 et de 36, rendirent en peu de temps la position des Français intenable. Le chevalier de Clerville, qui avait si légèrement rempli son devoir d'ingénieur, sous le prétexte que les Turcs manquaient de canons de siège, fut le premier à donner l'exemple du découragement, qui gagna bientôt tout la monde. Gadagne, au contraire, déployait un courage et une énergie que rien ne pouvait abattre et repoussait toute idée de retraite. Cependant, ses officiers étaient tous d'avis qu'il fallait profiler du beau temps et des navires de M. de Martel pour se retirer, afin d'éviter un plus grand désastre, car les soldats ne parlaient de rien moins que de se rendre ou de se faire Turcs. Le général préférait démissionner que de donner les ordres nécessaires, il finit néanmoins par se tondre à l'évidence et, le 31, l'évacuation commença par le transport des malades et blessés, au nombre de 1,200. Ce devoir rempli, les corps de troupe avaient ordre de se replier successivement, mais l'opération fut longue, et l'on sait combien il est difficile de retenir dans ces conditions des hommes démoralisés, d'autant plus que, dans les vivres qu'on était forcé d'abandonner, un certain nombre d'entre eux trouvèrent de quoi s'enivrer. Bientôt la retraite se changea en déroute, malgré le courage et les efforts des officiers ; puis, les gens en proie à une invincible terreur coururent vers la mer et se précipitèrent sur les barques déjà pleines. Pendant ce temps, Turcs et Kabyles, après avoir massacré les ivrognes et les retardataires, avaient atteint le rivage et essayaient encore de faire des victimes ou des prisonniers.

Gadagne, dont la conduite fut au-dessus de tout éloge, s'embarqua le dernier. Il eut la douleur d'abandonner, sur le rivage, 30 pièces de canon en fonte, 15 en fer et plus de 50 mortiers. On manquait, en effet, de palans pour les charger et le commandant de l'artillerie ne parait pas avoir fait beaucoup d'efforts pour y suppléer. En outre de tout ce matériel, l'armée expéditionnaire avait perdu prés de 2,000 hommes. Mais un nouveau malheur l'attendait : un des plus grands vaisseaux (La Lune) sombra à pic en face des îles d'Hyères, entraînant dans les flots environ 1,200 hommes du régiment de Picardie, des volontaires, des officiers qu'il portait.

La responsabilité de ce grave échec doit retomber non seulement sur ceux qui ont si mal conduit l'expédition et subi l'influence de Clerville et d'autres, mais aussi sur le gouvernement qui créa à plaisir une dualité de commandement si fâcheuse, et qui, sans connaître l'état exact des choses, prescrivit au duc de Beaufort de

partir en croisière. C'est donc injustement, selon nous, que Gadagne a voulu mettre tous les torts sur ce dernier; car il en a eu lui-même de trop grands et c'est à peine si son courage et sa droiture permettent de les oublier[1].

NOUVELLES CROISIÈRES DU DUC DE BEAUFORT. PERTES DES ALGÉRIENS. ILS ASSASSINENT L'AG'A CHABANE. — Le succès de Djidjeli enfla outre mesure l'orgueil des Algériens et diminua d'autant le prestige de la France, dont le consul, Dubourdieu, fut maltraité et même jeté au bagne : mais le duc de Beaufort les rappelait bientôt à la réalité en infligeant des pertes sérieuses aux reïs, qu'il poursuivait Sans trêve ni relâche.

«Le 17 février 1655, dit M. de Grammont, Beaufort sortit de Toulon avec 6 vaisseaux, atteignit la flotte des reïs et la força à se réfugier sous le canon de la Goulette, où il la poursuivit bravement, lui prit ou brûla trois vaisseaux; le 2 et le 27 mai, il vint canonner le môle d'Alger, qui n'osa pas lui répondre. Le 24 août il attaqua de nouveau les corsaires devant Cherchell, leur brûla 2 vaisseaux, en prit 3, avec 113 pièces de canon qui furent portées à Notre-Dame».

Ces accidents avaient pour résultats inévitables, lorsqu'ils étaient connus, de provoquer à Alger des mouvements populaires dont les consuls étrangers, les esclaves, les Juifs ou les hauts fonctionnaires de la Régence étaient les victimes ; cette fois l'orage s'abattit sur Chabane-Ag'a, qui avait su conserver le pouvoir jusqu'à ce moment. Il fut massacré et remplacé par Ali-Ag'a. Le nouveau chef du diwan était mieux disposé pour la France, et les bases d'un rapprochement purent être posées par notre consul, Dubourdieu.

Le pays continuait à être ravagé par la peste (2).

TRAITÉ DE PAIX ENTRE TUNIS ET LA FRANCE (1666) PÉRIODE DE TROUBLES. — Dans le mois de novembre 1665, le duc de Beaufort se présenta devant Tunis et entra aussitôt en pourparlers avec le dey et le diwan : grâce à la bonne volonté qu'il

---

1. Rapport *au roi de M. de Castellan* (ms. Hist, n° 241). - De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 213 et suiv. — Féraud. *Hist. de Gigelli* (Soc. archéol. de Constantine, 1870, p. 129 et suiv.). — E. Watbled, *Expédition du duc de Beaufort contre Djidjelli* (Revue afric., n° 99, p. 715 et suiv.). — Pelisson, *Hist. de Louis XIV*. — Berbrugger. *Époques militaires de la Grande Kabylie*, p. 112 et suiv.

2. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 217. — Le même, *Relations de la France* (Revue afric., n° 166, p. 297 et suiv.). — *Gazette de France,* 1665.

rencontra chez les musulmans, il obtint la conclusion d'un traité favorable aux intérêts de la France et qui fut signé le 25. Ce document consacre les franchises antérieures, établit les bases de la réciprocité pour le commerce des deux nations, désormais unies par la paix et l'amitié, règle les conditions, en cas de naufrage, l'aide et l'assistance qui doit être portée et contient, enfin, les dispositions ordinaires des traités de cette sorte.

L'article 2 stipule la mise on liberté immédiate de «tous les esclaves français qui sont dans la ville de Tunis, etc., sans en excepter aucun ; *comme aussi de tous les esclaves janissaires, seulement, qui se trouveront être du royaume de Tunis*». Ainsi, le dey ne s'inquiète nullement du sort de ses sujets berbères et arabes. L'article 13 dispose quo «même les chevaliers de la croix», se trouvant sous le pavillon français, ne pourront être faits prisonniers, non plus que les passagers ou marchands français pris sous d'autres pavillons. Enfin, par les articles 15 et 17, il est établi que le consul français résidant à Tunis aura la prééminence sur tous les autres ; qu'il pourra avoir dans sa maison une chapelle et des prêtres pour le service religieux de tous les sujets de sa majesté chrétienne, et que toutes les nations, à l'exception des Anglais et des Flamands, ayant alors des consuls particuliers, devront passer par l'intermédiaire de celui de France et lui payer les droits accoutumés[1].

Ce traité avait été conclu, pour Tunis, par Hadj-Moustafa-Kara-Kouz, qui succéda à Moustafa-Laz, décédé le 21 juin 1665. Il s'était empara du pouvoir par un acte d'énergie et d'audace, et ne tarda pas à se livrer à des violences qui indisposèrent contre lui, même ses partisans les plus fidèles. On essaya d'abord de l'empoisonner et, comme il avait résisté au poison et était devenu de plus en plus méchant, le peuple, uni aux Yoldachs, se révolta. Kara-Kouz, ayant été arrêté et jeté en prison, y fut mis à mort (juin 1666).

Quelques mois auparavant Hammouda-Pacha avait terminé sa longue et glorieuse existence (avril 1666).

Après l'arrestation et la mort du dey Moustafa, les Yoldachs essayèrent en vain de conclure un arrangement pour le choix de son successeur. Le poste resta donc vacant durant bien des mois ; reconnaissant alors qu'ils ne pouvaient s'entendre, les janissaires prirent un de ces partis dont les collèges électoraux ont le secret : ils élurent un vieux reïs, nommé Hadj-Mohammed-Our'li, qui, ayant

1. Voir le texte de ce traité, *Annales Tunisiennes*, p. 475 et suiv.

à peu près perdu la raison, était réputé comme très sage, puisque le doigt de Dieu l'avait marqué (1667). Les prétendus sages qui l'avaient porté au pouvoir devaient être les premiers à s'en repentir[1].

TRAITÉ DE PAIX ENTRE ALGER ET LA FRANCE (1666). — En exécution des préliminaires arrêtés entre le consul Dubourdieu et le dey d'Alger, M. Trubert, commissaire général des armées navales, chargé par le roi de conclure le traité, arriva dans cette ville, muni de pleins pouvoirs, au printemps de 1666. On ne tarda pas à se mettre d'accord et, le 17 mai, le traité fut signé. Il stipulait, au profit de la France, des avantages du même genre que ceux accordés par Tunis. De plus, la Bastion était rétabli et Colbert en confiait la direction au sieur Jacques Arnaud, «homme de beaucoup d'esprit, de pénétration et de droiture», qui avait rendu de grande services pour la conclusion du traité. Si l'on s'en rapporte aux assertions de Trubert, et il doit parler en connaissance de cause, les Anglais firent leur possible pour empêcher la réussite des négociations et allèrent même jusqu'à offrir 30 vaisseaux aux Algériens, afin de leur permettre de résister à la France. Mais les tendances pacifiques l'emportèrent et 1,127 captifs français furent restitués au représentant de Louis XIV.

Ainsi, les relations amicales étaient rétablies, et les anciennes injures oubliées de part et d'autre; la prééminence du consul de France était officiellement constatée, le Bastion relevé, les captifs délivrés, et tout cela au lendemain de 1a «victoire de Djidjeli», dont les Turcs d'Alger s'étaient si démesurément enorgueillis. Malgré notre insuccès, cette expédition n'avait donc pas été inutile et c'est à l'effet moral produit par une telle démonstration, que l'on doit certainement attribuer la conclusion du traité de 1666. Les corsaires, il est vrai, ne cessèrent pas, d'une manière absolue, leurs rapines contre les Français ; mais on ne pouvait exiger d'eux rien d'absolu, étant donnée l'organisation politique d'Alger, et l'on jouit enfin d'une paix relative dont notre commerce profita largement[2].

LE CHÉRIF ER-RACHID S'EMPARE DE FÈS ET ASSOIT SON AUTORITÉ SUR L'EST ET SUR LE NORD DU MAROC. —

1. El-Kaïrouani, p. 363 et suiv. — Rousseau. *Annales Tunisiennes*. p. 51 et suiv.,

2. De Grammont, *Relations avec la Fiance* (Revue afric., n° 167 in fine, 168, p. 389 et suiv. — *Lettres de Trucert et documents de la chambre de commerce de Marseille.*

Après avoir, ainsi que nous l'avons dit, effectué la conquête de Tafilala, Moulaï-Rachid, le chérif, ramena les troupes vers le Tel et alla attaquer Taza (avril 1666). Il s'en empara de vive force. Les gens de Fès, s'étant portés au secours de cette ville furent mis en déroute et poursuivis jusqu'au Sebou par le prétendant. Ils essayèrent alors d'entrer en pourparlers, mais on ne put s'entendre. A son retour, Er-Rachid vint poser son camp devant Fès et, durant trois jours, tenta de s'en emparer (août). Dans un des combats qui furent livrés, il reçut une blessure à l'oreille et se décida à lever le siège. Il alla guerroyer dans le Rif contre le rebelle, maître de cette contrée et, après une campagne vivement conduite, il s'empara de lui.

Reprenant alors la route de Fès, Er-Rachid atteignit la capitale et en recommença le siège. Après un mois de luttes acharnées, il entra le 24 mai 1667 à Fès-la-Neuve, par une brèche pratiquée dans le rempart, pendant qu'Ed-Dreïdi prenait la fuite du coté opposé. Le lendemain, il pressa vigoureusement la vieille-ville. Ibn-es-Sreïr, chef des Lamta, se réfugia, avec son fils, dans le bastion de la porte d'El-Djiça d'où ils gagnèrent la campagne. Le jour suivant Ibn-Salah, chef des Andalous, prit la fuite à son tour.

Er-Rachid restait définitivement maître de la capitale. Il reçut le serment de fidélité des habitants pour lesquels il ne se montra pas d'une dureté excessive et prit possession du palais du gouvernement. Sans perdre de temps, il fit poursuivre et rechercher les chefs fugitifs et on les mit à mort, ainsi que leurs principaux adhérents.

Ainsi les régions orientales et la province de Fès obéissaient à Rachid : c'était beaucoup, mais tout le reste du Mag'reb restait à conquérir et il fallait, avant de se lancer dans sud-ouest, réduire le caïd R'aïlane[1], maître du R'arb, que le gouverneur anglais de Tanger, lord Bellasis, avait su gagner à sa cause en contractant alliance avec lui. Le sultan chérifien marcha contre lui avec toutes ses forces, le chassa d'El-Kçar, où il s'était réfugié, et le contraignit à gagner Acila d'où il prit la mer et alla demander asile aux Turcs d'Alger. Après avoir obtenu ce résultat, Er-Rachid entreprit une série d'opérations contre les tribus berbères qui refusaient de reconnaître son autorité. Il surprit d'abord les Aït-Oullal, soutiens des marabouts de Dela, et leur enleva du butin. Mais ils le suivirent à son retour et vinrent, sous le commandement de Mohammed-el-Hadj, camper au lieu dit Bab-Meroura prés de Fès. Après trois jours

1. Ce chef est appelé quoi El-Khadir-ben-Raïlame, les documents européens en ont fait Gailan ou même Galland.

de lutes acharnées, Er-Rachid les força à fuir en désordre. Il soumit ensuite les Beni-Zeroual du Rif, s'avança jusqu'à Tetouane où il entra en maître, et s'empara du chef de la Djemâa, Ahmed-en-Nekcis; puis, après avoir laissé à Fès ses prisonniers, il alla faire une expédition contre les Beni-Iznacene qui s'étaient révoltés (1667-68).

Vers le même temps, Abd-el-Kerim (Kerroun) le Chebani mourait à Maroc et était remplacé par son fils Abou-Beker[1].

ER-RACHID MARCHE SUR LA ZAOUÏA DE DELA. DÉFAITE DES MARABOUTS À BATEN-ER-ROUMMANE. DESTRUCTION DE LA ZAOUÏA. DISPERSION DES MARABOUTS. — Après avoir obtenu ces résultats, le sultan Er-Rachid marcha directement sur la zaouïa de Dela. A son approche, les marabouts se portèrent bravement à la rencontre de l'ennemi, sous la conduite d'un fils de Mohammed-el-Hadj et lui offrirent le combat à Baten-Er-Roumman dans le canton de Fazaz. Mais ils furent complètement défaits et bientôt le chérif atteignit la zaouïa, que les marabouts durent lui livrer à discrétion (24 juin 1668). Le vainqueur ne versa pas leur sang, il se contenta de les envoyer sous bonne escorte à Fès. Quant à leur zaouïa, qui était devenue une véritable ville peuplée et somptueuse, il la fit raser jusqu'aux fondations, dispersant même les pierres qui la composaient et transformant en vulgaires champs ces locaux consacrés par la sainteté du fondateur et la puissance de ses descendants. Mohammed-el-Hadj, que le succès avait si bien favorisé au début et dont l'ambition avait causé la perte, fit, pour la dernière fois et en captif chargé de chaînes, cette route de Fès qu'il avait naguère si glorieusement parcourue.

La destruction de la zaouïa de Dela et la dispersion des marabouts furent douloureusement ressenties dans le Mag'reb. On composa de nombreuses élégies à ce sujet et ce n'est pas sans une profonde mélancolie que l'auteur du Nozha écrit: «Cette zaouïa avait brillé comme un soleil levant ; mais les coups du sort éteignirent son éclat; son abri tutélaire, sa richesse disparurent et après avoir resplendi et répandu si longtemps ses parfums, elle fut désertée par les littérateurs qui l'illustraient de leur présence.»

Mohammed-el-Hadj, alors fort âgé, après avoir été détenu quelque temps à Fès, fut exilé à Tlemcen, y mourut postérieurement

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 287, 302 et suiv. du teste ar., 476 et suiv. de la trad. — *Et-Tordjeman,* p. 16 et suiv. de la trad., 8 et suiv. du texte arabe. — E. de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (Revue afric., n° 94, p. 317). — Abbé Godard, *Maroc*, p. 488 et suiv.

à l'année 1670 et fut enterré dans la mosquée de Sidi-Senoussi. Ses parents obtinrent alors de rentrer à Fès[1].

ER-RACHID S'EMPARE DE MAROC ET SOUMET LES RÉGIONS DU SUD-OUEST. SES CAMPAGNES DANS LE SOUS. SOUMISSION DE TOUT LE MAG'REB. MORT D'ER-RACHID. RÈGNE DE MOULAÏ-ISMAÏL. — Le sultan Moulaï-Rachid, après avoir détruit la zaouïa de Dela, se porta sur Maroc où, ainsi que nous l'avons dit, le Chabani Abou-Beker détenait le pouvoir, depuis la mort de son père. Terrifiés par l'exemple des marabouts de Dela, les Chebanate prirent la fuite et cherchèrent un refuge dans les montagnes reculées. Er-Rachid entra donc à Maroc sans coup férir. Étant parvenu à se saisir d'Abou-Beker, il l'envoya au supplice, ainsi que tous ses parents et adhérents qu'il put faire arrêter. Sa vengeance n'étant pas encore satisfaite il alla jusqu'à ordonner de retirer du sépulcre le cadavre d'Abd-el-Kerim, père du précédent et de le brûler publiquement.

Après avoir réorganisé l'administration de Maroc, et tout fait rentrer dans l'ordre, le sultan revint à Fès et en repartit vers la fin de l'année, pour entreprendre une campagne contre les Chaouïa, Berbères cantonnés sur la rive droite de l'Oum-er-Rebïa. A la fin du printemps de l'année suivante (1669) Er-Rachid, traversant le Grand-Atlas, alla attaquer les Aït-Aïach, puissante tribu berbère établie vers les sources de l'Oued-Guir et dont les déprédations étaient devenues insupportables. Rentrant ensuite par la vallée de la Moulouïa, il s'appliqua à assurer partout l'obéissance à son autorité. Cette campagne faillit lui coûter la vie, car il tomba gravement malade et arriva à la porte du tombeau. Cependant il se rétablit et, de retour à Fès, s'occupa de travaux d'utilité et d'embellissement et notamment de la construction de quatre arches du pont du Sebou et de la restauration de celui d'Er-Recif sur l'Oued-Fès. Il avait, depuis quelque temps déjà, fait frapper des monnaies qui furent appelées Rachidiennes. Dans la courant de l'année 1670, il présida au mariage de son frère Moulaï-Ismaïl, réservé à une brillante destinée, et donna à cette occasion de grandes fêtes.

Ainsi le Maroc était à peu près soumis; mais le Sous ne reconnaissait pas son autorité ; Abou-l'Hassen dit Abou-Hassoun, venait d'y mourir et avait été remplacé par son fils Mohammed. Il fallait à tout prix réduire ce dernier opposant. A la fin de l'année 1670,

1. *Nozhet-el-Hadi*, p. 284 et suiv, du texte ar., 471 et suiv. de la trad. — *Et-Tordjemann*, p. 19 et mit. de la trad., 9 du texte ar.

Er-Rachid se mit en marche vers le sud à la tête d'une puissantearmée. Il attaqua d'abord les Hechtouka, s'empara de Taroudent et força les Berbères de cette région à la soumission après leur avoir tué plus de 2,500 hommes. Puis il descendit vers le littoral et bientôt les gens du Sahel, auxquels il infligea des pertes encore plus sensibles, se décidèrent aussi à reconnaître son autorité.

De là, le sultan, escaladant les mamelons défendus par des contingents berbères au service de son ennemi qu'il culbuta en tuant 2,000 des leurs, alla enlever la forteresse de Yala, résidence royale de la famille d'Abou- Hassoun. Malgré ces succès, Er-Rachid n'avait pas triomphé de son ennemi et il ne jugea pas, à l'entrée de l'hiver, devoir prolonger plus longtemps la campagne dans le Sous. Vers le 15 novembre 1670, de retour à Fès, il s'occupa avec une grande activité des affaires administratives et des travaux qu'il avait entrepris. Il fit notamment construire la nouvelle Kasba, dite d'El-Khemis, dans le quartier dos Lemtouna.

Sur ces entrefaites, on apprit que le prince Ahmed-ben-Mohammed, neveu du sultan, s'était révolté à Maroc et aussitôt Er-Rachid marcha sur cette ville. Mais il ne larda pas à rencontrer un groupe de ses officiers lui amenant le rebelle qu'ils avaient arrêté. Le sultan se contenta de l'interner à Tafilala. Ayant néanmoins continué sa route, il arriva à Maroc et donna l'ordre d'y préparer une expédition contre le Sous. A cette nouvelle, les rebelles s'empressèrent d'expédier à Er-Rachid une députation des leurs venant lui offrir leur soumission. Er-Rachid resta à Maroc jusqu'au printemps de l'année 1672. Des fêtes ayant été données dans cette ville à l'occasion de l'Aïd-el-Kebir, il y prit part et, en galopant dans le parc d'El-Mesreb, sur un cheval fougueux qu'il ne put maîtriser, il heurta de la tête une branche d'oranger avec une telle violence qu'il en eut le crâne fendu et expira sur-le-champ (9 avril 1672).

Ainsi se termina le règne de ce prince qui avait, en peu d'années, assuré l'établissement de la dynastie des chérifs Hassani, détruit l'autorité des marabouts et des petits chefs, qui rendait impossible toute unité de commandement et étendu sa puissance sur tout le Mag'reb, de Tlemcen à l'Ouad-Noun. Le Sous, il est vrai, n'était pas encore sérieusement soumis, mais le fils d'Abou-Hassoun avait été réduit au rôle de chef de partisans. Tels étaient les résultats de ce règne. Er-Rachid était fortement mulâtre. Ses adversaires l'accusent de férocité et de débauche; certains prétendent même qu'il était ivre lorsqu il, fut victime de l'accident qui causa sa mort.

On est fort surpris d'apprendre qu'Er-Rachid avait su, lorsqu'il n'était encore maître que de Tafilala, lier des relations avec le roi

de France et recevoir, en 1666, dans cette osais saharienne, la visite d'un sieur Roland Fréjus, de Marseille, venant, au nom de son pays, tenter de conclure un traité de commerce pour toutes les provinces du Mag'reb à lui soumises ; cet ambassadeur, qui était le délégué d'une société commerciale dite Compagnie d'Albouzem, rapporta une lettre d'Er-Rachid, adressée à Louis XIV, avec concession de privilèges commerciaux et autorisation de fonder un comptoir à El-Hucémas. Les marchande de Londres et de Bristol avaient jusqu'alors accaparé le commerce du Maroc.

Le 14 avril 1672, Moulaï Abou-Nacer-Ismaïl, frère d'Er-Rachid et héritier présomptif, fut solennellement proclamé sultan du Mag'reb en présence des délégués de toutes les régions. Il avait alors 26 ans[1].

LUTTES DES PUISSANCES CHRÉTIENNES CONTRE LES CORSAIRES D'ALGER RÉVOLTE CONTRE LE PACHA ALI; IL EST MIS À MORT. INSTITUTION D'UN DEY NOMMÉ PAR LES REÏS- Cependant, à Alger, les bonnes relations avec la France n'avaient pas tardé à éprouver un nouveau trouble, provenant d'une cause indirecte. En 1668, les reïs, qui venaient encore d'être battus par les Vénitiens dans une tentative faite par ordre du sultan pour ravitailler La Canée, furieux de cette disgrâce, enlevèrent, sans distinction, les, navires marchands qu'ils rencontrèrent à leur retour et, parmi eux, des vaisseaux français. Dès le mois de juin, le marquis de Martel prit la mer pour obtenir réparation de cette violence. Ayant paru devant Alger, le 29 du même mois, il exigea avec beaucoup de fermeté toutes les satisfactions désirables. Puis il leva l'ancre et cingla vers Tunis afin d'y régler des affaires du même genre. Quelques mois plus tard, (le 9 octobre) le chevalier Allen arrivait à Alger à l'effet d'obtenir, à son tour, la réparation d'actes de piraterie commis au préjudice de ses nationaux.

Mais ces difficultés, qui retombaient sur le gouvernement d'Alger, n'avaient aucun effet direct sur les rois qui les avaient provoquées ; leur audace, au contraire, semblait s'en augmenter et, de toute

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 303 et suiv. du texte, 501 et suiv. de la trad. Houdas. — *Et-Tordjeman*, p. 11 et suiv. du texte, 21 et suiv. de la trad. — Fréjus, *Relation de son voyage*. Paris, Cloutier, 1670. - *Lettre escritte*, etc., sur le même sujet par M... qui a demeuré vingt-cinq ans dans la Mauritanie. Clouzier, 1670. - Castonnet des Fosses, *Dynastie des chérifs Filalis* (Rev. de l'Afrique française, 1888, p. 387 et suiv.). - E. de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (loc. cit.), p. 316, 317. — *Cheikh Bou-Ras* (trad. Arnaud), loc. cit., p. 303 et s. — Abbé Godard. *Maroc*, p. 510 et suiv.

part, il se produisit de nouvelles violations des traités. Aussi, dès le mois d'avril de l'année suivante (1669), le comte de Vivonne se présenta-t-il à Alger et exigea-t-il que les reïs coupables fussent punis. Il obtint qu'on en pendit trois en sa présence. Dans le mois de septembre 1669, ce fut au tour des Anglais : le chevalier Allen[1] revint, avec une flotte de vingt-cinq vaisseaux. Mais les reïs étaient en nombre et s'opposèrent à toute transaction. Après cinq jours de démarches infructueuses, l'amiral anglais ouvrit le feu contre le môle. Aussitôt les reïs sortirent du port, lui offrirent courageusement le combat et, après une lutte acharnée, les vaisseaux anglais endommagés autant par la tempête que par l'ennemi, se retirèrent. Durant l'année 1670, les flottes de France, d'Angleterre, de Hollande, de Sicile, de Malte et du Pape, ne cessèrent de croiser, en donnant la chasse aux reïs. Seule l'Espagne, la plus intéressée peut-être, s'abstint. Le roi Philippe lV était mort (17 septembre 1665) et le pays subissait une minorité, celle de son fils Charles II, enfant chétif et sans avenir. Enfin au mois de mai 1671, sir E. Spragg surprit dans le port de Bougie 12 navires de corsaires algériens et, malgré le feu des batteries de terre, força l'entrée de la darse en brisant la chaîne et en renversant les estacades qui la fermaient, attaqua les vaisseaux ennemis et les prit, brûla ou coula jusqu'au dernier; de là, l'amiral anglais se porta sur Alger et, s'il n'y a pas eu confusion entre les deux faits, renouvela, mais sur une plus petite échelle, ses exploits de Bougie.

Les puissances chrétienne», on le voit, étaient bien décidées à mettre fin aux excès des corsaires ; mais ceux-ci semblaient renaître de leurs désastres plus hardis et plus nombreux. Cependant les pertes qu'ils éprouvaient depuis quelques, temps étaient fort sensibles et il en résultait une vive irritation contre le pacha Ali, auquel ils ne pouvaient pardonner sa faiblesse, surtout devant les réclamations de la france. Unie aux yoldachs, les reïs provoquèrent une révolte dans le mois de septembre 1671. Ali voulut résister avec énergie et, étant parvenu à arrêter le chef de la sédition, lui fit trancher la tête ; mais son courage ne le sauva pas ; tombé entre les mains de ses adversaires, il fut mis à mort. On se porta ensuite à sa demeure pour la piller et, comme on n'y trouvait pas d'argent, sa femme fut mise à la torture afin de l'obliger à révéler l'endroit où l'on supposait que son trésor était caché.

La victoire était aux yoldachs et à la populace qui se livrèrent pendant cinq jours à tous les excès. En vain l'émeute essaya d'élire

1. Sir Edward Spragg, d'après M. Playfair.

un ag'a: cinq personnes désignées successivement déclinèrent le périlleux honneur qui leur était offert.. Cependant les reïs et les gens sérieux cherchaient à sortir de cette situation intolérable pour tous. Après bien des délibérations on finit par décider l'institution d'un dey sur le modèle de celui de Tunis. Alger venait de traverser encore un bouleversement politique dont la conséquence était la création d'un nouveau rouage de gouvernement.

Le premier dey fut un reïs nommé Hadj-Mohammed, vieillard sur lequel son gendre Baba-Hassen exerça une grande influence. Ainsi les deys d'Alger furent, dans le principe, les élus de la Taïffe sur laquelle ils s'appuyèrent pour gouverner. Nous verrons bientôt cette fonction devenir une prérogative de la milice et recevoir son organisation définitive[1].

ÉTAT DES PROVINCES D'ORAN ET DE CONSTANTINE. ÉVÈNEMENTS DE TUNIS. — Il est facile de comprendre que, pendant que les Algériens étaient ainsi occupés chez eux, les provinces d'Oran et de Constantine demeuraient livrées à elles-mêmes. Selon M. le général de Sandoval, une armée turque, soutenue par des contingents arabes, serait venue, en 1669, commencer le siège d'Oran et après quelques jours de blocus aurait été contrainte, par le gouverneur Requesens, marquis de Los Volez, de lever le siège. Au mois d'avril 1669, le gouverneur de F. Faxardo, en exécution d'une cédule royale, obtenue par lui le 31 octobre précédent, expulsa d'Oran les Juifs qui y étaient établis. Un seul, nommé Isaac Cansino, descendant d'une famille depuis longtemps au service des Espagnols en Afrique, obtint d'être débarqué, sous la promesse formelle de se convertir au christianisme. Ils se réfugièrent, pour la plupart, en Italie et paraissent être rentrés, peu à peu et subrepticement, à Oran. Une église, sous le vocable du Saint-Christ de la patience, fut élevée à la place de leur synagogue.

Dans la province de Constantine la peste avait fait une nouvelle apparition et moissonna de nombreuses victimes. Selon le rapport de Si Salah-el-Antri, le bey Mohammed, fils de Farhate, fut destitué en octobre I666 et remplacé par son oncle paternel, Redjeb-Bey.

---

1. De Grammont, *Relations entre la France et Alger* (Revue afric., n° 167, p. 241 et s.). — Le même, *Hist. d'Alger*, p. 218 et suiv., 226 et suiv. — S. R. L. Playfair, *Episodes de l'Hist. des Relations* (Revue afric., n° 132, p. 404 et s.). — De Grammont, *Documents algériens* (Revue afric., n° 174, p. 461 et suiv. — Berbrugger, *Occupation anglaise de Tanger* (Revue afric., n° 29, p. 345).

Ce personnage, qui avait jusqu'alors résidé à Alger, était devenu l'époux de sa belle-sœur Aziza-Bey, à laquelle il avait fait élever l'habitation (servant actuellement d'archevêché), qui fut affectée comme logement aux beys de Constantine lorsqu'ils venaient en personne verser l'impôt. En mura 1668, Aziza-Bey fut assassinée par l'ordre de son mari, dit-on, dans une partie de campagne aux environs de Constantine. Les causes et les conditions de ce drame intime sont restées toujours inexpliquées; nous dirons seulement quo c'est à tort qu'Aziza a été placée, par certains auteurs, dans la liste des beys.

A Tunis, le dey Hadj-Mohammed-Our'li conserva, malgré son incapacité absolue, le pouvoir durant deux ans. Dans le mois de juillet 1669, la milice se décida à le remplacer par un Turc, du nom d'El-Hadj-Châbane. Le vrai maître était alors Mourad-Bey, qui avait hérité du pouvoir et du prestige de son père Hammouda. Il ne tarda pas à entrer en lutte avec le dey et a miner sourdement son autorité.

En 1670, le marquis de Martel se présenta devant Tunis. N'ayant pu obtenir les satisfactions qu'il était venu chercher, il canonna la Goulette. Deux ans plue tard (1672), cet amiral contraignit le dey Hadj-Châbane fi signer avec la France un nouveau traité complétant les avantages stipulés au profit de cette puissance, par celui de 1665. Ils y ont dit, notamment, que les Grecs résidant à Tunis seront soumis, à différents points de vue, à l'autorité du consul de France[1].

---

1. De Sandoval, *lnscriptions d'Oran* (Revue afric., n° 90, p. 446, 91, p. 53 et suiv. - Vayssettes, *Histoire des Beys de Constantine* (Rec. de la Soc. archéol., 1868, p. 264 et suiv.). — Pellissier, *Mémoires historiques et géographiques*, p. 271. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 54 et suiv., 480 et suiv. — El-Kaïrounai, p. 364 et suiv., 402 et suiv. — Cahen, *Les Juifs*, loc. cit., p. 168, 169.

CHAPITRE XVII

PRÉPONDÉRANCE DU MAG'REB SOUS MOULAÏ-ISMAÏL. LUTTES DES TURCS CONTRE LES PUISSANCES CHRÉTIENNES

1672-1682

Règne de Moulaï-Ismaïl. Il lutte contre son neveu Ben-Mahrez et finit par triompher des révoltes et rester seul maître du pouvoir. — Alger sous les deys. Réclamations et négociations de la France. — Rivalité de Mourad-Bey et des deys de Tunis. Succès de Mourad ; sa puissance.— mort de Mourad-Bey. Luttes entre ses fils. Mohammed-Bey reste maître du pouvoir. Luttes entre Mohammed-Bey et Ali-Bey en Tunisie. Succès d'Ali-Bey. Nouveaux excès des corsaires algériens. Rupture avec la France. — Maroc : organisation des colonies nègres (Abid) par Moulaï-Ismaïl. La milice, dite de Sidi-el-Boukhari. — Expédition de Moulaï-Ismaïl dans le sud-est Jusqu'au Chelif; Il est abandonné par les Arabes et rentre en Mag'reb. Révolte des frères d'Ismaïl dans le Sahara. Il les disperse. Désastre de l'armée dans l'Atlas. Le sultan dompte les Beni-Iznacène et établit des postes depuis la plaine d'Angad jusqu'à Fès. — Siège des postes occupés par les chrétiens en Mag'reb. Prise d'El-Mehdïa (la Mamoure) par Ismaï1. Révolte du Sous.

RÈGNE DE MOULAÏ-ISMAÏL. IL LUTTE CONTRE SON NEVEU BEN-MAHREZ ET FINIT PAR TRIOMPHER DES RÉVOLTES ET RESTER SEUL MAÎTRE DU POUVOIR. — Les premiers temps du règne de Moulaï-Ismaïl furent assez troublés et il est certain qu'il eut de la difficulté à asseoir son autorité : malheureusement, les détails fournis par les auteurs sont assez contradictoires et nous ne pouvons que les résumer en adoptant, pour l'ordre des faits, ce qui parait le plus plausible.

Tout d'abord deus compétiteurs se mirent en révolte contre le nouveau sultan ; son frère, Moulaï-el-Harrane, entouré de quelques partisans, se jeta dans le sud et, s'étant emparé de Tafilala, y fut proclamé sultan et étendit son autorité sur les régions sahariennes. Pendant ce temps, Ahmed-ben-Mahrez, neveu d'Ismaï1, levait l'étendard de la révolte à Maroc et s'y faisait reconnaître par la population et les délégués des tribus environnantes. Enfin, le Maure El-Khadir R'aïlane reparaissait dans le Rif, soutenu par un corps de Turcs d'Alger.

Moulaï-Ismaïl parait s'être d'abord emparé de Maroc, après un

siège assez court, mais sans avoir pu empêcher son neveu Ben-Mahrez de prendre la fuite et de se réfugier au milieu de ses partisans, berbères et arabes. Ce fut alors au tour de Fès de se lancer dans la rébellion ; les promoteurs appelèrent même, au milieu d'eux, Ahmed-ben-Mahrez et le reconnurent comme sultan. Ismaïl revint donc vers le nord et dut entreprendre le siège de Fès qui dura de longs mois ; un renégat espagnol, P. del Pino, en dirigeait les opérations.

Pendant que ses troupes bloquaient ainsi la capitale, Ismaïl trouva l'occasion de surprendre R'aïlane et les Turcs, du côté d'El-Kçar-el-Kebir, après avoir détaché d'eux leurs alliés arabes; il leur infligea une défaite dans laquelle R'aïlane trouva la mort.

«Ce brave prince, dit Mouette dans la relation de sa captivité, était andalou, issu de l'illustre famille des Zegris de Grenade. Bien fait de sa personne, il avait pour tout le monde un regard doux et affable. Il portait une moustache blonde. C'était un bon soldat et un vaillant capitaine.» Nous avons dit plus haut que lord Bellassis avait traité avec lui, à l'époque de sa puissance, et obtenu en principe la cession d'une bande de terrain autour de Tanger. Inutile d'ajouter que ce traité n'eut aucune sanction.

Débarrassé de ce dangereux ennemi, Ismaïl put reporter toutes ses forces contre Fès et finit par contraindre cette ville à la soumission (oct. 1673) ; il la frappa d'une lourde contribution. Le siège avait duré plus d'un an ; quant à Ben-Mahrez, il avait quitté Fès, depuis quelques mois, et était rentré en possession de Maroc. Laissant deux officiers énergiques et dévoués dans chacune des deux villes de Fès, le sultan se mit en marche, à la tête de forces imposantes, afin de réduire d'une manière définitive la révolte de son neveu, Ben-Mahrez. Il alla d'abord opérer dans la région des l'Angad, dont les tribus se livraient au brigandage, surprit et razzia les Segouna et, après cette exécution, marcha contre son compétiteur qui l'attendait pris de Tedla. La rencontre eut lieu à Bou-Agba; après une lutte acharnée, dans laquelle le général de Ben-Mahrez fut tué, la victoire resta au sultan (1674).

Le prétendant s'était réfugié dans le Derâa, tandis qu'Ismaïl entreprenait une série d'opérations contre les Chebanate, les Chaouïa et les tribus du Haha, populations guerrières qui luttèrent contre lui avec la plus grande énergie. Sur ces entrefaites, on apprit qu'Ahmed-ben-Mahrez était rentré à Maroc par surprise et y organisait la résistance. Le sultan revint, l'y assiéger (1675) ; mais son neveu disposait de forces considérables au moyen desquelles il put se défendre avec avantage et infliger des pertes sérieuses à ses adversaires. Tandis qu'il était sous les murs de cette ville, un

descendant des marabouts de Dela, nommé Ahmed-ben-Abdallah, à son retour du pèlerinage, voulut rendre à sa famille son ancien éclat; il avait obtenu, parait-il, l'approbation de la Porte et le concours des Algériens. Ayant appelé aux armes ses adhérents, il réunit autour de lui un grand nombre de Berbères et défit successivement deux armées envoyées par le sultan pour le réduire.

Cependant Maroc résistait toujours, car l'investissement ne pouvait être complet. Dans le mois de juin 1676, une grande bataille, très meurtrière pour les deux partis, fut livrée sous ses murs et bien que le résultat eût été indécis, les assiégés se virent forcés d'abandonner leurs lignes avancées, pour se retrancher derrière les murailles. Cependant ils tinrent jusqu'au mois de juin de l'année suivante (1677). Ismaïl entra alors à Maroc de vive force, tandis que son neveu s'enfuyait vers le sud. La ville fut livrée au pillage et les habitants les plus compromis se virent envoyés à la mort ou jetés en prison.

Sans perdre de temps, Ismaïl marcha en personne contre Ahmed-ben-Add-Allah et ses adhérents qui ravageaient les environs de Tedles. Parvenu dans cette ville, il y trouva son frère, Moulaï-el-Harrane, arrivé de Tafilala pour lui offrir sa soumission et lui demander assistance contre son antre frère, Hammadi, qui lui disputait l'autorité dans le Sahara. Mais le sultan avait de trop légitimes griefs contre E1-Harrane pour accepter sans réserve une démarche imposée par les circonstances. Il tenait, tout d'abord, à dompter la révolte du fils du marabout et il n'obtint ce résultat qu'au prix d'une sanglante bataille. Les représailles qui suivirent ce succès furent terribles, car Ismaïl, irrité des difficultés qu'il rencontrait, devenait de plus en plus sanguinaire: sept cents têtes de vaincus furent expédiées à Fès et suspendues aux murailles. La population de cette ville célébra cette victoire par de grandes fêtes, enthousiasme de commande, cachant une terreur intime.

Moulaï-el-Harrane, effrayé par ces exemples, car de nombreuses exécutions particulières avaient suivi le massacre général, prit la fuite et se réfugia dans son oasis. Mais le sultan lança contre lui une armée qui s'empara de Tafilala et mit celle contrée au pillage; El-Harrane, chargé de fers, fut expédié au sultan et, contre toute attente, en obtint bon pardon sous la réserve de l'internement au désert.

Ainsi, après cinq longues années de luttes, Moulaï-Ismaïl restait enfin maître du pouvoir; le pays était terrifié par sa vigueur et son énergie, mais les germes de rébellion n'étaient pas détruits. Le sultan s'occupa avec activité des affaires de son empire et s'appliqua

surtout à embellir Meknès, ville pour laquelle il montrait une prédilection marquée et où il se plaisait à résider. Malgré l'état de guerre et les difficultés auxquelles il avait à faire face, il essaya de resserrer ses relations avec la cour de France ; il continua aussi à protéger les marchands de Londres et de Bristol, tout en maintenant l'état de blocus de la place de Tanger. Le roi Charles II reçut même, en 1674, une ambassade du sultan marocain, envoyés dans le but de conclure un traité de commerce. Mais, comme les Anglais exigeaient d'abord la reconnaissance de l'occupation de Tanger et la délimitation d'une zone neutre, les négociations furent rompues et les hostilités recommencèrent de plus belle contre cette ville. Eu 1676, Ismaïl reçut à Meknès un ambassadeur anglais chargé de reprendre les négociations, mais le sultan le renvoya brusquement[1].

ALGER SOUS LES DEYS. RÉCLAMATIONS ET NÉGOCIATIONS DE LA FRANCE. - Nous avons laissé Alger sous le coup de la révolution qui a encore rompu un des liens unissant le pays à la porte, puisque le chef du pouvoir exécutif est maintenant un dey, le reïs El-Hadj-Mohammed, tandis que le pacha turc se trouve réduit à l'état de gouverneur en effigie. Les Ottomans, du reste, semblent avoir tourné leurs regards d'un autre côté. Après le long et glorieux siège qui leur a livré Candie, - en leur coûtant cent vingt mille hommes, - ils se reposent et préparent une nouvelle invasion de l'Autriche. Cependant, en apparence, et surtout pour les étrangers, rien n'est changé en Berbérie. Les corsaires sont toujours pleins d'audace et souvent heureux. Les bagnes regorgent de captifs, les affaires marchent ; mais précisément pour cela, elles leur amènent des réclamations incessantes de la part des nations alliées, sous «prétexte» que les traités sont violés.

En août 1072, 117. D'Alméras se présenta devant Alger pour exiger la restitution de captifs français et diverses satisfactions. Il vint mouiller sous les canons mêmes du fort. Pendant que les négociations suivaient leur cours, un certain nombre d'esclaves chrétiens s'évadèrent et, s'approchant à la nage, se réfugièrent sur son navire. Il en résulta, comme d'ordinaire, une émeute à Alger, et le

1. *Nozhet-El-Hadi*, p. 304 et suiv. du texte arabe, 504 et suiv. de la trad. — *Et-Tordjeman*, p 12 et suiv. du texte, 24 et suiv. de la trad. — Castonnet des Fosses, *La dynastie des chérifs Fideli* (loc. cit., p. 317, 318, 403 et suiv.). — Elie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc*, loe. sit., 317, 3!8. — *Histoire des révolutions de l'empire du Maroc*, p. 400 et suiv. — Abbé Godard, *Macroc*, p. 511 et suiv.

consul, M. Dubourdieu se rendit à bord pour présenter les réclamations des patrons, ce qui lui fut refusé. Afin de le soustraire à la fureur de la populace qui lui aurait fait un mauvais parti, M. D'Alméras ne voulut pas le faire reconduire à terre et leva l'ancre, l'emmenant avec lui, malgré ses protestations.

Le dey eut fort à faire pour calmer la sédition et ce fut le père Le Vacher, religieux trinitaire, qui se trouva, ipso facto, à la tête du consulat de France; or, comme il habitait le pays depuis 25 ans et y était estimé, les relations devinrent meilleures et plus calmes. Alors, en 1674, des différends s'étant produits au sujet de l'administration du Bastion, le chevalier d'Arvieux fut chargé de les régler et reçut, en même temps, sa nomination comme consul. Il arriva le 10 septembre à Altier où son ignorance des choses du pays et sa présomption puérile l'empêchèrent de rendre da véritables services. Il rentra en France ç la fin d'avril 1675, et fut remplacé par le père Le Vacher, nommé consul titulaire(1).

RIVALITÉS DE MOURAD-BEY ET DES DEYS DE TUNIS. SUCCÈS DE MOURAD ; SA PUISSANCE. — Cependant, à Tunis, la rivalité entre le dey et le bey, résultat inévitable de l'augmentation de la puissance de ce dernier à l'époque de Hammouda, était entrée dans une phase aiguë. Héritier de la force et du prestige de son père, maître de l'armée, seul connu dans l'intérieur, Mourad-Bey éclipsait le dey ou semblait le couvrir d'une protection un peu hautaine. «Il avait un physique très avantageux, dit El-Kaïrouani, ... son aspect inspirait le respect et la crainte ; toute sa personne avait quelque chose de plus majestueux et de plus royal que son père. Actif et intelligent, il faisait tout par lui-même ; sévère, mais juste, il maintint les Arabes sous; le joug de la subordination et respecta les usages établis. Il aimait beaucoup la chasse ; pour lui, le hennissement des chevaux était préférable au plue riche butin.»

El-Hadj-Châbane, le nouveau dey, essaya d'abord de réagir, en témoignant au bey un mépris peu affecté ; mais il n'était pas de taille à lutter contre ce dernier, surtout lorsqu'au retour de quelque expédition dans l'intérieur, il venait camper avec toutes ses forces nous les murs de Tunis. Il tenta de lui susciter des ennemis par l'intrigue ; mais Mourad découvrit la trame, et, s'étant créé des appuis dévoués dans la ville, il s'en servit pour obtenir la déposition et l'incarcération de Châbane (mars 1671).

---

1. De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 223 et suiv., 242 et suiv. - Le même, *Relations sur la France* (Revue afric., n° 168, p. 343 et suiv., n° 169, p. 449 et suiv.)

Hadj-Mohammed-Mentchali le remplaça comme dey ; c'était une créature de Mourad, que sa faiblesse de caractère livra sans défense aux intrigues des partis. En 1673, il fut destitué et remplacé par Hadj-Ali-Laz ; cette fois la milice prenait sa revanche.

Mourad-Bey, ayant été rejoint par son frère Mohammed, se lança alors dans la révolte et les janissaires lui répondirent en prononçant sa destitution et en confiant sa charge à un certain Mohammed-Ag'a. «Aussitôt — dit Rousseau[1] — le nouveau bey, à la tête des troupes qu'il réunit à la hâte, et qui se renforcèrent des contingents des Oulad-Saïd et des Metalits, sort de Tunis, s'établit à El-Mellaein et marche sus, l'ennemi qu'il rencontre ;Agbel-el-Djsezzar, à six milles de la ville. La victoire, quelque temps indécise, se déclare en faveur de Mourad-Bey.»

Poursuivi par le vainqueur, Mohammed Ag'a rentra à Tunis avec les débris de ses troupes. Mais, le lendemain, Mourad était sous les murs de la ville et, avec beaucoup d'habileté, envoyait l'aman aux habitants. La déposition de Hadj-Ali-Laz était la condition du pardon. Il fut remplacé par El-Hadj-Mami (1673) et de rigoureuses exécutions complétèrent les effets de la victoire. Ainsi, Mourad-Bey restait maître du pouvoir et tenait à sa discrétion ses rivaux dont la tentative de résistance avait achevé de détruire l'autorité. «Il fut craint et obéi partout, dit El-Kaïrouani, et ce qui avait été difficile à son père fut facile pour lui.»

Chaque année, Mourad allait faire une promenade militaire dans le Djerid. Il s'y trouvait, en 1673, occupé à faire rentrer les contributions lorsqu'il apprit que la garnison et les habitants de Tripoli s'étaient encore révoltés contre leur pacha, lequel, assiégé dans la citadelle, était mort en l'appelant à son secours. Aussitôt, le bey marcha contre Tripoli, mit les rebelles en déroute et rétablit l'autorité. L'affaire de Tripoli peut-être antérieure à la destitution d'El-Hadj-Ali-Laz, car les chroniques ne nous éclairent pas exactement sur ce point ; dans cette hypothèse ce serait à son retour de Tripoli que Mourad aurait été rejoint par son frère Mohammed, lui annonçant les mesures prises contre lui.

Après son dernier et définitif succès, Mourad s'établit au Bardo, où il vécut en souverain, entouré d'une véritable cour et en relations amicales avec le sultan de Constantinople. Ses fils, Mohammed et Ali, le remplacèrent peu à peu dans le commandement de l'armée et firent, au printemps de l'année 1675 une campagne dans le Djebel Ouslate, où les derniers rebelles avaient organisé la résistance. Ils y obtinrent de grands succès et rentrèrent à Tunis,

1. *Annales Tunisiennes*. p. 56.

enseignes déployées, au milieu des acclamations, apportant au bout d'une lance la tête du chef de la révolte.

MORT DE MOURAD-BEY. LUTTES ENTRE SES FILS. MOHAMMED-BEY RESTE MAÎTRE DU POUVOIR. — Vers la fin de cette année 1675, Mourad-Bey cessa de vivre, laissant deux fils, ceux dont nous avons parlé, égaux en mérite s'il faut en croire notre auteur, et un troisième nommé Ramdane, tenu au second plan. L'aîné, Mohammed, devait lui succéder, mais, des les premiers jours, des discussions s'élevèrent entre lui et son frère Ali, pour le partage du pouvoir. Ne pouvant parvenir à s'entendre, ils s'en remirent à la décision du dey et du diwan qui, d'accord avec Ali, retirèrent à Mohammed le titre de bey, pour le donner à El-Hafsi, frère de leur père.

Mais Mohammed n'était pas homme à se laisser ainsi dépouiller ; feignant de se soumettre, il alla habiter le palais de la Marsa ; puis, un beau jour, il pris la fuite, se rendit d'une traite au Kef où il fut rejoint par le cheikh des Henanecha, El-Hadj-el-Merdaci, de la famille de Khaled-ben-Nacer, et par un grand nombre de partisans. Il se disposa alors à marcher sur Tunis. A cette nouvelle, le bey El-Hafsi essaya de réunir des forces pour s'opposer aux rebelles ; mais personne ne voulut lui obéir et il se vit forcé d'évacuer la place ; un bateau français qui venait d'amener d'Orient un nouveau pacha le recueillit et le conduisit à Tripoli, puis à Constantinople. En même temps, Mohammed-Bey, qui avait obtenu l'adhésion formelle des Tunisiens, faisait son entrée dans la capitale et recevait au Bardo les hommages du dey, du pacha, du divan et des notables (décembre 1675). Quant à Ali, il fut relégué dans une maison de campagne.

Peu après, parut en rade une escadre turque ramenant El-Hafsi à Tunis, par l'ordre du sultan. L'émotion fut si grande dans la ville que l'amiral, en présence des dispositions hostiles de la population ramena en Orient El-Hafsi, malgré ses protestations ; à peine Mohammed-Bey fut-il débarrassé de ce danger qu'il partit vers le sud, afin d'effectuer la campagne annuelle : il reçut alors la nouvelle de la fuite de son frère qui avait trouvé asile à Constantine auprès du bey de l'Est[1].

LUTTES ENTRE MOHAMMED-BEY ET ALI-BEY EN

1. El-Kaïrouani, p. 366 et suiv., 404 et suiv. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 55 et suiv. - Féraud. *Les Harars* (Revue afric., n° 105 p. 203 et suiv.). — Le même, *Annales Tripolitaines* (Revue afric., n° 159, p. 213).

TUNISIE. SUCCÈS D'ALI-BEY. — A Constantine, Redjeb-Bey avait exercé le pouvoir jusque vers 1674, époque à laquelle, s'il faut s'en rapporter au consul d'Arvieux, il fut mis à mort pour le punir d'une tentative de révolte. Il avait, pendant son commandement, tenté de s'attacher les Arabes Daouaouïda en donnant une de ses filles, Oum-Hani, en mariage à El-Guidoum, frère d'Ahmed-ben-Sakheri ; il fut remplacé par un certain Kheïr-ed-Dine qui n'exerça pas longtemps le pouvoir, car, au commencement de 1676, il dut le résigner entre les mains de son successeur Abd-er-Rahmane, surnommé Dali-Bey, Turc violent et brutal qui fit tout plier sous une main de fer.

Dali accueillit assez bien le fugitif tunisien à Constantine et celui-ci y entra on relations avec Soultane-ben-Menacer, chef des Harars, (Henanecha). Il contracta avec lui une alliance scellée par son mariage avec la fille du cheikh. Puis ils organisèrent ensemble une expédition contre Tunis et, bientôt, se mirent en marche vers l'est. Mohammed-Bey se trouvait alors dans le sud, avec l'armée, pour la campagne d'été ; il s'empressa d'accourir, à la nouvelle des premiers engagements. Mais la montagne d'Ouslat était en révolte et il dut d'abord la réduire; puis il rentra à Tunis, afin de préparer sérieusement la lutte contre son frère. A peine s'était-il éloigné qu'Ali-Bey atteignit la montagne avec ses adhérents. Mohammed-Bey, ignorant la présence de son frère, revint opérer dans cette région ; mais Ali-Bey parvint à surprendre son camp et à lui infliger une défaite, atténuée, le lendemain, par un retour offensif dans lequel le précédent reprit une partie de ses canons et de son matériel (fin 1676).

«Cette affaire désastreuse, dit El-Kaïrouani, avait rendu le trou plus grand que la pièce.» Mohammed-Bey ayant reçu du renfort, poursuivit son frère, qui avait quitté la montagne, l'atteignit prés de Sbeïtla et s'empara de son camp. Mais les soldats du bey se mirent à piller, ce qui permit à Ali de rallier les fuyards et de les ramener au combat ; surpris isolément, les vainqueurs ne tardèrent pas à se transformer en vaincus, fuyant dans toutes les directions. Soultan, chef des Henanecha, déploya dans cette affaire la plus grande bravoure et s'empara même du campement et de la femme de son rival El-Hadj-el-Merdaci, dont la puissance fut à jamais détruite.

Mohammed-Bey parvint à se réfugier au Kef où il fut rejoint par quelques adhérents dévoués, tandis que la plupart de ses officiers et de ses soldats passaient sous les drapeaux d'Ali-Bey ; l'armée du Djerid se prononça également pour celui-ci et, enfin, il reçut de Tunis une députation venant le féliciter au nom du peuple,

du diwan et du nouveau dey El-Hadj-Mohammed-Bechara. Cependant Ali-Bey ne voulait pas se rendra à Tunis avant d'avoir détruit la puissance de son frère. Il marcha donc sur le Kef, mais ce fut pour essuyer à son tour une défaite qui le contraignit à chercher un refuge dans le Djerid.

La route de Tunis était ouverte : Mohammed rentra en maître dans cette ville (avril 1677). Le dey Bechara fut destitué et mis à mort ; El-Hadj-Mani-Djemal reprit alors la fonction dont il avait été précédemment dépouillé. Mais il était dit que les succès alternatifs des deux frères seraient éphémères. Ayant entrepris une nouvelle campagne contre le Djebel-Ouslat, où se trouvait Ali-Bey avec des forces importantes, Mohammed fut à son tour mis en déroute et réduit à la fuite.

Ali-Bey restait, encore une fois, le maître, bien que son frère ne fût pas vaincu, et Tunis, las de ces luttes, se tenait sur la défensive. Il obtint alors, pour un de ses favoris, nommé Mohammed-Tabak, la charge de dey. C'était un homme énergique qui commença par se former une garde de 400 janissaires dévoués, installés auprès de lui, et qu'on appela les *Hanba* ; Mami-Djemal fut exécuté. Représenté à Tunis par un dey à sa dévotion, Ali-Bey alla guerroyer dans le Djerid[1].

Ainsi, la Tunisie, qui avait joui de quelques années de calme, se trouvait de nouveau en proie aux maux de la guerre et de l'anarchie.

NOUVEAUX EXCÈS DES CORSAIRES ALGÉRIENS. RUPTURE AVEC LA FRANCE. — La révolte de Messine, en 1674, avait amené la France à tenter, une fois encore d'occuper la Sicile. Vivonne, secondé par des lieutenants tels que Tourville et Duquesne, tenait la mer avec toutes nos forces maritimes, ce qui obligeait les corsaires à reporter leurs efforts sur un autre objectif. Les amiraux français triomphèrent alors des flottes combinées de Hollande et d'Espagne et le manque de troupes de débarquement empêcha seul les vainqueurs de conquérir toute la Sicile (1675-76). En résumé, celle entreprise, mal soutenue par le gouvernement, finit d'une façon lamentable, surtout pour ceux qui avaient cru à la protection de la France. Les Algériens employèrent donc la plus grande partie de leurs forces, en 1675 et 1676, à des expéditions contre le littoral portugais et y commirent de grands dégâts, malgré les efforts de l'amiral Magellanez pour les repousser.

Dans le mois de juin de l'année 1675, le gouverneur espagnol

1. El-Kaïrouani, p. 368 et suiv.. 416 et s. - Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 53 et suiv. — Féraud, *Les Harars*, loc. cit., p. 205 et suiv.

d'Oran, don Inigo de Toledo, essaya de surprendra Tlemcen, mais il fut repoussé et forcé de se retrancher derrière ses murailles, où il se vit bientôt assiégé par les indigènes. Le dey, Baba-Hassen envoya quelques renforts avec de l'artillerie aux musulmans, qui ne purent néanmoins se rendre maîtres de la ville et se contentèrent de la bloquer étroitement. En juillet, une flotte de secours arriva de Carthagène et les assiégeants durent lever le siège ; cependant les hostilités continuèrent aux environs, interrompues par les sorties des chrétiens. Celle de janvier 1678, poussée jusqu'à la plaine de Meléta, fournit aux Espagnols l'occasion de faire un véritable massacre de leurs ennemis et de ramener, en outre, huit cents prisonniers. Néanmoins le blocus continua et, comme Oran était ravitaillé par mer, les galères des reïs vinrent bloquer le port ; mais elles n'y restèrent pas longtemps, car il fallut voler au secours d'Alger qui venait d'être canonné par l'escadre anglaise, sous le commandement de lord Malborough (1678).

Oran était alors décimé par la peste. Les indigènes, commandés par un certain Ben-Zamar, en profitèrent pour resserrer l'investissement; mais dans une sortie opérée le 12 novembre, la garnison les repoussa après leur avoir tué beaucoup de monde et leur prit 200 prisonniers.

L'affreuse maladie ravageait, avec une intensité inouïe, toute l'Afrique septentrionale et s'était propagée dans les ports de commerce européens. Alger continuait à être livré aux factions locales et aux intrigues des puissances étrangères pour y obtenir la suprématie sur leurs rivales. De plus, les nations qui avaient des traités étaient constamment en réclamations contre les violations dont ils étaient l'objet. On doit reconnaître, du reste, que les représailles infligées aux Algériens leur fournissaient des prétextes pour opposer réclamations à réclamations. La cour de France semblait disposée à ne plus vouloir employer que la violence à l'égard des Barbaresques ; le père Le Vacher, consul à Alger, et Dussault, directeur des établissements, prêchaient au contraire les moyens de conciliation, mais ne réussissaient qu'à se rendre suspects aux amiraux chargés d'exiger satisfaction.

En 1679, Tourville vint à Alger, au nom du roi de France, et obtint du dey et du divan tout ce qu'il lui plut d'exiger, notamment une modification aux traités antérieurs, disposant, qu'en aucun cas, les Français ne pourraient être retenus prisonniers. Ces promesses manquaient malheureusement de sanction ; aussi les rapts et les vols recommencèrent-ils de plus belle. Les Hollandais, las de supporter des pertes énormes, démoralisés par la mort de Ruyter, tué devant Messine en 1676, et par leurs défaites dans la Méditerranée,

se soumirent alors, à accepter un humiliant traité par lequel ils s'obligeaient à fournir aux reïs, non seulement des mâts et des cordages, mais encore de la poudre et des canons, ce qui provoqua les protestations des autres puissances.

L'année suivante, Duquesne, et en 1681, deux autres envoyés vinrent à Alger dans le même but et conclurent un arrangement qui stipulait la restitution réciproque des esclaves. Malheureusement il arriva, soit à dessein, soit par erreur, que les captifs musulmans dont on attendait le retour à Alger avaient été expédiés avec l'escadre, dans le Levant. Il en résulta une grave émeute, suivie d'un ultimatum injurieux, repoussé par le roi, et d'une déclaration de guerre votée à l'unanimité par le diwan (18 octobre 1681) ; et aussitôt les corsaires de courir sus aux navires français, si bien que, dans l'espace d'un mois, ils capturèrent 29) bâtiments et 300 esclaves. A ce moment, les Anglais venaient de se décider à accepter, comme les Hollandais, une paix humiliante. Il est vrai qu'ils avaient perdu, dans les quatorze dernières années, 350 navires et 6000 prisonniers, malgré les croisières et les bombardements de leurs amiraux.

La France allait essayer, seule, de dompter les Algériens. Déjà l'amiral Duquesne était allé, dans le mois de juillet 1681, poursuivre les pirates de Tripoli jusque dans le port de Chio, où il avait brûlé six de leurs meilleurs vaisseaux. Les ordres formels reçus d'Orient avaient alors amené le représentant de la Porte à signer un traité stipulant la mise en liberté des esclaves français. Mais les Tripolitains mirent à mort leur amiral et refusèrent de ratifier le traité[1].

MAROC ; ORGANISATION DES COLONIES NÈGRES (ABID) PAR MOULAÏ ISMAÏL. LA MILICE DITE DE SIDI-EL-BOUKHARI. — Avant de continuer le récit des faits dont Alger va être le théâtre, il convient de jeter un coup d'œil sur les événements du Mag'reb où nous avons laissé le sultan Ismaïl à peu prés maître de l'autorité.

Tout en s'occupant des constructions et embellissements de Meknès, sa ville de prédilection, le sultan, qui avait trop souvent éprouvé la versatilité de ses sujets, conçut un projet destiné à lui permettre de se passer de leur concours militaire et sut le réaliser avec une vraie intelligence de la situation. Il fit acheter ou attira une

1. De Grammont, *Relations entre la France* (Revue afric., n° 168 p. 459 et suiv. — Le même, Hist. d'Alger, p. 2.15 et suiv. — De Sandoval, Inscriptions d'Oran (Revue afric., n° 91, p. 57, 58. — Féraud, *Annales Tripolitaines*, loc. cit., p. 213 et suiv.

quantité considérable de nègres résidant en Mag'reb, et en forma de vastes colonies agricoles, dont les principales furent établies aux environs de Maroc, à Mechra-er-Remel sur l'Ouad-Felfela, affluent de l'Ouad-Beht. Ces nègres, auxquels on donna des compagnes, reçurent de grandes avantages ; mais tous leurs enfants appartinrent à l'État et furent, dès leur jeune âge, préparés par une éducation spéciale, les garçons pour l'armée, les filles pour la domesticité des palais. Les mâles, placés nous la protection d'un saint de l'Islam, Sidi-el-Boukhari, formèrent cette garde noire, entièrement dévouée au sultan et sans aucun lien avec la population indigène, arabe ou berbère, qui a constitué pour les souverains du Maroc une grande force. L'analogie de cette institution avec celle des mamlouks d'Égypte est frappante; mais les nègres de Sidi-el-Boukhari donnèrent a leurs princes un concours plus aveuglément dévoué.

A la fin du long règne d'Ismaïl, il avait, parait-il, 150,000 soldats nègres inscrits sur ses contrôles, dont 70,000 de Mechra-er-Remel et 25,000 d'Oudjeh-el-Arous. C'est à l'âge de dix ans que les enfants de ces nègres étaient amenés au sultan ; la plupart d'entre eux, - dit El-Tordjeman, auquel nous empruntons ces détails, - apprirent alors le métier de maçon (afin qu'ils pussent servir plus tard à la construction des forteresses qu'Ismaïl voulait élever) ; à d'autres, on enseignait l'art du charpentier et du menuisier. Puis ils apprenaient les soins et la conduite des chevaux et mulets, et l'équitation d'abord sur des coursiers nus; ensuite, ils mettaient toutes les pièces de harnachement et prenaient l'habitude de faire feu sans descendre. A l'âge de seize ans, ils étaient inscrits sur les contrôles de l'armée ; puis on les mariait «avec de jeunes négresses qui avaient été réparties dans les palais du souverain, où elles avaient appris la cuisine, le ménage et le savonnage. Quant à celles qui étaient jolies, on les confiait à des maîtresses qui leur enseignaient la musique ; leur éducation terminée, on leur donna un costume et une dot; puis chacune d'elles fut conduite à son mari.» Il est inutile d'ajouter que cette institution ne commença à donner tous ses résultats que vers la fin du siècle.

Pour compléter l'organisation militaire du Mag'reb, le sultan fit élever sur toutes les routes et aux points stratégiques des forteresses, où il plaça des garnisons et autour desquelles se formèrent de petites colonies, nègres pour la plupart. De cette façon, le pays ne trouva enserré dans un vaste réseau de postes reliés entre eux et aboutissant aux mains du sultan. La population indigène fut, par ce moyen, fractionnée, surveillée de près, et mise dans l'impossibilité de préparer ces révoltes que l'éloignement et la difficulté du terrain

rendaient si faciles.

C'était, en quelque sorte, l'appropriation au Maroc du système des Zemala et des postes entourés de colonies militaires que les Turcs avaient mis en pratique en Algérie et en Tunisie. Mais Ismaïl, en l'appliquant au Mag'reb, le perfectionna avec un véritable génie, car les difficultés étaient plus grandes pour lui. Dans tous les cas, les uns et les autres résolurent le problème consistant à utiliser, pour asseoir leur domination, les forces locales afin de se passer des tribus indigènes, sur lesquelles on ne pouvait jamais compter, et du concours dispendieux et peu sûr des renégats, des mercenaires et des levantins[1].

EXPÉDITION DE MOULAY-ISMAÏL DANS LE SUD-EST, JUSQU'AU CHELIF ; IL EST ABANDONNÉ PAR LES ARABES ET RENTRE EN MAG'REB. — Le Maroc ne fut pas épargné par la peste ; Moulaï-Ismaïl conduisit néanmoins, en 1678, ses troupes dans le Sous. Il parcourut cette province, la pacifia et revint vers l'ouest par la vallée de l'Ouad-Derâa, recevant la soumission des tribus arabes mâkiliennes ou arabisées de ces contrées: Mâafra, Oulad-Delim, Chebanate, Berabech, Djerrar, Motha et Ouddi. Le cheikh Bekkar, qui exerçait le commandement suprême sur ces tribus, s'allia à Ismaïl en lui donnant une de ses filles en mariage. Un grand nombre de nègres furent ramenés de cette campagne.

L'année suivante, Moulaï-Ismaïl se transporta dans les régions sahariennes du Haut-Moulouïa. Là, ayant réuni les contingents des tribus de Segouna, Douï-Menia, Dekhiça, Hameïane, Amour, Oulad-Djerir, et même des Beni-Amer, Harar et Hachem de la province d'Oran, il s'avança vers l'est, guidé par eux dans les routes sahariennes jusqu'au Djebel-Amour. Mais, une colonne turque partie, soit de Maskara, soit d'Alger, avec de l'artillerie, avait suivi son mouvement et s'était établie sur la rive droite du Chélif, pour lui disputer le passage au lieu dit Gouïaa. Lorsque les deux armées se trouvèrent en présence, elles s'observèrent d'abord, mais, dès que la nuit fut venue, les Turcs, avec un grand renfort de cris, et en frappant les tambours, ouvrirent le feu de leur artillerie sur le camp du chérif. Ces détonations répandirent la terreur parmi les Arabes qui connaissaient à peine le mousquet, et ils prirent la fuite en abandonnant le sultan du Maroc.

1. *Et-Tordjeman*, p. 16 et suiv. du texte, 29 et suiv. de la trad. Castonnet des Fosses, *Dynastie des chérifs Fileli,* loc. cit., p. 404 et suiv. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 515.

Le lendemain, une députation turque vint modestement au camp d'Ismaïl, qui n'avait plus autour de lui que ses troupes régulières, lui rappeler les texte des précédents traités, signés avec Moulaï-Rachid, et dans lesquels la limite respective du territoire turc et marocain avait été fixés à la Tafna. Le sultan se rendit à ces raisons et, ayant confirmé les précédentes conventions avec les Turcs, reprit la route de l'ouest. La défection des Arabes avait causé l'échec de son expédition ; aussi jura-t-il de ne jamais compter sur eux à l'avenir et de leur faire payer chèrement tour trahison[1].

RÉVOLTES DES FRÈRES D'ISMAÏL DANS LE SAHARA. IL LES DISPERSE. DÉSASTRE DE L'ARMÉE DANS L'ATLAS. LE SULTAN DOMPTE LES BENI-IZACENE ET ÉTABLIT DES POSTES DEPUIS LA PLAINE D'ANGADE JUSQU'À FÈS. — A son arrivée à Fès, Moulaï-Ismaïl reçut la nouvelle que trois de ses frères: El-Harrane, Hâchem et Ahmed, accompagnés de plusieurs de leurs parents, s'étaient de nouveau lancés dans la révolte avec l'appui des tribus berbères du Sahara et menaçaient les oasis. Il partit aussitôt vers le sud, concentrait Sidjilmassa toutes ses forces et alla attaquer les rebelles qu'il parvint à rejeter vers la montagne de Sag'rou, dans la région de l'Ouad-Derâa. Une dernière grande bataille, livrée à cet endroit, acheva la défaite des frères du sultan et les contraignit à chercher un refuge dans les profondeurs du désert, mais les pertes d'Ismail avaient été considérables et ce prince ordonna la retraite. On était alors au cœur de l'hiver et, en traversant les montagnes du Grand-Atlas, l'armée fut assaillie, au col de Thenïet-el-Guellaoui, par une épouvantable tempête de neige, dans laquelle un grand nombre de soldats et presque tout le matériel et les bagages furent engloutis. Les débris de l'armée, en débandade, sortirent enfin de ces défilés; les hommes, à moitiés morts de froid et de faim, arrivés à Sidi-Rahhal, se jetèrent sur les troupeaux et les vivres des gens de cette région, ce qui amena des réclamations de la part des propriétaires. Or le sultan n'entendait pas raillerie sur ce point en temps ordinaire, et la situation d'esprit où il se trouvait n'était pas pour l'apaiser: il fit fusiller quiconque était rencontré hors du camp et condamna le vizir El-Matr'ari, comme coupable de négligence, à être traîné, attaché à la queue d'un cheval.

Dans les premiers mois de l'année suivante (1679), Moulaï-Ismaïl voulant, à tout prix, dompter les Beni-Iznacene, partisans des Turcs, toujours en état d'hostilité, et punir les Chebanate et

1. *Et-Tordjeman*, p. 17 et suiv. du texte arabe, 31 et suiv. de la trad. — *Nozhet-El-Hadi*, p. 205 et suiv. du texte arabe, 505 de la trad.

Oulad-Zerara, dont l'esprit d'indiscipline causait d'incessantes difficultés dans la région située à l'ouest de Maroc, fit transporter ces deux tribus aux environs d'Oudjda, sur la frontière orientale. Il leur donna pour chef le caïd El-Aïachi et les chargea d'inquiéter sans cesse les Beni-Iznacene et de les empêcher de venir dans la plaine des Angade, conduire leurs troupeaux et faire leurs cultures. Il prescrivit, en outre, la construction de trois forts dans ces régions. En 1680, le sultan envahit la montagne de ces indomptables guerriers, dévasta leurs jardins et leurs cultures et les contraignit à demander l'aman, mais ne le leur accorda que moyennant de dures conditions, notamment la remise de leurs armes et de leurs chevaux.

Cela fait, Moulai-Ismaïl se transporta dans la plaine des Angade, où il soumit les Segouna, Mehaïa et Ahlaf, aux mêmes obligations. Puis il reprit la route de l'ouest, en ayant soin de faire bâtir, A chaque étape, un fort, dans lequel il plaça une garnison de ses nègres (Abid). Il imposa aux populations voisines la charge de fournir, pour leur entretien, la dîme (Achour) des produits de la terre. Ainsi toutes ces régions furent reliées par des postes dont le chef fut responsable de ce qui se passait sur son territoire, et eut même l'obligation de rembourser toute perte éprouvée par les voyageurs dévalisés chez lui. Le caïd El-Mansour-Er-Rami, chargé de la surveillance de tous ces postes, fut placé à Taza, avec une colonie de 2,500 nègres. Dans cette même année 1680, Ahmed, neveu du sultan, gouverneur du Derâa, fit par son ordre une expédition dans le sud et s'avança en vainqueur jusqu'au Soudan. Il en ramena un grand nombre d'esclaves et, dit-on, cinquante chameaux chargés de richesses, principalement de poudre d'or[1].

SIÈGE DES POSTES OCCUPÉS PAR LES CHRÉTIENS EN MAG'REB. PRISE D'EL-MEHDÏA (LA MAMOURE), PAR ISMAÏL. RÉVOLTE DU SOUS. — Ces soins divers n'avaient pas empêché Moulaï-Ismaïl de s'occuper de la guerre contre les chrétiens tenant encore des postes sur le littoral. Il parait même être allé, en 1679, sous les mura de Tanger, et avoir donné un assaut infructueux qui lui coûté bon nombre de soldats. Le caïd d'El-Kçar, Amor-ben-Haddou, fut chargé par lui de continuer le blocus de cette ville et d'entreprendre le siège d'El-Mehdïa. Un grand nombre de musulmans, portant le nom de guerriers de la foi,

1. *Et-Tordjeman et Nozhet-El-Hadi*, pass. — Castonnet des Fosses, Dynastie des chérifs Fileli (loc. cit., p. 404, 405). — Abbé Godard, Maroc, p. 516.

combattaient contre les chrétiens et les tenaient sans cesse en haleine. Au printemps de l'année 1681, le sultan se disposait à entreprendre une expédition dans le Sous, contre son neveu Ahmed-ben-Mahrez, qui était de nouveau en révolte, lorsqu'il reçut un message du caïd Ben-Haddou, lui annonçant la chute imminente d'El-Mehdïa (La Mamoure) et l'invitant à venir y assister. Le 3 mai, on donna l'assaut en présence d'Ismaïl, qui eut la satisfaction de voir ses soldats s'emparer de la ville. Le commandant chrétien et 308 hommes, faits prisonniers, reçurent du sultan leur liberté. Peu après, le caïd Amor ayant succombé à la pesta était remplacé par son frère Ahmed ; tous les efforts des combattants pour la foi se reportèrent contre Tanger et El-Araïch.

En 1682, Moulaï-Ismaïl, qui avait posé les bases d'un traité avec la France, à la suite du blocus de Salé par le chef d'escadre de Château-Renaud, dans le cours des deux années précédentes, envoya à Versailles un ambassadeur, du nom d'El-Hadj-Temim. Il fut fort bien reçu à la cour et y obtint du succès ; le traité fut signé le 29 janvier à Saint-Germain.

Au printemps de cette même année, le sultan, ayant trouvé l'occasion de surprendre les Beni-Amer de la province d'Oran, effectua sur eux une razzia dans laquelle il leur enleva leurs troupeaux. A peine de retour à Fès, il reçut la nouvelle qu'une armée turque était venue opérer dans la région des Beni-Iznacene et que son neveu Ben-Mahrez, comptant sur cette diversion, menaçait les régions du sud. Il envoya aussitôt au gouverneur du Maroc l'ordre de contenir le rebelle avec toutes ses forces, puis se porte, à marches forcées, vers l'est; mais, parvenu à Oudjda, il apprit que les Turcs avaient été rappelés à Alger par l'attaque de la flotte française sous le commandement de Duquesne et il prit la route de Maroc afin d'aller écraser la révolte du Sous (juillet 1682)[1].

---

1. *Et-Tordjeman,* p. 19 et suiv. du texte arabe, 35 et suiv. de la trad. — *Nozhet-El-Hadi*, p. 306 du texte arabe, 506 de la trad. — Castonnet des Fosses, *Dynastie des chérifs Fileli* (loc. cit., p. 406 et suiv.). — Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (Revue afric., n° 95, p. 388 et suiv.). — Berbrugger, *Occupation anglaise de Tanger* (loc. cit., p. 348). — Abbé Godard, *Maroc*, p. 517 et suiv.

CHAPITRE XVIII

BOMBARDEMENTS D'ALGER ET DE TRIPOLI PAR LA FRANCE EXPULSION DES CHRÉTIENS DU LITTORAL DE L'OCÉAN

1682-1690

Premier bombardement d'Alger par Duquesne. — Deuxième bombardement d'Alger par Duquesne. Résistance des Algériens. Mort du consul Le vacher. Conclusion de la paix. — Tunisie : luttes d'Ali-Bey contre son frère Mohammed. Intervention des Algériens. Triomphe d'Ali-Bey. — Nouvelle rupture entre les deux frères, suivie d'une réconciliation. Soutenus par les Algériens, ils s'emparent de Tunis. Mort d'Ali-Bey. Mohammed-Bey reste seul maître du pouvoir. — Bombardement de Tripoli par d'Estrées. Satisfactions obtenues par lui à Tripoli et à Tunis. — État précaire d'Oran. Désastre de plusieurs expéditions espagnoles. — Bombardement d'Alger par d'Estrées. Atrocités commisse par les Algériens, Hadj-Hasseïn-Mezzo-Morto est forcé de fuir. Hadj-Châbane-Bey le remplace. Traité avec la France. Le pacha turc est repoussé. — Maroc : Moulaï-Ismaïl triompha de la révolte de son neveu Ben-Mahrez et de son frère El-Harran. Évacuation de Tanger par les Anglais. Prise d'El-Araïch. Les chrétiens expulsés du littoral océanien.

PREMIER BOMBARDEMENT D'ALGER PAR DUQUESNE. — La rupture entre la régence d'Alger et la France offrit à celle-ci l'occasion d'essayer les galiotes à bombes de Renaud d'Éliçagaray. Duquesne, chargé de conduire l'expédition, reçut l'ordre «*d'incendier Alger et de le détruire de fond en comble*». A la nouvelle des préparatifs faits par la France, le vieux dey El-Hadj-Mohammed prit la mer, laissant le commandement à son gendre Baba-Hassen et alla se réfugier à Tripoli. Un des premiers actes du dey intérimaire semble avoir été l'envoi, dans l'Ouest, de ce corps expéditionnaire qui avait attiré Moulaï-Ismail vers Tlemcen ; peut-être même le conduisit-il en personne. Pendant ce temps, le consul Le Vacher, le diwan et Dussault, directeur des établissements, insistaient de toutes leurs forces pour obtenir un arrangement. Mais le gouvernement français était décidé à agir par la violence et leurs meilleures raisons se heurtaient contre ce parti pris.

Duquesne quitta Toulon, le 12 juillet 1682, avec quinze galères, onze vaisseaux, deux brûlots et cinq galiotes à bombes. Le 25, il

s'approcha de Cherchel, canonna la ville, détruisit une redoute établie sur le rivage, et brûla deux navires musulmans. Le 29, il entra dans la rade d'Alger, y manœuvra pendant une quinzaine de jours, renvoya les galères qu'il jugea inutiles, et, le 20 août, s'approcha de la ville pour commencer le bombardement. Après quelques essais, il ouvrit le feu, le 26 au soir. Les défenses d'Alger étaient bien garnies de canons, et les citadins, résolus à une défense énergique ; cependant les nouveaux engins de destruction ne furent pas sans produire sur eux un effet moral sérieux.

Quatre-vingt-six bombes furent lancées sans donner le résultat sur lequel on comptait. Mais, dans la nuit du 30 au 31, cent quatorze nouvelles bombes produisirent de grands dégâts. Aussi, le 3 septembre, les reïs tentèrent-ils une attaque des vaisseaux qui fut énergiquement repoussée ; aussitôt les Algériens prièrent le père Le Vacher de se rendre auprès de l'amiral français pour demander quelles étaient les conditions exigées d'eux. Mais Duquesne reçut fort mal le consul, et déclara qu'il ne traiterait qu'avec les délégués du diwan, munis de pleins pouvoirs. Aucune autre démarche n'ayant été faite, le bombardement continua jusqu'au 12 septembre ; la ville avait éprouvé de grands dégâts, mais le gouvernement était entre les mains des reïs qui, au fond, n'étaient peut-être pas fâchés de voir les citadins supporter tout le poids de l'attaque. Baba-Hassen maintenait la terreur dans Alger, en faisant décapiter quiconque murmurait ou parlait de se rendre.

Craignant alors les mauvais temps de l'équinoxe, l'amiral Duquesne mit à la voile, laissant à M. de Cléry le soin de continuer la croisière pendant l'hiver. Les résultats effectifs obtenus étaient à peu près nuls, comparativement aux dépenses faites et aux efforts tentés. Quelques maisons effondrées, les deux mosquées de la marine et plusieurs demeures, parmi lesquelles le consulat de France, endommagées, quelques centaines de musulmans de tous âge, tués ou blessés, tel fut le bilan de cette campagne. Comme toujours, il eût été préférable de profiter du premier moment d'effroi causé par le bombardement pour traiter. On laissa échapper cette occasion, et les Algériens s'habituèrent aux inconvénients des bombes. Enfin ils se préparèrent à une résistance plus sérieuse, sachant que les galiotes reparaîtraient l'année suivante, plus fortes et mieux armées[1].

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 346 et suiv. — Le même, Relations, etc. (loc. cit., p. 6 et suiv.) — *Ez-Zohrat-En-Naïra* (trad. Rousseau). p. 133 et suiv. — *Gazette de France*, 1682.

DEUXIÈME BOMBARDEMENT D'ALGER PAR DUQUESNE. RÉSISTANCE DES ALGÉRIENS. MORT DU CONSUL. LE VACHER. CONCLUSION DE LA PAIX. — Dès son retour en France, Duquesne fit subir aux galiotes les modifications que la pratique lui avait indiquées et s'appliqua à obtenir de meilleurs ingrédients pour les bombes ; enfin, il ne cessa de s'occuper des préparatifs d'une nouvelle expédition. Le 6 mai 1683, il sortit du port de Toulon avec une flotte nombreuse comprenant vingt vaisseaux ou frégates, sept galiotes et de moindres bâtiments; seize galères devaient, en outre, le rejoindre. Mais la tempête dispersa ses navires ; puis il dut en faire réparer quelques-uns. Enfin, il arriva à Alger le 18 juin et commença le bombardement le 26. Les Algériens essayèrent de l'éloigner en croisant tous leurs feux sur les navires français, mais ils ne purent les arrêter un instant, et le bombardement continua toute la nuit du 27, en causant de grands dégâts, notamment dans l'habitation même de Baba-Hassen, près de la porte de la Marine.

Le dey intérimaire, cédant alors à la pression des citadins, chargea le père Le Vacher de se rendre en parlementaire auprès de l'amiral. Mais Duquesne ne voulut même pas le laisser monter à bord de son vaisseau, le Saint-Esprit, et demanda un délégué officiel des Turcs. Lorsqu'ils en eurent envoyé un, l'amiral lui signifia qu'avant tout pourparler, il exigeait la mise en liberté des esclaves français, accordant, à cet effet, une suspension d'armes de vingt-quatre heures pour qu'ils lui fussent livrés. Aussitôt les Algériens se mirent à la recherche des captifs et en livrèrent environ 550 à l'amiral dans l'espace de quelques jours.

Ayant obtenu la certitude qu'il ne restait plus de Français détenus dans la ville et les environs, Duquesne envoya à terre MM. Hayet et de Combes pour traiter; en même temps il reçut à son bord des otages musulmans, parmi lesquels le reïs Hadj-Houssein, surnommé Mezzo-Morto, chef de la Taïffe, homme violent, que le dey tenait à éloigner. En effet, si les citadins désiraient la paix, il n'en était pas de même des Yoldachs et des reïs, qui n'avaient rien à perdre et voyaient sans regret les maux dont souffraient les Beldis. Exploitant le fanatisme musulman, ils reprochaient à Baba-Hassen sa faiblesse et, peu à peu, tournaient les esprits contre lui. Ces sentiments commencèrent à se faire jour lorsqu'on sut que l'amiral réclamait immédiatement un million et demi d'indemnité et que l'on vit les collecteurs répandus dans la ville, afin de réunir cette somme par tous les moyens.

A des luttes et protestations isolées, succéda la révolte ouverte, ce qui n'avança guère les choses. Après avoir vu passer, de

la sorte, quinze jours sans résultat, Duquesne perdit patiente et eutle tort d'écouter les promesses de Mezzo-Morto, lui assurant que, s'il était libre, « il en ferait plus en une heure que Baba-Hassen en quinze jours». Mais, à peine eut-il mis le pied à terre, qu'il appela à lui ses reïs, se fit proclamer dey et marcha à leur tête sur la Djenina, où la horde pénétra et se saisit de Baba-Hassen, qui fut mis à mort par Ibrahim-Khoudja, l'âme damnée de Mozzo-Morto. Puis on arbora le drapeau rouge et, aussitôt, les batteries algériennes rouvrirent la feu sur la flotte française.

Tout était à recommencer, et les résultats obtenus, qu'il aurait fallu compléter, selon les instructions, par un débarquement immédiat, échappaient à Duquesne, dont l'énergie première avait fait place à une singulière faiblesse. La canonnade et le bombardement reprirent de plus belle, et les dégâts causés dans la ville furent assez considérables; mais les reïs étaient les maîtres et, du reste, les assiégés s'étaient habitués à ce fracas et à ces dangers. On se figure aisément à quelle anarchie la malheureuse ville était en proie : seule la violence était maîtresse. Le 29 juillet, pendant le paroxysme du bombardement, la foule, avide de sang, se porta au consulat de France et transporta sur le rivage le père Le Vacher, dont chacun avait pu apprécier depuis si longtemps la bonté et la charité ; atteint d'une affreuse maladie qui lui enlevait, à peu prés, l'usage de ses jambes, on dut le porter assis sur une chaise; puis on l'attacha à la bouche d'un canon dont le coup le mit en pièces. Une vingtaine de résidents français subiront le même sort, et l'on doit regretter que l'amiral, refusant d'employer l'intermédiaire du consul de France, ne l'eût pas tout d'abord recueilli ou même retenu de force sur son navire. La menace de cette vengeance, si ton continuait le bombardement, avait du reste été transmise à Duquesne par M. Hayet, lors de la rupture de l'armistice; mais il faut reconnaître aussi, qu'à ce moment, il était trop tard, et que la flotte ne pouvait céder devant une semblable pression.

Le bombardement continua, avec des alternatives diverses, jusqu'aux premiers jours d'octobre. Pour échapper aux tempêtes d'automne, Duquesne se décida alors à lever l'ancre, sans avoir obtenu de satisfactions, ni rempli la mission qui lui avait été confiée. Les dégâts, â Alger, étaient bien plus considérables que ceux de l'année précédente, mais ils portaient, pour ainsi dire, uniquement sur une classe de citoyens qui n'étaient pour rien dans la résistance ni dans les excès qui s'étaient produits ; un grand nombre de musulmans étaient morts. Cependant la situation n'était guère changée, malgré les efforts et les dépenses considérables de la France durant ces deux années. L'amiral avait eu, heureusement, la

précaution de faire prendre tout le personnel des établissements de La Calle, plus de 400 Français, qui échappèrent ainsi à un massacre inévitable.

Combien il aurait été plus profitable de suivre les conseils pacifiques du père Le Vacher et de Dussault ! On parut le reconnaître, car ce dernier fut envoyé à Alger pour tenter de traiter; il y trouva les esprits tout préparés, à la condition, toutefois, qu'on n'envoyât pas Duquesne comme chargé de pouvoirs. Cette mission fut confiée à Tourville, qui arrive, le 2 avril 1684, avec une flotte nombreuse, accompagnée d'un capidji de la Porte. Il fut reçu avec de grands honneurs et signa le traité dont Dussault avait habilement préparé les bases. La paix était conclue entre les deux nations pour cent ans ; tous les captifs devaient être rendus, de part et d'autre, les contestations réglées et, à l'avenir, les consuls ne seraient plus rendus responsables des dettes de leurs nationaux. Tels sont les principaux traits de cette nouvelle convention, qui ne devait pas être plus durable que les autres. Enfin, un envoyé spécial, Hadj-Djâfer-Ag'a, alla en France porter au roi les excuses des Algériens et protester de son désir d'entretenir de bonnes relations. Le Bastion avait été réoccupé dès la cessation des hostilités.

Il est incontestable que les bombardements avaient influé sur ces résultats; mais rien ne dit qu'ils n'auraient pas été obtenus à moins de frais et en évitant les atrocités dont le bombardement avait provoqué l'explosion. Nous verrons, du reste, que leur avantages furent bien éphémères[1].

TUNISIE. LUTTES D'ALI-BEY CONTRE SON FRÈRE MOHAMMED. INTERVENTION DES ALGÉRIENS. TRIOMPHE D'ALI-BEY. — Nous avons laissé, en Tunisie, Ali-Bey, encore une fois vainqueur, conduisant son armée dans le Djerid, alors en état de révolte, tandis que Tabak-Dey commandait pour lui à Tunis (1677). Bientôt Mohammed-Bey, profitant de l'éloignement de son frère, se rapprocha de la capitale, où ses partisans fomentèrent une rébellion, dans laquelle un certain Hassein-Sakseli fut proclamé dey (février 1678). A cette occasion, les consuls de France et d'Angleterre furent maltraités et traînés au camp de Mohammed-Bey, qui les menaça de mort et exigea d'eux une somme d'argent considérable. Il fallut que leurs nationaux se cotisassent pour leur fournir

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 249 et suiv. — Le même, *Documents*, etc., et *Lettres de la Vacher à Seignelay* (Revue afric., nos 169, 170. 171. — *Ez-Zohrat-en-Naïra* (trad. Rousseau), p. 141 et suiv. — *Cheikh Bou-Ras* (trad. Arnaud), Revue afric., n° 150, p. 472 et suiv. — *Gazette de France*, 1682-83.

le moyen d'acquitter cette amende. Dans la ville, des scènes de désordre et de pillage avaient répandu la terreur; mais, en apprenant ces nouvelles, Ali-Bey revint à marches forcées, tandis que son frère, réunissant toutes ses forces disponibles, ne parlait contre lui. Tabak-Dey, qui était assiégé, depuis trois semaines, dans la Kasba, rentra alors en possession de la villa; Sakseli et les personnages les plus compromis furent exécutés (fin février 1678). Les deux frères en vinrent aux mains, le canon tonna, et Ali-Bey, abandonné par une partie de ses adhérents arabes, faillit perdre la bataille ; mais, par son courage et sa vigueur, il sut rétablir ses affaires et transformer sa défaite en victoire. Il sévit rigoureusement contre les traîtres, notamment les gens de Kaïrouan.

La situation fut alors aggravée par le retour do son oncle, El-Hafsi, venant d'Orient, avec le titre de pacha. «Il fut reçu en sultan dans la ville de Tunis, dit El-Kaïrouani ; mais il put se convaincre que Tabak-Dey était absolument dévoué à son neveu Ali-Bey et qu'il ne gagnerait rien avec lui.» Ce dernier ne tarda pas, du reste, à retourner dans le sud, afin de réduire Monastir, Sfaks, Djerba et autres régions, toujours en état de révolte, et lutter contre son frère Mohammed, qui se montrait tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Toute l'année 1679 se passa ainsi pour Ali-Bey, et les succès qu'il obtint augmentèrent son prestige. Dans le mois de mars 1680, il marcha contre le Kef et infligea plusieurs défaites à son frère; mais il fut battu, à son tour, malgré les renforts qu'il avait reçus, et dut rentrer à Tunis.

Apprenant alors qu'une armée algérienne, commandée, par Baba-Hassen, avait franchi la frontière et était campée au lieu dit Sers, il se porta dans cette direction et sut des Algériens qu'ils étaient venus dans un but pacifique, avec l'espoir de mettre fin à la lutte qui désolait depuis trop longtemps la Tunisie. Mais, il est inutile d'ajouter qu'ils ne réussirent pas dans leur démarche, dont le but réel n'est pas clairement défini. Sur ces entrefaites, c'est-à-dire vers le mois de juin 1680, le pacha El-Hafsi, las du rôle secondaire auquel il était réduit, sortit de Tunis et se rendit vers Kaïrouan, où il fut rejoint par les contingents des Oulad-Saïd et autres Arabes, ainsi que par son neveu Mohammed-Bey, avec lequel il avait secrètement contracté alliance. Ali-Bey, infatigable, marcha contre eux à la tête de la Zemala et des troupes régulières. La bataille eut lieu le 6 septembre, et se termina par la défaite du pacha, qui fut recueilli par les gens de Kaïrouan, tandis que Mohammed et les Arabes se réfugiaient à Monastir. Après avoir essayé de réduire cette place, Ali-Bey alla s'établir près de Souça, et y reçut la soumission, à lui adressée, par les gens de Sfaks.

Étant allé ensuite parcourir le Djebel-Ouslate, Ali-Bey y apprit que le pacha avait quitté Kaïrouan et s'était joint eux Algériens, et que ceux-ci avaient envoyé un groupe des leurs jusqu'aux environs de Tunis, tandis que les autres essayaient d'occuper par la force ou la ruse la ville du Kef. La situation devenait critique; mais la duplicité du rôle joué par les Algériens ouvrit les yeux de chacun. Et, tout d'abord, les gens du Kef se prononcèrent énergiquement et envoyèrent leur soumission au dey, en sollicitant l'oubli du passé. Cette nouvelle fut accueillie avec enthousiasme à Tunis; dès lors, les Algériens se mirent en retraite et changèrent de système. Une députation, envoyée par eux au camp d'Ali-Bey, reprit le rôle pacificateur et, enfin, un arrangement fut conclu entre lui et le pacha (nov. 1680). Mohammed-Bey fut compris dans la pacification à la condition de donner son fils en otage ; il reçut le gouvernement de Kairouan. Le pacha rentra à Tunis et Ali-Bey conserva le commandement supérieur des troupes. Baba-Hassen reprit alors la route d'Alger avec son armée, tandis qu'Ali-Bey allait fait une tournée dans le Djerid, puis revenait brusquement et tombait sur les Oulad-Saïd ; «ce fut une terrible matinée pour eux, dit El-Kaïrouani, leurs biens furent pillés, leurs femmes prises, leurs enfants vendus ; ils furent dispersés et accablés de plus de maux que ne l'avaient été leurs pères .... L'échec qu'ils éprouvèrent à cette occasion fit à Tunis autant de plaisir que s'il se fût agi d'infidèles.» Après avoir parcouru encore une fois toutes les régions méridionales où il était allé si souvent, il revint par Kairouan et s'y rencontra avec son frère: ils s'embrassèrent avec tendresse et leurs griefs réciproques parurent effacés. Ali-Bey rentra à Tunis le 22 avril 1681, et «oublia les peines passées, comme le voyageur se repose à son retour dans le pays».

NOUVELLE RUPTURE ENTRE LES DEUX FRÈRES, SUIVIE D'UNE RÉCONCILIATION. SOUTENUS PAR LES ALGÉRIENS, ILS S'EMPARENT DE TUNIS. MORT D'ALI-BEY. MOHAMMED-BEY RESTE SEUL MAÎTRE DU POUVOIR.— Mais ce repos si désirable, célébré par El-Kaïrouani, auteur que nous ne citerons plus, car son ouvrage s'arrête à l'époque par nous atteinte, ne fut pas de longue durée. Tout d'abord, le pacha El-Hafsi, jugeant sa position trop amoindrie par la puissance de son neveu, et étant en conflit permanent avec le dey, alla porter ses doléances en Orient. Puis ce fut entre Ali-Bey et Tabak-Dey que la rupture se produisit. Trompé, dit-on, par les intrigues de son frère Mohammed, il oublia les grands services de Tabak et la fidélité dont

il lui avait donné des preuves si éclatantes, le fit arrêter puis étrangler à Porto-Farina (octobre 1682).

L'ag'a de la Kasba, Ahmed-Tchalabi, fut, malgré sa résistance, nommé dey. C'était un homme violent et brutal, qui ne tarda pas à faire naître conflit sur conflit, jusqu'à ce que Ali-Bey, rompant en visière, marcha sur Tunis à la tête de forces considérables (février 1683). Retranché dans le ville, le dey appela à son aide Mohammed, qui attendait, avec impatience, l'occasion de rentrer en scène; il accourut et livra à son frère, devant Bab-el-Khadra; une bataille dont l'issue parait lui avoir été favorable, puisqu'il parvint à pénétrer dans la ville, où il fut proclamé seul bey. En même temps, Ali était déclaré déchu de ses fonctions et honneurs, et ses partisans se voyaient traqués, poursuivis et traités en ennemis publics.

Cependant Ali-Bey, toujours campé sous les murs de la ville, sentait son prestige profondément atteint. Il nomma Mohammed de quitter Tunis, à défaut de quoi il mettrait à mort son fils, demeuré entre ses mains comme otage. N'ayant pas obtenu de réponse, il exécuta sa menace en faisant périr le malheureux enfant. Ce fut le signal de la reprise des hostilités; la guerre entre les deux frères désola de nouveau la contrée; et, comme Alger était débarrassé de l'attaque des Français, on ne tarda pas à voir revenir l'armée turque, envoyée par le dey Mezzo-Morto, sous le commandement de son lieutenant Ibrahim-Khoudja. Les intrigues alternèrent alors avec les batailles et il en résulta une rupture entra Ahmed-Tchalabi-Dey, et Mohammed-Bey, qui se réconcilia encore une fois avec son frère Ali et rendit la liberté à Mourad, fils de celui-ci et à leur troisième frère Ramdane, tous deux tombés entre ses mains. Los trois frères, alliés aux Turcs d'Alger, se partagèrent l'intérieur du pays et jurèrent de renverser le dey Tchalabi (1684).

Dans le mois de janvier de l'année suivante, Ali-Bey marcha sur Tunis et vint prendre position au sud-est de cette ville, tandis que Mohammed-Bey s'établissait au nord-ouest. Mais le dey, s'étant jeté sur le camp de Mohammed, mit son armée en déroute, tandis que les Oulad-Saïd et autres Arabes, si durement traités par Ali-Bey; attaquaient celui-ci et remportaient une victoire décisive (février). Cette fois, le dey restait maître du pouvoir; pour le consolider et retenir les Arabes, dont le secours inespéré lui avait été ni favorable, il nomma bey un de ses mamlouks, Mohammed Manayout. Une sorte de rapprochement, causé sans doute par la lassitude, semblait sur le point de se réaliser entre le dey et les beys, lorsque la Porte envoya à Tunis un agent, pour examiner de près les

choses, et tâcher de rétablir la tranquillité dans la régence. Il n'en fallut pas davantage pour tout gâter ; la guerre recommença de plus belle. Grâce à l'appui des Algériens, les deux frères s'emparèrent alors du Kef et de Badja, puis proclamèrent la déchéance d'Ahmed-Tchalabi, le remplacèrent comme dey par un certain Mohammed-Baktache, et vinrent assiéger Tunis (nov.1685).

Après de nombreux combats, le dey Tchalabi se trouva contraint de se renfermer derrière les murailles de la ville, tandis que l'armée combinée s'emparait de Porto-Farina, de la Goulette et même de Bizerte. En vain de nombreux ambassadeurs de la Porte tentèrent-ils d'amener un arrangement entre les belligérants. Les deux frères et les Algériens ne voulaient rien perdre de leurs avantages, d'autant plus que les habitants de Tunis, las de la tyrannie du dey, désertaient en masse et venaient se réfugier au camp des assiégeants. Cette situation se prolongea néanmoins durant sept longs mois. Vers la fin de mai 1688, Tchalabi, à bout de ressources, se renferma, avec ses derniers adhérents, dans la Kasba, pendant que les beys et les Algériens entraient à Tunis. Prolonger la résistance était inutile ; le dey essaya de fuir pendant la nuit, mais il fut atteint dans les plaines de Sidjouni, ramené à Tunis et mis à mort avec ses adhérents les plus compromis.

Hadj-Mohammed-Baktache fut installé comme dey; quant aux deux frères, ils convinrent de partager l'autorité dans la province, Ali-Bey ayant pour lui la partie septentrionale et Mohammed celle de l'intérieur. Mais, avant que ce projet eût pu recevoir son exécution, les citadins, irrités par les exactions des Algériens et les vengeances exercées par Ali-Bey, se réunissent en bandes et se portent tumultueusement au camp algérien où se trouvaient les deux frères. Ali-Bey monte à cheval pour résister à la sédition, mais il se voit bientôt entouré par un groupe de forcenés, qui le jettent à bas de sa monture et le percent de coups. Puis ils lui coupent la tête, la placent au bout d'une pique et, après avoir promené en triomphe ce lugubre trophée dans les rues, l'exposent sur la place de la Kasba (18 juin).

Telle fut la fin de cet homme, qui sut tenir en échec le pouvoir des deys et des pachas turcs, en se servant de l'élément indigène, et porter à ce mode de gouvernement des coups dont il ne se releva pas, de sorte qu'il prépara l'avènement du régime héréditaire en Tunisie. Son fils, Mourad, chercha un refuge auprès du duc de Toscane. Quant à Mohammed-Bey, dont la conduite dans le dernier acte du drame parait quelque peu louche, il demeura seul maître de l'autorité comme chef des troupes, tandis que Baktache, sa créature, conservait le titre de dey. L'armée algérienne se décida alors

au départ. Une partie fut embarquée, mais le reste rentra par terre, sous la conduite d'Ibrahim-Khoudja, que Mohammed-Bey accompagna jusqu'à la frontière, en lui donnant de grands témoignages d'amitié. Cette intervention d'Alger dans les affaires de la Tunisie, fâcheuse à tous les points de vue, devait être la source de difficultés ultérieures fort graves entre les deux régences.

Quelques mois auparavant, le pacha El-Hafsi était mort à Constantinople. Vers la fin de l'année, la Porte, renonçant à envoyer à Tunis un nouveau représentant, conféra au dey Baktache le litre de pacha[1].

BOMBARDEMENT DE TRIPOLI PAR D'ESTRÉES. — SATISFACTION OBTENUES PAR LUI À TRIPOLI ET À TUNIS. — Nous avons vu, précédemment, qu'à la suite d'excès commis par les corsaires de Tripoli, Duquesne avait obtenu d'un délégué de la Porte un traité disposant que les esclaves français seraient tous restitués. M. de la Magdelaine, envoyé comme consul dans cette ville, pour en assurer l'exécution, se heurta d'abord à une violente opposition, dont il parvint à triompher par son énergie. Les luttes entre le diwan, les Yoldachs, les reïs, les deys et les pachas, divisaient Tripoli, aussi bien qu'Alger et Tunis, et y produisaient une anarchie rendant la situation du consul fort difficile. C'est pourquoi le roi Louis XIV envoya, en juin 1683, M. de Bonnecorse à Tripoli pour soutenir les revendications du consul. Malheureusement, le navire qui portait l'envoyé fit naufrage à l'entre même du port de cette ville, et M. de Bonnecoree fut mis au bagne avec tout son équipage. Aux réclamations de M. de la Magdelaine, on répondit en le jetant en prison, et les pirates se lancèrent de plue belle à la poursuite des vaisseaux français, puis ils chassèrent honteusement le consul, après l'avoir fort maltraité.

Le gouvernement de Louis XIV n'était nullement disposé à supporter de telles insultes : il chargea le maréchal d'Estrées d'en tirer une éclatante vengeance, et cet officier arriva devant Tripoli, avec la flotte française, dans les premiers jours de juin 1685. A cette vue, la population se mit en révolte contre son dey Abaza, auteur responsable des derniers événements, et, s'étant emparée de lui,

1. El-Kaïrouani, p. 377 et suiv., 346 et suiv. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 61 et suiv. — De Grammont, *Relations avec la France*, etc., Revue afric., n° 171, p. 163,164. — El-Hadj-Hammouda-ben Abd-El-Aziz (continuateur d'El-Kaïrouani), pass. — *Tunis*, par Marcel (Univers pitt., p. 165 et suiv.).

l'envoya à l'île de Djerba, tandis que plusieurs de ses officiers étaient mis à mort. Mais cette réparation était trop tardive, et l'amiral ne pouvait en mesurer la valeur. Il fit donc ouvrir le feu le 19 et eut bientôt mis la ville en ruines. Le nouveau dey, EI-Hadj-Abd-Allah, vieillard nonogénaire, vint alors, humblement, au vaisseau de l'amiral se soumettre à toutes les conditions qu'il lui plairait d'imposer. Une amende de 500,000 livres, l'élargissement immédiat de tous les captifs chrétiens, à quelque nation qu'ils appartinssent, et enfin une remise d'otages, telles furent les exigences de l'amiral. La majeure partie de la somme fut versée sur-le-champ et 1,200 esclaves obtinrent la liberté ; puis la flotte mit à la voile, emmenant les otages et apportant au roi de France une lettre du dey, dans laquelle celui-ci expose que toute la responsabilité de ce qui est arrivé doit retomber sur Abaza et les misérables qui soutenaient son gouvernement. Quant à lui, il se trouvait alors à Alexandrie et proteste de son dévouement à la France.

A son retour, d'Estrées passa par Tunis (août) et, bien qu'ayant trouvé le pays en pleine guerre civile, il obtint diverses satisfactions et signa même, le 30 août, un nouveau traité, par lequel la régence s'obligeait à payer au commerce français une indemnité de 60,000 écus. Et, comme les fonds manquaient, la maison Gautier, de Marseille, fournit une avance de 52,000 écus, moyennant quoi elle reçut l'autorisation de fonder un comptoir au cap Nègre[1].

ÉTAT PRÉCAIRE D'ORAN. DÉSASTRE DE PLUSIEURS EXPÉDITIONS ESPAGNOLES. — Nous avons laissé Oran en proie à la peste et en guerre constante contre les indigènes, soutenus par les Turcs. Don Pedro de Guzman, comte de Teba, vint, en 1678, prendre le commandement de la place. Il occupait le poste depuis trois mois, lorsqu'il voulut, au printemps de l'année 1681, faire, à l'exemple de ses prédécesseurs, une grande razzia du coté de Mostaganem. Malheureusement, soit par impéritie, soit qu'il eût été victime d'une trahison, il tomba dans une embuscade, périt en combattant et eut la tête tranchée, ainsi que la plupart de ses soldats. Ce désastre plongea Oran dans la stupeur. Dona Mariana, veuve du gouverneur, avait d'abord essayé de diriger les affaires, mais une telle tâche était au-dessus de ses forces, et elle dut la remettre à don A. de Agulo, gouverneur de Mers-el-Kebir, jusqu'à l'arrivée du

1. Féraud, *Annales Tripolitaines* (Revue afric., n° 159, p. 214 et suiv.) — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 67, 68, et pour le texte du *traité fait pour cent ans* et signé par la pacha, le dey Tchalabi, Mohammed. Bey et l'ag'a des Janissaires, p. 482 et suiv.

nouveau capitaine général. Plusieurs gouverneurs se succédèrent, et enfin D. Fray de Bracamonte vint, en 1685, prendre le commandement.

Le nouveau capitaine général était arrivé avec la résolution de délivrer Oran du cercle de fer qui l'entourait, Il fit, dans ce but, une expédition que le succès couronna. Encouragé par cette réussite, il sortit d'Oran le 9 juillet, mais ce fut pour donner, à une lieue de la ville, dans un piège tendu par les indigènes. Entouré de nombreux ennemis, il périt avec toute son escorte. La situation, on le voit, était de plus en plus critique et l'envoi de renforts devenait urgent. Ils arrivèrent, le 19 septembre, avec le nouveau gouverneur, D. F. Nieto de Silva. L'année suivante (1686), ou peut-être quelques années plus tard, le bey de l'ouest, Châbane, voulant arrêter le mouvement qui avait porté les Beni-Amer à se soumettre aux Espagnols et à venir camper sous les murailles d'Oran, attaqua cette ville avec toutes ses forces et périt, frappé par une balle, dans un combat sanglant où les chrétiens perdirent, dit-on, onze cents hommes. Cependant ils paraissent avoir eu la victoire, car ils coupèrent la tête du bey et l'accrochèrent à la muraille, au-dessus de le porte d'Oran[1].

BOMBARDEMENT D'ALGER PAR D'ESTRÉES. ATROCITÉS COMMISES PAR LES ALGÉRIENS. - HADJ-HASSEÏN-MEZZO-MORTO EST FORCÉ DE FUIR. HADJ-CHABANE-BEY LE REMPLACE. TRAITÉ AVEC LA FRANCE. LE PACHA TURC EST REPOUSSÉ. - Après la conclusion de la paix avec la France, obtenue par Tourville, les Algériens avaient tenu d'abord à faire preuve de zèle, ne permettant aucune vexation contre nos nationaux; de plus, au printemps de l'année 1685, une ambassade, envoyée par eux à Louis XIV, avait été reçue à Versailles. Son chef, El-Hadj-M'hammed, avait remis au roi, entre autres présents, dix chevaux barbes. Les reïs se dédommagèrent en courant sus aux Anglais et Hollandais, et en allant piller les rivages de l'Italie, des îles et de l'Espagne.

En 1686, le dey Hadj-Housseïn-Mezzo-Morto ayant reçu d'Orient le titre de pacha, renvoya à Tripoli le vieux Ismaïl, avec la même qualité. Sur ces entrefaites, Ibrahim-Khodja, rentré de Tuais chargé de butin, fut, par ses intrigues, proclamé dey. Mais, sachant sans doute qu'il n'y avait pas place pour lui à Alger, tant que

1. Général de Sandoval. *Les insriptions d'Oran* (Revue afric., n° 91, p. 59, 60). — Commentaire d'El-Halfaoui, Gorguos. (Revue afric., 2e année, p. 32. 33.) — Walsin Eetherhazy, Domination turque, p. 169 et suiv. — L. Fey, Hist. d'Oran, p. 117 et suiv.

Mezzo-Morte détiendrait le pouvoir, le nouveau dey renonça de fait à sa fonction et sollicita l'honneur de conduire l'armée dans le province d'Oran. Il y passa plusieurs années, occupé à lutter contre les Espagnols, resserra le siège d'Otan, avec l'aide de deux chef de tribus indigènes, Yahïa-ben-Salem et Ali-Bou-Zabia, et donna même, dans le mois de juin 1688, un assaut à la villa[1].

Cependant, les reïs n'avaient pas tardé à commettre de nouvelles violations du droit des gens au préjudice de la France. Or, le gouvernement de Louis XIV était absolument décidé à n'en tolérer aucune et, bientôt, les navires de guerre français vinrent croiser dans la Méditerranée et enlever de nombreux bateaux algériens. Il en résulta une grande irritation à Alger, d'autant plus que la répression atteignit des innocents; mais cette colère n'eut plus de bornes lorsqu'on apprit qu'une décision du Conseil d'État encourageait les navires de commerce à s'armer pour résister par la force aux pirates. La foule en délire se rua chez le consul de France, nommé Piolle, et ses nationaux, au nombre de 312 ; ils furent roués de coups et conduits, enchaînés, au travail des carrières. En même temps, onze bateaux français, se trouvant dans le port, étaient pillés et vendus. Ces violences firent enfin place à l'apaisement; mais le consul avait été tellement maltraité qu'il faillit en mourir. Le pacha aurait bien voulu atténuer les conséquences de cet acte odieux; c'était trop tard et il ne lui resta plus qu'à se préparer à soutenir une nouvelle lutte.

Le 26 juin 1688 parut devant Alger une flotte de 31 vaisseaux avec 10 galiotes à bombes. Le maréchal d'Estrées, qui la commandait, fit sommer le pacha de se rendre, en le prévenant qu'il avait à bord des captifs musulmans et que, si on touchait à un cheveu des Français détenus à Alger, il traiterait de même ses prisonniers. Mais Hadj-Housseïn lui répondit que les menaces ne l'empêcheraient pas d'attacher les Français aux canons, à commencer par le consul, alors même que son père serait parmi les prisonniers de l'amiral. Malgré la certitude que les atrocités de 1683 allaient se reproduire, d'Estrées fit prendre position à ses navires et ouvrir le feu le 1er, juillet. Cette fois, le bombardement eut un effet terrible et dura jusqu'au 16. Plus de 10,000 bombes furent lancées ; elles ne laissèrent, pour ainsi dire, pas une maison debout; le môle, le chantier, les batteries furent endommagés ou détruits et cinq vaisseaux coulés ; les défenseurs éprouvèrent des pertes sérieuses; Mezzo-Morte, lui-même, reçut deux blessures. Quant à la population, elle avait, en

1. Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran* (loc. cit.

grande partie, cherché un refuge dans la campagne.

Mais le pacha avait tenu parole et, dès le premier coup de canon, le consul Piolle, M. de Montheux, le vicaire apostolique père Montmasson, le père Francillon et une quarantaine de Français pris sur des navires, capitaines, écrivains et matelots, furent jetés en prison et divisés en trois groupes destinés à être attachés à la gueule des canons. Le consul Piolle y fut conduit le premier, et on l'accabla de tant de coups pendant le trajet, qu'il expira avant que le canon eût dispersé ses membres. - Plusieurs d'entre eux, notamment le père Montmasson, furent horriblement torturés ; tous périrent après avoir supporté des souffrances plus ou moins grandes. Sur les navires français, on attachait un nombre égal de captifs musulmans. Pitoyable satisfaction dont parut se contenter l'amiral, car il leva l'ancre, sans rien avoir obtenu de Mezzo-Morte, dont l'énergie sauvage s'opposa à toute tentative d'accommodement. Les Algériens étaient, cependant, dans la plus grande surexcitation contre lui ; les troupes d'Oran, rappelées en grande partie pour la circonstance, avaient trouvé leurs maisons en ruines et leurs familles dispersées; elles murmuraient hautement contre l'entêtement du pacha; mais celui-ci faisait tête de tout côté.

Après le départ de la flotte française, Mezzo-Morte chercha un dérivatif à ces sentiments en lançant les reïs dans toutes les directions. Ce fut un véritable ouragan dont les navigateurs de la Méditerranée furent les victimes, preuve éclatante de l'inutilité des procédés employés depuis des années ! Le Conseil royal, éclairé enfin par les plaintes des victimes, parut le comprendre et se décida à faire ouvrir, avec Alger, des négociations secrètes par l'intermédiaire de M. Mercadier, drogman du consulat. Bientôt on se trouva d'accord sur les points principaux, et une lettre fut adressée par le pacha-dey Hadj-Housseïn (Mezzo-Morte) à M. Girardin de Vauvré, intendant général des mers du Levant pour le roi de France, afin de lui faire connaître ses intentions pacifiques. Dés lors, les négociations marchèrent rapidement.

Cependant, à Alger, les choses n'allaient pas absolument au gré des désirs de Mezzo-Morto et il s'en prenait à tous, amis et ennemis. Ibrahim-Khoudja, après son retour d'Oran, rendu sans doute responsable de l'attitude hostile de ses troupes, jugea à propos de fuir pour éviter un sort tragique. Il se réfugia en Tunisie. Puis ce fut le vieux Ismaïl, dont la France avait obtenu la nomination à Alger comme pacha, qui se présenta devant le port; mais on en refusa péremptoirement l'entrée à son navire; il dut continuer sa

route et alla mourir au Maroc. Rien de curieux comme le discours rapporté par le malheureux pacha dans une lettre qu'il écrivit, le 10 octobre 1688, à Louis XIV, pour se plaindre de ce traitement. «*Votre sultan, lui auraient dit les reïs, n'a rien à voir, ni aucun droit d'ingérence dans ce pays. Nous n'avons pas besoin de pacha et n'en voulons point. Retournez au lieu d'où vous êtes venu, sinon vous verrez ce qui vous arrivera. Chaque prince est maître dans son pays il s'y maintient par son épée et s'acquitte du gouvernement de son état sans se soucier de personne, et nous en usons de même. Le royaume d'Alger n'est pas de trop pour nous, etc*.» Ainsi le dey, déjà maître réel du pouvoir, ne pouvait même plus supporter la présence, bien inoffensive, du délégué de la Porte. C'était une véritable déclaration d'indépendance.

Sur ces entrefaites, les janissaires rentrèrent d'expédition et, lorsqu'ils furent réunis dans le camp, près de la ville, se mutinèrent, demandant à grands cris la tête du pacha. Celui-ci essaya, selon son habitude, de tenir tête à l'orage, mais ses partisans l'abandonnèrent et il dut prendre la fuite (fin 1688). Il gagna Tunis et, de là, l'Orient, où le titre de capitan-pacha lui fut décerné, ce qui lui permit de cueillir de nouveaux lauriers dans la guerre contre les Vénitiens. Un certain Hadj-Châbane, élu dey, prit la direction des affaires et, sur le conseil de Mercadier, s'empressa d'envoyer en France un ambassadeur du nom de Mohammed-el-Amine pour achever la conclusion du traité préparé par son prédécesseur. Cet envoyé se présenta au roi comme délégué du seigneur Hadj-Châbane-Dey, pacha d'Alger, du diwan et de la milice (commencement de mai 1689) et, bientôt, les conditions du traité, qui est à peu près semblable à celui de Tourville, furent arrêtées. Le 24 septembre suivant, M. Marcel, commissaire spécial, délégué par Seignelay, signa à Alger cette nouvelle convention, où tous les privilèges des capitulations antérieures étaient confirmés[1].

MAROC. MOULAI-ISMAÏL TRIOMPHE DE LA RÉVOLTE DE SON NEVEU NEN-MAHREZ ET DE SON FRÈRE EL-HARRAN. ÉVACUATION DE TANGER PAR LES ANGLAIS. PRISE D'EL-ARAÏCH. LES CHRÉTIENS EXPULSÉS DU LITTORAL OCÉANIEN. — Pendant que le Mag'reb central et

1. De Grammont, *Relations de la France* (loc. cit.), p. 164 et suiv, — Le même, *Hist. d'Alger*, p. 254 et suiv. — Ez-Zahrat-En-Naïra, p. 139 et suiv. — Féraud, *Lettre d'lsmaïl-Pacha à Louis XIV* (Revue afric., n° 163, p. 70 et suiv.). — Traité de paix de 1689 (Revue afric, n° 42, p. 433 et. suiv.).

l'Ifrikiya étaient le théâtre de ces événements, le sultan Moulaï-Ismaïl continuait de lutter pour l'établissement de son pouvoir et l'organisation de son royaume, afin que sa dynastie eût un avenir assuré, tout en achevant l'œuvre d'expulsion des chrétiens.

A son retour de l'expédition de Tlemcen, en 1683, il se dirigea, ainsi que nous l'avons dit, vers le Sous et livra plusieurs combats sanglants à son neveu, Ahmed-ben-Mahrez, qui se vit forcé de se retrancher à Taroudent, où le sultan vint l'assiéger. Après de nouveaux combats dont le résultat fut sans doute indécis, les deux adversaires conclurent une sorte de trêve. Moulaï-Ismaïl alla faire une campagne dans la montagne de Fazaz et y construisit des forts, où il plaça des colonies de nègres. Les Beni-Idracen, de la montagne de Fazaz, offrirent alors leur soumission, devinrent les bergers du sultan et furent comblés de faveurs.

Le caïd Ahmed-ben-Haddou continuait à presser Tanger. La situation de la garnison était des plus précaires ; en effet, elle s'était vue forcée d'évacuer le fort Charles, après l'avoir fait sauter, et de se concentrer dans la citadelle. Loin de soutenir ces héroïques défenseurs, le parlement anglais ne voulait plus fournir le moindre subside pour Tanger. En 1683, il résolut même son évacuation. Le Portugal réclama en vain contre cette décision et offrit de dédommager pécuniairement la Grande-Bretagne des sacrifices qu'elle avait faits ; en vain l'Espagne joignit ses protestations et ses offres à celles du Portugal... En 1684, une encadre, commandée par lord Darmouth, jeta l'ancre à Tanger; après avoir détruit, non sans peine, le môle et les fortifications et comblé le port, elle embarqua la garnison et ne laissa plus un soldat anglais en Afrique. Au rebours de ce qui ne passe habituellement, on enterra, dans les décombres, des pièces de monnaie d'or ou d'argent à l'effigie du souverain, pour conserver le souvenir de l'occupation anglaise... et de ses destructions[1] (mars-avril I684).

La joie des musulmans, en reprenant possession de Tanger, fut immense. Moulaï-Ismaïl repeupla en partie cette ville au moyen des gens du Rif et s'appliqua à relever les mosquées et édifices publics. Les «volontaires de la foi» y obtinrent aussi des concessions. Ces guerriers reportèrent alors toutes leurs forces contre Ceuta, Mellila et L'Arache.

Dans la cours de cette même année, Moulaï-Ismaïl fit une campagne vers le haut Moulouïa et, comme les tribus berbères de ces contrées s'étaient réfugiées dans les montagnes du Grand-Atlas

1. Leydard, *Hist. navale d'Angleterre*, t. II, p. 688 (Apud de la Primaudaie).

(Deren), il les y bloqua et les força à la soumission. A peine était-il de retour à Meknès qu'il apprit que son neveu Ahmed-Ben-Mahrez et son frère El-Harran s'étaient de nouveau réunis dans le Sous et retranchés à Taroudent. Ayant marché contre eux, il commença le siège de cette ville. Sur ces entrefaites, Ben-Mahrez fut tué par un parti de cavaliers, qui le rencontrèrent allant à un pèlerinage et ne le reconnurent pas. El-Harran conserva le commandement et résista jusqu'au mois d'avril 1687; un dernier assaut livra alors la place au général du sultan. Quiconque s'y trouvait encore fut massacré et, pour repeupler la ville, Moulaï-Ismaïl y envoya des Rifins établis à Fès; ainsi il fut débarrassé d'adversaires qui, depuis de longues années, lui causaient les plus grands ennuis.

De retour à Meknès, le sultan prépara une nouvelle expédition contre les montagnards de Fazaz, toujours indisciplinés : quelques peuplades s'empressèrent d'envoyer leur soumission. Baï-chi-el-Kebli, cheikh de ces Berbères, fut confirmé dans sa fonction et devint un auxiliaire précieux pour Ismaïl, qu'il conduisit dans leurs montagnes escarpées. Le sultan fit construire, aux points stratégiques, des forts occupés par des Abid (1688-89).

Cependant Ahmed-ben-Haddou pressait El-Araïch depuis de longs mois ; grâce à une mine qui avait fait sauter un pan de muraille, les musulmans avaient pénétré dans la place, forçant les chrétiens à se retrancher dans un fort appelé El-Kebilate. Vers la fin d'octobre, ces derniers se décidèrent à se rendre. «Les Marocains, dit Braitwaite, ne durent cette conquête qu'à la trahison des moines, dont le ventre affamé ne put souffrir le retranchement des vivres; ce furent eux qui traitèrent de la reddition de la place, à la condition qu'ils auraient la vie sauve et ne seraient pas réduits en servitude, ainsi que plusieurs des officiers. Le reste des habitants fut esclave, et la plupart prirent le turban[1].» Les Espagnols occupaient cette place, qui leur avait été cédée parle chérif saadien Moulaï-Cheikh, depuis soixante-dix-neuf ans. D'après les écrivains musulmans, les prisonniers chrétiens d'El-Araïch étaient au nombre de 1,800 à 2,000. Ils furent employés aux travaux publics à Meknès et l'on repeupla leur ville au moyen des Rifins, qui paraissent avoir eu toute la confiance du sultan. Ahmed-ben-Haddou y fit construire des monuments publics.

Ainsi, pour employer le langage des musulmans, tout le littoral de l'Atlantique était purgé de la souillure des chrétiens. Acila, cependant, aurait résisté jusqu'en 1691, d'après l'auteur d'Et-Tordjeman,

1. *Hist. des révolutions de Maroc.*

mais nous n'avons pu trouver, à cet égard, aucun renseignement précis. En dehors de cette place sur le rivage méditerranéen, deux points restaient occupés par l'Espagne : Melila, qui avait été attaquée avec acharnement en 1687, mais que l'énergie de son gouverneur, F. Moréno, avait victorieusement défendue, et Ceuta, contre laquelle les *volontaires de la foi*, soutenus par les Abid, concentraient tous leurs efforts.

En continuant vers l'est, Oran, seul, demeurait sous la domination espagnole, et noue avons vu dans quelles conditions précaires. Voilà ce qui restait, À la fin XVIIe siècle, comme résultat des efforts séculaires de l'Espagne et du Portugal en Afrique[1].

---

1. *Et-Tordjeman*, p. 20 et suiv. du texte, 37 et suiv. de la trad. — *Nozhet-El-Hadi*, p. 306 et suiv. du texte, 506 et suiv. de la trad. — Berbrugger, *Occupation anglaise de Tanger* (Revue afric., n° 29, p. 348, 849). — Elie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc* (Revue afric., n° 92, 95, 96, passim). — Castonnet des Fosses, *Dynastie des chérifs Filali* (loc. cit., p. 406, 407). — Abbé Godard, *Maroc*, p. 517 et suiv.

CHAPITRE XIX

LUTTES ENTRE L'ALGÉRIE ET LA TUNISIE. — ÉTABLISSEMENT D'UN BEYLIK HÉRÉDITAIRE À TUNIS

1690-1705

Expédition des Algériens contre Mohammed-Bey à Tunis. - Moulaï-Ismaïl envahit la province d'Oran. Il est repoussé par les Turcs et achève la soumission des tribus berbères au Maroc. - Expédition de Hadj-Châbane-Dey à Tunis. Il renverse Mohammed-Bey et le remplace par Mohammed-Tchaker.- Mohammed-Bey défait Ben-Tchaker et rentre en possession de Tunis. - Hadj-Châbane-Bey est assassiné à Alger et remplacé par El-Hadj-Ahmed. - Mort de Mohammed-Bey à Tunis. Il est remplacé par son frère Ramdane. Mort de celui-ci. Mourad, fils d'Ali-Bey, prend le pouvoir. - Maroc: Moulaï-Ismaïl attaque infructueusement Oran et presse sans succès le siège de Ceuta et celui de Mellila.- Mourad-Bey envahit de nouveau la province de Constantine et assiège cette ville. - Hadj-Moustafa, dey d'Alger, marche contre Mourad-Bey, le défait près de Sétif et le force à évacuer la province. Excès de Mourad en Tunisie. - Moulaï-Ismaïl envahit la province d'Oran. Il est complètement battu au Djedioua par le dey Hadj-Moustafa. -Mourad-Bey marche contre les Algériens. Il est assassiné par Ibrahim-Cherif qui s'empare de l'autorité. - Rupture entre Tripoli, Alger et Tunis. Siège de Tripoli par Ibrahim-Bey. Rupture entre celui-ci et Moustafa, dey d'Alger. -Moustafa-Bey envahit la Tunisie, bat et fait prisonnier Ibrahim-Bey et vient mettre le siège devant Tunis; Il est repoussé par Haseeïn-ben-Ali, le nouveau bey. - Révolte contre Moustafa-Dey. Sa mort à Collo. Il est remplacé par Hassan-Khoudja. Haseeïn-Bey reste seul maître du pouvoir à Tunis et fonde une dynastie héréditaire.

EXPÉDITION SES DES ALGÉRIENS CONTRE MOHAMMED-BEY À TUNIS. Depuis la mort d'Ali-Bey, la Tunisie avait retrouvé quelque tranquillité ; mais la peste y reparut en 1689 et fit, durant huit mois, de nombreuses victimes. La Porte avait envoyé à Mohammed-Bey un firman, par lequel son autorité était reconnue et consacrée, mais cela ne pouvait durer. Un certain Mohammed-ben-Tchaker, appelé par des auteurs Ben-Tcherkès, autrefois au service du bey, dont il était l'allié, avait dû, à la suite de ses intrigues, quitter la Tunisie et s'était réfugié à Alger. Là, étant devenu le favori du dey Hadj-Châbane, il sut le décider à lui confier une armée, avec laquelle il comptait s'emparer de Tunis et usurper la

place de bey (1692). Une division algérienne, renforcée d'un corps amené de Tripoli à Bône par mer, envahit alors la Tunisie.

Mohammed-Bey marcha à sa rencontre avec des forces nombreuses et livra bataille aux Algériens; mais il fut entièrement défait et contraint de découvrir la route de Tunis; Ben-Tchaker y fut proclamé bey ; mais Mohammed, qui avait rallié ses troupes et ses auxiliaires, rentra en possession de sa capitale, tandis que son adversaire et les Algériens reprenaient la route de l'ouest ; après la défaite de Mohammed, son frère Ramdane, soutenu par le dey Ali-Reïs, avait été proclamé bey; mais lorsque ceux-ci apprirent son retour, ils s'empressèrent de s'embarquer ensemble et de gagner l'Italie[1].

MOULAÏ-ISMAÏL ENVAHIT LA PROVINCE D'ORAN. IL EST REPOUSSÉ PAR LES TURCS ET ACHÈVE LA SOUMISSION DES TRIBUS BERBÈRES AU MAROC. — Sur ces entrefaites, on apprit que le sultan Ismaïl avait préparé une expédition contre la province d'Oran. Ce prince avait, en 1690 et 1691, effectué une campagne contre les Aït-Malou, Aït-Afelmane et Aït-Isri, puissantes tribus berbères de la région de Fazaz, parcouru en vainqueur leurs montagnes et réduit ces indigènes à la soumission. L'année suivante, il fit réunir des approvisionnements et des munitions à Fès, confia le gouvernement de cette ville à son fils aîné, Abou-l'Alâ-Mahrez et, au mois de mai 1692, donna à l'armée l'ordre de partir vers l'est, sous le commandement de son fils Zidane ; quant à lui, il ne la rejoignit qu'après la fin du Ramadan (mi-juin). Mais Hadj-Châbane, de son côté, avait réuni toutes ses forces et s'était mis en marche, à la tête de 10,000 janissaires et 3,000 spahis, plus le contingent des Kabyles Zouaoua. Ayant dépassé Tlemcen avant l'arrivée de l'armée marocaine, il alla l'attendre au gué de la Moulouïa. Les forces d'Ismaïl se composaient de 14,000 fantassins et 8,000 cavaliers. Attaqué avec vigueur par les Algériens, le sultan essaya de profiter de la supériorité numérique de son armée, mais bientôt il vit tous ses soldats en déroute et éprouva un désastre qui le mit à la discrétion du vainqueur. 5,000 Marocains avaient été tués et le reste était dispersé et poursuivi dans tous les sens.

On dit que le puissant Ismaïl se montra fort humble et fut très heureux de signer avec les Turcs, à Oudjda, un traité par lequel il reconnaissait leurs droits. Pour se consoler de cet échec, après

1. Rousseau. *Annales Tunisiennes*, p. 72 et suiv. — Marcel, *Tunis*, loc. cit., p. l86.

avoir rallié son armée, il envahit les régions de l'Atlas, occupées encore par des tribus berbères indomptées, les terrifia par le bruit et l'effet de ses canons et de ses mortiers et répandit la désolation dans ces régions ; 12,000 têtes furent, dit-on, coupées dans cette campagne ; quant au butin rapporté, il était considérable. Le général Ali-ben-Ichou reçut alors du prince l'ordre de traiter pareillement la tribu des Guerouane, qui interceptait le chemin du sud, entre le Haut-Moulouïa et le passage d'El-Kheneg. Cette prescription fut strictement exécutée, et le général expédia à Meknès 12,000 têtes qu'il acheta, pour la plupart. La soumission des Aït-Malou et des Aït-Afelmane acheva d'assurer la pacification de la région centrale du Mag'reb. Toutes ces tribus avaient été contraintes de livrer leurs chevaux et leurs armes. Les postes d'Abid, les Arabes Ondaïa de l'armée régulière, les gens du Rif, toujours fidèles au sultan, et les Aït-Afelmane, conservèrent seuls le privilège d'avoir des chevaux et d'en élever[1].

EXPÉDITION DE HADJ-CHABANE-DEY À TUNIS. IL RENVERSE MOHAMMED-BEY ET LE REMPLACE PAR MOHAMMED-TCHAKER. — A son retour du Mag'reb, le dey Hadj-Châbane trouva Alger en révolte. Les Kabyles et les citadins, comptant sur la victoire de Moulaï-Ismaïl, s'étaient emparés de la ville et voulaient en expulser les Yoldachs. Mais les soldats vainqueurs se précipitèrent sur eux et en auront bientôt triomphé. De nombreuses exécutions suivirent cette victoire et l'on dit que les tribus auxquelles appartenaient les Kabyles rebelles furent frappées d'amendes (août 1693).

Sur ces entrefaites, le dey de Tripoli, qui venait de rompre avec la France, à la suite du retour des otages imprudemment renvoyés, adressa un député à son collègue d'Alger pour l'inviter à coopérer à la conquête de la Tunisie, sous le prétexte que le bey Mohammed venait de conclure une alliance avec le sultan marocain. Hadj-Châbane prête l'oreille à ses incitations, poussé dans cette voie par son favori Ben-Tchaker et, au printemps de l'année 1694, l'armée algérienne se mit en route vers l'est et rallia, en passant, un corps tripolitain amené par mer à Bône. Châbane, qui commandait, franchit alors la frontière tunisienne.

Mohammed-Bey, après avoir on vain essayé de détourner l'orage, en offrant de payer un tribut, se prépara résolument à la guerre. Ibrahim-Khoudja, qui avait été nommé dey, fut laissé à la

1. *Et-Tordjernan,*, p. 28 et suiv. du texte arabe, 44 de la trad. De Grammont, *Hist. D'Alger*, p. 262.

garde de Tunis; puis le bey s'avança, avec toutes ses forces, contre les envahisseurs et leur livra bataille en face du Kef. Il fut entièrement défait et parvint, non sans peine, à se réfugier dans la capitale (fin juin). Bientôt, l'armée algérienne parut sous ses murs et en commença le siège. On lutta, de part et d'autre, avec acharnement ; mais, au bout de trois mois, Mohammed-Bey, apprenant la perte de la flotte et des villes environnantes, jugera inutile la prolongation de la résistance et profita d'une nuit sombre pour s'enfuir (novembre). Il gagna Kaïrouan, espérant y trouver des partisans ; ce fut le contraire et à peine eut-il le loisir de traverser la ville et de continuer sa fuite vers le sud.

Pendant ce temps, les Tunisiens offraient leur soumission à l'armée algérienne; Mohammed-ben-Tchaker entrait en maître dans la ville, Ibrahim-Dey se voyait destitué et exilé et remplacé par un certain Mohammed-Tabar. Les Algériens, sans soumettre la villa à un pillage en règle, firent supporter aux habitants bien des vexations ; de plus, Hadj-Châbane exigea de Ben-Tchaker, le nouveau bey, une indemnité de 400,000 piastres, plus 100,000 pour lui à titre de cadeau ; et, pour la satisfaire, il fallut extorquer ces sommes aux négociants ou aux Juifs. On finit cependant par contenter l'avidité de tous et, vers le 15 janvier 1695, le dey d'Alger, qui avait déjà renvoyé une partie de ses troupes par mer, rentra par la voie de terre; il traînait à sa suite un butin considérable, ainsi que de l'artillerie, trophée de ses victoires, et fut accompagné jusqu'à la frontière par son tributaire Ben-Tchaker[1].

MOHAMMED-BEY DÉFAIT BEN-TCHAKER ET RENTRE EN POSSESSION DE TUNIS. — Après avoir quitté les troupes d'Alger, le nouveau bey Ben-Tchaker alla faire une tournée à Kairouan et dans diverses localités, rançonnant partout les habitants, car il lui fallait de l'argent, et se montrant d'une rigueur extrême. En outre, prêtant l'oreille à toutes les délations, il fit couler à flots le sang de ses sujets, sans s'apercevoir du mécontentement qui se manifestait autour de lui. Dans le mois d'avril, Souça et Kaïrouan donnèrent le signal de la révolte et bientôt Mohammed-Bey arriva du sud pour prendre le commandement des rebelles. Ben-Tchaker, ayant marché contre eux, trouva son rival aux environs de Kairouan et

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 74 et suiv. - De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 268 et suiv. - Le même, *Correspondance des consuls d'Alger* (Revue afric., n° 183, p. 189 et suiv). -. Berbrugger, *Époques militaires de la grande Kabylie*, p. 116. 117.- El-Hadj-Hammouda ben Abd-el-Aziz, continuateur d'El-Kaïrouani (passim).

fut battu par lui (1er mai 1695). Il vit même sa retraite coupée et n'eut d'autre ressource que de chercher un refuge au Maroc.

Sans perdre de temps, Mohammed-Bey marcha sur Tunis, où le dey Mohammed-Tabar ne cherchant même pas à défendre la ville, employait ses derniers jours de pouvoir à tout mettre au pillage avec 400 malandrins de son espèce qui se livrèrent aux plus abominables excès, quand le bey fut arrivé, il se réfugia, avec ses hommes, dans la Kasba, où il se fortifia, résolu à lutter jusqu'à la mort. Mohammed-Bey était, de nouveau, maître de la capitale, mais il craignait la vengeance du dey Hadj-Châbane et s'empressa d'envoyer une députation à Alger pour essayer de détourner l'orage, tandis qu'il poussait le siège de la Kasba.

Le 16 juillet, Tabar-dey, apprenant la mort de son protecteur Hadj-Châbane, se décida à capituler, sous la promesse de la vie sauve qui lui fut accordée. Le bey entra alors en possession de la Kasba et fit conduire Tabar-dey jusqu'à un marabout où il se renferma; mais la populace, sans tenir compte de la sainteté du lieu, y pénétra par la force et en retira le dey qu'elle massacra. Sa tête fut promenée au bout d'une pique et l'on dit que des gens, révoltés par ses cruautés, allèrent jusqu'à déchirer avec leurs dents ses chairs palpitantes. Un certain Mohammed-Koudja fut nommé dey. Quant à le députation envoyée à Alger, qui s'était d'abord heurtée à un refus péremptoire de Châbane, elle avait obtenu de son successeur tout ce quelle avait demandé[1].

HADJ-CHABANE-DEY EST ASSASSINÉ À ALGER ET REMPLACÉ PAR EL-HADJ-AHMED. — Cependant, le dey Hadj-Châbane était rentré à Alger avec tout son butin, le 16 février 1695. Quelques jours plus tard, le 25 février, il faillit tomber sous les coups d'assassins, en pleine mosquée. Il exerça à cette occasion de cruelles vengeances et acheva de mécontenter les Yoldachs. Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle des événement de Tunisie: la défaite et la fuite de Ben-Tchaker et le retour de Mohammed-Bey à Tunis. C'en était fait du prestige du dey. Dans les premiers jours du mole d'août, la colonne de l'Est, se laissant entraîner par l'esprit de révolte, revint sur ses pas et envahit Alger en poussant des cris de mort contre Hadj-Cbâbane. En vain celui-ci essaya d'apaiser les rebelles par la force ou les présents. Il fut jeté en prison le 5 août et torturé, pendant dix jours, par ses anciens soldats, dans le but de lui

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 76 et suiv. — El-Hadj-Hammouda ben Abd-el-Aziz (passim).

faire déclarer où se trouvaient ses trésors (ce qui, par parenthèse, semble indiquer le vrai mobile de la révolte). Il supporta stoïquement tout ce que la sauvage barbarie des Yoldachs sut inventer pour le faire souffrir et enfin fut étranglé le 15.

Les soldats révoltés avaient, le 6 août, proclamé dey un vieux janissaire du nom d'El-Hadj-Ahmed, qu'ils avaient trouvé occupé à raccommoder ses chaussures sur le pas de sa porte ; et le diwan s'était empressé de ratifier ce choix. Afin d'éviter les usurpations des précédents deys, les Yoldachs avaient stipulé que leur élu devrait se tenir strictement dans les limites du règlement primitif de l'institution. El-HAdj-Ahmed était un vieillard à l'esprit affaibli et fantasque dont les actes touchaient souvent à la folie[1].

MORT DE MOHAMMED-BEY À TUNIS. IL EST REMPLACÉ PAR SON FRÈRE RAMDANE. MORT DE CELUI-CI. MOURAD, FILS D'ALI-BEY, PREND LE POUVOIR. — A Tunis, Mohammed-Bey ne jouit pas longtemps de son triomphe. Atteint d'une maladie contractée, sans doute, dans les péripéties de son existence agitée, il cessa de vivre le 5 octobre 1696. Le lendemain de sa mort, son frère Ramdane, rentré en grâce depuis quelque temps, fut élu bey par la population et reçut l'assentiment du dey, du diwan et de la milice. A cette occasion, les traités conclus antérieurement avec les nations européennes furent confirmés. C'est ainsi que la France vit les avantages qui lui étaient faits maintenus, notamment la réduction il 3 % du droit de douane sur les marchandises importées de tous les pays par ses nationaux, au lieu de 10 % exigés des autres.

Malheureusement, le nouveau bey n'avait aucune aptitude pour ses hautes et difficiles fonctions. Adonné à la débauche, il était entièrement dominé par un musicien nommé Mazoul, renégat florentin qui arriva bientôt à diriger toutes les affaires de la régence. Cette conduite, de la part du dernier fils de Hammouda, ne tarda pas à provoquer le mécontentement général et les yeux se tournèrent vers le jeune Mourad, fils d'Ali-Bey, que son oncle, Mohammed, avait épargné, lorsqu'il le tenait entre ses mains. Mazoul, se rendant compte du danger persuada au bey que son neveu conspirait pour le renverser et obtint l'autorisation de l'arrêter. Jeté dans la prison du Bardo, Mourad tenta de s'échapper et Ramdane-Bey, pour n'avoir plus rien à redouter de lui, se décida à ordonner qu'on lui crevât les yeux. Mais Mourad avait des amis dévoués, et il arriva que le chirurgien Carlier, renégat français, chargé de l'opération, s'y prit de

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 266 et suiv.

telle façon qu'il sut lui conserver la vue tout en paraissant l'avoir rendu absolument aveugle. On le relégua alors à Soussa.

Tout à coup on apprit que Mourad n'était plus aveugle, qu'il s'était enfui de Soussa et avait atteint le Djebel-Ouslat où les amis de son père l'avaient rejoint et proclamé. Cette nouvelle fut accueillie à Tunis avec enthousiasme et bientôt Ramdane, abandonné de tous, n'eut d'autre ressource que la fuite. Il gagna Soussa, où il comptait s'embarquer, mais, ayant été atteint par des partisans de son neveu, il fut arrêté et mis à mort. Sa tête rapportée à Tunis fut traînée dans les rues et servit de jouet à la populace (10 mars 1699).

Quelques jours après, Mourad-Bey faisait son entrée dans la capitale. C'était un jeune homme de 18 ans, qui paraissait avoir hérité des qualités guerrières de son père et de son aïeul ; malheureusement, il manquait d'expérience et avait trop souffert pour que le désir de vengeances plus ou moins légitimes ne l'entraînât pas trop loin. Enfin, s'il faut en croire l'auteur arabe, EI-Hadj-Hammouda-ben-Abd-el-Aziz, il était extrêmement cruel et adonné au vice et à la débauche. Mazoul, le favori de non oncle, fut sa première victime, suivie de beaucoup d'autres[1].

MAROC : MOULAÏ-ISMAÏL ATTAQUE INFRUCTUEUSEMENT ORAN ET PRESSE SANS SUCCÈS LE SIÈGE DE CEUTA ET CELUI DE MELLILA. — Moulaï-Ismaïl, au Maroc, jetait toujours des regards d'envie du coté de la province d'Oran, malgré les échecs qu'il y avait éprouvée, et nous savons qu'il avait plus ou moins prêté l'oreille à des ouvertures venues de Tunis. Son fils Zidane, qui occupait un commandement dans la région de Fès, fut plus particulièrement chargé des incursions sur le territoire turc. En 1693, les troupes marocaines, commandées par Ismaïl lui-même, envahirent la province d'Oran et, après avoir tenté infructueusement une razzia sur les Beni-Amer et autres tribus, s'approchèrent de la capitale. Le sultan essaya de s'en emparer par un coup de main, le 20 juillet; mais il fut repoussé par le duc de Canzano, gouverneur. Un nouvel assaut, donné le 24, ne fut pas plus heureux. Les pertes des Marocains furent considérables et le sultan dut se décider A la retraite.

«Oran, dit-il, est une vipère à l'abri d'un rocher : de là, elle

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 78 et suiv. — EL-Hadj-Hammouda ben Abd-el-Aziz, *Gouvernement des Turcs en Tunisie* (manuscrit arabe continuant l'histoire d'El-Kaïroani jusqu'en 1775), passim. — Marcel, *Tunis* (loc. cit., p. 187).

blesse l'homme sans s'exposer à recevoir le moindre coup». Les Arabes se mirent à la poursuite de son armée démoralisée et lui enlevèrent presque tout son butin. Cependant, vers 1691, la Porte parait s'être encore une fois interposée, en envoyant, au sultan du Maroc, une ambassade, afin de l'inviter n ne plus attaquer les Turcs d'Alger, et il est assez surprenant de voir le Khakan, fort occupé par ses guerres et ses désastres en Autriche, adresser un message plus ou moins comminatoire au sultan du Mag'reb, absolument indépendant, et celui-ci paraître lui obéir.

Ismaïl reporta son action contre les villes du littoral encore occupées par les Espagnols, auxquelles, du reste, il n'avait laissé aucun répit. Nous possédons une curieuse lettre adressée par lui au gouverneur de Ceuta, D. F. Varona, le 23 août 1692, pour lui annoncer qu'il vient de donner au caïd de Tetouane l'ordre de presser plus vivement cette place, en mettant à sa disposition toute l'artillerie nécessaire. Varona lui répondit le 3 septembre suivant, qu'ayant été placé à Ceuta pour défendre cette ville, il espérait, avec l'aide de Dieu, la conserver à son maître ; en même temps, il réclama à la cour de Madrid les renforts nécessaires, car il ne disposait que de 800 fantassins, 60 artilleurs et 80 cavaliers; il est vrai que les 120 prêtres, se trouvant dans la ville, furent armés au moment du danger. Quant au gouvernement espagnol, il n'envoya aucun secours, selon son habitude.

Dans le mois d'octobre 1693, Moulaï-Ismaïl arriva devant la place avec une armée de 30,000 hommes. Il essaya d'y pénétrer par la force, mais le courage des assiégés repoussa toutes ses tentatives et il dut se borner à un blocus. A cet effet, il établit, à peu de distance, un camp retranché pour les troupes qu'il y laissa.

Il essaya ensuite d'enlever Mellila, ville contre laquelle ses efforts s'étaient brisés en 1687. Le siège recommença en 1694, mais, de même que la première fois, la place fut vigoureusement défendue et les assiégeants ne purent y pénétrer. Leurs opérations se continuèrent durant de longues années, car, si l'on en juge par les lettres du gouverneur D. Domingo de Canal, de furieux assauts furent livrés pendant les 27, 28 et 29 avril 1697, ainsi que dans la nuit du 30, et il fallut toute l'énergie des défenseurs pour les repousser; il ne restait alors aux assiégés que 350 hommes en état de combattre; de plus, les vivres et le bois pour la cuisine manquaient. Dans le mois d'août suivant, la situation n'était guère meilleure, mais la garnison avait reçu quelques vivres et des munitions de guerre. Le siège durait encore ou avait été repris en 1700, et la flotte française offrit son concours au gouverneur de Ceuta pour

repousser les assaillants. Mais Philippe V, auquel il en avait été référé, refusa péremptoirement la coopération de la France[1].

MOURAD-BEY ENVAHIT LA PROVINCE DE CONSTANTINE ET ASSIÈGE CETTE VILLE. — À la fin de l'année 1698, le vieux dey d'Alger était mort. La peste sévissait avec violence dans la ville. Hassan-Chaouch, qui fut élu dey, s'appliqua à conserver les bons rapports avec la France, tout en donnant des soins assidus à la course. Sur ces entrefaites, les relations entre l'Algérie et la Tunisie, qui étaient fort tendues, depuis l'avènement de Mourad, aboutirent à une rupture, dont le prétexte fut fourni, selon El-Hadj-Hammouda, par le refus d'accepter les cadeaux que le bey de Tunis avait, selon l'usage, envoyés au dey d'Alger. Mourad répondit à cette insulte par une déclaration de guerre.

Dans le mois d'avril 1700, après avoir obtenu l'assentiment du diwan, Mourad-Bey prépara une grande expédition et entra en relations avec le sultan de Maroc, qui lui promit d'envahir la province d'Oran pendant qu'il s'avancerait lui-même par l'est. Le bey de Tripoli, Khalil, devait aussi lui envoyer une armée ; enfin les Henanecha, auxquels il était allié par sa mère, s'engageaient à lui fournir tous leurs cavaliers. Ces dispositions étant prises, Mourad se mit en marche dans le cours de l'été, suivi d'une armée nombreuse, avec 25 canons, et bientôt la frontière occidentale fut franchie.

Ali-Koudja, bey de Constantine, parait n'avoir rien tenté pour s opposer aux envahisseurs. Il les laissa s'approcher de sa capitale, puis, sortant avec ses meilleurs soldats, leur livra bataille au lieu dit El-Melaab[2]. Mais il fut complètement battu après avoir vu tomber la plupart de ses guerriers. Cinq cents paires d'oreilles de janissaires furent envoyées à Tunis par le vainqueur, qui avait fait massacrer tous les prisonniers. Un deuxième combat fut encore plus funeste aux assiégés et il est probable que, si Mourad avait su profiter de la stupeur causée par ces deux défaites pour entrer à Constantine, il n'aurait pas éprouvé de résistance. Se croyant

1. *Et-Tordjeman*, p. 25 du texte arabe, 46 et 47 de la trad. — Berbrugger, *Siège de Mellila par les Marocains* (Revue afric., n° 53, p. 366 et suiv. — Élie de la Primaudaie, *Villes maritimes du Maroc*, n° 92, 93, passim. — Marmol, *Afrique*, passim. — Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran et de Mers-el-Kébir* (loc. cit.), p. 62, 68. — Cheikh Bou-Ras (trad. Arnaud). Revue afric., n° 149, p. 375 et suiv. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 518 et suiv.

2. Sans doute dans la plaine appelée le Bardo, sur la rive gauche de l'Oued-Remel ou peut-être à l'hippodrome actuel.

maître de la ville, il préféra donner quelque repos à ses troupes qui avaient beaucoup souffert. Pendant ce temps, les assiégés, confiants dans la force de leur position, reprirent courage et lorsque le bey les somma de lui ouvrir les portes, ils refusèrent. Mourad voulut composer, mais ses offres d'arrangement, avec promesse de pardon absolu, n'eurent pas plus de succès, et il se vit dans la nécessité d'entamer un siège en règle. L'arrivée du renfort Tripolitain, amené pur Khalil-Bey en personne, lui permit de s'emparer d'une forteresse située en dehors de la ville, sur le Koudiat-Ati, sans doute, et dont tous les défenseurs furent passée au fil de l'épée[1].

HADJ-MOUSTAFA, DEY D'ALGER, MARCHE CONTRE MOURAD-BEY, LE DÉFAIT PRÈS DE SÉTIF ET LE FORCE À ÉVACUER LA PROVINCE. EXCÈS DE MOURAD EN TUNISIE. — Lorsque ces nouvelles parvinrent à Alger et qu'on apprit la mort des 500 janissaires, il se produisit une émeute parmi les Yoldachs, qui se portèrent en foule au divan. Quant au dey, il s'était barricadé dans son palais, et ne réclamait qu'une chose, son remplacement, refusant de prendre aucune des mesures commandées par les circonstances. Il fallut bien accepter sa démission. Un certain Hadj-Moustafa, homme énergique, ayant été élu, commença par expédier à Tripoli son prédécesseur. Puis il s'empressa de réunir toutes les forces disponibles pour marcher vers l'est[2].

Sur ces entrefaites, arriva à Alger, Ben-Zekri, fonctionnaire du beylik de Constantine, qui, s'il faut en croire la tradition, avait été descendu par des cordes du haut des rochers de cette ville ainsi que sa jument suspendue dans un filet ; il fit le trajet très rapidement et peignit aux Algériens la situation critique où se trouvaient ses concitoyens. Grâce à son éloquence, il hâta le départ des troupes, qui s'avancèrent vers l'est, en doublant les étapes.

Mais Mourad, à cette nouvelle, leva le siège de Constantine et se porta par les plaines, à la rencontre de ses ennemis. Les deux troupes furent en présence à Djouama-el-Eulma, à une journée à l'est de Sétif. Afin de contrebalancer l'avantage du nombre qui était

1. Hadj-Hammouda ben Abd-el-Aziz (traduction par Cherbonneau, *Journal Asiatique*, juillet 1851, p. 36 et suiv.). — Vayssettes, *Histoire des beys de Constantine* (loc. cit., p. 274 et suiv.). — Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 81 et suiv.- Féraud, Les Harars (Revue afric., n° 105, p. 206 et suiv.). — Correspondance des consuls d'Alger (de Grammont), Revue afric., n° 185, p. 345 et suiv.).

2. D'après la *Correspondance des consuls d'Alger*, ces faits se seraient passés dans le mois d'avril, ce qui n'a rien d'impossible.

aux Tunisiens, le dey d'Alger fit attaquer leur camp à l'improviste, de nuit, probablement : la surprise réussit à merveille : les assaillants massacrèrent un grand nombre de leurs ennemis et bientôt l'armée tunisienne fut en déroute (3 octobre 1700). Le dey fit massacrer ses prisonniers arabes et berbères ; quant aux captifs turcs, il se contenta de les obliger à traîner ou porter les canons jusqu'à Constantine, après quoi il les mit en liberté. Parvenu dans cette ville, le dey Hadj-Moustafa remplaça le bey Ali-Khoudja, qui avait été tué précédemment, par un certain Ahmed, fils de l'ancien bey Farhate, dont le pays avait conservé un excellent souvenir. Puis il rentra à Alger.

Ce ne fut qu'au Kef que Mourad-Bey parvint à rallier ses soldats en débandade. Il croyait les Turcs d'Alger à ses trousses et faisait fortifier les places de l'ouest : Teboursok, Tastour et autres, lorsqu'il apprit que la dey s'était arrêté à Constantine et se disposait à rentrer dans sa capitale. Tranquillisé sur ses derrières, il reprit la route de Tunis et envoya vers le sud Khalil, bey de Tripoli, avec mission de s'emparer de Kaïrouan et de châtier ses habitants, pour nous ne savons quel méfait. Le bey s'acquitta consciencieusement de sa mission en mettant la ville à feu et à sang ; bientôt, Mourad lui-même arrive à la rescousse et à tomber ce qui restait debout des maisons et des remparts de la ville sainte d'Okba. «Il ne respecta que les mosquées et les Zaouïa», dit notre auteur. Cela fait, Khalil rentra à Tripoli. De retour à Tunis, Mourad y apprit que les Algériens s'étaient adressés à la Porte pour se plaindre de son agression et il s'empressa d'envoyer en Orient une députation, ayant à sa tête l'aga des spahis, Ibrahim-Cherif. Les deux parties exposèrent leurs griefs devant Moustafa II, qui leur imposa une transaction amiable sous forme de traité. Alain Mourad-Bey refusa péremptoirement de se soumettre à cette décision et se hâta de préparer une nouvelle expédition pour l'été[1].

MOULAÏ-ISMAÏL ENVAHIT LA PROVINCE D'ORAN. IL EST COMPLÈTEMENT BATTU AU DJEDIOUA PAR LE DEY HADJ-MOUSTAFA. — En exécution du traité conclu par Mourad-Bey avec Moulaï-Ismaïl, celui-ci envahit la province d'Oran au

1. Hadj-Hammouda ben Abd-e1-Aziz (trad. Charbonneau), *Journal Asiatique*, juillet 1851, p. 43 et suiv. — Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 82 et suiv. — De Grammont, Hist. d'Alger, p. 270. — Le même, Correspondance des consuls d'Alger (Revue afric., n° 184, p. 295 et suiv.). — Féraud, Les Harars, loc. cit., p. 208 et suiv. — Marcel, Tunis (loc. cit., p. 187).

au printemps de l'année 1701. Mais le dey El-Hadj-Moustafa, prévenu des préparatifs de cette attaque, n'avait rien négligé, dès son retour de Tunis, pour se mettre en mesure d'y résister. Il quitta Alger dans le courant du mois d'avril, «partant, dit le consul français Durand, avec une magnificence digne d'un grand roi», et marcha contre l'ennemi, à la tête de forces régulières, et suivi de nuées de cavaliers arabes fournis par les tribus de la province d'Alger. Après avoir parcouru en maître la province d'Oran, Ismaïl avait déjà atteint la rive gauche du Chelif. Ce fut sur un des affluents de cette rivière, la Djedioua, au lieu dit Hadj-Bou-R'azi, que les deux armées se trouvèrent en présence.

Les forces de l'armée marocaine étaient considérables, car les auteurs les évaluent à 50,000 hommes, chiffre évidemment exagéré ; néanmoins les Turcs attaquèrent leurs ennemis avec courage le 28 avril. L'action, commencée à midi par une attaque de la cavalerie algérienne, se termina, à quatre heures du soir, par la défaite des Marocains. Leur sultan, blessé, dit-on, faillit tomber entre les mains des Turcs. Il rentra au Maroc avec les débris de son armée et tout autre que lui aurait renoncé pour toujours aux expéditions dans la province d'Oran. Quant à Hadj-Moustafa, il arriva glorieusement à Alger, rapportant un riche butin, avec 3,000 têtes de soldats, et cinquante de chefs marocains. De grandes fêtes furent données dans la capitale, à cette occasion, et quelques-uns des chevaux enlevés au sultan du Maroc furent envoyés en présent à Louis XIV. Il est probable que le dey, avant de quitter la province de l'ouest, en confia le commandement au bey Moustafa-Bou-Chlar'em[1] ; cet homme, actif et énergique, quitta définitivement vers cette époque Mazouna, et s'établit à Maskara, où il était mieux placé pour protéger la province et surveiller Oran. Enfin, une sorte d'alliance, approuvée par la cour d'Espagne, fut conclue entre le dey d'Alger ou le bey de l'Ouest, et le capitaine général d'Oran, dans le but évident de résister aux attaques du sultan marocain ; le bey de Maskara s'obligeait, par ce traité, à fournir à Oran tous les approvisionnements qu'il était en mesure de procurer. En 1701, sans doute avant l'expédition de Moulaï-Ismaïl, le gouverneur de cette ville, marquis de Santa-Cruz, avait été tué chez les Hachem, dans une expédition qui s'était terminée, ainsi que cela arrivait trop souvent, par un véritable désastre[2].

---

1. Le surnom «Bou Chlar'em» (ou Chelaghem) veut dire «l'homme aux grandes moustaches»; les Espagnols l'ont reproduit tous la forme «bigotil'os».

2. *Gazette de France*, 1701, p. 240. - Général de Sandoval, *Inscriptions*

MOURAD-BEY MARCHE CONTRE LES ALGÉRIENS. IL EST ASSASSINÉ PAR IBRAHIM-CHERIF QUI S'EMPARE DE L'AUTORITÉ. - Loin de calmer l'ardeur de Mourad-Bey, le nouveau succès du dey d'Alger ne fit qu'irriter son ressentiment. A la fin d'avril de l'année 1702, il partit, avec l'armée, comme s'il allait faire la campagne ordinaire de printemps, puis donna subitement l'ordre de marcher vers l'ouest ; mais ses soldats ne tenaient nullement à voir se reproduire l'échec de 1700 ; Ibrahim-Cherif, ag'a des spahis, exploita avec habileté ces dispositions en faisant ressortir aux janissaires qu'il ne leur convenait pas de se mettre ainsi en rébellion contre les ordres précis du Khakan. Bientôt, une conspiration, dans laquelle la mort du bey fut décidée, s'ourdit sous ses yeux mêmes et l'ag'a Ibrahim s'en fit l'exécuteur : parvenu à l'Oued-Zerga, il s'approcha de Mourad, qui voyageait dans une litière avec un de ses favoris nommé Hammouda-Korbetak et déchargea sur eux son tromblon chargé de plusieurs balles. Ce dernier seul fut tué du coup ; quant à Mourad-Bey, il sauta à terre et riposta à Ibrahim par un coup de feu qui l'atteignit à la cuisse ; mais les conjurés étaient accourus ; ils entourèrent le bey qui tomba percé de coups et auquel ils coupèrent la tête (13 mai). Pour assurer la réussite de son entreprise, Ibrahim lança des cavaliers à la poursuite des deux cousins du bey, Housseïn et Mourad, fils de Mohammed, qui l'accompagnaient, et lorsqu'on les lui ramena, il les fit décapiter ; enfin, à Tunis, se trouvaient encore deux descendants du grand Hammouda, dont l'un âgé seulement de quatre ans: il ordonna leur supplice et l'on exposa les cinq têtes sur l'esplanade de la Kasba, afin qu'il fût bien établi que cette dynastie était éteinte.

Ibrahim fut alors désigné, d'une voix unanime, comme bey; il fit d'abord remplacer le dey par une de ses créatures nommé Kara-Moustafa. Cette fonction avait absolument perdu tonte force et tout prestige depuis l'élévation des derniers beys ; cependant Ibrahim jugea ensuite plus prudent de la supprimer tout à fait et de se faire attribuer le titre de dey par la Porte, qui ne pouvait refuser cette satisfaction à un si fidèle serviteur ; elle lui conféra en effet le titre de pacha en outre du précédent, de sorte qu'il réunit en sa personne les trois pouvoirs établis dans l'origine pour se faire contrepoids (oct. nov.).

La haine du nouveau bey-pacha-dey pour tous les parents et alliés de Mourad porta, alors, le cheikh des Henanecha à rompre

---

d'Oran (loc. cit.), p. 64. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 270. — Le même, *Correspondance des consuls d'Alger* (Revue afric., n° 186, p. 439 et suiv.).

toute relation avec lui et à se rattacher au beylik de Constantine. Kalâat-Senane devint définitivement le centre d'action des Harars et un foyer d'intrigues contre les Tunisiens. A titre de représailles, Ibrahim fit tuer Ali-Soufi, affranchi de Mourad-Bey, qui était l'âme de cette résistance. Un émissaire dévoué le poignarda dans son lit. Les Harars se préparèrent à tirer vengeance d'Ibrahim en attendant leur heure[1].

RUPTURE ENTRE TRIPOLI, ALGER ET TUNIS. SIÈGE DE TRIPOLI PAR IBRAHIM-BEY. RUPTURE ENTRE CELUI-CI ET MOUSTAFA, DEY D'ALGER. — La nouvelle de ces événements produisit à Alger uns certaine agitation et l'ancien bey de Tunis, Ahmed-ben-Tchaker, voulut en profiter pour tenter de recouvrer sa charge : à cet effet, il se mit à la tête des mécontents et provoqua une émeute qui coûta la vie au pacha Kara-Ali. Mais Moustafa n'était pas homme à faire le moindre sacrifice à l'ancien favori de Châbane : la révolte fut sévèrement réprimée et Ahmed faillit périr sous le bâton.

Peu de temps après, une rupture éclata entre Tripoli et Alger pour les raisons suivantes : des présents envoyés par la pacha d'Égypte, à Moustafa, dey d'Alger, et notamment des chevaux de prix, avaient été saisis au passage par le bey Khelil, qui se les était appropriés. Puis, il avait répondu aux réclamations du destinataire, par un refus injurieux. Vers le même temps, un corsaire tunisien ramenant une prise de grande valeur avait été également arrêté, à son passage à Tripoli, par le bey qui avait confisqué tout le chargement (1704). L'irritation causée par cette spoliation, contraire au code des pirates entre eux, avait été grande à Tunis ; le dey d'Alger, en ayant eu connaissance, proposa à Ibrahim de s'allier à lui pour en tirer vengeance. Consulté sur cette offre, le diwan de Tunis, vota la guerre, et les nouveaux alliés se préparèrent à entreprendre la campagne au printemps suivant.

Mais, bientôt, on raconta à Alger que le bey de Tripoli s'était rapproché secrètement de celui de Tunis et on en conclut qu'ils voulaient faire tomber les Algériens dans un piège. Moustafa-Dey exploita habilement ces préventions plus où moins justifiées ; il fit en outre ressortir qu'Ibrahim s'était engagé, lors de leur accord, à fournir des grains manquant en Algérie; mais qu'il en avait envoyé pour la forme, préférant les vendre «aux infidèles». Par ces moyens,

1. Hadj-Hammouda (loc. cit., p. 48 et suiv.). — Féraud. Les Harars (loc. cit.), p. 210. — Rousseau. *Annales Tunisiennes*, p. 83 et suiv. — Marcel, *Tunis* (loc. cit., p. 187).

il obtint la déclaration de guerre contre Tunis, but qu'il poursuivait depuis longtemps, dans l'espoir de retirer de la campagne des profits aussi considérables que précédemment.

Sans se laisser intimider, Ibrahim supposa qu'il aurait le temps d'en finir avec le bey de Tripoli avant l'arrivée des Algériens, ce qui semble prouver qu'il n'y avait eu entre eux aucun arrangement. Le 25 octobre 1704, il se mit en route à la tête de ses forces, rencontra Khalil-Bey le 10 décembre, le mit en déroute et le contraignit à chercher un refuge derrière les murailles de Tripoli. Bientôt Ibrahim vint mettre le siège devant cette ville et les citadins, se servant de l'intermédiaire de l'aga des spahis, Hosseïn-ben-Ali, demandèrent la paix, offrant de payer contribution, ce qu'Ismaïl refusa avec hauteur et dans des termes blessants pour l'intermédiaire. L'irritation qui en résulta, de part et d'autre, fut grande et l'on reprit la lutte avec acharnement. Mais, malgré leur courage, les assiégés ne pouvaient empêcher les progrès de leur ennemis; la peste se déclara alors avec violence, dans l'armée tunisienne, et changea la confiance en démoralisation, si bien que force fut au bey de lever le siège et de commencer la retraite dans des conditions désastreuses (11 janvier 1705).

Rentré à Tunis en février, Ibrahim trouva sa capitale en proie aux ravages du fléau ; il mourait, dit-on, sept cents personnes par jour et cette épidémie dépeupla la ville. Mais le bey devait s'occuper d'autres soins en prévision de l'attaque des Algériens, dont l'armée était en route. Dans ce but, il renforça le poste de Kef, y mit de nombreux approvisionnements de toute nature et y plaça une garnison de 700 hommes, sous le commandement de son frère Mohammed (avril)[1].

MOUSTAFA-DEY ENVAHIT LA TUNISIE, BAT ET FAIT PRISONNIER IBRAHIM-BEY ET VIENT METTRE LE SIÈGE DEVANT TUNIS ; IL EST REPOUSSÉ PAR HUSSEIN-BEN-ALI LE NOUVEAU BEY. — Le dey Moustafa s'avançait effectivement avec un effectif nombreux de troupes régulières, soutenu par les contingents de la province de Constantine parmi lesquels les Henanecha étaient au premier rang, pleins du désir de se venger du bey de Tunis. Celui-ci marcha contre l'ennemi et, parvenu à la frontière, prit position avec ses troupes régulières appuyées par une nombreuse cavalerie arabe. Mais, lorsque l'ennemi fut en présence, les Oulad-Saïd, les Dréïd, et, en un mot, presque tous ses goums, passèrent du côté des Algériens, entraînant une partie des troupes

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 86 et suiv. — Féraud, *Annales Tripolitaines* (loc. cit.), p. 218. — De Grammont. *Hist. D'Alger*, p. 271.

régulières avec Mohammed-ben-Moustafa, secrétaire particulier du bey. Le 7 juillet, Hadj-Moustafa-Dey dressa son camp sur les bords de l'Oued-et-Tine près du Kef, et envoya des parlementaires à Ibrahim pour lui faire connaître à quelles conditions il lui accorderait la paix.

Mais le bey de Tunis était incapable d'une faiblesse ; jugeant les conditions exigées humiliantes pour son honneur, il se décida résolument à la lutte, disposa son ordre de bataille et donna le signal du combat. D'un mamelon, d'où il en suivait les péripéties de l'engagement, il envoya à Hosseïn-ben-Ali, ag'a des spahis, l'ordre de se rapprocher de lui : mais cet officier, qui, parait-il, conservait du ressentiment à l'égard de son maître depuis l'affaire de Tripoli, refusa d'obéir ; il fallut appeler d'autres troupes et les Algériens, profitant avec habileté de la confusion qui en résulta, ou croyant que l'ennemi se mettait en retraite, chargèrent avec furie, enfoncèrent les Tunisiens et entourèrent Ibrahim ; malgré son courage et après avoir eu trois cheveux tué sous lui, le bey fut fait prisonnier (11 juillet). Le lendemain, la Kef tombait aux mains des Algériens qui s'emparaient du frère du bey et de tous les approvisionnements entassés dans ce poste (11 juillet).

Cependant Hosseïn-ben-Ali avait rallié les fuyards et, après avoir été proclamé bey par les troupes, gagnait Tunis où il ne faisait reconnaître par la population et le diwan; il se prépara aussitôt à la résistance contre les Algériens, fit réparer les fortifications et les garnit d'artillerie. En même temps, il opérait le recensement de tous les habitants valides et leur interdisait de sortir. Cependant, El-Hadj-Moustafa, qui était resté au Kef, envoya à Tunis des députés pour proposer la paix à des conditions honorables (10 août). Le bey réunit alors le diwan et, après délibération, on répondit au dey d'Alger qu'il ne devait pas s'avancer davantage et qu'il ne lui restait qu'à retourner chez lui, puisque son but, le renversement d'Ibrahim, était atteint : «Nous nous sommes donnés, de cotre plein gré, à de nouveaux chefs, et nous venons de renouveler devant eux, au sein de cette assemblée, le serment de leur obéir.» Ainsi se terminait la communication.

Après un échange de propositions, tout espoir d'arrangement ayant disparu, Moustafa-Dey fit avancer son armée qui était nombreuse et que renforçaient les goums des tribus arabes dont le chiffre est porté à 40,000 cavaliers par les auteurs. Ils ravagèrent tout sur leur passage, et, le 28 août, prirent position à Ben-Mendjous, en face de Tunis. Aussitôt, les hostilités commencèrent et ce ne fut pas sans étonnement que le dey, qui se croyait sûr du succès, vit toutes ses tentatives repoussées ; il dirigea avec plus de soin les opérations

du siège, y employa ses meilleures troupes, mais n'obtint d'autre résultat que d'éprouver des pertes plus sensibles. Les Yoldachs murmuraient hautement et le dey, jugeant la situation compromise, essaya de reprendre les pourparlers en réduisant considérablement ses exigences ; or, Hosseïn-Bey se sentait maître de la situation et les Tunisiens étaient très irrités en raison des pillages et des excès commis par les Algériens, du Kef à Tunis. Il repoussa dédaigneusement les offres d'arrangement, ce qui porta à son comble la fureur du dey. Il avait juré de ne plus laisser pierre sur pierre à Tunis, lorsqu'on lui apprit que les goums de plusieurs tribus tunisiennes, n'ayant plue rien à piller, et voyant la fortune sur le point d'abandonner Moustafa, avaient décampé Subrepticement.

L'entreprise était décidément manquée ; le dey voulut au moins essayer d'en sortir intact, et le soir du 9 octobre, par une nuit noire, il leva le camp sans bruit, abandonnant la plus grande partie de son butin et n'emportant que ses bagages et les objets les plus précieux. Le lendemain on s'aperçut que l'immense rassemblement, après s'être fondu peu à peu, avait entièrement disparu ; mais Hosseïn-Bey lança sa cavalerie aux trousses des soldats d'Alger, et les Tunisiens s'emparèrent, d'abord, d'un convoi de vivres et de munitions envoyé par le gouverneur de Bône. Les Arabes accoururent alors de toutes parts, et ne furent pas les moins acharnés à la poursuite de ceux qu'ils accompagnaient, peu de mois auparavant, comme auxiliaires.

RÉVOLTE CONTRE MOUSTAFA-DEY. SA MORT A COLLO. IL EST REMPLACÉ PAR HASSEÏN-KHOUDJA. HOSSEÏN-BEY RESTE SEUL MAÎTRE DE TUNIS ET FONDE UNE DYNASTIE HÉRÉDITAIRE. — La retraite des Algériens se changea bientôt en une lamentable déroute; cependant, un retour offensif, dans lequel les poursuivants furent surpris en désordre, ce qui permit d'en faire un grand carnage, sauva les débris de l'armée. Enfin Moustafa atteignit Alger, mais la nouvelle de son échec l'y avait précédé en produisant une révolution, à la suite de laquelle sa déchéance avait été proclamée ; on l'avait remplacé par un certain Hasseïn-Khoudja. Force lui fut de revenir sur ses pas; il parvint, au prix de mille dangers, à atteindre Collo ; mais il se vit arrêté par les janissaires composent la garnison de ce poste et fut mis à mort après avoir subi mille outrages. Pendant ce temps, sa femme et sa fille, à Alger, étaient soumisse à la torture par Hasseïn-Koudja, afin d'obtenir d'elles l'indication de l'endroit où l'ancien dey avait caché son argent. Ce moyen barbare lui procura des fonds pour apaiser les soldats rebelles ; puis il mit en liberté Ibrahim, ancien

bey de Tunis, en lui faisant souscrire l'engagement de payer une forte rançon, et comme garantie, il retint sa famille à Alger.

Mais, à Tunis, le pouvoir se trouvait enfin entre les mains d'un homme énergique et capable qui sut éteindre tous les germes de sédition. Il avait d'abord fait conférer le titre de dey à un certain Mohammed-Khoudja, dont il croyait être sûr ; il se trompait, car celui-ci, ayant goûté l'ivresse du pouvoir, prétendit rétablir toutes les prérogatives des deys et trouva pour l'appuyer un parti nombreux parmi les Yoldachs. Se rendant un compte exact du danger, Hossein-Bey sortit de Tunis et rallia autour de lui ses partisans ; puis il fit prononcer la déchéance du dey, et son remplacement par un certain Kara-Moustafa, et se disposa à marcher sur la capitale (décembre 1705).

Cependant, les Tunisiens, séparant encore une fois leur cause de celle des Yoldachs, restaient fidèles au bey; ce que voyant, Mohammed-Koudja appela auprès de lui, comme bey, Ibrahim, qui venait d'être mis en liberté à Alger. Mais bientôt, Hosseïn-Bey paraissait devant Tunis et la population se levait tout entière pour lui. Mohammed-Khoudja, ayant été saisi, fut décapité (2 janvier 1706). Sur ces entrefaites, Ibrahim arriva par mer et, croyant encore le pays sous les ordres de celui qui l'avait appelé, descendit sans méfiance à Porto-Farina. Aussitôt, il était arrêté, mis à mort et enterré à R'ar-el-Melah.

Ainsi Hossein-Bey demeurait définitivement vainqueur. Or, ce n'était rien moins qu'une révolution qui venait de s'accomplir en Tunisie et non une simple substitution de personnes, car le pouvoir des deys avait pris fin de même que celui des pachas et Hossein devait être le fondateur de la dynastie héréditaire qui a gouverné le pays jusqu'à nos jours. Deux ans plus tard, la Porte ratifiait cette usurpation qu'elle n'avait pu empêcher en reconnaissant Hossein comme vice-roi da l'Ifrikya. Certes, les yoldachs allaient perdre à ce changement ; mais la Tunisie devait s'en trouver beaucoup mieux. Un captif français, du nom de Reynaud, qui avait voué au bey un dévouement sans réserve, lui rendit les plus signalés services pour la direction des affaires, et les relations entre la France et la Tunisie s'en ressentirent avantageusement[1].

---

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 92 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 272. — Hadj-Hammouda, passim. — Féraud, *les Harars* (loc. cit., p. 211). — Vayssettes, *Hist. des beys de Constantine* (loc. cit., p. 274 et suiv.). — De Grammont, *Correspondance des consuls d'Alger* (Revue afric., n° 184, 185, 186, passim). — Marcel, *Tunis* (loc. cit., p. 187).

CHAPITRE XX

PERTE D'ORAN PAR LES ESPAGNOLS. — PUISSANCE DU MAROC

1705-1727

Rapports amicaux entre le Maroc et la France. Ismaïl partage les grands commandements entre ses fils. Révoltes de plusieurs d'entre eux. — Mohammed-Bou-Chlar'em, bey de Mascara, assiége Oran durant plusieurs années. Mohammed-Baktache, dey d'Alger, y envoie une armée. — Grand siège d'Oran. Ozen-Hassan s'empare successivement des forts dominant la ville- Prise d'Oran et de Mers-el-Kebir par les Musulmans. — Bou-Chlar'em, bey d'Oran. Révolte à Alger. Baktache et Ozen-Hassan sont massacrés. Ali-Chaouch, dey d'Alger. La Porte renonce à y envoyer un pacha. — Grands tremblements de terre d'Alger. — Tranquillité de la Tunisie sous le règne de Hasseïn-Bey. Il fixe les règles de l'hérédité de son beylik et conclut des traités de paix avec les nations chrétiennes. - Keliane-Housseïn, dit Bou-Kemïa, bey de Constantine, pendant 23 ans. Ses luttes contre les familles féodales. — Suite du règne de Moulaï-Ismaïl au Maroc. Les Espagnols font lever le siège de Ceuta. — Mort de Moulaï-Ismaïl; son œuvre ; son caractère.

RAPPORTS AMICAUX ENTRE LE MAROC ET LA FRANCE. ISMAÏL PARTAGE LES GRANDS COMMANDEMENTS ENTRE SES FILS. RÉVOLTES DE PLUSIEURS D'ENTRE EUX.

— Nous avons laissé de côté les événements propres au Maroc, pour suivre ceux dont l'Algérie et la Tunisie étaient le théâtre. Il faut donc revenir de quelques années en arrière pour en reprendre la suite.

On n'a pas oublié les tentatives de rapprochement, entre le Maroc et la France, faites dans diverses circonstances et encouragées par Moulaï-Ismaïl. En 1699, ce prince envoya comme ambassadeur, auprès du roi Louis XIV, le caïd de Salé, Abd-Allah-ben-Aïssa, qui obtint un grand succès en France et à la cour, et conclut, dans la même année, un traité d'alliance et d'amitié. De retour au Mag'reb, il éblouit tellement son maître par le récit des fêtes auxquelles il avait assisté et le portrait des grâces des dames de la cour et surtout de la princesse de Conti, à ce moment veuve du prince, que Moulaï-Ismaïl la fit demander en mariage au roi, par le même ambassadeur, promettant de lui laisser pratiquer sa religion et de l'entourer des égards et du luxe auxquels elle était

habitude. On sait que Louis XIV éluda poliment cette demande et que plusieurs écrivains du temps la tournèrent en ridicule ; si nous avons tenu à signaler ce fait, c'est afin de prouver une fois de plus combien l'influence de notre nation a été répandue on Berbérie ; par un rapprochement qui se présente naturellement à l'esprit, il faut reconnaître, qu'en l'état actuel, au Maroc, le rouverain ne pourrait guère se permettre de telles fantaisies et n'en aurait même pas l'idée.

Mais, si une princesse française dédaigna de s'asseoir sur le trône du Maroc, notre commerce profita largement des relations amicales des deux cours et des avantages du traité. Rouen fournissait, alors, pour plus de 200,000 livres de toiles au Maroc et ses négociants avaient des comptoirs à Tétouane, à Salé, à Santa-Cruz et pénétraient jusque dans le Sous. Ainsi, malgré les efforts des Anglais, notre situation y était prépondérante; malheureusement cela ne devait pas être de longue durée. L'occupation de Gibraltar par les Anglais, en 1704, leur fournit l'occasion de regagner le terrain perdu et la versatilité du sultan leur en facilita les moyens.

En 1703, le roi de Portugal sollicita le concours du Maroc contre l'Espagne; mais, les conditions faites par le souverain musulman furent si dures qu'il se décida à y renoncer.

Vers l'année 1700, Moulaï-lsmaïl donna à son fils les principaux commandements de son empire.

Ahmed-ed-Dehbi, héritier présomptif, reçut la province de Tedla, avec obligation de résider dans la ville de ce nom. Un corps de 3,000 Abid lui fut adjoint.

Mohammed-el-Aalem eut en partage le Sous, avec résidence à Redana. Il reçut également un corps de 3,000 Abid au moyen desquels il devait maintenir la paix dans sa province.

El-Mamoun, qui était l'aîné, eut pour lui le gouvernement de Sidjilmassa et dut résider à Teznine, où il se fit construire une Kasba. Il avait, comme force, 500 cavaliers nègres choisis.

Zidane reçut le commandement des régions de l'Est avec mission d'inquiéter les Turcs ainsi que nous l'avons dit. Il fut remplacé, plus tard, par son frère Hafid, dans les conditions que noua relaterons.

Ces dispositions avaient pour but de donner au sultan plus de sécurité et de tranquillité; mais son calcul devait être déjoué, car les fils d'Ismaïl étaient nombreux et, si les uns trouvaient que leurs frères étaient avantagés dans le partage; d'autres n'avaient même rien reçu et étaient encore plus mécontents.

Peu de temps après la fatale expédition de 1701 dans la pro-

vince d'Oran, d'eux d'entre eux, Abd-el-Malek et Abou-Nacer, entrèrent en lutte dans le sud, pour se disputer la province de Derâa. Vaincu, Abd-el-Malek chercha un refuge dans l'asile de Moulaï-Edris, au mont Zerhoum (1702-1703). Le sultan envoya alors son autre fils, Cherif, dans le Derâa, avec mission d'en expulser Abou-Nacer. Puis, ce fut au tour de Mohammed-el-Aalem de lever l'étendard de la révolte. Il marcha même sur Maroc, y entra de vive force, le 9 mars 1703, livra la ville au pillage et fit mettre à mort un grand nombre de fonctionnaires et d'habitants, après quoi il rentra à Redana. Zidane, envoyé contre lui par leur père, pénétra sans opposition à Maroc, y commit des cruautés inutiles, puis marcha sur le Sous, mit le siège devant Teroudent et entreprit contre son frère une guerre en règle «qui dura trois années et coûta la vie à un grand nombre d'habitants».

Le 4 juin 1706, Taroudent fut pris d'assaut par Zidane ; on passa au fil de l'épée tous les défenseurs. Quant à Mohammed-el-Aalem, il fut expédié, chargé de chaînes, à son frère. Parvenus à Beht, les gardes qui le conduisaient reçurent du sultan l'ordre de lui couper une main, d'un côté, et un pied, de l'autre. Le malheureux prince ne succomba que quinze jours plus tard à ce traitement. Dans le mois d'octobre de l'année suivante (1707), Zidane était assassiné à Taraudent ; son corps, rapporté à Meknès, fut placé à coté de celui de son libre dans le même tombeau.

Moulaï-Ismaïl ne quittait guère Meknès, où il vivait de l'existence d'un despote, au milieu des intrigues de toute nature parmi lesquelles celles de ses nombreuses femmes n'étaient pas sans action sur les révoltes de ses fils. Il est probable qu'il fit encore une excursion dans la province d'Oran, entre les années 1703 et 1707. Peut-être cette campagne fut-elle dirigée par son fils Zidane auquel il avait retiré le commandement des provinces de l'Est, sous le prétexte de désobéissance aux ordres du Khakan. Toujours est-il que les troupes chérifiennes vinrent, probablement dans cette période, attaquer ou surprendre Maskara; mais le bey de cette ville, Moustafa-ben-Chlar'em, soutenu par les tribus arabes, infligea aux Marocains une cruelle défaite au lieu dit Zenboudj-el-Aouçot, près de la petite forêt qui a conservé, pour cela, le nom de Moulaï-Ismaïl. Le fait, en lui-même, est certain, la date seule indécise, et, s'il n'a pas eu lieu dans la période que nous donnons comme la plus probable, il faut le rattacher aux expéditions de 1701, ou même de 1693[1].

1. Castonnet des Fosses, *Histoire des chérifs Filelis* (loc. cit., p. 419 et suiv.). — *Et-Tordjemaa.* P. 26 et suiv. du texte arabe, 47 et suiv. de la trad.

MOHAMMED-BOU-CHLAR'EM, DEY DE MASCARA, ASSIÈGE ORAN DURANT PLUSIEURS ANNÉES. MOHAMMED-BARTACHE, DEY D'ALGER, Y ENVOIE UNE ARMÉE. — A Oran, la situation, un instant améliorée par suite du traité conclu avec le dey d'Alger, n'avait pas tardé à redevenir ce qu'elle était auparavant et cela par la faute des uns et des autres. Les Espagnols, en effet, ne pouvaient renoncer, d'une manière brusque, à l'habitude de la razzia avec son imprévu et ses profits, pas plus que les Arabes ne pouvaient renoncer aux rapines. Du reste, Maskara était occupé par un bey actif, ambitieux qui ne manqua pas de saisir au bond les premières erreurs des chrétiens pour recommencer les hostilités et enserrer Oran dans les lignes d'un blocus chaque jour plus étroit. Le prétexte de la rupture fut causé par un fait où toue les torts étaient du côté des Espagnols : sorti nous la prétexte de percevoir l'impôt en retard, dû par les Mores de paix, le gouverneur ramena 250 indigènes libres qu'il avait fait prisonniers au mépris du droit des gens.

En 1704, le bey Moustafa-bou-Chlar'em, après avoir fait, dans le cours de l'année précédente, plusieurs incursions hardies, sortit de Maskara, à la tête de toutes ses forces, et vint mettre le siège devant Oran. Quelques renforts reçus par le gouverneur de celte ville permirent d'abord à celui-ci de résister non sans succès; mais, en 1705, le blocus se perfectionna et devint complet en 1700.

Sur ces entrefaites, Hasseïn-Khoudja, dey d'Alger, fut déposé dans cette ville, à la suite d'une révolte des Yoldachs, dont il ne pouvait payer la solde. Cette gêne du beylik d'Alger ne peut s'expliquer que par une diminution importante des produits de la course, malgré les énormes redevances que payaient les nations chrétiennes pour que les navires fussent respectés ; de plus la province de l'Est, troublée par les révoltes qu'elle avait traversées et les guerres dont elle avait été le théâtre, ne fournissait pas régulièrement les énormes redevances d'autrefois. La déposition de Hassein avait été obtenue sans résistance par quatre Yoldachs, dont l'un, Mohammed-Baktache, qui avait déjà rempli des fonctions administratives, s'adjugea le pouvoir (4 mars 1707). Son premier soin fut d'expédier l'ancien dey, vers l'est, avec ses parents et son trésorier (Khaznadar). Le nouveau dey avait été, quelques années auparavant, victime d'un caprice de son prédéces-

— Walsin Estherhazy. Domination Turque, p. 171 et suiv. Gorguos. Notice sur le bey d'Oran (Revue afric., t. II, p. 33 et suiv.). — Léon Fey, Hist. d'Oran, p. 115 et suiv. — Abbé Bargès, Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan, p. 494 et suiv. — Abbé Godard, Maroc, p. 525 et suiv.

seur qui l'avait exilé à Tripoli, et il en était revenu avec ses compagnons dans l'intention de se venger. Le bateau qui portait les exilés, assailli par la tempête sur les côtes; de la Kabylie, dut aborder et descendre ses passagers. Les indigènes de cette région recueillirent les naufragés et les conduisirent à Koukou, où Hasseïn mourut de maladie une quinzaine de jours plus tard.

Mohammed-Baktache connaissait assez les Yoldachs pour savoir combien il était nécessaire, dans l'intérêt de sa sécurité, de les occuper et de les éloigner. La siège d'Oran et l'appel pressant de Bou-Chlar'em lui en fourniront l'occasion. Il réunit les forces disponibles, 50 tentes, et les expédia vers l'ouest, sous le commandement de son beau-frère (ou gendre) Ozen-Hassan, qu'il avait nommé Khalifa. Cette colonne rallia en route un grand nombre d'auxiliaires indigènes et parvint à Oran le 15 juin 1707. Une seconde division, avec tout le matériel de siège, ne tarda pas à la rejoindre sous les murs de la ville[1].

GRAND SIÈGE D'ORAN. OZEN-HASSAN S'EMPARE SUCCESSIVEMENT DES FORTS DOMINANT LA VILLE. — Dans le cours de l'été de l'année 1707, le siège d'Oran passa sous la direction d'Ozen-Hassan qui profita des grands avantages obtenus depuis plusieurs années par le bey de Maskara. Les Espagnols étaient demeurés longtemps sous le commandement de don P. Espinosa de los Monteros, gouverneur intérimaire ; puis, don Carlos Carrafa, nouveau capitaine-général, vint prendre la direction de la défense. Les assiégés se trouvaient absolument bloqués derrière leurs murailles, n'ayant aucun secours à attendre des indigènes, car leurs fidèles Beni-Amer s'étaient soumis à Bou-Chlar'em après une année de luttes. En vain, le gouverneur réclamait du renfort d'Espagne: la guerre de succession retenait en Europe toutes les forces et le gouvernement semblait résigné à la perte d'Oran. Carrafa fut même rappelé, au dernier moment, et remplacé par D. Melchior de Avellaneda, pendant les derniers mois du siège.

Les assiégeants, qui avaient, parait-il, le concours d'ingénieurs chrétiens, renégats ou volontaires, concentrèrent d'abord leurs

1. De Voulx, *Enlèvement d'un pacha* (Revue afric., n° 78, p. 459 et suiv.). — Berbrugger, *Époques militaires de la Grande Kabylie*, p. 117 et suiv. — Général de Sandoval. *Inscriptions d'Oran* (loc. cit., p. 66 et suiv.). — L. Fey, Hist. d'Oran, p. 115 et suiv. — Gorguos, *Commentaire d'El-Halfaouï* (loc. cit., p. 33 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 272 et suiv. — La même, *Correspondance des consuls d'Alger* (loc. cit., p. 458 et suiv.).

attaques contre le fort des Fontaines, appelé aussi San-Fernando (Saint-Ferdinand), situé en avant et au sud du fort Saint -Philippe. Ils y rencontrèrent une résistance énergique et livrèrent de nombreux assauts, toujours repoussés. Cependant, le 8 septembre, à la suite de l'explosion d'une mine, ils y pénétrèrent de vive force ; 550 officiers et soldats y furent faits prisonniers.

Après ce premier succès, les musulmans hissèrent leur artillerie sur la plateau du Santon et commencèrent le siège du fort de Santa-Cruz (23 septembre). Ils ne tardèrent pas à y pratiquer une brèche produite sans doute ou complétée par l'explosion d'une mine et, le 25, un assaut vigoureux les en rendit maîtres. Cent six hommes faits prisonniers, des canons et des munitions furent les trophées de cette victoire.

Le dernier succès, si rapide, des assiégeants, plongea la ville dans la stupeur, d'autant plus que l'on ne manqua pas de l'attribuer à une trahison. Après avoir fait occuper fortement ce point, de même que le précédent, Ozen-Hassan se tourna contre le fort Saint-Grégoire, appelé par les indigènes Bordj-ben-Zahoua ; mais il s'y heurta à une résistance opiniâtre, à laquelle il était loin de s'attendre, et perdit beaucoup de monde. Le frère Rupert, âgé de 62 ans, commandait les assiégés et dirigeait la défense. Deux mines, établies à grand-peine, n'avaient pour ainsi dire produit aucun effet, et le découragement commençait à se répandre parmi les assiégeants, lorsque le 11 novembre, une dernière mine ouvrit une brèche par laquelle les Yoldachs se précipitèrent, avant même que la fumée fut dissipée. Le fort Saint-Grégoire était pris et ses héroïques défenseurs, encore vivants, plus malheureux que leurs frères tombés en combattant, périssaient, presque tous, sous le feu des vainqueurs, qui prenaient plaisir à les torturer. A peine quelques-uns d'entre eux échappèrent à cette boucherie.

Trois jours après, le fort La Moune était enlevé du premier assaut, et sa garnison, qui parait avoir déployé moins de courage que celle du fort Saint-Grégoire, n'éprouvait pas un traitement plus humain. Cette fois, tous les forts environnants étaient au pouvoir des assiégeants et l'étendard de l'islam flottait au sommet de chaque mamelon.

La situation d'Oran se trouvait compromise; néanmoins un gouverneur énergique pouvait et devait résister encore, d'autant plus que l'esprit de la population parait être resté ferme et résolu. Ce ne fut pas le cas de Avellaneda. Abandonnant le poste qu'on avait confié à son honneur, après un mois de résistance, il s'embarqua «avec tous ceux qu'il put emmener», se réfugia par mer à Mers-el-Kebir, et de 1à, gagna l'Espagne (commencement de janvier 1708).

PRISE D'ORAN ET DE MERS-EL-KEBIR PAR LES MUSULMANS. — Cependant, la ville proprement dite, la Kasba et le château-neuf tenaient encore. Hassan fit donner un assaut contre la muraille du front nord ; mais ses hommes pris en écharpe par le feu des assiégés, éprouvèrent des pertes considérables. Il fallait, à tout prix, éviter un échec dont l'effet eût été déplorable sur l'armée musulmane. Se jetant donc au plus fort de la mêlée, sous le feu croisé de l'artillerie espagnole, l'intrépide Khalifa ramena nos yoldachs au combat et, par son exemple, entraîna un mouvement irrésistible à la suite duquel les assaillants se rendirent maîtres de la ville. Les artilleurs furent tués sur leurs pièces et les vainqueurs se répandirent dans la ville, massacrant tout ce qu'ils trouvèrent, violant les femmes, pillant les maisons, profanant les églises, en un mot se livrant à toue les excès habituels dans une place prise d'assaut (20 janvier 1708).

Le lendemain, la garnison de Bordj-el-Ahmar (château-neuf), après avoir épuisé toutes ses munitions, ne rendit à discrétion. Il y restait 540 hommes qui furent réduits en esclavage. Les derniers débris des Espagnols s'étaient réfugiés à Mers-el-Kebir et cette place se trouvait défendue par un vaillant soldat don B. de Villalba, rappelant le glorieux type des anciens officiers de la guerre africaine. La place était forte et des ordres avaient été donnée en Espagne pour l'envoi de renforts importants, car la chute d'Oran y avait produit la plus douloureuse émotion. Des milices, des volontaires de Murcie s'étaient embarqués à Karthagène, sur un navire français, le Saint-Louis; mais le feu des batteries musulmanes de la côte l'empêcha de s'approcher du fort de Mers-el-Kebir. Deux autres navires qui devaient aussi porter des secours en vivres, munitions et espèces à Oran, avaient été retenus par le grand-amiral Santa-Cruz, qui préféra passer dans le parti de l'archiduc en lui apportant les ressources destinées aux assiégés.

Ainsi, le fort de Mers-el-Kebir demeura exposé à toutes les attaques des musulmans qui l'investirent par terre et par mer; mais il leur fallut plus de trois mois pour s'en rendre maîtres. Enfin, le 6 avril, la muraille étant ouverte par la sape et la mine, la garnison manquant de vivres et de munitions, le gouverneur se décida à capituler après avoir obtenu la promesse de la liberté pour tous. Mais, aussitôt, les assiégeants se précipitèrent dans la place et massacrèrent une partie de ces vaillants défenseurs; le reste fut réduit en esclavage. Le gouverneur, qui se trouvait dans ce dernier cas, succomba, peu de temps après, à son chagrin et à ses souffrances[1].

1. Gorguos, *El-Halfaouï* (loc. cit.). - L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 126 et suiv.

BOU-CHLAR'EM, BEY D'ORAN. RÉVOLTE À ALGER. BAKTACHE ET OZEN-HASSAN SONT MASSACRÉS. ALI-CHAOUCH DEY D'ALGER. LA PORTE RENONCE — Y ENVOYER UN PACHA. — Ainsi la dernière place restée aux Espagnols, en Algérie, leur était arrachée. Le bey Bou-Chlar'em, qui avait tant contribué au succès, non seulement en le préparant dans le cours des années précédentes, mais encore en combattant avec courage au premier rang, prit, comme bey de l'Ouest, le commandement de la ville d'Oran et y transporta le siège de ton beylik. Il s'établit dans la Kasba et s'occupa, avec son activité habituelle, de l'organisation de son gouvernement. La ville d'Oran, encombrée de ruines, reprit, dans certains quartiers, l'aspect d'une cité musulmane ; aucun édifice ne fut relevé ; quant au magnifique port de Mers-el-Kebir, il servit, de nouveau, de repaire aux pirates, qui sillonnèrent cette région où dominait naguère le drapeau espagnol et dont les vaisseaux chrétiens durent s'éloigner avec la plus grande crainte.

Hassan rentra triomphalement à Alger, traînant à sa suite plus de 2,000 captifs chrétiens, parmi lesquels 200 officiers ou personnages de marque. Quelques Français et plusieurs chevaliers de Malte, qui étaient allés prendre part à la défense d'Oran, étaient également prisonniers. Le butin de cette campagne était considérable. Les Algériens célébrèrent leur victoire par de grandes fêtes, auxquelles le consul anglais crut devoir s'associer ; puis, le dey expédia à Constantinople les clefs d'Oran avec divers autres trophées et profita de l'occasion pour demander que le titre de pacha fût donné à Ozen-Hassan. Mais il semble que la victoire des armes turques en Berbérie n'ait par été appréciée comme elle le méritait par le Khakan, car la demande du dey fut péremptoirement repoussée.

Du reste, Mohammed-Baktache eut bientôt à faire face à d'autres difficultés. La province de l'Est était toujours en effervescence ; les beys s'y succédaient sans pouvoir rétablir la régularité dans la marche de l'administration, ni percevoir les impôts; et il en résultait que le denouche ne venait plus remplir les caisses de l'Odjak. Les Yoldachs, n'étant pas payés, murmuraient ; les reïs

---

— Et-Tohfat-el-Mardïa, trad. Rousseau, passim. — Général de Sandoval, Inscriptions d'Oran (loc. cit., p. 66, 67). -. Walsin Esterhazy. Domination Turque, p. 172. — De Grammont, Hist. d'Alger, p. 273 et suiv. — Péllissier, Mémoires historiques et géographiques (exploration scientifique). — Cheikh Bou-Ras (trad. Arnaud), Revue afric., n° 152, p. 121 et suiv., n° l54, p. 272 et suiv. — Rosseuw Saint-Hilaire, Hist. d'Espagne, t. II, p. 533 et suiv.

soulevaient des difficultés de toute sorte. Seul, le bey d'Oran envoyait régulièrement le produit des impôts de sa province, tout en refusant de les apporter en personne, selon la règle.

Au commencement de l'année 1710, le bey de l'Est Hosseïn-Chaouch, qui était enfin parvenu à recouvrer une somme importante sur les impôts de l'année précédente, prit la fuite en emportant ces fonds, et, tandis qu'à Alger on les attendait pour la paie des Yoldachs, le bruit de cette soustraction se répandit dans la ville. Aussitôt, la révolte, qui couvait depuis longtemps, éclate (22 mars). Les janissaires se portent en foule vers le palais et massacrent le dey. Ozen-Hassan, le vainqueur d'Oran, qui essaye de s'opposer à tout mouvement, subit le même sort. Leur meurtrier, un soudard du nom de Dali-Brahim, se fait proclamer dey et, pendant cinq mois, Alger demeure en proie à l'anarchie. Le nouveau dey donne lui-même l'exemple du désordre et, bientôt, c'est contre lui qu'on conspire ; mais, trois fois de suite, les complots sont découverts et des flots de sang les expient.

Cette situation ne pouvait durer et l'excès même du mal amena sa fin. Dali-Brahim ayant voulu forcer la femme d'un janissaire à se donner à lui, celle-ci appela des esclaves qui firent feu sur le dey et le blessèrent. Poursuivi dans la rue par la femme outragée, il parvint à se réfugier dans le palais de la Djenina et se barricada dans une chambre. Mais les Yoldachs s'étaient ameutés ; ne pouvant se rendre maîtres de lui, ils finirent par le tuer en lui lançant des grenades depuis les terrasses. Si la tyran était mort, ses suppôts remplissaient la ville. Mais le nouveau dey, Ali-Chaouch, était un homme énergique ; il rechercha tous ces malandrins, et quiconque d'entre eux fut pris eut la tête coupée. Grâce à ces mesures, Alger recouvra enfin sa tranquillité. Sur ces entrefaites, arriva d'Orient un pacha du nom de Charkan-Ibrahim. Il apparaissait, on doit en convenir, dans un moment fort inopportun. Depuis plusieurs années on était sans pacha et le besoin ne s'en faisait nullement sentir ; sa présence, au contraire, ne pouvait qu'être un prétexte à de nouveaux troubles. Aussi, le dey n'hésita-t-il pas à lui interdire l'entrée du port. Malgré ses instances, le malheureux pacha dut remettre à la voile, suivant mélancoliquement la côte de ce pays où on ne lui permettait pas de mettre pied. Il alla ainsi vers l'est jusqu'à Collo, où il se fit débarquer, à moins que la tempête ne l'y eût jet ; peu après il y mourut de maladie et y fut enterré (1711).

Ce pacha devait être le dernier; car, à partir de cette époque, la Porte, cédant aux instances du dey Ali-Chaouch, renonça à envoyer à Alger un représentant de si triste figure et auquel trop

souvent on ne permettait même pas de débarquer. Ainsi le pays, tout en restant tributaire de la Turquie, cessait d'être administré sous sa surveillance, en droit comme en fait. L'Algérie, de même que la Tunisie, reprenait son autonomie ; l'autorité s'y trouvait concentrée entre les mains du dey, devenu tout-puissant, au détriment du diwan, qui avait été si longtemps l'organe des Yoldachs; mais le mode d'élection des deys, l'incertitude de leur avenir enlevèrent à cette institution la force que l'hérédité donnait, à Tunis, aux beys de la famille de Hosseïn[1].

GRANDS TREMBLEMENTS DE TERRE D'ALGER. — Le dey d'Alger, Ali-Chaouch, donna d'abord ses soins au développement de la course, car il fallait, avant tout, éviter la gêne, cause des révoltes des dernières années. C'était l'application logique d'un principe qui peut se formuler ainsi : quand la coursa va, tout va. Aussi refusa-t-il les tentatives d'arrangement qui furent faites par différentes puissances jalouses d'obtenir, à prix d'argent, ce que la France avait imposé par ses armes. Les Yoldachs, sentant leur pouvoir diminuer, tentèrent, le 23 juin 1713, d'assassiner le dey ; mais celui-ci fut à peine blessé et les conjurés se retranchèrent dans une maison qu'il fallut faire sauter pour se rendre maître de leurs personnes. Ils furent tous étranglés.

Au commencement de l'année 1715, Alger eut à supporter un fléau dont elle avait déjà souffert en 1364. Le lundi 3 février, un violent tremblement de terre renversa de nombreux édifices et répandit la terreur parmi les habitants, qui allèrent, malgré une pluie diluvienne, s'établir dans les cimetières ou les jardins des environs. Aussitôt des bandes de voleurs se mirent à piller les maisons en ruines ou abandonnées, malgré la surveillance active du dey, qui poursuivait les voleurs, à la tête de ses chaouchs, et faisait décapiter, séance tenante, ceux que l'on saisissait. Durant vingt-quatre jours, des secousses, plus ou moins fortes, ébranlèrent la terre. Dans la nuit du 25 au 26 février, les violentes secousses recommencèrent et la population, qui était en partie rentrée, sortit de nouveau dans la campagne. Malgré nos recherches, nous n'avons pu savoir si cette série de tremblements de terre avait causé la mort d'un grand nombre de personnes.

---

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 274 et suiv. — Le même, *Correspondance des consuls d'Alger*, loc. cit., p. 460 et suiv. — Fey, *Hist. d'Oran,* p. 189 et suiv. — Vayssettes, *Histoire des beys de Constantine* (loc. cit., p. 286 et suiv.). — Watbled, *Pachas et pachas-deys* (Revue afric., n° 102). — Berbrugger, *Épitaphe d'Ozoun-Hassen* (Revue afric., n° 50).

Une nouvelle tentative d'insurrection contre le dey fut sévèrement réprimée par lui ; enfin les secousses cessèrent peu à peu ; les Algériens rentrèrent dans la ville et se mirent courageusement au travail pour réparer ou relever leurs demeures. Bientôt Alger reprit sa physionomie habituelle et, avec cette faculté propre à l'esprit de l'homme, chacun s'efforça d'oublier les maux subis, en cherchant à couvrir ses pertes, principalement au moyen de l'industrie traditionnelle : la course. Les Anglais et les Hollandais en furent particulièrement victimes.

Dans le mois de janvier 1718, le dey, Ali-Chaouch, fut emporté par une fièvre maligne et remplacé par Mohammed-ben-Hassan, appelé aussi Mohammed-Efendi[1].

TRANQUILLITÉ DE LA TUNISIE SOUS LE RÈGNE DE HOSSEÏN-BEY. IL FIXE LES RÈGLES DE L'HÉRÉDITÉ DE SON BEYLIK ET CONCLUT DES TRAITÉS DE PAIX AVEC LES NATIONS CHRÉTIENNES. — Pendant qu'Alger était le théâtre de ces malheurs, la Tunisie retrouvait un peu de calme et de prospérité, sous l'autorité d'un bey qui avait trouvé le terrain déblayé par l'extinction des descendants de Mourad et qui conservait le pouvoir assez longtemps pour pratiquer une politique suivie et en assurer l'application. Ce qu'il faut avant tout, dans cet ordre de choses, c'est avoir du temps devant soi.

Dans les premiers temps de son règne, le dey, déjà d'un certain âge, et n'ayant pas d'enfant mâle, avait désigné comme héritier présomptif un de ses neveux, nommé Ali, qui avait reçu, par anticipation, le titre de bey. Mais, en 1709, une jeune fille génoise, âgée de 13 ans, amenée à Tunis par un corsaire, entra dans le harem de Hosseïn-Bey et lui donna successivement cinq enfants, parmi lesquels trois garçons: Mohammed, Ali et Mahmoud. Dès lors, le bey eut la certitude de ne pas manquer d'héritier, et il fixa les conditions de sa succession par ordre de primogéniture dans la descendance mâ1e ; ainsi le neveu Ali-Bey, précédemment désigné, se trouva écarté du trône, et Hossein essaya de calmer ses regrets en lui faisant conférer par la Porte le titre platonique de pacha.

Dans le cours de l'année 1710, les bonnes relations qui existaient entre le bey et la France furent troublées, et il faut reconnaître que, cette fois encore, les torts n'étaient pas du côté des musulmans. M. de l'Aigle vint dans le mois de décembre, avec

1. Abbé Bargès, *Récit d'un témoin du tremblement de terre* (Complément, etc., p. 554 et 555). — De Grammont, *Correspondance des consuls* (Revue afric., n° 186, 187). — Le même, *Hist. d'Alger*, p. 277 et suiv.

une escadre, régler ces différends et réussit à obtenir un nouveau traité que Louis XIV ratifia l'année suivante.

Puis ce fut la Hollande, qui obtint, en 1712, la conclusion d'un traité depuis longtemps en discussion ; l'intervention d'un sieur Judas Cohen paraît en avoir hâté l'acceptation par le bey.
En 1716, un navire français qui transportait des pèlerins tunisiens en Orient, ayant naufragé sur les côtes de Sicile, tous les passagers furent réduits en esclavage et jetés dans les bagnes. Cette fois la colère du bey fut complète. A quoi servaient les traités avec les nations européennes, si des voyageurs naviguant sous un pavillon ami pouvaient être traités de cette façon ? Il exigea du consul de France une réparation immédiate et la mise en liberté des captifs. Mais, sur le continent, les affaires n'allaient pas vite à cette époque de la Régence et, après avoir en vain attendu 18 mois, le bey signifia que sa patience était à bout et que, si dans deux mois il n'avait pas satisfaction, il romprait définitivement avec ses anciens amis. Inutile d'ajouter que la rupture eut lieu, au grand détriment des intérêts français engagés en Tunisie. La Hollande et l'Angleterre ne négligèrent rien pour en profiter.

On prit, enfin, le meilleur parti, en France, celui d'envoyer sur place un négociateur habile qui avait passé la plus grande partie de son existence en Berbérie, l'ancien consul Denis Dussault. Il aplanit toutes les difficultés et conclut, le 20 février 1720, un nouveau traité, qui devait être considéré comme non avenu si, dans un délai d'un an, les Tunisiens détenus en Sicile n'étaient pas restitués. Dussault, qui venait d'obtenir à Alger un succès aussi appréciable (23 décembre 1719), mourut le 21 mai 1721, et il n'est pas douteux que les fatigues de ce voyage, jointes à son grand âge, n'eussent contribué à hâter sa fin. Il légua un fonds de 30,000 livres, dont les revenus devaient être affectés au rachat des captifs. Pour honorer sa mémoire, le roi de France conféra la noblesse à sa famille ; le souvenir de ses services resté dans le pays était une récompense moins vaine et plus durable.

Le bey Hosseïn était certainement un homme de paix; car, après une rupture avec l'Angleterre, il accéda à un rapprochement scellé par un nouveau traité; enfin, dans la mois de juin 1720, il accorda au P. Francisco Ximénès, religieux trinitaire établi depuis longtemps à Tunis pour la rédemption des captifs castillans et qui y avait fondé un hôpital, une charte en 12 articles consacrant les privilèges de cet établissement de bienfaisance et réglant, dans une certaine mesure, la condition des captifs espagnols. Ce fut la première concession faite à l'Espagne par le gouvernement tunisien depuis les grandes luttes du XVIe siècle.

En mai 1724, la vicomte d'Andrezel, allant à Constantinople, comme ambassadeur de France, vint avec son escadre faire une visite à Tunis et y fut reçu par le bey lui-même avec les plus grands honneurs. Enfin en 1725, Hosseïn, cédant aux instances de la Porte, conclut avec l'envoyé de l'empire d'Autriche un traité de paix dont le bénéfice s'étendit aux Pays-Bas autrichiens et aux Deux Siciles (septembre 1725). La régence tunisienne s'appliquait ainsi, sous l'habile direction de son bey, à cesser d'être une république de soldats et de corsaires, pour s'élever au rang de petit état[1].

KELIANE-HOUSSEÏN, DIT BOU-KEMÏA, BEY DE CONSTANTINE PENDANT 23 ANS. SES LUTTES CONTRE LES FAMILLES FÉODALES. — Constantine, de même que Tunis et Oran, avait enfin trouvé un administrateur sérieux dans la personne du bey Keliane-Housseïn, surnommé Bou-Kemïa (l'homme au poignard), qui devait conserver le gouvernement de la province durant 23 années. Il offre une nouvelle prouve de ce fait, que l'impuissance du régime turc dépendait principalement de la courte durée du mandat confié à ses fonctionnaires. Ainsi, la crainte des usurpations avait conduit tout naturellement à l'anarchie et il avait fallu de longues années de désordres de toute sorte pour arriver à l'abandon du système qui n'avait eu pour but que de les empêcher.

Bou-Kemïa prit possession du beylik de Constantine en 1713 et, dès la première année de son commandement, il conduisit une armée dans le Ferdjioua, vaste et riche contrée, située entre Mila et Sétif, et qui, depuis plusieurs années, vivait dans l'indépendance la plus complète et ne payait plus d'impôts. Un certain Achour, originaire de l'Ouad-Zenati, contraint de fuir son pays, avait trouvé, vers le milieu du siècle précédent, un refuge auprès du cheikh des Ourcifen vieille famille berbère, maître de cette région; après avoir été adopté par lui, il devint son successeur. Puis, aidé par un groupe de cavaliers déterminés, de toute origine, qu'on appela les Beni-Siline, i1 expulsa du Ferdjioua, les Ourcifen, et resta seul maître du pays où il vécut indépendant, comme un baron du moyen-âge. Ainsi se forma la famille féodale des Oulad-Achour, que nous allons voir entrer en scène.

Le cheikh du Ferdjioua se nommait, en 1714, EI-Hadj-ben

1. A. Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 99 et suiv. — Le même, Texte des traités avec la France, la Hollande, l'Angleterre, p. 432. 442, 489, 519. —Correspondance des consuls d'Alger (Revue afric., n° 187, p. 60 et suiv.). — Marcel. Tunis (loc. cit), p, 188.

Achour. Il se retrancha dans sa montagne et le bey, qui se croyait sûr du succès, ayant eu l'imprudence de s'engager dans ses défilés, se vit tout à coup entouré d'une nuée d'ennemis. Sa défaite fut complète; on dit qu'il laissa jusqu'à sa musique aux mains des rebelles, en outre d'un grand nombre de prisonniers que le cheikh El-Hadj renvoya, après leur avoir coupé les oreilles, en les chargeant de dire à leur maître que, s'il recommençait une semblable expédition contre lui, il abattrait, non les oreilles, mais les têtes.

Cette leçon, un peu sévère, profita au nouveau bey qui, dès lors, ne se départit plus des règles de la prudence. Il parcourut en maître son beylik et s'avança jusque dans l'extrême sud, où il fit rentrer les impôts dus depuis longtemps par les gens des oasis. En 1724, il attaqua à l'improviste la tribu des Henanecha, qui s'était révoltée, et lui enleva 8,000 têtes de bétail et une partie de ses bagages. Le cheikh Bou-Aziz, son chef, se disposait à se rendre, lorsque sa fille, Euldjïa, s'élançant sur un cheval, harangua en ces termes les femmes de la tribu: «Puisque les hommes n'ont par le courage de marcher contre ces Turcs, qui viendront bientôt nous violer sous leurs yeux, allons, nous-mêmes, vendre chèrement notre vie et notre honneur et ne restons pas plus longtemps avec ces lâches !» Puis découvrant sa gorge et la montrant aux hommes, elle leur cria: «Enfants de Nacer, qui voudra sucer ce lait n'a qu'à me suivre.»

Entraînés par les paroles de cette femme rappelant les héroïnes de la belle époque arabe, ou la berbère Kahena, les Henanecha se lancèrent de nouveau contre leurs ennemis, reprirent leurs troupeaux, et mirent en déroute les troupes turques. Tout l'Aourès, obéissant alors à la famille des Oulad-bel-Gassem, établie à Chemorra, était en révolte et ce ne fut qu'après une autre expédition, effectuée l'année suivante, que la paix fut conclue par le bey de Constantine, avec eux et les Henanecha.

On le voit, l'administration du bey de l'Est s'appuyait, en temps ordinaire, sur les chefs des familles féodales : Oulad-Mokrane, dans la Medjana, Oulad-bou-Aokkaz, chez les Arabes du sud, Oulad-Achour dans le Fedjioua, Harar et Oulad-bel-Gassem dans l'est et le sud-est; mais elle avait aussi à compter avec eux[1].

---

1. Féraud, *Les Harars* (loc. cit., p. 213 et suiv.). (Voir le *Chant en l'honneur dEuldjia*, donné par cet auteur, p. 214 et suiv.) — Peyssonnel, *Voyages dans les régions de Tunis et d Alger* (édit. Dureau de la Malle, 1838). — Vayssettes, Hist. de Constantine sous les beys (loc. cit., p. 289 et suiv.). — Salah-el-Antri, *Précis*.

SUITE DU RÈGNE DE MOULAÏ-ISMAÏL AU MAROC. LES ESPAGNOLS FONT LEVER LE SIÈGE DE CEUTA. — Au Maroc, Moulaï-Ismaïl continuait à régner, mais, soit par l'effet de l'âge, soit par la modification résultant de l'exercice prolongé d'un pouvoir absolu, le caractère du sultan devenait, de jour en jour, plus sombre et plus violent. De Meknès, son séjour de prédilection, il lançait ses ordres et faisait trembler tout le Mag'reb. Fès, comme Maroc, semblent avoir été l'objet d'une haine un peu puérile de sa part et où se mêlait, peut-être, une sorte de jalousie, car il ne cessait de faire travailler à Meknès pour éclipser les deux anciennes capitales. Malgré tous ses efforts, la Badiâa de Maroc rayonnait toujours de la magnificence dont El-Mansour l'avait comblée. Cela était insupportable au despote et, dans le cours de l'année 1710, il ordonna de la détruire: «Toutes les constructions, dit l'auteur de la Nozha, furent démolies de fond en comble, les matériaux bouleversés, les objets d'art mutilés et dispersés de tous côtés. Le sol resta ensuite à l'état de terrain vague qui n'aurait jamais été utilisé et devint le lieu de rendez-vous des chiens et l'asile des chouettes.» Détail curieux, il n'est pas une cité du Mag'reb qui ne reçut quelque fragment de la Badiâa.

Les armées du sultan parcoururent en tout sens l'empire et s'avancèrent jusque dans l'extrême sud. Grâce aux mesures prises pour rompre les tribus indomptées, il fit régner la sécurité dans la partie moyenne et septentrionale du Mag'reb ; mais le Sous méridional et le Derâa furent encore le théâtre de bien des révoltes. Abou-Mansour, fils de Moulaï-Ismaïl, fut le promoteur d'un de ces mouvements, dans le Sous, en 1711. Un autre de ses fils, Abou-Nacer, y fut assassiné en 1713 ; peu après avait lieu le décès d'un troisième, Abou-Merouane, gouverneur des régions de l'Est. Ahmed-ed-Dehbi, héritier présomptif, voyait ainsi s'éclaircir les rangs de ceux qui auraient pu lui disputer le pouvoir.

Moulaï-Ismaïl parait avoir professé une haine particulière contre les habitants de Fès, aussi ne négligea-t-il aucune occasion de les opprimer, de les exploiter et de les abaisser. En revanche, les nègres avaient toutes ses faveurs, expiées quelquefois par de cruels traitements. Il exigea même des légistes musulmans certaines fetoua reconnaissant comme parfaitement légales les dispositions qu'il prenait pour leur conférer des droits égaux, sinon supérieurs à ceux de leurs anciens maîtres. Quant aux chrétiens, ils avaient perdu tout crédit aux yeux du despote qui ne pensait plus à solliciter la main des princesses de France. La piraterie fleurit de plus belle, dans les ports du Mag'reb, et les captifs chrétiens remplirent les bagnes et furent employés aux embellissements de Meknès.

En 1721, le roi d'Espagne Philippe V, ayant mis à la disposition du marquis de Levès une petite armée et des vaisseaux, en le chargeant de débloquer Ceuta, cet officier débarqua sans encombre et fondit à l'improviste sur le camp des assiégeants. Les Espagnols s'en emparèrent sans peine, car les musulmans n'étaient plus habitués aux sorties des assiégés, le mirent au pillage, ainsi que le logement de leur général qu'on appelait le château, enlevèrent tous les approvisionnements et poursuivirent les indigènes jusque dans les gorges de la montagne, désignés par les Espagnols sous le nom de Sierra Bullones. Ils se rendirent encore maîtres du fort d'Afrag et revinrent à Ceuta avec 27 canons et 4 drapeaux. La ville était débloquée et le marquis de Levès rentra en Espagne en ne laissent que le chiffre habituel de soldats, comme garnison.

Après son départ les musulmans ne tardèrent pas à revenir en nombre et à reprendre le siège[1].

MORT DE MOULAÏ-ISMAÏL;SON OEUVRE, SON CARACTÈRE. — Le samedi 22 mars 1727, Moulaï-Ismaïl mourut à Meknès, après une courte maladie. Il était âgé de 80 ans, et avait régné pendant 57 ans. On l'enterra dans le mausolée du cheikh El-Medjdoub. Son fils, Ahmed-ed-Dehbi, héritier présomptif, qu'il avait appelé auprès de lui, fut aussitôt proclamé sultan et reçut les députations des principales villes venant le féliciter.

Le long règne de Moulaï-Ismaïl a eu, pour le Maroc et pour la dynastie des chérifs Hassani, une importance capitale. L'énergie et la ténacité déployées par lui pour obliger les populations si diverses du Mag'reb à se soumettra à son joug, la création de postes fortifiés dans toutes les régions et sur toutes les routes, et enfin l'institution de la garde nègre, changèrent les conditions du pays et donnèrent au Sultan la force nécessaire pour le contraindre à obéir. C'est grâce à cette organisation que le Mag'reb est resté jusqu'à nos jours, à peu près intact, soumis à la même dynastie.

La sécurité établie par Ismaïl fut complète, et ce n'est pas sans raison que l'auteur du Tordjeman dit: «Un juif, une femme seule, pouvaient aller d'Oudjda à l'Oued-Noun, sans que personne osât leur demander d'où ils venaient ni où ils allaient…. Les malfaiteurs,

1. Nozhet-El-Hadi, p. 193 de la trad., 113 du texte arabe. — Et-Tordjeman, p. 26 et suiv. du texte arabe, et 51 suiv. de la trad. — Castonnet des Fosses, Dynastie des chérifs Fileli (loc. cit.; p. 421, 422). - Élie de la Primaudaie, Villes maritimes du Maroc (Revue afric.; n° 93, p. 212). — Calderon, Manuel de l'officier au Maroc, p. 293. — Abbé Godard, Maroc, p. 527 et

les agitateurs, chassés du pays, ne trouvaient asile nulle part. Tout inconnu qui passait la nuit, soit dans un douar, soit dans un bourg, était arrêtés s'il ne parvenait à justifier son honorabilité. Les habitants étaient responsables de tous les vols et autres primes ou délits commis par un inconnu qu'ils avaient laissé en liberté.»

Ces services sont incontestables, et doivent faire placer Ismaïl parmi les hommes remarquables de l'histoire de la Berbérie. Quant à son caractère, il était naturellement violent, c'est-à-dire en conformité avec le milieu et le temps ; mais à mesure que le sultan avança en âge, sa dureté s'accentua et devint une véritable férocité. Son intelligence était secondée par une bonne instruction arabe, et, s'il faut en croire le cheikh Bou-Ras, il était d'une grande piété. Il favorisa, dit-on, le développement de la secte des Khouan de Sidi.Abd-el-Kader-el-Djilani. Son harem filait toujours très nombreux et il laissa, à son décès, un nombre considérable d'enfants. Le populaire prétendit qu'il avait eu 528 garçons et 340 filles; la plue grande partie de cette descendance alla s'établir à Sidjilmassa, où elle occupa tout un quartier.

Il laissait un trésor, quelque peu épuisé par ses dépenses fastueuses et ses travaux à Meknès ; 25,000 captifs chrétiens et 30,000 voleurs et brigands étaient détenus dans les bagnes.

La faiblesse de ses successeurs, venant compléter la réaction inévitable après un régime de compression aussi prolongé, allait démontrer une fois de plus l'inconvénient de l'autocratie, dont la force dépend presque toujours de celui qui exerce le pouvoir, éternelle difficulté du gouvernement des hommes : le régime démocratique amène trop souvent l'affaiblissement des nations, tandis que le régime autocratique qui peut les élever, lorsque le pouvoir est entre les mains d'un homme de génie, se heurte à la difficulté de la transmission de ce pouvoir[1].

---

1. *Et-Tordjemarn,* loc. cit. — Cheikh Bou-Ras (trad. Arnaud). Revue afric., n° 148, p. 304. — Castonnet des Fosses, *Dynastie des chérif Filelis* (loc. cit., p. 422). — Abbé Godard, *Maroc*, p. 585 et suiv.

CHAPITRE XXI

ANARCHIE EN TUNISIE ET AU MAROC. — REPRISE D'ORAN PAR LES ESPAGNOLS

1727-1735

Nouvelles contestations entre Tunis, Tripoli et la France. Nouveaux traités. Ali-Pacha se révolte contre Hosseïn-Bey ; longues luttes entre eux. — Kourd-Abdi, dey d'Alger. Il Maintient l'indépendance de son commandement. — Règne du sultan Ahmed-ed-Dehbi au Maroc. Il est renversé par son frère Abd-el-Malek. Ahmed-ed-Dehbi remonte sur le trône. Sa mort. Règne de Moulaï-Abd-Allah. — Philippe V, roi d'Espagne, prépare l'expédition d'Oran. — Débarquement des Espagnols. Ils s'emparent des hauteurs. Prise d'Oran et de Mers-el-Kebir par le duc de Montémar. Rétablissement de l'occupation espagnole. - Mort du dey d'Alger Kourd-Abdi. Le bey Bou-Chlar'em, soutenu par les Algériens, attaque infructueusement Oran. — Maroc, Tyrannie du sultan. Moulaï-Abd-Allah. Il est déposé. Moulaï-Ali la remplace.

NOUVELLES CONTESTATIONS ENTRE TUNIS, TRIPOLI ET LA FRANCE. NOUVEAUX TRAITÉS. ALI-PACHA SE RÉVOLTE CONTRE HOSSEÏN-BEY ; LONGUES LUTTES ENTRE EUX. — Les bonnes relations du bey de Tunis avez les puissances chrétiennes, et notamment avec la France, faillirent encore être troublées, en 1727, à la suite de froissements, ayant toujours pour origine des erreurs plus ou moins volontaires de part et d'autre. Le gouvernement français fit même armer des galiotes à bombes, que le chef d'escadre de Grandpré conduisit devant Tunis; mais le bey ne se souciait nullement d'entrer en lutte, et il préféra signer un nouveau traité contenant cette disposition que «tout corsaire qui serait surpris sur les côtes de France poursuivant quelques bâtiments, de quelque nation quo ce fût, serait arrêté et confisqué au profit du roi.» De plus, il était stipulé à l'art. 1er, que le bey enverrait à Versailles des ambassadeurs pour implorer le pardon du roi, et, à l'article 3, que le commerce français serait indemnisé de pertes dont les chiffres sont indiqués. Enfin de nouveaux privilèges sont accordés pour les établissements du cap Nègre et la pêche du corail (juillet 1728). Les satisfactions, on le voit, étaient complètes, et n'avaient pas coûté la vie d'un seul homme.

De 1à, l'escadre française fit voile pour Tripoli où des satisfactions de même nature devaient être exigées. Mais les moyens de douceur ne purent aboutir et l'amiral se décida à ouvrir le feu le 20 juillet. Le bombardement dura jusqu'au 30 et détruisit la moitié de la ville. Les Tripolitains se résignèrent alors à accepter toutes les conditions exigées et envoyèrent des ambassadeurs à Versailles pour implorer leur pardon.

De nouvelles difficultés ne tardèrent pas à surgir outre la Tunisie et la France pour l'exécution des clauses, fort dures, du traité de 1728, et il en résulta qu'une escadre, sous le commandement de Dugay-Trouin, vint en 1731, se présenter devant Tunis, où le bey se décida, non sans regret, à accéder à toutes les exigences des Français; dès lors, les bonnes relations ne furent pas troublées, tant que Hosseïn vécut.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, que le neveu du bey, nommé Ali, désigné d'abord comme héritier présomptif, avait vu en fortune éventuelle détruite par la naissance des enfants de Hossein ; on lui avait donné, comme consolation, le titre de pacha; mais Ali n'avait pas renoncé à une haute fortune; il attendit son heure, et au mois de février 1728, ayant quitté subrepticement Tunis, il gagna le Djebel-Ouslate, refuge de tous les prétendants. De là, il entra en relations avec les tribus de l'Ouest, et s'assura leur appui. Le cheikh Bou-Aziz-ben-Nacer, des Henanecha, devait se mettre à la tête du mouvement.

Après avoir, en vain, essayé de faire rentrer Ali-Pacha dans le devoir, Hossein-Bey se mit à la tête de ses troupes et alla bloquer la montagne d'Ouslate ; il avait déjà livré à son compétiteur quelques combats heureux, lorsqu'il reçut la nouvelle que, sur son flanc droit, Bou-Aziz-ben-Nacer, à la tête de nombreux contingents, avait franchi ses limites et s'était emparé da la ville du Kef. En même temps, Ali-Pacha abandonnait la montagne et allait rejoindre son allié, vers l'ouest. Force fut donc au bey d'évacuer le Djebel-Ouslate et de se porter sur le quartier général de ses ennemis. A son approche, les cavaliers indigènes perdirent de leur assurance. Des fractions, puis des tribus entières, vivront humblement lui offrir leur soumission. Bou-Aziz et ses adhérents, se voyant seuls, prirent la fuite; Ahmed-Sréir-ben-Soultan, chef de la branche des Menacer, des Henanecha, entra au Kef, après la fuite de son parent Bou-Aziz, ou peut-être l'en chassa, et mit cette ville au pillage. Bientôt tout le pays fut pacifié; quelques exécutions des personnages les plus compromis complétèrent le succès du bey.

Sur ces entrefaites, Bou-Kemïa, bey de Constantine, se trouvant

auprès de la frontière tunisienne, il fut convenu qu'une entrevue aurait lieu entre lui et Hoseeïn-Bey, pour régler diverses difficultés relatives aux régions limitrophes, et les deux beys se rencontrèrent, à cet effet, dans la plaine de Djaber. Il est probable que ce fut dans une entrevue que Hossein obtint, de Bou-Kemïa, l'investiture des Henanecha pour Ahmed-Sr'eïr, au détriment de Bou-Aziz. Après avoir ainsi tout fait rentrer dans l'ordre, Hosseïn licencia ses auxiliaires et renvoya les soldats à Tunis, en demandant de nouvelles troupes afin de combattre Ali-Pacha, qui était rentré dans le Djebel-Ouslate.

Ayant reçu des troupes fraîches, il vint prendre position à Kenatria, en avant de Kaïrouan. On lui apprit, alors, que le cheikh des Oulad-Yakoub avait manifesté de la sympathie pour son adversaire et il voulut le faire arrêter. Mais celui-ci, prévenu à temps, se réfugia auprès d'Ahmed-Sr'éïr, chef des Henanecha et de son frère Soultan, qu'il parvint à détacher du parti du bey. Malgré les sommations de celui-ci, les cheikhs des Henanecha, alliés aux Oulad-Yakoub et aux Oulad-Yahia-ben-Taleb, de la région de Tebessa, envahirent la frontière tunisienne. Mais Hossein fit marcher contre eux un premier corps d'armée qui obtint quelque succès ; puis il arriva en personne, et Bou-Aziz en profita pour rentrer en grâce auprès de lui et obtenir le commandement des Henanecha. Tous ensemble se mirent alors à la poursuite des Harar-Menacer campés sur l'Oued-Chabrou, et qui, à leur approche, se retranchèrent dans la montagne escarpée d'Ouks. Malgré les difficultés du terrain, le bey fit donner l'assaut, et ses troupes, aidées puissamment par Bou-Aziz, s'emparèrent de la montagne et en expulsèrent leurs ennemis (avril 1729).

Cependant, les fuyards, ayant rejoint Ali-Pacha, le ramenèrent avec eux vers l'ouest afin de se jeter sur le bey alors en retraite vers Tunis. Mais celui-ci avait pris ses mesures et il reçut ses ennemis en bon ordre de bataille, aux environs de Mermadjenna. On lutta, de part et d'autre, avec le plus grand acharnement, sans résultat décisif. Cependant, Ali-Pacha, ne se jugeant pas en état de combattre encore, prit la fuite pendant la nuit, tandis que les Harar-Menacer, ayant avec eux son fils Younès, gagnaient le Sahara.

Ali-Pacha s'était porté rapidement sur Kaïrouan, espérant surprendre cette ville. Mais il en fut repoussé et essaya néanmoins de tenir la campagne. Après un dernier échec dans le Sahel, il passa successivement à El-Hamma, puis à Gafça et enfin rejoignit les Harar-Menacer, dans le Sahara. Il y épousa une fille de Soultan, puis se rendit dans le Zab méridional, afin de requérir l'assistance

de Farhate, fils de Sakheri, chef des Daouaouïda[1], pour gagner Alger. Celui-ci le reçut avec honneur et lui fournit des cavaliers des Oulad-Mâdi qui le conduisirent jusqu'à Sour-el-R'ozlane d'où il atteignit, sans accident, Alger. Il espérait entraîner le dey dans son parti; mais il fut arrêté par lui pour les raisons indiquées plus loin[2].

KOURD-ABDI, DEY D'ALGER. IL MAINTIENT L'INDÉPENDANCE DE SON COMMANDEMENT. — Tandis que les régions de l'Est, qui avaient joui pendant trop pou de temps d'un calme si appréciable, étaient le théâtre de ces luttes, Alger continuait à donner le triste spectacle de l'anarchie et de l'indiscipline. En 1724, le dey Mohammed avait été assassiné par les reïs, dont il avait voulu réprimer les brigandages. Les rebelles, qui avaient massacré en même temps les personnages entourant le dey, s'étaient vus repousser au moment où, profitant de la stupeur générale, ils voulaient s'emparer de la Djenina. Bien que blessé, le Khaznadar avait pu fermer à temps la porte du palais, et on avait proclamé dey l'aga des spahis, Kourd-Abdi. C'était un homme énergique, malgré son grand âge, et qui prétendait rester avant tout algérien. Aussi repoussa-t-il avec autant d'habileté que de ténacité les tentatives qui furent faites par différentes puissances, pour diminuer son indépendance, et par la Porte pour reprendre sa suprématie et obtenir des réparations, promises à Constantinople, à divers ambassadeurs. Plusieurs missions ottomanes venues à Alger afin d'amener le dey et

1. Ce personnage était resté maître des tribus arabes, à la suite des événements suivants : Une fille de Redjeb, bey de Constantine, Oum-Hani, avait épousé, ainsi que nous l'avons dit, El-Guidoum, chef des Daouaouïda, puis Ahmed-ben-Sakheri, frère du précédent. Après la chute de Redjeb-bey, sa veuve et son fils vinrent chercher asile auprès de leur fille et sœur Oum-Hani; mais, pour des raisons quelconques, les Daouaouïda assassinèrent ce jeune homme. Oum-Hani, dont la caractère était très ferme (on sait qu'elle était fille d'une captive espagnole) se vengea, en faisant tuer son mari, Ahmed-ben-Sakheri, avec ses parents et ses principaux partisans, près de l'oasis d'Ourlal ; puis, elle garda le commandement de sa tribu, exerçant une autorité sans conteste, du Zab à Bouçaada. Cependant, Farhate, fils d'Ahmed-ben-Sakheri, qui avait échappé au massacre d'Ourlal, finit, après de longues luttes, par vaincre Oum-Hani et reprendre le commandement de la tribu.

2. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 108 et suiv. — Féraud, *Annales Tripolitaines* (loc. cit.), p. 218. — Le même, *les Harars* (Revue afric., n° 105, p. 222 et suiv.). — Le même, *Les Ben-Djellab* (Revue afric., n° 155, p. 372 et suiv.).

le diwan, par la douceur ou la menace, à faire ce qui était réclamé, ne purent rien obtenir et, une fois, le Capidji dut entendre ces dures paroles: «Pourquoi prétendez-vous exiger de nous, ce que nous ne voulons pas faire, alors que vous nous avez laissé bombarder trois fois sans nous secourir !»

Ainsi, l'autorité se trouvait dans une main ferme ; le Mufti et l'Ag'a ayant voulu, en 1728, provoquer un mouvement insurrectionnel contre lui, en firent durement l'épreuve. Il ordonna de les étrangler et, après s'être rendu maître de l'émeute, envoya au supplice tous ceux qui s'y étaient compromis. Sur ces entrefaites, Ali-Pacha vint, ainsi que nous l'avons dit; se réfugier à Alger. En vain le bey de Tunis sollicita Kourd-Abdi de le lui livrer, offrant en récompense une grosse somme; ce dernier se contenta de l'incarcérer, on stipulant, de plus, que Hosseïn-Bey lui servirait une indemnité annuelle de 10,000 sequins.

L'année suivante (juin 1729), la Porte se décida à envoyer un pacha à Alger ; mais, lorsque le navire fut en rade, Kourd-Abdi lui défendit d'approcher, confirmant ainsi les résolutions antérieurement prises, de ne plus recevoir de Constantinople de fonctionnaires de cet ordre. Les Turcs essayèrent de parlementer depuis le fort Matifou où ils étaient mouillés; mais on les força de partir, les menaçant même de faire feu sur eux, et ils durent, bon gré mal gré, remettre à la voile et rentrer en Orient[1].

RÈGNE DU SULTAN AHMED-ED-DEHBI AU MAROC. IL EST RENVERSÉ PAR SON FRÈRE ABD-EL-MALEK. AHMED-ED-DEHBI REMONTE SUR LE TRÔNE. SA MORT. RÈGNE DE MOULAÏ-ABD-ALLAH. — Nous avons laissé, au Maroc, le nouveau sultan Ahmed-ed-Dehbi recevant à Meknès les hommages des députations envoyées vers lui par différentes villes. Ces adhésions, malheureusement, n'étaient pas unanimes, car la mort d'Ismaïl avait été le signal de troubles éclatant dans les grandes villes, comme chez les populations berbères, les unes et les autres victimes de si dure traitements ; presque partout les gouverneurs furent massacrés. Or, Ahmed-Dehbi n'avait aucune des qualités nécessaires pour dominer une semblable réaction et bientôt l'anarchie fut générale. Les Berbères firent leurs efforts pour se procurer des chevaux et des armes, tandis que l'élément militaire, Abid et Oudaïa, se livrait à tous les excès.

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 282 et suiv. — Le même, *Correspondance des consuls d'Alger* (Revue afric., n° 188). — *Gazette de France*, passim.

Les Oudaïa mirent au pillage le marché et les magasins de Fès; puis, leur chef, Mohammed-ben-Ichou, fit arrêter et jeter en prison les notables de la ville, envoyés auprès du sultan pour réclamer justice. Il en résulta de nouveaux conflits et bientôt une armée vint assiéger Fès. Abou-Farès, fils du sultan, parvint alors à calmer la révolte ; mais, à peine s'était-il retiré que les Oudaïa lancèrent des bombes sur la ville. Sur ces entrefaites, les Abid de Mechra-er-Remel firent savoir, secrètement, aux gens de Fès, qu'ils étaient disposés à reconnaître comme sultan le prince Abd-el-Malek (fils d'Ismaïl), gouverneur du Sous. Ayant reçu leur approbation, ils adressèrent ce double hommage à Abd-el-Malek ; celui-ci quitta aussitôt Taroudent et marcha vers le nord, au milieu de l'allégresse générale. Les chefs des Abid déposèrent Ahmed-ed-Dehbi et s'avancèrent au-devant de son frère qui fit son entrée à Meknès au bruit des salves et des acclamations (mars-avril 1728). Ahmed-ed-Dehbi avait régné un an. Il fut étroitement détenu par Abd-el-Malek qui l'expédia ensuite à Sidjilmassa.

On avait fondé de grandes espérances sur Abd-el-Malek, mais il lui était impossible de faire des miracles et l'esprit public ne tarda pas à changer de direction. De plus, il mécontenta les Boukharis, ces Mamlouks habitués aux cadeaux dont Ismaïl les comblait, en ne leur donnant qu'une très faible somme. Son avarice détacha de lui les soldats et, après quelque temps d'anarchie, ils s'entendirent pour rappeler Ahmed-ed-Dehbi qui s'était montré particulièrement libéral. Ayant envoyé une députation à Sidjilmassa pour ramener ce prince, les Abid refusèrent d'écouter Abd-et-Malek et bientôt, marchant sur Meknès, ils y entrèrent tumultueusement et mirent cette ville au pillage, tandis que le sultan prenait la route de Fès, suivi de sa famille et de ses serviteurs.

Cependant Ahmed-ed-Dehbi, arrivé de Sidjilmassa, avait repris en main l'autorité à Meknès, et recevait l'adhésion de la majorité des villes. Mais Abd-el-Malek avait été accueilli en souverain à Fès et les régions du nord et de l'est lui restaient fidèles. En vain Ahmed-ed-Dehbi essaya d'obtenir des gens de Fès qu'ils lui livrassent, son frère : ses envoyés furent massacrés et bientôt les Oudaïa, attaqués, surpris, dépouillés, eurent à supporter de terribles vengeances de la part de ceux qu'ils avaient si durement opprimés. Dans les premiers jours d'août 1728, Ahmed-ed-Dehbi arriva de Meknès et commença le siège, puis le bombardement de la ville, qui fut en partie détruite. Néanmoins, les assiégés luttèrent pendant cinq mois et ne se décidèrent à se rendre que lorsque le manque de vivres les empêcha absolument de prolonger la résistance. Il fut

décidé qu'Abd-el-Malek serait livré, mais celui-ci obtint l'engagement formel, garanti par le serment de 50 caïds qu'il aurait la vie sauve. Son frère l'interna à Sidjilmassa.

Peu de temps après, Ahmed-ed-Dehbi tomba gravement malade et, se sentant perdu, donna l'ordre d'étrangler secrètement Abd-el-Malek à Sidjilmassa. Les deux frères moururent à trois jours d'intervalle, ce dernier le 2 et Ahmed le 5 mars 1729. Mais la mort d'Abd-el-Malek fut tenue secrète et ses partisans attendirent longtemps son retour.

Abd-Allah, autre fils d'Ismaïl, qui se trouvait alors à Tafilala, fut proclamé par les officiers. On envoya une députation pour le ramener, tandis qu'une lettre d'un caractère pacifique était expédiée à Fès. Elle y fut favorablement accueillie et bientôt Abd-Allah arriva du Sud, directement à Fès, où il fut reçu par la population qui s'était portée à sa rencontre jusqu'à El-Mehras. Le lendemain, il fit son entrée dans la ville-neuve et reçut le serment des habitants, ayant à leur tête le Cadi ; il les invita à lui fournir 500 archers choisis et, avec cette escorte, prit la route de Meknès où on l'accueillit avec de grands honneurs. Le 30 avril, la cérémonie de son investiture fut renouvelée.

Cependant, Fès demeurait dans une sorte d'indépendance et le sultan signifia à ses habitants d'avoir à lui remettre les forts et ouvrages de défense pour qu'il y plaçât garnison ; mais ces citadins ne tenaient nullement à se livrer ainsi, sans défense, aux vengeances de leurs ennemis. Ils essayèrent d'obtenir quelque adoucissement et les Oudaïa en profitèrent pour donner carrière à leurs mauvais procédés, si bien que les gens de Fès finirent par se mettre en révolte ouverte. Vers le milieu de mai 1729, Moulaï-Abd-Allah vint investir la malheureuse ville dont il ravagea les jardins et les cultures, tandis que les boulets et les bombes faisaient leur oeuvre destructrice. Le siège était dirigé par le baron de Riperda, aventurier né en Hollande, d'une famille d'origine espagnole, et qu'une fortune imméritée avait fait, pendant un an, premier ministre de l'Espagne (1725-1726). Après sa chute et son évasion de la tour de Ségovie, il s'était réfugié au Maroc où il avait offert ses services au sultan. Lorsque la famine fit sentir ses effets, les assiégés se décidèrent à traiter et il est probable que le sultan avait hâte d'en finir aussi, car il ne leur imposa pas de conditions onéreuses et se borna, pour le moment, à faire occuper par ses soldats les points importants (octobre) ; après quoi il s'empressa de rentrer à Meknès. Il alla ensuite, combattre les Aït-Yemmour, Aït-Malou et Aït-Isri qui avaient recommencé leurs déprédations, et leur fit éprouver des pertes sensibles.

A son retour, le sultan, se faisant l'exécuteur des vengeances de

son entourage contre les gens de Fès, ordonna le massacre de leurs otages. Un certain caïd Hamdoun-er-Roussi se montrait le plus acharné contre la malheureuse cité, dont il démantela les fortifications.

Le sultan connu alors le commandement de Fès au caïd Taïeb-ben-Djelloul, homme féroce, qui se livra à toutes les violences contre les citoyens ; lorsqu'il fut las de tuer et de dépouiller, on le jeta à son tour en prison (1732). Abd-er-Rezzak-ben-Ichou, qui le remplaça, s'en prit plus particulièrement aux commerçants ; il les fit arrêter et dévaliser, arrivant ainsi à se procurer des sommes considérables pour le sultan.

Telle était la situation du Maroc et l'on ne peut s'empêcher de plaindre les malheureux habitants de Fès, tout en admirant leur courage et en s'étonnant que cette ville ne fût pas absolument ruinée et que les chacals qui la dévoraient trouvassent toujours de nouvelles proies dans ses ruines(1).

RÈGNE DU SULTAN AHMED-ED-DEHBI AU MAROC. IL EST RENVERSÉ PAR SON FRÈRE ABD-EL-MALEK. AHMED-ED-DEHBI REMONTE SUR LE TRÔNE. SA MORT. RÈGNE DE MOULAÏ-ABD-ALLAH.. — Dès que le roi d'Espagne, Philippe V, se trouva délivré de ses embarras par les traités qui avaient mis fin à la guerre de la succession (1714), il se tourna vers l'Afrique, bien décidé à y reprendre, sinon la suprématie d'autrefois, au moins les positions perdues. Mais de nouvelles complications politiques absorbèrent le gouvernement espagnol et bientôt la guerre recommença exigeant toutes ses forces, car c'était contre l'Europe entière que l'Espagne luttait et la fortune ne lui était guère favorable. En 1720, profitant d'un instant de répit, Philippe V envoya, ainsi que nous l'avons vu, une expédition dans le but de faire lever le siège de Ceuta ; ce n'était qu'un prélude ; mais d'autres événements vinrent en ajourner la suite naturelle : l'abdication du roi, le court règne de son fils, la reprise de la couronne, la rupture avec la France et l'Angleterre, le siège de Gibraltar et l'affaiblissement mental du roi .....

Enfin, en 1729 et 1731, l'Espagne conclut la paix avec ses adversaires, et Philippe V put s'occuper de ce qui était seul capable de le tirer de sa torpeur : l'organisation d'une expédition militaire. Oran était le but désigné depuis longtemps, car sa perte avait été profondément ressentie en Espagne et cette plaie saignait toujours au cœur de ses sujets. Aussi le roi s'appliqua-t-il à préparer soigneusement une expédition formidable, bien pourvue de vivres,

lui permit de recourir largement aux richesses du clergé. Ce fut seulement dans les premiers mois de 1732 que tout se trouva prêt. Philippe V confia le commandement de l'armée expéditionnaire au capitaine général, comte de Montémar, et le 6 juin 1732 adressa de Séville un manifeste dans lequel, après avoir fait allusion aux circonstances qui avaient amené la perte d'Oran en 1708, il rappelle à son peuple les sacrifices faits en Afrique, expose le danger pour l'Espagne de la proximité de ce centre d'opérations maritimes et autres, et confie au comte de Montémar et à son armée le soin de venger l'honneur de la nation et de soutenir les intérêts de la religion.

Les troupes, le matériel et les approvisionnements avaient été réunis dans les ports de Barcelone, d'Alicante et de Cadix, où 525 voiles vinrent les embarquer. L'armée expéditionnaire se composait de 30,000 hommes savoir :

32 bataillons d'infanterie fournis par 17 régiments (23,000 soldats).

1200 dragons, fournis par quatre régiments.

1672 hommes de cavalerie diverse.

Et enfin quelques compagnies ou sections d'escopettiers de montagne ou de guides.

Le complément de l'effectif était fourni par l'artillerie, le génie et les corps auxiliaires. Le corps de santé était nombreux et bien pourvu.

168 bouches à feu, sans compter les 720 pièces se trouvant sur les navires de guerre, composaient l'artillerie de l'expédition qui était largement approvisionnée de bombes, boulets, grenades, projectiles de toute sorte et matériel de siège.

Le commandant en chef, comte de Montémar, était assisté d'un nombreux et brillant état-major. D. F. Cornejo commandait la flotte. Ces choix étaient bons et le roi eut l'avantage d'être aidé pour cette organisation par un habile ministre, Patino, qu'on a appelé le Colbert espagnol, et auquel on devait le relèvement de la marine nationale.

A Oran, le bey Bou-Chlar'em, averti de l'attaque prochaine des Espagnols, avait fait son possible pour préparer la défense. Mais la ville était en partie démantelée, et il avait dit se borner à l'entourer de contingents nombreux, fournis par les tribus de l'intérieur. Il avait aussi obtenu le concours d'un corps marocain, commandé par ce Riperda dont nous avons déjà parlé et qui espérait se venger du dédain des Espagnols [1].

1. D.-A. de Clariana (*Trad. de l'hist. du royaume d'Alger de L. de*

DÉBARQUEMENT DES ESPAGNOLS. ILS S'EMPARENT DES HAUTEURS. PRISE D'ORAN ET DE MERS-EL-KEBIR PAR LE DUC DE MONTÉMAR. RÉTABLISSEMENT DE L'OCCUPATION ESPAGNOLE. — Le 15 juin 1732, l'immense armada mit à la voile; mais, contrariée par le vent, elle dut venir s'abriter derrière le cap de Palos, d'où elle partit le 24, par une bonne brise. Le lendemain, elle était en vue d'Oran ; cependant elle ne put doubler le cap Falcon que le 28. Le même jour, à quatre heures, elle mouilla dans celle baie, sans qu'une seule voile manquât à l'appel. Le comte de Montémar prit aussitôt ses dispositions pour que le débarquement s'opérât le lendemain matin sur la plage des Aiguades. Les chaloupes furent préparées dans la nuit, les positions prises par les navires de guerre pour protéger l'opération et le terrain reconnu. Au point du jour, le débarquement commença et s'effectua sans difficultés. A mesure que les troupes avaient pria terre, elles se déployaient en avant et sur les flancs de façon à former les trois côtés d'un carré appuyé à la mer. Quelques groupes d'indigènes essayèrent, sans succès, d'escarmoucher contre les Espagnols, et furent tenus à distance par des escouades détachées.

Des masses profondes de cavaliers indigènes se tenaient sur les hauteurs, attendant on ne sait quel ordre, pour commencer le combat. Cependant, un corps d'environ 2,000 musulmans était venu occuper un petit mamelon commandant la source; à quatre heures de l'après-midi, la comte de Montémar lança contre eux des compagnies de grenadiers, soutenues par 400 cavaliers, pour les en déloger. Les indigènes ne les attendirent pas et cette première journée parait s'être bornée à des engagements sans importance.

Le lendemain 20, les Espagnols commencèrent, sous le commandement du lieutenant-général de Marcillac, la construction d'un retranchement à l'extrême gauche, au pied du mont du Santon. Mais les musulmans se mirent à inquiéter sérieusement les travailleurs; il fallut faire avancer des troupes pour les soutenir, et, peu à peu, une action étendue s'engagea. Bientôt les indigènes descendirent, comme une avalanche, des pentes, et le comte de Montémar, avec un véritable coup d'œil militaire, lança, sans hésiter, ses troupes à une attaque générale des hauteurs. C'était une entreprise audacieuse. Mais l'armée sentait ce vigoureux coup de collier

---

Tassy), Madrid, 1733, publié par, Berbrugger (Revue afric., n° 43, p. 12 et suiv.). — Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran* (Revue afric., n° 92, p. 94 et suiv.). — L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 142 et suiv. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. XII, passim.

nécessaire et elle l'exécuta avec une intrépidité admirable, malgré des pertes sensibles. Toujours au premier rang, le bey Bou-Chlar'em enflammait l'ardeur des musulmans. Le corps marocain commandé par Riperda détruisit, presque en entier, la compagnie des Jetaros mahonais. Ce fut le maréchal de camp de la Mota qui décida du succès de la journée, en enlevant, à la tête des grenadiers, appuyés par las gardes Wallones, la montagne du Santon, qui domine le fort de Mers-el-Kebir. La première ligne de crêtes était occupée par les Espagnols, qui restèrent sur les positions conquises; quant aux indigènes, ils avaient été rejetés en arrière; mais les chrétiens étaient trop fatigués pour songer à les poursuivre.

Procédant toujours avec une louable prudence, le comte fit commencer, le Ier juillet, au matin, une route, permettant de hisser l'artillerie du rivage au plateau de Santon, tandis que, sur toute la ligne, les troupes se préparaient à recevoir l'attaque des indigènes, en se couvrant par des retranchements provisoires. Cependant, vers deux heures de l'après-midi, aucun burnous ne s'était montré, lorsqu'un messager, envoyé d'Oran par le consul de France, annonça que les indigènes avaient quitté la ville. Voici ce qui s'était passé: après la bataille de la veille, les auxiliaires indigènes, terrifiés de l'audace et du courage des Espagnols, avaient pris la fuite, jugeant toute résistance impossible et croyant avoir les chrétiens à leurs trousses. Les troupes régulières, se voyant seules, ou étant entraînées par les fuyards, avaient suivi le mouvement; puis les citadins, convaincus du succès des Espagnols, s'étaient empressés de déménager, de sorte que le bey, lui-même, renonçant à les retenir, avait fait charger ses objets les plus précieux sur des chameaux et, la mort dans l'âme, s'était décidé à évacuer cette conquête, gloire de sa jeunesse, et où il commandait en maître absolu depuis 24 ans.

Sans perdre de temps, le comte de Montémar, qui avait laissé le maréchal de camp de la Mota à la garde de la position du Santon dominant le fort de Mers-el-Kebir, fit marcher la plus grande partie de l'armée par les crêtes et vint tomber sur le village d'Ifre, au-dessous du vieil Oran, sur la rive gauche de Ras-el-Aïn. Il fit occuper le fort inachevé de la marine, par le maréchal de camp don B. Ladron, et, continuant sa marche sur Oran, y entra, vers sept heures du noir, avec l'avant-garde de l'armée et prit possession des forts et des bastions. Le lendemain, on vit flotter le drapeau espagnol sur cette ville arrachée de nouveau à la barbarie musulmane.

Mers-el-Kebir, commandé par l'aga Ben-Debiza, avec une centaine de soldats turcs, tenait encore ; mais dominé par le corps

de la Mota, entouré de toutes parts, démoralisé par la terrifiante victoire des Espagnols, le commandant du fort s'empressa de se rendre le 2, et les chrétiens en prirent possession. Le succès était complet et la réussite aussi rapide qu'inespérée. C'était une belle récompense du courage et de l'habileté du comte de Montémar, de la vaillance de son armée et de la prévoyance avec laquelle cette expédition avait été préparée. Elle coûtait aux Espagnols 58 tués et une centaine de blessés ; aucun désastre, aucune perte matérielle, n'était à regretter. Quant aux trophées, ils se composaient de 138 canons de fer et de bronze et d'une quantité considérable de munitions, de vivres, de matériel abandonnés par les indigènes dans leur fuite. Cinq brigantins et une grande galéasse servant à la course avaient en outre été laissée, par eux, sur la plage. Le général marquis de la Mina s'embarqua aussitôt pour l'Espagne, afin de porter au roi la nouvelle du succès de ses armes.

Le comte de Montémar, qui s'était logé dans la maison d'un renégat portugais, s'occupa avec activité de l'organisation de sa conquête, recevant les députations des indigènes autrefois soumis, qui venaient se mettre au service et sous la protection des Espagnols. Le 10 juillet, après la célébration d'un office religieux dans la cathédrale, une grande revue fut passée, au bruit des salves d'allégresse faisant retentir les échos d'alentour.

Cependant Bou-Chlar'em s'était réfugié à Mostaganem et, de là, envoyait des partis qui inquiétaient sans cesse les environs d'Oran. Quelques engagements sans grande importance eurent lieu, entre eux et des corps détachés de la garnison. Le 30 juillet, la majeure partie de l'armée et du matériel ayant été embarquée à Mers-el-Kebir, le comte de Montémar partit pour l'Espagne. Il laissait à Oran le lieutenant-général marquis de Santa-Cruz del Marcenado, avec 10 bataillons. Une inscription, gravée sur la demi-lune qui couvre le fort de Mers-el-Kebir, rappela le souvenir de ce glorieux fait d'armes.

A leur retour en Espagne les vainqueurs d'Oran furent accueillis avec le plus grand enthousiasme et, le 14 août, le comte de Montémar était reçu, à Séville, par le roi Philippe V, qui lui conférait la toison d'or et, peu après, le titre de duc. De nombreuses récompenses furent décernées aux officiers et aux soldats. Toute l'Espagne célébra, avec joie, la reprise d'Oran. Vers la fin de l'année, le roi créa le corps des dragons d'Oran et un régiment d'infanterie du même nom. Malheureusement l'occupation restreinte à la place d'Oran, le départ immédiat de l'armée expéditionnaire ne

pouvaient donner aux Espagnols une position tranquille et avantageuse[1].

MORT DU DEY D'ALGER KOURD-ABDI. LE BEY BOU-CHLAR'EM, SOUTENU PAR LES ALGÉRIENS, ATTAQUE INFRUCTUEUSEMENT ORAN. — Tandis que l'Espagne était dans l'allégresse, Alger se trouvait plongé dans la stupeur ; mais le plus affligé était certainement le dey Kourd-Abdi, qui avait refusé, jusqu'au dernier moment, d'envoyer des renforts à Bou-Chlar'em ; on le lui reprochait violemment et il se le reprochait lui-même plus encore, car il ne cessa de rester plongé dans une noire mélancolie refusant de prendre tout aliment jusqu'à ce qu'il mourut (3 septembre 1732). Il était âgé de 88 ans. Son beau-frère, le Khaznadar Ibrahim, lui succéda et s'occupa aussitôt d'expédier des secours à Bou-Chlar'em, qui en réclamait pour essayer de reprendre Oran. La flotte algérienne fut même envoyée devant cette ville, afin d'empêcher tout ravitaillement par mer; mais les navires des chevaliers de Malte la dispersèrent et donnèrent la chasse aux reïs.

Bou-Chlar'em, avons-nous dit, s'était réfugié à Mostaganem l'armée espagnole aurait dû l'y poursuivre, ainsi que le voulait le duc de Montémar, qui en fut empêché par un ordre précis du roi. Le bey était parfaitement placé pour y grouper toutes ses forces et rendre insupportable la situation des Espagnols. Bientôt, en effet, il prit l'offensive et, après quelques engagements, campe en vue des forts Saint-André et Saint-Philippe (l3 septembre). Il avait reçu du matériel de siège et, le 17, au matin, ses batteries ayant été démasquées, il ouvrit le feu contre ces positions. La partie sud du fort de Santa-Cruz s'écroula par le fait d'une mine Les Espagnols résistaient de leur mieux, mais le nombre des assaillants augmentait sans cesse. Le commandant de la place prépara alors une grande sortie et, le 21 novembre, une dizaine de mille Espagnols se précipitèrent dans les tranchées, massacrant ce qu'ils y trouvèrent, enclouant les canons, renversant les parapets. La réussite était complète : malheureusement ils se laissèrent entraîner à la poursuite des indigènes qui fuyaient tumultueusement et se heurtèrent au gros de l'armée assiégeante, qui arrêta d'abord leur élan et manœuvra, ensuite, de façon à les envelopper. Peut-être la trahison des

1. Clariana (*loc. cit.*). p. 23 et suiv. — Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran*, loc. cit., p. 94 et suiv. — L. Fey., *Hist. d'Oran*, p. 145 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 288 et suiv. — *Notice sur le bey d'Oran* (Gorguos), loc. cit., p. 84 et suiv. — W. Esterhazy. *Domination Turque*, p. 173 et suiv.

Beni-Amer contribua-t-elle à rendre leur position critique.

Bientôt, en effet, la retraite commence, et en peu de temps se change en débandade. Le commandent accourt, et cherche à arrêter ce mouvement; il est bousculé, renversé et finalement tué. Au moment où la situation était le plus critique, les régiments de Vitoria et Aragon accoururent et permirent à ces gens démoralisés de se reformer et de rentrer derrière les remparts. Cette malheureuse journée avait coûté aux Espagnols 1,500 hommes tuée ou faits prisonniers. Le surlendemain, 23, le général don B. Ladron, qui avait pris le commandement, effectua, avec 10 compagnies et 500 pionniers, une nouvelle sortie, qui fut menée avec autant de prudence que de vigueur et vengea, en partie, l'échec précédent.

Les progrès du siège avaient été arrêtés par ces deux sorties; cependant l'investissement de la ville continua et les assiégeants resserrèrent peu à peu leurs lignes. En 1733, le marquis de Villadarias, nommé gouverneur, vint prendre le commandement de la place, bien résolu à contraindre les indigènes à lever le siège. Il opéra d'abord quelques sorties heureuses ; encouragé par ces succès, il s'avança, le 10 juin, à la tête de forces imposantes, culbuta tout devant lui et se laissa entraîner beaucoup trop loin, sans se méfier de la tactique habituelle des musulmans. Lorsqu'il fut bien engagé, ceux-ci revinrent sur ses derrières et lui coupèrent la retraite. Ce ne fut qu'au pris des plus grands efforts qu'il parvint à rentrer à Oran, en laissant 400 hommes aux mains de l'ennemi.

Tandis que le marquis de Villadarias était mis en jugement, comme coupable d'impéritie, le général don J. Vallejo vint prendre le commandement d'Oran ; par sa prudence et son habileté il ne tarda pas à réduire le siège d'Oran à un blocus incomplet. Du reste, la discorde, ainsi qu'on devait s'y attendre, s'était mise parmi les assiégeants. Le fils du dey Ibrahim, qui commandait le corps algérien, ne pouvait s'entendre avec le vieux Bou-Chlar'em, auquel il alla jusqu'à reprocher d'avoir livré Oran aux Espagnols. «S'il en est ainsi, lui répondit le bey plein de colère, reprenez vous-même cette ville !» et aussitôt il congédia ses auxiliaires et rentra à Mostaganem. Demeurés seuls, les Algériens reçurent l'ordre de revenir à Alger et, ainsi, Oran se trouva débloqué. Mais les hostilités continuèrent, pour ainsi dire, sans interruption, car les chroniques nous apprennent que, le 10 juin 1733, il y eut, sous les murs de la ville, un grand combat, dans lequel le colonel de Miromesnil fut blessé mortellement. Le gouverneur D. Vallejo s appliqua, du reste, à renforcer et compléter les défenses d'Oran.

C'était un véritable administrateur et nous lui devons la liste exacte des indigènes soumis à l'Espagne. Leur nombre n'excéda jamais 140 douars; quant à la redevance qu'ils fournissaient, elle était de 16,000 fanègues (de 82 litres environ) d'orge et autant de blé, dont le produit servait à indemniser et gratifier les cheikhs et autres agents indigènes[1].

MAROC. TYRANNIE DU SULTAN MOULAÏ-ABD-ALLAH. IL EST DÉPOSÉ. MOULAÏ-ALI LE REMPLACE. — Pendant que la province d'Oran était le théâtre de ces événements, le Maroc, qui devait rester si longtemps en proie aux fantaisies sanguinaires de Moulaï-Abd-Allah, retombait dans l'état de barbarie et d'anarchie dont Ismaïl l'avait tiré. En 1733, après son retour d'une expédition dans le Sous, le sultan ordonna la destruction de la ville d'Er-Rïad «la parure et la joie de Meknès», toute remplie d'habitations de plaisance et centre d'un commerce important. En même temps, il s'amusait à faire périr en masse et sans autre raison que son plaisir, tantôt des Soldats revenant d'expédition, tantôt de ces braves, volontaires de la guerre sainte, venus auprès de lui dans l'espoir d'amener une entente avec les chefs révoltés qui reconnaissaient, dans le nord, l'autorité de son frère El-Moustadi. Plus tard, ce furent les Beni-Hassen, dont 200, de la fraction des Hedjaoua, furent mis à mort comme coupables de brigandage. Enfin les Abid eux-mémos, irrités par le supplice de plusieurs de leurs chefs, se mirent en état de révolte et, pour les calmer, il fallut les combler de présents et les envoyer en expédition contre les Aït-Matou.

Mais c'était surtout contre Fès que sa fureur et son irritation ne pouvaient être calmées. En 1734, il envoya dans cette ville un certain Mobammed-Zemmouri avec les instructions suivantes: «Prends l'argent de ces gens-là ;...ne leur laisse rien... Ce n'est qu'à cause de leur richesse que les gens de Fès sont arrogants et méprisent l'autorité royale.» Voilà cette fois, les griefs bien définis : les habitants de Fès étaient trop riches et le nouveau gouverneur ne négligea rien pour les ruiner. Personne ne fut épargné, car après les riches on s'en prit aux gens de fortune moyenne, puis aux simples

1. *Djoumani* (Gorguos), Revue afric., t. II, p. 36, 37. — Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran* (loc. cit.), p. 98. 99 et n° 93, p. 189 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 289 et suiv. — Le même, *Correspondance des consuls d'Alger* (Revue afric., n° 189, p. 285 et cuir.). — Léon Fey, *Hist. d'Oran*, p. 148 et suiv. — Walsin Esterhazy, *Domination Turque*. p. 174.

artisans, si bien que tous se décidèrent à abandonner leur ville et à chercher un refuge dans d'autres localités : «quelques-unes allèrent jusqu'en Tunisie, en Égypte, en Syrie et même au Soudan.»

Au commencement de l'année 1735, Moulaï-Abd-Allah envoya dans la montagne des Aït-Matou une armée de 25,000 Abid, sous le commandement du caïd Hassen-ben-Rissoum et lui adjoignit encore 3,000 Oudaïa; mais ces troupes se laissèrent attirer au cœur des montagnes et furent presque entièrement détruites. Lorsque les fuyards rentrèrent à Meknès, la fureur des Abid fut à son comble et Abd-Allah, apprenant qu'ils avaient résolu de le mettre à mort, n'eut que le temps de se réfugier au campement des Edricides, d'où il gagna Maroc puis le Sous. Pendant ce temps les Abid envoyaient une députation à Tafilala, dépôt des enfants d'Ismaïl, avec mission de ramener Moulaï-Ali, qui fut proclamé solennellement à Meknès[1].

1. *Et-Tordjeman*, p. 39 et suiv. du texte arabe, 71 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, *Maroc*. p. 538 et suiv.

CHAPITRE XXII

LUTTES ENTRE ALGER ET TUNIS. — LE MAG'REB RETOMBE DANS L'ANARCHIE

1735-1750

Rupture entre Ibrahim, dey d'Alger, et Hosseïn, bey de Tunis. Une expédition part afin de rétablir Ali-Pacha.- Hosseïn-Bey marcha contre les Algériens. Il est défait à Semendja. Ali-Pacha entre à Tunis et s'empare de l'autorité. — Siège de Kairouane par Ali-Pacha. Son fils Younos s'empare de cette ville et tue Hosseïn-Bey. Vengeances exercées par Ali-Pacha. — Rupture de la Tunisie avec la France. Ali-Pacha s'empare de Tabarka et détruit les établissements du cap Nègre. — Tentative infructueuse de De Saurins pour occuper Tabarka. Rétablissement de la paix avec la France. Mort du dey Ibrahim à Alger. Il est remplacé par Ibrahim-Koutchouk. Rupture entre ce dernier et Ali-Pacha. Expédition de Tunisie, appelée la Guerre feinte. — Extension de l'autorité turque sur la Kabylie méridionale. Le bey Debbah. Avènement du dey Mohammed à Alger. — Les Espagnols à Oran. Les beys, successeurs de Bou-Chlar'em. — Long règne de Moulaï-Abd-Allah au Maroc, interrompu par les revoltes de ses frères. Anarchie générale en Mag'reb.

RUPTURE ENTRE IBRAHIM, DEY D'ALGER ET HOSSEÏN, BEY DE TUNIS. UNE EXPÉDITION PART AFIN DE RÉTABLIR ALI-PACHA. — Au moment où Ibrahim, dey d'Alger, se décida il renoncer à toute entreprise du côté d'Oran, il se trouva naturellement entraîné à intervenir dans les affaires de Tunisie. Ce fut, d'abord, au commencement de l'année 1735, le bey de Tunis qui refusa de servir la redevance de 10,000 sequins, exigée de lui jusqu'alors, pour conserver en prison son neveu Ali-Pacha. Puis, le dey reçut de Bou-Rennane-Mokrani, cheikh de la Medjana, et de Bou-Aziz-ben-Nacer, des Henanecha, nouvellement unis par un mariage, et demeurés en rapport avec Ali-Pacha, une lettre invitant Ibrahim à agir contre Hosseïn, bey de Tunis. Dans le cas où il ne voudrait pas entreprendre une expédition lui-même, ils le priaient de donner à Boukemia, bey de Constantine, l'ordre de laisser Younos, fils d'Ali-Pacha, se rendre sur la frontière tunisienne, pour y soulever les tribus, promettant de le soutenir avec les -contingents du sud.

Irrité contre Hosseïn-Bey en raison de la suppression du tribut, Ibrahim-Dey donna, à son représentant de Constantine, des

tructions dans le sens indiqué. Mais Bou-Kemïa était l'allié du bey de Tunis et il ne servit qu'à regret les intérêts des cheikhs et de leur protégé Ali-Pacha. C'est pourquoi de nouvelles instances furent faites auprès du dey d'Alger et celui-ci se décida à préparer une grande expédition. Les membres du diwan, qui s'y opposaient, furent gagnés par les gratifications qu'ils reçurent d'Ali-Pacha et l'engagement qu'il prit de rendre, en cas de succès, Tunis tributaire d'Alger. Ordre fut adressé au bey de Constantine de réunir ses contingents et de préparer une colonne d'au moins mille hommes de troupes régulières; puis, au mois de mai 1735, le Khaznadar, Ibrahim-Koutchouck, quitta Alger, à la tête de 2,000 hommes, accompagné d'Ali-Pacha, commandant lui-même un millier de mercenaires. Ils furent rejoints, en route, par de nombreux cavaliers arabes et arrivèrent à Constantine, pour y prendre les contingents du bey Bou-Kemia.

Le danger devenait sérieux pour Hosseïn, bey de Tunis, qui avait supposé les Algériens peu disposés à entreprendre une campagne après leurs échecs d'Oran. Aussi, s'empressa-t-il d'écrire à son ami Bou-Kemia afin qu'il s'interposât auprès du dey, en lui offrant une grosse somme d'argent. Ces propositions parvinrent à Alger, en même temps qu'un ordre de la Porte, sollicité par le bey de Tunis, et interdisant d'une manière formelle aux Algériens d'attaquer ce dernier. Mais il était trop tard pour arrêter le mouvement ; Ibrahim s'en rendit parfaitement compte et, dans l'espoir de se mettre à couvert, il fit porter à l'armée expéditionnaire l'ordre du Khakan, en prévenant secrètement le Khalife qu'il est à prétendre que la communication avait été jugée apocryphe. Cela fut fait ; le malheureux envoyé paya de sa vie cet abominable complot et les lettres furent déchirées[1].

HOSSEÏN-BEY MARCHE CONTRE LES ARABES. IL EST DÉFAIT À SEMENDJA. ALI-PACHA ENTRE À TUNIS ET S'EMPARE DE L'AUTORITÉ. — Les troupes expéditionnaires étaient sur le point d'atteindre la frontière et la parole restait aux armes. Dans cette conjoncture, HosseÏn-Bey donna à toutes les populations de la frontière l'ordre de se replier sur Tunis, avec leurs vivres et leurs troupeaux, afin d'enlever aux envahisseurs tout moyen de subsister. Mais ces prescriptions ne furent exécutées que

1. Féraud, *Les Harars* (loc. cit., p. 286 et suiv.). — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 113 et suiv. — Vayssettes, *Hist. des beys de Constantine* (loc. cit., p. 296 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 294 et suiv. — Le même, *Correspondance des consuls d'Alger* (Revue afric., n° 191, p. 325 et suiv.).

dans certaines localités, tandis que d'autres, telles que Teboursok, n'en tinrent aucun compte. Puis, ayant réuni toutes ses forces, augmentées par les contingents des Souassi, Oulad-Saïd, Dreïd et autres, le bey les divisa en deux corps, dont l'un fut placé sous le commandement de son fils Mohammed, tandis qu'il conservait la direction de l'autre. Il quitta Tunis, le 9 août, et vint camper au lieu dit Semendja sur l'Oued-Meliana ; peu de jours après, l'armée algérienne prit position non loin. On escarmoucha pendant quelque temps, mais, avant l'action décisive, les goums des Dreïd et des Oulad-Saïd abandonnèrent le bey de Tunis et, selon leur habitude, passèrent même dans les rangs ennemis. Malgré cette défection, Hosseïn, qui disposait de forces imposantes, laisse son camp sous la protection du corps de son fils Mohammed et lança son autre fils, Mahmoud, sur les troupes d'Alger, que celui-ci mit en déroute et dont il fit un grand carnage (4 septembre).

Mais, pendant ce temps, Bou-Kemia, bey de Constantine, avait opéré un mouvement tournant et, profitant d'un brouillard épais, avait pu éviter Mohammed-Bey et surprendra le camp tunisien. Hosseïn essaya en vain de le défendre ou de le reprendre ; il fut blessé grièvement à la cuisse et dut se laisser emporter, en abandonnant le camp avec tout ce qu'il contenait. Son fils Mohammed, qui, croyant tenir la victoire, avait ignoré ce qui se passait sur ses derrières le rejoignit de même que son autre fils Mohammed-Bey, parvenu, non sans difficultés, à échapper à ses ennemis ; tous me retirèrent à Zar'ouane, d'où ils atteignirent Kaïrouane.

La route de Tunis était ouverte. Dès que la nouvelle de la défaite du bey fut connue dans cette ville, le dey, nommé El-Hadj-Ali, dévoué au parti du pacha Ali, réunit les principaux officiers, qui s'empressèrent de lui adresser leur soumission ; puis ils retirèrent de la prison du Bardo, son père Mohammed, et prêtèrent, entre ses mains, serment de fidélité à Ali-Pacha. Enfin deux fils d'Ali-Pacha, nommés Mohammed et Slimane, qui auparavant se trouvaient aussi détenus à Tunis, furent dépêchés vers lui pour lui remettre les clefs de la ville. Il y fit son entrée solennelle le 7 septembre et prit possession du pouvoir.

L'armée algérienne resta campée pendant dix jours sous les murs de Tunis, où les soldats commirent de nombreux excès. Ali se reconnut formellement le vassal d'Alger et s'obligea à servir au dey une redevance annuelle de 200,000 écus[1], plus le blé nécessaire à

1. Les auteurs ne sont pas d'accord sur ce chiffre, que M. Rousseau porte à 50,000 piastres seulement.

l'entretien de la milice. Ainsi était consacrée, une seconde fois, la subordination de la Tunisie à l'Algérie ; il devait en résulter de nombreux conflits entre les deux régences, et tout cela pour servir l'ambition peu justifiée d'un homme: Le Khaznadar reprit alors la route de l'ouest, traînant à sa suite trente-cinq mulets chargés de numéraire et d'objets précieux. L'expédition était des plus fructueuses, bien que les Algériens eussent éprouvé des pertes sensibles au combat de Semendja, aussi furent-ils accueillis à Alger avec de grandes manifestations de joie. Le bey de Constantine, qui avait tant contribué au succès, arriva à Alger au printemps suivant, pour apporter le denouche, et fut reçu avec les plus grands honneurs.

SIÈGE DE KAÏROUAN PAR ALI-PACHA. SON FILS YOUNOS S'EMPARE DE CETTE VILLE ET TUE HOSSEÏN-BEY. VENGEANCES EXERCÉES PAR ALI-PACHA. — Cependant Hosseïn-Bey, après s'être réfugié à Kaïrouan, voulut fuir vers le sud ; mais les citadins, d'accord avec son fils Ali-Bey, très populaire dans cette région, la retinrent parmi eux. Dès qu'on sut que l'armée algérienne était partie, il fut facile au vieux bey de reformer une armée, avec laquelle il à s'avança jusqu'à El-Alam, et y prit position. Bientôt, Younos, fils d'Ali-Pacha, vint l'y attaquer; mais il fut entièrement défait et laissa son artillerie et son matériel aux mains du vainqueur (3 novembre). Encouragé par ce succès, Hosseïn-Bey marcha sur Tunis, et il semble qu'avec un peu d'énergie, il ne lui aurait pas été bien difficile d'y pénétrer, car le pacha, rempli de terreur, s'était enfermé dans la Kasba. Il préféra retourner sur ses pas, pour faire tête à Younos, qui, ayant rallié ses fuyards et entraîné dans son parti les Dréïd, accourait sur ses derrières ; mais Hosseïn fut à son tour mis en déroute, et contraint de se réfugier à Kaïrouan, où l'armée de son neveu ne tarda pas à l'assiéger.

Cependant, le siège de Kaïrouan devait se prolonger plusieurs années. L'intérieur de la province obéissait à Hosseïn-Bey, dont un des fils, Mahmoud, commandait à Souça ; un autre, Ali-Bey, l'aidait à défendre Kaïrouan; quant à Mohammed-Bey, il parcourait l'Ouest et le Sud, cherchant à recruter des adhérents, tantôt dans le Djerid, tantôt chez les Henanecha, tantôt dans le Zab, entraîné parfois jusqu'en plein Sahara, par les vicissitudes du sort. Il vint même à Constantine pour implorer ou acheter l'intervention du bey de cette ville. Bou-Kemia était mort en 1736, après un véritable régne de 22 années, et avait été remplacé par Hassen, dit Bou-Hanek. Ce bey, qui devait également laisser à Constantine des traces durables de sa bonne administration, ne put, ou n'osa se placer en adversaire

d'Ali-Pacha, toujours soutenu par le dey d'Alger. Certains auteurs prétendent même qu'il s'allia secrètement à lui.

En 1739, Ali-Pacha, désespérant de réduire, par ses seules forces, Kaïrouan, envoya it Constantine un émissaire pour obtenir le concours du bey. Bou-Hanek consentit à fournir sa coopération, moyennant une indemnité de 100,000 réaux, dont 25,000 lui seraient versés dès son arrivée à Tifech, pareille somme au Kef, et le rente à Kaïrouan. Ces conditions ayant été acceptées, il ne tarda pas à se mettre en route, avec ses forces disponibles.

Parvenu à Tifech il reçut les 25,000 réaux promis; mais, soit qu'on ne lui est pas versé la même somme au Kef, soit pour toute autre cause, il ne parait pas avoir pénétré au delà en Tunisie.

Kaïrouan était alors réduit a la dernière extrémité, tant par le feu des assiégeants que par la famine. Ali-Pacha, ayant appris, sur ces entrefaites, qu'un fils de Hossein était parvenu à Alger et agissait auprès du dey, tandis qu'un autre intriguait chez les Nemamecha, voulut, e fout prix, hâter la solution et envoya des renforts à son fils Younos avec ordre de s'emparer de la ville. Grâce à ces nouvelles troupes, les assiégeants parvinrent à pénétrer dans la place (13 mai 1740). Hosseïn-Bey, essayant de fuir avec quelques adhérents fidèles, fut rejoint par Younos lui-même. Vaincu dans un dernier combat, le vieux bey fut percé de coups, et son petit neveu lui coupa la tête. Ainsi finit ce bey, fondateur de la dynastie actuelle de Tunisie : il régnait depuis 35 ans et méritait certainement un meilleur sort.

Kaïrouan eut à supporter toute la fureur de la soldatesque, pendant que Younos présidait en personne à la destruction de ses remparts et des fortifications de la Kasba. Cela fait, il alla réduire les villes rebelles: Souça, Monastir et El-Kalâat-el-Kebira. Ali-Bey, fils d'Hossein, résista le plus longtemps qu'il put, après quoi il se réfugia à Constantine. Quant aux autres fils, l'un d'eux, Mohammed, resta à Alger et l'autre, Mahmoud, put s'embarquer et gagner Malte, puis Marseille, d'où il rejoignit le précédent à Alger.

Ali-Pacha restait seul maître du trône ; mais ces longues années de guerre avaient profondément troublé la Tunisie et semé bien des haines. Le pacha, lui-même, et son fils Younos, étaient profondément irrités de la conduite des Harars, qui, en dépit des liens de parenté les unissant, avaient soutenu leurs adversaires. Pour s'en venger, ils attirèrent Soultan et les principaux chefs de la branche des Menacer à Tunis; au milieu d'une fête donnée en leur honneur, tous furent brutalement saisis ; Soultan et son fils Breïk, leurs neveux

Khaled et son frère, Ahmed-Sreïr et son frère Brahim, furent décapités dans la salle même du festin ; quant eux autres, on les chargea de chaînes et ils furent employés comme galériens aux plus durs travaux. Mais la vengeance n'était pas Suffisante : Ali-Pacha répudia la femme qu'il avait épousé chez les Harar, propre fille du Soultan, et la donna à un esclave chrétien. Younos agit de même à l'égard de la fille de Trad. Quelque temps après Bou-Aziz, chef de l'autre branche des Harar, que l'exemple de ses parents n'avait pas éclairé, Se rendait sans méfiance au camp de Younos, où il était invité ; arrêté au mépris des lois de l'hospitalité, il fut conduit à Tunis, où, après avoir été promené, demi-nu, sur un mulet, la tête tournée du côté de la queue de la monture, il fut enfin amené sur la place de la Kasba et déchiqueté à coups de sabre.

Après les Henanecha, ce fut au tour de leurs voisins les Nemamecha. Cette grande tribu était divisée en deux groupes : les Oulad-Khïar, qui tenaient pour Ali-Pacha, et les Achache, qui avaient soutenu Hosseïn et donné asile, pendant longtemps, à son fils Mohammed. Le pacha vint, en personne, avec son deux fils Younos et Sliman, commandant, l'un et l'autre, une colonne légère, les relancer dans le Zab-Chergui; après avoir châtié les oasis qui les soutenaient et mis au pillage Khenguet-Sidi-Nadji, malgré le caractère religieux de ce centre et les services qu'il avait obtenus de ses marabouts, lorsque lui-même était fugitif; il poursuivit les débris de la tribu jusque dans l'Oued-Souf.

Ces sévérités et ces violences n'étaient guère faites pour amener un apaisement si nécessaire. Ajoutons que la peste, apportée d'Alexandrie, par un vaisseau, en 1740, s'était répandue en Algérie et en Tunisie et y faisait de grands ravages[1].

RUPTURE DE LA TUNISIE AVEC LA FRANCE. ALI-PACHA S'EMPARE DE TABARKA ET DÉTRUIT LES ÉTABLISSEMENTS DU CAP NÈGRE. — A ces causes de misère et de troubles vint s'ajouter une rupture avec la France. Il suffisait que Hosseïn-Bey eût été favorable à cette nation pour que celui qui l'avait renversé lui fût hostile. Comme toujours, du reste, les puissances rivales, particulièrement l'Angleterre et les Pays-Bas, saisirent cette occasion, en redoublant d'intrigues, dans l'espoir d'obtenir la suprématie. Sous le prétexte que les Français avaient soutenu Hosseïn et fait passer des secours aux «révoltés» de Sauça

1. Féraud, *Les Harars* (Revue afric., n° 107, p. 325 et suiv.). — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 117 et suiv. — Marcel, *Tunis* (loc. cit.), p. 189.

et de Monastir, le consul français, Gauthier, fut molesté ; puis, le pacha prétendit exiger de lui le baise-main dont les fonctionnaires de sa nation étaient formellement dispensés en qualité d'amis du khakan, ayant le pas sur les autres puissances chrétiennes. Après avoir pris l'avis des résidents français, Gauthier se refusa, avec beaucoup de fermeté, à consentir à cette suppression d'un droit acquit ; mais il fut traîné au diwan et dut s'exécuter sous peine de mort (mai 1740). Peu après, des navires français étaient pris, malgré leur résistance opiniâtre, par les corsaires tunisiens, à la hauteur du cap Bon, et le pacha saisit cette occasion pour déchirer les traités et déclarer la guerre à la France. Le consul, rappelé, parvint à se réfugier à Tripoli. Une petite escadre française vint alors bloquer les abords du golfe de Karthage.

Sur ces entrefaites, Ali-Pacha apprit que Jacques de Lomellini, cessionnaire, depuis 1720, de l'île de Tabarka dont la propriété était restée jusqu'alors commune à toute sa famille, était entré en relations avec la «compagnie des concessions d'Afrique», maîtresse des comptoirs de la Calle et du cap Nègre, pour lui céder ses droits sur l'île. Aussitôt, le pacha fit appareiller huit galiotes en les chargeant d'empêcher les navires français d'y aborder ; en même temps son fila, Younes, partit, par la voie de terre, avec une colonne. Lorsqu'il arriva en face de l'île, la besogne était à peu près faite : le commandant génois s'était laissé attirer sur une des galiotes, sous prétexte de conclure une entente, et avait été chargé de chaînes ; puis, des soldats turcs avaient débarqué sans éprouver de résistance et s'étaient emparés de l'île, dont les habitants avaient été faits prisonniers, ou s'étaient réfugiés à La Calle, ou dans l'île Saint-Pierre en Sardaigne. Ainsi cessa l'occupation génoise de l'île qui durait depuis l'année 1540. Les Tunisiens y placèrent une garnison ; puis ils allèrent surprendre l'établissement français du cap Nègre, le détruisirent de fond en comble et réduisirent tout le personnel en captivité. Un certain nombre de prisonniers du cap Nègre et de Tabarka furent employés à construire une jetée reliant cette île à la terre[1].

TENTATIVE INFRUCTUEUSE DE DE SAURINS POUR OCCUPER TABARKA. RÉTABLISSEMENT DE LA PAIX AVEC LA FRANCE. — Un lieutenant de vaisseau de la marine française,

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes,* p. 121 et suiv. — Pellissier de Reynaud, *Mémoires historiques et géographiques* (Exploration scientifique de l'Algérie, p. 251 et suiv.). — *Mémoire de Poiron*, *commissaire des guerres à Toulon* (Bibl nat. m. s. 2036-31).

de Saurins, homme énergique et aventureux, qui avait été chargé, en 1741, avec une barque dont il avait le commandement, de concourir à la protection du commerce et des établissements français, entre Bône et le cap Zebib, proposa, en 1742, d'organiser une expédition avec laquelle il se faisait fort de se rendra maître de Tabarka. Soutenu par la Compagnie, qui avait pris le litre de «Compagnie royale d'Afrique», il présenta son plan à la cour, et obtint la commandement qu'il sollicitait. Dans le mois d'avril, il se rendit avec deux brigantins à La Calle pour y préparer l'expédition. C'est ainsi que Sanson de Napollon avait opéré, un siècle plus tôt, et l'entreprise de de Saurins devait pas être plus heureuse.

Deux frégates et quatre galères partirent, quinze jours plus tard, avec mission de se joindre à l'escadre de blocus et de croiser aux environs de l'île afin de faciliter 1a réalisation du plan. Malheureusement, la peste s'étant mise dans les chiourmes et les équipages, annihila leur action, les forçant même à rentrer dans les ports de France. Pendant ce temps, de Saurins reconnaissait soigneusement le pays et préparait l'entreprise. Un indigène de La Calle, dans lequel le directeur des établissements avait la plus entière confiance, fut mis dans le secret et promit l'aide des Berbères de la côte; mais, tout en montrant beaucoup de zèle, il eut soin de prévenir les Turcs de l'île dont la garnison fut renforcée et qui se mirent en mesura de déjouer la surprise.

Cependant le temps s'écoulait et les navires ne paraissaient pas; enfin de Saurins reçut de M. de Maissiac, chef des forces maritimes françaises bloquant la baie de Tunis, une lettre l'avertissant qu'il n'y fallait pas compter. Tout était prêt, et le directeur des établissements de La Calle proposa à l'officier français de remplacer les forces militaires par des hommes du personnel des concessions, corailleurs ou autres, qu'on armerait pour la circonstance. Entraîné par son ardeur, de Saurins eut le tort d'accepter, croyant, d'après les rapports de l'espion, que la garnison de l'île n'était que de 80 hommes.

Le 2 juillet 1742, on chargea sur deux brigantins le matériel et les munitions nécessaires ; puis, les hommes furent répartis sur sept barques coralines avec un officier dans chacune, désigné pour attaquer un point différent. On comptait, en outre, sur le concours des indigènes. Vers le soir, on partit sans bruit et l'on prit, en route, le frère de l'indigène espion, qui devait servir de guide ; les premières coralines abordèrent au nord-est de l'île. Le débarquement s'opéra, sans difficultés, vers deux heures et demie du matin, et de Saurins, voulant à tout prix se rendre maître du poste dit «des

Fourrages» avant l'apparition du jour, s'y porta en personne. Il y pénétra bravement, tuant et bousculant les Turcs de garde ; mais, arrivé à un petit réduit qu'il s'agissait d'enlever, il fut reçu par une décharge générale qui le renversa atteint de deux balles. Ses hommes le retirèrent par les pieds pour lui sauver la vie; il était blessé à la gorge et au bras et voulait retourner, avec sa troupe, au combat, lorsqu'on lui apprit que les différentes attaques avaient eu à peu prés le même sort: partout, ses principaux officiers étaient tués ou blessés et la plupart de ses soldats de rencontre s'enfuyaient afin de rejoindre les barques poussées vers le large par les matelots terrifiés. L'entreprise était manquée ; le commandant ordonna la retraite ; mais le soleil s'était levé et les forts tiraient sur la petite troupe, y répandant un désordre extrême.

Sur l'invitation de de Saurins, M. de Meyronnet, avec une quarantaine d'hommes résolus, occupa un point élevé, afin de protéger la retraite, tandis que MM. de Kalio et de Villeneuve se joignaient à lui, suivis d'une vingtaine de soldats. Mais les Turcs avaient vu le petit nombre des Français; ils se précipitèrent en masse sur eux, les massacrant jusqu'au dernier. De Villeneuve fut seul épargné ; quant à de Saurins, il reçut un coup de sabre sur la tête et tomba d'une terrasse sur des rochers où il fut retrouvé respirant encore. Grâce à sa jeunesse et à sa vigueur, il n'en mourut pas et résista au voyage qu'on lui fit faire, huit jours plus tard, par terre, jusqu'à Tunis, sans les moindres égards pour l'état déplorable où il se trouvait. Le pacha Ali essaya alors de lui faire avouer qu'il avait agi par l'ordre du gouvernement français, mais le jeune officier, méprisant les menaces et ayant fait le sacrifice de ce qui lui restait de vie, persista à prendre toute la responsabilité de l'entreprise. Plein de fureur, le pacha ordonna de le mettre immédiatement à mort, bien que le médecin lui est déclaré qu'il ne survivrait pas à ses blessures. De Saurins attendait avec constance sa dernière heure, lorsqu'il fut sauvé par Younos, frappé d'admiration par son courage.

Les prisonniers avaient été employés aux plus durs travaux; quant à de Saurins, il profita de sa convalescence pour correspondre avec le directeur du comptoir de la Calle, M. Fort, père, dont le fils était détenu avec lui et, de concert avec celui-ci, il sut fort habilement le faire intervenir. Les Tunisiens étaient las du long blocus que les vaisseaux français leur faisaient subir; le pacha saisit donc, avec empressement, l'occasion qui était offerte. Fort fut amené de La Calle et devint l'intermédiaire entre Ali-Pacha et de Maissiac commandant du blocus. On ne tarda pas à se mettre d'accord et,

en consentant à soumettre le consul à l'obligation du baise-main avec les autres, les représentants de la France obtinrent la paix et la rétablissement de tous les privilèges. Ces préliminaires furent signés le 12 novembre 1742. Peu après, M. de Maissiac était reçu avec de grands honneurs, à Tunis; les ratifications ne se firent pas attendre. La Compagnie française, autorisée à reconstruire les établissements du cap Nègre, renouvela son traité avec la régence. Enfin le pacha exigea la nomination de M. Fort comme consul à Tunis[1].

MORT DU DEY IBRAHIM À ALGER. IL EST REMPLACÉ PAR IBRAHIM-KOUTCHOUK. RUPTURE ENTRE CE DERNIER ET ALI-PACHA. EXPÉDITION DE TUNISIE APPELÉE. LA GUERRE FEINTE. — Le dey Ibrahim continuait à exercer le pouvoir à Alger. Celle ville était, depuis le mois de juin 1740, désolée par la peste qui avait fait un grand nombre de victimes. Les relations avec la France fort tendues, grâce surtout aux intrigues des nations rivales, faillirent, vers la fin de l'année 1741, être encore rompues. A propos de certaines mésaventures survenues à deux chebeks algériens, près des côtes de France, où ils guettaient des navires venus à la foire de Beaucaire, le dey, se faisant l'organe de l'opinion publique, ordonna d'enlever le gouvernail à sept bateaux français dans le port; puis il fit enchaîner et conduire au bagne les équipages. Le vicaire apostolique, ses deux confrères et enfin le consul de France se virent envoyés au travail des carrières. Enfin, il donna au bey de Constantine l'ordre de séquestrer les établissements du Bastion, dont tout le personnel fut incarcéré. Arrivé à Alger le 18 mai 1742, de Maissiac donna au dey les satisfactions qu'il pouvait raisonnablement exiger et obtint la mise en liberté des détenus. Les concessions, placées sous la direction de M. de Fougasse, reprirent leurs opérations.

Ibrahim-Dey faillit ensuite faire naître à Alger une difficulté analogue à celle qui s'était produite à Tunis à propos du baise-main; mais notre consul, M. d'Evans, tint ferme et préféra demander son rappel que de s'y soumettre (juillet 1743). Peu après, la foudre mit le feu à la poudrière du fort, l'Empereur dont l'explosion causa un véritable désastre ; de plus, les munitions étaient détruites: la Hollande, l'Angleterre, le Danemark furent mis en demeure de les remplacer.

Dans l'automne de l'année 1745, le vieux dey Ibrahim, atteint

1. *Mémoire de Poiron*, loc. cit. — Texte des traités (Rousseau, *Annales Tunisiennes,* appendice, p. 495 et suiv.).

de dyssenterie et se sentant perdu, abdiqua en faveur du kharnadar Ibrahim-Koutchouk son neveu ; il mourut le 17 novembre suivant, et l'on rapporte qu'avant de rendre l'âme, il recommanda à son successeur de châtier l'arrogance d'Ali-pacha, à Tunis, et d'aider Mohammed-Bey, fils de HOsseïn, à remonter sur le trône. Le nouveau dey était un homme encore jeune, intelligent et ami de la France, dont les nationaux virent cesser les avanies auxquelles ils étaient en butte de la part de son prédécesseur.

Sur ces entrefaites, on apprit que le bey de Tripoli, accablé de vexations par le gouvernement tunisien et désespéré d'avoir perdu la vue, s'était suicidé ; Ibrahim-Dey saisit ce prétexte pour préparer une expédition contre la Tunisie. Mahmoud, fils de Hosseïn-Bey qui était resté à Constantine, alla aussitôt réunir les contingents des tribus à lui dévouées, et, au printemps de l'année 1746, l'armée algérienne, commandée par le bach-ag'a Ahmed, accompagné de Mohammed-Bey, arriva à Constantine, où le bey Bou-Hanek l'attendait ; puis, toutes ces forces s'avancèrent vers l'est et furent rejointes par les contingents amenés par Mahmoud. A mesure que l'armée approchait du territoire tunisien, les tribus frontières venaient apporter leur soumission aux fils de Hosseïn-Bey et fournir les vivres nécessaires. Bientôt elle campa devant le Kef et entreprit le siège de cette place.

Dès le commencement des hostilités, Ali-Pacha avait envoyé, au Kef, son général Hider-Khoudja, avec 600 Turcs. Un officier, du nom d'Ali-Temimi, était chargé, avec un millier de Zouaoua (Kabyles) et de spahis, de défendre les abords de la place. L'armée algérienne poussa mollement ce siège, peut-être inutile, car le Kef, en raison de son éloignement, n'empêchait nullement le passage ; mais il est à peu prés certain que le bey de Constantine, allié à Ali-Pacha, ne cherchait qu'a traîner en longueur ; l'aga d'Alger ne possédait pas l'amitié du dey ; enfin les princes tunisiens avaient, en quelque sorte, des intérêts opposés, et ce n'était pas sans jalousie que Bou-Hanek constatait leur influence sur des tribus, plus ou moins rebelles, de la province ou de la frontière.

Cependant, le bombardement commença; mais une mine, dont on attendait les plus grands succès, fut éventée et les mineurs y périrent. On exagéra les conséquences de cet insuccès et il fut convenu que des renforts seraient demandés A Alger. Sur ces entrefaites, Sedira, petit-fils de Bou-Aziz, des Harars, qui commandait le goum d'une partie des Henanecha, ennemi personnel de Bou-Hanek, ayant été prévenu des mauvaises intentions de ce dernier A son égard, jugea a propos, sur le conseil même de Mohammed-Bey,

de décamper. Le bey de Constantine en profita pour menacer de se retirer, si Mohammed ne ramenait pas les fugitifs, et celui-ci se mit à leur poursuite. Sur ces entrefaites, des émissaires étaient arrivés à Alger, et leur chef, un certain Ali-Nekcis, qui était chargé par Bou-Hanek de prévenir le dey que l'aga voulait le supplanter, et, par celui-ci, que le bey de Constantine était l'allié d'Ali-Pacha, jeta dans l'esprit d'Ibrahim-Koutchouk un tel trouble, que, pour en finir, ce dernier envoya à l'armée algérienne l'ordre de rentrer.

Le Kef était sur le point de succomber ; cependant l'armée de l'Ouest reprit avec plaisir le chemin de ses cantonnements, laissant les tribus qui s'étaient compromises exposées à la vengeance du pacha. Lorsque les troupes algériennes furent arrivées à Fesguia, Bou-Hanek pénétra, un matin, dans la tente d'Ahmed-Ag'a, où se trouvait le prince Mahmoud et, ayant fait signe à celui-ci de se retirer, donna connaissance au précédent de l'ordre qu'il avait reçu du dey et qui prescrivait de le mettre à mort. En même temps des chaouchs se jetèrent sur lui et l'étranglèrent. Selon la version adoptée par M. Vayssettes, l'aga Ahmed aurait été simplement empoisonné, ce qui, bien que moine théâtral, revient au même. L'armée algérienne continua sa route ; quant aux deux fils de Hosseïn-Bey, ils furent retenus par Bou-Hanek à Constantine, où l'un d'eux, Mahmoud, ne tarda pas à mourir de chagrin. Les indigènes ont donné, à la campagne que nous venons de retracer, le nom significatif de «Guerre feinte» Bou-Hanek mourut de maladie, peu après son retour à Constantine, et fut remplacé par son khalifa Hosseïn, dit Azreg-Aïnou (l'homme aux yeux bleus)[1].

EXTENSION DE L'AUTORITÉ TURQUE SUR LA KABYLIE MÉRIDIONALE. LE DEY DEBBAH. AVÈNEMENT DU DEY MOHAMMED À ALGER. — Vers 1'année 1745 (ou 1746), les Turcs effectuèrent une expédition dans la Kabylie méridionale et, pour qu'on puisse se rendre un compte exact de l'état du pays à cette époque, nous devons entrer dans quelques explications. Depuis que les Turcs avaient acquis la conviction que l'esprit d'indiscipline des Kabyles s'opposerait toujours à une obéissance régulière; depuis l'extinction de la dynastie des Ben-el-Kadi et la

1. De Grammont. *Hist. d'Alger,* p. 297 et suiv. — Le même, *Correspondance des Consuls* (Revue afric., n° 191, 193). — Féraud. *les Harars* (Revue afric., n° 107. p. 332 et suiv.). — Rousseau, *Annales Tunisiennes.* p. 145. — Vayssettes, *Hist. des beys de Constantine*, p. 305 et suiv. — Féraud. *Annales Tripolitaines*, loc, cit., p. 218. — Marcel, *Tunis* (loc. cit.), p. l90.

formation de confédérations indépendantes, telles que celle des Guetchoula, l'Odjak n'avait cessé de restreindre l'expansion de ces montagnards. La création de postes dans la vallée du Sebaou, la fondation de la colonie de Zouitna, l'admission des Beni-Djâad comme tribu Makhezen, furent autant de jalons posés pour servir de digue et essayer de les contenir. Le cheikh Gassem, des Guechtoula, qui, dans le siècle précédent, s'était établi solidement à Menedja (Ferkat, cercle de Dra-el-Mizan), et était devenu une sorte de petit sultan, avait fini, à la suite de luttes assez longues, par être expulsé et rejeté dans la haute montagne par les Turcs, avec l'aide de fractions kabyles rivales.

En 1737, un certain Mohammed-ben-Ali, qui devait mériter plus tard le surnom d'Ed-Debbah (l'égorgeur), vint occuper le caïdat du Sebaou, relevant alors du beylik de Titeri. Cet homme énergique, allié par un mariage aux Bou-Khettouch d'Aourir, descendants de Ben-el-Kadi, exerça bientôt une action considérable dans la contrée et fortifia les établissements turcs de Bou-R'eni, de Sebaou et de Menaïel, où des redoutes furent établies et des Zemala placées. Mais le pays montagneux qui s'étend de l'Ouad-Beni-Aissi à l'Oued-Bour'doura restait fermé à son action et il dut requérir le concours des Turcs pour briser cette dernière résistance. En 1745 ou 1746, le dey Ibrahim lui envoya deux colonnes commandées, l'une par Ahmed-Ag'a, l'autre par le bey de Titeri : cette expédition, bien qu'étant parvenue à détruire le village de Tir'zert, n'obtint pas de résultat décisif. Debbah fut alors nommé bey de Titeri et, disposant de moyens plus effectifs, s'appliqua avec continuité, énergie et adresse, à compléter son oeuvre. Il eut même comme adversaires les Bou-Khettouch, car il avait voulu imposer son autorité au cœur des montagnes, et ce fut en luttant contre les farouches Beni-Ratene qu'il trouva la mort, vers 1755. Nous avons tenu, en passant, à signaler ce personnage, qui assura aux Turcs la sécurité dans les vallées entourant le Djerdjera, à l'ouest et au sud, et dont le renom est demeuré populaire dans ces régions.

Le 3 février 1748, Ibrahim-Koutchouk mourut subitement. Irrité de la révolte des Koulour'lis de Tlemcen, se méfiant de ceux d'Alger, il avait, parait-il, résolu de les faire massacrer en masse. Aussi, attribua-t-on son décès à un empoisonnement provoqué par ses futures victimes. Il fut remplacé par le Khodjet-el-Kheïl, M'hammed-ben-Beker, homme de mérite, qui s'appliqua surtout au maintien de la paix dans le pays et des bonnes relations avec les puissances étrangères. Il s'empressa eu outre de rassurer

les Koulour'lis en leur donnant une charte garantissant leurs droits[1].

LES ESPAGNOLS À ORAN. LES BEYS, SUCCESSEURS DE BOU-CHLAR'EM. — Nous avons laissé Oran sous l'autorité d'un véritable administrateur, don J. de Vallejo. Après avoir relevé les fortifications et organisé l'administration, il créa un corps de cavaliers auxiliaires indigènes, sous le nom de Moros Mogataces, qui devait rendre à l'occupation de grands services, tout en retenant dans l'obéissance les tribus dont ces cavaliers faisaient partie (1734). Il s'appliquait, on le voit, à tirer parti des éléments locaux, et, pour compléter l'instruction des cadets et même des officiers, il fonda, en 1737, à Oran, une académie de mathématiques. Et cependant, il ne croyait pas devoir cacher à sa patrie, qu'une occupation continuée dans ces conditions ne pouvait être qu'onéreuse: «l'Espagne troque ici des montagnes de pierres contre des monceaux d'or», disait-il dans un rapport très étudié et très complet.

Après quelques nouvelles attaques infructueuses, le bey Bou-Chlar'em, atteint d'une maladie incurable, cessa les hostilités et succomba à l'hydropisie (1735). Il fut enterré auprès de Mostaganem, aux Matmour de Hamid-el-Abid. Son fils, Youssof, lui succéda et reçut l'ordre de s'établir à Maskara, afin de se trouver au centre de son commandement. Mais, en recueillant le pouvoir, il n'avait pas hérité du courage de son père. Mohi-ed-Dine Mesrati, son khalifa, qui exerçait déjà celle fonction sous le règne de Bou-Chlar'em, usurpa, de fait, l'autorité. Menacé dans son existence ou las d'une position par trop secondaire, Youssof se réfugia à Tlemcen où les Koulour'lis, unis aux citadins (Hadar), avaient chassé les Turcs : mais il ne tarda pas y mourir de la peste (1736). Mohi-ed-Dine obtint alors la nomination de son fils, Moustafa-el-Ahmar, comme bey de l'Ouest. C'était un gendre de Bou-Chlar'em ; il administra, durant dix ans, son beylik, sans paraître s'être adonné particulièrement à la guerre. Tlemcen continua à vivre dans l'indépendance la plus complète. Il mourut en 1746, assassiné par ses beaux-frères, et fut enterré à Mostaganem auprès de son père.

1. Robin, *Note sur l'organisation des Turcs dans la Grande Kabylie* (Revue afric., n° 101, p. 364 et suiv.). - Guin, *Notes sur le bey Mohammed dit El-bey-Debbah* (Revue afric., n° 40, p. 293 et suiv.) — Le même, *Notice sur le cheikh Gassem* (Revue afric., n° 28, p. 310, 311). — De Voulx. A*had-Aman ou règlement politique et militaire* (Revue afric., t. 1V, p. 211 et suiv.).

Kaïd, que les chroniques espagnoles appellent Ahmed-Musaraz, lui succéda ; c'était un homme énergique et bien doué, mais avide de richesses, et ses adversaires, les fils de Bou-Chlar'em, en profitèrent pour le dénoncer au dey d'Alger. Se croyant perdu, Kaïd alla se réfugier chez les Espagnols d'Oran, tandis que Mohammed-el-Adjani, le nouveau bey, prenait possession du commandement, à Maskara, ce qui renversait tous les plans des fils de Bou-Chlar'em (1746). La situation des Espagnols était toujours la même à Oran. Don J. de Aramburu avait, en 1738, pris le commandement général, Peu après, une sortie d'une partie de la garnison, sous la direction du colonel Vilalba, aboutit à un désastre près de l'embouchure du Rio-Salado : un certain nombre de tués et de blessés et 102 prisonniers laissés aux mains de l'ennemi, furent le bilan de cette journée. Ce gouverneur fut remplacé, en 1742, par A. de La Mota que nous connaissons.

Le 9 juillet 1746, avait eu lieu la mort de Philippe V, roi d'Espagne. Son fils et successeur, Ferdinand VI, aussi incapable que lui de gouverner, mais dépourvu de son goût pour la guerre, n'avait qu'un objectif, le maintien de la paix ; il fut malheureux pour l'Espagne qu'un gouverneur du mérite de Vallejo exerçât ses fonctions durant une époque de dépression semblable[1].

LONG RÈGNE DE MOULAÏ ABD-ALLAH AU MAROC, INTERROMPU PAR LES RÉVOLTES DE SES FRÈRES. ANARCHIE GÉNÉRALE EN MAG'REB — Il faut revenir au Maroc et ce n'est pas sans regret que nous nous voyons obligés de retracer les principaux faits de la période à parcourir. Aussi la ferons-nous le plus succinctement possible, cette période étant une des plus tristement monotones de l'histoire du Mag'reb. Nous avons laissé Moulaï-Ali maître de Meknès, après la fuite de son frère Abd-Allah (1735). Son premier soin fut de distribuer de l'argent aux soldats et, comme il en manquait, il en exigea, en extorqua, même par la torture, de la mère de son frère. Une révolte fut alors provoquée à Fès par le meurtre du chef des Lamta. Pour le calmer, le sultan y envoya son frère El-Mohtedi; mais les luttes recommencèrent entre les Oudaïa et les citadins.

Peu après (mai l736), on apprit que Moulaï Abd-Allah était revenu de l'Oued-Noun, à la tête d'une armée, et se trouvait à Tedla; sur quoi, Ali s'empressa de quitter Meknès, où Abd-Allah

1. Général de Sandoval (*loc. cit*., p. 189 et suiv.). — Abbé Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan*, p. 498 et suiv. — Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 175 et suiv.

fut de nouveau proclamé par les Abid (12 mai). Bientôt, il y fit sa rentrée, puis s'installa à la Kasba d'Abou-Fekrane, près de Meknès, et y reçut l'adhésion des Oudaïa et des gens de Fès représentés par une députation. Mais le sultan, après les avoir accablés de reproches, les fit mettre à mort. La révolte et un redoublement de brigandages lui répondirent; puis on reçut la nouvelle que Mohammed-ben-Ariba, frère du sultan, avait été reconnu sur le mausolée de Sidi-Edris (octobre). Les Abid de Mechra-er-Remel ratifièrent ce choix.

A cette nouvelle Abd-Allah s'enfuit de Meknès, tandis que son frère entrait à Fès et recevait le serment de la population et des troupes. Ce dernier se transporta ensuite à Meknès et s'appliqua à faire enlever tous les grains que ses sbires trouvèrent chez les; gens du pays, ce qui eut pour effet de les détacher de lui. Cependant, Moulaï-Abd-Allah, qui se tenait à El-Hadjeb, chez les Berbères, eut l'audace de pénétrer une nuit à Meknès et de sa glisser dans les écuries, il tua les gens qu'il trouva et prit la fuite après y avoir mis le feu. Poursuivi, à son tour, par les Abid et son frère, il se réfugia dans la région du haut Moulouïa, tandis que les soldats, conduits par El-Oualid, autre frère, mettaient toute la région de Safrou à feu et à sang ; les Chérifs, même, et les Zaouïa furent impitoyablement pillés. La famine régna bientôt à Meknès, dont les environs étaient ravagés par les Oudaïa. C'était le pillage organisé et cela dura jusqu'en juin 1738. Les Abid arrêtèrent alors le sultan et ses principaux adhérents; puis des officiers furent expédiés à Tafilala afin de ramener de cette pépinière des enfanta d'Ismaïl, son fils El-Mostad'i.

Ce prince, ayant été conduit directement à Fès, y fut proclamé, après quoi il se rendit à Meknès et y reçut les adhésions d'une partie de ses sujets. Rien, du reste, ne fut changé au système de gouvernement. Il avait fait expédier, sous bonne escorte, son frère Mohammed à Sidjilmassa. Prenant ensuite ombrage d'un autre de ses frères, nommé Zine-el-Abidinc, il le fit rouer de coups en sa présence et ordonna de l'emporter, tout meurtri, à l'oasis ; mais des Abid le délivrèrent en route et le cachèrent chez les Beni-Yazer. Peu après, le sultan alla à Tanger, où il séjourna deux mois; puis à Maroc. A la suite d'une nouvelle cruauté commise par lui, les Abid le déposèrent et rappelèrent Abd-Allah qui se trouvait alors à El-Mezemma, sur la côte du Rif. Une députation lui fut envoyée à cet effet dans cette ville par les habitants de Fès, qui se livrèrent à des réjouissances publiques, pendant qu'El-Mostad'i quittait Meknès en toute hâte, abandonnant même son harem (1740).

Dans les premiers jours d'octobre, Moulaï Abd-Allah arriva à

Meknès et il est inutile de retracer toutes les vengeances qu'il exerça ; en peu de temps la désorganisation fut complète et le pays se trouva livré aux brigands jusqu'au commencement de l'année 1745. Le pacha Ahmed, officier qui avait acquis une certaine influence, dans les derniers temps, et les Abid se rappelèrent alors ce Zine-el-Abidine, auquel on avait pensé une premiere fois et l'envoyèrent chercher dans sa retraite. Ils avaient résolu de mettre à mort Abd-Allah ; mais celui-ci les prévint en évacuant Meknès et allant sa mettre sous la protection des Oudaïa et des gens de Fès qu'il déclara être ses meilleurs amis et ses plus fermes soutiens. Cependant il se tint prudemment à Ras-el-Ma.

Zine-el-Abidine, proclamé le 3 avril 1745, ne larda pas à arriver à Meknès, et, à cette nouvelle, Abd-Allah se jeta dans la montagne, chez les Berbères, abandonnant Fès à son malheureux sort. Le premier acte du nouveau sultan fut de marcher avec ses Abid contre cette ville et d'en commencer le siège. Mais bientôt la discorde se mit parmi les Abid, et il dut rentrer à Meknés. A peine était-il parti qu'Abd-Allah accourait à Fès et était accueilli en libérateur (juin) ; peu après il recevait un message des Abid lui annonçant qu'ils avaient déposé son frère et l'avaient proclamé sultan à Mechra er-Remel (octobre). De plusieurs côtés les adhésions parvinrent au prince qui, pour la quatrième fois, avait repris en main l'autorité. Mais, dans le mois de décembre on apprit que les Abid, revenant sur leur décision, avaient envoyé chercher Mostad'i alors à Maroc et lui avaient prêté serment.

Vers la fin de janvier 1746, El-Mostad'i fit son entrée à Meknès puis il vint prendre position, avec son armée, en face de Fès, ce qui détermina Abd-Allah à évacuer son séjour de Dar-Debibar, et à se transporter chez les Beni-Idracen où, avec l'aide de leur cheikh, Mohammed-ou-Aziz, il se mil à réunir des guerriers (mars-avril). El-Mostad'i luttait depuis un mois contre les gens de Fès et leurs alliés, lorsque, tout à coup, on vit arriver Abd-Allah, suivi d'une masse compacte de Berbères des tribus d'Idracen, Zemmour, Aït-Malou et Guerouane. N'osant entamer la lutte, le sultan s'empressa de lever le siège et de rentrer à Meknès.

Abd-Allah avait repris possession de Fès. Dans le mois de janvier 1747, son frère El-Mostad'i revint sous les murs de cette ville avec ses Abid et s'établit à Djerara ; le pacha Ahmed-er-Rifi lui amena du nord ses contingents pour l'aider à réduire la place et posa son camp à R'essal ; mais les Haïaïna et les Cheraga, voulant éviter d'être razziés, s'étaient réfugiés en grand nombre sous la protection de la ville, ce qui augmentait ses moyens de résistance.

Quant à Abd-Allah, il s'était transporté chez les Beni-Idracen et y avait provoqué une réunion des notables. Là, assis sur sa selle retournée, il avait sollicité de nouveau leur appui en excitant leur jalousie contre ce montagnard (le pacha Er-Rifi) qui s'était élevé à son service et prétendait maintenant le renverser : «*Ce pays est à vous, leur dit-il, et personne n'est plus digne que vous d'être les protecteurs des descendants du prophète !*» On ne pouvait mieux trouver le chemin de leur cœur et bientôt des colonnes profondes de Berbères débouchant par le col de Dar-ben-Omar, se précipitèrent sur la cavalerie d'Er-Rifi, la mirent en déroute et s'emparèrent du camp d'El-Mostad'i, de tout son matériel, de ses canons, de ses vivres et de ses munitions. Le sultan courut jusqu'à Mechra-er-Remel, pendant que le pacha Ahmed gagnait Tanger, où il jura de ne pas manger de viande, ni boire de lait, avant d'avoir tiré une éclatante vengeance des habitants de Fès.

Tandis qu'Er-Rifi concentrait ses forces à El-Keçar, El-Mostad'i obtenait des Beni-Hassan 10,000 cavaliers, qui se réunissaient à Mechra-er-Remel, au contingent des Abid (fin février). Abd-Allah, de son côté, venait camper à l'Oued-Sebou pour attendre ses alliés berbères. Saisissent aussitôt l'occasion, El-Mostad'i se porta sur Meknès et y pénétra par surprise; ses soldats étaient occupés à massacrer et à piller lorsque les habitants, revenus de leur surprise, organisèrent la résistance et chassèrent les agresseurs. Pendant ce temps, l'armée d'Abd-Allah et celle d'Er-Rifi, formée en partie des contingents des Kholt, Telik, Bedaoua et gens du Fahs, avaient marché l'une contre l'autre ; lorsqu'elles furent en présence à l'Oued Loukkos, le sultan donna le signal de l'attaque et en quelques instants ses adversaires furent en déroute. Er-Rifi périt dans le combat.

Après avoir passé quarante jours à Tanger, Moulaï Abd-Allah rentrait vers Fès, lorsque, parvenu à Dar-el-Abbas, il se trouva en présence de son frère El-Mostad'i entouré de ses contingents. Ce fut, pour Abd-Allah l'occasion de remporter une nouvelle et éclatante victoire, après laquelle il ne resta à El-Mostad'i d'autre ressource que de se réfugier chez les Beni-Hassan. On avait eu soin, selon les ordres du sultan, d'épargner les Abid ; c'était la vrai moyen de les ramener et bientôt leurs caïds vinrent apporter leur soumission déclarant qu'ils avaient abandonné El-Mostad'i. Moulaï-Abd-Allah les accueillit en leur imposant comme condition première de combattre les Beni-Hassan, c'est-à-dire son frère (mai). Peu après, s'étant rendu à Meknès, il se fit reconnaître; puis il parti: avec ses contingents et ceux des Abid, fondit sur les Beni-Hassan, les écrasa, réduisit les survivants à implorer leur pardon et força

son frère à fuir dans la Doukkala, puis dans le Mestioua. Les populations de ces contrées, après avoir supporté toutes les horreurs de la guerre, se décidèrent à implorer l'aman ; quant à El-Mostad'i, il avait réussi à s'enfuir, et finit, après bien des péripéties, par atteindre les environs de Tanger où il resta.

Après deux années de laborieuses campagnes, Abd-Allah restait à peu près maître de l'autorité. Il rentra alors à Meknès; mais il ne tarda pas à se livrer de nouveau à ses fantaisies cruelles, faisant massacrer les députations qui lui étaient envoyées, tendant des piéges à tous et ne ménageant ni amis ni ennemis. Il eut le tort de n'attaquer à la tribu des Beni-Idracen à laquelle il devait tant. Ces Berbères n'entendaient pas raillerie ; entraînés par leur chef, Mohammed-ou-Aziz, ils fondirent sur lui et faillirent le mettre en déroute, après lui avoir tué 300 Abid. Soutenu par les Oudaïa, Abd-Allah se réfugia avec sa famille en emportant ses trésors, aux environs de Fès, dans sa demeure de Dar-Debibar (1747). Les Abid restaient maîtres deMeknès. Quant aux Beni-Idracen et autres Berbères, ils ravageaient les environs de Fès et luttaient continuellement contra les Abid et les Oudaïa. Le cheikh berbère, grâce à ses relations avec les gens de Fès, avait obtenu d'eux qu'ils fermassent la porte de leur ville à Abd-Allah. En vain, le sultan essaya de les contraindre à le recevoir ; en vain on tenta, de part et d'autre, de trouver un terrain de conciliation. L'anarchie était trop compléte, trop générale pour qu'on pût y arriver. Moulaï Abd-Allah conduisit alors son armée contre El-Keçar, où les gens du R'arb, les Kholt et autres s'étaient réfugiés, et mit cette ville à sac. Il rentra à Meknès dans le mois de juin 1748.

Sur ces entrefaites, El-Mostad'i ayant été expulsé par les Rifins, écrivit à son frère pour rentrer en grâce. Il obtint d'abord d'aller s'établir à Acila, puis en fut expulsé et contraint de se réfugier à Tafilala. Moulaï Abd-Allah, de retour à Meknès, se trouvait à la merci des Berbères, qui bloquaient la ville. Las de cet état de guerre, les Abid résolurent alors de déposer le sultan, ce qui était pour eux le remède à tous les maux ; mais, averti comme toujours, Abd-Allah se réfugia à Dar-Debibar, tandis qu'à Meknès on proclamait sultan son fils Moulaï-Mohammed. Dans les dernières années, ce prince avait pris une part active à la direction des affaires et le commandement de Maroc lui était confié. Mais il refusa de prendre le pouvoir au détriment de son père.

Peu après, Moulaï Abd-Allah fit la paix avec les gens de Fès et il y eut une cérémonie de pacification générale sur le tombeau de Moulaï-Edris (1748). Cependant les Abid se tenaient toujours à

l'écart, ne reconnaissant comme sultan que Moulaï-Mohammed. Abd-Allah chercha en vain à les attirer auprès de lui ; mais leur résistance eut pour effet d'amener une réconciliation entre lui et Mohammed-ou-Aziz, cheikh des Idracen (1749). En 1750, le Maroc fut désolé par la famine et la peste. Néanmoins cette année amena un résultat heureux pour le pays, car Moulaï-Mohammed s'étant rendu à Meknès, y fit rétablir l'autorité de son père ; puis il vint à Fès, suivi d'une députation des Abid et des gens des tribus du sud, et, dans une entrevue solennelle, il obtint d'Abd-Allah, devant lequel il était prosterné, l'aman complet pour tous les rebelles.

L'épouvantable anarchie qui, depuis plus de vingt ans, désolait le Mag'reb touchait à son terme. L'esprit reste véritablement confondu en voyant les grands résultats obtenus par Ismaïl, perdus aussitôt après sa disparition ; et, si l'histoire de la Berbérie ne nous offrait de nombreux exemples du même genre, on trouverait extraordinaire que les enfants de cet homme de génie à sa manière, se fussent trouvés tellement au-dessous de leur situation. Mais il ne faut pas se laisser tromper par l'apparence : l'œuvre d'lsmaïl n'est pas détruite ; la réaction contre le système de compression qu'il a mis en pratique a été en rapport avec la puissance de cette œuvre : la force de l'organisation des Abid s'est retournée contre ceux mêmes qui devaient se servir de cet instrument ; mais aussitôt que la tempête sera un peu apaisée et que les rênes du pouvoir tomberont entre les mains d'un homme capable, on retrouvera les fortes assises posées, qui ont été la sauvegarde de l'empire marocain jusqu'à nos jours[1].

1. *Et-Tordjeman,* p. 33 et suiv. du texte arabe. 78 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 538 et suiv.

CHAPITRE XXIII

LES CHÉRIFS HASSANI AU MAROC. — LES TURCS DANS LE RESTE DE LA BERBÉRIE

1750-1770

Tunisie : Révolte de Younos contre Ali-Pacha. Il est chassé de Tunis. — Alger : Événements divers. Assassinat du dey M'hammed. Il est remplacé par Baba-Ali-Nekcis. — Expédition algérienne commandée par le bey de Constantine contre Tunis. Prise de cette ville. Mort d'Ali-Pacha. Mohammed, fils de Hosseïn, devient bey de Tunis. — Tyrannie de Baba-Ali dey à Alger. Révoltes kabyles. — Règne de Mohammed-Bey à Tunis. Sa mort. Son frère Ali-Bey prend en main la direction des affaires. — Ahmed-el-Kolli, bey de Constantine. Les Ben-Gana. — Les beys d'Oran. Soumission de Tlemcen. Ibrahim, bey de l'Ouest. — Maroc ; Fin du régne de Moulaï Abd-Allah. — Règne du sultan Moulaï-Mohammed. Il pacifie le Maroc et établit solidement son autorité. — Fondation de Mogador. Le sultan conclut des traités de paix avec les nations européennes. Affaire de L'Arache. — Alger : Mort du dey Baba-Ali. Avènement de Mohammed-ben-Osmane. Révolte des Kabyles. — Alliance de Moulaï-Mohammed avec le grand chérif de La Mekke. Il s'empare de Mazagan et expulse les Portugais.

TUNISIE : RÉVOLTE DE YOUNOS CONTRE ALI-PACHA. IL EST CHASSÉ DE TUNIS. — Depuis la chute de Hosseïn-bey et la pacification avec la France, Tunis avait recouvré une certaine tranquillité. En 1749, l'Autriche conclut un traité de paix avec la régence ; deux ans plus tard, le 19 octobre 1751, l'amiral Keppel et Charles Gordon, au nom de l'Angleterre, traitèrent dans les mêmes conditions avec Ali-Pacha, après avoir en vain essayé d'obtenir de lui la cession de Tabarka et de l'établissement du cap Nègre. Enfin, dans le mois de décembre de la même année, le Danemark obtint des avantagea analogues[1].

Cependant Younos-bey, possesseur, jusqu'alors, de la confiance de son père, auquel il avait rendu de si grands services, ne tarda pas à voir son frère Mohammed le supplanter, pendant l'oisiveté de ces années, où son activité et son courage n'étaient plus utiles. Pour y arriver, son frère le représentait comme cherchant en

1. Voir les textes de ces traités à la fin des *Annales Tunisiennes* de Rousseau, p. 444 et suiv., 434 et soir., 457 et suiv.

secret à s'emparer du pouvoir, moyen infaillible de dominer l'esprit d'un despote affaibli par l'âge. Bientôt Younos se vit enlever ses prérogatives et ses droits ; enfin ses frères Mohammed et Slimane le sommèrent de partir pour l'Orient (avril 1752). Il s'était retiré au Bardo, sous le prétexte de préparer son départ; mais le 24 avril, suivi de quelques hommes dévoués, il pénétra, par surprise, dans la Kasba, s'en rendit mettre, et se fit reconnaître par le diwan et les soldats.

Ali-Pacha, de son côté, groupa au Bardo ses adhérents, et chargea ses fils, Mohammed et Slimane, de s'emparer de diverses positions en ville et aux environs ; ils se rendirent alors maîtres du quartier de Bab-Souika. Mais, le 27, Younos se fit livrer les forts de La Goulette et, au moyen de l'artillerie et des munitions qu'il y trouva ou qu'il exigea des navires au mouillage, il put répondre à la canonnade de son père. Averti par ce qui salait passé à La Goulette, le pacha put empêcher les garnisons de Bizerte, Porto-Farina et Tabarka de se prononcer pour son fils et bientôt celui-ci se trouva bloqué à Tunis, réduit à ses seules forces et manquant de poudre. Peu après, ses frères entraient dans la ville, tandis que lui fuyait vers la montagne, du côté opposé.

Demeuré, encore une fois, maître du pouvoir, Ali-Pacha, afin de récompenser ses troupes, leur permit le pillage des chrétiens et des juifs et, durant cinq longues journées, Tunis fut le théâtre des plus odieux excès ; les consulats européens, à l'exception de celui de Danemark, ne furent pas épargnés. Tous les gens qui avaient pris part à la révolte de Younos furent recherchés, punis ou expédiés en Orient. Quant à Younos, il tomba, à son passage dans la région de Tebessa, entre les mains des Henanacha qui voulaient lui faire un mauvais parti, pour se venger du meurtre de Bou-Aziz; mais il sut se faire réclamer par le bey de Constantine, qui le traita avec bienveillance[1].

ALGER. ÉVÉNEMENTS DIVERS. - ASSASSINAT DU DEY M'HAMMED. IL EST REMPLACÉ PAR BABA-ALI-NEKCIS. — Nous avons vu, qu'à Alger, M'hammed-ben-Beker avait succédé en 1748, à Ibrahim. C'était un homme habile et pacifique ; il sut maintenir la bonne harmonie avec les puissances chrétiennes et résister, en 1749, aux instances de l'amiral Keppel qui voulait lui arracher l'ordre de cession de Tabarka à l'Angleterre.

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes,* p. 146 et suiv. - Féraud, *Les Harars* (loc. cit., p. 344 et suiv.). - Marcel, *Tunis* (loc. cit.), p. 190.

Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1750, la poudrière de l'Étoile sauta en produisant de grands dégâts. Le Danemark et la Suède furent chargés de remplacer les munitions perdues. La peste vint, en 1752, se joindre à ces maux et ravagea le pays durant quatre années. L'irritation causée à Alger par tous ces événements et la diminution des produits de la course se traduisait, à chaque instant, par des mouvements populaires.

Sur ces entrefaites, dans le mois de septembre 1753, un capitaine de navire marchand français, du nom de Prépaud, fut ramené à Alger par les reïs qui lui reprochaient de les avoir attaqués sans raison et de leur avoir tué une trentaine d'hommes. N'écoutant que sa colère, le dey le condamna d'abord à être pendu ; mais sur les instances de personnages haut placés, il consentit à réduire la peine à la bastonnade, en chargeant le khaznadji de surveiller son application. Le malheureux marin fut si durement frappé qu'il mourut le lendemain. Il en résulta des réclamations de la part du consul, et, enfin, son rappel en France, pour fournir des explications. Il quitta Alger au mois d'avril 1754 et les musulmans ne doutèrent pas que la France ne fit demander satisfaction à coups de canon. Tout le monde était mécontent ; les miliciens résolurent alors de tuer le dey, dans l'espoir de calmer l'irritation française.

Le 11 décembre 1754, tandis que M'hammed était occupé à foire la solde, un Albanais, nommé Ozen-Ali, s'approcha comme pour lui baiser la main et lui porta un coup de poignard au défaut de l'épaule, puis l'abattit d'un coup de pistolet. Après cet exploit, il se coiffa du turban de sa victime et monta sur l'estrade en criant qu'il était le dey, que la course allait reprendra et que la solde serait augmentée. Le khaznadji avait été assassiné à côté de son maître ; mais bientôt, le Khodjet-el-Kheil et quelques officiers accoururent et massacrèrent les conjurés, dans la salle même du crime. L'aga des spahis que nous connaissons défia, Ali-Nekcis, appelé aussi Baba-Ali, et surnommé Bou-Sebâ parce qu'il lui manquait un doigt, le remplaça. Son premier soin fut de faire rechercher ceux qui avaient trempé dans le complot et de les livrer au bourreau. C'était, du reste, un homme ignorant et brutal, dont le mérite de son prédécesseur faisait encore mieux ressortir l'incapacité[1].

EXPÉDITION ALGÉRIENNE COMMANDÉE PAR LE BEYDE CONSTANTINE CONTRE TUNIS. PRISE DE CETTE

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 305 et suiv. — De Voulx, *Mort du pacha Mehammed-Khodja* (Revue afric., n° 95, p. 324 et suiv. Le même, *Le capitaine Prépaud* (Revue afric., n° 87, p. 161 et suiv.).

VILLE. MORT D ALI-PACHA. MOHAMMED, FILS DE HOSSEÏN, DEVIENT DEY DE TUNIS. — Le nouveau dey d'Alger était l'ennemi personnel d'Ali-Pacha qu'il avait connu en Tunisie; aussi, son premier soin fut-il de charger le bey de Constantine, Hosseïn-Azreg-Aïnou, d'organiser une expédition afin de placer sur le trône de Tunis un des fils de Hosseïn-bey. Ces deux princes, Ali et Mohammed, furent chargés de réunir les contingents des tribus fidèles, puis un corps important partit pour Constantine, afin de se mettre à la disposition du bey de cette ville (1755). L'armée expéditionnaire était en route et avait déjà atteint Aïn-Chabrou, lorsque le dey d'Alger, cédant à une de ces fantaisies dont il était coutumier, expédia l'ordre de rentrer. Il cet probable qu'A1i-Pacha avait fait agir ses amis auprès de lui.

A Tunis, le prince Mohammed, fils du pacha, qui avait de plus en plus accaparé l'esprit de ce vieillard, s'était débarrassé de son frère Slimane par l'assassinat et dirigeait tout. Mais les princes tunisiens et le bey de Constantine n'avaient pas mis en mouvement un si important appareil pour s'arrêter ainsi ; trop de gens espéraient tirer parti de la campagne et il était bien difficile de les contraindre à rétrograder. Après délibération, les chefs résolurent donc de continuer, et Hosseïn-Azreg-Aïnou écrivit à Alger, en faisant ressortir avec tant de force les motifs qui l'empêchaient de revenir sur ses pas, que le dey, changeant d'avis, lui ordonna de poursuivre la campagne.

Marchant alors sur Tunis, l'armée arriva sous ses murs et en commença le siège. Après une série d'engagements où les Algériens eurent le dessus, ils y entrèrent de vive force (31 août 1756). Ali-Pacha et son fils Mohammed ayant été pris, eurent la tête tranchée. Ainsi finit un règne si fatal à la Tunisie: s'étant élevé par l'usurpation et la violence, n'ayant employé pour se maintenir que la cruauté et la ruse, Ali supporta, à son tour, le sort qu'il avait infligé à tant d'autres.

Mohammed, fils de Hossein, qui errait en proscrit depuis vingt ans, fut solennellement reconnu bey de Tunisie. Mais bientôt, l'arrogance du bey de Constantine, ses exigences toujours nouvelles, amenèrent une rupture entre eux. Menacé dans son existence, Mohammed-Bey alla se renfermer dans le palais du Bardo, tandis que son frère Ali courait à Sfaks pour grouper des adhérents.

L'armée algérienne s'empara alors de la Kasba, puis les soldats se répandirent dans le ville et, durant plusieurs semaines, infligèrent aux malheureux citadins les plus indignes traitements. Les consulats des puissances chrétiennes, leurs églises, l'hospice des Trinitaires et des Capucins furent pillés par eux. Puis ils entreprirent

le siège du Bardo ; le bey semblait perdu, lorsque son frère Ali, accouru du sud avec des contingents nombreux, repoussa les Algériens, les chassa de la ville et rétablit enfin la paix. Le bey de Constantine et son armée reprirent le chemin de l'ouest, après avoir obtenu de Mohammed-bey l'engagement de démolir les fortifications de la frontière et de servir à Alger une redevance on nature et en argent. Ainsi la Tunisie se reconnaissait une fois de plus vassale d'Alger. Le bey de Constantine rentra alors dans celle ville où il ne larda pas à expirer des suites d'une maladie dont il avait pris le germe en route (fin 1756). Un de ses officiers, Ahmed-ben-Ali surnommé El-Kolli (originaire de Collo) lui succéda[1].

TYRANNIE DE BABA-ALI DEY À ALGER. RÉVOLTES KABYLES. — Le succès de l'armée algérienne en Tunisie acheva de troubler la cervelle de Baba-Ali. Il devint insupportable à tous, mais particulièrement aux consuls européens ; après avoir maltraité celui des Pays-Bas, il s'en prit au représentant de 1a France, M. Lemaire, le chargea de chaînes, l'envoya au bagne et lui fit subir les plus indignes traitements. Il cédait, dit-on, aux incitations du consul anglais, qui lui promettait le concours de sa nation pour reprendre Oran. La Grande-Bretagne était alors en guerre avec la France. La prise de Minorque, arrachée aux Anglais dans une belle et courte campagne, fit une grande impression à Alger et le consul Lemaire obtint alors sa liberté (1756). Les Yoldachs, craignant les représailles de la France, ourdirent ensuite un complot contre le dey; mais il en fut averti et livra tous les conjurés au bourreau.

Le pays avait encore à traverser d'autres crises. Le Ier, novembre 1755, des secousses de tremblement de terre s'étaient produites; elles durèrent avec intervalles pendant près de deux mois, causant de graves dégâts. Elles correspondaient avec celles de Lisbonne, dont elles semblaient être le contre-coup et se reproduisirent pendant les années suivantes. La peste sévissait toujours. Puis ce furent des révoltes dans l'intérieur: la région des montagnes kabyles de Tenès était en feu, tandis que les Berbères du Djerdjera, refoulés naguère dans leurs montagnes par le bey Debbah, prenaient leur revanche depuis la mort de celui-ci, et se répandaient dans les vallées environnantes. Le 16 juillet 1757, ils s'emparèrent de Bordj-Bou-R'eni, après un combat sanglant dans lequel le caïd

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 157 et suiv. — Vayssettes, *Hist. des beys de Constantine*, p. 310 et suiv. — Féraud, Les Harars (loc. cit., p. 346 et suiv.). — De Grammont, *Hist. D'Alger*, p. 310. Marcel, *Tunis*, loc. cit., p. 190 et suiv.

du Sebaou fut tué. Dans le mois d'août, Bordj-Bouira subit le même sort et, jusqu'à la fin de l'année suivante, ces régions furent pillées et dévastées par les Kabyles. Il fallut une campagne en règle pour les forcer à rentrer dans leurs limites. Une colonne de troupes d'Alger commandée par Cherif-Ag'a, une autre, amende de Médéa par le bey Safta, et, enfin, une troisième, celle du bey de Constantine, furent nécessaires pour obtenir ce résultat. Le fort de Bou-R'eni fut relevé et les postes réoccupés. Les troupes turques, surtout celles de Constantine, éprouvèrent de grandes pertes[1].

RÈGNE DE MOHAMMED-BEY À TUNIS. SA MORT. SON FRÈRE ALI-BEY PREND EN MAIN LA DIRECTION DES AFFAIRES. — Après le départ de l'armée algérienne, Tunis, oubliant les maux passés, n'avait pas tardé à reprendre sa physionomie habituelle. Mohammed-bey était aussi bienveillant que son prédécesseur l'était peu; il gagna bientôt le cœur de ces sujets. Un capidji de la Porte était venu à 1a suite des derniers événements faire sur place une enquête; on prétendait que des sommes considérables, détournées par Younos, avaient été gardées, soit par le bey de Constantine, soit par le dey d'Alger; pour que cette affaire ne pût être éclaircie, Younos fut mis dans un caveau, sorte d'in-pace, par Ahmed-el-Kolli ; la tradition rapporte même qu'il annonça sa mort et qu'un cadavre fut enterré comme étant le sien. L'affaire des consulats devait aussi être arrangée et l'envoyé ottoman y parvint. Enfin il contraignit le bey de Tunis à payer à Alger les frais de la guerre, et à s'obliger au service d'un tribut annuel.

La Tunisie commençait à se remettre de toutes ces secousses, lorsque Mohammed-bey mourut subitement (11 février 1759). Il laissait deux enfants en bas âge : Ismaïl et Mahmoud. Ali-bey, leur oncle, prit en main le pouvoir, après s'être engagé solennellement à le restituer à l'aîné de ses neveux, dès qu'il serait en âge de régner. C'était un homme énergique et intelligent qui s'appliqua à rendre au pays sa force et sa tranquillité. Il était très populaire et la Tunisie n'eut qu'à se louer de son passage au pouvoir. Les traités avec les nations européennes furent confirmés ou renouvelés; les meilleures relations s'établirent, et en 1763, Tunis reçut successivement la visite des flottes anglaise et française. Cette fois il ne s'agissait plus de

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 311 et suiv. - Robin, *Organisation turque dans la Grande Kaylie* (Revue afric., n° 78, p. 139, 140). — Berbrugger; *Époques militaires de la Grande Kabylie*, p. 121 et suiv. — Vayssettes. *Hist. des beys de Constantine*, p. 324.

satisfactions à exiger, mais d'échange de courtoisies et de cadeaux et, si le canon tonnait, c'était en signe d'allégresse. Des fêtes brillantes furent données à cette occasion, à La Goulette et au Bardo. Venise obtint, peu de temps après, un traité d'amitié ; mais la prépondérance resta toujours à la nation française, dont les représentants furent dispensés de l'obligation du baise-main et du changement de chaussure avant la présentation. L'Angleterre avait obtenu la même faveur[1].

AHMED-EL-KOLLI, BEY DE CONSTANTINE. LES BEN-GANA. — Dans le beylik de Constantine, Ahmed-el-Kolli, prince guerrier et bon administrateur, avait, par des expéditions réitérées, fait régner partout son autorité. Nous avons vu qu'il fut entraîné jusque dans le Djerdjera pour coopérer à la pacification de la Kabylie. Il y éprouva des pertes sensibles et parmi ses principaux officiers, le cheikh-el-Arab, El-Hadj-ben-Gana, fut tué.

Ce nom de Ben-Gana parait ici pour la première fois. Jusqu'alors la fonction de Cheikh-el-Arab était restée dans la famille des Bou-Aokkaz (Daouaouida) ainsi que nous l'avons dit. Mais il l'avènement du bey Ahmed-el-Kolli, la situation changea. Ce dernier était l'époux d'une femme appartenant à une famille religieuse de Kabylie, les Ben-Gana, dont le centre se reporta à Redjas, près de Mila. Une de ses belles-sœurs était femme du cheikh-el-Arab, Ali-bou-Aokkaz, et il est naturel que les hautes relations ainsi crées aient poussé un des membres de la famille Ben-Gana, nommé El-Hadj, qui avait commencé à se faire connaître des tribus du sud, lors d'un pèlerinage, à s'élever et à jouer un rôle politique. Son influence grandissant, les témoignages d'amitié que lui prodiguait le bey, son beau-frère, dont il avait reçu le titre platonique de cheikh-el-Arab, ne tardèrent pas à susciter la jalousie de son autre beau-frère, Ali-Bou-Aokkaz. Après avoir rompu toute relation avec Ahmed-el-Kolli, ce dernier se jeta un beau jour, sans crier gare, sur le campement de Ben-Gana qui se trouvait auprès de ses protecteurs, branche rivale des Bou-Aokkaz, l'enleva et contraignit son compétiteur à se réfugier à Constantine. Peu après eut lieu l'expédition de Kabylie, où Ben Gana trouva la mort. Son fils, Mohammed, recueillit son héritage avec le titre de cheikh-el-Arab. Tel fut le point de départ de la fortune des Ben-Gana qui devaient jouer un rôle dans la province de Constantine et devenir les rivaux des Bou-

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 162 et suiv. — Féraud, *Les Harars*, loc. cit., p. 350 et suiv.

Aokkaz, auxquels le bey les avait opposés à dessein.

Ahmed-el-Kolli s'occupa aussi de la construction d'établissements publics dans la ville et de plantations à l'extérieur, notamment au Hamma. Enfin il fit commencer le fort d'El-Fesguïa. De même qua la Tunisie, la province de Constantine respira[1].

LES BEYS D'ORAN. SOUMISSION DE TLEMCEN. IBRAHIM, BEY DE L'OUEST. — Dans la province d'Oran, le bey, Mohammed-El-Adjami, était mort, après avoir exercé l'autorité pendant un an à peine. Un certain Osmane, favori du dey, le remplaça. Mais l'ancien bey, Kaïd qui, nous l'avons vu, s'était réfugié à Oran, auprès des Espagnols, jugea le moment favorable pour essayer de reprendre le pouvoir. S'étant mis en rapport avec les Mehal et, ayant obtenu leur appui, il se rendit au milieu de ces Arabes et partit avec leur goum, au devant du nouveau bey, pour l'empêcher de pénétrer dans sa province. Ce fut auprès de Miliana qu'il se trouva en présence des Turcs. Mais, à la vue des Ottomans, les cavaliers arabes perdirent tout assurance et se décidèrent à abandonner Kaïd. Heureusement pour celui-ci que quelques Mehal, plus dévoués, lui fournirent un cheval avec lequel il parvint à gagner la campagne et, après diverses péripéties, atteindre Tunis, où il mourut.

Osmane prit possession de son beylik, à Maskara, où il épousa une petite-fille de Bou-Chlar'em, nommée Kheroufa, personne de grand mérite, dont il écouta souvent les conseils; il s'appliqua particulièrement à maintenir la paix et le bon ordre dans sa province. Les Mehal, devenant très orgueilleux, revendiquant même une prétendue noblesse militaire, opprimaient le pays. Il essaya d'abord de les ramener dans le devoir ; n'ayant pu y parvenir, il les combattit, les expulsa de leurs campements et força une partie de la tribu à émigrer vers l'est; le reste se soumit et obtint de se fixer d'une manière définitive dans la province d'Oran. Tlemcen vivait toujours dans l'indépendance et, lorsque le bey Osmane eut terminé avec les Mehal et autres peuplades turbulentes, il prépara une grande expédition contre la ville rebelle. Rapidement et bien conduite, cette campagne fut couronnée d'un plein succès. Les troupes du bey s'emparèrent de Tlemcen, que le caïd Redjemel-Bedjaoui, élu comme chef par la population, essaya en vain de défendre. Ce malheureux caïd, ayant été fait prisonnier, fut envoyé

1. Vayssettes, *Hist. des beys de Constantine*. p. 323 et suiv. — Féraud, *Les Ben-Djellab* (Revue afric., n° 155, p. 382 et suiv.).

à Alger où les Yoldachs, pour se venger de celui qui les avait tenus si longtemps en échec, le firent écorcher vif. Ces faits durent se passer entre les années 1755 et 1759.

En 1760, un certain Hassen était bey de l'Ouest; il avait succédé à Osmane décédé, sans doute, dix années plus tôt que ne l'indiqua Esterhazy. Il vint, à cette époque, verser le grand denouche à Alger ; mais il y fut mal reçu pour des raisons qu'on ignore et, se sentant menacé, s'empressa de reprendre la route de l'ouest; seulement, au lieu de rentrer à Maskara, il alla droit à Oran, se mettre sous la protection des Espagnols. Le gouverneur, Don C. de Cordova, l'accueillit d'autant mieux que le bey apportait des sommes importantes, des bijoux et objets précieux, et amenait des chevaux harnachés et des bêtes de somme, ce qui nous fait supposer qu'au lieu de se rendre à Alger comme les chroniques le rapportant, il versa son denouche à Oran, persuadé, à tort ou à raison, que le dey lui aurait fait un mauvais parti. De là, il ne tarda pas à rentrer en Orient.

Ibrahim, caïd de Miliana, fut nommé bey de l'Ouest en remplacement de Hassen. Il amenait avec lui les fils de son ami. Osmane le Kurde, ancien bey de Titeri, qui les lui avait confiés en mourant. Vers l'année 1765, il nomma au poste important de caïd des Flitta, l'un d'eux, Mohammed-el-Akehal (le noir), auquel une glorieuse carrière était réservée.

Le 6 juillet 1768, le nouveau gouverneur d'Oran D. V. Visconti, comte Bolagnino, ayant fait exécuter une razzia sur les indigènes insoumis, au lieu dit «embuscade de Gomez», celte expédition, confiée aux Maures auxiliaires et à quelques fantassins, fut entourée par des nuées d'ennemis et perdit beaucoup de monde. C'était, on le voit, toujours le même système. Le4 mai de l'année suivante, 1769, la foudre tomba sur le fort Saint-André, en renversa une partie et tua plusieurs personnes[1].

MAROC. FIN DU RÈGNE DE MOULAÏ ABD-ALLAH. — Nous avons laissé, au Maroc, Moulaï Abd-Allah, en 1750, restant pour la sixième fois maître du pouvoir. Instruit, enfin, par ses nombreux revers, le sultan parut se décider à vivre et à administrer d'une faon plus régulière et à écouter son fils Sidi Mohammed, dont le

1. Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 177 et suiv. — El-Djoumani, trad. Gorguos (Revue afric., t. I, p. 405 et suiv.) — Général de Sandoval, *Inscriptions d'Oran* (loc. cit., p. 198 et suiv.). — Abbé Bargès, *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan*, p. 498 et suiv.

caractère pondéré exerça sur lui une action favorable. Ce dernier continua du reste à repousser les incitations, et même les prières ou les menaces, de ceux qui le poussaient à prendre le pouvoir. En 1754, le Maroc fut éprouvé par de violents tremblements de terre qui détruisirent plusieurs villes, notamment Meknès, en faisant de nombreuses victimes. Peut-être faut-il rapprocher ce désastre de celui de Lisbonne et même de celui d'Alger; cependant, les tremblements de terre de ces localités n'eurent lieu qu'en 1755.

Dans le cours de l'année 1756, le prince Mohammed, qui avait été renvoyé comme gouverneur à Maroc par son père, s'appliquait à relever les ruines de la Kasba ; il en fut empêché par l'indiscipline des Rehamna, population de gens grossiers qui dominaient aux environs et troublaient tout le pays par leurs brigandages. Il dut même chercher un refuge à Sari, où son frère Moulaï-Ahmed, gouverneur de Rabat et de Salé, vint le rejoindre à la suite d'une révolte qui l'avait chassé de sa résidence. Ce mouvement avait été provoqué par les Abid du Dokkala qui s'étaient transportés à Salé après avoir abandonné Mechra-er-Remel. Presque en même temps, le sultan se voyait réduit à quitter Meknès et à séjourner à Fès pour échapper à l'indiscipline et aux menaces des Abid. Peu après, Moulaï-Mohammed rentra à Maroc, s'y établit solidement et reçut la soumission de toutes les régions du Sud-Ouest. Il réorganisa ensuite son armée et groupa bientôt 4,000 cavaliers disciplinés, avec lesquels il effectua des expéditions dans le Sous et le Tamesna et força partout les rebelles à reconnaître son autorité. Salé, encore en révolte, lui ferma ses portes ; mais, continuant alors son chemin vers le nord, il visita toutes les places jusqu'à Tanger, puis rentra à Maroc (1757).

RÈGNE DU SULTAN MOULAÏ-MOHAMMED. IL PACIFIE LE MAROC ET ÉTABLIT SOLIDEMENT SON AUTORITÉ. — Dans le mois d'octobre 1757, eut lieu la mort de Moulai Abd-Allah, après un trop long règne, interrompu six fois. Moulaï-Mohammed, son fils, fut alors proclamé à Maroc et reçut les députations des populations du Houz, d'Ed-Dir, du Haha et du Sous, venant lui jurer fidélité. Fès, Meknès, les régions du R'arb suivirent cet exemple, car depuis longtemps on attendait l'avènement de Moulaï-Mohammed et il n'est pas douteux que, sans la grande influence que ce prince exerçait, non père n'eût pas terminé sa vie comme sultan du Mag'reb.

Cette fois, la confiance de tous était bien placée et l'espoir dupeuple ne fut pas trompé. Mohammed rappelait son aïeul, par la

fermeté du caractère, les aptitudes administratives et l'activité; mais il n'avait pas cette sauvagerie qui déshonorait la conduite d'Ismaïl, éloignant de lui toute sympathie. Aussi n'allait-on pas tarder à voir le Maroc retrouver les jours de paix, de tranquillité et d'opulence d'autrefois.

S'étant d'abord rendu à Meknès, il reçut la soumission complète des Abid, qu'il combla de présents ; puis il se transporta à Fès, où il fut bien accueilli par la population. Ce ne fut qu'après avoir rempli ces devoirs envers ses sujets qu'il alla à Dar-Debibar, pour prendre possession des richesses entassées dans ce séjour favori de son père. Les gouverneurs de province furent soigneusement choisis et les places de guerre reçurent des munitions et furent réparées. Un marabout avait essayé de soulever le pays des R'omara. Le nouveau sultan alla expéditionner dans cette région et, ayant arrêté le perturbateur, le fit mettre à mort. Moulaï-Mohammed vint ensuite reconnaître Ceuta qu'il trouva parfaitement défendue par les Espagnols. Il passa à Tétouan et à Tanger, organisant partout l'administration et les forces militaires et visita Salé et Rabat, où il fit construire un débarcadère.

Dans le mois de septembre 1758, le nouveau sultan fit son entrée à Maroc et essaya de régler les différends qui divisaient, depuis longtemps, les Beni-Idracen et les Guerouane. Ceux-ci, aidés par les Oudaïa, avaient expulsé les précédents de leurs territoires; mais de nouvelles et sanglantes luttes recommencèrent entre ces tribus, auprès de Meknès, où les Beni-Idracen avaient été cantonné. Moulaï-Mohammed ne rentra à Meknès qu'en 1760 ; peu après il se rendit à Fès et châtia d'une manière exemplaire les Oudaïa ; il les exclut de la nouvelle ville et les remplaça par des Abid. Les fauteurs de désordres furent soigneusement recherchée: on les lia deux par deux; puis ils furent hissés ainsi par couples sur des chameaux et promenés par dérision dans les tribus jusqu'à Maroc, où on les incarcéra. Peu après, ils étaient débarrassés de leurs fers, conduite à Meknès et retenus dans une vaste caserne où on les forma au métier des armes et à la discipline. Ainsi ces misérables, qu'un Abd-Allah ou un Ismaïl n'eût pas manqué d'envoyer au supplice, se trouvèrent en situation de racheter leurs fautes, en rendant des services, et de vivre largement.

Quelques chefs, tels que Fennich, de Salé, qui avait autrefois empêché le souverain d'entrer à Maroc et le pacha El-Habib du R'arb, furent châtiés plus durement, mais s'ils expièrent des fautes personnelles, leurs familles n'eurent pas à en porter la peine et furent, au contraire, traitées avec douceur. Pendant les années 1762,

1763, 1764, le sultan parcourut, avec des forces imposantes, les régions éloignées ou les montagnes; d'accès difficile, dans lesquelles l'esprit de révolte avait persisté. Les Haïaïna, qui, à l'est de Fès, avaient fini par méconnaître toute autorité, furent atteints par le sultan dans le pays des R'iatha, au delà de Taza, battus, châtiés et contraints à la soumission.

FONDATION DE MOGADOR. LE SULTAN CONCLUT DES TRAITÉS DE PAIX AVEC LES NATIONS EUROPÉENNES. AFFAIRE DE 1'ARACHE.— Vers la même époque (1764-65), le sultan se rendit à Mogador (Souéïra) qui n'était alors qu'une bourgade, auprès d'un havre abrité par deux îlots, et y traça la ville actuelle. Pour y attirer du monde, il décida que son port serait franc ; mais les îlots furent fortifiés et armés. Il permit en même temps l'exportation des céréales, ce qui donna au commerce un accroissement considérable dont le trésor profita. Depuis son avènement, MoulaÏ-Mohammed s'était efforcé de renouer, avec les puissances européennes, les relations amicales qui avaient cessé pendant le règne troublé de son père. Ce fut ainsi qu'il conclut de nouveaux traités de paix et de commerce avec le Danemark auquel il concéda même, pendant quelque temps, le monopole du commerce de Safi et de Salé (1757); l'Angleterre (1760 et 1765); la Suède (1763); Venise (1765). Toutes ces puissances s'engagèrent à fournir au Maroc de véritables redevances, contre l'engagement de faire respecter leurs navires. Restaient l'Espagne et la France auxquelles le sultan fit des avances. Un négociateur ayant été envoyé auprès du duc de Choiseul, celui-ci fit partir pour le Maroc un certain Salva, chargé de poser les bases du traité et une escadre sous le commandement de Du Chaffaut, afin de l'appuyer (avril-mai 1766).

Des actes de piraterie ayant été commis, quelque temps auparavant, par des corsaires de Salé, l'amiral français voulut obtenir des gens de cette ville, si indisciplinés et si agressifs, les satisfactions qu'il était chargé d'exiger; et, comme il n'arrivait à rien par la voie de la douceur, il bombarda Salé et Rabat, mais sans obtenir un résultat bien effectif. De là, il se rendit à El-Araïche (ou L'Arache) et bombarda, le 29 juin, la ville et les forts ; pendant la nuit suivante, il détacha de la flotte huit chaloupes avec mission d'incendier un vaisseau se trouvant à l'entrée de la rivière (l'Ouad-el-Kous). L'entreprise réussit à merveille; mais, à la vue de l'incendie, les indigènes accoururent en grand nombre pour éteindre le feu et les Français durent se retirer, sans toutefois avoir perdu un seul homme.

Le 28, on recommença le bombardement et, vers quatre heures du soir, un officier, M. de Beauregard, fut chargé d'aller avec les chaloupes incendier les navires ennemis. Il pénétra sans peine dans la passe, partagea ses forces en deux divisions et commença son œuvre. Mais les indigènes entourèrent les Français et leur firent éprouver des pertes sensibles. Il fallut ordonner la retraite ; malheureusement la marée montante rendait la barre de la rivière presque infranchissable. Après d'héroïques efforts et une lutte acharnée, quatre chaloupes restèrent aux mains des indigènes. Cette fatale entreprise coûtait à la flotte plus de deux cents hommes, dont trente officiers ou gardes de la marine. Sur ce nombre 48 seulement furent faits prisonniers et parmi eux Bidé de Maurville, qui a publié une relation complète de l'affaire de L'Arache et de sa captivité[1].

Ces événements ne paraissent pas avoir nui à la marche des négociations de l'envoyé français, d'où l'on peut induire que le sultan les présenta comme des hostilités particulières des gens de la côte. En 1767, le comte Breugnon, ambassadeur de France, fut reçu pompeusement à Maroc, où il était arrivé par la voie de Salé, et signa, le 28 mai, un traité d'amitié et d'alliance dont les bases ont réglé les rapports des deux nations jusqu'à nos jours. Les privilèges qui y sont accordés à la France sont considérables et, là comme ailleurs, 1a prépondérance lui est assurée. Chénier, laissé comme consul général, fixa sa résidence à Salé.

Poursuivant et complétant son œuvre, Moulaï-Mohammed avait envoyé en Espagne, dans le cours de l'année 1766, un ambassadeur extraordinaire Abou-l'Abbas-el-Ghazzal, homme instruit, qui a laissé un récit très complet et fort ampoulé de son voyage. Il fut bien reçu par le roi Charles III et rapporta à son maître les bases d'un traité qu'on signa et ratifia l'année suivante. Dans cette même année 1767, Moulaï-Mohammed reçut, du sultan ottoman Moustafa III, un ambassadeur chargé de lui remettra, à titre de présent, une cargaison entière de canons, de mortiers et de munitions. Ce n'était, du reste, qu'un échange de bons procédés, car le prince marocain avait envoyé à son collègue d'Orient des cadeaux non moins précieux[2].

ALGER. MORT DU BEY BABA-ALI. AVÈNEMENT DE

1. Amsterdam, 1775.

2. *Et-Tordjeman*, p. 70 et suiv. du texte arabe, 127 et suiv. de la trad. — L. Godard, *Hist. du Maroc*, p. 548 et suiv. — Élie de la Primaudaie, Villes

MOHAMMED-BEN-OSMANE. RÉVOLTE DES KABYLES. — A Alger, le vieux Baba-Ali continuait à exercer un pouvoir absolu dans les mêmes conditions d'excentricité amenant, à chaque instant, des complications avec les puissances étrangères. La peste ravageait toujours le pays et, à ce fléau, vint se joindre une sécheresse prolongée (1762). Tous les esclaves furent employés à des travaux pour rechercher et amener de l'eau et on les traita si durement par l'ordre du dey, qu'ils se révoltèrent le 12 janvier 1763. Mais ils furent bientôt écrasés et massacrés sans pitié. Ce fut sans doute on vertu d'ordres de Baba-Ali que, vers cette époque, le bey de Constantine, ayant mis en liberté le prince tunisien Younos, depuis si longtemps détenu à Constantine, et l'ayant éloigné sous le prétexte de lui donner un commandement, le fit mettre à mort dans une région restée inconnue.

Sur ces entrefaites, le dey saisit le prétexte d'un nouvel incident de mer pour faire arrêter le consul de France, Vallière, les principaux fonctionnaires et les équipages des bateaux marchands se trouvant dans le port. Il se donna ensuite la satisfaction d'envoyer tous ces prisonniers, chargés de chaînes, aux carrières où ils durent travailler comme des forçats. En même temps, il ordonnait au bey de Constantine de saisir les établissements de La Calle et d'arrêter tout le personnel, ce qui fut fait (sept.- oct. 1763). Le gouvernement français ne pouvait tolérer de semblables injures, et, le 11 novembre, M. De Fabry était dans le port, avec deux vaisseaux et une frégate, pour exiger des réparations. Cette fois, on prit les précautions nécessaires afin d'éviter le massacre des prisonniers que le dey refusait de mettre en liberté, les considérant comme sa sauvegarde, et ce ne fut que le 8 janvier suivant que l'amiral français obtint toutes les satisfactions désirables. Le Khaznadar fut étranglé par l'ordre du dey, sous le prétexte qu'il avait conseillé les arrestations et, dès lors, le pavillon français fut respecté. La France, il est vrai, se montra une alliée sincère et l'on peut en juger par le récit du naufrage d'un navire algérien sur les côtes du Roussillon, vars la fin de l'année 1764 : les secours et les soins dont l'équipage fut l'objet, jusqu'à son rapatriement, causèrent le meilleur effet parmi la population d'Alger.

Baba-Ali se vit ensuite obligé de lutter encore contre les séditions provoquées autour de lui, par un de ses frères, puis il tomba

---

maritimes du Maroc (Revue afric., n° 96, p. 465 et suiv.). — Ambassade marocaine en Espagne (Gorguos), Revue afric., n° 30, p. 456 et suiv. — Tho-

malade et finit sa longue et triste carrière le 2 février 1766. Mohammed-ben-Osmane lui succéda. C'était un homme ferme et conciliant qui devait conserver le pouvoir durant 25 années, pour le bien du pays. Plusieurs séditions, qui éclatèrent dans les premiers temps de son règne, furent sévèrement réprimées et apprirent aux brouillons qu'il fallait compter avec le chef de l'Odjak. Les puissances européennes, sauf le France, durent augmenter les tributs qu'elles servaient, afin de combler le déficit des finances algériennes. Quant à l'Angleterre, elle se vit retirer le droit pour ses officiers de se présenter devant le dey, l'épée au côté. De 1762 à 1765, le consulat de la Grande-Bretagne, avait été géré par James Bruce, dont les voyages ultérieurs acquirent à ce personnage une certaine célébrité.

En 1767, une révolte générale, commence parla tribu des Flissa, se propagea à toute la Kabylie. L'ag'a, ayant marché contre les rebelles, fut mis en déroute et se réfugia à Alger, après avoir perdu 300 hommes tués; mais il n'échappa à la mort du guerrier que pour périr de la main du bourreau comme coupable de lâcheté. Le dey le remplaça par Si Ouali, Khodjel-el-Kheil. Les révoltés avaient élu comme chef un marabout, Si Ahmed-ou-Saadi ; toute la région comprise entre Dellis, Djidjeli et Sétif le reconnut et lui envoya ses guerriers. Il fallait frapper un grand coup; le dey donna au bey de Constantine l'ordre d'envahir le pays insurgé, par l'est, et à celui de Titeri, d'y arriver, par le sud; enfin il chargea l'aga Ouali d'y pénétrer par l'ouest avec les troupes d'Alger (1768). Une grande bataille fut livrée, dans laquelle les Turcs perdirent 1,200 hommes avec l'aga. La victoire restait donc aux Kabyles, qui l'achetèrent au prix de pertes considérables. Le dey essaya alors de traiter, mais inutilement, et bientôt les Kabyles se répandirent, comme un torrent, dans la plaine de la Mitidja, mettant tout au pillage, jusqu'aux portes d'Alger. Dans cette ville l'effervescence était grande ; plusieurs fois, le dey Mohammed faillit être assassiné. En 1769, l'armée turque, conduite avec prudence, parvint enfin à repousser les Kabyles vers la montagne; puis, des querelles s'élevèrent entre les Flissa et les Maatka : ils en vinrent aux mains et employèrent les uns contre les autres toutes leurs forces, selon la tradition berbère, au lieu de profiter de leur victoire antérieure. Un grand nombre d'esclaves musulmans, précédemment, détenus en Espagne, et qui avaient obtenu la liberté en vertu du traité de 1767, contribuèrent au désordre, car on n'avait pas voulu les recevoir dans les villes. Jusqu'alors, en effet, l'Espagne ne rendait pas ses captifs musulmans et, lorsque des corsaires étaient pris par des Espagnols, on les considérait en Afrique comme morts ; leurs

successions s'ouvraient et leurs femmes pouvaient convoler à de nouvelles noces[1].

ALLIANCE DE MOULAÏ-MOHAMMED AVEC LE GRAND CHÉRIF DE LA MEKKE. IL S'EMPARE DE MAZAGAN ET EXPULSE LES PORTUGAIS. — Tous les gouvernements de la Berbérie semblaient chercher, avec une louable émulation, à nouer, avec les nations européennes, des alliances durables, comprenant qu'ils ne pouvaient continuer à vivre isolés, en état de guerre permanent contre tout le monde.

Moulaï-Mohammed, le Sultan marocain, avait des visées encore plus hautes. Grâce à gon titre de chérif, il était en relations très intimes avec le grand chérif de la Mekke, qu'on appelait le sultan Serour. En 1768, Moulaï-Ali, un des fils de Mohammed, partit pour l'Orient, afin d'y effectuer le pèlerinage et de conduire une de ses sœurs, accordée en mariage à Serour. La caravane qui les emmena était chargée des présents les plus riches pour le chérif et les principaux personnages du Hedjaz et de l'Iémen. Cette magnificence eut un grand retentissement en Orient et le renom du sultan du Maroc se répandit au loin.

Un seul point était demeuré entre les mains des Portugais sur le littoral océanien; c'était Mazagan, ou El-Bridja, et cette occupation précaire, maintenue par une sorte de point d'honneur, était, pour le Portugal, une source intarissable de difficultés et de dépenses. Moulaï-Mohammed, n'ayant pu traiter avec cette puissance, résolut de mettre fin à ce dernier vestige d'une honteuse domination. Il réunit une armée considérable, pourvue de matériel et de munitions, et vint, au commencement de l'année 1769, mettre le siège devant Mazagan. Des canonniers bien dressés couvrirent de projectiles la ville et le fort où la garnison portugaise, forte d'un millier d'hommes, se défendait courageusement. Mais l'ordre de l'évacuer arriva de Lisbonne, et le gouverneur stipula une capitulation honorable, lui permettant d'enlever ses armes et même ses canons et d'embarquer la population. Cette petite colonie fut transportée en Amérique et ses membres fondèrent une cité à Saint-Jean de Mazagan, près de l'embouchure du fleuve des Amazones.

Moulaï-Mohammed prit aussitôt possession de Mazagan dont il

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 313 et suiv. — Berbrugger, *Époques militaires de la Grande Kabylie*, p. 124 et suiv. — Playfair, *Relations de la Grande Bretagne* (Revue afric., n° 182, p. 419 et suiv.). — *Naufrage d'un Corsaire algérien* (documents officiels), Revue afric., n° 98, p. 219 et suiv.

fit sauter les fortifications. Ainsi il ne resta plus un pouce de terre appartenant au Portugal en Mag'reb et cette puissance ne tarda pas à conclure, comme les autres, son traité de paix avec le sultan chérifien[1].

1. *El-Tordjeman*, p. 78 et suiv, du texte arabe, 143 et suiv. du texte français. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 554.

CHAPITRE XXIV

ATTAQUES DES DANOIS ET DES ESPAGNOLS CONTRE ALGER ET DES FRANÇAIS PUIS DES VÉNITIENS CONTRE LA TUNISIE

1770-1786

Rupture entre la Tunisie et la France. Bombardement de différents points. Rétablissement de la paix. — Attaque infructueuse d'Alger par la flotte danoise. Révoltes Indigènes. — Attaque Infructueuse de Melila par le sultan Moulaï-Mohammed. — L'Espagne prépara une grande expédition contre Alger, sous le commandement du général O' Rellly. Sa flotte jette l'ancre dans la baie d'Alger. — Dispositions prises par le dey d'Alger pour la défense. — Indécision des Espagnols. Préparatifs de débarquement à l'Harrach. — Débarquement des Espagnols. ils établissent un camp retranché. Rembarquement de l'armée. Échec de l'expédition. — Révolte des Abid au Maroc. ils proclament le prince Yezid. Le sultan apaise la révolte et punit les Abid. — Révolte des Derkaoua à Tlemcen. Mohammed-ben-Osmane est nommé bey de l'Ouest. — Luttes des Algériens contre les puissances chrétiennes. Prépondérance de la France. — Bombardement d'Alger par les Espagnols en 1784 et 1787. Conclusion de la paix. — Tunisie : Mort d'Ali-Bey. Avènement de son fils Hammouda. — Rupture de la Tunisie avec Venise. —Bombardement et blocus par l'amiral Emo en 1784 et 1785.

RUPTURE ENTRE LA TUNISIE ET LA FRANCE. BOMBARDEMENT DE DIFFÉRENTS POINTS. RÉTABLISSEMENT DE LA PAIX. — Les bonnes relations que les gouvernements africains s'étaient efforcés d'établir avec les puissances chrétiennes d'Europe, dans les années précédentes, furent alors troublées sur différents points de l'Afrique ; ce fut entre la France et la Tunisie que la première rupture éclata. L'île de Corse, dépendance de la République de Gènes, avait été incorporée au royaume de France le 15 août 1768 et, un an plus tard, malgré l'héroïque résistance de Paoli, elle était entièrement soumise à sa nouvelle patrie. Or les Génois et les Corses se trouvaient précédemment en guerre avec Tunis, et il arriva que des bateaux de commerce, naviguant sans le pavillon français, furent saisis et confisqués par des navires de guerre tunisiens, sur les côtes même de l'île. Toutes les réclamations faites auprès d'Ali-Bey pour obtenir justice furent inutiles et,

à cette cause de difficultés, vinrent se joindre la question des esclaves d'origine corse, la suppression de l'autorisation de pêcher le corail sur les côtes tunisiennes, accordée précédemment aux Français de La Calle et, enfin, diverses autres infractions aux traités.

La France prépara bientôt une expédition contre la Tunisie et, dans le mois de mai 1770, le consul de cette nation parvint à s'embarquer. La guerre était imminente; le bey se prépara de son mieux à recevoir l'ennemi. Pou après, une flotte française, sous le commandement de M. de Brovos, mouilla à la Goulette (20 juin). Quelques jours ne passèrent en pourparlers ; et, lorsque l'amiral français fut convaincu que tout arrangement était impossible, il commença les hostilités par le bombardement de Bizerte (1er août). 300 bombes furent lancées sur la ville qui était défendue par le capitan Ali-Reïs. Des troupes y furent envoyées en toute hâte ; le 4 août, les navires français levèrent l'ancre et la division d'attaque, après avoir suivi la côte, alla bombarder Souça ; puis mouilla à Monastir où elle passa quelques jours.

Pendant ce temps, un envoyé de la Porte était arrivé à Tunis et s'employait à rétablir la paix en faisant ressortir que ce n'était pas au moment où le Khakan venait d'éprouver de si graves échecs de la part des Russes, dont la frontière avait été repoussés jusqu'au Danube, que ses vassaux et ses alliés devaient immobiliser leurs forces en luttant les uns contre les autres. Ces paroles de paix arrivaient à leur heure, et l'on ne tarda pas à se mettre d'accord : la Corse fut reconnue terre française, les esclaves corses, nouvellement capturée, mis en liberté, et les privilèges de la pêche rétablis. En outre, diverses indemnités à la charge de la Tunisie étaient stipulées. Les préliminaires du traité furent signés le 25 août, au Bardo, par Ali-Bey et le consul de France. Peu après la flotte leva l'ancre. Ainsi, la paix se trouva rétablie avec la France, car les ratifications ne se firent pas attendre. Ali-Bey put donc continuer à administrer habilement et fermement la Tunisie; cependant, ses neveux prenaient de l'âge et il ne paraissait nullement se préparer à leur céder le pouvoir, selon l'engagement par lui pris. Au contraire, il s'associait de plus en plus son fils Hammouda, dont l'ascendant grandissait chaque jour ; il se fit alors octroyer par la Porte le titre de pacha, ce qui conférait pour ainsi dire, ipso facto, à son fils, celui de bey. Ses tendances s'accentuaient de façon à ne plus laisser de doutes[1].

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 169 et suiv., et *Traité avec la France*, append., p. 50l, 502. — Marcel, Tunis, loc. cit., p. 191 et suiv.

ATTAQUE INFRUCTUEUSE D'ALGER PAR LA FLOTTE DANOISE. RÉVOLTES INDIGÈNES. — Pendant que la Tunisie rompait avec la France, le dey d'Alger se brouillait avec la danemark. Le 1er juillet 1770, une petite flotte danoise, sous le commandement du contre-amiral comte de Kass, se présenta devant cette ville, pour obtenir les satisfactions exigées par son gouvernement et notamment la restitution des prises faites sur les Danois. Après avoir essayé durant plusieurs jours, mais en vain, d'arriver à un arrangement, il fit, le 5, ouvrir le feu et continua jusqu'au 10 de lancer des bombes et boulets ; mais il avait mouillé trop loin et ses projectiles atteignaient à peine la terre. La défense, du reste, était vigoureusement conduite par le dey, qui ne ménageait pas les railleries à ses prudents adversaires. Après cette manifestation d'impuissance, l'amiral danois essaya de reprendre les négociations et l'on devine de quelle façon il fut reçu. S'il faut en croire le Zohrat, son parlementaire ne put même pas débarquer ; puis comme le temps était un peu menaçant (au mois de juillet !), il leva l'ancre. Loin de retirer le moindre avantage de cette démonstration, le Danemark se décida à se soumettre aux exigences les plus humiliantes (1772). Non seulement il dut payer des indemnités considérables, sans obtenir de satisfaction, mais encore fournir des quantités énormes de pièces d'artillerie et de munitions.

Les luttes entre les tribus de Kabylie, particulièrement les Flissa et les Maâtka, continuaient toujours. Cependant les indigènes de la région montagneuses d'étendant de Blida à l'Isser, épuisées par de longues années de guerre, se soumirent en juillet 1772. Toute la partie saharienne de l'est de la province d'Alger était en révolte, avec la grande tribu des Oulad-Naïl à la tête de ce mouvement. Vers 1772, le bey de Titeri, nommé Softa, marcha contre eux, mais les rebelles eurent le temps de se préparer et d'appeler des alliés à leur secours, si bien que les Turcs furent surpris, enveloppés et presque tous tués, y compris le bey.

En 1771, un homme d'une rare intelligence, Salah-ben-Moustafa, originaire de Smyrne, avait remplacé à Constantine, son beau-père Ahmed-el-Kolli, comme bey ; la province jouissait d'une certaine tranquillité, obtenue pendant la durée des règnes précédents. Mohammed, fils de Ben-Gana, après avoir en vain essayé de prendre possession de son commandement du sud, s'était réfugié dans l'Ahmar-Kheddou, montagne d'où il pouvait surveiller son futur domaine, tout en restant éloigné du bey auquel il reprochait de ne pas le soutenir d'une façon plus effective.

Les Oulad-Naïl, à cheval sur les deux provinces, donnaient

un exemple funeste tout en constituant un danger pour les tribus-voisines. Ce fut contre eux que Salah-Bey dirigea sa première expédition. S'étant porté rapidement vers l'Ouest, il surprit leurs campements à Malah-ou-Mecif, enleva un grand nombre de troupeaux et envoya à Alger 60 têtes et 400 paires d'oreilles humaines (octobre 1773). Après cette sévère leçon, il accorda l'aman aux Oulad-Naïl et rentra à Constantine. D'autres tribus qui s'étaient signalées par des actes d'indiscipline furent châtiées non moins durement[1].

ATTAQUE INFRUCTUEUSE DE MELILA PAR LE SULTAN MOULAÏ-MOHAMMED. — Encouragé par son succès à Mazagan, Moulaï-Mohammed résolut de se débarrasser à tout prix des Espagnols de Melila. Il réunit, à cet effet, une armée de 30,000 hommes, bien pourvue de matériel de siège, de vivres et de munitions et, vers 1773 (car la date de ce fait varie selon les auteurs), il vint subitement mettre le siège devant Melila. Malgré la paix de 1767, l'Espagne n'avait pas laissé cette place dépourvue ; aussi fut-elle en mesure de résister avec fruit au premier choc. Puis, Charles III fit expédier des renforts importants. La défense, confiée au général Sherlok, fut vigoureuse et le sultan multiplia en vain ses assauts. Il avait espéré se rendre maître de la place par un coup de main, comptant la conserver une fois qu'il aurait expulsé les Espagnols. Mais il épuisa ses forces et dépensa des sommes considérables sans succès.

Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne lui adressa des représentations en rappelant les dispositions du traité conclu par son ambassadeur El-Ghazzal. L'affaire était manquée ; le sultan se décida à se retirer, et, s'il faut en croire l'auteur d'Et-Tordjeman, il sollicita et obtint le concours des navires espagnols qui transportèrent son matériel, partie à Tanger, partie à Mog'ador. Au mois de mars 1775, un nouveau traité fut signé entre le Maroc et l'Espagne. Le malheureux El-Ghazzal expia ce mécompte, sous le prétexte qu'il n'avait pas prévenu son maître de l'interdiction d'attaquer Melila contenue implicitement dans le traité de 1767 ; destitué de ses honneurs, dépouillé de tous ses biens, il mourut «après avoir perdu la vue».

---

1. De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 313 et suiv. — Vayssettes, *Hist. des beys de Constantine*, p. 329 et suiv. — Feraud. *Les Ben-Djellab* (Revue Afr., n°58, p. 258 et suiv. — Ez-Zahrat-en-Naïrat (trad. Rousseau). p. 151 et suiv. — Federmann et Aucéapitaine, *Notice sur le beylik de Titeri* (revue afric. N° 52, p. 285).

Moulaï-Mohammed se consola de cet échec en allant guerroyer contre les Berbères Aït-Malou ; mais il faillit succomber de la fièvre à Tedla[1].

L'ESPAGNE PRÉPARE UNE GRANDE EXPÉDITION CONTRE ALGER, SOUS LE COMMANDEMENT DU GÉNÉRAL O'REILLY. SA FLOTTE JETTE L'ANCRE DANS LA BAIE D'ALGER. — Dans les premiers mois de l'année 1775, on apprit à Alger que des armements considérables étaient concentrés à Cadix, à Carthagène et à Barcelone, pour une expédition contre l'Algérie. La dey avait certainement été tenu au courant des dispositions de la cour d'Espagne à cet égard, car il n'avait cessé de compléter les défenses et l'armement de la capitale. Dans la mois de mai, Salah-Bey venu, en personne, apporter de Constantine le denouche triennal, avait reçu des instructions précises ; à peine de retour dans son beylik, le dey lui adressa l'ordre d'accourir à Alger avec toutes ses forces. Même ordre parvint à Mouslafa-el-Ouznadji, bey de Titeri. Quant à celui de l'Ouest, il reçut comme instructions, d'envoyer aussi ses contingents tout en ayant soin de ne pas dégarnir ses postes du littoral, particulièrement Mostaganem, car le but de l'entreprise espagnole pouvait être changé au dernier moment.

L'Espagne, effectivement, préparait une grande expédition contre Alger, sans qu'il y ait ou rupture ni déclaration de guerre. Cédant aux conseils de son ministre Grimaldi, le roi espérait calmer, par ce moyen, l'irritation causée à son peuple par la paix de Paris. Un religieux connaissant bien la Berbérie avait présenté l'entreprise comme très facile, et le commandement suprême en avait été confié à O'Reilly, brave soldat, d'une famille d'origine irlandaise et qui s'était formé à la grande guerre en Italie et en Allemagne, sous des généraux fameux. Son courage ne pouvait être contesté, mais il manquait du sang-froid et du coup d'œil nécessaires à un chef d'armée et masquait cette infériorité sous une morgue insupportable, décourageant les conseillers les plus modérés.

La première condition de la réussite était le secret; mais bientôt toute l'Europe connut l'entreprise et les futurs adversaires en profilèrent habilement. L'armée expéditionnaire fut formée de 24,357 hommes, savoir :

Fantassins (gardes espagnoles et Wallones, bataillons du roi et

1. *Et-Tordjeman,* p. 144 et suiv. — Elie de la Primaudaie, *Villes maritimes du maroc* (Revue afric., n° 92, p. 111). — Abbé Godart, *Maroc*, P. 555 et suiv.

du prince, régiments des villes et des provinces, volontaires, grenadiers d'Irlande, Suisses).....19.284
Cavalerie et dragons.....834
Artillerie.....900
Matelots.....2,236
Canonniers des vaisseaux.....503
Déserteurs, forçats.....600
Total.....24,357

Cet effectif fut réparti sur 51 vaisseaux de guerre et un grand nombre de navires de toute sorte, car il fallait porter un matériel immense et des munitions. La flotte se composa ainsi de 400 voiles, sur lesquelles 170 vaisseaux avaient reçu des troupes, et fut placée sous le commandement général de Don Pedro de Castijon,

O'Reilly, qui avait été l'âme de l'entreprise, distribua à ses officiers des instructions complètes et précises et, le 22 juin 1775, tous les généraux et officiers de l'armée réunis à Carthagène entendirent l'ordre de l'Immaculée-Conception, patronne de l'Espagne, dans l'église Saint-François. Le lendemain, ordre fut donné de mettre à la voile, mais un vent d'est, rencontré â la sortie du golfe, contraignit la flotte à chercher un refuge à l'abri du mouillage de Subida. Le 26, le vent étant passé au sud-ouest, la flotte en profita pour prendre la mer. Dans l'après-midi du 30, une partie des navires, avec le général en chef, jeta l'ancre dans la baie d'Alger où le reste arriva le lendemain, 1er juillet.

DISPOSITIONS PRISES PAR LE DEY D'ALGER POUR LA DÉFENSE. — Le dey Mohammed n'était pas resté inactif et ses ordres avaient été exécutés. Voici quelles étaient les dispositions prises pour la résistance :

Salah, bey de Constantine, après avoir concentré ses contingents à Hamza (Bordj-Bouira), vint prendre position avec 20,000 hommes de cavalerie et un grand nombre de mulets et de chameaux de transport, entre le Hamis et l'Harrach. Toutes les tribus de la province de l'Est et du Sud lui avaient envoyé leurs guerriers, heureux de prendre part à la guerre sainte.

Moustafa-el-Ouznadji, bey de Titeri, arriva avec son goum et un certain nombre de Kabyles et de cavaliers du Sebaou, et s'établit prés du cap Matifou.

Ibrahim, bey de l'Ouest, contraint par ses instructions de rester à la garde de Mostaganem, avait chargé son khalifa, Mohammed-ben-Osmane, de réunir les contingente des Douairs, et de se rendre à Alger. Il y arriva, avec 4,000 cavaliers, et fut placé prés du

ruisseau dit Ouad-Khenis, probablement derrière la batterie d'Aïn-Beïda. Telle était la répartition des forces auxiliaires. Quant aux soldats réguliers d'Alger, dont la dey avait porté l'effectif à 3,000 hommes (cent tentes), ils furent placée comme suit :

Mouslafa-Khoudja, avec 600 de ces Yoldachs, prit position à Bab-el-Ouad, entre la fort des 24 heures, (actuellement l'arsenal) et les pentes du Bouzarïa, où ils se trouvèrent protégés par les batteries de la côte.

Le khaznadji Masan, avec 1,200 janissaires, s'établit entre Aïn-Rebot (l'Agha), et le ruisseau (Oued-Khenis).

Enfin, Ali, agha des Arabes, avec 1,200 Yoldachs formant le reste des troupes régulières, fut placé à l'Oued-Khenis, où il se trouva appuyé par la cavalerie d'Oran.

De plus, les citadins d'Alger, armée pour la circonstance, garnirent les postes qu'on leur assigna, et toutes les batteries furent desservies par des canonniers, non compris dans l'effectif ci-dessus. Il faut aussi tenir compte des renforts de volontaires isolés qui accoururent de toute part, pendant l'inaction prolongée des Espagnols, pour concourir au combat. Cependant nous ne pensons pas que le chiffre total des combattants opposés aux envahisseurs ait dépassé 35,000 hommes. Tous ces musulmans brûlaient de se mesurer avec l'infidèle et saluaient de loin son arrivée par des salves de mousqueterie. Afin de ne rien redouter des captifs, très nombreux à ce moment, on les expédia à Médéa.

INDÉCISION DES ESPAGNOLS. PRÉPARATIFS DU DÉBARQUEMENT À L'HARRACH. — O'Reilly ne tarda pas à se convaincre que la baie d'Alger était bien gardée et il pense, un peu tard, à chercher un autre point de débarquement. Il avait déjà fait explorer les abords du cap Kanater, près de l'anse de Sidi-Feredj, où l'expédition française devait aborder si heureusement, en 1830. A la suite de conseils de guerre tenus le 2, le général en chef monta sur la frégate Clara, afin de reconnaître la côte et s'avança jusqu'à la Pointe Pescade. Puis, les délibérations entre les chefs recommencèrent, et on résolut d'opérer le débarquement le 3 au matin, sur la plage qui se trouve à l'ouest de l'embouchure de l'Harrach. mais le temps matériel manqua pour organiser, dans le nuit, une telle opération et on la remit au 4, Une forte brise s'étant élevée le 3, il fallut renoncer à, cette idée. Les conseils de guerre se réunirent de nouveau et donnèrent lieu à de violentes discussions, dans lesquelles le major général Romana se signala par son opposition contre O'Reilly. Cependant, il fut décidé que le débarquement se

ferait dans la baie de Mala-Mujer, à l'ouest du cap Cazimes, et tout fut préparé pour que l'opération s'effectuât dans la nuit du 3 au 4 ; mais, vers le soir le vent sauta et il fut jugé que, dans ces conditions, il fallait renoncer à ce plan. Fatale décision, car ce n'était qu'en tournant la massif pour l'attaquer par les hauteurs, tout en retenant l'ennemi dans le golfe, par de fausses attaques, que l'entreprise pouvait réussir.

Une dernière délibération choisit définitivement la plage de l'Harrach, déjà témoin de l'échec de Charles V, et il fut décidé que le débarquement aurait lieu le 7. Les vaisseaux de guerre furent désignés pour canonner toutes les batteries de la côte et éteindre leur feu, chacun ayant son poste déterminé. Une frégate et cinq chebeks avaient pour mission de balayer la plage à l'ouest de l'embouchure de l'O. Khenis. D'autres navires devaient la battre dans l'autre sens. Des bombardes, en lançant des bombes sur les groupes indigènes, étaient chargées de les écarter. Les chalands susceptibles d'aborder ne pouvaient charger que 7,700 hommes, sept galiotes devaient, en outre, débarquer en peu de temps, chacune 100 hommes.

Telles furent les dispositions prises pour opérer le débarquement sur une plage protégée par les feux croisés des forte et batteries ennemies, et défendue par de nombreux musulmans fanatisés et excités depuis sept jours par la vue des envahisseurs. .ajoutons que, le débarquement opéré, les Espagnols trouvaient en face d'eux des pentes plus ou moins raides, favorables à la défense de leurs ennemis et qu'ils étaient forcés d'enlever tout d'abord, s'ils ne voulaient, lors de la marche sur Alger, avoir leur flanc gauche sans cesse menacé.

DÉBARQUEMENT DES ESPAGNOLS. ILS ÉTABLISSENT UN CAMP RETRANCHÉ. REMBARQUEMENT DE L'ARMÉE. ÉCHEC DE L'EXPÉDITION. — Toute la nuit du 6 au 7 se passa à bord de la flotte, en transbordements et préparatifs pour le lendemain. Au point du jour, les vaisseaux voulurent prendre leurs positions; mais le Saint-Joseph put seul d'approcher de façon à prendre à revers la batterie de la rive gauche de l'Ouad-Khenis, malgré le feu terrible auquel il se trouva exposé. Une frégate l'Etruria-Toscana s'avança vers la plage et canonna avec succès la batterie de l'embouchure de l'Harrach. Les autres vaisseaux ne purent prendre leurs positions que vers le soir ; de plus, les chalands n'étaient pas tous prêts et il fallut, bon gré mal gré, remettre le débarquement au lendemain, 8. Dans la nuit, on commença à opérer le rassemblement, opération fort difficile en raison do l'obscurité et de la confusion régnant au milieu de cette masse de navires.

A 4 heures et demie du matin, le mouvement commença et les chalands, bien en ligne, et protégée par des chaloupes canonnières s'approchèrent rapidement du rivage et effectuèrent sans peine le débarquement: puis ils retournèrent chercher d'autres troupes. Plus de 8,000 hommes avaient été ainsi mis à terre. Les volontaires d'Aragon et de Catalogne, formant avant-garde, s'avancèrent en repoussant des cavaliers qui, combattant à la manière arabe, les attirèrent dans un terrain mamelonné, coupé de haies et de retranchements, où ils essuyèrent un feu meurtrier. Pendant ce temps, le débarquement s'était continué et avait été achevé vers sept heures.

L'action engagée imprudemment par les volontaires avait naturellement porté les troupes à s'avancer outre mesure. Bientôt, les Espagnols se virent attaqués avec furie sur leurs flancs, à droite par les goums d'Oran, et à gauche par ceux de Constantine, malgré les feux dont les navires chrétiens assoyaient de les couvrir. Salah-Bey s'était approché en garnissant son front de plusieurs lignes de chameaux derrière lesquelles ses tireurs s'abritaient: puis il avait chargé au premier rang, le sabre à la main, et causé un grave désordre sur la flanc gauche de l'ennemi. Un mouvement, exécuté avec vigueur par le régiment de Savoie, le prit à revers et le contraignit û la retraite. O'Reilly aurait peut-être mieux fait de pousser hardiment vers les hauteurs, il préféra donner l'ordre de construire un camp retranché sur la plage et les soldats y travaillèrent avec courage, malgré la grêle de projectiles dont ils étaient criblés de tous les côtés. Une pièce de la batterie du Khenis, prenant en écharpe cette place où les chrétiens étaient entassés, y fit des ravages considérables. Vers dix heures, le camp était achevé et armé d'une forte artillerie : on commença alors à évacuer les nombreux blessés sur huit bâtiments destinés à servir d'hôpital. Les ingénieurs avaient presque tous été tués ou mis hors de combat, et le chef d'état-major, Romann, était mort glorieusement un des premiers.

Dans cet intervalle, les troupes d'avant-garde avaient du battre en retraite en laissant le terrain couvert de morts et de blesses. Elles se jetèrent sur le camp et y augmentèrent le tumulte et la confusion. A midi, le général en chef, qui était descendu lui-même à terre pour voir de près les choses et avait appris que de l'artillerie était hissée par l'ennemi sur la colline en face, jugea la partie perdue, la position n'étant pas tenable, sur l'avis conforme d'un conseil de guerre, il donna l'ordre du rembarquement qui commença aussitôt et fut terminé dans la nuit. Le 9 au matin, il ne restait sur le rivage que les morts… et les blessés oubliés, plus 17 canons, des outils et du matériel.

Après la vigoureuse action du matin dans laquelle tee contingents de Constantine et d'Oran s'étaient couverte de gloire, les musulmans étaient rentrés dans leurs lignes, et le reste de la journée avait été relativement calme, ce qui permit le rembarquement sans trop de difficultés. On se demande, en effet, si les Turcs et leurs auxiliaires, au lieu de rester inactifs, s'étaient jetés sur les Espagnols pendant l'opération du rembarquement, ce qui serait advenu de l'arme expéditionnaire: «On ne peut pas rendre, dit un officier espagnol, avec combien de tumulte, de désordre et de confusion, cotte manœuvre s'exécuta ; il suffit de dire que, sans l'extrême ignorance des ennemis, qui ne surent pas profiter de leurs avantages, rien ne pouvait sauver l'armée d'une déroute totale[1]».

Il est probable que les Algériens ne se rendirent pas, tout d'abord, un compte exact de ce qui se passait au camp. Mais, le 9, au matin, la nouvelle se répandit à Alger que l'évacuation était accomplie. Aussitôt les gens s'y portèrent en foule, pillèrent le camp, profanèrent les cadavres, incendièrent les palissades ; selon les traditions indigènes, les Juifs se distinguèrent par leur ardeur dans cette besogne. «Ils empalaient les cadavres des chrétiens avec les pièces de bois des chevaux de frise, les promenaient ignominieusement et les jetaient ensuite dans les flammes».

La flotte espagnole assistait impassible à ce spectacle. On dit qu'O'reilly chercha, durant quelques jours, à prendre position pour bombarder Alger ; l'ordre en fut même donné pour la journée du 13. Mais, soit indécision, soit difficulté réelle, on n'entreprit rien de sérieux. Le12, les bâtiments de transport et une partie de la flotte mirent à la voile. Le reste partit le 16 et il ne demeura, dans la baie, que huit gros vaisseaux qui s'efforcèrent de maintenir un blocus peu effectif.

Ainsi se termina cette expédition sur laquelle toute l'Espagne avait les yeux fixée, et dont on attendait les plus grande résultats. Elle coûtait à cette nation 27 officiers et 501 soldats tués et 191 officiers et 2,088 soldats blessés. Les pertes en matériel et les dépenses en argent étaient considérables. On se figure aisément l'effet que produisit dans la Péninsule un semblable échec; il s'éleva contre O'Reilly un tel cri de réprobation que le roi se vit contraint de lui retirer le gouvernement de Madrid.

A Alger, au contraire, chacun se livrait à l'allégresse, et la joie publique atteignait un véritable délire. Les pertes des musulmans étaient pourtant sensibles, plus fortes que celles des Espagnols,

1. Relation du major Darlymple.

mais elles portaient principalement sur les contingents venus de l'extérieur. Salah-bey et Mohammed-ben-Osmane rentrèrent dans leurs provinces, comblés d'honneurs. Un contingent de kabyles, des Beni-Gouffi, qui s'était augmenté démesurément, surtout depuis le départ des Espagnols, se montra très exigeant et le dey ne s'en débarrassa qu'en gorgeant de cadeaux ces auxiliaires ; il ait vrai qu'on les fit ensuite tomber dans des embuscades et qu'ils périrent presque tous avant d'atteindre leur pays [1].

RÉVOLTE DES ABID AU MAROC. ILS PROCLAMENT LE PRINCE YEZID. LE SULTAN APAISE LA RÉVOLTE ET PUNIT LES ABID. — Pendant qu'Alger était le théâtre de ces événements, les Abid, depuis trop longtemps tranquilles, se révoltaient au Maroc ; voici à quel propos. En 1775, le sultan envoya à Meknès un des officiers, avec ordre d'y réunir mille Abid et de les conduire à Tanger, où il devait les établir à demeure. Mais ces nègres, après avoir voulu tuer leurs chefs, se mirent en révolte ouverte et se livrèrent à toute sorte d'excès. A cette nouvelle, Moulaï-Mohammed, qui se trouvait à Maroc, fit partir son fils El-Yezid, pour Meknès, en le chargeant d'apaiser la sédition ; mais à son arrivée, le prince se vit saluer par les Abid du titre de sultan et commit la faute d'accepter cet hommage et de distribuer aux rebelles de l'argent et des armes. Puis se mettant à leur tête il marcha contre les Oudaïa qui avaient refusé de le reconnaître et l'attendaient avec les Idracene

1. Berbrugger, *Relation turque de l'expédition de 1775 contre Alger* (Revue afric., n° 45, p. 172 et suiv.). — *Expédition d'Oreilly*, par le major Darlymple (Revue afric. N° 25, p. 31 et suiv.). — *Relation de l'expédition,* par l'amiral Mazarredo (Revue afric., n° 46, p. 255 et suiv.). — *Relation confidentielle* du général G. Buch (Revue afric., n° 49, p. 25 et suiv.). — *Lettres d'Oreilly et de Castejon* (Revue afric., n° 66, p. 458 et suiv.). — Berbrugger, *Documents* (Revue afric., n° 48, p. 408 et suiv.). — Féraud, *Expédition du comte O'Reilly* (Soc. Arch. De Constantine, 1865, p. 47 et suiv.). — Le même, *2° récit indigène* (Revue afric., n° 51, p. 180 et suiv.). — Bresnier. *Récit indigène* (Revue afric., n° 47, p. 334 et suiv.). — *Zahrat*, Trad. Rousseau, p. 161 et suiv. — Gorguos, *Notice sur le bey d'Oran* (Revue afric., t I, p. 407 et suiv.). — De Voulx, *Expédition d'Oreilly d'après un document turc* (Revue afric., t. III, p. 436 et suiv.). — W. Esterhazy, *Domination Turque*, p. 185 et suiv. — De Grammont, *Hist. D'Alger,* P. 326 et suiv. — Vayssettes, *Hist des beys de Constantine*, P. 337 et suiv. — Féraud, *Expédition d'O. Reilly*, partie légendaire (Revue afric., n° 52, p. 303 et suiv.). — *Cheikh Bou-Ras*, trad. Arnaud (Revue afric., n° 150, p. 473 et suiv.).

et les Guerrouane. La rencontre eut lieu à El-Mechta et fut assez meurtrière surtout pour les Abid.

Bientôt, le sultan arriva en personne, avec les Abid fidèles et les contingents du Haouz; mais, dès qu'il approcha de Meknès, son fils prit la fuite et alla se réfugier dans la Zaouïa de Zerhoum.

Après un pèlerinage au tombeau d'Edris, Moulaï-Mohammed fit son entrée à Meknès, où les Abid, suivis de leurs enfants qui portaient des Korans pour apaiser sa juste colère, vinrent le recevoir. Ce furent ensuite les chérifs et marabouts qui lui amenèrent son fils El-Yezid et obtinrent, pour lui, le pardon. Il se contenta d'exiler les personnages les plus compromis; quant aux Abid de Meknès, il les expulsa de cette ville et les établit à Tanger, El-Araïche et Rabat. Mais ces nègres indisciplinés ne tardèrent pas à se lancer dans la révolte (1776. Cependant leurs caïds Ech-Cheikh et El-Ahrur, s'étant rendus maîtres de cette rébellion, envoyèrent les meneurs les plus compromis au sultan qui leur fit couper, à chacun, un pied et une main.

Moulaï-Mohammed se rendit ensuite à Rabat, puis il envoya chercher les Abid, établis précédemment sur le littoral, sous le prétexte de les ramener avec leurs familles et leurs biens à Meknès: mais, lorsqu'on les eut tous groupés à Souk-el-Arba, il les livra aux tribus arabes ou arabisées de ces régions (Sofiane, Beni-Hassan, Malek, Kholt, Telik), en leur disant: «Que chacun de vous prenne un homme, une femme et leurs enfants ; le mari labourera et moissonnera, la femme moudra, pétrira et ira à l'eau et au bois et les enfants garderont vos troupeaux !» Telle fut la punition infligée à ces rebelles. Ils perdirent la liberté dont ils faisaient un si mauvais usage et les biens dont ils avaient été comblés. Malheureusement, les sultans du Mag'reb ne pouvaient se passer de cette force, si puissante et si dangereuse: les tribus indigènes ne tardèrent pas à se livrer sans opposition à leurs instincts de rapine et le sultan devait se voir forcé de rappeler auprès de lui les Abid.

Le Maroc fui désolé à partir de 1776 par la famine, résultant d'une sécheresse prolongée, suivie d'invasions de sauterelles et d'épidémies. Il mourut un grand nombre de personnes; Moulaï-Mohammed s'appliqua de toutes ses forces à atténuer ces maux.

En 1777, il fit la paix avec la Hollande et renouvela le traité de 1752, mettant fin à une guerre qui durait depuis cinq ans[1].

RÉVOLTE DES DERKAOUA À TLEMCEN. MOHAMMED-

1. *Et-Tordjrman*, p. 81 et suiv. du texte arabe, 146 et suiv., de la trad. - L. Godard. *Maroc*, p. 557 et suiv.

BEN-OSMANE EST NOMMÉ DEY DE L'OUEST. — Vers 1777 eut lieu la mort d'Ibrahim, bey de l'Ouest. Son khalifa, Mohammed-ben-Osmane, qui s'était si bravement conduit lors de l'attaque des Espagnols, espérait le remplacer. Alors le choix du dey se porta sur un certain Hadj-Khelil, qui acheta sa charge au moyen de sacrifices pécuniaires importants. Peu après son installation à Maskara, il fit une expédition jusque sous les murs d'Oran. Une révolte éclata ensuite à Tlemcen. Ce mouvement était provoqué par un fanatique, descendant des Edricides de cette ville, nommé Sid Mohammed-ben-Ali. Le chérif, ou prétendu tel, avait son centre à Aïn-el-Hout: il y professait des doctrines des Derkaoua, ces Khouane faisant voeu de pauvreté et d'abstinence et portant, comme livrée, des loques[1]. Il réunissait autour de lui Berbères et Arabes et annonçait la fin prochaine de la domination turque.

Voulant empêcher ce mouvement de s'étendre, le nouveau bey marcha contre les Derkaoua, qui l'attendaient en nombre à Aïn-el-Hout. Mais, à peine arrivée sous les murs de Tlemcen, l'armée fut assaillie par un violent orage. La tente du bey fut renversée ou peut-être frappée par la foudre et lorsqu'on voulut porter secours à Hadj-Khelil, il était mort. Il est facile de deviner le parti tiré de cet événement extraordinaire par le Chérif et ses adhérents qui l'attribuèrent à une manifestation de la volonté divine. Aussi le khalifa, Mohammed-ben-Osmane, qui avait pris le commandement, jugea-t-il indispensable, étant donné l'état des esprits, d'entrer en pourparlers avec le marabout et de le gagner au moyen de présents, dédaigneusement repoussés par le saint, mais conservés par son entourage (1780). Mohammed-ben-Osmane rentra alors à Maskara et, cette fois, obtint sa nomination comme bey de l'Ouest. La province d'Oran, comme le reste de l'Afrique septentrionale, venait de supporter, après des sécheresses prolongées et des invasions de sauterelles, une désastreuse famine, bientôt suivie par la peste. Le bey Mohammed, qui était un administrateur habile et devait mériter le surnom de Grand, s'appliqua à atténuer ces maux et ne tarda pas à se signaler par son activité et ses succès[2].

LUTTES DES ALGÉRIENS CONTRE LES PUISSANCES

1. Le fondateur de la secte des Derkaoua est un saint musulman du XIe siècle. Sidi-el-Arbi, né à Derka, près de Fès, d'où le nom de Derkaoui, qui veut dire également « porteur de loques».

2. Abbé Bargés, *Complément à l'histoire des Beni-Zeiyan*, p. 499 et suiv. - W. Esterhazy. *Domination Turque*, p. 188 et suiv. - Gorguos, *Notice sur le bey d'Oran* (Revue afric., vol. I, p.,408 et suiv.).

CHRÉTIENNES. PRÉPONDÉRANCE DE LA FRANCE. - Le dey d'Alger, qui avait eu la gloire de recevoir des félicitations spéciales de son suzerain le Khakan, à l'occasion de l'échec d'O'Reilly, ne jouit pas longtemps de son triomphe et eut bientôt à faire face à d'autres difficultés. Ce furent d'abord la famine et l'épidémie qui ravageaient l'Afrique et auxquelles l'Algérie ne put se soustraire. Le gouvernement de Charles III essaya ensuite, mais sans succès, d'obtenir une paix qui lui était si nécessaire dans la lutte entreprise par lui, de concert avec la France, contre l'Angleterre. En même temps le pape Pie VI organisait une véritable croisade contre Alger et y entraînait l'Espagne (1780). Le dey Mohammed, malgré son grand âge et son état de santé précaire, se prépara, avec une fermeté admirable, à faire face à ses ennemis; il lança douze navires de guerre et adressa à Charles III un véritable cartel.

Sur ces entrefaites, une révolte des nombreux esclaves ou renégats espagnols, pour la plus grande partie déserteurs des bagnes (présides) d'Afrique, éclata à Alger. Ces malheureux, exaspérés par les mauvais traitements qu'ils supportaient et ayant perdu tout espoir d'obtenir la liberté, tournèrent d'abord leur fureur contre le vicaire apostolique M. Cosson, qui fut frappé de plusieurs coups de couteau par un nommé Picard dont il recevait la confession. Le consul de France devait être assassiné en même temps, mais on put arrêter ces forcenés, dont les plus coupables furent pendus. Cependant, l'effervescence qui régnait parmi les captifs ne fut pas absolument calmée et il fallut le changement du consul français pour y arriver.

La prise de Minorque par la France (fév. 1781), l'expulsion des Anglais des Baléares, avaient donné à notre nation, dans la Méditerranée, une prépondérance qui s'affirmait de plus en plus à Alger. Presque toutes les autres puissances étaient en guerre avec les Barbaresques et essayaient en vain d'obtenir la paix. Charles III multipliait ses efforts dans ce but; mais le souvenir de l'expédition d'O'Reilly était encore trop récent et il n'essuyait que d'humiliants refus. Ce fut alors que, tombant dans une erreur dont nous avons été si souvent victimes, il s'adressa au sultan de Constantinople et signa avec lui un traité politique et commercial, dans lequel les possessions turques d'Afrique étaient comprises. Inutile d'ajouter qu'à Alger, comme à Tunis et à Tripoli, le firman de la Porte fut dédaigneusement repoussé[1] .

BOMBARDEMENT D'ALGER PAR LES ESPAGNOLS

1. Resseuw Saint-Hilaire, Hist. d'Espagne, t. XIII, p. 160 et suiv. 188. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 331 et suiv.

EN 1783 ET 1784. - CONCLUSION DE LA PAIX. - Ne pouvant arriver à une solution pacifique, Charles III résolut d'avoir encore une fois recours aux armes. Dans le mois de mai 1783, on apprit à Alger qu'une nouvelle expédition ce préparait dans la péninsule, et aussitôt le dey prit ses mesures pour résister de son mieux. Les beys de Maskara et de Titeri reçurent l'ordre d'envoyer tous leurs contingents ; deux chaloupes canonnières furent construites avec hâte et enfin, les esclaves, dont on avait tout lieu de craindre la révolte, furent expédiés, au nombre de 1548, à Médéa.

La flotte espagnole, forte de 10 vaisseaux ou frégates, 25 barques ou chebeks et 40 chaloupes canonnières, plus un grand nombre de bateaux de toute sorte, quitte le port de Carthagène le 13 juillet. Il ne s'agissait que d'un bombardement. Don Antonio Barcelo reçut le commandement de l'expédition. Le gros de la flotte n'arriva dans la rade d'Alger que le 29 ; les forts arborèrent aussitôt leurs drapeaux en les appuyant de coups de canon à boulets ou de bombes lancées par les deux chaloupes, car la flottille algérienne était sortie. Le lendemain et le surlendemain, il y eut quelques engagements sans importance et, peu à peu, tous les navires espagnols arrivèrent et prirent position.

Le 1er août, vers trois heures de l'après-midi, le bombardement commença avec vigueur et les batteries ou chaloupes y répondirent de leur mieux, sans grand résultat de part et d'autre. Le lendemain, dans l'après-midi, l'action reprit des deux côtés et, malgré les efforts des assiégés, les chaloupes espagnoles s'approchèrent assez pour que les bombes tombassent dans la ville. Elles y causèrent de graves dégâts; l'une d'elles éclata même dans le palais du dey (la Djenina) ce qui décida celui-ci à se transporter avec sa famille à la Kasba. Le 4, le 6 et le 7, le bombardement recommença. Les chaloupes espagnoles s'avancèrent courageusement, malgré le feu croisé des batteries et les mouvements offensifs de la marine algérienne, le plus près possible de terre et couvrirent la ville de projectiles. Le huit, 3,752 bombes et 3,833 boulets avaient été tirés par les Espagnols et les soutes étaient vides; l'amiral fit faire les préparatifs du départ et, le 9 au malin, la flotte mit à la voile. Trois ou quatre cents maisons endommagées, parmi lesquelles le palais de la Djenina, une galiote algérienne coulée, environ 200 musulmans tués, tel fut le résultat de cette attaque. Les fortifications avaient peu souffert et il est très certain que la résistance énergique du dey fit son salut; on avait tiré d'Alger de 12,000 à 15,000 coups de canon.

Ce n'était que partie remise, des deux côtés on sa prépara à la lutte pour l'été suivant ; les munitions et les pièces de canon furent fournies à Alger par la Suède, le Danemark et la Porte. Le 8 juillet

1784, la flotte espagnole fut signalée. Elle était forte de 130 voiles; cette expédition était une sorte de croisade soutenue par le pape et à laquelle un grand nombre de personnages avaient pris part. Le même amiral, Don A. Barcelo, la commandait. Partie de Carthagène le 28 juin, la flotte mouillait, le 9 juillet, dans la rade. Mais les chaloupes algériennes, munies de mortiers, couvraient les approches du port.

Le 12, au point du jour, 63 chaloupes espagnoles s'avancèrent en ligne sous la protection des galères. Les chaloupes d'Alger reprirent aussitôt leur poste de combat, et bientôt la lutte s'engagea. Vers onze heures, le vent dissipa la fumée, ce qui permit de voir la retraite des chaloupes espagnoles. Cet engagement parait n'avoir pas causé de grands dégâts de part ni d'autre. Le 15, nouveau combat dans les mêmes conditions. Le l6 au malin, la lutte recommença et parut être plus fâcheuse, comme résultat, pour les Algériens ; le même jour, vers quatre heures du soir, les chaloupes espagnoles revinrent au nombre de 72, et s'approchèrent assez pour que les batteries du rivage pussent tirer efficacement sur elles. Le lendemain, 17, nouvelle attaque par les Espagnols formés en trois divisions; enfin ces attaques furent renouvelées le 19 et le 21 ; après quoi, les munitions étant épuisées, la flotte se prépara au départ ; le 23, il ne restait plus un vaisseau ennemi en rade.

Cette fois, les Algériens avaient le droit de se féliciter de leur courage, car aucun navire ennemi n'avait pu s'approcher assez pour qu'une seule bombe atteignit la ville. Mais que dire de la mollesse et de l'impéritie des Espagnols qui lancèrent sans aucun succès 15,000 projectiles et ne purent même pas forcer la ligne des chaloupes algériennes ! Les consulats avaient été soigneusement protégés et la ville n'avait été le théâtre d'aucun trouble sérieux pendant cet exercice d'artillerie en rade.

Le gouvernement espagnol, ne voulant pas recommencer de semblables expériences, entama des négociations pour la conclusion de la paix: mais les Algériens, fiers de leurs succès, n'y étaient nullement portés. Dans le mois de juin 1785, le comte d'Expilly et l'amiral Mazarredo vinrent à Alger pour essayer de vaincre les résistances; ils n'y parvinrent que grâce à l'intervention du consul de France, M. de Kercy, et en sacrifiant les intérêts, presque l'honneur de l'Espagne. En effet, l'abandon d'Oran, dont la conquête et l'occupation avaient coûté tant de sang et d'argent à cette nation, y était stipulé. Le traité définitif ne fut ratifié que le 14 juin 1786. Les autres puissances eurent alors à supporter les entreprises des reïs et contribuèrent ainsi à payer les frais de la guerre [1].

1. Féraud, *Les attaques des Espagnols contre Alger* (Revue afric.) N° 118,

TUNISIE : MORT D'ALI-BEY. AVÈNEMENT DE SON FILS HAMMOUDA. — A Tunis, Ali-Bey continuait à exercer le pouvoir avec succès, s'appliquant toujours à se rapprocher de la France. L'alliance de cette nation avec l'Espagne ayant porté quelque ombrage au gouvernement tunisien, M. de Sartines, ministre de la marine, fit déclarer, par le consul, que jamais la France n'aiderait l'Espagne dans ses entreprises contre la régence. De nouveaux avantages furent accordés au commerce français et la compagnie royale d'Afrique reçut, en juin 1781, le privilège de la pêche du corail sur toute la côte, de Tabarka à la frontière de Tripoli. Hammouda pacha, fils du bey, et le premier ministre, Moustafa-Khodja, les meilleurs auxiliaires du bey, le poussaient dans cette voie. Cependant, le dernier, se sentant menacé dans sa situation, partit pour l'Orient sous le prétexte d'effectuer le pèlerinage, laissant le champ libre à son rival Ismaïl, autre gendre du souverain (1781). Vers cette époque, Ali-Bey, sentant ses forces décliner, abandonna à son fils Hammouda le soin de rendre la justice. Le 30 novembre, il eut un évanouissement et passa pour mort; le 26 mai suivant (1782), il cessa de vivre. Avant de rendre l'âme, il adressa les paroles suivantes à son fils Hammouda, en présence de ses autres enfants et de ses neveux : «*Je vous laisse, en mourant, un royaume florissant dont la prospérité n'augmentera encore par l'union que je vous conjure de maintenir intime entre nous ; Hammouda, mon fils bien-aimé, vous allez me succéder au trône, mais n'oubliez pas que vos frères et vos cousins sont aussi mes enfants et que je vous recommande à cette heure dernière d'avoir pour eux l'affection et la sollicitude d'un père, plus encore que celle d'un chef*» Il invita ensuite ses fils et neveux à ne jamais manquer à l'obéissance qu'ils devaient à Hammouda.

Le 26 mai, à midi, des salves d'artillerie tirées au Bardo annoncèrent l'avènement du nouveau bey. On fit à Ali des funérailles magnifiques auxquelles figurèrent les 300 esclaves affranchis par son testament. Puis, Hammouda prit possession de l'autorité, notifia son avènement aux puissances et renouvela les traités et privilèges accordés. La façon dont cette transmission de pouvoir s'était opérée indique à quel point la Tunisie s'était rendue indépendante, particulièrement de la Porte, car si le bey semblait reconnaître

---

p. 300 et suiv.).— De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 333 et suiv.. — Rosseuw Saint-Hilaire, *Hist. d'Espagne*, t. XIII, p. 187 et suiv. *Documents relatifs à l'attaque des Espagnols* (Revue afric., n° 153, p. 219 et suiv.) — *Cheikh Bou-Ras* (trad. Arnaud), Revue afric., n° 150, p. 474.

une autorité nominale, c'était, en quelque sorte, celle du dey d'Alger. En février 1783, Moustafa-Khoudja revint d'Orient et rentra en possession de toutes ses dignités, tandis qu'Ismaïl-Kahïa s'embarquait clandestinement et cherchait un refuge à Livourne.

RUPTURE DE LA TUNISIE AVEC FLORENCE. BOMBARDEMENT ET BLOCUS PAR L'AMIRAL EMO EN 1784 ET 1785. — Dans le cours de l'année 1783, les relations entre la Tunisie et la république de Venise devinrent très tendues et aboutirent à une rupture, au printemps suivant. Vers la fin de cette même année 1783, la guerre faillit éclater entre le nouveau bey et Salah, bey de Constantine, au sujet de difficultés causées par une des tribus établies à cheval sur la frontière. L'armée de Constantine, conduite par son bey, et celle de Tunis, arrivée du Djerid sous le commandement de Hammouda en personne, se trouvèrent en présence, mais au lieu d'en venir aux mains, les deux beys concluront une entente, à la suite d'une démarche courtoise dont Salah-Bey prit l'initiative. Le bey de Tunis rentra dans sa capitale au mois d'avril 1784, et, tranquille sur sa frontière, put s'occuper de préparer la résistance contre l'attaque imminente des Vénitiens. Une indemnité de 25,000 sequins fut paye à la tribu tunisienne qui était passée sur le territoire constantinois.

Le premier septembre 1784, l'escadre vénitienne forte de trois vaisseaux de ligne, une frégate, deux chebeks, deux bombardes et une demi-galère, sous le commandement de l'amiral Emo, se présenta dans les eaux de Tunis. Après une tentative infructueuse d'arrangement, quelques navires furent chargés du blocus, tandis que le reste de l'escadre mettait à la voile. Dans les premiers jours d'octobre, les vaisseaux vénitiens parurent inopinément devant Souça et en commencèrent le bombardement ; cinq fois en huit jours il fut repris; 250 bombes et 3,000 boulets furent lancées sur la ville, qui éprouva d'assez sérieux dégâts; mais ses batteries ripostèrent et causèrent quelque mal aux navires chrétiens. Après avoir obtenu ce mince résultat, la flotte vénitienne mit à la voile. L'année suivante, le 20 juillet, une escadre vénitienne reparut devant Souça et l'amiral voulut recommencer le bombardement ; mais il fut énergiquement canonné par les batteries de la ville et gêné par le temps, de sorte qu'il ne put lancer ses premiers boulets que le 26 ; il recommença le 27, puis les 1, 2 et 3 août, le tout sans grand succès. Le 6, la flotte appareilla et, le 21 août, s'étant approchée de Sfaks, lança 150 bombes sur cette ville.

De là, l'amiral Emo, dont la flotte s'était- renforcée de l'escadre du chevalier Querini, cingla vers Tunis; elle mouilla à la Gou-

négociations mal conduites, et qui ne pouvaient aboutir, l'attaque commença. Le 30 octobre, à 9 heures du soir, deux bombardes ouvrirent le feu contre les fortifications de la Goulette, tandis que huit radeaux, portant chacun un canon et un mortier, s'approchaient sans bruit des batteries avancées de terre et les attaquaient ensemble par un feu nourri. La surprise eut un résultat inespéré, car les artilleurs affolés s'empressèrent d'abandonner leurs postes et de s'enfuir dans toutes les directions, suivant l'exemple de leur chef Redjeb-Ag'a, qui courut bride abattue jusqu'au Bardo, où il raconta au Bey que la Goulette était prise et qu'il ne lui restait plus qu'à se rendre.

Cependant les Vénitiens, soit qu'ils ne se fussent pas rendus un compte exact du succès de leurs attaques, soit qu'ils eussent manqué d'initiative, restèrent inactifs bien que les feux du rivage eussent cessé. Peut-être aussi l'amiral manquait-il de troupes de débarquement ou ne voulait-il pas dépasser ses instructions qui lui prescrivaient d'obtenir la paix, plutôt en exerçant une pression, qu'en faisant œuvre de conquête proprement dite.

Entraînés par l'exemple du brave capitaine Ali-Reïs, les musulmans reprirent courage et le résultat de la surprise du 30 fut à peu près perdu. Le 5 novembre, l'amiral essaya de frapper un grand coup; il s'avança au point du jour avec ses galères en ligne et les bombardes aux ailes, et échangea jusqu'à trois heures des coups de canon avec les batteries et les forts. Le 10, nouvelle attaque au moyen des bombardes protégées par les galères et les chebeks et d'une batterie rasante établie sur un radeau qui fit grand mal aux chaloupes canonnières tunisiennes et les força à rentrer dans le plus grand désordre, à l'abri du chenal.

Malgré ces succès et la modération de l'amiral vénitien, qui ne demandait qu'à traiter, bien qu'étant virtuellement maître de la Goulette, le bey ne voulait prendre l'initiative d'aucune démarche. Emo se décida alors à faire lui-même le premier pas, en écrivant à Hammouda pour lui rappeler les anciennes et bonnes relations qui avaient, pendant si longtemps, fait le bonheur des deux pays et lui montrer combien la lutte actuelle était stérile. C'était le vrai moyen d'en finir, car le bey, effrayé des succès de l'ennemi, ne demandait qu'à traiter, ce qui était réclamé à grands cris par la population lasse d'un si long blocus et atteinte dans ses intérêts matériels. Mais, pour ménager son amour-propre, il exigea que l'escadre s'éloignât d'abord, promettant de traiter avec l'amiral s'il revenait trois semaines plus tard sur un vaisseau accompagné seulement d'une frégate. Emo accepta ces bases, dressa un projet de traité et mit à-la voile le

20 novembre pour. Malte. A peine la flotte fut-elle éloignée que les négociations devinrent plus difficiles, Hammouda exigeant avant tout le versement de 60,000 soquins, comme indemnité des bombardements de Souça, de Sfaks et de la Goulette. L'entêtement du nouveau bey, manifestation de son manque d'intelligence politique, amena la rupture des négociations et l'on apprit bientôt que les Vénitiens préparaient de sérieuses attaques pour le printemps suivant.

La peste désolait le pays, qui n'était vraiment pas heureux depuis la mort d'Ali-Bey. Le 18 mars suivant, l'escadre filait devant Sfaks et en recommençait le bombardement. Le 27, un envoyé, muni de pleins pouvoirs, le sieur Scarmaci, fut mis à terre: il se rendit, en toute hâte, à Tunis; mais il en revint le 8 avril, après un échec complet. L'amiral se rapprocha de terre et bombarda la ville le 30 avril et le 4 mai ; après quoi il mit à la voile. Le 24 juillet, il bombarda Bizerte et le 19 septembre Souça. Mais le bruit éloigné de ces canonnades, loin de pousser le bey dans la voie de la conciliation, ne faisait que le rendre plus intraitable. Sur ces entrefaites l'amiral Emo mourut subitement à Malte, et l'état de guerre entre les deux nations entra dans une période moins active[1].

---

1. Rousseau. *Annales Tunisiennes*, p. 190 et suiv. — Vayssettes, *Hist. de Constantine sous les Beys*, p. 345 et suiv. — Féraud, *Les Harars* (Revue afric., n° 107, p. 356 et suiv.). — Marin, *Storia civile e politica del commercio veneziano*, t. VIII, prassim. — Marcel, *Tunis* (loc. cit.), p. 191 et suiv.

CHAPITRE XXV

PRÉPONDÉRANCE DES BEYS DE L'OUEST ET DE L'EST EN ALGÉRIE ÉVACUATION D'ORAN PAR L'ESPAGNE.

1786-1792

Fin du règne de Moulaï-Mohammed au Maroc. Son fils El-Yezid est exclu par lui de sa succession. — Succès du bey de l'ouest Mohammed. Il fait une expédition heureuse à L'ar'ouate et Aïn-Mâdi. — Succès de Salah-Bey dans la province de Constantine. Ses créations. — Notice sur les Ben-Djellab, sultans de Touggourt. — Expédition de Salah-Bey à Touggourt. Son échec. Les Ben-Gana y remplacent les Ben-Djellab. — Luttes de Salah-Bey contre les marabouts. - Situation d'Oran. Le bey de l'Ouest se prépare à l'attaquer. - Grand tremblement de terre d'Oran. — Siège d'Oran par MohammD, bey de l'Ouest. Héroïque défense des Espagnols. — Le roi d'Espagne traite avec le dey. Évacuation d'Oran. Mohammed-el-Kebir en prend possession.

FIN DU RÈGNE DE MOULAÏ-MOHAMMED AU MAROC. SON FILS ET-YEZID EST EXCLU PAR LUI DE SA SUCCESSION. — Nous avons laissé, au Maroc, le sultan Moulai-Mohammed partageant ses soins entre l'apaisement des révoltes et la lutte contre les fléaux dont le pays était affligé. Son fils aîné, Moulaï-Ali, chez lequel il avait toujours trouvé le concours le plus dévoué, mourut à Fès en 1783. Les visées ambitieuses de son autre fils, El-Yezid, qui déjà n'avait pas hésité à lever contre lui l'étendard de la révolte, n'étaient un secret pour personne. Afin de l'éloigner, il le fit partir pour l'Orient, sous prétexte de pèlerinage, et profita de son départ pour se rendre à Tafilala, où les chérifs de sa famille étaient si nombreux. Il en expulsa les Aït-Ata, partisans de son oncle El-Hacen, et y établit plusieurs de ses propres enfants.

Pendant qu'EI-Yezid était en Orient, Moulaï-Mohammed voulut envoyer de riches présents à La Mekke et à Médine ; mais, connaissant l'avidité de son fils, il prescrivit aux personnages qui en étaient porteurs de se joindre à la caravane de Constantinople, afin de les lui soustraire (1785). Cependant, El-Yezid attendait au Caire l'arrivée de la caravane du Mag'reb ; lorsqu'il eut compris de quelle façon elle lui avait échappé, il se rendit, en toute hâte, à

la Mekke et força l'envoyé de son père à lui remettre les présents destinés aux gens du Hedjaz (ceux de la Syrie, de l'Égypte et de l'Irak étaient déjà arrivés à destination). Il fallut recourir à l'Ouali (gouverneur) de la ville sainte pour lui faire restituer une partie du produit de son vol et cette affaire causa un grand scandale dans le monde musulman. La sultan du Maroc en fut particulièrement mortifié et profita de cette occasion pour renier et maudire ce fils dénaturé ; il écrivit ensuite à la Porte afin d'obtenir d'Abd-el-Hamid qu'il expulsât El-Yezid de ses états. En 1788, le prince revint vers la Maroc, et s'arrêta chez Debbah, chef des Daouaouïda, dans le sud de la province de Constantine. Bien reçu parce cheikh, qui lui donna sa fille en mariage, il continua sa route par les hauts plateaux, s'arrêta à Maskara chez Mohammed-bey, dont il n'eut qu'a se louer, et, enfin, pénétra dans le Maroc. Mais il se tint à l'écart de son père et, pour échapper à sa vengeance, se réfugia au mausolée de Sidi-Abd-es-Selam.

Le règne de Moulaï-Mohammed s'était prolongé assez paisiblement. Ce prince entretenait les meilleures relations avec la Porte et s'appliquait à rester en paix avec les Turcs d'Alger. Quant aux puissances européennes, elles n'avaient nullement à se plaindre de lui et il eut, dans plusieurs occasions, montrer son humanité à l'égard de naufragée chrétiens. Il essaya même d'arrêter la traite, dont le port de Sainte-Croix du cap d'Aguer était devenu le centre. Grâce à Chénier, consul de France, il conclut, avec Louis XVI, plusieurs négociations favorables à nos nationaux et reconnut notre prépondérance. Mais son intervention dans le commerce des ports qu'il frappa de droits énormes fut très préjudiciable au développement des affaires.

En 1787, une révolte ayant éclaté à Maroc, il y eut une expédition et pardonna aux habitants qui s'étaient enfuis et réfugiés au marabout d'El-Khammar. Il réduisit ensuite à la soumission les Haïaina encore en insurrection. Cependant, la présence de Moulaï-Yezid au Maroc empoisonnait les derniers jours du sultan. Il résolut de l'arracher de son asile et était en route avec son armée, dans ce but, lorsqu'il mourut (avril 1790). Il était âgé de 80 ans[1].

SUCCÈS DU BEY DE l'OUEST, MOHAMMED. IL FAIT UNE EXPÉDITION HEUREUSE À L'ATROUATE ET AÏN-MADI.

1. *Et-Tordjeman*. p. 84 et suiv. du texte arabe, 151 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 559 et suiv. — Féraud, *Les Ben-Djellab* (Revue afric., n° 160, p. 259).

— A Maskara, le bey Mohammed-ben-Osman étendait chaque jour son influence et son autorité. Après s'être appliqué à atténuer les effets de la grande famine de 1780-81, il s'attacha à doter sa résidence des établissements publics qui lui manquaient, sans négliger pour cela ses fortifications. Puis il donna les mêmes soins à Mostaganem où son jardin de Kacherou devint, pour l'époque, une véritable merveille.

La soumission absolue était exigée des tribus, même les plus indisciplinées. Or, un groupe de brigands, les Achache, établie à l'ouest de la province, sur la limite du Maroc, étaient un objet de terreur et de danger pour tous les honnêtes gens ; il marcha contre eux, les razzia et les dispersa ; les Mehaïa et Oulad-Ali-ben-Talcha, de la même région, furent aussi contraints de se soumettre.
Les Hachem refusaient depuis longtemps de reconnaître l'autorité des beys. C'était, au cœur du beylik, un noyau de résistance en même temps qu'un refuge assuré pour tous les vauriens. Le bey Mohammed les combattit sans relâche, jusqu'à ce qu'ils aient brisé leurs forces ; après quoi, il les incorpora dans le Makhezen, afin d'employer leur ardeur à un meilleur but. Les Flitta et les Harar turent également domptés.

En même temps, le bey Mohammed ne perdait pas de vue Oran, bien résolu à saisir l'occasion de s'emparer de cette ville. Le blocus avait été maintenu par ses prédécesseurs; il le continua et vint, en 1780, jusque sous les murs de la ville dont il coupa la conduite d'eau. En septembre 1784, il tenta un nouveau coup de main sur Oran et faillit réussir. Le courage du gouverneur, Don P. Guelfi, et la constance de ses soldats le firent échouer.

Ces luttes incessantes, dans toutes les directions, entraînèrent naturellement le bey vers les régions du sud. Le Kçar de Chellala-du-Nord, dans les hauts plateaux, bravait, depuis longtemps, son autorité, sous le prétexte qu'il dépendait du Maroc. Il y fit une expédition, en passant par le Kheïder, avec une armée de sept mille Turcs pourvue d'artillerie, et un grand nombre de cavaliers auxiliaires arabes. Le Kçar rebelle fut enlevé d'assaut et sévèrement châtié.

Les oasis qui entourent, au midi, le Djebel-Amour étaient alors dans une indépendance voisine de l'anarchie, rendant la situation de ces régions fort précaire à tous les points de vue. L'Ar'ouate, Aïn-Mâdi et la chebka du Mezab se faisaient une guerre sans trêve; le bey Mohammed résolut d'y intervenir. Ayant réuni ses contingents de troupes régulières, de cavaliers du Makhezen et de goums auxiliaires, il quitta Maskara le 20 janvier 1785, et marcha vers le sud-est, recevant partout la soumission des tribus, particulièrement

les O. Khelif et Harar de l'est et de l'ouest, qui lui apportèrent des vivres pour ses hommes et ses animaux de selle et de bât. Il passa à Menzel-el-Beida, paix à Kheneg-el-Melah où les troupes exécutèrent une razzia fructueuse sur des dissidents. A Taouila, il trouva des grains en abondance.

Parvenu sur le sommet de la montagne, à El-Khïer, la colonne fut assaillie par la neige et souffrit beaucoup. Enfin le bey atteignit le Kçar d'Aflou où les O. Salah et les O. Yakoub de l'est et de l'ouest lui apportèrent leur soumission et leurs présents. A El-Gada, à l'extrémité du Djebel-Rached, au lieu dit les sept douars, un nombre considérable de dissidents étaient massés, pleins de confiance dans l'âpreté du lieu ; mais les goums et les troupes les eurent bientôt cernés et faits prisonniers. Le bey avait lui-même dirigé l'assaut et après son succès, fructueux en butin, il s'était montré modéré à l'égard des vaincus.

De Debdaba, où il était campé, il envoya son khalifa s'emparer du Kçar de Zenina qui avait, auparavant, bravé un bey de Titeri. Les habitants de Tadjemout et d'Aïn-Mâdi lui adressèrent, dans cette localité, une députation pour lui présenter leur soumission et se reconnaître ses sujets. Mohammed-bey fixa le tribut qu'ils auraient à fournir ; puis, continuant sa route, campa à Aousselaoua où il reçut un mïad (députation) des cheikhs des Beni-L'ar'ouate, offrant la soumission du pays et s'obligeant à lui livrer 100 esclaves, 5,000 soultani (pièces d'or), deux cents haïks et quatre chevaux. Le bey leur fit bon accueil, les renvoya avec promesse de l'aman, et leur remit des insignes d'investiture.

Se ravisant ensuite, il jugea qu'il devait leur imposer l'obligation de servir un tribut annuel et envoya vers ces gens un de ses officiers, porteur d'une lettre dans ce sens. Lorsque le messager fut parvenu dans l'oasis et eut donné connaissance du désir de son maître, ce fut une explosion générale de colère, parmi ces braves Sahariens ; tous coururent aux armes et se préparèrent au combat, tandis que l'envoyé parvenait, non sans peine, à fuir. Aussitôt, le bey vint camper au Menzel, et pris ses dispositions pour l'attaque. L'oasis est protégée à l'est et à l'ouest par des hauteurs. Les Asker occupèrent la colline de l'ouest, d'où ils firent un feu plongeant sur la ville, tandis que les quatre canons de la colonne l'attaquaient du côté accessible. Des hommes, armés de pioches, furent chargés de démolir les murs formant plusieurs enceintes. Les cavaliers des Zemala occuperaient le bas de la montagne au sud, tandis que, du côté de l'ouest, à gauche de 1'artillerie, se placeraient les Douair ; le Makhezen de l'Est devait se tenir au nord. Au point du jour, le

signal de l'attaque fut donné et les L'Ar'ouate se virent bientôt repoussés de jardin en jardin, tandis que les murailles s'effondraient sous les coups de pioche. Les Douaïr se couvriront de gloire dans ce combat ; mais les retranchements successifs, qui font la force des oasis, opposaient toujours de nouveaux obstacles et, bien qu'on fût, vers le soir, aux portes de la ville, le bey ordonna la retraite.

Cette brillante journée avait brisé la résistance ; les pertes des L'Ar'ouate et de leurs alliés étaient de 60 morts ou blessés et de 11 prisonniers ; des groupes entiers avaient en outre pris la fuite, ou n'avaient pu rentrer dans la ville. Le lendemain, le bey envoya un officier à l'oasis pour apporter des paroles de paix qui furent accueillies avec reconnaissance. Une députation des Oulama du lieu, portant la Sahih (ouvrage) de Bokhari, vinrent, humblement, au camp et finirent par obtenir l'aman, à condition de livrer aussitôt ce qu'ils avaient déjà promis, de donner des otages et de s'engager à servir le tribut.

Laissant les agents opérer le recouvrement de la contribution, le bey alla camper entre Tadjemout et .Aïn-Mâdi, pour y attendre les tributs de ces localités. Les habitants du premier de ces Kçar s'exécutèrent, mais, ceux du second paraissant plus récalcitrants, Mohammed-bey s'avança jusqu'à Aïn-Mâdi, où toute résistance cessa aussitôt. Dans cette localité, les L'Ar'ouate vinrent remettre au bey 5,000 boudjou et 40 esclaves, promettant de livrer le reste à Maskara. En même temps, le contingent des Beni-Mezab arrivait, pour se mettre à la disposition du bey, espérant que celui-ci lui abandonnerait L'Ar'ouate ; mais il n'en fit rien et préserva ou contraire cette oasis du pillage.

Peu après, le vainqueur reprit le chemin du nord-ouest et rentra sens encombre à Maskara, où il fut accueilli par de grandes démonstrations de joie. Cette heureuse expédition, dont le succès fut complété par le merveilleux qui accompagne toujours les entreprises lointaines, répandit au loin le renom de Mohammed-Bey. Le dey lui témoigna toute sa reconnaissance ; il noua, en outre, des rapports amicaux non seulement avec les autres beys d'Algérie, mais encore avec celui de Tunis et avec le sultan du Maroc[1].

---

1. Gorguos, *Notice sur le bey d'Oran* (d'après le Djoumani), Revue afric., t. I, p. 405 et suiv. — Le même, *Expédition de Mohammed-el-Kebir* (Revue afric.), t. Il, p. 32, 185 et suiv., et t. III, p. 52, 286 et suiv. — Walsin Esterhazy. *Domination Turque*, p. 190. — Bresnier. *Expédition de Chellala* (Revue afric., IVe année, p. 175 et suiv.).

SUCCÈS DE SALAH-BEY DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE. SES CRÉATIONS — Dans la province de l'Est, Salah-Bey continuait à déployer des qualités le plaçant à un rang au moins égal à celui du son collègue de l'Ouest. Comme lui, administrateur habile, il maintint toute sa région dans un état de soumission absolue et fit respecter son autorité jusqu'à ses limites les plus éloignées. Comme lui aussi, il s'appliqua à embellir sa résidence. Constantine qui était devenue, sous la domination turque, une réunion de masures, d'où émergeaient quelques minarets branlants, commença à se transformer pendant le régna des beys Bou-Hanek et Ahmed-el-Kolli ; mais ce fut Salah-Bey qui lui rendit son cachet de capitale et la dota d'édifices tels que la mosquée et la medersa de Sidi El-Bettani (actuellement place Négrier) ; et la belle medersa de Sidi-L'Akhdar où se fait actuellement le cours supérieur d'arabe, sans parler de constructions particulières telles que son habitation d'El-Blate[1] ; il parqua les Juifs, jusqu'alors répandus un peu partout, gênés et gênants, dans le quartier de Chars (rue Grand), qui devint leur Ghetto. Il s'appliqua à attirer les savants et à fournir aux mosquées et aux zaouïa des revenus fixes, en révisant et recensant l'état des hobous ou biens immobilisés affectés à ces établissements; trois sommiers conformes déposés chez divers fonctionnaires en conservèrent la liste ; ils furent retrouvés par nous à la conquête et fournirent l'état complet des immeubles domaniaux. Mais il ne borna pas son action bienfaisante à la ville; car il fit planter dans les environs de grandes quantités d'oliviers et d'autres arbres utiles ; son nom est même resté au beau domaine de Sidi M'hammed-el-R'orab, créé ou remis en état par lui sur la le flanc du Cheltaba au nord-ouest de la ville ; Bône profita aussi de son goût pour les travaux et les embellissements ; c'est ainsi qu'il essaya de drainer la plaine en déversant ses eaux dans la Seybouse, et qu'il créa le domaine de Zerizer. Partout, il poussa à la construction de moulins, en concédant, avec facilité, des chutes d'eau aux particuliers.

Ces soins divers n'étaient pour lui qu'un moyen d'occuper son repos, au retour de ses nombreuses expéditions. Il parcourut plusieurs fois la région des Harakta, Nemamcha et Henanecha, et contraignit ces indigènes, ainsi que les Oulad-Bel-Gassem de Chemorra, à l'obéissance. Ses relations avec la Tunisie étaient généralement courtoises, mais il traitait avec elle de puissance à puissance. En 1784, nous l'avons vu, la guerre faillit éclater entre lui et Hammouda ; trois ans plus tard, de nouvelles difficultés surgirent,

1. Actuellement occupée par le général de brigade.

sous le prétexte que des Constantinois, voulant échapper à la vengeance de Salah-Bey, avaient trouvé asile à Tunis. Il écrivit même au dey d'Alger pour se plaindre que le bey de Tunis attirât chez lui des gens de ses provinces, provoquant ainsi une véritable émigration. Grâce à cette façon de présenter les faits, l'autorisation d'entreprendre une expédition lui fut accordée ; et bientôt, on apprit à Tunis qu'une armée de 6,000 hommes se concentrait à Constantine. Or, les Tunisiens étaient à peine débarrassés des attaques des Vénitiens, et une nouvelle guerre ne plaisait à personne. Aussi le bey s'empressa-t-il d'écrire à Alger pour obtenir contre-ordre, offrant les satisfactions qu'on croirait devoir exiger. Il se soumit au paiement d'une forte indemnité, au bey de Constantine, auquel, en réalité, il ne devait rien, et, vers la fin de celle même année 1787, les bonnes relations étaient rétablies.

Quelque temps auparavant, le cheikh du Ferdjioua, Mohammed-Chelr'oum-ben-Achour, après avoir donné asile au proscrit Hassen, fils de l'ancien bey Bou-Hanck, lui avait fourni les moyens de gagner Alger, puis Maskara. Salah-Bey résolut de tirer vengeance de cet affront ; il envahit le Ferdjioua sur différents points ; mais il y rencontra une résistance inattendue, et, changeant de tactique, s'appliqua à détacher, un à un, les partisans de son ennemi. Cela fait, il confia l'autorité â Maggoura-bou-Tar'ane, chef de la branche cadette des Oulad-Achour, ce qui devait être la source de luttes acharnées dans celle famille[1].

NOTICE SUR LES BEN-DJELLAB, SULTANS DE TOUGGOURT. — Sur ces entrefaites, Salah-Bey fut entraîné, comme son collègue de Maskara, à effectuer une expédition vers l'extrême sud. Voici dans quelles circonstances.

Nous avons vu précédemment que l'oasis de Touggourt et une partie de l'Oued-Rir obéissaient à une famille féodale, celle des *Ben-Djellab*. Les Oulad-Moulate, Arabes se prétendant d'origine noble, formaient le Makhezen des «sultans» de Touggourt. La proximité des Daouaouïda avait naturellement amené entre les Ben-Djellab et eux des alliances. Nous avons vu aussi qu'une fille du bey de Constantine, Redjeb le Turc, nommée Oum-Hani, était arrivée à prendre le commandement de cette grande tribu arabe vers le commencement du XVIIIe siècle. Pour venger la mort de son

1. Vayssettes, *Histoire des beys de Constantine*, p 434 et suivantes. — Féraud, *Aïn-Béida* (revue africaine, N° 96, p 409 et suivantes. Le même, *Ferdjouia et Zouar'a* (Revue africaine, n°127 p 8 et suivantes.).

frère, Oum-Hani parvint A attirer Slimane, sultan de Touggourt, à une fête dans le cours de laquelle elle le tua ; puis elle marcha sur l'oasis, défit en rase campagne et tua Mohammed, fils de Slimane et, étant entrée à Touggourt, confia le pouvoir à un certain Mohammed-el-Akehal, de la branche cadette des Ben-Djellab. Sous le règne de ce prince, les Juifs, nombreux dans l'oasis, furent contraints, sous peine de mort, d'accepter la profession de l'Islamisme et formèrent le groupe des Mehadjerine qui y existe encore.

Après la chute d'Oum-Hani, les O. Moulate renversèrent et mirent à mort Mohammed-el-Akehal et le remplacèrent par Ahmed, fils de Mohammed-ben-Slimane, qui se rendit à Biskra afin d'obtenir l'investiture du bey Keliane, s'y trouvant alors. Mais, pendant son absence, un de ses frères nommé Farhate s'était emparé du pouvoir et à son retour il ne trouva que la mort. Peu après Farhate était assassiné par un esclave et le pouvoir restait entre les mains de son frère Brahim, âgé de 15 ans. Sous son autorité, Touggourt et l'Ouad-Rir recouvrèrent le calme ; mais il était très pieux et, sur la fin de sa vie, il partit pour l'Orient afin d'effectuer le pèlerinage, laissant le pouvoir entre les mains de ses deux fils, Abd-el-Kader et Ahmed, sous la tutelle d'un marabout.

Ce fut le moment choisi par Khaled, fils de Mohammed-el-Akehal, soutenu par les O. Moulate, pour s'emparer du pouvoir en répandant la fausse nouvelle de la mort de Brahim. Maître de Touggourt, Khaled, à la tête d'une bande de pillards, alla mettre à sac toutes les oasis jusqu'à Ouargla; mais il fut entièrement défait devant cette ville et périt obscurément (1724). Abd-el-Kader, fils aîné de Brahim, revint alors de l'Oued-Souf, et soutenu par les Troud, monta sur le trône de Touggourt. Il mourut sept ans plus tard, laissant cinq fils en bas âge, dont les plus connus furent Omar et Mohammed, issus de son union avec la fille du cheikh El-Arab, Ali-bou-Aokkaz. Ahmed, leur oncle, conserva momentanément la direction des affaires, mais, lorsque Omar eut atteint l'âge d'homme, son tuteur, Farhate-ben-Bou-Aokkaz, frère de sa mère, arriva à Touggourt avec lui et le plaça sur le trône, après avoir expulsé Ahmed. Celui-ci se réfugia à El-Oued, dans le Souf, et ces régions sahariennes obéirent pendant quelque temps à deux chefs. Une semblable situation devait amener la guerre entre eux et nous avons vu le prince tunisien, Mohammed-Bey, dans sa fuite vers le sud, tomber, avec le cheikh des Henanecha, au milieu de leurs luttes, y prendre part contra Ahmed, et obtenir l'appui d'Omar et celui de Farhate pour gagner Alger. Ahmed succomba au chagrin,

et laissa quatre fils, dont deux furent empoisonnés. Les deux autres, sauvés par leur mère, trouvèrent un refuge à R'adamès.

Omar mourut vers l'année 1759 et fut remplacé par son fils Mohammed. Ce prince régna jusqu'en 1765 et laissa le meilleur souvenir dans le pays. Son fils Omar, qui lui avait succédé, mourut après 5 mois de règne, laissant trois fils, Ahmed, Abd-el-Kader et Farhate, dont l'aîné, Ahmed, lui succéda (1766). Ce dernier décéda en pèlerinage et fut remplacé par son frère Abd-el-Kader au détriment de son frère Mohammed (1778). Enfin Farhate succéda au précédent en 1782[1].

EXPÉDITION DE SALAH-BEY À TOUGGOURT. SON ÉCHEC. LES BEN-GANA REMPLACENT LES BEN-DJELLAB. — On a pu voir par ce qui précède que les sultans de Touggourt étaient, en réalité, les protégés du cheikh El-Arab, chef des Daouaouïda. La puissance de ce dernier devenait de plus en plus considérable et ce fut, évidemment, pour lui faire contrepoids que le bey Ahmed-ol-Kolli opposa à la famille des Bou-Aokkaz celle des Ben-Gana, à laquelle il était allié. Mais El-Hadj-ben-Gana, nommé cheikh-el-Arab, ne put faire accepter son autorité dans le sud et mourut en combattant les Kabyles révoltés. Son fils Mohammed recueillit le titre platonique de cheikh-el-Arab et pressa en vain Salah-Bey, compagnon d'armes de son père, de le mettre en possession de son commandement. N'ayant pu l'obtenir, il alla, dans son dépit, se mettre en observation dans les montagnes de l'Ahmar-Kheddou, qui dominent le Sahara.

Aprés les derniers succès qu'il venait d'obtenir, Salah-Bey jugea pouvoir abandonner son attitude expectative à l'égard des affaires du Sud. Il était allé déjà plusieurs fois dans les oasis des Zibane et s'était plu à employer ses facultés administratives à l'organisation de la répartition équitable des eaux. En même temps, il s'était bien renseigné sur les affaires de l'extrême Sud et avait essayé, mais en vain, de ramener à lui Debbah, chef des Daouaouida. Vers la fin de 1788, il se rendit dans le Zab et, pour ne pas éveiller les soupçons des Sahariens, ordonna à ses troupes de se porter sur l'Ouad-Djedi, par une autre route. Puis, de Biskra, il entama des pourparlers avec Farhate, sultan de Touggourt, afin de l'amener à reconnaître sa seule autorité; mais le prince touggourtin, inspiré et soutenu par Debbah, se refusa à tout accommodement.

1. Féraud, *Les Ben-Djellab* (Revue afric., n° 137, p. 350 et suiv., n° 140, p. 105 et suiv.).

Lorsque la colonne turque, plus forte que d'habitude et ayant avec elle 4 canons de cuivre portés sur des chameaux, eut perçu les impôts de Tolga, Bou-Chagroun et Lichana, elle s'avança sur l'Oued-Djedi, où elle fut rejointe par Salah-Bey. Aussitôt, ordre fut donné de marcher rapidement sur Touggourt; mais la colonne se trouva assaillie par des tourmentes de neige, cet hiver étant particulièrement rigoureux, et elle souffrit beaucoup. Dix-huit jours après son départ, l'armée arriva enfin en présence de Touggourt, alors protégée par un large fossé plein d'eau. C'était un siège à entreprendre et Salah-Bey essaya de porter la terreur chez ses ennemis en se servant de son artillerie. Plusieurs boulets atteignirent le minaret principal et diverses habitations, sans causer de grands dégâts dans ces constructions en terre. Du reste, les gens des oasis sont habitués à la guerre de siège, et les nombreux défenseurs de Touggourt, embusqués dans les jardins, répondaient par une fusillade nourrie aux tentatives des assiégeants qui arrivaient, munis de haches, pour couper les palmiers. Les cavaliers Daouaouida empêchaient les Turcs de s'écarter de leur camp.

Après vingt-deux jours d'efforts, durant lesquels l'armée de Constantine ne cessa de souffrir de la température glaciale qui sévissait depuis son départ de l'Ouad-Djedi, Salah-Bey se décida à la retraite, espérant, sans doute, attirer ses ennemis en rase campagne, mais il ne réussit qu'à embourber son convoi dans les marais de Meggarine, où il laissa deux canons. En réalité, cette expédition se termina par un échec et ce fut devant l'oasis qui avait bravé tous les beys de Constantine depuis deux sicles, que Salah vit son étoile pâlir et la fortune se prononcer contre lui.

Mais cet échec ne fit qu'augmenter l'ambition du bey de Constantine et son désir de rabaisser l'orgueil du roitelet saharien; seulement, il employa pour y parvenir une autre voie que la force. Une révolte ayant été provoquée dans l'Oued-Rir, Farhate s'y porta avec une colonne, mais ce fut pour y succomber, soit à la maladie (Tehem), soit au poison. Par l'intermédiaire d'El-Hadj Messaoud-ben-Zekri, bach-seïar du bey, un rapprochement s'était opéré entre Debbah, chef des Daouaouida et Mohammed-ben-Gana. Une sorte de partage de l'autorité, fondée sur la chute des Ben-Djellab, que les Ben-Gana devaient remplacer à Touggourt, avait été arrêtée. Mais à peine Farhate avait-il cessé de vivre, qu'un fils d'Ahmed-ben-Omar, nommé Ibrahim, était proclamé à Touggourt, ce qui renversait tous ces plans. Pour y remédier, l'esprit inventif de Ben-Gana sut attirer Ismaïl-ben-Djellab et ses trois frères devenus ses compétiteurs, à Zeribet-El-Oued; lit, on les arrêta, en leur prodiguant

force témoignages de respect, et on les conduisit sous bonne escorte à Constantine, où ils furent étroitement gardés. Les Ben-Gana occupèrent alors Touggourt, mais, peu faits à la vie du Sud, ils ne auront pas s'y créer de partisans sérieux[1].

LUTTE DE SALAH BEY CONTRE LES MARABOUTS. — L'échec de l'expédition de Touggourt marqua le déclin de la fortune de Sala-Bey. Son esprit autoritaire, exigeant de tous l'obéissance, s'accordait mal avec les prétentions envahissantes des marabouts que ses prédécesseurs avaient peut-être trop encouragés. Estimant qu'ils mettaient son autorité en péril, il n'hésita pas à les combattre malgré leur caractère religieux; mais dans cette lutte, il est rare que le bras séculier recueille un avantage réel de ses violences ; la crédulité publique voit dans les exécutions, plus ou moins justifiées, des martyres, qu'il entoure de circonstances merveilleuses. Salah-Bey en fit l'éprouve.

Ce fut par le marabout M'hammed, chef de Khouane, dont les bravades incessantes l'irritaient, qu'il commença la répression; il lui fit trancher la tête au-dessus de ses jardins et, selon la tradition, le saint fut changé en corbeau, d'où le nom (Sidi M'hahmed-el-R'orab) resta à la localité. Il s'attaqua ensuite au cheikh Sidi Ahmed Zouaoui, établi dans la montagne d'Ouazgar sur le versant nord du Chettaba ; il remplissait la contrée du bruit de ses miracles et recueillait tous les mécontents. Le bey y conduisit une colonne avec du canon; mais, à son approche, le marabout prit la fuite, incendiant lui-même les habitations qu'il laissait. Après le départ de la colonne, ce cheikh, qui avait fondé une secte de Khouane, celle des Hençala, localisée à Constantine, revint prendre sa place en vue de la ville de son ennemi. Salah chercha, dit-on, à faire la paix; mais l'homme de Dieu sentait sa force et répondit à ses avances en appelant la malédiction divine sur le bey et ses principaux soutiens, les Ben-Zekri.

Un autre centre d'opposition religieuse était à la Zaouia du cheikh Sidi Obeïd, dans le pays des Henanecha. Pour frapper le marabout dans ses intérêts, Salab-Bey lança contre lui son bachseïar Bou-Remane-ben-Zekri, et celui-ci de concert avec Ibrahim-ben-Bou-Aziz, chef des Henanecha, exécuta une razzia importante sur les troupeaux de Sidi Obeïd. Une nouvelle malédiction vint

1. Charbonneau, *inscriptions arabes de Constantine* (Annales de la Soc. Arch. 1856-57, p. 117 et suiv.). — Féraud, *Les Ben-Djellab* (Revue afric. N° 140, p. 109 et suiv., n° 160, p. 259 et suiv.). — Vayssettes, *Histoire des Beys*, p. 349 et suiv.

frapper celui qui ne respectait pas la caractère sacré du marabout. En même temps, une réclamation pressante était adressée à Alger. Vers 1793, Salah-bey fit relever le pont d'El-Kantara, qui s'était écroulé en partie. Un architecte mahonnais, Don Bartolomeo, accomplit ce travail pour lequel il employa les ruines romaines, ne trouvant alors de l'autre côté du ravin[1].

SITUATION D'ORAN. LE BEY DE L'OUEST SE PRÉPARE À L'ATTAQUER. — Nous avons vu précédemment que le bey de l'ouest, Mohammed-ben-Osmane, avait maintenu le blocus d'Oran et fait plusieurs démonstrations contre cette ville. Le traité de 1786, ayant prévu implicitement l'évacuation de cette colonie par l'Espagne, semble avoir produit quelque détente entre chrétiens et musulmans. Cette paix, œuvre du ministre Florida-Blanca, devrait permettre à Charles III de renouer des relations commerciales avec l'Afrique et de reporter toutes ses forces d'un autre côté ; mais l'évacuation d'Oran n'était nullement populaire dans la péninsule et le gouvernement en ajournant sans cesse la réalisation. Charles IV succéda, en 1788, à son père Charles III, et bientôt la révolution française et les événements qui la suivirent absorbèrent l'attention de toute l'Europe.

Ces retards ne faisaient pas l'affaire du bouillant bey de l'Ouest ; aussi se décida-t-il à attaquer de nouveau Oran. Dans l'hiver 1789-90, il convoqua les principaux chefs des tribus, leur communiqua son projet et, donnant rendez-vous pour l'été suivant, s'occupa avec son activité habituelle à préparer le matériel, les munitions et les troupes qu'il jugeait nécessaires pour la réussite de cette entreprise.

Le marquis de Campo-Santo, qui, l'année précédente, avait remplacé comme gouverneur d'Oran le brave général de las Casas, fut appelé, le 29 mai 1790, à un poste en Amérique. En quittant cette ville, il remit le commandement à Don Basilio Gascon, colonel du régiment des Asturies, l'officier le plus ancien du grade.

Oran comptait alors une population de 9,500 personnes, y compris 200 ou 300 maures soumis. Les artisans, commerçants et ecclésiastiques entraient dans ce chiffre pour 200 environ. Les condamnés, dont une partie étaient armés et organisés, étaient au nombre de 2,300 environ. Le reste était formé par la garnison

1. Vayssettes, *Constantine sous les Beys*, p. 367 et suiv. — Féraud, *Édifices religieux de Constantine* (Revue afric., n° 66). — Le même, *Les Harars* (Revue afric., n° 107, p. 357 et suiv.).

proprement dite, comprenant environ 2,500 combattants, plus les accessoires ordinaires. Un conseil municipal, composé de tous les capitaines des régiments et de quelques bourgeois, administrait la ville Nous l'autorité suprême du gouverneur. Les fortifications de la place avaient été réparées et augmentées depuis de longues années; aussi le siège d'Oran ne pouvait-il être entrepris à la légère; le bey le savait mieux que personne et, lorsqu'il eut obtenu du dey l'autorisation d'attaquer, il ne négligea rien pour assurer la réussite.

GRAND TREMBLEMENT DE TERRE D'ORAN. - Dans le courant du mois d'août 1790, plusieurs secousses de tremblement de terre se produisirent à Oran. La population, déjà inquiète des préparatifs du bey, en fut particulièrement troublée ; mais elle reprit confiance dans la deuxième quinzaine de septembre, par suite de la cessation du phénomène. Dans la nuit du 8 au 9 octobre, après une journée de chaleur accablante, les secousses recommencèrent, vers une heure du matin. En un instant toute la population fut debout; mais les trépidations se succédèrent avec une violence inouïe, sans pour ainsi dire d'interruption. «Le sol, dit un témoin, s'abaissait, se soulevait et semblait se diriger avec une vitesse irrésistible dans la direction du sud-est ; puis, comme par le fait d'un choc brusque et sec, ébranlait toute la ville et ses énormes murailles par un monstrueux mouvement de recul.»

La 21e et, enfin, la 22e secousse achevèrent l'œuvre de destruction. La ville était entièrement renversée et un grand nombre d'habitants gisaient écrasés sous ses ruines. Le gouverneur, avec toute sa famille et une partie de son régiment, étaient morts. Ce fut au brigadier de Cumbre Hermosa, colonel du régiment de Navarre, que le commandement échut dans cette triste conjoncture. «Tous les médecins, dit le général de Sandoval, avaient péri ; les remèdes et les ustensiles de l'hôpital se trouvaient sous les ruines de cet édifice. Le commandant du génie et la plus grande partie de son matériel était également ensevelis sous les décombres ; les églises, la trésorerie, les casernes, la manutention, avec ses provisions, et presque tous les édifices, y compris la Kasba, étaient renversés. L'incendie s'alluma alors parmi les décombres entassés, et les condamnés, se trouvant libres, jugèrent l'occasion propice pour se livrer au pillage...»

Le nombre des victimes peut être évalué à 2,000 personnes de tout âge et de tout sexe : trois officiers supérieurs, 31 capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, deux médecins, environ 900 soldats et le reste d'employés, de religieux et de condamnés. Les survivants,

terrifiés, erraient parmi les ruines, cherchant des parents, des amis, des valeurs, des vivres, car les subsistances manquaient, et, pour comble de malheur, la source qui alimente Oran était tarie. Le comte de Hermosa se multiplia afin de faire donner des secours aux blessés, enterrer les morts, se procurer des vivres. Les survivants furent établis sur l'emplacement du boulevard Oudinot actuel, qui était en dehors de la ville ; ils s'y construisirent des abris en planches et il fut interdit à tout homme valide de s'en écarter; bientôt, les secours en vivres et des renforts furent envoyés d'Espagne ; les secousses continuaient, mais moins fortes ; elles devaient durer jusqu'au 22 novembre.

SIÈGE D'ORAN PAR MOHAMMED, BEY DE L'OUEST. HÉROÏQUE DÉFENSE DES ESPAGNOLS. — Cette épouvantable calamité, survenant alors que le bey était prêt à entrer en campagne, servait si bien ses projets que les musulmans y virent l'intervention de la puissance divine en leur faveur. La nouvelle du désastre d'Oran parvint à Maskara avec une rapidité incroyable et, quatre jours après, le bey était en campagne. Une masse de pillards s'étaient jetés sur la ville, dès le lendemain de la catastrophe, de sorte que le gouverneur avait dû employer une partie des 1,526 hommes valides qui lui restaient à tirailler contre eux. Sur toutes les hauteurs environnantes, de grands feux furent allumés et répercutés de montagne en montagne pour appeler au combat les champions de la guerre sainte ; en quelques jours, 50,000 musulmans furent réunis autour de la ville chrétienne en ruines.

Le bey Mohammed, qui avait fait le trajet en deux jours, divisa son armée en trois corps ; il confia le commandement des contingents de Tlemcen, des Flitta et autres tribus, à son fils Osman ; celui des gens de Mazouna, de Mostaganem et des régions de l'Est, à Mohammed-ben-Brahim ; et garda pour lui celui du reste des troupes avec la direction du siège. Le 17 octobre, une attaque générale fut ordonnée et, malgré leur grand nombre et l'état de délabrement des fortifications, les musulmans, qui avaient concentré leurs efforts contre Bordj-El-Aioum (fort S. - Philippe), furent repoussée par une vigoureuse sortie. Ils recommencèrent les jours suivants leurs assauts sur différente points ; mais, partout, se heurtèrent à une résistance acharnée de la part des Espagnols, dont le chef sut déjouer toutes les ruses des assiégeants.

A partir du 29, le bey, qui avait cru entrer sans difficulté à Oran, se décida à entreprendre un siège régulier et cela avec d'autant plus de raison que les renforts arrivés d'Espagne le 26

portaient la garnison de la place au chiffre d'environ 5,000 hommes. Il fit établir des tranchées, construire des batteries et hisser une partie de ses pièces et de ses mortiers sur le plateau du Santon. Il fallait encore du matériel et des munitions ; le bey en demanda aux Anglais et de divers autres côtés, et reçut de la poudre du Maroc et de la Grande-Kabilie. Partout, il fit rechercher les artisans; on lui envoya de Figuig des mineurs, fort renommés dans cette région du Sahara. En attendant l'issue du siège, il s'était retiré à Maskara pour y réunir tous ses moyens d'attaque.

Cependant, le gouvernement de Charles IV avait, dès la fin d'octobre, entamé des négociations avec le dey d'Alger, en proposant l'évacuation d'Oran, mais à la condition que la bey cesserait ses hostilités; que cette ville serait en quelque sorte neutralisée, et que Mers-el-Kebir resterait à l'Espagne. Cette ouverture fut acceptée en principe, et le bey de l'Ouest reçut l'ordre de conclure une suspension d'armes (février 1791), ce qui ne fut exécuté qu'à demi, car les auxiliaires continuèrent à inquiéter la place. Vers la fin du même mois de février, le comte de Hermosa, élevé au grade de maréchal de camp, fut remplacé par D. J. Courten, lieutenant général ; des secours de toute nature furent envoyés à la place et l'on s'y prépara à la reprise des hostilités, car l'échec des négociations ne faisait de doute pour personne.

Dès que l'armistice fut expiré (le 26 avril), le bey Mohammed s'avança sur Oran et fit converger les renforts et le matériel qu'il avait préparé de divers côtés pour concentrer le tout au Sig. Les Espagnols effectuèrent aussitôt des sorties plus ou moins heureuses. Le 6 mai, le bey et son armée étaient au Figuier (Mesoullane). On se trouvait alors en Ramadan, époque où les passions religieuses sont plus particulièrement surexcitées. Un grand nombre de Taleb, réunis au village d'Ifri, avaient été armés et formaient un bataillon de 500 hommes; le bey les envoya occuper les approches de Bordj-el-Aïoun. Le 22 mai, il se mit en route au bruit des tambours et des salves d'artillerie et vint prendre position devant Oran. Les soldats turcs s'étaient portés sur deux files à sa rencontre et son arrivée fut l'occasion de nouvelles réjouissances. Dans les premiers jours de juin, la grosse artillerie ayant été hissée sur le plateau, les opérations du siège reprirent avec activité.

Pendant plusieurs jours, on se canonna vigoureusement de part et d'autre. Du rivage, les Espagnols avaient placé des bateaux armés qui incommodaient par leur tir les batteries du Santon. Les assiégeants n'obtenaient aucun succès; une sortie, opérée le 5, détruisit un boyau de mine duquel les musulmans attendaient un grand effet pour se rendre maître du fort Philippe; une partie des

Taleb y fut massacrée. Le 10, les musulmans concentrèrent leurs efforts sur le fort Santa-Cruz, mais sans plus de succès.

Le bey se décida alors à abandonner le plateau du Santon et il transporter son artillerie dans la plaine ; puis, il fit attaquer avec vigueur Bordj-el-Aïoun et Saint-André (28 juin). Le 29, une bombe, tombée dans Oran, met le feu aux baraques construites depuis le tremblement de terre, tandis qu'une autre fait sauter une poudrière à Bordj-el-Aïoun. Aussitôt le bey monte à cheval et ordonne une attaque générale de nuit. Vain espoir: les assaillants, malgré des prodigue de valeur, sont repoussés sur toute la ligne, avec des pertes sensibles. Ces attaques se renouvelèrent dans le courant de juillet et fournirent à la garnison, et notamment aux gardes Wallones commandées par le chevalier de Torcy, l'occasion de ne couvrir de gloire. Don F. Castanos, le futur duc de Baïlem, partagea, avec l'officier français, l'honneur de la défense.

LE ROI D'ESPAGNE TRAITE AVEC LE BEY. ÉVACUATION D'ORAN. MOHAMMED-EL-KEBIR EN PREND POSSESSION. — Sur ces entrefaites, le 12 juillet 1791, eut lieu la mort de Mohammed, dey d'Alger, depuis longtemps malade et affaibli. Son Khaznadji, Hassan, lui succéda, selon les dispositions prises depuis longtemps et, lorsque ces nouvelles parvinrent à Oran, elles déterminèrent une demande de suspension d'armes qui fut accordée (28 juillet). L'honneur castillan était sauf; dès lors, le roi Charles IV hâta la solution des négociations avec le nouveau dey. Les dépenses nécessitées par la conservation d'Oran dans les dernières années avaient été excessives et, après de nombreuses délibérations et consultations, il fut arrêté que cette ville serait abandonnée, mais que l'on conserverait Mers-el-Kebir, piètre satisfaction, qui avait pour moindre défaut d'être irréalisable, bien que conseillée par des officiers connaissant le pays.

La base de l'accord consacra donc l'évacuation complète, en laissant toutes les fortifications intactes ; quant au paiement d'une indemnité de guerre réclamée par le bey de l'Ouest, il fut définitivement repoussé, mais l'Espagne n'obtint pas d'autre satisfaction.

Le 23 août, la nouvelle en étant parvenue à Mohammed-Bey, les assiégeants évacuèrent les tranchées et retirèrent leur artillerie. On signa à Alger, le 12 septembre, le traité définitif qui fut ratifié par le roi d'Espagne, le 9 décembre suivant.

En voici les clauses principales :

Autorisation à l'Espagne d'établir, auprès de Mers-el-Kebir, un comptoir du même genre que le Bastion de France, sauf à servir une redevance annuelle de 120,000 fr. de notre monnaie.

Concession de la pèche du corail sur les côtes de l'Ouest. Droit d'acheter 1,000 charges de blé par an au prix du cours.

L'accès du port de Mers-el-Kebir accord, comme privilégie spécial, aux navires espagnole, à charge de payer un droit de 56 réaux (de 1 fr. 12).

La ville devait être immédiatement débloquée et six mois étaient donnés aux Espagnols pour l'évacuer. Ils s'engageaient à y laisser intactes les fortifications et la nombre de canons de fer qui existaient lors de l'abandon d'Oran par Bou-Chlar'em, mais pouvaient détruire les nouvelles fortifications et emporter tout le reste de leur matériel.

Le bey Mohammed, auquel revenait l'honneur de ce succès, se vit décerner le surnom d'El-Kebir «le grand». Il alla à Alger recevoir les compliments du dey qui lui fit les plus grandes fêtes et le décora de l'ordre de la Plume, conféré à ceux qui remportent des victoires sur les infidèles. Il le nomma ensuite bey d'Oran. «*Je te confie aujourd'hui celle précieuse cité, lui dit-il, car c'est à ton zèle et à ton courage que l'Islam doit de la recouvrer. C'est A loi seul qu'il appartient d'y commander.*» Dans ce voyage, Mohammed-el-Kebir châtia, d'une manière exemplaire, les Soumata, tribu pillarde établie entre les Mouzaïa et les Beni-Menad. Le Makem de Médée était obligé de faire un long détour pour les éviter et les colonnes de l'Ouest avaient souvent à se plaindre d'eux.

Cependant, à Oran, les chrétiens hâtaient leurs préparatifs de départ, mais les intérêts privés les retardèrent et il fallut leur accorder un sursis. Un délégué du dey d'Alger vint surveiller l'exécution du traité et, par un sentiment de jalousie contre le bey ou dans la crainte qu'il n'acquit une position trop forte, exigea que l'on fit sauter les forts de Saint-Ferdinand, Saint-Philippe, Santa-Cruz et Saint-Michel, dont les pierres furent vendues à l'encan. Les églises et l'hôpital qui avaient été réédifiés furent de nouveau renversés.

Peu à peu, les troupes et les particuliers avaient été expédiés; enfin, le 27 février, le reste de la garnison s'embarqua avec ordre; elle emmenait un certain nombre de soldats musulmans, depuis longtemps au service des Espagnols, et qui furent déposés, avec leurs familles, à Ceuta. Dés le 24 février 1792, Mohammed-el-Kebir vint camper dans la ravin de Ras-el-Aïn et, le 29 février, il fit son entrée solennelle à Oran, monté sur un magnifique coursier, entouré d'un appareil princier et au bruit des acclamations et des salves d'artillerie. Devant lui, était conduite une mule, richement caparaçonnée et portant un exemplaire du Sahib, de Boukhari, et sur les côtés, marchaient en files, des Oulama et des Taleb, récitant

des litanies, tandis que des cavaliers exécutaient, sur les flancs, de brillantes fantasias.

Ainsi Oran était retombé sous le joug de l'Islam, 70 ou 80 familles espagnoles y restèrent, sous la protection du bey, qui se montra humain et bienveillant pour les chrétiens et évita soigneusement qu'ils fussent gênés ou molestes[1].

---

1. Général de Sandoval, *Les Inscriptions d'Oran et de Mers-El-Kebir* (Revue afric., n° 94, p. 287 et sui v., et n° 95. p. 343 et suie.). — Gorguos, *Notice sur le bey d'Oran*, traduction du Djoumani (Revue afric., t. I, n° 5 et 6, et t. Il. p. 37 et suiv., 223 et suiv.). — L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 250 et suiv. — De Grammont, Hist. d'Alger, p. 343 et suiv. — Waslin-Esterhazy, *Domination turque*, p. 191 et suiv. — *Cheïkh-Bou-Ras*, trad. Arnaud (Revue afric. N° 166, p. 301 et suiv.). — Guiu. *Documents sur l'occupation espagnole*. — Feraud, *Éphémérides d'un secrétaire* (Revue afric. N° 106, p. 299 et suiv.),

CHAPITRE XXVI

FIN DE LA PRÉPONDÉRANCE DES BEYS ALGÉRIENS. LE SYSTÈME DES DESTITUTIONS ET DES SPOLIATIONS. ÉVÈNEMENTS DU MAROC ET DE TUNISIE.

1792-1803

Maroc : Règne de Moulal-Yezid. Il assiège Ceuta Inutilement. — Révoltes contre El-Yezid. Sa mort. Règne de Moulaï-Slimane. — Tunis: Suite du règne de Hammouda. Les Karamanli sont rétablis par lui A Tripoli. Ibrahim-Bou-Seba, nommé bey de Constantine, est assassiné par les partisans de Salah-bey. Révolte de celui-ci. Hasseïn, fils de Bou-Hanek, est nommé bey de l'Est. Salah-bey est arrêté, puis mis à mort à Constantine. — Mesures prises par Mohammed-el-Kebir pour le repeuplement d'Oran. Sa mort. Il est remplacé par son fils Osmane. — Procédés de gouvernement du dey Hassan. Prépondérance de Bacri et de Busnach. Ils deviennent créanciers de la France- Destitution des beys de Titeri et de l'Est. Le dey s'empare de leurs richesses. Difficultés avec la France. — Règne du dey Moustafa à Alger. Prise de Malte par Bonaparte, Rupture des Turcs de Berbérie avec la France. — Ahmed-Tidjani fonde la secte des Tidjania. Expédition d'Osmane-bey à Aïn-Mâdi. Il est destitué. — Suite du règne de Moulaï-Slimane au Maroc. Il rétablit l'unité de l'empire. — Suite du règne de Moustafa-dey à Alger. Rétablissement de la paix avec la France. — Nouveaux exploits des corsaires barbaresques. Satisfactions obtenues par la France.

MAROC : RÈGNE DE MOULAÏ-YEZID. IL ASSIÈGE CEUTA INUTILEMENT. — La mort inopinée de Moulaï-Mohammed (avril 1790), au moment où il marchait contre le sanctuaire de Moulaï-Abd-es-Selam pour en arracher son fils rebelle, El-Yezid, assura l'avènement de celui-ci. Il fut d'abord reconnu par les chérifs établis dans ce centre religieux, et les Abid, ou les rebelles, qui l'y avaient suivi: après quoi il reçut l'adhésion de Tanger et de Tétouane. S'étant rendu dans cette ville, il autorisa le pillage des Juifs pour célébrer son avènement. A Tanger, où il alla ensuite, une députation des gens de Fès vint lui porter l'hommage de cette ville. Ainsi sa prise de possession du pouvoir ne rencontrait aucune difficulté et il passait sans transition de l'état d'un proscrit dont les jours semblaient

A L'Arache, El-Yezid trouva l'armée de son père, avec tout son matériel, ses bagages, son trésor. Slimane, un de ses frères, arrivé de Tafilala avec un groupe de notables du Sud, lui prêta serment de fidélité. Il se rendit alors à Meknès et y reçut l'adhésion des populations arabes et berbères de la plus grande partie de l'empire et même celle des Aït-Malou. Pour gagner l'affection des principaux chefs et des Oudaïa, il vida entre leurs mains les trésors de l'empire, triste moyen qui, tout en lui enlevant ses ressources, fit plus de jaloux que d'amis au nouveau sultan. Les antécédents d'El-Yezid permettaient d'augurer ce que serait son règne. A peine, en effet, fut-il maître de l'autorité qu'il se livra sans réserva à ses passions et à ses caprices sanguinaires. Les mauvais jours du règne de son grand-père étaient revenus, et le Maroc, qui avait respiré sons son prédécesseur, se vit de nouveau désolé par l'anarchie et la violence.

Dans le mois de septembre 1790, le sultan se mit en marche et, s'étant rendu à Tanger, arrêta les consuls de Mogador et de L'Arache, ainsi que des religieux espagnols qui n'avaient pas eu le temps de fuir; puis il commença le siège de Ceuta, sous le prétexte que des frégates espagnoles avaient pris deux de ses corsaires. En octobre, ayant reçu des mortiers, il lança des bombes sur Ceuta ; mais ce siège fut mollement conduit et, bientôt, des négociations s'ouvrirent à Madrid pour la conclusion de la paix (janvier 1791). Le roi Charles IV rendit les deux navires corsaires; mais El-Yezid, au mépris de ses engagements, continua les hostilités, de sorte que l'Espagne elle-même rompit le traité et fit bombarder Tanger, le 24 août suivant.

RÉVOLTES CONTRE EL-YEZID. SA MORT. RÈGNE DE MOULAÏ-SLIMANE. - Cependant, la tyrannie d'El-Yezid n'avait pas tardé à soulever contre lui tout le Mag'reb. Les régions de Maroc, du Houz, du Doukkala en révolte reconnurent comme sultan Moulaï-Hecham, tandis que Moulaï-Abd-er-Rahmane, proclamé à Taroudent, insurgeait le Sud et se rendait maître de Tafilala.

El-Yezid, qui ne manquait pas de résolution, se décida à lever le siège de Ceuta pour aller combattre en personne la révolte. Au préalable, il fit massacrer ses prisonniers espagnols, dont les restes mutilés furent cloués aux portes de ses villes: Puis, il expédia un ambassadeur à Charles IV pour conclure la paix. Tranquille de ce côté, il se porta rapidement sur Maroc, y entra en maître, et s'y livra aux plus granits excès (décembre 1790), Peu après, ayant reçu la nouvelle que Moulaï-Hecham, soutenu par de nombreux contingents

des Abda et du Dokkala, était campé sur les bords de l'Ouad-Tensift, il marcha contre lui et, grâce à son artillerie, eut bientôt dispersé ses adhérents. Le sultan en personne se mit à la poursuite des fuyards dont il fut fait un grand carnage. Mais, ayant été atteint d'uns balle à la cuisse, El-Yezid fit arrêter la chasse et rentra à Maroc. Sa blessure, qui d'abord n'avait pas paru grave, prit un mauvais caractère et entraîna rapidement sa mort (15 février 1792). Un soupir de soulagement accueillit partout cette nouvelle.

Les régions du sud-ouest restaient, de fait, à Hecham. Mais à Fès, on ne ratifia pas son avènement. Les émirs berbères et arabes du nord, les chefs des Abid et des Oudaïa, les notables et les Oulama réunis dans cette ville, proclamèrent Moulaï-Slimane, dont la piété leur offrit plus de garanties après les mauvais jours qu'ils venaient de traverser. En même temps, les villes maritimes et les marabouts de Sidi Abd-es-Selam prêtaient serment à Moulaï-Moslama, frère utérin d'El-Yezid. Mais, lorsqu'on y apprit l'élévation de Moulaï-Slimane, on expulsa le malheureux Moslama qui s'enfuit chez. les Haïaïna. Bientôt, l'armée du sultan pénétra dans le pays montagneux de cette tribu, la châtia rudement et contraignit encore le prétendant à la fuite. Accompagné de ses deux fils et de son neveu El-Hâcen, Moslama put gagner le littoral et s'embarquer pour l'Orient.

Ainsi, Moulaï-Slimane resta seul maître des provinces du nord et, aidé par son frère Taïeb, y fit régner, sans conteste, son autorité. Quant au sud, il demeurait livré aux compétitions de ses frères et cousins[1].

TUNIS : SUITE DU RÈGNE DE HAMMOUDA. LES KARAMANLI SONT RÉTABLIS PAR LUI À TRIPOLI. — A Tunis, le bey Hammouda continuait de régner, soumis de plus en plus aux fantaisies de ses favoris et aux intrigues de son palais, et manifestant à tout propos la violence et l'obstination de son caractère. Les hostilités des Vénitiens n'avaient pas cessé ; mais cette guerre n'était plus redoutable, depuis la mort de l'amiral Emo. Les autres puissances européennes entretenaient de bons rapports et l'Espagne voulait, à tout prix, la paix avec la régence, si bien qu'au mois de janvier 1791, le traité fut enfin signé, et coûta fort cher au gouvernement de Charles IV.

Dans la nuit du 8 au 9 février 1792, Hammouda faillit tomber

1. *Et-Tordjaman,* texte arabe, p. 76 et suiv; traduction, p. 157 et suiv. — L. Godard, *Maroc*, P. 567 et suiv.

sous le Poignard de trois mamlouks qui avaient pénétré dans son appartement pour l'assassiner. Ce ne fut qu'après une lutte énergique, dans laquelle il fut blessé d'un coup de poignard à la gorge, et grâce au recours porté, au péril de sa vie, par le Sahab-el-Taba (garde des sceaux) qu'il put échapper à ces sicaires. Ceux-ci se défendirent avec rage dans les appartements; puis, deux d'entre eux se firent sauter la cervelle et le troisième fut massacré sur place.

Sur ces entrefaites, un corsaire turc, nommé Ali-Bourghoul, ayant réuni et armé quelques navires, se présenta inopinément devant Tripoli et s'en rendit maître. Le vieux pacha qui y commandait, Ali-Karamanli, eut le temps de fuir, et vint demander à Tunis asile et vengeance. Cependant, l'usurpateur qui avait si facilement conquis la Tripolitaine, mis en goût par son succès, voulut s'emparer encore de l'île de Djerba. Cette fois, le bey de Tunis ne pouvait plus rester indifférent. Il réunit une armée et l'envoya contre Tripoli, avec les deux fils du pacha Karamanli, Youssof et Ahmed. Lorsque l'armée tunisienne fut campée en face Youssof et Ahmed. Lorsque l'armée tunisienne fut campée en face de la capitale, les Tripolitains, las de la tyrannie de l'usurpateur et de ses suppôts, se révoltèrent et expulsèrent Bourghoul. Les Kharamanli reprirent ainsi possession de Tripoli et l'armée de Tunis rentra dans ses cantonnements en rapportant une forte indemnité au bey Hammouda, dont l'influence s'étendit dans les provinces méridionales[1].

IBRAHIM-BOU-SEBA NOMMÉ BEY DE CONSTANTINE, EST ASSASSINÉ PAR LES PARTISANS DE SALA-BEY. RÉVOLTE DE CELUI-CI. — Le nouveau dey d'Alger, Hassan, se montrait, en toute circonstance, un prince sérieux et bienveillant. Néanmoins, la prépondérance prise, dons les dernières années, par ses beys, n'était pas sans l'inquiéter, et il jugea indispensable de mettre un terme à leurs velléités d'indépendance. C'est pourquoi il décida le remplacement de Salah, bey de Constantine, et de Moustafa-el-Ouznadji, bey de Titeri. Ce dernier, ayant été appelé à Alger, fut mis ou courant des intentions du dey et alla se réfugier dans le sanctuaire de Sidi Abd-el-Kader-el-Djilani. Il fut remplacé à Médéa, par Si Mohammed-ed-Debbah.

Le poste de Constantine fut donné au turc Ibrahim, dit Bou-Sebâ, alors caïd du Sebaou. Il partit avec une escorte de 70 cavaliers

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 221 et suiv. — *Traité avec l'Espagne,* p. 568 et suiv. Féraud, *Annales Tripolitaines* (revue africaine, n° 159, p. 218 et suiv.). Marcel, *Tunis* p. 196.

environ, et arriva à Constantine sans se faire annoncer. Salah-bey n'eut donc pas le temps d'organiser la résistance ; il voulait fuir, mais les abords de la ville étant gardés, il se réfugia dans la tente des soldate turcs célibataires (Zebantote) qui le protégèrent et le conduisirent à Dar-el-Bey (16 août). Cependant Ibrahim ayant convoqué les notables et leur principaux fonctionnaires, pour leur donner connaissance du firman qui le nommait, fit gracieusement asseoir son prédécesseur auprès de lui, et s'efforça de le rassurer, l'autorisant même à rentrer dans sa demeure. Selon certaines versions, Salah aurait profité de l'offre; selon d'autres, il préféra rester dans le palais. Quoi qu'il en soit, des fonctionnaires du beylik, dévoués au précédent bey, pénétrèrent dans le palais au milieu de la quatrième nuit qu'y passait Ibrahim et, après avoir tué l'esclave chrétien qui gardait sa porte, se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Cela fait, ils allèrent prévenir Salah qu'il était toujours maître de Constantine. On dit que celui-ci leur reprocha d'avoir, par ce meurtre, causé sa perte : mais il est plus probable qu'il en était lui-même l'instigateur. Dans tous les cas, il n'hésita pas à compléter la besogne en ordonnent le massacre des serviteurs et des cavaliers qui avaient accompagné Ibrahim et dont un seul échappa à cette boucherie (20.21 août).

Salah-Bey n'oublia pas que les Zebantote avaient empêché son arrestation, et il résolut de lier leur sort au sien en choisissent cinquante d'entre eux qui s'engagèrent, par serment, à mourir pour lui, et auxquels il fit d'opulents cadeaux. Jugeant qu'il fallait payer d'audace, il fit, le lendemain, battre les tambours et déployer les étendards. Puis il tint une audience solennelle, entouré de ses partisans, pour bien prouver qu'il était toujours le seul maître ; en même temps ses sicaires recherchaient quiconque était soupçonné d'inimitié et même de tiédeur, et le mettaient à mort.

Mais le prestige de Salah-bey avait disparu et ses violences semblèrent achever de détacher de lui les gens influents. Quant aux troupes régulières, elles demeuraient, pour la plus grande partie, campées prés de l'Ouad-Remel, et attendaient les ordres du dey. Ainsi le rebelle ne pouvait compter que sur ses amis particuliers et sur les Zebantote. Il forma alors un corps de kabyles Zouaoua, auxquels il confia la garde des abords de la ville.

HASSEÏN, FILS DE BOU-HANEK, EST NOMMÉ BEY DE L'EST. SALAH-BEY EST ARRÊTÉ, PUIS MIS À MORT À CONSTANTINE. — La nouvelle de la révolte de Constantine causa à Alger une profonde émotion, car on connaissait la puissance de

Salah-bey et ses actes montraient clairement qu'il était révolu à tout pour conserver le pouvoir. Hassan-dey, fort perplexe, reçut alors la visite de cet Hasseïn, fils de l'ancien bey de Constantine, Bou-Hanek, qui avait échappé, non sans peine, à la fureur de Salah : après vingt années d'exil et de souffrances, il n'avait qu'un désir: se venger de son persécuteur, «Si vous consentez, à me nommer bey de la province de l'Est - dit-il au dey je me charge de Salah, et il ne se passera pas beaucoup de jours avant que vous ne receviez la nouvelle de sa mort.»

Personne, en effet, n'était mieux que lui à même de réussir, car il avait conservé dans la population de nombreux et sérieux appuis. Aussi le dey s'empressa-t-il de le nommer bey de l'Est. Après avoir écrit aux notables de Constantine pour annoncer son avènement, Hasseïn se mit en route, accompagné de divers hauts fonctionnaires et appuyé par des forces imposantes. Parvenu à Hamza, il conçut quelques craintes, en raison, sans doute, de renseignements reçus, et écrivit au dey, pour l'inviter à le faire précéder par un Hanba (officier supérieur), qui prendrait le commandement des troupes régulières demeurées dans l'expectative. Cela fut fait; en même temps, un janissaire du nom de Ahtchi .....[1], porteur de proclamations pour l'agah, les chaouchs et les habitants de Constantine, les invitant à s'emparer de Solah-bey, se mit en route, traversa l'Ouennour'a et arriva, sans encombre, au camp de l'Ouad-Remel.

Dès la réception de ce message, les Yoldachs se mirent en marche et se présentèrent devant Constantine dont les portes étaient gardées par les Zouaoua. On parlementa et, lorsque la population connut les nouvelles d'Alger, quand la proclamation du dey se fut répandue, les gens se précipitèrent en foule vers la porte Bab-el-Ouad et l'ouvrirent aux janissaires. Aussitôt, une foule en délire se rue vers Dar-el-Bey, où Salah, entouré de quelques amis fidèles, tente une résistance inutile. Cependant il se décide à fuir, se réfugie chez lui et, sachant qu'il est poursuivi, tue, de sa main, une esclave chrétienne, d'une grande beauté, à laquelle il était très attaché, afin qu'elle ne tombât pas aux mains de ses ennemis. Sommé de sortir de son refuge, il demande Sidi Abd-er-Rahman-ben-el-Feggoun, cheikh el-Islam, dont la famille avait, depuis longtemps le privilège de droit d'asile, et s'avance en tenant le pan de son burnous. Mais, aussitôt, on se jette sur lui, on le charge de chaînes «au cou et aux mains»

1. Ce nom qui signifie en turc (cuisinier) est incomplet, car il s'ajoute au prénom de celui qui l'a reçu comme surnom.

et on le met dans la prison de la Kasba en attendant l'arrivée du bey.

Le 15 août, Hasseïn-bey fit son entrée, sans la moindre opposition, à Constantine. Aussitôt les hauts fonctionnaires algériens qui l'accompagnaient s'occupèrent de faire main basse sur la fortune de Salah-bey et sur toutes les valeurs trouvées chez le bach-Kateb et le bach-Seïar. En même temps, les exécutions commencèrent : le bach-Seïar Bou-Rennane-ben-Zekri, fut roué vif sur la place publique. Les chaouchs de l'ancien bey, son agha, Ibrahim, le caïd de la Kasba, celui de Bône et un grand nombre d'autres personnes, périrent étranglés ou décapités. Quant à Salah-bey, il vit, dans la nuit du premier au deux septembre, des chaouchs munis du lacet entrer dans son cachot et fut étranglé par eux. Son corps, rendu à sa famille, fut inhumé dans la Medraça de Sidi-El-Kettani, où il se trouve encore.

Telle fut la fin de cet homme qui s'était montré administrateur habile et dont la figure domine celle de tous les beys de l'Est. Il tomba victime du système de suspicion et de spoliation qui vouait les fonctionnaires turcs à un sort presque toujours misérable. Quant à sa rébellion finale, caractérisée par le meurtre d'Ibrahim, personne ne peut l'excuser, et le gouvernement turc ne devait pas la tolérer.

Peu de temps après, les fonctionnaires du dey reprirent la route d'Alger, en ramenant 250 mulets chargés d'or, d'argent et d'objets précieux, le tout formant une valeur d'environ douze millions. Ainsi, la révolte de Salah-bey avait été productive pour le gouvernement algérien[1].

MESURES PRISES PAR MOHAMMED-EL-KEBIR POUR LE REPEUPLEMENT D'ORAN. SA MORT. IL EST REMPLACÉ PAR SON FILS OSMAN. — Le premier soin de Mohammed-el-Kebir, après sa prise de possession d'Oran, avait été de relever la ville de ses ruines et de la repeupler. Il reçut du dey d'Alger un certain nombre de familles qu'il protégeait, ou dont les chefs lui étaient suspects, et adressa un appel dans les villes telles que Médéa, Miliana, Maskara, Tlemcen, qui lui envoyèrent des colons. Il en vint même de Maroc et de Fès : quelques Arabes de l'intérieur

1. Vayssettes *Hist. de Constantine sous les beys*, p. 375 et suiv. Féraud, *Éphémérides d'un secrétaire* (Revue africaine 106, p. 302 et suiv.). — Cherbonneau, *Inscriptions arabes de Constantine* (Rec. de la Soc. Arch. 1856-57, p. 118 et suiv.). — De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 347 et suiv.

se présentèrent aussi, pour changer leur genre de vie contre celui du citadin. Le bey distribua à ces gens les terrains de la ville, en n'exigeant d'eux que de faibles redevances, mais en les obligeant à construire sur des emplacements déterminés. Enfin des Juifs étaient accourus en grand nombre de Mostaganem, de Tlemcen, de Nedroma et autres localités. Il les cantonna, moyennant quelques taxes, sur la crête du ravin, où ils formèrent le quartier israélite tel que nous l'avons trouvé. Quant aux propriétés particulières et édifices publics abandonnés par les Espagnols, il en employa une partie pour ses besoins ou ceux de l'administration, en donna une autre partie aux gens de son entourage et vendit le reste. Le dey d'Alger, toujours hanté par la crainte que lui causait l'extension de la puissance de ses beys, avait rappelé presque toutes les troupes régulières. Il ne resta à Oran que dix seffara, soit environ 190 Yoldachs et une quarantaine de cavaliers. Mais le bey Mohammed couvrit Oran vers l'intérieur, en l'entourant des tribus Makhzen : Douaïr, Zemala, R'araba et, plus loin, Hachem et Bordjïa. Ces populations devaient lui fournir, en tout temps. 4,000 cavaliers. Mohammed-el-Kebir fit élever la mosquée de Karguenta, où il prépara sa sépulture. Elle fut terminée en 1793 et la bey venait d'ordonner la construction de celle qui à été enclavée dans l'hôpital civil, lorsque la peste, rapportée d'Orient par les pèlerins, éclata dans la ville où elle fit de grands ravages. Quelque temps après, ayant réuni les fonds et les présents nécessaires pour le denouche triennal qu'il devait apporter lui-même à Alger, il se mit en route; mais, parvenu à 1a Guetna des Oulad-Khouidem, à Sbiha, il mourut subitement (15 novembre 1797). Selon certaines traditions confirmées par des renseignements fournis par M. Guin, son décès n'aurait eu lieu qu'à son retour d'Alger, le 15 juin 1797. On accusa le dey de l'avoir fait empoisonner. Ainsi, les circonstances qui ont accompagné la mort de cet homme remarquable sont indécises, malgré leur proximité de notre époque. Il fut enterré dans la Medraça de Kheneg-en-Netah dont la coupole et le minaret sont enclavés dans la caserne de cavalerie.

Avant sa mort, le bey avait désigné, pour lui succéder, son second fils Osmane, surnommé le Borgne, associé par lui, depuis longtemps, à la direction des affaires. Le dey ratifia ce choix ; quant à l'aîné, Mohammed-el-Mekallech, il fut momentanément tenu à l'écart[1].

1. Walsin Estherhrazy, *Domination Turque*, p. 196 et suiv. — L. Fey. *Hist. d'Oran*, p. 268 et suiv. — De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 354. Garguos, *Notice sur le Bey d'Oran* (Revue afric., p. 223 et suiv.).

PROCÉDÉS DE GOUVERNEMENT DU DEY HASSAN. PRÉPONDÉRANCE DE BACRI ET DE BUSNACH. ILS DEVIENNENT CRÉANCIERS DE LA FRANCE. — Nous avons dit que le dey d'Alger, Hassan, s'était d'abord montré humain et raisonnable; mais, de même que ses prédécesseurs, il ne larda pas à devenir irascible et fantasque: une crainte, surtout, l'obsédait, l'extension de l'autorité de ses beys, dont il suivait les moindres actes avec une sorte de jalousie maladive ; de plus, le bénéfice qu'il avait retiré de la destitution de Salah-bey n'était pas sans agir sur son esprit et devait l'amener à ériger ce moyen de battre monnaie en système gouvernemental. Une nouvelle cause de trouble vint l'agiter: par suite de la guerre entre la France et la Grande-Bretagne, il se vit en butte aux intrigues des Anglais qui multiplièrent leurs offres, afin d'obtenir son appui ou de l'empêcher de fournir son aide aux Français. Hâtons-nous de dire q'il resta fidèle à ceux-ci, et alla même jusqu'à avancer au Directoire 5,000,000 de francs sans intérêt. Cela n'empêchait pas notre consul d'être quelquefois victime d'avanies succédant à des amabilités excessives.

Ce fut alors que la richesse des juifs livournais établis à Alger et qui, en récompense de quelques prêts d'argent, fournis dans des circonstances critiques, avaient obtenu de nombreux monopoles commerciaux, devint fort grande. A leur tête se trouvaient deux hommes intelligents: Nephtali Busnach (Bouchenak) et Joseph Bacri, qui devaient jouer un rôle décisif dans l'histoire de la domination turque. Leurs relations avec l'Europe, leur ingérence dans les affaires du deylik, résultat des monopoles à eux concédés, leur donnèrent, à Alger surtout, une autorité fort grande et en firent une sorte de gouvernement occulte. C'est ainsi, qu'étant entrés en pourparlers avec Moustafa-el-Ouznadji, qu'ils visitaient dans la zaouïa où il était réfugié, ils arrachèrent au dey son pardon, puis, sa nomination comme caïd du Sebaou (avril 1793). Vers cette époque, les Bacri et Busnach, après avoir suivi les fluctuations de la fortune de la France, se décidèrent, en apprenant ses victoires, A traiter avec ses agents pour la fourniture de denrées et à accepter ensuite la cession de la créance de 5,000,000 que le dey possédait sur elle.

DESTITUTION DES BEYS DE TITERI ET DE L'EST. LE DEY S'EMPARE DE LEURS RICHESSES. DIFFICULTÉS AVEC LA FRANCE. — Peu après, le dey Hassan faisait inopinément arrêter Mohammed-ed-Debbah, bey de Titeri, dont tous les biens étaient saisie et livrés au chef de la régence. Un certain El-Hadj-Brabim-Boursali le remplaça (août 1794). Ce fut ensuite au tour du bey de

Constantine, qui gouvernait assez paisiblement cette province avec le concours de son khalifa, Mohammed-Cherif, fils du bey Ahmed-el-Kolli. Le malheureux Hasseïn-bey avait été atteint d'une maladie qui lui enlevait, en partir, l'usage de ses jambes et par conséquent l'empêchait de monter à cheval. Une destitution aurait sembla suffisante: on préféra le mettre à mort; il fut étranglé dans sa prison, le 30 janvier 1795. Selon certaine version, il aurait, une certaine fois, accueilli avec peu de déférence un ordre du dey, apporté par un envoyé spécial et lui prescrivant de mettre a mort le caïd de Bône. Mais, ce qui, à notre avis, donne la clé de la destitution, sinon de la mise à mort de Hasseïn-bey, c'est la nomination de son successeur Moustafa-el-Ouznadji, l'ancien bey de Titeri, le protégé des Bacri et Busnach (fin novembre 1794). Le choix, du reste, n'était pas mauvais, étant données l'expérience et les capacités de ce Turc qui s'était distingué dans son administration, à Médéa, et avait montré un grand courage, lors de l'attaque d'Alger par O'Reilly. Cependant, un acte de violence exercé par lui, pendant son commandement du Sebaou, sur un chef kabyle, avait produit une révolte des Flitta, qu'il laissa en pleine insurrection. Il emmena avec lui un personnel nouveau et exécuta diverses expéditions dans la province de l'Est.

Dès son arrivée à Constantine, Moustafa-bey, servant sans aucun doute les intérêts de ses protecteurs, les Bacri et Busnach, manifesta du mauvais vouloir pour les comptoirs français et défendit même l'expédition des blés au Bastion, alors que la France en avait le plus grand besoin. Bientôt, les employés de la compagnie qui venait de prendre le titre d'»Agence d'Afrique», se virent en butte à l'hostilité des indigènes et même des soldats turcs chargés de les protéger. L'abandon du comptoir de Collo, où se trouvaient quatre Français, dut être décidé, car la situation n'y était plus tenable (octobre 1795). Au dernier moment, les Colliotes, prévoyant un peu tard le préjudice qui en résulterait pour le pays, adressèrent des réclamations au bey et même au dey, et voulurent retenir, par force, l'agent. Mais celui-ci jugeait une satisfaction indispensable et, ne l'ayant pas obtenue, il parvint à s'échapper dans une barque.

Le dey d'Alger était alors très irrité contre la République française qui avait refusé de lui accorder la grâce du beau-frère du consul Vallière, réfugié auprès de lui, le sieur Meïfrun, condamné pour avoir accepté des Anglais une fonction municipale pendant leur occupation de Toulon. Donnant à ce fait une trop grande importance, Hassan prescrivit au bey de Constantine de cesser toute relation avec l'»Agence d'Afrique» et refusa obstinément les

magnifiques cadeaux que cette compagnie lui envoyait. Enfin, en 1796, Buchot, ministre des relations extérieures, consentit, sur le conseil de son envoyé Herculais, à transiger moyennant une indemnité de 100,000 francs pour Meïfrun, pitoyable solution qui ne satisfit personne et diminua l'autorité de la France à Alger. Ses défenseurs intéressés devinrent alors les Bacri et Busnach, dont elle fut encore heureuse d'avoir le concours.

Le dey prenait, de plus en plus, goût au système des révocations suivies de spoliations. Au mois de juillet 1796, Brahim, bey de Titeri, fut arrêté et dépouillé de sa fortune; ses fonctionnaires eurent le même sort ; cependant, plus heureux que ses confrères de l'est, il fut simplement interné à Tlemcen. Hassen, caïd des Beni-Slimane, le remplaça. A la fin de l'année suivante, Moustafa-el-Ouznadji, bey de l'Est, rentrait d'une expédition fructueuse contre les Khoumirs et Nehed de la Tunisie, lorsque, à son arrivée à Constantine, des agents envoyés par le dey d'Alger le firent périr par le lacet, de même que ses prédécesseurs (25 décembre 1797) : il avait gouverné moins de trois ans, Il laissait des valeurs considérables tant à Constantine qu'à Alger et à Blida ; le tout fut confisqué par le dey. El-Hadj-Haméïda-ben-el-Fekhar, secrétaire de Ben-Ouznadji, fut crucifié contre le rempart, de Constantine, après avoir souffert mille avanies. Quant à la famille du feu bey, on se contenta de l'expulser de la ville. Son khalifa, Hadj-Moustafa-ben-Engliz bey, lui succéda (janvier 1798). Le premier soin du nouveau bey fut de faire arrêter et décapiter trois membres principaux de la famille Ben-Gana. C'était consacrer le triomphe de leurs rivaux, les Daouaouida. Bientôt, en effet, Debbah, cheikh-el-Arab, vint recevoir le burnous d'investiture des mains d'Engliz-bey[1].

RÈGNE DU DEY MOUSTAFA À ALGER. PRISE DE MALTE PAR BONAPARTE. RUPTURE DES TURCS DE BERBÉRIE AVEC LA FRANCE. — Dans les premiers mois de l'année

1. Feraud, *Causes de l'abandon du comptoir de Collo* (Revue afric. n° 132. p. 144 et suiv.). — Federmann et Aucapitaine, *Beylik de Titeri* (Revue afric.. n° 52. p. 286 et suiv.). — De Grammont. *Hist. d'Alger*, p. 350 et suiv., — Vayssettes, *Hist. des Beys de Constantine* (Soc. Arch. De Constantine, 1869, p. 453 et suiv.). — Féraud, *Ephémérides d'un secrétaire* (revue afric. n° 106, p. 305 et suiv.). — Cherbonneau, *Inscriptions arabes de Constantine* (Rec. de la Soc. Arch., 1856-57, p. 125 et suiv.). — De Voulx, *Archives du consulat de France à Alger*, p. 129 et suiv. — Féraud, *Les Ben-Djellab* (Revue africaine n°161 p326 et suiv.)

de 1798, le dey Hassan fut atteint d'une plaie au pied qui ne larda pas à prendre un mauvais caractère. L'ancien conventionnel Jean-Bon-Saint-André était venu à Alger pour rétablir l'état des affaires de la France ; il quitta cette ville, dans les premiers jours de mai, après avoir obtenu des avantages sérieux, mais dont il exagéra l'importance. La 14 mai eut lieu la mort du dey. Il fut remplacé par son neveu, la Khaznadji Moustafa, sans trouble ni contestation. C'était un homme vulgaire, brutal et d'une cupidité excessive ; ses premiers actes consistèrent à rechercher la fortune de son oncle et à l'extorquer des mains de sa veuve et de ses héritiers, par les moyens les plus odieux. Busnach était le grand ami du nouveau bey ; il ne tarda pas à devenir son favori et à exercer sur la direction des affaires de la régence une action prépondérante qu'il eut le tort de ne pas dissimuler.

En exécution d'ordres antérieure, le bey de Constantine avait arrêté le sieur Peiron, directeur des établissements de la Calle, et l'avait fait conduire à Constantine où il se trouvait détenu. Les comptoirs étaient fermés ou pillés, les transactions arrêtées et le territoire situé à l'ouest de la Calle, qu on appelait la Mazoule, et dont les nombreux habitants indigènes étaient les clients dévoués du Bastion, encore une fois dévasté. Le bey de l'Est se plaignait, du reste, que les agents de la compagnie ne lui servaient pas les redevances imposées. Lors de sa visite au nouveau dey (juin), il reçut l'ordre de mettre en liberté les captifs et, à cette occasion, le comptoir de Collo fut rétabli.

Sur ces entrefaites, on apprit à Alger que la, grande flotte qui se préparait dans le midi de la France avait pris la mer et que 700 voiles voguaient vers l'Orient. Bientôt, arriva la nouvelle de l'occupation de Malte, puis une lettre du général Bonaparte, adressée au consul de France à Alger, la confirma, en annonçant que ces îles étaient désormais françaises, que l'ordre des chevaliers de Saint-Jean, ennemis héréditaires des Turcs d'Afrique, était détruit, et que, par décision de Bonaparte, 2,000 esclaves barbaresques venaient de recouvrer la liberté. Ces nouvelles furent bien accueillies sur les côtes africaines, malgré les difficultés résultant de la mise en liberté des esclaves maltais, vénitiens et autres, exigée à titre de réciprocité ; mais ce moment de joie fut de courte durée. Bientôt, en effet, on sut que la flotte française avait abordé en Egypte ; que le général Bonaparte était entré en mettre à Alexandrie, le 1er juillet, et au Caire, le 21, et que la guerre avait éclaté entre la France et la Porte. Puis, ce fut la nouvelle du désastre d'Aboukir et enfin l'arrivée d'un

firman de Selim-III, prescrivant à la régence de traiter la République française en ennemie (octobre). Ces ordres ayant été renouvelés et précisés par l'envoi d'un capidji-bachi, le dey se décida à faire arrêter le consul de France, M. Moltedo et son personnel (21 décembre). Mais leur captivité fut de courte durée et adoucie, autant que possible, par les consuls des autres nations ; le 2 février 1799, ils étaient rendus à la liberté.

Les conséquences furent plus fâcheuses pour les établissements français de l'Est, si peu favorisés depuis quelque temps, et dont la concurrence du comptoir espagnol d'Oran avait profondément troublé l'économie. Cette fois, la destruction fut complète. Le personnel, composé de 98 personnes, fut conduit à Constantine et toutes les valeurs et marchandises furent confisquées ; à peine laissa-t-on à ces malheureux les effets qu'ils portaient sur le corps. Amenés à Alger, on les employa aux mines et ce ne fut que grâce aux sollicitations pressentes de Bacri et de Busnach que quelques adoucissements purent dire obtenus pour eux.

A Tunis, où les mêmes ordres avaient été reçus, le bey Hammouda s'était montré beaucoup plus modéré. Il avait, il est vrai, signifié à la République la rupture, mais le consul Devoize et les Français établis à Tunis, n'avaient pas été inquiétés et étaient restés dans le Fondouk, sous la garde des soldats de la régence.

A Tripoli, les choses se passèrent moins correctement. Bonaparte ayant chargé M. Beaussier, notre consul dans cette ville, de veiller à l'approvisionnement de Malte et d'assurer sa correspondance, par terre, avec l'Egypte, le commodore anglais Campbell vint se présenter devant la ville et exigea que le consul et tous les Français lui fussent livrés. Youssof-Karamanli se laissa intimider et eut la lâcheté de lui remettre ses hôtes qui furent, au mépris du droit des gens, transportée en Italie.

Dans le cours de cette année 1799, la paix fut conclue entre Mohammed-ben-Kanoun, caïd des Isser, délégué du dey, et El-Hadj-Mohammed-ben Zâmoun, chef des Flissa, dont le pays était depuis longtemps soumis au blocus. Les Flissa, tout en reconnaissant la suprématie des Turcs, conservèrent leurs privilèges et obtinrent une réduction de moitié sur le chiffre de leurs impôts[1].

---

1. Berbrugger. *Documents sur Alger à l'époque da Consulat et de l'Empire* (Revue afric., nos 32, 88, 89, 90) — De Voulx, *Le Raïs Hamidou,* p. 35 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 335 et suiv. — Féraud, *Ephémérides d'un secrétaire* (Revue afric., n° 106, p. 306). — Le même, *Annales Tripolitaines* (loc. cit., p. 219). — A. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 235 et suiv. — De Voulx, *Archives* du Consulat de France, p. 131 et suiv. - Robin,

AHMED-TIDJANI FONDE LA SECTE DES TIDJANIA. EXPÉDITION D'OSMANE-BEY À AÏN-MADI. IL EST DESTITUÉ. — A Oran, le bey Osmane, au lieu de suivre les bonnes traditions de son père, se livrait, sans frein, aux passions les plus désordonnées. Il avait cependant conservé ses qualités guerrières et ce fut ce qui le poussa à exécuter une expédition à Aïn-Mâdi, où son père était allé en vainqueur.

Un Saharien, nommé Ahmed-et-Tidjani (ou Tedjini), né à Aïn-Mâdi en 1737, se fit remarquer dans sa jeunesse par sa piété et alla étudier la science aux meilleures sources, depuis la Mekke jusqu'à Fès. Il obtint, d'un de ses cheikhs, Sidi Mahmoud-el-Kourdi, du Caire, l'autorisation de délivrer l'Ouerd, en qualité de Mokaddem, aux adeptes de sa secte, (sans doute une de celles des Kadria)[1]. En 1777, il est à Fèz et rend visite au tombeau de Moulaï-Edris, auquel il se fit rattacher, plus tard, par une filiation complaisante, acquérant ainsi le titre de chérif. Il commence alors à modifier les formules et les règles de sa confrérie et à manifester son intention de fonder un ordre nouveau, Dans le cours de l'année 1782, il parcourt les oasis du centre du Sahara: Bou-Semr'oun, le Touate, etc. y séjourne longtemps, et acquiert partout des adeptes.

Aïn-Mâdi, patrie de Tedjini, devint alors le rendez-vous des voyageurs accourus de tous les points de l'horizon, apportant des offrandes au cheikh, dont ils venaient solliciter l'Ouerd et le Dzikr. Ces conciliabules, cette puissance qui se formait sous le manteau de la religion, finirent par provoquer la jalousie du bey d'Oran, dont le père avait obtenu la soumission absolue d'Aïn-Mâdi et des pays voisins. Décidé à y mettre un terme, Osmane réunit une colonne de 50 tentes, accompagnée d'un goum considérable et se porta rapidement vers le sud; mais, à son approche, Ahmed-Tedjini ouvrit les portes de la ville et se sauva à Bou-Semr'oun ; ce n'était pas ce que le bey aurait voulu ; car il tenait, avant tout, à s emparer de l'agitateur et dut se contenter de frapper l'oasis d'une contribution de 17,000 boudjou, plus une certaine quantité d'objets en nature; après quoi, il rentra à Oran.

Pendant ce temps, Ahmed-Tedjini, accompagné de son fils Mohammed-el-Kebir, se rendait à Fès où il trouvait un excellent accueil de la part du sultan, Moulaï-Slimane, dévôt digne de le comprendre, qui lui offrit même un logement dans son palais. Ce

---

Les Oulad ben Zâmoun (Revue afric., n° 109, p. 43 et suiv.). — Marcel, *Tunis*, loc. cit., p. 197 et suiv.

1. Voir notre « *Notice sur la Confrérie de Sidi Abd-El-Kader El-Djilani*» (1868).

fut alors que le Cheikh dicta son autobiographie et rédigea les règlements définitifs de son ordre, réunis dans un recueil qui porte le nom de *Kounnache*. La secte des Tidjanïa était fondée.

Quant à Osmane-bey, il fut, peu après son retour à Oran, frappé de révocation et remplacé par El-Hadj-Moustafa, caïd de Tlemcen, qui reçut l'ordre de l'arrêter (mai 1800). L'ancien bey avait préparé sa fuite, au moyen d'un bateau qui devait le prendre de nuit; mais il fut dénoncé par une de ses sœurs à l'ag'a ben el-Djomli qui commandait Mers-el-Kebir. Cet officier pénétra le soir même au Château-Neuf, s'empara d'Osmane, le chargea de fers et le livra à son successeur. Envoyé à Alger pour y être mis à mort, le fils de Mohammed-el-Kebir présenta sa défense avec tant d'adresse que le dey lui fit grâce et se contenta de l'interner à Blida. Selon certaines versions, Osmane aurait été arrêté par EI-Hadj-Kouïder-ben-Sahnoun, caïd des Arabes, après une poursuite dans la direction de l'ouest. 37 bêtes de somme, chargées de ses richesses, furent conduites à Alger, ainsi que 10 juments, 20 chevaux, 5 esclaves chrétiens, 5 négresses et 16 nègres. De plus un navire apporta dans cette ville un véritable chargement de butin (novembre 1800)*(1)*.

SUITE DU RÈGNE DE MOULAÏ-SLIMANE AU MAROC. IL RÉTABLIT L'UNITÉ DE L'EMPIRE. — Si nous avons, depuis longtemps, perdu de vue le Maroc, c'est que les événements qui s'y sont succédé n'ont rien de saillant. La peste des dernières années du siècle y fit des ravages considérables qui dépeuplèrent des contrées presque entières. Ce fléau rendit au sultan le service de le débarrasser de ses frères rebelles ou dangereux. Ce fut d'abord Moulaï-Taleb, que Slimane avait laissé à Maroc comme son représentant, après s'être emparé de cette ville; ce prince, il est vrai, lui avait donné des preuves de dévouement dans le cours des dernières années (juillet 1798). En même temps, El-Housseïn, le rebelle, cessait de vivre à Maroc où son frère l'avait attiré. Enfin, Hecham subit le même sort. Ainsi le souverain légitime rentra en possession de la région de l'Oum-er-Rebia, jusqu'au Sous. Ces contrées avaient été, dans les années précédentes, le théâtre de luttes acharnées entre les Chaouïa, les Arabes et les Berbères des montagnes; des milliers de ces indigènes étaient morts et le pays se trouvait ruiné; les ravages de la peste complétèrent tous ces maux.

---

1. Arnaud. *Hist. de l'Ouali Ahmed-Tedjani* (Revue afric., n° 30. p. 466 et suiv.). — L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 289 et suiv. — Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 197 et suiv. — Féraud, *Éphémérides d'un secrétaire* (Revue afric., n° 106, p. 310 et suiv.).

C'est pendant cette période que le consulat français de Salé, dont l'importance avait été grandement diminuée par les conditions économiques où se trouvait le pays et la concurrence de Mogador, fut transporté à Tanger. La paix fut alors signée entre le Maroc et l'Espagne. Dans ce traité, daté de mars 1800, Moulaï-Slimane flétrit la traite des nègres et fait des vœux pour que l'esclavage disparaisse de l'humanité. Ses relations avec la France continuèrent à être amicales et ce fut en vain que la Porte le supplia de rompre avec elle.

En 1801, l'armée chérifienne fit une campagne contre les Aït-Malou, Le caïd El-Hakmaouï, qui la commandait, pénétra jusqu'à Dekhiçane, où ces Berbères lui offrirent leur soumission ; mais, se sentant en force et bien pourvu d'artillerie, il repoussa leurs ouvertures et voulut laisser aux armes le soin de régler le différend ; mal lui en prit, car on l'attira dans les défilés des montagnes où il se trouva bientôt isolé et captif entre les mains des rebelles. Cependant ils le renvoyèrent avec quelques chérifs, au sultan, sans lui faire de mal. Peu après, Moulaï-Slimane dirigea, en personne, une expédition vers le sud et fit rentrer sous son autorité le Derâa, El-Faïdja et Sidjilmassa, provinces qui, depuis longtemps, étaient en proie à l'anarchie. L'année suivante, de nouvelles campagnes furent faites avec succès dans le Rif, la vallée du Haul-Moulouïa et enfin, jusqu'à Oudjda que les Turcs avaient définitivement abandonné depuis 1795, renonçant à toute prétention sur cette région.
Ainsi, le Mag'reb recouvrait peu à peu son unité, sous la main ferme de Moulaï-Slimane, dont le long règne était un véritable bienfait[1].

SUITE DU RÈGNE DE MOUSTAFA-DEY À ALGER. RÉTABLISSEMENT DE LA PAIX AVEC LA FRANCE. — Dans le courant de l'année 1800, Dubois-Thainville, envoyé comme consul à Alger pour traiter de la paix, ne tarda pas â conclure un accommodement entre la régence et la France (septembre). A Tunis, Devoize avait obtenu le même résultat (fin août) ; mais cela ne faisait pas l'affaire de l'Angleterre. Cette puissance insista tellement auprès de la Porte qu'elle obtint de nouveaux ordres pour les deys et pachas de Berbérie, prescrivant le maintien absolu de l'état de guerre. Ils s'exécutèrent pour la forme; on dit même que le dey d'Alger écrivit au premier consul afin de s'en excuser.

1. Tordjeman, p. 92 et suiv. du texte arabe, 173 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 573 et suiv.

Le 17 février 1801, Hassen, bey de Titeri, fut arrêté et dépouillé de tous ses biens, Les richesses qu'il avait déjà amassées étaient considérables. Il fut remplacé par Mohammed-Tobdji. Le 18 septembre suivant, alors que Moustafa-dey se trouvait à la mosquée pour la prière du vendredi, un certain Ouali-Khoudja, suivi de dix conjurés, parmi lesquels le caïd de Bou-R'eni, pénétrèrent dans le palais de la Djenina, et avertirent, par un coup de pistolet, leurs affidés se trouvant dans la mosquée et qui devaient, à ce signal, massacrer le dey. Mais ceux-ci n'osèrent se montrer. On accourut alors au palais: il était barricadé à l'intérieur et il fallut monter sur les toits pour essayer d'atteindre les insurgés. Ceux-ci se défendaient de leur mieux en criant aux soldats qu'ils voulaient augmenter la solde, leur donner du pain blanc et permettre trois jours de pillage des Juifs. On dut, pour en terminer, faire venir le maître maçon et pratiquer dans les murailles des ouvertures par lesquelles on pénétra. Les conjurés furent en partie massacrés, les autres périrent de la main du bourreau. Lorsqu'on fut maître de ces forcenés, le dey sortit de la mosquée et vint tenir, au palais, une audience publique, pendant que le canon tonnait, en signe de réjouissance.

Vers le même tempe, la paix ayant été conclue avec la Porte, Dubois-Thainville revint prendre possession du consulat d'Alger (novembre)[1].

NOUVEAUX EXPLOITS DES CORSAIRES BARBARESQUES. SATISFACTIONS OBTENUES PAR LA FRANCE. — Dans le cours des années qui venaient de s'écouler, la Méditerranée était redevenue la proie des corsaires de toutes les nationalités. Les Barbaresques s'y lancèrent à corps perdu et l'on put croire que les beaux jours de la course allaient refleurir. Les nations, en .guerre les unes contre les autres, favorisaient ces forbans, dans l'espoir qu'ils les aideraient à détruire la marine de l'ennemi, triste calcul dont le résultat se retournait souvent contre ceux qui en attendaient un avantage. Le réïs Hamidou, à Alger, fut un des plus célèbres parmi ces derniers corsaires.

Ceux de Tunis se signalèrent aussi par leur audace. En 1798, ils abordèrent de nuit â l'île San-Pietro, au nord-ouest de la Sardaigne, descendirent inopinément â terre et enlevèrent 900 personnes de tout âge et de tout sexe ; les hommes, enchaînés, furent entassés

1. Féraud, *Éphémérides d'un secrétaire* (Revue afric., n° 106, p. 313 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 337. — Berbrugger, *Documents* (Revue afric., n° 90, 91).

dans la cale des navires ; les femmes et les enfants restèrent sur le pont des vaisseaux, où ils eurent à subir les derniers outrages. Enfin, le produit de ce rapt fut débarqué, pêle-mêle, à Tunis ; et, lorsque le bey et les hauts fonctionnaires eurent fait leur choix, on vendit le reste comme de vils troupeaux ; seuls, ceux que leur grand âge ou leurs infirmités empêchèrent de trouver acquéreur, demeurèrent à l'abandon sur la place où ils servirent de jouets aux vauriens.

La marine d'Alger, au commencement du siècle, n'était pas à dédaigner. Elle se composait d'une trentaine de navires, dont 3 frégates de 44 canons. Commandés par des hommes tels que le réïs Hamidou, ces vaisseaux se mesurèrent plus d'une fois avec la marine de guerre étrangère, non sans succès. En 1802, notamment, Hamidou attaqua une frégate portugaise de force égale à la sienne, et d'en rendit maître.

Mais les réïs commettaient souvent des méfaits au détriment des côtes françaises ou des pays nouvellement conquis. Or, la paix avait été signée, entre la Régence et la France, le 2 mars. Le premier consul exigea de strictes réparations et, comme le dey cherchait des faux-fuyants, il sut lui parler sur un ton qui n'admettait pas de réplique. Le 7 août 1802, une division navale française parut devant Alger, et l'adjudant du palais, Hulin, remit au dey une lettre de Napoléon, l'avertissant que, si on ne lui donnait pas immédiatement toutes les satisfactions demandées, il enverrait en Afrique une armée de débarquement de 80,000 hommes; Moustafa s'empressa de s'exécuter: les navires et marchandises saisies furent rendus, les prisonniers mis en liberté, ainsi que les survivants du naufrage du Banel, échoué sur le cap Ténès, quelque temps auparavant. Inutile d'ajouter que le dey renonçait à la redevance de 200,000 piastres que, selon l'expression de Napoléon, il avait l'impertinence de réclamer. Enfin, des instructions furent adressées au bey de l'Est, afin qu'on cessât toute hostilité contre le personnel des concessions. Le rétablissement de la compagnie d'Afrique avait eu lieu depuis le mois de juin 1801.

Les Bacri et Busnach servaient toujours d'intermédiaires avec la France, mais le règlement de leurs créances commençait à amener des difficultés. Pour se venger de ces humiliations, le bey fit embarquer le consul d'Angleterre, Falcon, sous le prétexte qu'il avait eu des relations avec des femmes musulmanes, et persista dans son refus de le recevoir de nouveau, malgré la menace de bombardement faite par Nelson, venu avec une escadre. Pour se procurer une satisfaction pécuniaire, il destitua le bey de Constantine, dans

le mois de mai 1803 et chargea le caïd El-Hadj-Kouïder-ben-Sahnoun d'aller l'arrêter dans cette ville, ce qui out lieu le 25 mai. Ali, fils d'Engliz-bey, fut saisi en même temps à Alger. Osmane ancien bey d'Oran, qui était resté aux environs de Blida, fut alors placé à la tête de la province de l'Est et alla prendre possession de son beylik[1].

---

1. Franck, Tunis (dans l'Univers Pittoresque), p. 125 et suiv. — De Voulx, *Raïs Hamidou*, pass. — Le même, *Un exploit des Algériens en 1802* (Revue afric., n° 50, p. 126 et suiv.), — Berbrugger, *Documents* (*Voir les curieuses lettres de Napoléon*) (Revue afric., n° 32, p. 128 et suiv., n° 109, 110, pass.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 358. — Féraud, *Éphémérides d'un secrétaire* (loc. cit., in fine). — Vayssettes, *Hist. des Beys de Contantine*, p. 469 et suiv. — Marcel, *Tunis* (loc. cit.) p. 198.

CHAPITRE XXVII

RÉVOLTES RELIGIEUSES EN ALGÉRIE. — GUERRES ENTRE ALGER ET TUNIS

1803-1808

Prodromes de la révolte de Bdou-Dali-Bel-Ahrèche dans la province de Constantine. — Attaque tumultueuse de Constantine par Bou-Daii et les Kabyles. Ils sont repoussés. — Expédition d'Osmane-bey contre le Chérif. Il est défait et tué. — Émeutes à Alger. Massacre des Juifs. Le dey Moustafa est assassiné. — Révolte des Derkaoua dans la province d'Oran. Défaite des Turcs. Oran est assiégé. — Mohammed-el-Mekallech, bey d'Oran, défait les Derkaoua et rétablit l'autorité turque dans la province. Il est destitué et mis à mort. — Dernières tentatives du chérif bel-Ahréche. Révolte de la province de Titeri. — Suite du règne de Hammouda-bey è Tunis. Sa rupture avec le dey d'Alger. — Siège de Constantine par l'armée tunisienne. Défaite et fuite du bey de l'Est. - Arrivée de l'armée de secours. Retraite désastreuse des Tunisiens. — Les Algériens envahissent la Tunisie et sont défaits à l'Ouad-Serate.

PRODROMES DE LA RÉVOLTE DE BOU-DALI-BEL-AHRÈCHE DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE. — A peine arrivé à Constantine, Osmane-bey dut organiser une expédition vers l'est, afin de rétablir la paix dans les tribus des Henanecha et Nemamecha, où de nouveaux troubles s'étaient produits, à la suite du meurtre d'un cheikh des Henanecha. Le bey conduisit lui-même cette colonne qui rapporta un riche butin. Les coupables furent décapités et la paix sembla rétablie.

Ce fut alors qu'un mouvement insurrectionnel d'une plus grande importance se produisit dans la région montagneuse située au nord de Constantine. Un chérif marocain, El-Hadj-Mohammed ben el-Ahréche, avait été chargé, vers le commencement du siècle, de conduire en Orient la caravane des pèlerins du Mag'reb, importante mission qui lui valut le surnom de *Bou-Dali*, selon l'usage[1]. Parvenus en Égypte, les occidentaux trouvèrent le pays aux mains des Français et prirent une part active aux luttes qui se terminèrent par l'expulsion des *infidèles*. Entre tous, le chérif Bou-Dali se distingua dans cette guerre sainte ; il acquit un grand renom de bravoure chez les musulmans et y trouva, en outre, l'occasion de se lier avec des généraux anglais qui le comblèrent de cadeaux et lui

1. Voir ci-devant, les détails sur l'*Emir-er-Rekeb*.

donnèrent notamment un fusil à trois coups, invention toute nouvelle dont le chérif devait tirer un grand parti. Grâce à cette liaison, il obtint que la plupart des pèlerins de Berbérie fussent rapatriés par des navires anglais et prit place sur l'un d'eux. On le débarqua, avec quelques-uns de ses compagnons, à Tunis ou à Bône, et il n'est pas douteux que le marabout n'eût reçu des Anglais une mission politique que nous allons le voir remplir de son mieux (1803).

Le chérif Bel- (contraction de Ben-El) Ahrèche, dit Bou-Dali, se rendit d'abord incognito à Constantine, où le pouvoir était entre les mains du bey Osmane. Lorsqu'il fut bien renseigné sur les hommes et les choses, il se lança dans les montagnes kabyles et, de proche en proche, favorisé par le prestige qui entoure un marabout, il atteignit la petite ville de Djidjeli et s'établit dans l'oratoire de Sidi-Zitouni. Bou-Dali était alors dans la force de l'âge ; c'était un homme de haute taille à la barbe rousse, portant la livrée des Khouane-Derkaoua, c'est-à-dire, des vêtements en loques. En peu de temps, il fut entouré d'un grand nombre d'adhérents qu'il enflammait par le récit de ses prouesses en Égypte. Il annonçait de prochains et grands événements et se proclamait l'ami des Anglais qui avaient purgé l'Égypte de la présence des Français.

Bientôt il se prépara à la guerre, si bien que la petite garnison turque ne se jugea plus en sûreté. Une belle nuit, les Yoldachs s'embarquèrent et furent imités par la nouba de Collo. Rien ne pouvait mieux servir les projets du chérif; il se revêtit d'un magnifique burnous vert, s'établit en maître à Djidjeli et chargea de la défense de cette place un Koulour'li nommé Ahmed-ben-Dernali, auquel il acheta un petit bateau armé et équipé, annonçant qu'il allait faire la course contre les Français. Il s'embarqua en effet et, dans la nuit du 9 juin 1804, attaqua de malheureux corailleurs de l'île d'Elbe, montés sur six felouques et qui, poursuivis par un corsaire anglais, étaient venus se réfugier prés de La Calle; il fit prisonniers les 55 hommes qui les montaient et les débarqua sous le cap Sebâ-Rous, d'où il les conduisit à Djerab[1] dans la vallée de l'Ouad-Zehour. Il se construisit un village dans ce lieu reculé, et s'y établit avec une belle Kabyle de ces contrées nommée Yamena, qu'il avait enlevée. Ses premiers succès, ses violences, son étrangeté lui acquirent une énorme influence sur les populations guerrières de cette région.

Sur ces entrefaites, un marabout nommé Si Abd-Allah-Zebbouchi, dont le centre était à Redjas, au delà de Mila, se mit également à provoquer des troubles, en annonçant la chute prochaine de la domination turque. Pour le punir, Osmane-bey lui retira les

1. Djerrah, selon M. Luciani.

concessions et avantages dont il jouissait, et malgré une démarche du marabout, persista dans sa rigueur. Zebbouchi était mokadden des Khouane de Sidi Abd-er-Rahmane ; il se rendit dans les montagnes des Arrès, sur la rive gauche de l'Ouad-el-Kebir, où il possédait beaucoup d'adhérents, et entra en relations avec Bou-Dali, auquel il proposa de marcher sur Constantine pour renverser l'impie Osmane bey. Le moment d'agir était arrivé, aussi le Chérif accepta-t-il l'offre de son confrère.

ATTAQUE TUMULTUEUSE DE CONSTANTINE PAR BOU-DALI ET LES KABYLES. ILS SONT REPOUSSÉS. — Les Kabyles des Beni-Fergane et des Beni-Amrane ayant été convoqués dans la plaine de Meredj-Souker, furent passés en revue par les deux marabouts, auxquels s'étaient joints tous leurs adhérents. Monté sur une magnifique jument, Bou-Dali exécuta de brillantes fantasias et remplit d'étonnement les sauvages montagnards avec son fusil à trois coups; enfin, la voix souterraine d'un compère habilement caché annonça aux Kabyles que le moment était venu: « Levez-vous tous ! Mohammed-Bel-Ahréche sera voire libérateur et Dieu vous livrera Bône, Constantine et même Alger» Cette mise en scène ne pouvait manquer son effet. L'enthousiasme devint indescriptible: « Marchons sur Constantine !» Tel fut le cri qui s'éleva de toutes les poitrines et cette foule se rua vers le sud, grossie à chaque pas par de nouveaux adhérents. Bientôt, l'armée du chérif campa et Sidi M'hammed-el-R'orab (Salah-bey) et près de 80,000 hommes se trouvèrent réunis. De là, les Kabyles allèrent piller les maisons isolées et les faubourgs de la ville.

Osmane-bey, alors en colonne chez les Rig'a, du côté de Sétif, avait laissé la ville à la garde du Caïd-ed-Dar, Ben-el-Abiod, secondé par Sid-M'hammed-ben-el-Feggoun, Cheikh-el-Islam et plusieurs autres personnages; mais la révolte fut si soudaine, que le chérif, avec un peu plus de décision, se serait à coup sûr emparé de Constantine, tandis qu'il laissa le temps d'organiser la résistance. Tout à coup, le bruit se répand parmi les Kabyles que le bey arrive de l'ouest avec des forces considérables. Aussitôt cette troupe, prise de terreur panique, se met à fuir; on se pousse, on se foule aux pieds, on méconnaît la voix des chefs et ce n'est qu'à Ouldjet-el-Kadi[1] que le chef parvient à arrêter ce mouvement désordonné. Il veut, au moins, en tirer profit et, faisant retomber la responsabilité de cette folie sur le désir immodéré des richesses, ordonne que tout le butin soit amassé et brûlé en cet endroit.

1. A environ 3 kilomètres au delà de la passerelle de la route de Mila.

Puis, il ramène ses guerriers au combat, s'empare du mamelon du Koudiat-Ati et enfin se lance, lui premier, à l'assaut de la porte Bab-e1-Ouad. Plusieurs de ses prisonniers chrétiens ont été munis de haches et doivent enfoncer la porte. Un élan irrésistible amène une masse de Kabyles jusqu'au pied de la muraille; mais les citadins et les canonniers sont à leur poste. Un feu nourri les accueille et fait, dans ces masses profondes, des trouées sanglantes. Tout à coup, le chérif, qui avait annoncé qu'il était invulnérable, tombe frappé d'une balle à la cuisse. On l'emporte et, en même temps, l'assaut cesse et les assaillants reculent; puis cette troupe si pleine de confiance quelques minutes auparavant se met en retraite, et la retraite ne tarde pas à se changer en véritable déroute, car le bey accourt, il est proche et, cette fois, la nouvelle n'est que trop vraie.

La cavalerie d'Osmane bey, lancée à la poursuite des fuyards, les atteignit à Bou-Keceïba, sur l'Ouad-Kotone, et en fit un épouvantable carnage. La terreur répandue dans le pays fut telle que les Kabyles restèrent plus d'un mois dans leurs montagnes sans oser venir relever les cadavres de leurs parents. Quant à Bou-Dali, il avait été transporté à son village de Djerab, où il se faisait soigner de sa grave blessure, dont il devait demeurer estropié.

EXPÉDITION D'OSMANE-BEY CONTRE LE CHÉRIF. IL EST DÉFAIT ET TUÉ. — Ces nouvelles avaient produit il Alger une grande émotion, d'autant plus que le parti anglais, dans le but de détruire l'influence de la France, faisait courir le bruit que la révolte était provoquée par elle et que des Français étaient à sa tête. Osmane-bey reçut l'ordre d'agir avec la plus grande vigueur et, dans le courant du mois d'août, il se mit en marche à la tête de 4,000 fantassins turcs et Zouaoua, avec 4 pièces de canon et 3,500 cavaliers auxiliaires. La colonne atteignit sans encombre El-Milïa et procéda à quelques exécutions chez les Oulad-Aïdoun. Ce fut alors qu'un marabout des Béni-Sebih, nommé Ben-Bag'riche[1], vint se présenter au camp du dey, et affirma qu'il avait, par son influence, pacifié toute la contrée; des députations des tribus de la région le suivaient et confirmèrent ses dires. Osmane leur pardonna généreusement, surtout après avoir reçu d'elles la promesse que le Chérif lui serait livré.

Mais les jours s'écoulaient dans l'inaction et, comme le bey perdait patience, le marabout lui annonça que Bou-Dali était aux Mechate et que les indigènes n'osaient mettre la main sur lui. D'après son conseil, le bey se décide à y envoyer un corps de troupes, avec

1. Ses descendants sont encore établis au: Béni-Ouelbane.

l'aga. C'est Ben-Bag'riche qui servira de guide. Et alors l'armée s'enfonce dans des ravins qui deviennent de plus en plus abrupts et sauvages, où elle s'égrène et se disloque. Tout à coup, on apprend, par un groupe de gens des Oulad-Atiya, que le Chérif a été transporté plus loin! On s'arrête, le désordre est à son comble; à ce moment, toutes les pentes se couvrent de feux de mousqueterie. Chaque touffe de broussailles, chaque pierre cache un ennemi tirant à coup sûr. Les Turcs, affolés, sont frappés par des adversaires invisibles, et roulent au fond du torrent. Ben Bag'riche avait été atteint l'un des premiers, soit qu'il eût été lui-même victime de la fourberie des Kabyles, soit par le fait d'une erreur.

Malgré leur affreuse position, les Turcs survivants résistèrent encore durant quatre jours; enfin, le bey put être prévenu. Aussitôt, laissant ses bagages à El-Milia, Osmane-bey se mit en route afin de porter secours à ses gens. En raison de la difficulté du terrain, il avait divisé ses forces en trois corps. Parvenu chez les Beni-Habibi, il dispersa, au moyen du canon, les gens qui bloquaient l'ag'a et parvint à le dégager ainsi que les quelques survivants restés avec lui. Cela fait, le bey ordonna la retraite; mais il rencontra les contingents des tribus, précédemment soumises, qui lui barrèrent le passage et l'amenèrent ainsi à la fatale résolution de s'élancer dans une gorge profonde et encaissée qui porte le nom de Kheneg, près du col qui met en communication le pays des Beni-Fergane avec celui des Beni-Belaïd. C'était là que les Kabyles l'attendaient en grand nombre; à peine y était-il engagé que, de toute part, crépita la fusillade, tandis que les gens sans armes faisaient rouler sur lui et les siens des quartiers de roches. La grande fondrière du ravin est bientôt remplie de cadavres et de mourants. En vain Osmane-bey se multiplie pour sauver la situation. Son cheval, atteint d'une balle, roule avec lui dans le bourbier. Dés lors, le combat n'est plus qu'un véritable massacre où chaque soldat est déchiré par dix forcenés, hommes et femmes. On dit que le marabout Zebbouchi, présent à l'action, se jeta lui-même sur le bey, l'acheva de sa propre main et lui fit couper la tête qu'il envoya su chérif Bel-Ahréche chez les Beni-Fergane. Presque toute l'armée périt dans celte malheureuse campagne, car le camp d'El-Milla avait été attaqué en même temps, de sorte qu'il ne rentra à Constantine que des fuyards isolés, semant partout la terreur et la consternation. Si les marabouts avaient su profiter de l'effet produit par ce désastre, ils se seraient probablement emparés de Constantine. Bou-Dali préféra continuer à torturer de ses propres mains ses captifs chrétiens de La Calle[1].

1. Féraud, *Hist. de Djidjeli* (Soc. Arch., 1870, p. 186 et suiv.). — Le

ÉMEUTES À ALGER. MASSACRE DES JUIFS. LE DEY MOUSTAFA EST ASSASSINÉ. — Pendant que la province de Constantine était le théâtre de ces événements, l'esprit de révolte se manifestait à Alger. L'aversion pour le dey et ses amis, les Juifs, se caractérisait de plus en plus. Le 21 mars 1804, Moustafa-dey, étant allé inspecter les carrières, fut assailli à coups de pistolet par quatre Yoldachs; bien qu'atteint de deux balles, il se défendit courageusement avec son sabre, contre ses assassins qui, eux aussi, essayaient de le frapper d'estoc et de taille. Cela donna le temps de lui porter secours: on arrêta les conjurés qui furent exécutés.

Après la défaite et la mort d'Osmane, le dey envoya à Constantine, pour le remplacer, un Turc du nom d'Abd-Allah-ben-Ismaïl, en lui donnant pour mission expresse de détruire le chérif. Ce bey arriva dans sa capitale vers la fin de novembre, et s'occupa aussitôt des préparatifs d'une campagne. Bou-Dali paraît alors avoir été abandonné par Zebbouchi et une partie de ses adhérents. Il était, du reste, encore souffrant de sa blessure et se faisait porter en litière par ceux de ses captifs chrétiens qu'il n'avait pas tuée. Vers le mois de janvier 1805, il soutint, contre un corps turc, un combat peu meurtrier dans lequel il perdit une partie de ses bagages et neuf de ses prisonniers ainsi rendue à la liberté. Après ce nouvel échec, il paraît s'être porté du côté de Bougie pour chercher à y réunir des adhérents.

Vers le même temps, le reïs Hamidou se présenta devant Djidjeli, avec 4 navires de guerre, afin de s'emparer du lieutenant du Chérif et du Koulour'li Ben-Dernali ; mais la population prit fait et cause pour eux, se laissa canonner et l'escadre se retira sans avoir obtenu d'autre satisfaction que de brûler le navire du pirate.

A Alger, la fermentation continuait. Dans les premiers jours de mai 1805, elle se traduisit par une tentative d'assassinat contre le dey qui y échappa comme par miracle après avoir perdu trois doigts; le Khaznadji, qui l'accompagnait, reçut plusieurs coups de sabre. Ce n'était qu'un prélude; le pays souffrait de la disette et, selon les préjugés de l'époque, la population rendait les Israélites, particulièrement Bacri et Busnach, responsables de cette situation, en leur qualité de marchands de grains, exportateurs privilégiés.

---

même, *Zebouchi et Osman-bey* (Revue afric., n° 32. p. 120 et suiv.). — Le même, *Les Harar* (Revue afric., n° 107, p. 358). — Le même, *Nouveau document* (Soc. Arch., 1873-74, p. 41 et suiv.). — Berbrugger, Un Chérif kabyle en 1804 (Revue afric., n° 15, p. 209 et suiv.). — Vayssettes, *Hist. des Beys de Constantine*, p. 460 et suiv. — Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 201 et suiv. D. Luciaui. *Les Ouled-Atkia de l'Oued Zkour*. (Rev. afr. no 195 p. 296 et s.).

Plusieurs fois, Busnach avait été menacé et même frappé; mais son arrogance semblait s'être accrue et il commandait en maître à la Djenina. Le 25 juin 1805, au matin, à sa sortie de ce palais, il est accosté par un janissaire nommé Yahïa, lequel tout en disant : «*Salut au roi d'Alger !*» lui tire un coup de pistolet et le tue. Aux gens qui l'entourent, il crie : «*J'ai tué le Juif ! Êtes-vous donc les chiens du Juif ?*» Les groupes s'ouvrent devant lui et il atteint sa caserne où il est reçu comme un héros ; chacun baise cette main qui a délivré le pays...

A mesure que la nouvelle se répand dans la ville, les musulmans se précipitent chez les Juifs, pillent leurs maisons, font subir mille outrages à ceux qu'ils peuvent saisir, et mettent en pièces ces malheureux. C'est une horrible orgie à laquelle les femmes indigènes applaudissent du haut des terrasses. Bacri avait pu fuir; quant à ceux qui échappaient il leurs bourreaux, ils trouvaient un refuge dans les consulats. Dubois Thainville en sauva ainsi plus de deux cents.

Dans l'espoir d'éviter l'orage, le dey laissait tout faire et même encourageait l'émeute en distribuant de l'argent; de plus, il promettait aux Yoldachs qu'aucun juif n'entrerait désormais à la Djenina. C'était trop tard. Le 30, Ahmed, ancien Khodjet-el-Kheil, était proclamé par les janissaires et Moustafa, accompagné du Khaznadji, cherchait en vain à fuir. .atteint par les soldats, il fut massacré et la populace traîna son cadavre dans les rues[1].

RÉVOLTE DES DERKAOUA DANS LA PROVINCE D'ORAN. DÉFAITE DES TURCS. ORAN EST ASSIÉGÉ. —Dans la province d'Oran, les affaires n'allaient pas mieux. Le nouveau bey, El-Hadj-Moustafa El-Mamzali manquait des qualités de l'homme de guerre. En 1802, ayant marché contre la tribu des Angad, révoltée, il fut entièrement battu et abandonna son camp, ses bagages, ses chevaux aux mains des insurgés; depuis cette époque, il ne s'avançait dans l'intérieur qu'avec la plus grande prudence, ou laissait le pays abandonné à lui-même.

Vers la fin du siècle précédent, un certain El-Arbi-el-Djemel, cheikh des Derkaoua, établi dans la tribu des Beni-Zeroual, du Maroc, commença à exercer une grande action sur 1a province d'Oran qu'il peupla de ses agents. Parmi ceux-ci, son mokkadem préféré était Abd-el-Kader-ben-Cherif, plus connu sous le nom de

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 360 et suiv. — Féraud, Hist. de Djidjeli, p. 110 et suiv. — Vayssettes, *Hist. des Beys de Constantine* p. 479 et suiv.

Cherif-le-Derkaoui, originaire de Kinessa. Très actif, très remuant, ce mokaddem ne cessait de parcourir le pays, transmettant la parole du cheikh à tous, recueillant des adhésions et annonçant l'expulsion prochaine de ces mécréants de Turcs, pour lesquels il nourrissait une aversion profonde. Au printemps de l'année 1805, il prêcha ouvertement la guerre sainte et se vit bientôt entouré d'un grand nombre d'adhérents en armes avec lesquels il vint camper El-Batcha, près de la source de la Mina.

Le bey Moustafa rentrait de sa tournée du printemps, lorsqu'il apprit la levée de boucliers des Derkaoua. Il forma une nouvelle colonne et marcha contre les ennemis. Le bey avait dépassé Maskara et se trouvait campé au lieu dit Aïn-Fritissa, au confluent de l'Ouad-el-Abed et de la Mina, lorsque, le 4 juin, vers le point du jour, le camp turc, mal gardé, fut surpris par la horde des Derkaoua. Les janissaires essayèrent en vain de se former et de résister, pendant que le bey fuyait au galop sur un cheval sans selle, vers Maskara. En quelques instants les rebelles furent maîtres du camp et poursuivirent leurs ennemis dans toutes les directions.

Le succès de Chérif le Derkaoui était complet. Marchant sur Maskara, suivi de contingents de plus en plus nombreux, il y entra sans coup férir; il est probable que, s'il avait su profiter de la stupeur produite par ses succès, en se portant sur Oran, il s'en serait emparé de la même manière, car le bey n'était pas de ces hommes dont les facultés et le courage se développent en présence du danger. Il préféra s'installer en prince à Maskara. De cette ville, il écrivit aux tribus makhezen, pour les détacher des Turcs, et parvint à attirer à lui les Gharaba, Douair, Zemala et autres.

Après sa défaite, Moustafa-bey avait regagné Oran où il était demeuré plongé dans une prostration complète, s'attendant chaque jour à voir paraître, avant les Derkaoua, les chaouchs du dey d'Alger, porteurs du sinistre lacet. Cependant, le Derkaoui était arrivé à ses fins; toute la province se trouvait insurgée; en différents points, les petits postes turcs avaient été massacrés et, de partout accouraient des guerriers. Il se décida alors à marcher sur Oran, suivi d'une troupe tumultueuse et sans ordre, pillant et ravageant tout sur son passage, et qui se répandit, en se fractionnant, aux environs de la ville. Les habitants et la garnison n'eurent pas de peine à repousser les assauts des Derkaoua. Mais on ne pouvait demeurer bloqué, et les citadins pressèrent le bey d'effectuer quelques sorties qui auraient certainement dégagé la place. Moustafa les chassa de sa présence ; puis, se barricadant dans la Kasba, il fit braquer ses canons sur les maisons des Oranais. C'en était trop : on se battit tout un jour dans les rues et, finalement, les janissaires restèrent bloqués

dans leurs casernes. On dit que le bey écrivit au sultan de Maroc pour implorer son secours contre les Derkaoua.

Pendant ce temps, Adda-ben-Frih, khalife du bey, qui opérait du côté de Mazouna, avait essayé de protéger cette ville contre les révoltés; mais il y perdit un temps précieux et, lorsqu'il voulut rentrer vers Oran, il se vit attaqué dans le bois de Bessibissa, des Medjaher, par les tribus de ces régions : O. El-Kossir, Sebih, Medjaher, Sendjas, Beni-Zer'oual, Oulad-Khelouf et même Beni-Ourar. Entièrement défait, il put, à grand-peine, se réfugier à Mostag'anem. La révolte des Derkaoua s'étendit alors de Miliana à Oudjda, sans interruption.

MOHAMNED-EL-MEKALLECH, BEY D'ORAN, DÉFAIT LES DERKAOUA ET RÉTABLIT L'AUTORITÉ TURQUE DANS LA PROVINCE. IL EST DESTITUÉ ET MIS À MORT. — Dès que ces nouvelles furent parvenues à Alger, le dey reconnut la nécessité de remplacer Moustafa à Oran. Il pensa, alors, au fils aîné de Mohammed-el-Kebir, Mohammed-el-Mekallech, qui vivait retiré, auprès de Blida, et, l'ayant fait appeler, lui offrit le beylik de l'Ouest, sans lui cacher qu'il aurait à le reconquérir en entier. Or, cela n'était pas pour déplaire à Mohammed, homme énergique et courageux. La route de terre était interceptée ; il partit sur une frégate, avec 1,800 miliciens turcs et, ayant débarqué à Oran, renvoya par la même voie l'ancien bey à Alger (fin 1805). Son activité, son courage, les souvenirs laissés par son père rendirent à tous la confiance. Il fit d'abord dégager les cinq portes d'Oran, murées par l'ordre de son prédécesseur; puis, les sorties commencèrent et, en peu de temps, la ville fut débloquée, car le grand rassemblement des Derkaoua se fondait tous les jours avec rapidité.

Après huit mois de siège, Oran se trouva enfin libre. Passant aussitôt à l'offensive, Mohammed-el-Mekallech poursuivit les rebelles et les rejeta su delà du Sig. Les Bordjïa, restés fidèles, les prirent alors à revers, et les dispersèrent. Cherif le Derkaoui, ayant voulu rentrer à Maskara, trouva les portes do la ville fermées et dut se jeter vers le sud avec les Harar qui avaient suivi sa fortune. Les serviteurs du Derkaoui restés à Maskara avaient été massacrés. Quant à sa famille, on l'envoya à Oran, où presque tous ses membres furent mis à mort.

Le nouveau bey, se montrant clément à l'égard des rebelles, reçut d'abord la soumission des Douaïr, Zemala, Gharaba et autres tribus makhezen, et, appuyé par leurs contingents, vint prendre position chez les Bordjïa. Là, il apprit que Chérif était allé chez les

Flitta, qu'il avait obtenu leur appui, ainsi que le concours des Beni-Amer et des Sbih et qu'il se disposait à prendre l'offensive. A cette nouvelle, les chefs du Makhezen, réunis en conseil de guerre, se crurent perdus et proposèrent la retraite immédiate. Mais l'Ag'a Bou-Medien-ben-Kaddour-ben-Ismaïl protesta vigoureusement contre une pareille lâcheté, et le bey put s'organiser pour faire tête au mouvement. Pendant que les Bordjia de la montagne et les Hachem contenaient les rebelles au sud, il fondit sur les Medjaher, leur coupa 90 têtes et vint s'établir aux Koubba de Mazra où il reçut la soumission des tribus de cette région. Remontant ensuite le cours de la Mina, il campa à l'Ouad-el-Malah, près de la Koubba de Ben-Aouda. Cherif qui était toujours chez les Flitta, tenta alors de surprendre son camp ; mais il n'avait plus affaire à Moustafa. Après un combat acharné, les Derkaoua furent repoussés et les Turcs livrèrent au pillage le hameau des marabouts établis pris du santon, comme complices de Cherif.

De retour à Maskara, le bey put faire exécuter quelques razzias heureuses sur les partisans de Cherif. Mais c'était la tribu des Beni-Amer, unie à celle des Oulad-Zaïr, qui formait le plus solide rempart du Derkaoui. Il fallait, à tout prix, l'annihiler. Sans perdre de temps, Mohammed-bey se mit en route, atteignit le Tessala et parvint à les surprendre à Souk-el-Ahd, où ils avaient établi une immense Zemala, avec leurs familles et leurs troupeaux. Démoralisés par l'impétuosité de l'attaque, les Arabes, bien qu'infiniment plus nombreux que leurs agresseurs, perdirent la tête et ne surent pas se défendre. En quelques instants, l'immense campement fut au pouvoir des Turcs, tandis que les rebelles fuyaient dans tous les sens ; les Amer et les Oulad-Zaïr gagnèrent les montagnes des Trara; quant à Cherif, il se réfugia vers le sud, dans les Yakoubïa.

Après ce succès, le bey se rendit à Tlemcen et y séjourna un mois, s'efforçant de rétablir la paix et de mettre fin aux querelles incessantes qui divisaient les deux éléments de la population de cette ville : Hadars et Koulour'lis. Abandonnés depuis si longtemps, les citadins étaient allés jusqu'à envoyer au sultan de Maroc une députation pour requérir son intervention. Moulaï-Slimane se borna à charger un de ses officiers, le caïd Aïad, de se rendre à Tlemcen, dans un but pacifique; et, lorsque le bey fut arrivé, l'envoyé marocain s'efforça d'obtenir de lui le pardon des citadins; mais un grand nombre de ceux-ci s'étaient réfugiés dans les environs de Fès et refusèrent de rentrer en disant: «*Nous ne pouvons supporter, à la fois, la faim et l'administration tyrannique des Turcs* !»

El-Mekallech prit ensuite la route de l'est, ravageant le territoire des tribus non soumises, traversa la province, attaqua les Medjaher qui s'étaient massés en arrière de l'Ouad-Roumman dans le Dahra, sous les ordres de Ben-el-Medjahed, lieutenant de Cherif, tourna leurs positions, les accula à la mer et en fit un véritable massacre. Ce résultat obtenu, le bey se porta du côté de Miliana ; puis, appelé par les Hachem de R'eris, il fondit sur les Derkaoua, qui avaient attaqué ces derniers, et les défit complètement, à Aïn-Sedra, malgré la présence de Cherif et celle de Nen-el-Ahrèche arrivé de l'Est. Trois nouveaux combats, livrés aux rebelles sur le Rihou et la Djedioua, leur furent encore plus défavorables. Selon certaines versions, Ben-el-Ahrèche y aurait trouvé la mort et Son cadavre, réclamé par le sultan du Maroc, aurait été inhumé à Fès. Les Derkaoua paraissaient enfin détruits.

Le bey, qui avait été blessé dans le dernier combat, rentra à Oran et se livra dès lors à tous les écarts d'un caractère fantasque et luxurieux, ce qui souleva contre lui la réprobation générale. On savait en outre que, dans ses razzias et au cours de ses campagnes, il avait recueilli des sommes considérables; ces deux raisons - la dernière plus peut-être que la première - décidèrent le dey d'Alger à le remplacer. L'aga, Omar-ed-Deldji, arriva à Oran, en l'absence du bey, alors du côté du Chelif. A son retour, Mohammed-el-Mekallech fut arrêté en vertu des ordres du dey et mis à la torture, afin de le forcer à avouer où il avait caché ses trésors; mais il résista à toutes les souffrances ; on lui appliqua même une calotte de fer rouge sur la tête; mais comme cela n'avait d'autre effet que de lui faire déclarer que l'argent avait été dissipé par lui, on finit par l'étrangler.

El-Hadj-Moustafa-el-Mamzali vint, pour la seconde fois, occuper le commandement d'Oran, que sa mauvaise administration avait si fort compromis, et qu'il retrouva en bien meilleure situation (1808)[1].

DERNIÈRES TENTATIVES DU CHERIF BEL-AHRÈCHE. RÉVOLTE DE LA PROVINCE DE TITERI. — Nous avons laissé, dans la province de l'Est, le chérif Bel-Ahrèche, se retirant après sa

1. A. Delpech, *Résumé sur le soulèvement des Derkaoua* (Revue afric., n° 103, p. 38 et suiv.). — L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 292 et suiv. — Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 202 et suiv. — Abbé Bargès, *Complément de l'Hist. des Beni-Zeiyan*, p. 501 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 365 et suiv. — *Et-Tordjeman*, p. 100 et suiv. du texte arabe, 185 et suiv. de la trad.

dernière défaite, chez les Beni-Fergane. Il s'y tint quelque temps tranquille ; puis, au mois de février 1806, se porta inopinément sur Bougie qu'il essaya de surprendre. Ayant alors obtenu l'appui des Beni-Zouadaï, O. Salem, O. Salah et B. Aziz, il envahit lia région fertile des Dehamcha, la mit au pillage et fit décapiter ses cheikhs ; mais les troupes de Constantine, accourues au secours de ces indigènes, surprirent le cherif dans son camp à Bou-Redine, chez les Richïa, firent un grand massacre de ses partisans, et le forcèrent à se réfugier dans 1e massif du Babor. Ayant alors contracté alliance avec Ben-Barkate, marabout des Oulad-Derradj, il m'avança, soutenu par lui, dans la région de Setif, mais fut mis en déroule à Mag'ris par les Mokrani de la Medjana, feudataires des Turcs; peu après, il essuyait une seconde et décisive défaite aux Rabin et disparaissait de la scène. Il passa pour mort ; mais nous avons vu qu'il rejoignit Cherif le Darkaoui, dans la province d'Oran où, selon toutes les probabilités, il perdit la vie (1807).

Dans la province d'Alger, la révolte des Derkaoua s'était étendue jusqu'à Ténès et Miliana inclusivement. Encouragés par cet exemple, les Doui-Hocein, Matmata, Djendel et autres Arabes marchèrent contre Médéa, afin d'en expulser les Turcs. Ils furent repoussés par Dehilis-el-Mokhtari, que le bey avait appelé en toute hâte et qui couvrit la ville, au moyen de ses contingents. Mais la révolte se propagea dans le sud et atteignit la grande tribu des Oulad-Naïl. Ismaïl-bey, qui venait de prendre le commandement du Titeri, marcha contre eux avec le Makhezen ; il essaya en vain d'atteindre ces nomades et dut se contenter d'aller, au retour, razzier les Beni-Lent, qui dépendaient, en partie, du beylik de l'Ouest.

Les tribus de la région du Dira étaient aussi en luttes. Les Beni-Slimane et Arib, alliés, furent battus par les tribus de l'Ouad-el-Djenane. Un certain Rabah-ben-Taleb réunit alors les Arib, adressa des appels pressants à d'autres groupes indigènes et, à la tête de 8,000 cavaliers, fondit sur les tribus du Dira, commandées par un frère du bey de Titeri, nommé M'hammed, et les razzia ; enflammé par ce succès, il attaqua le fort turc de Sour-el-R'ozlane, s'en rendit maître et en chassa la petite garnison. Entraînés par cet exemple, les Flissa se lancèrent de nouveau dans la révolte ; mais le dey fut assez habile pour arrêter ce mouvement, renouer de bonnes relations avec ces Kabyles et obtenir leur concours contre le cherif Bel-Ahréche[1].

1. Féraud, *Hist. de Djidjeli,* p. 213 et suiv. — Le même, *Les Mokrani* (Soc. Arch., 1871-72, p. 273 et suiv.). — Federman et Aucapitaine. *Beylik de*

SUITE, DU RÈGNE DE HAMMOUDA-BEY À TUNIS. SA RUPTURE AVEC LE DEY D'ALGER. — à Tunis, Hammouda-bey continuait à régner, s'attachant à vivre en bons rapports avec les puissances européennes et à obtenir d'elles le plus possible comme tributs et cadeaux. Mais la France tenait toujours le premier rang et, au mois de septembre 1802, le bey envoya au premier consul un ambassadeur, Sid Moustafa-Arnaout, chargé de le féliciter de son élection à vie et de lui remettre des présents, parmi lesquels 10 chevaux, 3 lions, 3 autruches, des gazelles, etc. La réception, très, cordiale, scella les bons rapports qui unissaient les deux nations. Cependant une difficulté restait pendante et avait trait aux malheureux esclaves, enlevée en 1708 à l'île Saint-Pierre, et aux captifs italiens dont la mise en liberté, moyennant rançon ou échange, était réclamée par la France, au nom de la République italienne.

Ce long règne, les difficultés avec les nations européennes et même avec les États-Unis, desquelles Hammouda s'était toujours tiré à son avantage, ses excellentes relations avec les puissants du jour, faisaient sentir, de plus en plus, au bey, l'humiliation du traité de 1756, qui le plaçait, vis-à-vis du dey d'Alger, dans une sorte de vasselage, en l'obligeant à servir une redevance en huile et un chargement de navire d'objets manufacturés, et à se conformer à diverses stipulations puériles, relatives à la hauteur des mâts de pavillon dans les villes, etc. Depuis longtemps il avait résolu d'en finir. Au printemps de l'année 1806, jugeant le moment venu, il prohiba l'envoi de la redevance et organisa une colonne prête à se mettre en route, dans la prévision d'une attaque du bey de Constantine. De part et d'autre on préluda aux hostilités en tourmentant les nationaux du pays avec lequel on allait rompre.

Sur ces entrefaites, des difficultés s'étaient produites entre l'empire français et la régence d'Alger. Le dey Ahmed, comme ses prédécesseurs, n'avait pas tardé à devenir d'une exigence incroyable, encouragé par la faiblesse des nations étrangères qui se prêtaient à toutes ses fantaisies avec l'espoir d'obtenir, non seulement la paix, mais la prépondérance. Il savait bien que le représentant de Napoléon ne se laisserait pas traiter de 1a sorte. Aussi se contenta-t-il, avec lui, de soulever des difficultés au sujet des navires portant le pavillon de Gênes et de Naples, dont la France exigeait le respect. Par ordre de l'empereur, on arrêta les Algériens se trouvant à Marseille et leurs marchandises furent saisies.

Titeri (Revue afric., n° 52, p. 289 et suiv.). — Robin, *les Oulad B. Zamoun* (Revue afric., n° 109, p. 45).

A titre de représailles, Ahmed-dey abandonna aux Anglais les concessions de La Calle, les comptoirs et les pêcheries de l'Est, qu'ils sollicitaient depuis longtemps. Mais les populations, très attachées aux Français, reçurent fort mal les Anglais et le bey de Constantine fut assailli de réclamations au sujet de cette mesure politique. Il eut le tort d'en transmettre l'expression au dey ; pour toute réponse, le tyran envoya à Constantine des chaouchs qui saisirent le malheureux bey et, après lui avoir administré deux mille coups de bâton, lui coupèrent la tête. Sa femme, Daikha-ben-Hassen-Bey qui exerçait sur lui une grande et salutaire influence, fut horriblement torturée, puis mise à mort (déc. 1806). Hossein, un des fils de Salah-bey, né de son union avec une femme indigène, et, par conséquent, Koulour'li, le remplaça[1].

SIÈGE DE CONSTANTINE PAR L'ARMÉE TUNISIENNE. DÉFAITE ET FUITE DU BEY DE L'EST. — Ahmed-dey ayant exigé du bey de Tunis le versement du tribut et la renonciation à toute souveraineté sur l'île de Tabarka, la rupture devint complète. Deux frégates algériennes bloquèrent la Goulette et le bey de l'Est reçut l'ordre d'exécuter des razzias sur les tribus tunisiennes. De nombreux troupeaux furent ainsi enlevés prés de Kalaat-es-Senano (1807). Mais Hammouda était depuis longtemps préparé. Son armée régulière se mit en marche, soutenue par des contingents nombreux de troupes indigènes. Il en confia le commandement à son général Slimane-Kahia, dit El-Kebir, en le chargeant d'envahir la province de Constantine. L'effectif de cette armée atteignait, dit-on, 50,000 hommes ; elle était largement pourvue de munitions et de pièces de siège ; mais le manque de routes et la rigueur de l'hiver retardèrent sa marche. De plus, les tribus sur lesquelles on comptait se montrèrent hostiles et il en résulta que Slimane dut se mettre en retraite pour attendre le beau temps et des renforts.

Bientôt, l'armée envahissante reprit sa marche et franchit la frontière. Le bey de l'Est avait reçu d'Alger 3,000 ou 4,000 hommes de troupes régulières qui, joints à ceux dont il disposait, formaient à peine un effectif de 7,000 soldats. Il jugea ne pas devoir exposer, au loin, sa petite troupe, qui n'aurait pas manqué d'être enveloppée par la masse des Tunisiens, et se borna à occuper forte-

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 243 et suiv. — Vayssettes, *Hist. des Beys de Constantine*. p. 1190 et suiv. — Féraud, *Les Harars* (Revue afric., n° 101, p. 358 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 365 et suiv. — Marcel, *Tunis*, loc. cit., p. 199 et suiv.

ment le plateau de Mansoura, au moyen de ses yoldachs et des contingents indigènes qu'il avait convoqués, sachant bien que l'envahisseur ne pouvait arriver par un autre côté.

Après quine jours de marche, l'armée tunisienne se trouva en vue de Constantine. - Slimane fit alors attaquer le plateau de Mansoura défendu avec la plus grande vigueur par les Algériens ; mais le général tunisien entraîna lui-même ses hommes à l'assaut et, après sept combats meurtriers, resta maître du plateau, qui domine la ville au sud-est. Hosseïn-Bey, jugeant la situation désespérée se sauva du côté de Djemila (ou à Kçar-et-Téïr, selon certains auteurs), tandis que les débris de son armée rentraient à Constantine ou fuyaient dans toutes les directions. Personne, dans la ville, n'avait été chargé de la défense, mais les habitants, confiants dans la force naturelle de la position, connaissaient par tradition la manière de la défendre et savaient qu'on ne tenait pas encore la ville si l'on n'était maître que du Mansoura ou du Koudiat.

On dit, cependant, que dans le désarroi du premier montent, Slimane aurait pu y entrer sans peine. Cela n'est pas sûr. Dans tous les cas, il jugea prudent de s'installer solidement sur le plateau, remettant au lendemain la prise de possession. Mais, durant la nuit, les Constantinois ayant reçu, paraît-il, l'avis qu'une armée algérienne venait à leur secours, murèrent soigneusement la porte d'El-Kantara, et se préparèrent à la résistance.

Le général tunisien se décida alors à investir Constantine et à établir ses batteries de siège. La principale batterie fut place sur lit pente du Mecid, en dessous de l'hôpital actuel. Pendant bien des jour, le canon tonna et les projectiles tombèrent sur la ville, ou au delà, car la plupart des boulets la dépassaient. L'effort des assiégeants se porta ensuite contre Bab-el-Oued et fit partie du rempart qui regarde le nord-ouest. Une fois, on essaya un grand assaut, mais les assiégés accueillirent les colonnes par un feu si bien nourri que les plus braves reculèrent. Slimane écrivit alors à Tunis pour demander du renfort et Hammouda lui expédia une colonne sous le commandement de Moustafa-Englitz-bey qui vint s établir sur le Koudiat-Ati. Loin de relever le courage des assiégeants, son arrivée eut un effet déplorable, car les chefs tunisiens se dirent, naturellement, qu'en cas de succès, Engliz-bey en retirerait le profit ; dès lors le siège n'avança guère.

ARRIVÉE DE L'ARMÉE DE SECOURS. RETRAITE DÉSASTREUSE DES TUNISIENS. LES ALGÉRIENS ENVAHISSENT

LA TUNISIE ET SONT DÉFAITS À L'OUAD-SERATE. - Pendant ce temps, une armée envoyée d'Alger, sous le commandement du bach-ag'a, arrivait et établissait son camp sur le bord du Remel. Slimane fit attaquer les Algériens pur la division de cavalerie de l'Arad, nous les ordres de Hamzïda-ben-Aïad ; mais, après une brillante passe d'armes, les Tunisiens furent repoussés et durent rentrer dans leurs ligues. Peu après, arriva un autre corps turc, par Bône. La jonction se fit sur les pentes qui s'étendent au sud des .arcades romaines, et, après un nouvel engagement, le général tunisien, jugeant la partie perdue, ordonna la retraite, ce qui, dans les guerres d'Afrique, est toujours l'opération la plus difficile. A peine, en effet, le mouvement était-il commencé, que les ennemis se précipitaient sur les tunisiens de tous les côtés, les forçaient à abandonner leur camp, leur artillerie, leur, matériel, leurs bagages, et changeaient bientôt la retraite en déroute.

Constantine était bloqué. Quarante mulets chargés d'oreilles, d'autres, portant des trophées de toute sorte, furent expédiés à Alger, pendant que les débris de la brillante armée rentraient à Tunis, où le bey, au comble de la fureur, jurait de tirer une éclatante vengeance de cette injure, et réunissait, avec activité, de nouveaux contingents.

Hosseïn-bey était revenu à Constantine et s'y trouvait avec le bach-ag'a, qui proposait d'envahir la Tunisie. Le dey, consulté, ayant goûté cette proposition, l'armée algérienne quitta Constantine dans les premiers jours de juillet et se porta rapidement en Tunisie. Au delà du Kef, sur les bords de l'Ouad-Serate, était campée l'armée tunisienne forte de 18,000 hommes, sous le commandement de Youssof, Sahab-el-taba (juillet 1807). Dès que les deux troupes se trouvèrent en présence, l'action fut engagée témérairement par les Algériens, confiants dans leur nombre. Ils s'emparèrent d'abord d'un premier campement; mais, tandis qu'ils le mettaient au pillage, les Tunisiens revinrent en nombre et firent pleuvoir sur eux une masse de projectiles, ce qui eut pour effet de causer un désordre inexprimable. On vit alors plusieurs contingents de Constantine tourner bride, notamment celui du Ferdjioua, commandé par Moustafa-ben-Achour, et entraîner avec eux le bey démoralisé. Les Tunisiens redoublèrent d'efforts et, malgré la résistance désespérée du bach-ag'a et des Yoldachs, achevèrent la défaite de l'armée de l'Ouest, qui laissa sur le champ de bataille 600 à 700 morts et 10 pièces d'artillerie et, dans son camp, du matériel et des chameaux en grand nombre. Plus tard, des groupes

entiers d'Algériens, qui avaient espéré trouver un refuge dans les montagnes, furent faits prisonniers et conduits à Tunis. Cette vitoire y fut célébrée avec les plus grandes démonstrations d'allégresse. Pendant ce temps, le bey de Constantineétait étranglé par ordre du dey, les rapports du bach-ag'a faisant retomber sur Hosseïn la responsabilité de la défaite de l'ouad-Serate[1].

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 254 et suiv. — Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 483 et suiv. — De Grammont, Hist. d'Alger, p. 367 et suiv. — Féraud, *Un vœu d'Hussein-Bey* (Revue afric., n° 37, 38. p. 84 et suiv.).

CHAPITRE XXVIII

AFFAIBLISSEMENT DE L'AUTORITÉ TURQUE

1808-1815

Ali, bey de l'Est, prépare une expédition en Tunisie. Il est tué par Ahmed-Chaouch, qui usurpe le pouvoir, et est renversé après quinze jours de règne. - Révoltes à Alger. Le dey Ahmed est mis à mort. Son successeur Ali-el-R'assal subit le même sors. - Mohammed-Bou-Kabous, bey d'Oran, dompte la révolte des Derkaoun et celle des Arib de Sour-el-R'ozlane. - Violences du dey Hadj-Ali. Déclaration de guerre à la Tunisie. Révolte de Bou-Kabous, bey d'Oran. Il est mis à mort. - Grande révolte des Yoldachs à Tunis. Ils sont écrasés. - Nouvelles attaques des Algériens contre la Tunisie. Ils sont repoussés. Révolte générale du Hodna, de la Medjana et des Hauts-Plateaux. Défaite du bey de Médéa parles O. Mâdi. Namane-bey est mis à mort à Mocila et remplacé par Tchaker-bey. - Anarchie générale à Alger et tiens la province. Massacre des Mokrani par Tchaker-bey. Assassinat d'El-Hadj-Ali. Omar-Ag'a le remplace. - Mort de Hammouda-bey à Tunis. Court règne de son frère Othmane. Avènement de Si-Mahmoud, chef de la branche aînée. - Maroc : Suite du règne de Moulaï-Slimane.

ALI, BEY DE L'EST, PRÉPARE UNE EXPÉDITION EN TUNISIE. IL EST TUÉ PAR AHMED-CHAOUCH QUI USURPE LE POUVOIR ET EST RENVERSÉ APRÈS QUINZE JOURS DE RÈGNE. — La défaite de l'armée algérienne à l'Ouad-Serate avait porté à son comble l'irritation du dey Ahmed. Non content d'ordonner le supplice d'Hosseïn-bey, il fit pendre, aux créneaux de Bab-Azzoun, un grand nombre de fuyards rentrés isolément. En même temps, il nommait bey de l'Est un brave janissaire turc, nommé Ali, en garnison à Constantine, et lui ordonnait de tirer une prompte et éclatante vengeance des Tunisiens (août 1807). Ali-Bey s'occupa activement de réunir les troupes, le matériel et les munitions nécessaires au camp de l'Oued-Remel, où il convoqua les contingents indigènes de la province. Dans le courant du printemps de l'année 1808, tout était prêt, et le bey allait se mettre en route, lorsqu'il reçut la nouvelle que le bach-aga Hasseïn, était parti d'Alger, avec un corps d'armée destiné à se joindre au, sien, et l'ordre d'attendre cet officier qui devait prendre le commandement de l'expédition.

Ce retard permit à un intrigant, du nom d'Ahmed-Chaouch, autrefois compromis dans la tentative d'assassinat du dey Mous-tafa à la mosquée, et, réfugié, depuis peu de temps, à Constantine, d'ourdir une conspiration contre le bey et le bach-ag'a. Il détourna les Yoldachs de leur devoir au moyen de présents fournis sans doute par Tunis, ou en les effrayant par le récit de la trahison dont leurs collègues avaient été victime, à l'Ouad-Serate. Bientôt, l'insubordination fut complète au camp, et, tous les jours. Les Yoldachs vinrent en ville, par bandes qui se répandaient dans les rues et pillaient les boutiques. Cependant, le bach-ag'a étant arrivé, le jour du départ fut fixé et, Ahmed-Chaouch jugea le moment venu de frapper le grand coup.

Le vendredi, veille du départ, Ali-bey et le bach-ag'a s'étaient rendus à la mosquée de Souk-el-R'ezel (actuellement la cathédrale) pour y assister à lu prière de midi et, demander la bénédiction de Dieu sur leur entreprise. Tandis qu'ils remplissaient ce pieux devoir, les conjurés pénètrent dans la mosquée et, font, feu sur eux. Un tumulte se produit : le bach-ag'a, blessé, veut lutter contre ses assassins, mais il est bientôt achevé. Quant au bey, il s'est ouvert un passage le sabre à la main et a trouvé un refuge dans la maison de Si El-Abbadi (à l'angle de la place du palais et de la rue d'Orléans) ; mais il ne tarde pas à être dénoncé ; on l'arrache de sa cachette et on le traîne, tout sanglant, devant Ahmed-Chaouch qui le fait décapiter.

Monté sur la jument d'Ali-bey, Ahmed-Chaouch se rendit alors à Dar-el-Bey, où il reçut le serment de l'armée. Pour célébrer son avènement, il distribua aux troupes l'argent de la caisse de la colonne et livra la ville à la soldatesque. Ce fut, pendant plusieurs jours, un odieux spectacle et les citadins durent s'organiser afin de résister par eux-mêmes ; aux violences de ces brigands. Le nouveau bey, tout en continuant ses prodigalités, songeait à organiser son makhezen et à se rendre, en personne, à Alger, auprès du dey. En même temps, il écrivait à Hammouda, de Tunis, pour lui offrir lu paix et demander le concours de ses troupes, massées près de la frontière.

Cependant, le klalifa de l'ancien bey avait pu gagner Alger et y apporter la nouvelle de la révolte d'Ahmed-Chaouch ; le dey en fut très effrayé, il prescrivit d'armer le fort Bab-Azzoun, craignant, non sans raison, une attaque de l'usurpateur. En même temps, le bey de Titeri recevait l'ordre de se rendre aux Portes-de-Fer, pour lui barrer le chemin ; puis il dépêcha à Constantine un habile courrier, porteur de lettres pour les chefs des Yoldachs, auxquels il envoyait son pardon et qu'il conjurait de rentrer dans le devoir et d'obéir au nouveau bey Ahmed-Tobbal, et pour les gens influents

et les principaux fonctionnaires, qu'il priait et sommait, tour à tour, d'arrêter le rebelle. Lorsque ces lettres parvirent aux intéressés auxquels ont les remit adroitement, Ahmed-Chaouch était en marche et se trouvait déjà à Bir-el-Beguirate, prés de Mila, où il recevait des députations de tribus de la région.

Les missives du dey eurent un succès d'autant plus complet, que chacun était las des cruautés et des incartades d'Ahmed-Chaouch. Les goums, d'un côté, résolurent de le tuer et les Yoldachs, de l'autre, étaient décidés à en finir; aussi, lorsqu'au point du jour, on se mit en route, au bruit des tambours et enseignes déployées, on put voir les cavaliers indigènes poussant des charges jusque sur le bey, sous le prétexte de lui faire honneur. Cependant, les goums ignoraient les dispositions des Turcs et étaient sur le point de les attaquer, lorsque ceux-ci leur députèrent quelques officiers pour s'entendre avec eux. Se convainquant alors des dispositions hostiles de ses auxiliaires, le bey se mit en retraite et vint camper à l'Ouad-Remel, d'où il aperçut les chefs des goums, conduits par l'aga, se portant sur Constantine, afin d'y faire reconnaître Ahmed-Tobbal ; aucun doute n'était plus permis; sa perte était décidée et il alla se placer sous la tente de refuge[1].

Un des premiers actes du nouveau bey fut d'envoyer arrêter Ahmed-Chaouch. On le retira, non sans peine, de la tente de refuge ; puis il fut décapité et sa tête, envoyée à Constantine, fut promenée dans toutes les rues (octobre 1808). Il avait conservé le pouvoir pendant quinze jours. Malgré la satisfaction causée par cette nouvelle, le dey d'Alger frappa Constantine d'une amende, qu'il leva ensuite à la sollicitation de M'hammed-ben-el-Feggoun, cheikh-el-Blad; mais il envoya au bey l'ordre de mettre à mort tous les soldats qui s'étaient compromis dans la révolte et cette rigueur souleva contre lui les Yoldachs[2].

RÉVOLTES À ALGER. LE DEY AHMED EST MIS À MORT. SON SUCCESSEUR ALI-EL-R'ASSAL SUBIT LE MÊME SORT. — Nous avons dit que le dey d'Alger avait été particulièrement satisfait de la chute d'Ahmed-Chaouch. Il avait eu, en effet, grand-peur, et, pour en finir avec ces affaires de l'Est, où l'on

1. Dans tout campement de soldats turcs, il y avait la tente de refuge, asile inviolable, et la tente de perdition, où quiconque pénétrait était mis il mort. Rien ne distinguait l'une de l'autre.

2. Vayssettes, *Hist. des Beys de Constantine*, p. 490 et suiv. - A. Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 263 et suiv. — De Grammont, Hist. d'Alger, p. 368 et suiv.

n'éprouvait que déboires sur déboires, il envoya, au mois de septembre, une députation à Tunis, avec des paroles pacifiques. Une trêve fut alors conclue entre les deux régences.

Cependant, à Alger, la fermentation était grande parmi les Yoldachs, démoralisés par leurs dernières défaites et irrités des rigueurs exercées chaque jour contre leurs collègues. De plus, Ahmed avait dû céder, encore une fois, aux exigences de Napoléon, réclamant des captifs italiens, ce qui avait produit un effet déplorable. Bien décidé à en finir avec la régence et son pseudo-gouvernement, l'empereur avait envoyé, au printemps de l'année 1808, le colonel du génie Boutin, en le chargeant d'étudier avec le plus grand soin le meilleur point de débarquement et les conditions de l'attaque. Enfin le dey avait violé une coutume respectée jusqu'alors, en établissant sa femme dans une maison communiquant au palais de la Djenina. Une conspiration s'ourdit autour de lui et, le 7 novembre 1808, le palais fut envahi par une bande de 500 à 600 hommes armés; ayant voulu fuir par la terrasse de la maison de sa femme, Ahmed-Dey fut abattu d'un coup de feu tiré d'un toit voisin, puis décapité. Après avoir traîné son cadavre dans les rues, les conjurés songèrent à lui donner un successeur et leur choix se porta sur l'un d'eux, nommé Ali, qui avait été laveur de morts, doit le nom d'El-R'assal lui était resté.

Le nouveau dey était fanatique, cruel et dépourvu de la moindre des qualités nécessaires pour un tel emploi. Il commença par faire mourir les ministres de son prédécesseur; on le pressait de demandes de toute sorte, notamment de l'autorisation de piller la ville; mais les Yoldachs mariés s'y opposèrent et menacèrent de s'unir avec les citadins contre les Zebantôte. On cria beaucoup, sans pouvoir s'entendre; on se menaça et chacun se prépara à la lutte. La situation ne pouvait se prolonger ainsi, car il n'y avait plus aucune autorité à Alger. Au commencement de février 1809, les Yoldachs, renforcés par le corps rentré d'Oran, décidèrent, réunis dans la Caserne-Verte, sous la présidence de l'aga Omar, qu'il y avait lieu de se défaire d'un dey aussi incapable. Le 7, ils envahirent la Djenina et, ayant entouré Ali-el-R'assal, voulurent le contraindre à s'empoisonner, mais comme il s'y refusait obstinément, ils l'étranglèrent.

Se débarrasser ainsi du dey n'était pas difficile ; mais le remplacer était autre chose; Omar-aga, qui avait été l'âme du complot, ne voulut pas accepter ce poste périlleux. On élut alors le Khodjet-el-Kheil, Hadj-Ali, homme sombre et violent, adonné à l'opium, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir que l'on avait plutôt perdu que gagné au change. Les supplices les plus atroces furent ordonnés

journellement par lui ; et parmi ses premières victimes, tombèrent Bacri et Ben-Duran[1].

MAHOMMED-BOU-KABOUS, DEY D'ORAN, DOMPTE LA RÉVOLTE DES DERKAOUA ET CELLE DES ARIB DE SOUK-EL-R'OZLANE. — Dans la province d'Oran, la faiblesse bien connue de Moustafa-el-Mamzali avait rendu aux Derkaoua la confiance ; bientôt, on apprit qu'ils se préparaient à recourir aux armes. Le dey Ahmed se décida alors à remplacer Moustafa par Mohammed-Bou-Kabous, dit Er-Reguig (le Menu), second frère de Mohammed-el-Kebir. C'était un soldat vigoureux et énergique, mais trop porté aux violences inutiles (2). Arrivé à Oran, dans l'automne de l'année 1808, il s'attacha à poursuivre les Derkaoua et fit périr dans les supplices tous ceux qui tombèrent entre ses mains. Cherif avait trouvé un refuge dans les Yakoubïa ; le bey marcha contre ces tribus, les mit en déroute et contraignit le Derkaoui à fuir de nouveau en proscrit. Après avoir, en vain, demandé asile chez les Harar, à L'arouate et à Aïn-Mâdi, Cherif gagna les Beni-Zenacen et, bien accueilli par eux, épousa la fille du Derkaoui Bou-Terfas, des Trara. Le bey essaya inutilement de se le faire livrer, allant jusqu'à offrir son poids en argent; néanmoins, le mokaddem, mis au courant de ses tentatives, jugea prudent de décamper vers l'ouest (1809). On n'entendit plus parler de lui. Mais son beau-père, Bou-Terfas, ayant tenté de relever l'étendard de la secte dans le Djebel-Trara, se vit, tout à coup, attaqué par le bey Bou-Kabous, dont les soldats mirent la contrée au pillage. A son retour la colonne, assaillie par une tempête de neige, dut abandonner son butin; elle se débanda et atteignit Tlemcen, après avoir perdu beaucoup de monde.

A peine rentré de cette expédition, le bey de l'Ouest reçut l'ordre d'aller châtier les Arib, toujours les maîtres de la région de Sour-el-R'ozlane. Il quitta Oran, à la tête d'une colonne légère de Zebantôte, montés sur des mulets. A ce noyau, fort de 800 hommes, il adjoignit à Miliana, les goums des tribus, au nombre de 4,000 cavaliers, et continua sa route par les hauts plateaux. «En traversant le territoire des Oulad-Allan, il fit couper les poignets à seize individus de cette tribu qui s'étaient nuitamment introduits dans son camp pour y voler. Enfin, il fondit comme la foudre sur les Arib

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 369 et suiv.

2. Un acte de violence, commis par lui sur un indigène, lui avait valu le surnom de Bou-Kabous (l'homme au pistolet).

auxquels il tua beaucoup de monde, et fit un butin d'autant plus considérable que ceux-ci s'étaient enrichis dans les précédentes affaires. Puis il ramena à Médéa 200 femmes et 45 prisonniers qui furent décapités sur le marché et dont les têtes, suivant la coutume, ornèrent les remparts[1]. « Le bey reprit alors la route de l'ouest ; quand à Rabah-ben-Taleb, instigateur de la révolte, il avait pu fuir ; plus tard, Ismaïl, bey de Titeri, parvint à l'attirer en lui promettant l'amam, sur le marché de Sour-el-R'ozlane où il fut tué, atteint de cinq coups de feu tirés des créneaux du fort[2].

VIOLENCES DE BEY HADJ-ALI. DÉCLARATION DE GUERRE À LA TUNISIE ; RÉVOLTE DE BOU-KABOUS, DEY D'ORAN. IL EST MIS À MORT. — Hadj-Ali, dey d'Alger, continuait à terroriser le pays par ses violences. .après avoir assouvi sa colère contre les Bacri et Ben-Duran, il découvrit que le bey de Constantine, Ahmed-Tobbal, avait fourni à David Bacri trois chargements de blé. Il n'en fallut pas davantage pour entraîner la perte de cet officier, qui avait rétabli la paix dans sa province, l'administrait avec fermeté et intelligence et servait régulièrement les tributs à lui imposés. Ahmed-Tobbal périt étranglé et fut remplacé par Mohammed-Nâmane, homme intelligent, et connaissant bien les affaires de la province (février 1811).

Dès son avènement, le dey avait repris à sa manière la question de Tunis, sans tenir compte de la trêve consentie par son prédécesseur; mais Hammouda était bien résolu à ne pas s'incliner devant les Algériens et, dés lors, on se prépara, de part et d'autre, à la lutte. Hadj-Ali convoqua à Alger toutes les forces du centre et de l'Ouest, pour rallier celles de Constantine, et envahir la Tunisie. En attendant, les navires des deux pays entreprirent des croisières contre les bateaux de commerce et les côtes de l'adversaire. Au mois de mai 1811, une flotte algérienne, se composant de six gros navires et quatre canonnières, sous le commandement du fameux Reïs Hamidou, rencontra dans les eaux de Souça l'escadre tunisienne, forte de 12 bâtiments de guerre, sous les ordres du reïs Mohammed-el-Mourâli. Le combat s'engagea aussitôt entre les deux

1. Federmann et Aucapitninc, *Notice sur le Beylik de Titeri* (Revue afric., n° 52, p. 291 et suiv.).

2. Delpech, *Révolte des Derkaoua* (Revue afric., n° 103, p. 56 et suiv.). — Walsin Esterhazy, Domination Turque, p. 210 et suiv. L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 302 et suiv. — Federmann et Aucapitaine, Notice sur le Beylik de Titeri (loc. cit.).

frégates amirales et, après une lutte acharnée qui dura de midi à six heures du soir, se termina par la prise du vaisseau tunisien qui fut ramené triomphalement à Alger, tandis que les autres navires ennemis se réfugiaient à Monastir.

Cependant, le dey d'Alger avait à faire face à des difficultés de toute sorte. La Kabylie était en révolte ; le chemin de l'est se trouvait coupé et les rebelles faisaient des incursions jusque dans la plaine. Mais il y avait un symptôme plus grave ; le bey de l'Ouest, après quelques tergiversations, avait refusé péremptoirement d'amener ses contingents pour la campagne de Tunisie. Il était donc en révolte ouverte et l'on prétendait qu'il avait contracté alliance avec le sultan du Maroc. Le dey jugea la situation assez grave pour suspendre l'expédition de Tunis et employer toutes ses forces coutre le rebelle (1812).

Soutenu par les Douaïr et les Zemla, ainsi que par les contingents d'autres tribus, Mohammed-Bou-Kabous vint prendre position sur la Mina. Tout à coup on apprend que l'armée algérienne, forte de 9,000 hommes, s'avance avec rapidité sous le commandement du renégat grec Omar-ag'a. Aussitôt, les contingents du bey, pris d'une terreur irrésistible, s'enfuient de toutes leurs jambes et abandonnent Bou-Kabous, qui se replie presque seul sur Oran. Mais, pendant son absence, un représentant du dey, arrivé sur une frégate, avait pris possession de la ville. Ne sachant plus sur qui compter, Bou-Kabous se réfugia dans le donjon de Bordj -el-Ahmar et menaça de mettre le feu aux poudres que contenant l'arsenal.

Omar-ag'a n'avait pas tardé à arriver ; mais il n'osait agir par la violence contre le bey, afin de ne pas le pousser à réaliser sa menace : le Khodja Moustafa-ben-Djelloul, député vers le rebelle, le décida alors à se rendre. Mohammed-Bou-Kabous sortit de son refuge, demandant humblement pardon de sa révolte; mais il fut aussitôt livré aux chaouchs, qui lui écorchèrent la figure, lui ouvrirent le ventre, et le suspendirent par le dos il un crochet en fer. On dit que, malgré cet horrible traitement, il vécut encore 36 heures, après quoi, Omar-Ag'a lui fit trancher la tête (fin 1812). Il fut remplacé par Ali-Kara-Bar'li, caïd de Tlemcen, gendre de Mohammed-el-Kebir, homme intelligent et énergique, qui eut fort à faire pour rétablir la paix dans la province de l'Ouest, si troublée grâce à la déplorable administration des dernières années[1].

1. Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 210 et suiv. — L. Fey, *Hist. d'Oran*, p. 302 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 371 et suiv.

GRANDE RÉVOLTE DES YOLDACHS À TUNIS. ILS SONT ÉCRASÉS. — A Tunis, le bey Hammouda, menacé sans cesse de l'agression des Algériens, avait augmenté, dans de grandes proportions, l'effectif de ses Yoldachs. Ce n'était pas, en effet, sur les seuls contingents des tribus indigènes qu'il pouvait compter pour se défendre, et il n'avait ni les Abid des souverains du Maroc, ni même la forte organisation des tribus Makezen de l'Algérie. Mais, si les janissaires étaient de bons soldats, on connait leurs défauts : l'indiscipline, le désir du changement et la prétention de prendre une part directe à la direction gouvernementale, avec l'espoir de devenir le chef de l'odjak. Beaucoup d'entre eux, habitués à l'instabilité des beys et du dey d'Alger, ne pouvaient se faire à la régularité, à la monotonie du long règne de Hammouda. Devinant le danger, ce prince s'entoura d'affranchis et de Koulour'lis, dont il forma une garde particulière qu'on appela « les Mamelouks.» Cette mesure porta à son comble l'irritation des Yoldachs et une vaste conspiration fut ourdie par eux.

Le vendredi, 30 août 1811, avait été choisi pour la réalisation du projet de révolte. On devait profiter de la présence du bey à la mosquée de Zitouna, pour l'entourer et le mettre à mort ; mais Hammouda, au courant du complot, se dispensa de sortir du Bardo. Convaincus qu'ils étaient trahis, les conjurés, après de nombreux conciliabules, se décidèrent à lever le masque et, dés le même soir, procédèrent au pillage des boutiques dans le Souk, puis envahirent les maisons juives et y commirent tous les excès. Vers minuit, les rebelles, ivres de leur succès, se portèrent en foule à la Kasba, dont la garnison leur ouvrit la porte. De là, ils tirèrent le canon, signal convenu pour prévenir les postes des environs, et notamment de la Goulette.

Le lendemain matin, la population, revenue de sa stupeur, se joignit aux troupes envoyées du Bardo, par le bey, et ces forces enserrèrent les rebelles dans leur forteresse, d'où ils tiraient à coup sûr et sans danger sur quiconque se montrait. Il fallut recourir à l'artillerie des forts environnants et, grâce à des officiers anglais et français, fournis par les consuls de ces deux nations, l'attaque fut habilement et rapidement conduite. Pendant la nuit les canonniers français arrivés depuis peu de Malte, où ils étaient prisonniers, établirent, sous la direction de leurs officiers, une batterie au moyen de sacs à terre, à 150 mètres de la muraille ; en outre, des pièces furent braquées à l'entre de toutes les rues donnant sur la Kasba, afin de

repousser une sortie facile à prévoir. Les maisons consulaires reçurent non seulement la colonie de leurs nationaux, mais un grand nombre d'israélites, et les consuls furent autorisés è se garder militairement.

Le feu, ayant été ouvert, produisit bientôt des effets considérables, surtout celui de la batterie française qui fit dans le mur une large brèche. Peu è peu, le tir des assiégés s'éteignit et cessa complètement vers le soir. Dans la nuit du 31 août, au 1er, septembre, 1,200 rebelles, avec le bey qu'ils avaient élu, parvinrent à sortir de la Kasba et à gagner la compagne ; d'autres se laissèrent glisser individuellement des remparts et cherchèrent un refuge en ville, ou dans les faubourgs. Au mutin, il en restait dans la Kasba 1,300 environ, qui mirent bas les armes. La révolte était domptée. Alors le bey fut inexorable : les fugitifs furent recherchés dans leurs retraites et impitoyablement mis à mort, taudis qu'un corps de cavalerie était lancé à la poursuite des 1,200 Yoldach qui avaient gagnés la campagne, espérant atteindre Tabarka et y prendre la mer. Rejoints par la cavalerie, ils combattirent avec l'énergie du désespoir en faisant supporter à leurs ennemis de dures pertes. Lorsque la moitié de l'effectif fut tué, le reste se rendit; mais, sur les ordres exprès du bey, ces malheureux furent massacrés. Dés lors, l'influence des Yoldach cessa d'être prépondérante et la dynastie beylicale régnante, un instant menacée dans son existence, vit sa situation raffermie par l'échec de ses adversaires[1].

NOUVELLES ATTAQUES DES ALGÉRIENS CONTRE LA TUNISIE. RÉVOLTE GÉNÉRALE DU HODNA, DE LA MEDJANA ET DES HAUTS-PLATEAUX. — Cependant, les relations de Tunis avec Alger étaient toujours tendues et il est certain que, si le dey n'avait pas été absorbé par les difficultés auxquelles il avait à faire face, les hostilités auraient commencé déjà. Dans cette prévision, les troupes tunisiennes gardaient la frontière et on avait mis en état les défenses et fortifications du côté de la mer. Vers la fin de juillet 1812, l'escadre algérienne se présenta devant Tunis et l'amiral qui la commandait entra en pourparlers avec Hammouda, l'invitant à reconnaître la suzeraineté du dey d'Alger, s'il ne voulait voir établir un blocus rigoureux de sa capitale. Cette fois, le bey ne se montra pas intraitable et, tout en maintenant son indépendance, offrit d'envoyer à Alger un bateau chargé d'huile, destinée, selon la

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes,* p. 271 et suiv. — Marcel, *Tunis* (loc. cit., p. 199 et suiv.).

demande de l'amiral, au services des mosquées de cette ville, ce qui changeait le caractère du tribut.

Il y eut donc tentative de rapprochement; mais, vers la fin de l'année, la rupture éclata de nouveau, ce qui était à prévoir avec un esprit aussi fantasque que celui du dey, et l'on se prépara à la guerre pour le printemps. Cependant, tout se borna, en 1813, à une vaine démonstration de la flotte algérienne devant la Goulette, dans les premiers jours d'août. Accueillis par le feu des batteries formidables de la côte, les navires d'Alger s'empressèrent de prendre le large.

C'était un succès pour les Tunisiens ; afin de le compléter, le premier ministre du bey, Youssof, garde du sceau, alla prendre le commandement des troupes de la frontière, et envahit la province de Constantine. Aussitôt, Nâmane-bey accourut avec toutes les troupes disponibles et força les Tunisiens à rentrer dans leurs limites. Omar-ag'a arrivé d'Alger, sur ces entrefaites, prit le commandement des troupes et, de concert avec Nâmane, mit le siège devant le Kef. Mais il n'obtint aucun succès; après avoir éprouvé des pertes sensibles, Omar se décida il lever le siège et à rentrer à Alger. Une mésintelligence profonde s'était manifestée entre lui et Nâmane-bey, pendant cette malheureuse campagne; aussi, lorsque l'armée algérienne, au passage des Bibans, vit son arrière-garde attaquée traîtreusement par les Kabyles, l'aga n'hésita-t-il pas à accuser de ce guet-apens le bey de Constantine et les chefs arabes. Comme représailles, il fit décapiter un certain nombre de ces derniers, ainsi que 260 Kabyles dont il avait pu s'emparer.

Les Bou-Rennane, branche des Mokrani de la Medjana, paraissent avoir joué un vilain rôle dans cette affaire. Depuis quelques années, les haines séculaires qui divisaient les trois branches de celte famille avaient pris un caractère d'acuité extrême ; afin d'atténuer le manque de sécurité résultant de leurs luttes incessantes, les Turcs avaient rétabli le poste de Bordj-Medjana chargé de protéger la route. En 1808, les Ben-Guendoux, surpris par les deux autres branches, de connivence avec le commandant du fort turc, avaient été massacrés. Ben-Abd-Allah Mokrani, chef de la branche des Oulad-el-Hadj, garda alors le commandement de la tribu ; mais, à la fin du règne de Tobbal-bey, il était en révolte, et luttait avec succès contre les Turcs de Constantine, appuyés par les deux autres branches des Mokrani, les Bou-Rennane et Ben-Guendouz. Nâmane-bey, à son avènement (février 1811), conclut la paix avec Ben-Abd-Allah ; cela eut pour effet de lui aliéner les fractions rivales,

qui se préparèrent à prendre leur revanche. Dans le courant de l'année 1812, elles vinrent, soutenues par les Hachemet les Mezita, attaquer les Turcs et les Oulad-el-Hadj, établis auprès d'eux à Medjana. Mais on les attendait de pied ferme et, après une lutte acharnée dont nous ne suivrons pas les péripéties, les assaillants furent définitivement repoussés. Ils durent même abandonner leur camp de Zenouna et laisser sur le terrain leurs plus braves guerriers.

DÉFAITE DU DEY DE MÉDÉA PAR LES O. MADI. NÂMANE-BEY EST MIS À MORT À MECILA ET REMPLACÉ PAR TCHAKER-BEY. — Quelque temps après, une colonne turque, envoyée par le bey de Constantine dans la vallée de l'Ouad-Sahel, afin de détruire une bande de brigands commandée par des Mokrani de la branche religieuse de Sidi-Betteka, se laissa entraîner dans une gorge où les Kabyles l'entourèrent et lui tuèrent 195 hommes. Vers le même temps (fin décembre 1813), Djafer (1), bey de Médéa, qui venait d'exécuter une expédition assez, malheureuse contre L'Ar'ouate, pensa trouver une compensation en effectuant une razzia sur les; Oulad-Mâdi du Hodna ; mais, après avoir razzié les Adaoura et Oulad-Selama, il fut complètement défait par les Oulad-Mâdi et rentra, presque seul, à Médéa, après avoir perdu 22 Zebantôte tués, sur les 59 qu'il avait emmenés; les autres rentrèrent individuellement, dépouillés, même de leurs vêtements. Dès lors, la révolte s'étendit de la vallée de l'Ouad-Sahel à Bou-Saada et de Bou-Aréridj à Médéa. L'ag'a Omar, bien résolu à perdre Nâmane-bey, en profita pour redoubler d'instances auprès du dey et parvint à lui arracher l'ordre fatal. A cet effet, le bey de l'Est fut invité à se porter au plus vite dans le Hodna, avec les forces qu'il pourrait réunir. Un corps, envoyé d'Alger, devait le rejoindre à Bou-Saada. Omar-ag'a commandait lui-même cette colonne, qui passa par le col des Beni-Aïcha et l'Isser; mais son avant-garde, commandée par Mohammed-Ben-Kanoun, fut attaquée par les Flissa ; après une lutte acharnée et meurtrière, sur le territoire des Beni-Khalfoun, les survivants parvinrent à se réfugier à Bordj-Menaïel. où Ben-Kanoun groupa de nouveaux adhérents et parvint à repousser les Flissa qui l'y avaient suivi. Omar- ag'a vint le débloquer et pal continuer sa route, par les Beni-Khalfoun.

Parti de Constantine en toute hâte, Nâmane ne tarda pas à atteindre les environs de Mecila, d'où il envoya son fils, avec des

1. Ce bey est appelé Djellal dans certaines chroniques.

présents, à la rencontre des troupes d'Alger. Mais le malheureux jeune homme tomba dans une embuscade des rebelles et périt avec toute son escorte. Cependant, les deux colonnes arrivèrent à Bou-Saada et commencèrent, chacune de son côté, les opérations, dans les montagnes environnantes, où elles furent assaillies par des tourmentes de neige. Le bey donna alors l'ordre de se replier sur Mecila ; mais, le lendemain de son arrivée, il fut arrêté et étranglé par ordre de l'aga. On l'enterra dans la mosquée de Bou-Djemline, à Mecila (mars 1814).

Un Turc ambitieux du nom de M'hammed-Tchaker, originaire de Smyrne, qui avait été l'âme de celte longue et ténébreuse intrigue, recueillit la succession du bey de l'Est. Omar-ag'a, son ami, le revêtit lui-même du Caftan d'honneur et Mecila fut le théâtre de fêtes données à cette occasion ; puis, l'armée algérienne prit la route du nord-ouest, tandis que Tchaker se rendait à Constantine, où son premier soin fut de placer sous séquestre tous les biens de la famille de Nâmane. Le nouveau bey, qui ne cachait pas ses sentiments de haine pour tout ce qui n'était pas turc, avait été reçu assez froidement par les Constantinois, dont Nâmane-bey mérita la reconnaissance et les regrets. C'était un homme de soixante ans, affectant une grande négligence; de tenue, et paraissant n'avoir conservé qu'une passion, celle de verser le sang ; aussi préluda-t-il par des exécutions et des supplices qui terrifièrent le pays[1].

ANARCHIE GÉNÉRALE À ALGER ET DANS LA PROVINCE. MASSACRE DES MOKRANI PAR TCHAKER-BEY. ASSASSINAT D'EL-HADJ-ALI. OMAR AG'A LE REMPLACE. — Cependant, à Alger, le vieux dey Hadj-Ali achevait son règne dans les plus honteuses débauches, et l'on ne comprend pas que cet état ait pu être livré durant si longtemps aux caprices d'un tel fou. Ce furent, du reste, les excès de ces derniers représentants du gouvernement de l'Odjak, qui préparèrent et rendirent inévitable son renversement. La campagne de Russie, les dernières guerres de l'empire, et enfin la chute de Napoléon retardèrent de quelques années cette solution.

Vers 1813, le dey avait déclaré la guerre aux États-Unis d'Amérique et expulsé leur consul ; peu après, un capidji de la Porte,

1. Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 514 et suiv. — Feraud, *Les Oulad Mokrane*, p. 281 et suiv. — Federmann et Aucapitaine, Beylik de Titeri (Revue afric., n° 52, p. 293 et suiv.). — Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 224 et suiv. — Marcel, *Tunis* (loc. cit.), p. 200 et suiv.

venu avec la mission spéciale d'obtenir la cessation des hostilités entre l'Algérie et la Tunisie, n'avait obtenu que cette réponse : «*Nous sommes les maîtres chez nous et nous n'avons d'ordres à recevoir de Personne !*» Il avait dû se retirer, non sans avoir entendu force injures et menaces. La révolte continuait en Kabylie, et les Flissa ne cessaient de porter le ravage dans la plaine de la Mitidja. Les Oulad-Naïl et la partie sud du beylik de Titeri étaient toujours en insurrection, malgré la mise à mort du bey Djafer, et son remplacement par Ibrahim-Sahr. Sur ces entrefaites, on apprit la chute de Napoléon (6 juillet 1814), et un brick de guerre vint à Alger, notifier la restauration des Bourbons et demander la ratification des traités antérieurs. Les héritiers Bacri, alors en bonne intelligence avec le dey, meurtrier de leur chef, profilèrent de cette occasion pour réclamer le règlement de leur créance, et, comme Dubois-Thainville n'avait pas reçu d'instructions précises au sujet de cette réclamation, appuyée énergiquement par El-Hadj-Ali, le consul jugea nécessaire de se retirer ; il s'embarqua le 19 octobre.

La situation était, comme on le voit, fort précaire à Alger. De plus, on parlait toujours de reprendre les hostilités contre la Tunisie, car le bey Hammouda venait de mourir ; mais cela ne souriait nullement aux Yoldach. Ils étaient très décidés à se débarrasser du dey et sollicitaient en vain Omar-ag'a de prendre le pouvoir.

A Constantine, Tchaker-bey effectua sa première campagne à la fin de l'automne de cette même année 1814. Il s'avança jusque dans la Medjana, abandonnant à chacune de ses stations de malheureux indigènes le ventre ouvert et qu'on laissait mourir en cet état. Les Mokrani avaient été convoqués par lui près de Bou-Aréridj, sous le prétexte de régler les affaires du pays. La branche des Bou-Rennane, ses anciens complices qu'il avait revêtus du commandement, s'avança la première pour la cérémonie du baise-main. Aussitôt, sur un signe du bey, on le, saisit et on les décapita. Un seul d'entre eux échappa à ce massacre en fuyant sur un cheval nu et sans bride ; huit têtes étaient tombées, elles furent expédiées à Constantine et promenées ignominieusement dans la ville. Tchaker voulut ensuite fondre sur le campement des autres Mokrani ; mais ceux-ci avaient eu le temps de se mettre en défense à Draa-el-Metnane, où ils luttèrent courageusement contre les Turcs, tandis que les femmes, les enfants et les troupeaux, trouvaient un refuge assuré dans les montagnes. Le bey ne retira donc pas de cette expédition les avantages matériels qu'il en attendait. Quant à la Medjana, elle demeura livrée à l'anarchie, comme la route d'Alger

restait abandonnée aux brigands et aux caprices des populations voisines.

Ces nouvelles n'étaient pas faites pour calmer l'irritation à Alger. Enfermé dans son palais avec ses mignons, le dey semblait devenu insensible à tout ce qui se passait à l'extérieur. Enfin, le 24 mars 1815, on apprit qu'il venait d'être étranglé par un jeune nègre, son favori. L'assassin avait été tué sur place et un groupe s'était empressé de proclamer le Khaznadji Mohammed qui, peut-être, n'avait pas été étranger au meurtre d'El-Hadj-Ali. Le nouveau dey ayant eu la malencontreuse idée d'ordonner le recensement de la milice, très nombreuse sur les contrôles et les états de solde, mais dont la plupart des membres demeuraient introuvables lorsqu'il fallait partir en expédition, cette mesure provoqua une révolte immédiate des intéressés qui se saisirent du dey, le jetèrent en prison et l'étranglèrent le 7 avril. Il avait régné une quinzaine de jours. Omar-ag'a se décida enfin à accepter le pouvoir, qu'il refusait depuis si longtemps. Il se trouvait alors en Kabylie, occupé à châtier les Beni-Khalfoun qui l'avaient trahi, lors de son passage, et il faisait construire le pont de Ben-Henni sur l'Isser; il partit pour Alger, afin de prendre en main la direction des affaires, sans avoir obtenu la soumission des Flissa[1].

MORT DE HAMMOUDA-BEY À TUNIS. COURT RÈGNE DE SON FRÈRE OTHMANE. AVÈNEMENT DE SI MAHMOUD, CHEF DE LA BRANCHE AÎNÉE. — Nous avons parlé plus haut de la mort de Hammouda bey. Cet événement survint à Tunis, le 15 septembre 1814, à la fin du jeûne du Ramadan, et alors que le bey, entouré de personnes de confiance, se reposait sur un divan, dans la salle de justice, en préparant la fête du lendemain. Après avoir demandé une pipe et une tasse de café, il mourut subitement et le public ne manqua pas d'attribuer son décès au poison. Il était âgé de 57 ans et régnait depuis 32 années. Bien que doué d'une intelligence médiocre, il rendit certainement des services appréciables à la Tunisie, pendant son long règne.

La mort du bey ouvrit la porte aux compétitions; la branche aînée de la famille, écartée du trône par Ali-Bey, avait alors à sa tête les princes Mahmoud et Ismaïl, cousins de Hammouda. Chacun s'attendait à voir Mahmoud, précédemment frustré de ses droits,

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 372 et suiv. — Féraud, *Les Mokrani,* p. 287 et suiv. — Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 525 et suiv. — Robin, *Les Ben-Zâmoun* (Revue afric., n° 109, p. 32 et suiv.).

s'emparer du pouvoir; mais il s'en désista et pressa son cousin Othmane, frère du bey défunt, et plus jeune que celui-ci, de monter sur le trône ; ce ne fut pas sans peine qu'il l'y décida. L'enterrement de Hammouda eut lieu le 16, et la séance d'inauguration d'Othmane le lendemain. C'était un homme de 52 ans, de santé précaire, de caractère doux et son avènement parait avoir été assez bien accueilli.

Or, le désistement de Mahmoud n'était qu'une feinte destinée d assurer la réussite de ses projets. Petit-être comptait-il sur la maladie pour la débarrasser de son cousin ; en tout cas, ses intentions ne tardèrent pas à être découvertes par les princes Salah et Ali, fils d'Othmane, qui, dès ce moment, cherchèrent un prétexte pour le perdre. Mahmoud se décida alors, de concert avec ses deux fils, Housseïn et Moustafa, à employer la violence pour se rendre maître du trône. Dans la nuit du 20 au 21 décembre 1814, après avoir fait placer à tous les postes des Mamlouks dévoués, il pénétra dans l'appartement du vieux bey malade. Sur un signe, les assassins s'avancèrent et, après une courte résistance, le mirent à mort. Les officiers connus pour leur dévouement à Othmane subirent le même sort.

Un Napolitain du nom de Mariano Stinca, qui, d'esclave, était devenu le favori et, enfin, le ministre élu bey Hammouda, auquel il avait donné de grandes preuves de dévouement, fut placé par Mahmoud à la garde du trésor; mais, dans le trouble qui suivit ces événements, le garde du sceau, Youssof, qui nourrissait contre lui des sentiments de haine, poussa le prince Ismaïl, frère du bey, ici le faire décapiter.

Cependant, Si Salah et Si Ali, fils du bey Othmane, s'étaient empressés, après le meurtre de leur père, de monter à cheval et de courir vers la Kasba, dans l'espoir d'y organiser la résistance; mais, devant l'attitude de la population, ils abandonnèrent ce projet, se rendirent à la marine, détachèrent une barque et à force de rames, atteignirent la Goulette avant que les nouvelles y fussent parvenues. L'officier qui y commandait devina néanmoins ce qui s'était passé et, tout en paraissant entrer dans les vues des fugitifs, qui ne demandaient qu'à monter sur un bateau en partance, il sut les retenir, jusqu'à ce qu'il eût reçu des renseignements précis. Ce fut le prince Housseïn qui les apporta en personne. A sa vue, les fils d'Othmane se jetèrent dans le canal ; mais on les en retira malgré leur résistance et on les décapita sous les yeux de leur cousin. .avec eux s'éteignit la branche cadette. Cependant, une femme d'Othmane. alors enceinte, devait mettre au monde un fils, qui fut détenu pendant de longues années au Bardo.

Sidi Mahmoud restait ainsi seul maître du pouvoir. C'était un grand ami de la France et son premier soin fut de demander le retour du consul Devoize[1].

MAROC : SUITE DU RÈGNE DE MOULAÏ-SLIMANE. — Nous avons, depuis bien longtemps, perdu de vue le Mag'reb, retenus par l'importance ininterrompue des faits dont l'Algérie et la Tunisie ont été le théâtre. Disons aussi que les documents précis et détaillés sur le Maroc nous manquent, car le Tordjeman s'arrête en 1811. Nous devrons, en conséquence, nous borner au simple résumé des événements principaux : trop heureux de pouvoir en donner une analyse et des dates exacte.

Resté seul maître du pouvoir, Moulaï-Slimane, qui était un véritable politique, s'attacha, ainsi que nous l'avons vu, au rétablissement de l'unité de l'empire. Les brigands infestaient les chemins, les tribus remuantes avaient recouvré leur indépendance: il les combattit, fit disparaître les coupeurs de route et contraignit les peuplades rebelles à la soumission. La haute vallée de la Moulouia demeurait livrée aux brigandages des Aït-Idracen. En 1803, le sultan y conduisit une expédition, enleva à ces indigènes leurs troupeaux, et les força à chercher un refuge chez leurs alliés les Beni-Meguellid. Puis, il confia au gouverneur du Sahara, Dahmane-es-Soueïdi, la mission de pacifier les provinces méridionales et, dans une brillante campagne, cet officier rétablit l'autorité du sultan sur Sidjilmassa, le Derâa et toutes les régions adjacentes. Le Sous et le Habit restaient à soumettre; en 1805, Moulaï-Slimane se rendit à Maroc, d'où il lança deux colonnes dans ces provinces, puis il s'avança jusqu'à Mog'ador, où il passa quelque temps, recevant les députations et nommant partout des chefs éprouvés.

En 1806, un officier du sultan alla reprendre possession de l'oasis de Figuig, et y rétablit les Abid, dont la colonie avait été primitivement installée par Moulaï-Ismaîl. Deux ans plus tard, Slimane dirigea, lui-même, une expédition heureuse dans le Touat et le Gourara (1808). A son retour, il réduisit les Aït-Malou et Aït-Isri, ces indociles Berbères, toujours en état de révolte et impatients de tout joug. En 1810, le Rif fut enfin soumis ; mais l'année suivante, les Aït-Malou entrèrent, de nouveau, en lutte contre les Aït-Idracen et la révolte ne tarda pas à redevenir générale dans les régions de

1. Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 29 et suiv. - Marcel, Tunis, p. 201 et suiv.

l'est. Une première armée impériale envoyée contre eux fut défaite et le sultan, qui s'était avancé à son secours, se trouva dans une situation critique. Cependant il put se dégager : mais la victoire resta aux rebelles et le Rif secoua de nouveau l'autorité de Moulaï-Slimane.

Au milieu de toutes ces guerres, le sultan entretenait de bonnes relations avec les nations européennes, surtout la France. Aussi, malgré les conséquences de la bataille de Trafalgar (1805), qui établit la prépondérance de l'Angleterre au Maroc, Moulaï-Slimane envoya, en 1807, un ambassadeur à Napoléon pour le féliciter de son avènement et, l'année suivante, le capitaine Burel fut chargé par l'empereur de complimenter le sultan et de tâcher d'obtenir de lui la fermeture de ses ports aux Anglais; mais cette mission échoua par la faute du consul d'Ornano, dit-on.

En 1810, le Sous échappa encore au sultan; un chérif, Sidi Hecham-ben-Moussa, le constitua en royaume indépendant sous son autorité. Quant à Moulaï-Slimane, il luttait dans le Rif et parvint, non sans peine, à en obtenir la soumission (1812)[1].

---

1. *Tordjemane*, p. 103 et suiv. du texte arabe, p. 192 et suiv. de la trad. — Abbé Godard, *Maroc*, p. 576 et suiv.

CHAPITRE XXIX

LES NATIONS EUROPÉENNES S'ENTENDENT POUR METTRE FIN À LA PIRATERIE

1815-1820

Les États-Unis imposent à Alger un traité humiliant. Lord Exmouth contraint Alger, Tunis et Tripoli à accepter des conditions analogues. Révolte à Tunis. — Lord Exmouth est envoyé à Alger pour obtenir des satisfactions plus complètes. Une escadre Hollandaise se joint à la sienne. — Attaque et destruction des batteries de la flotte d'Alger par les forces combinées d'Angleterre et de Hollande. Soumission du dey. — Conséquences de la croisière de lord Exmouth. Cruautés de Tchaker-bey dans la province de Constantine. Kara-Bar'li est mis à mort et remplacé par Hassan comme bey d'Oran. — Assassinat du dey Omar. Il est remplacé par Ali-Khoudja. Destitution et mort de Tchaker, bey de Constantine. — Suppression de l'esclavage en Tunisie. paix entre cette régence et l'Algérie. — Mort du dey Ali-Khoudja. Il est remplacé par Housseïn. Situation de l'odjak d'Alger. - Luttes de Housseïn-bey pour rétablir la paix. Événements de la Kabylie et de la province de Constantine. — Une escadre anglo-française vient signifier aux barbaresques la décision du congrès interdisant la course et l'esclavage.

LES ÉTATS-UNIS IMPOSENT À ALGER UN TRAITÉ HUMILIANT. LORD EXMOUTH CONTRAINT ALGER, TUNIS ET TRIPOLI À ACCEPTER DES CONDITIONS ANALOGUES. RÉVOLTE À TUNIS. — A peine le nouveau dey, Omar, avait-il pris en main l'autorité, qu'on reçut, à Alger, la nouvelle de l'arrivée dans la Méditerranée d'une division navale des États-Unis, sous les ordres du commodore Decatur, chargé d'exiger toutes satisfactions pour les dernières insultes faites à sa notion et d'obtenir, en outre, la mise en liberté des prisonniers et la suppression du tribut et du droit de visite. Cette escadre rencontra, le 17 juin 1815, la flottille algérienne commandée par le reïs Hamidou, montant une frégate de 46 canons. Aussitôt on ouvrit le feu de part et d'autre ; mais le reïs Hamidou ayant été tué, la frégate tomba au pouvoir des Américains qui s'emparèrent, deux jours plus tard, d'un brick de 22 canons, et vinrent mouiller, le 24 juin, dans la rade d'Alger. La mort du vaillant reïs, la force des Américains, décidèrent le dey et le divan à traiter ; ils accordèrent ce qu'on exigea d'eux, et signèrent le traité

(7 juillet). Quelque temps auparavant, Dubois-Thainville était venu, afin de reprendre, pendant les Cent-Jours, le consulat pour le gouvernement de l'empereur; mais le dey, exigeant le règlement préalable de la dette Bacri, avait refusé de le recevoir. Après la seconde restauration, M. Deval arriva à Alger, comme représentant du roi de France, et fut reçu sans difficultés.

L'abandon, si facilement consenti aux Américain, de privilèges que les Algériens se plaisaient à considérer comme des droits, avait profondément irrité les esprits contre le dey. Il fallait une revanche et Omar espéra en trouver les éléments en adressant au bey de Tunis un ultimatum. Ainsi, au moment où les relations entre les deux régences commençaient à reprendre un caractère pacifique, la Tunisie était sommée de reconnaître la suzeraineté d'Alger, de servir toutes les redevances, de payer les sommes dues de ce chef, et de détruire les fortifications du Kef. On devine facilement quel accueil fut fait par le nouveau bey il de semblables exigences. Il refusa fièrement de les examiner et fit dire au dey de se préparer à la guerre.

La flotte tunisienne était armée et en bon état. Mahmoud-bey confia le commandement de huit navires à des capitaines éprouvés, et, plaçant cette escadre sous la direction de Moustafa-Reïs, l'envoya opérer sur les côtes d'Italie, en attendant qu'elle pût se mesurer avec la flotte algérienne. Pendant plus d'un mois, Moustafa tint la mer, cherchant une occasion favorable ; enfin, il aborda dans la baie de Palma, en Sardaigne, débarqua son monde, et tenta de profiter de la terreur produite par cette surprise pour opérer une fructueuse razzia sur I'île de Saint-Antioche ; mais il rencontra une résistance acharnée et fut forcé de se rembarquer après avoir perdu environ 150 hommes. Comme compensation, les reïs emmenèrent 158 captifs et, parmi eux, la fille du commandant du fort, lequel avait été tué en luttant contre les pirates (octobre 1815).

Cette nouvelle violation du droit des gens eut, en Europe, un grand retentissement. Les puissances réunies au congrès de Vienne décidèrent qu'il y avait lieu d'en finir avec les incorrigibles corsaires de Berbérie et que l'esclavage chrétien ne devait plus être toléré sur cette rive de la Méditerranée. L'Angleterre se chargea d'exécuter cette décision et reçut comme récompense anticipée le protectorat des îles Ioniennes. Le cabinet do Saint-James donna à lord Exmouth la mission de conduire dans la Méditerranée la flotte anglaise, afin d'obtenir des puissances barbaresques la mise en liberté des esclaves ioniens, devenus sujets britanniques, de signer

d'avantageux traités, de régler les affaires de Sardaigne et de Naples, en stipulant au nom de ces royaumes. Les instructions, on le voit, ne visaient que l'intérêt de l'Angleterre; de plus elles ne contenaient pus l'ordre formel d'attaquer, en cas de refus.

Au commencement de l'année 1810, lord Exmouth amena dans la Méditerranée une puissante flotte de guerre et, s'étant rendu à Livourne, envoya le capitaine Warde, avec le Bauterer, reconnaître soigneusement le port d'Alger et ses défenses. Muni de renseignements habilement obtenus par cet officier, il fit voile pour Mahon, où il arriva vers la fin de février. Mouillé devient Alger dans les premiers jours de mars, lord Exmouth obtint sans difficulté la libération des esclaves ioniens et la conclusion de la paix entre la Régence, Naples et la Sardaigne. Les esclaves de ces deux nations devaient être libérés à raison d'une rançon de 2,500 francs par tête, pour la première, et de 1,500, pour la seconde. De là, la flotte anglaise fit voile pour Tunis, où elle jeta l'ancre le 11 avril. Le 12, l'amiral fut reçu au Bardo par le bey ; il lui réclama la mise en liberté des captifs sardes et napolitains et ajouta, qu'en raison d'instructions nouvellement reçues d'Angleterre, il devait contraindre, même par la force, les puissances barbaresques à cesser toute participation fi la course et à ses bénéfices.

Mahmoud-bey refusa d'abord de souscrire aux exigences de l'amiral anglais, mais, devant l'attitude énergique de celui-ci et les mesures prises pour le bombardement de la Goulette, il se résigna à céder; le 17, lord Exmouth signa, au Bardo, le traité de paix au nom de Naples et de la Sardaigne, avec cette conséquence: la mise en liberté des captifs de ces nations, sans rançon pour ceux de 1a dernière. Il obtint en outre du bey l'engagement écrit de supprimer l'esclavage chrétien dans ses états. Le 23, la flotte anglaise leva l'ancre et se rendit à Tripoli où l'amiral arriva aux mêmes résultats.

Pendant ce temps, la révolte éclatait à Tunis, car, en pays musulman, des blessures d'amour-propre, comme celle que la Régence venait d'éprouver, sans parler des préjudices matériels en résultant, ne se pardonnent pas. Les promoteurs étaient encore des Turcs, au nombre de 200, qui voulaient remplacer Mahmoud par son frère Ismaïl. Chassés de Tunis, ils ne rendirent, par ruse, maîtres de la Goulette, mirent en liberté les forçats et se préparèrent à une défense désespérée ou à une destruction complète de cette petite ville par le feu. Mais l'arrivée inopinée d'une frégate anglaise modifia leurs plans et ils allèrent s'embarquer sur cinq bateaux

corsaires se trouvant dans le port, en emmenant avec eux quelques fonctionnaires comme otages (1 et 2 mai). Le bey ne tarda pas achever de dompter cette sédition, dont les fauteurs furent mis à mort. Peu après, il reçut de Constantinople, par un capidji qui avait été arrêté et retenu par les Napolitains dans le port de Syracuse, le Caftan d'honneur envoyé par le sultan. Le prince Housseïn fut reconnu, en même temps, comme héritier présomptif, et le prince Moustafa, comme bey du camp[1].

LORD EXMOUTH EST RENVOYÉ À ALGER POUR OBTENIR DES SATISFACTIONS PLUS COMPLÈTES. UNE ESCADRE HOLLANDAISE SE JOINT À LA SIENNE. — A son retour de Tripoli, lord Exmouth s'arrêta à Alger et voulut compléter son œuvre, en obligeant le dey à accepter la clause relative à la cessation de la course et à l'interdiction de conserver des esclaves chrétiens. Mais Omar accueillit fort mal cette prétention et protesta qu'il lutterait jusqu'à la mort plutôt que de se soumettre à une humiliation semblable. La nouvelle, s'en étant répandue parmi la population, provoqua une émeute dans laquelle les officiers anglais alors à terre furent fortement malmenés. L'amiral avait menacé d'ouvrir le feu, mais il essaya encore de traiter et n'aboutit qu'à se faire berner; puis, lorsqu'il voulut agir, le vent se trouva contraire, et il dut se décider à lever l'ancre, en se contentant de la promesse fuite par le dey, d'envoyer à Constantinople un ambassadeur qui irait ensuite en Angleterre traiter la question.

L'opinion publique fut profondément émue, en Europe, des satisfactions dérisoires dont s'était contenté l'amiral Exmouth.

Les puissances rappelèrent même à la Grande-bretagne qu'elle avait accepté une toute autre mission. L'inefficacité en fut démontrée lorsqu'on apprit que, le 23 mai, jour de l'Ascension, les équipages des navires occupés à la pêche du corail, sous pavillon anglais, descendus à Bône pour remplir leurs devoirs religieux, avaient été attaqués par les soldats turcs et lâchement massacrés. En même temps, les établissements que les Anglais avaient établis depuis peu à Bône étaient pillés, leur personnel en partie massacré et les survivants, au nombre de 800 personnes, réduits en esclavage. Ajoutons que la compagnie française avait été autorisée à reprendre la direction des Établissements, à charge de servir une redevance

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 304 et suiv. — (Traités p. 438, 439). — R. L. Playfair, *Relations de la Grande-bretagne* (Revue afric., n° 138, p. 461 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 375 et suiv. — Marcel, *Tunis* (loc. cit.), p. 202 et suiv.

annuelle de 200,000 francs. Ces derniers motifs eurent peut-être autant de poids que les autres, dans la décision du gouvernement anglais ; en tout cas, le cabinet de saint-James résolut de renvoyer Exmouth à Alger, avec des instructions précises. Le 28 juillet 1816, l'amiral quitta Plymouth, avec une escadre compose de six vaisseaux, 1 frégates, 5 corvettes et 4 bombardes. Il montait la *Queen-Charlotte*, vaisseau de cent canons. Le 9 août suivant, il jetait l'ancre dans la baie de Gibraltar et y trouvait une escadre hollandaise de cinq frégates, une corvette et un brûlot, sous les ordres de l'amiral Van -Capellen. Cet officier, qui venait donner la chasse aux corsaires algériens, et même d'envoyer quelques boulets sur leur ville (le 3 juin), demanda et obtint l'honneur de prendre port à l'expédition.

A Alger, on attendait bravement l'ennemi, chacun étant plein de confiance dans le formidable armement des batteries de terre et le courage des nombreux corsaires et soldats réunis. De plus, on a fait appel aux défenseurs de l'Islam, et un grand nombre de cavaliers sont accourus de l'intérieur. Une batterie de 44 pièces, demi-circulaire et à trois étages, protège le môle nord; une autre, de même nature, armée de 48 pièces, entoure le phare. 66 pièces sont étagées sur la longue batterie dite de l'Est, qui, elle-même, est flanquée de quatre ouvrages armés de 60 canons. Enfin l'entrée du port est battue par deux énormes canons de 68. Au sud, plusieurs batteries, dont une armée de 15 canons sur trois rangs, croisent leurs feux et défendent l'approche de terre. Enfin, à l'ouest, 60 à 70 pièces sont en batterie et la face nord de la jetée est garnie d'une centaine de bouches à feu.

ATTAQUE ET DESTRUCTION DES BATTERIES ET DE LA FLOTTE D'ALGER PAR LES FORCES COMBINÉES D'ANGLETERRE ET DE HOLLANDE. SOUMISSION DU DEY. — Après que chacun eut reçu des instructions précises sur le rôle qu il allait jouer dans le drame, la flotte mit à la voile, le 15 août. *Le Prometheus*, corvette anglaise, venant d'Alger, fut rencontré le 10 au soir, et son capitaine apporta la nouvelle que le consul anglais avait été mis aux fers et retenu, ainsi que plusieurs officiers de son navire, et que les Algériens se préparaient fi une vigoureuse résistance. Contrariée par le vent, la flotte anglo-hollandaise n'arriva en vue d'Alger que le 26 au soir. Le lendemain elle s'avança en bon ordre et l'amiral envoya un canot, avec un de ses officiers, porter l'ultimatum exigeant la mise en liberté immédiate du consul et des officiers anglais, et l'acceptation des conditions édictées par le cabinet. A 11 heures, un bateau, venu du port, reçut la communication

et invita le canot à attendre pendant deux heures la réponse. Sur ces entrefaites, la brise du large s'étant levée, la flotte continua lentement à s'approcher et comme, à deux heures de l'après-midi, aucune réponse n'était parvenue, l'amiral signala à tous les navires de se préparer et s'avança lui-même, avec son vaisseau, jusqu'à une demi-encablure du musoir du môle, où il jeta l'ancre.

Ici, il y a lieu de faire remarquer combien la tentative d'arrangement et le retard de la réponse, qui donnait sans doute lieu à une discussion orageuse dans le divan, favorisèrent la flotte alliée. Il semble même que, selon les lois de la guerre, elle aurait dû cesser tout mouvement en avant. En effet, les batteries turques, n'ayant pas encore reçu l'ordre de tirer, laissèrent les navires prendre leurs positions de combat, et les canonniers, grimpés sur les parapets, assistèrent à ce formidable déploiement, qui allait leur être si funeste, comme ils auraient regardé une revue. Combien, en effet, il eût blé plus difficile aux navires de s'avancer en conservant leur ordre, aussi près de batteries hérissées de 500 bouches à feu ! Peut-être même le succès de l'opération eût-il été compromis. Les Algériens déclarèrent qu'ils ne s'attendaient pas à être attaqué, en raison des négociations pendantes, et il y eut peut-être du vrai dans ce grief; mais leur duplicité antérieure empêche de les plaindre, et nous nous bornons à constater les faits. La Queen-Charlotte, ayant à sa droite quatre vaisseaux, doit former un front de bataille qui se prolongera, de la tête du môle vers le nord-est[1]. A sa gauche, dans la direction de la batterie dite du marché aux poissons, trois autres navires anglais doivent se placer ; enfin l'escadre hollandaise, encore plus à gauche, aura pour mission spéciale d'attaquer les ouvrages dans cette direction.

Dès que le vaisseau amiral fut placé, trois hourrahs des matelots annoncèrent l'attaque. On y répondit de terre par deux coups de canon à boulet, partis successivement de la batterie Est. Au moment où un troisième faisait feu, la *Queen-Charlotte* lança toute sa bordée et l'on dit que cette première salve mit 500 hommes hors de combat dans la batterie ; nul doute que le vaisseau amiral, si dangereusement exposé, ne dut son salut au trouble qui en résulta, ce qui lui permit de redoubler ses coups, sans beaucoup souffrir. Aussitôt, toutes les batteries de terre ouvrirent le feu, pendant que les vaisseaux achevaient de prendre leurs positions de combat. Des galiotes à bombes et des canonnières ou bombardes, formées par les

1. Il ne faut pas perdre de vue que la longue jetée actuelle n'existait pas.

embarcations, furent placées sur différents points et admirablement servies par les artilleurs de marine. En peu d'Instants, la *Queen-Charlotte* détruisit la batterie du môle, car sa proximité et sa position rendaient son feu terrible. Elle dirigea ensuite son tir sur celle du phare; bientôt la tour s'écroula et cet ouvrage fut anéanti. C'est alors que les Algériens firent avancer leur flottille de canonnières, mais, malgré le courage de ceux qui la montaient, elle ne tarda pas il être détruite, trente-trois de ces chaloupes étant coulées par le feu des vaisseaux anglais. Il n'en resta que quatre fort endommagées, qui durent s'empresser de rentrer comme elles purent.

Pendant ce temps, un officier anglais parvenait à incendier une frégate algérienne, espérant qu'elle communiquerait le feu aux autres navires; mais elle coupa ses câbles, se laissa dériver dans la direction de la flotte alliée et faillit s'accrocher au vaisseau amiral. Les canonnières, plus heureuses, parvinrent à incendier la plus grosse frégate et, dès lors, presque toute la marine algérienne fut perdue. Enfin, à la tombée de la nuit, un sloop, contenant 150 barils de poudre, fut conduit sous la batterie nord du phare et incendié ; mais son explosion ne produisit pas les effets attendus.

Avec la nuit le feu diminua de part et d'autre et l'amiral donna à tous les navires l'ordre de se rallier en dehors de la portée des canons. Quant à lui, il continua de tirer et ne coupa ses amarres qu'a dix heures et demie. Beaucoup d'entre eux avaient horriblement souffert et étaient à peu près incapables de manœuvrer. «*L'Impregnable*,» le plus maltraité de tous, avait 210 hommes hors de combat et était percé de 233 boulets reçus dans sa membrure; une bombarde avait en outre été coulée. La perte des Anglais était de 128 tués et 690 blessés et celle des Hollandais de 13 tués et 52 blessés. La consommation de projectiles et de munitions avait été considérable, mais le résultat atteint en quelques heures était complet, décisif et compensait les perles éprouvées : les batteries du môle et du phare détruites, la flotte algérienne incendiée, environ 7.000 musulmans tués ou hors de combat, tel fut le bilan de cette journée.

Après un violent orage qui éclata pendant la nuit, le soleil se leva clair et brillant pour éclairer celte scène de désolation. Tout au matin lord Exmouth envoya à Alger le lieutenant Burgees en parlementaire, pour offrir au dey de cesser les hostilités, sil acceptait les conditions de l'ultimatum. Trois coups de canon devaient annoncer une réponse affirmative, sinon l'attaque de la ville recommencerait. En même temps, les galiotes à bombes reprirent leurs positions. L'effet moral produit à Alger par le

bombardement de la ville avait été complet; personne ne pensait à résister encore et, bientôt, le capitaine du port, accompagné du consul de Suède, vint annoncer à l'amiral que toutes les conditions étaient acceptées. Le 30 août, une salve de 21 coups de canon annonça à la flotte que le traité était signé. En voici les traits principaux, tels que lord Exmouth les transmit au prince régent :

1° Abolition complète et perpétuelle de l'esclavage chrétien.

2° Remise, à l'amiral anglais, avant le lendemain midi, de tous les esclaves chrétiens, à quelque nationalité qu'ils appartinssent.

3° Remboursement, dans le même délai, de toutes les sommes reçues par le bey pour la rançon des esclaves, depuis le commencement de l'année.

4° Réparation de toutes les portes éprouvées par le consul anglais.

5° Excuses publiques par le dey, devant ses ministres et ses officiers, selon la formule dictée par l'amiral anglais.

Toutes ces conditions furent strictement exécutées et, le 31, douze cents esclaves, de toute nationalité, furent livrés à lord Exmouth. En ajoutant ce chiffre à celui des esclaves libérés par lui dans son premier voyage, tant à Alger qu'à Tunis et à Tripoli, on constate que plus de 3,000 malheureux recouvrèrent ainsi la liberté.

Tels furent les résultats généraux obtenus par cet acte de vigueur. Lord Exmouth mérita, à cette occasion, la reconnaissance de l'humanité. La flotte alliée se conduisit admirablement, dans cette chaude affaire, et montra autant de discipline que de courage et d'abnégation. Le nom de Van-Capellen et de ses braves marins doit demeurer associé à ce beau fait d'armes. Si les nations européennes avaient su, plus tôt, combiner leurs efforts pour des actions aussi fermement conçues et exécutées, les prouesses des corsaires n'auraient pu, si longtemps, se perpétrer[1].

CONSÉQUENCES DE LA CROIS1ÈRE DE LORD EXMOUTH. CRUAUTÉS DE TCHAKER-BEY DANS LA PROVINCE DE CONSTANTINE. KARA-BAR'LI EST MIS À MORT ET REMPLACÉ PAR HASSAN COMME BEY D'ORAN. — Bien que l'interdiction de la course n'eût pas été exigée, par lord

1. Sir R. L. Playfair, *Épisodes des relations,* etc. (Revue afric., n° 138, p. 466 et suiv., 139, p. 22 et suiv., 140, p. 147 et suiv.). - Chabaud-Arnault *Attaque des batteries algériennes* (Revue afric., n° 111, p. 194 et suiv.). — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 376 et suiv.

Exmouth, on peut dire que sa croisière de 1818, par la mise en liberté des captifs à Tripoli, à Tunis et à Alger, plus encore que par la rude leçon donnée à cette ville, porta un coup mortel à la puissance des Turcs d'Afrique. L'esclavage, conséquence de la course, entrait, en effet, dans les conditions mimes d'existence de ces gouvernements. Après l'affaiblissement des Yoltlahs, dont l'indiscipline avait détruit la forte organisation, frapper aussi durement les reïs et le gouvernement était mettre l'Odjak dans l'impossibilité de vivre. Certes, il allait essayer de se relever de ce coup, mais la blessure était mortelle.

On le sentit à Alger, et comme cela arrive trop souvent, on s'en prit à Omar: il devait porter la peine des fautes de ses prédécesseurs, lui qui avait toujours refusé de prendre le pouvoir et s'était vu en quelque sorte contraint de l'accepter. Il parvint cependant à apaiser une première révolte et s'appliqua de son mieux à réparer les dégâts du bombardement. La Porte, sentant aussi combien l'existence de sa colonie d'Afrique était menacée, envoya, en cadeau, au dey, une frégate, deux corvettes, de l'artillerie, des munitions et des canonniers. Vers la fin de cette année 1810, la révolte des Flissa fut enfin terminée ; leur chef, El-Hadj-Mohammed-ben-Zâmoun, conclut la paix avec les Turcs, qui avaient conduit en Kabylie une nouvelle colonne, et cette paix devait être plus durable que les précédentes. Les Flissa s'obligèrent à servir un tribut de 500 boudjous.

Dans la province de Constantine, le féroce Tchaker-bey qui, par sa rigueur et ses violences h Bône, avait fourni la raison déterminante du bombardement d'Alger, continuait à se livrer à ses caprices, en faisant tuer les personnages principaux de son beylik. Ammar-ben-el-Hamlaoui, caïd El-Djaberi de l'Ouest, Mohammed-Sassi, bach-Kateb, Ahmed-el-Euchi, Cadi-Hanafi, Moustafa-ben-Achour, caïd du Ferdjioua, périrent successivement, sous les yeux du bey, et ces exécutions furent suivies de la spoliation des biens des victimes. Le système des razzias était pratiqué parallèlement par lui et la province tremblait sous sa tyrannie. Cependant, vers la fin de 1816, ayant conduit une expédition contre les Bou-Rennane et Ben-Guendouz, branches des Mokrani, rivales des Oulad-el-Hadj, qui jouissaient alors de la faveur du maître, il fut défait par eux dans un rude combat, chez les Oulad-Mâadi, et subit l'humiliation de laisser entre leurs mains tous ses bagages. Peu après, il essuyait un nouveau désastre, chez les Oulad-Sidi-Obeïd, des Nemamecha, dont il avait enlevé les troupeaux. Assailli par une tourmente de neige, il faillit périr, avec son armée, et dut s'estimer heureux de rentrer sain et sauf à Constantine. Enfin, au mois de

février 1817, il fut encore défait par les Oulad-Derradj, qu'il avait voulu razzier et se vit obligé d'accepter les conditions que ces indigènes lui imposèrent et dont la première était l'évacuation immédiate de leur pays. Décidément la fortune abandonnait Tchaker ; pour conjurer le mauvais sort, ce bey s'appliqua il fuira des fondations pieuses, à distribuer des aumônes et à immoler, sur le Koudiat, des bœufs, dont la chair était distribuée aux pauvres et aux marabouts.

Dans celle même année 1817, Ali-Kara-Bar'li, bey de l'Ouest, qui administrait bien la province d'Oran et y avait rétabli la paix, fut invité par le dey il se rendre à Alger, pour verser le denouche. Parvenu au pont d'El-Kantara du Chelif, il rencontra des chaouchs venus d'Alger pour lui «rendre honneur». Après avoir reçu d'eux la missive dont ils étaient porteurs, le bey tendit le cou, sans une parole, et les chaouchs l'étranglèrent. Hassan, gendre de Bou-K'abous, le remplaça[1].

ASSASSINAT DU DEY OMAR. IL EST REMPLACÉ PAR ALI-KHOUDJA. DESTITUTION ET MORT DE TCHAKER, BEY DE CONSTANTINE. — Cependant à Alger, la peste avait reparu, et les ennemis du dey allaient répétant que le malheur était attaché à lui. Le 8 octobre 1817, une bande d'assassins envahit le palais, se saisit d'Omar, qui ne fit aucune résistance, et l'étrangla. Son successeur, un certain Ali-Khoudja, instigateur du meurtre comme il l'avait été de celui du dey, en 1808, résolut, en prenant le pouvoir, de se soustraire aux caprices des Yoldachs. A cet effet, il quitta le palais de la Djenina, pour s'installer, avec tous les services, à la Kaaba. Il s'entoura d'une garde de 2,000 Kabyles (Zouaoua), annonça aux Turcs son intention bien arrêtée de les soumettre à une obéissance absolue, fit exécuter ceux qui avaient pris part à la dernière révolte, permit aux autres de rentrer en Orient, chercha à gagner la confiance des Koulouglis en les excitant contre les Turcs, fit fermer les tavernes où se débitaient des liqueurs fermentées et, enfin, chassa des casernes les femmes non mariées.

Ces mesures provoquèrent une nouvelle révolution que le dey réprima vigoureusement. Les Yoldachs prirent la route de l'Est, et ayant rencontré la colonne de Constantine, revinrent avec elle et se présentèrent en ennemis sous les murs d'Alger, le 29 novembre. Ils apprirent alors que la ville était défendue par six mille Koulour'lis

1. Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 529 et suiv. — Féraud, Les Mokrani, p. 289 et suiv. — Grammont, *Hist. d'Alger,* p. 379 et suiv. — L. Fey, *Hist. d'Oran.*

bien armés, en outre des Kabyles et des Turcs partisans du dey, et voulurent parlementer; mais Yahïa-ag'a, qui commandait les troupes, ne me prêta à aucune transaction, et bientôt les forts ouvrirent le feu, tandis que l'ag'a effectuait une sortie furieuse contre les rebelles. En quelques instants 1,200 Yoldachs et 150 chefs furent couchés sur le carreau ; les autres prirent la fuite ou furent faits prisonniers. On procéda ensuite aux exécutions par la torture et le pal: enfin, le 2 décembre, Ali-Khoudja accorda l'aman aux survivants, dont la plupart demandèrent et obtinrent de rentrer en Orient. Trois jours de réjouissances célébrèrent le succès du dey.

La situation de l'intérieur, et surtout de la province de l'Est, avait été une des premières préoccupations d'Ali-Khoudja ; il fallait, à tout prix, se débarrasser de Tchaker, l'étrange protégé de son prédécesseur ; mais la difficulté était de le remplacer. Sur ces entrefaites, arriva à Alger un certain Kara-Moustafa, caïd de Mecila, lequel, après avoir peint au dey la situation faite à la province de l'Est, par Tchaker, raconta que celui-ci, dont l'esprit était en proie à l'inquiétude, avait voulu le faire arrêter à Constantine, parce que le bruit de sa nomination comme bey avait couru, mais qu'il avait échappé à ses sicaires, s'était lancé dans les montagnes de la Kabylie et avait pu atteindre Djidjeli, où il s'était embarqué. Par une inspiration toute spontanée, le dey lui proposa le beylik de l'Est, lui demandant s'il se sentait de force à le gérer et, sur sa réponse affirmative, il lui remit le caftan d'investiture et des lettres pour les principaux du pays, en lui enjoignant de partir sans retard.

Cependant, à Constantine, Tchaker-bey, qui avait écrit à tous les membres du diwan d'Alger et multiplié les démarches et les cadeaux, commençait à reprendre confiance, lorsque la nouvelle de la nomination de Kara-Moustafa lui parvint. Après quelque hésitation, il se décida à résister, s'enferma à Dar-el-Bey, avec les soldats de la garnison d'hiver, vivant avec eux en camarade et envoya son fils, Mahmoud, qu'il avait nommé caïd des Harakta, avec son goum, tendre une embuscade au bey, à Bir-el-Beguirate près de Mila. Mais Kara-Moustafa, arrivé au Ferdjioua, en passant par la Kabylie, avait adressé un appel à toutes les tribus, dont les goums étaient accourus autour de lui, et il s'avançait avec un appareil si formidable que Mahmoud, loin de songer à l'attaquer, s'empressa de fuir et de rejoindre son père à Dar-el-Bey.

Lorsque Kara-Moustafa se trouva en vue de Constantine, les soldats abandonnèrent Tchaker et allèrent se réfugier à la Kasba, tandis que toute la population se portait au devant du nouveau

bey, pour l'acclamer et le soutenir. Tchaker, prés duquel un seul serviteur était resté, implora alors la bienveillance de M'hammed-ben-el-Feggoun, cheikh-el-Islam, dont la maison jouissait du droit d'asile, et obtint la faveur de s'y rendre ; mais son hôte s'empressa d'avertir Kara-Moustafa qui vint prendre possession de Dar-el-Bey, tandis que Tchaker était livré à ses gardes. Dans la soirée, on l'étrangla, et ce fut une mort bien douce pour un homme qui avait tant fait souffrir ses semblables (janvier 1818).

Un soupir do soulagement avait accueilli la disparition de Tchaker, mais quelle ne fut pas la stupeur générale lorsqu'on s'aperçut que son successeur ne valait guère mieux. Entièrement livré aux passions les plus honteuses, entouré de gens vicieux, de juifs et de juives de la dernière immoralité, il scandalisa tout le monde. Bientôt, Si Mohammed-ben-Malek, beau-frère du dey, arriva, en compagnie du Bach-Ag'a, pour faire une enquête sur la question du trésor public trouvé absolu ment vide. Mahmoud, fils de Tchaker, ayant été arrêté, fut soumis à une bastonnade prolongée à la suite de laquelle il livra 12 jarres pleines de numéraire et fit ensuite retrouver un sac d'or et d'argent, caché dans un ravin. Pendant ce temps, le bey, enfermé dans son harem, ne s'occupait de rien ; mais on ne tarda pas à apprendre que le dey, mécontent des rapports qui lui avaient été adressés, venait de révoquer Kara-Moustafa et de le remplacer par un Mamlouk, d'origine italienne, nommé Ahmed. L'indigne bey fut arrêté dans les combles du palais où il s'était caché et on l'exécuta sur-le-champ. Il avait régné un mois.

Ahmed-Bey-el-Mamlouk vint ensuite prendre possession de son gouvernement (février). Un mois après, les envoyés d'Alger regagnèrent cette ville, apportant les fonds retrouvés par eux et emmenant 17 jeunes filles juives enlevées à la communauté de Constantine pour la punir de son ingérence dans les affaires du dernier bey. Elles furent offertes au dey et obtinrent leur liberté de son successeur[1].

SUPPRESSION DE L'ESCLAVAGE EN TUNISIE. PAIX ENTRE CETTE RÉGENCE ET L'ALGÉRIE. — Encouragées par le succès de lord Exmouth, les puissances européennes envoyèrent leurs flottes dans la Méditerranée pour obtenir des avantages de même nature. A Tunis, le chevalier de Pinto vint, en novembre 1816,

1. Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 539 et suiv. — De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 382 et suiv. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 327. — Berbrugger, *Époques militaires de la Grande Kabylie*, p. 130.

conclure un traité de paix et d'alliance, pour la nation portugaise. Au mois d'avril 1817, l'amiral hollandais Van-Capellen se présenta à la Goulette et, après l'échange de politesses sanctionnant les bons rapports antérieurs, leva l'ancre en mai et fut remplacé par une escadre espagnole; puis ce fut une frégate anglaise venant intimer aux corsaires tunisiens défense de croiser dans l'Atlantique. Cette action combinée, concourant à la suppression de la course, consacrait l'abaissement des gouvernements turcs de l'Afrique septentrionale.

Frappé de cette entente des puissances chrétiennes, Mahmoud-bey voulut se rapprocher de l'Odjak d'Alger, jugeant, avec raison, qu'il était inopportun de diviser les forces musulmanes. Mais, au moment où une transaction semblait sur le point d'aboutir, Omar fut assassiné et remplacé par Ali-Khoudja-dey. Désireux de rétablir les bonnes relations avec Tunis, le nouveau dey envoya dans cette ville un chargé d'affaires qui, dans les dispositions d'esprit où se trouvait Mahmoud, réussit facilement à conclure avec lui un traité de paix plaçant les deux régences sur le pied d'égalité, et stipulant que le bey de Constantine ne pourrait plus agir de son autorité privée et ne serait jamais considéré que comme un agent du dey (octobre-novembre 1817). La situation économique de Tunis fut profondément troublée par la suppression de l'esclavage[1].

MORT DU DEY ALI-KHOUDJA. IL EST REMPLACÉ PAR HOUSEÏN. SITUATION DE L'ODJAK D'ALGER. — Cependant, à Alger, Ali-Khoudja n'avait pas tardé à tomber dans les écarts auxquels les deys semblaient prédestinés après quelques mois d'exercice du pouvoir. En proie aux craintes les plus diverses, tantôt il taxait le blé à un prix déterminé, défendant, sous peine de mort, aux gens d'en acheter à un prix inférieur, et cela afin de prévenir la disette; tantôt prescrivant des mesures diamétralement opposées. Il est resté célèbre par l'arrêté qu'il prit, ordonnant de jeter à la mer toutes les filles publiques. Ce fut à grand-peine qu'on le détourna d'en exiger l'exécution et qu'on le décida à transformer celte sentence en un exil à Cherchel. Enfin, dans les premiers jours de mars 1818, il fut frappé de la peste et ne tarda pas à expirer après avoir désigné pour son successeur le Khodjet-el-Kheïl, Housseïn, qui n'accepta le pouvoir qu'avec répugnance.

C'est que la situation, telle que l'acceptait le nouveau dey,

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 325 et suiv. — Marcel, *Tunis*, loc. cit., p. 208.

n'était nullement satisfaisante. Le poste de Bordj-Bou-R'eni, dans la Kabylie méridionale, venait d'être attaqué par les Kabyles, Beni-Sedka et Guechtoula, et la garnison turque, manquant d'eau, avait dû capituler ; protégés par des marabouts, les Turcs eurent la vie sauve, mais le fort fut démantelé (1818). Dans le sud, Braham-Kocentini, nouveau bey de Titeri, luttait contre les Oulad-Naïl, toujours révoltés. Enfin la province d'Oran était le théâtre de tentatives d'insurrection de la part des marabouts ; mais le bey contenait énergiquement cette région. Bou-Dria dans le pays des Zedama, Hadj-Mohammed, à Tlemcen, et Abd-Allah-ben-Haoua, fauteurs de troubles, furent successivement vaincus et mis à mort ; mais le plus dangereux de tous, en raison de son influence dans la province, était le marabout des Hachem de R'eris, près de Mascara, Sid El-Hadj-Mohi-ed-Dine. Arrêté par les soldats du bey et conduit à Oran, il allait être mis à mort, comme les précédents. lorsque la femme de Hassan, fille de Bou-Kabous, intercéda avec tant d'ardeur pour lui, qu'elle arracha sa grâce. Il fut interné à Oran et n'obtint sa liberté qu'au bout d'un an. Un des fils de ce marabout, nommé El-Hadj-Abd-el-Kader, devait s'illustrer en défendant son pays contre les Français.

Dans le Sahara de la province d'Alger, un noyau de fermentation et de résistance à l'autorité turque s'était reformé, à Aïn-Mâdi. Si Ahmed-Tidjani, fondateur de la confrérie des Tidjania, ayant abandonné depuis quelque temps sa superbe habitation de Fès, état revenu dans les steppes sahariennes, afin de juger par lui-même de la situation de son ordre ; après avoir réchauffé le zèle de ses partisans, il rentra il Fès, et y mourut, le 19 septembre 1814. Il laissait deux fils, Mohammed-el-Kebir et Mohammed-es-Sr'eïr, fanatisés par leur éducation et se croyant appelés à une haute destinée. Aussi ne tardèrent-ils pas à renoncer à l'existence douce et fastueuse qui ils menaient au Maroc, pour entreprendre la vie militante de l'apôtre. Ils secouèrent la poussière de leurs sandales à la porte des palais où ils avaient été élevés, gagnèrent Aïn-Mâdi et, profitant de l'affaiblissement de l'autorité turque, étendirent partout leurs relations, nouèrent des alliances et annoncèrent la chute du gouvernement de l'Odjak, dont les agents impies avaient osé attaquer la ville sainte de leur père et le chasser de son pays.

Dans la province de Constantine, le bey Ahmed-el-Mamlouk venait à peine de prendre le pouvoir. Il avait débuté, comme ses prédécesseurs, par des exécutions et se préparait n entreprendre une campagne contre les Beni-Ameur. Or, les grandes tribus et les chefs importants donnaient des signes non équivoques d'agitation ; de plus

le dey tenait à avoir, dans cette région éloignée, un homme dont il fût sûr et, en attendant qu'il l'eût trouvé, il décida la destitution et l'éloignement des Ben-Zekri, Ben-Nâmoun et autres fonctionnaires, dont le bey s'était entouré. Dans le mois d'août, Ahmed-el-Mamlouk fut interné à Mazouna et remplacé par M'hammed-bey-el-Mili. C'était un Turc, grossier et brutal, qui ne se distingua de ses prédécesseurs que par l'invention d'un instrument pour couper les têtes, sorte de hachette en forme de houe. Le surnom de Bou-Chettabïa lui en est resté dans le peuple.

Ainsi, au moment ait Housseïn, qui devait être le dernier dey d'Alger, acceptait le pouvoir, la situation s'offrait menaçante sur tous les points, à l'intérieur; de plus, les puissances chrétiennes semblaient bien décidées à empêcher la course et l'esclavage. Dès les premiers jours de son règne, le dey faillit tomber, deux fois de suite, sous le poignard des assassins. il se cantonna, alors, à la Kasba et, de même que son prédécesseur, s'entoura particulièrement d'une garde de Kabyles (Zouaoua). Puis, il appela auprès de lui Yahïa-ag'a, alors caïd des Beni-Djâad, et lui confia la charge importante d'Ag'a des Arabes, dans laquelle cet officier devait lui rendre les plus signalés services[1].

LUTTER DE HOUSSEÏN-DEY POUR RÉTABLIR L'AUTORITÉ. ÉVÉNEMENTS DE LA KABYLIE ET DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE. — Housseïn-dey prit énergiquement le parti de lutter contre tous dans l'espoir de rétablir l'intégrité de la puissance de l'Odjak. Son premier acte fut de charger Yahïa-ag'a de combattre le marabout Tedjini, en allant attaquer Aïn-Mâdi. Pour effectuer cette expédition lointaine, l'ag'a fit appel aux cavaliers des tribus makhezen, voisines de la Kabylie; mais ces Zemoul, particulièrement les Amraoua, prétendirent qu'ils ne devaient le service militaire que dans la région. Très peu d'entre eux répondirent il son appel et servirent mollement, tandis qu'une grande fermentation se répandait dans la Kabylie du sud-ouest. Nous manquons de renseignements précis sur l'expédition de Yahïa-ag'a dans le Sud, qui eut lieu dans l'hiver 1818-19, et à laquelle le bey d'Oran parait avoir coopéré, mais il est certain que le résultat fut à peu prés nul.

---

1. De Grammont. *Hist. D'Alger*. p. 382 et suiv. — Arnaud. *Hist. de Tedjani* (Revue afric., n° 30, p. 472 et suiv.). — Robin, *Note sur Yahia ag'a* (Revue afric., n°. 103, p. 62 et suiv.). — Federmann et Aucapitaine, *Beylik de Titeri* (Revue afric., n° 280, p. 297 et suiv.). — Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 216 et suiv. — Vayssettes, *Hist. des Beys*. p. 551 et suiv.

Pendant ce temps, la révolte éclatait chez les Amraoua et s'étendait aux Beni-Ouaguennoun. Un certain M'hammed-ou-Kassi, des Zemoul-Chernga, était à la tête d'une partie des rebelles, qui, du reste, luttaient entre eux. A peine de retour du Sud, Yahïa-ag'a se porta à Bordj-Sebaou, surprit le village de Tamda, et vint camper à Zaouïa sur la rive droite du Sebaou, en face du village de Makouda des Beni-Ouaguennoun, qu'il attaqua ensuite. Le succès parut d'abord couronner les efforts des Turcs ; mais un retour offensif des Kabyles les chassa des positions conquises et les repoussa dans la plaine, après leur avoir infligé des pertes sérieuses. L'ag'a, n'ayant pas un effectif assez nombreux, se décida à rentrer d Alger. Peu après, M'hammed-ou-Kasi offrit sa soumission par l'intermédiaire de Ben-Zâmoun et de Ben-Kanoun. Tous les Zemoul rentrèrent dans le devoir et payèrent une amende. Les Beni-Ouaguennoun se soumirent également et livrèrent des otages (1819).

A Constantine, le nouveau bey, cédant à la pression de son khalifa, El-Hadj-Ahmed, petit-fils d'El-Kolli et allié, comme son aïeul, à la famille Ben-Gana, fit, vers la fin de l'année 1818, une expédition dans le Zab, contre Debbah-ben-Bou-Aokkaz, chef des Douaouida. Repoussé, une première fois, en attaquant l'oasis d'Ourlal, il recommença l'assaut, après avoir reçu des renforts et du canon, et resta maître de la position; mais il payait fort cher ce succès. Des exécutions et la destruction des palmiers le consolèrent de ses pertes; puis, il rentra à Constantine avec son Cheikh-El-Arab in partibus, Mohammed-bel-Hadj-ben-Gana. Au printemps de l'année 1819, il se rendit à Alger, pour y verser le denouche; mais au moment du départ, il apprit sa destitution, fut arrêté et interné à Cherchel. Braham, ancien bey de Médéa, recueillit son héritage.

Pendant que le bey de l'Est était à Alger, Ben-Abd-Allah et Abd-es-Selam, chefs de la branche des Oulad-el-Hadj, des Mokrani, agissant, sans doute, d'après les conseils de M'hammed-Bey-El-Mili, convoquèrent les hommes des autres branches de leur famille à une réunion chez eux, près de Bou-Aréridj, et firent massacrer, autour du festin, les vingt-deux parents qui avaient répondu à l'appel du chef. Il ne resta que de jeunes enfants dans les autres branches. Quant au nouveau bey, il ne s'inquiéta pas autrement de l'affaire; les assassins demeurèrent à la tète du commandement de la Medjana[1].

1. Robin, *Organisation des Turcs dans la Kabylie* (Revue afric., n° 98,

UNE ESCADRE ANGLO-FRANÇAISE VIENT SIGNIFIER AUX BARBARESQUES LA DÉCISION DU CONGRÈS INTERDISANT LA COURSE ET L'ESCLAVAGE. — Les décisions prises par les nations européennes au Congrès de Vienne, et que l'Angleterre s'était chargée de faire exécuter, indiquaient qu'enfin la chrétienté était décidée il en finir avec la piraterie barbaresque. Bien que le résultat obtenu par lord Exmouth, en 1810, fût d'une grande importance, surtout au point de vue de la libération des esclaves, il n'était pas complet, puisque la course n'avait pas été interdite. C'est pourquoi de nouvelles conférences furent tenues à Aix-la-Chapelle et aboutirent à un protocole, en date du 18 novembre 1818, où il est dit que toute atteinte portée au commerce de l'une des nations contractantes entraînerait une répression immédiate de la part des puissances coalisées. La France et l'Angleterre furent chargées de signifier cette décision.

Le 5 septembre 1819, arriva à Alger une division navale anglo-française, sous les ordres des amiraux Jurien et Freemantle. Reçus par le dey, ces officiers lui notifièrent le résultat des délibérations d'Aix-la-Chapelle, se résumant en ces deux termes : *suppression de la course, abolition de l'esclavage*, et l'invitèrent à y souscrire. Mais Housseïn, après une discussion oiseuse, finit par refuser de se soumettre à l'un et à l'autre, se basant, pour cela, sur la tradition et sur les prescriptions de la loi islamique. Il maintint même catégoriquement son droit de courir sus à tout navire appartenant à une nation non alliée avec lui. Les délégués y usèrent leur rhétorique et durent remettre à la voile, sans avoir obtenu aucun résultat.

A Tunis, l'amiral Van Braam était venu, dans le mois de juillet 1819, avec une escadre hollandaise, notifier au bey la résolution des Pays-Bas de ne plus servir de redevance fixe à la Régence, tout en protestant du désir de conserver de bonnes relations. Mahmoud était à peine remis de l'émotion causée par cette démarche, que, le 21 septembre, arriva à la Goulette la division anglo-française, venant d'Alger. Il en ignorait complètement le but, lorsque, dans l'audience officielle donnée le 27, aux envoyée de la France et de l'Angleterre, ceux-ci lui remirent une note collective relatant en substance la décision des puissances signataires; ils ajoutèrent

---

p. 140. 99, p. 197 et suiv,). — Le même, *Notes sur Yahïa aga* (Revue afric., n° 103, p. 68 et suiv.). — Féraud, *Les Mokrani*, p. 206 et suiv. — Le même, *Les Ben-Djellab* (Revue afric., no 161, p. 328 et suiv.). — Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 559 et suiv.

qu'ils « le priaient de l'examiner avec la plus sérieuse attention, et de leur donner une réponse écrite qu'ils pussent transmettre à leurs gouvernements respectifs.» Le soir même, Mahmoud-bey leur accorda satisfaction ; mais, dans la prévision d'une attaque des flottes combinées, il s'empressa de faire réparer l'accès du lac de Porto-Farina, pour y mettre ses navires de guerre, et d'organiser ses moyens de défense.

La division anglo-française leva l'ancre le 1er octobre et, le 8, elle arrivait à Tripoli. Le bey de cette ville s'inclina sans résister devant la décision des puissances.

Ainsi, Alger, seul, refusait de se soumettre, tandis que les beys de Tunis et de Tripoli courbés sous l'orage n'opposaient plus que la force d'inertie aux résolutions de la chrétienté. La résistance du dey le plaçait en état de rébellion, et allait fournir à la France une excellente raison pour intervenir et réaliser, à elle seule, le desiderium de l'Europe[1].

---

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 384, 385. — Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 336 et suiv. — Féraud, *Annales Tripolitaines* (Revue afric., n° 159, p. 219.)

CHAPITRE XXX

LE DERNIER DEY ET LES DERNIERS BEYS D'ALGÉRIE

1820-1827

Housseïn-dey relève l'autorité turque en Algérie. — Les Ben-Djellab à Touggourt. Expéditions d'ahmed-Bey le mamlouk dans l'Ouad-Rir et l'Ouad-Souf. Révolte de Farhate-ben-Saïd. — Intervention de la Porte pour la conclusion de la paix entre Tunis et Alger. Coopération de ces régences à la guerre contre les Grecs. — Maroc : Fin du règne de Moulaï-Slimane. Avènement de Moulaï Abd-er-Rhamane. — Braham-el-Greitli, bey de Constantine. Ses expéditions dans la province. — Révolte générale de la Kabylie. Yahïa-Ag'a en triomphe, après deux années de luttes. — Rupture d'Alger avec l'Angleterre. Démonstration de Sir Harry-Neal. — Fin du règne de Mahmoud-bey à Tunis. Son fils Housseïn lui succède. — Manamanni, bey de Constantine. Il est remplacé par El-Hadj-Ahmed, que Yahïa-Ag'a vient installer. — El-Hadj-Ahmed-bey dompte les grands chefs et les tribus de la province de Constantine. — Attaque de Maskara par Mohammed-Ted-Jini. Il est défait et tué. — Le bey Bou-Mezrag à Médén. Chute de Yahïa-Ag'a.

HOUSSEÏN-DEY RELÈVE L'AUTORITÉ TURQUE EN ALGÉRIE. — L'énergie d'Housseïn-dey, secondée par le courage et l'habileté de Yahïa-ag'a, ne tarda pas à porter ses fruits, en faisant rayonner, pour la dernière fois, l'autorité turque au loin. La province d'Oran était, sinon calme, du moins plus tranquille, sous la ferme autorité du bey Hassan. Mais le fils de Tedjini restait à réduire et Hassan-bey reçut l'ordre d'entreprendre une nouvelle expédition contre Aïn-Mâdi. Vers 1820, il se présenta, avec une colonne, devant cette oasis, reçut l'hommage et le tribut des habitants, mais ne put obtenir d'eux qu'ils lui livrassent, les fils du Marabout. Ni la canonnade, ni le bombardement ne purent les contraindre à céder et le bey dut se résoudre à rentrer à Oran, chargé de butin, mais sans avoir rempli le but principal de l'expédition.

A Médéa, le beylik de Titeri était, depuis 1819, entre les mains de Moustafa-ben-Mezrag, soldat turc énergique et ne manquant pas d'habileté. Peu à peu, toutes les régions du Sud durent se courber sous son autorité et ce fut ainsi que les Oulad-Naïl et de

nombreuses tribus, telles que les Bou-Aïche, Oulad-Chaïb et autres, depuis longtemps livrées à elles-mêmes, rentrèrent dans l'obéissance. Mais ce résultat ne devait être obtenu qu'après de longues années de luttes.

La région de la Kabylie du sud-ouest paraissait avoir recouvré sa tranquillité. Cédant alors il son ressentiment, Yahïa-ag'a fit assassiner M'hammed-Ou-Kassi, auquel il n'avait pas pardonné sa défaite de Makouda. Le caïd du Sebaou l'attira à son bordj, sous prétexte d'organiser une razzia, et le fit massacrer ainsi que ses principaux adhérents dans la salle où ils se trouvaient réunis ; mais ces Kabyles se défendirent avec une grande énergie et firent mordre la poussière à plus d'un de leurs agresseurs. M'hammed-ou-Kassi eut même, avant de mourir, la consolation de tuer le caïd de sa propre main. Ce guet-apens devait être suivi de l'attaque de Tamda; mais les conjurés négligèrent de donner le signal, tant ils étaient démoralisés par la résistance de leurs victimes et la mort du caïd, ce qui permit aux gens du village de gagner la montagne. Un certain Oubadji, qui avait été l'âme du complot, fut nommé caïd de Tamda et épousa la veuve de l'oncle de M'hammed-ou-Kassi qui devait devenir la femme de celui-ci avant l'assassinat. Il laissa cinq fils, parmi lesquels Bel-Kassem-ou-Kassi était appelé à jouer différents rôles sous notre domination. Ce crime odieux n'eut d'autre résultat que de troubler la paix maintenue précédemment par le chef kabyle: ses assassins ne purent même défendre la Zemala de Mekla qui fut brûlée par les Beni-Djennad.

Le bey, Braham-el-R'arbi, qui avait été placé à la tête de la province de Constantine, était un homme faible et indolent. On en eut la preuve, lorsque son khalifa, ce Mahmoud, fils de Tchaker dont il a été parlé, vint, au printemps de l'année 1820, apporter le denouche. Les sommes réunies et les présents envoyés furent jugés tellement insuffisants que le dey révoqua aussitôt le bey et le remplaça par Ahmed-le-Mamlouk, ancien bey de l'Est, pour le moment interné à Mazouna.

Dans le mois d'août 1820, Braham-bey, qui se trouvait campé sur le territoire des Seguenïa, se vit arrêté et envoyé à Constantine. Peu après Ahmed-bey faisait pour la deuxième fois son entrée solennelle dans cette ville, et commençait par ordonner la mort de son prédécesseur. D'autres exécutions suivirent celle du maître[1].

1. Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p. 219 et suiv. — Federmann et Aucapitaiue, *Beylik de Titeri* (loc. cit., p. 297 et suiv.). — Robin, *Notes surYyahïa ag'a* (loc cit., p. 59 et suiv. — Vayssettes, *Hist des Beys*, p. 556 et suiv.

LES BEN-DJELLAB À TOUGGOURT. EXPÉDITIONS D'AHMED-BEY LE MAMLOUK DANS L'OUAD-RIR' ET L'OUAD-SOUF. RÉVOLTE DE FARHATE-BEN-SAÏD. — Le retour d'Ahmed-el-Mamlouk à Constantine devait avoir pour conséquence l'abaissement des Ben-Gana et le retour au pouvoir de leurs rivaux, les Bou-Aokkoz. Debbah était toujours à la tête de cette famille ; mais, affaibli par l'Aga, il n'allait pas tarder à laisser le pouvoir à son neveu, le bouillant Farhate-ben-Saïd[1]. Ce dernier venait de passer de longues années dans le Souf, au milieu des Troud, qui avaient recueilli le jeune El-Khazen et sa sœur Tata, enfants de l'ancien sultan Ben-Djellab, de Touggourt, empoisonné en 1790. Mariée à Othmane, chef des Harar-Henanecha, Tata était destinée à devenir l'épouse de Farbate-ben-Saïd.

Vers 1884, Touggourt, en la possession de Brahim-ben-Djellab, se trouvait en butte aux agressions de Mohammed, frère de ce dernier. Ce fut le moment choisi par El-Khazen pour s'emparer de cette ville, avec l'appui des Troud et de son beau-frère Farhate. On dit, qu'après y avoir introduit quelques partisans dévoués, il pénétra lui-même dans l'oasis en se faisant placer dans un sac, sur le dos d'un chameau. Une fois dans la place, il parvint, avec l'aide de ses amis, à chasser son parent et à se rendre maître de la Kasba et par suite de l'oasis. Mais bientôt, victime à son tour d'une fourberie de son cousin Mohammed, il lui ouvrait les portes de la ville, ainsi qu'aux Oulad-Moulat, ses adhérents, et était mis à mort par eux. Mohammed était resté maître de Touggourt ; mais ses trois frères voulurent encore lui disputer le pouvoir. Après une série de combats, de trahisons et de meurtres, Mohammed, débarrassé de ses compétiteurs, conserva le trône des Ben-Djellab.

Cependant, Farbate-ben-Saïd, poussé sans doute par sa femme, et soutenu par les Troud, résolut de tirer vengeance de Mohammed-ban-Djellab. On était à la fin de l'année 1820. Ahmed-el-Mamlouk venait de reprendre le gouvernement du beylik de Constantine et, comme nous l'avons dit, avait écarté les Ben-Gana. Jugeant le moment favorable, Farhate se présenta au bey et lui exposa la situation du Souf et de l'Ouad-Rir' qui, en réalité, avaient échappé à l'action de ses prédécesseurs. Pour conclure, il lui demanda le gouvernement de Touggourt, offrant de lui verser 50,000 bacita (125,000 francs) pour sa coopération. Le bey Ahmed lui donna

1. Auquel nos soldats donnèrent plus tard le surnom de «serpent du désert».

alors des lettres pour son oncle Debbah, Cheikh-el-Arab, et le Khalifa du Sahara, Abd-Allah-ben-'Zekri, alors occupés, avec la colonne d'hiver, à faire rentrer les impôts, dans l'Ouad-Djedi. Farhate partit plein d'espoir pour le Sud ; mais il ne put réussir à entraîner les deux chefs à une expédition aussi difficile que celle de Touggourt, avec 1e peu de moyens matériels dont ils disposaient.

Sans se décourager, il revint à Constantine et décida le bey Ahmed-el-Mamlouk à conduire lui-même une colonne dans le Sud. Guidé par Debbah et Farhate, le bey atteignit sans encombre l'Ouad-Rir' et pénétra dans 1a région d'oasis de Touggourt. Mohammed-ben-Djellab avait fait le vide devant lui et s'était réfugié, avec toutes ses forces, derrière les murailles crénelées de la ville. En vain, on le somma de se rendre; Ahmed-el-Mamlouk avait déjà fait commencer à abattre les palmiers, lorsqu'une transaction intervint entre lui et Ben-Djellab, par l'intermédiaire de Debbah et de sa femme. Une somme considérable (100,000 bacita, dit-on) lui fut versée ; il reçut, en outre, des présents de toute sorte, et rentra à Constantine fort content de son expédition.

Mais Farhate, qui voyait ainsi s'écrouler tous ses plans, rompit avec son oncle Debbah et, soutenu par ses fidèles Troud, tomba sur les alliés de celui-ci ou de Ben-Djellab, coupa les chemins et, en un mot, mit la région en feu. A cette nouvelle, Ahmed-el-Mamlouk n'hésita pas un instant : il réunit toutes ses forces, reprit la route du Sud, pénétra dans le Souf et entra en vainqueur à El-Oued. Quant à Farhate, trop faible pour lutter contre le bey, il s'était retiré à distance, du côté de R'adamés, afin de laisser passer l'orage. L'armée turque reprit alors la route de Constantine, en passant par Touggourt, où Mohammed-ben-Djellab renouvela son hommage de fidélité et offrit encore des présents.

Vers la fin de 1821, Ahmed-el-Mamlouk rentra triomphalement dans sa capitale, monté sur un méhari richement caparaçonné et rapportant un butin immense, des objets précieux de toute sorte et des animaux étranges qui excitèrent vivement la curiosité. Aussitôt après le départ de l'armée, Farhate avait reparu dans l'Ouad-Rir' et recommencé la guerre de partisans. En 1822, Mohammed-ben-Djellab cessa de vivre, laissant quatre fils, dont l'aîné Amer, jeune homme adonné à l'ivrognerie et à la débauche, lui succéda[1].

1. Féraud, *Les Ben-Djellab* (Revue afric., nos 141. p. 184 et suiv., 142, p. 291 et suiv., et l62, p. 329). — Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 560 et suiv.

INTERVENTION DE LA PORTE POUR LA CONCLUSION DE LA PAIX ENTRE TUNIS ET ALGER. COOPÉRATION ENTRE CES RÉGENCE À LA GUERRE CONTRE LES GRECS. — En 1820, la paix qui régnait entre la Tunisie et l'Algérie et l'Algérie caractérisée que par l'absence d'hostilités, faillit être rompue. Ce fut d'abord une razzia, exécutée par des cavaliers du bey de Constantine sur le territoire tunisien ; puis des hostilités maritimes de la part des corsaires d'Alger et notamment la prise de trois bâtiments de Tunis, entre la Sardaigne et Malte (juillet). Le bey Mahmoud se prépara donc à la guerre, renforça les garnisons de la frontière et fit mettre sur le chantier et activer la construction d'une escadre. Mis, cette fois encore, la Porte intervint pour empêcher la lutte entre les deux régences, et ses envoyés, porteurs d'ordres formels du sultan, finirent par amener le bey et le dey à signer une paix définitive (11 mars 1821.)

L'insurrection de Grèce, qui avait éclaté en 1820, et s'était rapidement généralisée, faisait prévoir que la coopération des forces barbaresques serait bientôt nécessaire. Mahmoud-bey se mit en devoir de répondre à l'attente du sultan et, comme dans le cours de l'hiver 1820-21 la plus grande partie de la flotte tunisienne avait été détruite par l'ouragan, il fit acheter des navires à Marseille et se prépara de son mieux. Le 15 avril 1821, le massacre général des Grecs avait été ordonné par la Porte ; mais cette mesure n'eut d'autre effet que de rendre la révolte plus active. Ce fut sur mer que les Grecs obtinrent quelques succès, et le sultan se vit dans la nécessité de faire appel à ses vassaux d'Afrique. Un envoyé turc vint à Tunis requérir l'envoi en Orient de toutes les forces disponibles, pour participer à la Guerre Sainte et, dans les premiers jours d'octobre, la flotte tunisienne, composée de trois corvettes, armées chacune de 20 pièces de canon, deux bricks de 10, deux goélettes et une canonnière, le tout sous le commandement de Moustafa-Reïs, fit voile pour l'Archipel. L'année suivante, le bey expédia de nouveau en Orient deux frégates construites pour lui à Marseille.

Le dey d'Alger, qui avait reçu un appel analogue, paraît avoir expédié en Orient, dès 1821, des navires de guerre qui, unis à ceux de Tunis, de Tripoli et d'Égypte, furent d'un grand secours aux Turcs, pour leur guerre maritime et la poursuite des corsaires grecs[1].

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes,* p. 338 et suiv. — De Voulx, *Coopération de la régence d'Alger à la Guerre de l'Indépendance grecque* (Revue afric., p. 132 et suiv.).

MAROC. FIN DU RÈGNE DE MOULAÏ-SLIMANE. AVÈNEMENT DE MOULAÏ-ABD-ER-RAHMANE. — Revenons au Maroc, où nous avons laissé Moulaïï-Slimane continuant son règne long et réparateur. Il avait su éviter l'ingérence des nations chrétiennes au sujet de la course et de l'esclavage en adressant, par anticipation, au gouvernement de Louis XVIII, l'engagement de faire cesser la piraterie dans son empire et même de mettre en liberté les naufragés chrétiens recueillis sur son littoral. Il se conforma aux obligations par lui spontanément prises et alla, en 1817, jusqu'à faire désarmer sa marine de guerre. En outre, dans cette même année 1818, il favorisa l'exportation des blés pour conjurer la disette dont souffrait la France.

En 1818, la poste fit de nouveau son apparition au Maroc, apportée par des pèlerins à Tanger, d'où elle se répandit dans les régions de l'intérieur. Pendant deux longues années, le fléau sévit et fit un grand nombre de victimes. Pour compléter ces malheurs, la révolte éclata à la fin de 1818, chez les Haiaïna, au sud de Fès, et s'étendit aux provinces de Heskoura et de Tedla, et chez les Chaouïa. Un convoi d'argent, venant de Tafilala, fut enlevé par les rebelles. Le prince Moulaï-Brahim, héritier présomptif, ayant marché contre les rebelles, à la tête des Oudaïa, fut entièrement défait (printemps 1819). Le sultan s'étant mis alors à la tête des troupes, marcha sur Tedla. A ce moment, son fils, qui opérait dans la région du Haut-Moulouïa, eut la barbarie de faire massacrer des femmes et des enfants qui étaient venus auprès de lui, en suppliants, solliciter sa clémence. Transportés de rage, les cheikhs de ces tribus se mirent à la tète des meilleurs cavaliers, surprirent le camp impérial, tuèrent le prince Brahim et ne laissèrent la vie au sultan que par respect pour son caractère de chérif.

Retranché à Meknès où il avait pu se réfugier, Moulaï-Slimane fut assiégé par une foule de marabouts ayant à leur tète un certain Sidi-Mehaouche, des Chelha. Fès tomba en leur pouvoir et ils proclamèrent sultan Moulaï-Brahim, fils d'El-Yezid (1820). Le prétendant, ayant alors obtenu le concours de Sidi-el-Arbi, chérif d'Ouazzane, chef de la confrérie de Moulaï-Taieb, vit toute la région littorale du R'arb, jusqu'à Tanger et Tétouane le reconnaître. Mais la mort le surprit dans cette dernière ville (1821); son frère, Moulaï-Said, le remplaça. Cependant, le sultan Slimane ayant pu réunir des forces suffisantes et rétablir son autorité sur les régions du sud-ouest, ne tarda pas à attaquer son neveu et à le mettre en déroute. Livré par ses anciens adhérents, Moulaï-Said fut exilé par

son oncle à Tafilala (1822). Mais ces dernières luttes avaient épuisé l'énergie du sultan, qui voyait le pays de nouveau livré à l'anarchie. Accablé par le chagrin et l'inquiétude, Moulaï-Slimane mourut le 28 novembre 1822, et légua par testament le pouvoir à son neveu Abou-l'Fadel Abd-er-Rahmane, fils de Moulaï-Hicham, alors gouverneur de Mogador, au détriment de ses propres fils, issus, dit-on, de son commerce avec des négresses non-affranchies[1].

BRAHAM-EL-GREÏTLI, BEY DE CONSTANTINE. SES EXPÉDITIONS DANS LA PROVINCE. — Pendant la dernière expédition d'Ahmed-bey le Mamlouk, dont nous avons raconté le retour triomphal à Constantine, Mahmoud, fils de Tchaker-bey, redevenu, on ne sait comment, khalifa du beylik, abusa de son pouvoir intérimaire en faisant décapiter sans raison plausible, au cours d'une promenade militaire, quarante malheureux indigènes des Beni-Brahim près de Semendou. Le dey, auquel il fut rendu compte de cette cruauté inutile, se contenta de destituer Mahmoud. Au printemps de l'année 1822, Ahmed-bey se mit en route pour aller porter lui-même le denouche à Alger, mais il fut surpris par une tempête de neige dans laquelle périrent presque toutes ses bêtes de somme ; puis il eut la main fracassée dans une fantasia. Enfin, il n'arriva à Alger que dans le courant de juin et, lorsqu'il voulut partir, après y avoir passé les huit jours réglementaires, on lui apprit qu'il était révoqué et interné de nouveau à Mazouna. Son successeur fut Braham-bey-El-Greïtli (le Crétois), ancien caïd des Harakta, qui se trouvait alors dans la Kabylie (juillet). Il vint à Alger recevoir son investiture ; puis, partit pour Constantine où il fut bien accueilli, car il y était connu et y avait contracté des alliances de famille. C'était, du reste, un homme doux et bienveillant.

Le vieux Debbah, cheik-hel-Arab, était mort, quelque temps auparavant, et avait été remplacé par son neveu Farhate, qui avait abandonné l'existence de chef de partisans pour devenir le représentant officiel des Turcs, le Cheikh-el-Arab, chef des Daouaouïda.

Dans l'Est, le Cheikh Zeïn-ben-Younès, des Oulad-Yahia-ben-Tâleb, bravait, depuis longtemps, les beys de Constantine; à cheval sur la frontière, il se réclamait, tour à tour, de la Tunisie ou de l'Algérie. Plusieurs fois les troupes de Constantine l'avaient attaqué infructueusement dans la montagne du Dir, au delà de Tebessa. De même que ses prédécesseurs, Braham-bey, ayant voulu le

1. Abbé Godard, Maroc, p. 581 et suiv.

réduire, échoua dans ses tentatives. Il fut plus heureux avec les Harakta qu'il surprit, dans la montagne de Gheris, et força à la soumission. Les Amamra et Beni-Oudjana de l'Aourés subirent le même sort. Mais, quelque temps après, les troupes de Constantine, commandées par le Khalife, éprouvèrent un véritable désastre, dans les montagnes des Oulad-Si-Ali-Tehammamet, de la région de Batna, où elles étaient en expédition (janvier 1823)[1].

RÉVOLTE GÉNÉRALE DA LA KABILIE. YAHÏA-AG'A EN TRIOMPHE, APRÈS DEUX ANNÉES DE LUTTES. — Vers 1823, Yahïa-ag'a voulant relever le fort de Bou-R'eni, détruit dans la précédente révolte, chargea Mohammed-ben-Kanoun de traiter avec les chefs des Guechtoula et des Beni-Sedka, afin d'arriver à une entente, promettant l'oubli du passé. Cette négociation réussit et l'aga arriva dans la contrée, avec une petite colonne: il fit élever un nouveau bordj, à quelque distance de l'ancien, avec le concours de ces tribus, et, lorsque le fort fut terminé, il y plaça une garnison et un caïd. Ce fut également vers cette époque, qu'ayant obtenu l'aman pour les fils d'Ou-Kassi, il adjoignit l'aîné, Bel-Kassem, à Oubadji, dans son commandement de Tamda: puis il le substitua aux cheiks de Mekla.

Dans l'été de l'année 1823, les Beni-Abbès se révoltèrent et occupèrent le passage des Bibane, interceptant la route de Constantine et empêchant la nouba de cette ville de continuer sa route, sous prétexte que le bey de l'Est ne leur avait pas servi la redevance de 500 moutons qu'il leur donnait habituellement. Mohammed-ben-Kanoun prit, à Hamza, le goum des Oulad-Bellil, se porta au secours des Turcs, en passant par l'Ouennour'a, et parvint à les dégager après un combat assez vif. Au mois d'août 1824, Yahïa marcha contre ces rebelles, avec une colonne de 1.000 soldats turcs et 8,000 cavaliers indigènes, leur brûla douze villages et leur enleva des prisonniers qu'il expédia à Alger où ils furent employés aux carrières. Les Beni-Abbès, qui avaient, en outre, été razziés par Mansour-el-Belili, s'empressèrent alors de se rendre et de fournir des otages. Mais la révolte s'était propagée dans la vallée de l'Oued-Sahel; les tribus rebelles s'étaient portées en armes contre Bougie et le commandant de cette ville, ayant été surpris par elles, avait été massacré avec son escorte.

Un certain Said-ou-Rabah était à la tête de ce mouvement.

---

1. Vayssettes, Hist. des Beys, p. 567 et suiv. — Féraud, *Les Harars* Revue afric., n° 107, p. 361 et suiv.). — Le même. *Les Ben-Djellab* (Revue afric., n° 161, p. 331). - Le même, *Aïn-Beïda* (Revue afric., n° 96, p. 413).

L'infatigable ag'a descendit alors la vallée, campa à Timedite sur la limite des Beni-Mellikche, et soutenu par le marabout Ben-Ali-Cherif, qui lui fournit des mulets et des secours de toute sorte, continua sa route. Mais, avant d'aller plus loin, prenant avec lui quelques cavaliers, il se présenta audacieusement à Saïd-ou-Rabah, dans le village d'Ir'il-Alouanene et lui annonça que le dey lui accordait l'aman et comptait sur son concours. Séduit par ce trait de courage, le chef kabyle déposa les armes. Les Beni-Mellikche et autres tribus rebelles offrirent aussi leur soumission à l'ag'a.

Après avoir, sur la demande de Ben-Ali Chérif, brûlé les villages des Souahelia et des Beni-Abbés, ahïa-ag'a marcha contre les Mezzaïa, les surprit, leur tua beaucoup de monde, brûla leurs villages et alla camper sous les murs de Bougie. Toutes les tribus rebelles vinrent alors lui apporter leur soumission et il plaça à leur tête Saïd-ou-Rabah. Après avoir fait réparer les murailles de la ville, il rentra à Alger (fin septembre 1824). Enfin, au printemps suivant, Yahïa, parti d'Alger, à la tête d'une colonne de 500 à 600 janissaires avec du canon et de nombreux goums, attaqua les Beni-Ouaguennoun et Beni-Djennad dans leurs montagnes escarpées et boisées et, avec l'appui des Flissetel-Behar, parvint à cerner les ennemis auxquels il coupa 300 têtes. Les pertes des Turcs étaient sensibles. Quelques jours plus tard, il attaqua les Oulad Aïssa-Meïmoun, mais, par suite de l'indiscipline des goum, il vit son succès se changer en défaite. Cependant, il reçut à Sikh-ou-Medour la soumission des Beni-Ouaguennoun. S'étant alors avancé contre le village d'Abizar des Beni-Djennad, il ouvrit le feu de son artillerie et lui lança des bombes, engin inconnu aux Kabyles. Dans le but de profiter de l'effet produit en exécutant une diversion sur un autre village, il confia le commandant de cette attaque à Ben-Kanoun. Mais ses troupes y éprouvèrent un sanglant échec et l'ag'a dut se contenter de canonner de loin les repaires inaccessibles des Kabyles. Cependant, après une razzia heureuse de Ben-Kanoun, ceux-ci se décidèrent à traiter et Yahïa rentra à Alger ayant obtenu de précieux résultats[1].

RUPTURE D'ALGER AVEC L'ANGLETERRE. DÉMONSTRATION DE SIR HARRY NEAL. — La révolte de la Kabylie, si habilement réduite par Yahia-ag'a, eut une conséquence bien inat-

1. Robin, *Note sur Yahïa aga* (Revue afric., n° 103, p. 73 et suiv., et 104. p. 89 et suiv.). — Berbrugger, *Époques militaires de la Grande Kabylie,* p. 132 et suiv. — Féraud, *Hist. de Bougie*. p. 315 et suie. — De Voulx, *Tachrifat,* p. 31 et suiv.

tendue pour les relations de la régence avec les puissances chrétiennes. Suivant un usage établi, le diwan avait ordonné, en octobre 1823, l'arrestation de tous les Kabyles alors à Alger appartenant aux tribus rebelles. Or, ils étaient fort nombreux et, pour la plupart, employés dans les consulats. M. Deval, consul de France, et son collègue de Hollande firent évader les Kabyles qu'ils occupaient ; ceux des autres nations les livrèrent, à l'exception de M. Mac-Donnel, consul d'Angleterre, qui, ayant voulu protéger ceux qui ne trouvaient chez lui et résister aux sommations, vit sa maison envahie et ses serviteurs enlevés, malgré ses protestations. Il en résulta, entre le représentant de l'Angleterre et le dey, des discussions fort aigres et une rupture, à la suite de laquelle le consul s'embarqua (janvier 1829). Housseïn lui avait déclaré péremptoirement que le traité conclu avec lord Exmouth, ayant été fait pour trois ans, était périmé.

Le 23 février suivant, l'amiral anglais Sir Harry Neal arrivait à Alger, avec une escadre composée d'un vaisseau de ligne, cinq frégates, quatre bombardes et plusieurs autres navires, en tout vingt-trois voiles. Il signifia au dey qu'il venait exiger la réparation de l'insulte faite au consul et la reconnaissance de la suprématie de l'Angleterre sur les autres puissances, on outre d'une forte indemnité. Mais Housseïn repoussa toutes ces prétentions et l'amiral anglais dut mettre à la voile, sans avoir rien obtenu. Il alla croiser en attendant de nouvelles instructions de son roi, fit quelques prises et revint à Alger le 22 mars; mais, ayant trouvé le dey encore plus intraitable, il leva l'ancre. Dès que Sir Neal eut reçu l'ordre précis d'attaquer, il revint à Alger et déploya dans la rade les seize navires qu'il commandait (12 juillet). Mais les corsaires algériens, instruits par l'expérience de 1816, sortirent à sa rencontre, appuyés par le feu terrible des batteries du môle et engagèrent le combat à distance. On se canonna ainsi, pendant plusieurs jours, sans se faire grand mal, de part ni d'autre. La flotte anglaise essaya, à plusieurs reprises, de lancer des bombes dans la direction de la ville; mais elle était trop loin et les projectiles s'arrêtaient en chemin. Enfin, le 211, lord Neal se retira définitivement, et les Algériens célébrèrent ce qu'ils appelaient leur victoire, avec enthousiasme. Leurs nouvelles relations avec la Porte, quelques succès obtenus par les reïs en Orient, et dont le récit parvenait singulièrement embelli à Alger, avaient donné à tous, et particulièrement au dey, une arrogance extrême[1].

1. De Grammont, *Hist. d'Alger*, p. 385 et suiv. — Berbrugger, Guerre

FIN DU RÈGNE DE MAHMOUD-BEY À TUNIS. SON FILS HOUSSEÏN LUI SUCCÈDE. — A Tunis, où la prudence était de tradition, le bey se laissait néanmoins entraîner par cet enthousiasme musulman qui faisait rêver aux moins fanatiques le retour des beaux temps de l'Islam. Le développement de la marine barbaresque consolait des humiliations subies et la course semblait sur le point de reprendre un nouvel essor. Les chrétiens eux-mêmes en donnaient l'exemple : par suite de l'état de guerre existant entre la France et l'Espagne, les corsaires espagnols croisaient sans cesse dans les eaux de Tunis ; plus loin, c'étaient des Grecs, venus des îles de l'Archipel, qui, en courant sus aux navires présumés musulmans, pénétraient jusque dans la Méditerranée antérieure. En 1823, la bombarde «l'Alexandre», enlevée aux Français, par des corsaires espagnols, fut amenée à Tunis et vendue, au mépris des traités et malgré les protestations de notre consul. Mahmoud-bey émit alors cette étrange théorie que la régence, étant alliée avec les deux nations, ne pouvait qu'ouvrir ses ports aux corsaires de l'une et de l'autre.

Dans le mois d'octobre de la même année, ce fut avec le consul anglais que le bey faillit rompre, il propos de deux captives grecques, achetées comme esclaves en Orient et amenées à Tunis. Bravant l'opposition de ce consul, Mahmoud les fit enlever du navire par la violence. Mais dès le 20 décembre, une division navale anglaise, sous les ordres du commodore Hamilton, jetait l'ancre à la Goulette et cet officier, parlant haut, obtenait toutes les satisfactions désirables. Un peu plus tard, le 15 janvier 1824, M. Guys, nouveau consul de France, arrivait à Tunis, avec une escadre commandée par l'amiral Drouault. Il avait pour mission de régler toutes les questions pendantes, et le bey, loin d'imiter l'entêtement du dey d'Alger, s'empressa de souscrire aux exigences du gouvernement français. La convention préliminaire fut signée le 20 janvier et ratifiée le 15 décembre suivant.

Le 28 mars 1824, Mahmoud-bey succomba à une maladie chronique. Son fils aîné, Sidi Housseïn, qui depuis longtemps participait à la direction des affaires, lui succéda. Si Moustafa, son frère, le remplaça comme bey du camp, et rien ne parut changé à Tunis. Vers la fin de celte même année 1824, une compagnie anglaise, représentée par un sieur Tchatcher, sollicita du nouveau bey la concession de la pèche du corail à Tabarka et sur les côtes, pour dix

de 1824 (Revue afric., n° 45, p. 202 et suiv.). - Shaler, Esquisse de l'État d'Alger (trad. Bianchi), 1830 pass.

années, offrant de lui servir, comme redevance annuelle, 10,000 piastres fortes, 100 livres de corail et divers autres cadeaux. Bien que la France eût un droit ancien sur ces pêcheries, droit consacré par l'usage et par des renouvellements partiels, Housseïn-bey, tenant compte de l'énorme diminution des revenue du beylik, par suite de la suppression de la course, accorda le privilège demandé. Il offrit, il est vrai, au consul de Franco, de lui donner la préférence, s'il s'engageait à fournir à la régence des avantages égaux ; mais les obligations acceptées par la compagnie anglaise étaient trop lourdes pour qu'on pût songer à l'imiter.

Dans le mois de mars 1825, un capidji de la Porte vint à Tunis, remettre au bey le caftan d'honneur et le firman d'investiture. Peu après, on recevait d'Angleterre la ratification du traité conclu par le sieur Tchatcher[1].

MANAMANNI, BEY DE CONSTANTINE. IL EST REMPLACÉ PAR EL-HADJ-AHMED, QUE YAHIA-AG'A VIENT INSTALLER. — Cependant, à Alger, les intrigues se multipliaient dans l'entourage du dey. On lui insinuait, de divers côtés, que Yahïa-ag'a cherchait à tirer parti de ses succès pour le renverser, et il en résultait, qu'au lieu de la reconnaissance à laquelle il avait droit pour les immenses services rendue au beylik, cet officier dévoué était en butte à la méfiance du maure. Une autre action commençait à se faire sentir: c'était celle d'El-Hadj-Ahmed, petit-fils du bey El-Kolli, de Constantine, qui Se trouvait alors à Blida et intriguait pour être placé à la tête de la province de l'Est. Or l'administration de Braham-bey ne laissait rien à désirer et c'était précisément ce qu'on ne voulait pas. Des agents habiles exploitèrent auprès du dey la défaite éprouvée par les troupes turques près de Batna, en l'exagérant, et obtinrent ainsi sa destitution; mais, cette fois, la place ne fut pas pour El-Hadj-Ahmed.

Dans le mois de décembre 1824, deux envoyée du dey arrivèrent à Constantine et, ayant montré au caïd-ed-Dar et à l'aga de la garnison les ordres dont ils étaient porteurs, arrêtèrent Braham à la sortie de la mosquée, le garrottèrent et l'envoyèrent à la prison de la Kasba. Puis, ils se firent conduire chez un vieux Turc, nommé M'hammed-Manamanni, établi à Constantine depuis longtemps, lui annoncèrent qu'il était nommé bey de l'Est, le firent monter sur la jument de son prédécesseur, et le menèrent à Dar-el-Bey. Ce vieillard

1. Rousseau, *Annales Tunisiennes*, p. 354 et suiv. — Marcel, *Tunis*, p. 203 et suiv.

ignorant, pouvant à peine se faire comprendre en arabe, imbu des préjugés de au race, ne s'entoura que de Turcs et se livra, aussitôt qu'il eut pris le pouvoir, aux fantaisies les plus ridicules, lorsqu'elles n'étaient pas sanguinaires. Aussi, en peu de mois, la province de l'Est, tranquille avant lui, se trouva de nouveau bouleversée. Fort malheureusement, il nomma Khalifa, ce Mahmoud-ben-Tchaker qui avait déjà joué un rôle si funeste sous ses prédécesseurs. Bientôt, les gens de Constantine, poussés à bout par de tels excès, envoyèrent à Alger une députation afin de se plaindre au dey; mais ils n'obtinrent que la destitution du Khalife, sans parvenir même à l'éloigner du faible bey, qui la conserva comme conseiller intime.

Le 25 janvier 1825, eut lieu le tremblement de terre qui renversa Blida et ensevelit sous les ruines de la ville un grand nombre d'habitante. El-Hadj-Ahmed se trouvait dans une campagne aux environs; il accourut aussitôt et prodigua ses soins aux victimes; puis, Yahïa-ag'a arriva sur les lieux, par l'ordre du dey, et s'occupa de la construction d'une nouvelle ville à peu de distance des ruines de l'ancienne. El-Hadj-Ahmed, espérant gagner l'ag'a à sa cause, lui offrit son concours, mais ce dernier accueillit très froidement ses avances et, dès lors, le prince constantinois lui voua une haine ardente qu'il ne cessa de chercher à assouvir.

Sur ces entrefaites, Brahim, ami de ce dernier, ayant été nommé Khaznadji, s'appliqua à desservir, en toute occasion, Yaïa-ag'a, auprès du maître, triste tâche d'autant plus facile, que le général était presque toujours absent, en expédition, ou occupé à surveiller les fortifications que Housseïn faisait élever sur différents points de la côte, notamment le bordj de l'Harrach (Maison-Carrée).

A Constantine, les choses allaient de mal en pis. Sur la frontière de l'Est, Zeïn continuait à braver toutes les forces du bey ; le sud s'agitait. Manamanni avait destitué Bou-Rennane-ben_Achour, cheikh du Ferdjioua, et rendu l'autorité à Maggoura, son cousin. Enfin, au printemps de 1826, le moment de verser le denouche était arrivé; or les caisses étant vides Manamanni essaya de se dispenser de se rendre en personne à Alger; mais ordre formel lui fut adressé d'y venir et il se vit contraint de se présenter les mains à peu pris vides. C'était un homme fini, et personne, à Alger, ne voulut lui avancer ce qui manquait. Cependant, bien que sa révocation fût arrêtée en principe, on le laissa repartir et ce ne fut qu'à Hamza, que les chaouchs le rejoignirent et l'arrêtèrent. Il fut ramené à Alger et interné à Koléa (fin juillet 1826).

Le choix de son successeur avait, seul, retardé le dey. Sur les conseils de Brahim-Khaznadji, devenu son gendre, il appela auprès de lui El-Hadj-Ahmed et le questionna sur la province de l'Est. Les détails qui lui furent donnés par le prince Constantinois le satisfirent. Celui-ci lui promit notamment de commencer par s'emparer de Zeïn, et de rétablir son autorité sur les Henanecha. Dans le mois d'août, il fut nommé bey de l'Est ; mais, Housseïn, voulant avoir des renseignements précis sur ce beylik, chargea Yahïa-ag'a d'accompagner El-Hadj-Ahmed et de l'installer, après avoir fait avec lui une tournée dans l'intérieur. Tous deux partirent d'Alger, entrèrent dans les montagnes par l'Agbet-Ammal, passèrent à l'Ouad-Zeïtoun, Zemala des Koulour'li, et atteignirent la montagne du Ouennour'a à l'est de Sour-el-R'ozlane, limite extrême de la province de Constantine. Ils y passèrent plusieurs jours, puis visitèrent successivement Zammoura, les Righa de Sétif, les Abd-en-Nour ; ils se portèrent ensuite dans le Bellezma dont ils enlevèrent d'assaut les montagnes. Après avoir rétabli la paix sur tous ces points, ils s'avancèrent jusqu'à Bône et revinrent enfin à Constantine où le nouveau bey fit son entrée triomphale. Un certain nombre d'exécutions suivirent la prise de possession du pouvoir par El-Hadj-Ahmed. Yahla-ag'a reprit alors la route d'Alger[1].

EL-HADJ-AHMED-BEY DOMPTE LES GRANDS CHEFS ET LES TRIBUS DE LA PROVINCE DE CONSTANTINE. — A peine El-Hadj-Ahmed eut-il pris la direction des affaires de la province de Constantine que tout changea. Doué d'une énergie allant facilement jusqu'à la violence et la cruauté, il ne manquait pas de qualités de gouvernement, mais il entendait que chacun pliât devant lui. Allié aux Ben-Gana et aux Mokrani, connaissant tous les grands chefs, il commença par confier les commandements importants à des hommes à lui dévoués, après s'être débarrassé des autres.

Deux Mokrani furent décapités à Constantine et Ben-Abd-Allah conserva le cheïkhat de la Medjana. Les deux branches des Guendouz et Bou-Rennane demeurèrent ainsi à l'écart, c'est-à-dire en état d'hostilité contre leur parent et contre le bey.

Les Ben-Gana avaient coopéré activement au succès des Turcs

1. Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 582 et suiv. — Robin, *Notes sur Yahia ag'a* (Revue afric., n° 104, p. 112 et suiv.). — Féraud, *Fardjioua et Zouar'a* (Revue. afric., n° 125, p. 18). — Le même, *Lettres de Manamanni* (Revue afric., n° 108, p. 413 et suiv.).

lors de l'affaire du Bellezma et leur chef Mohammed-bel-Hadj était venu offrir à Yahïa-Ag'a des chevaux, comme présents, et un grand nombre de têtes d'Oulad-Soultane. Il avait reçu de lui la confirmation du titre de Cheikh-el-Arab. Quant à Farhate-ben-Saïd, il se tenait à l'écart dans le Zab.

Avant l'entrée d'El-Hadj-Ahmed à Constantine, les Ben-Zekri, Ben-Nâmoun et Ben-L'Abiod, familles dont les membres étaient mêlée depuis longtemps à l'administration de la province, et contre lesquelles le nouveau bey avait des griefs plus ou moins justifiés, se réfugièrent à la Zaouïa du cheikh Zouaouï, dans le Chettaba, chapelle très vénérée et qui jouissait du droit d'asile. Maggoura-ben-Achour, cheikh du Ferdjioua, leur fit tenir des secours. Ce fut alors qu'Ahmed-bou-Aokkaz (1), fils de Moustafa autrefois mis à mort par Tchaker, ne rendit auprès d'El-Hadj-Ahmed, dont il avait été le compagnon de jeunesse, et le décida à révoquer Maggoura, et à confier le commandement du Ferdjioua à Bou-Rennane-ben-Derradji, son cousin. Il le décida aussi, dans une réunion à laquelle Ben-Gana assistait, à préparer le massacre des réfugiés de la Zaouïa.

La première expédition d'El-Hadj-Ahmed fut faite contre Zeïn-ben-Younès, le rebelle du Dir. Il parvint par la ruse, et avec le concours de Rezgui-ben-Mansour, des Henanecha, à l'attirer à son camp de Medaourouche. Aussitôt, on le garrotta et on l'expédia au dey d'Alger, qui le fit pendre i, un canon à la Kasba. Le commandement des Henanecha fut donné au traître Rezgui ; mais les Harars, frustrés, se lancèrent aussitôt dans la révolte et écrivirent au dey, en menaçant de passer sur le territoire tunisien. Dans le mois de février 1827, le bey, avec le concours de Rezgui, effectua sur les Henanecha rebelles une fructueuse razzia, dans le Djebel-Frina. Au mois de septembre suivant, il les surprit encore, deux jours de suite, dans le Djebel-Mahmel, leur enleva une grande quantité de bestiaux et coupa un certain nombre de têtes. Enfin, en septembre 1828, il les atteignit, de nouveau, et les traita non moins durement. Cependant tous ces désastres ne paraissent pas avoir eu raison de leur entêtement, car ils continuèrent à repousser Rezgui.

Pendant que le bey partait vers l'est, pour sa première expédition, Ben-Gana, avec un contingent de nomades du sud, et le cheikh Ben-Achour, appuyés par des gens du Ferdjioua, se portèrent subitement à l'attaque du Djebel-Zouaoui, et arrachèrent de cette chapelle

1. Cet El-Hadj-Ahmed-Bou-Aokkaz devait jouer un grand rôle dans le pays, lors de la conquête française,

les réfugiés Constantinois qui s'y défendirent désespérément. Un seul, Ben-el-Abiod, échappa; tous les autres, au nombre de seize, furent décapités, et leurs têtes expédiées au camp du bey, qui se donna la triste satisfaction d'insulter ces débris muets.

L'ordre régnait enfin à Constantine et dans la province. En rendant compte au dey de ce qui précède, El-Hadj-Ahmed lui annonça que celle poignée de rebelles, ayant résisté à toutes ses instances et à l'offre de son pardon, avait attaqué les contingents de Ben-Gana et du cheikh du Ferdjioua et que ces derniers les avaient tous tués. En janvier 1828, il lui écrivait encore: «Le pays est tranquille, grâces en soient rendues à Dieu !»

Étant allé, au mois de juin de l'année 1827, porter lui-même le denouche à Alger, le nouveau bey de l'Est, qui n'avait pas ménagé les cadeaux, fut reçu par tous avec un véritable enthousiasme. Le dey le proclama son fils adoptif. A son retour, il fut attaqué près de Sour-el-R'ozlane par des gens du beylik de Titeri. Un Mokrani, Ahmed-ben-Mohammed, neveu de Ben-Abd-Allah, lui rendit, à cette occasion, le plus grand service, en chargeant à la tête de sa cavalerie les agresseurs et, pour le récompenser, le bey le nomma caïd de l'Ouennour'a, au détriment d'Abd-es-Selam son cousin, auquel le poste était promis. Ce dernier, qui était l'ami de Yahïa-Ag'a, en tournée dans la région, revint alors avec lui dans la Medjana, et attaqua sans succès le campement d'Ahmed-ben-Mohammed, fait grave, qui caractérise bien l'état des relations entre l'ag'a et le bey de l'Est[1].

ATTAQUE DE MASKARA PAR MOHAMMED-TEDJINI. IL EST DÉFAIT ET TUÉ. — Après l'insuccès des expéditions effectuées contre Aïn-Mâdi par Yahïa-ag'a et par Hassan, bey de l'Ouest, la confiance et l'audace de Mohammed-Tedjini ne connurent plus de bornes. En relations avec les Hachem de R'eris, il prépara une levée de boucliers qui devait s'étendre à toute la province. Dès qu'il reçut celle nouvelle, le bey, alors en opérations du côté de Tlemcen, accourut chez les Hachem, arrêta leurs cheikhs et leur caïd, les fit décapiter et envoya leurs têtes à Maskara où elles furent exposées sur les remparts. Il espérait, par cet exemple, inspirer à tous une terreur salutaire. Mais, peu de temps après, sans doute vers la fin

1. Vayssettes, *Hist. des Beys*, p. 579 et suiv. — Féraud, les *Harars* (Revue afric., n° 107, p. 362 et suiv.). — Le même, *Les Ben-Djellab* (Revue afric., n° l64, p. 881 et suiv.). — Le même. *Ferdjioua et Zouar'a* (Revue afric., n° 127, p. 19 et suiv.). — Le même, *Les Mokrani,* loc. cit. p. 301 et suiv.

de l'année 1826, deux collecteurs turcs, accompagnée de plusieurs auxiliaires Koulour'lis, étant arrivés chez les Hachem pour percevoir l'impôt dit «*de l'éperon*», seule redevance imposée aux tribus Makhezen, furent arrêtés et décapités. Puis, les Hachem, afin de décider Tedjini à prendre le commandement de la révolte, lui envoyèrent, à Aïn-Mâdi, ces deux têtes comme étant celles du bey et de son khalifa. Il fallut que les envoyés jurassent sur le Boukhari que ces têtes étaient bien celles de ces fonctionnaires.

Mohammed-el-Kebir-Tedjini se mit alors en route, suivi par des guerriers des Larbâa, des Kçouricns et quelques Oulad-Naïl, en tout 250 combattants, et rejoignit les Hachem. Il apprit alors la vérité et se convainquit que ces indigènes étaient seuls. Mais il était trop tard pour reculer et il alla, avec leur contingent de fantassins et de cavaliers, attaquer Maskara (1827). S'étant emparé du faubourg de Baba-Ali, il investit complètement la place. Dès que le bey eut connaissance de cette agression, il réunit ses troupes disponibles et se porta au secours de Maskara. Tedjini allait faire donner l'assaut, lorsque les Turcs parurent. A cette vue, tes fantassins des Hachem prirent la fuite. Leurs cavaliers essayèrent de lutter avec courage ; mais une attaque de flanc les démoralisa, et ils rejoignirent les fantassins laissant Tedjini avec ses 250 Sahariens à Khecibia, près d'Aïn-Beida. Bientôt, les hommes qui entouraient le marabout furent tués ou mis en déroute, et lui-même, qui était fort gros, roula par terre et fut foulé aux pieds. On le retrouva encore vivant, sous les cadavres de ceux qui avaient donné leur vie pour le protéger. Adda-ben-Kaddour, caïd des Zemala, le tua d'un coup de pistolet et lui coupa la tête qui fut présentée au bey et envoyée à Alger, avec ses armes, le harnachement de son cheval et une belle esclave géorgienne qui l'accompagnait. Mohammed-Sréïr, deuxième fils du fondateur de la secte, devint ainsi cheikh des Tidjania et sembla renoncer à toute prétention politique, se bornant à s'occuper des intérêts religieux de la confrérie à Aïn-Mâdi.

Après ce succès, Hassan se porta chez les Hachem et reçut leur soumission. Cette tentative manquée produisit une scission complète, entre les Hachem et le chef des Tedjania, et l'on doit y voir l'explication de l'acharnement incroyable que l'Émir Abd-el-Kader devait apporter plus tard à la destruction d'Aïn-Mâdi. A peine de retour à Oran, le bey marcha contre un marabout des Derkaoua, nommé Sidi Ahmed, cheikh de la tribu des Mehaïa au sud-est de Tlemcen. Il lui livra une sanglante bataille à Sidi-Medjahed,

s'empara de son campement et de ses trésors, et le contraignit à chercher un refuge au Maroc. Enfin, l'année suivante, une insurrection qui s'était produite chez les Oulhaça fut étouffée dans le sang[1].

LE BEY BOU-MEZRAG À MÉDÉA. CHUTE DE YAHÏA-AG'A. — Dans le sud de la province d'Alger, le bey Moustnfa-Bou-Mezrag avait successivement contraint toutes les tribus de son beylik à la soumission. Aïn-Riche, près de Bou-Çaada, le Hamma du Zahrez, Oum-Zebboudj, dans le Seressou, Aïn-Oussera, près de Djelfa, furent le théâtre de ses razzias les plus importantes. Enfin, pour punir les Larbaa du concours qu'ils avaient prêté à Tedjini, il alla, à la tête de 4,500 cavaliers leur infliger une sévère leçon dans le Sahara et ramena des prisonniers qui furent expédiés à Alger et assujettis aux plus durs travaux.

Le dey s'occupait activement de compléter et d'améliorer les fortifications d'Alger et du littoral environnant. Cependant, la conspiration ourdie par le Khaznadji Brahim et El-Hadj-Ahmed-bey, contre Yahia-ag'a, suivait son cours. Mais Housseïn, à défaut de reconnaissance, était lié à son général par une amitié antérieure à leur élévation à tous deux et consacrée par des serments solennels; aussi résistait-il à toutes les insinuations. Les ennemis de l'ag'a inventèrent alors un moyen, véritablement diabolique, pour le perdre: ils s'arrangèrent avec le caïd chargé des distributions de vivres aux divers corps stationnés dans l'intérieur, pour qu'il fournit des denrées mauvaises, nuisibles même ; puis, on les saisit et on les montra au dey. Cette fois le prétexte était trouvé et Yahïa-ag'a, invité à se justifier, refusa de répondre en voyant son ancien ami se laisser prendre à un piège aussi grossier. Il fut, d'abord, interné à Blida (février 1828); mais cela ne suffisait pas à ses ennemis, qui finirent par arracher au dey l'ordre de le mettre à mort. L'ancien ag'a se soumit avec beaucoup de dignité à cet arrêt. Ainsi le dey, justifiant une fois de plus l'axiome «Quos vult perdere», se privait des services de cet homme de guerre remarquable, au moment même où il allait en avoir le plus besoin[2].

---

1. Walsin Esterhazy, *Domination Turque*, p, 224 et suiv. — Arnaud, *Hist. de Tedjani* (Revue afric., n° 30, p. 473 et suiv.).

2. Robin, *Notes sur Yahïa agha* (Revue afric., n° 104, p. 117 et suiv.). — Federmann et Aucapitaine, *Beylik de Titeri* (Revue afric., n° 52, p. 299 et suiv.).

CHAPITRE XXXI

CONQUÊTE D'ALGER PAR LA FRANCE. — ÉTAT DE L'AFRIQUE EN 1830

1827-1830

Difficultés entre la régence d'Alger et la France pour le règlement de la créance Bacri et Busnach. — Insulte faite par Husseïn-dey au consul Deval. Rupture avec la France. — Destruction des établissements du Bastion. Blocus des côtes algériennes. — Dernières tentatives d'arrangement par M. de la Bretonnière. — Insulte à son vaisseau couvert du drapeau parlementaire. — La France organise l'expédition d'Alger. Composition de l'armée. — Voyage de la flotte. Débarquement à Sidi-Ferodj. — Bataille de Staouéli. Prise du fort l'Empereur. Capitulation du dey. Chute de l'Odjak d'Alger.

Appendice. État de l'Afrique Septentrionale en 1830. — Maroc. — Algérie: Provinces d'Oran, d'Alger, de Constantine. — Tunisie. — Tripolitaine.

Chronologies: Sultans Hassani du Maroc. — Beylarbeg, pachas et deys d'Alger. — Beys de Tunisie.

DIFFICULTÉS ENTRE LA RÉGENCE D'ALGER ET LA FRANCE POUR LE RÈGLEMENT DE LA CRÉANCE BACRI ET BUSNACH. — Nous avons parlé plusieurs fois de la créance des Bacri et Busnach sur le gouvernement français, comme cessionnaires du prêt fait par le dey et pour fournitures de blé de 1793 à 1798. L'origine de la dette n'était pas contestable par la France et le chiffre en avait été formellement reconnu et arrêté ; mais différentes circonstances en avaient empêché le paiement. Sous le règne d'El-Hadj-Ali, les familles Bacri et Busnach obtinrent de ce dey qu'il se fit l'organe de leurs revendications ; l'odjak prétendait, du reste, avoir droit à une part dans la somme, et le consul Dubois-Thainville s'était vu repousser en 1814, parce qu'il n'apportait pas avec lui d'engagement précis à ce sujet. Las de ces réclamations incessantes, le gouvernement français chargea le consul d'Alger de régler le compte. Les créanciers demandaient 14,000,000 de francs, capital et intérêts, mais une transaction intervint et, par convention du 28 octobre 1819, le solde fut arrêté, net, à 7,000,000. Enfin, la Chambre des députés, par une délibération du 24 juillet 1820, ratifia ce règlement et autorisa le paiement ;

mais, par suite de diverses oppositions frappant cette créance, les ayants-droit Bacri et Busnach ne touchèrent que 4,500,000 francs. Quant au solde, il fut versé à la Caisse des Dépôts et Consignations jusqu'à obtention des main-levées régulières.

Ainsi, le gouvernement français pouvait considérer cette affaire comme réglée, puisque la majeure partie de la somme était versée et que les 1,500,000 francs de solde se trouvaient à la disposition des ayants-droit. Or, les Bacri et Busnach, après avoir touché en France l'importante somme sus-indiquée, avaient jugé prudent de ne pas rentrer à Alger. L'irritation causée au dey par la retenue des 1,500,000 francs ne connut plus de bornes, lorsqu'il apprit que les créanciers refusaient de rentrer. Il accusait la France et particulièrement Deval, son consul, de s'être entendus avec ses sujets pour le spolier, et ne cessait de réclamer l'extradition des Bacri et Busnach. Il alla même jusqu'à écrire au roi, dans des termes comminatoires, exigeant le rappel du consul et la remise, à ses agents, des juifs, qui, d'après lui, n'avaient agi que comme intermédiaires entre la régence d'Alger et la République Française pour des prêts d'argent et des livraisons de grains. On ne répondit pas à une réclamation revêtant une forme semblable. mais il semble que, dans une affaire dont le point de départ était une véritable dette d'honneur, le gouvernement français aurait pu se départir de certaines précautions et, aussi, ne pas régler avec une des parties intéressées, en l'absence de l'autre.

Au commencement de l'année 1827, la situation était fort tendue à Alger, et les ennemis de la France employaient tous les moyens pour augmenter l'irritation du dey. Or, depuis quelque temps, un négociant de Marseille avait obtenu l'autorisation de réparer le Bastion de La Calle, moyennant l'abandon, à son profit, du bénéfice des concessions pendant un certain temps. Il y avait dépensé 320,000 francs, et le Bastion se trouvait relevé et armé, ce qui avait provoqué chez certains rivaux une grande jalousie. De là, à accuser la France de vouloir préparer un point d'occupation il n'y avait qu'un pas. Sur ces entrefaites, Deval reçut du ministre des Affaires Étrangères l'ordre de prévenir le dey qu'on ne pouvait faire aucun droit e ses dernières réclamations.

INSULTE FAITE PAR HUSSEÏN-DEY AU CONSUL DEVAL. RUPTURE AVEC LA FRANCE. - Le 30 avril 1827, les réceptions ayant eu lieu à l'occasion de la fête de la rupture du jeune du Ramadan, selon l'usage, M. Deval fut reçu à la Kasba par le dey, et comme la langue turque lui était familière, il causa avec lui, sans

l'intermédiaire de l'interprète. Après lui avoir adressé ses félicitations, il l'entretint de la question d'un navire capturé récemment sous pavillon français. Dès les premiers mots, le dey s'emporte, il reproche au consul les fortifications extraordinaires de la Calle et, comme il avait sans doute eu vent des nouvelles reçues de France, répète ses éternels griefs contre Deval, l'accusant de s'entendre avec les juifs pour le spolier et de lui cacher la réponse du gouvernement français. Deval avait été, jusque-là, d'une modération et d'une convenance parfaites, ce qui semblait augmenter l'exaspération du dey; mais à celte insulte personnelle, il répond avec vivacité. Aussitôt Housseïn, le repoussant avec un chasse-mouches en plumes qu'il tenait à la main, le menace grossièrement de le faire arrêter et jeter en prison. Deval se retire alors en protestant contre l'injure faite à la France en sa personne.

Dès que le récit de cette scène fut parvenu nu gouvernement français, il envoya à Alger une division navale, sous les ordres du capitaine de vaisseau Collet, pour obtenir satisfaction, ou, à défaut, ramener le consul et les nationaux. Arrivé le 11 juin, Collet s'entendit avec le consul Deval et fit remettre au dey, par le consul de Sardaigne, une note résumant, comme suit, les exigences de la France: Une députation, ayant à sa tête l'Oukil-El-Hardj (ministre de la marine), se rendra à bord du vaisseau amiral et y fera des excuses publiques au consul, au nom du dey; après quoi, le pavillon français sera arboré sur les forts d'Alger et salué de 101 coups de canon.

Cette note, remise le 14, comportait un délai de 24 heures, pour la réponse. Mais le dey qui ne voyait, dans son affaire avec Deval, qu'une querelle pour ainsi dire particulière, refusa toute satisfaction, considérant les prétentions de l'amiral comme excessives. Le 15, la rupture fut dénoncée, ainsi que le blocus des côtes, et, comme le consul avait eu la précaution de faire embarquer tout le personnel et les nationaux, y compris le directeur des établissements de La Calle que le dey voulait retenir en qualité d'ami, l'escadre leva l'ancre, laissant, dans la rade, les navires nécessaires au blocus. La gabarre « Le Volcan» quitta Bône le 20 juin, après avoir embarqué le personnel des établissements de cette région, et la corvette «L'Étincelle» alla à La Calle ramener les corailleurs et les employés du bastion. Tous ces gens eurent à peine le temps de s'embarquer.

Cette fois la rupture était définitive et, si réellement l'antipathie personnelle de deux hommes en était la seule cause, elle devait avoir, pour l'Algérie et pour la France, les conséquences les plus graves. Mais il ne faut pas ici donner à la cause occasionnelle plus de valeur qu'elle n'en a.

DESTRUCTION DES ÉTABLISSEMENTS DU BASTION. BLOCUS DES CÔTES ALGÉRIENNES. — Lorsque le dey fut bien convaincu qu'il n'y avait pas d'arrangement possible, il en prit son parti et s'organisa pour la lutte, à laquelle, du reste, il se préparait depuis longtemps. Sa première pensée fut pour les établissements français de La Calle ; il y dépêcha un de ses officiers, Si El-Hafsi-ben-Aoun, en le chargeant d'en surveiller la destruction complète. Le bey, El-Hadj-Ahmed, qui rentrait vers Constantine, après être allé porter le denouche à Alger, envoya, de son côté, des instructions très précis il ses agents de Bône; mais, malgré toute sa diligence, El-Hafsi ne put arriver au terme de son voyage avant le départ des Français ; il s'empara de tout ce qu'ils avaient laissé; puis, il emmena des maçons à La Calle, fit démolir les murailles à peine relevées, et incendia les charpentes et les constructions en planches. Le cheikh Mohammed-Bou-Methir, de la Mazoule, dut prêter son concours à cette belle besogne.

En même temps, tous les postes de la côte furent renforcés et armée et reçurent l'ordre de tirer sur les navires français qui s'approcheraient. Des goums furent, en outre, envoyés à Bône, car le bey de l'Est craignait une attaque des chrétiens contre cette ville.

Le 4 octobre 1827, la flottille algérienne, forte de onze voiles, sortit du port et essaya de forcer le blocus. Mais le capitaine Collet, dont la surveillance était stricte, l'attaqua vigoureusement et, bien que n'ayant à opposer aux Algériens que deux frégates, deux bricks et une canonnière, les força à rentrer, après trois heures de combat. On dit que le dey, très mortifié de cet échec, menaça les rois de leur faire couper la tête. Peu après arriva la nouvelle du désastre de Navarin (20 octobre), où la flotte musulmane fut pour ainsi dire entièrement détruite. Plus heureux que les Tunisiens, les navires algériens, alors en Orient, avaient échappé en partie à ce désastre; mais leur situation était fort triste: bloqués, battus isolément, il avaient horriblement souffert.

En 1828, le blocus continua sous l'habile direction de Collet et l'Algérie en éprouva de grandes perte. Ce brave officier étant mort, le 20 octobre, fut remplacé par M. de la Bretonnière. La chasse aux corsaires n'en fut pas interrompue et, le 25 du même mois, quatre d'entre eux furent coulés par l'escadre, malgré le feu de la batterie du cap Caxime, sous laquelle ils étaient venus se réfugier. Malheureusement des opérations de ce genre, se prolongeant sur un littoral peu hospitalier, ne pouvaient manquer de causer des déboires. Quelques revers furent éprouvés dans des affaires secondaires. Le 17 juin 1829, trois chaloupes des frégates «*Iphigénie*» et

«*Duchesse de Berry*» furent capturées par les relu; et en juillet, le « *Silène*» et «*l'Aventure*», trompés par la brume, s'échouèrent prés du cap Bengut ; leurs équipages furent faits prisonniers par les indigènes, qui mirent à mort plus de la moitié des captifs et vendirent leurs têtes au dey. Ces minces succès étaient odieusement exploités par Housseïn : non content d'avoir provoqué ce massacre, il exposa, à Alger, les débris mutilée des marine français, et se fit gloire, aux yeux des nations européennes, des «trophées» recueillis dans ce naufrage.

Au printemps de 1819, deux envoyés de la Porte étaient arrivés à Alger avec mission d'insister auprès du dey pour l'amener il une transaction avec la France, en accordant les satisfactions compatibles avec la dignité et l'intérêt de la régence. Mais ils se heurtèrent à l'entêtement de Housseïn, dont l'orgueil n'avait plus de bornes, car il était persuadé que la France reculerait. Les ambassadeurs rebutés, malmenée, chassée pour ainsi dire, reprirent le chemin de l'Orient et s'arrêtèrent à Tunis, où ils dirent, non sans amertume, au consul de France: «*Que voulez-vous attendre de gens, qui, de savetiers ou de cuisiniers qu'ils étaient la veille, sont le lendemain même élevée au pouvoir suprême ?*»

DERNIÈRE TENTATIVE D'ARRANGEMENT PAR M. DE LA BRETONNIÈRE. INSULTE À SON VAISSEAU COUVERT DU DRAPEAU PARLEMENTAIRE. — Le gouvernement de Charles X avait espéré que le blocus et la menace d'une expédition contre Alger décideraient le dey il traiter; mais on avait affaire d'un entêté qui reprenait plus de confiance à mesure que le temps s'écoulait. Il savait, en outre, que le parlement français ne paraissait pas disposé à se lancer dans une entreprise aussi hasardeuse, enfin, le naufrage de nos deux navires acheva de porter à l'extrême son arrogance et son aveuglement.

Avant que ce fait eût été connu à Paris, de la Bretonnière avait reçu l'ordre de se rendre à Alger pour présenter au dey une dernière offre d'arrangement. Monté sur le vaisseau la «Provence» portant le pavillon parlementaire et accompagné du brick l' «Alerte», l'amiral arriva à Alger, le 30 juillet, dans l'après-midi, après avoir quitté la ligne de croisière le même jour. Il mouilla à environ une lieue de la ville, à peu de distance d'une corvette anglaise et d'une goélette espagnole. Aussitôt, l'amiral descendit à terre et fut reçu par le consul de Sardaigne, comte Datili, chargé, par intérim, des affaires de France, et eut une première conférence avec l'oukil-el-Hardj. Le lendemain, jour fixé pour la réception du dey, de la Bretonnière

descendit de nouveau à Alger. Les malheureux captifs français avaient été conduits à la marine et des vauriens s'amusaient à les frapper de façon à offrir cet odieux spectacle à l'amiral et à son état-major. Parvenu à la Kasba, de la Bretonnière refusa péremptoirement de déposer son épée, comme on voulait l'y contraindre, et ce fut sans aucune concession humiliante qu'il se présenta devant le dey. Après une conférence de deux heures, Housseïn renvoya, au surlendemain, 2 août, en réponse définitive. Le 2 août, de la Bretonnière étant descendu à terre, se rendit à la Kasba, au milieu d'un grand concours de peuple inquiet, mais ne manifestant aucune hostilité. Il trouva le dey fort mal disposé et, malgré tout l'esprit de conciliation compatible avec la dignité de son caractère, l'amiral ne put rien obtenir. «*J'ai de la poudre et des canons*.» Telle fut la dernière déclaration de Housseïn qui assura ensuite à do la Bretonnière qu'il pouvait sa retirer, sous la garantie de son sauf-conduit, comme parlementaire.

Rentré à son bord, l'amiral fit ses préparatifs de départ pour le lendemain midi, dans le cas où il n'aurait reçu aucune communication du dey, ainsi qu'il l'avait déclaré à l'oukil-el-Hardj, en le quittant. Le 3, à l'heure fixée, le brick l' «*Alerte*» mit à la voile et prit le large, après avoir passé sous les batteries de la ville. A une heure, la «*Provence*» appareilla à son tour «portant le pavillon parlementaire au mât de misaine et le pavillon du roi à la corne». Ce vaisseau avait dérivé et il en résultait, qu'en raison de la faiblesse du vent, sa sortie ne pouvait s'effectuer qu'avec lenteur, en demeurant exposé aux projectiles des batteries du port. Trois coups de canon à poudre furent alors tirés, successivement, de la batterie du fanal, et l'on put voir du vaisseau français les canonniers courant sur le môle et dans tous les forts à leurs postes. Peu après, ces batteries ouvrirent le feu à boulets sur la «*Provence*» et, pendant une demi-heure, 80 coups de canon lui furent tirés, ainsi que plusieurs bombes. Onze boulets atteignirent le bâtiment, dont sept dans sa coque, mais par bonheur son gréement ne fut pas endommagé. Enfin, les deux navires dont nous avons parlé (anglais et espagnol) protégèrent par leur situation, le vaisseau français, qui courut les plus grands dangers. Maîtrisant son indignation en présence d'une pareille violation du droit des gens, M. de la Bretonniére put empêcher son équipage de répondre à l'agression. Debout à son poste de commandement, entouré de ses officiers, l'amiral appliqua tous ses soins à ne pas exposer ses hommes et eut le bonheur de n'en perdre aucun. Les coups, quoique bien pointés, portèrent généralement trop haut.

Pour atténuer l'effet de cette insulte, le dey s'empressa de faire dire à l'escadre que c'était sans son ordre que l'oukil-el-Hardj avait fait ouvrir le feu, ajoutant qu'il l'avait destitué, pour l'en punir ; mais d'autres affirment que sa colère contre ce ministre provenait de ce qu'il n'avait pas coulé le vaisseau; on prétend même qu'il voulait faire décapiter le malheureux officier[1].

LA FRANCE ORGANISE L'EXPÉDITION D'ALGER. COMPOSITION DE L'ARMÉE. — Pendant que ces tristes événements se produisaient à Alger, condamnant le système suivi depuis plus de deux ans, le ministère de Martignac tombait et était remplacé par celui de M. de Polignac. Cette fois, aucune transaction, aucun ajournement n'étaient possibles ; la guerre fut résolue et le ministre en prépara l'exécution. Cependant, pour bien établir que tous les moyens do conciliation avaient été épuisés, l'ambassadeur de France à Constantinople invita le sultan à agir sur le dey, son vassal, afin qu'il donnât toutes les satisfactions désirables. Après Navarin, l'expédition de Morée et l'appui prêté à la Grèce, nous étions, il faut le reconnaître, assez mal placés pour exiger quoi que ce fût du sultan, dans notre intérêt. Il ne fit à peu près rien et n'était en mesure de rien faire. On alla jusqu'à penser à Mehemet-Ali, pour obtenir la mise à la raison des Algériens : Tout cela était inutile et, par délibération du conseil des ministres en date du 31 .janvier 1830, l'expédition d'Alger fut décidée, en tant qu'opération militaire, car il ne paraît pas qu'on eût envisagé sérieusement les conséquences d'une entreprise pour la réussite de laquelle les dispositions avaient été parfaitement combinées.

Depuis longtemps, les conditions d'une attaque contre Alger avaient été étudiées. Dès 1808, ainsi que nous l'avons dit, Napoléon Ier avait chargé un officier du génie, M. Boutin, de préparer, au point de vue technique, cette entreprise. D'autres militaires et marins, notamment ceux qui avaient pris part au dernier blocus, fournirent d'utiles renseignements. Cette fois, on tint compte des leçons de l'histoire et, se rappelant les échecs éprouvés par les Espagnols à différentes époques en attaquant Alger par le front de mer, on adopta l'avis de Boutin, présenté et soutenu par Dupetit-

1. De Grammont. *Hist. d'Alger*. p. 389 et suiv. — Féraud. *Destruction des Établissements de la Calle* (Revue afric., n° 102, p. 421 et suiv.). - Le même, Affaire Bakri (Revue afric., n° 73, p. 50 et suiv.). - Bianchi, Relation de l'insulte faite à la «Provence» (Revue afric., n° 126, p. 409 et suiv.). - Carette, Algérie (Univers pittoresque, t. VII, p. 256 et suiv.). - Rousseau, Annales Tunisiennes, p. 375 et suiv.

Thouars, et qui consistait à choisir la baie de Sidi-Feredj (Feruch) comme point de débarquement. Excellente résolution, car, si, d'une part, on était presque certain d'y descendre sans difficultés, de l'autre, on obtenait cet avantage d'arriver sur Alger par les hauteurs, mal défendues comme fortifications, et de rendre inutiles les batteries hérissées de canons, qui protégeaient le littoral, dans le golfe d'Alger.

Le général de Bourmont, ministre de la guerre, et M. D'Haussez, ministre de la marine, préparèrent avec autant d'intelligence que d'activité tous les détails de l'expédition. L'arme, dont de Bourmont s'était réservé le commandement, devait se compose de:

Trois divisions d'infanterie d'environ 10,000 hommes chacune.

Trois escadrons de chasseurs.

Et un effectif suffisant du génie, de l'artillerie et des services auxiliaires.

Le personnel combattant s'élevait à 34,124 hommes, y compris les officiers, et le personnel auxiliaire à 3,500 environ.
Tous ceux qui participèrent à cette expédition furent, autant que possible, choisis avec soin. Ils s'acheminèrent vers le midi et se concentrèrent à Toulon.

Le commandement de la flotte était donné à l'amiral Duperré, malgré le peu de confiance manifesté d'abord par lui. Elle se composait de cent navires de guerre et de 357 bateaux de commerce, nolisés dans différents ports, car, en outre de l'effectif, il y avait à charger un matériel considérable, des vivres et des munitions et l'on a pu, avec raison, dire que rien n'avait été oublié.

Le 11 mai 1830, commença l'embarquement des troupes à Toulon et celte opération ne fut terminée que le 18. Mais le vent était contraire, et il fallut attendre jusqu'au 25, pour mettre à la voile. L'enthousiasme était grand chez tous ; aussi l'armée supporta-t-elle, sans plainte, ces retards si fâcheux pour le moral du soldat et les ennuis de l'encombrement sur des bateaux dont la plupart étaient mal aménagés.

L'Europe entière avait les yeux fixés sur cette grande entreprise. Les nations méditerranéennes en souhaitaient vivement la réussite. Les autres, à l'exception de l'Angleterre, tout en reconnaissant la nécessité de mettre fin à la situation faite à la chrétienté par les corsaires barbaresques, nécessité que les derniers congrès avaient proclamée, suivaient, avec plus de curiosité que de bienveillance réelle, les phases de cette affaire. Se rappelant les échecs éprouvés à Alger par toutes les tentatives antérieures, elles doutaient de la réussite, et ne songeaient certainement pas aux conséquences

d'une victoire suivie de l'occupation ; mais, en France, les plus nobles sentiments s'étaient réveillés; chacun coopérait, pour ainsi dire, à la réussite, en communiquant celte force morale qui est le gage le plus certain du succès.

Au dernier moment, le cabinet de Saint-James avait voulu entraver l'entreprise en élevant la voix jusqu'à la menace ; mais par une note du 12 mars, le gouvernement de Charles X coupa court à ses bravades, en concluant par celte phrase: «Nous ne nous mêlons pas des affaires des Anglais ; qu'ils ne se mêlent pas des nôtres!» Cette réponse provoqua, en Angleterre, des récriminations, résumées par l'ambassadeur britannique dans les termes suivants : «La France se moque de nous !» .... et ce fut tout.

VOYAGE DE LA FLOTTE. DÉBARQUEMENT À SIDI-FEREDJ. - Le 25 mai au soir, l'immense flotte avait quitté Toulon, au bruit des acclamations d'une foule considérable, venue pour assister à ce beau spectacle. Le lendemain, elle fut rejointe par une frégate, détachée de l'escadre de blocus, accompagnant un envoyé turc, venu sur une frégate ottomane, qu'elle avait empêchée d'entrer à Alger. Cet officier prétendit avoir reçu du sultan la mission de tout concilier. Malheureusement, il était trop tard et M. de. Bourmont se borna à l'expédier en France, pour qu'il transmit son message au ministre compétent. Le 29, la flotte côtoya l'île Majorque et, dans la soirée du 30, elle était en vue de la terre d'Afrique. Le lendemain, les bateaux de débarquement n'étant pas encore arrivés et le vent fraîchissant, l'amiral fit mettre le cap sur Palma, ce qui provoqua dans toute l'armée une explosion de regrets, allant bientôt jusqu'à la colère, et qu'il fallut toute la force de la discipline pour calmer. Lorsqu'on atteignit la baie de Palma, les bateaux en retard venaient de la quitter et cinglaient vers l'Afrique. Ce ne fut que le 10 juin que l'amiral permit à ses navires de remettre à la voile. Le 13, au point du jour, on aperçut de nouveau la terre et, dans l'après-midi, toute la flotte se trouvait réunie dans la baie de Sidi-Feredj. Le lendemain, au point du jour, le débarquement commença par la première division et s'opéra sans difficulté; on dit que le bey de Constantine voulait s y opposer, mais que l'avis contraire de l'aga Ibrahim prévalut.

Au courant des immenses préparatifs faits contre lui, le dey n'avait rien négligé pour que la résistance fût sérieuse. Il avait même sollicité, mais sans succès, le concours du bey de Tunis ; réduit à ses seules ressources, il avait puissamment armé tous ses forts et recruté de bons canonniers. La guerre sainte était proclamée

dans toute l'Algérie, et les trois beys avaient amené de l'est, de l'ouest et du sud, les contingents de chaque tribu.

Mais Housseïn s'attendait à un débarquement dans la golfe d'Alger, et lorsqu'il sut que la flotte était à Sidi-Feredj, il fit aussitôt partir son gendre Ibrahim qui avait succédé à Yahïa-ag'a, sans le remplacer, avec les troupes disponibles, les contingents de l'intérieur et de l'artillerie légère, en le chargeant d'arrêter l'armée française et de la jeter à la mer. Un vaste camp fortifié fut établi par Ibrahim sur le plateau de Staoueli et, grâce à la lenteur des opérations de l'armée, le général du dey se trouva bientôt à la tête d'un rassemblement considérable, dont le chiffre a été évalué à 60,000 hommes.

BATAILLE DE STAOUÉLI. PRISE DU FORT L'EMPEREUR. CAPITULATION DU DEY. CHUTE DE L'ODJAK D'ALGER. — Cependant, le débarquement avait continué et la première brigade, une fois à terre, s'était portée en avant et avait brillamment enlevé une ligne de redoutes où se trouvaient des canons et des mortiers. La presqu'île, protégée par des ouvrages établis par le génie, forma un camp retranché, où la troisième division demeura, tandis que les deux autres s'établissaient en avant.

Le 19, au point du jour, l'armée française fut attaquée de front et sur les flancs, par les indigènes, se croyant sûrs du succès en raison de leur grand nombre. Mais le sang-froid de nos soldats, leur courage bien dirigé par d'excellents chefs, eurent bientôt raison de cet assaut tumultueux, sauf sur la gauche, où les Turcs et les contingents de Titeri culbutèrent le 28° de ligne. Ce court succès n'eut aucune durée, car les Français reprirent l'offensive et chassèrent devant eux Turcs et Arabes. Sur le flanc droit, le bey de Constantine, qui avait mené l'attaque non sans vigueur, avait été repoussé au delà de l'Ouad-Bridja. Enfin, au centre, l'artillerie avait fait merveille. M. de Bourmont, qui s'était porté sur la ligne de bataille, voyant le désarroi de l'ennemi, jugea, avec beaucoup de raison, qui il fallait en profiter, et donna l'ordre de se porter à l'assaut de son camp. Les soldats, pleins d'ardeur, enlevèrent au pas de course les ouvrages défensifs du camp et s'en rendirent maîtres ainsi que de tout ce qu'il renfermait: drapeaux, canons, vivres, munitions. Quant aux musulmans, si nombreux et si pleins de confiance, le matin même, ils avaient disparu dans les ravins et derrière les crêtes.

C'était un résultat inespéré, et, dès lors, on jugea la partie à moitié gagnée. Pendant ce temps, Alger était terrifié et le dey, au comble de la fureur, après avoir menacé Ibrahim de le faire périr,

l'avait destitué et remplacé par Moustafa-Bou-Mezrag, bey de Titeri. Les fuyards furent ralliés et groupés autour du fort l'Empereur et, peu à peu, Bou-Mezrag les ramena à l'ennemi qui demeurait immobile, parce que le matériel de siège et les outils du génie n'étaient pas arrivés. Quelques engagements, plus ou moins importants, eurent lieu aux avant-postes. Enfin, on reçut le matériel, et le duc de Bourmont, - qui avait perdu un de ses fils dans ces stériles escarmouches, - donna l'ordre de marcher en avant. Le 29, au point du jour, l'armée s'ébranla et, chassant l'ennemi devant elle, couronna bientôt les hauteurs ; une division était déjà à El-Biar; mais, par suite d'une erreur de l'état-major, on la fit rétrograder, et la journée fut perdue. Dans la nuit, chacun reprit ses positions, non sans peine, et, le 30 au malin, on commença les tranchées d'attaque contre le fort l'Empereur, malgré les sorties de l'ennemi et le feu terrible dont le fort s'entourait. Le 1er, juillet, une première batterie de six canons battit une de ses faces ; deux autres furent successivement établies sur d'autres points, avec une activité merveilleuse et, le quatre au matin, l'attaque générale commença vigoureusement; mais la riposte fut non moins énergique et le fort Bab-Azoun, ainsi que la Kasba, contribuèrent à la défense. Vers 10 heures, les pièces du fort étant presque toutes démontées, le commandant de l'artillerie venait de donner l'ordre de battre en brèche, lorsqu'une explosion épouvantable se produisit, couvrant tous les alentours de débris. C'était le Khaznadji, chargé du commandement du fort, qui, jugeant impossible la prolongation da la résistance, avait mis le feu aux poudres.

Dés que la fumée se fut dissipée et qu'on eut pu se rendre compte de la situation, un bataillon du 35e de ligne se précipita au milieu de ces débris fumants et branlants, et y arbora le drapeau français ; puis, une batterie fut installée dans le fort même, pour éteindre les feux de celui de Bab-Azoun.

On pouvait considérer la ville comme prise. Les auxiliaires fuyaient de tous les côtés, tandis que les soldats turcs, démoralisés, n'essayaient même plus de se défendre. Quant aux citadins, voulant à tout prix éviter le pillage de leur ville, ils délibéraient et se décidaient à la rendre. Le dey, dont toutes les espérances avaient été si vite déçues, était plongé dans la stupeur; mais, en présence de la révolte des Algériens, il s'empressa de dépêcher au général français, son Khoudja Moustafa, chargé de lui donner toutes les satisfactions qu'il lui plairait d'exiger. En même temps, les délégués de la population venaient offrir à M. de Bourmont la tête du dey. Le

général répondit, aux uns et aux autres, qu'il ne traiterait que dans la ville et, dès le lendemain matin, Housseïn-dey signait la capitulation qui consacrait la chute de l'odjak et livrait à la France le rempart de la puissance turque en Afrique[1].

Le 5 juillet 1830 marque le point de départ d'une ère nouvelle pour l'histoire de l'Afrique septentrionale. C'est à la France qu'est échu le rôle glorieux de mettre fin à une situation intolérable opprobre de l'humanité civilisée. Personne ne peut revendiquer avec elle cette gloire, car seule elle accepta les charges de l'entreprise. Amenée à occuper ce pays, elle a compris que son succès et l'avantage immense qui en est résulté pour elle lui ont créé de grands devoirs, et ces devoirs ont été aussi noblement acceptés que les périls et les sacrifices qu'ils comportaient. «Nulle conquête n'a été plus justifiée, nulle n'a été plus humaine», a dit un éminent écrivain étranger (2). Et maintenant, il reste à notre patrie à couronner son œuvre, en faisant pour les pirates sahariens ce qu'elle a fait pour ceux de la Méditerranée, et en ouvrant à la civilisation le centre de l'Afrique, par la route la plus directe et la plus sûre, dont l'Algérie lui a donné la clé.

COUP d'OEIL. RÉTROSPECTIF. — Lorsque, au commencement du XVIe siècle, la fondation de l'empire des Barberousse vint arrêter l'essor des conquêtes espagnoles dans l'Afrique septentrionale, en même temps que l'avènement des Chérifs Saadiens mettait un terme à la colonisation portugaise au Maroc, la Berbérie était parvenue au dernier degré d'affaiblissement national et politique qu'un peuple peut atteindre. La lutte de l'élément et de l'esprit arabes contre la race eues traditions berbères avait, après huit siècles, produit cette situation. Certes, l'islamisme fut un progrès pour la masse de la nation berbère. Ce sont en effet des hommes profondément imbus de l'esprit de cette religion, les Ben-Tachefine et les Abd-el-Moumène, qui ont élevé leur race à son apogée, après lui avoir donné une unité qu'elle n'avait pas connue et qu'elle ne sut pas conserver. Malheureusement, la religion musulmane laisse chez ses adeptes peu de place à d'autres sentiments, et ne fonde pas

1. De Grammont, *Hist. d'Alger* p. 600 et suiv. — Carette, *Algérie,* p. 262 et suiv. — Pellissier de Reynaud, *Annales algériennes*, t. I. - Federmann et Aucapitaine, *Notice sur le beylik de Titeri* (Revue afric., n° 52, p. 301 et suiv.). — Vayssettes, *Hist. des beys* (loc. cit.).

2. M. P. de Tchihatchef, dans son bel ouvrage, *Espagne, Algérie, Tunisie*.

l'esprit national, Bans lequel une nation ne peut vivre. En outre de l'effet de son exclusivisme propre, la lutte incessante, de près de huit siècles, que l'islamisme dut soutenir, en Espagne, contre le christianisme, avec le seul appui de la Berbérie, empêcha les souverains de ce pays de suivre la marche générale du progrès et d'y lier son sort. Enfin, la transformation opérée dans l'élément ethnique berbère parle mélange intime des Arabes Hilaliens, le fractionnement, l'émiettement des vieilles tribus, l'arabisation, partout où il y avait contact, particulièrement dans les plaines, enlevèrent à la race autochtone toute individualité, toute faculté de commandement.

Les dynasties berbères qui régnaient sur l'Afrique septentrionale depuis près de trois siècles, avaient été amenées, de même que leurs prédécesseurs, les Almoravides et les Almohâdes, à renier, à écarter, sinon à détruire, les familles dont elles étaient sorties et qui s'étaient rendues insupportables par leurs prétentions et leurs exigences. Ces dynasties étaient caduques et se survivaient, dépourvues da valeur personnelle et n'ayant plus de racines dans le pays. Les deux Barberousse parurent alors ; ils avaient, l'un et l'autre, des qualités remarquable; mais le moment, il faut le reconnaître, était singulièrement propice. Alger, dont les Zeyanites n'avaient pas su tirer parti, ne voulant pas abandonner Tlemcen, berceau de leur famille, toujours menacée par leurs voisins de l'ouest ; Alger, désignée naturellement pour devenir la capitale du centre du pays, et qui, alors, se trouvait abandonnée à un obscur cheikh arabe, n'était vraiment pas difficile il prendre, surtout pour un corsaire qu'aucun scrupule n'arrêtait. Lorsque Aroudj en fut maître, les Espagnols comprirent l'étendue de la faute qu'ils avaient faite en n'occupant pas ce point et, durant des siècles, ils s'épuisèrent en efforts inutiles pour la réparer. Une fois établis à Alger, les Barberousse se trouvèrent en mesure d'arrêter le développement de la conquête de la Berbérie par l'Espagne.

Chose digne de remarque, ils furent puissamment favorisés par l'extension énorme prise, sur ces entrefaites, par cet empire. En outre de ses conquêtes dans le nouveau monde, l'Espagne, en effet, eut alors à combattre dans les Pays-Bas, les Flandres, la Lorraine, l'Autriche, l'Italie, les îles de la Méditerranée, sur les frontières de France sans parler d'une autre lutte, celle contre la Réforme. Il était naturel que l'Afrique fût sacrifiée ou que les efforts tentés pour la conserver restassent isolés, alors qu'un système d'action logique et ininterrompue eût été indispensable. La rivalité séculaire de la France et de L'Espagne, son alliance avec la Porte, l'appui, direct ou indirect, qu'elle fournit aux Turcs de Berbérie, contribuèrent aussi

à l'affermissement de leur puissance, qu'il lui était réservé de détruire trois siècles plus tard.

Les Barberousse s'appliquèrent naturellement à développer la course, devenue, depuis près de deux siècles, l'industrie principale de toutes les cités maritimes de la Berbérie. Ces petites républiques furent tout d'abord leurs plus fermes soutiens. Puis, lorsque Kheir-ed-Dine, après la mort de son frère et la défection de ses alliés, eut fait à la Porte cadeau de ses conquêtes, le sultan se rendit parfaitement compte des avantages qu'il pouvait en obtenir et, tout d'abord, il fit du second Barberousse son grand amiral et tira de l'Afrique une grande partie de sa marine et de ses marins. Comblé d'honneurs, Kheir-ed-Dine vit s'évanouir son rêve, car il avait certainement espéré devenir maure indépendant de la Berbérie. Ce pays, qui en aurait peut-être profité dans le sens de la civilisation et du progrès, resta ainsi sous le joug des Beylarbegs, soldats de fortune, renégats de toute origine, doués d'une gronde énergie, et dont quelques-uns, les Salah-Reïs, les Hassan-Aga, les Euldj-Ali, ne manquaient pas de génie et d'ambition, ni même, comme ce dernier, de vues personnelles sur l'Afrique.

Lorsque l'Espagne eut définitivement renoncé à la conquête de la Berbérie, la Porte supprima le beylarbeg, et se borna à envoyer en Afrique des pachas, auxquels elle enleva tout moyen de se rendre indépendants, par la courte durée de leur commandement. Ces étrangers, ignorant tout dans leurs pachaliks et dépourvus de puissance effective, s'y trouvent en lutte contre deux forces, devant, en principe, être à leur service, mais qui, en réalité, détiennent le pouvoir: les Yoldachs et les Reïs. Aussi, sont-ils bientôt réduits au rôle de personnages muets, de gouverneurs en effigie. C'est alors que les Yodalchs organisent l'odjak, démocratie militaire, où le commandement appartient successivement à tous et n'a qui une durée très restreinte et une puissance atténuée par l'ingérence de chacun, au moyen du diwan. La jalousie, la crainte des empiètements, l'espoir de contenir la force en la pondérant, sont les bases de cette organisation, à la tête de laquelle on place, comme un souverain, régnant sans gouverner, le plus vieux et le plus nul des compagnons, avec le titre de *dey*. Telle fut, à grands traits, la première organisation de la république des janissaires en Afrique.

Elle se trouva terminée dans les premières années du XVIIe siècle et ce fut à partir de ce moment que les Yoldachs s'occupèrent sérieusement de l'intérieur. Ils l'avaient, jusque-là, parcouru en

ces chefs les uns aux autres, mais n'avaient pas occupé sérieusement le pays. Ce fut, pour eux, l'œuvre du XVIIe siècle. Ils trouvèrent, dans l'intérieur, de nouvelles et puissantes tribus, la plupart d'origine berbère, mais complètement arabisées, et, au milieu d'elles, des familles croisées, de sang berbère et arabe, où l'autorité s'était transmise depuis de longues années et qui avaient formé une véritable féodalité. Ils exigèrent l'obéissance des unes et des autres, brisèrent ce qui prétendit résister et posèrent comme règle que quiconque, parmi ces feudataires, levait trop la tête, devait être supprimé, sans tenir le moindre compte des services rendus.

Une autre influence avait pris dans l'intérieur une extension considérable. C'était celle des marabouts, répandus partout, et formant des centres religieux, au milieu des populations les plus diverses et les plus reculées. Leur action, complétée par celle des confréries de Khouan, acheva, à partir du XVe siècle, de détruire tout lien national, en le remplaçant par le lieu religieux. Et cela est si vrai, qu'il est beaucoup plus logique maintenant de désigner les indigènes du pays par le terme de: «musulmans d'Afrique», que sous le nom d'Arabes, de Berbères ou de Berbéres-arabisés. Or, les Turcs se servirent, avec beaucoup d'adresse, de l'influence des marabouts en les favorisant de toutes les manières, non par sentiment religieux, mais par esprit politique.

Ce fut encore dans celte période que les Yoldachs organisèrent les Zemala et les tribus makhezen, au moyen d'éléments ramassés partout et qu'ils établirent dans les terrains domaniaux, sur les principales routes et aux gîtes d'étapes, assurant ainsi leurs communications. Quant aux régions éloignées ou d'accès difficile, ils ne s'en préoccupèrent pas, se réservant d'y exécuter des expéditions lorsqu'ils seraient en mesure de le faire.

Ainsi l'administration du pays se réduisait su strict nécessaire, tirait parti de toutes les ressources et ne demandait rien au gouvernement du sultan. Dans les villes du littoral, la course, élevée à l'état d'institution régalienne, compléta par ses produits l'alimentation du trésor.

Les lacunes, les vices d'un semblable régime, sans parler de l'immoralité absolue qui lui sert de base, frappent les yeux de tous. Comment expliquer alors qu'un tel gouvernement ait pu durer jusqu'en 1830 ? C'est dans l'absence d'entente entre les puissances européennes, dans les luttes et les jalousies les divisant, qu'il faut chercher l'explication de cette anomalie. Les haines, les ambitions personnelles des nations chrétiennes assurèrent la durée de ce monstrueux Odjak, non moins ridicule qu'odieux. Cependant, il faut

ajouter, à cette raison principale, un autre motif qui eut bien son poids: la méconnaissance absolue des conditions réelles du pays.

La constitution fondamentale de la république des Yoldachs ne tarda pas, dans la pratique, à subir des modifications profondes. A Tunis, d'abord, les beys, ayant le commandement des troupes, annihilèrent absolument l'autorité des deys, de même que ceux-ci l'avaient fait à l'égard des pachas, et, en 1705, Hoseeïn-ben-Ali renversa ce qui restait de l'organisation primitive et fonda la dynastie des beys encore à la tête de la Tunisie. Ainsi, ce pays acquit un gouvernement quasi-régulier, ayant un lendemain assuré, et y trouva son profit ; d'autre part, les puissances européennes pouvaient enfin traiter avec une puissance dont l'éducation se forma dans les rapports internationaux, s'attachant à éviter les ruptures qui amenèrent les diverses attaques d'Alger par les chrétiens, avec leurs conséquences naturelles : pertes considérables pour le commerce et trouble fâcheux dans les relations. Quant aux Yoldachs, leur indiscipline les fit écarter peu à peu ; on diminua leur nombre et, à la suite d'une dernière révolte, ils finirent par être détruits ou exilés.

A Alger, il en alla tout autrement. En dépit des révoltes, des meurtres, des difficultés de toute sorte, le dey fut maintenu ; mais il prit insensiblement la direction de l'exécutif. Un fait très curieux se produisit alors: tandis que les deys avaient une existence précaire, une autorité contestée, les beys restaient de longues années à la tête de leurs provinces et pouvaient y faire de bonne administration. Ce fut ainsi que Salah-bey à Constantine et Mohammed-el-Kebir à Oran, dans la seconde moitié du siècle dernier, obtinrent des résultats remarquables.

Mais ces succès, qui faisaient d'autant mieux ressortir l'infériorité des deys, provoquèrent la jalousie de ces soldats vulgaires et ignorants. De plus, la continuité du pouvoir entre les mains du même n'était-elle pas en contradiction avec les principes de brutale égalité du gouvernement des Yoldachs ? Aussi, à partir de la fin du siècle dernier, s'attachèrent-ils à ne pas laisser trop longtemps en place leurs beys. Mieux ceux-ci administraient, et plus on jugeait, à Alger, qu'il était urgent de les supprimer. Le lacet de soie avait raison des beys intelligents aussi bien que des autres et la spoliation suivait l'exécution. C'était, pour l'odjak d'Alger, double avantage. Lorsqu'on voit le sort fatal qui attend invariablement ces malheureux beys, après deux ou trois ans d'exercice, souvent moins, on se demande comment il se trouvait encore des candidats pour ces postes.

Ainsi, les progrès réels obtenus par les beys amenèrent une réaction et, à partir du commencement du XIXe siècle, un véritable retour à la barbarie. Il n'est pas surprenant qu'une telle absence de principes de gouvernement ait produit, dans l'esprit des deys, ce trouble et cet aveuglement qu'ont enfin soulevé contre eux toute l'Europe et causé leur perte. Du jour où la course et l'esclavage furent effectivement supprimés, la puissance des Turcs d'Afrique fut frappée à mort, ce qui prouve qu'elle ne tirait pas sa force du pays, mais de la faiblesse des nations chrétiennes. De même qu'à Tunis, les Yoldachs avaient été une telle source de révoltes et de difficultés, que, tout naturellement, leur nombre et leur puissance n'avaient cessé d'être réduits, limités, au profit des Zouaoua et des Koulour'li.

Nous avons dit plus haut combien avait été grande l'ignorance des nations européennes au sujet de l'Afrique. On sen rendit bien compte, le 5 juillet 1830, lorsque après la capitulation du dey, à la suite de la prise d'un fort, on s'aperçut que le gouvernement de l'odjak n'existait plus. Ces étrangers n'avaient su, dans le cours de trois siècles, se faire aucune racine dans le pays et cela s'explique, étant donné leur système d'administration. Le gouvernement des deys n'existait plus et la France s'appliqua pendant longtemps à chercher, ce qu'il n'y avait pas derrière lui : une nationalité avec des représentants officiels; elle ne trouva que des musulmans de toute race et de toute couleur, et nos généraux de la province d'Oran n'eurent pas de cesse qu'ils ne fussent arrivés à former de toutes pièces un «roi des Arabes». Mais, ni la bonne volonté de nos gouverneurs, ni le génie d'Abd-el-Kader ne purent faire revivre ce qui était mort, et la popularité de l'émir ne dépassa guère la province d'Oran.

Dans le Mag'reb extrême, les choses s'étaient passées différemment. Ce pays, demeuré, bien plus que le reste de l'Afrique, à l'abri de l'influence des Hilaliens, comme mélange de races, avait été envahi par des marabouts venus, en général, de la région de Saguiet-el-Hamra au delà du Grand-Atlas. Le littoral nord de l'Atlantique s'était laissé en partie arabiser par les tribus transportées par El-Mansour, qui s'y rencontrèrent avec d'autres étrangers, les Zenistes, venus à une époque antérieure, et appelés de nos jours, comme leurs frères de l'Aourés, Chaouïa. Partout, l'élément berbère dominait, fier, indépendant par tradition, maître du pays. Les conquêtes des Portugais et des Espagnols au Maroc, encouragées par la faiblesse des derniers Mérinides, blessèrent à un tel point les sentiments religieux des Chérifs marabouts que, se mettant à la tête

des populations fanatisées par eux, ils arrêtèrent, au nom de la religion, les progrès de l'infidèle ; bientôt, par une conséquence logique, ils montèrent sur le trône déshonoré par les derniers descendants de 1Abd-el-Hak. Les chérifs Saadiens, puis leurs successeurs les Hassani, luttèrent sans cesse jusqu'à ce qu'ils eurent à peu prés chassé du Maroc Espagnols, Portugais et Anglais.

Mais, si le sol sacré de l'Islam était purgé de la présence de l'infidèle, le pays se trouvait en proie à l'anarchie la plus profonde, la plus difficile à réduire, tant l'impatience de tout joug, l'impossibilité de l'obéissance, étaient passées dans le sang des Magrebins. Cependant, Moulaï-Ismaïl essaya d'extirper du cœur de son peuple ces racines de révolte; il s'y appliqua avec son énergie sauvage, pendant près de cinquante ans, et fit de véritables hécatombes des représentants de la plus pure race berbère. Mais, il ne tarda pas à se convaincre que cela était inutile et voulut essayer de la dompter par un autre moyen: en la fractionnant, en la sillonnant de routes et en plaçant, à chaque étape, une forteresse occupée par une colonie de nègres affranchis, obéissant à des chefs de même origine, préparés à leur rôle par une éducation spéciale. On ne peut s'empêcher d'admirer la puissance et même la justesse de cette conception, dont il dut croire la réussite assurée. Malheureusement, il avait compté en négligeant deux facteurs: l'impuissance de la race nègre à se diriger, lorsqu'elle est livrée à elle-même — nous disons la race dans son ensemble, sachant que les exceptions ne prouvent rien — et l'incapacité, la mollesse des successeurs du sultan. Entre les mains de Moulaï-Ismaïl, cette organisation aurait peut-être été perfectionnée et mise en état de rendre les services qu'on en attendait. Mais, lui mort, sa création subit le sort de bien des choses humaines, qui ne valent que gérées par ceux qui les ont créées. Bien plus, l'indiscipline des Abid devint une nouvelle cause de déchirement et d'anarchie. Quant aux fils des Chérifs, ces marabouts arrivée au pouvoir sous le manteau du puritanisme, ils sont de tristes débauchés, adonnée é tous les vices que le Koran réprouve. Beaucoup d'entre eux n'ont même plus le courage physique et ils ne peuvent supporter la vue du sang que s'il est versé par la main du bourreau.

Le long et sage règne de Moulaï-Mohammed, venant après trente années de désordres sans nom, fut réparateur; mais il fallut néanmoins renoncer au concours des Abid et, par conséquent, ne plus prétendre exercer une action sérieuse sur un grand nombre de populations du Maroc, non plus que sur les conquêtes de l'extrême Sud, qui avaient donné un si grand lustre au règne d'El-Mansour.

Tel est actuellement l'état du Maroc. Ce vaste empire n'a aucune cohésion ; les prétendants sont prêts à surgir de tous les côtés et les luttes intimes peuvent recommencer à toute heure. Il est arrivé à ce point qu'il se trouve dans l'impossibilité de vivre selon les nécessités du temps. Et cependant, toute nation européenne qui voudrait en entreprendre la conquête se heurterait à de bien grandes difficultés en raison du caractère indépendant des populations et de l'âpreté des montagnes qui couvrent ce pays comme d'un réseau. Combien de déchirements intérieurs seront-ils encore nécessaires pour que la civilisation puisse y pénétrer et transformer cette riche et belle contrée, réservée indubitablement à un grand avenir ?

Examinons dans une rapide revue la situation de chaque contrée au point de vue politique et ethnographique en 1830.

MAROC.

Le Mag'reb-el-Akça ou extrême, devenu pour les Européens le Maroc, nom qui ne reproduit même pas exactement celui de l'une des capitales (*Marrakch*), a pour sultan en 1830, Moulaï-Abd-er-Rahmane, qui a succédé depuis 1822 à son oncle Moulaï-Slimane, au préjudice de ses cousins, enfants de ce dernier. Mais son pouvoir effectif n est pas tel que le titre de sultan parait le comporter. Il s'exerce sur toute la région du littoral océanien, depuis le cap Guer jusqu'au détroit de Gibraltar ; sur la région intérieure, de Maroc à Fès, et de cette ville à Oudjda et enfin sur la province de Tetouane.

A côté de ces régions, d'autres parties, tout en reconnaissant nominalement l'autorité du sultan de Fès, vivent, à peu près, dans l'indépendance. Ce sont :

Sur le littoral méditerranéen :

1° Le massif montagneux des Beni-Iznacen entre Oudjda et la mer.

2° Et le Rif, comprenant toutes les montagnes au nord de Taza et de Fès entre Tetouane et le cap Très-Forcas, su sud duquel se trouve le préside de Melila, seul point conservé par l'Espagne, en Afrique.

Les populations habitant ces régions sont purement berbères, arabisées seulement dans les points de contact avec les populations des plaines et prés des villes.

Dans l'intérieur :

3° Tout le massif du Grand-Atlas marocain, de Debdou à

l'embouchure de l'Ouad-Noun, pays occupé par les vieilles tribus berbères, telles que les Heskoura et autres, descendants des Masmouda, qui ont formé de nouvelles peuplades, nombreuses et guerrières, parmi lesquelles nous citerons :

Les Aït-Youssi, Aït-Azdeg, Aït-Afelmane, Aït-Aïache, Aï-Ata, Aït-Bou-Dekhil, Aït-Bou-Delal et autres.

4° La région du Haut-Moulouïa, parcourue par des tribus arabes ou berbères-arabisées, telles que les Oulad-Nehar, Mehaïa, Angade, qui se réclament, tantôt du Maroc, tantôt de l'Algérie.

5° La région situe au midi de la précédente, jusque vers les oasis de Figuig, parcourue par les Beni-Guil, Cheraga et R'araba (de l'est et de l'ouest).

6° Les oasis du Touat et de diverses parties du Sahara.

Entre le cap Guer et l'Ouad-Noun, en remontant, de là, dans l'intérieur, un chérif, Moulaï-Hecham, a formé un royaume indépendant, qui comprend presque tout le Sous, avec Taroudent comme capitale.

Le Deraa supérieur et la province de Tafilala obéissent encore au sultan de Fès. Les tribus arabes mâkiliennes, qui l'ont envahi, se sont fondues dans la population ; mais ces régions demeurent, la plupart du temps, abandonnées à elles-mêmes, car les tribus berbères de l'Atlas tiennent le chemin et il faut, pour s'y rendre, faire de véritables expéditions qui ne sont pas toujours heureuses. Ces oasis se trouvent, du reste, remplies de descendants de Moulaï-Ismaïl et des autres chérifs.

Les marabouts et les chefs de confréries sont toujours nombreux au Maroc et forment des centres religieux que le sultan laisse absolument libres, tant que leurs chefs ou leurs adeptes ne se mettent pas en révolte ouverte. Le plus important est celui d'Ouezzan, au nord de Fès, au pied des montagnes qui bornent la province du R'arb ; son chef, un chérif, est le grand maître de la confrérie de Moulaï-Taieb, fort répandue dans tout le Mag'reb.

Abd-er-Rahmane, qui a lutté contre de nombreuses révoltes intérieures, s'est efforcé d'entretenir de bonnes relations avec les consuls européens de Tanger et a ouvert au commerce le port de Mazagan, à l'embouchure de l'Oum-er-Rebia près d'Azemmor. Mais, là se sont bornées ses avances et il a, pour le surplus, fermé absolument son empire à l'action des Européens.

ALGÉRIE.

Nous ne reviendrons pas sur la situation politique du pachalik

d'Alger, puisqu'il cesse d'exister en 1830, et nous bornerons à passer en revue l'état des populations en continuant notre marche de l'ouest à l'est.

I. PROVINCE D'ORAN

Les plaines et plateaux de cette province, envahis, à une époque relativement récente, par les tribus hilaliennes, particulièrement de la branche des Zor'ba, sont habités par des populations de race arabe ou ayant absorbé dans leur sein les débris des anciens groupes berbères (Zenètes de la deuxième et de la troisième race), qui y étaient établis, eux-mêmes, sur les restes de peuplades primitives par rapport à eux.

L'organisation des Zemala, au moyen de cavaliers de toute origine et de nègres (Abid) et, enfin, le titre et les prérogatives des tribus makhezen accordés par les Turcs à leurs alliés, avaient donné à ces peuplades de l'intérieur un aspect uniforme arabe.

L'élément berbère était demeuré à peu près intact :

1° Dans les massifs montagneux situés au nord et à l'ouest de Tlemcen :

Beni-Senous, Oulhaça, Trara et autres.

2° A l'ouest de Mostaganem, dans les montagnes avoisinant Mazouna :

Beni-Zentis, Mazouna, Mediouna.

3° Sur le versant occidental de l'Ouarensenis et certaines régions du Djebel-Amour:

Beni-Bou-Rached, Matmata, B. Tig'rine, Chekkala, Besennas, etc. …

On retrouve dans la province d'Oran un grand nombre d'autres tribus, absolument berbères d'origine, mais arabisées, entourant ou rejoignant les groupes qui précèdent, notamment:

Les Botouïa (près Saint-Leu).

Louata (au sud d'Orléansville).

B. Lent (entre Teniet-el-Ahd et Tiharet).

B. Ournid (sud de Tlemcen).

B. Ouacine (près Nemours).

B. Tig'rine (commune d'Ammi-Moussa).

Zenata (près Tlemcen).

B. Rached (prés d'Orléansville), et autres.

Quant aux principales tribus arabes ou arabisées, ce sont les suivantes:

Beni-Amer, entre Tlemcen et Oran (Tribus raïa).

Douaïr, Zemala, Gharaba, environs d'Oran.

Bordjia, au sud-est.

Hachem, à l'est de Maskara, tribus Makhezen.

Medjaher (Raïa), près Mostaganem et Sbih vers Orléansville.

Flitta (raïa), au sud des précédents.

Mchaïa, Djaafra, Beni-Mathar, Harar de l'ouest et de l'est, Khellafat, Oulad-Khaled, Oulad-Cherif et autres, formant les deux Yagoubïa, de l'est et de l'ouest, établies jusqu'au delà de Frenda et de Saïda.

Oulad-Farés, entre Tiaret et Orléansville.

Beni-Meslem, au sud-est des précédents.

Toutes ces tribus comprenaient un grand nombre de subdivisions, et il est facile de retrouver parmi elles nos familles hilaliennes.

Enfin, ajoutons, sur les Hauts-Plateaux, les Hameïane, Oulad-Sidi-Cheikh, etc.

Deux familles indigènes avaient acquis une importance considérable dans le pays; mais leur influence avait un caractère plus religieux que celle des chefs féodaux de la province de Constantine. Nous citerons:

El-Hadj-Mohi-Ed-Dine, marabout des Hachem-Gheris, père d'El-Hadj-Abd-el-Kader.

Et Sidi-Bou-Beker Ould-Sidi-Cheikh, marabout d'El-Abiod, mosquée dont tous les indigènes des Hauls-Plateaux sont les Khoddam (serviteurs) et chef de la grande tribu des Ould-Sidi-Cheikh, d'origine relativement nouvelle, formée d'éléments divers.

Et, comme chefs purement militaires:

Moustafa-ben-Ismaïl, Abd-Allah-ben-Cherif, aghas des Douairs.

Adda-ben-Kaddour, Mourseli, aghas des Zemala.

Kaddour-ben-el-Mokhfi, caïd des Bordjia.

Et Sidi-el-Aribi, caïd de la Mina.

II. PROVINCE D ALGER

Cette province est demeurée beaucoup plus berbère que la précédente, bien que les Arabes Thaaleba aient pénétré dans la Mitidja et donné à Alger son dernier cheikh.

C'est d'abord tout le massif de la Grande Kabilie, absolument intact, avec sa confédération de tribus où nous retrouvons presque tous nos anciens noms:

Zouaoua, Flissa, Guechtoula, Zekhfaoua, Ouagnennoun, Fraoucene, Ratene, Batroun, Menguellate, Ameur, Yahïa, Hidjer, Fenaïa, et autres.

A l'ouest d'Alger, depuis Cherchel jusqu'au delà de Tenès, nous retrouvons un autre groupe compact. Ce sont des Zénètes et, en grande partie, des branches des Beni-Toudjine :
Beni-Menad, Zegzoug, Tig'rine, Zendak, Mag'raoua, Kadi, Mamet, et autres.

Dans l'Ouarensenis et ses abords, est le reste des Toudjine et, avec eux, d'autres tribus anciennes, telles que les Matmata, Louata, Rached, et autres.

Enfin, au sud de l'oasis de Lar'ouate, nous retrouvons les Beni-Mezab, absolument intacts, grâce à leur schisme qui les a isolés des autres indigènes.

Quant aux tribus berbères arabisées, elles sont nombreuses et nous citerons parmi elles :

Celle des Sanhadja, avec ses subdivisions, établie au sud de la Grande Kabylie, dans la région montagneuse qui s'étend de l'Ouad-Sahel à Médéa, d'Aumale à la Mitidja. Nous y retrouvons : Les Metennane, Ouennour'a, Mezr'anna, Djaad, Telkata, BotouÏa, Khelil, et autres, plus, de nouvelles tribus ayant agrégé des groupes arabes, notamment celle des Beni-Slimane, établie entre Aumale, Médéa et Blida.

Dans le beylik de Titeri, au sud de Médéa:

Les Lar'ouate, Larbâ, Sindjas, etc.

Les tribus arabes hilaliennes se sont insinuées au milieu des Sanhadja et occupent les environs d'Aumale et de Médéa; d'autres ont pénétré dans la plaine du Chelif; d'autres enfin sont restées dans le sud; citons

Les Oulad-Mâdi et Riah, au sud d'Aumale.

B. Mansour, Khachna, Moussa, Djouab, Merbaa, Yezid, et autres, à l'est, au nord et à l'ouest d'Aumale.

Braz, Attaf, Djendel, et autres, au sud de Miliana, et dans la plaine du Chelif.

Naïl, Sahari, Doui-Zïane, et autres, dans les régions sahariennes.

Autour de la Kabylie sont établies des tribus Makhezen et Abid, telles que les Nezlioua, Amraoua, Abid.

Le beylik de Titeri comprend également des tribus Makhezon, Zemala et Abid.

Comme chefs religieux influents, nous citerons :

Sidi Mohammed-Tedjini d'Aïn-Mâdi.

Sidi-Embarek, de Koléa.

Et Ben-Ali-Cherif, d'Illoula, près d'Akbou, dans l'Ouad-Sahel.

Les grands chefs indigènes appelés à jouer un rôle sont plus rares; car les Turcs ont des agents de leur race partout.

Citons seulement :

Si Ahmed-Taïeb-ben-Salem, des Beni-Djaad.

Et les Ben-Zâmoun, les Ou-Kassi et les Ou-Rabah de la Kabylie.

III. PROVINCE DE CONSTANTINE

Cette province est certainement la plus curieuse à 'étudier, au point de vue ethnographique. Nous y retrouvons l'élément berbère intact

1° Dans la vaste région montagneuse qui s'étend de Collo à Mila et de cette ville à Bougie, avec la plaine de la Medjana pour limite méridionale. Ces populations descendent des anciens Ketama, dont nous reconnaissons de nombreuses fractions instactes:

Beni-Khattab et Beni Siline, près d'El-Milia.

O. M'hammed, commun indigène de Djidjeli.

Eiad ou Aïad, canton d'Akbou.

Beni-Merouane, près Mila.

Djimla entre Sétif et Djidjeli, et autres.

Dans les vallées de ce massif ; Oued-Guebli, Ouad-el-Kebir, Oued-Bou-Slah et Ouad-Sahel, l'influence et l'élément arabes ont pénétré et arabisé, plus ou moins, les populations par le contact.
Nous retrouvons, en outre des groupes arabisés des Ketama, ou plutôt des Sedouikch, leurs descendants, de la plaine, savoir :
Rig'a, Dehara et Guebala, (du nord et du sud), dans le massif du Bou-Taleb, au midi de Sétif, et dans les régions adjacentes.

Darsoun, près Constantine.

Abd-en-Nour, Telar'ma et autres occupant les plaines entre Constantine et Sétif.

2° Dans la région montagneuse située entre la Medjana et l'Ouennour'a

Mezita, Adjica et fractions Sanhadjiennes.

3° Dans l'Aourés :

Les Chaouia, berbères Zénètes de la famille d'Ouacine (troisième race), et quelques Beni-Ifrene.

En outre de ces groupes à peu prés purs, on retrouve l'élément berbère, plus ou moins arabisé, dans les tribus suivantes;

Zardeza, entre Jemmapes et El-Harrouche.

Oulhaça et Sanhadja, près de Bône.

Oulad-Soultan, à Negaous (sud-ouest de Batna).

Enfin, toutes les populations des montagnes du littoral, entre Philippeville et la Tunisie.

A cela il faut ajouter les grandes tribus berbères (Houara, Nefzaoua, Louata, Ketama), arabisées déjà à la fin du XIVe siècle, rénovées et ayant incorporé dans leur sein des groupes arabes, notamment

Les Henanecha, aux environs de Souk-Ahras.

Nemamcha, près de Tébessa.

Harakta, près d'Aïn-Beïda.

B. Ouelbane, près de Semendou.

Abd-en-Nour, Telar'ma déjà cités, et bien d'autres.

Quant à l'élément arabe il a été, dans toutes les vallées du Tel atteintes par lui depuis longtemps, entièrement absorbé, fondu au milieu de la race indigne, à ce point qu'il est impossible de le distinguer actuellement des Berbères arabisés avec lesquels il est en contact. Citons comme types:

Les Beni-Merdés, près de Bône.

Dreïd, fondus, partie dans la région de l'Ouad-Zenati et partie dans celle de Tébessa.

Garfa (Guerfa ou Karfa), entre Aïn-Beïda et l'Ouad-Zenati.

Atïa, près d'Aïn-Mokra, et peut-être jusqu'aux environs de Philippeville.

Oulad-Mâdi, prés de Bou-Aréridj.

Oulad-Saoula, dans le Zab, près Biskra.

Daouaouida, répandus dans le Zab et le Hodna.

Les tribus arabes restées pures se trouvent dans les Hauls-Plateaux et le Sahara. Ce sont :

Les Oulad-Saïd, Mekhedma, Djelal, Farès, Amer, etc.

Enfin, les beys de Constantine, ayant eu le soin d'incorporer au domaine de nombreux territoires, y installèrent des tenanciers qui ont formé partout dans ces Azels de nouveaux groupes ; ils constituèrent en outre de toutes pièces des tribus entières pour le service des Makhezen, notamment les :

Zemoul, Barranïa, Beni-Siline et autres.

En 1830, le bey El-Hadj-Ahmed règne en vrai despote à Constantine et, par suite de le chute du dey, il va prendre le titre de pacha, dans lequel il sera confirmé par la Porte. En attendant, il s'occupe avec activité et intelligence de la construction d'un palais digne de lui. Les matériaux qu'il a commandés en Italie par l'intermédiaire de son représentant de Bône, étant insuffisants, il se procure ce qui lui manque: plaques de marbre, colonnes, carreaux de faïence, etc., en les enlevant, sans permission, aux demeures de ses administrés.

Dans toutes les directions, les marabouts sont nombreux ; mais on ne trouve pas, parmi eux, ces grandes figures qui s'imposent en dominant les autres, et nous nous dispenserons d'en citer.

Il en est autrement des familles féodales, dont nous avons suivi autant que possible le développement, et que nous allons passer en revue.

Celle des Bou-Aokkaz, à la tête des Daouaouida, et dont le chef, Farhate-ben-Saïd, a porté le titre de Cheikh-el-Arab. C'est le vrai maître du Zab, du Hodna et de la région qui confine au nord, à la plaine des Abd-en-Nour.

Celle des Ben-Gana, d'origine plus récente, que le bey Ahmed-el-Kolli a opposée à la précédente, et dont le chef, Mohammed-Bel-Hadj-ben-Gana, a reçu d'El-Hadj-Ahmed-bey, renouvelant ce qui avait été fait par son aïeul El-Kolli, la titra quelque peu honoraire de *Cheikh-al-Arab*.

Celle des Mokrani de la Medjana, bien réduite par ses luttes intestines. Son chef, reconnu par les Turcs, est alors le vieux Ben-Abd-Allah, de la branche des Oulad-el-Hadj. Mais Ahmed-ben-Mohammed et Abd-es-Selam, deux de ses parents, sont sur le point d'entrer en scène.

Celle des Oulad-Achour, dans le Ferdjioua, dont le chef est, alors, Bou-Rennane; son cousin, Maggoura, tient la campagne contre lui et lui dispute le pouvoir. Mais c est le jeune Ahmed-Bou-Aokkaz, neveu de Bou-Rennane, qui va, avant peu, s'en emparer, même par le meurtre de ses parents.

Celle des Harar, qui se trouve, pour le moment, écartée du commandement des Henanecha, par l'usurpateur Rezgui.

Celle des Bon Merad de Garfa et celle des Bou Diaf de l'Aourbs.

Enfin à Touggourt, règne toujours celle des Ben-Djellab. Le sultan Amer vient de mourir ou va mourir, laissant le pouvoir à son frère Brahim.

TUNISIE.

A Tunis, la cession de la pêche du corail à une compagnie anglaise, qui avait d'abord paru une opération si fructueuse, ne fut, en réalité, qu'une source d'ennuis pour la régence. Pressé par Thatcher, le bey d était laissé entraîner à lui accorder un droit qu'il n'avait pas: celui de pêcher jusqu'à La Calle (1826); mais, devant l'opposition énergique du consul de France et le peu d'appui du gouvernement de son pays, le concessionnaire dut renoncer à son projet et résilier ses engagements avec le bey.

En 1827, l'Espagne faillit rompre avec la Tunisie et rappela son consul. Peu après, on reçut à Tunis la nouvelle du départ de

M. Deval, d'Alger, et du blocus des côtes par la France, à la suite de la déclaration de guerre. Le bey en témoigna hautement sa satisfaction et résista à toutes les tentatives d'un agent, envoyé auprès de lui par le dey, pour l'entraîner dans son parti. Les relations devinrent très tendues entre les deux régences, et Housseïn-bey se prépara à la guerre, en organisant son armée et complétant sa marine. La nouvelle du désastre de Navarin, dans lequel presque tout le contingent tunisien fut détruit, détourna un peu le cours des sentiments d'amitié pour la France. Mais des préoccupations d'un autre ordre vinrent absorber le bey. Par suite des dépenses considérables faites dans les dernières années, de la diminution des recettes et de la mauvaise administration du premier ministre Moustafa, on s'aperçut, un jour, que le trésor était vide. En même temps, les réclamations des créanciers arrivaient de tous côtés. Envisageant avec virilité la situation, le bey destitua son ministre, le remplaça par un ancien esclave géorgien, nommé Chakir, homme énergique et habile, qui proposa immédiatement et fit accepter au bey un grand nombre d'économies, notamment la suppression d'emplois militaires et autres occupés par des Turcs et le licenciement d'une partie de la milice. Mais, en tout pays, ceux qui profitent des abus s'insurgent contre ceux qui veulent les supprimer, et ce fait se produisit à Tunis. Par bonheur, le consul de France put être mis au courant de la conspiration, en prévenir le bey qui se trouvait aux bains de Hammam-Lif, et l'aider à réprimer l'émeute avant la réalisation du plan, très habilement conçu par les conjurés.

Au commencement de 1830, lorsqu'arriva à Tunis la nouvelle de la préparation de l'expédition française contre Alger, il se produisit dans la population, et surtout parmi les Oulama, une certaine agitation. On ne comprenait pas que le bey refusât de prendre part à la guerre sainte. Mais Housseïn résista fermement à toutes ces excitations, offrit et donna son concours effectif à la France; puis, après la prise d'Alger, envoya, à M. de Bourmont, une députation pour le féliciter. On suppose, et nous ne serions pas éloigné de le croire, en raison des actes ultérieurs du général Clauzel, qu'il conçut, dès lors, la pensée de devenir le roi de la Berbérie, sous le protectorat de la France.

Nous ne nous étendrons pas sur la situation ethnographique de la Tunisie. Elle se rapproche de celle des plaines de la province de Constantine. Envahie depuis plus longtemps encore par l'élément hilalien, possédant moins de régions reculées ou d'accès difficile, elle est plus arabisée et les tribus berbères y ont encore moins conservé les caractères ethniques. Nous y trouvons ;

Les Frachiche, Oulad-Saïd, Oulad-Amrane, O. Sidi-Bou-R'anem, O. Yakoub, Hemmama, et autres restes ou croisements des Hilaliens de la race de Soleïm, occupant les plaines de l'intérieur.

Les Nehed, Khoumir, et autres Berbères arabisés habitant les montagnes et les plaines au nord du coude de la Medjerda.

Les Ouarg'a, sans doute une branche arabisée des Ifrene, se tiennent sur la frontière tripolitaine.

Enfin, l'île de Djerba est occupée et ingénieusement exploitée, en grande partie, par des descendants des Lousta, Nefzaoua et Houara, fermes soutiens du Kharedjisme, dont les débris, après la défaite définitive de leur secte, trouvèrent un refuge dans cette île, comme les Mezab, dans leur Chebka. Là, le Kharedjisme-Eïbâdite (ou Abadite) est encore pratiqué.

TRIPOLITAINE.

Il n'y a rien à ajouter à ce que nous avons déjà dit sur l'ethnographie de la Tripolitaine, occupée, dans les plaines, par les Arabes de la tribu de Soleïm; dans les montagnes, par des populations berbères et sur les points de contact par des tribus mixtes ou arabisées.

Quant au pachalik de Tripoli, il n'a, en 1830, qu'une importance très secondaire. C'est depuis l'extension de la France en Algérie et en Tunisie et on présence des convoitises de l'Italie, que la Porte a manifesté, par des précautions excessives, son intention bien arrêtée de conserver ce dernier fleuron des possessions turques en Berbérie.

Le pacha de Tripoli a, depuis lors, étendu son influence dans l'extrême sud, occupé R'adamès, et placé un agent à R'at. Les Touaregs du Ahaggar, ne pouvant se présenter sur nos marchés sahariens, se sont, en quelque sorte, placés sous la protection des Turcs, entretiennent avec eux des relations amicales et peut-être reçoivent d'eux le mot d'ordre.

CHRONOLOGIES

I. MAROC

SOUVERAINS DE LA DYNASTIE HASSANIDE

Date de l'avènement.

Moulaï-Cherif, fils d'Ali-el-Hassani, maître de Tafilala.....1633
M'hammed, son fils.....1637
Le même, à Fès, de mars à juillet.....1649
Er-Rachid, frère du précédent, lui succède.....3 août 1664
Le même, maître de Fès.....1667
Le même, maître de tout l'empire.....1671
Abou-Nacer-Ismaïl, frère du précédent.....14 avril 1672
Ahmed-ed-Dehbi, fils du précédent.....mars 1727
Abd-el-Malek, frère du précédent.....avril 1728
Le même à Fès, seul.....1728
Ahmed-ed-Dehbi à Maroc.....1728
Ahmed-ed-Dehbi, seul.....1729
Abd-Allah, frère des précédents.....1729
Ali, à Meknès.....1735
Abd-Allah 2e fois.....mai 1736
Mohammed-ben-Ariba, frère des précédents.....oct. 1736
El-Mostadi, frère des précédents.....juin 1738
Abd-Allah, 3e fois.....1740
Zine-el-Abidine.....avril 1745
Abd-Allah, à Fès.....oct. 1745
El-Mostadi, à Maroc.....oct. 1745
Abd-Allah seul, 5e fois.....mai 1747
Mohammed, son fils, lui est associé.....1748
Le même, sultan.....oct. 1757
El-Yezid, fils du précédent.....avril 1789
Slimane, frère du précédent.....février 1792
Abd-er-Rahmane.....fin nov. 1822

II. ALGÉRIE

Aroudj, Barberousse I, roi d'Alger.....1515
Kheïr-Ed-Dine, Barberousse II, roi d'Alger.....de 1518 à 1519

BEYLARBEGS ET PACHAS DE LA PORTE

Date de l'avènement.

Kheïr-ed-Dine.....1519
Hassan-Ag'a, intérimaire.....mai 1533
Le même, pacha.....fin 1541
El-Hadj-Bechir, pacha.....fin 1543
Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, pacha.....juin 1544
Le même, beylarbeg.....1547
Saffah-Khalifa, intérimaire.....sept. 1551
Salah-Reïs, beylarbeg.....avril 1552
Hassan-Corso, khalifa, intérimaire.....1556
Mohammed-Tekelerli, pacha.....sept. 1556
Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, 2e fois.....juin 1557
Hassan-Ag'a, indépendant.....juin 1561
Ahmed-pacha, capidji.....sept. 1561
Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, 3e fois.....août 1562
Mohammed, fils de Salah-Reïs, pacha.....début 1567
Euldj-Ali, beylarbeg.....mars 1568
Arab-Ahmed. khalifa du précédent.....1570
Caïd-Ramdane, khalifa, renégat sarde.....fin 1574
Hassan-Veneziano, pacha.....avril 1577
Djafer-Pacha, rénégat hongrois.....1580
Ramdane-Pacha, 2e fois.....1582
Hassan Veneziano, 2e fois.....1582

PACHAS TRIENNAUX

Dali-Ahmed.....1587
Kheder.....1589
Chabane.....1592
Kheder, 2e fois.....1595
Moustafa.....1596
Hassan-Bou-Richa.....1599
Slimane, vénitien.....1600
Kheder, 3e fois.....mai 1604
M'hammed-Kouça.....mai 1605
Kouça-Moustafa.....août 1605
Redouane.....1607
Kouça-Moustafa, 2e fois.....1610
Housseïn-Cheikh.....1613
Kouça-Moustafa, 3e fois.....1617

Date de l'avènement.

Slimane-Katania.....1617
Housseïn-Cheikh, 2e fois.....fin 1617
Kheder, 4e fois.....1620
Khosrou.....1623
Lacune.
Housseïn.....1633
Youssof.....1634
Ali.....1637
Cheikh-Housseïn.....1639
Youssof (Abou-Djemal).....juillet 1640
Mohammed-Boursali.....l642
Ali-Bitchnine.....1645
Mahmoud-Boursali.....645
Youssouf, 2e fois.....1647
Othmane (?) vers.....1647
Mohammed.....1651
Ahmed, vers.....1653
Ibrahim, vers.....1655
Ahmed, 2e fois; vers.....1656
Ibrahim, 2e fois, vers.....1658

AG'AS ET DIWAN

Khalil-Ag'a.....1659
Ramdane-Ag'a.....1660
Chabane-Ag'a.....1661
Ali-Ag'a.....1665

DEYS ET PACHAS-DEYS

Hadj-Mohamrned.....1671
Baba-Hassen, intérimaire.....1682
Hadj-Housseïn-Mezzo-Morto.....1683
Hadj-Chabane.....fin 1688
Hadj-Ahmed.....août 1695
Hassan-Chaouch.....fin 1698
Hadj-Moustafa.....1700
Hasseïn-Khoudja.....oct. 1705
Mohammed-Baktache.....mars 1707
Dali-Brahim.....mars 1710
Ali-Chaouch.....1710
Mohammed-Efendi.....1718
Kourd-Abdi.....1724

Date de l'avènement.

Ibrahim.....1732
Ibrahim-Koutchouk….....nov. 1745
M'hammed-ben-Beker.....fév. 1748
Baba-Ali-Nekcis, dit Bou-Seba.....déc. 1754
Mohammed-ben-Osmane.....fév. 1766
Hassan.....12 juillet 1791
Moustafa.....mai 1798
Ahmed.....30 juin 1805
Ali-el-R'assal.....7 nov. 1808
Hadj-Ali.....fév. 1809
Mohammed.....22 mars 1815
Omar-Ag'a.....7 avril 1815
Ali-Khoudja.....oct. 1817
Housseïn.....mars 1818
Chute de l'Odjak d'Alger.....5 juillet 1830

III. TUNISIE

Kheïr-Ed-Dine s'empare de Tunis.....août 1534
Kheïr-Ed-Dine évacue cette ville.....juillet 1535

OCCUPATION ESPAGNOLE

Sinane-Pacha s'empare de Tunis.....1573
Hider-Pacha y représente la Porte.....1573

DEYS

Ibrahim-Roudseli.....1590
Moussa.....1592
Kara-Othman.....1593
Youssof.....1610
Mourad-Pacha.....nov. 1637
Ali-Khoudja, dit Ozene-Khoudja.....juin 1640
Hadj-Mohammed-Laz.....1647
Hadj-Moustafa-Laz.....1653
Hadj-Moustafa-Kara-Kouz.....21 juin 1665
Had-Mobammed-Our'li.....1667
Hadj-Châbane.....1669
Hadj-Mohammed-Mentchali.....mars 1671
Hadj-Ali-Laz.....1673
Hadj-Mami-Djemal.....1673
Hadj-Mohammed-Bechara.....1676

Date de l'avènement.

Hadj-Mami-Djemal, 2e fois.....avril 1677
Mohammed-Tabak.....1677
Hausseïn-Sakseli.....1678
Mohammed-Tabak.....1678
Ahmed-Tchalabi.....oct. 1682
Hadj-Mohammed-Baktache.....juin 1686
Ali-er-Raïs.....1688
Ibrahim-Khoudja.....1694
Mohammed-Tabar.....1694
Mohammed-Khoudja.....1695
Dali-Mohammed.....1699
Kara-Moustafa.....1702
Ibrahim, bey et dey.....1702

DYNASTIE DES BEYS DE TUNIS

Hosseïn-bey, fils de Ben-Ali-Turki, orig. de Candie....10 juil. 1705
Ali Pacha, neveu du précédent.....sept. 1735
Mohammed-bey, fils de Hosseïn.....1756
Ali-Bey, frère du précédent.....fév. 1759
Hammouda-pacha, fils du précédent.....mars 1782
Othmane, frère du précédent.....sept. 1814
Mahmoud-bey, fils de Mohammed-bey.....21 déc. 1814
Hosseïn-bey, fils du précédent.....mars 1824

TABLE DES MATIÈRES

QUATRIÈME PARTIE

PÉRIODE TURQUE ET CHRÉTIENNE

1515-1830

Pages

CHAPITRE I. — *État de l'Afrique septentrionale au commencement du XVIe siècle*.....1

Sommaire :

Affaiblissement des empires berbères.1 Formation de nouvelles provinces et de petites royautés indépendantes ; féodalité indigène et marabouts.....2

Puissance de l'empire turc.....3

Les cherifs marocains.....3

État de l'Espagne.....4

État de l'Afrique Septentrionale.....5

Cyrénaïque et Tripolitaine.....5

Tunisie.....5

Province de Constantine.....6

Province d'Alger.....7

Province d'Oran.....8

Maroc (Mag'reb).....9

Notice sur les cherifs hassani et saadiens.....6

Résumé de la situation.....11

Progrès de la science en Berbérie; les grands docteurs ; le Soufisme; les confréries de Khouan.....12

Chapitre II. — *Établissement de l'autorité turque en Berbérte* (1515-1530)...15

Sommaire :

Les Algériens appellent Aroudj.....15

Aroudj s'empare de Cherchell et d'Alger, où il met à mort le cheikh Salem.....16

Expédition infructueuse de Diégo de Véra contre Alger.....17

Aroudj s'empare le Tenès et de tout le paycompris entre cette ville et Alger....18
Usurpation d'Abou-Hammou III à Tlemcen. Aroudj est appelé par les habitants de cette ville....18
Fuite d'Abou-Hammou ; Aroudj est accueilli à Tlemcen comme un libérateur....19
Aroudj fait périr Abou-Zeyane et ses parents à tlemcen. Les Espagnols s'emparent de la Kalaa des Beni-Rached....20
Les Espagnols attaquent Tlemcen. Fuite et mort d'Aroudj. Abou-Hammou est rétabli sur le trône de Tlemcen....21
Kheïr-ed-Dine fait hommage du royaume à Selim I et reçoit de lui des secours....23
Expédition d'Hugo de Moncade contre Alger. Son désastre devant cette ville....25
Guerre entre Kheïr-ed-Dine et Ben-el-Kadi. Kheïr-ed-Dine, défait, se réfugie à Djidjeli....26
Les kabyles et Ben-el-Kadi, maîtres d'Alger....27
Révolte dans la province de Constantine contre les turcs. Mort du hafside Moulaï-Mohammed. Usurpation de son fils Hassen....28
Kheïr-ed-Dine s'empare du Peñon et crée le port d'Alger....29

CHAPITRE III — *Conquêtes espagnoles en Berbérie. Luttes contre les turcs* (1530-1541)....32

Sommaire :
Charles V en Italie et en Allemagne. Situation des espagnols en Berbérie, Descente infructueuse de Doria à Cherchel....32
Kheïr-ed-Dine, nommé capitan-pacha, vient avec une flotte Turque attaquer Tunis et s'en rend maître. — Fuite de Moulaï-Hassen....34
Charles-Quint prépare l'expédition de Tunis. - Kheïr-ed-Dine y organise la résistance....36
Expédition de Charles V contre Tunis. Il s'empare de cette ville et rétablit Moulaï-Hassen comme tributaire....37
Tunis se repeuple. Occupation de Bône par les espagnols....40
Kheïr-ed-Dine saccage Port-Mahon , puis retourne en orient, laissant Alger sous le commandement de Hassan-Aga....42
Situation de la province d'Oran. Luttes des espagnols contre les indigènes....43
Guerres de Moulaï-Hassen en Tunisie. — Affaire de Bône....44
Apogée de l'influence Espagnole en Afrique....46

CHAPITRE IV. — *Déclin de l'occupation Espagnole* (1541-1550)....49

Sommaire :
Charles V décide l'expédition d'Alger....49
Débarquement dans la baie d'alger. La sommation est repoussée....50
L'armée enlève les hauteurs du Koudiat-es-Saboun. Sortie des assiégés ; horrible tempête....51

Désastre de l'armée et de la flotte espagnoles. Départ de Charles V.....53
Hassan est nommé pacha : il force Ben-el-Kadi à la soumission.....54
Le hafside Moulaï-Hassen passe en Europe pour chercher du secours. Son fils, Ahmed-Soultan, s'empare de l'autorité. Défaite de Moulaï-Hassen à Tunis…56
Expédition de Hassan-Pacha à tlemcen. Il y rétablit Moulaï Abou-Zeyane….57
Défaite des espagnols au défilé de la chair. — Le comte d'Alcaudète s'empare de Tlemcen et y rétablit Moulaï Abou-Abd-Allah.....58
Échecs des espagnols dans la province d'Oran. — Moulaï-Abou-Zeyane s'empare de Tlemcen. Mort d'Abou-Abd-Allah.....60
Hassan-pacha est remplacé par El-Hadj-Bachir-Pacha. Révolte de Bou-Trik. Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, pacha d'Alger.....60
Expédition du pacha Hassan ben Kheïr-ed-Dine à Tlemcen. Attaque infructueuse de Mostaganem par Alcaudète.....62
Événements de Mag'reb. — Règne du chérif Abou-l'Abbas ; ses succès; il partage le Mag'reb avec les Merinides ; son frère Mohammed-el-Mehdi usurpe l'autorité. Ses luttes contre le Merinide de Fès ; il s'empare de cette ville.....63

CHAPITRE V. — *Luttes des turcs, des chérifs et des espagnols. Extinction des dynasties Merinide et Zeyanite* (1550-1557).....70

Sommaire :
Le chérif marocain s'empare de Tlemcen. Il est défait par l'armée algérienne, qui occupa Tlemcen.....70
Occupation d'El-Mehdia par les espagnols. Rappel du pacha hassan. — Prise de Tripoli par Sinane-Pacha.....72
Salah-Reïs, beylarbeg d'Afrique. — Son expédition à Touggourt et dans l'ouad Rir'. — Guerre contre Abd-el-Aziz, roi des Beni-Abbès.....73
Salah-Reïs, après une course aux Baléares, marche contre le chérif de Fès pour rétablir le sultan meridine Abou-Hassoun.....74
Succès de l'armée algérienne. — Le chérif abandonne Fès. — Rétablissement du merinide Abou-Hassoun.....76
Les turcs rentrent à alger. Le chérif Mohammed-el-Mehdi s'empare de Tafilala, défait et met à mort Abou-Hassoun et rentre en possession de Fès.....78
Salah-reïs enlève Bougie aux Espagnols.....80
Mort de Salah-Reïs. Hassan-Corso conduit une expédition contre Oran, puis est rappelé par ordre de la porte.....81
Révolte de Hassan-Corso. — Le pacha Mohammed-Tekelerli s'empare d'Alger. Il est assassiné par les Yoldachs. — Hassan, fils de Kheïr-ed-Dine, revient à Alger.....83
Le pacha Hassan fait assassiner Mohammed-el-Mehdi au maroc. Règne du chérif Moulaï Abd-Allah.....84
Appréciation du caractère de Mohammed-el-Mehdi, fondateur de l'empire des chérifs Saadiens.....86
Extinction des dynasties merinide et zeyanite.....88
Appendice : chronologie des souverains merinides et zeyanites.....88

CHAPITRE VI. — *Dernières luttes de la chrétienté contre les Turcs pour la possession de la Berbérie* (1558-1570).....92

Sommaire :

Expédition infructueuse du beylarbeg Hassan contre le Maroc.....92
Attaque de Mostaganem par les Espagnols. — Désastre de l'armée.....93
Luttes du beylareg Hassan contre les Beni-Abbès. — Mort d'Abd-el-Aziz ; son frère Amokrane lui succède.....95
Le chérif Moulaï Abd-Allah, après avoir fait périr ses parents, propose une alliance a Philippe II.....96
Expédition du duc de Médina-Céli contre Tripoli. Il est défait par Piali-Pacha. Désastre de l'expédition.....97
Le beylarbeg Hassan prépare une expédition contre le Mag'reb. Il est déposé par les Yoldachs, puis revient pour la troisième fois, à Alger.....99
Expédition du beylarbeg Hassan contre Oran.....100
Héroïque défense de Mers-el-Kébir par Martin de Cordova.....101
Arrivée de la flotte chrétienne. Le beylarbeg lève le siège.....102
Siège de malte par les turcs. Le beylarbeg Hassan est nommé capitan-pacha.....103
Gouvernement du pacha Mohammed, fils de Salah-Réïs. — Révolte de Constantine. — Le pacha y rétablit son autorité.....104
Euldj-ali, beylarbeg d'alger. Il marche contre le hafside Ahmed et s'empare de Tunis.....106
Révolte des maures d'espagne. Ils sont vaincus et dispersés.....108

Chapitre VII. — *Les Turcs et les chérifs définitivement maîtres de la Berbérie — Extinction des hafsides* (1570-1578).....111

Sommaire :

Euldj-ali organise la flotte algérienne et prend part à la bataille de Lépante.....111
Euldj-Ali est nommé capitan-pacha et remplacé à Alger par Arab-Ahmed.....113
Révolte de constantine. — Les Beni-Abd-el-Moumène sont écrasés par l'autorité turque rétablie définitivement.....113
Don juan d'Autriche s'empare de Tunis et place Moulaï-Mohammed sur le trône hafside.....114
Les turcs, sous le commandement de Sinane-Pacha, viennent attaquer Tunis. Dispositions des Espagnols.....116
Siège et prise de la Goulette et de Tunis par les Turcs.....117
Mort du chérif Moulaï Abd-Allah ; son fils Mohammed lui succède. — Abd-el-Malek, oncle de celui-ci, obtient contre lui l'appui des Turcs.....119
Abou-Merouanb Abd-el-Malek, soutenu par les Turcs, s'empare de Fès ; puis il lutte contre son neveu Moulaï-Mohammed et le force à la fuite.....120
Bataille de l'Ouad-el-Mekhazen (el-kçar-el-kebir). Mort du chérif Abd-el-Malek. — Défaite et mort de don Sébastien.....122

Le chérif Abou-l'Abbas-Ahmed-el-Mansour, souverain du Maroc....124
L'Espagne renonce aux grandes luttes pour la possession de l'Afrique. Alger sous le pacha Hassan Veneziano.....125
Appendice : chronologie des souverains hafsides.....126

CHAPITRE VIII. — *Organisation politique des Turcs. — Situation de l'Afrique en* 1578.....128

Sommaire :
Examen des causes de la réussite des turcs et de l'échec des espagnols en Afrique.....128
Organisation et hiérarchie de la milice des Yoldachs.....130
Les pachaliks d'Afrique.....131
Service de la milice.....132
Forces auxiliaires.....132
Algérie. — le Pacha, les Kraça, le Diwan, les Réïs.....134
Administration des villes : Hakem, Cheikh-el-Blad, Moufti, Cadi, Cheikh-el-Islam, Beït-el-Maldji.....135
Ressources financières du pacha d'Alger.....136
Beylik de l'ouest ou d'Oran.....137
Beylik de Titeri, ou du sud.....138
Beylik de Constantine ou de l'est.....141
Commandements relevant du pachalik d'Alger.....144
La marine du pachalik d'alger. La course et le partage des prises maritimes.....145
Pachalik de Tunis.....148
Pachalik de Tripoli.....149
Relations commerciales des puissances chrétiennes et particulièrement de la France avec les Turcs de Berbérie. — Privilèges accordés.....149
L'esclavage en Berbérie. Voies et moyens du rachat des captifs.....151

CHAPITRE IX. — *Prépondérance de l'empire des chérifs Saadiens — Conquête du Soudan* (1578-1598).....154

Sommaire :
Règne du chérif El-Mansour. Il désigne son fils El-Mamoun comme héritier présomptif.....154
Hassan-Vénéziano, pacha d'alger. Ses cruautés. Révoltes générales. Il est remplacé par Djafer-Pacha.....155
Conflit entre le sultan Mourad et le chérif El-Mansour. Il se termine par une trêve et le rappel d'Euldj-Ali.....156
Le chérif El-Mansour soumet à son autorité le Touate et Tigourarine. Organisation de son armée.....157
Alger, de 1582 à 1588. Progrès de la course. Mort d'Euld-Ali, dernier beylarbeg. Les pachas triennaux.....159
Notice sur la dynastie des Sokya, rois du soudan. El-mansour somme Ishak-Sokya de lui payer tribut.....161

El-Mansour prépare l'expédition du soudan. Elle quitte Maroc sous le commandement du pacha Djouder.....162
Défaite d'Ishak-Sokya par les chérifiens. Prise de Tenbouktou.....163
Le pacha Mahmoud achève la conquête du soudan. Mort d'Ishak-Soky.....164
Construction de la Badiaa par El-Mansour. Révolte et chute de son neveu En-Nacer.....165
Révolte de Tripoli. Expédition de Kheder, pacha d'Alger, contre les Beni-Abbès.....166
Modification dans le gouvernement de Tunis. Les deys. Othmane-Dey rétablit l'autorité.....168
Les pachas triennaux à Alger. Anarchie dans cette ville.....169
État de l'Afrique septentrionale a la fin du XVIe siècle.....170

CHAPITRE X. — *Domination turque. — Décadence de la dynastie saadienne* (1598-1610).....173

Sommaire :
Alger sous les pachas Hassan-Bou-Richa et Slimane-Vénitien. Révolte kabyle.....173
Révolte d'El-Mamoun à Fès. Il est vaincu et mis en prison.....174
Mort du sultan El-Mansour. Luttes entre ses fils. El-Mamoun s'empare de Fès.....177
El-Mamoun-Cheikh défait ses frères Zidane et Abou-Farès, et reste seul maître de l'autorité.....179
Kheder-Pacha a Alger. Il est mis a mort par ordre de la porte. Mission de M. de brèves à Tunis et à Alger.....179
La Tunisie sous l'administration du dey Othmane. Ses succès sur mer et dans la province. Descente des Toscans à Bône.....181
Campagne infructueuse de Moustafa-Pacha contre les Espagnols d'Oran.....183
Expulsion des derniers Maures d'Espagne.....184
Guerres entre les fils du chérif El-Mansour. Anarchie générale. El-Mamoun reste maître de Fès et Zidane de Maroc.....186

CHAPITRE XI. — *Luttes des puissances chrétiennes contre les corsaires. — Puissance des Marabouts du Maroc*. (1610-1624).....189

Sommaire
Affaire des canons du corsaire Dansa. — Rupture de turcs d'Alger et de Tunis avec la France. — Mort du dey Othmane.....189
Maroc ; assassinat du cheikh El-Mamoun…191
Le marabout Abou-Mahalli prépare une révolte ; il s'empare de Sidjilmassa ; sa participation au meurtre d'El-Mamoun.....192
Tentatives infructueuses de Zidane pour s'emparer de Fès. Abou-Mahaalli entre en maître à Maroc. Fuite de Zidane.....193
Le marabout Yahia défait et tue Abou-Mahalli et remet Maroc à Zidane.....195

Anarchie à Fès. Abd-Allah reste maître du pouvoir. Les Espagnols occupent Mammoura.....195
Rapprochement des pachalik d'Alger et de Tunis avec la France. Massacre des Turcs à Marseille. Nouvelle rupture. Représailles.....197
Croisières des Anglais et des Hollandais dans la Méditerranée. Ravages de la peste.....200
Guerre civile au Maroc. Révolte de Mohammed-Zer'ouda. Il s'empare de Fès. Abd-Allah lui reprend cette ville. Luttes intestines a Fès. Mort d'Abd-Allah.....201
Zidane à Maroc. Puissance des marabouts de Salé, de Dela et Sidjilmassa.....202

CHAPITRE XII. — *Les grands chefs indigènes de la province de Constantine. Mission de Sanson Napollon* (1624-1633).....204

Sommaire :
Les tribus de la province de Constantine. Formation des familles féodales. Extinction de la puissance des Chabbïa.....204
Fractionnement des Hananecha ; leurs chefs les Hahar et les Ben-Chennouf.....205
Les Daouaouïda et leurs chefs les Bou-Aokkaz. Les Oulad-Mokrane de la Kalaa et de la Medjana.....206
Expéditions du pacha Khosrou contre Tlemcen et la grande kabylie. Campagne contre les Tunisiens. Fixation de la frontière.....207
Mission de Sanson de Napollon à Alger. Il obtient la paix avec la France et le rétablissement des comptoirs de la Calle dont il est nommé directeur.....209
Luttes de Napollon contre ses rivaux. Violation de la paix par les Français.....212
Représailles des Algériens. Napollon triomphe de ses accusateurs. Sa mort à l'attaque de Tabarca.....213
Situation à Tunis. Insurrection des indigènes. Victoires de Hammouda-Bey. Disparition des Ben-Chennouf, les Oulad Saïd sont anéantis.....216

CHAPITRE XIII. — *Abaissement de la dynastie Saadienne. — Puissance des marabouts au Maroc. Révolte de Ben-Sakheri dans l'est* (1627-1641).....218

Sommaire :
Maroc ; succès du marabout El-Aïachi. Mort d'Abd-el-Malek à Fès et de Zidane à Maroc. Règne d'Abd-el-Malek-ben-Zidane.....218
Règne d'El-Oualid. Il est assassiné. Son frère Mohammed-Cheikh, le jeune lui succède.....219
Prépondérance des marabouts de Dela. Le sultan de Maroc est défait par leur chef Mohammed-el-Hadj qui s'empare de Fès, de Meknès et de Tadela. Le marabout El-Ayachi est vaincu par lui. Sa mort.....220

Moulaï-Chérif à Sidjilmassa. Il est fait prisonnier par Abou-Hassoun, marabout du Sous. Son fils, Moulaï-M'hammed s'empare de l'autorité à Sidjilmassa. Ses conquêtes.....222
Anarchie à Alger. Révolte des Koulour'lis. Mission de M. Lepage pour la France. Son succès.....223
Démonstration Française devant Alger. Rupture définitive. Destruction des établissements de la Calle.....226
Exécution du cheikh El-arab à Constantine. Révolte générale de la province. Ben-Sakheri dévaste les environs de la ville.....227
Défaite des Turcs d'Alger par Ben-Sakheri à Guedjal.....228
Destruction de la flotte Algérienne et Tunisienne par les vénitiens à Velone.....229
Nouvelle défaite des Turcs en Kabylie. Ils sont sauvés par un marabout qui leur impose l'obligation de rétablir le bastion.....230
Tunisie : mort du dey Youssof. Le pacha Osta-Mourad lui succède, sa mort. Il est remplacé par Ozen-Khoudja. Coup de main des chevaliers de Malte.....232

CHAPITRE XIV. — *Luttes des corsaires barbaresques contre les puissances chrétiennes. — Anarchie au Maroc* (1641-1657).....233

Sommaire :
Extinction de la puissance de Ben-el-Kadi de Kokou. Confédérations des tribus kabyles.....233
Expédition de Youssof-Pacha, dans l'est. Il est renversé.....234
Révoltes à Alger. Mort d'Ali-Bitchnine, grand amiral.....235
Le consulat d'Alger entre les mains des Lazaristes. Défaites maritimes des Algériens.....237
Rétablissement de l'autorité Turque à Constantine. Le dey Farhate.....238
Puissance de Hammouda-Bey en Tunisie. Ses victoires sur les indigènes.....239
Maroc; le Cherif Moulaï-M'hammed est défait par les marabouts de Dela, puis il traite avec eux.....240
Moulaï-M'hammed, soutenu par les Arabes, s'empare d'Oudjda et fait des expéditions fructueuses dans la province d'Oran ; puis, conclut la paix avec les turcs.....241
Révolte de Fès. Ses habitants appellent Moulaï-M'hammed. Il est défait par Mohammed-el-Hadj et se confine à Sidjilmassa.....243
Luttes des corsaires barbaresques contre les puissances chrétiennes. État de l'Europe vers 1649.....244
Croisière de robert Blake dans la Méditerranée. Les corsaires sont châtiés par les Vénitiens, les Français et les Hollandais.....245
Croisière de robert Blake dans la méditerranée. Les corsaires sont châtiés par les vénitiens, les français et les hollandais.....245

CHAPITRE XV. — *Luttes des puissances chrétiennes contre les corsaires extinction de la dynastie des chérifs Saadiens* (1654-1664).....248

Sommaire :
Farhate-Bey et son fils Mohammed à Constantine.....248

Abandon des établissements par le directeur Picquet. Avanies faites au consul Bareau à Alger.....249
Révolte contre le pacha ibrahim. Les Yoldachs reprennent le pouvoir. Abaissement de la Taïffe. Khalil-Ag'a.....250
Alger sous le gouvernement du Diwan et des Ag'as. Croisières des Français, des Anglais, des Hollandais et des Italiens contre les Reïs. Ceux-ci résistent et font subir des pertes considérables.....251
Tranquillité de la Tunisie. Ses traités avec l'Angleterre et la Hollande. Hammouda-Pacha partage son commandement avec son fils.....254
Les Anglais prennent possession de Tanger à eux cédé par le Portugal.....255
Moulaï Ahmed-el-Abbas est assassiné par les Chebanate. Extinction de la dynastie Saadienne.....257
Mort de Moulaï-Cherif à Sidjilmassa. Son fils Rachid se réfugie à Dela. Anarchie dans le Mag'reb.....257
Moulaï-Rachid se fait proclamer sultan à Oudjda. Son frère Moulaï-M'hammed est défait et tué par lui. Il s'empare ensuite de Tafilala.....258
Appendice : Chronologie des chérifs Saadiens ayant régné.....260

CHAPITRE XVI. — *Le Mag'reb soumis à la dynastie des chérifs hassani luttes des puissances, chrétiennes contre les corsaires* (1664 1672).....261

Sommaire

Préparatifs de l'expédition française contre Djidjeli. Le duc de Beaufort en reçoit le commandement.....261
L'expédition s'arrête devant Bougie, puis s'empare de Djidjeli. Inaction des français. Arrivée de l'armée Turque.....263
Les turcs attaquent Djidjeli. Résistance des Français. Le duc de beaufor se retire.....264
Abandon de Djidjeli par l'armée française. Désastre de l'expédition.....265
Nouvelles croisières du duc de Beaufort. Pertes des algériens. Ils assassinent l'Ag'a Chabane.....266
Traité de paix entre Tunis et la France (1666) période de troubles.....266
Traité de paix entre Alger et la France (1666).....268
Le chérif Er-Rachid s'empare de Fès et assoit son autorité sur l'est et sur le nord du Maroc.....268
Er-Rachid marche sur la zaouïa de Dela. Défaite des marabouts à Baten-er-Roummane. Destruction de la zaouïa. Dispersion des marabouts.....270
Er-Rachid s'empare de Maroc et soumet les régions du sud-ouest. Ses campagnes dans le Sous. Soumission de tout le Mag'reb. Mort d'Er-Rachid. Règne de Moulaï-Ismaïl.....271
Luttes des puissances chrétiennes contre les corsaires d'Alger révolte contre le pacha Ali; il est mis à mort. Institution d'un dey nommé par les reïs.....273
État des provinces d'Oran et de Constantine. Évènements de Tunis.....275

CHAPITRE XVII. — *Prépondérance du Mag'reb sous Moulaï-Ismaïl. Luttes des Turcs contre les puissances chrétiennes* (1672-1682).....277

Sommaire :

Règne de Moulaï-Ismaïl. Il lutte contre son neveu Ben-Mahrez et finit par triompher des révoltes et rester seul maître du pouvoir.....277

Alger sous les deys. Réclamations et négociations de la France.....280

Rivalités de Mourad-Bey et des deys de Tunis. Succès de Mourad….281

Mort de Mourad-Bey. Luttes entre ses fils. Mohammed-Bey reste maître du pouvoir.....283

Luttes entre Mohammed-Bey et Ali-Bey en Tunisie. Succès d'Ali-Bey.....283

Nouveaux excès des corsaires Algériens. Rupture avec la France.....285

Maroc ; organisation des colonies nègres (Abid) par Moulaï Ismaïl. La milice dite de Sidi-el-Boukhari.....287

Expédition de Moulay-Ismaïl dans le sud-est, jusqu'au Chelif ; il est abandonné par les Arabes et rentre en Mag'reb.....289

Révoltes des frères d'Ismaïl dans le Sahara. Il les disperse. Désastre de l'armée dans l'Atlas. Le sultan dompte les Beni-Izacene et établit des postes depuis la plaine d'Angade jusqu'à Fès.....290

Siège des postes occupés par les chrétiens en Mag'reb. Prise d'El-Mehdïa (la Mamoure), par Ismaïl. Révolte du Sous.....291

Chapitre XVIII. — *Bombardements d'Alger et de Tripoli par la France. — Expulsion des chrétiens du littoral de l'Océan* (1682-1690).....293

Sommaire :

Premier bombardement d'Alger par Duquesne.....293

Deuxième bombardement d'Alger par Duquesne. Résistance des Algériens. Mort du consul. Le Vacher. Conclusion de la paix.....295

Tunisie. Luttes d'Ali-Bey contre son frère Mohammed. Intervention des Algériens. Triomphe d'Ali-Bey.....297

Nouvelle rupture entre les deux frères, suivie d'une réconciliation. Soutenus par les Algériens, ils s'emparent de Tunis. Mort d'Ali-Bey. Mohammed-Bey reste seul maître du pouvoir.....299

Bombardement de Tripoli par d'Estrées. — Satisfaction obtenues par lui à Tripoli et à Tunis.....302

État précaire d'Oran. Désastre de plusieurs expéditions espagnoles.....303

Bombardement d'Alger par d'Estrées. Atrocités commises par les Algériens. - Hadj-Hasseïn-Mezzo-Morto est forcé de fuir. Hadj-Chabane-Bey le remplace. Traité avec la France. Le pacha Turc est repoussé.....304

Maroc. Moulai-Ismaïl triomphe de la révolte de son neveu Ben-Mahrez et de son frère El-Harran. Évacuation de Tanger par les anglais. Prise d'El-Araïch. Les chrétiens expulsés du littoral océanien.....307

CHAPITRE XIX. — *Luttes entre l'Algérie et la Tunisie. —Établissement d'un Beylik héréditaire à Tunis* (1690-1705).....311

Sommaire :

Expédition ses des Algériens contre Mohammed-Bey à Tunis.....311
Moulaï-Ismaïl envahit la province d'Oran. Il est repoussé par les Turcs et achève la soumission des tribus berbères au Maroc.....312
Expédition de Hadj-Chabane-Dey à Tunis. Il renverse Mohammed-Bey et le remplace par Mohammed-Tchaker.....312
Mohammed-Bey défait Ben-Tchaker et rentre en possession de Tunis.....314
Hadj-Chabane-Dey est assassiné à Alger et remplacé par el-Hadj-Ahmed.....315
Mort de Mohammed-Bey à Tunis. Il est remplacé par son frère Ramdane. Mort de celui-ci. Mourad, fils d'Ali-Bey, prend le pouvoir.....316
Maroc : Moulaï-Ismaïl attaque infructueusement Oran et presse sans succès le siège de Ceuta et celui de Mellila.....317
Mourad-Bey envahit la province de Constantine et assiège cette ville.....319
Hadj-Moustafa, dey d'Alger, marche contre Mourad-Bey, le défait près de Sétif et le force à évacuer la province. Excès de Mourad en Tunisie.....320
Moulaï-Ismaïl envahit la province d'Oran. Il est complètement battu au Djedioua par le dey Hadj-Moustafa.....321
Mourad-Bey marche contre les algériens. Il est assassiné par Ibrahim-Cherif qui s'empare de l'autorité.....323
Rupture entre Tripoli, Alger et Tunis. Siège de Tripoli par Ibrahim-Bey. Rupture entre celui-ci et Moustafa, dey d'Alger.....324
Moustafa-Dey envahit la Tunisie, bat et fait prisonnier Ibrahim-Bey et vient mettre le siège devant Tunis ; il est repoussé par Hussein-ben-Ali le nouveau bey.....325
Révolte contre Moustafa-Dey. Sa mort a Collo. Il est remplacé par Hasseïn-Khoudja. Hosseïn-Bey reste seul maître de Tunis et fonde une dynastie héréditaire.....327

CHAPITRE XX. — *Perte d'Oran par les Espagnols. — Puissance du Maroc* (1705-1727).....329

Sommaire :

Rapports amicaux entre le Maroc et la France. Ismaïl partage les grands commandements entre ses fils. Révoltes de plusieurs d'entre eux.....329
Mohammed-Bou-Chlar'em, dey de Mascara, assiège Oran durant plusieurs années. Mohammed-Bartache, dey d'Alger, y envoie une armée.....332
Grand siège d'Oran. Ozen-Hassan s'empare successivement des forts dominant la ville.....333
Prise d'Oran et de Mers-el-Kebir par les musulmans.....335

Bou-Chlar'em, bey d'Oran. Révolte à Alger. Baktache et Ozen-Hassan sont massacrés. Ali-Chaouch dey d'Alger. La Porte renonce à y envoyer un pacha.....336
Grands tremblements de terre d'Alger.....338
Tranquillité de la Tunisie sous le règne de Hosseïn-Bey. Il fixe les règles de l'hérédité de son beylik et conclut des traités de paix avec les nations chrétiennes.....339
Keliane-Housseïn, dit Bou-Kemïa, bey de Constantine pendant 23 ans. Ses luttes contre les familles féodales.....341
Suite du règne de Moulaï-Ismaïl au Maroc. Les Espagnols font lever le siège de Ceuta.....343
Mort de Moulaï-Ismaïl ; son œuvre, son caractère.....344

CHAPITRE XXI. — *Anarchie en Tunisie et au Maroc. — Reprise d'Oran par les Espagnols* (1727-1735).....346

Sommaire :
Nouvelles contestations entre Tunis, tripoli et la France. Nouveaux traités. Ali-Pacha se révolte contre Hosseïn-Bey ; longues luttes entre eux.....346
Kourd-Abdi, dey d'Alger. Il maintient l'indépendance de son commandement.....349
Règne du sultan Ahmed-ed-Dehbi au Maroc. Il est renversé par son frère Abd-el-Malek. Ahmed-ed-Dehbi remonte sur le trône. Sa mort. Règne de Moulaï-Abd-Allah.....350
Règne du sultan Ahmed-ed-Dehbi au Maroc. Il est renversé par son frère Abd-el-Malek. Ahmed-ed-Dehbi remonte sur le trône. Sa mort. Règne de Moulaï-Abd-Allah.....353
Débarquement des Espagnols. Ils s'emparent des hauteurs. Prise d'Oran et de Mers-el-Kebir par le duc de Montémar. Rétablissement de l'occupation Espagnole.....355
Mort du dey d'Alger Kourd-Abdi. Le bey Bou-Chlar'em, soutenu par les algériens, attaque infructueusement Oran.....358
Maroc. Tyrannie du sultan Moulaï-Abd-Allah. Il est déposé. Moulaï-Ali le remplace.....360

CHAPITRE XXII. — *Luttes entre Alger et Tunis. — Le Mag'reb retombe dans l'anarchie* (1735-1750).....362

Sommaire :
Rupture entre Ibrahim, dey d'Alger et Hosseïn, bey de Tunis. Une expédition part afin de rétablir Ali-Pacha.....362
Hosseïn-Bey marche contre les Arabes. Il est défait à Semendja. Ali-Pacha entre à Tunis et s'empare de l'autorité.....363
Siège de Kaïrouan par Ali-Pacha. Son fils Younos s'empare de cette ville et tue Hosseïn-Bey. Vengeances exercées par Ali-Pacha.....365
Rupture de la Tunisie avec la France. Ali-Pacha s'empare de Tabarka et détruit les établissements du cap Nègre.....367

Tentative infructueuse de De saurins pour occuper Tabarka. Rétablissement de la paix avec la France.....368
Mort du dey Ibrahim à Alger. Il est remplacé par Ibrahim-Koutchouk. Rupture entre ce dernier et Ali-Pacha. Expédition de Tunisie appelée. *La guerre feinte*.....371
Extension de l'autorité Turque sur la Kabylie méridionale. Le dey Debbah. Avènement du dey Mohammed à Alger.....373
Les Espagnols à Oran. Les beys, successeurs de Bou-Chlar'em.....375
Long règne de Moulaï Abd-Allah au Maroc, interrompu par les révoltes de ses frères. Anarchie générale en Mag'reb.....376

CHAPITRE XXIII. — *Les chérifs Hassani au Maroc. — Les Turcs dans le reste de la Berbérie* (1750-1770).....382

Sommaire :
Tunisie : révolte de Younos contre Ali-Pacha. Il est chassé de Tunis.....382
Alger. Événements divers. — Assassinat du dey M'hammed. Il est remplacé par Baba-Ali-Nekcis.....383
Expédition algérienne commandée par le bey de Constantine contre Tunis. Prise de cette ville. Mort d'Ali-Pacha. Mohammed, fils de Hosseïn, devient dey de Tunis.....384
Tyrannie de Baba-Ali dey à Alger. Révoltes kabyles.....386
Règne de Mohammed-Bey à tunis. Sa mort. Son frère Ali-Bey prend en main la direction des affaires.....387
Ahmed-el-Kolli, bey de Constantine. Les Ben-Gana.....388
Les beys d'Oran. Soumission de Tlemcen. Ibrahim, bey de l'ouest.....389
Maroc. Fin du règne de Moulaï Abd-Allah.....390
Règne du sultan Moulaï-Mohammed. Il pacifie le Maroc et établit solidement son autorité.....391
Fondation de Mogador. Le sultan conclut des traités de paix avec les nations européennes. Affaire de L'Arache.....393
Alger. Mort du bey Baba-Ali. Avènement de Mohammed-ben-Osmane. Révolte des kabyles.....394
Alliance de Moulaï-Mohammed avec le grand chérif de la Mekke. Il s'empare de Mazagan et expulse les Portugais.....397

CHAPITRE XXIV. — *Attaques des Danois et des Espagnols contre Alger et des Français puis des Vénitiens contre la Tunisie* (1770-1786).....399

Sommaire :
Rupture entre la Tunisie et la France. Bombardement de différents points. Rétablissement de la paix.....399
Attaque infructueuse d'Alger par la flotte Danoise. Révoltes indigènes....401
Attaque infructueuse de Melila par le sultan Moulaï-Mohammed.....402
L'Espagne prépare une grande expédition contre Alger, sous le commandement du général O'reilly. Sa flotte jette l'ancre dans la baie d'Alger.....403
Dispositions prises par le dey d'Alger pour la défense.....404

Indécision des Espagnols. Préparatifs du débarquement à l'Harrach..405
Débarquement des Espagnols. Ils établissent un camp retranché. Rembarquement de l'armée. Échec de l'expédition.....406
Révolte des Abid au Maroc. Ils proclament le prince Yezid. Le sultan apaise la révolte et punit les Abid.....409
Révolte des Derkaoua à Tlemcen. Mohammed-ben-Osmane est nommé dey de l'ouest.....410
Bombardement d'Alger par les Espagnols en 1783 et 1784. — Conclusion de la paix.....412
Tunisie : mort d'Ali-Bey. Avènement de son fils Hammouda.....415
Rupture de la Tunisie avec Florence. Bombardement et blocus par l'amiral Emo en 1784 et 1785.....416

CHAPITRE XXV. - *Prépondérance des beys de l'Ouest et de l'Est en Algérie évacuation d'Oran par l'Espagne*. (1786-1792).....419

Sommaire :
Fin du règne de Moulaï-Mohammed au Maroc. Son fils Et-Yezid est exclu par lui de sa succession.....419
Succès du bey de l'ouest, Mohammed. Il fait une expédition heureuse à l'Atrouate et Aïn-Madi.....420
Succès de Salah-Bey dans la province de constantine. Ses créations…424
Notice sur les Ben-Djellab, sultans de Touggourt.....425
Expédition de Salah-Bey à Touggourt. Son échec. Les Ben-Gana remplacent les Ben-Djellab.....427
Lutte de Salah Bey contre les marabouts….429
Situation d'Oran. Le bey de l'ouest se prépare à l'attaquer.....430
Grand tremblement de terre d'Oran.....430
Siège d'Oran par Mohammed, bey de l'ouest. Héroïque défense des espagnols.....432
Le roi d'Espagne traite avec le bey. Évacuation d'Oran. Mohammed-el-Kebir en prend possession.....434

Chapitre XXVI. — *Fin de la prépondérance des beys Algériens. Le système des destitutions et des spoliations. Évènements du Maroc et de Tunisie.* (1792-1803).....437

Sommaire :
Maroc : règne de Moulaï-Yezid. Il assiège Ceuta inutilement.....437
Révoltes contre El-Yezid. Sa mort. Règne de Moulaï-Slimane.....438
Tunis : suite du règne de Hammouda. Les Karamanli sont rétablis par lui à Tripoli.....439
Ibrahim-Bou-Seba nommé bey de Constantine, est assassiné par les partisans de Sala-Bey. Révolte de celui-ci.....440
Hasseïn, fils de Bou-Hanek, est nommé bey de l'est. Salah-Bey est arrêté, puis mis à mort à Constantine.....441
Mesures prises par Mohammed-el-Kebir pour le repeuplement d'Oran. Sa mort. Il est remplacé par son fils Osman.....443

Procédés de gouvernement du dey Hassan. Prépondérance de Bacri et de Busnach. Ils deviennent créanciers de la France….445
Destitution des beys de Titeri et de l'est. Le dey s'empare de leurs richesses. Difficultés avec la France….445
Règne du dey Moustafa à Alger. Prise de Malte par Bonaparte. Rupture des Turcs de Berbérie avec la France……447
Ahmed-Tidjani fonde la secte des Tidjania. Expédition d'Osmane-Bey à Aïn-Madi. Il est destitué….450
Suite du règne de Moulaï-Slimane au Maroc. Il rétablit l'unité de l'empire…..451
Suite du règne de Moustafa-dey à Alger. Rétablissement de la paix avec la France…..452
Nouveaux exploits des corsaires barbaresques. Satisfactions obtenues par la France……453

CHAPITRE XXVII. — *Révoltes religieuses en Algérie. — Guerres entre Alger et Tunis* (1803-1808)….456

Sommaire :
Prodromes de la révolte de Bou-Dali-Bel-Ahrèche dans la province de Constantine……456
Attaque tumultueuse de Constantine par Bou-Dali et les kabyles. Ils sont repoussés….458
Expédition d'Osmane-Bey contre le chérif. Il est défait et tué….459
Émeutes à Alger. Massacre des juifs. Le dey Moustafa est assassiné…..461
Révolte des Derkaoua dans la province d'Oran. Défaite des Turcs. Oran est assiégé…..462
Mohamned-el-Mekallech, bey d'Oran, défait les Derkaoua et rétablit l'autorité turque dans la province. Il est destitué et mis à mort….469
Dernières tentatives du cherif Bel-Ahrèche. Révolte de la province de Titeri…..466
Suite, du règne de Hammouda-Bey à Tunis. Sa rupture avec le dey d'Alger…..468
Siège de Constantine par l'armée tunisienne. Défaite et fuite du bey de l'Est….469
Arrivée de l'armée de secours. Retraite désastreuse des tunisiens. Les algériens envahissent la Tunisie et sont défaits à l'Ouad-Serate….470

CHAPITRE XXVIII. — *Affaiblissement de l'autorité turque* (1808-1815)..473

Sommaire :
Ali, bey de l'Est, prépare une expédition en Tunisie. Il est tué par Ahmed-Chaouch qui usurpe le pouvoir et est renversé après quinze jours de règne….473
Révoltes à alger. Le dey Ahmed est mis à mort. Son successeur Ali-el-R'assal subit le même sort……475

Mahommed-Bou-Kabous, dey d'Oran, dompte la révolte des Derkaoua et celle des Arib de Souk-el-R'ozlane.....477
Violences de bey Hadj-Ali. Déclaration de guerre à la Tunisie ; révolte de Bou-Kabous, dey d'Oran. Il est mis à mort.....478
Grande révolte des Yoldachs à Tunis. Ils sont écrasés.....480
Nouvelles attaques des Algériens contre la Tunisie. Révolte générale du Hodna, de la Medjana et des Hauts-Plateaux.....481
Défaite du dey de Médéa par les O. Madi. Nâmane-Bey est mis à mort à Mecila et remplacé par Tchaker-Bey.....483
Anarchie générale à Alger et dans la province. Massacre des Mokrani par Tchaker-Bey. Assassinat d'El-Hadj-Ali. Omar Ag'a le remplace.....484
Mort de Hammouda-Bey à Tunis. Court règne de son frère Othmane. Avènement de si Mahmoud, chef de la branche aînée.....486
Maroc : suite du règne de Moulaï-Slimane.....488

CHAPITRE XXIX. — *Les nations européennes s'entendent pour mettre fin à la piraterie* (1815-1820).....490

Sommaire :
Les États-Unis imposent à Alger un traité humiliant. Lord Exmouth contraint Alger, Tunis et Tripoli à accepter des conditions analogues. Révolte à Tunis.....490
Lord Exmouth est renvoyé à Alger pour obtenir des satisfactions plus complètes. Une escadre hollandaise se joint à la sienne.....493
Attaque et destruction des batteries et de la flotte d'Alger par les forces combinées d'Angleterre et de Hollande. Soumission du dey.....494
Conséquences de la crois1ère de Lord Exmouth. Cruautés de Tchaker-Bey dans la province de Constantine. Kara-Bar'li est mis à mort et remplacé par Hassan comme bey d'Oran.....497
Assassinat du dey Omar. Il est remplacé par Ali-Khoudja. Destitution et mort de Tchaker, bey de Constantine.....499
Suppression de l'esclavage en Tunisie. Paix entre cette régence et l'Algérie.....501
Mort du dey Ali-Khoudja. Il est remplacé par Houseïn. Situation de l'odjak d'Alger.....502
Lutter de Housseïn-Dey pour rétablir l'autorité. Événements de la Kabylie et de la province de Constantine.....504
Une escadre anglo-française vient signifier aux barbaresques la décision du congrès interdisant la course et l'esclavage.....506

CHAPITRE XXX. — *Le dernier dey et les derniers beys d'Algérie* (1820-1827).....508

Sommaire :
Housseïn-Dey relève l'autorité turque en Algérie.....508

Les Ben-Djellab à Touggourt. Expéditions d'Ahmed-Bey le mamlouk dans l'Ouad-Rir' et l'Ouad-sOuf. Révolte de Farhate-ben-Saïd....510
Intervention de la Porte pour la conclusion de la paix entre Tunis et Alger. Coopération entre ces régence à la guerre contre les Grecs.....512
Maroc. Fin du règne de Moulaï-Slimane. Avènement de Moulaï-Abd-er-Rahmane.....513
Braham-el-Greïtli, bey de Constantine. Ses expéditions dans la province.....514
Révolte générale da la Kabilie. Yahïa-Ag'a en triomphe, après deux années de luttes.....515
Rupture d'Alger avec l'Angleterre. Démonstration de Sir Harry Neal.....516
Fin du règne de Mahmoud-Bey à Tunis. Son fils Housseïn lui succède.....518
Manamanni, bey de Constantine. Il est remplacé par El-Hadj-Ahmed, que Yahia-Ag'a vient installer.....519
El-Hadj-Ahmed-bey dompte les grands chefs et les tribus de la province de Constantine.....521
Attaque de Maskara par Mohammed-Tedjini. Il est défait et tué.....523
Le bey Bou-Mezrag à Médéa. Chute de Yahïa-Ag'a.....525

CHAPITRE XXXI. — *Conquête d'Alger par la france. — État de l'Afrique en* 1830 (1827-1830).....526

Sommaire :
Difficultés entre la Régence d'Alger et la France pour le règlement de la créance Bacri et Busnach.....526
Insulte faite par Husseïn-Dey au consul Deval. Rupture avec la France.....527
Destruction des établissements du Bastion. Blocus des côtes algériennes.....529
Dernière tentative d'arrangement par M. de la Bretonnière. Insulte à son vaisseau couvert du drapeau parlementaire.....530
La France organise l'expédition d'Alger. Composition de l'armée.....532
Voyage de la flotte. Débarquement à Sidi-Feredj.....534
Bataille de Staouéli. Prise du fort l'Empereur. Capitulation du dey. Chute de l'Odjak d'Alger.....535
Coup d'oeil. Rétrospectif.....537

CHRONOLOGIES.....554

Fin de la table des matières.